1910 LEGS FERME 1910
N° 896
COLOMBES

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1887

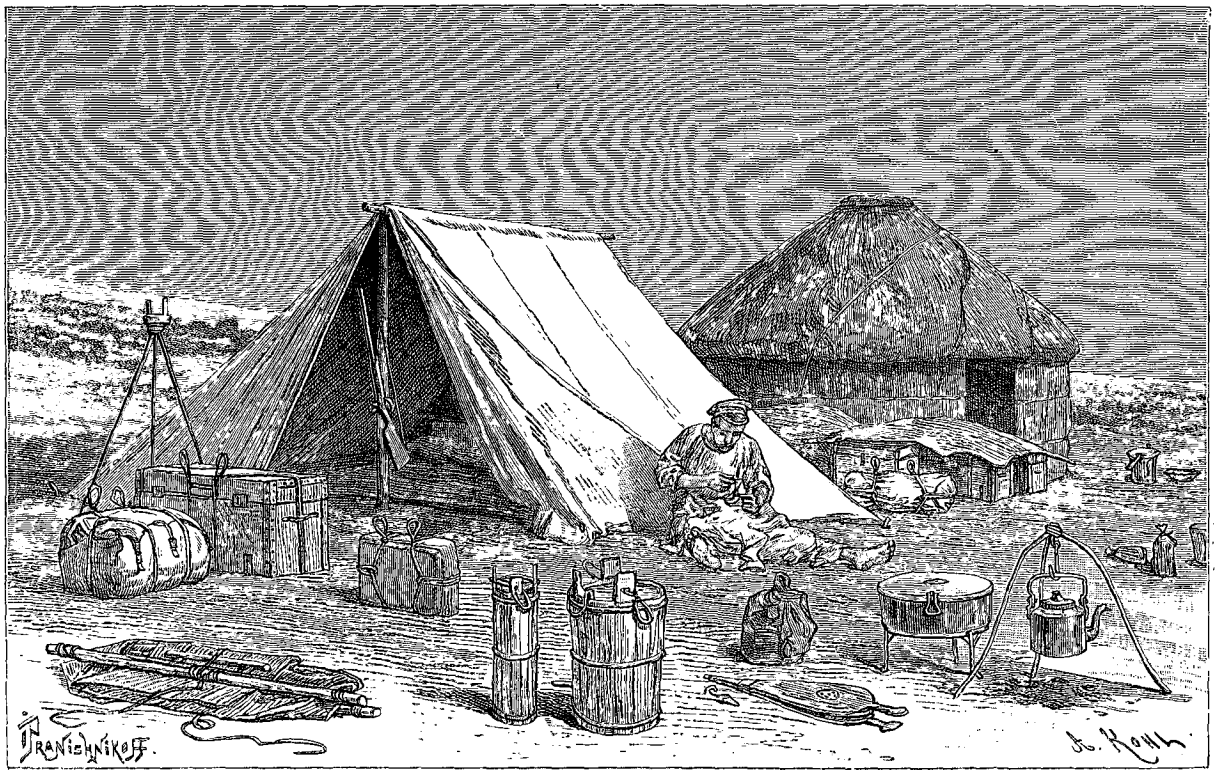
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Bagages et tentes de l'expédition. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

DE ZAÏSSANSK AU THIBET
ET AUX SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE),
TROISIÈME VOYAGE DE N. PRJÉVALSKY EN ASIE CENTRALE [1].

1879-1880.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

ZAÏSSANSK, LE LAC OULIOUNGOUR ET LE FLEUVE OUROUNGOU.

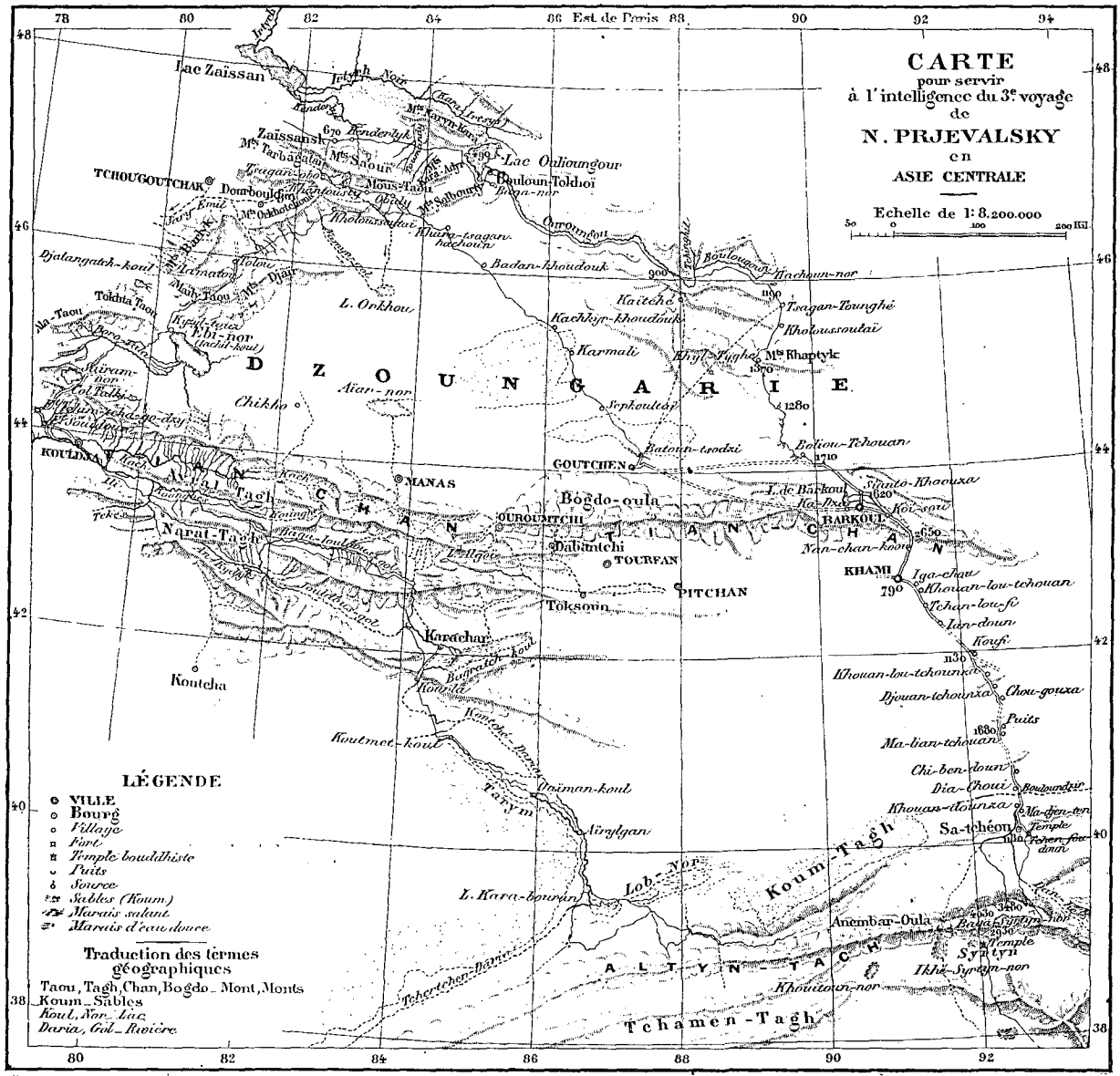
Plan et personnel de l'expédition. — Derniers préparatifs à Zaïssansk : vivres, armes, instruments scientifiques, vêtements, habitation, animaux de selle et de bât. — Le guide Mirzach Aldiarof. — Premiers jours de voyage, région comprise entre Zaïssansk et le lac Oulioungour. — Description de ce lac. — Bouloun-Tokhoï. — Fleuve Ouroungou, voyage le long de ses rives. — Hivernage des Kirghises. — Rivière Boulougoun. — Chasse au sanglier. — Tourgouts.

De tous nos explorateurs contemporains, celui qui a fait faire les plus grands progrès à la géographie de l'Asie centrale est certainement N. Prjévalsky, alors colonel d'état-major, aujourd'hui général dans l'armée russe. Au mois de novembre 1870 il partait de Kiakhta pour reconnaître *la Mongolie et le pays des Tangouts*. La relation de son voyage, imprimée à

1. *Tretié poutéchestvié v Tsentralnouïou Asiiou. Iz Zaïssana tchérez Khami v Tibet i na verkhoviia Jeltoï riéki N. Prjevalskago.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saint-Pétersbourg en 1875, fut traduite en français par M. G. Du Laurens et publiée à Paris en 1880. Entretemps *le Tour du Monde* en avait donné un très intéressant résumé dans son tome XXXIV (second semestre de 1877). En 1876, N. Prjévalsky avait entrepris un second voyage; son but était alors de pénétrer au Thibet par Kouldja et le Lob-nor. Malheureusement la maladie l'arrêta, et c'est à Kouljda même qu'il fit de ce voyage un compte rendu succinct, inséré dans les bulletins de la Société de Géographie de Saint-Pétersbourg en 1877 (vol. XIII, liv. v); cet ouvrage n'a pas été traduit. Après une interruption, nécessitée par l'état de sa santé et par des difficultés survenues entre la Russie et la Chine, notre courageux explorateur se remit en marche en 1879, espérant arriver au Thibet et aux sources du fleuve Jaune par Khami et le Tsaïdam. Si,



malgré des efforts surhumains et une admirable abnégation, il n'a pas atteint complètement le but qu'il s'était proposé, sa relation n'en donne pas moins des renseignements précieux sur la géographie, l'histoire naturelle et les habitants de régions jusqu'alors inconnues. C'est cette relation que nous essayons de résumer ici. J. Riel.

L'exploration du Lob-nor et de la Dzoungarie occidentale a clos mon second voyage dans l'Asie centrale. Après m'être reposé dans mon pays pendant l'été de 1878, je résolus d'en entreprendre un troisième. La Société de Géographie de Saint-Pétersbourg et le ministère de la Guerre répondirent chaleureusement, comme toujours, à ma proposition. Le but de cette nouvelle expédition était l'exploration du Thibet, contrée généralement très peu connue. La route à suivre fut tracée de Zaïssansk par Khami, Sa-Tchéou et le Tsaïdam

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sous-off. Roumiantzef. Lieut. Eclon. Lieut. Roborovsky. Prjévalsky.

Garmaïef. Téléchof. Irintchinof. Iégorof. Abdoul-Ioussoupof (interpr.). Anossof. Ouroussof. Kalmouinin. Sous-off. Kolomeitzeff (préparateur).

Les membres de l'expédition. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon - © Editions « les passerelles du temps » - editions.amay@free.fr

c'est-à-dire à travers des localités qui offrent par elles-mêmes un grand intérêt scientifique. La durée du voyage fut fixée à deux ans, le personnel à 13 hommes, les frais évalués à 29 000 roubles (environ 75 000 francs). Mes auxiliaires les plus actifs, ceux qui ont rendu des services signalés à l'expédition, sont deux officiers, MM. Eclon et Roborovsky. Le premier, alors enseigne de cavalerie, m'avait déjà accompagné au Lob-nor; le second me suivait pour la première fois. M. Eclon était chargé de la préparation des animaux et de la collection zoologique. M. Roborovsky avait pour mission de dessiner et d'herboriser. Trois soldats faisaient aussi partie de l'expédition : Nicéphore Iégorof, Michel Roumiantsef et Michée Ouroussof. Il y avait encore cinq cosaques transbaïkaliens : Dondok-Irintchinof, mon compagnon inséparable dans mes trois voyages, Pantaléon Téléchof, Pierre Kalmouinin, Djambal Garmaïef et Siméon Anossof; un sous-officier retraité, André Kolomeïtsef; et un interprète pour les langues turque et chinoise, Abdoul-Bassid-Ioussoupof, originaire de Kouldja. Ce dernier m'avait déjà accompagné au Lob-nor. En tout, 13 hommes, mauvais nombre pour les esprits superstitieux, mais le résultat de notre expédition a dû le réhabiliter aux yeux du peuple, qui l'appelle « la douzaine du Diable ».

Vers la fin de 1879 nous nous sommes tous trouvés au poste de Zaïssansk [1], où l'on avait conservé le matériel de la précédente expédition. Nous l'avons complété par de nouveaux moyens de transport, car nous devions nous approvisionner pour longtemps. A l'exemple des caravanes indigènes, nous avons emmené avec nous des moutons vivants, et emporté du thé en briques et du *dzamba*, sorte de farine grillée que l'on fait dissoudre dans le thé avec un peu de sel et de graisse de mouton. Nous avons acheté en outre 120 kilogrammes de sucre, 30 kilogrammes de légumes comprimés, une caisse de xérès et de cognac, et deux barils d'esprit-de-vin pour les collections.

Notre batterie de cuisine se composait d'un grand bassin en cuivre où nous préparions notre soupe et notre thé, d'un petit chaudron également en cuivre, d'une casserole et de deux seaux en fer pour puiser l'eau. D'ordinaire nous conservions notre eau dans deux tonneaux en bois, contenant environ neuf seaux. Les ustensiles de table faisaient pendant à la batterie de cuisine. Chacun de nous avait une grande tasse en bois où il mettait alternativement sa soupe et son thé, et un couteau de poche pour la viande. Nos doigts nous servaient de fourchettes; nous avions d'abord chacun une cuiller de bois, mais, quand elles furent cassées ou perdues, nous les remplaçâmes par des espèces de spatules que nous fabriquions nous-mêmes. Notre dîner et notre souper se composaient invariablement d'une soupe au mouton, et de gibier rôti quand nous avions été heureux à la chasse; le poisson paraissait rarement sur notre table. La nourriture était la même pour tout le personnel.

Nos engins de guerre et de chasse étaient de bonne qualité. Chacun de nous portait en bandoulière une carabine du système Berdan, deux revolvers à l'arçon de sa selle, une baïonnette et une giberne contenant 20 cartouches. Nous avions en outre sept fusils de chasse, et nous emportions 50 kilogrammes de poudre et 300 kilogrammes de petit plomb. On nous avait fourni 6000 cartouches pour nos carabines et 3000 pour les revolvers. Ces cartouches étaient dans des caisses semblables à celles de l'armée, pesant 40 kilogrammes et contenant chacune 870 pièces; elles se sont parfaitement conservées pendant tout le voyage.

Pour les travaux scientifiques nous emportâmes deux chronomètres, un baromètre de Parrot avec du mercure et des tubes de rechange, trois boussoles, six thermomètres centigrades, un hypsomètre et un psychromètre. Nous avions tout préparé pour empailler les animaux, pinces, ciseaux, couteaux, savon arsenical, alun, plâtre, ouate et étoupe. Pour les poissons et les reptiles nous avions des boîtes en verre carrées, et plus tard nous pûmes remplacer l'esprit-de-vin par de bonne eau-de-vie chinoise. Pour les herbiers nous avions pris quinze cents feuilles de papier, mais cette provision ne suffisant pas nous fûmes souvent forcés d'user d'un fort mauvais papier indigène.

Nous n'avons eu guère l'occasion de mettre nos uniformes militaires. Durant l'expédition, officiers et cosaques, nous avons porté des blouses et des pantalons de toile écrue pendant l'été, et de drap pendant l'hiver. Nous couchions sur de larges tapis de feutre, avec des oreillers de cuir, nous couvrant en été de couvertures de flanelle et en hiver de peaux de mouton. Pour camper, nous avions deux tentes en toile du type mongol; nous en occupions une, les cosaques l'autre. Plus tard, au Thibet, l'une de ces tentes fut remplacée par une *kibitka* en feutre, mais il ne nous fut possible de nous en procurer qu'une. En somme j'avais fait mon possible pour n'emporter que le strict nécessaire; pourtant notre bagage s'éleva à près de 3300 kilogrammes. Le tout fut emballé dans quarante-six caisses, formant la charge de vingt-trois chameaux.

Le succès de notre expédition dépendait surtout de la solidité de nos bêtes, d'autant plus que nous ne pouvions songer à les remplacer en traversant la Dzoungarie et le désert de Khami. Nous avons acheté trente-cinq excellents chameaux chez les Kirghises de Zaïssansk : vingt-trois étaient destinés à porter nos bagages, huit pour les cosaques et quatre de réserve. Outre les chameaux, nous avions cinq chevaux de selle pour moi et les autres officiers.

Pendant notre séjour à Zaïssansk, nous exerçâmes tous les jours nos hommes au tir. S'ils n'avaient pas été bons tireurs, nous aurions couru les plus grands dangers. Si nous n'avions pas été bien armés, jamais nous n'aurions pu pénétrer dans le haut Thibet, ni vers les sources du fleuve Jaune; les Chinois auraient

1. Aujourd'hui ville de la province de Semipalatinsk, district, et à 185 kil. sud-est de Kokbekty, près de l'extrémité orientale du lac Zaïssan. (*Note du traducteur.*)

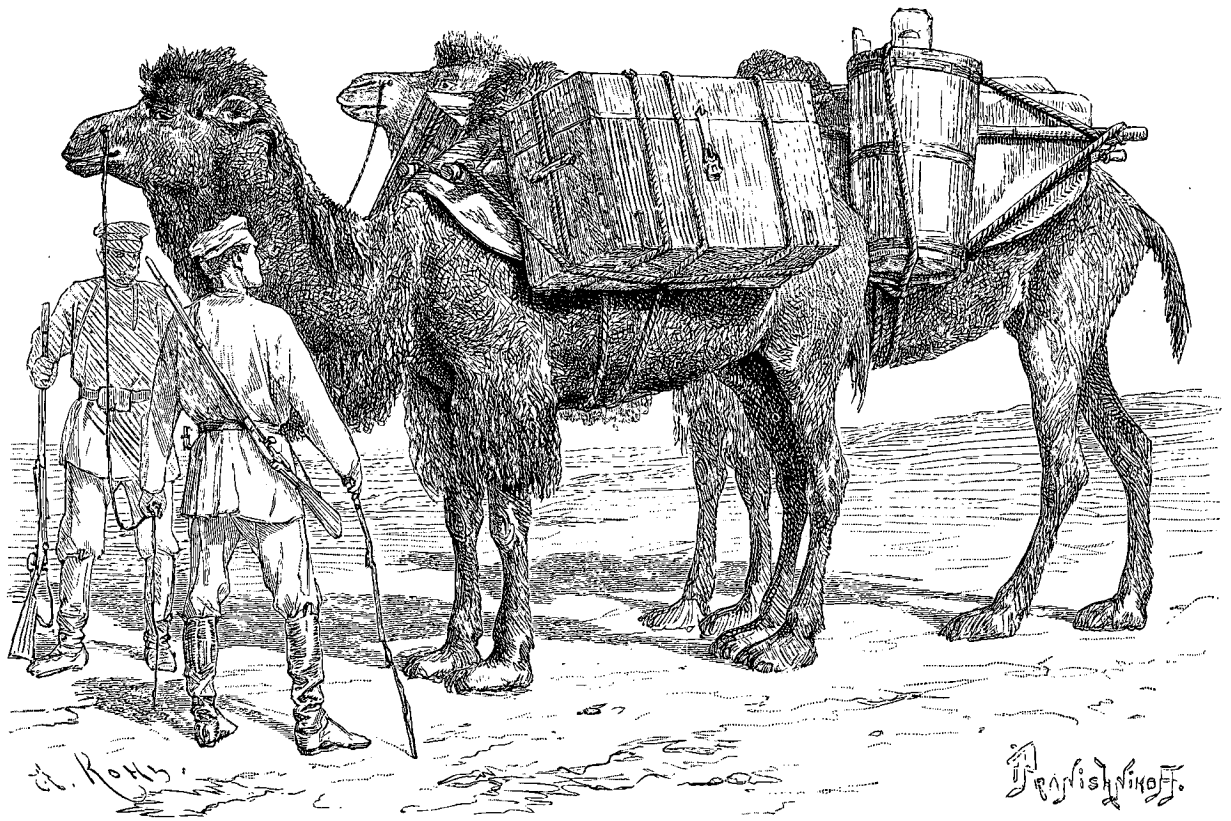
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien trouvé le moyen d'entraver notre marche, et peut-être même de nous faire exterminer par des brigands à leur solde.

A la mi-mars 1880 la température s'attiédit, la neige disparut comme par enchantement, et il nous fut possible de partir. Notre itinéraire côtoyait le lac Oulioungour, traversait la ville de Bouloun-Tokhoï, longeait le fleuve Ouroungou et allait directement à Barkoul et à Khami. Nous suivions ainsi le cours du fleuve, avant de nous enfoncer dans des contrées inconnues entre l'Altaï et le Tian-Chan, et nous évitions les avant-postes chinois et le désagrément de nous trouver en contact avec des soldats indisciplinés.

En quittant Zaïssansk, nous avions pris pour guide le Kirghise Mirzach Aldiarof, le même qui, pendant l'automne de 1877, nous avait conduits de Kouldja à Goutchen. Mirzach connaissait parfaitement la partie occidentale de la Dzoungarie, et il y faisait depuis longtemps le métier de *baranta* (vol de chevaux). Ce genre d'industrie n'a rien de déshonorant aux yeux des Kirghises. Dans ce métier, Mirzach avait gagné le titre de *héros*; il avouait avoir volé plus de mille chevaux, mais il portait au front une grande cicatrice, suite d'un coup de hache qu'il avait reçu d'un de ceux qu'il avait volés. Comme guide il nous était très utile, mais il fallait le tenir serré.

Le 21 mars [1], au lever du soleil, notre caravane était prête à se mettre en route ; les chameaux, chargés ou



Chameaux de l'expédition. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

montés, formaient une longue file. J'ouvrais la marche avec l'enseigne Eclon et le guide; M. Roborovsky et l'interprète Ioussoupof la fermaient; puis venaient les moutons, marchant lentement et s'arrêtant de temps en temps pour brouter l'herbe nouvelle. Nous avions aussi plusieurs chiens qui nous suivaient en volontaires; nous n'en avons gardé que deux, et un seul nous est resté jusqu'à la fin de l'expédition.

Après avoir quitté Zaïssansk, nous sommes arrivés, ayant parcouru 25 verstes [1], à un village très pauvre, nommé *Kenderlyk,* près duquel passe la ligne de démarcation qui nous sépare de la Chine. Cette frontière, fixée en 1864, suit la rive droite de l'Irtych Noir; elle nous abandonne le lac Zaïssan, qui est très poissonneux, et se dirige vers le nord-ouest en allant du mont Kouïtoun à la chaîne des monts Saour.

Du village de Kenderlyk, un chemin carrossable conduit jusqu'au défilé de *Maïkhabtsagaï* et de là au lac Oulioungour, puis à la ville de Bouloun-Tokhoï. Sur cette route nous fûmes salués le 26 mars par un de ces chasse-neige qui, d'ordinaire, ne se produisent

1. La verste égale 1056 mètres; pour les petites distances on peut donc employer indifféremment les verstes ou les kilomètres, d'autant mieux qu'ici toutes les longueurs sont approximatives. (*Note du traducteur.*)

1. Toutes les dates de ce voyage sont indiquées en vieux style. La différence entre le vieux style et le style moderne est seulement que le vieux retarde de douze jours sur le moderne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec cette violence qu'au beau milieu de l'hiver. Par un vent terrible et un froid de —9 degrés[1], la neige, transformée en poussière impalpable, nous collait les paupières et nous faisait trébucher ; c'est à grand'peine que nous pûmes atteindre l'endroit où nous devions dresser nos tentes.

Le lendemain matin, la terre était couverte d'un épais linceul de neige, et le thermomètre marquait — 16 degrés.

La contrée qui s'étend entre le lac Zaïssan et celui d'Oulioungour présente un aspect tout particulier. Au sud s'élève, comme une vaste muraille, la chaîne des monts Saour, qui atteignent dans le groupe Mous-taou[2] une altitude de 3690 mètres.

Au loin, vers le nord, on aperçoit le gigantesque Altaï, et entre ces hauteurs se déploie la vallée de l'Irtych Noir, aux abords duquel on rencontre force sables mouvants. Ces sables sont couverts de bouleaux nains, de trembles et de *djinghils* (Halmodendron argenteum). On y voit aussi le *Fragopyrum*, l'*Ephedra* et le *roseau des sables* (Psamma arenaria). Les monts Saour sont escarpés au sud, mais vers le nord ils descendent en pente douce sillonnée de ravins. A l'ouest ils vont rejoindre le mont Tarbagataï, et à partir du groupe Mous-taou ils s'abaissent vers l'est et vont se perdre près du bord occidental du lac Oulioungour. Ce lac, qu'a reconnu le moine Rubruquis en 1253, a 130 verstes de circonférence ; il se trouve à 480 mètres d'altitude et doit être très profond. A l'est il reçoit une assez grande rivière, l'Ouroungou ; il n'a pas d'écoulement ; l'eau en est limpide, légèrement salée et néanmoins très potable.

Nous arrivâmes à l'Oulioungour le 31 mars ; la surface du lac était encore couverte de glace, mais cette glace était peu solide. Nous y fûmes témoins d'un passage considérable de *cygnes* (Cycnus Bewickii). Ces oiseaux voyageaient par troupes de plusieurs centaines et ne se dirigeaient pas directement vers le nord ; ils inclinaient à l'ouest, sans doute pour éviter l'Altaï, où l'accumulation des neiges était encore considérable.

1. Toutes les températures sont marquées en degrés centigrades.
2. *Mous*, glace ; *taou*, montagne.

Le Kirghise Mirzach Aldiarof (voy. p. 5). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

Après avoir longé les rives occidentale et méridionale du lac, notre caravane se dirigea le long de la rivière Ouroungou, sur les bords de laquelle s'élève la bourgade chinoise de Bouloun-Tokhoï. Fondée en 1872, elle a été pillée par les Dounghans ; aussi la plupart de ses habitants l'ont-ils abandonnée ; lors de notre visite, elle n'était occupée que par une centaine de soldats et quelques marchands.

A 4 verstes de la ville nous avons campé sur le bord de l'Ouroungou. Cette rivière a environ 480 kilomètres de longueur ; elle naît dans l'Altaï et arrose l'extrémité septentrionale de la Dzoungarie. Vers son embouchure elle a 80 mètres de largeur ; son fond rocailleux est guéable en hiver et au printemps, mais en été elle subit des crues considérables ; son cours est toujours rapide et elle n'est jamais navigable. Ses bords, au moins dans la partie inférieure, sont boisés ; on y rencontre des forêts de peupliers noirs et de saules de diverses espèces, entremêlés d'épais buissons de framboisiers, de groseilliers, de chèvrefeuilles et surtout de *dyrissoun* (Lasiagrostis splendens), l'une des plantes les plus caractéristiques de l'Asie centrale. Dans ces forêts vivent des sangliers, des cerfs, des loups, des renards, des blaireaux et une grande variété d'oiseaux. La rivière est très poissonneuse, mais tous ses hôtes se ramènent à quatre ou cinq espèces. En dehors de la zone des forêts, au sud et au nord de la rivière s'étend le désert jusqu'à l'Altaï et au Tian-Chan.

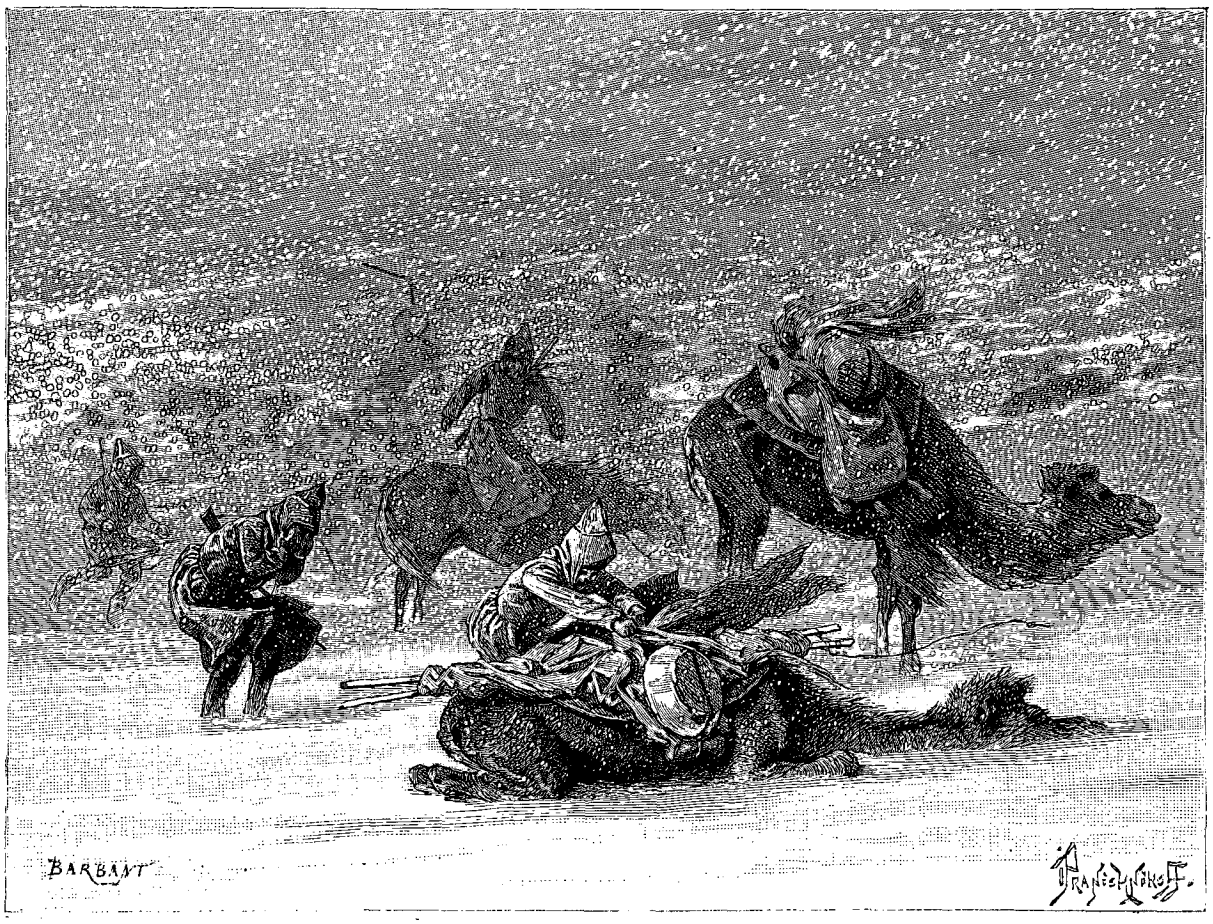
A 70 verstes de son embouchure dans l'Oulioungour, la vallée de l'Ouroungou se rétrécit, les pentes latérales se rapprochent en formant une gorge de 20 à 30 mètres de profondeur, au fond de laquelle la rivière se fraye péniblement un passage pendant plusieurs dizaines de verstes, c'est l'Ouroungou moyen. On n'y aperçoit nulle trace de culture ; les nomades n'y viennent pas pendant l'été à cause de la quantité prodigieuse de cousins et d'œstres qui tourmentent les troupeaux.

Dès notre arrivée sur les bords de l'Ouroungou, nous avions fait une pêche vraiment miraculeuse. Avec un filet long de 10 à 12 mètres nous avions pris d'un seul coup de 80 à 100 kilogrammes de muges mesu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rant 1 pied de long. Cela nous permit de varier un peu notre ordinaire; nous avons essayé aussi de chasser, mais sans grand succès. Nous campions toujours au bord de la rivière; mais, sur le cours moyen, les roches se rapprochent tellement que la route est obligée de s'enfoncer dans le désert, où les cailloux blessaient les sabots de nos chameaux et usaient nos bottes avec une rapidité inquiétante. Là encore ni habitants ni nomades; seulement de 30 en 30 verstes un poste de soldats chinois. En 1878 de malheureux Kirghises émigrés du district d'Oust-Kaménogorsk se réfugièrent sur ce plateau, au nombre de 8000 à 9000. Ils furent obligés d'y passer l'hiver. Leurs souffrances furent inouïes; bêtes et gens périrent par centaines, et toute la région environnante fut dévastée.

A 260 verstes de l'embouchure de l'Ouroungou, la route fait un coude et se dirige sur Goutchen. Les stations, au nombre de huit, sont dispersées sur une longueur de 275 verstes; c'est cependant le meilleur chemin pour aller de Zaïssansk à Goutchen; l'autre, par Kachkyr, est plus court, mais manque absolument d'herbe et d'eau. Non loin du coude de la route commence le cours supérieur de l'Ouroungou, qui s'y forme de la réunion de trois rivières : le Tchinghil, le Tsa-



Un chasse-neige. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

gan et le Boulougoun; ce n'est qu'à partir de ce dernier confluent que l'Ouroungou prend le nom qu'il conserve jusqu'au lac Oulioungour. Ayant décidé de nous rendre à Barkoul sans traverser Goutchen, il nous fallut quitter la route pour remonter le Boulougoun en longeant l'extrémité des contreforts de l'Altaï du sud. Ici point de forêts, des roches nues dans les interstices desquelles on aperçoit de loin en loin des buissons de *saksaoul* et de tamarins à côté de petits plateaux couverts de *dyrissoun*, de spirées et d'oignons sauvages.

C'est le 24 avril que nous nous étions engagés dans ce nouveau chemin; nous étions à plus de 1000 mètres d'altitude, la rivière n'avait pas plus de 20 mètres de largeur, les montagnes environnantes étaient hautes et arides. Après avoir longé le Boulougoun pendant une quarantaine de verstes, nous rencontrâmes le Gachoun-nor[1], sur le bord duquel nous établîmes notre campement. Ce lac a 4 kilomètres de circonférence; il est peu profond et l'eau en est un peu amère. Nous y avons pris beaucoup de poissons des mêmes espèces que dans l'Ouroungou, et nous sommes restés quatre jours, pendant lesquels nous avons organisé une belle chasse aux sangliers.

1. En langue mongole *nor* veut dire « lac » et *gol* « rivière »; on commet donc un pléonasme lorsque l'on dit le lac Gachoun-nor, et la rivière Tsagan-gol. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Près de notre camp, sur la rive du Boulougoun, s'étendait une plaine marécageuse couverte de roseaux et de saules rampants. La superficie occupée par ces buissons n'avait que deux verstes de longueur sur une verste de largeur; néanmoins ce petit coin fourmillait de sangliers. Les femelles avaient mis bas, et les marcassins étaient même déjà assez forts; ils se groupaient par bandes de plusieurs familles; seuls les vieux mâles se tenaient à l'écart. Les uns et les autres étaient peu craintifs, quoique leur odorat soit assez subtil. De grand matin, avant le lever de l'aurore, accompagnés de plusieurs cosaques, nous nous rendîmes dans le fourré; en nous voyant arriver, les sangliers sortirent de leurs bauges et se jetèrent au-devant de nous en si grande quantité que nous n'avions que l'embarras du choix. Dans cette mêlée il y eut bien des coups de fusil perdus, bien des blessés nous échappèrent; néanmoins nous en tuâmes un certain nombre, entre autres un mâle de 1m,70 de longueur, haut de 90 centimètres et pesant 165 kilogrammes; il me fallut quatre coups de carabine pour l'abattre pendant qu'il me chargeait.

En remontant le Boulougoun, nous rencontrions de temps en temps des campements de *Tourgouts*. C'est une tribu mongole appartenant au groupe des Kalmouks, habitant le long des rivières Tchinghil et Boulougoun, par conséquent sur le versant méridional de l'Altaï. Ils relèvent du gouverneur chinois de Kobdo et se subdivisent en 5 *soumos*, commandés par des princes héréditaires de différentes catégories.

En 1770 plusieurs de ces tribus abandonnèrent l'Europe et revinrent dans l'Asie centrale, d'abord sur les bords du lac Balkhach, puis dans le pays de l'Ili. Chemin faisant, les fuyards eurent beaucoup à souffrir du manque de vivres, et de rixes avec les Kirghises et autres.

Cependant 280.000 arrivèrent dans la vallée de l'Ili, où ils acceptèrent la sujétion chinoise. Ils furent alors internés sur le Iouldous, plateau spacieux, très riche en pâturages, formé par le Tian-Chan central. A la suite de la révolte des Dounghans (mahométans), ils en furent encore chassés et, après bien des vicissitudes, vinrent s'échouer dans les pays où nous les avons rencontrés.

Le type des Tourgouts forme un contraste frappant avec celui des Mongols proprement dits, ou Khalkhas. Ils sont généralement de petite taille, maigres, d'apparence chétive et néanmoins musculeux. Comme tous les Mongols ils sont craintifs et paresseux; mais, tandis que les Khalkhas sont bons et hospitaliers, les Tourgouts peuvent rivaliser avec les Chinois pour la fausseté et la cupidité.

Leur costume se compose d'un caftan gros-bleu en coutil chinois, avec une ceinture de cuir à laquelle sont suspendus un briquet et un couteau; ils portent des bottes chinoises et pour coiffure un chapeau de feutre à bords retroussés.

Ils se rasent la tête en laissant pendre une tresse par derrière; ils n'ont guère de barbe ni de moustaches.

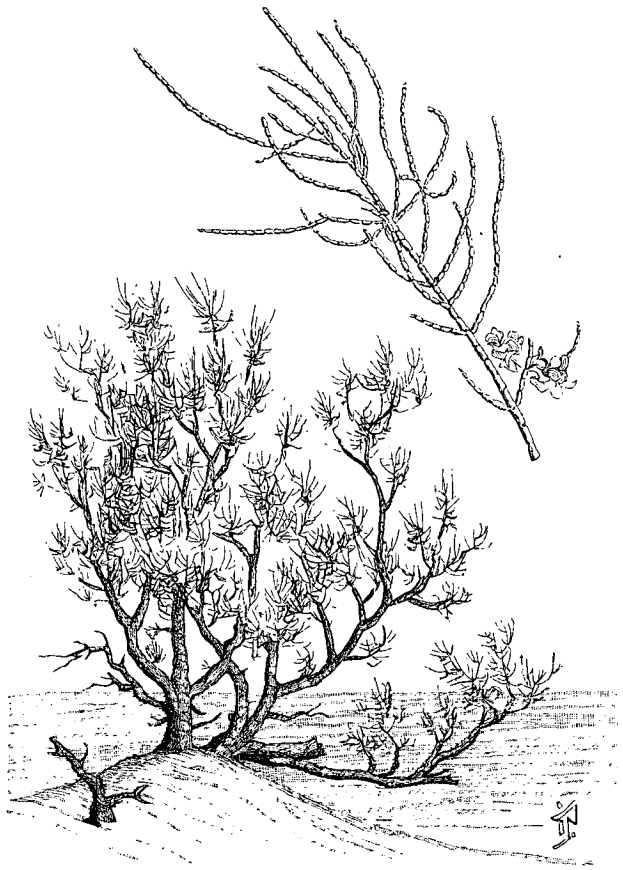
Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes et enduisent leurs cheveux de colle-forte.

Leur langue diffère très peu de celle des Khalkhas.

Leur religion est le bouddhisme, mais ils l'observent moins soigneusement que les Mongols du Thibet.

Ils vivent sous des tentes de feutre, qu'ils groupent rarement en *aouls*.

Leur principale occupation est l'élève du bétail; l'agriculture n'est pratiquée que dans les endroits très fertiles, car elle leur est souverainement désagréable.



Tige et branche de saksaoul (voy. p. 7 et 10). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

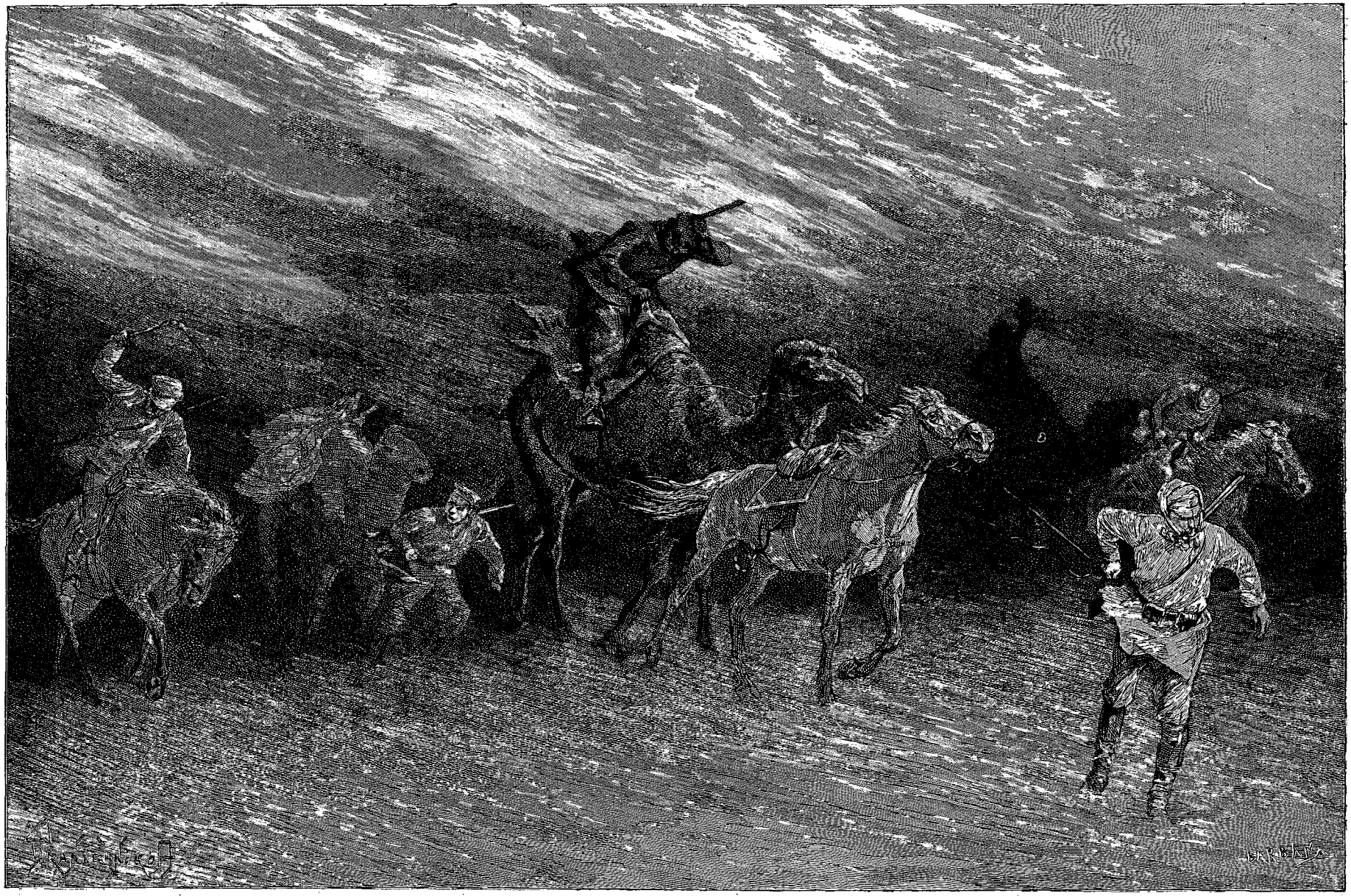
II

DE L'ALTAÏ AU TIAN-CHAN.

Désert de Dzoungarie, sa surface, le lœss, l'irrigation. — Climat. — Flore, le *saksaoul* et le *dyrissoun*. — Faune : le cheval sauvage et le chameau sauvage. — Notre voyage à partir du lac Gachoun; plaine au sud de l'Altaï. — Monts Kara-Syrkhé et Koukou-Syrkhé. — Arrivée dans la plaine de Barkoul.

Entre l'Altaï au nord et le Tian-Chan au sud s'étend le désert de Dzoungarie, limité à l'ouest par les monts Saour et les chaînes secondaires qui unissent le Tar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un orage en Dzoungarie (voy. p. 10). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bagataï au Tian-Chan; à l'est il se confond avec le désert de Gobi. Toute cette surface était occupée jadis par une mer dont les Chinois ont conservé le souvenir sous le nom de *Khan-Khan*, et dont le désert de Dzoungarie formait un vaste golfe. Depuis, cette mer s'est desséchée et a fait place à des steppes peu arrosées ou à des plaines complètement arides.

Dans la partie occidentale de la Dzoungarie on trouve des montagnes assez considérables; entre Goutchen et les monts Saour l'altitude est de 750 mètres, mais elle décroît vers le nord et surtout vers le sud; vers le lac d'Ebi elle descend jusqu'à 210 mètres, chiffre inconnu dans tout le reste de l'Asie centrale.

Dans le nord et l'est du désert le sol est formé de schistes et de graviers provenant de la décomposition des roches, mais à l'ouest et surtout au nord-ouest les gisements de *lœss* prédominent, et au sud s'étendent des sables mouvants et des salines. Le lœss, connu des Chinois sous le nom de *kouang-tou*, présente un aspect d'un blanc jaunâtre, et se compose d'argile, de menu sable et de chaux carbonatée; il est généralement poreux et très friable, mais sous l'influence de l'eau et des autres agents atmosphériques il peut devenir très compact et former des talus verticaux de plusieurs centaines de pieds.

Le désert de la Dzoungarie n'est arrosé que sur ses confins, et encore l'irrigation n'y est pas abondante. Au nord coule l'Ouroungou, et au sud le Tian-Chan donne naissance à un grand nombre de petits cours d'eau qui disparaissent en arrivant dans la plaine. Il n'y a que deux tributaires du lac Aïar, le Tsin-chouï et l'Oulan-Oussou, ainsi que la rivière Kiilyn, affluent de l'Ebi-nor, qui abreuvent la région méridionale. Les sources y sont rares et presque toujours salées, les puits encore plus rares; il n'y a qu'en été, lors de la fonte des neiges des montagnes, qu'on rencontre des torrents qui parfois se creusent des lits profonds.

En général le climat de cette région est caractérisé par une extrême sécheresse et par un violent contraste entre les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver. L'automne est la meilleure saison : le ciel y est presque continuellement pur et serein, et les chaleurs ne sont plus accablantes. Le 11 octobre, à une heure après midi, le thermomètre marquait + 15 degrés; il est vrai que le 23 du même mois, au lever du soleil, après une chute de neige, il descendait à — 26°,2, et en décembre, du 5 au 10, le mercure gelait toutes les nuits dans nos instruments. Le printemps vient de très bonne heure. Nous avons constaté 27°,2 au mois d'avril; en été les chaleurs sont torrides, mais les pluies ne sont pas rares.

Une particularité caractéristique du climat de la Dzoungarie et de toute l'Asie comprise entre la Sibérie et l'Himalaya consiste dans la violence des orages printaniers. Ces orages, qui viennent ordinairement de l'ouest ou du nord-ouest, éclatent aussi en hiver, moins souvent en été, presque jamais en automne. Ils s'élèvent généralement entre dix et onze heures du matin, rarement vers midi, et ne se calment qu'au coucher du soleil; l'intensité du vent est alors si considérable que l'air se remplit de nuages de sable et de poussière qui aveuglent et étouffent les gens et obscurcissent le soleil.

La flore du désert de Dzoungarie est extrêmement pauvre et diffère très peu de celle des localités les plus sauvages du Gobi; dans la région accidentée qui couvre la partie occidentale, la vie végétale est un peu plus abondante, mais partout les arbres sont inconnus. Parmi les arbustes le *saksaoul* tient la première place, puis viennent l'*Ephedra* et la *Reaumuria sangarica*, surtout où le lœss domine. Parmi les herbes on remarque l'absinthe et une petite graminée dont l'espèce n'a pu être déterminée. On peut y joindre le *kharmyk* (Nitraria Scholeri) et le *faux acacia* (Caragana pygmea), puis le *dyrissoun* (Lasiagrostis splendens) sur le bord des ruisseaux.

Le *saksaoul* et le *dyrissoun* habitant toute l'Asie centrale, à laquelle ils appartiennent exclusivement, nous nous y arrêterons un instant.

Le *saksaoul* (Haloxylon ammodendron) appartient à la famille des plantes salines. Il a des branches dénudées rappelant celles de la prèle; il a tantôt l'aspect d'un buisson, tantôt celui d'un arbre de plus de 4 mètres de hauteur, ayant au niveau du sol de 6 à 9 pouces de circonférence; mais ces spécimens sont rares. Il pousse de préférence dans les sables, où il forme des groupes isolés. A côté des individus vivaces se trouvent toujours des arbustes desséchés, de sorte que la « forêt » de saksaouls, même au désert, n'a rien d'attrayant, d'autant plus qu'elle ne donne pas d'ombre. Pour les nomades ce n'en est pas moins une plante précieuse, car elle donne aux chameaux une bonne nourriture, et aux gens un excellent combustible; elle fleurit en mai; ses fleurs sont petites et jaunes; ses graines, également petites, plates et de couleur grise, couvrent les branches d'une masse compacte et mûrissent en septembre.

Les forêts de saksaouls abritent des loups, des renards et surtout des gerboises, qui se creusent des terriers entre leurs racines et se nourrissent de leurs branches.

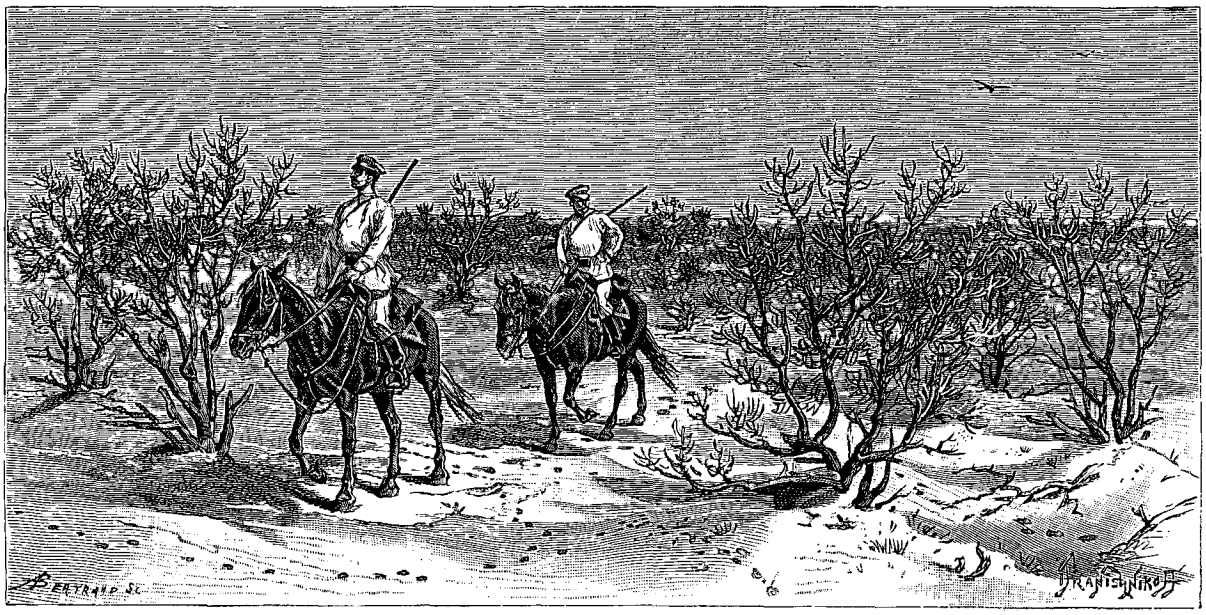
Une autre plante encore plus utile aux habitants du désert appartient à la famille des graminées : les Mongols l'appellent *dyrissoun*, les Kirghises *tchii* et les botanistes *Lasiagrostis splendens*. Elle se trouve dans les mêmes régions que le saksaoul et croît jusqu'à près de 4000 mètres d'altitude; il est vrai qu'à ces hauteurs elle est très chétive. Elle choisit de préférence un sol argilo-salin, mais un peu humide; elle atteint de 5 à 6 et même quelquefois de 7 à 9 pieds de hauteur. Chaque arbuste présente à sa base un amoncellement de terre de 1 à 3 pieds de diamètre; au printemps de nouvelles pousses s'en échappent et le vieux tronc meurt. Un buisson ainsi formé n'offre que très peu de verdure, et le pays couvert de dyrissoun, présente un aspect gris peu agréable. Cette plante est une excellente nourriture pour les animaux domestiques; avec les tiges les Chinois confectionnent des chapeaux, les Khirgises font des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nattes, dont ils tapissent l'intérieur de leurs tentes; les Mongols ne les utilisent que pour le chauffage.

La faune du désert de Dzoungarie paraît tout aussi pauvre que la flore. En dehors des animaux domestiques nous n'y avons trouvé que treize espèces de mammifères, dont les plus remarquables sont : le *dzeyran* (Antilope subgutturosa), l'antilope *saïga*, la gerboise, le chameau sauvage (Camelus bactrianus ferus). Ensuite viennent trois espèces de solipèdes : le *djighetaï* (Asinus hemionus), le *khoulan* (Asinus onager) et le cheval sauvage (Equus Prjevalskii). Nous y avons compté à peine dix espèces d'oiseaux sédentaires, dont les plus répandus sont : le *boldourou* (Syrrhaptus paradoxus), que l'on rencontre dans tous les déserts de l'Asie centrale, le corbeau, le pinson du désert, l'alouette et le geai du saksaoul (Podoces Hendersoni). Le pays est complètement privé de poissons; nous n'y avons pas vu de batraciens, et les reptiles ne sont représentés que par deux espèces de lézards.

Le cheval sauvage, dont un spécimen unique se trouve au musée de Saint-Pétersbourg et auquel on a donné le nom d'*Equus Prjevalskii*, semble former la transition entre l'âne et le cheval domestique. C'est sans doute le prototype de ce dernier, si profondément modifié par les soins prolongés que l'homme lui a prodigués. L'*Equus Prjevalskii* est généralement de petite taille; sa tête est proportionnellement grande, avec des oreilles moins longues que celles de l'âne; sa crinière est courte, hérissée, de couleur brune; il est sans garrot et sans raie dorsale. Dans sa partie supérieure la queue est presque nue; il n'y a que vers l'extrémité qu'elle porte de longs poils noirs. La robe est grise, presque blanche sous le ventre; la tête est roussâtre avec le museau blanc; le poil d'hiver est assez long et légèrement



Forêt de saksaouls. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

ondulé. Les jambes de devant sont blanches à la partie inférieure, grises vers le haut et sur les genoux, noires auprès des sabots, qui sont ronds et assez larges.

Ce cheval, nommé par les Kirghises *kertag* et par les Mongols *takhé*, n'habite que les parties les plus sauvages du désert de Dzoungarie. On le rencontre en petites troupes de cinq à quinze individus, qui paissent sous la surveillance d'un vieil étalon. Le *kertag* est excessivement méfiant, et avec cela il jouit d'un odorat très fin, d'une ouïe et d'une vue à toute épreuve. Je n'ai eu l'occasion de rencontrer que deux troupes de ces animaux. Nous aurions pu nous approcher de la seconde à portée de fusil, mais ils ont éventé mon compagnon à plus d'un kilomètre et ont pris la fuite. Le mâle courait le premier, la queue en l'air et le cou recourbé; sept femelles le suivaient. Le kertag n'habite nulle part en dehors du désert de Dzoungarie : c'est un fait que je puis aujourd'hui certifier; mais l'aire du chameau sauvage n'est pas aussi restreinte. L'existence du chameau sauvage (Camelus bactrianus ferus) a été révélée pour la première fois, par Marco Polo, Duhald et Pallas en parlent, ainsi que plusieurs voyageurs modernes, mais sans l'avoir étudié directement et seulement sur les rapports des indigènes. Aussi Cuvier en niait-il l'existence, disant que les prétendus chameaux sauvages de la haute Asie n'étaient que des chameaux domestiques rendus à la liberté. Pour moi, il m'a été donné de rencontrer cet animal remarquable près du Lob-nor, sa véritable patrie, et de l'y observer. Certes la différence entre le chameau domestique et le chameau sauvage n'est pas considérable; ce dernier a seulement les bosses moins proéminentes et n'a pas de callosités aux genoux. Les localités qu'habite le chameau sauvage se distinguent partout par des sables profonds, au milieu desquels il fuit la présence de l'homme. Il est répandu dans le Tarim inférieur, le

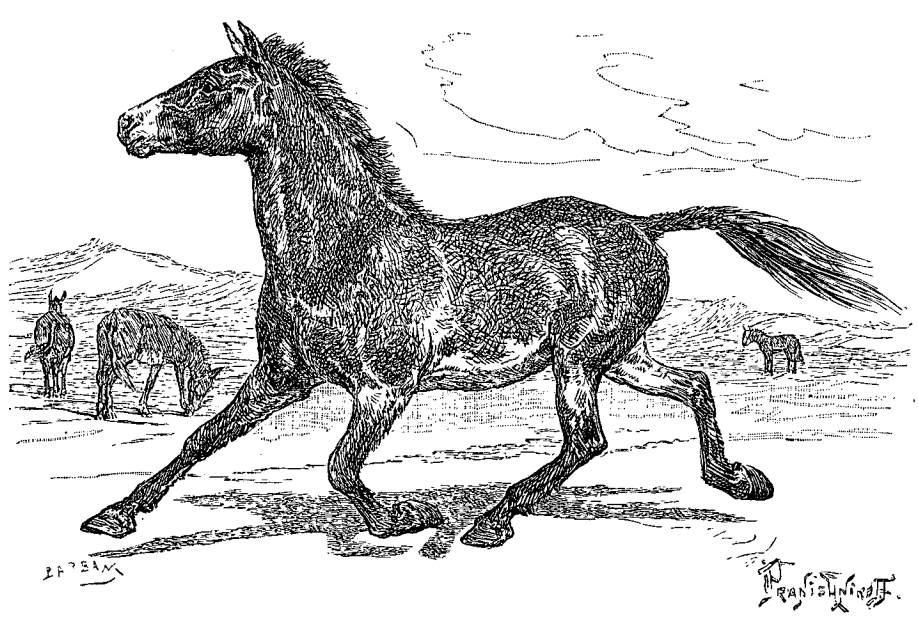
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lob-nor et le désert de Khami, puis dans les sables de la Dzoungarie, sur le plateau du Thibet au nord-ouest du Tsaïdam, dans la plaine de Syrtin et dans le désert du Khouïtoun-nor.

Revenons à notre voyage. Après quatre jours passés aux bords du lac Gachoun, nous avons pris un guide tourgout avec lequel nous nous sommes dirigés directement sur Barkoul. Le Kirghise Mirzach, qui nous accompagnait depuis Zaïssansk, ne connaissait plus la route, et nous l'avons congédié après avoir largement rétribué ses services. Nous avons ensuite abandonné les pentes méridionales de l'Altaï le 2 mai, et devant nous se développa une plaine immense bornée au sud par la chaîne des montagnes Baïtyk; à l'est, ce désert se confondait avec l'horizon, et à l'ouest on voyait des montagnes peu élevées. Le lendemain ce ne fut qu'à la nuit tombante et bien fatigués que nous dressâmes nos tentes à Khyltygh, au pied du versant occidental du mont Baïtyk.

La plaine que nous venions de parcourir, de l'Altaï au Baïtyk, est à 1050 mètres d'altitude absolue et parsemée de petits groupes de monticules sablonneux. Dans sa partie septentrionale le sol argilo-salin est couvert d'assez d'herbe pour le pâturage des troupeaux; les Tourgouts y viennent hiverner. En maints endroits le sel couvre la terre d'une couche d'un pouce d'épaisseur. La partie méridionale, beaucoup plus considérable, est formée de cailloux et de graviers, où poussent l'*Ephedra* et un chétif saksaoul; bien que nous fussions au mois de mai, il n'y avait là ni fleurs, ni verdure, ni mammifères, mais seulement quelques oiseaux, tels que des mésanges et des sansonnets roses. Les montagnes environnantes sont complètement arides. Toutefois, près de notre bivouac, nous avons trouvé à fleur de terre des échantillons de houille d'assez bonne qualité.

En continuant notre voyage à travers un pays où il n'y a ni chemin ni sentier, nous avons rencontré un



Cheval sauvage voy. p. 11). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

groupe de montagnes peu élevées, connu dans sa partie occidentale sous le nom de Kara-Syrkhé, et à l'est sous celui de Koukou-Syrkhé. Au nord, ces montagnes sont arides comme le plateau de Baïtyk, mais, sur la pente méridionale, le sol devient argilo-sablonneux et assez fertile. Nous y avons rencontré de nombreuses antilopes; des cornes abandonnées çà et là témoignaient de la présence des *argalis* ou moutons de montagne. Quelquefois il nous arrivait de voir une nichée de macreuses (Casarca rutila) ou un canard égaré, mais c'était rare. Du reste nous avons constaté que le gibier de la Dzoungarie est beaucoup plus craintif que celui de la Mongolie ou du Thibet et fuit à des distances énormes, sans doute parce qu'il est moins habitué à la présence de l'homme.

Ce désert n'est habité dans aucune de ses parties; même le nomade, si dur aux privations, ne peut y séjourner longtemps. Ce n'est que vers les extrémités occidentale et septentrionale que les Kirghises et les Tourgouts dressent leurs tentes sur les bords de l'Ouroungou; les Ourankhaïs se joignent à eux.

En quittant les montagnes de Koukou-Syrkhé, nous nous sommes trouvés sur un terrain accidenté, qui présente l'aspect d'un plateau assez élevé (1800 mètres) où s'éparpillent dans un grand désordre des monticules et des collines. D'étroites vallées, désignées sous le nom de *padis*, s'y entre-croisent; les sources y sont abondantes et l'eau est excellente; sur les pentes se développent de magnifiques pâturages. Les herbes qui y croissent le plus abondamment sont l'absinthe et le dyrissoun, puis la stipe plumeuse. Nous y avons trouvé en fleur le géranium, le fumeterre et d'autres, et, parmi les arbrisseaux, le genévrier, la spirée, le chèvrefeuille et le faux acacia. Dans quelques ravins poussent l'églantier et le pommier sauvage, qui n'y dépasse guère 2 mètres. En somme la flore y est tellement variée que dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

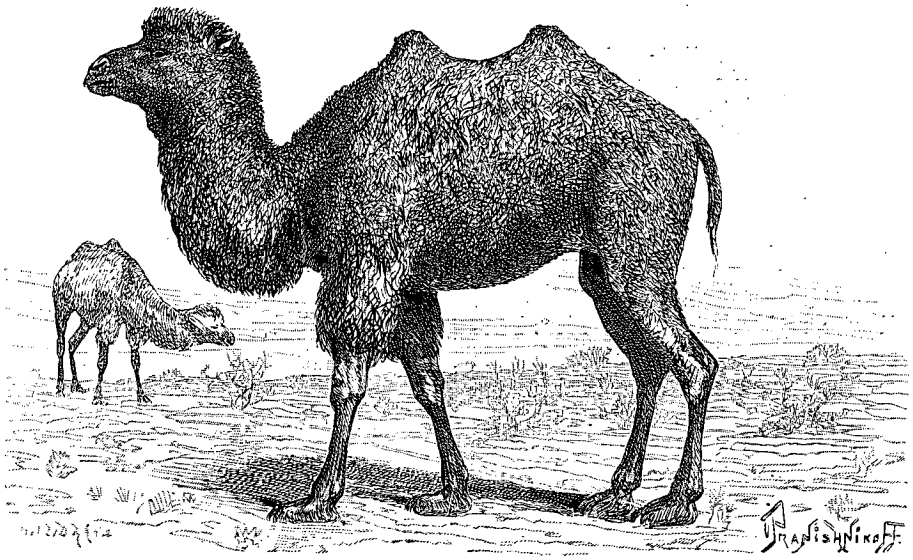
une seule journée nous avons enrichi notre herbier de trente-deux espèces de plantes. Nous y avons tué un grand nombre d'argalis et nous avons augmenté nos collections d'une *fouine des rochers* (Mustela foina), de plusieurs renards et d'antilopes. Pour les oiseaux, les plus communs étaient : le bruant des neiges, une fauvette qui chante délicieusement, le merle de roches et les pinsons de montagne et du désert.

Dans ces montagnes nous avons vu des habitants sédentaires, ce qui ne nous était pas arrivé depuis notre départ du Gachoun-nor. C'étaient des Chinois établis près des sources et s'occupant d'agriculture. Malgré la richesse des prairies, nous n'y avons pas rencontré de nomades, sans doute parce que les Chinois les en repoussaient.

. Le guide tourgout que nous avions pris au Gachoun-nor connaissait très peu le pays, et, quand nous fûmes dans la montagne, il perdit complètement la tête. Comme il nous avait déjà maintes fois égarés, je m'empressai de le renvoyer, en lui donnant de bonnes paroles pour toute gratification.

En général, dans l'Asie centrale, le voyageur trouve difficilement des guides convenables ; ils sont presque tous idiots ou fripons. De plus ils reçoivent certainement des Chinois l'ordre d'espionner, de ne pas bien renseigner et même de tromper en tout ce que l'on ne peut pas vérifier par soi-même. Si leurs réponses aux questions qu'on leur fait ne sont pas un tissu de mensonges, c'est un galimatias incompréhensible. La difficulté est plus grande encore si l'on ne peut les interroger que par l'intermédiaire d'un interprète. Avec ces gens-là il faut agir avec beaucoup de tact, mais avec la plus grande sévérité. Cela est triste à dire, mais l'Asiatique, au moins dans ses relations avec les Européens, ne cède qu'à la peur.

Après avoir chassé notre guide, nous prîmes des



Chameau sauvage (voy. p. 11). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

informations auprès des Chinois sur la route à suivre pour aller à Barkoul, et nous nous mîmes en marche à l'aventure. A notre droite se détachaient les sommets neigeux du Tian-Chan, dont nous nous approchions de plus en plus. Le pays devenait aussi de plus en plus accidenté, le sol de plus en plus aride et l'eau extrêmement rare. Enfin, le 18 mai, notre caravane entra dans une vaste plaine, et nous y dressâmes nos tentes près du village chinois de Sianto-Khaouza, à 20 verstes de la ville de Barkoul.

III

DE BARKOUL A KHAMI.

Ordre quotidien de notre vie au camp : manière de vivre, travaux ournaliers, jours de repos. — Plaine et ville de Barkoul. — Routes longeant le Tian-Chan. — Forêts de sa pente septentrionale. — Traversée de la montagne. — Son versant méridional. — Route de Khami.

Nous commencerons ce chapitre par la description d'une de nos journées, car, malgré la diversité des localités, des saisons et de nos impressions, notre programme quotidien fut le même pendant toute la durée du voyage.

Transportez-vous mentalement près de notre bivouac, passez-y une journée avec nous, et vous aurez une idée exacte de notre existence en Asie.

Il fait nuit, le ciel est splendide. Notre caravane est abritée sous deux tentes placées à proximité l'une de l'autre ; les bagages sont rangés entre les deux : un cosaque les garde. Les chameaux et les moutons sont un peu en avant ; un peu à l'écart sont attachés nos chevaux de selle ; tout le monde se repose. On n'entend de temps en temps que le hennissement d'un cheval, le profond soupir d'un chameau ou les divagations d'un homme endormi. Tout autour un désert immense, d'une sauvagerie grandiose, pas un bruit.

Mais voici que l'aurore rougit l'orient, le cosaque de service se lève, suspend le thermomètre à son trépied de fer, allume le feu et prépare notre thé. Quand le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déjeuner est prêt, tout le monde est debout; on avale une tasse de thé chaud avec de la *dzamba*; ensuite on selle les chevaux et l'on commence à charger les chameaux. Chacun se met à la besogne; en un instant, les malles sont bouclées, les lits roulés et les tentes enfermées dans leurs étuis de feutre; puis on met les fusils en bandoulière, nous montons à cheval; les cosaques allument leur pipe et se hissent sur leurs chameaux. En route!

Nous faisons chaque jour environ 25 verstes, un peu plus, un peu moins; sur une route commode, un chameau portant 165 kilogrammes fait aisément 4 verstes et demie à l'heure; nous cheminons partie au pas de nos montures, partie à pied. Chemin faisant, on lève le tracé de la route à la boussole, on herborise, on fait la chasse aux lézards ou aux oiseaux.

La première dizaine de verstes passe toujours inaperçue, mais à la fin de la seconde on commence à ressentir une certaine lassitude, d'autant plus que la chaleur s'accroît ou qu'un ouragan se déchaîne.

Enfin l'endroit désiré apparaît : c'est un puits, une source, où rôde quelquefois un troupeau mongol. Je m'élance en avant pour choisir l'emplacement de notre campement, et quelques minutes après toute la caravane est autour du puits. On dresse les tentes, on y apporte les armes, les lits, les caisses contenant nos notes de voyage et les instruments; pendant ce temps le cosaque de service allume le feu et prépare le thé. Comme combustible on emploie les excréments d'animaux domestiques, auxquels les Mongols donnent le nom d'*argal*; c'est difficile à allumer, mais cela brûle très bien. Pendant notre déjeuner arrivent ordinairement les Mongols campés dans le voisinage; ils font connaissance avec nous et parfois lient conversation avec les cosaques, qui, habitant la Transbaïkalie, parlent tous un peu leur langue. Ces Mongols sont toujours importuns et indiscrets, mais moins arrogants que les Chinois.

Après le déjeuner, chacun se livre à ses occupations. Je mets au net le tracé de la route et j'écris mes impressions de voyage, Roborovsky dessine, Eclon prépare les peaux des animaux tués avec l'aide de Koloméitsef, les Cosaques soignent les bêtes, puis on se repose.

Le dîner se compose invariablement d'une soupe au mouton, suivie le plus souvent d'un gibier rôti et d'une tasse de thé; quand nous nous trouvons près d'une rivière ou d'un lac, nous nous offrons une bonne soupe au poisson. Jamais l'Européen le plus raffiné n'a pris son repas avec un plaisir égal au nôtre.

La journée se termine par une excursion aux environs du campement ou par une partie de chasse.

Pendant les haltes, notre genre de vie était un peu différent. Dès l'aurore nous partions pour la chasse ou pour une exploration, et nous ne revenions guère au camp avant dix heures du matin. Après le dîner on rangeait définitivement les animaux empaillés et les plantes desséchées; nos hommes réparaient leurs vêtements et les nôtres, passaient en revue les selles et les caisses, ferraient les chevaux.

Pendant tout le voyage ni nos cosaques ni nous nous ne passions le temps à nous promener ou à rester oisifs.

La plaine dans laquelle nous étions entrés, près de la ville de Barkoul, s'étend entre l'extrémité orientale du Tian-Chan et une autre chaîne qui lui est parallèle. Sur celle-ci, quoique moins élevée, on voyait encore des neiges à la fin de mai, même à la pente méridionale. La plaine, d'une superficie d'environ 100 verstes, est plus étroite dans sa partie orientale que dans sa partie occidentale, et non loin de la ville se trouve un lac salé. Ce lac, au dire des indigènes, a une étendue de 50 verstes carrées; il dépose sur ses rives un sel d'excellente qualité. Le sol de la plaine est argileux, parfois un peu salin, mais toujours fertile; on y rencontre d'excellents pâturages. Quoique Barkoul soit à 1590 mètres d'altitude, on récolte dans ses environs des céréales, telles que le seigle, l'orge, le millet, etc.; aussi beaucoup de Chinois y ont établi leur domicile. L'insurrection dounghane de 1860 a semé partout la ruine et la désolation; tous les villages chinois ont été saccagés, la ville seule a pu résister. Lors de notre visite l'activité commençait à renaître; de nombreux immigrants arrivaient de la province de Kan-Sou et d'autres localités de la Chine centrale.

Nous n'avons pu visiter la ville de Barkoul. Nous y avons seulement envoyé notre interprète Abdoul Ioussoupof, accompagné d'un cosaque, pour y faire viser nos passeports. Le gouverneur les accueillit froidement, mais promit de nous donner un guide pour nous conduire jusqu'à Khami. Ils firent peu d'acquisitions parce que tout était hors de prix, notamment les choses de première nécessité. Ce renchérissement était dû aux demandes incessantes des armées chinoises qui se rendaient à Kouldja.

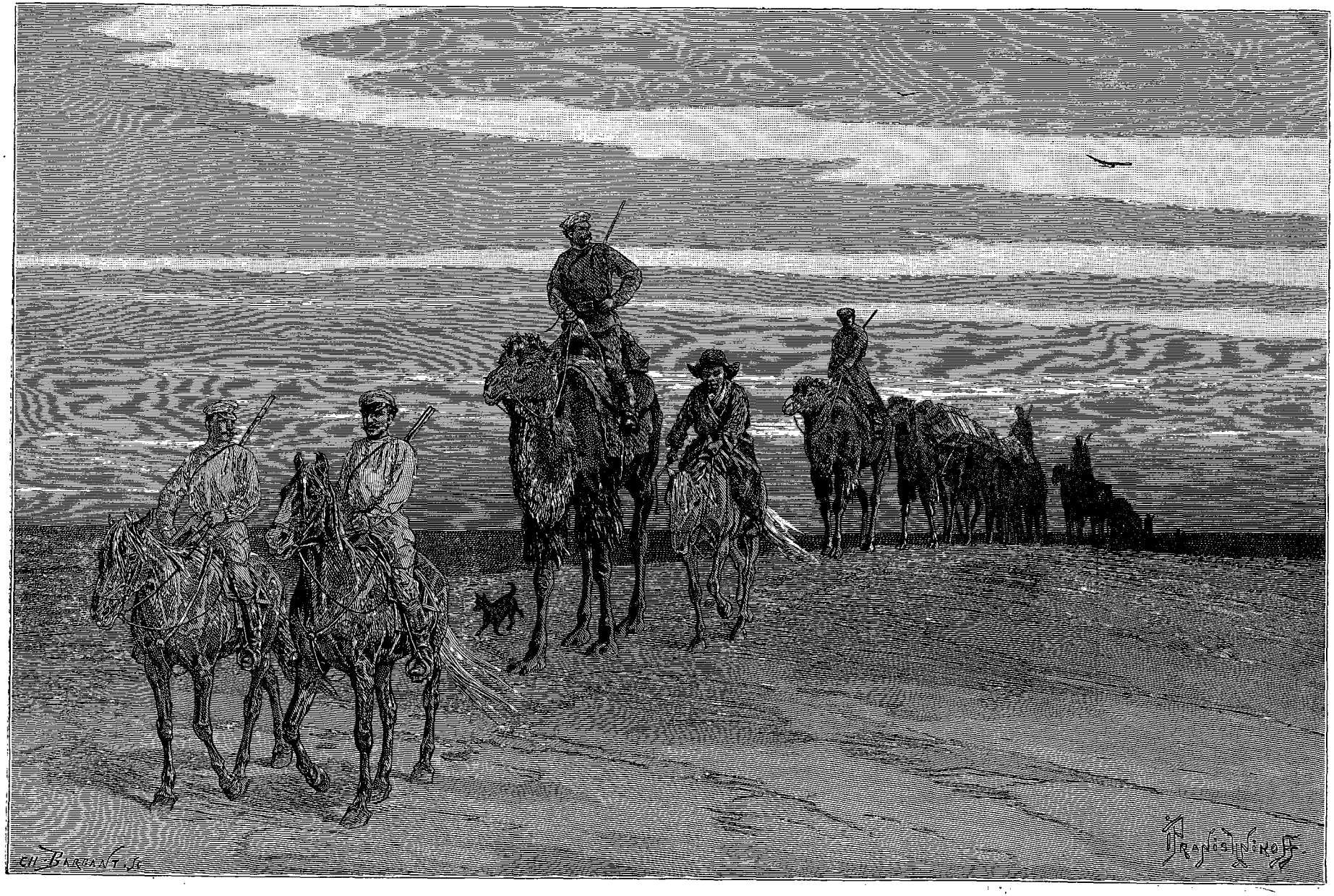
De notre campement près du village de Sianto-Khaouza, nous voyions assez bien Barkoul. La ville est située au pied duTian-Chan et couvre un grand espace. Elle est divisée en deux parties, le quartier militaire et le quartier marchand, tous deux entourés de hautes murailles de terre et renfermant des terrains vagues ou ruinés. Fondée en 1731, elle a fait partie jusqu'à la dernière insurrection de la province chinoise de Kan-Sou [1].

Le lendemain nous vîmes arriver un guide avec six soldats chargés de nous accompagner jusqu'à Khami. Cette prétendue escorte d'honneur était composée d'hommes qui ne cessèrent de nous importuner de leur curiosité et de leurs quémanderies.

Le premier jour de notre marche nous ne fîmes que 7 verstes, parce qu'il tombait une forte pluie mêlée de neige. Sur le sol argileux ainsi détrempé les chameaux ne peuvent avancer; ils ne font que glisser et

1. Les Russes transcrivent les noms chinois d'après la prononciation des Chinois du Nord; les Français, par contre, d'après celle des Chinois du Sud. Par suite, la divergence d'orthographe est tellement grande, que souvent l'identification des noms devient impossible. Pour la traduction française nous pensons qu'il vaut mieux se servir de la transcription française. Les Russes n'ont pas la lettre H; dans les noms étrangers ils la remplacent par le Г, (*ghé*), lorsque l'aspiration est douce, et par X (le *chi* des Grecs) lorsque l'aspiration est forte. C'est ainsi que Hoang-ho devient Khouang-Khé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En route dans le désert. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

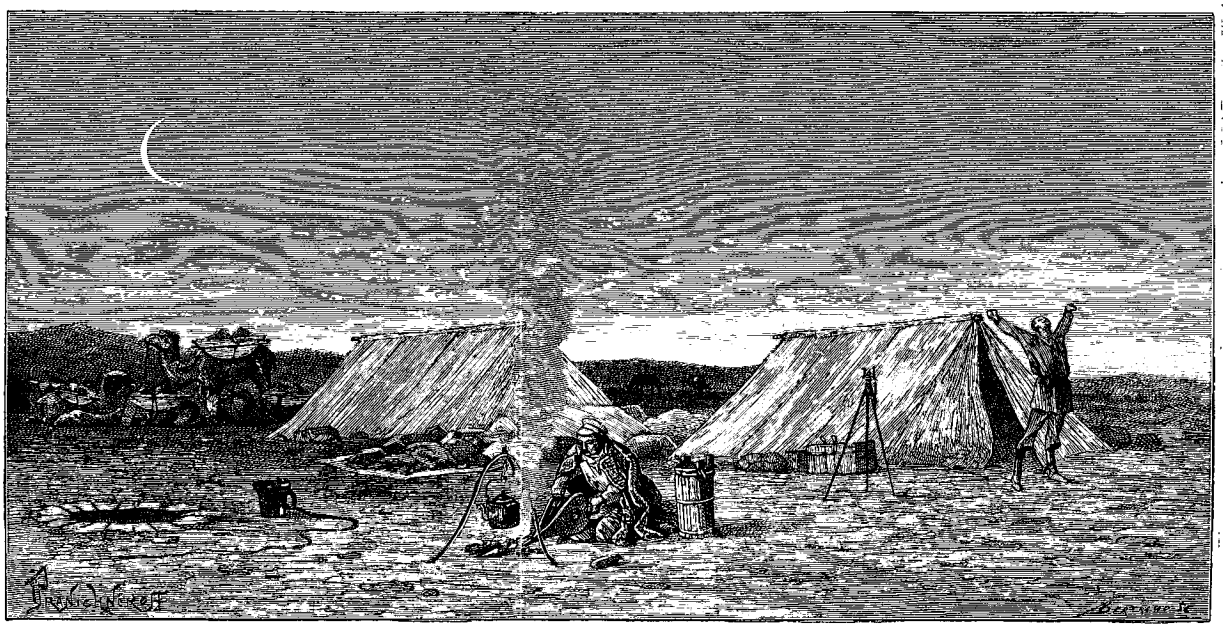
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'abattent souvent. Nous suivions cependant une grande route carrossable qui longe le versant septentrional du Tian-Chan. Les Chinois nomment cette route *Peï-lou*; une autre, appelée *Nan-lou*, se déroule le long du versant méridional, et toutes deux vont de Khami à la frontière occidentale de l'empire Chinois, la première à Kouldja, l'autre à Kachgar. Elles sont très anciennes et ont été réparées dans la seconde moitié du siècle dernier. A certaines distances sur l'une et sur l'autre sont établis des bureaux de poste, sous forme de sales masures de terre où hommes et animaux logent pêle-mêle. Nous arrivons enfin au Tian-Chan, qui, depuis deux jours, nous captivait de loin par sa luxuriante verdure. Malgré les récriminations de notre escorte, nous campons en pleine forêt.

Après une journée de repos dans un site enchanteur, au milieu d'une forêt de mélèzes entourée d'immenses prairies émaillées de milliers de fleurs, nous franchissons le Tian-Chan en une seule marche. Il n'a guère ici que 25 à 30 verstes de largeur, cependant il a encore son aspect grandiose; ses crêtes se perdent dans les nuages, dépassant souvent la ligne des neiges permanentes, et ses deux pentes sont très abruptes, surtout du côté de Barkoul.

Au pied du versant septentrional s'étendent des prairies, et à une altitude approximative de 1800 mètres commencent les forêts qui couvrent les pentes jusqu'à 2700 mètres. Au delà est la région des pâturages alpestres, que nous n'avons vue qu'en passant.

Au point culminant du col, nommé par les Chinois



Le bivouac (voy. p. 14). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

Kachély-Daban, à une altitude de 2600 mètres, on a construit un temple d'idoles et une petite maison de repos. On jouit de là d'une vue magnifique sur la plaine de Barkoul, mais les sommets neigeux empêchent de voir le désert de Khami. La pente méridionale est trois fois plus longue que la pente septentrionale; le chemin y est moins bon et plus étroit. Les forêts sont moins touffues, mais beaucoup de plantes qui sur le versant du nord sortaient à peine de terre étaient ici en pleine floraison, entre autres la rhubarbe, la crépide, le géranium, le pavot alpestre, etc. En descendant le Tian-Chan, nous n'avons rencontré aucun mammifère, mais nous avons vu le gypaète barbu, la perdrix de montagne, le geai bleu, plusieurs espèces de fauvettes et l'hirondelle.

Nous descendons le Tian-Chan et dressons nos tentes près de la station de poste de Nan-Chan-Kéou. Mon intention était de passer là un ou deux jours pour étudier la région, mais des délégués du gouverneur nous invitèrent à nous rendre sans retard à Khami, sans nous donner aucune raison pour cet empressement. Il fallut nous mettre en route accompagnés d'une masse de soldats chinois. Enfin, après avoir passé une nuit dans une plaine absolument sauvage, nous sommes arrivés à Khami.

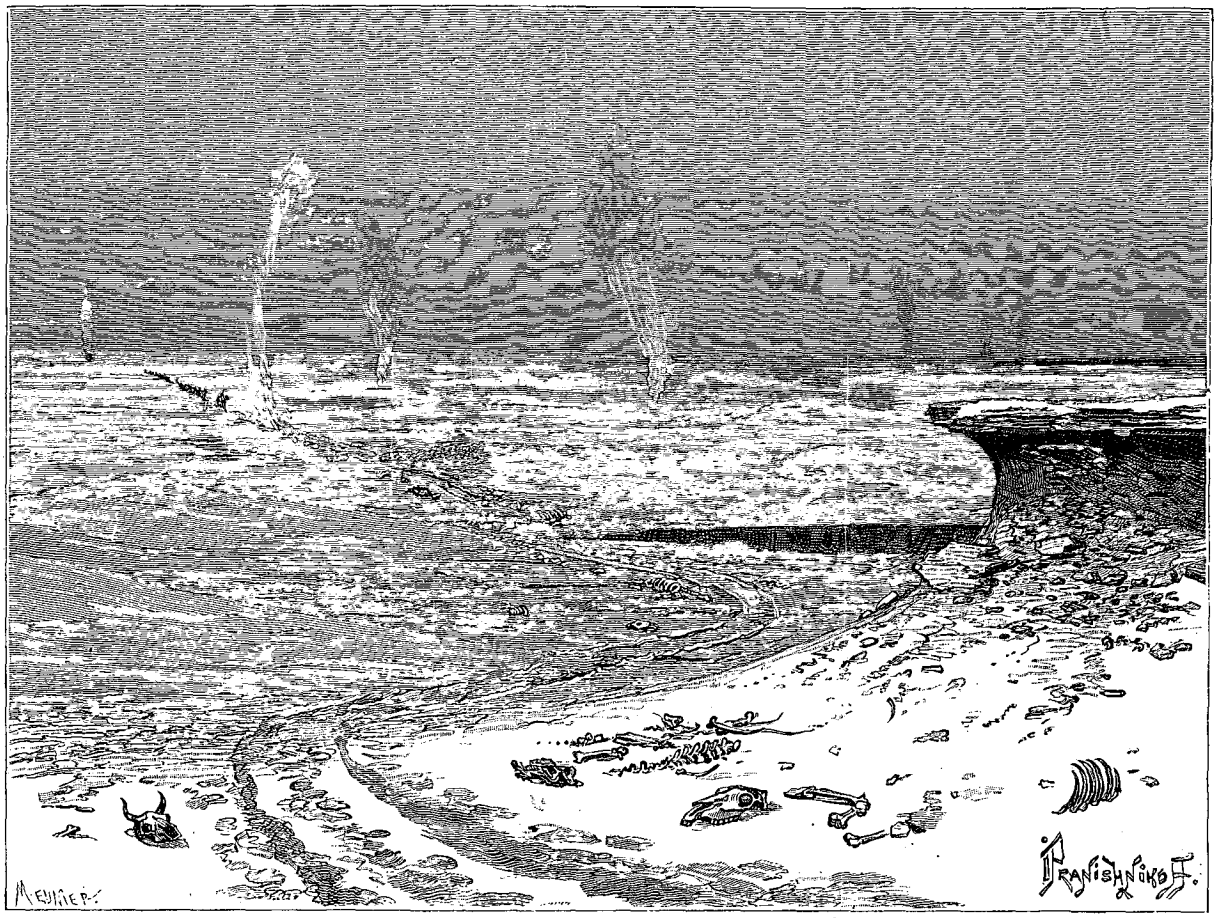
Depuis notre départ de Zaïssansk nous avions fait 1140 kilomètres.

Condensé par J. RIEL.

sur la traduction de Mme JARDETSKY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Désert de Khami (voy. p. 21). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

DE ZAÏSSANSK AU THIBET
ET AUX SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE),
TROISIÈME VOYAGE DE N. PRJÉVALSKY EN ASIE CENTRALE[1].

1879-1880.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

L'OASIS ET LE DÉSERT DE KHAMI.

Formation des oasis de l'Asie centrale. — Description de l'oasis de Khami. — Les indigènes. — Importance stratégique et commerciale de la ville de Khami. — Son aspect. — Un mot sur l'armée chinoise. — Notre départ. — Le désert de Khami. — Monts Beï-san, rivière Bouliountsir. — Arrivée à l'oasis de Sa-tchéou.

L'oasis de Khami ou Komoul, connue depuis une haute antiquité, fait partie de ce groupe d'oasis qui s'étend au pied des deux pentes du Tian-Chan. De semblables îles se rencontrent près du versant occidental du Pamyr et le long du mur septentrional du Thibet; elles marquent dans les déserts de l'Asie centrale les points où la vie agricole est possible. Ce sont les chaînes de montagnes qu'elles bordent qui leur ont donné naissance et qui les nourrissent. Des sommets neigeux descendent des torrents, qui entraînent la terre végétale et fertilisent le sol qu'ils arrosent. Les habitants creusent des canaux pour étendre l'irrigation à tout le terrain cultivable, en sorte que ces torrents ne sortent pas de l'oasis; il n'y a que les plus abondants qui vont

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se perdre dans les sables. C'est la condition essentielle de l'existence de ces îles, que le désert menace continuellement de ses sables mouvants et de l'horrible sécheresse de son atmosphère. Ce n'est que l'infatigable industrie de l'homme qui conserve ces petits coins verts, où se repose l'œil du voyageur au milieu de la nudité du pays.

L'oasis de Khami est située à 40 verstes de l'extrémité méridionale du Tiañ-Chan ; elle ne mérite pas la réputation qu'on lui a faite ; en effet, elle ne diffère en rien des autres oasis de l'Asie centrale. Toutefois sa superficie est relativement considérable ; elle a de 12 à 15 verstes de l'est à l'ouest, et un peu moins du nord au sud ; son sol argilo-sablonneux est très fertile ; on y cultive le seigle, l'orge, l'avoine, le millet, les légumes et les melons. Les melons d'eau surtout y sont d'une qualité supérieure ; on en fait des envois à la cour de Pékin. Malheureusement tous les arbres ont été détruits lors de l'insurrection musulmane ; on voit beaucoup de villages en ruine ; mais, comme l'immigration chinoise renaît, on ne peut douter que l'oasis ne reprenne bientôt son ancien aspect. Il est à remarquer que, malgré sa fertilité, la flore, dans les parties non cultivées, est assez pauvre ; nous n'y avons récolté que quelques plantes, telles que la réglisse, le lyciet, le *Sophora alopecuroides* et le liseron des champs. On ne voit pas de grands animaux, et, s'il y a beaucoup d'oiseaux, ils appartiennent à un petit nombre d'espèces ; seuls les lézards y fourmillent, ainsi que les galéodes, sorte d'araignée dont la morsure est extrêmement dangereuse.

La population dominante de Khami descend des anciens Ouïgours, mêlés à des Mongols et à des gens venus du Turkestan. Ils sont tous mahométans ; entre eux ils se donnent le nom de *Tarantchis* ou hommes des champs ; les Chinois les appellent *Tchantou* ou *Khoï-khoï*, dénomination qu'ils appliquent du reste à tous les musulmans de l'empire.

Le costume national de Khami se compose d'un caftan de couleur claire et d'une sorte de mitre surmontée d'une houppe noire, qu'on porte au sommet de la tête. Cette coiffure est commune aux hommes et aux femmes ; celles-ci remplacent le caftan par une sorte de longue blouse recouverte d'un gilet sans manches ; quelques-unes s'habillent à la chinoise. Les hommes se rasent toute la tête, sauf les fonctionnaires, qui portent par derrière une longue tresse comme les Chinois.

Les femmes laissent pendre leur magnifique chevelure en deux nattes quand elles sont filles, en une seule quand elles sont mariées. Elles ont un extérieur assez agréable ; leurs yeux, leurs sourcils et leurs cheveux sont noirs, leurs dents perlées ; mais elles abusent du fard. Elles sont de moyenne taille, se marient jeunes, sortent sans voile et jouissent d'une liberté absolue.

Par sa position, l'oasis de Khami est très importante, tant au point de vue stratégique qu'au point de vue commercial. Elle commande les deux grandes routes qui mettent la Chine proprement dite en communication avec la Dzoungarie et le Turkestan. Qu'elle tombe au pouvoir d'un ennemi quelconque, et toute armée chinoise opérant dans l'ouest de l'empire serait séparée de la source de ses approvisionnements ; on s'étonne que les musulmans révoltés en 1860 ne l'aient pas compris. Commercialement parlant, c'est le lieu de transit de toutes les marchandises expédiées de Chine au Turkestan oriental et en Dzoungarie, et *vice versa*, et ce transit va devenir bien plus important s'il est vrai que le commerce russe puisse se pratiquer librement sur tout le territoire chinois.

Nous établîmes notre camp à 2 kilomètres de la ville, dans une belle prairie où serpentait un ruisseau argentin ; au milieu du jour la chaleur était de 35°,8 à l'ombre. A peine installés, nous étions envahis par les officiers du commandant général des troupes et gouverneur de Khami, auquel les Chinois donnaient le titre de *tchin-tsaï*. Ils me dirent que leur chef désirait vivement me voir, mais toujours sans me donner le moindre motif de son insistance ; je pense qu'il n'y en avait pas d'autre que sa curiosité et son désir d'obtenir le plus vite possible les cadeaux que je ne pouvais manquer de lui offrir. Je me rendis près de lui le soir même.

La cour du palais était occupée par un détachement de soldats, bannières déployées. Le tchin-tsaï vint au-devant de moi, me fit entrer dans sa fanza, et l'on nous servit du thé. C'était un homme de cinquante et un ans, mais qui paraissait plus âgé ; il fut très affable et m'accabla des questions d'usage, sur ma santé, sur le but et les moyens de mon voyage, etc. ; en somme sa conversation fut amicale, mais très puérile.

Le lendemain il me rendit ma visite et nous invita, mes deux officiers et moi, à dîner à sa maison de campagne. Cette villa est située à une verste de la ville, dans la plus belle partie de l'oasis.

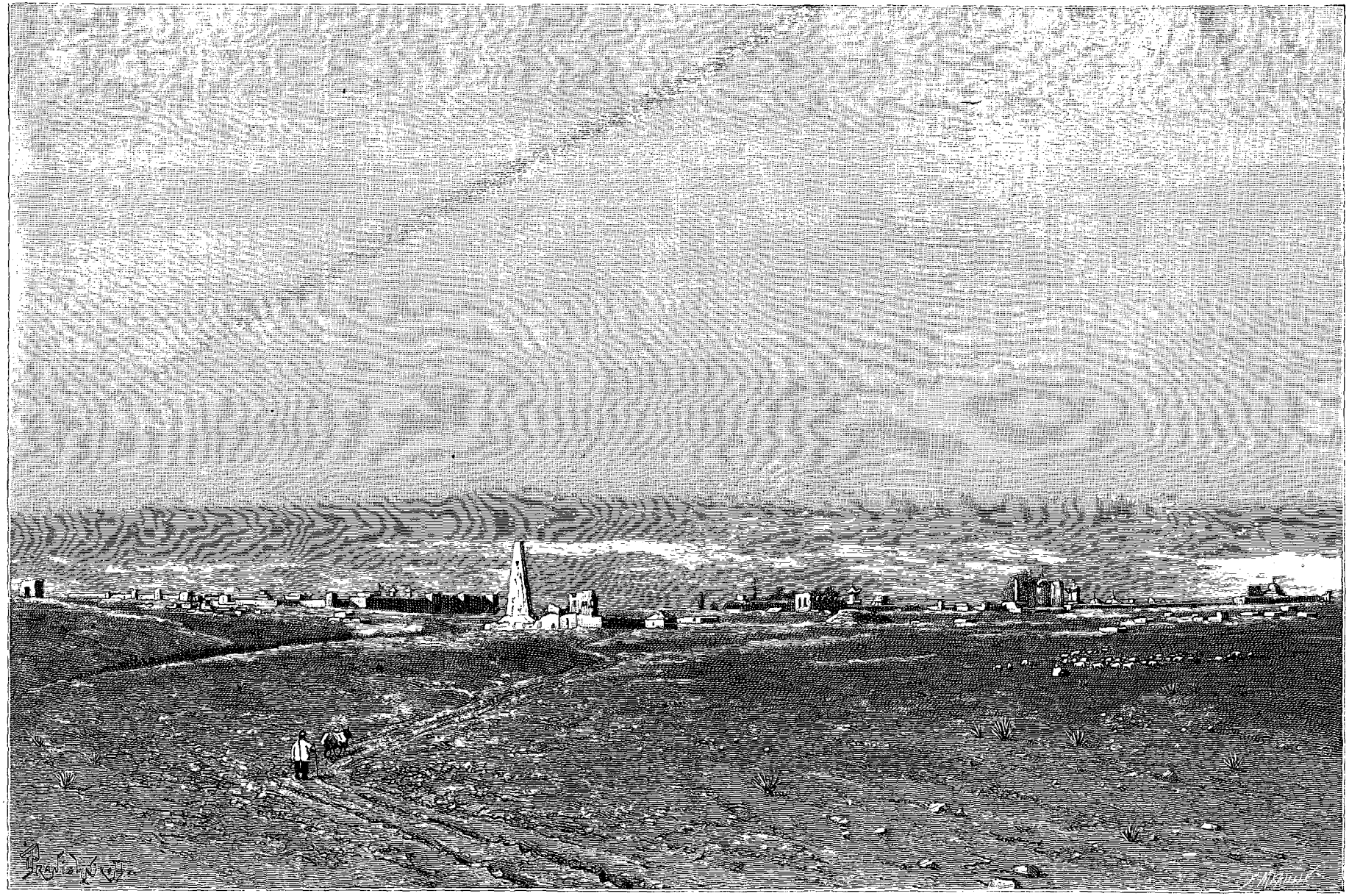
Au dîner assistaient les officiers supérieurs et les dignitaires de Khami, au nombre d'une trentaine de personnes ; les autres officiers faisaient le service de la table.

Le repas se composait de soixante plats, tous dans le goût chinois. On commença par des friandises pour finir par du riz bouilli, et, comme la politesse nous forçait à goûter de tous les plats, il se fit dans nos estomacs une telle révolution que le lendemain nous étions tous les trois malades.

On nous servit non du vin, les Chinois n'en ont pas, mais deux espèces d'eau-de-vie également détestables ; les convives indigènes en burent une quantité plus que suffisante pour leur tourner la tête.

Le lendemain, nouvelle visite du tchin-tsaï, accompagné de son adjoint civil et de beaucoup d'officiers. Ceux-ci se conduisirent avec la dernière inconvenance, touchant à tout et demandant à chaque objet qui leur plaisait s'il était à vendre ou si nous voulions leur en faire cadeau. Leur chef ne se montra pas moins platement cupide ; je lui donnai un revolver, dont il parut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Oasis de Khami. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu satisfait ; il aurait voulu une carabine à deux coups, que je lui refusai, sachant bien que, si je cédais, je n'en finirais pas avec leurs quémanderies. Néanmoins je lui envoyai le lendemain un nécessaire en argent, et en retour il nous invita de nouveau à dîner ; après le repas je lui fis voir notre adresse comme tireurs. Je tuai des moineaux et des hirondelles au vol, et il fut tellement enthousiasmé qu'il déclara, parlant de nous, que « ces douze hommes » suffiraient pour mettre en déroute une armée de mille Chinois.

Entre-temps, avec l'autorisation du gouverneur, nous avons pu visiter la ville de Khami. Comme partout en Chine, nous y avons trouvé une population tapageuse et insolente qui accourait de toutes parts pour voir les *yan-gouïls* (les diables d'outre-mer), nom donné à tous les Européens, à quelque nationalité qu'ils appartiennent ; heureusement les longs bâtons des agents de la police forçaient de temps à autre cette tourbe à une tenue plus convenable.

La ville a beaucoup souffert pendant l'insurrection ; cependant, à l'époque où nous l'avons visitée, elle comptait environ 10 000 habitants, dont 1500 Chinois, 2000 Tarantchis, 2000 Dounghans et 4500 soldats.

Khami se compose de trois villes, entourées de murs crénelés, deux chinoises et une tarantchie ; entre ces villes sont des potagers, des champs et surtout des ruines.

Comme dans la plupart des villes chinoises, on trouve un assez grand nombre de magasins garnis de marchandises, venant généralement de Pékin et vendues à des prix fabuleux. Dans la ville tarantchie, il ne se tient qu'un marché par semaine. Quelques vieux arbres et des vignes y ont échappé à la destruction. On y remarque surtout l'*arbre des neuf dragons*. C'est un saule (*Salix alba*) dont le tronc principal est détruit depuis longtemps et des racines duquel sont sorties neuf branches creuses bizarrement contournées. Les Tarantchis le regardent comme un arbre sacré, d'autant plus qu'au pied se trouve une mare d'eau sale, qui autrefois guérissait toutes les maladies, et que, malgré son discrédit, on emploie encore contre les fièvres intermittentes. A côté de cet arbre est le cimetière musulman ; il est assez vaste et l'on y voit le tombeau de famille des *vans*.

Les soldats chinois que nous vîmes à Khami appartenaient à l'armée qui, sous les ordres de Tso-tsoun-lan, réprima l'insurrection mahométane et subjugua l'éphémère royaume de Iakoub-beck de Kachgar ; il ne paraît pas qu'elle se compose de plus de 25 000 à 30 000 hommes, dispersés sur l'immense espace qui s'étend de Khami à Kachgar. Il est à noter que l'armée chinoise se compose de trois parties : les troupes mandchoues, les troupes chinoises et la milice. Les troupes mandchoues sont de beaucoup les meilleures ; c'est le seul appui sur lequel puisse compter le gouvernement central ; aussi sont-elles en grande partie à Pékin. Elles se divisent toujours en huit corps, que l'on distingue à la couleur de leurs *bannières*. On y compte en tout 250 000 hommes, parmi lesquels un assez grand nombre de Mongols et même de Chinois.

L'armée chinoise proprement dite, ou armée du pavillon vert, est cantonnée dans les provinces, où elle remplit l'office de la gendarmerie ; elle est divisée en dix-huit corps, d'après le nombre des provinces, et comprend sur le papier environ 600 000 hommes. La milice n'en a que 100 000, également dispersés dans toutes les parties de l'empire ; les grades d'officiers y sont héréditaires.

L'armement se compose de fusils à mèche, de fusils à capsule à canon lisse avec baïonnette, d'arcs et de sabres. Un très petit nombre de soldats ont des armes perfectionnées, dont le maniement leur a été enseigné par des instructeurs européens.

Dans ces derniers temps l'État a créé cinq arsenaux (à Tiandsin, Changaï, Nankin, Canton et Lan-tchéou), où l'on fabrique des fusils, des canons et de la poudre.

Le corps d'armée de Tso-tsoun-lan a été formé principalement de troupes mantdchoues. Ces soldats sont habillés d'un caftan rouge et armés de vieilles carabines anglaises que l'on a raccourcies d'un tiers pour les pouvoir accrocher à l'arçon de la selle. Quoique fantassins, ces soldats ont tous des chevaux, pris aux Dounghans ou volés aux paisibles habitants du pays. En général ils ont très peu de soin de leurs armes, ils ne les nettoient pas et sont fort mauvais tireurs. Leurs sabres, en mauvais acier, sont toujours rouillés. Ce qu'il y a de pire, c'est que tous, officiers compris, font un usage immodéré de l'opium.

L'instruction militaire est nulle, même chez les chefs de corps ; la discipline se réduit à quelques marques extérieures de respect ; le vol et la concussion s'exercent dans des proportions inouïes. On ne va au feu que par crainte des châtiments ou par espoir du butin.

Pendant les cinq jours que nous avons passés à Khami, nous avons dû nous occuper de nos approvisionnements pour continuer notre route. Rien ne paraissait devoir être plus simple que d'acheter des vivres pour un mois, mais en Chine rien n'est simple ; pour chaque acquisition il nous fallut un permis spécial du tchin-tsaï. Enfin ce dernier nous fit accompagner chez les marchands par un de ses officiers, qui prit lui-même un adjoint, et s'engagea à nous procurer à bon compte des marchandises de première qualité, mais en nous faisant comprendre que tout service mérite récompense.

Nos emplettes faites à un prix exorbitant, je fixai le jour de notre départ, et, après une dernière visite du tchin-tsaï, visite qui me coûta encore un miroir encadré d'argent plaqué, le 1er juin, au lever du soleil, nous chargeâmes nos chameaux et nous nous mîmes en route.

Nous suivîmes d'abord la route de Khami à An-si sur une longueur de quatre stations de poste ; puis, tournant à droite, nous prîmes la direction de l'oasis de Sa-tchéou.

Pendant les dix premières verstes nous avions parcouru des localités fertiles où l'on voyait des champs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cultivés et des habitations quelquefois ruinées; ensuite la plaine devint rocailleuse; au delà nous apparut l'immensité des sables du désert. Toutefois un peu plus loin, dans une vallée arrosée par un ruisseau, nous trouvâmes encore quelques villages chinois. Je résolus de camper près de l'un d'eux. Là nos chameaux, qui n'avaient eu qu'une maigre pitance à Khami, purent se régaler de djantak (*Alhagi camelorum*), leur mets favori.

Nous avons été rejoints en cet endroit par les guides que nous avait promis le tchin-tsaï, mais, en dépit de nos observations, il nous envoyait, au lieu de deux guides, quinze hommes, commandés par un officier : ce fut à grand'peine que j'obtins de ce dernier qu'il n'en conserverait que six avec lui.

Notre seconde étape nous conduisit à Tchan-liou-fi, petit village chinois perdu au milieu d'une saline couverte de roseaux et de kendyr (*Apocynum pictum*); là finit la région habitable du désert de Khami.

Ce désert est limité au nord par le Tian-Chan, au sud par le Nan-Chan; à l'ouest il se confond avec celui du Lob-nor et à l'est avec le Gobi central. Vers son centre, dans la direction que nous suivions, se trouve une montagne haute d'environ 1500 mètres, et qui est un des contreforts du mont Beï-san, que nous reverrons bientôt. Au nord de cette hauteur s'étend une plaine légèrement accidentée et absolument aride, qui a son minimum d'altitude (750 mètres) près de l'oasis de Khami. Vers le sud se déroule une autre plaine visiblement inclinée jusqu'à la rivière Bouliountsir et qui conserve ensuite jusqu'au Nan-Chan une altitude uniforme de 1110 mètres.

Tarantchis de Khami. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

Dans cette région est située l'oasis de Sa-tchéou. La distance de Khami à cette dernière est de 346 verstes; nous l'avons parcourue en quinze jours, y compris deux journées de repos; c'est le désert dans toute son affreuse nudité : pas de végétation, pas trace d'animaux, pas même de reptiles ni d'insectes. L'air surchauffé crée de fréquents mirages, et, en dehors même de ce phénomène, les couches inférieures s'agitent et tremblent de manière à déformer l'aspect de tous les objets. Cette terrible température nous obligeait à voyager la nuit. Nous partions le soir à huit heures et nous marchions jusqu'à minuit; après un repos d'environ deux heures, au point du jour, nous nous remettions en route jusqu'à ce que la chaleur nous eût forcés de nous arrêter. Les puits étaient rares et leur eau était presque toujours saumâtre, souvent amère.

Nous sommes arrivés ainsi aux monts Beï-san, chaîne de collines n'ayant guère plus de 300 pieds au-dessus de la plaine et courant de l'ouest à l'est, où elles semblent se confondre avec les derniers embranchements du Tian-Chan. Ces hauteurs, formées de terre glaise entremêlée de cailloux, ne sont pas moins arides que la plaine, et par suite la vie animale y est presque aussi rare. Cependant nous y avons aperçu des lièvres, des antilopes à queue noire ou *dzeyrans*, des onagres et un petit troupeau de chameaux sauvages.

Après avoir franchi les collines les plus méridionales du Beï-san, la plaine s'ouvrit devant nous toujours aussi nue, jusqu'au puits de Chiben-Doun, où nous eûmes la satisfaction de voir se dessiner devant nous l'immense chaîne du Nan-Chan, avec ses cimes couvertes de neiges éternelles. Cet aspect nous causa une joie immense; nous allions échapper bientôt aux chaleurs qui nous accablaient depuis tant de jours.

Ayant parcouru 30 kilomètres à travers la plaine inclinée, nous atteignîmes la rivière Bouliountsir, qui descend du Nian-Chan et arrose la ville d'An-si. Les canaux creusés pour l'irrigation sont cause que cette rivière est presque à sec pendant l'été, mais à l'automne elle se gonfle au point d'inonder les campagnes environnantes.

Peu après sa sortie de l'oasis d'An-si, elle se perd dans une saline; au dire des Chinois, elle reparaît plus loin et va gagner le Lob-nor. Nous la passâmes presque sans l'apercevoir. Cependant sur l'autre rive le pays a une apparence différente; le sol, formé de lœss, se couvre d'une maigre végétation de saksaoul, de tamarins, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kharmyk et de roseaux dans les lieux plus humides.

Dix verstes au delà nous conduisirent au village de Ma-Djenten, sur la limite septentrionale de l'oasis de Sa-tchéou. Cette oasis nous parut charmante après l'affreuse aridité du désert d'où nous sortions.

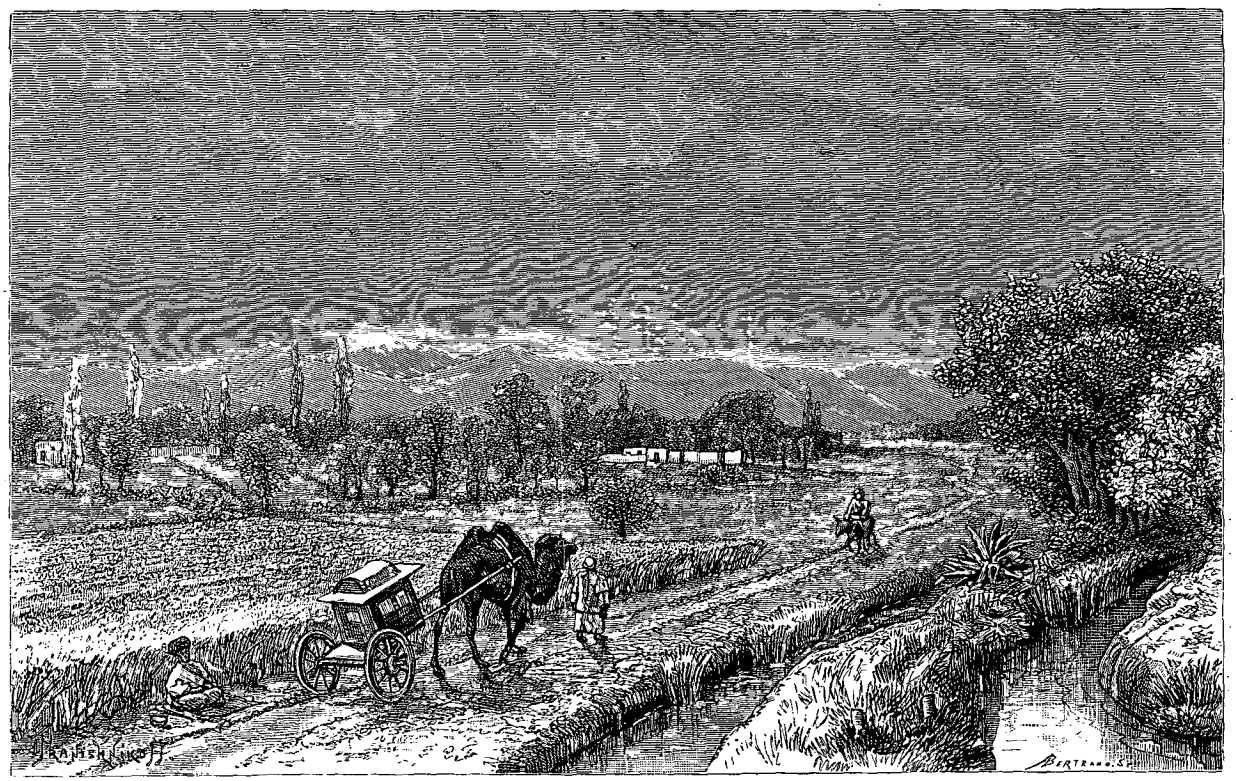
Un affreux ouragan nous assaillit par malheur à quelque distance de ce lieu enchanteur. Des nuages de poussière salée et de sable nous remplissaient la bouche et les yeux; ils voilaient l'éclat du soleil. L'atmosphère devint jaunâtre, puis la nuit se fit et le vent hurlant emportait tout sur son passage. Le thermomètre marquait 35 degrés; nous étions tout trempés de sueur. Cette tourmente dura toute la soirée; le lendemain il plut sans interruption; à midi la température avait baissé jusqu'à 14 degrés. Après cette épreuve nous avons été heureux de nous reposer, et nous avons pu dormir à notre aise pour la première fois depuis notre départ du Tian-Chan.

V

OASIS DE SA-TCHÉOU. — LOCALITÉS VOISINES DU NAN-CHAN.

Caractéristique générale de l'oasis de Sa-tchéou; sa flore, sa faune, sa population. — Importunité de la populace, animosité des autorités chinoises. — Continuation du voyage; les grottes sacrées; le Dan-khé moyen. — Départ de nos guides, recherche de la route. — Rencontre de deux Mongols. — Halte admirable. — Causes de l'animosité des Chinois.

L'oasis de Sa-tchéou, nommée aussi Doun-Khouan, est située à l'extrémité méridionale du désert de Khami,



Oasis de Sa-tchéou. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

au pied des monts Nan-Chan. Elle est arrosée par la rivière Dan-khé, dont le courant est très rapide, mais qui en été n'arrive pas jusqu'au Bouliountsir, parce que ses eaux, très troubles, sont captées par les canaux d'irrigation de l'oasis, dont elles fertilisent le sol.

Cette oasis est à 1110 mètres d'altitude; elle a 25 verstes du nord au sud et environ 20 de l'est à l'ouest. Toute sa surface est habitée exclusivement par des Chinois, dont les maisonnettes (*fanzas*) disparaissent dans la verdure des saules, des peupliers et des ormes. Autour de la ville il y a de nombreux jardins où mûrissent à profusion les pommes, les poires et les abricots. Les fanzas sont généralement entourées d'un petit potager, et les intervalles des unes aux autres sont remplis par des champs admirablement cultivés, où l'on sème de préférence du froment, de l'orge, des pois et du lin. Au mois de juin les blés étaient déjà en épis.

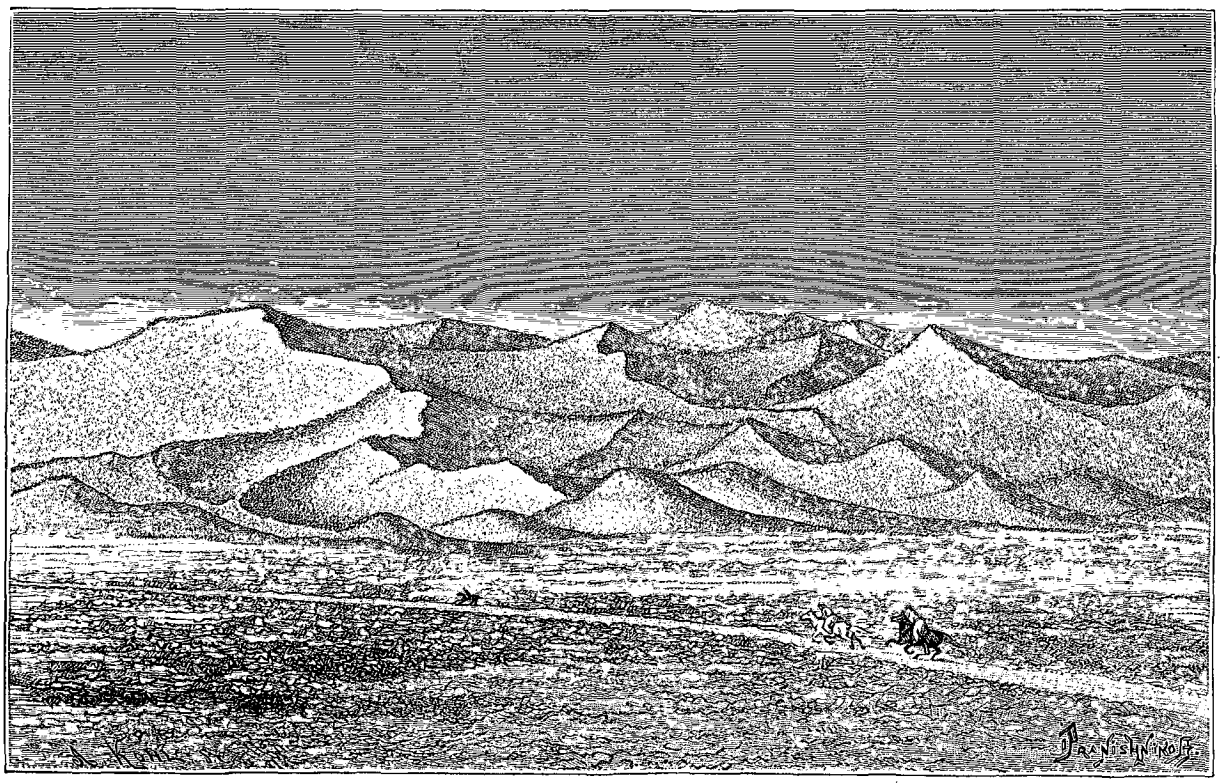
Dans la partie méridionale de l'oasis, à 4 ou 5 verstes des jardins et des champs, s'élèvent des monticules de sable qui s'étendent à l'ouest et aboutissent probablement au Lob-nor.

Malgré la fécondité de cette oasis, la flore sauvage n'est pas riche en espèces; nous n'y avons trouvé que des plantes déjà connues. Quant aux animaux, il y a, comme dans toute cette région, des loups, des renards, des lièvres. A certaines époques les *dzeyrans*, ou antilopes à queue noire, descendent du Nan-Chan en grandes troupes et ravagent les champs cultivés. En fait d'oiseaux, nous avons remarqué le freux (*Corvus frugilegus*), le lanier (*Lanius Isabellinus*), des pigeons, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hirondelles, des moineaux, mais peu d'oiseaux chanteurs. Notre seule découverte zoologique fut un faisan que l'on considère comme une espèce particulière au pays, bien qu'il ressemble beaucoup au *Phasianus torquatus*; du reste tous les faisans de l'Asie centrale ont entre eux une grande ressemblance. Nous avons trouvé aussi un petit serpent, l'*Eryx jaculus*, unique représentant de la famille des boas dans l'hémisphère septentrional. La population totale de l'oasis s'élevait alors à environ 10 000 adultes mâles. Il nous a été impossible d'avoir le moindre renseignement sur le nombre des femmes et des enfants. Par le type, la langue, le costume, ils ne diffèrent pas des autres Chinois de l'Asie centrale. Ceux qui habitent la ville ont la figure flétrie, abjecte; ceux des campagnes sont moins laids, mais tous sont sujets à différentes maladies de peau.

La ville ressemble à toutes les villes chinoises; elle est entourée d'un mur en terre; les rues sont étroites et malpropres. Le commerce, peu étendu, se borne aux choses de première nécessité. Malgré les instances de l'autorité locale, nous avons installé notre camp à 6 kilomètres de la ville, au milieu d'une prairie où nos chameaux trouvaient largement à paître; bien nous en prit, car nulle part nous n'avons rencontré une populace plus insolente et plus grossière. Lorsque notre interprète se rendait dans la ville avec un ou deux cosaques pour faire les acquisitions indispensables, la foule se jetait au-devant d'eux avec des éclats de rire, des huées et les épithètes les plus malsonnantes. Si les cosaques, impatientés, distribuaient quelques vigou-



Monticules de sable près de l'oasis de Sa-tchéou. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

reux coups de poing, les éclats de rire et les injures redoublaient; ils étaient obligés de se quereller avec tous les marchands, plus voleurs les uns que les autres. Il nous fallut huit jours pour faire nos achats, et, sans l'intervention de l'officier de notre escorte, nous n'en serions jamais venus à bout.

Contrairement à ce qui s'était passé à Khami, les autorités de Sa-tchéou nous reçurent très froidement; on refusa de nous donner un seul guide, sous prétexte que personne ne connaissait les chemins à travers la montagne.

En même temps on cherchait à nous intimider par cent contes sur les brigands qui infestaient la route, sur les froids affreux, sur le manque d'eau et d'herbe, etc. Avec beaucoup de calme je répondais que, si je ne trouvais pas de guide, je saurais m'en passer; sur quoi on me demanda huit jours pour réfléchir, mais sans doute pour demander des ordres à Sou-tchéou, où se trouvait momentanément le *tso-tsoun-tan*, ou commandant en chef de l'armée.

Mon intention était de me rendre dans les montagnes de Nan-Chan et d'y passer un mois ou un mois et demi; ce temps me paraissait nécessaire pour étudier la localité, pour bien nous reposer nous et nos bêtes, et enfin pour nous procurer un guide qui voulût bien nous conduire au Thibet, ou tout au moins à Tsaïdam. Afin d'empêcher les autorités d'envoyer l'ordre de nous en refuser, je déclarai que mon projet consistait seulement à explorer les abords de la montagne et qu'ensuite je reviendrais à Sa-tchéou. A cette condition on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me donna pour guide un officier avec trois soldats.

Nous avons levé le camp le 21 juin au matin. A peine avions-nous fait 3 verstes vers le sud, que l'immense désert apparut brusquement devant nous. Heureusement, après 12 autres verstes, nous avons tout à coup rencontré un charmant ruisseau bordé d'ormes. Il paraît que nous nous trouvions dans un endroit sacré, que les Chinois nomment *Tchen-Fou-Doun*, ou les Mille Cavernes; personne à Sa-tchéou ne nous en avait dit un mot. Nous étions en effet en face de cavernes creusées de main d'homme, disposées en deux étages irréguliers et communiquant entre elles par de petits escaliers, sur une longueur d'à peu près 1 kilomètre. Si donc il n'y en a pas mille, il y en a au moins plusieurs centaines, grandes et petites. Peu d'entre elles sont intactes; le temps et les Dounghans les ont fort endommagées. A l'extrémité méridionale est bâti un temple qu'habite une sorte de moine (*khéchen*) chargé de la garde de ce sanctuaire; selon lui, ces excavations datent du temps de la dynastie des Khans et ont coûté des sommes immenses; c'est tout ce qu'il en savait.

Le Da-Fou-Ian. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

Les petites cavernes ont de 8 à 10 mètres de profondeur, de 6 à 8 mètres de largeur et 8 de hauteur. En face de l'entrée de chacune d'elles est une idole de grandes dimensions, représentant le plus souvent le Bouddha; de chaque côté sont trois divinités subalternes dont les attitudes et les visages sont variés.

Les grandes cavernes ont des dimensions doubles; les statues y sont aussi plus grandes; les murs et le plafond sont décorés avec plus de soin; enfin le Bouddha est placé au milieu du sanctuaire sur une estrade, et les dieux subalternes sont rangés le long des murs.

Deux de ces idoles placées dans des cavernes particulières sont remarquables par leurs dimensions. La première, nommée *Da-Fou-Ian*, mesure de 25 à 27 mètres de hauteur; son pied a 6 mètres de longueur, et la distance entre les deux pouces de ses pieds est de 12 mètres; la seconde, appelée *Djo-Fou-Ian*, est moitié moins haute.

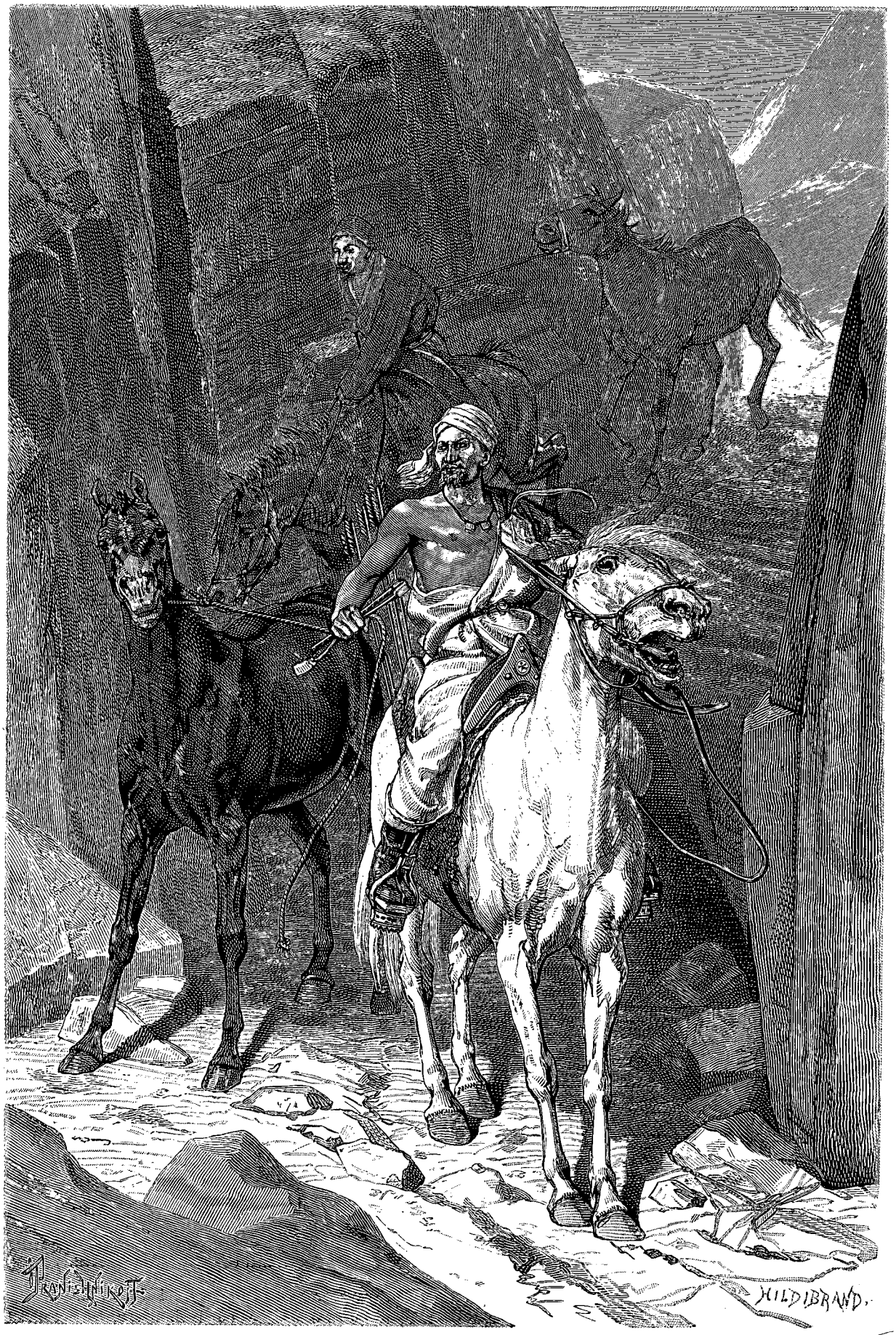
Le long des murs de ces deux temples sont de grandes idoles couchées. L'une d'elles représente une femme entourée de ses enfants; il y en a soixante-douze.

A l'entrée des grandes cavernes sont des statues en terre glaise représentant des héros. Les uns sont armés de glaives ou de serpents, les autres sont montés sur des éléphants ou des dragons; plusieurs ont d'affreuses têtes d'animaux. Dans une de ces cavernes nous avons vu une grande pierre couverte d'une inscription en caractères chinois, au-dessus desquels sont d'autres inscriptions dans une langue inconnue. Auprès des portes et même dans l'intérieur, il y avait des cloches et des tambours, qui servaient sans doute aux cérémonies religieuses lors des jours de pèlerinage en ces lieux.

La rivière près de laquelle on a creusé ces cavernes ou temples se nomme Chouïgo; elle se forme d'une multitude de petites sources qui descendent de la même montagne et se réunissent dans un profond ravin qui la coupe en deux parties. Les rochers des bords de ce ravin sont très escarpés et il nous fallut faire un long détour pour passer de l'autre côté. La chaîne a 12 verstes de largeur; sur le versant opposé à celui par lequel nous l'avions abordée, elle s'abaisse insensiblement dans une vaste plaine, au delà de laquelle le mont Nan-Chan se dresse majestueux et sauvage.

En cet endroit deux de nos guides, l'officier et un soldat, nous quittèrent pour retourner à Sa-tchéou; il ne nous resta qu'un agent de police et son adjoint. Ceux-ci nous conduisirent à dessein (nous l'avons su depuis) dans un lieu inextricable où ils nous déclarèrent qu'ils ne savaient plus leur chemin. Furieux, je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre de deux Mongols (voy. p. 26). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

1910 LEGS FERAUD 1910 COLOMBES

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les congédiai et me mis immédiatement en quête d'un moyen d'arriver à la grande montagne, dont nous ne devions plus être bien éloignés. Ils avaient cru nous forcer à rétrograder, mais leur plan fut déjoué. Après bien des difficultés pour nous orienter, nous parvînmes à regagner le Dan-khé et à le remonter par sa rive gauche. Après avoir marché 17 verstes dans un chemin assez commode, nous atteignîmes le lieu où cette rivière s'éloigne de la haute montagne : il nous parut utile d'y camper pour mettre un peu d'ordre dans nos affaires.

La haute plaine que nous venions de traverser couvre un des contreforts du Nan-Chan; elle est très accidentée et s'élève jusqu'à 2280 mètres d'altitude. Elle n'est arrosée que par le Dan-khé, qui s'y creuse un lit très profond, où il roule ses eaux boueuses. Cette tranchée a de 20 à 30 mètres, ses parois sont souvent verticales, et les bords en sont couverts de saules, d'oliviers sauvages entremêlés d'épines-vinettes et de clématites. Nous n'y avons vu nulle habitation, bien qu'on pût y reconnaître des ruines de fanzas.

Plus haut, dans la montagne, les rives du Dan-khé renferment des mines d'or, exploitées par les Chinois avant l'insurrection dounghane, ainsi qu'en témoignent des puits abandonnés, profonds de 15 à 20 mètres, des habitations d'ouvriers creusées dans la montagne, et même des canaux destinés au lavage de l'or.

Pour trouver la route que nous aurions à suivre, j'organisai deux reconnaissances : l'une se composait du préparateur Kolomeïtsef et du cosaque Iritchinof; ils avaient l'ordre de suivre d'aussi près que possible le cours supérieur du Dan-khé; de mon côté, avec le sous-officier Ouroussof, je me dirigeai droit au sud. Nous n'emportions comme bagage qu'un chaudron pour chauffer de l'eau, un peu de thé, quelques livres de dzamba, et chacun notre couverture. A peine étions-nous en route qu'un violent orage éclata; le chemin se transforma subitement en un torrent d'eau boueuse large de 4 mètres et profond de 1 pied; il fallut un peu de patience; dès que la pluie eut cessé, l'eau disparut comme par enchantement, ne laissant derrière elle qu'une vase glissante. En pénétrant dans la montagne, nous entendîmes tout à coup des voix humaines : une minute après, nous nous trouvions en présence de deux Mongols. Ils étaient à cheval, tenant chacun un second cheval en main; effrayés de cette rencontre inattendue, ils voulurent tourner bride, mais déjà nous étions à côté d'eux. Ils nous dirent qu'ils étaient des bergers à la recherche de leurs troupeaux égarés; je crois plutôt que c'étaient des voleurs de chevaux, mais peu m'importait, et, comme ces gens-là devaient connaître tous les sentiers de la montagne, je leur proposai de nous accompagner à notre bivouac. Ils refusèrent net; alors je leur déclarai qu'ils y viendraient de force, et que, s'ils essayaient de fuir, je leur brûlerais la cervelle. Tremblants, ils nous suivirent, et, chemin faisant, reprenant courage, il nous demandèrent quel était notre chef et où nous allions. Lorsque nous revînmes au camp, il était tard; on les fit souper, on les régala de thé, puis on les fit coucher sous bonne garde. Le lendemain, voyant qu'on ne leur faisait point de mal, et stupéfaits d'apprendre que l'*oros-khoun* (l'homme russe) qui les avait arrêtés la veille était le chef de l'expédition, ils nous promirent de nous indiquer la route de Tsaïdam.

Le même jour après midi nous étions en marche avec nos guides improvisés. Il nous fallut repasser sur la rive droite du Dan-khé, et, après en avoir suivi la vallée pendant environ 5 verstes, nous nous engageâmes dans un défilé qui sépare la grande chaîne d'un rameau tournant au nord-est. La montée et la descente étaient escarpées, mais le sentier était bien frayé, et, revenus dans la vallée du Dan-khé, nous y avons passé la nuit. A 3 kilomètres plus haut nous avons abandonné cette rivière pour suivre un de ses affluents, le Koukou-oussou, et nous sommes parvenus à une magnifique prairie arrosée de plusieurs ruisseaux et couverte d'une herbe succulente. Les bords du Koukou-oussou étaient garnis de tamarins, qui pouvaient nous fournir un bon combustible; je résolus de nous y arrêter pour explorer la montagne.

Deux cosaques allèrent avec les guides reconnaître la route; ils revinrent le lendemain et nous dirent que les Mongols les avaient conduits jusqu'aux premiers campements de leurs congénères du Tsaïdam. Ce fut avec regret que ces gens nous quittèrent, après avoir reçu la récompense que nous leur avions promise.

Iritchinof et Kolomeïtsef ne nous rejoignirent que le cinquième jour; ils nous racontèrent qu'ils avaient suivi le Dan-khé sur une longueur de 100 verstes et que cette rivière coule tout le temps au pied de la gigantesque chaîne. Ils n'avaient pas pénétré jusqu'à la source, mais elle ne devait pas être bien loin. Ils avaient rencontré des Chinois, dont l'un parlait le mongol; ces hommes exploitaient sans doute l'or en cachette. Ils avaient également vu des postes abandonnés et une petite forteresse qui autrefois avaient dû garder la route de Sa-tchéou aux mines. Ce Chinois leur avoua qu'on racontait que nous étions venus pour reconnaître les gisements d'or, et que c'était par ce motif que les autorités s'étaient efforcées de nous empêcher de pénétrer dans les montagnes. De plus on craignait de nous voir découvrir une nouvelle route pouvant permettre aux Russes d'entrer directement dans le Thibet, toujours mal soumis à l'empire Chinois. Cette dernière information était peu rassurante; elle nous faisait prévoir de nouvelles difficultés lorsqu'il s'agirait de nous rendre à la capitale du Dalaïlama.

VI

LE NAN-CHAN.

Montagnes entre la Mongolie et le Thibet. — Monts Humboldt et Ritter. — Pente septentrionale du Nan-Chan. — Prairies alpestres, leur flore et leur faune. — Climat. — Comparaison entre le Nan-Chan oriental et le Nan-Chan occidental.

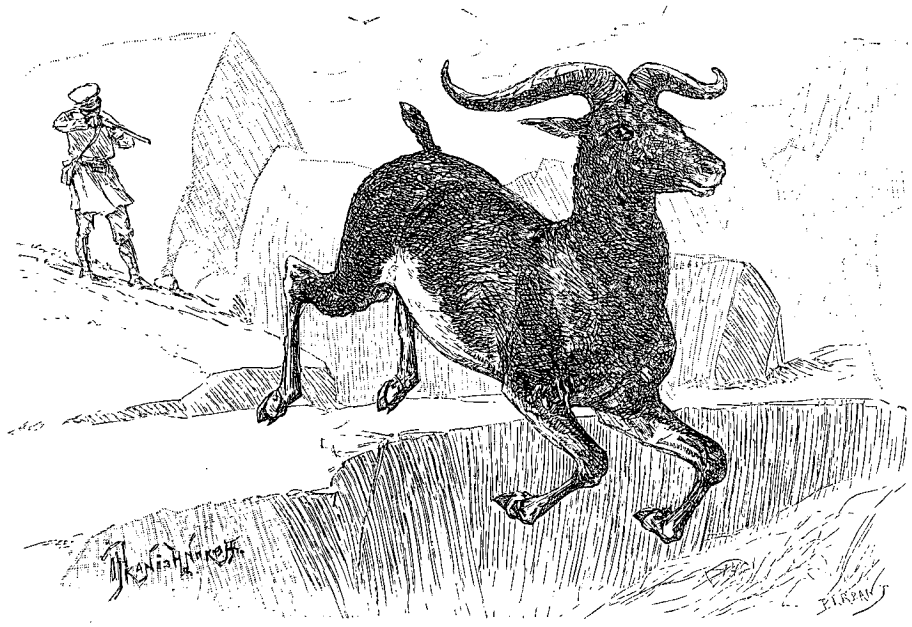
Après avoir reconnu, à la fin de 1876, au sud du Lobnor, l'immense chaîne de l'Altyn-tag, j'ai constaté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle est la relation entre le Kouen-loun et le Nian-Chan et j'ai déterminé la limite septentrionale du plateau du Thibet, limite qui, sous le méridien du Lob-nor, doit être reportée à trois degrés plus au nord que sur les anciennes cartes.

Une chaîne de montagnes non interrompue s'étend des sources du fleuve Jaune au Pamyr, séparant l'Asie centrale en deux parties qui font entre elles un contraste frappant : au nord le désert de Mongolie; au sud le plateau montueux du Thibet. Il est impossible de trouver dans tout l'univers une dissemblance plus complète que celle qu'offrent à l'observation ces deux grandes contrées situées l'une à côté de l'autre. La chaîne qui les sépare n'a souvent que quelques dizaines de verstes d'épaisseur, et cependant d'un versant à l'autre tout diffère : l'altitude, la formation géologique, le relief topographique, le climat, la flore, la faune, jusqu'à l'origine et aux destinées des peuples qui les habitent.

Le Nan-Chan forme la partie la plus orientale de cette chaîne au nord du Koukou-nor. Presque sous le méridien de Sa-tchéou la montagne se rétrécit beaucoup, et un peu plus loin, près du pic d'Anembar-oula, couvert de neiges éternelles, il s'en détache un énorme rameau, qui s'étend à plus de 100 verstes dans la direction de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Un autre court au sud-sud-ouest, formant presque un angle droit avec le premier, et va mourir dans la plaine de Tsaïdam, près du lac Ikhé-tsaïdamin. Ces deux montagnes sont couvertes de glaciers, et elles n'ont reçu, ni l'une ni l'autre, aucune dénomination particulière. Usant de mon droit de premier explorateur, j'ai donné à la première le nom de *Humboldt*, et celui de *Ritter* à la seconde, en l'honneur des deux savants qui ont fait faire tant de



Le koukou-iaman (voy. p. 28). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

progrès à la géographie de l'Asie centrale. La chaîne Humboldt a 5700 mètres; le groupe d'Anembar-oula, beaucoup moins élevé, forme l'extrémité occidentale du Nan-Chan, qu'il rattache aux monts Altyn-tag. La chaîne centrale se compose de deux groupes de hauteurs presque parallèles. Ils se séparent vers le point où la montagne de Humboldt se soude au Nan-Chan et se rejoignent dans le massif d'Anembar-oula. Le groupe septentrional nous a paru le plus important. Toutefois il est aride et sauvage et a cela de commun avec l'Altyn-tag et les montagnes du Thibet. La sécheresse y est extrême; par conséquent la flore y est pauvre. Les pentes sont à peine tapissées de verdure, et même, vues de loin, elles paraissent grises. Ce n'est que plus haut, dans la région des prairies alpestres, que l'aspect est plus riant et que les herbes deviennent abondantes. Naturellement la faune n'est pas riche; on y voit quelques serpents et un assez grand nombre de lézards, mais tous de la même espèce; on ne trouve ni poissons ni grenouilles dans les rivières; on rencontre peu d'oiseaux et à peine quelques onagres ou quelques antilopes. Ces montagnes n'étaient pas habitées lors de notre passage, cependant on y remarquait de loin en loin des traces de campements mongols et de fanzas abandonnées.

En montant les vallées ou les pentes argileuses et stériles du Nan-Chan, le voyageur approche des sommets abrupts et grandioses qui couronnent la crête principale; les rochers se groupent en masses compactes, les pentes sont plus escarpées et couvertes de gravier, et bientôt on arrive à la limite des neiges permanentes. Mais entre la région dont nous venons de parler et les cimes neigeuses s'étend la zone des prairies alpestres, de beaucoup la plus intéressante. Là, grâce à une irrigation plus abondante, les plantes herbacées deviennent nombreuses et variées. L'époque de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre séjour dans la montagne, le mois de juillet, était la plus favorable pour les étudier, et nous voyions de grands espaces émaillés de milliers de fleurs; mais plus on monte, plus la végétation s'appauvrit, et sur les monts Humboldt elle nous a paru s'arrêter à 4110 mètres d'altitude; à partir de là on entre dans la région désolée.

La vie animale sur le Nian-Chan n'est pas variée, cependant on y rencontre quelques espèces, qui appartiennent déjà à la faune du Thibet. Parmi les mammifères il faut citer le koukou-iaman (*Pseudois nahoor*), le yack sauvage (*Paëphagus mutus*) et le cerf de Sibérie ou *maral*. Outre le gypaète, le vautour fauve et le vautour des neiges, la partie alpestre abonde en oullars (*Megaloperdix thibetanus*) et en corbeaux; les insectes sont très rares.

Malgré la grande hauteur du Nan-Chan, l'air y est d'une grande sécheresse; les pluies sont rares en été et il ne paraît pas qu'il y tombe beaucoup de neige en hiver. Dans tout le mois de juillet nous avons eu huit jours de pluie. Les autres jours nous n'avions pas vu un nuage au ciel, mais l'atmosphère était imprégnée de poussière, que les vents apportent du désert voisin. Ces vents venaient toujours du nord-ouest; ils soufflaient de dix heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

Dans la zone moyenne la température du jour était de 20 degrés à l'ombre; les nuits étaient toujours fraîches; dans la région alpestre le thermomètre descendait souvent le matin à — 2 degrés. La rosée y est inconnue, et pendant tout notre séjour nous n'avons été exposés qu'à un orage. Du reste les conditions climatologiques sont très différentes dans les parties orientale et occidentale du Nan-Chan. Au nord du Koukou-nor, pendant tout l'été, le calme de l'air n'est interrompu que par quelques averses, et, si par hasard le vent souffle, c'est du sud-est; au contraire, dans le voisinage de Sa-tchéou, les vents viennent du nord-ouest et sont très violents. Dans le Nan-Chan oriental abondent les rochers formées de gneiss, de schistes et de feldspath; dans le Humboldt c'est le granit rouge qui domine. Dans le Nan-Chan oriental les forêts sont vastes et épaisses, regorgeant d'oiseaux et principalement d'oiseaux chanteurs; dans la partie occidentale on ne voit pas un arbre, à peine quelques arbrisseaux; on n'y entend que le bruit monotone des torrents, le croassement des corbeaux et le sifflement aigu des marmottes. Tout est si différent entre ces montagnes, qu'on a peine à croire qu'elles appartiennent au même système.

VII

NOTRE SÉJOUR SUR LE NAN-CHAN.

Repos dans la montagne. — Cerf de Sibérie. — Chasses infructueuses. — Glacier du Humboldt. — Traversée du Nan-Chan, sa pente méridionale. — Disparition du sous-officier Iégorof, sa recherche. — Arrivée dans la plaine de Syrtin.

Nous avons dit à la fin du chapitre v que nous nous étions arrêtés dans une charmante prairie arrosée d'un ruisseau. Cet endroit fut baptisé par nous du nom de *Klioutch-blagodatnyi* (Source-Bénie). Nos tentes furent dressées sur le bord du cours d'eau, nos bagages rangés avec ordre et la cuisine installée sur la rive opposée, où nos cosaques creusèrent un four dans une pente argileuse. Nous n'entreprîmes pas d'abord de longues excursions, notre but étant de bien nous reposer.

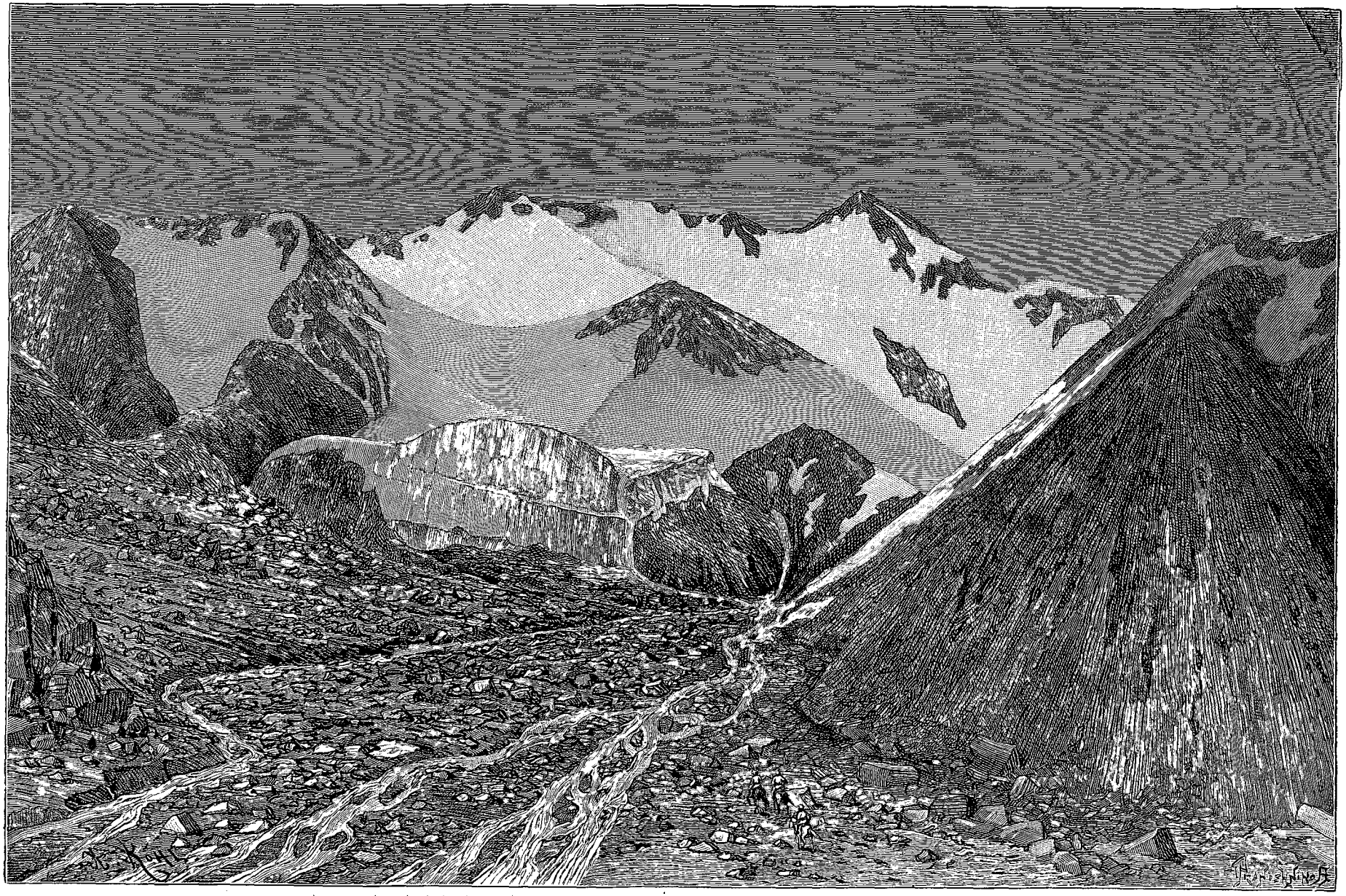
Quelques jours après notre installation, j'envoyai en ville notre interprète Abdoul avec deux cosaques; ils avaient à y chercher le reste de nos provisions, que nous n'avions pu prendre avec nous faute d'un nombre suffisant de chameaux. Ils revinrent au bout de huit jours, s'étant très bien acquittés de la commission. Les autorités, en apprenant que nous étions installés dans la montagne, tout en faisant bonne mine à mauvais jeu, déclarèrent que, d'après les ordres de tso-tsoun-tan, elles ne nous donneraient pas de guides pour aller au Thibet.

Nous passâmes près de quinze jours à la Source-Bénie. Comme nous l'avons déjà dit, la localité est pauvre sous le rapport de la faune et de la flore. Une fois cependant le cosaque Kalmouinin, excellent chasseur, tua deux cerfs de Sibérie. Malheureusement il les tua sur le tard et assez loin du camp; il fallut les laisser sur place, et pendant la nuit les loups en entamèrent un. L'autre, un vieux mâle, orne aujourd'hui le musée de notre Académie des sciences; leur chair, salée et séchée, nous avait fourni un excellent supplément de provisions.

Ce cerf ou *maral* se distinguait de ses congénères de Sibérie par son museau et sa gorge blancs; c'est pourquoi on pourrait l'appeler *Cervus albirostris*. Sa longueur de l'extrémité du nez à la naissance de la queue était de 7 pieds, sa hauteur au garrot de 4 pieds 3 pouces. Le corps, couvert de son poil d'été, était d'un brun roux, le ventre et la poitrine d'un roux clair. La tête, relativement petite, était plus foncée que le reste; le nez, les deux lèvres et tout le menton jusqu'à la gorge étaient blancs. Les bois, couleur de sang, étaient recouverts d'un duvet grisâtre; ils avaient une longueur de 3 pieds 7 pouces. L'andouiller oculaire prenait à 3 pouces de la racine, le second à 16 pouces au-dessus; le troisième était peu développé; les deux bois se terminaient à la partie supérieure par une empaumure. Ces bois sont très recherchés par les Chinois, qui en tirent certains médicaments stimulants dont ils font grand mystère. Ils préfèrent ceux qui ont été recueillis en juin, et ils les payent jusqu'à 500 et même 600 francs. Le cerf maral ne se trouve que dans les forêts accidentées de la Sibérie méridionale et de l'Asie centrale. Cependant on le rencontre quelquefois dans des montagnes tout à fait déboisées, comme le Nan-Chan occidental et les monts Tan-la au Thibet; il va aussi paître dans les prairies alpestres, même au voisinage des glaciers, avec l'arkar et la chèvre de montagnes. Il est partout très prudent et se distingue par une ouïe extrêmement subtile.

Après nous être bien reposés près de la Source-Bénie nous transportâmes notre campement à la prairie alpestre, dans une petite vallée, à 3510 mètres d'alti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Glaciers du Humboldt. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tude. Les Mongols donnent le nom de *Matchan-oula* à cette partie de la montagne qui forme l'extrémité occidentale du mont Humboldt ; là nous avions à notre portée tout ce qu'il nous importait de voir et d'étudier. A la vérité nous y trouvâmes peu de plantes nouvelles, et nos chasses ne furent pas heureuses. Nous apercevions çà et là des troupeaux de koukou-iamans, ou bien un arkar, ou un ours, ou encore la trace d'un yack sauvage. Nous aurions voulu tuer un gros animal, tant dans l'intérêt de nos collections que pour avoir de la viande fraîche; aussi tous les matins, même avant le jour, nous nous mettions en course, ne laissant au bivouac que les hommes nécessaires pour la garde des bagages et des chameaux. Tous les chasseurs partaient ensemble, mais, aux endroits où il fallait escalader les pentes escarpées, on se séparait afin d'explorer chaque roche, chaque monticule, à cette heure où les animaux paissent.

La chasse est difficile : on voit bien des traces, mais elles peuvent être de la veille; on a beau s'obstiner à chercher pendant deux ou trois heures, les pieds s'engourdissent et l'on est pris de découragement. Midi arrive, les animaux reposent; on n'entend plus aucun bruit; il faut regagner le bivouac, où l'on retrouve les autres chasseurs tout aussi malheureux.

Un jour je partis, accompagné de M. Roborovsky, du préparateur Koloméitsef et d'un cosaque pour aller explorer les glaciers du Humboldt. Après avoir fait une dizaine de verstes à l'est de notre campement, nous laissâmes nos chevaux à la garde du cosaque, à une altitude de 3840 mètres, et nous continuâmes notre route armés seulement d'un baromètre. A 4310 mètres nous atteignîmes la limite inférieure du glacier; il est resserré entre deux rochers et a de 2000 à 2500 mètres de l'est à l'ouest et une hauteur de 720 mètres; la glace paraissait inclinée de 30 à 40 degrés dans la partie inférieure, de 50 à 60 degrés dans la région la plus élevée, mais il n'y avait aucune coupure verticale, ni moraines latérales; à l'extrémité inférieure seulement, là où le glacier s'engouffre dans un défilé, nous trouvâmes trois masses de granit, ayant sans doute appartenu à une ancienne moraine. L'ascension fut très pénible, et, bien que nous eussions quitté nos chevaux à onze heures, ce ne fut qu'à cinq heures après midi que nous atteignîmes le sommet. De là nous avions une vue magnifique : en face de nous se dressait un rocher à pic dont la hauteur dépassait d'au moins 600 mètres celle du point où nous nous trouvions; au midi s'étendait une vallée spacieuse fermée par des montagnes également couvertes de neiges éternelles; enfin à l'ouest se dessinait en relief le groupe d'Anembar-oula.

La nuit approchait; la descente fut assez commode; il ne fallait que restreindre la célérité et se méfier des cailloux qui roulaient sous nos pieds.

A neuf heures du soir nous rejoignîmes nos chevaux; le cosaque nous attendait. Nous étions tellement las qu'après avoir absorbé une tasse de thé, nous nous endormîmes profondément, roulés dans nos couvertures de feutre.

Nous n'avons rapporté de cette excursion que trois plantes nouvelles, et nous n'avons vu aucun animal.

Il fallait enfin songer à notre voyage au Thibet; nous résolûmes de retourner à notre ancien camp de la Source-Bénie, d'y bien nourrir nos chameaux pendant quelques jours, et, entre-temps, d'envoyer des émissaires aux Mongols du voisinage pour tâcher d'obtenir des guides.

Notre retour s'effectua très rapidement. Dès le lendemain Koloméitsef et Iritchinof se rendirent à cheval dans la vallée que nous avions vue du haut du glacier et qu'on nous avait assuré être habitée par des gens du Tsaïdam. Ils revinrent au bout de cinq jours, nous rapportant de bonnes nouvelles : les Mongols leur avaient fait un accueil amical, promis des guides et vendu des moutons et du beurre.

Le lendemain donc nous quittâmes notre terre promise et nous nous mîmes en route en remontant la rivière Koukou-oussou. Nous traversâmes le Nan-Chan par une gorge que cette rivière a creusée. Le défilé n'a pas plus de 3 verstes de longueur, sur une largeur de 100 à 120 mètres et quelquefois moins. Le sentier, bordé de hautes montagnes presque verticales, était très pénible pour nos chameaux.

Immédiatement après, nous nous trouvâmes dans une vallée assez vaste où était une excellente source, près de laquelle nous fîmes notre première halte.

La pente méridionale du Nan-Chan, dans le voisinage de notre campement, nous parut escarpée et aride. On ne voit de vertes prairies que sur les bords des ruisseaux. Le sol est composé d'une argile salée, couverte çà et là d'une herbe chétive et déjà flétrie à la fin de juillet.

Nous entreprîmes une nouvelle expédition au glacier, afin de bien préciser la limite supérieure de la végétation et la limite inférieure des neiges permanentes sur le versant méridional du Nan-Chan. Partis de bon matin, nous remontâmes sans difficulté le Koukou-oussou. Dans le défilé où nous arrivâmes, le glacier formait un demi-cercle dont la corde pouvait avoir 60 mètres. L'épaisseur de la glace atteignait à peu près le même chiffre; elle était recouverte d'une couche de neige récente mais peu profonde. D'après nos observations barométriques, l'extrémité inférieure du glacier se trouvait à 4800 mètres, et il s'élevait de 900 mètres en hauteur verticale; à quatre heures après midi le thermomètre marquait 8 degrés au-dessus de zéro.

Pendant notre absence le cosaque Kalmouinin avait tué deux perdrix (*Megaloperdix himalaïensis*), et, ayant appris que ces oiseaux étaient très abondants, je résolus de m'arrêter encore un jour ou deux pour leur faire la chasse. C'est pendant cette halte que survint un accident qui nous a tous vivement impressionnés.

Le même jour où Kalmouinin avait tué les deux perdrix, il avait rencontré un yack sauvage et lui avait logé quatre balles dans le corps. L'animal n'en courut pas moins, et, à cause de l'heure avancée, le cosaque n'osa pas le poursuivre. Le lendemain (c'était le 30

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juillet), j'envoyai ce même Kalmouinin, en compagnie du sous-officier Iégorof, à la recherche de ce gibier blessé; j'étais convaincu que la bête ne pouvait être loin. Ils retrouvèrent bientôt la piste et se mirent à la suivre. Mais les blessures étaient moins graves qu'on ne l'avait supposé, car le yack avait pu atteindre le sommet de la montagne et passer sur l'autre versant. Entraînés par leur ardeur, nos chasseurs l'y suivirent. A 2 ou 3 verstes plus loin, ayant rencontré un troupeau d'arkars, ils firent feu, et Kalmouinin, persuadé que l'un de ces animaux était atteint, se mit à sa recherche pendant que Iégorof continuait à suivre la piste du yack.

Satisfait de sa chasse, Kalmouinin revint sur ses pas et appela Iégorof; mais l'écho seul lui répondit. Dans la pensée que son camarade était retourné au camp, il y revint aussi et fut très inquiet de ne pas l'y trouver. Cependant j'en pris peu de souci. De semblables retards se renouvelaient assez souvent. Le lendemain, je ne fus pas aussi tranquille; apprenant que Iégorof n'était pas rentré, j'envoyai à sa recherche M. Éclon avec Koloméitsef et trois cosaques. Fort avant dans la soirée Koloméitsef revint me dire qu'ils avaient battu la montagne inutilement toute la journée et que M. Éclon avait décidé d'y passer la nuit, attendant mes ordres.

Retour de Iégorof. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

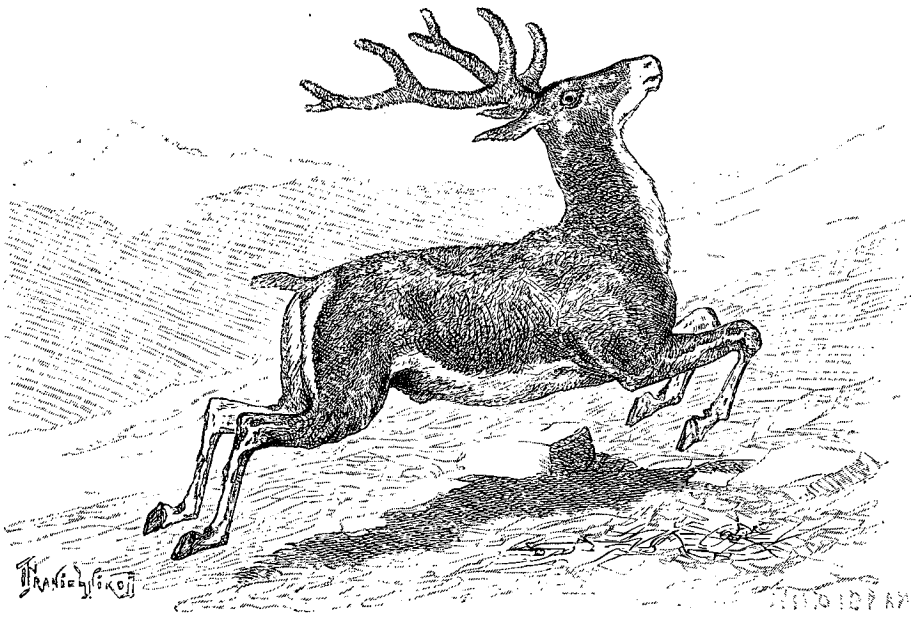
Il était évident que notre chasseur s'était égaré dans les rochers, sans vivres, presque sans vêtements et même sans avoir le moyen d'allumer du feu, car il n'avait pas l'habitude de fumer. Le lendemain je partis à mon tour pour continuer les recherches. Je rencontrai des Mongols qui conduisaient des moutons à Sa-tchéou, mais ils ne purent me donner aucun renseignement. Après deux jours de fatigues inouïes, nous regagnâmes notre bivouac, avec la triste conviction que nous ne reverrions plus notre malheureux camarade.

Le 5 août nous nous dirigions vers l'ouest, parallèlement à la crête de la montagne, et nous avions déjà fait 25 verstes, quand le cosaque Iritchinof, qui marchait en tête avec moi, me signala un homme qui descendait la pente de la montagne : je pris ma jumelle et fus bientôt convaincu que c'était Iégorof. M. Éclon s'élança à sa rencontre, et, une demi-heure, après le malheureux était au milieu de nous, mais dans quel état! Il se tenait à peine sur ses jambes, sa figure était noire et décharnée, ses yeux enflammés, son regard presque sauvage. Il n'avait plus pour vêtements qu'une chemise en lambeaux; plus de casquette ni de culotte; ses pieds étaient enveloppés de haillons ensanglantés. On lui fit boire quelques gorgées d'eau-de-vie, on lui lava les pieds, que l'on chaussa de bottes de feutre, on le hissa sur un chameau et l'on se remit en route. A 3 verstes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de là nous rencontrâmes une source, où nous dressâmes nos tentes, et voilà ce que Iégorof, après qu'on lui eut donné tous les soins possibles, nous raconta.

Peu après avoir quitté Kalmouinin il avait aperçu le yack et l'avait blessé de nouveau. L'animal s'étant mis à fuir, Iégorof, sans le perdre de vue, le poursuivit jusqu'à la nuit tombante. Il songea enfin au retour, mais il prit une fausse direction et s'égara dans la montagne. La nuit était froide, il marcha sans s'arrêter; le matin il se trouva dans la plaine de Syrtin. Reconnaissant son erreur, il rebroussa chemin et retrouva les montagnes, où il ne put s'orienter. Il alla donc à l'aventure, et pendant trois jours il erra sans rien manger, se désaltérant seulement à toutes les sources qu'il rencontrait. « Je n'avais pas du tout faim, nous dit-il, je courais à travers les rochers avec l'agilité d'un fauve et je ne me fatiguais même pas beaucoup. » Mais, ses bottes l'ayant abandonné, il avait été forcé de marcher nu-pieds; de sa culotte il se fit des chaussures, qui ne durèrent pas longtemps; ses talons ne furent bientôt que des plaies vives. Cependant il fallait marcher, et marcher beaucoup était son unique chance de salut. Il tua un lièvre, dont la peau lui servit à envelopper ses pieds, où il ressentait de vives souffrances. Le froid descendit à — 10 degrés, et il n'eut pour tout abri qu'une grande pierre. Il se réchauffa un peu en se couvrant le corps d'une couche de fiente de yacks. Le quatrième jour il se sentit une faim dévorante. Il tua un lièvre et une perdrix, mangea la perdrix toute crue et emporta le lièvre pour en détacher un morceau



Le cerf maral (voy. p. 28). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

quand sa gorge se dessécherait. A la sixième nuit il sentit que ses forces baissaient et qu'il ne tarderait pas à succomber; il lava sa chemise à une source afin de s'en revêtir au moment de la mort.

Peu d'instants après il aperçut la caravane.

On passa deux jours au campement pour rendre à Iégorof quelques forces. A notre grande joie il n'eut pas de fièvre; aucun symptôme alarmant : toujours bon appétit, mais ses pieds le faisaient cruellement souffrir; nous les lui pansions avec de la charpie imbibée d'arnica. Enfin, il fut en état de se tenir sur un chameau, et nous nous remîmes en route.

A 2 verstes de notre bivouac était la route de Satchéou à Syrtin, route très praticable, descente douce et commode, mais point d'eau.

Vingt-cinq verstes nous conduisirent au lac Baga-Syrtin, dans le centre d'une plaine accidentée et caillouteuse, comme on en trouve à la base de toutes les montagnes de l'Asie centrale : ces débris viennent de la lente décomposition des roches des hauteurs dénudées; comme il n'y a pas de courants d'eau capables de les transporter au loin, ils s'accumulent au pied des escarpements, en couvrent à la longue les zones inférieures et forment des plateaux plus ou moins inclinés dont la substance est identique à celle des sommets qui les dominent.

Condensé par J. RIEL
sur la traduction de Mme JARDETSKY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mongols du Tsaïdam. Tan-to.

(Voyez p. 34 et 35). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

DE ZAÏSSANSK AU THIBET
ET AUX SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE),
TROISIÈME VOYAGE DE N. PRJÉVALSKY EN ASIE CENTRALE [1].

1879-1880.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

LE TSAÏDAM.

Aspect du Tsaïdam. — Les Mongols du Tsaïdam. — Pillages des Oronghyns. — Tsaïdam du Nord, sa flore, sa faune. — L'Ikhé-Tsaïdamin-nor. — Prairies, le kharmyk et le tamarin. — Le prince Kourlyk-béissé. — Difficultés avec le prince. — Les lacs Kourlyk-nor et Tasso-nor. — Le Baïan-gol. — Malentendus avec le prince Dzoun-zassak. — Départ pour le Thibet.

La partie du Thibet située sur le versant septentrional des montagnes, à l'ouest du Koukou-nor, porte le nom de Tsaïdam. Il est borné au nord par la chaîne du Nan-Chan et de l'Altyn-tag, au sud par une énorme muraille, connue sous des noms différents et s'étendant à l'est du Bourkhan-Bouddha. La frontière occidentale est inconnue; celle de l'est est formée par les montagnes extrêmes de la chaîne du Khouan-Khé. De l'est à l'ouest il occupe une longueur de 800 verstes (850 kilomètres); la largeur n'est que de 100 verstes dans la partie orientale, mais elle augmente beaucoup vers le centre. Le Tsaïdam est à une altitude de 2700 à

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

3300 mètres et se divise en deux régions bien distinctes. La partie méridionale est certainement un ancien fond de mer ; elle est unie, abondante en sources et en marais ; la partie nord, plus élevée, comprend de vastes espaces incultes formés d'argile recouverte de cailloux et sillonnés de collines peu élevées.

A l'exception de quelques Tangouts habitant l'extrémité orientale, la population du Tsaïdam se compose exclusivement de Mongols appartenant à la famille kalmouque. On ne peut rien dire de flatteur sur leur caractère et leurs qualités morales : comme tous leurs congénères ils sont paresseux et indolents ; de plus ils sont menteurs, voleurs et poltrons.

Ils se confectionnent eux-mêmes des espèces de robes de chambre de feutre que portent indistinctement les hommes et les femmes ; le linge leur est complètement inconnu, et leur malpropreté est repoussante. En hiver ils ajoutent à cette robe des culottes en peau de mouton et un bonnet de même fourrure. Leurs bottes sont faites à la mode chinoise, mais fabriquées par eux.

L'élève du bétail est leur principale occupation ; à cause de la difficulté des relations avec les pays plus civilisés, ils ont été obligés de défricher quelques hectares de terre, principalement vers les sources de la rivière Bouloungour ; leur mode de culture est des plus primitifs, et ce genre d'occupation leur répugne. Leur nourriture ordinaire consiste en thé, dzamba, lait, beurre, quelquefois en baies de kharmyk fraîches ou sèches et, chez les riches, en viande de mouton.

Le Tsaïdam relève du *van* du Koukou-nor : il se divise en cinq districts, nommés *kochouns* ; il est impossible d'en connaître la population. Les uns, et je crois qu'ils sont dans le vrai, n'y comptent guère qu'un millier de *iourtes* ou habitations ; d'autres prétendent qu'il y en a plus de deux mille ; en tout cas la population n'y est pas dense. Connus comme très poltrons, ces Mongols sont continuellement exposés aux pillages de leurs voisins, les Khara-Tangouts des sources du fleuve Jaune et les Golyks du Thibet. Ces brigands, qu'ils désignent collectivement sous le nom d'*Oronghyns*, envahissent leur pays par petites troupes vers la fin de l'automne ; alors les habitants se cachent dans les buissons et laissent enlever leurs troupeaux. Les autorités chinoises ferment les yeux ou partagent avec les voleurs.

La limite méridionale de la plaine de Syrtin est formée par des montagnes peu élevées qui prolongent le mont Ritter vers l'ouest, jusqu'au lac Khouïtoun. Du même mont Ritter part au sud-est une autre chaîne qui, après s'être abaissée en collines argileuses, se relève au sud du Koukou-nor, au point d'atteindre la limite des neiges persistantes. Au sud de ces deux chaînes s'étend une vaste plaine à peine ondulée, aride et inculte, où la vie nomade même est impossible. Cette plaine est arrosée vers le nord par quelques petits cours d'eau. Partout abondent les marécages couverts de joncs, de roseaux et d'autres plantes aquatiques. Au bord des ruisseaux sont des buissons, parmi lesquels domine le kharmyk (voy. p. 36) ; puis, sur des étendues de plusieurs dizaines de verstes, le sol est complètement brûlé par le soleil.

Le règne animal est rare dans le Tsaïdam. D'abord ni poissons ni batraciens ; les rivières sont courtes et très rapides ; les marécages sont salés. On ne rencontre que deux mammifères appartenant déjà à la zone thibétaine : le *khoulan* (*Asinus Kiang*) et le lagomys. Près du Khouïtoun-nor vivent quelques chameaux sauvages, des antilopes à queue noire, des gerboises, etc. La faune ornithologique est plus variée ; elle a beaucoup d'analogie avec celle de la Mongolie ; le seul oiseau qui lui appartienne en propre est un faisan, le *Phasianus Vlangalii*, qui niche dans les roseaux. Dans les marécages, à l'exception de quelques macreuses, on n'aperçoit pas d'oiseaux aquatiques. Les oiseaux de passage, dans cette région, effectuent leur migration au commencement de septembre. On n'en voyait pas lors de notre voyage, sauf des bécasses à pattes rouges (*Totanus calidris*), dont quelques-unes couvaient encore.

Le plus grand marécage se trouve dans la plaine de Syrtin, dont la partie orientale, nommée *Koukou-Saï* appartient au Nan-Chan. Dans la partie occidentale, ou Syrtin proprement dite, il y a deux grands lacs : le *Baga-Syrtin-nor*, ou Petit Lac de Syrtin, et l'*Ikhé-Syrtin-nor*, ou Grand Lac ; nous n'avons pas pu visiter ce dernier. Le Baga-Syrtin-nor est à l'extrémité d'un grand marécage alimenté par des eaux souterraines, descendues probablement de l'Anembar-oula ou peut-être des sommets neigeux du Ritter. L'eau y est à peu près douce, et cependant sur sa rive occidentale on trouve des dépôts, de 2 à 4 pouces d'épaisseur, d'un sel très blanc et très agréable au goût. Sur ses bords nous avons vu beaucoup d'oiseaux, parmi lesquels plusieurs variétés d'alouettes, dont une, de la taille d'un grand merle, avait la voix sonore et très agréable. L'altitude du lac est de 2880 mètres.

Non loin de là nous avons rencontré plusieurs Mongols relevant de l'autorité du prince *Kourlyk-béissé*, dont le campement était établi au bord du *Kourlyk-nor*, dans le Tsaïdam oriental. Ces gens sont relativement riches ; leur bétail prospère dans une région où le fourrage est bon quoique peu abondant, où il y a beaucoup de sel, et où l'on n'a ni œstres ni cousins à craindre. De plus le bétail se vend bien dans l'oasis de Sa-tchéou, car, malgré ce qu'on nous avait dit, les relations sont fréquentes entre les deux pays. Plusieurs Chinois de Sa-tchéou habitent Syrtin, où ils échangent du thé, du tabac, de la quincaillerie, contre du bétail. Afin de s'y garantir contre les attaques des Dounghans, des Tangouts et autres brigands, on a construit à Syrtin une *khyrma* (forteresse en terre glaise), où les habitants peuvent se réfugier, eux et leurs richesses.

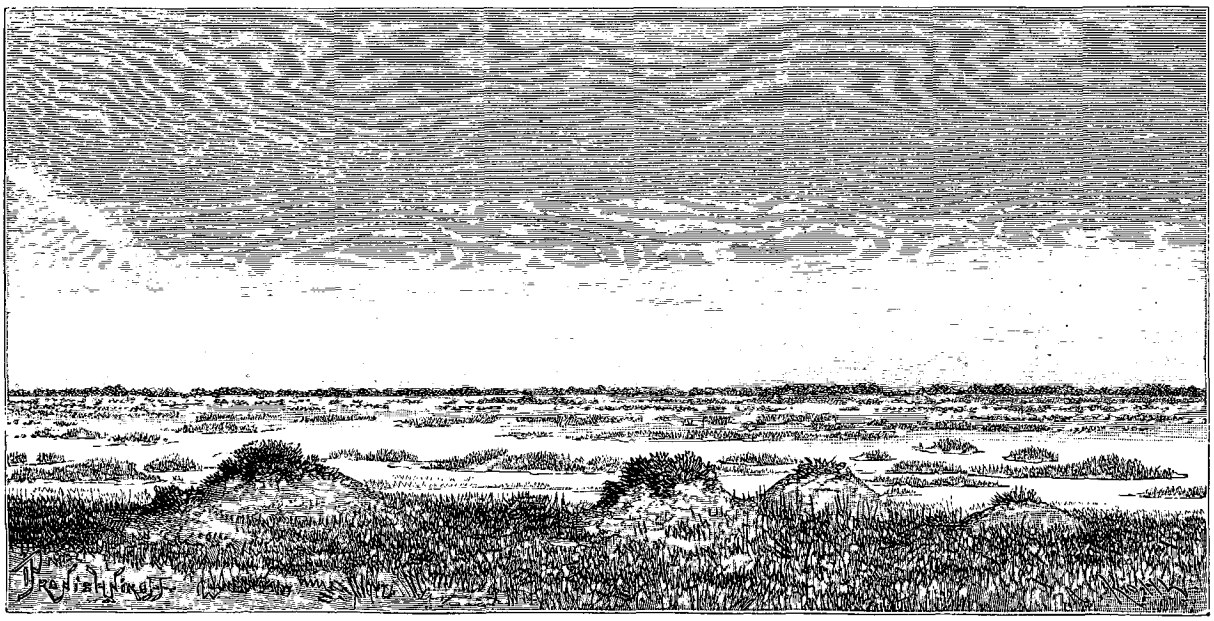
Les Mongols de Syrtin nous firent assez bon accueil, on nous offrit du lait et l'on nous vendit des moutons et du beurre. Il nous fut facile de trouver des guides pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous rendre au Thibet, mais aucun d'eux ne voulait y aller directement. Ils objectaient qu'ils ne connaissaient pas la route, ou bien qu'elle était d'abord complètement privée d'eau, et qu'ensuite on y tombait au milieu de marécages infestés de mouches et de cousins, où tous nos animaux périraient. Bref, ils voulaient nous faire faire un détour pour passer par le campement de leur prince, afin d'obtenir sa permission et aussi pour lui être agréable en lui conduisant des étrangers qui ne manqueraient pas de lui faire un cadeau. Je cédai, parce que c'était l'unique moyen d'explorer le Tsaïdam septentrional, puis parce que j'espérais pouvoir acheter quelques chameaux au prince de Khourlyk et lui laisser en dépôt nos collections, qui ne pouvaient que nous gêner pendant notre excursion au pays du Dalaï-lama.

Le 13 août, vers midi, nous vîmes arriver notre nouveau guide, nommé *Tan-to*. Il était d'un extérieur assez avenant et passait même parmi les siens pour une sorte de lovelace. Contrairement aux habitudes de ses compatriotes, il se débarbouillait tous les jours, se lavait les dents et portait des vêtements propres. Comme il fut toujours très serviable, je lui donnai, quand nous le quittâmes, du savon, des ciseaux et autres bagatelles, dont il fut enchanté; cela devait ajouter à son prestige aux yeux des beautés du Tsaïdam.

Nous nous mîmes immédiatement en route. Le premier jour nous ne fîmes que 18 verstes : nous savions que nous allions en avoir à faire 65 à travers un désert complètement privé d'eau. Arrivés au bord de la rivière Orioghyn, nous nous reposâmes tout un jour. La santé du sous-officier Iégorof était parfaitement rétablie, mais les plaies de ses pieds n'étaient pas encore cicatrisées, et il était survenu quelques légers



Marécages salés dans le Tsaïdam. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'edition russe.

accidents aux cosaques Irintchinof et Kalmouinin.

Nous nous dirigeâmes ensuite au sud-est en longeant des montagnes qui s'élevaient à notre gauche comme un mur gigantesque. A notre droite s'étendait une rangée de collines irrégulières, qui se transformèrent en véritables montagnes vers le lac salé Ikhé-Tsaïdamin.

L'Ikhé-Tsaïdamin-nor est situé à une altitude de 3240 mètres; il a environ 35 verstes de circonférence. Ses rives sont bordées d'une zone de 2 verstes de largeur de marécages salins où l'on trouve d'excellent sel blanc. Là aussi jaillissent des sources d'eau douce entourées de pâturages abondants. L'eau du lac est extrêmement salée, et près des bords sa profondeur ne dépasse pas 1 pied. Le fond est formé par une couche de sel de plusieurs pouces d'épaisseur; cette richesse n'est pas exploitée.

A partir du lac Tsaïdamin, notre route, orientée au sud-est, tourna tout à fait à l'est, et même quelquefois au nord-est. Ainsi nous nous écartions de plus en plus du chemin du Thibet; c'était un détour forcé pour arriver au campement du prince Kourlyk-béissé.

Nous y parvînmes le 25 août. La résidence est située sur la rive orientale du grand lac Kourlyk. Nous nous arrêtâmes sur la rive occidentale, près de l'embouchure du Balghyn-gol, où nous vîmes, comme grande rareté chez les Mongols, des champs cultivés. A la vérité ces champs n'occupent que quelques hectares et appartiennent presque en totalité au prince. Le mode de culture y est déplorable; on ne se donne même pas la peine d'arracher les mauvaises herbes. Dans l'espace laissé libre entre les buissons, le sol est tant soit peu labouré et l'on y sème de l'orge et du froment. Quelques petits canaux dérivés du Balghyn-gol servent à l'irrigation, et les récoltes sont assez abondantes.

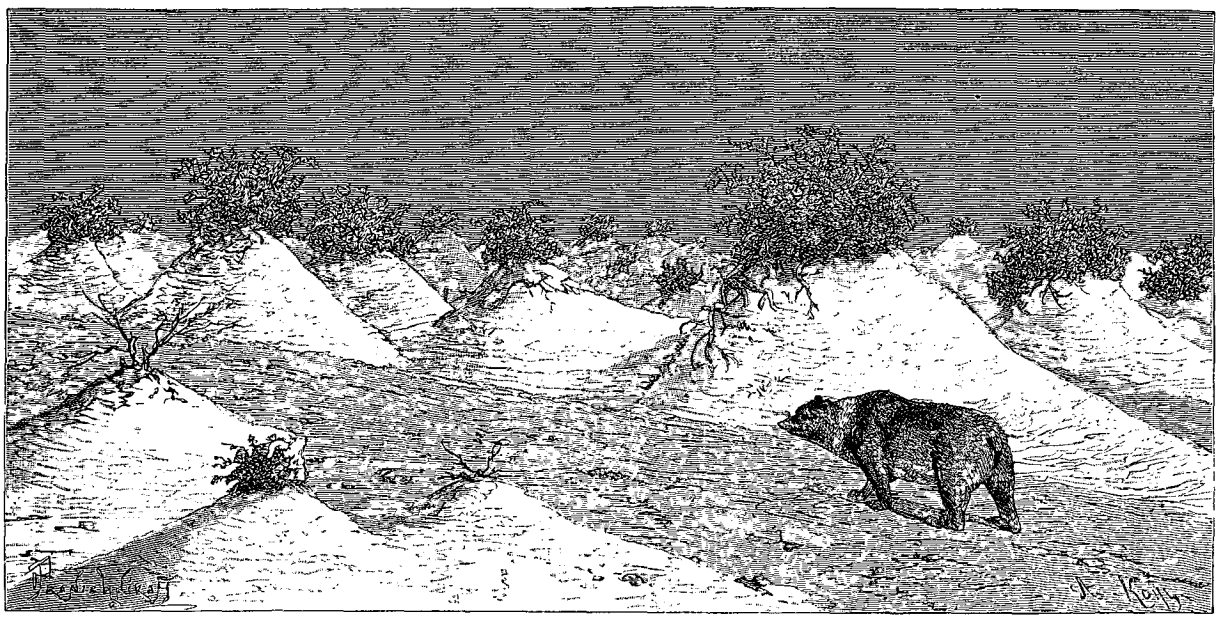
Lors de notre arrivée on était en pleine moisson; le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blé, de la hauteur d'un homme, est coupé avec des faucilles sans dents, et on le bat immédiatement sur des aires faites d'argile. Pour le soustraire au pillage de Oronghyns, on creuse des trous, que l'on comble de grains, et l'on fait disparaître toute trace de travail. C'est de là qu'on l'extrait suivant les besoins; on le grille, puis on le moud pour faire de la dzamba. Deux hommes ne peuvent en moudre plus de 16 kilogrammes dans une journée, tant leur outillage est grossier; mais il faut aussi tenir compte de la paresse des ouvriers, surtout lorsqu'il s'agit de travaux agricoles.

En dehors de ces champs, le pays qu'arrose la rivière Balghyn est très riche en kharmyk (*Nitraria Schöleri*), plante de la famille des nerpruns, que l'on trouve dans toute l'Asie centrale, de la Caspienne à la Chine proprement dite. Le kharmyk choisit de préférence un sol humide argilo-salin, où il pousse généralement en buissons isolés. C'est un arbrisseau touffu, tortu, qui ordinairement ne dépasse pas 3 pieds; au Tsaïdam et dans la vallée supérieure du fleuve Jaune il atteint souvent de 5 à 7 pieds. Il fleurit en mai; ses petites fleurs blanches sont accumulées sur ses branches. Ses baies ressemblent assez à des grains de groseille; elles sont d'un rouge vif et mûrissent vers la fin d'août. Les Mongols les mangent et les mêlent à leur dzamba; ils en préparent aussi une boisson. Tous les oiseaux en sont friands, même les corbeaux; les chameaux s'en nourrissent, et les ours descendent des montagnes du Thibet pour s'en régaler.

Un autre arbrisseau très répandu dans l'Asie centrale est le tamarin, appelé dans l'idiome local *soukhoï-moto*; il en existe plusieurs espèces, et la plus connue dans le Tsaïdam est le *Tamarix Pallasii*. De même que le kharmyk, il pousse de préférence dans les terrains argileux, mais moins humides et moins salés. Il a la forme d'un élégant arbrisseau, atteignant 20 pieds de hauteur et ayant plus de 1 pied de circonférence à la base. Ses branches, d'un vert clair, se couvrent en juin de vergettes roses qui se groupent principalement vers la cime de l'arbre. Cet arbuste donne un excellent combustible, et les chameaux se nourrissent volontiers de ses branches. Il pousse en plantations peu touffues, mais, dans les localités qui lui sont les plus favorables, comme le bassin supérieur du fleuve Jaune, il forme de véritables fourrés.



Buissons de kharmyk. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

Le lendemain de notre arrivée sur les bords du Balghyn-gol, nous vîmes venir à nous le *béissé* (prince du cinquième rang). A une verste de notre campement il s'était fait dresser une tente, où il revêtit ses habits de gala, une robe rouge; puis il s'avança suivi d'une dizaine de personnes. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'assez bonne mine, mais sale et barbouillé ainsi que toute sa suite. Il portait une masse de grelots et avait à tous les doigts des anneaux d'argent qui en faisaient encore ressortir la malpropreté. Après les salutations d'usage, nous abordâmes la question qui nous intéressait le plus, les guides, les chameaux, les moutons, etc.; à tout il répondit par un refus formel.

Le lendemain je me rendis chez lui pour reprendre les pourparlers. Le prince vint à ma rencontre et m'introduisit dans sa demeure; c'était une iourte sale et enfumée, à l'entrée de laquelle il y avait un tapis rouge sur lequel nous nous assîmes côte à côte. On nous servit du thé, de la dzamba et du beurre contenu dans des boyaux de mouton. Le prince en prit avec ses doigts crottés, il en mit dans sa tasse et dans celles de ses proches; j'eus hâte de me soustraire à cet honneur. Il ne se montra pas plus accommodant que la veille, donnant un tas de prétextes aussi mensongers et aussi maladroits les uns que les autres. Je le quittai alors,

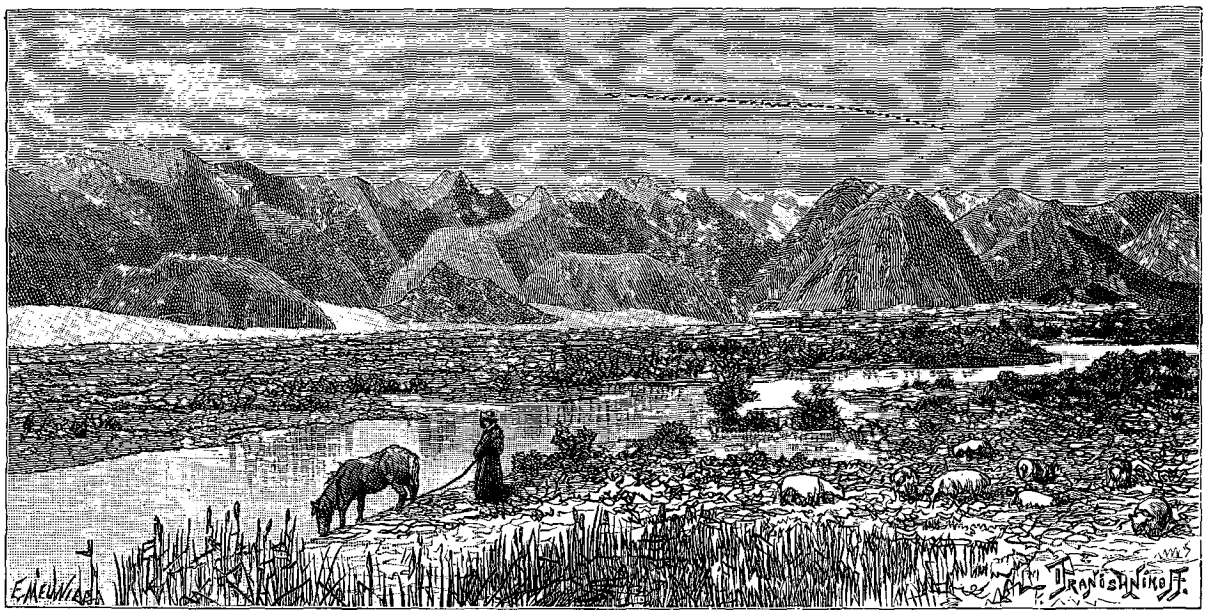
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le menaçant de me plaindre à Pékin et de prendre par force ce dont nous avions besoin.

Il revint à notre camp dès le lendemain matin, mais toujours pour affirmer la prétendue impossibilité où il se trouvait de m'être agréable. Irrité, je l'accablai d'injures, lui et sa suite, et je finis par les mettre tous à la porte. Cette manière d'agir était la meilleure, car elle leva toutes les difficultés. Le béissé, après avoir délibéré avec ses proches, nous offrit un guide pour nous conduire, non directement au Thibet, mais chez le prince Dzoun-zassak, son voisin, qui m'avait déjà offert l'hospitalité en 1872, lors de mon premier voyage au Thibet. J'acceptai, car je ne pouvais plus penser à confier à cet homme une partie de nos bagages. Je lui achetai une tente de feutre, quinze moutons, quelques objets indispensables, et nous partîmes.

Une distance de près de 120 verstes séparait notre campement de Dzoun-Zassak. Il nous fallut laisser le lac Kourlyk à notre gauche, mais nous avons pu explorer un autre lac un peu plus grand, le Tasso-nor. Ces deux lacs sont situés à côté l'un de l'autre, séparés par un isthme étroit, que coupe un canal qui sert à l'écoulement du Kourlyk-nor dans le Tasso-nor. Ce dernier reçoit en outre les eaux du Balghyn-gol et du Baïan-gol, rivières qui prennent naissance dans les montagnes du nord. Le Kourlyk-nor a, nous dit-on, 36 verstes de tour, l'autre lac en a trois de plus; ni l'un ni l'autre ne contient de poissons.

Après avoir fait provision dans le Tasso-nor d'une vilaine eau saumâtre, nous fîmes 42 verstes pour aller atteindre à la nuit les bords de la rivière Boulounghir. Tout l'espace que nous venions de parcourir était couvert de lœss et de cailloux; çà et là on voyait des salines où croissait quelque chétif saksaoul; la nature semblait morte : pas un chant d'oiseau, pas un animal, pas même un lézard.



Le Baïan-gol. — Dessin de Y. Pranishnikoff, p'après l'édition russe.

Nous étions au 1er septembre et notre thermomètre marquait 26°,8, température que nous n'avions pas éprouvée pendant toute la durée du mois d'août; mais la nuit suivante, pendant un violent orage du sud-ouest, il tomba de la neige mêlée à des torrents de pluie. Le lendemain le vent soufflait avec une telle force, qu'il ne nous fut pas possible de nous mettre en route; heureusement vers midi il se calma.

Nous eûmes d'abord à traverser une plaine argileuse qui ne présente aucune trace de végétation. Au nord, sur le territoire du Kourlyk-béissé, coule la rivière Boulounghir, qui sort des marécages d'Irghitzyk et se jette dans le Baïan-gol. Là où nous le rencontrâmes, le Boulounghir a de 6 à 8 mètres de largeur et 1 pied de profondeur; il n'y a pas une touffe d'herbe sur ses bords. Nous fûmes d'autant plus agréablement surpris lorsque, ayant atteint le Baïan-gol, la plus considérable des rivières du Tsaïdam septentrional, nous apparurent ses rives, couvertes des plus beaux spécimens de la flore locale. Le Baïan-gol, dont le nom signifie « Riche rivière », après avoir traversé le Tasso-nor, coule vers le nord-ouest sur une longueur de 250 verstes et va se perdre dans un petit lac que les Mongols appellent Khara-nor (lac Noir). A l'endroit où nous l'avons traversé, il est partagé en deux bras, distants de près de 2 verstes. Le bras septentrional avait de 20 à 30 mètres de largeur et de 1 à 2 pieds de profondeur. Le bras méridional est encore moins important; mais il paraît qu'à l'époque des crues il inonde la plaine sur une immense étendue. Parmi les plantes qui garnissent ses rives dominent encore le kharmyk et le tamarin ; aux endroits où elles sont le plus basses, abondent les roseaux et les iris. Les oiseaux y sont nombreux, mais, en fait de mammifères, nous ne vîmes que des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dzeyrams et des ours à la recherche des baies de kharmyk. Les Mongols n'y mènent pas leurs troupeaux, qui auraient trop à souffrir des mouches et des cousins.

Nous campâmes à 3 verstes à l'est de la Khyrma-Dzoun-zassak, et, à peine installés, nous vîmes arriver notre vieil ami Kamby-lama, que nous y avions déjà rencontré en 1872. Kamby-lama nous apprit que le jeune van du Koukou-nor était allé rejoindre ses ancêtres. Il était parti pour aller adorer le Dalaï-lama, et n'avait pu supporter les fatigues du voyage. Son décès mit fin à la dynastie des princes du Koukou-nor, de la famille des *Tsin-Khaï-van*, et jusqu'à l'élection de son successeur le pays était gouverné par un régent ou *tossalaktchi*. Contre notre attente, le *Dzoun-zassak*, qui était aussi une ancienne connaissance, nous fit assez froide mine. Il assurait n'avoir aucun homme capable de nous guider vers le Thibet, et cependant, chaque année, de nombreuses caravanes vont du Tsaïdam à Lhassa, et ce sont des gens de ce pays qui les conduisent. Il fallut encore se fâcher; alors le Dzoun-zassak envoya chercher son voisin le Baroun-zassak pour s'entendre avec lui.

Après une longue délibération, les deux princes consentirent enfin à nous donner un guide et promirent de se soumettre à toutes nos exigences. De mon côté je promis au guide une bonne récompense s'il nous servait bien, mais je le prévins, que s'il cherchait à nous tromper, je le ferais fusiller. Il accepta.

Ceci réglé, Kamby-lama consentit à garder dans la khyrma nos collections et la partie de nos bagages qui nous était momentanément inutile. Les deux zassaks reçurent même en dépôt une partie de notre argent, et, nos bagages étant beaucoup allégés, nous pûmes nous mettre en route avec vingt-deux chameaux, qui étaient heureusement en parfait état. Nous partîmes le 12 septembre.

IX

LE THIBET DU NORD.

Coup d'œil général sur le Thibet. — Manque de notoriété de cette contrée. — Chaîne bordière du nord, montagnes intérieures. — Plaines, lacs, rivières. — Climat. — Flore, faune. — Habitants.

Fermé de tous côtés par de hautes montagnes, le Thibet présente la figure d'un trapèze irrégulier élevé de 4000 à 4500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur cet immense piédestal se dressent des montagnes énormes qui semblent postées là pour défendre l'entrée d'une région sise au-dessus des nuages et inhabitable à l'homme. Aussi n'y a-t-il que la partie méridionale située le long du Brahmapoutra et la province de Ngari-korsoum qui aient été quelque peu explorées par des voyageurs européens, puis, tout récemment, depuis 1865, par des pandits[1] qu'avaient envoyés secrètement les Anglais. Quant à la partie septentrionale, c'est une véritable *terra incognita*, moins étudiée dans ses détails que tout notre satellite.

1. Brahmanes versés dans l'étude des sciences topographiques.

C'est seulement depuis le milieu du dix-septième siècle que quelques Européens, suivant le chemin des pèlerins bouddhistes, ont pu pénétrer de Sinin à Lhassa. Tels furent : en 1665 les missionnaires Gruber et d'Orville, qui allèrent de Pékin à la ville d'Agrou, sur le Gange; de 1723 à 1736 le Hollandais Samuel Van de Putte, allant des Indes en Chine par Lhassa; en 1845 les missionnaires Huc et Gabet qui, partis de Pékin, gagnèrent la ville du Dalaï-lama et revinrent par Canton. Il est à regretter qu'aucun de ces voyageurs n'ait laissé une description géographique des pays qu'ils ont parcourus. L'honneur d'une description revient au pandit Naïn-Sing, qui en 1873 fit un voyage de Ladak par le Tengri-nor à Lhassa; il traça un plan de toute la région visitée, fixa la longitude de 276 points et détermina l'altitude de 497. Quant à moi, il m'a été donné à la fin de 1872 de pénétrer du Tsaïdam dans le Thibet septentrional jusqu'aux sources du fameux *Ian-tzy-tzian*[1], ou fleuve Bleu. Enfin, en 1879 et 1880 j'ai pu traverser le plateau du Thibet, depuis l'oasis de Sa-tchéou, par le Tsaïdam, jusqu'à la chaîne de Tan-la; c'est cette excursion que je vais raconter.

Mille difficultés attendent dans ces régions le voyageur européen; les hommes et la nature semblent se liguer contre lui. La raréfaction de l'air, résultant de l'énorme altitude, épuise ses forces et celles des animaux; les variations brusques du climat, les froids, les ouragans, l'absence de combustible, l'insuffisance du fourrage, l'âpreté des défilés à travers les montagnes, tels sont les premiers obstacles contre lesquels il lui faut lutter. Ajoutez la population méfiante, même hostile, envers tout étranger, les tracasseries et la mauvaise foi des autorités locales. Ce n'est qu'à force d'énergie qu'on peut arriver au but.

Cet immense pays, qui s'étend entre le Kouen-loun au nord et la chaîne septentrionale de l'Himalaya au sud, est limité à l'ouest par le Karakorum et ses embranchements; il s'étend à l'est jusqu'aux provinces de Sa-tchéou et de Han-sou[2]. Le Kouen-loun forme comme un mur entre le Thibet et la vallée de Tsaïdam. Nous avons pu l'explorer sur une longueur de 400 verstes, entre les sources du Baïan-gol et celles du Naïdjin-gol. Il est ici formé de deux et même parfois de trois chaînes parallèles occupant une largeur de 60 à 90 verstes; ces montagnes dépassent souvent la limite des neiges éternelles et portent des noms différents. Ainsi la partie de la chaîne antérieure qui s'étend de la source du Baïan-gol à la tranchée creusée par le Nomokhoun-gol porte le nom de *Bourkhan-Bouddha*; à l'ouest, jusqu'à la rivière Ounyghyn, c'est le mont *Gochili*; plus loin, jusqu'au Naïdjin-gol, c'est le mont *Tolaï*. Parallèlement à ces montagnes, une seconde chaîne s'appelle, à l'est, *Ouroundouchi* et *Chouga*,

1. Transcription russe; en France on a généralement adopté la forme anglaise *Yang-tse-kiang*.

2. Les Russes écrivent Gan-sou, parce qu'ils n'ont pas la lettre *h*; les Anglais et les Français écrivent Kan-sou, parce qu'ils ne savent pas articuler les aspirations fortes; Han-sou doit être la vraie transcription phonétique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus à l'ouest *Gourbou-Goundzouga* et enfin *Gourbou-Naïdji*. Cette dernière s'unit à la troisième chaîne, que j'ai nommée *Marco Polo*, en l'honneur du grand voyageur. Il paraît que cette même division se prolonge dans le Kouen-loun occidental; mais cette région est complètement inconnue.

Le plateau du Thibet se partage naturellement en trois régions parfaitement distinctes : la partie méridionale, qui comprend les hautes vallées de l'Indus, du Setledj et du Brahmapoutra; la partie septentrionale, présentant un plateau uniforme dont les eaux ne vont à aucune mer; la partie orientale, formée par le pays alpestre, qui s'enfonce profondément dans la Chine proprement dite et où sont les sources du fleuve Bleu et du fleuve Jaune.

Le plateau du Thibet septentrional, entouré de hautes montagnes au nord, au sud et à l'ouest, s'étend dans le sens des parallèles sur une longueur de 1200 à 1600 kilomètres, entre le lac Tengri et les sources du fleuve Jaune. Sa largeur du sud au nord dépasse 550 kilomètres; il est élevé de 4200 à 4500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il ne faut pas en conclure que le sommet du plateau ne présente qu'une grande plaine ondulée comme plusieurs localités du

Kamby-lama. Le tossalaktchi. Le prince Dzoun-zassak et sa suite.

Composition de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

Gobi; c'est au contraire un ensemble de vallées largement ouvertes, séparées par de hautes montagnes. Ainsi, entre les sources du fleuve Jaune et le Mour-oussou, branche initiale du fleuve Bleu, se trouve le mont *Baïan-khara-oula*, qui, en courant vers l'ouest, se divise en deux branches : le rameau septentrional, dont le nom est *Koukou-chili*, s'étend sur une longueur de 600 verstes; celui du sud, ou *Doumbouré*, qui lui est parallèle, en a 450. Dans la même direction de l'est à l'ouest, et à peu d'intervalle, s'élève une autre chaîne moins importante, que les indigènes nomment *Khanghin*.

Sur la rive droite du Mour-oussou on voit aussi de nombreuses montagnes se dirigeant de l'est à l'ouest. Telles sont le Datchin-datchioum et une autre chaîne dont le sommet culminant, le Djoma, se couvre de neiges éternelles.

Enfin le pays atteint sa plus grande élévation dans la chaîne du Tan-la et plus au sud, au delà de la rivière San-tchiou, dans le Samtyn-kansyr, montagne inexplorée qui semble se rattacher à la partie orientale de l'Himalaya septentrional. Toutes ces hauteurs sont en pentes douces, et leurs cimes en forme de dômes; elles découpent le plateau en une série de vallées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

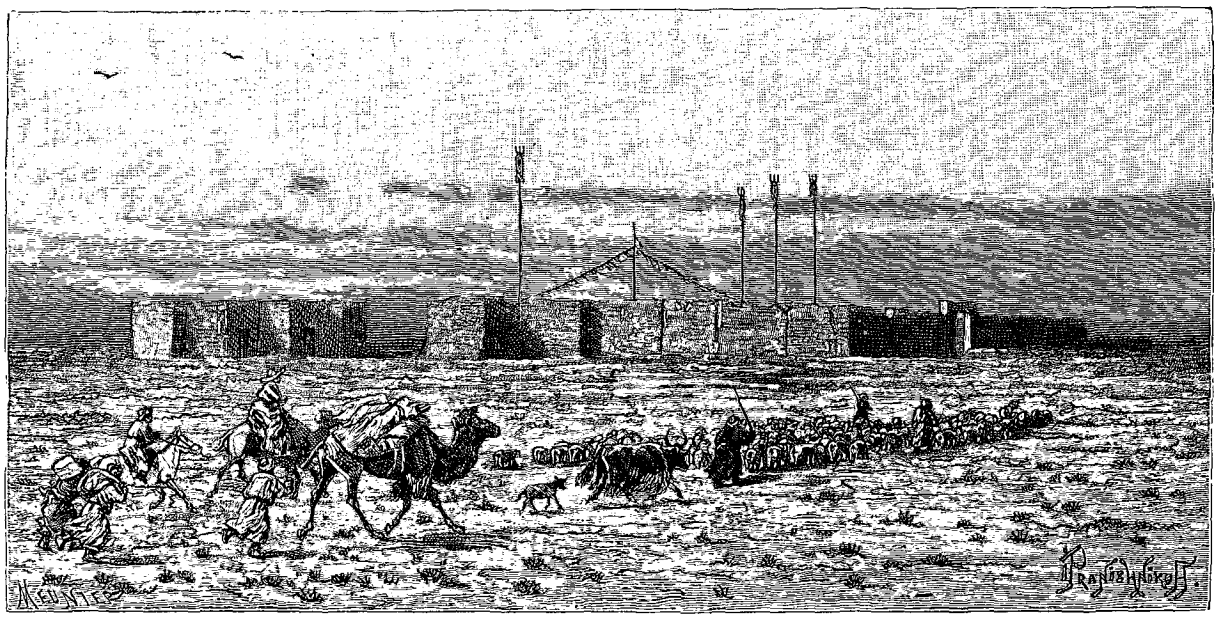
parallèles qui communiquent entre elles par des cols faciles à franchir. La limite inférieure des neiges persistantes nous a paru devoir être fixée à 5000 ou 5100 mètres, et plus haut encore sur le versant méridional du Tan-la.

Dans les espaces libres entre les montagnes s'étendent des plaines plus ou moins spacieuses, au sol argileux, quelquefois argilo-sablonneux, plus souvent rocailleux. Nous n'avons rencontré nulle part de grands gisements de lœss; les sables mouvants sont très rares; mais il y a beaucoup de salines, ce qui fait que l'eau d'un grand nombre de rivières a un goût saumâtre. Dans le fond des vallées et même sur les pentes des hautes montagnes, on rencontre de vastes marais, parsemés de buttes de terre, mais partout la végétation est très pauvre.

L'irrigation est cependant abondante, et les rivières se perdent dans des lacs intérieurs souvent considérables. Le pandit Naïn-Sing, dans son voyage de Ladak à Lhassa, en signale un grand nombre; nous en avons peu rencontré. Par suite de la grande évaporation, ces lacs sont tous plus ou moins salés; les plus vastes sont le Pangong ou Tso[1]-Monga-lari à l'ouest et le Tengry-nor à l'est. Le premier est à 4200 mètres d'altitude; le second, considéré comme sacré, est à 4560 mètres.

Dans la partie orientale du plateau, les rivières sont toutes tributaires du fleuve Jaune et du fleuve Bleu, ou des deux fleuves cochinchinois le Salouen et le Cambodge.

Le climat du Thibet septentrional est caractérisé par une température très basse en toute saison, par de violents orages, surtout au printemps, et par la grande sécheresse de l'air en automne, en hiver et au printemps; en été au contraire il y a excès d'humidité.



La khyrma Dzoun-zassak (voy. p. 38). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

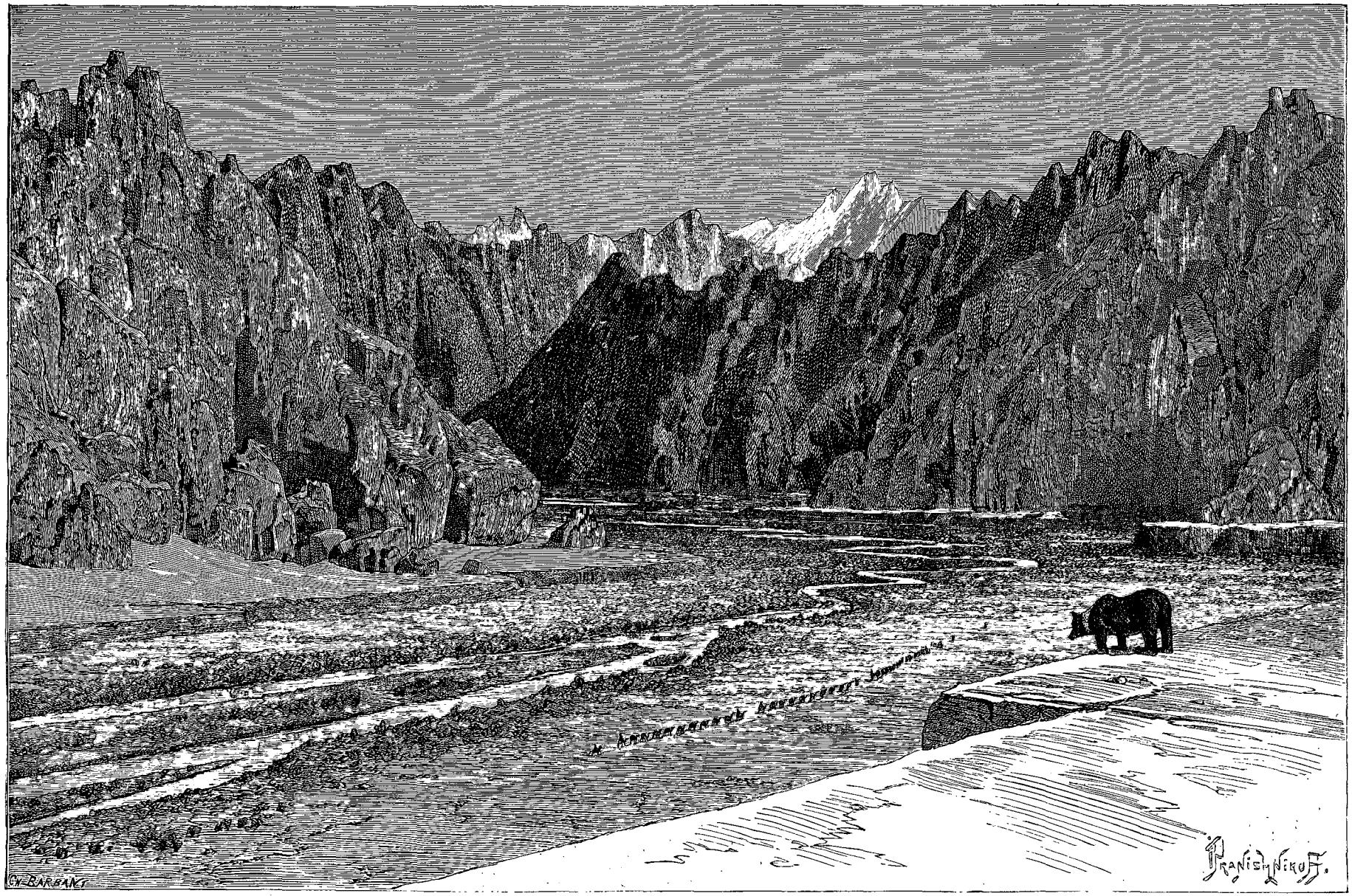
L'automne est la saison la plus agréable; le ciel est alors généralement serein, et la température relativement douce. En octobre, le thermomètre nous donnait de 6 à 8 degrés à une heure après midi; mais dans les nuits de novembre il descendait à — 30 degrés; les lacs et les rivières gèlent au commencement de novembre. Il ne neige que très rarement, et la neige est bientôt emportée par le vent. En revanche les indigènes nous affirment que les pluies d'été sont extrêmement abondantes. La vérité de leurs assertions est confirmée par les débordements des rivières, qui déposent des amas de cailloux roulés à une grande distance de leurs rives, et aussi par l'abondance des sources, des lacs et des marais.

Ce climat est peu favorable au développement de la végétation; les gelées d'hiver et de printemps, l'absence de neige, la sécheresse de l'air, les froids nocturnes en toute saison, le sol sablonneux ou argileux, souvent salin, et enfin la violence des ouragans, tout contribue à la pauvreté de la flore thibétaine. Aussi ne voit-on pas un arbre, mais seulement par-ci par-là des buissons difformes s'élevant à peine à 1 pied de terre; dans le voisinage des rivières, là où le terrain est argilo-sablonneux, des oignons, des tulipes et des astragales; partout ailleurs le sol est entièrement dénudé ou couvert de plaques d'une sorte de mousse mesurant 1 pouce de hauteur.

Malgré cette indigence, les animaux sont très nombreux; nous avons trouvé cinq espèces de carnassiers, six de rongeurs, deux solipèdes, neuf ruminants et cinquante et une espèces d'oiseaux; quant aux reptiles et aux poissons, la saison ne nous permit pas de nous en occuper. Cette abondance de fauves s'explique par l'absence presque absolue de l'homme et par la richesse

1. *Tso* ou *tcho*, mot qui, en thibétain, veut dire « lac ». (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montagnes de Bourkhan-Bouddha et rivière Nomokhoun-gol (voy. p. 38 et 43). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des sources; les pâturages sont bien vite épuisés, mais l'espace est illimité.

Parmi ces animaux, le yack sauvage occupe la place la plus importante. Cet animal ne se distingue de la variété domestique que par des caractères insignifiants en apparence, mais suffisants pour le faire classer à part. Déjà Pallas l'avait appelé *Paephagus mutus*, tandis qu'il donne le nom de *Bos gruniens* au yack domestique.

Les plus remarquables parmi les ruminants du Thibet sont ensuite deux gracieuses antilopes que nous avons déjà décrites dans notre voyage en Mongolie et au pays des Tangouts, l'*orongo* et l'*ada*. La première est plus commune que l'autre, et nous en avons vu d'immenses troupeaux. Il faut y joindre deux moutons de montagne, l'*arkar* et l'*argali* à poitrail blanc, puis le *koukou-iaman*, qui se réfugient dans les montagnes à pentes rocailleuses. Parmi les rongeurs nous avons remarqué le *Lagomys ladacencis*, qui vit en quantités innombrables dans les endroits un peu herbus, un autre lagomys qui recherche les fentes des rochers, et la marmotte (*Arctomys*), que les Mongols nomment *tarabagan*, et dont nous avons vu les terriers à près de 5000 mètres d'altitude.

Une nouvelle espèce d'ours occupe la première place parmi les carnassiers : c'est l'*Ursus lagomiarius*, ainsi nommé parce qu'il se nourrit principalement de lagomys; nous mentionnerons aussi des loups, des renards et une espèce de chacal nommé *corsac*. Enfin il ne faut pas oublier le *khoulan* (*Asinus Kiang*) que l'on rencontre en grandes troupes dans les vallées.

On pourrait ajouter cinq espèces de mammifères domestiques que les nomades élèvent sur le versant méridional du Tan-la et plus loin vers le sud : ce sont le yack et le mouton, puis des chèvres et des chevaux, en moins grand nombre, et le chien, qui est là, comme partout, le compagnon de l'homme.

Si les oiseaux sont représentés par un plus grand nombre d'espèces que les mammifères, les spécimens dans chaque espèce sont beaucoup plus rares. Que feraient en effet les oiseaux dans un pays où il n'y a pas d'arbres ni presque de buissons? Trois espèces de rapaces, le gypaète barbu, le vautour fauve et le vautour de l'Himalaya, y viennent assez fréquemment poursuivre les pullulants lagomys, mais ils n'y passent pas l'hiver. On y trouve aussi le corbeau, le chouca, la perdrix du Thibet, l'alouette, les pinsons de montagne, mais toujours en petite quantité. Les échassiers et les palmipèdes n'y paraissent que comme oiseaux de passage, et encore il n'y a guère que les espèces de grande taille, comme les cygnes et les grues (*Grus cinerea*, *Grus virgo*), qui se hasardent à travers le plateau du Thibet; les petits oiseaux de bocages passent plus à l'est.

Les poissons, paraît-il, sont assez nombreux dans les rivières du Thibet. A la rivière Nomokhoun et dans des ruisseaux coulant vers le Tsaïdam, nous avons pêché des labres et des loches. Aux endroits profonds du Mour-oussou, nous avons vu beaucoup de poissons, mais sans pouvoir les prendre; nous en avons même vu dans les sources thermales du Tan-la, à la température de 19 à 20 degrés. Selon toute probabilité, il y en a beaucoup dans les lacs dont l'eau n'est pas trop salée. Le pandit Naïn-Sing, qui a longé un très grand nombre de lacs, ne les mentionne que dans trois : le Dangra-ioum-tcho, le Kiaring-tcho et le Tengri-nor. Schlaginweit en a vu dans le Tso-Mongolary; mais les poïssons de ces lacs n'ont jamais été pêchés et sont inconnus aux naturalistes.

Les conditions climatologiques du Thibet septentrional rendent cette région à peu près inhabitable à l'homme. La culture n'y étant pas possible, il ne s'y établit pas de domicile fixe; les nomades fuient ces tristes localités où les pâturages ne sont pas assez abondants pour des animaux qui ne peuvent, comme les fauves, passer continuellement d'un endroit à l'autre. Les hommes eux-mêmes auraient peine à s'habituer à l'air raréfié, aux changements brusques de température et surtout à l'absence totale de combustible.

Cependant, au dire des Chinois, il y aurait quelques tribus errantes vers le centre du plateau; on leur donne le nom de *Gor-pa* dans la partie occidentale et de *Sok-pa* dans l'est. Le pandit Naïn-Sing a vu par exception, sur les bords du lac Dangra-ioum-tcho, des peuplades sédentaires qui cultivaient l'orge à 4560 mètres d'altitude.

D'après les chroniques chinoises il y aurait eu dans cette région, au sixième et au septième siècle de notre ère, un royaume des Amazones.

X

VOYAGE A TRAVERS LE THIBET SEPTENTRIONAL.

Avis désagréables. — Nomokhoun-gol. — Défilé du Dynoï-obo. — Une iourte au lieu d'une tente. — Monts Chouga, rivière Chouga et sa vallée. — Quantité prodigieuse d'herbivores. — Chasse au koukou-iaman. — Traversée du Tchioum-Tchioum. — Neige et gelée. — La plaine du Naptchitaï-oulan-mouren. — Mont Koukou-chili. — L'ours du Thibet.

Le 12 septembre 1879, au lever du soleil, nous avons quitté notre bivouac de Dzoun-zassak, et nous nous sommes dirigés vers le plateau du Thibet.

Notre caravane se composait de trente-quatre chameaux, dont vingt-deux chargés, et de cinq chevaux de selle; notre personnel était resté le même, sauf le guide.

Les Mongols du Tsaïdam nous avaient prédit toutes les calamités possibles; ils avaient cherché à nous effrayer au récit de brigands qui guettaient les caravanes, de soldats qui défendaient l'entrée du Thibet aux étrangers, de l'épaisseur des neiges, etc.; mais, selon notre habitude, nous n'avions tenu aucun compte de tous ces présages.

Afin d'éviter le terrible passage du Bourkhan-Bouddha, nous décidâmes de suivre le défilé creusé par le Nomokhoun-gol. Pour arriver à cette rivière, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devions traverser une plaine aride et rocailleuse qui borde le pied de la montagne. Cette plaine, saline et souvent marécageuse, produit le kharmyk et le tamarin, qui a même parfois les dimensions d'un petit arbre; il atteint 6 mètres de hauteur, et le tronc a souvent 50 centimètres de diamètre, de sorte que les Mongols, qui ne connaissent rien de plus beau, nous racontaient avec enthousiasme que cette plaine était couverte d'une immense forêt.

En arrivant au Nomokhoun-gol, nous avons vu une vingtaine d'hectares de terres cultivées; les indigènes ont creusé des canaux qui leur amènent l'eau de la rivière; ils y sèment de l'orge.

Près de ces champs on a construit une *khyrma* en terre glaise, carrée, dont les murs ont 260 mètres de longueur, 5 de hauteur et 3 d'épaisseur. Cette sorte de forteresse semble avoir pour objet de garder l'entrée du défilé, mais on n'y a pas mis de garnison.

Le défilé du Nomokhoun-gol est serré entre deux énormes rochers coupés à pic. La rivière a une largeur de 12 à 15 mètres et une profondeur de 2 pieds. Au delà des montagnes elle s'est creusé un lit profond dans le sol sablonneux et elle est bordée d'arbustes assez voisins du tamarin, auxquels les Mongols donnent le nom de *balgamoto* (*Myricaria alopecuroïdes*). On y voit aussi l'osier, le glaïeul et la clématite grimpante. Du milieu de ces plantes jaillissent des sources d'eau vive qui attirent une grande quantité d'oiseaux.

Tige et branche de tamarin. — Dessin de Y. Pranishknikoff, d'après l'édition russe.

Le 18 septembre, ayant derrière nous les monts Bourkhan-Bouddha, nous avons atteint le col de Dynoï-obo, situé à 3930 mètres d'altitude. Nous avions franchi notre dernière étape dans le Tsaïdam. Parvenus là, nous avons remplacé notre tente de toile par la tente de feutre que nous avions achetée au Kourlyk-béissé. Après examen elle nous parut fortement endommagée, mais, moyennant quelques réparations, elle nous a suffi, pendant les quatre mois que nous avons passés au Thibet septentrional, pour nous abriter tant bien que mal contre le froid et les tempêtes. Une seconde tente de feutre nous eût été bien utile, mais il nous avait été impossible de nous la procurer, et nos cosaques durent passer l'hiver sous le toit de toile qui les avait protégés contre les ardeurs du soleil au désert de Khami.

En suivant les pentes du défilé, nous sommes arrivés au sommet du mont Chouga, qui atteint 4560 mètres d'altitude. La descente, sur le versant méridional, était un peu plus escarpée, mais sans difficultés sérieuses.

Arrivés au pied de la montagne, au lieu de marcher vers le Mour-oussou, comme en 1872, nous prîmes une direction plus occidentale, en suivant le cours du Chouga-gol. Cette rivière prend naissance au mont Ouroundouchi et coule au pied du mont Chouga; sa vallée est la plus fertile et la plus riante que j'aie vue dans toute la partie du Thibet qu'il m'a été permis de parcourir.

Là croissent à profusion la stipe plumeuse, l'iris, l'astragale, la stachide, l'ail, la rhubarbe et le kharmyk. Ces abondants pâturages attirent une masse d'herbivores; sur notre passage nous rencontrions à chaque pas des khoulans, des yacks et des antilopes. Ces animaux regardaient avec curiosité et étonnement l'approche de notre caravane, sans presque s'effaroucher; les troupeaux de khoulans se mettaient seulement un peu à l'écart pour nous laisser passer, quelques-uns même suivaient nos chameaux; les antilopes paissaient tranquillement au bord du chemin, et les yacks ne daignaient même pas se lever; on eût dit que nous étions entrés dans le paradis terrestre au temps où ni l'homme ni les animaux ne connaissaient le mal ni le péché.

Sur la rive gauche du Chouga, c'est-à-dire sur le versant septentrional des monts auxquels nous avons donné le nom de Marco-Polo, les animaux sont aussi nombreux; toutefois là dominent les koukou-iaman et les arkars, et surtout les perdrix (*Megaloperdix thibetanus*).

Peu après notre arrivée, ce paisible tableau de la vie animale dans la vallée de Chouga était troublé : il nous fallait de la viande fraîche et des peaux pour nos collections; c'était une nécessité cruelle à l'égard des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

khoulans et des antilopes; quant aux yacks, comme ils reviennent quelquefois sur l'homme qui les a blessés, la lutte pouvant devenir dangereuse cette chasse conserve son intérêt. Il en est de même de la chasse à l'arkar et à l'ours, qu'il faut souvent poursuivre dans des endroits peu accessibles.

En l'espace d'un peu plus de trois heures, à quatre nous avons abattu quinze pièces de gibier : quatre orongos, trois khoulans et huit koukou-iaman. Ce fut moi qui tirai ces derniers, tous sans bouger de place.

Dans la matinée du 25 au 26 septembre, jour où nous faisions halte dans la vallée du Chouga-gol, il tomba une légère couche de neige qui couvrit tout le sol. Chez nous c'eût été une circonstance favorable pour la chasse ; au Thibet il en est tout autrement. Le soleil, frappant la surface unie et blanche, nous aveuglait; du reste, nous n'avions pas de piste à suivre, puisque de notre bivouac même nous voyions les animaux qui erraient en grands troupeaux.

A huit heures du matin nous partîmes quatre.

Éclon, Iégorof et Irintchinof suivirent la rivière à la poursuite des koulans et des antilopes. Je pris une autre direction. En face de nous, à une distance que j'évaluai à 4 verstes, sur la rive gauche du Chouga, se profilait le mont Marco-Polo; c'est de ce côté-là que j'allai à la recherche des arkars et des koukou-iaman. Quand j'atteignis les montagnes, le soleil était déjà haut sur l'horizon, et son éclat était tellement éblouissant qu'il m'était presque impossible de regarder à quelque distance. En outre la neige rendait tous les passages très glissants, et déjà je songeais au retour, quand j'aperçus un koukou-iaman au sommet d'une roche. Un coup de feu retentit; l'animal tomba. Je traversai aussi vite que possible le ravin qui me séparait de ma victime, lorsque j'aperçus sous mes pieds un troupeau d'environ cinquante têtes; cette rencontre me cloua sur place. Revenu de mon étonnement, j'avisai un gros mâle et le tuai raide. Quand le coup partit, les malheureuses bêtes, au lieu de s'enfuir, se serrèrent les unes contre les autres. Un second coup frappa un second mâle, qui roula au fond du ravin; alors la troupe effarouchée fit quelques bonds, mais s'arrêta de nouveau. Une troisième, une quatrième, une cinquième balle suivirent, et à chaque coup les koukou-iaman, qui ne me voyaient pas, ne faisaient que sursauter sur place. Ces pauvres animaux affolés finirent par se disperser, et leur masse principale se réfugia dans un grand défilé où j'envoyai encore huit balles, à une distance de quatre cents pas. Ayant ainsi épuisé mes vingt et une cartouches, je descendis de mon rocher pour compter mes victimes; j'en trouvai six. Aussitôt je me rendis au campement, d'où je ramenai M. Roborovsky et trois cosaques pour les leur faire écorcher immédiatement : c'était une véritable boucherie. De plus les cosaques en avaient trouvé deux dans des anfractuosités du rocher, et, sans doute, plus d'un blessé avait dû s'enfuir. Nous emportâmes une partie de cette chaire fraîche et très grasse, et nous enrichîmes nos collections de cinq belles peaux. Toute la journée du lendemain fut employée à leur préparation, ainsi qu'à celle de quatre autres peaux rapportées par les chasseurs de la plaine. M. Eclon, Kolomeïtsef et deux cosaques qu'il avait pris comme aides eurent fort à faire.

Après avoir suivi la rivière Chouga, nous fîmes encore une dizaine de verstes vers l'ouest dans une étroite vallée comprise entre les montagnes Gourbou-Goundzouga et Gourbou-Naïdji.

Cette vallée, qui doit avoir au moins 100 verstes de longueur, n'en a pas plus de 5 dans sa plus grande largeur; c'est comme un chemin entre deux montagnes énormes; quoique toujours montant, il n'était pas incommode. Il fallut le quitter et entrer dans un défilé, le *Tchioum-Tchioum*, qui nous ramenait vers le sud. Au bout de ce défilé nous nous trouvions sur le haut plateau, à environ 4000 mètres d'altitude.

Là notre guide me déclara qu'il ne connaissait plus la route; je le menaçai, ce qui ne servit qu'à lui faire perdre complètement la tête; cet homme était presque idiot. Nous étions donc réduits à aller à l'aventure; heureusement nous découvrîmes des traces de chameaux. Comme toutes les caravanes commerciales se servent de yacks de somme, ces chameaux ne pouvaient appartenir qu'à des pèlerins se rendant à Lhassa : nous étions donc dans la bonne voie.

En cet endroit il nous survint une assez dure épreuve. La neige, qui depuis le milieu de septembre tombait chaque jour, fondait ordinairement au premier rayon de soleil; mais dans la nuit du 3 octobre elle forma une couche de 4 pouces d'épaisseur, et le lendemain ce fut pire encore, tandis que le thermomètre marquait 9 degrés au-dessous de zéro.

Nos bêtes ne pouvaient plus trouver de nourriture; les chameaux dévorèrent la paille qui garnissait leurs selles; quant aux chevaux, il nous fallut leur donner de l'orge, que nous étions forcés de ménager comme un trésor.

La fiente des yacks sauvages, entièrement recouverte par la neige, était difficile à trouver; de plus, comme elle avait absorbé l'humidité, elle brûlait fort mal; force nous était de rester au milieu de tourbillons de fumée ou de nous priver de feu.

Nous avons passé deux jours dans ces conditions. Puis, quand nous eûmes parcouru 8 verstes, un chasse-neige nous arrêta.

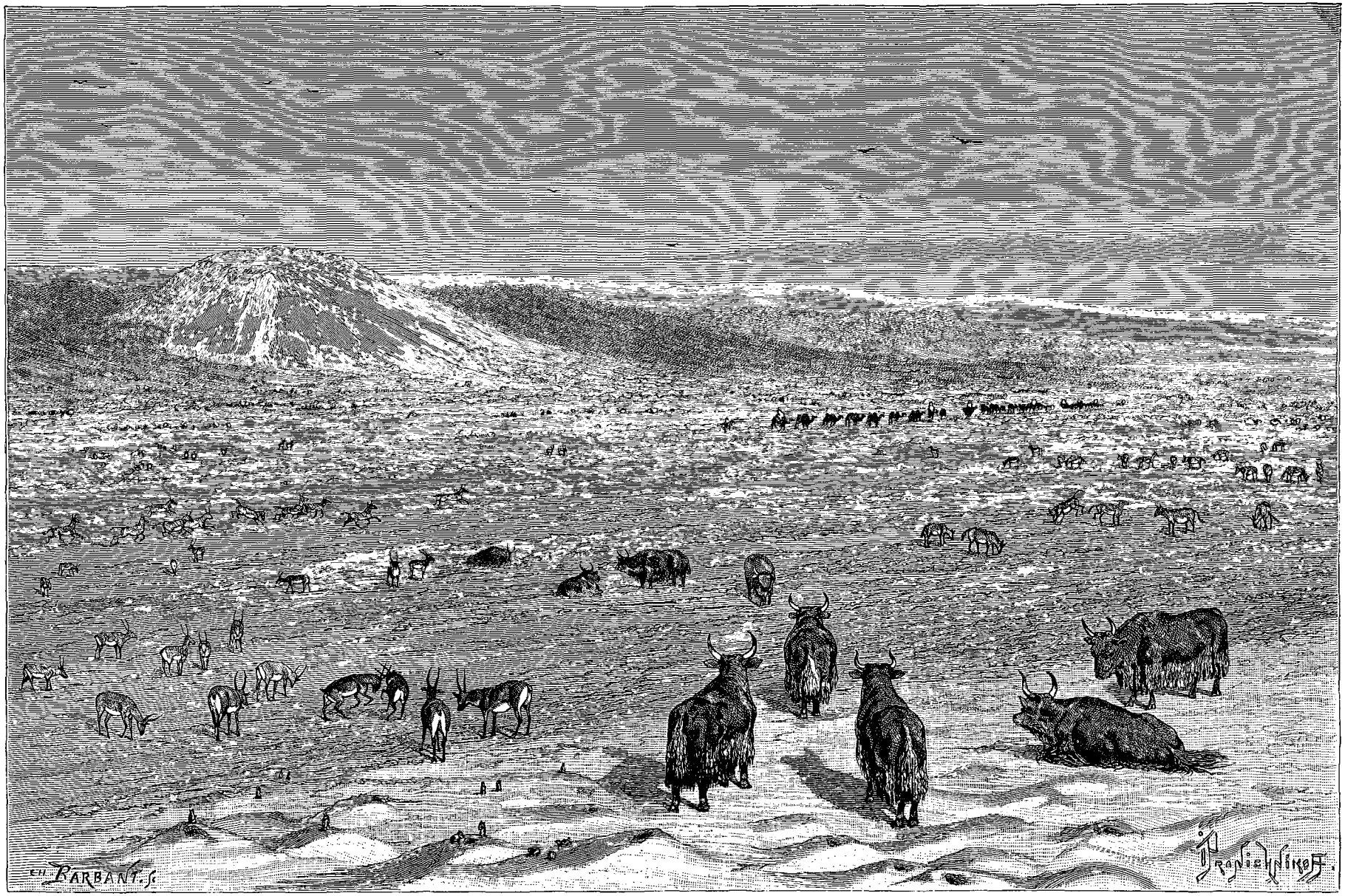
L'herbe était abondante, mais notre position n'en était pas moins difficile; le thermomètre était tombé à — 23 degrés.

« Coûte que coûte, il faut avancer », disais-je à mes compagnons, et je dois noter à leur honneur qu'aucun d'eux ne recula.

Le guide était moins intrépide; il affirmait que nous marchions à la mort, et pendant des journées entières il marmottait des prières et se lamentait.

On comprend que de tels hommes périssent par dizaines dans les caravanes qui se rendent à Lhassa, en traversant le Thibet du nord.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les herbivores dans la vallée du Chouga-gol (voy. p. 43). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous fûmes condamnés à nous arrêter pendant deux jours, dans l'attente d'un temps meilleur: la neige ne fondait pas. J'eus un instant l'idée de suivre l'exemple que nous donnaient les animaux sauvages; comme eux, j'aurais fui vers le sud-est pour pénétrer à l'embouchure du Naptchitaï-oulan-mouren, où nous avions été en 1873; de là j'aurais longé le Mour-oussou. Mais il nous eût fallut faire un détour d'une centaine de verstes, sans peut-être nous procurer rien de mieux sous le rapport matériel; nous résolûmes donc de continuer notre route vers le sud-ouest, où se profilaient devant nous les monts Koukou-chili.

La plaine, accidentée depuis la sortie du défilé de Tchioum-Tchioum, était comprise entre deux chaînes de montagnes, le Marco-Polo au nord et le Koukou-chili au sud. Elle avait une altitude de 4000 à 4500 mètres et se déroulait à l'ouest à perte de vue; à l'est elle se rattachait au haut plateau que nous avions parcouru en 1873, entre les rivières Ouïan-harza et Naptchitaï-oulan-mouren.

Le sol de cette plaine est argileux et pierreux, rarement sablonneux, toujours stérile; ce n'est que dans les meilleurs endroits, comme au long de la dernière de ces deux rivières, que l'on voit quelques buissons épars.

Dans les autres parties, le sol est complètement dénudé ou recouvert de touffes de *Reamuria* comme d'un rouge tapis.

Un trait caractéristique de cette vallée, comme de toutes les plaines ondulées du Thibet, est l'abondance de l'irrigation naturelle qui vient de sources et de ruisseaux allant se perdre dans de petits lacs intérieurs.

Le mont Koukou-chili, à l'extrémité septentrionale duquel nous nous sommes arrêtés après avoir traversé la vallée du Naptchitaï-oulan-mouren, forme le prolongement occidental des montagnes Baïan-khara-oula; il s'étend sur une longueur de 600 verstes, toujours dans la direction de l'ouest, sans déviation. L'aspect général de ces monts est le même que celui de la plupart des chaînes intérieures du Thibet. Malgré son altitude absolue de 4800 mètres, le Koukou-chili ne s'élève que de 300 à 600 mètres au-dessus du plateau; sa crête est presque horizontale; quelques sommets isolés seulement dépassent la limite des neiges permanentes et ont la forme de coupoles. Les pentes sont douces, couvertes de pâturages, rarement argileuses; on n'y voit pas de rochers, et ce n'est que de loin en loin que l'on aperçoit vers leur cime des amas de schiste et de gneiss.

Lors de notre passage, la végétation était chétive; elle doit être assez variée en été; nous rencontrions de temps en temps des spécimens desséchés de la flore alpestre, tels que *Saussurea*, *Werneria*, *Anaphalis*, *Allium*; dans les creux des rochers nous trouvions même des orties et des absinthes rabougries.

L'essence caractéristique de la flore du Koukou-chili est la laiche du Thibet (*Kobresia thibetica*), que l'on trouve particulièrement sur le versant septentrional ou bien dans les hautes vallées et dans les marécages herbeux que les Mongols nomment *moto-chirik*. Ces marais doivent leur origine aux orages et aux pluies d'été qui déposent dans le Thibet septentrional une masse d'eau considérable séjournant sur le sol argileux et favorisant le développement de ces plantes, nourriture de prédilection des yacks sauvages, très nombreux dans le Koukou-chili, où l'on trouve aussi des arkars, des marmottes et des lièvres.

Sur les pentes septentrionales, couvertes de pâturages, on rencontre à chaque pas des terriers de lagomys, animaux auxquels font une guerre acharnée les *corsacs*[1], les loups et les ours. Sur les moto-chirik vivent aussi en grande quantité les alouettes et les perdrix du Thibet.

L'ours dont nous avons déjà parlé (*Ursus lagomiarius*) n'habite que les régions situées à plus de 4000 mètres d'altitude; sa taille ne dépasse guère celle de l'ours d'Europe. La croupe du mâle est d'un brun sombre, mélangé de poils roux plus nombreux sur les flancs; les pieds de devant sont roussâtres, ceux de derrière presque noirs; la poitrine et la gorge sont d'un blanc fauve, et une large bande blanche traverse le milieu du corps; la tête est d'un roux clair et le museau encore plus clair. La fourrure, particulièrement celle des femelles, est plus douce et plus épaisse que celle de l'ours d'Europe; elle a environ 4 pouces de longueur. Le mâle que nous avons tué avait plus de 2 mètres de long et 3 pieds 5 pouces de hauteur; la femelle était un peu plus petite.

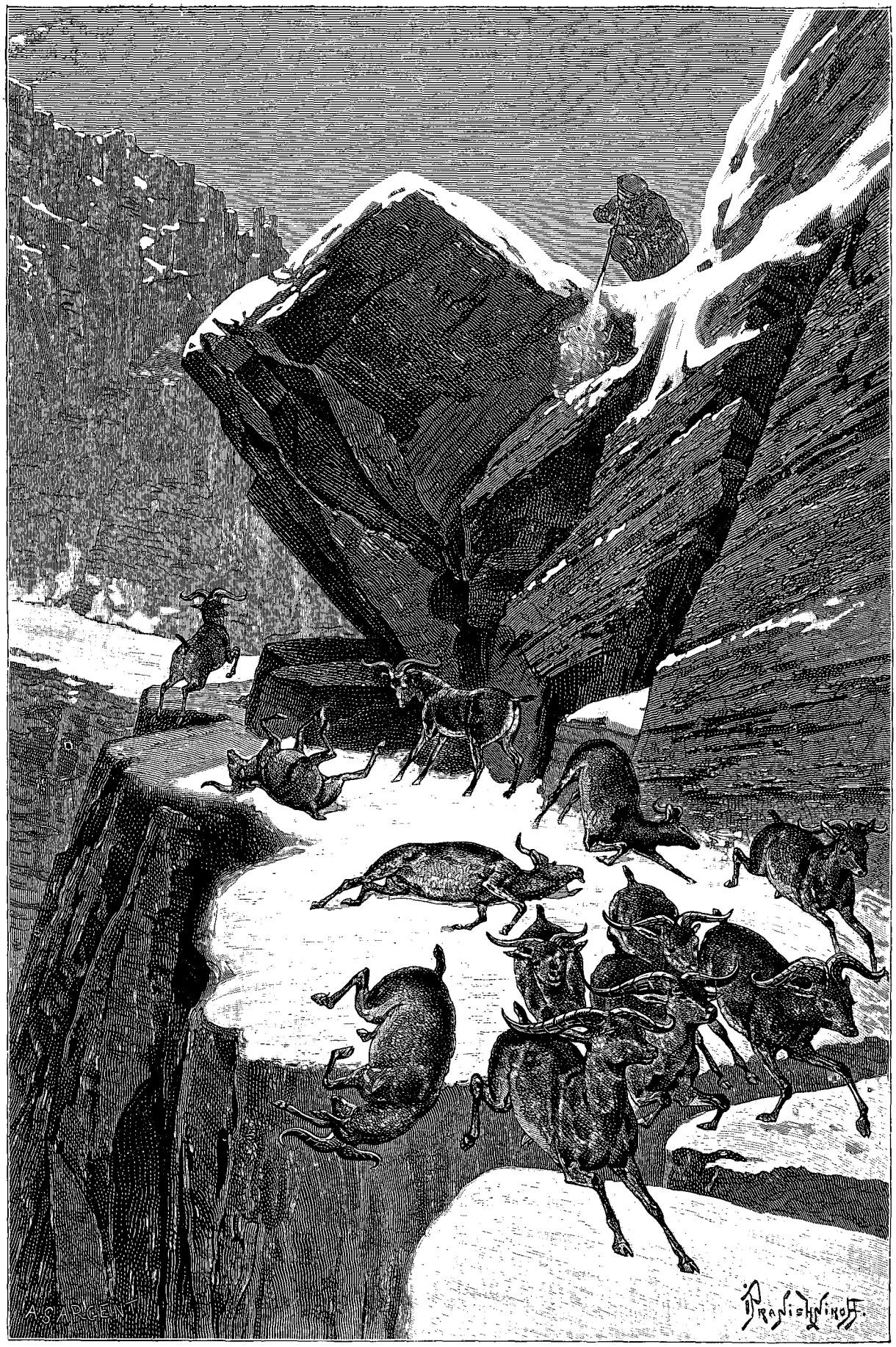
Cet ours habite toutes les montagnes du Thibet que nous avons visitées; il est probable que c'est la même espèce qui se trouve dans le Nan-Chan et vers les sources du fleuve Jaune. N'ayant jamais été poursuivi par l'homme, il est peu méfiant, mais, comme tous les indigènes de l'Asie centrale, il est très poltron. Cependant les Mongols n'en parlent qu'avec terreur, et affirment qu'au printemps, lorsqu'il est affamé, il n'hésite pas à attaquer l'homme. La vérité paraît être que les herbes alpestres constituent le fond de sa nourriture. Nous avons déjà vu qu'à l'automne il descend dans les plaines du Tsaïdam pour se régaler des baies du kharmyk. Il mange aussi de petits animaux qu'il prend par surprise; il poursuit surtout le lagomys des prairies (*Lagomys ladacencis*); c'est dans son terrier qu'il le cherche. Il est curieux de constater que dans ses chasses il est toujours suivi d'un ou de plusieurs corsacs, qui profitent de sa pesanteur et de sa maladresse.

Lorsque le lagomys voit son terrier éventré par l'ours, il saute pour lui échapper, et c'est presque toujours un des corsacs qui le happe.

Nous avons été témoins d'une scène de ce genre près des sources de l'Ouïan-harza. L'ours déterrait le lagomys avec beaucoup de précaution, mais quatre

1. Corsac ou renard des steppes, petit canin de couleur fauve clair, intermédiaire entre le chacal et le renard. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



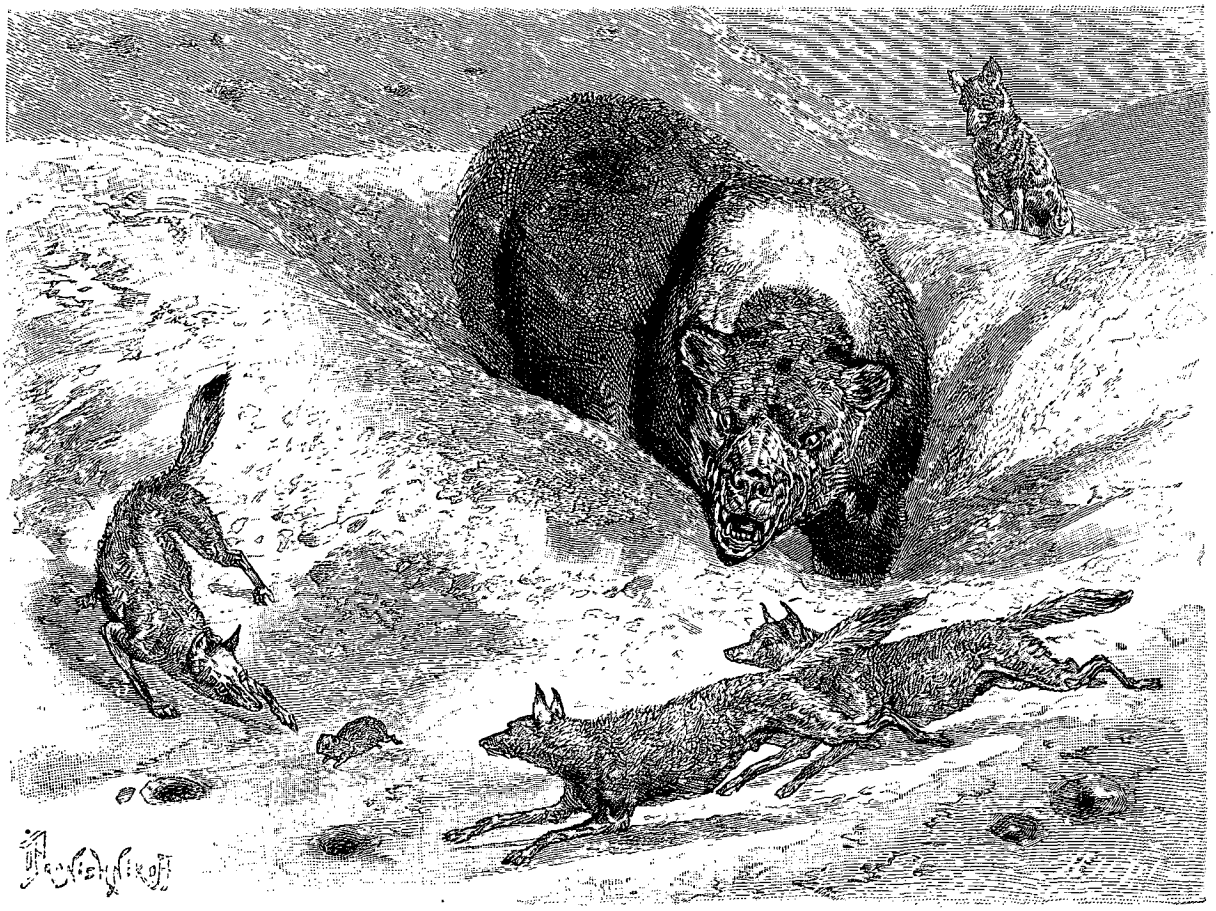
Chasse aux koukou-iaman (voy. p. 44). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

renards étaient là qui s'emparaient des bêtes chassées de leur refuge. L'ours, mécontent de cette indélicatesse, se fâchait et se jetait quelquefois sur les intrus sans parvenir à les attraper; aussitôt qu'il se mettait à gratter un nouveau terrier, les malins revenaient à leur faction, sauf à se tenir à une distance respectueuse.

Vers la fin de l'automne, l'ours du Thibet, comme tous ses congénères, devient très gras. Dès le commencement de novembre il se retire dans sa tanière et ne la quitte plus qu'au mois de février. Il choisit son gîte dans quelque fente de rocher tournée vers le sud, qu'il façonne à sa guise avec l'aide de ses puissantes griffes et qu'il a soin de garnir d'herbe. Son sommeil ne doit pas être très profond, car dans les belles journées d'hiver on le voit parfois sortir de son trou et se promener au soleil.

Nous nous étions bien engagés dans les montagnes du Koukou-chili, mais comment les traverser? Une épaisse couche de neige effaçait tous les sentiers et



Ours et corsacs (voy. p. 46). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

tous les indices qu'auraient pu laisser nos devanciers dans ces régions inhospitalières.

Notre guide fut en vain envoyé à la découverte. Était-il vraiment idiot, avait-il des instructions perfides du Dzoun-zassak? Ce qui est certain, c'est qu'il nous égara complètement en nous déclarant qu'il ne savait plus quelle était sa route.

Cela ne pouvait durer. Nos animaux souffraient du manque de nourriture et du mauvais état des chemins que nous suivions; je fis donner au guide quelques provisions et je lui dis d'aller où bon lui semblerait.

Nous étions donc encore une fois réduits à errer à l'aventure. Aurions-nous inutilement fait tant d'efforts, subi tant de privations? Non : il était écrit que dans toutes mes expéditions le succès dépendrait d'une circonstance fortuite.

Condensé par J. RIEL
sur la traduction de Mme JARDETSKY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'avais plus pour arme que la crosse de ma carabine (voy. p. 52). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

DE ZAÏSSANSK AU THIBET
ET AUX SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE),
TROISIÈME VOYAGE DE N. PRJÉVALSKY EN ASIE CENTRALE [1].

1879-1880.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

SUITE DE NOTRE VOYAGE A TRAVERS LE THIBET DU NORD.

Sortie des montagnes de Koukou-chili. — Mont Doumbouré. — Monts Tsagan-obo. — Cours supérieur du fleuve Bleu. — Chasse aux yacks. — Rivière Toktonaï-oulan-mouren. — Plateau et montagnes de Tan-la. — Égraïs et Golyks. — Attaques des Égraïs. — Sources minérales. — Rencontre de fonctionnaires thibétains. — Nécessité de nous arrêter.

Après avoir chassé notre guide, nous nous trouvions perdus au milieu des montagnes où il nous avait amenés et où il n'y avait nulle trace d'habitation humaine. Il fallait avant tout nous tirer de là. Je résolus de me diriger droit au sud, espérant gagner ainsi le Mouroussou, rivière que suivent fréquemment les pèlerins mongols se rendant à Lhassa.

Nous fûmes plus heureux que je n'avais osé l'espérer, car le lendemain le défilé que nous avions pris au hasard nous conduisit sans difficulté sur le revers méridional du Koukou-chili. Devant nous s'étendait une large vallée à l'extrémité de laquelle se dressait une nouvelle chaîne de montagnes : c'était, comme nous l'avons appris plus tard, le Doumbouré.

J'envoyai deux cosaques à la découverte et je fis établir le campement. Le temps s'était sensiblement adouci, la neige avait disparu de la plaine et des pentes des montagnes; les sommets seuls avaient conservé leur blanche parure. A leur retour, les cosaques me dirent que partout la caravane pouvait passer sans encombre, en sorte que, nous étant dirigé droit sur le Doumbouré, nous traversâmes la plaine en deux jours.

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous n'éprouvâmes de difficultés que sur les bords de la rivière Khaptchik-oulan-mouren, qui occupe le fond de la vallée. La glace n'était pas assez épaisse pour porter nos chameaux; il fallut la couper à coups de hache et les faire passer à gué. Cette plaine est à une altitude moyenne de 4500 mètres; elle est parsemée de petits lacs, et son sol sablonneux produit des plantes herbacées, telles qu'astragales, iris, oignons, etc.

Le Doumbouré s'étend parallèlement au Koukou-chili sur une longueur d'environ 450 verstes; ses pentes sont d'un accès facile, et si dans la partie orientale quelques pics restent éternellement couverts de neige, aucun des sommets de la partie occidentale n'atteint une pareille hauteur. Les roches y sont rares; partout elles sont remplacées par des amas de cailloux formés d'un calcaire rougeâtre. La pente septentrionale est abondante en marécages (*moto-chirik*), sur lesquels vivent des alouettes et des perdrix. Des quantités de lagomys s'y creusent aussi des terriers, et les ours viennent leur faire la chasse. Kalmouinin tua un beau mâle, qui orne aujourd'hui le musée de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg en compagnie de la femelle, que Koloméitzef avait abattue dans le Koukou-chili.

Le passage du Doumbouré ne fut pas aussi commode que l'avait été celui de cette dernière montagne; nous n'avancions qu'à grand'peine à travers les cailloux et les marécages gelés, et notre désenchantement fut grand quand, parvenus sur le versant méridional, nous vîmes devant nous, au lieu de la vallée du Mour-oussou, une nouvelle chaîne.

Aucun de nous ne savait quelles étaient ces montagnes; j'envoyai donc trois reconnaissances pour voir s'il était possible de les traverser. Je partis moi-même avec l'une d'elles, et à la nuit je me trouvai sur le bord d'une rivière assez considérable, que je sus depuis être le Doumbouré-gol. Nous y vînmes camper. Le lendemain le passage de ces nouvelles montagnes fut assez facile. Au pied de l'autre versant coulait le Mour-oussou.

Ces montagnes, que les Mongols nomment Tsagan-obo et les Thibétains Laptsy-gari, ne sont qu'un embranchement du Doumbouré, dont elles se distinguent en ce qu'elles sont très rocheuses. Les roches ont été fortement altérées par les intempéries; elles se composent d'un calcaire brun près de l'endroit où nous nous trouvions, et de calcaire gris plus à l'ouest. On y trouve un grand nombre de koukou-iaman, comme dans le Bourkhan-Bouddha, le Chouga et toutes les montagnes pierreuses du Thibet septentrional. On y rencontre aussi des traces d'un séjour prolongé de l'homme, des ruines d'habitations, des inscriptions gravées sur des pierres, etc. On nous dit plus tard que le Tsagan-obo avait été occupé par les Golyks, peuplade tangoute, dont nous reparlerons.

Le Mour-oussou est, comme nous l'avons déjà dit, la branche supérieure du fameux Ian-tsy-tsian ou fleuve Bleu. Il prend naissance sur la pente septentrionale des monts Tan-la, où il se forme de la réunion d'un grand nombre de sources et de ruisseaux produits par les glaciers qui remplissent les hautes vallées. D'abord il se précipite vers le nord, puis il se dirige au nord-est, absorbe le Toktonaï-oulan-mouren, et tourne droit à l'est. Après le confluent du Naptchitaï-oulan-mouren il descend vers le sud et reçoit alors le nom de Kintcha-tsian; puis il traverse le pays des Tangouts et pénètre dans la Chine proprement dite. Au pied du Tan-la, dans les basses eaux il a de 60 à 80 mètres de largeur, et, dans les crues, de 100 à 150; plus bas son volume augmente rapidement.

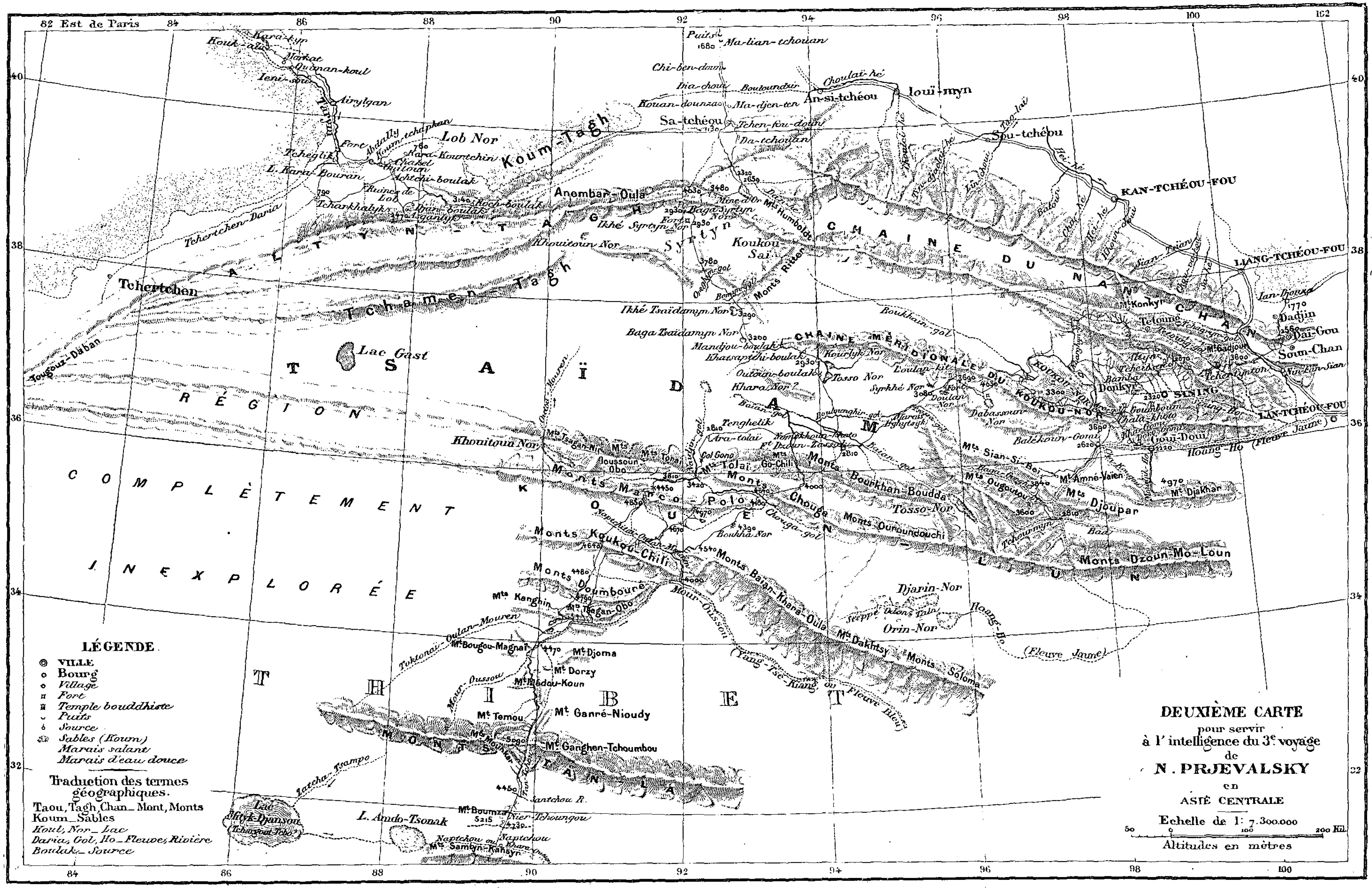
Le courant du Mour-oussou est rapide; son eau, dans les beaux jours de l'automne, est bleue et très limpide; sa profondeur est presque partout considérable; il gèle en novembre, et la débâcle ne se produit qu'au mois de mars. Tous ses affluents importants, tels que le Toktonaï, le Naptchitaï, lui viennent par sa gauche; il ne reçoit à droite que des ruisseaux insignifiants.

La vallée du Mour-oussou n'a jamais plus de 8 à 10 verstes de largeur, le sol en est assez fertile, les pâturages y sont bons, pour le Thibet. Aussi y voit-on errer d'innombrables troupeaux d'orongos, d'adas, de khoulans et surtout d'yacks sauvages. Nous chassions ces derniers avec passion, parce que, lorsqu'ils sont atteints, ils se jettent souvent sur le tireur, et alors la lutte, le danger, excitent l'ardeur et ajoutent une sensation de plus à la vie déjà si aventureuse du voyageur. Dans ces chasses nous utilisions nos deux chiens, qui, pour manquer de race, ne manquaient ni d'adresse ni de courage. Quand nous avions blessé un vieux yack, ils se précipitaient sur lui, l'attrapaient par la queue ou lui barraient le passage. L'animal, effrayé, se jetait d'un côté à l'autre, cherchant à atteindre l'un des chiens, mais sans y parvenir. Pendant ce temps le chasseur s'approchait à bonne portée. Il faut ordinairement une dizaine de balles pour que le yack tombe. Quand il en a reçu deux ou trois, il revient sur le tireur, mais toujours avec indécision; il fait quelques bonds, puis s'arrête; il reçoit alors un nouveau coup de feu, ce qui le fait encore courir en avant, la tête basse et la queue en l'air; mais il semble s'effrayer de sa propre audace, car une fois encore il s'arrête. Cependant les chiens ne le quittent pas. Bientôt ses forces l'abandonnent, ses mouvements deviennent moins violents, et tout à coup il tombe comme une masse.

Le plus souvent nous emportions la peau ou une partie de la chair, sans oublier la queue, et nous abandonnions le reste aux loups et aux vautours.

Une seule fois il m'arriva d'être poursuivi sérieusement par un de ces animaux : c'était dans le Doumbouré, lors de notre retour, la veille du 1er janvier 1880. Ce jour-là nous étions partis de grand matin pour chasser les argalis à poitrail blanc, sans intention de faire grâce aux loups et aux yacks que nous pourrions rencontrer; quant aux antilopes et aux khoulans, nous n'y faisions plus attention. Pendant une dizaine de verstes je marchai dans la montagne. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard Fres Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

matinée se passa sans me donner le moindre résultat. Je revenais à mon bivouac par un autre chemin, quand j'aperçus quelques vieux yacks paissant dans une petite vallée. Après avoir tiré une dizaine de balles, j'en tuai un; puis, faisant le tour d'un rocher pour me rapprocher de la bande, je tirai de nouveau. L'un des plus beaux s'abattit et roula le long de la pente neigeuse de la montagne. L'animal, étourdi de sa chute, restait étendu au fond du ravin, j'y courus; dès qu'il me vit à une centaine de pas, il se releva et chercha à fuir; je lui envoyai une balle, qui ne l'atteignit pas; alors il se retourna et se rua sur moi. Je n'avais plus que deux cartouches; je tirai à 70, puis à 50 pas; le yack fit encore une vingtaine de pas, et s'arrêta la tête basse, agitant violemment la queue. J'étais assez près de lui pour voir non seulement ses petits yeux, mais le sang qui coulait de ses naseaux. Si la bête avait eu un peu plus de décision et d'énergie, j'étais perdu, car je ne pouvais me sauver et je n'avais plus pour arme que la crosse de ma carabine. Nous restions là à nous regarder; mais bientôt je lui vis relever la tête et tenir sa queue immobile; il était certain que son irritation se calmait. Je me laissai tomber à terre, et, sans le perdre de vue, je me mis à ramper en arrière; puis, quand je fus à une soixantaine de pas, je me relevai et je marchai le plus vite possible. Ce n'est qu'après avoir fait deux cents pas que je respirai librement.

Nous avons passé deux jours dans la vallée du Mour-oussou; nous remontions cette rivière en suivant un sentier tracé par les caravanes. Malheureusement nous étions à peine à 30 verstes du Doumbouré-gol quand le sentier disparut, et le Mour-oussou, faisant un brusque détour, se perdit dans la montagne.

Il fallait avant tout nous débarrasser d'une partie de nos bagages, car nos chameaux, épuisés tant par la marche que par la raréfaction de l'air à cette grande hauteur et la mauvaise nourriture, n'avançaient plus qu'avec peine. Nous en avions déjà perdu quatre que nous avions été obligés d'abandonner, ainsi qu'un de nos chevaux. Nous fîmes donc quatre ballots des peaux des animaux tués en route et nous les déposâmes dans une caverne du Tsagan-obo; nous fûmes assez heureux pour les retrouver en bon état à notre retour.

Ayant repris notre sentier vers l'angle occidental des montagnes qui coupent le Mour-oussou, nous nous remîmes en route, mais gens et bêtes étaient éreintés. Nous étions obligés d'aller à pied, car le froid ne nous permettait pas de rester longtemps sur nos montures, et nous ne pouvions guère nous reposer dans nos haltes, parce que l'argal trempé de neige donnait plus de fumée que de chaleur et qu'il ne fallait pas songer à un autre combustible. De temps en temps nous rencontrions des crânes humains et des ossements d'animaux; nous étions donc sur la bonne route, mais le climat du Thibet se faisait sentir dans toute sa rigueur.

Peu après avoir retrouvé le cours supérieur du Mour-oussou, nous vîmes sur le bord du chemin le cadavre d'un pèlerin, qui sans doute avait voulu aller seul à Lhassa ou qui avait été abandonné par la caravane dont il faisait partie. Il avait près de lui son bâton, une sacoche, une tasse de terre et un petit sac rempli de thé. Les loups et les vautours l'avaient déjà presque entièrement dévoré. Dans quelques semaines les bêtes de proie auront fini leur œuvre, le vent aura dispersé ces ossements, et rien ne rappellera aux nouveaux pèlerins le sort malheureux d'un de leurs confrères.

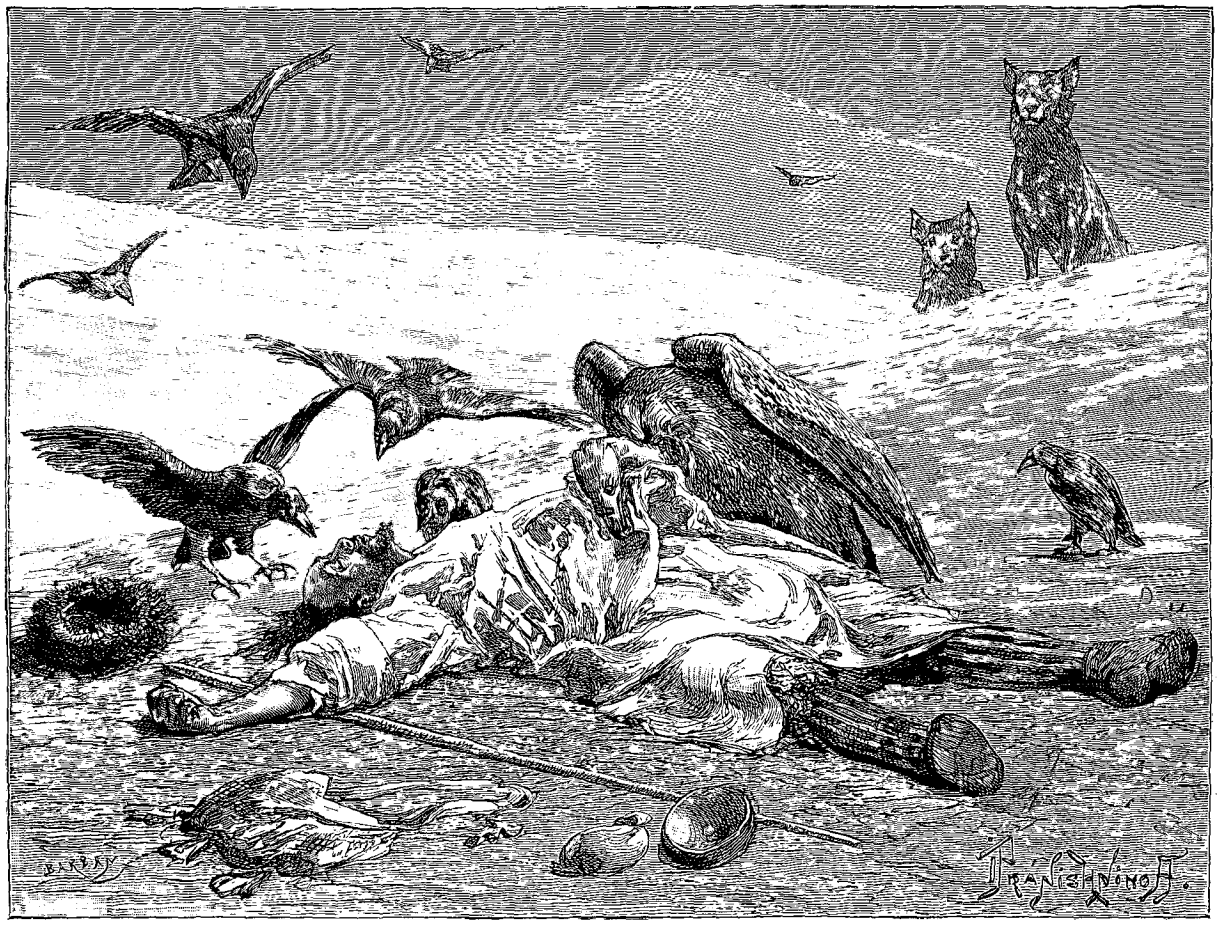
Au delà du cours supérieur du Mour-oussou, c'est-à-dire sur la rive droite de la rivière, le terrain s'élève graduellement vers le sud et y forme un vaste plateau, peut-être le plus haut du Thibet. Sur le sommet de ce plateau s'étend, dans la direction est-ouest, une chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles, connue sous le nom de Tan-la, nom qu'on applique également à tout le plateau. L'ascension de la pente septentrionale ainsi que la descente sur le versant méridional sont très faciles, quoique le col que suit le chemin des caravanes soit à 5000 mètres d'altitude. La crête n'est qu'à 630 mètres au-dessus de la vallée du Mour-oussou, et à 600 au-dessus de celle du San-tchiou, qui roule ses eaux au pied méridional. Sur cette crête, les hauteurs couvertes de neiges permanentes ne forment pas une ligne continue, mais s'élancent de la masse principale comme des îles. Vers l'ouest le Tan-la s'étend à 250 verstes du point où nous l'avons passé, puis il s'abaisse doucement et se perd dans une plaine ondulée. Selon le dire des Mongols, il s'étend également à 200 verstes à l'est, il irait alors rejoindre le Baïan-Khara-oula et formerait avec lui la ligne de partage entre les sources des plus grands fleuves de l'Asie orientale, le fleuve Bleu d'un côté, le Cambodge et le Salouen de l'autre. Il est certain que tous les cours d'eau descendant du versant septentrional du Tan-la vont au Mour-oussou et par suite au Ian-tsy-tsian. D'autre part, la pente méridionale donne naissance à la grande rivière Zatcha-tsampo, qui va se perdre dans le lac Mityk-Djansou, le même que le pandit Naïn-Sing désigne sous le nom de Tchargout-tcho. Ce lac, qui reçoit en outre les eaux de plusieurs rivières venues de l'Himalaya septentrional, s'écoule dans le lac Amdo-tsonak, qui, à son tour, donne naissance à la rivière que les Thibétains nomment Nap-tchiou et les Mongols Khara-oussou. Celle-ci est connue plus tard sous les dénominations de Dou-tsé-tsian et de Né-Kio, et pénètre en Indo-Chine sous le nom de Salouen. Si, comme le dit Naïn-Sing, il existe une communication entre le lac Tchargout-tcho et d'autres lacs plus occidentaux, les sources du Salouen doivent être reportées sur le plateau du Thibet septentrional par 53° de longitude est de Poulkova et 32° 30′ de latitude nord, c'est-à-dire un peu à l'ouest du méridien sous lequel se trouvent celles du Iarou-tsampo ou Brahmapoutra supérieur. Il en résulte que ces deux grandes rivières coulent parallèlement de l'ouest à l'est, séparées par l'immense chaîne de l'Himalaya septentrional. Enfin, dans la rivière qui sort du lac Tchargout-tcho s'écoulent aussi les eaux du Tengri et de tous les ruisseaux qui descen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dent de la partie occidentale du versant sud du Tan-la. Dans la partie orientale doivent se retrouver les sources de l'Om-tchiou et du Baroun-tchiou, qui par leur réunion forment le Lan-tsan-tsian ou Lakio. Ce fleuve coule assez longtemps vers le sud et, après avoir traversé la province chinoise de Iou-nan, entre dans l'Indo-Chine, où il est connu sous le nom de Mékong ou Cambodge.

Le Tan-la renferme très peu de rochers; ils sont presque partout remplacés par des amas de cailloux de schistes argileux ; son sommet doit atteindre de 5700 à 6000 mètres; les glaciers vers le nord descendent à 5100 mètres, mais sur la pente méridionale ils s'arrêtent à 150 mètres plus haut.

Sous le rapport du climat le plateau du Tan-la est terrible : en novembre et décembre le thermomètre y descendait au-dessous de 30 degrés ; pendant toute l'année les ouragans y sévissent, et pendant l'été, au dire des indigènes, on n'y voit que pluie, neige et grêle. Naturellement la végétation y est très pauvre et il ne s'y trouve guère d'animaux. Les yacks et les khoulans se hasardent jusqu'à près de 5000 mètres; le lagomys y creuse aussi ses terriers, mais les antilopes y deviennent rares, et il y en a moins encore sur la pente méridionale que sur le versant du nord. Quant aux oiseaux, on y voit beaucoup de gypaètes et de vautours, puis des alouettes, des pinsons de montagne et des perdrix.



Malheureux sort d'un pèlerin. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

Quoique, d'après ce que nous venons de dire, le Tan-la doive paraître inhabitable, c'est ici que, pour la première fois depuis notre départ du Tsaïdam, nous avons rencontré des figures humaines. Sur le versant méridional nomadisent les *Egraïs* et les *Golyks*, peuplades appartenant à la famille tangoute et connues des Chinois sous le nom général de *Sok-pa*. Nous n'avons point vu de Golyks, qui habitent sur le fleuve Bleu, au delà du confluent du Naptchitaï-oulan-mouren, mais nous nous sommes rencontrés avec des Égraïs. Ceux-ci ont de longs cheveux noirs, qu'ils laissent tomber sur leurs épaules, et peu de barbe; ils ont la figure anguleuse, le teint fortement basané, et les vêtements malpropres. Ils portent invariablement un sabre à leur ceinture, un fusil en bandoulière, et ne quittent jamais leur cheval de selle. Enhardis par la terreur qu'ils inspirent aux pèlerins mongols, ils sont fort arrogants, mais nous avons eu la preuve qu'ils sont aussi poltrons que les autres habitants de l'Asie centrale. Le pillage des caravanes qui se rendent à Lhassa est leur occupation favorite. Ils les guettent à la sortie du défilé du Tan-la, en sorte qu'elles ne peuvent guère leur échapper ; ils s'emparent de l'argent et d'une partie des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

effets des voyageurs et les laissent continuer leur route; si par hasard la caravane est assez forte pour essayer de se défendre, ils appellent à leur aide les Golyks. C'est ainsi qu'en 1874 ils assaillirent le régent chinois qui se rendait à Sinin, emportant 500 kilogrammes d'or, sous l'escorte de 200 soldats. Les Égraïs dispersèrent les soldats après en avoir tué quelques-uns, s'emparèrent de l'or et d'autres objets précieux, et, pour punir la caravane d'avoir osé résister, brûlèrent le palanquin du régent. Ce malheureux, qui montait fort mal à cheval, ne parvint à Sinin qu'à grand'peine.

Outre le pillage, les Égraïs s'occupent de la chasse et de l'élève des bestiaux. Malgré l'âpreté du climat, ils ont des troupeaux de yacks et de moutons; leurs chevaux sont petits mais infatigables et ils gravissent les montagnes comme des chèvres. On compte 400 tentes occupées par les Égraïs, ce qui, à raison de 5 personnes par tente, donne un total d'environ 2000 individus des deux sexes; ils sont tributaires du grand chef des Golyks, auquel ils payent annuellement une livre de beurre et une peau de mouton par tente. Les Golyks sont plus nombreux; ils ont, dit-on, 1500 tentes, ce qui suppose de 7000 à 8000 personnes. Ils vivent de la chasse, de l'élève du bétail et un peu de l'exploitation des mines d'or. Ils sont aussi pillards que les Égraïs et poussent même leurs excursions jusqu'au Tsaïdam. Les uns et les autres se disent bouddhistes, mais ils ne reconnaissent pas plus l'autorité du Dalaï-lama que celle de l'empereur de la Chine.

La traversée du col du Tan-la nous prit huit jours, parce que nos bêtes étaient épuisées de fatigue; nous y perdîmes encore quatre chameaux.

Pendant ce temps nous rencontrâmes quelques petites bandes d'Égraïs qui conduisaient leurs troupeaux dans la vallée du Mour-oussou; leur insolence leur attira quelques bonnes corrections; mais en somme il n'y eut pas de rixe sérieuse. Seulement il nous fut facile de nous apercevoir que toutes ces bandes correspondaient entre elles et qu'elles ne nous perdaient pas de vue.

Le 7 novembre 1879 une quinzaine d'Égraïs se présentèrent à notre bivouac, sous prétexte de nous vendre du beurre. Pendant les pourparlers, l'un d'eux s'empara du couteau que notre interprète Abdoul-Ioussoupof portait à la ceinture. Celui-ci réclama son bien, l'autre lui répondit par un coup de sabre, qui heureusement ne fit pas grand mal, mais en même temps un autre Égraï se précipitait sur Ioussoupof la lance en avant. M. Roborovsky n'eut que le temps de se saisir de la lance et de la briser. Nos cosaques les bousculèrent et ils se retirèrent à l'abri d'un rocher, d'où ils nous envoyèrent plusieurs coups de fusil. On eut alors recours aux carabines, et les brigands furent bientôt en déroute; quatre étaient tués, plusieurs blessés; les autres se dispersèrent dans la montagne. Alors nous transportâmes notre camp dans un endroit plus découvert, et deux cosaques firent bonne garde; les autres se couchèrent habillés, la carabine à portée de la main et le revolver à la ceinture. Pendant toute la nuit nous entendîmes leurs cris sauvages, mais il n'y eut pas d'attaque.

Le lendemain au point du jour nous nous remîmes en marche; chacun de nous portait 100 cartouches dans sa giberne. Un nouveau défilé se dessinait à peu de distance en avant de nous; un groupe d'Égraïs en gardait l'entrée; un second détachement à cheval se tenait sur le côté de la route pour nous surveiller, et un troisième se tenait un peu à l'écart, sans doute pour nous attaquer par derrière ou nous couper la retraite. Il n'y avait pas à hésiter, et, voulant profiter de l'avantage de nos armes à longue portée, je donnai l'ordre de faire feu sur ceux qui étaient en face de nous. Ils étaient là soixante ou soixante-dix, mais à la troisième décharge il n'y avait plus personne : tous ceux qui n'avaient pas été atteints s'étaient cachés dans les rochers. Je fis élever les hausses et tirer sur les autres groupes, tous s'enfuirent; il fallait se hâter de profiter de l'instant propice pour passer le défilé; nous n'y rencontrâmes personne. Le défilé traversé, nous nous trouvâmes dans une large plaine, où, en cas de nouvelle attaque, nos carabines auraient eu beau jeu.

A peu de distance de là nous rencontrâmes des sources minérales, coulant sur la rive gauche de la rivière Tan-tchiou. Ces eaux, analysées plus tard par le docteur Schmidt, de l'université de Dorpat, ont donné une assez forte quantité de chaux carbonatée et très peu de sels métalliques. Les sources étaient entourées de concrétions calcaires d'une hauteur de 8 à 10 mètres d'où se dégageaient des vapeurs suffocantes. L'une d'elles était à la température de 52 degrés, une autre à celle de 32 degrés; mais, dans celles qui ne marquaient que 19 ou 20 degrés, nous constatâmes l'existence d'un grand nombre de petits poissons; il y avait aussi des algues, et des milliers d'insectes tourbillonnaient au-dessus. Il paraît qu'autrefois, pendant l'été, on dressait là des tentes et que des malades de Lhassa et d'autres localités du Thibet y venaient suivre un traitement; mais, les Égraïs et les Golyks ayant plusieurs fois pillé et dévasté le campement, personne n'y vient plus.

Un peu au sud des sources minérales se dressait à notre droite le mont Mounkar, couvert de neiges persistantes. C'est le dernier haut sommet que nous ayons aperçu sur le plateau du Tan-la; plus loin il n'y avait plus que des collines ou des montagnes insignifiantes. La végétation était la même que sur le versant septentrional, seulement un peu plus abondante, et les marécages (*moto-chirik*) étaient plus nombreux. Nous y rencontrions des orties, des touffes de potentille et une quantité énorme de terriers de lagomys, mais presque pas de grands animaux. Les conditions climatologiques tournaient aussi tout à notre avantage, malgré de fréquents ouragans venant du sud-ouest. Le thermomètre marquait à midi — 6 degrés; il n'y avait de neige qu'au sommet des hautes montagnes, et la rivière San-tchiou, le long de laquelle nous cheminions, n'était pas prise. Cette rivière se jette dans le Tan-tchiou, qui coule vers le sud-est et va se mêler au Nan-tchiou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou Kara-oussou; il est nommé Boughyn-gol par les Mongols. Sur ses bords nous rencontrâmes les premiers Thibétains nomades, dont les tentes noires étaient éparses dans la plaine; entre les tentes paissaient d'innombrables troupeaux de yacks et de moutons.

Au sud la vallée du San-tchiou est bordée par les montagnes Djougouloun, dont la hauteur n'a rien d'imposant, mais qui servent de terrasse à un nouveau dos de terrain en forme de plateau accidenté. Ce plateau s'étend probablement jusqu'au mont Samtyn-kansyr, qui forme l'embranchement occidental du Nian-tchen-tan-la et par conséquent de l'Himalaya septentrional. Le Samtyn-kansyr sépare les eaux qui se jettent dans le Khara-oussou de celles qui vont au Iarou-tsampo ou Brahmapoutra supérieur.

Nous continuâmes à marcher vers le sud. La contrée présentait toujours le même caractère : des collines arrondies et peu élevées, se transformant parfois en monticules entre lesquels se trouvaient des marécages parsemés d'îles. Le sentier était détestable; les chameaux tantôt glissaient sur les cailloux, tantôt s'enfonçaient dans la vase. Nous rencontrions partout des groupes de Thibétains qui accouraient au-devant de nous pour nous vendre des moutons, du beurre et du fromage blanc. Nous y trouvâmes un jour trois Mongols, dont l'un, nommé Dadaï, était une ancienne connaissance du Tsaïdam. Il nous apprit que les autorités thibétaines avaient résolu de ne pas nous laisser pénétrer jusqu'à leur capitale. On avait répandu le bruit que nous venions pour enlever le Dalaï-lama, et par suite une grande effervescence régnait contre nous à Lhassa. Les troupes régulières et la milice étaient massées au village de Naptchou pour nous arrêter, et défense avait été faite à tous les habitants, sous peine de mort, de nous vendre des vivres et d'entrer en relation avec nous. Peu après vinrent à nous deux fonctionnaires thibétains qui nous demandèrent, fort poliment du reste, qui nous étions, où nous allions et quel était le but de notre voyage. Je leur répondis, par l'intermédiaire de Dadaï et des deux lamas qui l'accompagnaient, que nous étions Russes, et je tâchai de leur faire comprendre que le but de notre expédition était purement scientifique. Ils me répliquèrent que les Russes n'avaient rien à faire à Lhassa et que les autorités étaient bien décidées à ne pas nous y laisser pénétrer. J'exhibai mon passeport chinois et je déclarai que, étant autorisé par l'empereur de Chine, nul n'avait le droit de m'arrêter. Ils nous prièrent alors d'attendre sur place jusqu'à ce qu'ils en eussent référé à leurs chefs. Il fallait une douzaine de jours pour avoir la réponse. J'acceptai toutefois cette combinaison, d'autant mieux que nous marchions depuis dix-sept jours et que tous, hommes et bêtes, nous avions grand besoin de repos.

Égraïs. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

Le lendemain, conduits par des soldats thibétains, nous avançâmes de 5 verstes jusqu'à la source du Nier-tchoungou, où nous nous installâmes pour attendre la réponse de Lhassa.

XII

HALTE PRÈS DU MONT BOUMZA.

Le mont Boumza et la source du Nier-tchoungou. — Nomades du Thibet, types, vêtements, demeures, qualités morales, langue, coutumes. — Chasse aux gypaètes et aux vautours. — Caravane marchande. — Itinéraire de Naptchou à Lhassa. — Description de cette ville. — Soldats thibétains. — Retour des émissaires du Dalaï-lama. — Ma résolution de rebrousser chemin.

Le mont Boumza, sur la pente duquel nous avions établi notre bivouac, ressemble à toutes les montagnes que nous avions déjà rencontrées sur le plateau du Thibet septentrional; il a plus de 5000 mètres d'altitude absolue, mais il ne s'élève guère qu'à 480 mètres au-dessus de la plaine. Les pentes de l'ouest et du sud sont assez abruptes et parsemées de roches de gneiss, riches en mica. Le sommet est parfaitement plat, et les bouddhistes y ont construit un énorme *obo*. On rencontre souvent de ces obos dans cette région : ce sont en général des pyramides grossières entourées de perches auxquelles les fidèles attachent des chiffons sur lesquels ils ont écrit, ou fait écrire, des prières. Chaque passant se croit tenu de déposer au pied une pierre, un os, un objet quelconque; ceux qui n'ont rien arrachent une pincée de poil à leur chameau ou à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur cheval. De l'obo du mont Boumza on voit très distinctement le Samtyn-kansyr couvert de neige, et, vers l'ouest, le plateau se perd à l'horizon. De la pente orientale sourdent un grand nombre de ruisseaux qui, en se réunissant, donnent naissance au Nier-tchoungou, près duquel nous étions campés. L'emplacement était bon; nous avions de l'argal pour le chauffage, un peu de fourrage pour nos animaux et de l'eau potable. Tout autour de nous se trouvaient des tentes de Thibétains nomades, avec lesquels nous eussions fait plus ample connaissance si nous avions pu nous comprendre.

D'après leur type, les Thibétains se rapprochent beaucoup des Tangouts, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni Mongols ni Chinois; ils ressemblent surtout à nos Tziganes.

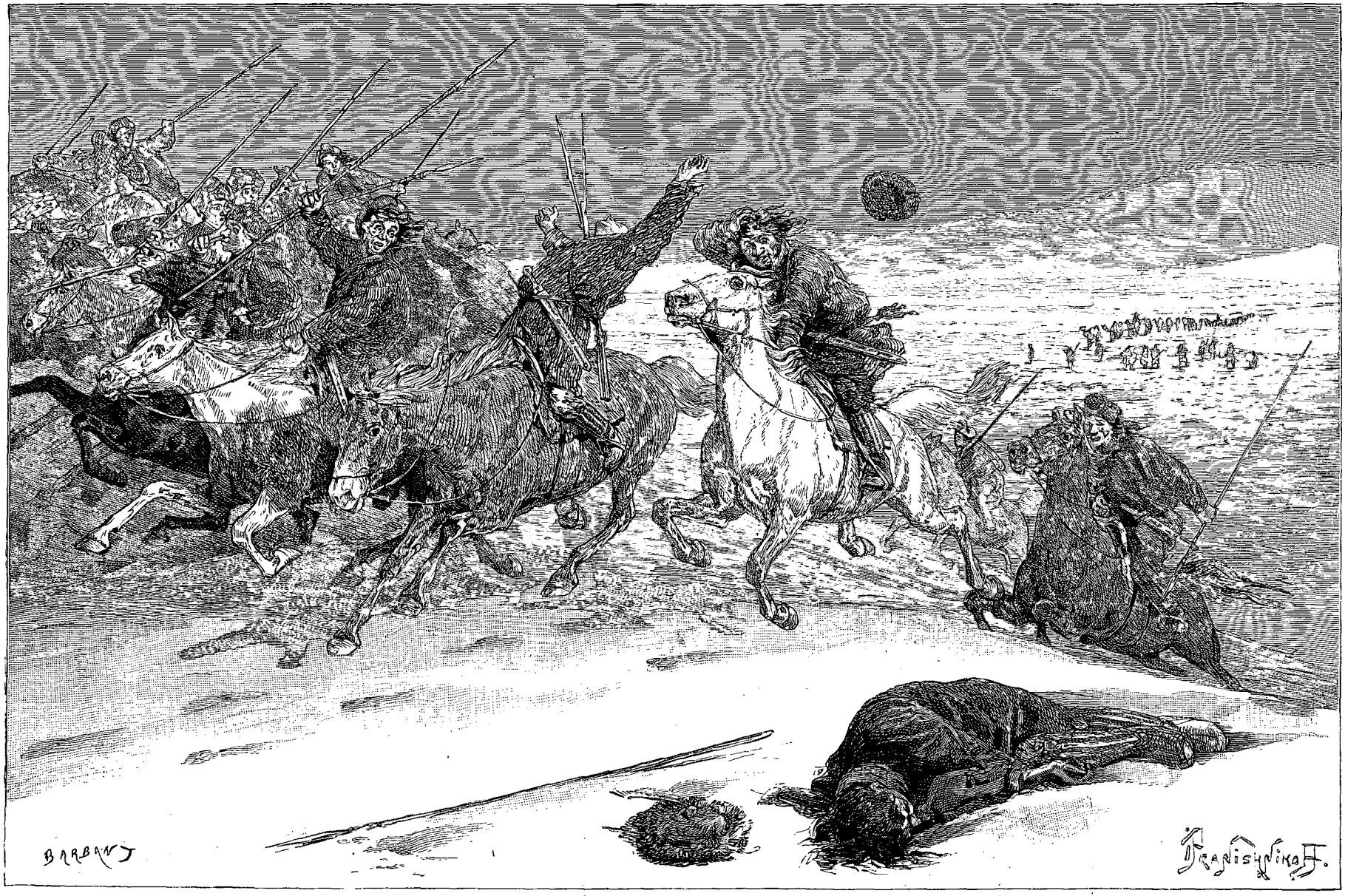
Les hommes sont de taille moyenne, rarement grands; ils ont la poitrine enfoncée, et leurs formes n'annoncent pas une grande vigueur. Leur teint est très basané, leur crâne oblong, leur front plat, leur nez long et effilé; leurs pommettes sont un peu saillantes, leurs yeux grands, noirs et à fleur de tête, leurs lèvres fortes, leur menton saillant. Les moustaches et la barbe poussent mal; les cheveux sont noirs, longs, incultes, et pendent par devant en touffes semblables à des queues de

Les cosaques bousculant les Égrais (voy. p. 54). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

yack. Les lamas se rasent la tête, ne conservant qu'une natte, qu'ils ornent de cercles en os, de coraux, de turquoises et de plaques de métal. Les femmes sont petites, malpropres, et loin d'être belles; cependant, si elles se lavaient, quelques-unes auraient le teint assez clair. Elles arrangent leurs cheveux en un grand nombre de tresses qui pendent devant et derrière et que, suivant leur position de fortune, elles ornent de coraux, de turquoises et de rubans; elles portent des boucles d'oreilles et des bagues, le plus souvent en argent. Les hommes et les femmes se couvrent en hiver d'une longue pelisse en peau de mouton, que les plus riches doublent d'une étoffe de laine rouge; chez les hommes la manche droite pend et le bras reste nu, même pendant les froids. Ils n'ont ni linge ni pantalon, mais seulement de longues guêtres en peau de mouton; ils se couvrent la tête de bonnets de même fourrure ou de celle du renard; en été on les remplace par des bandelettes d'étoffe rouge; ils vont souvent aussi la tête nue.

Les hommes portent toujours à la ceinture un sabre, dont la lame ne vaut rien, mais dont le fourreau est incrusté d'argent et de corail; ils y portent également une pipe, un couteau et un sac rempli de bagatelles. Dans une poche de la pelisse, sur la poitrine, on met une tasse, la blague à tabac et parfois même un mouchoir de poche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



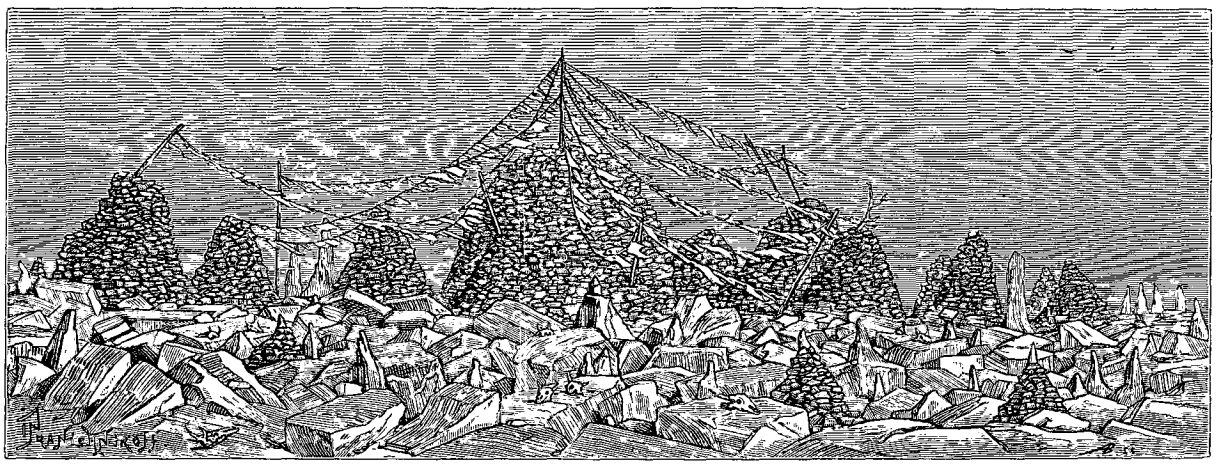
Déroute des Égraïs (voy. p. 54). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le logement thibétain se compose d'une tente en étoffe noire tissée de poil de yack, maintenue au moyen de cordes et de piquets. Au sommet est une large ouverture qui donne de la lumière et laisse échapper la fumée. Au-dessous de cette ouverture est le foyer, où l'argal ne s'éteint pas de tout l'hiver; et autour de ce foyer sont étendues des peaux de mouton ou de loup qui servent de sièges et de lits. Dans un coin se trouve la provision d'argal; au-dessus sont suspendus les vêtements et les ustensiles de ménage. Dans un autre coin on amasse de l'argal de manière à en faire une sorte d'étable pour les moutons.

La principale nourriture des Thibétains est la chair de mouton, plus rarement celle du yack, qu'ils mangent souvent crue. Le chef de famille jette, comme à des chiens, à toutes les personnes présentes des lambeaux sanglants, que l'on dévore avec avidité. Comme supplément au repas on emploie le thé avec du fromage ou quelquefois du lait ou du beurre.

Tous ces nomades ne vivent que de l'élève du bétail; la région agricole est plus voisine de Lhassa. Les yacks sont aussi nourris en domesticité chez les Mongols, mais ici est leur véritable patrie; les prairies y sont pauvres, les herbes chétives et souvent brûlées par les ouragans : leur lait n'en est pas moins succulent. Les yacks donnent à leur maître leur lait, leur chair, leur poil, leur peau, et de plus servent de bêtes de somme et même de montures. Cet animal domestique est ordinairement noir ou d'un brun roux; les blancs ou les noirs à queue blanche sont rares; les queues blanches sont très recherchées dans l'Inde et en Chine. Les moutons que l'on élève au Thibet ne sont pas de l'espèce à grosse queue; ils sont grands, ont la tête noire ou brune, le poil long mais dur; ils ont peu de laine. La chair n'en est pas très bonne : c'est cependant le mets favori des Thibétains; on utilise le lait des moutons comme celui des vaches, et on les emploie au transport des fardeaux; avec une charge de 10 kilogrammes, un mouton peut faire des centaines de kilomètres. Les chevaux sont moins nombreux et ne sont utilisés que



Obo au sommet du mont Boumza (voy. p. 55). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

comme montures; nés dans le pays, l'air raréfié ne les fatigue pas et ils ont le sabot conformé pour gravir les montagnes.

En somme l'élevage du bétail chez ces nomades est très développé, quoique cela puisse sembler invraisemblable au premier coup d'œil, à cause de la pauvreté des pâturages; mais trois choses le favorisent : l'abondance du sel, l'absence de mouches en été et l'immense étendue des prairies, où le bétail erre toute l'année sans connaître la stabulation. Malgré cela, il se vend à des prix très élevés et il est difficile de se procurer du lait frais.

De tous les nomades que nous avons rencontrés, les Thibétains sont les pires au point de vue moral. On nous a assuré que les habitants de Lhassa valent moins encore. Ils peuvent rivaliser pour l'astuce et la rapacité avec les plus dangereux filous des grandes villes européennes. « Leur âme est noire comme la suie », nous disaient les Mongols. Tromper, voler, surtout un étranger, passe pour une prouesse dans la capitale du Dalaï-lama. Ajoutez que leur paresse dépasse toutes les bornes.

Leur religion est nécessairement le bouddhisme; ils sont très exacts à en accomplir matériellement toutes les formalités et marmottent des prières partout et toujours, bien qu'ils n'en comprennent pas le sens. Ils portent tous des amulettes dans une boîte plus ou moins ornée suspendue à leur cou; l'influence des lamas sur le peuple est extrême; leurs paroles sont pour lui des lois.

Nous avons rencontré au Thibet une coutume déjà observée dans le Boutan et le Ladak, c'est la *polyandrie*. Deux, trois et même quatre hommes n'ont souvent qu'une femme commune, avec laquelle ils vivent sans jalousie et sans querelles; il n'y a que les plus riches qui ont une femme à eux, et quelquefois deux. La conduite de ces femmes est très légère, souvent même avec le consentement de leurs maris. Les lamas célibataires sont les principaux agents de la corruption du peuple.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un campement thibétain. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Thibétains nomades parlent la même langue que ceux de Lhassa, mais leur idiome diffère beaucoup de celui des Tangouts; du reste il ne nous a pas été possible de l'étudier. En causant entre eux, ils gesticulent beaucoup avec leurs doigts, comme les Chinois. L'inférieur parlant à son supérieur se montre très obséquieux, et naturellement le chef se montre très arrogant envers son subordonné. Les hommes et les femmes fument, mais ils ne s'enivrent pas. L'ivrognerie est un vice presque inconnu dans l'Asie centrale. On jette les morts en pâture aux bêtes de proie; il n'y a que les cadavres des lamas que l'on recouvre d'un peu de terre, et cependant leur mémoire est fidèlement conservée.

Administrativement les Thibétains nomades ne relèvent pas du Dalaï-lama, mais des autorités chinoises de Sinin : la province de Sinin s'étend donc au delà du Koukou-nor, comprenant le Tsaïdam et tout le nord-est du Thibet jusqu'à la province de Ouï.

Les Thibétains dépendant de Sinin se divisent en sept *aïmacks* ou *oros*, dont trois nomadisent le long de la rivière San-tchiou, les quatre autres sur le Tan-tchiou, depuis sa sortie du Tan-la jusqu'à son confluent. Ils comptent au total 1340 tentes, soit environ 7000 individus.

Nous fûmes obligés de passer dix-huit jours dans notre campement du mont Boumza, attendant avec impatience une réponse de Lhassa. Les premiers jours furent consacrés à des excursions dans les environs; quant aux cosaques, ils s'occupaient à réparer leurs vêtements et le harnachement des animaux. Lorsque tout fut mis en ordre, nous ne savions plus comment chasser notre ennui, et notre inactivité dans une iourte froide et remplie de fumée nous pesait plus que toutes les fatigues de nos voyages à travers les montagnes. L'incertitude sur le sort de notre expédition nous empêchait aussi de jouir de ce repos forcé, qui nuisait même à notre santé.

Notre unique distraction était la chasse aux gypaètes et aux vautours qui s'approchaient souvent de notre bivouac. N'ayant jamais été poursuivis par l'homme, ces grands oiseaux ne montraient aucune méfiance; les gypaètes principalement venaient s'abattre à 30 ou 40 pas des cosaques occupés à faire la cuisine. Nous les tirions toujours à balle franche, et nous en eûmes bientôt tué une vingtaine, dont les six plus beaux firent partie de nos collections. Les vautours, plus circonspects, ne faisaient que planer au-dessus de nos tentes, et allaient s'abattre, souvent par groupes, sur le sommet des rochers. Nous leur envoyions alors une salve de nos carabines, et presque toujours sans succès. J'essayai de les tirer au vol : la balle touchait bien les plumes du gigantesque oiseau, mais le corps restait intact, bien que la distance ne fût pas très grande. C'est que le corps est très petit comparativement à l'envergure, et qu'atteindre cette cible mouvante est certainement très difficile.

Après avoir dépensé plusieurs dizaines de cartouches, je n'avais tué au vol que deux gypaètes et un vautour des neiges; alors je résolus de me procurer de ces oiseaux au moyen de viande empoisonnée. Ayant saupoudré d'arsenic les intestins d'un mouton qu'on avait abattu pour notre dîner, nous les plaçâmes dans un endroit où les vautours venaient fréquemment se poser. Pendant deux ou trois heures ils tournèrent autour de l'appât, sans qu'aucun d'eux osât s'en approcher. Deux gypaètes, moins défiants, tombèrent empoisonnés; nous nous étions empressés de les enlever, ce qui parut augmenter encore l'incertitude des vautours. Ils se groupèrent au nombre de trente ou quarante autour de cette friande nourriture; à la fin le moins expérimenté, ou le plus vorace, se jeta sur l'appât, et ce fut un signal pour les autres, qui tous s'y précipitèrent. Mais les derniers n'avaient pas encore eu le temps de toucher terre que la bande s'envolait à tire-d'aile, abandonnant six des siens que le poison avait réellement foudroyés.

Nous essayâmes d'empoisonner de même les intestins des yacks et des khoulans que nous avions tués à la chasse, mais les loups et les renards sentirent l'odeur du poison, et pas un ne s'y laissa prendre. Il nous fut aussi impossible de les prendre au piège; nos engins étaient de trop faibles dimensions. Une seule fois M. Éclon eut l'occasion de prendre un corsac, parce que l'animal s'était embarrassé une patte de devant dans un piège et une patte de derrière dans un autre. Avec de bons instruments nous eussions certainement pris un grand nombre de loups et de renards dans le Thibet du nord, car ils ne connaissent pas encore cette espèce de danger.

Les Thibétains établis dans notre voisinage évitaient au commencement toute relation avec nous; ils ne nous vendaient des moutons que parce que nous les avions menacés de les prendre par force. Mais bientôt, voyant que nous ne leur faisions aucun tort, ils se familiarisèrent et nous apportèrent du thé et du fromage; puis ils nous amenèrent des moutons et des chevaux; il est vrai qu'ils nous demandaient pour tout des prix exorbitants, et qu'ils cherchaient à nous tromper par tous les moyens possibles. Leurs femmes les accompagnaient quelquefois, par simple curiosité. Malheureusement notre ignorance de leur langue nous empêchait d'en tirer le moindre renseignement; nous ne pouvions nous faire comprendre que par gestes, ou au moyen de mots mongols que quelques-uns d'entre eux connaissaient. M. Roborovsky reproduisait en cachette les traits des hommes et des femmes. Quand il nous arrivait de pénétrer dans une de leurs tentes, ils ne nous offraient pas du thé ou du lait, comme l'eussent fait des Mongols, et ils faisaient même tous leurs efforts pour se débarrasser de nous le plus vite possible.

Notre voyage à travers les montagnes sans guide, la défaite des Égraïs, la supériorité de nos armes, tout se savait parmi les indigènes. On y ajoutait cent contes absurdes. On assurait partout que nous avions trois yeux (en comptant sans doute la cocarde de nos casquettes pour un), que nos armes portaient à des distances

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

incalculables et qu'elles tiraient sans interruption, enfin que nous-mêmes étions invulnérables et que nous lisions dans l'avenir.

Une autre idée qui nous fut fort préjudiciable était que nous savions changer le fer en argent, et que, le jour de notre départ, le métal reprendrait sa première forme.

Par suite de ce conte habilement répandu, les Thibétains, dans les premiers jours, ne voulaient pas accepter notre argent; ils n'osaient même pas y toucher, et beaucoup d'entre eux ne furent jamais bien convaincus qu'en le recevant ils n'étaient pas volés.

Du détachement de soldats postés à la frontière des domaines du Dalaï-lama, cinq hommes étaient toujours à notre campement, sous prétexte de nous protéger, mais en réalité pour nous surveiller : eux-mêmes nous l'avouèrent.

« Nous avons l'ordre, nous disaient-ils, de vous empêcher de pénétrer dans le pays et, pour cela, s'il le faut, de nous battre contre vous jusqu'à la mort; mais que pouvons-nous contre vos armes? à vos premiers coups tout le monde se sauvera; nos chefs ont encore plus peur que nous. »

Ces « soldats » appartenaient à l'armée régulière du Dalaï-lama, armée que le gouvernement chinois a réduite à mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Ils sont tous armés d'un sabre et d'un fusil à baïonnette. Leur uniforme ne diffère en rien du costume national; ils reçoivent du gouvernement leurs armes, leurs vêtements, trois sacs de froment et trois *lanes* d'argent par

Gypaètes empoisonnés. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

an. On les recrute parmi les familles riches en enfants mâles. La famille qui a un garçon sous les drapeaux est exempte d'impôts. On entre au service à quatorze ans et l'on y reste jusqu'à la vieillesse. En cas d'invasion du territoire, on appelle aux armes toute la milice nationale, mais, quant à l'instruction militaire, armée et milice sont encore bien au-dessous des troupes chinoises.

Une caravane de marchands thibétains se rendant de Lhassa à Sinin vint camper auprès de nous; elle se composait de 200 yacks chargés, de quelques chameaux et de 22 hommes, et transportait des draps, des objets consacrés au culte, tels que cierges, livres sacrés, amulettes, des médicaments et des denrées coloniales. Ces marchandises trouvaient un débouché assuré dans la Chine septentrionale et la Mongolie. Au retour ils devaient rapporter des produits de l'industrie chinoise et principalement des étoffes de soie, de la vaisselle en porcelaine, de la batterie de cuisine en fonte, des bottes, des couteaux et des pipes.

Le transport n'est point coûteux; les yacks se nourrissent de l'herbe du chemin, et les hommes ne connaissent nullement le prix du temps. Ils ne redoutent pas beaucoup non plus les brigands égraïs et golyks : comme ce sont toujours les mêmes hommes qui font ce trajet d'aller et retour, ils sont entrés en arrangement avec les pillards, auxquels ils payent une sorte de tribut, assez léger; ces derniers se rattrapent sur les pèlerins.

Avec la caravane étaient revenus les trois Mongols de notre connaissance qui servaient d'avant-garde aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fonctionnaires thibétains. Ils nous apprirent qu'une grande agitation régnait à Lhassa à cause de nous. Pour nous arrêter, les fidèles du Dalaï-lama, n'ayant sans doute pas grand'confiance dans leur armée, avaient recours à toutes sortes de sortilèges; dans un temple spécial, des lamas, après bien des conjurations, massacraient des chiens à grands coups de sabre, qui devaient retomber sur les ennemis de Lhassa, fussent-ils à plusieurs milliers de verstes. Les Chinois croient encore à ces conjurations et en redoutent les effets.

Nos Mongols nous donnèrent également des renseignements sur la route du mont Boumza à Lhassa, mais, comme nous n'avons pu les contrôler, nous ne les reproduisons que sous toutes réserves.

Le village de Naptchou est situé sur les bords de la rivière Khara-oussou, en thibétain Nap-tchiou. Cette rivière sort du lac Ando-tsonak, situé à une centaine de verstes à l'ouest du village, et prend ensuite sa direction vers le sud-est. Après Naptchou commence le passage du mont Samtyn-kansyr, dont les sommets sont couverts de neige. Le défilé principal, nommé Lan-liou, est praticable aux chameaux et même aux voitures. Sur la pente méridionale du Samtyn-kansyr prend naissance la rivière Ouï-mouren, qui arrose Lhassa. La route suit d'abord cette rivière, puis s'engage à travers le mont Djok-so-la. A la sortie du défilé on rencontre le village de Lka-ghyn-dzoun, qui possède douze maisons en pierre et des champs cultivés. Au village de Poudo-dzoun, qui a une trentaine de maisons, on voit sur le Pou-tchiou un pont fort curieux formé de deux chaînes de fer tendues d'une rive à l'autre et réunies par des peaux de yacks sur lesquelles sont posées des planches. Il est bien entendu que ce pont ne sert qu'aux piétons; les animaux et les voitures passent à gué ou sur la glace.

En tout, de Naptchou à Lhassa on compte 450 *lis* chinois, ce qui fait à peu près 270 kilomètres; le voyage à dos de chameau dure quatorze jours. Avec des yacks, il en faut une vingtaine. L'un de nos Mongols, qui avait habité Lhassa pendant six ans, nous donna sur cette ville de nombreux détails.

Les Mongols donnent à Lhassa le nom de *Baroun-dzou* (Sanctuaire-de-l'Ouest), ou de *Mounkhou-dzou* (Sanctuaire-Éternel). Elle est située, d'après les pandits, à une altitude de 3500 mètres, dans une plaine sur la rive de l'Ouï-mouren (en thibétain *Ki-tchiou*), à une journée de marche de l'endroit où cette rivière se jette dans le Iarou-tsampo. Les maisons sont construites en pierre et en terre glaise. On y compte une vingtaine de mille habitants, mais avec la population flottante on arrive au chiffre de 40 000 et même de 50 000. Ils se partagent en Thibétains, Chinois, Pébous ou Indiens du Boutan, et Cachemiriens, connus sous le nom de Katchis; ceux-ci sont tous commerçants et, en leur qualité de mahométans, forment une commune à part; les Pébous sont presque tous artisans; les Chinois sont fonctionnaires ou soldats.

On importe à Lhassa surtout des marchandises venant de Chine, beaucoup moins de l'Inde et de Cachemire. Tout s'y vend à des prix exorbitants, l'argent y étant très commun. Les mœurs sont abominablement relâchées, et comment en serait-il autrement dans une ville où les lamas posent en principe que tout péché sera pardonné s'il a été commis dans la *Cité Sainte*?

Outre le Bouddhala, résidence habituelle du Dalaï-lama, il y a onze couvents, généralement très riches et très peuplés, et, dans les environs immédiats, un très grand nombre de temples, en sorte qu'on nous a assuré qu'en dehors de la population ordinaire Lhassa et sa banlieue entretenaient 50 000 lamas.

Lors de notre voyage, le Dalaï-lama avait à peu près six ans; son prédécesseur était mort en 1874 à l'âge de vingt-deux ans, empoisonné, dit-on, par le régent Nomoun khan.

Chaque nouveau grand prêtre est toujours choisi parmi les enfants nés le jour de la mort de l'autre, puisqu'il n'est qu'une nouvelle incarnation du même être. Du reste l'existence de ce demi-dieu n'est rien moins qu'enviable. Il vit sous la surveillance éternelle des lamas de la cour, et chacun de ses pas est épié par les fonctionnaires chinois. A certains jours fixés on l'assied sur son trône et il pose la main sur la tête des innombrables fidèles qui se présentent. Cette espèce de bénédictions se paye, et les offrandes apportées par les pèlerins venus de tous les coins du monde bouddhiste montent à des chiffres énormes. Cet argent est employé à l'entretien du grand prêtre et des couvents, mais une forte partie en reste entre les griffes des lamas de la cour; ceux-ci font un grand commerce de prières et d'amulettes; ils vendent jusqu'aux déjections de leur patron.

Le sixième jour de notre station près du mont Boumza, nous avions vu arriver enfin deux fonctionnaires thibétains, accompagnés du chef du village de Naptchou. Ils nous annoncèrent qu'un ambassadeur (*goutsaf*) nous était envoyé par le régent Nomoun khan, mais que cet ambassadeur avait dû s'arrêter à Naptchou, malade par suite des fatigues du voyage. De plus ils nous déclarèrent que par décision de Nomoun khan et des principaux dignitaires, il nous était absolument interdit de pénétrer dans les États du Dalaï-lama. Je demandai ce qu'en disait le résident chinois; on nous répondit qu'on n'avait pas à s'en occuper et que ce dernier n'avait seulement pas connaissance de notre arrivée. C'était évidemment un mensonge, et l'autorité chinoise voulait ignorer cette affaire. Je déclarai à mon tour que, ne sachant pas les motifs pour lesquels on s'opposait à mon voyage, je voulais voir le principal ambassadeur, et que, si d'ici à trois jours il n'était pas venu, j'irais moi-même le trouver à Naptchou. Dès le lendemain l'ambassadeur arrivait avec sa suite. C'était un personnage très influent à Lhassa, nommé *Tchig-med-tchoïtchor*; il était accompagné des chefs des trois principaux couvents et des représentants des treize aïmacks qui composent les domaines du Dalaï-lama. Une riche robe en martre zibeline le couvrait; il nous tint un long discours pour nous prouver que jamais les

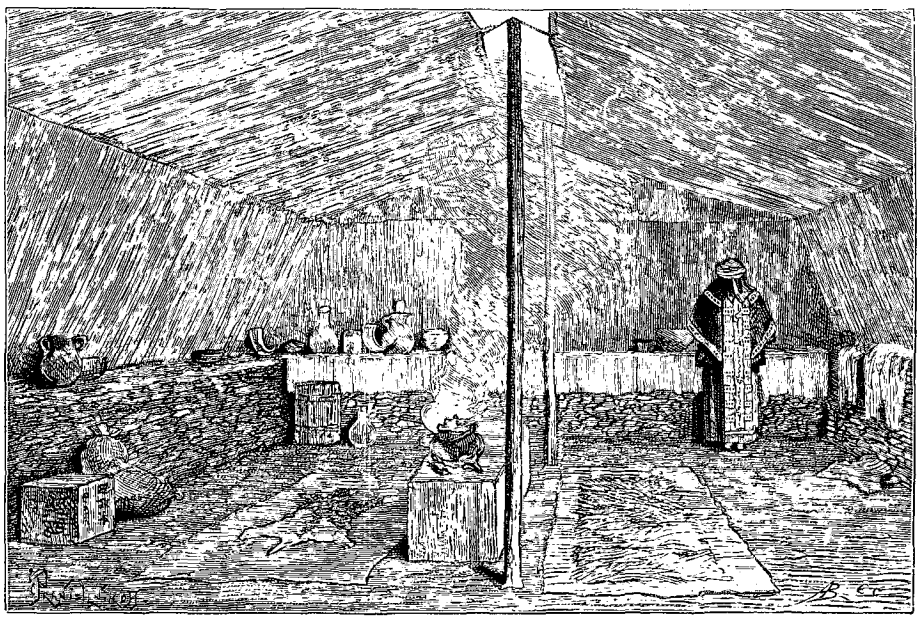
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ambassadeur du Dalaï-lama et ses compagnons. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Russes n'avaient pénétré dans cet État; que trois peuples seulement pouvaient y venir par le nord : les Chinois, les Tangouts et les Mongols; et que, comme nous étions d'une religion différente, le territoire devait nous être interdit. Du reste il ne nous menaçait pas; il nous conjurait seulement d'abandonner notre projet. Quoique cela me fît bien mal au cœur, je répondis que, en présence de l'opposition de tout un peuple, je consentais à retourner sur mes pas, mais que je le priais de me donner par écrit les raisons de la mesure adoptée contre nous. L'ambassadeur me demanda à se retirer pour en délibérer avec ses compagnons, qui resistèrent d'abord; mais, sur mes menaces d'aller à Lhassa malgré eux, ils me dirent qu'ils allaient rentrer à leur campement et que là ils rédigeraient en commun la déclaration exigée.

Voici la traduction textuelle du document que nous reçûmes le lendemain : « Prenant en considération que le Thibet est une contrée de religion, il arrive que, auparavant et après, y viennent des individus d'autres pays; mais ceux qui dès les temps les plus reculés n'ont pas le droit d'y venir selon la décision unanime des princes, des dignitaires et du peuple, n'y sont pas reçus, et l'ordre est donné de leur en empêcher l'entrée au prix même de la vie, ordre que ratifie le souverain, par l'intermédiaire de l'amban résidant au Thibet. A l'heure qu'il est, dans le village de Pouboum-tchoun, relevant du Tra-mar de Naptchou, dans la dixième lune, le treizième jour, parurent, avec l'intention de pénétrer au Thibet, Nicolas Chibalissiki, amban des Tchagan-Khans, le *toussoulatchi* (lieutenant) Akélon, dix serviteurs et soldats. En ayant reçu l'avis par l'administration locale, beaucoup de Thibétains ont été



Intérieur d'une tente thibétaine (voy. p. 58). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

envoyés pour s'en convaincre; après un séjour de vingt jours, nous les priâmes de retourner d'où ils étaient venus, et, pendant une entrevue personnelle, nous leur avons exposé minutieusement toutes les raisons pour lesquelles on ne peut pénétrer dans l'intérieur du Thibet.... »

La lecture terminée, le chef cacheta le papier et me le remit. Aussitôt je donnai l'ordre aux cosaques de lever le camp. Sous l'heureuse impression de leur réussite, les émissaires prirent congé de nous avec beaucoup d'amabilité. Ils suivirent longtemps des yeux la marche de notre caravane, jusqu'à ce qu'elle disparût derrière un rocher.

Il est probable qu'à Lhassa notre départ sera représenté comme un effet des conjurations des lamas et de la toute-puissance de leur chef.

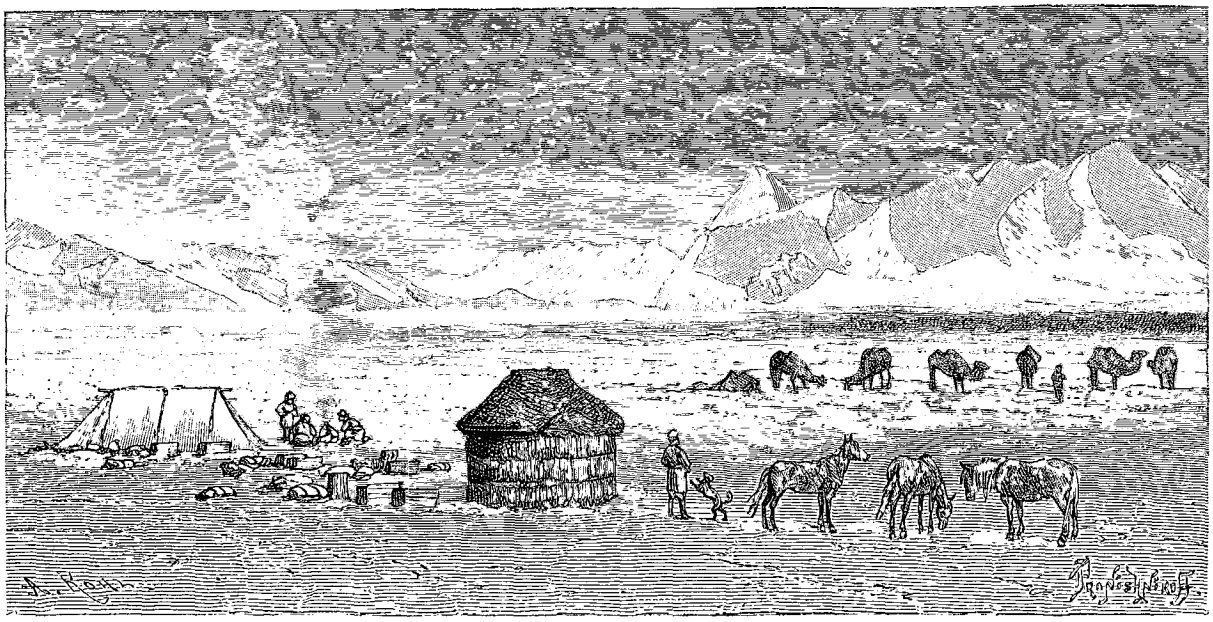
Je partis le cœur gros : l'ignorance et la barbarie humaine me fermaient encore une fois la route de Lhassa.

J'étais d'autant plus contrarié que c'était là ma quatrième tentative pour pénétrer dans la capitale du Dalaï-lama. En 1873 j'avais dû y renoncer à cause de la perte de tous mes chameaux, et, en 1877, par suite des difficultés que m'avait suscitées Iakoub-bek de Kachgar. Vers la fin de la même année, la maladie m'avait forcé à revenir de Goutchen à Zaïssansk; et voici que, cette année encore, il nous fallait retourner sur nos pas, n'étant plus qu'à 250 verstes de la capitale du Thibet.

Condensé par J. RIEL
sur la traduction de Mme JARDETSKY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre bivouac dans le défilé de Tan-la (voy. p. 66). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

DE ZAÏSSANSK AU THIBET
ET AUX SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE),
TROISIÈME VOYAGE DE N. PRJÉVALSKY EN ASIE CENTRALE [1].

1879-1880.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

RETOUR AU TSAÏDAM.

Ennuis du retour. — Nous pénétrons de nouveau sur le plateau de Tan-la. — Légende relative à la cité des pierres. — Chasse aux perdrix. — Halte dans la montagne Tsagan-obo. — Chasse à l'ours. — Le mont Marco-Polo. — Les antilopes orongos. — Mont Gourbou-Naïdji et rivière Naïdjin. — Le Tsaïdam occidental. — Ennuis de notre guide. — Retour à Dzoun-zassak.

Les premiers jours de notre retraite vers le Tsaïdam furent tristes. Nous regrettions de n'avoir pu pénétrer jusqu'à Lhassa, et nous n'avions rien de fort réjouissant en perspective : il nous fallait faire un long et fatigant voyage à travers le Thibet septentrional, au milieu des froids et des bourrasques de l'hiver, avec la probabilité de rencontrer les Égraïs, qui se seraient sans doute préparés à se venger de leur humiliante défaite.

Nous n'avions pu nous procurer, pendant notre séjour aux sources du Nier-tchoungou, qu'une dizaine de chevaux, 80 kilogrammes de dzamba et une petite quantité de fort mauvais thé. Nous n'avions plus que vingt-six chameaux, dont la moitié était très affaiblie. Nous étions toute la nuit sur le qui-vive; les cosaques veillaient deux à deux; nous dormions tout armés.

Heureusement nos amis les Mongols avaient abandonné la caravane marchande pour voyager avec nous; ils nous rendirent bien des services. Deux de ces Mongols étaient des lamas du Kartchin; le troisième, Dadaï, était le neveu du guide qui nous avait conduits une première fois au Thibet dans l'hiver de 1872 à 1873. Dadaï, de même que son oncle, connaissait le pays, ayant déjà fait huit fois la route du Tsaïdam à Lhassa avec des caravanes de pèlerins ou de marchands. Il se faisait bien payer ses services, mais nous pouvions au moins obtenir de lui quelques renseignements utiles et nous fier à sa conduite.

Outre le chemin direct que nous avions suivi à travers le Tan-la, il existe une autre route pour aller de Naptchou au Tsaïdam; elle nous permettrait d'éviter la rencontre des Égraïs. Dadaï la connaissait très bien, car il l'avait déjà suivie deux fois; l'inconvénient était qu'elle eût allongé notre voyage de trois semaines.

Cette route conduit à l'extrémité occidentale du Tan-la,

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coupe deux montagnes, le Bi-la à huit jours de marche de Naptchou, et le Kar-la à quatre jours plus loin. Le reste se compose de plaines ondulées; l'eau ne manque jamais, mais il faut traverser une grande rivière, le Zatcha-tsampo, qui coule vers le sud-ouest et se jette dans le lac Mityk-djansou.

Pour faire le tour de ce lac, il faut dix-huit jours avec des yacks; on y rencontre beaucoup de nomades. De là pour gagner la rivière Dombouré, il faut encore quarante-cinq jours.

Malgré tant de causes de retards, nous eussions certainement pris cette route pour explorer ce nouveau coin du Thibet, si nos chameaux eussent été en meilleur état.

Après avoir passé au bord du San-tchiou trois jours, pendant lesquels Dadaï nous acheta encore quatre chevaux, nous reprîmes vers le Tan-la le chemin que nous avions déjà suivi. Ainsi que nous l'avons dit, le passage y est très facile. Nous y revîmes un obo des bouddhistes, orné de chiffons couverts de prières et attachés à des pieux; au bas de ces pieux se trouvent des tas de pierres et des têtes de yacks; chaque pèlerin y jette son offrande : un os, une pierre ou, s'il n'a ni l'un ni l'autre, une poignée de poils de son chameau ou de son cheval. A notre première traversée du défilé, nous y avions déposé une bouteille vide; mais, en retournant, nous ne l'avons pas retrouvée.

A notre grand contentement, nous ne vîmes nulle trace des Égraïs, pas plus vers les sources thermales où nous avions campé que dans le défilé où nous les avions mis en déroute : évidemment ils avaient quitté le pays.

Tout en traversant le Tan-la, notre guide nous conta une légende locale.

Quand tous les saints du bouddhisme habitaient encore le Thibet, Haldzou-Abouté, khan des Khalkas, vint avec une puissante armée pour enlever le Dalaï-lama et le transporter dans sa propre capitale. Les Thibétains, n'étant pas de force à résister, prièrent leurs saints de venir à leur aide. Les saints envoyèrent une grêle de pierres, qui tua la plus grande partie des guerriers khalkhas; les autres furent victimes de la fureur des yacks sauvages. En dépit du miracle, Haldzou-Abouté et seize chefs échappés à la calamité pénétrèrent dans Lhassa, s'emparèrent d'un des principaux saints et l'installèrent à Ougra; c'est depuis ce temps que réside dans cette ville le Koutoukh-ta, dont les pouvoirs sont presque égaux à ceux du Dalaï-lama.

Quant à la grêle de pierres qui dispersa les Mongols, on en voit les traces sur le versant septentrional du Tan-la, près des sources du Tem-tchiou. Là en effet, à une dizaine de verstes de l'orée de la montagne, on voit des amas de pierres rondes de la grosseur d'une noix; ce sont les courants d'eau qui les ont arrachées du lœss qui couvre les hauteurs, les ont roulées et déposées dans la plaine : mais les lamas mongols ont foi dans la tradition et, à leur retour de Lhassa, ils en prennent de véritables charges, qu'ils vendent à prix d'or dans leur pays.

Quoique nous eussions considérablement diminué les charges de nos chameaux, nous en perdîmes deux dans la traversée du Tan-la; cependant la neige avait disparu et ne se conservait que dans les régions supérieures, au-dessus de 4800 mètres d'altitude. Le thermomètre nous donnait encore 33 degrés au-dessous de zéro au lever du soleil, mais le vent nous soufflait dans le dos, tandis que nous l'avions eu en pleine figure lors de notre précédent voyage.

Nous fîmes pendant ce passage d'excellentes chasses aux *oullars* ou perdrix du Thibet. Ces oiseaux n'habitent que les montagnes les plus hautes et les prairies alpestres qui les entourent; on n'en voit pas au-dessous de 3000 mètres et ils s'élèvent jusqu'à près de 5000. A ces altitudes, pendant toute l'année, règnent les glaces et les bourrasques; on n'y rencontre que cailloux et rochers abrupts : la nourriture doit donc y être bien maigre, et cependant les oullars ne quittent jamais leur patrie. Ils supportent aisément des gelées de 30 degrés. Au printemps ils se séparent par couples; le mâle ne cesse alors de crier du matin jusqu'au soir, et la femelle bâtit son nid, soit à terre, soit dans une fente de rocher. Les petits, au nombre de cinq à dix, ne quittent pas leurs parents; à l'approche d'un danger ils se blottissent entre les pierres, où il est presque impossible de les apercevoir. En automne plusieurs familles se réunissent et choisissent un domicile commun pour la nuit; dans le jour ils vont parfois à de grandes distances à la recherche de leur nourriture. Ce n'est que le soir, lorsqu'ils regagnent leur retraite, qu'on peut les chasser avec succès. Il est vrai qu'il faut alors rester à l'affût à des hauteurs qui dépassent celle du mont Blanc, sous un froid aigu souvent accompagné de coups de vent terribles. Comme les oullars choisissent généralement pour gîtes de nuit des rochers isolés sur des crêtes à peu près inaccessibles, c'est là qu'il faut aller se poster avant le crépuscule et attendre patiemment. Peu après le coucher du soleil on entend retentir le cri des mâles qui s'appellent, et bientôt toute la troupe vient se poser à deux cents ou trois cents pas du logis. Ils se rendent de là en courant à leur nid et passent au bout du fusil du chasseur. Un coup de feu part : les oiseaux, surpris, ne s'envolent pas; ils se jettent seulement un peu de côté. Après quatre ou cinq minutes, ne voyant personne, ils courent de nouveau vers leur gîte; il fait alors très sombre, on ne les voit plus, mais on entend le cri du chef de la bande. Un nouveau coup de feu arrête encore la troupe, et cette manœuvre se renouvelle jusqu'à ce que le chasseur, ayant ramassé ce qu'il a tué, songe à regagner son bivouac. Ce n'est pas chose facile; les cailloux roulent sous les pieds, on glisse, on se heurte dans l'obscurité, parfois on tombe; heureusement le feu de la cuisine sert de phare.

Le Mour-oussou, à notre passage, était couvert d'une couche de glace de plus de deux pieds d'épaisseur. En suivant toujours notre ancien chemin, nous atteignîmes la petite rivière Tchiou-Nagma, où se réunissent les trois routes qui mènent du Koukou-nor au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Thibet par le Tsaïdam. Nous avions pris celle du milieu en 1872-1873; cette fois nous avons préféré la plus orientale : c'est la plus longue, mais la moins difficile, et l'on est sûr de n'y manquer ni d'eau ni de fourrage.

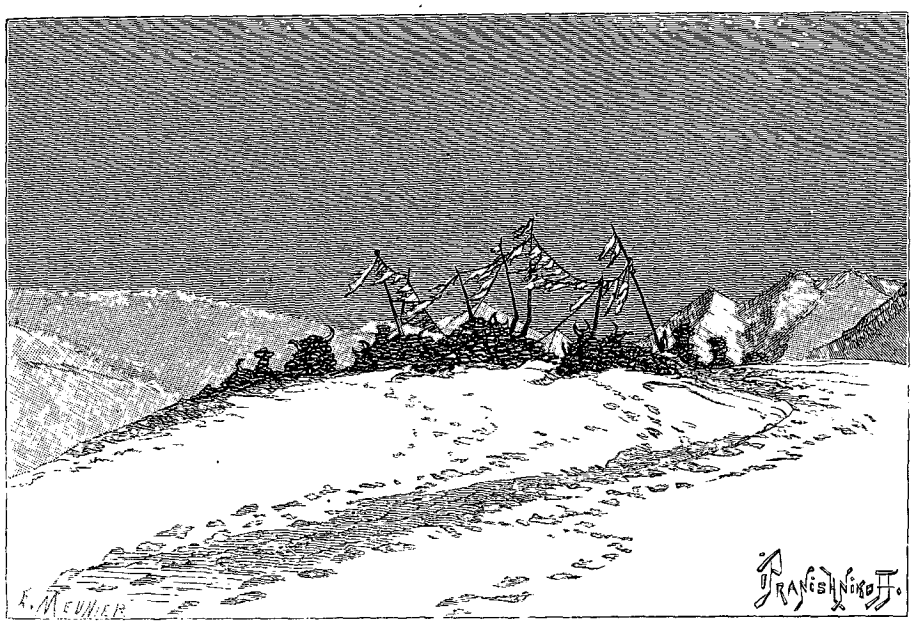
Au mont Tsagan-obo nous nous arrêtâmes pendant quatre jours, à cause d'une maladie du cosaque Garmaïef. Pendant ce repos forcé nous passions notre temps à chasser les oullars et les koukou-iaman; j'eus de plus la chance de tuer un ours, et voici comment :

En courant le pays, M. Éclon avait aperçu un ours dans sa tanière, mais il n'avait pas pu le tirer parce que son fusil n'était chargé que de plomb. Le lendemain matin nous nous mîmes quatre à la poursuite de l'animal : il avait délogé; nous nous dispersâmes à sa recherche. La montée était rude, le vent violent et le froid vif. En maints endroits je vis des oullars; pour le moment je m'en souciais peu; au bout de deux ou trois heures j'atteignis le sommet de la montagne sans avoir rien vu de la bête de chasse.

A sa male heure un troupeau de koukou-iaman se précipita alors dans ma voie; je lui envoyai deux balles, dont l'une atteignit une femelle, qui tomba, mais pour se relever bientôt et faire un saut jusqu'au sommet des rochers au-dessus de ma tête. Toute la bande l'y rejoignit, et, comme je cherchais à m'en approcher, j'aperçus à cinq cents pas un animal couché derrière un rocher.

C'était un ours se chauffant au soleil.

Je ne pouvais le tirer à pareille distance. Je me laissai glisser le long des rochers. L'ours, qui probablement n'avait jamais vu d'homme, ne bougea pas, et tourna nonchalamment la tête de mon côté. Je gagnai ainsi un rocher derrière lequel je pus m'abriter. N'étant à guère plus de cent pas de l'animal, je fis feu. L'ours, mortellement atteint, rentra dans son antre, où je lui



Obo dans le défilé de Tan-la. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

envoyai deux nouvelles balles. Je m'approchai avec beaucoup de peine et je vis qu'il était mort. C'était une magnifique bête et je m'apprêtais à l'écorcher quand je fus rejoint par M. Éclon. Nous nous chargeâmes de la peau et de la tête, sans oublier la graisse, qui du reste était peu abondante. Pendant notre descente à travers les cailloux nous rencontrâmes le cosaque Ouroussof, qui rentrait bredouille; il nous aida à porter notre lourde charge.

A partir du Tsagan-obo nous quittâmes notre ancienne route, pour suivre celle du Taïdjiner. Celle-ci, outre l'avantage d'être plus facile, nous faisait parcourir environ 500 verstes d'un pays nouveau. Cependant il fallait nous hâter; nos chameaux faiblissaient à vue d'œil et nos provisions de bouche s'épuisaient.

Après avoir tourné l'extrémité orientale du Tsagan-obo, nous traversâmes une large vallée et atteignîmes le Doumbouré.

Sur la pente méridionale de cette montagne j'eus la satisfacion de tuer un magnifique yack. Malheureusement c'était à la vêprée que je l'avais abattu et je fus obligé de le laisser sur place jusqu'au matin. Le lendemain les loups l'avaient complètement gâté; c'est ce qui arrive le plus ordinairement en pareille circonstance, quelque soin qu'on prenne pour cacher son butin aux fauves qui errent toujours dans la montagne. Au Thibet on ne rencontre jamais un cadavre ni un squelette complets. Des cornes d'antilopes ou d'arkars, des crânes de koulans et des sabots de yacks, voilà tout ce qu'on trouve.

Entre-temps le cosaque Kalmouinin avait tué un beau spécimen d'arkar ou argali à poitrail blanc. Ce bel animal habite tout le Thibet du Nord, et j'en ai déjà donné la description dans mon ouvrage : *la Mongolie et le pays des Tangouts*. Je dois seulement ajouter que nous l'avons souvent rencontré au nord du Tan-la;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jamais sur le versant méridional de cette montagne.

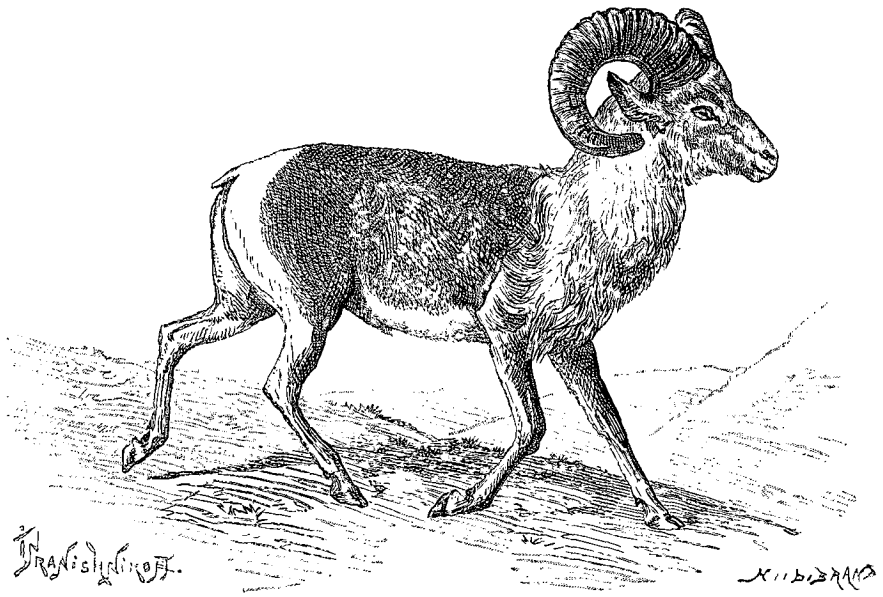
Nous saluâmes le premier jour de l'an 1880 du haut du Doumbouré; puis nous nous remîmes en marche. Nous ne fîmes que 6 verstes. Grâce à nos chiens, j'avais pu tuer deux magnifiques yacks, un jeune et un vieux; et, comme la contrée abondait en eau et en herbage, nous nous arrêtâmes pour en préparer les peaux. Cette opération nous prit toute la journée.

Le jour suivant, nous fîmes 25 verstes et nous arrivâmes au pied méridional du mont Koukou-chili, que nous traversâmes immédiatement. Le col est à 4800 mètres d'altitude, mais les pentes sont très douces et très commodes pour les caravanes.

A partir de là notre chemin s'éloigna beaucoup de celui que nous avions suivi précédemment. Nous avions à traverser une vaste plaine, baignée par le Naptchitaï-oulan-mouren et limitée par les monts Marco-Polo. Cette plaine était aussi stérile ici qu'à l'endroit où nous l'avions déjà parcourue. La rivière était gelée et la glace couverte d'une épaisse couche de poussière.

La chaîne à laquelle nous avons donné le nom de l'illustre voyageur vénitien prend naissance sur la rive gauche du Chouga-gol, s'étend vers l'occident en formant le rempart intérieur du plateau du Thibet, vers le Tsaïdam, et doit aller rejoindre le Kouen-loun. Sa partie la plus élevée est vers l'est, entre les passages Tchioum-tchioum et Anghyr-daktchin; c'est là que se trouve le Baldyn-dardji, dont la hauteur atteint 5700 mètres.

Plus loin vers l'ouest le Marco-Polo ne présente plus une masse couverte de neiges persistantes; nous n'y avons reconnu que trois groupes présentant ce caractère : le Chara-gouï, le Baldyn-dardji et enfin le Kharra, le plus occidental. A une quarantaine de verstes de ce



Argali (voy. p. 67). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe

dernier, vers la frontière du Tsaïdam, se trouve le lac Khouïtoun, qui a près de 100 verstes de circonférence; l'Oulou-mouren y prend naissance, pour aller se perdre dans les plaines salées du Tsaïdam. Là nous essuyâmes une terrible bourrasque pendant que le thermomètre descendait à 23 degrés au-dessous de zéro. Il fallut nous arrêter, bien que nos chevaux et nos chameaux n'eussent rien à manger. Les pauvres bêtes tremblaient de froid; nos tentes disparaissaient sous les amoncellements de neige et de poussière, et malgré cela un vent aigu pénétrait à travers le feutre. Le matin il était impossible de tenir les chronomètres pour les remonter, quoique j'eusse pris soin de les envelopper d'une peau de renard et de les placer sous mon oreiller. Il était impossible de trouver de l'argal pour alimenter le feu. Il semblait qu'en guise d'adieu le Thibet eût voulu nous faire connaître tous ses charmes et les bien graver dans notre mémoire.

Après le Marco-Polo nous avons trouvé une nouvelle vallée, s'étendant jusqu'au mont Gourbou-Naïdji et tout aussi stérile que la précédente. Quoi qu'il en soit, au dire des Mongols, la vie animale y abonde pendant l'été. Les femelles des antilopes orongos s'y rassemblent pour mettre bas, tandis que les mâles restent confinés dans les défilés des montagnes. Les ours, les loups, les vautours profitent largement de cette proie facile; les mères ne restent là qu'un mois environ, puis, avec les petits échappés à la voracité des fauves, elles regagnent leurs retraites habituelles. Quel instinct pousse ces bêtes à venir mettre bas dans une plaine découverte et parfaitement nue? de quoi s'y nourrissent-elles? C'est ce qu'il nous a été impossible d'apprendre, malgré une légende locale qui donne une explication de ce phénomène et que notre guide nous a racontée.

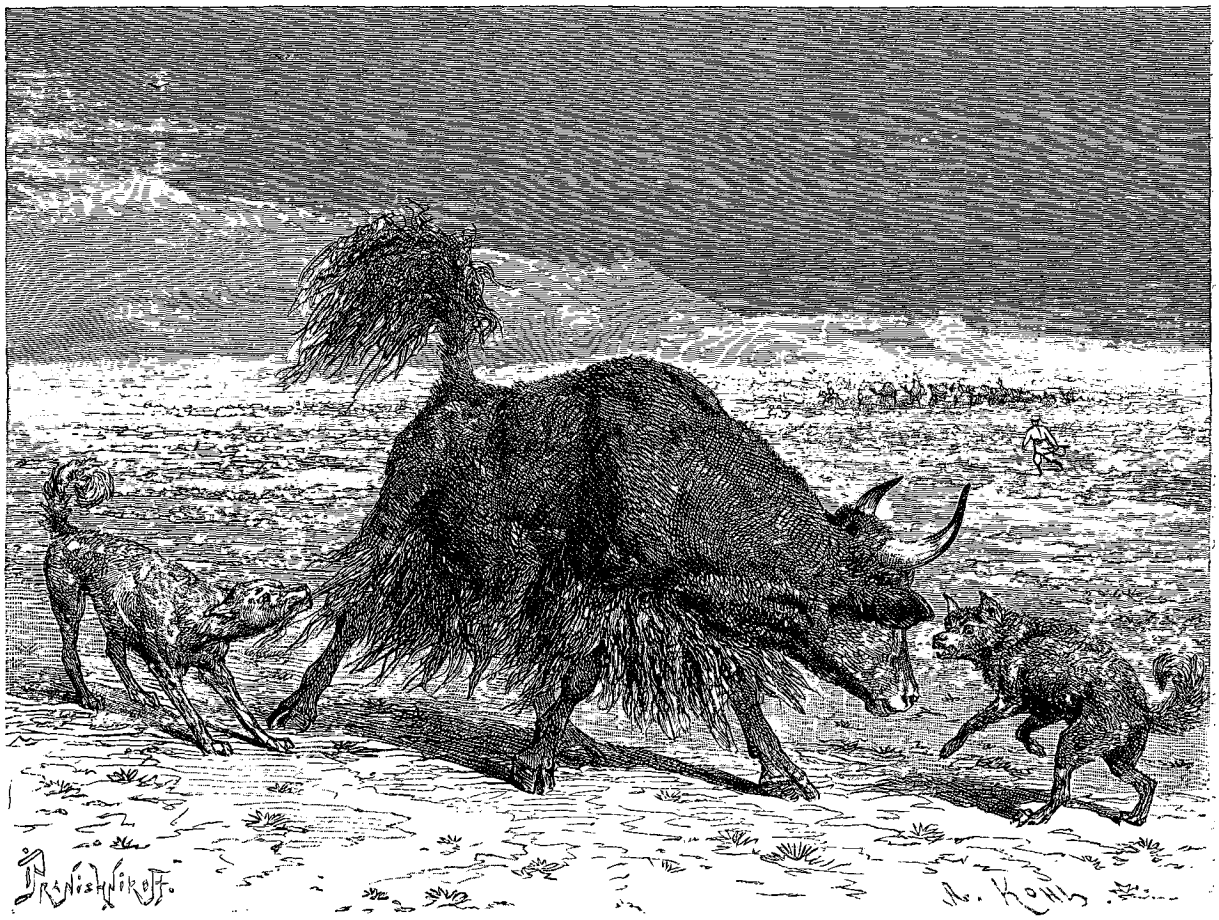
« Tous les orongos du Thibet, nous a-t-il dit, constituent la dot de la fille cadette de l'Esprit qui règne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les monts Amnématchin, aux sources de la rivière Jaune. Cette fée, depuis son mariage, habite le mont Baldyn-dardji, et, tous les ans, les orongos doivent se réunir au pied de cette montagne pour que leur maîtresse puisse en constater le nombre. »

Après avoir traversé diagonalement cette vallée, nous atteignîmes le mont Gourbou-Naïdji ou simplement Naïdji, dont la traversée n'a pas plus d'une verste et qui n'a point de pentes escarpées. Cette montagne forme le prolongement du Gourbou-Houndzoug, et s'étend parallèlement à la chaîne du Marco-Polo, qu'elle rejoint près du massif du Chara-gouï. Sur leur versant méridional, ces deux montagnes sont arrosées par le Naïdjin-gol, qui les sépare du Tsaïdam ; ce versant n'en est pas moins stérile ; le versant septentrional est beaucoup plus fertile, surtout dans le Naïdji.

La rivière Naïdjin prend naissance sur la pente nord du mont Oumyké ; elle coule assez longtemps de l'ouest à l'est, entre la chaîne du Toraï et celle des Gourbou, puis elle pénètre dans le Tsaïdam. Ici elle se dirige vers le nord sur une longueur de 90 verstes et se perd dans un lac salé qui a 30 verstes de tour. A peu de distance se trouve un second lac, de moindre étendue, qui reçoit le Baïan-gol et qui, au dire des Mongols, se



Yack attaqué par les chiens. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

réunit au premier à l'époque des crues. A sa sortie des montagnes, le Naïdjin-gol reçoit par sa droite la rivière Chouga, qui coule dans un lit profondément encaissé. Le Naïdjin s'est creusé un lit semblable à travers les alluvions ; la largeur de cette tranchée est de près de 100 mètres ; les parois s'élèvent à 20 ou 30 mètres et sont très escarpées ; au fond la rivière décrit de nombreux méandres. Dans son cours moyen elle a de 20 à 30 mètres de largeur et elle se rétrécit vers son embouchure ; sa profondeur varie de 3 à 4 pieds et elle ne gèle jamais. Sur ses deux rives les sources sont abondantes et couvertes d'herbe ou d'arbrisseaux, tandis que les bords de la rivière restent nus. Vers la source se dresse le mont Toraï, qui, avec le Bourkhan-bouddha, forme l'enceinte extérieure du Thibet, du côté du Tsaïdam.

Le Toraï n'atteint jamais la limite des neiges permanentes ; il est sauvage et rocailleux ; il s'étend à l'ouest jusqu'au mont Outou-mouren, vers lequel il prend le nom de Tsagan-nir.

Après avoir perdu deux chameaux dans le passage du Gourbou-Naïdji, nous arrivâmes sur les bords du Naïdjin-gol, où nous n'étions plus qu'à 3750 mètres d'altitude. Le temps s'était sensiblement adouci, notre marche était plus facile, nous pouvions nous chauffer avec du bois, et nos bêtes avaient un bon fourrage,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais nous n'avions plus que quelques poignées de riz pour faire la soupe et, dans cette région, nous ne pouvions compter sur la chasse.

J'envoyai deux cosaques à la recherche des Mongols, et nous nous remîmes en route en longeant la rivière; nous passâmes devant cinq iourtes occupées par des gens du Taïdjiner, qui nous vendirent du dzamba, du lait, du beurre, plusieurs moutons et un yack domestique, dont nous avons trouvé la chair excellente.

Après deux jours de repos, nous nous remîmes en marche; nous n'avions plus que dix-sept chameaux et encore étaient-ils exténués; il nous fallut louer six yacks. On eut beaucoup de mal à les charger, ce qui nous fit partir tard. Le premier jour nous fîmes peu de chemin. Le temps était magnifique, le ciel serein, et, bien que nous fussions en janvier, le thermomètre montait à 10 degrés au milieu du jour. Le lendemain il nous fallut gravir un contrefort du Toraï extrêmement escarpé et rocailleux; le Naïdjin-gol y était si profondément encaissé qu'il était impossible d'en suivre les bords. Le passage ne s'élève qu'à 300 mètres au-dessus de la vallée et, pour le franchir, nous mîmes plus de dix heures; encore nos chameaux ne purent-ils parvenir jusqu'au sommet; il nous fallut les décharger, monter les caisses sur nos épaules, puis hisser avec des cordages les plus faibles d'entre eux. Malgré tous nos efforts il y en eut un qui ne put aller plus loin; nous dûmes l'abandonner aux Mongols. La descente, quoique aussi escarpée, était moins rocailleuse. Comme d'ordinaire, au point culminant du défilé se trouvait un obo en pierres.

A 4 verstes de là nous rencontrâmes la rivière Chouga, affluent du Naïdjin-gol; elle n'avait pas plus d'une quinzaine de mètres de largeur et était complètement prise. Elle coule au fond d'une tranchée qui mesure de 100 à 150 mètres d'ouverture, et dont les parois ont en moyenne 30 mètres de hauteur. La descente dans ce ravin est très difficile et il est plus difficile encore de remonter; mais au bord de la rivière se trouve un sentier taillé, dit-on, par un lama qui en avait fait le vœu. Ce sentier côtoyait la rive droite; il était très commode; malheureusement il ne se prolongeait pas loin; d'autre part les bords de la rivière étaient tellement abrupts que nous ne pouvions même pas puiser de l'eau. Nous traversâmes ensuite un défilé très facile, nommé le *Gono*, et nous campâmes près de la source *Ountzyk-boulak*, qui est tellement à l'écart qu'on a de la peine à la trouver.

Le pays que nous traversâmes le lendemain était tantôt rocailleux, tantôt sablonneux; puis vint une immense saline couverte de kharmyks et de tamarins. Enfin nous arrivâmes à l'*Ara-tolaï*, contrée féconde en herbages et en ruisseaux, où nous dressâmes nos tentes. En cet endroit nous n'étions plus qu'à 2760 mètres d'altitude; l'air était imprégné d'émanations printanières; à midi le thermomètre marquait 9 degrés à l'ombre, et au soleil s'élevaient des nuages d'insectes.

Les hautes montagnes formant la ligne de démarcation entre le Thibet et le Tsaïdam fuyaient à l'est et à l'ouest; nous avions pu les étudier dans la première direction, mais pour la région occidentale nous étions obligés de nous en rapporter aux récits des indigènes.

Cette région a l'aspect d'une immense saline entourée de montagnes; celles du sud appartiennent au système du Kouen-loun et vont rejoindre celui de l'Altyn-tag. Le Tchamen-tag en forme probablement l'extrémité septentrionale.

A environ 200 verstes de la province de Galmyk, située dans la vallée inférieure du Naïtchin-gol, se trouve celle de Hadjir, sur le bord de la rivière Outoumouren, où habitent les Mongols de Taïdjiner; cette contrée est riche en eau et en plantes aquatiques. A 250 verstes plus loin, dans la même direction, on trouve la province de Haste, où il y a de bons pâturages, et par conséquent où l'on rencontre beaucoup de khoulans et de dzeyrans. Là est un lac de 100 verstes de tour, en partie couvert de roseaux, sur lequel, au printemps et en automne, abondent les oiseaux de passage.

Les Mongols de Taïdjiner habitaient précédemment dans le Haste, mais ils y furent pillés et massacrés par les Dounghans; depuis lors on n'y rencontre plus guère que des chasseurs du Khotan et de Tchertchen, qui s'installent dans des grottes, souvent avec toute leur famille.

Une distance de 200 à 230 verstes sépare le Haste du Lob-nor. A partir de cette province à travers le Hadjir et le Golmyk jusqu'à la khyrma de Dzoun-zassak une route se prolonge par le Koukou-nor jusqu'aux villes de Donkyr et de Sinin. Cette route, qui a certainement servi aux relations entre le Khotan et la Chine, est beaucoup plus commode que celle qui passe par le Lob-nor; nous l'avons suivie depuis la rivière Ara-tolaï jusqu'à Dzoun-zassak sans éprouver la moindre difficulté.

Après un jour de repos près des sources de l'Ara-tolaï, nous achetâmes aux Mongols six chameaux, et nous partîmes pour la khyrma de Dzoun-zassak. Sur une distance d'à peu près 180 kilomètres vers l'est, nous longions la chaîne bordière du Thibet, entourée toujours d'une zone aride inclinée vers le nord. Le sol consistait en une couche de lœss recouverte par endroits de kharmyks et de tamarins; près des sources et dans les endroits marécageux le roseau croissait en abondance. Non loin de là brillaient, comme la neige au soleil, les salines incultes situées en aval du Baïan-gol et du Naïdjin et se prolongeant vers l'ouest. Ce sont les dernières traces d'une mer intérieure qui, encore de mémoire d'homme, a couvert tout le Tsaïdam méridional et en a nivelé le sol à une altitude de 2760 mètres.

La faune de cette région n'est pas plus riche que sa flore : on y trouve des lièvres, des renards et des loups, très peu de dzeyrans. En automne, comme nous l'avons dit, les ours y viennent manger les baies du kharmyk. Les oiseaux sédentaires sont : le faisan (*Phasianus Vlangalii*), le geai du saksaoul, le corbeau, l'alouette et quelquefois le merle du désert.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il nous fallut dix jours pour aller de l'Ara-tolaï à la khyrma de Dzoun-zassak; nous marchions sans nous hâter, parce qu'autrement les observations sont impossibles. Près des ruisseaux nous rencontrions des campements de Mongols nomades; les pâturages dévastés nous expliquaient pourquoi ils les avaient abandonnés.

La chaîne qui borde le nord du Thibet s'étendait continuellement à notre droite, et c'est d'après elle que nous nous orientions pour le relèvement de notre itinéraire. Lorsque nous arrivâmes au défilé du Nomokhoun-gol, nous ne trouvâmes qu'une différence de 20 verstes avec notre tracé de l'automne précédent.

A une journée de marche du Nomokhoun-gol nous dressâmes nos tentes près de la iourte de la mère de notre guide Dadaï. Cette femme, ne voyant pas son fils bien-aimé au milieu de nous, se précipita à notre rencontre et nous accabla de questions. Rassurée sur son sort et sur sa santé, elle nous demanda aussitôt s'il n'avait pas laissé pousser ses cheveux à la mode thibétaine. Je ne savais vraiment que lui répondre, quand Dadaï arriva, et, horreur! il avait une longue chevelure. La mère, après d'amers reproches, entraîna son fils dans sa iourte, d'où une heure plus tard il sortit rasé, n'ayant plus qu'une tresse à la nuque. Mais un événement bien plus grave vint fondre sur notre malheureux guide. Il paraît qu'avant son départ il avait séduit une jeune fille qu'il avait promis d'épouser aussitôt après son retour. Or la fiancée, s'étant présentée accompagnée de son frère et d'une vieille femme, il parut hésiter : son amour s'était refroidi pendant le voyage, mais on réclama de lui à grands cris l'exécution immédiate de ses promesses antérieures, d'autant plus qu'on savait déjà qu'il allait recevoir de nous 40 *lanes* d'argent, soit de 400 à 450 francs.

Le 31 janvier 1880 nous étions de retour à la khyrma de Dzoun-zassak, que nous avions quittée quatre mois auparavant pour aller au Thibet. Dans cet intervalle nous avions fait environ 1700 verstes; mais nos trente-quatre chameaux étaient réduits à treize, encore étaient-ils en fort mauvais état. Nous aussi, nous nous ressentions de la fatigue. Notre excursion ne nous laissait que des souvenirs désagréables.

Antilope orongo (voy. p. 68). — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

XIV

DU TSAÏDAM AU KOUKOU-NOR ET A SININ.

Séjour à Dzoun-zassak. — Le Tsaïdam oriental. — Marais Irghitzyk. — Dabassoun-gobi. — Chaîne méridionale du Koukou-nor. — Description du lac, climat, flore, faune, populations. — Poste de Chala-khoto. — Excursion à Sinin. — Population de cette province : Chinois, Dounghans, Tangouts, Kirghiz et Daldys. — Entrevue avec le gouverneur. — Départ pour le Hoang-ho.

Le temps que nous passâmes près de la khyrma de Dzoun-zassak fut employé à sécher et à emballer les peaux que nous avions recueillies au Thibet, puis à l'achat de moutons et de chameaux, enfin à tous les préparatifs indispensables pour la suite de notre voyage. L'argent et les effets que nous avions laissés l'automne précédent nous furent remis avec une parfaite exactitude : ce qui valut à Kamby-lama et aux deux princes un cadeau. Dzoun-zassak fut aimable; il nous assura que pendant l'hiver nos bagages avaient préservé son *khochoun* de toute tentative de pillage de la part des Oronghyns, qui auraient craint d'enlever quelque chose appartenant aux Russes, et que le guide qui nous avait abandonnés dans les monts Koukou-chili avait reçu une sévère correction à son retour. Je n'en crus rien, mais je ne fis aucune observation. Une seule chose me chagrina, c'est que toute ma correspondance, que je croyais arrivée à sa destination, était restée telle que je l'avais laissée. J'avais écrit à notre ambassadeur à Pékin pour lui rendre compte de notre voyage de Sa-tchéou au Tsaïdam et de mes intentions ultérieures; j'avais chargé le Dzoun-zassak d'envoyer ces lettres par le Koukou-nor et Sinin : mais il me remit le tout, m'assurant que l'*amban* de Sinin les lui avait retournées en refusant formellement de les transmettre à Pékin. Il est vrai que, comme pendant plusieurs mois nous n'avions pas donné signe de vie, on avait fait courir le bruit de notre perte totale dans les déserts du Thibet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toutes nos affaires furent du reste rapidement réglées et nous nous remîmes en route, emmenant avec nous deux chameliers et un guide idiot. Si le Dzounzassak avait craint de nous donner un homme qui nous aurait fourni des renseignements, il avait bien choisi, car celui-ci s'en allait toujours en tête de la caravane, marchant droit devant lui comme un automate.

Nous reprîmes le chemin que nous avions déjà suivi en novembre 1872 et en février 1873; seulement nous passâmes le Baïan-gol à 8 ou 9 verstes plus bas qu'à cette époque; sa largeur est ici d'environ 60 mètres.

Tout autour du Baïan-gol, jusqu'à une distance de 25 verstes, on ne voyait que salines et marécages; aux endroits où il y avait moins de sel et des sources plus abondantes on trouvait de bons pâturages et des Mongols nomades. Plus loin s'étendaient des sables mouvants que les vents accumulaient en collines plus ou moins hautes, et parmi lesquelles croissait le saksaoul.

A l'extrémité septentrionale se trouve un grand marécage, l'Irghitzyk, que traverse la rivière Balgantaï. Celle-ci prend plus loin vers l'ouest le nom de Boulounghir-gol; c'est le même cours d'eau que nous avons traversé en août 1879. Tout près de l'Irghitzyk

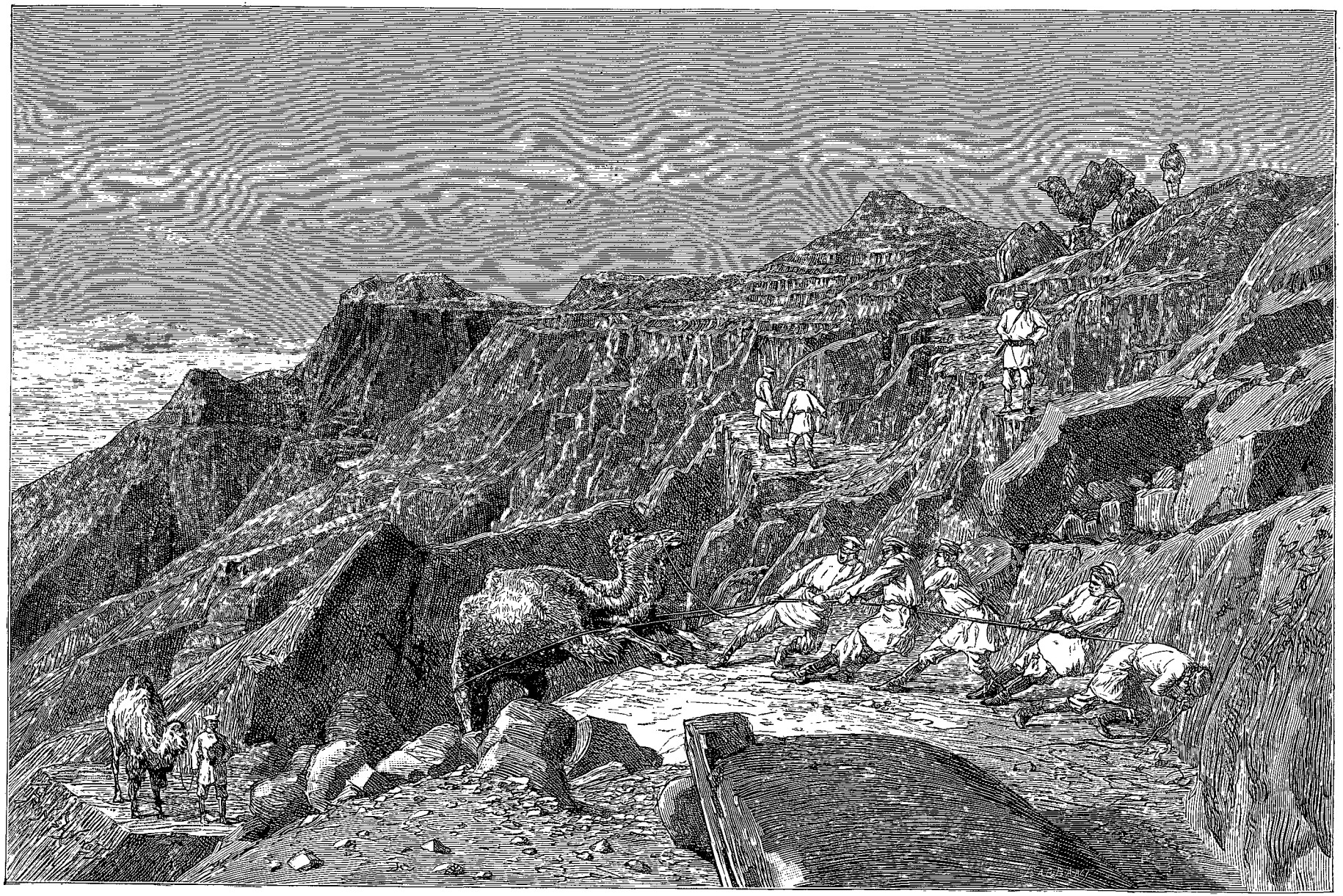
Entrevue de Dadaï et de sa mère (voy. p. 71). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

abondent des sources dont l'eau est excellente et qui sont bordées de roseaux. Les Mongols ne profitent guère de ces pâturages, parce que dans cette région ils redoutent les Oronghyns.

L'Irghitzyk est à 150 mètres plus haut que la vallée du Baïan-gol; c'est le dernier marécage du Tsaïdam du côté du Koukou-nor; c'est aussi le dernier endroit où nous ayons rencontré le *Phasianus Vlangalii*. Pendant notre halte de vingt-quatre heures nous avons tué un grand nombre de ces oiseaux ainsi que des canards sauvages, qui probablement y avaient séjourné l'hiver, car ce n'était pas encore la saison du passage. Dans les sources déjà libres de glace, nous prîmes un grand nombre de poissons des mêmes espèces que celles que nous avions pêchées l'automne précédent dans le Baïan-gol.

L'air qui nous enveloppait était tellement chargé de poussière, que nous ne pouvions voir les montagnes qui se dressaient devant nous, et cependant nous en étions bien près. Peu élevées, elles forment un embranchement de la chaîne méridionale du Koukou-nor, et aboutissent au Dabassoun-gobi vers les sources du Gachoun-gol. Entre elles et la chaîne méridionale du Koukou-nor une grande plaine s'étend au loin vers l'est et l'on y rencontre deux grands lacs salés, le Syrkhé-nor et le Doulan-nor. Le chemin conduisant au temple

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage d'un contrefort du Toraï (voy. p. 70). — Composition de Y. Franishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Doulan-kit, ancienne résidence du *van* du Koukou-nor, passe entre ces deux lacs. Aujourd'hui ce bâtiment est occupé par un *tassolaktchi* ou régent, qui nous affirma que nos correspondances avaient bien été envoyées à Sinin, mais que l'*amban* avait toujours refusé de les recevoir.

Nous fûmes bien heureux de trouver des forêts auprès du Doulan-kit; nous n'en avions pas vu depuis notre départ du Tian-chan. Leur altitude était de 3500 à 3800, peut-être même de 3900 mètres, et elles étaient presque exclusivement composées de genévriers (*Juniperus pseudo-sabina*). Ces arbres, que les Mongols nomment *astra*, atteignent de 15 à 20 mètres de hauteur, avec un tronc de 1 à 2 pieds de diamètre.

Nous espérions y faire bonne chasse, mais nous n'y vîmes que des gypaètes planant au-dessus des arbres à la poursuite de leurs femelles, et pas un mammifère; les Mongols prétendent cependant qu'il y a là des marals.

A Doulan-kit, comme à Dzoun-zassak, on refusait de nous vendre des chameaux, parce que, nous disait-on, les autorités locales ne savaient pas vers quel point nous voulions nous rendre. Cependant notre but bien avoué était d'explorer les sources du Khouan-khé (Hoang-ho ou fleuve Jaune), et, pour y arriver, il nous fallait aller à Sinin, afin d'y voir le gouverneur ou amban, duquel relèvent ces localités. A la fin le *tassolaktchi* consentit à nous céder dix chameaux, qui, avec nos invalides, devaient suffire pour nous conduire à Donkyr, près de Sinin. Nous nous mîmes immédiatement en route et, après avoir traversé un défilé très facile, nous nous trouvâmes subitement dans le Dabassoun-gobi, vaste plaine sablonneuse entrecoupée de salines. Vers son centre se trouve le Dabassoun-nor, lac qui a environ 40 verstes de circonférence et dont le sel est exploité sous la surveillance d'un fonctionnaire chinois.

De l'ouest à l'est le Dabassoun-gobi a plus de 100 verstes et dans sa partie occidentale il a environ 25 verstes de largeur. Après y avoir fait deux haltes, nous tournâmes au nord pour commencer la traversée de la chaîne méridionale du Koukou-nor. La montée et la descente furent un peu plus pénibles que dans les montagnes de Doulan-kit, mais nous n'y rencontrâmes pas de difficultés sérieuses. Le point culminant du col est à 3960 mètres, et les sommets voisins le dépassent, à vue d'œil, de 400 à 600 mètres. Après le défilé nous longeâmes la vallée du Tsaiza-gol, où d'excellents pâturages se développaient devant nous et où les bivouacs des Tangouts devenaient plus nombreux.

Le même jour nous aperçûmes le Koukou-nor, encore couvert d'une glace que la poussière faisait paraître grise. Ce lac me sembla moins majestueux qu'au printemps de 1873. Du reste ici, comme au Lob-nor, il suffit d'une bourrasque pour que la glace soit ternie, mais un rayon de soleil suffit aussi pour que la poussière soit absorbée et que la surface redevienne brillante.

Nous entrâmes ensuite dans la vallée du Boukhaïn-gol, le plus grand affluent du Koukou-nor. A en juger par la largeur de cette rivière, dont l'embouchure n'a pas moins de 30 à 40 mètres, et d'après ce que disent les Mongols, qui en déterminent la longueur par quinze jours de marche, le Boukhaïn-gol prendrait naissance à la jonction des monts Ritter et Humboldt, et sa direction générale doit être vers l'est-sud-est. Le 20 février nous campâmes sur ses bords; il commençait alors à dégeler. Vers son embouchure, les macreuses et les canards s'en approchaient déjà, mais en petit nombre.

Là nous reçûmes la visite de deux Chinois délégués par l'amban de Sinin, qui avait appris notre retour du Thibet. L'un d'eux, après une courte conversation, retourna vers son patron; l'autre resta avec nous sous prétexte de nous guider et de nous faire honneur, mais en réalité pour nous surveiller. Je ne sais par quel motif il ne voulait pas nous laisser suivre la rive méridionale du lac, qu'il nous peignait sous les couleurs les plus affreuses. Mais, comme je tenais à faire le relevé de cette rive, que je n'avais pas encore parcourue, je lui déclarai net que telle était mon idée, et, de même que tous les Chinois, en présence d'une volonté énergiquement exprimée il céda.

Le Koukou-nor, enfermé de tous côtés par les montagnes, et situé à 3240 mètres d'altitude, a la forme d'une poire dont la partie plate est tournée vers le nord-ouest et dont la partie étroite s'allonge au sud-est. Dans cette direction la longueur est de 100 verstes, la plus grande largeur de 59; la circonférence atteint 250 verstes. Les rives sont sinueuses et forment des baies vastes, mais peu profondes. Le lac contient cinq îles. Deux sont rocheuses et se trouvent dans la partie occidentale; les trois autres sont basses, sablonneuses et situées près de la rive du nord-est.

La profondeur du Koukou-nor doit être peu considérable: à 3 verstes de la rive méridionale, à l'est de l'embouchure du Galdyn-khara, je n'ai trouvé que 18 mètres. Le lac Khara, qui n'en est séparé que par un isthme sablonneux, en a certainement fait partie, car il est facile de voir que, par suite de l'amoncellement des sables qu'apportent les vents de l'ouest et du nord-ouest, la surface du lac diminue; d'un autre côté, les affluents, peu nombreux et surtout peu abondants, n'amènent pas assez d'eau pour faire équilibre à l'évaporation.

Quand le temps est beau et le ciel découvert, l'eau du lac est d'un bleu foncé; c'est pourquoi les Mongols lui ont donné ce nom de *Koukou-nor* ou « lac Bleu »; les Tangouts l'appellent *Tsok-goumboum* et les Chinois *Tsin-khaï*. Il se couvre de glaces à la mi-novembre et ne dégèle qu'à la fin de mars; la glace y atteint 2 pieds d'épaisseur et est généralement unie. A la fin de février on y voyait de longues crevasses de 1 à 2 pieds de largeur, au fond desquelles on apercevait l'eau.

Une légende locale rapporte que le Koukou-nor était autrefois un lac souterrain situé juste sous la ville de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Koukou-nor en hiver. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lhassa, et ce serait assez récemment qu'il est apparu à l'endroit qu'il occupe. Des deux îles rocheuses, la plus grande avait été apportée du Nan-Chan par un oiseau pour fermer le trou par lequel arrivait l'eau, sans quoi la terre entière eût été inondée. La seconde île en granit est due à un malin esprit qui la laissa tomber de haut, dans l'espoir de briser la première, mais il n'y réussit pas. Celle-ci n'est point habitée; au centre de la plus grande s'élève un temple que gardent quelques lamas vivant dans des grottes. Ces lamas ont des troupeaux de chèvres; ils vivent aussi de ce que leur donnent les pèlerins qui viennent les visiter en hiver, en passant sur la glace; en été ils doivent être complètement isolés; nous n'avons pas vu un seul bateau sur le lac.

Le Koukou-nor ne reçoit que deux tributaires qui méritent d'être cités : le Boukhaïn-gol et la Baléina ou Kharghyn-gol; les autres, dont 23 descendent de la chaîne méridionale, sont très courts et n'ont d'eau que dans la saison des pluies. Les montagnes ceignent le lac de trois côtés, au sud, à l'est et au nord; quant à la partie occidentale, elle est bornée par un vaste plateau accidenté que traverse le Boukhaïn-gol. Les montagnes du sud ne laissent entre elles et la rive qu'une étroite bande de steppes; celles de l'est sont également très rapprochées; il n'y a que celles du nord, rameau du Nan-Chan, qui laissent entre elles et le lac un assez large espace, sur lequel on remarque beaucoup de marécages analogues aux *moto-chirik* du Thibet. En été l'humidité est extrême, le reste de l'année est très sec; au printemps soufflent de violents ouragans, et en hiver il fait très froid, mais il ne tombe que très peu de neige.

On comprend qu'un pareil climat ne favorise pas la végétation; dans la région occidentale on rencontre seulement le pin et le peuplier nain; partout ailleurs il n'y a que des pâturages. La faune est la même qu'au Thibet : on y voit fréquemment le koulan, le dzeyran, le loup, le renard des steppes et le lièvre; le lagomys y pullule. Le lac contient énormément de poissons, appartenant tous au genre *Chyzopygopsis*; nous n'y avons vu d'autres pêcheurs qu'un grand nombre d'oiseaux, tels que pygargues, mouettes et cormorans. Les oies sauvages (*Anser indicus*), les macreuses et les bécassines à pattes rouges y nichent volontiers; les autres oiseaux de passage évitent cette région.

Les oiseaux sédentaires sont très nombreux, mais appartiennent à un petit nombre d'espèces : ce sont principalement des geais, des fauvettes et des alouettes de marais.

Il est certain que le Koukou-nor a joué un rôle important à l'époque des grandes migrations des peuples de l'Asie. Placé sur les confins des nationalités chinoise, tangoute et mongole, possédant d'excellents pâturages, le bassin de ce lac a dû être le théâtre d'invasions, de pillages et de luttes sanglantes. Les plus anciens résidents semblent être les Tangouts, bien que les Chinois leur donnent le nom de *Fan* ou de *Si-fan*, c'est-à-dire « étrangers de l'Occident ». Les Mongols de la famille des *Eleuthes* l'avaient envahi au dix-septième siècle; les Chinois en firent la conquête au commencement du dix-huitième. Ces derniers y introduisirent une administration régulière, mais le pays n'en fut pas plus tranquille. Il fut d'abord pillé par les Dzoungars, puis la lutte éclata entre les Tangouts et les Mongols, et en 1860 l'insurrection dounghane le ravagea. Aujourd'hui les Tangouts y sont les plus nombreux; ils appartiennent à la tribu des Kara-Tangouts et sont gouvernés par deux princes nommés *vans*. Le Tsaï-khaï-van règne dans la partie occidentale, et le Mour-van dans l'est; tous deux sont censés relever de l'amban de Sinin; en fait, ils sont parfaitement indépendants.

Les Mongols, de leur côté, sont divisés en *kochouns* ou bannières, commandés par des princes héréditaires placés sous l'autorité du gouverneur de Sinin.

En somme, toutes ces populations sont misérables et les pires représentants de la race mongole.

Après avoir passé deux jours près de l'embouchure du Tsaïza-gol, nous nous mîmes en route pour Sinin en longeant la rive méridionale du Koukou-nor. Un chemin est frayé entre le lac et les montagnes, qui s'abaissent un peu vers le milieu du lac, puis se relèvent et deviennent même imposantes, jusqu'à ce que, ayant dépassé l'angle sud-est du lac, elles s'abaissent de nouveau et tournent au sud-est, dans la direction du fleuve Jaune.

La rive méridionale du Koukou-nor est très sinueuse. Tantôt elle se rapproche des montagnes et tantôt elle s'en éloigne sensiblement, mais la largeur de la bande comprise entre les deux ne dépasse jamais 10 verstes; elle est en outre très inclinée vers le lac.

A la fin de février, la glace ne fondait encore nulle part; cependant l'air était très doux; on voyait des mouches et des araignées, et le matin, dans le calme, on entendait au loin le chant des alouettes et le gazouillement des fauvettes.

Après sept jours de marche nous quittâmes le lac pour entrer dans la vallée de l'Ara-gol; cette rivière tombait autrefois dans le Koukou-nor, mais ses bouches se sont ensablées et elle se perd maintenant dans trois marécages. Il est probable cependant que dans les crues elle rejoint encore le grand lac. Elle se prolonge au loin vers le sud-est, et dans sa vallée inférieure nous trouvâmes quatre khyrmas, dans lesquelles, nous dit-on, étaient jadis cantonnés des soldats chinois au nombre de trois mille. Il y a une dizaine d'années, des Tangouts révoltés surprirent ces soldats et les massacrèrent jusqu'au dernier; depuis lors les khyrmas n'ont plus été occupées.

Un passage à pente très douce sépare le bassin du Koukou-nor de la province de Han-sou, qui fait partie de la Chine proprement dite. A 4 verstes du défilé se trouve un poste chinois nommé *Chala-khoto*, où nous fîmes halte. Quinze soldats, commandés par un officier, vinrent au-devant de nous, et, le lendemain,

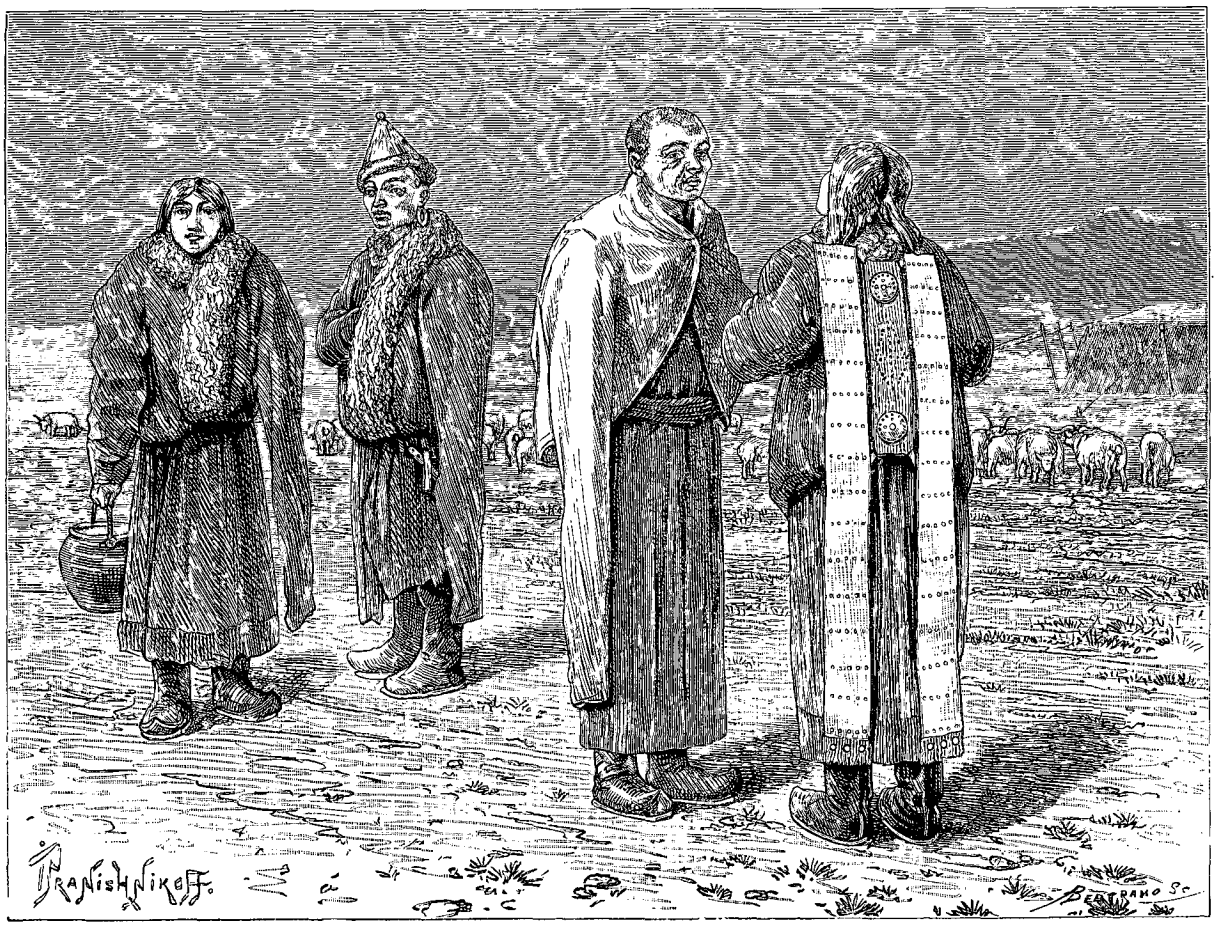
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un autre détachement de même force arriva de Dankyr, ville située à 26 verstes de notre camp. Tout ce monde nous servirait d'escorte d'honneur jusqu'à Sinin. Nous devons reconnaître qu'en vertu d'ordres supérieurs, les autorités chinoises se montraient envers nous pleines de déférence, ce qui ne les empêchait pas de nous décrier auprès de la population; les officiers de notre escorte faisaient déployer leurs bannières en traversant les villages, mais sans dissimuler leur mépris pour les *Ian-gouiz*.

Les soldats appartenaient à la milice territoriale ; ils étaient vêtus d'une pelisse d'ordonnance, sans broderies, semblable à celle des Mandchous, et armés de fusils à mèche, d'une fabrication très grossière : on ne pouvait s'en servir qu'en les appuyant sur une fourchette.

Après une journée passée au poste Chala-khoto, je laissai ma troupe sous les ordres de M. Éclon, et je me rendis à Sinin avec M. Reborovsky, l'interprète et trois cosaques. Les soldats chinois nous suivirent à pied, avec deux drapeaux jaunes, qu'ils déployèrent en entrant à Dankyr. Là nous fûmes accueillis par des huées et des vociférations : ce qui ne nous empêcha pas d'y passer la nuit.

Dankyr est une ville de 15 000 à 20 000 habitants,



Kara-Tangouts du Koukou-nor. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

sans compter la population flottante de pèlerins et de marchands se rendant au Thibet. Elle est semblable à toutes les villes de cette partie de la Chine; elle est entourée d'une muraille en terre.

Le lendemain, à moitié route, nous rencontrâmes les envoyés de l'amban de Sinin, où nous n'arrivâmes que vers le soir. Nous nous établîmes dans le logement qui nous était désigné et qui avait été occupé quelques mois auparavant par le voyageur hongrois comte Sétchényi.

De Chala-khoto à Sinin, la distance est de 70 verstes. La route traverse d'abord des montagnes peu élevées, puis tombe dans la vallée de Sinin-khé, rivière qui arrose la ville de Sinin et va finir dans le Tétoung-gol. Au nord de cette vallée une plaine accidentée s'étend jusqu'au Nan-Chan; elle est très peuplée. D'après le nombre indiqué, les nationalités qui occupent la province de Sinin doivent se classer dans cet ordre : Chinois, Dounghans, Tangouts, Daldys, Mongols et Kirghiz.

Les Chinois, qui forment l'élément le plus considérable, sont principalement agriculteurs; beaucoup d'entre eux se livrent aussi au commerce. Les Dounghans, que les Chinois nomment *Khoï-Khoï*, comme tous les Mahométans de l'empire, y sont encore, malgré la guerre et les massacres, au nombre de 50 000 à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

60 000 familles. Leurs traits diffèrent beaucoup de ceux des Chinois et se rapprochent plus de ceux des Tatars de Russie, mais ils portent le costume chinois; ils parlent et se nourrissent des mêmes aliments que les Chinois, à l'exception de la viande de porc. Ils ont plus de force dans le caractère, sont bons agriculteurs, s'occupent aussi de commerce et aiment beaucoup l'argent. Ils sont restés fidèles à la secte chiite.

D'autres Mahométans, en nombre très restreint, habitent aussi la plaine de Sinin, surtout aux bords du Dankyr et jusque dans le Koukou-nor; ce sont les Kirghiz, qui prétendent être venus dans le pays il y a environ deux cents ans au nombre de 500 familles; ils ont conservé leur type et leur culte, mais ils ont complètement oublié leur langue. Ils s'habillent comme les Dounghans, et ils sont tous nomades.

Les Tangouts sont très nombreux aux environs de Sinin et dans la province de Han-sou. Les Chinois, qui les désignent en général sous le nom de *Si-fan* (gens de l'Ouest), les divisent en deux tribus : les *Beï-fan* ou jaunes et les *Kheï-fan* ou noirs, les Kara-Tangouts des Mongols. Les premiers mènent généralement une vie sédentaire aux environs de la ville et jusqu'au Tétounggol ; ils habitent des fanzas chinoises et s'occupent d'agriculture; d'autres mènent une vie à demi nomade; ils se sont construit des maisons de bois dans les vallées du Tétoung, mais ils ne s'occupent que de l'élève du bétail.

Les Kara-Tangouts, ainsi nommés sans doute à cause de la couleur de leurs tentes, sont tout à fait nomades; on les rencontre surtout dans la vallée supérieure du fleuve Jaune.

Le peuple le plus intéressant, quoique peu nombreux, est celui des *Daldys* du nord de Sinin, que les Tangouts nomment *Kar-loun* et les Chinois *Touou-jen*; on évalue leur nombre à 10 000 individus des deux sexes. Les hommes ressemblent beaucoup aux Chinois; ils en portent le costume et se rasent la tête en laissant seulement une tresse sur la nuque. Mais les femmes se rapprochent beaucoup plus des femmes russes que des Chinoises; elles diffèrent de ces dernières par la physionomie, par le costume et surtout par la coiffure. Elles séparent leurs cheveux au milieu de la tête, laissent pendre très bas les tresses de devant et forment par derrière un gros chignon, qu'elles recouvrent d'une sorte de voile en *dalemba* (coutil) gros bleu. Elles y ajoutent un grand nombre de rubans rouges qui passent dans des anneaux de cuivre de deux à trois pouces de diamètre, se terminent par des ornements en os, en porcelaine, en faux corail, retombant sur le cou, sur les oreilles et sur la poitrine. Leur costume se compose d'une chemise à manches de couleur variée, d'un caftan sans manches, d'un pantalon en dalemba gros bleu et de souliers chinois. Les hommes sont de taille moyenne; les femmes, généralement petites, ont un caractère vif et enjoué.

La langue des Daldys a un fond mongol auquel on a ajouté un grand nombre de mots chinois et tangouts et d'autres qui semblent appartenir à un dialecte plus ancien. Nul ne sait d'où ils viennent; eux-mêmes ont complètement oublié leur histoire. Cependant les Mongols de l'Ordos les considèrent comme leurs frères, et voici ce qu'ils racontent :

Pendant son séjour dans l'Ordos, Tchinghiz-khan avait un si bon cheval, qu'il pouvait aller chasser au Koukou-nor et revenir chez lui le soir. Un jour il emmena avec lui un héros escorté de nombreux guerriers. Tout alla bien, sauf qu'au retour le héros et ses guerriers ne purent suivre leur maître; ils s'égarèrent et s'établirent près de Sinin; c'est d'eux que descendent les Daldys.

La ville de Sinin est située sur la rivière du même nom, à 2260 mètres d'altitude; sa population est d'environ 60 000 habitants, en majorité Chinois, les autres Dounghans. Il y a peu d'industrie, mais le commerce, surtout avec le Thibet, y est assez développé. Les marchandises, venant principalement de Pékin, qui en est à 48 stations de poste, sont vendues à des prix très élevés, tandis que les produits locaux sont à des prix à peu près raisonnables. Les murs de la ville sont hauts et épais. Lors de l'insurrection dounghane, les Chinois y soutinrent un siège de deux ans, jusqu'à ce que, vaincus par la faim, ils durent se rendre, et furent tous massacrés.

Sinin resta huit ans au pouvoir des révoltés; c'est seulement à la fin de 1872 que les Chinois purent le reprendre, et à leur tour ils massacrèrent tous les Dounghans.

Le lendemain de mon arrivée, accompagné de M. Roborovsky, de l'interprète et de deux cosaques, je rendis visite au gouverneur ou *amban*, comme disent les Chinois. Devant nous, derrière nous, partout se remuait une masse compacte de peuple qui ne nous quitta qu'à la porte du palais ou *yamen*. Nous traversâmes deux cours remplies de fonctionnaires et de soldats, toujours bannières déployées; puis on nous introduisit dans la salle d'audience.

L'amban me reçut poliment mais froidement; il me fit asseoir à son côté, et après les questions d'usage il me demanda où je voulais aller. Je lui dis que mon intention était d'explorer les sources du fleuve Jaune et d'y passer trois ou quatre mois, selon l'intérêt que j'y trouverais. Il me répondit, en fixant les yeux sur les miens, qu'il ne me le permettrait jamais. Je souris et lui déclarai que je n'avais nul besoin de sa permission, et que, s'il me refusait des guides, je saurais m'en passer. Il essaya alors de m'intimider par des récits absurdes sur les brigands tangouts qui m'attendaient pour venger la défaite des Égraïs et qui étaient de vaillants soldats. Tous les gens de son entourage l'approuvèrent, et l'un d'eux affirma même que les Tangouts étaient anthropophages. Comme ce moyen ne réussissait pas mieux que l'autre, il en vint à capituler; il ne me demanda plus qu'un certificat constatant que j'entreprenais ce voyage à mes risques et périls malgré ses observations, et la promesse qu'à mon retour je passe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hommes et femmes daldys. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rais par l'Ala-chan et non plus par ses États. Je répondis évasivement à la dernière condition. Quant à la première, j'y souscrivis d'autant plus volontiers que cela me débarrassait de l'escorte. Là-dessus se termina l'audience, qui avait duré plus d'une heure, et nous pûmes retourner à notre logement. J'envoyai ensuite à l'amban des cadeaux; mais, à mon grand étonnement, il n'accepta que quelques bagatelles, en me renvoyant le reste, qu'il accompagna même de provisions et de quelques litres d'une très bonne eau-de-vie.

A Sinin comme à Dankyr, notre porte était assiégée par une foule de curieux des plus indiscrets; on accablait notre interprète des questions les plus absurdes; l'amban lui-même me fit demander s'il était vrai que nos yeux nous permettaient de voir à 100 mètres sous terre et d'y découvrir les trésors.

Nous passâmes encore quatre jours à Sinin pour y acheter tout ce dont nous avions besoin. Grâce à l'intelligence de notre interprète Abdoul, l'achat des vivres fut assez facile. La difficulté était que, comme nous allions pénétrer dans un pays où les chameaux ne pouvaient plus nous être utiles, il nous fallait absolument

Chinois et Dounghans des environs de Sinin (voy. p. 77). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

des mulets. Après bien des cris, des vociférations et même des voies de fait, nous finîmes par en acheter quatorze à raison d'une somme de 400 francs par bête, y compris la selle et la rémunération due aux commissionnaires.

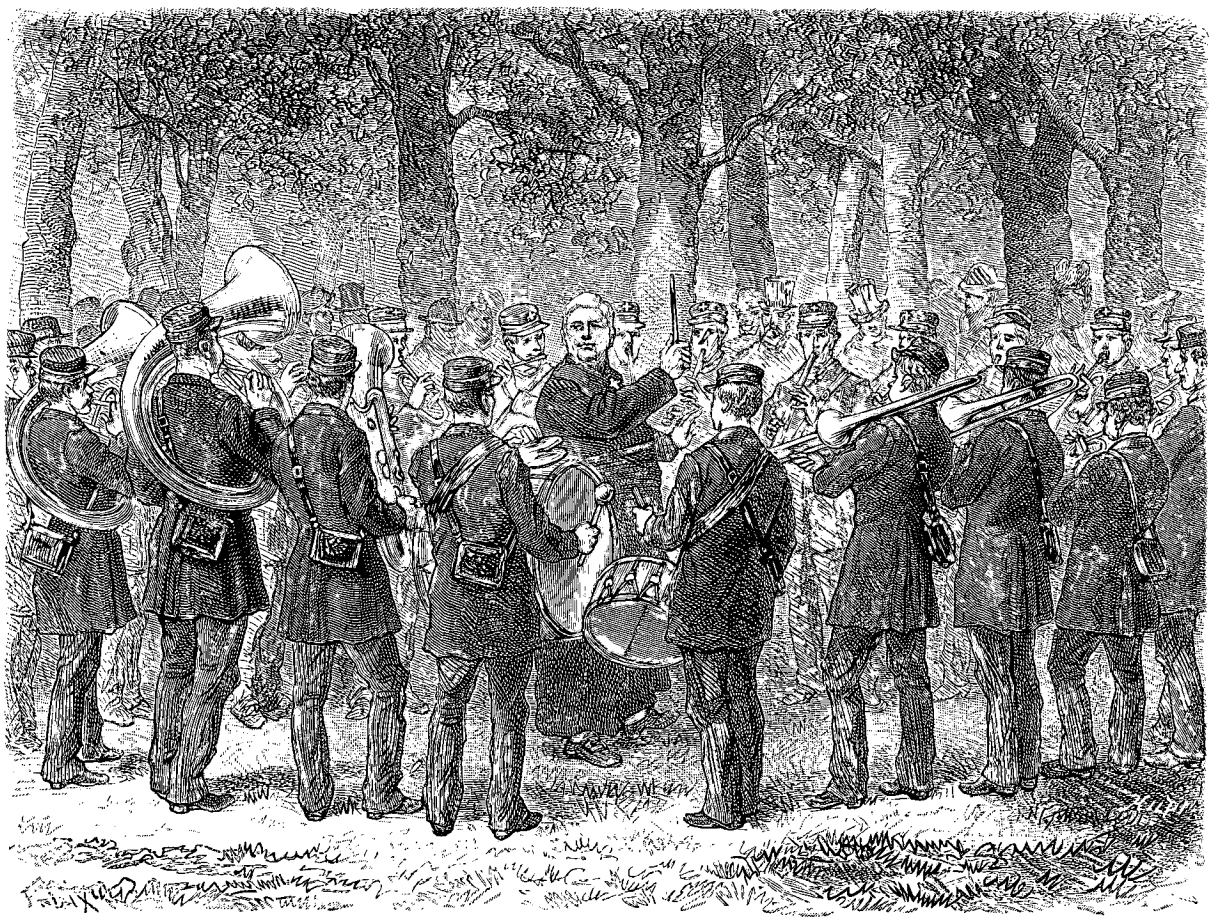
Il ne nous restait plus qu'une question à régler. Il nous était impossible d'emporter avec nous nos collections et une partie de nos bagages : or l'amban ne nous permettait pas de les laisser en dépôt à Chala-khoto, et il ne nous eût guère convenu de les faire venir à Sinin. Par bonheur, une caravane de soixante-dix chameaux, qui devait bientôt retourner à peu près à vide, arriva de l'Ala-chan. Nous fîmes marché avec elle pour dix chameaux qui transporteraient nos effets dans l'Ala-chan.

Toutes nos affaires ainsi terminées, nous quittâmes Sinin comme nous y étions entrés, c'est-à-dire escortés de fonctionnaires et de soldats.

Condensé par J. RIEL
sur la traduction de Mme JARDETSKY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Musique du Cercle catholique des jeunes ouvriers de Mulhouse (voy. p. 86). — Dessin de Lix, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LV

Les cités ouvrières de Mulhouse.

Parmi les institutions dont la Société industrielle de Mulhouse a pris l'initiative, aucune n'a réussi au même point que l'œuvre des cités ouvrières, aucune non plus ne mérite plus d'attention. L'attention publique se porte aujourd'hui sur toutes les œuvres et les institutions susceptibles d'améliorer la situation des ouvriers. Gouvernants et philanthropes s'en préoccupent également à juste titre. En un temps où la démocratie coule à pleins bords, où la diffusion de l'instruction amène la masse du peuple à réclamer une plus large part des avantages dont jouissent les classes supérieures, personne ne peut se désintéresser de l'étude des questions sociales. Aussi bien, après nous être entretenu des caisses de secours en visitant les établissements du Logelbach, nous voulons parcourir maintenant à Mulhouse les cités ouvrières, afin de constater leur influence sur la réforme des logements et l'encouragement à l'épargne, par la propriété rendue accessible à toutes les familles. Sans contredit, les résultats obtenus en Alsace sous ce rapport méritent de servir d'exemple et doivent agir comme stimulant dans toutes les agglomérations manufacturières.

Les cités ouvrières de Mulhouse s'élèvent entre les anciens quartiers de la ville et Dornach, à proximité des principales fabriques. Elles présentent plus de

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille maisons ou logements dictincts, avec une population de 7000 habitants. Chaque année le nombre des maisons s'augmente d'une vingtaine, et l'on vient d'y construire une nouvelle église consacrée au culte catholique. Il y a quelques jours, j'ai fait voir ces maisons d'ouvriers à M. Levasseur, l'aimable professeur du Collège de France, venu de Paris en Alsace pour se rendre compte de nos institutions industrielles. L'éminent économiste trouve aux maisons des cités ouvrières un aspect plus coquet et plus gai qu'aux constructions bourgeoises de la ville. Toutes les rues sont alignées au cordeau et se croisent à angle droit. Quant aux constructions, nous distinguons quatre modèles différents. Voici d'abord les maisons en rangées continues, avec étage et rez-de-chaussée, adossées deux à deux; ce sont les plus anciennes, et l'on y a renoncé depuis quelques années, à cause de la difficulté du renouvellement de l'air. On préfère à ce type par rangées celui par groupe de quatre logements, placé au milieu d'un jardin, partagé en autant de parties égales afin que chaque propriétaire en ait sa part afférente. Comme avec cette disposition les appartements peuvent recevoir de l'air des deux côtés, le second modèle est préférable au premier, moins sain et moins gai. Quelques-unes de ces maisons sont à étages, d'autres à simple rez-de-chaussée. Un autre type est celui des maisons entre cour et jardin, en rangées comme pour le premier modèle, mais distinctes de celui-là parce que les logements ont double façade, ce qui les rend beaucoup plus chères. Une distribution d'eau, avec des bornes-fontaines à tous les coins de rue, alimente les cités. Dans les jardinets attenants aux maisons, la famille cultive des légumes et des fleurs. Tout le monde s'en occupe, père, mère et enfants. Chacun a sa tâche, employant à semer, à planter, à arroser les heures que la fabrique laisse libres, le matin avant d'aller au travail, le soir quand on en revient. Pendant la belle saison on s'y repose au frais, au lieu de se disperser comme autrefois, les femmes et les jeunes filles dans la rue, les hommes au cabaret, au grand dommage des bonnes mœurs.

Combien cet aspect diffère de la situation des habitations ouvrières à Mulhouse il y a cinquante ans! En 1833 le docteur Villermé, chargé de rendre compte à l'Institut de France de l'état des logements d'ouvriers à cette époque, en fait un tableau lamentable. Sur 17 000 travailleurs occupés alors dans les manufactures de la localité, 5400 étaient contraints, par la cherté des loyers, de se loger dans les villages environnants, tandis qu'en ville les logements avaient un aspect sordide. Pour n'avoir pas à faire un trajet trop long, en un temps où la journée de travail durait quatorze heures au moins, où les chemins de fer n'existaient pas encore avec les trains d'ouvriers que nous voyons aujourd'hui, la plupart s'abritaient dans des réduits trouvés à proximité des ateliers. Ceux qui n'avaient pas de gîte en ville devaient, chaque jour, par tous les temps, hiver comme été, faire deux à trois lieues de chemin dans la boue, dans la neige, dans la poussière, pour venir à la fabrique et puis s'en retourner chez eux. Or le travail commençait à cinq heures du matin pour finir à huit heures du soir au plus tôt. Qu'on juge de la fatigue de ces malheureux, obligés de se lever à trois heures du matin, ne pouvant se coucher avant dix heures! Quoi de surprenant s'ils se contentaient de logis infects pour échapper à des courses journalières que beaucoup d'entre eux ne pouvaient supporter!

Ces ouvriers de la campagne étaient encore les moins bien rétribués. Ils formaient de pauvres familles surchargées d'enfants en bas âge, venues de tous côtés s'établir autour de Mulhouse pour y louer leurs bras. Chaque matin ils arrivaient en ville et repartaient le soir, pâles, amaigris, marchant nu-pieds. Lorsqu'il pleuvait ou qu'il neigeait, les femmes, faute de parapluie, relevaient sur leur tête leur tablier ou leur jupon de dessus afin de se préserver la figure. Avec ces femmes venaient un plus grand nombre de jeunes enfants, non moins hâves, couverts de haillons, tout gras de l'huile des métiers tombée sur eux pendant le travail, portant dans la main ou cachant sous leur veste le morceau de pain noir qui devait les nourrir jusqu'à l'heure de la rentrée à la maison. A la fatigue d'une journée de travail démesurément longue, car le séjour à l'atelier durait quinze heures au moins, se joignait pour ces pauvres gens la fatigue de ces allées et de ces venues si pénibles. Rentrés chez eux, ils succombaient au sommeil, obligés de se lever le lendemain sans être assez reposés. Rien d'étonnant que, dans une situation pareille, le plus grand nombre se fussent résignés à demeurer auprès des fabriques dans n'importe quel gîte.

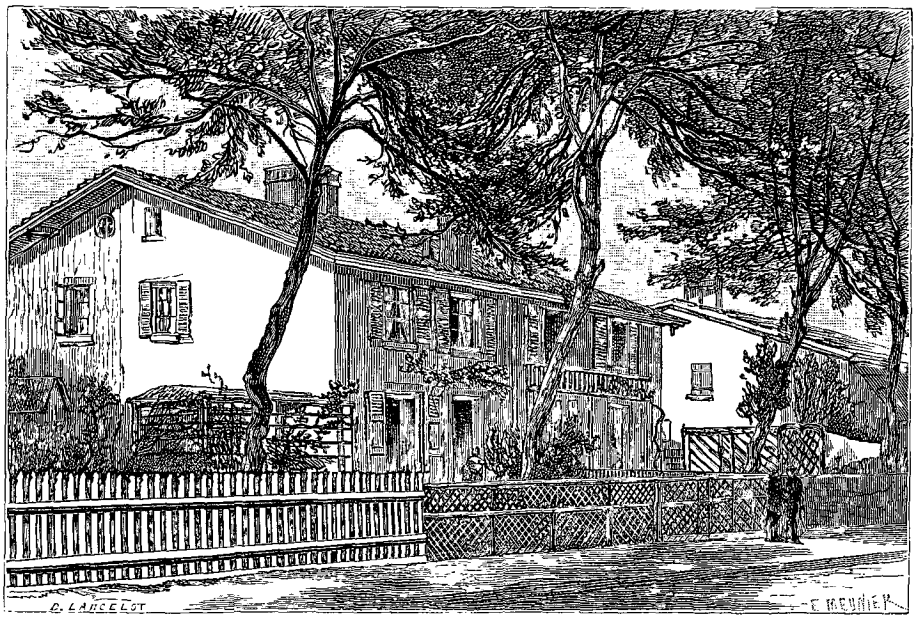
A l'époque dont nous parlons, le docteur Villermé écrit avoir vu à Mulhouse et à Dornach « de ces misérables logements où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur la paille jetée sur le carreau et retenue par deux planches. Des lambeaux de couverture et parfois une sorte de matelas de plume d'une saleté dégoûtante, voilà tout ce qui recouvrait cette paille. » Et ailleurs : « Un mauvais et unique grabat pour toute la famille, un petit poêle qui sert à la cuisine comme au chauffage, une caisse ou grande boîte en guise d'armoire, une table, deux ou trois chaises, un banc, quelques poteries, composent communément tout le mobilier qui garnit la chambre des ouvriers employés dans les filatures et les tissages de la même ville. » Dans un milieu pareil que peut devenir la famille ouvrière! Un foyer sans attrait ne retient pas le travailleur au milieu des siens pendant les heures de loisir. Alors le cabaret les reçoit. Père et garçons y vont, les uns après les autres, par distraction d'abord, ensuite par habitude. Et le vin et le jeu font leur œuvre. Ce qui devait être une distraction devient une passion qui mène à l'abrutissement. Vous voyez des chefs de famille, sans force morale, rechercher dans l'ivresse une excitation susceptible de leur faire oublier un instant leur pénible état. Pendant ce temps la misère grandit à la maison, quand la faim même ne se met pas à sévir. Pour apprécier l'étendue du mal, il faut assister aux scènes qui se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passent, dans bien des lieux, à la sortie des ateliers, le jour de paye. Nous avons vu de malheureuses femmes, seules ou leurs enfants sur les bras, attendre leur mari afin qu'il se dessaisisse, après un long débat, de la part strictement nécessaire aux plus pressants besoins du ménage. Combien ne retirent que des violences de leurs sollicitations pressantes et attendent à la porte des soirées entières, malgré les intempéries, que l'ivresse leur rende un homme incapable de se tenir !

« Toute cette misère n'est rien, dit Jules Simon dans une page émue de son *Ouvrière*, après un éloquent plaidoyer en faveur de la réforme des logements, ce manque de pain, ces haillons, ces chambres nues, ces cachots humides, ces maladies repoussantes ne sont rien, quand on les compare à la lèpre qui dévore les âmes. Les pères dont les enfants meurent de faim passent les nuits en orgies dans les cabarets ; les mères deviennent indifférentes aux mœurs de leurs filles ; elles sont les confidentes et les conseillères de la prostitution : ni le père ni la mère ne tentent un effort pour arracher leurs enfants innocents à ce qui les a eux-mêmes engloutis ! Et nous resterions impassibles devant cette corruption et cette misère ! et nous n'emploierions pas à lutter contre elle tout ce que Dieu a mis en nous de passion et d'intelligence ! nous attendrions froidement que le mal soit à son comble, sans nous sentir les entrailles émues et la conscience troublée ! Nous nous croirions quitte envers Dieu, envers l'humanité, pour quelques aumônes et pour quelques articles de règlement, comme s'il ne s'agissait pas du plus pressant de tous les intérêts, du plus grand des devoirs. Le mal qui nous travaille est de ceux qu'on ne peut guérir qu'en y mettant tout son cœur. »

Pénétrés de la nécessité d'améliorer les conditions



Groupe de maisons ouvrières à Mulhouse. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Kohler-Dietz.

de logement et désireuse aussi de faciliter l'épargne, la Société industrielle de Mulhouse mit à l'étude un projet d'association pour la construction de maisons destinées à être vendues aux ouvriers aux meilleures conditions possibles. A ce moment, en 1850, M. Jean Zuber, de Rixheim, avait rapporté de l'Exposition universelle de Londres les plans d'une maison modèle pour quatre familles d'ouvriers, élevée par les soins du prince Albert. On étudia ces plans à Mulhouse et l'on rechercha quel genre de construction réunirait les meilleures conditions de bien-être et d'économie. Dès le mois de septembre 1836, après la première enquête dont le docteur Villermé a rendu compte à l'Académie des Sciences Morales, un groupe d'industriels mulhousois avait réuni des souscriptions s'élevant à un million de francs pour la construction d'une cité ouvrière. Une crise qui survint l'année suivante arrêta malheureusement cette première tentative. C'est à M. Jean Dollfus que revient le mérite de la constitution définitive de la Société des cités ouvrières de Mulhouse, dont l'entreprise a été couronnée d'un plein succès. Cette société, formée en 1853, commença son œuvre avec un capital de 300 000 francs seulement, représenté par 60 actions de 5000 francs chacune, réparties entre 20 souscripteurs. Elle a obtenu du gouvernement français une subvention de 300 000 francs, égale à sa première mise de fonds. Des emprunts contractés à 5 et à 4,5 pour 100 d'intérêt et garantis par les sociétaires ont permis de construire successivement, en l'espace de trente ans, plusieurs milliers de maisons. Pendant les cinq premières années de chaque emprunt, on paye seulement le cinquième des sommes empruntées, pour rembourser ensuite le capital par quinzièmes pendant les quinze années suivantes. Ainsi les emprunts s'amortissent avec les annuités payées par les acquéreurs des maisons. D'après le rapport soumis à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'assemblée générale des actionnaires sur l'exercice annuel échu au 30 juin 1885, sur 1060 maisons construites à cette date, 775 étaient entièrement payées, au prix de 2 708 120 francs pour prix d'acquisition, plus 1 494 960 francs pour frais de contrats, intérêts et assurances. L'intérêt des actions souscrites ne dépasse pas 4 pour 100 annuellement.

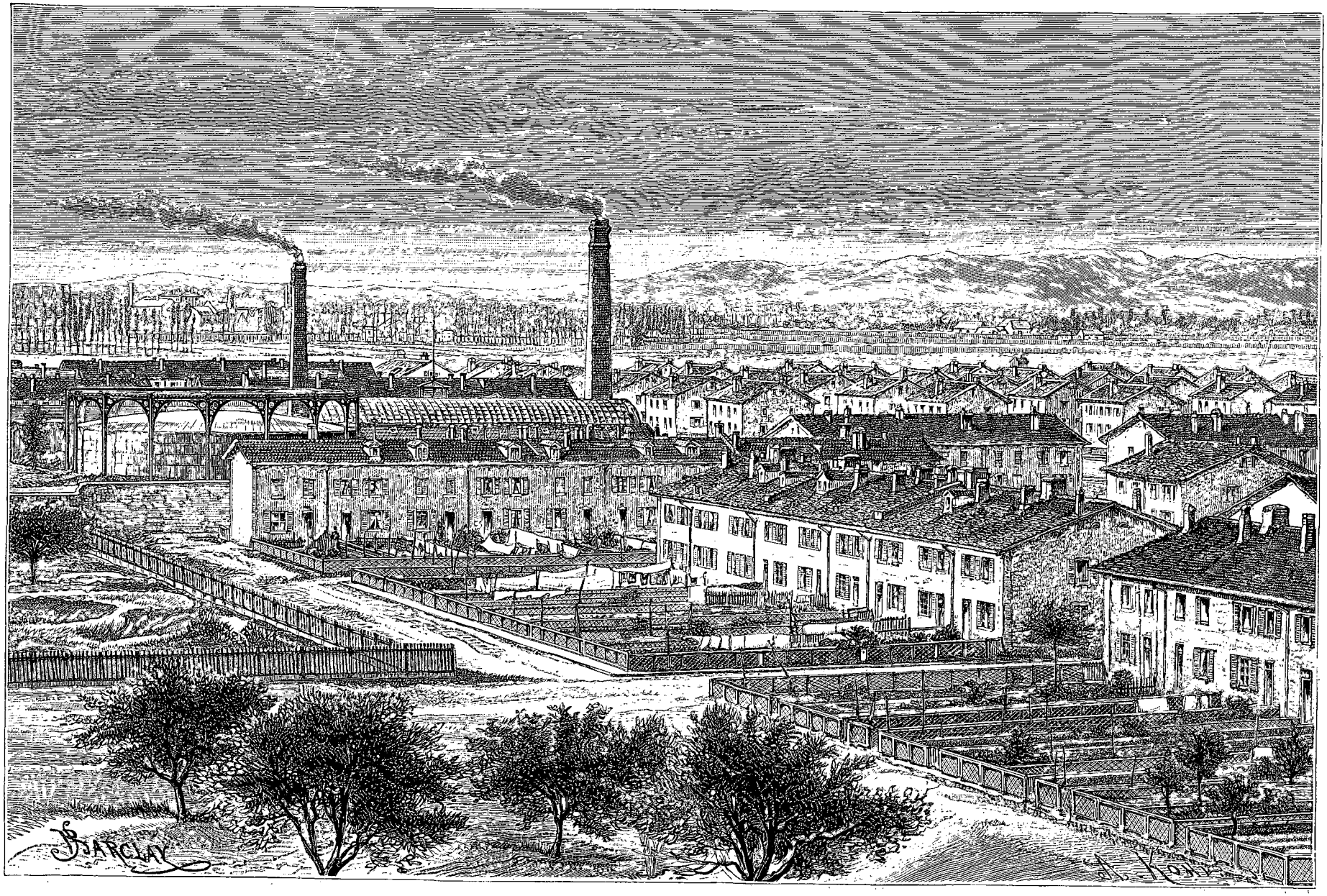
Une chambre d'ouvrier, il y a quarante ans, se louait à Mulhouse de 6 à 8 francs et même 9 francs par mois, payables en deux termes, de quinze en quinze jours, à chaque paye de la fabrique. Cela faisait de 72 à 96 et jusqu'à 108 francs par an, beaucoup trop pour les logements fournis. De pareils loyers devaient tenter les spéculateurs, qui bâtissaient des maisons ouvrières pareilles à de petites casernes, où s'entassaient le plus de ménages possible. Telle était la misère dans ces familles, que la moitié de leurs enfants mouraient avant la fin de la deuxième année, tandis que, dans les ménages bourgeois, cette moitié vouée à une mort précoce atteignait l'âge de vingt-neuf ans. Or, dans les cités ouvrières actuelles, non seulement l'hygiène générale s'est beaucoup améliorée, mais les acquéreurs de leurs maisons peuvent devenir propriétaires sans dépenser une somme de beaucoup supérieure au loyer payé en ville dans bien des cas pour des logements équivalents. Pour chaque vente, la Société des cités se contente d'un versement préalable de 250 à 350 francs, selon la valeur de l'immeuble. Cette somme une fois versée, l'acquéreur est propriétaire : la maison est à lui. Pour le surplus, il lui suffit de s'engager à payer chaque mois une somme moyenne de 20 à 30 francs, calculée de telle sorte que la maison soit entièrement libérée au bout de quatorze à quinze ans. De cette manière un ouvrier peut acquérir une habitation valant 3500 francs en ne déboursant que 300 francs du premier coup. Ses payements mensuels ultérieurs ne dépassent guère le loyer demandé par l'administration des cités pour les mêmes maisons, parce qu'on ne porte au compte de l'acquéreur que 5 pour 100 du capital représentant la valeur de l'immeuble, tandis que le locataire paye de 7 à 8 pour 100.

Ajouterai-je que les payements se font assez régulièrement? Sur les 285 maisons à solder encore, il reste dû au 30 juin 1885 seulement 418 455 francs : les retards ne dépassent pas 20 130 francs sur les échéances normales, somme qui se répartit entre 42 acheteurs pour des montants de 200 à 600 francs. Dans des cas exceptionnels, dont l'administration des cités reste juge, une maison peut être revendue par un ouvrier à un autre ouvrier avant le terme normal. Si diverses causes, telles que la mort d'un chef de famille, l'appel sous les drapeaux d'un jeune homme dont le gain grossissait les ressources de la communauté, ou bien encore de longs chômages résultant d'une crise industrielle, amènent de temps à autre la résiliation de quelques baux, il n'y a eu néanmoins aucune perte à enregistrer sur les maisons vendues par la Société des cités. Sous le régime français, avant l'annexion à l'Allemagne, une vingtaine de maisons ont été achetées par des jeunes gens qui, après leur libération du service militaire, s'engageaient à nouveau pour gagner une prime de remplacement, dont le montant servait à acquérir et à meubler une maison pour leurs vieux parents.

Les rues principales des cités ouvrières de Mulhouse sont bordées de trottoirs avec des rigoles, éclairées au gaz et plantées d'arbres. Au-dessous passent un égout en maçonnerie et des conduites d'eau. Celles-ci n'alimentent pas seulement les bornes-fontaines au bord des trottoirs, mais aussi l'intérieur de la plupart des maisons. Comme l'architecture de toutes ces constructions est simple, elles prennent un aspect plus gai par la culture des fleurs dans les jardinets. Dans la rue de Strasbourg, entre la route de Belfort et celle de Colmar, le prix primitif des maisons a acquis une valeur double. Les intérieurs sont en général tenus convenablement. Voici au hasard un ménage que nous visitons de la cave au grenier. Partout une propreté et un ordre parfaits, dont le mérite revient à la femme. Toutes les ressources se réduisent au salaire du mari, graveur sur bois et ouvrier habile, travaillant à la pièce et gagnant 5 francs par jour. Avant son mariage, la femme a servi comme domestique dans une famille bourgeoise, assez longtemps pour apprendre la bonne tenue d'un ménage. Elle a quatre enfants, deux garçons et deux fillettes. Au moment de notre visite, les garçons sont encore à l'école : on voit dans leur petite chambre une étagère suspendue au mur avec des livres aux reliures dorées, autant de prix gagnés par ces jeunes élèves. Pendant que nous complimentons la mère sur ses enfants, les fillettes sont rentrées, le sac de classe au dos, avec une tenue très simple, mais d'une propreté irréprochable.

A côté de ces ménages modèles il y en a d'autres qui laissent à désirer. Dans le principe, les maisons des cités ouvrières doivent être vendues pour une seule famille et sans y recevoir des locataires étrangers. Les actes de vente sont formels à cet égard. Malheureusement, quand le père de famille meurt, toute la fortune se réduisant à la possession de la maison, la veuve se voit trop souvent obligée de se reléguer avec ses enfants, parfois nombreux, dans la partie la plus resserrée de son habitation, pour louer le reste aux meilleures conditions possible. Alors comment exiger l'exécution stricte des contrats? L'administrateur des cités, M. Huguenin, nous signale, dans une rue composée de 37 maisons, 11 veuves propriétaires. Ces 11 veuves ont ensemble 27 enfants en bas âge, 5 vieux parents infirmes, plus des malades. Pressées par le besoin, les veuves louent donc une partie de leur logement. Dans la rue en question elles ne comptent pas moins de 40 étrangers locataires. Et quels locataires! Ordinairement des ménages clandestins, des jeunes gens mariés sans épargne ou qui ont déserté le toit paternel afin de vivre plus librement en mangeant dans une pension. Ni les bonnes mœurs ni l'hygiène ne résident dans de pareils intérieurs, réduits plutôt que demeures d'une population flottante. Au dire de M. Huguenin, dans ces ménages, les femmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale des cités ouvrières de Mulhouse. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont d'une ignorance désolante : « Dans cette classe elles ne lavent pas ou elles lavent mal, ne savent pas tenir une aiguille, et, quand un vêtement quelconque neuf et solide est entre leurs mains, peu de temps se passe pour qu'on le voie arriver à l'état de guenille, faute d'entretien en temps opportun. » Observation confirmée par un prêtre que son devoir pastoral tient en rapport permanent avec les ouvriers des cités de Mulhouse, l'abbé Cetty, dont le livre sur *le Mariage dans les classes ouvrières* révèle bien des situations pénibles sur lesquelles nous ne voulons pas nous arrêter aujourd'hui, mais qui appellent l'attention des philanthropes et de la charité sous toutes ses formes.

La subvention du gouvernement français à l'œuvre des cités ouvrières de Mulhouse a été employée à la construction d'un restaurant et d'une boulangerie, d'un établissement de bains et de lavoirs, du logement des sœurs diaconesses pour le service des malades. Au restaurant économique on peut se procurer un repas satisfaisant au prix de 60 à 70 centimes : pain, 5 centimes; soupe, 10 centimes; viande de bœuf, 20 centimes; deux sortes de légumes, 15 centimes chacun. La boulangerie vend par mois 10 000 miches de pain, 10 centimes au-dessous du prix demandé en ville, à condition de payer au comptant. Peu de familles ouvrières ont les moyens de se procurer chaque jour un repas au prix de 60 à 70 centimes par tête. J'ai recueilli dans mes *Études statistiques sur l'industrie de l'Alsace* les budgets détaillés de 16 familles de professions diverses, comptant ensemble 90 personnes, dont les dépenses pour la nourriture s'élèvent pour une année au total de 17 500 francs, soit en moyenne 32 centimes par tête et par jour. Le menu ordinaire à Mulhouse se compose de soupe, avec des mélanges de viande et de légumes; mais beaucoup d'ouvriers se contentent de pommes de terre cuites à l'eau, apportées le matin à l'atelier et accompagnées d'un peu de fromage ou même sans rien autre. Quand l'homme et la femme travaillent à la fabrique, les repas ne peuvent être pris à la maison. Alors les deux époux vont déjeuner à midi dans une pension ouvrière à proximité de l'atelier, ou bien ils consomment les aliments préparés à l'avance, cuits ou réchauffés au fourneau du réfectoire de la fabrique.

Enlevée de bonne heure au foyer domestique pour être placée dans l'atelier pendant des années entières, l'ouvrière de fabrique ne reçoit pas une éducation suffisante pour se former à la vie de famille et acquérir la science du ménage. Son activité se borne, dans la plupart des cas, à surveiller une machine pour gagner au bout de la quinzaine un salaire fixe. Au delà, point d'autre préoccupation. Sauf des exceptions rares, la femme élevée ainsi n'apprend pas à manier l'aiguille convenablement. Elle ne connaît rien des soins à donner au linge, et elle ignore les notions élémentaires d'une bonne cuisine. La préparation des mets les plus ordinaires l'embarrasse. C'est là un préjudice grave pour le bien-être des familles. Au milieu des institutions de toute espèce inspirées pour remédier aux misères imméritées des ouvriers des manufactures, nous apercevons bien différentes œuvres fondées dans le but d'initier les jeunes filles aux connaissances indispensables pour la conduite d'un ménage : à Mulhouse, les ouvroirs, les écoles du soir et du dimanche, les cuisines modèles, les ateliers de repassage, les fourneaux économiques entretenus par les dames de la ville sont autant d'œuvres destinées à mieux élever l'ouvrière de fabrique; seulement, l'influence de ces œuvres se trouve trop restreinte, insuffisante dans des agglomérations où les jeunes ouvrières se comptent par milliers. Que peut un ouvroir avec une centaine de jeunes filles dans une ville de 70 000 habitants? Que peut dans un district manufacturier de plusieurs lieues d'étendue une cuisine modèle avec soixante ouvrières? Encore ces ouvrières admises aux œuvres d'éducation appartiennent à la classe favorisée de la population des manufactures; celles qui ont le plus besoin de conseils et de direction restent à l'écart.

Tout le monde apprend à lire maintenant sous l'effet de la loi sur l'instruction obligatoire. Peu d'enfants échappent à l'école ou peuvent y être soustraits. Ce qui est et restera plus difficile, c'est une bonne éducation, au sein de la famille. Pour les ouvrières sans parents, les sœurs de Niederbronn ont ouvert à la Cénobie une maison de refuge, qui reçoit en qualité de pensionnaires une soixantaine de jeunes filles occupées dans les fabriques de la ville. Les pensionnaires payent un prix de pension mensuel de 20 francs et reçoivent avec la nourriture et le logement les notions nécessaires pour la tenue d'un ménage. A côté d'elles, la maison de la Cénobie admet un nombre égal d'orphelines en bas âge, entretenues avec le produit de dons et d'offrandes. A part son caractère religieux, cet établissement des sœurs à Mulhouse rappelle les pensions de jeunes ouvrières de Lowell aux Etats-Unis d'Amérique et de Fribourg-en-Brisgau, sur la rive badoise du Rhin. L'éducation reçue ainsi forme de meilleures ménagères.

Pour les jeunes ouvriers, il y a l'institution du Cercle catholique, fondée dans le but d'offrir à ses membres tout à la fois un lieu de distraction honnête et le moyen de continuer les études commencées à l'école primaire. Le Cercle catholique de Mulhouse, fondé en 1869, groupe autour de sa bannière plus de 800 jeunes gens. Un donateur anonyme lui a fait construire dans la rue du Bourg un local d'une architecture simple et élégante, approprié à sa destination spéciale. Au rez-de-chaussée de ce local vous voyez sept grandes salles servant pour les écoles du soir et les conférences. Une des salles est réservée pour la bibliothèque du cercle, une autre pour les réunions du comité d'administration. Le premier étage a une salle plus longue, avec une scène pour des représentations théâtrales, assez vaste pour recevoir 1200 spectateurs. Il va sans dire que les acteurs de ce théâtre se recrutent parmi les membres mêmes du cercle. Ceux-ci ont également formé, sous la direction du frère Vincent, une fanfare et un orchestre, composés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une centaine de musiciens exécutants. Outre la section de musique, il y a une section de chant, une section dramatique, une section de gymnastique. Plusieurs fois par an, le cercle donne des fêtes à ses membres et à leurs familles, dans son jardin d'été, au Rebberg. Un comité d'administration de vingt-cinq membres, dont la moitié est choisie parmi les notabilités catholiques de la ville, s'occupe de la gestion des affaires de l'œuvre. Une section spéciale dite des travailleurs, au nombre de cinquante membres environ, se charge de la préparation des fêtes. Ceux des sociétaires qui veulent s'instruire peuvent suivre au cercle, dans la soirée, des cours gratuits comprenant l'enseignement des langues : français, allemand, anglais et italien, plus la comptabilité et la correspondance commerciale. Chaque membre du cercle paye une cotisation mensuelle de 25 centimes.

L'Œuvre des cercles catholiques pour les ouvriers, étendue aux principaux centres industriels de l'Alsace, comme à la plupart des grandes villes de France et d'Allemagne, a inscrit dans son programme toutes les institutions propres à développer parmi les classes laborieuses des habitudes d'ordre et d'économie. Aussi est-ce là pour elle un titre incontestable à la reconnaissance publique, car là où la philanthropie des particuliers et la législation des gouvernements se sont trouvées insuffisantes, la foi chrétienne a affirmé sa vitalité par des prodiges de dévouement et de désintéressement. A la tête du mouvement pour la propagation de cette œuvre, nous trouvons à Mulhouse un homme de bien dont l'action se propage au pays entier et dont la parole suscite partout des collaborateurs zélés. J'ai nommé le curé Winterer, député au Reichstag et membre de la diète d'Alsace-Lorraine. Orateur de talent, ardent patriote autant que digne prêtre, M. Winterer a porté une attention toute particulière à l'étude des questions sociales. Les misères dont il est témoin dans l'exercice de ses fonctions pastorales, en contact permanent avec les familles ouvrières, lui ont fait voir sur le vif les besoins et les aspirations de cette classe de la population. Interrogez les habitants des cités, jusque dans la dernière mansarde, ces pauvres gens constateront que nul ne connaît mieux leurs peines que le bon curé, confident intime du foyer, leur conseiller de tous les jours, leur appui et leur consolateur ! Aussi bien sa parole fait autorité dans les débats sur les questions ouvrières et sociales, de même que les services quotidiens, rendus avec une abnégation absolue, lui ont gagné la confiance des travailleurs et l'influence politique assurée par le suffrage universel.

Entre autres fondations du cercle, se présente celle d'une caisse d'épargne, instituée le 1er août 1882 à l'intention des sociétaires. Dès le mois de janvier 1884, les petits dépôts effectués par les jeunes ouvriers membres du cercle figuraient au livre de compte pour une somme de 10 000 francs, répartie entre 151 livrets. Pour porter le jeune homme à l'épargne, dit l'abbé Cetty, page 68 de son livre sur *le Mariage dans les classes ouvrières*, et pour l'engager à faire le premier pas, on a eu l'heureuse idée d'offrir, chaque année, aux plus méritants du cercle un certain nombre de livrets avec la première mise. C'est une prime d'honneur vivement appréciée et une question de dignité pour ceux qui en sont l'objet. Ils rougiraient de rester en arrière et de se montrer indignes de l'affectueuse confiance de leurs bienfaiteurs. Aussi les dépôts une fois faits sont rarement retirés ; depuis la fondation il y a eu seulement quinze retraits, pour des raisons qui les justifiaient pleinement. Un jeune ouvrier, notamment, a retiré 100 francs pour empêcher la misère de s'asseoir au foyer de sa famille : les épargnes du fils comblaient le vide ouvert dans le budget par un accident du père. Si modestes que soient les premières épargnes, elles donnent une bonne habitude, au milieu des mille sollicitations contraires qui entraînent l'ouvrier à dépenser le fruit de ses labeurs au jour le jour. Plus tard les dépôts réalisés permettront au jeune homme de monter son ménage et lui procureront la mise de fonds nécessaire pour acheter une maison aux cités, en l'élevant au rang de propriétaire capable de laisser à ses enfants leur foyer natal pour héritage.

« Héritage ! dirons-nous avec Jules Simon à la vue des cités ouvrières de Mulhouse, voilà un mot nouveau dans l'histoire d'une famille d'ouvriers. Oui, les enfants succèdent à leur père dans sa propriété; ils deviendront maîtres à leur tour de ce joli jardin témoin de leur enfance, de ce foyer où leur mère leur souriait. Quand ils l'auront perdue, ils la retrouveront partout dans la maison, avec le souvenir de ses caresses et de ses conseils. Ils raconteront à leur tour leur histoire à leurs enfants, car la famille peut avoir une histoire, à présent qu'elle est attachée à un coin de terre. Nous voilà loin de ces nomades, de ces demi-sauvages chassés de taudis en taudis par les exigences des propriétaires, habitués à la malpropreté, vivant séparés les uns des autres par nécessité, ne pensant à leur demeure que pour se rappeler leur misère, obligés de demander au cabaret, parfois à l'ivrognerie, un moment de distraction et d'oubli. Cette maison est pauvre, mais c'est la maison paternelle, et ceux qui l'habitent et la possèdent ne se sentent plus étrangers au milieu de la société. Ils comprennent, pour la première fois peut-être, l'étroite parenté de la propriété et du travail. »

LVI

Exemple d'une association agricole à la halle au lait.

En même temps que la création des cités ouvrières a résolu la double question de la réforme des logements et de l'encouragement à l'épargne, les ouvriers mulhousois ont formé entre eux des Sociétés coopératives de consommation. Ces associations procurent à leurs adhérents les principaux articles de consommation pour l'entretien du ménage à des prix réduits, en bénéficiant du profit des intermédiaires. Six ou sept sociétés de cette espèce fonctionnent actuellement à Mulhouse, avec plus ou moins d'avantages, sans donner lieu à des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

observations qui leur soient propres. Plus intéressante est l'organisation de la Société laitière, qui offre un exemple jusqu'à présent unique en Alsace d'association de propriétaires ruraux réunis pour la vente de produits agricoles. Ici encore le but de l'association est de s'affranchir des intermédiaires pour tirer de son travail un rendement plus rémunérateur. De plus, d'après l'article premier de leurs statuts, les cultivateurs de la Société laitière de Mulhouse, tous résidant à la campagne, s'engagent à fournir aux consommateurs du lait garanti pur, sans addition d'eau ni soustraction de crème, tel que le donnent leurs vaches. A cet effet ils ont établi à proximité des cités ouvrières, entre l'ancienne ville et le canal de décharge de l'Ill, une halle spéciale, avec des locaux pour la fabrication du beurre et du fromage suivant les procédés les plus perfectionnés.

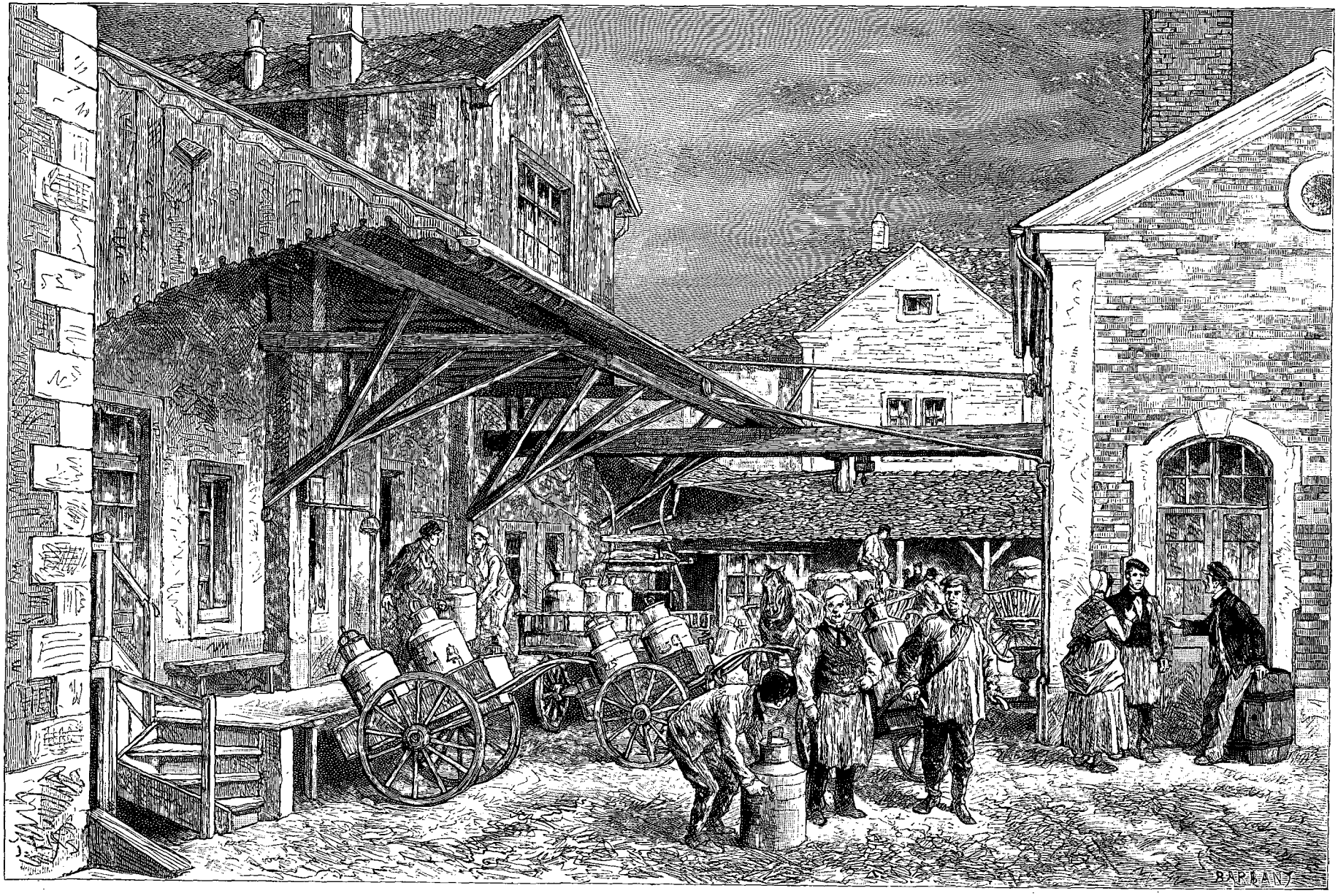
Outre le bureau du directeur chargé de son administration, la halle au lait renferme une salle de vente, donnant sur la rue, une salle pour la réception du lait, une crémerie, une beurrerie, une fromagerie, des caves vastes et fraîches, une grande glacière, divers magasins et plusieurs hangars. Une petite machine à vapeur met en mouvement les appareils de l'exploitation, fournit à volonté de l'eau froide ou chaude, non pas pour le mouillage du lait, mais pour la propreté des récipients et des ustensiles. Un jour dans l'autre, la Société laitière reçoit de ses participants 10 000 à 11 000 litres de lait, soit la production de 1600 à 1800 vaches, représentant plus du tiers de la consommation de la ville. Une partie de ce lait, matin et soir, est reçue directement par les laitiers revendeurs de la société, pour être débitée dans les quartiers éloignés sans passer à la halle. Une autre partie, la plus considérable de beaucoup, est livrée à la halle par les fournisseurs associés ou à la station de chemin de fer, où les voitures de l'établissement vont charger les bidons à l'arrivée des trains. A la réception on constate si la fermeture cachetée des bidons est intacte. Deux fois par mois, à des dates indéterminées, le directeur doit faire à tour de rôle l'examen des livraisons de chaque sociétaire. Pour faciliter le contrôle de la pureté du produit, un agent de la société peut assister à la traite des vaches dans les étables de la campagne. Toute addition d'eau ou d'une substance augmentant le volume est punie comme falsification. Toute soustraction de crème passe également pour fraude.

Le curé Winterer (voy. p. 87). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Voulez-vous voir comment les choses se passent à la halle, il faut y aller le matin à l'arrivée du lait. Un monte-charge mû par la machine à vapeur élève au premier étage du local les bidons amenés sur des voitures. Versé dans de grands récipients, le lait reçu passe par un double tamis qui le débarrasse des corps étrangers susceptibles d'y être tombés. Puis il s'écoule dans le réfrigérant, composé d'une série de cylindres creux dans lesquels circule un filet continu d'eau fraîche. Le lait se refroidit ainsi à la surface des cylindres et tombe dans de grands bassins rafraîchis par de la glace ou de l'eau froide. Un second passage par un double tamis précède le remplissage des bidons pour la vente, bidons qui circulent dans les rues sur de petites charrettes à bras. Il faut traiter ainsi le lait par le froid afin de l'empêcher de tourner pendant la saison chaude. C'est ce que nos laitiers ordinaires n'ignorent pas. Seulement, au lieu de l'application de l'eau froide ou de la glace en dehors, le procédé habituel des marchands consiste dans le mouillage au dedans, par addition d'eau fraîche augmentant le contenu des bidons. A la température moyenne de 15 degrés centigrades, le lait se conserve aisément jusqu'au moment de la consommation.

Le lait qui n'est pas vendu à l'état frais se convertit en crème, en beurre et en fromage. Des crémeuses centrifuges extraient rapidement la crème du lait convenablement refroidi. Dans ces appareils les parties les plus denses se séparent en un instant des parties moins denses. Celles-ci forment à l'intérieur une sorte de manchon concentrique, tandis que celles-là sont projetées contre les parois sous l'effet de la force centrifuge. Pendant que le lait écrémé s'écoule par une rainure circulaire dans un récipient disposé sous le tuyau d'écoulement, la crème, plus légère, passe dans une autre rainure par-dessus la lèvre du tambour de la crémeuse. Mis en mouvement par la machine à vapeur, un seul appareil peut écrémer 500 litres de lait par heure. Toutefois la crème ainsi obtenue, excellente pour donner du beurre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

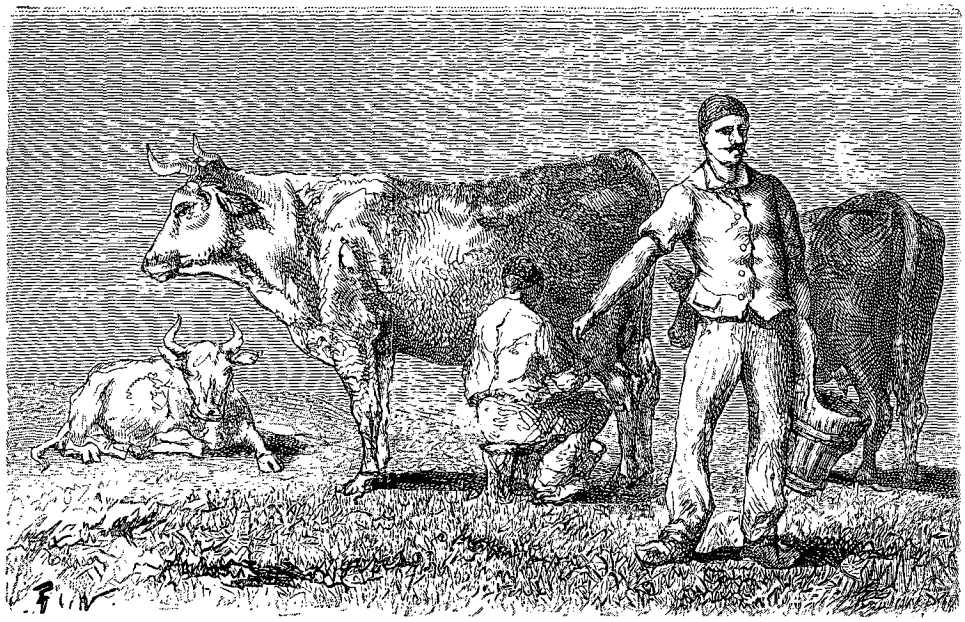


Laitiers à la halle au lait de Mulhouse. — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne sert pas à tous les usages culinaires et à la pâtisserie, parce qu'elle ne mousse plus. Pour obtenir de la crème moussante, il vaut mieux la faire lever à la manière ordinaire dans des jattes en fer-blanc exposées dans une chambre froide. La température exerce une grande influence sur la montée de la crème. Quand la température s'abaisse de manière à approcher du degré de la glace fondante, la quantité de crème augmente, et le rendement en beurre arrive au maximum. Une ou deux heures d'exposition à la température de 0 degré suffisent pour opérer une séparation complète; suivant les expériences faites à la halle, à la température de 2 degrés centigrades, 100 litres de lait ont donné après douze heures de repos 16 litres de crème, et seulement 6 litres au bout de vingt-quatre heures à la température de 26 degrés.

Après la production de la crème vient la confection du beurre et du fromage. Pour faire le beurre, la Société laitière emploie une grande baratte danoise, mue à la vapeur comme les crémeuses centrifuges. D'une construction simple, facile à manier et à nettoyer, cette baratte occupe également avec la pétrissoire une chambre à part, à côté de la glacière, mise à réquisition plus ou moins selon les variations de la température extérieure. Elle représente une sorte de tonneau en bois en forme de cône tronqué. La partie supérieure, plus petite que la base, est un couvercle mobile. Un volant à deux ailes, en bois comme le tonneau, tourne sur un axe central avec une vitesse variable. L'axe porte à l'extrémité un pignon engrenant avec une roue d'angle munie d'une poulie et mise en mouvement par le moteur au moyen d'une courroie. Notez qu'une charge complète de la baratte produit 60 kilogrammes de beurre en une demi-heure. En quatre heures de temps,



Marcaires de la montagne. — Dessin de Niederhausern-Kœchlin, d'après une photographie.

le lait tiré de la vache, quand il est traité convenablement, peut être converti en beurre exquis. Pour conserver au produit toute sa finesse, le beurrier ajoute à la crème, avant l'opération de la baratte, une certaine quantité de glace. La pétrissoire sert ensuite à exprimer le liquide, lait ou eau, encore contenu dans le beurre. C'est une simple table tournante, dont le médium n'a aucun rapport avec les exercices de spiritisme. Plus élevée au milieu que sur les bords, elle se meut, comme tous les autres appareils de la halle, sous l'action de la machine à vapeur commune. Elle supporte un cylindre cannelé qui pendant son mouvement pétrit la masse soumise à son travail. Après cela le beurre se moule en petits ballots ou en pains de grandeur et de poids voulus, aux armes de Mulhouse, avec la roue et les attributs de la laiterie en relief. Rien de plus appétissant que ces ballots de beurre frais de la halle au lait, supérieur en qualité au beurre de la plupart des ménages de paysans, où la propreté et la fraîcheur nécessaires manquent trop souvent. Celui qui est tiré de la crème douce se vend à Paris, en concurrence avec les meilleurs produits de la Normandie.

Avec le lait écrémé, par moments aussi avec du lait doux, la Société laitière de Mulhouse fait du fromage façon gruyère en grandes meules et des petits fromages façon munster mi-gras. Pour les fromages de premier choix, l'emploi du lait au goût plus parfumé des hauts pâturages de la montagne paraît préférable. Cela étant, le directeur de la halle, recevant seulement du lait de la plaine, croit devoir fabriquer de préférence le fromage mi-gras pour les ouvriers, quitte à tirer des marcaires des Vosges, du Jura alsacien ou de la Suisse les produits de qualité supérieure. Ses fromages mi-gras ne se payent pas plus de 68 centimes le kilogramme, moins cher que le munster véritable. Le prix du lait frais vendu à la halle atteint en moyenne

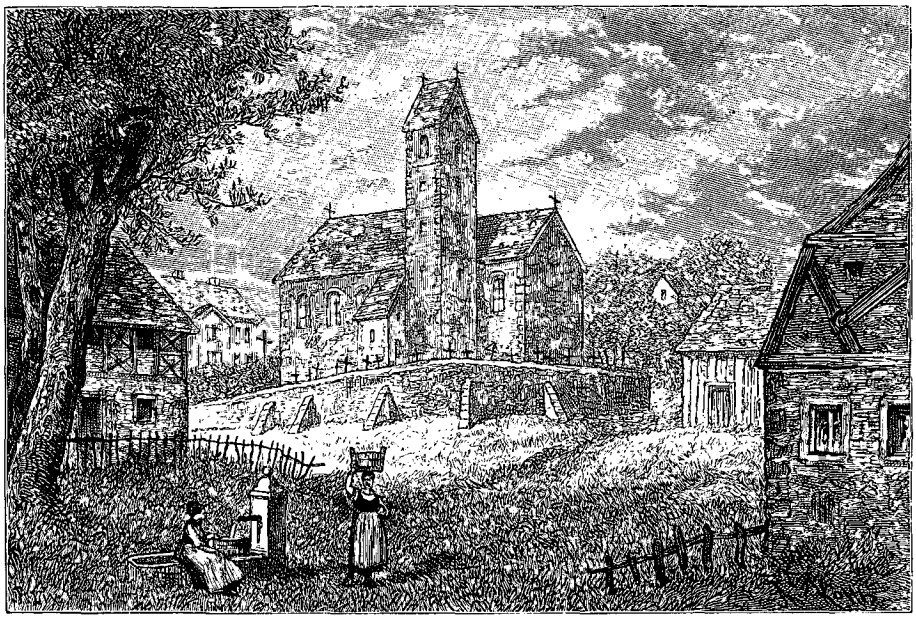
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

22,5 centimes le litre, contre 15 à 18 centimes payés aux sociétaires fournisseurs. Pendant l'exercice annuel de 1883, la société a vendu à ses clients de la ville 2 804 722 litres de lait, 5800 litres de crème, 26 600 kilogrammes de beurre, 47 000 kilogrammes de fromage migras et 10 560 kilogrammes de fromage façon gruyère. Ses ventes de l'année se sont élevées à une somme de 775 010 francs, ses dépenses pour achat de lait aux sociétaires à 684 625 francs, et les frais d'administration et d'exploitation à 97 875 francs. Dans cette entreprise, le bénéfice des sociétaires, au nombre de 125, tous propriétaires exploitants des communes rurales du rayon de Mulhouse, se trouve dans le prix payé pour leurs livraisons de lait, prix supérieur à celui obtenu à la campagne par les producteurs qui ne sont pas de l'association. Sans contredit, au point de vue de l'alimentation publique, comme dans l'intérêt des cultivateurs de la région, la création de la société laitière a été une entreprise avantageuse. Producteurs et consommateurs y ont également trouvé leur profit, pour la qualité des produits fournis et par le rendement de l'exploitation.

LVII

Œlenberg : une colonie de moines cultivateurs.

Sortons-nous de l'agglomération manufacturière pour remonter entre Dornach et Lutterbach le cours de la Doller, le terrain, au lieu de rester uni, se ride à quelque distance de l'un et de l'autre bord de la rivière. Au milieu des ondulations formées par le lehm en arrière du village de Reiningen, entre les collines à pente douce revêtues d'arbres et de vignes, comme devant l'église de Folgensberg, vit paisiblement une colonie de moines cultivateurs. Vu à distance, le couvent



Église ancienne de Folgensberg. — Dessin de Lix, d'après un croquis de Mlle Guthlin.

des trappistes d'Œlenberg ne paraît pas imposant, avec ses constructions allongées et ses bâtiments aux hautes murailles, qui indiquent de prime abord une exploitation rurale. Des hommes vêtus d'un froc brun à capuchon, assez pareil au costume des cultivateurs kabyles d'Algérie, sont occupés dans les champs à arracher des pommes de terre et des betteraves. Vous n'entendez pas les travailleurs échanger une seule parole entre eux, ni avec les passants. Un silence morne règne ici, en contraste avec le bruit des ateliers que nous avons vus hier à Mulhouse. Devant la porte du monastère, les feuilles des arbres ont pris des nuances jaunes et rouges. Scène mélancolique, éclairée par les rayons attiédis du soleil d'automne, au déclin d'un dernier beau jour. Paysage tout pénétré de calme et dont l'aspect impressionne le spectateur malgré lui, arrêté à la lecture de cette inscription : *Solitudo janua cœli!*

Passants, est-il vrai que la solitude soit une porte du ciel, comme le veut la sentence inscrite au-dessus de l'entrée de l'abbaye d'Œlenberg? A l'homme fatigué du monde, la retraite absolue où sont les ascètes offre le repos. La paix du cœur doit être la récompense du renoncement aux biens, dont la recherche trouble notre vie. Sans me recueillir assez pour reconnaître comment des êtres organisés pour vivre en société peuvent trouver leur bonheur dans la solitude, je donne à la porte un vigoureux coup de sonnette. Un moine en froc blanc sort avec le portier et se présente à nous comme père cellérier, économe de la maison. Je l'ai rencontré quelques jours auparavant dans une réunion du comice agricole de Mulhouse, où nous avons discuté l'aménagement des eaux. Sur notre demande de visiter le couvent, il nous salue amicalement et se met à notre disposition pour nous conduire. De longs corridors aux murs blanchis à la chaux, diverses salles aussi simples que les corridors et servant de réfectoire, de dortoirs, d'oratoire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour les réunions du chapitre; une église un peu plus ornementée et qui ouvre à l'intérieur; une hôtellerie pour les étrangers, voilà ce que nous avons vu d'abord avant de passer aux bâtiments d'exploitation rurale. Point de luxe nulle part, rien de ce qui contribue, à nos yeux, aux agréments de l'existence n'est à trouver ici, où les cultures et le bétail semblent mieux entretenus que les religieux. Au réfectoire une table longue, sans nappe, deux autres tables plus petites, de part et d'autre d'une petite chaire pour la lecture, mises de manière à recevoir une centaine d'hôtes assis sur d'étroits sièges en bois. Dans les dortoirs, des rangées de cases en planches, séparées les unes des autres, chacune avec un lit simulant un cercueil et munie d'une paillasse, d'une grosse serge, d'un traversin de paille et d'une couverture de laine. La salle du chapitre, servant pour les instructions et les réunions conventuelles, présente, le long des murs, deux rangées de stalles, sans caractère artistique, avec quelques peintures-portraits de supérieurs de l'ordre. Sur une des portes, à côté de l'escalier, le général de Géramb, devenu membre de la communauté, a peint un squelette humain, avec une faux, image de la Mort, portant la suscription : « Cette nuit peut-être ».

L'église, un peu plus ornementée que les locaux conventuels, se compose de constructions de diverses époques. Quelques parties d'un édifice roman primitif sont encore visibles dans la moitié orientale, où l'on voit des pilastres avec des arcades à plein cintre et des chapiteaux de même style. Le chevet à lignes droites appartient à l'âge gothique, ainsi que trois travées de la nef, où les voûtes, de la même époque de construction, présentent des nervures en biseau. A côté de la troisième travée de la nef s'ouvrent deux annexes latérales voûtées, maintenant converties en sacristie. Les voûtes de la nef reposent sur des piliers quadrangulaires, avec chapiteaux de forme antique, mais probablement restaurés. Une clef de voûte porte les armoiries d'un cardinal. Tout le reste, et notamment le front occidental, est du dix-huitième siècle et couvert de stuc, qui revêt aussi les parties anciennes, à peu près complètement. Ces constructions sont antérieures à l'établissement des trappistes à Œlenberg. La communauté actuelle a acquis les anciens bâtiments, le jour de la Saint-Michel, en septembre 1825, de son propriétaire d'alors, curé à Rouffach. Auparavant le couvent appartenait aux jésuites, qui eux-mêmes y ont remplacé, en 1626, des chanoines réguliers de Saint-Augustin. A côté du monastère restauré et agrandi par le vénérable père Clausner, s'élève un couvent de femmes placées sous la même règle. Religieuses et religieux sont venus de l'abbaye de Darfeld en Westphalie, d'où ils ont été chassés alors par le gouvernement prussien. Aujourd'hui Œlenberg compte dans ses deux couvents une centaine d'hommes et une soixantaine de femmes, formant ensemble une communauté unique sous l'autorité spirituelle de l'abbé supérieur des trappistes.

Prier et travailler, vivre de mortifications, se dégager de toute attache terrestre en aspirant à la vision de Dieu dans l'autre monde, comme récompense suprême des peines de l'existence terrestre, ainsi se résume la règle de cette colonie de moines cultivateurs, où la pensée de la mort doit dominer tous les actes. Cette règle, telle que nous la voyons pratiquer au monastère d'Œlenberg, est la règle primitive de l'ordre des bénédictins, remise en vigueur par saint Bernard pour la congrégation de Cîteaux et renouvelée encore une fois par la réforme de l'abbé de Rancé, après être tombée dans le relâchement. Le nom même de trappistes a été donné aux religieux qui ont adopté les observances de la règle primitive de saint Benoît, tombées en désuétude et rétablies par Rancé à l'abbaye cistercienne de la Trappe, dans le Perche, que le réformateur tenait en commende avant d'en devenir abbé régulier à partir de 1663. A la maison d'Œlenberg, les religieux suivent les prescriptions de l'ancienne observance; ils partagent leur temps entre le travail et la prière. Si, dans ses leçons de sagesse, Socrate a pu dire : Philosopher, c'est apprendre à mourir; pour les disciples de la Trappe, toute la vie monacale se réduit à une continuelle préparation à la mort. Tout ce qui frappe les sens à l'intérieur du couvent rappelle au reclus cette fin dernière. Partout ici la pensée de la mort s'impose avec une rigueur implacable. Que le trappiste se rende au réfectoire, à l'église ou au chapitre, il est obligé de passer à côté du cimetière. Malade, la règle lui recommande de ne rien tant appréhender que de continuer à vivre. Vient-il à se réveiller pendant la nuit, la lueur blafarde de la lampe allumée au dortoir lui fait voir encore sur les planches de sa case la seule image de la mort. Ce n'est pas ici que serait à sa place la pierre du Klapperstein que nous avons vue à l'hôtel de ville de Mulhouse.

D'après la règle en vigueur, la journée du trappiste commence à deux heures du matin en temps ordinaire, le dimanche à une heure, et dès minuit aux grandes fêtes. Quelques minutes avant l'heure voulue, chaque matin, une clochette sonne le réveil. Couchant tout habillés, les religieux sont prêts aussitôt levés et se rendent à l'église pour le premier office de matines. A quatre heures suit la réunion pour une lecture spirituelle et la méditation dans la salle du chapitre. Tandis que les pères choristes, les religieux du chœur passent huit à dix heures journellement aux offices de l'église en vouant cinq heures seulement au travail manuel, les frères convers travaillent des mains pendant treize heures, chacun à la place qui lui est assignée à la maison, aux écuries ou dans les champs. Autant que possible, la communauté doit se suffire à elle-même pour préparer sa nourriture, pour faire ses vêtements, pour confectionner ses ustensiles. Ni les vêtements ni la nourriture ne lui coûtent cher. Les pères choristes ont pour costume la coule, robe de laine blanche à longues manches, et pardessus un chaperon du même drap, surmonté d'une capuce. La robe ou le froc des frères convers est de couleur brune, au lieu d'être blanche comme celle des pères. Tous, sans distinction, portent en outre une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Reunion du chapitre chez les trappistes d'Œlenberg. — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemise de serge, moins grossière que l'étoffe des autres pièces, plus une robe et un vêtement de dessus appelé scapulaire, surmonté en haut d'une capuce servant de chapeau pendant le jour, et pendant la nuit de bonnet. Été et hiver, la nuit comme le jour, ce costume est le même : les trappistes ne changent de vêtements que pour les laver, une fois par semaine. Quant à la nourriture, la viande, les œufs et le beurre demeurent interdits toute l'année, sauf en cas de maladie. Au dîner, à dix heures et demie, le mercredi et le vendredi à midi, les religieux arrivent au réfectoire en rang, par ordre d'âge, la capuce rabattue par-dessus la tête. Chacun a sa serviette et son couvert, une soupe, du laitage et une portion de légumes, avec un petit cruchon de bière, fabriquée dans la maison. Durant l'avent et le carême, tous les autres jours de jeûne et tous les vendredis de l'année, hors du temps pascal, on ne sert pas de laitage, et tout s'assaisonne simplement à la soupe et au sel. Ajoutez à ce maigre repas, hors du temps de jeûne, à cinq heures du soir, une légère collation composée uniquement d'un peu de pain noir et de salade ou de fruits cuits. La ration de pain est de 4 onces pour les pères choristes, de 6 pour les frères convers, qui supportent un travail manuel plus rude. En vérité le

Trappistes au travail. — Dessin de Lix, d'après nature.

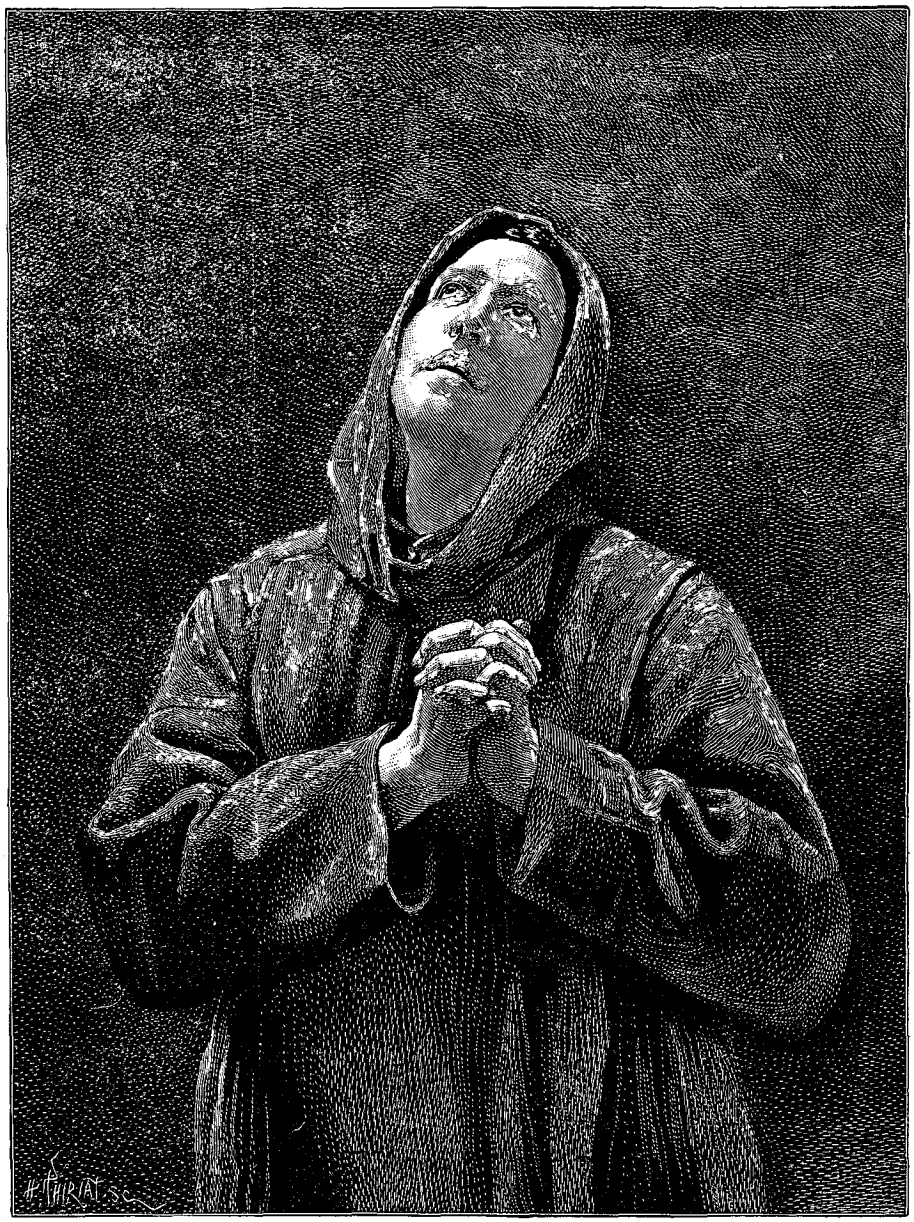
régime des moines trappistes n'a pas de quoi séduire et n'excite pas l'envie. Les étrangers reçus à l'hôtellerie du couvent, les pauvres nourris par les religieux ont un menu mieux soigné.

Pendant les repas, un membre de la communauté lit, d'une chaire, la vie des saints ou un autre livre de piété, « pour qu'au moment où la partie matérielle se réconforte, la substance spirituelle puisse aussi avoir sa pâture ». Bien des fois, pour de légères fautes contre la règle, on voit des religieux manger à genoux ou prosternés les bras étendus devant le crucifix. On en voit d'autres quitter leur place, se prosterner devant le père abbé, abaisser la tête aux pieds de chacun des frères, qu'ils baisent en se traînant au-dessous des tables, pour des pénitences imposées au chapitre. Au chapitre les trappistes sont tenus de se proclamer, de dire leurs coulpes, de faire à haute voix l'accusation des manquements extérieurs contre la règle. Bien plus, ils doivent attester les fautes apparentes les uns des autres, sans excuse possible pour celui qui est accusé en cas d'innocence, afin d'entretenir l'esprit d'humilité. Le silence d'ailleurs est de rigueur, au point que nul ne peut parler sans autorisation spéciale du supérieur. Ce supérieur, c'est l'abbé, auquel incombe l'administration de tout le couvent. Élu par le chapitre, il a sous ses ordres un prieur et un sous-prieur, qu'il choisit lui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même parmi ses religieux, pour l'aider dans sa tâche. Outre ces dignitaires, chaque abbaye a un père maître des novices, et un père cellérier, économe de la maison. L'abbé étant malade, c'est le cellérier qui nous a conduits pour nous faire voir le couvent.

Pour avoir une idée complète des pratiques de la maison, sinon pour apprécier justement le rôle de la congrégation et sa raison d'être, il nous faudrait au moins assister à la réception d'un novice et à une cérémonie funèbre. Simples visiteurs, passants d'un moment, nous n'avons pu être témoins de ces actes solennels. Après un coup d'œil sur l'exploitation rurale, parfaitement dirigée, tout ce que nous pouvons, avant de prendre le chemin de fer à Mulhouse, par le train

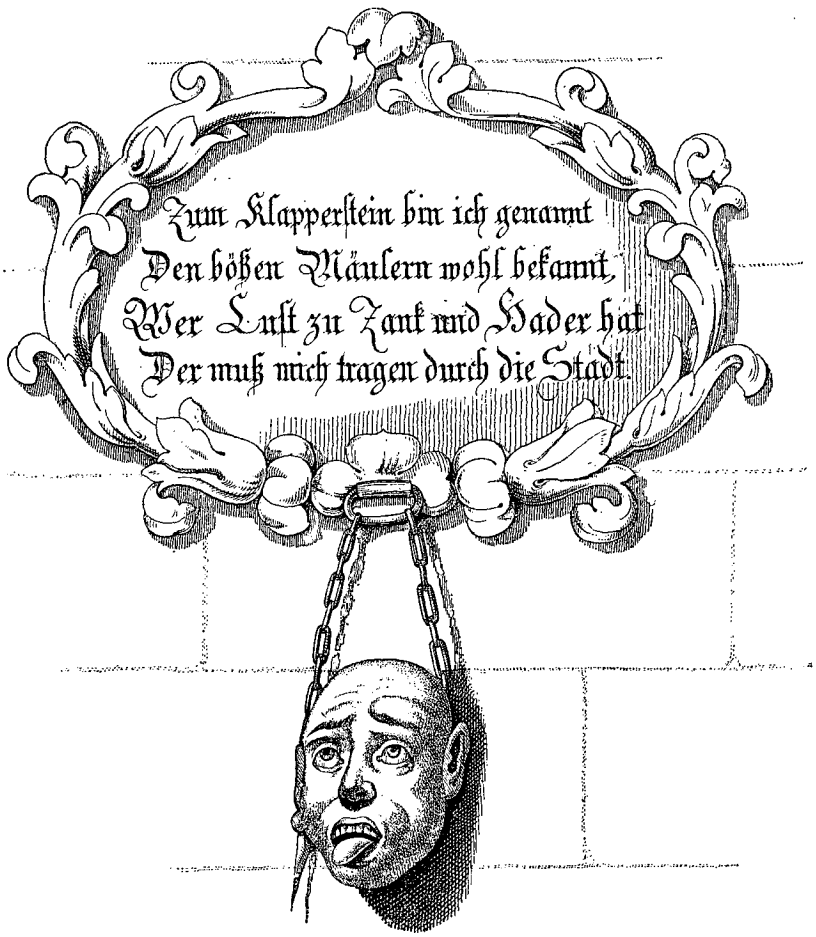


Trappiste en prière. — Gravure de Thiriat, d'après une peinture de Jean Benner.

de nuit, c'est d'entendre le dernier office du soir, fin de la journée des trappistes. Cette journée finit à huit heures précises. La communauté tout entière se réunit une dernière fois avant d'aller au repos pour chanter le *Salve Regina*. Sortant de leur chapelle particulière, les frères convers arrivent deux à deux, comme une suite d'ombres, en se plaçant sur deux rangs, à la suite des pères choristes, au milieu du chœur. Toutes les lumières sont éteintes, à l'exception de la lampe suspendue à la voûte, et des cierges des deux bras devant l'autel. Les pâles lueurs des deux cierges et de la lampe se projettent sur les religieux, debout, pareils à des fantômes. A un signal donné, le chantre entonne l'hymne sainte, et toutes les voix des moines s'élèvent ensemble, en un concert aux notes graves, pleines, sonores. Le silence de tout à l'heure, la demi-obscurité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du lieu, le recueillement du sanctuaire, cette dernière prière et ce chant pénètrent et remuent les tempéraments les moins impressionnables. Après que les derniers accords se sont dissipés, la cloche sonne l'angélus. Une fois encore l'assistance se prosterne à genoux. Puis, l'oraison finie, les moines vont recevoir à la porte du chœur l'eau bénite, de la main du supérieur. Gravement ils se signent, l'un suivant l'autre, en gagnant à pas lents leurs couches si semblables à des cercueils. Morts au monde et à ses joies, ces hommes, au genre de vie si différent du nôtre, dont tous les actes de la journée ont eu pour objet la contemplation de leur fin dernière, restent attachés jusque dans le sommeil de la nuit à l'unique pensée de la mort. Tout cela pour s'assurer la grâce de la vie éternelle et de l'éternelle lumière, en passant de sa cellule au ciel : *de cella ad cœlum*.



La pierre du Klapperstein de Mulhouse, à l'hôtel de ville (voy. p. 92). — D'après une gravure.

Pressés de gagner la trouée de Belfort, nous n'insisterons pas sur la description du domaine rural des trappistes d'Œlenberg. Formant une véritable colonie de moines cultivateurs, à l'exemple des religieux qui ont défriché le fond de nos vallées vosgiennes, naguère couvertes de forêts vierges, à Munster, à Orbey, à Murbach, nos trappistes contemporains ont une exploitation modèle. Une vie simple et laborieuse, où les besoins ordinaires sont réduits au minimum, leur permet de tirer de leurs cultures des rendements rémunérateurs, avec le plus grand écart possible entre le produit brut et le revenu net. Par suite leurs prix de revient ne doivent pas servir de normes pour apprécier l'état de l'agriculture dans le pays. En travaillant et en vivant comme ces communautés, on tire profit des plus mauvaises terres, dans des conditions où les cultivateurs ordinaires ne peuvent réussir.

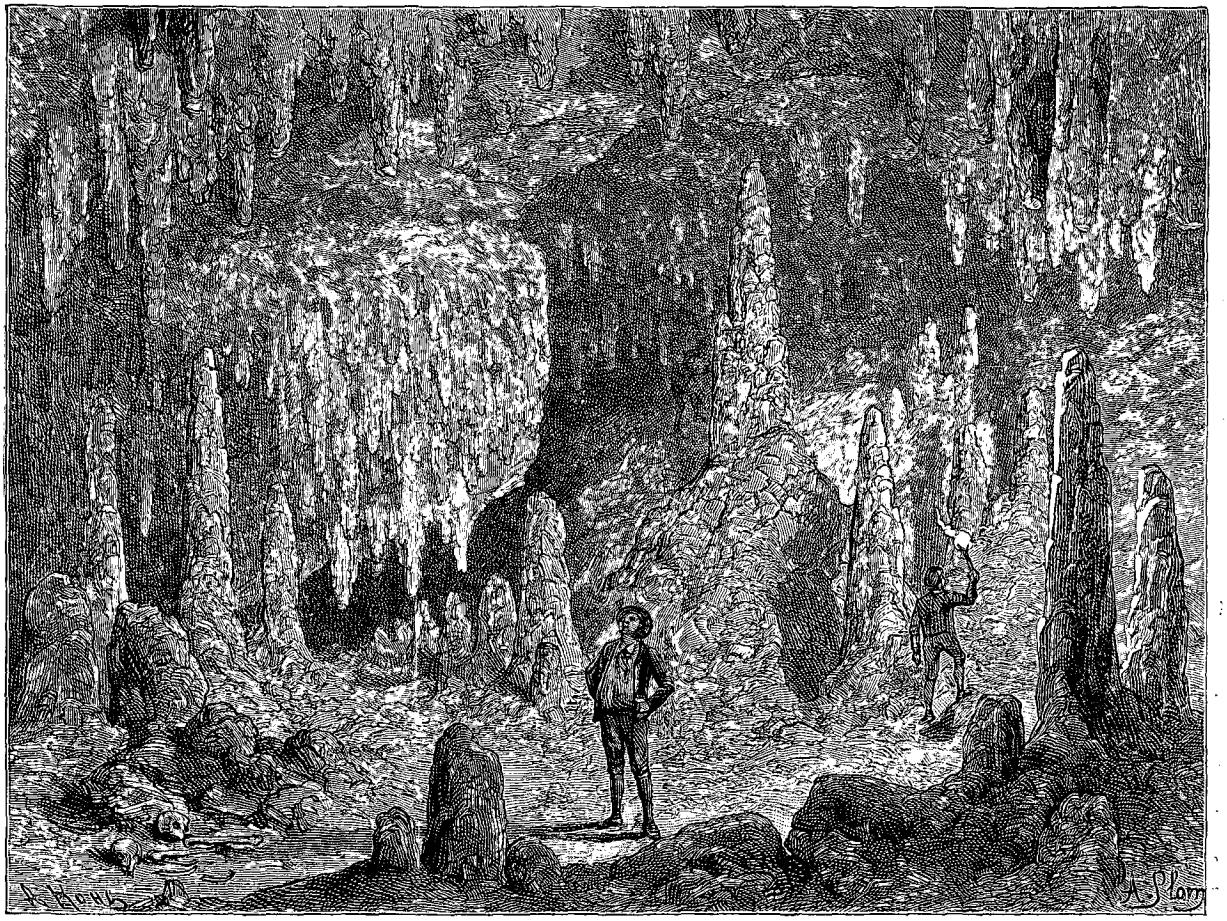
L'exploitation des trappistes de Staouéli, en Algérie, recrutés parmi les soldats de l'armée d'Afrique, en offre un éclatant exemple. Aussi bien ces établissements ont-ils droit au respect, d'autant plus qu'une bonne partie du produit de leurs cultures sert pour des œuvres de charité. A certains jours de cent à deux cents pauvres sont nourris par les moines d'Œlenberg, surtout aux temps de disette. L'hôtellerie établie à côté du couvent est toujours ouverte à quiconque s'y présente. Suivant la règle de l'ordre, les hôtes étrangers doivent être traités le mieux qu'on pourra, avec les mêmes mets dont on se sert au monastère, mais apprêtés avec plus de soin. Une disposition particulière de l'abbé de Rancé dit notamment :

« On regardera les hôtes qui viendront au monastère, comme y ayant été envoyés par l'ordre de la divine Providence. On leur rendra tous les devoirs de l'hospitalité, comme la règle l'ordonne, et surtout on prendra garde de les traiter avec tant de charité qu'ils n'aient pas sujet de croire qu'ils soient à charge ou que l'on soit importuné de leur visite. »

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Interieur de la grotte de Cravanche (voy. p. 98). — Dessin de Slom, d'après une aquarelle de M. Baumann.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LVIII

La grotte de Cravanche et l'homme préhistorique.

Dans les collections du musée formé à la mairie de Belfort sont conservés les ossements des premiers habitants de la contrée, bien antérieurs à l'histoire écrite. Ils consistent en un certain nombre de crânes découverts, avec des débris de l'industrie humaine, dans les cavernes de Cravanche, près du Salbert. L'explosion d'une mine dans les carrières exploitées, au mois d'avril 1876, pour la construction des nouvelles fortifications au-dessus du village de Cravanche, à une demi-heure de Belfort, donna accès dans ces cavernes, disposées le long d'une faille au contact des calcaires jurassiques avec les terrains schisteux plus anciens. Des galeries et des couloirs accidentés mettent en communication les unes avec les autres des cavités plus grandes. En pénétrant par l'ouverture produite, d'une manière tout à fait inattendue, à la suite de l'explosion, les ouvriers des carrières y trouvèrent nombre de squelettes humains, les uns libres, les autres incrustés dans une formation de stalagmites, avec des poteries grossières et des instruments en pierre et en os. Sans trace d'outil ni d'arme en métal, cette station humaine remonte évidemment aux temps préhistoriques.

J'ai exploré les grottes de Cravanche quelques jours

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145 et 177; t. LIII, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après leur découverte. On y pénètre à travers l'ouverture produite par la mine. Des éboulements et des déjections semblent masquer l'entrée primitive, encore inconnue. Les grandes chambres, au nombre de trois, communiquent entre elles par des couloirs resserrés. Ces couloirs forment de nombreuses ramifications et se relient par des cheminées tellement étroites qu'on ne s'y glisse qu'en rampant sur le sol. Certaines de ces cheminées sont à peu près verticales, d'autres plus ou moins inclinées, toutes obscures. A la clarté des flambeaux, l'aspect des cavernes devient fantastique. Figurez-vous d'énormes cavités de forme irrégulière, obstruées par les fragments de rocher qui tombent du plafond, par des groupes de stalagmites qui se dressent comme des troncs de colonnes. Sur certains points, les stalactites qui descendent de la voûte rejoignent les stalagmites du bas, en figurant des piliers et des colonnes agencés comme ceux de nos cathédrales gothiques. Ailleurs encore les dépôts calcaires s'étendent et s'étalent comme des draperies ou de fines dentelures. Dentelures et draperies continuent à s'allonger sous l'action des eaux incrustantes. D'après nos mesures, la première salle ou la première chambre a environ 30 mètres de longueur, sur une largeur de 10 à 12 mètres et une hauteur de 10 mètres. Les autres chambres, à droite de l'entrée actuelle, ont des dimensions pareilles. Quelques-uns des couloirs qui communiquent avec elles descendent à des profondeurs inconnues.

Une autre caverne encore, sans communication avec celles-ci, mais ouverte au dehors et située tout près, sur le prolongement de la même ligne, a été transformée en cave à bière. On y a trouvé un os de grand animal, qui n'a pas été conservé.

Quant à l'entrée primitive des grottes avec ossements humains, que je n'ai pu découvrir, si elle n'a pas été fermée par des éboulements, elle a peut-être été comblée par des alluvions d'origine vosgienne, qui s'élèvent jusqu'à 40 mètres au-dessus du village de Cravanche. Les couches calcaires du plafond paraissent presque horizontales à l'intérieur des grottes et ne sont que faiblement inclinées. La faille jurassique, dont nous parlions tout à l'heure, termine ici les dépôts d'oolithe de l'étage bathonien. Ces dépôts viennent buter contre les schistes anciens du Salbert.

Comment les grottes ont-elles été fermées depuis leur occupation par l'homme, nous ne pouvons le dire d'une manière certaine. En dernier lieu, ces cavités semblent avoir servi de sépultures. Les squelettes humains découverts y étaient étendus avec la tête légèrement relevée. Complets, la plupart se trouvaient incrustés en partie dans les stalagmites calcaires, au point de former, par places, avec la roche une véritable brèche osseuse. Outre les débris humains, les premières fouilles ont mis à jour une mâchoire de chevreuil, une partie de crâne et des fragments de bois d'un grand cerf, plus fort que l'espèce qui vit encore dans la vallée de la Brusche. Un squelette de loup complet et intact, trouvé à côté, sans aucune fracture, est probablement de date beaucoup plus récente que les ossements humains. Les crânes humains que j'ai mesurés proviennent d'individus d'âge et de sexe différents. Leur capacité varie de 1173 à 1697 centimètres cubes, avec une moyenne de 1385 centimètres pour les huit sujets encore entiers. Presque tous portent à l'occiput une protubérance caractéristique. Sauf ce caractère distinctif de la race, la forme des têtes de Cravanche varie sensiblement. Quelques-uns de ces crânes sont fort allongés, d'autres plus courts, avec le front haut, un angle facial développé. Malgré le prognathisme des mâchoires et les arcades sourcilières saillantes de plusieurs individus, ces restes proviennent d'une race élevée. Toutes leurs dents sont larges et plates, en parfait état de conservation, sans trace de carie. Les os des membres indiquent des hommes de petite taille.

Parmi les objets de l'industrie humaine et les instruments mis au jour par les fouilles de Cravanche, nous remarquons notamment quatre vases en terre cuite, des marteaux de pierre, des couteaux de silex, des poinçons en os et des lames de poignard; des lissoirs et des ustensiles en corne de cerf, pareils à nos couteaux à papier, qu'on a trouvés aussi dans les cavernes de Thaygen, près de Schaffhausen, comme dans les constructions lacustres de la Suisse; enfin deux anneaux plats en serpentine et des grains de collier, les uns en os blancs très durs, les autres provenant de serpules, d'apiocrinites fossiles et de schiste ardoisier, en place entre Giromagny et Plancher-les-Mines, sur le versant méridional des Vosges. Les anneaux en pierre, que certains archéologues ont pris aussi pour des bracelets, consistent en deux plaques ovales, allongées, bien polies, épaisses seulement de quelques millimètres, amincies vers les bords extérieurs, percées d'un trou circulaire où un enfant de dix ans aurait de la peine à passer la main. Ils mesurent 20 centimètres en longueur et ressemblent aux racloirs de nos tanneurs. Parmi les vases trouvés, l'un provient de la troisième chambre, les autres de la première, tout à côté de l'entrée actuelle. Façonnés à la main, ces vases ne présentent point de trace de travail au tour. Leur contenance varie de 3 à 6 litres. L'un est à goulot, les autres à ouverture plus large et à base arrondie. Tous portent des anses mamelonnées, percées d'un trou pour être suspendues. Sur deux d'entre eux il y a des ornements en creux. Les anses ne semblent pas rapportées après coup. Elles paraissent plutôt enlevées sur la masse de terre du vase, de manière à former un tout homogène pétri avec les doigts. Cette poterie ressemble à celle trouvée dans certaines grottes du Lot et dans les dolmens du Morbihan conservés aux collections du musée historique de la France à Saint-Germain. Un autre objet curieux tiré des cavernes a l'aspect d'une incrustation de natte tressée en paille.

Rien ne permet de fixer exactement la date à laquelle ont vécu les hommes dont les cavernes de Cravanche ont renfermé les restes. Probablement les cavernes ont servi de sépulture, en dernier lieu du moins, à en juger

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par la position des deux squelettes que j'ai trouvés en place, quelques jours après la découverte, encore empâtés dans les stalagmites. Les autres ont été brisés et dispersés par les villageois des environs, accourus immédiatement après l'ouverture. La présence de traînées charbonneuses dans la terre rougeâtre et grasse du sol, ainsi que l'état calciné d'un des crânes, indiquent l'existence d'anciens foyers. Il faudrait beaucoup de fouilles nouvelles, plus complètes et faites avec plus de soin, pour nous éclairer sur l'âge de cette station humaine antérieure aux constructions lacustres de la Suisse, mais peut-être contemporaine de l'homme fossile du lehm d'Eguisheim. Celui-ci, dont le docteur Faudel a recueilli deux fragments de la tête, un os pariétal et un occipital, associés avec des ossements de mammouth, de bison, de cheval, de grand cerf, dans les collines en face de Colmar, remonte à l'époque glaciaire. Ce lehm d'Eguisheim est un dépôt du Rhin, formé lors de l'extension extrême des glaciers des Alpes et superposé, comme les moraines terminales de nos anciens glaciers des Vosges, aux anciennes alluvions de gravier.

Le renne, l'aurochs et le bison, l'élan et le grand cerf, qui vivaient en Alsace à l'époque des hommes de Cravanche, ont disparu du pays seulement beaucoup plus tard.

Si l'entrée primitive des cavernes de Cravanche était fermée par des dépôts d'alluvions anciennes venues des Vosges, et non par les éboulements de la voûte, fait que

Objets préhistoriques trouvés dans la grotte de Cravanche. — Dessin de P. Sellier, d'après M. Baumann.

je n'ai pu préciser suffisamment, on pourrait bien reporter l'époque à laquelle ont vécu les hommes dont nous venons de constater l'existence à une date assez rapprochée des anciens glaciers de la vallée de Giromagny.

L'homme fossile d'Eguisheim ainsi que les fossiles humains découverts à Lahr, sur la rive badoise du Rhin, par Ami Boué, datent de l'époque glaciaire et sont contemporains. Récemment on a trouvé encore dans le lehm, à Munzingen, près de Fribourg, une quantité d'objets en silex et en jaspe avec des ossements et des bois de renne travaillés de main d'homme. A Lahr, comme à Eguisheim et à Munzingen, dans les terrasses du Kaiserstuhl, ces débris de l'industrie humaine et ces restes humains ont été recueillis dans un sol non remanié, enclavés dans le lehm, encore adhérent à leur surface. Les ossements de Lahr se sont présentés en saillies sur les parois d'un ravin, placés horizontalement, mais non dans la position d'un cadavre enterré à cet endroit. Les fragments de crâne humain d'Eguisheim et les ossements de mammifères d'espèce éteinte ou disparue qui les accompagnent indiquent un même état de conservation. Sur les deux points, en Alsace et dans le pays de Baden, les restes humains se trouvaient avec les coquilles fossiles caractéristiques de lehm : *Helix hispida*, *Pupa muscorum*, *Succinea oblonga*. Provenant d'un terrain non remanié, coquilles et ossements, dans l'une et l'autre localité, doivent avoir été enfouis dans le même dépôt au moment de sa formation. Tout concourt à indiquer la contemporanéité de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces fossiles et l'existence de l'homme à l'époque de nos glaciers des Vosges, aux temps maintenant lointains de la préhistoire.

LIX

Vallée de la Savoureuse et massif du Ballon.

Ces anciens glaciers des Vosges ont formé les digues en fer à cheval échelonnées dans la vallée de la Savoureuse, depuis le pont de la Ciotte, en avant de Giromagny, jusqu'au-dessus de la Scie-Bénie, en amont du village du Puix. La route du Ballon d'Alsace, qui va de Belfort à Remiremont, par Saint-Maurice, traverse successivement sept moraines frontales pareilles à autant de remparts jetés en travers de la vallée. Toutes forment des plis nettement accusés, disposés suivant des courbes avec la partie convexe dirigée en aval. Élevée de 3 mètres, la première barre la vallée comme un croissant, près du pont de la Ciotte. La seconde, que la route franchit près de la mairie de Giromagny, est en grande partie masquée par des constructions. La troisième moraine supporte l'église à son point culminant. Une quatrième digue de même nature, bien conservée et plus haute, porte à son sommet la chapelle protestante sur la rive gauche de la rivière. A quelques pas plus loin suit la cinquième moraine, plus petite et dans les champs. Ensuite, au delà du village du Puix, viennent la sixième et la septième, renfermant beaucoup de sable. Sur les versants de la vallée, des roches en place à surface polie et cannelée, semblable à celles que nous voyons façonner par les glaciers actuels dans les Alpes, apparaissent sous les moraines latérales. On en voit sur les grès du quartier Saint-Pierre à Giromagny même, puis au pied du Monjean, à l'entrée et à l'intérieur du vallon de la Beucinière, sur la syénite au pied de la montagne Sainte-Barbe, près du Saut de la Truite. Dans le charmant vallon de la Beucinière il y a une surface polie longue de 15 mètres sur 10 de largeur, que traverse un filon de quartz rasé et poli au milieu de la grauwacke.

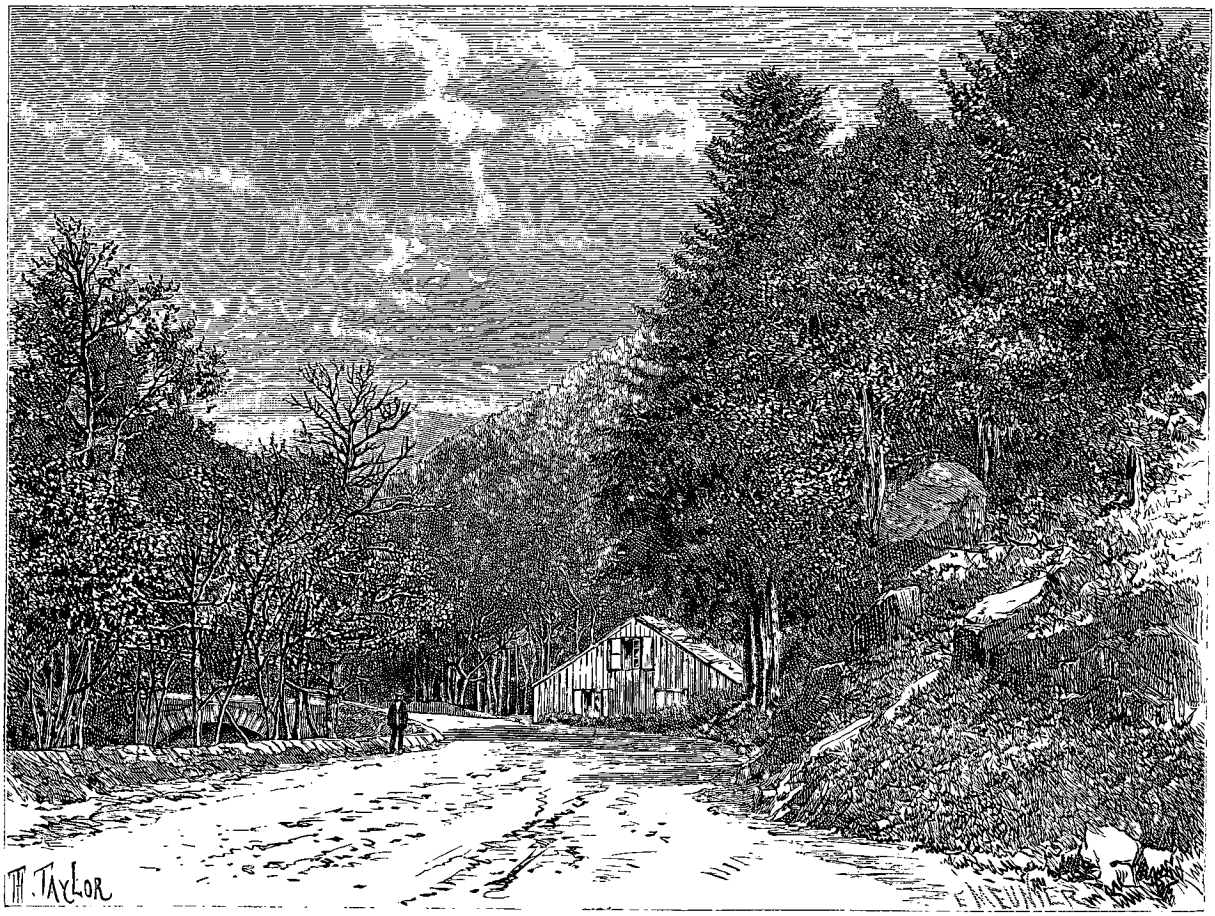
Par suite de ces inégalités de terrain, la petite ville de Giromagny gagne en pittoresque : si ville il y a. Les constructions ne se pressent pas ici dans une agglomération compacte, comme dans nos vallées alsaciennes du versant oriental des Vosges. Maisons et champs cultivés s'entremêlent et se succèdent : ceux-ci disposés partout où la terre végétale donne prise à la pioche ou à la charrue, celles-là éparpillées le long de la grande route et d'un chemin parallèle. Un embranchement du chemin de fer de Belfort est arrêté dans le bas de la localité sous l'effet des accidents du sol, laissant sur la droite la Tête du Milieu avec ses nouvelles fortifications. L'église en pierre de taille rouge, avec une flèche effilée, entourée du cimetière, occupe le haut d'une terrasse, où les fidèles montent par un escalier pour se rendre aux offices. Cette terrasse forme le dos d'une des moraines frontales de l'ancien glacier de la Savoureuse signalées tout à l'heure. Une autre moraine, à quelque cent pas en amont, porte dans le haut un rideau de chênes. Des vergers et des prés s'étalent en arrière. Sur le bord de la rivière, à côté d'un groupe de fabriques travaillant le coton, se tiennent les châteaux des familles Warnod et Boijeol, propriétaires de ces manufactures, avec des jardins enclos. Plusieurs maisons d'école, toutes neuves, sont construites à distance de la mairie et de l'église. L'un de ces bâtiments porte l'inscription : *École communale de jeunes filles*. Faut-il en conclure que, dans notre régime d'instruction obligatoire, les filles vieilles ont aussi leur local scolaire ? Ce que j'entends en passant, c'est que les élèves de l'école de jeunes filles sont fort gaies et bruyantes. Elles prennent leur récréation, et leurs rires joyeux éclatent au loin, mêlés au murmure monotone des moteurs d'usines.

Au lieu de chasser l'aurochs et le renne, comme leurs ancêtres des cavernes de Cravanche, les Giromagniens de nos jours, que les produits agricoles de leur banlieue ne pourraient assez bien nourrir, filent et tissent le coton dans les manufactures de la vallée. Cela vaut mieux que le régime de cette société primitive, où tout était en commun, quand les chefs de la famille chassaient ensemble le gibier de l'époque, quitte à se manger entre eux, la faim aidant, quand les chasseurs rentraient bredouille. Pendant cet âge communiste, où régnait surtout la misère dans l'égalité, le canton de Giromagny n'aurait pu suffire à l'existence des 13 087 habitants, montant de sa population humaine actuelle. La population du chef-lieu dépasse un peu le nombre de 3000 individus; celle du village voisin du Puix atteint presque 2000, la moyenne des 19 communes du canton étant de 689. En ce qui concerne l'exploitation du sol, sur une surperficie de 15 354 hectares, ce canton a 7376 hectares en bois et forêts, 2995 hectares en terres labourables, 3032 hectares en prairies irriguées, plus 1192 hectares de pâturages et de landes. La surface en prairies dépassant l'étendue des terres labourables, la production des fourrages et l'agriculture pastorale prédominent. Pour l'ensemble du territoire du Haut-Rhin resté français, nous constatons d'après les statistiques officielles, sur 59 123 hectares soumis à l'impôt foncier, 21 939 hectares de terres labourables, 20 005 hectares de bois, 11 945 hectares de prairies et herbages, 2726 hectares de landes incultes, 1463 hectares taxés comme jardins et terres de qualité supérieure. On exporte beaucoup de beurre et de fromage des communes de la région montagneuse, dont le bétail constitue la principale ressource. Une beurrerie modèle établie au Valdoie, avec une installation perfectionnée comme celle de la Société laitière de Mulhouse, fournit à Belfort des produits de qualité supérieure, qui trouvent aussi un bon débouché sur le marché de Paris.

La distance de Belfort au Ballon d'Alsace par la route stratégique est de 30 kilomètres, dont 15 jusqu'à Giromagny. Une partie de ce trajet peut se faire en chemin de fer, à condition de n'être pas pressé. Cer-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tains trains mettent une heure vingt-cinq minutes à aller de Belfort à Giromagny, soit 10 kilomètres à l'heure ou en six minutes 1 kilomètre, vitesse de ma course à pied, les jours où j'étais en retard, quand j'allais à l'école de Turckheim à Colmar, avant l'établissement de la voie ferrée dans notre vallée. Aussi bien les touristes ordinaires préfèrent aller au Ballon en voiture depuis l'*Hôtel de l'Ancienne Poste* à Belfort, le long de la Savoureuse, par le Valdoie, Sermamagny et Chaux. Après les moraines de Giromagny, la vallée, un moment resserrée, s'élargit. Vous vous trouvez devant un bassin étendu à fond plat, entièrement dégagé. Sur les deux versants la forêt s'avance jusque dans le bas, à partir des cimes. Plus d'arbres dans les champs, mais seulement sur le pourtour du bassin. Çà et là, sur la lisière, quelques noyers. Au pied de la pente, près des dernières maisons, un creux obscur s'ouvre dans l'intérieur de la montagne. C'est l'entrée d'une ancienne galerie de mine envahie par les eaux, que l'on a essayé d'épuiser l'an passé. Les mines de Giromagny sont abandonnées depuis 1848. Elles ont donné du plomb et du cuivre argentifère, sans grand rendement depuis le dernier siècle. A quelque distance se déploie en travers de la vallée le village du Puix, riant et



Route du Ballon d'Alsace. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Andrès.

coquet. Les blanches façades de ses maisons contrastent avec le fond vert des prairies et des bois, dominées par l'église et son clocher. Tandis qu'une grande fabrique, aux murs jaunes, apparaît sur la gauche du village, quelques-unes de ses fermes pénètrent dans le vallon de la Beucinière, ouvert sur la droite, en regardant le débouché. A travers les fenêtres entr'ouvertes des maisons vous apercevez des machines à coudre, dont l'usage se généralise parmi nos paysans et remplace dans beaucoup de ménages la couture à la main. Ce qui charme moins, ce sont les tas de fumier dressés devant beaucoup de portes, sans fosses à purin.

Derrière les maisons du Puix, les montagnes de la vallée se rapprochent et gagnent en hauteur. La forêt devient magnifique, à la lumière du soleil, avec ses massifs de sapins et de hêtres entremêlés, ceux-ci aux tons sombres, ceux-là d'un vert plus tendre. De l'autre côté du faîte gazonné, qui s'élève au-dessus des bois, se trouvent les deux villages d'Auxelles, dans la vallée latérale de la Rhôme. Dans les champs, des cultivateurs sortent leurs pommes de terre, et des groupes de vaches pâturent dans les prés le gazon pareil à un tapis. Avançons-nous entre les kilomètres 12 et 13 de la route du Ballon, jusqu'auprès de la scierie établie à l'issue d'un étranglement de la vallée : les versants, devenus plus raides, présentent des rochers escarpés, en partie à nu,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

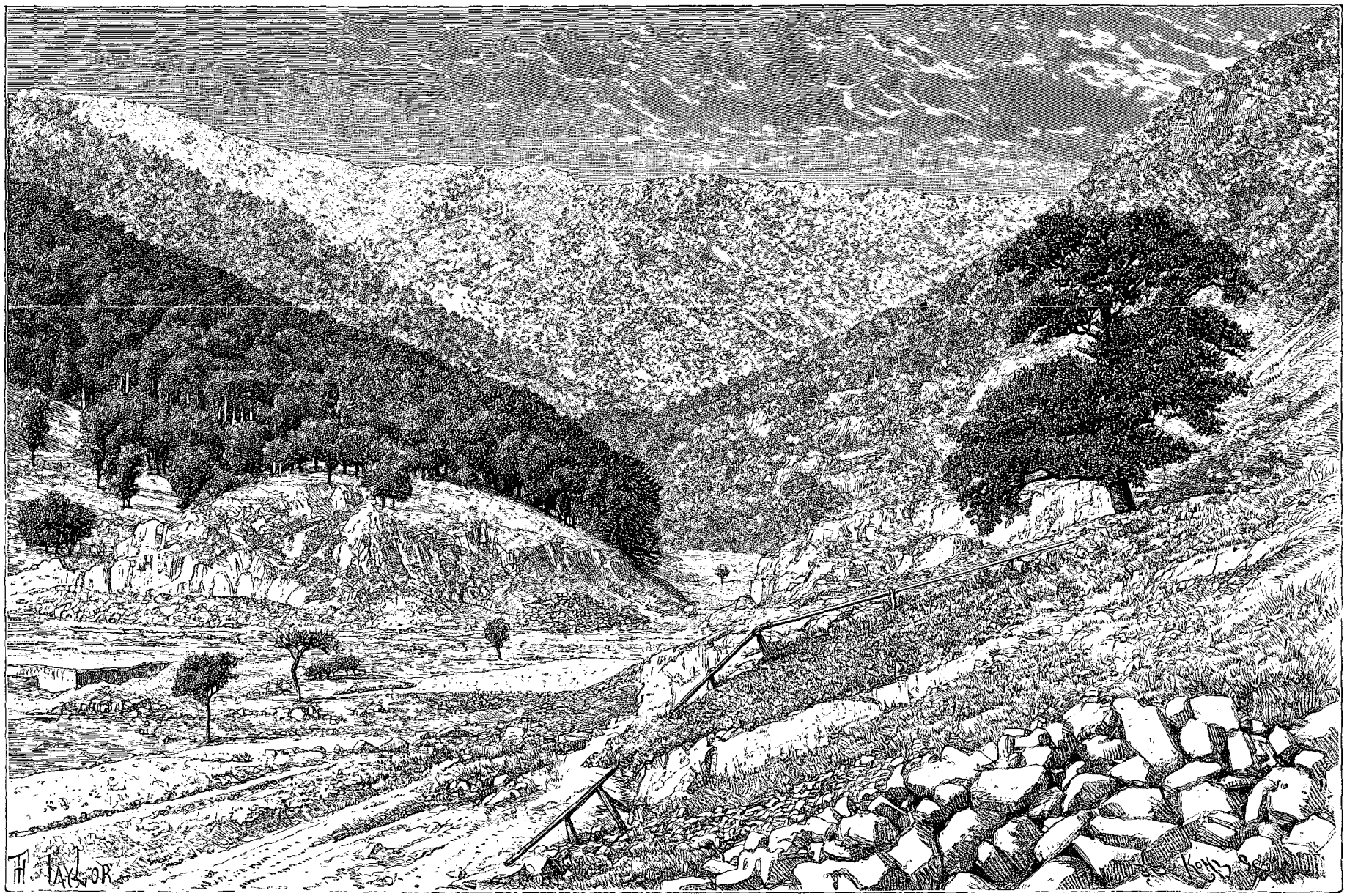
pareils aux montants d'une porte gigantesque. C'est l'ouverture de la gorge du Puix, si étroite que le torrent et la route y trouvent seuls passage. Encore la route a-t-elle dû se tordre en lacets à brusques détours, afin d'assurer aux voitures une pente régulière. Peu de passages de nos Vosges offrent des aspects aussi pittoresques, malgré la quantité de leurs beaux sites. Dans le fond de la gorge, derrière la pointe des sapins, se montre un petit coin des montagnes qui ferment la vallée. Sans contredit ce ravissant parcours de la route du Ballon d'Alsace semble fait exprès pour le plaisir des yeux. Tour à tour la vallée devient plus large et se resserre par de nouveaux étranglements. Comme la sémillante Savoureuse bouillonne, comme elle est rapide, comme elle saute et se précipite de cascade en cascade dans un lit trop étroit! La Chute de la Cuvotte, le Rocher des Chevreuils, le Saut de la Truite présentent à de courts intervalles une succession de sites aussi variés que gracieux. Dans les parties étranglées de la gorge, les parois de syénite, exposées autrefois aux coups de rabot et de polissoir de l'ancien glacier en mouvement, présentent des surfaces lisses et moutonnées, avec de longs sillons creusés sous l'action combinée de la glace et de l'eau. Par places, la route, appuyée sur des murs de soutènement, se glisse sous bois à l'ombre d'une voûte de verdure. Puis la vallée redevient plus large avec un nouveau fond plat en prairie.

Au début de l'été, la végétation épanouie, sous les baisers du soleil, étale une plus grande richesse de couleurs que dans ces jours d'automne. Quel plaisir de voir pendant le mois de mai l'éclatant écarlate de l'œillet des chartreux contraster avec le jaune vif du salsifis des prés et des épervières, les jolies marguerites, au disque jaune radié de blanc, mêlées aux petites fleurs bleues si coquettes du myosotis et des véroniques! puis, tout le long de la montée, la sauge, la scabieuse, le bugle aux feuilles en rosette, divers orchis, l'ophrys en cœur, le pied-de-lion, les trèfles roses et jaunes, les fleurs de coucou! Charles Nodier, qui séjourna dans la vallée avec une commission d'ingénieurs des mines, la dernière année du siècle dernier, compare aux plus agréables paysages du monde les scéneries de la gorge du Puix, « quand vous arrivez au pied du Ballon à travers cette route étroite et cependant moins opaque d'horizon que d'ombre et de fraîcheur, comme dit le poète latin, qui aboutit toujours à cette coupole si pure, qu'on croirait son hémisphère élégant émondé par le ciseau, ou, selon les aspects du soleil, bruni par le polisseur, quand vous aurez franchi le dédale d'arbustes en fleur jetés en travers d'un lac de verdure fraîche, soyeuse, émaillée, égayée par un ruisseau dont les reflets d'argent viennent en bondissant jusqu'à la hauteur de la pelouse qui le cherche ».

Un moment avant d'atteindre l'hôtel Martzloff, situé au bord de la route, au-dessus de 1100 mètres d'altitude, on a une belle échappée de vue sur le Salbert et les grands étangs de Malsaussée et de Sermamagny. Ces deux étangs se trouvent près de la station de Bas-Évette, à côté du chemin de fer de Belfort à Paris. Leur nappe d'eau a une superficie supérieure à l'étendue de tous nos petits lacs d'Alsace. A l'hôtel du Ballon vous pouvez dîner à table d'hôte et vous avez des chambres confortables. Avant sa construction il fallait se contenter de l'hospitalité rustique de la ferme-auberge, hors bois, à 1 kilomètre plus loin, sur les hauts pâturages. Cette ferme est une maison basse, aménagée pour la fabrication du fromage, avec un énorme toit à bardeaux. A côté il y a, comme sur d'autres sommets des Vosges, l'inévitable place de danse, pas grande, mais suffisante pour l'amusement des fillettes de la montagne. Chaque dimanche, après midi, pendant l'été, deux ménétriers indigènes, avec violon et clarinette, y entonnent leurs airs. Insensibles aux agréments de cette espèce, nous ouvrons la barrière d'un enclos fait avec des branches d'arbres, pour gagner au plus vite le sommet même du Ballon. Entendez-vous dans le pâturage un tintement de clochettes? Ce sont des vaches qui paissent en liberté, avec les clochettes suspendues au cou. Dix minutes suffisent pour atteindre le point culminant, à 1256 mètres d'altitude au-dessus de la mer, à 20 kilomètres de Belfort, à vol d'oiseau. Une statue de la Vierge marque la cime. Plus bas, dans un creux, la source de la Savoureuse jaillit, pure, limpide, transparente.

Décrire le panorama du Ballon d'Alsace revient à dire que le Ballon de Servance, le sommet le plus rapproché, est visible à 5 kilomètres par ligne droite, le Grand Ballon à 20 kilomètres comme Belfort, le Hohneck à 40 kilomètres, avec des altitudes respectives de 1210, de 1426 et de 1366 mètres, au nord, au nord-est et à l'ouest. Entre ces principaux sommets des Vosges vous remarquerez encore dans le tour de l'horizon le Ballon de Saint-Antoine à gauche, le Grand Ventron et le Drumont; devant vous, le Rouge-Gazon et le Gresson, plus près sur la droite. Sous vos pieds, mais à distance, vous dominez le lac de Sewen, à 750 mètres de profondeur, en avant du cirque de l'Alfeld. Plus loin Mulhouse est visible, ainsi que Masevaux et Belfort, ainsi que le Blauen et le Feldberg, points culminants du Schwarzwald, ainsi que le Schreckhorn, la Jungfrau et le mont Blanc lui-même, dans les Alpes, au delà du Jura, quand le temps est très clair, à quelques rares instants. La plupart de nos cimes supérieures des Vosges, sinon toutes ces cimes, forment des dômes arrondis et gazonnés, qui les font paraître chauves comparativement aux sommets boisés. Pour atteindre les escarpements rocheux, il faut toujours descendre sur les bords de la calotte de gazon ras. Sous la tête du Ballon, des précipices profonds s'ouvrent sur le cirque en entonnoir de l'Alfeld, avec ses prairies, sa ferme à fromage, ses champs de pommes de terre. Demanderez-vous aux montagnards français le nom de cet entonnoir aux parois vertigineuses, ils l'appellent la Chaudière. Chaudière en effet si vous y descendez en plein midi, sous les feux d'un soleil ardent. Le fond du cirque semble être sous vos pieds, comme un tapis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

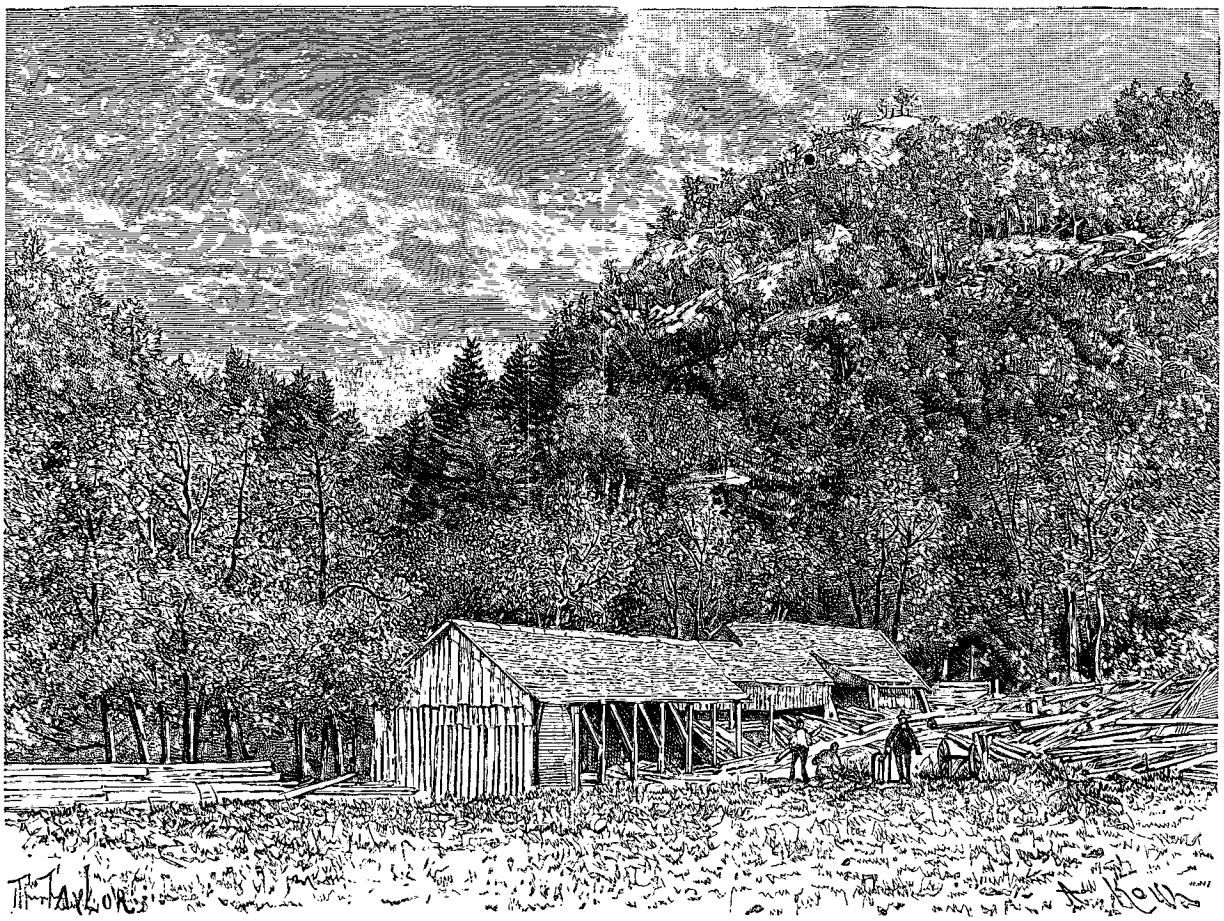


Le Ballon d'Alsace. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Larmoyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de prés vert tendre. Avec des jarrets solides, un marcheur éprouvé peut y descendre en une demi-heure, en dévalant à travers bois, gazons, escarpements, à condition de ne pas se laisser tenter par le sommeil sur les lits de repos aériens dressés sur les rochers garnis de bruyère ou de myrtilles. A mi-côte croissent beaucoup de coudriers, où les enfants, nu-pieds, font la cueillette des noisettes. Chacun en rapporte un gros sac plein, à croquer pendant les veillées d'hiver.

Des postes de douaniers français surveillent au-dessus des escarpements la contrebande du tabac et de l'alcool. Les sentiers environnants servent de passage à ce commerce, pratiqué dans d'effrayantes proportions tout le long de la frontière. Presque toutes les fermes des hauts pâturages servent d'entrepôts aux contrebandiers. Contrebandiers et marcaires s'entendent pour le trafic. Pendant les nuits sombres, à la clarté du jour même, dans les sentiers dérobés, les petits barils d'eau-de-vie et les ballots de tabac sont transportés sous bois, de l'autre côté des montagnes, en quantités énormes. Passe encore pour le tabac à fumer! Mais l'alcool à bon marché, quelle peste! Cette eau-de-vie de pétrole, comme l'appellent nos montagnards dans leur langage imagé, empoisonne tout le monde. Comme les vieux,

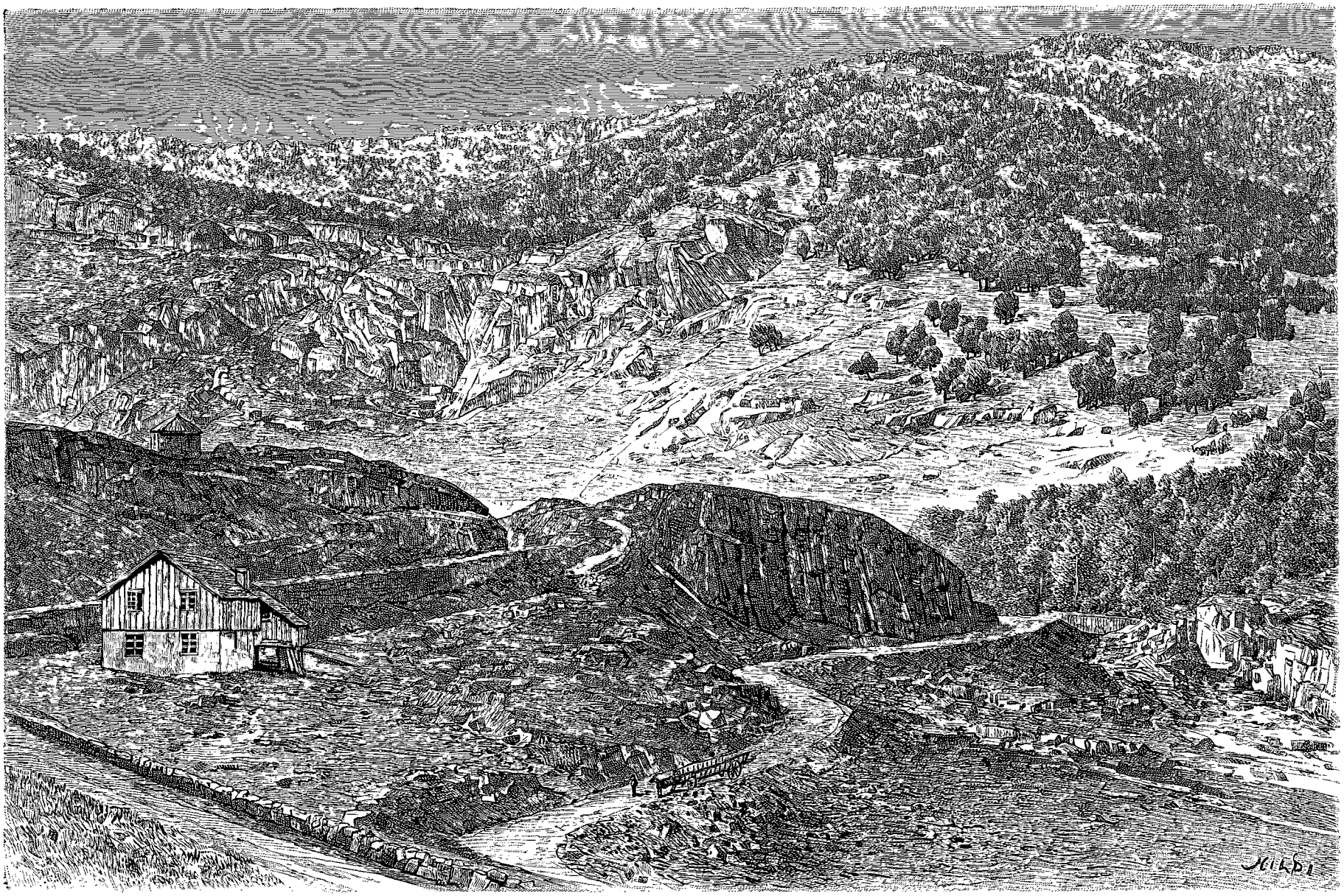


Vallée de la Savoureuse (voy. p. 102). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Andrès.

les enfants s'en grisent et se crétinisent. Les parents en abreuvent les petits avant l'âge de l'école. Dans beaucoup de ménages, la bouteille d'eau-de-vie remplace la soupe aux pommes de terre au déjeuner. J'ai vu souvent de pauvres marmots sucer une tranche de pain trempée dans un verre d'alcool, au lieu de la bonne soupe d'autrefois. Plus souvent encore, les écoliers des villages vosgiens passent leur temps à chercher de l'autre côté de la frontière allemande l'esprit de pommes de terre consommé par la famille. C'est que cet alcool de pommes de terre, importé de Poméranie, coûte moitié moins que le vin de raisin actuellement. Aussi, depuis son introduction, la consommation en Alsace et dans les Vosges a décuplé, non sans préjudice pour l'hygiène publique, pour la vigueur de la race. *Erudimini qui judicatis terram.*

En face du Ballon d'Alsace, le Ballon de Servance termine la chaîne des Vosges, du côté de la Franche-Comté, avec une vue plus splendide, si son horizon n'est pas plus étendu. Les deux sommets forment ensemble un double pivot sur lequel la chaîne vosgienne s'appuie dans sa direction du sud-ouest au nord-est. Pour passer de l'un à l'autre, nous avons deux heures de marche. Partant du point le plus élevé de la route de Belfort à Remiremont, à côté d'une croix en pierre et de la Jumenterie, un chemin d'exploitation forestière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cirque de l'Alfeld, derrière Sewen. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Larmoyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

descend à travers bois sur un pâturage tourbeux. Ce pâturage est le col du Stalon, à 951 mètres d'altitude, 200 mètres plus bas que le sommet de la route. Une végétation de cypéracées, de joncées, forme ici un sol élastique, rebondissant sous le pied comme un matelas à ressorts. Sur les deux versants du col marécageux descendent le ruisseau de la Prelle, affluent de la Moselle, et le Rahin, affluent de l'Ognon, qui forme une jolie cascade avant d'atteindre Plancher-les-Mines. Au delà les montagnes se relèvent à 1156 mètres au Chaume du Beurey et à 1210 mètres au Ballon de Servance, appelé aussi parfois Ballon de Lorraine. Vers le nord, la vue embrasse les trois vallées en éventail de Saint-Antoine, des Charbonniers et de Bussang, toutes trois entaillées dans le massif des Ballons. Sur le versant du midi, dans le flanc du Ballon de Servance, un petit lac desséché, facile à convertir en réservoir d'eau, ouvert sur le Rahin, occupe le fond d'un cirque aux pentes boisées. Le pâturage de Beurey alimente une autre ferme à fromage, occupée en toute saison. La famille entière du maître fromager demeure à la ferme toute l'année, les enfants comme les adultes. Je me laisse dire que le pâturage d'alentour nourrit 11 vaches, 44 moutons et 3 porcs, sans compter les poules. Nulle part ailleurs les marcaires des hautes Vosges n'entretiennent des moutons. Chemin faisant, nous avons rencontré deux garçons de la fromagerie, qui vont à l'école du fort au Ballon de Servance. Ils font ce trajet deux fois par jour pour recevoir les leçons du sous-officier télégraphiste de la place. La classe au complet compte cinq élèves, payant chacun 6 francs d'écolage par mois. Dociles et studieux, les enfants profiteront d'autant plus des leçons du maître qu'ils sont en petit nombre. L'instituteur télégraphiste les attend à la cantine, où nous sommes entrés à leur suite.

Tout arrivant est hébergé à la cantine. La consigne, par contre, défend l'accès du fort, et un factionnaire, l'arme au bras, veille devant la porte. Est-ce que le grand état-major allemand ignore l'existence de cet ouvrage? Je n'ose le croire. Toutefois, pour peu que vous ayez l'accent tudesque, vous ferez bien de ne pas demander à entrer. Mon accent à moi conserve trop sa marque alsacienne pour ne pas inspirer de prime abord quelque défiance. Aussi est-ce mon compagnon, M. Anatole Dupré, un des directeurs du laboratoire municipal de Paris et capitaine d'artillerie dans l'armée territoriale, qui demande pour tous les deux l'autorisation de voir comment fonctionne le télégraphe optique installé au fort. On consent à nous montrer cet appareil et aussi le petit observatoire météorologique installé à côté. Le registre météorologique porte comme température minima de ce matin, 26 septembre, 1 degré centigrade au-dessous de zéro, observation à corriger par 2 degrés au-dessus, en tenant compte des bulles d'air engagées dans la colonne d'alcool du thermomètre. Je constate de plus que le psychromètre ne fonctionne pas du tout et que le pluviomètre paraît fêlé. Une inspection de la station météorologique du Ballon de Servance, faite une fois par an par un homme compétent, rendrait service, ne serait-ce que pour vérifier si en février 1884 le thermomètre à l'ombre a atteint une température de 25 degrés au-dessus de zéro. Peut-être des instruments enregistreurs et un bon anémomètre seraient ici à leur place; mais il ne faut pas demander trop au sous-officier chargé des observations. Heureusement le télégraphe optique fonctionne bien, et M. Dupré a pu voir, avec plus de satisfaction que pour les instruments de météorologie, comment le fort de Servance communique par les forts du Salbert et de Château-Lambert avec le fort de Joux aux approches de Besançon. Il y a deux mille ans, les Celtes des Vosges se faisaient ainsi des signaux sur les hauts lieux depuis le Donon et le Maennelstein du mont Odile jusqu'aux Ballons d'Alsace et de Servance. Encore de nos jours, en été, le soir de la Saint-Jean, vous voyez allumer de grands feux sur ces sommets des Vosges, comme souvenir d'une tradition ancienne. Pendant que ces feux brillent sur les hauteurs, d'autres sont allumés aussi au bas des montagnes, comme à Sulzbach, dans la vallée de Munster, sur une place du village, où les jeunes gens, filles et garçons, qui atteignent la vingtième année, sautent à travers les flammes, en se donnant la main.

J'eusse voulu dessiner avant de quitter un croquis de la porte du fort pour notre choix d'illustrations. Le lieutenant d'infanterie commandant de la place n'a pu consentir à cela sans permission expresse du ministre de la guerre. Respectons sa consigne pour solliciter plutôt la communication de cet innocent dessin des archives militaires de Strasbourg ou de Berlin, sans nous exposer aux atteintes de la nouvelle loi sur l'espionnage. A part cette démarche et ma déconvenue, il nous faut reconnaître que la position du fort de Servance est bien choisie pour garder la route du Ballon d'Alsace et balayer au besoin ses assaillants du haut des parapets, alignés à 1200 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Et le panorama, visible depuis les bancs de la cantine, où sont admis tous les mortels sujets à la soif ou amoureux de beaux paysages, comme sur la plateforme de l'observatoire à l'intérieur des fortifications, où personne ne doit monter sans permission spéciale, ce panorama du Ballon de Servance est tout simplement admirable. Votre regard plonge dans la vallée de la Moselle et embrasse à la fois tout le plateau de la Franche-Comté et la plaine lorraine des deux côtés des monts Faucilles, déployée comme une carte en relief, avec le détail des hauteurs, des cours d'eau, des étendues boisées, des grandes routes et des lieux habités. Nulle part vous ne saisissez mieux la géographie militaire du pays au nord-ouest de la trouée de Belfort, dans la direction de Langres et de la Motte de Vesoul. Le fort de Château-Lambert et les ouvrages de défense du bassin supérieur de la Moselle apparaissent dans leur ensemble : on saisit d'un coup d'œil l'importance de chaque position par rapport aux passages à commander. Par un temps clair les Alpes se montrent mieux

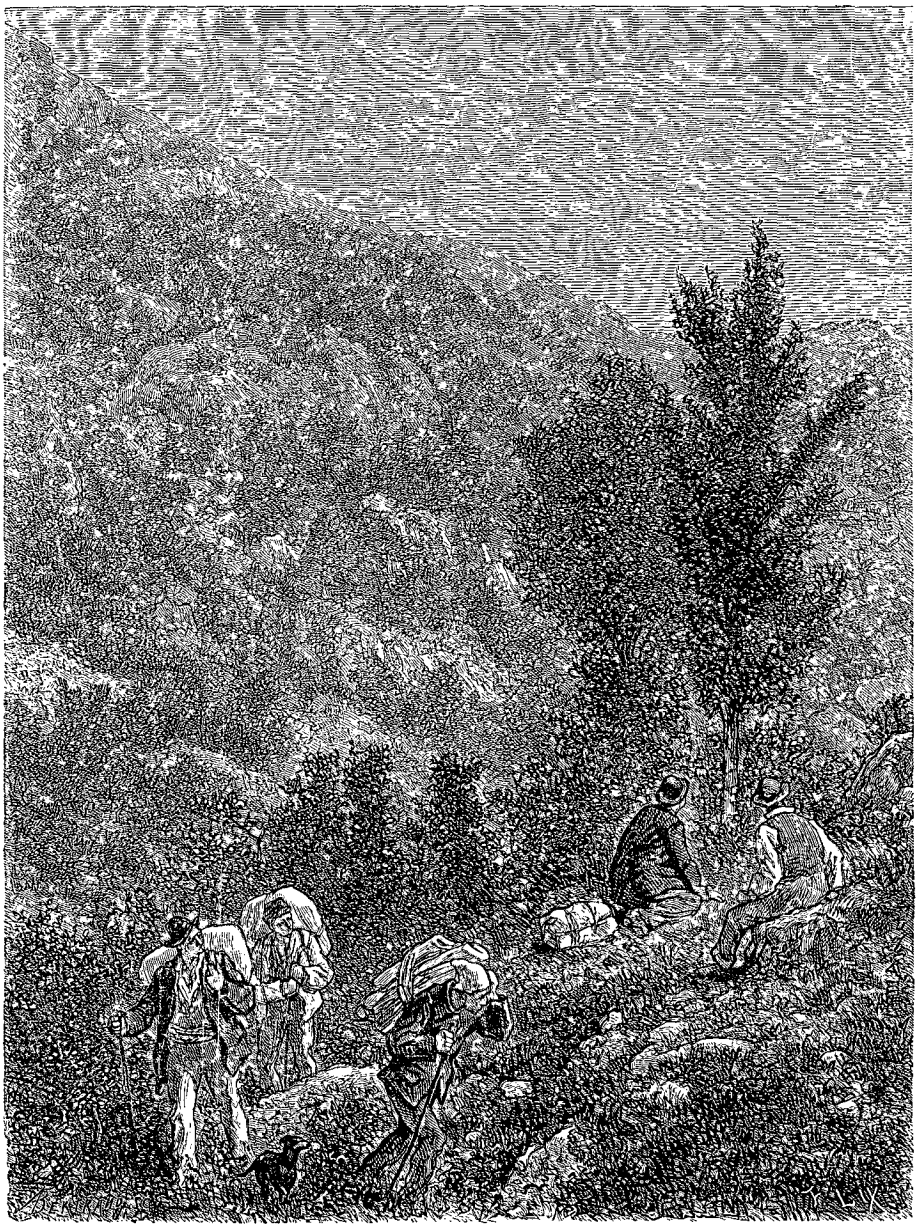
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que depuis le Hohneck, visible derrière les escarpements du Rothenbach, au nord-est, tandis que plus près le pèlerinage de Notre-Dame-des-Neiges, les façades blanches des villages et des fermes disséminées sourient au soleil. Une bonne route carrossable descend du Ballon de Servance à Plancher-les-Mines, longue de 16 kilomètres, en suivant la vallée du Rahin, tandis qu'un autre chemin conduit en deux heures du fort au Thillot, sur le versant opposé de la Moselle.

LX

Géographie militaire de la Trouée.

La Trouée de Belfort, dont nous voulons maintenant



Montée du Ballon : contrebandiers (voy. p. 104). — Dessin de Lix, d'après une photographie de M. Larmoyer.

exposer la valeur stratégique, est le passage ouvert entre les ramifications des Vosges, au pied du Ballon d'Alsace, et la muraille septentrionale du Jura. Ce défilé mesure environ 30 kilomètres en largeur, et son altitude la plus basse, au soi-disant col de Valdieu, descend à 350 mètres. Actuellement ce seuil du canal du Rhône au Rhin forme le faîte de séparation des eaux entre le bassin du Rhin et celui du Rhône, entre les affluents de l'Ill et ceux du Doubs. Suivant toute probabilité les eaux, que nous voyons aujourd'hui passer au sud dans la vallée du Doubs, ont autrefois évidé ce passage en s'écoulant vers le nord. C'est par cette large porte, d'un accès facile à travers le territoire du Sundgau, que les peuples plus septentrionaux sont entrés en contact avec ceux du midi : de Francfort à Belfort et aux côtes de la Méditerranée, aucun obstacle naturel n'a pu entraver leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

migrations. C'est là aussi que César vint s'établir avec ses légions pour barrer le chemin aux Germains d'Arioviste. C'est par là encore que passe un des grands courants commerciaux de l'Europe, dévié en partie depuis la percée du Saint-Gothard. Le traité de paix avec l'Allemagne ayant laissé à la France la possession du territoire sur le versant ouest de la ligne de séparation des eaux, on a nécessairement cherché à fermer ou à garder le mieux possible la brèche ouverte par la trouée.

Or la direction ou la ligne de symétrie de la trouée de Belfort est marquée par le canal du Rhône au Rhin, orienté du sud-ouest au nord-est, entre Montbéliard et Mulhouse. Sur le versant alsacien, la Largue, qui descend des premiers gradins jurassiques en avant du mont Terrible, puis l'Ill, qui lui est parallèle, se recourbent toutes deux, après leur cours supérieur, pour prendre la même direction, la première à Dannemarie, la seconde à Altkirch. Sur le versant français, l'Allaine, qui vient de Porrentruy, par Delle, court d'abord parallèlement à la Largue pour se recourber ensuite au sud-ouest. Le col de séparation se trouve sur la ligne qui joint les deux coudes de ces rivières. Principal cours d'eau de la région, l'Allaire tombe dans le Doubs à l'ouest de Montbéliard et reçoit sur la droite la Savoureuse et les ruisseaux descendus du Ballon d'Alsace, ruisseaux dont les vallées dirigées du nord au sud dessinent ensemble une série de lignes de défense successives. Entre ces cours d'eau du ruisseau de Saint-Nicolas, de la Savoureuse et de Lusine ou Lisaine, des buttes isolées, rocheuses et boisées, formées de grès rouge et de calcaires jurassiques, témoins des grandes formations du Jura et des Vosges, restés debout lors des érosions anciennes, marquent les points de soudure entre les deux massifs montagneux. Ces hauteurs ont été fortifiées par les Français pour intercepter le passage, en cas d'invasion nouvelle.

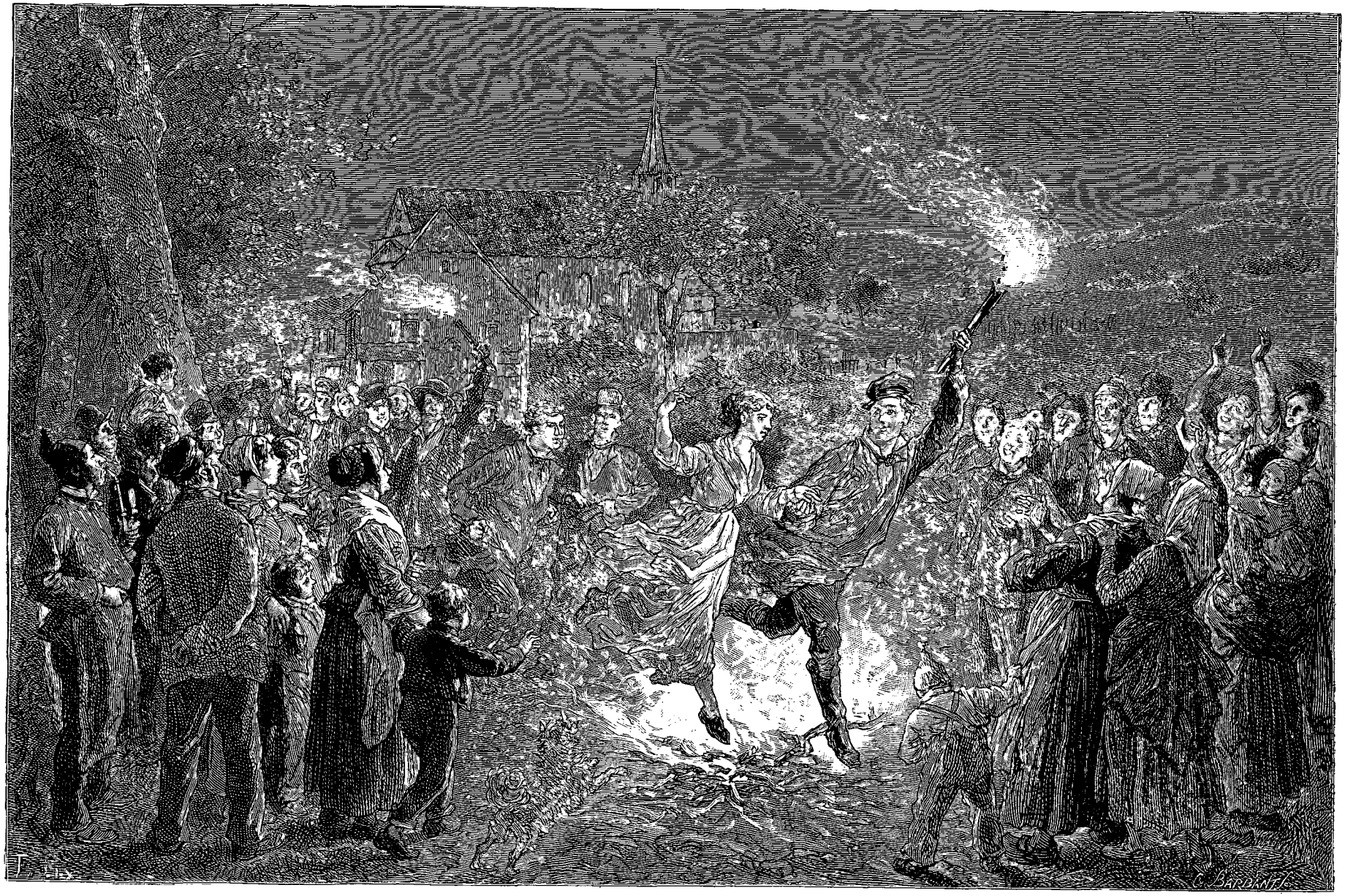
Actuellement la frontière entre la France et l'Allemagne, tracée en 1871 selon les stipulations du traité de Francfort, suit la ligne de partage des eaux entre l'Ill et le Doubs, depuis la Suisse, à Delle, jusqu'au sommet du Ballon d'Alsace. Entre le Ballon d'Alsace et le Donon, les bornes internationales jalonnent le faîte des Vosges. Puis la limite des deux territoires suit dans la direction du nord-ouest le cours de la Seille, laissant aux Français le canton de Nomény, aux Allemands Marsal et Château-Salins. En aval de Pagny, la frontière coupe la Moselle pour contourner à l'ouest les champs de bataille du 16 et du 18 août 1870, au delà desquels elle court au nord directement, de manière à atteindre le Luxembourg entre Longwy et Thionville. Le Luxembourg, notons-le en passant, est depuis longtemps une annexe ou une dépendance de l'Allemagne. Ses chemins de fer sont administrés par la direction des chemins de fer de l'empire à Strasbourg, de même que son territoire rentre dans la zone douanière allemande. Par suite des désastres de la dernière guerre, une large brèche a été ouverte aussi dans la frontière française du nord-est, et Paris ne se trouve plus éloigné de la frontière nouvelle que de 60 lieues à vol d'oiseau. Ainsi que le montre le colonel Niox dans ses *Leçons de géographie militaire* à l'École supérieure de guerre, une ligne droite tirée de Mézières à Belfort touche les positions de Verdun, Toul, Épinal : elle indique le front fortifié actuel destiné à protéger la France du côté de l'Allemagne, à défaut d'obstacles naturels continus. En cas de guerre, à l'avenir, les concentrations et le déploiement stratégique des forces destinées à attaquer la France par cette frontière se feront dans la région qui s'étend au nord-est de cette ligne jusqu'au Rhin. C'est dans cette région que les mêmes forces auraient à combattre pour empêcher les Français d'arriver sur le Rhin, en cas de revers, au début de la campagne. Bref, le Rhin peut être considéré aussi comme la limite que les opérations d'une première campagne ne dépasseront probablement pas, de même que, d'un autre côté, à l'ouest de la ligne de Mézières à Belfort, les armées allemandes victorieuses ont devant elles deux objectifs principaux : Paris, avec les vallées de la Seine et de la Loire d'une part; de l'autre, Lyon et la vallée du Rhône.

Entre Belfort, Strasbourg et Metz, les trois grandes places fortifiées de notre zone frontière, le massif des Vosges s'étend comme un rempart naturel. Ce massif, en se prolongeant au nord par les montagnes du Hardt, atteint une longueur de 240 kilomètres environ[1] sur une épaisseur moyenne de 30 à 35 kilomètres. A peu près au milieu de son développement, la chaîne est séparée par la profonde échancrure de Saverne en deux moitiés, dont la conformation présente des contrastes marqués. La moitié méridionale des Vosges a l'aspect d'une haute chaîne, couverte de forêts profondes, surmontée de sommets arrondis et enceignant des vallées dont les eaux ont donné naissance à une florissante industrie, tandis que la ligne de faîte est coupée seulement par des cols fortement encaissés. Moins élevée, la moitié septentrionale des Vosges, limitée à l'ouest par le cours de la Sarre, entre Sarrebourg et Sarreguemines, montre dans son ensemble le caractère d'un haut plateau, avec une inclinaison douce du côté de la Lorraine, mais qui tombe sur la plaine d'Alsace, en face du Rhin, par des pentes rapides coupées de gorges étroites. Les montagnes du Hardt sont, au point de vue physique, une simple continuation des Vosges, aux versants un peu plus raides en apparence, parce que les plaines voisines descendent insensiblement à des altitudes plus basses. Elles présentent des gorges profondément encaissées, qui forment autant de défilés étroits, boisés, rocheux, sans dégagements latéraux. Au delà du mont Tonnerre ou Donnersberg, qui domine Kaiserslautern, du côté du nord, s'étalent les collines moins accentuées de la Hesse Rhénane.

Plusieurs routes venant d'Alsace ou de Suisse pénètrent à l'intérieur de la France par la Trouée de Belfort,

1. Sur l'orographie des Vosges, voyez *le Tour du Monde*, année 1884, p. 190, t. XLVIII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Feux de la Saint-Jean à Sulzbach (voy. p. 106). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à savoir : la route de Masevaux immédiatement autour du pied méridional des montagnes ; la route de Mulhouse à Giromagny, commandée par les nouveaux forts au-dessus de la Savoureuse ; la route de Belfort à Colmar par la Chapelle-sous-Rougemont ; la route de Mulhouse à Belfort par Altkirch, doublée par la voie ferrée de Mulhouse à Paris ; les chemins de halage du canal. Belfort commande ces quatre dernières voies, tandis que la route de Bâle à Clerval par Porrentruy et Pont-de-Roide le long du Jura est maîtrisée par le fort du Lomont. Par cette route de Clerval s'embranchent : au nord, un chemin conduisant à Montbéliard par Audincourt, au sud la route de Maîche. Un chemin de fer, construit après 1870, relie directement Belfort à Bâle sans toucher le territoire annexé, par la vallée de la Birse, Laufen et Délémont, Sainte-Ursanne, Porrentruy et Delle. Porrentruy est, de son côté, le point de convergence d'un faisceau de routes qui conduisent à Huningue, à Délémont, à Bâle, à Sainte-Ursanne, à Maîche, à Blamont, à Montbéliard et à Belfort. La route de Porrentruy à Sainte-Ursanne passe au mont Terrible et descend dans la vallée du Doubs par des lacets serrés ; celle de Porrentruy à Délémont passe au plateau des Rangiers, où se rencontrent aussi d'autres chemins de la vallée du Doubs.

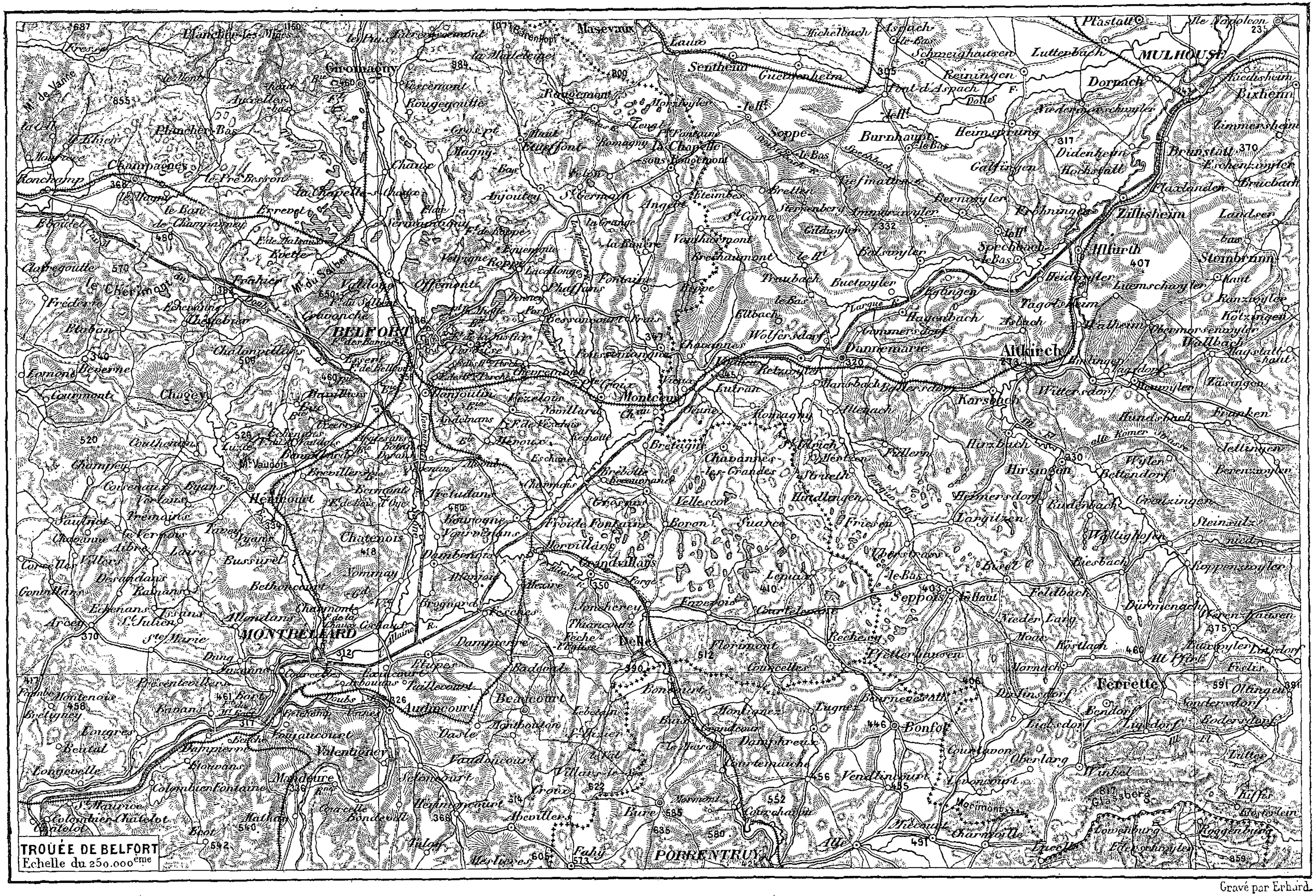
Le chemin de Masevaux à Giromagny par Rougemont et Etueffont, Petit-Magny et Gros-Magny, relie entre eux les villages établis aux points où les vallées descendues des Vosges commencent à s'élargir. Continuant sur Auxelles et Plancher-Bas, il franchit les contreforts qui séparent les vallons par de petits cols, couvert par les hauteurs du côté de la plaine, sur une grande étendue de son parcours. Le fort de Giromagny, élevé sur une éminence, commande ce chemin au bas de la colline de l'Ordon-Verrier. A 8 kilomètres plus au sud on a construit, depuis le siège de 1870, un autre fort avec des batteries annexes dont les feux balayent tout le pays environnant, particulièrement le chemin de fer et la route de Paris par Ronchamp et Lure.

En deçà du massif de la forêt d'Arsot et de Belfort il y a le fort de Roppe sur la route de Colmar par la Chapelle et Cernay. Entre le Salbert et le nœud de routes formé à Montbéliard, le terrain de la Trouée est très accidenté et tourmenté. Une quantité de mamelons rocheux affleurent et s'élèvent au-dessus du fond d'alluvions, couverts de bois, sans grande route sur leurs pentes. Les chemins plus ou moins praticables, au nord des bois de Chatenois, aboutissent à Héricourt. Dominant ces chemins et tout le champ de bataille du 15 au 17 janvier 1871, le fort nouveau du mont Vaudois croise maintenant ses feux avec ceux du Salbert, dont il est éloigné de 8 kilomètres, comme le Salbert du fort de Giromagny. En avant de Montbéliard, entre le cours de la Lisaine ou Lusine et celui de la Savoureuse, près du confluent de cette dernière avec l'Allaine, on a construit un autre ouvrage fortifié à la Chaux. Ce fort de la Chaux surveille les trois vallées, commandant à la fois toutes les routes venant d'Alsace ou de Suisse à Montbéliard, ainsi que le cours du Doubs depuis Audincourt jusqu'à Valentigney et Bondeval. Les plateaux du Jura Suisse, qui descendent sur la rive droite du Doubs, sont aussi sous son feu. Le fort de Montbard, sur un piton au-dessus du confluent de l'Allaine et du Doubs, près de Voujaucourt, complète l'action du fort de la Chaux, commandant plus efficacement encore les diverses voies de communication qui se croisent à sa base : le chemin de fer de Besançon, le canal du Rhône-au-Rhin, la route de Saint-Hippolyte à Vesoul, la route de Delle à l'Isle, la route de Montbéliard à Arcey. Ses feux donnent aussi sur la presqu'île de Voujaucourt.

Au-dessus de Pont-de-Roide, à 12 kilomètres au sud de Montbard, s'élève la batterie des Roches, au point où le Doubs se fraye un passage à travers la chaîne du Lomont, dans une gorge étroite. Cette batterie constitue seulement, à vrai dire, une position avancée du fort du Lomont, qui commande la route de Blamont à Saint-Hippolyte. Malgré son éloignement à 12 kilomètres du Montbard, la batterie des Roches suffit pour interdire tout passage entre ces deux positions, grâce aux grands bois de Mathay et aux profonds accidents de terrain existant dans cet intervalle. Le fort du Lomont lui-même occupe le milieu de la crête du massif qui porte son nom, près de la dépression traversée par la route de Blamont à Pierrefontaine. C'est l'extrême droite de la ligne de défense française du côté de la Suisse. En fait, le fort du Lomont se compose d'un double ouvrage établi sur deux arêtes minces, parallèles l'une à l'autre, comme le massif du Jura en présente souvent. Sur la première arête se trouve une batterie, avec fossés dans le roc, exerçant une action directe sur la route de Bâle à Besançon par Pierrefontaine et Pont-de-Roide, ainsi que sur tout le plateau de Blamont. Cette batterie combine son action avec celle du fort de la Chaux pour interdire aux assaillants le passage entre les deux positions. Situés à 13 kilomètres l'un de l'autre, le fort de la Chaux et la batterie du Lomont n'ont pas, il est vrai, d'action immédiate sur toute l'étendue du terrain qu'ils surveillent ensemble. Pourtant, ce terrain manquant de débouchés sur la vallée du Doubs, l'ennemi qui s'y engagerait serait ramené sous leurs canons avant d'en sortir. La seconde arête du Lomont porte un réduit, sans action aucune sur les terrains en vue depuis la batterie, mais dont le véritable objet est d'occuper solidement la position. Dans le vallon qui sépare les deux parties de l'ouvrage fortifié se trouvent le réduit et le baraquement pour les troupes mobiles qui seraient employées en cas de guerre à étendre l'action du fort. Ce baraquement est convenablement retranché.

Points d'appui, réduit d'une défense mobile s'étendant sur tout le plateau de Blamont, qui est resté entièrement à la France, les fortifications du Lomont et de Pont-de-Roide sont renforcées au moyen d'épaulements reliés avec la position principale par une série de chemins d'accès. Les points à occuper surveillent toutes

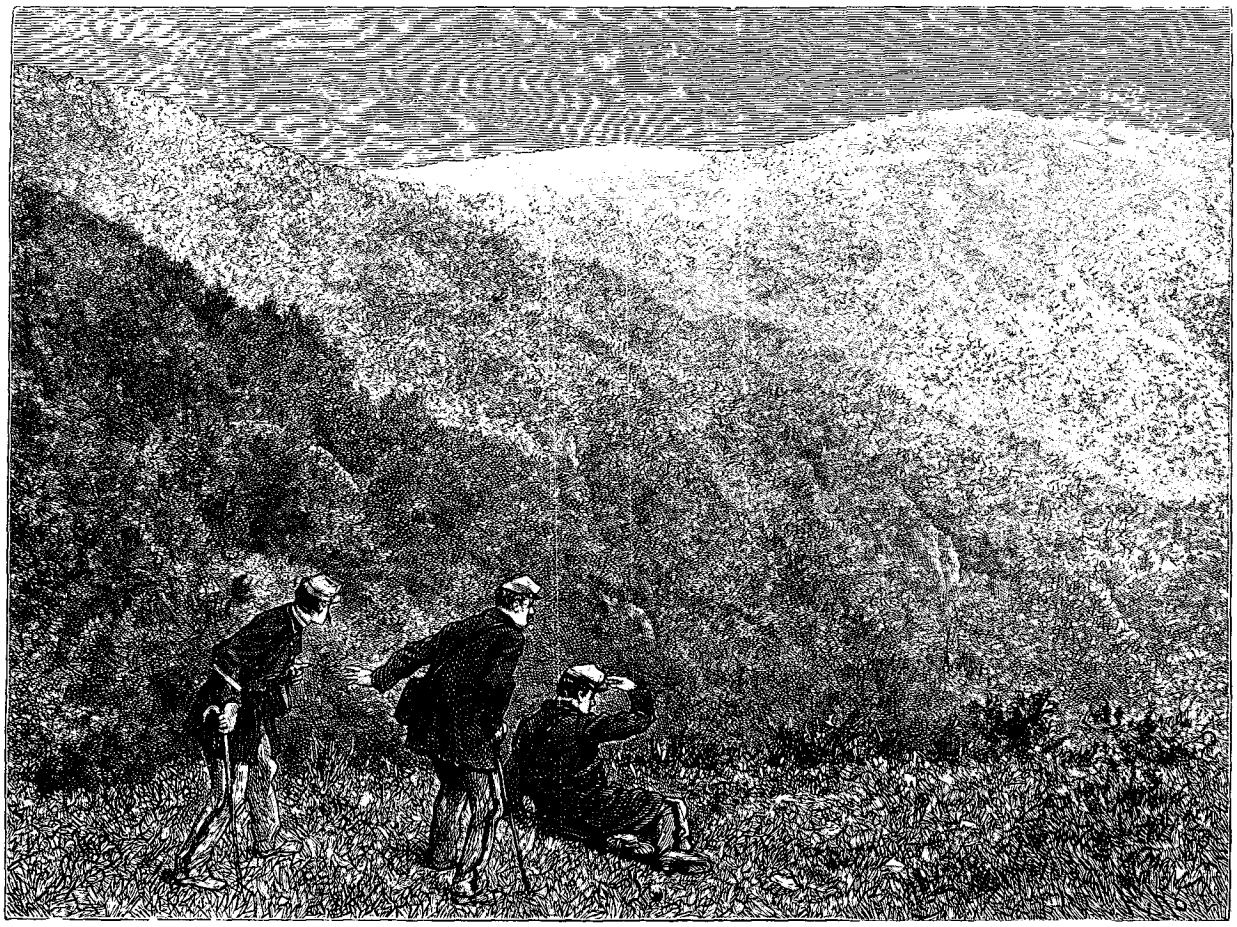
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carte stratégique de la Trouée de Belfort, au 250 000e.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les voies par lesquelles on peut aborder le plateau et aussi les débouchés des ravins de Dessoubre et de la Barbèche. Tous les ouvrages construits de main d'homme forment ensemble en réalité simplement le réduit d'une vaste enceinte dessinée par la nature, avec escarpes et contrescarpes taillées dans le roc, entouré de fossés pleins d'eau. Ainsi la Trouée de Belfort se trouve barrée complètement et assez facile à défendre pour défier toute attaque. Comme l'état-major allemand a étudié de longue date, bien avant la guerre de 1870, la frontière à imposer à la France pour briser sa force offensive et la rendre circonspecte, même pour la défense, il a consenti à laisser Belfort parce que la possession de cette place ne lui était pas indispensable dans ses plans d'attaque. C'est que la Trouée, tout en offrant une porte ouverte sur l'intérieur de la France, conduit dans la vallée du Rhône plutôt qu'à Paris. Pour frapper la France plus sûrement, les Allemands



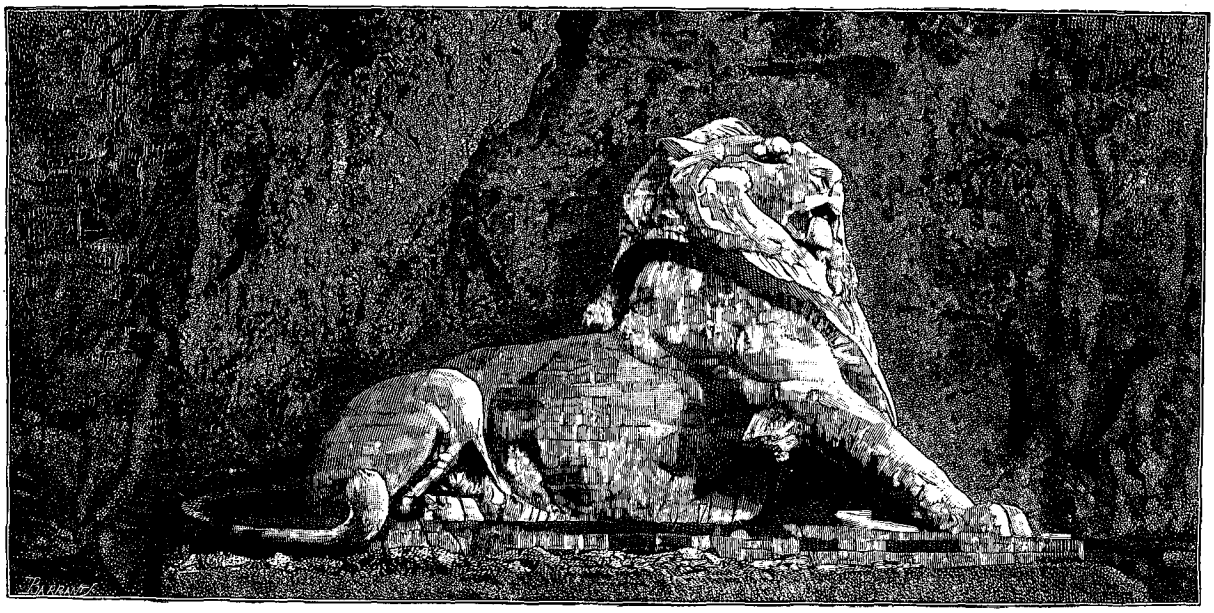
Douaniers français au Ballon d'Alsace (voy. p. 104). — Dessin de Lix, d'après une photographie de M. Larmoyer.

comptent tout d'abord marcher sur Paris et sur la Loire. Au point de vue de l'offensive, à part la campagne de Turenne couronnée par la victoire de Turckheim et la conquête de l'Alsace, les armées françaises ont rarement pénétré dans cette province par la Trouée de Belfort. Cette opération n'est entreprise par un stratégiste habile qu'à la condition de ne pas craindre un mouvement tournant, soit par le revers occidental des Vosges, soit par le Rhin supérieur au coude de Bâle. Lors d'une guerre offensive, dont le théâtre serait porté en Allemagne, Belfort, par suite de sa position excentrique, pourrait servir de pivot pour la concentration que les armées françaises auraient à opérer, en partant de la ligne de la Meuse, pour atteindre la ligne du Rhin. Sans les revers qui ont marqué le début de la campagne de 1870, cette place aurait sans doute rempli un tel rôle.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lion colossal de Bartholdi. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXI

Arrivée à Belfort.

Entendez maintenant cette sonnerie de clairons aux notes vives, alertes, entraînantes! C'est un régiment d'infanterie qui passe, allant aux manœuvres d'un pas léger, musique en tête, son colonel à cheval. Salut au drapeau tricolore, drapeau aux couleurs de France, doux à revoir au passage de la frontière! Nous venons de descendre du chemin de fer à la station de Belfort. Des Alsaciens annexés ne peuvent voir sans émotion le Lion colossal taillé dans les rochers du château, éveillant avec leurs souvenirs leurs espérances. Les pensées qu'on ne peut exprimer tout haut en deçà font ici palpiter le cœur.... On ne croit plus aux défaites, à voir ces colonnes de soldats à la fière prestance. Quel mouvement et quelle vie! Dans les rues bruyantes et pleines d'animation des faubourgs, les passants ont le teint brun et parlent avec vivacité. Si un homme à tête blonde se présente, son accent décèle un optant immigré pour rester Français. Ils sont venus en grand nombre, ces natifs de l'Alsace, entraînés par l'irrésistible besoin de garder leur fidélité à l'ancienne patrie, par la déclaration d'option avant le délai d'octobre 1872. Quoique tous n'aient pu rester, Belfort, comme toutes les villes de la nouvelle frontière, a beaucoup gagné par ce fait. Des quartiers nouveaux se sont élevés hors de l'enceinte de la ville pour loger ces essaims d'immigrants laborieux, et les rues des faubourgs s'allongent à perte de vue par des constructions incessantes.

Pourtant ce qui attire le regard de l'arrivant plus encore que ces avenues prospères, c'est la forteresse du château qui domine la place. Voyez-la donc dessiner sur le ciel bleu son vigoureux profil, quand vous débouchez sur le pont de la Savoureuse, en face de la Porte de France. Pareille à une sentinelle vigilante, elle veille fidèlement sur le passage confié à sa garde. A l'assaillant étranger, disposé à franchir la frontière à nouveau, elle semble crier : On ne passe pas! Et le Lion gigantesque dressé devant les murs de la forteresse relève la tête du même côté comme pour répéter avec un rugissement formidable l'impérieuse consigne : On ne passe pas!

Tout naturellement, l'attention du visiteur se porte de prime abord sur les ouvrages fortifiés. A part l'ancienne église Saint-Denis et un groupe en fonte

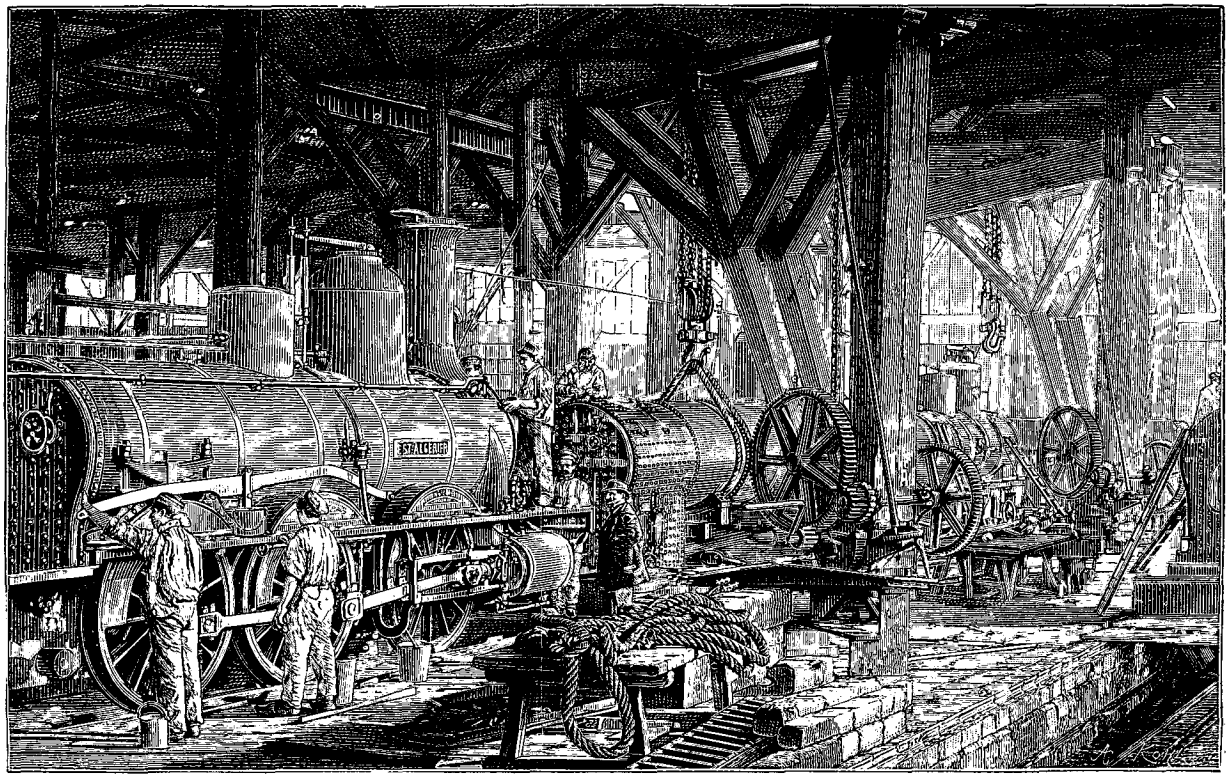
1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coulé par Mercier, dressé sur la place de l'Hôtel-de-Ville et devant l'église, Belfort n'a point de monument.

Le groupe de Mercier, commémoratif de la défense de 1870, est d'une belle exécution, comme le Lion colossal de Bartholdi, quoique dans un genre différent. Il représente une Alsacienne, aux grands flots de rubans, qui retient sous son bras gauche un jeune mobile chancelant, frappé à mort, et de l'autre brandit en l'air le fusil dont le soldat blessé ne se servira plus, regardant fièrement l'ennemi avec un geste expressif. Sur le socle de la statue, cette inscription significative dans son laconisme : *Quand même!*

Quant à la sculpture du Lion aux proportions gigantesques, elle symbolise l'héroïque résistance de la place pendant le dernier siège. L'artiste a utilisé le côté pittoresque du château, avec son aspect sombre et farouche, pour en faire le piédestal de son monument. C'est sur les flancs de la citadelle, encore toute meurtrie par les obus allemands, que le Lion se dresse, rappelant la grande lutte de l'année terrible et comme pour défier de nouveaux agresseurs. Exécuté en grès des Vosges, il mesure 16 mètres de hauteur sur une longueur de 24. C'est une œuvre puissante, digne du sentiment élevé et patriotique qui l'a inspirée, comparable à la fameuse sculpture de Thorwaldsen à Lucerne. Aussi personne ne vient à Belfort sans aller voir le Lion du château, soit par curiosité, soit comme pour un pèlerinage pieux. Récemment un jeune poète, d'un



Belfort : intérieur d'un atelier de constructions mécaniques (voy. p. 116). — Gravure de Kohl, d'après une photographie de M. G. Albino.

talent sobre et distingué, lui a consacré un chant dont nous détachons quelques traits :

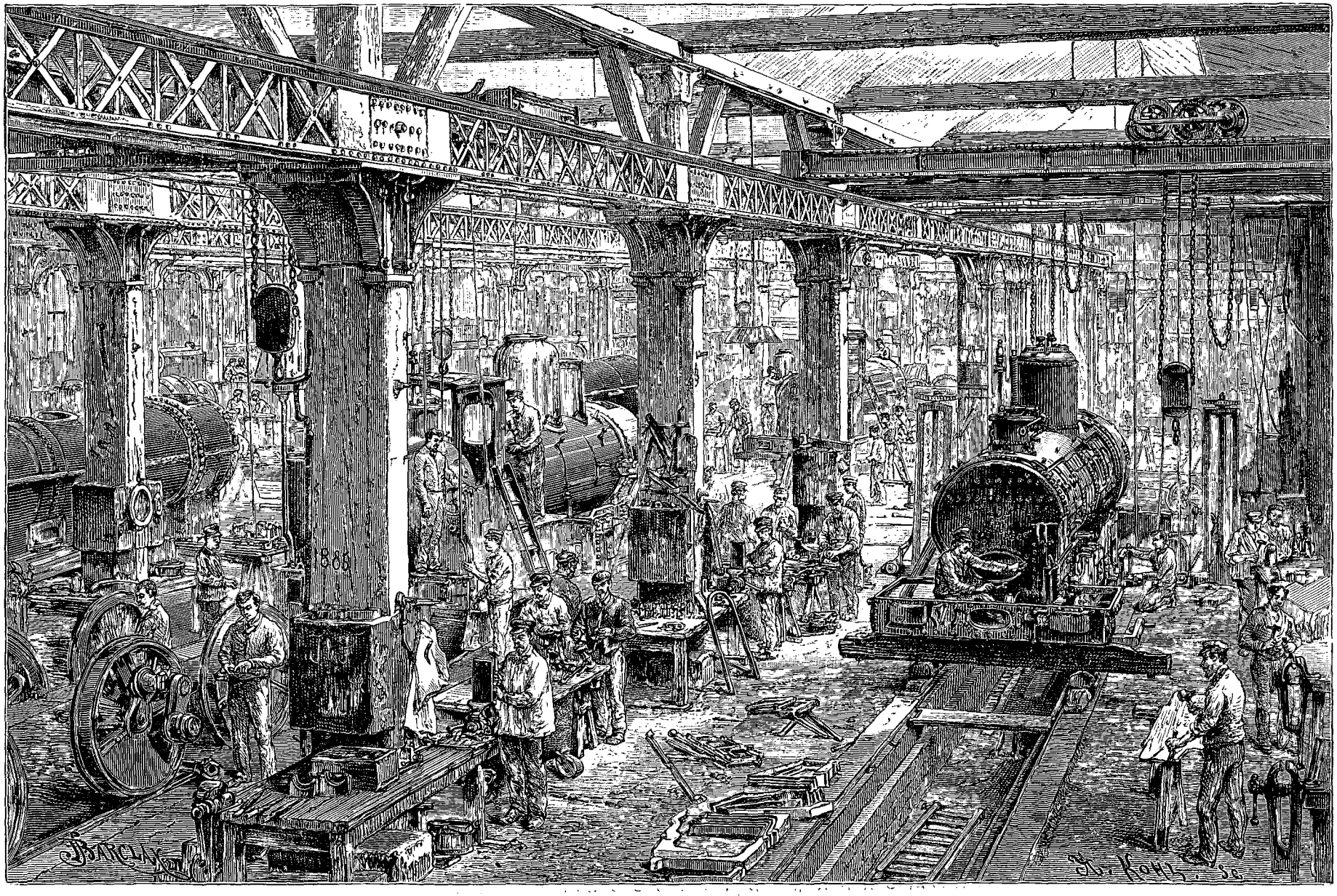
..... Si, voyant ton œil fixe sous ta paupière,
Blotti derrière un mur, et te croyant de pierre,
Dans l'ombre, et se jugeant à l'abri du danger,
L'ennemi s'oubliait jusques à t'outrager;
Si dans sa fureur lâche il te prenait pour cible,
O toi, qui des vaincus fus le seul invincible,
Rugis-nous ton : Qui vive? .....

Le monument commémoratif de la défense de Belfort, où notre grand sculpteur alsacien, Bartholdi, a trouvé une belle occasion de manifester avec un nouvel éclat ses sentiments de patriotisme, a été élevé par souscription nationale.

Au milieu de tant de défaillances et de revers, ce siège désormais inoubliable, avec ses cent trois jours d'inflexible investissement et ses soixante-treize jours d'un bombardement inouï, qui a jeté sur la place plus de 500 000 projectiles, restera comme une page glorieuse de notre histoire. Avec plus de bravoure que d'expérience, les troupes du colonel Denfert ont pu résister à une armée victorieuse et conserver à la France un lambeau de terre alsacienne.

Des travaux considérables ont beaucoup augmenté l'importance de la forteresse depuis le dernier siège. Plus puissant comme place de guerre, Belfort a aussi gagné énormément comme place de commerce sous l'influence de ces événements. Par suite de la barrière douanière élevée entre l'Alsace et la France, d'impor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Belfort : construction de locomotives dans les ateliers de la Société alsacienne de constructions mécaniques (voy. p. 116). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. G. Albino.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tantes maisons industrielles du rayon de Mulhouse y ont transporté des succursales pour conserver leurs anciens débouchés sur le marché français. Puis la fermeture des établissements libres d'instruction secondaire en Alsace et les restrictions apportées à l'enseignement de la langue française sur le territoire annexé font affluer au lycée et dans les pensionnats de la ville une quantité d'élèves, qui auraient été élevés dans leur pays, avec plus de tolérance dans les programmes d'instruction.

La population de Belfort, sous l'effet de ces causes diverses, a ainsi augmenté au point de tripler en moins de vingt ans. Elle comptait à peine 4400 habitants en 1801 et s'élevait à 8000 au moment de la guerre de 1870, pour atteindre en 1886 un total de plus de 20 000 individus. Aussi quelle transformation comparativement au passé ! Une ville nouvelle est sortie des trois faubourgs de France, des Ancêtres et de Montbéliard, en dehors de l'ancienne enceinte de Vauban, devenue trop étroite. Ces faubourgs débordent maintenant au delà du chemin de fer de Mulhouse à Paris, voire au delà du mur de construction plus récente qui relie aux glacis du château le fort des Barres et le fort Denfert.

Le périmètre de la nouvelle enceinte murée, plus utile comme barrière d'octroi que comme ouvrage de fortification, embrasse une aire dix fois supérieure à celle de la vieille ville. Malgré son développement, les établissements industriels de récente création, ateliers de constructions mécaniques, filatures et tissages de coton, fabriques de fil à coudre et teintureries, ont dû chercher en dehors de l'enceinte un espace plus libre, afin de s'étendre à l'aise, avec leur cité ouvrière, entre le chemin de fer de Paris et le faubourg extérieur des Vosges dans la direction du Valdoie. Les ateliers de la Société alsacienne pour la construction de locomotives, succursale des établissements de Mulhouse, et la fabrique Steiner pour les tissus en rouge d'Andrinople, sont particulièrement intéressants. De grandes casernes, des parcs et des magasins militaires, en partie achevés, en partie à l'état de projet, prennent la place disponible à l'intérieur de l'enceinte. La Savoureuse, qui descend du Ballon d'Alsace, s'écoule sans bruit, en temps ordinaire, entre les faubourgs et la ville ancienne, dans son lit bordé de fraîches promenades, au bas des glacis.

Les glacis de l'enceinte fortifiée forment autour de l'ancienne ville un pentagone à peu près régulier, dont les côtés mesurent de 180 à 250 mètres de longueur. La fortification créée par Vauban, et encore debout, se compose de longues courtines en ligne droite, le long des côtés du pentagone. Il y a des tours en maçonnerie aux angles, pour flanquer les fossés, avec des bastions terrassés enveloppant en avant chacun de ces bastionnets.

Le côté dans lequel s'ouvre la porte de France, que nous traversons d'abord en venant du chemin de fer, est orienté dans la direction du sud au nord. Une demi-lune placée devant la porte protège l'entrée, ouverte dans le front ouest de la ville, dont la Savoureuse baigne les glacis. Le front nord va de l'ouest à l'est. Deux autres fronts, dirigés du nord-ouest au sud-est, réunissent les deux premiers au cinquième. Celui-ci est le pied d'un escarpement de roc à pic, dominant la ville à une hauteur de 60 mètres. Depuis le sommet de l'escarpement, que le château couronne, le terrain redescend suivant une pente plus douce, au fond d'un vallon du côté de la Savoureuse.

Sur le versant opposé du même vallon s'élève une colline à double sommet, un peu plus bas et un peu plus haut que le château, qui porte les deux forts des Hautes-Perches et des Basses-Perches, construits depuis la dernière guerre.

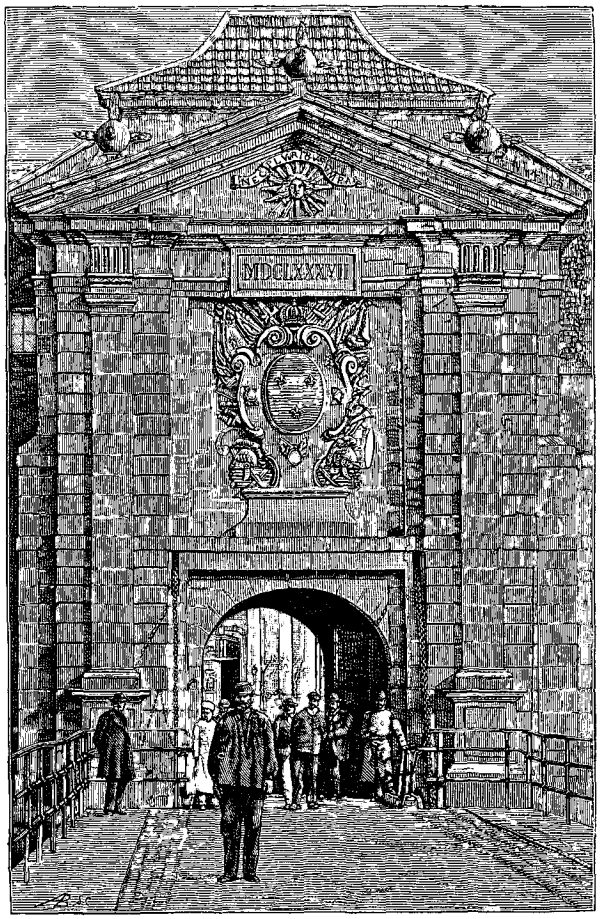
Composée de trois enceintes concentriques, la citadelle du château présente à chaque enceinte deux fronts bastionnés et un cavalier en terre très élevé à l'intérieur de la troisième. Cela fait cinq étages de feux regardant les Perches et l'est de la place, car le cavalier comporte un étage de feux supérieur, à ciel ouvert, avec un étage inférieur formé par une série de casemates à canons, ouvrant du côté de la ville, dans la cour extérieure dudit cavalier. Une caserne en forte maçonnerie, voûtée à l'épreuve de la bombe, avec une couverture de terre, couronne l'escarpement du château. Elle a ses fenêtres ouvertes sur la ville et forme masque pour cacher la cour du cavalier aux vues des terrains à l'ouest et au nord. La distance du cavalier au sommet des Perches atteint 1100 à 1200 mètres. Tandis que le fort des Hautes-Perches le domine de 10 mètres, le fort des Basses-Perches est à 10 mètres au-dessous de son niveau. Par leurs extrémités, les enceintes du Château s'appuient sur l'escarpement, qui s'abaisse en dépassant la ville de manière à faire saillie en avant du front sud. Des batteries en terre d'un fort relief sont établies au pied de cette saillie, voyant la campagne à l'ouest par-dessus le faubourg de Montbéliard. Un ouvrage à cornes, d'un relief moindre, en avant de ces batteries et destiné à battre la Savoureuse en aval et les terrains vers la bifurcation des chemins de fer, a ses vues masquées par le faubourg du Fourneau, situé à gauche de la rivière, sur un chemin qui relie Belfort aux villages de Danjoutin, d'Andelnaus et de Sévenans.

Devant la porte de France se réunissent les quatre routes venant de Montbéliard, de Remiremont, de Lyon et de Paris, qui franchissent la Savoureuse sur le même pont et sortent de la ville ensemble par la porte de Brisach, percée dans le front en face du Vallon, pour se diriger ensuite sur Bâle et vers Strasbourg. La route de Strasbourg suit le fond du Vallon, entre les forts de la Justice et de la Miotte, avant de gagner le village de Roppe, que domine aussi un nouveau fort. La route de Bâle par Altkirch oblique à l'est, immédiatement après la sortie entre le château et la Justice; elle passe dans les fossés d'une lunette qui enfile son prolongement, et rencontre ensuite les villages de Pérouse et de Bessoncourt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A côté de la porte de Brisach, dans le fossé, sous le pont-levis, se trouve la casemate occupée pendant le dernier siège par le colonel Denfert-Rochereau, chef de la défense. Passants, saluez !

Entre le mur d'enceinte et le fort de la Miotte, sous le Plateau des Chèvres, le fossé s'entaille dans le roc. Un mur à bahut suit le long de ce fossé, du côté de la Savoureuse. La mousqueterie suffit pour battre les pentes sous le mur, qui ne sont pas à découvert du côté de la place. Plus bas, vers la ville, des ouvrages pouvant porter du canon remplacent le mur sur la limite gauche du camp retranché du Vallon. Le camp retranché permanent d'autrefois, comme l'ouvrage à corne de l'Espérance, élevé par Vauban en avant du front nord de la place, a perdu de son importance par suite de la construction des forts avancés. Formé par deux arêtes rocheuses parallèles, dont les sommets sont couronnés par les forts de la Justice et de la Miotte, le Vallon, nous l'avons vu, livre passage à la route de Strasbourg sur Roppe, par une seconde porte à son extrémité supérieure. Sa longueur atteint 1 kilomètre, dans la direction du nord-est, sur 500 à 600 mètres de largeur. Suivant le pied des escarpements de la Justice, la route suit, après son débouché par le front du Vallon, les bois de la Miotte. Les escarpements à pic reliant le fort de la Justice avec le château constituent un obstacle infranchissable, suffisant pour la défense de ce côté.



La porte de France. — Gravure de A. Bertrand, d'après une photographie.

Un chemin couvert court au pied des escarpements, au-dessus du cimetière des Mobiles, avec ses saules pleureurs, au port mélancolique. Quelques milliers de soldats, morts pour la patrie pendant le siège de 1870 à 1871, dorment là sous le gazon vert, entouré d'une grille. Puissent ces victimes du devoir reposer en paix dans leur tombe !

La jonction des escarpements de la Justice avec le château s'effectue par une lunette solide, dressée autrefois pour battre le Vallon avec les canons de l'Espérance. Depuis quelques années l'ouvrage de l'Espérance n'est plus armé, transformé qu'il est en magasin de vivres et en manutention militaire. De grandes casernes d'infanterie s'élèvent maintenant dans le Vallon, à côté du faubourg de Brisach. Sur le Plateau des Chèvres nous voyons le nouvel arsenal, où se trouvent la réserve d'artillerie et le matériel d'armement nécessaire en cas de guerre, plus trois grandes poudrières vers le fort de la Miotte. Depuis le plateau, la vue sur la ville est masquée en partie ; mais le château, droit et fort, détache bien sur le fond du ciel sa fière silhouette. Ici la route de Bâle, rejointe par les chemins de la rive droite de la Savoureuse, apparaît découpée dans le roc auquel se soudent les murs de la forteresse. En suivant le sentier qui longe la pente en gazon jusqu'à la Miotte, vous avez vue sur la vallée à gauche, avec le nouveau faubourg des Vosges, le hameau de la Forge et les vastes fabriques de création récente, le long de la route de Giromagny par le Valdoie.

Nulle part vous ne dominez mieux la place de Belfort que depuis la plate-forme du fort de la Miotte, si toutefois le commandant de place vous y laisse monter sans soupçon d'espionnage.

Vous êtes au sommet de la tour, à 30 mètres plus haut que le château, et toute la Trouée ouverte vers l'intérieur de la France se découvre à vos pieds. Ce terrain de la Trouée de Belfort présente comme un fouillis de collines, de pointements rocheux, aux pentes raides, surgissant les uns à côté des autres, sans liaison aucune. Des bois couvrent les cimes des hauteurs, ainsi que les pentes. Dans le lointain s'étale la crête du Lomont, premier gradin du Jura, aux lignes droites. Plus découpés, sans former des pointes aiguës, les sommets des Vosges se dressent du côté opposé, autour du Ballon d'Alsace. Vue de haut, la Trouée, quoique tourmentée dans le fond, ne présente pas de relief bien accentué, malgré l'élévation de ses saillies par rapport à notre taille humaine. Plus près, devant nous, au bas des escarpements de la Miotte, s'étale l'étang de la Forge, alimenté par une dérivation de la Savoureuse. Sur les bords du canal de fuite sont le parc à fourrage et les buanderies militaires. La Savoureuse serpente sur le fond vert des prés comme un ruban d'argent qui brille au soleil. Entre le fort des Barres et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la rivière s'élève le quartier de cavalerie avec le grand parc à fourrage. De nombreuses cheminées d'usines fument tout à côté, le long du chemin de fer de Belfort à Paris. Une sonnerie de clairons vive et stridente appelle notre attention sur quelques escadrons de hussards qui caracolent sur le champ de manœuvre. Au delà viennent les pentes boisées du Mont et du Salbert, ce dernier fortifié maintenant au-dessus du village et des grottes de Cravanche. Vers le nord enfin se dressent les deux Ballons d'Alsace et de Servance, fermant le paysage derrière la colline appelée la Tête du Milieu, sur laquelle s'élève le fort à coupoles de Giromagny.

Avons-nous besoin de le rappeler : la vieille tour du fort de la Miotte, la Pierre de la Miotte, comme disent les enfants de Belfort, a été remise à neuf depuis la guerre dernière. Elle occupe le point culminant de l'escarpement entre la Savoureuse et le Vallon de l'ancien camp retranché, parallèle à l'escarpement de la Justice et du château. Sa plate-forme domine le fort de la Justice de 10 mètres au moins. Les rochers de sa base, sans être à pic comme ceux de la Justice, descendent néanmoins vers la rivière par des pentes très raides. Les glacis du fort, qui renferme une caserne voûtée à l'abri de la bombe, sont très raides. Au delà, l'escarpement se prolonge à 2 kilomètres de distance en une arête mince, aux rapides versants, revêtus de bois. Une série d'ouvrages, dont l'ensemble constitue le front du Vallon, relie entre eux les deux forts de la Miotte et de la Justice. Quant à l'escarpement de la Justice au château, il s'abaisse d'abord un peu, en se prolongeant au nord-est de la ville, pour se relever ensuite. Vers l'extrémité qui porte le fort, la partie à pic se réduit à une quinzaine de mètres et fait saillie en avant. Dominant les remparts du château de 20 mètres, le fort de la Justice peut couvrir de ses feux les abords du château, ainsi que les Perches et les terrains à l'est de la place. On y trouve, comme au château et à la Miotte, une caserne voûtée à l'épreuve du canon. Au nord, le sol s'abaisse en pentes de roc à peu près inabordables.

Sortant par la porte où passe la route de Roppe, nous avons devant nous un terrain ondulé, mamelonné. En venant du côté de Pérouse, une pente douce en gazon aborde les glacis du château en quelque sorte de plain-pied. La ville et ses faubourgs s'étalent dans une cuvette au bas de la paroi du Lion. Quand on vient par la route d'Alsace, depuis Pérouse, Belfort se découvre tout d'un coup. Au nord de la place, le chemin d'Offemont passe sous les canons du fort de Roppe. Vers l'est, dans le lointain, les collines des bords de l'Ill et de la Largue se découvrent au pied du Jura et des montagnes de Ferrette, au delà du fort de Bessoncourt, qui vient d'être armé justement sur la limite de la ligne d'investissement des Allemands en 1870. C'est une contrée ondulée, que la chaîne du Schwarzwald encadre aux limites de l'horizon. La tour de la Miotte, droite et fière, se dresse comme sur un piédestal entre la Justice et le fort de Salbert. Un fossé la sépare de la crête rocheuse, franchie par un pont-levis. Ses murs gris tranchent sur la verte pelouse des escarpes plantées d'acacias à la croissance rapide. Dans la vallée de la Savoureuse, en avant des Vosges, la première ligne de hauteurs est formée de grès ancien. Plus en arrière suit le faîte du Ballon d'Alsace au Bærenkopf, tout couvert de forêts. Les bois atteignent le bord de l'eau à l'étang de la Forge, avec leurs teintes foncées en contraste avec les nuances plus tendres, plus claires, du gazon des prairies. Le fort de Giromagny reste visible comme depuis la plate-forme de la Miotte. Par-ci par-là pointent quelques clochers de villages. Vraiment, les alentours de Belfort méritent l'attention pour leur beauté pittoresque.

Nulle part la vue sur la ville n'est plus jolie qu'à la descente de la Miotte sur le Vallon. Pendant cette descente, le château se relève avec ses casernes et ses remparts puissants. Près du chemin, les sentinelles veillent devant les poudrières, où les postes de garde se relèvent. La route, plantée d'arbres, est peu fréquentée par le roulage. Ces arbres sont des peupliers à l'intérieur du Vallon; en dehors de la porte, des charmes. Des bandes de rochers pointent à travers le gazon du défilé qui aboutit à la porte, en venant de Roppe, pareil à une souricière. Rien ne ferait soupçonner la présence d'une place forte, si les remparts de la Justice ne se montraient bientôt. Grimpez-vous au haut de l'escarpe gazonnée jusqu'au fossé du fort, large et profond : depuis ce point la Pierre de la Miotte a changé d'aspect, placée comme elle paraît l'être dans une échancrure, quoique la tour se détache sur le ciel bleu. Dans les creux du plateau, où les hauteurs semblent découpées à l'emporte-pièce, s'abritent autant de villages. La pente générale s'incline vers l'Alsace. Elle monte doucement vers le château, mais coupée de fossés et de murs qui entravent l'accès de la citadelle. Dans la carrière de pierres calcaires, du côté de Pérouse, il y a eu un vif engagement pendant le dernier siège. Vous voyez maintenant des champs de choux et de blé mûr entre Pérouse et les glacis de la place, où le roc s'abaisse brusquement. Des potagers bien soignés étalent aussi leurs plates-bandes à côté des nouvelles casernes du Vallon. Je l'avoue, les têtes de choux réjouissent plus le regard que les obus empilés.

Plus on regarde, mieux on reconnaît combien les ingénieurs militaires ont su mettre à profit tous les accidents du terrain pour la défense de la place. Si la route de Bâle est entaillée dans le rocher à 20 mètres de profondeur entre la Justice et le château, les bancs calcaires compacts forment également les parois de la tranchée du chemin de fer. Ce sol pierreux ne se prête pas à l'ouverture des tranchées comme le lehm en avant des fortifications de Strasbourg. Les fortifications de Strasbourg ont pris un développement formidable, mais celles de Belfort ne le leur cèdent en rien par suite des nouveaux ouvrages construits sur toute l'étendue de la Trouée. Avant la dernière invasion allemande, la place n'avait pas de fort détaché, en dehors de la citadelle du château, des forts de la Justice, de la Miotte et des Barres, des redoutes des Perches et de Bellevue. Aujourd'hui les ouvrages temporaires de Bellevue, des Hautes et des

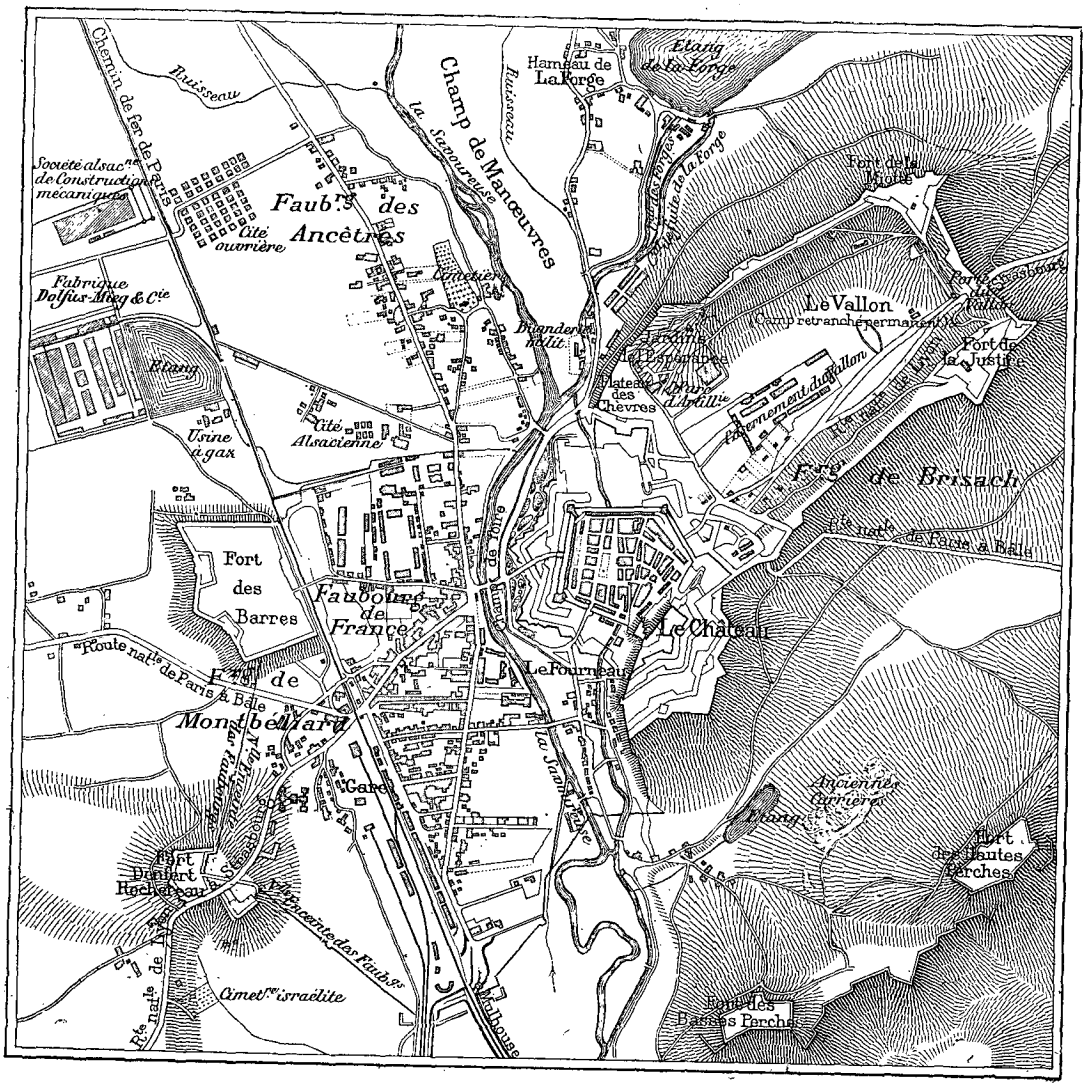
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Basses-Perches sont remplacés par des forts permanents. La redoute de Bellevue est devenue le fort Denfert, auquel s'ajoutent les forts de Salbert, de Giromagny et de Roppe dans la direction du nord; les forts de Besoncourt, du Bas-Mont et de Vezelois à l'est; les forts du Bois-d'Orge et du Mont-Vaudois, dans les positions dominantes au-dessus de la Savoureuse et de la Lusine, vers le sud. Ajoutez les batteries annexes des forts élevées à proximité et à des distances plus ou moins considérables, comme celles de Méroux, de Sévenans, du Bermont, de Dorans, de Brévillars, de Botans, du Châtelet, de la Charme, de la Côte, puis les autres fortifications autour de Montbéliard et au delà, aux abords du Jura, autant de travaux de défense qu'il faudra emporter pour forcer le passage de la Trouée dans le cas d'une invasion nouvelle.

LXII

Histoire d'un siège.

Au moment de son investissement, dans les premiers



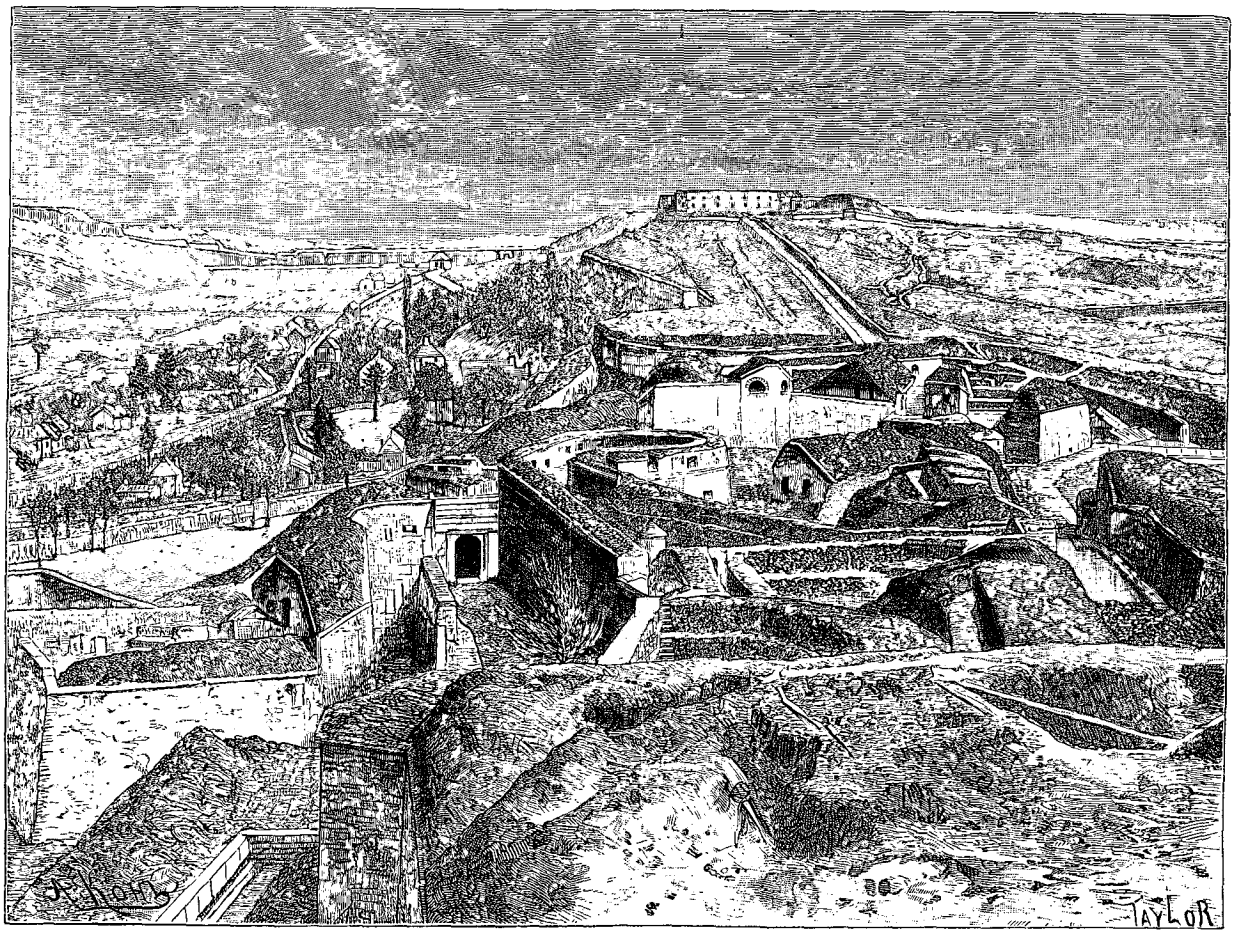
Plan de Belfort en 1887.

jours de novembre 1870, la place de Belfort n'avait pas la force de résistance que lui donnent les nouvelles fortifications élevées depuis la guerre. Le colonel Denfert, chargé du commandement supérieur, connaissait toutefois assez bien son terrain pour défendre la position. Depuis six ans il était attaché au service du génie de la forteresse, et son premier acte d'autorité fut d'ordonner en toute hâte la construction des deux ouvrages provisoires sur l'emplacement des forts actuels des Perches. Ces travaux difficiles, à cause du manque d'ouvriers, furent poussés avec tant de vigueur, que la redoute des Hautes-Perches se trouva à peu près terminée à l'arrivée des Allemands et celle des Basses-Perches bien avancée. La redoute de Bellevue, commencée également après la déclaration de guerre, était aussi en état de concourir à la défense, avec le fort des Barres, achevé auparavant, sur le plateau en avant de la tranchée du chemin de fer. Par contre, l'armement laissait beaucoup à désirer, et les villages des environs restaient sans défense aucune. Quant à la garnison, elle se com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posait de troupes incohérentes. Suivant l'expression des auteurs de la relation officielle de la défense de Belfort, un bataillon d'infanterie, une compagnie du génie, quatre demi-batteries d'artillerie pouvaient seuls compter comme « véritables soldats ». Le reste de la garnison, 15 000 hommes en tout, composé de mobiles et de gardes nationaux mobilisés, recrues arrivées de la veille, semblait rendre impossible de tenir la campagne. A peine ces hommes étaient-ils armés depuis quelques jours, à peine avaient-ils fait trois ou quatre séances d'exercice, la plupart n'ayant pas encore tiré un coup de fusil à la cible, qu'ils se trouvaient en présence de l'ennemi, et de l'ennemi en nombre double du leur même.

Au lieu d'attendre les ennemis derrière les remparts, le brave commandant de Belfort décida de défendre les abords de la place aussi loin que la portée de ses canons permettrait de soutenir ses soldats, dépourvus d'artillerie de campagne. C'est le 2 novembre au matin que la première colonne allemande déboucha à Roppe et à Giromagny, en avant de la forteresse. Aussitôt on marcha à elle pour l'arrêter, et les jeunes mobiles du Rhône soutinrent à Roppe un combat victorieux, plus vaillants que les compagnies de la Haute-Saône, qui eurent la

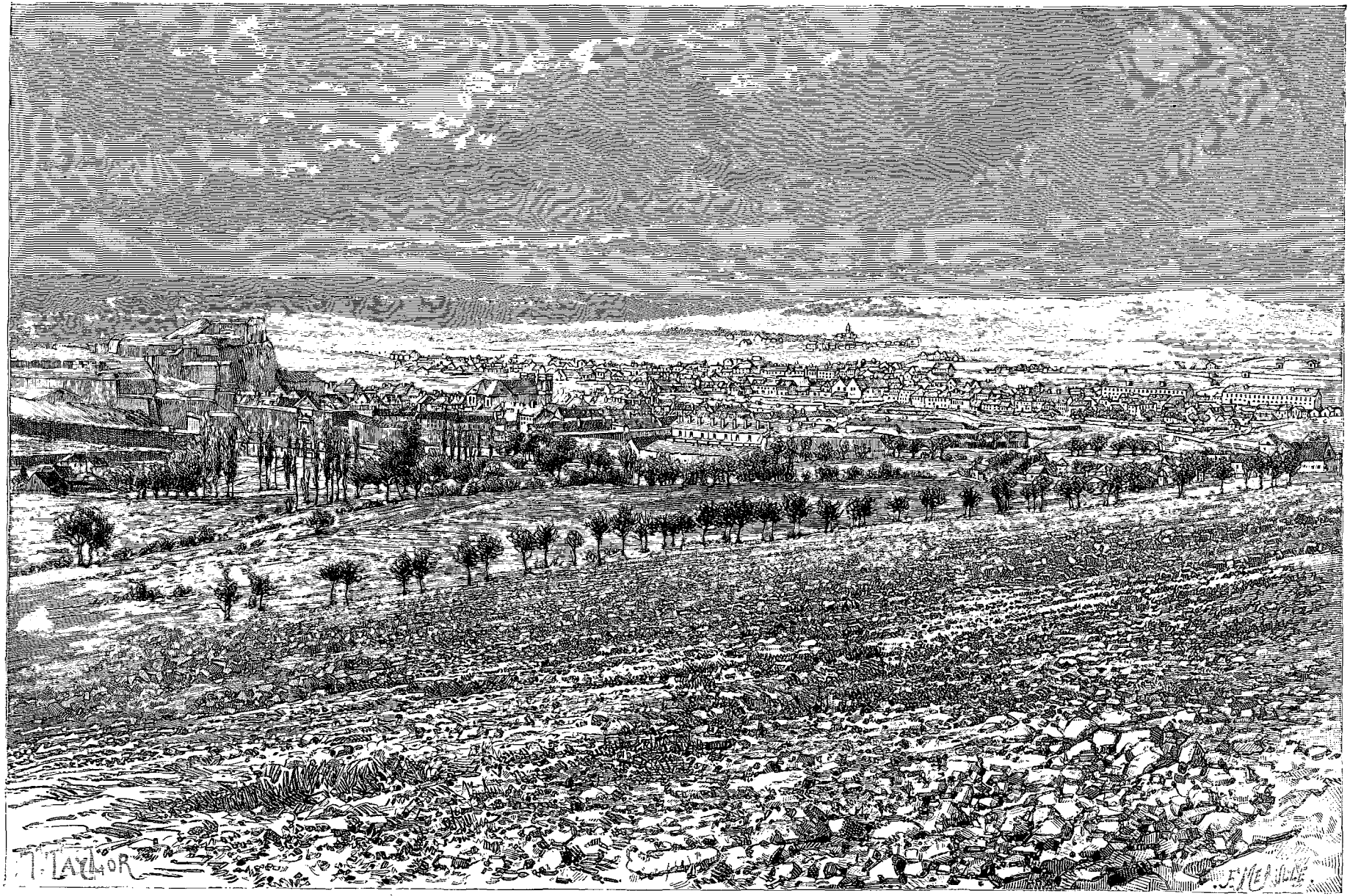


Fortifications de Belfort : la Justice (voy. p. 118 et 128). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

faiblesse de débuter par une retraite en abandonnant la position de Giromagny. Un détachement de francs-tireurs fit sauter dans la soirée le viaduc de Dannemarie. Pendant toute la durée du siège, les assaillants ne purent réparer cette voie, ce qui gêna leurs approvisionnements, en leur enlevant l'usage du chemin de fer pour les transports rapides au delà de la Largue. L'investissement de Belfort fut fermé le lendemain des petits combats de Roppe et d'Éloie. Arrivés en position sur les deux rives de la Savoureuse, avec des forces trop considérables pour être délogées, les Allemands, commandés par le général de Treskow, se mirent immédiatement à retrancher les villages qu'ils occupaient. Ils élevèrent des épaulements pour l'artillerie de campagne destinée à en défendre les approches, en attendant l'arrivée des canons de siège. Le feu de la forteresse gêna ces travaux, ainsi que les mouvements de troupes à sa portée. Le nombre de bouches à feu disponibles était de 300, dont plus de la moitié composée de vieux mortiers et de canons lisses, propres seulement à la défense rapprochée en cas d'assaut. Les projectiles pour le tir à longue portée étaient limités à 500 coups par pièce. Aussi fallut-il dès le début ménager les coups, malgré l'installation d'une fonderie d'obus pour suppléer à cette insuffisance.

Dans les premiers temps du siège, l'armée d'inves-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

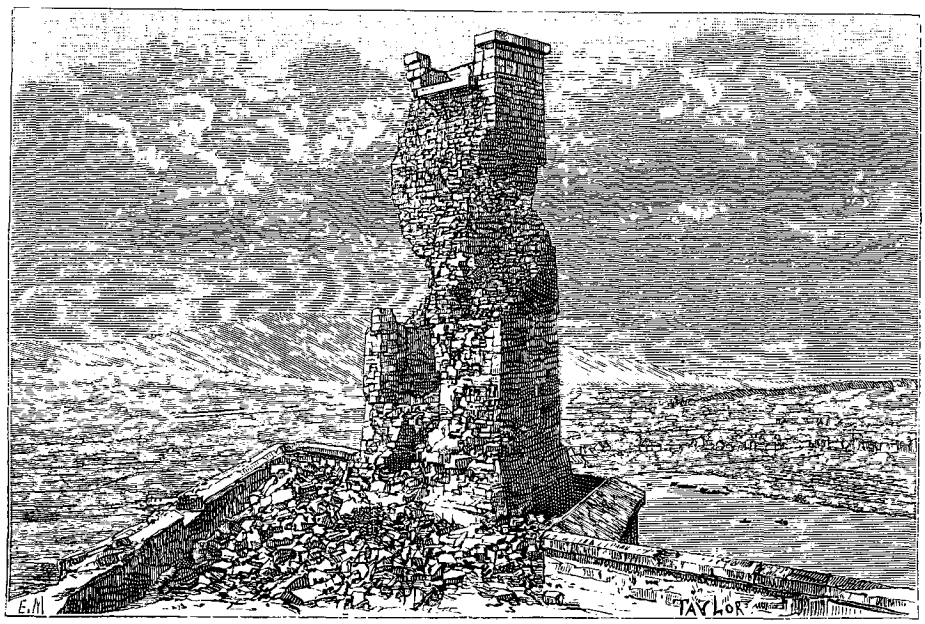


Vue générale de Belfort (voy. p. 118). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tissement ne dépassait pas 25 000 hommes. Ses positions s'échelonnaient de Sermamagny à Bas-Évette, Challonvillars, Buc, Banvillars sur la rive droite de la Savoureuse, rejoignant par Sévenans la ligne de gauche qui passait à Meroux, Vezelois, Chèvremont, Bessoncourt, Pfaffans, Roppe et Éloie. Avec des troupes mieux aguerries, Denfert aurait repoussé cette première armée. Manquant d'artillerie de campagne, il ne crut pas devoir hasarder une action étendue en dehors des villages où la garnison pouvait s'abriter encore contre les canons ennemis. Les assiégés se retranchèrent, après la fermeture de l'investissement, dans les positions extérieures à maintenir. Ces positions étaient les bois de la Miotte, les villages de Pérouse, de Danjoutin et de Bavilliers, le Bosmont, le cours inférieur de la Douce, le Grand-Bois au-dessus du chemin de fer de Besançon, le Mont jusqu'à Essert. Cet ensemble formait autour de la place, à la distance de 2500 mètres en moyenne, un cordon continu de troupes, surveillant tous les abords et découvrant les parties du terrain cachées à la fortification. Pour tenir l'ennemi en haleine, un service de reconnaissances fut organisé pour se diriger chaque jour vers Roppe, dans la forêt d'Arsot, en avant de Bavilliers et du Grand-Bois, vers le Valdoie et le Salbert, afin d'inquiéter les assiégeants dans leurs propres lignes et leur faire une guerre d'embuscade, à la fois hardie et prudente. Des lignes télégraphiques reliaient entre elles les positions de la défense et les différents forts. Enfin, pour amener quelques canons dans les sorties, on arrangea une petite batterie de campagne de quatre canons avec un attelage de chevaux achetés en ville.

Tout le mois de novembre se passa en escarmouches d'avant-postes, avec de petites sorties et des reconnais-



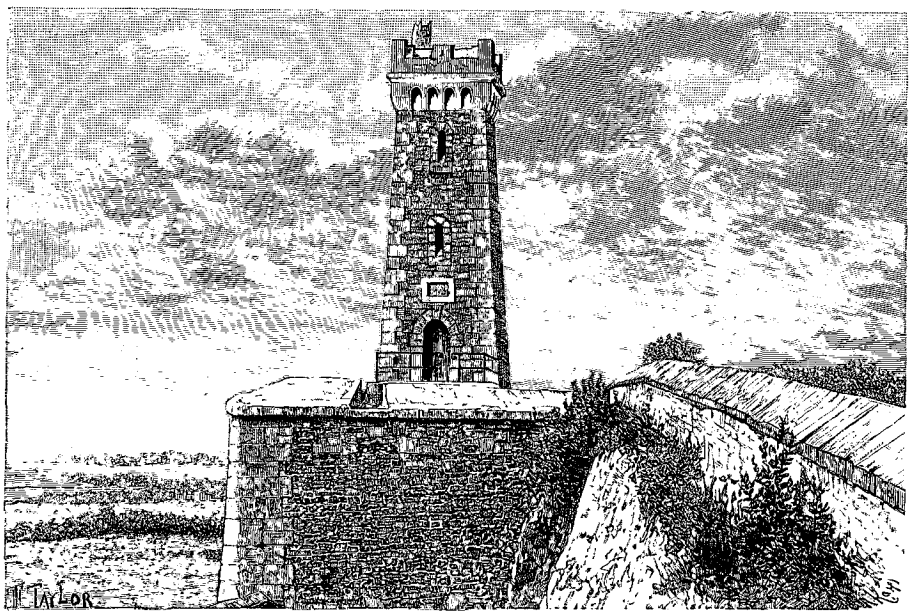
Tour de la Miotte après le bombardement (voy. p. 128). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sances. Dès lors la maladie faisait plus de mal à la garnison que le feu ennemi. Le temps était mauvais. Il tombait alternativement de la neige et de la pluie, qui détrempaient les terrains marneux aux abords de la place. Au Mont, au-dessus de Cravanche, nos soldats couchaient sans abri, dans une boue tenace et profonde. Des compagnies d'éclaireurs, toujours dehors, le jour et la nuit, tenant la campagne sur les points les plus opposés et faisant entendre leur fusillade incessante, constituaient pour la place comme une sortie permanente, insaisissables pour l'ennemi, grâce à leur extrême mobilité, redoutables aussi par leur grande habitude du terrain. Tenu en éveil par ces surprises continues, le général Treskow était obligé de doubler le nombre de ses postes. L'artillerie de siège, attendue de Brisach, mit beaucoup de temps à arriver par suite du mauvais état des chemins. Pourtant, dans la nuit du 2 au 3 décembre, les premières batteries de bombardement s'élevèrent entre Essert et Bavillers, et dès le lendemain le feu commença, terrible. « C'était comme une pluie de fer s'abattant tout à coup sur nous, dit M. Thiers dans son livre *Défense de Belfort*. Le sifflement strident des projectiles et le fracas des maisons atteintes de toutes parts donnaient un terrible démenti aux illusions de la population, qui, malgré les avertissements du gouverneur, ne croyait plus au bombardement, après trente jours de silence. On se réfugia au plus vite dans les caves, non sans un serrement de cœur, qui aurait été bien autre encore, si l'on avait su que cette avalanche redoutable allait continuer sans trêve ni repos son œuvre de destruction durant soixante-treize jours, pendant lesquels le fléau ne ferait que redoubler d'intensité. »

Les assiégeants, de leur côté, se plaignaient beaucoup de l'artillerie du château, qui leur mit hors de combat 80 hommes dès le premier jour. « L'artillerie du châ-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teau, lisons-nous dans l'histoire de la guerre, *Der deutsch-französische Krieg*, écrite par le grand état-major allemand, continua son action sans faiblir. Ce noyau de toute la forteresse fut généralement reconnu comme l'adversaire le plus dangereux. » Toutefois, à la veille de Noël les Allemands avaient en batterie 72 grosses pièces de siège, d'une puissance supérieure à celle des canons de la place. Ces batteries, au nombre de 14, échelonnées sur différents points, étaient reliées pour chaque groupe par des tranchées protectrices formant place d'armes, à 3000 mètres environ du centre de la ville. La distance de la redoute de Bellevue ne dépassait pas 1500 mètres; celle du fort des Barres était à 1800; le château, de 3400 à 5000 mètres. Des hommes installés sur les remparts pour guetter le feu des pièces ennemies prévenaient, dans la mesure du possible, à son de trompe, de l'arrivée des obus. La lutte d'artillerie, ainsi commencée, continua sans relâche, même la nuit, jusqu'à la fin du siège. Pendant les premiers incendies, allumés par le bombardement, les recrues des bataillons de la garde mobile ne brillèrent pas toujours par le courage. Au fort de Bellevue notamment, les mobiles de la Haute-Saône, « terrifiés par l'arrivée continuelle des obus, opposèrent aux efforts de leur commandant et des officiers du génie la plus indomptable force d'inertie.... Ni réprimandes, ni exhortations, ni menaces n'y firent.... Les officiers du génie, qui comprirent leur devoir, travaillaient de leurs mains, comme des manœuvres, dans l'incendie, piétinant le feu et retirant les poutres enflammées, qu'ils essayaient d'éteindre en y apportant de la neige dans des pelles et même dans leurs mains. Ils ne quittaient leur accablante besogne que d'instants en instants pour mener au travail à coups de bâtons, comme des bêtes,



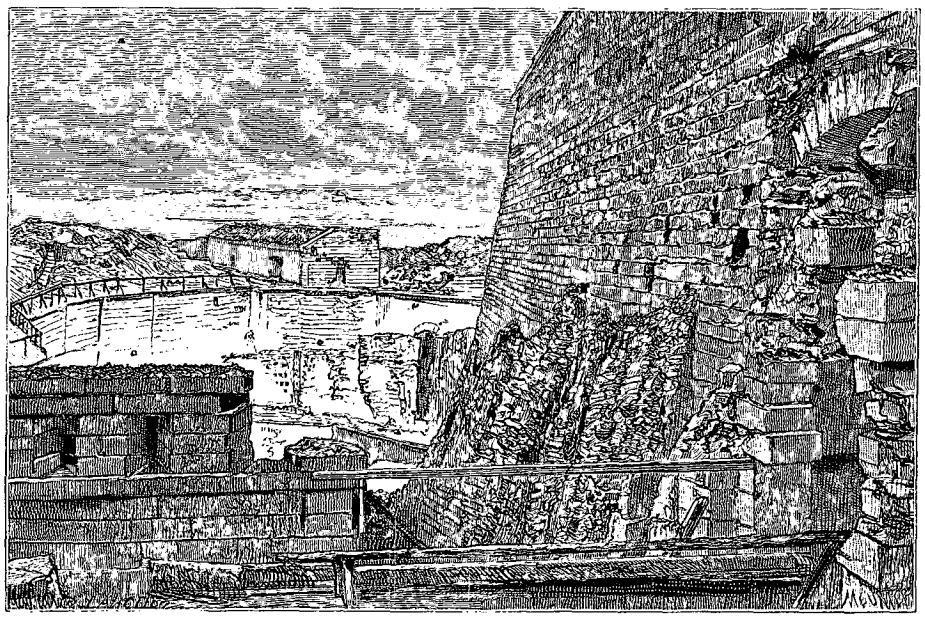
Tour de la Miotte restaurée (voy. p. 118). — Dessin de Taylor, d'après une photographie

les hommes affolés.... Mais les quelques hommes réunis ainsi avec violence se dispersaient bientôt, laissant seuls les trois officiers et le sergent, uniques ouvriers de cette lutte avec le feu. »

Des tourmentes de neige, de fréquents brouillards, un froid intense, s'ajoutaient aux difficultés ordinaires des combats de nuit sur une terre gelée. Assiégeants et assiégés mettaient à profit les ténèbres pour leurs attaques réciproques et quotidiennes. Ceux-ci comme ceux-là devaient se tenir constamment en éveil pour éviter les surprises. Une attaque soutenue ou repoussée un jour n'assurait pas le repos du lendemain. Partout menacé, l'ennemi devait rester en force partout. Sous peine d'être refoulé des points dégarnis, il ne pouvait effectuer nulle part de gros rassemblements. Cette fatigue sans relâche, jointe aux intempéries d'un hiver particulièrement rigoureux, faisait plus de mal aux troupes que les engagements au feu. Portés à 1002 hommes d'effectif, les bataillons allemands étaient réduits de moitié par la maladie au milieu de décembre. Plus tard, en février, les rapports officiels signalèrent, parmi les 28 bataillons d'infanterie occupés au siège de Belfort, plusieurs bataillons réduits à 300 hommes. Une seule compagnie d'artillerie de forteresse comptait alors dans les ambulances 94 malades et blessés. En ville, la population civile, accumulée dans des caves malsaines, était en proie à une violente épidémie varioleuse, à laquelle vint s'ajouter la fièvre typhoïde. Les infirmeries étaient pleines, et l'hôpital blindé de l'Espérance s'encombrait de blessés. Cet encombrement, avec le manque d'air derrière les blindages, faisait périr par la fièvre putride un grand nombre de malades, les amputés notamment, dont la plupart succombaient. Plus d'une fois aussi, les obus venaient atteindre les salles remplies de malades, qu'il fallait ensuite évacuer précipitamment. Quel fléau terrible est la guerre !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans les combats d'embuscades, nos éclaireurs étaient presque toujours victorieux des sentinelles et des postes avancés des assiégeants. Au contraire les sorties en nombre se trouvaient repoussées à peu près à chaque tentative. Les éclaireurs se composaient d'hommes d'élite, tandis que les bataillons complets laissaient beaucoup à désirer. Formés de conscrits mal exercés, commandés par des officiers sans instruction militaire pour la plupart, les bataillons de mobiles manquaient aussi de discipline. Autrement ils n'auraient pas reculé tant de fois là où ils avaient la supériorité du nombre. Cette faiblesse désolait le commandant supérieur. Pour y remédier, Denfert multiplait ses instructions, ses avertissements, ses réprimandes. Toujours debout et faisant face à tout, après les rapports du jour il discutait les détails des opérations avec ses officiers, s'appliquant à rappeler à chacun comment il avait à remplir son devoir, prêchant d'exemple plus encore que par ses paroles. Une de ses instructions montre quels éléments défectueux il avait à conduire et quelle peine il avait à les diriger. « La plus grande faute que commettent les troupes, surtout les mobiles peu expérimentés, dit ce document, à propos de l'occupation d'un village aux avant-postes, c'est d'être toujours plus ou moins désordonnées. Ce désordre se manifeste par l'isolement des efforts des officiers, sous-officiers et soldats. Cet isolement des efforts se caractérise par le fait que l'officier choisit la maison qui lui convient, les sous-officiers choisissent après, et les soldats sont groupés comme ils le peuvent sur d'autres points. Dans ces conditions il est impossible de les réunir.... Les Prussiens nous ont montré qu'ils étaient assez bien organisés pour nous attaquer à six heures du matin le 14, après avoir été repoussés le 13 dans une



Pont-levis du château de Belfort après le bombardement (voy. p. 128). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

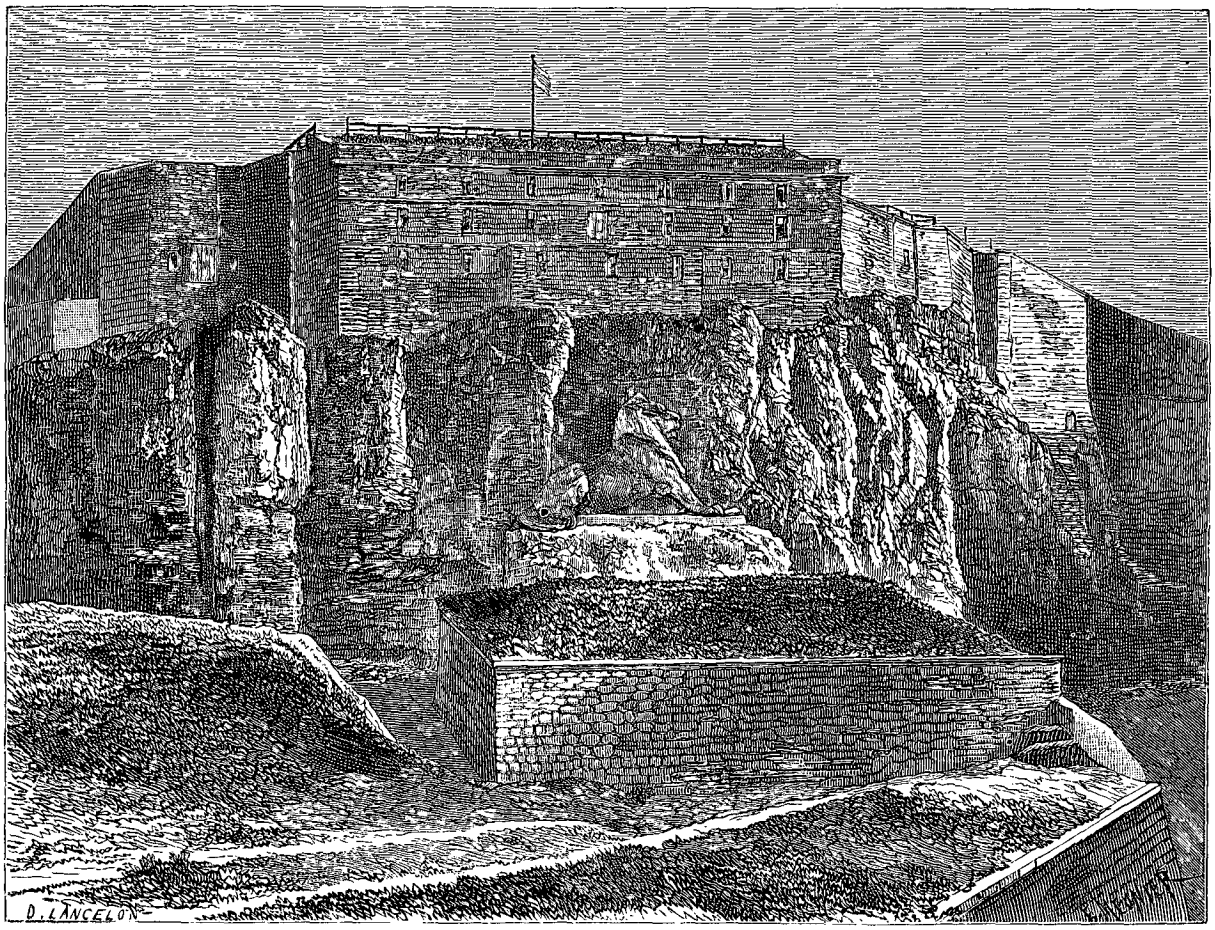
attaque de nuit. Je conclus de là qu'il faut que chaque officier soit logé avec ses sous-officiers et sa section dans la même maison ou grange, de façon qu'à la première alerte l'officier et les sous-officiers de chaque section conduisent les hommes au feu eux-mêmes, et soient sûrs que pas un ne faillira au devoir. Ils doivent user de leur revolver au besoin. Il faut de plus que chaque section soit à proximité de son poste de combat et que la réserve ait sa place intégralement marquée. »

Néanmoins l'activité des bons éléments de la garnison et l'artillerie des forts obligèrent l'ennemi à ralentir son attaque. Tel était le soin mis au service de l'artillerie, que, le 21 décembre, les canons du fort de la Justice incendièrent Pfaffans à 4500 mètres de distance, provoquant l'abandon de cette position par les assiégeants. Les efforts des Allemands, réunis d'abord contre la redoute de Bellevue, furent dirigés sur la Miotte, vers la fin de décembre, indice des hésitations dans la conduite du siège. Par la suspension de l'attaque de Bellevue, le point le plus faible de la place, le plus dangereux pour le château et les Perches, échappait à l'ennemi, qui perdait par là le fruit de ses efforts pendant les premières semaines de décembre. C'était, de sa part, une faute qui l'obligeait, pour ainsi dire, à prendre le taureau par les cornes, en attaquant les positions des Perches de front et isolément, au lieu d'une attaque combinée sur les Perches et Bellevue, comme le lui auraient permis ses forces. Tout au plus avait-il gagné depuis le début de l'investissement le mont de Cravanche et les bois de Bavilliers, d'Andelnaus et de Froideval. La position du village de Danjoutin, formant coin dans les lignes allemandes, restait encore aux mains des Français au commencement de janvier.

D'après les états officiels, les forces des assiégeants se composaient, le 1er janvier 1871, de 30 bataillons d'infanterie, 7 escadrons de cavalerie, 6 batteries de campagne,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

18 compagnies d'artillerie de siège et 6 compagnies du génie ou de pionniers. A la suite d'une canonnade violente dans la nuit du 7 au 8 janvier, la position de Danjoutin fut perdue par la faute de deux compagnies de mobiles, ce qui permit au général de Treskow de pousser désormais simultanément les travaux du siège sur les deux rives de la Savoureuse. En même temps que la nouvelle de la perte des retranchements de Danjoutin, le commandant supérieur de Belfort reçut en compensation une dépêche annonçant l'arrivée imminente d'une armée de secours chargée de déblayer la place. L'espérance revint aussitôt dans tous les cœurs comme une étincelle électrique. Dans l'illusion du sentiment patriotique, on croyait déjà la France sauvée. Par malheur, cette joie de la délivrance ne dura pas. C'était bien le canon de Bourbaki qui avait été entendu le 9 janvier à la redoute de Bellevue, depuis Villersexel. « Ces mouvements d'une grande armée française, pensaient les assiégés, devaient correspondre à quelque grand succès de nos armes ; aussi, comme le disait un rapport du lendemain, jamais plus délicieuse ni plus douce harmonie ne fit tinter oreille humaine. » Hélas! pendant que les assiégés se communiquent avec joie la bonne nouvelle, pendant « que les habitants sortent de



Le château de Belfort (voy. p. 123 et 128). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Braun.

leurs caves et se mêlent à la garnison, sans souci des projectiles ennemis qui sillonnent l'air, pour bien nous rappeler que l'ennemi est encore entre nos frères et nous », le général Werder prend position sur la Lusine. Refoulé par Bourbaki dans la direction de l'Alsace, Werder, inquiet, se serait retiré vers le Rhin, sans un ordre contraire du grand quartier général de Versailles. Mais, la retraite risquant d'être aussi funeste qu'une bataille perdue, les Allemands acceptèrent le combat sur leur ligne de défense, entre Montbéliard et Chagey, le long de la Lusine. Manteuffel arrivait d'ailleurs pour renforcer les troupes réunies autour de Belfort. La lenteur des mouvements de l'armée de secours française trahissait dans sa marche des difficultés qui rendirent la confiance aux adversaires.

Trois jours durant, la lutte se prolongea autour de la position centrale du mont Vaudois, au-dessus d'Héricourt. Maîtresse des routes entre le Jura et les Vosges, l'armée française de l'Est occupa un moment la ville de Montbéliard, dont elle ne put pourtant pas enlever le château fortifié. Tous les ponts étaient rompus sur le passage de Bourbaki. Un froid intense sévissait depuis plusieurs jours. La marche en avant était entravée par une neige épaisse dans les bois et sur les champs, par un verglas glissant sur les routes. Ces obstacles réunis, mais surtout la difficulté des approvisionnements en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivres et en munitions, gênaient le déploiement des différents corps pour une attaque rapide et simultanée sur toute la ligne. Des abatis d'arbres servaient de retranchements aux troupes allemandes derrière la Lusine. Une attaque plus prompte ou plus énergique aurait délogé Werder, car son inquiétude était grande, le 16 janvier au soir, à l'arrivée des Français jusqu'à Frahier, à 8 kilomètres de Belfort. Néanmoins les corps du général allemand tinrent ferme. Dans la matinée du lendemain, un épais brouillard remplit la vallée d'Héricourt. Pendant la nuit, comme l'avant-veille, les Français étaient restés sous les armes, sans feu, sans nourriture, exténués de fatigue et manquant de tout, tandis que les Allemands du moins prirent du repos dans leurs positions. Il semblait que la nature se conjurât avec l'ennemi pour rendre impossible la délivrance attendue avec tant d'angoisse. Au lieu d'un mouvement vigoureux et simultané sur toute la ligne, les efforts des nôtres se brisèrent dans une suite d'attaques successives sans entrain, sans effet pour éteindre le feu meurtrier des batteries établies sur le mont Vaudois. Le 17 au soir, Bourbaki traversa encore à cheval tout le champ de bataille afin d'ordonner un suprême effort. Ses généraux lui déclarèrent qu'il était impossible de forcer les positions allemandes avec des troupes affamées, exténuées, gelées. Ils se croyaient aussi devant un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Puis on annonçait l'arrivée de Manteuffel au secours de Werder, par le plateau de Langres, à marches forcées, avec la confiance inspirée par une campagne dont les étapes sont autant de victoires. Menacés à leur tour pour leur mouvement de retraite, après avoir perdu 5000 hommes dans une tentative infructueuse, les commandants de l'armée de l'Est durent retourner en arrière.

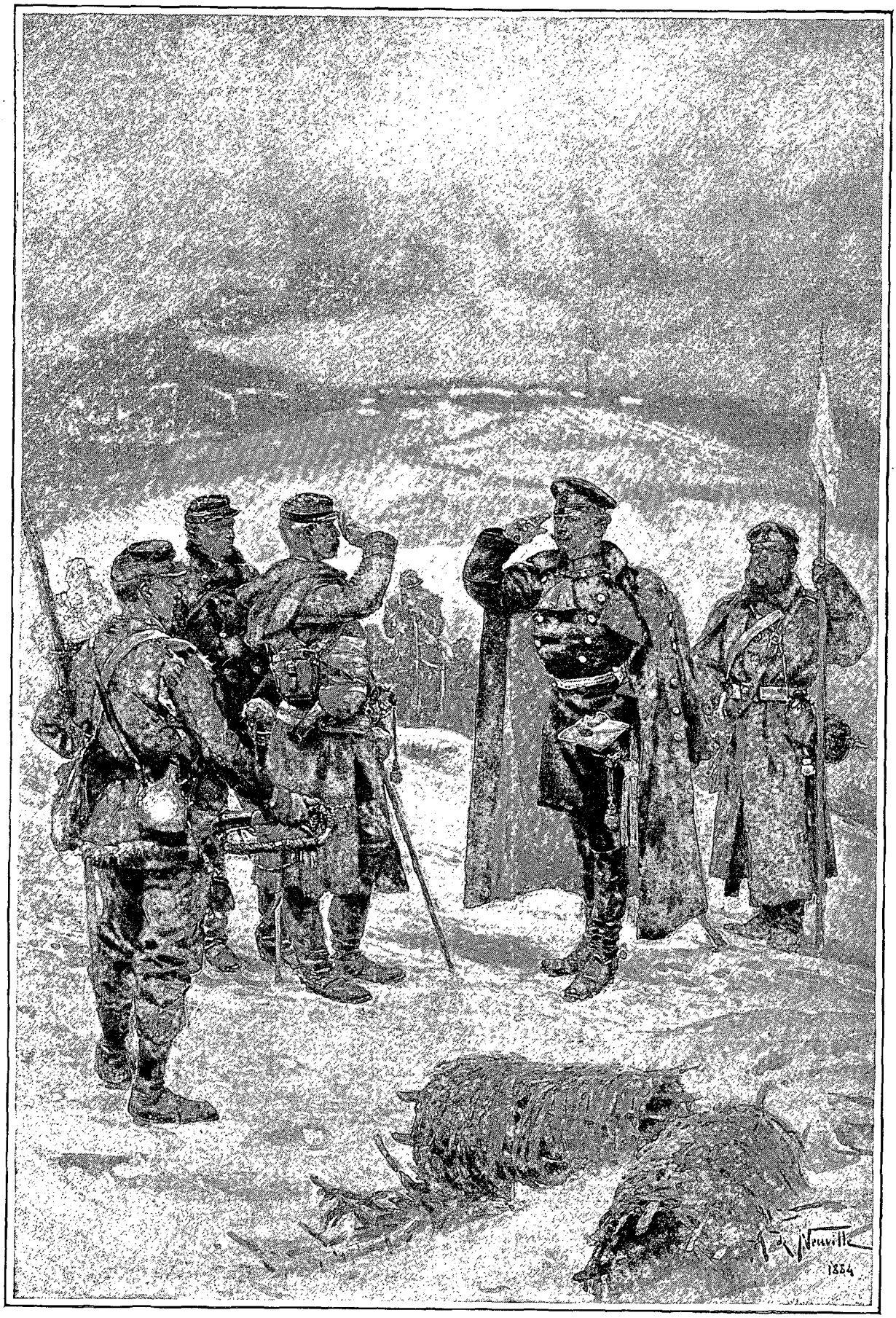
En acceptant la bataille sur la Lusine, sans lever le siège de Belfort, les généraux allemands avaient joué quitte ou double avec une audace inouïe. Le succès fut pour eux, malgré l'infériorité numérique, cette fois. Autour de la place de Belfort, Treskow veillait, prêt à toute éventualité. Sans un déplorable manque de confiance du côté des assiégés, le colonel Denfert, témoin du combat de la Lusine et payant d'audace, aurait opéré une grande sortie. N'osant pas, il se borna à quelques petites reconnaissances, au lieu de prêter la main à la délivrance, certaine avec une attaque énergique combinée avec les efforts de Bourbaki. Pour réussir, il faut oser et se risquer, l'attitude intrépide et résolue de l'ennemi en est la preuve; aussi la victoire lui resta et sa décision le sauva d'un désastre inévitable, si les Français avaient montré une énergie égale. Werder n'avait pas en ligne plus de 45 000 hommes, avec 146 canons, contre les trois corps d'armée français. Ah! pauvre France, pauvre Belfort!

Après la retraite de l'armée de secours, le cercle d'investissement se resserra autour de la forteresse assiégée. Un assaut tenté dans la nuit du 26 au 27 contre les Perches, après une violente canonnade, fut repoussé avec des pertes sérieuses. Dans leurs attaques de nuit, comme à l'assaut de Pérouse, les Allemands assaillants se formaient ordinairement sur deux lignes. A la première de ces lignes ils s'avançaient en rampant jusqu'à 100 mètres du point attaqué, se couchant pour rester inaperçus. La seconde se tenait à trois cents ou quatre cents pas en arrière. A un signal convenu, les soldats de la ligne la plus éloignée, poussaient des cris, des vociférations, pour effrayer nos sentinelles ou du moins attirer sur eux leur attention. Pendant que nos troupes, occupées seulement de cette ligne éloignée, appelaient aux armes et faisaient feu, la ligne plus raprochée avançait encore à la faveur de l'obscurité.

A l'assaut des Perches, fait après six heures du soir, au moment où le service des corvées en ville diminuait l'effectif des postes, les assaillants arrivèrent jusque dans les fossés de la redoute inférieure, avant que la garnison fût sur les parapets. Deux autres colonnes avancèrent en même temps à droite et à gauche pour tourner la position. Pendant que la colonne qui avait descendu la contrescarpe cherchait à gravir l'escarpe, sans y réussir, les défenseurs de l'ouvrage garnirent les parapets et la gorge, dirigeant une fusillade énergique contre les troupes ennemies qui se présentaient de loin pour soutenir l'attaque. Des coups de canon tirés du château sur cette colonne éloignée l'obligèrent à la retraite. Les Allemands sautés dans le fossé par le front de l'ouvrage essayèrent, avec des torches incendiaires, de mettre le feu aux abris blindés de la gorge et d'en boucher les créneaux. Ils furent refoulés et tirés à bout portant par les défenseurs de la redoute. Sommés de se rendre, ceux qui restaient jetèrent bas les armes et furent pris, au nombre de 225. L'attaque des Hautes-Perches ne réussit pas mieux. La canonnade du château et de la Justice empêcha l'arrivée des secours. Ce revers sanglant décida le général de Treskow à renoncer aux assauts de vive force. Il adopta dès lors le moyen plus sûr des attaques régulières par cheminements successifs. Quant au tir des assiégeants, dirigé surtout contre les Perches et le château, il s'élevait à une moyenne de 12 000 coups par jour. En ville, aucune maison n'était intacte à la fin de janvier. Avec les projectiles ordinaires tombaient souvent sur la place de la mairie des rails de chemins de fer.

Ces rails provenaient des blindages du château, où les pelotons de mobiles en avaient transporté sur leurs épaules des milliers et des milliers. Après les avoir arrachés sous le feu de l'ennemi, on garnissait de ces pièces de fer la couverture des casernes et les cages-abris pour les canons. Telle était pourtant la puissance des obus allemands, lancés par les canons Krupp, que parfois la couverture des cages se trouvait percée de part en part, quoique composée d'un plancher de sapin en poutres de 50 à 60 centimètres d'équarrissage, d'une couche de rails jointifs, champignon en l'air, plus 1 mètre de fumier, 2 mètres de terre et une couche de rails à plat! Cet épais blindage était non pas brisé par simple fracture, mais percé par certains projectiles comme à l'emporte-pièce. Aux assiégés, l'insuffisance des munitions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un parlementaire devant Belfort (voy. p. 128). — Reproduction héliographique de l'aquarelle de A. de Neuville, autorisée par la maison Goupil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne permettait pas de riposter comme il aurait fallu au feu du dehors, à cause de la nécessité de ménager les obus pour les attaques de vive force. L'artillerie des Perches ne tirant que par intervalles, sous les salves multipliées d'obus à balles et de bombes, les tranchées avançaient vite, protégées en outre par des lignes de tirailleurs, en arrière des sapeurs, entretenant jour et nuit une fusillade nourrie contre les mobiles des ouvrages attaqués.

La nouvelle de la capitulation de Paris arriva sur ces entrefaites. Comme le bombardement continuait avec une force égale, nos soldats, que ne contenait plus l'espoir de vaincre, commencèrent à murmurer entre eux. Beaucoup désertaient, et d'autres disaient avoir plus fait pour la France que les armées prises à Metz et à Sedan. Ils croyaient en être quittes, comme si l'on ne devait pas tout à la patrie. Quant au colonel Denfert, en face de ces défaillances il ne cessait d'affirmer que Belfort devait rester français malgré tout. Aux sommations de rendre la place il répondait par le refus ou le silence. Une démarche d'une délégation suisse auprès du commandant de l'armée de siège pour faire sortir les enfants, les femmes et les vieillards resta sans effet. La position des Perches n'étant plus tenable, les assiégés l'abandonnèrent le 8 février, après soixante-huit jours de bombardement. Aussitôt l'ennemi s'y établit avec des batteries nouvelles. Ces batteries dominaient le cavalier du château, à la distance de 1100 mètres seulement. Le feu redoubla contre la forteresse. Partout les murailles tombaient, laissant seulement debout les façades blindées. A partir du 9 février, une grêle de fer s'abattit terrible, pendant cinq jours, sur la Justice, sur la ville, sur le château, canonnade sans trêve ni merci, qui fouillait les moindres recoins et les passages les plus cachés, semant partout la ruine et la mort. Les approvisionnements des habitants avaient été faits pour une durée de trois mois, et, le siège se prolongeant, certaines denrées manquèrent. L'administration de l'intendance fut autorisée à vendre à la population civile une partie de ses réserves. Pendant ce temps un officier de confiance était délégué à Bâle pour se renseigner sur l'état des affaires en France, avec le consentement du commandant des troupes ennemies. Le 12 et le 13 février, le tir de l'artillerie allemande fut dirigé surtout contre le fort de la Miotte, sans ralentir son propre tir. Ce qui était plus pénible pourtant que le feu de l'ennemi, c'était « l'esprit de mauvais vouloir, de mutinerie presque », développé au sein d'une partie de la garnison.

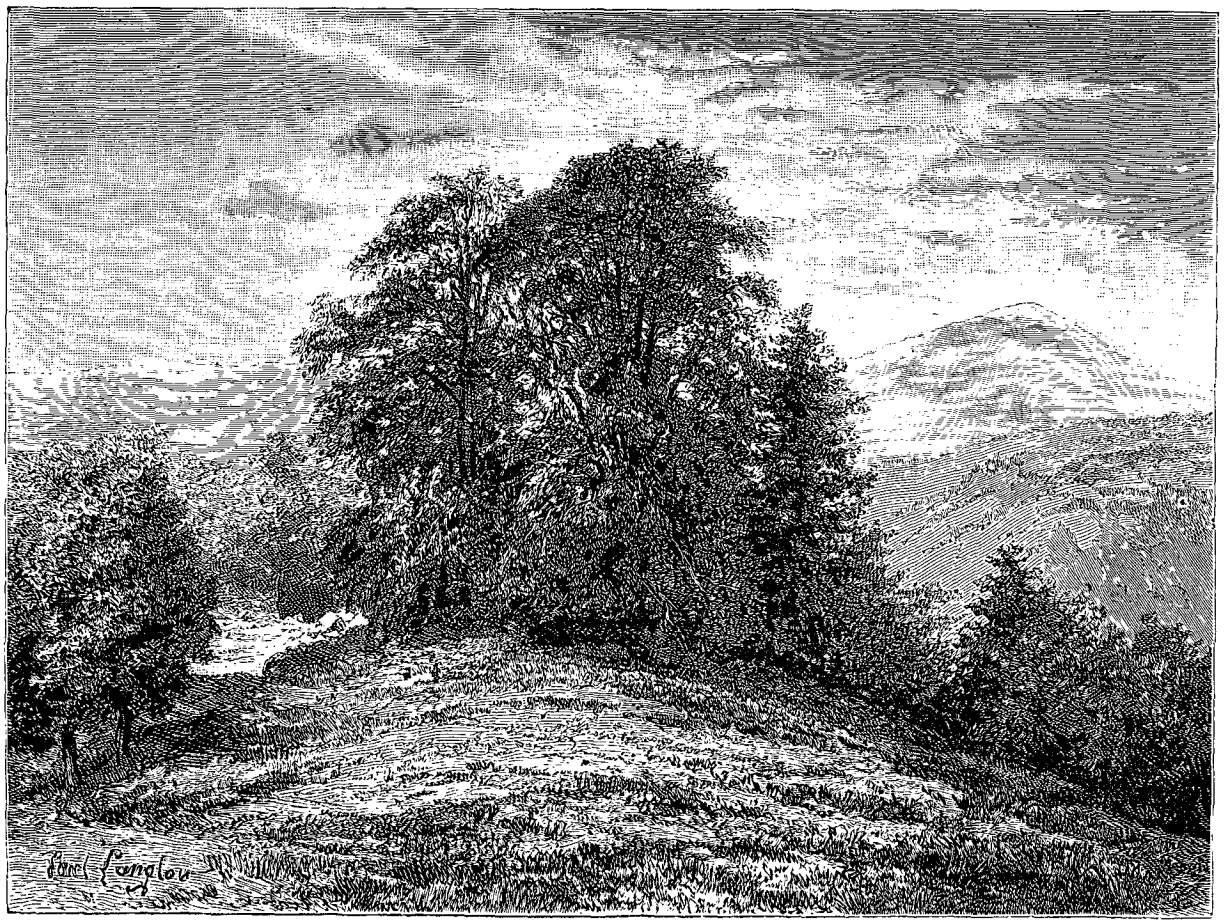
Groupe de Mercier (voy. p. 114). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Une nouvelle sommation de rendre la place arriva le 18 février au soir, sous la menace du général de Treskow de recourir « aux mesures les plus extrêmes ». A cette menace d'ensevelir la ville sous ses ruines, Denfert ne répondit pas. Décidé à se défendre jusqu'au bout, il savait que le tir de l'ennemi ne pouvait devenir plus sévère. Quant à une attaque de vive force sur le château et à essayer une escalade de ses murs gigantesques, dont la base est taillée dans le roc, c'eût été une folie si étrange que les assiégeants l'auraient désirée de tous leurs vœux. Cet assaut n'eut pas lieu, et le bombardement devait également cesser. Un télégramme apporté par un parlementaire, le 13 février au soir, engageait Denfert à rendre Belfort. « Le commandant de Belfort, disait cette dépêche du gouvernement français, est autorisé, vu les circonstances, à consentir à la reddition de la place. La garnison sortira avec les honneurs de la guerre et emportera ses archives. » Une suspension d'armes fut signée, à la suite de laquelle M. Krafft, ingénieur des ponts et chaussées et capitaine du génie auxiliaire, délégué du commandant supérieur, dut aller prendre à Bâle les instructions directes du gouvernement de la République française. De part et d'autre le feu était suspendu, pour ne plus reprendre. A huit heures trente minutes du soir le dernier coup de canon de cette épouvantable guerre avait été tiré du château de Belfort.

Charles GRAD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hêtres de la montagne (voy. p. 133). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Larmoyer.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉD

LXIII

Retour au pays annexé.

Depuis les hauteurs de Beaucourt, les Vosges, toujours en vue, présentent au regard leur versant méridional, pareil à un mur élevé, entre les houillères de Ronchamp et l'entrée de la vallée de Masevaux. Pour rentrer au pays annexé, nous prendrons la route au pied des montagnes, au lieu du chemin de fer. Cette route a été suivie par les Allemands avant l'investissement de Belfort, dans les premiers jours de novembre de l'année terrible. Elle conduit de Giromagny à Rougemont par Étueffont-Haut et Grosmagny à travers un couloir plus ou moins tortueux, à la rencontre de la formation du grès rouge avec les terrains plus anciens des Vosges. La végétation naturelle est très maigre et les cultures laissent beaucoup à désirer sur les plateaux et les collines de grès rouge que la route entaille par moments. Entre Grosmagny et Petitmagny une grande carrière, formant falaise, s'ouvre dans cette roche, disposée en bancs épais à stratification à peu près horizontale. Les parties assez fines sont exploitées en pierre de taille pour montants de portes et de fenêtres. Des sondages infructueux, faits autour d'Étueffont pour la recherche de la houille, ont traversé le grès rouge à des profondeurs de 150 mètres et plus avant la rencontre du terrain houiller. Beaucoup d'étangs, pour l'élève de la carpe, remplissent les creux au milieu des champs

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et des prés, dans la zone des collines, en avant des montagnes.

Chef-lieu de canton, comme Delle et Giromagny, Rougemont a quelque industrie et exploite des tissages de coton. Derrière ses usines s'ouvre entre des pentes boisées le vallon de Saint-Nicolas, où est bâti dans une solitude paisible, retiré au milieu des forêts, le château d'un des orateurs de la Chambre française. M. Keller, un des chefs du parti catholique en France, député du territoire de Belfort, passe ses vacances parlementaires à ce château de Saint-Nicolas. Les cantons du territoire restés français lui doivent d'avoir conservé leur nationalité. Lors des négociations pour la délimitation des frontières, après le traité de Francfort, M. Keller réussit, à force d'instances auprès des commissaires nommés pour cette opération, à faire accepter comme ligne frontière la limite des langues française et allemande, soit à peu près la ligne de séparation des eaux entre les deux bassins de l'Ill et du Doubs. A ce moment les Allemands étaient décidés à englober la vallée de Giromagny dans le territoire annexé, en laissant à la France une zone d'un rayon restreint autour de Belfort. Il fallut beaucoup de peine pour changer leurs dispositions, et, si l'affaire était à recommencer, tout l'ancien département du Haut-Rhin, Belfort y compris, formerait, comme Metz, une enclave française sous la souveraineté de l'Allemagne. Honneur donc au vaillant patriote dont le zèle ardent et l'éloquence persuasive ont sauvegardé la nationalité de cette partie de l'Alsace!

Pont de Kléber a la Chapelle (voy. p. 132). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

A quelques kilomètres de Rougemont, à la croisée de la route de Belfort à Colmar avec le ruisseau de Saint-Nicolas, nous nous arrêterons un instant au village de la Chapelle, ancien relais de poste et de roulage. Les maisons de cette localité, alignées le long de la grande route, conservent la plupart un air d'auberge. Avant la construction du chemin de fer, qui a enlevé à ses auberges leur clientèle, une quinzaine de diligences s'y arrêtaient chaque jour, sans compter les voitures de roulage pour le transport des marchandises. Actuellement le principal établissement de la Chapelle-sous-Rougemont est le collège libre du Haut-Rhin, banni de Colmar et fréquenté par quelques centaines d'élèves alsaciens. A en croire la tradition, la commune actuelle s'est formée autour d'une ancienne chapelle contemporaine du rétablissement de la forteresse gallo-romaine de Rougemont. Une charte du comté de Ferrette désigne, au treizième siècle, cette localité sous le nom de *villa quæ capella nominatur*, fief de la seigneurie de Rougemont. En 1234 le comte de Ferrette, Thierry, seigneur de Rougemont, donna l'église de cette villa au prieuré de Saint-Nicolas-des-Bois, tandis que Henri de Délémont, gendre de Richard de Belfort, reprit en fief, le 1er décembre 1295, cinq sous-censaux qu'il avait hérités de la succession de son beau-père à la Chapelle. Ainsi se trouvaient côte à côte un fief laïque et un fief ecclésiastique. Au dernier siècle, les Reinach de Hirtzbach et la famille de Wessemberg possédaient en commun le fief laïque. Quant au fief ecclésiastique, son bénéfice fut attribué, après la destruction du couvent de Saint-Nicolas-des-Bois, au recteur du couvent des Jésuites d'Issenheim, puis au collège royal de Colmar à partir de 1777. Le collège libre d'aujourd'hui se trouve installé à la Chapelle, dans les bâtiments de l'ancien petit séminaire ecclésiastique du Haut-Rhin, sans autres ressources que les rétributions de ses élèves, ce qui ne l'empêche pas de former chaque année un contingent de bons sujets, grâce à l'abnégation et à la science de ses maîtres.

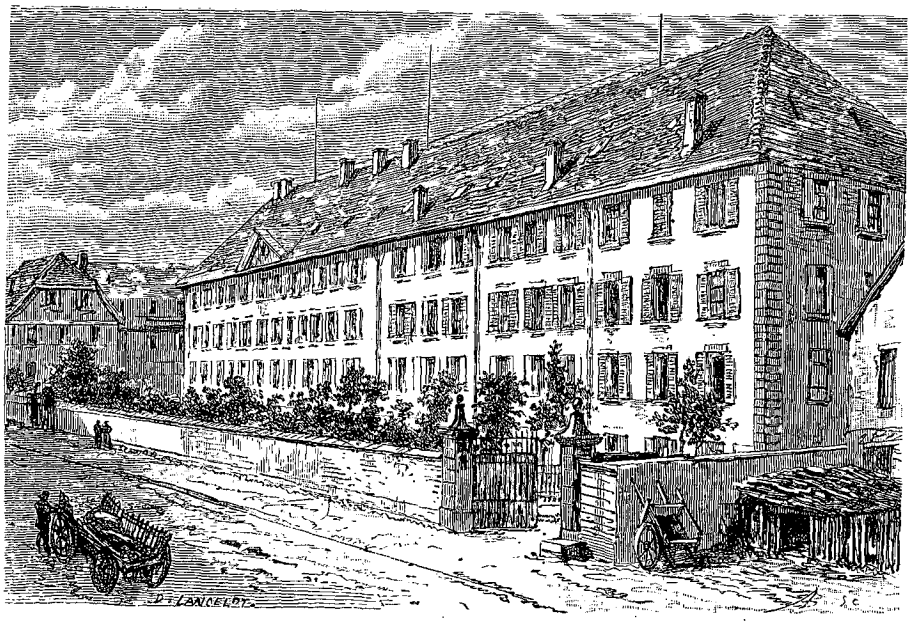
Si l'économe d'un de nos établissements secondaires du pays annexé, entretenus aux frais de l'État et des communes, prenait la peine d'examiner les comptes du collège libre de la Chapelle, il serait surpris des résultats obtenus dans cette école avec de faibles revenus. C'est que pour les professeurs du collège libre l'enseignement est une œuvre de dévouement, et non pas une carrière bien rémunérée et susceptible de procurer des avantages matériels à ses promoteurs. En Alsace-Lorraine, les crédits inscrits au budget de l'État en 1886, pour 28 écoles secondaires, lycées, gymnases et écoles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réales, rien qu'à titre de traitement des maîtres et du personnel enseignant, s'élèvent à 1 605 519 francs pour un total de 6181 élèves. Chaque cercle ou chef-lieu d'arrondissement a son collège, lycée, gymnase ou école réale, souvent même plusieurs de ces écoles réunies. C'est beaucoup, et, dans plus d'une localité, sinon dans toutes, nous avons excès de production, en ce sens que les élèves instruits aux frais de l'État dans nos écoles publiques ne trouvent pas à se placer tous.

Le programme des lycées et des gymnases en Alsace-Lorraine se modèle sur l'organisation des écoles similaires en Prusse : il répond à peu près aux études nécessaires pour le baccalauréat en France, avec une plus large part faite au latin et au grec. Les écoles réales représentent l'enseignement professionnel des programmes français, en admettant dans certains cas quelques classes avec les éléments de la langue latine.

Le collège libre de la Chapelle a été fondé à Colmar en 1852, sous les auspices de l'évêque de Strasbourg, lors de la promulgation de la loi sur la liberté de l'enseignement. Au mois d'octobre 1873 il a dû être transféré sur le territoire du Haut-Rhin resté français, afin d'échapper à un arrêt de suppression du gouvernement allemand. Quoique dirigé par des prêtres catholiques, il était fréquenté depuis l'annexion par des élèves israélites et protestants, qui voulaient se soustraire aux programmes germanisateurs de la conquête. Son fondateur, l'abbé Charles Martin, connu par sa vigoureuse défense de l'usage des auteurs profanes dans l'enseignement chrétien, est mort au moment de l'arrêt de suppression, avant le transfert de l'établissement à la Chapelle. Élevé au collège, je ne puis passer ici sans aller serrer la main à mes anciens maîtres de Colmar, dont plusieurs se sont fait par leurs ouvrages une répu-



Collège de la Chapelle. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie du professeur Wagner.

tation honorable dans le mouvement littéraire contemporain : M. Umhang, par ses études d'entomologie alsacienne ; M. Hanauer, par ses livres sur les *Constitutions des campagnes de l'Alsace au moyen âge*, couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; M. Merklen, successeur de l'abbé Guthlin dans la chaire de philosophie, par ses travaux historiques et son recueil des *Philosophes illustres*. Les professeurs du collège libre vivent en communauté, dans l'union la plus parfaite. A 700 mètres de la frontière allemande ils maintiennent debout la dernière institution vivante qui relie l'Alsace annexée à la France.

Fait à noter, la ligne frontière se confond ici avec la ligne de séparation des eaux et la limite des langues. D'un côté on parle français, de l'autre allemand, sans séparation tout à fait tranchée, pourtant, ni pour le langage ni pour l'écoulement des eaux de source. A défaut d'une arête montueuse, la séparation des eaux reste indécise sur une certaine largeur. Un cantonnier, que j'interroge en allemand sur le chemin annexé d'Éteimbes, me répond en français. Nombre de localités de cette zone portent à la fois un nom français et allemand : Éteimbes, entre autres, s'appelle aussi Welschensteinbach ; Magny se traduit par Menglatt ; Valdieu a aussi le nom de Gottesthal. Dans le type des gens, les yeux noirs et les cheveux bruns, caractéristiques de la race française, dominent sur les cheveux blonds et les yeux bleus. Pour trouver le type germain mieux accentué, il faut entrer dans la vallée de Masevaux, entre le Bærenkopf et le Rossberg. Nulle part les formes du Rossberg ne paraissent aussi saillantes que depuis Vauthiermont, dont les maisons aux blanches façades sont disséminées sur une pente, entourées de jardins.

Vauthiermont ressemble à Angeot pour le caractère du paysage, et Saint-Côme à Vauthiermont. Partout les habitations sont ombragées de grands noyers. Autour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'église se rangent les tombes du cimetière, la demeure des morts entre les habitations des vivants et la maison de Dieu. On doit reposer doucement sous cette parure verte. Quelle sérénité! quel calme! A Saint-Côme, les collines de lehm paraissent s'élever davantage. Son église, plus ancienne, a un clocher carré du quinzième siècle à trois étages, précédé d'un vestibule avec des statuettes dans des niches, entouré d'un cimetière autrefois fortifié. D'un village à l'autre les sonneries se répondent pour l'office du matin. Bellemagny, aujourd'hui Baronsweiler, suivant la nomenclature officielle, présente un couvent avec un pensionnat de jeunes filles et un parc touchant la prairie. Combien toutes ces petites localités sont plus pittoresques que les villages de la plaine dans la Hart! Les collines et les bois animent la scène par la variété des points de vue. Pour arriver à Éteimbes (Welschensteinbach des autorités allemandes), nous traversons une nouvelle forêt, puis une autre encore derrière les maisons. Sous bois, la terre est humide, et le feuillage, chargé de gouttelettes d'eau, semble pleurer à la suite d'une petite pluie survenue pendant la nuit. Cette scène reçoit le double d'eau que la zone autour de Colmar. Après la forêt de chênes, dans la direction de la Chapelle, le terrain paraît s'élever par marches en gradins, depuis le lit de la Rapine jusqu'au Bærenkopf, par Rougemont et Saint-Nicolas. Sur les bords de la Rapine, que franchit un pont construit par le général Kléber, les prés tapissent le fond, au bas d'une pente revêtue de champs à blé. Viennent ensuite Angeot et la Chapelle, assis dans un pli avec un rideau d'arbres. Rougemont se montre sur un second gradin, Saint-Nicolas avec le château Keller sur un troisième, avec un contrefort de montagnes, dominé par la tête arrondie du Bærenkopf. Un monument élevé à la mémoire du général Beuret, natif du lieu et tué en Italie, s'élève à côté du ruisseau de la Rapine. Dans la gorge, à l'entrée de Vauthiermont, où nous avons passé tout à l'heure, le professeur Merklen croit reconnaître l'emplacement du combat de Walther, l'Aquitain, contre les Francs, exploit célébré dans l'épopée des *Nibelungen* et dans un poème latin du dixième siècle, écrit par le moine Ekkehart. Le temps nous manque pour l'examen critique de cette conjecture, en opposition avec l'opinion de Grimm, qui relègue le théâtre des faits d'armes de Walther au Framont, entre Schirmeck et Raon-sur-Plaine.

LXIV

Autour de la vallée de Masevaux.

Teng,... teng,... teng.... C'est la cloche du train, qui avertit de son passage sur le chemin de fer routier, à la traversée de Lauw. Nous sommes montés dans ce train à Sentheim, et sept heures du soir vont sonner. Les habitants du village, les uns occupés, les autres assis devant leurs portes, nous regardent passer curieusement, à la tombée de la nuit. Dans les voitures même du train, beaucoup de voyageurs se plaignent de la lenteur de la marche et récriminent contre la construction du chemin de fer sur une route ordinaire. Pourquoi ces mécontents, prompts à la médisance, ne cheminent-ils pas plutôt à pied ou dans un véhicule à eux propre? M'est avis que la lourde patache qui faisait encore l'an passé le service de Sentheim à Masevaux, avant l'établissement de la nouvelle voie ferrée, objet de sottes critiques, n'allait pas plus vite et n'était pas plus commode! Que si la vallée de la Doller manque de trains éclairs, cela tient simplement à l'insuffisance du trafic pour l'établissement de moyens de transports assez rémunérateurs, autres que le système des chemins de fer routiers à vitesse modérée, inauguré dans le pays pour raison d'économie. Ici comme ailleurs, on ne contente pas à la fois tout le monde et son père. Par contre, quel gracieux paysage offre la vallée à son débouché! Une rangée de collines calcaires boisées, formant terrasse, se présente comme un contrefort des montagnes plus hautes le long du cours d'eau. A côté, vous voyez des prés verts, éclairés comme la forêt par les derniers feux du soir. La verdure des prés fait suite à la verdure des bois, avec une exubérance sans égale dans les autres vallées alsaciennes. Les eaux mêmes du torrent, ralenties à l'approche de la plaine, coulent doucement, sans bruit, sans montrer des bancs de gravier à sec, comme sur les bords de la Fecht ou de l'Ill. Derrière les fabriques silencieuses, après l'arrêt du travail, de petits barrages forment retenue et dérivent le flot dans les canaux latéraux. Point d'élévation trop rapide des versants encadrant ce côté, en arrière de la bordure de peupliers et d'aunes au-dessus desquels pointent des cheminées d'usines. Voilà la station de Masevaux, où la marche du train se ralentit de nouveau. Et la cloche du conducteur sonne de plus belle, afin d'éviter les accidents sur le chemin : teng,... teng....

Venus en quête de photographies autour des crêtes de la Doller, nous déposons à l'hôtel de l'*Aigle d'Or* sacs et appareils. A notre collègue du Club Alpin, M. Gasser, assis en face de l'hôtel devant sa pharmacie, je propose de repartir pour le tour des crêtes au clair de lune. Réflexion faite, sur l'avis de la mère de famille, la partie est remise au lendemain matin. Dès le coup de quatre heures, nous nous disons bonjour par la fenêtre. Vite un verre d'eau fraîche pris à la fontaine sur la place. Puis nous cheminons, du pas des montagnards, sur l'ancien chemin de Wegscheid. La lune brille encore au ciel. La campagne silencieuse est dans le repos. Partout le calme. Un souffle tiède qui nous caresse le visage semble bien annoncer des perspectives d'orage pour la journée. Qu'importe? les orages sont si beaux en montagne! Quoique l'ancien chemin que nous suivons monte et descende, selon les ondulations du terrain, il est plus court que la grand'route nouvelle. Kirchberg reste sur notre gauche avec son église plantée sur un rocher, entourée des moraines frontales de l'ancien glacier de la Doller. A Wegscheid, la Doller reçoit l'affluent du Sulzbach. Entrons dans la gorge latérale, par où ce ruisseau pénètre dans un lit de roches vives, où une cuvette de grauwacke suit une cuvette de syénite,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où des truites en quantité se jouent à travers l'onde. Une scierie est au bord de l'eau, sur les versants fortement encaissés des bois. De distance en distance apparaît une ferme avec quelques champs de pommes de terre, un verger, des prés. Autrefois il y avait ici des mines de fer, exploitées plusieurs siècles durant, dont les galeries profondes étaient encore accessibles en 1815. On a dû en retirer aussi de l'argent et du cuivre. Un canal artificiel servait pour écouler les eaux des galeries.

Dans les champs de pommes de terre, une sorte de crécelle, mise en mouvement par le vent et placée au haut d'une perche, sert à effrayer les sangliers maraudeurs. Les aubes de la roue, que le vent fait tourner, agissent sur une genouillère avec un double battant. Chaque tour de la roue produit deux coups secs sur une planchette. Plus l'appareil tourne vite, plus les coups sont nombreux, plus il y a de bruit. Nous entendons ce bruit par-dessus les arbres, à la montée d'un sentier assez raide, glissant, qui nous mène sous bois au col du Sattel. Quelques rochers, avec des formes de bastions, surgissent entre les sapins. La gorge qui aboutit au Sattel s'appelle Rossberggesick. Gesick, dans le dialecte local, signifie un creux. Quant au Rossberg, dont les rochers figurent, aux yeux de gens à imagination bien douée, une tête de cheval, son nom me paraît provenir plutôt de l'existence de chevaux sauvages sur ses hauteurs, il y a quelques siècles encore, à l'époque où l'ours se réfugiait dans les forêts profondes du Bærenkopf. Au Sattel même, entre les deux vallées de Masevaux et de Saint-Amarin, il y a un pâturage élevé, avec fromagerie, à 1080 mètres d'altitude. L'altitude des deux sommets du Rossberg atteint 1196 et 1187 mètres. Ces deux sommets sont séparés par un autre col, descendant à 100 mètres plus bas. Une roche de mélaphyre très fissile constitue le sommet le plus élevé. A l'autre cime, qui porte aussi le nom de Thannerhubel, la roche est un conglomérat à pâte mélaphyrique, englobant des galets de porphyre rouge, arrondis comme des cailloux roulés par les eaux, d'un dépôt évidemment antérieur à la formation de la grauwacke.

Au col du Sattel, Sattelboden, où nous faisons une première halte, la vue embrasse déjà tout le bassin de la Doller jusqu'au Ballon d'Alsace. Le ciel est serein, sans aucun nuage. Une brise légère rafraîchit l'air. Au milieu des sapins se dresse la paroi du Durenfelsen, formé par un dyke isolé, à arête inaccessible, représentant plus ou moins exactement une lyre renversée. Plus haut, devant nous, les rochers abrupts du Falkenstein, puis le col de Belacker en forme de selle; du côté du Rossberg les escarpements du Nablassruntz, puis en arrière de la vallée de Saint-Amarin, dans une atmosphère brumeuse, le Haut du Felza. Vous dominez un véritable fouillis de montagnes, les unes à cime gazonnée, les autres en forêt. Sur le chemin du Sattel à la fromagerie de même nom se tiennent de magnifiques massifs de hêtres des hauteurs, à tronc noueux et trapu, à superbe couronne, ramifiés jusqu'à fleur de terre presque, au port différent de celui des futaies des versants inférieurs. Je ne connais pas de parc anglais qui vaille ces sites splendides de nos Vosges. Grimpé sur un escarpement qui me sert de piédestal, je ne puis me lasser d'admirer le paysage. Représentez-vous des échappées de vue sur les plaines d'Alsace, en même temps que le regard plonge sur la vallée de Sewen et sur l'amphithéâtre de Rimbach. On domine les contreforts inférieurs fixés dans une atmosphère d'une transparence singulière. N'est-ce pas ravissant, superbe même! Sur les rochers gris s'accrochent de robustes lichens, avec des touffes d'herbes fines dans les creux, mélangées de jolies campanules bleues bien veloutées. Notez encore le tilleul à grandes fleurs, puis le sorbier des oiseleurs, favori des grives. A l'intérieur du chalet Sattelhutte, nous trouvons les marcaires au déjeuner. Ces braves gens nous offrent du petit lait, du pain noir, d'excellent beurre, des pommes de terre grillées ruisselantes de graisse.

Les rochers du Falkenstein, appelés Vogelstein sur la carte de l'état-major français, s'élèvent au delà du Sattel. Ce sont des escarpements hardis, à pic, en trois groupes rapprochés les uns des autres. Bien que l'un d'entre eux fasse arête, de manière à être franchi difficilement, ils ne dépassent pas en élévation les précipices situés au-dessus des lacs d'Orbey ni ceux des bords du Hohneck. Le nom de Falkenstein et de Vogelstein vient de ce que les oiseaux de proie, grands-ducs, chats-huants et buses, nichent dans leurs anfractuosités. La cime principale, cotée 1185 mètres sur la carte de l'état-major, présente en place un mélaphyre vert, pas trop dur, ayant l'aspect d'un grès modifié, à cassure rugueuse. Le labrador y apparaît en cristaux d'un vert plus foncé, souvent en fines aiguilles faisant fouillis. Certaines fentes de la roche sont remplies d'une substance amorphe, dure, translucide, à éclat gras, couleur lie de vin et plus fusible que le labrador.

Ces notions de pétrographie vous fatiguent-elles, je dirai que notre marche à travers les forêts touffues du Rimbachkopf et du Riesenwald, jusqu'au Gresson, au-dessus du lac de Perche, ne nous ont pas offert de grands délassements. Telle est l'épaisseur du bois, que le regard ne perce plus à travers les branchages. Sur les pentes très inclinées, couvertes de feuillage mort, le pied glisse à tout moment. Point de vue, ni devant ni derrière vous. Pas une âme qui vive. Pour ne pas nous égarer, nous avons suivi la ligne de faîte, marquée de distance en distance par des pierres bornes équarries. Aussi félicitons-nous la section de Saint-Amarin du Club Vosgien de faire exécuter dans le courant de l'automne, à partir du col de Mitzach, un sentier commode à pente uniforme pour rejoindre le lac de Perche. Toujours à l'ombre, ce sentier sera plus facile à suivre que la ligne des bornes frontières. Chemin faisant, nous avons rencontré deux groupes d'ouvriers, chacun de trois hommes, qui y travaillent activement avec la cognée et la hache, comme dans une forêt vierge.

Malgré le sentier du Club, des marcheurs ordinaires mettront toujours plusieurs heures à contourner les ramifications supérieures de la vallée de Rimbach, tan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

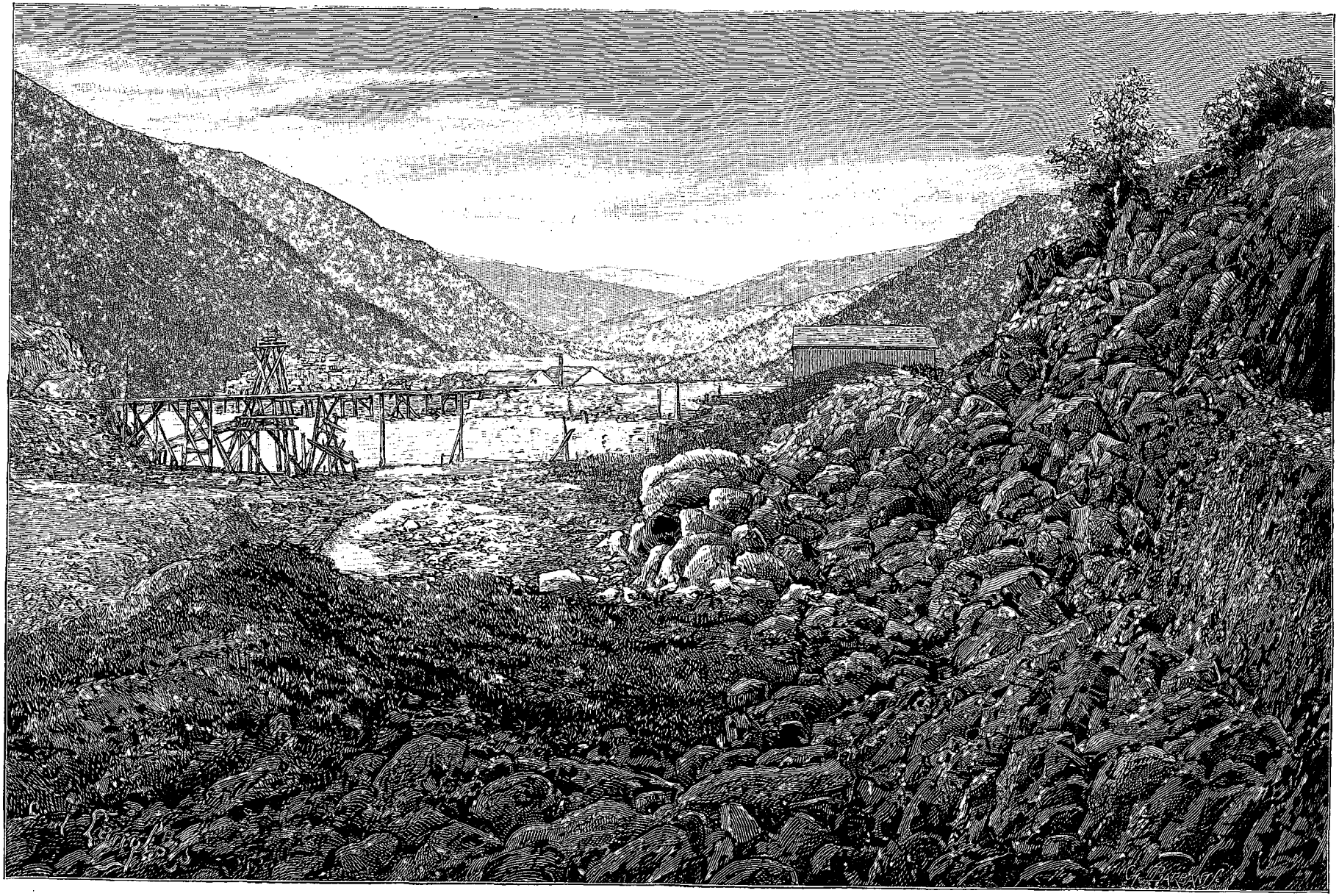
tôt du côté de la Thur, tantôt sur le versant de la Doller, sous bois et par le pâturage. Le vacher banal de Rimbach, que nous rencontrons chemin faisant, se plaint de ne plus trouver à manger pour ses bêtes. Partout les mêmes doléances sur la sécheresse persistante à ces hauteurs depuis plus de six semaines. A la date du 19 août, le réservoir inférieur du Neuweyer se trouve déjà complètement vide. Celui du lac de Perche n'a plus qu'une faible hauteur d'eau disponible au-dessus du canal d'écoulement. Le lac de Perche, autrement dit Sternsee, se trouve à 971 mètres d'altitude, dans une sorte d'entonnoir. 100 mètres au-dessus de son niveau, les montagnes qui le dominent se dépriment de manière à former un col conduisant du lac à Storkensauen, dans la vallée de la Thur. Gazonnés sur leur pourtour, les rebords du col se relèvent brusquement des deux côtés. Déjà les anciennes forges de Voyer d'Argenson employaient les eaux du Sternsee comme force motrice ainsi que celles du Neuweyer, deux réservoirs formés par des digues artificielles dès le commencement de ce siècle et peut-être longtemps auparavant. Engelhardt de Strasbourg, qui a visité la vallée en 1815, raconte, dans ses *Wanderungen durch die Vogesen*, page 38, comme quoi l'écluse établie au Sternsee, lors de ses courses, permettait de prendre les eaux du lac sur une hauteur de 18 pieds. Les concessionnaires des mines avaient essayé d'exploiter dans son voisinage un filon de cobalt. D'après la tradition, les galeries de mines derrière Wegscheid avaient plus d'une lieue de longueur : n'étaient les éboulements, on pourrait s'y promener toute une journée! Un trou de plusieurs pieds de diamètre, qui doit avoir 200 pieds de profondeur, existerait encore. Pourtant, l'entrepreneur s'étant ruiné, il se serait noyé dans ce trou avec tout son monde.

Un sentier en corniche, partant du col de Perche, fait le tour de l'entonnoir du lac, comme suspendu en l'air. Aussi un de nos compagnons de route, sujet au vertige, contourne le lac par en bas, avec rendez-vous à la ferme d'Oberbers. Les autres prennent par les hauteurs et emboîtent à la file le chemin de schlitte accroché à 100 mètres au-dessus de la nappe d'eau. Comme les traverses du rafton sont à jour, pareilles aux marches d'une échelle, avec le vide ouvert en-dessous, sur des longueurs assez considérables, les pères de famille qui me suivent se mettent à quatre, afin de passer sur les genoux, en s'aidant des mains, les espaces dangereux. Peu de végétation sur les parois de l'entonnoir : à peine quelques buissons de hêtres dans les creux où une motte de terre végétale donne prise aux racines. Les escarpements sont formés de schistes de grauwacke plus ou moins friable. De longues coulées d'éboulis descendent dans les profondeurs du lac, à la surface verte. Connaissez-vous la légende d'où vient le nom allemand de Sternsee, lac des Étoiles? Suivant cette légende, un enfant jouait sur la pelouse au bord du lac par une nuit sereine. Tout à coup une étoile parut tomber du haut du ciel au fond du bassin. Vite l'enfant de courir après le météore. Dans le miroir du lac brillait l'image d'une quantité d'autres étoiles. Pour tirer ces étoiles de l'eau, le pauvre petit s'est jeté dans l'abîme, sans plus jamais reparaître à la surface. Pendant les nuits claires seulement, les pâtres d'alentour croient apercevoir dans le lac le reflet d'un pâle visage au milieu d'une couronne étoilée.

Autant les traverses du chemin de schlitte rendent la marche fatigante, autant on foule agréablement le sentier qui continue le rafton dans la direction du Bers. Le sommet ou cône qui domine le lac arrive à 1249 mètres au-dessus du niveau de la mer, au point marqué par un signal de la triangulation. Avant de s'engager sur les marches du rafton, la vue embrasse à la fois la vallée supérieure de la Thur et le bassin de la Doller, Wildenstein, Urbès et Masevaux, les montagnes de la vallée de Munster, le Rothenbach et le Rinnkopf, les pâturages en terrasse au-dessus de Storkensauen et la plaine vaporeuse du Rhin. Après avoir quitté le chemin de schlitte, nous recueillons sur les hauteurs du lac la saxifrage stellaire et deux espèces d'aconit au violent poison : *Aconitum napellus ; A. lycoctonum.* Un bois de hêtres couvre les versants de la rive droite. Le sentier traverse ce bois, puis le pâturage de l'Oberbers, où se trouve une fromagerie avec une fontaine abondante. Quelques poules et des cochons se prélassent devant la porte du chalet, au soleil. Il est une heure de l'après-midi et la chaleur est très forte. Après huit heures de marche nous avons encore quatre heures à faire pour gagner le Ballon d'Alsace. Le chemin par la corniche du Sternsee est de moitié plus court que le tour par en bas. A partir de la fromagerie du Bers, nous suivons les bornes frontières entre l'Allemagne et la France, jusqu'au col des Charbonniers, au-dessus de la vallée de la haute Moselle. Sans le fossé de séparation, le chemin serait encore difficile à trouver ici sous bois. Une épaisse forêt de hêtres, sans vue, embarrassée d'escarpements rocheux, couvre les têtes du Bers et du Gresson, sans continuité du pâturage. Lors de mes premières explorations géologiques dans les Vosges, il y a quelque vingt ans, j'ai subi ici un violent orage. C'est un spectacle imposant que de voir en quelques instants le ciel se couvrir, à la suite d'un fort coup de vent, de lourds nuages, d'abord gris, puis noirs, où la foudre éclate au-dessus et au-dessous de vous, tout à la fois, lançant à travers l'obscurité des lueurs subites, suivies de grondements formidables. Ce qui est moins récréatif, c'est l'averse prolongée qui perce ensuite vos vêtements jusqu'à la peau, et vous oblige à chercher pour vous sécher le feu d'un chalet hospitalier dans les hauts pâturages.

Entre le Bers et le Gresson, mais à quelques centaines de mètres plus bas, s'ouvre le bassin des Neuweyer, dont les eaux débouchent en avant de Rimbach pour aller faire tourner les roues des usines d'Oberbruck. Le bassin de l'Alfeld, creusé sous le Rundkopf, en avant du Ballon d'Alsace, apparaît dans le fond, quand on a tourné la tête du Gresson. Ce sommet a encore 1160 mètres d'altitude, et le signal de la tête du

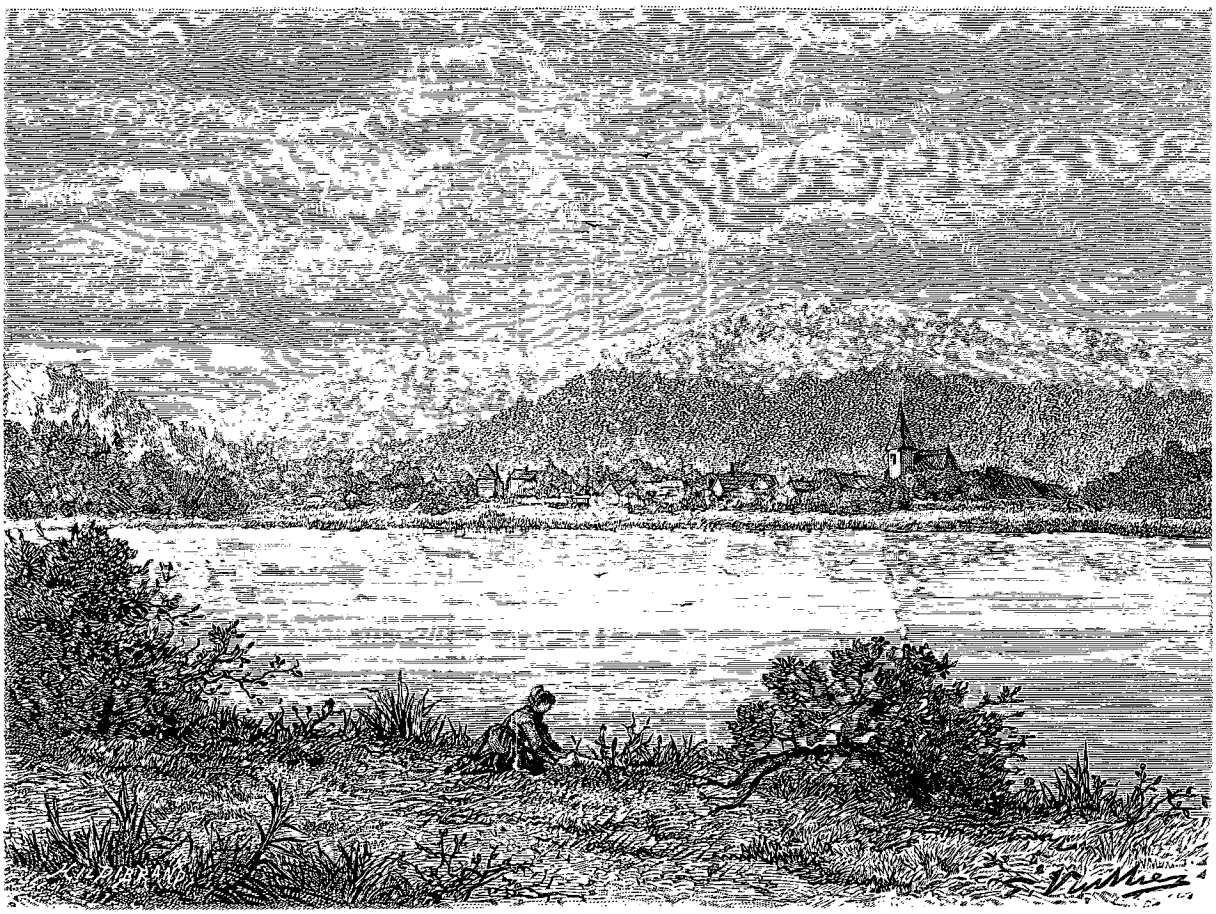
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Barrage-réservoir de l'Alfeld, en construction (voy. p. 136 et 138). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Larmoyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ballon 1256 mètres, tandis que le col des Charbonniers, passage de la vallée de même nom, sur le versant de la haute Moselle, dans la vallée de l'Ermensbach, derrière Oberbruck, ne dépasse pas 1105 mètres. Les noms de Fonderie, de Tête des Fourneaux, de Goutte des Forges dans la vallée des Charbonniers rappellent l'existence d'anciennes mines de cuivre et de fer exploitées en même temps que celles du versant alsacien. Dans la flore alpine du Gresson et du Bers, au milieu des clairières escarpées, pousse en abondance la fleur jaune de l'arnica, la gentiane jaune et la gentiane violacée : *Gentiana lutea* et *G. campestris* ; trois espèces de digitales, à corolle pourprée, ochracée et jaune : *Digitalis purpurea*, *D. ochroleum*, *D. lutea* ; puis la pensée des montagnes, à grande fleur, en variétés multiples ; la bandremoine aromatique, réputée contre la dystonie : *Meum athamanticum*, etc., etc. Après le col des Charbonniers, que franchit un chemin voiturable jusqu'au Ballon d'Alsace, le faîte, formant la ligne de partage des eaux entre la Moselle supérieure et la Doller, reste étroit, accidenté, difficile à la marche, faute d'un bon sentier continu, tantôt sous bois, tantôt par les rochers. Au lieu de continuer à suivre la ligne frontière pour regagner le Ballon, nous

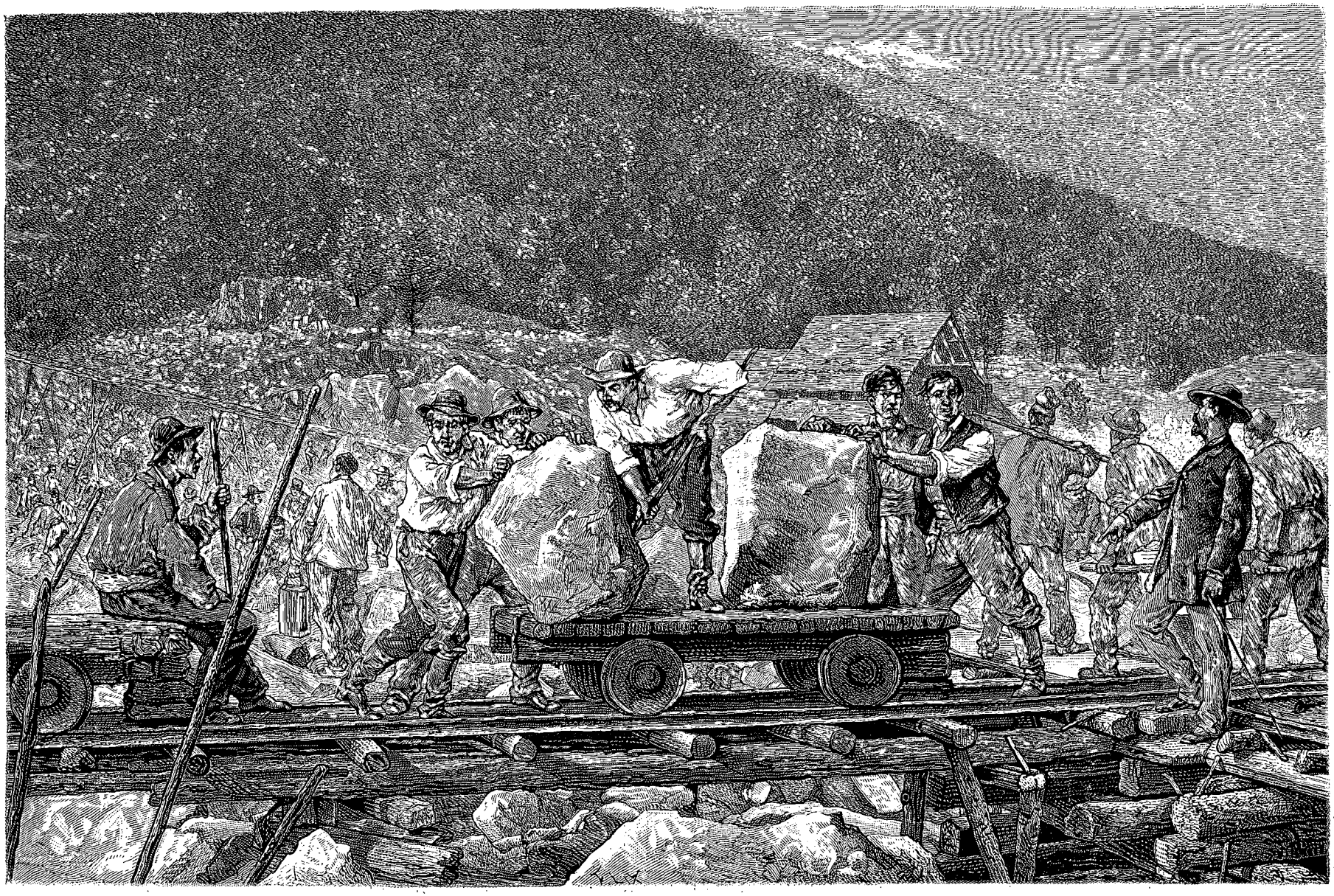


Lac de Sewen (voy. p. 138). — Dessin de Vuillier, d'après une peinture de M. Arbeit de Wegscheid.

nous décidons à descendre sur le chantier de l'Alfeld, par le vallon de l'Isenbach, tout droit à travers forêts et pâturages. N'étaient les pierres qui pointent çà et là, si loin que va la pente en pelouse, on n'aurait qu'à s'asseoir sur le gazon, pour se laisser glisser, tant l'inclinaison est rapide. Seulement, chers amis, quels dangers court à cet exercice l'étoffe de vos culottes! Le cuir de votre *inexprimable* risque de ne pas rester intact. Aussi descendons-nous plutôt sur les pieds. Sans chemin direct, plus encore qu'à la montée, le mieux est d'aller droit vers le but en vue. Le but en vue, pour le moment, c'est le barrage en construction du réservoir de l'Alfeld. La faim aidant, la perspective d'un réconfort à la cantine du chantier agit en stimulant. Sans perdre de temps à causer avec les jolies faneuses, au teint coloré, qui sèchent les foins sur la hauteur, nous atteignons le fond de l'Alfeld, par la ligne de plus grande pente, près de Wasserfall, de l'Isenbach, à quatre heures et demie.

Moins affamés, il nous eût été agréable de faire halte à l'ombre des grands sapins ou de nous baigner dans l'onde transparente du ruisseau qui tombe de cascatelle en cascatelle, dans des cuvettes de syénite cristalline. Pourtant nous sommes sur jambes depuis douze heures, cuisant dans notre jus, sous un soleil ardent. A l'exposition du midi, la température n'a cessé d'être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ouvriers travaillant au barrage de l'Alfeld (voy. p. 138). — Dessin de Lix, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élevée, malgré un vent frais du nord qui soufflait sur l'arête entre les vallées de Saint-Amarin et de Masevaux. Au moment d'atteindre le chantier, nous entendons des détonations éclatantes. Ce sont des mines qui sautent. La cantine du barrage est une baraque en planches, établie sur un éperon rocheux, à côté d'autres baraquements, pour loger les ouvriers, au nombre de 240 hommes en ce moment. Un chemin de fer funiculaire et une route nouvellement construite, aux pittoresques lacets, servent pour le transport des matériaux. Le barrage en construction s'élève sur un seuil de rocher traversant la vallée de part en part. Ses assises se composent de gros blocs maçonnés avec soin sous la surveillance continue de l'ingénieur chargé du travail. Tout le massif de maçonnerie n'aura pas moins de 25 000 mètres cubes pour une capacité du réservoir de 12 millions de mètres cubes, égale à la retenue du lac Blanc, au-dessus d'Orbey. Commencé en 1884, l'ouvrage devra être terminé l'an prochain, en 1887.

Après une nuit passée à la *Couronne d'Or*, auberge de village recommandable, tenue par M. Fluhr et sa femme, sans le prétentieux concours de sommeliers en habit noir, notre société est montée de Sewen au Ballon d'Alsace par le fond de l'Alfeld. Une bonne demi-heure suffit pour gagner le chantier du barrage en passant à côté du lac de Sewen, formé, celui-là, au fond de la vallée, et encombré de joncs près des rives.

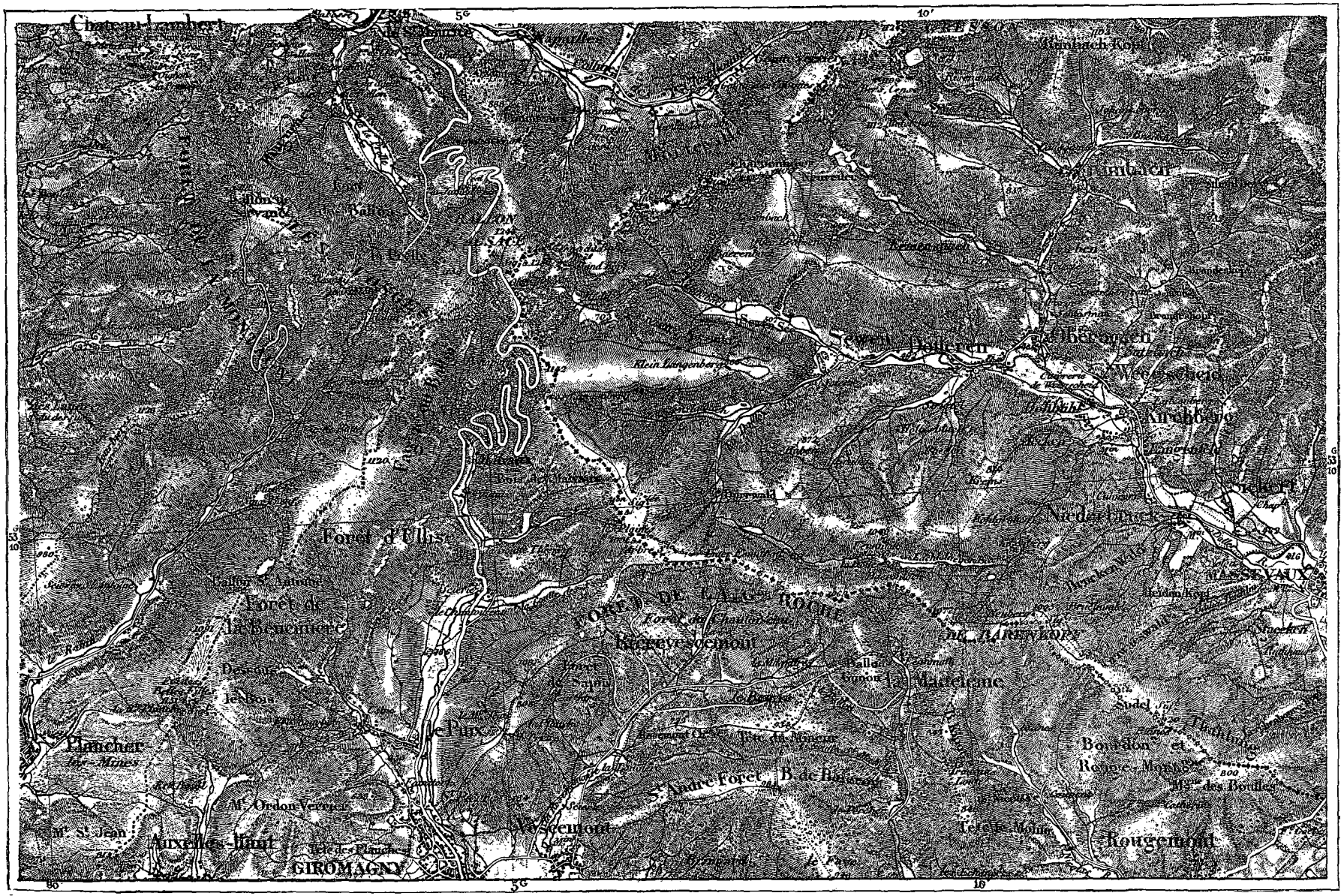
En arrière du barrage en construction, la vallée présente un rétrécissement boisé, où nous attend le garde général des forêts de Masevaux, venu pour nous faire les honneurs de son domaine. Le chemin traverse une belle futaie de hêtres et de sapins au pied du Rundkopf, qui masque encore la vue de la cime du Ballon. Des escarpements rocheux avec des gazons verts et des éboulis de pierres grises, d'un pittoresque effet, s'élèvent en face des massifs ombreux. Par suite de la sécheresse persistante, le Warresfall, chute de l'Isenbach, ne présente plus la moindre goutte d'eau. Vite M. Larmoyer prend une photographie instantanée de ce site alpestre. On ne peut assez répéter aux Alsaciens combien de surprises attrayantes ménagent leurs montagnes à ceux qui savent les visiter. Que de gens, ignorant leur pays, pourraient y trouver d'agréables distractions en faisant de vraies découvertes, au lieu de dissiper leurs loisirs sur les chemins battus de la Suisse et des villes d'eaux du Rhin, où les entraîne le courant de la mode! Venez donc un peu voir le cirque imposant entaillé dans les flancs du Ballon! Largement ouvert, terminé en haut par un rebord qui paraît de niveau sur toutes ses faces, le cirque de l'Alfeld mérite bien son nom français de Chaudière, une Chaudière aux dimensions colossales, car la différence de niveau entre la ferme au fond du cirque et le sommet du Ballon d'Alsace dépasse 500 mètres. La ferme du Hinter Alfeld est habitée en toute saison; les fromageries, étagées sur les gradins plus hauts, le sont seulement pendant la saison des pâturages. Ses habitants cultivent quelques champs de pommes de terre aux bonnes expositions. Sur les terrasses plus humides s'étendent des prairies fauchées pour nourrir le bétail pendant l'hiver, bien long dans ce coin du monde retiré.

Excelsior! Plus haut, toujours plus haut! Le sentier en lacets qui conduit au sommet du Ballon, par les escarpements de l'Alfeld, est un véritable escalier aux marches de syénite. Géologiquement, cette montagne se compose de syénite à gros cristaux de feldspath avec du quartz et de l'amphibole. Par moments, la syénite renferme aussi de petits cristaux de sphène. Dans les blocs de rochers épars au milieu des pâturages de la cime, les cristaux de feldspath orthose atteignent 4 centimètres de longueur sur 2 de large. Du côté de la Savoureuse, le grain paraît plus fin, tandis que vers le fond de la vallée de la Doller la roche prend un aspect porphyroïde. Ces détails ne paraissent pas intéresser beaucoup une bande de jeunes filles assises à l'ombre d'un buisson de hêtres, à l'approche du sommet de la montagne. Les jouvencelles sourient d'un air narquois à l'aspect du piolet alpin avec lequel je casse les pierres du sentier. Ne leur en voulons pas pour leurs quolibets sur les exercices du naturaliste à lunettes!

Ce qui m'afflige plus, c'est d'entendre que ces fillettes du territoire français vont chercher la provision d'eau-de-vie de leur famille dans les fermes allemandes de la frontière. Notre porteur, de son état garde champêtre à Sewen, et qui a acquis dans le commerce de contrebande une expérience particulière, nous donne aussi des renseignements sur le transport des tabacs d'Alsace en France. Être à la fois contrebandier et garde champêtre équivaut à la qualité de garde-chasse braconnier, pratiquée assez communément. Pour une charge de tabac de 75 livres transportée à dos par les vertigineux sentiers que nous venons de voir, pendant les nuits obscures et par les grandes neiges, la rétribution ordinaire d'un homme atteint 5 francs, depuis Sewen jusqu'aux fermes-entrepôts de la frontière française. Depuis la ferme du Ballon d'Alsace nous avons marché au pas accéléré sur la marcairie de Wissgrith. Celle-ci se tient dans le haut du vallon du Wagenstallbach, affluent de la Doller, sur le versant gauche du Klein-Langenberg. Les marcaires du Wissgrith entretiennent, outre leurs vaches laitières, des génisses et quelques jeunes chevaux, pris en pension pendant la saison du pâturage. Le libre parcours sur un terrain accidenté fortifie beaucoup les jarrets de ces bêtes. Aussi est-ce plaisir de les voir s'ébattre sur la pelouse gazonnée, livrées à la joie de vivre, sans nos soucis humains. Après une demi-heure de chemin plus bas, nous entendons sous bois le bruit d'une chute d'eau. C'est la cascade du Wagenstallbach, dissimulée derrière de grands arbres, peu forte pour le moment, mais susceptible de grossir au point de faire trembler ses rives sous l'effet de violences subites, comme l'attestent les troncs d'arbres brisés à ses pieds.

Il y a trois semaines, je suis venu à la cascade, au clair de lune, par le fond de la vallée alors, au lieu de descendre des hauteurs comme maintenant. Levé à trois

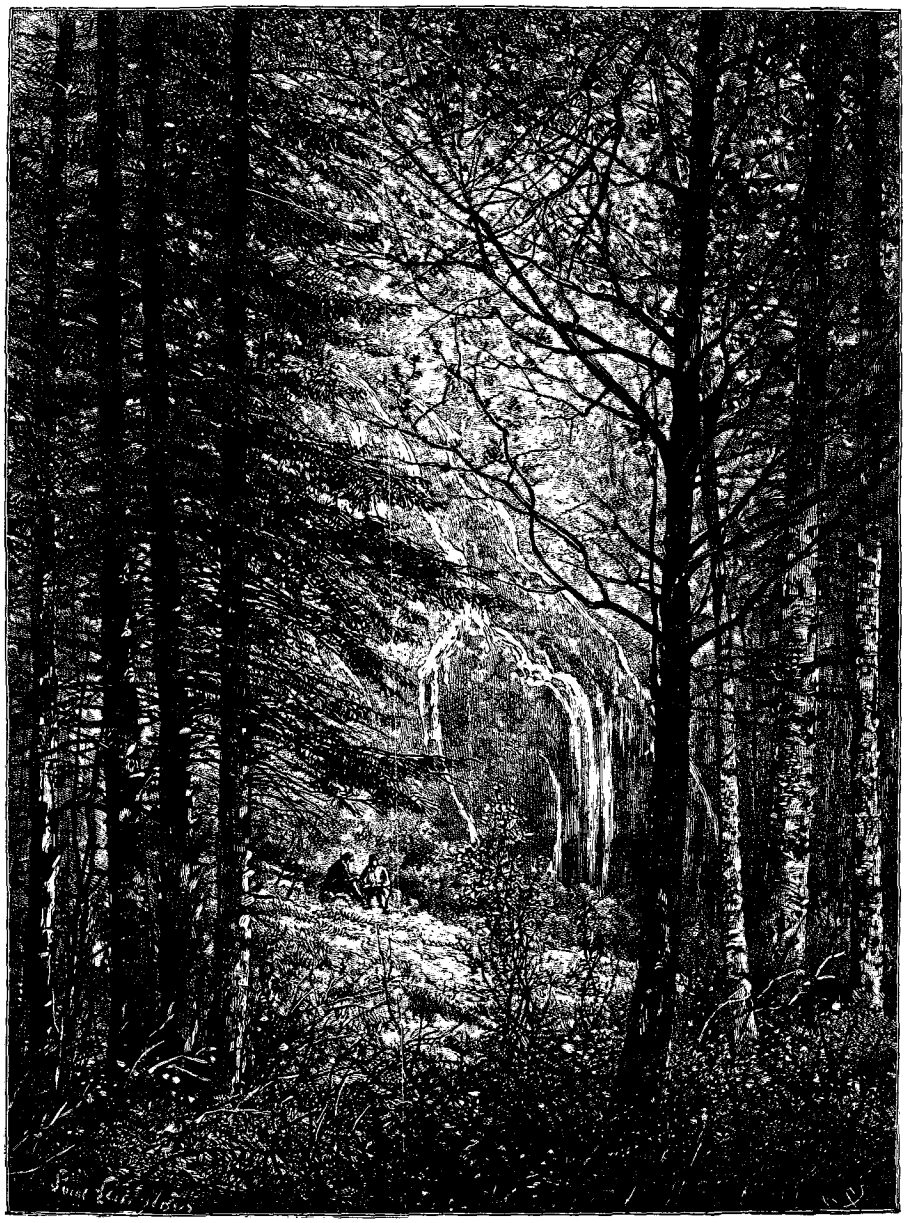
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carte du massif du Ballon d'Alsace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures du matin, je suis sorti de l'auberge de la *Couronne d'Or*, à Sewen, sans réveiller personne, me glissant dans la rue doucement. Que la nuit était sereine, et comme la lune était belle! La vallée et les montagnes semblaient enveloppées de mystère. Pas un bruit dans l'air, pas même le réveil des oiseaux. Tout dormait encore, tout reposait. A distance du village seulement je rencontrai un groupe de vaches pâturant au bord du torrent, calme, paisible. Peu à peu, pendant que je cheminais dans la contemplation de cette scène tranquille, les ombres projetées par les grands sapins pâlirent, s'effaçant par degrés, lentement, pour se fondre dans l'aube. Par moments l'appel d'une grive sur une note basse et discrète, comme un chuchotement du



Cascade du Wagenstallbach. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Larmoyer.

matin murmuré à demi-voix, venait à mes oreilles. Puis des frémissements dans le feuillage, précurseurs du jour. Ce n'était pas encore le jour, ce n'était plus la nuit. Continuant à avancer, j'entendis le bruit de l'eau à travers les sapins. A distance on eût dit le chant de quelque sylphide. Les sapins sont si serrés, la forêt si touffue, que la cascade ne devient visible, même le jour, qu'au moment où vous êtes devant elle.

La chute du Wagenstallbach est double, ou plutôt le ruisseau forme deux chutes, l'une plus grande, l'autre moins profonde. C'est la chute inférieure qui est la plus grande. Elle peut avoir 15 mètres, au lieu de 10, hauteur de son aînée. Entre les deux, passe le sentier du Ballon. Une saillie de rocher rompt vers le milieu la chute inférieure, quand l'eau n'est pas abondante. Des troncs brisés, de grands sapins et d'énormes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souches précipités dans la cuvette, au pied de la paroi de syénite témoignent des mouvements de colère du ruisseau, quand les pluies ou la fonte des neiges le gonflent au point de le changer en torrent furieux. Maintenant pourtant, il se dérobe et se glisse avec plus de modestie sous les massifs ombreux, qui le cachent au regard et voilent sa faiblesse, si bien que, sans son susurrement mélancolique, pareil à une voix attristée, les passants pourraient ne pas soupçonner sa présence. Sur notre demande, le maire de Sewen, après cette visite, a fait dégager la chute inférieure en coupant les arbres qui la masquent trop. Par suite, le paysage a gagné en lumière et en effet pittoresque. Ce ruisseau du Wagenstallbach rejoint la Doller dans les prairies de la Lerchenmatt, avant d'arriver à Sewen. La Doller elle-même prend sa source au bas de la Fennmatt, au Bærenloch, l'ancien *Trou aux Ours*, dont le nom significatif dit quelle espèce d'hôtes venait s'y abreuver à une époque encore peu éloignée de nous.

LXV

Nouvelle carte topographique.

Rien de plus gracieux que le paysage des bords de la

Topographe allemand faisant ses levés. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Larmoyer.

Doller avant le débouché de la vallée de Sewen. Dans la prairie au-dessus du pont, près duquel le chemin voiturable du Ballon d'Alsace s'élève sur les flancs du Langenberg, un topographe attaché au service de la carte de l'état-major était occupé, avec deux soldats du génie, vêtus de coutil blanc, à faire des levés à la planchette. Ces levés se font à l'échelle de 1 millimètre par 25 mètres, et la nouvelle carte topographique de l'Alsace-Lorraine est publiée à la même échelle d'après les levés originaux effectués sur place, au lieu du 80 000e, échelle de la carte française du Dépôt de la Guerre. Le relief du terrain est représenté par des courbes de niveau équidistantes de 20 à 20 mètres d'altitude, avec les cotes d'altitude rapportées au zéro normal de l'Observatoire de Berlin. Le niveau moyen des eaux de la mer du Nord par rapport à ce zéro se trouve coté + 0,63 mètres à Hambourg, — 0,42 à Wilhemshafen et — 0,17 à Bremerhafen, contre + 0,24 à Memel, — 0,09 à Stralsund et — 0,24 à Kiel, sur le littoral de la mer Baltique. Toutes les opérations du levé se rattachent d'ailleurs à la Landesaufnahme de la Prusse, dont ce travail est une des parties, quoique l'Alsace-Lorraine ait supporté les frais de la nouvelle triangulation sur son territoire. Un nivellement de précision a été exécuté, simultanément avec la triangulation, sur un certain nombre de routes du pays, en quadruple opéra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion pour les lignes de Strasbourg à Kehl, de Bâle à Saint-Louis, de Kiffis à Werentzhausen. On a déterminé la position exacte d'environ 2000 points, soit directement, soit par un nivellement trigonométrique relativement au zéro normal. Commencés en 1872, ces travaux, dans le pays annexé, ont été terminés en 1882 pour la triangulation, tandis que le levé topographique sera fini dans le courant de 1887. A en juger par les feuilles déjà publiées en lithographie, d'après les minutes originales déposées au ministère de la guerre à Berlin, non seulement la nouvelle carte est mise au courant de la situation actuelle pour l'état des cultures, des constructions et des voies de communication de toute espèce, mais beaucoup d'inexactitudes de la carte au 80 000e de l'état-major français, sensibles surtout dans la région des montagnes, ont été rectifiées.

En revenant de notre entrevue avec les topographes allemands dans la vallée haute de la Doller, nous voyons devant l'église de Sewen le troupeau de chèvres du village assemblé autour du pâtre communal. Ces laitières à barbe tiennent librement des réunions publiques, interdites par la loi en vigueur aux citoyens de l'espèce humaine, sans autorisation préalable du gouvernement établi. Quand on vient du lac, en arrière du village, l'église de Sewen profile coquettement ses murs blanchis et sa svelte flèche au milieu du paysage. Elle s'élève sur une éminence, enclose de murs autour du cimetière. Montez-vous par les marches de l'escalier vous découvrez derrière la porte d'entrée, une fosse à loups, maintenant recouverte d'un grillage faisant pont. Cette église paraît avoir été fortifiée, comme celle de Hunawihr, comme beaucoup d'autres, à l'époque de ce bon moyen âge que tant de gens admirent de confiance et regrettent comme un temps heureux, malgré son manque de sécurité. L'édifice, de style gothique, a une seule nef, sans voûtes, replâtrée souvent et modernisée par ses restaurateurs, avec plus ou moins de goût. Le clocher, du treizième siècle, en apparence plus ancien que l'église, présente deux étages à baies en ogive, tandis que le compartiment inférieur, pourvu d'une voûte, appuyée sur des colonnes aux angles, sert de chœur et est percé de deux portes ogivales également, avec ferrure antique. A côté de l'autel, les archéologues remarquent un élégant custode pareil à celui de l'église de Sulzbach, dans la vallée de Munster. Une chapelle ossuaire, avec voûte à nervures, élevée dans le cimetière, sert maintenant de magasin, après avoir abrité les crânes des paroissiens. Lieu de pèlerinage fréquenté, l'église renfermait autrefois une image miraculeuse de la sainte Vierge, offerte par un prince autrichien. Sébastien Brant célèbre ce pèlerinage en vers latins dans ses *Varia Carmina* de l'an 1498 :

Te sibi quo iuncta est Allemannia, Gallia Sewen,
Percotit, et matrem sentit adesse piam.

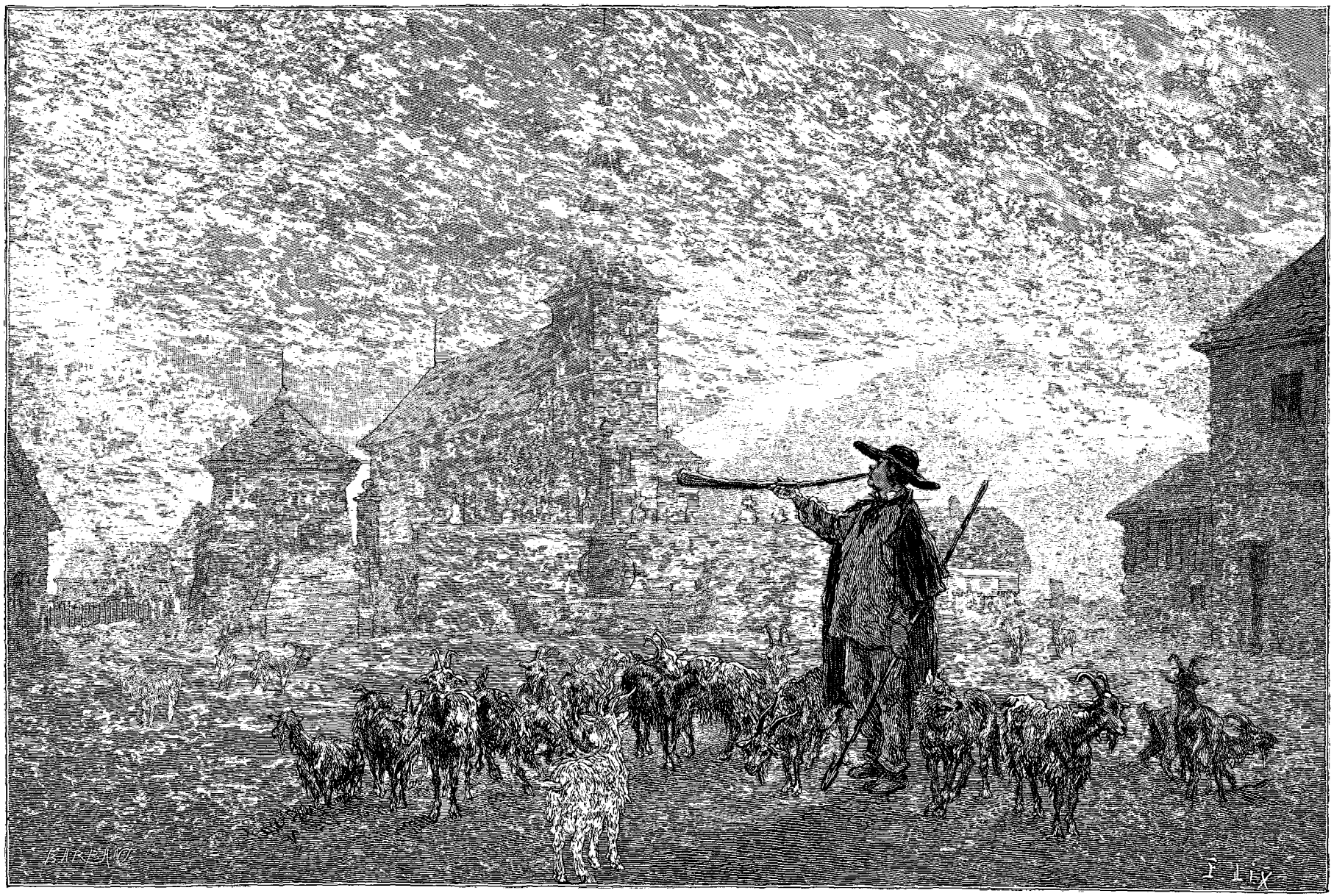
Est-il vrai, comme l'affirment d'anciennes traditions, que la commune de Sewen était affranchie autrefois de toute redevance féodale à cause de son pèlerinage ? Ce que nous constatons, c'est que les habitants de la localité, grâce aux forêts communales, ont au budget un excédent de recettes et ne payent aucune contribution extraordinaire. Tout au plus ont-ils à acquitter 5 centimes additionnels sur les contributions directes pour l'entretien des chemins, plus les trois journées de prestations réglementaires, au même titre. Les recettes communales ordinaires pour l'année courante s'élèvent à 22 440 francs, les dépenses à 21 815 francs, la dette à 15 312 francs, provenant de l'acquisition de la propriété du Wasserfall et de la construction de maisons forestières en 1878. Peu de localités se trouvent dans une situation financière aussi avantageuse. Ensemble les communes de l'Alsace-Lorraine n'ont pas moins de 12 612 036 marcs de dettes, dont 5 947 712 pour le département de la Haute-Alsace à l'ouverture de l'exercice de 1883. Au lieu de payer des contributions additionnelles, les 781 bourgeois et bourgeoises de Sewen touchent des bois d'affouage et bénéficient du produit des prairies communales. Chaque année, à la fenaison, les ménages désireux de participer aux foins des prés communaux de la montagne s'en vont, le maire en tête, procéder à la récolte. Le foin est fauché et séché par la communauté, puis mis en tas par lots égaux. On tire les lots au sort par ordre numérique. Chose rare, certaines familles se trouvent assez pourvues de fourrage pour renoncer à leur part dans le bien de la communauté.

Une partie de la population travaille au tissage de la maison Zeller d'Oberbruck. La plupart des localités riveraines de la Doller ont de petites manufactures de coton, tissages ou filatures, mises en mouvement par les chutes de la rivière, ainsi que des scieries. Les hauts fourneaux et les forges exploités au commencement de ce siècle ont éteint leurs feux et les anciennes mines sont abandonnées. Toutefois la cuivrerie de Wegscheid, dont les coups de marteau retentissent au loin, prospère encore.

Oberbruck est un village de l'importance de Sewen, avec filature et tissage. Sur la gauche, en descendant, s'ouvre la vallée latérale de Rimbach et de Horben, que nous avons contournée avant-hier par les crêtes. Le ruisseau qui s'écoule par cette vallée dans la Doller, apporte à la rivière l'eau des réservoirs du Sternsee et des Neuweyer, après avoir mis en mouvement plusieurs scieries. Sans les réservoirs, le ruisseau serait actuellement à sec. Pour les géologues la vallée de Horben et de Rimbach présente plus de variété que le massif du Ballon d'Alsace. D'abord, près de l'entrée, apparaît une puissante moraine, entamée sur une grande hauteur derrière les dernières maisons d'Oberbruck. Des blocs erratiques sont disséminés jusqu'à 100 mètres au-dessus du fond de la vallée. Jusqu'à l'entrée du vallon des Neuweyer, un des versants est formé de syénite, l'autre de grauwacke métamorphique.

Au lieu de rentrer à Masevaux par la route ordinaire de la vallée, nous y revenons en suivant les hauteurs et par la gorge du Willerbach. Devant la petite ville,

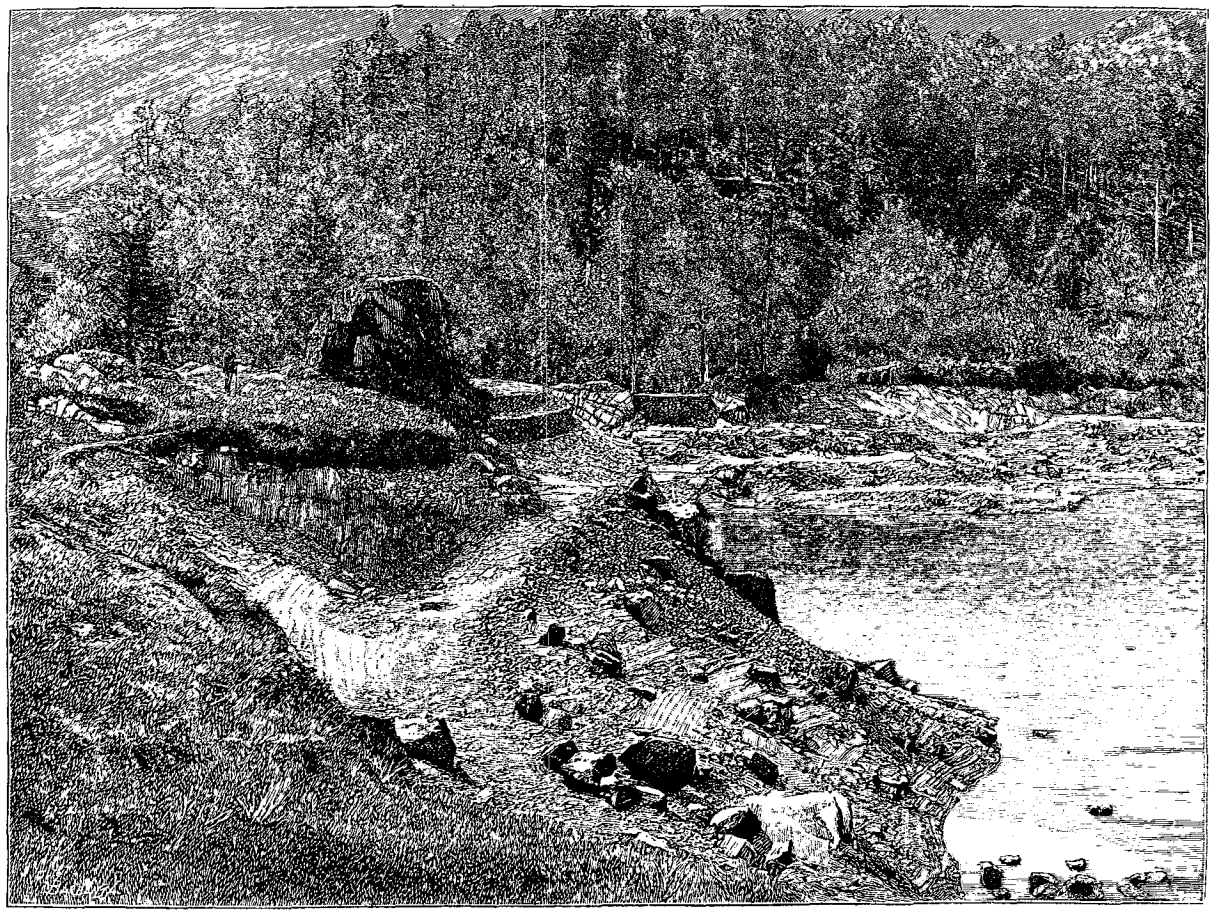
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chevrier devant l'église de Sewen. — Dessin de Lix, d'après un croquis de M. Arbeit de Wegscheid.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

industrieuse comme toutes les localités au débouché des Vosges, vous voyez s'élever dans la prairie un rocher ressemblant à un énorme bastion, au bord de la Doller, non loin de la station du chemin de fer. Des vestiges d'anciennes fortifications y sont encore visibles, et l'on peut en faire l'ascension, quoique ses parois se dressent droites comme des murs. Ce rocher singulier s'appelle Ringelstein. A en croire la tradition, il portait naguère le château fort de Mason, petit-fils d'Étichon, duc d'Alsace. Mason ayant perdu son fils unique, noyé dans la Doller à l'âge de huit ans, il bâtit en mémoire de cet événement le couvent dit *Masonis Monasticum*, près de la chapelle voisine de Saint-Jean, où lui était apparu un cerf avec une croix entre ses perches. Un tableau de Flaxland, conservé à l'église paroissiale de Masevaux, représentant la légende et la liste des abbesses qui ont régi le couvent depuis 720 jusqu'à sa fermeture, lors de la Révolution de 1789, existe encore. De l'église de l'ancienne abbaye il reste le chœur avec les quatre travées qui le précèdent, converti en un petit musée. C'est un édifice gothique, dont les voûtes à nervures reposent sur des consoles et présentent des clefs orne-



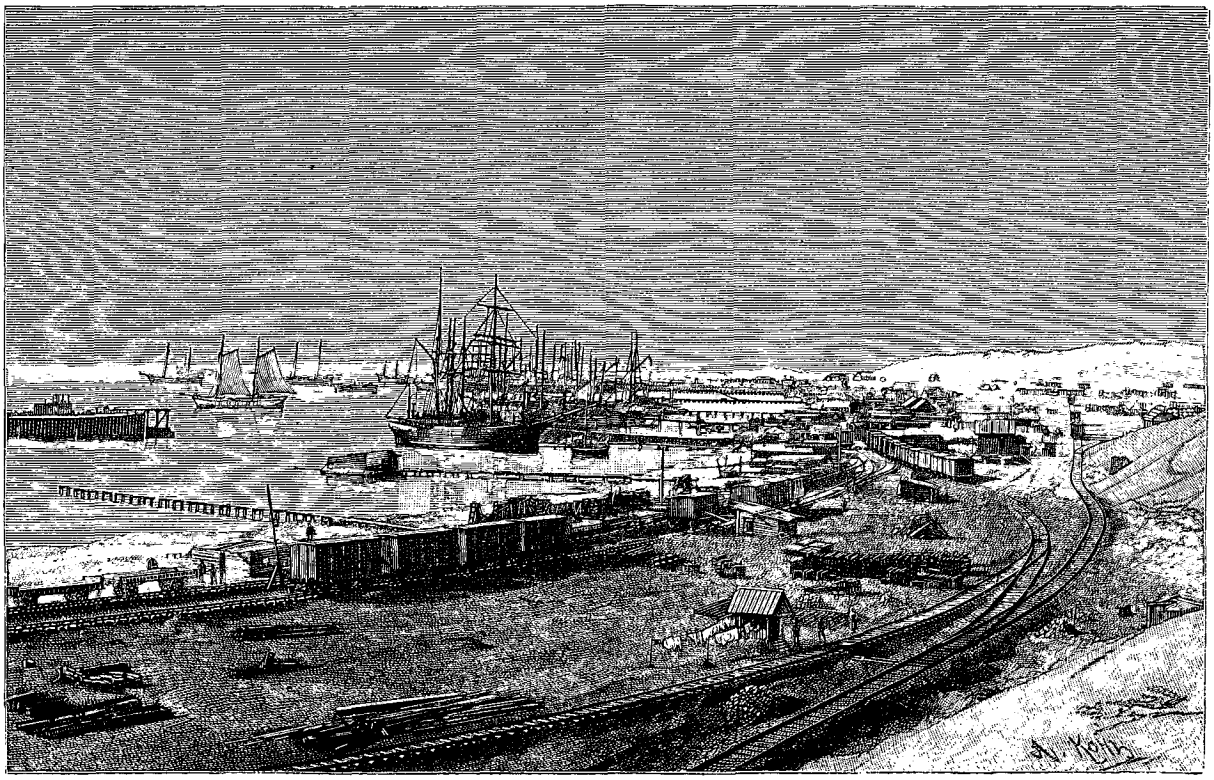
Le réservoir de Neuweyer (voy. p. 142). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

mentées. Sur une de ces clefs figure un donateur princier offrant une église. Les sculptures et l'architecture se rapportent au quinzième siècle. L'impératrice Catherine de Russie a été élevée dans l'abbaye, par les religieuses bénédictines, appartenant aux familles nobles d'Alsace. Richement dotée, l'abbaye, autour de laquelle s'éleva la petite ville de Masevaux, eut d'abord pour avoués les comtes de Ferrette, qui lui enlevèrent une partie de ses revenus et prirent les droits de seigneurie. Dans la suite, la seigneurie passa successivement à la maison d'Autriche, aux comtes Fugger, à la famille de Rosen, au milieu de vicissitudes diverses. Aujourd'hui les vrais seigneurs de Masevaux sont les tanneurs et les filateurs de coton, dont les cheminées fument à côté des ruines féodales. L'industrie moderne, avec la liberté du travail, garantie à tout le monde, comme base et comme règle de droit commun, se substitue aux puissances d'autrefois fondées sur la force ou sur la violence.

Charles GRAD.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Port d'Ouzoun-Ada (voy. p. 147). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

VOYAGE A MERV,

PAR M. EDGAR BOULANGIER.

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tiflis, 19 août 1886. — Se promener sur les boulevards le 3 août, trouver que la chaleur est « sénégalienne », prendre aussitôt son billet pour l'Orient-express du soir, traverser l'Allemagne dans un songe, faire en quarante minutes le tour de la Ringstrasse, descendre à toute vitesse le beau Danube « jaune », narguer les prétendus typhons de la mer Noire, débarquer sous les formidables canons de Batoum, saluer de loin les cimes argentées du Caucase, et finalement s'échouer à Tiflis, où il fait trois fois plus chaud qu'à Paris, sous prétexte de voir M. X... ou M. Z... : c'est là un incident si vulgaire dans la vie agitée de ce temps-ci qu'à peine osé-je en faire mention.

Mais, au lieu d'imiter la sagesse des Russes et d'attendre la fin du coup de feu dans une de ces charmantes stations d'été qui s'appellent Bordjom ou Kadjor, s'enfoncer plus au sud — sans y être forcé — sous des cieux absolument brûlants, voilà qui passe toute imagination.

Je me promets, pour la troisième ou quatrième fois, de ne plus recommencer.

Bakou, 2 septembre 1886. — L'*otkrytyi-list* qui m'autorise à pénétrer dans les provinces transcaspiennes vient d'arriver de Saint-Pétersbourg; il a fallu la haute bienveillance et l'appui sympathique de l'administrateur général du Caucase, prince Dondoukow-Korsakow, et de son chef de chancellerie, général-major Schepelew, pour obtenir cette faveur, qui ne s'accorde pas à tous les étrangers ; un ami de la Russie n'en sera pas indigne ; j'en donne l'assurance au gouverneur de Bakou en recevant de ses mains le pli officiel[1].

Il est midi et le départ du bateau est annoncé pour une heure. Sur les quais, sur le pont du *Grand-Duc-Constantin*, se pressent les gens du pays, Persans ou Arméniens, affublés de longues robes sales; leurs barbes teintes en rouge brique, les énormes bonnets noirs en laine de brebis sous lesquels ils disparaissent comme des épingles coiffées d'un bouchon, offrent un spectacle assez nouveau et suffisamment réjouissant.

1. C'est aussi avec un vrai plaisir que je remercie publiquement M. Meyer, consul de France à Tiflis, de ses démarches empressées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aurons-nous le temps de boucler une valise[1], de prendre un déjeuner sommaire et d'arriver à l'embarcadère de la Compagnie *Caucase et Mercure*? Grave question, car il n'existe encore que deux services par semaine, d'une rive à l'autre de la mer Caspienne[2], de même qu'il circule un seul train de voyageurs par jour, dans chaque sens, sur le chemin de fer transcaucasien. Dans un bref délai sans doute, cet état de choses changera; le centre de gravité de l'empire Russe se déplacera vers l'Orient. Mais nous traversons une période d'attente; un retard de trois jours ne se répare pas, et il faut se hâter. Heureusement les Compagnies russes sont aussi prévenantes que le gouvernement; la cloche ne sonne qu'après l'embarquement du dernier passager; c'est ce qui s'appelle en français partir à l'heure, en russe, partir *chibko*, en italien *subito*.

Dix minutes plus tard, vous êtes au large et vous jouissez du panorama de Bakou.

Figurez-vous une vaste baie ceinturée de collines jaunâtres, rocailleuses, dépourvues de toute végétation. A votre gauche, vers l'ouest, les maisons grises de Bakou s'étagent en amphithéâtre sur une étendue de 1500 mètres; plusieurs villes mortes dominent la cité actuelle, ce sont les cimetières persans; en face de vous, un vaste incendie paraît allumé sur une longueur d'un kilomètre, c'est la *Ville noire*, où les usines de pétrole lâchent vers le ciel bleu des torrents de fumée nauséabonde; enfin, à votre droite, se développent les côtes plates, incultes, désolées, de cette presqu'île d'Apchéron où le feu souterrain fait jaillir en assez grand nombre des volcans de gaz inflammables et de boue. Bakou, Baïlov, villa Pétrolia, séjours enchanteurs peut-être pour les industriels, mais non pour les amis de la belle nature! On y arrive en se tenant le nez à deux mains; on en part non sans éprouver parfois une certaine horreur. Toutes ces côtes que vous voyez s'élèvent et s'abaissent alternativement sous l'action de forces souterraines qu'on ne peut guère expliquer; cette île de Nargin que vous côtoyez s'est détachée du continent et menace de s'abîmer dans les flots. La mer Caspienne tout entière participe à ces mouvements d'oscillation verticale qui ont bouleversé le continent asiatique, anéanti des civilisations très avancées, supprimé d'énormes étendues de mer, et provoqué la formation de déserts inabordables, de steppes éternellement stériles. Nous allons visiter une de ces steppes, et la ligne que suit notre paquebot, dans la traversée de Bakou à Krasnovodsk, était, à une époque relativement récente, suivie par les piétons; après avoir servi de route aux migrations d'Asie en Europe, elle s'est enfoncée sous l'eau, formant aujourd'hui un haut-fond entre les deux grandes cuvettes qui occupent, au nord et au midi, le bassin de la Caspienne. Le niveau même de cette mer a baissé sensiblement depuis un petit nombre de siècles : il est actuellement inférieur d'une trentaine de mètres à celui de la mer Noire.

Tout le long de la route vous rencontrez quelques témoins de la dernière révolution géologique qu'a subie cette région : je veux parler d'îles plates, véritables sommets de montagnes sous-marines, où les gaz de pétrole se font jour à travers les fissures des rochers.

Mais le paquebot ne s'arrête pas et continue tranquillement de filer ses huit à dix nœuds à l'heure. Les services maritimes de la mer Caspienne n'atteignent pas encore — et cela se conçoit — le degré de perfection des Compagnies de la mer Noire. Ils n'offrent pas non plus le même confort : Arméniens, Caucasiens, Persans, Juifs boukhares, hommes, femmes et enfants, tous misérables passagers de troisième et de quatrième classe, sont couchés pêle-mêle sur le pont, y préparent leur lit pour la nuit et s'enroulent dans les couvertures aux éclatantes couleurs végétales qui s'achètent fort cher à Paris. La dunette seule est à l'abri de l'invasion de ces sauvages, mais, quand vous en descendez vers six heures, à la nuit tombante, pour prendre place à table, ayez bien soin de regarder où mettre le pied et de ne pas vous effrondrer sur quelque monceau de tapis; ces tapis dissimulent de longs poignards ou *kindjals* qui sont quelquefois trop prompts à sortir de leur gaine.

La salle à manger, le dîner, sont suffisants, mais sans excès. Un désagrément très fâcheux pour les Français habitués à entendre parler leur langue dans la Russie d'Europe, c'est de se voir contraints ici de recourir au volapük, non que le volapük soit particulièrement désagréable ou difficile : son seul tort consiste à ne pas être universellement répandu. Je me souviens que le commandant russe qui nous fit faire la traversée Odessa-Batoum parlait le français, l'anglais, l'allemand avec une telle pureté que les Allemands, les Anglais, les Français du bord le revendiquaient à qui mieux mieux comme compatriote, au moins d'origine; le capitaine du *Grand-Duc-Constantin*, les officiers, les passagers ne sont point d'aussi distingués polyglottes, et leur conversation nous échappe complètement, si animée soit-elle. Il est question de Batoum, de Sébastopol, de la Bulgarie et de l'Angleterre, c'est tout ce que nous devinons. Moralité : avant d'entreprendre un voyage en Russie, apprenez les rudiments du russe.

Heureusement la traversée dure peu, vingt heures au plus. Le parcours ne dépasse guère 350 kilomètres, mais vous avez quelque chance d'être fortement secoué sur ce grand lac où la lame, courte et irrégulière, donne lieu simultanément au tangage et au roulis. Les marins russes déclarent que la mer Noire est plus dure que la Méditerranée, la Caspienne plus dure et plus dangereuse que la mer Noire. La veille de mon embarquement, une tempête du nord-est sévissait dans les parages de Bakou; les rafales de vent — un vent froid qui venait en droite ligne de Sibérie — soulevaient des nuages de sable sur les derniers contreforts du Caucase, et ces nuages masquaient l'horizon, obscurcissaient l'éclat du

1. Une partie de ce voyage a été faite en compagnie d'un touriste français, M. Penot, secrétaire général de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains.

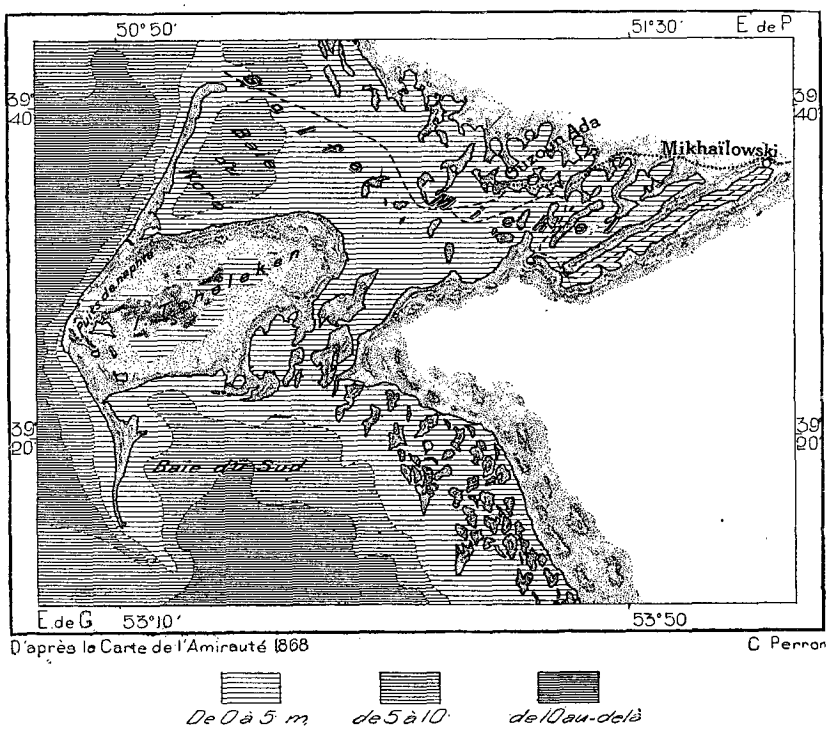
2. Je parle de la Compagnie *Caucase et Mercure*, qui possède les meilleurs bateaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soleil, au point que, n'eût été le refroidissement subit de la température tropicale des jours précédents, on eût pu se croire aux confins du Sahara, par un violent siroco. Mais ces gros temps durent peu sur la Caspienne, à cette époque de l'année, et d'autre part c'est un fait généralement constaté que plus le bassin d'une mer offre une superficie restreinte, moins longtemps subsiste l'agitation des vagues : en d'autres termes, suivant l'expression marine, plus vite la mer *tombe*. Le lendemain de la bourrasque il ne restait plus qu'un clapotis assez modeste et des lames sourdes qui marchaient du nord au sud, suivant la direction imprimée par le vent de la veille. Pourtant, à vrai dire, il n'en fallut pas davantage pour troubler bien des consciences à bord du *Grand-Duc-Constantin*. On n'y pense plus après, mais les accidents de ce genre sont si désagréables sur le moment, que les Russes se préoccupent déjà d'épargner aux cœurs faibles la traversée d'une mer orageuse en contournant par un chemin de fer ses rivages méridionaux.

3 septembre. — Dès l'aube on signale en avant du navire la pointe de Krasnovodsk.

Krasnovodsk! Une certaine émotion s'empare de l'étranger venu de loin, quand il se sent tout près des rivages de l'Asie. Car c'est bien là, sans aucun doute possible, l'Asie mystérieuse, le « père des continents », le foyer des invasions qui ont ravagé l'Europe. L'Arménie, le Caucase, ne produisent pas la même impression indéfinissable; il se peut que ces dernières régions appartiennent au continent asiatique, mais elles sont plus voisines de nous, leur histoire est mieux connue, ce que nous savons de leur passé ne se perd pas dans



Carte de la baie d'Ouzoun-Ada.

les âges antédiluviens, et, tout au plus, elles ont servi de routes aux migrations venues de l'Asie centrale.

La côte apparaît de loin comme une ligne plate et d'un jaune clair qui sépare nettement le bleu foncé de la mer et l'azur du ciel. Le bateau approche, et l'on distingue de toutes parts, aussi loin que la vue peut s'étendre, des dunes de sable. Pas autre chose que du sable, pas même des rochers! Voilà quel fut, il y a huit ans aujourd'hui, le pied-à-terre des généraux russes, quand ils entreprirent une œuvre jugée irréalisable et cependant conduite à bonne fin par l'illustre Skobelef, la conquête du désert turcoman.

Mais, ô surprise! le paquebot, qui a ralenti sa marche à cause de la diminution des profondeurs, ne met pas le cap sur Krasnovodsk, qu'il laisse à gauche, au fond d'une baie ceinturée du côté du nord par des montagnes assez élevées. A Tiflis on s'imagine que l'escale de Krasnovodsk existe encore, qu'il faut y transborder voyageurs et marchandises sur des bateaux de moindre tirant d'eau pour atteindre l'escale suivante, Mikhaïlovsk, tête de ligne du fameux chemin de fer transcaspien. Erreur complète : Krasnovodsk, bien que chef-lieu de district, peuplé de trois cents habitants et résidence d'un colonel, qui remplit les fonctions de commandant supérieur; Mikhaïlovsk, station importante de la voie ferrée, sont abandonnés depuis quelques jours pour un nouveau port, mieux situé au point de vue économique et satisfaisant aux exigences de la navigation maritime; ce nouveau port s'appelle *Ouzoun-Ada*; sa création a demandé trois mois; elle fait gagner vingt-quatre heures sur la durée totale de la traversée de la mer Caspienne, qui exigeait tout récemment près de deux jours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant que le *Grand-Duc-Constantin* continue lentement sa marche après avoir embarqué les passagers de Krasnovodsk, venus à sa rencontre sur un petit vapeur, remarquez qu'il s'engage avec précaution dans un dédale d'îlots sablonneux, séparé de la terre ferme par un canal assez étroit; le capitaine est monté sur la passerelle, et la chaloupe à vapeur d'un pilote lui montre la route. Trois heures plus tard, après un coude du chenal, vous apercevez tout à coup une rade, un port bien garni de navires, une petite ville où tout s'agite, une station de chemin de fer, des machines à vapeur qui manœuvrent en sifflant ni plus ni moins que celles de la gare de Lyon : c'est Ouzoun-Ada. Le chenal maritime que vous venez de suivre pour y arriver se prolonge beaucoup plus loin, 30 ou 40 kilomètres, en devenant de plus en plus étroit et sinueux et aussi de moins en moins profond, pour se terminer à Mikhaïlovsk. En ce dernier point le tirant d'eau ne dépasse pas 7 à 8 pieds; à Ouzoun-Ada il varie de 10 à 12 pieds, et suffit aux plus gros navires de la mer Caspienne [1].

Midi. Nous mouillons à un bel appontement que desservent plusieurs voies ferrées, et auquel est accosté déjà un gros steamer chargé de troupes. Les uniformes verts et les casquettes blanches grouillent sur le pont et sur la plate-forme des quais. Un coup de clairon : tout le monde à bord! Les dernières accolades s'échangent, et le navire lâche ses amarres. Ces braves gens reviennent de la frontière afghane; après deux ans de campagne ils méritent bien de revoir la sainte Russie, et poussent de formidables hourras quand le bateau s'éloigne des sables asiatiques pour les porter aux verts rivages d'Astrakhan.

Cependant plusieurs officiers se présentent au capitaine du *Grand-Duc-Constantin*. Le télégraphe les a prévenus de l'arrivée de deux touristes, et ils viennent nous recevoir. Le chef de gare — un lieutenant qui parle le français — a bien voulu se déranger de sa personne; il lit l'*otkrytyi-list* signé par le prince Dondoukow-Korsakow, dont les pouvoirs s'étendent à la Transcaspienne, et se met à notre disposition en fort bons termes. On monte en wagon; du débarcadère où nous avons touché à la station du chemin de fer, il y a quelques centaines de mètres.

Là, par exemple, il faut subir un petit arrêt de trois heures, qui permet de faire ample connaissance avec la ville nouvelle. Pourquoi cet arrêt, direz-vous? On accuse, à tort du reste, les Compagnies russes de ne pas suivre l'adage anglais : *Time is money*, mais ici le reproche serait tout à fait immérité : le chemin de fer attend le bateau, et le départ du train est calculé en vue de tenir compte des retards possibles de la traversée. N'est-ce pas le plus sage moyen d'assurer la correspondance? Séjourner quelques heures à la gare si le bateau est exact, ne vaut-il pas mieux que de languir pendant trois jours s'il a eu mauvaise mer? Et puis tout paraît si nouveau dans cette station improvisée, qu'une demi-journée s'y écoule sans qu'on s'en doute.

Le double mot Ouzoun-Ada signifie littéralement *Longue-Ile*. C'est en effet dans un de ces nombreux îlots qui tapissent la côte d'Asie, au sud de la baie de Krasnovodsk, que nous sommes débarqués. Si elle est longue, comparativement à ses voisines, elle n'était pas moins déserte au mois de juin dernier. Du sable jaune partout, et encore du sable, et toujours du sable à perte de vue. Une petite baie, dont la cuvette, fermée en apparence, semble remplie d'indigo, le ciel bleu des tropiques et un soleil éblouissant qui dore les dunes ondulées, voilà le tableau. Au bord du rivage, de spacieux appontements où sont mouillés une douzaine de navires, grands et petits; de grands baraquements en bois, qui servent d'abri à plusieurs centaines d'ouvriers, russes et indigènes; une vingtaine de maisons, en bois aussi, mais non dépourvues d'élégance, où sont installés les employés du chemin de fer et des Compagnies maritimes, un hôtel-restaurant pour les voyageurs, un assez grand bâtiment servant de gare, et un autre servant de salle d'attente, d'autres enfin affectés au service des postes et télégraphes, le tout en charpente, apporté de Russie par pièces numérotées et monté sur place avec la plus stricte économie : voilà ce que la volonté d'un homme énergique a fait en quelques semaines dans un désert sans eau. Ce qui étonne, ce qui stupéfie, c'est bien moins le travail en lui-même, malgré sa qualité incontestable, que la prodigieuse rapidité avec laquelle il a été accompli. Toutes ces installations sont sorties de terre comme par un coup de baguette. Quelles réflexions amères viennent à l'esprit, quand on compare ce résultat, pour ainsi dire instantané, au piétinement sur place qu'occasionne souvent la manie outrée des formalités administratives! Le mieux est l'ennemi du bien, et à discuter toujours on n'avance pas la besogne. Un homme, ici, dans l'autocratique Russie, investi de la confiance du souverain, a prononcé le *sic volo, sic jubeo*, il a fixé une date à l'achèvement des travaux, et les travaux ont été faits, le port existe, le chemin de fer marche, la circulation est établie entre l'Asie et l'Europe. Cet homme qui vient d'accomplir une œuvre comparable au percement du canal de Suez, c'est le général Annenkow. Je connais d'autres pays où de savantes commissions en seraient encore à l'examen des avant-projets et ne manqueraient pas d'ordonner des études complémentaires. Si la fin ne justifie pas les moyens, du moins on doit reconnaître qu'un système se juge à son résultat.

Pendant que le train chauffe, et après une course rapide à travers les constructions qui se terminent ou se commencent de tous les côtés, — toutes en bois, je le

1. C'est dans la saison d'été que se réalisent toujours les plus grandes profondeurs. C'est aussi l'époque du plus grand mouvement commercial : le port d'Astrakhan n'est pas gelé. L'abaissement sensible du niveau de la mer, qui se produit en hiver sur cette côte, tient à la diminution des apports fluviaux, et surtout aux vents. En été, les vents dominants viennent du sud-est, en hiver du nord-ouest. Le refoulement qu'ils occasionnent est tellement considérable sur certains points, qu'on a jugé prudent de construire les maisons en bois d'Ouzoun-Ada sur des piquets d'un mètre de hauteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

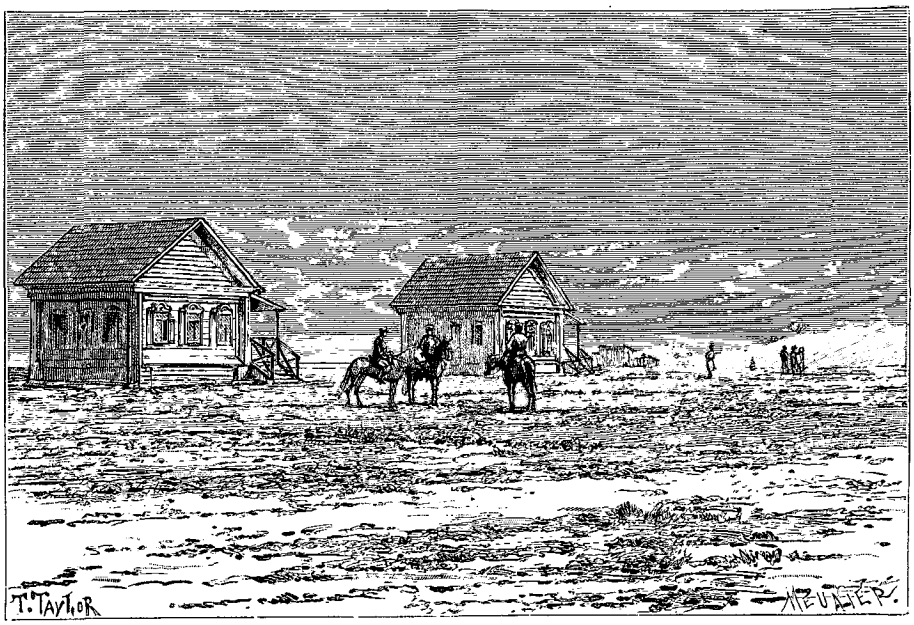
répète, ayant par conséquent un caractère provisoire, — nous ne pouvons mieux faire que de réfléchir aux origines et au but de ce fameux chemin de fer transcaspien, auquel personne ne voulait croire et dont l'achèvement a causé une émotion profonde dans toutes les grandes capitales ; car il serait puéril de dissimuler qu'il modifie du tout au tout les positions respectives de la Russie et de l'Angleterre dans l'Asie centrale.

Personne, ai-je dit, ne voulait croire au Transcaspien ; les Russes eux-mêmes que j'eus l'honneur de voir avant de quitter le Caucase, et ce n'étaient pas les premiers venus, n'en parlaient qu'avec une extrême circonspection. A mon retour à Tiflis, je fus longuement interrogé, et il me fallut, je l'avoue, dépenser une certaine somme d'éloquence pour démontrer que ce chemin de fer jugé impossible n'était pas fait en carton peint. Dirai-je enfin qu'à Merv, où nous arriverons bientôt, j'eus l'honneur d'être présenté à un général aide de camp de l'empereur, que Sa Majesté chargeait d'examiner *de visu* l'exactitude des résultats annoncés ?

Si les Russes ont douté jusqu'au dernier moment du tour de force exécuté par le général Annenkow, que pouvaient donc penser les puissances étrangères? et comprend-on que la nouvelle de l'inauguration de la station de Merv, dans l'oasis turcomane réputée inaccessible, ait éclaté en Europe comme un coup de foudre?

La construction d'un chemin de fer à travers une région immense et désolée, en partie couverte de sables mobiles, ne peut être décidée qu'en vertu de nécessités militaires de défense, de conservation, comme il en existe aux confins reculés des grands empires.

Le désert turcoman, limité au midi par le plateau de l'Iran, au nord par l'Amou-daria, s'appuyant à l'ouest sur la mer Caspienne, confine à l'est aux frontières



Maisons des employés du chemin de fer. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

toujours indécises de l'Afghanistan et se trouve situé sur la route directe de Saint-Pétersbourg à Calcutta. Il y a dix mois, il séparait le colosse russe de l'ancien empire du Grand Mogol ; à l'heure actuelle il les unit. L'obstacle de 1000 kilomètres de largeur que la nature avait placé entre l'Hindoustan et l'Europe et qui pouvait sembler insurmontable, vient d'être franchi.

La vapeur seule permettait de le vaincre.

Les hommes d'État russes se sont-ils inspirés d'une idée de conquête au préjudice de l'Angleterre, en ordonnant la construction du Transcaspien? C'est là, assurément, une question sur laquelle le grand public aimerait bien à être édifié, mais il ne nous appartient pas d'y répondre. Nous ferons remarquer seulement que, suivant toutes les apparences, la Russie n'a en aucune façon prémédité une attaque contre sa rivale séculaire.

Les premiers travaux du chemin de fer qui inquiète si fort le gouvernement britannique remontent à l'année 1880. A cette époque l'armée russe venait de subir un échec sous les murs de Ghéok-Tépé, une citadelle presque imprenable que le conducteur du train va nous annoncer demain en ajoutant : « Dix minutes d'arrêt! Buffet! » Le général Lazaref, puis son successeur le général Lomakine, avaient tenté de réduire les sauvages Turcomans de l'oasis d'Akhal-Téké, race de pillards endurcis qui s'étaient rendus, de mémoire d'homme, coupables d'exactions sans nombre sur les pacifiques Persans, et poussaient l'audace jusqu'à faire acte de piraterie sur la mer Caspienne. Or cette mer est un lac russe, la police des côtes persanes appartient à la Russie ; en vertu des traités, aucune Compagnie persane ne peut y armer de bateaux de commerce, et, bien que l'eau y soit salée, le pavillon anglais n'a pas flotté encore sur ce réservoir intérieur. C'était donc pour le Czar un droit de couper court aux brigandages turcomans ; et dans ce seul but avait été organisée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

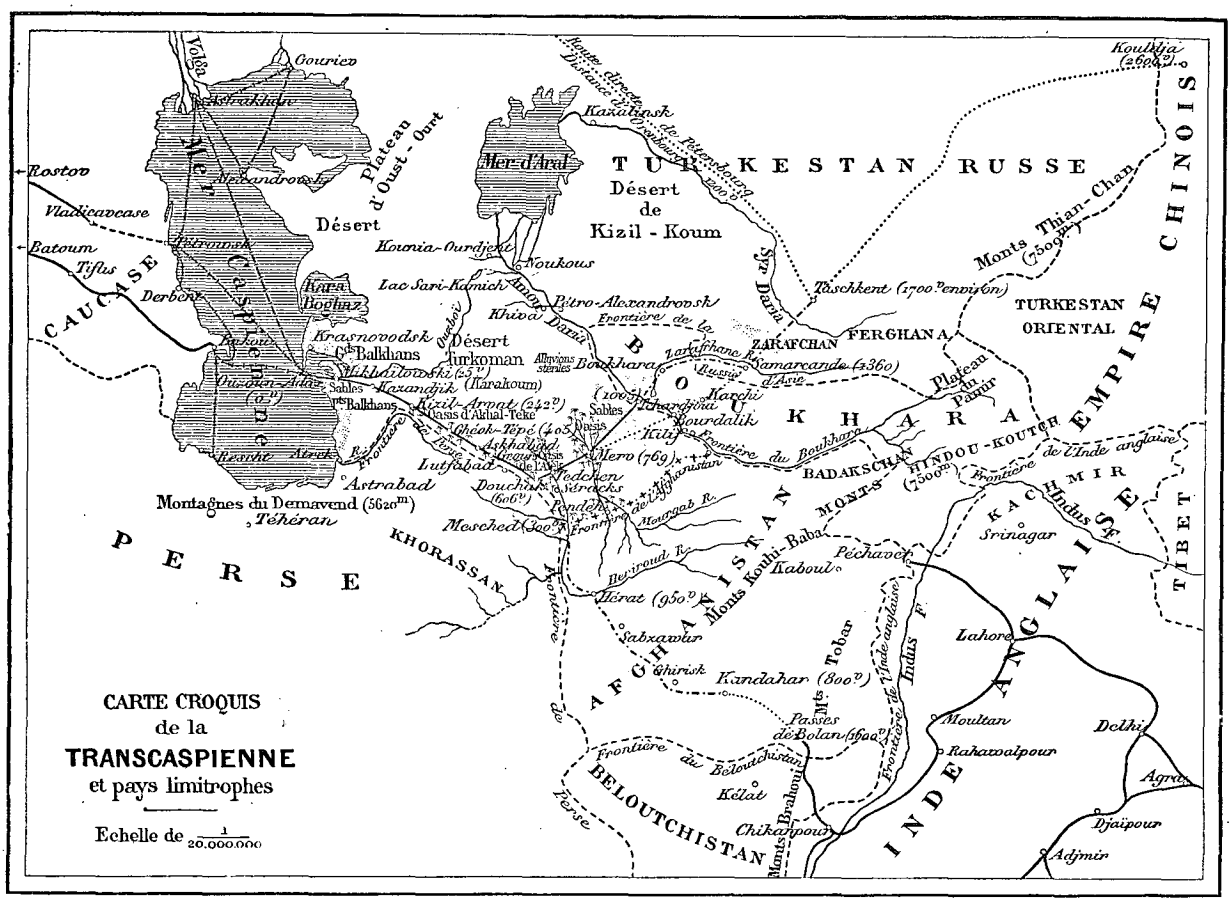
l'expédition conduite successivement par les généraux Lazaref et Lomakine. Or il arriva que, faute d'eau, faute de moyens de transport et de ravitaillement, cette expédition échoua et dut opérer une retraite désastreuse. Ghéok-Tépé, qui était son objectif, ne se trouve cependant situé qu'à moins de 400 kilomètres du rivage oriental de la mer Caspienne.

Cet insuccès devait être vengé, et il le fut de la belle manière. Chargé de l'opération, le général Skobelef conçut l'idée d'une voie ferrée stratégique, dont la construction fut confiée au général-major Annenkof, chef de la mobilisation des armées russes.

C'est donc de 1880 que date l'exécution de la première section du chemin de fer transcaspien, qui s'étend du port de Mikhaïlovsk au village de Kizil-Arvat, à l'entrée de l'oasis d'Akhal-Téké, sur une longueur d'environ 225 kilomètres.

Je ne veux pas anticiper ici sur les détails du voyage que nous allons faire ensemble; mais, pour donner une idée générale des difficultés vaincues à cette époque, je dirai qu'il n'y avait pas d'eau sur un parcours continu de 160 kilomètres; les puits ou les sources que l'on a creusés et aménagés ultérieurement ne donnaient qu'un débit insignifiant d'eau saumâtre; on dut avoir recours à une distillerie d'eau de mer pour l'alimentation des machines et le service des subsistances militaires.

Ce grand effort fut couronné de succès. Nous verrons bientôt les ruines de la citadelle qui semblait défier l'em-



pire Moscovite et les traces du coup terrible que le général Skobelef frappa sur ses quarante mille défenseurs.

Telle est l'origine du Transcaspien. Les Russes ne songeaient pas le moins du monde à étendre plus loin leur empire, quand, deux ans après la chute de Ghéok-Tépé, Merv fit spontanément sa soumission. Ceci nous mène en 1883. Il faut encore franchir un intervalle de deux années pour assister au prolongement du chemin de fer, au delà de Kizil-Arvat, dans la direction d'Askhabad, Merv, du Boukhara et de Samarcande. De cet aperçu historique ne ressort-il pas que les Russes ont étendu leur pouvoir sur une contrée qui a le malheur d'être trop rapprochée de l'Indus et du Gange, sans avoir prémédité cette occupation?

J'en étais là de mes réflexions, quand la cloche sonna deux coups. C'est fort heureux pour le lecteur. Le premier coup de cloche, dans une station russe, est le commandement de : Garde à vous! Dix minutes, vingt minutes, trois heures s'écoulent pendant lesquelles vous avalez force *vodki*[1], force caviar, sans compter le *tchaï* obligatoire, suivi de l'éternelle cigarette; deux coups de cloche vous arrachent aux douceurs de vos méditations; il est temps d'escalader le marchepied du wagon; les trois coups succèdent à très court intervalle, le chef de gare siffle, le mécanicien répond qu'il est prêt, le

1. *Vodki*, eau-de-vie russe, analogue à l'eau-de-vie de marc, qu'il est d'usage de prendre avant le repas, ou en même temps que les hors-d'œuvre. — *Tchaï*, thé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chef de gare déjà nommé siffle de nouveau, et le train s'ébranle. Cette petite conversation est fort jolie.

Nous voici donc partis pour Merv. Il y a dix ans, la traversée de ce désert que nous allons franchir sans nous presser en quarante heures, eût demandé quinze jours, et le voyage offrait de sérieux dangers. Dans l'excellent train où nous sommes, que risquons-nous? De mal dormir, de ne pas manger? Détrompez-vous. J'ose à peine déclarer à certaines Compagnies de chemin de fer que sur le Transcaspien un simple billet de seconde classe donne droit à une couchette et à l'entrée d'un wagon-restaurant; waterclosets et lavabos sont à la disposition du public. On ne trouve pas ici le luxe des grandes lignes russes, mais le confort suffit; on serait trop heureux de l'obtenir dans d'autres pays.

Cependant les maisonnettes d'Ouzoun-Ada ont disparu derrière les dunes de sable que traverse la voie ferrée. Le train ne sera-t-il pas enseveli quelque jour dans ces tranchées de 5 à 10 mètres de hauteur, qu'une bourrasque comblerait en quelques minutes? L'objection a été faite aux promoteurs du canal de Suez; on sait que l'événement lui a donné tort. Il en sera de même pour les dunes transcaspiennes, et, au demeurant, le général Annenkof a pris ses précautions. Voyez-vous ces petites palissades à claire-voie qui courent parallèlement à la ligne et couronnent les monticules sablonneux? Assujetties au moyen de piquets enfoncés dans le sol tous les 8 ou 10 mètres, elles paraissent bien fragiles, leur hauteur ne dépasse pas 1 mètre, et pourtant elles suffisent à prévenir tout danger. Le chemin de fer, dans cette partie, est orienté de l'ouest à l'est; les vents régnants soufflent du nord et du nord-est; les sables qu'ils soulèvent s'amoncellent entre les palissades et ne vont pas plus loin. C'est là le procédé suivi dans la Russie Septentrionale pour lutter contre l'invasion des neiges.

La petite locomotive de trente-deux tonnes, qui remorque bien ses vingt-cinq wagons, traverse en quelques minutes l'île d'Ouzoun-Ada, et arrive au bras de mer qui sépare cette île du continent. Sa largeur, qui dépasse 1200 mètres, n'a pas arrêté les Russes. Un remblai de 1 mètre à 1m,50 de hauteur, protégé par des cordons de fascinages et d'enrochements, permet de le franchir. Le haut-fond où nous sommes *découvre* par les grands vents de nord-ouest, qui provoquent dans ces parages un abaissement de 50 centimètres du niveau normal de la mer Caspienne[1].

Arrivé sur la terre ferme, le train continue à longer le rivage, en s'élevant péniblement sur le plateau sablonneux qui s'étend à 50 kilomètres dans l'intérieur. Tranchées et remblais de 4 à 5 mètres se succèdent sans interruption. Couverts comme d'un manteau par une mince couche de terre argileuse, qu'on arrose avec de l'eau salée, les remblais de sable résistent parfaitement aux plus violentes tempêtes. La mer disparaît à notre gauche; un instant après, elle reparaît sur la droite, pour disparaître encore. Enfin c'est bien fini, on ne la revoit plus. Nous sommes dans un désert de sables, un Sahara en miniature. De toutes parts s'élèvent de petits mamelons, de 15, 30, 40 mètres au plus de hauteur, couverts d'une maigre végétation que jaunit la poussière charriée par le vent. La flore de ce pays maudit sera bientôt cataloguée : elle ne comprend qu'un seul arbuste, peu élevé au-dessus du sol, venant en forme de buisson, mais possédant des racines très profondes. On le connaît sous le nom de *saxaoul*. Grâce à lui, les dunes du littoral caspien se sont fixées, ont cessé de *marcher* sous l'influence de la bise sibérienne; il est donc un auxiliaire précieux et ce serait un crime de l'abaisser au rang de bois de chauffage. Malheureusement on n'a pas encore réussi à découvrir le secret de sa reproduction.

Le général Annenkof. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Nous approchons de la station de Mikhaïlovsk, l'ancien embarcadère, qu'une distance de 25 verstes sépare du nouveau port, Ouzoun-Ada. A différents endroits, des deux côtés de la ligne, on observe des cuvettes à

1. Les vents ne sont pas les mêmes sur cette mer et dans le désert turcoman qui l'avoisine. Ainsi le vent du nord-est du désert se réfléchit contre les hautes montagnes du Démavend, et devient vent du sud-est sur la Caspienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fond plat qui feraient l'effet d'étangs desséchés, si le taches blanches de sel marin ne se montraient pas à la surface. Sommes-nous sur le lit d'une ancienne mer? Cette supposition nous paraîtra bien probable, quand nous aurons constaté la présence du sel dans toute l'étendue du désert turcoman.

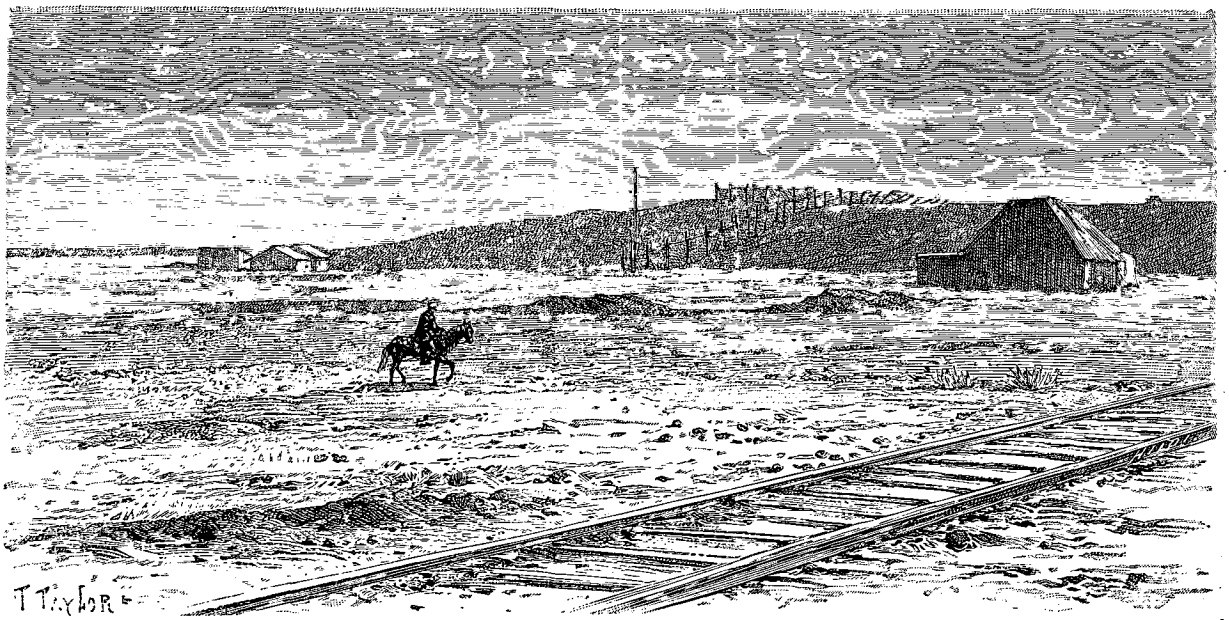
Quatre heures cinquante-six. Mikhaïlovsk. Il y a juste une heure six minutes que nous avons quitté Ouzoun-Ada. Cette section n'est achevée que depuis quelques jours, on travaille encore à des rectifications; la voie n'est pas bien assise, et il faut marcher lentement.

Grande gare, grand dépôt de machines, grande distillerie qui peut fournir 500 mètres cubes d'eau douce par vingt-quatre heures. C'est là que Skobelef mit pied à terre. Site non moins sauvage qu'Ouzoun-Ada; les dunes y sont même plus hautes, mais le port est vide. Quelques barques s'y balancent avec un air de découragement. Mikhaïlovsk, qui figurait sur toutes les cartes, sera rayé dans les prochaines éditions; il a cessé d'être un point de premier ordre.

Cinq heures quarante. Le train reprend sa marche à travers les sables. Ascension continuelle, mais en pente douce, à travers des dunes dont le relief diminue de plus en plus. Elles dépassent de quelques kilomètres la station suivante, *Molla-Karry*, et se couvrent de saxaouls qu'avec un peu de bonne volonté on pourrait prendre pour de petits arbres : à en juger par l'extrême lenteur de leur croissance, ce sont des centenaires. Encore une fois, qu'on les respecte!

Le jour tombe, et les grands Balkans d'Asie qui ceinturent au nord la baie de Krasnovodsk apparaissent merveilleusement éclairés par le soleil couchant. Les sables s'étendent jusqu'à leur pied.

A quelques kilomètres de Molla-Kary, se dresse le



Dunes de sable et palissades à claire-voie (voy. p. 151). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sommet culminant de ces montagnes, dont l'altitude dépasse 1000 mètres, et dont l'arête occidentale, coupée en ressauts verticaux, produit un effet singulier. Plus loin, à l'est, la crête horizontale de la chaîne s'abaisse brusquement et plonge sous les alluvions du désert[1].

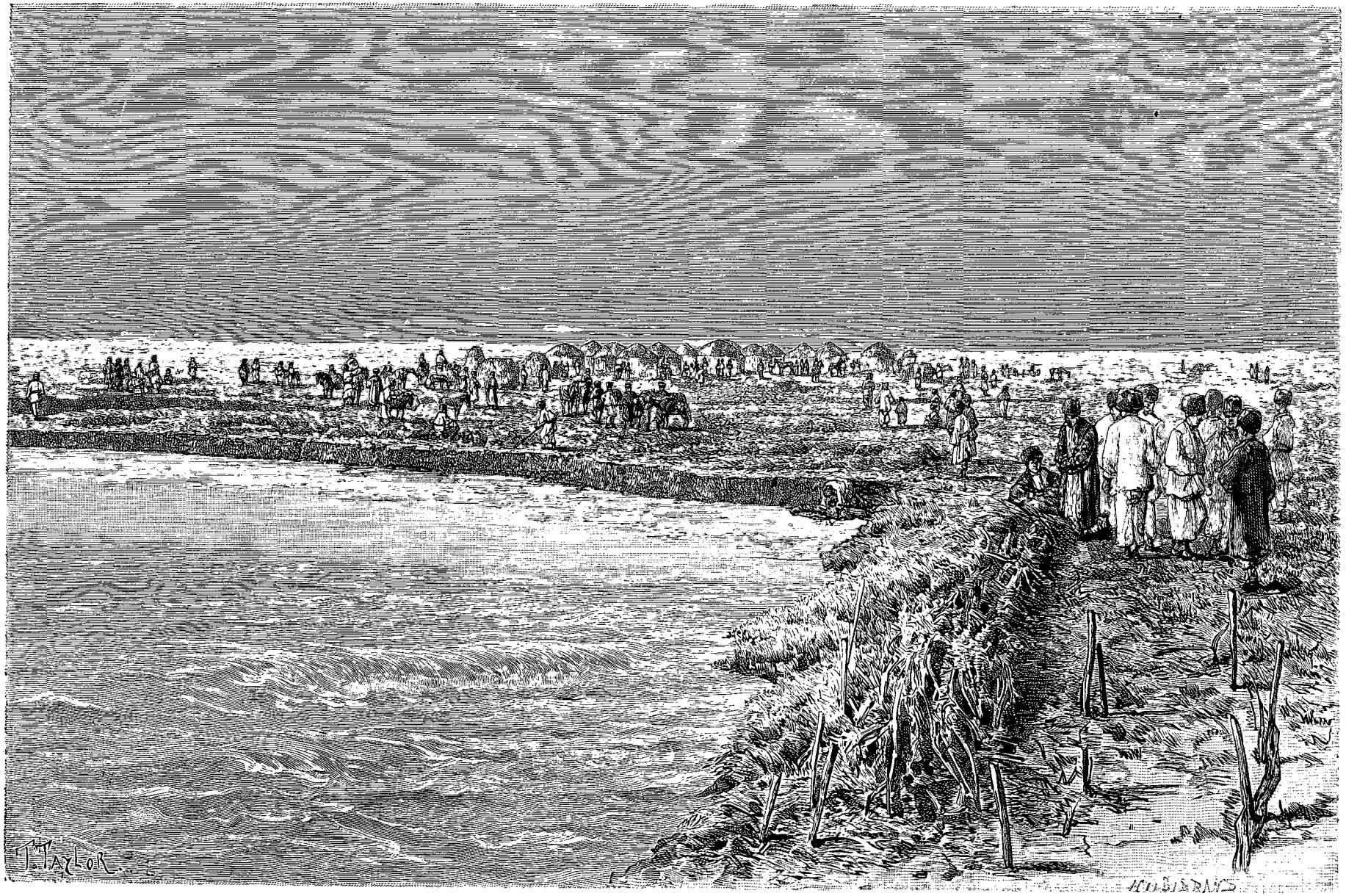
Molla-Karry, parfaitement inconnu en Europe, est un point remarquable du chemin de fer transcaspien. On a songé à y embrancher un prolongement sur Krasnovodsk, au détriment de la solution que le général Annenkof a eu raison de préférer. 80 kilomètres de plus à construire, dont une quinzaine sur le flanc rocailleux de la chaîne, et cela sans abréger sensiblement le parcours maritime, n'était-ce donc rien? Si les fonds se maintiennent à Ouzoun-Ada, cette tête de ligne provisoire ne manquera pas de prendre un caractère définitif. Que les trois cents habitants de Krasnovodsk se consolent d'être sacrifiés à l'intérêt national!

Il est six heures vingt-deux, et le train part à six heures trente-neuf; j'ai à peine le temps de voir un petit étang salé dont les eaux rougeâtres ont une telle densité qu'un homme y flotte bon gré mal gré à la surface.

Nous sommes pourtant à 60 mètres au-dessus du niveau de la Caspienne. Mais sait-on ce qui se passe sous terre? Un sondage artésien poussé à 100 mètres ne donne ici que de l'eau saumâtre. Que peuvent donc boire les indigènes? Il existe, à gauche de la station, un village turcoman composé de vingt à trente tentes circulaires en feutre sombre, recouvertes d'un cône aplati. Ce sont les premiers habitants qu'on rencontre depuis le littoral. Rien, absolument rien, dans la zone des sables. Encore ces gens sont des nomades. Deux ou trois fois par an, ils décampent, emmenant leurs

1. J'ai entendu formuler l'opinion que les sables du littoral caspien, au sud de la baie de Krasnovodsk, provenaient de la désagrégation des roches de la chaîne balkanique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



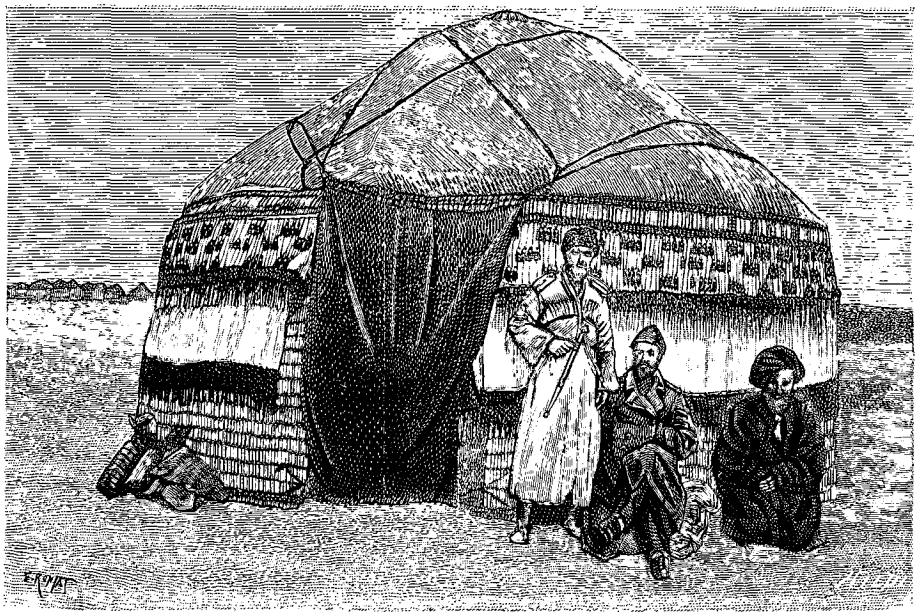
Village turcoman (voy. p. 156). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes et leurs chiens. Ils possèdent des troupeaux de moutons et des chameaux. Ces sauvages ne s'éloignent pas beaucoup de la Caspienne; ils vont jusqu'à la frontière de Perse, dans la direction d'Astrabad, mais n'entretiennent aucun rapport avec les Turcomans sédentaires de l'oasis d'Akhal-Téké. Leur nombre sera toujours incertain; on l'évalue à cinquante mille individus, dont les Russes n'attendent rien et qu'ils laissent errer à leur aise.

Six heures trente-neuf. Le troisième coup de cloche. C'est avec un serrement de cœur que je découvre, en quittant la gare, un énorme dépôt de saxaouls, de vénérables souches de saxaouls qui chauffent les machines à vapeur ou les fourneaux des cuisines militaires. Mais j'aime à croire que ce sont les dernières victimes; toute conquête fait des victimes; et aujourd'hui les résidus de pétrole coûtent beaucoup meilleur marché.

Quelques minutes après le départ, les sables du littoral caspien disparaissent tout à fait pour faire place aux alluvions. Plus de dunes, plus le moindre bosselement; une solitude indéfiniment plate s'étend devant nous, aride et morne, agrémentée çà et là de plaques blanchâtres de sel marin. C'est le désert de *Karakoum*. A gauche de la ligne, les Grands-Balkans, qui ne vont pas tarder à s'enfoncer sous terre; à droite, une chaîne plus modeste encore, les Petits-Balkans, isolée dans cette solitude comme une île au milieu des flots. Ces deux chaînes forment une espèce de couloir où le vent de nord-est s'engouffre quelquefois avec une violence inouïe. Il n'y a jamais eu d'accidents de personne sur le chemin de fer transcaspien ; mais on a des exemples de trains emportés par ce vent terrible d'une station à la suivante, ou complètement arrêtés dans leur marche. Le général Annenkof établit à Mikhaïlovsk un ob-



Tente turcomane (voy. p. 152). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

servatoire météorologique qui pourra mesurer la vitesse de ces ouragans; à en juger par le mistral qui souffle dans le Roussillon et qui a renversé plusieurs trains entre Perpignan et Narbonne, elle ne doit pas être inférieure à 170 kilomètres à l'heure.

Aujourd'hui pas le moindre souffle du nord ne rafraîchit l'atmosphère, et cependant la locomotive stoppe tout à coup. Qu'y a-t-il ? Des soldats descendent et se portent en avant. Sommes-nous attaqués par une tribu turkmène ? Pas du tout. Ce sont tout simplement des chameaux qui suivent la voie ferrée en file indienne et se sauvent en trottinant à l'approche du train, mais sans quitter les rails. Il paraît que ces animaux sont prodigieusement bêtes, et que non moins stupides sont leurs conducteurs indigènes. Impossible de leur faire comprendre que le chemin de fer n'est pas une route de caravanes. Les soldats reviennent après avoir écarté le troupeau, et le train reprend sa marche.

Mais, malgré toutes les précautions, on ne va pas à Merv sans écraser un chameau. Le crépuscule nous permet encore de voir le poste cosaque de Koutol (verste 66), avec son *mirador* abandonné depuis la pacification; puis la nuit tombe tout à fait. Bientôt un choc se fait sentir dans tous les wagons : la machine vient de tamponner deux dromadaires de belle taille, et nous roulons sur ces grands corps broyés. Le propriétaire, ahuri, lève les bras en l'air; il est bien temps! On ne lui payera point ses bêtes; et il doit s'estimer heureux de ne pas être condamné à payer lui-même les avaries de la locomotive, car elle a reçu un rude coup, elle aussi, et les réparations nous retiennent une heure et demie à la station suivante, *Balla-Ischem*.

Ici pas d'eau douce, pas plus qu'à Molla-Karry; il faut aller à près de 180 kilomètres de la mer, dans la minuscule oasis de *Kazandjik*, pour trouver une petite source d'eau potable. A ce point de vue, l'exécution du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Transcaspien a présenté des difficultés considérables et exigé une force de volonté peu commune.

Mais, si l'on ne peut se rafraîchir à Balla-Ischem, il sera facile bientôt de s'y chauffer à bon marché. On vient d'y découvrir le pétrole à 32 kilomètres dans la direction du sud-ouest. Un puits foré à 300 mètres donne près de 4000 pouds d'huile minérale par vingt-quatre heures (le poud russe vaut environ 16 kilogrammes). Un petit chemin de fer Decauville opère le transport à la station. Ce Decauville rencontre en outre, vers le milieu de son parcours, un important gisement d'un excellent sel; il sert aussi à l'exploitation d'une colline renfermant un asphalte naturel nommé *kir*.

Notre mécanicien signale enfin que sa machine est réparée, le chef de gare entame avec lui le petit entretien que l'on sait, et nous partons pour *Aïdine*, *Péréval*, *Aktcha-Kouima*, *Kazandjik*, *Ouzoun-Sou*, *Ouchak*. Ce sont les stations qui nous séparent de Kizil-Arvat. Toutes, sauf peut-être Kazandjik, sont d'épouvantables lieux de déportation. Pas d'eau, pas de trace de verdure, pas d'habitants indigènes. La nuit sans lune nous prive du plaisir d'admirer la steppe immense; le mieux à faire est de s'endormir.

4 septembre. — Le jour n'est pas encore levé quand

Enfants tékés (voy. p. 156). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

le train arrive à Kizil-Arvat (verste 242). Nous sommes à 242 verstes de la mer Caspienne, au point où la construction du chemin de fer a été poussée en 1880. C'est ici que l'armée de Skobelef est descendue des wagons pour marcher à l'assaut de Ghéok-Tépé. Kizil-Arvat, aujourd'hui station de deuxième classe, compte déjà 2000 habitants, Russes, Persans, Turkmènes. Ici commence, nous dit-on, l'oasis d'Akhal-Téké, repaire des brigands courageux qui ont lutté si héroïquement pour leur indépendance. On fait bien de nous le dire; j'avoue, en ce qui me concerne, que je ne m'en serais pas douté. Quand on vous parle d'oasis, vous vous figurez voir des arbres, des ruisseaux, quelque apparence d'irrigation; si, par-dessus le marché, vous revenez d'Afrique, le palmier et les dattes vous paraissent obligatoires. Point de palmiers à Kizil-Arvat, bien entendu, pas plus qu'en aucun point de la Turkomanie, où des hivers très rigoureux succèdent aux accablantes chaleurs de l'été. Un petit ruisseau dont l'eau n'est bonne à boire qu'à condition d'avoir été filtrée; des champs cultivés en céréales, des prés jaunis, d'assez maigres pâturages, quelques arbustes rabougris : c'est tout ce que vous voyez dans la plaine de Kizil-Arvat. Rien ne surprend comme cette oasis sans arbres. Certes, il serait impossible d'en fixer les contours, qui, à vrai dire, n'existent pas. Les terrains du désert environnant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont géologiquement les mêmes, et le désert commence là où l'irrigation cesse.

A six heures, le train se remet en marche, au moment où le soleil franchit l'horizon. J'allais dire l'horizon liquide, tellement cette steppe sombre, implacablement unie, donne l'illusion de la surface de la mer. Elle vient mourir au pied d'une muraille rectiligne qui forme le premier soubassement du plateau de l'Iran et que le chemin de fer suit très exactement, à une distance de quelques kilomètres. Ces montagnes, de 500 à 1000 mètres de hauteur, s'appellent le Kuren-dagh, le Kuhn-dagh, le Kœpet-dagh. De formation calcaire, comme les Balkans, elles sont également recouvertes d'une épaisse couche d'argile où les eaux ont creusé une foule de ravins entre-croisés en forme de losanges, et du plus pittoresque effet. La frontière de Perse suit l'autre versant de cette chaîne, qui appartient à la Russie [1].

Kodj (verste 268). — Petite station. Pas d'habitants. Croisement d'un train de marchandises qui se rend à vide à Ouzoun-Ada pour charger du matériel venu d'Astrakhan. Toujours la barrière montagneuse sur la droite, la plaine sans fin à gauche de la ligne. Nous ne sommes pas encore en pleine oasis; pas d'arbres; quelques troupeaux. Les moutons broutent de leur mieux une herbe clairsemée qui remplace les précédents arbustes.

Le premier gros village turcoman fait son apparition; près des tentes, à flanc de coteau se dresse une forteresse carrée, avec tours aux quatre angles; beaucoup de chameaux à deux bosses.

Dix minutes plus tard, nouveau village important, toujours au pied de la chaîne, avec un gros fort qui paraît en bon état, et un fortin en ruines. Des touffes fournies d'herbes et de petits arbustes réjouissent la vue.

Un peu plus loin, deux autres forts abandonnés.

Nous arrivons à la station de *Bakmi* (verste 293), point de jonction avec le chemin de l'Atrek [2]. A gauche de la ligne, une ville turcomane défendue par un fort; à droite, un poste militaire russe, des maisons européennes, comme à Kizil-Arvat, et des arbres. Oui, des arbres. Il coule ici un petit ruisseau affecté depuis longtemps aux cultures; et, chose nouvelle qui a bouleversé l'esprit des indigènes, le général Annenkof a fait construire une conduite en fonte qui va chercher l'eau à une certaine hauteur dans la montagne la plus voisine. On est donc dans l'abondance, et les folies sont ici permises, par exemple ce bassin de pierre à côté de la gare, avec un jet de 10 mètres de hauteur. Les canards tékés qui y prennent leurs ébats n'ont jamais été à pareille fête; les enfants ouvrent de grands yeux.

On continue la route à sept heures et demie du matin. Pas un nuage au ciel, et telle est la pureté de l'atmosphère, que la vue fouille à de grandes distances les flancs ravinés de la chaîne persane. Plusieurs grands *ronds de tentes* au loin dans la plaine; en face, au pied des montagnes, une forteresse bien conservée et munie d'un réduit central, à grand relief, qui rappelle vaguement la citadelle de Belfort.

Encore un village fortifié, et quantité d'agneaux et de troupeaux de moutons. Puis nous arrivons à la station d'*Artchman* (verste 323); pas d'eau, pas de village téké; une conduite en fonte amène l'eau des montagnes pour l'alimentation du chemin de fer.

Au delà, nouveaux forts et nouveaux *ronds de tentes*, installés au pied de la chaîne, que la voie ferrée continue de longer à une distance de 3 à 5 kilomètres. L'oasis devient assez verdoyante, et l'on remarque au milieu d'un parc bien planté d'arbres l'habitation en pierres d'un riche Turcoman. De nombreux *tumuli* marquent l'emplacement de tombes indigènes.

Neuf heures. Halte de *Soudcha* (verste 345), où le train de voyageurs ne s'arrête pas. Innombrables troupeaux de moutons des deux côtés de la ligne. Un fort en ruines. Beaucoup d'indigènes, montés sur de petits ânes, cheminent paisiblement dans la campagne.

Trente minutes plus tard, station de *Bokharden* (verste 353) : de l'eau, des arbres, de grands troupeaux et de nombreuses ruines de forteresses.

Nous arrivons bientôt à la petite gare de *Kélata* (verste 380), située non loin d'une grande oasis verdoyante que défendent plusieurs forts. Quels travaux de défense les belliqueux Turkmènes avaient accumulés contre l'invasion russe!

Enfin, vers midi, le train s'arrête à Ghéok-Tépé.

Comment ne pas être impressionné par la vue de cette forteresse dont le nom restera, dans l'histoire, inséparable de celui du *général blanc*?

Le chemin de fer longe de très près ses murailles, à 100 ou 150 mètres au plus; leur crête domine la plaine d'une hauteur de 10 à 12 mètres; leur développement, mesuré à vue d'œil, ne paraît pas inférieur à 6 kilomètres. Des tours font saillie de distance en distance, comme de véritables bastions. Les épaisseurs sont en proportion du relief, et que pouvait faire le boulet dans ces gigantesques levées de terre? Car toutes ces masses sont exclusivement formées par la terre argileuse de l'oasis. Les progrès de l'artillerie, la découverte des nouveaux explosifs, obligent les ingénieurs européens à s'éloigner de plus en plus du système de Vauban, à cacher autant que possible les maçonneries sous d'épais revêtements : depuis des siècles les Tékés adoptent ce genre de fortifications, preuve — soit dit en passant — qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'artillerie russe, amenée à grand'peine, ne put entamer ces retranchements primitifs. Vous voyez encore les trous des obus, semblables de loin à des trous de rats; le projectile entrait comme dans du beurre et ne produisait nul effet. Il fut donc impossible de faire la brèche, et, n'ayant pas assez de monde pour bloquer la place, Skobelef eût dû renoncer à son entreprise, s'il ne s'était avisé d'employer la mine. Ce genre d'attaque,

1. Le tracé de cette frontière a été fixé tout récemment par une commission spéciale.

2. L'Atrek est un affluent de la mer Caspienne. La longueur de son cours atteint 500 kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tékés de l'oasis de Merv. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inconnu aux Turkmènes, réussit à souhait. On raconte que ceux-ci, entendant des travaux souterrains, s'attendaient à voir les Russes sortir un à un de dessous terre près du bastion miné, et s'y tenaient nuit et jour, sabre en main, pour leur couper la tête. Ces malheureux sautèrent en l'air avec les murailles, et l'infanterie russe s'élança à l'assaut. Derrière l'enceinte, quarante mille hommes étaient massés, dont une dizaine de mille cavaliers, tous résolus à combattre jusqu'à la mort. Leur résistance fut héroïque, mais la surprise causée par l'explosion décida de la victoire. Le carnage fut horrible [1].

Un grand silence règne aujourd'hui dans ces lieux abandonnés. Quelques cavaliers turkmènes chevauchent tranquillement du côté de la nouvelle gare, où d'autres indigènes travaillent, sans méfiance ni rancune, à côté des ouvriers et des soldats du Czar. La pacification est complète; l'effroi produit par l'écrasement du 14 janvier 1880 ne s'effacera pas du souvenir des générations futures. Elles n'oublieront pas non plus que les vainqueurs furent aussi bons après la conquête que terribles dans la bataille. Qui veut la fin veut les moyens.

Après un quart d'heure d'arrêt, le train continue sa marche. L'oasis devient très verdoyante des deux côtés de la ligne, à droite surtout, au pied des montagnes, où l'eau ne manque pas. La chaîne persane se creuse en forme de cirque et présente un panorama superbe.

Turkmènes. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Midi passé. Station de *Besmein*. Le pays ne cesse pas d'être bien cultivé. Des arbres en assez grand nombre. A gauche se dessinent des dunes de sable formant une ligne de collines. A droite l'horizon est toujours fermé par les montagnes escarpées de la Perse. Nombreux troupeaux de vaches et des multitudes de bourricots. Les ânes ont la ressource d'exterminer les chardons, mais les vaches semblent faire triste figure dans les pâturages brûlés par le soleil. N'en ai-je pas vu déjà, de ces malheureuses, se précipiter avidement sur des débris de pastèques jetés par la portière d'un wagon? Bonnes laitières de Normandie, que feriez-vous ici? Du reste les indigènes ne boivent que le lait de chamelle.

Nous arrivons à une heure trente au chef-lieu de la Transcaspienne, Askhabad. En face, sur la gauche de la ligne, un fort turcoman; à côté de la ville nouvelle, peuplée d'environ huit mille âmes, y compris la garnison, un camp russe de création récente. Plusieurs rideaux d'arbres, blancs de poussière, cachent les habitations européennes, les quartiers persans, le bazar, l'hôtel du général Komarof, chef du gouvernement transcaspien. Le général fait une tournée d'inspection sur la fron-

1. Les Tékés ne possédaient que deux petits canons, dont ils ne savaient pas se servir. Mais ils avaient de bons fusils et d'excellents sabres. On estime que l'assaut de Ghéok-Tépé coûta la vie à quinze mille indigènes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Murs de Ghéok-Tépé (voy. p. 156). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

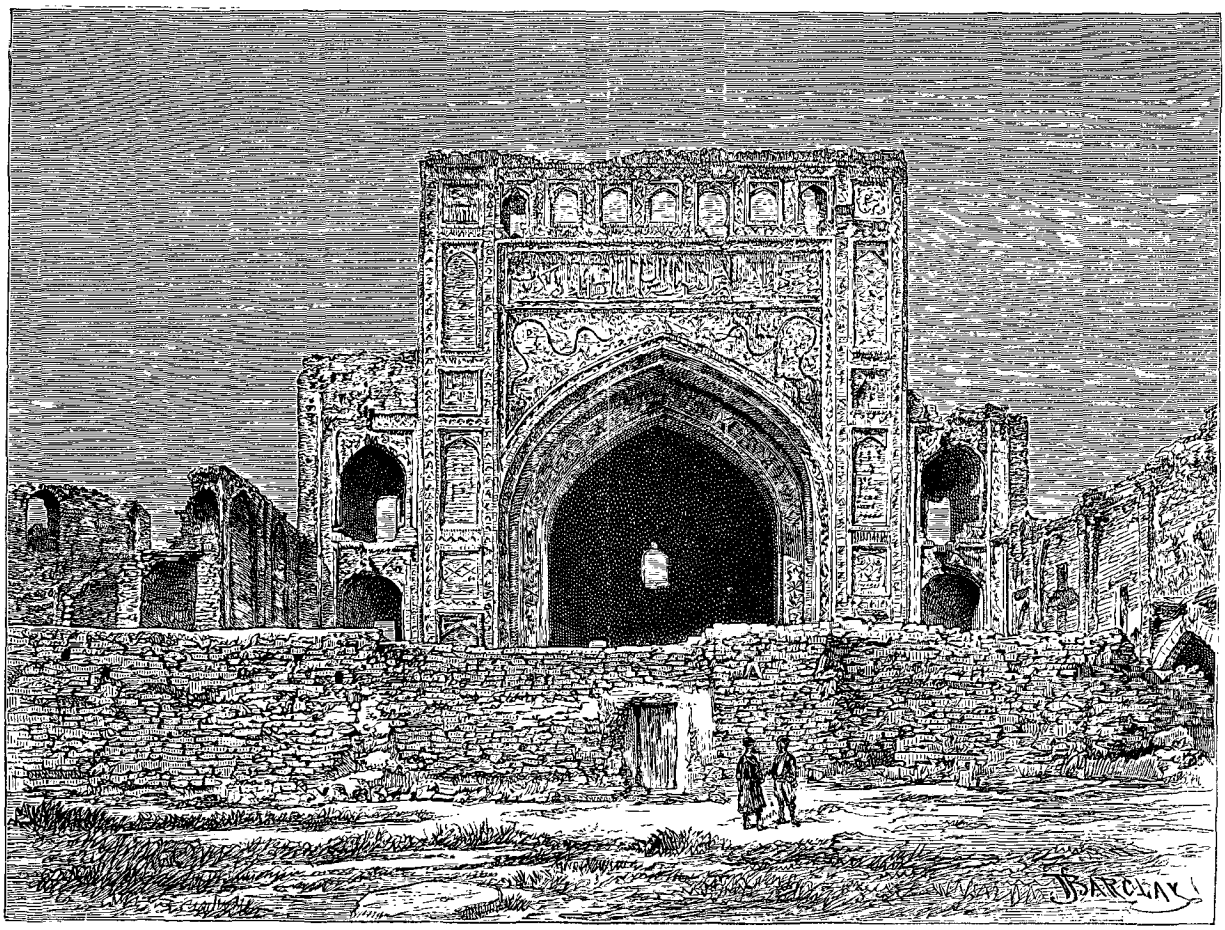
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tière; nous le verrons au retour, et la capitale avec lui.

En quittant la gare, qui est de première classe et possède des magasins de dépôt, réservoirs d'alimentation, etc., le chemin de fer passe entre les ruines de deux forteresses turcomanes et plusieurs villages ou ronds de tentes, véritables *douars* arabes.

Un tumulus élevé se remarque sur la droite; et l'on aperçoit de tous côtés un grand nombre de petites tours en argile, hautes de 2 à 3 mètres. Que signifient ces tours qui peuvent abriter chacune trois ou quatre hommes au plus et ne possèdent qu'une étroite porte très basse, où l'on ne peut passer que le dos courbé en deux? Ces fortins servaient d'abri aux Turcomans de l'Akhal-Téké, contre les incursions des cavaliers merviens; ils servaient aussi de postes d'observation pour les guetteurs chargés de signaler l'arrivée des pillards. Aussitôt l'alarme donnée, les cultivateurs laissaient leurs champs, les bergers leurs troupeaux, pour chercher un refuge dans les tours les plus voisines.

Entre tribus de même race, on guerroyait fréquemment, on se razziait sans trêve ni merci. Quand vinrent les Russes, en 1880, six mille soldats de Merv prirent



Ruines d'une mosquée près d'Askhabad. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

part à la défense de Ghéok-Tépé. Quelques jours avant l'assaut ils firent défection et retournèrent dans leur oasis. Chez les peuples sauvages, les rivalités des chefs priment tout, même le sentiment patriotique.

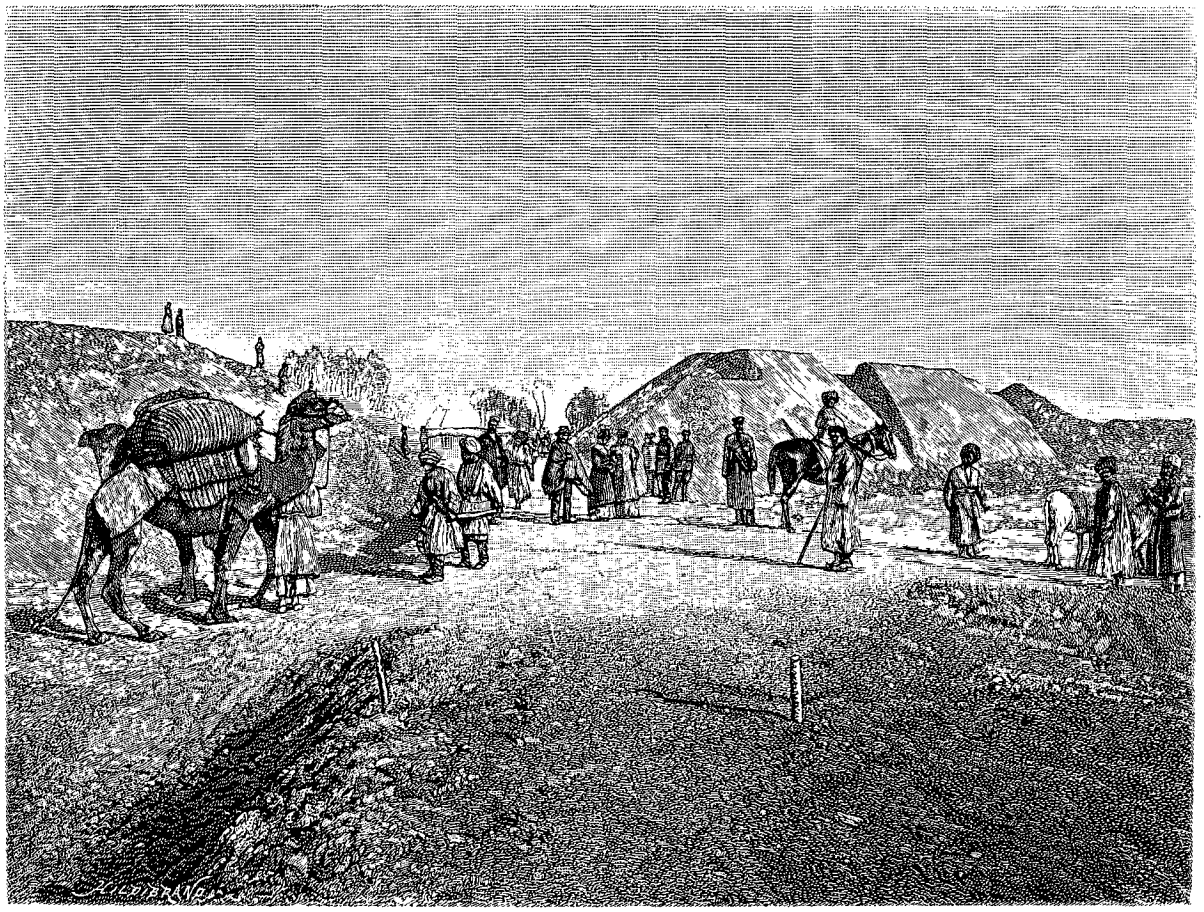
Vingt minutes après avoir quitté Askhabad, la végétation luxuriante, les arbres, les jardins, cessent tout à coup; on traverse deux langues de sable dont la largeur atteint 13 kilomètres. La terre ne cesse pas d'être cultivée au pied des montagnes de Perse, qui s'éloignent tout en devenant plus élevées. Beaucoup de tentes, beaucoup de chameaux.

De grandes ruines apparaissent sur la droite, à douze verstes d'Askhabad; ce sont celles d'une très ancienne cité et elles comptent parmi les plus belles de la contrée. Faites en terre argileuse, elles mesurent une longueur de plus de 1 kilomètre et demi; l'œil y distingue une citadelle aux remparts élevés, avec une tour centrale et des portiques ornés de briques émaillées qui semblent avoir appartenu à une mosquée persane.

Edgar Boulangier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de la forteresse de Merv (voy. p. 164 et 170). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

VOYAGE A MERV,

PAR M. EDGAR BOULANGIER[1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

C'est toujours dans les sables que se rencontrent les inégalités de terrain ; ici, en particulier, le train passe sur un remblai d'environ 5 mètres de hauteur maxima, et de 1 kilomètre de longueur. Les dunes sont tapissées d'une herbe jaune, courte et clairsemée ; elle paraît avoir été brûlée ; mais, nous dit-on, le soleil est l'incendiaire. Les touffes de saxaoul se font maigres et rares. Quant aux habitations, aux tentes indigènes, aux troupeaux, ils disparaissent tout à fait.

Les dunes mamelonnées font bientôt place au désert d'alluvions, où le chemin de fer déroule ses deux files de rails en lignes droites d'une longueur prodigieuse. C'est un spectacle assez nouveau que de voir ces alignements parfaitement tracés se perdre à l'horizon ; il y en a qui dépassent 30 kilomètres.

A quatre heures on arrive à la station de *Ghéours*, (verste 479), où les chaînes persanes présentent un superbe tableau. Les premières hauteurs s'abaissent pour former une large vallée verdoyante qui pénètre dans le massif montagneux et permet d'apercevoir les sommets élevés du plateau de l'Iran. Là serpente le chemin muletier qui mène d'Askhabad à l'importante ville de Mechhed (30 000 habitants). Ce chemin, s'il est un jour remplacé par une voie carrossable, prendra une grande importance stratégique ; il occupe l'unique coupure par laquelle une armée anglaise puisse descendre du plateau dans la plaine et intercepter les communications entre Merv et la mer Caspienne.

Les vestiges de vie reparaissent en même temps que la verdure. A gauche de Ghéours, grandes ruines d'une forteresse turcomane, où se dressent encore six hautes tours ; à droite, jolies oasis, avec les ruines

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un autre fort, un gros village et de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons.

L'alluvion se couvre d'une végétation assez fournie ; il y a même quelques champs labourés.

Le chemin de fer se rapproche des montagnes, qui prennent un nouvel aspect. Les petits chaînons du premier plan ne se sont pas reformés après la vallée de Mechhed et ne masquent plus la grande chaîne. Celle-ci se dresse à pic, formant une falaise infranchissable, de 400 à 500 mètres de hauteur; la ligne de crête horizontale est coupée de dentelures qui ressemblent aux créneaux d'une muraille cyclopéenne.

Cinq heures douze. Petite station d'*Akhsou* (verste 496). Le désert, l'herbe jaunie et clairsemée sont revenus. A Ghéours il n'y a que peu d'eau, et cette eau est mauvaise, boueuse, stagnante ; Akhsou ne possède pas la moindre source.

La station suivante, *Baba-Dourmas* (verste 517), est située encore dans le désert d'alluvions, et n'offre pour l'alimentation qu'une source salée très mauvaise, employée provisoirement au service des machines. Il faut aller à l'importante gare d'*Artyk* (verste 535) pour trouver de l'eau en abondance et d'assez bonne qualité, quoique un peu salée. Les contours du plateau persan se sont abaissés d'un bon tiers et, depuis Baba-Dourmas, ont perdu leur aspect de muraille. De nombreux contreforts se détachent de la chaîne principale et forment des vallées perpendiculaires, où de petits torrents intarissables permettent la culture. La nuit est venue, quand le train pénètre dans l'oasis de l'Atek.

Je voudrais bien vous rendre la lecture de ce voyage en chemin de fer moins fastidieuse que ne fut le voyage lui-même. Mais comment faire, si je m'astreins à rendre compte jour par jour de mes impressions ? Et puis, quand le touriste s'est ennuyé, n'est-il pas un peu juste qu'à son tour il ennuie le lecteur ?

Allons, si vous le voulez, au wagon-restaurant, avant de préparer nos couchettes. Dieu merci, nous ne sommes point parqués dans d'étroits compartiments où les voyageurs se font bêtement vis-à-vis, sans se connaître et souvent sans s'adresser la parole pendant des heures et des journées entières. Par exemple, le trajet bien connu de Brindisi à Paris dure cinquante-deux heures ; vous arrivez à destination avec une bonne courbature et dans un état d'ahurissement difficile à décrire. Il faut avoir passé par là. Dans les trains du Transcaspien vous pouvez circuler d'un bout à l'autre, vous dégourdir les jambes, vous asseoir où bon vous semble, chercher d'agréables compagnons de route : ils ne manquent pas en Russie.

Le wagon-restaurant, attenant à un wagon-cuisine, ne renferme qu'une grande table, où vingt personnes peuvent s'asseoir. Nous trouvons d'aimables officiers, qui nous font place avec une exquise politesse. A vrai dire, le chemin de fer transporte principalement le personnel militaire employé à la construction et à l'exploitation. Le thé chauffe dans un immense samovar ; mais si vous préférez le bon vin de Crimée ou l'excellente bière de Kazan, vous avez le choix. Le *borchtch*, potage national préparé avec du lait aigri, ne vous plaira peut-être pas au premier essai ; mais les provisions de toutes sortes ont été renouvelées à Askhabad ; vous pouvez dévorer à belles dents de succulentes côtelettes de mouton et d'énormes tranches d'un melon délicieux. Ce melon vaut bien la conquête ; par sa taille, comme par son parfum, il laisse loin derrière lui toutes les espèces connues. Les raisins aussi, et les poires, ne sont pas à dédaigner. L'oasis d'Akhal-Téké est bien loin de Saint-Pétersbourg ; mais les gourmets y trouvent quelques compensations à l'exil.

5 septembre. — Nous avons passé pendant la nuit l'oasis de l'Atek, qui forme au pied des montagnes une bande de terre moins longue que la précédente, moins peuplée aussi (environ cinquante mille individus), mais plus verdoyante et mieux garnie d'arbres [1]. Elle se termine à l'importante station de *Douchak* (verste 606), point méridional extrême du Transcaspien, où pourra s'embrancher plus tard, si les circonstances politiques le permettent ou l'exigent, un prolongement sur la frontière afghane, Hérat, Kandahar et les fameuses passes de Bolan. Ce prolongement passerait à Sérakhs, en contournant la riche oasis du Pendeh [2], ou encore remonterait le cours du Tedchen.

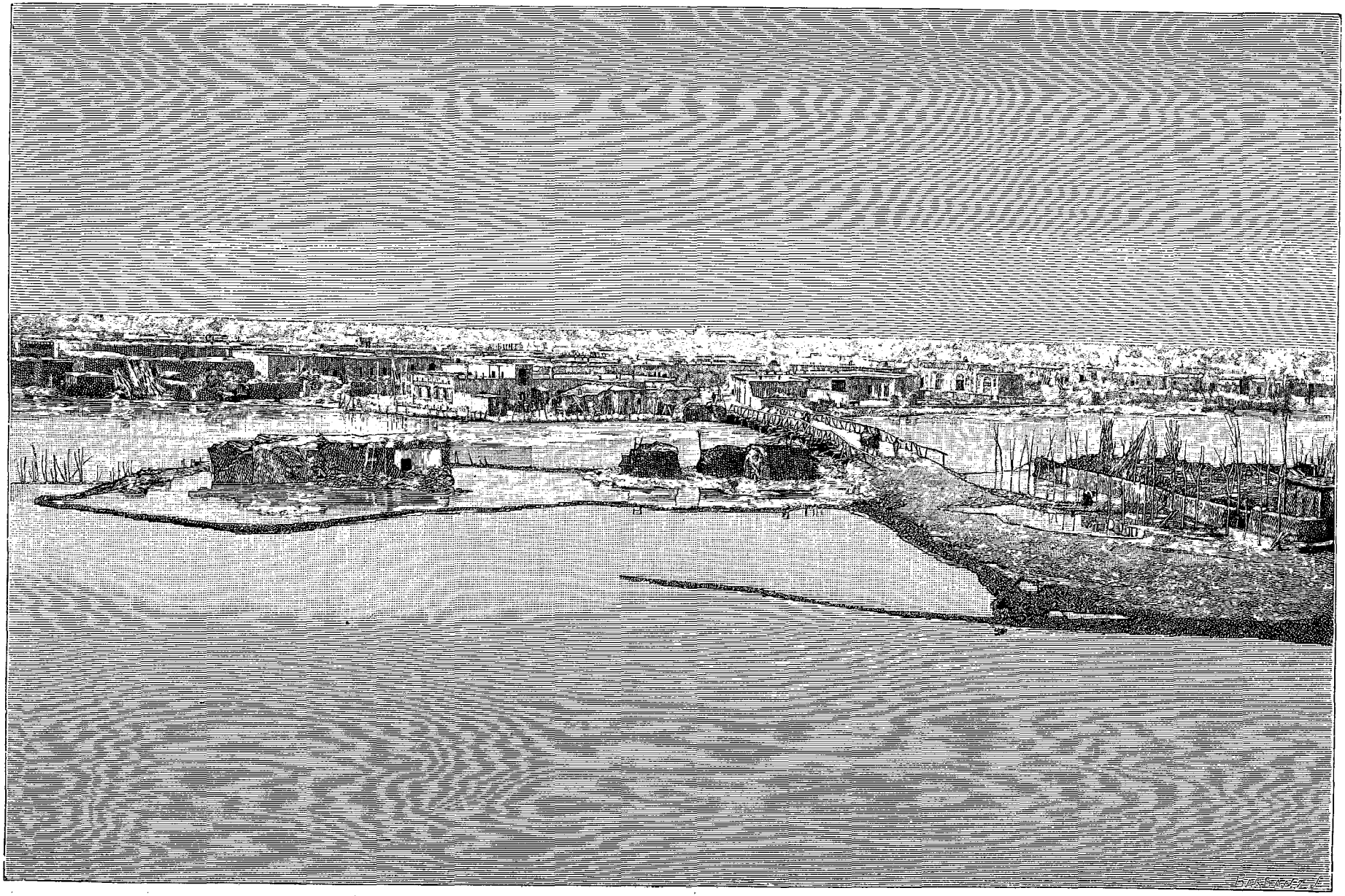
Laissons de côté toute éventualité d'une conquête de l'Inde anglaise par les armées du Czar ; quelle révolution économique, le jour où les lignes ferrées de l'Hindoustan pourraient se relier au Transcaspien ! La distance de Calcutta, de Delhi, de Lahore à l'Europe occidentale serait réduite de moitié. Il suffirait de dix à douze jours pour aller de Paris aux bords du Gange, et l'on se demande quelle route choisirait alors la malle des Indes ; sans compter que le Club Alpin ne pourrait manquer de délaisser les hôtelleries suisses, et que la gloire du classique mont Blanc pâlirait devant celle de l' « invincible » pic Everest.

Notre génération verra-t-elle s'accomplir ces grands événements ? Il serait téméraire de l'espérer, bien qu'il ne reste, en somme, que peu de chose à faire pour combler la lacune : de Douchak à la frontière d'Afghanistan, la distance ne dépasse guère 200 kilomètres ; de cette frontière aux passes de Bolan, point terminus du réseau indien, elle est de 800 kilomètres environ, mais sur ce long parcours il n'existe pas de difficultés naturelles comme dans le désert turcoman. Des habitants et de l'eau à peu près partout ; du sable nulle part. Vous verrez cependant que les Anglais ne feront rien

1. Il convient de mentionner que le chemin de fer contourne, à quelques kilomètres, la ville persane de *Lutfabad*, située dans la plaine. Il ne pénètre nulle part sur le territoire persan. La commission de délimitation a laissé cette ville à la Perse, bien qu'elle soit située tout à fait en dehors de la frontière naturelle. Mais sa population est exclusivement persane. Entre Artyk et Douchak il y a deux petites stations dans l'oasis de l'Atek : *Kaahka* (verste 568) et Arman-Sagaït (verste 587).

2. Les Anglais appellent de préférence Pendjdeh ce district, qu'on prend quelquefois pour une ville. Le mot Pendeh signifie « cinq » et paraît venir du grec ; il y a en effet cinq villages *sarikhs* dans l'oasis (voy. p. 176).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Merv pendant la crue du Mourgab (voy. p. 164 et 165). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour donner la main aux Russes. Dieu sait pourtant si ces derniers nourrissent les noirs desseins qu'on leur prête, et s'ils se soucient de s'engager quant à présent dans une grosse aventure en Asie!

Après Douchak, le chemin de fer quitte brusquement la direction du sud-est pour prendre celle du nord-est, et le désert d'alluvions reparaît jusqu'à l'importante rivière du *Tedchen*, qui descend de l'Afghanistan et arrose Hérat sous le nom de *Hériroud*; le chemin de fer la franchit sur un pont provisoire en charpente, qui sera bientôt remplacé par un ouvrage métallique. Près du fleuve vient d'être construite la station de *Karabent* (verste 653), dans une petite oasis qui s'étendra facilement le jour où les eaux du Tedchen, au lieu de se perdre inutilement dans les sables du désert de Karakoum, seront captées par des barrages et des canaux d'irrigation.

Les alluvions stériles se montrent de nouveau après la traversée du Tedchen et se prolongent jusqu'à l'oasis de Merv, sur une longueur de 70 verstes. Les stations de *Ghéok-Sougar* (verste 675) et *Djoudjou-Kli* (verste 700) sont alimentées par une conduite en fonte venant du Tedchen et par le canal Alikhanof, qui emprunte les eaux du Mourgab. *Dortkhouine* (verste 723) est située en plein désert. Pas d'eau, pas d'habitants, une solitude effrayante. Pas mal de dunes sablonneuses, avec des touffes de saxaoul; le sol est criblé de trous qui sont l'œuvre — non des boulets de Skobelef — mais d'une armée de rats blancs. Terrible, l'espèce des rats blancs, disent les Russes; elle anéantira tous les rats du monde. N'en est-il pas ainsi des races humaines? Nous sommes ici à même de le constater. Ces Persans dégénérés que les Turkmènes traitaient si durement avant l'occupation russe, et qu'ils ne cessent pas de mépriser, ont été les maîtres de la terre.

Le soleil vient de se lever quand nous entrons enfin dans l'oasis de Merv. Le premier gourbi fait son apparition au milieu de broussailles suffisamment épaisses pour qu'il soit impossible d'y pénétrer. Pays béni pour les chasseurs! Il paraît que le faisan y abonde, au point de valoir à peine un coup de fusil.

On aperçoit un campement d'ouvriers militaires qui sont en train de poser le télégraphe. Deux lignes télégraphiques uniront Merv, Tchardjoui, Boukhara, Samarcande, à l'empire Russe; le général Annenkof ne s'est pas contenté de l'ancienne ligne, qui date de l'époque de l'occupation; il a son fil à lui, aboutissant à son cabinet de travail, le suivant dans son train spécial, et il sait s'en servir pour donner ses ordres.

Les dunes de sable n'ont pas complètement disparu aux limites de l'oasis, mais, à mesure qu'on approche du Mourgab, les alluvions prédominent de plus en plus, la végétation devient abondante, un vert gazon couvre les rives de ruisseaux artificiels, vestiges des grands travaux exécutés vers l'an 1000 par un sultan célèbre dont nous visiterons bientôt le tombeau, le sultan Sandjar. Les eaux canalisées rencontrent çà et là des fonds de sable, où elles s'infiltrent pour couler souterrainement et reparaître un peu plus loin. Les tentes de feutre, les huttes en feuillages, et de nombreux Tékés à cheval, égayent ce paysage, qui paraît luxuriant après la traversée du désert. Pourtant les arbres, les vrais arbres, ne se sont pas encore montrés.

Huit heures quarante. Station de *Karibata* (verste 745). Soyez heureux, c'est la dernière avant Merv. Camp militaire important, nombreuses paillotes indigènes, nombreuses tentes, un grand mouvement d'ouvriers indigènes qui parachèvent les travaux de la voie, sous le commandement de soldats russes. Il semble qu'on approche d'une capitale. L'oasis est toujours touffue et verdoyante.

Le train reprend sa marche. Tout à coup la végétation diminue et le sable reparaît. Revenons-nous dans le désert? Non, c'est une fausse alerte. Nous sommes dans une partie de l'oasis qui a cessé d'être irriguée. Des tours de guetteurs se dressent de tous côtés; les Turcomans de l'Akhal-Téké rendaient, eux aussi, quelquefois visite à leurs frères merviens.

Neuf kilomètres plus loin (verste 754), la végétation redevient plus belle que jamais; les ronds de tentes se rapprochent; de grands troupeaux de bœufs, beaucoup plus gros que ceux d'Algérie, paissent tranquillement, sans même tourner la tête au passage du train. Le gibier foisonne dans les taillis : un chevreuil nous regarde passer à 150 mètres, sans songer à détaler.

A la verste 758, les cultures commencent à droite et à gauche de la ligne; là aussi apparaissent les premiers beaux arbres. Les villages se touchent, pas un pouce de terre ne reste en friche, des murs de clôture en terre séparent les propriétés; les jardins fruitiers sont abondamment irrigués. Nous sommes cependant à l'époque des basses eaux du Mourgab. Beaucoup de chevaux, beaucoup de chameaux. Ici le chameau à une bosse semble prédominer; dans les précédentes oasis nous avons rencontré surtout des dromadaires à deux bosses [1].

Verste 764. Un gros village sur la droite, avec une tour carrée à deux étages qui paraît avoir de 20 à 25 mètres de hauteur. Des maisons en terre avec toits superposés en forme de dômes.

La végétation est luxuriante; les arbres abondent.

Peu après apparaît, à 800 mètres sur la gauche, une grande forteresse dont les murailles d'argile s'élèvent le long d'une belle rivière; nous sommes à Merv.

Cinquante-deux jours se sont écoulés depuis l'inauguration de cette gare, dans le mystérieux repaire des brigands tékés, et, malgré le repos de six semaines accordé aux troupes après cette solennité patriotique, les bâtiments du chemin de fer, les constructions de la ville, ont pris un développement considérable. Partout les ouvriers s'agitent, on travaille, on bâtit avec une sorte de rage.

Nous descendons du train et confions nos valises à

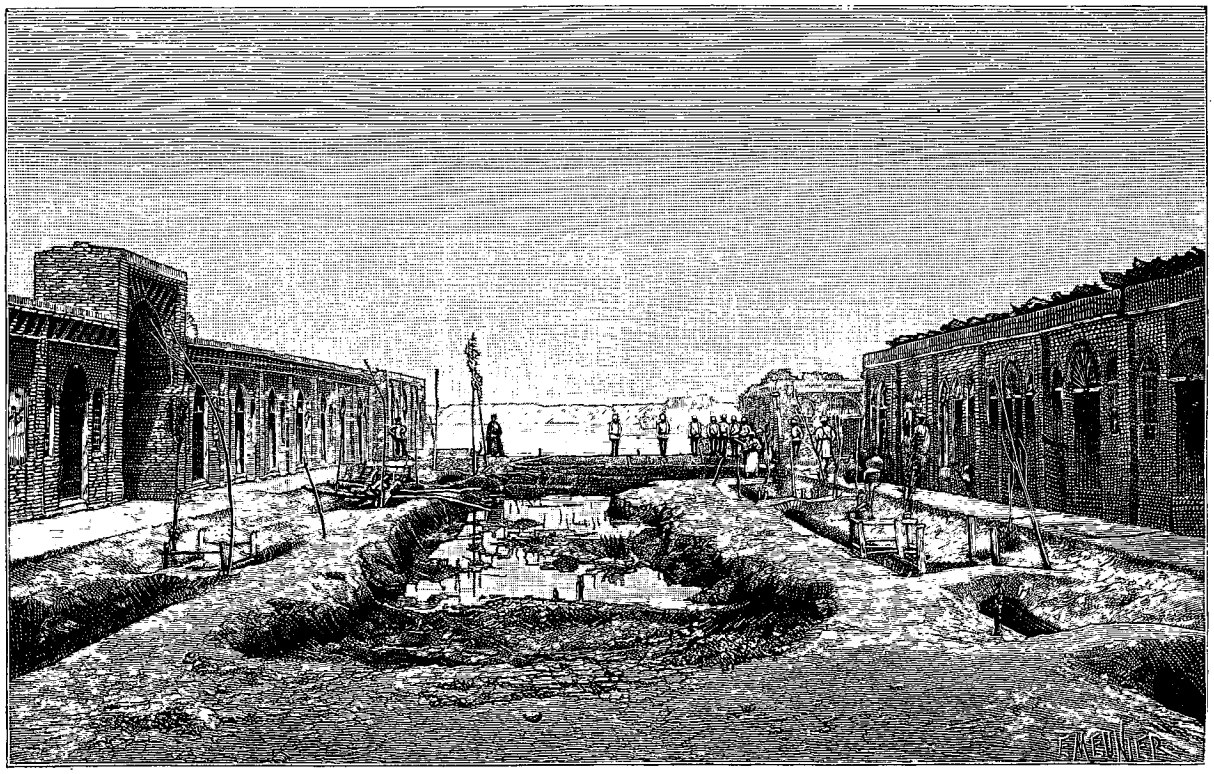
1. Le dromadaire est plus résistant que le chameau et peut porter de plus lourds fardeaux. Du reste, le chameau turcoman n'est pas absolument identique à celui du Sahara algérien; il en diffère par les jambes de derrière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des *facchini* persans; un service de voitures publiques n'a pas encore eu le temps de s'installer, mais cela viendra bientôt. Déjà il existe à Askhabad.

Du reste la route à faire à pied n'est pas bien longue; la ville nouvelle touche à la gare. Ce ne serait rien sans la poussière, mais quelle poussière! On y enfonce jusqu'à la cheville, on la respire à pleins poumons, on marche dans un nuage. Cet état de choses, préjudiciable à la santé publique [1], n'est évidemment que passager; impossible de tout faire à la fois.

Sous la conduite d'un jeune Polonais qui parle allemand et nous sert d'interprète, nous gagnons l'hôtel à la mode; pas de chambres. A travers les larges rues qu'aucun ombrage n'abrite encore contre l'ardeur du soleil, il faut chercher un autre *albergo*; nous en visitons cinq successivement. Tous remplis d'officiers et de fonctionnaires. La situation devient grave. Il n'en reste plus qu'un, ouvert les jours précédents; il n'a même pas encore d'enseigne, les maçons y mettent la dernière main, et les plâtres ne sont pas secs. Nous les sécherons. On nous donne des chambres minuscules au rez-de-chaussée — tous ces hôtels, comme les autres bâtisses, n'ont qu'un simple rez-de-chaussée. Un lit, une table en bois blanc, deux chaises de paille forment l'ameublement; le lit se compose d'une planche recouverte d'un mince matelas qui semble rembourré avec des cailloux; quand je soulève la couverture, un joli petit cent-pieds [1] s'échappe prestement et disparaît dans une fissure de la terre : car le parquet n'existe pas encore, ce sera pour un de ces jours. Si j'entre dans ces



Une rue de Merv. — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

détails, c'est uniquement pour donner l'idée des souffrances endurées par les Russes dans cette contrée, de leur force de résistance, de leur énergie indomptable. Encore arrivons-nous à la fin des grandes chaleurs; le dernier ouragan du nord-est a marqué la transition brusque entre l'été et l'automne; huit jours auparavant, le thermomètre oscillait nuit et jour entre 40 et 45 degrés centigrades. C'était alors une invasion générale de scorpions et d'animaux rampants plus venimeux les uns que les autres. « Aujourd'hui, nous dit-on, ils sont rentrés sous terre, dans les crevasses béantes qui fendillent le sol, même au pied de nos grabats, et ils n'en sortiront que l'année prochaine. Mais d'ici là les trous seront bouchés, les planchers construits; vous n'aurez plus à craindre le contact de ces bêtes immondes. »

Après un déjeuner qui vous eût fait faire la grimace, si vous êtes difficile, nous nous mettons en campagne pour trouver le lieutenant général Annenkof, chef suprême des travaux du Transcaspien. Il faut passer le Mourgab sur un pont provisoire en charpente, de 50 mètres de longueur, qu'utilise le chemin de fer. La ville commerçante, où nous sommes descendus, se développe sur la rive gauche de la rivière; ses rues, tracées au cordeau, dans deux directions rectangulaires, pourront être prolongées indéfiniment dans l'oasis; déjà ornées

1. Il paraît que l'inhalation excessive de la poussière sablonneuse engendre ici, comme à Askhabad, des maladies de poitrine, même la phtisie pulmonaire.

1. Scolopendre dont la morsure est très dangereuse.

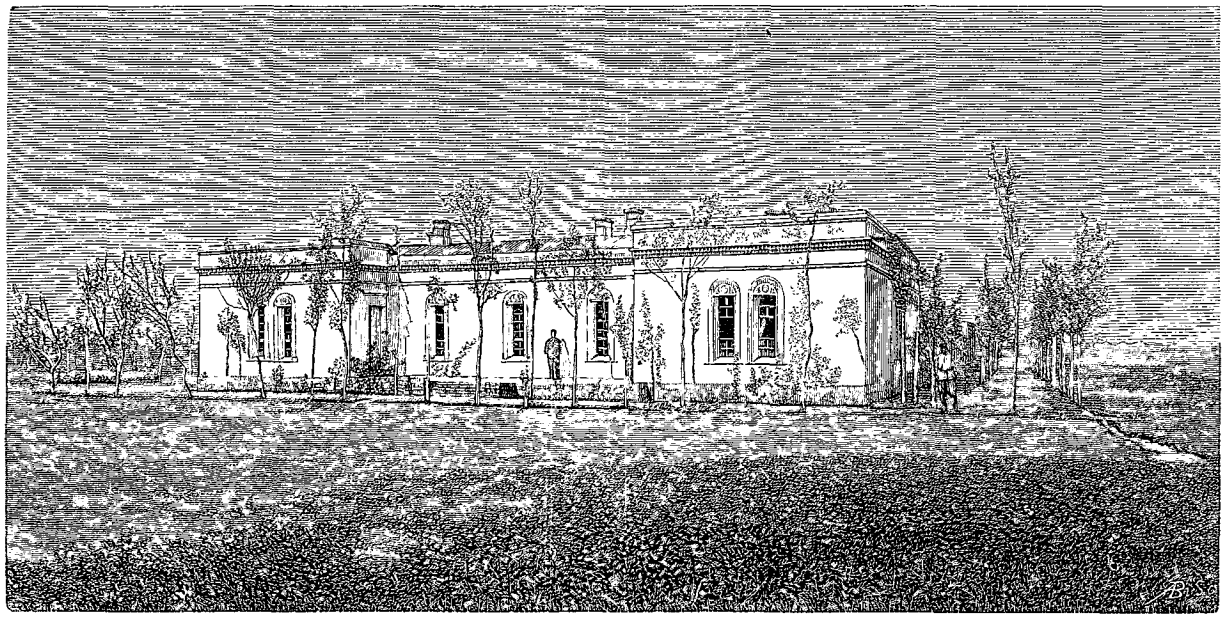
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de plantations naissantes, elles deviendront de superbes boulevards.

La ville administrative sera bâtie sur l'autre rive du fleuve. Une dizaine de grandes habitations en briques, ayant fort belle apparence et destinées aux fonctionnaires et employés du chemin de fer et des administrations civile et militaire, en forment le noyau. C'est aussi sur la rive droite que se trouve la grande citadelle turcomane ; ses murailles de terre, que le chemin de fer traverse, envelopperont la future cité russe, rendue ainsi complètement indépendante de la ville des marchands, où domine l'élément indigène, téké, persan, boukhare. Faut-il voir dans cette division une mesure de précaution pour l'avenir? Peut-être.

Après une bonne promenade au soleil, nous découvrons la demeure du général. Il est deux heures. C'est le moment de la sieste pour ceux qui font la sieste ; mais tout le monde n'en a pas le temps. Nous sommes immédiatement introduits. Son Excellence, en uniforme, entourée de tables couvertes de papiers et de plans, nous reçoit avec la plus grande cordialité. A première vue on devine l'homme actif, qui consacre, nuit et jour, toutes ses forces intellectuelles à l'achèvement rapide d'une grande œuvre stratégique. La Russie peut se féliciter d'avoir de pareils généraux.

« Et vos *otkrytyï-list*? dit-il tout à coup. Ah! tant mieux. Vous êtes parfaitement en règle. C'est que j'ai des ordres formels, et j'eusse été désolé.... Avez-vous vu Komarof à Askhabad? Non? Vous devez donc vous présenter aujourd'hui au colonel Alikhanof, au célèbre Alikhanof, gouverneur de Merv, et au colonel Liniewitch, commandant des troupes. N'attendez pas qu'ils vous demandent vos papiers pour les leur faire voir. Je vous donne mon ordonnance et vous retiens à dîner ce



Demeure du général Annenkof. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie.

soir, dans mon train. Je n'ai pas d'autre hôtel depuis quinze mois. »

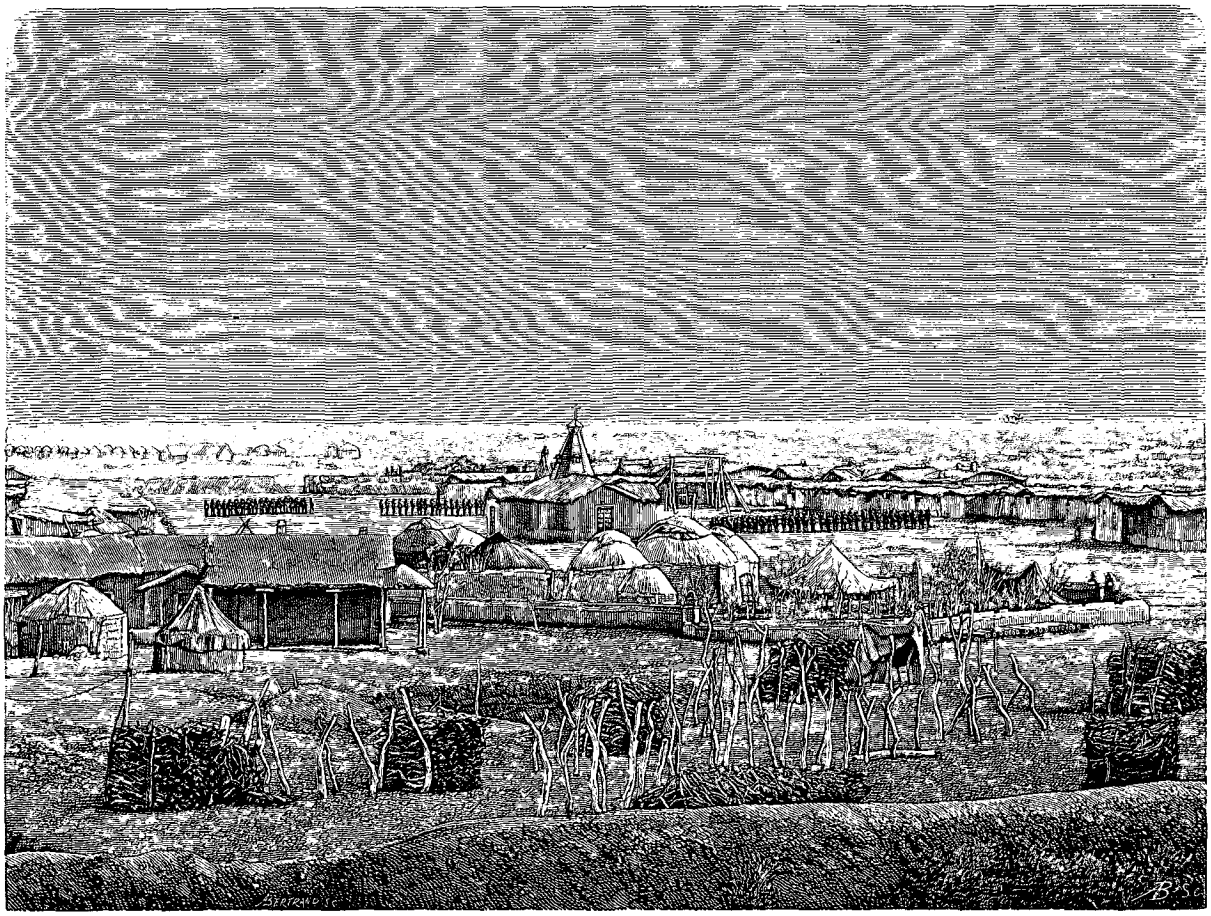
Nous partons, précédé d'un cosaque chamarré de croix de Saint-Georges. Celui-là est un brave, comme son maître. En France, le ruban rouge récompense tous les services possibles, et la plus belle décoration d'un maréchal est la médaille militaire. En Russie, quand on voit le ruban jaune et noir sur la poitrine d'un officier ou d'un soldat, on sait tout de suite à qui l'on a affaire. Les statuts de l'ordre sont formels : il faut avoir risqué sa vie dans certaines circonstances, fait telle et telle action d'éclat, pour mériter la croix de telle et telle classe. Ces croix se portent simultanément; l'une n'annule pas l'autre, si je puis ainsi parler. On peut donc, du premier coup d'œil, interpréter une brochette comme on lit un livre ouvert. Ajoutez que le maintien sévère de la discipline et la conservation jalouse des traditions de bravoure ne laissent aucune part à la faveur : le Czar actuel n'a pas la croix de première classe, que possèdent seuls les grands-ducs Michel et Nicolas, pour avoir annexé des provinces à l'empire, pendant la dernière guerre de Turquie. Le cosaque qui nous accompagne est plusieurs fois décoré de la croix des soldats : le général Annenkof n'a pas encore gagné celle des officiers, malgré une blessure grave; il porte simplement à la poignée de son sabre une dragonne jaune et noire qui symbolise en quelque sorte le courage inutile; et en effet le général raconte lui-même qu'il eut le bras cassé pour être resté sans nécessité, aux côtés de Skobelef, exposé à un violent feu de mousqueterie.

Je fais ces réflexions en cheminant à travers les vastes établissements militaires qui occupent les deux rives du Mourgab, à l'amont de la ville marchande. Nous pataugeons dans une poussière affreuse. Heureusement on a de grandes bottes. L'accueil des colonels Liniewitch et Alikhanof, qui ne dépendent pas du général

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Annenkof, exclusivement chargé du chemin de fer, est aussi empressé que le permet une intelligence imparfaite de la langue française ; mais les poignées de main suppléent aux lacunes de la conversation. Impossible de s'empêcher de rire en chœur. On est heureux, dans ce pays perdu, de voir des étrangers, des Français surtout. La guerre de Crimée, guerre dynastique, on le sait bien ici, n'a nullement éteint les sympathies réciproques de deux races semblables par leurs grandes qualités comme par leurs petits défauts.

L'entrevue avec Alikhanof mérite une mention spéciale. Qui n'a entendu parler de ce héros, presque aussi célèbre aujourd'hui dans l'armée russe que Skobelef lui-même? Il habite non pas une maison, mais une immense tente décorée de tentures[1] persanes, de tapis turkmènes, de trophées d'armes orientales; avec sa haute stature, sa magnifique barbe blonde, son visage superbe, il semble être le roi, le khan de la contrée. Et il l'est en effet. Originaire du Caucase, khan lesghien dont le vrai nom est Ali (de là vient son nom actuel), il a été le véritable pacificateur des Tékés de Merv; sa qualité de musulman lui a facilité les négociations[2]. Il jouit d'un prestige immense aux yeux de ses coreligionnaires, qui, en lui obéissant, s'épargnent



Établissements militaires. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie.

le scrupule d'obéir à des chrétiens. Et puis il a aussi à son actif une incroyable réputation de bravoure; c'est lui qui, colonel une première fois, fut cassé de son grade à la suite d'un duel malheureux (le duel est interdit dans l'armée russe) et, redevenu simple soldat, reconquit en quelques années ses épaulettes; sa dernière affaire fut Koutska, où, sous les yeux de son chef, le général Komarof, il administra une si rude correction aux Afghans, qui jusqu'alors se croyaient invincibles[1].

Et, colonel pour la seconde fois, gouverneur du district de Merv, khan de tous les khans de la grande oasis, Alikhanof a trente-cinq ans! En Russie, paraît-il, comme sous la première République française,

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Ces visites nous menèrent à l'heure du dîner, sept

1. Cette croyance n'avait nullement été détruite par les succès des troupes britanniques. Celles-ci en effet ont toujours compté dans leurs rangs un certain nombre de tribus afghanes. Les victoires anglaises étaient attribuées uniquement au concours de ces tribus. Aussi le combat de Koutska a-t-il produit un effet moral considérable.

1. On voit cette tente sur la gravure qui représente les établissements militaires, à droite de la chapelle russe.

2. C'est une femme, la veuve du dernier khan de Merv, qui a conduit ces négociations et décidé ses sujets à se soumettre. Elle vit encore, retirée dans une maison de campagne.

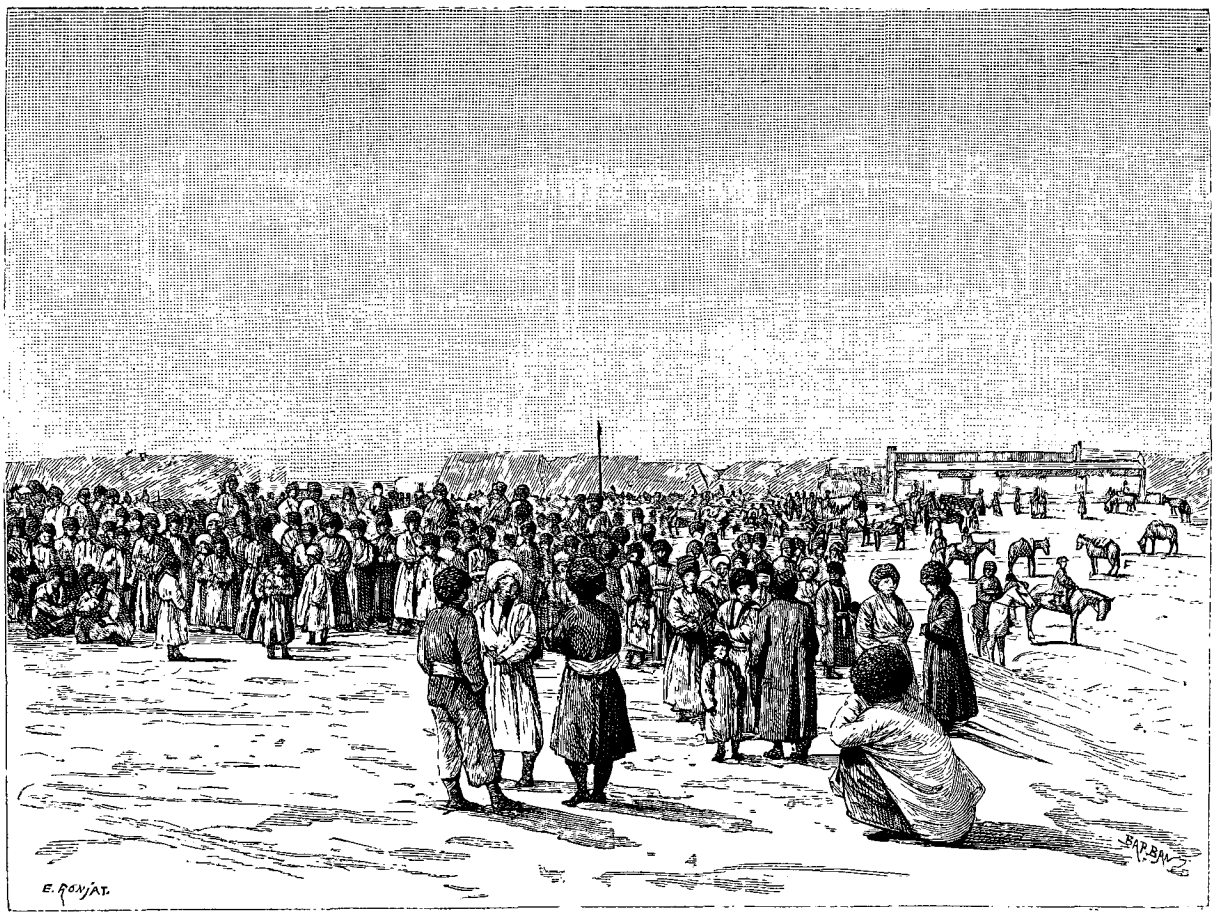
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures. « Pas de femmes », avait dit le général : nous chantons « Pas de femmes » tous les jours depuis quinze mois. » C'était pourtant vrai, et je ne pus m'empêcher de penser aux transports de guerre qui emmènent en Cochinchine et ailleurs tant de malheureuses, condamnées à l'avance à des maladies incurables, quand ce n'est pas à une mort prématurée. Ici l'on travaille si bien, avec tant d'ardeur, qu'on n'a pas le temps de penser à l'absence.

On travaille même en prenant ses repas, n'en déplaise aux règles de l'hygiène. Le général, qui a l'habitude de tenir table ouverte, aime à interroger ses officiers et ses ingénieurs, à stimuler leur zèle, à se renseigner sur les moindres détails. Aussitôt le café servi, Son Excellence salue et se retire dans son wagon, laissant ses hôtes deviser entre eux. On se couche généralement de bonne heure, pour commencer au lever du soleil la besogne du lendemain.

Mais quelle installation curieuse que ce train où nous recevons une si franche hospitalité! Il comprend cinq voitures :

Un wagon à deux étages pour logement du général, de l'aide de camp de service, du secrétaire particulier et des ordonnances; un wagon-salle à manger, où vingt



Marché de Merv en plein vent (voy. p. 170). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

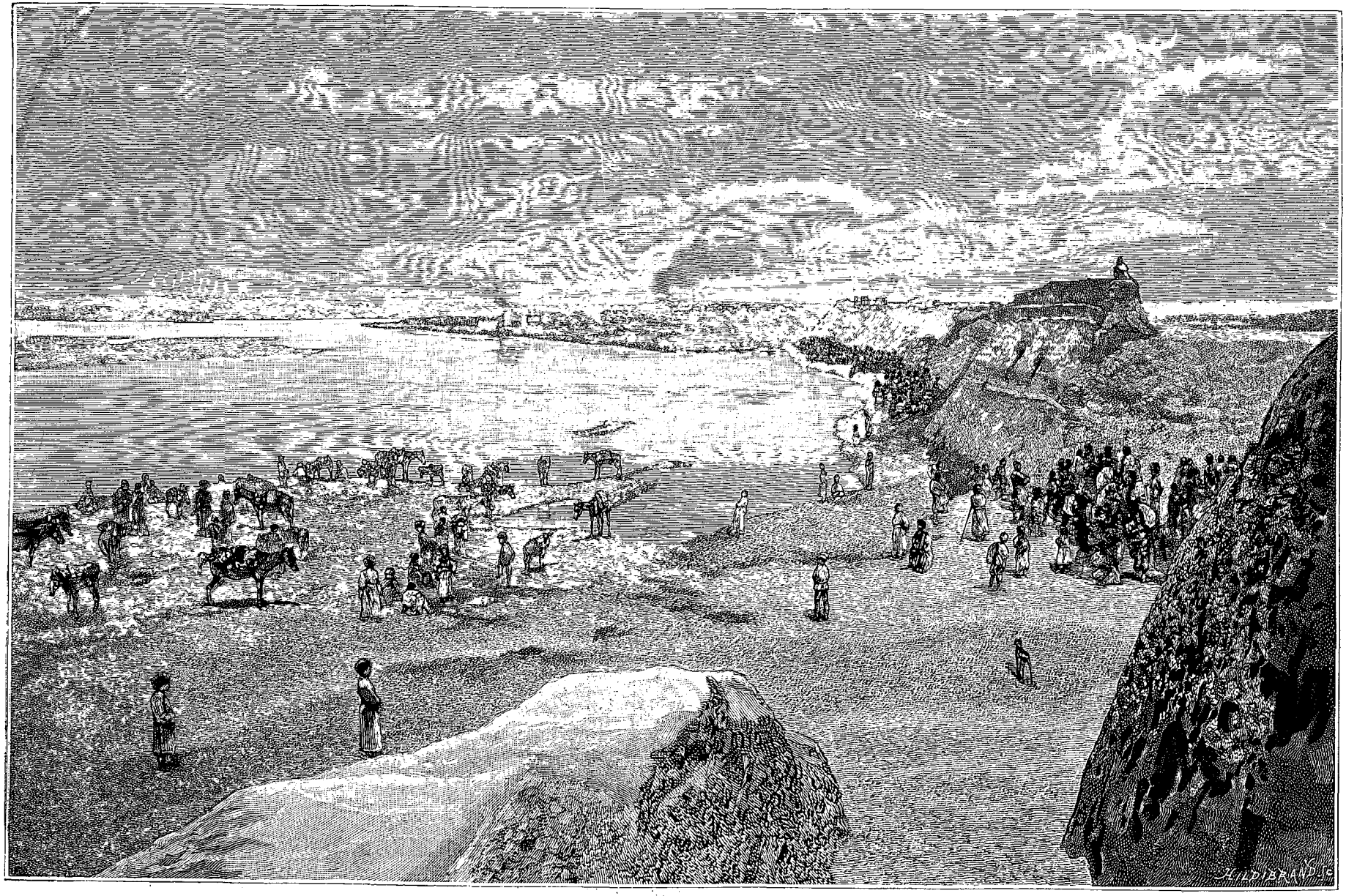
personnes tiennent à leur aise; un wagon-cuisine; un wagon-chancellerie, où sont déposées les archives, les cartes, et où travaille l'aide de camp; une plate-forme, couverte d'une toiture légère et munie de stores, d'où l'on inspecte commodément la voie, et où les repas sont servis pendant les beaux jours.

C'est mignon, coquet, l'appartement du général, mais pas plus grand que la main. Figurez-vous que vous habitez un *sleeping-car* de la Compagnie des wagons-lits. Mais c'est si commode! Le soir, vous vous couchez en donnant l'ordre du départ pour minuit, deux heures, cinq heures du matin; le train part sans que vous vous dérangiez avant votre heure habituelle, et vous arrivez à point nommé à destination avec vos papiers, vos plans, votre bibliothèque.

En nous quittant, le général nous donne rendez-vous pour le surlendemain matin; il nous emmènera au delà de Merv, dans la direction de l'Amou-daria.

6 septembre. — On dort affreusement mal à notre auberge, qui a été baptisée depuis douze heures et porte le nom pompeux d' « Hôtel slave ». Je me souviens d'avoir vu en Grèce, non pas certes à Athènes, mais dans les petites bourgades de l'intérieur, la même serviette de table essuyer pendant plusieurs jours les lèvres de différents convives; si vous vous étonniez qu'on vous donnât du linge malpropre, le παῖδι (garçon) répondait tranquil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forteresse de Merv (voy. p. 170). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement : « Κύριε, il n'a servi que deux fois ». Ici c'est la même chose non seulement pour les serviettes, mais encore pour les draps de lit, ou plus exactement pour le drap unique dans lequel on s'enroule comme on peut. Toute la lingerie de notre hôtesse tient dans une malle, avec ses vieux jupons. Ne vous récriez pas : ce que vous voyez à Merv date de trois ou quatre mois; cette ville de trois mille âmes vient de sortir de terre; elle s'agrandit, se complète, s'outille tous les jours. L'automne prochain, vous y trouverez, à coup sûr, « bon souper, bon gîte et le reste » ; dans vingt ans elle sera l'une des grandes métropoles de l'Asie. Après la construction du Transcaspien, sa situation géographique en fera l'entrepôt du commerce de l'Asie centrale, Boukhara, Kokan, Badakchan, Afghanistan; sa situation stratégique lui donnera au point de vue moscovite une importance plus considérable encore.

L'oasis de Merv était célèbre au siècle dernier par son étendue (600 000 hectares) et par sa fertilité : le trèfle y donne sept récoltes annuelles, le blé cent grains pour un. Un vieux proverbe oriental dit que « les Merviens, pour un boisseau semé, récoltent cent boisseaux ». Cette situation s'est modifiée à la suite des guerres interminables que les belliqueux Tékés soutenaient avec tous leurs voisins; aucun changement géologique du sol, comme il s'en est produit sur d'autres points de la Turcomanie, ne semble empêcher les Russes de rendre à cette contrée sa prospérité d'autrefois. Ils atteindront ce but par le rétablissement d'anciens barrages qui retenaient les eaux du Mourgab pour les déverser dans une multitude de canaux d'irrigation. Après l'achèvement de ces travaux, déjà entrepris à l'heure actuelle, Merv redeviendra le grenier de l'Asie antérieure, et pourra, le cas échéant, approvisionner les armées appelées à combattre dans la vallée de l'Indus.

Pendant que nous prenons le thé du matin, le colonel Liniewitch, puis le général Annenkof, viennent nous rendre visite. Il fait encore bien chaud; le colonel a cru devoir endosser son uniforme de drap vert, mais le général porte la tenue de coutil blanc, avec pantalon bleu à bandes rouges. A la bonne heure! voilà qui s'appelle être pratique. Les troupes russes, dans les régions chaudes et tempérées de l'empire, ont la tenue d'hiver et la tenue d'été, l'uniforme vert et l'uniforme blanc, la casquette verte et la casquette blanche. Elles n'échaudent pas, elles ne grelottent que dans les grandes circonstances. Mais alors on enveloppe la tête et le cou des soldats dans un *bachlyk* de laine qui ne laisse pas passer le moindre courant d'air. Les bottes seules, qui soutiennent la jambe sans gêner la marche, font le service de l'année entière; on ne les quitte jamais.

Nous reconduisons le général. Une caravane de chameaux lourdement chargés vient à passer, conduite par le bourricot obligatoire; sur le bourricot se prélasse un gamin coiffé d'un invraisemblable bonnet de peau de mouton et qui tapote à coups de bâton sur le derrière de sa monture. Il paraît que le chameau porte à l'âne une affection particulière; il le suit sans résistance, au bout d'une corde passée dans sa bouche en guise de mors, hâtant son allure au gré de son chétif conducteur. Deux horribles Turkmènes, vêtus de la longue robe en guenilles (*tchapane*) et coiffés de l'énorme bonnet qui les protège contre toute insolation, suivent le cortège en trottinant. Le général est heureux; ces gens-là viennent du Boukhara. Depuis dix à douze mois, les exportations de ce pays à Merv, en coton, lainages, soieries, bois précieux, se sont élevées à 5 millions de pouds, c'est-à-dire 80 000 tonnes. C'est, à coup sûr, un joli commencement, et le bazar de Merv a déjà pris une certaine importance. Deux fois par semaine, une grande foule s'assemble sur un terrain vague attenant à la ville; je vous assure que ce marché en plein vent a de la couleur locale.

Mais que ces Tékés sont donc affreux sous leur accoutrement, grand Dieu! Nous en croisons un très grand nombre qui se promènent à pied ou à cheval; les beaux types n'abondent pas. Que sont devenus les superbes guerriers dont parlent les explorateurs du désert turcoman, « à l'œil qui darde la lumière comme un trait, à l'attitude fière et martiale[1]? » Je vois bien qu'ils ont le front large, les yeux petits et légèrement obliques, le nez un peu écrasé, les lèvres assez grosses, les oreilles écartées de la tête, la barbe noire et clairsemée, les cheveux épais et courts. Ajoutez que leur teint est fortement noirci par le soleil, leur corps solidement musclé, leur taille élevée, leur force physique au-dessus de la moyenne des Occidentaux. Mais, à quelques exceptions près, je dirais qu'on a trop vanté leur prestance, s'il était permis de discuter des goûts et des couleurs. A coup sûr ils n'approchent pas de nos Arabes d'Algérie.

La race primitive s'est-elle corrompue par le mélange avec le sang iranien? Nous sommes ici assez loin de la Perse, mais les incursions des Turkmènes s'étendaient à de grandes distances. Les mariages avec les prisonnières persanes ont pu modifier à Merv, comme dans les oasis de l'Atek et de l'Akhal-Téké, comme dans le bassin de l'Atrek, le type originel de la race tatare. Les intéressés reconnaissent eux-mêmes que ces croisements avec un peuple déchu ne donnent pas de bons résultats; un Turcoman sans armes emmenait en captivité six Persans solides; il leur ordonnait de s'attacher eux-mêmes à la corde dont le bout était fixé à sa selle; les femmes, si elles le charmaient par leur beauté, ne lui donnaient que des métis dégénérés. « Les tribus de l'intérieur tiennent en médiocre estime les Turkmènes croisés de la frontière persane, et ceux-ci même admettent en général que le mélange des sangs est pour eux une déchéance. Chaque guerrier renommé se croit obligé d'avoir au moins une femme de race turcomane pure, et les enfants qui naissent d'elle sont réputés de plus noble origine que les autres[2] ».

Tout en suivant la rive droite du Mourgab, au pied des murs en terre de la forteresse indigène, aussi grande pour le moins que celle de Ghéok-Tépé, nous nous

1. Élisée Reclus.
2. Idem.

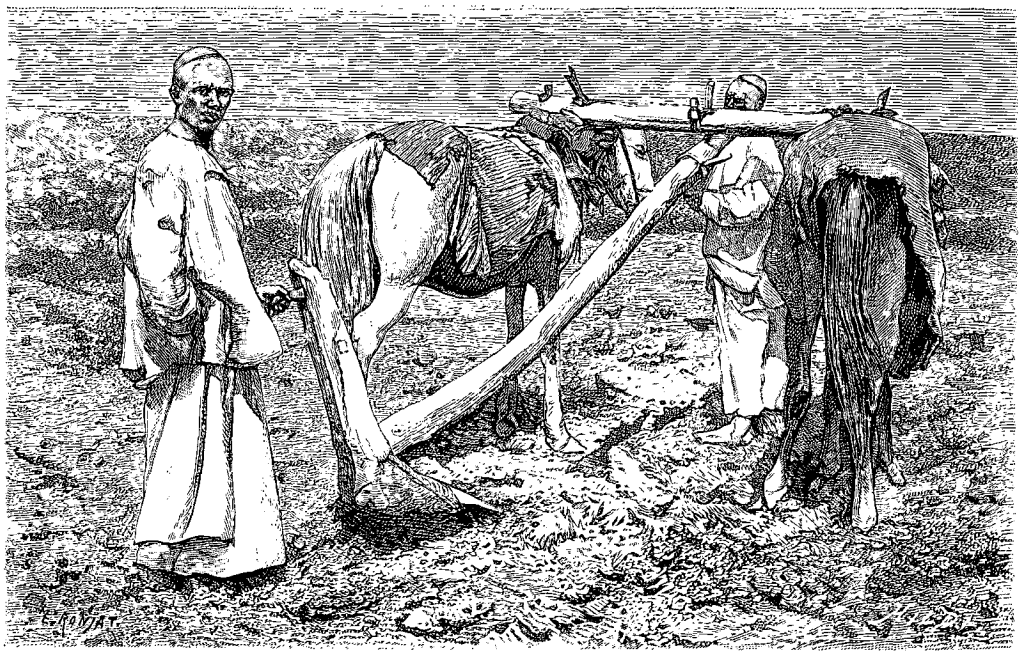
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

approchons d'un rond de tentes assez considérable, qui forme une vraie ville téké, à côté de la cité marchande, bâtie et habitée en grande partie par les juifs boukhares. Ce serait le cas ou jamais de visiter une *kibitka*, d'examiner les tapis et les tentures qui en sont le seul ornement, de rendre visite aux femmes turkmènes, qui brillent par leur absence dans les rues de Merv. Mais la présence de chiens féroces qui rôdent autour du campement nous oblige à conserver une distance respectueuse. L'Européen ne trouve pas grâce devant ces fidèles gardiens, qui ne connaissent que le Tatare. De taille moyenne et à longs poils, ils paraissent de même race que les chiens du Caucase.

Ne faisons pas comme ce général russe qui, voyageant en voiture de Vladikavkaz à Tiflis, voulut parcourir, seul et sans arme, un bout de chemin à pied : on ne retrouva que ses bottes. Une bande de chiens l'avait dévoré.

Nous retournons en ville pour visiter les magasins. Le mot est peut-être trop prétentieux : il s'agit de boutiques, d'échoppes à l'orientale, comme on en voit dans les quartiers maures des villes d'Algérie. Les maisons ou plutôt les cases en briques, qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont occupées par la boutique et l'arrière-boutique. Un toit plat, un simple plafond, recouvre l'édifice, qui pourra s'élever plus tard d'un étage. Les terrains ne coûtant rien, on a adopté le système de construction le plus rapide et le plus économique. Les *mercanti* sont pour la plupart des juifs venus du Boukhara et des Persans.

En fait de produits de l'industrie du pays, ils vendent des tapis tékés, au fin tissu, au dessin très soigné, aux couleurs inaltérables. Ces tapis, devenus très rares depuis l'arrivée des Russes, sont l'œuvre des femmes, surtout des vieilles femmes. On peut voir dans ces



Laboureurs tékés. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

taudis quelques représentants antiques du beau sexe indigène; elles ne se voilent pas la figure, comme chez les Arabes. Les habitants des steppes turcomanes sont bien mahométans sunnites, mais sans le moindre fanatisme. L'amitié d'un khan du voisinage vous permettra, si vous le désirez, d'admirer les jeunes filles de race pure dans leur costume ordinaire : longue chemise de soie — ou même dans leur toilette de cérémonie : écharpe de soie jaune ou rouge, bottes molles, bracelets, colliers, boucles d'oreilles, cartouchières à la circassienne sur la poitrine et, sur la tête, coiffure monumentale, que M. Élisée Reclus décrit en ces termes : « Des pièces de monnaie, des pierres de couleur, vraies ou fausses, des ornements en or et en argent pendent à leur coiffure, si grande parfois que la figure qui s'y trouve enfermée ressemble à une image sainte dans sa chapelle. »

Au métier de marchand les Tékés préfèrent les travaux agricoles, et depuis l'arrivée des Russes ils prennent une part active à l'établissement du chemin de fer. Ce sont d'excellents ouvriers, très actifs et très consciencieux. Le général Annenkof en a employé jusqu'à vingt-deux mille à la fois pour les terrassements de la ligne. Ce chiffre donne une idée de l'activité déployée par les Russes. Pour un salaire qui paraîtra bien maigre, dix-huit à vingt roubles par mois, environ quarante-cinq francs, les Tékés produisent plus de travail, paraît-il, que les meilleurs terrassiers persans. Les enfants de quinze ans sont embauchés comme les hommes faits et payés le même prix; l'amour-propre s'en mêle et ils donnent le même rendement.

7 septembre. — A huit heures du matin, nous rejoignons le général Annenkof dans son train, qui est prêt à partir. Le soleil est plus ardent que la veille;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous montons sur le wagon plate-forme attelé en queue. Depuis longtemps les ouvriers civils et militaires sont à l'ouvrage.

En passant devant les groupes de soldats, le général dit à haute voix :

« *Zdarovo, rébiata!* »

Ce qui signifie : « Bonjour, mes enfants ! »

Et les soldats quittent leur ouvrage, se mettent au port d'armes, « le petit doigt sur la couture du pantalon », et crient en chœur :

« *Zdravié gélaïem vaché prévoskhoditelstvo!* »

Cela veut dire : « Nous souhaitons une bonne santé à Votre Excellence ».

Rien ne peut rendre l'effet produit sur un étranger par ce salut si touchant, en usage dans l'armée russe. Quelle force de discipline il révèle! Le général est le père de ses soldats; ceux-ci se jetteraient, sur son ordre, par la fenêtre d'un sixième étage, sans hésiter.

La voie sur laquelle nous roulons vient d'être posée dans ces derniers jours, depuis la reprise des travaux, interrompus par les fortes chaleurs. Nous marchons pourtant à raison de 20 kilomètres à l'heure; mais les grands trains de matériel, qui comprennent jusqu'à cinquante wagons, ne font pas plus de 15 kilomètres.

Après avoir traversé l'ancienne citadelle turcomane, où ne s'élève désormais aucune kibitka, la ligne remontant au nord-est pénètre dans une partie irriguée, mais peu habitée, de l'oasis. A quelques kilomètres de Merv nous passons sur une branche assez importante du Mourgab; on sait que ce fleuve, ancien tributaire de l'Amou-daria, se perd dans les sables du désert de Karakoum, en formant à son *embouchure* une espèce de delta. Le pont métallique du bras que nous franchissons va bientôt être achevé; le général nous le fait essayer en lançant son train à la vitesse de 40 kilomètres à l'heure. L'expérience est bonne : nous ne sommes pas précipités dans la rivière.

Deux heures après le départ, nous arrivons *au train de pose*, à ce train fameux qui peut abriter quinze cents hommes et s'avance tous les jours d'une étape vers l'Orient.

Il est arrêté devant nous, et je compte trente-quatre wagons, savoir :

Quatre wagons à deux étages pour les officiers (en haut, les brosseurs);

Un wagon-salle à manger pour les officiers;

Un wagon-cuisine pour les officiers;

Trois wagons-cuisine pour la troupe (trois compagnies de deux cents hommes chacune);

Un wagon-ambulance;

Un wagon-télégraphe;

Un wagon-forge;

Un wagon-vivres;

Un wagon-réserve pour les boulons et les accessoires de pose nécessaires à une longueur de 2 kilomètres;

Vingt wagons à deux étages pour logement de la troupe et des ouvriers (six cents soldats russes et trois cents terrassiers indigènes).

Les soldats russes et les ouvriers asiatiques n'habitent pas les mêmes wagons.

Un wagon russe mesure 7 mètres de longueur sur 3 mètres de largeur (la voie est de 9 centimètres plus large que la voie française), et peut recevoir vingt-cinq hommes par étage sur des couchettes superposées.

Avant l'inauguration de la gare de Merv, le train se composait de quarante-cinq wagons et renfermait quinze cents soldats et ouvriers; on avait alors des motifs de se hâter, qui ne subsistent plus aujourd'hui. Au delà de Merv, le chemin de fer Transcaspien perd une grande partie de son importance stratégique. En effet, question des Indes à part, — je demande pardon de m'obstiner à croire que la Russie a bien autre chose à faire que d'attaquer les Indes, — le but spécial et immédiat du chemin de fer est d'assurer la pacification des oasis turcomanes : or ce but a été atteint le 14 juillet 1886.

Dans cette longue file de wagons à un ou deux étages nous cherchons vainement une voiture à laquelle je suppose *a priori* trois étages. J'ai lu quelque part que le train de pose renferme un *wagon-chapelle*. Je dois à la vérité de dire que ce temple roulant n'a jamais existé. Ici l'on ne sacrifie rien à la forme, et dans le désert la voûte des cieux suffit à l'exercice des pratiques religieuses.

Il est dix heures du matin; le moment est propice pour l'inspection du général. Nous montons à cheval et suivons Son Excellence, au milieu des acclamations des soldats et des Tékés eux-mêmes, qui écorchent le russe tant bien que mal :

« *Zdravié gélaïem vaché prévoskhoditelstvo!* »

Nous longeons le train, où de nombreux soldats sont encore installés malgré l'heure avancée, les uns se reposant, les autres préparant le thé. Premier sujet d'étonnement : pourquoi ce doux farniente? Le Transcaspien se construit donc tout seul? Le général nous donne l'explication bien simple de ce mystère.

Pour obtenir un effort continu et prolongé pendant de longs mois, sous un climat débilitant, il est indispensable de ménager les forces des travailleurs. Les hommes sont donc partagés en deux brigades d'égal nombre, qui fournissent six heures seulement de travail journalier, l'une de six heures du matin à midi, l'autre de midi à six heures du soir.

Deux bataillons de chemin de fer, dits bataillons transcaspiens, sont employés à la construction et à l'exploitation.

Le premier bataillon, qui était originairement le premier bataillon de réserve de l'armée russe, a construit la ligne jusqu'à Kizil-Arvat, en 1880. Il travaille aujourd'hui à l'exploitation et au service télégraphique.

Le deuxième bataillon transcaspien est exclusivement chargé de la pose de la voie et du télégraphe et, en général, de tous les travaux qui ne peuvent être confiés aux indigènes. Il est de création récente et a été recruté en vingt jours (du 10/22 mai au 1er/13 juin 1885) parmi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des soldats de l'armée active qui possédaient des aptitudes spéciales.

Depuis que la voie a atteint Merv, une partie des hommes du deuxième bataillon sont employés à l'exploitation ; il n'en reste que six cents pour la pose.

Tous les terrassements et maçonneries sont faits par les ouvriers du pays. Les soldats, en vareuse et casquette blanche, qui manipulent si prestement les rails sous les yeux de leurs officiers à cheval, ne touchent ni à la pioche ni à la pelle. Ils trouvent la plate-forme de la voie préparée à l'avance par les chantiers de terrassiers indigènes, conduits par les ingénieurs.

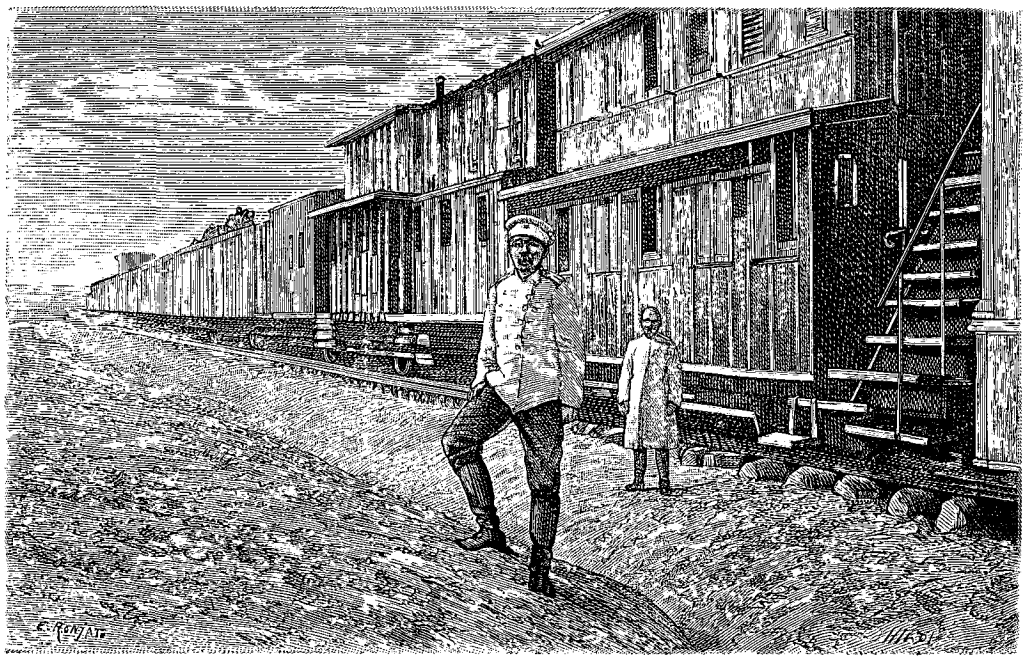
La distinction des tâches est parfaitement nette et évite tout froissement d'amour-propre entre l'élément civil et l'élément militaire.

Les projets une fois rédigés par les ingénieurs et approuvés par le général, un premier chantier de Turkmènes, dirigé par les ingénieurs, exécute les terrassements. Ce chantier peut être considérable et se subdiviser ; l'essentiel est qu'il tienne toujours la tête.

Derrière ce premier chantier marche le bataillon de pose, auquel sont adjoints des manœuvres indigènes, véritables coolies qui épargnent aux soldats toute fatigue inutile. Ces détails montrent bien que si la discipline est sévère dans l'armée russe, du moins les chefs y prennent un soin extrême de la santé des troupes.

Une fois la voie posée, les ingénieurs la reprennent en sous-œuvre, la parachèvent avec leurs ouvriers civils ; ils précèdent et suivent le chantier militaire. Ils sont également chargés de l'entretien.

S'étonnera-t-on que des travaux de reprise soient nécessaires, après la pose si rapide à laquelle nous allons assister ? Sans doute la voie n'est pas dès le lendemain parfaitement roulante, mais tel n'est pas le



Train de pose. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

but qu'on se propose d'atteindre. Il suffit qu'elle soit assez solide pour livrer passage au train militaire, puis aux convois de matériel qui arrivent deux fois par jour ; et ce résultat est obtenu, puisque aucun accident ne s'est produit depuis le début des travaux.

Pendant que le général me donne ces explications, nous arrivons près des poseurs qui travaillent en tête de la ligne ; les deux derniers rails viennent d'être cloués sur les traverses, et j'ai à peine le temps de pousser mon cheval sur la plate-forme de la voie, que les deux suivants sont mis en place : 7 mètres gagnés en quelques secondes, dans la direction de Samarcande.

Vous avez en face de vous un wagonnet léger que des indigènes, conduits par un soldat, poussent sur la voie posée dans la minute précédente ; ce wagonnet porte de douze à vingt rails. Arrivé au bout du dernier rail placé, il s'arrête : quatre soldats sont en position, deux de chaque côté de la voie, armés de pinces avec lesquelles ils prennent deux rails sur le wagonnet et les déposent sur la plate-forme ; d'autres soldats s'en emparent, les mettent en position, les clouent en trois coups de maillet ; alors le wagonnet s'avance de 7 mètres avec son escorte, qu'on pourrait comparer aux servants d'une pièce de canon ; deux autres rails sont mis à terre, et une nouvelle conquête de 7 mètres est faite du côté de l'Orient. Cette manœuvre s'exécute et se continue d'une façon mathématique.

Maintenant, d'où viennent les rails, les traverses et toutes les pièces accessoires ?

Deux fois par vingt-quatre heures, le matériel nécessaire à la pose de deux verstes est amené par un énorme train de quarante-cinq à cinquante wagons.

Le premier convoi arrive dans la nuit, pour la brigade du matin, qui travaille de six heures à midi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le deuxième convoi arrive dans la matinée, pour la brigade du soir, qui travaille de midi à six heures.

Ces convois s'arrêtent nécessairement derrière le train militaire, car le chemin de fer est à voie unique. Ils déchargent donc leur matériel en arrière de ce train. les rails d'un côté de la voie, les traverses de l'autre.

Aussitôt le déchargement effectué, le convoi repart pour chercher les approvisionnements du lendemain.

A ce moment, le train militaire de pose s'ébranle à son tour et recule au delà de l'emplacement que vient de quitter le convoi de matériel, de manière que la voie reste libre pour transporter les approvisionnements en tête de la ligne. Cette combinaison, qui n'a l'air de rien, donne des résultats merveilleux.

A midi, sauf difficultés exceptionnelles, 2 kilomètres ont été posés, et le train de pose franchit cette distance, apportant avec lui le déjeuner des soldats.

A cet instant, la brigade du soir se met au travail. Le train de matériel, arrivé dans la matinée, s'approche jusqu'à toucher le train de pose, opère son déchargement et se retire ; le train militaire recule à son tour de quelques centaines de mètres, et les mêmes opérations recommencent pour l'enlèvement et la pose des traverses et des rails. Le soir venu, deux autres kilomètres du Transcaspien sont faits, et le camp roulant du deuxième bataillon en prend immédiatement possession.

Telles sont, dans leur ensemble, les dispositions qui ont permis d'effectuer en peu de mois la traversée du désert turcoman et de vaincre l'obstacle jugé insurmontable que la nature semblait avoir placé entre l'Angleterre et la Russie. En retournant à son train, pour déjeuner, le général veut bien me demander mon impression, et je lui déclare que ses travaux serviront de modèle pour toutes les voies ferrées à construire dans les déserts les plus lointains.

Quelle prévoyance n'a-t-il pas fallu pour éviter des retards dans l'exécution d'une aussi grande œuvre !

Nous sommes en pays musulman, et le Coran prescrit de nombreuses fêtes tout le long de l'année. Les Tékés, bien que peu fanatiques, observent assez volontiers le repos des jours fériés, et ils font quelquefois défaut quand on en a le plus besoin. Ces grèves ont de sérieux inconvénients quand elles s'appliquent à quinze ou vingt mille ouvriers. Mais le travail de pose n'en souffre jamais sérieusement. S'il arrive que, pour une cause quelconque, les trains de matériel aient du retard, on utilise l'approvisionnement du train militaire et les dépôts de traverses et de rails que le général a soin d'ordonner sur tout le parcours de la ligne.

Les fêtes musulmanes ne causent pas le plus grand embarras. Tout ce qui sert à la construction du Transcaspien arrive de la Russie d'Europe et doit traverser la Caspienne. Or cette mer est souvent mauvaise, et, d'autre part, le port d'Astrakhan reste gelé pendant plusieurs mois d'hiver. De là des retards et des intermittences dans les arrivages. Cependant les travaux ont marché avec une régularité parfaite, sans jamais subir d'interruption, grâce à une réserve considérable d'approvisionnements emmagasinés dès le début, dans laquelle on puise, si besoin est, et qu'on se hâte de compléter à nouveau après emprunts.

Si cette rapidité d'exécution étonne les Européens, on comprendra sans peine que les Tékés de Merv en demeurent absolument stupéfaits. « A quoi bon, disent-ils, essayer de lutter contre ces Russes qui viennent de mettre en courant deux bandes de fer entre la mer et notre oasis? » Ces bandes de fer qui ont permis la conquête ont achevé la soumission, faite aujourd'hui sans arrière-pensée. Je ne sais si le Turkmène est à ce point loyal dans ses engagements, qu'un créancier n'exige pas de reçu ou laisse le reçu de son prêt entre les mains du débiteur[1]; mais, à coup sûr, la crainte est le commencement de la sagesse.

Nous déjeunons avec le général Annenkof, sur le wagon plate-forme, d'où la vue embrasse un ensemble de ruines dont je n'ai pas encore parlé. Le lieu où nous sommes porte le nom de *Baïram-Ali*; là s'élevait le *Vieux-Merv*, sur un plateau moins exposé aux inondations que les rives du Mourgab. A droite et à gauche du chemin de fer, jusqu'à 3 ou 4 kilomètres, des débris de murailles, de tours carrées, de forteresses, forment un panorama des plus saisissants. Parmi ces vestiges du passé, vous distinguez un monument couvert d'un dôme qui paraît aussi grand que la coupole du Panthéon : c'est un tombeau.

Quelle est donc l'histoire de cette région presque inhabitée de nos jours, où se retrouvent les traces d'une civilisation assez avancée? Bien qu'elle soit encore très obscure, on peut la diviser en trois époques :

1° L'époque ancienne, naturellement la moins connue, s'étendrait jusqu'aux premiers siècles de notre ère.

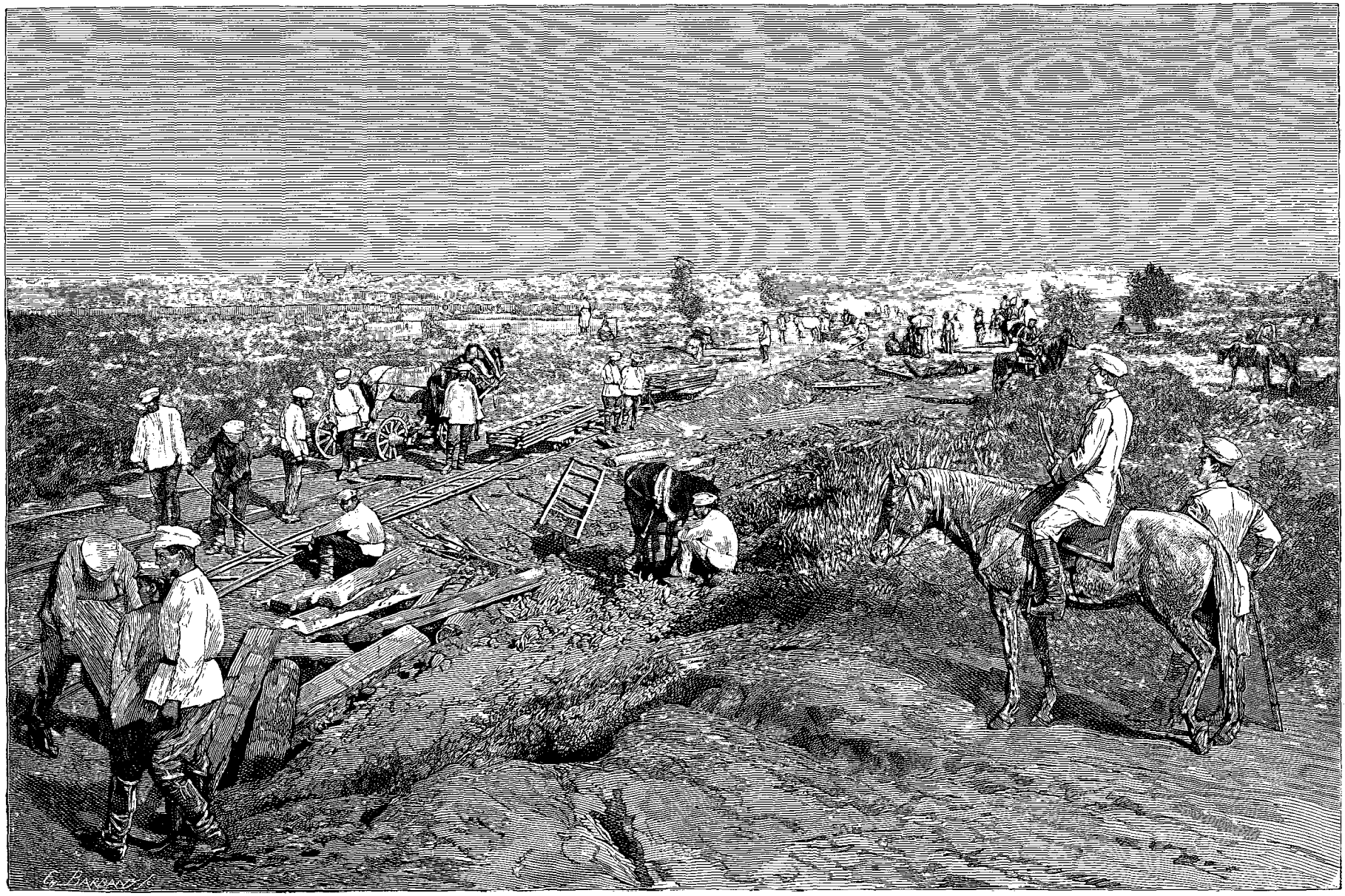
A cette époque se rattacherait la construction de deux villes, que les indigènes attribuent à Zoroastre et à Alexandre le Grand. *Ghiaour-kala* (*ghiaour*, infidèle, *kala*, forte) serait la ville de Zoroastre; *Iskander-kala* (*Iskander*, Alexandre) serait celle du conquérant macédonien. Bien qu'il subsiste quelques débris de ces vieilles cités, rien ne permet d'asseoir une opinion solide ni sur leur importance, ni sur leur antiquité, ni sur le nom de leurs fondateurs. Dans sa marche sur l'Inde, Alexandre a sans doute laissé de nombreuses marques de son passage, mais les naïfs Asiatiques ne sont pas forts archéologues et abusent volontiers de la légende macédonienne.

Les Russes, maîtres du pays, ne manqueront pas d'ordonner des fouilles; ils ont là une occasion superbe de faire un peu de lumière sur l'histoire de l'Asie antérieure.

2° La seconde époque est l'époque musulmane, pendant laquelle fut bâtie la ville de *Sultan-Sandjar-kala* (sultan doit se prononcer *soultane*). Le sultan Sandjar, son fondateur, vivait il y a huit siècles ; c'est son tombeau que nous apercevons. Ce roi puissant, qui fit tant de travaux pour utiliser les eaux du Mourgab et

1. Élisée Reclus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pose des rails. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

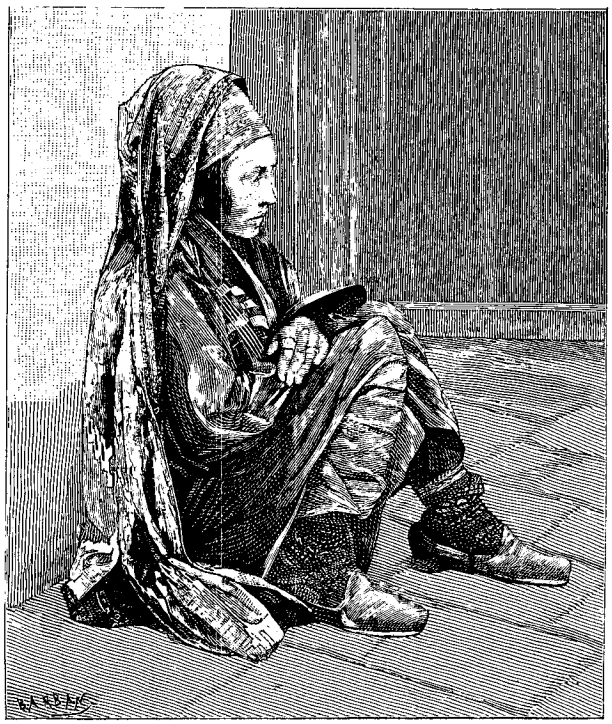
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

développer les cultures, n'était qu'un lieutenant du khalife de Bagdad. Que de révolutions survenues en peu de siècles dans cette partie du globe où l'intervention de forces naturelles a condamné le sol à la stérilité !

A ces forces qui semblent avoir produit un soulèvement de l'écorce terrestre, s'est ajoutée la poussée irrésistible des populations de l'Asie centrale. On dirait que ces migrations de peuples sont soumises à la loi de rotation de la terre.

Au quinzième siècle, l'invasion mongole déborda sur la Turcomanie; Merv, alors rivale de Samarcande, fut détruite. On raconte que Djenghis-khan égorgea tous les habitants de la malheureuse cité, au nombre de 700 000.

3° Ce désastre marque la fin de l'époque musulmane, qui est remplacée par l'époque persane, mieux connue, à laquelle remonte la construction d'une quatrième ville de Merv, celle de Baïram-Ali. La légende fait place à l'histoire. Cette ville nouvelle comptait plusieurs centaines de mille habitants, si l'on en juge par l'étendue de ses ruines. Les barrages du Mourgab furent restaurés, la prospérité revint dans ce pays; mais un mauvais destin semble s'acharner sur les Merviens; ils sont défaits en 1787, par Maazoun-khan, émir de Boukhara, qui détruit les maisons, emmène les habitants en esclavage, renverse la digue construite par le sultan Sandjar pour les irrigations de l'oasis et rend inhabitable la plus grande partie du pays. De cette époque date l'importation de l'industrie de la soie dans le Boukhara; aujourd'hui encore les Tékés occupent un quartier séparé dans la capitale boukhare.



Vieille femme téké (voy. p. 171). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

L'oasis reste inhabitée pendant quelque temps, puis elle est envahie par les Turcomans du Pendeh, connus sous le nom de Sarikhs.

Leur domination se prolonge jusqu'en 1856, date à laquelle ils sont chassés par les Tékés aborigènes. Ceux-ci, commandés par un guerrier fameux, Kaoutchou-khan, deviennent la terreur de tous leurs voisins. Les Khiviens, les Persans, les Russes eux-mêmes ont successivement avec eux des affaires malheureuses. Ce terrible Kaoutchou, après avoir battu le khan de Khiva, en 1855, le fait prisonnier, lui tranche la tête, qu'il envoie au chah de Perse; le corps est expédié à Khiva.

En 1861 vient le tour des Persans; il les met en déroute et leur prend une trentaine de canons, que l'on voit encore à Merv, à côté de la demeure du colonel Alikhanof. En 1873 il bâtit en quarante jours, pour se mettre à l'abri d'une attaque des Russes, la grande citadelle de Merv, à laquelle il donne 8 kilomètres de tour.

Cette attaque se produit en 1879; son successeur la repousse sous les murs de Ghéok-Tépé. Il fallut une campagne d'une année, un siège régulier de plusieurs semaines, les efforts combinés de deux hommes remarquables, pour venir à bout de ces sauvages belliqueux. L'étude approfondie des moyens de domination employés par les Russes serait certainement aussi intéressante en elle-même que profitable à la France; cinq ou six ans après la conquête, vous ne remarquez aucun indice faisant soupçonner qu'il y a ici une armée conquérante et une race vaincue. Bien au contraire, les aptitudes militaires des indigènes peuvent être utilisées sans danger pour la formation de corps spéciaux, et le jour où, par la faute de l'Angleterre, l'orage éclaterait aux frontières de l'Inde, on entendrait parler de la cavalerie turkmène[1].

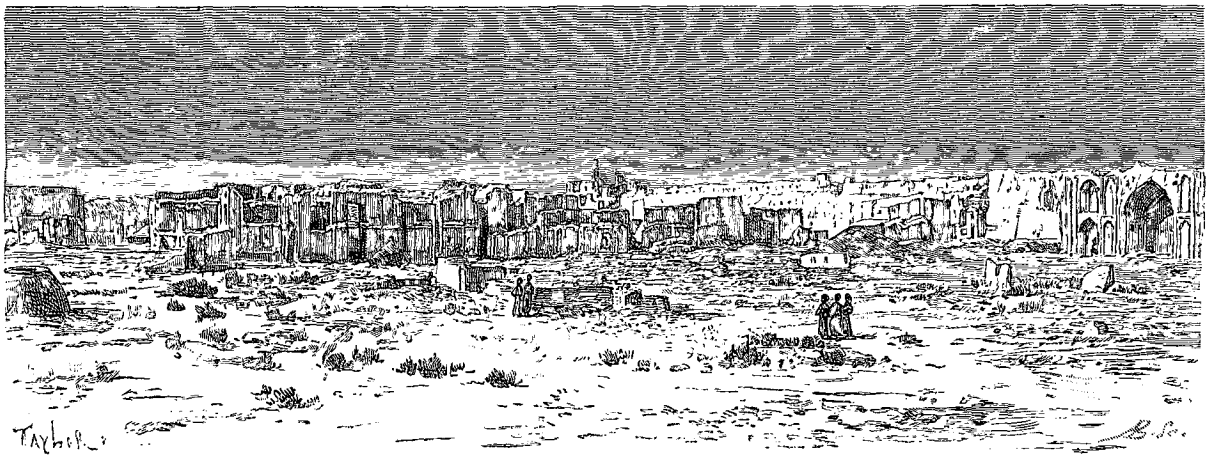
Le déjeuner s'achève dans ces ressouvenirs et les perspectives d'un avenir plus ou moins prochain. Comme nous nous disposons à descendre du wagon, la locomotive siffle et le train s'ébranle. Mais, ô surprise! c'est pour quitter la voie normale et prendre une voie de garage qui vient d'être posée avec ses deux aiguilles, durant ce repas d'une heure. Je n'en crois pas mes yeux. La voie d'évitement a 500 mètres de longueur et peut recevoir un train de cinquante voitures. « Vous avez manqué l'inauguration de la gare de Merv, me dit le général; mais vous inaugurez celle de Baïram-Ali. » Pendant que nous sommes garés, un convoi de matériel nous croise et va porter ses approvisionnements à 2 kilomètres plus loin. Pas une minute n'a été perdue pour utiliser la nouvelle gare.

1. La population des oasis turcomanes peut fournir aisément cinquante mille cavaliers.

Edgar Boulangier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines du Vieux-Merv : vue d'ensemble. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VOYAGE A MERV,

PAR M. EDGAR BOULANGIER[1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

On ne peut passer si près de ruines presque inconnues en Europe sans leur rendre visite. Des chevaux sont sellés ; un guide turkmène au service de la Russie a été mandé ; nous partons. Sont-ils assez élégants, ces chevaux turcomans, avec leur tête effilée qu'ils portent si fièrement, leur poitrail étroit, leurs jambes aux muscles d'acier ! De race arabe croisée, ils résistent mieux encore que l'arabe pur sang. Cent kilomètres par jour pendant une semaine ne les effrayent pas. Ils trottent l'amble ; le cavalier n'a pas à s'en plaindre. Et quelle douceur ! « Ils sont élevés sous la tente avec les enfants de la famille, et caressés par la main des femmes ; souvent on peut voir dans une kibitka en lambeaux le maître et sa famille vêtus de loques, tandis que le cheval reste couvert d'un bon feutre. »

Nous gagnons, à la gauche du chemin de fer, la ville de Sultan-Sandjar-Kala. Les monuments les plus importants restent seuls debout. Le temps a eu raison des maisons ordinaires, d'autant mieux que la plupart des édifices sont bâtis en pisé. Il en est de même dans la cité plus récente de Baïram-Ali. Où trouver de la pierre dans la steppe sans fin ? L'argile du sol se cuit bien au soleil et peut former des murs de plusieurs mètres de hauteur, avec une épaisseur assez réduite (40 à 50 centimètres). La fabrication de la brique a toujours été coûteuse, même aujourd'hui ; on n'y avait recours qu'exceptionnellement. Rien ne peut rendre la surprise qu'on éprouve à la vue de ces grandes bâtisses où la pierre n'entre pas ; de loin rien ne fait soupçonner le genre de construction. Le sentiment qui vous domine est l'étonnement de les voir si bien conservées ; d'un coup de pied vous jetez bas un pan de muraille d'argile.

Chemin faisant, nous longeons une levée de terre assez informe ; il paraît que c'est l'enceinte de la ville d'Alexandre. Notre guide en est-il bien sûr ? Si vous le questionnez trop, il finira par opiner que vous êtes devant la ville de Zoroastre. Gravissez cette enceinte ; vous n'apercevez rien que la steppe unie, couverte de grandes herbes jaunâtres, avec quelques monticules de terre ou débris de briques et de poteries. Un archéologue serait ici à son affaire ; mais nous ne sommes pas archéologues.

Gagnons vite les monuments qui parlent encore aux yeux dans la ville du Sultan. Voici d'abord deux grands portiques voûtés, dont le fond est orné d'un riche cloisonné de briques ; ce sont sans doute les restes d'une mosquée. En face de ces portiques vous voyez deux sarcophages, de briques aussi, et dans ces sarcophages deux cercueils en briques cuites, fermés par une dalle de marbre blanc. Que recouvre ce marbre qui n'a pas encore été soulevé ? Je ne saurais le dire. D'après le guide, ces tombes, qui paraissent neuves, auraient plusieurs siècles d'existence.

Nous arrivons à une sorte de forteresse élevée sur un mamelon. Les murs de terre sont ornés à l'extérieur de refends verticaux qui produisent un singulier effet. On dirait d'énormes saucissons juxtaposés. C'est la *Maison de la jeune fille*. Je vous fais grâce de la légende.

Nous voici enfin à la plus grande ruine de la région, le tombeau du sultan Sandjar, bâti également sur un

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mamelon qui, à grande distance, produit une illusion trompeuse sur la hauteur vraie du monument. Imaginez un édifice rectangulaire, de 18 à 20 mètres de côté, que termine une coupole élevée de 25 mètres au-dessus du sol; le tout en briques liées entre elles par un ciment tellement dur qu'en certains endroits l'acier ne peut l'entamer. Deux petites portes, qui se font vis-à-vis, donnent accès dans l'intérieur, mais elles sont tellement basses, qu'un de nos hôtes, aussi grand par la taille que par la naissance, le prince Gagarine, pense s'y rompre la colonne vertébrale. La porte franchie, vous devez descendre de 2 à 3 mètres pour atteindre le parvis du temple. Où se cache le cercueil de Sandjar? A-t-il été détruit par Djenghis-khan? Les prochaines recherches éclairciront peut-être ce mystère.

Passons dans la ville persane de Baïram-Ali, que traverse le chemin de fer. Une quantité de maisons particulières, qui ont pu appartenir à des chefs, sont encore en assez bon état de conservation pour servir d'abri au voyageur attardé. Presque toutes sont construites sur le même modèle, et possèdent :

1° Une tour centrale carrée, de 6 à 10 mètres de hauteur, formant deux étages : celui du rez-de-chaussée, où l'on pénètre par une porte étroite et basse, l'étage supérieur qui n'est accessible par aucun escalier; c'était là le réduit, le refuge suprême contre l'invasion.

2° Un mur d'enceinte, d'environ 2m,50 de hauteur, qui devait contenir les logements du maître et de sa famille; une seule entrée était pratiquée dans ce mur d'enceinte.

3° Un petit bâtiment placé en face de cette porte, à l'extérieur, et qui devait servir de corps de garde pour les soldats ou de logement pour les esclaves.

Toutes ces habitations, tous ces blockhaus, sont en terre argileuse et ne renferment que très peu de briques cuites. L'emploi du pisé ou de la brique cuite simplement au soleil n'était pas seulement une économie, il procurait de la fraîcheur. Le général Annenkof a constaté des différences de température de 10 à 12 degrés centigrades, pendant les fortes chaleurs de l'été, dans l'intérieur des maisons bâties avec des briques cuites au four ou séchées au soleil, et il met à profit cette observation pour la construction des gares du Transcaspien.

Le plus grand monument de Baïram-Ali est la citadelle. Les murs, flanqués de tours demi-rondes et rapprochées les unes des autres, rappellent ceux du Kremlin. L'enceinte est de forme rectangulaire; elle peut avoir 3 kilomètres de développement. Les ruines des portes ont un aspect étrange. Certes les vestiges du Vieux-Merv méritent l'attention des savants. Nous ne sommes point savants, et néanmoins ils nous font perdre la notion du temps. Pourquoi le colonel Alikhanof n'est-il pas des nôtres? Il pourrait nous dire ce que représentent ces débris d'édifices, que nous contemplons sans être à même de reconstituer leurs anciennes formes. Lui seul, paraît-il, est actuellement capable de les interpréter au moyen des traditions turkmènes dont il a le secret. S'il veut bien en faire part au prince Gagarine, qui se propose de photographier toutes ces curiosités et de nous envoyer la collection de ses œuvres, les amateurs lui en seront reconnaissants.

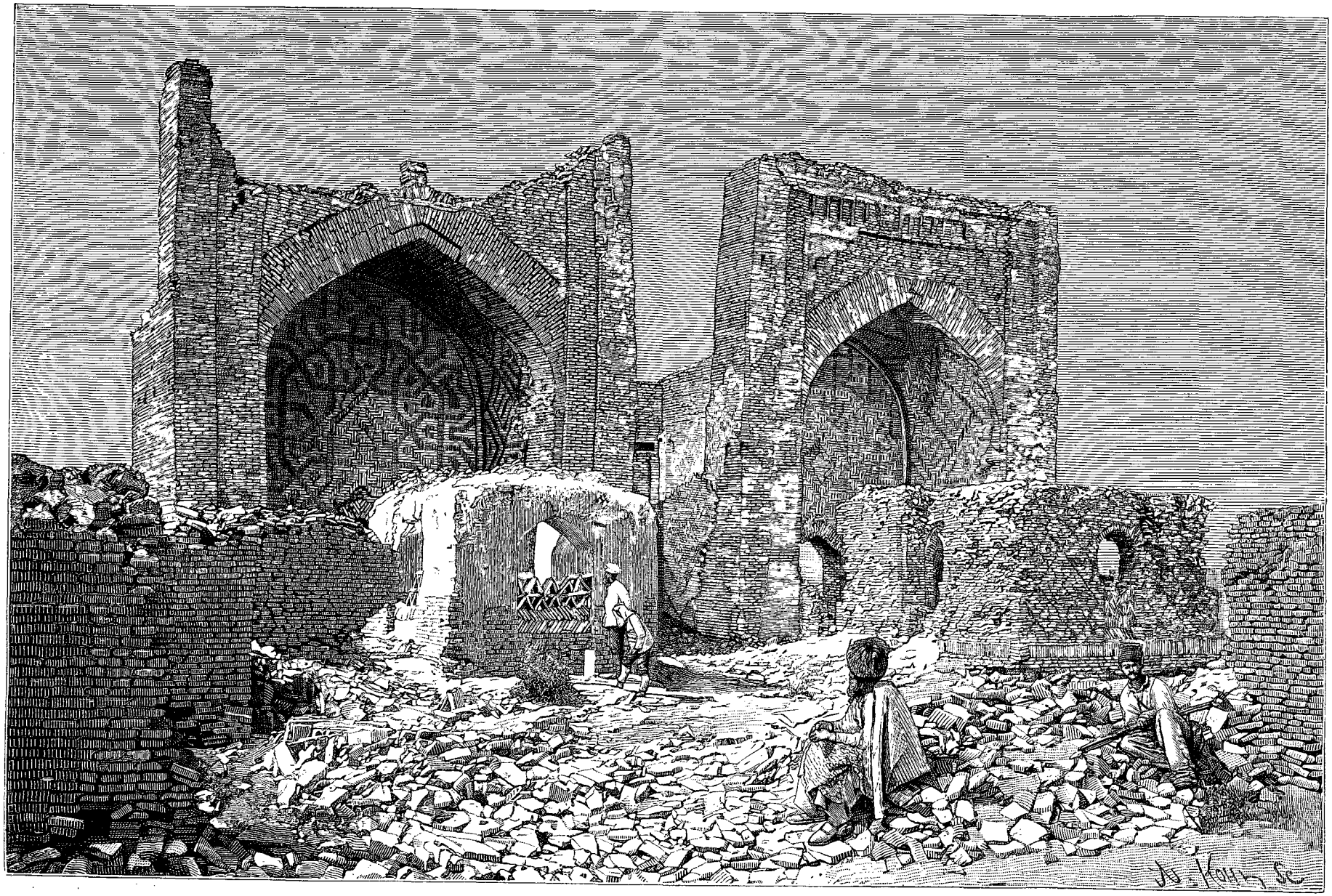
Turkmènes au service de la Russie (voy. p. 177). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

La nuit est venue quand nous regagnons au grand trot le train du général, dont les feux brillent à 3 kilomètres. Mais quel mauvais guide nous avons pris! L'emplacement des vieilles cités est sillonné de fossés profonds et d'autant plus désagréables qu'une végétation abondante les dissimule à nos bons petits chevaux. Nous arrivons fort en retard; heureusement le général se montre indulgent pour notre beau zèle archéologique.

8 septembre. — Quelle froide nuit nous avons passée sur le wagon plate-forme! Mon compagnon de voyage, M. Penot, ne peut poursuivre l'excursion et s'est décidé à attendre le convoi de matériel pour regagner Merv et y prendre le train d'Europe. Sa malchance veut qu'une fête musulmane ait occasionné un retard; le convoi annoncé pour dix heures du soir arrive à quatre heures du matin. Les travaux ne souffriront nullement de cette venue tardive; j'aime à croire que les bronches de l'aimable touriste n'en souffrent plus.

Le vent de Sibérie est-il assez glacé! Ajoutez qu'une pluie fine se mit à nous fouetter le visage, brûlé par le soleil de la journée précédente. Il n'en faut pas davantage pour avoir un bon accès de fièvre, et ces brusques changements de température rendent le climat de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines d'une mosquée dans le Vieux-Merv (voy. p. 177). -- Gravure de Kohl, d'après une photographie.

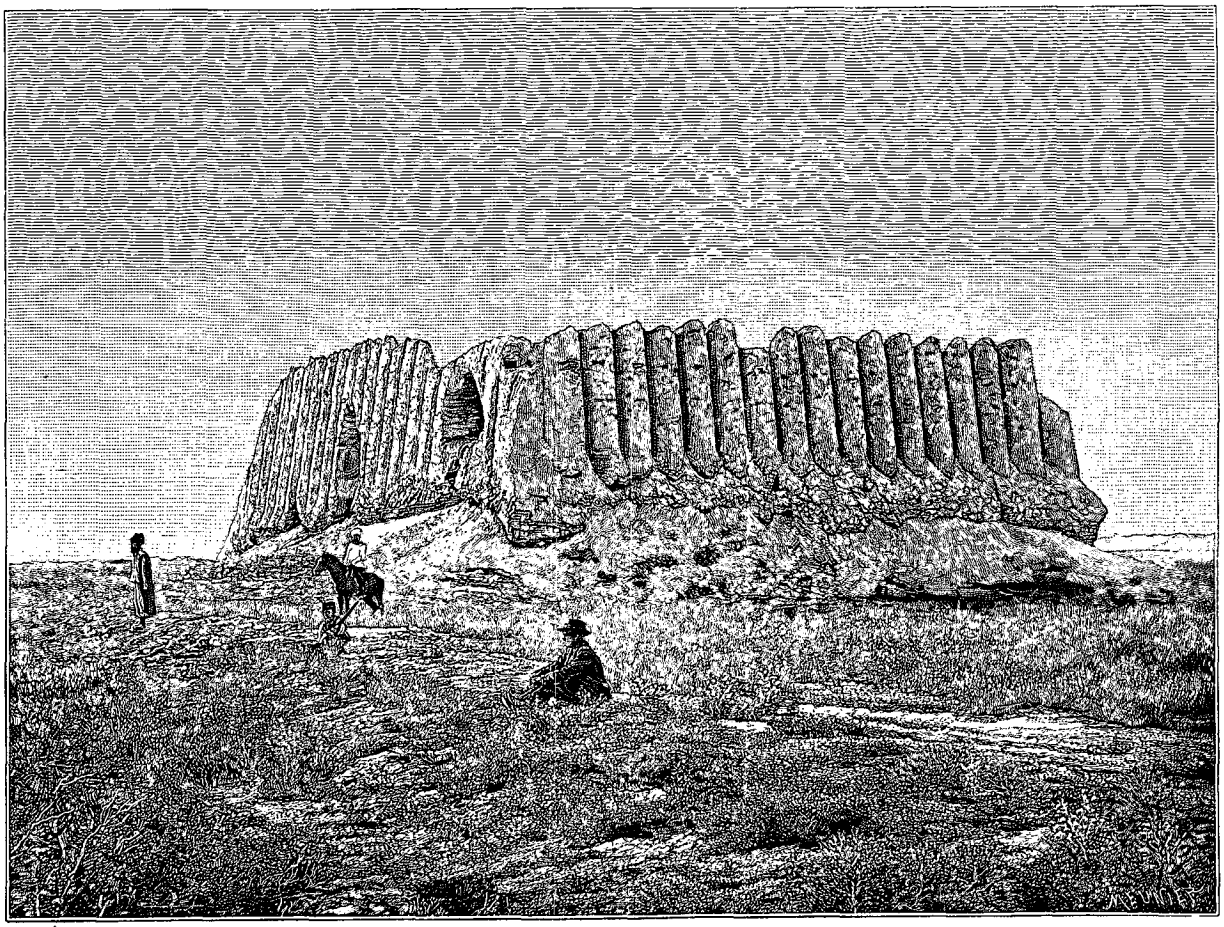
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

région assez difficile. Après deux mois d'un été tropical (juillet, août) une rafale du nord marque brusquement le commencement d'un automne qui se prolonge jusqu'en novembre; les arbres se dépouillent de feuilles, et l'aspect de l'oasis change complètement. Puis vient l'hiver, avec des froids rigoureux (15 à 20 degrés centigrades au-dessous de zéro) et de continuels ouragans du nord-est. Le printemps (avril, mai) est peut-être la seule saison vraiment bonne, celle où quelques pluies tempèrent la chaleur et donnent un peu d'humidité à l'atmosphère.

Dirai-je à ce propos que les mesures prises par le général Annenkof ont assuré la santé des troupes et des ouvriers indigènes depuis le début de la construction du Transcaspien? A peine quelques cas de typhus se sont-ils déclarés dans l'été de 1885, alors que les travaux étaient pressés avec une extrême activité.

Deux services sanitaires fonctionnent : le premier chargé de l'hygiène générale, le second des malades.

Au premier appartiennent le choix des emplacements pour les bivouacs, l'examen des eaux destinées à l'alimentation, la purification de ces eaux, la désinfection des campements et des wagons, le soin d'étudier les meilleures conditions sanitaires dans chaque localité.



La Maison de la jeune fille (voy. p. 177). — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

Le second, auquel incombe le traitement des malades, dispose de deux hôpitaux pour les deux bataillons, et de huit ambulances de vingt-cinq lits pour les ouvriers.

On a en outre installé un sanitorium d'été, à près de 700 mètres d'altitude, dans les montagnes de Perse.

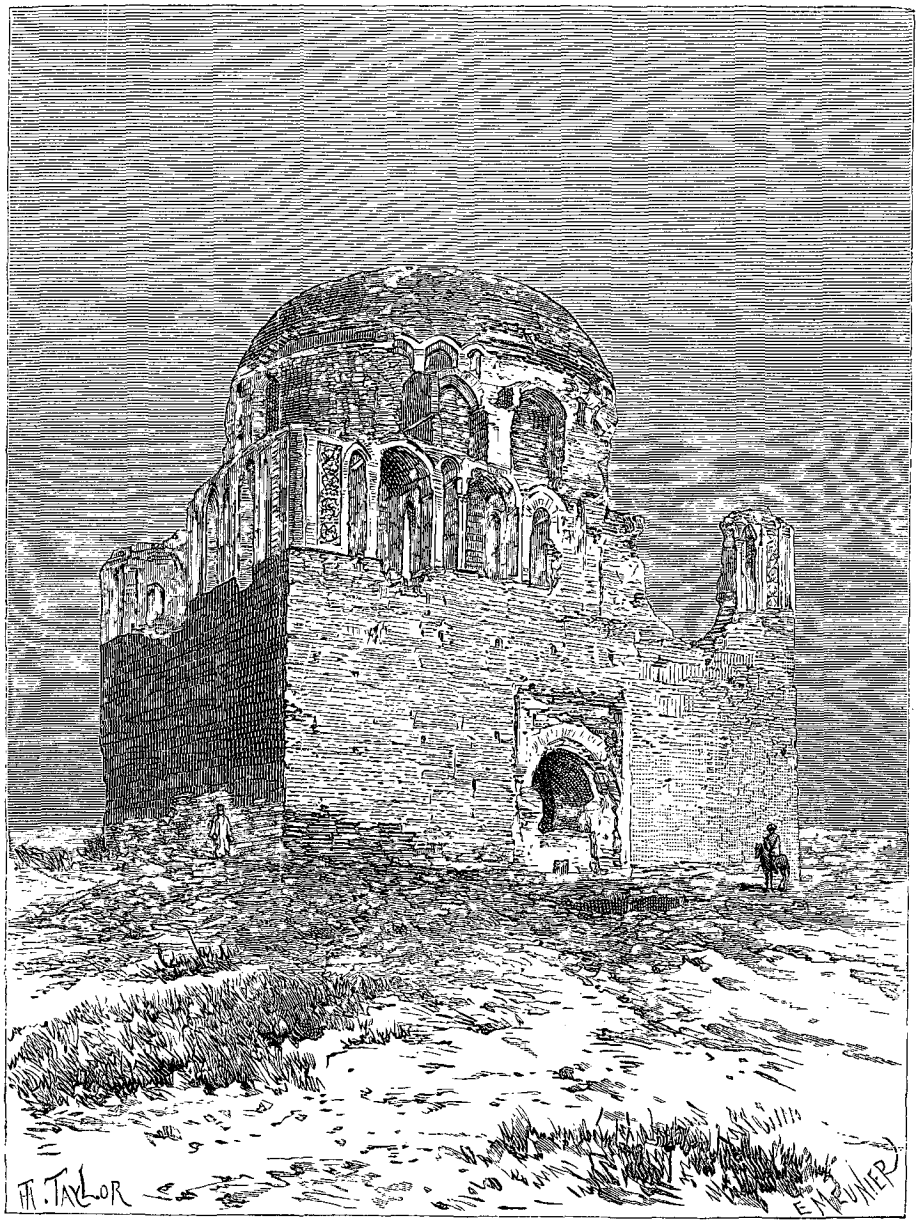
Il faut ajouter, pour être exact, qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre le soleil de Merv et celui de certaines régions humides plus voisines de la ligne; les cas d'insolation ont été rares et peu dangereux, bien que le soldat russe porte une simple casquette blanche sans couvre-nuque. Ce fait seul prouve surabondamment que les rayons solaires, bien que très ardents, n'ont pas ici les effets funestes que leur donne l'humidité, dans la mer Rouge par exemple et en Cochinchine.

Cinq heures du matin. — Le convoi de matériel vient de partir, et le train militaire est encore endormi. Je reste seul, à grelotter, en compagnie d'un ingénieur qui n'entend ni le français ni l'allemand. Ne pourrait-on avoir du thé à cette heure matinale? *Tchaï, tchaï?* C'est compris. Nous voilà en route pour une petite cantine à l'usage des Turkmènes et des soldats. Quatre forts piquets plantés aux angles, des branches d'arbre en guise de lattes, de l'argile appliquée contre ces branches, un toit en roseaux couverts de terre, demeure très simple, comme vous voyez. A l'intérieur, une pe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tite table en bois, deux bancs, une espèce de comptoir, avec quelques bouteilles de vodki, du tabac, et le samovar. Les officiers russes ont dû, dans l'origine, se contenter de pareils taudis ; ils n'ont pas rechigné. Dans plusieurs stations inachevées il existe encore de ces gourbis, à moitié enfouis dans le sol, garantis du soleil par un épais revêtement ; il faut un certain courage pour vivre là dedans, au milieu d'un désert, mais cela vaut encore mieux que de coucher à la belle étoile, par le vent du nord. J'entrai donc avec bonheur dans le terrier au tchaï, non sans bousculer involontairement deux Tékés qui ronflaient encore et s'empressèrent de déguerpir.

Une heure après, complètement réchauffé par le thé



Tombeau du sultan Sandjar (voy. p. 177 et 178). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

bouillant, je me disposais à regagner le train, quand une locomotive se mit à siffler : c'était mon train qui partait !

Mais, au lieu de revenir à Merv, il se portait à deux verstes en avant, dans la direction de l'Amoudaria. Il prenait possession de la voie ferrée construite dans la soirée de la veille, pendant notre excursion à travers les ruines. Avouerai-je que j'eus la naïveté de courir après et que ce fut en pure perte ? Si le Transcaspien compte encore des incrédules, je les engage à renouveler l'expérience.

Après une promenade forcée, que le soleil levant n'incommode guère, je rejoins le fugitif. Les travailleurs sont à leurs postes, le général est monté à cheval avec ses officiers ; partout règne la même activité que dans un fort en construction à l'approche de l'ennemi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vous connaissez déjà l'organisation des chantiers : elle est invariable ; allons, si vous le voulez, visiter en détail quelques wagons du train.

Dans le cabinet du général, le secrétaire particulier reçoit les télégrammes de Saint-Pétersbourg et rédige les réponses dictées en hâte par le général. Des cosaques vont et viennent, vêtus de la longue tcherkesse ; ce sont les ordonnances de Son Excellence. Prenez garde toutefois : parmi ces grands diables vêtus à la circassienne se trouve un sultan kirghize, un vrai prince, qu'il importe de ne pas prendre pour un brosseur. Il se nomme Araslanof, est natif d'Orenbourg et a rang d'aide de camp. Son histoire mériterait de passer à la postérité. Elle commence à la révolte kirghize, après laquelle il fait sa soumission au Czar. Nommé officier russe, il déserte pour prendre du service auprès du khan de Khiva, qui en fait son ministre de la guerre. Les habiles dispositions qu'il sut prendre prolongèrent la résistance des Khiviens. Quand il vit la partie perdue, il n'hésita point et vint se constituer prisonnier aux avant-postes moscovites. « Je mérite d'être fusillé, dit-il ; mais, si vous êtes habiles, vous ne me fusillerez pas et souffrirez que je vous vienne en aide. » En effet, il livra les secrets de la défense et obtint, avec sa grâce, la restitution de son ancien grade. L'aventure est typique et peint mieux qu'un long discours les mœurs asiatiques. Il ne faut pas croire, du reste, qu'entre officiers russes et officiers indigènes il existe une assimilation quelconque ; jamais les khans, eussent-ils le rang de colonel, ne sont admis à l'honneur de commander une sotnia de cosaques, et les sous-lieutenants de l'armée nationale leur accordent tout juste les égards qu'ils méritent. Nous agissons tout au rebours en Algérie : qui a raison ?

Le wagon-ambulance est vide ; les logements de la troupe et des ouvriers turcomans viennent d'être évacués, balayés (de temps à autre on les nettoie à la vapeur) ; les couchettes étagées sont recouvertes de la grande capote grise qui préserve si bien du froid ; les soldats de la seconde brigade, celle de l'après-midi, se reposent, ou vaquent à leurs affaires, ou sont assis en rond autour d'immenses samovars. Les chants militaires ne se font entendre qu'aux veillées du soir.

Les cuisiniers préparent le déjeuner dans les wagons-cuisine. Montons. C'est un spectacle tout à fait nouveau que celui d'un gros fourneau de briques installé dans une voiture de marchandises. Nous avons déjà vu le pareil dans le train d'Ouzoun-Ada. Le chauffage ne se fait ni à la houille ni au bois ; on emploie les résidus de la distillation du pétrole, qui proviennent de Bakou. Le même système est appliqué au chauffage des locomotives et il n'offre pas le moindre danger. La combustion s'opère à l'aide d'un pulvérisateur qui amène lentement le liquide inflammable, préalablement chauffé au bain-marie, dans un jet de vapeur d'eau venant de la chaudière. La vapeur sous pression entraîne les particules combustibles et forme une flamme qui occupe toute la longueur du foyer.

Le chauffage au pétrole offre l'avantage immense qu'il permet d'éteindre le feu instantanément, par le simple jeu d'un robinet. Cet avantage devient inappréciable dans le cas où il y a danger d'explosion. En outre le système du pulvérisateur est économique : il permet d'économiser sur le chauffage au bois 35 roubles par mois — près de 100 francs — pour la nourriture d'une compagnie de deux cents hommes. Pour les machines, on évalue que le chauffage au naphte coûte six fois moins cher que le chauffage au charbon. A ce point de vue, le chemin de fer Transcaspien profite du voisinage de gisements pétrolifères dont la richesse, d'après certains géologues, serait inépuisable.

Le train militaire de pose, comme tous les trains du Transcaspien, transporte avec lui son pétrole — et aussi son eau — dans des wagons-citernes, soit en bois, soit en tôle, qui renferment 600 pouds de liquide (environ 9000 kilogrammes).

Allons enfin rendre visite à l'aide de camp du général, M. Milioutine, dans le wagon-chancellerie. On a toujours quelque chose à apprendre auprès des officiers si distingués de l'armée russe : si vous avez l'intention de visiter le Boukhara, M. Milioutine vous parlera charitablement de la fosse à punaises où l'émir enfermait jadis ses hôtes étrangers. Le protectorat du Czar a modifié la situation ; mais cependant, si vous manquez de prudence.... Il vous dira aussi les mésaventures d'un journaliste anglais, M. O'Donovan, que le typhus empêcha de suivre la première campagne de Ghéok-Tépé, que Skobelef expulsa lors de la seconde expédition, qui s'entêta dans son projet d'aller à Merv, qui réussit à gagner le premier, sous un déguisement, l'oasis inconnue aux Européens, mais s'y fit arrêter, emprisonner par les Tékés, malgré sa qualité de sujet de la Reine, et dut s'estimer heureux d'être finalement délivré par les Russes.

Quelques jours auparavant, dans le même wagon, notre compatriote, M. Bonvalot, et ses compagnons de voyage s'informaient des moyens de pénétrer dans l'Afghanistan pour remplir je ne sais quelle mission scientifique, et M. Milioutine, comme le général lui-même, les dissuadaient de leur projet. Depuis lors on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus ; l'autorisation de passer la frontière leur avait été refusée, et personne n'en témoignait d'étonnement. Un mois plus tard, voyageant fortuitement avec un officier anglais autorisé à revenir à Londres par la Transcaspienne et le Caucase, j'appris de lui que le motif de l'interdiction était purement philanthropique : les Afghans se battent entre eux, ne reconnaissent aucune autorité, arrêtent et souvent massacrent les étrangers, de sorte que c'est rendre service à ceux-ci que de les éloigner d'un pareil guêpier. J'enregistre l'explication sans commentaire : quand se promènera-t-on à Hérat, comme à Merv, les deux mains dans ses poches ?

9-14 septembre. — Merv est situé à 822 kilomètres de la mer Caspienne ; Baïram-Ali est à la verste 795, et nous approchons de la verste 815, où sera construite la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite halte de *Kourban-Kala*. L'oasis a pris fin; nous sommes dans le désert de sables, et ces sables se continuent, en alternant avec les alluvions incultes, jusqu'à l'Amou-daria. Le passage de ce fleuve aura lieu à Tchardjoui, grande ville boukhare de trente mille habitants; il y a 1005 verstes de cette ville à Ouzoun-Ada. Le 8 septembre 1886 il restait donc près de 200 verstes à franchir pour atteindre l'ancien Oxus; la construction de ce tronçon, qui est le plus difficile de la ligne entière, est terminée aujourd'hui [1], et il suffit de quelques heures pour la traversée d'un désert qui exigeait trois à quatre jours de voyage, avec la perspective d'être aveuglé par les tourbillons de sable que soulèvent les ouragans. Que ne suis-je venu trois mois plus tard! Pour continuer la route, il faut monter à cheval et coucher sous la tente. Heureusement encore, la voie est tracée; on pourrait même, sur 100 kilomètres, la suivre en voiture.

En effet, les chantiers indigènes chargés de l'exécution des terrassements ont une avance formidable sur le train de pose. Les ouvriers turkmènes, qui peuvent braver le soleil avec leurs immenses bonnets de peau de mouton, ont travaillé tout l'été. Heureusement aussi, la route est jalonnée d'ingénieurs et de piqueurs qui dirigent les chantiers, étudient les derniers perfectionnements du tracé et occupent des cam-

Khan turcoman. — Dessin de Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

pements espacés de 25 à 30 kilomètres. C'est auprès de ces hommes dévoués, privés de tout bien-être, séparés du monde, qu'il faut aller chercher l'hospitalité la plus cordiale. Le croira-t-on? l'un d'eux a sa femme avec lui.

Encore si ces ingénieurs infatigables n'avaient étudié la ligne que dans une seule direction! Mais pas du tout. Le désert turcoman était à tel point inconnu l'année dernière, qu'il a fallu tâtonner au delà de Merv; outre le tracé de Tchardjoui, qui a été adopté parce qu'il rencontre moins de sables sur la rive droite du fleuve Amou et traverse au contraire la partie la plus peuplée du Boukhara, on a dressé le projet d'une variante d'au moins 300 kilomètres qui passait le fleuve à Bourdalik, auprès de la frontière afghane. Depuis Askhabad jusqu'à Samarcande, sur un parcours de 913 verstes (977 kilomètres), toutes les études, confiées à M. l'ingénieur en chef Danilof, ont été exécutées de mai à décembre 1885; avec les variantes, le travail fourni dépasse une étendue de 1300 kilomètres. Étant données les difficultés de l'existence au milieu d'un désert sans eau, c'est là un tour de force sans précédent.

Neuf stations séparent Merv et l'Amou-daria; j'en

1. Le chemin de fer Transcaspien a été achevé jusqu'à Tchardjoui le 30 novembre 1886 (vieux style), c'est-à-dire dix-neuf mois après l'ukase qui en ordonna la construction, et dix-sept mois après la pose des premiers rails.

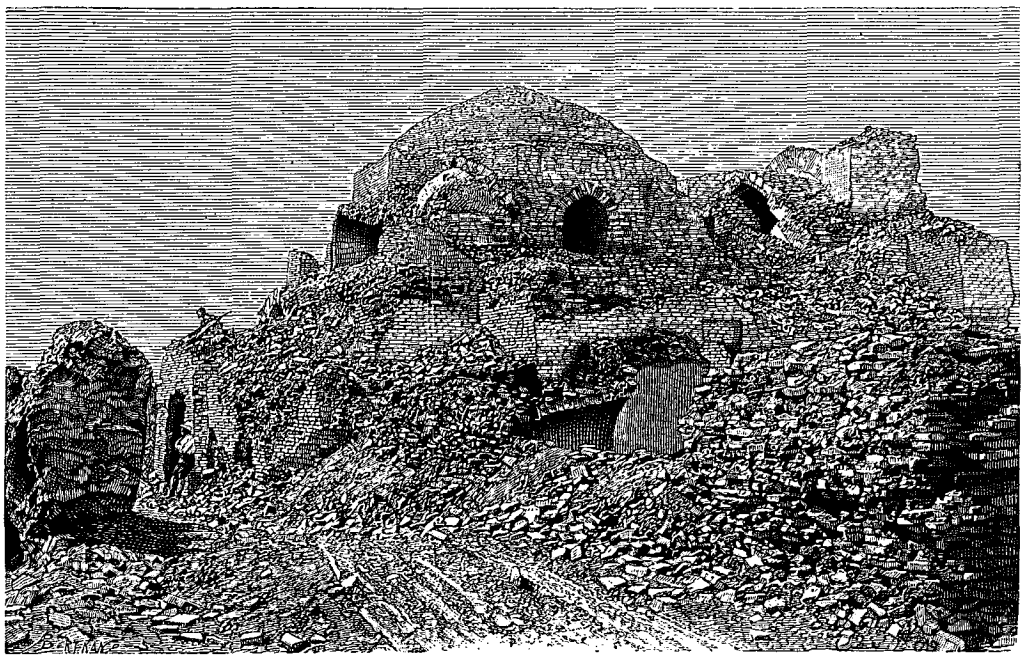
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donne le tableau ci-dessous, avec indication des distances à Ouzoun-Ada.

Baïram-Ali	795 verstes.
Kourban-Kala	815
Keltchi	839
Ravina	862
Outchadji	887
Peski	912
Repetek	936
Echek-Rabat	959
Sélim	982

Quand j'aurai dit que toutes ces stations, sauf la première, que nous venons de visiter et qui possède un ruisseau assez abondant, sont situées dans le désert; que nul village indigène, sauf celui de Sélim, n'anime la solitude; que l'eau fait défaut partout, à part les puits assez médiocres de Kourban-Kala, Repetek et Sélim; que les dunes sablonneuses ne sont même pas embellies par les maigres touffes de saxaoul, le lecteur se fera une idée bien exacte de cette affreuse contrée qui nourrissait jadis des villes florissantes, et qui retentit aujourd'hui de l'appel guttural des bêtes fauves[1].

Les dunes apparaissent à quelques kilomètres avant la station de Ravina et se prolongent sans interruption sur une longueur d'environ 65 kilomètres. Cette partie a été la plus difficile à construire de tout le chemin de fer. Les dunes n'ont peut-être pas une hauteur beaucoup plus grande que celles du littoral caspien, mais aucune végétation naturelle ne les a encore fixées. Sous l'action d'un vent violent qui souffle pendant quelques jours dans la même direction, elles se déplacent de 1 ou 2 mètres. Le travail de fixation offrira donc certainement plus de difficultés dans ces sables mobiles que dans les dunes à demi fixées de la Caspienne; mais il



Un coin des ruines du Vieux-Merv (voy. p. 178). — Gravure de Bertrand, d'après une photographie.

serait puéril de redouter la destruction de la voie ferrée. Si quelques déplacements se manifestent sur certains points en dépit des mesures prises, malgré les palissades perpendiculaires aux vents régnants du nord-est, ils n'atteindront jamais que la proportion d'éboulements sur une ligne ordinaire, et il suffira de quelques heures pour rétablir la circulation. La hauteur des tranchées ne dépasse pas 10 mètres; la moyenne verstique des déblais sablonneux est de 11 000 mètres cubes.

Après la traversée de ces dunes, qui doit rassurer les détracteurs du Transsaharien et de toutes les voies ferrées à construire dans l'extrême sud algérien et tunisien, le désert continue sans interruption jusqu'à l'Amoudaria, présentant tantôt des alluvions, tantôt des plateaux sablonneux qui n'offrent aucun danger parce qu'ils ne *marchent pas*. Quel pays! et comme on comprend bien, après l'avoir parcouru, la tranquillité sereine des possesseurs de l'Hindoustan! Tout vient de changer en quelques mois; la situation politique ne se maintiendra qu'avec la permission des Russes. Ceux-ci, assurément, la donneront de bon cœur, si leur patience n'est pas lassée sur d'autres points du globe.

Nous arrivons à Tchardjoui. C'est près de la grande ville boukhare que le Transcaspien devra franchir l'Amou-daria, et ce passage mesure plus de 1 kilomètre et demi de longueur. Les eaux de l'ancien Oxus roulent entre des falaises d'argile sablonneuse, taillées à pic sur une hauteur de 8 à 10 mètres. Le général Annenkof

1. Depuis notre voyage, des recherches minutieuses ont démontré l'existence d'eau souterraine (provenant sans doute de l'Amoudaria) et abouti à la découverte de nouveaux puits, suffisants pour la traversée de ce désert : l'un à la station de Repetek, l'autre à 5 kilomètres de la station d'Outchadji, où l'eau est amenée par des tuyaux en fonte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une porte dans les ruines du Vieux-Merv (voy. p. 178). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fera-t-il un pont fixe, un ouvrage métallique à grandes travées, comme le pont de Bordeaux? L'hésitation est permise eu égard à la dépense, qui atteindrait un chiffre très élevé, bien que le lit du fleuve soit formé de sables recouverts d'une faible couche de limon, et que la profondeur de l'eau pendant la moitié de l'année ne dépasse guère 3 pieds. L'idée qui semble prévaloir consiste à se servir d'une île qui partage le fleuve en deux moitiés à peu près égales pour y attacher un câble dont l'autre extrémité retiendra un ponton à vapeur. Sur ce ponton prendront place les wagons de voyageurs et de marchandises, à l'exclusion des locomotives, qui ne seront pas transbordées.

En poussant le Transcaspien jusqu'à Tchardjoui, la Russie vient de s'assurer la possession d'un fleuve qui, par la longueur de son cours (2500 kilomètres) et le volume annuel de ses eaux, n'a de supérieur en Europe que le Danube et le Volga. Il forme la frontière entre le Boukhara, véritable province russe, et l'Afghanistan septentrional. Il peut transporter des troupes jusqu'aux confins du Badakchan, au pied des passes du Hindoukouch qui mènent dans l'Inde anglaise. On comprend donc son importance stratégique. Malheureusement sa navigation présente des difficultés qui, pour n'être pas insurmontables, n'en exigeront pas moins l'emploi de moyens spéciaux. Au printemps et en été, après la fonte des neiges dans le massif du Pamir, où se trouvent les sources de l'Amou, le tirant d'eau du fleuve atteint 5 à 6 mètres; en automne et en hiver, il descend à 2 ou 3 pieds. La construction d'une flottille de vapeurs à fond plat s'impose donc pour utiliser la voie fluviale. Si elle s'exécute aussi vite que le chemin de fer, nous pourrons annoncer son achèvement dans quelques mois[1].

Il semble qu'aujourd'hui, après un effort continu de dix-huit mois, les travaux du Transcaspien subissent un temps d'arrêt. Arrêtons-nous aussi sur les bords de l'Oxus, bien qu'il soit moins dangereux d'aller chez l'émir de Boukhara que chez son voisin de Kaboul. L'année prochaine, si la paix se maintient en Europe, nous franchirons en dix heures, sans la moindre fatigue, les 375 kilomètres qui nous séparent de Samarcande.

A titre de renseignement, voici le tableau des stations que nous rencontrerons, avec indication de leurs distances à Ouzoun-Ada :

Tchardjoui	1005 verstes.
Iliat	1037
Karakoul	1059
Yakatout	1083
Boukhara	1107
Tougaï-Rabat	1125
Koujour-Mazar	1150
Aksatch	1168
Nalik	1188
Kerminé	1211 verstes.
Siatdine	1237
Mir	1257
Kara-Koulakh	1277
Katta-Kourgan	1292
Dolina	1316
Arab-Khan	1341
Samarcande	1360

1. Entre Noukous et Kilif, sur un parcours 1000 kilomètres, la navigation à vapeur est possible pour des bateaux ne calant pas plus de 2 pieds et demi. La Russie revendique à bon droit la possession de cette zone navigable. Dès à présent on compte sur l'Amou-daria un millier de caïques (barques allongées), pouvant porter chacune 600 pouds de marchandises ou 40 passagers.

Cette section du chemin de fer sera bien moins difficile que les précédentes. Du fleuve Amou à la station de Karakoul s'étend un désert sans eau; mais, plus loin, le tracé suivra la grande rivière de Zérafchane jusqu'à la vieille capitale asiatique.

Cette capitale sera-t-elle le point terminus du Transcaspien? Peut-être. La grande ville de Tachkent (cent mille habitants) ne se trouve pas à 300 kilomètres au delà, et la seule difficulté à vaincre serait le passage du Sir-daria, fleuve dont l'importance égale sensiblement celle de l'Amou.

Et après Tachkent ? Les paris sont ouverts. On peut seulement conjecturer que des pionniers aussi infatigables que les Russes ne s'arrêteront pas en si beau chemin dans leur conquête pacifique de l'Asie centrale.

15 septembre. — Retour à Merv. La petite ville, quand on revient du désert, paraît être le paradis terrestre. Quel explorateur n'a pas éprouvé cette illusion en trouvant sur sa route un poste habité par des blancs!

Plusieurs officiers du train de pose ont obtenu la permission de m'accompagner; ils se font une fête de revoir la future Babylone, d'y rencontrer de nombreux camarades, d'y coucher à l'hôtel. Les hôtels de Merv! Figurez-vous que le mien s'est transformé depuis huit jours — le progrès marche ici à la vapeur; — il s'est enrichi d'un piano inénarrable et d'une divette irrésistible. C'est ce qu'on appelle un *café chantant*. Vous avez pu en rencontrer de pareils au fond de l'Algérie : Merv en est à la demi-douzaine. Russes et Français ont sous ce rapport les mêmes goûts. Honni soit qui mal y pense! Mieux vaut se distraire tant bien que mal, après une journée de rude labeur, que de périr à la longue d'ennui et d'abrutissement.

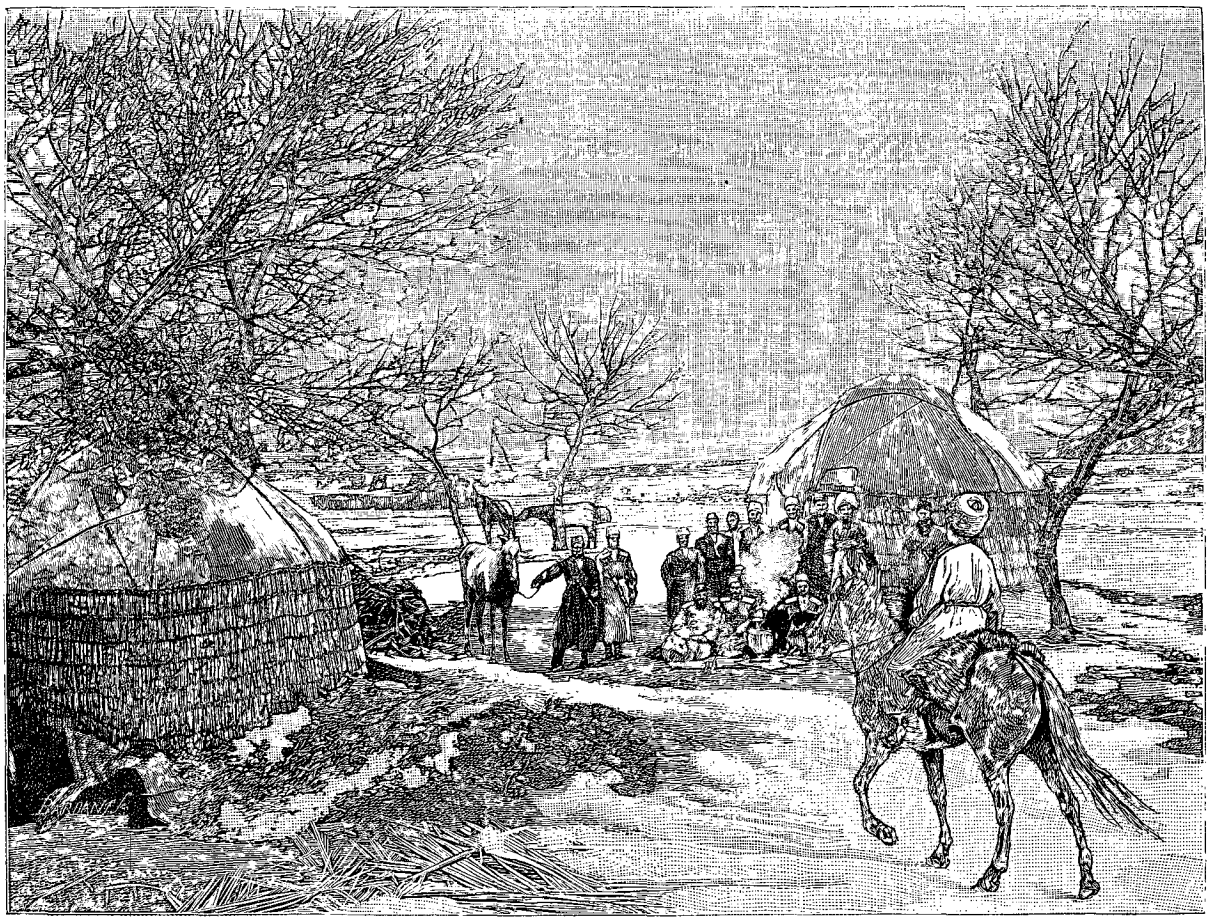
16 septembre. — Préparatifs de départ. Adieu aux officiers supérieurs, à tous nos aimables hôtes, ou plutôt : au revoir! Il y a de ces sympathies instinctives qui ne se raisonnent pas : je n'ai pu donner aucune preuve d'une amitié sûre, mais on savait avoir affaire à un Français.

Les eaux du Mourgab, déjà très basses au commencement de septembre, ont baissé encore depuis dix jours. Elles laissent à découvert les berges argileuses qui n'ont pas suffi, au mois de juin précédent, à contenir la crue annuelle du fleuve. Chaque année, à l'époque de la fonte des neiges dans les massifs montagneux de l'Afghanistan, une inondation ravage l'oasis de Merv, depuis la destruction des barrages élevés par les anciens sultans. Celle de 1886 atteignit une hauteur exceptionnelle, et il fallut toute l'énergie des Russes pour en combattre les désastreux effets. Des digues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent construites en toute hâte suivant le mode indigène, qui consiste à fabriquer d'énormes saucissons en terre et clayonnages, à les rouler dans les brèches ou les dépressions naturelles qui livrent passage au débordement, à les fixer ensuite au moyen de forts piquets enfoncés dans le sol. Les Tékés sont passés maîtres dans ce genre de travaux. La crue n'en causa pas moins des dégâts importants, et grande fut la stupéfaction à Saint-Pétersbourg à la nouvelle de l'inauguration de la gare de Merv, le 2/14 juillet suivant. Inaugurer un chemin de fer dans une région submergée pouvait sembler étrange. Cependant rien n'était plus vrai. Il avait été possible de conjurer le fléau, d'enserrer solidement le lit du fleuve, et d'arriver triomphalement à Merv au jour dit. Un général-major, aide de camp de l'empereur, vient précisément d'arriver pour se rendre compte du miracle accompli. Ses avis éclairés ne pourront que hâter le relèvement des barrages et l'exécution des canaux destinés à prévenir le retour de ces inondations périodiques, en même temps qu'à reconstituer l'ancienne oasis.

Le train du général est sous pression ; j'aurai l'honneur de revenir avec Son Excellence à Ouzoun-Ada. La bonne fortune me comble : je suis présenté au prince



Merv en hiver. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

Hilkof, directeur du service de la traction et ancien ministre des travaux publics en Bulgarie. La Russie n'est pas à court d'hommes distingués, et elle sait utiliser leurs lumières. C'est chose assez remarquable qu'un gouvernement autocratique sache si bien reconnaître le mérite et donner les emplois à ceux qui sont capables de les remplir. Les affaires du pays n'en vont pas plus mal.

Le train se met en marche à onze heures du soir. S'il m'est permis de revenir dans ces parages, que trouverai-je à la place de ces steppes incultes et des oasis à demi abandonnées, depuis un siècle, par les indigènes? Les oasis seront, à coup sûr, reconstituées grâce à un système de canaux d'irrigations entrepris aussitôt que conçu; les steppes mêmes, dont le sol est fertile, pourront recevoir sur d'immenses espaces l'eau nécessaire à la culture.

C'est un des problèmes géographiques les plus discutés que celui de savoir à quelles causes il faut attribuer les alternatives de richesse et d'infertilité survenues en Turcomanie depuis deux à trois mille ans. L'Amoudaria doit être considéré comme la cause directe des changements constatés par l'histoire, et cette cause directe provient elle-même de forces naturelles dont il faut voir la manifestation dans les éruptions de pétrole.

« A l'époque de Strabon, l'Oxus se jetait dans la mer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Caspienne, et le mouvement commercial du Pont-Euxin à l'Inde se faisait par la voie de cours d'eau, continuant à l'est de la mer d'Hyrcanie la vallée transcaucasienne du Kour. Après la conquête d'Alexandre, la fondation d'États helléniques dans le bassin de l'Oxus et l'exploration géographique des parages orientaux de la Caspienne, dont le marin Patrocle fut chargé par Seleucus Ier, il paraît vraiment impossible qu'il ait pu y avoir erreur sur un fait aussi important que celui du cours de l'Oxus. Mais, à l'époque des premiers écrivains arabes et turcs, ce fleuve s'était détourné au nord et se déversait dans la mer d'Aral; tous les documents arabes de cette époque en font foi. Au quatorzième siècle il reprenait son cours vers la Caspienne, du côté de laquelle l'entraîne une pente relativement forte (plus de 14 centimètres par kilomètre). Le nouveau lit fut rempli pendant deux siècles environ; mais, vers le milieu du seizième siècle, l'Amou, abandonnant le chemin de la Caspienne, revenait, pour la deuxième fois depuis l'époque historique, dans la mer d'Aral [1]. »

Ces déplacements alternatifs, établis par des documents certains, ne peuvent pas être niés depuis les reconnaissances (1819-1826-1836-1863-1871) de l'ancien lit de l'Oxus, nommé fleuve Ousboï, qui s'embranchait sur le lit actuel aux environs de la ville de Kounia-Ourdgent et aboutissait à la baie de Krasnovodsk [2]. « Le lit abandonné, large de 1 kilomètre en moyenne, est aussi bien tracé que si les eaux venaient de le quitter à peine. Ses rives abruptes sont érodées dans la terre argileuse jusqu'à 20 et 25 mètres de profondeur, et seulement çà et là des talus de sable en ont caché les assises parallèles. Les bancs d'alluvions qui venaient affleurer à la surface du courant sont parfaitement reconnaissables, non moins que les îles parsemées au milieu du fleuve. Les dépressions les plus creuses de l'ancien lit sont en maints endroits remplies de lacs allongés et tortueux qui ressemblent à des méandres de rivière; des tamaris, des roseaux qui croissent en forêts dans les fonds, offrent un spectacle ravissant pour le voyageur qui vient de parcourir pendant des semaines l'affreuse steppe aride ; çà et là, au bord des eaux douces, il a même la joie d'apercevoir de véritables bosquets composés de peupliers et d'oliviers sauvages. Les ruines des villes et des villages que l'on trouve sur les bords de l'Ousboï supérieur (entre le delta de l'Amou et le lac Sari-Kamich) appartiennent évidemment à deux époques, correspondant aux deux périodes d'écoulement de l'Oxus vers la Caspienne. Les constructions des villes les plus anciennes indiquent un degré de civilisation et de richesse beaucoup plus élevé que celui des ruines plus modernes, en tout semblables à celles des villes khiviennes bâties de nos jours [1]. »

Comme cette description des ruines de l'Ousboï concorde bien avec ce que nous avons constaté pour les anciennes villes de Merv, Sultan-Sandjar-Kala et Baïram-Ali ! On ne retrouve de monuments artistiques, de fresques émaillées, que dans la première.

L'Amou-daria n'est pas le seul cours d'eau de la région qui ait subi des changements de lit. Aux époques où l'Amou versait ses eaux dans la Caspienne, le Sir était lui-même un affluent de l'Amou, et le lac d'Aral n'existait pas ou du moins n'avait que les dimensions d'un marais. « Les auteurs qui parlent de la contrée parcourue par l'Oxus et le Yaxartes ne signalent l'existence de la mer d'Aral qu'aux époques où les deux fleuves ne sont pas indiqués comme des affluents de la Caspienne [2]. »

En même temps que l'Ousboï prolongeait le cours de l'Oxus jusqu'au golfe des Balkans, il paraît probable qu'un autre bras du fleuve se détachait à Tchardjoui pour traverser de l'est à l'ouest les plaines fertiles et boisées qui sont devenues la steppe de Karakoum. Le Mourgab de Merv et le Tedchen, qui se perdent aujourd'hui dans les sables, se jetaient dans ce bras de l'Amou-daria. Notons aussi que la rivière de Zéraf-chane semble avoir été un affluent de ce fleuve; aujourd'hui elle disparaît dans le sol, non loin de Tchardjoui, sans pouvoir atteindre son ancien confluent.

On se rend compte aisément de ces révolutions si l'on admet que le relief du sol s'est exhaussé ou abaissé alternativement de manière à modifier l'orientation des lignes de plus grande pente. De pareilles oscillations sont d'autant plus admissibles qu'il suffit de leur supposer quelques mètres d'amplitude pour expliquer la déviation des thalwegs fluviaux. La géologie a déjà enregistré, en divers points du globe, un certain nombre de déplacements suivant la verticale; et, sans sortir de la région qui nous occupe, nous pouvons citer les mouvements observés dans les environs de Bakou, c'est-à-dire au foyer des forces qui font jaillir le pétrole à la surface de la terre. Or le bassin pétrolier de la Transcaucasie s'étend sous la Transcaspienne, et les mêmes causes peuvent produire les mêmes effets dans les deux pays.

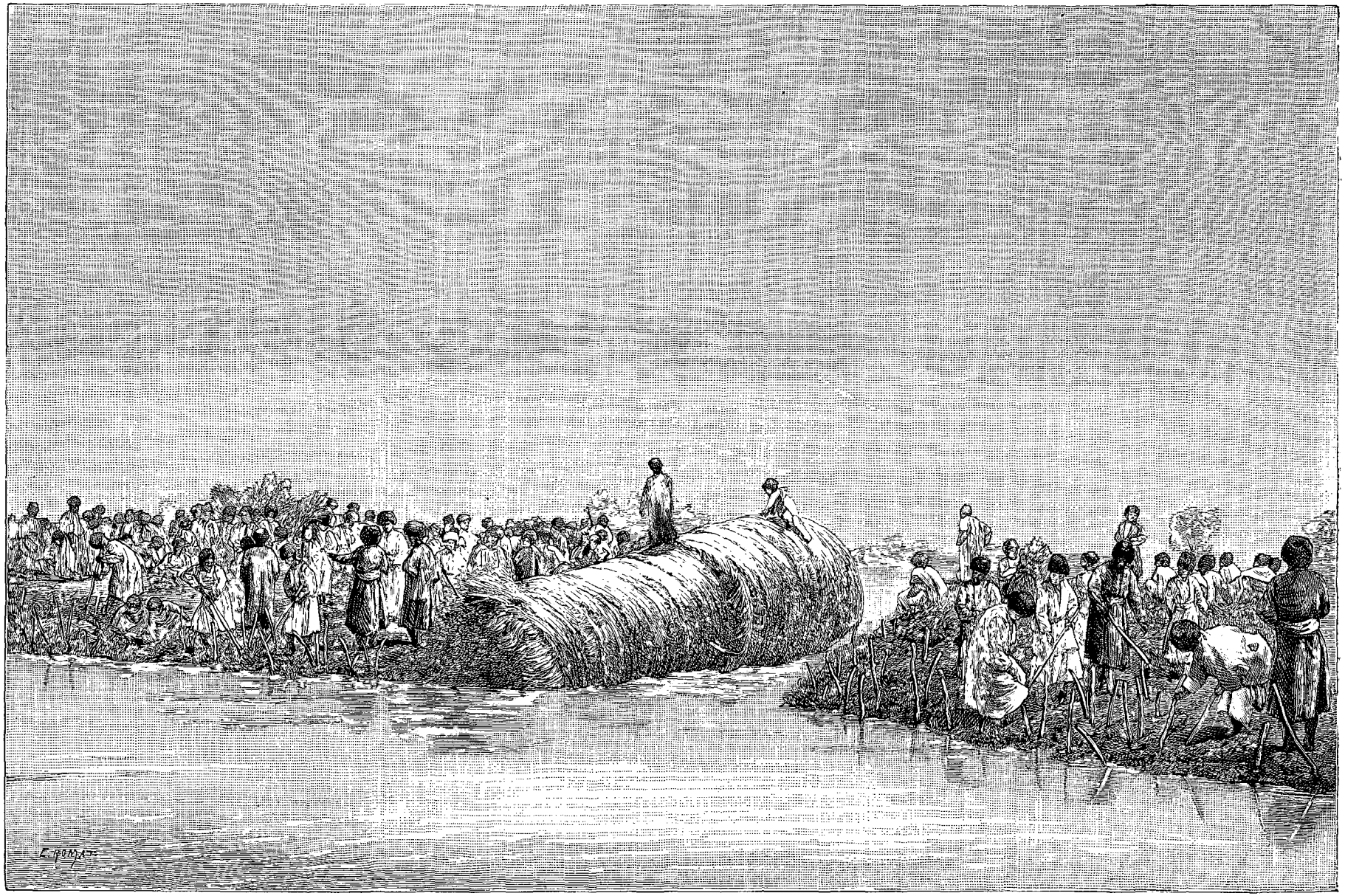
Les nivellements de précision exécutés pour la construction du chemin de fer donnent des indications précieuses sur les bossellements actuels du sol et sur les mesures à prendre pour tirer le meilleur parti possible de la situation. Les eaux du Mourgab et celles du Tedchen suffiront sans doute à la reconstitution assez économique des anciennes oasis de Merv et de l'Atek ; celle d'Akhal-Téké pourra utiliser les rivières du plateau de l'Iran. Quant au désert de Karakoum, le seul moyen de le mettre partiellement en culture consiste à dériver les eaux de l'Amou-daria par un canal embranché à l'amont de Tchardjoui et suivant les lignes de faîte des derniers plissements.

1. Élisée Reclus.
2. Idem.

1. Élisée Reclus.

2. On ignorait en France, au dix-huitième siècle, le dernier changement de lit de l'Oxus. Pierre le Grand étant venu à Paris, ses collègues de l'Académie des Sciences lui présentèrent une carte de Russie sur laquelle le fleuve était indiqué comme se jetant dans la Caspienne. Le lac d'Aral n'était pas même figuré. « Ce n'est pas cela », dit l'empereur; et il traça au crayon le nouveau cours du fleuve et les contours de la mer inconnue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Construction d'une digue (voy. p. 186). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

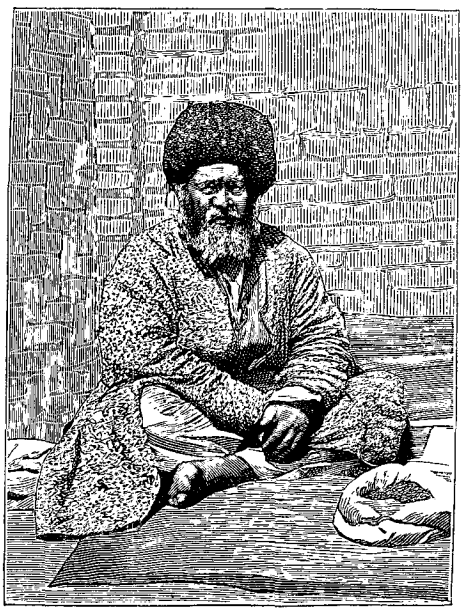
Ramener le fleuve dans son ancien lit de l'Ousboï est une entreprise que rendent irréalisable le bas-fond de Sari-Kamich, les déformations du sol aux abords du littoral caspien, les relèvements qui ont obligé l'Amou à se porter dans le lac d'Aral.

Quel triomphe pour les ingénieurs russes, que de rendre à la vie ces immenses espaces où l'eau seule fait aujourd'hui défaut ! Pierre le Grand eût applaudi à leurs succès, lui qui, admirateur des Hollandais, ne rêvait que travaux de canalisation. Toute l'Asie antérieure, l'Afghanistan et la Perse redeviendraient tributaires des oasis turcomanes, et la valeur offensive de Merv pèserait d'un poids énorme sur les destinées des Indes.

17 septembre. — Huit heures du matin. Nous arrivons à Askhabad après un parcours de 345 kilomètres effectué en neuf heures. En tenant compte des arrêts, la vitesse effective de marche a dépassé 40 kilomètres. Pour une ligne qui s'achève encore, c'est magnifique. Je sors du wagon-salon, où j'ai passé une excellente nuit, et appelle un cocher pour aller rendre visite au général Komarof : car il y a ici des voitures de louage à l'arrivée des trains, comme en Europe.

La ville est assez éloignée de la gare, 1500 mètres, et l'on y arrive par une route qui serait irréprochable sans l'épaisse couche de poussière apportée par le vent. Je me demande ce qu'on peut devenir ici pendant les rafales du nord.

Askhabad est de plusieurs années l'aînée de Merv et a pris une certaine avance comme étendue et mouvement commercial; cette avance sera bientôt perdue.



Marchand turcoman au bazar d'Askhabad. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

Le général Komarof habite un fort bel hôtel, comme Merv n'en possède pas encore. Je suis immédiatement introduit auprès de Son Excellence, qui travaille dans un immense cabinet; la mode des pays chauds est d'avoir des appartements spacieux; mais, dans les rudes hivers de la Turcomanie, comme on doit y grelotter !

Après un accueil sympathique et le récit de son récent voyage sur la frontière persane, dans la vallée de l'Atrek — lequel a été agrémenté par la rencontre d'un tigre que ses cosaques ont manqué, — le général, qui est doublé d'un érudit et d'un chercheur, me fait voir sa riche collection de photographies et d'objets anciens, trouvés en partie dans des fouilles. Revenu à Pétersbourg, après l'achèvement de sa carrière militaire, il se propose de publier un important ouvrage sur le Caucase et l'Asie antérieure. Je me fais un vrai plaisir de l'annoncer au monde savant.

Oserai-je donner ici le détail d'une journée si bien remplie qu'elle me fit comprendre la justesse de la locution vulgaire, *estomac d'ambassadeur* ?

A midi, je déjeunais dans le train avec le général Annenkof; à une heure et demie, je redéjeunais à la table du général Komarof; à quatre heures, lunch chez le même; à sept heures, dîner au train; à neuf heures, réception au cercle militaire; à minuit, souper officiel chez le commandant en chef de la Transcaspienne [1].

Le train se remit en marche à deux heures et demie du matin ; il était temps. Nous n'avons pu rendre visite aux ruines de Nissa, situées à quelques verstes, au pied des montagnes de Perse.

Je ne quitterai point Askhabad sans remercier Mme Komarof de l'honneur qu'elle me fit en m'accompagnant au bazar, où se trouvent entassés de merveilleux tapis persans. On y voit aussi des produits de Merv, de l'Afghanistan, du Boukhara. Tout cela ne coûte pas bien cher, mais encore faut-il s'y connaître.

18 septembre. — Neuf heures du matin. Arrivée à Kizil-Arvat. Encore 200 kilomètres franchis avec une vitesse de 45 kilomètres à l'heure. Le général procède à une inspection minutieuse des travaux de la nouvelle gare. Le soleil brûlant ne semble pas l'incommoder, malgré ses cinquante printemps. Et ce métier dure sans interruption depuis quinze mois !

Nous partons vers midi; le déjeuner est servi sur le wagon plate-forme attelé en queue, et le train s'élance à toute vapeur sur d'interminables alignements droits.

Les déserts d'alluvions, les dunes de sables, les Petits-Balkans, les Grands-Balkans avec leur profil étrange, fuient derrière nous à la vitesse de 50 kilomètres à l'heure. Nous descendons à grande allure le plateau sablonneux du littoral caspien, que le train ordinaire de voyageurs, à l'arrivée, n'a pu gravir qu'avec une sage lenteur. Quatre heures après le départ de Kizil-Arvat, nous revoyons Ouzoun-Ada, que des agrandissements tout récents ont rendu presque mé-

1. La Transcaspienne est partagée en six districts, commandés par des colonels ou lieutenants-colonels : Fort-Alexandrovski, Krasnovodsk, Askhabad, Karibent, Merv, Pendeh.

Elle renferme environ 550 000 Turcomans, partagés de la manière suivante :

Nomades du littoral caspien. . .	(environ)	50 000
Oasis d'Akhal-Téké.	—	150 000
Oasis de l'Atek.	—	50 000
Oasis de Merv	—	250 000
Oasis du Pendeh (Salors, Sarikhs).	—	50 000
		550 000

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connaissable; il est quatre heures : nous avons parcouru 250 kilomètres.

Les écrivains qui contestent aux Russes les aptitudes des races occidentales et ne manquent aucune occasion de donner tort à la Russie dans ses conflits avec l'Angleterre, feraient bien de quitter leur cabinet pour se rendre compte par leurs yeux du tour de force qui vient de s'accomplir en Asie et dont le développement se poursuivra, s'il le faut, sans défaillance jusqu'au résultat final, fatal, inéluctable. Ils pourraient se convaincre que, dans cette hypothèse, l'échéance approche pour le règlement de certains comptes et que la fin du siècle pourra être marquée par de grands événements.

Ce qui les étonnera le plus, c'est d'apprendre le bon marché de l'œuvre qui vient d'être menée à bonne fin. Les dépenses de construction du chemin de fer transcaspien ne s'élèvent qu'à 32 000 roubles (80 000 francs) la verste[1] (1067 mètres). Vu l'éloignement et les difficultés de la vie dans le désert turcoman, ce prix de revient paraît extrêmement faible. Mentionnerai-je ici quelques-unes des causes de ce bon marché surprenant?

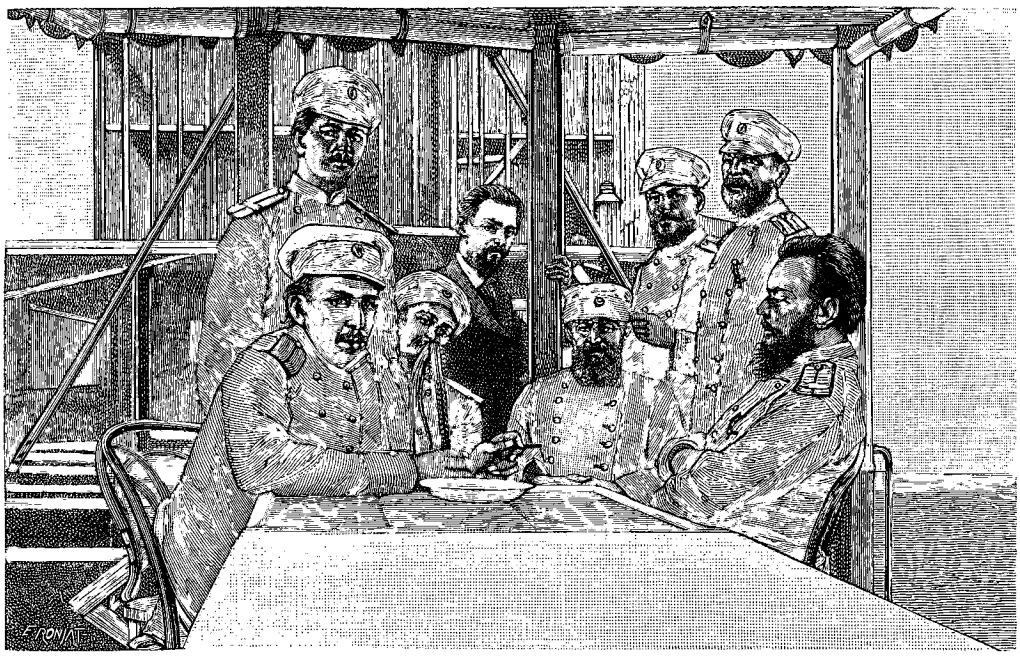
1° L'administration vigilante du général Annenkof, son coup d'œil merveilleux pour découvrir les plus petites économies.

2° L'emploi de la main-d'œuvre militaire.

Les mécaniciens, les chauffeurs, les chefs de train sont presque tous des soldats. Les chefs de gare sont tous des officiers et des sous-officiers.

3° L'emploi de la main-d'œuvre indigène, qui coûte peu et produit beaucoup, malgré quelques usages un peu primitifs.

Je citerai notamment la coutume téké qui consiste à



M. Milioutine. Le prince Gagarine.

Groupe d'officiers russes dans le train. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

transporter les déblais dans un sac et à se passer de main en main les briques destinées aux constructions. Ainsi faisaient, paraît-il, les maçons de la tour de Babel.

Rien n'est plus drôle que la manœuvre des sacs; elle exige trois hommes, celui qui pioche, celui qui tient le sac devant le piocheur et le porte au lieu du dépôt, où le troisième larron opère la décharge. Larron n'est pas trop fort : ces gens se croisent les bras trois minutes sur quatre.

4° La mise en exploitation au fur et à mesure de la pose des rails, sans attendre l'achèvement des gares et accessoires de toute espèce.

L'ouverture anticipée de la circulation permet d'avoir de bonne heure un certain trafic, dont les bénéfices viennent en déduction des dépenses de construction.

Déjà des milliers de pèlerins mahométans qui vont tous les ans de la Perse occidentale et des provinces chiites du Caucase visiter le tombeau du saint de Mechhed, se sont servis du Transcaspien. Pour les attirer, le général a fait publier une brochure persane qui explique les avantages de la nouvelle route, l'économie de temps et d'argent qu'elle procure; des wagons spéciaux ont été aménagés pour le service de ces pèlerinages.

En outre, des agents commerciaux, envoyés à la foire de Nijni-Novgorod, en même temps qu'à Boukhara et

1. Dans cette dépense sont compris les rails d'acier et le matérie roulant, qui proviennent exclusivement de fabriques russes. Leur prix de revient est peut-être assez élevé, mais il importe, avant tout, à un grand peuple de suffire à ses besoins, et pour cela de se réserver son marché. Une grande guerre ne prendra pas la Russie au dépourvu. Le gouvernement achète chaque année d'énormes approvisionnements de rails et de wagons à des industriels dont il entend, avant toute chose, encourager les efforts; ce sont ces approvisionnements qui ont servi au Transcaspien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les autres villes du Turkestan, ont attiré, dès le premier automne, une partie des marchandises qui passaient par Orenbourg. Les quais de Tchardjoui sont déjà couverts de cargaisons de laine, de soie, de fruits secs et surtout de coton. Ce dernier article présente une importance particulière. Jusqu'à présent les manufactures russes se sont approvisionnées en Amérique et en Égypte pour les neuf dixièmes de leur consommation; la difficulté des communications ne leur permettait de demander qu'un dixième à peine à l'Asie centrale. Le Transcaspien modifiera cette situation, et la mise en valeur, par l'irrigation, des steppes transcaucasiennes achèvera d'affranchir la Russie de la tutelle étrangère.

Pendant que je résume mes impressions, le général termine sa visite de la gare, des appontements, des installations multiples qui se créent dans la nouvelle ville. Il se montre enchanté : tout marche à souhait, la tenue des sables sous-marins est excellente, la carte marine dressée en 1874 n'a pas cessé d'être parfaitement exacte.

La nuit est venue, et avec elle la fraîcheur du bord de la mer. Décidément l'été est bien fini. Nous dînons dans le wagon fermé, aux accents d'une musique guerrière que j'entends pour la première fois. Ce sont de vrais soldats russes, en bottes et uniforme blanc, qui nous souhaitent la bienvenue. Le croiriez-vous? un officier me dit que ces musiciens sont à la charge personnelle du général Annenkof; ils se déplacent d'un point à un autre du chemin de fer, apportant les distractions musicales aux exilés. On ne peut assez admirer cette prévoyance généreuse d'un chef millionnaire.

Fresque émaillée à Merv (voy. p. 188). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Grande réunion après dîner sous la marquise de la gare; les femmes des officiers et employés de tout ordre sont présentes au grand complet; je pense qu'il a été inutile de les « réquisitionner ».

« Nous allons organiser un bal pour demain soir, me dit le général; il faut que la France y soit représentée. »

Hélas! un mauvais petit vapeur est en partance pour Bakou; si je le manque, c'est un retard de trois jours. Les lointains voyages vous réservent de ces désagréments amers. Mais le devoir avant le plaisir!

Autre « point noir » à l'horizon : un citoyen prussien débarque sans *otkrytyï-list*, mais avec l'intention de faire le voyage de Merv; tout simplement. « Impossible, répond le général : vous n'avez pas l'autorisation du ministre de la guerre : je ne puis vous laisser passer. Vous voudrez bien vous rembarquer demain. »

Le docteur — il y a beaucoup de docteurs en Allemagne — n'est pas content, et cela se conçoit. Ai-je l'air particulièrement naïf? il s'assied à côté de moi et me prie à voix basse d'intervenir en sa faveur. Rien que ça! Comme je me défends en trois points de l'honneur qui m'est fait, le général, intrigué, s'écrie : « Messieurs, vous êtes témoins : voici la France et la Prusse qui complotent contre la Russie ! »

Le travail opiniâtre n'exclut pas la franche gaieté. Elle vient naturellement, à ses heures, après la besogne journalière, la satisfaction morale du bien accompli.

Cette dernière soirée d'Asie m'a laissé un souvenir vengeur de toutes les calomnies débitées sur l'orgueil moscovite. Ce n'est pas dans ce pays qu'il faut chercher la morgue solennelle du fonctionnaire et du bureaucrate. La France périrait. — ce qui n'arrivera pas, — que le bon rire gaulois aurait une seconde patrie.

19 septembre. — L'heure de la séparation a sonné.

La vie humaine s'épuise trop souvent à nouer des relations que brisent, dès le lendemain, des circonstances imprévues ou des jalousies mesquines.

Mais il faut être philosophe.

Le départ est fixé pour midi; le général Annenkof a fait avancer l'heure du déjeuner.

« Je vous conduirai à bord, dit-il, avec mes officiers et mes ingénieurs. »

Sur la dunette du vapeur s'échangent les derniers adieux, en présence du malheureux docteur, qui se désespère de plus en plus. Le général me donne rendez-vous dans douze mois pour l'inauguration de la gare de Samarcande.

Mes remerciements sont interrompus par le dernier coup de cloche; l'ancre est levée; le bateau s'ébranle. Pendant que l'état-major, rangé sur le quai, le regarde s'éloigner, je saisis en toute hâte mon appareil photographique pour fixer sur le verre cette scène inoubliable; mais telle est mon émotion, que j'oublie de retirer l'obturateur placé devant l'objectif.

Deux minutes plus tard, Ouzoun-Ada et son éminent fondateur disparaissaient derrière les dunes de sable jaune.

Edgar BOULANGIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bakou : le jardin Michel et l'Hôtel du gouverneur, et la Tour de la jeune fille (voy. p. 195). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

VOYAGE A MERV,

PAR M. EDGAR BOULANGIER.

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Bakou, 20 septembre 1886. — Quand on vient de visiter le désert turkmène, les ruines du Vieux-Merv, le chemin de fer Transcaspien, il semble que le mieux à faire soit de rentrer tranquillement chez soi, sans chercher de nouveaux sujets d'admiration.

Mais cependant quel crime ce serait de passer à Bakou, la ville du feu éternel, sans s'y arrêter! Nulle part peut-être, à la surface du globe, la nature n'a entassé tant de merveilles pour frapper les yeux du vulgaire, tant d'énigmes pour déconcerter les savants.

Le petit vapeur de la Compagnie Lebed, qui me ramène d'Ouzoun-Ada, double la pointe d'Apchéron vers huit heures du matin, après une traversée de vingt heures, longe la côte méridionale de la presqu'île maudite, et entre enfin dans la vaste rade où cent navires sont mouillés à l'abri de toutes les tempêtes. Tout au sud, les montagnes de Lenkoran, d'où l'on extrait le soufre, dressent dans le ciel brumeux leurs cimes aiguës; puis je distingue les établissements de la marine militaire, la ville persane aux murailles crénelées et la nouvelle cité russe avec ses maisons grises parfaitement alignées, la ville noire et les nuages de fumée qui l'étouffent. A dix heures nous jetons l'ancre à l'appontement maçonné de la douane, qui s'avance de 100 mètres en mer; les provenances de la Transcaspienne doivent y passer la visite. Il y a vingt autres appontements en bois, bâtis sur pilotis, dans le port de Bakou; quelques-uns mesurent 200 mètres de longueur; la plupart appartiennent à des compagnies particulières. Ils s'échelonnent le long de la courbure du rivage, en partie seulement garni de quais, sur un développement d'environ 2 kilomètres. Ces chiffres donnent une idée de l'importance commerciale de Bakou, aujourd'hui le second port de la Caspienne, demain peut-être le premier. La population a sextuplé depuis vingt ans; elle a passé de 10 000 à 60 000 âmes. La petite capitale de kans inconnus est devenue, sous l'administration russe, l'un des plus riches centres manufacturiers qui soient au monde. L'exploitation du pétrole, sagement conduite par le gouvernement, a pu donner ce résultat.

A l'étranger, si vous avez besoin de renseignements ou de conseils, il ne faut pas manquer de rendre visite à nos représentants du corps consulaire. Vous êtes assurés de trouver auprès d'eux, quel que soit leur grade, le plus aimable accueil. Ceci est vrai surtout à Bakou. Les intérêts français y sont confiés à un homme qui joint à la plus haute compétence industrielle l'abord le plus facile et la complaisance la plus inépuisable. M. Thyss a passé vingt ans de sa vie en Russie; il est l'un des piliers de la grande maison Nobel : quelle bonne fortune d'avoir un pareil guide pour visiter les sources de naphte, les mines où se préparent

1. Suite et fin. — Voyez t. LIII, p. 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les différentes huiles, l'acide sulfurique, le kérosène, la vaseline, etc., sans compter les vestiges d'un passé qui remonterait à Zoroastre, le fondateur du parsisme[1]!

Après un déjeuner rapide dans un excellent hôtel européen dont le seul tort — encore n'est-ce pas sa faute — est d'exhaler dans ses moindres recoins et jusque dans sa cuisine un pénétrant parfum de pétrole, je saute dans un *phaéton* de belle apparence, qui prend au grand trot de son attelage tatare le chemin de la *Villa Pétrolia*. Trois kilomètres environ séparent la ville blanche de l'agence consulaire de France, et il faut traverser la ville noire dans toute sa longueur. Ma voiture roule avec un infernal bruit de ferraille dans les rues de la cité russe, de belles rues bien tracées, bien pavées, bien vivantes; puis elle s'engage dans un petit désert de sable de 300 à 400 mètres de longueur, où les chevaux n'avancent qu'à grand'peine. Enfin nous sommes sur un terrain solide, de couleur rougeâtre; nous circulons entre des mares pleines d'un liquide qui ressemble à de l'huile de foie de morue : ce liquide est le résidu de la distillation du naphte naturel, et la coloration en même temps que la consistance du sol tiennent à ce qu'il est imprégné de ce résidu. On aura peine à le croire : les pluies sont si rares dans cette partie du littoral caspien, que l'arrosage des rues de Bakou ne se fait pas toujours avec de l'eau douce; on y emploie les résidus de pétrole. Ces porteurs d'eau que vous voyez à cheval entre deux barils ou deux outres vont distribuer à domicile la ration nécessaire à l'alimentation; s'ils étaient chargés de la voirie, leur métier serait souvent une sinécure. Il n'est pas jusqu'aux trottoirs qui ne soient recouverts avec un asphalte provenant du naphte, tellement sensible à l'action du soleil, que vous y enfoncez comme dans de la boue à moitié durcie.

Porteur d'eau. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Cependant nous voici arrivés au beau milieu de la ville noire, c'est-à-dire d'un ramassis d'usines, grandes et petites, qui fument à qui mieux mieux, sauf trois ou quatre, les plus importantes et les mieux outillées, celles qui appartiennent à des Européens et *mangent leur fumée*. La plupart, dirigées par des Arméniens, ne se font aucun scrupule de vous envoyer au passage des torrents de gaz aussi malpropres qu'irrespirables. Il est bon de se hâter et mon automédon fouette ses chevaux à tour de bras pour gravir une colline couronnée par trois énormes récipients que vous prendriez pour des gazomètres : ce sont des réservoirs de naphte. Le mauvais pas est franchi, le vent pousse la fumée derrière nous, et, de la hauteur où nous sommes, la vue s'étend au loin sur la baie de Bakou et les coteaux désolés d'Apchéron. A nos pieds, au bord de la mer, apparaît une espèce d'oasis à moitié verdoyante; quelques jolies et spacieuses maisons se tiennent compagnie dans la solitude de ce désert sablonneux. Construites par MM. Nobel, elles sont habitées par le haut personnel de leurs établissements; on y respire en été beaucoup mieux que dans la ville blanche, à cause des vents régnants du sud-est. Ce petit paradis a été baptisé la *Villa Pétrolia*.

Le phaéton s'arrête à la demeure du consul de France; il y a vingt jours à peine que nous nous connaissons, dix-huit jours que nous sommes séparés, et nous nous retrouvons comme de vieux amis qui ne se sont pas vus depuis dix ans. M. Thyss, vieil hôte de la Russie, est Alsacien : voilà la clef du mystère. Notre plan de campagne est bientôt arrêté : nous remettons au lendemain la visite des sources, et la soirée sera consacrée à la ville persane.

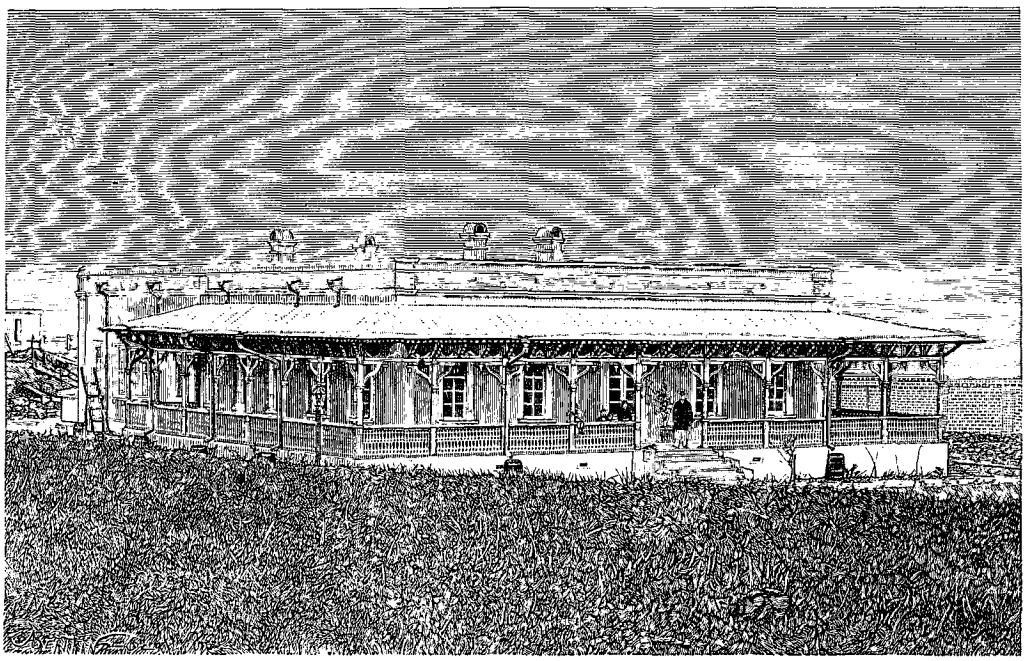
Seulement il n'y a pas deux chemins pour revenir à Bakou et je dois avaler de nouveau la fumée de ces imbéciles d'Arméniens. Comme consolation, M. Thyss m'offre de m'introduire dans un milieu sulfureux, c'est-à-dire qu'il veut bien, en passant, me montrer en détail sa fabrique d'acide sulfurique, organisée d'après un système dont il est l'inventeur. C'est tout simplement une perfection. Dans un espace restreint, une production colossale est régulièrement conduite par un très petit nombre d'ouvriers. Et le prix de revient est d'autant plus faible que le minerai de Lenkoran ne coûte pas bien cher et que les résidus de pétrole employés comme combustible ne coûtent rien du tout. Ici, comme pour les locomotives du Transcaspien ou les fourneaux domestiques installés par ordre du général Annenkof, c'est le *pulvérisateur* qui permet d'obtenir un jet de flamme occupant toute la longueur du foyer. Mais les foyers de Bakou sont immenses, comme peuvent l'être ceux de nos grandes usines ou de nos vaisseaux de guerre, et la vapeur d'eau mélangée aux poussières de pétrole s'y précipite avec un bruit intense pour former une énorme gerbe enflammée. Ce spectacle d'un cylindre métallique complètement vide de matière com-

1. Depuis que ces lignes sont écrites, M. Thyss, âgé de soixante-douze ans, s'est retiré définitivement à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bustible, rempli par une flamme que l'on allonge, que l'on arrondit, que l'on aplatit à volonté en changeant l'embouchure du tuyau d'où elle s'élance, frappe d'étonnement. Un jour prochain viendra où toute la marine russe sera chauffée par ce système si économique et qui n'offre pas le moindre danger. La routine française voudra-t-elle suivre cet exemple?

Une promenade dans le vieux Bakou est intéressante à plus d'un titre. Inutile d'aller en Perse pour se faire une idée sommaire de l'architecture persane. La conquête de la Transcaucasie orientale par les Russes ne date pas de si longtemps que la capitale ait perdu son cachet. Ces ruelles étroites, tortueuses et sales, bordées de maisons blanches aux toits plats, dont les portes sont le plus souvent fermées et les habitants invisibles, n'ont pas changé depuis un siècle; leur dédale inextricable couvre toujours le flanc de la même colline escarpée; ce sont encore les mêmes minarets, les mêmes petits dômes surmontant les salles de bains, tout cela fait de boue et de crachat, et badigeonné à la chaux. Puis il y a le bazar, moins remarquable par sa petitesse que par le silence qui y règne; assis sur leur séant dans de misérables échoppes, les mercantis persans vous offrent sans sourciller des collections variées de pierres fausses, de turquoises surtout; la turquoise est originaire de ce pays; c'est donc ici, comme à Tiflis, qu'il faut le plus se méfier. Vous trouvez aussi à acheter de beaux tapis de Perse, mais ils coûtent moins cher à Askhabad. Ceci doit vous encourager à faire le voyage. Les seuls monuments remarquables de cette vieille cité en train de disparaître sont la « Tour de la jeune fille » et la citadelle ou palais des kans.



La Villa Pétrolia. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie.

La « Tour de la jeune fille », haute de 30 mètres au-dessus de la mer, s'aperçoit si bien du large que les Russes l'ont surmontée d'un sémaphore et d'un feu de port. La légende raconte qu'un kan de Bakou ayant voulu imposer à sa fille, merveilleusement belle, une union qui lui répugnait, celle-ci finit par y consentir à la condition que son père ferait bâtir une tour très élevée : la construction achevée, elle y monta et se précipita dans le vide, préférant la mort au malheur et à la honte.

La citadelle possède une porte curieuse et bien conservée. Étaient-elles assez hautes ces murailles de pierres garnies d'embrasures de canons! Car les Persans avaient des canons; ils en ont même encore, puisque j'ai eu l'honneur de voyager avec un ex-colonel autrichien qui est aujourd'hui général en chef de l'artillerie du chah et retournait à Téhéran. Mais quels canons ou quels canonniers! Les cavaliers turkmènes sabraient tout cela d'importance au siècle dernier, et je vous laisse à penser si les Russes en ont été longtemps incommodés dans leur siège de Bakou. Leur seule perte sérieuse fut celle de leur général, assassiné lâchement par un soi-disant fanatique, au moment de la remise des clefs de la citadelle; un monument a été élevé à sa mémoire.

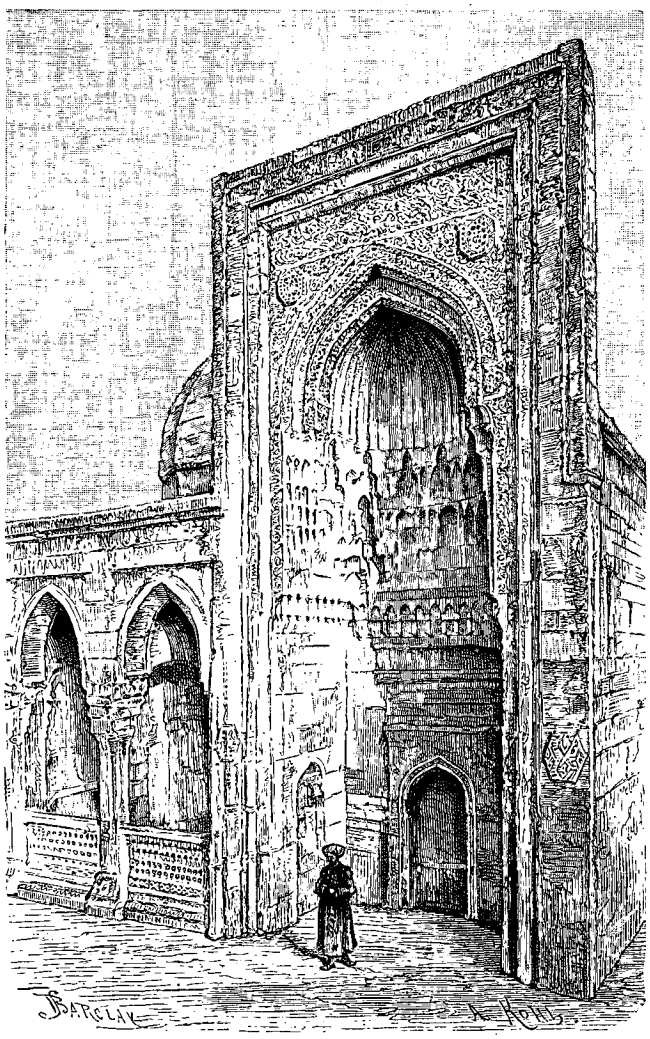
Au pied de l'ancienne citadelle il existe aujourd'hui un vaste jardin dont les bosquets poussiéreux et les arbres rabougris ont une mine passablement lamentable, car je vous prie de croire qu'ils ne sont pas arrosés tous les jours. C'est le jardin Michel. Les allées ne sont point sablées : comment pourrait-on y tenir les jours de grand vent? Elles sont enduites de bitume, comme de vulgaires trottoirs; cette nouveauté, si bien justifiée, surprend tout d'abord. Toutes les allées convergent, par une pente insensible, à une vaste terrasse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'où l'on jouit d'un coup d'œil magnifique. Là est installé le cercle, le *Kroujok*, superbe établissement où l'on boit et mange, jusqu'à des heures invraisemblables. Les Russes ont-ils tort ou raison d'être tant soit peu noctambules? On doit reconnaître, en tout cas, qu'ils ne s'en portent pas plus mal : preuve que chez les peuples jeunes, pleins de sève, la nature s'accommode très bien de certains écarts de régime.

Nous rentrons à l'hôtel en suivant les larges quais qui se développent au pied de la nouvelle ville. Le flot de la mer vient se briser mollement sur les blocs qui protègent le pied des murs verticaux de ces quais, construits suivant toutes les règles de l'art. Combien de ports français, et non des moins connus, seraient heureux d'en avoir de pareils!

Une grande animation règne; le soleil se couche derrière les collines tapissées de cimetières persans, et les promeneurs affluent pour respirer la brise du soir. Beaucoup d'uniformes, beaucoup de jolies toilettes. Ce n'est pas la peine de venir si loin pour retrouver les modes de Paris sur les épaules de femmes non moins séduisantes que les Parisiennes. Heureusement le beau sexe indigène nous apparaît dans la personne de femmes tatares qui lavent leur linge à la mer, agenouillées sur les enrochements. Rien de plus pittoresque que ce lavoir en plein air; rien de plus drôle que toutes ces grenouilles plus soucieuses de se cacher la figure que le... mollet. Mais leur peau, je vous le jure, n'eût pas tenté saint Antoine.



Porte des kans au vieux Bakou (voy. p. 195). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

La nuit est venue; M. Thyss retourne à la Villa Pétrolia, nous prenons rendez-vous pour le lendemain matin et je reste seul à mes réflexions.

Quel étrange pays nous allons visiter!

La chaîne du Caucase se termine à ses deux extrémités par des contreforts de nature volcanique, où les forces souterraines n'ont pas cessé d'agir à l'époque actuelle.

C'est à l'orient, dans cette funèbre pointe d'Apchéron, que l'activité des réactions intérieures paraît avoir atteint son maximum. Le sol y est en maints endroits couvert de cratères de boue en ébullition; son relief se modifie presque incessamment; des gaz inflammables s'échappent de certaines fissures, et il peut suffire d'une étincelle pour allumer l'incendie. Montez sur la « Tour de la jeune fille », par une nuit calme et sombre : vous avez quelque chance de voir la presqu'île couverte de lueurs phosphorescentes. Cette année même, un de ces volcans de boue a lancé jusqu'à 300 pieds de hauteur une trombe gazeuse qui s'est enflammée pendant la nuit; tout le ciel a été rempli de fantastiques lueurs rouges; une heure après, la combustion cessait aussi brusquement qu'elle avait commencé, à la grande joie des habitants, frappés d'épouvante.

Si au dix-neuvième siècle ces phénomènes arrêtent l'attention des esprits les plus sceptiques, on comprend qu'ils aient paru surnaturels aux peuples superstitieux de l'antiquité. Depuis Zoroastre jusqu'à nos jours, les adorateurs du feu ont considéré Bakou comme un lieu sacré, où ils venaient en pèlerinage du fond de l'Asie centrale. Les ordonnances de l'empereur Héraclius, qui fit éteindre le feu entretenu par les prêtres parsis, et les persécutions des Arabes, conquérants de la Perse, qui voulurent imposer leur religion aux vaincus, ne purent triompher d'une résistance qui ne recula pas devant l'expatriation. Et le temple est resté debout, et quelques fidèles traversent encore l'océan Indien pour y adorer le symbole de la divinité. Nous ferons comme eux demain, puisque l'occasion s'en présente à peu de frais.

Mais d'où viennent donc ces feux qui brûlent depuis des milliers d'années? On doit les attribuer aux vapeurs de pétrole que chasse à la surface du sol la haute pression des gaz emprisonnés dans les cavités souterraines. Et le pétrole lui-même, dont l'usage est devenu familier à notre génération, quel est-il, d'où sort-il, quel est son mode de formation?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que le lecteur se rassure; mon intention n'est pas de lui servir ici une leçon de géologie en trois points. Je serais d'autant moins excusable que la géologie n'apprend rien de positif sur la question dont il s'agit. Disons seulement comme aperçu général que les opinions sont partagées en plusieurs camps.

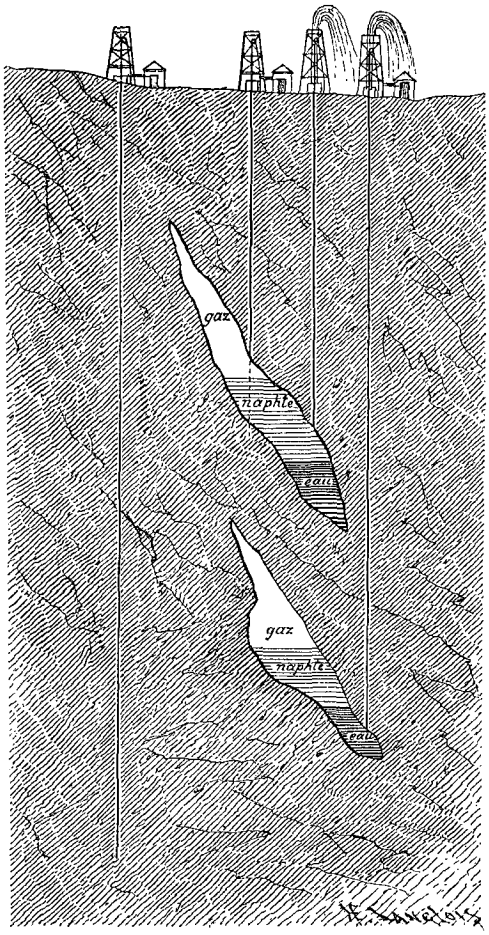
Les uns admettent que le naphte naturel, liquide brun foncé, visqueux, à peu près opaque, possédant une odeur *sui generis* et formé de divers hydrocarbures, provient d'une distillation de la houille; et à l'appui de cette hypothèse ils citent la ressemblance frappante, avec l'huile minérale, du produit obtenu artificiellement dans les laboratoires par cette distillation. D'autres, beaucoup plus nombreux, le considèrent comme provenant de la décomposition lente de matières végétales, notamment de plantes marines et d'animaux vivant sur les rivages des mers primitives; la fermentation de ces matières a produit des gaz que l'on retrouve enfermés dans les gîtes avec l'huile minérale, et la présence de l'eau salée dans ces gîtes s'explique par la supposition qu'elle y a été retenue en même temps que les matières organiques.

Ce ne sont pas les seules théories émises. Mais je m'arrête.

Le pétrole est connu, selon toute apparence, depuis l'apparition de l'homme sur la terre; Hérodote, Aristote, Plutarque, Pline, donnent des descriptions de sources d'huile ou de couches de bitume exploitées de leur temps; Strabon mentionne l'usage que les Égyptiens faisaient, pour l'embaumement de leurs morts, du bitume trouvé dans la vallée de l'Indus, et cet usage remontait déjà pour Strabon à une haute antiquité. La tour de Babel a été construite avec du bitume puisé sur les bords de l'Euphrate. Dirai-je aussi qu'en Chine, ainsi qu'au Japon, le pétrole est connu de temps immémorial? Si la science, depuis tant de siècles, n'a pu pénétrer le mystère qui enveloppe sa formation, il nous sera bien permis de ne pas nous creuser la tête davantage. L'essentiel est que le précieux combustible existe et qu'on en découvre des réserves inépuisables.

21 septembre. — Nous prenons le train de sept heures cinquante du matin. Un railway spécial relie Bakou aux sources de pétrole exploitées. Bakou ne renferme que des distilleries; les puits sont concentrés à 8 milles au nord, sur le plateau de Balakhani-Sabountchi, élevé de 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Imaginez un cirque de 3 à 4 kilomètres de diamètre, ceinturé de collines calcaires à faible relief : dans le fond de ce cirque, formé de sables alternant avec des couches de marne dure, on a creusé plus de 400 puits, qui ont donné presque tous de bons résultats. Là sont entassées, pressées les unes contre les autres, des exploitations qui appartiennent à des compagnies ou à des particuliers, savoir : 48 pour le district de Balakhani et 31 pour Sabountchi.

Le trajet dure trente-huit minutes. A l'arrivée, un spectacle nouveau s'offre à vos yeux : cent cinquante à deux cents cages en bois noir, assez semblables à d'énormes cheminées d'usines, se dressent devant vous; à une distance de 8 à 10 kilomètres vous les prendriez pour de grands arbres sombres, formant une oasis au milieu du désert transcaucasien. L'erreur serait d'autant plus excusable qu'une eau imaginaire se montre fréquemment au pied de ces prétendus arbres; en effet le phénomène du mirage se produit en été dans ces parages brûlants et arides qui bordent la Caspienne.



Extraction du pétrole : hypothèse des poches (voy. p. 199).

Chacune de ces cages en bois, nommées en russe *vichka*, recouvre un sondage artésien qui va chercher l'huile minérale à des profondeurs variables. Le forage s'opère au moyen d'un système américain qui consiste à substituer une forte corde à la tige de sonde à raccords employée en France; à l'extrémité de cette corde on attache un long et lourd trépan à pointe d'acier. La corde passe sur une poulie placée au haut du bâti en charpente, élevé d'une quinzaine de mètres, et elle est actionnée par une machine à vapeur qui soulève et laisse retomber le trépan. Un maître mineur lui imprime en même temps un mouvement de rotation.

Qu'est devenu le beau temps où il suffisait de gratter la terre pour faire jaillir le précieux liquide? Aujourd'hui on doit descendre à 100 mètres, 200 mètres et plus pour le rencontrer, et l'on ne le trouve pas toujours. Si la profondeur des puits de Pennsylvanie atteint 2000 pieds, il n'en est pas moins vrai que les forages de Balakhani sont extrêmement longs et coûteux. M. Thyss me fait voir un puits de 300 mètres qui revient

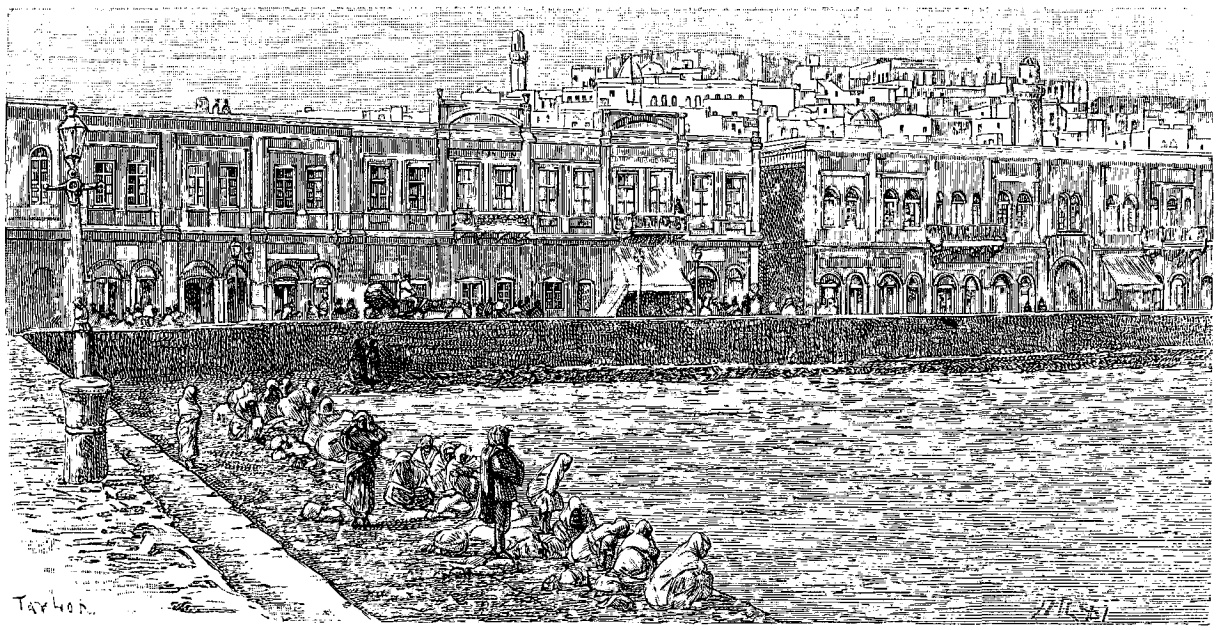
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à 30 000 roubles (75 000 francs) et a exigé une année de travail; or ce puits n'a rien donné encore! Il me conduit dans un autre forage qui se butte depuis trois mois sur la même couche sans pouvoir la traverser. Ce fait, qui paraît incroyable, tient à l'énorme pression des gaz renfermés dans les sables pétrolifères; mesurée au manomètre, elle s'élève à 150 atmosphères. Sous l'action d'une pareille force, le trou creusé par la sonde se referme instantanément; les gaz inflammables lancent le sable dans les tuyaux; il faut donc se livrer à un véritable travail de Pénélope.

A-t-on seulement quelques données concernant les meilleurs emplacements pour les nouveaux puits, a-t-on recueilli des indices relatifs aux profondeurs probables des couches pétrolifères? Non. Tout est livré au hasard, aucune règle ne préside aux recherches; on fouille au premier endroit venu. Depuis vingt ans il n'a pas été tenu de journaux de sondage, comme cela se fait dans toutes les mines possibles, et cependant c'était le seul moyen de se rendre compte de la disposition des couches et d'éviter bien des dépenses inutiles. Mais on était dans l'abondance et l'on ne songeait pas à l'avenir.

A défaut de documents d'observation, la science spéculative permet-elle de diriger les travaux de la manière la plus économique? Pas le moins du monde. De même que l'on ne sait rien de certain sur l'origine du pétrole, on ne possède que des données très vagues sur la forme et la répartition des gisements dans les divers étages géologiques.

Un seul fait semble parfaitement établi, c'est qu'il faut renoncer à l'hypothèse d'une nappe horizontale et continue dans le genre des nappes artésiennes. Des puits creusés à quelques mètres les uns des autres donnent des résultats tout à fait différents. Le pre-



Quais de Bakou et femmes tatares au bord de la mer (voy. p. 196). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

mier aura pu rencontrer un réservoir très abondant et les autres ne rapporteront qu'une perte sèche à leur propriétaire, ou bien devront atteindre des profondeurs plus considérables. M. Thyss me cite quatre puits contigus; le premier avait 78 mètres de profondeur, le second 168, le troisième 85 et le quatrième 105. Autre exemple: près d'un vieux puits de 20 mètres qui n'est pas encore tari, un forage récent n'est devenu productif qu'à 126 mètres. Aussi que de mécomptes à enregistrer dans ces exploitations! Vous achetez des terrains avoisinant d'excellents sondages, vous les payez 50 francs la sagène carrée (environ 4 mètres carrés), vous dépensez beaucoup d'argent pour les recherches, et vos espérances sont souvent déçues. Ou bien vous possédez un bon puits; le propriétaire voisin creuse à son tour, et votre puits cesse de donner.

Les anomalies constatées s'expliquent assez bien si l'on admet que le pétrole est renfermé dans des poches irrégulières quant à la forme et irrégulièrement étagées dans les terrains du sous-sol. Le trépan peut les rencontrer ou passer à côté; deux sondages contigus peuvent être alimentés par deux poches situées à des niveaux très différents.

Continuons notre visite avant de faire de nouvelles déductions. « Vous ne verrez pas aujourd'hui, me dit mon hôte, de grandes fontaines jaillissantes; ces fontaines sont du reste l'exception. »

Quand le trépan a pénétré dans un réservoir de naphte, il arrive de deux choses l'une :

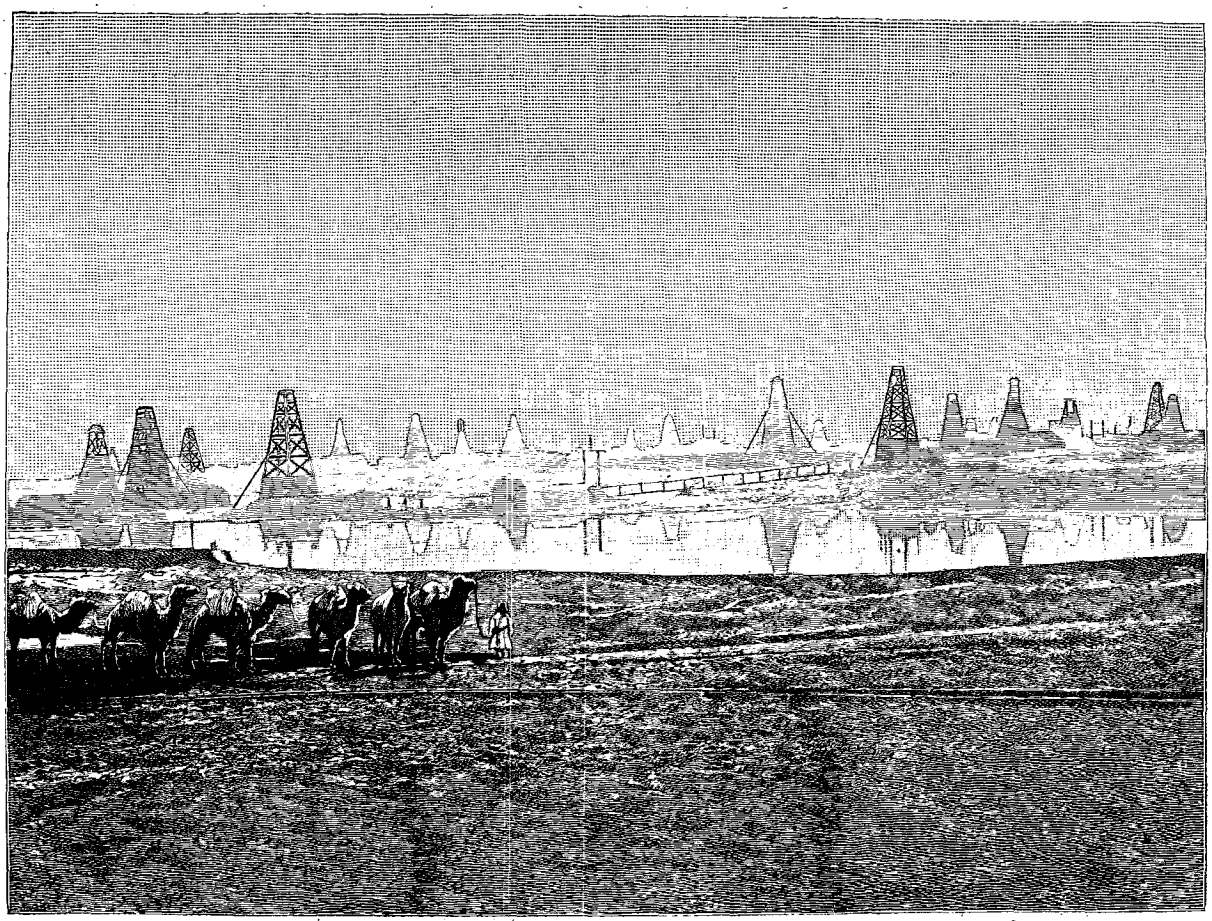
Ou bien des gaz s'échappent violemment par les tuyaux du sondage; puis, l'équilibre s'établissant entre la tension souterraine et la pression atmosphérique, tout rentre dans le calme, et, pour avoir l'huile minérale, il faut la pomper.

Ou bien ce ne sont pas des gaz qui remontent brusquement à la surface, c'est le minéral lui-même, mé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

langé d'eau salée et chargé de sable. Les mineurs qui travaillent dans la vichka sont avertis de ce phénomène par un bruit assourdissant. Alors ils doivent prendre la fuite au plus vite. Quelquefois en effet le jet jaillit avec tant de force que le trépan et sa tige, malgré leur poids (environ 300 kilogrammes), sont projetés en l'air et qu'il ne reste pas trace du sommet de la cage. La hauteur de ces puits jaillissants est très variable; on a mesuré des gerbes de 90 mètres. Elles dépassent le grand Geyser d'Islande.

Comment expliquer ces faits? On suppose que les poches renferment non seulement du pétrole, mais encore de l'eau salée et des gaz. L'eau et le naphte occupent le fond de la poche; les gaz comprimés remplissent la partie supérieure. Suivant le point d'attaque de la sonde, ce sont les gaz qui s'échappent ou c'est le liquide qui remonte sous la pression de ces gaz. Croiriez-vous maintenant que ces grandes fontaines jaillissantes, qui donnent un débit formidable, 8 millions de kilogrammes par vingt-quatre heures — de quoi éclairer Paris pendant une année, — n'ont pas toujours enrichi leurs propriétaires, qu'elles les ont plus d'une fois ruinés? Tout autour de vous, un réseau de canaux couvre le sol; chaque puits en percement communique avec cette



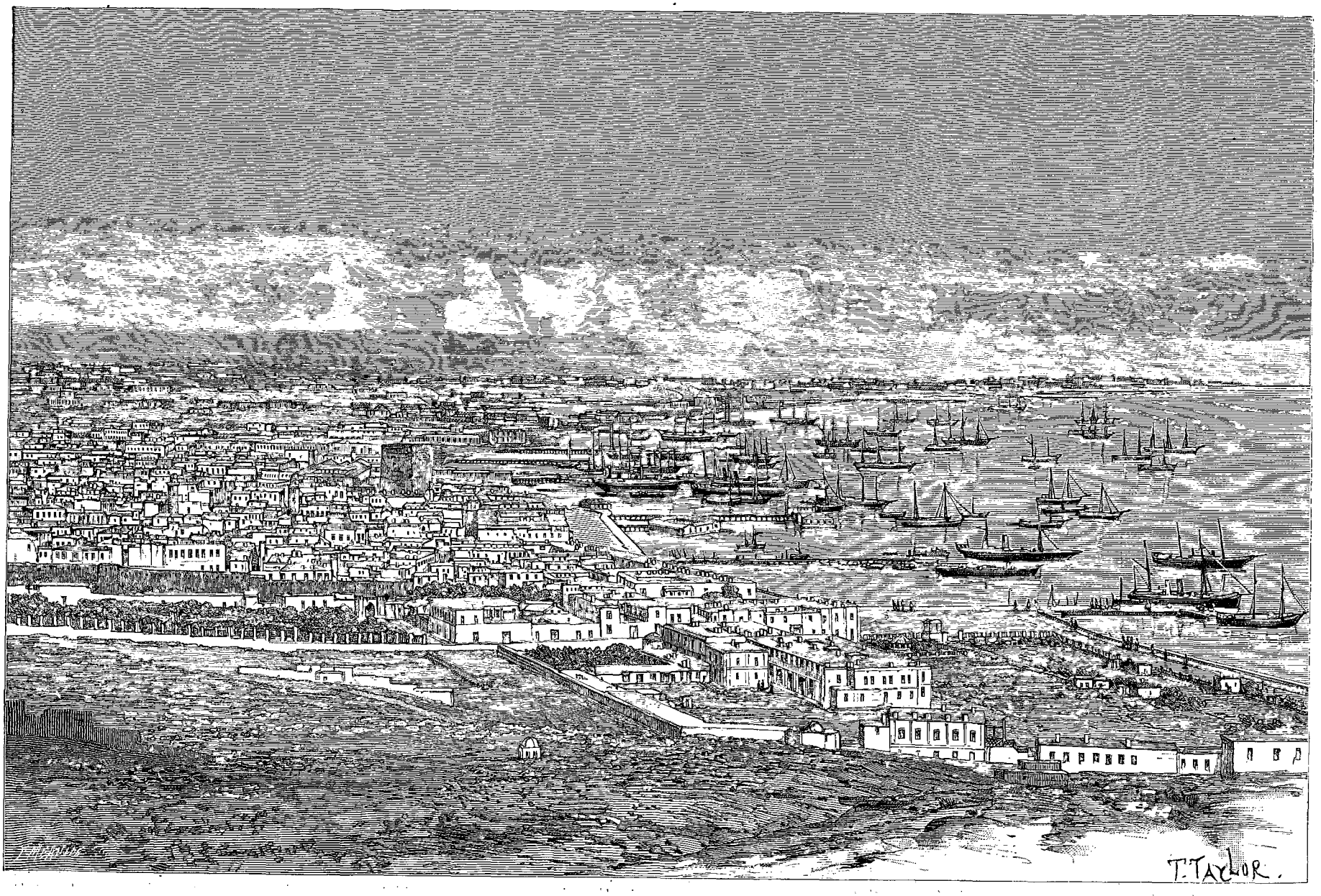
Vue de Balakhani et d'un lac de naphte. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

canalisation. Le puits nouveau donnera-t-il de quoi payer ses frais? Jaillira-t-il au contraire à 60 mètres en l'air? On l'ignore absolument. Dans le doute on prend donc ses précautions. S'il se produit une éruption, la pluie de pétrole tombe dans les canaux, qui se déversent dans de grandes fosses, où le liquide séjourne un certain temps pour déposer son sable; des machines à vapeur le montent ensuite dans des réservoirs métalliques. Mais, au début, combien de fois fut-on pris au dépourvu! Aujourd'hui même, on ne peut pas empêcher l'apport des sables, qui est quelquefois assez considérable pour ensevelir les vichkas environnantes. Nous voyons presque partout les traces de ces submersions d'un nouveau genre.

M. Ch. Marvin raconte dans son ouvrage *The Region of the eternal fire*, qu'il fut témoin de l'éruption de la fontaine Droujba, qui causa les plus grands dégâts. « Le grondement s'entendait de plusieurs lieues à la ronde. C'était un spectacle véritablement imposant.... La fontaine atteignait le sommet de la vichka (haute de 20 mètres), et, passant à travers les poutres disloquées, elle continuait sa course à plus de 60 mètres au-dessus, s'arrondissait en une courbe gracieuse, retombant sous l'action du vent en un épais nuage.

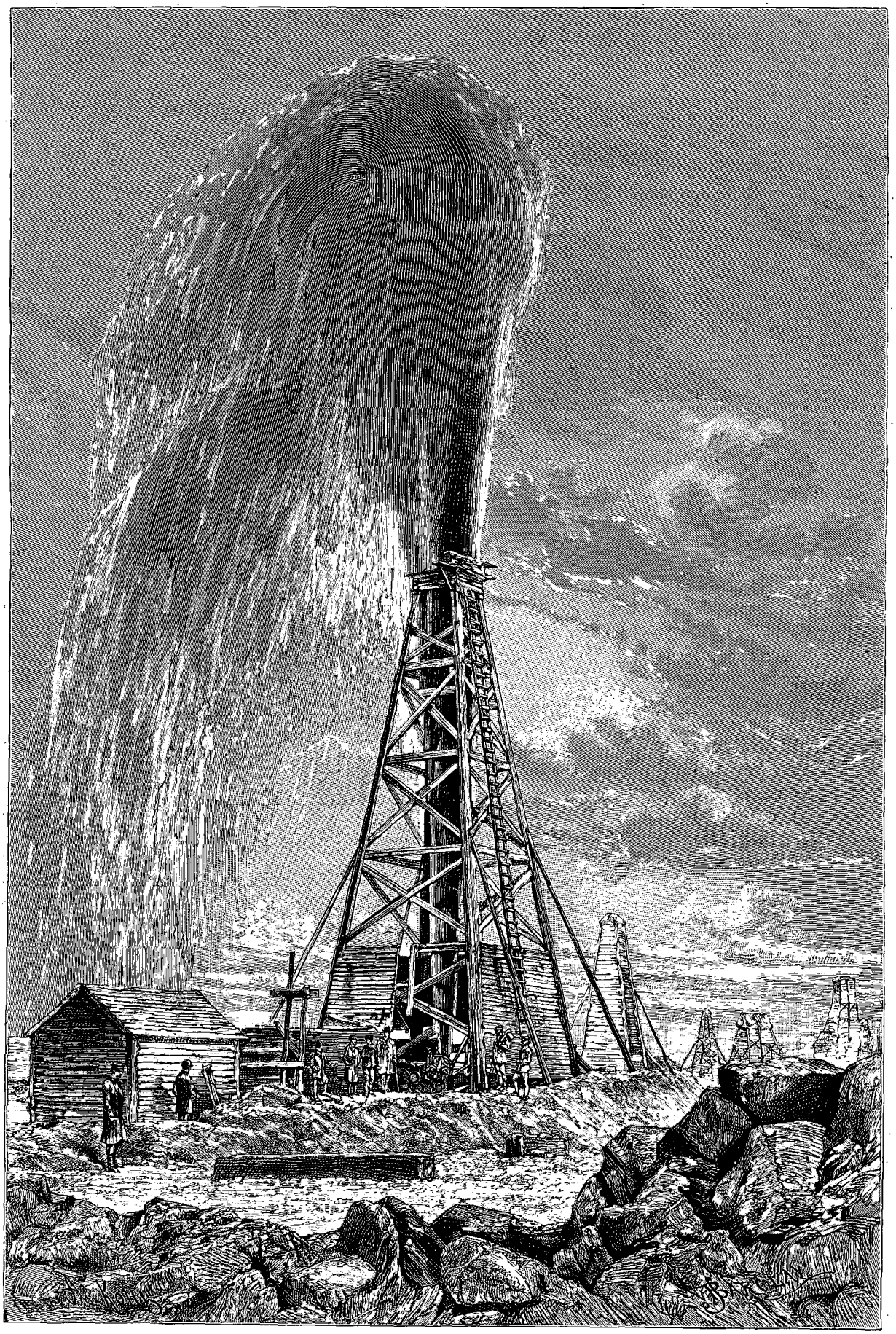
« ... Dans les premières vingt-quatre heures de l'éruption, le sable sorti du puits s'était accumulé jusqu'aux toits des magasins et des hangars; les vichkas environ-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Bakou : ville blanche et ville noire. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La grande fontaine Nobel jaillissante (voy. p. 202). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

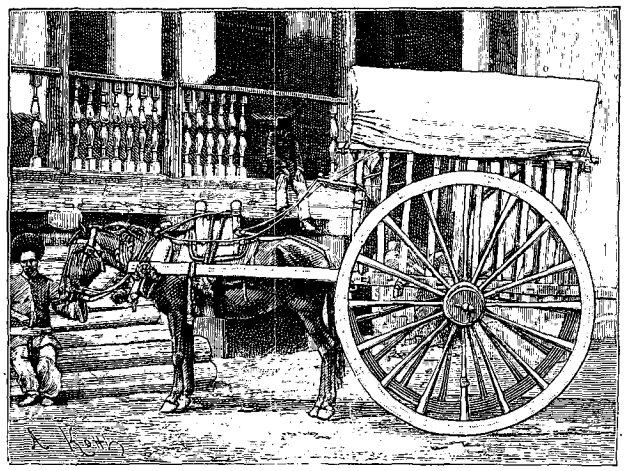
nantes étaient, dans un rayon de 50 mètres, ensevelies jusqu'à la hauteur 2 mètres à 2m,50.... A l'orifice du cratère s'élevait une masse de sable haute de 6 mètres.

« Çà et là des équipes d'ouvriers munis de pelles de bois creusaient et curaient les canaux autour du puits pour donner au liquide un libre cours; la besogne n'était ni sûre ni agréable; leurs têtes et leurs épaules ruisselaient de pétrole et de sable, et il leur fallait une extrême prudence pour ne pas se laisser entraîner par le tourbillon qui grondait à la base du cratère.

« ... Le pétrole, après avoir coulé dans les innombrables canaux, se répandait librement dans les bas-fonds, qu'il changeait en véritables lacs, quelques-uns assez vastes et assez profonds pour permettre à une barque d'y naviguer. Puis ces lacs débordèrent, et, s'engageant dans un large chenal, le naphte alla se perdre dans la mer Caspienne. »

La gerbe de la Droujba conserva la même violence pendant plusieurs semaines, et l'inondation de pétrole devint tellement menaçante que deux ingénieurs furent envoyés de Saint-Pétersbourg pour capter la source. Non seulement la Compagnie concessionnaire n'en tira aucun bénéfice, mais elle fut ruinée par les indemnités qu'elle eut à payer aux exploitations voisines.

De pareils accidents ne se renouvellent pas aujourd'hui. D'abord des fontaines de cette puissance ne se rencontrent plus guère; on trouve plutôt de petites fontaines donnant par vingt-quatre heures de 900 000 à 1 500 000 kilogrammes de pétrole; puis la canalisation et les étangs sont parfaitement aménagés; enfin, pendant l'opération du forage, quand des bruits souterrains signalent aux mineurs l'arrivée des gaz ou du liquide, ceux-ci se hâtent de fixer au sommet du tubage une espèce de calotte de fer munie d'un robinet qui permet de régler à volonté l'écoulement. Si l'on a le temps de fermer l'orifice avec ce *kalpak*, tout danger disparaît, il ne se produit pas de fontaine jaillissante et l'on tire l'huile comme à un tonneau. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'ascension du naphte est assez rapide, en même temps qu'assez violente, pour empêcher la pose du kalpak ou le briser en mille éclats. C'est ainsi que la grande fontaine Nobel, dont nous donnons la photographie, ne put être *mise sous clef*. Elle produisit en vingt-quatre heures jusqu'à 16 millions de kilogrammes de naphte, qui furent soigneusement recueillis et se transformèrent en un revenu journalier de 300 000 francs. Cette mine d'or n'eut, malheureusement, que trente et un jours d'existence.



Voiture tatare. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

En effet, une fontaine de pétrole ne dure pas éternellement, comme le jet d'eau donné par un puits artésien. M. Thyss m'en fait voir une qui compte parmi les plus modestes; elle a de 3 à 4 mètres de hauteur; huit jours auparavant elle en mesurait le double, et l'on s'attend à la voir tarir d'un moment à l'autre. Généralement la durée de la gerbe ne dépasse pas deux mois; passé ce délai, le *flowing well* rentre dans la catégorie des *pumping wells*; il faut employer la pompe pour amener le pétrole à la surface. Ce genre d'extraction comporte l'emploi d'un tube creux, à clapet, long de 3 mètres, large de 25 à 30 centimètres et d'environ 30 litres de capacité. Attaché à un câble qu'actionne une petite machine à vapeur, il est rapidement descendu au fond du puits, où il se remplit par le jeu automatique du clapet, puis remonté avec la même vitesse; un ouvrier le saisit à l'aide d'un crochet, fait donner un peu de jeu à la corde pour opérer un mouvement de bascule, et le tube, vidé, est de nouveau introduit dans le sondage. On comprend que la durée de l'opération dépend de la profondeur du puits; c'est ainsi que le débit journalier peut tomber à 48 000 ou 64 000 kilogrammes. Ce chiffre paraît presque une quantité négligeable à côté des rendements fabuleux des grandes fontaines; mais il suffit cependant pour donner une exploitation rémunératrice.

M. Thyss réserve pour la fin la visite d'une ancienne fontaine qui demeurera célèbre dans les annales de Bakou; elle n'offre rien de particulier aujourd'hui, mais on est toujours heureux de saluer une célébrité. Cette fontaine, qui n'est pas la seule de son espèce, jouissait de la propriété remarquable d'être intermittente; découverte à 280 mètres, elle a duré un mois, et dans cet intervalle elle donnait pendant une minute, s'arrêtait pendant six minutes, repartait pour une minute, et ainsi de suite. Ces alternances, mesurées au chronomètre, n'ont pas varié d'une seconde. Si vous connaissez la raison de ce phénomène singulier, vous seriez bien aimable de l'apprendre aux savants. On devine assez que la pression des gaz souterrains doit diminuer à mesure qu'une poche se vide, mais pourquoi se reforme-t-elle, surtout avec cette périodicité mathématique?

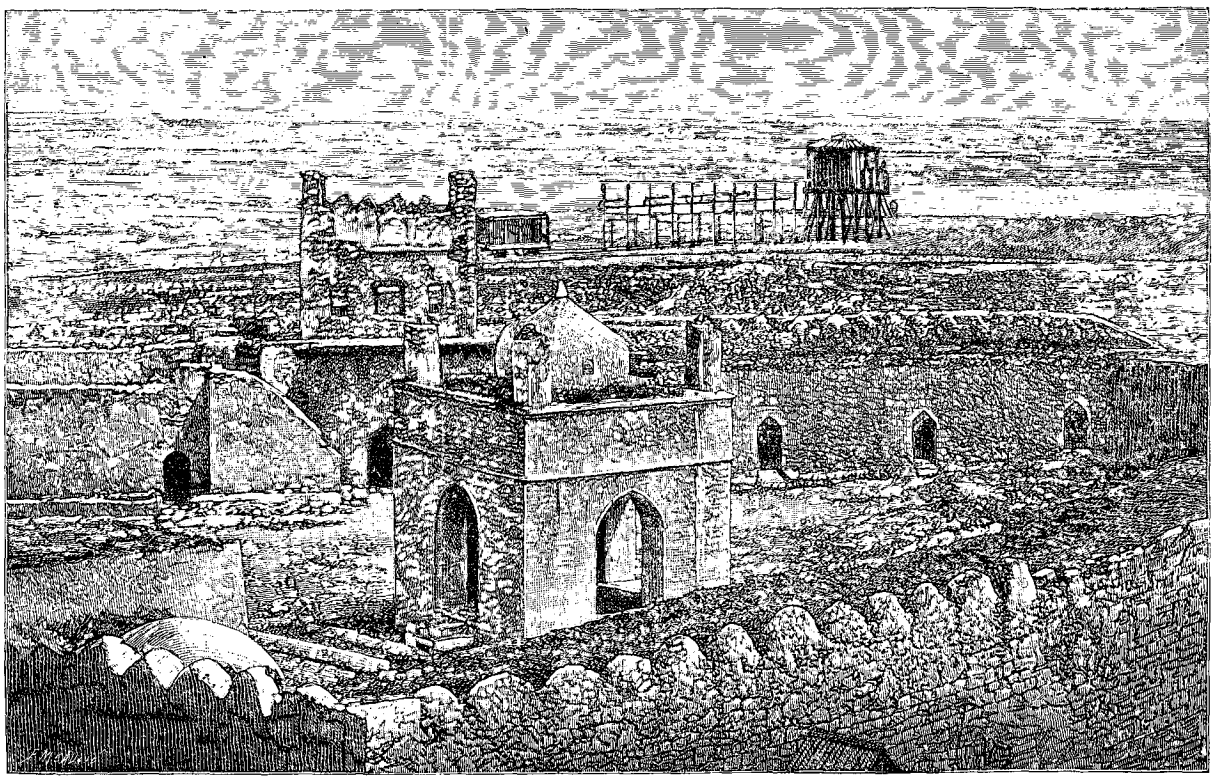
L'heure est venue de déjeuner. Les ingénieurs qui dirigent l'extraction du pétrole pour le compte de M. Nobel habitent Balakhani, et nous sommes heureux d'accepter leur hospitalité *suédoise*. Figurez-vous qu'à ce moment se présentent deux officiers allemands,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cavalerie et Berlinois; ils sont munis d'une lettre de recommandation d'un professeur badois pour M. Thyss. Admirable. Ces messieurs visiteront tout ce qu'il leur plaira, mais souffriront qu'on ne les invite pas à prendre place à table.

Nous nous remettons en campagne à deux heures, dans le dédale des vichkas, des hangars, des machines, des lacs et canaux de pétrole. Le soleil est encore très chaud. Cependant nous grimpons sur le toit d'un de ces réservoirs en tôle où s'emmagasine le naphte brut avant d'être envoyé dans les raffineries de Bakou. On ne pouvait songer à le traiter sur l'emplacement même des sources ; il n'est même pas permis d'y fumer une cigarette. A quoi peuvent bien servir ces tuyaux en fonte, à moitié enfouis dans la terre meuble, qui partent de ces réservoirs? J'en compte sept dont le diamètre est de 15 centimètres. Ils servent précisément au transport du naphte, et, pour hâter sa marche, des pompes foulantes font mouvoir des pistons emboîtés dans les tuyaux. Le choc de ces pistons sur l'huile produit comme un coup de bélier, dont le bruit se répercute sur toute la longueur des conduites, c'est-à-dire sur 9 à 10 kilomètres.

L'installation de ces conduites métalliques, empruntée aux Américains, date de douze ans à peine, et, si M. Nobel sait ce qu'elle lui rapporte, il n'a pu oublier les ennuis qu'elle lui a causés. Avant l'introduction de ce perfectionnement, le naphte brut était chargé en barils sur des voitures tatares nommées *arbas*, légères, étroites et perchées sur des roues tellement



Temple des adorateurs du feu. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

hautes, qu'il était possible de suspendre un second fût sous le coffre, à la hauteur des essieux. Ces équipages, assez drôlatiques, mais bien appropriés aux conditions du roulage dans le sable ou les fondrières de pétrole, faisaient une continuelle navette entre les sources et le littoral, et gagnaient, bon an mal an, 2 500 000 francs. L'invention Nobel tua net l'industrie des arbas, et l'on ne s'étonnera pas que les nombreux propriétaires ruinés aient essayé de se venger, notamment en brisant les tuyaux.

Le chemin de fer Bakou-Balakhani se prolonge jusqu'à Sourakhani, ancien centre d'exploitation, où l'on voit encore quelques puits en activité. Un seul tuyau suffit à conduire leur pétrole aux raffineries de Bakou, et ce n'est pas en leur honneur que Sourakhani mérite d'être visité. Là se trouve le temple des adorateurs du feu. Un petit édifice carré, que surmonte un dôme percé d'une multitude de cheminées minuscules, décoré de cintres, de festons, de créneaux, s'élève au milieu d'une cour entourée d'un mur de style non moins indien. Toutes ces cheminées donnaient autrefois passage aux gaz enflammés, et les fidèles se prosternaient en foule devant le feu éternel. Grandeur et décadence des religions! Le lieu sacré n'est plus entretenu que par deux misérables Parsis, auxquels les exploitants du voisinage veulent bien faire l'aumône d'une minime partie des gaz qu'ils ont captés, et les seuls pèlerins venus depuis plusieurs années sont les mécréants occidentaux. Il n'en est pas qui n'ait pris plaisir à enflammer avec une allumette les gaz qui se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dégagent des fissures du sol, et n'ait — à son insu sans doute — commis le sacrilège de les éteindre en soufflant dessus. Je terminerai cette description du bassin pétrolier de Bakou en faisant connaître la situation actuelle des exploitations :

	Balakhani.	Sabountchi.
Puits épuisés	37	18
Puits abandonnés	49	21
Puits arrêtés	11	6
Puits en approfondissement	8	9
Puits en sondage	74	13
Puits projetés et en préparation	11	8
Puits en exploitation	99	46
Fontaines jaillissantes	4	46
Production par jour en kilogrammes	4 700 000	2 500 000

La production de tous ces puits, depuis leur ouverture, dépasse aujourd'hui 10 millions de mètres cubes, qui ont fourni 3 milliards de litres d'huile à brûler — ce que la France consume en un demi-siècle — et 6 millions de tonnes de résidus combustibles — l'équivalent de 18 millions de tonnes de houille.

22 septembre. — Excursion dans les raffineries de la ville noire. Les plus petites sont installées d'une façon assez primitive; mais les grandes, celles de MM. Nobel, Boulfroy (de Paris), de Rothschild, etc., ne le cèdent pas aux meilleures usines américaines.

Cette visite, à coup sûr, intéressera le lecteur, s'il la fait lui-même ; un compte rendu détaillé pourrait lui paraître aride. Je serai donc bref.

Le pétrole, au sortir des tuyaux qui le déversent jour et nuit dans un bâtiment isolé et soigneusement tenu à l'abri du feu, est conduit dans plusieurs séries d'alambics chauffés à différentes températures, où il perd successivement ses éléments volatils et d'où il sort à l'état de résidu. C'est chose merveilleuse que de voir cette huile si inflammable courir impunément dans des cornues chauffées d'une manière continue de 15 à 400 degrés centigrades. On devine s'il faut des précautions! Entre 15 et 180 degrés les produits obtenus forment les *essences de pétrole* (éther de pétrole, benzine, etc.). De 180 à 250 degrés, on recueille les *huiles lampantes*, dont la densité varie de 0,800 à 0,820. De 250 à 400 degrés, on distille la *paraffine*, et il reste les *huiles lourdes*, qui servent au graissage des machines. Enfin les derniers alambics renferment les résidus, qui sont employés comme combustible sur les chemins de fer russes, les bateaux, et même dans les maisons particulières. Ce sont ces résidus qui servent au chauffage des raffineries; le pétrole se distille donc lui-même, par le produit de sa distillation, et les rêveurs pourraient croire que le mouvement perpétuel est trouvé.

On traite aujourd'hui dans les raffineries de Bakou 8000 mètres cubes par jour de pétrole brut.

Le travail annuel ne dure qu'environ deux cents jours — la plupart des usines chôment pendant cinq mois d'hiver — et représente un cube de 1 600 000 mètres.

Le prix de revient du pétrole purifié est de 48 kopeks (1 fr. 20) les 100 kilogrammes; les résidus de la distillation employés au chauffage reviennent à 45 centimes les 100 kilogrammes ; l'huile de graissage vaut 9 francs.

Ce qu'il faut surtout retenir de ces chiffres, c'est le bon marché des résidus ; ajoutez qu'ils ne donnent pas de fumée et produisent autant de chaleur qu'un poids de houille trois fois plus fort. Diminuer des deux tiers les chargements de combustible que nos steamers doivent emporter au loin, rendre disponible un tonnage équivalent pour les marchandises ou l'armement, serait, à coup sûr, un progrès considérable. J'ai dit plus haut que la Russie était en train de le réaliser. J'ajouterai ici que l'appareil de combustion, dans ses dispositions essentielles, est d'invention française.

Encore un peu de statistique, sous la dictée de M. Thyss.

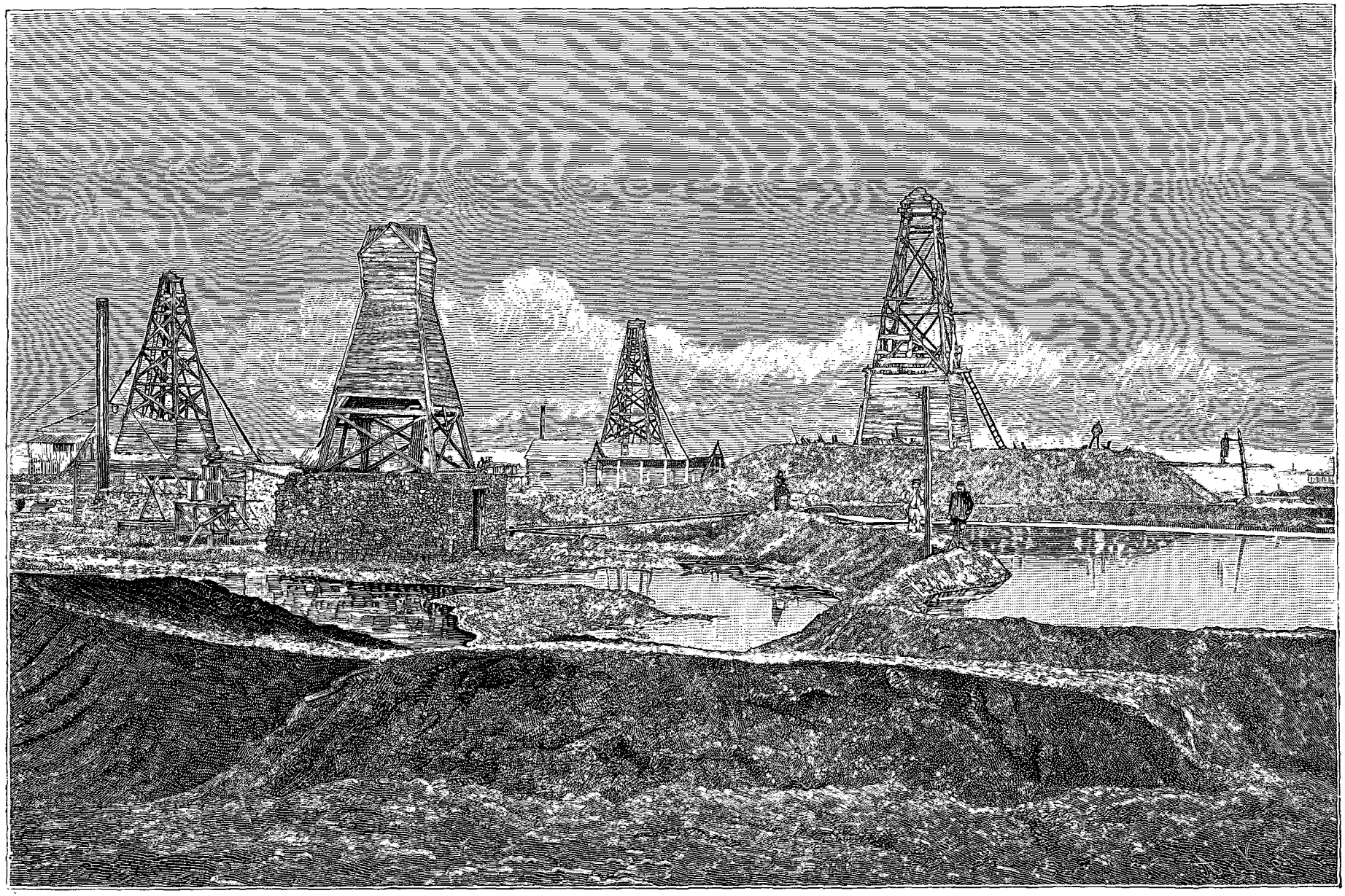
L'usine de MM. Nobel traite par jour 3600 tonnes de pétrole brut, amené de Balakhani par deux tuyaux; elle en tire 1200 tonnes de pétrole raffiné en vingt-quatre heures, soit par an $200 \times 1200 = 240\,000$ tonnes. La production des autres usines étant un peu supérieure, on peut admettre que Bakou fournit chaque année 500 000 tonnes d'huile à brûler, pour la consommation de l'empire russe, de l'Autriche-Hongrie, etc.

En sortant des raffineries, nous gagnons le bord de la mer, pour assister au chargement d'un vapeur en partance pour Astrakhan. Autrefois le pétrole se transportait en fûts; c'était un procédé barbare. MM. Nobel ont imaginé ce qu'on appelle les *bateaux-citernes*. L'huile pompée dans les usines est amenée par des conduites jusqu'à l'extrémité des jetées en bois où le navire est accosté; il mesure 75 mètres de longueur et $8^m,50$ de largeur. Tout son avant forme un grand réservoir; les chaudières et les machines sont placées au milieu du bâtiment; deux cuves cylindriques descendues à fond de cale occupent l'arrière. La capacité totale de ces réservoirs est de 225 000 gallons; leur remplissage demande quatre heures et demie. Le steamer est chauffé avec les résidus de pétrole. Sa vitesse est de 10 nœuds; la consommation de combustible ne dépasse pas 30 tonnes pour une traversée de 460 milles.

A l'embouchure du Volga un transbordement est nécessaire sur des bateaux de moindre tirant d'eau, mais du même type. Il s'opère au lieu dit *Diéviat-Fout* (Neuf-Pieds). Dirai-je à ce propos qu'il conviendrait d'entreprendre d'importants travaux pour défendre l'entrée du grand fleuve russe? La barre formée en avant de son delta par les limons et les sables y rend la navigation difficile et lui impose des sujétions coûteuses. On ne saurait mettre en doute que le système d'ouvrages adopté par la Commission européenne du Danube aurait ici, comme à Soulina, un succès complet.

Les petits bateaux-citernes remontent le Volga jusqu'à Tsaritsine, à 364 milles de la mer. Cette ville possède le dépôt central qui alimente toute la Russie d'Europe. Les réservoirs renferment 22 millions de litres. Le Volga restant gelé pendant quatre mois, la création d'autres dépôts était indispensable : ils sont au nombre de trente-six, et leurs réservoirs, qui se remplissent avant l'hiver, ont une capacité totale de 163 millions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fontaines mises sous clef; à droite la grande fontaine Nobel après l'éruption (voy. p. 202). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

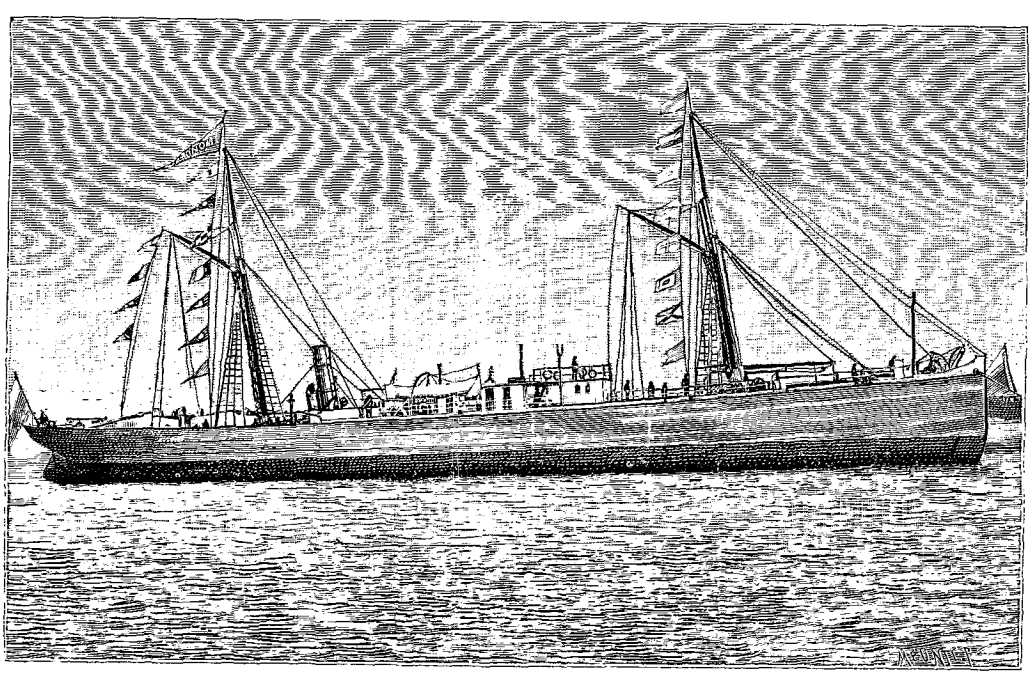
de litres. Le pétrole voyage en chemin de fer dans des wagons-citernes identiques à ceux que nous avons vus sur le Transcaspien ; la Compagnie Nobel en possède 1500. Il faut trois minutes et demie pour charger un wagon avec une pompe et un tuyau, une heure pour opérer le chargement d'un train de 20 à 25 wagons. Soixante trains de pétrole sillonnent constamment le territoire russe.

Il existe une autre voie d'exportation pour les produits de Bakou : je veux parler du chemin de fer Transcaucasien qui relie cette ville à Poti et à Batoum. Mais ce débouché n'a pas une importance comparable avec celui du Volga. La Compagnie du Transcaucasien possède un nombre de wagons-réservoirs assez restreint pour qu'il lui soit quelquefois impossible de satisfaire aux demandes d'expéditions dans l'Europe occidentale. Le matériel actuel ne permet pas de transporter annuellement plus de 96 millions de kilogrammes. Au reste, les Russes ne semblent pas disposés à favoriser l'exportation d'un produit naturel qui leur est éminemment utile. Que les libres-échangistes les blâment tout à leur aise, que les industriels lésés poussent les hauts cris : cela ne changera rien aux choses. Il faut, puisque ce *mot* de *libre-échange* vient sous ma plume, que je mentionne ici des chiffres et des faits dont la portée n'échappera à personne. De 1801 (date de l'annexion de Bakou à la Russie) à 1872, l'extraction du pétrole fait l'objet d'un monopole accordé à un particulier, M. Mirzoef.

Les productions de pétrole brut atteignent :

En 1840.	3565 tonnes.
1863.	5484
1872.	24 800

Le monopole est aboli en 1872 ; tout le monde peut



Bateau-citerne (voy. p. 204). — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

exploiter les gisements, acheter une concession. En même temps les pétroles américains sont frappés à l'entrée en Russie de droits plusieurs fois supérieurs à leur valeur ; c'est une prohibition absolue.

Brusquement la production s'élève :

1873.	54 000 tonnes.
1876.	194 000
1877.	242 000

Et les prix ? Se sont-ils maintenus, ou même ont-ils monté, après la suppression de toute concurrence ? Au contraire, de 62 francs par 100 kilogrammes, ils sont tombés à 18 francs, si bien que l'éclairage coûte moins cher en Russie qu'en aucun pays de la terre.

La protection a eu pour résultat de permettre à l'industrie du naphte de s'établir solidement au Caucase, de s'y outiller, de telle sorte qu'en 1878, après la suppression des droits de douane, elle a pu supporter la concurrence étrangère. Il faut voir si à l'heure actuelle un seul gallon d'huile américaine s'avise de passer la frontière russe ! Bien loin de là, le marché européen échappe à l'Amérique de plus en plus. C'est ainsi que les usines, achetées récemment à Bakou par M. de Rothschild, et complétées par la raffinerie de Fiume, cherchent à expulser peu à peu les Américains de l'empire austro-hongrois. La production a pris depuis dix ans une extension incroyable ; elle a passé de 242 000 tonnes (naphte brut) à 1 370 000 tonnes (1885) et 1 600 000 tonnes (1886), de sorte que ce petit bassin, dont la superficie atteint à peine 20 kilomètres carrés, donne à lui seul le quart de la masse de pétrole extraite des entrailles de la terre. En même temps l'extraction est tombée de 15 fr. 30 la tonne (1877) à 2 fr. 75 (1881).

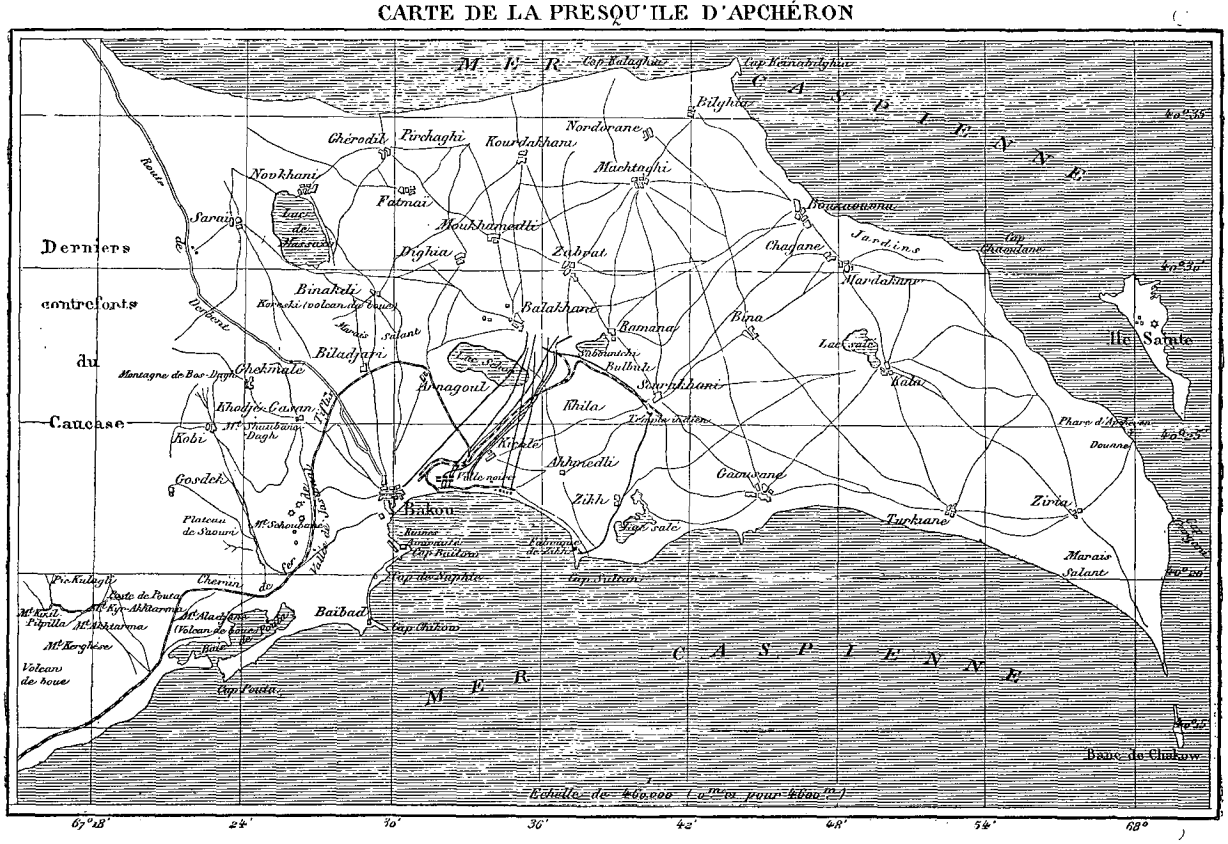
Ces cubes énormes, d'où l'on tire un tiers d'huile

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à brûler et deux tiers de combustible — sans parler d'une foule de produits secondaires, — sont, je le répète, à peu près entièrement consommés en Russie. Outre que le gouvernement ne tient pas à priver le pays d'un produit si précieux, l'exportation par mer, à destination de l'Europe occidentale, sera toujours difficile pendant une partie de l'année, parce que la navigation des bateaux-citernes sur la Méditerranée offre de sérieux dangers pendant la saison chaude. En effet le point d'ébullition de la vapeur de pétrole est de 28° centigrades, et, quand cette température est atteinte par le milieu ambiant, le navire se trouve enveloppé d'une atmosphère inflammable, de telle sorte qu'une simple étincelle causerait immédiatement un embrasement général. L'été dernier, un vapeur chargé de pétrole a fait dans ces conditions la traversée de Batoum en Angleterre; après le passage des Dardanelles, et jusqu'à Gibraltar, le point d'inflammabilité fut dépassé par les thermomètres immergés dans les réservoirs. Ce fut une semaine terrible. On éteignit tous les feux pour mettre à la voile ; on n'alluma même plus les fourneaux des cuisines. Trois mois plus tard, racontant ses angoisses, le capitaine jurait qu'on ne l'y reprendrait plus. Si le pétrole est un combustible fort économique, son maniement exige certaines précautions, surtout dans les pays chauds. Sur le chemin de fer Transcaucasien il est arrivé plusieurs fois, à l'époque des fortes chaleurs, que des trains de naphte ont pris feu ; il n'y a pas eu d'accidents de personnes, mais tout a flambé sur place.

Est-ce pour éviter ces accidents que des industriels

CARTE DE LA PRESQU'ILE D'APCHÉRON



désireraient établir une conduite de 800 à 900 kilomètres entre la mer Caspienne et la mer Noire? Dans ces dernières années un spéculateur américain fit au gouvernement l'offre de la construire, mais à des conditions inacceptables. Il paraît que son idée, réalisable au point de vue technique, n'est pas abandonnée, mais nous ignorons quel accueil est réservé aux propositions futures.

Sans parler de l'opposition possible de la Compagnie du chemin de fer, le ministère des Voies et Communications devra se préoccuper de l'avenir des gisements de Bakou. La production annuelle de pétrole raffiné en Russie dépasse 500 000 tonnes; la consommation à l'intérieur peut être évaluée à 350 000 tonnes ; il resterait donc un excédent de 150 000 tonnes disponibles pour l'étranger. Mais la production actuelle se maintiendra-t-elle? Est-on assuré que l'épuisement des puits de naphte n'aura pas lieu avant plusieurs siècles? C'est là un gros point d'interrogation.

Je ferai remarquer d'abord que trois ou quatre siècles ne sont pas l'éternité pour une grande nation appelée aux plus hautes destinées. Une Société peut dire : « Le naphte ne manquera jamais », parce qu'il lui suffit d'en avoir pendant la durée relativement très courte de son existence. Un empire, c'est autre chose.

Et cependant, si j'en crois un juge bien désintéressé, que je rencontre en quittant Bakou[1], les industriels eux-mêmes ne sont pas complètement rassurés.

1. M. Hagemans, ingénieur des mines et consul général de Belgique.

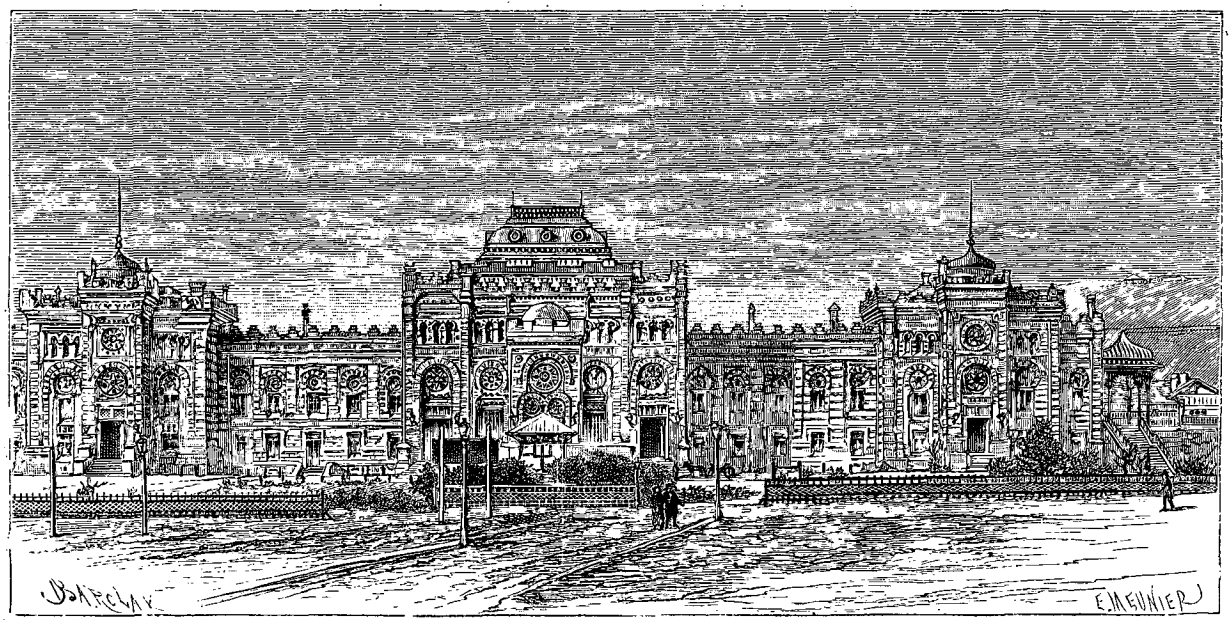
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Il n'est pas un seul exploitant de naphte qui ne se préoccupe sérieusement de l'avenir. Chacun se demande si le gîte de pétrole n'est pas près de s'épuiser, si l'on ne s'est pas fait d'illusions sur sa richesse ; mais, comme les éléments d'appréciation basés sur des observations scientifiques font défaut, chacun en est réduit aux conjectures, et l'on se sent plus ou moins inquiet.

« Un fait indéniable et qui s'est manifesté avec une régularité pour ainsi dire mathématique, c'est qu'après chaque extraction de 160 millions de kilogrammes, il a fallu approfondir les puits d'une sagène (2m,13). Or cet approfondissement est une opération délicate et chanceuse ; il faut donc en creuser de nouveaux. Mais ici se présente une autre difficulté : où faut-il creuser? C'est que le prix de revient des puits augmente notablement avec la profondeur, et le fonçage d'un puits stérile n'est plus aujourd'hui une quantité négligeable ; il s'agit, au bas mot, d'une dépense de 50 000 francs. Donc, où faut-il creuser? C'est cela qu'on ignore. Après dix années de travail, on n'est pas beaucoup plus avancé qu'au premier jour. »

M. Hagemans considère le plateau de Balakhani comme le dos d'une selle, due à un soulèvement local. Jusqu'à présent tous les puits avaient été foncés au sommet et dans les parties avoisinant le sommet de la selle ; mais aujourd'hui on s'écarte de plus en plus de ce point « de moindre profondeur ».

Un célèbre chimiste russe, M. Mendeleïef, ne s'effraye pas pour si peu. « En Amérique il y a des puits de naphte qui sont deux fois plus profonds que ceux de



Bakou : gare du chemin de fer. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Bakou (440 mètres environ), et les exploitants ne se tiennent pas encore pour battus. A plus forte raison l'épuisement ne doit pas être redouté à Bakou, où les quatre cents puits produisent *relativement* plus de naphte que les vingt-quatre mille puits américains. »

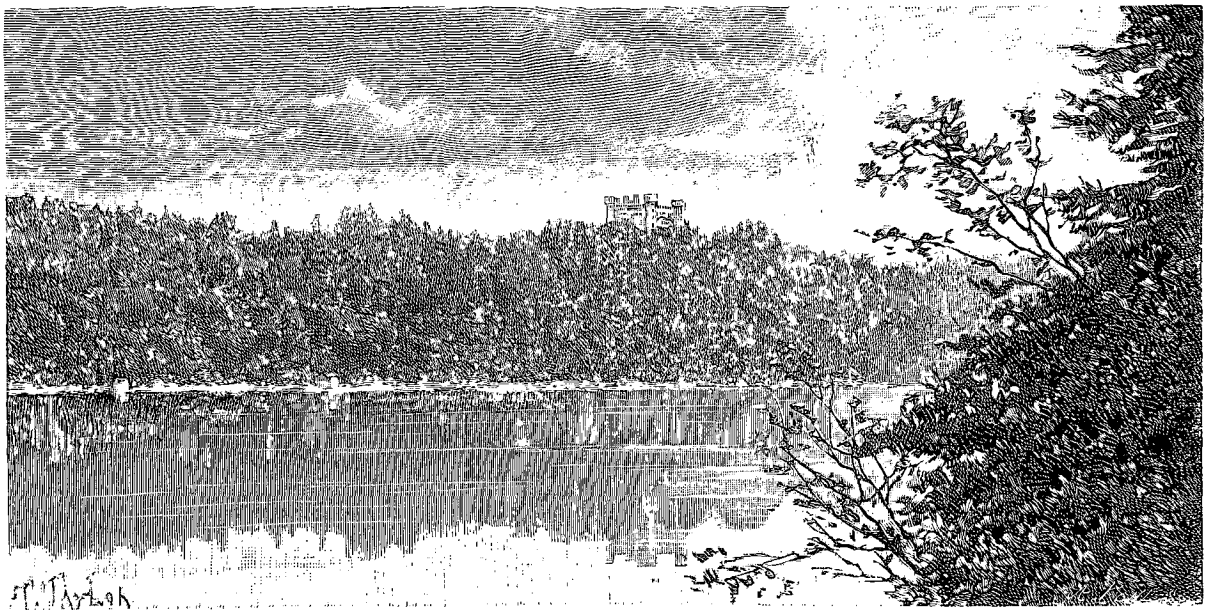
Cette opinion serait soutenable si les gisements du Caucase formaient une nappe continue ; or il n'en est rien. Réfléchit-on, d'autre part, que dans ces vingt dernières années on a extrait plus de pétrole à Bakou qu'il n'en avait été retiré depuis le commencement du monde? A ce train-là il n'est pas surprenant que l'appauvrissement des gîtes se manifeste déjà par des symptômes indiscutables.

23 septembre. — Avant de prendre le train de Tiflis, le touriste ne peut se dispenser de faire une excursion à Baïbad, centre d'une autre exploitation de naphte, appartenant à M. Taguïew. Cet heureux propriétaire vient de découvrir une superbe fontaine jaillissante de 54 sagènes (115 mètres) de hauteur. Si le pétrole est d'origine volcanique, si le plateau de Balakhani occupe l'emplacement d'un ancien cratère, du moins il est certain que le gîte ne s'y trouve pas localisé.

On quitte à regret ces lieux où la nature paraît accomplir encore son travail des premiers âges. M. Thyss m'accompagne à la gare, un monument de style original et parfaitement aménagé à l'intérieur. Si la Russie a pris tardivement sa place parmi les nations civilisées, elle a joliment rattrapé le temps perdu. Quiconque a voyagé dans ce pays en revient convaincu qu'à lui appartiendra l'empire de la terre.

Edgar BOULANGIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le château de Hohenschwangau (voy. p. 210). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

VOYAGE
AUX CHATEAUX FAVORIS DU ROI LOUIS II DE BAVIÈRE[1],

NEU-SCHWANSTEIN — LINDERHOF — HERRENCHIEMSEE,

PAR M. HUGUES KRAFFT[2].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I. NEU-SCHWANSTEIN.

Lorsqu'à la suite de la mort tragique de l'infortuné roi Louis II de Bavière, les journaux annoncèrent en juillet dernier que les châteaux mystérieux, cause de ses embarras financiers, seraient ouverts au public, je me décidai aussitôt à les visiter.

Après avoir bouclé ma valise, je me rendis à Munich, où je devais trouver toutes les informations désirables pour mon voyage.

C'est à partir du commencement d'août, et à l'expiration de la première période du deuil de cour, que le Prince-Régent prit le parti de livrer à la curiosité du public les trois résidences de Neu-Schwanstein, Linderhof et Herrenchiemsee, jusqu'alors inaccessibles aux mortels. Dès cette époque on put trouver à Munich un choix de brochures qui, tout en célébrant les merveilles des châteaux par leurs plus menus détails, indiquaient les itinéraires à suivre et les renseignements nécessaires pour l'achat des cartes d'entrée. Aucun musée payant ne fut plus rapidement et mieux organisé que ces résidences royales, destinées dorénavant à battre monnaie elles-mêmes pour les frais de leur entretien[1].

Les nombreuses librairies d'art abondaient également en photographies de toute sorte : portraits de Louis II aux diverses époques de sa vie, allusions poétiques relatives à sa mort, et vues multiples de ses résidences. Muni d'un appareil photographique, je préférai toutefois recueillir par moi-même des documents inédits, dont quelques-uns figurent dans ce texte, et j'obtins à cet effet une permission spéciale de la chancellerie du grand maître de la cour.

Tenant à visiter les châteaux royaux suivant l'ordre de leur création, je pris comme premier but Neu-Schwanstein, le « burg » élevé par Louis II à proximité du château de Hohenschwangau, sur le versant nord des Alpes du Tyrol, et dans le voisinage de la petite

1. Louis II naquit à Nymphenburg le 25 août 1845. — Il mourut noyé à Berg le 13 juin 1886, dimanche de la Pentecôte. Son frère Othon, le roi actuel, qui est atteint d'aliénation mentale depuis plusieurs années, naquit le 27 avril 1848.

2. Auteur de : *Souvenirs de notre tour du monde*; Hachette et Cie, 1885.

1. Les cartes d'entrée coûtent : 2 fr. 50 pour Neu-Schwanstein, 3 fr. 75 pour Linderhof et 2 fr. 50 pour Herrenchiemsee.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville de Füssen, située sur la grande route d'Augsbourg à Innsbruck, à l'extrême limite sud de la Bavière. De Munich trois routes principales peuvent y conduire.

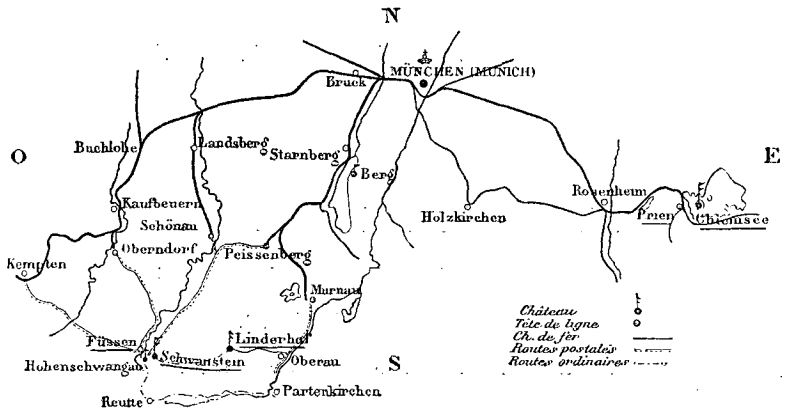
Ayant choisi la grande voie de Munich au lac de Constance, je descendis, après trois heures de trajet, à la station de Kempten (ville industrielle de 14 000 habitants) et continuai de là jusqu'à Füssen en équipage local, sorte de cabriolet monté sur quatre roues et traîné par un seul cheval, attelé à un timon. La distance à parcourir est de 38 kilomètres, sur une route généralement plane; mais il est difficile de la franchir en moins de six heures et demie, les coursiers de ces parages se distinguant par des allures analogues à la nonchalante bonhomie qui caractérise leurs maîtres.

Par une belle après-midi de septembre la route de Kempten à Füssen est des plus agréables. Elle traverse de superbes prairies vertes, où les chariots chargés de regain, les paysannes coiffées de foulards rouges et les travailleurs munis de râteaux et de fourches forment de gais tableaux champêtres. Les chalets des villages s'éparpillent au milieu de petits enclos fleuris dans lesquels on aperçoit, juchées sur de hauts piquets, de bizarres maisonnettes minuscules, destinées à souhaiter tous les ans la bienvenue aux oiseaux de passage. S'étant graduellement approchée de la chaîne de montagnes qui se dresse au bout de ces longues plaines comme le rempart du Tyrol, la route suit un joli lac, le Weissensee, et entre enfin dans Füssen, au bas des hauteurs de granit, couronnées par une puissante végétation. L'antique petite ville a une situation fort pittoresque aux bords du Lech. Elle est dominée par le vieux château des archevêques d'Augsbourg, ainsi que par les tourelles et les murs d'enceinte d'une importante abbaye qu'occupent encore des Bénédictins.

Un bon cheval irait en un quart d'heure de Füssen à Hohenschwangau. La route longe d'abord le pied des montagnes, puis entre dans le domaine royal. Bientôt se montre, haut au-dessus de la plaine et tranchant vivement sur un fond de sombre verdure, la masse blanche de Neu-Schwanstein, paraissant comme accrochée au flanc abrupt de granit qui la supporte et la domine. Un peu plus loin la route tourne à droite et débouche dans un creux de vallée.

C'est ici le hameau de Hohenschwangau. Cinq ou six maisons seulement le composent, formant pour ainsi dire les dépendances directes du vieux château au-dessous duquel elles sont disséminées. Ce sont en particulier les écuries royales, de construction fort simple d'ailleurs, et l'auberge de l'Alpenrose, où peuvent se loger les personnes qui préfèrent ne pas coucher dans les hôtelleries de Füssen. Cette auberge, qui ne servait antérieurement qu'à la domesticité du roi, n'a pu satisfaire aux exigences des nombreux touristes qui ont subitement envahi ce paisible vallon. Une vingtaine de voyageurs au plus trouvent abri dans les chambres fort modestes qu'elle possède, et la multitude des affamés réunis au milieu de la journée dans les salles basses et sous les quinconces donne forte besogne aux servantes qui distribuent les monotones repas arrosés de bière et invariablement composés de viandes et de pommes de terre en salade.

Le désordre affairé et la propreté rudimentaire de cette auberge contrastent vivement avec la situation même de l'endroit, qui est un délicieux coin de ce monde perdu entre les montagnes à deux pas de l'Alpsee, lac poétique sur les bords duquel trois cygnes promènent mélancoliquement leurs silhouettes blanches.



Carte-itinéraire aux châteaux du roi Louis II.

Juste en face de l'Alpenrose les quatre tours crénelées de Hohenschwangau émergent des hautes futaies; un sentier y conduit en quelques minutes. Le château, qui est un bâtiment carré de dimensions restreintes, fut construit à la place d'un castel féodal en ruines, par Maximilien II (le père du roi défunt) lorsque, à cette époque encore prince royal, il s'était rendu acquéreur du domaine en 1832. De grosses sommes ne durent pas être employées à sa réédification, car les murailles, recouvertes de plâtres jaunâtres, se crevassent déjà en maints endroits.

La décoration intérieure frappe aussi par une grande simplicité : le mobilier est sans style, les objets d'ornement sont peu artistiques et affectent presque tous la forme du cygne, l'oiseau légendaire de ces lieux. Quant aux peintures murales, répandues dans toutes les pièces, elles sont remarquables par la froideur de leur coloris et la correction raide de leur dessin. Elles illustrent la plupart des souvenirs historiques chers à la Bavière, et célèbrent les légendes du pays de Schwangau et du Chevalier au cygne, ainsi que les hauts faits des Guelfes et des Hohenstaufen.

Ce château devint le séjour favori du roi Maximilien II, qui avait pour la solitude des montagnes une prédilection marquée, et l'endroit où ses fils, les jeunes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

princes Louis et Othon, passèrent les années sans souci de leur jeunesse. Ce fut donc ici sans doute que Louis II contracta lui-même plus tard sa funeste passion pour l'isolement, et où il rêva tout d'abord aux vastes projets de ses créations nouvelles, tout en tenant à conserver au berceau de son enfance son aspect primitif.

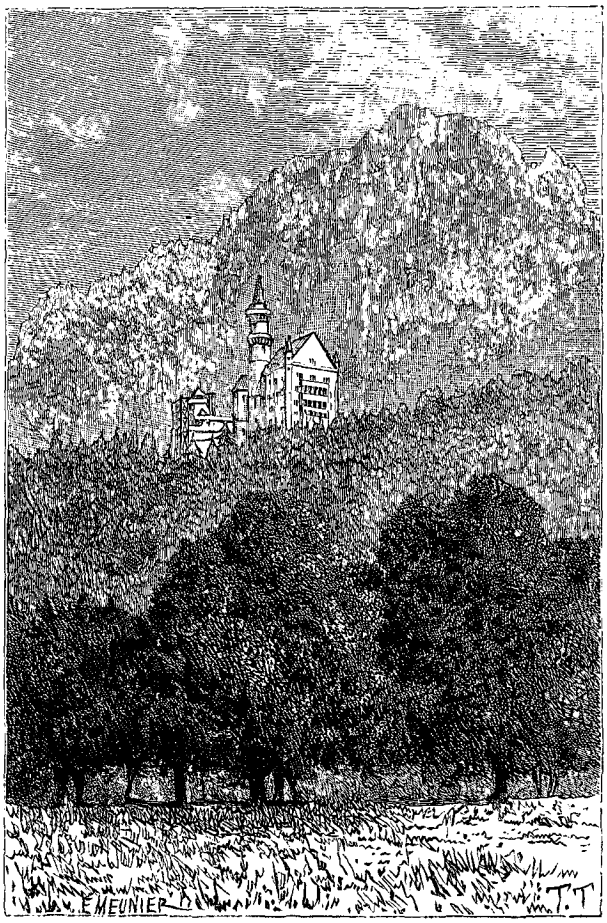
Depuis la mort de son père, le roi Louis II, qui continua à résider à Hohenschwangau jusqu'aux derniers moments de sa vie, ne fit qu'un seul changement dans l'intérieur du château. Ce fut l'aménagement de sa chambre à coucher, petite pièce de 5 mètres carrés, où trois orangers artificiels étalent leurs fruits et leur feuillage au-dessous d'un plafond peint en nuit étoilée, et au centre des paysages méridionaux qui recouvrent les murs. Cette pièce commande une vue directe sur Schwanstein (le Roc au Cygne), dont le site, naguère encore dénudé, devait inévitablement agir sur l'imagination artistique du jeune souverain.

Ce fut en septembre 1869, c'est-à-dire cinq ans après son avènement au trône, que Louis II posa la première pierre de Neu-Schwanstein sur l'emplacement exact qu'occupait autrefois une antique forteresse, et non loin de rochers où se voient encore des vestiges de maçonneries romaines.

Édifié en style roman, le bourg de Neu-Schwanstein s'élève à 200 mètres au-dessus de la plaine et à 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un rocher oblong. Vers l'ouest ce rocher est réuni à la hauteur qui porte Hohenschwangau; au nord il descend presque droit vers la plaine, tandis qu'à l'est et au sud il tombe à pic vers de profonds précipices surplombés par les sommets sauvages, dont les flancs se sont ouverts là pour livrer passage au torrent furieux de la Pöllat. D'énormes fondations de granit semblant continuer le roc lui-même soutiennent le haut corps du bâtiment principal, les ailes, le bâtiment d'entrée, ainsi que la grande tour de 60 mètres qui s'élance hardiment dans les airs. De quelque côté qu'on le regarde, ce fier castel, par l'unité compacte de son plan, produit l'effet le plus imposant.

Une large route, qui monte graduellement de Hohenschwangau en serpentant sous des pins séculaires sur une longueur de 2 kilomètres, aboutit au portail après avoir contourné la façade nord du château. Ce portail est composé d'un bâtiment central, flanqué de deux tours; l'écusson royal couronne l'ouverture de la porte, que clôturent provisoirement deux battants de bois blanc. Dans cet avant-corps on remarque une salle ornée de belles peintures murales, et qui servait au roi pour ses repas pendant l'aménagement de ses appartements.

Le portail franchi, on pénètre dans une avant-cour, située elle-même en contre-bas de la grande cour supérieure; à droite on aperçoit le « Ritterbau » c'est-à-dire l'Aile des Chevaliers; au centre, les fondations de la chapelle, actuellement en construction; à gauche les fondations d'une aile supplémentaire. Un escalier provisoire, fait en planches, conduit de la première cour à la seconde. Cette dernière s'arrête à la base du « palais » même, dont la façade s'élève majestueusement par quatre étages superposés et surmontés par un long pignon aigu, à haute toiture de cuivre. C'est ici que se jugent le mieux, et dans toute leur vigoureuse simplicité, les détails de l'architecture du monument : faces unies des massives murailles, courbes régulières des ouvertures gracieusement arrondies, et portées par des piliers trapus aux chapiteaux variés.



Neu-Schwanstein. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

Le rez-de-chaussée du palais proprement dit est puissamment voûté et se divise en vastes espaces, destinés aux cuisines et aux dépendances de service, aux calorifères et au point de départ d'un monte-charge, qui fonctionne jusqu'en haut.

Le premier étage, auquel on parvient directement par une suite de marches montant de la cour, contient les chambres de la domesticité et une belle galerie qui conduit à la tour de l'escalier principal. Tandis que le second étage se trouve encore à l'état d'ébauche poussiéreuse, le troisième, qui a été terminé il y a deux ans, contient tous les appartements privés du roi Louis II, c'est-à-dire plusieurs antichambres et deux vestibules, ouvrant chacun directement sur les suites

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

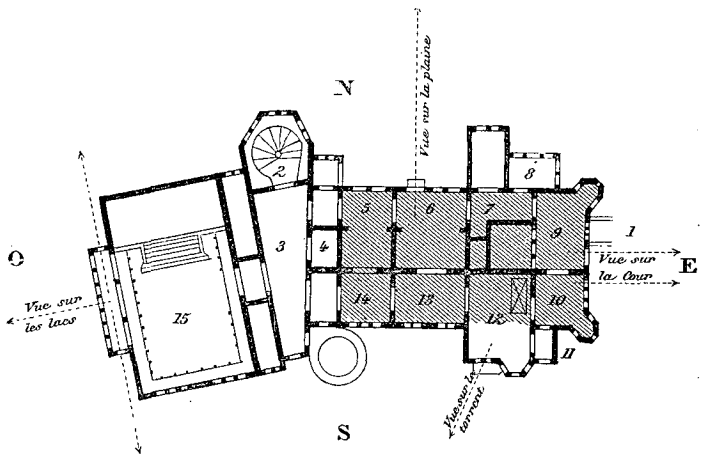
respectives formées par : le cabinet de travail, la petite grotte et le salon; la salle à manger, la chambre à coucher et la chambre de toilette.

Le luxe le plus grand a été déployé pour la décoration générale de toutes ces pièces, qui sont de spacieuses dimensions. Tout y est de structure puissante et massive, de dessin solide et correct, et, à quelques exceptions près, de coloris fondu ou même sévère. Les caissons des plafonds, les panneaux des boiseries sont profondément creusés en lourds reliefs de chêne; les serrures sont des chefs-d'œuvre de travail forgé et ouvragé; les peintures remarquables qui décorent vestibules et appartements en fresques ou en imitation de tapisserie sont dues au pinceau des artistes modernes de Munich les plus en renom. Les légendes de la vieille Allemagne, ainsi que celles qui fournirent à Wagner les motifs de ses opéras les plus célèbres, s'y trouvent toutes représentées, depuis les épisodes sanglants des Niebelungen, les amours tragiques de Tristan et d'Yseult, jusqu'aux aventures mystiques de Lohengrin et aux tournois pacifiques des troubadours et des maîtres-chanteurs [1].

Pour la décoration de la chambre à coucher seule, le roi Louis II a choisi le style gothique. Le lit monumental s'appuie à de sombres boiseries; il est couronné par un ciel de la plus grande richesse et dont les motifs, finement sculptés, s'étagent jusqu'au plafond même de la pièce. Au-dessus du chevet on voit un tableau de la Vierge et de l'enfant Jésus.

D'un côté de cette chambre royale, dont l'aspect austère ne peut manquer de frapper le passant, se trouve un petit oratoire; de l'autre, la salle à manger. Celle-ci est, m'a-t-on dit, le dernier appartement dans lequel se tint le roi avant de partir pour Berg, la veille de sa mort volontaire, et celui où il eut au milieu de la nuit avec le docteur Gudden l'entretien qui décida de sa destinée. De cette pièce, de la chambre à coucher et de l'oratoire on jouit d'une vue admirable sur le torrent écumant et sauvage, le pont aérien de la « Marienbrücke » qui le domine, et la croupe imposante du Säuling, qui règne à 1000 mètres plus haut dans les nuages.

Toutefois le sujet capital de cet étage est la salle du trône. Conçue dans le goût byzantin, elle mesure 20 mètres de long, 12 de large et 13 de haut. Son sol se compose d'une fort belle mosaïque en tons éteints; sa coupole resplendit d'un soleil d'or, qui brille sur un fond bleu céleste; des colonnes en imitation de porphyre forment une galerie circulaire sur trois de ses côtés, tandis qu'à la hauteur du quatrième étage d'autres colonnes en imitation de lapis-lazuli limitent une galerie semblable. Sur le dernier côté enfin, dont la muraille est arrondie en demi-cercle, neuf marches de marbre blanc donnent accès à une plate-forme, au centre de laquelle devait prendre place un trône en ivoire. Toutes les peintures murales ont trait aux rapports entre la religion et les maîtres de la terre. Prophètes du judaïsme, législateurs des temps païens, souverains défenseurs de la chrétienté, s'y trouvent personnifiés et groupés en présence du Christ, le Roi des rois, qui plane au-dessus d'un arc-en-ciel, dans ce sanctuaire unique de son espèce.



Neu-Schwanstein : plan du troisième étage du château.

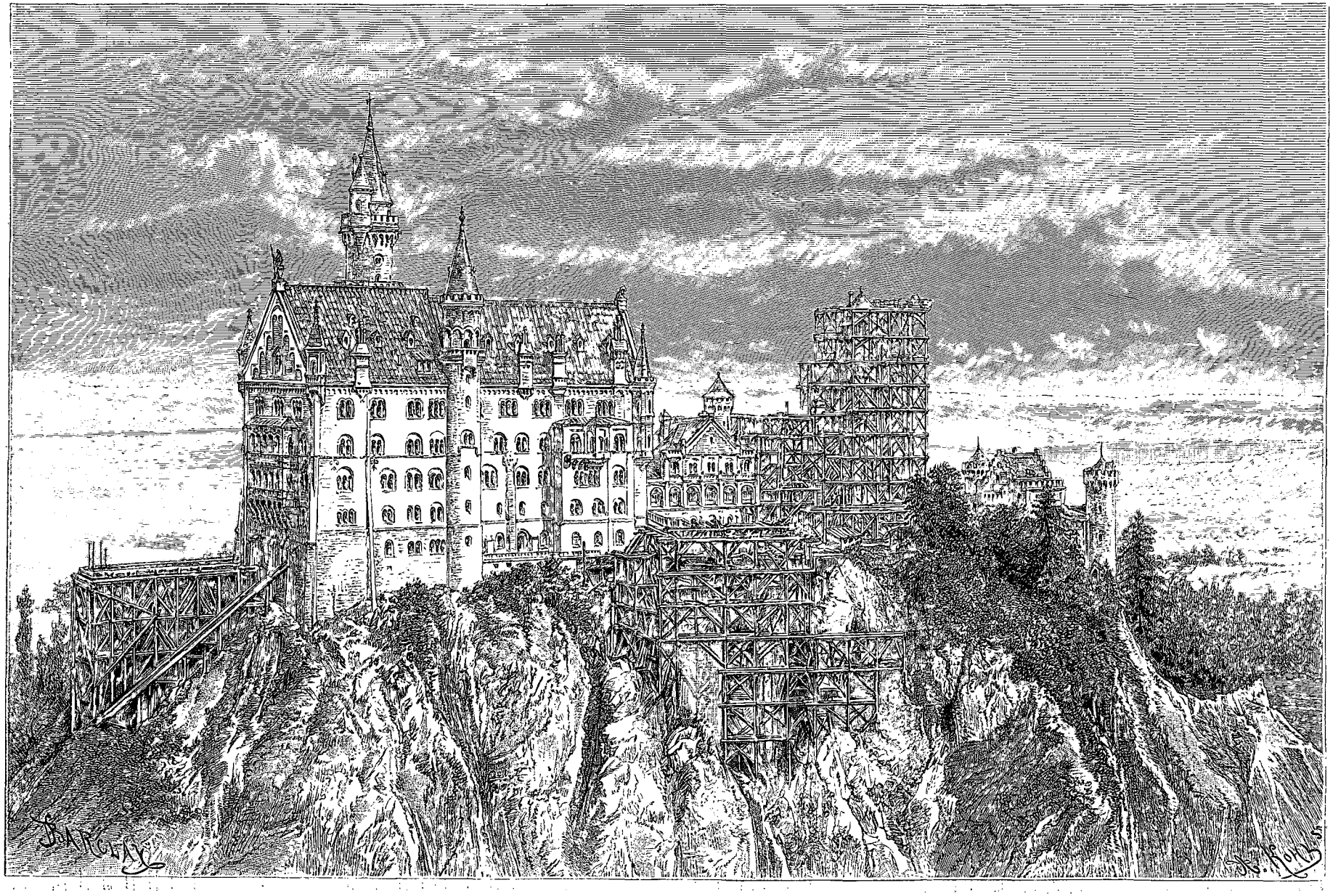
1. Escalier conduisant au premier étage.
2. Tour de l'escalier.
3. Vestibule.
4. Monte-charge et antichambre.
5. Vestibule.
6. Cabinet de travail.
7. Grotte.
8. Terrasse couverte.
9. Salon.
10. Chambre de toilette.
11. Oratoire.
12. Chambre à coucher.
13. Salle à manger.
14. Vestibule.
15. Salle du trône.

Unique en effet à plus d'un point de vue, car il s'ouvre de toute sa longueur sur une loggia de pierre, qui commande le panorama le plus admirable qui se puisse rêver à côté de pareilles richesses architecturales. Au delà de la masse noire des forêts de pins il s'étend en face sur les deux lacs, l'Alpsee et le Schwansee, qui se détachent en avant d'un fond mystérieux de pics fantastiques; à gauche sur la chute bourdonnante de la Pöllat, et à droite sur l'immense horizon de plaines verdoyantes, parsemées de lacs, de rivières et de riants villages.

Le quatrième et dernier étage réserve cependant encore une surprise inattendue, c'est le « Sängersaal », la grande Salle des chanteurs, inspirée d'après la salle historique de la Wartburg. Le roi l'aimait entre toutes celles de ce palais et lui fit prodiguer la décoration la plus étudiée. Elle mesure 30 mètres de long sur 10 de large et occupe tout ce qui reste du dernier étage, à côté du grand vestibule d'arrivée et de la partie supérieure de la salle du trône. Sur le côté gauche une colonnade, montant à mi-hauteur de la pièce, forme une

1. Dans le cabinet de travail on remarque un grand modèle en plâtre; il figure le projet de reconstruction d'un burg gothique, le *Falkenstein*, que le roi avait déjà fait entreprendre. Falkenstein (le Roc du Faucon) se trouve au delà du Weissensee; de Neu-Schwanstein, la vieille ruine est parfaitement visible.

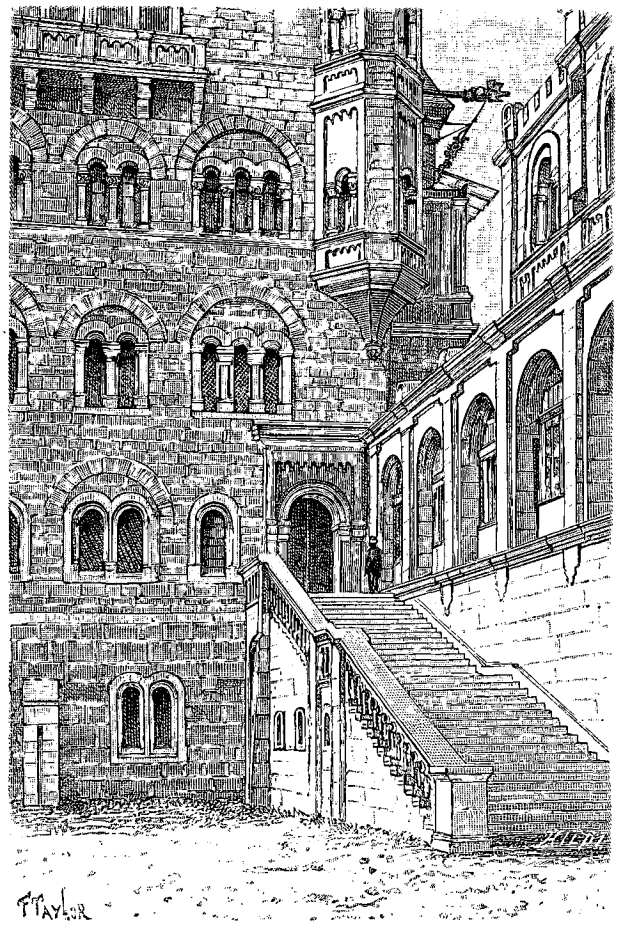
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Neu-Schwanstein. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

galerie à jour d'un effet original. Une seule face est sans fenêtre, c'est celle dans laquelle a été réservée la scène, sorte de grande alcôve surélevée, dont le décor représente un fond de forêt. De très belles peintures, enchâssées dans les boiseries et illustrant principalement les exploits de Gamuret et de Parcival, ornent les trois autres faces, et alternent avec les nombreuses fenêtres qui répandent une vive et gaie lumière sur les tons clairs et les ors de la décoration. Le plafond, divisé en multiples caissons, suit l'inclinaison même du pignon et porte de grands lustres; ceux-ci, renforcés par de hauts candélabres, peuvent éclairer la salle de plus de six cents feux. On raconte que le roi, après avoir fait allumer toutes ces lumières, se postait volontiers en haut de la Marienbrücke, pour voir flamboyer sa salle favorite dans le calme des nuits obscures....



L'escalier de la grande cour de Neu-Schwanstein (voy. p. 211).
Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

Malgré l'état avancé d'une grande partie de Neu-Schwanstein, il reste encore beaucoup à y faire, à l'intérieur comme à l'extérieur. Un immense donjon, en particulier, qui devait dominer encore la haute tour déjà existante, n'est même pas encore indiqué. Mais les constructions continuent sur plusieurs points, et l'on prétend que les administrateurs de la fortune du roi Othon ont l'intention de les achever, autant que faire se pour' Il serait d'ailleurs regrettable de ne point terminer cette œuvre vraiment royale et qui, plus que toute autre, fera honneur à la mémoire de son créateur, tout en pouvant servir aux futurs rois de Bavière, comme une des plus belles résidences souveraines.

Je restai plusieurs jours à Hohenschwangau, profitant en particulier d'un vendredi pour jouir en paix des beautés de l'endroit. C'est le seul jour de la semaine où les châteaux royaux ne soient pas ouverts aux visiteurs, et par conséquent le seul où règne autour d'eux une tranquillité relative. Je fis de superbes promenades, sous la conduite du guide attitré de Hohenschwangau, un solide gaillard à l'air militaire, vêtu du costume pittoresque des montagnards.

J'eus également de longues conversations avec mon hôtesse, une brave Bavaroise, qui portait au cou le portrait du roi défunt, et qui gardait pour les faits et gestes de la Majesté vénérée le souvenir le plus partial.

On sait en effet le rôle militant que les habitants de Füssen et de Hohenschwangau, connus entre tous les Bavarois pour leur aveugle dévouement à la famille royale, jouèrent au moment de l'arrivée de la commission gouvernementale chargée de signifier à Louis II sa maladie et sa déchéance. Maintenant encore ces esprits montagnards continuent à douter que cette triste mesure fût nécessaire.

« Que lui reproche-t-on? disait cette sujette fidèle. D'avoir fait de trop grandes dépenses, en donnant carrière à ses goûts d'artiste? Mais sa fortune ne le lui permettait-elle pas et n'a-t-il pas créé des œuvres immortelles? — D'avoir préféré vivre seul et retiré? Mais tant d'autres souverains ne mènent-ils pas une existence bien autrement blâmable? — D'avoir fait trop parler de lui et de ses fantaisies incomprises? Mais n'avait-il pas le droit de vivre à sa guise; et nous autres n'accourions-nous pas de loin pour l'admirer quand il passait dans son magnifique traîneau doré, au trot de ses chevaux blancs, comme nos princes des temps anciens? »

Sans me rallier aux réflexions sentimentales de l'excellente dame, je quittai Hohenschwangau en regrettant au moins avec elle que les événements de cette année aient banni à tout jamais de son joli hameau le « calme sacré » qui le caractérisait.

II. LINDERHOF.

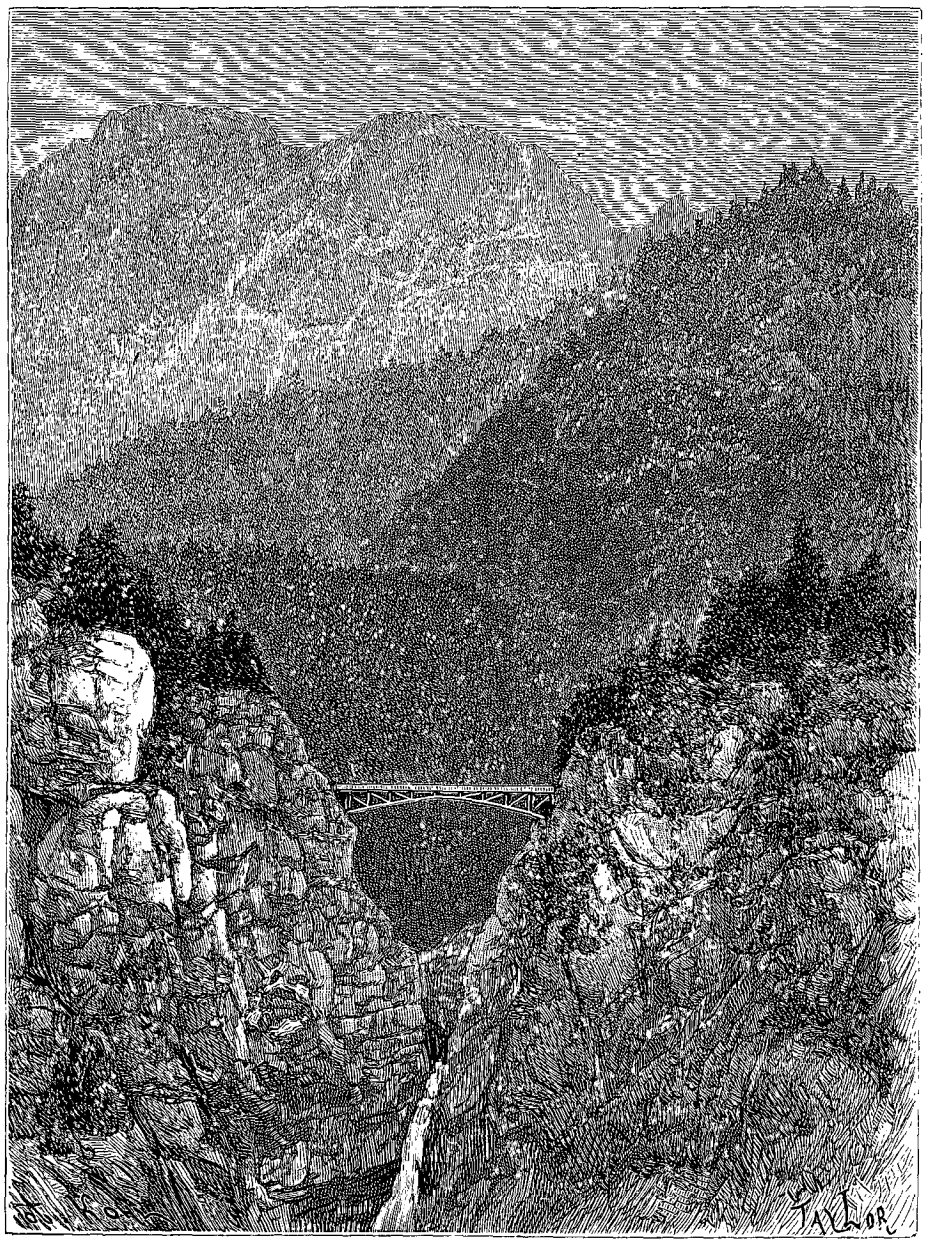
La plupart des touristes vont directement en six heures de Hohenschwangau à Linderhof, ou *vice versa*, en prenant la route carrossable des montagnes. Désirant toutefois jeter un coup d'œil sur la vallée de Partenkirchen, une des contrées les plus vantées de la haute Bavière, je choisis ce village comme station intermédiaire avant de me rendre à Linderhof.

Après avoir longé la vallée du Lech jusqu'à la petite ville de Reutte, mon véhicule me fit monter une pente assez ardue, au delà de laquelle le paysage devient de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus en plus beau. C'est d'abord une gorge encaissée, dont les pentes portent de magnifiques forêts, et au fond de laquelle le torrent du Steuren se précipite en superbe cataracte ; puis vient le Plansee, grand lac triste, dont les eaux vertes baignent une habitation isolée à chacune de ses extrémités. Le pays se déroule en une suite accidentée de tableaux sauvages, où les sapins, les roches éparses et les eaux courantes se disputent chaque pouce du sol.

Partenkirchen et le village voisin de Garmisch occupent le fond d'une spacieuse vallée, encerclée de montagnes. Ces deux endroits si proches (1 kilomètre à peine les sépare) offrent cependant un contraste rare dans une semblable situation. Tandis que Garmisch



Le paysage vu de la salle à manger de Neu-Schwanstein (voy. p. 212). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

s'étend largement dans la prairie avec ses chalets brunis ou peints de fresques religieuses, et qui se dispersent irrégulièrement au milieu de jolis jardinets, Partenkirchen est massé de chaque côté d'une rue principale dont les maisons se serrent de près. Ces deux endroits possèdent l'un et l'autre des hôtels fort convenables.

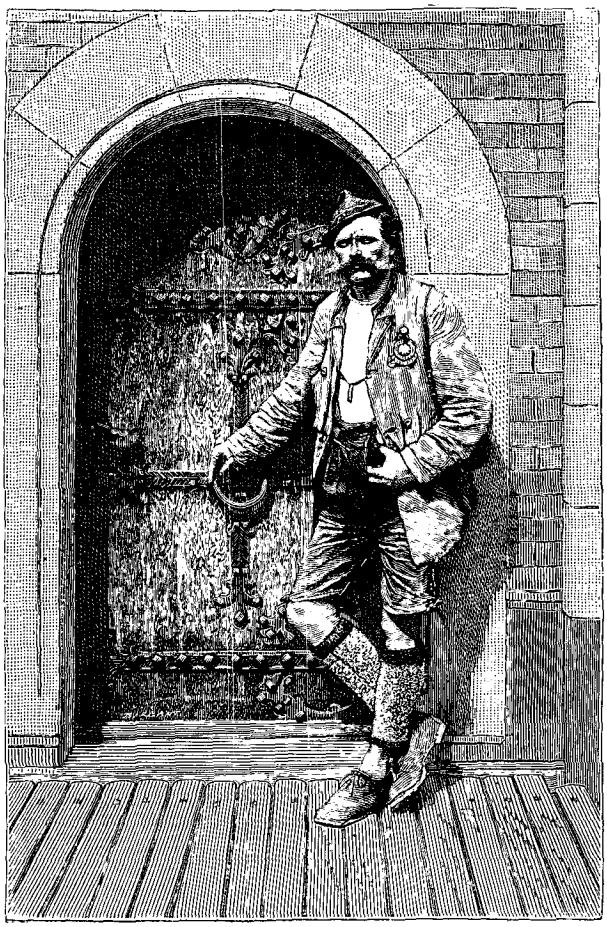
Les environs prêtent aux plus belles excursions, et la population a conservé un cachet de confiante et aimable naïveté qui n'est pas sans charme pour l'étranger.

Partout salué avec la plus franche cordialité, celui-ci a souvent fort à faire pour répondre aux *Grüss Gott!* (sorte de « que Dieu vous bénisse! ») qui lui sont adressés au passage. La plupart des petits garçons et beaucoup d'hommes portent encore le costume montagnard ; et tous les chapeaux sont pittoresquement ornés de plumes crânement piquées, qui donnent aux phy-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sionomies hâlées une allure indépendante. Quant aux femmes, elles ne se montrent guère que le dimanche, aux heures d'église, coiffées des hauts bonnets de fourrure et ornées des chaînettes d'argent qui caractérisent leur traditionnel accoutrement.

Les amateurs de danses nationales trouveront aussi à Partenkirchen mainte occasion de satisfaire leur curiosité; car, les dimanches et fêtes, les lieux publics regorgent de couples qui tournoient au son de la musique. La danse préférée est le *Ländler*, valse mesurée à laquelle les jeunes filles et les garçons se livrent avec une régularité exemplaire; mais la grande attraction pour les paysans eux-mêmes est toujours l'exécution du *Schuhplatterl*. C'est une gigue de l'effet le plus original; et, quand un couple la commence, tous les autres font cercle. Tandis que la danseuse, séparée de son cavalier, se borne à esquisser le pas de valse ordinaire, le danseur entreprend, de son côté, une série de mouvements des plus compliqués, tout en conservant la justesse de la mesure. Il tournoie sur lui-même, frappe des mains sur les cuisses et les jambes, tombe à genoux ou saute en l'air en agitant son chapeau et en poussant de joyeux « Tiou-ou! » — Ne danse pas le *Schuhplatterl* qui veut; aussi les exécutants habiles sont-ils toujours bruyamment applaudis par l'assistance....



Karl Left, guide à Hohenschwangau (voy. p. 214). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur.

La distance de Partenkirchen au château de Linderhof est d'environ trois heures en voiture. La route se dirige d'abord vers Munich, puis bifurque au village d'Oberau, pour s'engager là dans la vallée étroite et ravinée de la Graswang, qui mène également à Oberammergau, ce bourg célèbre par ses jeux de la Passion.

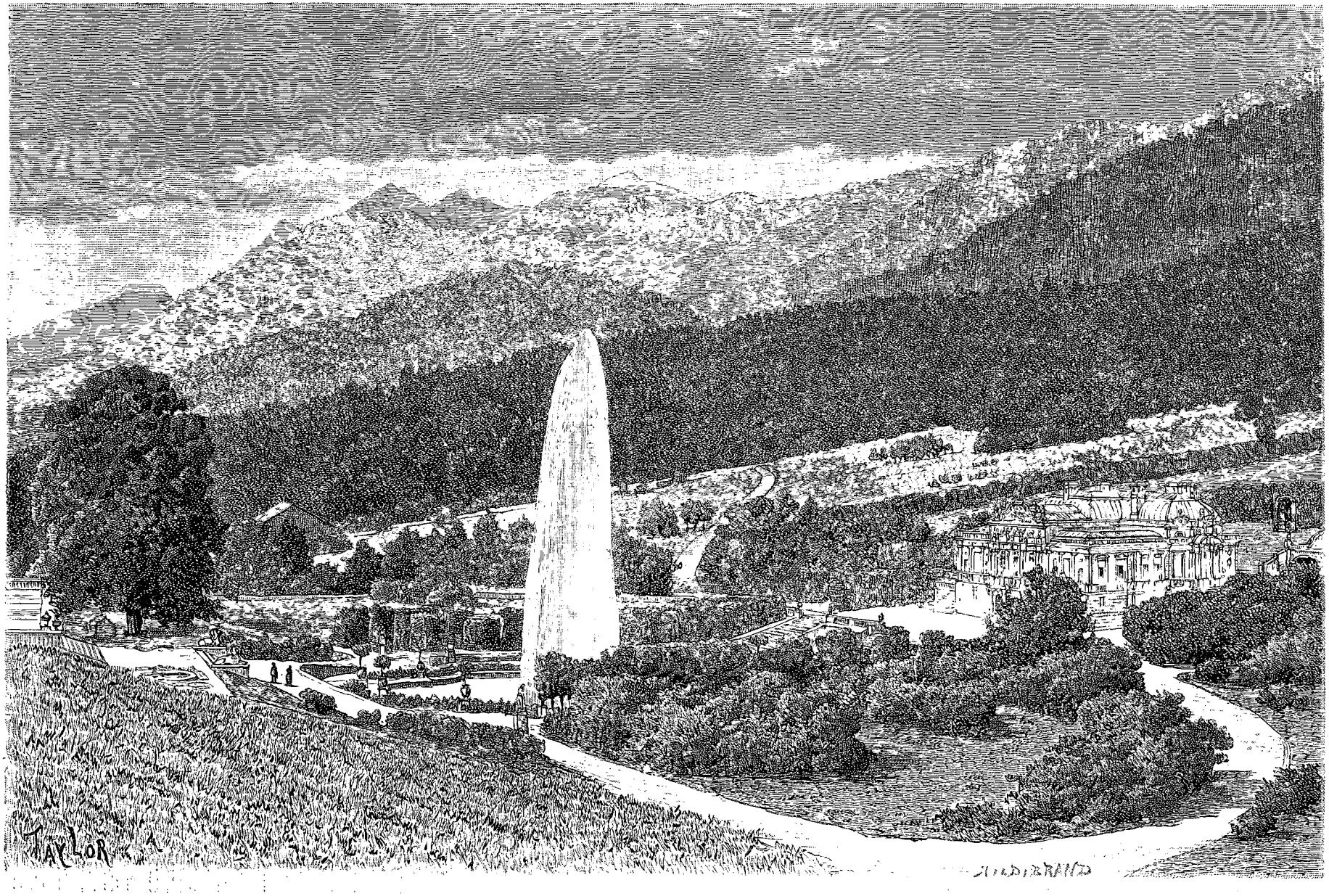
Dès Oberau le chemin devient très ardu et continue à s'élever pendant 2 kilomètres, à raison d'une pente des plus pénibles à gravir. Le roi avait l'habitude de louer pour cette ascension une paire de vigoureux chevaux de paysans, qu'on me montra au passage. Près du faîte et sous les hêtres, une pierre funéraire témoigne ici des dangers de la route et des difficultés de transport, que Louis II eut à surmonter pour édifier à une hauteur de 800 mètres, et dans une des retraites les moins accessibles de son royaume, sa résidence de marbre et d'or. C'est ici que périrent deux hommes, employés au charroi d'une mise en croix monumentale offerte par le roi au village d'Oberammergau; ils furent broyés sur place par la chute d'une des statues.

A partir du sommet de la montée, qui porte le hameau d'Ettal et un ancien couvent, actuellement propriété des comtes Pappenheim, la route redescend et mène en une demi-heure à la maison du garde-forestier de Linderhof, placée dans une clairière au milieu des bois. Le château se trouve ici tout proche, mais il reste caché derrière une hauteur, couverte de pins majestueux, qui s'élève dans le sens de la vallée. Même après qu'on a dépassé la grille d'entrée, et qu'on a remarqué sur la gauche les grands chalets du régisseur et des communs, encadrés par les arbres, le château demeure encore invisible et il faut s'avancer jusqu'au dernier tournant de la route d'arrivée pour découvrir enfin sa petite façade claire, qui semble comme égarée entre la base des parois rocheuses et la colline sombre qui la dérobe aux regards indiscrets.

Pour qui veut passer à Linderhof même une seule nuit, bien des difficultés surgissent, car on se trouve ici à plusieurs kilomètres du moindre village et loin d'une auberge quelconque. C'est le chalet du régisseur qui offre jusqu'à présent aux voyageurs une hospitalité primitive et assez chèrement acquise. Mais, l'agglomération des touristes étant inévitablement plus forte qu'à Hohenschwangau, il devient presque impossible d'y obtenir un gîte sans s'être annoncé d'avance.

Quand je débarquai dans la grande cour des communs, celle-ci était pleine de véhicules de toute sorte, et le dernier lit avait été donné dans la matinée. Après de vaines tentatives faites chez le garde forestier, qui a créé une sorte de succursale à l'établissement du régisseur, je trouvai néanmoins une petite chambre dans une dépendance réléguée à l'autre bout du parc et habitée par des jardiniers, des gendarmes et la famille du machiniste. Mon installation fut assez satisfaisante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Linderhof : vue d'ensemble. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour m'encourager à y prendre quartier pendant trois jours, et me donner le loisir d'inspecter à l'aise la seconde des créations du roi Louis II.

Commencé très peu de temps après Neu-Schwanstein, le petit château — on pourrait dire le pavillon — de Linderhof fut entièrement terminé il y a dix ans. Il a été construit à la place même où se trouvait une maisonnette rustique que Maximilien II occupait à l'occasion de ses déplacements de chasse, et que son fils a fait reporter tout près de là dans le parc.

Linderhof, étant la seule de ses résidences nouvelles que le roi ait pu mener à bonne fin, est par conséquent aussi la seule qu'il ait régulièrement habitée. Il n'y restait cependant jamais plus de quinze jours de suite, arrivant ou partant, ici comme ailleurs, à jour et heure fixes, tout comme Louis XIV, le monarque pour lequel il eut une admiration si exagérée.

Paysanne de Partenkirchen (voy. p. 214). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

En édifiant Linderhof, Louis II s'abandonna entièrement à sa prédilection pour les brillantes somptuosités de l'art du dix-huitième siècle. Les brochures allemandes célèbrent les beautés de Linderhof en le comparant au petit Trianon. Ce rapprochement n'a toutefois raison d'être qu'au sujet des dimensions restreintes des deux châteaux ainsi qu'aux dépendances fantaisistes qui les entourent. Les façades de Linderhof sont dessinées en effet dans le style fleuri et chargé du goût rocaille, et un développement considérable a été donné tout alentour aux cascades, à la pièce d'eau et aux terrasses, disposées à la française.

Le château forme un bâtiment carré d'environ 20 mètres sur 30, y compris la proéminence des avant-corps qui dépassent chaque façade. L'unique étage se compose d'un haut rez-de-chaussée, surélevé de 2 mètres sur trois côtés du château, et de 4 mètres au-dessus de la terrasse d'arrivée. Au delà de cette terrasse et d'un petit parterre où des lis blancs s'inclinent sur leurs tiges régulières, règne un large escalier qui descend vers un bassin oblong, dont le jet d'eau forme une gerbe magnifique de 50 mètres de hauteur. Au delà de ce bassin, une suite de terrasses et de parterres monte vers un petit temple à colonnes, qui abrite une Vénus de marbre blanc. Les façades latérales donnent sur de nouveaux parterres, garnis de statues et entourés de charmilles, tandis que la façade postérieure regarde une série de cascades taillées dans la pente de la montagne. Elles se terminent par un beau groupe du char de Neptune.

Ces détails décoratifs, auxquels la photographie prête un grand attrait, causent cependant une vive désillusion quand on les examine de près. Qui donc s'attendrait à trouver ici des balustrades en simili-pierre, des vases et des statues en zinc fondu, une construction de briques et de charpente dont le revêtement extérieur est fait entièrement d'applications artificielles? Aussi, que de colonnes et de statuettes allégoriques, que de festons et de guirlandes déjà fendus et s'émiettant petit à petit, malgré les réparations qui leur ont été prodiguées! A pareille altitude le granit seul eût pu résister aux intempéries des hivers.

L'intérieur du château, bien qu'il ne soit pas exempt de dégâts précoces, a été traité à plus grands frais; il est cependant facile de reconnaître, sous les ors des boiseries, que celles-ci encore ont été faites en appliques trompeuses.

Le vestibule d'arrivée, sur lequel ouvrent trois belles grilles à jour, contient une statue équestre de Louis XIV. Au milieu du plafond rayonne un large soleil d'or, orné de la devise célèbre : *Nec pluribus impar*. Un escalier à double révolution monte à l'unique étage, qui contient six grandes pièces principales et quatre petits boudoirs d'angle. Ce sont deux salons, dits des Gobelins, le cabinet de travail, la chambre à coucher, la salle à manger et le salon des glaces. Partout on rencontre des bustes et des portraits de Louis XIV et de Louis XV, des panneaux et des dessus de porte représentant des scènes relatives à la cour de France. Dans les boudoirs, qui sont tendus de jaune, de mauve, de rose et de bleu, est répartie une curieuse collection de pastels, parmi lesquels on reconnaît Mme de Pompadour et la Dubarry, le duc de Choiseul-Praslin et le chancelier de Maupeou, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

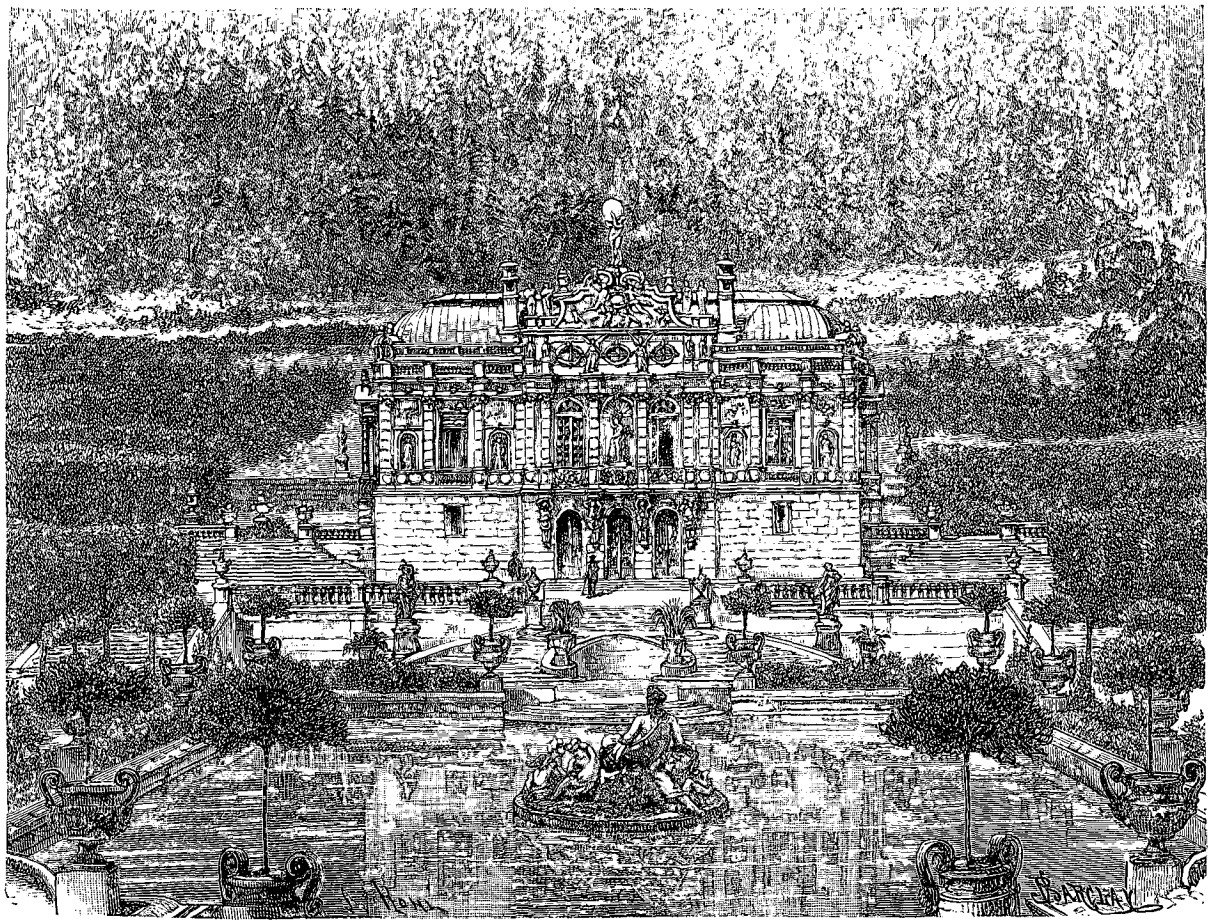
duchesses de Grammont et de Châteauroux, etc., etc. Dans la salle à manger on remarque l'aménagement spécial qui permettait à la table du roi de descendre au sous-sol et de remonter toute servie.

Quant à la chambre à coucher, qui avait été entièrement finie et dorée sur toutes les coutures, elle se trouve actuellement en transformation complète, le roi ayant décidé — on ne sait trop pourquoi — de l'agrandir encore de 3 mètres en portant en avant sa façade extérieure. Ce travail amena de si grandes complications, qu'il nécessita même le remaniement des cascades et le recul du groupe de Neptune tout entier!...

L'aménagement des appartements royaux a une tournure si française, que l'on se plairait volontiers à en admirer les détails, si ceux-ci ne devenaient pas fatigants par l'exagération même de leur richesse. Il serait malaisé, en effet, de concevoir un ensemble plus lourd et plus tourmenté que celui produit par ces trumeaux et ces corniches, ce mobilier et ces tentures, où l'or brutal éclate à côté des tons les plus criards.

Les dépendances les plus originales comme les plus extravagantes de Linderhof sont réparties çà et là dans le parc et sur la lisière de la forêt.

Voici d'abord une petite chapelle, située à deux pas



Façade principale du château de Linderhof. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de l'auteur.

du château et dont l'extérieur sans prétention ne laisse pas que de contraster avec son fastueux voisin. C'est ensuite un majestueux tilleul, celui sans doute auquel Linderhof doit sa dénomination. Bien qu'il gêne la régularité des terrasses, il a continué à jouir de tout le respect dû à son âge vénérable. Le roi avait fait aménager, autour de son tronc puissant et dans ses fortes branches, des escaliers et des plates-formes rustiques, car c'est là, paraît-il, qu'il venait prendre son déjeuner du matin en écoutant le chant des oiseaux.

A quelques minutes du château se trouvent un kiosque oriental et la célèbre grotte bleue. Ce kiosque, qui est placé sur des terrasses et adossé à un superbe rideau de hêtres, provient d'une de nos expositions universelles. A l'extérieur il rappelle les tombes musulmanes; à l'intérieur il resplendit de dorures et de couleurs éclatantes. Il contient, dans une alcôve centrale, un large divan criblé de broderies multicolores, au-dessus duquel trônent trois paons, dont les queues déployées brillent de mille scintillements sous les rayons de la lumière électrique.

C'est dans la grotte bleue, qui est une ressouvenance de Capri, que se résument toutefois les surprises les plus étonnantes. Entièrement creusée dans la pente de la montagne, cette grotte est de très grandes dimensions, car elle se compose, en dehors du long couloir

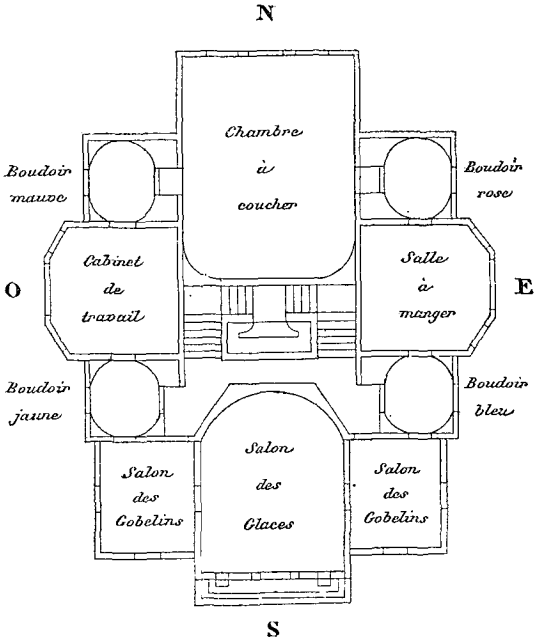
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'arrivée, d'une petite et d'une grande moitié, de nombreux renfoncements et de coins obscurs, garnis de bancs de repos. Un lac de 15 mètres de large occupe la partie centrale et reçoit les eaux d'une cascade qui s'y déverse avec fracas. Ici tout est artifice : les rochers et les stalactites sont faits de ciment plaqué sur des treillages en fil de fer; de faux palmiers, de faux lotus et de fausses guirlandes garnissent les bords de l'eau et les murailles; au rivage est amarrée une nacelle, dont un amour décore la proue, tandis que des colombes se becquettent à l'arrière sur un lit de feuillages et de roses. Une grande toile, sans relief et sans profondeur, destinée à former perspective entre deux pans de rocher, représente Tannhauser endormi aux pieds de Vénus, au milieu de bacchantes et de faunes en délire. Enfin une série de lampes électriques à verres tournants, mises en œuvre par de coûteuses machines spéciales, répandent un éclairage qui varie dans toute la gamme des couleurs et se termine par un arc-en-ciel!...

Ce souterrain extraordinaire, où il n'est plus question de manifestation d'art quelconque, cause une impression telle de mise en scène théâtrale et de fantasmagorie puérile, qu'on le quitte avec plaisir pour se retrouver face à face avec les beautés sans fard du paysage extérieur. De belles promenades abondent de tous côtés, mais la plus jolie vue d'ensemble sur la vallée s'obtient du petit temple à colonnes déjà cité.

De ce même temple on peut distinguer au loin, sur les cimes extrêmes des rochers opposés, deux petits chalets hardiment perchés. Ce sont là encore des habitations royales, dans lesquelles Louis II, toujours à la recherche de points plus élevés et plus solitaires, allait s'installer pour plusieurs jours.

En résumé le château de Linderhof eût pu devenir un bijou, si Louis II y avait dépensé un goût plus sobre et plus fin. De toutes façons il restera par lui-même et par ses bizarres dépendances[1] une curiosité toute spéciale, que rendra plus attrayante encore le cadre magnifique de nature sauvage et forestière qui le renferme comme un écrin jaloux.



Château de Linderhof : plan du premier étage.

III. HERRENCHIEMSEE.

La plupart des voyageurs qui ont circulé entre Paris, Vienne et Constantinople connaissent certainement de vue une majestueuse façade blanche qui émerge de bouquets de verdure, au bord du Chiemsee, ce lac qu'on a appelé la mer de Bavière. C'est le palais de Herrenchiemsee, le Versailles de l'Allemagne.

De Munich on peut y aller et en revenir le même jour, car on prend pour s'y rendre la grande ligne de chemin de fer qui mène à Salzbourg, et l'on descend deux heures plus tard à Prien, la station la plus proche du lac. Un endroit nommé Stock, qui est le point de départ pour le service du bateau à vapeur, se trouve à un quart d'heure de là.

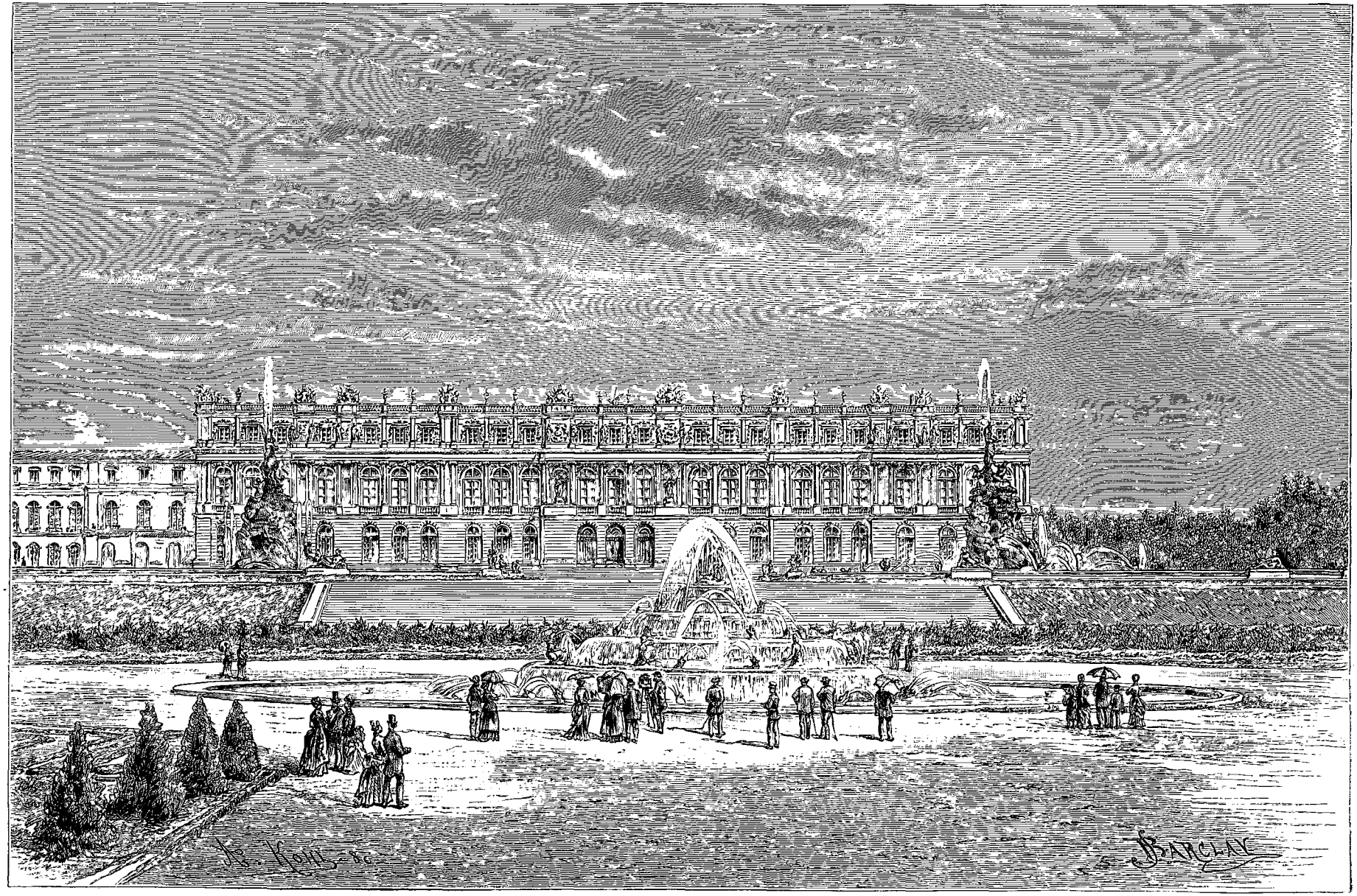
L'aspect général du pays est assez plat, et le vaste lac, qui mesure 20 kilomètres de longueur sur 10 de large, est encerclé par des rives presque aussi uniformes que sa surface. Du côté sud seulement surgissent les Alpes, dont certains sommets atteignent jusqu'à 2000 mètres. Le lac contient trois îles : un îlot insignifiant, envahi par les roseaux ; la Fraueninsel, qui a une dizaine d'hectares de superficie, et le Herreninsel, qui représente un riche domaine de 200 hectares, couvert de prairies et de forêts.

Ces deux îles, voisines l'une de l'autre, doivent leurs noms au couvent et au monastère construits au milieu d'elles, et dont elles étaient la propriété respective. La Fraueninsel surtout est un endroit charmant et commande un panorama ravissant sur le lac et les Alpes. Son auberge, qui se trouve tout à côté de l'ancien couvent (converti actuellement en institution de jeunes filles), sert de villégiature favorite aux peintres de Munich.

Le monastère de la Herreninsel a joué un rôle important dans l'histoire de l'Église ; il brillait déjà au huitième siècle, après avoir été détruit une première fois par les Huns, et devint, dans la suite, le siège d'un évêché indépendant. Sécularisé au commencement du siècle, Herrenwörth fut vendu pour un prix dérisoire à des particuliers, qui se mirent à exploiter le domaine sans respect de son passé. On abattit des tours antiques, on convertit la cathédrale en brasserie, et l'on commençait déjà à mettre bas les forêts, lorsque le roi Louis II en fit l'acquisition en 1873.

1. Plus avant dans la montagne, le roi avait choisi encore d'autres sites particulièrement isolés pour y créer de petites retraites de genres divers. C'est ainsi que dans le voisinage de la frontière, et sur le parcours de la route privée allant de Linderhof à Hohenschwangau, il a fait construire un pavillon marocain et la « Hundinghütte ». Celle-ci représente la chaumière type des vieux Germains, et n'est autre que la reproduction minutieuse de la cabane de Hunding telle qu'elle figure dans la *Valkürre* de Wagner. Plus près du Plansee enfin, Louis II avait entrepris la construction d'un pavillon de Saint Hubert!...

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

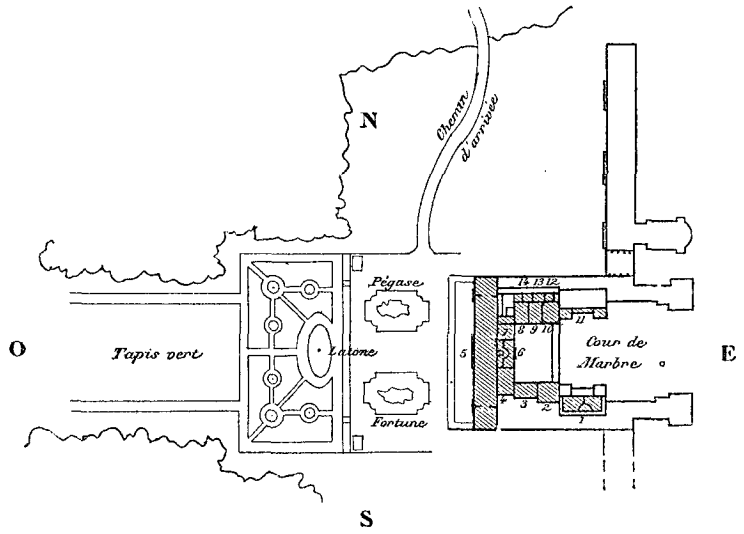


Château de Herrenchiemsee : façade principale. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le petit bateau à vapeur, qui ne suffira certainement plus à l'avenir au transport des nombreux visiteurs (on les a comptés en moyenne jusqu'à 500 et 600 par jour), aborde tout à côté des bâtiments annexes du monastère. C'est la ferme, la brasserie et un restaurant aménagé pour la circonstance, où règne pendant les mois d'août et de septembre un tohu-bohu indescriptible, comme on n'en verrait guère ailleurs que dans le pays de la bière par excellence. Le monastère lui-même entoure encore de ses quatre corps de bâtiment une belle cour silencieuse. On peut y visiter les appartements des anciens prélats, ceux-là mêmes où le roi défunt venait s'installer pendant les constructions.

De la petite éminence qui porte Herrenwörth, on se rend en dix minutes, à travers la forêt, au palais nouveau. Les pins se pressent jusqu'à proximité du plateau, sur lequel on débouche subitement, en éprouvant cette illusion bizarre de voir devant soi la grande façade de Versailles détachée sur un fond magnifique de montagnes bleues. Voici, de plus, la terrasse centrale, les parterres d'eau, le large escalier de pierre, le bassin de Latone, le tapis-vert, et, à l'horizon, les eaux du lac, encadrées par la majestueuse percée connue.



Plan général des travaux exécutés à Herrenchiemsee.

1. Grand escalier.
2. Salle des gardes.
3. Première antichambre.
4. Salon de l'Œil-de-Bœuf.
5. Galerie des glaces.
6. Chambre de parade.
7. Salle du conseil.
8. Chambre à coucher de Louis II.
9. Cabinet de travail.
10. Salle à manger.
11. Galerie.
12. Salon de porcelaine.
13. Cour.
14. Salon bleu.

Cette première impression est gâtée cependant par deux pyramides de rochers qui sortent des bassins supérieurs et qui supportent des groupes allégoriques, représentant la déesse Fortune et Pégase victorieux. Leur caractère irrégulier ne s'harmonise pas avec les lignes de la façade centrale, qu'elles coupent malencontreusement. Celle-ci reproduit bien celle de Versailles, mais c'est la seule du nouveau palais dont l'extérieur soit terminé. La longue aile septentrionale, qui devait contenir le théâtre et la chapelle, n'existe encore qu'à l'état de bâtisse brute; quant à l'aile méridionale, on en voit seulement un commencement de fondations.

Je ne saurais dire s'il entrait dans les projets du roi de réédifier le palais de Versailles dans toute sa colossale étendue. En tout cas il paraît évident que le plan des bâtiments ébauchés avait la prétention de parfaire notre Versailles actuel, en donnant à toutes les façades une architecture homogène et en reconstituant certaines parties qui ont disparu dans le modèle. C'est ainsi que les ailes en retour qui encadrent la cour de marbre sont conçues dans le même esprit que la façade principale, et que le grand escalier occupe le même emplacement que celui établi sous Louis XIV.

Croirait-on cependant que ces dispositions grandioses et magnifiques pèchent encore, comme le pavillon de Linderhof, par l'état même de leur construction? Croirait-on que les soubassements seuls sont en solide granit, tandis que tout le reste, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux balustres et aux trophées des combles, est fait de briques et de plâtres ouvragés? Soit à cause des émanations du lac, soit à cause de ces vices de construction indignes du modèle, toujours est-il que l'œil rencontre, en maints endroits déjà, des plaques noirâtres et des traces de ruine prématurée.

Quatorze salles seulement sont terminées à l'intérieur, à côté et au-dessus de grands espaces vides, remplis de poussière. Et cependant que de millions n'ont-ils pas déjà été dépensés là! Qu'il me soit permis d'énumérer le détail de leurs splendeurs, car elles sont curieuses à plus d'un titre, puisqu'elles éveillent d'incessantes comparaisons.

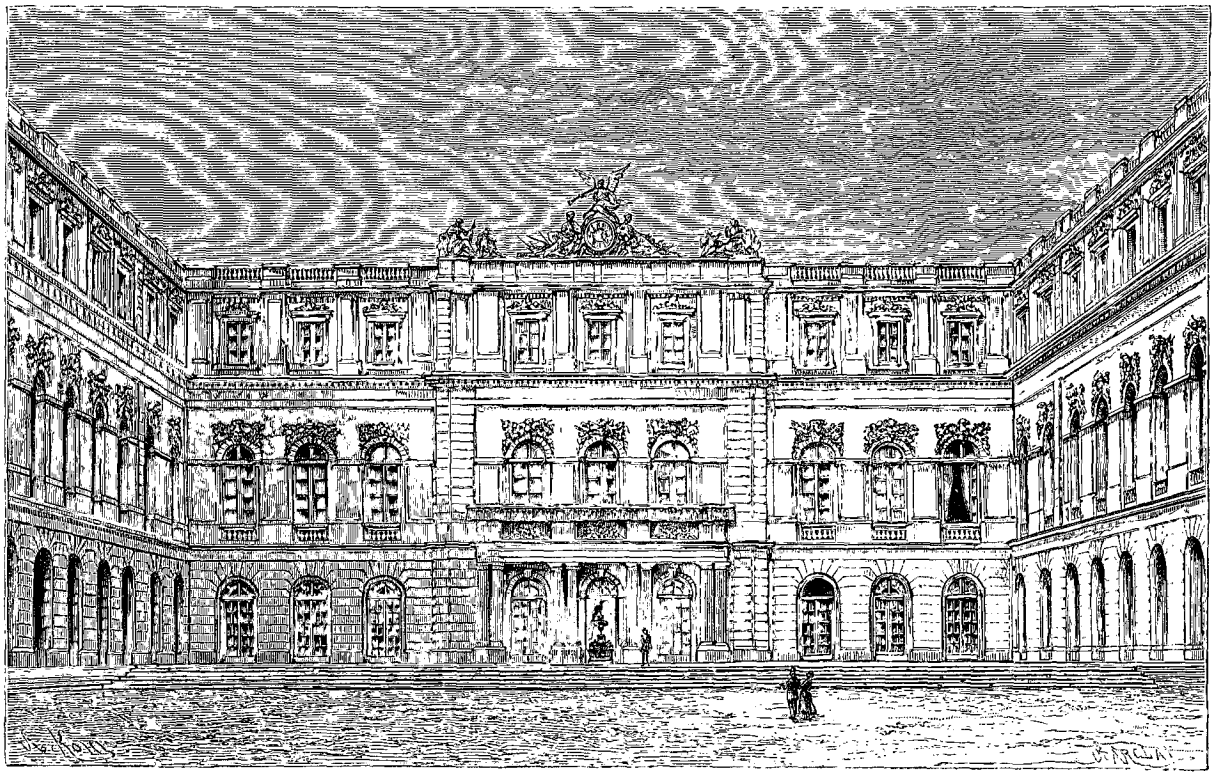
Le premier objet qu'on aperçoit, en entrant dans le palais, est un paon énorme perché sur une urne de marbre et un socle orné de bronzes dorés. Sa tête, sa poitrine et sa longue queue étalée brillent en couleurs naturelles, et chaque œil de cette traîne superbe est fait d'argent émaillé. A la tournure générale ainsi qu'au fini du travail de ce groupe, il est aisé de reconnaître une œuvre parisienne. Ce paon est placé au centre d'un vestibule à colonnes, que l'on traverse pour arriver à la cour de marbre, et de là à l'aile latérale, qui renferme le grand escalier. Celui-ci conduit au premier étage par une double révolution. Éclairé par le haut, il est de dimensions doubles de l'escalier actuel de Versailles, mais en diffère totalement par une décoration des plus éclatantes. Les appartements qui suivent sont plus reposants à la vue.

Voici tout d'abord la « salle des gardes du roi ». Des marbres gris, rouges et blancs encadrent les panneaux, dans lesquels on reconnaît des peintures relatives à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerre de succession d'Espagne. Les bustes de Condé, Turenne, Vauban et Villars reposent sur des socles le long des murs, et vingt-quatre hallebardes, habillées de velours bleu, sont rangées en avant des croisées. Vient ensuite la « première antichambre », qui est de marbre gris et blanc, rehaussé d'or ; puis la « salle de l'Œil-de-Bœuf ». Celle-ci frappe immédiatement par des dimensions bien plus vastes qu'à Versailles. Des portraits du duc d'Orléans, de Louis XIV, seul ou entouré de la famille royale, garnissent les panneaux, tandis qu'au centre de la salle se trouve une statue équestre du grand roi. Si cette première série d'appartements ne peut manquer d'imposer aux gens les plus blasés, on ne saurait s'empêcher d'y relever certaines notes douteuses, telles que les couleurs mal choisies des rideaux et des banquettes traditionnelles (un violet vif pour la première antichambre, et un vert émeraude pour la salle de l'Œil-de-Bœuf) qui jurent avec l'ensemble, par l'application de leurs lourdes broderies d'or.

Dans la galerie des glaces on retrouve la plus brillante copie de Versailles, des salons de la guerre et de la paix, des grandes peintures allégoriques des plafonds, des marbres clairs, et des bustes d'empereurs romains. L'effet produit est véritablement superbe, et rehaussé par le fait que la galerie de Herrenchiemsee peut être illuminée par 35 lustres de cristal et 52 candélabres, dont le nombre total de bougies se chiffre à 2500. Il va sans dire qu'une des plus grandes satisfactions de Louis II consistait à s'isoler dans la contemplation de cette mer de lumière, qui brillait uniquement pour lui.



Herrenchiemsee : la cour de marbre. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de l'auteur.

La salle du conseil occupe le même emplacement qu'à Versailles, mais elle est deux fois plus grande et parfaitement éclairée. Décorée en blanc et or, elle a des rideaux bleus à fleurs de lis d'or ; un fauteuil monumental, orné de la couronne royale et d'L entrelacés, préside à une massive table dorée recouverte d'un tapis de velours bleu. La haute pendule de Versailles n'a pas été oubliée ; aux tintements de ses heures, actuellement arrêtées, s'ouvrait une petite niche d'où sortait Louis XIV, tandis que les courtisans s'inclinaient devant lui. Rien de ce que le visiteur a aperçu jusqu'à présent ne peut le préparer cependant à ce qui l'attend dans la « chambre de parade ». Il n'est plus ici à Versailles, il ne se sent même plus à Chiemsee : il peut se croire transporté n'importe où dans la féerie ou le rêve, et une exclamation involontaire, venue à ses lèvres, se résume en ces deux mots : quelle folie !

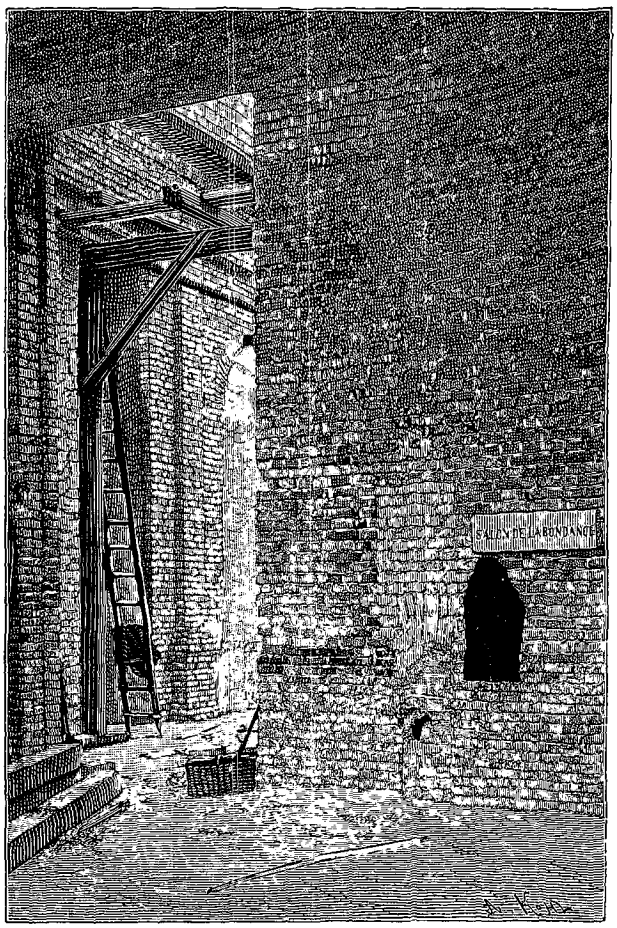
Que l'on se figure une sorte de temple magique, inondé de lumière rouge, où l'or se détache sur l'or, laissant à peine quelque place aux velours et à la tapisserie. Ma plume renonce à décrire les magnificences répandues sans mesure dans ce carré de 14 mètres, qui a englouti, suivant les on-dit, 2 millions et demi de marcs. Le lit à lui seul est une merveille, et les brodeuses de Munich qui le confectionnèrent passent pour avoir voué à ce travail sept ans de leur existence. Les rideaux du baldaquin sont en tapisserie au petit point et en lourdes broderies d'or sur brocart d'or. La courtepointe est un chef-d'œuvre de patience et de goût. Quant aux hauts rideaux pourpres drapés aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croisées, les applications d'or qui les criblent en relief de 2 centimètres représentent un poids tel, qu'il est malaisé d'en déranger les plis.

Cette chambre de parade sans pareille résumait si parfaitement pour Louis II la plus haute expression de vénération, obtenue dans le but d'honorer la mémoire du roi-soleil, qu'il y pénétrait lui-même comme dans le plus saint des sanctuaires. C'est dire qu'il n'a jamais habité cet appartement et que par conséquent il ne l'avait pas fait installer pour son usage personnel, mais seulement pour sacrifier au culte dont il était possédé.

Le roi avait fait placer ses appartements privés dans l'aile en retour de la cour de marbre et en face du grand escalier. Ils se composent d'une chambre à coucher, d'un boudoir, d'un cabinet de travail, d'une salle à manger, d'un petit et d'un grand salon, d'une galerie et enfin au rez-de-chaussée d'une salle de bain et d'un salon de toilette. Toutes ces pièces sont absolument terminées, et le roi les a habitées à deux reprises, pour la dernière fois au mois d'octobre 1885.



Salle de l'Abondance. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie de l'auteur.

Loin de Versailles et de sa décoration classique, si scrupuleusement respectée dans les appartements voisins, on se retrouve ici, comme à Linderhof, au milieu de l'ensemble rococo le plus surchargé. Ce sont encore portraits de Louis XV et scènes de sa cour, bouquets de table, lustres et cheminées en porcelaine de Saxe, broderies d'or uniformément répétées sur les sièges et les rideaux. Comme à Linderhof, la chambre à coucher est bleue, le cabinet de travail vert, la salle à manger cramoisie. Ici encore la partie du parquet qui porte la table montre clairement la trace ovale de la trappe, que fait mouvoir une machinerie puissante installée au rez-de-chaussée.

Avec la salle de bain, qui est garnie de peintures murales à sujets fort décolletés, et dont la piscine a 8 mètres de large, se clôt la série des appartements royaux. Mais il reste encore à parcourir les énormes pièces du premier étage, dont on apprend la destination par des écriteaux cloués aux murs. Ce sont les salons de Diane, de Mars, de Mercure, d'Apollon et de Vénus, puis les salles de l'Abondance et d'Hercule, le salon de la chapelle et l'immense enfilade de vastes espaces nus, qui constitue l'aile nord du palais.

La pensée s'arrête confuse quand on compare ce champ ouvert aux projets sans limites du roi, à la partie minime, si péniblement achevée....

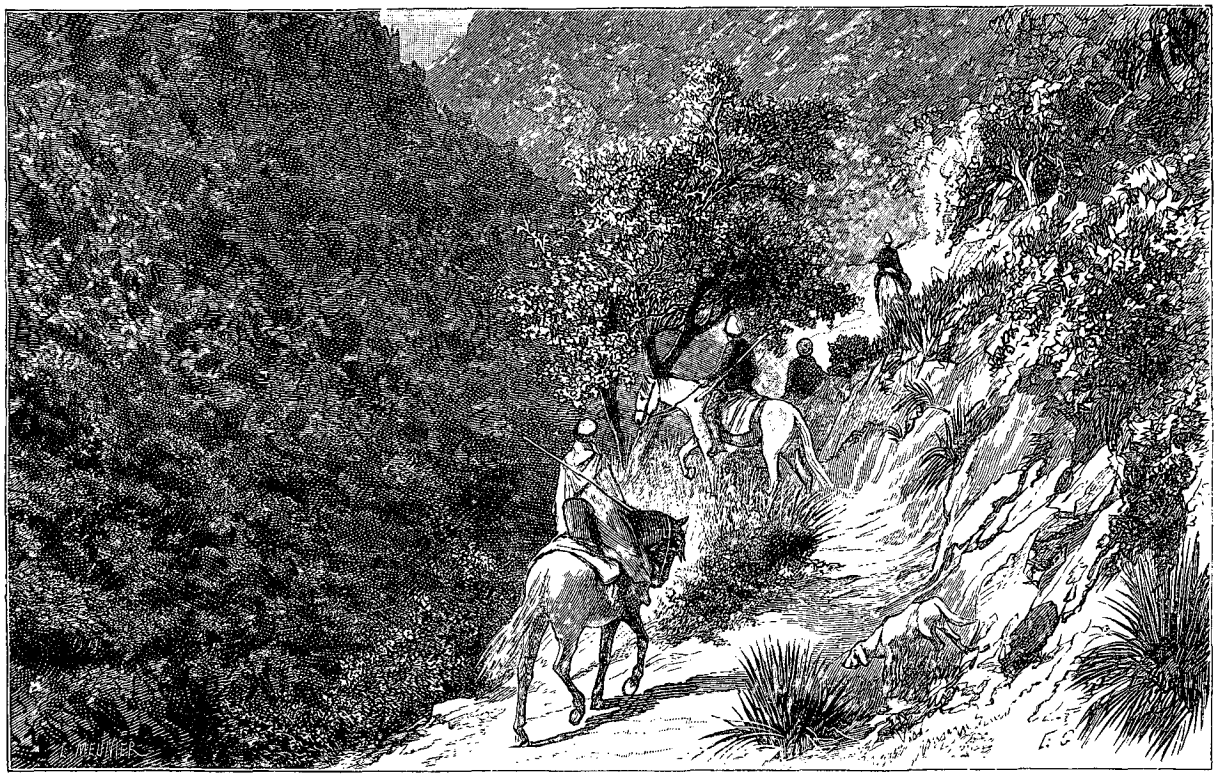
On ne sait encore quel parti l'administration des biens du roi actuel prendra à l'égard de Herrenchiemsee. L'entretien annuel se chiffrera à des sommes assez considérables pour que le produit futur des entrées ne puisse faire plus qu'y suffire, et, comme il ne saurait jamais être question de continuer ce qui est commencé, il paraîtrait peut-être sage de démolir dès à présent ces parties incomplètes du palais, qui portent déjà un air de ruine, tout en n'étant qu'ébauchées.

Malgré les beautés du site, malgré l'attrait incontestable exercé par l'aspect de cet autre Versailles, l'impression qui s'en dégage est cependant remplie de mélancolie. On se sent en face d'une œuvre trop colossale, qui a hanté et peut-être terrassé une imagination maladive, en face d'un de ces idéals trop rêvés qu'il n'est pas donné d'atteindre en ce monde. Pour un cœur français une autre impression s'impose cependant à la vue de ces murailles, et voilà bien certainement le meilleur souvenir qu'il en emporte : c'est la satisfaction de trouver, au lendemain de nos revers, transplantée au fond de l'Allemagne et servilement admirée là-bas, la reproduction d'une des plus glorieuses manifestations de notre art national.

Je terminerai par cette réflexion consolante le résumé de ces notes, rapidement groupées, et qui encourageront peut-être quelques-uns de mes compatriotes à visiter des endroits d'un véritable intérêt pittoresque et auxquels est désormais réservée une place dans l'histoire.

Hugues KRAFFT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ pour Haïdra. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Kasserine à Haïdra.

Une heure environ après avoir quitté Kasserine, nous traversions l'oued el-Hatob et nous nous arrêtions quelques instants près de la koubba de Sidi-bou-el-Aaba. C'est aussi un endroit où le caïd des Fraichich amène volontiers sa smalah. On sait que les campements arabes ne sont pas permanents et que, lorsque les pâturages voisins sont épuisés, et les puces par trop nombreuses sous les tentes, on plie bagage pour aller s'établir à quelque distance. Ali-Srir change ainsi de cantonnement plusieurs fois dans l'année. A Bou-el-Aaba il a fait bâtir quelques maisons, qui sont ruinées, et une sorte de bain à ciel ouvert dont la construction est restée inachevée. Ces nomades de l'intérieur sont tellement peu habitués à des maisons, que, lorsque, par caprice ou vanité, ils s'en font bâtir une, elle est bien rarement terminée ou assez solidement faite pour ne pas s'écrouler à la première occasion. C'est ce que nous avons remarqué un peu partout. En attendant que le bain s'achève, des grenouilles et des tortues d'eau douce ont profité de la piscine pour croître et se multiplier outre mesure.

En quittant Bou-el-Aaba, nous entrons dans une immense plaine, nommée Bahirt Fouçâna, que nous mettons un jour entier à traverser; elle était très cultivée autrefois, à en juger par les nombreux villages agricoles dont les ruines s'y voient encore. Les noms que nous relevons dans les cimetières de ces villages sont plutôt des noms romains que des noms indigènes, ce qui indique nettement la nature des agriculteurs établis en cette région. Il en était d'ailleurs ainsi dans toute l'Afrique romaine, où l'élément phénicien et libyque avait été refoulé dans les montagnes par la conquête et la colonisation.

Ces villages, Henchir el-Gallal, Henchir Kteuf, etc., possèdent de nombreux vestiges de pressoirs à huile et à vin; les montants des pressoirs, les plateaux sur lesquels on posait les paniers contenant les olives, sont

1. Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369; t. XLIX, p. 289, 305 et 321; t. L, p. 385 et 401; t. LII, p. 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore en place. Il est facile de se représenter la manipulation à laquelle on soumettait les olives. Si l'on veut bien se reporter à la livraison du *Tour du Monde* du 26 décembre 1885, page 395, on verra comment les pressoirs actuels sont disposés. Les villageois arabes, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne font que suivre la tradition antique. Aussi pouvons-nous, d'après ce pressoir arabe, restituer ainsi le pressoir antique :

Entre deux montants en pierre, consolidés par un chapeau dans lequel ils s'assemblent, un levier assez long est engagé par une de ses extrémités ; à l'autre extrémité, des cordes permettent d'exercer une traction verticale. On conçoit quelle pression peut être obtenue par ce levier sur une pile de paniers de jonc tressé, contenant les olives, et placés près des montants en pierre. Le plateau en pierre sur lequel ces paniers sont posés est creusé de rigoles plus ou moins profondes, dans lesquelles l'huile s'écoule, et par lesquelles elle se rend dans des réservoirs carrés ou rectangulaires, maçonnés ou construits en grandes dalles de pierre. Après un repos plus ou moins long, pendant lequel les impuretés se déposaient, on décantait la partie épurée de l'huile. Dans les pressoirs de plusieurs de ces villages on ne retrouve pas trace de moulins à écraser les olives. Cela semblerait indiquer que quelques-uns de ces pressoirs étaient destinés à presser des raisins et non des olives. Il y a donc, on le voit, dans notre voyage archéologique un intérêt très positif à étudier les restes de l'antiquité. Partout où nous retrouvons des pressoirs, il est prouvé que la culture de la vigne ou de l'olivier pourra être tentée avec succès. De même les barrages dont nous notons l'emplacement donnent à la fois l'indication du procédé à employer pour les retenues d'eau, et l'indication de ressources fournies par les ruisseaux ou les rivières. Ainsi, dans cette plaine de Fouçâna, arrosée en partie par l'oued el-Hatob, les villages antiques que nous traversons, et qui sont assez éloignés de la rivière, sont alimentés par les eaux qui s'écoulent du massif montagneux situé au nord-est. L'oued Guergour, par exemple, est un des torrents qui descendent de ces montagnes. Il est retenu, très près de la montagne, par un barrage de $2^{m},50$ d'épaisseur environ et dont la partie supérieure va en diminuant par deux retraites successives, la première de $1^{m},50$, la deuxième de $1^{m},45$. Les eaux captées par ce barrage étaient probablement dirigées vers les villages par des aqueducs, dont nous n'avons pu retrouver de traces.

Pendant que nous relevons les mesures de cet ouvrage intéressant, un de nos guides, qui se promène dans les figuiers de Barbarie un peu en avant de nous, est assez maladroit pour se laisser choir ; à peine est-il par terre, que son fusil part. Nous reconnaissons bien là l'imprudence des Arabes ; porter sur son dos son fusil amorcé, chargé et armé, c'est s'exposer et exposer les autres à des accidents terribles. S'imagine-t-on les conséquences du fait si notre guide avait été entouré de ses camarades ? Aussi est-il à son retour fortement tancé par Mohamed el-Ali.

Les petites ruines que nous rencontrerons encore demain jusqu'à notre arrivée à Henchir Zouaïrouhou, ne sont que des agglomérations de fermes et de pressoirs à vin ou à huile. Cependant leur prospérité a été assez grande, s'il faut en juger par les quelques fragments de moulures sculptées et de chapiteaux de l'époque chrétienne, et par les nombreux sarcophages en pierre qui s'y voient encore.

Nous campons le soir auprès d'un douar où l'on nous offre l'hospitalité. Ali et Mohammed coucheront sous une tente arabe, qui les abritera mieux du froid que leur petite tente. Notre muletier nous quitte ici, et nous avons toutes les peines du monde à trouver un indigène qui consente à nous accompagner avec son cheval ou son mulet jusqu'à Haïdra. Il nous faut saisir de force une bête de somme ; on charge le cheval de nos bagages, et, bon gré mal gré, le propriétaire nous accompagne. Nous campons à Henchir Zouaïrouhou, un peu avant d'arriver à Sidi-bou-Ghanem, après avoir fait une chasse acharnée aux pigeons que nous avons fait lever sur notre route. Nous apercevons d'ici les premiers contreforts des montagnes boisées où nous allons nous engager pour gagner rapidement Haïdra.

A peine a-t-on quitté le Bahirt Fouçâna qu'on entre dans un pays absolument différent d'aspect ; aux plaines nues et sans ombre succède un terrain coupé de montées et de descentes, couvert d'arbres élevés, de taillis épais et de broussailles alternant avec des clairières. Dans ces forêts que nous traversons se rencontrent encore quelquefois des fauves : lions ou panthères. Ces animaux étaient tellement nombreux autrefois que les beys de Tunis exemptèrent d'impôt la tribu des Ouled-Sidi-bou-Ghanem qui occupe ce territoire à condition qu'ils s'engageraient à se nourrir de « la chair des lions ». Ils devaient envoyer au bey les dépouilles des animaux qu'ils avaient tués. Grâce à la bravoure de cette tribu, la contrée, infestée autrefois de lions et de panthères, en est à peu près dépourvue actuellement ; mais, comme ces forêts s'étendent jusqu'à la frontière algérienne, il peut arriver quelquefois que les fauves, nombreux dans la province de Constantine, passent de l'Algérie dans les forêts tunisiennes ; notre guide, pourtant, nous répéta à plusieurs reprises qu'il n'en était plus question depuis quelques années.

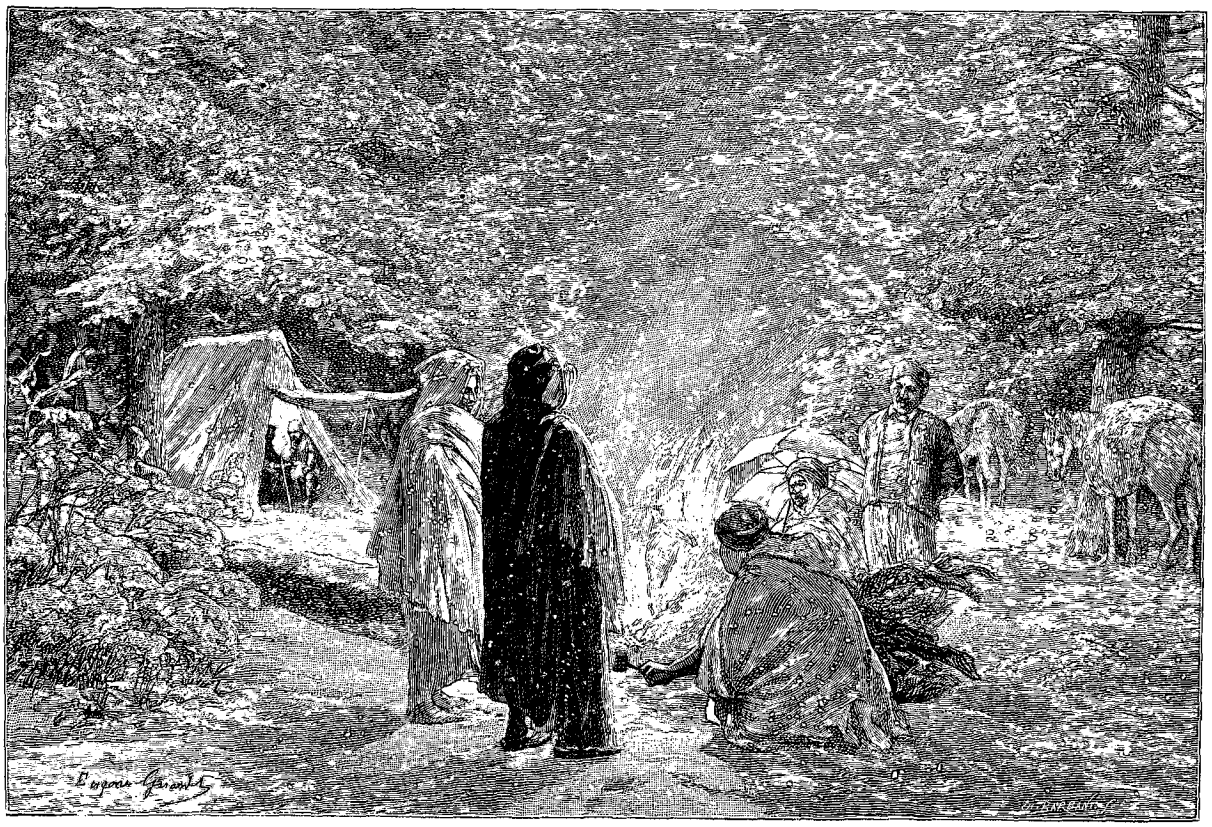
Les lièvres et les perdreaux abondent et nous permettent de faire nos provisions pour Haïdra. Le défilé de notre petite caravane est bien pittoresque au milieu des rochers et des arbres. Ali seul est soucieux, car il sait que la neige s'est montrée ces jours-ci dans les environs de Tébessa, en Algérie, qui n'est pas loin ; le ciel est sombre et il craint que nous ne soyons surpris par le mauvais temps avant d'être sortis des forêts.

Le soir même, en effet, à peine avons-nous fait dresser la tente et donné les ordres pour le campement en pleine forêt, que la neige commence à tomber, d'abord d'une façon insensible, puis avec une telle abondance que nous devons renoncer à dîner hors de notre tente. Nous abritons nos chevaux tant bien que mal sous un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des sapins les plus épais et les plus branchus de la forêt, et nos hommes, craignant d'être gelés sous leur petite tente, se décident à passer une nuit blanche autour d'un grand feu qu'ils ont fait. On a allumé de nombreux branchages résineux à l'extrémité d'un gros sapin abattu; bientôt l'arbre commence à brûler, et, devant ce brasier ardent où ils se rôtissent à qui mieux mieux, Ali, Mohammed, le muletier et le guide se racontent les histoires les plus merveilleuses qu'ils connaissent. Mohammed, qui tient avant tout à son prestige d'interprète (de « tordjeman », comme il dit), puisqu'il est seul à parler le français, entremêle son discours de mots français; il nous semble même que nous démêlons au milieu de sa conversation des allusions à un voyage qu'il aurait fait à Paris! Si Mohammed est pour nous le type du Sancho Pança, il veut faire le brave avec ses camarades, et *tartarinise* légèrement. Tantôt il a pris part à des chasses splendides, ou s'est battu contre de nombreux adversaires; tantôt il a fait des voyages merveilleux : il a vu à Paris le pape et le président de la République, qui lui ont parlé. On voit d'ici les mines étonnées de ses auditeurs, tout fiers de frayer avec un aussi gros personnage. Demain Mohammed, suivant son habitude, nous confiera en riant les invraisemblances qu'il leur aura contées.

Au moment où nous allons nous coucher, nous faisons notre ronde habituelle pour voir si tout est en ordre. Quel spectacle curieux! nos chevaux, attachés



Une nuit sous la neige. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

aux arbres qui les abritent imparfaitement, ont la croupe couverte de neige. Les bagages, sur lesquels on a étendu la petite tente, forment un énorme rocher blanc qui scintille aux feux du brasier entretenu par Mohammed avec un soin jaloux. Nous entrevoyons une certaine cafetière où fume le café qui va ranimer les veilleurs; on a même accepté une forte rasade d'eau-de-vie pour réchauffer toutes ces bonnes volontés, et le froid a fait oublier les préceptes de l'islam. Le guide et le muletier sont en extase, autant devant les hâbleries de Mohammed que devant l'ombrelle blanche que le vieil Ali a gravement déployée et tirée de son étui de toile. Il la tient au-dessus de sa tête pour s'abriter de la neige et écoute avec plaisir les histoires variées de son ami, qui, par déférence, continue de l'appeler « Am Ali » (mon oncle Ali).

Le lendemain le froid a raidi maîtres et serviteurs, aussi faut-il encore mépriser le prophète et distribuer eau-de-vie et café pour rendre un peu de bonne humeur à nos pauvres Arabes à moitié gelés.

En route pour Haïdra! On franchit d'autres collines dénudées, où nous apercevons des traces de culture et des ruines peu considérables; c'est Henchir Touila.

La forêt qui s'étend devant nous et à notre droite nous sépare seule d'Haïdra; nous avons à passer encore sous cette voûte de sapins élevés et touffus, et vers le soir nous arrivons au but.

Le premier édifice que nous découvrons est la citadelle byzantine, dont les murs épais et debout en

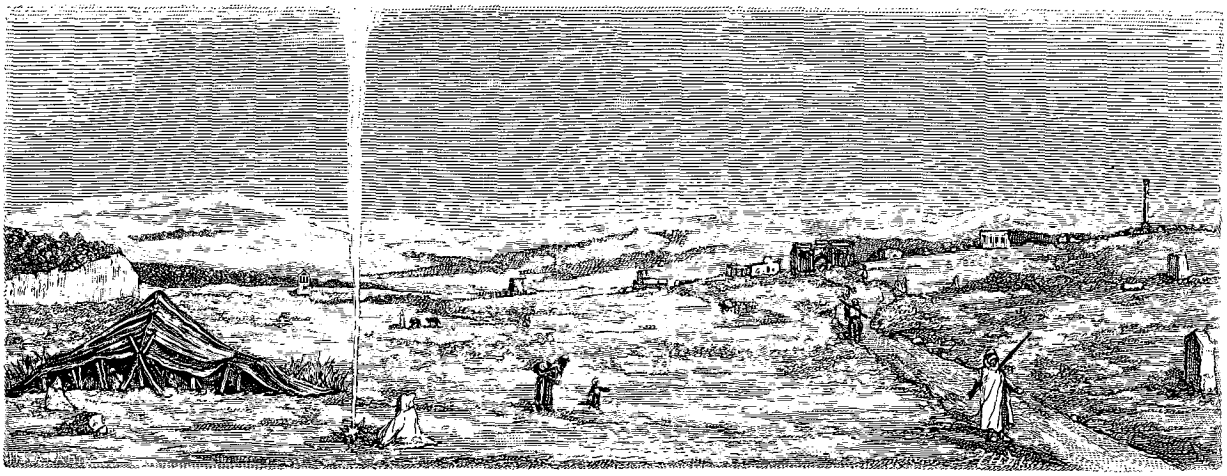
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande partie descendent vers l'oued, qui coule au sud de la ville; après avoir traversé l'oued, nous apercevons de tous côtés les ruines si intéressantes de l'antique cité et les maisons que les Arabes y ont construites dans ces temps derniers. Nous nous installons dans l'une d'entre elles, qui a été brûlée en partie au moment de la dernière guerre.

Haïdra.

Mais cette fois nous sommes moins heureux qu'à Sbeitla, car nous en sommes réduits à nous établir, nous et les nôtres, au milieu de la cour. Dans l'unique chambre couverte de cette maison logeait le chef du bureau de douane de Haïdra. Le bey a établi en cet endroit un poste douanier, par où passent nécessairement tous ceux qui viennent de Tébessa pour gagner le nord de la Tunisie, ou réciproquement. Nous avons assisté plusieurs fois à la perception de ce droit d'entrée sur des marchandises de toute nature, et nous devons dire que, généralement, les choses se passent beaucoup plus paisiblement que chez nous. Le percepteur est d'ailleurs armé d'un long bâton, signe de son autorité et de sa puissance, qui servirait d'argument au besoin. Quelques tentes arabes sont établies devant la maison, pour garder le douanier et arrêter au passage ceux qui tenteraient de lui échapper. Celui-ci n'a avec lui qu'un scribe et un domestique.

Haïdra autrefois n'était pas un lieu sûr, et les explorateurs de la Tunisie qui nous ont précédés y sont à peine restés quelques heures. Léon Renier, dans son grand voyage archéologique en Algérie, qui remonte à 1852, y vint de Tébessa, avec le commandant du bureau arabe et une escorte assez nombreuse; il y campa une nuit, mais à peine les feux étaient-ils éteints — et cela, nous le tenons de sa bouche — qu'un coup de fusil partit de l'autre côté de la rivière et qu'une balle vint frapper le bâton de la tente, ce qui nécessita une surveillance sérieuse et des battues aux environs jusqu'au



Vue générale de Haïdra, prise de l'est. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

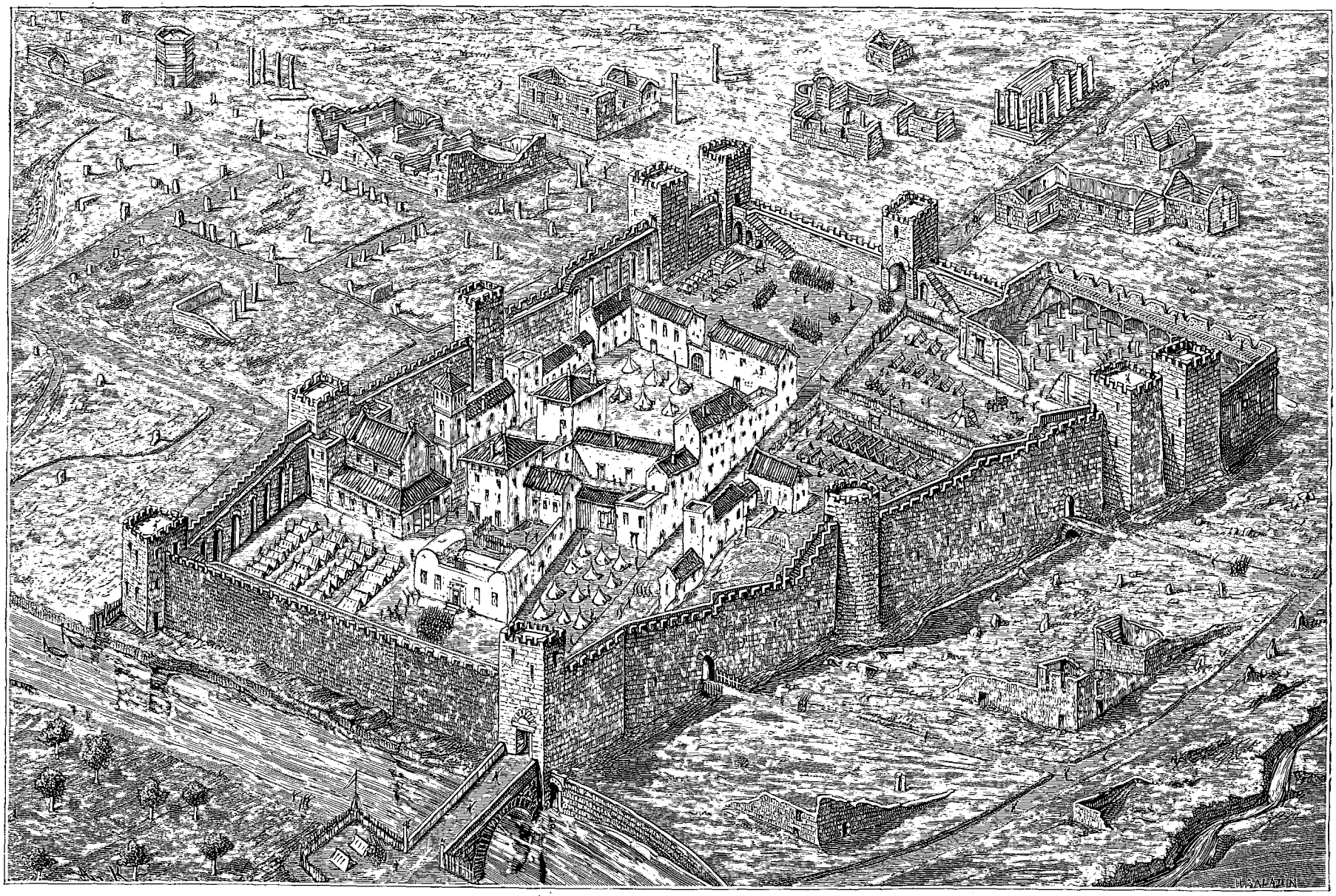
matin. Dix ans plus tard, quand M. Guérin entreprit son exploration scientifique, il n'osa pas passer la nuit à Haïdra; on ne lui permit même pas d'aller visiter les ruines avec les trois ou quatre Arabes qui le servaient d'habitude : on lui adjoignit cinq cavaliers, tous cheiks et bien armés, qui l'accompagnèrent pendant le jour, couchèrent avec lui dans un douar du voisinage, retournèrent le lendemain à Haïdra pour le protéger, et ne le quittèrent qu'après l'avoir ramené sain et sauf à la tente du caïd el-Arbi, non loin de Thala.

Maintenant, au contraire, il n'y a plus rien à craindre, et nous nous promettons de consacrer au moins une semaine à étudier ces ruines magnifiques.

La ville antique se nommait *Ammædara*. Elle a laissé peu de souvenirs dans l'histoire; son nom est cité pourtant quelquefois par les auteurs. Les inscriptions apprennent qu'une colonie y fut établie au temps des Flaviens, peut-être par Vespasien. C'est non loin de cette ville, à mi-route de Tébessa et sur les bords de la rivière appelée jadis *Ardalio*, que le tyran Gildon fut vaincu par Mascezil, général de l'empereur Honorius, en 398 de notre ère. Justinien en fit, au dire de Procope, une des villes les plus fortes de l'Afrique, et les restes de la citadelle, dont nous parlerons tout à l'heure, viennent confirmer cette assertion.

Au reste, c'est une des plus grandes et des plus imposantes ruines de la Tunisie. De quelque côté qu'on y arrive, on est également émerveillé du coup d'œil qui s'offre à vous. Vient-on du sud, on aperçoit de très loin toute la ville, s'étageant sur une colline : à droite l'arc de triomphe, et devant soi la citadelle avec ses murs à moitié renversés dont la masse jaunâtre, éclairée par le soleil, semble encore plus majestueuse que lorsqu'on la voit de près. Aborde-t-on Haïdra par l'ouest, c'est-à-dire du côté de Tébessa et de la frontière algérienne, on distingue devant soi, longtemps avant d'atteindre la ville, une sorte de grande colonne dont on ne peut distinguer la forme exacte ni deviner la nature; on dirait une de ces hautes cheminées d'usine comme il en existe en France. Plus on approche, plus l'objet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

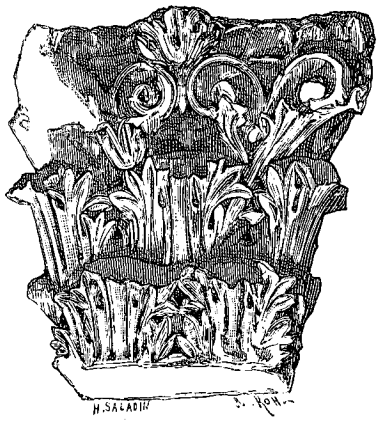


Vue restituée de la citadelle byzantine de Haïdra (voy. p. 230). — Dessin et composition de H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandit; c'est une immense colonne haute de plus de 10 mètres, seul reste d'un temple aujourd'hui écroulé et disparu. Suit-on, au contraire, la route qui pénètre dans la ville par l'est, l'ancienne voie de Carthage à Tébessa, on a comme horizon la porte triomphale en face, à gauche un charmant mausolée et, au delà, des débris de murs de toutes formes et de toutes dimensions. Si l'on continue jusqu'à l'entrée des ruines, on se trouve sur une voie pavée de larges dalles, qui sont là depuis plus de quinze siècles ; elle mène en droite ligne à la maison que nous occupions.

Un cheik du voisinage, petit être laid et boiteux, nous attend dans la chambre du douanier. Il a reçu l'ordre de venir nous trouver et de nous procurer ce qui nous est nécessaire, à nous et à nos hommes. Il séjournera à Haïdra tant que nous y resterons nous-mêmes; il ne soupçonne pas que nous le retiendrons huit jours hors de chez lui. Pour commencer, il nous offre un agneau entier cuit au four. Il a fait creuser dans le sable, devant la porte de la maison, une fosse, qu'il a fait recouvrir d'un dôme grossier construit en pierres et en terre mouillée. Une ouverture qu'on a laissée à la partie supérieure permet à la fumée de s'échapper. On entasse alors dans la fosse une grande quantité de bois, que l'on allume. Quand le four est chaud et rempli de braise, c'est-à-dire à peu près trois heures après que le feu a été allumé, on y introduit le mouton tout entier ou l'agneau, et on l'y laisse pendant une heure et demie environ; après quoi l'animal est bon à manger, ce dont nous faisons l'expérience sans plus tarder. Ce plat se nomme *méchoui*. Il est de bon goût de le manger avec les doigts en détachant bribe par bribe la viande tendre de l'animal. C'est d'ailleurs un mets exquis.



Chapiteau corinthien à Haïdra. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

La ville de Haïdra est traversée à peu près de l'ouest à l'est par une rivière toujours alimentée d'une belle eau courante. Celle-ci coule sur un fond composé de grandes tables de pierre ; le lit n'est pas partout régulier; en certains endroits le niveau en est subitement déprimé et de petites cascades s'y sont formées. Les plus jolies se trouvent à peu près en face de l'extrémité occidentale de la citadelle. Au-dessous de ces cascades et sur d'autres points il existe des trous de 50 centimètres de profondeur en moyenne, creusés par la chute des eaux, et dans lesquels s'assemblent les barbeaux qui habitent la rivière. Il suffit d'y jeter une ligne, aussi grossière qu'on le voudra supposer, pour prendre sans aucune peine et en peu de temps une copieuse friture. Les plus gros barbeaux que nous ayons pêchés pesaient une demi-livre; la Medjerda en contient de dix fois plus lourds, mais leur volume est malheureusement compensé par l'odeur de vase dont ils sont imprégnés. La largeur du lit de la rivière est variable ; il augmente ou diminue, suivant les points. Du côté de la citadelle, l'oued est encaissé entre des quais antiques, à moitié ruinés, qui en régularisent la direction.

La citadelle étant le monument le plus important de Haïdra, nous commencerons par cet édifice notre promenade dans la ruine. Bâtie par Justinien, comme nous l'avons dit plus haut, elle a la forme d'un immense quadrilatère irrégulier. A l'est et à l'ouest, des pans de murs entiers se sont écroulés, et la muraille continue qui la formait est interrompue sur plusieurs points. Elle mesure environ 200 mètres sur 110. Du côté du nord, elle a été reconstruite par un bey de Tunis, il n'y a pas plus d'une vingtaine d'années. C'est à lui que sont dus deux gros bastions circulaires placés aux extrémités de la courtine nord. Le bey voulait se préparer ainsi une défense contre les tribus algériennes qui inquiétaient la frontière. L'œuvre est restée inachevée ; les pierres que les Arabes avaient arrachées à la citadelle byzantine en vue de ce travail sont rangées au pied des murs, dans l'état où elles ont été abandonnées.

Pour pénétrer dans l'enceinte, il faut entrer par une porte encore intacte qui s'ouvre sur l'oued et à droite du front méridional. On se trouve alors en présence d'un entassement considérable de pierres de taille, entre lesquelles poussent des herbes. Si on longe le front méridional, on aperçoit devant soi un escalier ruiné, sur lequel on peut néanmoins se hisser et qui conduit au chemin de ronde.

Celui-ci faisait le tour de la citadelle, et l'on peut encore s'y promener aujourd'hui en plus d'un endroit. Comme la déclivité du sol est très prononcée, de temps à autre les différences de niveau étaient rachetées par des marches de la largeur du chemin de ronde. En continuant de suivre le mur d'enceinte intérieurement, on ne tarde pas à arriver à une abside, qui se trouve environ au tiers de la face occidentale, en face de la deuxième tour de la courtine. Elle est précédée de deux belles colonnes de cipolin qui frappent l'œil tout d'abord. L'une a même conservé encore son chapiteau de marbre blanc, dont le diamètre est sensiblement inférieur à celui de la colonne, ce qui prouve que chapiteaux et colonnes avaient été empruntés à quelque édifice païen. Cette abside était décorée de sept niches circulaires, soutenues par des colonnettes surmontées de chapiteaux. Deux des sommiers de la niche centrale sont à terre; on y lit : *Gloria in excelsis Deo in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Là s'élevait autrefois une petite église; elle servait aux défenseurs de la citadelle et à ceux qui s'y réfugiaient.

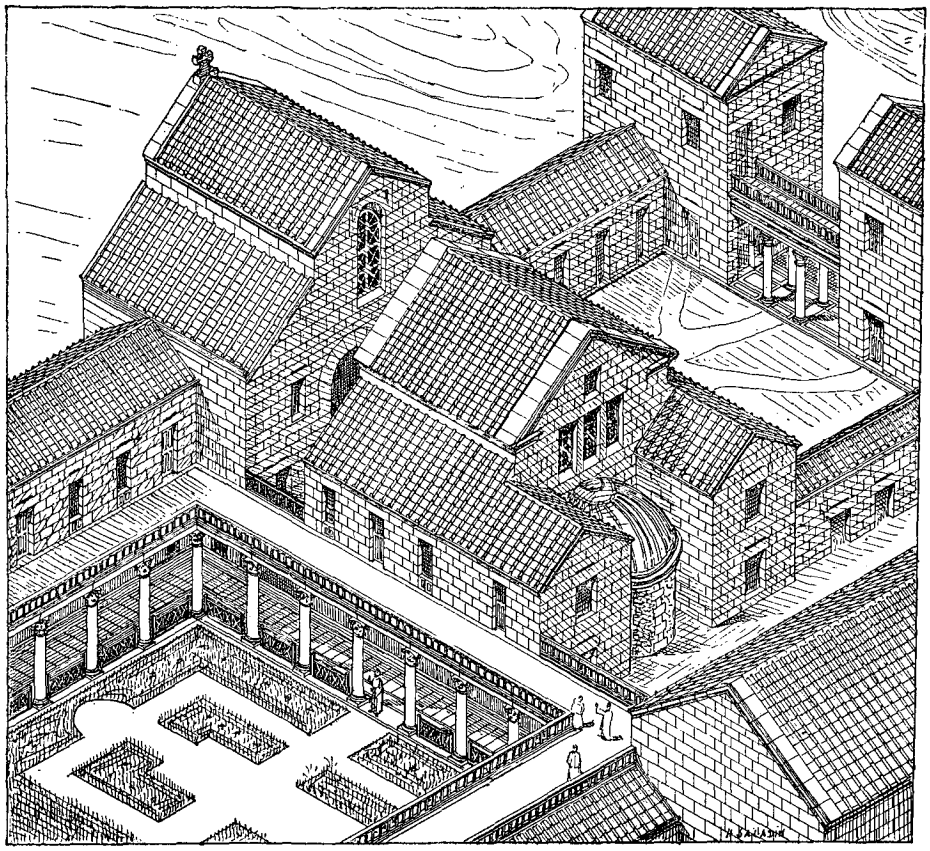
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le reste de la citadelle n'offre qu'un amas confus de pierres de toute sorte. Au milieu s'ouvre une citerne assez importante; il en existait sans doute beaucoup d'autres, qui sont comblées ou cachées actuellement sous les débris [1].

De la porte dont nous avons parlé, une de celles qui donnaient accès dans la citadelle partait une voie dallée parfaitement visible; on traversait la rivière sur un pont d'une seule arche, de 30 mètres de portée.

On voit combien ce monument est important; le texte de Procope qui en fixe la date lui donne encore plus d'intérêt; c'est ce qui nous a engagés à y insister aussi longuement. Naturellement nous y consacrâmes une grande partie du temps que nous séjournâmes à Haïdra. Architecte et archéologue passaient leur journée à faire de la gymnastique, se hissant sur les tours pour en prendre les dimensions, entrant dans les trous des murs pour y chercher les inscriptions employées dans la construction, appelant Mohammed, Ali, les Arabes du douar pour apporter la pioche, le décamètre, le papier à estampage, et effrayant par leur bruyante activité les chouettes et les pigeons, hôtes habituels de ces antiques murailles. Mohammed n'avait pas le temps de préparer notre dîner, Ali ne pouvait plus faire sa sieste; c'était dans leurs habitudes une révolution complète, dont ils n'osaient pas se plaindre, mais dont ils gémissaient intérieurement.

Le soir venu, nous rentrions dans notre maison ou plutôt sous notre tente, ou bien nous tenions compagnie au chef douanier tunisien, qui nous faisait don de quelque plat à l'huile ou de quelque gâteau au beurre rance; tandis que son domestique, un négro somnolent, fumait sa pipe de hachich, sans souci du monde extérieur. Nous offrions une tasse de café à notre hôte et au cheik qui veillait sur notre sécurité, et nous les interrogions sur le pays environnant.



Restitution d'une des églises de Haïdra (voy. p. 234). — Dessin et composition de H. Saladin.

Les édifices de l'époque impériale qui se remarquent à Haïdra sont : l'arc de triomphe, dont il a déjà été question, un second arc de triomphe, ruiné, un théâtre presque méconnaissable, un édifice décoré d'une ordonnance de six fenêtres et orné intérieurement d'un grand nombre de colonnes en marbre de couleur, enfin plusieurs mausolées.

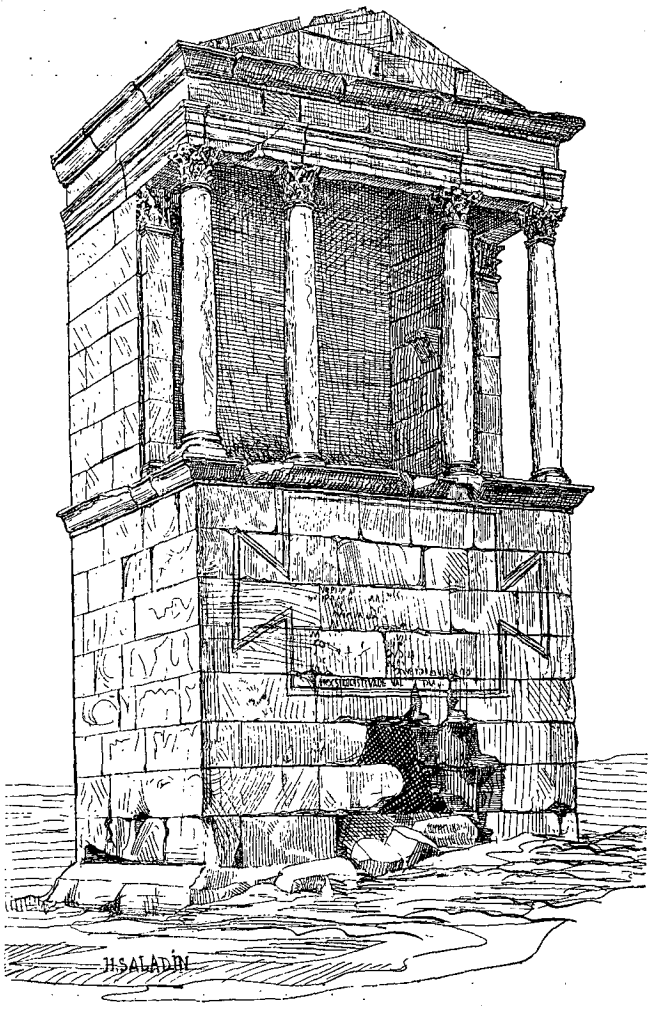
L'arc de triomphe de Haïdra est un des plus beaux qui existent en Tunisie. L'inscription qui se lit sur la frise apprend qu'il a été bâti à l'époque de Septime Sévère. L'ouverture de l'arc est de $5^{m},75$, et la profondeur en est d'environ $6^{m},37$; deux avant-corps, composés chacun de deux colonnes corinthiennes supportant un entablement complet, font saillie de chaque côté

1. Nous avons restitué, dans notre vue générale de la citadelle, le front nord et les bâtiments intérieurs; l'église est restituée d'après le plan. L'état actuel de l'enceinte permet d'assurer l'exactitude de nos restitutions. Si nous avons indiqué la ville romaine comme ruinée, c'est qu'on venait de passer par l'occupation vandale qui avait détruit dans l'Afrique romaine les monuments des époques antérieures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'arcade. A l'époque byzantine il a été transformé en fortin et enfermé entre quatre murs, qui, heureusement pour le coup d'œil, se sont en grande partie écroulés. Les pierres qui les composaient ont glissé en avant, de chaque côté et sous l'arcade, qu'elles obstruent dans la partie inférieure.

Quant aux mausolées, il y en a un peu de tous les côtés. Suivant l'usage antique, les cimetières de Haïdra s'étendaient le long des grandes routes, à l'est dans la direction de Carthage, à l'ouest dans celle de Tébessa, au nord vers le Kef, et au sud vers Gafsa. Aussi les tombes abondent-elles dans toutes ces directions. Les unes sont encore sur place, et il suffirait de creuser de 2 mètres pour trouver la sépulture intacte ; les autres ont été utilisées dans des constructions faites aux basses époques ; c'est ainsi qu'une des basiliques (celle qui est voisine du grand arc de triomphe) est presque exclusivement bâtie avec des pierres funéraires. Ces tombes sont de deux espèces : les unes consistent en de grands cippes hexagonaux décorés de moulures dans leur partie inférieure et leur partie supérieure, et sur les faces desquels sont disposées des inscriptions funéraires accompagnées de guirlandes ou de bas-reliefs. Les cippes funéraires sont traités de cette façon pendant toute l'antiquité romaine, et nous ne trouvons pas ici de grande différence avec les types connus. L'autre genre de tombes est au contraire d'un aspect caractéristique et tout spécial à l'Afrique romaine. Qu'on se figure des demi-cylindres reposant sur la face plane parallèle aux génératrices, ou sur un parallélépipède rectangle de même section. Sur ce solide, parfaitement déterminé, on a varié à l'infini la façon de placer l'inscription ou les attributs funéraires. Sur quelques-unes de ces tombes l'inscription est gravée sur la face formée par la section du cylindre parallèle à l'axe ; d'autres présentent cette inscription sur une des faces latérales du parallélépipède. D'autres encore portent sur ces faces des représentations sculptées ; sur un grand nombre de celles qui se voient à Haïdra, la décoration est formée par de petits autels pénétrant complètement le solide et dont la face antérieure est seule en relief. Quelquefois ces petits autels, au nombre de trois ou quatre, occupent toute une face latérale du petit monument, et sur chacun d'eux se lisent autant d'inscriptions funéraires. D'autres tombes portent sur cette partie des bas-reliefs plus ou moins finement sculptés (nous en donnons un exemple page 234).



Mausolée romain à Haïdra. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

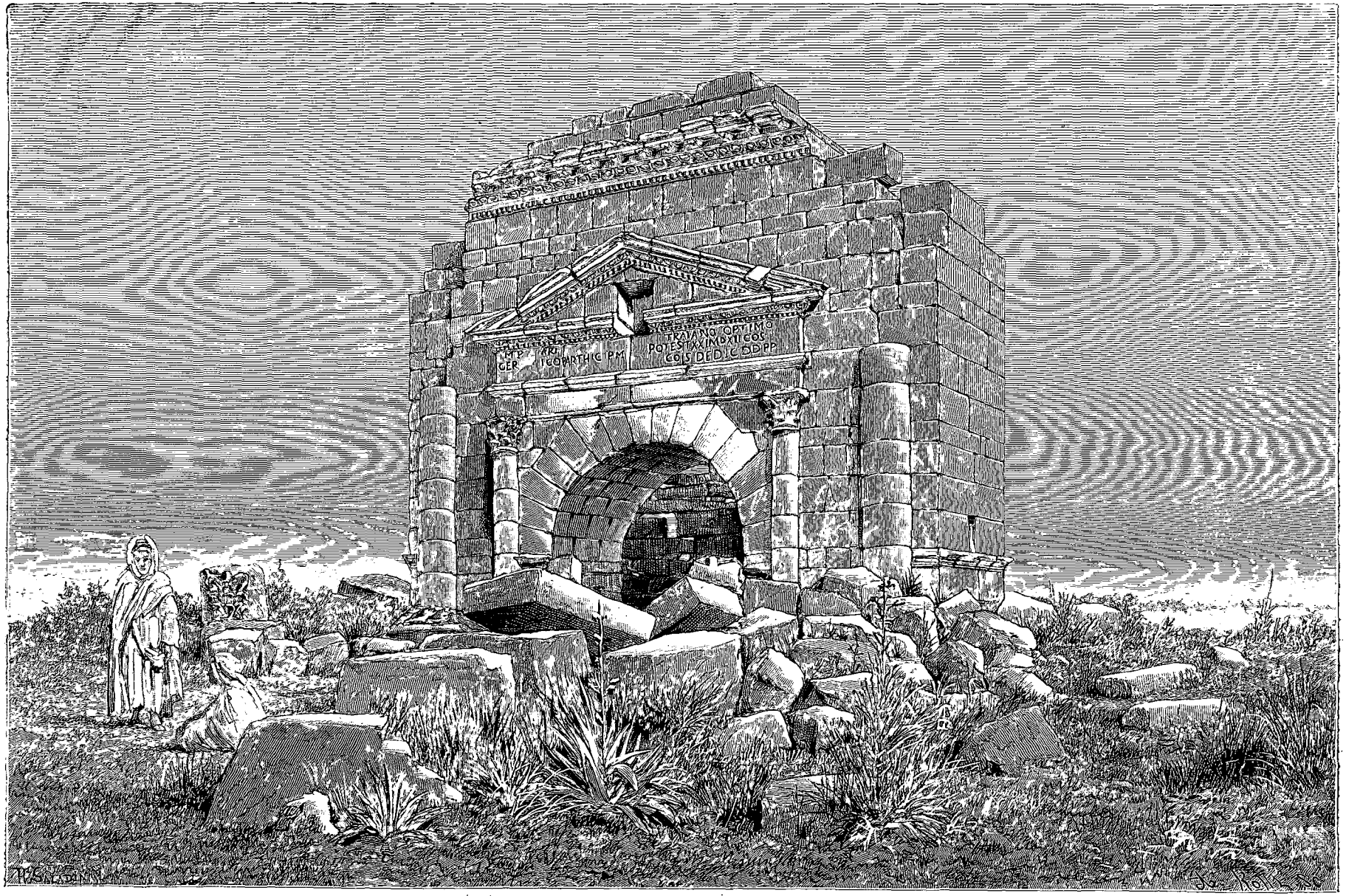
Si l'on désire se rendre compte de la façon dont les cadavres étaient ensevelis, une découverte que nous fîmes dans un petit ravin à Haïdra en donnera une idée. Dans une partie éboulée de la berge, nous aperçûmes une masse blanche sur laquelle paraissaient certains linéaments réguliers. En l'examinant plus attentivement, nous remarquâmes que ce bloc blanchâtre n'était autre qu'une masse de chaux, portant encore les empreintes bien reconnaissables d'un corps humain, enveloppé dans son linceul. Le cadavre, enveloppé de son suaire et de bandelettes, était donc déposé dans une fosse remplie de chaux vive ; on la recouvrait ensuite ; puis, après avoir rapporté et pilonné de la terre sur le tout, on posait la pierre tombale.

Nous n'avons pas retrouvé à Haïdra de ces sarcophages en forme de cuves, comme nous en avions vu dans la plaine du Fouçâna. Les seuls fragments de ce genre que nous y ayons vus sont des morceaux d'un magnifique sarcophage en marbre blanc, brisé en fragments de 10 centimètres au plus, et parmi lesquels nous avons remarqué des pieds, des mains, des indications de draperies d'un assez bon travail.

Quelques stèles funéraires existent près de la citadelle byzantine, dans les ruines situées sur le flanc est, mais elles y sont relativement très rares.

Il est regrettable qu'on ne puisse protéger contre le vandalisme les nombreux fragments intéressants que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

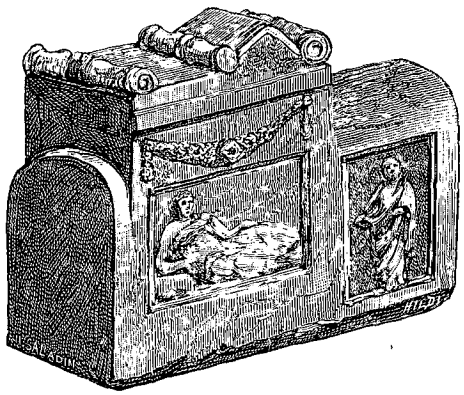


L'arc de Trajan à Macteur. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. Poinssot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contiennent encore les ruines de Haïdra. Il serait si facile d'en assurer la conservation en les réunissant dans un édifice unique, dont on pourrait très facilement déblayer l'intérieur et en le convertissant en un petit musée !

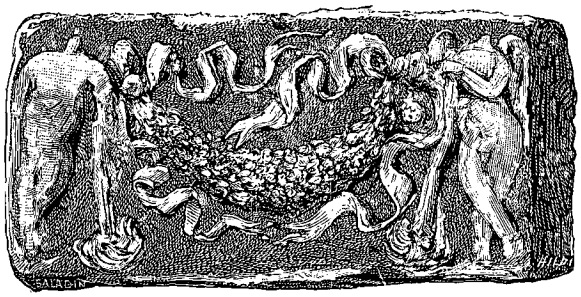
A côté de ces tombes existaient des mausolées ; la ville étant riche et importante, les mausolées étaient par suite soignés et de belle taille. Les deux plus beaux spécimens sont un mausolée hexagonal et un mausolée en forme de temple. Le premier s'élève à l'ouest de la ville, un peu à gauche de la voie romaine en allant vers Tébessa. Il présente extérieurement deux étages reposant sur un massif en blocage qui autrefois était entièrement enfoui ; les eaux des pluies l'ont mis à découvert aujourd'hui. On y pénétrait par une petite porte. Intérieurement il n'y avait qu'un étage, et il était recouvert d'un plafond en grandes dalles de pierre. Le second est beaucoup plus élégant ; on dirait un petit temple élevé sur une base rectangulaire. Cette base forme une chambre sans issue sur le dehors et dans laquelle on pénètre actuellement par une brèche pratiquée dans la façade par les Arabes ; c'était la chambre funéraire. La partie supérieure se compose d'une *cella* ouverte par devant, précédée de quatre colonnes corinthiennes, et accostée à droite et à gauche de deux pilastres de même ordre qui soutenaient l'architrave. Dans la cella étaient sans doute des statues, qui ont disparu totalement ; de plus, à l'intérieur et sur chaque face latérale, se voient deux consoles ornées de feuillages, qui portaient probablement deux bustes. Le monument était recouvert d'un toit à double pente, comme celui du mausolée de Henchir Zaâtli. Une grande inscription, dont une partie au moins était rédigée en vers hexamètres, était gravée sur la face antérieure du soubassement ; elle est presque totalement effacée. Comme les tours de la citadelle, ces deux mausolées servent de demeure à des bandes de pigeons sauvages qui, le soir venu, quittent les rives de la rivière et les champs d'orge où ils ont pâturé tout le jour, et viennent s'abattre avec bruit dans ces retraites ; nul ne songe d'habitude à venir troubler leur repos. Un autre de ces mausolées, décoré de pilastres corinthiens et de bas-reliefs avec guirlandes, est debout, au nord-est de l'arc de Septime Sévère. Un mausolée analogue au précédent est situé près de l'arc de triomphe, du côté sud de la face latérale ; il est complètement ruiné ; nous en donnons un bas-relief.



Une tombe de la nécropole (voy. p. 232). Dessin de H. Saladin, d'après nature.

L'art chrétien est représenté à Haïdra par plusieurs églises. L'une d'elles est située, comme nous l'avons dit, près de l'arc de triomphe ; une deuxième, dans la citadelle ; les quatre autres sont dans la partie septentrionale des ruines, en avant ou au nord de la forteresse. Une de ces églises a été presque entièrement déblayée ; le pavé a été mis à nu sur toute la longueur. Une nef à peu près carrée et accostée de deux bas-côtés se terminait par une abside demi-circulaire : deux chambres, à droite et à gauche de l'abside, mais sans communication avec elle, s'ouvraient sur les bas-côtés. Ceux-ci sont séparés de la nef par une suite de huit petites arcades, formées d'un linteau évidé en forme d'arc ; ces arcades reposent sur des pieds-droits dans lesquels ont été creusées des auges.

On voit encore la trace d'entailles où étaient scellés des barreaux de fer horizontaux, à environ mi-hauteur de l'arcade, et celle de trous destinés à attacher les longes des chevaux. Nous supposons qu'après la conquête arabe on aura converti cette église en écurie, comme firent les Turcs à Otrante, en 1480, lorsqu'ils logèrent leurs chevaux dans la cathédrale, pendant le temps qu'ils occupèrent la ville ; autrement on ne s'expliquerait pas les particularités que nous venons de rapporter. Le long de l'église se trouve une cour, jadis entourée de portiques soutenus par des colonnes torses d'ordre corinthien, qui appartenaient au même ensemble que l'église. Il faut y voir un établissement religieux, une sorte de couvent ; d'autant plus que la façade de l'église est précédée d'un couloir où s'ouvrent deux chambres assez spacieuses ; nous donnons page 231 une restauration perspective de cet ensemble. L'église seule ayant été fouillée, le reste est conjectural.



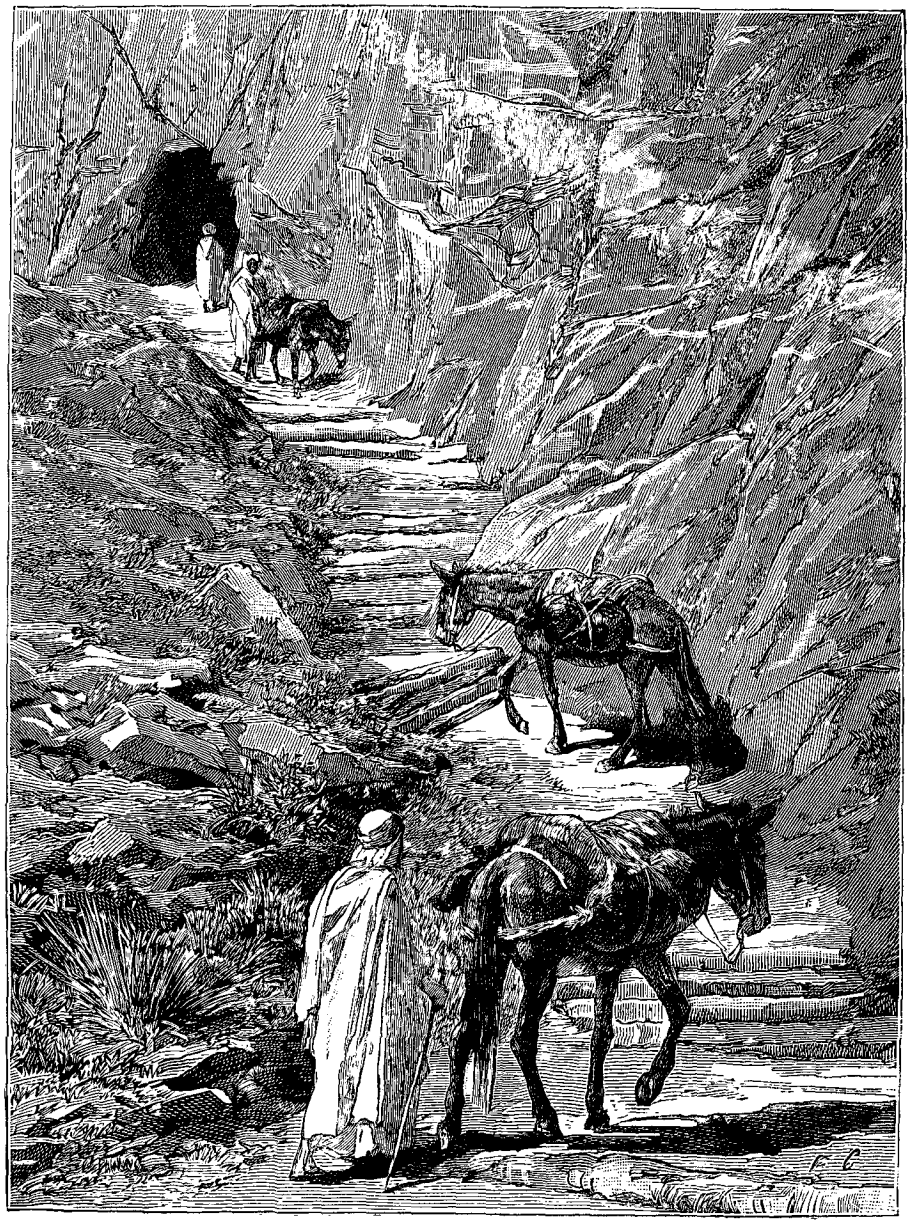
Bas-relief funéraire. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

Une autre basilique, d'une construction beaucoup moins soignée et dépourvue d'abside, a ceci de particulier que le pavé en était entièrement fait de pierres tombales. La plupart des épitaphes qu'on avait gravées sur ces dalles sont insignifiantes ; mais quelques-unes sont intéressantes. L'une d'elles, datée de la quatorzième année du règne du roi vandale Thrasamund, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donne l'âge de l'édifice : il remonte au commencement du sixième siècle environ.

Il y avait plus de huit jours que nous étions à Haïdra. Le cheik qui nous servait de protecteur commençait à nous donner des marques visibles d'impatience. Tantôt il venait nous trouver pour nous annoncer qu'il avait besoin de prévenir le caïd d'un fait important survenu dans le voisinage et que, partant, il lui fallait nous quitter immédiatement ; nous lui conseillions aussitôt d'écrire une lettre aussi longue que le demandait la gravité de la circonstance et de la confier à un de nos cavaliers, qui la porterait le jour même au caïd ; mais il ne voulait pas suivre notre conseil et restait en maugréant. Tantôt il avait des craintes subites sur la santé des siens



Ascension de la Kalaa es-Senân (voy. p. 236). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. R. Cagnat.

et voulait aller chercher de leurs nouvelles ; nous en envoyions prendre par quelqu'un des Arabes du douar. Tantôt il disparaissait pendant quelques heures sans nous avertir de rien ; mais nous déclarions si haut à notre entourage que nous allions faire une plainte contre lui, qu'on le voyait tout à coup surgir, on ne savait d'où. Heureusement son supplice allait se terminer et nous nous disposâmes à partir.

Mais auparavant nous tenions à visiter une montagne appelée Kalaa es-Senân, dont on nous avait fait une description alléchante. Nous pouvions y aller et en revenir en un seul jour.

Laissant donc à Haïdra nos bagages et nos hommes, nous nous mîmes en route un beau matin avec Mohammed et un guide du pays. Nous traversons d'abord un pays très boisé, de véritables taillis de thuyas et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pins au travers desquels serpente un chemin étroit et difficile; de temps à autre une petite éclaircie, puis de nouveau la broussaille épaisse et odorante.

Nous sortons des fourrés après deux heures et demie de marche, et nous nous trouvons près d'une source appelée aïn Safsaf (la source des Peupliers).

La Kalaa es-Senân.

On commence à apercevoir au loin la table de la Kalaa es-Senân, une grosse masse de rocher taillée presque horizontalement et qui est précédée d'une succession de petites collines; celles-ci se détachent en vert sombre sur les tons clairs des champs qui s'étendent au pied même de la Kalaa. La Kalaa ressort en jaune sur le bleu profond du ciel. Nous en sommes encore à une douzaine de kilomètres. Mais la route est facile, et Mohammed nous excite à hâter l'allure de nos chevaux. Il a grande envie de voir le village situé au sommet du rocher, car on lui en a raconté des merveilles. A Haïdra on lui a dit qu'il est couvert de ruines de palais et de maisons somptueuses, et il l'a cru. En vain lui assurons-nous le contraire : il persiste dans sa croyance. Il sera bientôt détrompé.

Nous avons franchi les petites éminences qui nous en séparaient, et nous nous engageons dans un col boisé, au terrain blanc et friable. De temps à autre on a à droite et à gauche des échappées imprévues, qui coupent la monotonie de la route. Enfin nous voilà au pied de la Kalaa, dans une plaine montante couverte d'herbe; nous abordons la montagne par le sud-est. Mais la muraille de pierre, haute de 50 mètres au moins, se dresse à pic devant nous ; il faut la contourner par un chemin pierreux assez raide. Du côté est, des tombeaux ont été autrefois creusés dans le roc ; ce sont de petites chambres carrées de $3^{m},50$ de côté, telles que nous en rencontrerons en grand nombre dans le nord de la Tunisie. Ces sépultures remontent à l'époque numide, antérieure à la conquête romaine; c'était le mode de caveaux usité par les indigènes. Nous arrivons enfin au flanc est-nord-est. Nous attachons nos chevaux, que nous laissons sous la garde d'un habitant, et nous commençons l'ascension. On se trouve d'abord en présence d'un escalier grossier taillé dans le roc et aboutissant à un palier recouvert d'un toit en bois; puis l'escalier change de direction et devient plus difficile. Une tour carrée le domine, du haut de laquelle des enfants nous regardent avec curiosité. Douteraient-ils de notre agilité ?

En montant, nous rencontrons des femmes appartenant aux douars de la plaine, qui descendent de la ville; elles sont couvertes de leurs plus beaux habits, de belles robes voyantes à ramages; c'est vendredi, et l'on revient de la mosquée; puis, plus loin, des mulets et des ânes descendent ou gravissent lentement le chemin escarpé.

Comme il n'est pas aisé de tenir deux de front sur l'escalier, nous avons les plus grandes peines à passer, en gardant notre équilibre. Bientôt les marches taillées dans le rocher sont remplacées par des bâtons fixés à droite et à gauche qui font l'office d'échelons; ils sont recouverts d'une boue glissante qui ne facilite pas l'ascension; bientôt même nous voyons avec désappointement ces échelons cesser; on n'a plus qu'une ressource pour s'élever encore, c'est de mettre les pieds dans les trous creusés dans le roc par les sabots des bêtes de somme.

Enfin nous parvenons au sommet, devant une porte en bois que l'on ferme la nuit; le cheik et les principaux habitants du village nous reçoivent aimablement et nous font les honneurs de leur nid d'aigle.

Au premier coup d'œil, Mohammed perd toutes ses illusions; nous sommes au milieu de maisons ruinées et de ruelles barrées de décombres. La boue et l'ordure ferment tous les passages. Néanmoins nous ne pouvons partir sans avoir achevé notre visite. Nous sommes à 1452 mètres au-dessus du niveau de la mer. On nous mène à la zaouïa consacrée à Sidi Abd el-Daoüed ; dans la cour est le tombeau de Brahim bou Aziz, ancien caïd des Hanencha. C'est une mauvaise maison, bâtie de petites pierres irrégulières.

Après avoir traversé le village, nous nous trouvons sur un immense plateau de pierre, sans végétation. De grands bassins carrés sont creusés dans le roc; il y en a environ une dizaine. Leur largeur varie entre trois et quatre mètres, et leur profondeur est de cinquante en moyenne; ce n'est pas un travail arabe, ni même romain suivant toute apparence. Leur présence nous prouve que la Kalaa a été habitée de tout temps, ce qui ne nous étonne pas, car nous avons déjà trouvé dans la cour de la mosquée une stèle carthaginoise et dans celle d'une maison une inscription funéraire romaine.

La position est trop forte pour ne pas avoir servi de refuge, à toutes les époques, à des caractères indépendants ou à des consciences peu tranquilles. Encore aujourd'hui, les habitants, qui d'ailleurs sont en très petit nombre, n'ont pas une excellente réputation, et les malfaiteurs peuvent leur demander asile sans crainte de refus.

Dans les environs des bassins dont nous venons de parler est un cimetière; mais, comme il n'y a pas de terre sur le haut de la Kalaa, on ne peut guère défendre les morts contre les oiseaux de proie qui y habitent et dont plusieurs s'enfuient à notre approche. Aussi voit-on par-ci par-là quelques ossements humains qu'ils ont entraînés et abandonnés ensuite, leur repas terminé. Le tombeau d'Abdallah Tlili lui-même, qui est, paraît-il, honoré particulièrement, n'est plus qu'un tas de pierres que domine un crâne blanchi.

Arrivé sur le bord du rocher, nous regardons le magnifique spectacle qui s'étale devant nos yeux : à l'ouest les montagnes de la province de Constantine, au nord et à l'est les plaines et les hauteurs de la Tunisie, et là-bas, tout à l'horizon, la haute colline où est bâtie la ville du Kef.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le regard parcourt sans obstacle l'immense étendue de pays qui s'étale à nos pieds; les moindres accidents de terrain se lisent clairement sous cette belle lumière de l'Afrique.

Nous redescendons sans accident les échelons et les escaliers, nous remontons à cheval et partons rapidement pour arriver avant la nuit à Haïdra. Mais la chose est impossible, et le soleil était couché depuis longtemps lorsque nous mettons pied à terre dans la cour de notre maison. Nous avions bien gagné le mauvais repas que nous allions faire.

Comme c'est la dernière soirée que nous passons à Haïdra, nous avons accepté l'invitation de l'officier de douane ; il nous a préparé une table avec des mets de sa façon : du mouton à l'huile sous toutes les formes; c'est atroce ; heureusement nous avons bien faim et nous faisons honneur à sa cuisine, qui, en toute autre circonstance, nous aurait laissés indifférents. Notre ami le cheik nous tient compagnie, et la perspective d'être libre le lendemain lui donne une aménité exceptionnelle. Néanmoins il se fâche au dessert, quand notre hôte veut lui faire boire du vin ; il est sur le point de quitter la table pour sauver sa foi et fuir la tentation. Il faut que Mohammed intervienne et prenne la peine de calmer sa susceptibilité. Le dîner se termine paisiblement, et nous nous séparons pour la nuit avec force souhaits de paix et de repos.

De Haïdra au Kef. — Thala.

Le lendemain, après avoir réuni tous nos bagages, ce qui n'est pas une petite besogne, nous quittons les ruines de Haïdra. Nous devons suivre jusqu'au Kef l'ancienne voie romaine de Tébessa à Carthage. Tout va bien pour commencer, sauf qu'un de nos mulets de bât est mal sanglé, ce qui amène une chute de la

Le vieillard à la gandoura et son domestique. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

charge tout entière et nous retarde d'une bonne demi-heure. Il a fallu retourner à Haïdra pour avoir de nouvelles cordes et une sangle plus neuve.

Bientôt nous rencontrons tout un convoi de charretiers précédé de deux Européens à cheval : ce sont, paraît-il, des ingénieurs qui vont faire des études entre Tébessa et Kafsa en vue des lignes de chemin de fer futures ; plus loin nous croisons un vieillard couvert d'une gandoura jaune clair et armé d'une grande canne à pomme d'argent : il se laisse balancer au pas de sa mule. Derrière lui vient un domestique, à âne, qui bat consciencieusement les flancs de son baudet.

Ali nous explique, après avoir échangé avec lui quelques paroles, que le capitaine de douane de Haïdra va être remplacé et promu à un poste moins éloigné de Tunis; l'homme à la gandoura que nous venons de rencontrer, qui est le remplaçant susdit, lui apporte son ordre de départ. Notre ami le douanier ne sera pas fâché de recevoir son successeur, qu'il attend depuis si longtemps.

A droite et à gauche de la route gisent des bornes milliaires généralement en morceaux. Il y en avait trois ou quatre au même point, indiquant la date où la voie romaine a été faite et celles où elle a été réparée.

Elles ont la forme de grands cylindres, hauts de 3 mètres environ; elles n'étaient pas plantées en terre par la base, mais encastrées dans des parallélépipèdes de pierre fixés sur le sol. Tantôt elles sont tombées à terre à côté de leur piédestal, tantôt elles l'ont entraîné dans leur chute, ce qui rend impossible de les mouvoir avec les outils que nous avons à notre disposition; il nous faut renoncer presque toujours en pareil cas à découvrir l'inscription qui y est tracée.

Au bout d'une heure de marche environ nous entrons dans une plaine couverte d'une herbe touffue qui donne asile à toute sorte de gibier; à chaque pas notre chien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lève ou arrête quelque pièce. Nous n'avons rien de mieux à faire, vu l'absence de ruines, qu'à profiter de cette aubaine ; nous décidons que nous laisserons nos chevaux suivre le convoi et que nous ferons route à pied pendant quelque temps, tirant ce que nous rencontrerons.

A peine avions-nous pris cette résolution que notre chien tombe en arrêt; l'un de nous met aussitôt pied à terre et, se fiant à la placidité ordinaire de sa monture, s'apprête à tuer le volatile qui partira devant lui. En effet, une caille s'enlève qu'il abat. Mais, au coup de fusil, son cheval lève la tête et se met à prendre le galop. Ce n'est pas par peur, car il n'a jamais bougé en pareille circonstance et l'expérience en a été faite plus de cent fois. Pourquoi donc cette fuite précipitée? car il détale à toutes jambes. Deux cavaliers qui nous accompagnaient le poursuivent sans l'atteindre; ils disparaissent derrière un pli de terrain, puis reparaissent de l'autre côté, ayant toujours devant eux notre bête lancée de toute sa vitesse, et qui ne semble pas près de s'arrêter.

Qu'allons-nous faire ? Continuerons-nous notre route et attendrons-nous au douar voisin qu'on nous ramène l'animal, ou resterons-nous sur place à voir comment tournera l'aventure? Ali vient heureusement à notre aide.

Le cheval, nous dit-il, a été élevé à Thala, ville proche de Haïdra — en effet, nous l'avons acheté à Tébessa d'un habitant de Thala et nous lui en avons donné le nom; — il a senti que son pays natal n'était pas éloigné et il retourne à toutes jambes à son écurie. Le mieux serait de pousser ce soir jusqu'à Thala à la suite de notre fugitif. Nous y trouverions bon souper et bon gîte.

La proposition est adoptée sans plus tarder; celui de nous qui était démonté enfourche le mulet de notre guide; ce dernier se hisse au haut de nos bagages sur une des bêtes de bât, et nous tournons vers le nord-ouest. Nous n'apercevons plus ni notre cheval ni les cavaliers qui le poursuivent.

Nous ne tardons pas à arriver sur les bords de l'oued Haïdra, qui, sans être encaissé comme les grandes rivières du nord, est néanmoins enfermé entre des berges assez élevées; mais il n'a aucune profondeur. Puis nous traversons une suite de petites ondulations couvertes de champs d'orge. Rien à signaler de ce côté. Enfin on nous montre, entre deux éminences que nous apercevons à quelque distance, l'emplacement de Thala. Nous en verrons tout à l'heure les maisons.

Est-ce la Thala de Jugurtha? cette ville grande et opulente où le prince avait enfermé ses trésors. Ce n'est guère probable, puisque Salluste nous affirme qu'entre la ville et le fleuve le plus voisin s'étendait, sur un espace de 50 milles, une plaine immense et aride.

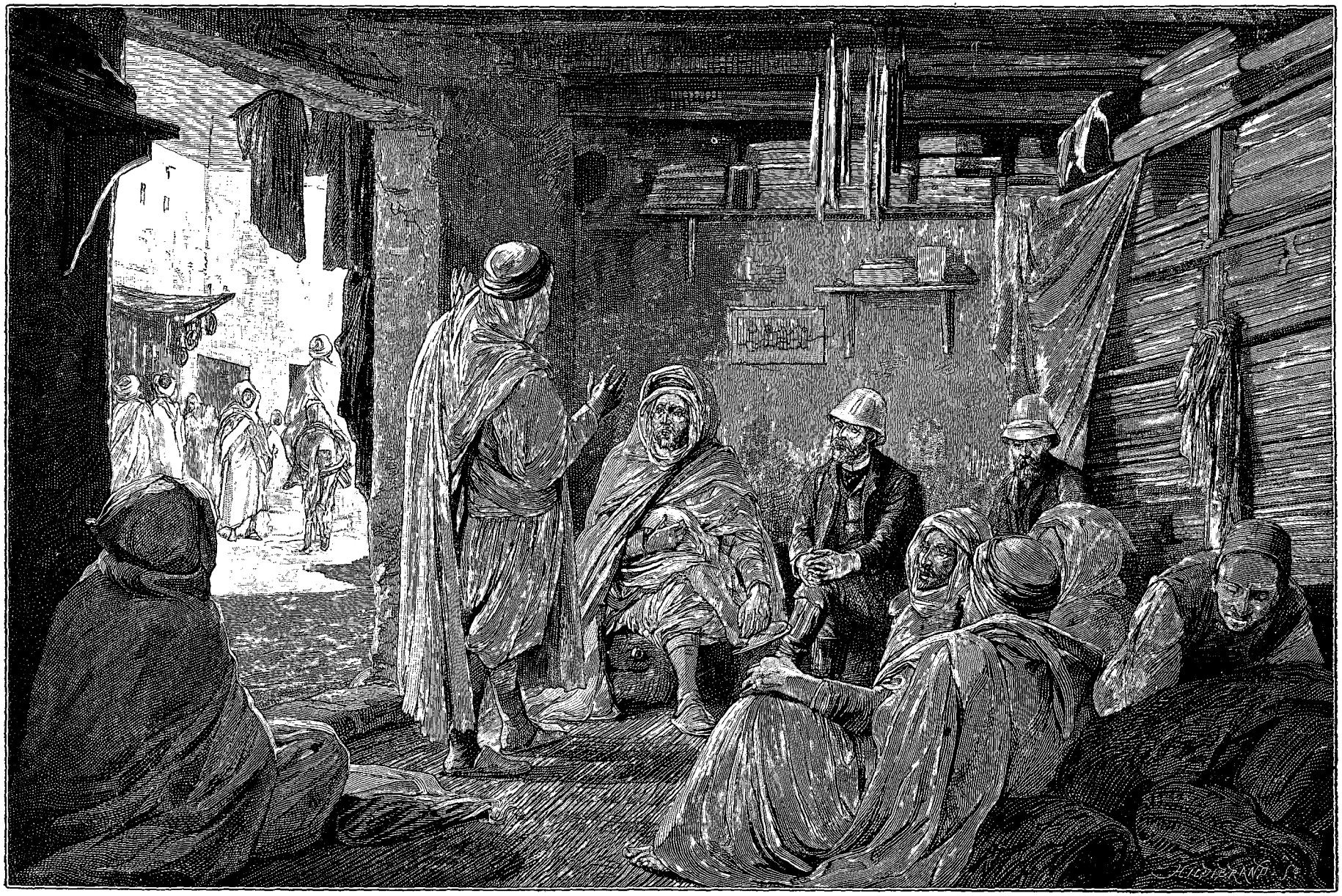
Or l'oued Haïdra, pour ne parler que de cette rivière, la plus importante qui coule dans la contrée que nous venions de traverser, n'est éloigné du village arabe de Thala que de 12 kilomètres. Aussi les archéologues qui se sont occupés de la géographie antique de la Tunisie ont-ils émis sur la position de la Thala de Jugurtha diverses conjectures. M. Pélissier a cru en retrouver l'emplacement entre Kafsa et la mer, près d'une forêt de gommiers très importante ; il a découvert à ce endroit un château sarrasin élevé sur des bases romaines et que les Arabes appellent Thala, ce qui est aussi, paraît-il, le nom du gommier. Mais M. Chevarrier, qui depuis a parcouru le même pays, identifie la Thala de Salluste avec le henchir Feguira Alima, à 20 kilomètres au sud de la précédente. Il a constaté dans le voisinage la présence de sources qu'on peut regarder comme celles dont parle l'historien latin; et il ajoute que Thala, en langue berbère, voudrait dire « source ». La question est donc encore à résoudre; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que le village où nous allions arriver est une autre Thala : celle où du temps de l'empereur Tibère, au dire de Tacite, les Romains avaient établi un poste militaire et où se livra un des épisodes de la lutte acharnée contre le rebelle Tacfarinas, le grand ennemi de la puissance romaine en Afrique à cette époque.

Bref, nous arrivons à Thala, après avoir marché pendant une demi-heure encore. Le premier objet qui frappe notre vue est notre cheval, tout couvert de sueur et d'écume, comme un noble coursier qui aurait fourni une brillante carrière; il est attaché par la bride à une pierre droite et ne songe plus à s'enfuir; les cavaliers qui l'ont rattrapé et viennent de parcourir plus de 12 kilomètres au galop sont assis avec grand calme au bord de la route et semblent aussi peu fatigués que s'ils sortaient de leur chambre ou d'un café maure; mais leurs pauvres montures ne paraissent pas aussi reposées que leurs maîtres.

Thala est bâti de chaque côté d'une rue empierrée qui suit le fond d'une petite vallée; les maisons s'étagent à droite et à gauche; elles sont assez basses et, comme partout, en ruines. A peine deux ou trois sont-elles mieux construites que les autres. Celle du caïd, où nous recevons l'hospitalité, aurait pu être plus habitable si l'on s'était donné la peine de la tenir en état; mais on a laissé le fumier et la saleté envahir les chambres aussi bien que la cour, et c'est à peine si nous pouvons trouver un gîte supportable pour la nuit. La ville antique était beaucoup plus grande que le village moderne, et les ruines s'étendent de tous les côtés. Elle était merveilleusement arrosée : la source qui coule au milieu de Thala est une des plus belles que nous ayons vues en Tunisie, et, malgré l'incurie des Arabes, qui y jettent tout ce qu'il faut pour la corrompre, elle est encore d'une remarquable limpidité.

Le lendemain, avant de nous mettre en route, nous voulons voir les souks, qui ont une certaine réputation ; ils occupent les deux rues principales de la ville et sont relativement assez bien fournis. Nous y trouvons tout ce dont nous avons besoin : du café, du sucre, des dattes, des raisins secs, et même un miroir, le nôtre s'étant brisé dans la chute du mulet, à Haïdra. Le plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



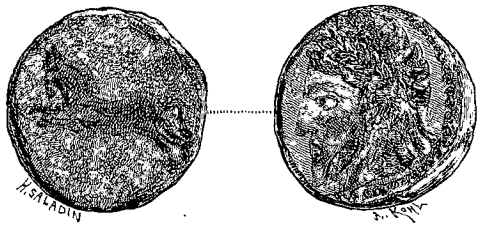
Une boutique de Thala; Béda mystifié (voy. p. 240). — Composition de Eug. Girardet, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gros marchand de la localité est un Algérien de Mostaganem, qui fait fonction de khalifa. Il sait, paraît-il, en sa qualité d'Algérien, comment doit se faire le commerce, c'est-à-dire qu'il vend un peu plus cher qu'on ne le fait d'habitude en Tunisie; ce ne serait pas la peine d'être depuis cinquante ans en contact avec les Européens si l'on n'en retirait pas quelques règles de conduite. Nous devons ajouter, au reste, que cet habile marchand est plein de condescendance pour les étrangers et n'épargne ni sa peine ni son temps pour leur assurer une bonne réception. Sa boutique est le rendez-vous de toutes les notabilités de l'endroit ; quand il nous y offrit un siège, elle contenait le caïd et les gros bonnets de Thala; on nous apporta à chacun une tasse de café, comme c'est l'usage, et la conversation commença; naturellement l'aventure du cheval en fit tous les frais. Son ancien maître était dans un coin de la boutique et paraissait très flatté de la mémoire de l'animal. Ce personnage est le bouffon du caïd; gros, trapu, doué à la fois d'une certaine bonhomie et d'un air rusé, il se laisse accabler de plaisanteries pour garder la faveur d'un chef dont il espère tirer un sérieux parti quelque jour, et qu'il exploite à chaque instant. On nous donna une représentation de ses talents de pitre.

Le caïd l'appela auprès de lui : « Béda », lui dit-il, c'est le surnom qu'on lui a donné (il se nomme simplement Mohammed), « tu as tiré sur les Français quand ils sont entrés en Tunisie; je vais t'envoyer au camp de Feriana. » Aussitôt Béda se met à pousser les hauts cris, à protester de son innocence, de son dévouement à la France; et il se retourne vers nous, se traîne à nos pieds, embrasse nos vêtements en nous demandant grâce. « Il ne sert à rien de protester, continue le caïd, il faut prouver ce dévouement dont tu fais tant de bruit; quitte tes vêtements arabes et habille-toi comme les Roumis. — Comment peux-tu me demander de manquer ainsi aux lois de la religion? — Je suis hadj, je te permets de t'habiller à l'européenne. — Eh bien, j'y consens. Qu'ils me donnent un chapeau, je vais le mettre. » Et le voilà qui s'approche de l'un de nous pour s'emparer d'un de nos casques. Nous l'assurons que l'intention tient lieu du fait et que nous croyons à son dévouement à la France. Cette scène avait prodigieusement amusé l'entourage, qui riait de tout cœur. « Ce n'est pas assez, ajoute le caïd, si tu veux prouver à ces messieurs que tu les aimes, il faut leur prêter ta femme. — Je ne peux pas, répond Béda; mais je leur donnerai ma belle-mère, ma belle-sœur, ma sœur, toutes les femmes de ma famille qu'ils voudront. — Non, ta femme. — Comment veux-tu que je leur prête ma femme? qu'est-ce que je ferais, moi, pendant ce temps-là, sans personne à la maison pour me préparer mon dîner? » Et la discussion continuait ainsi, relevée de plaisanteries plus ou moins salées, au grand plaisir de la société. La conclusion fut que le caïd, sous prétexte de le punir de son entêtement, lui fit arracher à moitié ses vêtements et son turban par un domestique; puis celui-ci lui administra de grands coups de poing sur la tête, le dos et les reins, au milieu des cris forcés du patient et des éclats de rire de l'assistance. Tout le monde avait trouvé ce jeu d'enfants excessivement spirituel, excepté nous, bien entendu. On peut juger par cet épisode du genre d'esprit qui a cours chez les Arabes de la province.

La route de Thala à Medeïna est assez monotone. On passe d'abord à côté d'un gros massif de figuiers de Barbarie, au milieu duquel s'élevait autrefois le bordj du caïd el-Arbi. Aujourd'hui ce bordj est beaucoup plus ruiné que les constructions romaines des environs.



Monnaie punique trouvée à Thala. — Dessin de H. Saladin, d'après l'original.

On descend alors dans une immense plaine cultivée qui s'étend jusqu'au pied du djebel Bou-Hanèche, « le Père des Serpents ». On contourne la montagne, à travers un pays inculte et presque sans végétation, et l'on arrive dans la vallée assez fertile de l'oued el-Hallouf. C'est là que nous campâmes pour la nuit. Le lendemain nous continuons à remonter vers le nord en droite ligne, autant que nous le permet la nature du terrain; nous passons au pied du Kef Gourraïa, élevé de 1070 mètres, en franchissant un défilé nommé Tlil-el-Ghouazi ; nous laissons un peu à notre gauche les marabouts de Sidi-Barcata, qui ne sont guère que des masures branlantes, et nous atteignons les ruines de Medeïna. A 2 kilomètres environ avant d'y arriver, nous remarquons, sur la colline à gauche de la route, un dolmen isolé, analogue à ceux que nous avons vus à Thala et dans les environs. Nous en rencontrerions bien davantage si nous visitions la région centrale de la Régence, qui s'étend à notre droite, entre Medeïna et Kérouan, la Hamada des Ouled-Ayar et celle des Ouled-Aoun, pays montagneux où l'élément indigène a pu s'établir solidement, résister aux attaques des envahisseurs et garder ses traditions, même après la conquête; mais il est temps pour nous de songer sérieusement à la retraite.

R. Cagnat et H. Saladin.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Medeïna : Des Arabes apportent le couscous aux voyageurs (voy. p. 244). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Medeïna.

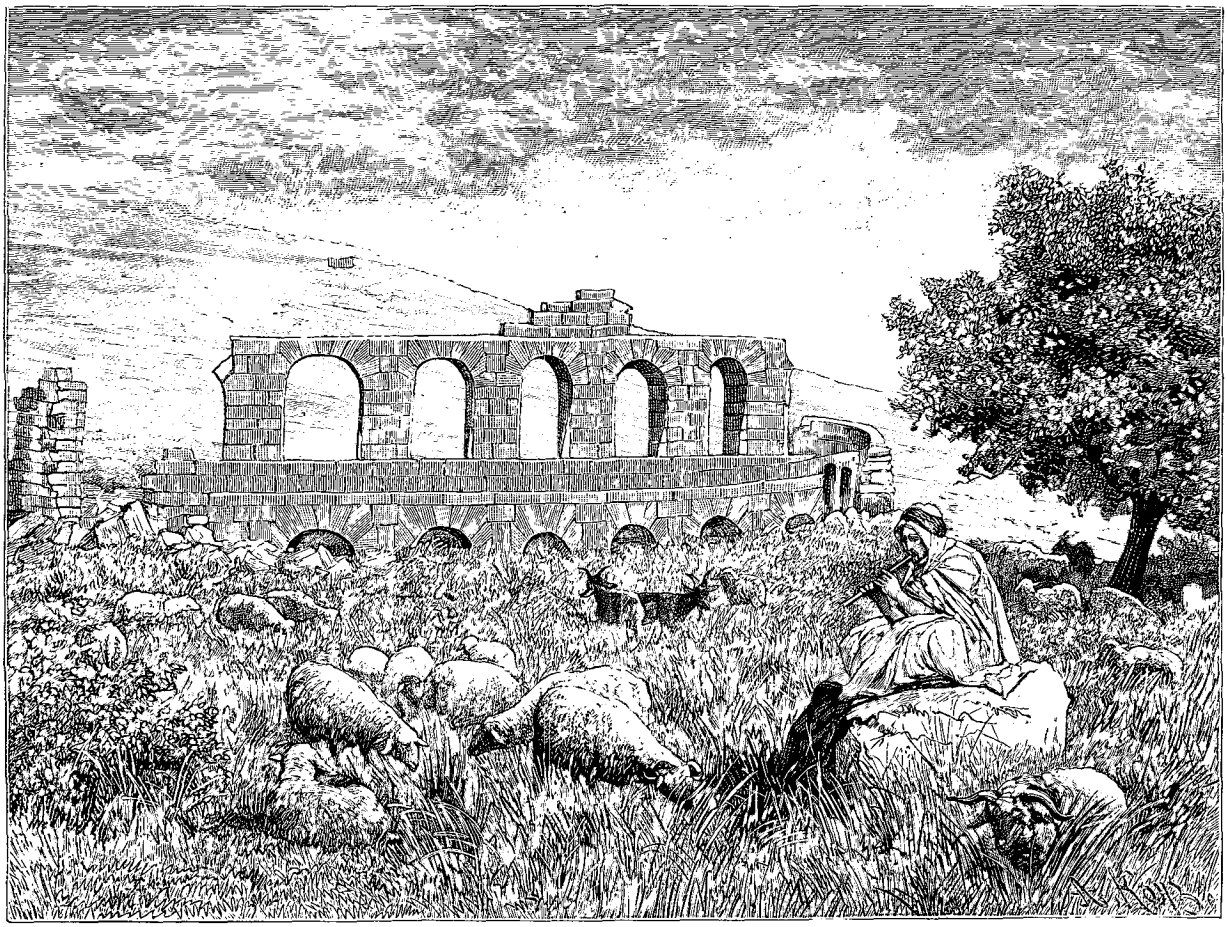
Medeïna est l'ancienne Althiburos. Son passé est absolument inconnu, et les inscriptions qu'on y a trouvées ne nous apprennent presque rien sur son compte. La plus intéressante qu'on ait rencontrée est un texte punique, consacré à Baal, qui a été transporté au musée du Louvre. L'histoire de ce texte est assez curieuse. La pierre sur laquelle il est gravé était employée dans la construction d'une maison arabe, mais assez dissimulée pour ne pas être facile à remarquer. Elle fut découverte par un Allemand, le docteur Wilmanns, mort aujourd'hui, qui avait été chargé par l'Académie de Berlin de missions épigraphiques en Afrique. Or Wilmanns avait pour guide Malaspina. Tous ceux qui ont lu le livre de M. Guérin connaissent Malaspina. C'est un Italien établi depuis longtemps à Tunis et qui joignait à tous les défauts d'un mauvais Européen ceux d'un Arabe vicieux. Wilmanns l'avait pris pour guide et interprète parce qu'il avait déjà joué ce rôle auprès de M. Guérin. Malaspina comprit que le texte punique était important et résolut de tirer bénéfice de ce document. Aussi se garda-t-il de l'indiquer aux voyageurs qui, après Wilmanns, usaient de ses services et les payaient; il avait soin de les faire passer à distance. Mais lorsqu'il sut que M. de Sainte-Marie était chargé par le gouvernement français de rechercher les inscriptions phéniciennes d'Afrique, il lui offrit par un intermédiaire de le lui apporter moyennant finance. Cet intermédiaire, qui nous a conté l'histoire, fit tout ce qu'il put pour savoir où le fameux trésor de Malaspina était caché; malgré sa connaissance de la langue, du pays et de ses habitants, il ne put y parvenir. Malaspina se rendit seul à Medeïna, enleva de force la pierre et la rapporta triomphant. Ce fut alors seulement qu'il en indiqua la provenance. Pauvre Malaspina! il paraît que

1. Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369; t. XLIX, p. 289, 305 et 321; t. L, p. 385 et 401; t. LII, p. 193 et 209; t. LIII, p. 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maintenant il est dans la plus profonde misère; trop vieux pour servir de « tordjeman », comme autrefois, trop paresseux pour travailler, il attend à Tunis le jour où Mahomet viendra le prendre pour l'enlever au ciel. Il a bien droit à cette compensation pour tous les tours qu'il a joués et dont un Arabe serait jaloux.

Nous campâmes donc à Medeïna, non pas dans les ruines mêmes, mais sur la colline située vis-à-vis. La ville était bâtie dans une vallée assez resserrée au confluent de deux ruisseaux dont la réunion forme l'oued Medeïna; celui-ci, grossi de nombreux petits affluents, va se jeter dans l'oued Mellègue. La présence de ces deux ruisseaux rend le terrain très fertile, et les indigènes y cultivent de fort beaux jardins. Toute la plaine et les penchants mêmes des collines sont couverts de champs d'orge verdoyants; c'est un plaisir de regarder ce beau pays au printemps. Malheureusement les habitants sont d'un naturel peu hospitalier, et sous les apparences d'une feinte douceur ils cachent de très mauvais instincts. L'un de nous s'en aperçut le lendemain, quand il voulut chercher ses babouches: elles avaient disparu. Ces indigènes obéissaient même difficilement à leur caïd, auquel ils refusèrent devant nous l'orge nécessaire à ses chevaux. Depuis deux ans ils se sont un peu civi-



Théâtre de Medeïna. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

lisés, grâce à l'énergie de notre ami M. Roy, contrôleur civil au Kef, mais nous ne ferions pas encore grand fond sur leur honnêteté.

Le gros des ruines est situé sur la rive droite de l'oued Medeïna. Le monument le plus important qui subsiste est un théâtre, qui mesure près de 60 mètres de diamètre. La scène a environ 35 mètres de largeur sur 10 de profondeur. Malheureusement il est enterré à peu près à la hauteur des arcades du rez-de-chaussée. Quelques-unes de ces arcades, celles qui sont le moins encombrées de pierres et de terre, ont été fermées d'un côté, avec des branchages, par les Arabes qui y logent leurs troupeaux pendant la nuit: ce sont autant d'écuries toutes faites, où ils trouvent d'excellents abris contre la pluie et le vent; mais le fumier qu'y déposent ces troupeaux exhausse peu à peu le sol, et d'ici à quelques années ces écuries improvisées seront entièrement obstruées. Le premier étage est aux deux tiers écroulé. Intérieurement quelques gradins sont encore en place. Bref le monument est assez bien conservé pour qu'on puisse se représenter en imagination ce qu'il devait être autrefois; mais ce qu'il est moins facile de se figurer, c'est la nature des pièces qu'on y représentait. Nous serions bien curieux de savoir quel genre de tragédie ou de comédie pouvait plaire aux anciens habitants de Medeïna. Quel grand dommage que l'on ait à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

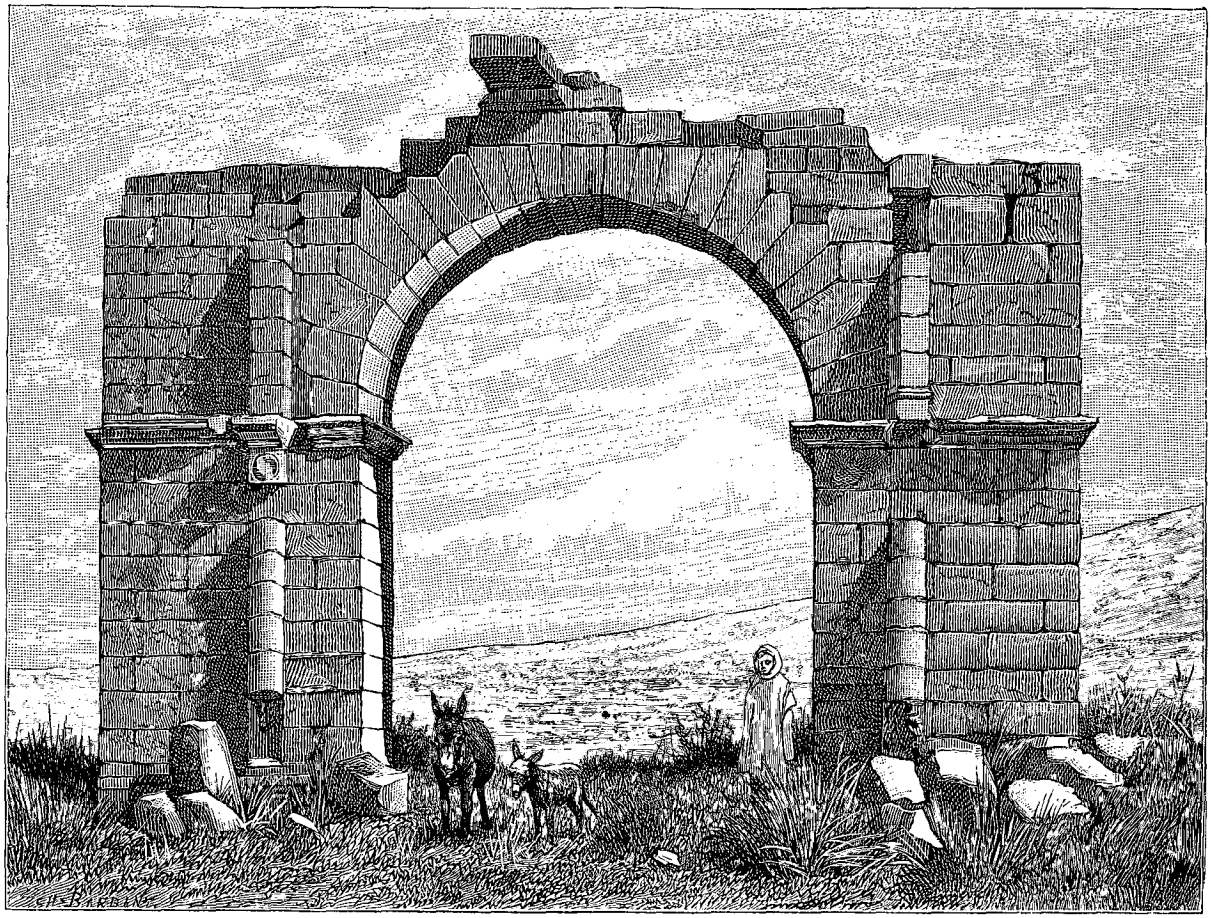
jamais perdu toute cette littérature dramatique de province!

Non loin du théâtre est le temple, jadis orné d'un portique tétrastyle (à quatre colonnes) d'ordre corinthien. Ce portique est complètement écroulé, ainsi que le mur postérieur de la cella, mais la porte en est assez bien conservée.

La porte triomphale, de basse époque, est d'une architecture assez grossière, mais l'ensemble en est pittoresque, à l'entrée des ruines.

Sur la colline, à l'ouest de la ville, s'élève un petit monument affectant la forme d'un temple et garni d'une petite abside carrée. Il était autrefois précédé d'un portique à colonnes. On le regarde généralement comme un mausolée. Nous ne serions pas étonnés pourtant que ce fût une petite chapelle, car devant la porte gît un énorme piédestal portant une dédicace à Silvain. Or ce piédestal n'a pas dû être apporté là pour une construction de basse époque; c'est plutôt un ex-voto à la divinité à laquelle la chapelle était consacrée. Les Arabes le nomment Ksar Ben Announ.

C'est un véritable voyage que de monter jusque-là au travers des terres labourées et des rochers. Nous fîmes pourtant cette ascension en noble compagnie. Le



Porte triomphale à Medeïna. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

caïd des Ouartân, Si Khader, apprenant que nous arrivions à Medeïna et désireux de faire plaisir à M. Roy, qui nous avait chaudement recommandés, avait pris un certain nombre de cheiks bien montés et était venu au-devant de nous. Il planta sa tente à côté de la nôtre et nous surprit pendant notre travail. Mais, avec cette politesse libérale qu'ont les grands chefs, il ne voulut pas nous empêcher d'achever notre besogne et se donna la peine de nous accompagner dans la ruine. Nous allions précisément commencer l'ascension de la colline. Il se mit en devoir de la gravir à notre suite. Pour nous, qui étions solidement chaussés, la marche n'était pas trop pénible; mais le caïd, avec ses bottes minces de cuir rouge, avait toutes les peines du monde à sortir des labours ou à se diriger dans les broussailles.

Il redescendit avec nous jusqu'à notre campement et, tout en acceptant la tasse de café que nous lui offrîmes, à l'orientale, il se mit à nous faire ses confidences.

Il nous raconta que les Ouartân étaient des fils dénaturés qui lui causaient beaucoup d'embarras, et nous pria naturellement de faire son éloge à toutes les autorités civiles et militaires que nous rencontrerions. Puis il se retira et nous laissa achever notre journée en nous disant que le lendemain il nous emmènerait, non pas à sa smalah, ce qui nous eût un peu détournés de notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemin, mais au village de Ksour et à Ebba, que nous voulions visiter.

Bientôt nous voyons arriver à notre campement une procession d'Arabes, dont la gravité nous étonne. Khader, en baissant modestement les yeux, nous avertit que ce sont ses serviteurs, qui nous apportent notre dîner. Drapés dans leurs longs burnous, ils maintiennent d'une seule main le plat dans lequel nagent, inondés de condiments divers et plus huileux les uns que les autres, des morceaux de poule, des côtelettes de mouton et des légumes de toute sorte. En dernier lieu apparaît le plat traditionnel de couscous. A les voir défiler ainsi au crépuscule, avec des attitudes pleines de noblesse, une sérénité de princes, une allure presque cadencée, on les prendrait pour des ambassadeurs étrangers chargés de présents précieux. Ce ne sont que des marmitons et des domestiques de Si Khader, mais en tout cas ils sont fort décoratifs.

Après le dîner nous nous promenons quelques instants sur le plateau où nous nous sommes établis. La lune éclaire les ruines, qui s'étendent dans la vallée, détachant la silhouette du théâtre et celle du temple sur l'obscurité des collines environnantes. Les oiseaux nocturnes qui habitent les édifices ruinés poussent, de temps à autre, des cris plaintifs qui se prolongent dans la nuit, tandis que les chiens des douars voisins répondent aux hurlements lointains des chacals par des aboiements lugubres. Çà et là des lumières qui scintillent indiquent l'emplacement de tentes arabes que nous n'avions pas remarquées pendant le jour, tant elles étaient habilement dissimulées au milieu des broussailles.

Le lendemain, au point du jour, nous sommes réveillés par un bruit de tambourin et de petit hautbois qui part de la tente du caïd : c'est la fête qui commence en notre honneur. Autour de nous sont rangées les montures du caïd et des cheiks, ornées de housses éclatantes qui leur couvrent la tête, le dos et la croupe, et retombent de chaque côté jusqu'à mi-jambe. Ces housses nous rappellent celles dont on parait les chevaux au moyen âge; elles sont de soie, mi-partie verte et rouge, ou jaune et bleue, et sont garnies de petits grelots à l'extrémité. La tête des animaux est entourée de harnais brodés d'or, qui, malgré leur état de délabrement, sont d'un bel effet. Le cheval du caïd est naturellement plus soigné et plus richement harnaché que ceux des autres chefs.

Quand nous sommes prêts à jouir du coup d'œil, le caïd monte sur sa bête et se met en devoir d'exécuter avec elle une danse tout à fait caractéristique. Deux Arabes placés devant lui jouent, l'un du hautbois, l'autre du tambourin, sur un rythme monotone; chaque phrase musicale, s'il est permis d'appeler ainsi deux ou trois notes plusieurs fois répétées, est terminée par deux coups de tambourin. Au moment précis où la phrase commence, le caïd enlève son cheval par le mors; celui-ci se cabre légèrement sur ses extrémités postérieures, puis retombe, pour s'enlever de nouveau, et ainsi de suite jusqu'au moment où musiciens, cavalier et cheval sont fatigués, ce qui ne se fait pas longtemps attendre; car les musiciens ne tardent pas à accélérer le rythme de leur mélodie, et la bête n'a presque plus le temps matériel de poser à terre. Ils suivent d'ailleurs tous ses mouvements, se maintenant toujours à la tête du cheval, qu'ils grisent et assourdissent de leur musique. Les cheiks succèdent au caïd ; c'est à qui aura la monture la plus légère à la danse.

Ksour. — Ebba.

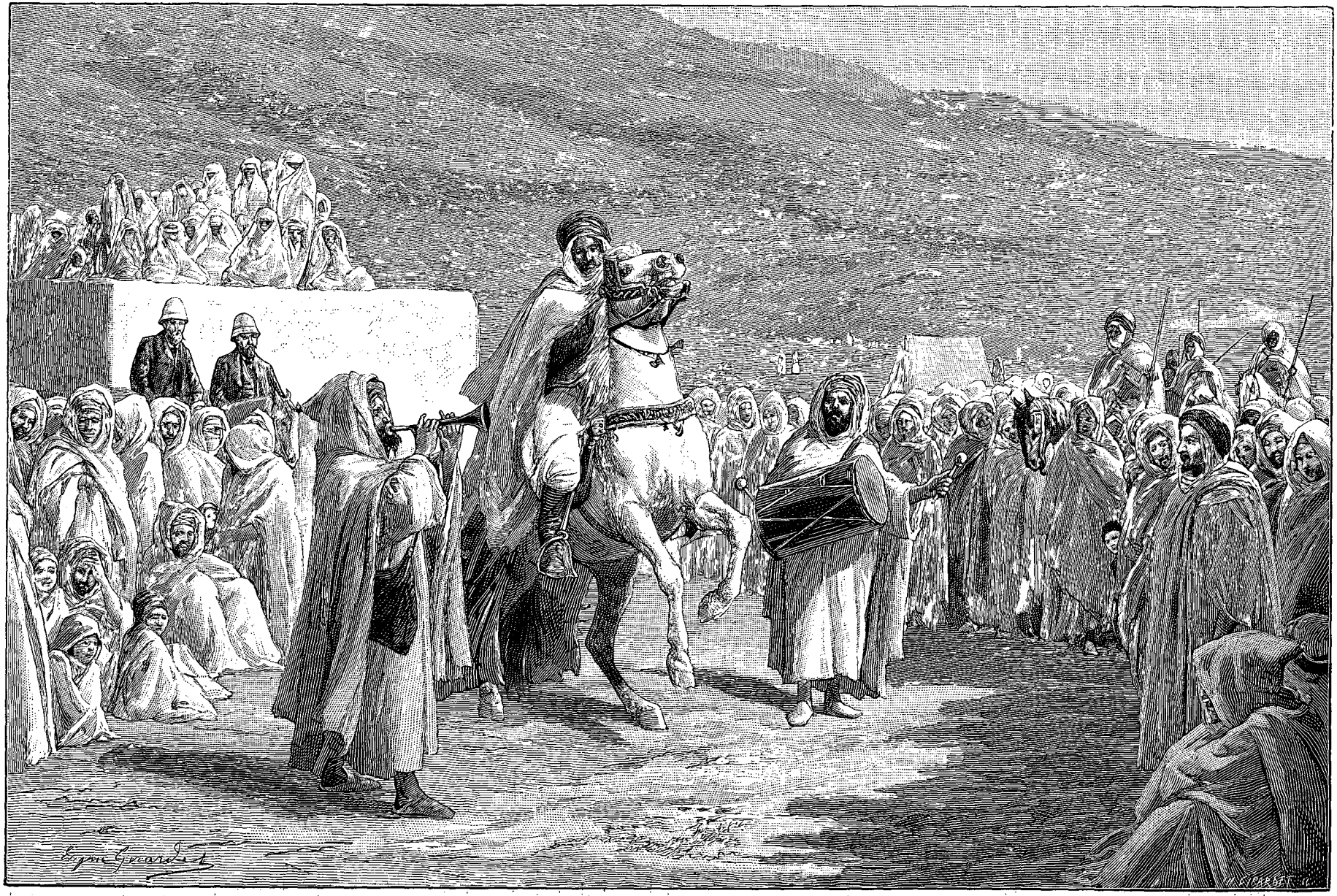
Quand Si Khader et tout son entourage ont pris part à cette cérémonie, nous nous mettons en route. En tête marchent le hautbois et le tambour, à califourchon sur des ânes; ils ne cessent de jouer. Derrière eux nos chevaux, très étonnés de ce bruit insolite, s'agitent désagréablement : ce n'est plus l'allure calme à laquelle nous sommes habitués et qui convient à des archéologues. Le caïd nous suit, entouré de son escorte ; les chevaux, excités par la danse, sautent ou se cabrent à chaque pas. D'ailleurs les cavaliers, désireux de nous montrer leurs talents d'équitation, ne font rien pour les retenir; ce sont des courses à fond de train à droite et à gauche de la route, des sauts par-dessus les arbustes ou les fossés, après lesquels l'animal revient écumant, mais plus ardent encore. A un moment, comme nous venons d'arriver au milieu d'une grande plaine, on nous fait signe de nous arrêter. Quelle nouvelle fête se prépare?

Le caïd nous quitte, toujours escorté des siens, et va se ranger à cent mètres de nous. Puis, à un signal donné, il s'élance à fond de train dans notre direction, se dresse sur ses étriers, fait tourner trois ou quatre fois son fusil au-dessus de sa tête et le décharge à nos pieds. Pour le coup, nos chevaux se cabrent à leur tour. Tous les cheiks imitent l'exemple de leur chef; puis ils retournent à leur point de départ, rechargent leurs fusils et recommencent la fantasia.

Le spectacle est on ne peut plus curieux; toutes ces étoffes brillantes miroitant au soleil, tous ces chevaux lancés à travers la plaine, ces coups de fusil couvrant l'herbe de fumée comme d'un brouillard matinal, sont d'un effet puissant, qui saisit à la fois l'esprit et les sens. Cependant les habitants d'un douar voisin, attirés par le bruit, sont sortis de leurs tentes et se rangent en face de notre groupe; les femmes, ravies de ce spectacle guerrier, poussent des hurlements aigus et des youyou stridents. Enfin nous repartons, mais la cérémonie recommence deux fois encore avant notre arrivée à Ksour.

Ksour est un petit village qui s'élève au milieu d'une immense plaine ; les maisons y sont, comme partout, très mal bâties, mais elles sont entourées de jardins assez fertiles, qui donnent à l'ensemble un aspect coquet et gai. Il se tient hebdomadairement à Ksour un grand souk (marché), qui attire tous les Arabes des contrées voisines; c'est un des plus importants de la Régence : celui qui afferme la perception des droits de marché

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse équestre à Medeïna. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

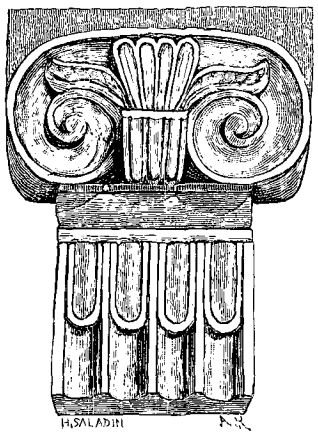
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paye annuellement au trésor vingt-cinq mille piastres environ quinze mille cinq cents francs).

Le caïd nous mène dans une maison propre, mais absolument dénuée de sièges, pour nous offrir une collation. Le fait est qu'il est onze heures du matin et que nous commençons à avoir faim; nous nous préparons donc à faire honneur à son repas, fût-il horriblement poivré, selon l'usage. On apporte bientôt deux plats couverts d'un paillon : ce sont des dattes excellentes arrosées d'un lait délicieux. Nous en goûtons quelques-unes, et nous buvons une tasse de lait en regardant le caïd, qui s'est remis à faire danser son cheval. Au milieu de la danse, le tambour s'étant approché trop près, l'animal passe le pied au milieu du tambourin et le crève. L'effet est manqué, et le caïd met pied à terre. Nous ne regrettons pas ce contre-temps, car le spectacle manque de variété. Le déjeuner n'arrivant pas, nous nous décidons à visiter la ville.

Nous voilà donc à la recherche des antiquités. Ce que nous trouvons de plus curieux, ce sont des restes de l'époque anté-romaine; des grottes creusées en terre, qui sont presque comblées aujourd'hui par le fumier; un chapiteau de pilastre ionique, qui porte encore des traces de coloration rouge et appartient à un art tout particulier, enfin des inscriptions libyques qui sont employées dans des constructions.

Après avoir consciencieusement parcouru le village et relevé les documents que nous avons rencontrés, nous revenons dans la maison où le caïd nous attend. On a réparé le tambourin, et les danses reprennent de plus belle.



Chapiteau de Ksour. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

Pendant ce temps, l'un de nous dessine rapidement le costume d'une femme arabe, dont les voiles transparents s'ouvrent devant nous par ordre du caïd, ce qui nous permet d'étudier la coiffure et l'arrangement du costume de fête.

L'étoffe brune, rayée de blanc et de noir, qui forme le vêtement de dessus, laisse entrevoir la partie supérieure d'une robe de dessus formée d'une longue chemise en étoffe mi-partie jaune et rouge, dont l'encolure est couverte de broderies et de galons d'or. Les cheveux, divisés en nattes, sont disposés de chaque côté de la figure et pendent assez bas. Un bonnet conique en velours brodé est retenu sur la tête par une sorte de turban en foulard de soie rouge, vert et jaune. La parure est complétée par un rang de pièces d'or servant de frontal; des boucles d'oreilles et des chaînes terminées par des mains de Fatma encadrent la figure; des broches d'or reliées par des chaînes en même métal retiennent à la robe de dessus le voile qui couvre la tête et les épaules. Ce costume est vraiment gracieux, et, si la femme en question était mieux débarbouillée, l'aspect général ne serait pas déplaisant.

Mais de déjeuner, point. Il est deux heures de l'après-midi; nous remontons à cheval pour gagner Ebba. A peine sommes-nous sortis du village, qu'il nous faut subir une nouvelle fantasia, aussi solennelle que celles du matin. Nous sommes de nouveau entourés de fumée; mais nos chevaux, qui commencent à s'habituer aux détonations et au bruit, sont plus calmes; c'est une consolation. Enfin le spectacle cesse et nous pouvons nous diriger vers Ebba, où nous arrivons un peu tard. Mohammed et nos bagages y sont arrivés avant nous, de sorte que notre tente est dressée quand nous mettons pied à terre. Nous serions bien tentés d'y rester un peu, ne serait-ce que pour nous retrouver seuls quelques moments; pourtant le caïd insiste pour nous faire visiter le village et nous montrer tous les restes antiques qu'il connaît. Force nous est de le suivre; mais nous sommes parvenus à nous faire donner à son insu, par Mohammed, du pain et du fromage. Tandis que l'un de nous marche en avant, à côté de lui, en feignant d'écouter ses explications qu'il ne comprend qu'à moitié, l'autre, resté au second rang, mange, en se dissimulant le mieux possible; quand il aura terminé son repas, il cédera sa place à son compagnon et deviendra à son tour l'auditeur assidu du caïd.

Cependant celui-ci nous promène à travers le village d'Ebba, aujourd'hui presque abandonné, mais qui jouissait autrefois, paraît-il, d'une certaine réputation. Il est cité par les auteurs arabes : « Sorti de Kérouan, dit el-Bekri, le voyageur marche pendant trois jours à travers des villages et des lieux habités jusqu'à Obba. Cette ville, qui est d'une haute antiquité, fournit du safran excellent. » Ibn Haukal dit de son côté : « Obba est située à douze milles à l'occident de Lorbes. Les territoires de ces deux villes se confondent et forment, pour ainsi dire, un seul canton. Une source où les habitants vont puiser l'eau qu'ils boivent coule au milieu de la ville. Obba est entourée d'une muraille d'argile. Les vivres y sont à bon marché et les dattes y abondent; elle est dominée par une montagne. »

Nous avons vérifié un certain nombre des assertions d'Ibn Haukal. La ville ou, pour parler plus exactement, le petit village est, en effet, adossé à une colline peu élevée, qu'il nous fallut gravir à la suite de notre cicerone, pour apercevoir la ruine que nous devions visiter le lendemain; il est à peu près à la distance de Lorbes qu'indique l'auteur arabe, à deux ou trois milles près, et possède une source abondante, dont nous allons parler tout à l'heure. Nous ajouterons que les vivres y furent à très bon marché pour nous, car ce jour-là le caïd se chargea de nos dépenses. Mais nous n'avons pas vu que les dattes y abondassent; il n'y a pas une boutique dans le bourg, et, quant au safran, nous n'en avons pas aperçu un seul pied. Nous ne parlons pas de la muraille

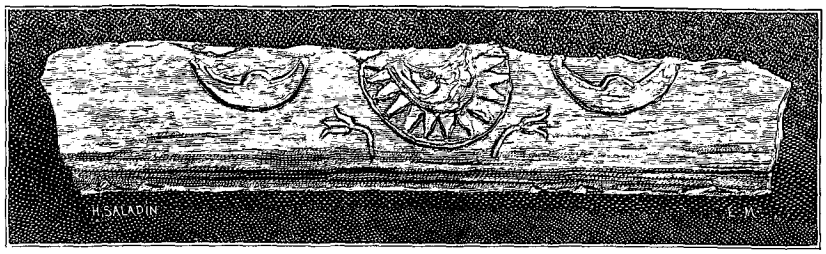
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'argile, qui, vu la fragilité de la matière dont elle était faite, s'est sans doute écroulée depuis longtemps. La source est assez abondante; elle coule dans un bassin formé de pierres antiques rapportées ; mais, comme toutes les sources du pays, elle est sale, et le fond en est garni de petits vers rouges qui s'attachent les uns aux autres en grappes mouvantes.

Nous avons toujours été surpris de la négligence avec laquelle les Arabes traitent les sources, même les plus limpides. Alors qu'il serait on ne peut plus aisé de creuser plusieurs petits bassins, dans l'un desquels on puiserait l'eau nécessaire à la consommation, tandis qu'on laverait le linge, qu'on abreuverait les bestiaux et qu'on ferait les ablutions dans un ou plusieurs autres, ce peuple paresseux et indifférent ne se donne pas la peine d'aménager les eaux si précieuses que leur fournit le sol : s'il trouve des réservoirs antiques, il s'en sert et les détériore sans les réparer; sinon il entoure à peine de quelques pierres le bassin naturel que la source s'est creusé. Et cet unique bassin suffit à tous les besoins! Il n'est pas rare de voir un Arabe boire ou faire boire son cheval à quelques pas en aval de l'endroit où un de ses coreligionnaires vient de faire les ablutions prescrites par le Koran, ou bien à la place même que les femmes ont salie peu auparavant en y lavant leur linge. Aussi au fond des sources s'amasse-t-il des matières organiques qui se pourrissent et corrompent les eaux.

En vain avons-nous fait à ce sujet des observations aux chefs ou à des habitants plus intelligents que les autres : leur apathie surpasse toujours leur intelligence et résiste à tous les raisonnements.

Auprès de la source d'Ebba nous remarquons un linteau de porte tout à fait caractéristique. Sur la doucine sont sculptés deux croissants; dans l'intervalle qui les sépare, on voit un disque solaire radié, accosté de deux fleurs de lotus. Le soleil et la lune sont des attributs tout à fait phéniciens, mais la fleur de lotus appartient à l'art égyptien; et nous avons là un argument de plus à ajouter à tous ceux qui démontrent l'influence de l'Égypte sur les artistes phéniciens. Nous retrouvons de nouveau des fleurs de lotus, sur un fragment de cor-



Linteau à Ebba. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

niche, dans les ruines de la ville antique. Ksour, Ebba et toute la région qui avoisine ces localités semblent donc contenir plus de débris puniques et africains que les différentes villes antiques que nous avons visitées jusqu'à présent.

Il ne reste aucun monument à Ebba, sauf deux ou trois fortins absolument rasés; on sent que la ville ancienne a été pillée pour la construction du village moderne, comme il arrive toujours en pareil cas.

La visite des ruines terminée, nous rentrons sous notre tente, où nous attend un couscous immense, offert par le caïd. Il veut assister à notre repas pour s'assurer que nous ne manquons de rien, et nous lui donnons le plaisir de voir comment des Européens mangent un mets arabe; s'il en conclut que sa cuisine est parfaite, tant mieux pour lui. Cependant il retourne entre ses mains une de nos jumelles, à travers laquelle il regarde curieusement, car même les chefs, au moins dans la campagne, sont de grands enfants; il demande même, à celui d'entre nous qui la portait en sautoir, s'il veut la lui donner; nous nous empressons de la lui offrir en échange de certain tapis de tente que nous en avions reçu le matin, et tout le monde est satisfait. Mohammed profite du moment favorable pour faire don au caïd d'un des cinq petits chiens de notre chienne arabe, dont il fait, de confiance, un magnifique éloge et qu'il déclare plein de promesses pour l'avenir, ce qui lui vaut la pièce. Il nous aurait affirmé qu'il ne s'y attendait pas que nous n'en aurions pas cru le premier mot.

Au moment de nous quitter, le caïd nous demande ce que nous avons l'intention de faire avant de rentrer à Tunis, et nous offre un guide pour visiter toutes les ruines intéressantes des environs.

Nous le questionnons alors un peu longuement et apprenons qu'on peut aisément aller d'ici au village de Djâma, la Zama d'Annibal, où se joua en une journée la destinée de Carthage; d'autant plus que le camp français de Souk-el-Djema est à mi-route et que nous y trouverons toutes les facilités désirables pour notre excursion.

Nous ne pouvons guère hésiter devant la perspective qui vient de s'ouvrir à nous. Nous laisserons à la garde du caïd le gros de nos bagages et reviendrons les lui redemander dans quelques jours. Zama vaut bien un détour. Nous nous endormons sur cette perspective, et, si nous ne rêvâmes pas de batailles gigantesques et de Carthaginois en déroute, c'est que nous étions trop fatigués.

Pour aller à Souk-el-Djema, il faut repasser par Ksour, où nous nous étions arrêtés la veille. C'était pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cisément le jour du marché, et l'affluence était considérable, bien qu'il fût seulement huit heures du matin. La place principale était occupée par de longues rangées de tentes sous lesquelles s'étalaient des marchandises de toute sorte, quelques-unes même assez recherchées. C'est ainsi que nous y trouvâmes des confitures dites de Constantinople, qui avaient sans doute été faites à Tunis, mais que nous aurions cherchées en vain dans les autres souks du pays. Au milieu de ces tentes circulaient un peuple affairé, ce qui est rare dans le pays, et des animaux traînés par la bride ou guidés à la baguette : des mulets et des chevaux qu'on allait attacher à un arbre ou parquer dans un coin pendant le temps du marché, des moutons qu'on se disposait à tuer et à vendre au détail, des ânes chargés de légumes ou de fruits. Tous ces êtres vivants se confondaient, se heurtaient; les conversations bruyantes des hommes se mêlaient aux cris des bêtes. Le caïd, qui est toujours là les jours de marché, pour entendre les réclamations des uns et des autres et calmer les disputes sans fin que fait naître la chicanerie des Arabes, était établi dans une petite échoppe, tout auprès de la place. Nous ne restâmes pas longtemps avec lui, car il nous fallait arriver de bonne heure à Souk-el-Djema; mais nous eûmes le temps d'assister à quelques scènes de justice très caractéristiques.

Généralement le plaignant arrivait traînant par un pan de son burnous celui qu'il venait accuser, avec des airs de fureur indescriptibles. Une fois devant le caïd, il lui exposait le sujet du différend, les larmes aux yeux, quelquefois même avec de grands gestes de désespoir et des soupirs à fendre l'âme. Quand il avait terminé, l'autre présentait l'affaire, de son côté, avec les mêmes gestes et les mêmes intonations; après quoi ils attendaient la sentence. Dès qu'elle était rendue, ils se soumettaient et redevenaient bons amis, au moins en apparence. Au reste, elle était telle, qu'ils étaient généralement satisfaits tous les deux. Une plaisanterie seule, qui faisait rire l'assistance, suffisait même souvent à arranger l'affaire.

La route qui mène de Ksour à Souk-el-Djema serpente à travers une suite de collines qui s'élèvent progressivement; la végétation n'y est pas abondante, et néanmoins le pays n'a pas cet aspect de nudité que présentent trop souvent les paysages tunisiens.

Des sapins, des genévriers et autres essences résineuses bordaient le sentier à droite et à gauche et répandaient, sous les rayons du soleil, une odeur aromatique assez agréable.

Femme arabe de Ksour (voy. p. 246). — Dessin de Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. H. Saladin.

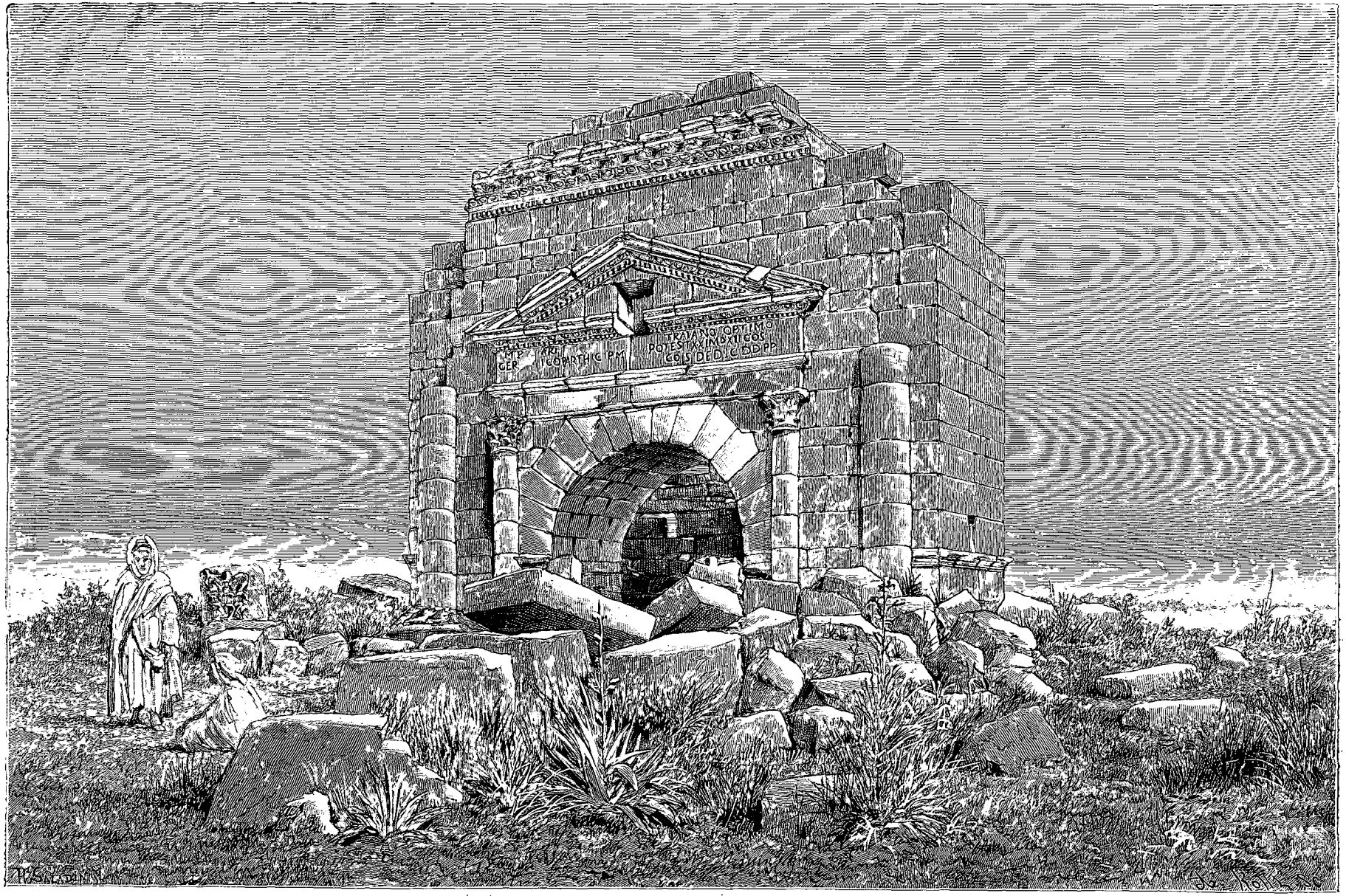
De temps à autre nous rencontrions des douars, cachés dans quelque repli de la montagne. Nous nous approchâmes de l'un d'eux pour demander un renseignement; mais nous eûmes toutes les peines du monde à l'obtenir, car il n'y restait plus un seul homme, tous étant partis au marché, et les femmes se cachant au plus profond de leur tente. A la fin, un petit garçon d'une huitaine d'années se risqua à venir à nous et répondit tant bien que mal à nos questions. Mais, dès que nous eûmes repris notre marche et que nous fûmes à cent mètres du douar, toute la population féminine sortit de ses cachettes pour nous examiner : car la femme arabe est tout aussi curieuse que son arrière-grand'mère Ève.

A mi-route on rencontre une construction romaine de huit mètres de côté, décorée extérieurement de pilastres corinthiens et garnie d'une abside rectangulaire. Trois niches à l'intérieur étaient destinées à recevoir des statues; c'était un beau mausolée, un des plus grands que nous ayons vus. La petite ville à laquelle il se rattachait est située près de là, dans un col. Si l'on continue sa route à travers les terrasses montantes qui se succèdent, au bout de deux heures on arrive au pied de la *Kalaâ es-Souk*, où est établi le camp de Souk-el-Djema. Ce nom de Kalaâ, que nous avons déjà rencontré, désigne le sommet de certaines montagnes terminées par une sorte de table, qui se relie aux pentes latérales par un rocher à pic; ces plateaux rocheux atteignent quelquefois de grandes hauteurs, et sont fréquents dans cette partie de la Régence. Celui qui avoisine le camp est à 1275 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il se nomme Kalaâ es-Souk parce qu'un marché se tient à côté et que ce marché a lieu le vendredi (en arabe, *el-djema*).

Souk-el-Djema.

Le camp qu'on y a établi est un des plus sains et des mieux situés de tous ceux de la Régence. Bien qu'il soit au sommet d'une montagne, il est abrité contre les vents violents; la température y est toujours assez basse, même en été; elle l'est souvent même beaucoup trop en hiver, car la neige y tombe parfois en abondance. Il en résulte que les maladies y sont rares et les épidémies moins terribles que dans d'autres garnisons de la Tunisie. Une autre qualité de la localité est de posséder une source merveilleuse; c'est là que les Romains puisaient l'eau nécessaire à la consommation de la grande ville voisine de Macteur; un aqueduc de cinq ou six kilomètres de long l'amenait par une pente douce à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'arc de Trajan à Macteur. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. Poinssot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'extrémité de la cité. Le camp n'est pas mal installé matériellement : au milieu, une grande rue bordée de baraques de chaque côté, la rue des Mercantis ; d'un côté les officiers, le mess, la poste, de l'autre les tentes ou les gourbis des hommes. C'est, à quelques exceptions près, la disposition adoptée toujours en pareil cas. Il est inutile de dire que nous fûmes bien reçus : le lecteur l'a deviné.

Quand on sut au camp que nous allions remonter vers le nord pour voir Djâma, sans visiter les ruines de Macteur, qui ne sont pas à plus d'une heure et demie de Souk-el-Djema, ce fut un tollé général : on se ferait une fête de nous y conduire ; tous les officiers monteraient plutôt à cheval pour nous accompagner que de nous laisser partir sans avoir vu Macteur. Ce ne serait, après tout, qu'une journée de retard ; on quitterait le camp le matin, de bonne heure, on nous apporterait à déjeuner au milieu des ruines, ce qui serait très pittoresque, et l'on reviendrait de bonne heure pour nous laisser faire nos préparatifs de départ. Ainsi sollicités, nous nous laissâmes persuader, d'autant plus que nous n'étions pas fâchés de connaître une des plus belles cités romaines de Tunisie ; et, après avoir passé une nuit excellente dans des lits d'hôpital inoccupés, ce qui ne nous était pas arrivé depuis Djilma, nous étions debout de bonne heure, attendant nos compagnons de route. Ils ne tardèrent pas à venir nous prendre, et nous chevauchions bientôt vers Macteur.

Macteur.

Du camp de Souk-el-Djema on peut aborder les ruines soit par le nord-est, soit par l'ouest. D'un côté on rencontre les restes d'un grand aqueduc que l'on a suivi pendant presque toute sa longueur, ou tout au moins dont on a rencontré les traces de distance en distance ; de l'autre, on se trouve en présence d'une des deux portes triomphales de la ville, celle qui, située près de la source, a reçu de ce fait le nom de Bab-el-Oued (Porte de la Rivière) ; c'est par là que nous arrivâmes.

La route descend par une pente assez douce à travers des champs de blé ou des plaines couvertes d'herbes sauvages. Immédiatement avant d'arriver à Macteur, on trouve un bouquet d'oliviers, au milieu duquel nous remarquons de petites maisons en terre couvertes de branchages. Dans cette partie de la Régence, la population n'est qu'à moitié nomade. Pendant l'hiver on se réfugie dans ces maisonnettes chétives qui préservent du froid mieux que les tentes en poil de chèvre ou de chameau. Le printemps venu, il faut faire paître le bétail, qui est abondant ; on dresse sa tente sur quelque plateau ou dans quelque vallon du voisinage, et l'on y reste jusqu'à ce que les pâturages d'alentour soient épuisés ; alors seulement on se transporte ailleurs, et l'on ne rentre dans sa maison qu'avec la fin de l'automne. Actuellement les chaumières de Macteur sont désertes, ou plutôt ne sont habitées que par des légions de puces, contre lesquelles nos compagnons nous mettent en garde.

Dès qu'on est sorti du bois d'oliviers, on commence à apercevoir l'arc de triomphe ; mais le reste de la ruine se cache dans un repli de terrain ; seul un petit mausolée qui se dresse tout à fait à l'est de la ville attire les regards par le ton orangé dont le soleil l'a revêtu. Nous voici au pied de l'arc. Le ruisseau qui coule devant nous a fouillé le terrain sur lequel il était construit et, les pluies aidant, a creusé un ravin là où passait autrefois une grand'route ; aussi aperçoit-on l'appareil des fondations de l'arc. Un épais massif de blocage qui sert de soubassement a reçu une plate-forme composée de trois hautes assises de pierre de taille. C'est sur cette plate-forme qu'on a assis les pieds-droits de l'arc. Le monument lui-même, qui ne manque ni d'élégance ni d'intérêt, se compose d'une grande arcade décorée de quatre pilastres surmontant un entablement corinthien, disposés deux à deux et devant lesquels se trouvaient des colonnes dégagées ; entre ces pilastres s'ouvrait une niche demi-circulaire peu profonde. Cet arc est presque semblable, à quelques détails près, à ceux de Sbeitla et de Haïdra, que nous avons décrits plus haut. A côté s'élevaient quelques oliviers, sous lesquels nous nous réfugierons pour déjeuner.

Nous traversons le petit ruisseau qui coule au pied de l'arc et montons la berge opposée. Nous voici devant une petite koubba bâtie avec des pierres romaines. Elle est consacrée à Sidi Amor. Il y a trois koubbas ainsi construites au milieu ou à côté des ruines ; elles renferment le tombeau du père et de ses deux fils : Sidi Ali ben Ahmar, Sidi Amor et Sidi Amrou. Ces trois saints personnages sont très honorés par la tribu des Ouled-Ayar, qui, pour récompenser sans doute tant de sainteté dans la même famille, leur ont élevé à chacun une koubba, au lieu de les enterrer tous trois dans la même chapelle, ainsi qu'on le fait dans les tribus moins riches ou plus avares. A côté du marabout de Sidi Amrou se trouve l'amphithéâtre. Nous sommes surpris de son exiguïté. Comment une aussi grande ville a-t-elle un si petit amphithéâtre, alors que des cités beaucoup moins riches mettaient tout leur luxe dans ce genre d'édifices? D'ailleurs il est en bien mauvais état.

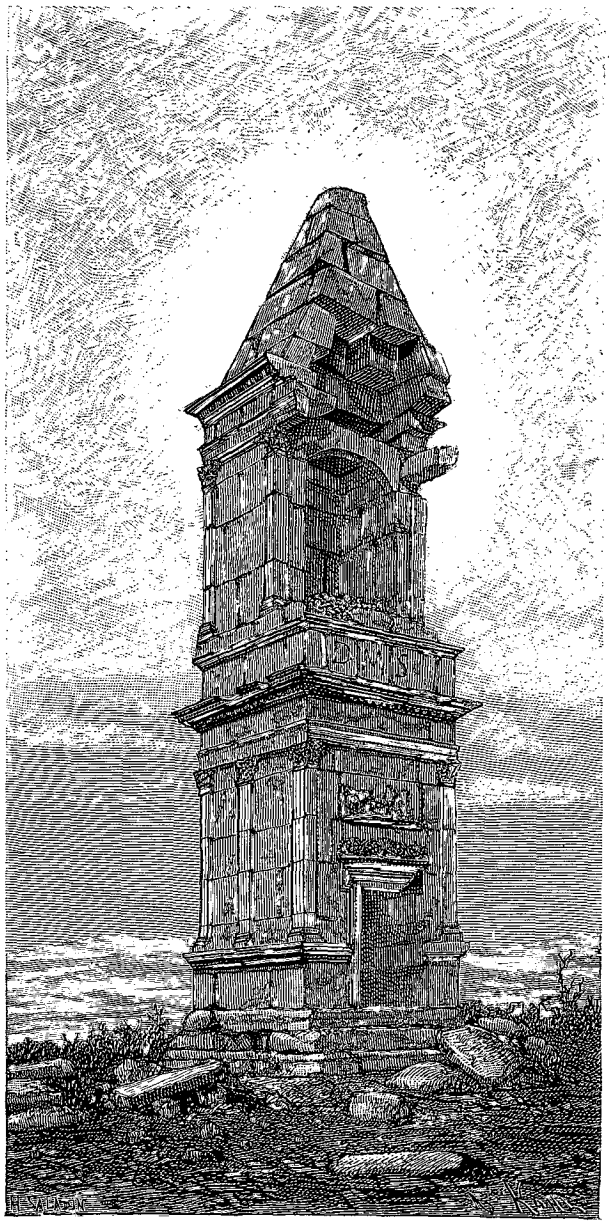
Non loin de là, sur la gauche, s'élève le mausolée ruiné que nous avions aperçu en arrivant, et qui est d'un si bel effet ; c'est le mausolée des Jules. Au-dessus de la porte est un bas-relief assez bien conservé, mais d'un travail presque barbare. Il représente, à gauche, un taureau conduit par deux personnages qui le mènent à l'autel ; devant, marche un autre personnage, portant sur sa tête une corbeille, remplie sans doute des offrandes, fruits ou farine ; à côté on voit une quatrième personne. A droite de l'autel se tient un prêtre revêtu de la toge, et près de lui deux hommes habillés comme les premiers d'une tunique courte ; ce sont les serviteurs du prêtre, qui l'aideront au sacrifice.

Une inscription assez longue, en vers, était gravée à la partie supérieure du monument ; elle est encore en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partie à sa place ; quelques fragments gisent pourtant au pied de l'édifice. Il y est fait naturellement l'éloge des défunts, d'abord d'un jeune homme nommé Gaius Julius Proculus Fortunatianus, qui ne vécut que vingt-deux ans, mais qui donna l'exemple de toutes les vertus. Enfant il étonnait par ses heureuses dispositions, jeune garçon par sa conduite réservée, jeune homme par son éloquence ; il charmait, paraît-il, les oreilles du peuple par ses discours ; si bien que sa vie, quoique courte, mérita tous les éloges. Vient ensuite l'épitaphe de la mère de Gaius Julius Proculus, qui se nommait Pallia Saturnina. Elle mourut à trente ans. Pendant toute sa vie elle n'eut qu'une préoccupation, celle de plaire aux siens ; elle aimait la simplicité et ignorait la coquetterie ; elle garda toujours le culte de son mari et celui de la pudeur ; elle fut une excellente mère de famille. Jamais elle ne se mettait en colère et ne se portait à la violence sur personne (*irasci nunquam aut insilire quemquam noverat*). Bref sa seule parure était la perfection de sa conduite et de son caractère. C'est encore une femme accomplie de plus à ajouter à la longue liste de celles dont l'Afrique romaine nous a laissé l'éloge sur les monuments funéraires. Il y avait sur le mausolée l'épitaphe d'une troisième personne, probablement la fille de cette matrone admirable ; mais les vers où les vertus de cette jeune fille étaient célébrées sont presque entièrement effacés ; on sait seulement qu'elle vécut vingt ans.

Intérieurement on distingue dans la muraille six petites niches, où étaient autrefois les urnes funéraires de ces défunts, de leur mari et père Marcus Julius Maximus et de deux autres personnages. Naturellement ces urnes ont été enlevées depuis longtemps. Ce mausolée est un des plus soignés que nous ayons vus.



Mausolée pyramidal à Macteur. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. Poinssot.

Il en existe un autre, à peu près pareil, à l'autre extrémité des ruines, mais beaucoup mieux conservé ; il a encore gardé son faîte pyramidal. La chambre du rez-de-chaussée est entourée extérieurement de sept pilastres corinthiens surmontés d'un bel entablement ; la porte, à crossette, est ornée à sa partie supérieure de rinceaux d'un caractère assez original, au-dessus desquels est sculptée une scène de sacrifice tout à fait semblable à celle que nous avons décrite. Le second étage renferme une cella dans laquelle était la statue du défunt ; elle était précédée d'un ordre corinthien de deux colonnes aujourd'hui écroulées. L'ensemble du monument ne manque pas d'élégance. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'y ait jamais eu d'inscription sur la face de l'édifice ; on y lit seulement les lettres D M S (*Diis Manibus sacrum*), qui indiquent le caractère funéraire du monument [1].

Mais, avant d'arriver à ce second mausolée, on rencontre encore plusieurs autres édifices intéressants. Un second arc de triomphe ou plutôt une porte monumentale devait donner accès dans le forum de la cité. Il a été construit sous le principat de Trajan. En avant quelques fouilles avaient mis au jour des colonnes couchées à terre et un dallage appartenant à un temple ou à un portique ; ces fouilles ne sont pas assez complètes pour éclairer sur la nature de l'édifice où elles avaient été tentées.

La façade de ce monument est presque intacte et se dresse imposante au-dessus des ruines qui l'entourent.

Contrairement à la disposition que nous avons remar-

1. Nous devons à l'obligeance de M. J. Poinssot, directeur de la *Revue de l'Afrique française*, et l'un des explorateurs les plus habiles et les plus heureux de la Tunisie, les photographies de l'arc de Trajan à Macteur et du mausolée, ainsi que celle de l'arc de Hammam-Zouakra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quée presque constamment jusqu'ici dans la construction des arcs de triomphe dans l'Afrique romaine, la façade de celui-ci se compose d'un parti rectangulaire, formé d'un mur orné d'un ordre corinthien de deux colonnes engagées surmontées d'un entablement. L'arc, s'ouvrant dans le milieu de la moitié inférieure, est sans archivolte, et la décoration qui l'entoure consiste en un ordre corinthien, engagé aussi et soutenant un entablement complet avec fronton. L'ouverture de l'arc mesure 3m,90. L'arc avait deux faces semblables. Nous avons retrouvé à Bordj-Abd-el-Melek un arc triomphal d'une époque postérieure construit suivant des données identiques.

Un peu plus loin un édifice assez considérable, composé de grandes voûtes construites en blocages, doit être considéré, suivant toute apparence, comme un établissement thermal; il a été enfermé à l'époque byzantine dans une forteresse solide bâtie avec les pierres de la ville romaine. On y trouve aussi bien des fragments d'édifices païens que des tombes chrétiennes; car, au moment des invasions et des révoltes, on avait à peine le temps d'empiler les matériaux les uns sur les autres pour élever ces grossières citadelles, dont nous avons vu restaurer un si grand nombre en Tunisie.

Un autre édifice à arcades, situé non loin du mausolée, est trop ruiné pour qu'on puisse déterminer à quelle classe de monuments il faut le rattacher.

Enfin, auprès de l'aqueduc, est un temple dont les colonnes sortent encore de deux à trois mètres au-dessus du sol; la cella, écroulée par derrière, garde les soubassements de ses murs sur les côtés et sur la face. Des fouilles bien dirigées ont mis à jour la base des colonnes qui l'entouraient; il ne serait pas très difficile de le déblayer entièrement. Il était consacré à Diane et à Apollon; et sur la cella même, à droite de la porte d'entrée, est gravé le règlement intérieur du temple.

Cette excursion au milieu des ruines de Macteur, sur lesquelles nous ne pouvons pas nous étendre longuement, car c'est une de celles que nous avons visitées le plus rapidement, nous prit toute la matinée; nos compagnons, qui les connaissaient dans le détail, pour être venus souvent s'y promener, nous conduisaient sûrement à travers les pierres et les broussailles et nous indiquaient les morceaux intéressants ou les inscriptions importantes, si bien que vers midi nous avions à peu près terminé notre travail. Il était temps, du reste, de fuir le soleil, qui devenait terriblement ardent. Nous cherchâmes un refuge auprès de Bab-el-Oued, sous le bouquet d'oliviers qui domine le ruisseau; à Macteur c'est le seul endroit où l'on puisse trouver un peu d'ombre, à moins d'entrer dans les marabouts. Le déjeuner fut très sommaire, comme on peut se le figurer, mais d'une grande gaieté : nous trouvions enfin des compagnons avec lesquels nous pouvions avoir une conversation différente de ces questions, toujours les mêmes, que nous adressions d'ordinaire aux Arabes, et de ces compliments constants que la politesse et l'intérêt de notre mission nous obligeaient à prodiguer aux caïds.

Après avoir ainsi laissé passer la chaleur du jour, nous allons visiter les dolmens qui sont voisins de la ville romaine. Leur présence est intéressante à constater, mais ils ne sont pas bien conservés, et nous aurons bientôt l'occasion d'en voir de plus curieux. Avant de regagner le camp, nous nous arrêtons quelques instants au milieu de la nécropole qui est située en avant de Bab-el-Oued, à droite et à gauche de la voie antique qui y aboutissait. Il y a là toute une série de tombes qui gisent à terre, la face en dehors, ou tournées contre terre, renversées qu'elles ont été par la rage des hommes; quelques-unes sont couvertes de caractères libyques, le plus grand nombre de lettres latines. L'une d'elles est particulièrement intéressante. Elle est rédigée en vers. Le défunt y raconte son existence : « Je suis né, dit-il, d'un père de condition modeste, et depuis ma naissance j'ai toujours cultivé la terre; dès que la saison avait fait mûrir les blés, j'étais le premier à en moissonner les épis, alors que la foule des travailleurs, armés de la faucille, se répandait dans la campagne, gagnant les plaines de Cirta ou les champs de Jupiter; ardent à la besogne, je les devançais tous et laissais derrière moi de nombreuses bottes gerbées. J'ai ainsi coupé sous un soleil de feu deux fois six moissons jusqu'au jour où je devins moi-même chef de troupe. Pendant onze ans ensuite je dirigeai mes hommes, et notre main abattit les moissons dans les campagnes numides. Ce travail et la sobriété de ma vie m'ont donné la santé et m'ont rendu possesseur d'une maison et d'une ferme; et ma maison ne manquait de rien. Bientôt vinrent les honneurs; je fus nommé sénateur de mon bourg; je pris part aux séances du conseil, et de petit villageois je devins censeur. Puis j'eus des enfants; je vis croître mes petits-fils. Ma vie laborieuse m'a donc valu des années de bonheur et de tranquillité, que jamais la calomnie ne vint troubler. Que mon exemple vous serve de leçon, ô mortels! Celui qui mène une vie honnête mérite, comme moi, une douce mort. » Ceux des lecteurs que ce poème intéressera peuvent d'ailleurs le voir sans grand dérangement; M. Letaille l'a rapporté au musée du Louvre, où il est aujourd'hui exposé. Il est écrit en caractères cursifs; les lettres sont celles dont on se servait dans la vie journalière à cette époque.

Le soir nous étions revenus pour dîner à Souk-el-Djema. Dès le lendemain nous repartions pour continuer notre voyage ou plutôt notre pointe sur Zama.

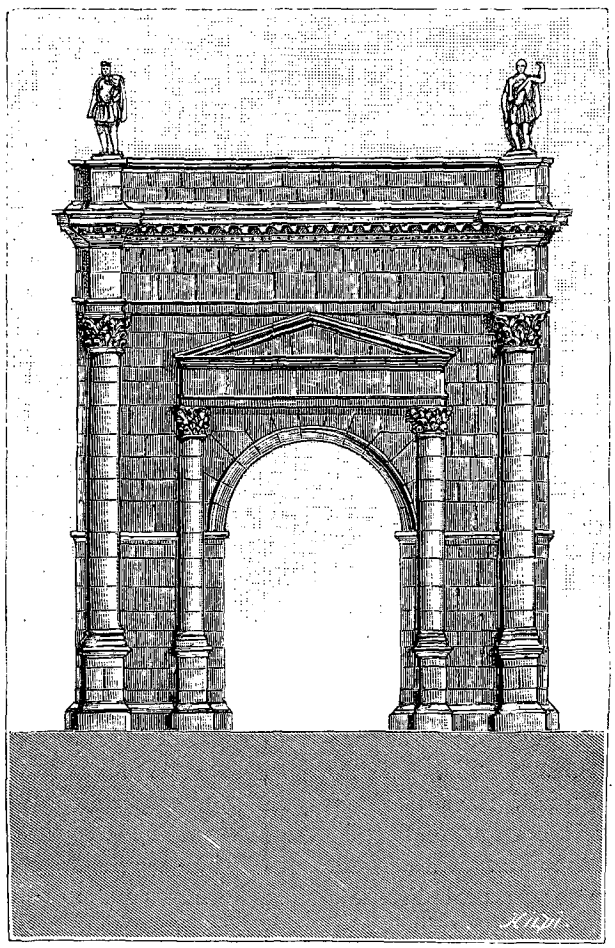
El-Lehs. — Le Sers.

Pour sortir du pâté montagneux où est situé le camp de Souk-el-Djema, il faut traverser des passages assez difficiles et tout hérissés de broussailles; on comprend que ce massif ait été de tout temps le pays de la rébellion, comme la Khroumirie, et que, lors de l'expédition française qui amena le protectorat, il ait donné le signal

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la révolte. Ali ben Amhar, le chef des insurgés, demeurait à quelques kilomètres de là, dans un lieu appelé Mograwa; il n'y est pas encore revenu au moment où nous écrivons ces lignes, et le mieux sera de ne l'y pas laisser revenir.

Au bout de deux heures de marche, nous apercevons au loin une masse grisâtre comme celle d'une ruine; c'est en effet un arc de triomphe, qui s'élève au bord d'une rivière appelée oued el-Hammam. La ruine se nomme henchir Hammann-Zouakra. La petite ville dont elle est un reste bien informe s'élevait dans une sorte de langue de terre comprise entre l'oued el-Hammam et son affluent l'oued Aïn el-Frass. On sait qu'elle se nommait Thigibba. Il ne subsiste plus d'édifices, à l'exception de la porte triomphale. Nous présentons ici une vue géométrale restaurée. Mais la rive droite de la rivière est occupée par des monuments mégalithiques très curieux et des tombeaux romains, non moins intéressants peut-être par leur disposition. Nous nous arrêtons fort peu dans cet endroit et continuons notre route en suivant la vallée de l'oued el-Hammam. Il coule très resserré entre deux hautes murailles de rochers taillés à pic; de temps à autre une immense fente coupe cette muraille et donne passage à quelque petit torrent au lit rocailleux et desséché. Au moment des pluies, le chemin que nous suivons doit être absolument infranchissable. Même en cette saison il est très difficile; à chaque instant nous traversons la rivière, qui se replie sans cesse sur elle-même et nous arrête par quelque nouveau détour. De plus, le sol est glaiseux et les pieds des chevaux y enfoncent quand on s'écarte à droite ou à gauche du sentier battu. C'est un endroit tout à fait perdu. Comment se fait-il que l'un des deux caïds des Ouled-Ayar ait été se fixer sur les bords de l'oued, à plus de cinquante mètres de hauteur? Cette situation, très forte, il faut l'avouer, doit rendre bien difficiles les communications entre lui et ses administrés. Que dirait-on chez nous si les autorités, pour se soustraire aux importunités, allaient ainsi se réfugier dans un endroit inaccessible? Mais aussi le caïd est ici, non seulement à l'abri des ennemis administratifs, mais encore assuré contre un coup de main des pillards, si nombreux autrefois dans la Régence. Le caïd, à qui nous manifestons notre étonnement de le voir si haut perché, trouve que l'emplacement qu'il a choisi n'a rien que de très ordinaire, et en paraît absolument satisfait.



Arc à Hammam-Zouakra. — Essai de restitution, par H. Saladin.

Avant de sortir du défilé, nous remarquons sur le penchant de la montagne des jardins plantés de vignes. Le raisin y mûrit très bien, paraît-il, et les habitants du pays s'en régalent à l'automne. Car, si le Koran leur défend de boire du vin, il ne leur défend pas de manger du raisin. Nous nous sommes même laissé dire que certains d'entre eux, comme autrefois Noé, ne gardaient pas toujours une juste limite; mais c'est peut-être une méchanceté de Mohammed, qui n'aime pas les Ouled-Ayar, depuis qu'ils ne lui ont pas donné tout le lait qu'il aurait voulu boire en un seul repas. Il est d'ailleurs naturel qu'il proportionne sa sympathie pour les Arabes de l'intérieur à la façon dont ils comprennent l'hospitalité à son égard.

Une heure après, nous arrivions à El-Lehs. C'est un village arabe construit sur l'emplacement d'une ancienne ville, qui a presque absolument disparu. Les seuls monuments qui subsistent sont antérieurs aux Romains. Ce sont de magnifiques dolmens plus beaux que tous ceux que nous avons vus dans la Régence. Ils sont au nombre d'une quinzaine, construits avec de larges dalles posées sur champ; ce sont plutôt des allées couvertes que des dolmens ordinaires. Dès 1832, Catherwood (*Transactions of the American ethnological Society*, p. 489 à 491) donnait de l'un d'eux la description suivante: « Cette construction... attira vivement mon attention par le contraste qu'elle présente avec les ruines romaines d'alentour. Elle remonte certainement à une très haute antiquité.... Elle est formée de pierres placées debout et recouverte par de larges dalles, dont l'une mesure 19 pieds 3 pouces, sur 11 pieds 5 pouces, et est épaisse de 1 pied 8 pouces.... L'entrée unique est sur le côté; c'est une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouverture de 2 pieds 10 pouces de large; elle donne accès à un couloir de 4 pieds de largeur, de 6 pieds 5 pouces de hauteur et de 30 pieds de longueur; à l'extrémité est une petite chambre de 5 pieds sur 4. De chaque côté du couloir sont d'autres chambres, trois à droite et trois à gauche, qui ont 8 pieds sur 7 et 5 pieds 10 pouces de hauteur; chacune a une porte de 2 pieds 4 pouces de largeur.... Quand je vis cet édifice, il était occupé par deux familles arabes et il en a toujours été ainsi, dit la tradition, depuis les temps les plus reculés. Il ne ressemble nullement à un tombeau; il est probable que l'usage qu'on en fait maintenant est celui auquel il était destiné originairement. On peut donc supposer, sans trop s'écarter de la vérité, que cette maison a été habitée d'une façon ininterrompue pendant plus de trois mille ans; elle a été presque complètement épargnée par le temps. La contrée voisine est fertile, salubre et suffisamment élevée au-dessus du niveau de la mer pour jouir d'une température fraîche, si on la compare avec celle du désert brûlant qui s'étend à quelque distance au sud. » La description est parfaitement exacte, à l'exception du nombre des chambres qui s'ouvrent de chaque côté du couloir central. Catherwood en compte trois : il y en a cinq en réalité — mais la destination que celui-ci attribue au monument est de pure fantaisie. Ce monument, qui est situé tout à fait au sommet de la colline dont le village d'El-Lehs couvre les pentes, est bien véritablement un tombeau mégalithique et un tombeau mégalithique des plus curieux. Non seulement il se compose d'une allée centrale sur laquelle s'ouvrent des chambres, mais il possède sur la gauche une galerie latérale, fort étroite. Quatre belles dalles, placées de champ à soixante centimètres des parois extérieures du dolmen, et à un mètre et demi d'intervalle, soutiennent l'extrémité des pierres immenses qui recouvrent l'édifice. Au premier abord, nous les avions prises pour des contreforts appelés à augmenter la solidité de l'ensemble. Peut-être avaient-elles une autre destination. Nous signalons donc, après d'autres[1] il est vrai, ces constructions intéressantes et qu'on est encore trop souvent tenté, dans le public, de regarder comme spéciales à la France et même à la région nord-ouest. S'il était besoin d'arguments pour prouver qu'elles n'ont rien de commun avec les druides, les dolmens d'Algérie, de Tunisie et ceux d'El-Lehs, en particulier, en fourniraient une preuve irréfutable.

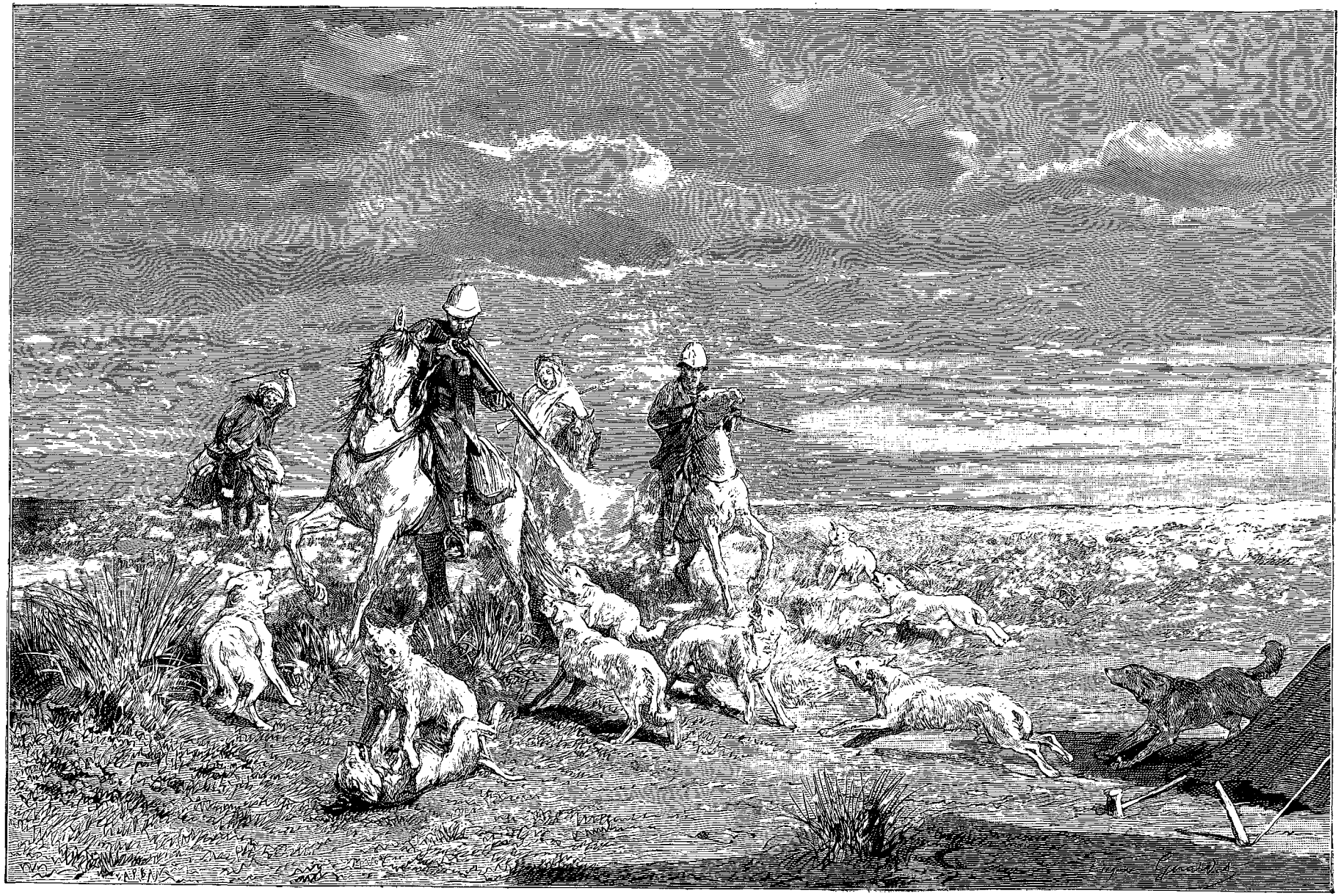
Du haut de ce dolmen la vue domine au loin les plaines du Sers et du Massoudj; au premier plan s'étale le village dont les maisons, construites de petites pierres, ont un aspect à la fois misérable et pittoresque; au delà un bois d'olivier couvre les derniers contreforts de la colline. Plus loin s'étend la campagne verdoyante, coupée de larges taches jaunes ou blanches, que des champs entiers de fleurs y dessinent. Çà et là un petit point d'un blanc éclatant se détache sur l'harmonie des couleurs qui l'entoure : c'est une koubba récemment enduite de chaux. Au fond une grande chaîne de montagnes, le djebel Massoudj, où se cache la célèbre Zama. Est-ce donc dans ces plaines que se sont livrées les fameuses batailles entre Romains et Carthaginois, qui ont fait tant de bruit dans le monde et dont chaque génération d'écoliers explique de gré ou de force le récit dans Tite-Live? Est-ce là que s'est joué le sort de Carthage et que la fortune de Rome et la science de ses généraux l'ont sauvée d'un échec qui eût pu être irréparable?

Nous quittons bientôt El-Lehs; nous voulons coucher ce soir de l'autre côté de la vallée. La route n'est agrémentée par aucun spectacle qui puisse fixer l'attention, et rien ne vient en couper pour nous la monotonie. Au bout de deux heures nous arrivons à un endroit nommé Seba-Biar (les Sept-Puits). Il y a en effet là un certain nombre de puits naturels ou artificiels. Nous en avons compté cinq; les deux autres sont, paraît-il, taris aujourd'hui. A côté se trouve un jardin arabe, assez bien entretenu. Un vieillard, à qui il appartient, n'a pas d'autre occupation que de le bêcher et de l'irriguer toute l'année. Il y a fait pousser toutes sortes d'arbres fruitiers : des pommiers, des cognassiers, des abricotiers, des figuiers, qu'il dirige avec une certaine habileté. Nous le suivons dans son domaine, qu'il nous fait visiter avec amour; il nous offre même des roses, les premières écloses de l'année en cette partie de la Régence, afin de nous porter bonheur : on n'est pas plus délicatement aimable. Puis il nous raconte qu'il a fort à faire avec les Arabes de la plaine, qui viennent la nuit lui voler ses fruits. En vain il a des chiens féroces pour le garder et un fusil dont son fils savait fort bien se servir contre les maraudeurs. Les chiens sont tués les uns après les autres, et le fils a reçu un certain jour une telle volée de coups de bâton qu'il en a eu le bras cassé; de sorte que le pauvre vieux a la presque certitude de cultiver son jardin pour les pillards du Sers. Ce qui reste sur ses arbres est vendu par lui au marché le plus voisin. Nous lui souhaitons la plus belle récolte qu'on puisse imaginer et le moins de voleurs possible, et continuons notre chemin à travers une succession de petites collines, à pentes assez douces, qui séparent le Sers de la vallée de l'oued Massoudj. Au bout d'un quart d'heure de marche à peine, nous passons à cent mètres d'un grand douar qui ressemble au palais de la Belle au bois dormant : ni hommes ni femmes ne sont hors des tentes; personne ne vient à la porte pour nous voir passer; mais on aperçoit sous les tentes des corps étendus qui sont immobiles sous leurs burnous. En revanche les chiens s'élancent sur nous avec fureur; ils mordent nos chiens, s'accrochent aux jambes et à la queue de nos chevaux, et personne dans le douar ne songe à nous délivrer de cette meute bruyante et mordante.

La même pensée nous vient alors à tous deux : nous armons nos fusils et nous mettons en joue une de ces

1. Voir notamment un intéressant article de M. Girard de Rialle sur la question (*Bulletin des Antiquités Africaines*, 1884, p. 260 et suiv.).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

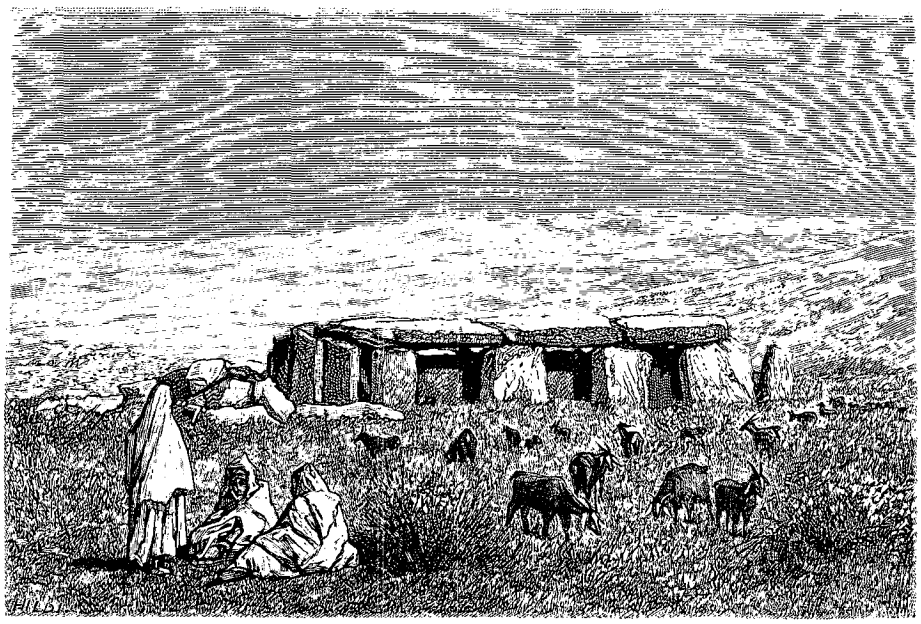


Attaqués par des chiens arabes (voy. p. 256). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bêtes, la plus enragée; le coup part, et l'animal s'enfuit de toutes ses forces en poussant des hurlements de douleur. Tous les autres imitent son exemple; c'est une débandade générale. Cependant le bruit du coup de feu a tiré les habitants de leur torpeur; ils arrivent en courant, comme pour nous délivrer de leurs chiens, que nous avons su éloigner sans eux, mais en réalité pour nous empêcher de redoubler; ils nous font de grandes protestations et nous racontent une histoire quelconque afin de nous expliquer leur abstention. Ali les sermonne vertement et leur fait comprendre que, s'il est bon d'avoir des chiens de garde, il faut savoir les retenir au besoin et se donner la peine de les surveiller. Nous avions souvent été ainsi salués par les aboiements des chiens quand nous passions auprès de campements arabes, mais jamais nous n'avions été attaqués de la sorte comme par une bande de loups.

Une lieue plus loin, nous avions atteint le faîte du plateau où s'élève un monument assez curieux, appelé Kobeur-el-Koulib. C'est probablement un tombeau. Il se compose de trois pyramides tronquées, construites en grandes pierres plates, et disposées en assises régulières de façon à former comme une série de degrés de tous les côtés. Ces trois pyramides rectangulaires se confondent les unes avec les autres à la base, ou plutôt sont élevées l'une à côté de l'autre sur une base unique haute d'un peu plus de deux mètres actuellement. On ne peut s'empêcher, en voyant ces singuliers monuments,



Dolmen d'El-Lehs (voy. p. 254). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

de songer au Madracen. Le Madracen, bien connu des antiquaires d'Algérie et surtout de la province de Constantine, se trouve sur la route de Constantine à Batna, dans un col bien apparent. La signification du nom et la véritable orthographe ne sont pas nettement fixées. Sa forme est non pas celle d'une pyramide, mais plutôt celle d'un gros cylindre très court servant de base à un tronc de cône obtus; ce dernier se compose de vingt-quatre assises un peu en retraite l'une sur l'autre et formant une suite de vingt-quatre gradins circulaires. Il a été étudié plus d'une fois, notamment dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine* (1856-1857, pages 58 et suivantes; 1873, page 1 et suivantes, voir aussi page 303 et suivantes).

On est à peu près d'accord entre archéologues pour y reconnaître un tombeau, peut-être celui de quelque dynastie locale. Un monument analogue, situé aussi en Algérie et connu sous le nom de « Tombeau de la chrétienne », est incontestablement la sépulture des rois numides; nous le savons par le géographe Pomponius Mela. Le Kobeur-el-Koulib avait probablement aussi une destination funéraire. Mais les morts dont il couvrait les restes étaient-ils de race royale, ou appartenaient-ils seulement à quelque famille puissante, c'est ce qu'on ne pourra peut-être décider que si des fouilles méthodiques y sont entreprises.

Un kilomètre plus loin, à Toual-Zouameul, s'élève un mausolée d'époque romaine analogue à ceux que nous avons décrits plus d'une fois.

R. Cagnat et H. Saladin.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les lamentations (voy. p. 258). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La vallée du Massoudj.

Nous campons entre ces deux constructions, au milieu d'un grand douar. Le chef du douar est un habitant de Tunis qui vient chaque année au printemps présider à ses récoltes; il est arrivé depuis huit jours à peine. Ali le reconnaît pour l'avoir souvent rencontré au café, où tous deux perdent la moitié de leur existence en d'interminables causeries; aussi sommes-nous reçus avec empressement. Nous aurons un dîner copieux, que nos hommes dégusteront en parlant de Tunis et des amis qu'ils y ont laissés. En attendant, nous rentrons sous notre tente pour prendre un peu de repos, car il est deux heures de l'après-midi et la chaleur est trop forte pour que nous puissions aisément travailler.

Quand nous nous sommes un peu remis de notre course du matin, que nous avons fait notre correspondance et mis en ordre nos notes de la veille, nous observons les scènes qui se déroulent autour de nous. Le spectacle est vraiment curieux. Le soleil est sur le point de se coucher et ses rayons percent difficilement les nuages qui couronnent les montagnes à l'horizon. Dans les tentes voisines l'activité redouble, car les troupeaux viennent de rentrer au douar, les mamelles gonflées de lait. Au premier plan, en face de nous, une femme tient par les cornes une chèvre qu'une de ses compagnes s'occupe à traire; deux enfants, l'un en bleu, l'autre en blanc, sautent devant la tente. Plus loin d'autres femmes sont accroupies; l'une tourne une meule à blé qui rend un bruit traînant et sourd; l'autre secoue en mesure une outre pleine de lait, pendue par des cordes au haut de la tente : c'est le procédé employé pour battre la crème et faire prendre le beurre. Derrière celle-ci un métier tendu est couvert d'une étoffe à moitié tissée; elle y a travaillé tout le jour, elle y travaillera de nouveau demain quand les soins du ménage ne l'absorberont plus. Une chienne, couchée à dix pas devant

1. Suite. — Voyez t. XLVII, p. 353 et 369; t. XLIX, p. 289, 305 et 321; t. L, p. 385 et 401; t. LII, p. 193 et 209; t. LIII, p. 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle, fait téter trois petits, véritables boules de laine blanche, et montre les dents à tout ce qui l'approche.

Les hommes, debout ou couchés à quelque distance, causent tranquillement. Dans le lointain, des coups de fusil annoncent une fête. C'est, en effet, la saison des mariages; car la récolte va venir, nous dit Mohammed, et l'on a besoin de bras. La nouvelle mariée a deux mois de déférence assurés. Quand la récolte sera faite et qu'elle aura aidé à remplir les silos de son mari, les choses pourront changer : celui-ci aura de quoi s'acheter une autre épouse, et la première fera connaissance avec le bâton.

Tout un troupeau de brebis arrive en bêlant et se couche paisiblement entre notre tente et le douar.

Derrière ce tableau la montagne étend ses pentes verdoyantes. Le sommet est tacheté de points sombres qui sont des buissons de lentisques et des touffes de pins. Au-dessous, des champs d'orge alignent leurs rectangles réguliers d'un vert plus clair, au milieu desquels des poussées de coquelicots mettent comme des flaques de sang au flanc de la colline.

Nous continuons dès le lendemain matin notre route pour Zama. Au moment où nous allions partir, nous voyons arriver un cavalier qui se dirige vers une des tentes les plus rapprochées ; il s'arrête et descend de cheval. Trois femmes sortent de la tente et viennent échanger avec lui une parole. Aussitôt elles se mettent à pousser des cris perçants en se frappant la poitrine et en feignant de s'arracher les cheveux. D'autres accourent de tous côtés, un cercle se forme, et les gémissements des nouvelles venues se joignent à ceux des premières. Ce sont des pleurs en cadence, une sorte de psalmodie mesurée accompagnée de gestes de désespoir, comme si elles allaient se labourer la figure avec leurs ongles.

Nous sommes témoins alors d'une de ces scènes de lamentations auxquelles la Bible, Homère et toute l'antiquité font si souvent allusion et qui se répètent journellement dans les pays orientaux. N'avons-nous pas, en 1879, au moment de quitter Jérusalem pour gagner l'Égypte, assisté à un spectacle analogue devant les cadavres de voyageurs qu'on venait d'assassiner sur la route de Jaffa? Mêmes cris stridents, mêmes gestes éplorés, même *vocero* rythmé comme une mélopée antique.

Mais la cérémonie n'a que la durée exigée par la coutume : les gémissements et les cris s'arrêtent tout à coup, comme par enchantement; le cercle se disperse; chacune des femmes retourne à sa tente, et le calme le plus complet renaît dans le douar. Le cavalier revenait du Kef et en avait rapporté une triste nouvelle : la sœur de l'une des femmes était morte tout récemment.

La route que nous suivons pour traverser la vallée de l'oued Massoudj est des plus insignifiantes; elle franchit successivement de petites éminences qui s'étagent à droite et à gauche de la rivière et l'on arrive presque sans s'en apercevoir au village de Djâma, qui est situé néanmoins à une assez grande élévation. Ce village est bâti au milieu de ruines romaines, qui sont certainement celles de Zama. Ce nom est très célèbre et on le rencontre plus d'une fois mentionné chez les historiens. On sait qu'Annibal revenant d'Italie y séjourna quelques jours.

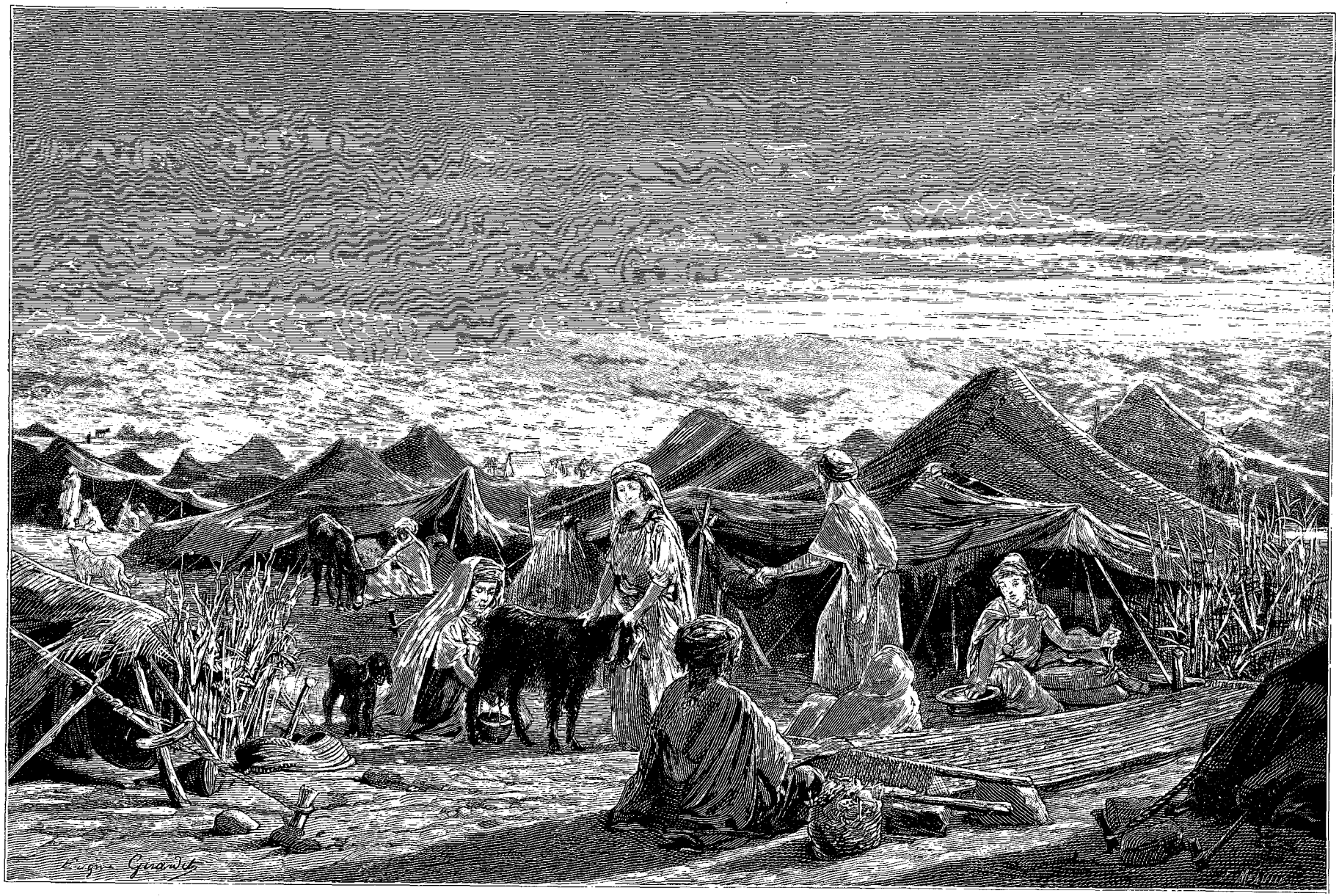
Zama.

Scipion était maître de Tunis et allait assiéger Carthage. Pour le chasser du pays et sauver la république menacée, Annibal fut rappelé d'Italie; il aborda à Leptis (Lamta), dont nous avons parlé plus haut, de là vint à Hadrumète (Sousse) et se rendit ensuite à Zama. Cependant l'armée romaine se trouvait encore assez éloignée de cette ville. Bientôt Annibal, quittant sa position, leva son camp pour se rapprocher des Romains. Déjà la bataille entre le général carthaginois et Scipion était inévitable, lorsque ces deux illustres chefs se rendirent à une entrevue. La conférence, comme il était facile de le prévoir, n'eut aucun résultat, et l'on se prépara au combat. Dans les deux armées, les Numides commencèrent la bataille par des escarmouches. Ensuite Annibal fit avancer les éléphants, qui furent repoussés. La lutte s'engagea alors entre la cavalerie d'abord, puis entre l'infanterie, et après une journée de carnage les Carthaginois furent complètement mis en fuite. Il resta sur le champ de bataille plus de quinze cents Romains et vingt mille Carthaginois. Annibal se sauva en toute hâte à Hadrumète. Tel est le récit de Tite-Live et de Polybe, qui s'accordent assez sur les détails. Appien veut que cette grande mêlée ait été précédée d'une escarmouche de cavalerie, près de Zama; c'est ainsi que le nom de cette localité aurait été donné à un combat qui se livra en réalité à une assez grande distance de la ville.

Plus tard, au temps de la guerre de Jugurtha, il en est fait mention comme d'une grande ville, le boulevard du royaume numide dans cette partie du pays. Metellus résolut d'en faire le siège, prévoyant que Jugurtha n'hésiterait point à venir au secours des assiégés et espérant pouvoir alors lui livrer bataille. Mais celui-ci, devançant son ennemi, exhorte les habitants de la ville à se défendre vaillamment, leur donne pour auxiliaires des transfuges, leur promet d'arriver quand il sera temps et s'enfonce dans des retraites impénétrables. La place était bien fortifiée, regorgeait d'approvisionnements et était abondamment pourvue d'armes et de combattants; aussi résista-t-elle à toutes les attaques, et les Romains furent contraints d'en lever le siège. Sous César, elle était la capitale de Juba; il y avait ses femmes et ses enfants et y avait rassemblé ses trésors : ce qui n'empêcha pas qu'après la bataille de Thapsus les habitants en refusèrent l'entrée au roi fugitif. Elle fut prise dans la suite par Titus Sextius, au temps de la guerre de Pérouse, et détruite en grande partie. Sous l'empire elle acquit une nouvelle prospérité et reçut d'Hadrien le titre de colonie.

On cherchait depuis longtemps où pouvait bien être cette Zama, à laquelle la bataille de ce nom a donné tant de célébrité. Dès 1857 M. Pricot de Sainte-Marie l'iden-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre campement le soir, au milieu d'un grand douar. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tifiait avec le village de Djâma. Les deux noms anciens et modernes sont, en effet, tellement semblables, que la chose semble évidente au premier abord. Mais Djâma est presque un mot arabe, qui signifie « mosquée », si bien qu'on pouvait croire que le nom moderne, au lieu de dériver du mot antique, était un vocable emprunté à la langue des habitants actuels. La question était donc très indécise, lorsque en 1883 une brigade topographique opérant aux environs de Kairouan découvrit à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de cette dernière ville, auprès de la koubba de Sidi-Amor-Djedidi, une inscription votive; il en résulte qu'il y avait à cet endroit une ville du nom de Zama. Mais l'identification de cette Zama avec la grande Zama offre les plus grandes difficultés : les renseignements géographiques et topographiques qu'on possède y sont tout à fait contraires. On supposa alors qu'il avait pu y avoir deux Zama, une grande et une petite; le fait n'avait rien d'étonnant en Afrique, où il y a ainsi des couples de villes portant le même nom et assez éloignées l'une de l'autre. Restait à trouver à Djâma une preuve irrécusable sur laquelle on pût appuyer cette supposition. M. Letaille eut la bonne chance de découvrir une inscription qui ne laisse aucun doute à ce sujet. Il y avait réellement deux Zama : l'une, la petite, à Sidi-Amor-Djedidi; la seconde, la grande, à Djâma.

Le village actuel de Djâma est bâti à l'extrémité septentrionale de la chaîne du djebel Massoudj, au sommet d'un mamelon. « Il ne date pas de plus de vingt ans », nous dit le cheik du pays, qui est venu s'y établir à cette époque avec les habitants actuels. Les maisons ont été construites avec les pierres empruntées à la ruine, au pied de la citadelle byzantine qu'on y remarque et sans doute aux dépens de cette construction. La place du village, au milieu de laquelle jaillit la belle source qui alimente Djâma, est bordée de petites boutiques, où nous recevons l'hospitalité. Celle qu'on met à notre disposition est une salle à peu près carrée, garnie tout autour de banquettes en maçonnerie et dont le sol est formé de terre battue; aucune autre ouverture que la porte ne l'éclaire.

Il ne reste guère à Zama comme monument antique qu'un édifice, construit en blocage sur des soubassements de grosses pierres; les quelques parties qui en subsistent encore permettent de croire qu'on doit y voir des restes de thermes. Les Arabes le nomment Sraïa m'ta Roumi (palais des Romains). La source dont nous avons parlé arrive par un couloir voûté dans un bassin antique, creusé au centre d'une petite chambre; celle-ci était couverte d'une belle voûte en blocage, qui s'est crevée sur plusieurs points; les indigènes ont raccommodé ces avaries comme ils ont pu, avec des branchages et de la terre. On a accès aujourd'hui dans cette chambre, qui est à plusieurs mètres au-dessous du sol actuel, au moyen d'un escalier grossièrement fait, ou tout au moins complètement transformé par les Arabes.

L'eau est merveilleuse de limpidité et coule toute l'année en grande quantité. Pourtant elle était beaucoup plus abondante encore il y a quinze ans, nous affirment les habitants; mais, comme on ne se donne jamais la peine de curer cette source et le conduit qui lui donne passage, celui-ci s'engorge peu à peu. Le trop-plein s'échappe du bassin par un canal voûté semblable à celui qui l'avait amenée et se déverse dans les jardins. Aussi ceux-ci sont-ils d'une grande fertilité; les oliviers et les figuiers qui y poussent, ne souffrant jamais de la sécheresse, atteignent une belle taille et possèdent une vigueur remarquable.

D'ailleurs cette source, quelque abondante qu'elle ait été autrefois, ne suffisait pas à la consommation des habitants de Zama. A la partie supérieure du village on voit encore les restes de trois ou quatre grandes citernes qui mesurent environ soixante-dix mètres de longueur. Les eaux qui les remplissaient n'étaient point des eaux de pluie, mais celles d'une source voisine appelée aïn Djebour, qui sort de la montagne à huit kilomètres environ à l'ouest. On voit encore à quelque distance de Djâma des traces très apparentes de l'aqueduc qui amenait cette source jusqu'à la ville antique; il traversait un profond ravin sur une double rangée d'arcades, dont une partie seule est aujourd'hui écroulée. Une autre source du voisinage, nommée aïn Ali, était en outre utilisée pour l'alimentation de l'ancienne Zama.

Les colonnes et les chapiteaux de marbres de toutes couleurs qui se remarquent dans la ruine ou dans les maisons de Djâma, les quelques vestiges d'édifices qui subsistent aujourd'hui et l'abondance de l'eau qui y était amenée de plusieurs points témoignent suffisamment de l'importance et de la richesse de la ville antique qui s'élevait en cet endroit. Il est regrettable qu'elle ait été aussi profondément bouleversée à la fin de l'empire et à l'époque byzantine, car les souvenirs qui s'y rattachent en font un des points les plus curieux de la Régence. Peut-être quelque jour, si l'on pouvait y tenter des fouilles, trouverait-on sous le sol des restes de l'époque numide et des traces de cette civilisation qu'on ignore encore presque absolument.

Trempés jusqu'aux os, — car il a plu depuis le matin, — nous rentrons dans notre boutique, où Mohammed a cuisiné tout le jour. La fumée âcre de l'olivier humide prend à la gorge et pique très désagréablement les yeux et le nez; nous ne savons comment nous défendre contre cet ennemi d'un nouveau genre. Il ne faut pas songer à dresser notre tente sur la place, qui n'est qu'une vaste flaque de boue, ni à chercher un refuge ailleurs, puisqu'on nous a donné le seul endroit disponible. Nous nous asseyons dans un coin, le visage caché dans notre mouchoir, en attendant que l'air soit redevenu respirable, ce qui tardera beaucoup, car nous devons faire sécher nos vêtements et nos bottes, qui sont traversés par la pluie. Or, pour y arriver, il nous faut faire un grand feu, et, dans les conditions où nous nous trouvons, il n'y a pas de feu sans fumée. Puis nous dînerons comme nous pourrons dans cette atmosphère, et nous n'aurons de répit que lorsque nous pourrons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfoncer notre tête sous notre couverture de lit. Pourvu qu'il ne pleuve plus à torrents demain matin et que nous ne soyons pas emprisonnés ici plusieurs jours !

Heureusement, pendant la nuit, le vent se lève assez violent et emporte au loin les gros nuages de pluie. Nous sommes réveillés par un beau rayon de soleil qui entre par la porte ouverte. Quelle douce sensation nous éprouvons à sortir de notre tanière et à respirer un peu d'air pur en faisant à la source nos ablutions matinales ! On ne nous reprendra plus à entrer dans une maison, au lieu de faire dresser notre tente !

De Zama au Kef par Aïn-Djezza.

Pour retourner à Zouarin, où nos attendent nos bagages, nous reprenons la route même que nous avons suivie pour en venir ; mais, au lieu de marcher lentement, en examinant le pays et les ruines qu'il renferme, comme nous avons fait à l'aller, nous brûlerons les étapes. Pourtant les chemins sont très détrempés et nos chevaux glissent sur le terrain boueux dont Djâma est entouré. A certains endroits il nous faut mettre pied à terre pour éviter des chutes ; mais heureusement les mauvais passages sont peu nombreux et, dès que nous sommes dans la plaine, nous pouvons hâter le pas. Nous serons avant demain soir à Zouarin, chez le caïd Khader, et nous partirons dès le lendemain pour le Kef.

De Zouarin au Kef il existe une piste arabe assez directe et assez facile, qui, traversant la plaine dite Bled-Zouarin, laisse à droite le djebel Lorbeuss et la grande ruine du même nom, franchit le djebel Zafran et conduit ainsi, à travers un pays plat et fertile, jusqu'à la montagne où est située la ville du Kef. C'est certainement le chemin que nous aurions suivi s'il ne nous avait fallu faire un crochet à l'ouest pour pénétrer chez les Ouled-Yacoub et visiter une ruine appelée Henchir-Aïn-Djezza, du nom de la source voisine. Les Ouled-Yacoub constituent une tribu de médiocre importance, qui occupe le pays situé directement au sud du Kef. Le caïd de la tribu a construit, sur un plateau assez étroit, un bordj presque confortable, où nous nous installons ; ce bordj est bâti de pierres antiques empruntées à la ruine voisine du Djezza. Le caïd n'était point là lors de notre arrivée ; mais son fils nous fit les honneurs de la maison de façon à ne pas nous faire regretter l'absence de son père.

La position du bordj est très heureuse, et la vue qu'on en a est remarquable. On découvre au loin, devant soi, une longue suite de collines et de plaines verdoyantes, et au delà un immense pâté montagneux, sur les flancs duquel, quand le temps est clair, on distingue une tache grisâtre assez étendue : c'est le Kef avec sa ceinture de hautes murailles. Grâce à notre lorgnette, nous apercevons même certains détails de la ville, qui pourtant est encore éloignée de quinze kilomètres.

Chapiteau à Djezza. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

La ruine de Djezza se compose d'un petit fortin rectangulaire dont les murs se dressent au milieu d'un fourré de cactus assez épais. L'intérieur du fortin est lui-même encombré de ces arbustes peu hospitaliers, ce qui rend assez difficile de s'y mouvoir. Il reste aussi çà et là quelques traces de murs en blocage. Non loin de la rivière que forme la source se trouvent les ruines d'un petit édifice qu'il faudrait fouiller pour en déterminer la nature, et dont certaines parties sont assez bien conservées. Tout l'intérêt de la ruine est dans les fragments d'architecture et dans les inscriptions qu'elle renferme. Nous y dessinons un chapiteau qui appartient, sans aucun doute, à l'art punique. Nous y copions deux documents importants. L'un nous apprend que le bourg antique s'appelait Aubuzza et était une dépendance du Kef ; l'autre contient une de ces listes de martyrs que l'on avait coutume de lire pendant l'office divin dans la primitive Église, pour exciter la foi des fidèles et raviver leur ardeur.

La position de l'établissement antique étant très bonne pour la défense, les habitants y construisirent à l'époque byzantine le fortin dont nous avons parlé et deux autres, un peu plus petits, nommés Ksar Bou-Allou. L'un défendait le plateau du côté du nord, l'autre du côté de l'ouest.

Notre ami M. Roy nous attend au Kef et nous sommes assez pressés de lui serrer la main et de nous reposer quelques jours auprès de lui. Nous quittons donc Djezza assez rapidement.

Le Kef.

Mais, puisque nous avons prononcé le nom de M. Roy, qui reviendra souvent sous notre plume à l'occasion du Kef, il nous faut dire au lecteur qui il est. Nous ne nous étendrons pas sur son inépuisable complaisance pour les archéologues et sur les services qu'il leur rend : il y a mieux à dire sur son compte. Les services que M. Roy a rendus pendant la guerre et qui lui ont valu la croix de la Légion d'honneur lui ont acquis une place toute spéciale dans l'histoire de l'établissement du protectorat. Dût donc sa modestie s'en effaroucher, nous raconterons ce que nous savons du dévouement et du courage qu'il a montrés à cette époque. Resté seul au Kef, où il était directeur de la poste et du télégraphe depuis de longues années et où il avait su conquérir l'affection des Arabes, il put, à force d'habileté et de sang-froid, empêcher la rupture du fil télégraphique qui reliait l'Algérie et la Tunisie, si bien que, grâce à lui, on correspondit tou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours entre Souk-Ahras et Tunis, alors que dans le reste du pays on était sans moyens de communication rapide. Cependant l'armée française avait fait son entrée sur le territoire tunisien, et le Kef était un des points qu'il était nécessaire d'occuper au plus tôt ; si la ville se rendait, la route de Tunis était libre. Or, les esprits y étaient surexcités, surtout depuis que les mauvaises têtes des tribus voisines y avaient afflué ; le fanatisme religieux aidant, on pouvait craindre un soulèvement des habitants. C'est alors que M. Roy put montrer quelle influence il avait sur les Arabes ; par son calme et sa patience il put arrêter les plus emportés, il intimida les plus faibles par ses menaces, il sut démontrer aux plus intelligents qu'ils avaient tout à perdre par la révolte, tout à gagner par la soumission. Sa porte restait grande ouverte et l'on pouvait pénétrer librement chez lui, jusqu'à son lit, sans rencontrer d'autre obstacle que son chien de garde. Mais il était tellement estimé de tous que jamais personne ne franchit son seuil avec une intention hostile. Après avoir ainsi lutté pendant quinze jours pleins, seul contre tout le Kef, où il n'y avait pas d'autre Européen que lui, il eut la joie de voir la ville se rendre à la première sommation et la noble satisfaction d'avoir rendu à son pays un service signalé. On tint à honneur de ne pas manquer aux promesses qu'il avait faites aux habitants : le Kef fut traité avec une excessive douceur.

Stèle au Kef. — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

C'est, actuellement, la ville la mieux organisée de la Régence après Tunis et Sousse. Elle possède un juge de paix, un maire, un conseil municipal, bref, tout ce qu'il faut pour rendre la vie heureuse aux nombreux mercantis qui ont envahi la place ; mais, depuis que le Kef marche à grands pas vers la civilisation, M. Roy ne laisse plus sa porte ouverte tous les soirs, et en cela il agit sagement.

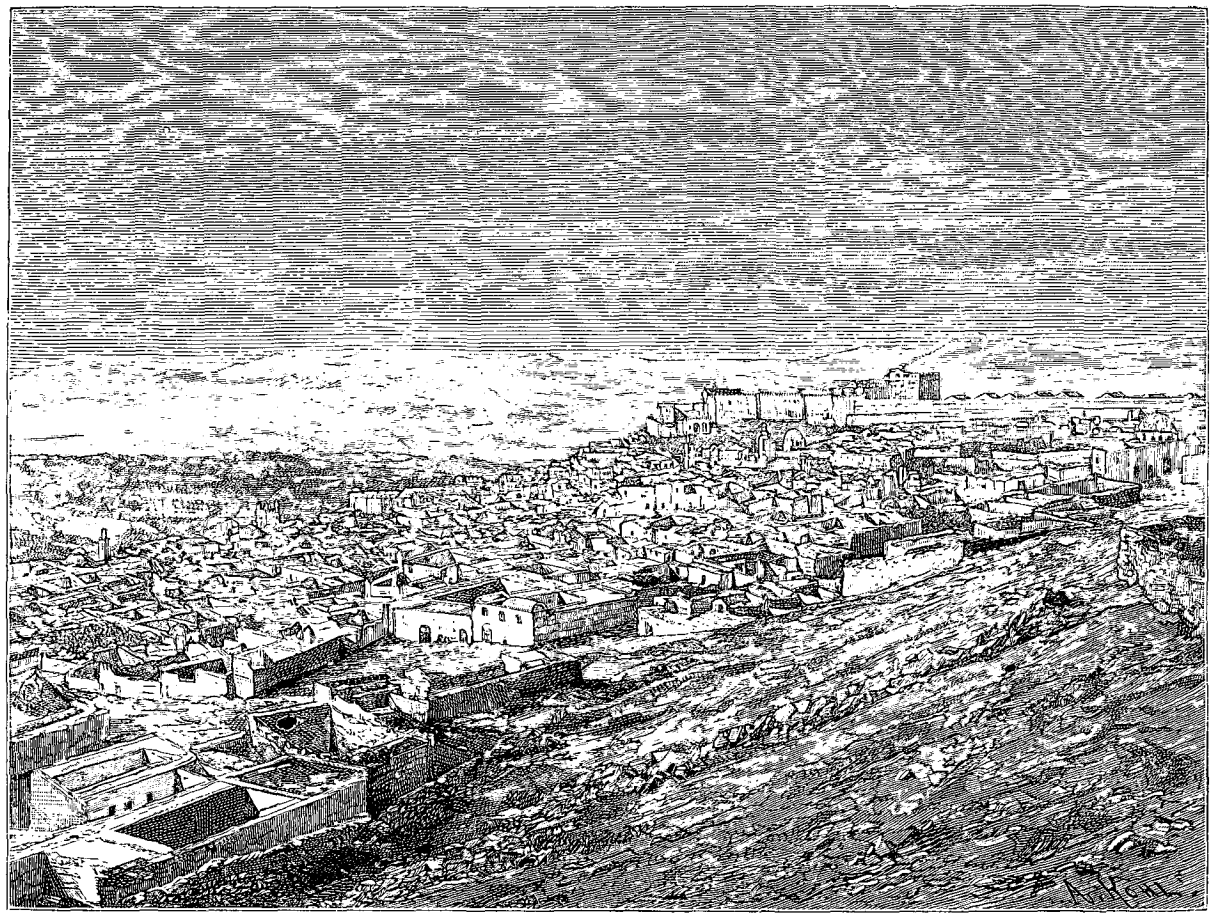
Le Kef, qui tire son nom actuel du rocher élevé sur lequel il est perché, rappelle, par sa position, la ville algérienne de Constantine. Comme elle, il est bâti sur une hauteur d'accès très difficile, tout au moins du côté du sud ; car du côté du nord il est dominé par un plateau étendu qui couronne la montagne sur les flancs de laquelle la ville est construite. Nous pénétrons dans l'intérieur des murs par une porte étroite percée dans la fortification ; on arrive ainsi dans une petite place où viennent aboutir les principales rues. L'une, qui suit presque les remparts, mène dans la partie occidentale de la ville ; l'autre au contraire traverse la partie orientale de la cité ; enfin celle du milieu, semblable à un escalier de pierre rapide et glissant, conduit dans la partie centrale du Kef, au Dar el-Bey et à la kasbah. Toutes ces rues et la place elle-même ne doivent pas être vues les jours de pluie, où ce sont autant de torrents et de fondrières ; tandis que par le beau temps elles sont à peu près sèches, mais pleines de poussière. C'est de la rue du milieu que l'on fait l'ascension pour monter chez M. Roy ; sa maison, du moins celle qu'il occupait autrefois, étant sur la place du Dar el-Bey, en face de la demeure du gouverneur. Nous sommes frappés de rencontrer presque autant d'Israélites que d'Arabes. Nos chevaux et nos hommes sont logés au Dar el-Bey ; nous descendons chez notre ami, où nous passerons quelques jours, heureux de pouvoir nous reposer un peu en aimable et sympathique compagnie du long voyage que nous venons de faire.

Le Kef portait autrefois le nom de *Sicca Veneria*, à cause du temple de Vénus qui s'y élevait et avait une grande réputation. L'historique de la ville peut être fait en peu de mots, bien que les auteurs nous aient parlé d'elle quelquefois. Solin en attribue la fondation aux habitants de la Sicile, mais c'est une erreur ; le Kef est d'origine punique, car le culte de Vénus, qui y était en grand honneur, est lui-même essentiellement punique. Au temps de la première guerre contre les Romains, les Carthaginois y envoyèrent en exil les mercenaires révoltés ; c'est un fait que l'histoire nous a conservé et qui a trouvé place dans un merveilleux roman de Flaubert. Tous ceux qui ont lu *Salammbô* se rappellent de quels traits vigoureux, de quelles chaudes couleurs est peinte la marche de ces bandes sauvages vers le Kef, à travers plaines et vallées. La ville fut une des premières à faire sa soumission aux Romains. Elle est mentionnée plusieurs fois par Salluste. Elle reçut le titre de colonie de Jules César ou d'Auguste et arriva sous l'empire à une grande prospérité, comme le prouvent les restes qui existent encore aujourd'hui de son ancienne splendeur. Les Romains eux-mêmes la comparaient à Constantine, et le titre de *Cirta Nova* est un de ceux qu'elle porte sur les inscriptions. Ce détail seul suffirait à nous montrer de quelle importance elle était à l'époque romaine. A l'époque byzantine elle avait encore une certaine prospérité, et le christianisme y était en grand honneur ; nous n'en voulons pour preuve, sans compter les témoignages écrits que nous possédons sur la question, que les restes d'églises et de basiliques qui s'y voient de nos jours. On sait aussi que le célèbre rhéteur Arnobe y enseigna à l'époque de Dioclétien et y composa son ouvrage sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Gentils. La ville avait donc un certain éclat littéraire.

Le nom antique du Kef s'est conservé longtemps, même depuis la conquête arabe, sous la forme un peu altérée de Chak-Benar, que l'on retrouve dans El-Bekri et d'autres historiens. Cette dénomination a complètement disparu maintenant. Évidemment cette place a toujours été regardée comme très importante ; elle gardait autrefois le passage entre la Numidie et l'Afrique, comme elle garde aujourd'hui la route de Souk-Ahras à Tunis ; c'était la clef du pays vers l'ouest. Les Tunisiens l'ont toujours considérée comme telle ; c'est pour cela qu'ils y ont bâti une kasbah relativement assez solide, et qu'à la nouvelle de l'arrivée de nos troupes ils y avaient réuni des approvisionnements et des armes en assez grand nombre. Il n'en ont pas fait usage, et ils ont eu raison. Les canons qui garnissaient les bastions seraient peut-être partis une première fois, mais ils auraient infailliblement éclaté la seconde. D'ailleurs le Kef était loin d'avoir, en 1880, la prospérité que possèdent encore maintenant un certain nombre de villes de la Régence ; elle a été appauvrie à dessein par le gouvernement tunisien à la suite d'une révolte survenue en 1865, qui effraya vivement le bey. La famine, le typhus et le choléra qui sévirent depuis achevèrent



Vue d'ensemble du Kef (voy. p. 262). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

de la ruiner ; si bien que le nombre des habitants n'était pas de plus de trois mille. Les trois quarts des maisons étaient en ruines, et le reste disparaissait petit à petit sous le fumier.

L'élément européen, qui a envahi la ville depuis l'occupation, a déjà changé la face des choses et la changera sans doute davantage d'ici à peu de temps. Non seulement de nouveaux habitants, surtout des Algériens, s'y sont établis et ont donné au Kef une animation qu'elle ne connaissait plus, mais on a fait de nouvelles constructions ; des maisons se sont élevées à l'endroit où il n'y avait que des terrains vagues, et les blanches terrasses des maisons arabes sont remplacées çà et là par des toits rouges. La position du Kef est en effet des plus favorables aux échanges commerciaux.

La récolte réservée aux archéologues est abondante au Kef, car la cité est entièrement bâtie de pierres antiques ; quelques-unes des maisons mêmes ne sont autre chose que des édifices romains ou byzantins transformés.

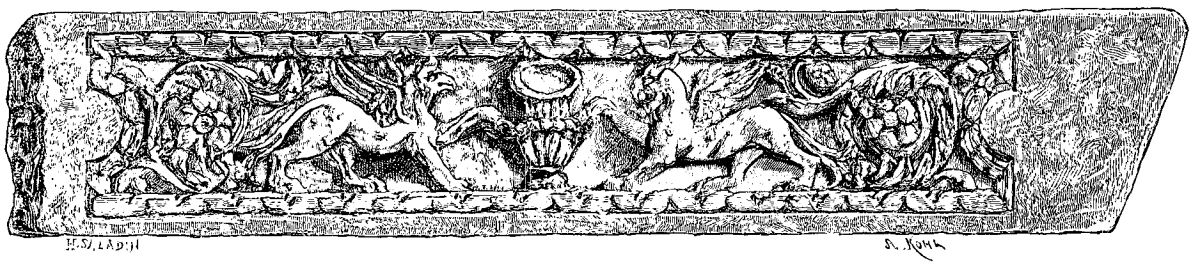
La ville punique était entièrement construite sur la partie élevée de la colline, plus haut même que la kasbah actuelle ; on n'en a pas retrouvé beaucoup de traces. Pourtant on a déterré de ce côté de la cité quelques stèles phéniciennes sans inscriptions. C'est là que se trouvait probablement le temple de Vénus. On

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'a pas de preuve certaine du fait, mais on peut l'admettre néanmoins sans crainte de se tromper, et voici pourquoi. En premier lieu, on sait que le temple des divinités protectrices se trouvait d'habitude à la partie supérieure des villes phéniciennes, au haut de la colline sur laquelle elles étaient bâties. En second lieu, il existe aujourd'hui en cet endroit une petite mosquée; or les Arabes ont coutume d'y offrir des colombes lorsqu'ils font un vœu. C'est évidemment un reste de la tradition antique, la colombe étant consacrée à Vénus, comme chacun sait, et figurant parmi les attributs de Tanit, la Vénus punique. On a également trouvé à cette place une figure votive en bas-relief, de caractère punique, mais d'époque romaine; elle représente, dans une niche demi-circulaire, un personnage debout revêtu d'une *stola*, sur laquelle on remarque une longue bande brodée couverte d'ornements, enroulée autour du cou et retombant de l'épaule gauche sur le devant du corps. Il tient dans sa main droite une grappe de raisin et dans sa main gauche une colombe. Cette figure est sans doute quelque ex-voto offert à la divinité.

L'époque romaine, au contraire, a laissé de nombreux souvenirs; nous ne parlons pas des inscriptions, qui abondent. Nous citerons d'abord les citernes, qui remontent peut-être à l'époque punique. Elles sont au nombre de douze, juxtaposées. Chacune d'elles mesure 28 mètres de long sur 6 de large et communique avec la voisine par une ouverture assez basse percée dans les murs latéraux. Elles sont munies à la partie supérieure de regards circulaires par où l'on y puisait, et, sur la face sud, de regards carrés qui servaient à l'arrivée de l'eau. C'est un des plus beaux spécimens de citernes couvertes que nous ayons vus en Tunisie. Nous ne connaissons de plus grandes que les fameuses citernes de Carthage, qui sont construites au reste, toutes proportions gardées, à peu près sur le même modèle.

Outre ces citernes, la ville possédait encore, pour l'alimentation, une magnifique fontaine, qui, captée à sa sortie de terre et canalisée, se déverse dans un grand bassin pour se répandre de là dans la ville et dans les jardins. Les habitants, fiers de leur source, ont raconté sur son compte des fables merveilleuses. C'est ainsi qu'au dire d'un auteur, un cavalier tout armé peut circuler aisément dans le canal qui amène l'eau, et cela sans toucher du haut de sa lance les parois supérieures. Nous devons affirmer que cette assertion est



Soffite d'architrave dans le jardin de M. Roy, au Kef (voy. p. 266). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

fort exagérée; un homme peut, en effet, circuler dans le canal, mais à condition de se baisser souvent. L'imagination orientale ne s'embarrasse pas de semblables amplifications.

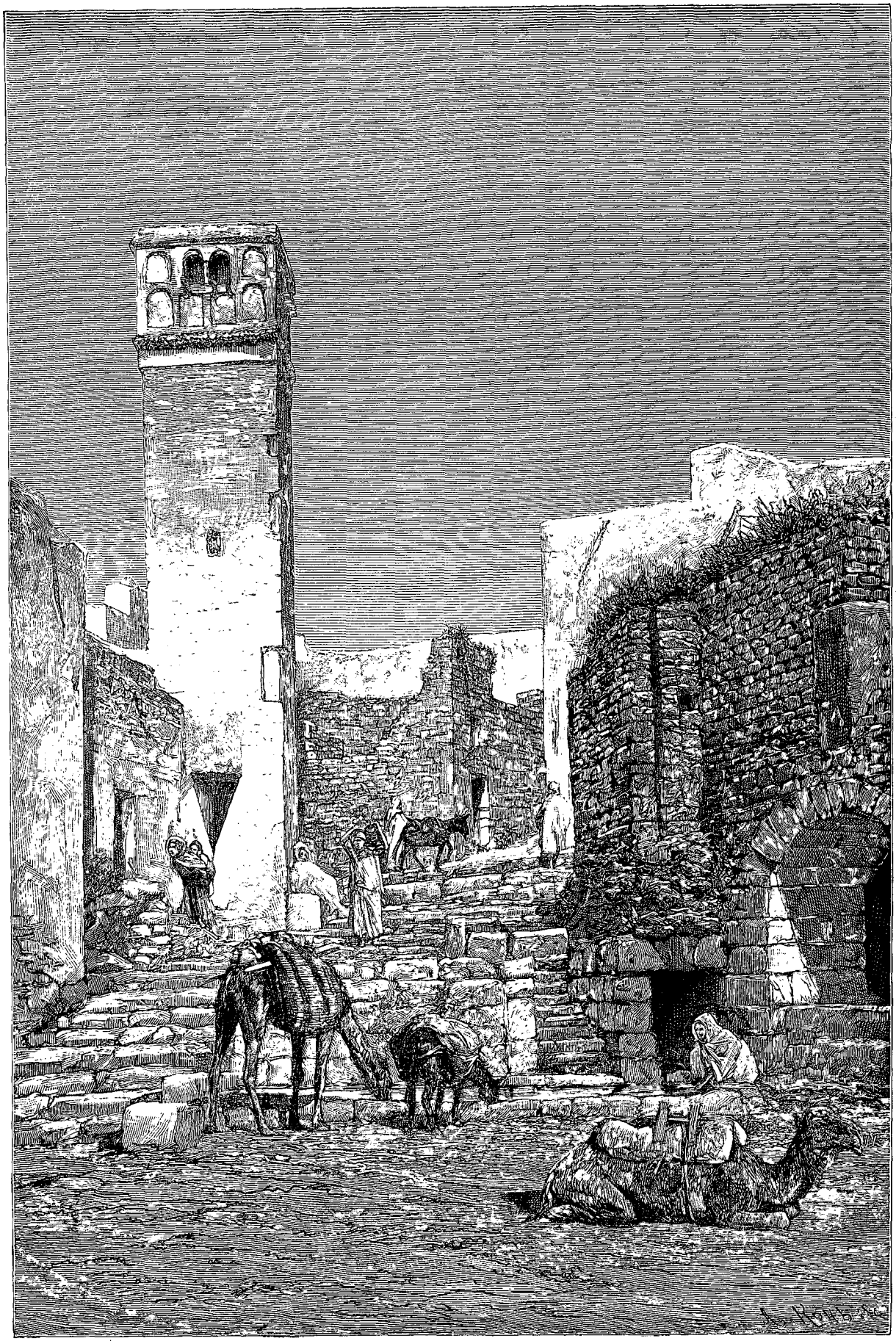
Quand nous avons vu cette fontaine pour la première fois, elle était dans un état d'abandon presque complet. Pêle-mêle les femmes y lavaient, les troupeaux et les bêtes de somme y venaient boire; de plus, elle fournissait à la consommation de la ville de l'eau plus ou moins propre. C'était même un spectacle très attrayant que de regarder, vers le soir, les êtres humains et les animaux qui se pressaient aux alentours, attendant leur tour ou se bousculant les uns les autres pour ne pas se laisser devancer par le voisin. Il y avait là un mélange de couleurs, de formes et de cris tout à fait attrayant. Depuis l'occupation on a nettoyé le canal, et l'on a construit une sorte de petit aqueduc qui prend l'eau à sa sortie du réservoir pour la conduire dans plusieurs bassins; l'un est un abreuvoir, et l'autre un lavoir; le réservoir ne sert plus qu'à donner l'eau potable.

L'amphithéâtre était situé à l'ouest du Kef, en face de celle des portes qui se nomme Bab-Cherfin, entre la muraille et les bouquets d'oliviers où était établi le camp. On le déblayait au moment de notre passage; mais il est presque complètement rasé, et le *podium* seul est encore debout. Il n'est pas, au reste, très étendu et l'on peut s'étonner, ici comme à Macteur, de l'exiguïté de l'édifice. Il était construit en très beaux blocs de calcaire compact.

Le théâtre, au contraire, qui se trouvait du côté opposé de la ville, en dehors des murs actuels, semble avoir eu plus d'importance. M. Roy y a fait faire quelques fouilles, qu'il n'a pu malheureusement achever; il a découvert une partie de la colonnade antérieure. Les colonnes et leurs chapiteaux appartenaient à l'ordre ionique. Toute la partie qui regardait la scène a complètement disparu.

Un édifice situé dans l'intérieur de la ville actuelle est regardé généralement comme des thermes. Il est, en partie, occupé par des maisons arabes qui l'englobent et rendent difficile d'en étudier la nature. Les souterrains qui s'étendaient sous cet édifice renferment quatre salles voûtées et de nombreux couloirs. L'eau y était amenée par un petit aqueduc passant près du théâtre. C'est à côté de cet édifice que M. Roy a tenté dernièrement quelques fouilles. Il a mis au jour un certain nombre de statues plus grandes que nature, deux d'hommes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place et fontaine au Kef. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. Poinssot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et une de femme. Cette dernière statue était faite en plusieurs pièces, les nus en marbre de qualité plus belle que les vêtements. A l'époque des Antonins c'était une coutume, dont on connaît de nombreux exemples. A cause des difficultés matérielles, les fouilles n'ont pas été poussées assez loin pour qu'on puisse déterminer quelle est la partie de l'édifice qui a été mise au jour.

Tels sont, avec un portique situé près de la fontaine romaine et un édifice hexagonal nommés Dar el-Djir, les monuments de l'époque romaine proprement dite qui existent encore au Kef. La ville ancienne occupait non seulement l'emplacement de la ville actuelle, mais une partie des pentes méridionales de la colline du Kef où, se trouvent maintenant de fort beaux jardins. On y trouve parfois des fragments antiques. Nous en donnons un (soffite d'architrave) trouvé dans les jardins de M. Roy (voy. p. 264).

Fragment de statue romaine, trouvé au Kef. — Gravure d'A. Bertrand, d'après une photographie de M. Poinssot.

L'époque chrétienne est représentée par deux églises. L'une se nomme aujourd'hui Dar el-Kous; elle est très bien conservée et a été transformée depuis longtemps en maisons. Le *narthex*, de cinq mètres de large sur quatorze de long, qui la précède, forme une sorte d'entrée pour ces maisons. La nef, de douze mètres de long sur six de large, est actuellement la cour, et l'abside a été transformée en écurie. Au moment de notre passage, le général commandant faisait déblayer cette abside, qui était plus qu'à moitié comblée par le fumier. Elle a ceci de particulier qu'elle renferme cinq niches demi-circulaires qui, au lieu d'être terminées à leur partie supérieure par une voûte en cul-de-four, se prolongent en une coupole à côtes creuses. Chacune de ces niches était accostée à droite et à gauche de colonnes, probablement en marbre, qui ont disparu. Une des portes latérales de cette basilique, qui existe encore aujourd'hui, est surmontée d'un linteau ornementé; on y voit une couronne ayant à droite un rameau d'olivier et à gauche une branche de grenadier.

Une autre église subsiste encore dans la partie supérieure de la ville, hors des murs. On la nomme Kasr-el-Ghoul (Château-de-la-Goule). Elle est bâtie sur le plan des basiliques ordinaires et terminée par une abside demi-circulaire. Elle a été déblayée il y a quatre ans par un aumônier militaire qui avait l'intention de la rendre au culte après réparations; et en effet il y a trouvé une petite crypte, dont il a fait une chapelle. Cette seconde église est probablement postérieure à la première; car elle est bâtie de pierres empruntées à un cimetière antique. C'est là que les Juifs du Kef allaient, jusqu'à ces temps derniers, chercher les pierres dont ils recouvraient leurs tombes, leur nécropole étant située dans le voisinage du Kasr-el-Ghoul. Aussi le cimetière juif est-il presque entièrement formé d'autels funéraires ou de bases romaines qui portent encore l'inscription antique qu'on y avait tracée jadis; les Israélites gravent à côté une inscription hébraïque et recouvrent le tout d'une épaisse couche de chaux. Il suffit de la gratter légèrement pour retrouver l'épitaphe romaine intacte. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler en Tunisie plusieurs églises construites ainsi avec les débris d'un cimetière païen, à Haïdra par exemple.

Était-ce dans cette église ou dans celle que nous avons mentionnée auparavant que se trouvait le miroir merveilleux dont parle El-Bekri? nous ne nous risquerons pas à décider la question. Toujours est-il qu'il y avait dans une église du Kef, pendant la domination byzantine, un miroir dans lequel tout homme qui doutait de la fidélité de sa femme n'avait, dit-on, qu'à regarder pour apercevoir la figure de son rival. Or un Berbère — les Berbères, à ce moment, professaient le christianisme — était diacre et attaché au service de cette église. Un Latin, jaloux de sa femme, alla un jour consulter le miroir merveilleux, et quel fut son étonnement en y apercevant les traits du diacre berbère! Le roi, instruit du fait, fit arrêter celui-ci et le condamna à avoir le nez coupé et à être promené dans cet état par la ville; puis il le chassa de l'église.

Un autre auteur arabe, qui raconte la même histoire, ne dit pas que le séducteur berbère fut un diacre. Toujours est-il que les parents du défunt, informés de sa fin tragique, brisèrent en mille morceaux le miroir malencontreux; et c'est ce qui explique, pour ceux qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont besoin d'explications, que ce miroir si précieux ait complètement disparu. C'est très heureux d'ailleurs; car, s'il faut en croire les mauvaises langues des commères arabes, que de nez on couperait au Kef si l'on pouvait y consulter encore le miroir magique!

Les édifices modernes, presque aussi ruinés que les monuments anciens, sont loin d'être également intéressants, sauf une ravissante mosquée, dont nous donnons une vue. Peut-être les mosquées et les zaouïas offrent-elles à l'intérieur quelque détail digne d'attention, mais nous n'avons pas pu les visiter. Le Kef est une ville assez importante au point de vue religieux, et les différentes sectes et sociétés secrètes qui y ont leur siège en font un des chefs-lieux de l'islamisme en Tunisie; peut-être un arabisant y pourrait-il faire des trouvailles curieuses.

Le Dar el-Bey, résidence du gouverneur et maison des hôtes, était, au moment de la prise de la ville par nos troupes, dans un état de délabrement impossible à décrire. Le fumier, entassé extérieurement et intérieurement, y montait à certains endroits jusqu'au premier étage, tandis que de grosses pierres tombées des murs ou du toit encombraient la cour intérieure. En vain les Arabes avaient-ils peint sur la muraille de grandes mains de Fatma pour détourner le mauvais œil : l'édifice, presque abandonné, tombait chaque jour de plus en plus en ruines.

Musée du Kef : têtes de statues romaines. — Gravure d'A. Bertrand, d'après une photographie de M. Poinssot.

C'est au Dar el-Bey qu'a été installé le musée créé par les soins de M. Roy et de quelques officiers amis de l'archéologie. Cette tentative, qui n'a pas été imitée, que nous sachions, sur d'autres points de la Tunisie, avait très bien réussi. En quelques semaines l'escalier et plusieurs salles du Dar el-Bey étaient remplis de fragments de statues, de stèles figurées, d'inscriptions ou de débris d'architecture qu'avaient fournis la ville du Kef et les ruines du voisinage. Les soldats et les Arabes avaient pris goût à cette entreprise, et chacun travaillait de son côté à enrichir la collection. Dans des vitrines, faites avec autant d'art que le permettaient les matériaux qu'on avait sous la main et le talent des ouvriers dont on pouvait disposer, étaient rangées les lampes, les monnaies ou les fioles de verre qu'on avait trouvées dans les fouilles faites un peu partout. Bref on avait amassé dans ce petit musée, en quelques semaines, bon nombre de choses curieuses, et la collection avait le grand intérêt d'être toute locale, c'est-à-dire d'offrir un spécimen de l'art et de la vie puniques et romains dans l'ouest de la Tunisie. Les soldats disparus et la garnison du Kef rentrée en France, il était bien à craindre que le musée ne fût abandonné à lui-même. M. Roy restait, il est vrai, pour empêcher qu'il ne fût mis au pillage ou ne servît, comme il arrive en Algérie, à fournir des matériaux de construction aux colons ou aux entrepreneurs[1]; mais, n'ayant plus à sa disposition la main-d'œuvre militaire, il ne pouvait guère augmenter la collection si bien commencée. Aussi le musée du Kef est-il destiné à aller à Tunis, s'il n'y est déjà.

A prendre les choses au vrai, ce sera peut-être le moyen de le sauver. On sait trop ce que deviennent les musées des petites villes d'Afrique, le jour où celui qui les a fondés et s'y consacre tout entier vient à quitter le pays. Nous nous rappellerons toujours le musée de Philippeville, que nous avons visité en 1882. Il contenait, comme celui du Kef, des monuments très curieux pour l'histoire locale : il avait été formé avec amour par un archéologue qui y avait amassé tout ce qu'il avait rencontré, soit à Philippeville, soit aux environs, et en avait fait son œuvre; les statues avaient été rangées avec soin dans les ruines du théâtre avec les inscriptions, qui sont fort belles; les menus objets avaient été classés soigneusement dans une maison voisine. Le fondateur et conservateur de ce musée mourut : dès lors personne ne s'en occupa plus.

1. Les entrepreneurs sont, en Afrique, la plaie des antiquités; toutes les lois sont impuissantes à protéger les monuments contre leur vandalisme. Un seul exemple fera voir jusqu'où ils poussent l'audace. On avait trouvé à Constantine une inscription honorifique en l'honneur de l'empereur Alexandre, personnage qui usurpa l'empire en Afrique et ne le garda que peu de temps; c'était un monument unique, ou à peu près. Afin de le mettre à l'abri des dégradations, les membres de la Société de Constantine, et spécialement le président, M. Poulle, dont l'éloge n'est plus à faire, l'avaient fait disposer avec soin dans la cour de la mairie. Quelques mois après, il se trouva que la mairie eut besoin de réparations; on y installa des ouvriers. L'inscription d'Alexandre fut mise en morceaux à l'insu de tous, et, quand on s'aperçut de sa disparition, elle avait été entièrement employée à la construction d'un mur. Tant de siècles ne l'avaient épargnée que pour la commodité des maçons de Constantine!

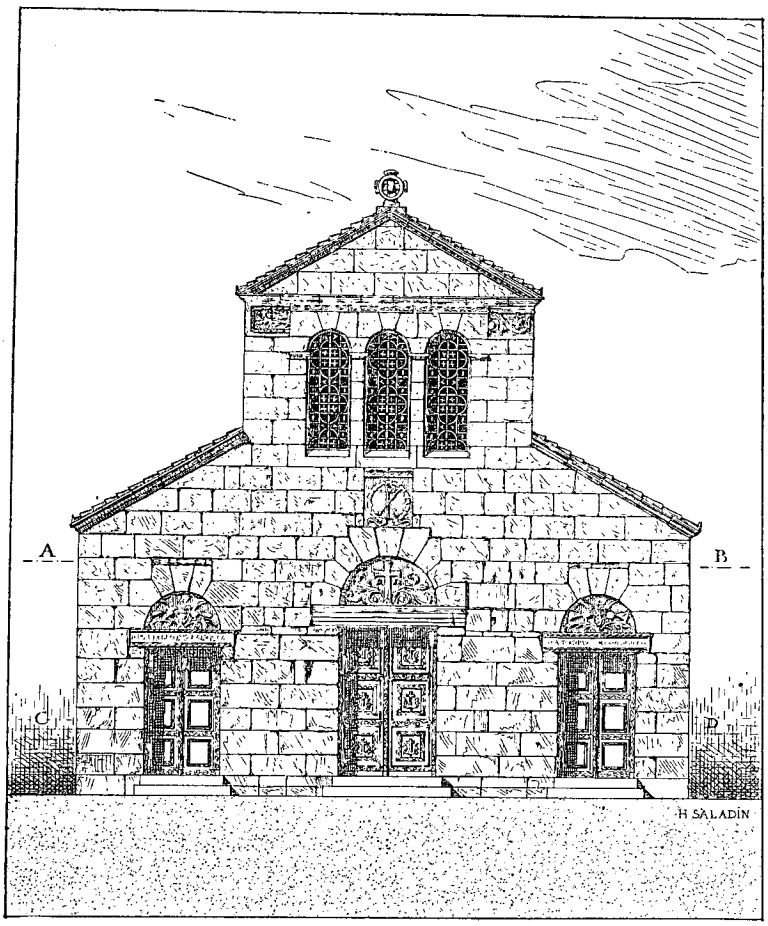
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les statues tombèrent à la renverse, ou le nez à terre; les inscriptions se couvrirent de terre; l'intérieur du théâtre fut changé en jardin potager : c'est en cet état que nous l'avons vu.

La maison où était installé le reste des collections fut employée à un autre usage, et les objets qu'elle contenait, entassés pêle-mêle dans des corbeilles où ils sont encore; celui qui en a la garde offre même aux visiteurs d'en emporter un ou deux comme souvenir! Le musée du Kef transporté à Tunis sera au moins mieux gardé; car M. Roy, nous l'espérons pour lui, ne restera pas toujours confiné dans une ville aussi modeste : il peut et doit aspirer à un horizon plus étendu.

Quant à la kasbah, c'est une construction analogue à toutes les constructions militaires tunisiennes. Intérieurement l'édifice présente de hautes murailles bâties avec des pierres romaines et qui paraissent assez solides, bien qu'en réalité les matériaux en soient disposés inhabilement et liés par un mortier sans consistance. Intérieurement il se compose d'une cour centrale bordée de chambres, disposition tout à fait analogue à celle d'une grande maison arabe. Au-dessus de ces chambres court une plateforme, à laquelle on a accès par un vaste escalier; c'est là qu'étaient disposés les canons de toute sorte que le bey avait réunis; nous en avons parlé dans un des précédents numéros. On arrive à la cour intérieure par un passage voûté formant angle et à ce passage même par une petite avant-cour. La porte d'entrée est surmontée d'une inscription arabe qui indique la date où la kasbah a été construite, et de fragments de bas-reliefs modelés grossièrement, encastrés dans la maçonnerie. Tel était, du moins, l'état des lieux au moment de la reddition de la ville; depuis cette époque l'édifice a été quelque peu transformé pour loger les soldats et les officiers qui y tenaient garnison, et la tuile rouge, si choquante au milieu des constructions arabes, y a fait son apparition. Il est vrai de dire que, même dans l'appropriation de la kasbah aux besoins de l'armée, l'antiquité n'a pas été oubliée; la pompe qu'on a établie dans la cour est appuyée sur un cippe funéraire hexagonal trouvé non loin de là : c'est de l'archéologie utilitaire.

Quand nous étions fatigués de nous promener dans la ville et de regarder autour de nous, nous rentrions chez M. Roy. C'est dans les quelques heures que nous avons passées dans son cabinet, à causer avec lui, que nous avons appris sur le Kef à peu près tout ce que nous en savons. Grâce à son expérience des hommes et des choses, nous ne nous égarions pas dans nos recherches et nous arrivions rapidement à coordonner nos observations. Le soir, après le dîner, nous allions prendre le café sur sa terrasse. C'était le moment le plus agréable de la journée. Du haut de cette terrasse on aperçoit un immense horizon, borné à droite par les montagnes de l'Algérie, à gauche par les hauteurs que nous avions franchies pour venir de Medeïna : au loin, la Kalâa-es-Senân avec sa table gigantesque. Au pied s'étend la ville avec ses maisons d'un blanc sale et leurs terrasses plus ou moins en ruines. On plonge même de là dans une cour voisine, très étroite, où plusieurs Juives se donnent aux soins du ménage. Chacune avait sa besogne distincte, comme son costume; la mère, en habits plus sombres, préparait le dîner; accroupie devant un petit réchaud en terre (*canoun*), elle activait le feu avec un éventail en sparterie, et versait, dans le plat qui chauffait, des aliments à l'odeur âcre dont l'air était empesté; sa bru, une belle femme d'une vingtaine d'années, vêtue d'étoffes voyantes, surveillait les apprêts du repas et donnait des ordres à une fillette de quinze ans, poussée toute en



Façade restituée de l'église byzantine appelée Dar el-Kous voy. p. 266). — Dessin de H. Saladin.

L'édifice est enterré jusqu'à la ligne CD. Les ornements sculptés des tympans des portes ont disparu, ainsi que la partie supérieure de la façade à partir de la ligne AB jusqu'en haut. Les clôtures des fenêtres supérieures sont restituées d'après les fragments de clôtures analogues trouvés à Ksour et à Sbeïtla; nous les supposons ici en plâtre ajouré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longueur, qui était chargée des gros ouvrages. Les hommes, dont on entendait les voix dans la chambre voisine, causaient de leurs affaires d'un ton nasillard, tandis que dans un coin de la cour un pauvre âne au poil long et malpropre cherchait à terre quelques grains d'orge qu'on lui avait versés avec parcimonie.

Cependant le jour baissait peu à peu, les montagnes prenaient des teintes de plus en plus violettes; au haut de la mosquée le muezzin faisait entendre l'appel à la prière; les oiseaux de proie venaient tournoyer autour du minaret qui leur offrait un gîte nocturne; et nos conversations se prolongeaient toujours; nous parlions de choses et d'autres, de la Tunisie et de la France, heureux de nous sentir vivre un peu plus humaine-

Mosquée et zaouïa de Sidi bou Maklouf au Kef (voy. p. 267). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. H. Saladin.

ment que nous ne l'avions fait depuis de longs mois.

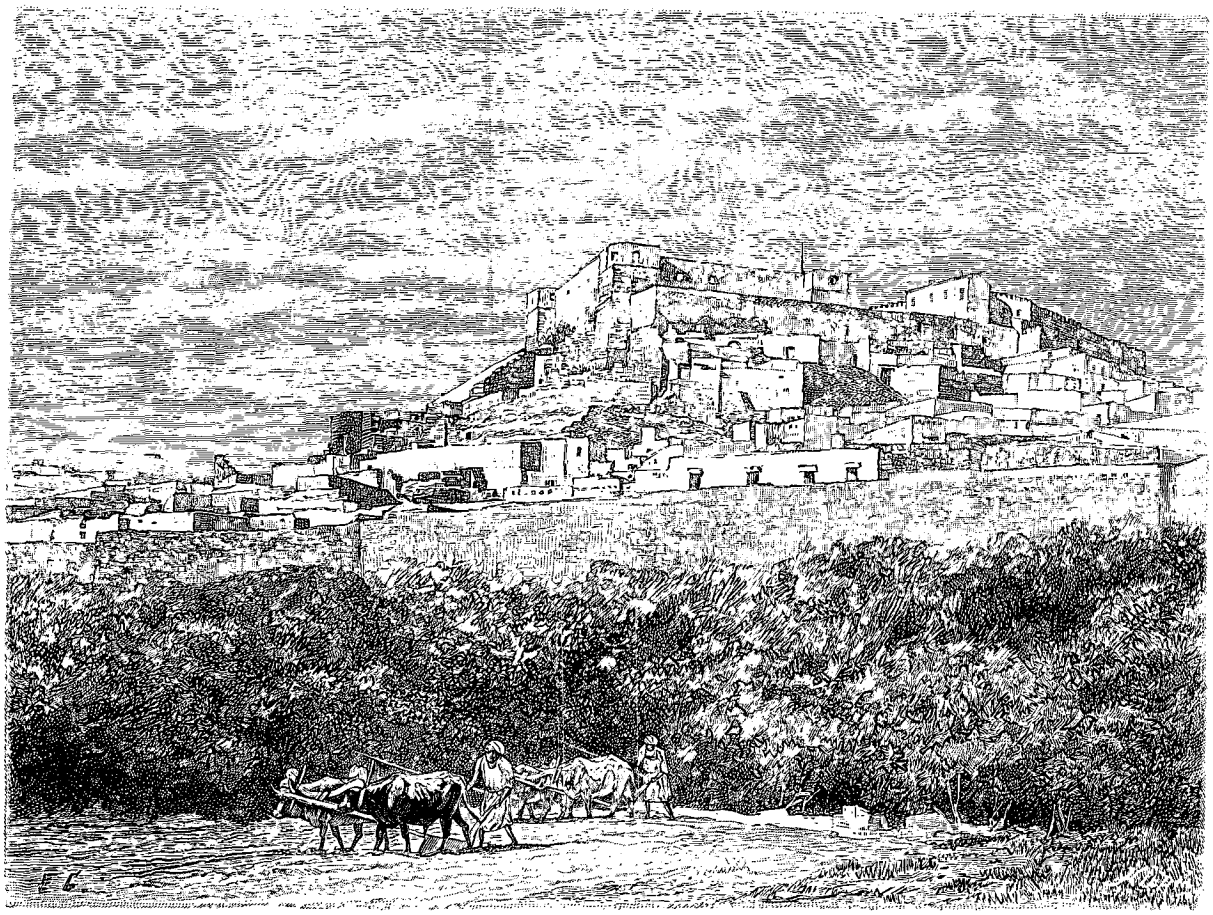
Un soir que nous étions ainsi installés, dominant la ville silencieuse, nous fûmes interrompus dans notre conversation par un grand bruit dans la rue. Les voix des hommes se mêlaient au son des darboukas et aux you-you des femmes. Il paraît que ce tumulte annonce une noce juive. Nous sortons de la maison, et, une fois dans la rue, nous sommes presque bousculés par un flot d'êtres humains qui chantent et crient. A peine avons-nous le temps de nous ranger dans une maison, que nous voyons arriver une femme habillée de vêtements rouge et or et la tête couverte d'un voile; à droite et à gauche on porte des bougies qui font étinceler son costume. De chaque côté deux autres femmes, moins luxueusement parées, la dirigent au milieu de la foule par la rue glissante et mal pavée. C'est la fiancée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'on conduit chez son fiancé. Nous retrouvons encore dans ce détail un souvenir classique, et nous croyons assister à quelqu'une de ces noces romaines dont les auteurs et les monuments figurés nous ont gardé le souvenir. Décidément l'antiquité est moins loin de nous qu'on ne pense!

Quel sera l'avenir du Kef? Deviendra-t-il, comme Constantine en Algérie, le chef-lieu d'une province? ou restera-t-il une ville, importante il est vrai, mais de seconde classe? C'est ce qu'il est difficile de prévoir. Il a l'inconvénient de n'être pas sur la ligne de chemin de fer qui joint l'Algérie à la Tunisie, et d'être séparé de la gare la plus voisine, celle de Souk-el-Arba, par un pâté montagneux très difficile à franchir. Les travaux à exécuter pour le relier à cette station seraient donc très coûteux. D'autre part, il serait presque aussi court de le réunir par une voie ferrée à Souk-Ahras, la tête de ligne du chemin de fer; mais cette combinaison rattacherait le Kef à l'Algérie bien plus qu'à la Tunisie.

Pour le moment, on fait une grand'route entre le Kef et Tunis, ou plutôt on rétablit la voie romaine qui joignait jadis ces deux points. Quand cette route sera terminée, ce qui ne peut guère tarder, les communications du Kef à Tunis seront très faciles et très rapides,



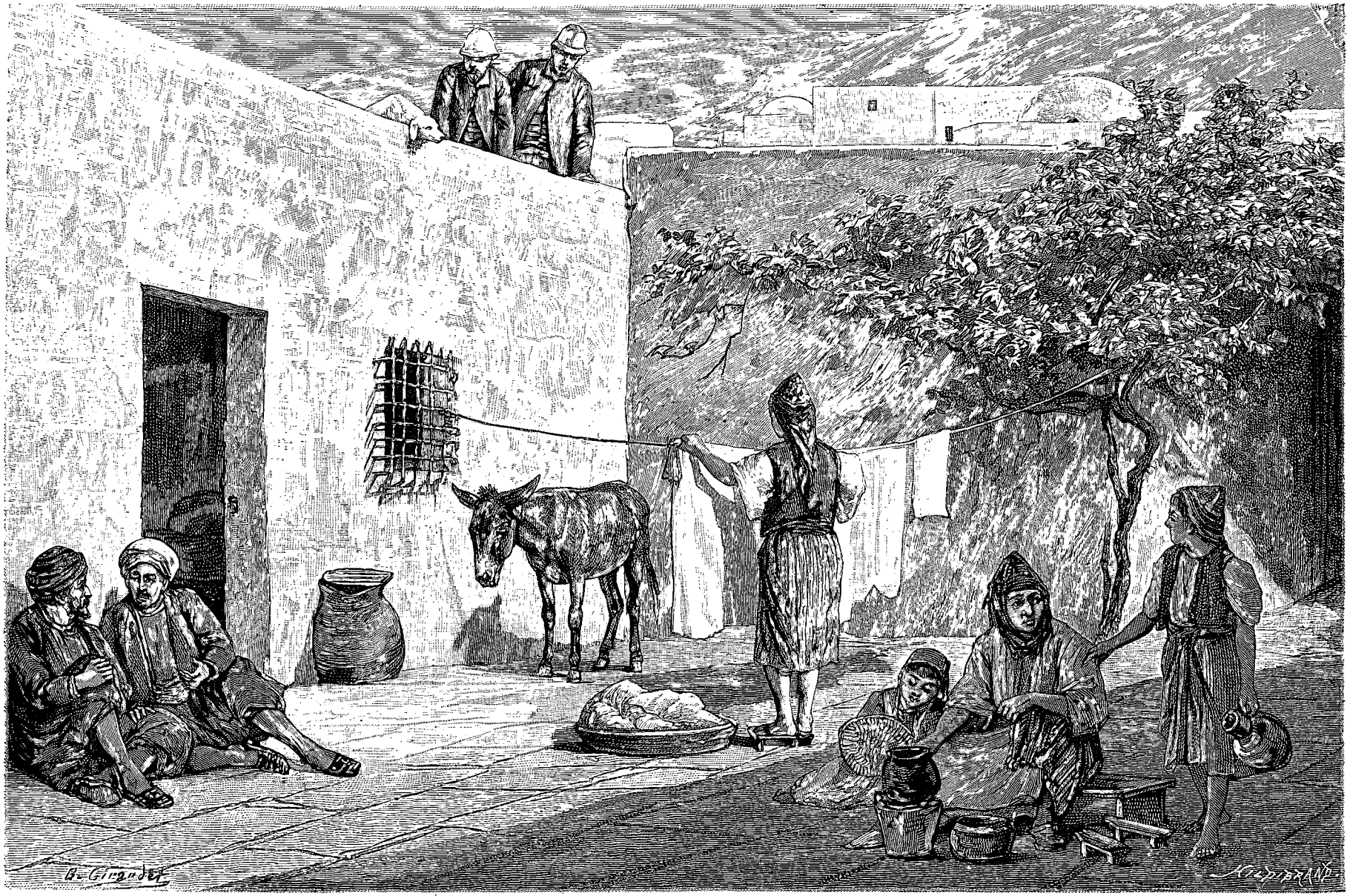
Kasbah au Kef (voy. p. 268). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie de M. Poinssot.

et les villes si riches jadis qui jalonnaient la voie de *Sicca Veneria* à Carthage verront peut-être renaître une partie de leur antique prospérité.

Du Kef il nous faut regagner Tunis; mais les archéologues ne marchent pas en ligne droite. Nous ne pouvons pas traverser toute la partie septentrionale de la Régence sans visiter au moins les endroits les plus intéressants. Aussi, malgré notre désir de rentrer en France, malgré notre fatigue, malgré la chaleur qui se fait chaque jour plus forte, nous voyagerons encore deux ou trois semaines et nous tâcherons d'employer notre temps le mieux possible. Nous irons d'abord en Khroumirie. Il serait honteux de quitter la Tunisie sans avoir vu une région dont on a fait tant de bruit et que quelques-uns traitaient même, et traitent peut-être encore, de pays fabuleux. Nous saurons bien ce qu'il en faut penser.

Nous partons, munis, par l'amabilité de M. Roy, de tous les renseignements et de toutes les recommandations souhaitables. Nous coucherons ce soir chez les Ouargha, tribu voisine du Kef, qui occupe la frontière occidentale de la Tunisie. Nous avons une lettre pour le plus grand cheik du pays. Nous sortons du Kef par la porte Cherfin et traversons les jardins d'oliviers qui en garnissent les alentours. De ce côté la vue est bornée par une petite colline qui ferme l'horizon à quelque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cour d'une maison juive au Kef (voy. p. 268-269). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après nature.

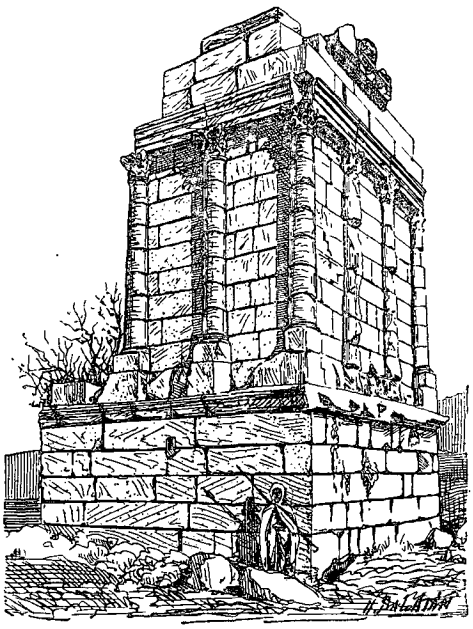
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

distance et que nous ne tardons pas à gravir. Nous arrivons ainsi à une petite trouée, par où passe la route, le *Fedj-el-Karrouba*. De là on aperçoit, à ses pieds, de l'autre côté d'une immense plaine toute fourrée de pins et de lentisques, l'oued Mellègue, qui trace en zigzag une traînée argentée ; au delà s'élève un pays montagneux qui s'étend jusqu'aux frontières de l'Algérie. Rien de moins plat, au reste, que la plaine qui nous sépare de la rivière : c'est une succession de plateaux coupés d'immenses crevasses parallèles les unes aux autres et qui s'agrandissent chaque hiver. Le chemin contourne les unes par la crête, traverse les autres aux endroits les plus accessibles et arrive ainsi par mille détours jusqu'au bord du Mellègue. Celui-ci coule dans un lit encaissé sur un fond assez dangereux, surtout lorsque l'eau y est abondante, ce qui est le cas au moment où nous voulons le franchir : il a plu, paraît-il, ces jours derniers en Algérie, où le fleuve prend sa source, et son lit est plus rempli que de coutume. Notre guide devrait y entrer le premier pour nous montrer le passage, mais l'abondance de l'eau l'effraye ; aussi s'aperçoit-il, précisément à ce moment, que sa selle a besoin d'une réparation urgente ; il met pied à terre, sort une aiguille et du fil d'une sacoche qu'il porte avec lui et se met à raccommoder l'avarie.

Ali, moins timide, fait entrer son cheval dans le courant, et nous le suivons. A peine avons-nous traversé, sans accident d'aucune sorte, que notre guide trouve sa selle parfaitement remise en état et nous rejoint. Nous descendons difficilement la rive opposée, à travers une succession de couches rocheuses qui affleurent et sonnent comme les gradins d'un immense escalier ; à notre droite la rivière, qui s'est frayé un passage à travers ce sol tourmenté, gronde terriblement, et notre guide la regarde de temps à autre comme pour se féliciter de n'avoir pas à la traverser à cet endroit. Puis nous grimpons, presque à pic, une colline dénudée, et nous nous engageons dans un fourré sans fin, où le soleil est brûlant.

Nous arrivons vers le soir devant un mausolée, en forme de tour carrée, que l'on nomme *Henchir-Touireuf*. A quelques mètres au nord, près d'une source peu abondante, s'étendent, sur un petit plateau, les restes d'un bourg en ruines sans intérêt. Nous campons à deux kilomètres de là, dans un grand douar où le cheik, auquel nous étions recommandés, nous donne l'hospitalité. On nous montre le lendemain, près de ce douar, une ruine assez étendue, nommée Henchir-Guergour.

L'*Henchir-Guergour* s'étend sur un mamelon entouré des trois côtés de ravins profonds. Son nom antique, que nous avons trouvé écrit sur une inscription, était *Masculula*. Au début de l'empire il n'était encore habité que par un certain nombre de Romains, perdus au milieu des Numides indigènes, comme en fait foi la même inscription. Aussi les tombes que nous découvrons, et qui sont très nombreuses, portent-elles des noms puniques et berbères en grande quantité. Quelques-unes même des épitaphes sont écrites en caractères néo-puniques. Les bas-reliefs qui les surmontent sont très grossiers. La ville n'a jamais été qu'un centre peu important, rattaché sans doute administrativement à la ville du Kef. Pourtant il nous faut signaler trois mausolées qui s'y élevaient et subsistent encore en partie. Le premier, semblable à un grand nombre de ceux que nous avons déjà mentionnés, affectait la forme d'un petit temple élevé sur un soubassement quadrangulaire. Mais la construction en est très soignée, et l'ornementation, qui appartient à l'ordre corinthien, ne manque pas d'une certaine élégance. Le second, malheureusement en ruines, présente une disposition architecturale beaucoup plus rare. Il se composait de six faces égales. Au milieu de chacune d'elles était ménagée une niche, et chaque angle était occupé par une colonne. Un côté seul est encore debout aujourd'hui. Le troisième, situé dans la partie septentrionale des ruines, n'est qu'une tour carrée, portant intérieurement la trace des niches destinées à recevoir les urnes ; on lit encore sur ses faces les épitaphes des personnages qui y étaient ensevelis, et qui sont tout à fait obscurs. Mais la présence de mausolées relativement importants dans une ruine aussi modeste nous prouve une fois de plus combien ces petites cités africaines étaient florissantes sous l'empire romain et combien l'aisance était répandue dans le pays.

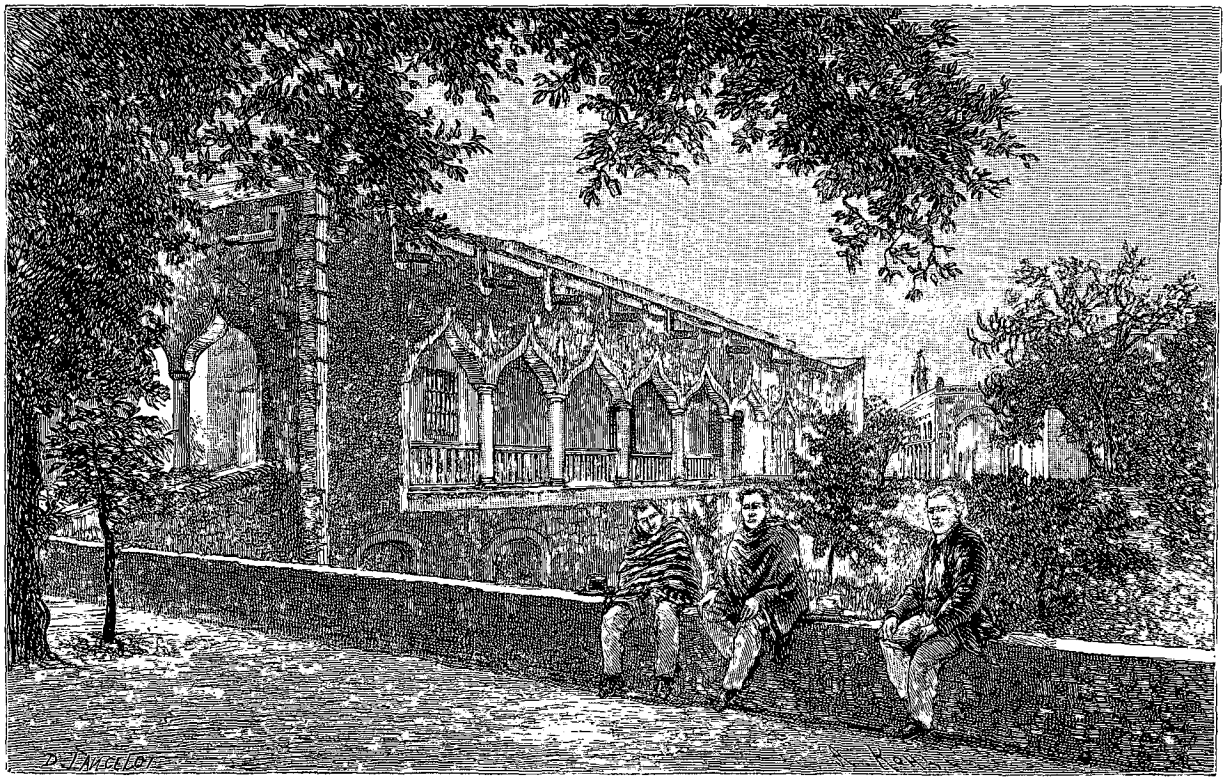


Mausolée à Henchir Guergour. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de M. R. Cagnat.

R. Cagnat et H. Saladin.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hacienda de Mucuiche (voy. p. 274). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

MA DERNIÈRE EXPÉDITION AU YUCATAN,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY.

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Lepan. — Un majordome modèle. — Jardins. — Écoles. — Mucuiche. — Chemins de fer Decauville. — Corral de bœufs. Pointe à Ticul. — Orangers monstres. — Vases et statue. — Liane-boussole. — Collection de haches yucatèques.

J'emmène encore le lecteur au Yucatan et je ne sais s'il me pardonnera, car c'est la quatrième fois que cela m'arrive; cependant ne relit-on pas bien souvent le même livre? Que de choses, que de beautés vous ont échappé à une première lecture, qui vous frappent à la seconde ou à la troisième! Une contrée vous offrant un champ plus vaste vous ménagera plus de surprises, et ce fut ce qui m'arriva dans cette dernière exploration.

Dans l'histoire des civilisations américaines que j'ai publiée, une chose me semblait manquer au Yucatan, c'était la trace d'une époque inconnue ou méconnue, quoique la plus moderne, une troisième époque, la dernière, époque de décadence dont nous parlent les historiens.

La question en valait bien la peine; il me fallait cette époque et j'allais la chercher. J'avais en outre appris de l'évêque Landa, que certaine pyramide d'Izamal avait les murailles de ses esplanades couvertes de bas-reliefs en ronde bosse, et je voulais retrouver ces bas-reliefs, les mouler et les rapporter au Trocadéro. Je partis donc à destination d'Izamal, que j'avais choisi comme ma première étape; mais qui n'aime à faire l'école buissonnière? Tout chemin mène à Rome, et j'allai tout d'abord dans le Sud, à la recherche de documents nouveaux.

Le chemin de fer de Peto qui, quatre années auparavant, me conduisait à Acanceh, me mènera aujourd'hui jusqu'à Lépan, 5 kilomètres plus loin; c'est une mince poussée et l'on se demande avec inquiétude combien de siècles il lui faudra pour atteindre Bacalar, où il a, me dit-on, la prétention d'aller un jour.

Lepan, où je débarque, est une petite hacienda sans prétention, mais d'une tenue si remarquable que je m'y exclame devant toutes choses; au lieu d'un majordome indien ou métis qui vous accueille plus ou moins bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

selon les ordres qu'on lui a donnés et les provisions dont il dispose, je me trouve en face d'un homme charmant, qui me reçoit dans une maison modeste où rien ne manque, et le dîner que nous fait servir madame la majordome vaut bien tous les dîners de Mérida. C'est une hacienda de henequen, comme toutes celles du centre et des environs de Mérida; mais les jardins y sont magnifiques, et l'eau que distribuent une multitude de petits canaux y entretient, sous la belle végétation des tropiques, une fraîcheur délicieuse; et quels riches produits, et comme on y sent bien la main d'un homme intelligent! A côté d'une plantation maraîchère où croissent tous les légumes de l'Europe, choux, radis, salades, etc., se trouve un champ de cannes et de bananiers; puis vous pénétrez dans une véritable forêt d'arbres fruitiers : zapotes, guanavanas, limons doux, pamplemousses, orangers, que dominent des cocotiers aux têtes superbes. Et quel rendement! que de fruits! Orangers, citronniers et pamplemousses semblent chargés d'or, et les cocotiers aux grappes multiples rapportent, me dit-on, près de quatre cents cocos chaque année. Mais ni son dîner, ni ses beaux jardins, ni son amabilité ne sont ce qui me touche le plus chez mon hôte; c'est sa philanthropie, c'est son dévouement. Dans cette localité isolée, où le gouvernement ne saurait entretenir une école, le majordome s'en est chargé : il a groupé les enfants indiens et métis de l'hacienda, et, deux fois par jour, les reçoit dans l'une des pièces de sa demeure, convertie en maison d'école, où, aidé de sa fille, il leur apprend la lecture, l'écriture, le calcul, la morale et quelque peu d'histoire.

J'étais là quand les enfants arrivèrent, et je fus absolument surpris; à les comparer à d'autres, c'était une transformation. Ils avaient la figure ouverte et intelligente; la propreté méticuleuse de leur tenue indiquait le bien-être, et le bonheur éclairait leur physionomie. Bravo! monsieur le majordome, et, si je cite votre exemple, c'est qu'il est rare.

Mucuiche, où je m'arrêtai le jour suivant, est une des belles haciendas de l'État; les différents corps d'habitation occupent un vaste espace et sont tous précédés et entourés de grandes galeries à arceaux mauresques du plus brillant effet. J'en prends une photographie, pour laquelle voulurent bien poser le chapelain et le curé d'Abala, village voisin.

La grande place, plantée de vieux arbres, qui précède l'hacienda, les cours immenses, le large escalier, les esplanades, les terrains, la chapelle et les jardins donnent à cette demeure un air princier; deux cénotes, dont l'un à ciel ouvert et à murailles perpendiculaires et l'autre en forme de grotte, fournissent en abondance l'eau aux besoins des habitants.

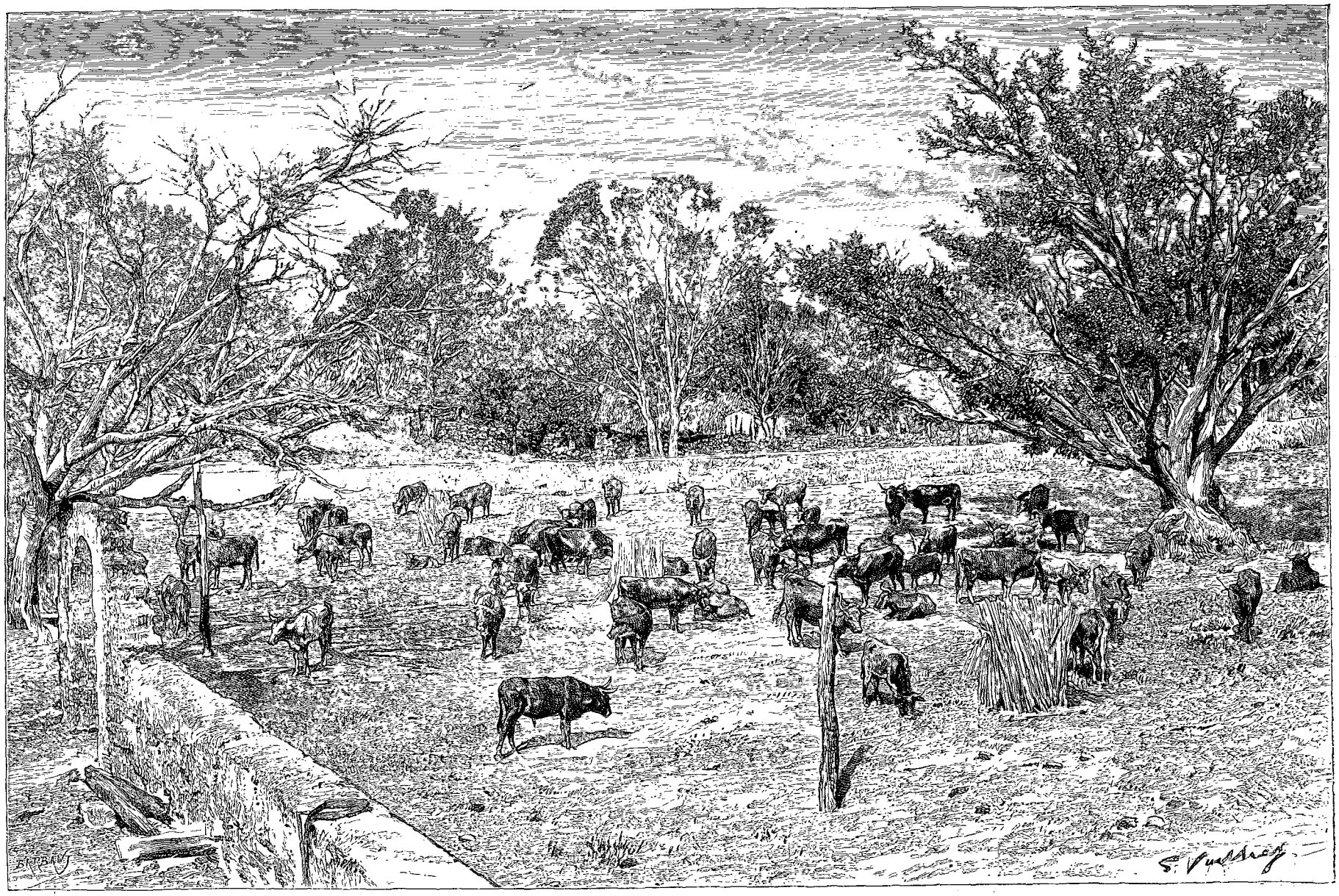
Autrefois, avant l'extension qu'a prise dernièrement la culture du henequen, l'hacienda, comme beaucoup d'autres, ne s'occupait guère que de la production du maïs pour la nourriture des Indiens, et de l'élevage des bestiaux : de là, de vastes *corrales*, cours fermées plantées d'arbres et garnies de longs abreuvoirs desservis par des norias et toujours pleins d'eau, où les bêtes altérées venaient apaiser leur soif; une photographie instantanée rend bien la physionomie d'un corral avec des bestiaux ruminant en paix, les arbres qui l'ombragent et les cases indiennes qui le bordent. Le pays manquant de pâturage, mules, chevaux et bœufs vaguent au loin dans les bois à la recherche de maigres broutilles. L'abondance, qui ne règne guère qu'à la saison des pluies, se convertit souvent en disette à la saison sèche, et, lorsque les sauterelles viennent, comme en ces dernières années, disputer aux pauvres bêtes le rare feuillage des arbustes déjà dépouillés, les malheureuses sèment de leurs cadavres étiques la solitude des bois.

Inutile du reste de s'occuper des troupeaux que pour recueillir parfois un veau né par hasard dans la brousse, ou pour défendre les jeunes bêtes contre les entreprises des jaguars; un homme suffit pour cela. Quant aux adultes, quelque éloignés qu'ils soient de l'hacienda, ils y reviennent toujours. Anciennement on entretenait dans les réservoirs des grenouilles mugissantes, des grenouilles-taureaux dont la voix formidable s'entendait à plus d'une lieue de distance, et c'était, croyait-on, cette voix qui rappelait au bercail les bestiaux égarés; c'était une erreur : l'instinct et la soif guidaient les bêtes, qui, régulièrement et selon leurs besoins, regagnaient l'hacienda. Je me rappelle ces énormes grenouilles, dont quelques-unes mesuraient jusqu'à vingt-sept centimètres de long; elles flottaient à la surface de l'eau comme une bouée informe; avec leur corps gonflé, leur peau couverte d'une végétation mousseuse et leurs gros yeux saillants, elles ressemblaient à quelque monstre antédiluvien.

C'était le vieux temps, et tout cela est loin; Dieu merci, le Yucatan progresse et marche; le sifflet de la machine à vapeur a remplacé le mugissement de la grenouille; l'usine à henequen jette son activité dans l'existence indolente de l'Indien, et les chars à bœufs qui dernièrement encore s'en allaient à pas comptés chercher le textile dans les champs, sont remplacés par de légers wagons attelés de mules, qui, sur des rails Decauville, vont et viennent, rapides, chargés des feuilles rigides de l'agave que dévorent sans cesse les machines de l'exploitation.

Je poursuis ma course et j'arrive à Ticul, où je retrouve mes vieux amis Fajardo et le docteur Palma; celui-ci avait collectionné à mon intention quelques vases précieux, dont l'un, couvert de reliefs et d'inscriptions, est des plus rares; celui-là m'offrit une statue venant des édifices ruinés de Nohpat. Cette statue représente un dieu dont j'ignore le nom; c'est une idole affreuse et grotesque à la fois, comme toutes les idoles de l'Amérique; mais elle a ceci pour elle qu'elle est entière et que, munie d'un tenon, elle nous fournit un exemple parfait des figures que les architectes semblaient semer au hasard sur les façades de leurs édifices; on pourrait la comparer, toute proportion gardée, car elle lui ressemble, au dieu *Bes* de l'ancienne Égypte; et ce n'est peut-être, comme lui, qu'une caricature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un corral de bœufs à Mucuiche. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce fut dans le jardin de Fajardo que je trouvai une confirmation nouvelle de l'observation que j'avais faite à Palenque, au sujet des couches concentriques développées chaque année par les arbres, dans les pays chauds. Je remarque en effet des orangers énormes ; ils avaient six mois et pas plus d'un mètre de hauteur lorsque je les vis en 1882; quatre ans après, jour pour jour, tous se sont développés d'une façon étrange; le tronc de l'un mesure 25 centimètres de diamètre, et sa tête est celle d'un chêne de trente ans. Or l'oranger est un arbre d'un bois très dur, d'une croissance des moins rapides; je ne pus couper l'arbre dont je parle pour m'assurer du nombre de ses couches concentriques, mais il n'est pas supposable que sur un diamètre pareil il ne contienne que cinq couches ; il doit bien certainement en compter vingt-cinq ou trente. Cette découverte, que je revendique, s'est également trouvée confirmée par diverses études faites sur des végétaux de Cayenne, et c'est M. Paul Bert qui voulut bien m'en donner la nouvelle. Autre découverte également intéressante pour les botanistes : il s'agit d'une liane rencontrée dans les environs de Ticul et Tekax; cette liane, que les habitants ont appelée *bejuco de aguja*, liane-boussole, a la propriété, lorsqu'on la coupe, de diriger vers le nord l'extrémité de la partie qui reste suspendue. De prime abord, le phénomène semble des plus extraordinaires; mais, comme toutes choses, il est simplement naturel, et voici l'explication que j'en donne :

Il en est des lianes comme des arbres; je ne parle pas des lianes qui se développent en torsion, mais des lianes à tiges droites qui, après avoir gravi dans les hauteurs des végétaux qui leur servent d'appui, en laissent descendre de longs filaments, désignés au Mexique par le nom de *bejuco*, et c'est le cas de celles-ci. Dans ces lianes comme dans les arbres et tous les végétaux en général, le centre, ou le point concentrique des divers cercles que forment les couches successives de croissance, se trouve toujours plus rapproché de l'écorce du côté qui regarde le nord que du côté qui regarde le sud, de sorte qu'un voyageur égaré dans une forêt pourrait facilement s'orienter en coupant une branche. Or qu'arrive-t-il? C'est qu'une fois coupé le morceau de la liane qui reste suspendu se contracte; mais la contraction est plus sensible et plus violente du côté où la couche est la plus mince, et, par suite, le tronçon se relève vers le nord. La chose est à examiner, et j'espère bientôt recevoir des tiges de cette liane pour le Jardin des Plantes.

Idole provenant des ruines de Nohpat (voy. p. 274). Gravure de Bertrand, d'après une photographie.

Ce n'est pas tout : je trouvai chez un amateur une magnifique collection de haches yucatèques dont la plus grande partie venait de l'île de Cozumel; il y en avait quatre-vingts; mais là ce n'était point un cadeau : il s'agissait d'une négociation entre archéologues, l'un voulant conserver son bien et l'autre l'en dépouiller. Mon homme estimait à haut prix ses armes anciennes, et moi, songeant que notre musée du Trocadéro n'avait que quelques rares exemplaires de ces vieux souvenirs, me réjouissant d'avance à la vue de la belle vitrine que nous pourrions organiser, j'abandonnai toute diplomatie, toute prudence, et je donnai de la collection le prix qu'on m'en demandait. Néanmoins je crus avoir fait une bonne affaire. Ces haches d'ailleurs me semblaient doublement précieuses, tant au point de vue archéologique qu'au point de vue minéralogique.

L'île de Cozumel était, au temps de la conquête, très habitée, très civilisée, couverte de monuments. C'était un lieu de pèlerinage des plus célèbres et l'on y venait de fort loin pour y offrir dans les sanctuaires des présents et des sacrifices.

Devons-nous attribuer aux haches que j'ai l'honneur de présenter aux lecteurs une origine pieuse? sont-ce là les offrandes de fidèles accourus de points différents, ce qui expliquerait la diversité de forme ou de matière dont ces haches sont faites? ou bien devons-nous les considérer comme les outils et les armes des habitants de l'île?

Les deux suppositions sont admissibles; mais, de toutes façons, ces pierres venaient de loin, car la péninsule, n'étant qu'un vaste banc composé du calcaire le plus pur, ne pouvait fournir aux habitants, en fait de haches, ni instruments de travail ni armes de guerre. Ils devaient donc les aller chercher au dehors de leur territoire, ou les acquérir par voie d'échange chez les populations voisines.

Ainsi nous savons que le cuivre leur venait de Mexico; les haches et les couteaux d'obsidienne venaient soit de Mexico, soit du Guatemala.

En outre, les Yucatèques pouvaient envoyer des gens recueillir directement des pierres dans les torrents de Chiapas et du Peten; et ce qui me le fait supposer, c'est que plusieurs de ces haches me paraissent provenir de cailloux roulés. Quelques-unes me semblent absolument différentes de celles connues généralement et qui appartiennent à l'époque de la pierre taillée ou de la pierre polie. Ainsi la première et la deuxième, dans le premier rang de notre gravure, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

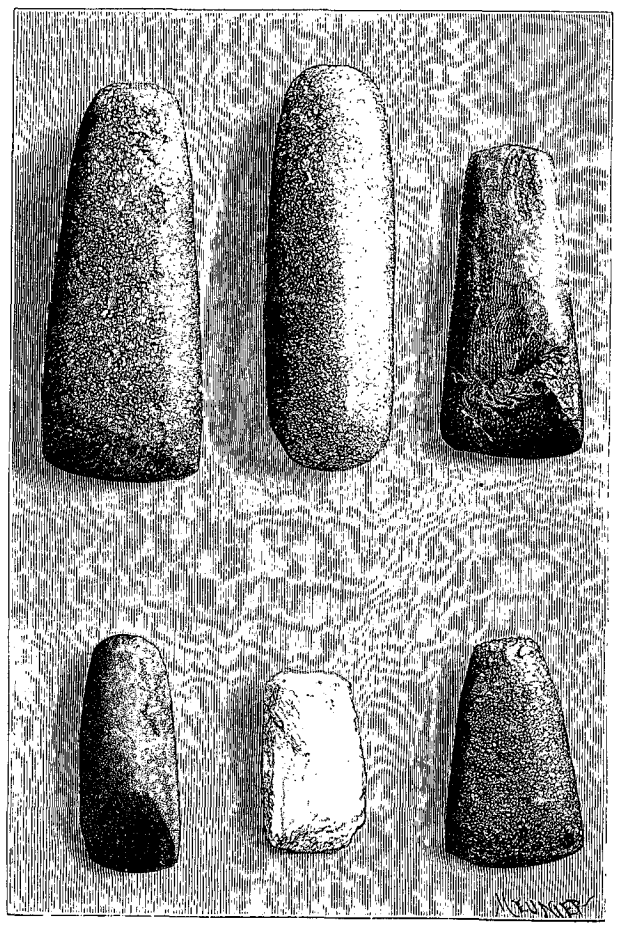
représentent de véritables cailloux roulés dont on a choisi l'extrémité la plus propice pour la polir et la disposer en tranchant; la deuxième paraît à peine avoir été touchée et l'on ne voit aucune trace d'éclat ni sur l'une ni sur l'autre; elles ne présentent que l'usure régulière produite par le frottement des pierres entre elles dans les torrents.

Sur la troisième du premier rang ce travail d'usure naturelle est plus évident encore, par suite du contraste qu'il forme avec le poli brillant du tranchant de l'arme.

La troisième du second rang, quoique mieux travaillée, me semble appartenir à la même catégorie. Il était très facile, du reste, de distinguer ces spécimens d'une superbe hache taillée et polie sur ses quatre faces, qui faisait partie du même lot.

La deuxième du second rang représente une hache fort remarquable; elle a été taillée dans l'épaisseur d'un grand coquillage, le *Busycon perversum* ou le *Strombus gigas*, qu'on trouve sur les côtes de la péninsule. Cette hache est la seule que j'aie jamais vue, soit au Yucatan, soit au Mexique, et doit appartenir à une époque beaucoup plus reculée que celle des haches en pierre.

Ces haches en coquillages sont aussi rares aux États-Unis qu'au Yucatan, et le musée de Washington n'en possède que deux échantillons, fort beaux du reste, trouvés dans les *mounds* de la Floride et du Kentucky. Je n'avais point perdu mon temps.



Haches yucatèques. — Gravure d'Eug. Meunier, d'après une photographie.

II

Retour à Izamal. — Projets. — Mon installation. — Le couvent sur l'emplacement du Ppapp-hol-chac. — La pyramide Kab-ul. — Rectification. — Premiers travaux. — Découvertes. — Les bas-reliefs. — Peintures. — Restauration d'un temple.

Filons maintenant d'une traite à Izamal; j'en ai jadis publié des vues intéressantes : la place un jour de marché, la grande pyramide, dont la base mesure 207 mètres d'un côté et 190 de l'autre, une grande figure, etc. J'ai parlé de l'Izamal moderne et quelque peu de l'Izamal ancien; mais je n'en avais pas inventorié les pyramides, et, comme toutes ces pyramides sont en ruines et que les monuments qui les surmontaient ont totalement disparu, je ne m'étais pas occupé de fouilles, les croyant inutiles et n'en ayant alors pas le temps. Mais le passage de Landa m'avait mis de grands projets en tête; je comptais m'établir à Izamal pendant la plus grande partie de la saison sèche, j'avais apporté de nombreux outils pour les fouilles et d'énormes ballots de papier pour les moulages. Il me fallait une demeure, et je la cherchai. Ma bonne fortune voulut que je n'en trouvasse point, car avec la maison il m'eût fallu domestique, cuisinière, ménage en un mot, qu'il m'eût été fort coûteux de monter et qu'il m'eût fallu liquider sous peu de jours.

J'avais fort heureusement une lettre circulaire de l'évêque de Merida pour ses curés de province; j'avais connu Sa Grandeur don Crescencio Carillo y Ancona lors de mon dernier voyage : c'est un homme charmant, tout jeune encore et fort savant. Sa lettre, que je présentai au curé d'Izamal, fit merveilles, car il m'offrit aussitôt l'hospitalité dans le vieux couvent. Ce couvent n'a plus de moines et sert de cure; il est immense, et, quoique à moitié ruiné, il offre encore une foule de chambres vides, pouvant abriter de nombreux pèlerins. Ce devait être, dans le temps, un merveilleux édifice, et les ruines en sont massives et superbes. Haut placé sur une immense terrasse, on y accède par de larges escaliers de trois côtés. Il se compose d'une grande et belle église, d'une chapelle contiguë, d'une autre chapelle sur l'arrière, où repose la vierge miraculeuse et si célèbre d'Izamal, d'une vaste sacristie, d'un cloître à deux étages à murailles épaisses, de cellules, de jardins et d'une cour de plus de cent mètres de côté plantée d'orangers et entourée de portiques à colonnes. Le curé mit à ma disposition deux pièces, dont l'une donnait sur le cloître et l'autre sur la cour. Cette cour me rappelait, avec ses beaux promenoirs, les grandes cours des mosquées arabes, et par filiation elle en descendait certainement. Mais quel abandon, quelle tristesse dans son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immensité toujours déserte! Le matin seulement, à l'office de sept heures, de rares fidèles la traversaient de biais, suivis par la troupe bruyante des enfants du catéchisme; le reste du jour, pas un bruit n'en venait rompre l'imposante solitude, et nul n'y promenait sa rêverie, nul qu'un vieux cheval et moi.

L'énorme construction vous surprend comme un travail de géant; mais l'étonnement cesse quand on apprend que les Espagnols ne firent qu'utiliser la grande pyramide indienne qui sert aujourd'hui de base à leur couvent. Cette pyramide faisait face au Kinich-Kakmö, avec des dimensions sensiblement égales; elle se nommait alors *Ppapp-hol-chac* (maison des têtes et des éclairs, et c'était la demeure des prêtres).

Je m'installai donc là, dans un lieu doublement sacré; car j'occupais la cellule d'un moine et peut-être l'emplacement même où pendant des siècles s'étaient succédé de nombreuses générations d'*ahkin*, nom que les Mayas donnaient à leurs prêtres.

Mais ce n'était pas tout que de m'être logé : il fallait vivre, et je trouvai chez don Pedro Bautista une table aussi bonne que possible, et, de plus, la meilleure volonté du monde. En pouvait-il être autrement? Évidemment non, car don Pedro me reconnut pour franc-maçon : je le suis, quoique mauvais pratiquant, et mon hôte, aidé de quelques amis, venait justement de fonder à Izamal une loge appelée loge Victor-Hugo, dont lui, Pedro Bautista, était le vénérable. Ce n'était cependant pas sans scrupule que j'acceptai cette cuisine compromettante, car on ne saurait servir deux maîtres à la fois, et, si je logeais au ciel, j'allais réfectionner en enfer. J'y pensais d'autant plus que la sœur de l'excellent curé ne me semblait point avoir vu mon entrée au couvent d'un œil favorable; fanatique de croyance et défiante par tempérament, elle flairait un hérétique dans chaque étranger; aussi, dès que mes accointances lui furent connues, me fit-elle grise mine.

C'est que, à Izamal comme partout, la guerre est déclarée entre l'élément civil et l'élément religieux; c'est que l'école laïque et obligatoire s'élève pleine, à côté de l'école libre à peu près vide; c'est que, dépouillé de ses biens et privé du salaire officiel, le clergé au Mexique n'a plus pour vivre que son casuel, et, de là, grande colère; de sorte que, sans me ranger d'aucun parti, la vieille demoiselle me plaçait instinctivement avec ses ennemis; elle avait bien tort, et je n'épargnais rien pour me gagner ses bonnes grâces. Mon empressement et mes sourires la laissèrent néanmoins insensible, et ma présence à l'église le dimanche pour écouter les chants ne put l'émouvoir; froide et malveillante, elle assistait à toutes mes entrevues avec son digne frère et ne désarma pas une minute. Bien plus, elle sembla me charger, comme un bouc émissaire, des péchés des autres. Valerio mon domestique était un dandy maya, joli garçon ma foi, et que je soupçonne fort d'avoir causé d'affreux ravages dans le personnel féminin de la cure. Eh bien, c'était autant de porté à mon passif dans l'esprit de l'excellente duègne, et ses regards aigus me disaient clairement qu'elle me tenait pour responsable; aussi, lors de mon passage, au retour, nous logea-t-elle dans une petite chambre infecte, en vrais pestiférés, à plus de cent mètres du presbytère.

Je renonçai donc à plaire à ma vieille ennemie; mes travaux, du reste, me tenaient tout le jour éloigné de son voisinage. Je commençai plein d'espoir ces travaux, qui ne me donnèrent pas exactement ce que j'en attendais, car, si je ne retrouvai point tous les bas-reliefs de Landa, je découvris des peintures murales fort précieuses, dont il ne parle pas, et j'estimai la compensation très suffisante. Je commençai par l'inventaire des pyramides, que Landa disait être au nombre de douze, quand Lizana n'en donne plus que cinq; pour mon compte j'en découvris bien une vingtaine, petites et grandes, et quelques-unes considérables, mais absolument ruinées.

Celle que j'attaquai s'appelait Kab-ul dans l'antiquité, mais il me faut ici faire une rectification à ce sujet. Dans mon ouvrage *les Anciennes Villes du Nouveau Monde*, page 261, j'ai commis une erreur. Parlant des deux pyramides Izmat-ul et Kab-ul, je les ai confondues et je n'ai fait qu'une seule des deux, car Lizana, qui me servait de guide, n'est pas très clair; je l'avais mal compris et je décrivis le monument sous le nom de Hunpictok, autre pyramide qui se trouve plus au sud, de l'autre côté de la petite place d'Izamal, appelée *El Parque*.

Kab-ul se trouve donc à l'ouest de la grande place d'Izamal; ce nom signifie en maya « la main travailleuse, la main miraculeuse », car le roi ou le dieu à qui ce temple était consacré guérissait les malades ou les ressuscitait en les touchant de la main. Nous avons cru pouvoir identifier ce dieu avec Hueman les longues mains, le grand chef, le législateur de Tula, que plusieurs historiens disent avoir été le même que Quetzalcoatl, que nous retrouvons au Yucatan sous le nom de Cuculcan ou Kukulcan.

La physionomie de ma pyramide a bien changé depuis ma dernière expédition : la grande figure qui ornait la base de la façade orientale est détruite; la muraille de la partie sud s'est éboulée, entraînant le beau masque dessiné par Stephens, et la façade occidentale, où se trouvaient en haut des bas-reliefs que je venais mouler, est affreusement saccagée. Quel bouleversement en si peu d'années! C'est que chacun détruit pour détruire, sans se préoccuper du passé, et que les habitants de la ville, qui devraient le plus tenir à ces reliques, sont ceux qui y tiennent le moins.

Cette pyramide, comme d'autres, à maintes reprises avait été fouillée, non par amour de la science, mais pour agrandir une cour ou se procurer des matériaux. On y fit de singulières découvertes. Dernièrement un habitant dont la propriété est contiguë à la façade orientale, voulant s'étendre de ce côté, détruisit une partie de la première esplanade et trouva deux espingoles espagnoles du seizième siècle; ces deux vieilles armes étaient placées le canon en bas, la crosse en l'air. Il est plus que probable qu'elles furent enlevées aux

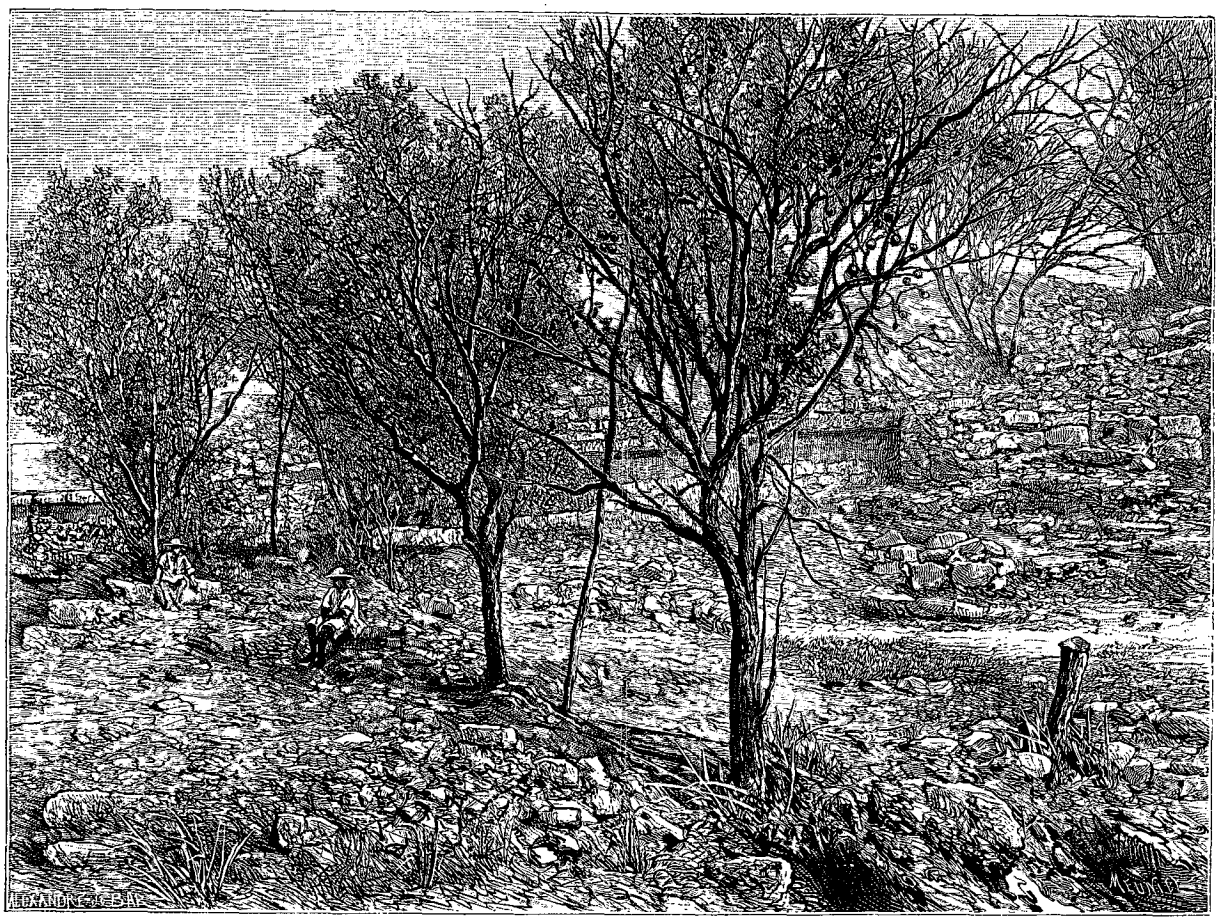
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soldats de Francisco de Montejo lors de sa première expédition de 1527. Montejo s'était emparé de Chichen-itza, qu'il occupa pendant deux ans et qu'il fut obligé d'abandonner après avoir perdu les deux tiers de son effectif. Ces armes, dépouilles des Espagnols vaincus et trophée des Mayas vainqueurs, furent évidemment enfouies par eux dans la base du temple comme une offrande aux dieux, en reconnaissance des victoires remportées sur les envahisseurs.

C'est bien là une preuve nouvelle de l'existence déjà constatée de la ville d'Izamal au temps de la conquête.

Voici l'autre découverte : il y a quelques années, don Pedro Bautista, mon hôte, extrayant des matériaux du Hunpictok, mit au jour un coffre de pierre de 1 mètre environ de longueur sur 50 centimètres de large, dans lequel il trouva cinq plats oblongs de 30 centimètres sur 20, à bords relevés de 5 centimètres de hauteur, en terre rouge très fine, et supportés par quatre roues également en terre cuite; vases qui, d'après don Pedro, rappelaient nos réchauds modernes. Il y avait en outre, dans le même coffre (coffre funéraire sans doute), des colliers de pierres fines et des couteaux d'obsidienne.

Ces vases nous rappellent ceux qui servaient de ré-



Pyramide Kab-ul à Izamal. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

chauds sur la table de Montezuma ; ils nous disent aussi que ma découverte de petits chariots à Teneneпanco n'est pas un fait isolé, et ils nous affirment, une fois de plus, que les civilisateurs américains connaissaient la roue et devaient employer des chars ou des brouettes traînés par des hommes sur leurs routes cimentées. Que devinrent ces réchauds à roues ? Ils furent envoyés à Mérida, dont deux à l'évêque d'alors, don José Maria Guerra; je m'informai vainement, je n'en pus retrouver les traces.

Je reviens à ma pyramide : elle se compose aussi de deux larges esplanades fort basses et de deux plateaux en retrait et à murailles perpendiculaires, dont l'inférieur mesure 41 mètres de long sur 21 de large, et le supérieur 36 mètres sur 16. Les murailles de ces deux plateaux se divisent en frises et en corniches, comme je m'en assurai plus tard; pour le moment il s'agissait de mettre au jour la frise de la terrasse supérieure où se trouvaient des bas-reliefs dont on apercevait quelques fragments. C'étaient les bas-reliefs signalés par Landa.

Le chef politique, le préfet d'Izamal, avait gracieusement mis des Indiens à ma disposition, et vers la fin de janvier j'avais une vingtaine d'hommes à l'ouvrage. Nous avancions assez rapidement et nous arrivâmes au bas-relief, qui se trouve à l'extrémité occidentale de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pyramide et dont nous donnons ici la gravure. Il fallut, pour le dégager, percer deux murailles qui séparaient des propriétés voisines et sous lesquelles la ligne des bas-reliefs se continuait. Nous débouchâmes par là sur le côté nord, qui ne présente qu'un gigantesque amas de pierres et de décombres, et que nous attaquâmes immédiatement; c'était la seule partie de la pyramide qui n'eût jamais été touchée. On considérait ce côté comme absolument vierge, et c'était là que nous devions faire nos plus belles découvertes. Mais une journée de travail vint nous montrer le néant de nos espérances. La ligne des reliefs s'arrêtait là; en vain poursuivions-nous sous les blocs amoncelés : rien; il n'y avait plus rien, et muraille, frise et corniche avaient entièrement disparu.

Toute cette ornementation si extraordinaire avait probablement été détruite dans les premiers temps de la conquête, car on n'avait pas à ce sujet le moindre souvenir.

Ce fut, il faut bien l'avouer, une désillusion cruelle; je comptais retrouver cinquante mètres au moins de ces bas-reliefs, et par le fait il m'en reste à peine dix mètres carrés, des plus précieux il est vrai, puisqu'ils sont les seuls existants aujourd'hui. Dans toutes les villes que j'ai visitées antérieurement, rien de semblable n'existe plus, et il était temps de recueillir cet unique exemple d'une ornementation à jamais disparue.

Je moulai donc, avec la plus grande difficulté, le haut relief en question, vu la profondeur du creux, et je ne sais en vérité si mes forces m'eussent permis de mouler ceux que je rêvais de faire, car les Indiens, sur lesquels je comptais, ne me prêtèrent qu'une aide insignifiante. Et puis ce n'était pas tout que de faire le moulage, il fallait l'enlever; ce fut une opération qui dura trois

Bas-relief de la pyramide Kab-ul. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie.

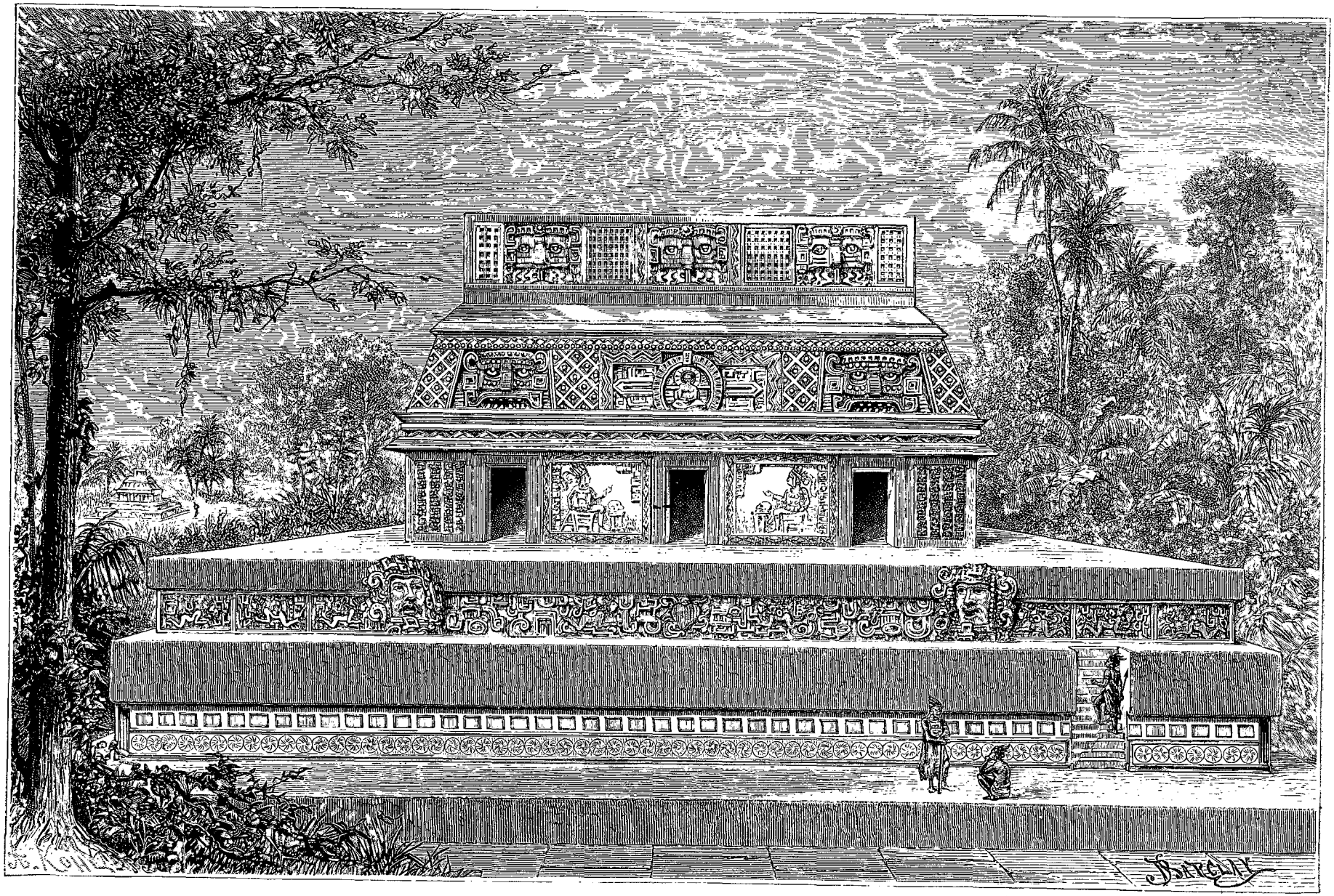
jours; le papier, que j'avais dû prodiguer en couches très épaisses, s'était durci et contracté de telle sorte que nous amenâmes en l'arrachant une partie de la maçonnerie.

Ce bas-relief représente un homme à quatre pattes dans une position étendue; les coudes et les bras semblent reposer sur un coussin, le ventre s'appuie sur un plateau, tandis que les genoux portent à nu sur le sol. La tête, un peu mutilée, est surmontée d'une coiffure en forme de tiare, et le cou est caché par un ornement imitant un nœud de cravate. Ce même nœud se retrouve dans certaines statues en terre cuite de Mexico et du Zapotecapan; et, chose singulière, j'ai trouvé dans mes fouilles, à quelques mètres plus loin, un ornement en cuivre imitant un nœud et qui rappelle absolument celui de notre personnage. Il portait sur son dos, me dit le directeur de l'école publique qui l'a vu, une autre personne, à tête de chouette. Corps et tête ont disparu, et il ne reste que la queue en éventail, qui rappelle absolument la manière employée par les Indiens Haidah de l'île de la Reine-Charlotte pour dessiner la queue d'un corbeau ou d'un aigle dans leurs divers tatouages[1]. Il y a bien d'autres points de ressemblance entre les Haidahs et les civilisateurs du Mexique; nous aurons à les signaler plus tard. Notre personnage est entouré de figures étranges, dont quelques-unes en forme de volute, d'un fort relief, et dont la signification nous est inconnue.

Ce panneau, comme la pyramide entière, était peint : la figure de l'homme en rouge, la coiffure bleue et jaune, le corps brun couleur de la peau indienne, les ornements alentour bleus, jaunes et rouges.

1. *Smithsonian contribution to knowledge.* The Haidah Indians of Queen Charlotte's islands, British Columbia, with a brief description of their carvings tattoo designs. By James Swan. Washington territory. (Planche 3, fig. 9, et planche 6, fig. 11.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Restauration du temple de Kab-ul à Izamal (voy. p. 282 et 283). — Dessin de Barclay, d'après une aquarelle de M. D. Charnay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Découverte d'un escalier. — Une muraille peinte. — Essai de restauration. — De la polychromie chez les anciens. — Littérature, fable maya. — Ruines de Tecoch, ancienne résidence des Cheles. — Une aguada. — Inondation de puces. — Cénoté de Uaïma.

Je gardai mes travailleurs, et, désolé de n'avoir trouvé que ce grand tableau, n'ayant plus rien à attendre de la frise supérieure, j'attaquai celle d'en bas, qui soutient la troisième esplanade.

Il n'y avait là rien autre qu'un amoncellement de pierres et de débris; nous commençâmes au sud, où, à 3 mètres de l'extrémité de la pyramide, se voyait une faible dépression. Nous découvrîmes bientôt la ligne de faîte d'une corniche composée de gros blocs, qui devait surmonter la frise, puis une solution de continuité, où nous mîmes à jour les premières marches d'un escalier. En poursuivant, nous le découvrîmes tout entier, et nous arrivâmes à une plate-forme cimentée. Cet escalier, composé de seize marches à pente rapide, faisait communiquer les deux esplanades entre elles, et il devait y en avoir plusieurs, répondant au nombre des esplanades, comme dans toutes les pyramides du même genre.

La besogne devint alors facile; nous n'avions qu'à suivre une muraille perpendiculaire et l'énorme corniche qui se trouvent à gauche de l'escalier. Cette première partie de la muraille montrait à nu les blocs et le mortier; plus loin nous la trouvâmes couverte de stuc poli; des traces de couleur se montraient çà et là, mais trop vagues pour indiquer les dessins de cette décoration. En poursuivant, je fus assez heureux pour découvrir certaines parties de la muraille où toutes les figures de la décoration se développaient visibles et distinctes. Mais sous l'action atmosphérique les couleurs disparaissaient à vue d'œil, et, comme je me désolais de voir ces dessins m'échapper, don Antonio Menendez, le directeur des écoles publiques d'Izamal, qui assistait à mes fouilles, me donna l'idée de raviver les dessins. J'avais des pinceaux; j'envoyai immédiatement chercher des couleurs : du jaune, du bleu et du rouge, qui étaient les couleurs voulues, et, pendant qu'avec une éponge j'humectais la muraille, Menendez recouvrait de couleur les figures géométriques dont se composait la décoration. J'en pris aussitôt la photographie, de sorte que nous avons en main les documents nécessaires pour rétablir le système décoratif des Mayas.

C'est là un résultat considérable et qui vient ajouter une affirmation de plus à mes affirmations touchant l'existence de la ville au temps de la conquête. En effet, ces dessins, composés de palmes enroulées, de rosaces peintes en rouge sur fond jaune et de bordures à figures géométriques en bleu sur fond jaune également, nous représentent presque exactement la décoration en usage aujourd'hui dans les principales maisons d'Izamal. Ce sont les mêmes couleurs et les mêmes dessins, et il est facile de se rendre compte du pourquoi : c'est que la transmission des anciens aux modernes fut directe.

Quand les conquérants s'établirent à Izamal, et ils s'y établirent dès leur arrivée, les temples étaient debout, puisque Landa les détruisit dix-huit ans plus tard; les pyramides et les temples intacts étalaient aux yeux leur bizarre ornementation, et les dessins et les couleurs brillaient de tout leur éclat.

Mais il n'y avait à cette époque ni maçons ni peintres espagnols; il n'y avait alors que des ouvriers et des artistes mayas. Il est donc naturel que, bâtissant les maisons de leurs nouveaux maîtres, ces ouvriers et ces artistes aient employé pour les décorer les mêmes dessins et les mêmes couleurs dont ils s'étaient servis et qui frappaient encore leurs yeux dans les monuments; et, par suite, comme rien ne se modifie sensiblement chez les peuples primitifs, cette tradition s'est perpétuée, et nous avons aujourd'hui dans les maisons espagnoles la même décoration que chez les anciens Mayas. Cela est d'autant plus certain que, dans les jouets d'enfants dont j'ai rapporté une collection, les couleurs employées et les dessins sont encore les mêmes : rouge et bleu sur fond jaune. Ajoutons que les objets représentés sont aussi les mêmes que ceux d'autrefois : oiseaux, tortues et bonshommes servant de sifflets pour les bébés.

En fait de reliques recueillies dans mes fouilles, je citerai un objet singulier en cuivre dont j'ai déjà dit deux mots et que je crus reconnaître pour un ornement, soit de cou, soit d'oreilles, et qu'on retrouve sur d'anciennes poteries et dans les bas-reliefs; il a 15 centimètres de longueur. C'est, je crois, le seul exemplaire qui existe : je n'en ai vu d'autre nulle part. J'ai également trouvé divers fragments : une balle de fronde, deux petites figures en terre cuite rappelant celles de Teotihuacan et une tête de chien peinte en bleu. J'ai également rencontré au coin d'un trottoir d'une maison et j'ai moulé deux dalles couvertes de sculptures, représentant l'une deux écureuils, l'autre un aigle aux ailes déployées.

Occupons-nous donc de la restauration que mes découvertes m'ont permis de faire. Les deux plateaux en retrait dont se compose la base de la pyramide, mesurent, l'inférieur 41 mètres de long sur 21 mètres de large, le plateau supérieur 36 mètres sur 16, et la petite terrasse à laquelle aboutissait l'escalier s'étend autour du dernier plateau avec une largeur de $2^{m},25$.

Les murailles des deux plateaux se divisent en frises et en corniches : la frise de la muraille inférieure mesure $1^{m},75$ de hauteur et la corniche $2^{m},10$ avec une saillie de 30 centimètres. Sur cette frise plate, couverte de stuc, on voit une bande de rosaces peintes en rouge sur fond jaune et la ligne de carrés bleus que j'ai découverts : la vaste corniche était peinte en rouge.

La frise de la muraille supérieure mesure $1^{m},22$ de hauteur, la corniche 90 centimètres avec une même saillie de 30 centimètres. Cette seconde frise était couverte d'une série de reliefs en ronde bosse modelés dans le stuc frais et divisés de droite et de gauche en six panneaux de $2^{m},25$ chacun, semblables à celui que nous avons donné. Tandis que le panneau central, légère-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment en retrait, occupait un espace de 18 mètres; les deux coins formées par le retrait étaient occupés par deux immenses figures de la hauteur entière de la muraille, soit 2m,10 sur 2 mètres de large.

Pour figurer les six panneaux, j'ai pris le mien, que j'ai répété six fois, afin de ne pas me lancer dans l'inconnu; quant au grand panneau central, je l'ai rétabli sur l'indication de gens qui l'ont vu il y a quinze ans à peine, alors qu'on enleva les éboulis qui marquaient cette partie de la pyramide. On m'en a indiqué le sujet principal : un cœur sanglant percé d'une flèche, et de chaque côté deux figures prosternées. Pour les différents motifs, palmes, volutes et ornements bizarres qui couvrent le fond du panneau, je les ai tirés de la pyramide même, ainsi que les deux grandes figures dont j'ai les photographies et que j'ai rétablies en cet endroit à la place des deux qui avaient disparu.

La pyramide avec ses deux étages est donc absolument vraie, puisque j'ai rapporté les dessins et les couleurs de la frise inférieure, que pour la frise supérieure j'ai le moulage de l'un des panneaux, et que, pour le reste, motifs et couleurs m'ont été indiqués par des habitants d'Izamal qui ont vu l'ensemble de la frise.

Il ne restait pas une pierre du temple, et je l'ai entièrement reconstruit. J'ai cependant le droit de dire que ce n'est pas une création fantaisiste, puisque ces monuments sont presque tous semblables et que les différentes parties qui composent celui-ci sont absolument indiennes.

J'ai emprunté mes documents à deux époques de cette même civilisation; à celle qui a précédé pour moi la fondation d'Izamal et à celle qui l'a suivie. J'ai pris à Comalcalco et à Palenque, plus anciens et d'où sont venus les civilisateurs, l'obliquité de la toiture, certains détails d'ornementation et la muraille décorative qui surmonte le temple : muraille qui du reste s'est perpétuée dans nombre de villes yucatèques modernes. Le corps de l'édifice est la copie d'un monument de Chichen-itza, ville postérieure à Izamal; les deux panneaux de la muraille inférieure viennent également de Chichen, ainsi que le médaillon de la frise et les cinq grandes figures qui décorent la partie supérieure du monument.

Pour ce qui regarde les couleurs, je dois avouer que je me suis guidé sur des fragments de peinture que j'ai recueillis dans des édifices divers, où, comme dans la base du temple, j'avais noté le bleu, le jaune ou le rouge. J'ai pu mettre du jaune à la place du rouge ou du bleu, et réciproquement : mais il s'agissait, non pas tant de faire vrai, ce qui nous était impossible, que de faire vraisemblable et de donner une idée exacte de la physionomie polychrome d'un temple maya-toltèque avant la conquête. Je puis dire aussi que, loin de forcer les tons, je les ai adoucis; les couleurs devaient être plus vives, les contrastes plus violents, j'en suis convaincu et j'en prends à témoin la coupe aux couleurs éclatantes que j'ai publiée dans mon ouvrage et que j'avais découverte dans mes fouilles de Tenenepanco.

D'ailleurs tout se tient chez un peuple; il est un dans ses manifestations : une coupe, un vase, un poignard, un bijou peut nous donner une idée parfaite de son génie décoratif, car il appliquera, en les agrandissant, tous les motifs figurés sur ces divers objets à l'ornementation de ses monuments. Les Arabes n'ont pas fait autre chose pour la décoration de leur palais de Grenade et de Cordoue.

Le civilisateur américain, le Toltec, nous a laissé partout des traces de son amour des couleurs; à Comalcalco, l'ancienne Centla, la capitale indienne de Tabasco, j'ai trouvé un fragment de muraille exposé depuis plus de quatre siècles aux pluies torrentielles du pays, rouge sang et d'un ton si frais et si vif qu'on l'eût dit peint de la veille.

A Teotihuacan, les deux grandes pyramides étaient doublées d'une épaisse couche de ciment peinte en rose, et les chemins de la ville étaient, comme au Yucatan, peints en rouge. Les palais devaient être, de toute nécessité, couverts des peintures les plus vives, car ils eussent paru ternes et pauvres au milieu de cette débauche de couleurs.

Nous n'avons pu voir de ces monuments que des restes informes, mais Torquemada, qui visita Teotihuacan bien longtemps avant nous, fut frappé de l'ensemble éblouissant que présentait encore cette ville indienne. « Tous ces temples et ces palais, dit-il, et toutes les maisons qui les avoisinaient, étaient parfaitement bâtis de chaux blanche et polie; à les voir de loin, on éprouvait un immense plaisir à les admirer. Les ruelles, les rues et les places étaient de ciment peint et poli, et elles étaient si belles, si propres et si brillantes, qu'il paraissait impossible que des mains humaines les eussent pu construire et que des pieds humains eussent osé les fouler.

« Et cela est si vrai, qu'en dehors de toute exagération on peut me croire, parce que, outre ce que d'autres m'ont certifié, j'ai vu moi-même certaines ruines qui étaient la preuve de tout ce que j'ai dit; et parmi les temples il y avait des arbres, des fleurs, des jardins et des parterres superbes et parfumés pour le service et l'ornement des temples. »

L'enthousiasme de Torquemada eût également débordé en présence des villes yucatèques comme Izamal, Chichen-itza, Uxmal, Labna, où de nombreux monuments entièrement couverts de sculptures, de plus de cent mètres d'étendue, étalaient leurs façades polychromes au milieu de la grande végétation des tropiques. Nous pouvons à peine nous rendre compte du spectacle que devaient offrir ces villes et dont le temple que nous présentons ne peut donner qu'une faible idée; mais nous aurons acquis la certitude que la polychromie était familière aux Indiens, comme elle le fut aux Égyptiens, aux Grecs et aux populations de l'Orient et du Midi.

La polychromie, du reste, n est que le résultat d'un milieu, comme chaque chose, et elle s'est imposée à toutes les populations vivant dans des contrées à lumière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éclatante. Dans ces contrées, les édifices de chaux ou de marbre blanc, reflétant avec violence la lumière du soleil, devaient blesser les yeux ; on les couvrit alors, avec plus ou moins de bonheur et selon le génie du peuple, de peintures diverses atténuant les violences de la lumière, sans pour cela nuire à la beauté des monuments.

En Espagne, en Italie, en Portugal vous voyez des maisons bleues, jaunes, rouges ; et les hommes, en les couvrant de ces couleurs qui nous surprennent, nous habitants du Nord, agissent poussés par le même motif qui nous fait prendre des lunettes à verres bleus ou cendrés pour nous préserver la vue quand nous allons explorer des champs de neige ou les glaciers du mont Blanc.

Le peuple qui nous a laissé de si jolis monuments ne cultivait pas seulement l'architecture, il cultivait aussi la littérature, l'histoire et la poésie. Les chroniqueurs nous parlent de théâtres sur lesquels les Indiens jouaient, même après la conquête, des comédies qu'ils nous disent remarquables ; nous avons parlé des poésies du roi de Texcoco, le grand Netzahualcoyotl. Tout le monde connaît les manuscrits mexicains et mayas, rituels et résumés de périodes historiques, et je présente au lecteur une fable inédite qui nous a été donnée dans l'ouvrage de don Crescentio Carillo y Ancona ; elle a pour titre : *la Colombe et l'Écureuil.*

La colombe rouge, emblème de l'épouse fidèle, couvait tendrement un beau matin les petits œufs de son nid. Survint un écureuil, animal astucieux et sagace, qui, sautillant gaiement sur les rameaux flexibles à l'entour du nid, demanda d'un ton doucereux :

« Et pourquoi, petite amie, te montrer si peu sociable et passer tout ton temps à la maison ?

— Mon mari étant dehors, répondit l'innocente épouse, je ne sortirai qu'à son retour : nous ne saurions abandonner ainsi nos chers petits œufs.

— Ah ! ma pauvre amie, reprit l'animal rusé, pendant que seule ici tu surveilles ton intéressante couvée, ton époux volage se divertit avec d'autres colombes. De mes yeux aujourd'hui, je l'ai vu, comme je te vois. »

La jalousie enflammant le cœur de la colombe, elle oublie qu'elle est mère et se précipite hors du nid.

L'écureuil aussitôt dévora les œufs, ayant gagné son déjeuner par son astuce et grâce à la crédulité de la jalouse et naïve colombe.

Quand celle-ci revint à son nid, elle gémit, hélas ! de douleur en le retrouvant vide, entouré des débris épars de la triste couvée.

Depuis lors, dans son chant doux et plaintif, elle dit et répète sans cesse : *Cuuc-tu-tuzen, Cuuc-tu-tuzen....* ce qui veut dire : « Ah ! l'écureuil m'a trompée, l'écureuil m'a trompée ! »

Morale.—Elle est un peu naïve comme la colombe : la femme mariée doit agir avec une prudence consommée, et toutes en général doivent fuir les personnes méchantes, médisantes et calomniatrices.

C'est fort bien ; mais, pour répandre et vulgariser ces comédies, ces fables et ces poésies, les Mayas et les Aztecs employaient-ils des caractères spéciaux ? Nous ne le croyons pas. Leur écriture figurative pouvait s'appliquer aux rituels pour rappeler l'époque des fêtes et des cérémonies religieuses ; elle pouvait s'appliquer à certaines chroniques historiques pour rappeler des souvenirs de guerre et des conquêtes, donnant les dates au moyen de signes que nous connaissons, et distinguant les populations vaincues et le vainqueur par des personnages à attitudes résignées ou altières, comme sur la pierre de Tizoc ; elle pouvait consigner des récits de pêche et de chasse par des figures de chevreuils percés de flèches, ou la patte prise dans un piège, par des poissons et des filets accompagnés de signes indiquant l'époque et le lieu de ces chasses et de ces pêches, et le prince qui les avait présidées ; elle pouvait perpétuer la mémoire d'une année de sécheresse ou d'abondance, l'éruption d'un volcan, ou l'apparition d'une comète, comme cela se voit dans tous les manuscrits. Mais pouvait-elle, en dehors des grandes périodes historiques, raconter les faits en menu détail ? pouvait-elle nous transmettre une pièce de théâtre, une fable, un poème ? Nous ne le croyons pas ; et tout ce qui concernait l'histoire proprement dite et la littérature devait se confier à la mémoire de certains hommes, classe spéciale, registres vivants, qui les repassaient à leurs successeurs ; et ce dut être ainsi que ces documents, s'ils sont authentiques, ont pu arriver jusqu'à nous. On raconte comme une preuve de la persistance des traditions à se transmettre de siècle en siècle, indéfiniment, que les Australiens répètent encore aujourd'hui, dans une langue qui n'est plus la leur, des chants et des légendes qu'ils ne comprennent pas du tout.

Pendant que mes travaux se poursuivaient à Izamal, je fis diverses excursions dans les environs, où les ruines abondent. C'étaient toujours des promesses magnifiques de la part de ceux qui avaient vu ces ruines ; j'y devais trouver des statues, des inscriptions et des palais. Je me laissais donc entraîner, pour éprouver toujours les mêmes désillusions et la même déconvenue ; il y avait bien des pyramides, mais des pierres en tas, rien de plus ; et je ne rapportais de ces courtes expéditions que des milliers de garrapatas, qui me suppliciaient. J'avais résolu d'en finir avec ces explorations problématiques, lorsqu'on me parla des ruines de Tecoch ; les renseignements étaient si détaillés, les affirmations si positives, que je me laissai convaincre. Je me souvenais d'ailleurs que Landa parlait de Tecoch comme d'une ville importante, et voici son origine :

Des douze prêtres de Mayapan qui s'échappèrent de la ville après sa chute, il y en eut un très renommé qui maria sa fille unique avec un jeune homme noble appelé Achchel, lequel eut plusieurs fils, qui portèrent, suivant la coutume, le nom de leur père. Ce jeune homme alla s'établir près de la côte, où le suivit une population nombreuse. Telle fut l'origine de la famille sacerdotale des Cheles, dont les descendants occupèrent

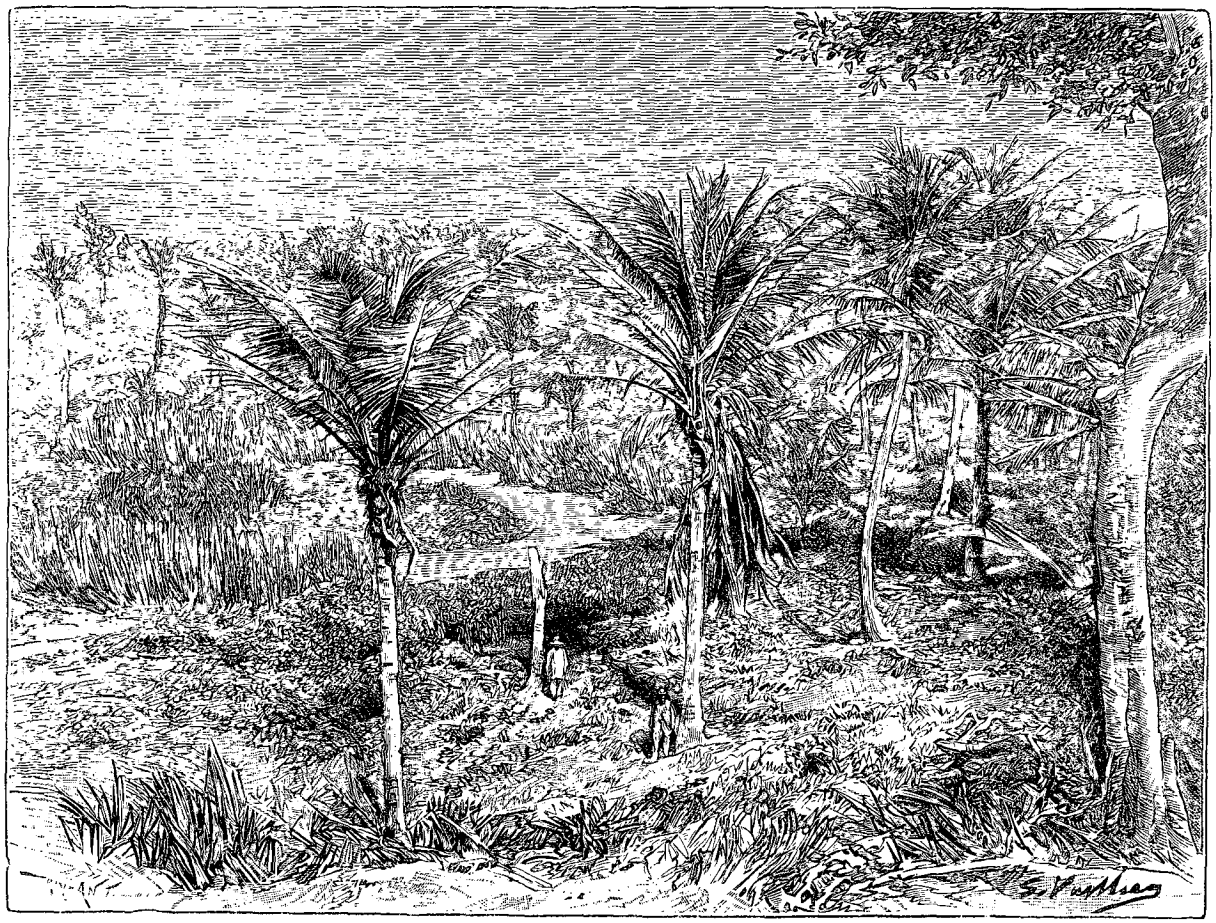
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la plus considérable des provinces du Yucatan, qu'ils appelèrent, de leur nom, Ahkinchel, et la ville de Tecoch fut la première ville qu'ils habitèrent avant de se fixer à Izamal.

Ce fut un des membres de cette famille, habitant Cilam, sur la côte nord, qui recueillit F. de Montejo lors de sa fuite de Chichen, et le grand prêtre d'Izamal, Kinich-Kackmö, de cette même famille, fut également plus tard, avec le roi de Mani, l'un des premiers alliés des Espagnols, à leur arrivée à Mérida, en 1541, tandis que le Cocom, roi de Zotuta, restait l'irréconciliable ennemi des envahisseurs. Je résolus donc de visiter Tecoch, qui se trouvait à 12 kilomètres au nord-est d'Izamal.

Nous partons avec le préfet, qui m'accompagne; nous suivons le chemin de Valladolid, et à Sitilpech nous prenons un guide. Un peu plus loin, sur la gauche, le volan-coche s'engage dans un chemin épouvantable où, pendant deux heures durant, au milieu de roches abruptes, de trous profonds, d'obstacles incroyables, nous sommes secoués, bouleversés et triturés de telle façon qu'après plus de six mois les bras m'en restent encore à moitié paralysés.

Mais nous arrivons, et sur la droite, dans le fourré,



Réservoir de l'ancienne ville de Tecoch. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

le guide nous conduit à une *aguada* formée par une immense dépression du sol, espèce de grand cénoté, probablement modifié par la main de l'homme. C'était un des réservoirs de la ville, dont la population était groupée aux alentours. Ce réservoir devait en effet être inépuisable, car il a de l'eau malgré trois années de sécheresse; il devait, étant bien entretenu, présenter un aspect des plus gracieux, avec sa belle nappe, obstruée aujourd'hui par les joncs et les plantes aquatiques, avec ses milliers de cocotiers, dévorés depuis peu par un incendie et dépouillés par les sauterelles qui ruinent la péninsule. Tel quel, il représente encore une oasis dans ce désert, en même temps qu'un souvenir historique perdu dans les bois. Les monuments de la ville se trouvent à 500 mètres au nord, et nous nous engageons dans la brousse précédés d'Indiens nous ouvrant une route avec leurs machétés.

De grands monticules, des esplanades se présentent à nos regards, surmontés de ruines d'autant plus imposantes qu'on ne les aperçoit que voilées et couvertes par une épaisse végétation; ces ruines sont nombreuses, me semblent considérables, et je me réjouis déjà de ma découverte, lorsque, pénétrant au cœur même des monuments éboulés, je me trouve en face de voûtes en plein cintre qui m'assurent un nouveau déboire.

Cependant mon dépit est relatif, et ces ruines ne man-

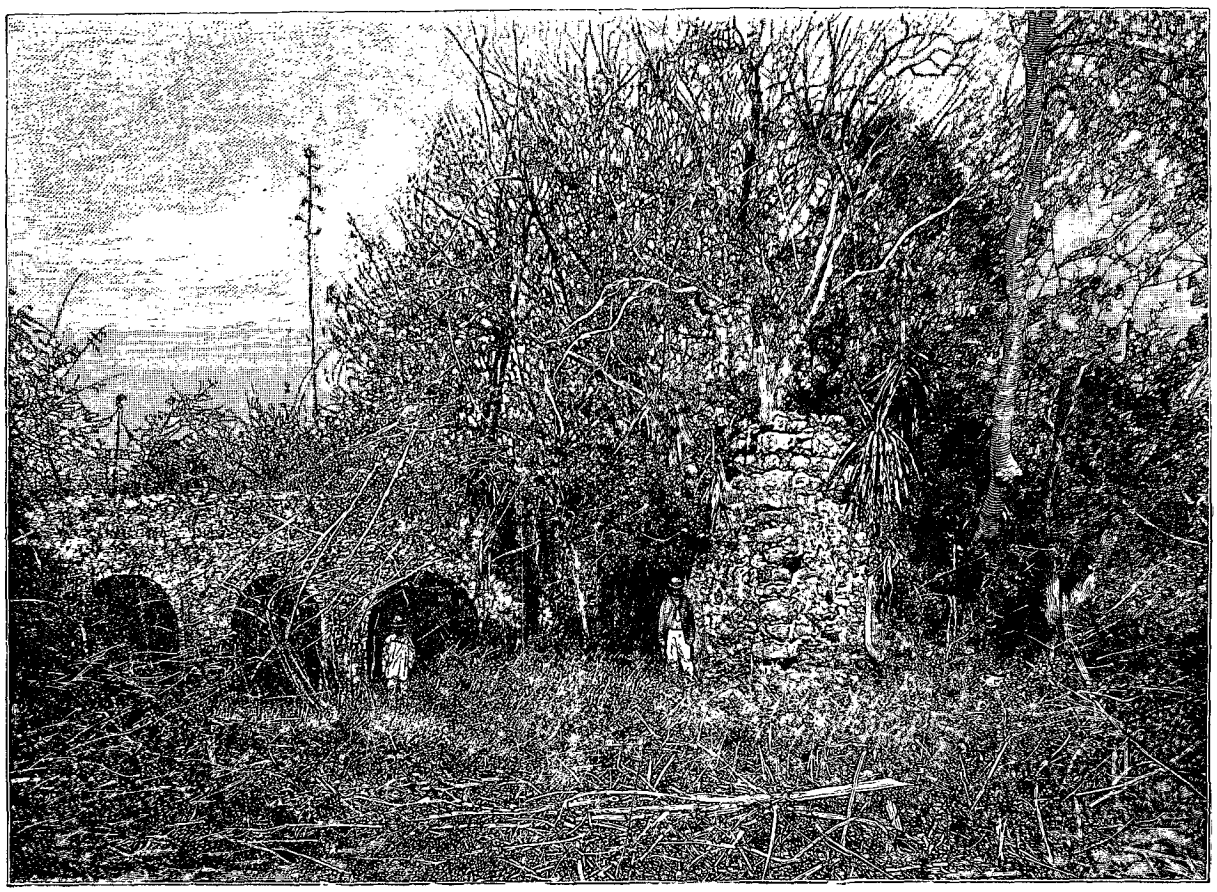
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quent pas d'intérêt ; je suis bien en présence de l'ancienne ville de Tecoch, dont les monuments disparus ont prêté à quelque riche conquistador les matériaux de leurs murailles pour construire sa demeure princière dans les premières années de la conquête. C'était évidemment une fort grande exploitation agricole, et le riche *encomendero* devait avoir des milliers de serviteurs lui appartenant ; Herrera nous conte en effet que les premiers occupants espagnols en avaient de trois à quatre mille. Mais les monuments du vainqueur ont moins duré que ceux du vaincu, et tous deux gisent aujourd'hui dans le même linceul de poussière et d'oubli.

Il faut maintenant nous rendre à Valladolid, et nous reprenons cette route déjà tant de fois suivie par Balantun, Tunkas, Quintana-Roo et Citas, où nous devons passer la nuit.

Nous arrivons de bonne heure ; le soleil, encore haut, dardait des rayons de feu et j'avais hâte de me reposer à l'ombre. D'habitude on nous donnait la maison d'école pour logis, mais, faute de disciples ou d'argent, l'instituteur avait fui, et depuis de longs mois l'école était abandonnée. Ce fut toute une affaire pour obtenir la clef de la maison, qu'on finit enfin par retrouver.

Valerio, mon domestique, et le cocher y transportèrent immédiatement les bagages dans la grande salle, toute fraîche, où je me promettais une sieste délicieuse.



Ruines espagnoles à Tecoch. — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie.

Déjà mon lit de camp était en place et mon hamac suspendu ; je m'occupais du déballage de menus objets, quand des sensations étranges vinrent tout à coup m'alarmer : me sentant criblé de piqûres douloureuses, je crus être tombé dans un nid de fourmis.

Je m'élançai au dehors, et, comme j'étais vêtu de blanc, je vis mon pantalon complètement noir de petits insectes grouillants ; ce n'étaient pas des fourmis, c'étaient des puces, et les envahisseuses ne s'en étaient point tenues au pantalon, mais avaient inondé le corps et pénétré jusqu'à la tête. Au même instant Valerio débouchait de la maison, suivi du cocher, tous deux poussant des cris de désespoir. Chacun de nous se secouait de son mieux sans que la multitude des ennemis semblât diminuer. La situation était comico-tragique : fort drôle pour les gens du village qui nous observaient, intolérable pour nous.

« Vite, dis-je à mes hommes, enlevez, enlevez les bagages ! » Mais ni l'un ni l'autre, dans toute l'ardeur d'un combat furieux, ne voulut rentrer dans la pièce. Et je songeais avec amertume à mon équipage livré à cette dévorante inondation.

« Eh bien ! dis-je à Valerio, appelle ces Indiens, donne-leur une piastre pour qu'ils aillent enlever nos bagages et les transporter au milieu de la place. » Les Indiens acceptèrent, et là on put procéder au sauve-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cénoté de Uaïma (voy. p. 288). — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tage. Quant à nous, l'attaque continuait tout aussi vigoureuse, car, si nous avions chassé les ennemis des fossés et des parapets, nous étions impuissants contre ceux qui, d'assaut, avaient envahi l'intérieur de la citadelle et qui s'en donnaient à cœur joie.

Bref, il fallut nous retirer dans un bois discret, derrière la maison, et là, dans le plus simple appareil, nous livrer mutuellement pendant une heure au moins aux recherches les plus minutieuses. Heureusement un riche Indien nous offrit l'hospitalité dans sa maison neuve; mais je me souviendrai longtemps de l'école de Citas!

Nous partîmes le lendemain de bonne heure pour gagner le petit village de Uaïma, et je veux présenter au lecteur le plus beau cénoté à ciel ouvert qui soit au Yucatan. J'en ai visité beaucoup; pas un seul n'en approche comme pittoresque et comme élégance; ils sont généralement d'une tristesse morne; ils sont noirs, sombres, sévères, et, grâce aux souvenirs tragiques qu'ils évoquent, vous remplissent d'une vague terreur.

A l'école de Citas : chassés par les puces. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. D. Charnay.

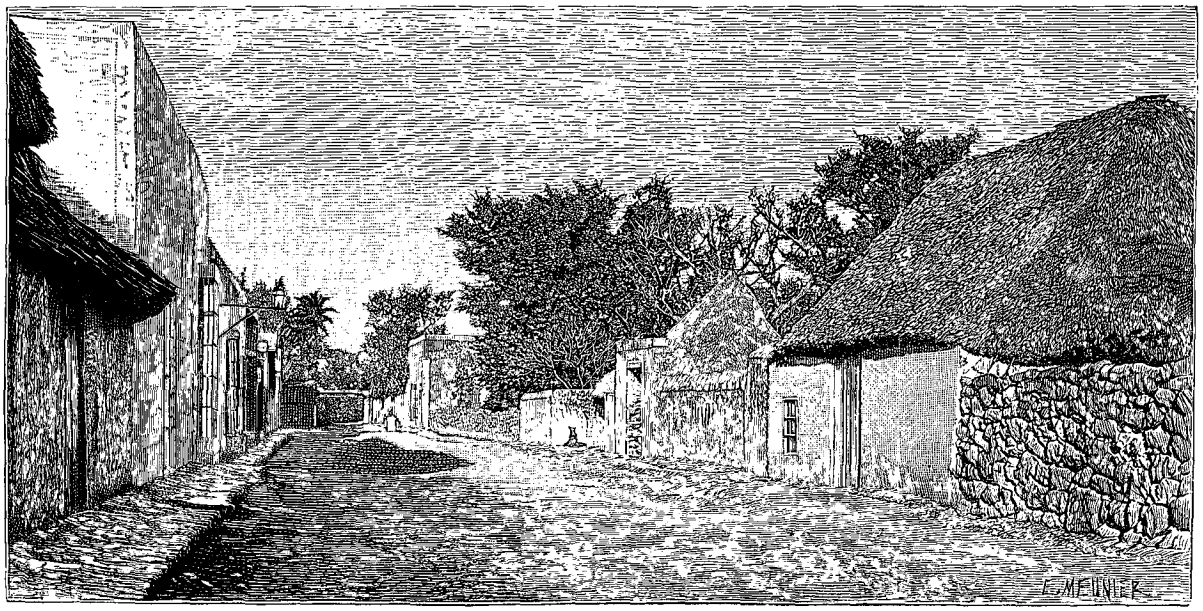
Celui-ci est vaste, largement ouvert, gai, jeune, charmant, entouré d'une verdure magnifique, plein de lianes, de fleurs et d'oiseaux, et il semble impossible qu'on y sacrifiât jamais des victimes humaines. Il est à deux pas de la route et près de l'église à l'ombre de laquelle nous laissions souffler nos mules, quand on me parla de cette merveille. Voyageant avec mon appareil photographique toujours garni de plaques sèches, il me fallut une demi-heure à peine pour prendre la vue du cénoté.

Sur la gauche, à l'entrée, se trouve un vaste éboulement tout moderne et qui forme une immense caverne d'un blanc de neige; on arrive à la nappe liquide au moyen de cordes amarrées dans le roc, car la muraille, divisée en échelons gigantesques, a plus de vingt mètres de hauteur. Quelques Indiens m'avaient suivi; d'autres prenaient déjà leurs ébats dans l'eau fraîche et limpide du bassin, de sorte que j'eus devant les yeux le charmant tableau que représente notre gravure (p. 287).

Désiré CHARNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Faubourg de Valladolid (voy. p. 290). — Gravure d'Eug. Meunier, d'après une photographie.

MA DERNIÈRE EXPÉDITION AU YUCATAN,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

A la recherche de Koba. — Mauvaise nouvelle et heureuse rencontre. — Le colonel Traconis. — Arrivée à Valladolid. — La révolte indienne. — Guerre sociale. — Coup d'œil rétrospectif. — Épisodes. — Anecdotes. — Valladolid : ses monuments, son cénoté. — Un nouveau poisson. — Nouvelles alarmes. — Je renonce à Koba.

La première partie de mon expédition est terminée et nous allons commencer la seconde, qui a pour but, non pas la découverte de Koba, dont la position est bien déterminée et qu'ont déjà visitée en une légendaire excursion certains habitants de Valladolid, mais une visite à cette ville, qui est restée, comme devant, inconnue et nouvelle pour le public.

Cette visite m'offrait à moi personnellement l'intérêt le plus vif et j'en escomptais les résultats comme devant être des plus importants au point de vue historique. Koba se trouvait en effet dans l'itinéraire de Francisco de Montejo, quand, lors de sa première expédition, il se rendit de la côte orientale à Chichen-itza. Il avait séjourné à Koba; il s'agissait donc de savoir si les monuments de cette ville habitée au temps de la conquête étaient bien du même style que les monuments de Chichen, Uxmal, Labna et autres villes déjà connues; c'était, dans ce cas, la preuve évidente que toutes ces villes, de la plus moderne à la plus ancienne, appartenaient bien à la même civilisation. Je crois avoir démontré la vérité de cette théorie dans mon ouvrage, mais saurait-on jamais amasser trop de preuves? Je voulais donc voir Koba.

Seulement Koba est loin des centres civilisés; elle se trouve à 40 kilomètres au delà de Chemax, village frontière, c'est-à-dire à 70 kilomètres à l'est de Valladolid, en plein territoire indien. Il s'agissait d'atteindre Valladolid, où le vice-gouverneur et le commandant de la bande orientale devaient mettre à ma disposition des hommes pour m'ouvrir une route dans les bois et une centaine de soldats qui en cas d'attaque protégeraient l'expédition.

J'arrivai donc à Uaïma, où je pris tranquillement la vue du beau cénoté que nous avons figuré dans la précédente livraison, et, tout à mon opération, je n'avais apporté nulle attention à ce qui se passait autour de moi; mais, lorsque je sortis du cénoté pour regagner ma voiture, je m'aperçus qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. En effet, une bien fâcheuse nouvelle m'y attendait; le village paraissait consterné : des

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

groupes d'habitants discutaient vivement sur la place; des sentinelles se promenaient au débouché des rues, et le toit en terrasse de l'église était garni de soldats.

Que s'était-il passé? Après une trêve de dix ans, les sauvages recommençaient la guerre d'extermination et venaient d'envahir le territoire civilisé. Ils avaient surpris la petite place de Tixualatun, à quinze lieues dans le sud, en avaient incendié les maisons et massacré les habitants.

Devais-je poursuivre? Une heureuse rencontre vint me tirer d'embarras. Le colonel Traconis, commandant de la bande orientale, était également arrivé à Uaïma, se dirigeant en toute hâte sur Valladolid pour y réunir ses troupes et se lancer à la poursuite des Indiens. Je connaissais le colonel; nous nous étions déjà rencontrés à Chichen, où il était venu me rendre visite lors de ma dernière expédition. C'était l'homme le mieux au fait de la guerre indienne, dans laquelle il s'était illustré pendant plus de vingt ans. Petit, sec, maigre, œil de flamme, et d'une bravoure épique, sa brillante campagne de 1866 lui avait valu le titre de héros de Tihosuco, où il avait exterminé les rebelles. Partout victorieux, il connaissait à fond les sentiers du territoire ennemi, qu'il avait tant de fois parcourus. Traconis était le chef blanc le plus redouté des Indiens; ils l'avaient surnommé *Bekech-Oc* (Petites-Jambes), à cause de sa taille, et, lorsque *Petites-Jambes* enfilait le sentier de la guerre, les révoltés s'éparpillaient devant lui.

« Venez à Valladolid, me dit le colonel, je ne crois pas à une guerre sérieuse, mais à quelques escarmouches seulement; nous n'en aurons en somme que pour quelques jours, et bientôt je vous conduirai moi-même à Koba. »

Nous partîmes donc le lendemain matin, et, comme j'avais des mules fraîches, que l'attelage du colonel était fatigué, que, de plus, la route aux environs de Uaïma est affreuse, j'offris à Traconis une place dans mon volan-coche, et vers les trois heures de l'après-midi nous entrions à Valladolid.

Valladolid, *la Sultana del Oriente* (la Sultane de l'Orient), comme l'ont modestement baptisée ses habitants, fut fondée peu après Mérida sur l'emplacement de l'ancienne Zaqui; c'était après la capitale la ville la plus importante de la péninsule et c'en était la plus florissante. Sa population égalait celle de Mérida; elle avait de belles maisons et de vastes jardins, une grande cathédrale, des couvents magnifiques et d'immenses faubourgs. Une ceinture de riches haciendas, vastes exploitations agricoles placées au milieu de terres fertiles, lui donnaient le bien-être et la richesse. Hélas! cette époque est si loin! La pauvre Sultane fut violée par les Indiens révoltés en 1848, dans la première fougue de cette guerre sociale dont nous allons parler et qui semblait renaître sous nos pas le jour même de notre arrivée. Ah! pauvre Valladolid, pauvre Sultane aux longs voiles épars et qui pleure encore son opulence détruite et sa grandeur passée!

Mais quelles furent les causes de cette guerre sociale qui mit le Yucatan à deux doigts de sa perte, qui lui enleva les deux tiers de ses habitants et le ruina de fond en comble? Quoique multiples, la première de toutes ces causes fut la conquête et l'oppression du vaincu. Cette oppression fut terrible et longue, mais eût-elle été des plus douces, que le peuple opprimé eût conservé le même désir et le même droit de secouer le joug et de briser sa chaîne. Il l'avait en effet ce droit; on l'a toujours.

« Quelque temps qu'ait duré un schisme, dit l'Église, il ne prescrira pas la vérité. »

« Ceux qui possèdent pour autrui, dit le Code, ne prescrivent jamais. »

La liberté d'un peuple ne saurait donc se prescrire, et, quel que soit le temps qu'il ait subi la conquête et gémi dans la servitude, ce peuple a le droit et le devoir de reconquérir son indépendance.

Quoique de race blanche et témoin désintéressé de cette lutte abominable qui coûta la vie à près de trois cent mille créatures humaines, lorsque l'on connaît les causes, on en exècre, on en maudit les horreurs, sans trop savoir de quel parti se ranger. C'est qu'un peuple opprimé, quelle que soit sa race ou sa couleur, impose une sympathie instinctive et une pitié profonde qui se retournent contre l'oppresseur.

Or le peuple maya fut le plus durement opprimé des peuples, et l'Espagnol le plus cruel des vainqueurs. Il était donc naturel qu'il récoltât plus tard les haines qu'il avait semées.

Les premières années de la conquête n'offrent en effet que scènes de dépouillement, de supplices et d'horreurs; et, si ce peuple belliqueux et fier entre tous finit par se courber sous le joug de fer que lui avait imposé son maître, en réalité il n'était point soumis. Malgré trois siècles de servitude il conservait traditionnellement le désir impérissable de se reconstituer, en même temps qu'une ardente soif de vengeance. Aussi le premier signal de la révolte fut-il donné par un Cocom, descendant de cette famille de rois qui chassèrent une première fois les Espagnols de la péninsule et qu'à leur retour ils eurent tant de peine à soumettre; et c'étaient ces mêmes hommes qu'au dix-huitième siècle les Yucatèques maintenaient encore en servitude. Quoique nous soyons loin des abominations de la conquête et de la férocité des conquérants, quoique vivant sous un joug moins lourd et gouvernés par des lois plus douces, les Mayas n'étaient rien moins que des esclaves.

L'Indien, isolé dans ses villages, en butte au mépris des blancs, à jamais éloigné des emplois publics, supportait à peu près seul tout le poids de l'impôt, et son salaire, des plus misérables, lui permettait à peine, malgré sa sobriété proverbiale, de suffire à l'entretien de sa famille. Et puis, pour quelques maîtres doux et compatissants, combien avaient hérité des cruelles tendances de leurs ancêtres! Combien de serviteurs frappés, suppliciés, vendus!

De là, une haine dissimulée, mais féroce. Cette

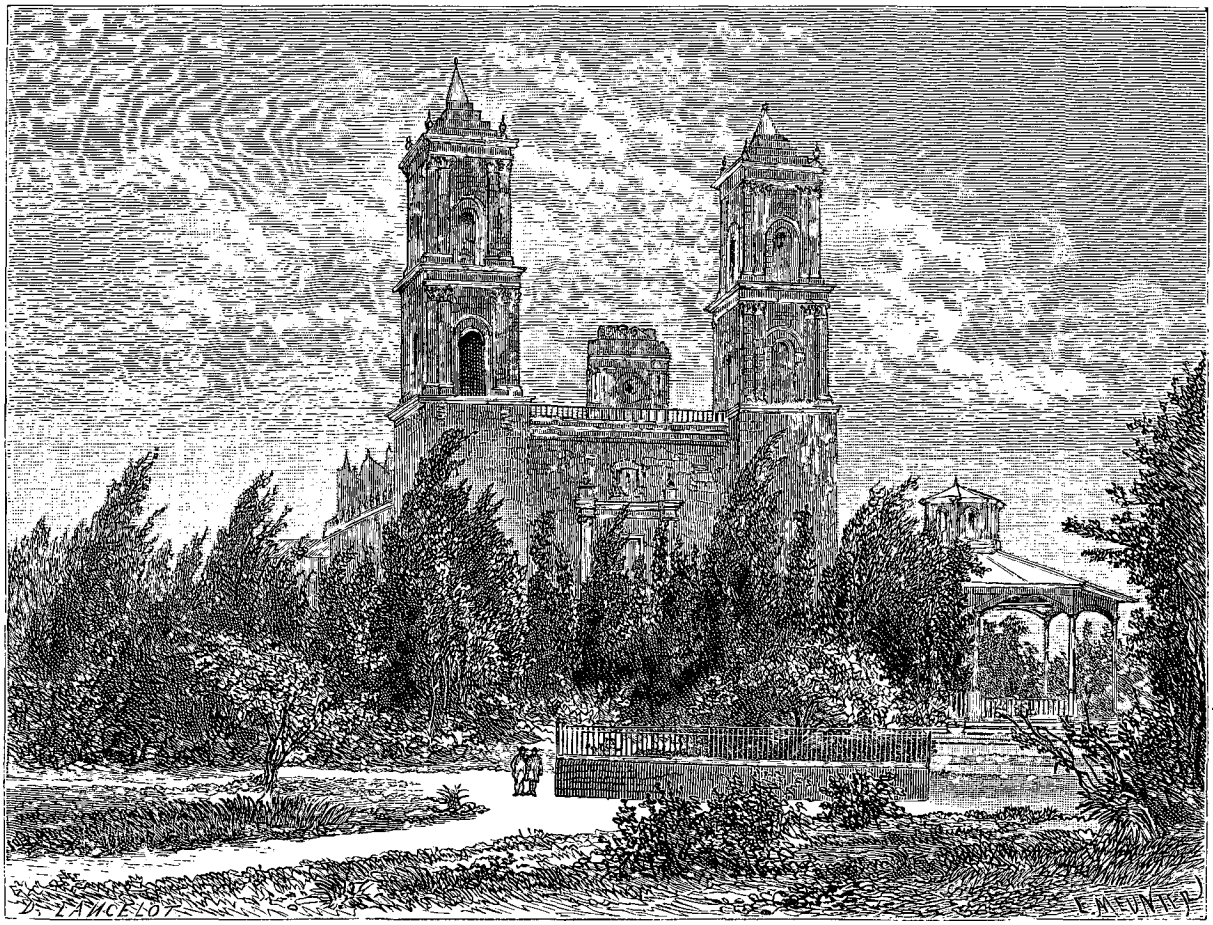
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haine couvait inextinguible dans le cœur des Mayas; un hasard, une occasion fortuite, un événement quelconque pouvait la faire éclater : cet événement survint; à l'heure marquée par la Providence, l'occasion naquit : la guerre civile des blancs entre eux.

Alors, sans en calculer les conséquences et sans en prévoir les suites, ils armèrent leurs serviteurs; chaque parti arma les siens, et cela sous conditions et promesses trompeuses : extension de libertés, diminution d'impôts, admission aux emplois, etc., promesses toujours remises, impossibles à tenir du reste devant la pénurie du Trésor public et la rapacité des propriétaires.

Mais, une fois les armes en main, l'Indien sentit grandir sa personnalité, renaître son courage ; il se disciplina par l'exercice des armes; l'habitude du feu releva son caractère; ennobli par une confiance nouvelle qui lui rendit le joug plus odieux, il rêva de liberté. Puis, dans le tumulte des marches et des combats, nulle surveillance de la part des chefs; dans les campements au milieu des bois silencieux, des récriminations se firent jour; des conciliabules s'organisèrent, l'entente se fit, et le 30 juillet 1847 la première révolte éclata.

Mais, au milieu des querelles de ménage et des



Cathédrale de Valladolid (voy. p. 290 et 292). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

rages de partis, l'événement parut aux maîtres sans importance; la compétition du pouvoir absorbait tous les cœurs; abattre son adversaire d'abord, les Indiens viendraient ensuite. C'était leur donner le temps de s'organiser. Le soulèvement, borné dans les premiers jours aux lointaines provinces de l'Orient, fit de rapides progrès, s'étendit comme une tache d'huile et produisit bientôt un vaste embrasement. Et puis ce n'était plus la guerre civilisée, si l'on peut ainsi parler de la guerre; non, ce fut une guerre sauvage, une guerre d'extermination, sans trêve, sans quartier, sans merci.

Les relations qui traitent de cette époque néfaste, dit Elijio Ancona, ne peuvent être écrites qu'avec du sang; la lutte, une fois engagée, prit des proportions titanesques et présenta de si terribles épisodes qu'à peine en pourrait-on trouver de semblables dans l'histoire de quelques peuples de l'antiquité. L'Indien ne faisait pas seulement la guerre aux hommes capables de porter les armes : la torche d'une main, le sabre de l'autre, sa fureur sauvage se délectait dans le massacre des femmes et des enfants de la race abhorrée. Quand des milliers de barbares assiégeaient une ville et que ses défenseurs ne pouvaient les repousser, ils ne se rendaient point à discrétion, ni ne songeaient à capituler; les habitants fuyaient en masse, escortés par les soldats qui avaient survécu, et l'on succombait, ou l'on se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frayait un passage à feu et à sang au milieu des hordes ennemies. Dans les combats multiples qui se livraient chaque jour, tout prisonnier était massacré ; aussi l'historien nous fait frémir en nous contant les hécatombes des vierges sacrifiées à la fureur des sauvages ; chaque ville prise et cernée payait ce tribut sanglant au minotaure indien, et c'était l'église, dernier refuge des malheureuses, qui servait de cadre à cet abominable tableau ! Le sang coulait d'une extrémité à l'autre de la péninsule, et Valladolid, comme tant d'autres villes, fut prise, saccagée, et sa population décimée. Dans cette guerre atroce, nous voyons les Anglais jouer leur rôle sombre. De Belize, où les supportait la tolérance mexicaine (toujours la lice et sa compagne), ils fournissaient aux Indiens poudre, balles, fusils et toutes les munitions de guerre ; ces honorables marchands recevaient en échange des bois précieux que leur livraient les Indiens restés dans leurs campements lointains, pendant que leurs frères massacraient les blancs. Sans les Anglais, cette affreuse guerre eût certainement pris fin depuis longtemps, quand, après quarante années de fortunes diverses, elle dure encore. En quelques mois, la péninsule ne présenta plus qu'un monceau de ruines, et les familles affolées réfugiées à Mérida affamaient la capitale, d'où l'on pouvait entendre les cris de guerre poussés par le vainqueur à quelques lieues de là. Plus de vivres, les hommes sont décimés, le Trésor est vide, l'État à l'agonie. Avec un peu plus de discipline et d'esprit de suite, c'en était fait de la race blanche au Yucatan, lorsqu'un secours du Mexique vint ranimer l'espoir perdu et permettre l'offensive.

Quant à Valladolid, où nous sommes, elle fut assiégée le 18 juillet 1848. Quarante mille Indiens la cernaient, et pendant trois mois tinrent haletants et terrifiés la garnison et les habitants de cette malheureuse ville. Nul secours ; les vivres épuisés, les munitions manquant, il fallut songer au départ.

Alors ce fut un exode terrible ; vingt mille personnes, âges et sexes confondus en une longue colonne flottante et flanquée de quelques soldats valides, se fit jour par le nord dans la direction de Tizimin. Les Indiens favorisaient cette fuite, l'attaque leur semblant plus facile au dehors que dans la ville, et toute défense vaine.

Aussitôt la colonne engagée dans les bois, de flanc, de tête et de queue, le massacre commença : ce fut alors une mêlée sans nom, un égorgement gigantesque, au milieu des gémissements des victimes et des hurlements des barbares ; ils tuaient à leur aise, violentaient, se reposaient, tuaient, et jusqu'à la nuit, ivres de sang, poursuivirent leur abominable besogne ; après quoi, maîtres de la ville, où ils retournèrent, les Indiens, au milieu des maisons et des magasins abandonnés, commencèrent le pillage et l'orgie, digne couronnement d'une telle victoire.

Et voilà pourquoi, malgré près de quarante ans écoulés depuis ces tragiques événements, la pauvre Valladolid conserve encore son voile de veuve. Sa grande cathédrale, dont les clochers s'élèvent plus haut et sont de meilleur style que ceux de Mérida, ne s'est point encore relevée du pillage et des profanations qu'elle a subies jadis ; sa longue nef a perdu ses richesses ornementales, et ses murailles nues attendent le donateur généreux qui la vêtira d'images saintes, de statues miraculeuses et de sanctuaires à colonnes dorées. Placée au centre de la ville, devant une immense place qu'on a nouvellement plantée d'arbres, elle peut encore, avec ses contreforts massifs et sa plate-forme garnie de créneaux, braver un nouveau siège.

C'est sur cette place que se trouvait la demeure de l'aimable dame qui avait bien voulu se charger de notre table ; mais, hélas ! il n'en était pas pour la nourriture de même qu'à Izamal, où nous étions tombés entre les mains d'un virtuose et d'un frère .·. ; plus on s'éloigne de la capitale, plus l'art culinaire semble se rapprocher de ses débuts.

Oh ! la bonne volonté est évidente, mais le savoir manque absolument ; on fait bien des œufs à la coque à Valladolid, on y fabrique assez singulièrement des omelettes, appelées tortillas, qui ressemblent à des semelles ; mais on n'y est pas encore arrivé aux œufs sur le plat.

La viande ne manque point, mais elle est mauvaise, et les légumes, en dehors du haricot sec de fâcheuse mémoire, sont inconnus. Or je suis légumiste enragé ! J'allais donc me résoudre à mourir de faim, lorsque j'aperçus, dans l'un des plats qu'on me servait, quelques brindilles de chou. Ce relief me fit rêver ; il y avait donc des choux ?

Le lendemain je me rendis au marché, où des Indiennes accroupies étalaient sur de petits paillassons leurs produits divers, et je remarquai non seulement des choux, mais une foule de fruits : zapotes, chicos et mamey, oranges, bananes, papayas et guanavanas ; en vérité je n'aurais pas été plus heureux si j'avais découvert l'Amérique.

Je rapportai donc un beau chou et le remis à mon hôtesse en la priant de m'en faire une soupe. Hélas ! la soupe, toute française, est à peu près inconnue du reste du monde.

Le soir on me présenta un vase rempli d'un liquide graisseux, et sur un plat, à part, le cœur de mon chou, propre, blanc comme neige, mais si dur qu'on eût pu s'en servir de boule pour jouer aux quilles ! Quelle désillusion ! Il fallait aviser : et, puisqu'on ne savait pas me les cuire, eh bien, je mangerais mes choux tout crus.

En effet je débitai mon légume en minces lanières, comme du tabac à fumer, et, au moyen d'huile et de vinaigre que j'avais apportés, poivre, sel et une légère pointe de piment, j'en composai des salades merveilleuses, que je recommande au lecteur. Et voilà comment, pendant près de huit jours, je vécus comme un prince, ou plutôt comme un lapin.

Tout cependant n'était pas que déboires, et l'amabilité de l'hôtesse et ses délicieuses confitures compensaient en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partie ses faiblesses culinaires ; et puis, en prenant nos repas, nous avions devant les yeux le plus charmant spectacle qui se puisse voir. C'était les filles de la maison, en costume de métisses, avec leurs cheveux relevés à l'indienne en deux touffes bleuâtres nouées d'un ruban ponceau, et dans le décolleté pudique du *uipil*[1], l'une à son métier de broderie, l'autre à la machine à coudre, et la troisième à la tapisserie ; toutes les trois si jeunes, si belles et si gracieuses, que je demandai et obtins de la mère la haute faveur de faire leur photographie.

Je me réjouissais déjà du merveilleux cliché que je pourrais un jour publier, quand les petites masques, le jour de pose venu, au lieu du délicieux costume qui leur prêtait tant de charme, arrivèrent en robes de soie, furieusement corsetées, les cheveux frisés à la chien et déplorablement fagotées ; si bien que je trouvai mon cliché détestable et que je me hâtai de l'effacer. Je vous en demande pardon, mesdemoiselles ; et, si jamais ce récit pénètre jusqu'à Valladolid, vous saurez pourquoi vous n'avez pas eu vos portraits.

Le palais municipal est à droite sur la même place ; c'est un édifice sans originalité, comme sans prétention du reste, où se trouvent assemblés les bureaux de la mairie, de la préfecture, la bibliothèque publique et un corps de garde. C'est là que pour le moment se tiennent, arme au bras, les milices chargées de la défense de la ville.

Parcourez les rues, elles sont désertes ; une foule de maisons vides, à toits effondrés, élèvent comme des bras éplorés leurs murailles en ruines, et plus loin, dans le faubourg de Sisal, le grand, le magnifique monastère des Franciscains, entouré d'herbes folles et de broussailles effrontées, n'a pas une cellule entière, ni même l'ombre d'un moine dans ses cloîtres abandonnés.

Monastère de Sisal, à Valladolid. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie.

A la partie nord, la petite chapelle de la Candelaria, de même que le couvent, n'offre à l'intérieur que ruine et misère ; mais au dehors, grâce à l'éclairage magique d'une lumière incomparable, elle nous fait admirer son joli portique mauresque, pendant que, de droite et de gauche et sous l'ombre d'un ceiba, quelques flâneurs égarés contemplent le voyageur étranger. Du reste Valladolid a son cénoté, grotte immense et profonde, l'une des plus belles et des plus pittoresques de la péninsule, avec ses éboulements de roches, ses cavernes, ses stalactites et sa belle nappe d'eau claire aux teintes verdâtres, où se jouent de jolis poissons noirs. Ces poissons sans écailles, à peau lisse, de la famille des Siluroïdes, ont, les plus grands, de 18 à 20 centimètres de longueur, et, de chaque côté du ventre, deux épines dont on nous dit la piqûre dangereuse ; leur peau, gluante comme celle de l'anguille, laisse aux mains, quand on les prend, une forte couleur rouge, et, mis dans l'alcool, le teignent en rose. Ils paraissaient si familiers que je résolus d'en prendre quelques-uns pour en faire une friture ; je comptais aussi en rapporter un bocal plein pour le Muséum, où peut-être ils étaient inconnus.

Ma ligne, armée d'hameçons fort grossiers, fabriqués avec des épingles, était à peine dans l'eau, que ces poissons se précipitèrent aussitôt comme des gloutons ou des naïfs. J'en eus vite une douzaine dans mon sac, qui me composèrent un plat délicieux. La chair rappelle celle de l'anguille ; mais je ne pus recommencer la fête, car le lendemain, quand, plein de confiance, je leur jetai ma ligne, pas un seul n'y voulut mordre ; ils flairaient l'hameçon d'un air soupçonneux et s'en éloignaient

1. Tuniques à manches courtes, avec broderie de couleur, et ouverte en carré sur les épaules.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussitôt comme avertis par l'expérience que c'était là un piège des plus dangereux.

J'ai parlé de la ville de Valladolid et n'ai rien dit des habitants : ce n'est cependant pas faute d'en bien penser ; tous les étrangers ont dû constater comme moi leur cordialité, leur bienveillance et leur bonne hospitalité.

Le chef politique et le gouverneur se mirent à ma disposition. Le colonel Traconis me donna toute meublée une maison pendant mon séjour, et mon excellent ami don Manuel Herrera me servit de guide pendant toutes mes excursions ; puissent ces quelques lignes leur porter un jour le témoignage de ma reconnaissance !

J'ai précédemment parlé d'épisodes sanglants de dévouements héroïques et de certains faits indiquant une véritable grandeur d'âme qui vinrent jeter quelques lueurs consolantes au milieu des scènes affreuses de cette guerre impitoyable. J'allais les oublier ; le portrait d'un chef indien, l'un de ceux qui reprennent aujourd'hui l'offensive, vient me les rappeler.

La planche représente quatre personnes : le général yucatèque Canton et Aniceto Zul, le chef en question, accompagnés de deux comparses, l'un Indien, l'autre métis. Les deux chefs sont assis, et il est facile de distinguer les deux Indiens et le métis, suivants d'Aniceto Zul.

Il s'agissait d'un traité de paix projeté entre la province yucatèque et les hordes indiennes, traité qui n'eut pas de suite, au grand détriment des deux partis et surtout du Yucatan, car cette épée de Damoclès, cette menace de guerre toujours pendante, paralyse les affaires, entrave la colonisation de la partie orientale de l'État, en même temps qu'elle inutilise des milliers

La Candelaria, à Valladolid (voy. p. 293). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

de travailleurs convertis en miliciens et chargés de la garde des frontières.

Voici mes épisodes : j'en conterai deux seulement, un à l'actif de chaque parti, car, si leurs agissements méritent à tour de rôle la critique sévère de l'histoire, il nous faut rendre à chacun l'honneur qui lui revient.

Au Yucatèque d'abord.

L'importante ville de Tékax, dans le sud, avait été surprise par un fort détachement d'insurgés déguisés en Yucatèques ; ils en avaient le costume, et, profitant de cette guerre civile dont nous avons parlé, ils avaient arboré le drapeau d'un parti et ils en poussaient le cri de ralliement. La garnison et les habitants les virent arriver sans défiance et les reçurent à bras ouverts ; ce ne fut qu'une fois sur la place, au centre de la ville, que la fatale erreur fut reconnue. Il était trop tard. Le massacre traditionnel commença ; un petit nombre seulement d'habitants s'enfuirent, et le colonel Ramirez, qui commandait la place, eut le temps de s'enfermer avec trois cents personnes environ et une poignée de soldats dans une des plus fortes maisons de la ville, d'où il tint les sauvages en échec. Rendus furieux par cette défense inattendue, les Indiens, qui s'étaient emparés de deux vieillards, le père et la mère du colonel, les amenèrent devant la maison que défendait leur fils, et le sommèrent de se rendre, sous peine de les voir massacrer devant ses yeux, lui promettant, s'il se rendait, la vie sauve pour eux et pour lui.

L'entrevue avait lieu en présence des soldats, et des habitants, placés sur la terrasse de la maison et d'où le colonel répondait au chef barbare ; un silence d'effroi glaçait les assistants de cette tragique scène, qui, victimes désignées par le doigt de l'Indien, attendaient, le cœur angoissé, le résultat de ce marché sauvage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais, avant que le colonel eût pris la parole, les deux héroïques vieillards lui crièrent :

« Non, mon fils, n'écoute point les affreuses propositions de ces barbares ; nous sommes vieux, près de la tombe, dont peu de jours nous séparent; ne mets pas en balance nos chétives existences avec la vie précieuse de tant de citoyens confiés à ta garde. Laisse-nous mourir. »

Ce qui se passa dans le cœur du malheureux fils, nul ne saurait le dire ; quelques secondes, longues d'un siècle, s'écoulèrent, lorsque, dans le solennel silence qui planait sur les deux troupes, la voix de Ramirez éclata, stridente :

« Tuez-les donc : le devoir avant tout ! »

Et le feu reprit. Et les deux vieillards furent égorgés.

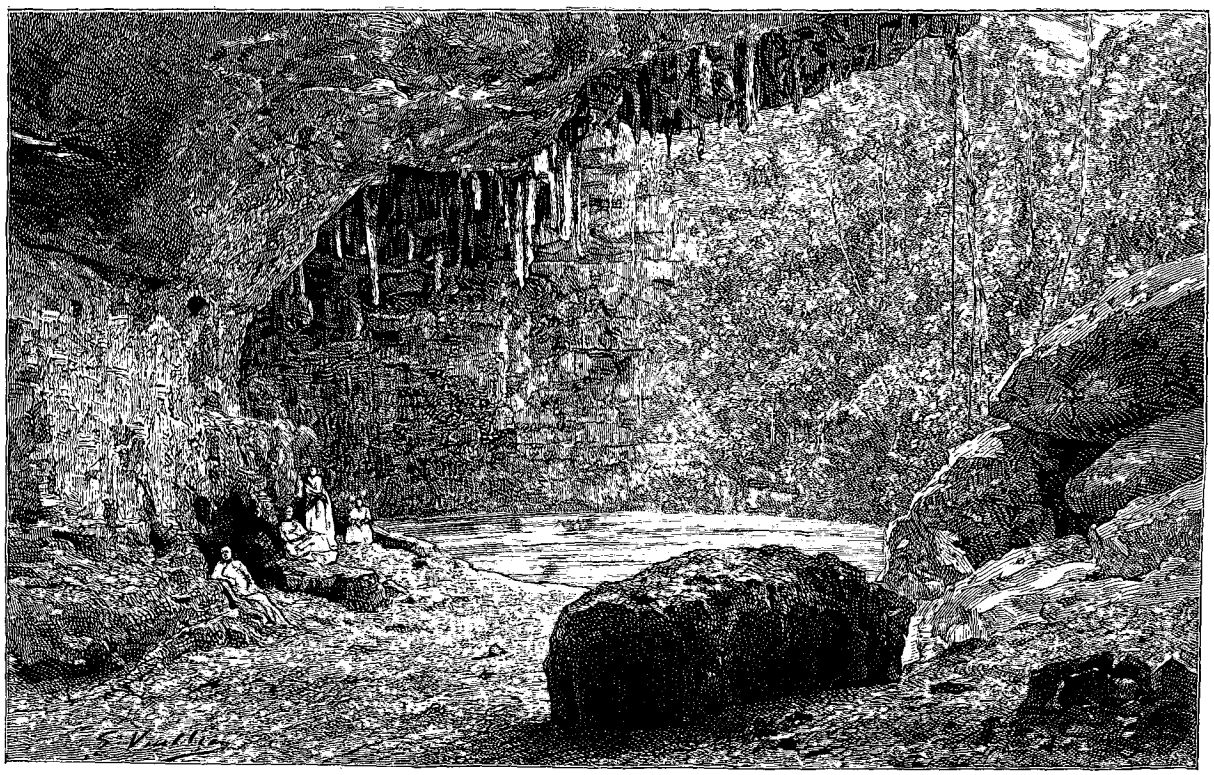
Mais le sublime dévouement de ces deux héros ne fut point inutile : la ville de Tékax fut secourue, les Indiens repoussés, les protégés du colonel sauvés.

Chose étrange, ce même acte de dévouement et d'héroïsme s'était accompli cinq cent cinquante-deux ans plus tôt, chez la même race, dans les mêmes circonstances et par un Espagnol également.

C'était en 1294 ; les Maures assiégeaient la ville de Tarifa, défendue par Alonzo Perez de Guzman ; ils avaient enlevé un fils du capitaine, et, l'ayant amené devant les murailles de la citadelle, ils menacèrent de le tuer si Guzman ne se rendait pas.

Mais Guzman leur jeta lui-même son poignard en disant :

« Tuez-le donc avec cette arme, si vous l'avez résolu ;



Cénoté de Valladolid (voy. p. 293). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

je préfère l'honneur sans mon fils que mon fils avec le déshonneur. »

Les Maures massacrèrent l'enfant, mais Guzman sauva la ville. Seulement il fut fait grand d'Espagne, Guzman est immortel, et Ramirez inconnu.

A l'Indien maintenant.

La ville de Peto est plus avant que Tékax dans le territoire indien; maintes fois prise et reprise, comme toutes les villes de l'Extrême Orient, elle était alors au pouvoir de ses maîtres légitimes et sans cesse mise en émoi par les incessantes attaques des Indiens, qui, battus dans une forte escarmouche, laissèrent aux mains des Yucatèques un certain nombre de prisonniers. Moins cruels que leurs sauvages ennemis, ils ne les tuaient que dans l'ardeur du combat, et, quant aux prisonniers, on les emmenait à Mérida pour les envoyer à la Havane, où ils étaient vendus comme esclaves. A Peto, les vivres étant rares, les prisonniers furent simplement jetés dans une forte maison à fenêtres grillées, où on les oublia. On ne les avait pas massacrés; on les laissait mourir de faim.

Un jour, un riche habitant de la ville, don Marcos Duarte, vint à passer devant la maison où ces Indiens étaient enfermés, et, sous l'auvent d'une fenêtre, il vit accroupi un misérable hâve et décharné, qui s'efforçait de dévorer une lanière de cuir.

« Eh ! malheureux, que fais-tu là ? lui demanda don Marcos.

— Ce que je fais, seigneur, répondit l'Indien, vous le voyez, je suis affamé, j'ai déjà dévoré mes semelles;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

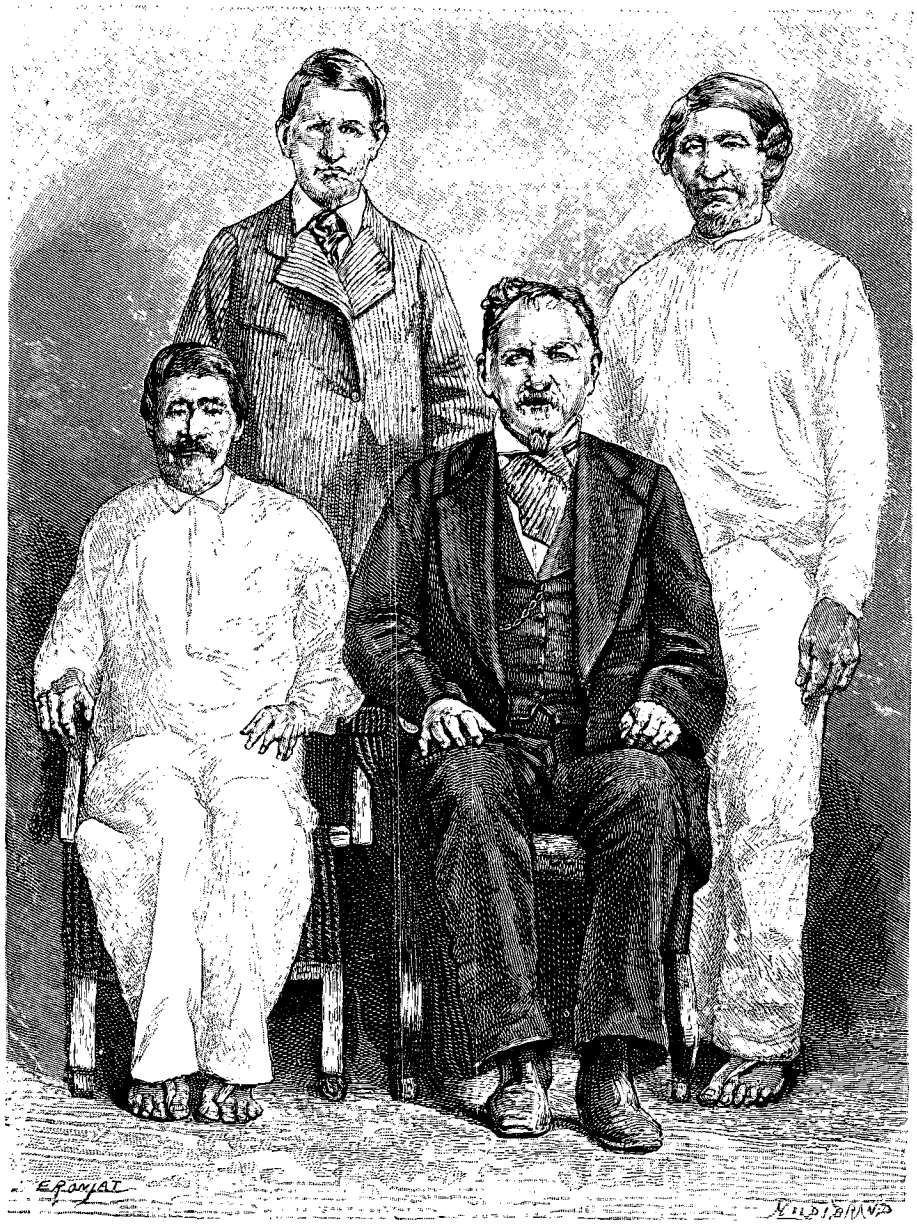
et cette lanière est ma dernière ressource. Voilà douze jours que nous sommes sans une tortille; la plupart de mes compagnons sont morts de faim, et, pour ceux qui restent, les jours sont comptés. »

Don Marcos s'approcha et vit avec effroi l'épouvantable spectacle qu'offraient ces malheureux.

« Ah! s'écria-t-il, c'en est trop : non, tant que je serai là, ni toi ni tes camarades ne mourrez de faim. »

Et chaque jour il envoya des vivres aux prisonniers, qui se rétablirent et qu'il sauva.

Quelque temps après, dans une pointe poussée par les Yucatèques sur le territoire ennemi, on emmena les Indiens comme porteurs; les Yucatèques furent battus,



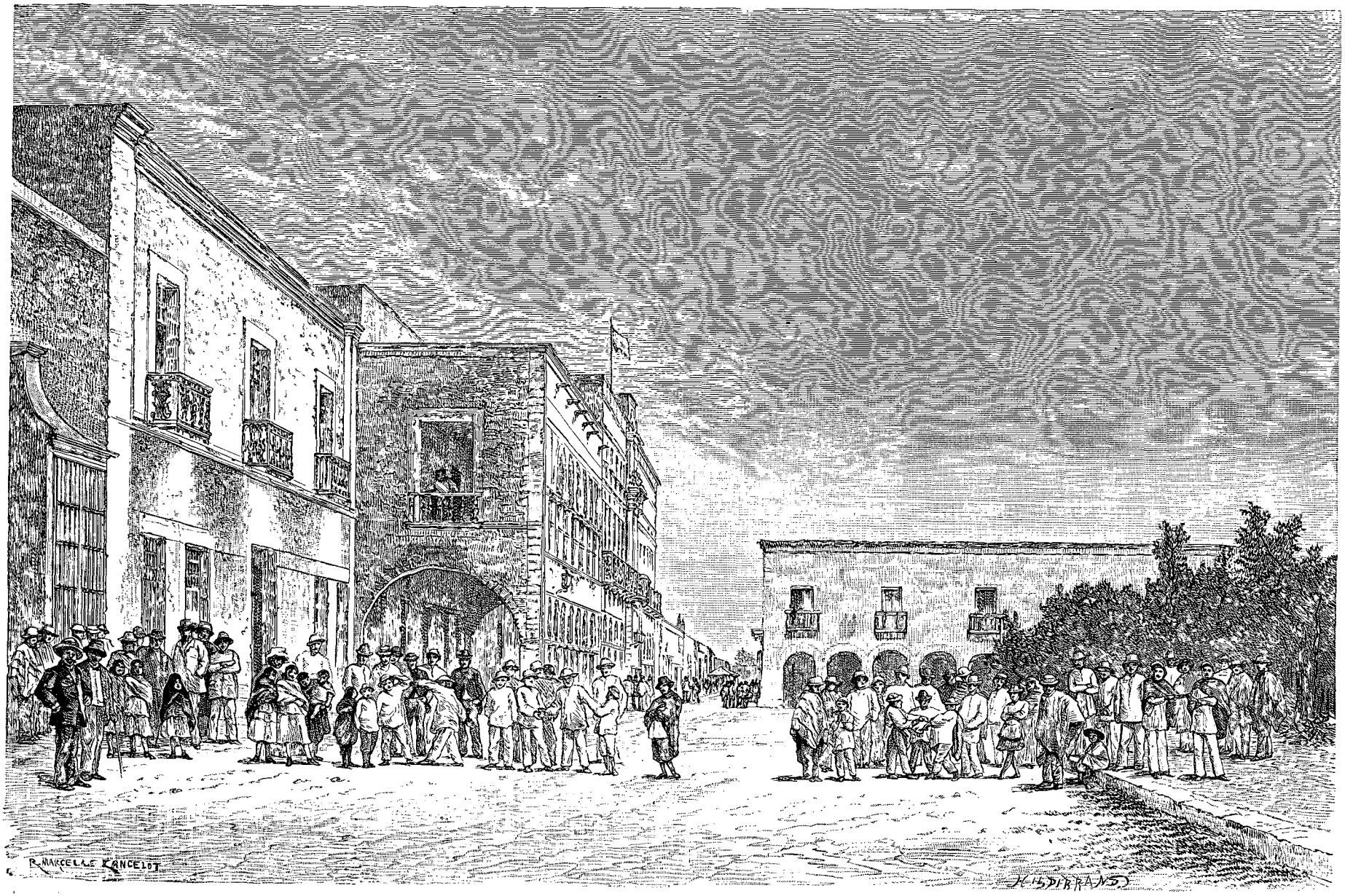
Aniceto Zul et le général Canton (voy. p. 294). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

et les prisonniers, délivrés, s'en retournèrent avec les vainqueurs.

Une fois chez eux, ils apprirent aux révoltés que Peto, sans garnison pour la défendre, serait facilement enlevée d'un coup de main. L'expédition fut organisée sur l'heure, et la ville surprise comme il avait été convenu.

Les habitants connaissaient le sort qui leur était réservé; on s'était habitué à la résignation, et don Marcos Duarte, voyant la grande place, où s'élevait sa maison, pleine de sauvages exaspérés, dit à sa famille épouvantée : « Mettons-nous à genoux, mes enfants, et prions. » Il devait se croire d'autant plus certain que leur dernier jour était arrivé, qu'il vit se détacher de la troupe indienne une escouade se dirigeant vers sa demeure. Les femmes et les petits enfants priaient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais municipal de Valladolid (voy. p. 294). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'escouade arriva devant don Marcos, et le chef, sans lui adresser la parole, plaça des sentinelles à toutes les issues et leur cria :

« Peine de mort à qui touchera ou laissera toucher un cheveu de cet homme ou de sa famille. »

Et la famille de don Marcos fut la seule épargnée. C'était l'Indien qui payait sa dette.

Vingt ans après, dans une excursion victorieuse, les révoltés avaient saccagé nombre de villages et d'haciendas; ils revenaient chargés de dépouilles, traînant avec eux les serviteurs mayas, qu'ils emmenaient en esclavage, lorsque, causant avec l'un d'eux, le chef de l'expédition lui demanda de quel maître il était le serviteur.

« De don Marcos Duarte, lui dit l'Indien.

— Halte! fit aussitôt le chef. Et combien êtes-vous de prisonniers appartenant à don Marcos?

— Quatre-vingts peut-être, fut la réponse.

— Qu'on les appelle », reprit l'autre.

Et, les ayant réunis, il leur fit remettre tout ce qu'on avait enlevé de l'hacienda.

« Et maintenant, mes amis, retournez à l'hacienda, vous êtes libres. »

C'était encore l'Indien qui payait sa dette.

N'y a-t-il pas là une certaine grandeur?

Voilà les hommes qui venaient de reprendre le sentier de la guerre, et les nouvelles étaient mauvaises. Les troupes du gouvernement avaient été battues en trois rencontres successives; l'alarme était générale et toutes communications suspendues. Je n'avais plus à songer à Koba. M'y rendre seul était impossible; plus un soldat dans la ville : Traconis avait tout emmené. Il m'avait bien dit au revoir, mais il n'avait pas fixé le jour, et c'était sans doute par semaines qu'il faudrait compter.

Valladolid n'avait d'autre défense que quelques centaines de miliciens armés de la veille, des plus inexpérimentés et presque sans munitions; aussi la panique était grande parmi les habitants. La ville, disait-on, était l'objectif des Indiens; un nouveau sac, un nouveau pillage, tel était le but qu'ils poursuivaient; on restait sans nouvelles sérieuses, et cette incertitude affolait les gens.

Une nuit, les sentinelles avancées entendirent ou crurent entendre au loin l'éclat d'une bombe, car il y avait un système de signaux organisé en temps de paix comme en temps de guerre : à quelques lieues des villages et des villes, sur les points de passage les plus probables, une série de bombes étaient échelonnées dans les bois, chacune d'elles gardée par un homme. Cet homme restait là, de jour et de nuit, caché dans les broussailles, et, au moindre bruit, au moindre indice de l'arrivée des sauvages, il allumait sa mèche et fuyait. Au bruit de la bombe éclatant, une seconde répondait, puis une troisième, et les villages, avertis, se préparaient à l'attaque.

L'éclat de cette première bombe indiquait donc l'approche des barbares; ils devaient être à trois lieues à peine de Valladolid, et dans quelques heures sans doute ils attaqueraient les faubourgs.

J'ignorais alors ces précautions; nous dormions tranquillement, mon domestique et moi, lorsque, vers minuit, le tocsin se mit à sonner, envoyant au loin ses notes lugubres. Étonné, je me levai et ma chambre fut en quelques instants envahie par les femmes de la maison; quelques-unes pleuraient.

« Que se passe-t-il? demandai-je.

— Ah! señor, les sauvages! »

Je me vêtis à la hâte et me rendis au palais municipal; il pleuvait, et dans la nuit sombre on voyait des formes humaines s'agiter. Chacun se rendait de toutes parts aux informations, et des familles entières se réfugiaient déjà dans la cathédrale.

Le jour vint; on se reconnut; la bombe, le signal d'alarme, devint problématique; on ne put trouver le porteur de cette nouvelle, et c'était un homme ivre qui avait sonné le tocsin ; un apaisement se fit, et la ville reprit sa physionomie habituelle. Pour moi, la situation était des plus tristes; mon expédition était manquée, radicalement. J'étais battu; le ciel me devait une revanche, il me la donna.

V

La revanche. — Première excursion. — Une belle découverte. — Ek-Balam : la ville du Tigre Noir. — L'hacienda. — L'ancienne ville. — Couvent. — Temple. — Une fouille malheureuse. — Palais. — Citernes. — Milpa. — Xui-lub.

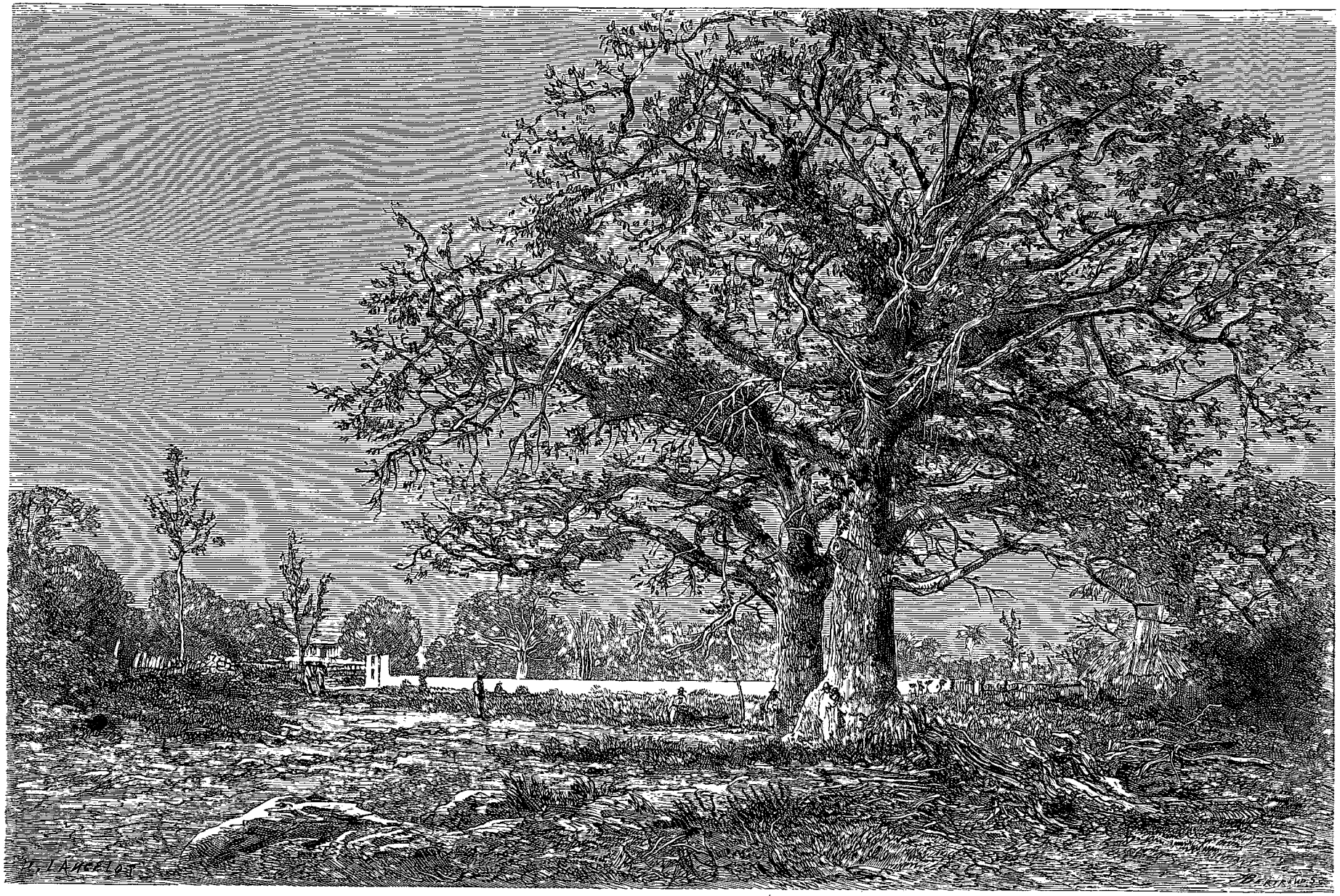
Tout n'est qu'heur et malheur dans la vie, et c'est souvent pour votre plus grand bien qu'un petit mal vous arrive; ce fut mon cas. S'il n'y avait pas eu d'invasion indienne et que j'eusse pu visiter Koba, je m'en serais certainement contenté et j'aurais aussitôt regagné Mérida. Je n'aurais donc point fait ma belle découverte d'Ek-Balam, qui non seulement venge mon échec involontaire, mais me donne partie gagnée.

Voici l'histoire. Je me désolais de mon oisiveté forcée et du long voyage inutile que j'avais fait à Valladolid, d'où j'allais repartir bredouille; je m'informais, par acquit de conscience, auprès de quelques habitants de la ville s'occupant d'antiquités; chacun connaissait plus ou moins des pyramides et des ruines, mais de monuments point. Et puis ces ruines étaient, comme celle de Koba, impossibles à visiter pour le moment. Toutefois l'un d'eux, don Juan Médina, m'assura avoir entendu dire que dans les bois de son hacienda d'Ek-Balam, à trente kilomètres environ au nord de Valladolid, c'est-à-dire tout à fait en dehors du territoire indien, se trouvaient de nombreuses pyramides avec des monuments en partie debout, et des voûtes. Tout cela était bien vague; c'était un simple on-dit, et le propriétaire lui-même n'avait rien vu; et puis ces voûtes.... J'allais encore retrouver là quelque bâtisse espagnole?

Cependant ce nom indien, Ek-Balam, le Tigre Noir, de Ek (noir) et Balam (tigre), était un nom bien alléchant et qui me ménageait peut-être une surprise.

Don Juan ajoutait : « J'ai un volan-coche et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hacienda d'Ek-Balam (voy. p. 300). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mules pour vous mener à Ek-Balam, et, une fois là-bas, selon vos besoins, je puis mettre une vingtaine d'hommes à votre disposition. » Il n'y avait pas à hésiter; les soixante kilomètres aller et retour n'étaient qu'un jeu, et, quitte à revenir chercher mon matériel pour les fouilles, si je trouvais quelque chose, je partis pour Ek-Balam.

La route se dirige droit au nord sur Tizimin. Pas un village sur le parcours, mais de pauvres haciendas et de simples ranchos échelonnés à longue distance les uns des autres; un chemin détestable comme toujours, mais une végétation magnifique. Nous roulons à l'ombre des grands arbres sur cette route étroite, semée de rocs et de fondrières, où la voiture s'élance en bonds désordonnés. Le temps est doux, un léger voile de vapeurs s'étend au-dessus des bois, et, le cœur dilaté par l'espérance, nous courons gaiement vers l'inconnu. Partis de Valladolid à cinq heures du matin, nous arrivons à neuf heures et demie à l'hacienda de don Juan.

Un grand espace vide bordé de cabanes indiennes précède la cour de l'hacienda; deux immenses ceibas s'élèvent au centre de cette place et lui prêtent, à la saison chaude, l'ombrage de leurs grands rameaux. Deux cours pour les bestiaux, une petite huerta plantée de cocotiers et une longue bâtisse couverte en chaume servant de logement et de magasin, composent toute l'habitation.

Le fils de don Juan, prévenu de notre arrivée, nous attendait; un frugal déjeuner, composé d'œufs, d'un grand bol de haricots et d'une pile de tortilles, s'étalait sur une petite table basse couverte d'un napperon de couleur douteuse. De couverts, point : c'est un luxe. La tortille remplace avec avantage cuillers et fourchettes, et chacun puise dans le bol avec son morceau de galette. Les doigts des convives trempent bien un peu dans les plats, mais on se lave généralement avant le repas. Quant aux œufs à la coque, *pasados por agua*, on les ouvre avec de petits bâtonnets qui servent également à remuer le sel; après quoi on les avale d'un trait. C'était primitif mais cordial, et, pour terminer, le jeune maître nous offre une lampée d'anisado.

Voilà qui est fait; aux ruines maintenant! Nous nous y rendons guidés par deux Indiens avec leurs machétés pour nous ouvrir la route, et accompagné de don Pedro armé de sa carabine. A un kilomètre de l'hacienda, des pyramides se présentent, nombreuses, comme éparpillées au hasard et de toutes dimensions. Plus loin, d'autres encore, plus importantes, disposées en carré, couvertes de ruines et de monuments en partie debout.

C'est une découverte, une grande découverte! Je jette sur le tout un coup d'œil rapide, et, sans m'attarder aux observations de mon guide, qui veut me retenir, je retourne en toute hâte à l'hacienda, où j'arrive mouillé comme un rat et rouge comme un coq. Je bouscule mon cocher; les mules sont prêtes et nous filons sur Valladolid y chercher pinces, pelles et pics et mes appareils photographiques pour procéder à une complète exploration des ruines. Je traite avec don Juan pour la location de ses hommes, et le surlendemain j'étais de retour à Ek-Balam. Pendant que sous la conduite de don Manuel Herrera, à qui j'ai donné mes instructions, nos travailleurs s'escriment à dégager les monuments, je parcours de nouveau l'emplacement de la ville indienne et je fais à chaque pas de nouvelles trouvailles.

Ek-Balam, la ville du Tigre Noir, continue bien la tradition architecturale de la civilisation que nous avons étudiée : pyramides à esplanades, monuments semblables, voûtes en triangle ou en encorbellement, groupement des édifices principaux au centre de la ville, comme nous l'ont appris les historiens; c'est toujours la même formule. Mais nous verrons tout à l'heure quels nouveaux enseignements la ville d'Ek-Balam va nous apporter.

Ek-Balam devait être autrefois et pour l'époque un centre considérable; elle offre des monuments du même style que ceux que nous connaissons déjà; elle appartenait, comme les villes orientales traversées par le conquérant Montejo, Choaca, Ake, Koba, à ce groupe de cités petites et grandes, vivantes au temps de la conquête et qui se développèrent sous des chefs mayas après la chute des deux grandes familles régnantes, c'est-à-dire après la dislocation et la chute de l'empire toltèque. C'est donc une ville relativement moderne.

Une foule de pyramides éparses, à des distances de 100 à 300 mètres, entourent le noyau de la ville même, qui se compose d'une immense place rectangulaire d'environ 100 mètres sur 80 et bordée aux quatre points cardinaux d'édifices divers.

Au couchant, sur une esplanade en maçonnerie de 75 mètres de long sur 40 de large et de 5 à 6 mètres de hauteur, s'élevait un palais de 70 mètres de façade, construit sur le bord occidental de l'esplanade. Ce palais se composait d'une double rangée de petites pièces, toutes indépendantes comme des cellules de moines et de dimensions égales : 2 mètres de large sur 5 de long; il y en avait 24, 12 de chaque côté. Les portes en sont étroites et garnies à l'intérieur de trous barrés formant crochets, percés dans les blocs des montants et destinés à suspendre des nattes ou des toiles servant de clôture.

J'ai appelé ce palais le palais des Nonnes, car c'est le nom donné dans toutes les villes anciennes aux monuments renfermant de nombreuses pièces; les relations laissent supposer, et Cogolludo l'affirme pour Uxmal, que c'étaient bien là des couvents de vestales; et, comme dans chaque grande ville il y avait un collège de vierges chargées de l'entretien du feu sacré, je ne crois pas m'être trompé en baptisant mon palais.

La vue de ce restant d'édifice, ses dimensions, sa simplicité, sa corniche étroite et peu saillante, nous font supposer que la partie supérieure écroulée s'élevait nue comme la muraille du bas et qu'elle n'avait d'autre

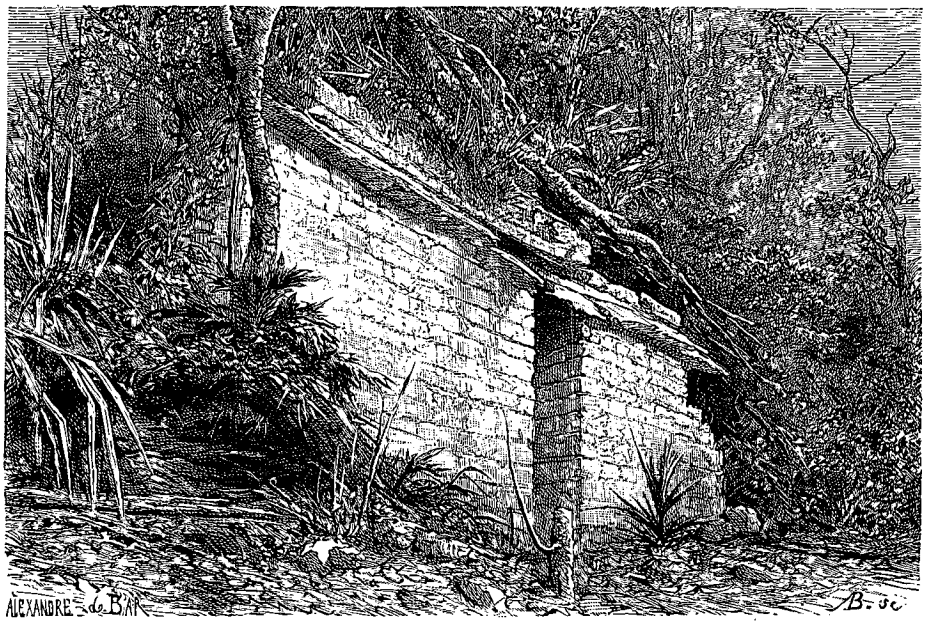
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ornementation que les peintures qui jadis en devaient recouvrir le plâtre.

Tout cela nous entraîne loin de Chichen, Uxmal, Kabah, loin de ces glorieux monuments, aux matériaux massifs, aux corniches saillantes, et couverts de la base au sommet d'une si magnifique décoration. C'est que les temps ont changé, et que, la péninsule étant divisée en une multitude de principautés indépendantes, les caciques de cette époque n'ont plus en main le pouvoir des princes d'autrefois. Non seulement ils n'ont plus le même pouvoir ni les mêmes moyens d'action pour élever de grands palais, mais ils en ont perdu le goût, et, s'ils construisent encore des pyramides, des demeures et des temples plus ou moins luxueux, c'est qu'ils ont les modèles devant les yeux et que la tradition architecturale toltèque est vivante. Aussi ont-ils copié servilement, mais pauvrement et petitement.

C'est aussi que les populations mayas, à l'arrivée des Espagnols, s'en allaient à la décadence ; c'est que, n'étant plus soulevées par l'élan que leur avait donné le civilisateur, n'étant plus soumises à cette organisation de fer qui en avait fait le plus discipliné des peuples, elles s'en retournaient rapidement à la barbarie et que, si les Espagnols fussent arrivés un siècle plus tard, peut-être n'eussent-ils plus rencontré que des traces de civilisation.

Les historiens nous disent en effet que les Mayas avaient l'instinct dominant de la solitude ; qu'ils fuyaient les groupements de villes et de villages et cherchaient l'isolement au fond des bois. Sont-ce là les instincts d'un civilisateur? A la chute de la domination toltèque, le fractionnement de la péninsule en une multitude de petites principautés préludait à un retour vers cet instinct sauvage qui est le fond de la race ; et, aujourd'hui



Ruines du palais des Nonnes à Ek-Balam. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

qu'en grande partie ces Indiens ont recouvré leur indépendance, ils sont retournés dans les bois, ont repris cette vie d'isolement qui a pour eux tant de charme : ce qui n'est en somme qu'un phénomène d'atavisme des plus naturels.

On aurait donc le droit d'affirmer aujourd'hui que jamais la race maya ne fut civilisatrice, mais seulement, et par violence, civilisée par une race étrangère ; et que les monuments qui sèment le Yucatan ne sauraient lui appartenir: c'est ce que je crois avoir démontré dans mes études.

Je reviens à mes ruines.

A droite de la grande place dont j'ai parlé, à l'orient et faisant face au palais des Nonnes, s'élève une grande pyramide à trois étages.

Je retrouvai sur le monticule qui le couronne des restes épars de ce qui fut un temple. En contre-bas je découvris une petite pièce remplie de décombres, qui me fit passer par toutes les alternatives de joie, d'espérance et de déception, lot ordinaire d'un explorateur.

Cette pièce s'ouvrait sur la place, dans le soubassement du temple, et le peu qui restait de l'ornementation de la porte, sur la gauche, — une tête de mort modelée en stuc et des fragments d'inscription, — me fit supposer que j'avais découvert une tombe. Cela me semblait si bien indiqué, que déjà je me lançais dans les hypothèses les plus extravagantes, et Landa me confirmait dans mes espérances, disant qu'on enterrait généralement les prêtres et les princes derrière et en dessous des temples.

C'était donc assurément la tombe d'un prêtre ou d'un cacique, l'un ou l'autre enterré là, avec son trésor et ses armes, ou son mobilier sacré, et je rêvais d'un manuscrit : quelle découverte et quel événement ! Ah ! Perrette ! Perrette ! que venez-vous faire à Ek-Balam ?

Nous mîmes trois jours à dégager la pièce, et, quand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle fut vide et que nous eûmes atteint la couche de ciment qui en formait le sol, je m'aperçus que la pièce était carrée, beaucoup trop courte, et que ce n'était pas une tombe. Néanmoins je fis creuser le sol à 2 mètres, sans rien découvrir que blocs et terre, formant le corps de la pyramide... Adieu, veau, vache, cochon, couvée... Ce n'était pas une tombe. C'était une simple chapelle. Des fouilles me donnèrent néanmoins quelques objets intéressants. Au milieu des débris qui remplissaient la pièce, nous trouvâmes des ornements et des fragments d'une statue en terre cuite, dont je possède heureusement la figure entière; elle est enluminée de noir, ce qui me semblerait répondre (c'est une simple supposition) à ce nom d'Ek-Balam, le Tigre Noir, que devait porter le cacique de la ville. Ici encore on peut remarquer les signes de décadence, dont je parlais tout à l'heure, dans le linteau de la porte, qui n'est qu'un simple rondin de bois brut, au lieu des belles pièces parfaitement équarries et des dalles sculptées qui formaient les linteaux des portes de Palenque, Chichen, Uxmal et Lorillard.

Placé sur une pyramide assez basse, un double palais s'élève au côté sud de la place, mais n'en occupe qu'une faible partie. Les deux constructions, de dimensions égales, mesurent 18 mètres environ et contiennent chacune quatre pièces asssez grande, à voûte triangulaire, comme toujours, et pourraient nous représenter la demeure du cacique.

Ces deux palais, en fort mauvais état, ne laissent point supposer qu'ils aient été plus somptueux que les autres, et il est facile de voir aux murailles, donnant sur l'allée qui les sépare, que la décoration ne comportait pas de sculpture et que le stuc peint ou modelé devait en faire toute l'ornementation.

Au sud-est de la place, dans le bois et sur une belle esplanade, je découvre deux autres édifices, fort petits tous les deux, de véritables chapelles, dont l'une entièrement ruinée et l'autre encore debout quoique en mauvais état. Cet édicule nous rappelle des temples semblables qui ont été observés dans la isla Mugeres et dans l'île de Cozumel, et l'on sait que l'île de Cozumel était en pleine floraison pieuse au temps de la conquête.

Celui-ci ne renferme qu'une seule pièce; il mesure 4m,50 de large sur 2m,70 de profondeur, il a 3 mètres de hauteur. La porte n'a que 1m,30 sur 70 centimètres de large. On reconnaît que le monument était couvert de stuc, et l'on voit encore au-dessus de la porte des restes d'inscriptions.

Le côté nord de la place était bordé dans toute sa longueur par une pyramide, que je ne fis point déblayer, n'y ayant rien découvert que des débris amoncelés. Elle se rattachait à la pyramide orientale par des terrassements, et dans les bas côtés, entre les deux, je tombai sur plusieurs citernes en bon état, à moitié pleines de gravois, mais l'une d'elles avec son couvercle de pierre et complètement neuve. Ces citernes, en forme de carafes bombées, sont les copies de celles d'Uxmal et autres villes yucatèques. Celles-ci devaient recueillir les eaux de pluie qui s'écoulaient des esplanades et des pyramides.

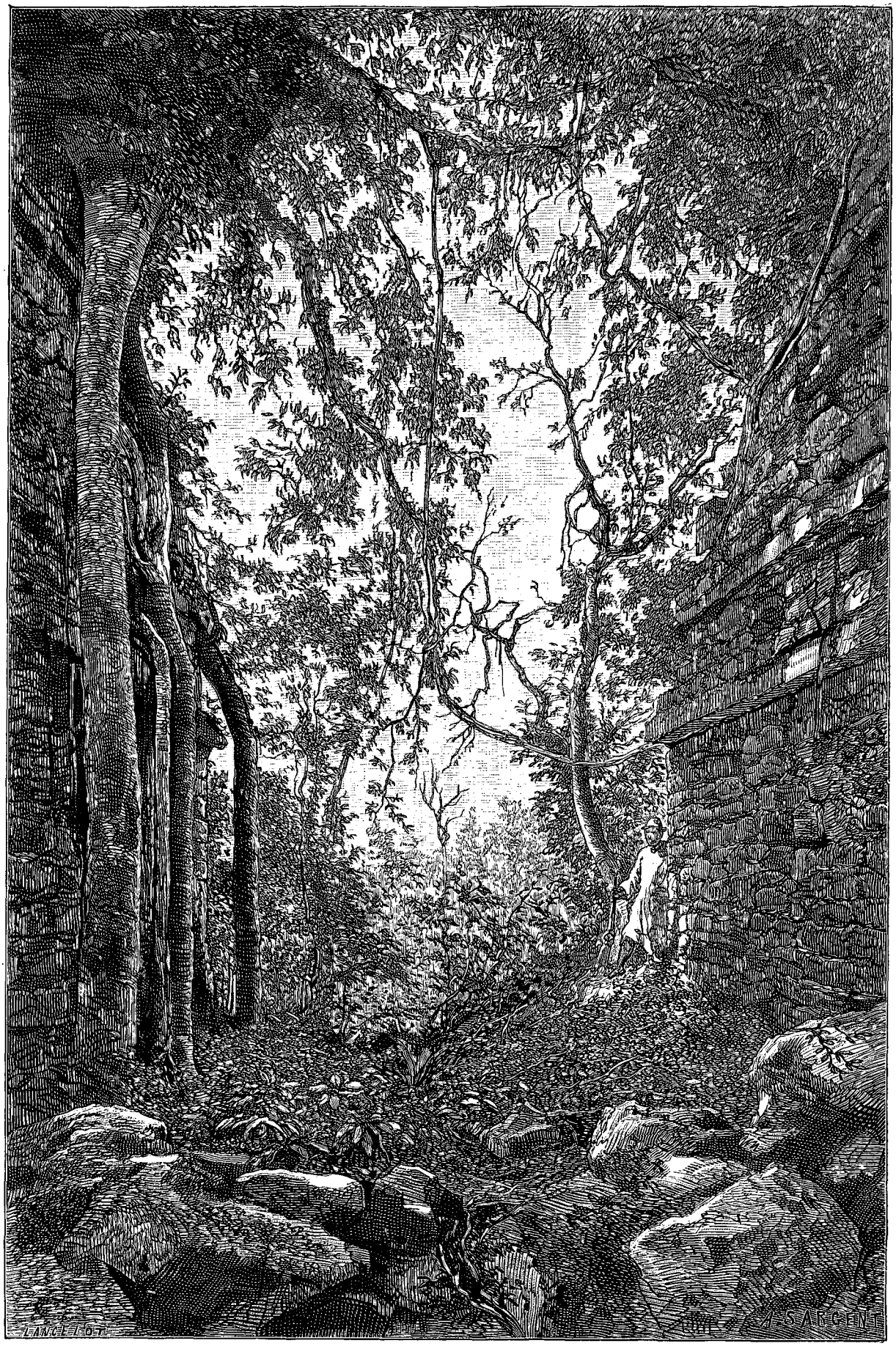
Une milpa : champ cultivé au Yucatan. — Gravure d'Eug. Meunier, d'après une photographie.

Si la vue de cette montagne boisée manque d'intérêt pour le lecteur, le grand espace qui lui sert de premier plan lui en offrira sans doute davantage, car nous avons sous les yeux un modèle de champ cultivé à la manière indienne : une milpa.

En effet, comme la grande cour encadrée par les pyramides et les palais fut débarrassée de ses rocs et aplanie par les anciens, elle forme aujourd'hui un superbe champ cultivable, et cette partie de son domaine est celle que le propriétaire met le plus souvent en culture.

Mais, pour préparer un champ, les Indiens ne labourent pas la terre, comme en Europe; la croûte rocailleuse qui forme le sol de la péninsule s'y opposerait. On se contente de faucher les broussailles et de couper les arbres à la hauteur d'un mètre; ceci se passe en octobre, généralement. Bois et broussailles abattus restent à sécher jusqu'en mars; alors a lieu la *quemazon*, la mise en feu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Allée séparant les deux palais à Ek-Balam. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Préalablement on a disposé les branches par longues traînées, afin de faciliter l'incendie, et le cultivateur attend que s'élève une violente brise du sud-est, presque toujours régulière à cette époque, et sans laquelle le bois brûlerait mal et la future moisson serait compromise. On met le feu, et, si tout brûle bien, il se forme une grande quantité de cendres qui féconderont la terre.

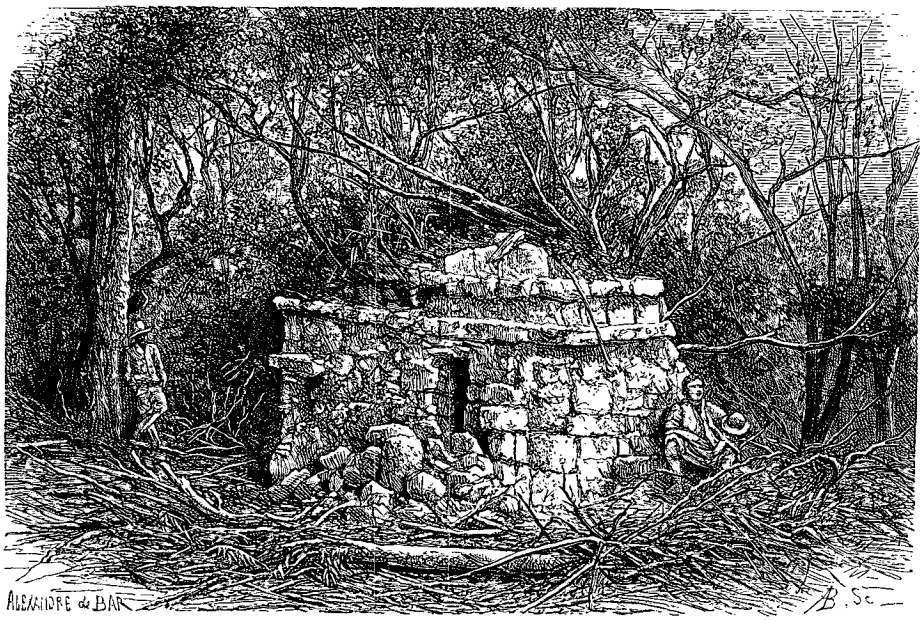
Viennent les premières pluies : l'Indien pique simplement ses grains de maïs et se promet une récolte abondante, si les sauterelles ne viennent pas la dévorer ; ce qui arrive, hélas ! trop souvent.

A gauche, au pied du palmier, à moitié rôti par le feu, et qui se trouve au centre de la place, s'élevait le *picoté*, la pierre du châtiment que nous avons trouvée à Aké, Uxmal et dans presque toutes les villes indiennes.

Je ne parlerai que comme souvenir d'une visite que je fis à la ville ruinée de *Xui-lub* (la Perche Affamée) ; je n'y trouvai que des pyramides en petit nombre et sans une trace de monuments. J'arrêterai donc là le bilan de mes découvertes dans le nord-est de la péninsule, et nous allons en quelques mots en résumer les résultats.

Ek-Balam remplace d'une façon avantageuse Koba, que la révolte indienne m'empêcha de visiter et que je n'aurais pas eu le temps d'étudier, vu son éloignement et le peu de temps que j'y eusse pu consacrer.

Ek-Balam nous affirme que tout le groupe oriental



Petit temple à Ek-Balam (voy. p. 302). — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

des villes où passa Montejo, le conquérant, était moderne et que ces villes étaient semblables à celles plus anciennes dont nous avons écrit l'histoire, et que par conséquent elles appartiennent toutes à la même civilisation.

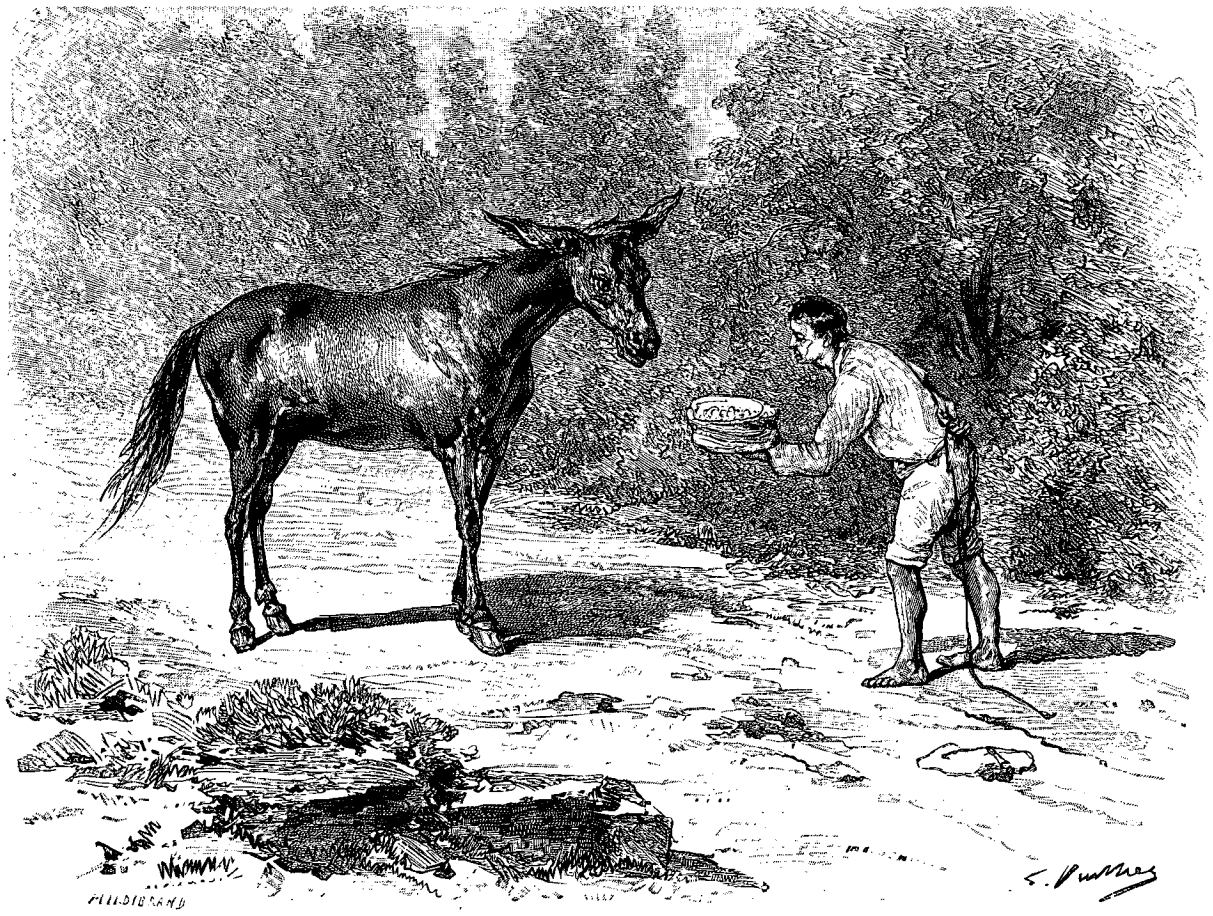
Ek-Balam nous donne un exemple de cette époque de décadence que nous ne connaissions pas, car la plupart des villes appartenant à cette époque ont presque entièrement disparu ; pourquoi ? C'est que, bien que plus modernes que celles dont les beaux monuments existent encore, la mauvaise qualité des matériaux, une construction défectueuse et les dimensions réduites de leurs édifices en ont fait pour le temps une proie facile ; c'est aussi que l'on s'en est moins occupé, parce que leurs monuments, moins beaux, attiraient moins l'attention des voyageurs et que ces villes étaient plus éloignées du centre et moins visitées.

Mais ils l'avaient bien prévue, cette décadence, les deux représentants du pouvoir toltèque déchu, le Cocom et le Tutulxiu ; ils l'avaient bien personnifiée, lorsque, à la suite de la destruction ou de l'abandon de leurs capitales, ils allèrent fonder autre part les sièges de leurs nouvelles résidences. Ils baptisèrent l'un Mani, « nous avons été jugés » ; l'autre T-bulon, « l'époque de la félicité et de la grandeur est passée », deux épithètes qui sont deux sanglots !

Désiré CHARNAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Capture de la mule (voy. p. 308). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. D. Charnay.

MA DERNIÈRE EXPÉDITION AU YUCATAN,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY [1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Les provinces orientales d'après Oviedo. — Exploration de Stephens dans les mêmes provinces. — Kantunile. — Un couteau révélateur. — Tuloom. — En route pour Campêche. — Un naufrage en terre ferme. — Une envoyée du ciel. — Mérida. — Maxcanu. — Chochola. — Pomuch. — Un tramway égaré. — Un chemin de fer modèle. — Arrivée à Campêche.

La relation d'Oviedo, qui vient confirmer ce que nous avons publié sur les villes anciennes, confirme également ce que nous venons de dire au sujet de nos nouvelles découvertes dans la partie orientale du Yucatan; cette relation, qu'il tenait d'un compagnon de Montejo, le cavalier Alonzo Luxan, est trop intéressante pour que je n'en cite pas quelques extraits.

Montejo arrive à Cozumel à la fin de septembre 1527, s'y repose quatre jours et passe au Yucatan, où il débarque en face de l'île, à une demi-lieue d'un village appelé Xala, et que nous trouvons sur la carte sous le nom de Xelha. Ne connaissant pas le pays, les Espagnols s'établirent près d'un marais, dans l'endroit le plus malsain de la province, et où Montejo perdit une partie de ses soldats. Après des vicissitudes diverses et cette perte de ses gens, Montejo allait se retirer, quand il fut secouru et nourri par le cacique de l'île de Cozumel, *Unopate*, qui, accompagné de plus de quatre cents Indiens, avait débarqué dans la presqu'île pour assister aux noces de l'une de ses sœurs, qui se mariait avec un prince yucatèque. *Unopate*, pris de commisération, engagea Montejo à patienter pendant qu'il irait négocier la paix avec les Indiens de l'intérieur; et il tint parole, car il fit entrer les Espagnols dans un vil-

1. Suite et fin. — Voyez t. LIII, p. 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lage appelé *Mochi* où ils furent bien accueillis. Ce village comptait plus de cent maisons très belles et nombre de *quës*, pyramides couronnées de leurs temples et oratoires, *tous construits en pierre et parfaitement sculptés*.

Montejo reçut du cacique du village quelques bijoux d'or, et pendant son séjour arrivaient de toutes parts des Indiens et leurs caciques pour voir quelle espèce de gens étaient les chrétiens; ils demandaient qu'on leur montrât les chevaux, qui pour eux étaient une chose de grande admiration, et par toute la terre s'étendait la renommée de ces étranges animaux.

Un jour l'*adelantado* leur montra son cheval de Castille, sellé, bridé, le poitrail orné d'un beau collier de sonnettes et tenu en main par un de ses gens; à la vue du destrier, bondissant de droite et de gauche et faisant mille gracieuses courbettes, les Indiens furent tellement épouvantés que quelques-uns s'enfuirent, tandis que d'autres, plus peureux, tombaient à plat ventre; mais, aux hennissements de la bête, leur frayeur fut si grande qu'il n'est pilule ni purge pouvant amener d'aussi déplorables résultats, de sorte que l'odeur était insupportable. Ainsi se termina la fête.

Après un repos de deux mois, les Espagnols poursuivirent leur route et passèrent au milieu de nombreux villages de cinq cents à mille maisons plus ou moins, où ils admirèrent une *foule d'édifices et de très beaux monuments*, mais ils n'osèrent point s'arrêter, à cause de leur petit nombre ; ils arrivèrent enfin à une ville de plus de cinq mille maisons, appelée *Conil*.

Dans son chapitre III, Oviedo nous dit qu'après s'être reposés deux mois à Conil, les Espagnols se rendirent à deux lieues de là, dans une autre ville, nommée Cachi.

« Dans cette ville de Cachi, nous dit le chroniqueur, il y avait une place fort grande, au milieu de laquelle s'élevait un mât élancé comme un mât de navire, lisse et pointu, qui servait au châtiment des malfaiteurs, qu'on y pendait ou empalait, tels que voleurs, ou adultères qui séduisaient filles et femmes mariées, sans permission de leurs maîtres, ou autres délits », et, passage très important et qui me semble tout à fait neuf, « tout était admirablement organisé dans cette ville de Cachi, et il y avait un très grand marché avec nombre de négociants et beaucoup de marchandises, comme aussi toute espèce de provisions, de vivres et de tous objets, qui parmi ces naturels se vendent, s'achètent et s'échangent; et ce marché avait ses vérificateurs et ses juges, qui siégeaient *dans un édifice situé tout près, à l'un des angles de la place*, en manière de conseil de ville ou tribunal, et où se vidait en peu de mots tout litige, sans retard ni appel, mais du pied à la main, sans qu'un jour ni une heure se passât, sans écriture et sans qu'aucune difficulté surgît entre les parties ; ce tribunal rendait à chacun ce qui lui était dû. »

Je cite ce passage avec d'autant plus de plaisir qu'il vient confirmer ce que j'ai avancé dans mon ouvrage au sujet de cet étrange monument de Chichen-itza composé d'une foule de petites colonnes disposées en rectangle, dont Stephens ne soupçonna même pas la destination et dont personne ne s'est occupé depuis.

Je disais que ces rangées de petites colonnes devaient être couvertes autrefois d'une armature en bois et d'un toit de chaume et que le monument devait constituer le marché de Chichen; que les deux édifices situés *aux angles de la place* étaient destinés aux juges chargés de vider les difficultés pendantes entre les trafiquants, et j'appelais ce monument dans son ensemble Tianquiz, en souvenir des marchés de Tlatelolco et Tlascala dont nous parlent les historiens. Oviedo appelle ce marché de Cachi « Tiangüez », ce qui est absolument la même chose : voilà qui nous prouve bien que tous les centres importants du Yucatan avaient un monument particulier affecté aux transactions commerciales, comme il était de coutume sur les hauts plateaux, monument flanqué de palais spéciaux pour les vérificateurs et les juges. Ce passage vient donc changer en certitude la conjecture, fort probable du reste, que j'avais énoncée.

Les Espagnols, poursuivant leur route à l'ouest, traversent une contrée plantée d'arbres à encens et arrivent dans une ville, la plus considérable qu'ils aient encore visitée, et cette ville, appelée Choaca, signalée par tous les historiens, capitale de la province du même nom, occupe une telle superficie, que la troupe de Montejo, abordant les premières maisons vers le milieu du jour, n'atteignit la demeure du cacique que vers le soir, et les maisons de cette ville étaient toutes de pierre et mortier, et les temples « *quës* » *étaient merveilleux d'ornementation et de sculptures!* (*muy extremados de buena labor*).

Cette description, qui nous rappelle la lettre de Montejo à Charles-Quint au sujet des villes yucatèques qu'il a visitées, ces villes grandes et belles (*muy frescas*), toutes neuves, ne nous donne-t-elle pas une fois de plus la preuve évidente que les édifices du Yucatan étaient pour la plupart modernes, œuvre de la population existante au temps de la conquête, et ne trouvons-nous pas là, dans cette ville occupant un si vaste espace, la définition exacte de la ville maya telle que je l'ai dépeinte au sujet de Santa-Helena, qui, avec ses maisons placées au milieu de grands jardins, véritables petits parcs, nous donne un exemple du village indien d'autrefois ?

Mais les habitants de Choaca, voyant les Espagnols installés chez eux, abandonnent la ville pendant la nuit et reviennent le matin pour les assaillir ; les Espagnols les repoussent avec peine. Nous touchons ici à l'époque difficile et périlleuse dont nous parle Cogolludo; car après la lutte avec Choaca viendra la bataille d'Aké; seulement Cogolludo nous a mal expliqué les choses et ne nous a pas donné la raison du soulèvement des Indiens. Oviedo nous donne à ce sujet des détails fort intéressants; il nous dévoile la trahison des habitants de Choaca, qui avaient excité leurs voisins d'Aké contre les Espagnols, et cela dans un but d'intérêt tout personnel. Voici le passage :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« La paix faite, et deux jours plus tard, les Espagnols passèrent à une autre ville, nommée *Aqu*, aussi importante que celle qu'ils venaient de quitter. Les Indiens de Choaca, qui suivaient comme porteurs, dirent à l'adelantado que les habitants d'*Aqu* avaient résolu de massacrer les Espagnols à leur entrée dans le village, ce qui était faux; en effet, quand ils arrivèrent, les Indiens avaient abandonné la ville et ils s'étaient enfuis, parce que ceux de Choaca leur avaient envoyé dire que les chrétiens marchaient contre eux, avec l'intention bien arrêtée de leur faire la guerre, de les tuer et d'enlever leurs femmes, de sorte que les nôtres trouvèrent, à leur arrivée, la ville déserte mais parfaitement pourvue de toute espèce de provisions; alors les Indiens de Choaca qui suivaient les Espagnols se mirent à piller les maisons, se chargèrent de tout ce qu'ils purent emporter et s'en retournèrent chez eux sans plus s'inquiéter du reste.

« Le jour suivant, les habitants revinrent armés; ils trouvèrent sur ses gardes Montejo, qui se précipita au-devant d'eux comme un vaillant capitaine et en fit un grand massacre, dont plusieurs chefs, sans perdre lui-même un seul de ses hommes, encore que nombre d'entre eux fussent blessés ainsi que plusieurs chevaux; en somme, la victoire resta aux Espagnols. »

Cette trahison des Indiens de Choaca nous montre bien les rivalités des villes mayas et l'état de guerre permanente dans lequel vivaient toutes ces principautés.

« Le bruit des deux victoires remportées par les Espagnols se répandit au loin, et les caciques des environs envoyèrent des ambassadeurs à Montejo pour lui demander la paix et lui offrir leur amitié, ce qu'il s'empressa de leur octroyer. »

De là le conquérant passe à *Cicia*, puis à *Loche* : « Le cacique de cette ville était un grand seigneur, et il fit si peu de cas de l'adelantado et des chrétiens, et il leur montra un tel mépris, qu'il resta chez lui, couché dans son hamac, sans leur adresser à peine une parole; ses officiers, qui à tour de rôle étaient de service, parlaient pour lui, et c'est pourquoi Montejo appelle cette ville « la ville de l'orgueil », *Gravedad*, et, quand le cacique voulait prononcer quelques mots, on élevait immédiatement entre lui et l'adelantado un voile fort léger que deux Indiens tenaient en l'air suspendu par les extrémités, de manière à servir de tenture; et c'est ainsi que le cacique daignait répondre. »

Ce qui rend la relation d'Oviedo particulièrement intéressante, c'est que nous pouvons la contrôler par le voyage d'exploration de Stephens dans les mêmes parages. Se trouvant à Chemax, le village où je devais passer pour aller à Koba, le curé de l'endroit lui parla de cette ville indienne et de la belle route qu'on y rencontre encore et qui devait conduire de Chichen à Cozumel. Ces routes, cimentées, de huit à dix mètres de large, et dont nous avons étudié la construction de Sitilkum à Izamal, étaient les mêmes par toute la péninsule.

Le curé de Chemax possédait en un lieu appelé Kantunile, à l'époque de la visite de Stephens, une hacienda, et sur le territoire de l'hacienda il y avait plusieurs pyramides artificielles. Un jour, en creusant l'une de ces pyramides pour en extraire des matériaux, les ouvriers découvrirent une tombe renfermant trois squelettes, ceux d'un homme, d'une femme et d'un enfant; mais ces squelettes étaient en tel état qu'ils tombèrent en poussière quand on les toucha. Près des squelettes se trouvaient deux vases en terre cuite, dont l'un contenait une collection d'ornements indiens, colliers en pierres, coquilles sculptées, têtes de flèches en obsidienne, etc., et *un couteau à manche de corne*.

Le curé montra ces reliques à Stephens, qui examina, avec le plus grand étonnement, ce couteau, dont la lame était fort oxydée et dont le manche de corne s'émiettait. La présence de ce couteau dans la tombe du cacique indien ne nous surprend pas plus que les escopettes d'Izamal; elle nous prouve que l'hacienda de Kantunile occupait l'emplacement d'une ville autrefois traversée par le conquérant, Aké ou Choaca, dans sa marche de la côte vers Chichen-itza, et que, pendant le séjour de la troupe espagnole en ce lieu l'un des soldats fit présent de son couteau ou le troqua contre quelque objet avec le cacique, et que plus tard, le cacique étant mort, on enferma dans sa tombe, avec ses bijoux, ce couteau, qui à cette époque devait être pour les Indiens une chose rare et des plus précieuses. Voilà bien une preuve indiscutable, ajoutée à tant d'autres, de la modernité de ces villes indiennes et de leur existence au temps de la conquête.

A la côte orientale de la péninsule l'explorateur visite ensuite les édifices de Tuloom, aujourd'hui complètement enfouis dans les bois, mais que les Espagnols pouvaient admirer à leur aise en 1518; les édifices de Tuloom répondent absolument aux descriptions, que nous ont laissées les chroniqueurs, des villes s'élevant sur la côte, et ces temples et ces palais sont semblables à ceux que nous avons visités dans l'intérieur de la péninsule. Il est facile de voir que le temple que nous représentons fut élevé sur le modèle et d'après la même formule que le temple de Chichen-itza; du reste les Indiens ne s'y sont pas trompés, ils ont appelé les deux monuments du même nom, le *Castillo*, et la ressemblance ne s'arrête pas à l'extérieur; à l'intérieur, tout est semblable, la voûte en encorbellement, la décoration et jusqu'à la disposition des différentes pièces, salle isolée entourée d'un corridor sur les trois côtés[1].

Voilà qui est fait; la question est bien vidée; aussi je m'arrête, on m'accuserait de radotage. Nous allons nous remettre en route.

Valladolid manque de charme, car je n'en peux sortir; Traconis est toujours à la poursuite des Indiens; on est inquiet, sans nouvelles, et me voilà plus contrarié que les autres; en effet je voudrais retourner à Mérida pour gagner Campêche, et je ne puis trouver une voiture.

Un heureux hasard ramène à Valladolid un de ses

1. Voyez *Anciennes Villes du Nouveau Monde*, p. 290.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants revenant d'Izamal. On me parle aussitôt de ce volan dont le cocher désirait un fret de retour. Je vais le voir : dieu ! quelle guimbarde et quelles mules ! le tout ressemblait absolument, dans son genre, à ces affreuses voitures, rôdeuses de nuit, qu'on rencontre dans les gares vers les quatre heures du matin.

« Mais nous n'arriverons jamais, dis-je au maître de cet étrange équipage.

— Je suis bien venu, me répond-il avec assurance, et nous filerons comme une flèche. »

Cet homme mentait effrontément; ses deux mules microscopiques étaient maigres et éreintées, et le cheval jaune qui complétait le trio faisait peine à voir. Il n'y avait cependant pas à choisir, et je fis marché avec Reyes, c'était le nom du propriétaire. Nous partîmes le lendemain ; j'avais prodigué le ramon et le maïs pour donner des jambes aux bêtes, et, comme de Valladolid à Uaïma la route est superbe, tout alla pour le mieux; mais j'attendais mon homme au delà.

Jusqu'à Citas c'est une série de longues vagues, dont les creux sont composés d'argile tenace quand il a plu, et dont les crêtes sont des rochers abrupts. Impossible de les franchir des bas-fonds où l'on se trouve, sans lancer les mules au triple galop. Hélas ! ce que j'appréhendais n'arriva que trop ; par surcroît de malchance il avait plu la nuit, de sorte que nous avions toutes les peines du monde à nous tirer de la plaine et qu'on ne pouvait mettre les mules au galop pour gravir les roches. Le premier essai fut lamentable, car nous n'arrivâmes à mi-hauteur de la déclivité que pour reculer jusqu'au fond. C'était un désastre.

Impossible d'avancer ; le cheval jaune, désespéré, ne tirait plus, et il nous fallut tous les trois, Reyes, mon domestique et moi, nous atteler à la besogne. Une fois, deux fois n'était pas une affaire ; mais, en songeant que nous avions plus de vingt kilomètres à faire de ce joli chemin, que les collines se trouvent à deux cents mètres au plus l'une de l'autre, il était facile de calculer qu'il nous faudrait quatre-vingt-dix fois redescendre et hisser quatre-vingt-dix fois le volan-coche au-dessus des mêmes obstacles.

Nous étions là, ruminant notre disgrâce, lorsque la Providence nous envoya un secours inespéré.

A la descente de l'une des petites montées, nous aperçûmes, à vingt pas devant nous, une mule merveilleuse ; elle était grande, grasse, puissante, magnifique, de force à nous enlever toute seule et à nous mener jusqu'au bout du voyage. Elle avait l'air si apprivoisée, avec ses grands yeux doux et ses longues oreilles tournées vers nous, que je dis aussitôt à Reyes :

« Voilà notre sauveur !

— Et comment ? fit Reyes.

— Tu vas simplement t'emparer de cette mule : elle ne t'appartient pas, je le sais, mais il y a force majeure, et si par extraordinaire nous rencontrons son maître, je réponds de tout, je payerai ce qu'il faudra.

— Va bien », dit-il.

Nous nous arrêtâmes et il descendit.

La mule, curieuse, nous regardait faire ; mais, quand Reyes eut touché terre, elle sembla prise d'un vague soupçon et nous tourna les talons. « Bah ! fit Reyes, nous verrons bien. » Il détacha l'un des trois sacs destinés à ses bêtes, sacs pleins d'un maïs appétissant, et il s'avança, le sourire aux lèvres, faisant doucement sonner les grains, de façon charmante. A ce bruit connu, la mule fit volte-face, huma l'air, tendit le cou du côté du sac, et fit entendre un hennissement de joie.

Cependant Reyes approchait ; de la main gauche il tendait son sac comme une aumônière, et de la droite dissimulait derrière son dos une corde traîtresse. La mule réfléchissait certainement, car ses oreilles se livraient à une pantomime échevelée ; quoique décidée à voir le fond du sac, elle conservait un doute, elle se défiait.

Reyes était à deux pas d'elle sans qu'elle bougeât : elle flairait le maïs, dont le petit bruit musical chatouillait aussi bien son palais que ses oreilles ; puis, la distance n'étant plus que d'un pied, elle recula. Mais elle avait vu le grain, et sa convoitise éveillée lui rendit toute défiance vaine. Elle plongea le museau dans le sac, la corde de Reyes s'abattit sur son cou : la jolie bête était prise.

On l'attela sur-le-champ à la place du cheval jaune, qui fut amarré derrière le volan, et nous partîmes.

Hourra ! avec elle plus d'obstacles ; nous franchissions nos petites montagnes avec l'aisance d'une barque poussée par un bon vent, franchissant la crête des vagues ; le soir nous allâmes coucher à Quintana-roo ; mais préalablement nous avions rendu la mule à sa chère forêt.

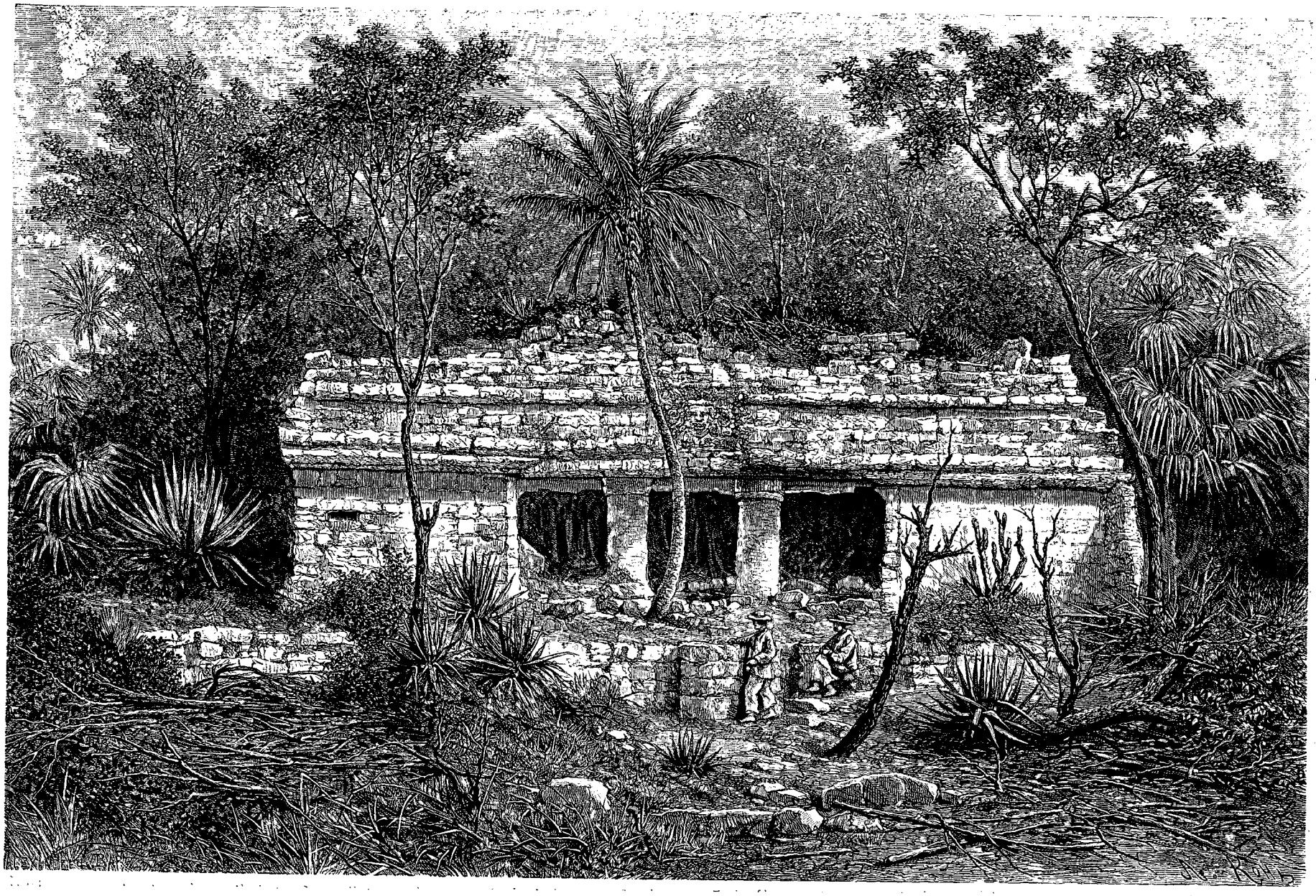
A Mérida, aussitôt mes clichés développés, je partis pour Campêche. Le chemin de fer qui doit relier un jour les deux villes nous mène à Chochola : la distance est de trente-deux kilomètres, et la voie est bien construite. A Chochola nous reprenons le classique volan ; la route est fort belle ; j'ai du reste un excellent attelage et nous allons comme le vent. Nous déjeunons à Maxcanu, pour aller dormir ensuite à Calkini. J'assiste à un bal le soir et à une conférence avec les savants de l'endroit ; l'un d'eux me présente un vase ancien, que malgré tous mes soins je n'ai pu rapporter intact.

Nous repartons à une heure du matin, car il s'agit d'atteindre à Pomuch un tramway qui part à sept heures. Nous arrivons.

Nous trouvâmes le tramway en dehors du village, dans les bois. C'était un tramway, et bien construit, ma foi ! il y avait un petit wagon, mais de mules et de conducteur point. Nous empilâmes nos bagages dans l'intérieur de la voiture et nous nous promenâmes en attendant. Nous étions assiégés par des nuées de *gegenes*, petites mouches noires imperceptibles, mauvaises comme la gale, et le temps nous durait fort.

Je me demandais entre-temps quel spéculateur imprudent avait construit ce tramway, dans quel but, à quoi pouvait-il servir. Les transactions sont absolument nulles, car, en fait de marchandises, on n'en voyait aucune trace ; de voyageurs, il n'y en avait pas davan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple à Tuloom (voy. p. 307). — Dessin d'A. de Bar, d'après Stephens.

© 2007 Lyon · Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tage, et, pour ce qui me concerne, ma voiture m'aurait mené pour le même prix jusqu'à Tenabo, situé à huit kilomètres plus loin et terminus du tramway. Bref, je ne pus m'expliquer ce mystère qu'en supposant une subvention du gouvernement central; ce qui faisait du tramway un simple *job*, comme on dit aux États-Unis.

Vers sept heures enfin, le cocher parut, traînant sa mule; une vieille femme le suivait : en tout, trois voyageurs. Nous partîmes; à Tenabo, nouveau transbordement. Une grande guimbarde à quatre roues va nous mener jusqu'à Vistalègre, où nous prendrons le chemin de fer de Campêche, qui compte aujourd'hui vingt-quatre kilomètres de développement et qui de longtemps n'en comptera pas davantage; vous allez voir pourquoi.

A Vistalègre je me trouve en présence du spectacle le plus curieux qu'on puisse voir... en fait de chemin de fer. Nous sommes en pleine forêt, comme à Pomuch : pas un village, pas une maison, pas même une cabane; n'est-ce point là une singulière tête de ligne? Je cherche la gare; j'interroge le cocher, qui me regarde ébahi : Une gare? Il ignore complètement ce que c'est qu'une gare.

Quant au matériel, je l'aperçois au milieu de la route; il se compose d'une vieille machine routière entièrement délabrée, d'un wagon pour les voyageurs et d'un autre, tout petit, pour les marchandises. C'est là le train et c'est le matériel de l'exploitation.

Je me hisse dans le wagon, où je fais embarquer mes bagages, et j'examine l'étrange véhicule : il est divisé en trois compartiments, destinés à représenter les trois classes. Dans le premier, qui manquait de bancs, on avait laissé s'accumuler un monceau d'ordures, pour simuler les troisièmes; l'autre était moins sale, mais il l'était suffisamment pour représenter les secondes; le troisième enfin, qui représentait les premières, avait des bancs et pouvait avoir été balayé la semaine précédente. Inutile de marquer sa place, il y en avait, hélas! pour tout le monde. Cependant je m'inquiétai de mes billets, et sur le bord de la route, sous un auvent, on m'indiqua le bureau. Je payai nos places et j'offris au chef de gare et au conducteur un verre d'anisado, qui nous lia sur-le-champ; du reste j'étais connu. Quelques Indiens arrivèrent qui montèrent en troisième, où ils s'accroupirent; il y avait dans les secondes deux jolies métisses, et nous étions cinq aux premières : une douzaine en tout. Je doute que la ligne ait jamais eu autant de voyageurs.

Je demandai au conducteur des nouvelles du dividende.

« Dividende! me répondit-il d'un air navré, mais les recettes ne payent pas même le bois que nous brûlons dans la machine.

— Elle n'est cependant pas grosse, votre machine!

— Et malade! malade! » ajouta-t-il.

Nous l'allions bien voir tout à l'heure. Mais nous partons. La ligne est droite, le terrain plan, pas un ruisseau, nuls travaux d'art par conséquent. La tâche de l'ingénieur dut être bien facile, d'autant qu'il n'eut même pas à construire sa voie; il avait simplement pris la route, qui est fort belle, et tout uniment posé ses traverses et ses rails dessus. Nous marchions donc fort gentiment, quelque peu secoués, mais sans excès; pour mon compte, placé sur la plate-forme, j'admirais les bois, semés de palmiers superbes, piqués de pyramides et de ruines mystérieuses, et dont les grands arbres chargés de lianes formaient un panorama délicieux, lorsque je sentis le train ralentir sa marche. La machine toussait comme une poitrinaire; je regardai : c'est qu'au lieu de la route bien plane que nous avions eue jusque-là, nous avions maintenant une petite montée devant nous.

L'ingénieur n'avait pas jugé à propos de faire de nivellement : tant de montées et des plus rapides se gravissent sans peine, soit au Mexique, soit aux États-Unis, dans les montagnes Rocheuses et la Sierra Nevada! Mais le malheureux avait compté sans sa machine, qui, suant, soufflant, sifflant, gémissant, finalement renâcla.

Le mécanicien se précipita, jetant des bûches sous les roues de la machine pour la caler, car nous reculions. Puis, avec l'aide du conducteur, armés d'une pince, ils se mirent aux roues, hissant à qui mieux mieux. Peine inutile. Les voyageurs, effarés, descendirent, et la machine, déchargée de quelques centaines de kilos, fit un nouvel effort; elle avança de quelques mètres et s'arrêta de nouveau. Conducteur et mécanicien lançaient au hasard des imprécations et jetaient sur nous des regards désespérés.

« Allons, messieurs, fit le premier, un bon mouvement! la machine est vraiment bien fatiguée : un coup d'épaule s'il vous plaît, ou bien nous ne franchirons pas la montée. »

Tout le monde s'y mit, sauf un gros homme à l'air important, qui répondit :

« J'ai payé pour que la machine me traîne et non pour traîner la machine. »

Cet homme avait raison; mais, si chacun eût agi de même, nous y serions encore. Bref, avec notre secours, le train passa.

Plus loin c'était une descente, nous dévalions gaiement, et ce fut ainsi que nous arrivâmes à Campêche; je venais de traverser toute la péninsule.

Mais quel étonnant chemin de fer!

VII

Campêche. — *La Lonja*. — Le parc. — Le môle. — Marché aux poissons. — Cazon et pampano. — Recherche d'un cimetière. — Départ pour Jaïna. — Mon palais. — Histoire probable de l'île. — Fouilles et trouvailles. — Urnes et cantaros.

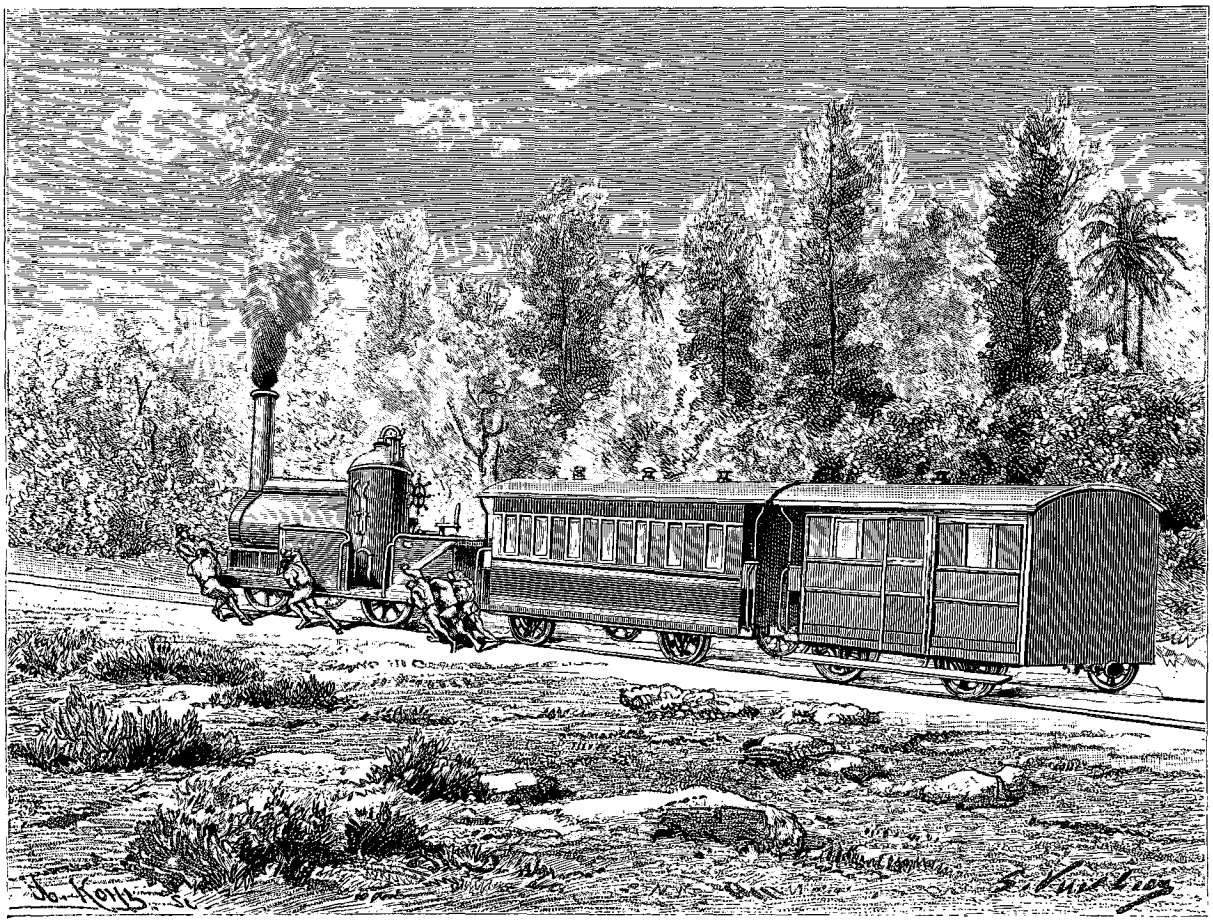
Campêche est une charmante petite ville, où j'avais déjà touché deux fois, mais sans m'y arrêter. Aujourd'hui m'en voici l'hôte pour quelques jours, ayant à prendre de nombreux renseignements sur les choses qui me concernent; du reste je ne puis que m'en réjouir, tant j'y trouve bon accueil. *La Lonja*, un cercle fort bien tenu, à salle immense, y reçoit les voyageurs. Le fondateur, à qui ses concitoyens ont dédié une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaque de marbre en témoignage de reconnaissance, est un Bétancour, modification espagnole de Béthencourt, et descendant probable du seigneur des Canaries.

La grande place est en face du cercle, place entourée d'une grille superbe commandée à New-York; elle est pavée de carreaux de faïence, pleine d'ombrage et de fleurs, qu'arrosent matin et soir les condamnés à la prison. La cathédrale est à droite, fort modeste; à ses pieds, sur la gauche, s'étend le marché, avec ses marchandes de légumes et ses marchandes de fruits dans leurs costumes indiens, les mêmes à peu près que ceux de Mérida; de l'autre côté de la place est la municipalité, et, en tournant à gauche, nous arrivons à l'entrée du môle, qui présente chaque matin un spectacle des plus animés.

C'est là que se réunissent les pêcheurs et que se tient le marché au poisson; on en débite de toutes formes et de toutes couleurs : des raies rayées, noires, blanches; des poissons crapauds, ventrus, gluants, horribles, aux gros yeux saillants, qui sont délicieux, prétendent les ménagères; des anguilles, des poissons-scies, des crabes, et le cazon, nom sous lequel on dissimule la jeune descendance du requin vulgaire et du requin à marteau. Le cazon est le plat populaire; la plupart



Une machine en détresse — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. D. Charnay.

des familles pauvres vivent de cazon, c'est-à-dire de requins; et l'on ne s'en tient pas seulement aux petits, car j'en ai vu débiter qui étaient longs de plus de deux mètres et qui certes auraient parfaitement dévoré leur homme.

Chaque pêcheur, accroupi sur ses talons, le coutelas à la main, ouvre, taille, coupe, débite sa marchandise avec une rapidité vertigineuse; il est entouré de lambeaux saignants et de monceaux d'entrailles qui répandent une odeur âcre et qu'une bande de petits vautours affamés attendent avec anxiété. Quant au pampano, le roi des poissons du golfe, il ne va point compromettre sa robe bleu et or à reflets de pourpre au milieu de cette tourbe; il ne s'arrêtera même pas au marché; non, il se rend directement dans la maison du riche, où on l'accueille avec respect, car c'est une merveille de beauté à voir, en attendant que la cuisinière en fasse un chef-d'œuvre de délicatesse et de goût.

Cependant, sachant que je m'occupais d'antiquités, quelques personnes m'avaient montré divers objets, statuettes, couteaux d'obsidienne, grains de colliers, etc.

D'où venaient ces objets? D'un peu partout, me répondait-on, mais c'étaient les Indiens d'une île appelée Jaïna qui en apportaient le plus souvent.

« Et cette île de Jaïna, où se trouve-t-elle? demandai-je à mon correspondant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— A huit lieues au nord de Campêche, me dit-il, et voici justement le propriétaire. » Il me présentait en même temps don Andrès Espinola, capitaine du port.

Don Andrès me parla de son île avec enthousiasme, quoique en somme il la visitât le moins souvent possible. Il y possédait une habitation, des serviteurs et des milliers de cocotiers; tout y venait en abondance, c'était un paradis terrestre, mais qu'il fuyait. A son avis, l'île était tout entière de formation artificielle et j'y devais trouver mille et mille choses intéressantes.

« Partons tout de suite », dis-je à don Andrès.

Nous ne partîmes pas tout de suite, mais seulement deux jours après, c'est-à-dire au retour d'une canoa faisant le service entre Campêche et l'île, dans laquelle canoa j'embarquai des vivres pour quinze jours, et bien m'en prit. Don Andrès voulut m'accompagner lui-même pour me présenter à ses gens. Partis de Campêche à dix heures du soir par une forte brise, nous arrivions à Jaïna vers les quatre heures du matin. Au jour je pus voir ma demeure, un vrai palais. Un premier corps de logis faisait face à la mer, en même temps qu'à une petite jetée qui servait de port de débarquement; c'était une sorte de grande galerie ouverte à tous les vents et où, couché dans des hamacs, on se tenait au milieu du jour pour profiter de la brise du large. En arrière, et reliée à la galerie par une tonnelle de plantes grimpantes, se trouvait la maison d'habitation, en bon état et parfaitement close, les nuits étant fraîches. A gauche se dressait la demeure du majordome, et sous les cocotiers, de droite et de gauche, s'éparpillaient les cabanes des Indiens. Aussitôt que nous fûmes installés, mon domestique Valerio et moi, don Andrès fit sonner la cloche, signal auquel le majordome et les Indiens se réunirent dans la galerie. Don Andrès me présenta comme le maître de l'habitation, à qui chacun pendant mon séjour devrait obéissance absolue comme à lui-même, et cela sans rémunération aucune; puis, me désignant l'un des hommes :

« Celui-ci, me dit-il, sera chargé de vous fournir de poisson frais; celui-là, d'huîtres; celle-ci (me présentant une Indienne fort avenante) sera votre cuisinière, et tous ces hommes seront à votre disposition pour les fouilles que vous allez entreprendre. Dans les cases vous trouverez des œufs et de la volaille à discrétion; vous avez besoin d'eau pour votre table, et, comme celle de l'île est mauvaise, on va vous apporter une centaine de cocos, dont chacun contient un grand verre d'une eau fraîche et parfumée. »

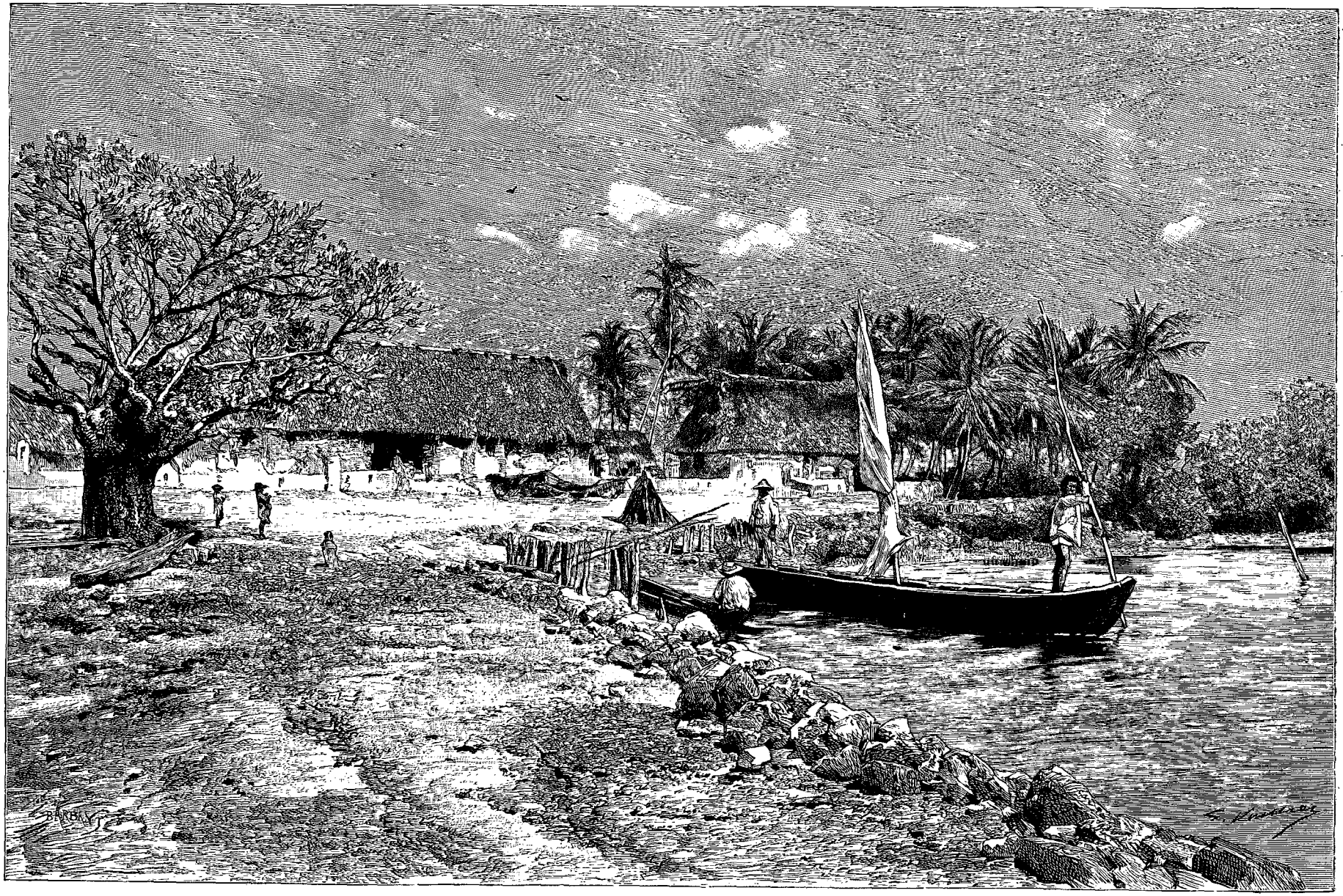
Marchande de fruits à Campêche (voy. p. 311). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Bref, j'étais bel et bien nommé, installé et sacré gouverneur de l'île de Jaïna, j'allais dire de Barataria. J'avais un palais, une cour et près de quarante sujets.

Vers une heure, la brise s'étant levée, la canoa étant prête, don Andrès, avant de retourner à Campêche, renouvela ses recommandations, et les Indiens s'inclinèrent, faisant serment de m'obéir, serment qu'ils ne tinrent pas plus que de coutume; ils le tinrent si peu,... mais n'anticipons pas.

Une fois seul, le maître hors de vue, tous ces hommes s'en allèrent sans plus s'occuper de moi. J'avais parfaitement compris que le *sans dot* avait jeté un froid glacial et entrait pour une grande part dans l'indifférence presque farouche des Indiens à mon égard. Aussi fis-je venir le majordome, lui faisant bien entendre que je voulais payer toutes choses et tout le monde et fort grassement; lui assurant particulièrement, à lui Policarpio, une paye de 5 francs par jour, et à chaque homme employé par moi 4 réaux ou 2 fr. 50, soit le double de ce que l'on gagnait habituellement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ma demeure à Jaïna. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette démarche me parut arranger les choses, et don Policarpio m'assura du dévouement de l'île entière.

Le lendemain fut une journée d'excursion; nous allâmes, suivis de quelques hommes, parcourir mon royaume pour en avoir une idée générale, et nous prîmes quelques vues panoramiques.

L'île de Jaïna est située, comme je l'ai dit, à environ 32 kilomètres au nord de Campêche; elle passe, aux yeux des gens du pays, pour artificielle, ainsi qu'une autre île, plus petite, appelée isla de Piedras, située à 12 kilomètres au nord de la première et que nous visiterons plus tard. La supposition que ces îles sont artificielles est une fable comme il en court dans les contrées primitives, et il est facile de reconnaître à première vue que, si le terrain a subi des remaniements considérables, la base de l'île est de formation calcaire, de même que tout le Yucatan.

L'île de Jaïna a 3 kilomètres de long sur environ 800 mètres de large; elle est séparée de la terre ferme par un canal de 80 à 100 mètres de large, qui assèche à marée basse et dans lequel débouche un ruisseau appelé *Sacpool*, ruisseau de la tête blanche, parce que l'eau coule sur un fond de calcaire blanc.

Dans cette île au sol fécond, où, selon don Andrès, tout croît avec abondance, je n'ai point vu trace de récolte; on m'affirme que les habitants, découragés par l'invasion successive des sauterelles, ont renoncé à toute culture. Ils emploient donc leurs loisirs à la coupe du bois à brûler sur la grande terre, bois qu'ils amassent à Jaïna et que les canoas transportent à Campêche. Jaïna manque d'eau douce, comme tout le nord de la péninsule, où les Indiens construisaient des citernes, creusaient des réservoirs ou profitaient des cénotés. Ici les habitants n'ont d'autre ressource qu'un jet d'eau douce qui saillit dans la mer à quelque trente mètres du rivage et qu'ils ont emprisonné dans le tronc d'un palmier creux; mais l'eau de cette source, se mêlant, quoi qu'on fasse, à l'eau de mer, est saumâtre, et voilà pourquoi pendant mon séjour je fus obligé de boire de l'eau de coco.

Ce même phénomène de sources au milieu de la mer nous avait été signalé par Oviedo sur la côte orientale, en face de l'île de Cozumel, où les Espagnols débarquèrent à leur arrivée dans le pays; manquant d'eau, ils avaient remarqué de forts bouillonnements dans la mer; c'était de l'eau douce et fraîche, et ils y conduisaient leurs chevaux pour les abreuver. Là, comme à Jaïna, c'était une des voies d'échappement de la nappe souterraine qui parcourt le Yucatan, et il doit exister beaucoup d'autres sources du même genre en divers points de la côte.

L'île de Jaïna dut être, aux premiers temps de la conquête toltèque, un lieu saint, où les pèlerins affluaient de toutes les contrées à la ronde, car elle renferme quatre grandes pyramides et huit petites, bases d'autant de palais ou de temples. Ces sanctuaires devaient être des plus anciens, car les historiens qui nous parlent d'Izamal, de Chichen et de Cozumel par ordre de date, ne nous ont rien dit de Jaïna; c'est que, pour les lieux sacrés, de même que pour toutes choses, la mode ou l'engouement passe; Jaïna fut sans doute oublié pour des sanctuaires plus modernes, comme il arriva pour Saint-Martin de Tours, dont la renommée fut éclipsée par le Mont-Saint-Michel, qui lui-même tomba dans l'oubli, tandis que nous voyons naître aujourd'hui la gloire de Notre-Dame de Lourdes.

Jaïna était en outre consacrée aux sépultures, et l'on venait s'y faire enterrer de fort loin, si l'on en juge par le nombre immense de tombes que l'on a trouvées, par la multitude d'ossements que j'ai découverts et par des milliers de vases, idoles, terres cuites, statuettes et débris anciens qu'on y a recueillis et qui ont été brisés, vendus et disséminés de toutes parts.

Ces vases, ces idoles, ces tombes se découvrent parfois seules sur les rives orientale et septentrionale de l'île; la mer est une grande fouilleuse, et, lorsque le vent souffle en tempête, elle attaque la terre friable des esplanades, provoque des éboulements et met à nu des débris. Mais la tempête qui découvre ces antiquités se charge également de les détruire, les Indiens ne recueillant, le calme rétabli, que ce qui a pu échapper à la fureur des vagues; aussi le rivage tout entier n'est qu'un amas de coquilles et de fragments de terre cuite. Ceci nous prouve que la mer était autrefois loin de là et qu'elle a largement empiété sur le rivage de l'île. J'en eus la certitude plus tard, puisque je trouvai dans la mer la plupart de mes antiquités.

Mettons-nous donc à l'ouvrage.

Je m'attaquai à la plage même, près de ma maison, où l'on avait déjà découvert des sépultures; il est facile de reconnaître trois des emplacements qui ont été fouillés et d'où l'on tira de grandes urnes, de celles qui servent encore à conserver l'eau dans les cases.

Ces endroits étaient primitivement désignés par de gros coquillages, la pointe en terre et la partie évasée affleurant le sol. Nous retrouvons cette même coutume dans la basse Californie, où les Indiens marquaient l'emplacement de leurs tombes, non pas avec des coquillages, mais avec des os de baleine.

Le terrain, comme on le voit, avait déjà été exploité par les gens de l'île. En ce qui me concerne, les hommes ne mettaient à leur besogne qu'un empressement problématique; ce travail leur était évidemment antipathique.

Le premier jour nous ne rencontrâmes que des fragments; le second nous découvrîmes le cantaro que nous reproduisons en compagnie de deux urnes précédemment trouvées dans les mêmes lieux et que je recueillis dans les cabânes où elles servaient encore au même usage qu'autrefois. Dans la grande se trouvaient les ossements de deux individus mêlés à divers objets, pointes de lances, couteaux d'obsidienne, haches de pierre, etc. Cela nous prouve bien qu'on dut apporter l'urne avec les ossements déjà dépouillés de leur chair, puisqu'on n'aurait pu y enfermer les cadavres. Quant au cantaro il est de forme élégante, et la bordure de jolies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rosaces qui en fait l'ornement indique qu'il dut appartenir à quelque fille de chef, qui, comme une simple paysanne ou comme la princesse Nausicaa, allait autrefois remplir son urne à la fontaine.

VIII

L'intérieur de l'île. — Abandon de mes hommes. — Pêcheurs de cazon. — Vivres frais. — Escargots, hérons, pélicans. — Chasse au manati. — Abondance. — Pibi-cochinita. — Nouveau personnel et nouvelles fouilles. — Statuettes et bijoux. — La isla de Piedras. — Murailles de soutènement en coquillages. — Fin.

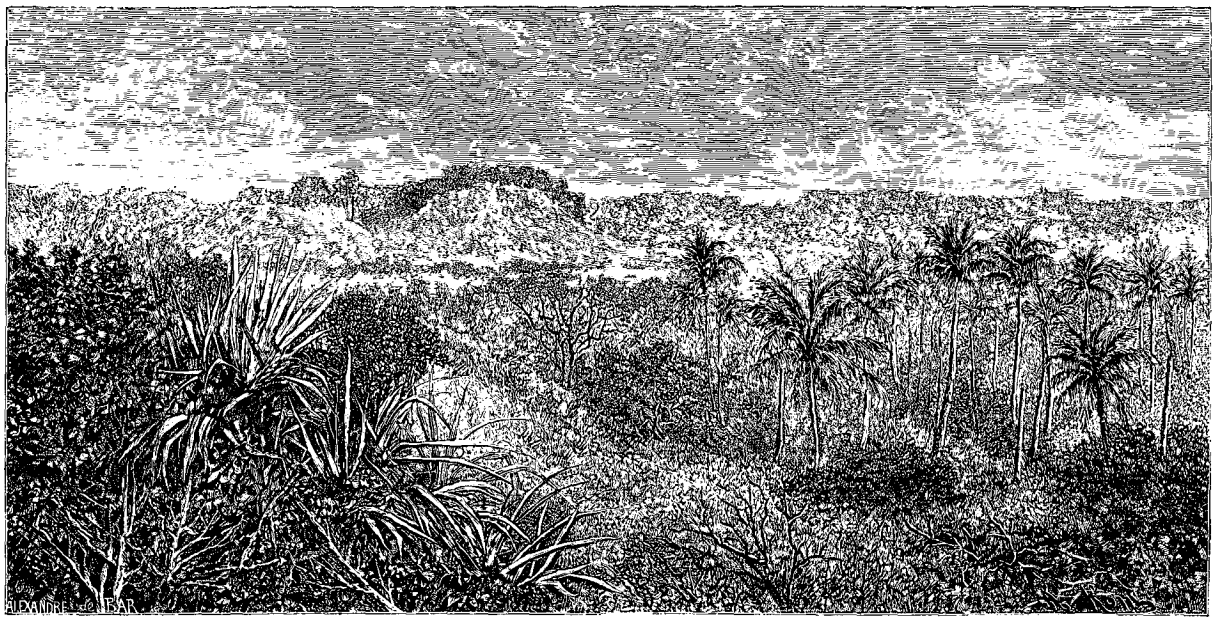
Les jours suivants je fouillai le centre de l'île pour en étudier le sol et je pris du haut d'une pyramide une fort jolie vue de la pointe nord, où deux cabanes entourées de palmiers forment un charmant motif. Au delà c'est la grande terre.

L'île de Jaïna me rappelle l'île du Belloté, que je visitai en 1881 et que je reconnus être formée en grande partie de débris de cuisine, que les civilisateurs utilisèrent pour fabriquer le mortier de leurs monuments.

A Jaïna on pourrait dire que la croûte est en effet artificielle, tant y abondent des débris de cuisine et de poteries.

L'un de mes sondages, au pied d'une pyramide et jusqu'à une profondeur d'un mètre cinquante, me donna un mélange de terre et de coquilles de plusieurs espèces, en majorité de gros escargots, excellents, — j'en ai mangé, — et d'une multitude de fragments de terre cuite, de couleurs variées ou couverts de dessins, dont je fis collection.

Quant aux pyramides et aux esplanades, elles occupent une immense surface ; elles sont formées de calcaire pourri, espèce de molasse, et doublées de pierres taillées, qu'on enleva pour bâtir les murailles des cases et paver le sol ; on y a découvert une colonne de cinquante centimètres de diamètre et de plusieurs mètres de hauteur ; tout auprès je rencontrai deux énormes dalles couvertes d'inscriptions, dont les caractères, katunes, disposés en carré comme ceux de Palenque, reproduisent des figures d'hommes et d'animaux mêlées à des signes hiéroglyphiques connus. Ces inscriptions sont en fort mauvais état, ainsi que deux grandes figures sculptées sur le revers de ces dalles. Les temples qui devaient couronner les pyramides n'ont pas laissé le moindre vestige.



Vue panoramique de Jaïna. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

Au besoin, je n'aurais pas été forcé de fouiller le sol pour m'assurer de sa formation ; je n'aurais eu qu'à examiner le pied des cocotiers, dont les racines filiformes, entre-croisées comme un filet, surgissent du sol en grandissant. Ces racines bulbeuses formaient une agglomération singulière de coquilles, de fragments de poteries et de petites pierres que la souche du palmier avait mis au jour.

Mes travaux allaient lentement, et les trouvailles étaient rares ; sur le bord des esplanades, une foule de débris, des ossements pourris, mais peu ou point de pièces entières ; tout se trouvait écrasé par la pression.

Je voulus entamer une pyramide ; ce fut la fin de mon règne. Mon sceptre, jusqu'alors branlant, fut brisé sans retour ; mes Indiens refusèrent absolument de m'obéir ; promesses, menaces, supplications, tout fut inutile.

L'antipathie de ces hommes pour le travail que je leur demandais ne venait pas seulement de l'horreur qu'ils éprouvent à modifier leurs habitudes, mais aussi de la crainte qu'ils ressentent à toucher les monuments anciens ; le majordome m'expliqua la chose et me conta que, quelques années auparavant, ces mêmes hommes éventraient l'une des pyramides pour en retirer des

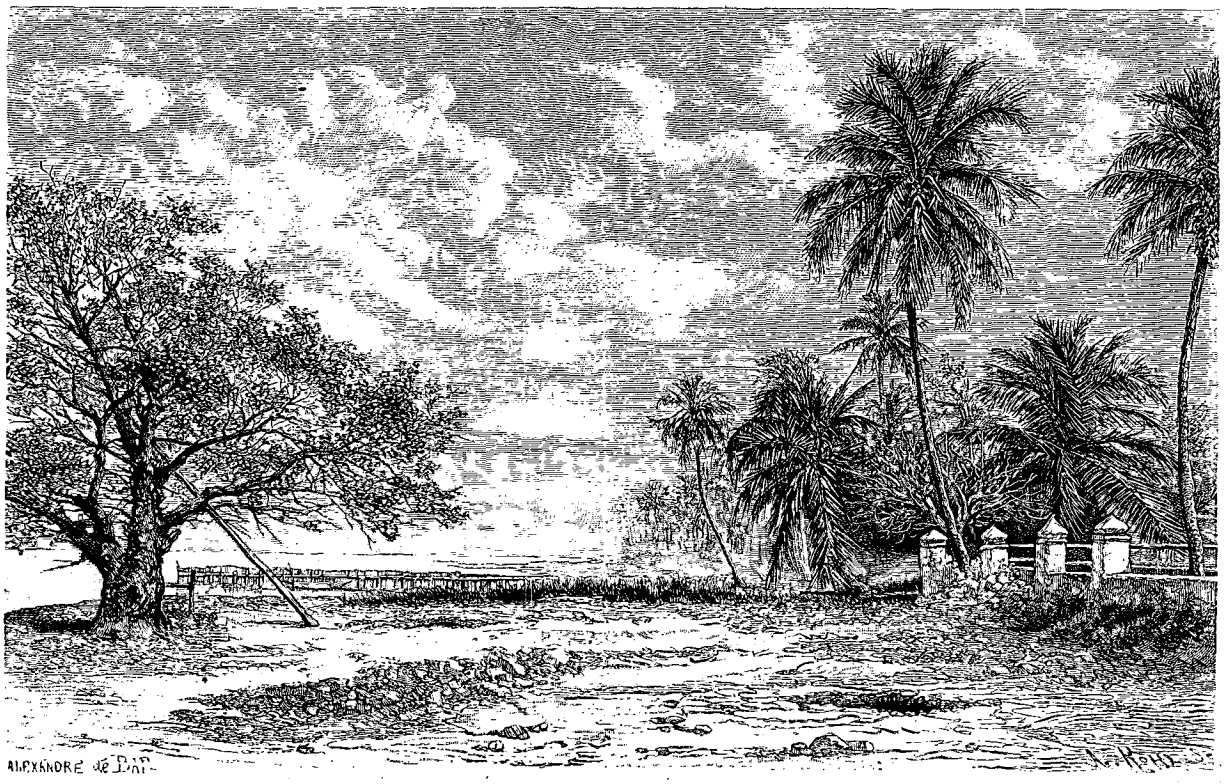
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

matériaux à bâtir et que l'un d'eux s'était tué en tombant. Depuis ce jour ils renoncèrent à ce travail, car, me disait Polycarpe, c'est l'âme des anciens qui avait frappé le travailleur.

Il ajoutait : « Souvent on a vu, la nuit, un nain sortant d'une pyramide pour entrer dans une autre.... A certaines heures, ce nain se change en coq ou en crocodile, et il est vraiment imprudent de s'attaquer aux vieux édifices. »

Je n'avais plus qu'à me taire.

Je supposais cependant que la légende n'était point seule cause de la révolte dont j'avais à me plaindre, car mes autres sujets n'apportaient pas plus de zèle à me servir. Le pêcheur, par exemple, s'en alla bien un jour à la pêche, me rapporta quelque fretin, mais n'y retourna plus. L'île, ce paradis terrestre où je devais trouver toutes choses, ne me fournissait rien du tout. Les volailles abondaient, oui, mais on refusa de m'en vendre aucune; j'achetai des œufs cependant, une douzaine et demie, pendant mon séjour, et ce fut au poids de l'or. Je n'eus qu'un serviteur dévoué, ma cuisinière, qui, toujours de bonne humeur, toujours gracieuse, préparait de son mieux les provisions que je lui livrais. Si mon pêcheur me refusait ses bons offices, j'avais malgré lui du cazon, car l'île et la grande galerie même servaient de refuge, d'atelier, à deux jeunes pêcheurs de requins qui passaient leurs nuits en mer et le jour sur la plage à préparer leur poisson. Où dormaient-ils? Comment dormaient-ils? je n'en ai jamais rien su. Ils arrivaient à dix ou onze heures, ouvraient



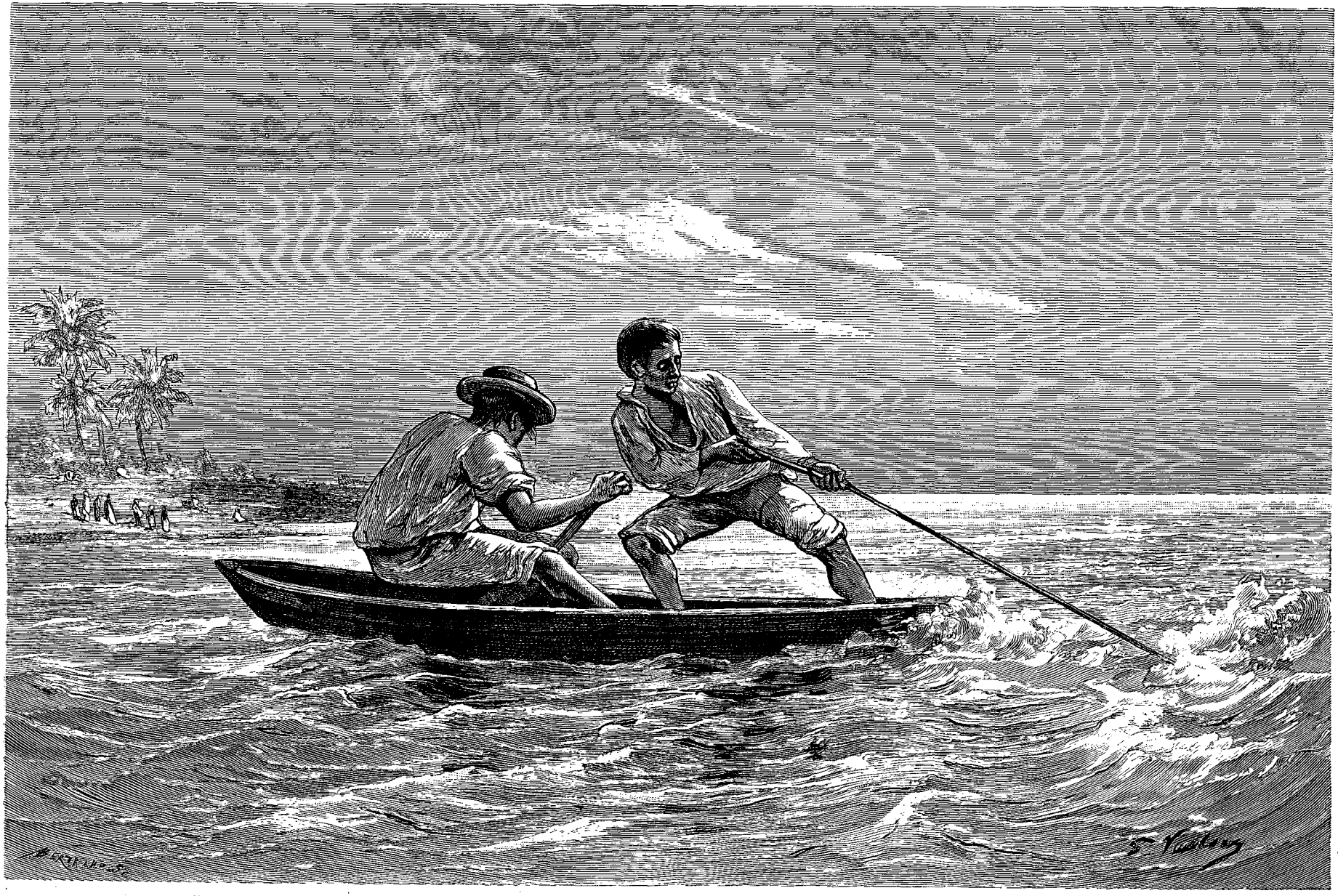
Plage à Jaïna. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

et vidaient les petits squales, les aplatissaient comme une galette, puis ils allumaient un grand feu et, sur une claie, au-dessus du brasier, étalaient le poisson; en quelques minutes, le cazon, à moitié cuit, achevait de sécher au soleil. C'était primitif; eh bien, avec une sauce tomate (les tomates abondaient dans l'île), le jeune requin se laissait manger!

Ce n'était pas tout : don Policarpio m'apportait des racines de palétuvier chargées de milliers de petites huîtres, impossibles à ouvrir, il est vrai, mais qu'il suffisait de mettre au feu pour qu'elles s'ouvrissent d'elles-mêmes. Valerio et moi nous ramenions par centaines de ces gros escargots dont une demi-douzaine suffisait à rassasier un homme et dont une cuisson de six heures dans l'eau de mer faisait un manger coriace, mais savoureux; puis j'avais la chasse à marée basse, sur le banc de sable qui se voit à découvert au nord de l'île; ce banc était couvert de milliers de mouettes, de hérons, de pluviers et de pélicans; ces derniers sont rares, difficilement abordables et si durs qu'il me fallut y renoncer. Mais un événement autrement important vint rompre la monotonie de notre existence et jeter la joie dans le cœur, et l'abondance dans les cases de mes pseudo-sujets. Ce grand événement fut la capture, à deux jours d'intervalle, de deux *manatis* (lamantins), par l'un des Indiens de l'île.

Placé comme je l'étais sur la pointe du banc de sable, je vois encore cet homme et son acolyte, tous deux dans une pirogue minuscule, à peine assez grande pour les contenir, suivre patiemment une piste; je le vois lancer

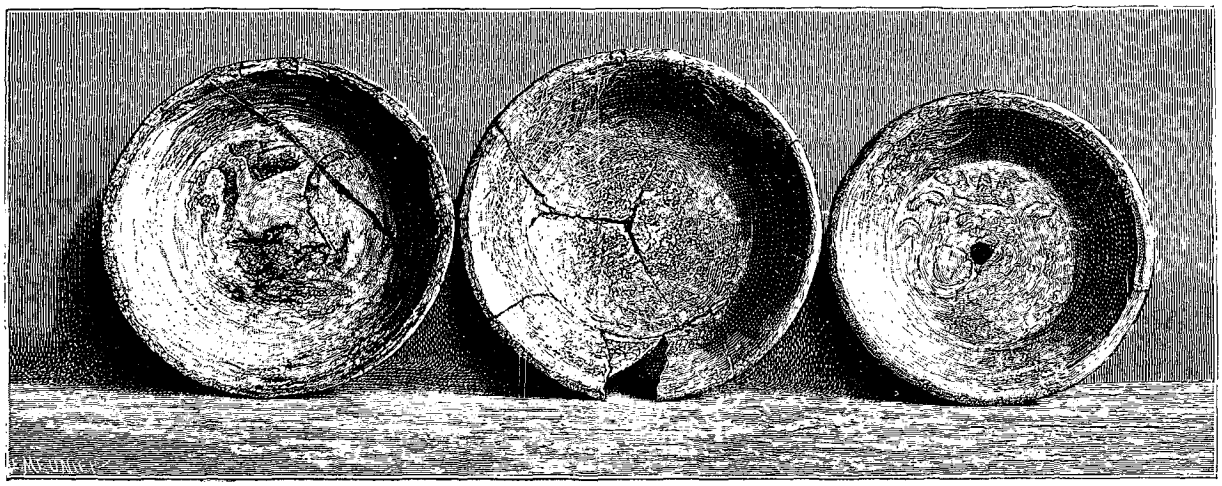
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêche d'un lamantin à Jaïna (voy. p. 318). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. D. Charnay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son harpon, un bouillonnement s'ensuivre, puis la pirogue filer comme une flèche à la remorque d'un poisson monstrueux. Par quel miracle d'équilibre ces hommes se maintiennent-ils debout dans un semblable esquif projeté avec une telle vitesse? Du rivage, d'autres yeux les suivent et j'entends les cris de *manati! manati!* sans savoir alors ce que cela voulait dire; bientôt la pirogue ralentit sa marche; un autre javelot provoque un nouvel ébranlement, et les cris triomphants de *manati! manati!* m'arrivent encore de la plage. La pirogue entraînée s'arrête de nouveau; je suis toujours, sans trop la comprendre, la manœuvre des Indiens; ils se baissent, se relèvent comme hissant une longue amorce, et c'était bien un câble qu'ils ramenaient, mais la proie était loin, et les efforts qu'ils semblaient faire donnaient une idée de la grosseur du monstre. Enfin, maîtres de leur butin, je les vis se diriger vers la terre. Je courus, comme tout le monde, vers l'endroit où ils devaient aborder, et là je les vis amener sur la plage un gigantesque lamantin. Il était mort, et, lorsqu'il fallut le hisser en terre ferme, huit hommes munis de cordages s'y attelèrent; il pesait plus de trois cents kilogrammes. Quelle joie! quels cris! quelle exubérance! Deux jours de suite, autre aubaine : le mâle et la femelle, de même grosseur tous les deux, c'est-à-dire de la viande, de la chair, l'abondance pour plus d'un mois! J'assistai au dépouillement des pauvres bêtes inoffensives; il fut vite fait. Trois hommes armés de coutelas détachèrent le cuir, épais comme une peau d'hippopotame; ils coupèrent la tête, les nageoires et la queue, et le reste, détaillé en pièces de toutes grandeurs, fut ensuite découpé en longues lanières, qu'on mit sécher au soleil. Chaque habitant, pour un prix des plus modiques, vint faire sa provision, et j'eus pour ma part un énorme filet au prix de vingt-cinq sous. Quant à la tête, aux nageoires et à la queue, elles étaient destinées à la confection d'un plat national qui s'appelle *pibi-cochinita*; c'est la barbacoa des hauts plateaux. On fait



Plats funéraires. — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

un grand trou dans la terre, on y entasse bois et charbon, on le chauffe comme un four et l'on y place sur des feuilles de bananier les abatis de la bête; on ferme avec des branchages, on recouvre le tout de terre, et, vingt-quatre heures après, les amateurs se délectent. Mais je ne me délectai pas autant que je m'y attendais, encore qu'on m'eût offert des morceaux de choix; mon filet, sur lequel je comptais le plus, fut une désillusion; la vie en est pleine, et, par le fait, je ne fus point fâché de faire connaissance avec ce mets nouveau.

Autrefois le golfe du Mexique regorgeait de lamantins, qui paissaient les algues et les plantes marines tapissant les plages à pente douce de ses rives, et l'on attribue à la disparition presque totale de ce mammifère l'origine de la fièvre jaune, parce que les miasmes qui l'engendrent ne seraient que l'émanation des algues en décomposition que ne paissent plus les lamantins. C'est une théorie que je cite de souvenir.

On prête également au lamantin, à son cuir du moins, que je regrette de n'avoir pas conservé, une vertu particulière. On en fabrique des cannes fort dangereuses, dit-on, car on prétend que toute blessure d'un coup de cette canne ne guérirait point et entraînerait la mort. C'est encore une légende qui a cours, non dans l'île, où elle est inconnue, mais à la Havane, où une canne en cuir de manati se vend au poids de l'or.

Cependant je n'étais pas venu à Jaïna pour y mener la vie d'un Robinson Suisse ou d'un gentleman farmer, mais pour y chercher des antiquités; aussi je dus me remettre au travail, et, devant la volonté bien arrêtée de mes hommes de ne plus rien faire, je dus prendre une autre voie. Je fis convoquer à son de trompe, et trompe est le mot, je fis convoquer par Policarpio le ban et l'arrière-ban des insulaires; il leur fit savoir que dorénavant il y aurait une prime d'un réal à quatre réaux, soit de soixante centimes à deux francs cinquante selon son importance, pour chaque objet, hache, vase ou statuette qui me serait apporté.

Cette proclamation fit merveille; c'était le travail facultatif au lieu du travail obligatoire, et, le lende-

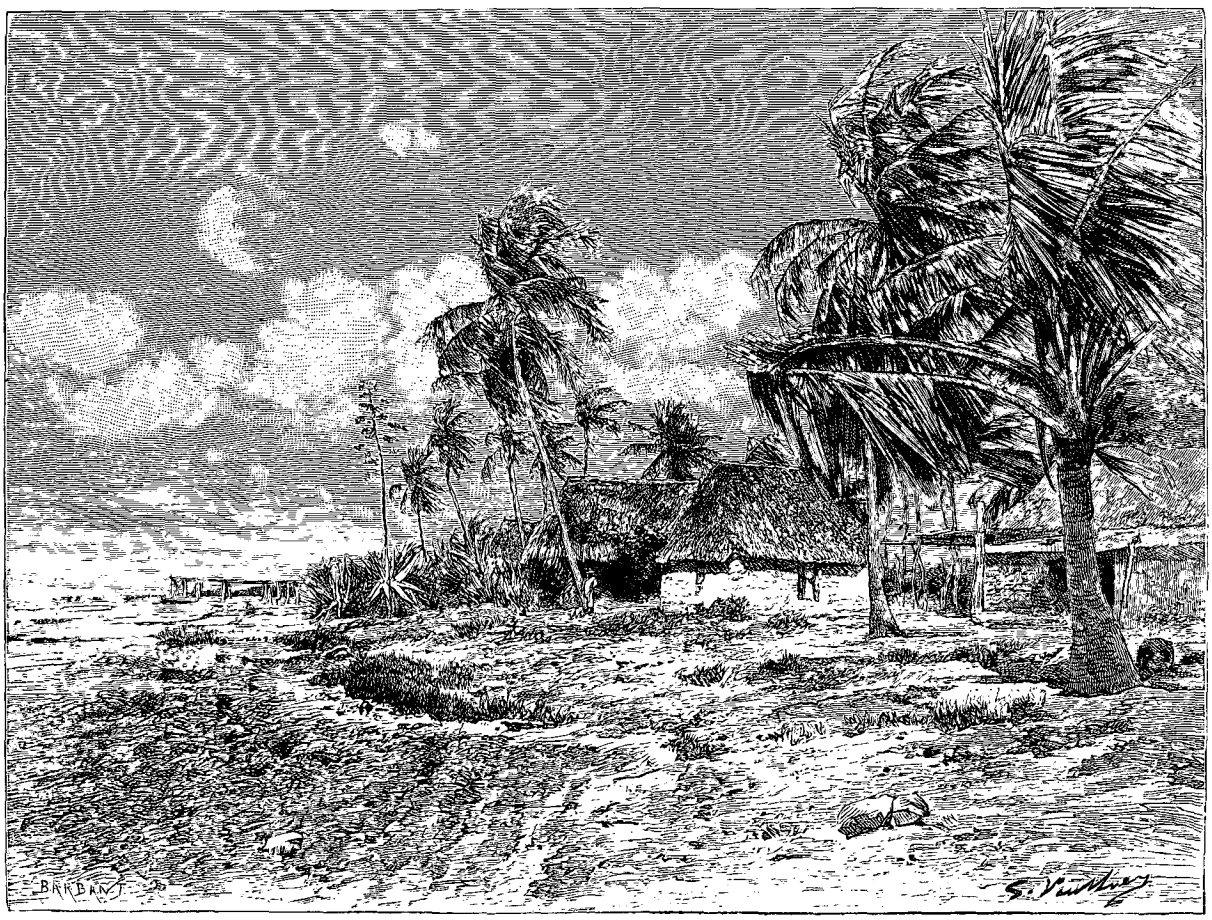
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main matin, chacun se mit à l'ouvrage. Ce furent les femmes et les enfants qui firent les plus belles découvertes.

Armés d'un vieux machété ou d'un simple morceau de bois dur, nous allions, à marée basse, le matin et le soir, fouiller le rivage de la mer; nous creusions des trous au hasard, et de la vase liquide les Indiens me déterraient des plats comme les trois que nous figurons ici. Ce sont des plats funéraires; généralement percés d'un trou dans le centre, ils sont pour la plupart ornés de peintures rouges imitant des lyres ou des palmes; celui du milieu est gris, mais tous rappellent la forme des vases funéraires que j'ai recueillis dans mon cimetière de Téotihuacan.

Chaque jour c'étaient de nouvelles découvertes; ici de petits objets mêlés à de petits ossements, souvenirs d'enfants pauvres, vases grossiers, figures d'animaux fantastiques à peine ébauchées; plus loin, je trouve un tigre, joli jouet d'enfant riche, peint en jaune et le corps semé de taches rouges, mieux modelé que les brebis et les vaches de l'île de Chypre ou de l'ancienne Grèce.

Je découvre encore de petits vases à joyaux et, tout auprès, des grains de collier en pierre verte, en agate,



Station de pêche [isla de Piedras] (voy. p. 320). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

en coquille, et trois petites têtes d'un très beau modelé. Près de ces grands tibias, je trouve la hache grossière d'un cultivateur et d'autres ossements, toute une collection de couteaux et d'instruments d'obsidienne. Ne sont-ce pas là les outils d'un chirurgien ou d'un barbier? Et quelle délicatesse de main pour saigner avec des lames aussi fragiles et ne point laisser de fragments dans la plaie! Chaque objet nous conte l'histoire de son ancien propriétaire.

Cette hache superbe en silex poli est une arme de prince, et tout auprès, au milieu d'ossements, je recueille cette jolie statuette. Elle nous représente en effet un cacique en vêtements de cérémonie; il porte une coiffure en forme de couronne, surmontée de la grande parure de plumes yucatèque; il a ses ornements d'oreilles, un collier de pierres et des bracelets; le corps est vêtu d'une longue tunique, au-dessus de laquelle s'étale une cuirasse de coton magnifiquement ouvragée. La figure est si joliment modelée qu'on peut l'accepter pour un portrait. Plus loin et dans les mêmes conditions je rencontre une autre statuette, d'un caractère tout différent; près de celle-ci se trouve un couteau de sacrifice en silex, et c'est bien un prêtre, un *ahkin*; nous le reconnaissons à ses longs cheveux qui tombent sur ses épaules, cheveux mêlés de sang coagulé, à la longue robe à ceinture lâche dont il est revêtu. Mais il est facile de voir, aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traits exagérés du personnage, à la protubérance de l'arcade sourcilière, à l'énormité du nez, à l'immensité de la bouche, il est facile de voir que c'est une caricature et non plus un portrait.

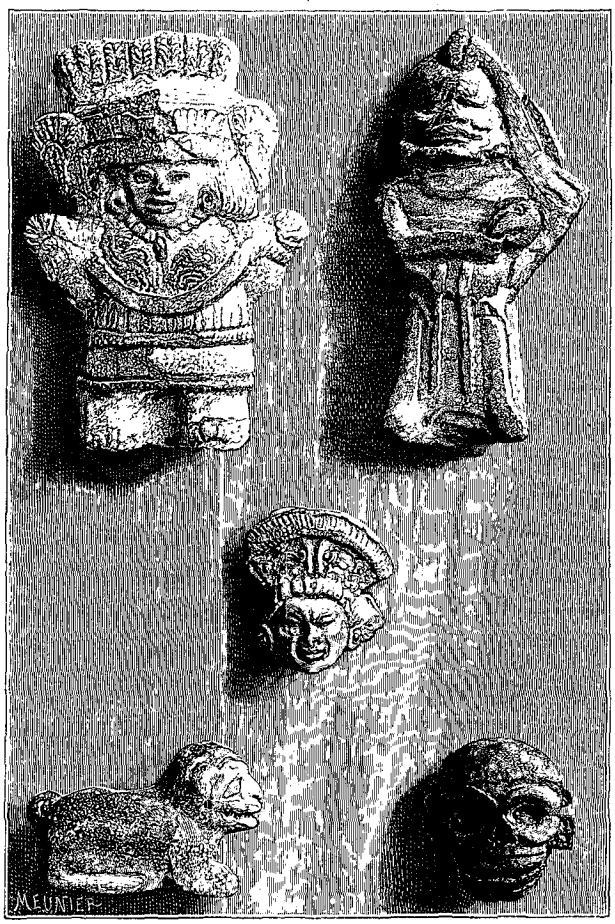
N'est-il pas singulier de retrouver chez les Indiens cette tendance, on pourrait dire universelle, qui, dans tous les pays et chez les races les plus croyantes, pousse les artistes populaires à caricaturer les classes religieuses? Le cas que nous constatons ici n'est pas le seul : nous l'avions déjà constaté sur les hauts plateaux, et nous voyons le même fait se produire tout autre part, en Chine par exemple, dans ces affreux magots qui nous représentent des bonzes, au Japon, dans l'Inde, comme en Europe. Une seule race semble à l'abri de cette irrévérencieuse coutume, c'est la race musulmane; mais la raison en est simple, c'est que la religion lui défend la reproduction de la figure humaine; sans quoi nous aurions sans doute des caricatures de derviches ou de marabouts et peut-être même celle du grand muphti.

Mais tous ces produits étrangers au Yucatan, silex, obsidiennes, chalchihuitls, agates, etc., nous prouvent quelles relations fréquentes et suivies s'étaient anciennement établies entre la péninsule, Tabasco et les hauts plateaux du Mexique. Sahagun, du reste, nous conte comment de riches compagnies de marchands partaient du Mexique et passaient une année dans leur voyage aux Terres chaudes, y portant leurs produits et en rapportant du cacao, du coton et des étoffes; aujourd'hui encore les marchands indiens de Guadalaxara, méprisant le chemin de fer, entreprennent le même voyage avec leurs petits bourriquets, font le même commerce, de la même manière et, comme leurs ancêtres, restent une année en route.

La isla de Piedras, que je visitai, mes travaux terminés, se trouve à 12 kilomètres au nord de Jaïna, et ce furent mes jeunes pêcheurs de cazon qui m'y conduisirent dans leur canoa. Cette île, beaucoup plus petite que l'autre, n'a guère que cinq cents mètres sur trois cents d'étendue; c'était, comme Jaïna, un lieu sacré, car on y remarque un immense plateau artificiel dont le revêtement en pierres taillées, aujourd'hui disséminées sur la plage, a fait donner à l'île son nom moderne, *île des Pierres*.

Nous y abordâmes par un fort vent du nord; il est bien sensible dans la vue instantanée que nous avons prise du rivage, où quelques commerçants ont établi une station de pêche; c'est toujours le même motif : cabanes à toit de chaume abritées par des cocotiers.

Je visite l'esplanade, qui s'élève de trois à quatre mètres au-dessus du rivage; je n'y vois nulle trace du temple, tout a disparu. Formée de matériaux identiques aux pyramides de Jaïna, cette esplanade offre une particularité singulière : les constructeurs l'ont semée de murs de refend bâtis en coquillages, fort habilement agencés.



Objets divers trouvés à Jaïna (voy. p. 319). — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

C'est du côté nord que l'on peut le mieux se rendre compte de ces constructions originales, car la mer, chassant avec violence, a détruit le revêtement en pierres de la pyramide et en a mis à nu l'intérieur, où l'on remarque de divers côtés certaines portions de ces murailles en coquilles.

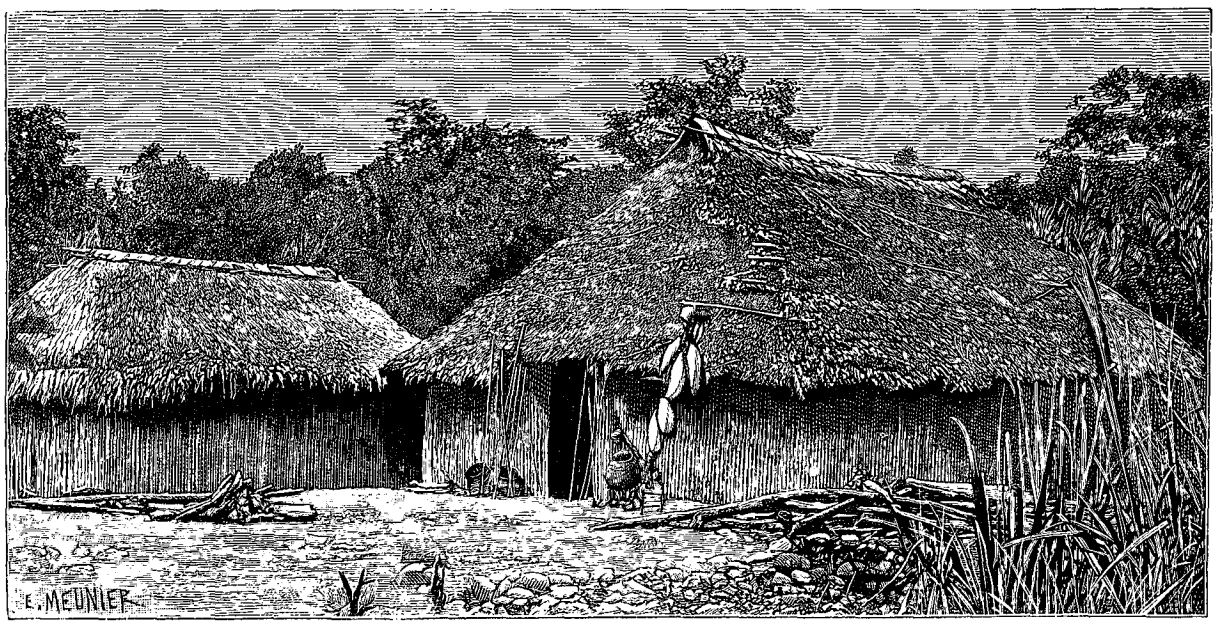
Le procédé était simple : comme la chaux pourrie mélangée de sable était très friable, on enfonçait la partie pointue du coquillage dans la terre, et les faces larges s'empilaient naturellement comme des briques ou des fonds de bouteilles. C'est, en tout cas, le seul exemple de ce genre de construction qui ait jamais été constaté au Yucatan, et c'est tout simplement le manque de pierres qui amena le constructeur à utiliser les milliers de coquillages qui se trouvaient dans l'île ou autour d'elle.

Voilà notre excursion terminée; c'est la dernière, et je prends congé des lecteurs.

Désiré CHARNAY.

ERRATUM. — Page 281, dans la légende de la gravure, au lieu de : « d'après une aquarelle de M. D. Charnay », lisez : « d'après une aquarelle de M. Albert Lemaire ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cabanes de colons en lattes de palmier (voy. p. 327). — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

PÉROU.

UNE EXCURSION DANS LE PAYS DES CAMPAS.

PAR M. OLIVIER ORDINAIRE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Les portes de la Montaña. — Une halte à Uten-Yacu. — Serranos et Tziganes. — La colonie du Chanchamayo. — Les sauvages. Le *Morpho-Menelas*. — Le couvent du Bon-Pasteur. — Une nuit chez les Campas.

Il ne pleut jamais sur la côte du Pérou, au moins dans la province de Lima, qui jouit d'un éternel été, on pourrait même dire d'un éternel printemps, si l'on pouvait concevoir le printemps sans verdure naissante. Les *garuas* ou légères bruines qui humectent le sol en certains mois ne sauraient être décorées du nom de pluies, et le pavillon portatif que les habitants des latitudes européennes ont si souvent l'occasion de déployer au-dessus de leurs têtes est inconnu dans ce pays. Un pareil été est ennuyeux et monotone au possible par cela même qu'il est éternel.

J'habitais depuis dix-huit mois le Callao, principal port de cette côte, bien las de ses tons poussiéreux, de ses montagnes décharnées et de ses *cañaverales*, lorsqu'au mois de novembre 1883 je pus mettre à exécution un projet depuis longtemps caressé de voyage dans la *montaña* ou région des forêts. Je partis par le chemin de fer de *la Oroya*, le seul qui mette la capitale du Pérou moderne en communication avec l'intérieur.

Ce chemin de fer passe pour le plus curieux du monde autant par la hardiesse de travaux d'art, dont la gravure du pont de Verugas, que l'on trouvera plus loin, peut donner une idée, que par l'altitude qu'il atteint et qui est, dans le *túnel en la Cima*, de 4729 mètres, soit 21 mètres de moins que la hauteur du mont Blanc. La compagnie nord-américaine concessionnaire de cette ligne a pris l'engagement de la prolonger jusqu'au cerro de Pasco, où se trouve le gisement argentifère le plus riche du Pérou; mais, à l'époque de mon voyage, les trains s'arrêtaient à une trentaine de lieues du Callao, au village de Chicla, sur le versant occidental de la Cordillère.

A Chicla je louai un cheval et une mule, et j'eus la chance de rencontrer un excellent guide dans la personne d'un Indien, du nom de Domingo. Comme tout voyageur qui traverse la Cordillère, j'avais mon revolver en poche; et, devant parcourir des régions giboyeuses, je n'avais eu garde d'oublier mon fusil de chasse. L'un des principaux objectifs de mon excursion était la vallée du Chanchamayo, où vivent plusieurs familles françaises et dont mon ami et compatriote franc-comtois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Henry Michel, artiste de talent et voyageur enthousiaste auquel je dois les dessins faits sur nature qui accompagnent ce récit, m'avait, peu de temps avant mon départ, conté merveille.

Les contreforts des Andes qui regardent le Pacifique sont généralement stériles. Leurs flancs terreux, d'une teinte uniforme, sont semés de roches nues, et leurs arêtes se découpent durement sur le ciel. Ce n'est guère qu'à douze ou quinze lieues de la côte, et à la hauteur de mille à douze cents mètres environ, qu'ils commencent à se revêtir de graminées et d'arbrisseaux.

A l'altitude de 4000 à 4500 mètres, les Andes forment d'immenses plateaux ou *punas*, tapissés d'herbe courte et dominés encore par des cimes neigeuses. Les animaux que l'on rencontre le plus souvent dans ces solitudes sont les lamas, auxquels les Indiens font porter leurs fardeaux, et des troupes de vigognes, aussi sauvages que gracieuses.

Je franchis au col de la *Galera*, à près de 5000 mètres au-dessus de la mer, la ligne de partage des eaux du Pacifique et de l'Atlantique, sorte de frontière entre deux systèmes de nuages et aussi séparation de deux climats très différents l'un de l'autre.

Si l'ascension à travers des paysages nouveaux et imprévus pour un fils du Jura m'avait intéressé au possible, la descente sur le versant oriental, qui forme avec l'autre un étrange contraste, me réservait de véritables ravissements.

Rien n'est charmant comme les transitions de nuances et d'effets depuis les cimes chenues de la Cordillère jusqu'à la zone des bois. Au pied des neiges, les fleurs à courte tige se cachent dans l'herbe grise et menue comme dans le pelage d'une fourrure. Plus bas les vallées verdissent, la flore grandit dans les prés et s'épanouit aux branches des buissons; plus bas encore, la verdure s'accentue et passe à une nuance voisine du bleu. Tel me parut être le ton dominant du val de Chanchamayo, à l'altitude de 2700 mètres, près du village de Palca, dernière étape où descendent les lamas. Au delà, ils ne trouvent plus les pâturages et le froid qui leur conviennent et sont remplacés par des ânes. J'arrivai à Palca par un sentier bordé de haies où les rosiers fleuris se mêlaient aux mimosas, aux *huarangos* et aux *tantales* couverts de capsules jaunes et de clochettes bleues. Des essences que j'avais rencontrées la veille, je ne remarquai plus guère ici que les aloès aux feuilles charnues, d'un gris azuré, faisceaux épineux d'où partent des tiges semblables à des asperges géantes. Au pied des buissons, parmi une multitude de fleurs, ressortaient une espèce de pervenche et une petite orchidée d'un rouge écarlate. Un vent attiédi courbait les peupliers et les saules qui bordent la rivière, et, sous un ciel d'orage d'où tombaient des ombres vigoureuses, le vert bleuissant de la prairie prenait de singulières intensités de tons. On sentait par avance l'odeur de la pluie, inconnue à Lima, et qui ne tarda pas à tomber. S'il pleut souvent, particulièrement du mois d'octobre au mois d'avril, sur ce versant de la sierra, la pluie n'y est pas triste comme en Europe, car au lieu de durer, comme il arrive fréquement chez nous, des semaines et des mois, elle passe généralement sous forme de courtes averses et de rafraîchissantes ondées.

A quelques kilomètres à l'est de Palca, les bois commencent à revêtir les deux versants de la vallée. Ce sont d'abord des arbres rachitiques, si on les compare aux grandes futaies à tiges droites qui, plus bas, ressemblent, sous les voûtes de la forêt, à des colonnes de cathédrale. Peu à peu ils prennent des formes plus élancées et élèvent leur dôme de branches sur le sentier qui descend à flanc de coteau et qui est, à vrai dire, formé d'une succession de glissoires scabreuses. Mais, pour qui vient de passer de longs mois dans les plaines monotones de la côte, sur une terre blanchie par le salpêtre, un sentier sous bois, quelle que soit sa déclivité, a des charmes inexprimables. Le glouglou de petites sources noires qui s'épandent, au bord du chemin, parmi des fougères et des scolopendres rubanées, le frissonnement des feuilles, le bruit des cascades qui ouvrent dans le fouillis des arbres leurs trouées lumineuses, me délectaient comme une symphonie aimée non entendue depuis longtemps.

J'arrivai vers midi à Matichacra, où l'on trouve, sur un terre-plein assez étroit, deux ou trois cabanes en planches. Mon guide, Domingo, dont la mule n'hésitait pas à trotter sur des pentes où un homme à pied n'oserait courir, avait pris les devants pour commander le déjeuner. Je trouvai une table dressée en plein air, et une bonne femme nous servit, après une soupe au poulet, un *picanté* ou ragoût pimenté aux pommes de terre mêlées de *charqui* (viande séchée au soleil).

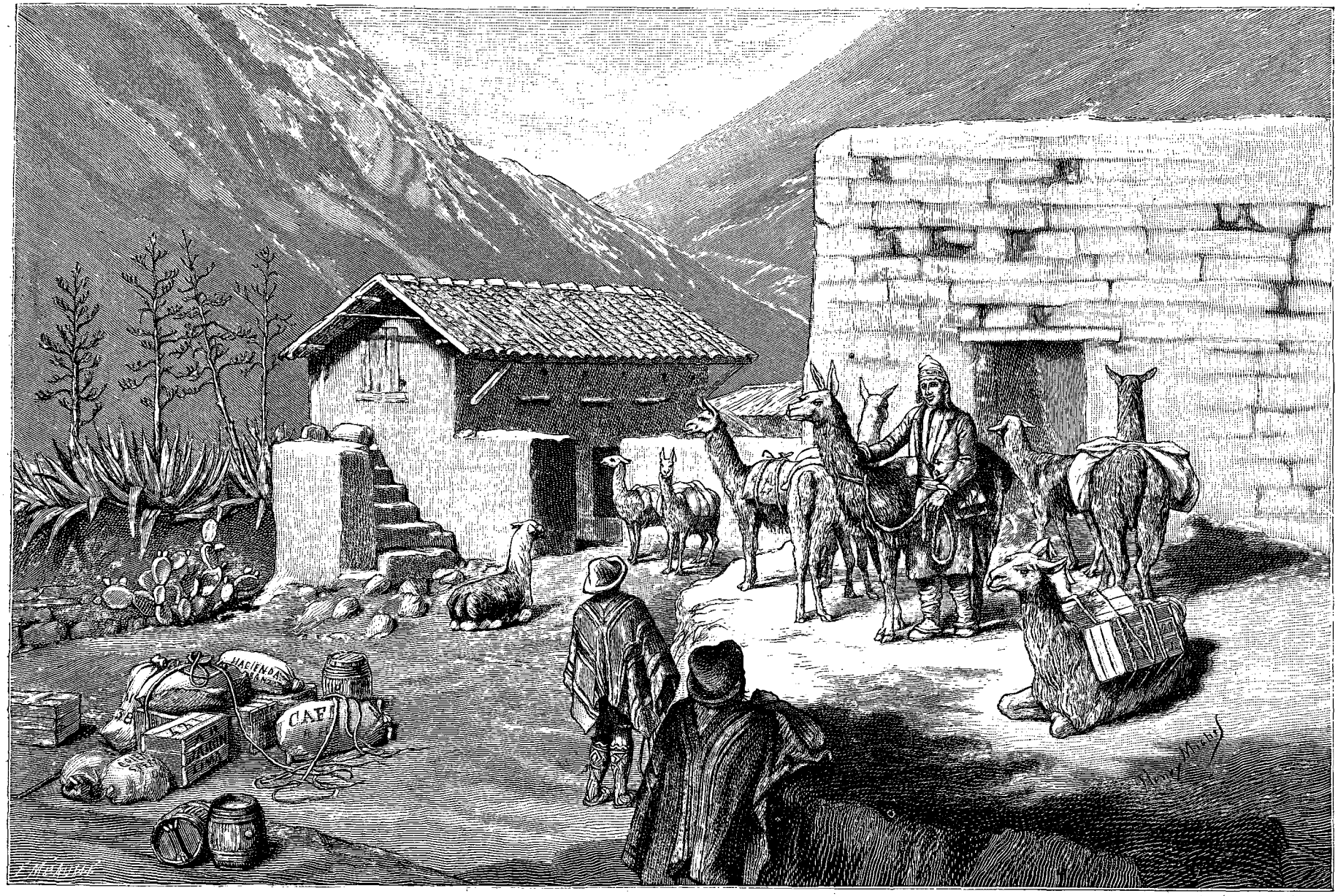
En guise de vin, nous bûmes de la *chicha*, sorte de bière de maïs qui est, au Pérou, la véritable boisson nationale. Le *picanté de pommes de terre* est un mets de la sierra, qui, cette fois, me parut réussi.

Et, comme je témoignais ma satisfaction à la *chola* qui l'avait préparé, elle m'assura que je n'en mangerais pas de semblable dans la colonie du Chanchamayo, où le populaire tubercule est remplacé par le yucca, espèce de manioc. Bref, je déjeunai du meilleur appétit, non mécontent de vivre, tandis qu'autour de moi des légions de poules gloussaient dans les grandes herbes, que des familles de cochons noirs se ventrouillaient au soleil dans les margouillis, et que des colibris, au vol bourdonnant, plongeaient dans le calice des fleurs leurs têtes de rubis ou de saphir, armées de becs aussi fins qu'une trompe d'insecte. A quatre heures de là, nous arrivions au bas du cerro et nous traversions la rivière sur une passerelle d'osier. Devant nous s'ouvrait une gorge qui peut être considérée comme la porte de la véritable *montaña* du Chanchamayo [1].

Dans ce fond plein de fraîcheur, resserré entre deux murailles de roches bleuâtres, d'où pendent d'intermi-

1. Au Pérou on désigne sous le nom de *montaña* la « région boisée », le mot espagnol *monte* signifiant « terre inculte, couverte d'arbres ou de plantes vivaces ». Aux mots français « montagne » et « mont » correspondent ici les mots *sierra* et *cerro*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

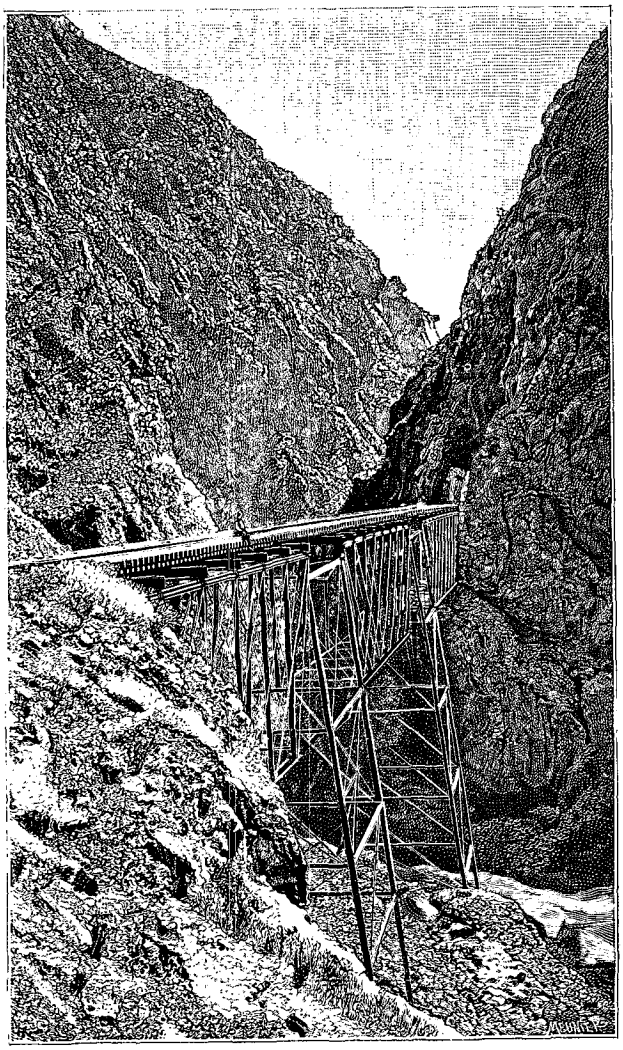


Village de Palca. — *Gravure de Méaulle, d'après un dessin de Henry Michel.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nables chevelures de lianes, de grands arbres aux tiges rectilignes semblent chercher le jour, et le rio, en se brisant sur des blocs noirs, fait rejaillir de tous côtés des buées de gouttelettes. Ce lieu se nomme *Utcu-Yacu*, mot qui signifie en quichua « écumes blanches », littéralement « eau de coton ».

Lorsque des volées de perruches passaient au-dessus de la gorge, elles formaient comme un voile vert tendu d'un bord à l'autre. Le couloir débouche sur un terrain découvert, où l'on a eu la bonne pensée de bâtir une *posada* (auberge). Halte commode pour les voyageurs et qui serait merveilleuse pour un peintre! Sur le dos des bois qui couvrent les cerros avoisinants émergent çà et là les têtes imposantes d'arbres centenaires. Le Chanchamayo, qui, en traversant l'étroite pelouse, se borde de tussilages, s'engage entre les masses de verdure de la forêt, que de grandes fleurs tombantes sèment de tons de mauve; puis il disparaît au premier coude, comme enfermé dans ces rideaux où pénètrent de mystérieuses échappées de lumière.



Le pont de Verugas (voy. p. 321). — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

Après avoir pris dans la rivière un excellent bain et fait dans l'auberge un repas qui, sans mériter absolument le même qualificatif, avait aussi son mérite, j'allai fumer mon cigare au dehors, pour jouir, je ne dirai pas de la fraîcheur, mais de l'ineffable douceur de la nuit. Une *estudiantina* de grillons faisait entendre sous les fenêtres de la posada ses sérénades, dont le pizzicato à outrance accompagnait la voix du *Ferrocarril*, espèce de cigale qui siffle comme une locomotive.

Une multitude de lucioles ailées s'entre-croisaient dans l'air, sorte de hannetons au corps allongé, ayant sous la tête deux escarboucles qui, à la clarté d'une bougie, sont d'un vert d'émeraude. Et, sous ces tourbillons de minuscules étoiles filantes, un pan de roches ou une aile de forêt sortait par instants de la nuit, vaguement éclairé. Des *arrieros*, arrivant de la colonie du Chanchamayo avec des troupes d'ânes chargés de barils, s'installaient sur la pelouse, station forcée pour les bêtes et les hommes, car ils chercheraient en vain plus haut, jusqu'à Matichacra, une surface plane assez large pour y dormir sans risque de rouler au fond du ravin. Tandis que les ânes allaient chercher leur pâture de droite et de gauche, leurs conducteurs, tous Indiens de la sierra, préparaient la leur sur des feux de branches sèches.

Si, dans mes anciennes excursions de touriste, j'avais trouvé, au fond de quelque vallée de Suisse ou de Franche-Comté, des campements semblables, je n'aurais pas manqué, à la vue de ces figures bronzées, reflétant la rougeur des brasiers, de me croire au milieu d'une halte de Bohémiens.

Il y a cependant entre les deux types des différences notables. Par exemple, la chevelure du Quichua, qui est d'ébène, comme celle du Tzigane, n'est jamais crépue, ni frisée, ni ondulée; elle tombe en spatules sous les rebords de la cloche de feutre dur qui est son couvre-chef ordinaire. Et, si l'Indien du Pérou a aussi ses instincts de rapine, ils sont moins développés cependant que ceux de son cousin le *gitano*. Témoin la confiance des canards de l'auberge, qui allaient d'un groupe à l'autre mendier aux arrieros quelques grains de la *cancha* ou maïs rôti qui constituait le plat de résistance de leur repas....

Les feux s'étaient éteints l'un après l'autre, tandis que les étoiles, un instant voilées par les vapeurs du soir, s'étaient allumées par essaims. Les Indiens, enveloppés de leurs *ponchos*, dormaient sous la voûte constellée. Et je ne tardai pas moi-même à goûter le repos du sommeil, non sous un ciel de lit aussi magnifique, mais sous le toit de la posada, dont toutes les fenêtres étaient sans vitres, détail de peu d'importance dans ce climat.

Après avoir franchi un nouveau *pongo* (porte ou défilé), je trouvai des terrains cultivés. La vallée s'élargit et se resserre tour à tour, formant comme une suite d'immenses corbeilles d'où déborde une exubérante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

végétation. Les plus importantes propriétés appartiennent à des Français.

Je ne manquai pas de les visiter, et je reçus de M. Maudet, qui dirigeait alors la belle hacienda *Francia*, de M. Monier, qui, dans sa propriété l'*Auvergne*, réalise, bon an mal an, une centaine de mille francs, de MM. Royer, Prugue, Bossier, de tous nos colons enfin, l'accueil le plus empressé, heureux de retrouver dans cette riche vallée la langue, les mœurs et la cordiale hospitalité françaises. La canne occupe généralement ces parties basses du bassin, et les plantations de café s'étagent sur le flanc des coteaux. Dans les haciendas, la canne est transformée en alcool, que les Indiens de la sierra viennent chercher avec leurs ânes et dont ils font une consommation exagérée. On y fabrique peu de sucre, à cause de la difficulté des transports. Tandis que sur la côte, dans les environs de Lima, la canne donne trois récoltes en soixante mois et ne produit guère plus que la betterave en Europe, la fertilité de la terre est telle au Chanchamayo que les récoltes ont lieu tous les huit ou neuf mois, c'est-à-dire que le rendement est plus que double dans le même temps. On voit par là quelle serait la fortune de cette région si elle était desservie par la voie commerciale qui doit un jour ou l'autre relier Lima à l'Amazone. Ajoutons que son climat est des plus salubres et que l'on n'y connaît pas les fièvres tierces, endémiques sur la côte.

Les haciendas et chacras (fermes) sont la plupart entourées de bouquets d'arbres où pendent toutes les pommes d'or de la création : oranges, cédras, citrons, grenades et grenadilles, et où l'on trouve, à côté des bananiers chargés de lourds régimes, les papayers, dont le fruit, pareil à un melon vert, est d'une saveur fraîche. Dans les forêts dominent les bois tendres aux

Passerelle d'osier (voy. p. 322). — Gravure de Kohl, d'après un dessin de Henry Michel.

proportions géantes. Elles contiennent cependant de nombreuses et belles essences d'ébénisterie, telles que le *Palo peruano* au bois rouge et blanc, des noyers, des cèdres roses, etc. Parmi les palmiers je citerai le *Chonta*, dont les sauvages font leurs arcs et les pointes de leurs flèches, et, parmi les chiclanticées, l'*Humiro* ou *Tête de Nègre*, dont le fruit en forme de boule grossière constitue l'*ivoire végétal* et dont les superbes palmes servent à tous les Chunchos pour couvrir les toits de leurs cases.

Je fus absolument ébloui par le faste et la richesse de parure des oiseaux. Quel incomparable pastelliste a pomponné tous ces petits marquis!

Le *Tanagra* aux sept couleurs, le plus orné de tous; le *Tunkey* ou coq des roches, au plumage orangé, éclatant comme une flamme, sous des ailes noires, à la double huppe qui semble sortir d'un feu de Bengale; le *Yuna-tunkey*, qui porte sur la tête un élégant parasol; le *Cotinga* au corps bleu avec une gorge d'un brun velouté; les *Tucans* au bec énorme; les *Tchi-ouacs* ou *Caciques*, qui vivent par tribus et suspendent leurs nids comme des poires à toutes les branches de l'arbre où ils ont élu domicile; les perroquets, qui traversent la quebrada par hautes volées; les *Picaflores*, vrais bijoux ailés; les *Pilcos*, les *Aracaris* et *tutti quanti*. Le voyageur et naturaliste allemand Tschudi, qui séjourna au Pérou de 1838 à 1843, y a reconnu quatre cents variétés d'oiseaux. Sa nomenclature est loin d'être complète : M. Raymondi vient d'envoyer à Varsovie sa belle collection, en vue de la publication d'un ouvrage où il en est décrit douze cents.

Comme gibier à plume, je trouvai au Chanchamayo le *Paujil*, sorte de paon noir ayant pour bec un cartilage rouge, la *Pava* et la *Gallina del Monte*, diverses variétés de perdrix, de canards et de faisans. Le gibier à poil n'est pas moins abondant. Outre les chevreuils et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les *Pecaris* (petits sangliers), on peut y chasser le Tapir ou *Gran Bestia*, et deux espèces d'ours, l'*Ursus ornatus*, carnivore et féroce, qui aime les hauteurs froides, et un ours amateur de fruits qui reste dans les vallées. On y rencontre aussi un lion et un tigre de petite taille, le *Puma* et le *Tigrillo*, des serpents de trois à quatre mètres de long, des crapauds énormes et des escargots fantastiques. Les quadrumanes sont représentés par trois espèces : un grand singe noir, un autre de taille moyenne et couleur de plomb, enfin un très petit singe d'un ton roux tirant sur le jaune. La vue de l'homme leur fait généralement pousser des cris de terreur.

Mais, de tous les habitants de la Montaña que le hasard mit sur mon passage, c'est celui dont il me reste à parler qui m'impressionna le plus vivement.

Le 28 novembre 1883 je quittais l'hospitalière hacienda de San Carlos et je m'engageais avec mon guide dans un sentier fréquenté surtout par les sauvages et qui aboutit au couvent abandonné du *Bon-Pasteur*.

J'éprouvai en montant à cheval une émotion qui était, en vérité, pleine de charme, car j'allais satisfaire l'un des rêves de mon enfance et connaître enfin ces hommes des bois, dont j'avais, sous les cloîtres du collège, envié la vie libre.

« Beaucoup, dit M. Raimondi dans son bel ouvrage *El Peru*, ont écrit et disserté sur les sauvages connus dans les différentes provinces péruviennes sous les noms d'*Infidèles*, *Barbares* ou *Chunchos*, et beaucoup ont exagéré leur férocité. Dans toute société humaine, il y a des bons et des méchants. Très nombreux sont les sauvages dont le caractère est bon et qui pourraient être des amis sûrs. Mais les sauvages vraiment dangereux sont ceux qui ont été en contact avec les hommes dits civilisés. Car ceux-ci, sous prétexte de les civiliser à leur tour, les ont dépouillés de leurs terres, ont envahi leurs habitations et détruit leurs cultures, et parfois leur ont fait la guerre comme à des bêtes fauves. Ces malheureux ne doivent à la civilisation que dommages et offenses, et, si nous leur donnons le nom de « sauvages » parce qu'ils n'ont pas reçu le baptême et vivent indépendants au sein de leurs forêts, ils nous considèrent, de leur côté, comme des hommes perfides et de cœur dépravé. Ils nous haïssent pour le mal que nous leur avons fait, et ne perdent pas l'occasion de se venger. »

Le sentier du Bon-Pasteur domine généralement le Chanchamayo d'une trentaine de mètres et passe parfois sur des balcons de branches enfoncées entre deux couches géologiques de la roche abrupte. Ces ponts sans balustrades sont très souvent pourris, et le voyageur ne doit s'y aventurer qu'après y avoir fait passer, pour en éprouver la solidité, son cheval ou sa mule.

Les excellents animaux que nous avions s'engageaient bravement sur la passerelle et s'arrêtaient d'eux-mêmes à l'autre bout. Nous comptâmes une quinzaine de ponts de ce genre. Dans l'espace qui les sépare, le chemin est envahi par les branches, qui fouettent la figure du cavalier, enlèvent son chapeau, l'accrochent par les cheveux, tandis que sa monture continue de trotter. Mais ce même sentier traverse de si merveilleux paysages! Il franchit des ravins au fond desquels court une eau limpide, dont les cascatelles se perdent, entre des blocs noircis par l'humidité, sous des arceaux de fougères arborescentes qui tamisent la lumière dans la fine dentelle de leurs feuilles. Puis il entre dans des nefs d'une profondeur indéfinie, où les figuiers sycomores et les bombax élèvent leurs colonnades et dont la voûte ne laisse passer, à travers ses draperies de plantes sarmenteuses, qu'un jour recueilli. Dans cette pénombre apparaît un grand papillon bleu, le *Morpho-Menelas*, au vol éperdu comme celui d'une feuille sèche. On ne rencontre ce beau lépidoptère que dans les profondeurs sombres du bois, et les Indiens, qui croient à la métempsycose, le prennent pour l'âme d'un mort. Je saisis au vol l'un de ces esprits aux ailes nacrées, mais, n'ayant nulle envie de me présenter aux sauvages avec des apparences de sacrilège, je me gardai bien de le piquer sur mon chapeau, où il n'eût pas tardé d'ailleurs à être mis en poussière. De temps à autre, des échappées s'ouvrent à travers le fouillis des branches et le ruissellement des feuilles, et l'on voit courir le rio dans un encaissement bleuâtre de forêts. A l'un des coudes étroits du sentier, je me trouvai subitement face à face avec deux êtres de haute taille, ayant la tête et les jambes nues, et le corps couvert d'une sorte de toge qui était à peu près de la couleur de leur chair, d'un ton de feuilles mortes.

Ils tenaient chacun un arc détendu et deux flèches. Ces sauvages, les premiers que je voyais, appartenaient à la grande tribu des *Campas* ou *Antis*, qui vit au pied des Andes. Ils se serrèrent contre la roche pour me laisser passer, la figure tournée vers moi, et je fus saisi de l'extrême gravité ou, pour mieux dire, de l'immobilité morne de leur physionomie. Je leur souhaitai le bonjour en espagnol et leur tendis la main. Chacun d'eux me donna une poignée de main avec un sourire, mais sans prononcer une parole.

Pour arriver au Bon-Pasteur, nous avions à traverser à gué deux affluents du Chanchamayo, le rio Blanco et le rio Colorado. Sur la berge du Colorado nous passâmes près d'un ajoupa sous lequel une nichée de petits Campas jouaient dans le sable. Je voulus m'arrêter un instant pour observer à l'aise la curieuse vivacité de leurs mouvements, mais, en nous apercevant, ils poussèrent des cris. Je vis alors en face de moi, sur l'autre rive, un Campa qui semblait en observation. Coiffé d'un cercle de bois blanc sous lequel tombaient ses longs cheveux, tenant dans la main droite un arc et des flèches, sa robe ou *cusma* lui descendant à peine aux genoux, il s'était arrêté au moment d'entrer dans la rivière, guéable en cet endroit, et nous regardait. Comme les premiers que nous avions rencontrés, il avait l'air fort sérieux, bien qu'il ne parût pas âgé de plus de seize ou dix-sept ans. Les traits de son visage étaient réguliers et beaux. Dans je ne sais plus quel tableau, le jeune roi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

David est représenté sous des traits à peu près semblables. Derrière lui, sur la lisière de la forêt, apparut une vieille femme toute ridée et rapetissée, et le dos courbé sous une hottée de feuilles de coca.

Deux heures après, sur le revers d'un mamelon déboisé, nous aperçûmes un groupe de maisons en lattes de palmier. C'était la Mission du Bon-Pasteur, habitée seulement alors par un gardien laïque et français, M. Hébrard, et par quelques Chinois.

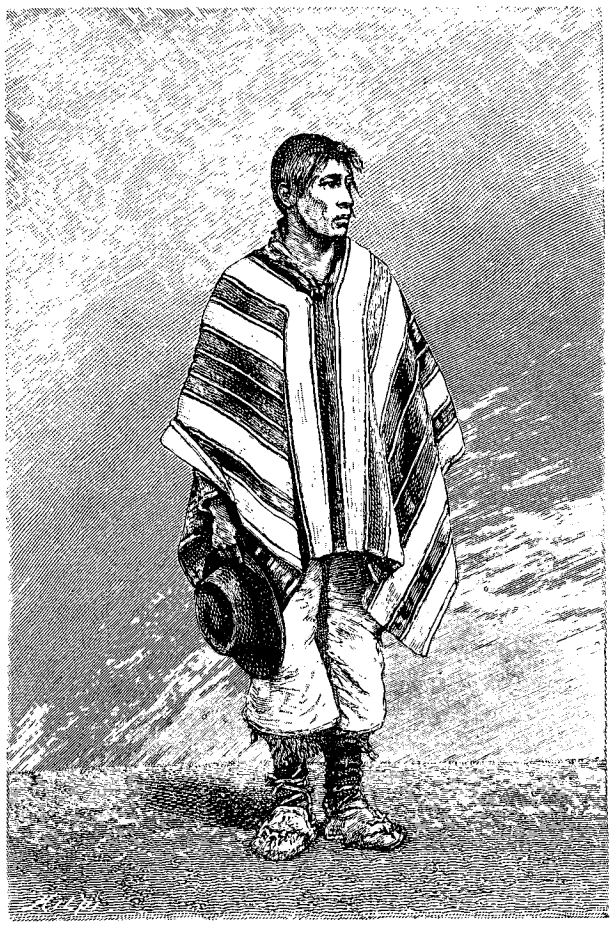
L'essai de colonisation du Bon-Pasteur, représenté en chair et en os par M. l'abbé D..., échoua pour une raison fort simple. Les brebis venues de Lima sous sa conduite étaient des filles repenties et des orphelines sorties du couvent. Or, bien que l'endroit où il les installa fût à cinq lieues des dernières habitations civilisées, leur présence attira nombre de loups, d'autant plus affamés que dans les colonies nouvelles le beau sexe est rare. L'abbé D... jugea prudent et sage, sinon nécessaire, de les marier toutes. Ce fut une aubaine pour la colonie du Chanchamayo, mais non pour le Bon-Pasteur, dont les plantations de café tombèrent en friche.

M. Hébrard, dont je reçus le plus aimable accueil, me fit servir de la crème et du beurre frais. C'est dire que l'élève des troupeaux réussit dans cette région. Cependant mon hôte se plaignit que les *Murciélagos* lui eussent fait perdre quelques animaux. Ces chauves-souris vampires sucent le sang des bêtes et quelquefois des hommes sur qui elles se posent pendant leur sommeil. Lorsqu'elles ont goûté d'un individu, homme ou bête, elles le recherchent de préférence à tous les autres, et le trouvent entre mille. Si leur victime est un bœuf et qu'on ne puisse le soustraire à leur poursuite, elles s'acharnent souvent sur lui jusqu'à ce qu'il meure exsangue.

Le lendemain j'allai explorer à pied, accompagné de mon fidèle Domingo, les rives du rio Paucartambo, qui se jette dans le Chanchamayo pour former le Péréné, à une demi-lieue environ du Bon-Pasteur.

Me trouvant vers quatre heures de l'après-midi sur une plage de gravier, j'éprouvai une irrésistible envie de prendre un bain. En conséquence je me déshabillai et j'entrai dans la rivière, peu profonde, mais assez large et rapide en cet endroit. Un rideau d'arbres ombrageait en face de moi l'autre rive, et un peu en aval apparaissait une cabane de Campas. Je m'avançai jusqu'au milieu du courant où je perdis pied, et, pour jouir complètement de la délassante fraîcheur de l'eau, je m'étendis sur le dos et me laissai aller un instant à la dérive.

Cet instant fut court, car, ayant entendu la voix de Domingo resté sur le bord, à la garde de mes vêtements et de mon fusil, je levai la tête et vis un radeau monté par deux sauvages et qui venait directement à moi. Je me rappelai que les Campas avaient criblé de flèches, sur le Péréné, dont je n'étais alors qu'à quelques brasses, les embarcations de l'explorateur Wertheman et qu'en 1877 ces mêmes Campas avaient tué dans une embuscade plusieurs colons du Chanchamayo, parmi lesquels trois Français; et, bien que l'on m'eût donné l'assurance que depuis cette époque ils avaient adopté envers les blancs un *modus vivendi* pacifique, je ne laissai pas que d'éprouver une certaine émotion. Je me hâtai de reprendre pied et de regagner le bord, où mon guide, tenant le fusil d'une main, faisait de l'autre de grands signes aux Chunchos pour les attirer vers lui. Ils se dirigèrent en effet de ce côté, et nous arrivâmes en même temps sur la plage.



Indien Quichua (voy. p. 324). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Les deux sauvages, dont le plus jeune avait une figure éveillée, étaient le père et le fils. Ils nous firent entendre leurs bonnes intentions en répétant plusieurs fois le mot *amigos*, le seul de la langue espagnole qu'ils parussent connaître. Et ils nous invitèrent par des gestes suffisamment expressifs à prendre place sur leur *balse* ou radeau pour les accompagner jusqu'à la cabane qu'ils nous indiquaient de la main. Pas plus que moi, Domingo ne connaissait l'idiome campa. C'est pourquoi il leur fit en quichua, sa langue natale, une harangue qu'ils écoutèrent avec attention mais dont ils ne comprirent pas un traître mot, ni moi non plus. Pendant cet intermède je me rhabillai prestement et je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pris une décision. Qu'étais-je venu faire là, sinon étudier le pays et ses habitants? Donc je sautai sur le radeau, en faisant cette réflexion qu'un homme nu a moins d'aplomb, même au milieu des sauvages, que lorsqu'il a sa chemise sur le dos.

La balse, faite de tiges assemblées avec des épines de palmier chonta, faisant l'office de clous, était fort étroite et pouvait à peine flotter avec le poids de nos quatre personnes. Mais, en quelques coups de gaffe d'une remarquable adresse, nos rameurs nous firent passer sur l'autre rive, et nous abordâmes dans une petite anse près de leur cabane ou *panguchi*. Comme celle que j'avais observée près du rio Colorado, elle n'avait ni murs ni cloisons et consistait en un toit de palmes

Jeune sauvage campa (voy. p. 326 et 322). — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

à deux versants soutenus par des tiges ou fûts de bois. Divers objets, parmi lesquels je remarquai des poissons, étaient suspendus à des cordes tendues entre ces colonnettes.

Nous fûmes reçus par trois femmes et quelques marmots, qui se remirent très vite du premier effet de crainte que leur causa notre aspect. Le costume des femmes était le même que celui des hommes, avec cette différence que leur sac-tunique, échancré sur la poitrine, laissait les seins à découvert. Parmi elles était une jeune sauvagesse d'une quinzaine d'années au plus, qui me parut bien faite et d'une figure agréable. Son tatouage même ne lui messeyait point. Il consistait en points et petits traits noirs au *genipa*, faisant l'effet d'accroche-cœurs et de mouches de beauté. Sur sa hanche gauche tombait une écharpe de chapelets de grains

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le rio Paucartambo (voy. p. 327). — Gravure de Hildibrand, d'après un dessin de Henry Michel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alternativement noirs et blancs et d'où pendaient des oiseaux embaumés aux riches couleurs. Les deux autres Chunchas pouvaient être, l'une sa mère, l'autre son aïeule, cette dernière, courbée et ratatinée par l'âge, la face toute plissée de rides. Elles avaient le nez peint au *rocou*, c'est-à-dire en rouge, avec des raies transversales descendant sur les joues comme des pattes d'écrevisse, et portaient des colliers d'osselets polis et de dents de singe. Ce qui me frappait le plus, c'était la vivacité des enfants. Par leur extrême souplesse, ils me rappelaient mon singe « kiri » laissé au Callao, et je m'attendais à tout instant à les voir sauter sur mes épaules. Ils se contentèrent de glisser leurs mains dans mes poches, où ils trouvèrent trois ou quatre couteaux, deux foulards teints et quelques verroteries, objets que j'avais apportés tout exprès pour les apprivoiser, et qu'ils examinèrent avec des marques d'admiration.

Je savais que les Campas conservent jusque sous les cheveux blancs une curiosité enfantine, mais qu'ils ont leur morale et respectent l'étranger auquel ils ont donné l'hospitalité. Je n'éprouvai pas moins une réelle surprise lorsque je vis un des sauvageons remettre dans mes poches tout ce qui en était sorti, jusqu'au dernier grain de verre. Je leur fis alors, de très bon gré, cadeau de ces bimbeloteries, dont j'avais une pacotille de réserve au Bon-Pasteur. Ils les reçurent avec des démonstrations de joie et s'efforcèrent à l'envi de me faire comprendre que je pouvais prendre à mon tour dans le panguchi tout ce qui me plairait.

Je choisis un arc et des flèches aux pointes de diverses formes ; la grand'mère me donna son collier d'osselets, et la plus aimable des filles de la Montaña me fit présent de son écharpe.

Comme je commençais à me sentir l'estomac creux, mes regards se portèrent tour à tour sur les acanthoptérygiens qui se balançaient aux cordes et sur un corps de forme oblongue, entortillé de feuilles et suspendu devant un feu où la vieille tisonnait de temps à autre. Les sauvages, saisissant mon intention, firent griller deux des plus gros poissons. Le jour baissait et je me trouvais assez loin du Bon-Pasteur pour craindre de ne pouvoir m'y rendre avant la nuit, d'autant plus que mon guide ne connaissait pas mieux que moi ces parages. Je me décidai donc à profiter de l'hospitalité des Campas jusqu'au lendemain matin, et je m'assis dans le cercle de la famille, résolu à faire honneur au repas.

Sur la feuille de bananier qui nous servit de nappe, je ne vis apparaître ni porcelaine de Sèvres, ni cristaux de Baccarat, ni aucun de ces objets qui constituent généralement le service de table dans une maison bien tenue. Je n'y vis même pas de cuillers ni de fourchettes, ces instruments étant inconnus au delà du Paucartambo ou considérés comme des indices d'un luxe corrupteur. Sur la feuille de bananier étendue à terre, il n'y avait qu'un seul vase : c'était un grand pot de terre de la fabrication des Campas, et très semblable aux *huacos* que l'on trouve sur côte du Pérou, dans les tombes antiques. Il contenait de la *chicha* de yucca. Le plus âgé des sauvages le leva à la hauteur de ses yeux, comme pour faire une invocation, but un trait de son contenu et me le présenta. Je savais malheureusement de quelle façon cette chicha avait été préparée. Les Campas commencent par faire cuire les racines de yucca, puis ils les broient et les transvasent. Pendant cette opération, qui se pratique avec lenteur, les femmes, assises autour du récipient, mâchent et remâchent des *camotes* crues (pommes de terre douces), et, lorsqu'elles les ont réduites en une pâte blanche et semi-liquide, elles les font passer directement de leur bouche dans la masse fermentescible. C'eût été faire injure à mes hôtes que de refuser de boire, et je tenais à ce qu'il n'y eût pas entre nous le moindre cheveu. D'autre part, je considérai que les sauvages des deux sexes ont de très belles dents, saines et blanches comme l'ivoire, même dans l'âge le plus avancé, et qu'ils ne souffrent d'aucune de ces affections dégoûtantes et contagieuses qui sont le produit d'une civilisation perverse. Enfin je pris le vase et je bus.... Le breuvage avait un goût aigrelet de cidre frais.

Ce que j'avais vu rôtir à petit feu était un *paujil* d'un fumet excellent. Je m'en découpais une aile, lorsque deux hôtes nouveaux se présentèrent. Ils étaient arrivés sans faire plus de bruit que des ombres et sans que j'eusse entendu craquer une feuille. C'étaient deux Campas de la famille qui revenaient de la chasse, rapportant un singe de la grande espèce, à la face lisse comme une balle de caoutchouc dégonflée, et un autre plus petit, qu'ils avaient écorché et fait rôtir dans le bois. La chair du singe est celle que les sauvages prisent le plus. Quant à moi, je n'y goûtai qu'avec une certaine répugnance, et lui préférai celle du *paujil*.

Le repas terminé, mes hôtes m'invitèrent à dormir et, pour me donner l'exemple, les femmes s'étendirent d'un côté de l'ajoupa et les hommes de l'autre, sur la natte de palmes qui lui servait de tapis en même temps que de plancher. Ils me firent comprendre que je pouvais me livrer au sommeil, chacun d'eux devant veiller à tour de rôle pour la sécurité commune. Chaque fois en effet que, durant cette nuit, je tournai les yeux vers le foyer du *panguchi*, qui, comme le feu des Vestales, est alimenté nuit et jour, je vis un Campa assis à côté, immobile comme un sphinx de porphyre rouge, et mâchant silencieusement sa coca.

Je me fis un coussin d'une peau de singe et m'endormis au bruissement monotone de la rivière, que dominait de temps à autre la voix triste des oiseaux de nuit.

II

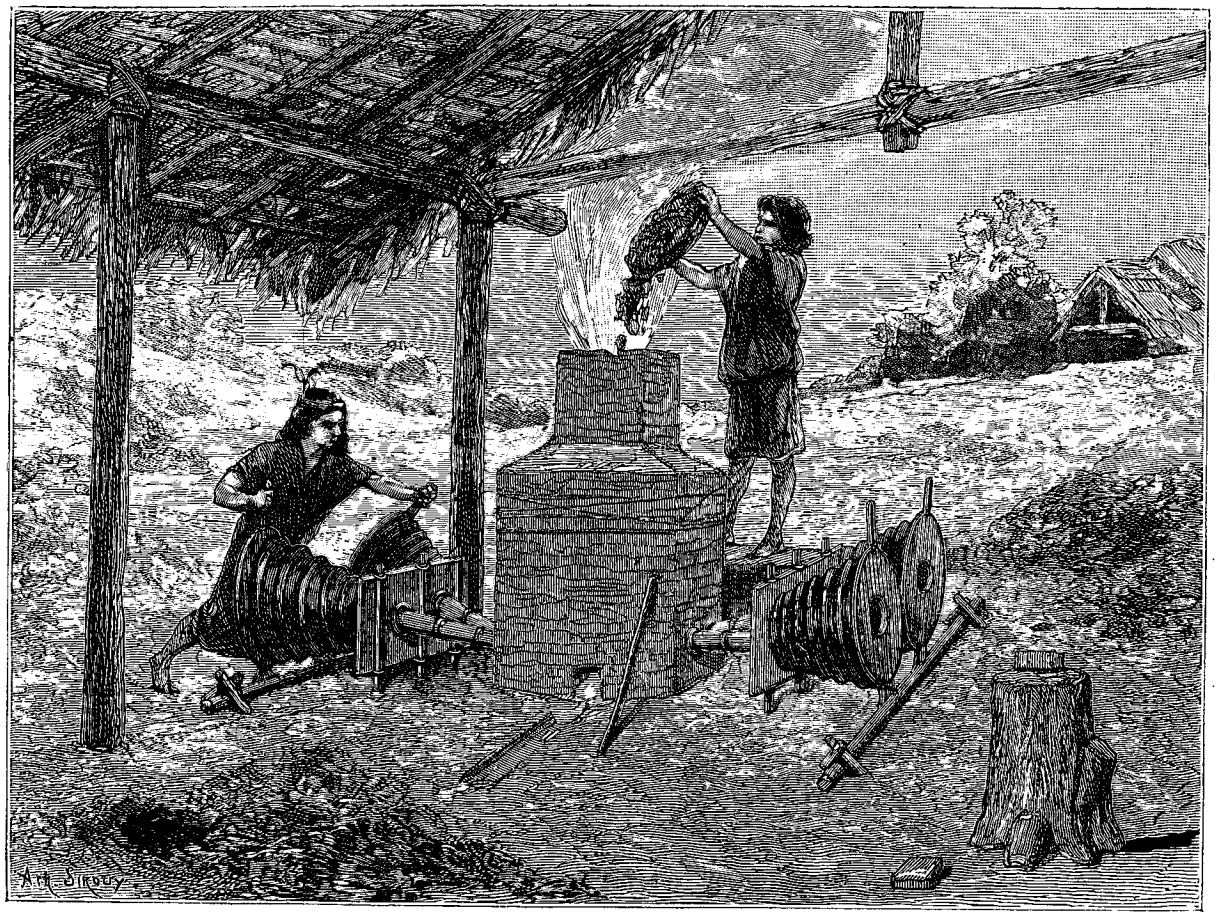
Le *cerro de la Sal* et le *Gran Pajonal*. — Juan Santos Atahualpa. — Découverte d'une chapelle et de son chapelain. — Langue religieuse des sauvages. — Mœurs et croyances des Campas. — Le *Camagari*.

Je continuai mes explorations, guidé par mes hôtes, qui me présentèrent au chef *Intschoquiri*, le seul Campa de la région qui sût un peu d'espagnol. Puis,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon carnet rempli de notes, je revins au Callao en forçant les étapes. Je me garderai de raconter ce voyage de retour par un chemin déjà suivi ; le lecteur me saura plus de gré, je l'espère, de lui parler des Campas et de leur pays.

Le rio Paucartambo est séparé de l'Ucayali, tributaire navigable de l'Amazone, par le *cerro de la Sal* et le *Gran Pajonal*, formé de montagnes couvertes, non de forêts, mais de *pajas*, herbes ou pailles. Le cerro de la Sal est une montagne de sel de plusieurs lieues de long et de trente à quarante mètres de large sur la cime. Son éperon, qui s'avance dans l'angle formé par les rivières Rumiansac et Paucartambo, se distingue des éminences voisines par sa hauteur, sa couleur rouge et ses élégants palmiers, parmi lesquels on aperçoit de nombreuses cabanes de Campas, formant parfois de très petits groupes ou *samaïrinchis*. Tout ce pays est riche en minerais de fer, et les sauvages savent extraire le métal par la méthode catalane, qu'ils tiennent des premiers colons espagnols. Leurs fourneaux, construits en briques recouvertes d'*adobes*, sont carrés, ont le plus souvent deux mètres de haut et sont alimentés par deux paires de soufflets placées en face l'une de l'autre. Peu habiles à travailler le fer, ils savent



Fourneau de Campa. — Dessin de Sirouy, d'après un croquis de Henry Michel.

cependant forger quelques objets d'une facture simple, tels que des couteaux et des haches.

Les graminées et cypéracées qui couvrent les *Pajonales* rapprochés de la sierra de Pasco sont parfois si hautes et touffues que les troupeaux de bœufs y sont comme perdus et enfouis. Là les Espagnols exploitèrent de nombreux gisements d'or, d'argent, de fer et de plomb.

Quant à la zone qui s'étend entre le cerro de la Sal et l'Ucayali, on n'en a pas de description, mais on sait qu'elle est couverte aussi de grandes herbes, et que la race bovine, importée par les conquérants, y prospère à l'état sauvage ou domestiquée par les Antis. Dans son exploration du Pérené, M. Wertheman vit de magnifiques troupeaux paître sur les pentes qui descendent à la rivière. Tout ce que je sais du Pajonal me porte à croire qu'il est formé par de vastes plateaux comme ceux qui existent à l'étage supérieur des Andes. L'absence de grands affluents sur la rive gauche du Pérené prouve qu'il n'est pas divisé de ce côté par des *quebradas*, où, dans un climat aussi pluvieux, ne manqueraient pas de se former des rivières d'une importance plus ou moins proportionnelle à leur longueur. Le chemin interocéanique reliant Lima et le Chanchamayo à l'Amazone doit passer, à mon sens, sur ces plateaux, pour descendre à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Ucayali, où il trouvera un port sûr et stable. Les autres projets ont l'inconvénient d'aboutir à des rios qui ne sont navigables que d'une façon intermittente et pour des vapeurs d'un tonnage insuffisant. On voit par là quelle serait l'importance d'une exploration du Pajonal. Sous un autre point de vue, encore, elle présenterait un haut intérêt.

Les peuplades de cette région furent, il y a deux siècles, évangélisées par les missionnaires espagnols, et, d'après les statistiques qu'ils ont laissées, elles comprenaient près de vingt mille âmes. La vallée du Chanchamayo même, où les colons avaient de belles haciendas et faisaient avec les Campas de nombreux échanges, était alors plus florissante qu'aujourd'hui. Mais en 1742 les Indiens se soulevèrent, et, dans une lutte qui ne dura pas moins de dix ans, ils firent reculer les Espagnols jusque sur les hauteurs de la sierra. Le chef et l'instigateur de ce mouvement fut un Indien du Cusco qui, après avoir commis un assassinat, disent les pères jésuites, se réfugia sur le Pajonal, où il sut se conquérir une autorité souveraine. Il avait, dans sa jeunesse, accompagné un jésuite en Espagne et reçu une instruction très soignée pour l'époque. Il se nommait Juan Santos, et, comme il se fit passer pour descendant des Incas, il ajouta à son nom celui d'Atahualpa. Dans la Montaña, son triomphe fut complet, mais, impuissant à porter sur la côte le théâtre de la guerre, il rentra avec ses Antis au Pajonal, et l'on n'a pu savoir jusqu'à ce jour quelle a été sa fin.

La tentative de Juan Santos Atahualpa de disputer le territoire de son pays à la couronne d'Espagne lui mérite, ce semble, dans l'histoire du Pérou, qu'il soit d'origine incasique ou non, une place moins ingrate que celle qui lui est accordée par les auteurs religieux. Bien que ses efforts aient eu, pour la civilisation et le progrès, des résultats négatifs, il est injuste de lui reprocher son impuissance et peut-être excessif d'incriminer ses intentions. Dans une conférence qu'il eut avec Fray Santiago Velasquez de Caïcedo, religieux envoyé en parlementaire et avec lequel il s'exprima en latin, il déclara son dessein de reconquérir le Pérou et d'appuyer son empire sur l'élément national, à l'exclusion de tout autre. D'après le portrait qu'ont fait de lui les Jésuites, il était d'une stature au-dessus de la moyenne, d'une force peu commune, d'un teint *metis-clair*. Il portait au cou un crucifix et se donnait comme souverain temporel et religieux. Gouverna-t-il les peuplades du Pajonal en s'inspirant de l'histoire des anciens souverains du Pérou, dont il se disait le descendant? Leur inculqua-t-il quelques-uns des principes de la civilisation européenne, qu'il avait observée? Tout ce qui concerne le Pajonal est encore enveloppé de mystère et inspire une vive curiosité.

Peu de temps avant mon passage au Bon-Pasteur, les Chinois au service de cette hacienda furent informés par des sauvages que, non loin de là, dans la direction du nord et sur la rive droite du Paucartambo, il existait, dans une clairière, une église ou chapelle qui, d'après la tradition, avait été le centre d'un important *pueblo*. Et, quelques jours après, lesdits Chinois, guidés par leurs amis en cusma, partirent à la découverte. Ils eurent à franchir des roches abruptes et des fourrés épais. Bref, quoique l'endroit indiqué ne fût qu'à trois lieues géographiques environ, il leur fallut deux jours pour y arriver. Ils ne furent pas peu surpris d'y trouver la chapelle annoncée dans un parfait état de conservation, à l'entre-croisement de deux chemins obstrués à peu de distance par les arbres. Ils s'emparèrent de deux petites cloches, que j'ai vues au Bon-Pasteur, d'un *Espíritu Santo* ou colombe en bois peint, de divers objets d'or et d'argent à l'usage du culte et d'un registre d'actes de baptême, document important qui est aujourd'hui en la possession de M. l'abbé D.... Ils découvrirent enfin, dans une longue caisse (*cajon largo*) à double compartiment et dont l'ouverture avait été bouchée par une forte cloison en *chonta*, un squelette recouvert encore d'attributs sacerdotaux. A la description qu'ils me firent de cette caisse en forme de guérite, je reconnus un confessionnal, dans lequel, selon toute apparence, les néophytes avaient, à l'époque de l'insurrection, enfermé vivant et scellé leur curé.

Leur crime commis, ils eurent sans doute des remords. Non seulement ils respectèrent l'église et tout ce qu'elle renfermait, mais ils prirent soin de renouveler sa toiture toutes les fois qu'ils la trouvèrent pourrie par les pluies. Ceux qui pourvoyaient à cet entretien ont été, paraît-il, fort mécontents de l'expédition des Chinois, car ils considéraient comme leur appartenant de droit les objets que leurs pères et eux avaient pris la peine de conserver.

M. Wertheman, qui déclare avoir vu dans plusieurs cabanes campas des croix ornées de fleurs, relate un fait prouvant que la chapelle dont je viens de parler n'est pas la seule qui, dans cette région, ait été préservée de la ruine. Un Campa de la vallée de l'Unini lui affirma, dit-il, que « les ornements des églises des missionnaires existent encore et ont été religieusement conservés par les descendants de ceux qui furent leurs sacristains ».

On conçoit que les croyances et même les mœurs des diverses tribus varient suivant qu'elles ont autrefois admis chez elles ou repoussé les missionnaires.

Sur les rives du rio Apurimac il existe d'importantes tribus d'Antis : les *Catongos* et les *Quéringasates*.

Or un voyageur péruvien, qui vient d'explorer les rios Apurimac et Ené, M. Samanès, déclare que les Catongos n'ont qu'une idée très confuse de la divinité, qu'ils nomment *Génoquiré*. Un autre voyageur, de même nationalité, qui séjourna plusieurs années chez ces mêmes sauvages, M. Gastelu, aujourd'hui aide-naturaliste du savant Raimondi, m'a souvent raconté qu'il avait toujours obtenu d'eux les réponses suivantes

— Qu'est-ce que Dieu?

— Nous ne savons pas.

— Qui a créé le ciel, la terre et les Campas?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Peut-être que nos ancêtres l'ont su, mais nous n'en savons rien.

Cependant ils croient à la survivance de l'âme, qui anime le corps, disent-ils, comme le vent invisible agite les feuilles des arbres, et à la métempsycose. Lorsqu'un Antis meurt, ses parents l'enterrent sous le panguchi, qu'ils désertent ensuite, après avoir semé à l'entour du sable fin. Ils reviennent observer ce sable, et le premier animal dont ils y reconnaissent l'empreinte est, dans leur esprit, celui que hante désormais l'âme du défunt. Tout en s'abstenant de se prononcer sur l'existence d'un Être suprême, ils vénèrent le soleil et ne manquent pas de répandre à terre, en son honneur, le premier verre de la chicha nouvellement pré-

Un déboisement chez les Campas (voy. p. 334). — Gravure de Méaulle, d'après un dessin de Henry Michel.

parée. Et, lorsqu'on les interroge sur les motifs de ce culte :

« C'est le soleil, disent-ils, qui nous éclaire, c'est lui qui fait croître les plantes et mûrir les fruits. »

Sur les bords du Paucartambo, aussi bien que dans la vallée de l'Apurimac, tous croient au diable, qu'ils appellent *Camagari*, et qui est pour eux une sorte de croquemitaine. Ils sont sujets à des hallucinations durant lesquelles ils s'imaginent que le Camagari les poursuit à travers la forêt, sous la forme de quelque animal fantastique ou d'un homme blanc portant des favoris. Ils ont d'ailleurs une tendance à prendre pour le diable tout ce qui leur semble laid. Des Campas qui étaient venus du cerro de la Sal au couvent du Bon-Pasteur apporter du sel en échange de quelque couteau, aperçurent en arrivant une paire de dindons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

domestiques que le propriétaire d'une hacienda de Chanchamayo avait envoyée à M. l'abbé D.... Saisis de terreur à l'aspect des goitres rouges, ils abandonnèrent leurs charges et s'enfuirent à toutes jambes en criant : *Camagari!* M. Gastelu attribue les fréquentes apparitions du Camagari à une cause physiologique. Soit par suite de leur habitude de dormir très près du feu, soit pour toute autre cause, les Campas éprouvent des perturbations cérébrales qui les prédisposent aux hallucinations. Pour conjurer le Camagari, ils boivent le jus du *Charero* et s'administrent des fumigations en brûlant cette plante, à laquelle ils attribuent une vertu surnaturelle et qui possède en réalité des propriétés calmantes. Ils exorcisent encore le Camagari pendant l'orage ou lorsqu'ils sont en face de quelque danger, en marmottant certaines paroles.

« L'idiome dans lequel se font ces conjurations, dit M. Gastelu, est très étrange et n'a aucune ressemblance avec celui dont ils usent généralement. Sa signification, qui échappe à la plupart, n'est connue que du chef de la tribu, des anciens et de quelques initiés. »

L'existence d'une langue religieuse spéciale a été constatée également par les missionnaires chez les sauvages des bords de l'Ucayali. Dans leur histoire des missions du couvent d'Ocopa[1], les PP. Pallares et Calvo s'expriment ainsi : « Pour pratiquer leurs cérémonies religieuses, les infidèles de l'Ucayali se réunissent de temps à autre dans la cabane de l'un de leurs chefs, que les néophytes nomment *brujo* (sorcier) et les infidèles *mucroya*. Celui-ci se place sous une espèce de tente avec une grande pipe de tabac à la main, et, lorsque tous sont assis dans le plus profond silence, il se met à parler dans une langue que les assistants ne comprennent pas. Une voix lui répond dans le même idiome. Puis ceux qui sont en dehors de la tente entonnent des cantiques, compris seulement de ceux qui appartiennent à la tribu. Après un instant de silence, le mucroya commence une sorte de litanie très longue, à laquelle l'assistance donne les répons. Quelques recherches que nous ayons faites, il ne nous a pas été possible de vérifier ce que disent les infidèles dans ces litanies, car les néophytes eux-mêmes qui parlent leur langue n'ont pas su nous l'expliquer. Lorsqu'elles sont achevées, le mucroya prononce quelques paroles. Tous alors d'éclater en cris et en démonstrations d'allégresse, et la cérémonie se termine ainsi. » Cette langue religieuse, différente de la langue usuelle des sauvages, peut être d'un grand secours dans l'étude des origines si discutées des primitifs habitants de l'Amérique du Sud.

La principale occupation des Antis, comme de la plupart des races sauvages, est la chasse, et ils sont d'une merveilleuse adresse. Pour m'en donner une idée, Intschoquiri traça un petit cercle sur le sol, puis il se recula de deux pas et tira une flèche en l'air, comme s'il eût visé un point dans la nue. La flèche retomba verticalement et se planta en terre au milieu du cercle. Les hameçons dont ils se servent à la pêche sont de chonta ou d'os. Souvent ils détournent un bras de rivière ou empoisonnent l'eau avec une racine qu'ils nomment *cubi*. Autour de leurs demeures ils cultivent du maïs, des haricots, du yucca, du mani, légumineuse dont le fruit, enveloppé d'une gousse, a la grosseur et le goût d'une noisette, des patates douces, des bananes, des ananas, un peu de canne à sucre, des *magonas* et des *uncuchas*, sorte de pomme de terre, enfin la coca, qui leur donne une récolte tous les deux mois. Ils en mâchonnent constamment quelques feuilles, dont ils développent le goût avec de la chaux ou avec la cendre de certaines plantes. Dans le sac qu'ils ont coutume de porter en bandoulière, ils n'omettent jamais une petite calebasse remplie de leur condiment alcalin. Mais à la coca peut-être préfèrent-ils encore, surtout lorsqu'ils ont à supporter de grandes fatigues, l'écorce d'une liane que je crois inconnue en Europe et qu'ils nomment *Chumayro*. J'ai apporté récemment en France une certaine quantité de cette écorce, qui semble avoir d'importantes propriétés médicales.

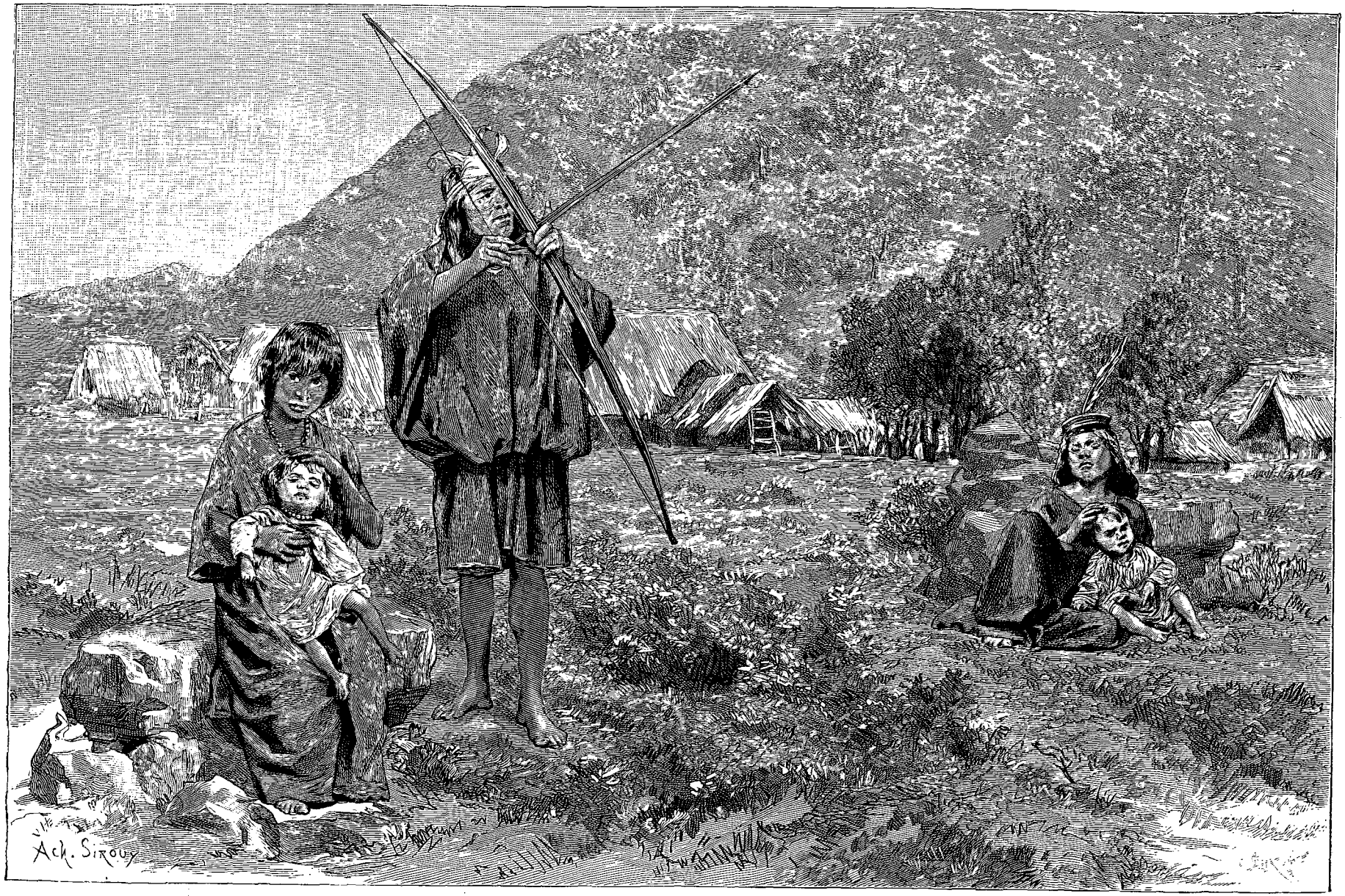
On a dit que le système social des Campas est le communisme. Le fait est qu'ils n'ont pas même l'idée de la propriété foncière, car ils ne pourraient cultiver, quand ils le voudraient, la millième partie des terrains qui constituent le domaine de leur nation. Ils déboisent par le feu, à côté de leur cabane, l'espace nécessaire pour cultiver les quelques plantes dont ils jugent avoir besoin, et, lorsqu'un des leurs vient à mourir, ils abandonnent le toit de palmes que la mort a touché de son aile, pour aller s'établir ailleurs. Ce n'est jamais la terre qui leur manque.

Dans leurs relations entre eux ou avec les étrangers, ils ne font usage d'aucune espèce de numéraire. Tous leurs échanges ont lieu en articles, les objets auxquels ils attachent le plus de prix étant les instruments de métal et les tissus. Les produits de la chasse, de la pêche et du jardin sont en commun dans chaque famille ; de plus, quiconque passe près du panguchi peut y entrer, que ses maîtres soient présents ou non, et y prendre ce dont il a besoin pour sa subsistance. Telle est l'habitude et par conséquent le droit. Mais, si vous vous avisiez de leur dérober quelque objet auquel ils attachent de la valeur, ils sauraient à l'occasion vous prouver qu'ils ont la notion de la propriété. Si un membre de la famille refuse de donner son contingent de travail, les autres le chassent et il est condamné à vivre seul dans les forêts.

Ils ont le respect des vieillards et soumettent à leur jugement les différends et querelles, qui, paraît-il, surgissent moins souvent chez eux que chez nous. Dans le samaïrinchi, ils obéissent presque toujours à un chef. Les Antis du Paucartambo, dont les ancêtres furent baptisés, n'ont en général qu'une femme chacun : c'est du moins ce que m'a affirmé Intschoquiri ; mais j'ai su par le même interprète, et M. Samanès a observé, que dans

1. *Noticias históricas de las Misiones de fieles é infieles del colegio de propaganda de Santa Rosa de Ocopa*. Barcelona, imprenta de Magriñá y Subirana, 1870.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un ménage de sauvages campas. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques tribus ils sont polygames. Dans ces tribus ils ont l'habitude d'augmenter le nombre de leurs conjointes au fur et à mesure qu'ils vieillissent. Si, dans leur printemps, ils se contentent d'une seule épouse, après avoir passé la quarantaine ils en ont souvent quatre. Et, tandis que les jeunes sauvages sont jaloux, il est à noter qu'au rebours de ce qui se passe chez les peuples civilisés, les vieux considèrent leurs femmes avec une philosophique indifférence.

Les Antis n'écrivent ni ne lisent et n'ont d'autre histoire que quelques traditions orales. L'une d'elles relate la conquête du Pérou par les Espagnols : « Dans ce temps-là, disent-ils, les hommes blancs arrivèrent sur de grandes embarcations, et aussitôt ils commencèrent à tuer ».

Des guets-apens furent tendus à M. Samanès, durant son voyage, non par les Antis, mais par des Indiens soi-disant civilisés des districts de Chungo, Aneco et Iquicha qui séparent la sierra d'Ayacucho de la Montaña sauvage. Ces Indiens, qui parlent l'espagnol ou tout au moins le quichua et se disent chrétiens, semblent avoir pour principe d'assassiner quiconque s'aventure sur leur territoire, prétendant sans doute conserver de cette façon le monopole d'un lucratif commerce avec les Campas, qui, pour quelques marchandises de pacotille, leur apportent du cacao, de la vanille, des oiseaux de prix, et l'on dit même de la poudre d'or. Les sauvages, au contraire, rendirent à l'explorateur mille services, soit comme guides, soit comme rameurs, soit en lui procurant les vivres dont il avait besoin. Ceux-là mêmes qui livrèrent, il y a quelques années, sur le rio Tambo, des combats acharnés avec M. Wertheman et avec son escorte armée de rifles, le laissèrent passer librement.

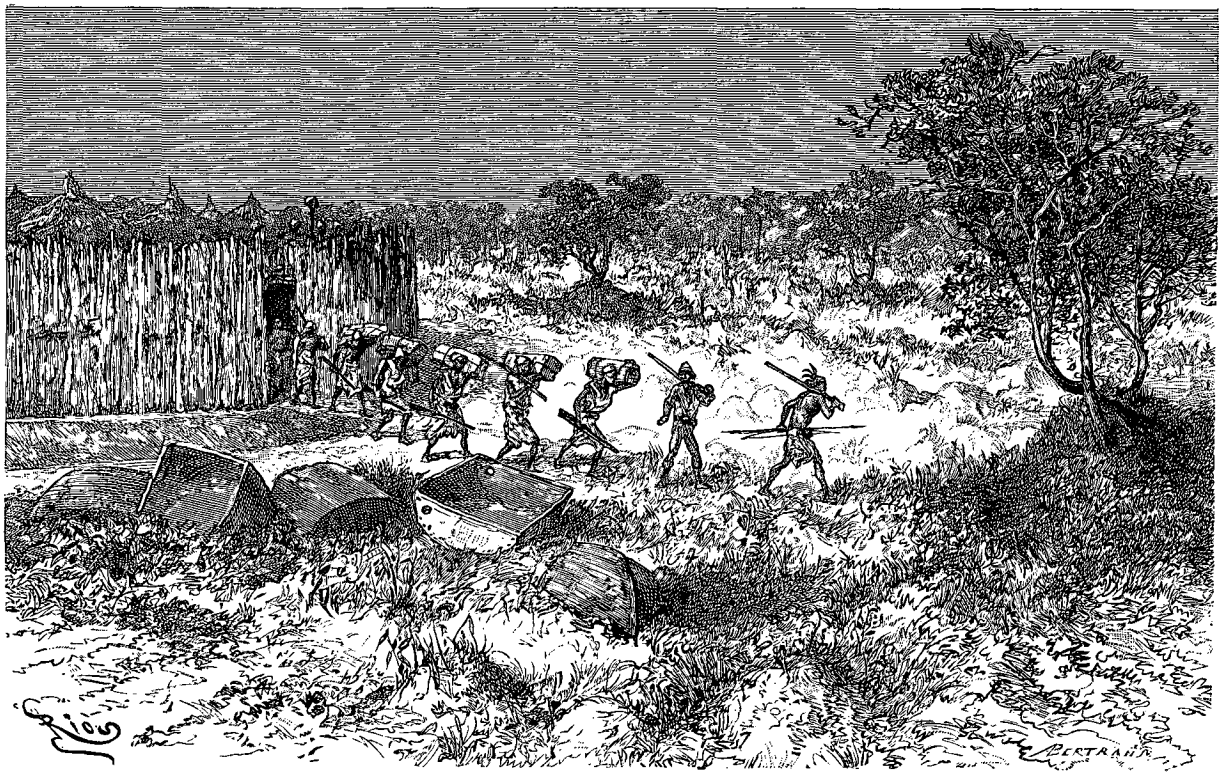
Le territoire des Campas, d'une altitude moyenne assez élevée, est borné à l'ouest par la sierra, qui est pour eux une infranchissable barrière, et à l'est par la vallée du haut Ucayali, où vivent des sauvages d'autres races : Conibos, Piros, etc. Ceux-ci, plus audacieux et plus forts quoique moins nombreux, font sur le territoire des Campas, qui les redoutent comme la peste, des expéditions pour voler des femmes et des enfants qu'ils emmènent en esclavage. Ces pirates de la *Montaña* travaillent le plus souvent pour le compte de bandits civilisés qui cherchent la fortune dans un honteux trafic de chair humaine. Leurs coups de main réussissent facilement sur des cabanes isolées dans la forêt, disséminées au possible; et leurs prises ont d'autant plus de valeur que la main-d'œuvre est plus recherchée sur les bords de l'Ucayali, où le nombre des Européens, attirés par l'appât de l'exploitation du caoutchouc, augmente tous les ans.

Intschoquiri (voy. p. 330 et 334). — Gravure de Hildibrand, d'après un dessin de Henry Michel.

En revanche, depuis les statistiques du siècle passé, le nombre des Campas a singulièrement diminué. Lisez l'histoire des missions, et vous verrez que, s'ils ont expulsé jadis et à plusieurs reprises les missionnaires, c'est bien moins par hostilité contre leurs personnes ou répugnance pour leurs doctrines, que parce qu'ils n'ont pu supporter les groupements, même rudimentaires, sans lesquels il ne peut y avoir ni prédication ni enseignement. Ils ont voulu rompre avec le système des agglomérations, contraire à leurs goûts et à leurs besoins. Leur grand malheur, c'est qu'il leur faut trop d'espace pour vivre. Pauvres Campas! La défiance qui est au fond de leur mélancolique nature est bien justifiée! Pris entre le flot qui descend de la Cordillère des Andes et celui qui monte par l'Amazone et l'Ucayali, ils sont marqués au front du sceau que portent les races condamnées à disparaître dans un avenir relativement proche.

Olivier Ordinaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de Kawendé (voy. p. 338).

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Pendant mon séjour à Kawendé j'avais profité de mes loisirs pour mettre au courant mon journal et rectifier ma position sur la carte, qui me plaçait à un mois de marche forcée dans le sud de Cazembé, où ma caravane n'allait pas tarder à arriver; la résidence de Méré-Méré se trouvait précisément dans la direction du Lunda, mais sur quel point de cette ligne? C'était la plus grosse de mes préoccupations; car cette seule question résolue me permettrait de rejoindre ma caravane, dans le cas où Méré-Méré se fût trouvé assez loin dans le nord pour me mettre à huit ou dix jours de Cazembé, distance que je pouvais franchir, quoique à bout de ressources, en risquant le tout pour le tout.

Si, au contraire, comme le prétendaient les indigènes, Méré-Méré ne se trouvait qu'à trois jours dans le nord, je devais perdre tout espoir de rejoindre le gros de mon monde. Le plus simple alors était de fuir, en profitant d'une belle nuit pour mettre la Louapoula entre moi et le Vouaoussi. Dans le sud, j'étais sûr de trouver un pays désert, où je pourrais me soutenir un mois ou deux avec la chasse, en attendant un hasard heureux pour me tirer d'embarras.

Aussi ce projet de fuite était-il à la veille de recevoir son exécution, quand une circonstance m'en détourna, en m'éclairant sur la véritable distance où je me trouvais de la résidence de Méré-Méré.

Le jour où je m'étais constitué prisonnier, le premier soin de Kalambo, en livrant au pillage des indigènes la moitié de mon bagage, avait été d'envoyer un courrier à Méré-Méré, pour lui annoncer la riche capture qu'il venait de faire et lui demander ce qu'il devait décider de moi. Ce courrier venait d'arriver après onze jours d'absence; or, sachant d'un côté l'empressement avec lequel sont exécutés les ordres d'un grand chef comme Méré-Méré, de l'autre qu'un courrier indigène fait de soixante-dix à quatre-vingts kilomètres dans sa journée,

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 1, 17 et 33; t. LII, p. 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je pouvais conclure que le village en question se trouvait à quinze jours de marche dans le nord; en m'y laissant conduire, je me rapprochais donc assez de ma caravane pour avoir quelques chances de la rejoindre un jour.

Quant à Méré-Méré, lui-même il me faisait dire, comme dans le principe, qu'il tenait à me voir vivant et le plus tôt possible, qu'il me réservait le meilleur accueil et comptait plus que jamais sur moi pour escorter un de ses convois d'ivoire à Ruanda, comme ils appellent Saint-Paul-de-Loanda.

Que de peines pour se mettre en route! Le soleil était déjà haut, et Kalambo n'avait pas encore pu s'arracher aux douceurs de son narguilé.

Voyant que toutes mes sommations restaient infructueuses, à huit heures je me mettais en route avec mes huit hommes, et je prenais le premier sentier qui courait vers le nord, me disant que je saurais bien trouver tout seul Méré-Méré.

L'escorte courut aux armes, poussa son cri de guerre, mais, devant notre impassibilité, tout s'apaisa, et elle, quoiqu'en murmurant, finit par emboîter le pas derrière nous. La description de notre caravane ne donnera qu'une faible idée du désordre et du vacarme que nous traînions après nous.

En tête je chemine péniblement avec mes huit hommes, lourdement chargés; un seul indigène me précède pour me montrer la route.

Viennent ensuite les trente guerriers de Kalambo et Kalambo lui-même, qui ne me quitte pas d'une semelle. Tous ces braillards font un vacarme à effrayer le gibier à trois kilomètres à la ronde.

Ils ont comme vêtements un lambeau de liber crasseux à la ceinture, et des plumes de coq diversement plantées dans leurs énormes chignons crépus. Pour armes ils ont de vieux fusils sans poudre ni balles, un arc, des flèches, une lance; comme charge, l'éternelle pipe en calebasse, et un petit pain de tabac, serré dans des feuilles mortes. C'est là tout ce que daigne porter un guerrier vraiment digne de ce nom. A la femme le soin des lourds fardeaux; elles sont derrière nous soixante-dix à quatre-vingts, longuement espacées par la fatigue et les *impedimenta* de toutes sortes. Quelques-unes, chargées de vivres, ploient l'échine sous les lourds cylindres de grains ou de farine. D'autres portent les ustensiles de la couchée, nattes, oreillers graisseux en bois grossièrement sculptés; le plus grand nombre d'entre elles enfin équilibrent comme elles peuvent sur leurs têtes tout le matériel de cuisine, invariablement composé de quatre ou cinq vases d'argile, ébréchés, cassés, de toutes formes et de toutes dimensions, et de débris de calebasses fêlées.

Le temps me manque pour m'apitoyer sur le sort de ces malheureuses, qui, pour achever leurs misères, traînent encore avec elles des bandes d'enfants; plus d'un encore à la mamelle est sur le dos ou sous l'aisselle de la mère, perdu dans le torchon qui lui sert de lange et de berceau, et ne laissant voir de son corps qu'une petite boule noire, ronde, sale, percée de deux yeux chassieux où se gorgent des mouches.

Les enfants de cinq à neuf ans trottinent en pleurant dans le sentier, sous les bourrades, les menaces et les baguettes.

Une trentaine d'individus, plus sauvages au sens littéral du mot que le reste de la horde, complètent ce personnel hideux et bruyant. Une caravane indigène a toujours à sa remorque une escorte de parasites qui suivent par désœuvrement, par soif de changement et besoin d'aventures; ils vivent de vols, des restes qu'on leur abandonne, et savent surtout essayer de décamper promptement à l'annonce du moindre danger.

Avec de pareils éléments on peut se faire une idée des satisfactions qui m'attendaient au cours de ce voyage. Dès le premier jour j'en eus un avant-goût.

Nous étions campés dans un village assez populeux, le dernier de ceux que nous devions rencontrer jusque chez Méré-Méré, car, si la population est assez dense dans le sud et dans le nord du pays de Vouaoussi, l'intervalle qui les sépare est un puri continu. Dans l'après-midi Hassani tua un superbe élan du Cap. Sûr que la viande serait volée aussitôt cet heureux coup connu, il vint me prévenir en toute hâte et me demander ce qu'il devait faire.

Cacher la chose plus longtemps était impossible, et, d'un autre côté, je ne pouvais distraire de notre défense personnelle une partie de mon monde pour aller quérir la viande. Je fis donc mander Kalambo et lui dis que Hassani allait conduire ses hommes à l'animal, mais que j'entendais en recevoir une bonne part.

« Qu'on me coupe la gorge, s'écria Kalambo, si avant la nuit toute la viande n'est pas à tes pieds! »

Au coucher du soleil, Kalambo jurait ses grands dieux que pas un morceau de viande n'était entré au village. En furetant, cependant, mes hommes finirent par découvrir une épaule que les habitants commençaient à tailler. En un instant et à la force du poignet, l'épaule était en notre possession, sous la garde de neuf fusils. Comme d'usage, émeute, bagarre générale, danses, cris de guerre, mais force fut à Kalambo de rabattre de ses prétentions.

Il fallut séjourner le 12 au village pour attendre une caravane qui venait se joindre à la nôtre. Mes hommes installèrent un petit marché de viande devant la porte des huttes que nous occupions et purent d'autant mieux compléter notre provision de farine que Hassani tua un second élan dans la matinée.

Nulle part dans mon voyage je n'ai trouvé l'élan du Cap aussi nombreux que sur les bords de la Louapoula. On le rencontre par troupeaux de cinq ou six têtes, mais plus généralement par couples.

La matinée du 13 nous retrouvait en route. Je me souviendrai toujours qu'en sortant du village par un des froids intenses des premières heures du jour, le chef me signala deux antilopes dont le sentier nous rapprochait un peu. Arrivé à deux cent cinquante mètres, distance à laquelle je hasarde rarement une balle, sans arrêter ma caravane et comme en jouant, j'eus la chance inespérée d'abattre le mâle. Frappé de stupeur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

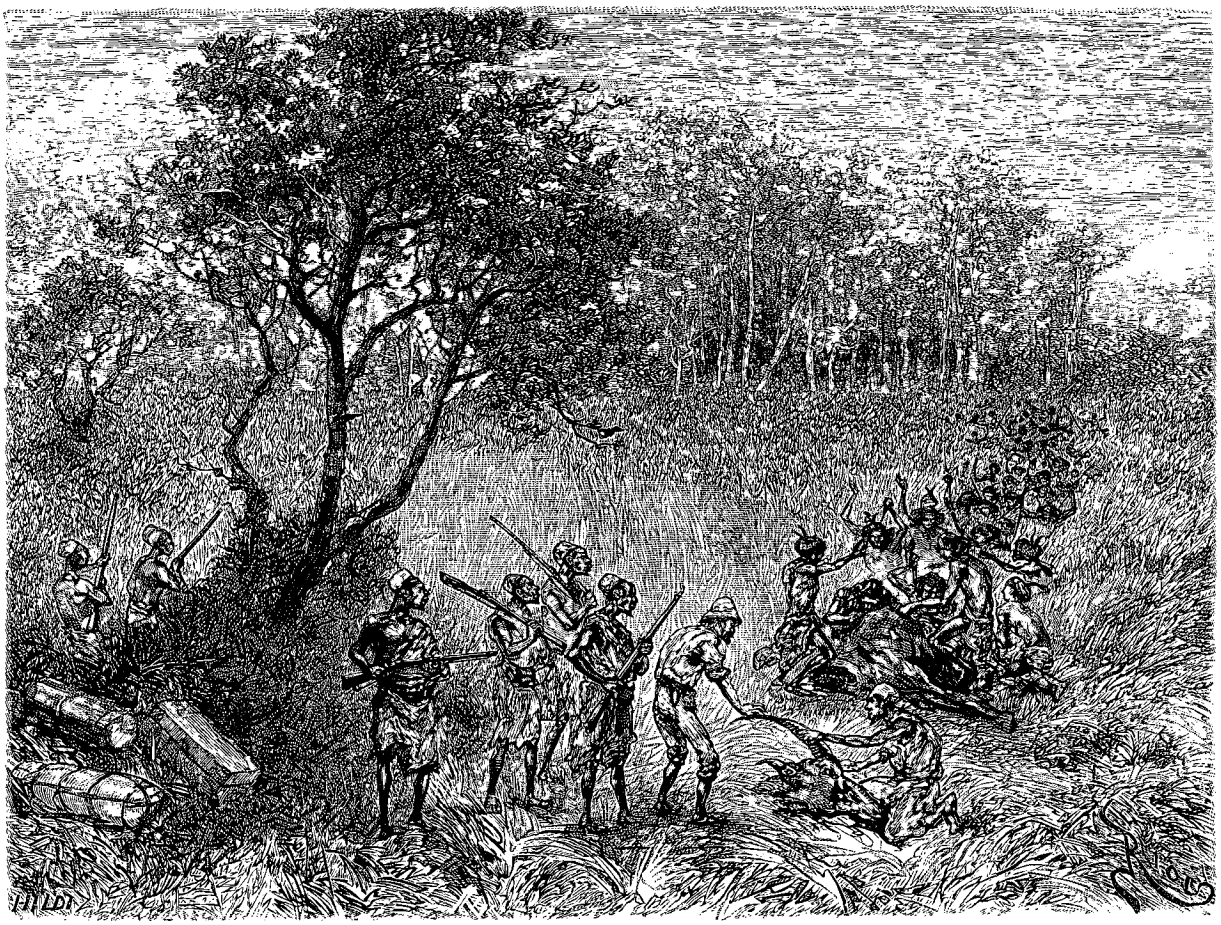
le chef se prosterna devant moi, puis, remis de son émotion, sollicita l'honneur de me porter sur ses augustes épaules pour franchir une large éponge vaseuse qui se trouvait en contre-bas.

Cette marche faite en deux étapes fut extrêmement fatigante et dura jusqu'à quatre heures du soir.

Nous piquons droit vers le nord, à travers brousses, dans un pays un peu vallonné et en cette saison complètement desséché. Les sentes d'éléphants, labourées, défoncées par la dernière massika, nous servent le plus souvent de sentiers. Débouche-t-on sur quelque large éponge, on coupe au plus court, droit au nord, et ce sont alors des courses sans fin dans les chaumes brûlés qui hérissent partout le sol, pendant que leurs pointes charbonnées remplissent l'atmosphère d'une cendre noire qui dessèche la gorge.

Derrière nous on n'entend que des cris, des imprécations, des gémissements de femmes harassées, exténuées. Aussitôt le camp formé, il leur faut tout de suite faire cuire le repas du jour, préparer les couchettes, chercher l'eau et le bois mort, pendant que les hommes toussent dans leurs pipes.

Les deux journées suivantes ne furent signalées que par un accroissement de fatigue et une diminution sen-



Les bandits reviennent couverts de sang (voy. p. 340).

sible de farine. Par instants le pays devient accidenté, mais pour reprendre bientôt sa monotonie primitive; nous traversons rarement plus de deux ruisseaux dans la marche; tous coulent à l'ouest vers la Louapoula, car nous sommes en contre-bas du Bangouéolo. Aussi peut-on affirmer que ce lac ne reçoit pas le plus petit filet d'eau par sa côte ouest.

Le 15 vit disparaître notre dernière bouchée de farine, et je dus permettre à Hassani de chasser, autorisation que, malgré les instances furieuses de Kalambo, je lui refuse le plus souvent possible, pour ménager ce qui me reste de cartouches.

Le 17 fut une journée terrible entre toutes celles de ces deux années. Depuis la veille au matin nous n'avions littéralement pu trouver une arachide, une racine à nous mettre sous la dent. Le matin, dans le sentier, la semelle de droite de mon unique paire de chaussures tomba d'usure, et j'arrivai au camp le pied tout ensanglanté et enflé par les rayons brûlants du soleil de midi. Parti pour le Bangouéolo avec la certitude de n'y passer qu'une quinzaine de jours, j'avais négligé de prendre des chaussures de rechange, et jamais négligence n'a été plus cruellement punie. Ce malheur, au moment où j'avais le plus besoin de mes deux jambes, eut un effet désastreux sur mon moral, et surtout sur celui de mes hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« C'est la fin, dit Kamna le soir en soupirant : nous ne verrons pas même Méré-Méré. »

J'ai du moins la satisfaction de sentir Kalambo à mes pieds, sinon de l'y voir, car il n'ose plus s'approcher, tant les misères et les souffrances nous donnent l'air de bêtes farouches. Il n'est pas d'avanies dont il ne nous ait abreuvés depuis le commencement de ce calvaire. Une fois entre mille il essaya de mettre le feu à notre boma, vers deux heures du matin, pensant ainsi piller à son aise le reste de mon bagage; mais, réveillés par le crépitement, mes hommes eurent le temps de tout mettre à l'abri.

Le 18 nous apporta quelque consolation en nous montrant un troupeau d'oryx bâtards tout près du sentier. Il paissait au fond d'une éponge non desséchée et couverte de hautes herbes, à cent mètres derrière une fourmilière, dont je m'approchai en rampant. La bande des braillards était à trois cents mètres derrière, dans un bouquet de bois. Les cinq minutes qui précèdent le coup de fusil sont les seules pendant lesquelles je puis compter sur leur silence.

Frappée en plein poitrail, une jeune femelle roula sous ma première balle; brusquement le troupeau s'enleva d'un bond, fit vingt-cinq mètres en arrière et s'arrêta de nouveau en face de moi, comme ils font presque toujours. Ma seconde balle laboura les flancs d'une seconde femelle, qui s'enfuit définitivement avec le troupeau en traînant la patte.

Mes braillards débouchaient à ce moment-là, poussant leurs cris de guerre. Le premier qui vit le blessé se lança sur la piste, suivi de toute la bande hurlante qui disparut bientôt sur la lisière du bois.

A la vue de la première antilope, étendue raide et bien cachée dans les herbes, la joie de mes hommes tint du délire; depuis longtemps c'était le premier animal qu'ils pouvaient dépecer en toute tranquillité et en choisir les meilleurs morceaux.

Une heure plus tard, les bandits revenaient, couverts de sang, chargés de viande, ce qui ne les empêcha pas de se ruer aussi sur notre bête, dont il restait encore les trois quarts. Quelle curée! Chacun tire à lui, taille de la lance, du fer, des flèches et des dents; les chefs, pour se faire place, frappent à coups redoublés. Des hyènes, des urubus, des corbeaux sur un cadavre ne montrent pas plus de voracité.

Le lendemain, hélas! je perdis la semelle de mon dernier brodequin. Me voilà pieds nus, les deux jambes ensanglantées, en attendant qu'elles s'ulcèrent.

Mais à quoi bon refaire toutes les étapes de ce long supplice? Employons plutôt les trois jours qui nous séparent encore de Méré-Méré à faire un peu de géographie.

Le pays des Vouaoussi, dont Livingstone avait déjà entendu parler, et qu'il avait marqué sur sa carte sous le nom de Baoussi, est limité au sud et à l'ouest par la Louapoula, à l'est par le Bangouéolo, moins cependant la pointe du Kawendé, où habitent deux ou trois chefs vuabisa. Au nord il n'y a pas de frontière naturelle; la ligne qui le sépare des Vuakissinga court à peu près est et ouest de la Louapoula à la pointe nord du Bangouéolo; sur toute cette étendue considérable, mais peuplée seulement, comme je l'ai dit, dans le nord et le sud, sont enclavés deux États indépendants, le premier, Kinama, sur la Louapoula, le second, Miombo, sur la côte nord-ouest du lac.

Le plus puissant des voisins de Méré-Méré, et aussi son ennemi juré, occupe en face de lui la rive gauche de la Louapoula. Autrefois ces États portaient le nom de Katanga. Ils portent aujourd'hui celui de Msiri, chef vunyamuezi qui s'y est installé depuis dix ans et dispose de forces considérables. En ce moment la guerre fait fureur entre les deux potentats.

Méré-Méré est également en guerre avec Kinama, installé dans le sud, à cheval sur la Louapoula; c'est un territoire bien approvisionné de poudre et de fusils, qui lui viennent du Bihé; aussi Méré-Méré a-t-il renoncé à le *manger*, pour parler comme ces sauvages.

Pendant mon séjour chez lui, tous ses efforts se concentraient sur la Louapoula, par où il craignait que Msiri n'envahît ses États, et, pour augmenter ses forces, il s'était ménagé quelques alliances dans le nord avec deux ou trois chefs vuakissinga.

Quant à Cazembé, il me fallut arriver jusque chez Méré-Méré pour entendre prononcer son nom. Il est trop loin dans le nord pour que les deux peuples puissent communiquer, surtout séparés comme ils le sont par les Vuakissinga.

Dans le sud-est les chefs vuabisa lui payent tribut; enfin dans le nord-est il n'a jamais entendu parler des Vuaemba.

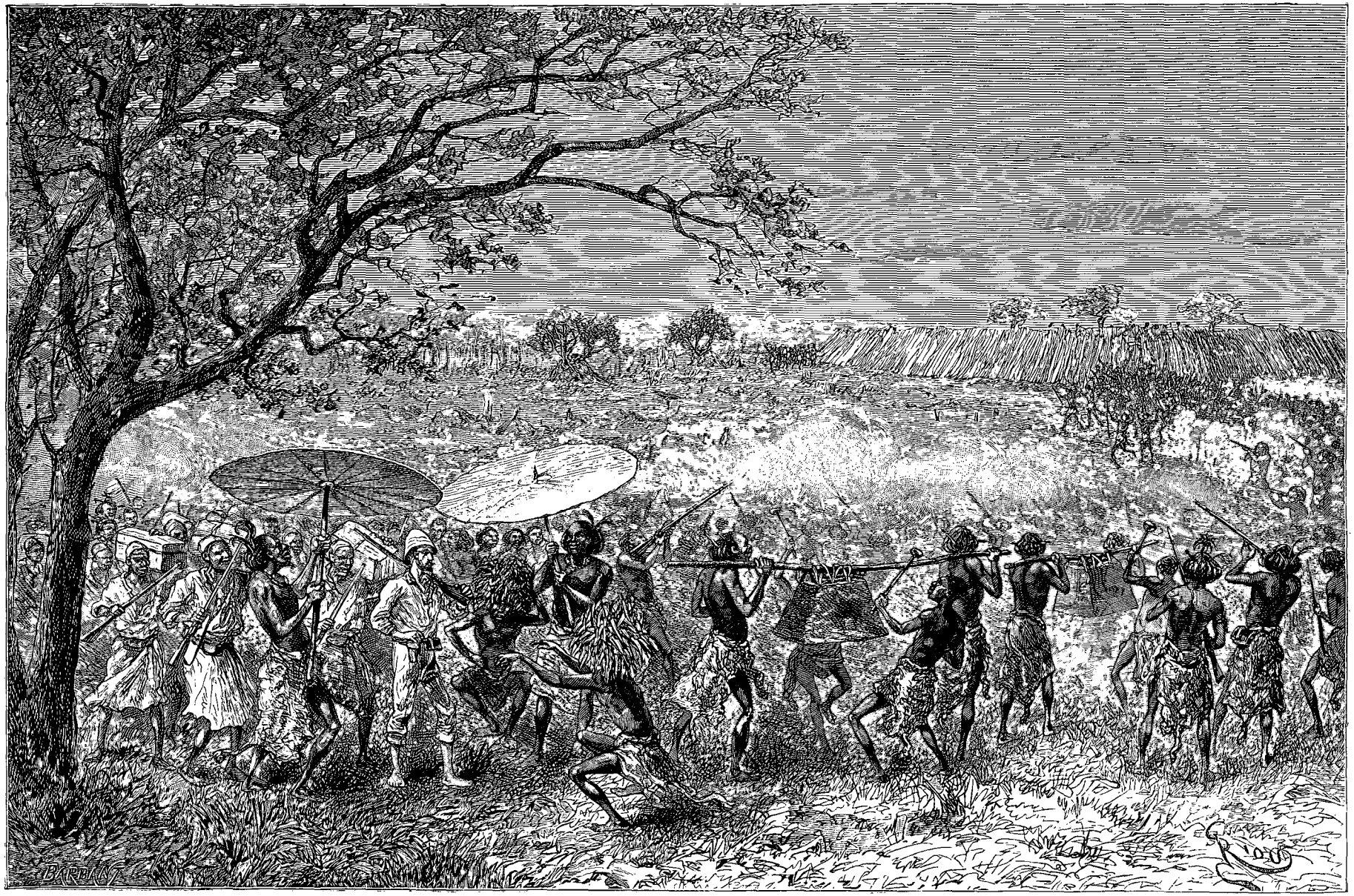
Telle était dans ses grandes lignes la situation politique de Méré-Méré quand, le 19 août, après quinze jours d'un travail de forçat, je débouchai sur ses campements, situés comme toujours au bord d'une large éponge boueuse. Je dis campement, car à cette époque il avait abandonné son boma habituel pour défricher un large terrain situé à deux heures de chez lui.

A midi nous rencontrions les premiers défrichements; vers une heure nous arrivions en face du camp, où l'étiquette voulait que nous fissions une courte halte pour donner à Méré-Méré le temps de se disposer à me recevoir avec tous les honneurs dus au premier blanc qu'il allait voir.

Déjà les coups de fusil roulent dans toute l'étendue du village; cette musique m'est particulièrement désagréable, car j'arrivais convaincu que Méré-Méré n'avait pas de poudre. « Il en a vingt barils », me répètent ses gens d'un air gouailleur et fier.

Enfin un long cortège vient sur nous, suivi d'une foule de quatre à cinq cents personnes, au milieu d'un vacarme épouvantable; toujours tirant, braillant, vociférant, ce monde m'entoure, me dévore des yeux, sans intention hostile, mais avec une expression de regard bestialement farouche; au nombre des fusils j'en compte quatre à deux coups, avec des batteries parfaitement conservées, venant du Bihé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cortège conduisant la caravane au camp de Méré-Méré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kalambo, avec une déférence que je ne lui connaissais pas encore, m'invite à suivre le cortège.

Jamais défilé de carnaval n'a atteint à un si haut degré de grotesque. Devant moi, d'abord deux hommes, affublés de lambeaux d'étoffes aux mille couleurs, brandissent en les faisant tourner deux immenses parasols de couleur sang de bœuf. A la façon dont ils en usaient, il me fut impossible de reconnaître si leur intention était de m'éventer ou de me préserver du soleil.

Viennent ensuite deux tambours du Roua, taillés dans un volumineux bloc de bois difforme; chacun d'eux est soutenu par deux porteurs, pendant que sur les côtés deux autres coquins le frappent à coups redoublés et en tirent des sons caverneux mille fois plus lugubres que ceux du tam-tam ordinaire. A droite et à gauche enfin gambadent deux bouffons coiffés d'un chako de plumes de coq qui, en retombant, leur couvrent la moitié du corps. Celui de droite imite le cri du chien, celui de gauche le cri du coq; tous deux se livrent à des contorsions mimiques qui feraient la réputation d'un clown.

Derrière ce premier groupe, la foule hurlante se presse en tirant coups de fusil sur coups de fusil.

Au camp on me donna une mauvaise petite hutte, et j'eus grand'peine à faire déménager les deux huttes voisines pour y installer mon monde. J'avais hâte cependant de voir Méré-Méré, qui peut-être tenait ma destinée dans ses mains.

L'état de mes jambes ne me permettant pas de me déranger, Méré-Méré m'arriva en personne à la tombée de la nuit, flanqué d'un peuple immense qui s'accroupit devant ma porte.

Méré-Méré est un jeune homme de vingt-sept ans. Le buste est svelte, bien fait; la figure, parfaitement régulière, respire une certaine bonhomie, malgré ses dents limées en pointe, comme celles de tous les indigènes des environs. L'œil est vif, intelligent, et mobile à l'excès.

Il marche drapé fièrement dans une longue étoffe, autrefois blanche, mais aujourd'hui d'un rouge crasseux; en s'asseyant il la laisse tomber sur ses genoux pour gesticuler plus à son aise et découvre ainsi une poitrine tatouée de façons diverses : il porte au cou un collier de ces gros coquillages qu'à Zanzibar on nomme *caoris*; à chaque jambe sont sept gros anneaux d'ivoire soutenus au-dessus de la cheville par une rondelle de cuir.

Comme son peuple, il a le devant de la tête rasé; derrière, un énorme chignon, natté, rouge, graisseux, retombe sur la nuque. Il était entré cavalièrement chez moi et, pour se donner une contenance, car ma présence ne le rassurait qu'à moitié, il se mit à observer mes fusils et revolvers : ce n'était pas là mon affaire; aussi j'entrai tout de suite en matière.

« Tu sais, lui dis-je, que je voyage tranquillement sans faire de mal à personne : ai-je jamais tiré sur tes gens autrement que pour me défendre? D'où te vient ce droit de m'arrêter dans ma route, de me maltraiter, de me piller, comme l'ont fait tes chefs? Aujourd'hui, mes hommes et moi, nous avons la tête brisée, mais je te jure qu'au premier mauvais traitement nous vendrons tous chèrement notre vie. »

Farraji, qui parle le kioussi, était chargé de développer cette déclaration, en lui conservant l'intonation légèrement provocante que je tenais à y mettre.

Dès les premiers mots je vis le front de Méré-Méré se rembrunir, ses yeux s'injecter de sang, tous ses traits enfin prendre peu à peu l'expression d'une colère concentrée, pendant que la foule murmurait. Il commença toutefois assez posément :

« Tu dis que tu ne fais pas la guerre, et nous savons tous ici que tu as mangé toute l'île de Kisi, après en avoir tué les habitants! N'as-tu pas tué, du reste, plusieurs de mes enfants sur la Louapoula?

« En t'arrêtant sur la rivière, je n'ai fait que te sauver la vie, car tu allais mourir dans les pierres; puis je sais que tu viens de l'Unianembé et que tu allais porter secours à Msiri, avec lequel je suis en guerre. »

Pour donner plus de poids à cette assertion, il avait imaginé de faire passer Farraji, mon chef, pour un Vungamuezi.

« Regardez-le, s'écriait-il, il lui manque deux incisives et il n'a pas les dents limées en pointe : niera-t-il ensuite qu'il vienne de l'Unianembé? »

A ce moment la colère de Méré-Méré, encouragée par l'approbation bruyante de la foule, éclata comme une bombe; je m'étendis sur mon lit en attendant la fin de ce déluge.

« Pourquoi tient-il tant à aller chez Msiri (je n'en avais jamais dit un mot), sinon pour revenir nous piller après, puisqu'il n'achète pas d'ivoire? un homme qui ne transporte des étoffes que pour manger ne peut avoir que de mauvaises intentions.

« Ce que nous voulons, nous autres, ce sont des étoffes coûte que coûte; si tu t'obstines à ne pas vouloir acheter d'ivoire et à ne pas faire venir ta caravane, je t'abandonnerai à ton malheureux sort. »

Ce disant, Méré-Méré se drapait dans son long pagne et sortait majestueux entre deux haies de peuple, acclamé par un formidable cri de guerre.

Jusqu'à la nuit noire, l'attitude de la foule resta menaçante : les uns faisaient vibrer leurs lances, d'autres faisaient semblant de bander leur arc ou de charger leurs fusils en nous regardant d'un air de défi.

Bien triste nuit que celle qui suivit, passée sans sommeil, sans vivres, exténués de fatigue, à nous demander si nous reverrions le soleil du lendemain. Dans le discours de Méré-Méré, cependant, cette phrase : « Si tu persistes à ne pas vouloir faire venir ta caravane », m'ouvre des horizons tout nouveaux.

Il ne laissera pas partir librement un otage tel que moi, mais qui l'empêcherait de permettre à deux de mes hommes d'aller chercher ma caravane chez Cazembé et de la ramener ici?

On concevra sans peine l'importance qu'avait pour moi cette planche de salut inespérée. Dans tous les cas, pour réussir il fallait cacher mon jeu, car, du jour où Méré-Méré me verrait mettre de l'empressement à ac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cepter cette solution, j'étais sûr de me la voir refusée.

Au petit jour il entrait chez moi et, avec le même sans-façon que la veille, se mettait à ouvrir mes caisses et à les fouiller.

« Tout doux, lui dis-je brusquement, je ne fais voir mes richesses que quand j'ai l'estomac satisfait. »

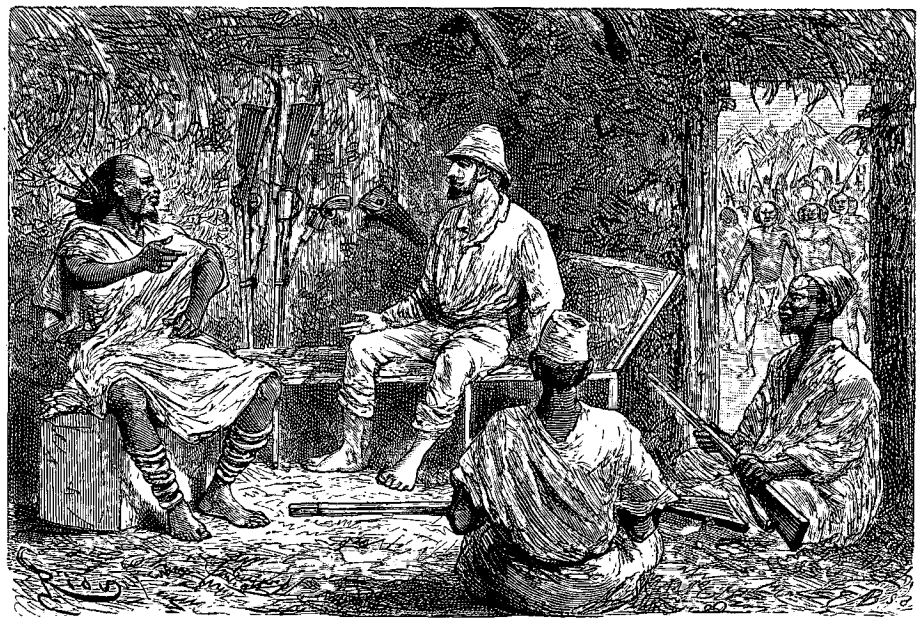
Un instant il hésita, se demandant s'il fallait rire ou se fâcher, puis finalement se décida à envoyer chercher une corbeille de farine, dont mes hommes dévorèrent la moitié, sans prendre le temps de la faire cuire.

La revue de ce qu'il appelait mes richesses, fusils, montres, allumettes, le plongea dans une admiration profonde et je fus étonné des remarques intelligentes qu'il me fit. L'utilité de la boussole, que les indigènes regardent à peine, tant ils sont peu aptes à la comprendre, lui sauta aux yeux immédiatement. « C'est comme si tu avais le soleil dans ta poche », me dit-il. Farraji lui ayant expliqué qu'avec la longue-vue je pouvais voir jusque chez Cazembé, il n'eut rien de plus pressé que de dire à son entourage qu'avec cet instrument je pouvais voir les gens morts depuis longtemps.

Le kropatchek fut l'objet d'un examen tout spécial. « Nous ne pourrons jamais, lui dit Kalambo, lutter contre un fusil pareil; il tire cent coups avant que nous ayons rechargé les nôtres, et à chaque coup c'est un homme mort ou blessé. »

A la fin de l'exhibition, il ne se tenait plus de joie : « Non, non, jamais, s'écriait-il, les deux Vuassungu (Portugais) du Bihé que j'ai vus ici ne m'ont fait voir de choses pareilles. »

Comme par enchantement, ses dispositions de la veille à mon égard venaient de changer cap pour cap. Il se proclamait mon ami pour la vie, me promettait de



Entrevue avec Méré-Méré.

faire l'échange du sang, et jurait de tuer de sa propre lance le premier qui toucherait à un de mes hommes.

Si de tous ces serments Méré-Méré n'en a tenu aucun, je dois reconnaître, pour être juste, que c'est à lui que je dois d'avoir échappé aux Vouaoussi. Ce service, il me l'a fait payer bien cher, et dans les pages qui vont suivre je n'aurai souvent pour lui que des malédictions, mais je déclare que sa franchise et son intelligence m'ont puissamment aidé à supporter les misères de ma captivité.

Il revint dans l'après-midi, suivi de deux grandes calebasses de pombé, et je pris plaisir à le griser, pour augmenter sa loquacité. Je résume ce que j'appris de lui ce second soir.

Il n'y a qu'un an que Méré-Méré habite le nord du pays des Vouaoussi; sa résidence était autrefois sur la Louapoula : c'est la petite vérole qui à force de ravages l'a obligé à traverser la longue bande de puri que nous venons de franchir au prix de tant de misères.

Son installation dans ces parages ne s'est pas faite sans difficulté; ses sujets du nord, peuplade sauvage à l'excès, virent avec déplaisir leur chef s'implanter près d'eux et protestèrent par une résistance sourde à tout ce qu'il voulut entreprendre. Alors que les indigènes du sud obéissent aveuglément, ce sont chaque jour des démêlés nouveaux avec ceux du nord, et son plus grand soin, après la guerre de Msiri, sera d'imposer partout son autorité absolue. Car Méré-Méré est affligé d'une ambition démesurée, qui, si elle ne lui coûte la tête quelque jour, lui assurera, grâce à son intelligence, de hautes destinées pour un chef africain.

« Je ne suis pas, me disait-il, un de ces chefs qui pillent les caravanes, tuent, massacrent tous les étrangers qui viennent chez nous. Je sais trop bien que, s'il t'arrivait malheur sur mes terres, plus jamais les caravanes ne passeraient chez moi, et j'ai besoin de porter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de belles étoffes, d'acheter poudre et fusils, de voir, d'étudier tout ce qui vient de la côte.

« Malheureusement l'endroit où j'habite dépendait autrefois des Vuakissinga, le peuple le plus farouche qui existe; chez eux ni fusils ni étoffes; ils ne veulent pas en entendre parler et tuent les étrangers pour le plaisir de les tuer. Tant que tu seras près de moi, mes gens du sud suffiront pour te protéger, mais dis-toi bien que tu n'existes que par moi, et que, le jour où tu voudras fuir, tu seras massacré infailliblement.

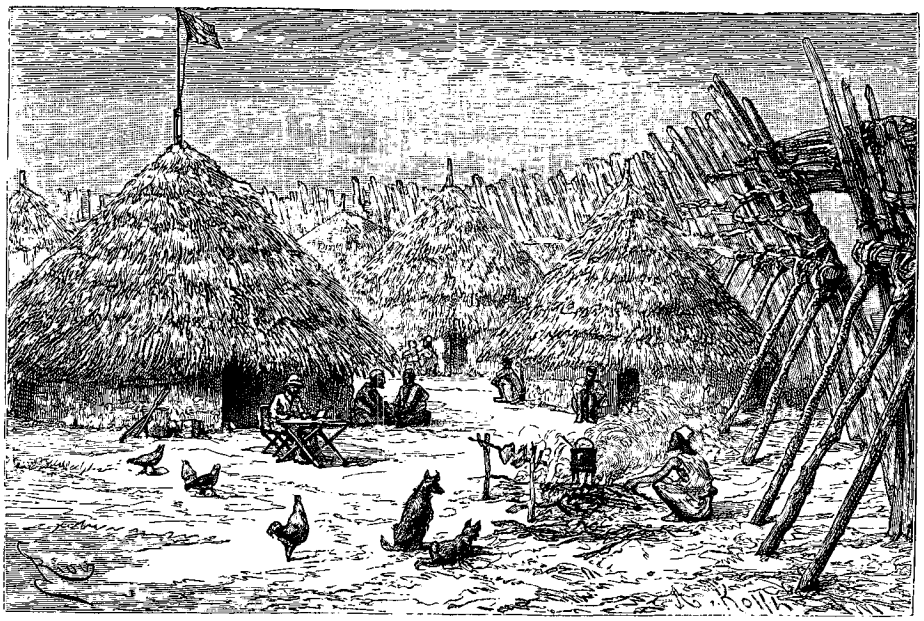
« L'an dernier j'ai eu quelques relations avec Cazembé; il est en guerre avec Msiri, et lors de mon arrivée dans le pays il m'envoya trois belles dents d'éléphant pour me demander un baril de poudre et ma protection contre le chef du Katanga. Tu pourras lui envoyer un de tes hommes pour dire à ta caravane de venir te chercher : je le ferai conduire jusqu'à la limite de mes États et il traversera les Vuakissinga, la nuit, dans la brousse.

— Non, lui répondis-je ce jour-là, je n'abandonne pas mes enfants en route : nous partirons ensemble ou nous resterons. »

Le lendemain, sur cette question brûlante, ma réponse fut moins affirmative et je laissai entrevoir qu'il y avait peut-être un moyen de tout concilier.

Les jours suivants je n'eus ni trêve ni repos que l'autorisation d'envoyer deux hommes ne m'ait été octroyée; cette précipitation même faillit me perdre, en excitant sa défiance, et je dus avoir recours aux menaces pour arriver à mes fins. Hassani s'était remis à chasser dans les environs, et, bien que le gibier fût loin, il rapportait chaque jour une petite antilope, contre laquelle régulièrement Méré-Méré me donnait un peu de farine.

Au refus de ce dernier d'envoyer chercher ma caravane, j'opposai à Hassani la défense de tirer un seul coup de fusil : d'où colère du chef, qui soudain redevint Africain : « Je commence à croire, me dit-il, que tu gardes tes cartouches pour me faire la guerre; libre à toi de ne plus chasser, mais tu n'auras plus de farine.



Nos cases chez Méré-Méré (voy. p. 346).

— Garde ta farine! nous supporterons la faim jusqu'au jour où nous souffrirons assez pour sortir d'ici à la force de nos fusils. »

Enfin Méré-Méré céda. Il ne resta plus qu'à trouver le guide promis pour conduire deux de mes hommes jusqu'à la frontière des Vuakissinga. Ce guide trouvé, je désignai aussitôt Farraji et Salimu, mes deux meilleurs marcheurs, pour remplir cette mission délicate et dangereuse : mais Méré-Méré insinua que Farraji, attendu sa ressemblance avec un Vunyamuezi, serait sûrement massacré par ses sujets, et je dus sacrifier Hassani, le plus dévoué de mes hommes.

Hassani et Salimu partirent le 30 au matin, au lever du jour, vêtus d'un lambeau d'étoffe et porteurs de leur seul fusil.

Méré-Méré fit ses dernières recommandations à Hassani :

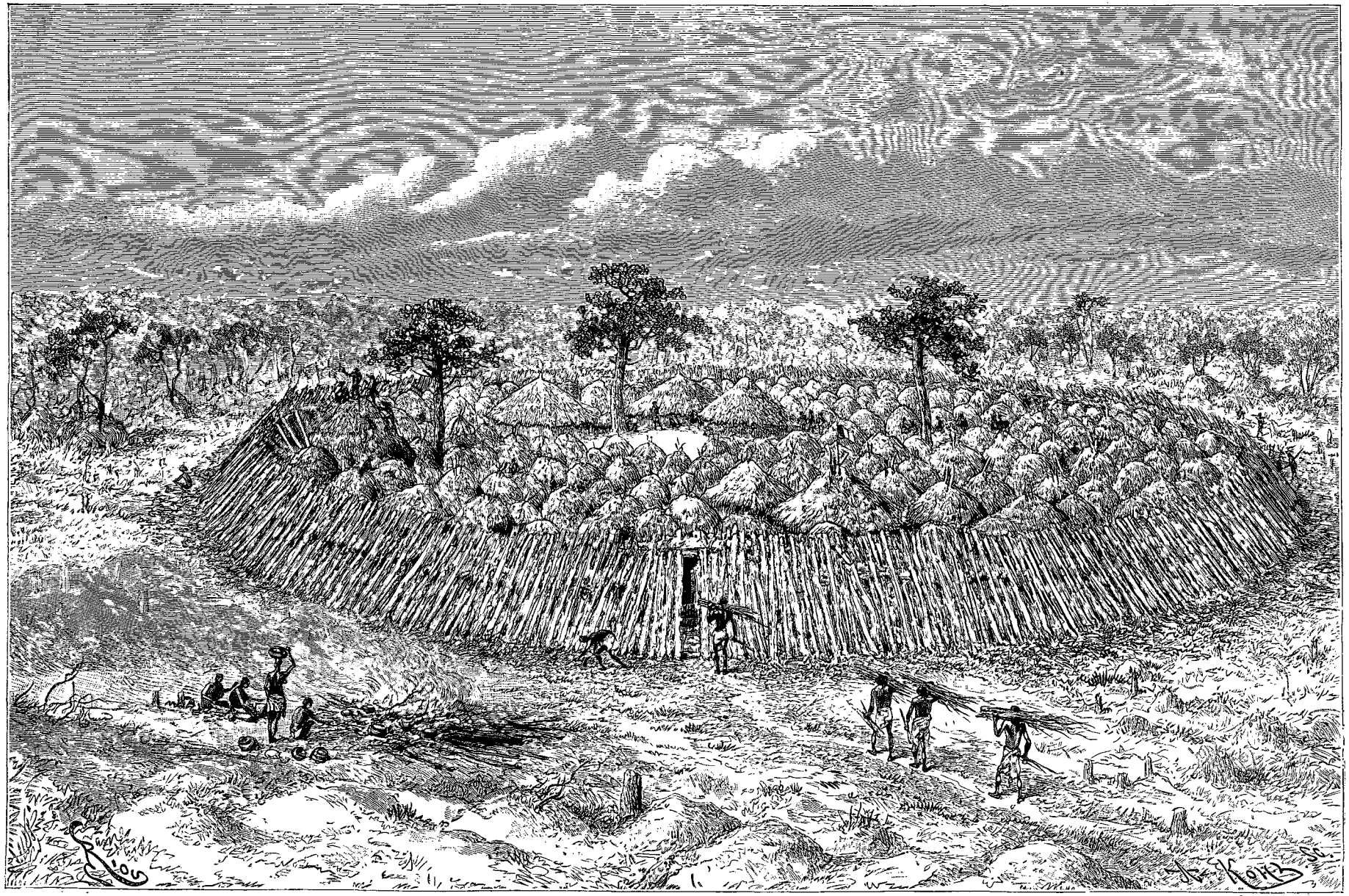
« Dis bien à Cazembé que le Msungu ici meurt de faim et qu'il a besoin de toutes ses richesses. »

De mon côté je répétai pour la troisième fois à Hassani :

« Sois prudent, va doucement, et marche de nuit le plus possible aussitôt que tu seras sorti de chez les Vouaoussi. Ne tire ton fusil qu'à la dernière extrémité; enfin donne de ma part l'ordre à Nassib de ne venir ici sous aucun prétexte. Je veux seulement vingt-cinq bons fusils commandés par W. Asmani ou W. Combo, une charge de cartouches Gras, des souliers, du tabac, du savon, enfin un beau cadeau d'étoffes pour Méré-Méré; qu'il n'envoie pas autre chose.

« J'ai compris », me répondit simplement Hassani.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le boma de Méré-Méré (voy. p. 346).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je les accompagnai jusqu'à la porte du boma pour leur envoyer un dernier adieu.

Toutes nos existences dépendaient du succès de ce voyage qui allait durer deux mois complets, mois de transes et de misères pour les uns, de fatigues pour les autres, de découragement profond pour tous.

Pour moi, ce départ de Hassani me fit un vide immense ; il me rendait d'inappréciables services avec son fusil, et son calme imperturbable au moment du danger m'en faisait un auxiliaire précieux. Depuis sept mois je ne vivais guère que de sa chasse et de la mienne ; qu'allais-je devenir maintenant sans chaussures, les pieds abîmés, ayant à nourrir non seulement six hommes, mais encore tout un grand village qui, sous peu, n'aurait pas plus de vivres que nous.

Pour secouer ces idées noires, j'occupai deux ou trois jours mon monde à la construction de cases plus spacieuses. Condamné pour ma part à ne quitter mon lit que le plus rarement possible, pour faciliter la guérison de mes blessures, j'essayai d'occuper mes loisirs à faire causer Méré-Méré. Sa curiosité, hélas ! se trouva bientôt satisfaite, et au bout de quinze jours je ne pouvais plus l'entretenir qu'à de rares intervalles.

Il mène au surplus une existence très active : dès le premier rayon du soleil, tous les matins j'entends sa voix criarde réveiller les dormeurs qui redoutent avec raison le froid. La canne à la main, il court d'une case à l'autre, frappant sans ménagements tous ceux qui refusent d'aller aux champs. Vers sept heures, le village commence à se vider. Alors il part en personne, suivi d'une escorte de gamins bien armés, et s'en va jeter le coup d'œil du maître, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Vers trois heures il est de retour des défrichements, et peu après je suis assuré qu'il est ivre de pombé.

Les femmes ne suffisant pas à un travail pareil, il a imaginé de réquisitionner les villages voisins, qui, à tour de rôle, doivent fournir un certain nombre d'hommes. Ces derniers ont également le droit et le devoir d'arriver ici chargés de maïs, et c'est de cet impôt hebdomadaire que vit Méré-Méré en ce moment.

J'ai dit que pendant quelques jours il voulut bien prélever un peu de cette farine pour notre entretien, mais ce bon mouvement ne dura pas, et force m'était le dixième ou douzième jour de me mettre en chasse. « Donne-moi de la viande, je te donnerai de la farine », ce refrain commençait à fatiguer mes oreilles.

Ces chasses sont les souvenirs les plus douloureux de mon voyage : j'en ai fait six, et les moindres détails m'en sont aussi présents à la mémoire que si elles datent d'hier.

Bien avant le jour je partais avec Kamna et deux Vouaoussi de confiance. La première heure, dans un sentier bien battu, par le froid de la nuit, se passe sans autres douleurs que les tiraillements d'estomac. Au petit jour nous débouchons sur une éponge humide, où les guides cherchent une piste fraîche. Les indigènes s'y lancent, et c'est là, en les suivant pas à pas, que mon supplice commence. Kamna marche devant moi, écartant les branches, me préservant des trous, des épines, abattant de sa canne les chaumes brûlés. En moins d'une demi-heure, mes pieds sont en sang, mes anciennes blessures à vif, et il faut marcher, marcher toujours....

La première fois je ne rentrai qu'à la nuit, dans un état d'anéantissement complet. J'avais blessé légèrement un élan, que nous n'avions pu rejoindre. Une tasse de thé sans sucre me restait pour me réconforter. Les blessures, cette fois, me tinrent huit jours au lit. Mes hommes me soignèrent avec un dévouement absolu, et c'est par leurs soins que mes plaies ne se sont pas aggravées. L'acide phénique et l'onguent kips ont fait le reste ; ce sont là deux vrais médicaments d'Afrique dont le voyageur ne doit jamais se séparer.

Le camp, ou le village si l'on préfère, prend chaque jour un accroissement nouveau par l'arrivée de villages voisins qui viennent, souvent de très loin, s'y installer.

Les environs sont absolument plats, couverts de bois, dégarnis par la construction des huttes, accidentés seulement de quelques grandes fourmilières largement espacées. Dans le sud court une éponge, large de huit cents mètres ; elle se perd à l'ouest dans la direction de la Louapoula, et ses deux rives couronnées de beaux arbres lui donnent l'aspect d'une petite vallée verdoyante. Il y a un mois à peine, elle servait de lit à un ruisseau d'eau claire, mais ce ruisseau vient de tarir, et les habitants n'ont d'autres ressources que de creuser sur la pente de l'éponge des puits dont l'eau est potable, le matin, après le repos de la nuit.

La palissade ou boma a la forme d'une circonférence de quatre cents à cinq cents mètres de diamètre ; elle est faite simplement de madriers non équarris, pressés les uns contre les autres et légèrement inclinés vers l'intérieur : leur pied est enterré de cinquante centimètres, et la tête s'appuie sur un système de barres horizontales soutenues par des fourches ; pas de fossé extérieur, pas de talus d'escarpe, enfin sur le pourtour trois portes seulement, d'une simplicité primitive.

C'est dans cette enceinte haute de trois mètres cinquante et quatre mètres, que les huttes s'empilent avec un désordre tout africain ; elles affectent la forme d'un cône haut de deux mètres cinquante et légèrement effrondré ; celles de Méré-Méré seules sont crépies d'argile et faites d'une muraille cylindrique surmontée d'un toit conique. Il en possède cinq pour loger ses femmes ; elles occupent le centre du village. Trois beaux troncs dégarnis dans le bas, et couronnés d'une belle touffe de verdure, émergent de cet entassement de ruches et y versent un peu d'ombre ; deux fourmilières enfin, hautes de six à sept mètres, servent de miradors.

Tel est en quelques lignes le coup d'œil pittoresque que mes regards ont eu le loisir d'apprécier pendant deux mois.

Les trois huttes où nous demeurons occupent un espace infime dans le sud de l'enceinte et contre la palissade. Les trois portes convergent sur un petit car-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

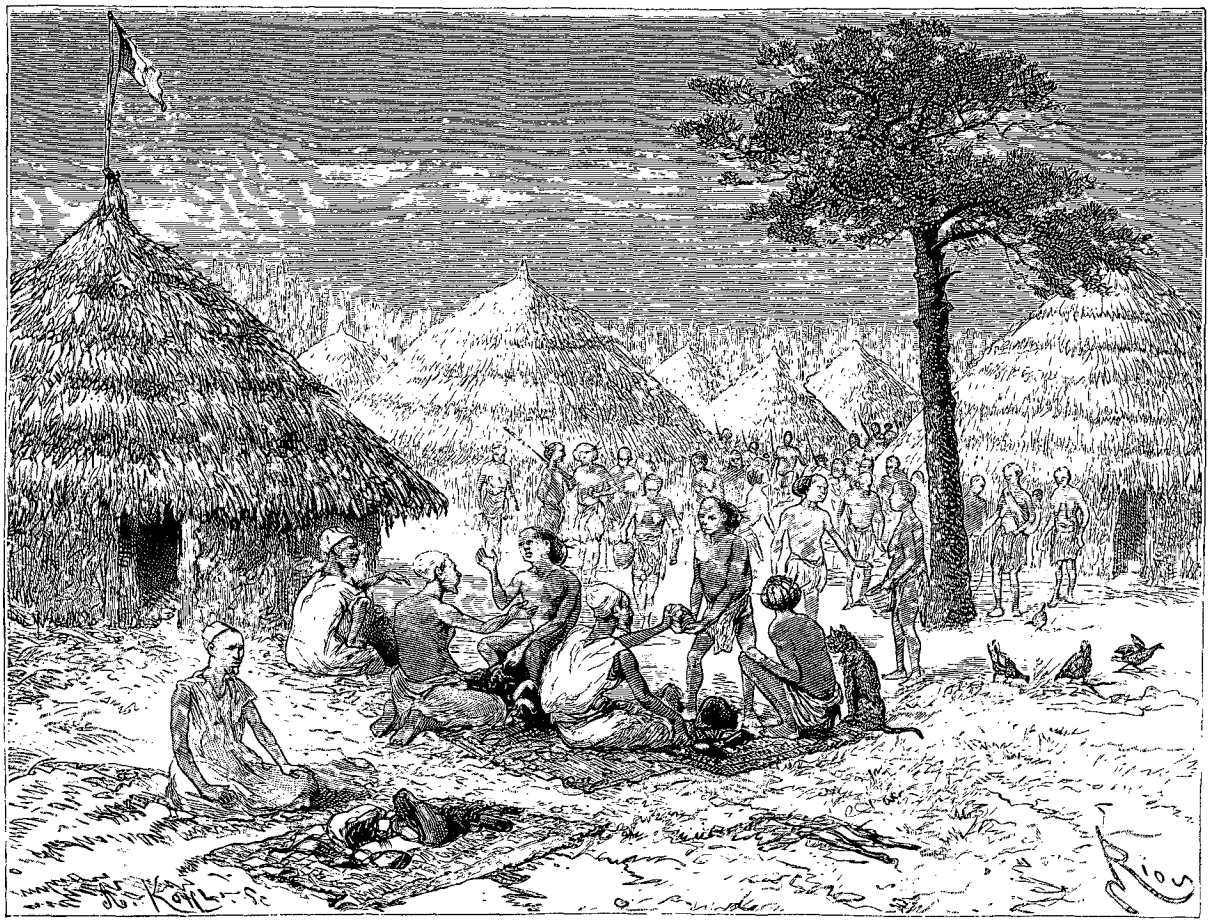
refour qui, au moindre cri d'alarme, nous trouve tous réunis, l'arme au poing.

En dehors de mes chasses, pendant tout mon séjour chez Méré-Méré il m'arriva bien rarement de quitter ce petit coin; mes blessures d'abord me clouèrent presque tout le temps sur mon lit, puis ma seule apparition dans le quartier nord du village avait l'inconvénient de faire courir tout le monde aux armes; l'animosité de ces enragés contre notre petite troupe était telle, que pendant mes chasses Méré-Méré était obligé de venir surveiller mon bagage en personne.

Le soleil au reste m'enfermait dans ma hutte de neuf heures à quatre heures, et le froid me forçait bien souvent à rentrer avant huit heures le soir.

Encore cette claustration, les tiraillements d'estomac mis à part, eût-elle été supportable, sans les préoccupations sans nombre qui m'assaillaient jour et nuit, et que le manque d'occupations ne faisait qu'attiser.

Quelques jours après le départ de Hassani et Salimu, le bruit courut au village qu'ils avaient été massacrés par un chef allié de Méré-Méré. Cette nouvelle devait avoir quelque fondement, car ce dernier entra dans une grande fureur et envoya aussitôt une bande armée pour demander raison de cet outrage : les guerriers revinrent



Notre petite cour transformée en marché (voy. p. 348).

quatre jours après, disant que le chef avait effectivement maltraité mes deux enfants, mais que ces derniers s'étaient enfuis et se trouvaient maintenant chez les Vuakissinga.

Ils avaient de plus entendu parler de ma caravane, mais il me fut impossible de rien conclure de leurs renseignements contradictoires.

Je ferai grâce au lecteur des mille et une autres nouvelles du même genre dont il fallut longtemps faire mon pain quotidien : je vais reprendre mon journal et ses notes décousues.

31 août. — Méré-Méré, que je n'ai pas entretenu depuis quelque temps, s'étant grisé de bonne heure, me fait une longue visite : je lui donne une loupe dont il a envie depuis longtemps, et il me fait apporter un petit panier de patates douces, les premières que je vois dans le pays. Elles viennent, dit-il, de très loin.

Méré-Méré possède également une chèvre et un mouton; celui-ci vient de chez les Vuakissinga, et celle-là de Kisi; ce sont encore les premiers spécimens de ces animaux que je rencontre depuis l'Uemba.

2 septembre. — Les tiraillements d'estomac m'ont fait reprendre hier le chemin du puri. J'avais trop présumé du bon état de mes blessures, car en moins d'un quart d'heure de marche elles s'étaient toutes rouvertes. La Providence heureusement s'est montrée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus clémente que la première fois, car avant sept heures j'étais l'heureux possesseur d'un superbe oryx bâtard qui pesait bien trois cents kilogrammes.

La faim l'emportant sur le respect humain, j'avoue sans fausse honte que je fis séance tenante rôtir un bifteck, en compagnie de Babaïdi, que je laissai seul ensuite et très effrayé près de l'animal, pour le garder des fauves et des vautours.

A neuf heures j'étais de retour. Les habitants se trouvant aux champs, Méré-Méré dépêcha une trentaine d'enfants pour aller quérir la viande, et je dois dire à sa louange qu'elle fut presque tout entière apportée à ma hutte.

Le soir notre petite cour était transformée en marché, et mes hommes retrouvaient le courage de plaisanter, en débitant leur marchandise, qui leur rapporta à peine, hélas! cinq kilogrammes de farine.

3 septembre. — Le travail de culture que Méré-Méré a entrepris autour de son village est considérable.

En cette saison on s'occupe à couper les arbres les plus petits au ras du sol, les plus gros à un mètre cinquante au-dessus, de façon à bien exposer au soleil l'emplacement à ensemencer. Au moment des premières pluies, on empile ces rameaux et l'on y met le feu, de façon à profiter de leurs cendres pour engraisser le terrain. En décembre enfin, quand la pluie a un peu détrempé le sol, commence le travail de labour, le plus laborieux de tous, eu égard aux mauvaises houes dont disposent les indigènes.

L'insouciance de ces gens-là dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. Je les trouve ici à la veille d'une famine qui va durer au moins cinq mois, et nul d'entre eux n'a l'air de se préoccuper de la façon dont il la supportera. Le peu de farine qui reste est au

Méré-Méré se fait coiffer.

contraire employée à faire du pombé, qui, s'il nourrit peu, a cet avantage bien plus sérieux de faire tourner la tête. Et ils ont déjà pour cela le chanvre et le tabac.

Chaque nuit les fumeurs de chanvre nous tiennent en alerte une heure ou deux. L'effet de ce narcotique est bien plus rapide et surtout plus actif que celui de l'opium. Agissant sur un cerveau surexcité par la faim, il y produit en trois heures une sorte de folie furieuse dont il faut tout redouter. Vers onze heures ces agités se réunissent par bandes et se promènent autour des huttes en poussant des cris de mort. Leur distraction favorite est de venir fouiller la nôtre avec leurs lances; aussi nous couchons au milieu.

Vers onze heures les chiens sauvages du dehors viennent mêler leur concert lugubre aux élucubrations démoniaques de ces hallucinés. Les roquets galeux du village se massent sur les fourmilières pour leur répondre. Ces nuits sont sinistres, et c'est un bonheur toujours nouveau pour moi de saluer le lever du soleil.

4 septembre. — Je regardais hier Méré-Méré en train de se faire coiffer, opération qui ne demande pas moins de trois longs après-midi. Il est accroupi par terre; devant lui un petit esclave soutient un miroir que je lui ai donné; derrière, deux hommes accroupis également nattent consciencieusement ses cheveux, enfilant chaque fois dans la tresse une multitude de perles blanches ou bleues. Les premières nattes, au nombre d'une trentaine et longues de trente centimètres à peine, sont ensuite réunies deux à deux, puis quatre à quatre, puis toutes ensemble, de façon à former une masse compacte, qu'on reploie en dedans pour lui donner la forme d'un chignon. Ceci fait, on enduit le tout d'un mélange huileux d'argile et de peinture rouge, pour empêcher l'intrusion de la vermine, et, de longues épingles en ivoire ou en fer aidant, le voilà coiffé pour un ou deux mois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La curée d'un jeune éléphant (voy. p. 350).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chez tous les habitants le dessus de la tête est rasé, mais le chignon varie de formes et de dimensions; le plus commun, vu de derrière, a la forme d'un demi-melon à côtes posé sur le cou; souvent enfin les nattes sont portées longues, tombant jusqu'aux épaules et toujours semées de perles de couleur.

La coiffure des femmes diffère peu de celle des hommes, mais, plus occupées que ces derniers, elles donnent moins de soin à leur toilette.

5 septembre. — Je demandais l'autre jour à Méré-Méré quand il tiendrait sa promesse de faire l'échange du sang avec moi.

« J'attends, me dit-il, que la caravane soit revenue, parce qu'alors je verrai si tu es un véritable ami. »

Puis il me montra sur sa poitrine une série de tatouages rangés en ligne, résultant d'une vingtaine de cérémonies analogues faites avec des chefs voisins, au nombre desquels il me cita Msiri lui-même, son plus grand ennemi. « Deux fois, me dit-il, il m'a demandé d'être son frère, et deux fois il a le premier rompu ses engagements : aussi maintenant entre nous c'est une guerre à mort. »

8 septembre. — Je viens d'être témoin de la façon dont Méré-Méré punit ses sujets. Avant-hier sont arrivés ici une douzaine d'habitants d'un village voisin qui devaient passer trois jours à défricher; mais, cette nuit, poussés par la faim, ils ont pris la clef des champs. Au petit jour Méré-Méré a réuni ses guerriers, une bande d'enfants de douze à quinze ans, et les a lancés sur le village des délinquants : l'ordre était de piller, de brûler et de tirer sur tout ce que l'on rencontrerait. Les enfants ont fait cet après-midi une entrée triomphale; tous les habitants ayant fui à la première volée de flèches, ils ont pu remplir leur mission en toute sécurité.

Méré-Méré me demande souvent une *médecine* pour que son monde exécute ses ordres avec l'empressement de mes Zanzibarites.

« Tu te grises trop souvent, lui répondis-je; crois-tu que tes sujets obéiront volontiers à un chef qui n'a pas sa tête à lui? Puis crois-tu qu'il leur soit agréable, eux qui meurent de faim, de te voir te gorger tous les soirs?

— Mais ne suis-je pas le chef? Que dira-t-on du grand Méré-Méré si jamais on apprend qu'il a eu faim? »

Ce manque d'autorité est l'écueil contre lequel viennent se briser tous ses projets: il rêve d'envoyer des caravanes au Zambèze, dans le sud-est, d'établir des communications suivies avec le Bihé, de manger les Vuakissinga pour communiquer avec les Arabes du Tanganika, de voir l'Europe. Puis brusquement il pense que pour tout cela il faudra prendre l'avis des anciens; qu'on lui permettra d'aller en Europe, mais que, lorsqu'il reviendra, il trouvera sa place prise; alors il devient songeur et ne tarde pas à me quitter.

10 septembre. — Terrible chose que la faim! Je ne connais rien de plus absorbant; toute ma journée se passe à me demander comment je pourrai bien résoudre ce problème, de me mettre quelque chose sous la dent.

Méré-Méré m'a envoyé hier un quartier d'une gazelle tuée dans les environs. L'animal n'ayant pas été égorgé, mes hommes n'en ont pas voulu et j'ai pu me gorger comme une brute, presque heureux de cette circonstance qui ne m'obligeait pas à partager.

12 septembre. — Rien hier à la chasse, sinon d'y faire rouvrir mes blessures, qui prennent une mauvaise tournure. En revenant, Babaïdi a assommé au gîte un petit bushbok.

Poussé aux idées noires par la souffrance, j'ai entrepris le soir Méré-Méré sur la vie future, sur l'existence d'un Dieu meilleur que le sien. Deux minutes il m'a écouté, puis il est parti en me faisant dire que, les jours où je voudrais traiter de sujets pareils, je devais le prévenir, afin qu'il ne se dérangeât pas.

Les dieux de Méré-Méré sont d'ailleurs très complaisants. Chaque nuit il communique en rêve directement avec eux, et le lendemain il vient me faire part de leur entretien. Un jour il a appris que ma caravane était en route pour venir avec toutes mes richesses, un autre jour qu'elle a été massacrée.

Hélas! pas d'autres nouvelles de mes gens.

13 septembre. — Dans tout ce grand village, pas d'autre industrie que la confection des vêtements d'écorce, qui occupe la moitié de la population l'après-midi, au retour des champs.

15 septembre. — Les débris d'un jeune éléphant mort depuis trois jours viennent d'arriver au village; Méré-Méré a pu maintenir l'ordre un instant, mais, dès qu'il a eu pris la part du lion, la curée a commencé avec une sauvagerie indescriptible. Les chiens eux-mêmes s'étaient mis de la partie, et je ne sais vraiment, dans cette lutte ignoble, qui, de l'homme ou de l'animal, semblait le plus bestial et le plus féroce.

Toujours point de nouvelles de ma caravane. Mon énergie naturelle résisterait encore aux souffrances physiques, mais cet isolement m'accable profondément. Je passe le temps à former des projets de fuite: la vue de mes blessures les réduit à néant. La privation de nourriture m'a du reste rendu incapable de faire plus de deux ou trois heures de marche.

16 septembre. — Au petit jour un habitant est venu me prévenir qu'un animal était en train de s'abreuver à l'un des puits du village; c'était une petite gazelle, et j'ai pu la fusiller à vingt pas. Sur soixante kilogrammes de viande, je n'ai eu qu'une épaule, et il n'en reste plus rien pour demain.

Les habitants souffrent autant que nous, mais ils disposent de ressources dont mes hommes ne peuvent user et qu'ils ne peuvent même supporter. Les femmes cueillent, dans les endroits frais, une espèce de persil qu'elles font bouillir; les hommes passent leur temps à chercher des racines et de petits crabes assez communs dans les rivières. Du lever au coucher du soleil les enfants prennent des cigales sur les arbres, leur coupent les ailes et les font rôtir telles quelles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

18 septembre. — Une femme vient de mourir ; deux hommes l'ont prise, l'un par les bras, l'autre par les jambes, et sont allés la jeter dans la brousse ; les chefs seuls ont le droit d'être enterrés.

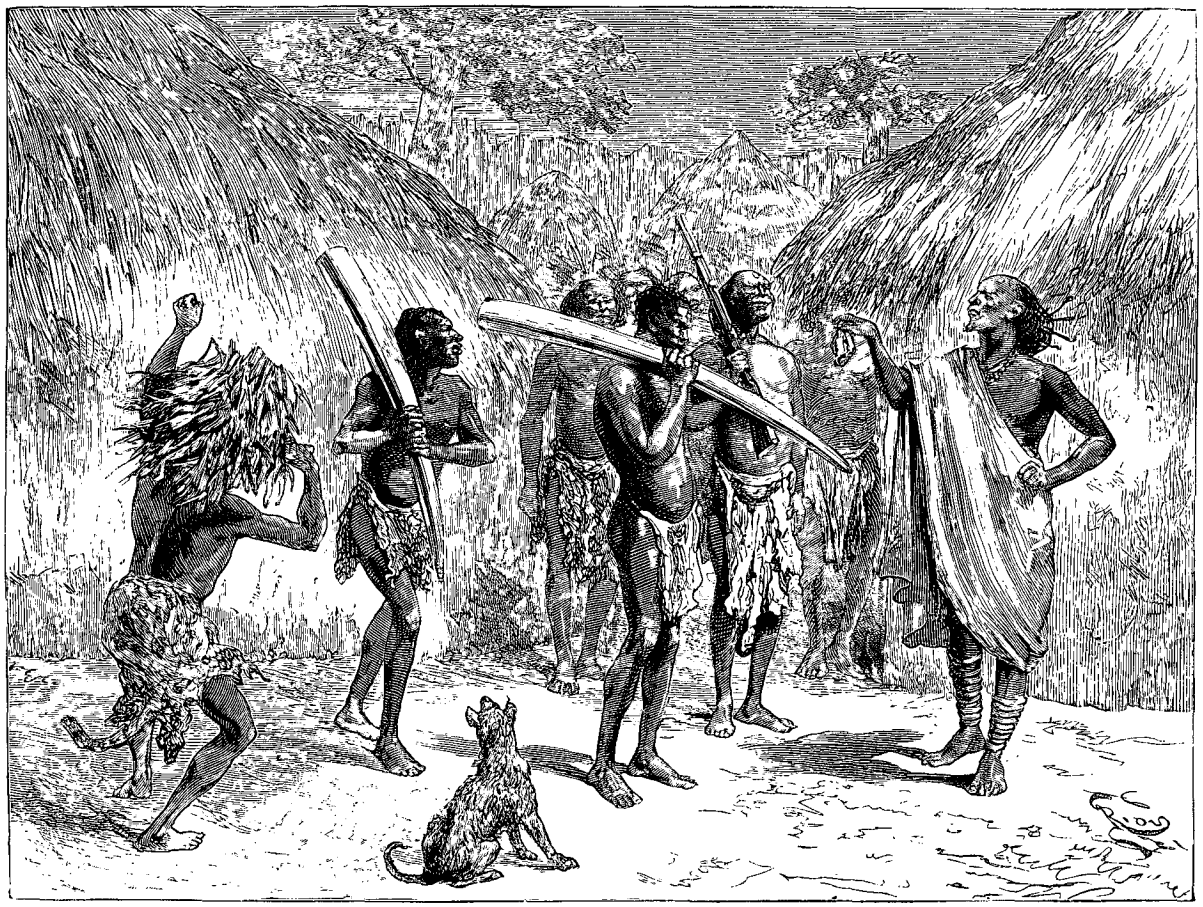
19 septembre. — Méré-Méré m'est arrivé cet après-midi plus ivre que jamais, et, comme il n'est jamais plus aimable que dans cet état, il a cru devoir protester de son inaltérable amitié pour moi.

« Vois-tu, Msungu, si ta caravane n'arrive pas, je te ferai conduire dans le sud par une des miennes, parce que je ne veux pas que tu meures sur mes terres. Il me faut des étoffes, et si, à la nouvelle de ta mort, les Portugais ne viennent plus ici, c'en est fait de ma puissance. Et puis jamais Méré-Méré ne saura porter des vêtements d'écorce. »

Là-dessus il saisit un esclave à moitié nu et, le faisant pirouetter sur ses talons :

« Vois-tu Méré-Méré affublé de la sorte? »

20 septembre. — Le triomphe de Méré-Méré, sa distraction favorite et aussi une des causes de sa puissance, c'est son habileté à raccommoder les fusils. Je lui vis un jour faire en entier un bois de fusil qui, ma foi ! s'adaptait très bien au canon qui lui était destiné. Aussi je réservais pour dernier cadeau à lui faire deux



Arrivée de deux défenses d'éléphant.

limes neuves et deux ciseaux qui me restaient de mon bagage. Je les avais fait enterrer soigneusement la nuit de mon arrivée ici ; mais aujourd'hui mes hommes et moi souffrons tellement que je me suis décidé à brûler mes derniers vaisseaux en les lui donnant.

Le drôle prétend que j'ai encore beaucoup de richesses cachées et refuse de me rien rendre en retour.

Tant de cruauté et de roublardise dépasse la mesure de ma patience et de mes forces. Je rêve d'une solution brusque à une situation intenable. La nuit ce sont des cauchemars affreux : ma tête s'agite en de vains projets dont le jour me fait reconnaître l'inanité. L'heure est venue, je le sens, d'une décision extrême, mais ma faiblesse physique est telle, que je n'ai plus le courage de rien arrêter. Mes hommes eux-mêmes semblent m'abandonner ; je sens qu'au fond de leur hutte enfumée ils roulent des projets en dehors de moi, et que, sans Kamna, ils les auraient déjà mis à exécution.

22 septembre. — Hier sont arrivées en grande pompe au village deux belles défenses d'un éléphant pris au piège assez loin d'ici.

En tête du cortège marchaient une dizaine de guerriers, armés de lances et dansant leur danse de guerre ; puis venaient les deux défenses, portées par deux esclaves, enfin les bouffons du chef et la foule hurlante qui poussait le cri de guerre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toute cette populace se masse dans la cour de Méré-Méré, qui sort peu après, soutenant d'un air gauche un bracelet de perles qu'il remet à celui qui a trouvé l'animal. Tant de générosité a naturellement soulevé un enthousiasme général, alors que mes cadeaux d'une valeur décuple ne me valent jamais un mot de reconnaissance.

25 septembre. — Je me suis taillé un semblant de chaussure dans la peau de la gazelle, et j'ai essayé hier matin de reprendre le chemin du puri. Mais n'était-ce pas la dernière fois que mes forces me permettraient un effort pareil?

Au petit jour je débouchais sur un ravin, juste à temps pour y trouver sur le versant opposé deux beaux buffles en train de paître. Dans le fond coule un ruisseau, caché sous des touffes basses, à moitié de la distance qui nous sépare; nous sommes à plus de cent mètres, mais il est impossible de faire un pas sur cette pente dénudée sans se laisser éventer.

Accroupi, je pris mon big-gun et j'épaulai. Frappée au cou, la brute visée fit un bond, chargea sur la droite vers son compagnon, puis tous deux remontèrent la pente au galop, pendant que j'envoyais une seconde balle, hélas! hors de portée. »

Évidemment je perds de plus en plus mon sang-froid, et je deviens incapable de la moindre réflexion : la rivière était tout indiquée pour approcher les buffles sans être aperçu.

Par acquit de conscience, je me lançai sur la piste.

Vers midi nous débouchions sur une fourmilière, et,

« Vois-tu Méré-Meré affublé de la sorte? » (voy. p. 351).

sur la base friable de cette dernière, mon guide me montra des empreintes de sabot qui ne dataient pas d'une heure.

Cette fourmilière marqua le terme de la chasse; je m'y évanouis à l'ombre d'un arbuste, pour me réveiller un peu plus tard sur les épaules de Kamna; puis je conserve vaguement le souvenir de fortes secousses sur une sorte de civière improvisée; enfin vers cinq heures je reposais sur mon lit.

Le bruit courait au village que ma caravane arrivait, mais je n'y pris garde.

26 septembre. — Il faut me rendre à l'évidence et reconnaître que ma caravane ou une partie au moins est dans les environs. La meilleure preuve en est dans la colère furieuse de Méré-Méré, qui vient d'apprendre qu'elle arrivait les mains vides et flanquée d'une escorte de Vua Lunda, que m'envoie Cazembé.

Heureusement mes hommes rejettent sur Cazembé toute la faute, disant que c'est lui qui n'a pas voulu leur permettre d'emporter mes étoffes.

« J'apprendrai à Cazembé que je ne suis pas un enfant, s'écrie Méré-Méré, je lui garderai tous ses fusils et lui renverrai ses enfants sans oreilles. »

Aussitôt on aiguise les lances, on dispose tout pour le combat, comme si nous n'étions pas là pour protéger les gens de Cazembé, nous et les vingt-cinq hommes armés qui m'arrivent.

Serait-ce vraiment le salut?...

Victor Giraud.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La foule prend la fuite en voyant Hassani ouvrir la culasse de son fusil (voy. p. 354).

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII (suite).

Je passe sous silence mes inquiétudes de la soirée du 25. Nous restâmes toute la nuit sur le qui-vive, prêts à quitter le village au premier coup de fusil, pour nous porter au-devant de nos sauveurs.

Le 26, à dix heures, mes hommes, escortant les dix Vualunda, arrivèrent à l'une des portes du village que nous occupions, tout près de nos huttes : la foule, vociférant des insultes, faisait la haie; mes hommes, peu habitués à ce genre de spectacle, roulaient des yeux effarés en venant à tour de rôle me baiser la main.

Je m'enfermai avec Hassani et Salimu dans ma hutte, que mes gens entouraient pour tenir la foule en respect.

« Eh bien, mon brave Hassani, quelles nouvelles?

— Ah ! maître, beaucoup de nouvelles, mais bonnes nouvelles puisque tu es vivant. Quant à nous, depuis que nous t'avons quitté, nous avons cru bien souvent que tu ne reverrais jamais ni tes deux esclaves, ni surtout leurs deux fusils !...

— Voyons, conte-moi cela. Mais d'abord donne-moi des nouvelles de la caravane, que tout le monde assure avoir été pillée par Cazembé.

— Non, maître, Cazembé n'a pris que cinquante fusils, et il m'a assuré, à moi, qu'il te les rendrait. La caravane est chez lui depuis près de trois mois, très à court de vivres, mais bien portante et tranquille. En quittant Zapaïra, elle a marché sur le Lunda. Les premiers jours du voyage se sont passés sur les terres de Ketimkuru, puis elle est entrée dans un immense puri, où pendant quinze jours elle n'a vu que des éléphants. Jusqu'à la ville de Cazembé, pas un seul village : aussi tous tes enfants mouraient de faim le jour de l'arrivée.

« Que viens-tu faire ici, a dit Cazembé à Nassib, puisque tu n'achètes pas d'ivoire ?

1. Suite. — Voy. t. LI, p. 1, 17, 33; t. LII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIII, p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Je viens attendre le Msungu, qui est sur le lac.

— Mensonge, vous venez faire la guerre. Tu n'as qu'une façon de me prouver le contraire, c'est de me livrer tous tes fusils : je les rendrai au Msungu quand il arrivera.

« Et pendant trois jours le village est resté fermé, tous les tambours battaient et les femmes puisaient de l'eau. Que pouvaient faire tes enfants mourant de faim? Se battre, c'était nous abandonner, et Nassib a donné l'ordre de livrer les fusils. Mais alors W. Combo et la moitié de la caravane se sont révoltés, refusant d'obéir, et l'on a été sur le point de se battre dans notre camp. Nassib néanmoins a pu livrer quarante-neuf fusils à capsules, un fusil Gras, et tous les autres ont été enterrés. Depuis ce jour la caravane est assez tranquille, mais les vivres sont affreusement chers.

— Que penses-tu de Cazembé? demandai-je à Hassani.

— Cazembé est un grand chef, maître, bien qu'il ne possède qu'une seule ville. Il est jeune, autoritaire en diable, veut vendre son ivoire à toutes forces et décide de tout dans son village. Son boma est très fort : impossible de l'enlever d'assaut; mais, d'un autre côté, il a peu de poudre, et avec ce qu'il nous reste de fusils je doute qu'il ose jamais nous attaquer.

— Maintenant parle-moi de votre voyage.

— Le jour de notre départ nous sommes allés nous reposer un peu dans une ville de Méré-Méré, qui est à trois heures d'ici dans l'ouest, puis nous avons piqué au nord pendant deux jours en courant de l'*allure du pigeon*; nous sommes alors arrivés à un grand boma dont le chef, disait le guide, était l'ami de Méré-Méré. Comme nous voulions entrer pour nous reposer, on nous a répondu que nous venions faire la guerre, et il a fallu coucher dehors. Le lendemain, au jour, les tambours battaient, le guide s'est enfui, et nous avons dû rentrer dans la brousse le ventre vide. Le surlendemain, même réception dans un boma plus grand encore, dont le chef s'appelait Chandassika; mais là notre faim était telle, que nous ne pouvions plus marcher, et il a fallu ruser.

« — Rendez vos fusils! hurlait la foule.

« — Tout de suite, répondis-je, mais je veux les « porter moi-même au chef, parce qu'il y a beaucoup « de médecines dedans.

« — Montre-moi, me dit le chef, comment on tire ce « fusil qui n'a pas de pierre, ou tu vas mourir à l'instant.

« — J'ai trop faim, répondis-je : il faut des forces « pour manœuvrer des armes pareilles. »

« On nous apporte un gros ugali, avec un superbe morceau de serpent, que nous avons dévoré séance tenante. Puis je prends mon fusil, et d'un coup j'ouvre la culasse : à cette vue, le chef se lève, la moitié de la foule prend la fuite en hurlant, l'autre se couvre les yeux de ses mains; il m'a fallu un quart d'heure pour rassurer tout le monde.

« — Je défie bien ce fusil de partir, me dit Chan- « dassika, puisqu'il n'y a qu'un trou dedans. »

« Je glisse une cartouche en la dissimulant, et je lui tends l'arme toute prête : sans hésitation le chef la saisit et tire sans même épauler. Boum!... La balle traverse une première hutte, puis une seconde, étend raide une femme qui rentrait de l'eau, enfin se plante dans la porte du boma. Ah! maître, quelle débandade! Instantanément nous nous sommes trouvés seuls avec le chef terrifié :

« — Emportez vos fusils! fuyez au plus vite, s'est-il « écrié, ou vous allez être massacrés comme sorciers. »

« Les villages étaient nombreux dans les environs; une heure nous avons marché sans en sortir, et tous battaient le tambour de guerre. Puis le puri a recommencé; enfin, en cinq jours, nous avons pu arriver au Luongo, et quatre jours plus tard nous faisions notre entrée chez Cazembé.

« Ah! c'est loin, maître, chez Cazembé! Ceux qui disent qu'on peut y aller en six jours ont menti; toi, il te faudra quinze jours.

« Chez Cazembé nous ne sommes restés que deux jours, juste le temps de tout préparer pour venir te chercher et d'arranger le maneno avec Cazembé : tous tes enfants voulaient venir te chercher, mais Nassib en a désigné vingt-cinq, suivant tes ordres, et encore n'ont-ils que quinze fusils.

« A Mlundu, un peu au nord du Luongo, nous avons perdu plusieurs jours à attendre les dix hommes de Cazembé, qui ne voulaient pas se mettre en route.

« Cette seconde partie du voyage a été la plus dure avec quarante bouches à nourrir. Heureusement le gibier est très nombreux sur les bords de la Louapoula, et tous les jours j'ai pu tuer quelque chose. Avant-hier encore, chez Kalassa, en moins d'une heure j'ai abattu un buffle, un élan et une gazelle : aussi les indigènes, qui avaient commencé par nous déclarer la guerre, ne voulaient plus nous laisser partir.

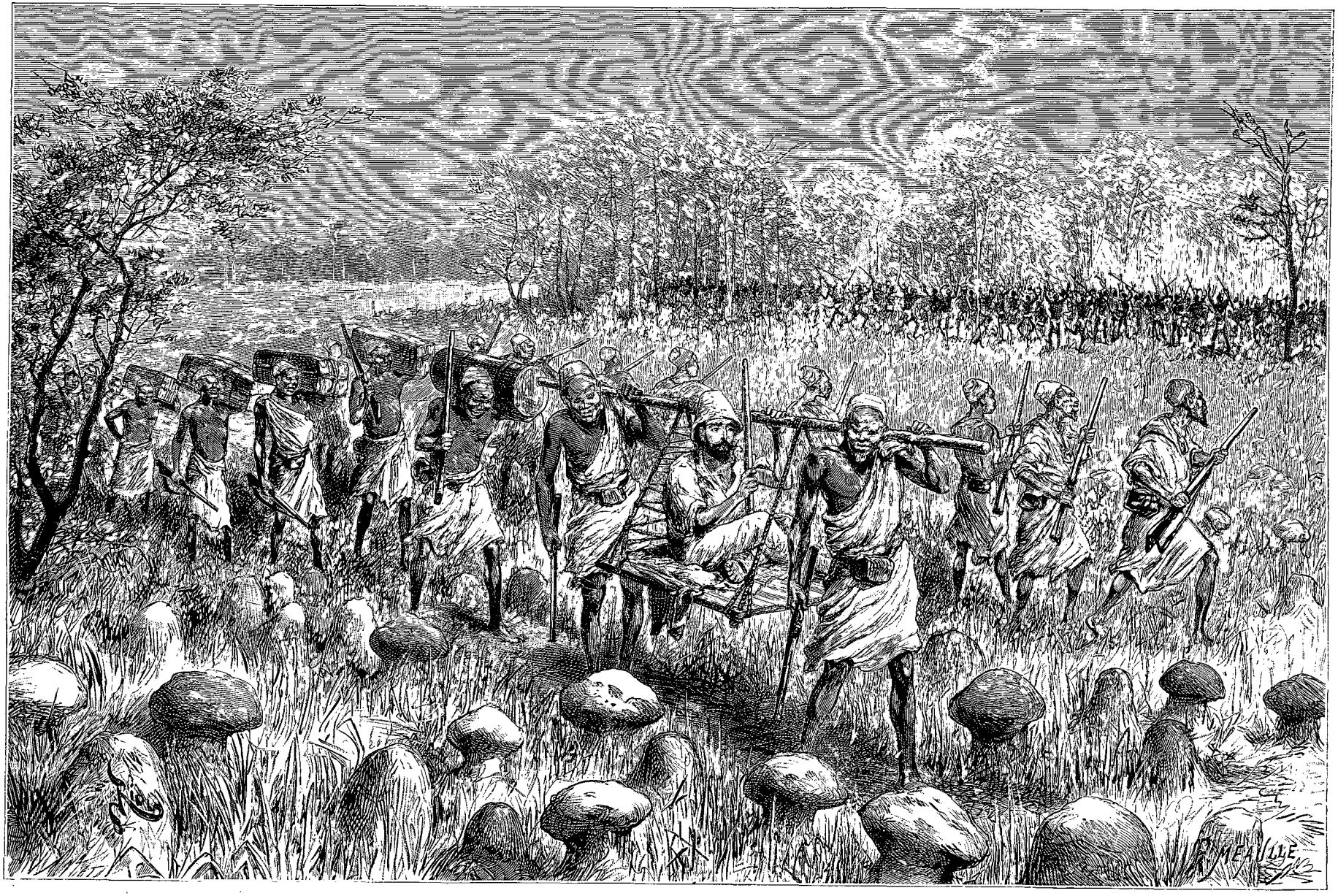
« Maintenant que nous sommes en nombre pour défendre notre viande, nous pouvons la vendre tout entière. Chez Kalassa nous avons trouvé ainsi deux jours de farine. Il nous reste aussi un peu de viande séchée : tu vas pouvoir dîner ce soir, maître. »

Ce brave Hassani, comme je l'appelais alors, n'en était ici qu'au commencement de ses exploits, et, pendant les trois mois qui vont suivre, chaque jour aura le sien. Ma caravane et moi, nous lui devons dix fois la vie, et je rapporte de mon voyage le regret de n'avoir pu reconnaître au retour tant de services signalés.

Je n'accordais qu'une demi-confiance aux renseignements flatteurs qu'il me donnait sur Cazembé, mais mon parti fut pris tout de suite sur ce qui me restait à faire. A la tombée de la nuit je réunis tous mes hommes, je leur fis connaître mes intentions.

« Mes enfants, leur dis-je, demain nous n'aurons plus de vivres, et il serait sage de reprendre immédiatement le chemin de Cazembé : mais l'état dans lequel se trouvent mes jambes ne me permet pas d'être sur pied avant six ou sept jours. Au surplus, je veux faire tout mon possible pour me séparer de Méré-Méré dans de bons termes, et peut-être y arriverai-je. Si je ne réussis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de Kalassa (voy. p. 356).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas, n'ayez aucune crainte. Avec nos vingt-cinq fusils nous sommes forts et de taille à nous frayer partout notre route. Ces six journées seront dures à passer, mais vous savez que, si, le jour du départ, les indigènes me voient obligé de me faire porter, leur audace s'accroîtra d'autant. »

Tous protestèrent de leurs bonnes intentions.

Les six journées qui suivirent se passèrent bien mieux que je ne l'avais espéré. L'arrivée de ce renfort avait jeté un froid sur l'agitation des indigènes.

Quant à Méré-Méré, je le revis à peine pendant tout ce temps. Dès le lendemain de l'arrivée de ma caravane je lui avais fait parvenir un superbe cadeau d'étoffe; il me fit répondre qu'il n'était pas satisfait. J'y ajoutai deux casseroles en cuivre et deux assiettes, sans être plus heureux. Il se démena si bien que mes hommes vinrent me supplier de lui céder deux vieux fusils à baguettes et un revolver chargé dont j'avais auparavant immergé les cartouches pendant une heure.

Un après-midi je le rencontrai parfaitement ivre.

« Tu as faim, Msungu, me dit-il en frappant sa panse rebondie, moi je suis plein !... »

A deux ou trois reprises je lui avais fait demander, par Kalambo, qui nous sert d'intermédiaire, quand il avait l'intention de nous laisser partir, et il s'était contenté de répondre que l'heure n'était pas encore venue.

La nuit du 2 octobre cependant était celle que j'avais fixée pour quitter la ville. La question était de mettre d'un coup une bonne distance entre moi et le camp de Méré-Méré. Quant au départ, c'était chose aisée: il suffirait d'ouvrir doucement la porte du boma; car, à partir de neuf heures, tous les habitants sont enfermés chez eux, par crainte du froid et par peur des fauves.

Pour les préparatifs, dix minutes nous suffirent; quatre charges seulement : une caisse contenant des livres, des médicaments, des instruments ; une table, mon lit et ma cuisine, qui devait servir à tous.

Le 2 octobre, à minuit, je faisais mes adieux à ce boma maudit, par une nuit d'un noir d'encre, très froide et dans un silence de mort. Par ce sentier bien battu et connu de tous, mes hommes allaient bon train, et je suivais tant bien que mal, oubliant mes douleurs pour ne penser qu'au bonheur de me sentir libre. En comptant les dix hommes de Cazembé, nous étions quarante-cinq, dont vingt-cinq possesseurs de bons fusils.

Vers trois heures nous passâmes près du *village* de Méré-Méré, grand boma, tout endormi, où les chiens seuls nous saluèrent de hurlements sauvages. Au jour nous traversions de petits bois, sillonnés d'éponges desséchées. Je commandai une petite halte, puis nous reprîmes notre course jusqu'au village de Kalassa, où nous arrivâmes vers deux heures.

Les gens de Kalassa se barricadèrent dans leur boma, en battant le tambour de guerre : je m'installai solidement sur la rivière, prêt à tout événement.

Cette première marche devait être pour moi la dernière que me permettaient mes blessures, et, le soir même, je dus faire installer ma table pour me porter les jours suivants. Des cordes amarrées aux quatre coins se fixaient deux par deux à une longue barre horizontale, que deux hommes porteraient facilement.

Hassani tua un buffle à un kilomètre du camp.

Au petit jour, le 4, nous reprenions la marche, quand les indigènes se montrèrent à distance; c'était Kalambo avec les guerriers qui nous avaient arrêtés sur la Louapoula, puis quelques-uns de ceux qui entouraient Méré-Méré, enfin tout le village de ce dernier. Ils nous suivirent jusque vers neuf heures; à plusieurs reprises ils tentèrent des essais de danses de guerre, qui toutes avortèrent au début. Une colonne de flanqueurs escortait ma chaise, prêts à faire feu à la première menace. A la fin ils abandonnèrent la partie.

« Prenez garde aux Vuakissinga, nous cria Kalambo en guise d'adieux : nous les avons fait prévenir, et vous les trouverez sur le sentier. »

Jusqu'au 10 cette course endiablée ne nous laissa ni trêve ni repos. En route dès le point du jour, nous ne campions qu'à cinq heures du soir, gagnant toujours au nord-ouest vers la Louapoula.

Sans autres charges que leurs fusils, mes hommes ne quittent guère le trot, et nous brûlons deux étapes par jour. Dans le sentier étroit, sinueux, encombré de ronces, de troncs pourris, ma chaise ballotte de droite et de gauche, tressautant rudement à chaque nouvel obstacle : tout mon corps n'est qu'une contusion; mes jambes, enflées, n'ont même plus au repos la force de me porter, et j'arrive souvent au camp évanoui, vomissant, attaché sans connaissance sur mon instrument de supplice.

Cependant la perspective de revoir ma caravane peu à peu me rend mes forces. Il y a huit jours à peine, abattu, désespéré, j'appelais la mort comme une délivrance, et, maintenant que mes souffrances sont pires, je me cramponne à la vie comme un naufragé.

Le 6, vers midi, nous devions passer tout près du village de Kafimbi, le chef kissinga dont l'armée nous attendait, disait-on. On ne trouva sur les sentiers aucune trace fraîche d'être humain.

Le 7 au soir, je me souviens d'une belle place de campement près de la Louapoula et à la lisière d'une grande forêt, haute, noire, touffue, émaillée sur ses bords d'un frais bouquet de bambous.

Hassani, en arrivant, a tué une antilope noire juste à l'endroit indiqué pour camper, et l'animal est dépecé au milieu d'éclats de rire.

Les gens de Cazembé ont trouvé une ruche, la première de cette année, et ils m'en envoient un beau rayon.

Le 8, vers neuf heures, nous débouchons enfin sur la Louapoula. Plusieurs îles au centre du courant m'empêchent d'en apprécier la largeur, qui doit dépasser six cents mètres. L'eau, claire et rapide, est divisée en vingt ou vingt-cinq bras, soit par des touffes noires de bambous, soit par des amas de gros blocs erratiques. Tous ces courants se rejoignent plus bas en de volumineux remous, dangereux pour la navigation.

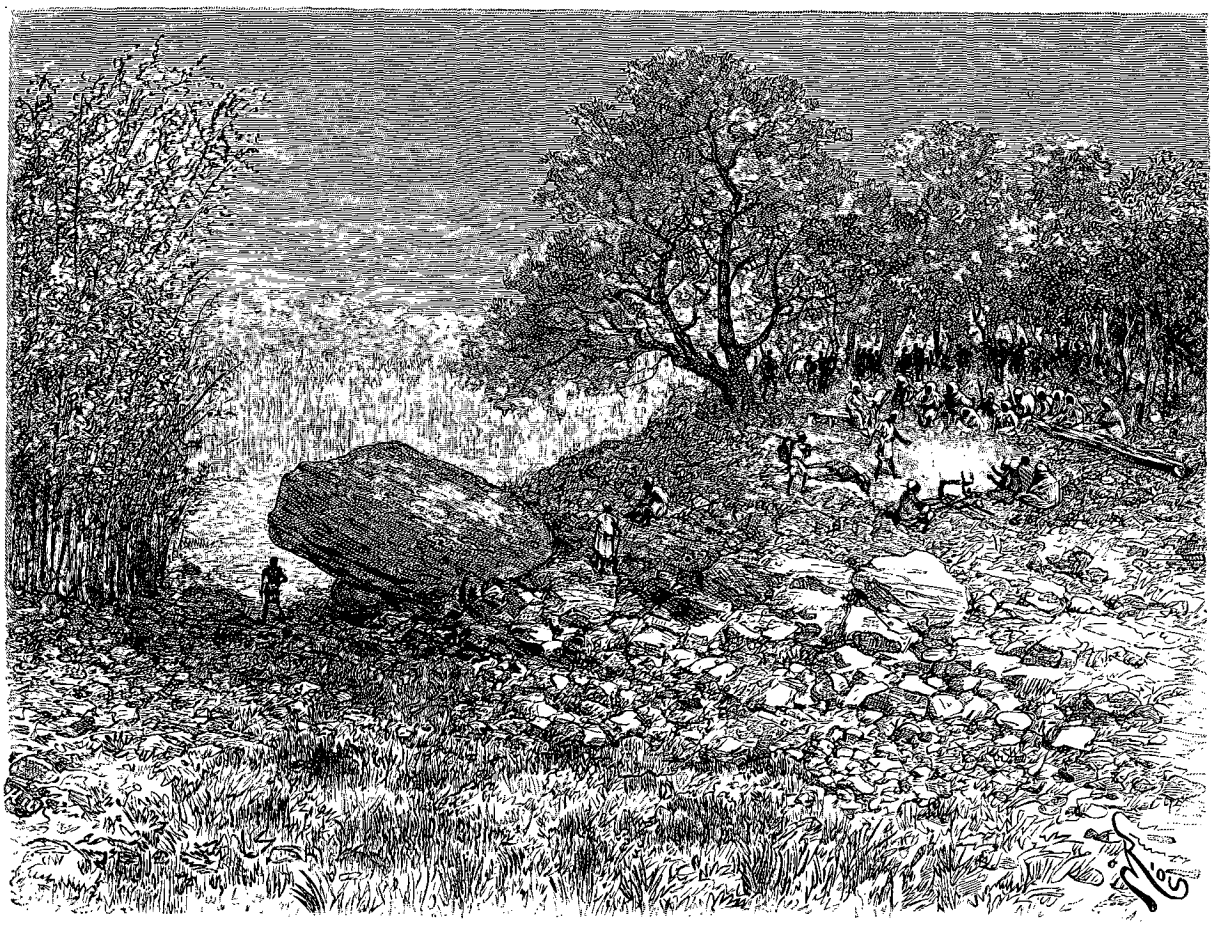
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur les rives, dentelées, accidentées, quelquefois même escarpées, au pied des petites collines, la haute futaie nous abrite du soleil; les acacias en fleur parfument l'air de senteur printanières.

Vers deux heures nous avons franchi à grand'peine deux collines caillouteuses de cent mètres de haut. Par le travers une île luxuriante, couverte d'arbres séculaires, s'étale comme une grande tache verte sur la nappe d'argent.

Jusqu'à cinq heures nous suivons une sente d'éléphants, bien sèche, bien battue, qu'on prendrait volontiers pour une allée de parc. Les pistes fraîches sont en grand nombre; à cinq heures Hassani étend un cobe, puis, presque aussitôt après, un buffle.

Le 9 nous devions voir le premier village du Lunda-Mlundu, où j'avais promis une journée de repos. Toute la matinée la Louapoula n'a cessé de nous offrir un coup d'œil enchanteur, quoique bien différent de celui de la veille. Le lit du fleuve se creuse en s'élargissant, et de cataracte en cataracte nous arrivons à la superbe chute de Mlundu, où le courant redevient enfin navigable jusqu'au lac Moëro. Tantôt ce sont d'immenses blocs de granit qui coupent le courant, tantôt des bouquets de verdure rongés par l'eau. La rive droite n'offre



Campement près de la Louapoula.

qu'une succession de ravines, de petites plages couvertes de galets; la rive gauche, à mille mètres, limite l'horizon par une large bande d'un vert sombre.

Les différents bras de la rivière serpentent de l'une à l'autre, ou quelquefois les tournent pour se précipiter plus bas avec fracas de sept et huit mètres de hauteur.

Mes hommes saluèrent l'entrée à Mlundu d'une salve de coups de feu pour fêter notre arrivée dans ce Lunda dont nous rêvions depuis trois mois. Les habitants ne revenaient pas de leur surprise en nous voyant, car le bruit courait que nous avions été tous massacrés. Ils se montrèrent assez bienveillants et, malgré la famine dont ils avaient à souffrir, nous vendirent un peu de farine contre de la viande. Mon intention était de louer là deux ou trois pirogues pour me transporter chez Cazembé, pendant que mes hommes suivraient la rive; mais le village s'attendait à une attaque prochaine des gens de Msiri, et toutes les pirogues se tenaient prêtes à transporter d'un coup les habitants sur l'autre rive de la Louapoula.

Au nord de Mlundu, l'aspect du fleuve, que nous suivons toujours, va changer complètement. La rive gauche se perd derrière l'immensité de joncs qui nous en sépare; à peine apercevons-nous par intervalles un des bras de la rivière, perdu et stagnant dans cet immense marais. Il n'est pas jusqu'au gibier qui ne change

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nature : il n'y a plus trace de buffles et de grosses antilopes, mais, comme compensation, de nombreux troupeaux de gazelles et d'antilopes de roseaux.

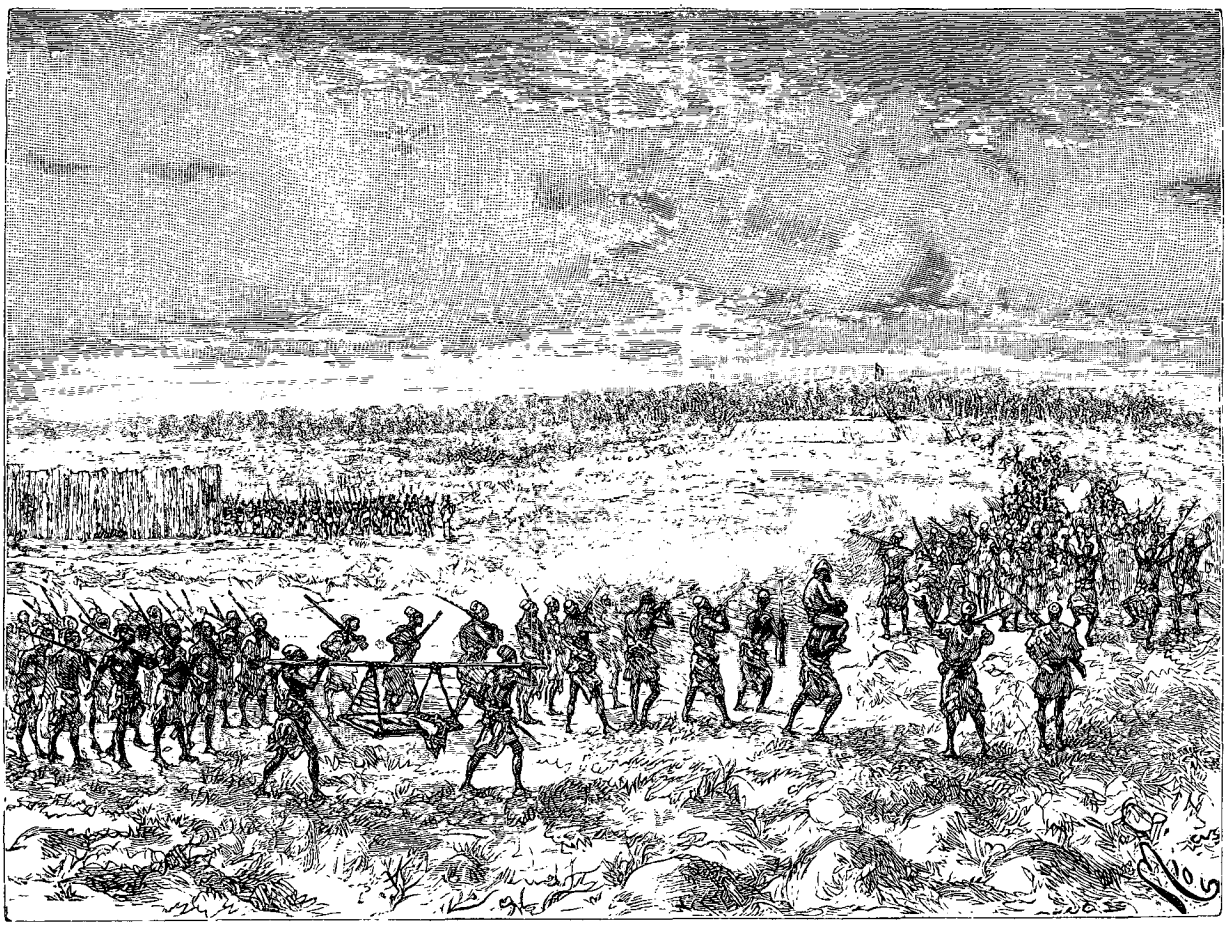
Sur la lisière de la forêt, la mouche tsétsé fait rage; jamais sa morsure ne m'a semblé si mauvaise. Heureusement, au camp, la fumée du premier feu la chasse.

A la nuit la quantité des hyènes et leur voracité sont telles, que, pendant qu'on dépèce la viande, on est tenu de s'armer de bâtons pour les écarter. Hassani tue chaque jour deux ou trois antilopes; il m'arriva un matin d'en étendre une de ma chaise.

Le 13 nous entrions dans un autre village du Lunda, Kalundu, notre dernière étape avant Cazembé.

Les nouvelles les moins rassurantes nous y attendaient. Les Vuakissinga de l'est venaient de déclarer la guerre au Lunda, et Cazembé envoyait ses haches de guerre dans toutes les directions. Terrorisés, les indigènes me supplièrent de rester un jour de plus : mais il était urgent de rejoindre ma caravane, et je partis. Bien m'en prit, car, le soir même de mon départ, le village était attaqué, non par les Vuakissinga, mais par les gens de Msiri, venus de la rive gauche en pirogues.

Des deux dernières marches forcées qui me restaient



Arrivée de la caravane au camp vers le boma de Cazembé.

à faire, je ne conserve que le souvenir de la traversée de deux marais, auxquels les Zanzibarites donnent le nom de Tinga-Tinga. A deux reprises différentes je m'évanouis sur ma table, soit par l'effet du soleil, soit par celui des effluves malsains qui s'exhalent de ces matelas flottants.

Ces deux dernières journées nous brûlâmes certainement plus de cent cinquante kilomètres; mes hommes ne quittaient pas le grand trot.

Le 15, vers dix heures, nous débouchions sur la capitale du Lunda. La première chose qui frappa mes regards à un détour du sentier fut un immense mât de pavillon, au milieu d'un camp, situé au sommet d'un mamelon dénudé, dont un petit torrent, ombragé de grands arbres, seul nous séparait. Sur la gauche on voyait un coin du boma de Cazembé.

Du bord de la rivière je fis envoyer dix coups de fusils, auxquels répondit bientôt du camp un hurlement prolongé, suivi de la fusillade d'usage.

En même temps dégringolent de la colline une centaine de chemises blanches et de bonnets rouges, qui m'entourent à l'instant, me bousculent et m'enlèvent.

« Bonjour, maître, quelle nouvelle? Nous te croyions assassiné depuis longtemps! Tu es malade! monte sur mon dos. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

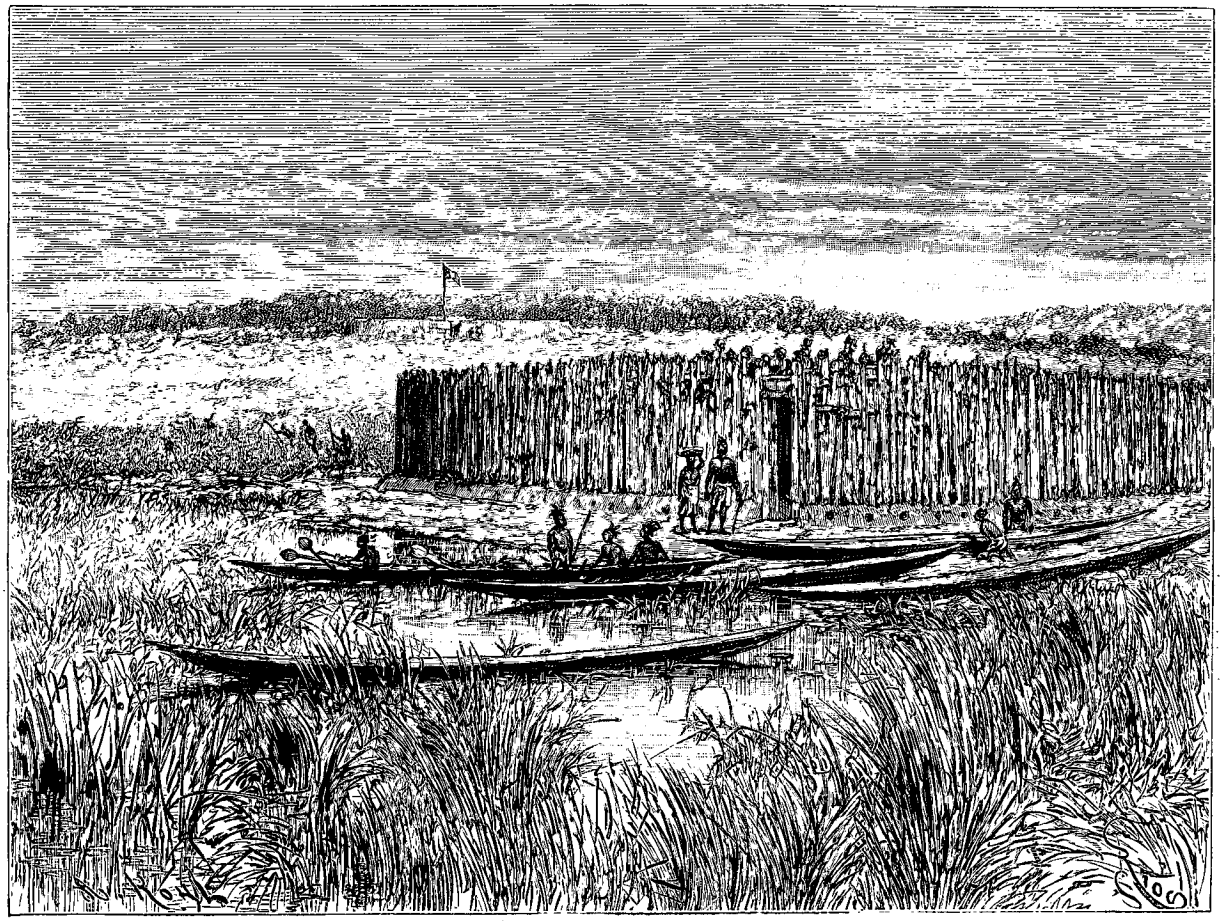
Et me voilà gravissant la pente sur les robustes épaules de Wadi Combo, pendant qu'au-dessus du camp mon pavillon monte lentement en tête du mât, au milieu d'une fusillade continue. Songero déploie le grand jeu de la fantasia arabe. Avec ses acolytes, il me charge à fond de train, à vingt pas s'agenouille en me visant, se relève d'un bond, saute à droite, à gauche, envoie sa balle dans la terre, puis tombe à la renverse comme frappé au cœur.

Au camp, Nassib m'attend. Avec son grand air il me prend la main, la porte respectueusement à ses lèvres, puis m'aide à m'installer sur mon lit dans une belle hutte, construite à mon intention au milieu même du camp. Pour lui seul je ne trouvai pas un seul mot aimable : plus loin j'expliquerai pourquoi.

De ma vie je n'ai goûté un repos plus profond. J'étais enfin libre, *mon maître*! mes hommes se montraient d'un dévouement sans bornes; mes blessures allaient se guérir en quelques jours de repos; jamais enfin mon horizon ne m'avait semblé plus clair, l'Afrique plus clémente.

Mais, dès le soir, Cazembé me donna un aperçu du bon accueil qu'il me réservait.

La réception était fixée à cinq heures. Je me fis porter



Le boma de Cazembé vu de la Louapoula.

dans son village, sans armes, avec une belle escorte en habit de gâla. Ma place était réservée en face de lui dans une petite cour palissadée, au centre du boma; son escorte à lui défilait bientôt à son tour et venait remplir l'espace laissé libre. Par une manœuvre habile chaque homme passait devant moi; je pus compter ainsi cent vingt fusils et les miens dans leur nombre.

Cazembé est un homme de trente ans, à la figure aussi fausse qu'intelligente; les traits sont réguliers et ne manquent pas de finesse. Sa tête est rasée à l'Arabe; seul son menton soutient une petite barbiche aussi noire que le visage. Les extrémités sont minces, délicates, bien attachées, même aristocratiques; et, quand il parle, ses gestes ont une distinction que je n'ai jamais encore rencontrée en Afrique. Son chef est couvert d'un chapeau à grandes cornes, tout garni de caoris et de lambeaux d'étoffe rouge. Deux ou trois colliers de grosses perles s'enlacent autour du cou. Le buste est nu; à la ceinture seulement commence le fameux vêtement qui fait tout son orgueil.

C'est une espèce de crinoline courte, descendant à peine jusqu'aux genoux et composée de tant d'épaisseurs d'étoffes superposées, qu'elle atteint à la base un mètre cinquante de diamètre. Dans cette jupe homérique se jouent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

En fait de vêtements, son entourage ne porte guère

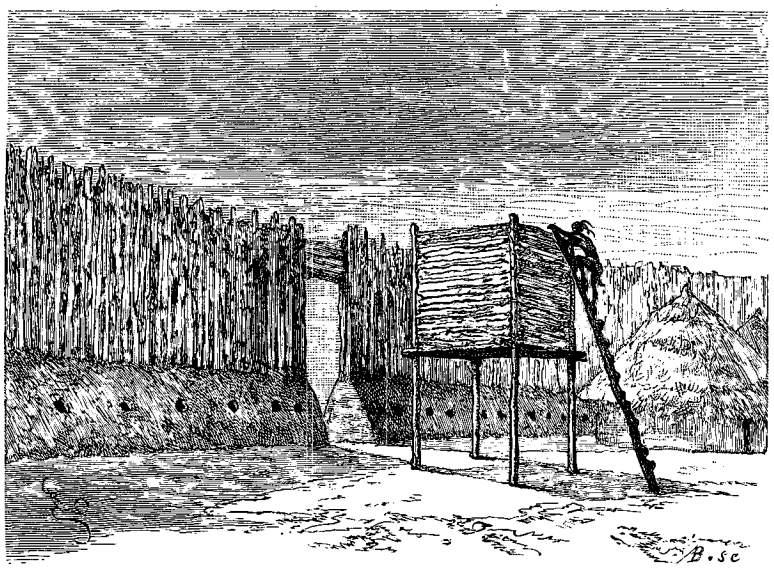
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que mes seules étoffes. Le buste est toujours nu et, d'après une coutume que je vois pour la première fois, couvert, ainsi que la figure et les bras, de longues raies de boue desséchée. La coiffure est également spéciale au Lunda et se réduit à une petite touffe derrière la tête, d'où s'échappent deux ou trois tresses courtes garnies de perles. J'ajouterai que plusieurs des habitants ont l'œil plus fendu que nature : ce qui leur donne un faux air de Chinois ou de Japonais.

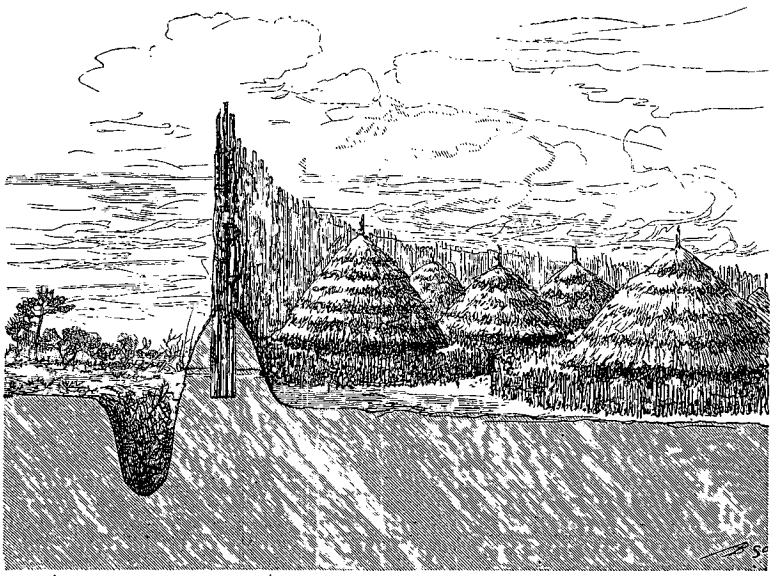
Cette canaille est d'une servilité sans exemple : hormis les gens armés, toute la foule est prosternée à terre, et à chacune des paroles du chef les mains battent en cadence, en signe d'approbation. S'approchent-ils pour parler, c'est en rampant, mais en tenant toujours libre une main qui ne fait que ramasser de la poussière dont ils se couvrent la tête.

Ni orchestre ni bouffons, mais seulement trois danseuses pour charmer les loisirs du chef dans les entr'actes de la conférence.

Cette première entrevue dura peu, assez cependant pour changer en certitude mes pressentiments sur la restitution possible de mes fusils.



Fortifications du boma de Cazembé (intérieur).



Fortifications du boma de Cazembé (coupe).

En sortant je jetai un coup d'œil sur les fortifications, qui, dans leur genre, sont une merveille africaine. Le fossé circulaire, profond de 2m,50, est garni d'épines ; les talus d'escarpe et de contrescarpe, percés de meurtrières, mesurent 1m,50 de hauteur et abritent entièrement les huttes d'une fusillade extérieure. Le terre-plein qui, d'ordinaire, permet l'accès des portes au-dessus du fossé, est remplacé par un tronc d'arbre qu'on n'a qu'à enlever au moindre cri d'alarme. Les trois portes sont défendues de l'intérieur par des miradors élevés ; enfin l'une d'elles donne sur la Louapoula, et permet de puiser l'eau constamment, en cas de siège. Tout auprès, dix pirogues sont prêtes à assurer la fuite de Cazembé et de son harem.

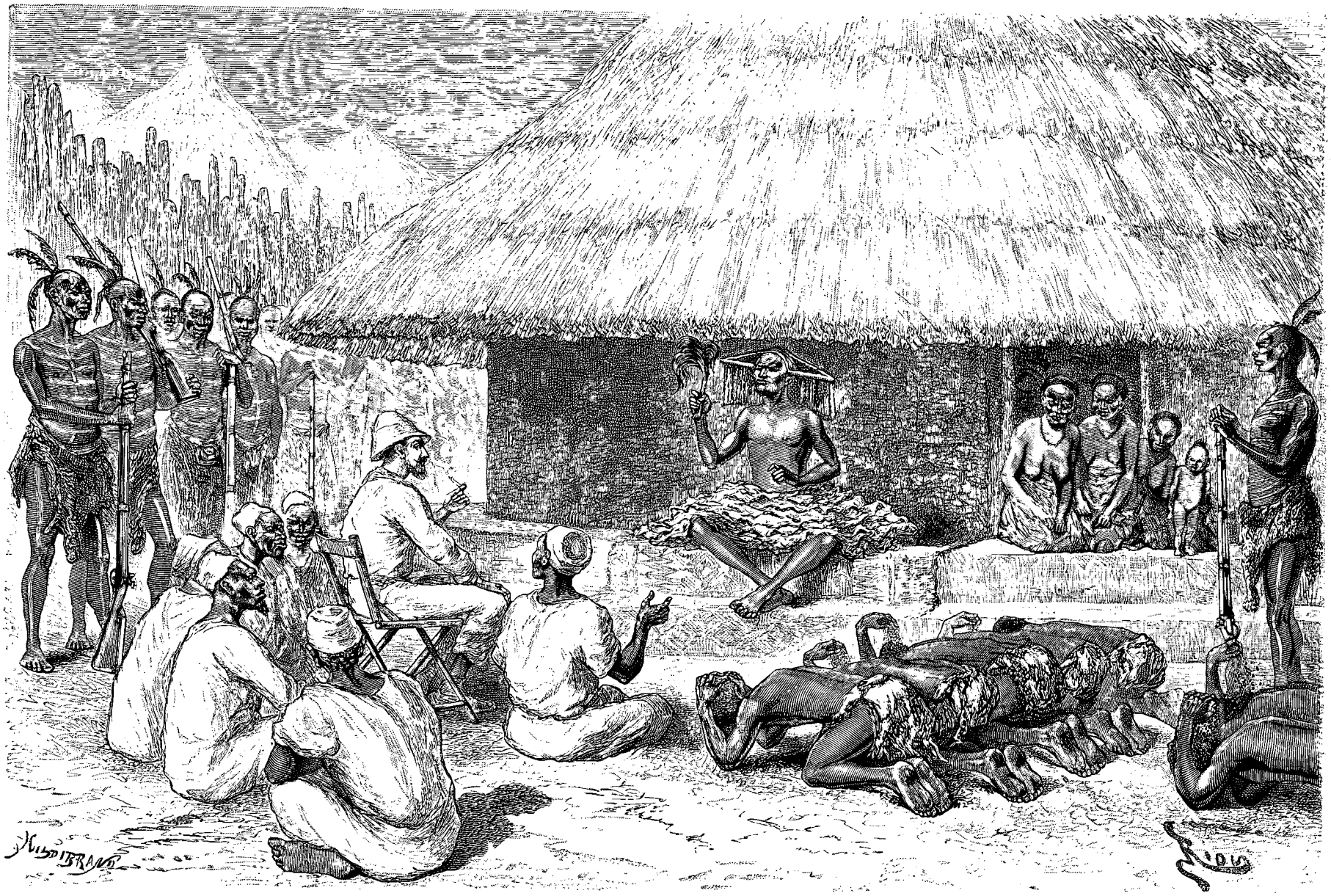
Il était évident que jamais je n'aurais raison d'une semblable forteresse. Cependant, le lendemain, je réclamai mes fusils.

« Qu'a donc le Msungu à demander déjà ses fusils? répondit Cazembé. Il est à peine arrivé depuis vingt-quatre heures, et il se figure que, pour gagner mon amitié, il suffit du cadeau de cinq étoffes qu'il m'a fait hier. Tout d'abord je n'ai pas reçu le gros cadeau d'arrivée que font les caravanes ; ensuite un grand chef comme lui est certainement chargé par son sultan d'un cadeau princier pour le premier des chefs du Centre Afrique. De plus, comme il vient de Zanzibar, il est porteur d'un cadeau de Saïd Bargach ; enfin j'ai l'habitude de recevoir un gros hongo de toutes les caravanes qui séjournent dans le Lunda. J'ai trois maisons pleines d'ivoire : croit-il que je vais laisser perdre l'occasion d'en écouler une partie? Au lieu de s'occuper de tout cela, il pense à ses fusils, et je commence à croire qu'il ne les demande que pour me faire la guerre. »

Cette réponse plongea mes hommes dans un abattement profond. Tous ont peur d'un éclat de ma part, et ne se gênent pas pour me faire entendre que, si je ne fais pas de concessions, nous sommes perdus.

A la tombée de la nuit, Cazembé vint me voir, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Reception chez Cazembé (voy. p. 359).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

personne, escorté de quarante fusils, le chien armé. Je dînais devant la porte de ma hutte.

« Tu manges seul? me dit-il.

— Oui, c'est mon habitude, à moins que tu ne veuilles partager l'ugali avec moi.

— Non, répondit-il : tu m'empoisonnerais.

— Veux-tu entrer? ajoutai-je en montrant la porte de ma case.

— Que me donneras-tu si j'entre?

— Oh! qu'à cela ne tienne, mon ami. Assieds-toi donc! » Et je lui montrai un vilain caillou par terre à côté de ma table.

A ce moment ma batterie de cuisine frappa ses regards :

« Oh! Msungu, s'écria-t-il, que viens-tu de me faire voir là! » Et ses bras s'étendaient vers tous ces cuivres brillants. Il n'en perdit pas pour cela le fil de ses idées, quand il prononça le discours qu'il avait préparé dans le dessein d'intimider mes hommes, à qui la langue kilunda est devenue familière.

Il débuta par une énumération succincte de sa puissance, du nombre de ses fusils, de ses barils de poudre, des fortifications de son village, et en arriva enfin à me parler du grand puri qui le séparait du Tanganika. Pendant un mois de marche, affirmait-il, on ne voyait pas âme qui vive, on ne trouvait pas un ruisseau pour se désaltérer. Au nord-est il parlait de montagnes infranchissables; dans l'est enfin, ma caravane était payée pour savoir qu'il n'y avait pas un seul village où l'on pût se procurer des vivres; puis, dans le cas où je voudrais m'en aller, où trouverais-je un guide? Lui, Cazembé, m'en donnerait certainement quand nous aurions fait amitié, mais il fallait auparavant me décider à acheter de l'ivoire....

Mes hommes restaient consternés.

« S'il n'y a pas de farine, répondis-je, nous vivrons de viande. Pour moi et mes hommes, un buffle suffit pour vingt-quatre heures, et je ne dépense de cartouches que ce qu'il en faut pour nous nourrir. »

Cazembé se mordit les lèvres et détourna la conversation.

Avant de continuer, il est urgent que je parle d'un fait malheureux survenu dans ma caravane pendant mon absence, et qui devait avoir une influence désastreuse sur mes projets futurs.

Le jour où les vingt-cinq hommes de ma caravane étaient venus nous prendre chez Méré-Méré, je n'avais pas été long à m'apercevoir, par leurs conversations, des désordres graves qui s'étaient produits dans mon camp. On ne traitait près de moi ces sujets qu'à voix basse. Au debut je ne prêtai qu'une attention distraite à tous ces propos; mais, quand nous approchâmes de Cazembé, je voulus en avoir le cœur net, et, un soir, je fis appeler Hassani pour le questionner.

« C'est ma tête que je joue en répondant à tes questions, maître, me dit-il.

— Je te jure de n'en jamais parler à qui que ce soit.

— Eh bien, maître, en ton absence, dans la caravane on a essayé de te trahir. Toute l'affaire a commencé par une dispute entre Nassib et Wadi Combo, le jour où Nassib a donné l'ordre de livrer les fusils à Cazembé, et à cette occasion le sang aurait coulé, si tous tes enfants, armés de fusils Gras, ne s'étaient rangés du côté de Wadi Combo.

« — Je suis le maître de la caravane, s'écriait Nas-« sib, j'ai le droit d'agir comme je l'entends.

« — Non, répondait Wadi Combo, notre véritable « maître t'a confié des fusils et des caisses, et tu ne peux « en disposer. N'avons-nous pas tous entendu lire la « lettre qu'il t'a laissée pour le consul? »

« A partir de ce jour, Nassib et Wadi Combo ne se sont plus parlé.

« Tout le temps, cependant, qu'on a espéré te revoir, tes enfants ont été bien traités par Nassib; mais, quand, au bout d'un mois sans nouvelles, on a été persuadé que tu étais mort, alors brusquement ton chef a changé de conduite; on l'a vu reprendre un jour des négociations secrètes avec Cazembé. Une nuit, deux défenses d'éléphant sont arrivées au camp, où on les a cachées soigneusement, et à plusieurs reprises Nassib envoyait de gros cadeaux à Cazembé. Enfin un jour il a ouvertement déclaré son intention de vendre ce qui restait d'étoffes pour acheter de l'ivoire; puis, disait-il, on retournerait à Zanzibar, et l'argent de l'ivoire serait partagé entre toute la caravane.

« — Nous savons comment tu partages! s'est écrié « Wadi Combo; nous irons jusqu'à la côte comme des « esclaves, en mangeant des racines; puis, une fois là, « tu empocheras tout l'argent. »

« De nouveau on s'est séparé en deux camps, et la dispute a recommencé; seulement Nassib avait toute l'étoffe, il pouvait faire de gros cadeaux, et, quand je suis arrivé chez Cazembé pour chercher des secours, Wadi Combo n'avait plus que quelques hommes autour de lui. Fort heureusement la nouvelle que tu étais vivant a changé les dispositions de beaucoup de tes enfants.

« Nassib, qui ce jour-là avait fini de s'entendre avec Cazembé, est entré dans une grande colère et a juré d'abord que jamais il n'enverrait à ton secours *dans un pays aussi mauvais*. « Alors nous irons seuls », a crié Wadi Combo.

« Nassib, cependant, a fini par s'amadouer un peu; il a désigné les vingt-cinq hommes que tu demandais, mais il n'est pas d'embarras qu'il ne leur ait suscités : cartouches, étoffes,... il a tout refusé, et nous avons été obligés de nous gréer nous-mêmes, en quêtant de droite et de gauche. Enfin nous sommes arrivés heureusement, et maintenant tous les *manenos* vont cesser.... »

Kamna et deux ou trois autres que j'interrogeai les jours suivants me rapportèrent les mêmes faits, tous en tremblant d'être découverts.

Un des premiers abus d'autorité de Nassib avait été, le jour où l'idée de commerce lui était venue, de supprimer à mes gens la distribution hebdomadaire d'étoffe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

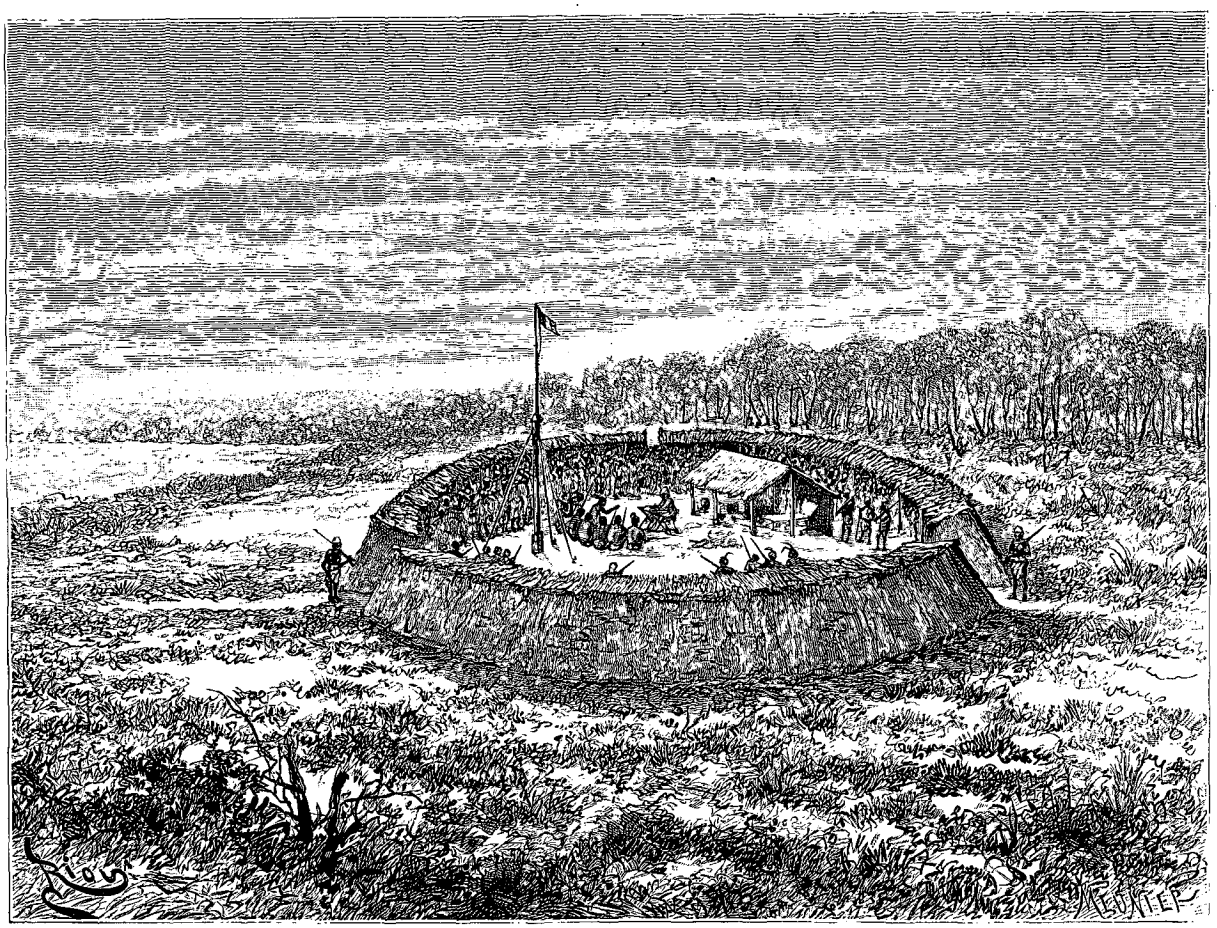
nécessaire à leur nourriture. Aussi, lors de mon arrivée, souffraient-ils tous de la faim ; mais c'était là le moindre de ses méfaits.

Tout le temps que je passai chez Cazembé, Nassib conserva des intelligences dans la place. Une nuit, vers le 15, je réunis mes chefs pour leur faire part de mon projet de m'emparer de la personne de Cazembé, dès qu'il sortirait de la ville. D'une seule voix, tous me répondirent qu'ils étaient prêts. Le lendemain, au jour, les tam-tam de guerre éclataient dans le village, et les gens envoyés aux renseignements me dirent que Cazembé venait d'apprendre que j'avais l'intention de le saisir, et qu'il ne sortirait plus jamais de son boma.

Croyant pouvoir compter sur une poignée de fusils qui me semblaient en bonnes dispositions, je les réunis à la nuit pour essayer de tenter un assaut du côté de la Louapoula, où le boma présentait un côté faible : tous acceptèrent avec enthousiasme, et, un quart d'heure après, Kamna revenait en cachette dans ma hutte.

« Tu veux donc mourir, maître ? D'assaut, il n'y en aura pas : Nassib et tes enfants entreront, et la fusillade ne commencera à bout portant que quand tu entreras, toi. »

Nassib, mieux que moi, savait parler à ces gens-là.



Kalama envoyé par Cazembé (voy. p. 364).

Avouer que je connaissais sa trahison, c'était le faire fuir immédiatement avec les trois quarts de ma caravane et condamner à mort ceux qu'on soupçonnerait d'avoir éventé la mèche.

Je résolus donc de battre en retraite au plus tôt sur le Tanganika. Plus tard j'aviserais à punir Nassib comme il le méritait.

On comprendra, par ce que je viens de dire, d'où venait l'attitude de Cazembé. Possesseur de mes fusils, inattaquable dans son boma, sûr d'avoir mis la zizanie dans mon camp, il pouvait me narguer à son aise.

Le lendemain, de bonne heure, j'allai le voir. Je n'avais que six hommes armés de revolvers ; il me reçut au milieu de ses cent vingt fusils, tout prêts à faire feu. Dix défenses d'éléphant, les plus belles de son magasin, étaient rangées à ses pieds.

Comme je les regardais d'un œil indifférent, il employa près d'un quart d'heure à les faire soupeser, mais sans attirer davantage mon attention.

« Cazembé, lui dis-je, je n'ai pas de temps à perdre, je viens te demander si, oui ou non, tu as l'intention de me rendre mes fusils? »

Interloqué de ma brusquerie, il chercha un faux-fuyant pour se donner le temps de trouver sa réponse! « Ta question, fit-il, indispose tout le monde, écoute. »

Un silence absolu régnait partout, mais, à cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remarque, les murmures éclatèrent de tous côtés. Puis Cazembé fit semblant de donner quelques ordres, tira deux bouffées de sa pipe, toussa, cracha, et de sa voix mielleuse commença un discours de dix minutes, que je résume brièvement :

« Voyages-tu donc depuis si longtemps, homme blanc, pour connaître si peu les usages du Centre Afrique! Tu sais que nous aimons beaucoup les étoffes, et tu te figures que nous allons laisser échapper une aussi belle occasion de nous en procurer! J'aurais la chance de posséder cinquante fusils neufs, et tu crois que je vais les rendre au moment où je suis menacé de tous côtés par mes voisins! Crois-moi, retourne à ton camp, dispose de tout ce qui te reste d'étoffes, de poudre, de perles.... achète tout ce que tu peux d'ivoire; après, nous pourrons nous occuper des fusils, et je verrai si je puis t'en rendre quelques-uns. Je ne veux pas t'y contraindre par force, non; je me contenterai de te couper les vivres jusqu'à ce que tes étoffes arrivent; à partir d'aujourd'hui, plus un seul de mes enfants ne t'en vendra. »

Je me decidai à sacrifier mes cotonnades. Toutes mes étoffes, huit charges, toutes mes perles furent donc étalées, et je donnai l'ordre à deux de mes chefs de commencer les transactions. Enfermé dans ma hutte, je passai les trois journées qui suivirent à ronger mon frein et à maudire Cazembé.

Moins nerveux, mes hommes ne virent, dans cette concession faite à Cazembé, qu'une occasion d'acheter des vivres pour quelques jours, et tous se mirent à débiter mes étoffes avec leur insouciance habituelle.

Comme toutes les affaires en Afrique, l'achat d'ivoire ne va pas sans une foule d'usages.

On se fera difficilement une idée de la dose de travail et de patience qu'exigea l'acquisition de quelques défenses; chacune d'elles avait demandé à mes hommes vingt-quatre heures de pourparlers, et l'on peut en conclure que l'Arabe, qui dans ce commerce a d'autres intérêts que les miens, dépense chaque fois un temps double ou triple, ce qui explique les longs séjours qu'il fait dans ces pays qu'il exploite. J'employai cinq jours à dépenser les huit charges qui me restaient.

En vertu de superstitions dont j'ignore la source, il est souvent d'usage de faire le commerce de nuit, et Cazembé me le demanda deux fois. Je lui fis répondre que, la nuit, les blancs avaient l'habitude de dormir.

Un jour, pour se reposer, il céda la place à son frère aîné, l'héritier présomptif de la couronne, un nommé Porokosso, grand abruti qui m'avait flatté jusqu'à ce jour, mais qui ne fut pas plus tôt investi de ses hautes fonctions qu'il se montra encore plus exigeant que Cazembé. Jouissant dans la ville d'une certaine indépendance, grâce à quelques partisans bien armés, il pensait m'arracher encore quelques fusils : n'y pouvant parvenir, il essaya de me susciter mille embarras.

J'ordonnai de refuser toute affaire avec lui; Cazembé dut reprendre en main le travail interrompu.

Mon petit commerce d'ivoire cependant touchait à sa fin. Mes charges d'étoffes m'avaient valu huit défenses d'ivoire d'un transport commode.

Je fis savoir à Cazembé que, dépourvu d'objets de troc, je ne pouvais songer à acheter davantage.

« Tu as de la poudre, des capsules et des balles, me fit-il répondre : il m'en faut à toute force. »

Des fusils il ne fut naturellement pas question.

C'était le 21 octobre au matin; après ma réponse, qui n'était pas de nature à le satisfaire, il me fit savoir qu'il défendait de nouveau à ses gens de nous vendre des vivres. Ceux qu'ils nous avaient vendus les jours précédents l'avaient été avec une telle parcimonie qu'il n'avait pas été possible de faire des provisions. Il fallait prendre une prompte décision, sous peine d'être surpris dans un état de faiblesse qui pouvait nous être funeste.

Dans la journée, les indigènes sortirent peu; toute la nuit, les tam-tam de guerre ne cessèrent pas leur bruit.

Au matin, le 22, Kalama, escorté de quinze fusils, vint me rapporter les ordres formels de Cazembé. Je le vois encore entrer fièrement dans le camp pour remplir sa mission. Tous vinrent s'asseoir en face de ma porte, le fusil entre les jambes, le doigt sur la détente. Pas un muscle ne bougeait sur tous ces visages d'ébène, pendant que Kalama développait son thème avec une assurance digne d'une meilleure cause.

« Réponds à Cazembé, dis-je à Kalama, que je suis décidé à lui refuser et poudre et capsules. Je vais attendre vingt-quatre heures pour voir s'il veut me vendre des vivres, puis j'aviserai. »

Vers quatre heures de l'après-midi, Kalama ressortit encore du boma, accompagné seulement cette fois de cinq ou six hommes, et, au lieu de venir directement au camp, la petite bande longea la lisière du bois, qui, en suivant la rivière, approchait jusqu'à vingt mètres de nos huttes. Son monde bien caché dans la brousse, Kalama s'avança seul dans la petite terre défrichée qui nous séparait, puis, arrivé à dix pas de nous seulement, il me dit :

« Cazembé t'envoie sa dernière parole; il te donne sa plus belle défense pour ta caisse de poudre et dix boîtes de capsules; accepte et tu auras son amitié! »

Et, comme je ne jugeais pas à propos de répondre :

« Allons, Vouanguana, mes amis, continua-t-il d'un air gouailleur, encore deux jours de famine, et vous cultiverez nos terres la fourche au cou! Quant à toi, Msungu!... » Et il se passait la main sur la gorge en éclatant de rire.

C'était trop d'audace : d'un bond j'étais sur mon fusil. Le malin, par bonheur pour lui, jouait des jambes en faisant des crochets; ma balle passa derrière. L'instant d'après, il s'éclipsait dans le buisson, pendant que du village un formidable cri de guerre saluait sa bravoure.

Enfin la guerre était déclarée! Mes hommes témoignèrent pour la plupart d'un enthousiasme médiocre, mais W. Combo et ses gens poussaient des cris de joie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et vingt fusils me suffisaient pour le plan que j'avais combiné. Allant au plus pressé, je commençai par désarmer dix des créatures de Nassib, aux mains desquelles étaient des fusils précieux par-dessus tout. Naturellement ce dernier se récria : c'est ce que j'attendais.

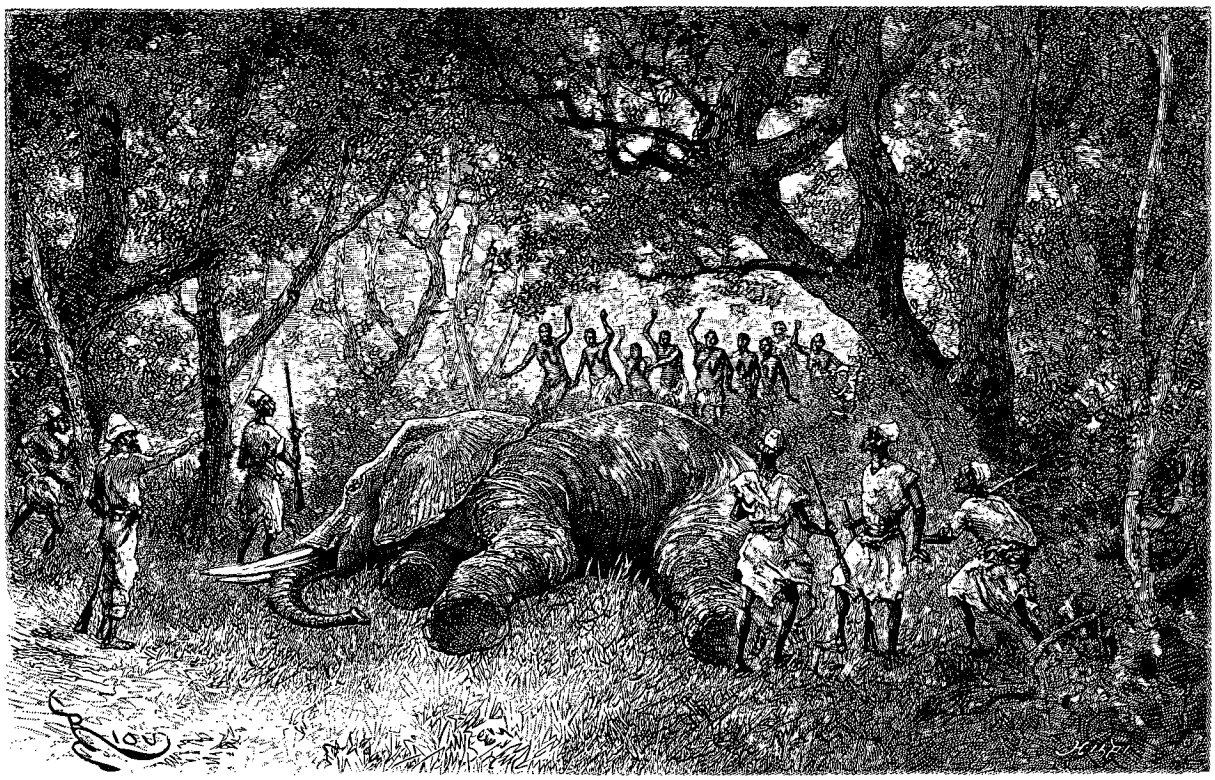
« Nassib, lui dis-je, voilà la première fois que tu me manques : pour cette parole déplacée, tu me feras d'abord trois mois de prison à ton retour à Zanzibar; prends bien garde, de plus, à ne jamais recommencer, ou malheur t'arrivera ! »

Pour un Arabe, toujours très entiché des égards qu'on lui doit, c'était une injure sanglante; mais, au ton sans réplique dont je m'étais servi, il dut croire que je connaissais toute l'histoire de sa trahison, car son œil, qui un instant s'était allumé d'un éclair de défi, s'éteignit aussitôt, et il vint s'agenouiller à mes pieds en jurant de ne plus jamais recommencer.

Je profitai de la dernière heure de jour qui restait pour préparer le départ du lendemain.

« Mes enfants, dis-je à mes hommes qui se pressaient autour de moi, il est urgent que nous quittions ces parages aussitôt que possible, et demain matin au lever du soleil nous mettrons le feu au camp en prenant la route du Tanganika. Le long de la Louapoula, nous aurons tous les jours de l'eau et du gibier à profusion. J'ai seulement besoin de l'ordre le plus absolu dans la caravane : notre existence en dépend, et je l'exigerai de force si vous ne voulez l'accorder autrement. »

Puis, sans m'arrêter au morne silence qui accueillait



Arrivée d'une bande de femmes de Cazembé (voy. p. 366).

mes paroles, je fis serrer les charges. Entre les cartouches, l'ivoire et les caisses diverses, il y avait trente charges que durent se partager les quatre-vingts hommes armés d'arcs ou de lances; Nassib et Tuakali gardaient la responsabilité de ce matériel, situation infime comparée à celle que j'allais donner aux autres chefs, mais contre laquelle ils n'osèrent pas récriminer.

Les trente fusils devaient servir exclusivement d'escorte. Dix marchaient en tête sous les ordres de W. Combo, dix en queue sous ceux de W. Asmani; Ferrouji enfin, avec mes huit hommes du Bangouéolo, avait la garde des flancs et devait marcher en dehors du sentier pour éclairer la marche quand le terrain l'exigerait. Tous ces chefs ne relevaient que de moi.

Jusqu'au jour, les cris de guerre, les tam-tam, ne cessèrent pas une minute de battre.

Cette nuit fut certainement une des plus tristes de mon voyage. Il était dans mon rôle de prêcher la confiance, mais au fond je ne conservais plus qu'un vague espoir de sortir de cette situation. La chasse est une ressource bien problématique. Qu'un hasard malencontreux me laissât trois jours sans viande, et c'en était fait, sinon de tous mes hommes, au moins des plus faibles d'entre eux.

Puis mon amour-propre souffrait cruellement de quitter ce mécréant sans lui payer ses avanies.

Le 23, au petit jour, une longue colonne de flammes et de fumée vint lui apprendre que je prenais congé de lui; un morne silence succéda soudain dans le boma,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui plus que jamais semblait s'être barricadé. W. Combo et quatre ou cinq autres enragés s'avancèrent dans l'espace défriché, au risque d'essuyer une fusillade.

« Tu as voulu la guerre, Cazembé, criaient-ils, tu l'auras. Garde nos fusils : un jour nous reviendrons les prendre avec d'autres armes. »

Je donnai le signal du départ, et ma caravane se mit lentement en marche, pendant que les plus braves lançaient une dernière insulte à ce boma maudit.

Il faisait un temps superbe, une de ces fraîches matinées de printemps si bonnes pour la marche. Le sentier, courant au nord-est, serpentait gracieusement sous les hautes futaies des bords de la Louapoula. L'air embaumé des senteurs d'acacias exhalait cette fraîcheur, cette vie, ces effluves bienfaisants qui suivent les premières pluies; tout autour de nous les indicateurs du miel voletaient éperdument. Me suis-je jamais senti plus alerte et plus gai? Comme par enchantement, toutes mes préoccupations tombaient une à une devant ce grand calme de la nature. Pour la première fois depuis deux mois et demi je pouvais me servir de mes jambes sans raviver les atroces douleurs d'autrefois.

Moins d'une heure et demie après le départ, nous tombions sur un petit village dont je connaissais l'existence; tous les habitants avaient fui; les cases furent soumises à un pillage consciencieux, que je ne pus arrêter; puis nous reprîmes notre marche silencieuse.

Deux heures encore, et j'installais un boma solide dans un bas-fond bien ombragé, juste à temps pour nous garer d'un orage terrible.

Comme la nuit tombait, les sentinelles crièrent aux armes, et peu après on m'amenait trois femmes.

« Que cherchez-vous? leur demandai-je.

— Nous voulons aller à la côte, où les femmes portent de belles étoffes! »

Trois bouches de plus à nourrir n'étaient pas, somme toute, une bien grosse charge, et je leur permis de rester dans la caravane. Cazembé, disaient-elles, avait eu grand'peur, le matin, en nous voyant partir; toute la journée on avait puisé de l'eau, et elles affirmaient que jamais il n'oserait se lancer sur nos traces.

La journée du 15 devait être fertile en incidents. Vers neuf heures, comme j'allais commander une petite halte, brusquement, à un détour, je me trouvai nez à trompe avec un énorme éléphant, qui, sans me laisser le temps d'épauler, prit le trot et disparut dans la brousse en broyant tout sur son passage. Je me mis en chasse avec d'autant plus d'entrain que la piste courait au nord. Hassani et Ferrouji seuls me suivaient, la caravane avait ordre de ralentir. En moins d'une demi-heure nous étions sur le vieux solitaire. Un petit bois clair en dessous, mais dont les touffes supérieures cachaient la tête du monstre, dissimulait notre marche, dont le bruit se perdait dans le craquement des branches, qu'il élaguait de sa trompe en avançant majestueusement.

Sur un signe de moi, Hassani se porta sur la gauche. Il avait ordre de ne faire feu que dans le cas où l'animal, blessé, fondrait sur moi. Ferrouji, très crâne, s'était placé à mes côtés, et j'étais sûr que ni l'un ni l'autre ne lèverait le pied en cas de danger.

A cinquante mètres l'éléphant prit l'éveil; sa large tête venait de se détourner avec une lenteur calculée. Le temps de chercher l'œil avec ma ligne de mire, et je lâchais ma balle. Frappé à mort, le monstre plia sur ses quatre jambes et s'affaissa sur le sol comme une masse inerte. Mes deux hommes le saluèrent ensuite d'une fusillade à bout portant désormais inutile, et je pus tout à mon aise contempler ma victime, qui était un des plus beaux échantillons de son espèce.

Peu après, la caravane arrivait, attirée par la fusillade, et poussa un formidable hourra de triomple, triomphe, hélas! platonique, car l'eau manquait dans les environs et il était prudent de reprendre la marche. J'allais même donner l'ordre de brûler tout ce qu'on pourrait des deux défenses, quand mes gens en décidèrent autrement.

« Il ne sera pas dit, s'écria W. Combo, que nous aurons laissé quatre frasilah d'ivoire à ce sauvage de Cazembé! »

Et, s'armant d'une hache, il commença à entailler ce cuir épais, aussi élastique que résistant, travail fastidieux qui nous prit quatre heures sous un soleil dévorant, avec dix haches travaillant de concert.

Les deux défenses, légèrement incurvées, ne présentaient pas la moindre irrégularité; les oreilles, toujours percées à jour comme une écumoire, étaient intactes. Je me souviens qu'un de mes hommes, s'étant couché sur l'oreille, la trouva juste assez longue pour s'en faire une couverture, et, en la soulevant, estima qu'elle pesait près de quarante kilogrammes.

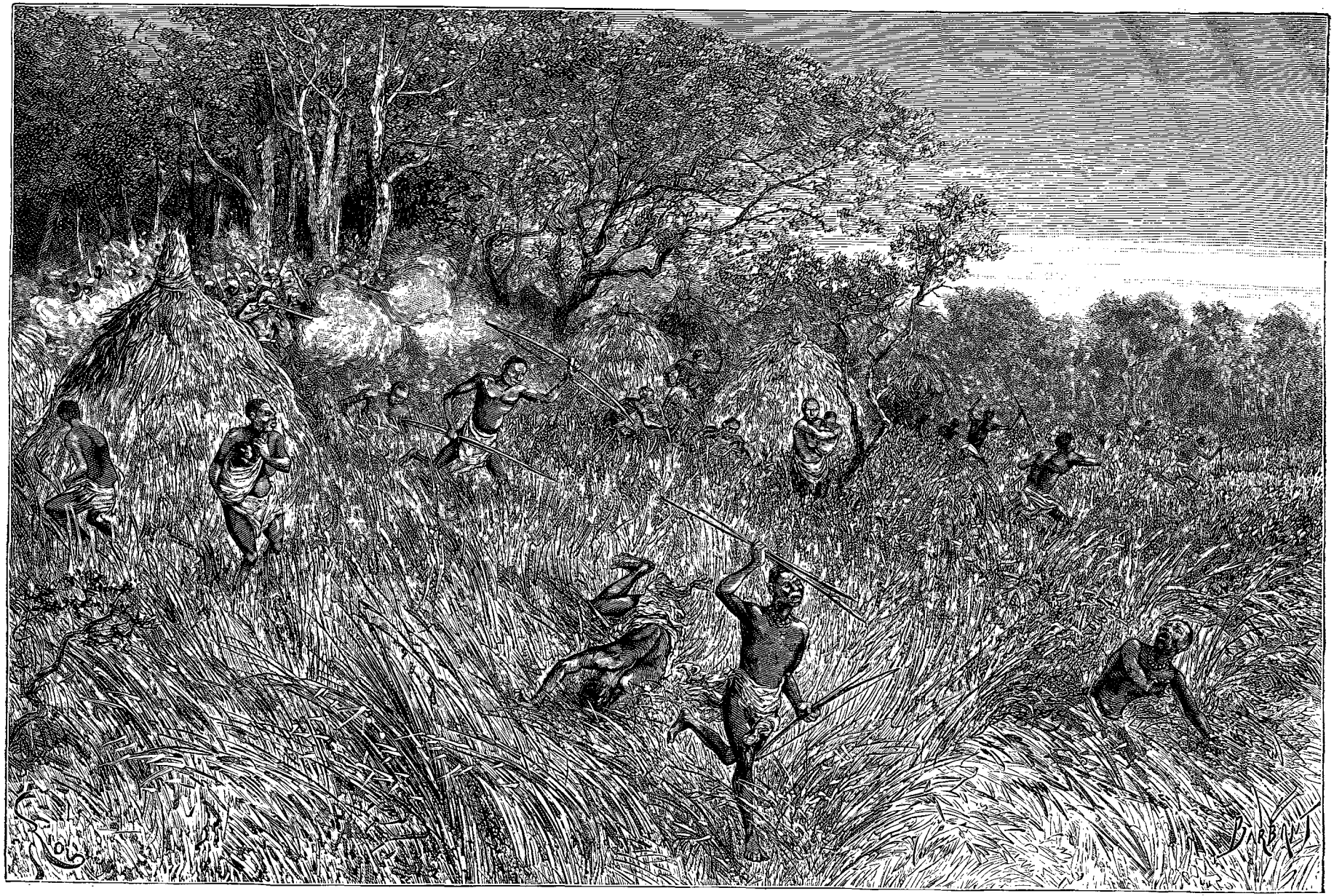
Quant à la chair, mes hommes ne tentèrent même pas d'en faire leur provision. L'éléphant n'avait pu être égorgé, et ce seul fait les empêchait d'y toucher : c'est une des rares traditions arabes avec lesquelles le Zanzibarite ne transige jamais.

Comme la deuxième défense tombait, un cri d'alarme nous mit sur le qui-vive; presque aussitôt une petite caravane composée exclusivement de femmes débouchait sur nous avec une assurance qui dénotait évidemment de vieilles connaissances. Elles étaient dix, et, chose curieuse, toutes armées jusqu'aux dents de lances et d'arcs.

« Que voulez-vous? demandai-je.

— Msungu, me répondit une grande gaillarde qui avait pris le commandement, car en Afrique le plus petit détachement a toujours un chef, nous sommes femmes de Cazembé, et nous venons te demander de suivre ta caravane. Hier, quand il a connu la désertion de trois de nos sœurs, il est entré dans une colère terrible, a juré de faire couper les oreilles à tout le harem et l'a fait emprisonner immédiatement. Mais le soir il a fallu puiser de l'eau, on nous a fait sortir vingt-cinq et nous avons toutes pris la fuite dans la direction que vous avez suivie. Cette nuit nous avons couché dans le village que vous avez pillé; et ce matin nous nous remettions à votre recherche; malheureusement la pluie avait effacé vos traces, et la moitié d'entre nous s'est perdue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaque d'un village (voy. p. 368).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant que nous réussissions enfin à trouver une des patrouilles que tu as envoyées chercher de l'eau.

« Comment, malheureuses, vous savez que nous mourons de faim, que nous avons un mois de puri à faire, et vous venez me demander l'hospitalité ! C'est à regret que je refuse, mais je ne puis accepter une seule bouche de plus à nourrir.

— Nous mangerons des feuilles. De grâce acceptez-nous, car nous serons infailliblement massacrées, si jamais Cazembé nous retrouve ! »

Et les pauvres femmes sanglotaient pendant que mes gens me jetaient des regards suppliants.

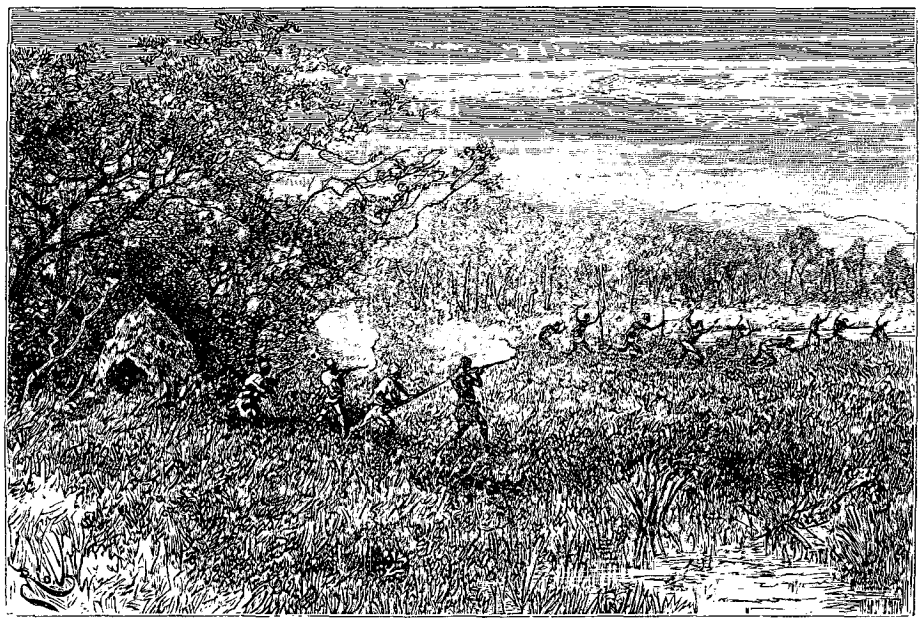
« J'ai dit non, c'est non, repris-je après un moment de réflexion. Je ne vous conseillerai pas de retourner chez Cazembé, mais vous pouvez aller vous livrer aux Vuakissinga, qui vous recevront les bras ouverts. L'éléphant vous assure des vivres : en six jours vous pouvez être à l'abri des Vualunda. »

Et je donnai tout de suite le signal du départ.

La marche fut ce jour-là d'une âpreté sans égale; l'eau semblait nous fuir. A quatre heures nous marchions encore dans de petits bois maigres, sur un terrain uniforme, plaqué tous les kilomètres de larges clairières tapissées de fougères, où le sol desséché, et souvent crevassé, nous renvoie des bouffées d'air brûlant.

Enfin Hassani, toujours en éclaireur, nous revient l'air réjoui :

« Tout près, maître, je viens de trouver des traces humaines qui ne datent pas d'un quart d'heure. Il y a deux personnes, elles marchent doucement, et nul doute que nous n'ayons dans les environs un *cambi à assali*



Blesses dans le marais.

(un camp pour le miel) ». C'est ainsi qu'on appelle des camps volants que les indigènes, pendant la famine, installent dans la brousse pour vivre de miel.

Effectivement, à deux kilomètres plus loin, un bruit de voix frappe nos oreilles; puis à un brusque tournant paraissent les toits d'une vingtaine de huttes. W. Combo et ses hommes fondent sur elles comme une trombe; dix coups de feu partent à la fois, et, quand j'arrive au village, il n'y reste plus que des femmes et des enfants.

Plus loin, dans un marais, cinq ou six blessés traînent la jambe, serrés de près par mes hommes, qui s'acharnent après eux; je m'efforce en vain de les rappeler. A la fin je me mets à tirer aussi, mais sur les poursuivants, qui reviennent à toutes jambes.

Le village avait trente huttes, mettons cent habitants. Nous n'y trouvâmes qu'un peu de miel et des fourmis blanches; pas un gramme de farine, pas une patate, pas une arachide! Je fis appeler les trois commères africaines pour leur demander si c'était bien un village du Lunda.

« Oui, oui, Msungu, me répondirent-elles; mets à la fourche tout ce qu'il reste de femmes au village : ce sont tes esclaves.

— Comme vous dites cela! vous êtes cependant de la même race?

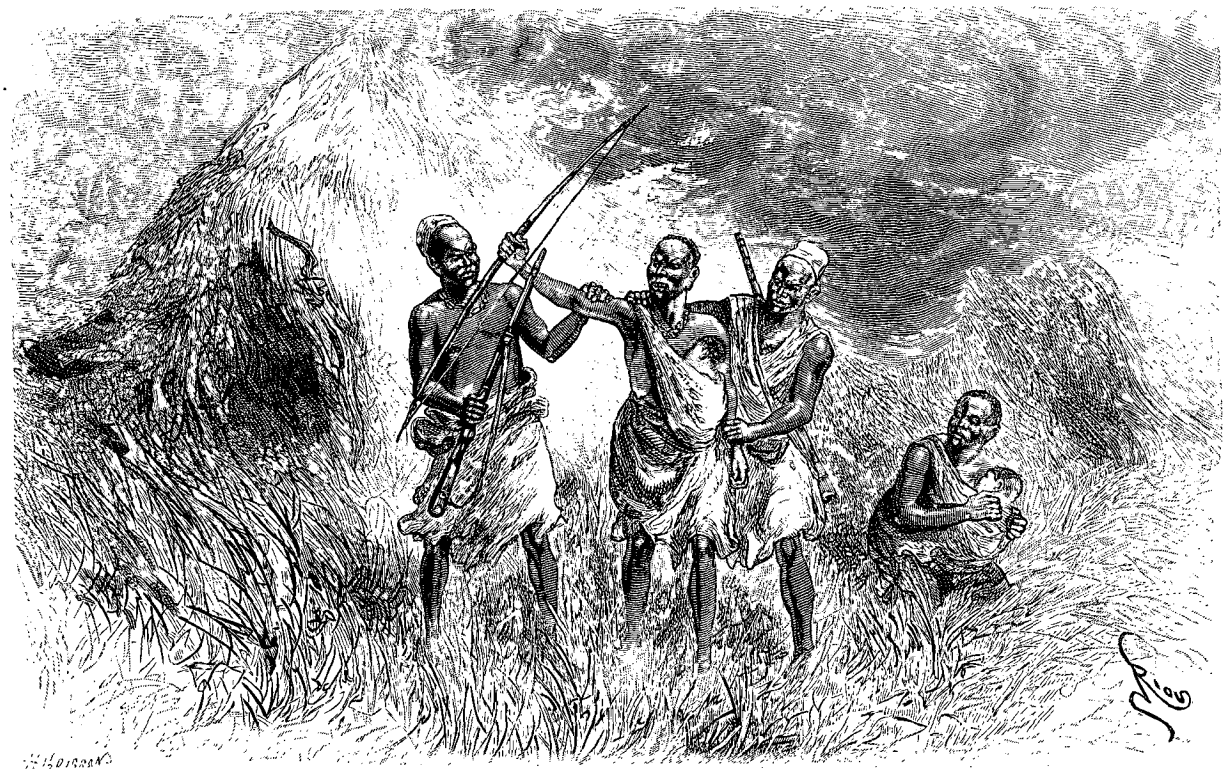
— Hier oui, mais aujourd'hui nous sommes Vouanguana. »

Toujours la fraternité humaine!

Victor GIRAUD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La femme du chef désarmée.

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII (suite).

Il ne restait au village qu'une dizaine de femmes, qui, encombrées d'enfants, n'avaient pu s'enfuir avec les hommes. Je leur demandai des renseignements sur le pays. La femme du chef me répondit hardiment :

« T'indiquer les routes pour que tu pilles encore les camps qui se trouvent dans les environs, jamais ! »

Au moment de l'attaque, elle avait sauté sur un arc abandonné, et, pour nous défendre, il avait fallu l'amarrer. L'audace, en Afrique, n'est pas une qualité vulgaire, et je lui laissai, le lendemain, un souvenir qui la réconciliera, je l'espère, avec les hommes blancs.

Je soupai, ce soir-là, d'un morceau de trompe d'éléphant ; je ne me rappelle pas lutte pareille entre vorace et coriace.

La marche du 26 nous éloigna de la Louapoula, dans un pays coupé d'éponges profondes, de collines rocheuses semées de dracénas et de grands fourrés où pullule le gibier le plus confiant que j'aie vu.

Ce doit être ici l'habitat par excellence de la magnifique antilope noire, car j'en ai vu en quantité, soit seules, soit accouplées, soit dans les bandes d'égocères.

Un jour je réussis à en tuer une. Les égocères, pris de panique en la voyant tomber, piquèrent, en se bousculant, vers un taillis qui était proche, puis, pendant qu'on dépeçait l'animal, revinrent et se mirent à décrire autour de nous des cercles concentriques et assez rapprochés. Hassani et moi nous eûmes le temps d'envoyer six coups de fusil avant que la bande, affolée, songeât à prendre la fuite, en nous abandonnant deux nouvelles victimes.

Ce dépeçage de la viande occasionne de longs retards dans les marches, et j'avais dû prendre mes précautions pour le réduire au strict nécessaire. Il avait été convenu au départ qu'on ne s'arrêterait jamais pour de petites

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 1, 17, 33 ; t. LII, p. 81, 97, 113 et 129 ; t. LIII, p. 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

antilopes. Pour les grosses seulement, ainsi que pour le buffle et le zèbre, j'accordais une heure de halte, au risque d'abandonner une partie de la bête si, à l'heure dite, tout n'était pas découpé.

Je dus précisément, ce jour-là, abandonner une des deux antilopes. La distribution de cette chair fumante avait amené des disputes, des rixes, des coups de canne et de couteau. Il était urgent de prendre des mesures pour empêcher le retour de pareilles bagarres : je refusai aux blessés toute espèce de médicaments, donnai l'ordre d'abandonner un des deux égocères et fis appliquer vingt-cinq coups de verges à deux des plus coupables.

Nous traversâmes le 28 de grandes futaies où l'on se guidait avec la boussole, procédé plus simple que l'orientation fantaisiste de mes hommes dans la brousse. Le noir a l'horreur de la ligne droite. Il aime ces interminables lacets qui, en variant le coup d'œil, rompent un peu pour lui la monotonie de ses longues marches. Ferrouji, surnommé depuis longtemps Kirangozi (guide), n'a pas de distraction plus agréable que de marcher en tête ou de *fendre les herbes*, comme disent les noirs. Il faut le voir alors contourner les buissons, les troncs d'arbres, les fourmilières, se retourner tous les vingt pas pour contempler les méandres de sa caravane, ce qui l'amuse, mais m'ennuie profondément, n'ayant jamais aimé la peine en pure perte.

Quelquefois, impatienté, je le fais passer derrière et, la boussole en main, j'essaye de maintenir le cap voulu. Mais vienne une brousse un peu touffue ou quelque autre obstacle qui m'en détourne, et j'entends le flegmatique Ferrouji gronder entre ses dents : « Nous retournons chez Cazembé, maître ? » Et je suis obligé de reconnaître que la boussole, un instant ramassée dans ma poche, nous montre le sud. « Enfin, où vois-tu le soleil? lui demandai-je un jour. — Le voilà, maître. » Et il m'indiquait un point précis dans un ciel uniformément gris de plomb, sans une éclaircie, sans un rayon pouvant servir d'amer. C'est l'instinct étonnant de la bête !

L'eau, cependant, manquait, et nous dûmes courir jusqu'à midi sans rencontrer une piste fraîche. Loin des endroits humides, dans le milieu du jour, le gibier que l'on rencontre d'ordinaire est le buffle. Nous eûmes la chance d'en rencontrer un troupeau de six têtes, que je ne pus approcher qu'à cent mètres ; ma balle ricocha sur l'encornure du plus proche et tout le troupeau s'enfuit, escorté d'un élan du Cap qui semblait de la famille.

Il est entre les animaux des affinités dont les lois nous échappent. Ainsi nous rencontrons souvent la gazelle et le springbock mêlés aux troupeaux de zèbres, l'antilope noire aux égocères, et l'élan aux bandes de buffles. « Alors, dit le noir, ne poursuis jamais l'élan, car il ne s'arrêtera jamais avant le buffle. »

Le dicton eut tort cette fois, car moins d'un kilomètre plus loin je rencontrais mon élan immobile au milieu du sentier et regardant venir avec étonnement notre caravane silencieuse.

Une seule balle dans le poitrail le laissa sur la place, et, une heure après, Hassani me rapportait la queue de l'un des buffles.

Mes patrouilles trouvèrent le soir, au nord du camp, quelques traces humaines, mais si peu sérieuses que je jugeai inutile de les suivre.

Depuis quelques jours la saison pluvieuse s'affirme d'une façon inquiétante. Les matinées sont sèches et bonnes pour la marche, mais, dans l'après-midi, l'atmosphère est d'une intolérable pesanteur, sous des menaces d'orage; quand il éclate, c'est avec une rage indescriptible, et, sous ces hautes futaies, la folie furieuse de la foudre est d'une grandeur infernale.

En face de ces formidables convulsions de la nature, l'homme qu'abrite une touffe d'herbes ou un arbre que l'ouragan secoue comme un roseau, a la subite intuition de son impuissance et de sa petitesse. Le noir, à l'imagination plus vive et moins armée que la nôtre, en subit plus profondément le contre-coup. Constamment aux prises avec les privations, les fatigues et la noire misère, journellement traqué par les fauves ou par ses semblables, la lutte pour l'existence, au lieu de le grandir et de le fortifier, le lasse et le rapetisse. Mais, chez lui, l'instinct se développe, et ce qu'il perd en valeur, il le rattrape en ruse. Mes hommes, qui ne sont que des indigènes convertis, m'en donnent chaque jour des preuves frappantes. Le 29 encore, je fus à même d'apprécier tout ce qu'on peut attendre de leur sagacité.

Depuis le matin nous traînions péniblement la jambe dans des fourrés épineux, où, malgré de nombreuses sentes d'éléphants, nous n'avancions qu'avec peine. Chacun s'escrimait de la hache, du couteau, des fers de lance, et le sang, autant que la sueur, ruisselait sur tous les corps, quand soudain nous tombâmes sur un sentier bien battu qui courait est-ouest.

Une seule empreinte humaine était visible, mais des routes pareilles ne font communiquer que des villages importants, et j'envoyai deux patrouilles en reconnaissance, l'une dans l'est, l'autre dans l'ouest. Toutes deux devaient être de retour avant un quart d'heure.

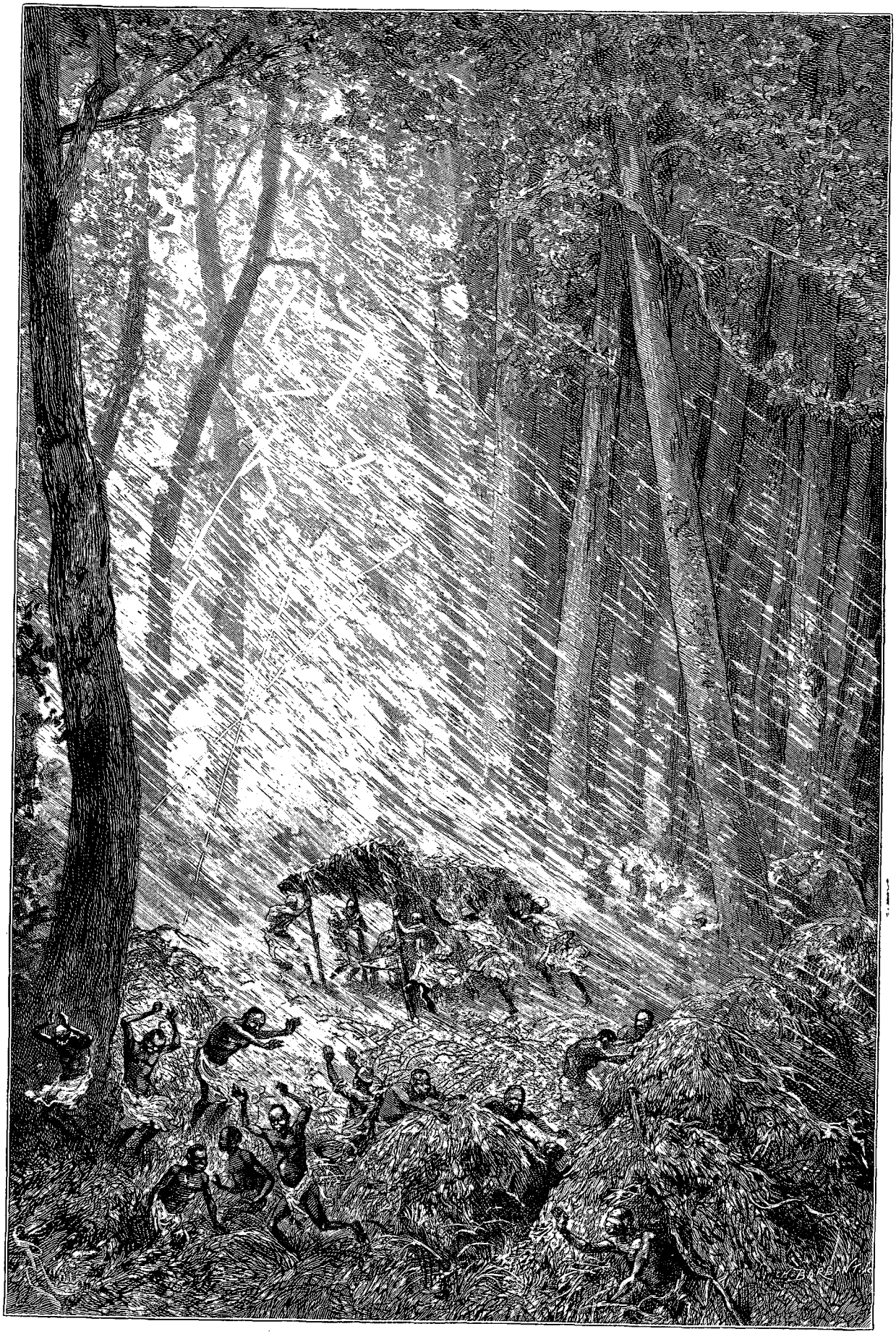
Hassani était le premier revenu. « Maître, me dit-il, ce n'est pas un homme seul, mais une troupe de plus de cinquante individus qui vient de passer là. Ils évitent de laisser des traces dans le sentier, donc ils se cachent et fuient la guerre, d'autant plus que tous sont chargés et marchent vite. Sans aucun doute, ce sont des gens de Cazembé qui, prévenus hier de notre approche, abandonnent leur village avec armes et bagages. »

Il était dix heures ; des indigènes livrés à eux-mêmes ne partent guère avant huit heures du matin; ainsi donc, avant midi, en marchant vers l'ouest, nous avions presque la certitude de trouver un village et de l'eau.

Makussidi, envoyé dans l'est, arriva peu après, et, de tous points, son rapport se trouva conforme à celui de son camarade.

Tout habitué que j'étais à ce genre de diagnostic,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'orage sous les hautes futaies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'avoue que, ce jour-là, mes éclaireurs m'étonnèrent par leur précision.

Pourtant, deux heures après, dans l'ouest, nous n'étions guère plus avancés. Le sol semblait effectivement s'infléchir de ce côté, mais l'eau manquait toujours, et mes hommes, harassés, demandèrent une halte.

J'en profitai pour envoyer trois de mes meilleurs marcheurs prolonger ce sentier. L'ordre était de ne revenir qu'avec de l'eau, quelle qu'elle fût, car la journée s'annonçait très dure et plusieurs de mes noirs étaient à bout de forces. Peu après, la petite troupe revenait, et Ferrouji, l'air triomphant, nous envoya une salve de coups de feu, signe de bonnes nouvelles.

« Mes frères, s'écria-t-il du plus loin qu'il put, nous venons de découvrir un nouveau lac, plus beau cent fois que le Nyassa, le Bangouéolo et le Tanganika. Dans le sud-ouest on ne voit pas trace de terre, et je crois en vérité que nous sommes arrivés à la seconde mer (l'Atlantique) dont parlent les blancs. »

Je savais le Moéro dans les environs, mais je ne le croyais pas si proche. Presque décidé en ce moment à l'éviter, pour raccourcir ma route au Tanganika, je n'en avais jamais parlé à mes gens, qui crurent réellement avoir découvert une des sept merveilles du monde.

Quant au village, il était sur la rive même du lac, séparé de ce dernier par une bande étroite de buissons touffus, qui nous le cacha jusqu'à notre arrivée sur la plage. Les huttes, incendiées et encore fumantes, ne montraient plus que des carcasses de torchis délabrées, sauf celle du chef, large, spacieuse, et dont je fis incontinent mon quartier général. Est-il besoin de dire qu'il ne restait plus une fourmi blanche à dévorer, tant les indigènes avaient fait table rase?

Dans leur enthousiasme, mes gens s'étaient beaucoup exagéré les dimensions du lac, mais le coup d'œil n'en restait pas moins un des plus saisissants de mon voyage. La nappe d'eau, aussi claire que profonde, se déployait du nord au sud-ouest avec la majesté d'un large bras de mer. A mes pieds, la houle de nord-ouest, fouettée d'une brise fraîche, déferlait sur le gravier fin de la plage en larges volutes creuses, et je me laissai bercer jusqu'au soir par leur bruit cadencé, respirant à pleins poumons l'air vivifiant des grandes eaux.

Dans le nord, la plage bordée d'un rideau de verdure touffue, se continue pendant deux milles encore en droite ligne et s'arrête au pied d'une colline rocheuse qui me cache le reste de la côte est du lac.

L'atmosphère, d'une limpidité parfaite, découpe du nord au nord-ouest la côte opposée en une bande bleuâtre peu élevée et sans un accident de terrain qui en rompe la régularité. Si leur distance, que j'estime à quinze milles, n'est pas trop erronée, ces collines doivent avoir de deux cents à trois cents mètres de hauteur.

A l'ouest, elles se fondent dans un horizon que l'on prendrait pour la haute mer, n'étaient deux ou trois cônes de vapeurs, semblables à ceux des feux d'herbes et qui font croire au voisinage d'une terre quelconque.

Dans le sud, un petit promontoire me cache l'embouchure de la Louapoula. Cette rivière se déverse probablement dans le lac par un large estuaire marécageux qui ne serait autre que le lac Mofoué dont parle Livingstone, et sur lequel je n'ai jamais pu avoir que des renseignements incertains. Je crois cependant que le Mofoué et le Moéro ne sont qu'un seul et même lac.

La nuit tombée, les indigènes, en petit nombre, essayèrent de se rapprocher de nous, et trois fois la sentinelle dut faire feu sur des ombres qui rôdaient comme des hyènes à huit ou dix mètres des huttes. Vers minuit cependant, le calme régnait partout, quand, dans le silence de la nuit, s'éleva une voix sépulcrale :

« Dormez, dormez votre dernier sommeil, vous avez fini de tuer et de piller. Tout le Lunda est sur pied, et demain nous vous attaquerons en masse! »

Mes hommes, épouvantés, gardaient le silence.

« A demain! à demain! » répétait la voix mystérieuse, cette fois dans une direction opposée. Mais le charme était rompu.

« *Tayari!* (Nous sommes prêts) » hurlèrent mes hommes d'une seule voix. Une heure après, le silence s'était fait de nouveau, ce grand silence des nuits d'Afrique, tout plein de terreurs vagues et de mystères étranges.

Quoi qu'il en soit, notre marche du 30 se passa aussi tranquillement que les précédentes. Aux premiers rayons du soleil, la plage présentait une animation bien rare. Tout près de nous, deux éléphants faisaient leurs ablutions matinales, s'aspergeaient d'eau avec leur longue trompe. Plus loin c'étaient des troupeaux de cobes à croissant, des bandes de gazelles à moitié couchées, sans souci d'un ennemi, qu'elles n'ont pas l'habitude de craindre.

Arrivé aux collines rocheuses, il fallut quitter la rive, encombrée d'éboulis, et gravir un sentier battu, qui nous amena sur un plateau boisé d'un aspect enchanteur. Sur notre gauche, au pied de la falaise que bat la grande houle, le lac apparaît par échappées, et, n'était l'aspect de cette végétation vierge, on se croirait aux côtes de Provence. Pintades et perdrix courent devant nous en gloussant, des troupeaux d'oies de deux cents têtes défilent en contre-bas. Les cobes, enfin, ne se comptent plus, et avec Hassani nous exécutons un feu roulant, hélas! sans grand résultat. Le régime débilitant que nous menons nous enlève la sûreté du coup d'œil, et à midi nous n'avions fait que deux victimes.

Cette viande d'Afrique, au surplus, ne rend pas les services qu'on en pourrait attendre. Elle est presque toujours coriace; puis le manque de condiments pour la faire bouillir, le manque de graisse pour la rôtir me l'ont fait prendre en profond dégoût. Aussi mon cuisinier n'allume plus son feu que pour me faire du thé, et je me soutiens en mâchonnant, du matin au soir, des bâtons de viande desséchés au soleil. Cette préparation a l'avantage de lui conserver tout son suc, tous ses éléments nutritifs; mais aussi les dents s'ébranlent vite à déchirer ces lanières, et souvent, à la douleur qui en résulte, je préfère les tiraillements de la faim.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La viande, au reste, ne procure qu'une force nerveuse, courte et factice, et, bien que nous l'ayons maintenant à profusion, je vois les corps de mes hommes dépérir avec rapidité.

Pour camper ce jour-là, il fallut faire des prodiges d'équilibre ; l'eau manquant sur le plateau, la caravane se laissa glisser sur le lac par une sorte de cheminée au fond d'un ravin rempli de galets. Entre deux contreforts de la falaise se trouvaient, sur un bout de plage d'une centaine de mètres, deux huttes délabrées et quelques plants de maïs desséchés. J'allais, comme de coutume, envoyer des patrouilles en reconnaissance, quand, par bonheur, mes hommes m'amenèrent un individu qu'ils venaient de saisir dans la brousse. A son langage, à sa coiffure, à ses vêtements, il était aisé de reconnaître un indigène d'une espèce inconnue. La terreur que lui inspira mon visage pâle indiquait assez qu'il ne savait rien de notre approche. Je tâchai de l'amadouer avec un morceau de viande.

Il habitait Mlunga, petit village sur le Kalongozi, à deux jours de marche dans le nord. Sa tribu mourait de faim. Mlunga était en guerre avec Cazembé et, pour le moment, se trouvait sous le coup d'une attaque de pillards vuaemba. Assuré de mes intentions, il ne doutait pas que le chef me reçût très bien.

Le gaillard me semblait de si bonne pâte que je négligeai de le faire amarrer pour la nuit, et naturellement, le lendemain, il avait décampé. Force nous fut donc de reprendre sans lui notre course à travers bois, et de trouver nous-même ce problématique Mlunga.

Ravins, taillis et marécages, de nouveau, nous éloignent du lac.

A un détour je me trouve en face d'une bande d'éléphants au nombre de six, dont un mâle, seul propriétaire de défenses. Je l'ajuste à vingt mètres ; mais mon porteur d'armes a oublié de mettre une cartouche dans le canon, et le troupeau prend la fuite d'un pas rapide. Plus loin, dans un taillis distant de deux cents à trois cents mètres, un autre troupeau *fend des arbres*, et nous les voyons en abattre un de haute taille dont le tronc mesure à la base quarante centimètres de diamètre.

Village abandonné sur le Moéro.

Hassani se lança à sa poursuite, mais il n'eut pas le temps de le joindre. Peu après, nous débouchions sur l'estuaire du Kalongozi, vaste marais de deux milles de largeur, au milieu duquel les bras étroits de la rivière se tracent lentement leur route vers le Moéro. En face de nous, de l'autre côté, les collines s'élèvent graduellement jusqu'aux petites montagnes de Mpouéto, que nous distinguons mal dans le nord.

Toute cette vallée herbue qui s'en va mourir au pied du coteau, dans le sud-est, a un aspect morne et désolé. Pas un toit de hutte au-dessus des roseaux. La fumée des feux elle-même s'est dissipée dès que notre présence a été signalée.

Quelques cris au loin se répondent, mais sans nous donner le moindre indice. Comme les amphibies du Bangouéolo, les habitants, très rares et très dispersés, gîtent dans des îles boueuses, perdues dans les joncs et qu'on ne peut aborder qu'en pirogue.

Enfin, à la nuit, on m'amène un enfant, qui, remis de son émotion, refuse énergiquement de nous dire où est Mlunga.

« Si je te le dis, Msungu, répond-il, Mlunga me coupera le cou ; tu ne me feras pas pire, et j'aime mieux me taire ! »

C'était brave et logique, je le fis relâcher.

Je passe sous silence tous nos efforts du lendemain pour arriver à trouver ce Mlunga mystérieux ; je le savais à deux heures de marche à peine, et les indigènes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avertis, avaient si bien dissimulé leurs traces, cet estuaire est si bien coupé de ruisseaux, que ce n'est qu'à dix heures que je pus trouver un sentier. La bête est, en vérité, plus facile à dépister que l'homme dans ce maudit continent.

Le sentier suivait la rive gauche du Kalongozi, et, à quelques plants de maïs desséchés, nous vîmes que nous étions, cette fois, sur la piste. Un bruit de voix, l'apparition soudaine et inattendue d'un petit boma, vinrent bientôt confirmer ces conjectures. Nombre de cadavres gisaient au milieu du chemin, les uns à l'état de squelettes, rongés des hyènes, d'autres datant de quelques jours seulement, exhalant de leur chair en décomposition une odeur écœurante. J'en comptai vingt-cinq, dont la moitié, à peu près, sans tête, morts à la guerre; les autres, victimes de la famine effrayante qui règne partout en cette saison.

Je m'installai à quelque distance en amont de la ville, et l'après-midi se passa en pourparlers. Barricadés dans leur boma, les habitants refusèrent de rien entendre.

« Mlunga, nous dirent-ils, est en train de préparer des sortilèges qui doivent lui faire connaître vos intentions, et il verra s'il peut vous recevoir. »

L'expérience me fut favorable, et, le lendemain, quelques indigènes vinrent au camp. Mlunga me faisait supplier seulement de ne pas m'approcher de la ville, car le seul fait de mon apparition devait la réduire en cendres.

Nous gagnâmes à ce rapprochement des indigènes une jarre de miel et quelques champignons, que je payai dix fois leur valeur. La farine n'existait plus qu'à l'état de souvenir, aussi décidai-je de partir le lendemain. Le puri, avec son gibier assuré chaque matin, était mille fois préférable à ce séjour.

Une fois rassurée, la population entière afflua dans mon camp, et je pus les faire causer à loisir. L'an dernier, Kabunda, l'Arabe dont j'ai déjà parlé, était venu faire ici une razzia d'ivoire, et tous ne parlaient de ses brigandages qu'avec terreur. C'est tout ce qu'ils avaient jamais vu en fait de caravane, et tous criaient :

« Kabunda mentait quand il disait qu'il était blanc : nous voyons bien maintenant ce que c'est qu'un véritable Msungu. »

Dans l'après-midi l'orage se compliqua d'une grêle, qui plongea mes hommes dans un étonnement profond, car, pour tous, le spectacle était nouveau.

Les grêlons avaient la grosseur d'un pois chiche, et mes Zanzibarites, aussi naïfs que les autres indigènes, m'arrivèrent les mains pleines de cette manne céleste. Ils avaient vu les Européens manger la glace à Zanzibar et ne s'étaient jamais doutés que c'était dans le seul but de se rafraîchir.

La bande pillarde des Vuaemba, dont le village redoutait l'attaque prochaine, fit une irruption soudaine, vers quatre heures du soir. Les brigands, au nombre d'une cinquantaine, débouchaient d'un petit bois en dansant et en hurlant, quand la vue de mon boma, sur lequel ils ne comptaient pas, les arrêta net. Ils rentrèrent dans le bois sans tirer un seul coup de fusil.

Profonde était la terreur des habitants à la vue de ces ennemis acharnés sur eux depuis la mort de Kétimkuru. Ils me suppliaient maintenant de ne plus les quitter, mais j'avais d'autres préoccupations que ces querelles intestines qui ne me regardaient à aucun titre.

Je comptais qu'en me rapprochant du Tanganika les indigènes se départiraient un peu de leurs allures farouches, mais il n'en fut rien.

Ici ils connaissent à peine de nom le Tanganika et ignorent même les districts qui leur sont limitrophes. Aussi est-il inutile de compter sur un guide, comme dans les grands centres.

Les deux hommes que Mlunga m'avait donnés pour me montrer le sentier, désarmés, les mains liées derrière le dos, semblaient prendre leur sort en patience, quand, dans un troupeau de gazelles et de bushbocks qui, à cinquante mètres, nous regardait bêtement passer, Hassani et moi nous foudroyâmes simultanément deux bêtes.

L'effet fut instantané. L'un des guides tomba à genoux, frappé d'une terreur superstitieuse. L'autre joua des jambes et, malgré ses entraves, échappa à toutes nos poursuites. Un peu plus loin, le premier profita d'un moment d'inattention et, à son tour, disparut dans la brousse avec une célérité qui tenait du prodige.

La chasse de la matinée apporta heureusement quelques compensations à ce désastre, car c'en était un. A onze heures, nous avions cinq gazelles et un cobe.

Des quelques renseignements arrachés aux indigènes de Mlunga j'avais pu déduire que Nsama, roi de l'Itahoua, demeurait à six ou sept jours de marche dans l'est. Le trouver seul avec des indications si peu substantielles n'était pas chose aisée. Aussi, pensant que le Kalongozi devait passer près de chez lui, me décidai-je à le suivre. Dans une contrée généralement plane comme celle-ci, le lit des rivières a l'immense avantage de contourner les collines. Dans les conditions où nous nous trouvions, un pâté de montagnes ou seulement de hautes collines à traverser était pour moi le pire des inconvénients, en me mettant dans l'obligation d'abandonner mon matériel, sans compter que les hauteurs sont peu giboyeuses.

Cette longue piste à travers brousse depuis Cazembé avait durement éprouvé mes hommes, et plus que jamais j'avais besoin d'user de ménagements. Vingt-cinq ou trente d'entre eux, les pieds ulcérés par les épines, avaient tout juste la force de suivre, et, ne pouvant plus me reposer, même tous les sept jours, comme il est d'usage, je dus réduire les marches à quatre ou cinq heures au plus, tous les matins : ce qui n'était possible que sur les bords d'une rivière, qui m'assurait constamment de l'eau.

Pendant les dix premiers milles à partir de Mlunga le Kalongozi serpente dans une immense plaine marécageuse qui va se resserrant vers le sud-est. Sur tout ce parcours il mesure quarante mètres de largeur, et les pirogues peuvent y naviguer. Dès qu'il est encaissé,

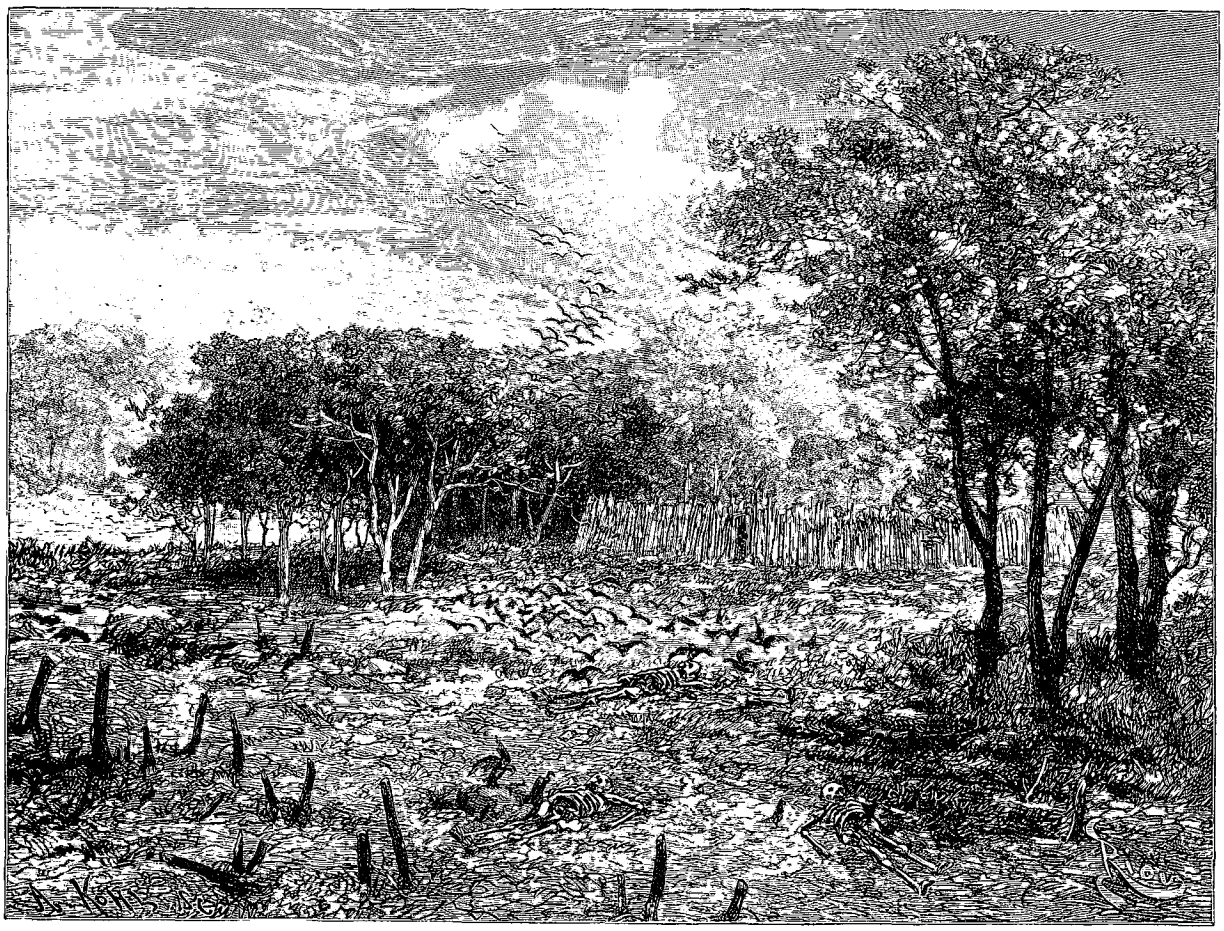
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les rapides commencent, et toute la journée du 4 nous pûmes jouir d'un coup d'œil charmant.

A un tournant, c'est une chute, haute d'un mètre ou deux, d'où la rivière se précipite en écumant; plus loin, dans l'élargissement des deux rives, l'eau coule, limpide et calme comme un lac. Tout cela est encadré d'une végétation luxuriante, parsemée de gros galets arrondis et de blocs erratiques. Le grognement des hippopotames trouble seul ce silence, et, partout où il y a deux mètres d'eau, on voit leurs bandes joyeuses s'ébattre avec la plus complète insouciance du danger.

Nous allons à l'aventure d'un coude à l'autre, sous des bois superbes qu'embaume le parfum du miel sauvage, effarouchant des troupeaux de toute sorte, ramassant les ruches et les champignons et réveillant de notre fusillade les échos endormis.

Nulle part, même au Bangouéolo, je n'ai vu une pareille profusion de gibier de toute espèce et aussi facile à atteindre. Un troupeau de zèbres me laissa approcher à cinquante mètres. Sous un grand arbre touffu, six ou sept poulains folâtraient sur l'herbe. C'étaient des sauts, des ruades, des cabrioles sans fin. Pendant que les uns se vautraient, les quatre jambes en l'air, d'autres piquaient des temps de galop, puis



Le boma de Mlunga.

tous, se bousculant, ralliaient les grands parents, tranquillement occupés à brouter à quelques pas de moi. Soudain le plus proche releva sa haute tête dans ma direction en dressant ses oreilles; frappé au poitrail, il tomba comme une masse, puis, après un bond de côté, le troupeau tout entier debout nous faisait face. A ce moment la balle d'Hassani siffla sur la gauche, et un petit poulain culbutait en râlant, pendant que les autres partaient comme l'éclair.

Rien ne peut rendre la grâce, la souplesse d'un troupeau de zèbres en liberté, dans les grandes plaines où il aime à pâturer. Les spécimens rachitiques de nos ménageries ne sont que d'affreux baudets à côté de ces bêtes superbes, et leur robe terne donne une bien faible idée de celle de l'animal sauvage. En marche ils quittent rarement le galop, et, même à cette allure, ce sont des gambades et des caresses vraiment touchantes.

La chasse, ce jour-là, fut la plus belle de mon voyage. J'en parle au point de vue des provisions, le seul qui m'intéresse à cette heure. Hassani tua deux buffles et un zèbre, moi deux zèbres, le tout dans un rayon d'un kilomètre. Hassani fut chargé par les buffles à trois reprises différentes; mais cet exercice, qui lui était devenu familier, n'avait plus de danger pour lui.

Pendant qu'on dépeçait la viande, j'avais poussé tout

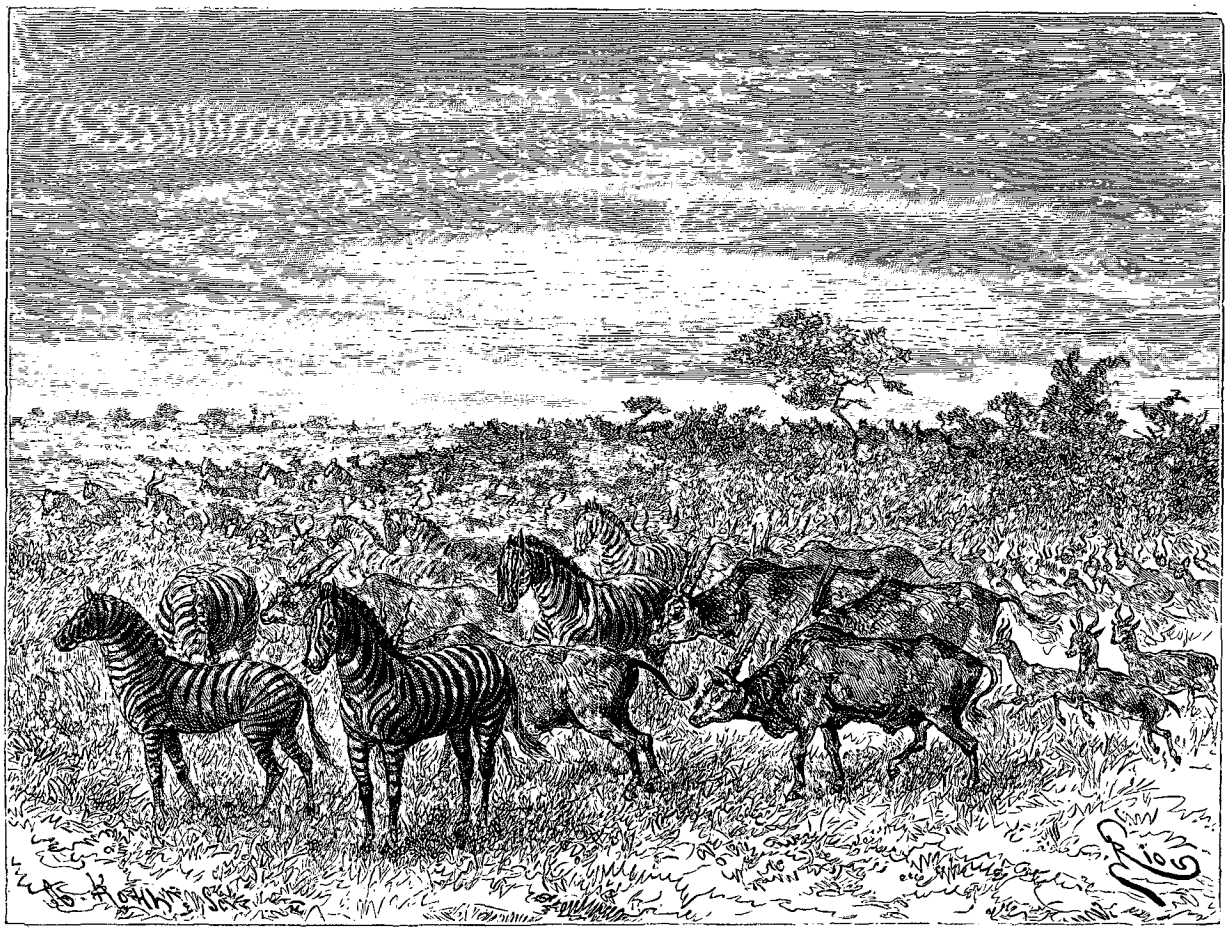
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seul et plus avant vers un petit vallon où le gibier, effrayé, s'était réuni en masse : c'était bien là le spectacle le plus étrange pour l'œil d'un Européen et d'un chasseur. Une centaine de zèbres divisés en plusieurs troupes tenaient la tête en éclaireurs, avec des gambades folles et des fouettements de queue; puis venaient des élans gris, s'avançant en corps de bataille, de leur pas majestueux et grave, puis des oryx bâtards et un nombre incalculable d'antilopes jaunes. Sur les côtés, enfin, des centaines de pallahs et de springbocks, bondissant sur leurs ressorts d'acier, complétaient ce défilé fantastique.

Les élans furent les premiers à se débander, puis les zèbres; il ne restait bientôt plus sur les deux lisières du vallon que quelques springbocks attardés.

Quand le gibier d'Afrique commencera à disparaître, que les sportsmen n'oublient pas la vallée du Kalongozi, car l'homme est le seul animal qui ne s'y rencontre pas. Je ne compte point les rares sauvages sans feu ni huttes qui courent ces immenses savanes, un arc à la main, guettant les vautours qui planent dans l'air, pour partager avec eux les charognes sur lesquelles ces derniers vont s'abattre. De ces misérables, nous en rencontrâmes deux précisément ce jour-là.

Le camp donnait sur une plaine dénudée, où mes



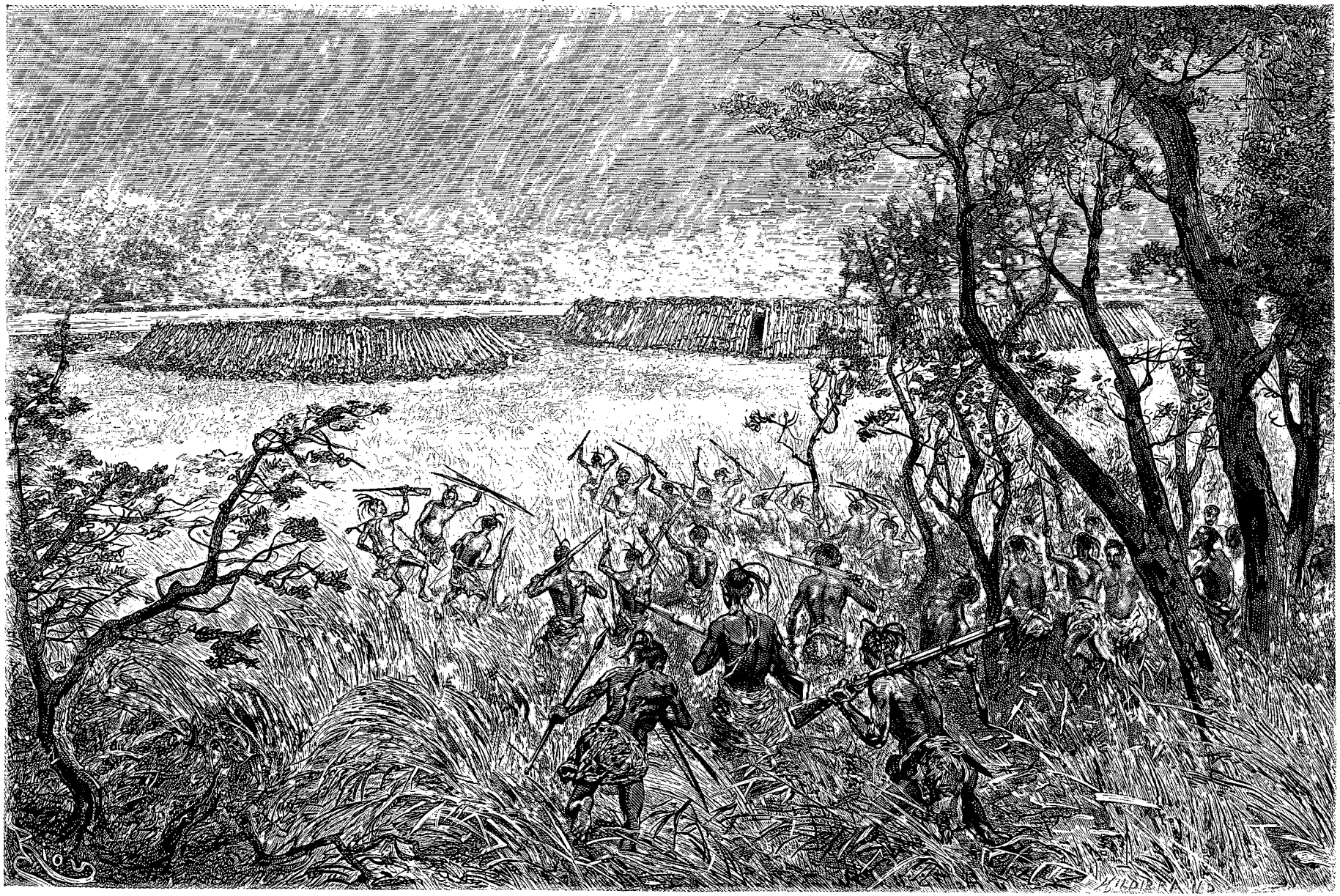
Profusion de gibier dans un vallon du Kalongozi.

deux sauvages étaient venus s'installer à cinq cents mètres de nous pour nous observer, sûrs qu'ils étaient de leur agilité et ignorant d'ailleurs la portée de nos armes. On les amorça grossièrement, comme des requins, avec une tête de zèbre saignante, qu'on déposa le plus près d'eux possible. Dès qu'ils eurent reconnu de la chair, les affamés se ruèrent dessus et la dévorèrent séance tenante. Un de mes hommes, alors, s'avança tout nu, les bras en croix et, la patience aidant, finit par entrer en pourparlers.

A la nuit, ces deux squelettes causaient avec confiance, après m'avoir fait jurer plusieurs fois que je ne les égorgerais pas. Ils n'étaient d'aucune tribu, vivotaient de miel et de grand air et consentaient à nous suivre tant que nous tuerions de la viande!

Dans la journée du 5, le Kalongozi coulant toujours du sud-est, je me décidai à le quitter pour piquer au nord, vers Nsama, chef de l'Itahoua. A cet endroit la rivière mesurait cent mètres de largeur en deux bras de vingt mètres chacun, tous deux hérissés de rapides et de chutes. Dans l'île qu'ils formaient vivaient quatre ou cinq indigènes, dans des paillotes effondrées, perdues sous de grands arbres, et nous eussions pu impunément passer à côté, sans la perspicacité de nos deux guides. Forts de notre protection, les gaillards nous demandèrent tout simplement de détruire ce village, et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Irruption des Vuaemba (voy. p. 374).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur mon refus, ils passèrent l'après-midi à échanger des flèches inoffensives avec les habitants de l'île. Étrange pays, où quatre indigènes ne peuvent se rencontrer autrement que sur le *sentier de la guerre*!

Jusque chez Nsama la marche passa sans autres incidents que la chasse le matin et la cueillette du miel dans l'après-midi.

Le miel se rencontre partout en Afrique, mais il est particulièrement abondant dans les grands bois d'acacias, dont les abeilles recherchent la fleur de préférence. Nous en récoltons quelquefois de vingt-cinq à trente livres dans l'après-midi; mais tous les jours ne se ressemblent pas, et nous devons nous contenter souvent de quelques maigres rayons desséchés.

Les abeilles se fixent un peu partout : quelquefois dans la terre ou dans un vieux tronc renversé. Le plus souvent l'essaim s'attache à huit ou dix pieds du sol, à la bifurcation d'une grosse branche. Dans tous les cas possibles, l'œil le mieux exercé ne pourrait le découvrir sans l'*oiseau indicateur*, qui pullule partout.

Si l'on entre dans un de ces bois embaumés que le flair subtil du sauvage subodore à de grandes distances, on voit aussitôt trois ou quatre de ces oiseaux s'abattre sur la caravane. L'indicateur est de la grosseur de l'alouette, qu'il rappelle par son vol saccadé, quand il passe en criant d'un arbre à l'autre. L'acharnement qu'il met à fixer votre attention tient du prodige, et l'observateur le moins éveillé est tenté de le suivre, tant il met d'insistance à vous guider dans une direction unique, dès qu'il se sent compris.

La poursuite, au surplus, n'est jamais bien longue, et l'on est rarement mené par l'oiseau à plus de cinq cents mètres. Il faut avoir soin seulement, quand on le perd de vue, de pousser de petits sifflements, auxquels il répond toujours par de nouveaux cris. Arrivé dans les environs immédiats de la ruche, il se perche sur une branche et laisse à la sagacité du noir le soin de trouver la ruche, ce qui n'est jamais bien long. Son rôle finit là. Dans un mutisme profond, il attend que l'homme ait rempli le sien, et seul, alors, il s'en donne à cœur joie sur les débris de cire qui jonchent le sol.

Quant à l'extraction de la ruche elle-même, il faut être noir et mourir de faim pour se livrer à ce travail de forçat. On coupe une fourche, on l'applique en guise d'échelle contre le tronc, et, après quelques discussions, le plus brave se décide à monter, un tison à la main. Cramponné des pieds et des mains, il agrandit l'ouverture avec une hachette, harcelé par un tourbillon d'abeilles, que ses camarades tâchent d'écarter, en enfumant l'arbre tout entier. Il peut enfin passer la main par l'étroit orifice; mais, après dix minutes de ce travail infernal, le malheureux sort de là la figure enflée au point de lui fermer les yeux, et il est rare que le même homme puisse cueillir deux ruches le même jour.

Un procédé très usité, et dont j'ai fait moi-même l'expérience pour m'abriter des piqûres, consiste à se coucher par terre, car l'abeille rase rarement le sol.

A chaque ruche nouvelle, je suis toujours étonné de la facilité avec laquelle se fait la distribution du gâteau. Alors que, chaque jour, le moindre morceau de viande donne lieu à des scènes de désordre, jamais je n'ai rien à dire quand il s'agit du miel. Les noirs semblent le considérer comme une manne céleste à laquelle tous les hommes ont droit. Celui qui a eu tout le mal ne réclame jamais la meilleure part, qui m'est toujours apportée. Tout le reste est partagé en frères, et si dans la caravane il y a un indigène, un esclave, il aura sa part comme les autres. Pour les fruits sauvages, c'est la même chose.

Je laisse ici cette longue digression sur le puri pour revenir à Kafimbi (l'ancien Nsama de Livingstone), où nous venons d'arriver. Je ne peux pas, au surplus, donner de longs détails sur le village, qui comprenait cependant deux à trois cents âmes. Il me fut interdit, sous peine de déclaration de guerre, de camper à moins d'un kilomètre, et j'eus la douleur de constater l'absence complète de vivres, ce que le nombre des cadavres étalés sur le sentier aurait dû m'apprendre plus tôt.

La capitale de l'Itahoua, en dehors de cette question primordiale, m'offrait un grand intérêt, car j'avais entendu dire qu'une caravane arabe y était campée depuis cinq ou six mois, et l'on conçoit ma légitime impatience de revoir des figures de connaissance.

La caravane s'y trouvait effectivement, mais, bien loin d'être commandée par un Arabe, elle était la propriété d'un de ces affreux négriers de la côte, gens de sac et de corde, dont la rencontre est souvent plus dangereuse pour l'Européen que celle du chef le plus retors. Pendant vingt-quatre heures j'attendis sa visite. A tous mes messagers il répondait que Kafimbi était fort effrayé de ma présence et qu'il avait peur, en se rapprochant de moi, de compromettre des négociations commerciales qui étaient sur le point d'aboutir.

Enfin Kinkumba (c'est le nom de ce bandit) m'arriva, flanqué d'une escorte à mines si engageantes que mes hommes, en l'apercevant, crièrent aux *rougas*, *rougas*, et sautèrent sur leurs armes. Tant que dura sa visite, il ne cessa de mendier de la poudre, des bougies, du savon, de la viande : aussi le priai-je un peu rudement de vider la place sur-le-champ.

Ses esclaves mouraient de faim, et il en perdait chaque jour des quantités. Nombre d'entre eux n'avaient d'autre ressource pour se soutenir que de cultiver les terres des indigènes; les autres allaient alternativement de chez Mpouéto dans l'Uemba. Dans le premier endroit, ils achetaient du sel, qu'ils allaient revendre à quinze jours de marche de là, dans les environs de Kétimkuru. Et encore le fruit du marché devenait-il souvent la propriété du maître.

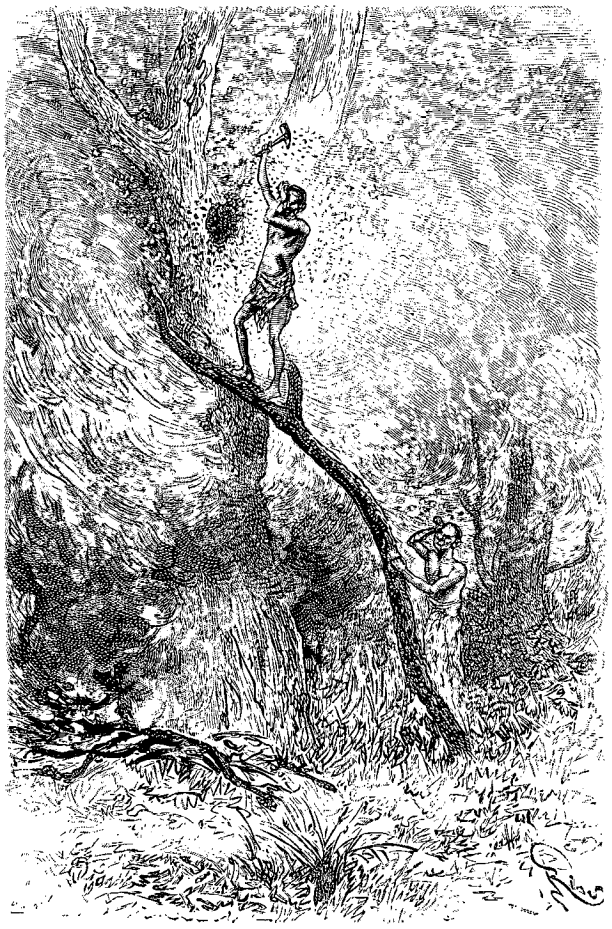
Le reste de l'escorte, une douzaine de bandits de l'Unianembé, ne valait guère mieux. Ils avaient été embauchés à Tabora, sur la promesse d'une solde qu'ils n'avaient jamais pu toucher, et dans ce coin perdu de puri ils ne pouvaient même plus déserter. En masse, ils me demandèrent à me suivre, mais j'étais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu soucieux de m'adjoindre de pareilles recrues, et je n'en acceptai qu'un seul, qui prétendait connaître la route d'Iendué au sud du Tanganika.

De toutes les nouvelles recueillies, la seule intéressante pour moi était la présence à Iendué de deux Européens. Quels étaient-ils? peu importait. Dans le dénuement complet où je me trouvais, le meilleur parti à prendre était d'aller m'en assurer moi-même, et je me décidai à rallier le sud du Tanganika, au lieu d'essayer de traverser le lac à la hauteur d'Oujiji.

Le 11 novembre, sous la conduite du déserteur dont je viens de parler, nous nous mettions en marche pour notre dernière étape. C'était huit jours de marche à peine pour nous amener au sud du lac, mais huit jours qui s'annonçaient sous des auspices épouvantables étant donnés le nombre de malades qui nous encombraient, l'état de faiblesse des mieux portants, enfin la perspective de traverser un pays bien moins giboyeux que celui que nous laissions derrière nous.



Récolte du miel.

La première journée, cependant, devait tromper toutes mes conjectures. Vers neuf heures nous tombions tout à coup sur un superbe lac, dont les indigènes nous avaient caché l'existence. Les deux rives, distantes l'une de l'autre de quinze cents à deux mille mètres, me faisaient estimer, par leur élévation à trente ou quarante mètres, la profondeur de cette nappe d'eau. Le sentier longeait la côte sud, sous de grands bois du plus gracieux effet. Trois kilomètres durant, nous le vîmes à nos pieds; puis brusquement la colline s'affaissa sur une plaine desséchée d'*acacia horrida* et coupée d'une rivière qui, après avoir alimenté le lac, courait, au sud-ouest, se jeter probablement dans le Moéro.

De la crête nous découvrîmes le plus beau troupeau de buffles que j'aie jamais vu. Ils étaient plus de cent cinquante dispersés sur un espace restreint et broutant l'herbe maigre du bord de la rivière. Quand j'arrivai sur eux, Hassani avait déjà donné l'éveil au troupeau, qui, lentement, la tête basse, l'oreille droite et mobile, commençait à fuir confusément sous le vent. Je dépêchai Ferrouji sur la gauche, avec ordre de faire tout son possible pour nous le renvoyer. Mais, comme un grand enfant, arrivé à deux cents mètres il ne put résister au plaisir de faire parler son gros fusil, et en un instant le troupeau se massait et, comme poussé par une force occulte, revenait sur nous, à une allure des moins rassurantes.

Je vois encore cette masse affolée, mais imposante, se ruant sur nous au galop de charge, à travers cette longue plaine desséchée et sous un soleil torride. La plupart étaient d'un brun foncé; la robe de plusieurs, d'un fauve terne. Mais la pression exercée par tous ces corps était telle, que les jeunes, pour respirer, étaient obligés de monter sur les épaules de leurs voisins, d'où ils roulaient pêle-mêle.

Kamna était à cent mètres devant nous. Nous n'eûmes que le temps de pousser un cri pour le prévenir. Il se jeta à plat ventre, et la masse entière passa sur lui.

Hassani, calme, froid, comme toujours, était à genoux à ma gauche. Cinq ou six autres étaient en ligne sur la droite.

« C'est la première fois, me dit Hassani, que je vois un troupeau revenir dans le vent. Les vieux sont en colère, il faut tout craindre. »

La charge était sur nous. A vingt mètres, nous nous levâmes tous ensemble, et dix coups de fusil partirent à la fois. Surprise par cette fusillade, la tête s'arrêta net; mais la queue du troupeau, emportée par l'élan, déborda sur la droite. Il en résulta une conversion qui fit passer quelques-uns des animaux à quatre ou cinq mètres de nous.

Bientôt après, tous battaient en retraite, repassaient sur ce pauvre Kamna, et se perdaient dans la plaine.

Notre premier mouvement fut de courir à Kamna, que je croyais retrouver les os rompus. A mon grand étonnement, il se releva tout seul, se secoua, se tâta des pieds à la tête, puis finalement :

« Bah! fit-il, ils n'ont frappé que la tête. »

Je connaissais la tête de mon cuisinier : il n'en fallait pas davantage pour me rassurer.

Pour en revenir à nos buffles, j'ajouterai que, pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a minute que dura la conversion, nous pûmes, Hassani et moi, envoyer six balles à bout portant. Sans aucune vantardise, j'affirme que toutes les six portèrent, et cependant un seul animal resta en arrière du troupeau.

Hassani alla pour achever le blessé, un peu plus loin. Le hasard voulut malheureusement que les cartouches lui manquassent avant d'y parvenir. Il rallia la caravane pour en chercher d'autres; mais, à son retour, l'animal était mort et la viande perdue, car, même en ces jours de misère effrayante, mes gens n'auraient jamais consenti à manger d'un animal non égorgé. Heureusement, en cet endroit, le dommage était réparable, et le soir nous avions un autre buffle et un élan.

La journée du 12 fut marquée par un incident qui eût pu devenir le dernier de mon voyage.

Nous devions camper près d'un village perdu que notre guide se faisait fort de trouver. Nous en étions près, quand nous croisâmes une belle sente de buffles qui ne datait pas d'un quart d'heure. Avec Hassani, Makussudi et deux autres, je quittai la caravane pour filer les buffles, qui, trois fois, se laissèrent relever sans se laisser joindre. Vers une heure, exténué, j'abandonnai Hassani, qui toujours grognait contre mes gros souliers, cause de notre insuccès, et, accompagné d'un de mes porteurs, je tâchai de regagner mon camp. Mais, pour se guider avec le soleil, cet homme n'était guère plus fort que moi, et, au bout d'une demi-heure, nous étions complètement égarés sous un ciel de feu, dans une plaine desséchée, crevassée et hérissée d'acacias. Pour comble de malheur, mon porteur, parti en reconnaissance, s'égara à son tour, et je restai seul, mourant de soif et de faim et probablement perdu à jamais, dans une de ces immenses solitudes d'Afrique déjà si redoutables quand on les affronte en masses, mais que l'isolement rend lugubres.

Je laisse à deviner les réflexions qui m'assaillirent ce jour-là. Enfin, à la tombée de la nuit, sous un buisson où je m'étais endormi de fatigue, je fus réveillé par un coup de feu tiré par des hommes qu'on avait envoyés à ma recherche. Deux heures plus tard j'entrais au village.

Ce village — et je cite le fait, car c'est peut-être la seule fois que je l'ai remarqué dans mon voyage — était installé sur le haut d'un coteau. Il se composait de huit à dix cases. Les indigènes en étaient au régime des feuilles de *miombo*, battues et bouillies dans de l'eau, et à leurs corps desséchés et transparents il était aisé de voir que ce régime durait depuis longtemps déjà. Aussi mes hommes, grâce à quelques morceaux de viande séchée, furent-ils reçus à bras ouverts.

Hassani, du reste, venait de voir ses efforts couronnés de succès dans la conquête d'un buffle énorme qui vint tomber à cinq cents mètres du village. Il n'avait pas fallu moins de vingt balles pour l'abattre.

« C'est le plus beau du voyage, lui dis-je en manière de compliment.

— Ah! maître, j'ai peur que ce ne soit le dernier : les pieds me font bien mal! »

Depuis cinq mois ce brave garçon faisait, en moyenne, soixante kilomètres par jour, et c'était son premier cri de découragement!

Le lendemain, cependant, il renouvela son exploit, mais ce fut le dernier de cette retraite effrayante et sans fin. Nous étions au plus profond des bois, dans un de ces villages minuscules qui semblent bâtis plutôt par des termites que par des êtres humains. Hassani ne rentra qu'à minuit, sous une pluie battante. Sans prononcer une parole, il déposa la queue de l'animal sur ma table et tomba plutôt qu'il ne s'étendit à côté de ma couchette. Les deux jours suivants il fallut le porter.

Je crus, un instant, qu'il faudrait abandonner la chair de la bête, tant mes hommes, brisés de fatigue, se faisaient tirer l'oreille! Comme dans toutes les circonstances graves, Wadi Combo et le grand Songoro me tirèrent d'embarras et, à force de *manenos*, réussirent à trouver les vingt hommes nécessaires. La viande arriva à quatre heures du matin. A cinq heures et demie, nous reprenions la marche.

Des six derniers jours qui nous séparent du Tanganika, il ne me reste guère que le souvenir d'une faim cruelle et persistante, celui de grands bois interminables et enfin de petits villages peuplés de squelettes ambulants, qui n'ont même plus la force de pousser leur éternel cri de guerre et se jettent à mes genoux pour mendier quelques lanières de viande.

Le 14 nous campions dans l'un de ces villages, et pour la première fois j'eus la consolation d'entendre parler de ce Tanganika, but de tous mes efforts.

Les habitants, qui s'étaient enfuis à notre approche, revinrent à deux heures sous la conduite de leur chef, un grand diable qui prenait des allures de matamore pour déguiser la terreur que je lui inspirais.

« Voilà tout ce que je possède, me dit-il en arrivant (et il déposait à mes pieds une poule et une feuille de tabac). J'ai voyagé, moi, je suis allé jusqu'au Tanganika. J'y ai vu des blancs; je sais qu'ils ne mangent pas les noirs et je me livre à toi en toute confiance. »

Je lui donnai une boîte de capsules et dix charges de poudre.

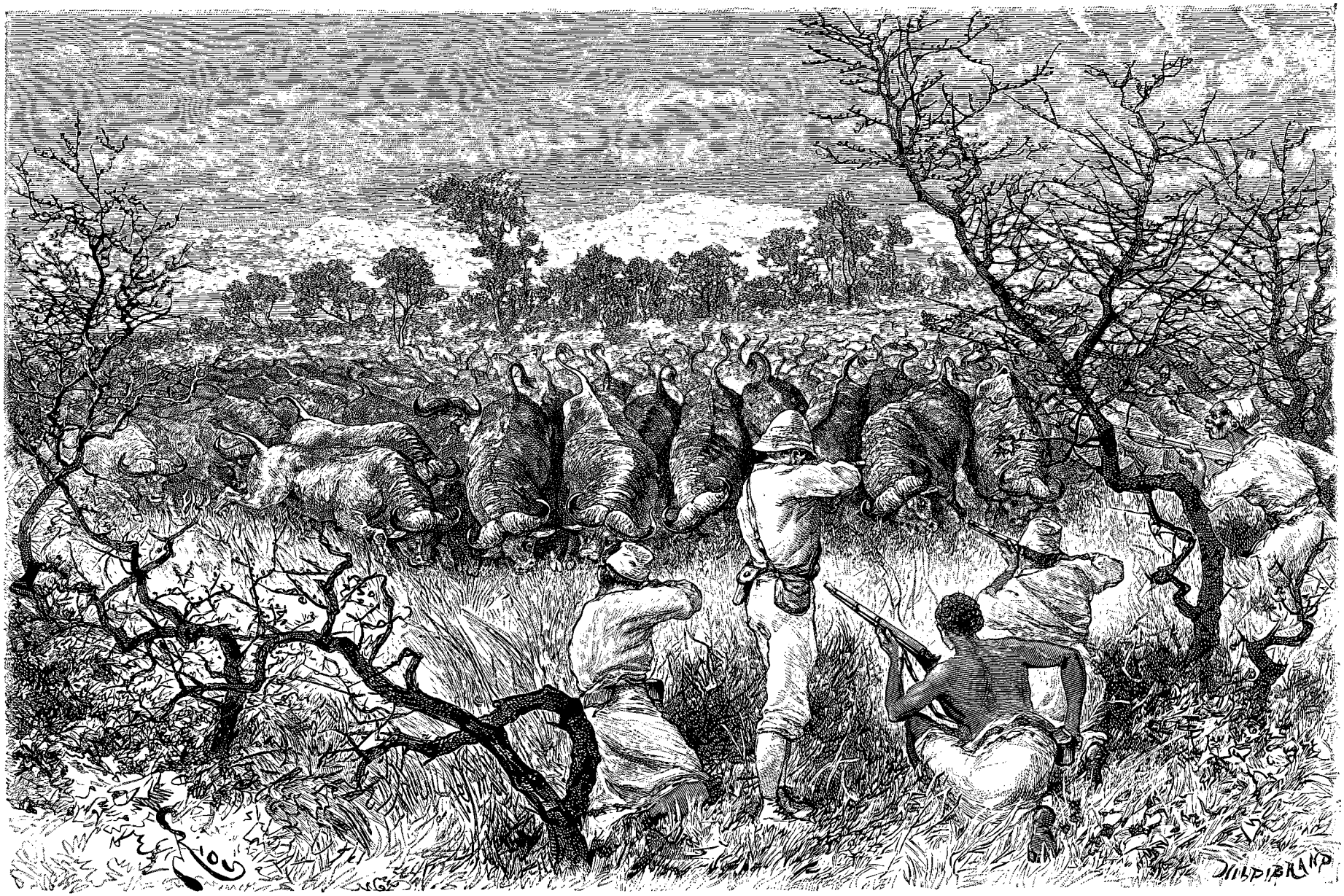
Des six femmes présentes au village, il y en avait deux chez qui les souffrances de la faim déterminaient des crises de folie. Au coucher du soleil, l'une d'elles s'approcha de mon lit, étendu en plein air, et je vois encore ce long corps nu, transparent à force de maigreur, ce visage émacié et éclairé d'un rire sinistre et dédaigneux.

Le lendemain, aucun des indigènes n'ayant la force de faire une marche, nous recommencions à errer dans des sentiers d'éléphants, heureusement assez nombreux. Nous rencontrâmes un autre de ces indigènes-squelettes épuisé et étendu raide à cinquante kilomètres de toute habitation.

« De quoi vis-tu dans ce puri? » lui demandai-je.

D'un geste il nous montra un panier de champi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La charge des buffles (voy. p. 379).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnons renversé à ses côtés et retomba épuisé. Je lui tâtai le pouls et les tempes : il était mort. Je le fis porter dans un fourré voisin, et nous reprîmes la marche : s'il avait fallu enterrer tous les cadavres rencontrés depuis huit jours, je serais encore à la besogne. Au point où j'en suis, une heure de marche perdue peut avoir des conséquences effrayantes.

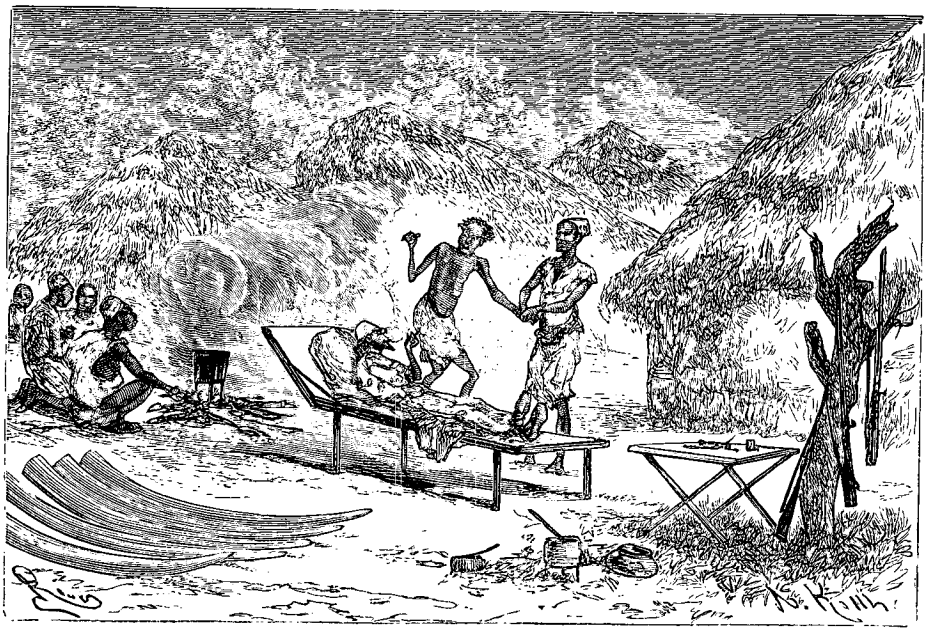
Ces deux dernières journées ne nous ont donné que deux pallahs pour toute nourriture. Les buffles sont encore nombreux, mais je n'ai plus la force de les suivre.

Le 16 nous tombions sur la Kafou, rivière qui court au Tanganika après avoir traversé la plaine d'Iendué. Elle mesure ici quarante à cinquante mètres de largeur, peut se passer à gué partout, mais est, du reste, impraticable aux pirogues, à cause des rapides qui s'échelonnent sur son cours.

Le 17 nous arrivions à Tiungu, village d'une centaine d'âmes, ce qui permet à son chef de commander à tous les environs. Ce chef était absent. Je jugeai prudent de camper à l'extérieur.

Iendué, où habitaient les deux blancs dont j'avais entendu parler chez Kafimbi, se trouvait à trois marches. Vingt de mes hommes étaient dans l'impossibilité de se tenir debout, les autres étaient d'une maigreur navrante. Il était donc urgent de porter un prompt secours à toutes ces infortunes, et j'écrivis une lettre que mes meilleurs marcheurs devaient porter en toute hâte aux deux Européens. Par un courrier parti dans la nuit je les priais de réunir au plus tôt les vivres dont ils pouvaient disposer, et au petit jour je prenais moi-même les devants avec huit hommes pour en assurer le transport par tous les moyens possibles.

Le pays d'Iendué jouit en Afrique d'une grande réputation de fertilité, et mes hommes comptaient y répa-



Folie causée par la faim (voy. p. 380).

rer leurs forces; mais Kabunda, cet Arabe dont j'ai parlé plus haut, avait tout dévasté, et cette longue plaine de dix kilomètres, jadis peuplée et cultivée, ne possédait pas en ce moment une douzaine de patates douces.

La descente sur le Tanganika, ou plutôt sur cette plaine d'Iendué qui se trouve à son niveau, ne dura pas moins de dix heures, à travers les sites les plus gracieux que j'eusse encore vus et par un sentier qui me rappelait certaines stations alpestres, tant la pente en était douce et les contours bien ménagés. Le gros pâté de montagnes qui enserrent la moitié sud du Tanganika a été creusé par un énorme torrent qui a fait de cette plaine un lac, se frayant un passage jusqu'au Tanganika, comme celui-ci l'a fait dernièrement jusqu'à l'Atlantique. Le plus souvent le sentier serpentait sous de grands bois tapissés d'herbes fines et semblables à nos forêts de châtaigniers. De temps à autre nous nous reposions un instant dans quelques bas-fonds touffus et humides; puis la descente recommençait dans un silence morne, sans qu'une seule voix s'élevât pour réclamer un quart d'heure de halte! Hélas! nous ne savions pas la désolation et la misère qui nous attendaient encore au bout de nos fatigues!

A la nuit nous débouchions dans la plaine, que la forêt nous avait cachée jusque-là. Au milieu de quelques huttes effondrées, des débris de fourches à esclaves attestaient qu'un négrier avait séjourné là. Nous mîmes le feu aux huttes pour nous garder des fauves, et je m'étendis sans même prendre le temps de faire bouillir du thé.

Les premiers rayons du soleil, le 18, éclairèrent la plaine d'Iendué dans toute sa grandiose étendue. A huit ou dix milles en face de nous, un large contrefort à pic nous ferme l'horizon. C'est sur ce point que le Kafou tourne au sud-ouest, c'est là aussi que demeurent nos deux Européens.

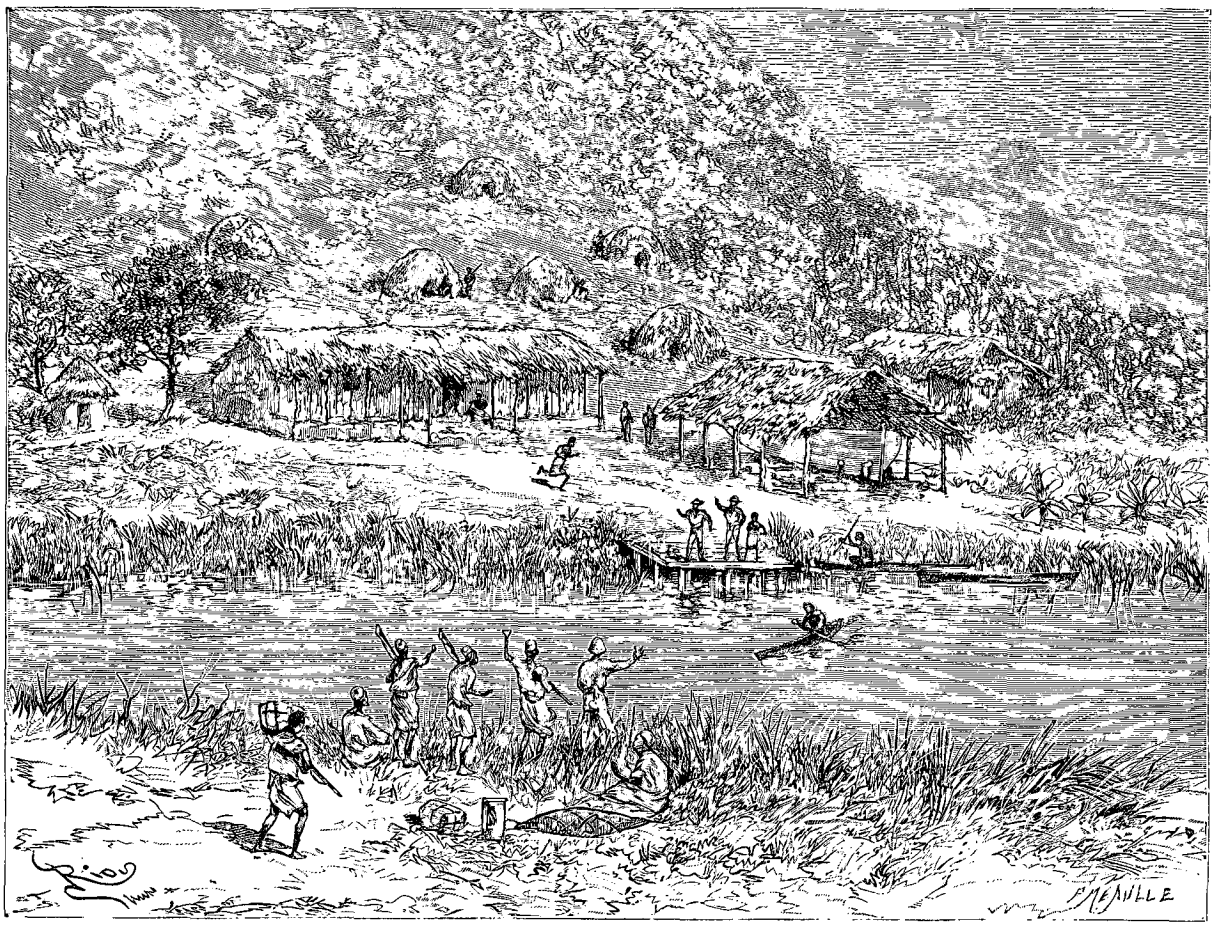
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ici les indigènes sont de braves gens, et c'est avec une certaine émotion que je vois les habitants me dire bonjour en se mettant à genoux. Avant de les avoir questionnés, ils me montrent le fond de la plaine, se doutant bien que mon plus vif désir est de serrer la main de mes frères.

Quant aux vivres, hélas! la réponse était la même partout : « Ne sais-tu pas, Msungu, qu'il y a deux mois Kabunda a tout pillé avant de s'en aller? Nos femmes et nos enfants sont partis, la fourche au cou. Il ne nous reste plus une seule arachide, une seule patate, et nous sommes obligés d'aller chercher nos semences chez Mlilo, à cinq jours de marche, vers le nord. Encore n'en obtenons-nous qu'en vendant nos frères ! »

Ce fut sous ces auspices encourageants que nous arrivâmes au campement des Européens vers onze heures, sous un soleil de feu. A un détour du Kafou, quelques huttes apparurent de l'autre côté de la rivière. Des salves de coups de feu s'échangèrent aussitôt, et je vis venir à ma rencontre MM. Swann et Brooks, deux missionnaires de la *London Miss. Soc.* que j'avais accompagnés à leur départ de la côte, un an auparavant.

De part et d'autre, l'étonnement fut grand, car ja-



Arrivée à la station d'Iendué.

mais ces messieurs ne m'avaient parlé de leur intention de fonder une station au sud du Tanganika. Quant à eux, ils m'avaient perdu de vue depuis longtemps ; le sud-ouest était la dernière direction par laquelle ils comptaient me voir venir. Une fois déjà, j'avais eu à me féliciter de l'obligeance de ces messieurs. Aussi ne me fis-je aucun scrupule de leur confier mon dénuement en leur demandant l'hospitalité. M. Swann, du reste, prit les devants.

« J'ai reçu votre lettre hier, me dit-il, et, à mon grand regret, je ne puis rien faire pour votre caravane. Vous savez, comme moi, la misère effrayante qui désole les environs à la suite du départ de ce brigand de Kabunda. Nous en sommes réduits à aller faire nos provisions dans le Fipa, de l'autre côté du lac, et, comme nous n'avons guère que quinze à seize hommes avec nous, notre approvisionnement est des plus pauvres. Oh! pour vous, ajouta-t-il gaiement, vous ne mourrez pas de faim; mais, pour votre monde, il reste à peine une douzaine de courges et quelques livres de haricots. »

Sans plus tarder il les distribua à mes huit hommes, et nous nous mîmes à table. Quel déjeuner ! Je croyais n'avoir de ma vie assisté à pareille fête ! Une oie rôtie au beurre, avec du sel et du poivre !... Un plum-pudding !... du riz !... des confitures !...

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« C'est plaisir de vous voir manger, me dit M. Swann. Nous, depuis longtemps, nous ne savons plus ce que c'est que l'appétit. Avec ce soleil, nous ne sortons guère, et la fièvre nous mine tous les jours.

— Il est de fait, répondis-je, qu'on respire du feu dans ces parages : c'est la première fois que je souffre autant de la chaleur ; mais j'ai cru que je n'arriverais jamais au bout de la plaine d'Iendué. Le Tanganika n'est-il pas mieux partagé au point de vue de la température ?

— Non ; mais le lac est toujours balayé par de grandes brises, qui rendent les rives très habitables. »

Ces messieurs étaient là depuis cinq ou six mois, occupés à réunir les sections d'un grand bateau qui leur arrivaient par la voie du Nyassa. La membrure était déjà en place, et je ne pus m'empêcher de les complimenter sur un travail qu'on eût dit exécuté par des ouvriers de profession. En Angleterre, l'usage destiné à ce bateau était la suppression de l'esclavage, mais, sur le Taganika, son usage réel était d'installer une communication suivie entre les différents points du lac. Son tirant d'eau, aussi bien que l'absence d'un port sûr dans cette région, avait obligé M. Hore, en ce moment à la tête de la mission, de choisir le Kafou pour la mise à l'eau, malgré les mauvaises conditions hygiéniques de l'emplacement.

La station est, comme je l'ai dit, placée à un coude du Kafou, sur le versant d'une colline rocheuse, à soixante mètres à peine de la montagne, qui lui renvoie le soir la chaleur qu'elle a absorbée pendant le jour. A gauche est une échappée superbe sur le vaste cirque

Rencontre et mort d'un indigène (voy. p. 382).

qui termine la plaine d'Iendué ; mais, à droite, la gorge par où passe la rivière se resserre, et les coudes brusques empêchent tout courant d'air de s'établir.

Les bâtiments se réduisent à deux ou trois hangars couverts de chaume ; deux d'entre eux, flanqués de murailles en torchis, servent de logement aux Européens. Les Zanzibarites habitent de petites cases dispersées tout autour dans la montagne. Toute primitive qu'est cette installation, elle est confortable et très suffisante pour le court séjour que ces messieurs comptent y faire.

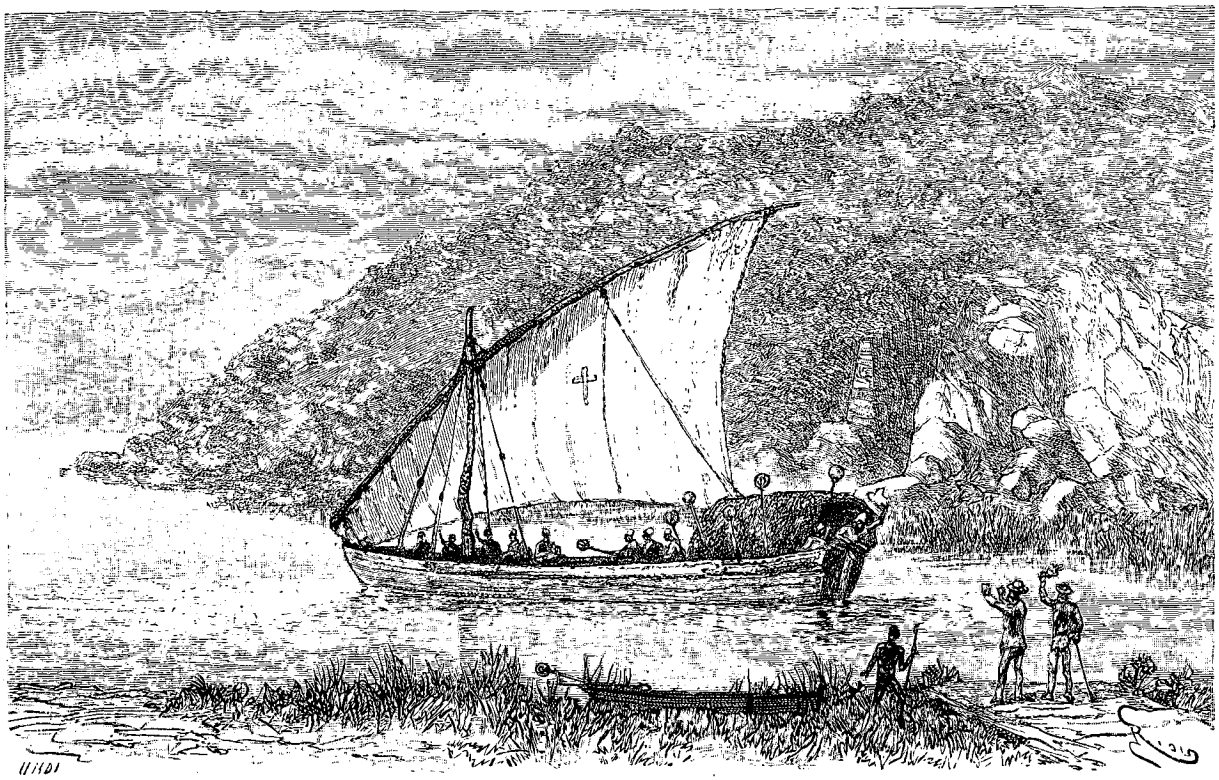
Dès le lendemain matin ma caravane était signalée, et nous l'apercevions se dérouler comme un long serpent dans la plaine. En la revoyant ainsi dans un ordre parfait, dans ce même ordre que j'avais réglé un mois avant chez Cazembé, un mois pendant lequel ils avaient souffert tout ce que des hommes peuvent souffrir, j'eus un petit mouvement d'orgueil. Qu'on me le pardonne, je l'ai payé assez cher quelques mois plus tard !

Tous étaient las et défaits, et j'avais peine à reconnaître certains d'entre eux. Des rides profondes s'étaient creusées sur le visage de ce brave Hassani ; les vaillantes épaules de Ferrouji n'étaient plus qu'un bloc anguleux ; plus de vingt dans le nombre portaient des peaux de bêtes pour tout vêtement. Sans dire un mot, ils s'assirent tristement en arrivant. A quoi servait de leur apprendre encore une mauvaise nouvelle ? N'avaient-ils pas, comme moi, traversé cette plaine désolée !

Victor GIRAUD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ dans le daou des missionnaires (voy. p. 386).

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE,

PAR M. VICTOR GIRAUD, ENSEIGNE DE VAISSEAU[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les croquis et les photographies communiqués par M. V. Giraud.

1883-1885. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII (suite).

On comprendra facilement, par ce que je viens de dire de cette famine générale, que ma caravane ne pouvait séjourner ici. Quels que fussent, du reste, sa faiblesse et son délabrement, il fallait, n'importe comment, lui faire gagner la côte est, les environs de Karéma et d'Oujiji, où j'étais sûr de trouver des vivres en abondance. Malheureusement tout le sud du Tanganika et de l'Ouroungu venait d'être dévasté par les tribus errantes des Vuaemba, et jusqu'au Fipa, c'est-à-dire pendant douze jours de marche, il ne restait plus un village, plus un habitant.

Il fallait cependant affronter ce désert, car je n'espérais pas trouver des pirogues en quantité suffisante pour traverser le Tanganika, et je réunis tout de suite, pour les consulter, ceux de mes hommes qui connaissaient la côte est du lac. Tous furent d'avis qu'un mois leur suffirait pour atteindre Karéma seuls. Mais, dans le cas où je voudrais les accompagner, ils comptaient plus d'un mois et demi.

La station possédait heureusement une pirogue exhaussée et d'un assez fort tonnage pour qu'avec sept ou huit hommes je pusse tenter la traversée du lac. Les missionnaires la mirent à ma disposition, et je me décidai à profiter de cette occasion, pendant que le reste de ma caravane contournerait le lac dans le sud.

M. Swann partagea de plus avec moi le petit stock d'étoffes et de perles qui lui restait. Les vivres étaient pour rien dans le Fipa, et cette modique ressource pouvait m'être d'un grand secours plus tard, le fusil d'Hassani devant y suppléer pendant les longs jours de puri qui restaient à traverser. Mes charges restaient à la station, confiées aux bons soins de M. Hore.

Toutes ces dispositions cruelles, mais nécessitées par les circonstances, furent accueillies sans un murmure,

1. Suite. — Voyez t. LI, p. 1, 17 et 33; t. LII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIII, p. 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans une observation. Moins de vingt-quatre heures après être arrivé, tout mon monde se remettait en marche, à l'exception de Wadi Combo et de l'équipage de mon canot du Bangouéolo, que je gardai pour traverser le lac. J'avoue sans fausse honte que le départ me fut un vrai soulagement, tant je souffrais depuis un mois du spectacle de toutes ces misères que j'étais impuissant à soulager!

Le *daou* des Anglais n'était pas encore revenu d'une excursion dans le Fipa; en attendant son retour, je m'installai de mon mieux, et, en moins de deux jours, la large hospitalité des missionnaires m'avait remis complètement sur pied.

Grâce à la chasse, à la pêche et à nos longues conversations sous la véranda, ces jours d'attente passèrent avec une rapidité prodigieuse. Mon anglais de contrebande n'était pas fait pour faciliter les communications, mais en Afrique on apprend vite à se faire comprendre par gestes.

Mes hôtes semblaient profondément découragés et ne parlaient de l'Afrique qu'avec un amer dégoût. Leur mission, depuis un an, avait éprouvé des pertes cruelles. Sur douze de leurs confrères partis de la côte en même temps que moi, cinq étaient morts, trois revenus à la côte malades, et des survivants pas un seul n'était indemne de fièvres ou de maladies de foie. Un pareil désastre n'était pas fait pour relever leur moral, d'autant plus que ce n'est qu'au bout de cinq ans qu'ils ont le droit de rallier la côte.

Pour les soutenir dans cette dure épreuve, ils n'avaient même pas la consolation de voir les indigènes répondre à leurs avances, et ils avaient renoncé à l'exercice de leur ministère pour se consacrer exclusivement à la construction de leur bateau.

La traite des noirs s'exerçait sous leurs yeux avec une impudence que la famine ne faisait qu'aviver, et deux fois nous vîmes passer sous la station même de larges pirogues du Fipa armées en guerre et chargées de grains par leur trafic.

Le Fipa est de beaucoup le coin le plus peuplé de la moitié sud du lac. Bons marins, possesseurs de larges pirogues, les habitants, en cette saison propice pour la navigation, courent dans toutes les directions. La plaine d'Iendué, dont ils connaissaient les dévastations, devait être, cette année, la première proie à exploiter, et ils ne s'en firent pas faute. On aura une idée des ravages qu'ils exercèrent, quand on saura qu'au moment dont je parle, une petite fille valait de deux à trois litres de grain, une mère et son enfant entre quatre et cinq. Je m'empresse d'ajouter que les Vuafipa sont les populations les plus douces que j'aie rencontrées dans mon voyage. J'ai été souvent témoin de leur façon de traiter leurs esclaves, et je puis affirmer que leurs procédés sont des plus humains. Il n'en est pas de même chez les Vuajiji du nord, dont je dirai quelques mots plus loin.

Le Kafou, dans le fond de la plaine d'Iendué, s'épand en un immense marais, où plusieurs petits villages se perdent au milieu des joncs. C'est là que les Vuafipa étaient allés s'installer pour trafiquer plus à leur aise. Ce vaste étang servait aussi de refuge à un grand nombre d'oies et de canards, que secouait rudement le fusil de M. Swann. C'est par douzaines qu'à chaque crépuscule se chiffraient ses victimes.

Pour tuer le temps et pour approvisionner la station, nous partîmes un soir pour aller coucher sur les bords du Tanganika, afin de surprendre le lendemain les buffles à leur réveil. Les buffles se montrèrent de relations difficiles, et nous les relevâmes trois fois sans succès, mais non sans danger, à travers les broussailles épineuses. M. Swann, heureusement, nous évita l'affront de la bredouille. A dix heures il avait, de sa grosse *fowling piece*, démonté huit grosses oies, cinq canards et deux pintades.

Le *daou* de la station entra dans le Kafou cette nuit même, et dès son arrivée je pus commencer mes préparatifs de départ.

L'embarcation des missionnaires, construite sur le modèle des petits daous de Zanzibar, est une pirogue longue de dix mètres et large d'un mètre vingt centimètres, taillée dans un seul tronc d'arbre, et exhaussée de deux ou trois rangs de bordages; elle peut contenir de quatre-vingts à cent esclaves, et porte un mât torse devant, et une grande voile latine. A première vue, je me défiai de ses qualités nautiques, mais force me fut de reconnaître qu'elle tenait la mer admirablement.

Le 25, de bon matin, j'appareillai sur le daou, après avoir chaudement remercié ces messieurs d'une hospitalité si complète. Jusqu'à la dernière heure ils tinrent à me gâter, et je dus pousser au large pour les empêcher d'embarquer tout ce qui leur restait de friandises. Quelques minutes encore, nos mouchoirs s'agitèrent de part et d'autre, puis la station disparut à un coude de la rivière.

Une heure plus tard, nous roulions sur les eaux profondes du lac, au milieu d'un panorama superbe, digne en tout de nos plus beaux lacs d'Europe.

Au nord, les collines rocheuses du Marungu se perdent dans les brumes matinales qui s'étirent lentement le long de leurs flancs escarpés. Du sud au sud-est, l'œil perçoit vaguement la crête accidentée des montagnes de l'Ouroungu, dont la falaise bleuâtre se fond en teintes vagues dans la direction de Kilandou. Jusqu'à sept heures, la brise de terre nous pousse doucement, puis les vents du sud se lèvent, et en même temps la mer se forme, la houle se réveille, et la voile, largement gonflée, fait craquer le mât et grincer les haubans.

C'était la mer, avec son éternel balancement, ses puissants effluves et le monde de sensations qu'elle éveille toujours chez ceux qui en ont goûté.

Ce ne fut qu'à la nuit noire que nous atterrîmes sur la côte est, tout près d'un village du Fipa qu'on appelle Mpété et qui a pour chef une femme. L'heure avancée ne nous permit pas d'aller lui rendre nos hommages et le lendemain, de bonne heure, nous remettions à la voile, longeant toujours la côte. Ce ne fut, de tout le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour, qu'une longue série de falaises escarpées et rocheuses, un amas épouvantable de gros blocs granitiques que la lame bat avec rage. Des crocodiles monstrueux plongent à notre approche. Ce sont, je crois, les seuls êtres animés de céans, avec quelques lézards aux couleurs métalliques et de petits singes, qu'on voit parfois sauter dans les arbres déracinés qui menacent nos têtes.

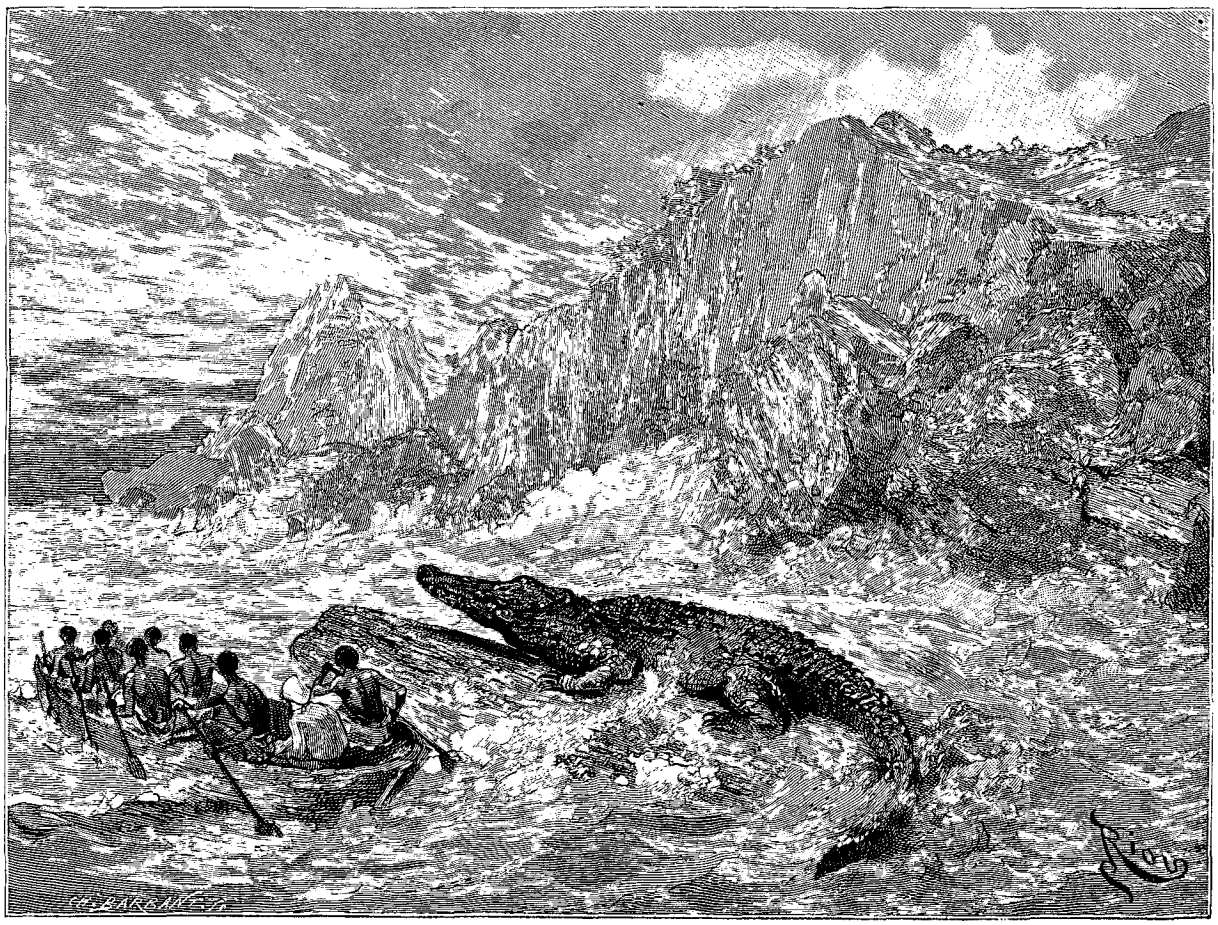
De temps à autre nous côtoyons des îles minuscules. Pas plus d'habitants que de plage, jusqu'à notre arrivée au village de Singa, vers cinq heures du soir.

Ici la muraille qui entoure le lac est coupée brusquement et découvre un immense cratère dont les flancs escarpés viennent se perdre dans la plaine verdoyante et cultivée.

« Du maïs, des patates! » s'écrient mes hommes, et leurs mains s'étendent comme pour saisir tant de richesses nouvelles.

Dans le bras du lac qui arrose cet Éden, des pêcheries s'étagent, et les habitants nous regardent entrer sans étonnement, mais non sans frayeur. « Cache les fusils, me dit le patron, ou tout le monde va fuir. » Au coucher du soleil, le marché était ouvert et les vivres affluaient de toutes les directions.

La journée du 27 nous amena à Wampembé, beau



Rencontre d'un crocodile (voy. p. 388).

village perdu dans les herbes, à cinq cents mètres du lac. C'était là que je devais abandonner le daou, qu'une course plus prolongée vers le nord eût souventé, de façon à compromettre le service de la station. Je fis donc débarquer tout mon matériel et donnai congé à l'équipage, qui, le jour même, reprit la route d'Iendué.

Malgré la distance qui les en sépare, les villages du Fipa semblent copiés sur ceux de l'Uemba. Les huttes sont plus sales, plus serrées, mais le modèle en est le même. La seule chose qui me frappa fut un parc où une cinquantaine de têtes de bétail s'entassaient sur un monceau d'immondices.

Mes hommes les couvaient avec de tels yeux que le chef, pris de peur, nous donna une chèvre sur-le-champ.

Ce chef, un petit vieux trapu, à barbiche et cheveux blancs, me promit, moyennant finances, un guide et deux pagazis pour le lendemain : mais il me fit bien jurer vingt fois que je ne les égorgerais pas.

La marche du 28 se fit sur une longue plage qui nous mena jusque chez Simonbe sans autre interruption qu'une belle presqu'île bien cultivée, que nous franchîmes à sa base.

Ce nouveau village était construit en plein sable. Un Mguana, négrier qui venait de la côte, y attendait le retour des pirogues chargées d'esclaves que nous avions vues dans le Kafou. Il avait passé par Karéma et put

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me donner des nouvelles de l'Européen qui s'y trouvait; mais il m'affirma que je n'y arriverais pas en moins de douze jours de marche, ce qui était peu rassurant, vu la modicité de nos ressources.

Aussi, le 29, à Msamba, mon premier soin fut de m'enquérir d'une pirogue pour reprendre la voie du lac, plus rapide que celle de terre. La pirogue était cachée dans une île éloignée; le patron se trouvait dans la montagne, occupé à en tailler une autre. Enfin l'embarcation n'arriva qu'à dix heures le 30. Ce n'était pas tout: il fallait trouver des pagayeurs, puis des kafis ou pagaies, puis un filet, de la poudre.... Notez que depuis deux jours nous ne vivions que d'arachides, la seule denrée que nous permettaient nos ressources. Enfin, vers cinq heures du soir, nous démarrions péniblement.

Le 1er, quand il fallut repartir, les pagayeurs se firent tirer l'oreille. Ils n'avaient pas de vivres, Karéma était trop loin....

Après deux sommations, j'ordonnai à mon monde d'embarquer, et, peu après, nous naviguions seuls, au travers d'une petite baie, bordée d'une falaise à pic, sur laquelle nous vîmes bientôt nos huit pagayeurs, lancés par monts et par vaux, s'escrimant des pieds et des mains pour atteindre une pointe rocheuse vers laquelle nous nous dirigions. A notre arrivée, tous étaient là, en sang, à genoux, suppliants, promettant de ne plus recommencer. Je leur promis à tous vingt-cinq coups de verges à la première récidive, et de ce jour nous fûmes amis jusqu'à Karéma.

Ces gens-là ont une étrange façon de naviguer. Quoi que je dise et fasse, jamais ils ne consentiront à s'écarter de plus de dix mètres de la falaise, l'endroit le plus dangereux, à cause de la force des vagues sur ces gros blocs granitiques. Ils sont, certes, d'une adresse rare avec leurs kafis, mais cette adresse n'est pas suffisante pour conjurer les dangers. Un matin nous nous trouvâmes brusquement à toucher un crocodile monstrueux qui dormait à deux mètres de hauteur sur une roche glissante. Surprise, la brute fit un bond, mais le pied lui manqua et elle retomba lourdement dans l'eau. Un centimètre de plus, elle accrochait le plat-bord, et nous chavirions comme une écuelle.

L'hippopotame seul a le don de les effrayer. De si loin qu'ils voient sa grosse tête, les voilà pris de panique, et notre tronc d'arbre, piqué au large, a des allures désordonnées.

Leur plus grande distraction est de courir aux petites pirogues qu'on rencontre parfois, montées par un seul homme et chargées de poissons ou d'arachides. Ce sont alors des cris sauvages, une lutte de vitesse acharnée jusqu'au moment où l'on amarine le pauvre diable, qui n'en peut plus. A cet instant je m'interpose régulièrement pour rendre le malheureux à la liberté. Tant de générosité le laisse un moment stupide, puis il reprend sa route en ricanant de ma simplicité. Ainsi le veut une reconnaissance bien comprise.

Mes lascars excellent dans l'art de relever les paniers qu'on rencontre, et je confesse que, la faim aidant, je me suis prêté deux ou trois fois à ce manège. Ces paniers, chose curieuse! affectent la même forme que ceux usités par nos pêcheurs. Ils sont groupés trois par trois, en forme d'étoile, toutes les ouvertures convergeant au milieu; puis une liane les relie à un gros flotteur d'ambach, qui indique leur position.

Le poisson qu'on y trouve le plus communément et que les indigènes appellent *singa* est d'une grande ressource pour les riverains, qui sont très friands de sa chair huileuse. L'huile est partout, en Afrique, une denrée rare, et, quand on songe que le moindre singa pèse vingt à vingt-cinq kilogrammes, on comprendra le prix d'une telle capture. Nous en prîmes, une fois, trois dans un seul panier.

Le temps se montra propice du premier au dernier jour de cette petite traversée, chance que je n'hésite pas à déclarer providentielle, maintenant que je sais à quoi m'en tenir sur la navigation du lac.

Les trois derniers jours ne furent signalés par aucun incident; mais pendant ces soixante-douze heures nous souffrîmes cruellement de la faim. La première nuit, nous campâmes dans une île de Kilandou, en face d'une baie superbe; la seconde nuit, à l'extrémité de la presqu'île de Kaléaria, près du repaire d'un lion qui nous tint en haleine jusqu'au jour. La troisième journée allait nous amener à Karéma, à la station belge, cette ville colossale que Dieu seul a pu construire, disent les indigènes.

C'était le 4 décembre. Depuis le matin mes pagayeurs, stimulés par la promesse d'un bon pourboire, faisaient rage sur leurs kafis. Sans abri contre les grains, la pirogue semblait voler au milieu du remous blanchâtre soulevé par les pagaies. Vers une heure, la station apparut. Je commande une salve de coups de feu, et, bientôt après, nous nous échouons sur le sable, au milieu d'une bande de Zanzibarites qui contemplent ce Msungu tombé du ciel.

« Y a-t-il un blanc à la station? demandai-je.

— Non, maître; il est dans le Marungu, de l'autre côté du lac, mais il doit revenir ici prochainement.

— Est-il bien portant?

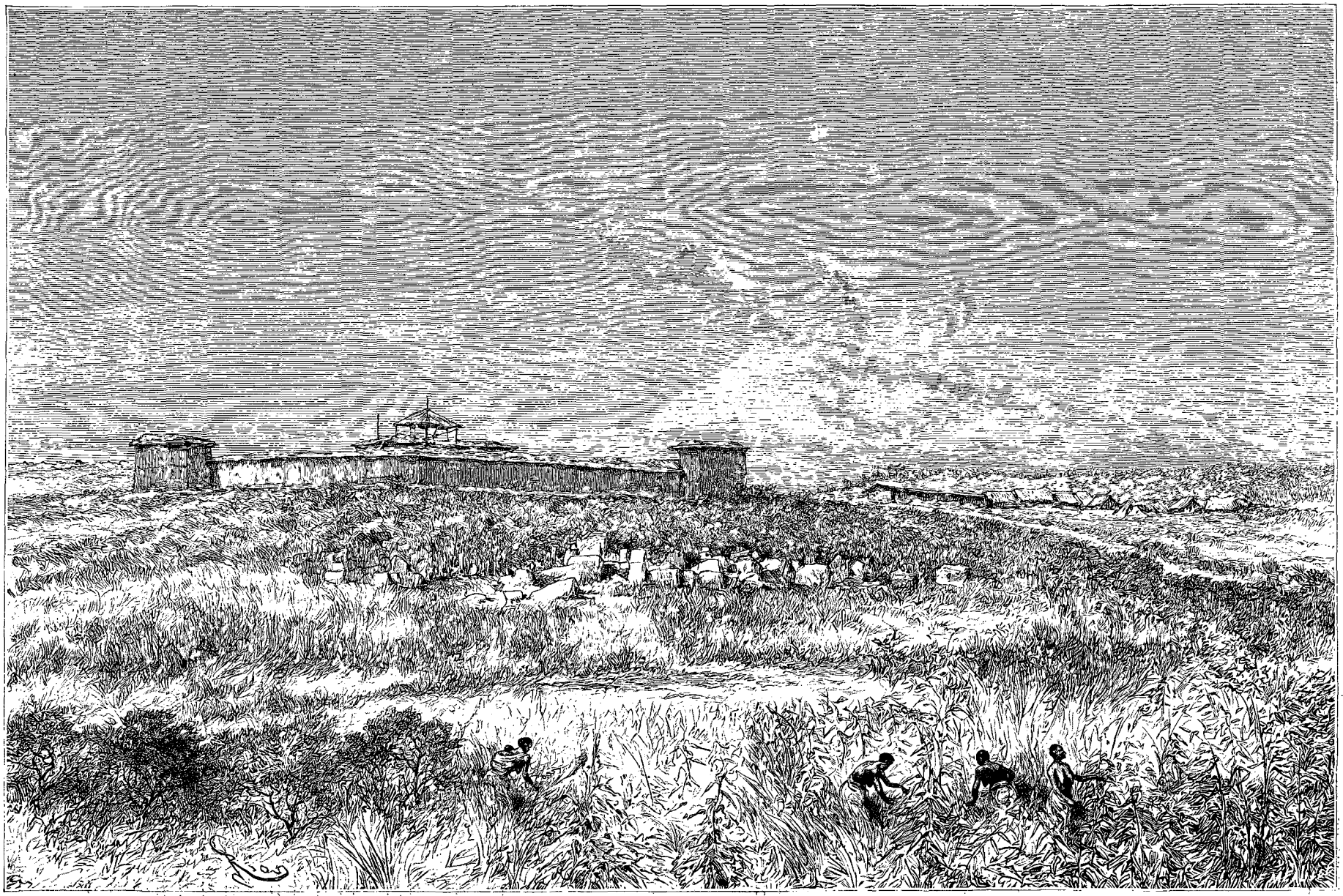
— Oui, oui. »

Et je pris allégrement le chemin de la station, dont le profil sombre, allongé sur la plaine, se détachait sur un ciel gris avec des allures de vieille forteresse.

L'absence de M. Storms était certes un contretemps fâcheux, mais l'annonce de son retour me rassura, et, en attendant son arrivée, je crus pouvoir m'installer. Je savais la porte des stations belges grande ouverte à tous les étrangers, je connaissais par expérience leur large hospitalité. Je ne fus pas longtemps du reste à m'apercevoir que des ordres précis avaient été laissés au chef qui la commandait en ce moment.

En franchissant le seuil de cette épaisse muraille, à la suite de tant de fatigues, de tant de haltes sans abri, de tant de nuits sans sommeil, quoique cette enceinte parût aussi sévère que celle d'une prison, j'éprouvai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Premier aspect de Karéma.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme une impression de délivrance après de longs mois de captivité.

Le temps me manqua, ce soir-là, pour passer une inspection complète de mon nouveau domicile. Après m'être consciencieusement gorgé de lait, de riz et de miel, je me donnai la joie de dépouiller un courrier qui m'était parvenu un mois auparavant par les bons soins de notre consul de Zanzibar.

M. Storms ne devant arriver que huit jours plus tard, je suspens mon récit pour jeter un rapide coup d'œil sur cette station de Karéma, vieille à peine de six ans et dont la seule histoire remplirait des volumes. Bien peu de ceux qui ont contribué à sa fondation ont résisté à ce labeur de géants. Qu'ils ne m'en veuillent pas de mettre si succinctement en relief leur dévouement aussi sublime qu'ignoré, car la tâche serait trop longue et trop difficile pour moi.

Karéma a été construit presque en entier par le capitaine Cambier, chef et seul survivant de la première expédition belge de la côte est. Nombre de publications ont relaté ses travaux et ses succès, mais aucune ne s'est appesantie sur l'énergie qu'il a dû déployer pendant deux années consécutives, sur ses souffrances, sur les tracas que lui causaient les désertions de sa caravane, les attaques incessantes des indigènes, qui absorbaient son temps et annulaient ses efforts.

Ses épreuves, du moins, n'ont pas été infructueuses, et il a eu le bonheur de revoir son pays et d'y oublier un peu tant d'années de fièvres et de misères.

Le capitaine Popelin, qui lui succéda, trouvant Karéma achevé, crut pouvoir, dès ses débuts, traverser le lac, pour aller jeter sur la rive opposée les bases d'un nouvel établissement. La mort vint brusquement le surprendre comme il débarquait sur la côte du Marungu.

Le capitaine Ramakers fut aussitôt envoyé pour continuer son œuvre, mais sa santé ne devait pas résister davantage aux atteintes du climat. Après deux ans il fut emporté par une dysenterie aiguë : son corps repose à quelques pas d'ici, sur un côteau qui domine la station.

C'est aujourd'hui le capitaine Storms, chef de la quatrième expédition, qui a pris la succession de cette glorieuse entreprise. J'ai dit qu'il se trouvait en ce moment dans la station qu'il vient enfin d'élever au Marungu, et j'aurai par la suite souvent l'occasion de parler des modifications heureuses et des innovations qu'il est en train d'y installer avec une volonté et une énergie vraiment surprenantes.

A l'heure actuelle, la station présente, comme je l'ai dit, l'aspect d'une forteresse carrée de quatre-vingts mètres de côté, flanquée à chaque coin d'une tour quadrangulaire, servant de bastion. Cette enceinte repose sur un gros rocher de micaschiste qui domine la plaine et le lac; elle est percée de deux portes, entourée d'un fossé profond, et sert de corps de bâtiment, au moyen d'une large véranda intérieure dans laquelle sont disposés les magasins et les logements des Européens et des Askaris. Au milieu s'élève une maison européenne, également carrée, à étages, et dans l'espace laissé libre on a disposé diverses constructions accessoires, telles que cuisines, pigeonniers, poulaillers, avec un bassin où des oiseaux sauvages viennent se mêler aux volailles domestiques.

Comme on n'y pouvait loger tout le personnel de la station, on a construit un petit village à trois cents mètres derrière la forteresse. Ce petit boma, établi à la mode indigène, porte vulgairement le nom de Boma des esclaves, car il a été fait spécialement pour ceux que la station achète et entretient à grands frais. Tout à côté du village et sous sa surveillance immédiate s'élèvent deux écuries, une pour les chèvres, l'autre pour le gros bétail. En contre-bas, un magnifique jardin complète cet ensemble.

On ne peut rêver un panorama plus grandiose que celui que l'on découvre des deux portes du Tembé.

Du sud au nord-est en passant par le sud-ouest, les alluvions du lac entourent le rocher d'une vaste plaine couverte d'ajoncs et de cultures. Cette plaine fertile mesure de sept à huit milles de profondeur, et on peut penser de quelle ressource elle sera dans l'avenir, quand les villages s'y seront construits. Au delà le Tanganika s'épanouit en nappe tranquille et brillante, ou s'agite en vagues démontées qui déferlent avec rage. A la tombée de la nuit, quand l'atmosphère est très pure, la crête des montagnes du Marungu se détache sur l'horizon; mais ces jours-là sont rares, et le plus généralement on se croirait en face de l'Océan même.

Dans le sud-est, le coup d'œil est moins étendu, mais plus coquet. Des coteaux verts, bien boisés, s'étagent en fuyant vers le sud, et de gracieux sentiers s'y égarent jusqu'à leur sommet, mais l'abondance des fauves rend malheureusement les promenades dangereuses.

Sans cet inconvénient on jouirait ici d'une sécurité parfaite, car depuis six mois Storms a mis ordre aux maraudages et aux attaques des indigènes.

Quoi qu'il en fût du confortable dont je jouissais au Tembé, ma solitude commençait à me peser, quand, un beau jour ou plutôt une belle nuit, arriva M. Storms.

Vers quatre heures du matin je fus réveillé par un bruit de voix.

« Qu'y a-t-il?

— Le maître arrive! »

Le temps d'aller jusqu'à la porte et je me trouve en face de Storms. Nous nous connaissions tous deux de nom, aussi la présentation ne fut-elle pas longue.

« Je suis en retard de huit jours, me dit-il, grâce aux difficultés que j'éprouve en ce moment au Marungu. Nous sommes en guerre avec un nommé Russinga. Avant-hier j'ai failli le pincer, mais le malin s'est défilé dans la brousse, et mes hommes ont perdu sa piste. »

Le capitaine Storms a trente-cinq ans. Grand, fort, solidement construit, il est avec cela d'une physionomie franche, ouverte, énergique, et qui le rend sympathique à première vue. Une longue barbe blonde lui donne l'air un peu vénérable, mais son caractère a toujours vingt ans, comme il le prétend avec raison. Esprit large, entreprenant, chevaleresque, il aspire à pleins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

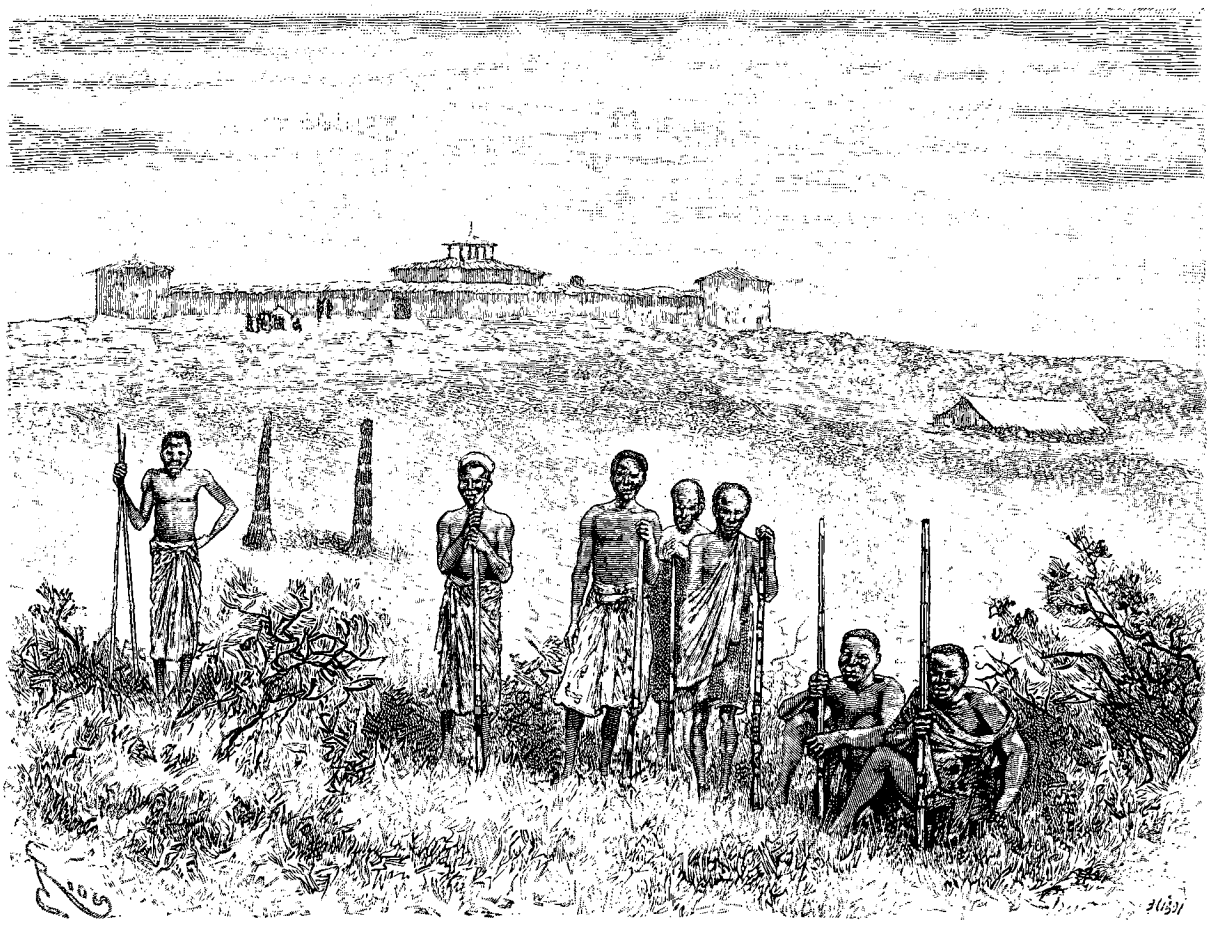
poumons le grand air et les grandes émotions de l'Afrique, il se donne corps et âme à sa mission.

De son obligeance, des services qu'il m'a rendus, je ne dirai rien, de peur de n'en pas dire assez. Qu'il me suffise de noter que, trois jours après son arrivée, nous étions intimement liés et que, pendant près de sept mois que les circonstances nous ont obligés à passer ensemble, jamais un nuage n'est venu troubler la cordialité de nos relations.

Il amenait avec lui du Marungu un Arabe, Sefu ben Rashid, qui est au service de l'Association depuis quatre ou cinq ans et qui, chaque année, fait le voyage de la côte. Il était arrivé, dernièrement, avec un approvisionnement d'étoffes; c'était un tout jeune homme, intelligent, dévoué, très lié avec les Arabes de Tabora, qui entretenaient avec lui des relations constantes de commerce. Sefu, son mandat fini, se préparait à reprendre sous peu le chemin de Zanzibar.

La journée se passa à causer de nos voyages respectifs. Je parlai à Storms de ma situation, de mon dénuement complet et de mon intention d'aller à Tabora me ravitailler d'étoffes et de fusils.

« Nous avons à la station, me répondit-il, de quoi vous nourrir, vous et vos hommes, pendant un an :



Un détachement du personnel de la station de Karéma.

aussi je ne vous permettrai jamais d'aller en personne à Tabora. Voilà la saison pluvieuse qui commence, et vous avez besoin de vous reposer trois bons mois. Qu'est-ce qui vous empêche, pendant ce temps-là, d'envoyer un de vos chefs à Tabora avec une petite escorte? Vous pouvez, en toute sûreté, confier à Sefu une traite de quinze à vingt mille francs. Il vous préparera vos étoffes dans l'Unianembé, et avant trois mois vous recevrez cet approvisionnement par une caravane de Vunyamuezi.

— Dans tous les cas, ajoutai-je, j'ai l'intention de profiter du départ de Sefu pour rapatrier soixante de mes hommes. Je vais réduire ma caravane : cinquante fusils me suffiront largement.

— Comment! vous avez des hommes en trop! s'écria Storms. Je vous les prends sans plus tarder. Depuis trois mois j'en cherche pour ma nouvelle station. »

Je lui demandai de réfléchir à ce projet jusqu'à l'arrivée de ma caravane, et nous partîmes pour le Tanganika, où il me montra son embarcation, un superbe daou qui pouvait porter une caravane entière. Il avait, dans cette embarcation, traversé le lac en vingt-quatre heures, sans prendre la peine de descendre dans le sud, à Kilandou, où l'étroitesse du lac fait dire aux noirs qu'il y a une route pour le traverser. En face de Karéma et de Mpala (c'est le nom de la nouvelle station de Marungu) le lac atteint sa plus grande largeur, et, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

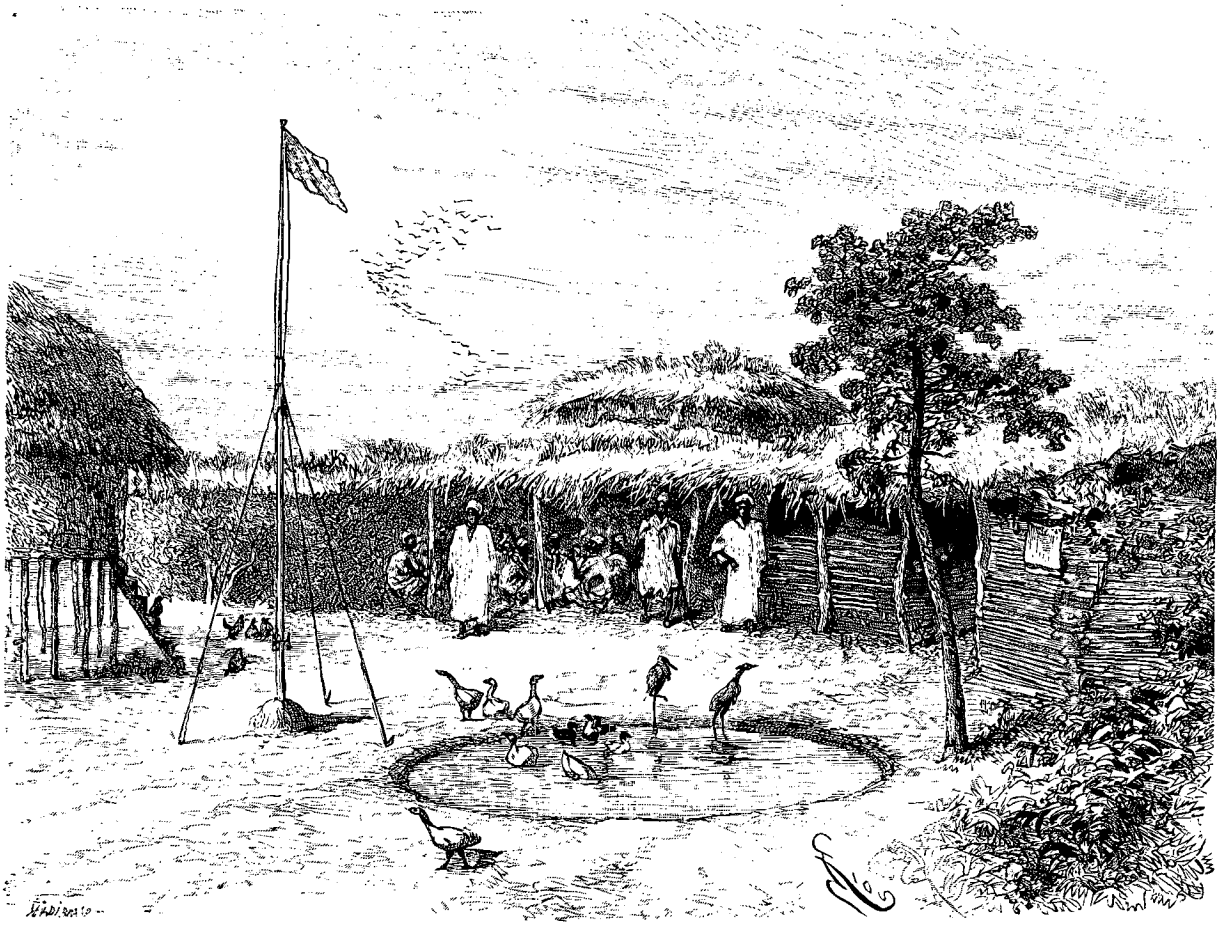
couper directement de l'un à l'autre point, il est nécessaire d'avoir une embarcation capable de résister aux violents orages qui, pendant tout le temps de la saison pluvieuse, sévissent sur le lac.

Il n'y a pas un mois encore, Storms possédait un autre de ces daous, acheté également à Oujiji ; mais un coup de vent le lui avait emporté, et il ne lui restait plus que celui-ci pour assurer les communications entre les deux stations.

En rentrant à la station, Storms me montra au pied du rocher un petit champ de froment qui commençait à germer. « Le froment, me dit-il, nécessite les soins les plus grands et un arrosage à main d'homme des plus fatigants avec les moyens dont nous disposons. La dernière récolte n'a rien donné, mais je ne désespère pas encore de manger du pain l'année prochaine. »

Un peu plus loin, c'était un champ de pommes de terre, grand comme un mouchoir de poche. Là tous ses efforts avaient échoué. Il avait rapporté de la côte vingt-cinq tubercules comme semence. A la première récolte, ces vingt-cinq tubercules s'étaient reproduits intégralement sans se multiplier et les derniers produits étaient plus petits que la semence elle-même.

Ce tour du propriétaire se termina par une visite au



Constructions accessoires de la station de Karéma (voy. p. 390).

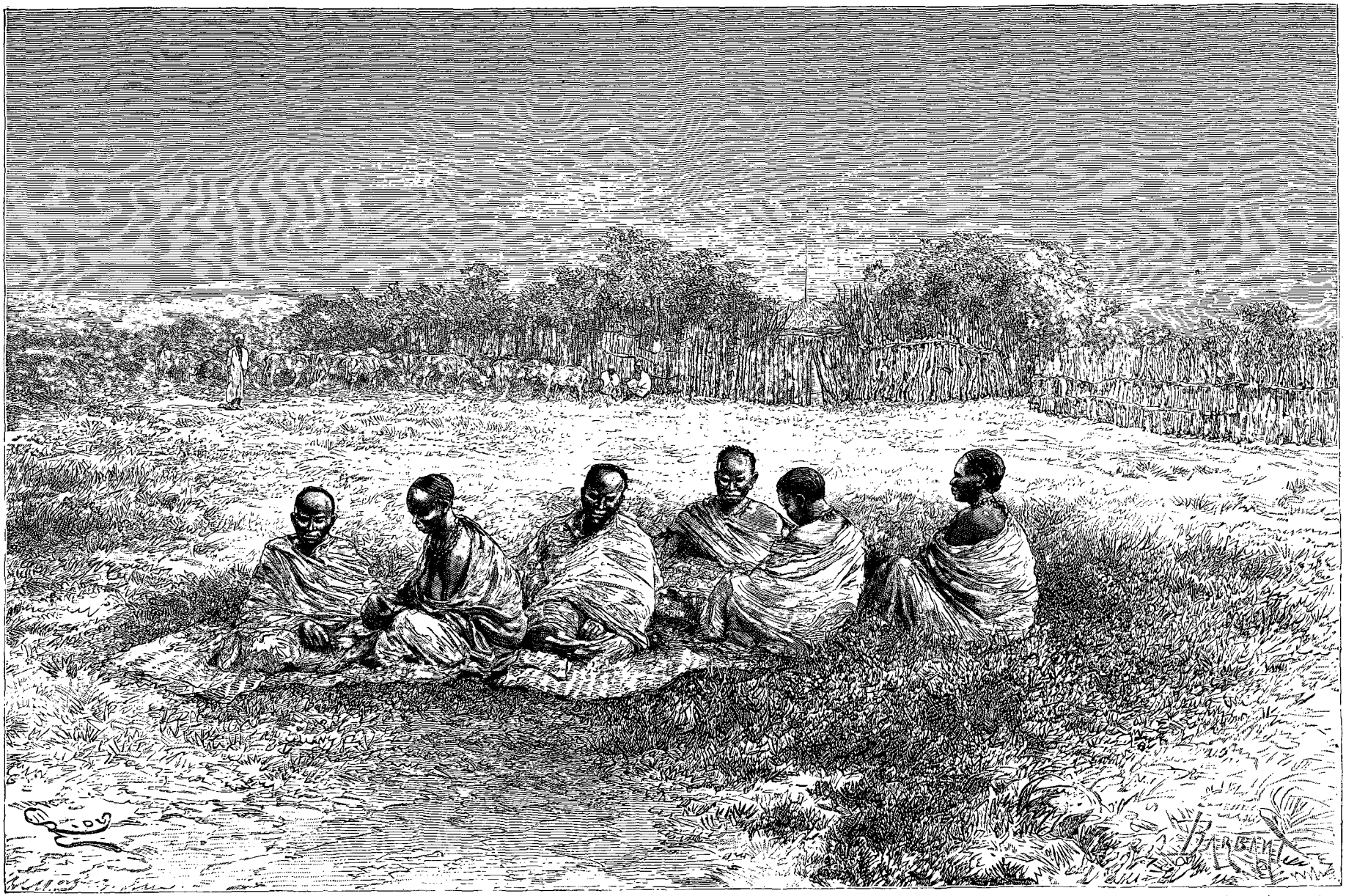
Boma des esclaves. « Ils sont une centaine, me dit-il, et, comme dans le Fipa ils coûtent horriblement cher, je ne veux plus en augmenter le nombre. En dehors de quelques corvées générales, ils n'ont d'autres occupations que celles de leurs cultures. Lors de la récolte, je prélève la moitié du maïs, et, quand arrive l'époque de la famine, je le leur distribue par rations. Ils semblent contents de leur sort, ne désertent pas ; leurs deux années révolues, ils ne tentent même pas de profiter de la liberté qu'on leur rend. L'esclave né esclave ne sera jamais autre chose qu'un esclave. Quant à l'esclave né libre et réduit en servitude à la suite d'une guerre, il cherche à déserter ; et, s'il ne peut y parvenir, il s'éteint peu à peu misérablement, plutôt que de s'assujettir à un joug odieux. »

Entre autres curiosités enfermées dans la maison européenne, Storms me présenta un grand orgue de Barbarie, parfaitement conservé. Il avait autrefois fait partie du matériel de l'abbé Debaize, et ce dernier, lors de sa maladie, l'avait laissé à Karéma.

Avant de dîner, nous dévidâmes, une à une, toutes ses vieilles ritournelles, et dans cet entourage primitif et sauvage je me sentis remué par ces mélodies démodées.

Dès le lendemain de son arrivée, Storms retournait à ses occupations. Je devais, pour ma part, prendre une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Boma des esclaves à Karéma (voy. p. 390).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décision à l'égard de ma caravane, que je m'attendais à voir arriver sous peu.

Après mûre réflexion, je finis par m'en tenir, pour mon ravitaillement, aux offres obligeantes de Storms. Sefu, comme je l'ai dit, m'achèterait les étoffes et fusils à Tabora, et ce matériel m'arriverait ici sous l'escorte de quelques hommes de confiance.

Une autre question me préoccupait vivement en ce moment. Je veux parler de la trahison de mes deux chefs chez Cazembé.

Leur absence momentanée favorisait l'instruction de cette longue afffaire. Dans ma caravane, terrorisée par leurs menaces, il n'était pas aisé de faire parler les pagazis : mais ici la langue des huit hommes qui m'avaient suivi se dérouilla comme par enchantement et j'en appris plus que je n'en avais soupçonné. Vols à Zanzibar avant le départ, vols en route, concussions de toutes sortes.... Je ne dis rien de la façon dont ils avaient exposé mes jours chez Cazembé, motif qui, à lui seul, à Zanzibar, leur eût coûté la tête.

Dans ma situation, je ne pouvais pas avoir recours à pareille extrémité. J'ai dit au commencement de mon voyage l'autorité dont le grand Niampara jouissait dans la caravane, sa puissance occulte, qu'il devait à des traditions, à des usages séculaires, au pouvoir encore mal établi de l'Européen, dont le noir se défie. Un coup de force contre Nassib, et Tuakali pouvait tourner à mon préjudice. Tout ce que je pouvais faire était de les chasser publiquement, quelles que pussent être, du reste, les conséquences d'un pareil acte.

Ma caravane arriva le matin du 25 décembre, et je résolus d'agir sans plus tarder. Vers dix heures; elle s'annonça par des salves insensées de coups de feu. Tous mes gens étaient nus comme des vers; mais à leurs faces rebondies je pus constater avec plaisir qu'ils avaient trouvé des vivres en abondance depuis que nous étions séparés. Après m'avoir salué, ils s'apprêtaient à entrer dans le tembé : je les arrêtai d'un geste.

« Mes amis, leur dis-je, avant d'entrer dans ce tembé, où vous allez jouir d'un repos bien mérité, je veux vous dire quelques mots.

« Depuis un an que nous voyageons ensemble, je n'ai eu qu'à me louer de vos services. Deux d'entre vous, cependant, deux de vos chefs, Nassib et Tuakali, n'ont pas craint d'abuser de votre misère pour vous extorquer des piastres à plaisir, et de profiter de mon absence chez Cazembé pour attenter à mes jours et à ceux de huit de vos frères. Il n'est pas un seul d'entre vous qui ne leur doive plus de la moitié de sa solde, et vous savez comme moi ce qu'ils m'ont volé.

« Les noirs jugent de pareils actes comme bon leur semble. Nous autres blancs, nous les punissons. Tout d'abord je vous fais remise de l'argent que vous leur devez; ensuite je les chasse de la caravane. A partir d'aujourd'hui, ils ne sont plus rien pour vous ni pour moi : je les jette en route.

« Ce n'est pas tout. Il en est parmi vous qui ont trempé plus ou moins dans les affaires qui se sont traitées chez Cazembé en mon absence. Je veux en avoir le cœur net et ne pas traîner de traîtres avec moi. Ainsi donc, pour protester contre de pareils agissements, je vous somme tous de m'apporter de votre plein gré les armes et les effets des deux coupables.

« Cette station ne vous sera ouverte, vous ne recevrez de vivres que quand ce que je vous demande m'aura été livré. »

Que se passa-t-il ensuite? je ne saurais le préciser, mais à la fin du déjeuner Farraji, Songoro et quelques autres m'apportaient les armes et les effets des deux bandits. Le reste de la caravane fut autorisé à entrer dans le tembé, et je leur fis aussitôt une distribution d'étoffes, que Storms m'avait avancées.

Quant à Nassib et à Tuakali, un an plus tard je les retrouvai dans la prison de Zanzibar, où notre consul, prévenu, venait de les faire enfermer.

Trois jours après cette exécution, Sefu se mettait en route avec sa caravane pour Tabora, où il devait me préparer entre autres objets des milliers de mètres d'étoffes, dix-huit fusils à capsule, quelques perles, du sucre. A Wadi Combo et aux huit hommes qui m'escortaient depuis Iendué incombait le devoir d'aller me chercher ce stock; je leur donnai mes instructions et ils partirent gaiement à la suite de Sefu.

Les courriers ne mettent que vingt jours à parcourir la distance qui sépare Karéma de Tabora. Une caravane chargée ne met généralement pas plus d'un mois. Ainsi, en me donnant un mois de marge, je pouvais espérer me mettre en route trois mois plus tard. Hélas! je comptais sans l'éternelle lenteur des Arabes, sans la mollesse de l'escorte abandonnée à elle-même, et enfin sans la guerre que les gens de Mirambo allaient bientôt allumer sur toute la route.

Chaque année, aussitôt l'époque des récoltes, on est sûr de voir les bandes pillardes se mettre en campagne. Sous prétexte de venger des injures, souvent illusoires, adressées au tout-puissant chef d'Urembo, les chefs se précipitent vers le sud pour faire main basse sur tout ce qui n'est pas de taille à leur résister. Malheur alors aux caravanes qui se trouvent sur leur chemin, fussent-elles commandées par des Européens ou des Arabes!

Tout bien disposé qu'il paraisse pour l'Européen, Mirambo est encore pour eux à redouter. Autrefois, quand il guerroyait en personne, le blanc avait relativement beau jeu à s'entendre directement avec lui; mais aujourd'hui il se repose sur ses lauriers dans sa capitale, et ses chefs abusent de l'autorité qu'il leur transmet. N'est-ce pas l'un de ces scélérats qui a fait massacrer Carter et Cadenhead?

Pour en revenir à ma caravane et à mon matériel, le soir du départ de Sefu, M. Hore arrivait à la station dans ce même bateau que j'avais vu partir de la côte et qu'au prix de mille fatigues il avait réussi à lancer sur le lac. Il revenait d'Iendué, où je l'avais manqué de quelques jours seulement, et m'en rapportait, avec son obligeance bien connue, le restant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du matériel que j'avais confié aux bons soins de M. Swann.

La vie que cet homme mène sur le Tanganika est particulièrement dure. Engagé pour le compte de la *London Missionary Society*, il est chargé du service des communications entre Iendué et Itoua, la station mère, située en face d'Oujiji. Rarement il quitte son petit bateau, et je m'étonne que son énergie ait pu résister jusqu'à ce jour à ce soleil brûlant, à ces mauvais temps fréquents, à cette navigation que l'absence d'abri sur les côtes du lac rend particulièrement dangereuse.

Aussi me parut-il très changé et d'une faiblesse inquiétante, bien qu'il ne voulût pas en convenir. Storms insista pour qu'il passât la nuit à la station : mais rien ne put l'empêcher de rejoindre son bateau, qu'il sentait en danger sur cette plage battue par tous les vents, et, à deux heures du matin, il appareillait.

J'avais maintenant tout mon matériel sous la main ; c'était le moment ou jamais de le réparer, de le réinstaller pour un nouveau voyage, car, sous l'influence de ce repos salutaire, l'idée de revenir à la côte s'éloignait de plus en plus de mes idées. L'esprit industrieux de Storms me fut là d'un précieux secours.

Ma tente d'abord, que je n'avais pas ouverte depuis six mois, était à refaire en entier ; j'y attelai aussitôt les trois meilleurs ouvriers voiliers de la caravane.

Le capitaine Storms. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Mes chaussures étaient dans un état pitoyable. Deux paires de bottes laissées par quelqu'un des voyageurs qui nous avaient précédés furent transformées en bottines très convenables, et, en moins d'un mois, toutes mes vieilles chaussures étaient ressemelées en cuir de rhinocéros.

Puis vint le tour des fusils à visiter, des cartouches à refaire, du lit, de la table à raccommoder.

Dans tous ces petits travaux, l'Européen ne saurait trouver d'auxiliaire plus précieux que les Mguana ou hommes libres de Zanzibar. Tous savent coudre, blanchir le linge, couper un pantalon ou une chemise. Sur cent hommes, une caravane a toujours quatre ou cinq charpentiers adroits et souvent deux ou trois forgerons qui, pour un modique salaire, ne demandent pas mieux que de tirer profit de leurs petits talents.

Entre-temps Storms occupait ses loisirs à prendre des observations et à calculer. En peu de jours il s'était assimilé mon petit bagage astronomique, et nous pûmes ainsi confirmer, sinon rectifier, les résultats déjà obtenus par nos prédécesseurs.

La photographie nous fut aussi d'une grande ressource. Depuis longtemps mon appareil n'était sorti des caisses. Il faut croire qu'une providence avait veillé sur lui, car, jusqu'aux *bains*, vieux de six mois, tout fonctionnait parfaitement.

Le premier jour de l'an vint nous surprendre au milieu de ces occupations, et il fut célébré avec un entrain rare dans les fastes africains.

Le mois de janvier, qui avait été l'année précédente si pluvieux et si orageux, se montra d'une clémence inusitée. Je ne retrouvai sur les bords du lac qu'une bien pâle image de cette *massika* effrayante qui, quatre mois durant, m'avait poursuivi sans trêve. Ici on ne souffre pas de ces pluies interminables qui vous laissent des semaines entières sans un rayon de soleil et ont pour entr'actes des ouragans furieux. Ces derniers seuls persistent et deux fois par semaine, il faut s'attendre à une tourmente déchaînée qui bouleverse le lac et renverse les trop fragiles demeures des indigènes. Dans les intervalles, la brise du sud souffle avec une constance de mousson, et, si la navigation en souffre, au moins on est sûr qu'elle balaye l'atmosphère des effluves malsains qui s'échappent des marais.

Vers le 20 je m'absentai une huitaine de jours, dans le dessein de me débarrasser de mon ivoire. Il se trouvait précisément, dans les environs, un négrier arabe, ou prétendu tel, qui accepta mes propositions. Après un échange de pourparlers, il fut convenu qu'il me donnerait deux cents mètres d'étoffes par frasilah ou quinze kilogrammes, prix dérisoire, mais qui s'imposait par l'absence momentanée de la concurrence. Seulement, comme j'étais bien sûr qu'il essayerait de me voler encore en me livrant la marchandise, je me rendis chez lui en personne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Makutubu, c'est le nom de ce drôle, demeurait dans la plaine de Kilandou, en face de cette magnifique baie que j'ai déjà traversée en pirogue. Par terre il fallait quatre journées de marche pour y arriver.

Le 20 au soir je couchais au village de Karéma avec vingt-cinq hommes, et la matinée du lendemain se passa à courir sur la longue crête qui borde le lac dans le sud. Un sentier superbe sous de beaux bois bien aérés; à nos pieds, le Tanganika battant la falaise rocheuse. Partout des vignes sauvages, les unes gracieusement enroulées dans les arbres, les autres hautes d'un pied à peine, avec de larges feuilles analogues à celles de nos vignes vierges. Pas traces d'habitations, quelques sentes fraîches de rhinocéros et d'éléphants, ces derniers tout petits et d'une sauvagerie qui rend leur poursuite impossible.

Le 22 nous campions à Kaléaria, premier village du Fipa, l'an dernier encore repaire de *Rougas-Rougas* et d'un voisinage des plus incommodes pour la station. Le chef, un vieil abruti, me fit part de ses doléances sur l'établissement des Européens au bord du lac : « Les voilà, dit-il, qui traversent le lac, et l'eau s'en va avec eux! » On sait effectivement que depuis trois ans, par suite d'un phénomène en partie expliqué aujourd'hui, le niveau du Tanganika a baissé de trois mètres sans qu'on puisse assigner une limite à cette déperdition des eaux.

Makutubu, négrier.

Puis il me parla du Rikua ou lac Léopold II, un immense marais qui doit ressembler au Bangouéolo, si j'en crois la peinture qu'il m'en a faite. D'après lui, l'eau serait blanche et tellement corrosive qu'à la longue elle mangerait les jambes de ceux qui y pataugent.

Le 23 nous traversâmes un beau pays de chasse, où nous vîmes plusieurs troupeaux de zèbres, de girafes, de bubales, et le 24, enfin, nous entrions dans la plaine de Kilandou, un des endroits les plus remarquables du Tanganika, le seul qui, avec Karéma, soit appelé à un avenir prospère, si jamais le Tanganika doit devenir un centre de civilisation. Pour la bien juger dans son ensemble, il faut la voir des hauteurs qui la limitent dans toutes les directions, sur un pourtour de dix à douze milles de circuit, avec une large échappée sur le lac. Les îles rocailleuses de l'ouest, couronnées d'une végétation maigre et souffreteuse, ferment la baie d'une muraille jaune doré qui, dans le sud, vient se joindre à la chaîne des collines dont j'ai parlé. Une ou deux pirogues glissant doucement sur la rade tranquille et quelques têtes d'hippopotames étaient les seuls indices de vie dans cette immense étendue.

Une fois dans le centre de ce vaste cirque, on ne voit plus rien, tant on est noyé et submergé dans cette végétation haute, touffue et puissante. Ici ce sont des herbes arborescentes, serrées, hautes de trois mètres, d'où s'exhalent les effluves puants de certaines espèces de fourmis. Si l'on approche de la plage, il faut patauger dans des rizières semées à la diable, à la volée, mais d'une venue splendide. Puis, brusquement, vous vous heurtez à un petit boma de cinq à six huttes. Ils sont cinq ou six de cette espèce, cachés au plus profond des herbes, y compris celui de Makutubu, aussi important à lui seul que tous les autres réunis; peut-être y a-t-il un millier d'hommes en tout, sur un terrain qui en nourrirait des millions.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi sale, d'aussi honteusement sordide, que ce boma de Makutubu. Dans le principe, les huttes ont dû être construites sur le modèle des huttes indigènes, mais l'encombrement des esclaves, aussi bien que leurs deux années d'existence, ont produit d'effroyables ravages. Plus un toit entier, plus une muraille de torchis qui se tienne debout. Les rues ont disparu, coupées qu'elles sont, tous les trois pas, par des palissades de roseaux, derrière lesquelles des familles entières s'entassent pour respirer une atmosphère empestée. On n'y peut marcher que courbé en deux et en faisant des crochets tous les trois pas. Sur chaque porte, accroupis, l'œil hagard, sont des lépreux et des varioleux, les uns aux jambes en fuseaux, plaqués de taches blanches, les autres, le corps et la figure boursouflés par cette éruption immonde. Non, jamais hôpital de blessés n'a vu pareil entassement de souffrances, de plaies béantes, d'ulcères gangrenés, et tout cela étalé en plein jour, je puis dire en plein

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

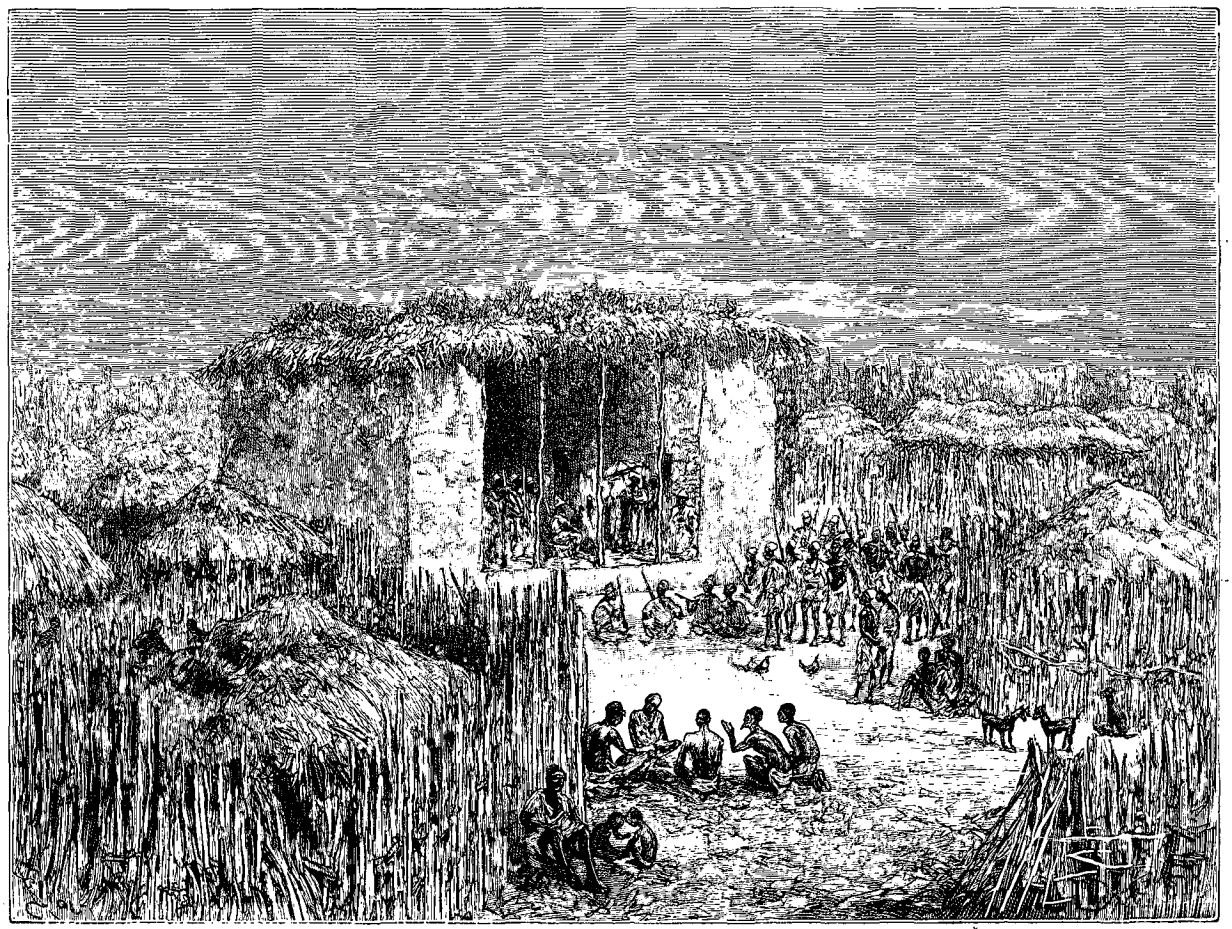
soleil, car c'est le seul remède que ces malheureux connaissent pour guérir les ulcères.

Le tembé de Makutubu seul, au milieu de cet amas d'immondices, conservait l'apparence d'une habitation possible. Escorté de trois ou quatre bandits du même acabit que lui, il m'attendait sous sa véranda.

J'ai déjà décrit ce type du négrier en parlant d'Aley, et l'histoire de Makutubu diffère peu de celle de son frère, car tous deux dépendent du même Arabe à Zanzibar. Né dans le Marungu, il fut amené et vendu encore jeune à la côte. En quelques années il s'est attiré la confiance de son maître, et aujourd'hui il tranche du potentat dans cette même plaine de Kilandou qu'il traversait la fourche au cou il y a dix ans à peine.

Makutubu toutefois m'installa de son mieux et se montra d'une obséquiosité rampante, jusqu'au moment où je trouvai l'occasion de lui parler de l'objet de ma visite. A voir son insistance à éviter d'aborder un pareil sujet, il n'était pas douteux qu'il ne me préparât quelque tour de sa façon.

« Je suis pressé, lui dis-je, et je tiens absolument à vendre cet ivoire dès demain. Nous sommes convenus de quarante dotis par frasilah; ainsi ce sera à peine une affaire d'une heure de compter toutes les étoffes.



Boma de Makutubu.

— C'est que, Msungu, répondit-il d'un air entendu, mes étoffes sont plus neuves que toutes celles qui roulent le Centre Afrique, et trente de mes dotis valent bien les quarante dont nous sommes convenus.

— C'est exactement comme mon ivoire, répondis-je: il est superbe, et je te défie de trouver le pareil d'ici à la côte », ce qui était vrai.

Dix minutes encore, il essaya de disputer; mais je n'étais pas d'humeur à rabattre quoi que ce fût de nos conventions, et il finit par céder.

Makutubu a comme escorte une vingtaine de *Rougas-Rougas*, et, en véritable Africain, il se trouvait alors en guerre avec un de ses voisins. Vers minuit, une douzaine de coups de fusil furent tirés précipitamment contre son boma. Le plus souvent ces attaques sont sans conséquence; mais, cette fois, les *Rougas-Rougas* devaient être aux aguets, car un des assaillants tomba, percé d'une balle, devant une des portes de la palissade.

Le matin je fus réveillé par de longs cris poussés par la multitude. La petite cour placée devant le tembé était pleine de monde. Au centre d'un cercle, la tête du malheureux, sciée à coups de couteau, était plantée sur un piquet à un pied de terre, et la foule en délire se livrait autour de ce trophée à une ronde échevelée, sous une pluie battante. De temps à autre, une femme, un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfant sortait du groupe, s'approchait de cette tête livide, lâchait quelque ignoble plaisanterie, puis rentrait dans la ronde au milieu d'un hourra frénétique. Comme j'arrivais, une vieille mégère, au torse nu, venait de la saisir par les cheveux; un instant elle la balança à bout de bras, puis la lança à quelques pas, où elle rebondit avec de sanglantes éclaboussures. Et la foule de se ruer en rugissant.

« Les enfants s'amusent! » me dit Makutubu, qui regardait la scène d'un œil paternel, sous un vieux parapluie en grosse toile huilée.

La matinée se passa à compter des étoffes et à peser l'ivoire, avec une de ces mauvaises balances arabes où le crochet a toujours à son avantage un contrepoids d'un ou deux kilogrammes.

« C'est pour compenser, me dit Makutubu, la perte de poids que doit éprouver l'ivoire en se desséchant d'ici à la côte. » A part cela, je dois ajouter qu'il ne s'écarta guère de nos conventions. L'après-midi j'empaquetai le tout et décidai de partir le lendemain : tant j'avais hâte de quitter ce boma empesté.

Le 1er février je rentrais à Karéma, où je trouvai Storms sous le coup d'un découragement profond. Son dernier daou, sa seule ressource pour maintenir les deux stations en relations régulières, venait de couler au retour d'un voyage au Marungu. Il avait été chargé par un grain violent près d'une de ces nombreuses falaises à pic, et, après avoir chaviré, s'était brisé comme verre. L'équipage avait pu se sauver à la nage, mais tous les fusils étaient au fond de l'eau, et Storms était déjà en train de s'entendre avec des plongeurs vuafipa pour tâcher de les repêcher.

Dans la situation de Storms, pareil malheur était une catastrophe, car, avec les pirogues des indigènes, il faut compter un mois pour aller d'une station à l'autre, sans préjudice des dangers à courir. Son découragement cependant ne fut que passager, et il trouva promptement un moyen d'y remédier.

Le capitaine Cambier avait, il y a cinq ans, apporté un petit bateau en acier dans le genre du mien. Trop faible pour naviguer sur le Tanganika, l'embarcation se détériorait sur la plage. L'idée vint à Storms de l'exhausser en augmentant sa stabilité au moyen de flotteurs, et deux jours plus tard elle était sur chantier.

De plus, le canot ayant eu jadis une machine, dont les morceaux étaient dispersés aux quatre coins du tembé, il résolut de les réunir tous. Puis, sa superstructure terminée, il partirait pour Iendué, où les missionnaires, mieux outillés, l'aideraient au montage, et de là il comptait regagner Mpala à la vapeur.

Le lendemain fut pour mes hommes une journée de réjouissances. Je m'étais souvent demandé l'usage que je ferais de mon ivoire, et je m'étais arrêté à l'idée de leur en faire cadeau. Il y avait là près de trois mois de solde pour chacun d'eux, mais leur conduite, depuis un an, me paraissait mériter une récompense. J'eus un avant-goût de ma sottise, en remarquant que, la distribution faite, trois hommes seulement me payèrent d'un merci qu'ils m'accordent volontiers pour une poignée de farine ou une feuille de tabac. Les autres étaient restés impassibles, et ils attendaient pour rire que j'eusse le dos tourné.

Quatre jours plus tard, huit ou dix hommes vinrent me mendier des vêtements. Ils avaient vendu tous les leurs pour boire du pombé, acheter du chanvre et du tabac. Leur sourire narquois semblait me dire :

« Puisque tu es riche, tu nous dois bien cela! »

Une autre fois, Hassani venait de tuer un buffle. Mes gens refusèrent d'aller chercher la viande, comme si j'eusse abdiqué tous mes droits. Je leur coupai les vivres pour huit jours et donnai le buffle aux esclaves.

Plus tard cette indiscipline, activée par quatre mois d'oisiveté continue, devait avoir bien d'autres effets.

En parlant des ressources naturelles de Karéma, j'en ai oublié qui ont cependant leur importance. La première de toutes est le miel. Les indigènes le récoltent dans des écorces séchées, en forme de cylindres, qu'ils suspendent dans un arbre touffu pour l'abriter des maraudeurs; et telle est la quantité qu'on en récolte pendant la saison propice, qu'on trouve à en acheter dix à douze litres pour trois mètres d'étoffe.

Au sud d'Oujiji, les indigènes connaissent le riz, mais ne le cultivent pas, le trouvant trop fade. Kilandou est le seul point du lac où l'on trouve des rizières.

La canne à sucre vient un peu partout dans les endroits frais, mais il faut aller jusqu'à Tabora pour la voir cultiver. Peu de bananiers, alors qu'à Oujiji et dans l'Ougouha le vin de banane est d'un usage courant. Le bananier, plante fragile, demande un pays tranquille pour atteindre sa croissance, et l'état de guerre constant dans ces parages ne lui est pas favorable. A peine en rencontre-t-on quelques plants dans tout le Fija, et c'est cependant le seul fruit connu des indigènes. Les pêchers et les abricotiers n'y ont pas réussi, mais l'intérieur du tembé est encombré de citronniers, de grenadiers, de papayers, de goyaviers, de pommiers et de canneliers. Le sel est le seul objet d'exportation.

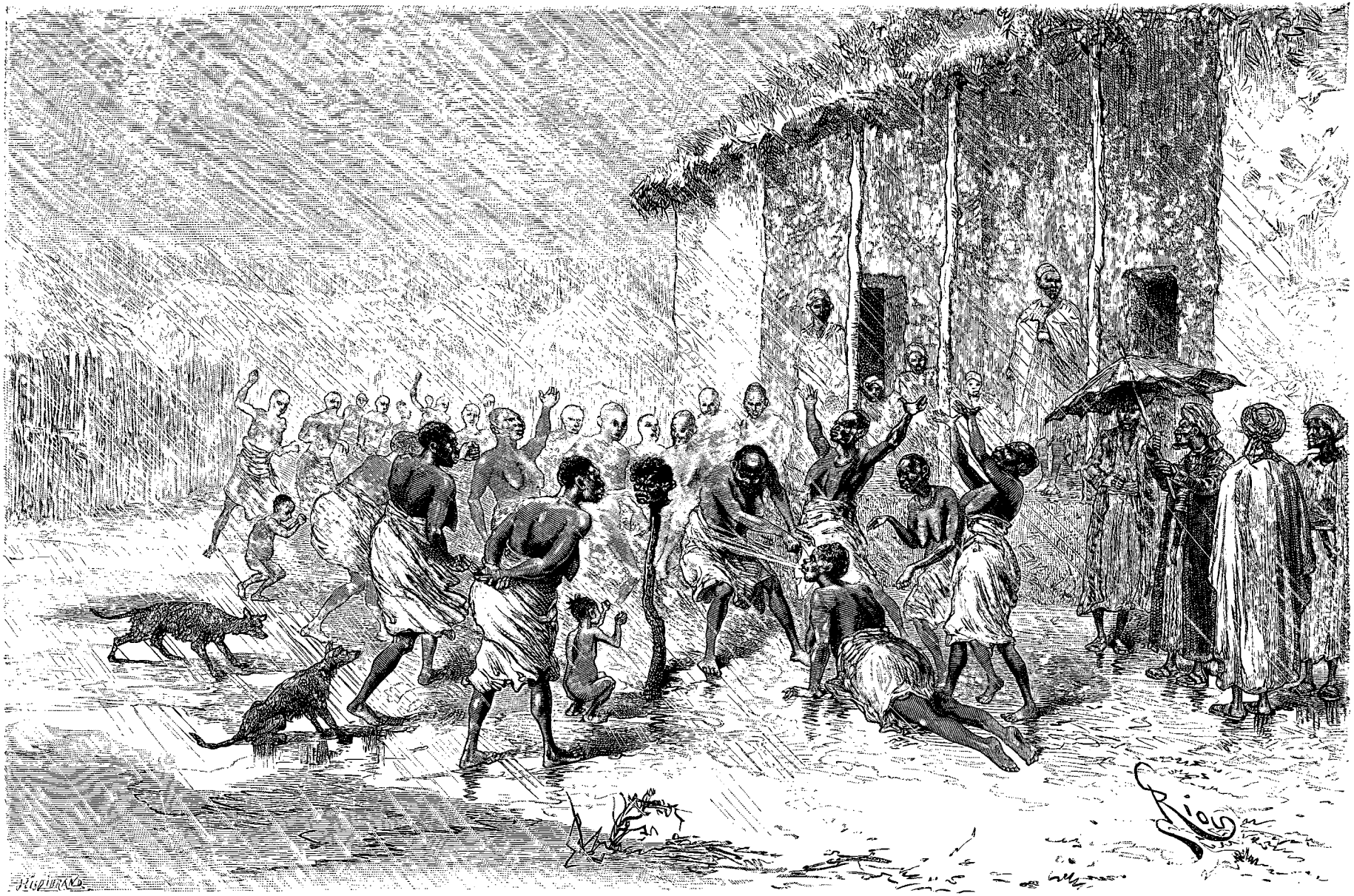
Je doute qu'il existe en Afrique plusieurs coins aussi riches en ornithologie que les côtes ensoleillées du Tanganika. Deux des Askaris de la station n'ont pas d'autre travail que la chasse, et tous les jours à deux heures c'est plaisir de dépouiller leur butin.

Le manque de cartouches à plomb ne me permet pas de contribuer à ces hécatombes journalières, mais Hassani prend sa revanche sur la grosse bête, également très commune. Plusieurs fois il nous rapporta deux buffles. Deux fois il fit des doubles sur les zèbres et même une fois sur les girafes, coup de fusil superbe, car elles sont tellement sauvages que c'est la première fois qu'on en mangeait à la station. Je ne dis rien des cobes, bubales et autres petites antilopes.

Malgré l'abondance du gibier, cette chasse est impraticable pour l'Européen, tant les herbes sont hautes et denses dans cette plaine de Karéma.

Aux bords du lac la marche est plus aisée. Dans ces alluvions encore sablonneuses, les joncs sont plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Les enfants s'amusent. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

courts, moins tassés et semés de bouquets d'ambach, d'un accès relativement facile malgré ses épines.

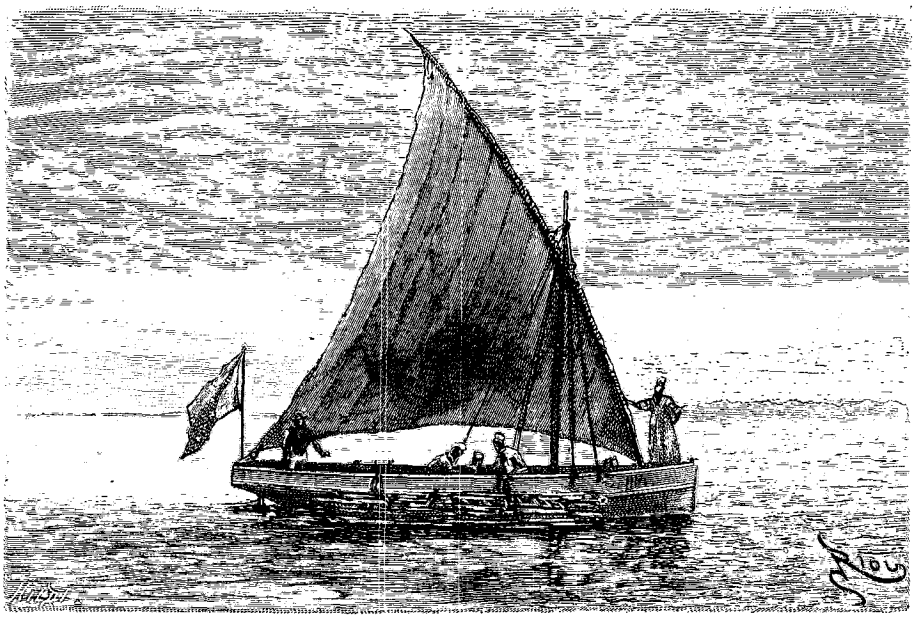
L'ambach de Schweinfurth est très répandu sur les bords du lac; c'est au moyen de flotteurs dont il fait tous les frais que les indigènes obtiennent la stabilité de leurs pirogues.

Le milieu de mars arriva cependant sans que je reçusse aucune nouvelle de ma caravane, et mes craintes s'aggravaient chaque jour des bruits contradictoires qu'on faisait courir sur son compte.

Un fait certain, c'est que les courriers ne passaient plus, et depuis janvier la station n'avait rien reçu de Zanzibar. Huit Askaris embauchés par Storms arrivaient, d'ordinaire, assez régulièrement chargés de lettres de la côte, et, pas plus que ma caravane, ils ne donnaient signe de vie. Il était également certain que la guerre commençait à s'allumer sur sa route. A deux reprises j'envoyai des détachements, qui me revinrent huit jours après sans l'ombre de renseignements.

Mes projets étaient pourtant arrêtés, autant que projets peuvent l'être en Afrique. Le lac traversé, je voulais me lancer vers l'ouest, passer le Loualaba, puis continuer dans la direction de Stanley-Pool, en coupant la grande courbe du Congo, sans trop m'écarter du 7e degré de latitude.

La première étape de ce voyage de retour, la plus dure sans contredit, était la traversée du Tanganika, et je l'avais déjà préparée dans la limite de mes moyens. J'avais réussi à me procurer une des plus belles pirogues de Kilandou. Elle servirait à porter le matériel dans le long détour qu'il faudrait faire dans le sud pour arriver à Mpala. De plus, tous les riverains des îles



Départ du capitaine Storms.

étaient prévenus de ma prochaine arrivée et devaient tenir toutes leurs pirogues disponibles pour passer ma caravane au plus tôt. Mon matériel enfin était tout disposé, et, vingt-quatre heures après l'arrivée de mon ravitaillement, je pouvais me mettre en route.

Storms touchait aussi au bout de son travail. Le *Cambier*, c'est ainsi qu'il avait baptisé son nouveau bateau, exhaussé de quarante centimètres et élargi d'une ceinture d'ambach, flottait à ravir, et c'était vraiment un travail superbe, dont eût été fier un ouvrier de profession. Les morceaux de la machine, à peu d'exceptions près, avaient été retrouvés, et, le 5 mars au matin, Storms quittait la station, en route pour Iendué.

Nous nous serrâmes la main en nous souhaitant bon voyage et nous disant au revoir à Mpala.

Ce départ me causa une sombre impression de tristesse; pour la première fois pendant mon voyage, je sentais l'optimisme naturel de mon caractère m'abandonner dans cette lourde solitude.

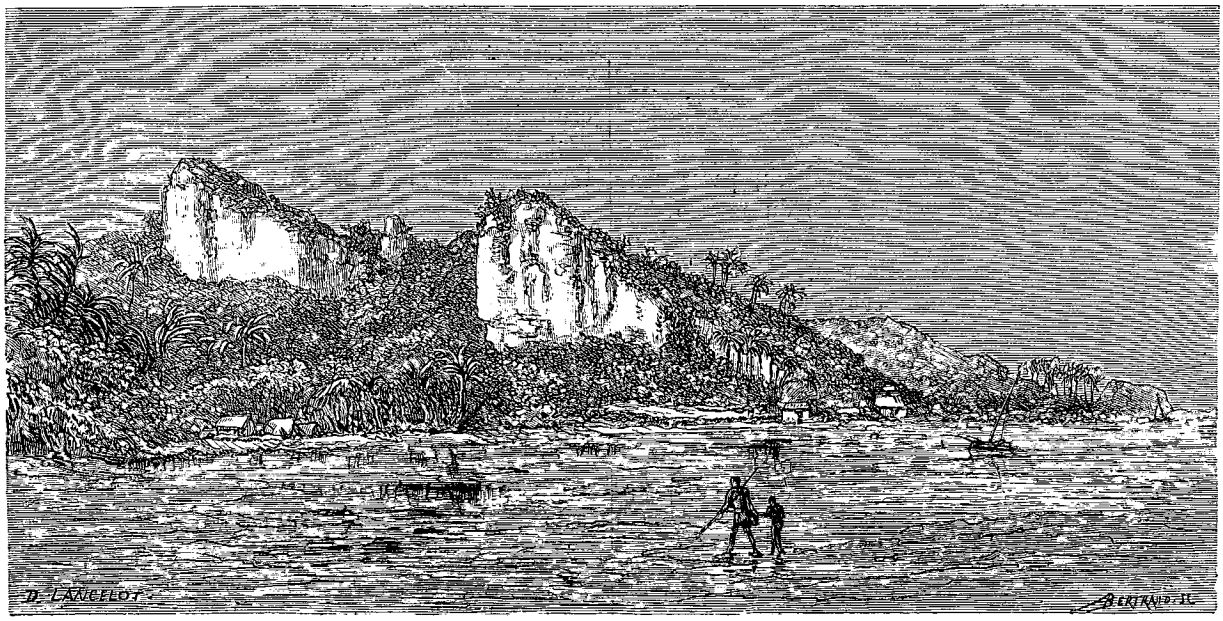
Je ne connais pas de pire supplice qu'un long stationnement en Afrique. Mes gens eux-mêmes, à leur insu, souffraient de cette oisiveté et brûlaient de se mettre en route; mais eux... pour revoir Zanzibar. Je me reposais en toute confiance sur ces bonnes dispositions.

J'oubliais qu'avec le nègre il ne faut jamais compter sur rien. Ma caravane allait se charger de me le rappeler en me soumettant à une dernière et rude épreuve.

Victor GIRAUD.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ile Ovalaou (village de Toko). — Dessin de D. Lancelot, reproduisant un croquis d'après nature de M. Laurent.

PROMENADES EN OCÉANIE,

PAR M. AYLIC MARIN.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

MON SÉJOUR AUX ILES FIDJI.

Je suis arrivé aux îles Fidji au mois de septembre 1882, au moment même où le siège du gouvernement était transporté du port de Lévuka, situé dans l'île Ovalaou, à celui de Suva, large baie formée par les bancs de coraux, sur les côtes de l'île Viti-Levou.

Je visitai d'abord Lévuka. Cette petite ville européenne adossée aux flancs d'une montagne et resserrée de toutes parts par des contreforts à pic qui s'étendent jusqu'à la mer, n'a rien du charme exquis, de la coquetterie raffinée de Papéète, la capitale de nos possessions françaises en Polynésie, ensemble de riants cottages délicieusement enfouis sous la verdure.

Lévuka se compose de maisonnettes uniformément blanchies à la chaux et alignées parallèlement au quai ; c'est un amas de boutiques (de *stores*, comme disent les Anglais), sans aucune originalité d'aspect et brutalement exposées aux rayons d'un soleil ardent.

Cette chaleur développe chez les habitants certain penchant à l'ivrognerie, et les affiches de *tempérance* que suspendent au-dessus de leurs portes les soi-disant *buveurs d'eau* de Lévuka, ne sont que les manifestations d'une hypocrisie de race auxquelles l'étranger le plus crédule ne peut ajouter foi longtemps.

Nous n'avons pas de représentant français à Lévuka. Quand j'entrai dans le port, je ne vis pas moins le pavillon tricolore flotter au milieu des drapeaux consulaires, à l'extrémité d'un mât énorme.

Fort intrigué, je descendis à terre dès que le bâtiment fut mouillé, et voulus faire la connaissance de ce compatriote qui arborait si haut l'enseigne de sa nationalité.

Je n'eus pas de peine à rencontrer mon homme.... Il semblait m'attendre au bout du wharf où je fis accoster la baleinière. C'était un marchand du nom de Franbeck, singulier original qui personnifiait bien le type de l'immigrant français aux colonies, aussi rare que le merle blanc et de provenance souvent douteuse.

L'intimité, dit-on souvent, se développe vite en voyage.... C'est vrai, mais celle dont m'honora M. Franbeck fut cependant si prompte, si expansive dès la première présentation, en présence de toute sa petite famille, dans la maison au drapeau tricolore, que je me crus en droit de prendre poliment quelques renseignements. Dans le cours de la conversation je posai, à brûle-pourpoint, une question à mon hôte, question bien naturelle en pays étranger et entre compatriotes. Je lui demandai dans quelle ville de France il était né.

Franbeck de se gratter alors le menton, tout en me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

répondant d'un air embarrassé : « Ma foi, mon cher monsieur, je vous avoue que j'ai toujours ignoré ce détail-là. Et comment pourrais-je le savoir? mes parents étaient d'origine bohémienne. Ce qui est certain, c'est que je suis *citoyen du monde* et que Paris est ma patrie de prédilection.

— Pourquoi cela? répliquai-je.

— Mais, repartit fièrement Franbeck, parce que Paris est par excellence la capitale du monde des lettres — car j'écris en français, monsieur, oui, en bon français! je versifie même à mes heures. — Étendez-vous dans mon hamac, je vous prie, et oyez! »

Ce que disant, Franbeck retira de son comptoir un manuscrit volumineux. Je n'eus que le temps de chercher mon chapeau et de prendre la fuite....

Un des hôteliers de Lévuka se prétendait également français et du plus pur sang français, de race alsacienne.

Ce misérable avait deux nationalités, comme on peut avoir deux habits, en changeant à volonté suivant celle de ses clients ; il était Alsacien avec les Français de passage et Prussien avec les Allemands; cette dernière qualification était d'ailleurs la seule qui lui convînt de droit.

J'eus le loisir de visiter la maison de ce colon un jour qu'il était absent : il y avait deux salles contiguës dans son établissement fort achalandé; la première était ornée du buste de M. Thiers; sur les murs de la seconde alternaient, avec des portraits de Gretchen plus ou moins vaporeuses, d'ignobles gravures représentant les scènes les plus tristes de la guerre de 1870.

Les Allemands ont semé par milliers ces gravures en Amérique et en Océanie, comme ils y ont répandu nos fusils chassepots, vendus à vil prix aux indigènes.

Le troisième Français de Lévuka, le perruquier de la ville, était seul *bon teint*. Né dans la rue Mouffetard, il n'aspirait qu'à pouvoir y retourner « avec quelques petites rentes amassées aux dépens de l'Anglais ». A chacun son idéal.

Lévuka possède des maisons de commerce importantes. On y trouve deux banques : *The Union Bank of Australia limited* et *The New Zealand Bank*. On y lit des journaux bien rédigés, le *Fidji-Times*, entre autres.

L'*office* de ce journal est la première maison qui ait été élevée à Lévuka. Le *Fidji-Times* s'imprimait avant que la colonie naissante pût encore lui offrir assez d'abonnés pour couvrir ses premiers frais; mais directeurs et rédacteurs s'en inquiétaient peu.... Ils s'inspiraient de leur devise : *Go ahead!* et avaient confiance en l'avenir.

Cet espoir était d'ailleurs partagé par les négociants qui arrivaient alors d'Australie avec quantité de marchandises, dont la plus grande partie leur avait été livrée à crédit par des maisons de Sydney. Ces immigrants eurent évidemment de bien mauvais jours à passer, mais leur constance a été récompensée; ils sont riches maintenant.

L'audace commerciale du marchand, la confiance de son commanditaire, la puissance du crédit intelligemment appliquée, sont, ne l'oublions pas, les éléments essentiels de succès pour les colonies anglaises.

Le port de Lévuka offre aux navires qui le fréquentent de nombreuses ressources pour leur ravitaillement ordinaire. Plusieurs wharfs facilitent le chargement et le déchargement des cargaisons ; l'eau douce est prise par les embarcations au bout de l'estacade principale, au moyen d'une conduite, et est vendue aux capitaines par le consul d'Allemagne, qui en fait le commerce à raison de quatre shillings le tonneau. La viande de bœuf vaut huit pence la livre anglaise, et les moutons s'achètent sur pied, une livre sterling pièce. Les approvisionnements de la place en vivres de campagne et en matériel naval sont suffisants pour tous les bâtiments qui passent aux Fidji.

On peut faire construire et réparer des goélettes à Lévuka; les chantiers sont bien outillés, et, si la main-d'œuvre atteint jusqu'à vingt francs par jour, les ouvriers sont habiles.

Les environs de Lévuka offrent au voyageur des promenades charmantes: celle du Pain de Sucre par exemple; vallées et montagnes sont tapissées de bois épais qui s'étendent jusqu'à la mer. Des villages s'échelonnent le long de la côte. Devant chaque case sèchent des coraux blancs, de formes très variées, que les naturels vendent aux étrangers; mais leurs prétentions sont trop élevées : ils ne connaissent que la *piastre* et poursuivent les promeneurs en vrais mendiants. Les allures des Fidjiens m'étonnaient; jamais à Tahiti un Canaque ne m'avait tendu la main en implorant ma pitié.

Quel joli bain j'ai trouvé dans la baie de Waïtow, en remontant la vallée! Un gros torrent bondissait, en grondant, d'une montagne de six cents mètres de hauteur, et formait sur sa route des cascades successives. Je trouvai là de superbes piscines naturelles, une eau profonde et d'une fraîcheur délicieuse, des douches vivifiantes. Devant moi se déroulait un paysage grandiose, d'énormes rochers, la vallée ombreuse, puis la mer, et au dernier plan la silhouette azurée de l'île Wakaya.

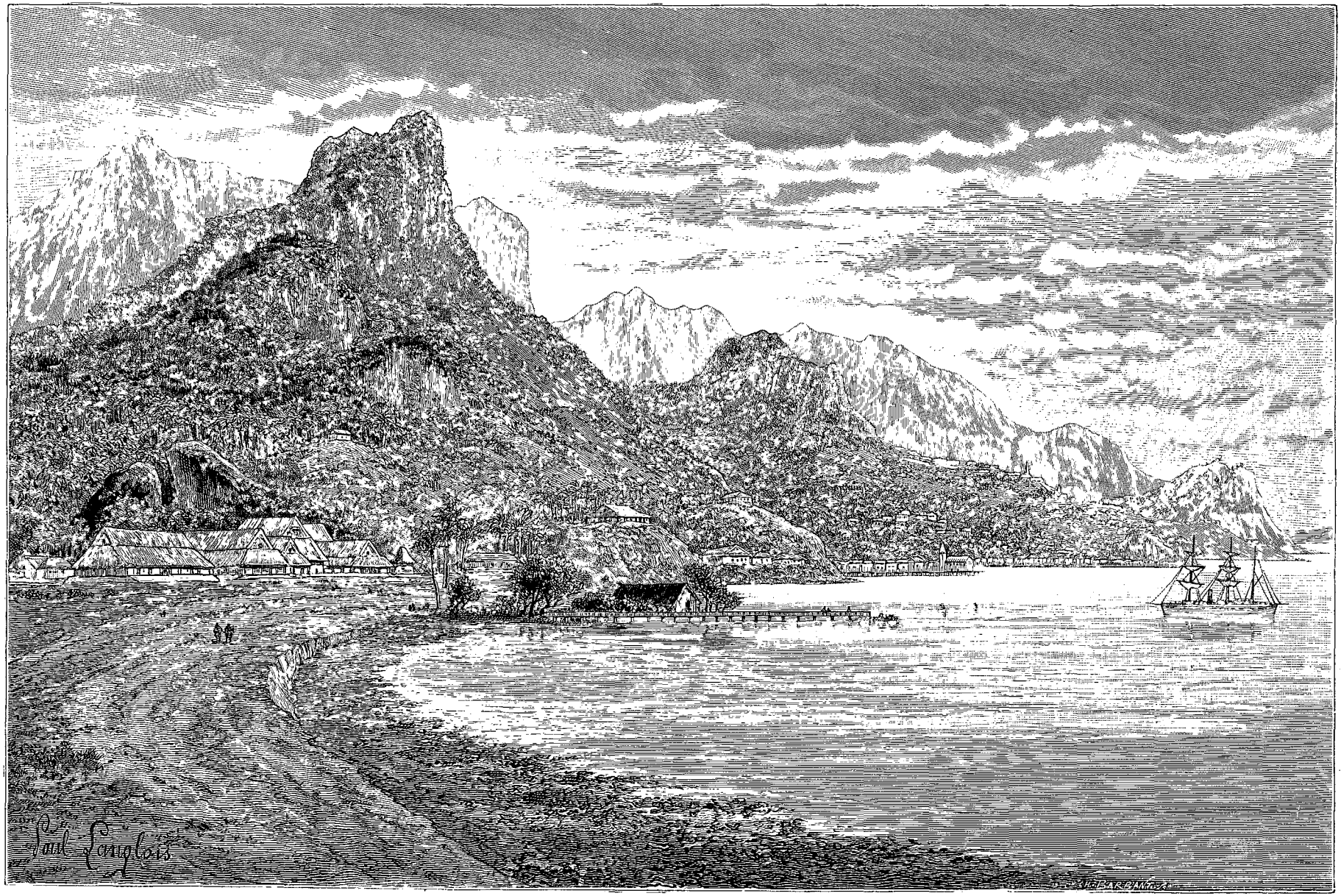
Lévuka a déjà une rivale en Suva, la nouvelle capitale officielle.

J'ai assisté aux débuts de cette colonie de Suva. Le gouverneur y était installé depuis trois jours à peine, quand j'allai à Viti-Levou, et déjà autour de sa maison, aux abords interceptés par les hautes herbes, semblaient surgir de terre les cases des colons.

Ces habitations sont des baraques en bois, très légères, composées de pièces démontables, dont les principales peuvent être ajustées en deux heures. La toiture, en zinc galvanisé, doit présenter bien des inconvénients sous ce ciel de feu, mais qu'importe! Il faut aller vite en besogne! *Time is money!*

Le gouvernement vend fort cher les terrains de la ville aux nouveaux habitants de Suva ; encore le contrat se fait-il sous condition résolutoire.... Les maisons doivent être construites dans un laps de temps qui varie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lévuka. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre trois et six mois, à partir du jour de la mise en possession.

Si, à l'époque prévue par l'acte de vente, le terrain n'est pas couvert par la construction projetée, l'acheteur perd, *ipso facto*, tous ses droits de propriété, et la concession retourne au domaine de la Reine.

Voilà bien un exemple du système anglais, expéditif avant tout.

Le développement du commerce aux Fidji est tel, que les immigrants affluent malgré les conditions onéreuses d'un premier établissement. Plus de soixante navires, à vapeur ou à voile, font le cabotage entre les îles; une ligne de paquebots mensuels relie Lévuka à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande. Grâce au câble sous-marin, les nouvelles d'Europe données par le *Fidji-Times* n'ont pas plus de huit jours de date.

Il suffit de passer aux Fidji pour se rendre compte des progrès que peut réaliser, dans les pays les plus sauvages et en quelques années seulement, l'énergie colonisatrice des Anglo-Saxons.

La prise de possession de l'archipel Fidji, qui compte cent cinquante-cinq îles, s'étendant sur un espace de 450 kilomètres de longueur et de 400 kilomètres de largeur, a été préparée habilement par les intrigues des ministres wesleyens. MM. Cardgill et Cross fondèrent une église à Lévuka en l'année 1835, à une époque où les peuples anthropophages de ces îles inhospitalières étaient encore la terreur des navigateurs. Les successeurs de ces hardis pionniers du protestantisme prirent dès 1857 un empire sans bornes sur l'esprit des chefs canaques en convertissant à la foi nouvelle Takombeau, leur roi suzerain.

La prépondérance de l'Angleterre fut ainsi établie aux Fidji grâce à ses missionnaires; l'annexion définitive de ces îles à son domaine colonial date de 1874.

La population de l'archipel s'élève au chiffre de 130 000 âmes, dont 120 000 Fidgiens proprement dits, 7500 indigènes des Nouvelles-Hébrides et des Salomon (*foreign-labours*), et 2500 Européens, Anglais ou Allemands pour la plupart.

Les immigrants d'origine anglaise ont, en quelque sorte, forcé la main du gouvernement de la métropole, en s'imposant au Parlement et au ministère par des pétitions sans cesse renouvelées. Ils souhaitaient avec raison qu'une protection efficace remplaçât la domination bâtarde du conseil australo-fidjien, qui avait la direction des affaires.

Le commerce, entravé par l'anarchie qui désolait le pays, allait si mal, que les marchands européens se trouvaient tous dans une situation voisine de la gêne.

D'autre part, les indigènes, soumis par le roi Takombeau à un impôt de 25 francs par tête, sans compter les taxes supplémentaires que les chefs secondaires se plaisaient à lever, étaient obligés, pour s'acquitter de ces obligations si lourdes, d'emprunter aux planteurs. Ces derniers, pour se rembourser, les retenaient ensuite à leur service pendant un temps d'une durée indéterminée. De là une sorte d'esclavage déguisé, qui faisait peu honneur à l'Angleterre et pouvait même causer des insurrections contre lesquelles les navires de la Reine eussent été, tôt ou tard, forcés de sévir.

Ce sont ces graves considérations qui triomphèrent des résistances du parti de l'opposition dans les Chambres anglaises; la prise de possession des Fidji fut reconnue nécessaire, et la reine Victoria y envoya immédiatement un gouverneur, lord Gordon, qu'il ne faut pas confondre avec le héros de Khartoum. Ce gouverneur comprit bientôt que son rôle consistait avant tout à protéger les natifs contre les empiétements maladroits des colons anglais, et le peu de popularité qui entoure encore son souvenir dans la mémoire des habitants de Lévuka prouve assez qu'il sut ne jamais dévier de cette ligne de conduite.

Les résultats de l'administration de lord Gordon furent remarquables. Dès l'année 1882 les Fidji purent suffire, avec leurs seules ressources, à toutes les dépenses nécessitées par l'entretien de ce rouage social qui leur vaut la justice, la paix et le bien-être; elles n'eurent jamais besoin, pour prospérer, ni des troupes ni des bâtiments de guerre de la métropole.

Par quel moyen lord Gordon est-il donc parvenu à équilibrer le budget de cette colonie, dont le passif l'emportait encore sur l'actif en 1880? — Par une combinaison ingénieuse: la transformation de l'impôt en argent en un impôt en nature, auquel se plient facilement les indigènes.

L'impôt en argent atteignait à peine 4000 livres sterling; l'impôt en nature fait entrer annuellement dans les caisses du Trésor colonial 11 000 livres sterling, provenant de la vente des denrées fournies au fisc par les 23 000 contribuables indigènes.

Lord Gordon, en défendant les natifs contre les vexations des immigrants, agissait dans un but qui n'était rien moins qu'humanitaire.

La revision des ventes ou anciennes donations de terres faites par les indigènes aux colons australiens a conduit à l'annulation de plusieurs de ces conventions au profit du gouvernement, les propriétés revenant alors au domaine, seul maître du sol, en principe, depuis la prise de possession. Les terres, classées en trois catégories, selon leur fertilité relative, sont maintenant achetées à l'État par les planteurs au prix d'une livre sterling, de 15 shillings ou enfin de 10 shillings par acre, d'après leur cote officielle sur le cadastre.

Le second but de la tutelle du gouvernement sur les natifs, le *rendement régulier de l'impôt*, n'est pas moins tangible. Si lord Gordon défendait les enrôlements des Fidjiens par les colons pour la culture des terres, c'était uniquement afin d'empêcher la dépopulation des villages.

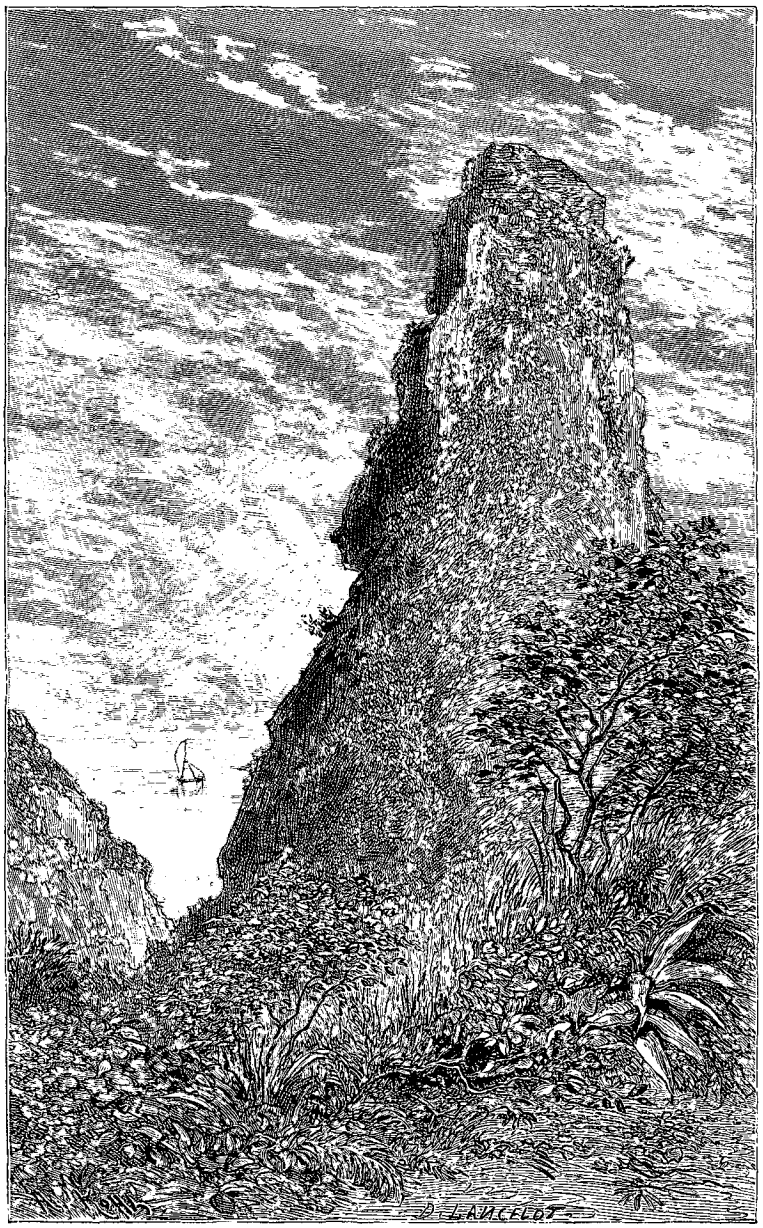
Que deviendrait en effet la race autochtone, si tous les hommes délaissaient leur district, en y abandonnant leur famille, pour aller se mettre, souvent bien loin de leur demeure, à la disposition des propriétaires européens? — Cette race, déjà affaiblie par le contact des *blancs*, s'appauvrirait rapidement, et les ressources de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'impôt décroîtraient en quelques années, en raison directe de la diminution des naissances.

Voilà pourquoi le gouvernement anglais oblige les planteurs à recruter les hommes de peine aux Salomon, aux Nouvelles-Hébrides et jusque dans les Indes. — Ce n'est certes pas pour ménager l'orgueil des premiers propriétaires du sol, ni par pitié pour eux : c'est parce que *leur vie vaut de l'argent*! L'Anglais n'est pas homme de sentiment.

Le successeur de lord Gordon, M. le gouverneur des Vœux, descendant des Français chassés de leur pays par la révocation de l'édit de Nantes, se montre lui-même peu scrupuleux sur ces principes de morale coloniale. — Il avoue que le maintien de la paix dans cet archipel des Fidji repose en partie sur la politique pratique inaugurée par lord Gordon. Les cent vingt mille indigènes de la colonie ont toujours vécu sans trouble sous le pavillon anglais, dépendant encore, pour la forme, de leurs anciens chefs, aristocratie influente, capable de maintenir dans l'ordre les couches inférieures, et facile à surveiller elle-même. Tout est donc absolument calculé dans les mesures relatives à la protection des natifs aux Fidji.



Le Pain de Sucre (voy. p. 402). — Dessin de D. Lancelot, reproduisant un croquis d'après nature de M. Laurent.

Mais n'insistons pas davantage sur ce point; disons plutôt quelques mots des indigènes au point de vue de leur caractère, de leurs coutumes.

Le cadre restreint de cette étude ne peut nous permettre qu'une esquisse rapide.

Les naturels des Fidji appartiennent à la race papoue. De la postérité maudite de Cham, ces insulaires ont les traits du visage fortement accentués, le nez souvent bien fait, mais les lèvres épaisses et la barbe rude. La chevelure est un des caractères distinctifs de leur race; figurez-vous une tête-de-loup, cette manière de balai rond aux crins raides, et vous aurez la fidèle image d'une tête de Fidjien, vue de dos. Tandis que les femmes portent leurs cheveux ras, les hommes, au contraire, entretiennent soigneusement de véritables crinières, en partie rougies à la chaux, marque de suprême élégance; douze perruquiers sont affectés au service particulier du roi Takombeau.

Si la physionomie du Fidjien ne prévient pas en sa faveur, il ne faut pas pourtant lui refuser certains avantages : la taille élevée, la belle proportion des formes, la noblesse de la prestance. Sa compagne, au point de vue esthétique, lui est bien inférieure.

Le plus souvent laide, la Fidjienne a de bonne heure le système musculaire hideusement flétri. Il est vrai que la venue des enfants la console vite de cette maturité avant le temps, car ils sont charmants ces bébés : leurs yeux noirs pétillent de vivacité et de malice. Très gâtés, ils font de leurs parents les esclaves de leurs fantaisies.

L'enfant, en Océanie, est l'objet d'un culte véritable de la part de sa famille; son opinion dans les circonstances les plus graves est considérée comme une révélation du ciel. Alors que le conseil des chefs hésite sur le parti à prendre, une parole prononcée par un marmot peut décider de la paix ou de la guerre. Le don

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de seconde vue que ces peuples superstitieux accordent à l'enfance est un des nombreux traits qui caractérisent leur esprit encore imbu des croyances d'autrefois.

Aux Fidji, le mariage est une institution plus sérieuse que dans les îles de l'Océanie centrale, où le sens de la propriété, en matière conjugale, fait absolument défaut au sexe fort; aussi la race primitive se conserve-t-elle ici assez pure, malgré les immigrations. On ne pourrait en dire autant des archipels voisins, où l'hospitalité pour les étrangers est sans bornes....

Le tatouage, encore si remarquable par la variété et l'originalité de ses dessins en Nouvelle-Zélande et aux Marquises, se pratique aussi aux Fidji, mais ressort moins nettement sur la peau noire du Papou que sur celle simplement cuivrée du Maori.

Les Fidjiens, pour obvier à cet inconvénient, ont recours au tatouage en relief, par brûlures, qui est horrible, sur la poitrine des femmes surtout; il forme des levures qu'on prend tout d'abord pour des boutons.

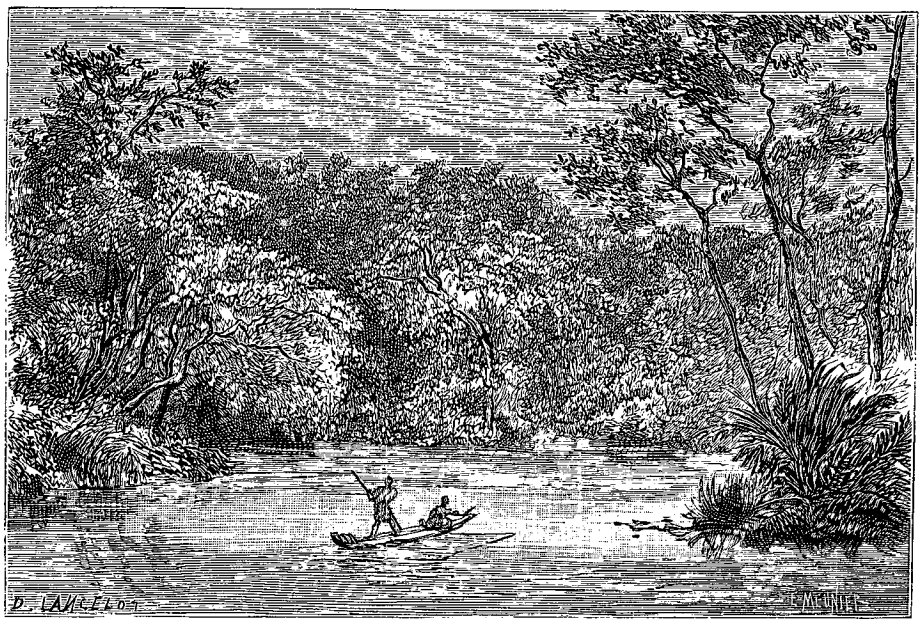
Pour achever de se rendre affreux, les guerriers se barbouillent les joues et le front avec du noir de fumée. Ces matamores aiment à faire peur. — Ils ne sortent jamais de chez eux, même dans les rues de Lévuka, sans suspendre à leur côté l'indispensable casse-tête en bois de fer.

Le vêtement, pour les deux sexes, est aussi simple que possible; la *tapa*, ou étoffe en écorce d'arbre, en fait tous les frais.

Les chefs par gloriole, les jeunes gens par coquetterie, se parent en outre d'une ceinture en herbe marine desséchée et d'un turban blanc frangé aux extrémités.

Le procédé pour la fabrication de la *tapa* est des plus primitifs.

Les naturels détachent de certains arbustes, de l'*aüté*



La rivière de Suva (voy. p. 402 et 410). — Dessin de D. Lancelot, reproduisant un croquis d'après nature de M. Laurent.

notamment, à une époque particulière de l'année, l'aubier, cette partie tendre placée entre l'écorce et le tronc, et le coupent en rubans étroits. Ces rubans sont étendus sur un sol bien uni et juxtaposés; les femmes, munies d'une sorte de maillet à quatre faces, rayé dans le sens de la longueur, frappent sur les lanières d'*aüté* jusqu'à ce qu'elles soient réunies, grâce à l'écrasement qui se produit et au suc agglutinant de la sève. Les bonnes ouvrières peuvent faire en un jour plusieurs mètres de *tapa*; l'étoffe est séchée au soleil, puis ornée de dessins, capricieuses arabesques imprimées à l'aide de couleurs végétales, du roucou par exemple.

Des morceaux de bambou, taillés à la grosseur de nos allumettes, sont empreints de la substance colorante et disposés sur une surface aplanie avec soin, en formant des rayures entrecroisées, suivant l'inspiration de l'artiste. La pièce d'étoffe est déployée et posée sur l'appareil d'impression; on marche dessus avec précaution, et chaque brin de bambou teint la tapa de la couleur dont il se trouvait imprégné.

Un plat en bois, un pilon en silex et des poteries de formes variées constituent les ustensiles de cuisine des Fidjiennes; la bouillie faite avec le fruit de l'arbre à pain écrasé et arrosé avec le lait de coco, ou avec la racine féculente du *taro*, est le fond de l'alimentation des Canaques, en y ajoutant la chair du porc et celle des poissons, qui abondent sur la côte.

Les goûts des Fidjiens n'ont pas toujours été aussi simples, et leur appétence pour la *viande* humaine n'est que trop réelle.

En 1871, dans la vallée de Balavu, tout un village se trouva investi et surpris par une tribu ennemie; deux cent soixante personnes furent tuées et mangées. Un auteur anglais rapporte une légende fidjienne assez curieuse touchant les origines du cannibalisme dans l'archipel. « Il y a bien longtemps, dit la légende, une

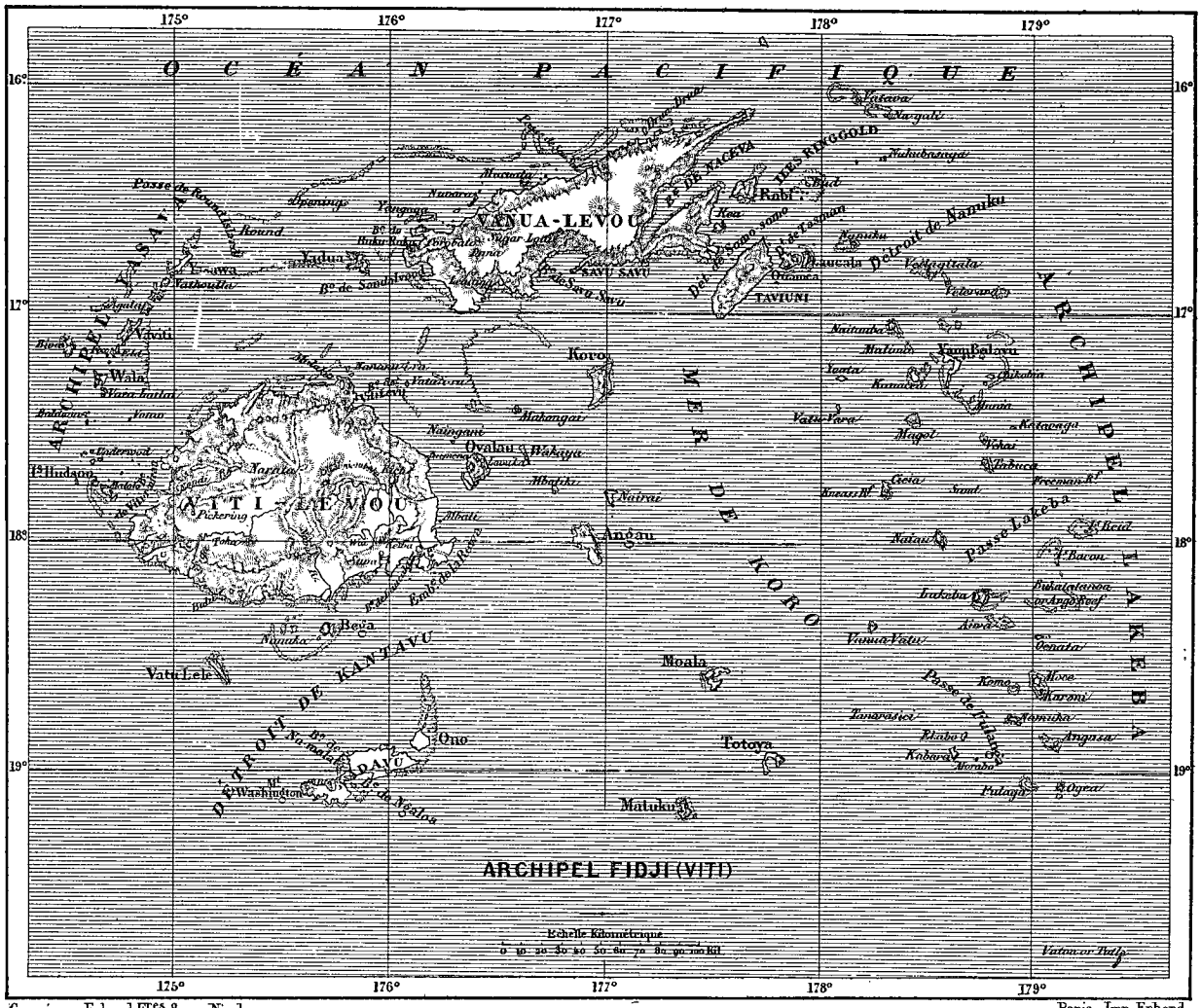
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande bataille fut livrée dans l'île de Nandronga; les cadavres des guerriers tués pendant l'action furent déposés sous une sorte de hangar pour y attendre la sépulture. Dans la nuit, le feu se déclara dans ce hangar, et les cadavres grillèrent en partie. Pour obéir aux ordres de leurs chefs, les guerriers durent prendre ce qui en restait et porter les dépouilles à demi rôties dans des tombes déjà préparées. Chemin faisant, ces hommes mirent instinctivement les doigts à leur bouche et trouvèrent que la chair humaine avait bon goût. » Telle serait l'origine de l'anthropophagie aux Fidji.

L'indulgent écrivain ajoute, à la décharge de ses bons amis les Fidjiens, que l'on n'avait à cette époque à se mettre sous la dent, dans l'île de Nandronga, que la chair des rats, aliment azoté peu succulent.

Les Papous déclarent que les *blancs* sont détestables au goût. — Il paraît que nous sommes trop salés et que nous sentons le tabac.

Viti-Levou est la terre la plus considérable de l'archipel des Fidji. Des montagnes en occupent le centre, dominant de leur masse imposante des forêts et des plaines couvertes par la *brousse*. On se ferait une idée



Gravé par Erhard Frcs, 8, rue Nicole. Paris. Imp. Erhard

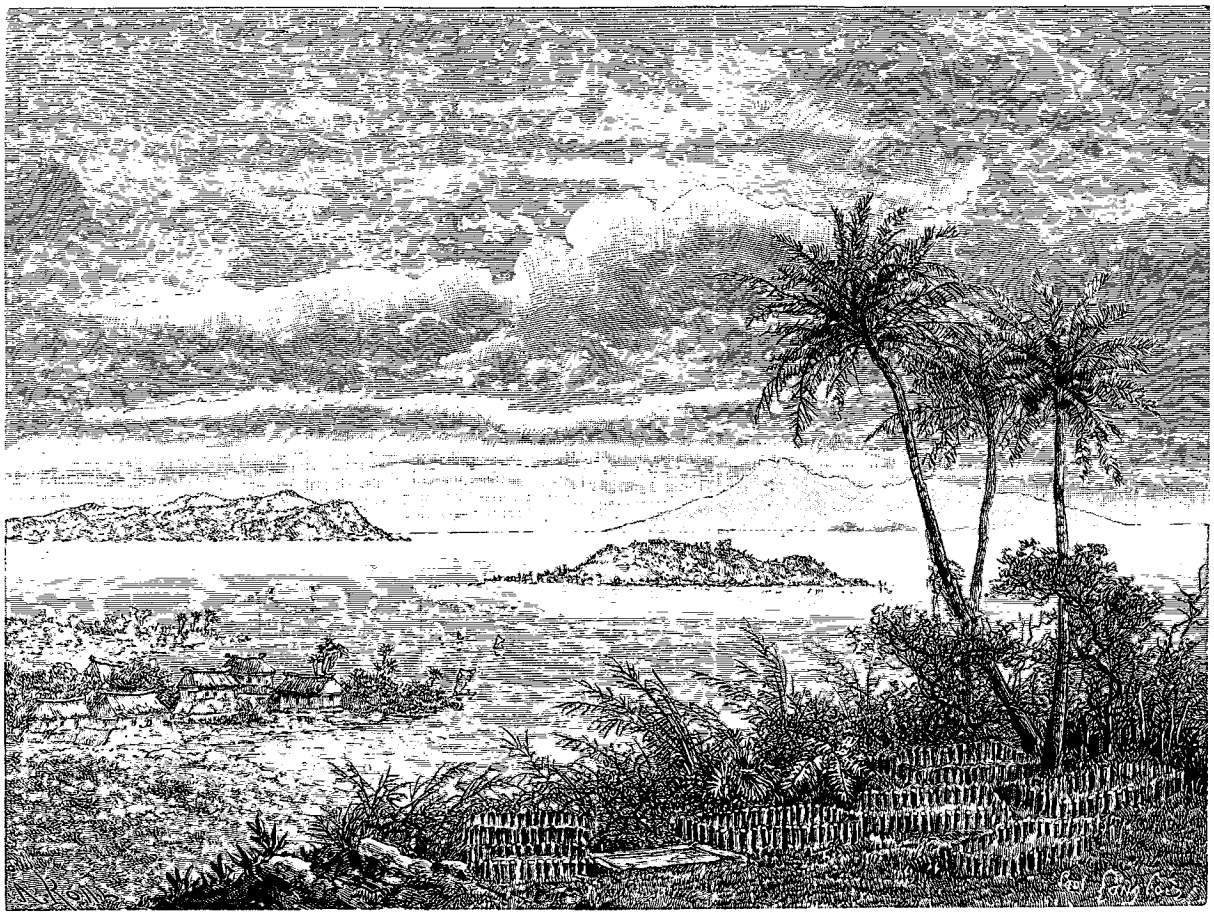
bien fausse des forêts d'Océanie, si on les comparait à celles des continents, de l'Afrique par exemple, labyrinthes inextricables hantés par des animaux malfaisants, soumis à l'action d'une chaleur torride, où croupissent, sous les détritus d'une végétation merveilleuse mais sans cesse en travail, des marais aux effluves mortels. Tout autre, en effet, est l'aspect de la nature dans les îles de l'océan Pacifique. L'Européen n'y souffre pas de cet excès de forces vives, perpétuelle éclosion trop puissante en son expansion pour nos tempéraments d'hommes du Nord. — Aux Fidji, les bois sont formés d'arbres à la frondaison légère et coupés de fraîches clairières; des ruisseaux d'eau vive les arrosent; le parfum des orangers et des citronniers les embaume; des lianes aux torsades légères les parent comme pour une fête éternelle.

Il est souvent difficile d'aborder la *brousse*, fouillis impénétrable qui semble défendre la terre encore vierge contre le défrichement, amas de buissons épineux, de troncs d'arbres morts, de hautes herbes, de racines qui s'entortillent autour des jambes et ne cèdent qu'au tranchant de la hachette ou du couteau de chasse. Les excursions dans ce pays absolument neuf sont aussi pénibles qu'intéressantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai retrouvé, de retour en France, une lettre que j'avais écrite au débotté après une promenade à Viti-Levou et qui en donne le récit exact, empreint des vives impressions du moment. Les incidents de cette excursion peuvent être intéressants pour les touristes avides d'émotions. Voici cette lettre, à laquelle je ne veux rien changer :

Le 9 septembre 1882, à la pointe du jour, je descendis à terre par le youyou, tandis que tout le monde dormait encore à bord, sauf les hommes de quart, et je me rendis au rendez-vous pris la veille avec les guides canaques. Je voulais voir le Waï-Levou ou rivière de Rewa, dont on m'avait tant vanté les rives, cours d'eau magnifique qui peut être remonté en pirogue jusqu'au pied des monts Ulinikoro, nœud central des chaînes de Viti-Levou. Je devais aller demander l'hospitalité pour la nuit au missionnaire du village de Rewa, vieil ermite presque aussi sauvage que ses ouailles, mais traducteur de légendes fidjiennes dont je tenais à enrichir mon journal. J'avais plus de quarante-cinq kilomètres à faire avant la nuit, mais je comptais sur mes jambes et sur mes guides. Les mécréants, s'oubliant sans doute dans le *farniente* du matin, m'avaient pourtant fait faux-bond. Ce manque de bonne foi acheva de me



Vue prise de l'île Viti-Levou (Bau, Ovalaou, îlot de Moturiki). — Dessin de P. Langlois, d'après un document communiqué par l'auteur.

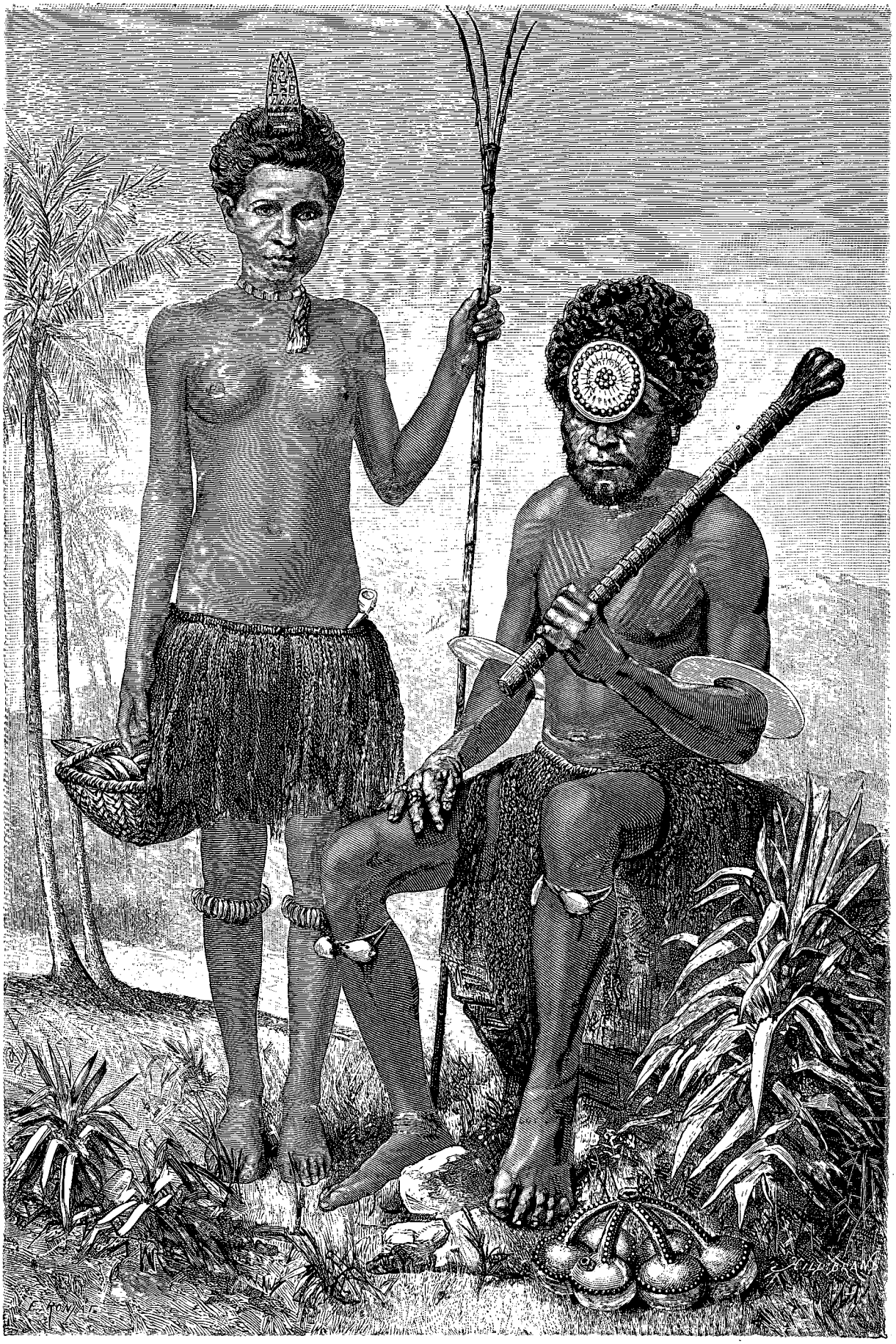
donner une idée nette du caractère fidjien, sans me déconcerter cependant, car je partis seul, fort des instructions que m'avaient données les aides de camp du gouverneur et de cette phrase de l'idiome local : « *Ive na sala ki Rewa* (Montrez-moi le chemin vers Rewa) ». Les grandes plantations de Nausori devaient être mon étape de midi.

Le sentier dans lequel je m'engageai résolument, d'après les indications du plan dont je m'étais muni, traversait une forêt pour aller rejoindre ensuite les routes qui desservent les champs de cannes à sucre de la vallée de la Rewa.

Malgré une pluie fine qui avait détrempé la terre pendant la nuit et rendait fort glissantes ces pierres crayeuses si communes aux Fidji, appelées par les Anglais *pierres à savon*, la première partie de mon expédition de Suva au Waï-Levou s'accomplit sans accident. Je cheminais sous une voûte de verdure, entre deux haies de fougères arborescentes aux gracieuses ombelles, de pins d'Australie et de palmiers sur lesquels sautillaient, voltigeaient, tourbillonnaient, en poussant des cris à me rendre sourd, des myriades de perroquets de toutes tailles et de toutes couleurs.

Ces oiseaux étaient d'ailleurs les seuls êtres animés que je rencontrasse alors. J'étais depuis assez longtemps en Océanie pour ne pas m'en étonner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



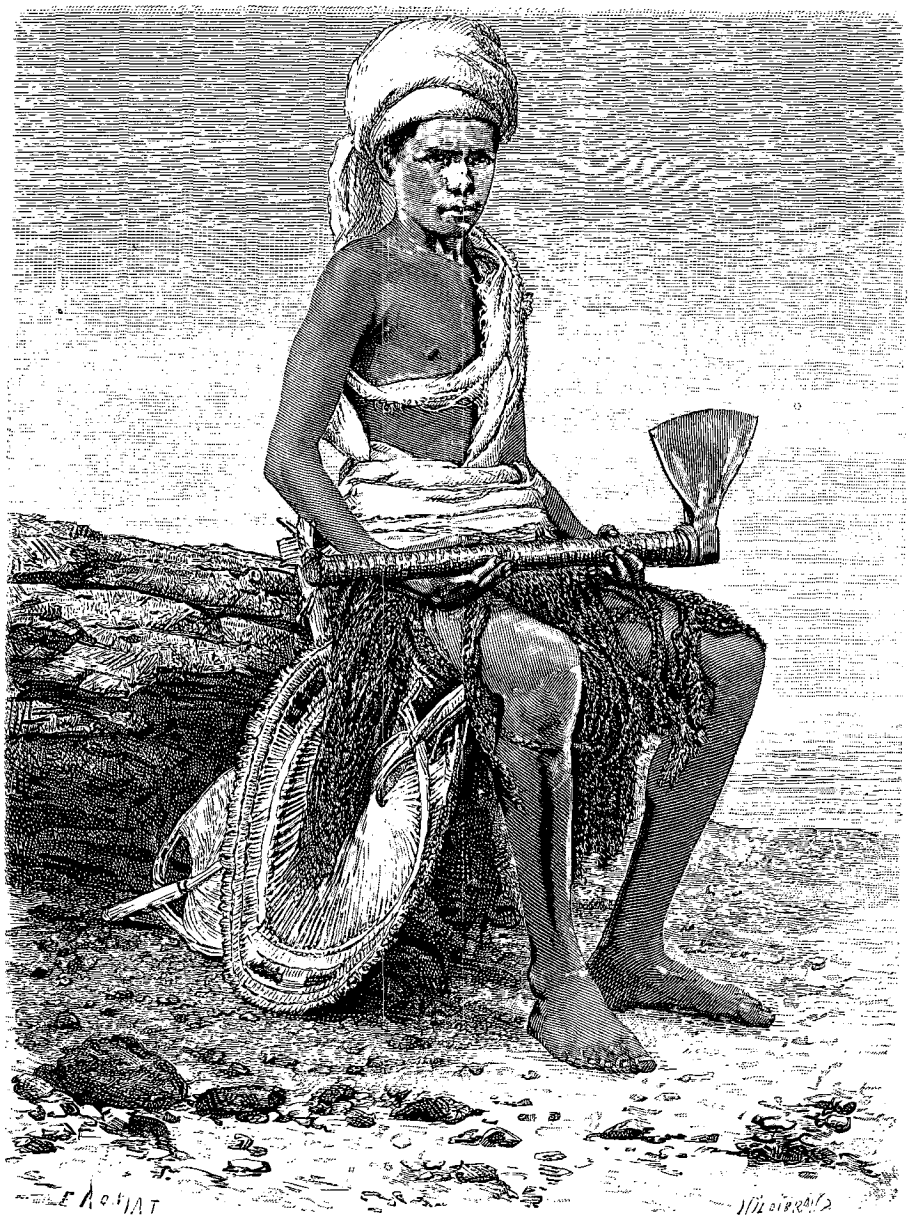
Fidjien et Fidjienne (voy. p. 405-406). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans les archipels de la Polynésie comme aux Fidji, les reptiles venimeux sont inconnus, et la faune est d'une pauvreté dont les chasseurs ne peuvent se consoler. Aucune des espèces carnassières n'est représentée dans ces îles, et personne ne s'en plaint; mais pourquoi faut-il déplorer l'absence des races gracieuses qui font l'ornement de nos forêts d'Europe? Des chats sauvages et des rats en quantités innombrables, sont les seuls quadrupèdes originaires du pays.

Après avoir remonté jusqu'à sa source une petite rivière qui se jette dans la baie de Suva, j'arrivai au village de Tamavua, situé au sommet d'une colline qui domine la grande vallée du Waï-Levou.

Cette bourgade fidjienne était entourée de fortes



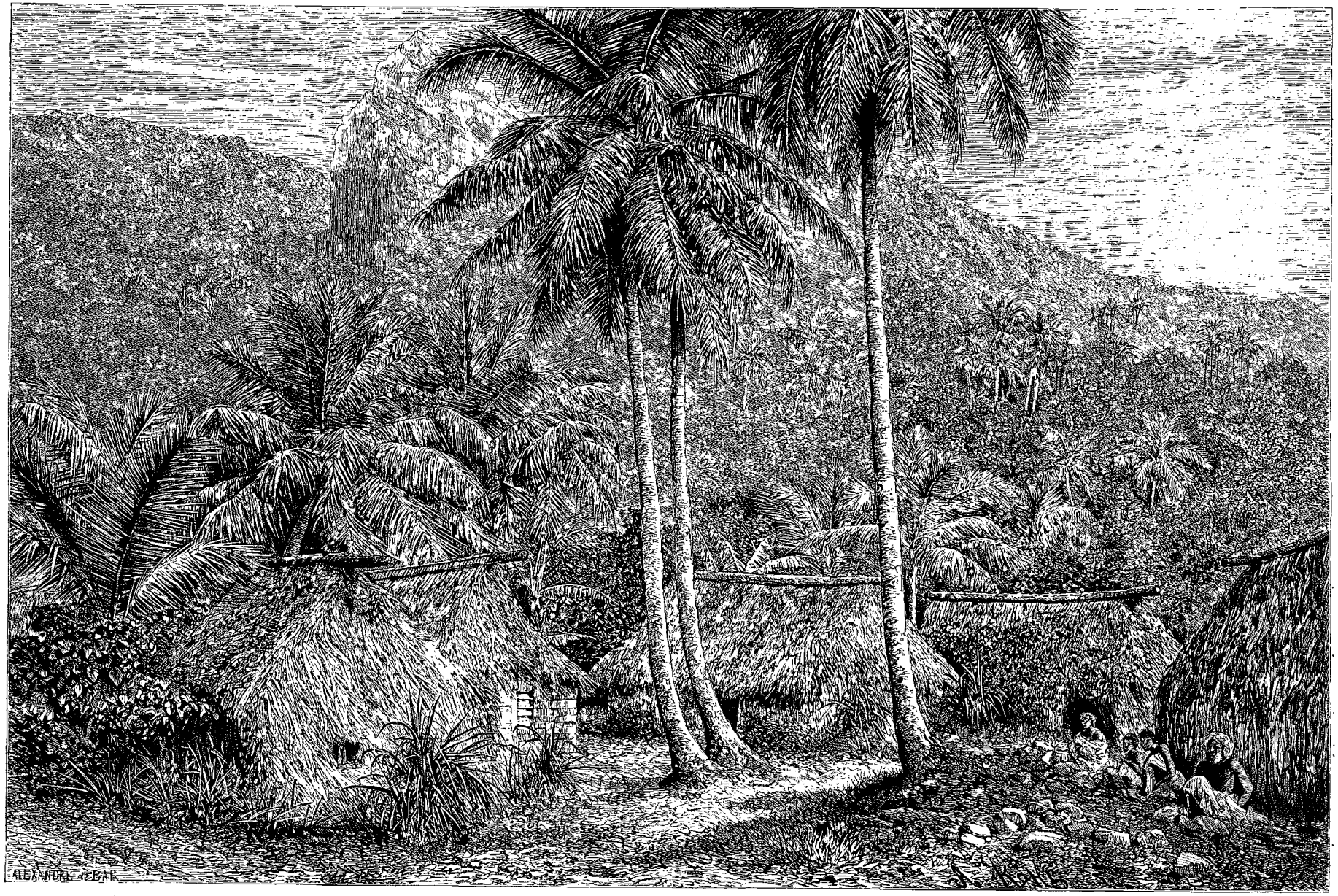
Un indigène de Viti-Levou. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

barricades, faites de troncs d'arbres fichés en terre et étroitement rapprochés les uns des autres; les cases disparaissaient au milieu des cannes à sucre dont les pousses vigoureuses dépassaient leur toiture en feuilles de palmier.

Les pauvres indigènes de Tamavua payent leur impôt en nature au gouvernement anglais en lui livrant chaque année une quantité de cannes à sucre représentant, par tête de contribuable, une valeur de vingt à vingt-cinq francs environ. Le fisc, qui n'est pas fier, se charge lui-même de la transformation de ces denrées en bonnes livres trébuchantes. L'État se fait marchand pour remplir son coffre-fort.

Je profitai de la première issue que je rencontrai pour franchir la palissade qui défend les abords du village, et tombai à l'improviste au milieu d'une foule

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Tamavua à Viti-Levou. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'indigènes assemblés devant la case du chef, facilement reconnaissable à ses dimensions et à l'élégance de sa construction. Que se passait-il donc ? La tribu tout entière était sur pied ; les hommes, en grand costume de guerre, le front orné de coquilles nacrées, les bras chargés d'anneaux d'ivoire, les reins ceints d'une écharpe de tapa rouge, poussaient des hurlements affreux, agitant d'une main le grand éventail en feuille de palmier, brandissant de l'autre leur casse-tête. Au milieu de cette bande de forcenés je remarquai bientôt un personnage dont l'air grave et la longue redingote noire simplement endossée par-dessus la ceinture en tapa m'eussent fort intrigué, si l'énorme bible in-folio qu'il portait sous le bras ne m'avait clairement renseigné sur sa profession. C'était un catéchiste de la secte de Wesley. Je m'approchai et lui souhaitai le bonjour en anglais, langue que comprennent presque tous les missionnaires indigènes; il me répondit par un grognement sourd. Sans me décourager, je m'inclinai révérencieusement et lui demandai quelle était la cérémonie dont il venait rehausser l'éclat par sa présence. La flatterie est une amorce à laquelle les ministres canaques se laissent généralement prendre.

L'homme à l'immense lévite me regarda du haut de sa grandeur, puis, d'un ton dédaigneux : *It is a marriage*, murmura-t-il en me tournant le dos. Le procédé était peu gracieux, mais je n'avais vraiment pas le droit de me froisser de ce manque d'éducation à Tamavua; j'étais fixé d'ailleurs sur le point qui m'intéressait ; j'allais assister à un mariage fidjien.... Oh ! hymen, hyménée ! quelle aubaine !

Ma conversation avec le ministre me valut une certaine considération de la part des indigènes, qui me prirent pour un enfant de la religion réformée, titre tout particulier pour mériter leur bienveillance, véritable porte-respect. Je pus, grâce à cette erreur, me mêler au populaire sans être inquiété par des importuns, et parvins même, en suivant le courant de la foule, à me faufiler jusque dans la case du chef. Elle regorgeait de monde; je pus à loisir en considérer l'intérieur.

Cette habitation, assez spacieuse pour qu'une centaine d'hommes puissent y tenir à l'aise, consistait en une seule pièce ovale; l'enceinte était formée par des nattes épaisses fabriquées avec des écorces de bambou, disposées en losanges et soutenues de distance en distance par des piliers en fougère arborescente, joli bois régulièrement diapré, d'une solidité à toute épreuve. La charpente qui supportait la toiture se composait de troncs de cocotiers mal équarris, reliés entre eux par des amarrages dont les combinaisons élégantes feraient pâmer d'envie nos plus fins gabiers. Aux poutres étaient suspendus des plats en bois et une collection bien tentante de casse-tête aux formes bizarres.

Je vis aussi, dans un coin de la case, des poteries, d'autant plus curieuses que les Fidjiens sont les seuls Océaniens qui fassent usage d'ustensiles en terre. Ces vases sont modelés à la main par les femmes, puis passés au feu et vernis avec la résine du pin d'Australie.

Ajoutez à ces objets quelques instruments de pêche, lances dentelées ou tridents en bois de palétuvier, et vous aurez la description complète d'un intérieur fidjien. — De meubles, point. — Sur le sol, une couche d'herbe desséchée, recouverte d'une natte, suffit à ces sauvages, dont le sommeil fait pourtant honneur à leur literie, car ils sont gens à dormir pendant vingt heures sur vingt-quatre, la nature, en mère indulgente, pourvoyant à leur entretien.

Au milieu de la case et assis en cercle, se trouvaient groupés les anciens de la tribu, occupés à mâcher gravement la racine de *kava*, qu'ils rejetaient, sous forme de petites pelotes, dans un grand plat placé devant le chef, un vieux de la vieille, à mine rébarbative. Trois femmes, plus laides que les sorcières de Macbeth, aux oreilles percées de trous énormes, aux joues fardées de safran, aidaient à cette importante opération du kava, boisson fade et stupéfiante dont l'absorption est le préliminaire indispensable de toute manifestation de la vie sociale dans l'Océanie centrale. La première de ces mégères versa une certaine quantité d'eau sur les boules du kava mâché et qui déjà fermentait sous l'action de la salive, puis remua à pleines mains le liquide pour le clarifier. Munie d'un paquet de filaments d'une sorte de mauve semblable à du chanvre et destinée à décanter la liqueur, la seconde retira avec soin du plat à kava toutes les parties de la racine restées en suspension, laissant à la dernière le soin de verser l'horrible breuvage dans la coupe en coco sculpté. Pour la distribution du kava, un Canaque placé près du chef qui présidait la réunion fit l'appel des personnes présentes, sauf de ce haut dignitaire; chacune d'entre elles était servie d'après son rang dans la hiérarchie du pays, frappait par trois fois ses mains l'une contre l'autre quand elle était nommée, et avalait d'un trait le contenu de la coupe.

Après cette cérémonie, dehors, sous un bouquet de cocotiers, pendant que des jeunes gens frappaient en mesure sur des troncs d'arbres creusés, tambours primitifs, ou soufflaient à qui mieux mieux dans des flûtes de Pan et des conques marines, des jeunes filles procédèrent à la toilette de la mariée; une longue pièce de tapa blanche, parfumée au santal, fut déployée et enroulée autour de la patiente, dont les formes opulentes se trouvèrent emprisonnées comme dans un maillot; l'extrémité supérieure de la tapa s'épanouissait en encadrant la nuque comme une sorte de large collerette Henri IV; l'extrémité inférieure formait derrière une longue traîne tombant d'un lai d'étoffe disposé en éventail.

Un collier de dents de cachalot, ancienne monnaie du pays, complétait, avec une couronne d'hibiscus écarlate et de gardénias, ce singulier accoutrement.

Comme je dévisageais, sans façon peut-être, sa future moitié, le marié, que je n'avais pas encore eu le plaisir de voir et dont le costume ne différait guère de celui des autres guerriers présents, s'approcha de moi et me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

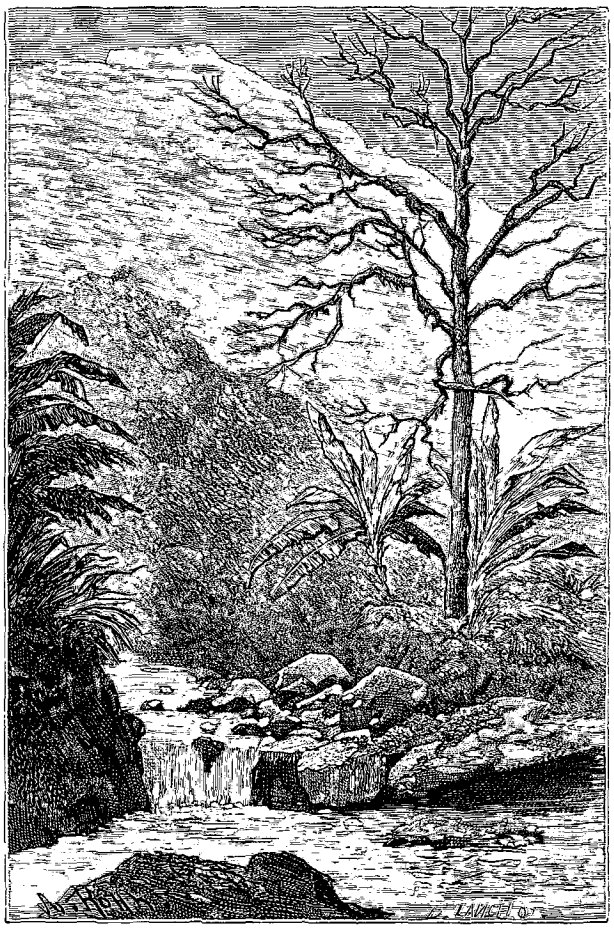
regarda avec des yeux qui me firent tristement augurer du bonheur de ce futur ménage. Cet homme-là devait certainement avoir le caractère mal fait. — On commençait d'ailleurs à trouver en général que ma visite se prolongeait un peu. Ne voulant pas attendre qu'on me signifiât mon congé, je partis, mais seulement après avoir vu les époux échanger leur foi en se partageant, sans couteau ni fourchette, un petit cochon rôti, symbole prosaïque de la communauté des biens,... unique forme de l'hymen, souvenir des vieux usages, chez ce peuple dont le fétichisme grossier a disparu devant la civilisation, sans que la religion des Européens, catholicisme ou protestantisme, ait fait pour le remplacer des adeptes sincèrement convaincus. Les ministres wesleyens comptent pourtant trois fois plus de néophytes aux Fidji que n'en ont les missionnaires maristes; le succès des premiers provient évidemment de la liberté de discussion de la Bible, source d'interminables causeries, à la veillée, pour ces Océaniens, les plus grands bavards de la terre.

En sortant du village, je m'arrêtai sur une hauteur, et, à travers le feuillage grêle des arbres de fer qui m'entouraient, je découvris enfin cette superbe vallée de Rewa, arrosée par une grande rivière.

Quel bonheur pour moi de contempler son cours sinueux! Depuis près de deux ans de séjour en Océanie c'était la première fois que je voyais une *vraie rivière* coulant dans la plaine. J'étais las du spectacle des torrents.

Sans tarder davantage, je résolus de descendre directement de la montagne dans la vallée de la Rewa. Ces descentes-là sont souvent difficiles en Océanie, quand il a plu et que l'humidité a désagrégé la couche peu épaisse de terre dont le versant granitique des montagnes est couvert; les arbrisseaux, dont l'appui est indispensable au touriste, ne tiennent plus alors au rocher ou presque plus. — Malheur à lui s'il s'y cramponne !... La tige, toujours souple, se tend sous l'effort du bras, mais la racine est sans résistance, la terre grasse se détache, motte par motte, sous les pieds, et c'est d'éboulements en éboulements que l'on roule jusqu'au fond du val. Ce mode de locomotion n'eut pour moi d'autre inconvénient que de transformer en haillons mon veston de chasse et de teindre en noir mon pantalon blanc; mais ces détails bien insignifiants pouvaient pourtant me valoir des ennuis. Aux Fidji, comme à Paris, quoi qu'on puisse croire, l'habit fait un peu le moine.... Civilisation oblige! Le vêtement est une des supériorités que nous envient les sauvages, j'en ai vu souvent palper avec intérêt les pans de mes habits et m'inviter sans façon à pratiquer en leur faveur la charité de saint Martin.

Ma dégringolade devait, nous le verrons, en me donnant l'apparence d'un pauvre diable, me ménager de piquantes réceptions.



Un torrent à Viti-Levou. — Dessin de D. Lancelot, reproduisant un croquis d'après nature de M. Laurent.

Pour gagner la rivière, dont j'étais encore loin, il me fallut, une fois dans la vallée, marcher sous bois en suivant le lit d'un torrent tantôt d'un aspect gracieux, tantôt creusé au milieu d'excavations profondes, d'où surgissaient des roches d'aspect terrifiant, travaux merveilleux des Titans de la mythologie polynésienne. A chaque détour de la coulée, les surprises se renouvelaient comme les changements à vue de quelque féerie dans un monde enchanté. C'était la prairie riante où je rencontrais un couple d'amoureux, venant, selon la coutume océanienne, passer dans la solitude le premier mois de la lune de miel; une hutte en branchages, les fruits d'un arbre à pain qui l'ombrageait, suffisaient à ces tourtereaux noirs. Ou bien c'était une suite de défilés déserts, interrompus brusquement par des cirques dont les murailles de basalte, largement crevassées, abritaient des *fara*, ces arbres fantastiques qui peuvent nous donner une idée des monstruosités végétales des premiers âges du monde. Cette nature, si variée, n'était animée que par les conversations bruyantes des perruches et le bruit de crécelle que font entendre les grosses cigales. Il ne faut pas oublier non plus les aboiements du *pigeon hurleur*, qui si souvent m'ont trompé. Je me figurais toujours me trouver dans le voisinage d'une case cachée par la futaie, et préparais mon bâton pour défendre mes mollets contre son gardien. — Arrivé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'endroit d'où partait tout le tapage, je n'apercevais plus que l'oiseau moqueur, qui prenait son vol en se riant de moi.

Parvenu, après bien des marches et contremarches, sur les bords de la Rewa, je tombai tout à coup, sans transition, du milieu le plus sauvage, dans un centre de civilisation merveilleuse; je veux parler des immenses plantations de cannes à sucre de la *Colonial sugar refining Company*, la plus riche, la mieux organisée, des associations commerciales de ce genre. Je franchis des arroyos fangeux, limites des propriétés de la Compagnie, et remarquai, sans m'y arrêter, plusieurs constructions européennes où habitent les agents anglais chargés de surveiller les travailleurs. Ces *foreign-labours*, indigènes des îles Salomon, couraient comme des fourmis au milieu des cannes géantes, coupant celles qui étaient arrivées à maturité, les dépouillant de leurs feuilles, les chargeant sur des chariots pour les transporter jusqu'à l'usine de Nausori. — Cet établissement, d'une importance considérable, élevait, de l'autre côté de la Rewa, ses hautes murailles, que la fumée n'avait pas encore eu le temps de noircir; l'inauguration n'en avait eu lieu en effet que le 17 août 1882, un mois seulement avant mon passage.

Un pêcheur canaque voulut bien me prendre, moyennant *quatre shillings*, dans sa pirogue, et je pus ainsi traverser le fleuve, très large et fort rapide en ce point. La porte de l'usine ouvrait sur la berge, à deux pas de l'endroit où je débarquai. — J'entrai sans façon.

Un grand diable, au maintien correct et sévère, fils d'Albion à n'en pas douter, s'avança aussitôt vers moi, me dévisagea, et, peu satisfait de son inspection (j'étais mis comme un voleur), daigna m'inviter à me retirer : « *Go out! go out!* » — C'était bien là le représentant de la race britannique dont nous parle Aylic Langlé dans *l'Homme de rien* : « Un Anglais long, maigre, blême, avec des cheveux roux et des angles à tous les coins du corps, qui se promène à travers le monde, enfonçant ses coudes dans les côtes de tous ceux qui le gênent et au besoin leur passant sur le corps.... »

Pour toute défense, je présentai dignement au portier soupçonneux la carte que m'avait gracieusement envoyée la veille, avec un mot de recommandation, un des aides de camp de M. des Vœux, le gouverneur actuel. Mon homme courba alors son échine et m'introduisit dans le bureau du gérant de la raffinerie, un ingénieur fort aimable, qui me fit les honneurs de son domaine. Ce splendide établissement de Nausori possède un outillage considérable et se trouve muni des derniers perfectionnnements; en le visitant, je ne pouvais m'empêcher d'admirer cette constance des colons australiens qui, en deux années à peine, ont transformé une forêt vierge en cultures florissantes et utilisé les progrès de la science industrielle au centre d'un pays nouveau où tout était à créer.

Il est vrai que le sol, composé, sur une profondeur de plus de trois mètres, de laves désagrégées et de détritus végétaux, favorise singulièrement les efforts des immigrants européens; ils récoltent beaucoup de coton et autres textiles, du maïs, du coprah, des épices diverses. Les bois de construction sont fort beaux et entrent dans les produits d'exportation avec la nacre, l'écaille de tortue, la fibre de coco préparée, la biche de mer. Le commerce du sucre l'emporte cependant aux Fidji sur tous les autres.

En 1882 l'usine de Nausori produisait 25 000 kilogrammes de sucre par jour, et le chiffre de son exportation annuelle s'élevait à 180 000 livres sterling. D'après des données récentes, cette évaluation serait à tripler pour l'année 1884.

Malgré cette redoutable concurrence de la grande Compagnie sucrière, qui passe pour être la première du monde, des industriels plus modestes ne craignent pas de mettre tous leurs capitaux dans des entreprises de même genre à Viti-Levou, et la réussite couronne leurs efforts, puisqu'en 1882 la valeur totale de l'exportation du sucre des Fidji montait à 450 000 livres sterling, dont 270 000 à l'actif de ces établissements particuliers.

Le transport des cannes et du sucre s'opère actuellement au moyen de chalands remorqués par des chaloupes à vapeur, des stations de chargement échelonnées le long des rives de la Rewa jusqu'à la baie de même nom, port naturel situé à l'entrée du delta; mais bientôt un chemin de fer reliera à Suva ce point du littoral, rendez-vous des navires de la Compagnie, et les chalands deviendront inutiles.

A Nausori, dans la grande cour de l'usine, je pus voir de près la colonie d'Indiens de Calcutta que la Compagnie a prise à sa charge. Ces coulis, venus en Océanie avec leurs familles, sont peu appréciés du gérant de la raffinerie, qui se plaint de leur paresse ; leur nonchalance morale égale d'ailleurs leur faiblesse physique. Les hommes sont étiques et de misérable aspect; les femmes, assez jolies, passent la moitié de leur temps accroupies, chantant l'éternelle chanson hindoue qui endort leur marmaille nombreuse, ou faisant luire au soleil les bracelets de cuivre et autres colifichets dont elles se parent à profusion.

Je sortais de l'usine et me promenais dans le village canaque de Nausori, quand mon regard s'arrêta sur cette étonnante enseigne : *Hôtel de France*, qui surmontait la porte d'une case construite à l'européenne. Je me présentai immédiatement au propriétaire de l'immeuble et fus vite édifié sur son compte. C'était un émigrant de Pondichéry, venu à la suite des Indiens de Calcutta en gagnant son passage comme cuisinier sur le paquebot; cet étrange original baragouinait un *sabir* inintelligible et cumulait cinq professions. — Tout en rasant les favoris d'un grave colon, qui se laissait écorcher flegmatiquement, le Figaro de Nausori parvint en effet à me faire comprendre qu'il était aussi restaurateur, peintre, blanchisseur et jardinier.

Pensant qu'un homme dont la vie était aussi bien remplie ne pouvait perdre son temps avec un vulgaire promeneur comme moi, je n'abusai pas de son hospi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

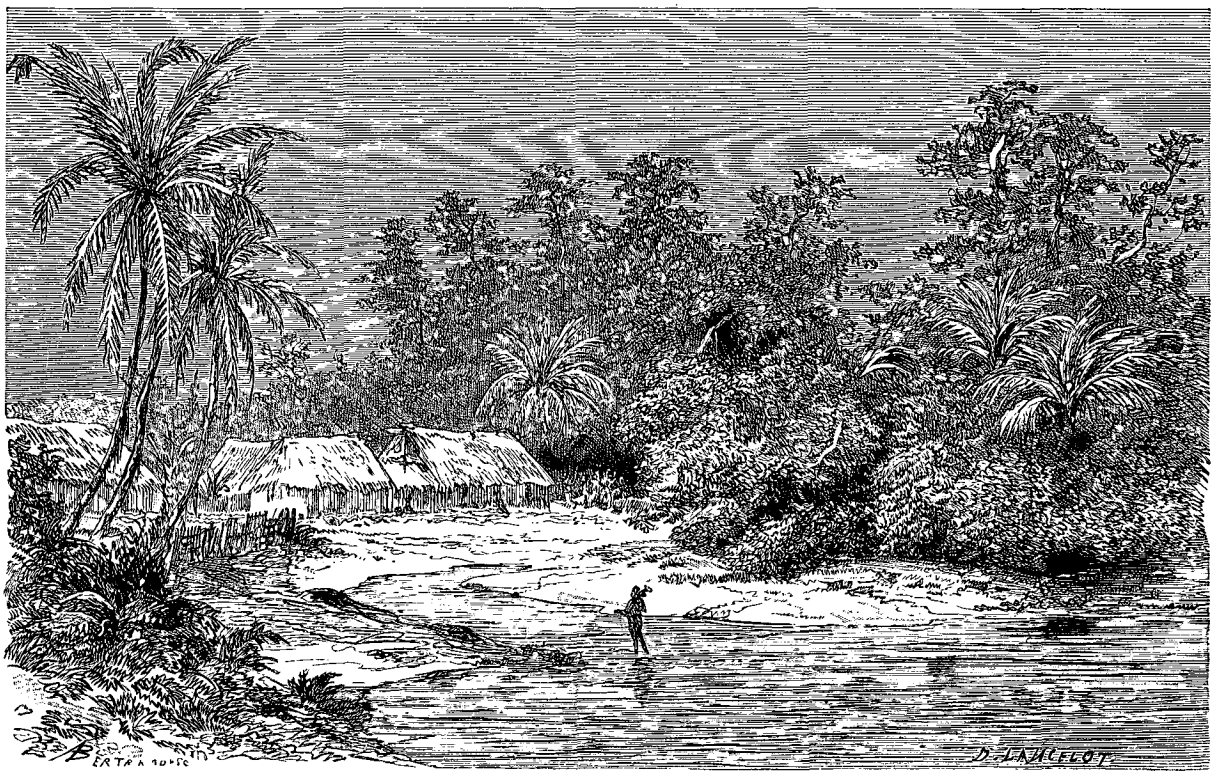
talité et poursuivis ma route sur Rewa. Je cherchais à m'orienter pour abréger mon chemin autant que possible, quand vint à passer une caravane d'indigènes qui se rendait précisément à Rewa. J'avais donc enfin trouvé des guides ! — Je fis connaissance avec le chef de la bande en lui offrant quelques objets de pacotille dont j'avais eu soin de garnir mon havresac, et je me mêlai à la file indienne qui serpentait sur la berge étroite de la rivière.

Après avoir traversé à la nage trois bras profonds du Waï-Levou et passé devant plusieurs villages coquettement blottis dans les bois, je rencontrai un enfant de la mission de la Rewa, que je reconnus au rosaire dont il avait entouré son cou comme d'un collier ; ce néophyte parlait un latin de cuisine bien amusant et offrait de me conduire au *bono pater Favier*, le missionnaire dont on m'avait recommandé les travaux sur les Fidji.

J'acceptai, et en cinq minutes j'arrivai au jardin du vieillard, qui depuis 1832 a renoncé *aux délices de la mère patrie*, pour tenter de moraliser les naturels de Viti-Levou.

Le jour baissait alors sensiblement ; le missionnaire, assis sur un banc de pierre, devant sa case, n'en lisait pas moins attentivement un numéro de la *Gazette de France*, datant de plus de six mois, pour voir, sans doute, les nouvelles du pays....

Dois-je l'avouer? l'accueil de ce vénérable compatriote ne fut pas pour moi beaucoup plus honorable, de prime abord, que celui du factotum de la raffinerie.



Village de Nausori. — Dessin de D. Lancelot, reproduisant un croquis d'après nature de M. Laurent.

Décidément ma mise ne prévenait pas en ma faveur. — Le soleil avait bien séché mes vêtements après chaque bain forcé pris dans les eaux du Waï-Levou, mais le limon de la rivière, aux bords escarpés et vaseux, n'avait pu, hélas ! s'évaporer en même temps ! On pouvait croire que j'avais, huit jours durant, vécu dans la brousse, et, quand je me fis connaître, M. Favier s'excusa en me disant que son isolement l'obligeait à de grandes précautions. — Il convint enfin qu'il avait été effrayé de ma venue imprévue, ayant, quelque temps auparavant, faute de renseignements, donné asile à un évadé de Nouméa recherché par la police anglaise ! — J'en ris de si bon cœur que le P. Favier m'offrit immédiatement de partager son dîner : trois tomates et une jatte de lait. — Il devait le lendemain pousser la complaisance jusqu'à me reconduire à Suva et me faire explorer le delta du Waï-Levou dans la péniche de la Mission, tout en me narrant les vieilles légendes dont il a le monopole.

Je tombais de sommeil ; le missionnaire m'abandonna alors (non sans me faire remarquer l'importance de cette concession) ce qu'il appelait la chambre de Monseigneur — un coin de sa maisonnette où logeait l'évêque dans ses tournées. Le lit, fait de simples cordes en fil de coco entre-croisées et tendues sur un châssis en bois, ne me donna pas, je l'avoue, une haute idée du luxe des Maristes en Océanie.

J'allai m'endormir, quand une lueur étrange et subite illumina la chambre.... Croyant à un incendie, j'ouvris précipitamment la fenêtre et fus ébloui par un flot de vapeur blanche. C'était l'usine de Nausori qui projetait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusque sur les campagnes de Rewa les rayons puissants de la lumière électrique, pour éclairer sans doute une troupe de travailleurs attardés dans les champs de cannes.

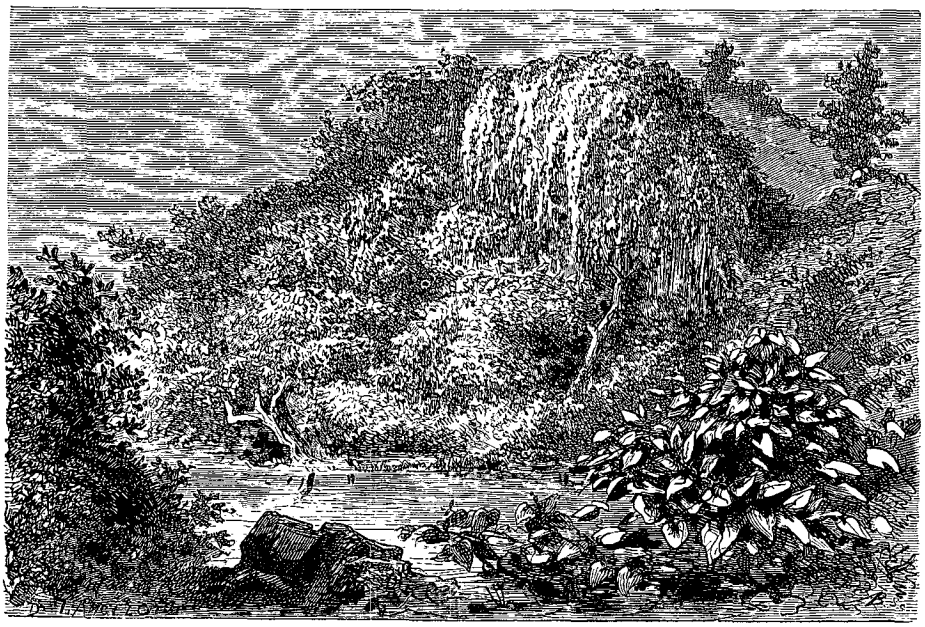
De la lumière électrique à Viti-Levou!... c'est encore ce que j'y ai vu de plus singulier!

Devant la Mission, des Canaques regardaient, tout en pérorant bruyamment, ce spectacle que leur offrait la civilisation la plus avancée. Par quelle série d'étonnements ces sauvages d'hier doivent-ils continuellement passer en face de ce développement prodigieux de l'industrie anglaise!

Je m'éveillai tard le lendemain et fus surpris, en ouvrant les yeux, de me trouver couché, tout habillé, sur un grabat qui ne valait certes par ma couchette de bord, quelque incommode qu'elle fût. Il était déjà huit heures; le P. Favier vint frapper à ma porte pour me prévenir discrètement qu'il allait dire sa messe. « Vous savez que c'est aujourd'hui dimanche... » fit-il simplement. Je compris.

« Vous pouvez compter sur moi, dans le banc des marguilliers, répondis-je en riant au brave prêtre, à moins que mon costume, qui n'a pas changé depuis hier, ne me rende indigne d'un tel honneur!

— Vous n'êtes pas d'une propreté irréprochable, il faut bien l'avouer, repartit le missionnaire, mais nous n'avons pas le temps de faire la lessive avant l'office. Votre histoire est d'ailleurs connue de tout le pays; les Canaques sont trop *potiniers* pour n'avoir pas jasé déjà de votre arrivée à Rewa; vous êtes donc présenté



Bords de la Rewa (voy. p. 414-415). — Dessin de D. Lancelot, reproduisant un croquis d'après nature de M. Laurent.

d'avance à mes paroissiens. Venez à la messe, si cela vous va; j'en serais heureux, mais ne voudrais en rien vous importuner.

— Non seulement j'assisterai à la messe, mais je sonnerai la cloche pour y appeler vos ouailles! »

Et, saisissant la corde du bourdon qui était suspendu dans un clocher provisoire, à quelques pas de la petite église, je fis retentir les échos d'alentour d'un étourdissant carillon; le P. Favier était ému jusqu'aux larmes.

Singulière existence que celle de ce religieux, vivant seul, depuis de longues années, au milieu d'un peuple sauvage et hostile à la foi catholique, bravant toutes les humiliations, toutes les épreuves, pour poursuivre son but avec un mélange de fermeté et de douceur vraiment admirable!

La tâche des missionnaires maristes est des plus difficiles; ils doivent lutter contre les ministres protestants, qui n'usent pas toujours envers eux des armes les plus courtoises. Ces zélés apôtres de la religion et de la civilisation arrivent à acquérir une influence qui augmente tous les jours, grâce à l'intelligente direction de Mgr Lamaze, un évêque *français* s'il en fut.

La mission des Maristes aux Fidji a eu beaucoup à souffrir, au mois de mars 1886, du terrible cyclone qui s'est abattu sur ces îles en détruisant plusieurs églises et des villages entiers; mais ces désastres matériels ne peuvent décourager les vaillants missionnaires, qui vont avoir un chef éminent dans la personne du nouveau vicaire apostolique, Mgr Vidal, que nous avons pu apprécier pendant un séjour aux Samoa.

Aylic MARIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1887

(PREMIER SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Le Maroc septentrional inexploré. — Mission de M. H. Duveyrier. — Entraves au voyage. — Résultats géographiques obtenus. — II. Extension du domaine colonial de la France dans la région du haut Sénégal et du haut Niger. — Situation de la colonie en novembre 1886 : agissements de Mahmadou-Lamine, du sultan Ahmadou et de Samory. — Campagne du lieutenant-colonel Galliéni. — Prise de Diana. — Cession de la rive gauche du Niger. — Le sultan de Ségou sollicite le protectorat de la France. — Nouvelles limites des possessions françaises. — Deux canonnières françaises sur le Niger. — III. Le docteur Krause dans le pays de Mossi. — Grandeur passée de l'empire païen de Mossi. — Arrivée dans le royaume de Massina. — Le roi Tidjani accorde au voyageur l'autorisation de se rendre à Timbouctou. — Ordre de rebrousser chemin. — Point extrême atteint par le docteur Krause. — IV. Retour du docteur Junker. — Étendue de ses explorations. — Ses débuts dans la carrière d'explorateur. — Ses premiers grands voyages. — Opinion du docteur Junker sur le Népoko et sur l'Ouellé. — Son compagnon Bolindorff rentre en Europe. — La route se ferme. — Retraite sur Lado et Ouadelaï. — Blocus. — Expéditions envoyées à son secours. — Le docteur se fraye un passage et arrive à Zanzibar. — V. L'expédition Stanley au secours d'Emin Pacha (le docteur Schnitzler). — Concours du chef arabe Tippo-Tip. — Dernières nouvelles d'Emin Pacha. — VI. La catastrophe de l'expédition Holub. — Le camp est attaqué par les Machoukoloumboués. — Un serviteur blanc massacré. — Retraite précipitée. — Détresse et dénuement. — VII. La mission de MM. Capus et Bonvalot dans l'Asie centrale. — Départ de Samarkande pour Marguilane. — En route pour le Pamir. — La passe de Taldik et le défilé d'Ak-Basoja. — Les voyageurs sont attaqués et pillés. — Don libéral de M. P. de Balaschoff à la Société de géographie pour secourir MM. Capus et Bonvalot. — VIII. Retour de l'expédition de MM. Potanine, Skassy et Bérézowski, après trois années d'absence. — Le pic Peytaï. — Le désert d'Ordoz. — Les reliques de Tchinghis-khan. — Lan-tchéou. — Soun-pan. — Le couvent de Goumboum. — Traversée du désert de Gobi. — Le lac Hachioun-nor. — L'Altaï. — Ourgha et Kiakhta. — IX. Les derniers voyages de M. Joseph Martin à travers la Sibérie. — Traversée des monts Stanovoï. — Don de ses collections. — X. M. Chaffanjon et la découverte de la source de l'Orénoque. — Étude sur la formation du Cassiquiari. — XI. La Terre-de-Feu. — Effets de la découverte de l'or. — XII. L'expédition de M. Jules Popper. — Punta Arenas. — La baie de l'Avenir. — Les placers du rio Santa Maria. — Difficulté de voyager à l'intérieur. — Division orographique. — XIII. La mission scientifique de M. Ramon Lista à la Terre-de-Feu. — Escarmouche avec les Indiens Onas. — Détails sur le pays. — Reconnaissance sur la côte sud de l'île. — XIV. Pas d'explorations récentes en Océanie. — Le fleuve Augusta dans la Nouvelle-Guinée. — Description de la partie reconnue par M. de Schleinitz.

I

Sauf la ligne de la côte, une partie de l'intérieur du large promontoire qui finit au détroit de Gibraltar et la zone militaire autour des *presidios* de Ceuta et Melilla, l'année dernière encore le nord du Maroc n'avait jamais été vu par un explorateur européen. Chargé d'une mission du Ministère de l'Instruction publique, M. H. Duveyrier a entrepris de traverser ce pays et de substituer des mesures aux hypothèses sur lesquelles repose encore le tracé de la carte des provinces de Gâret et du Rif. Il n'a pu donner un commencement d'exécution à ce projet qu'en se faisant le médecin du chérif de Wazzân ; mais la débilité de son pieux client, la sauvagerie des habitants et les dispositions peu bienveillantes des autorités d'une puissance européenne ont arrêté ses travaux au premier tiers de la région à découvrir en partant de la frontière algérienne. De Lâlla Maghnîya à Melilla, entre la limite d'un département français et la forteresse espagnole que nous venons de nommer, M. Duveyrier a pu rectifier, en vue de la Méditerranée, un point du cours du fleuve Moloûya, saisir la véritable forme de la grande sebkha Aboû Areg, jusqu'ici vaguement indiquée sur les cartes d'après les renseignements des indigènes, et arrêter, au moyen de visées, la position des principaux sommets du pays de Kebdâna et de la partie orientale du pays des Guela'aya, connus jusqu'ici par leurs actes de piraterie.

II

Dans la région du haut Sénégal et du haut Niger, le domaine colonial que les cartographes auront à teinter aux couleurs françaises a pris une extension considérable à la suite de la campagne dirigée par le lieutenant-colonel Galliéni, commandant supérieur du Soudan français. Ce nom de « Soudan français » ne devrait-il pas remplacer définitivement les anciennes dénominations de « Sénégal » et de « Sénégambie », devenues aujourd'hui beaucoup trop étroites pour s'appliquer encore aux pays qu'elles doivent désigner?

En novembre dernier, lorsque le lieutenant-colonel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Galliéni prit possession de son commandement, le marabout Mahmadou-Lamine avait acquis une grande influence sur les populations des deux rives du haut Sénégal; il avait envahi le Bondou et s'était avancé jusqu'aux portes de Bakel. De son côté, le sultan de Ségou-Sikoro, Ahmadou, abandonnant sa capitale, parcourait les pays de la rive nord du Niger, et s'efforçait d'amener les populations de la contrée à se coaliser contre les Français. Plus au sud, sur la rive gauche du Niger, Samory, le rival du sultan de Ségou, continuait ses agitations et affichait ouvertement son dessein de refouler les Français jusqu'à Bakel. Il devenait donc urgent d'agir et de ne pas laisser à ces rêves, dangereux pour nous, le temps de se réaliser.

Le 12 décembre, une colonne se mettait en marche sur Diana, village fortifié, où Mahmadou-Lamine avait établi son quartier général. A l'approche de la colonne, le marabout prit la fuite et gagna les possessions anglaises. De Bakel à la Gambie, le pays était libre et rentrait sous la juridiction française. Une tentative faite par Mahmadou-Lamine pour revenir vers Diana a été repoussée par les habitants eux-mêmes.

Samory, surpris par ces événements dans sa résidence de Galaba, consentit aisément à traiter et abandonna à la France la rive gauche du Niger.

Enfin, Ahmadou, le sultan de Ségou-Sikoro, sollicita le protectorat de la France et déclara reconnaître pour limites aux possessions françaises le désert au nord, jusqu'à Damfa, et, au sud, tous les pays allant jusqu'à Sierra Leone et à la république de Liberia.

Dans l'espace de sept mois, les opérations et les négociations habilement conduites ont ainsi gagné à la France un immense territoire colonial dans cette partie de l'Afrique.

De récentes nouvelles nous apprennent, en outre, que la canonnière *Niger*, réparée et mise en état de naviguer, était partie sous les ordres du commandant Caron, pour Kabara, le port de Timbouctou; elle avait dû y arriver dans les premiers jours du mois de juin. Le succès de ce voyage serait un fait considérable au point de vue géographique, comme au point de vue politique. Puissions-nous avoir à l'enregistrer dans la prochaine revue semestrielle!

Une autre canonnière construite sur place, avec des bois du pays, et pourvue de machines envoyées de France, avait été baptisée du nom de *Mage*, en souvenir de l'un des prédécesseurs du lieutenant-colonel Galliéni à Ségou-Sikoro. Ainsi deux canonnières françaises vont parcourir le Niger: c'est un commencement, mais il est à souhaiter qu'on n'en reste pas là.

III

Une exploration très intéressante vient d'être accomplie dans l'Afrique occidentale par un voyageur allemand, le docteur Krause.

Parti d'Akra (*Accra*, des Anglais), sur la côte de Guinée, il remonta au nord jusqu'à 250 kilomètres de Timbouctou, en traversant le pays de Mossi ou Môchi, jusqu'alors inexploré. Ce pays de Mossi était autrefois un puissant empire païen, dont les armées victorieuses s'avancèrent jusqu'à Timbouctou. Sa renommée se répandit même en Europe, et les Portugais, au seizième siècle, envoyèrent à la cour du souverain de Mossi une ambassade, qui ne put arriver à destination. La capitale était alors, comme aujourd'hui, Ouoghodogho (que le docteur Krause écrit *Ouago-Dougou*). Après avoir quitté cette capitale le 26 octobre dernier, l'explorateur continua sa marche au nord, atteignit en novembre Ban-Ban, dans le royaume de Massina. Mais ici commencèrent les difficultés sérieuses. Bien que le docteur se fût rendu auprès de Tidjani, roi du Massina, qui résidait dans sa capitale de Ban-Djagara, et en eût obtenu l'autorisation de se rendre à Timbouctou, on ne tarda pas à lui intimer l'ordre d'avoir à retourner sur ses pas. Il s'était avancé jusqu'à 37 kilomètres au nord-nord-est de Douensa, qui n'est guère qu'à une journée et demie de marche à l'ouest du village de Boné, où le docteur Barth a passé en 1853. Un coup d'œil jeté sur la carte montre qu'il n'avait plus devant lui qu'un trajet relativement faible à faire (250 kilomètres) pour atteindre Timbouctou. Heureusement la route que n'a pu parcourir M. Krause n'offre pas le même intérêt que le reste de l'itinéraire, car elle est déjà mieux connue.

Le 7 janvier 1887, le docteur Krause était revenu à Ouago-Dougou, dans le Mossi. Il se dirigea, de là, vers le sud-ouest, en traversant des localités qui ne figurent pas même sur nos meilleures cartes, et arriva à Kitimfo, dans le nord de l'Achanti. De cette ville, tournant au nord-est, il traversa le Volta et, après une dernière marche à pied de plus de 50 kilomètres, il atteignit Salaga, d'où il a fait parvenir de ses nouvelles en Europe.

Dans ce voyage de Mossi à Salaga, le docteur Krause déclare n'avoir point rencontré de montagnes, ce qui affaiblit singulièrement la fameuse hypothèse des « monts Kong », qui sont censés former une barrière continue, parallèle à la côte, entre le bassin du Niger et le versant du golfe de Guinée.

IV

Le retour du docteur Junker a été salué avec une vive satisfaction par toutes les personnes qui s'intéressent à la géographie, et l'accueil le plus sympathique a été fait au voyageur, sur le compte duquel les inquiétudes avaient éte si vives.

Quand on jette les yeux sur les itinéraires du docteur Junker, on est surpris de voir que ses explorations couvrent, comme d'un réseau à mailles serrées, toute la région comprise à l'ouest du haut Nil, vers l'extrême sud de ce qu'on appelait autrefois le « Soudan égyptien ». Peu s'en est fallu qu'il ne parvînt jusqu'au Congo. Il fut, comme on le sait, arrêté dans sa marche par l'insurrection mahdiste, qui l'obligea de se réfugier à Lado,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

auprès d'Emin Bey; puis à Ouadelaï, d'où il réussit plus tard à se frayer une route vers Zanzibar.

Le docteur Guillaume Junker, né à Moscou, le 6 avril 1840, d'une famille originaire des provinces baltiques, fit ses études aux universités de Gœttingen, de Berlin et de Prague. Ses débuts dans la carrière d'explorateur datent de l'année 1872; il visita successivement l'Islande, la Tunisie et l'Égypte. Mais ses premiers grands voyages commencèrent seulement en 1876. De Souakin, remontant la vallée du Baraka, il atteignit Kassala, et se rendit de là à Khartoum. Au mois de septembre de la même année, il explorait le cours inférieur du Sobat, puis remontait le Nil jusqu'à Gondokoro. Se dirigeant ensuite à l'ouest, à travers le territoire des Makarakas, il élucida divers points, jusqu'alors très confus, de l'hydrographie des hauts affluents du Bahr-el-Ghazal. En 1878 il venait prendre quelque repos en Europe. Au mois de décembre 1879, on trouve de nouveau le docteur Junker s'embarquant à Suez pour Souakin, d'où il se rendit à Berber et à Khartoum. Il avait cette fois, pour aide et compagnon, Frédéric Bohndorff, que sa passion pour la chasse entraînait encore vers l'Afrique équatoriale, où il avait suivi jadis le colonel Gordon et entrepris une expédition à son propre compte.

Le 31 janvier 1880, les voyageurs partaient de Khartoum avec le vapeur égyptien *Ismaïlia* qui les conduisit jusqu'à Mechra-er-Rek, sur le Bahr-el-Ghazal. De là ils gagnèrent par des routes différentes la *zériba* de Dem Bekir; puis, sur l'invitation de Ndorouma, l'un des principaux chefs du pays des Niam-Niams, ils allèrent se fixer près de la résidence de ce roi, non loin des sources de la rivière Ouéré, tributaire du Ouellé-Makoua. De ce quartier général, des excursions furent entreprises dans la direction du sud jusqu'au Népoko (que le docteur Junker suppose être le cours supérieur de l'Arouhouimi de Stanley) et dans la direction de l'ouest, sur le Ouellé-Makoua; le docteur Junker regardait ce dernier cours d'eau comme étant le Chari supérieur, tributaire du lac Tchad; mais, depuis son retour et après avoir pris connaissance des découvertes qui ont été faites dans l'intervalle, il serait enclin à rattacher le Ouellé-Makoua au réseau hydrographique du Congo. Vers la fin de l'année 1882, le docteur Junker résolut d'envoyer M. Bohndorff en Europe, pour y rétablir sa santé délabrée. Il devait aussi accompagner les collections recueillies, qui à elles seules formaient trente-deux charges de porteur. Ce voyage de retour fut long et pénible; les obstacles s'accumulaient par suite de l'insurrection du Soudan, et il fallut à Bohndorff plus d'une année pour gagner le Caire.

Les mêmes causes ne devaient pas tarder à fermer complètement la route, et à priver le docteur Junker de toute communication avec le monde civilisé. Il n'en continua pas moins ses explorations jusqu'au moment où les événements l'obligèrent de se réfugier à Lado, pour s'y mettre sous la protection d'Emin Bey et de sa petite garnison.

Pendant près de trois ans on n'eut plus de nouvelles du docteur Junker. Deux expéditions envoyées pour le secourir ne réussirent pas à parvenir jusqu'à lui. La première, celle du docteur Fischer, s'avança de Zanzibar jusqu'au Victoria Nyanza; mais elle dut revenir sans avoir pu pénétrer dans l'Ouganda. La seconde expédition, à laquelle s'était joint Bohndorff, l'ancien compagnon du docteur Junker, était dirigée par le docteur Oscar Lenz. Elle remonta le Congo jusqu'à la station de Stanley Falls; puis, dans l'impossibilité de se diriger au nord-est, elle dut revenir par le Tanganyika, le Nyassa et le Chiré.

Dans l'intervalle, Emin Bey et sa petite troupe avaient dû se replier sur Ouadelaï, où le docteur Junker les suivit. Les ressources commençant à manquer et les secours se faisant attendre, Emin Bey chargea le docteur Junker d'un message pour le consul anglais à Zanzibar. Le voyageur se mit en route le 1er janvier 1886, résolu à se frayer un passage vers la côte, où il arriva heureusement, sain et sauf, le 4 décembre de la même année.

V

La grande préoccupation du moment est de savoir si l'expédition envoyée au secours d'Emin Pacha arrivera assez vite pour arracher le vaillant défenseur de Lado et de Ouadelaï au triste sort qui lui serait réservé, s'il en était réduit à se rendre, avec la poignée de soldats restés fidèles.

Les nouvelles apportées en Europe par le docteur Junker ont fait connaître la position critique dans laquelle il avait laissé Emin Bey (le docteur Schnitzler), promu depuis lors au rang de pacha. L'opinion publique s'en est émue, et aussitôt une expédition de secours a été organisée sous la direction de l'explorateur Stanley. Après quelque hésitation sur la meilleure route à suivre, Stanley se rendit d'abord à Zanzibar où il recruta son escorte; puis, convaincu sans doute qu'il arriverait plus vite par l'ouest, il doubla le cap de Bonne-Espérance pour remonter le Congo.

L'expédition, embarquée sur le *Madura*, se composait de neuf Européens, la plupart officiers, de soixante et un Soudanais, treize Somalis, six cent vingt Zanzibarites, plus trois interprètes, et le fameux chef arabe Tippo-Tip, avec quarante de ses hommes. Le concours précieux de ce dernier a été obtenu moyennant la promesse que, après la campagne, il serait nommé chef de l'ancienne station des Stanley Falls et en quelque sorte gouverneur du Haut-Congo. En réalité, ce qui l'a décidé, c'est plutôt la perspective de pouvoir à l'avenir écouler librement ses marchandises par la voie du fleuve jusqu'à Banana, au lieu de leur faire suivre, comme jusqu'ici, la route des caravanes qui vont à Zanzibar et le long de laquelle, à chaque instant, il faut payer aux chefs indigènes des droits de passage (*hongo*) assez lourds.

D'après les dernières nouvelles, l'expédition Stanley a quitté Léopoldville le 30 avril dernier. Elle était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

embarquée sur quatre vapeurs; un cinquième remorquait les allèges servant au transport des provisions et des effets de toute nature. Sauf obstacles imprévus, son avant-garde pourrait atteindre Ouadelaï vers la fin de juillet ou le commencement d'août.

En attendant, on n'est pas entièrement sans nouvelles d'Emin Pacha. Quelques lettres, de date peu récente, il est vrai, parvenues en Europe par la voie de Zanzibar, annoncent que l'infatigable docteur a fait diverses excursions à l'ouest du Mvoutan N'zighé (ou « lac Albert » de Baker); qu'il a séjourné à la cour de Kabréga, chef de l'Ounyoro, et s'est même rendu à celle de Mouanga, souverain de l'Ouganda, pour tenter d'obtenir libre passage par les États de ce dernier. Mais cette autorisation lui ayant été refusé péremptoirement, il avait dû retourner à Ouadelaï.

VI

Les précédentes Revues avaient laissé le docteur Holub au moment où il se préparait à franchir le Zambèze pour se diriger au nord, vers des régions encore inexplorées. C'était en novembre 1885.

Depuis lors on était demeuré sans nouvelles. Dans les premiers jours de l'année courante, le bruit se répandit subitement que l'explorateur autrichien, ainsi que sa femme et toute son escorte, avaient été massacrés. Ces rumeurs étaient heureusement exagérées; mais la vérité est que le camp avait été attaqué par les indigènes, et que les voyageurs avaient réussi à grand'peine à se sauver.

Les détails connus sur cette catastrophe nous apprennent que l'expédition s'était avancée au nord du Zambèze dans la direction des grands lacs. Elle avait passé la Loangoua (ou Louengé) et était entrée dans le pays des Machoukoloumboués au nord-est de l'empire des Barotsés. Ces peuples sont constamment en guerre entre eux; aussi les guides et les porteurs qui avaient accompagné le docteur jusque-là s'enfuirent-ils, de crainte d'être massacrés. Afin d'éloigner le docteur, les Machoukoloumboués lui annoncèrent qu'un négociant portugais se trouvait à quelques heures de marche de son camp, et pourrait sans doute lui fournir des renseignements sur la route à suivre. Le docteur, laissant donc son camp à la garde de deux serviteurs noirs qui lui étaient restés et de deux blancs, MM. Fekete et Zöllner, se mit en route avec sa femme et un serviteur blanc. Arrivé après une marche pénible au lieu indiqué, il n'y trouva personne qui eût connaissance du prétendu négociant portugais. Le docteur Holub comprit alors qu'il avait été victime d'une ruse, et s'empressa de revenir à son camp. Il n'en était plus bien loin, quand il aperçut Fekete et les deux serviteurs noirs qui fuyaient en toute hâte dans les hautes herbes. Le camp venait d'être attaqué et pillé; Zöllner avait été tué à coups de zagaie; tous les effets avaient disparu; il ne restait plus que les feuillets épars des livres de notes. Les Machoukoloumboués se glissaient déjà dans les buissons pour cerner les derniers survivants de l'expédition, lorsque ceux-ci réussirent à les arrêter par quelques coups de fusil et à se retrancher dans des marécages. Puis commença une retraite précipitée; les voyageurs marchèrent sans interruption pendant deux jours et deux nuits. Ils parvinrent à repasser la Loangoua, mais il leur restait encore 550 kilomètres à faire pour gagner le Zambèze, et cela avec des pieds blessés, des habits en lambeaux, sans une couverture pour se garantir des nuits froides et sans un ustensile pour faire cuire les aliments. Aussi arrivèrent-ils dans un terrible état de faiblesse et de dénuement à portée des premiers secours, qui heureusement ne leur firent pas défaut; en apprenant cette infortune, les quelques Européens qui se trouvaient dans la contrée s'empressèrent de venir généreusement en aide à l'expédition.

VII

Dans l'Asie centrale, MM. Capus et Bonvalot, chargés de mission du Ministère de l'Instruction publique, après avoir subi avec leur compagnon de voyage, M. Pépin, une captivité de trois semaines chez les Afghans, avaient dû revenir à Samarkande. En présence de l'impossibilité bien démontrée de pénétrer dans l'Afghanistan, il ne leur restait plus qu'à rentrer en France, lorsqu'ils apprirent de bonne source que des caravanes partant de Kachgar allaient quelquefois en hiver à Leh, ville du Tibet occidental, capitale du Ladak, qui fait partie du royaume de Cachemire. Ils résolurent donc de gagner Kachgar et de franchir l'Himalaya avant la fonte des neiges, pour opérer leur retour par l'Inde.

Partis de Samarkande dans les premiers jours de l'année 1887, ils parvinrent à Marguilane, dans le Ferghanah, à la fin de janvier. Là ils trouvèrent un excellent accueil chez le général Karalkoff, qui mit à leur service, avec une amabilité parfaite, tous les renseignements que son long séjour dans cette partie du Turkestan russe lui a permis d'acquérir. Utilisant les précieux avis du général, MM. Capus et Bonvalot n'hésitèrent pas à modifier leur itinéraire et à choisir une route plus courte et plus intéressante, par le massif du Pamir. Cette route devait les conduire à Osch, et d'Osch à Goultcha, en laissant à gauche le pic Kaufmann, qui se dresse à une hauteur de 7000 mètres. De ce point ils chemineraient à une altitude plus considérable que celle de la cime du mont Blanc, et longeant le Kara-koul ou lac Noir, ils traverseraient le Pamir en se dirigeant vers l'Himalaya. Leur projet était de marcher droit devant eux, en ne se détournant vers l'est ou l'ouest qu'autant qu'il serait nécessaire pour se procurer du combustible. Il ne faut pas oublier que, dans la saison où les voyageurs allaient traverser le Pamir, il y fait jusqu'à 30 et 40 degrés de froid. On est donc obligé d'emporter de quoi faire du feu. De plus, le pays ne présentant pas de ressources, on doit aussi se munir de vivres pour les hommes et pour les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chevaux; en un mot, il faut s'équiper comme pour un voyage au pôle Nord. Mais en revanche, dans une saison si rigoureuse, les hauts plateaux sont presque déserts et le voyageur est moins exposé à rencontrer des bandes de pillards. Parmi les dangers d'un tel voyage, il faut compter aussi celui d'avoir, pour guides et compagnons de route, des brigands, les seuls qui connaissent bien les sentiers de la montagne.

De Marguilane, où les voyageurs achevaient leurs préparatifs, trois chemins conduisent au Pamir : la passe de Tengiz-Beï, le Terek-Davan et le Taldik.

La seule route suivie en hiver par les caravanes passe par le Terek-Davan. Mais, outre qu'elle est la plus longue, MM. Capus et Bonvalot ne voulurent pas la choisir, parce qu'elle pouvait être obstruée par la neige, qui tombait à gros flocons, et par les avalanches, qui y avaient tout récemment enseveli une caravane.

La passe de Tengiz-Beï, que l'on aperçoit au sud-est de Marguilane par un temps clair, est toujours praticable. Seulement, elle mène dans le désert d'Alaï, qu'il faut parcourir pendant huit jours au moins avec des bêtes de somme. Il aurait fallu emporter des quantités plus grandes de bois, de fourrage, d'orge, de vivres, etc., ce qui eût considérablement augmenté les frais de l'expédition.

Il ne restait donc que la passe de Taldik, à la condition d'y pouvoir frayer un sentier, car autrement les voyageurs eussent dû rebrousser chemin et perdre ainsi un temps précieux.

Des nouvelles de l'expédition, en date du 15 mars 1887, annonçaient que MM. Capus et Bonvalot avec leur compagnon de voyage M. Pépin, étaient campés près du défilé d'Ak-Basoja ou l'« Escalier Blanc », à 3250 mètres d'altitude, au pied de la passe de Taldik. Ils y avaient eu, l'avant-veille, une température de + 37 degrés au soleil, à deux heures de l'après midi, et de — 18 degrés, le soir, à neuf heures vingt minutes. Un chemin avait pu être tracé à travers les neiges du Taldik, et la caravane, composée de trente chevaux de louage et de vingt autres chevaux appartenant aux explorateurs, s'était déjà en partie mise en route.

D'après des informations assez vagues, nos trois voyageurs auraient été, depuis lors, attaqués, pillés, dépouillés de tout. Au moment où sont écrites ces lignes, aucun détail précis sur cet événement n'est parvenu en France. On assure que les autorités anglaises auraient pris des mesures pour assurer le retour de nos compatriotes jusqu'à Simla. Dès la première nouvelle, M. P. de Balaschoff, membre de la Societé de Géographie de Paris, a généreusement mis à la disposition de la Société la somme nécessaire au rapatriement de MM. Capus, Bonvalot et Pépin.

VIII

MM. Potanine, Skassy et Bérézowski, les explorateurs russes dans la Chine et la Mongolie, ont achevé leur long et intéressant voyage. Le 11/23 octobre dernier, ils sont rentrés sains et saufs à Kiakhta, ville de la frontière russo-mongole, après une absence de trois années.

D'après le plan primitif, l'expédition devait commencer ses travaux à partir de Pékin; se diriger à travers l'Ordoz jusqu'à Lan-tchéou, capitale de la province de Kan-sou; de là, descendre aussi loin que possible vers le sud, et rentrer en Russie par le centre de la Mongolie. Ce programme a été exécuté dans son ensemble; mais, les voyageurs ayant dû passer six mois en route pour aller de Saint-Pétersbourg à Tien-tsin, il ne leur fut plus possible ensuite de s'avancer dans le sud de la Chine aussi loin qu'ils l'auraient désiré.

L'expédition quitta Pékin le 1er/13 mai 1884, se dirigeant vers Koukou-khoto, à travers une région montagneuse formée de trois chaînes parallèles, qui séparent la plaine de Pékin de celle de Koukou-khoto. La plus méridionale de ces chaînes porte le nom de Outaïchan ou « montagnes des Cinq Autels », en raison des cinq sommets dont elle est couronnée, et dont l'un, le Peytaï, n'a pas moins de 3000 mètres d'altitude. C'est la plus haute montagne du nord de la Chine. La ville de Koukou-khoto est l'entrepôt du commerce entre la Chine et la Mongolie; elle possède deux cents magasins à thé. On y trouve cinq théâtres, quinze temples et six couvents.

Après avoir franchi le fleuve Jaune, les voyageurs entrèrent dans l'Ordoz, plaine immense, semée de collines d'une altitude de 1000 mètres et couverte de sable mouvant. Les dunes de l'Ordoz atteignent leurs plus grandes dimensions du côté nord-est, ce qui prouve que les vents dominants viennent du sud-ouest. La même remarque a été faite dans le nord comme dans le sud de la province. Les dunes sont séparées entre elles par des forêts de nerprun ou bien par de vastes prairies entrecoupées de petits lacs. Les Mongols de l'Ordoz sont divisés en sept clans, administrés par autant de princes, dont le plus ancien est considéré comme le chef. La principale curiosité de l'Ordoz est une tente en feutre dans laquelle sont conservées les reliques de Tchinghis-khan (vulg. Gengis-khan), le grand conquérant mongol.

En octobre, l'expédition arriva à Lan-tchéou, dans la vallée du fleuve Jaune. La fertilité du sol y est telle, que toute la contrée offre l'aspect d'un vaste jardin longeant le fleuve sur une longueur de soixante-quinze kilomètres. Ici les voyageurs se séparèrent. M. Bérézowski alla passer l'hiver à Khoïsian, à 750 kilomètres environ au sud de Lan-tchéou; M. Skassy resta dans cette dernière ville, et M. Potanine partit avec Mme Potanine pour chercher un hivernage en amont du fleuve Jaune, parmi les Mongols d'Amdos. Il établit sa résidence dans le village mongol de Nitchja, district de Santchouan.

Au mois d'avril de l'année suivante, MM. Potanine et Skassy se rendirent à Sinin, où ils obtinrent du gouverneur la permission de passer par le Tibet oriental; puis ils se dirigèrent sur Min-tchéou, où M. Béré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zowski devait les rejoindre. La route traverse de hauts plateaux de 3000 mètres d'altitude, couverts de plantes graminées. A l'ouest, on aperçoit des montagnes couronnées de neige. De Min-tchéou l'expédition se proposait de gagner le sud; mais les ressources commençaient à lui manquer, et elle ne put pas aller, dans cette direction, plus loin que la ville de Soun-pan. La région traversée en dernier lieu est un véritable labyrinthe de montagnes escarpées, séparées par d'étroites vallées, au fond desquelles circulent, à côté de torrents écumeux, des routes à peine praticables pour les bêtes de somme. La ville de Soun-pan est un centre commercial important; elle est fréquentée par les caravanes chargées de thé pour le Tibet septentrional, et par les pèlerins qui se rendent à L'Hassa.

Les voyageurs revinrent à Lan-tchéou et passèrent l'hiver au couvent de Goumboum, à une vingtaine de kilomètres au sud de Sinin. Au printemps ils visitèrent le Koukou-nor et entreprirent la traversée du désert de Gobi, du sud au nord. C'est la première fois que des Européens ont franchi le désert dans cette direction. En quittant Hao-taï, l'expédition se dirigea vers le cours inférieur de l'Etzine, rivière de steppe; puis, de là, elle prit la route qui passe près de la rive occidentale du grand lac salé appelé Hachioun-nor (Sobo-nor). Sur un trajet de 80 kilomètres, on ne trouve ni herbe ni eau potable. La caravane employa trente-quatre heures pour traverser ce désert. Au delà du Hachioun-nor, il fallut franchir le prolongement de l'Altaï, qui se divise ici en quatre chaînes parallèles allant de l'ouest à l'est. De larges et longues vallées sans eau séparent ces chaînes. Après avoir contourné le lac Orok-nor, les voyageurs arrivèrent à Khan-haï. Enfin, longeant la rivière Tony, puis le bas Tamir jusqu'à son confluent avec l'Orkhon, près du lac Ouheï-nor, ils gagnèrent la grande route qui va d'Ourgha à Ouliassoutaï et à Kiakhta.

Cette expédition, dont l'importance est exceptionnelle, rapporte une ample moisson de renseignements géographiques nouveaux, de nombreuses cartes et itinéraires, et de riches collections d'objets d'histoire naturelle.

IX

M. Joseph Martin, l'explorateur français dont la précédente Revue géographique a déjà dit quelques mots, figure cette année au nombre des voyageurs auxquels la Société de Géographie de Paris a décerné une médaille d'or.

A cette occasion, M. Martin a rendu compte du dernier voyage qu'il a fait de la mer Baltique à la mer de Chine, à travers toute la Sibérie, voyage qui a duré quatre ans (de mai 1882 à janvier 1886) et pendant lequel ses divers itinéraires représentent un trajet de 35 000 kilomètres.

Après avoir parcouru rapidement la route de Saint-Pétersbourg à Irkoutsk, il gagna les résidences minières de Witim et d'Olekma, où l'appelaient des affaires particulières. Son désir toutefois était d'explorer la contrée qui s'étend de la Léna à la mer du Japon, et notamment les monts Stanovoï. C'était un voyage d'une dizaine de mois, dans une région inconnue, déserte, inhospitalière, où il faut être approvisionné de tout ce dont on peut avoir besoin, sous peine de périr en route. Le matériel, réduit au strict nécessaire, représentait un poids de 3500 à 4000 kilogrammes. Cent vingt rennes furent employés à un transport. La caravane se développait 1 un kilomètre de longueur. La place nous manque ici pour décrire les régions parcourues par M. Joseph Martin: les *Comptes rendus* de la Société de Géographie de Paris ont donné un résumé sommaire du voyage, et il est à espérer que M. Martin ne tardera pas trop à publier une relation détaillée de ses aventures et de ses recherches.

La traversée du faîte de partage des eaux entre le Witim et l'Olekma, affluents de la Léna, avait mis à une rude épreuve le courage de M. Martin et de ses compagnons. La barrière des monts Stanovoï, avec ses neiges, effraya les Tongouses qui composaient l'escorte, et il fallut de grands efforts pour prévenir les désertions. Enfin, après de terribles péripéties, la caravane déboucha dans les hautes vallées du fleuve Amour.

A cette expédition en succédèrent d'autres, non moins intéressantes, dans les régions minières de la Transbaïkalie; puis en Mandchourie, et jusque sur les côtes orientales de la Corée et au Japon.

Enfin, M. Joseph Martin a acquis des titres à la reconnaissance de son pays en contribuant, par le don de ses importantes collections, à enrichir nos musées nationaux.

X

En Amérique, M. Chaffanjon, chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique, a mené à bonne fin son expédition, qui a duré neuf mois; il a résolu deux questions importantes : celle de la source de l'Orénoque, et celle de sa communication avec l'Amazone par le Cassiquiari.

On a voulu contester à l'explorateur français la priorité de la découverte de la vraie source de l'Orénoque, en se fondant sur ce que d'autres voyageurs avaient déjà indiqué où elle devait se trouver. Vers le milieu du dix-huitième siècle, en effet, le capitaine D. Francisco Bovadilla était parvenu sur le haut Orénoque jusqu'au rapide de Guaharibos, et il avait conclu, d'après le volume des eaux en ce point, que la source devait être à environ vingt-cinq lieues plus haut en suivant toutes les sinuosités du fleuve. Mais cette vague indication ne saurait, en aucun cas, être regardée comme constituant une découverte. Aussi le géographe A. Codazzi, dans sa description du Venezuela, publiée en 1841, dit-il expressément que « le cours de l'Orénoque, de son origine jusqu'au rapide de Guaharibos, est encore *inconnu* ». Ce passage du géographe Codazzi est reproduit textuellement dans un ouvrage qui a paru à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bruxelles en 1867 sous le titre de *Exploracion oficial de la América del Sur bajo los auspicios del Gobierno de los E. U. de Venezuela*. Depuis lors, personne — qu'on sache — n'a reconnu cette partie du cours de l'Orénoque, jusqu'au moment où M. Chaffanjon l'a explorée et en a dressé la carte. Tout porte donc à croire qu'il est fondé à s'attribuer la découverte de la véritable origine du fleuve.

Quant au Cassiquiari, qui met l'Orénoque en communication avec l'Amazone, M. Chaffanjon a étudié et déterminé le mode de formation de ce canal naturel. Son existence remonterait à six ou sept siècles tout au plus, et résulterait d'un simple phénomène d'érosion.

XI

La Terre-de-Feu, cette grande île située à l'extrémité méridionale du continent sud-américain, dont elle n'est séparée que par le détroit de Magellan, vient d'éveiller, assez subitement, l'attention des explorateurs.

D'après la description peu séduisante, lugubre même, qu'en ont faite ceux qui l'ont visitée, personne n'aurait supposé qu'elle pût être envisagée un jour comme une terre propre à la colonisation.

Il a fallu, pour que l'attention se portât sur la Terre-de-Feu, l'espoir d'y découvrir des gisements aurifères plus riches encore que ceux qu'on avait récemment reconnus au cap des Vierges, sur la côte nord du détroit. Aussitôt plusieurs expéditions se sont organisées et ont entrepris d'explorer dans tous les sens l'intérieur de ce vaste groupe d'îles et d'îlots dont jusqu'ici on ne connaissait guère que les contours. Deux de ces expéditions méritent plus particulièrement d'être signalées; ce sont celle de M. Popper, ingénieur civil, et celle de M. Ramon Lista, le savant argentin bien connu déjà par ses travaux géographiques.

XII

L'expédition de M. Jules Popper, partie de Buenos Aires le 7 septembre 1886, se composait de dix-huit personnes, au nombre desquelles, outre le chef de l'expédition, se trouvaient le docteur Joaquim Cullen et l'ingénieur des mines Carlsson.

Elle débarqua d'abord à Punta Arenas, ancienne colonie pénitentiaire, fondée il y a une quarantaine d'années vers le milieu du détroit, en face de la Terre-de-Feu, et qui est devenue depuis lors une petite ville de dix-huit cents habitants, appartenant à toutes les nations du globe. Il s'y fait un assez grand commerce d'approvisionnements pour les colons de l'intérieur et pour les navires qui passent le détroit. Malgré son isolement, cette ville naissante ne laisse pas d'offrir un certain confort, et ses habitants cherchent à oublier au milieu des fêtes leur exil sur cette côte lointaine.

Traversant le détroit, l'expédition prit pied sur la côte occidentale de la Terre-de-Feu, au fond de la baie de l'Avenir (*Bahia del Porvenir*), dont le nom indique bien les espérances exagérées qu'avaient fait concevoir les quelques parcelles d'or découvertes dans les ruisseaux de la côte. Les lavages d'or établis sur ceux-ci, en particulier sur le rio Santa Maria, ne produisent guère par jour que 30 à 40 grammes de métal précieux. La difficulté de voyager à l'intérieur ressort suffisamment de ce fait que l'expédition employa cinq jours pour faire le trajet d'à peine 10 kilomètres qui sépare la rio Santa Maria de la baie Inutile. Il est vrai de dire qu'entre ces deux points se dresse la sierra Balmaceda, offrant une série d'obstacles presque insurmontables. La seule compensation aux fatigues de la marche est le magnifique panorama qu'on découvre depuis la crête de la montagne. Ce qui peut sembler étrange, vu l'idée d'extrême aridité qu'on se fait de la Terre-de-Feu, c'est que le versant sud de la sierra Balmaceda est couvert d'une forêt tellement épaisse qu'il faut s'y ouvrir un chemin à l'aide de la hache. Plus bas, vers la plage, se trouvent des amas de troncs d'arbres pétrifiés et de coquilles fossiles. En revanche, tout l'espace qui s'étend à travers l'extrémité nord de la Terre-de-Feu, entre la baie Inutile et la baie de Saint-Sébastien, n'est qu'une vaste plaine dépourvue de végétation et de vie. Une chaîne de montagnes qui se dirige du nord-ouest au sud-ouest, et qui porte le nom de sierra Carmen Sylva, sépare, au sud, cette plaine d'une pampa encore plus étendue, qui occupe le centre de l'île. La Terre-de-Feu se divise orographiquement en deux régions complètement distinctes. La première comprend le sud-ouest de l'île; elle est couverte de montagnes élevées, dont les cimes sont perpétuellement couronnées de neige. On y trouve des forêts. Les côtes en sont déchiquetées et coupées de nombreux canaux. Cette région est habitée par les Indiens Yaghana et Alacaloufs, de petite taille et d'apparence rachitique. L'autre région, qui s'étend au nord-est, se compose de vastes plaines sans arbres, semées d'innombrables lagunes d'eau saumâtre. Quelques ruisseaux les sillonnent et entretiennent un peu de verdure, dont les tons clairs se détachent agréablement sur le fond sombre du paysage. Cette partie est habitée exclusivement par les Indiens Onas, de haute taille, robustes et d'une extrême agilité.

L'exploration de M. Popper, qui n'avait embrassé d'abord que la partie septentrionale de la Terre-de-Feu, va s'étendre aux autres districts. Après être rentrée à Buenos Aires à la fin de décembre 1886, l'expédition en est repartie ce printemps pour compléter ses travaux.

XIII

Partie aussi de Buenos Aires vers le milieu d'octobre 1886, l'expédition dirigée par M. Ramon Lista débarqua le 23 novembre dans la baie de Saint-Sébastien, sur la côte orientale de la Terre-de-Feu. La mission qui lui avait été confiée par le gouvernement argentin consistait à traverser l'île du nord au sud, à en reconnaître tous les cours d'eau qui se jettent dans l'océan Atlan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tique, et à se rendre un compte exact des détails intéressants pour la navigation de la côte orientale. La haute compétence de M. Ramon Lista comme géographe permet d'attendre les meilleurs résultats de cette exploration essentiellement scientifique.

Les débuts furent marqués par une rencontre fâcheuse avec les Indiens Onas; mais l'expédition sortit victorieuse du combat, et les prisonniers qu'elle fit lui fournirent l'occasion d'étudier de plus près ces indigènes. Outre les détails sur les habitants, l'expédition en a recueilli de très intéressants sur le pays, dans son trajet à l'intérieur, entre la baie de Saint-Sébastien au nord et la baie Thétis au sud. Le tableau qu'en fait le docteur Segers, chirurgien de l'expédition, est tout à fait attrayant; ce ne sont que prairies fertiles et vallons délicieux arrosés par de limpides ruisseaux. Il y a peut-être, en cela, une part à faire à l'enthousiasme.

Vers le milieu de janvier, l'expédition s'embarqua sur un cotre de l'État, qui était venu la prendre à la baie Thétis pour la transporter au cap San Diego. Près de ce cap, M. Ramon Lista découvrit un excellent mouillage, auquel il donna le nom de baie de Bonne-Fortune. Ce lieu serait très favorable pour y fonder un établissement, vu sa proximité du détroit de Le Maire (entre la Terre-de-Feu et l'île des États), sur la route des navires qui doublent le cap Horn.

De ce point, l'expédition se dirigea vers la baie Aguirre, sans pouvoir y atterrir; puis sur Banner Cove, dans l'île Victoria, où elle trouva un vapeur argentin envoyé à sa recherche. M. Ramon Lista visita encore l'établissement d'Oushouaïa, puis se rendit à la baie Jansagar, où un torrent alimenté par les neiges des monts Sarmiento et Darwin marque la limite entre les territoires argentin et chilien. Le canal Beagle et la baie de la Désolation furent explorés en dernier, et l'expédition s'embarqua à Sandy Point sur un steamer qui la ramena à Buenos Aires.

XIV

L'Océanie n'offre aucune exploration récente à signaler. Mais il reste à parler de celle du fleuve Augusta, dans la Nouvelle-Guinée. Elle est relatée dans une intéressante notice que vient de publier le prince Roland Bonaparte, auteur d'une série d'écrits sur les dernières découvertes en Nouvelle-Guinée.

Le fleuve Augusta débouche sur la côte nord-est de l'île, dans la partie orientale du territoire placé sous le protectorat allemand et qui porte le nom de « Terre de l'Empereur Guillaume ». Quoique assez considérable, ce fleuve ne figurait pas même sur les cartes. Déjà en l'année 1616, cependant, Schouten et Le Maire en avaient soupçonné l'existence. D'après leur relation, ils avaient remarqué dans ces parages un changement de couleur de l'eau et avaient vu flotter des troncs d'arbres revêtus encore de leurs feuilles. C'étaient là des signes évidents de la proximité de l'embouchure de quelque grande rivière. Tasman, qui visita cette côte en 1643, fit la même observation. Dumont d'Urville, en 1827, chercha à reconnaître cette embouchure; mais, comme on crut apercevoir des brisants, il s'éloigna de la côte. Ce n'est qu'en mai 1885 que le docteur Finsch, pendant un voyage à la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée, vit le premier de près l'embouchure de ce fleuve, auquel il donna le nom de l'impératrice Augusta.

L'espoir de trouver peut-être en ce point une route fluviale pour pénétrer à l'intérieur de l'île, engagea une petite expédition allemande à poursuivre les recherches. Le capitaine Dallmann, commandant le *Samoa*, arriva en avril 1886 dans la petite baie où débouche le fleuve. La chaloupe à vapeur dont l'expédition s'était munie remonta le courant, assez violent dans cette saison, où les eaux étaient hautes; mais, le charbon touchant à sa fin, elle dut revenir, après avoir constaté qu'un bateau à vapeur pourrait aisément naviguer sur le fleuve lorsque les eaux auraient repris leur niveau normal.

Trois mois plus tard, une autre expédition, sous les ordres de M. de Schleinitz, haut-commissaire de la Nouvelle-Guinée allemande, remonta le fleuve Augusta beaucoup au delà du point qu'avait atteint le capitaine Dallmann. Le 1er août il arriva dans un endroit où le fleuve s'élargit en forme de lac et où la profondeur n'est plus que de deux à trois mètres. A l'aide de la chaloupe à vapeur on put encore pousser jusqu'en un point situé par 4° 16′ de latitude sud et 139° 30′ de longitude est de Paris; mais, faute de temps et de provisions, l'expédition dut rebrousser chemin. Ce point extrême est éloigné en ligne droite de 156 milles marins (environ 290 kilomètres, de l'embouchure du fleuve et de 74 (137 kilomètres) de la côte nord de l'île. Les frontières hollandaise et anglaise n'en sont qu'à un degré environ, soit 111 kilomètres. D'après le volume du fleuve en cet endroit, il est probable qu'on pourrait encore le remonter pendant 150 à 200 kilomètres.

Dans sa partie connue, le fleuve Augusta, large en moyenne de 300 à 400 mètres, est navigable pour les petits navires. Il coule au milieu d'une plaine; ses rives sont uniformes, couvertes de forêts ou d'herbes hautes de cinq à six mètres. Par places, les éclaircies laissent apercevoir dans le lointain des rangées de hauteurs. Il est à remarquer que ce fleuve ne paraît pas avoir d'affluents. Tout ce qui ressemblait à l'embouchure d'un tributaire a été exploré; mais il s'agissait toujours d'anciens bras du fleuve principal, actuellement délaissés. Cette exploration, qui sera indubitablement complétée, contribuera à faire connaître l'hydrographie, encore si obscure, de cette grande île qu'on appelle la Nouvelle-Guinée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS,	
DE ZAÏSSANSK AU THIBET. — Bagages et tentes de l'expédition. . .	Pranishnikoff. .	1
Les membres de l'expédition. .	Id.	3
Chameaux de l'expédition.	Id.	5
Le Kirghise Mirzach Aldiarof.	Id.	6
Un chasse-neige.	Id.	7
Tige et branche de saksaoul.	Id.	8
Un orage en Dzoungarie.	Id.	9
Forêt de saksaouls.	Id.	11
Cheval sauvage.	Id.	12
Chameau sauvage.	Id.	13
En route dans le désert.	Id.	15
Le bivouac.	Id.	16
Désert de Khami.	Id.	17
Oasis de Khami.	Id.	19
Tarantchis de Khami.	Id.	21
Oasis de Sa-tchéou.	Id.	22
Monticules de sable près de l'oasis de Sa-tchéou.	Id.	23
Le Da-Fou-Ian.	Id.	24
Rencontre de deux Mongols.	Id.	25
Le koukou-iaman	Id.	27
Glaciers du Humboldt.	Id.	29
Retour de Iégorof.	Id.	31
Le cerf maral.	Id.	32
Mongols du Tsaïdam. — Tan-to.	Id.	33
Marécages salés dans le Tsaïdam.	Id.	35
Buissons de kharmyk.	Id.	36
Le Baïan-gol.	Id.	37
Kamby-lama. — Le tossalaktchi. — Le prince Dzoun-zassak et sa suite.	Id.	39
La khyrma Dzoun-zassak	Id.	40
Montagnes de Bourkhan-Bouddha et rivière Nomokhoun-gol.	Id.	41
Tige et branche de tamarin.	Id.	43
Les herbivores dans la vallée de Chouga-gol.	Id.	45
Chasse aux koukou-iaman	Id.	47
Ours et corsacs.	Id.	48
Je n'avais plus pour arme que la crosse de ma carabine.	Id.	49
Malheureux sort d'un pèlerin.	Id.	53
Égraïs.	Id.	55
Les cosaques bousculant les Égraïs.	Id.	56
Déroute des Égraïs.	Id.	57
Obo au sommet du mont Boumza.	Id.	58
Un campement thibétain.	Id.	61

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Gypaètes empoisonnés	Pranishnikoff.	59
L'ambassadeur du Dalaï-lama et ses compagnons	Id.	63
Intérieur d'une tente thibétaine	Id.	64
Notre bivouac dans le défilé de Tan-la	Id.	65
Obo dans le défilé de Tan-la	Id.	67
Argali	Id.	68
Yack attaqué par les chiens	Id.	69
Antilope orongo	Id.	71
Entrevue de Dadaï et de sa mère	Id.	72
Passage d'un contrefort du Toraï	Id.	73
Le Koukou-nor en hiver	Id.	75
Kara-Tangouts du Koukou-nor	Id.	77
Hommes et femmes daldys	Id.	79
Chinois et Dounghans des environs de Sinin	Id.	80
A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE. — Musique du Cercle catholique des jeunes ouvriers de Mulhouse	Lix.	81
Groupe de maisons ouvrières à Mulhouse	D. Lancelot.	83
Vue générale des cités ouvrières de Mulhouse	Barclay.	84
Le curé Winterer	(Photographie sur bois).	88
Laitiers a la halle au lait de Mulhouse	Lix.	89
Marcaires de la montagne	Niederhausern.	90
Église ancienne de Folgensberg	Lix.	91
Réunion du chapitre chez les trappistes d'Œlenberg	Id.	93
Trappistes au travail	Id.	94
Trappiste en prière (d'après une peinture de Jean Henner)	(Photographie sur bois).	95
La pierre du Klapperstein de Mulhouse, à l'hôtel de ville	(Héliogravure).	96
Intérieur de la grotte de Cravanche (d'après une aquarelle de M. Baumann)	Slom.	97
Objets préhistoriques trouvés dans la grotte de Cravanche	P. Sellier.	99
Route du Ballon d'Alsace	Taylor.	101
Le Ballon d'Alsace	Id.	103
Vallée de la Savoureuse	Id.	104
Cirque de l'Alfeld, derrière Sewen	Id.	105
Montée du Ballon : contrebandiers	Lix.	107
Feux de la Saint-Jean à Sulzbach	Id.	109
Douaniers français au Ballon d'Alsace	Id.	112
Le lion colossal de Bartholdi	(Photographie sur bois).	113
Belfort : intérieur d'un atelier de constructions mécaniques	Id.	114
Belfort : construction de locomotives dans les ateliers de la Société alsacienne de constructions mécaniques	Barclay.	115
La porte de France	(Photographie sur bois).	117
Fortifications de Belfort : la Justice	Taylor.	120
Vue générale de Belfort	Id.	121
Tour de la Miotte après le bombardement	Id.	122
Tour de la Miotte restaurée	Id.	123
Pont-levis du château de Belfort après le bombardement	D. Lancelot.	124
Le château de Belfort	Id.	125
Un parlementaire devant Belfort (d'après l'aquarelle d'A. de Neuville)	(Héliogravure).	127
Groupe de Mercier	(Photographie sur bois).	128
Hêtres de la montagne	P. Langlois.	129
Pont de Kléber à la Chapelle	D. Lancelot.	130
Collège de la Chapelle	Id.	131
Barrage-réservoir de l'Alfeld, en construction	P. Langlois.	135
Lac de Sewen (d'après une peinture de M. Arbeit de Wegscheid)	Vuillier.	136
Ouvriers travaillant au barrage de l'Alfeld	Lix.	137
Cascade du Wagenstallbach	P. Langlois.	140

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Topographe allemand faisant ses levés	P. Langlois.	141
Chevrier devant l'église de Sewen (d'après M. Arbeit de Wegscheid)	Lix.	143
Le réservoir de Neuweyer	(Photographie sur bois).	144
VOYAGE A MERV. — Port d'Ouzoun-Ada	Id.	145
Maisons des employés du chemin de fer	Taylor.	149
Le général Annenkof	(Photographie sur bois).	151
Dunes de sable et palissades a claire-voie	Taylor.	152
Village turcoman	Id.	153
Tente turcomane	E. Ronjat.	154
Enfants tékés	(Photographie sur bois).	155
Tékés de l'oasis de Merv	Pranishnikoff.	157
Turkmènes	Id.	158
Murs de Ghéok-Tépé	Taylor.	159
Ruines d'une mosquée près d'Askhabad	Barclay.	160
Entrée de la forteresse de Merv	(Photographie sur bois).	161
Vue de Merv pendant la crue du Mourgab	Id.	163
Une rue de Merv	Id.	165
Demeure du général Annenkof	Id.	166
Établissements militaires	Id.	167
Marché de Merv en plein vent	E. Ronjat.	168
Forteresse de Merv	(Photographie sur bois).	169
Laboureurs tékés	E. Ronjat.	171
Train de pose	Id.	173
Pose des rails	(Photographie sur bois).	175
Vieille femme téké	Id.	176
Ruines du Vieux-Merv : vue d'ensemble	Taylor	177
Turkmènes au service de la Russie	Id.	178
Ruines d'une mosquée dans le Vieux-Merv	Id.	179
La Maison de la jeune fille	Id.	180
Tombeau du sultan Sandjar	Taylor.	181
Khan turcoman	Pranishnikoff.	183
Un coin des ruines du Vieux-Merv	(Photographie sur bois).	184
Une porte dans les ruines du Vieux-Merv	Id.	185
Merv en hiver	Id.	187
Construction d'une digue	E. Ronjat.	189
Marchand turcoman au bazar d'Askhabad	(Photographie sur bois).	190
Groupe d'officiers russes dans le train	E. Ronjat.	191
Fresque émaillée à Merv	Barclay.	192
Bakou : le jardin Michel et l'Hôtel du gouverneur, et la Tour de la jeune fille	Id.	193
Porteur d'eau	(Photographie sur bois).	194
La villa Pétrolia	Id.	195
Porte des khans au vieux Bakou	Barclay.	196
Vue de Bakou : ville blanche et ville noire	Taylor.	197
Extraction du pétrole ; hypothèse des poches	(Héliogravure)	198
Quais de Bakou et femmes tatares au bord de la mer	Taylor.	199
Vue de Balakhani et d'un lac de naphte	(Photographie sur bois).	200
La grande fontaine Nobel jaillissante	Barclay.	201
Voiture tatare	(Photographie sur bois).	202
Temple des adorateurs du feu	Id.	203
Fontaines mises sous clef : a droite la grande fontaine Nobel après l'éruption	Id.	205
Bateau-citerne	Id.	206
Bakou : gare du chemin de fer	Barclay.	208
VOYAGE AUX CHATEAUX FAVORIS DU ROI LOUIS II DE BAVIÈRE. — Le château de Hohenschwangau	Taylor.	209

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
NEU-SCHWANSTEIN	TAYLOR	211
CHÂTEAU DE NEU-SCHWANSTEIN	BARCLAY	213
L'ESCALIER DE LA GRANDE COUR DE NEU-SCHWANSTEIN	TAYLOR	214
LE PAYSAGE VU DE LA SALLE A MANGER DE NEU-SCHWANSTEIN	ID.	215
KARL LEFT, GUIDE À HOHENSCHWANGAU	(Photographie sur bois).	216
LINDERHOF : VUE D'ENSEMBLE	TAYLOR	217
PAYSANNE DE PARTENKIRCHEN	(Photographie sur bois).	218
FAÇADE PRINCIPALE DU CHÂTEAU DE LINDERHOF	BARCLAY	219
CHÂTEAU DE HERRENCHIEMSEE : FAÇADE PRINCIPALE	ID.	221
HERRENCHIEMSEE : LA COUR DE MARBRE	ID.	223
SALLE DE L'ABONDANCE	(Photographie sur bois).	224
VOYAGE EN TUNISIE. — DÉPART POUR HAÏDRA	EUG. GIRARDET.	225
UNE NUIT SOUS LA NEIGE	ID.	227
VUE GÉNÉRALE DE HAÏDRA, PRISE DE L'EST	H. SALADIN	228
VUE RESTITUÉE DE LA CITADELLE BYZANTINE DE HAÏDRA	ID.	229
CHAPITEAU CORINTHIEN À HAÏDRA	ID.	230
RESTITUTION D'UNE DES ÉGLISES DE HAÏDRA	ID.	231
MAUSOLÉE ROMAIN À HAÏDRA	ID.	232
ARC DE SEPTIME SÉVÈRE À HAÏDRA	ID.	233
UNE TOMBE DE LA NÉCROPOLE	ID.	234
BAS-RELIEF FUNÉRAIRE	ID.	234
ASCENSION DE LA KALAA ES-SENÂN	EUG. GIRARDET.	235
LE VIEILLARD À LA GANDOURA ET SON DOMESTIQUE	ID.	237
UNE BOUTIQUE DE THALA ; BÉDA MYSTIFIÉ	ID.	239
MONNAIE PUNIQUE TROUVÉE À THALA	H. SALADIN	240
MEDEÏNA : DES ARABES APPORTENT LE COUSCOUS AUX VOYAGEURS	EUG. GIRARDET.	241
THÉÂTRE DE MEDEÏNA	ID.	242
PORTE TRIOMPHALE À MEDEÏNA	H. SALADIN	243
DANSE ÉQUESTRE À MEDEÏNA	EUG. GIRARDET.	245
CHAPITEAU DE KSOUR	H. SALADIN	246
LINTEAU À EBBA	ID.	247
FEMME ARABE DE KSOUR (D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. H. SALADIN)	EUG. GIRARDET.	248
L'ARC DE TRAJAN À MACTEUR	H. SALADIN	249
MAUSOLÉE PYRAMIDAL À MACTEUR	ID.	251
ARC À HAMMAM-ZOUAKRA	(Photographie sur bois).	253
ATTAQUÉS PAR DES CHIENS ARABES	EUG. GIRARDET.	255
DOLMEN D'EL-LEHS	ID.	256
LES LAMENTATIONS	ID.	257
NOTRE CAMPEMENT LE SOIR, AU MILIEU D'UN GRAND DOUAR	ID.	259
CHAPITEAU À DJEZZA	H. SALADIN	261
STÈLE AU KEF	ID.	262
VUE D'ENSEMBLE DU KEF	ID.	263
SOFFITE D'ARCHITRAVE DANS LE JARDIN DE M. ROY, AU KEF	ID.	264
PLACE ET FONTAINE AU KEF	EUG. GIRARDET.	265
FRAGMENT DE STATUE ROMAINE, TROUVÉ AU KEF	(Photographie sur bois).	266
MUSÉE DU KEF : TÊTES DE STATUES ROMAINES	ID.	267
FAÇADE RESTITUÉE DE L'ÉGLISE BYZANTINE APPELÉE DAR EL-KOUS	H. SALADIN	268
MOSQUÉE ET ZAOUÏA DE SIDI BOU MAKLOUF AU KEF	EUG. GIRARDET.	269
KASBAH AU KEF	ID.	270
COUR D'UNE MAISON JUIVE AU KEF	ID.	271
MAUSOLÉE À HENCHIR GUERGOUR	H. SALADIN	272
MA DERNIÈRE EXPÉDITION AU YUCATAN. — HACIENDA DE MUCUICHE	D. LANCELOT	273
UN CORRAL DE BŒUFS À MUCUICHE	G. VUILLIER	275
IDOLE PROVENANT DES RUINES DE NOHPAT	(Photographie sur bois).	276
HACHES YUCATÈQUES	ID.	277
PYRAMIDE KAB-UL, À IZAMAL	A. DE BAR	279

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Bas-relief de la pyramide Kab-ul	(Photographie sur bois).	280
Restauration du temple de Kab-ul à Izamal	Barclay	281
Réservoir de l'ancienne ville de Tecoch	G. Vuillier	285
Ruines espagnoles à Tecoch	(Photographie sur bois).	286
Cénoté de Uaïma	A. de Bar	287
A l'école de Citas : chassés par les puces	G. Vuillier	288
Faubourg de Valladolid	(Photographie sur bois).	289
Cathédrale de Valladolid	D. Lancelot	291
Monastère de Sisal à Valladolid	(Photographie sur bois).	293
La Candelaria à Valladolid	D. Lancelot	294
Cénoté de Valladolid	G. Vuillier	295
Aniceto Zul et le général Canton	E. Ronjat	296
Palais municipal de Valladolid	D. Lancelot	297
Hacienda d'Ek-Balam	Id.	299
Ruines du palais des Nonnes à Ek-Balam	A. de Bar	301
Une milpa : champ cultivé au Yucatan	(Photographie sur bois).	302
Allée séparant les deux palais à Ek-Balam	D. Lancelot	303
Petit temple à Ek-Balam	A. de Bar	304
Capture de la mule	G. Vuillier	305
Temple à Tuloom	A. de Bar	309
Une machine en détresse	G. Vuillier	311
Marchande de fruits à Campèche	Id.	312
Ma demeure à Jaïna	Id.	313
Vue panoramique de Jaïna	A. de Bar	315
Plage à Jaïna	Id.	316
Pèche d'un lamantin à Jaïna	G. Vuillier	317
Plats funéraires	(Photographie sur bois).	318
Station de pêche (isla de Piedras	G. Vuillier	319
Objets divers trouvés à Jaïna	(Photographie sur bois).	320
PÉROU. — Cabanes de colons, en lattes de palmier	Id.	321
Village de Palca	Henry Michel	322
Le pont de Verugas	(Photographie sur bois).	324
Passerelle d'osier	Henry Michel	325
Indien Quichua	(Photographie sur bois).	327
Jeune sauvage campa	Sirouy	328
Le rio Paucartambo	Henry Michel	329
Fourneau de Campa (d'après un croquis de Henry Michel)	Sirouy	331
Un déboisement chez les Campas	Henry Michel	333
Un ménage de sauvages campas	Sirouy	335
Intschoquiri	Henry Michel	336
LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Départ de Kawendé	Riou	337
Les bandits reviennent couverts de sang	Id.	339
Cortège conduisant la caravane au camp de Méré-Méré	Id.	341
Entrevue avec Méré-Méré	Id.	343
Nos cases chez Méré-Méré	Id.	344
Le boma de Méré-Méré	Id.	345
Notre petite cour transformée en marché	Id.	347
Méré-Méré se fait coiffer. . . ?	Id.	348
La curée d'un jeune éléphant	Id.	349
Arrivée de deux défenses d'éléphant	Id.	351
« Vois-tu Méré-Méré affublé de la sorte ? »	Id.	352
La foule prend la fuite en voyant Hassani ouvrir la culasse de son fusil	Id.	353
Départ de Kalassa	Id.	355
Campement près de la Louapoula	Id.	357
Arrivée de la caravane au camp vers le boma de Gazembé	Id.	358

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le boma de Cazembé vu de la Louapoula	Riou	359
Fortifications du boma de Cazembé	Id.	360
Réception chez Cazembé	Id.	361
Kalama envoyé par Cazembé	Id.	363
Arrivée d'une bande de femmes de Cazembé	Id.	365
Attaque d'un village	Id.	367
Blessés dans le marais	Id.	368
La femme du chef désarmée	Id.	369
L'orage sous les hautes futaies	Id.	371
Village abandonné sur le Moéro	Id.	373
Le boma de Mlunga	Id.	375
Profusion de gibier d'un vallon du Kalongozi	Id.	376
Irruption des Vuaemba	Id.	377
Récolte du miel	Id.	379
La charge des buffles	Id.	381
Folie causée par la faim	Id.	382
Arrivée à la station d'Iendué	Id.	383
Rencontre et mort d'un indigène	Id.	384
Départ dans le daou des missionnaires	Id.	385
Rencontre d'un crocodile	Id.	387
Premier aspect de Karema	Id.	389
Un détachement du personnel de la station de Karéma	Id.	391
Constructions accessoires de la station de Karéma	Id.	392
Le boma des esclaves	Id.	393
Le capitaine Storms	(Photographie sur bois).	395
Makutubu, négrier	Riou	396
Boma de Makutubu	Id.	397
« Les enfants s'amusent »	Id.	399
Départ du capitaine Storms	Id.	400
PROMENADES EN OCÉANIE. — Ile Obalaou (village de Toko)	D. Lancelot	401
Lévuka	P. Langlois	402
Le Pain de Sucre	D. Lancelot	405
La rivière de Suva	Id.	406
Vue prise de l'île Viti-Levou (Bau, Ovalou, îlot de Moturiki)	P. Langlois	408
Eidjien et Fidjienne	E. Ronjat	409
Un indigène de Viti-Levou	Id.	410
Village de Tamavua à Viti-Levou	A. de Bar	411
Un torrent à Viti-Levou	D. Lancelot	413
Village de Nausori	Id.	415
Bords de la Rewa	Id.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte pour servir à l'intelligence du troisième voyage de M. Prjévalsky en Asie centrale. 2
Deuxième carte pour servir à l'intelligence du troisième voyage de M. Prjévalsky en Asie centrale. 51
Carte stratégique de la Trouée de Belfort. 111
Plan de Belfort en 1887. 119
Carte du massif du Ballon d'Alsace 139
Carte de la baie d'Ouzoun-Ada 147
Carte croquis de la Transcaspienne et pays limitrophes 150
Carte de la presqu'île d'Apchéron. 207
Carte-itinéraire aux châteaux du roi Louis II. 210
Neu-Schwanstein : plan du troisième étage du château. 212
Château de Linderhof : plan du premier étage. 220
Plan général des travaux exécutés à Herrenchiemsee. 222
Carte de l'archipel Fidji (Viti) 407

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

De Zaissansk au Thibet et aux sources du Hoang-ho (fleuve Jaune), troisième voyage de M. Prjévalsky en Asie centrale. — 1879-1880. — Texte et dessins inédits.

I. Zaissansk, le lac Oulioungour et le fleuve Ouroungou. — Plan et personnel de l'expédition. — Derniers préparatifs à Zaïssansk : vivres, armes, instruments scientifiques, vêtements, habitation, animaux de selle et de bât. — Le guide Mirzach Aldiarof. — Premiers jours de voyage, région comprise entre Zaïssansk et le lac Oulioungour. — Description de ce lac. — Bouloun-Tokhoï. — Fleuve Ouroungou, voyage le long de ses rives. — Hivernage des Kirghises. — Rivière Boulougoun. — Chasse au sanglier. — Tourgouts 1

II. De l'Altai au Tian-Chan. — Désert de Dzoungarie, sa surface, le lœss, l'irrigation. — Climat. — Flore, le *saksaoul* et le *dyrissoun*. — Faune : le cheval sauvage et le chameau sauvage. — Notre voyage à partir du lac Gachoum; plaine au sud de l'Altaï. — Monts Kara-Syrkhé et Koukou-Syrkhé. — Arrivée dans la plaine de Barkoul 8

III. De Barkoul a Khami. — Ordre quotidien de notre vie au camp : manière de vivre, travaux journaliers, jours de repos. — Plaine et ville de Barkoul. — Routes longeant le Tian-Chan. — Forêts de sa pente septentrionale. — Traversée de la montagne. — Son versant méridional. — Route de Khami 13

IV. L'oasis et le désert de Khami. — Formation des oasis de l'Asie centrale. — Description de l'oasis de Khami. — Les indigènes. — Importance stratégique et commerciale de la ville de Khami. — Son aspect. — Un mot sur l'armée chinoise. — Notre départ. — Le désert de Khami. — Monts Beï-san, rivière Bouliountsir. — Arrivée à l'oasis de Sa-tchéou 17

V. Oasis de Sa-tchéou. — Localités voisines du Nan-Chan. — Caractéristique générale de l'oasis de Satchéou; sa flore, sa faune, sa population. — Importunité de la populace, animosité des autorités chinoises. — Continuation du voyage; les grottes sacrées; le Dan-khé moyen. — Départ de nos guides, recherche de la route. — Rencontre de deux Mongols. — Halte admirable. — Causes de l'animosité des Chinois 22

VI. Le Nan-Chan. — Montagnes entre la Mongolie et le Thibet. — Monts Humboldt et Ritter. — Pente septentrionale du Nan-Chan. — Prairies alpestres, leur flore et leur faune. — Climat. — Comparaison entre le Nan-Chan oriental et le Nan-Chan occidental. 26

VII. Notre séjour sur le Nan-Chan. — Repos dans la montagne. — Cerf de Sibérie. — Chasses infructueuses. — Glacier du Humboldt. — Traversée du Nan-Chan, sa pente méridionale. — Disparition du sous-officier Iégorof, sa recherche. — Arrivée dans la plaine de Syrtin. 28

VIII. Le Tsaidam. — Aspect du Tsaïdam. — Les Mongols du Tsaïdam. — Pillages des Oronghyns. — Tsaïdam du Nord, sa flore, sa faune. — L'Ikhé-Tsaïdamin-nor. — Prairies, le kharmyk et le tamarin. — Le prince Kourlyk-béissé. — Difficultés avec le prince. — Les lacs Kourlyk-nor et Tasso-nor. — Le Baïan-gol. — Malentendus avec le prince Dzoun-zassak. — Départ pour le Thibet 33

IX. Le Thibet du Nord. — Coup d'œil général sur le Thibet. — Manque de notoriété de cette contrée. — Chaîne bordière du nord, montagnes intérieures. — Plaines, lacs, rivières. — Climat. — Flore, faune. — Habitants 38

X. Voyage a travers le Thibet septentrional. — Avis désagréables. — Nomokhoun-gol. — Défilé du Dynoï-obo. — Une iourte au lieu d'une tente. — Monts Chouga, rivière Chouga et sa vallée. — Quantité pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

digieuse d'herbivores. — Chasse au koukou-iaman. — Traversée du Tchioum-Tchioum. — Neige et gelée. — La plaine du Naptchitaï-oulan-mouren. — Mont Koukou-chili. — L'ours du Thibet. 42

XI. Suite de notre voyage a travers le Thibet du Nord. — Sortie des montagnes de Koukou-chili. — Mont Doumbouré. — Monts Tsagan-obo. — Cours supérieur du fleuve Bleu. — Chasse aux yacks. — Rivière Toktonaï-oulan-mouren. — Plateau et montagnes de Tan-la. — Égraïs et Golyks. — Attaques des Égraïs. — Sources minérales. — Rencontre de fonctionnaires thibétains. — Nécessité de nous arrêter. . . 49

XII. Halte près du Mont Boumza. — Le mont Boumza et la source du Nier-tchoungou. — Nomades du Thibet, types, vêtements, demeures, qualités morales, langue, coutumes. — Chasse aux gypaètes et aux vautours. — Caravane marchande. — Itinéraire de Naptchou à Lhassa. — Description de cette ville. — Soldats thibétains. — Retour des émissaires du Dalaï-lama. — Ma résolution de rebrousser chemin. 55

XIII. Retour au Tsaïdam. — Ennuis du retour. — Nous pénétrons de nouveau sur le plateau de Tan-la — Légende relative à la cité des pierres. — Chasse aux perdrix. — Halte dans la montagne Tsagan-obo. — Chasse à l'ours. — Le mont Marco-Polo. — Les antilopes orongos. — Mont Gourbou-Naïdji et rivière Naïdjin. — Le Tsaïdam occidental. — Ennuis de notre guide. — Retour à Dzoun-zassak 65

XIV. Du Tsaidam au Koukou-nor et a Sinin. — Séjour à Dzoun-zassak. — Le Tsaïdam oriental. — Marais Irghitzyk. — Dabassoun-gobi. — Chaîne méridionale du Koukou-nor. — Description du lac, climat, flore, faune, populations. — Poste de Chala-khoto. — Excursion à Sinin. — Population de cette province : Chinois, Dounghans, Tangouts, Kirghiz et Daldys. — Entrevue avec le gouverneur. — Départ pour le Hoang-ho 01

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1885. — Texte et dessins inédits.

LV. Les cités ouvrières de Mulhouse. 81

LVI. Exemple d'une association agricole à la halle au lait 87

LVII. OElenberg : une colonie de moines cultivateurs. 91

LVIII. La grotte de Cravanche et l'homme préhistorique 97

LIX. Vallée de la Savoureuse et massif du Ballon. 100

LX. Géographie militaire de la Trouée. 107

LXI. Arrivée à Belfort 113

LXII. Histoire d'un siège 119

LXIII. Retour au pays annexé 129

LXIV. Autour de la vallée de Masevaux 132

LXV. Nouvelle carte topographique 141

Voyage a Merv, par M. Edgar Boulangier. — 1887. — Texte et dessins inédits 145-208

Voyage aux chateaux favoris du roi Louis II de Bavière (Neu-Schwanstein, Linderhof, Herrenchiemsee), par M. Hugues Krafft. — 1886. — Texte et dessins inédits.

I. Neu-Schwanstein 209

II. Linderhof 214

III. Herrenchiemsee 220

Voyage en Tunisie, par MM. R. Cagnat, docteur ès lettres, et H. Saladin, architecte, chargés d'une mission archéologique par le Ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

De Kasserine à Haïdra. 225

Haïdra. 228

La Kalaa es-Senân 236

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Haïdra au Kef. — Thala 237
Medeïna 241
Ksour. — Ebba 244
Souk-el-Djema 248
Macteur 250
El-Lehs. — Le Sers 252
La vallée du Massoudj 257
Zama 258
De Zama au Kef par Aïn-Djezza 261
Le Kef 261

MA DERNIÈRE EXPÉDITION AU YUCATAN, par M. Désiré CHARNAY. — 1886. — Texte et dessins inédits.

I. Lepan. — Un majordome modèle. — Jardins. — Écoles. — Mucuiche. — Chemins de fer Decauville. — Corral de bœufs. — Pointe à Ticul. — Orangers monstres. — Vases et statue. — Liane-boussole. — Collection de haches yucatèques 273

II. Retour à Izamal. — Projets. — Mon installation. — Le couvent sur l'emplacement du Ppapp-hol-chac. — La pyramide Kab-ul. — Rectification. — Premiers travaux. — Découvertes. — Les bas-reliefs. — Peintures. — Restauration d'un temple 277

III. Découverte d'un escalier. — Une muraille peinte. — Essai de restauration. — De la polychromie chez les anciens. — Littérature, fable maya. — Ruines de Tecoch, ancienne résidence des Cheles. — Une aguada. Inondation de puces. — Cénoté de Uaïma 282

IV. A la recherche de Koba. — Mauvaise nouvelle et heureuse rencontre. — Le colonel Traconis. — Arrivée à Valladolid. — La révolte indienne. — Guerre sociale. — Coup d'œil retrospectif. — Épisodes. — Anecdotes. — Valladolid : ses monuments, son cénoté. — Un nouveau poisson. — Nouvelles alarmes. — Je renonce à Koba 289

V. La revanche. — Première excursion. — Une belle découverte. — Ek-Balam : la ville du Tigre Noir. — L'hacienda. — L'ancienne ville. — Couvent. — Temple. — Une fouille malheureuse. — Palais. — Citernes. — Milpa. — Xui-lub 298

VI. Les provinces orientales d'après Oviedo. — Exploration de Stephens dans les mêmes provinces. — Kantunile. — Un couteau révélateur. — Tuloom. — En route pour Campêche. — Un naufrage en terre ferme. — Une envoyée du ciel. — Mérida. — Maxcanu. — Chochola. — Pomuch. — Un tramway égaré. — Un chemin de fer modèle. — Arrivée à Campêche 305

VII. Campêche. — *La Lonja*. — Le parc. — Le môle. — Marché aux poissons. — Cazon et pampano. — Recherche d'un cimetière. — Départ pour Jaïna. — Mon palais. — Histoire probable de l'île. — Fouilles et trouvailles. — Urnes et cantaros 310

VIII. L'intérieur de l'île. — Abandon de mes hommes. — Pêcheurs de cazon. — Vivres frais. — Escargots, hérons, pélicans. — Chasse au manati. — Abondance. — Pibi-cochinita. — Nouveau personnel et nouvelles fouilles. — Statuettes et bijoux. — La isla de Piedras. — Murailles de soutènement en coquillages. — Fin 315

PÉROU : UNE EXCURSION DANS LE PAYS DES CAMPAS, par M. Olivier ORDINAIRE. — Texte et dessins inédits.

I. Les portes de la Montaña. — Une halte à Uten-Yacu. — Serranos et Tziganes. — La colonie du Chanchamayo. — Les sauvages. — Le *Morpho-Menelas*. — Le couvent du Bon-Pasteur. — Une nuit chez les Campas 321

II. Le *cerro de la Sal* et le *Gran Pajonal*. — Juan Santos Atahualpa. — Découverte d'une chapelle et de son chapelain. — Langue religieuse des sauvages. — Mœurs et croyances des Campas. — Le *Camagari*. 330

LES LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE, par M. Victor GIRAUD, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits 337-400

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PROMENADES EN OCÉANIE, par M. Aylic MARIN. — Texte et dessins inédits.

Mon séjour aux îles Fidji. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE. 417

TABLE DES GRAVURES 425

CARTES ET PLANS. 431

5075. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9 à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. EDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1887

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

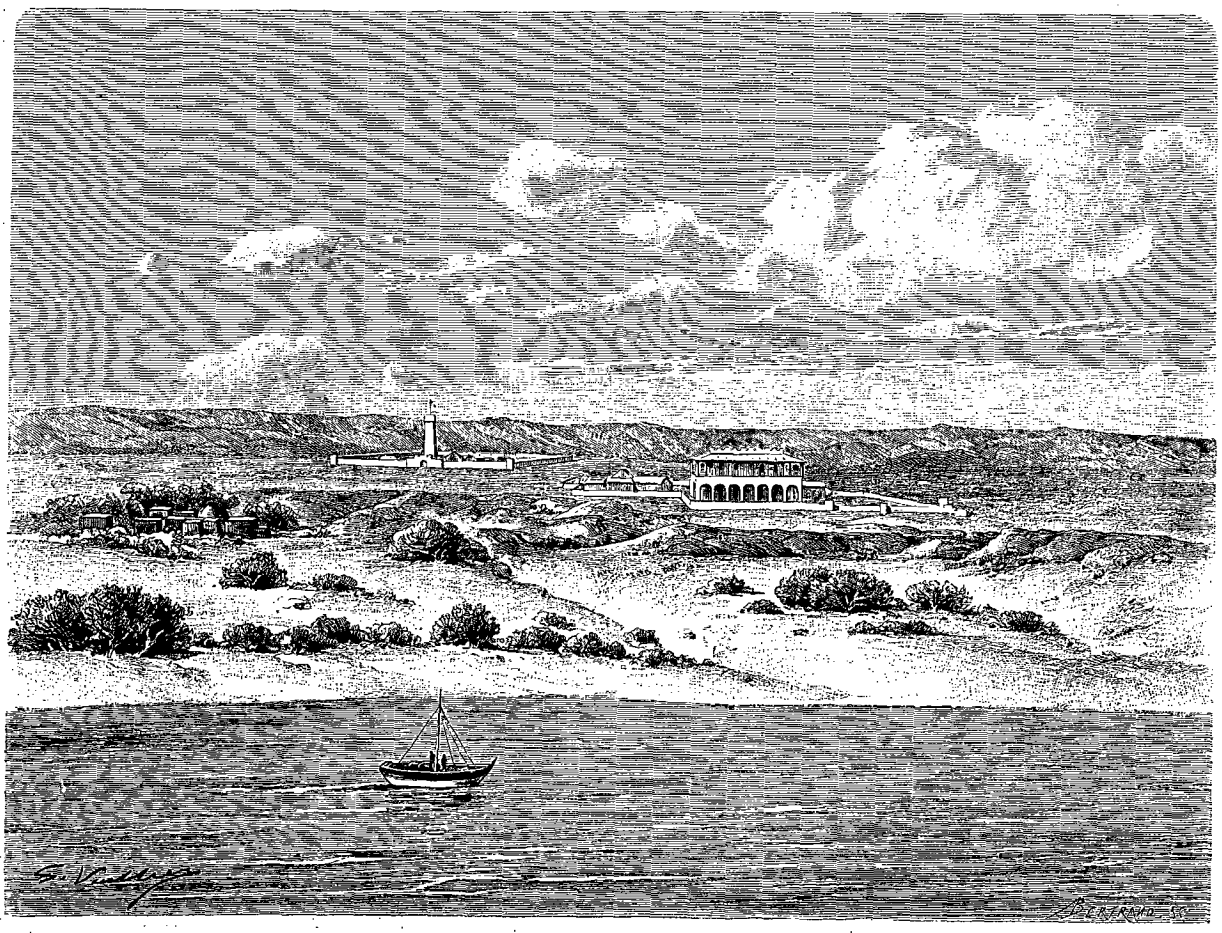
1887

Droits de propriété et de traduction réservés

2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Vue d'Obock (voy. p. 3). — Dessin de Vuillier, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Préparatifs de départ. — A bord du *Tonkin*. — Philippeville. — Canal de Suez. — Obock. — Le roi Ménélik et sa cour.

Après un long séjour dans l'empire des Grands Rois, lorsque je me trouvai sur le bateau qui devait me ramener en France, et que j'aperçus pour la dernière fois les hautes montagnes du Fars, je leur dis un adieu que je croyais éternel. Je me déclarai heureuse d'avoir vu la Perse : c'était le meilleur moyen d'être garantie contre tout désir de la revoir. Fatigués, malades, anémiés par la fièvre, M. Dieulafoy et moi revînmes en France avec l'idée bien arrêtée de ne plus nous désaltérer désormais à des sources étrangères. Peut-être devions-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous cette torpeur morale à un état de santé fort précaire.

Six mois plus tard je me prenais à songer aux naïades de Perse : le souvenir de Suse hantait les nuits de mon mari. Il reconstruisait par la pensée ces palais des Achéménides où la Grèce, l'Égypte et l'Asie occidentale avaient apporté leurs hommages et leurs trésors ; devant lui s'assemblait cette innombrable armée de Xerxès partant de Suse pour les rivages d'Ionie ; il entendait les lamentations d'Atossa au récit du désastre de Salamine et le péan glorieux entonné par les Grecs sur les décombres fumants de Persépolis.

En rendant compte de sa mission à M. de Ronchaud, l'éminent directeur des Musées nationaux, Marcel parla de l'impression que nous avions éprouvée en face du Memnonium, de l'incontestable antiquité des tumulus susiens, des tentatives anglaises, de l'intérêt des fouilles à pratiquer dans cet Élam si lointain. De ces entretiens naquit l'entreprise la plus révolutionnaire que l'on pût diriger contre notre désir de vivre les pieds sur les chenets : mon mari consentait à revenir en Susiane et à tenter la fortune avec une somme de trente et un mille francs. Ce modeste viatique provenait d'un reliquat de crédit affecté aux musées.

La sagesse des nations triomphait : fontaines de Perse, j'allais encore boire de vos eaux !

Sur la demande de M. Charmes, le ministère de l'Instruction publique ajouta à ces premiers fonds un supplément de dix mille francs ; la Guerre prêta armes, tentes et harnachements ; la Marine offrit de transporter le personnel à Aden ; deux jeunes gens sortis de l'École des Ponts et Chaussées et de l'École Normale furent choisis par leurs directeurs respectifs et placés sous les ordres de M. Dieulafoy.

M. de Ronchaud se préoccupa alors de l'obtention des firmans : la mission eût couru à un insuccès certain, si elle n'eût été nantie d'un ordre royal.

L'autorisation, sollicitée par voie diplomatique, fut refusée en termes nets et concis. Le télégraphe nous apporta cette mauvaise nouvelle; un mois ne s'était pas écoulé depuis qu'on avait demandé les firmans. Et l'on se plaint des atermoiements et des tergiversations de la diplomatie orientale !

Une pareille réponse était trop prompte pour nous sembler définitive. Il s'agissait d'orienter nos voiles dans une autre direction.

Mon mari était demeuré dans les termes les plus affectueux avec le docteur Tholozan, médecin et ami de Nasr ed-Din chah. Pendant la durée de notre premier voyage nous avions dû à ses recommandations de pénétrer dans les mosquées les mieux closes; souvent même notre sécurité avait dépendu de ses soins. Ce fut à lui que nous eûmes recours.

Pendant que notre ministre engageait avec le gouvernement persan de nouvelles négociations, le docteur Tholozan s'adressait directement au chah. Il intéressa le roi au succès de travaux qui devaient mettre en lumière l'histoire glorieuse de ses antiques prédécesseurs; il lui parla de l'estime que prendraient ses contemporains pour le caractère d'un prince toujours heureux de favoriser les efforts du monde savant. Si, en sa qualité d'autocrate, Nasr ed-Din chah ne tolère pas volontiers la contradiction et ne se laisse pas détourner aisément d'une idée préconçue, comme homme il est accessible à des considérations d'un ordre élevé, et l'on ne fait pas un vain appel à ses sentiments généreux. Nous en eûmes bientôt la preuve.

Le gouvernement persan présenta quelques observations relatives aux tribus pillardes de l'Arabistan, formula des craintes au sujet du fanatisme local, fit des réserves concernant le tombeau de Daniel, exigea le partage des objets découverts et l'attribution au chah des métaux précieux, et nous accorda l'autorisation de fouiller les tumulus élamites.

Une dépêche parvenue dans les derniers jours de novembre 1884 faisait pressentir cette heureuse solution. Le général Nazar-Aga, qui s'était entremis dans cette négociation d'une manière des plus bienveillantes, confirma bientôt ce premier télégramme.

Le temps pressait. Comme les firmans ne pouvaient être rédigés, expédiés et reçus en moins de deux mois, il fut convenu que ces pièces seraient dirigées sur le port de Bouchyr, où nous devions stationner avant d'entrer en Susiane. La durée de notre voyage laissait aux scribes royaux le loisir de méditer tous les termes du contrat.

Autant j'avais affronté avec calme les hasards de notre première expédition en Perse, alors que nous engagions santé et fortune personnelle, autant j'étais devenue inquiète et nerveuse. Je ne redoutais ni les fatigues, ni les dangers, mais je tremblais à la pensée d'un échec.

En quittant Paris, j'étais dans un tel état de surexcitation que j'accumulai maladresses sur sottises. Je m'empressai d'égarer mon ticket; puis ce fut le tour des clefs de nos malles. A Toulon, je dus courir chez un serrurier pour faire ouvrir un sac contenant les ordres de départ. Je laisse à penser quelle impression cette première partie du voyage fit sur nos jeunes camarades.

Deux jours se passèrent en courses diverses. Il s'agissait de recueillir la poudre, les munitions, les armes de guerre et deux Algériens expédiés à notre adresse. Des spahis avaient été refusés à mon mari. Nous nous étions alors rabattus sur deux chaouchs musulmans, dans l'espoir de posséder des serviteurs honnêtes, professant une religion qui ne fût pas un sujet de trouble en pays persan. Les bureaux du gouverneur de l'Algérie avaient enrôlé, à un prix excessif — la moitié à peu près du traitement alloué à nos jeunes collaborateurs — une sorte de scribe et un agent de police révoqué, tous deux anciens turcos.

Le 17, la mission montait à bord du *Tonkin*, grand transport bondé de munitions destinées à l'escadre de Chine. Des troupes d'infanterie de marine, une trentaine de médecins ou pharmaciens, un lot de sages-femmes composaient un personnel de plus de cinq cents passagers. Le commandement était confié au capitaine de frégate Nabona.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au large nous trouvâmes une houle dangereuse. Les batteries et les ponts du navire étaient si bien encombrés de projectiles et de chaudières, la valeur et l'importance de la cargaison si considérables, que le *Tonkin* alla s'abriter au sud de la Sardaigne.

Dès que le temps devint maniable, nous mîmes le cap sur Philippeville, où le transport devait prendre un convoi de mulets. La mer fut très belle le lendemain. C'était la veille de Noël; les officiers de troupe, très éprouvés au départ, demandèrent à organiser un réveillon. Le *Tonkin* contenait cinq cent mille kilogrammes de poudre, de la dynamite et du fulmicoton en telle quantité qu'on avait dû emmagasiner des matières explosibles dans l'hôpital et les cabines inoccupées. Il était dangereux de satisfaire au désir des passagers. Chacun se le tint pour dit, et, à neuf heures, le calme le plus parfait régnait dans les batteries.

Vers minuit, quelle ne fut pas ma surprise en entendant crier : « Au feu ! » Un vieux médecin avait reconnu la sonnerie au poste d'incendie. Nous fûmes vite sur pied. Le feu envahissait la chambre des machines; il avait pris dans un tas de chiffons huileux oubliés auprès de la chaudière et gagnait les boiseries. L'un des chauffeurs, les vêtements enflammés, secouant des flammèches sur son passage, s'était jeté dans les batteries, occupées par la troupe, provoquant une panique d'autant plus grande que, dès la première alerte, les portes de communication avaient été sagement fermées. Je laisse à penser quel était le diapason des hurlements poussés par les prisonniers.

« Si le feu est grave, me dit un officier de marine passager à bord du *Tonkin*, le navire sautera avant dix minutes. »

Le fâcheux encombrement du pont rendait impossible la manœuvre des chaloupes; quatre d'entre elles allaient être mises à la mer; quarante personnes, sur six cents, pouvaient à peine y prendre place. Aucun de nous ne s'émut plus que de raison ; à mon avis la mission de Susiane avait à remplir une tâche trop intéressante pour s'envoler à la recherche des étoiles sous l'impulsion d'un paquet de poudre.

J'avais raison. Les ordres, donnés avec sang-froid, furent exécutés avec précision; vers une heure tout danger avait disparu, et le commandant rentrait chez lui, après avoir engagé les passagers à reprendre leur sommeil interrompu.

Le lendemain le *Tonkin* entrait dans le port de Philippeville. Nous ne manquâmes pas une si bonne occasion de mettre pied à terre et de dérober des oranges aigres dans un jardin mal gardé. Rien ne vaut les fruits volés ! Je déteste les oranges, même quand elles sont mûres : celles-ci me parurent divines.

Nous voici à *Porc*-Saïd, comme dit, sans malice, la femme d'un pharmacien. Le second est ému : le canal de Suez est le point du monde où les bâtiments de guerre sont le mieux à même de s'examiner de très près et de se dénigrer en frères ennemis. J'ignore l'effet produit par le *Tonkin*, mais, à bord, quelles terribles critiques j'ai entendu formuler ! Celui-ci n'a pas embraqué ses palans, le pavillon de celui-là n'est pas à bloc, les manœuvres courantes d'un troisième sont molles, et les sabords du quatrième dansent une sarabande désordonnée. Puis, le pont est briqué à la diable, l'équipage mal tenu, la peinture douteuse. En arrivant à Suez, j'avais acquis la conviction que toutes les flottes de l'univers étaient montées par des « tas de marsouins ».

3 janvier. — Pour la seconde fois j'ai respiré les brûlants effluves de la mer Rouge, si redoutés et pourtant si doux aux malheureux qui ont souvenir des chaleurs humides du golfe Persique. Nous venons de laisser à bâbord la petite île de Périm, piton dénudé qui commande en souverain le détroit de Bab-el-Mandeb, et nous nous sommes dirigés vers la côte d'Afrique. Le commandant Nabona a l'ordre d'aller faire du charbon et des vivres frais à Obock.

Bientôt les timoniers signalent le cap Ras-Bir. A l'horizon courent des montagnes qui s'étendent du nord-est au sud-ouest et s'infléchissent vers le sud, entre Obock et Tadjoura. Au bas de cette chaîne, prolongement volcanique des côtes de la mer Rouge, se présente un plateau madréporique soutenu par des falaises assez élevées. Ce plateau constitue le territoire d'Obock. Il fut acquis des chefs indigènes en 1862, par le commandant Fleuriot de Langle, et payé dix mille thalaris, soit à peu près cinquante mille francs. Sa superficie est de vingt-cinq lieues carrées.

En promenant ma lorgnette sur la côte, je distingue tout d'abord la tour Soleillet, quelques arbres noueux, une dépression verdie par de chétifs palétuviers, le lit d'un torrent desséché, puis une maison appartenant à la Compagnie concessionnaire des dépôts de charbon, un hôpital en construction et, à quelques milles de là, un amoncellement de houille exposé au grand air.

Le port est compris entre une double ligne de récifs, partant, l'une du cap Ras-Bir, l'autre du cap Obock. Un banc de corail placé au sud-est de la baie le divise en deux bassins, réunis par un canal qui s'étend entre les récifs et la tête du banc. Les mouillages, bien abrités, sauf des grosses mers du nord-est, seraient excellents, n'était le chenal sinueux et encombré d'écueils.

Le *Tonkin* s'avance prudemment dans la direction des bouées, auprès desquelles est mouillé le *Brandon*, stationnaire de la colonie — heureux-stationnaire, — et jette l'ancre à plus d'un mille de terre. A part un minuscule vapeur de l'État, le *Pingouin*, un chaland chargé de charbon et deux ou trois barques indigènes qui ne jaugent pas quatre tonnes chacune, je ne vois navire qui vive dans cet étrange port de mer.

Cependant le *Tonkin* fait des signaux; le sémaphore de la tour Soleillet lui répond avec une sage lenteur, et, une heure plus tard, quelques indigènes, dont la peau noire paraît être le plus élégant vêtement, courent vers la plage, entrent dans l'eau jusqu'aux genoux et accostent le chaland de charbon. Après les noirs, arrivent, plus solennels, trois hommes blancs, tout de blanc habillés. Les Européens enlèvent leurs souliers, re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

troussent leurs pantalons et barbotent pendant vingt minutes avant d'atteindre de petites embarcations calant deux pieds, mais trop creuses cependant pour se rapprocher du rivage.

Avec les chalands de charbon et les autorités constituées d'Obock viennent des pêcheurs. L'un d'eux consent à nous transporter aussi près de terre que possible. La plupart des passagers du *Tonkin* veulent débarquer; c'est à qui abandonnera la cartouche qui, depuis le départ de Toulon, nous sert de domicile. Un bain de mer n'épouvante personne. Enfin on s'organise par séric. Marcel et moi, les auteurs du projet, prenons la tête du convoi. Ya Allah! il s'en faut de cinq centimètres que l'eau n'atteigne la crête des bordages; aussi l'embarcation échoue-t-elle à un quart de mille de la plage. L'ombrelle à la main, les chaussures sur l'épaule, chacun saute gaiement à l'eau. Au moment de suivre l'exemple de mes compagnons, j'hésite : j'ai dû vivre jadis dans la peau d'un chat. Peut-être même ai-je été apparentée à la déesse Sekhet, car elle envoie un triton à mon secours, sous la forme d'un pêcheur, qui me propose de grimper sur ses épaules. C'est le seul moyen d'atteindre la plage à pied sec. Affaire conclue. Je m'accroche à la crinière crépue de ma monture, et nous voilà partis. Les piétons pataugent à l'envi, s'enfoncent dans la vase, ramassent des poulpes et des holothuries et se plaignent d'avoir les jambes rôties par l'eau de mer. Ils sont dans leur droit. En quittant le *Tonkin*, j'ai regardé le thermomètre de la cursive de tribord; il marquait 30 degrés centigrades. Cette température hivernale donne une vague idée du plaisir que doivent ressentir les baigneurs lorsqu'ils viennent, au mois d'août, respirer l'air d'Obock-les-Bains.

Une cahute indigène, peut-être même un poste de douaniers, signale le débarcadère. Le long d'un chemin de fer Decauville réservé au transport de la *poudre d'or* et des *dents d'éléphant*, blanchit un sentier tracé dans le sable. C'est la grand'route de la factorerie. Nous laissons sur la gauche les palétuviers aperçus du bout de la lorgnette, et atteignons la falaise.

A ses pieds s'élèvent des tamaris arborescents, des mimosas noueux au feuillage fin et clairsemé. Ils abritent une trentaine de huttes couvertes d'étoffes de poil de chèvre ou formées de nattes en feuilles de palmier suspendues aux plus grosses branches. Autour de ces habitations primitives sont couchés des vaches très petites, fort maigres, et de superbes moutons blancs à tête noire, qui sembleraient parents des chèvres leurs voisines, s'ils n'avaient le poil ras et la queue developpée. La population du village se précipite vers nous. J'avais médit du costume des indigènes. Les hommes entourent le bas des reins d'un pagne; quelques importants ajoutent à ce costume une sorte de toge de calicot blanc. Les femmes mûres, plus couvertes que leurs maris, s'enroulent dans des étoffes de laine, tout en laissant épaules et bras nus. La tête, protégée par une toison que les coquettes s'efforcent de natter, est décorée d'un paquet de cotonnade plié en forme de chaperon plus ou moins fantaisiste. Des bracelets d'argent, des colliers de verroterie complètent la toilette. Je n'insisterai pas sur le costume des enfants : il se réduit à une amulette attachée autour du cou.

Les Danakils sont noirs de peau, bien constitués, mais grêles de forme. Chasseurs adroits, pêcheurs habiles, coureurs rapides, ils joignent à ces qualités une cruauté et une fourberie dont ils se vantent tout les premiers. Frapper un ennemi par derrière est digne d'éloge; le massacrer, un titre de gloire. La mort d'un adversaire vulgaire donne le droit de porter une année durant la plume noire plantée dans la chevelure; une plume blanche, valable dix ans, est octroyée au vainqueur d'un lion ou d'un Européen. Il est flatteur pour l'Européen d'être traité avec autant de considération que le roi des animaux.

Ces mœurs sanguinaires sont si bien en harmonie avec le caractère de la race, qu'un homme ne saurait trouver femme s'il n'a prouvé sa valeur en tuant un de ses semblables. Les familles prévoyantes achètent même de vieux nègres affaiblis et les livrent à leurs enfants en bas âge; les chers bébés peuvent ainsi conquérir la plume noire et satisfaire, dès la plus tendre enfance, à la loi cruelle de la tribu.

Leur assimilation avec les lions rend les trois Européens d'Obock fort circonspects. L'année dernière ils n'osaient se hasarder sans armes entre leurs maisons, à peine distantes de quarante mètres. Un des plus vieux colons, M. Arnous, dont les Danakils prétendaient avoir à se plaindre, n'avait-il pas été frappé sur le seuil même de la factorerie? Aujourd'hui encore, Obock offre si peu de sécurité, que le gouverneur va coucher tous les soirs à bord du *Pingouin*, tandis que le corps de garde lève le pont-levis dès la tombée de la nuit et se barricade de son mieux.

Nous gravissons la falaise, formée de dépôts madréporiques, et atteignons la factorerie.

Deux corps de logis sont adossés aux murs d'enceinte : l'un réservé à l'habitation du gouverneur, l'autre au casernement de vingt hommes commandés par un sergent.

Poussons plus avant. Près de la concession Menier, on me fait admirer l'emplacement d'un potager où je vois trois choux et une douzaine de laitues. Si l'on compte rafraîchir les six cents bouches du *Tonkin* affamées de salades avec les produits des jardins de la colonie!

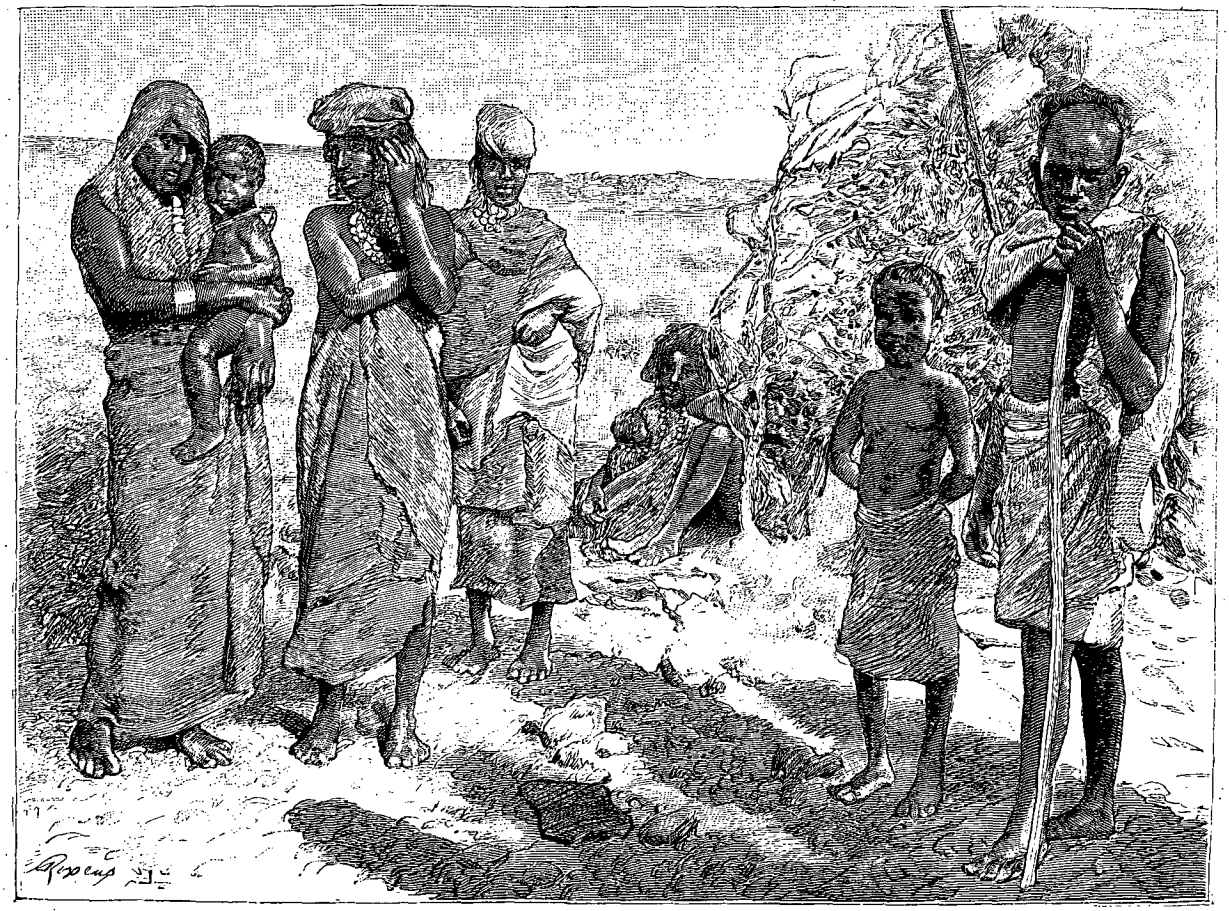
Encore un espace rocheux et apparaît l'hôpital, vaste construction bâtie avec les matériaux arrachés à la falaise et recouverte d'une épaisse terrasse. A droite poussent des buissons plus bas et plus touffus que les tamaris venus sous l'œil protecteur du gouverneur. L'extrémité de chacun d'eux est couronnée d'un vase fêlé, signe distinctif de toute habitation. Sous les rameaux de l'une de ces maisons, j'aperçois deux jeunes filles sommairement vêtues : la plus jeune écrase du blé en promenant sur une pierre dure un cylindre de porphyre aminci à ses extrémités et poli sur toute sa surface; l'autre s'occupe à regarder travailler son amie.

Comme nous les considérons, un Dankali, la lance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la main, les traits bouleversés, sort d'un épais buisson et se précipite vers nous; à la vue de nos revolvers il s'arrête dans l'attitude d'un fauve prêt à bondir. Voilà comment on salue des amis à dix minutes du drapeau tricolore.

Obock, considéré au point de vue militaire, peut devenir une colonie précieuse. C'est un dépôt de charbon où nos navires trouveraient, à défaut d'Aden, à s'approvisionner de combustible. Il ne faudrait pas toutefois que l'Angleterre fût partie intéressée dans la guerre qui nous éloignerait de ses ports, car il lui suffirait de fermer à Périm le détroit de Bab-el-Mandeb, en supposant même que le canal de Suez fût libre, pour obliger la marine française à reprendre le chemin du cap de Bonne-Espérance. Mais on n'est pas toujours en guerre. En temps de paix, grâce à Obock, on espère s'affranchir des charbons anglais, des transports anglais; l'argument est topique... pour l'avenir. Aujourd'hui Obock coûte chaque année plus de quatre cent mille francs et reçoit, en fait de marchandises françaises, du charbon venu en droite ligne de Cardif, apporté par des bateaux construits en Angleterre, chargés à Swansea et qui n'ont de français que le pavillon, l'équipage et un port d'attache où ils relâchent de temps



Femmes d'Obock. — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie de la mission.

à autre, afin de toucher la prime à la navigation. En observateur impartial, je dois ajouter qu'il existe pourtant une grande différence entre les charbons anglais d'Aden et les charbons, non moins anglais, d'Obock. A Aden la tonne coûte vingt francs de moins et arrive à bord des navires cinq fois plus vite qu'à Obock.

Les colonies, par bonheur, ne se nourrissent pas seulement de charbon : l'agriculture, l'industrie nationale, le commerce vivent de nos conquêtes lointaines. Si nous causions d'agriculture? Elle ne saurait être bien prospère dans un pays pourvu de torrents sans eau, de rochers sans terre végétale, d'une atmosphère sans nuage, d'un soleil sans pitié ni merci.

Reste le commerce avec le Choa et l'Abyssinie, les caravanes, la poudre d'or, les dents d'éléphant, les blés, les orges! Je touche ici aux plus graves questions.

Malheureusement l'avenir commercial de notre colonie est aussi précaire que ses destinées agricoles. Une chaîne de montagnes d'un accès difficile sépare Obock des routes de caravanes conduisant en Abyssinie, barre le passage à l'Aouach, grande rivière qui seule eût permis d'effectuer des transports à bon marché, et ferme l'accès de cette partie du littoral au profit de Tadjoura, situé à plusieurs étapes au sud.

Nous sommes, assure-t-on, dans les meilleurs termes avec le roi du Choa, Ménélik, vassal de Sa Majesté le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roi Jean d'Abyssinie. *Ce prince cherche même à nouer des relations amicales avec la France.*

Encore faut-il atteindre Kaffa, la capitale de bambous et de roseaux de notre futur allié. Ce n'est point petite affaire. Une caravane emploie six grands mois à s'organiser, et, dès qu'elle est partie de Tadjoura — non d'Obock, — elle est aux prises avec des difficultés tous les jours renaissantes. Si la paix règne parmi les tribus somalis campées entre nos possessions et la frontière du Choa, quatre-vingt-dix jours ne lui suffiront pas à parcourir les quatre cent cinquante kilomètres qui séparent Kaffa de la côte. Dans le cas contraire, les belligérants rançonneront à tour de rôle les voyageurs et ne laisseront aux plus fortunés que des yeux pour pleurer sur leur imprudente aventure.

Que peut-on importer au Choa?

L'Abyssinie, pays très montagneux, coupé de fertiles vallées, produit en abondance fruits, céréales, pâturages, plantes textiles. Seul le sel fait défaut. S'il arrive en blocs réguliers, durs et bien taillés, il est considéré comme une monnaie d'aussi bon aloi que les thalaris d'argent frappés à l'effigie de Marie-Thérèse; s'il se brise en chemin, sa valeur devient alors infime, car il ne sert plus qu'à saler la nourriture des animaux, aussi friands que l'homme de cet indispensable condiment. A part le sel, les caravanes transportent à Kaffa des armes de guerre — instruments de civilisation par excellence, — de l'eau de Lubin et des images d'Épinal destinées à la reine.

Je ne doute point qu'il ne soit nécessaire de soumettre à de nombreuses ablutions parfumées les noires beautés de la cour du Choa avant de leur communiquer une odeur supportable, mais le chargement d'une caravane annuelle doit suffire à tous les besoins. En tout cas, ce ne serait pas des troupes et un gouverneur que l'on devrait installer à Obock, mais une compagnie de parfumeurs et un artiste en frictions et shampoing.

La conquête de l'Abyssinie par la pommade et les eaux de toilette, voilà l'avenir.

Au retour, les caravanes sont libres d'acquérir et d'emporter le miel, le café, le musc et la poudre d'or recueillie en très petite quantité dans les rivières. On ne traite pas ces divers achats avec de nombreux intermédiaires. Sa Majesté seule règne, brocante, accapare le produit des terres ou de l'industrie privée, et confond à tel point ses intérêts avec ceux de ses sujets qu'elle oublie le plus souvent d'établir une distinction entre les siens et les leurs.

Il est très chagrin depuis quelques années, l'excellent Ménélik. L'éléphant disparaît; les défenses d'Abyssinie, si recherchées des Indiens, deviennent aussi rares dans les magasins royaux que le sourire sur les lèvres de Mme Ménélik, à la veille de renoncer à l'eau de Lubin, faute d'ivoire pour la payer. En vain le couple souverain fait-il rechercher les cimetières où ces pachydermes vont mourir : ils sont si bien cachés que les plus habiles chasseurs sont revenus bredouilles. Le noir monarque a promis une couronne d'or à celui qui le mettrait sur une bonne piste; il est à redouter qu'elle ne soit pas de sitôt fondue. Les aptitudes commerciales du nouvel ami de la France ne témoignent pas d'une âme mal née. Fi donc! Ménélik descend en ligne directe de la reine de Saba. En cette qualité, il revendiqua jadis le droit de coiffer la couronne de plumes placée sur la tête du roi Jean. Défunt Salomon, un ancien ami de la famille, a mis les deux princes d'accord en leur suggérant l'ingénieuse pensée de sacrifier Mars sur l'autel de l'hyménée (beau sujet de tableau) et d'assurer, par le mariage des héritiers présomptifs du Choa et de l'Abyssinie, la réunion des deux couronnes.

Si toutes les compétitions et les guerres se terminaient par l'holocauste peu coûteux de quelque divinité hors d'usage!

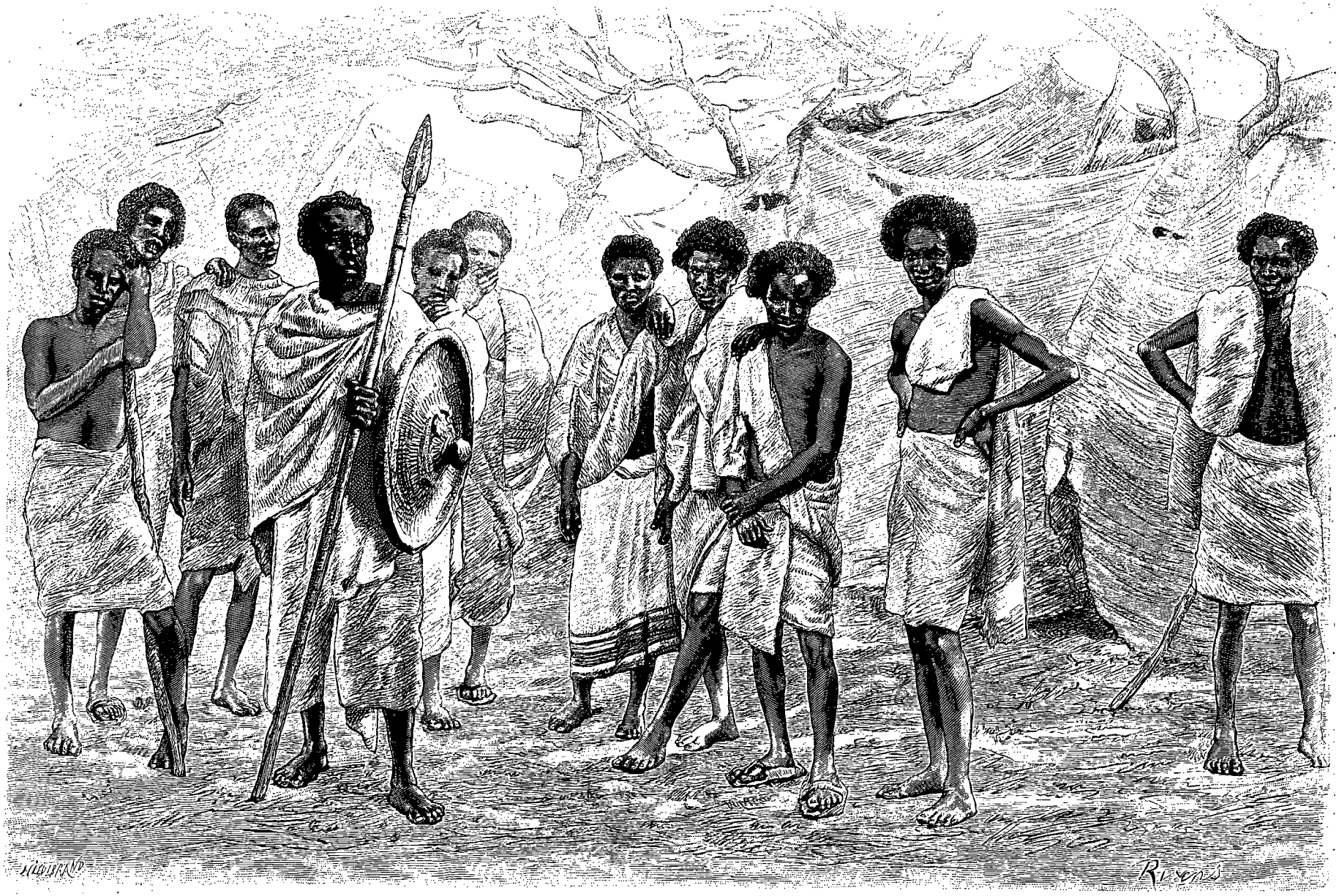
Un roi d'aussi noble souche que Ménélik ne peut se dispenser de rendre de fréquentes grâces au Créateur; à son exemple les habitants du Choa, catholiques fervents, chôment le vendredi, le samedi, même le dimanche, et honorent si souvent la Vierge, saint Michel et les bienheureux les plus renommés en paradis, que l'on compte à Kaffa trois cents fêtes annuelles. Soixante jours de travail suffisent à assurer l'existence des familles condamnées à gagner leur pain à la sueur de leur front. Le reste du temps il est loisible aux gens des classes laborieuses de conserver la peau sèche, et nul d'entre eux ne se prive de ce plaisir.

Dans l'Éden abyssin, les fils de Bellone sont tout aussi favorisés que les artisans. Le héros assez fortuné pour compter à son actif les meurtres authentiques de dix Gallas a le droit de porter, outre le plumet fantastique emprunté aux Somalis et aux Danakils, une longue manchette d'argent qui couvre l'avant-bras, et, faveur bien autrement pratique, de se nourrir, sa vie durant, aux dépens des marchands de comestibles. Pareilles récompenses sont bien de nature à surexciter l'ardeur des guerriers du Choa. Dieu me garde d'ailleurs de mettre en doute leur courage; ils sont braves jusqu'à la folie : l'armée égyptienne l'a appris à ses dépens.

Hélas! tout n'est-il pas heur et malheur dans ce bas monde! Si la vie est douce aux vainqueurs, si après la bataille ils boivent dans une délicieuse oisiveté l'hydromel versé à pleine coupe et se gorgent, sans désemparer, de galettes de dourah, il n'est pas permis aux troupes royales d'être battues. Les chairs des fuyards sont déchirées avec des lanières de peau d'hippopotame; quant aux capitaines malheureux, on les fait assommer à coups de coude dans le dos par des praticiens experts dans ces sommaires exécutions. Ce traitement permet aux clients du bourreau de rentrer en pompe au foyer domestique, mais leur assure l'éternité dans un délai qui ne dépasse pas quatre jours.

L'intendance de l'armée du Choa me paraît aussi devoir être prônée. Une troupe, forte de cinq à six cents soldats, vient-elle à s'ébranler, elle se fait précéder de milliers de femmes qui charrient les vivres, les munitions et les bagages nécessaires aux combattants. Ceux-ci, graves et nobles, s'avancent, fièrement campés sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



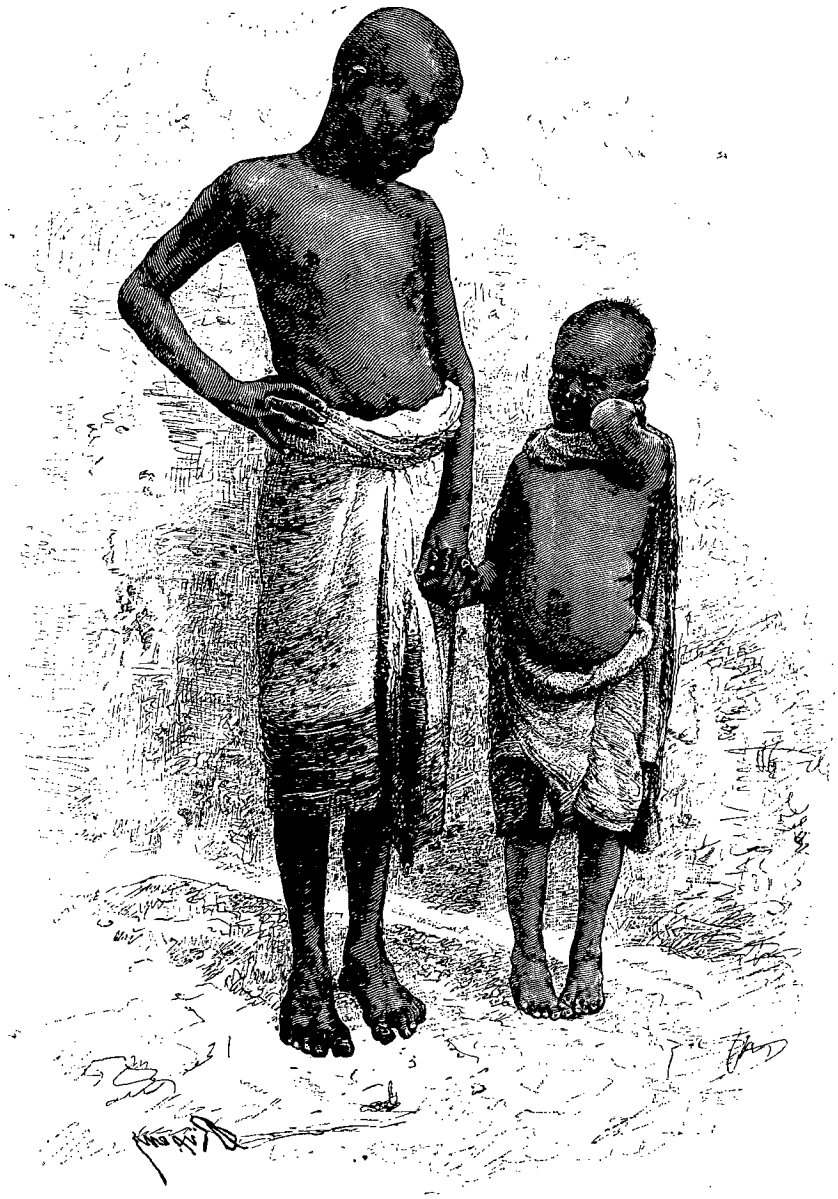
Groupe de Danakils (voy. p. 4). — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur cheval de bataille, et ne s'embarrassent même pas de la lance et du bouclier que des esclaves tiennent à leur disposition.

Quand nous ferons assommer nos généraux vaincus, quand la plus belle moitié du genre humain qui effleure à peine de ses talons Louis XV l'asphalte des Champs-Élysées, consentira à porter sur ses épaules éburnéennes les bagages des troupes, la régénération sociale ne sera plus un vain mot et notre patrie sera mûre pour de hautes destinées!

Concluons. Obock n'est pas une station de caravanes; l'Abyssinie se suffit à elle-même et n'achètera pas de longtemps des produits français; l'accès du Choa est difficile et le deviendra tous les jours davantage si l'on

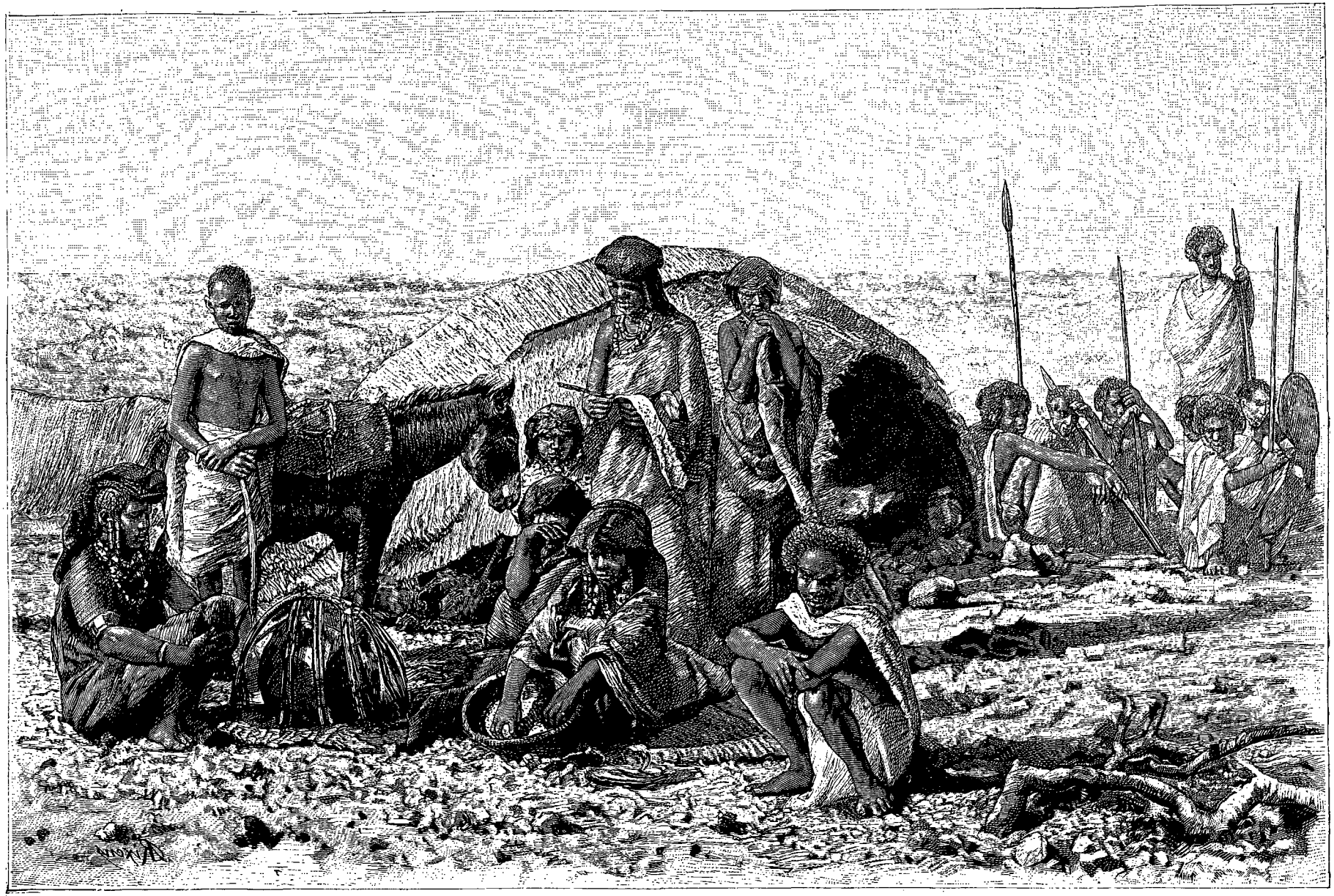


Nègres d'Aden (voy. p. 10). — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie de la mission.

persiste à payer des tributs humiliants aux chefs somalis, car il n'est si petit sire capable de résister au plaisir de piller une caravane, si pareil fait d'armes assure à son auteur une rente annuelle de sept ou huit mille francs en échange d'une apparente soumission.

Quand le drapeau a été planté en terre étrangère, il faut qu'il y pousse de vigoureuses racines, mais pourquoi doter une tour, un hôpital et vingt huttes de paille d'un gouverneur et de bureaucrates? Cinquante hommes placés sous les ordres d'un officier vigoureux, un comptable de la marine, des dépôts de charbon bien organisés, un appontement, quelques balises et des corps morts suffiraient à faire respecter notre pavillon et, en cas de nécessité, à approvisionner notre flotte ou les navires venant du sud qui ne voudraient pas remonter à Aden.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Famille dankali à Obock (voy. p. 4). — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

Le rocher d'Aden. — Steamer-Point. — La ville d'Aden. Les parsis. — Arrivée du *Huzara*. — L'océan Indien.

4 janvier. — Dix-huit heures de traversée séparent Obock de Steamer-Point. Longtemps avant d'atteindre le port, on aperçoit les crêtes déchirées de montagnes aux lignes superbes qui se découpent sur un ciel aussi bleu que les eaux où se mirent leurs flancs dressés à pic. Bientôt apparaît, entre deux sommets placés vis-à-vis l'un de l'autre, semblables aux rochers de Gibraltar et d'Algésiras, une baie assez vaste, assez sûre pour abriter les flottes de guerre et de commerce de l'Angleterre. Sur les hauteurs s'élèvent des tours d'observation ou de défense, des remparts, tout un système de fortification compliqué.

Steamer-Point, ville de création récente, doit la vie aux nombreux bateaux qui circulent entre l'océan Indien et la Méditerranée; Aden, au contraire, située dans un repli de la montagne, à dix kilomètres du nouveau port, est en communication directe avec l'Arabie.

Au pied de rochers dénudés, tachés de blanc et de gris par les résidences des hauts fonctionnaires et les *bungalows* des sous-officiers indiens, s'étend une place demi-circulaire. Les maisons, bâties à l'italienne, ornées d'un rang d'arcades au rez-de-chaussée et de vérandas au premier étage, ont vue sur la rade. Les consuls, les négociants européens ou parsis, et deux hôtels d'apparence honnête occupent les plus belles. Derrière cet écran la ville arabe avec ses cafés où grouille tout le jour une nombreuse population de marins étrangers mêlés aux nègres et aux Somalis. On parle au bazar les langues des cinq parties du monde, et l'on paraît s'entendre : c'est la seule différence à signaler entre les gens qui le

Bungalow en construction. — Gravure d'Eug. Meunier, d'après une photographie de la mission.

fréquentent et les constructeurs de la tour de Babel.

Nous prenons gîte à l'hôtel de l'Univers, vaste caserne adossée à un rocher brûlant. Entre les murs et le roc vivote un jardin; il fait, non sans raison, l'orgueil de M. Suel, son propriétaire. Steamer-Point, où il ne pleut pas tous les ans, s'alimente d'eau de pluie conservée dans les citernes et d'eau de mer distillée à chers deniers. Afin de décharger M. Suel de toute accusation de prodigalité, j'ajouterai que les trois ou quatre arbrisseaux objet de sa sollicitude sont placés au centre d'un massif limité par une bordure de culots de bouteilles. L'*architecte paysagiste* s'est d'ailleurs mis en frais d'inspiration : les culots varient de forme et de couleur. Ici s'alignent les cruchons rougeâtres des curaçaos de Hollande, là les verres foncés des champagnes, plus loin les ventres pansus des pulnas. Sont-ils nombreux les mortels fortunés qui, après avoir eu l'heureuse chance de trouver à Steamer-Point la plus efficace des eaux de santé, peuvent contempler le grès qui la contint dans la situation réservée d'habitude aux pâquerettes ou aux géraniums !

Rien ne vit dans ce paradis des bouteilles, y compris les quatre arbustes mieux pourvus de bois que de feuilles, si ce n'est un perroquet déplumé dont l'enthousiasme ne connaît pas de bornes lorsqu'un globe suspendu auprès de son perchoir reflète sa peau noire.

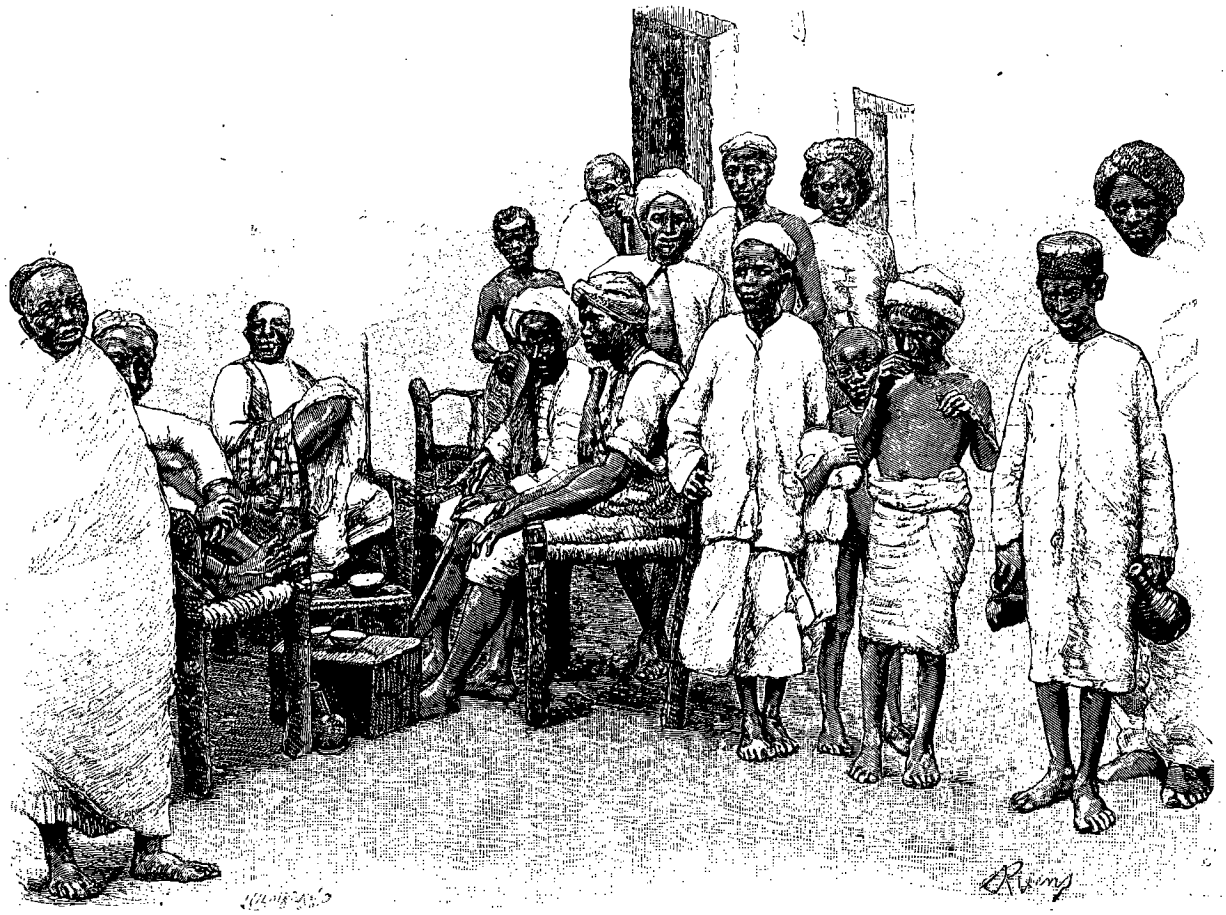
5 janvier. — Nous sommes condamnés à sept jours d'hôtel de l'Univers. Les communications ne sont ni faciles ni fréquentes entre Aden et Bouchyr; c'est un bateau anglais qui viendra nous délivrer. Tous les mois part de Glascow à destination de Bombay un navire de la Compagnie Bristish India. Il touche à Aden, prend les voyageurs pour le golfe Persique, les transporte à travers tout l'océan Indien jusqu'à Kurachee, où il les passe à un collègue qui les promène encore pendant près de vingt jours avant d'atteindre l'embouchure du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chat-el-Arab. Nous péririons d'ennui s'il ne nous restait le plaisir de tourmenter nos jeunes camarades en leur apprenant le persan.

6 janvier. — Marcel a hélé un des carrosses campés à l'ombre d'un auvent de toile construit au centre de la place. En route vers *Aden-Ville*! L'équipage et l'automédon sont en harmonie. Au-dessus d'un véhicule à quatre roues, des baguettes de fer supportent une toiture et des rideaux de cuir qui interceptent les rayons du soleil; un cheval de petite taille et de faible apparence est attelé à ce carrosse. Le conducteur, coiffé de ses cheveux crépus, vêtu d'une ample chemise de coton blanc, fait claquer son fouet, et toute la machine, une fois mise en branle, roule comme le vent. On ne verse jamais; c'est défendu par la police. Mais, en dépit de cette sage ordonnance, les nouveaux venus ne peuvent se défendre de certaines appréhensions.

A part ces légitimes inquiétudes, la promenade est charmante. Le chemin longe les bords de la mer, puis il s'en écarte, laisse sur la droite le port réservé aux bateliers indigènes et pénètre dans le village de Malla, aujourd'hui abandonné en faveur de Cheik-Otman, situé à douze kilomètres plus au nord. Au delà de Malla la voiture s'élance à l'escalade de la montagne; le panorama de la baie, limité par les promontoires violâtres qui s'avancent au milieu des eaux bleues, se déploie dans toute sa beauté. En s'élevant encore, les regards franchissent les premiers plans, dominent les terres basses que blanchissent à l'horizon des dépôts de sel situés entre Aden et Cheik-Othman, distinguent les jardins de ce village semblables à une oasis perdue au milieu des sables, puis les mâtures des nombreux bâtiments à l'ancre dans le port, et se reportent enfin sur les deux sommets rocheux, jambages de la porte colossale qui met la mer en communication avec la baie.



Café au bazar de Steamer-Point. — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie de la mission.

Et le petit cheval galope toujours, entraînant sans faiblir la voiture pleine. Il croise des chameaux chargés de balles de moka; il regarde avec envie les beaux équipages qui portent tous les matins les parsis à leurs comptoirs de Steamer-Point, et s'écarte prudemment des officiers anglais descendant à fond de train les raides lacets : la bonne bête ne se soucie pas d'avoir à traîner un supplément de poids et se demande, à chaque tournant, si chevaux et cavaliers ne vont pas se précipiter au milieu de ses voyageurs.

Enfin, nous atteignons le col. Une porte précédée d'un pont-levis en défend l'accès. Elle est ouverte depuis l'aurore jusqu'à huit heures du soir. Même en plein jour le corps de garde est encombré de *red coats*. Une fois l'an, cette clef de la place est livrée à tout venant :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant la nuit de *Christmas* on chercherait en vain un bon Anglais, fût-il soldat ou général, auquel on pût en toute sécurité confier ce poste important.

Au delà de la fortification, la route passe entre deux murailles de rochers taillées par la nature et régularisées à la mine. Dès la sortie du défilé apparaissent les maisons blanches d'Aden, construites au fond d'un cirque de montagnes grises. Vis-à-vis de moi le rocher s'aplatit devant un horizon de mer sur lequel se découpent un phare et les casernes de la garnison anglaise.

Comme autour de Malla et de Steamer-Point, les hauteurs sont couronnées d'ouvrages reliés par des chemins couverts. Sur un piton isolé qui se dresse à droite de la ville, j'aperçois une construction circulaire aux murs blanchis à la chaux; un vol d'oiseaux de proie monte la garde au-dessus d'elle : c'est la *tour du Silence*, le dakhma des parsis, où l'on a dernièrement déposé le corps d'un adorateur d'Aouramazda.

Nous entrons en ville.

Le cocher nous mène chez un Français qui habite Aden depuis de longues années et monopolise le commerce des cafés de l'intérieur. M. Tian me propose de visiter ses magasins, où une multitude de femmes trient les cafés de Moka avant de les expédier en Europe. Les grains les plus petits et les moins réguliers proviennent d'arbustes sauvages ; leur arome est d'une extrême finesse. On doit cependant les enlever pour donner à la marchandise un aspect qui nuit à sa qualité, mais satisfait l'acheteur innocent.

Comme il serait amusant d'écrire un traité des idées préconçues! Aux fraises des bois ne préfère-t-on pas les gros fraisards sans parfum; les roses monstrueuses venues en serre aux frais bouquets d'églantier ou de fleurs des champs; les joues fardées au duvet de la jeunesse, les raideurs et les déformations du corset à l'épanouissement de la Vénus de Milo!

Presque toutes les trieuses sont noires de peau, fanées par le travail, mais vêtues de robes sans couture, drapées avec un art inconscient.

« Ne partez pas encore, nous dit notre hôte : voici un Arabe qui vient me proposer cent balles de café. » Le marché se traite en ma présence, pourtant il me serait difficile d'en suivre les péripéties. Les deux négociants réunissent leurs mains au-dessous d'un foulard épais, et, les yeux dans les yeux, entrent en communication. Les pressions exercées sur la première phalange indiquent les unités, sur la seconde et la troisième les dizaines et les centaines. Les gens d'Aden ont une telle habitude de ce langage muet qu'une affaire importante, avec tout le marchandage qu'elle comporte, se conclut sans échange de paroles et à l'insu des curieux.

A Aden comme à Steamer-Point, presque tout le commerce est entre les mains des guèbres. Depuis de longues années déjà, de nombreux parsis étaient venus camper dans la ville arabe. Mais, privés de mobed et surtout de dakhma, ils n'amenaient pas leur famille et, fortune faite, regagnaient les Indes au plus vite. Le gouvernement anglais ne tarda pas à constater combien ses sujets guèbres, laborieux et probes, étaient aptes à augmenter la prospérité d'une colonie placée sur une des plus grandes routes de la mer, et les autorisa, au grand mécontentement des musulmans, à bâtir un pyrée et une tour funéraire. Le feu sacré, solennellement apporté des Indes, précéda les familles des négociants les plus riches et les mieux posés à Aden.

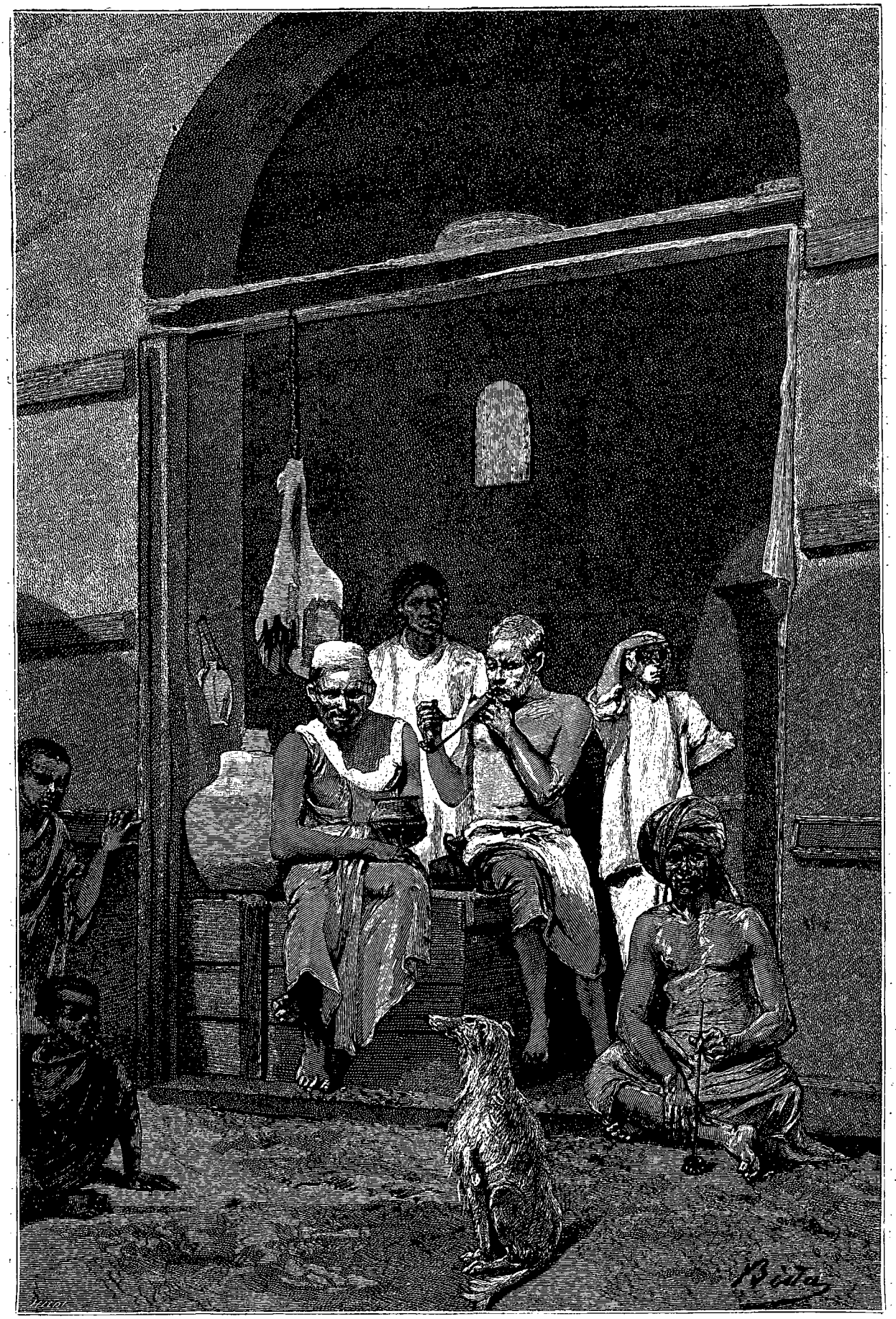
Marcel veut donner à nos jeunes camarades le réjouissant spectacle du dakhma. Dans ce but, nous prenons le chemin du temple du feu situé au pied de cet étrange cimetière. Une enceinte dressée avec soin entoure un emplacement rectangulaire aux extrémités duquel s'élèvent deux maisons blanches. L'une est le temple du feu, où les mobeds entrent seuls; l'autre comprend un salon ajouré par des portes-fenêtres se dégageant sur une galerie extérieure. On nous introduit dans cette pièce, réservée aux fidèles. Elle est blanchie à la chaux, meublée d'une grande table entourée de sièges nombreux, et ornée de portraits en chromolithographie de souverains presque tous morts ou disparus.

Le *destour*, un homme de haute taille, aux yeux noirs très fendus, à la barbe coupée en pointe, vient nous recevoir. Comme ses ancêtres les mages, il est vêtu d'étoffes de lin taillées en forme de chemise et de jupe. Autour de ses cheveux frisés s'enroule un turban de mousseline plus blanc, s'il est possible, que ses vêtements mêmes. La conversation s'engage en persan et prend tout de suite une tournure familière. Le mobed nous montre les instruments du culte : bassin d'argent servant à triturer les brindilles de grenadier employées dans les sacrifices, pinces de même métal destinées à toucher le feu sacré, voile blanc qu'on attache devant la bouche du prêtre de façon à préserver la flamme divine de toute souillure. On apporte également le *Vendidad Sadé* imprimé aux Indes, le *Vispered* ou livre des démons, tous les textes sacrés des Zoroastriens.

Puis un guide nous conduit jusqu'au dakhma. Un sentier très raide se présente auprès d'une tour sépulcrale réservée aux prêtres; à mesure qu'on s'élève, le panorama de la ville, blanche au milieu des rochers gris, apparaît plus saisissant. Avant d'atteindre le sommet du pic, on abandonne le sentier pour gravir des degrés taillés dans le roc et l'on arrive enfin devant la porte d'une enceinte circulaire. Pas de clef à la serrure; un premier gamin fait la courte échelle, un second, s'aidant des aspérités de la pierre, franchit le mur, pousse le verrou et nous introduit dans la place. A part une salle ouverte sur une de ses faces et dans laquelle on dépose les corps avant de les introduire dans le dakhma, je n'aperçois que la *tour du Silence*, dont la porte, celle-ci inviolable, dissimule aux yeux des profanes les tristes débris qu'elle conserve.

De nombreux corbeaux interrompent, à notre approche, leur danse macabre et fuient en poussant des cris de colère. Le dakhma a reçu depuis peu de jours un nouvel habitant. A défaut des corbeaux, l'odeur nauséabonde du cadavre nous en aurait prévenus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Boucherie à Steamer-Point (voy. p. 14). — Dessin de Bida, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les guèbres ne sont pas arrivés sans peine à pratiquer leurs rites funéraires. Les musulmans protestent, non sans raison, contre les émanations intolérables qui se dégagent du dakhma et, plus encore, contre les souillures auxquelles les expose le cimetière en plein vent. Rarement conviés à un régal de chair humaine, les oiseaux de proie se livrent de véritables combats sur les corps et parfois laissent tomber des lambeaux de chair ou des ossements conquis dans la mêlée et emportés à tire-d'aile. Un grillage a dû être placé au-dessus de la tour; mais, comme la précipitation avec laquelle un cadavre est dévoré témoigne du bon accueil qu'Aouramazda fait à l'âme du défunt, les règlements de police doivent souvent être violés. Abandonnons la place aux goules emplumées commises au soin de préserver de toute souillure la terre, l'eau ou le feu.

En sortant du temple guèbre, nous prenons la direction des citernes, *pièce de résistance* offerte à la curiosité des voyageurs par les cochers de Steamer-Point.

Les bassins, situés au fond d'une immense anfractuosité, non loin de la brisure où passe la route, sont l'œuvre des Portugais. Leurs ingénieurs, mettant à profit les rentrants et les saillants des deux parois rocheuses, bâtirent des barrages et créèrent ainsi de vastes réservoirs destinés à emmagasiner l'eau de pluie nécessaire à l'alimentation de la ville. Après la conquête, les Anglais n'eurent garde de laisser dégrader ces ouvrages; les bassins furent multipliés, cimentés, et s'étagèrent les uns au-dessus des autres dans les moindres replis de la ravine.

Les tons rougeâtres des rocs dénudés, l'aspect sauvage de la faille, rendent plus doux aux regards les beaux figuiers des banians aux larges feuilles, aux racines adventives et les baies aux couleurs si délicates venues dans les fentes de la montagne. Près des bassins croît l'arbre à gousse, le *salas*; plus loin, les gueules de l'*ingal* aux longues étamines jaunes, et les grappes violettes du *golm* et du *bendi*. Dans les déchirures des rochers, au-dessus des eaux et de la verdure, gazouillent des oiseaux, roucoulent des tourterelles et voltigent des papillons si nombreux que la flore et la faune du pays semblent vivre tout entières au fond de cette gorge étroite. L'aimable fête qu'une promenade dans ce paradis pour des voyageurs dont les regards n'ont rencontré depuis près d'un mois que les ronces d'Obock et le jardin à bouteilles de l'hôtel de l'Univers!

Au retour nous prenons un tunnel percé récemment; il conduit à un cirque transformé en champ de manœuvres à l'usage des cipayes chargés de la garde de l'artillerie. De vastes casernes y sont construites; comme dans celles d'Aden, le *panka*, manœuvré par des nègres, se meut nuit et jour au-dessus de la tête des soldats anglais.

9 janvier. — Je m'habitue à Aden. Le matin et le soir amènent devant la véranda disposée au-devant de nos chambres des passants d'aspect bien différent. Dès l'aurore, apparaissent les ménagères somalis, les pêcheurs de requins se pressant, courant et portant des poissons attachés par paquets de poids égaux aux extrémités d'une barre de bois flexible; puis débouchent, graves et solennels, des chameaux chargés de broussailles; une heure plus tard les charrettes à bœufs distribuent l'eau potable envoyée de la distillerie à chaque maison européenne ou bien celle des citernes, employée aux lavages. Ces groupes matineux sont suivis de rapides équipages qui amènent d'Aden à leurs comptoirs de Steamer-Point les négociants zoroastriens. De la place, des barbiers banians en quête de poils et de cheveux à couper guettent les étrangers assis sous les vérandas des hôtels et s'efforcent d'attirer leur attention en projetant, à l'aide du miroir professionnel, un rayon de soleil sur la victime de leur choix; ces figaros sont si habiles, qu'ils trouveraient moyen de raser ma propre barbe.

A dix heures et demie sonne la cloche du déjeuner. Peu à peu le calme se fait, la place est en proie aux ardeurs de Phœbus, les fenêtres se ferment, et aucun bruit importun ne vient troubler la sieste. Chut!... la ville dort. Deux heures avant le coucher du soleil, Steamer-Point s'éveille. Un coup de canon retentit, suivi à intervalles irréguliers de bruyantes détonations. On met le feu aux mines que les officiers du Royal Engineer font journellement forer pour installer des batteries nouvelles. Sur-le-champ la ville est encombrée d'Arabes et de Somalis; les uns prennent en courant la direction d'Aden ou de Malla, les autres se dirigent vers les bazars réservés aux bouchers et aux marchands de comestibles.

La chaleur tombe; le *high-life* apparaît dans de beaux équipages et circule le long de la mer en suivant la route poudreuse qui passe devant le temple protestant, l'église catholique, le sémaphore et le bureau télégraphique, situé à cinq kilomètres du port. C'est le moment où triomphent les myrobolans panaches des plus élégantes ladys et les chevaux des officiers les mieux montés. A six heures chacun rentre au logis et y demeure. Seuls les étrangers ou les militaires se rendent dans un café-concert dont l'orchestre discordant, les murs peints en bleu et les demoiselles badigeonnées en blanc mettraient en fuite les mélomanes les plus affamés de musique.

Au moins une fois la semaine, le canon du sémaphore annonce, par trois ou deux coups, l'arrivée d'un bâtiment de la compagnie Péninsulaire Orientale ou des Messageries françaises. Fût-ce même l'heure sacrée de la sieste tous les négociants s'émeuvent à ce bruit. Les cochers endormis dans leur voiture se dressent en sursaut et courent vers le débarcadère; les hôteliers gourmandent leur chef, préparent des glaces et des sorbets; les boutiquiers ouvrent les comptoirs. Bientôt en effet arrivent des fournées de voyageurs, heureux de fouler un sol immobile. Les uns s'empilent dans des voitures et courent vers les citernes d'Aden; les autres envahissent les magasins des parsis; le plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand nombre s'attablent devant les cafés et achètent, tout en buvant du champagne détestable, des plumes d'autruche offertes par des juifs, des casse-tête ou des bracelets d'argent ayant tous plus ou moins appartenu au roi Ménélik. Quand s'est écoulé le délai accordé aux passagers, chacun s'en retourne à bord, pliant sous le poids des acquisitions les plus hétéroclites.

11 janvier. — Le *Huzara* vient d'entrer en rade. Nous avions une telle peur de manquer le départ qu'une heure plus tard nous étions embarqués.

Le commandant et les officiers sont anglais; la barre passe des mains des Indiens à celles des matelots américains, allemands ou suédois; le charpentier a vu le jour sur les rives du Peï-ho; des Portugais de Goa, fortement mâtinés d'asiatique, sont chargés du service.

On parle à bord toutes les langues, mais on les parle peu, car état-major et passagers ne cessent de manger :

7 heures, premier déjeuner : thé, café, chocolat; pommes de terre.
9 heures, second déjeuner : quatre plats; pommes de terre.
1 heure, lunch : hors-d'œuvre, trois plats chauds, deux plats froids, dessert; pommes de terre.
4 heures : thé, beurre et gâteaux; pommes de terre.
6 heures, dîner : cinq plats, dessert, pommes de terre.
8 heures : thé, café, limonade; pommes de terre.

Nos compagnons de table suffisent à de pareilles exigences et semblent considérer avec mépris des estomacs incapables d'entrer en lutte avec des autruches faites hommes.

Si le cuisinier et ses acolytes sont toujours en travail, ils n'enfantent aucun chef-d'œuvre; puis le système qui consiste à présenter à chaque convive un menu composé de douze plats dans lequel il est autorisé à désigner ceux qu'il préfère, peut convenir à des fils d'Albion, mais nécessiterait de notre part une étude approfondie du *Manuel du parfait cuisinier anglais*, édité à Goa.

15 janvier. — Le *Huzara* est un féroce marcheur : sans se presser il file bien sept nœuds à l'heure. Encore si l'on était en sécurité sur cette tortue marine! Hier j'ai entendu le second qui se félicitait d'avoir terminé le nouvel arrimage des caisses d'allumettes placées dans toute la cale d'arrière, arrimage fort compromis à la suite d'un coup de vent supporté par le *Huzara* la veille de son arrivée à Aden. Avoir abandonné une cartouche pour monter sur un bâton de phosphore!

Pêcheur de requins. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

Le bord, plus monotone encore que l'hôtel de l'Univers, offre comme unique ressource le spectacle d'une famille zanzibarienne. Hadji Mohammed, grand vizir du sultan de Zanzibar, se rend en pèlerinage à Kerbéla, mais il doit auparavant s'arrêter à Mascate, afin de présenter ses devoirs à l'imam, propre frère de son maître. Les relations des deux princes n'étaient pas fort tendres dans ces derniers temps. La paix est faite aujourd'hui, et notre compagnon de route apporte sans doute quelques présents destinés à la cimenter.

Bien que Hadji Mohammed soit un homme pieux et demande cinq fois par jour la direction de la Mecque afin de s'orienter vers la Kaaba au moment de sa prière, il ne dédaigne point la cuisine anglaise et prend, à la table commune, les repas officiels. Il n'en est pas de même de sa femme, jolie personne à la physionomie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vive et intelligente, aux yeux noirs dont la prunelle très blanche se détache sur une peau presque aussi foncée que celle des négresses à son service. Vêtue d'une chemise de crêpe de Chine vermillon retombant sur un pantalon de satin vert brodé de perles autour des chevilles, drapée dans un voile de soie bleu foncé pointillé de rouge, elle sort dès l'aurore de sa cabine, signalant son passage par le bruit de cassolettes d'or suspendues à son cou et par les heurts d'énormes bracelets qui semblent, à chaque pas, abandonner ses pieds trop petits. Des esclaves ont déjà couvert le rouf d'un beau tapis persan; elle s'accroupit au centre, surveille la toilette et les jeux de ses enfants, puis, à l'heure du repas, leur donne la becquée du bout des doigts, becquée empruntée d'une manière invariable à un énorme plat de riz et de mouton. La noble dame passe le reste de la journée à lire le Koran ou des poésies gouzeraties et, le soir venu, rentre dans sa cabine, pour reprendre le lendemain le même train de vie immobile.

A peine a-t-elle abandonné sa place favorite qu'on apporte une chaise longue et des couvertures blanches. Le vizir s'allonge, se couvre et abandonne ses pieds nus à deux esclaves. Ceux-ci les prennent avec respect et, doucement, exercent des frictions et des massages savants; peu à peu les caresses s'amollissent; à peine les mains noires effleurent-elles l'épiderme du maître. Une heure de travail suffit habituellement à endormir le vizir; hier l'opération s'est prolongée jusqu'au milieu de la nuit. Le temps paraissait bien long aux deux nègres; ils se consolaient en saisissant leurs propres pattes et en les pétrissant d'un air attentif et convaincu.

Ménagère somali voy. p. 14. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

16 janvier. — Rien de nouveau. Le *Huzara* file sept nœuds, les voyageurs mangent et flirtent, le temps est admirablement beau. La mer seule m'occupe et me distrait. Hier le navire avait déjà rencontré de nombreuses méduses; aujourd'hui nous avons traversé un véritable banc d'invertébrés. L'ombrelle est brun jaunâtre comme un champignon des bois; les tentacules placés au-dessous en forme de radicelles, longues de quinze centimètres, sont mauve rosé. Il semble que les méduses montent à la surface des eaux lorsque la mer a été réchauffée par les rayons du soleil, et qu'elles disparaissent à la nuit, ou plus tôt si les flots viennent à s'agiter. Ce sont des personnes recueillies qui n'aiment ni l'écume, ni le bruit des vagues.

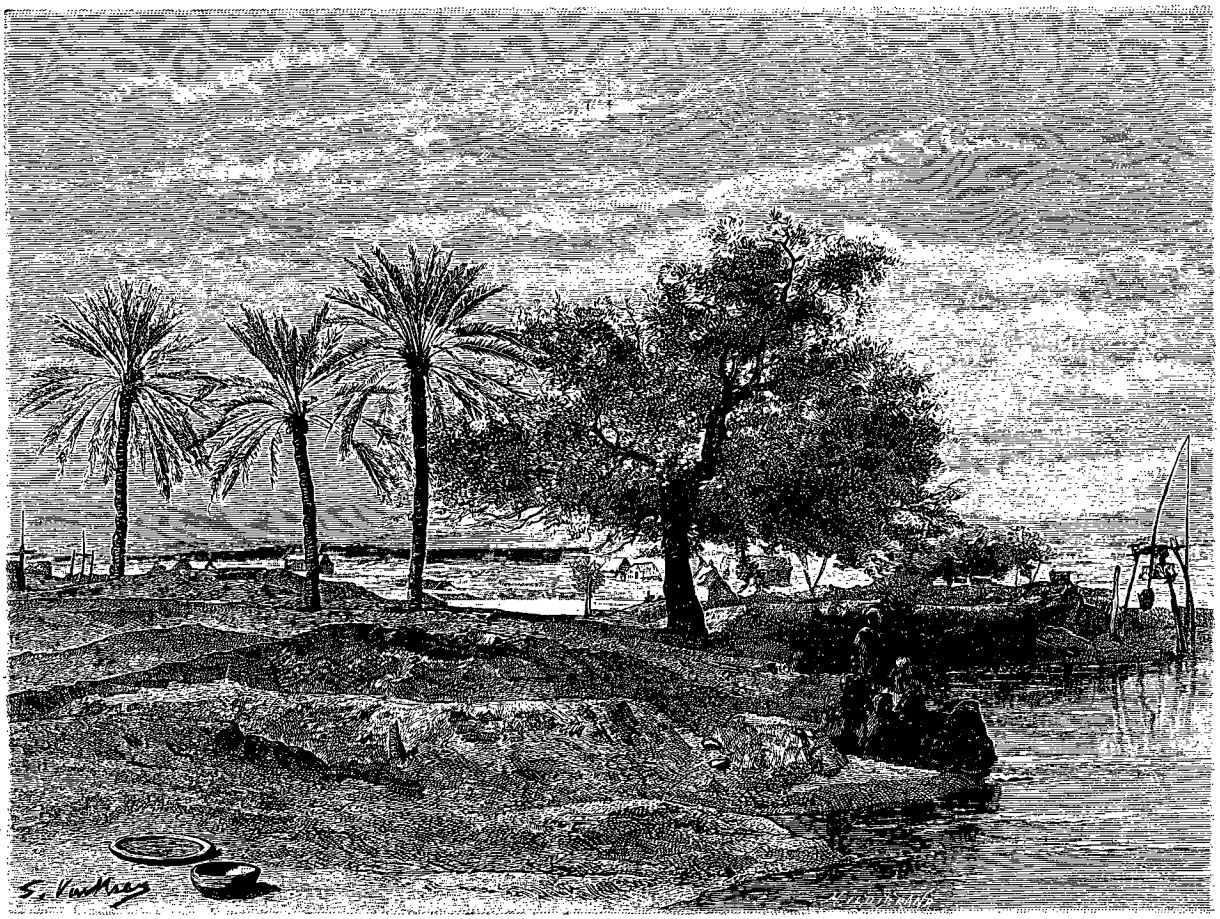
Depuis deux jours le soleil, à son coucher, offre un admirable spectacle. La lune nouvelle lui dispute l'horizon. Entre les deux astres qui l'éclairent en même temps, l'atmosphère se colore de teintes d'une adorable délicatesse, se dégradant depuis le jaune orange jusqu'au gris ardoise, avec des transitions vertes, roses, mauves et bleues les plus exquises. Le globe de feu disparaît rayonnant, l'arc lunaire triomphe et prend tout son éclat au milieu d'une lumière cendrée très intense. Dix minutes plus tard, le ciel et la mer semblent confondus, la nuit est complète et les flancs du navire reflètent les phosphorescences des eaux coupées par l'éperon de l'avant ou des remous blancs laissés comme un chemin neigeux derrière l'hélice.

La France est bien loin.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mimosa à Bender-Abbas (voy. p. 18). — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

A bord de l'*Assyria*. — Bender-Abbas. — Chah Abbas et la compagnie des Indes. — Destruction d'Ormuzd. Gombroun. — Linga. — Bahareïn. — Les pêcheries de perles.

23 janvier. — J'ai vu la terre des Indes, mais, hélas! de trop loin pour présenter mes respects aux célèbres alligators qui sont, paraît-il, le plus bel ornement de Kurrachee. Comme nous approchions d'une côte fort basse, les timoniers ont signalé un steamer appartenant à la flotte du golfe Persique. Il attendait, sous pression, un passager du *Huzara*, le nouveau directeur du service sanitaire de la compagnie.

Arrivée au port vers trois heures, la mission était transportée sans délai à bord de l'*Assyria*. Puisse ce nom être d'heureux augure!

Nous sommes seuls à l'arrière. En revanche l'avant est encombré de pèlerins arabes, persans et indiens. Allah me préserve de mettre en doute la fervente piété des musulmans, mais, sans médire de leur ferveur, il est bien permis d'attribuer leurs incessantes pérégrinations au plaisir de quitter de trop nombreuses épouses, de voir des pays nouveaux et de se décharger

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 1.

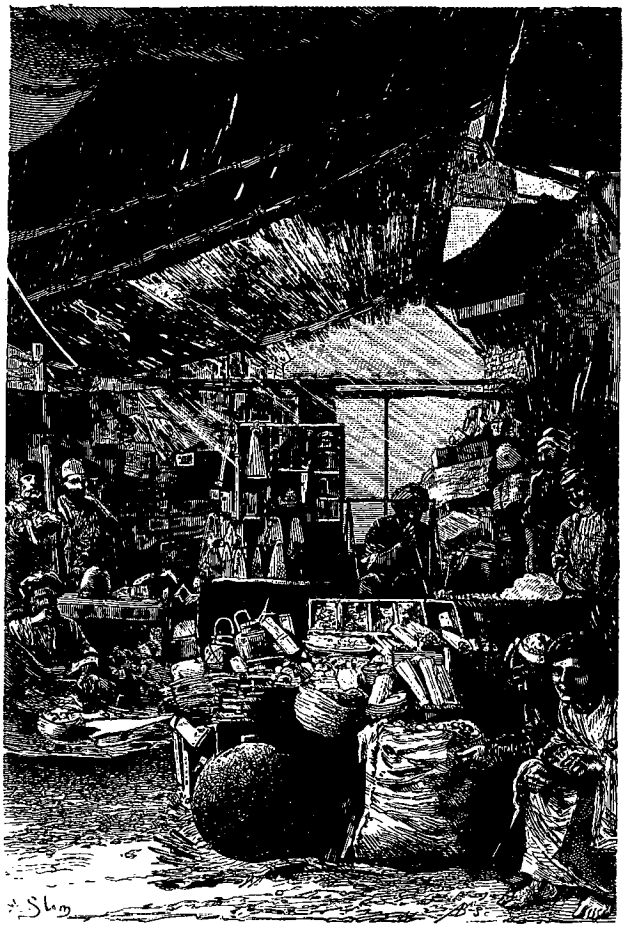
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du souci des affaires sous un prétexte honnête et même louable. Quel que soit leur mobile, les habitants du littoral de la mer des Indes et du golfe Persique envahissent, semblables à des troupeaux humains, tous les paquebots de la *British India*. Troupeaux, c'est le mot, car, parqués au-dessus de leurs bagages, abrités de la pluie ou du soleil par une simple toile, ils demeurent immobiles durant toute la traversée et n'abandonnent leur place que pour assister matin et soir aux distributions d'eau ou préparer à tour de rôle, dans des cuisines larges de deux pieds, le pilau quotidien.

27 janvier. — L'*Assyria* vient de ranger Ormuzd et de faire sa première escale à Bender-Abbas, dans une rade immense où manœuvreraient toutes les flottes de l'Europe.

A droite, à gauche, tout le long de la côte jaune se montrent des jardins et un grand nombre de villages; au centre est la cité persane, que domine un rideau de montagnes neigeuses.

On mouille à trois milles de terre, auprès d'un navire démâté placé sur la limite des bas-fonds. Le ponton sert de magasin et d'entrepôt aux bateaux de la compagnie. Une partie du chargement de l'*Assyria* étant à destination de Bender-Abbas, nous avons l'autorisation de débarquer. Le *belem* qui vient chercher la poste se dirige vers un môle ruiné. Il ne l'atteint pas. Comme à Obock, le trajet s'achève à dos d'homme.



Bazar à Bender-Abbas. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie de la mission.

Bender-Abbas ne diffère pas des villes persanes que j'ai visitées pendant mon premier voyage. Les maisons neuves se mêlent aux constructions en ruines, la boue et les détritus couvrent le sol mal nivelé des rues; les bazars, mi-partis en terre et feuilles de palmiers, montrent des boutiques dont la propreté contraste avec l'état d'abandon des voies qui les desservent.

Ici se présentent les épiceries avec leurs pains de sucre alignés, suspendus par la tête et vêtus d'une robe collante de papier argenté; les drogues vertes ou bleues mêlées à des plateaux chargés de pâtisseries polychromes, les pots à gingembre éclairant de leur émail turquoise les vieux cuivres où s'amoncellent le safran, les dattes et les piments secs aux chaudes couleurs. Un peu plus loin s'ouvre une raffinerie sommairement installée; des cuves de terre cuite, des caisses de rebut composent une usine et un séchoir rudimentaires.

Derviches, soldats déguenillés, singes tenus en laisse roulent de-ci, de-là. A ma vue les quadrumanes hurlent d'effroi et oublient les tours les plus faciles aux gens de leur espèce.

La nouvelle du débarquement des Faranguis s'est propagée dans Bender-Abbas; la foule grossit, s'écrase, et s'injurie à dire d'expert. Un marchand de cachemire, cicerone bénévole, prend pitié de la mission, et, se dirigeant vers une des portes de la ville, nous conduit en rase campagne.

Sur le fond stérile de la plaine se détache un mimosa géant. Des femmes vêtues de rouge remplissent leurs vases de forme antique ou causent avec des laveuses. En arrière de ce paysage, bien doux à des yeux endoloris par les reflets aveuglants du soleil, s'élèvent des constructions de moellons. L'une d'elles, à peu près effondrée, ressemble à une ancienne église chrétienne; les autres, bâties en forme de pyramide, recouvrent des sépultures européennes. Elles sont connues des indigènes sous le nom très exact de « tombeaux des Anglais ».

La rade de Bender-Abbas et l'île d'Ormuzd, que l'on aperçoit sur la gauche, ont joué un rôle important dans l'histoire des relations commerciales de la Perse et de l'Occident. Ormuzd, rocher dénudé, sans eau, sans végétation, couvert de dépôts salins, mais pourvu d'un port admirable, fut habité d'abord par les Arabes lorsqu'ils abandonnèrent la Perse aux conquérants tartares. L'île reçut de ces premiers occupants le nom d'Ormuzd, suprême souvenir du pays perdu. Au quinzième siècle elle tomba aux mains d'Albuquerque et, dès cette époque, devint, malgré sa proverbiale insalubrité, une des colonies portugaises les plus prospères, un de ces caravansérails francs où se concentrait le commerce du monde oriental.

Vers le commencement du dix-septième siècle, Chah Abbas étant roi, les Européens installés aux Indes formèrent le projet de nouer des relations avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Iran. Dans ce dessein, Anglais, Français et Hollandais installèrent à Gombroun (aujourd'hui Bender-Abbas) d'importantes factoreries. Le monarque persan se montra d'autant plus favorable à la création de ces nouveaux comptoirs, qu'il considérait d'un œil envieux les colonies lusitaniennes, dont il méditait l'anéantissement. Le Portugal, dès cette époque, ne disposait plus d'une marine puissante; néanmoins Chah Abbas se rendait compte qu'il lui était impossible de prendre Ormuzd sans le concours d'une flotte européenne et d'un capitaine plus expérimenté que son général, Emin Kouly Khan.

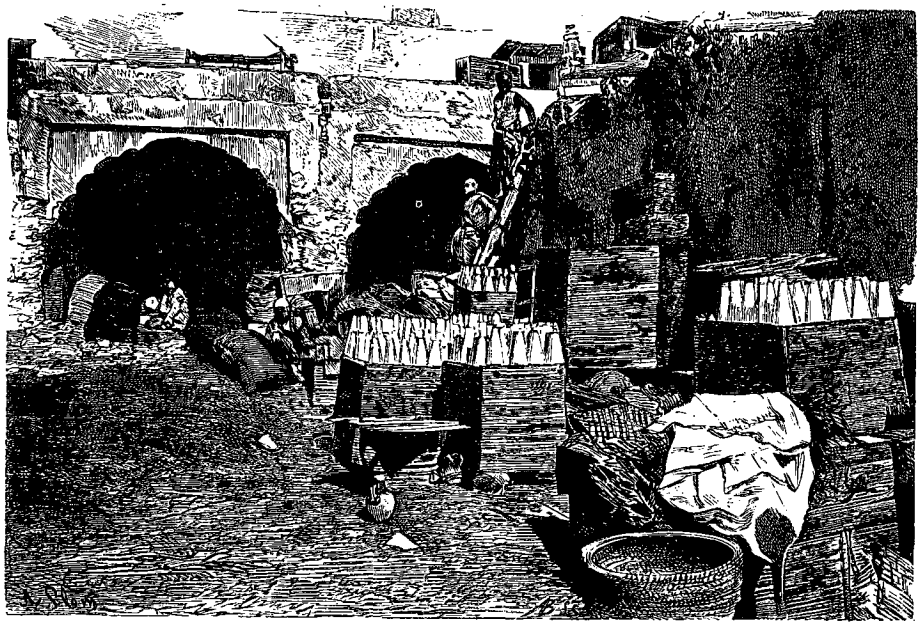
Il exploita la jalousie qu'inspirait à l'Angleterre l'établissement portugais et conclut un traité d'alliance avec la compagnie des Indes Orientales. La compagnie était exemptée du payement de tous droits sur les marchandises importées à Gombroun, prélevait même une part des taxes réclamée aux autres nations; en échange de ces faveurs, elle devait fournir les moyens de conquérir Ormuzd.

Une flotte fut assemblée et les coalisés mirent le siège devant la place.

Les Portugais se défendirent avec courage, mais, épuisés par la faim, la soif et la maladie, ils capitulèrent. La ville, abandonnée aux Persans, fut pillée et détruite.

Au terme du traité conclu entre Chah Abbas et la compagnie, les prisonniers chrétiens appartenaient aux Anglais. Les vaincus se louèrent-ils de cette clause spéciale? j'en doute. Après s'être vanté de son humanité, Mormox, le chef de l'expédition, écrit naïvement : « C'est du ciel qu'il me faut désormais attendre ma récompense, car les Portugais ne sont guère reconnaissants » (1621).

En apprenant la reddition d'Ormuzd, Chah Abbas fut transporté de joie et n'eut plus qu'un souci : manquer



Raffinerie à Bender-Abbas. — Dessin d'A. Slom, d'après une photographie de la mission.

à ses engagements. Il dénia aux Anglais le droit de s'installer dans l'île ou sur tout autre point du golfe, accabla de vexations ses anciens complices, et, depuis cette époque, l'histoire des factoreries de Gombroun se résume au récit des dangers et des misères dont pâtissent tous les établissements commerciaux dans les pays où le bon plaisir tient lieu de loi. Chah Abbas ne profita pas de la ruine des comptoirs portugais; il crut avoir assez fait pour la prospérité de Gombroun en changeant l'ancien nom de la ville contre celui de Bender-Abbas (Port-d'Abbas).

Franchissons deux siècles. Bender-Abbas avait été cédé au sultan de Mascate contre une redevance annuelle, que ce dernier négligeait d'acquitter. En 1854 le chah demanda la restitution de la ville, qui n'avait jamais été vendue, mais affermée. L'imam de Mascate fit la sourde oreille et ne répondit même pas aux dépêches du roi.

Un corps de troupes composé de cinq mille hommes, choisis parmi les toufangtchis des provinces de Chiraz et de Kirman, tous indisciplinés, mal vêtus, minés par la fièvre, prit la route de Bender-Abbas. L'attaque fut fixée au 9 du Rabi oul awal. Au moment d'agir, les chefs se trouvèrent en complet dissentiment. Depuis l'aurore jusqu'à trois heures du soir, ils discutèrent le plan d'attaque; enfin les troupes furent mises en marche. Elles arrivèrent jusqu'à trois cents pas de la ville sans perdre un homme, bien que les Arabes les eussent saluées de quatre décharges successives.

Sans doute vous vous représentez les sapeurs ouvrant des parallèles ou préparant des fascines et des gabions farcis? Détrompez-vous : l'armée était munie de huit pioches, et les seuls fourneaux creusés avec ces outils furent les fourneaux destinés à cuire le pilau des régiments.

Après avoir reçu sans dommage les bordées des Arabes, les *toupchis* royaux (canonniers) jugèrent qu'ils devaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riposter : il y allait de leur dignité. Leurs quatre pièces firent beaucoup de bruit et peu de mal. Les officiers avaient déjà déclaré qu'après une journée si bien remplie il s'en allait grand temps de se reposer et de planter les tentes, quand un maçon suédois, promu récemment médecin en chef des armées persanes, réunit dix soldats et leur promit cinq tomans (cinquante francs), la première moitié payable d'avance, la deuxième après l'exécution de son projet, s'ils parvenaient à occuper une petite éminence voisine des murs. Ces héros à cinq francs pièce s'élancent et atteignent le but sans blessure. L'impulsion est donnée. L'enthousiasme devient général. Craignant une attaque sérieuse et ne doutant pas que l'ennemi, maître des hauteurs qui commandent la ville, n'y traînât ses canons, les Arabes désertent les remparts. Soldats et officiers persans, de paisibles agneaux se métamorphosent en lions ; ils déposent leurs armes, se lancent à l'escalade des murailles hautes de six mètres, les franchissent et ouvrent les portes aux moins agiles.

La guerre cependant ne devait pas se terminer sans effusion de sang. Les Arabes s'étaient réfugiés partie dans la citadelle, partie sur leurs bateaux demeurés en rade. Vers le soir, des soldats d'Hamadan, fort ignorants des dispositions prises par les ennemis, vinrent sur la plage respirer la brise de mer. A leur aspect, les Arabes qui n'avaient pu s'embarquer se jetèrent à la nage et tentèrent de rejoindre leurs *belems*. Les Persans coururent en ville, ramenèrent un canon de douze, et le pointèrent sur les fuyards. Ils mettaient le feu à la pièce quand une salve à mitraille, partie de la citadelle, abattit un capitaine, un lieutenant, vingt-huit hommes et quatre chevaux. Nos héros auraient eu des ailes de perdreaux ou des jambes de lièvre qu'ils ne se seraient pas sauvés plus vite. Cependant les troupes royales rétablirent le combat. Trois jours durant, elles bombardèrent la citadelle et ajoutèrent une page nouvelle à l'épopée nationale en emportant l'ouvrage, à peu près veuf de ses défenseurs.

Le coffre-fort du chah avait pris une part active et directe à ce succès ; les généraux, au lieu de courtiser la muse des batailles, suivirent l'exemple du médecin en chef, et promirent un beau toman d'or à tout homme qui apporterait une tête d'Arabe. Je laisse à deviner ce que devinrent les prisonniers. Tous furent passés au fil de l'épée, y compris le commandant de la place, le Beloutchi Mollah Seïd. Les Iraniens eurent cent cinquante blessés et cinquante tués ; leurs ennemis perdirent huit cents hommes ; bon nombre d'entre eux trouvèrent la mort dans les flots. Le fils de l'imam de Mascate, grièvement atteint en regagnant un bateau sous une grêle de balles, rapporta à son père la nouvelle du désastre. Depuis cette facile victoire, Bender-Abbas a le bonheur de posséder un gouverneur persan. Elle n'en est pas plus fière et se glorifie seulement de ses belles mandarines, de son air humide et des chaleurs accablantes de ses étés.

28 janvier. — L'*Assyria* n'a pas fait route le long de la côte et suivi le canal peu profond situé entre le continent asiatique et l'île de Tavila. Elle se dirige vers le détroit d'Orzmud qui met en communication la mer d'Oman et le golfe Persique. La terre apparaît violette et décharnée sous la lumière crue d'un soleil d'orage ; les éclairs déchirent l'horizon dans la direction du Ras-el-Djébel et de la côte arabique.

La mer bondit, l'écume blanchit la crête des vagues ; des embruns embarqués à l'avant balayent le pont de l'une à l'autre de ses extrémités. Officiers et matelots revêtent leur *suroi* de toile jaune et chaussent les grandes bottes étanches.

29 janvier. — Les claires-voies ont été fermées pour la première fois depuis Kurrachee et la nuit nous a paru éternelle dans les étuves closes qui nous servent de cabines. A la pointe du jour, une violente secousse ébranle le bateau d'avant en arrière et débarrasse de ma personne la banquette qui me sert de lit. Le mouvement régulier et ininterrompu de l'hélice, ses trépidations si énervantes, mais dont le brusque arrêt porte l'inquiétude et l'angoisse dans les cœurs les plus optimistes, cessent à l'instant même. Je cours sur le pont ; on ne saurait s'y tenir debout, tant l'*Assyria*, échouée sur un banc de sable, donne de la bande à tribord.

Il est six heures du matin ; les étoiles pâlissent ; l'horizon, encore alourdi, s'illumine timidement : c'est l'aurore au doigt gris perle, puis rosé. Le globe d'or tient mal les promesses de sa belle avant-courrière : à peine a-t-il embrasé l'atmosphère qu'il se cache derrière les épais nuages accumulés par l'orage de la nuit Avant de disparaître, le soleil éclaire une côte fort basse et des bouquets de palmiers isolés du sol par un nuage dense où leurs stipes restent plongés. Le paysage est si étrange que la réalité joue le mirage.

Le vent souffle de terre ; quelques manœuvres combinées des voiles et de l'hélice suffisent à dégager la proue. Vapeur arrière, et l'*Assyria* reprend sa position normale. Encore un effort, et nous voici en pleine mer, puis en vue de Linga.

Les bas-fonds, si fréquents dans cette étrange mer dont la profondeur n'excède jamais cent mètres, et que l'on devrait nommer le marais persique, obligent à mouiller fort loin d'une ville bâtie tout le long de la côte. Les maisons hautes, percées de nombreuses ouvertures, leurs terrasses grises, les fonds verts des bois de palmiers plantés derrière les habitations, les quilles de grosses felouques tirées sur le sable apparaissent à travers un chantier de construction navale en pleine activité.

Il faut renoncer à débarquer, tant la mer est grosse. Le commandant se contente d'expédier le courrier.

Dès que la chaloupe du bord et son équipage trempé jusqu'aux os sont de retour, l'ancre est levée.

30 janvier. — Depuis Kurrachee l'*Assyria* a toujours couru le long des côtes du Béloutchistan et de la Perse. En quittant le mouillage de Linga, le navire met le cap sur les îles Bahareïn situées dans les eaux arabiques.

Ces îles, très fertiles et fort commerçantes, donnent leur nom à la baie qui les entoure, comme elles prirent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autrefois celui de la côte voisine. Elles doivent leur richesse agricole à des conduits artésiens qui passent au-dessous de la mer, et leur importance commerciale à des bancs d'huîtres perlières déjà célèbres au temps d'Alexandre.

L'histoire de Bahareïn se résume en celle de ses pêcheries. C'est pourtant de Bahareïn que sortirent les bandes de pillards qui désolèrent la Mésopotamie et ravagèrent Ctésiphon sous les premiers rois sassanides; de ce port cingla vers la Perse une flotte célèbre : elle portait la première armée arabe qui tenta d'envahir l'Iran. A peine débarqué, le chef de l'expédition était battu par le satrape Chehrek, demeuré fidèle à Yezdigird, tandis qu'une tempête coulait tous ses navires.

Si le vent mollit, la pluie s'abat torrentueuse. Le *belem* de la poste vient nous chercher; comme à Bender-Abbas, il touche fort loin de la plage. Mais les indigènes ont aperçu des casques blancs; ils lancent à l'eau des ânes vigoureux et grimpés sur ces montures accostent l'embarcation. Un quai naturel défend la ville contre les hautes marées. Au sud s'élève l'hôtel de la poste, grand bâtiment surmonté du pavillon anglais; au nord trône une batterie de canons archaïques. Ces pièces ornent l'entrée de la résidence officielle du cheikh Aïssa Ben Ali, sultan de Bahareïn. Malgré son palais et son artillerie, le cheikh Aïssa est un prince... décoratif, car il est bien connu que toutes les îles *riches* sont la propriété incommutable de l'Angleterre. Bahareïn ne fait pas exception à la loi : ses nombreux habitants pensent et vivent sous l'aile protectrice du colonel Ross, jaloux de leur faire digérer les marchandises anglaises : clous, draps, sucres, cotonnades et riz des Indes, que la *British India* apporte tous les quinze jours.

Actuellement les bazars où s'empilent des myriades de poissons secs paraissent calmes, presque déserts. Il n'en est pas ainsi en toute saison. Au mois de mars la ville s'éveille. Le commerce des perles y amène les tribus de plongeurs et les marchands indiens : les exploités et les exploiteurs. Le cheikh désigne à chaque bateau l'emplacement où il doit pêcher, afin de ne pas compromettre le repeuplement des bancs, et, au signal convenu, toutes les embarcations sortent du port.

Le plongeur adresse une courte invocation à Allah, aspire l'air à pleins poumons, passe l'orteil droit dans l'anneau d'un poids de dix kilogrammes, se munit d'un filet que maintient ouvert un cerceau d'osier, s'arme d'un long poignard dont il se servira contre les requins et, après avoir lié autour de ses reins la corde qui le met en communication avec la barque, se précipite dans le gouffre azuré.

Derviche à Bender-Abbas (voy. p. 18). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la mission.

Entraîné par le lest suspendu à son pied, le pêcheur atteint le banc, ramasse les huîtres, les jette dans le filet et se fait hisser dès qu'il se sent oppressé. Les Arabes de Bahareïn restent en général de soixante à soixante-dix secondes sous l'eau; quelques-uns d'entre eux, devenus légendaires, demeuraient pendant six minutes au fond de la mer. De même, certains hommes sont fatigués après avoir plongé douze fois, d'autres soutiennent ce pénible travail durant plusieurs heures. Un nouveau signal rappelle les bateaux. Les huîtres, déposées sur une grève soigneusement close, sont jetées dans des chaudières d'eau bouillante, ou abandonnées jusqu'à ce que la pourriture des matières animales permette de les ouvrir sans risque d'endommager la perle.

Patrons et acheteurs surveillent avec la même vigilance la séparation de la coquille et du manteau. Les ouvriers employés à ce travail sont trop peu vêtus pour qu'il soit nécessaire de visiter leurs poches chaque soir; on se contente, quand l'un d'eux porte la main à sa bouche, de le lier et de le purger avec énergie afin de nettoyer les cachettes les plus discrètes. Le prix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des objets dérobés explique et fait pardonner cet abus de l'huile de ricin.

La perle est un bijou si seyant que dès la plus haute antiquité elle acquit une grande valeur.

La Chine comptait au nombre de ses taxes un tribut payé en perles, et le *Rh'ya*, dictionnaire des compilations, écrit, dit-on, plus de mille ans avant Jésus-Christ, la signale comme originaire des provinces occidentales du Céleste-Empire. Les Grecs la mirent au rang des objets précieux; la loi romaine la classait parmi les valeurs transmissibles aux descendants; un collier de perles était le symbole de l'union conjugale.

Quelques auteurs anciens voyaient dans la perle l'œuf du mollusque.

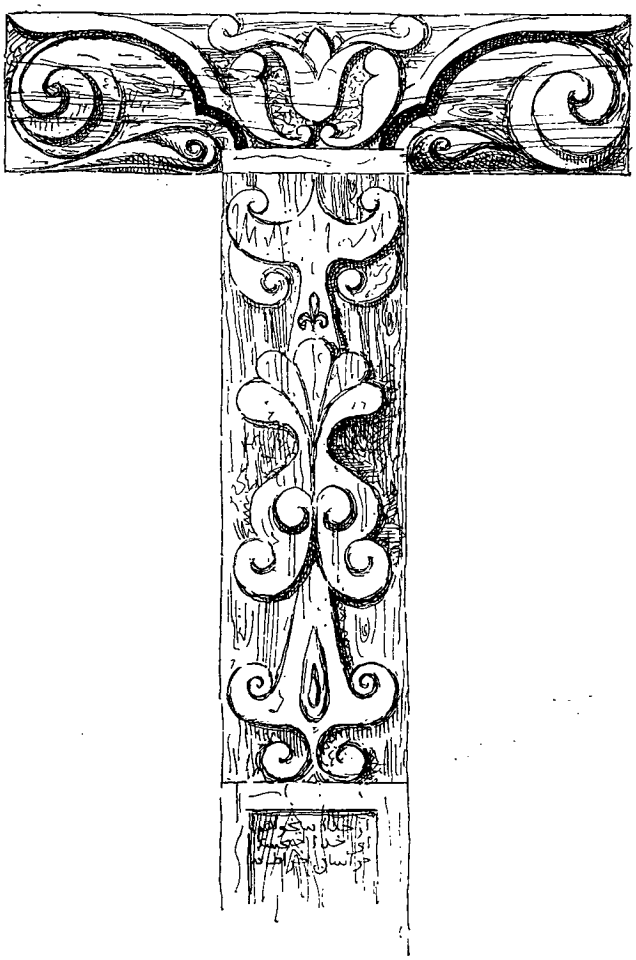
Pline faisait remonter les huîtres des profondeurs où la nature les a reléguées, et leur confiait le soin charmant de transformer en perles les gouttes de rosée recueillies, au mois de mai, entre la coquille et le manteau.

La génération des huîtres mères, contée par les Indiens Paravas, ne le cède en gracieuse fantaisie à aucune autre légende; Vénus elle-même ne rougirait pas de pareille origine. A l'époque des grandes pluies l'eau des torrents s'écoule dans la mer sans se mêler avec les ondes amères; elle s'épaissit au soleil, forme une crème blanche qui se divise en légers fragments; chacun d'eux prend vie, devient un animal dont la peau s'épaissit et acquiert finalement une telle consistance que son poids l'entraîne au fond de la mer, où il revêt la forme d'une huître. Des esprits satisfaits d'une pareille version devaient expliquer sans peine la présence de la perle dans la coquille.

Mais, de tous les poètes, qui fut plus poète que Saadi!

Une goutte de pluie tomba du sein des nuages; en voyant la mer immense elle demeura toute confuse. « Que suis-je, dit-elle, à côté de l'Océan? En vérité, je me perds et disparais dans son immensité! » En récompense de cet aveu modeste, elle fut recueillie et nourrie dans la nacre d'une coquille; par les soins de la Providence, elle devint une perle de grand prix et orna le diadème des rois. Elle fut grande parce qu'elle avait été humble, elle obtint l'existence parce qu'elle s'était assimilée au néant.

La vérité fait toujours vilaine figure auprès de la fiction : oyez plutôt. La perle serait une concrétion calcaire mêlée à une substance organique déposée en couches concentriques autour d'un noyau central. Elle ressemblerait à la nacre de certains mollusques et l'on provoquerait même son développement artificiel soit en pratiquant une piqûre dans les valves, soit en introduisant un corps étranger entre la coquille et le manteau, corps étranger qui deviendrait une source d'irritation et déterminerait autour de lui un dépôt nacré.



Chapiteau de la mosquée de Bahareïn (voy. p. 24). — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

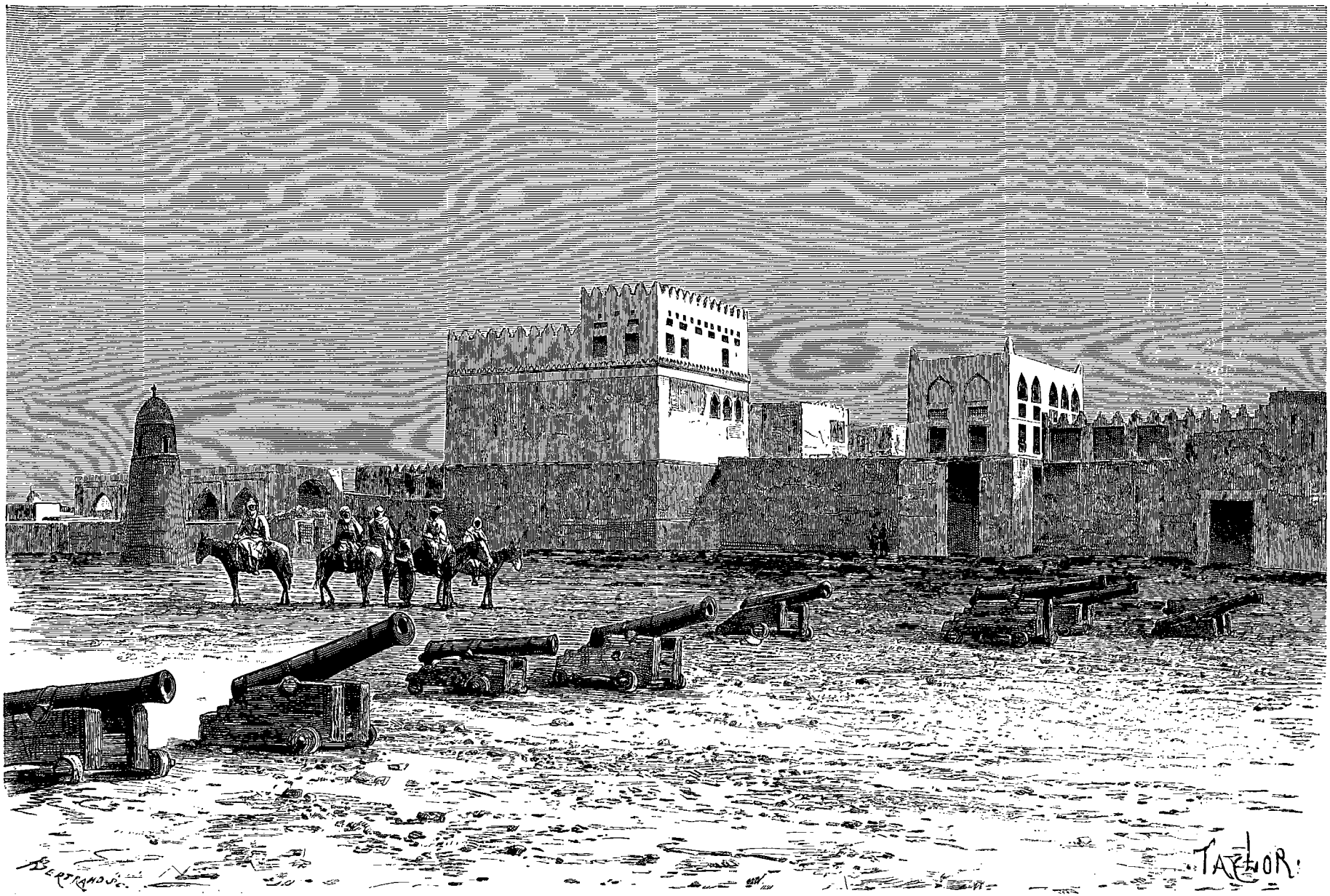
Tous les mollusques ne sont pas des ouvriers également habiles. Les artistes fabriquent des globules sphériques; d'autres donnent à leur concrétion nacrée la forme de poire; les paresseux engendrent des perles attachées à la coquille par un de leurs côtés et appelées « boutons de perles »; les incohérents composent les perles bossuées ou baroques si heureusement mises en œuvre par les artistes de la Renaissance. La loupe, employée en sertissages, et enfin la semence, comprenant les perles les plus petites, sont l'œuvre des apprentis et des manœuvres.

Il ne faut pas considérer seulement la forme d'une perle, mais encore son eau et son orient. L'eau est la couleur; les teintes varient du blanc azuré, ou argenté au blanc jaunâtre, au jaune d'or plus ou moins vif, au rose, au bleu, au lilas et au noir. Les perles de toute eau offrent des cercles de nuances différentes qui en rendent l'éclat moins parfait : elles sont dites « rubanées ». En Occident on estime surtout la couleur blanche et toutes ses variétés azurées ou jaune Les Arabes préfèrent la teinte jaune, indice d'inaltérabilité.

On entend par orient la pureté, le chatoiement, l'éclat, vertus théologales qui, réunies, triplent quelquefois la valeur de perles égales en poids et grosseur.

Les anciens recevaient leurs perles des Indes et du golfe Persique, ainsi qu'en témoigne d'ailleurs le mot

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais du cheikh Aïssa à Bahareïn (voy. p. 21). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

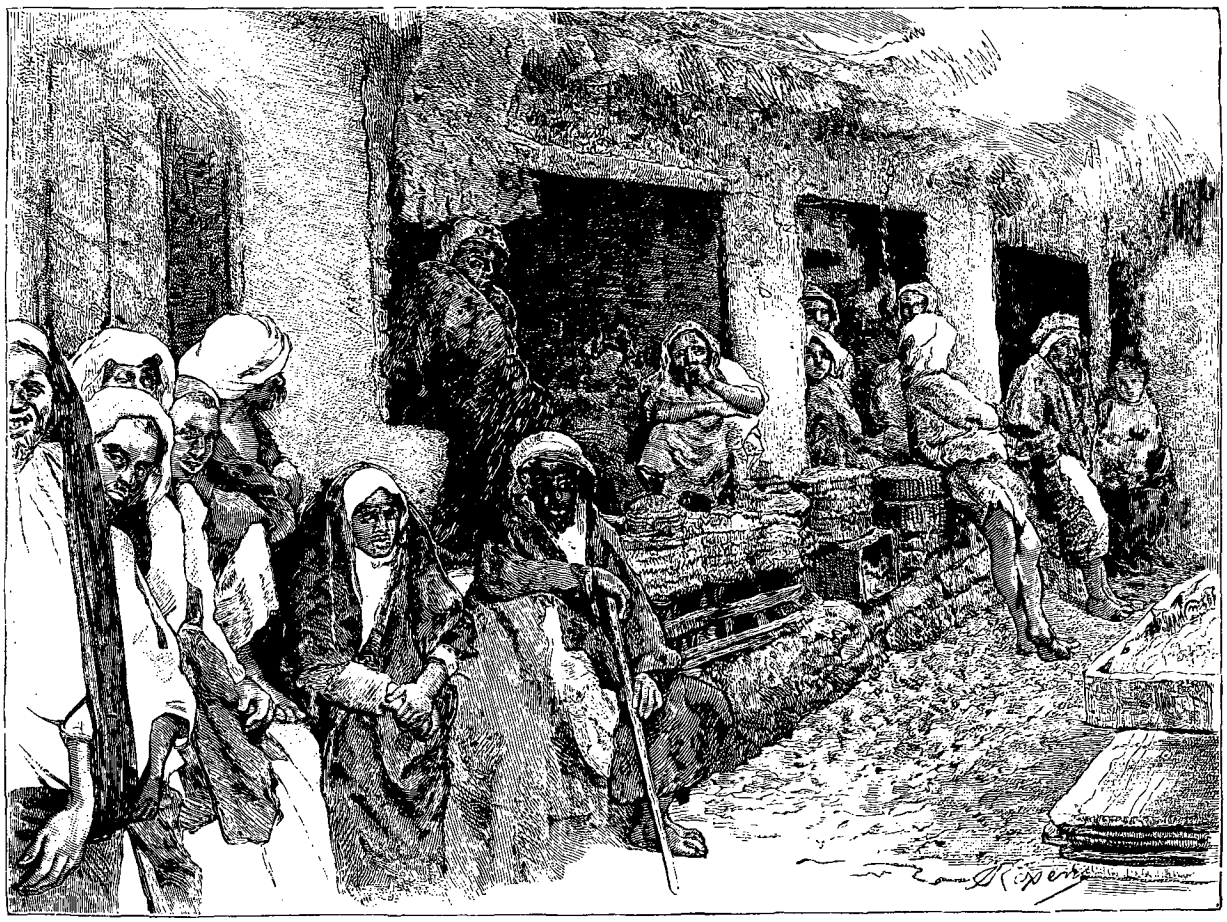
grec *margaritès*, dérivé du persan *mèrvarid*. Aujourd'hui des bancs ont été découverts sur les côtes d'Australie, d'Amérique et autour de quelques îles de l'océan Pacifique. Les pêcheries de Bahareïn n'en sont pas moins fort actives : au printemps elles occupent quinze cents bateaux et donnent un revenu annuel de dix millions, dont la population indigène ne profite guère.

On ne trouverait pas une perle à acheter dans le bazar : toutes sont vendues et emportées à la suite de la pêche. Prenons la clef des champs. Holà, les ânes!

Le sol est boueux, les sentiers glissants : peu importe, nos montures ont des ailes et nous amènent, après une série de chutes variées, au pied d'une mosquée en ruine, signalée par deux minarets encore debout. Cet édifice, jadis très vaste, a subi de nombreuses restaurations.

Procès-verbaux de réfections, élégants chapiteaux ornés d'épigraphes, nombreuses inscriptions à la louange d'Allah, dalles funéraires appliquées de-ci, de-là, diront l'histoire de l'édifice à qui voudra interroger les textes et en aura le loisir.

Non loin des ruines sourd une source chaude si transparente et si limpide qu'on aperçoit le fond du bassin dans lequel elle est recueillie, avec autant de netteté que s'il était vide. Autour du griffon, puis le



Bazar à Bahareïn (voy. p. 21). — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie de la mission.

long d'un canal qui déverse dans des rigoles d'irrigation l'eau d'un puits artésien encore plus abondant que le premier, apparaissent des champs de luzerne semés en planches comme les légumes de nos potagers, et si verts, et si beaux que chaque tige de fourrage semble pousser en serre chaude. Ce sont des jardins, toujours des jardins, traversés au galop des baudets, sous les feuilles ruisselantes des magnolias et des dattiers, sous les fleurs jaunes des mimosas vaporeux dont les troncs servent d'appui à des chèvrefeuilles embaumés. Une multitude de huttes recouvertes de nattes en feuilles de palmier, des cultivateurs habillés de blanc et des femmes vêtues de rouge jettent au milieu des bois une note vivante qui en complète le charme.

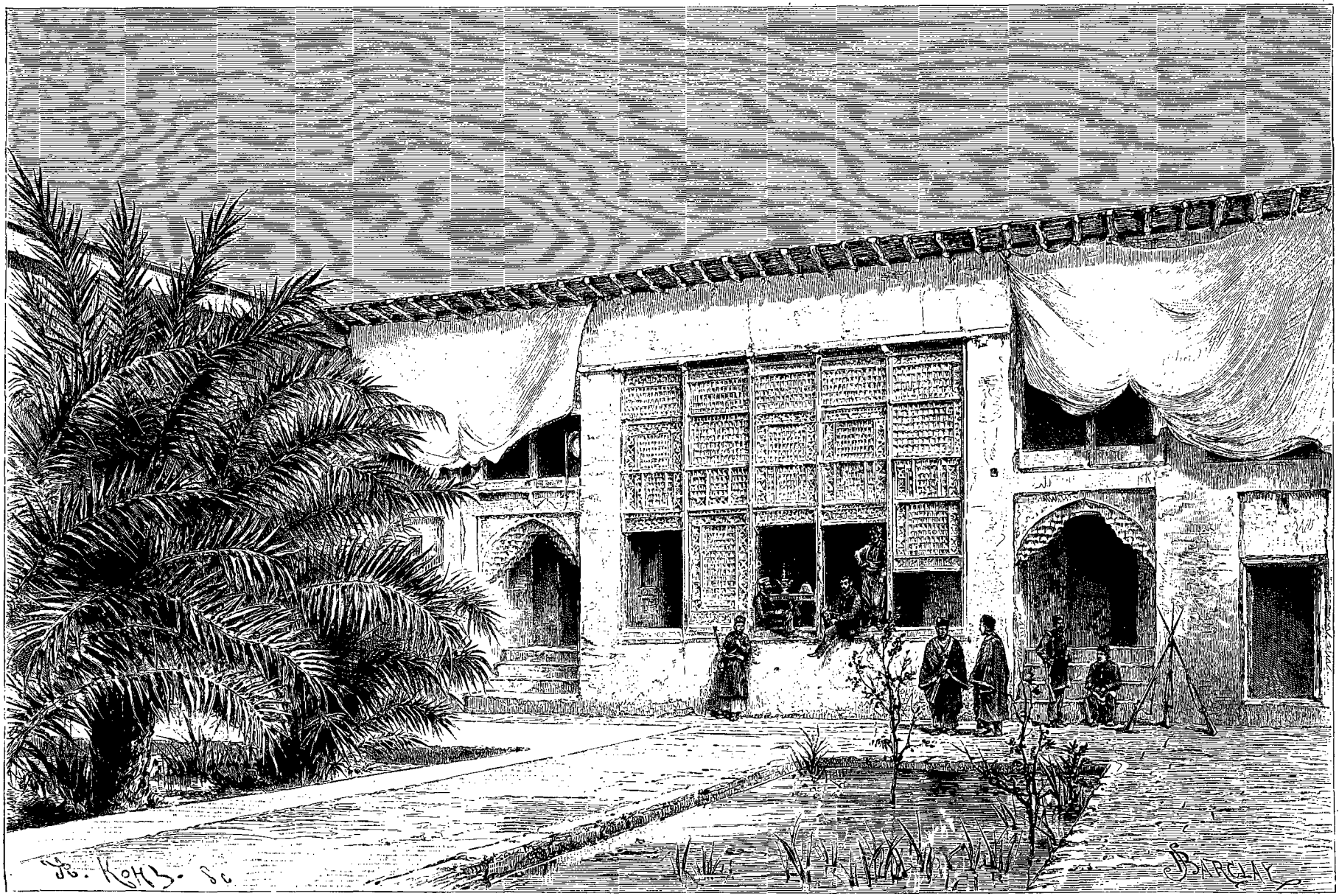
Éloignez-vous de ma mémoire, rives du Nil et du Chat-el-Arab, roseraies parfumées d'Ispahan et de Chiraz : auprès de Bahareïn vous me semblez de tristes déserts !

IV

Arrivée à Bouchyr. — Mohammereh, son origine, ses différents avatars. — Le Karoun. — Ahwaz. — Champs de bataille de Waïs et de Bend-Akhil. — Chouster.

31 janvier. — Bouchyr. — Nous avons quitté l'*Assyria* par un temps épouvantable. Pendant plus de deux heures, la barque du pilote tira des bordées avant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Notre mission de Bouchyr (voy. p. 26). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de la mission.

LEGS FERME 1910 N°

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'atteindre la ville, qu'on n'apercevait même pas à cent mètres de distance, tant la pluie tombait drue et serrée. Mouillés comme des marsouins, nous avons été recueillis dans le poste des douaniers, puis remis aux mains de quelques soldats. Ces vaillants se sont empressés de nous guider jusqu'au logis préparé à notre intention par les soins du gouverneur. Je connais cet immeuble pour l'avoir déjà habité. Elle est toujours charmante, ma maison ! Et je ne paye ni impôts ni réparations locatives.

Excepté le soleil, tout nous sourit depuis notre débarquement. Le gouverneur vient de faire complimenter Marcel; le *naïeb*, chargé de ce soin, s'est empressé de lui apprendre que son maître tenait les firmans royaux à la disposition du chef de la mission. Il apportait en même temps une excellente lettre du docteur Tholozan. Toutes les difficultés sont résolues; que Dieu protège nos travaux !

J'ai revu l'aimable famille du colonel Ross, les frères Malcolm et les agents de la maison Hotz.

L'ancien gouverneur a disparu. Peu de temps après notre départ, la population de Bouchyr, lasse de lui payer d'exorbitants impôts, se mutina et mit le siège devant le palais. Fort ému par ces manifestations d'un goût douteux, Mirza Moustofi Nizam prit la fuite déguisé en pêcheur, — grandeur et décadence, — mais ses bagages furent saccagés et pillés. Depuis cette époque le soin de faire le bonheur du peuple a été dévolu au fils aîné de Çahabi Divan, gouverneur de Chiraz.

Si notre ex-ami n'avait pas le tempérament d'un lutteur, il possédait en revanche les qualités propres aux fonctionnaires orientaux. Pendant la courte durée de son administration il avait mis en lieu sûr des sacs rebondis; aussi bien, pour parler persan puisque nous sommes en Perse, son cœur n'est-il point demeuré longtemps à l'étroit ou gêné dans les entournures. Grâce à de puissantes protections achetées à beaux deniers comptants, il dirige, en qualité de satrape, la province de Kirman, plus gras, mieux nourri que jamais et possesseur d'un titre sonore, *l'Heureux du Royaume*. La prévoyance est mère du bonheur.

4 février. — Nous venons d'éprouver une cruelle déception : M. Babin s'est aperçu que le tachéomètre était brisé et, perte bien autrement grave, qu'il manquait à l'appel une caisse contenant la pharmacie et nos fusils de chasse. Pourtant le nombre de colis avait été vérifié. Une paire de roues aura été comptée pour un au chargement, et deux au déchargement. Plus de quinine, plus d'expéditions cynégétiques autour des tumulus si giboyeux de Suse ! Par bonheur, il nous reste les carabines et les cartouches du Ministère de la Guerre.

Malcolm Khan, témoin de notre déconvenue, nous a conduits à sa campagne, joli site maritime entouré de jardins. Des eaux douces, dues aux pluies hivernales, ont recouvert allées et massifs, et c'est en s'aidant de la brasse et de la coupe que le jardinier est allé cueillir un superbe bouquet au milieu duquel se signalait, par son étrange couleur, une rose verte.

Le précieux arbuste qui la porte est originaire de Maurice; il doit à une maladie spéciale la couleur anomale de ses fleurs. La santé est œuvre divine; la rose verte ressemble à une agglomération de feuilles pliées et serrées les unes contre les autres; elle manque d'éclat, ne connut jamais la jeunesse et ne dégage aucun parfum : cette duègne des fleurs semble flétrie avant de naître.

Chemin faisant, M. Malcolm m'apprit que le prince Zellè Sultan consentait à recevoir les fonds de la mission, et autorisait le gouverneur de l'Arabistan à rembourser la somme versée, en déduction de la redevance annuelle de la province. Nous pourrons donc traverser la Susiane sans crainte des voleurs. La négociation de cette affaire et la nécessité de prendre les firmans et des lettres de recommandation avaient forcé mon mari d'interrompre son voyage; il lui est désormais loisible de reprendre la mer.

8 février. — Hier l'*Arabia* est entrée en rade de Bouchyr. Nos amis nous ont souhaité heureuse chance, mais nul d'entre eux ne paraissait avoir confiance dans le succès de notre entreprise. Les difficultés auxquelles Loftus fut en butte il y a trente ans, les dangers qu'il courut à Suse malgré les immunités diplomatiques, ne sont pas encore oubliés, et chacun nous a dit adieu avec une mine contrite de mauvais augure. Ce matin, le steamer arrivait en vue de Felieh. Comme la mission s'apprêtait à débarquer, Cheikh Meuzel montait à bord. Il venait au-devant du consul d'Angleterre et de sa femme, qui devaient chasser le lion en sa compagnie et apporter comme appât leur bébé, une mignonne fillette de six mois. Le départ a été retardé de quelques jours : l'enfant n'était pas assez gras.

Le cheikh nous accueille avec amabilité et ne paraît pas se souvenir des ennuis que nous valut jadis sa chaloupe détraquée et son personnel insoumis. Prenant les devants, il nous introduit lui-même dans cette demeure de Felieh jadis tout imprégnée de l'âpre odeur des combats. Les serviteurs présentent toujours le café avec le fusil chargé sur l'épaule et le poignard à la ceinture, mais le cheikh et son entourage ont la figure heureuse et reposée.

Je m'informe de Torkan Khanoum et de sa panthère. « Elles ne sont plus ici. » Insister serait malséant. L'andéroun, auquel j'ai rendu visite dès le soir même, est actuellement soumis à l'autorité d'une autre femme de défunt Cheikh Djaber, qui vivait à Bassorah lors de mon premier voyage. Golab Khanoum est Kurde, mais parle correctement l'arabe et le persan. Contrairement aux femmes de Cheikh Meuzel, de moins en moins élégantes, elle est mise avec recherche et porte les toilettes et les bijoux dus à la générosité de son vieil époux. La tête, serrée par un bandeau de soie noire suivant la mode de Bagdad, est couverte d'une calotte ornée de sequins. Une longue tunique de brocart violet, à semis d'or, s'ouvre sur une chemise de soie blanche chargée de dessins cachemires. Ces deux vêtements, décolletés en cœur, découvrent une guimpe de gaze fermée par des boutons en rubis et descendent jusqu'à la cheville, dissimulée sous les bouffants de pantalon en

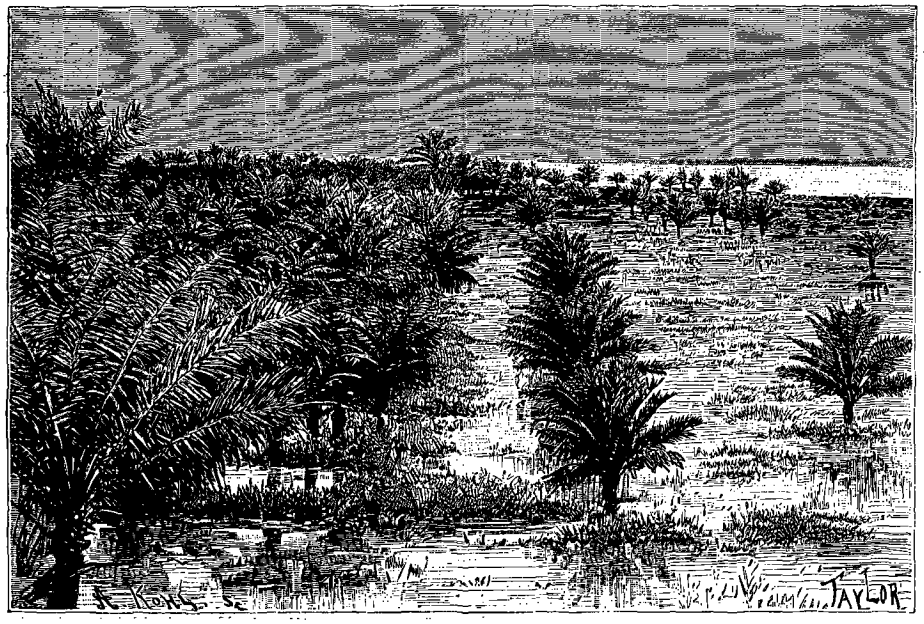
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

satin bleu pâle. Sur ce brillant costume est jeté l'abba de laine noire brodé de fils colorés.

Ceintures, pendeloques accrochées à la coiffure, bracelets de bras et de jambes, bagues de pieds et de mains surchargées de pierreries complètent la toilette.

Je n'ai découvert qu'une jolie femme dans le troupeau réuni sous mes yeux : c'est Fathma Khanoum, sœur de Cheikh Meuzel, grande fille à la taille élancée et aux traits élégants, mais à la physionomie trop placide. Ses cheveux noirs, taillés en frange sur le front, sont ménagés de façon à former deux grosses nattes sur les tempes ; une toque couverte de pièces d'or imbriqués couronne le sommet du crâne et disparaît en partie sous les plis légers d'une gaze noire qui vient ensuite s'enrouler autour du cou. La chemise de soie émeraude laisse apparaître les plis d'un pantalon de brocart rouge lamé d'or. Sur la poitrine tinte une trousse de petits objets d'argent ciselés et enrichis de turquoises. Ils contiennent des amulettes et des boules de coton imbibées de parfums.

Les khanoums, assises autour d'un énorme fanal, jouaient une partie de cartes qui m'a paru avoir les plus grandes analogies avec l'émouvante bataille. Les cartes étaient données trois par trois, les plus fortes l'emportaient. Les levées prenaient place sous le pied chargé de bagues de chacune des partenaires. Golab Khanoum m'assura qu'elle aurait eu grand plaisir à me garder à Felieh, au lieu de me laisser partir pour Suse, où je vais, assure-t-elle, supporter bien des misères. Elle m'eût appris l'arabe ; en échange de ses bons procédés, et afin de lui être agréable, j'aurais dû me raser jusqu'à la chair les ongles des mains. Elle n'admet pas qu'on puisse laisser grandir cette *corne blanche* qui rappelle les griffes des animaux.



Rives du Karoun, près de Mohammereh. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

10 février. — La mission a quitté Felieh sur le *Karoun*, bateau de Cheikh Meuzel. Marcel a insisté pour louer le vapeur, puis pour rembourser le prix du charbon qui va être consommé. Le cheikh s'est refusé formellement à accepter la moindre rémunération : « Je ne fais pas de différence entre l'argent de mes amis et le mien », a-t-il répondu. Pareille générosité est bien rare en Orient.

Le navire descend le Chat-el-Arab, tourne à gauche, range Mohammereh et pénètre dans l'embouchure du Karoun. Comme son voisin, ce beau fleuve arrose une plaine qui, de droite et de gauche, s'étend toujours plate, tandis qu'elle est bornée au nord par une montagne aux lignes ondulées, longue barrière joignant Havizeh à Mendeli.

Les rives du Chat-el-Arab et du Karoun témoignent de la formation d'un delta dont l'accroissement serait des plus rapides. Depuis le commencement de notre ère il s'avancerait dans le golfe d'un mille anglais tous les soixante-dix ans. Ce colmatage anomal aurait pour cause originelle le peu de profondeur du golfe, sa largeur restreinte, la grande masse de boues charriées dans un bassin que ne parcourt aucun courant et que n'agite aucune tempête. Les vases, repoussées à marée montante, forment des lignes de hauts-fonds tels que la barre de Fau ; à leur tour, ces obstacles obligent le fleuve à s'étendre en éventail sur tout l'estuaire et, faute de vitesse, à déposer les terres et les sables qu'il transporte. La nature quaternaire de la plaine est d'ailleurs indiquée par les efflorescences salines du sol et la présence de coquillages semi-fossiles tout semblables à ceux que l'on trouve dans le golfe.

Il est pour la première fois question de la province que nous traversons et de sa capitale Dour-Yakin, une ancêtre de Mohammereh, dans l'histoire de Saryoukin, fondateur de la dynastie des Sargonides.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dour-Yakin, fort maltraitée pendant quelques siècles, renaquit à l'époque d'Alexandre et prit le nom du conquérant. Les habitants de la cité persane de Durine y furent transportés. De cette époque date le canal du Karoun au Chat-el-Arab. Il fut creusé afin de faciliter l'accès du Pasitigris (Karoun moderne) qui se jetait dans le golfe par des canaux vaseux : le Khar Kobban et le Khar Bahmech chir.

Le grand nom du roi de Macédoine ne fut pas une égide protectrice. Alexandrie, détruite par une crue du fleuve, rebâtie sous le règne d'Antiochus, reçut de ce prince le nom d'Antioche; ruinée de nouveau, elle fut reconstruite et protégée contre les crues du fleuve. Un roi arabe, Spasinès, fils de Sogdonacus, exécuta ces travaux. Il éleva des digues, des quais, appela la nouvelle cité Charax de Spasinès et en fit la capitale d'un petit royaume, la Caracène, qui paraît avoir été prospère, mais dont l'histoire nous est mal connue.

Sans cesse ballottée au gré des fluctuations politiques, la vieille Dour-Yakin continua à changer de nom et de maître. Baptisée Kerkhi Misan et Asterábád par les Sassanides, puis Maherzi et Mohammereh par les Arabes, elle fut disputée il y a quelques années encore entre les Turcs et les Persans et attribuée à ces derniers en vertu du traité d'Erzeroum.

Le paysage se transforme dès qu'on s'éloigne de Mohammereh. Aux sombres et paisibles bois de dattiers succèdent des rives inhabitées, plates, couvertes d'efflorescences salines. Je reconnais la coupole de l'imamzadé Ali Ben Houssein entouré de quelques arbres, le campement de Salounieh, les palmiers de Sabah, auprès desquels nous amena jadis la chaloupe poussive de Cheikh Meuzel, palmiers que l'on aperçoit plusieurs heures avant de les atteindre et qui changent sans cesse de position, tant le cours du fleuve est sinueux. Puis nous passons devant le petit village d'Ismaïliah. A partir de ce point, la plaine apparaît toute verte, tapissée d'immenses champs de blé appartenant tous au châtelain de Felieh, le marquis de Carabas de la région.

Voisines du fleuve, se dressent les tentes brunes des nomades. Dans les champs paissent d'innombrables troupeaux de chameaux, de moutons et de vaches qui, sur le soir, se rapprochent des campements, traînant avec peine leur ventre arrondi. Les tamaris deviennent plus beaux, les konars chargés de baies rouges tachent la plaine de leur grosse boule de feuillage sombre. Au bord de l'eau viennent des femmes vêtues de longues chemises d'indienne rouge, la tête et la taille couvertes d'un abba brun, le crâne entouré d'un turban de couleur foncée. Toutes portent leurs cheveux coupés en frange, des nattes sur les tempes, des boutons de métal ou des anneaux d'argent enfilés dans les narines. Elles ne paraissent pas fort sauvages et nous laissent regarder, sans témoigner de mécontentement, leurs traits largement taillés.

A la nuit tombante, le *marcab* (bateau à vapeur) atteint le barrage d'Ahwaz, bâti sur un affleurement rocheux. Le vapeur ne saurait franchir cet obstacle. Nous débarquons et prenons le chemin du village. Le calme et le silence sont complets; à peine les échos des montagnes répondent-ils aux appels de quelques bergers attardés.

Des ruines, tristes débris de monuments hypostyles, d'antiques tombeaux creusés dans le roc, un cimetière arabe, le barrage et les amorces de canaux desséchés attestent seuls la grandeur évanouie de l'ancienne Aginis.

10 février. — Nous avons troqué les bateaux contre la caravane. Il était temps : je me momifiais à ce régime maritime. Avant-hier nous avons atteint Waïs, et le lendemain les bords du Karoun; sur la rive opposée apparaissait le village de Bend-Akhil. Un fleuve à franchir sans pont! quoi d'extraordinaire? Le contraire me surprendrait. Cependant les guides, joignant les mains en forme de porte-voix, hèlent les habitants du bourg, et bientôt un *belem* caché dans un repli du rivage s'approche de nous.

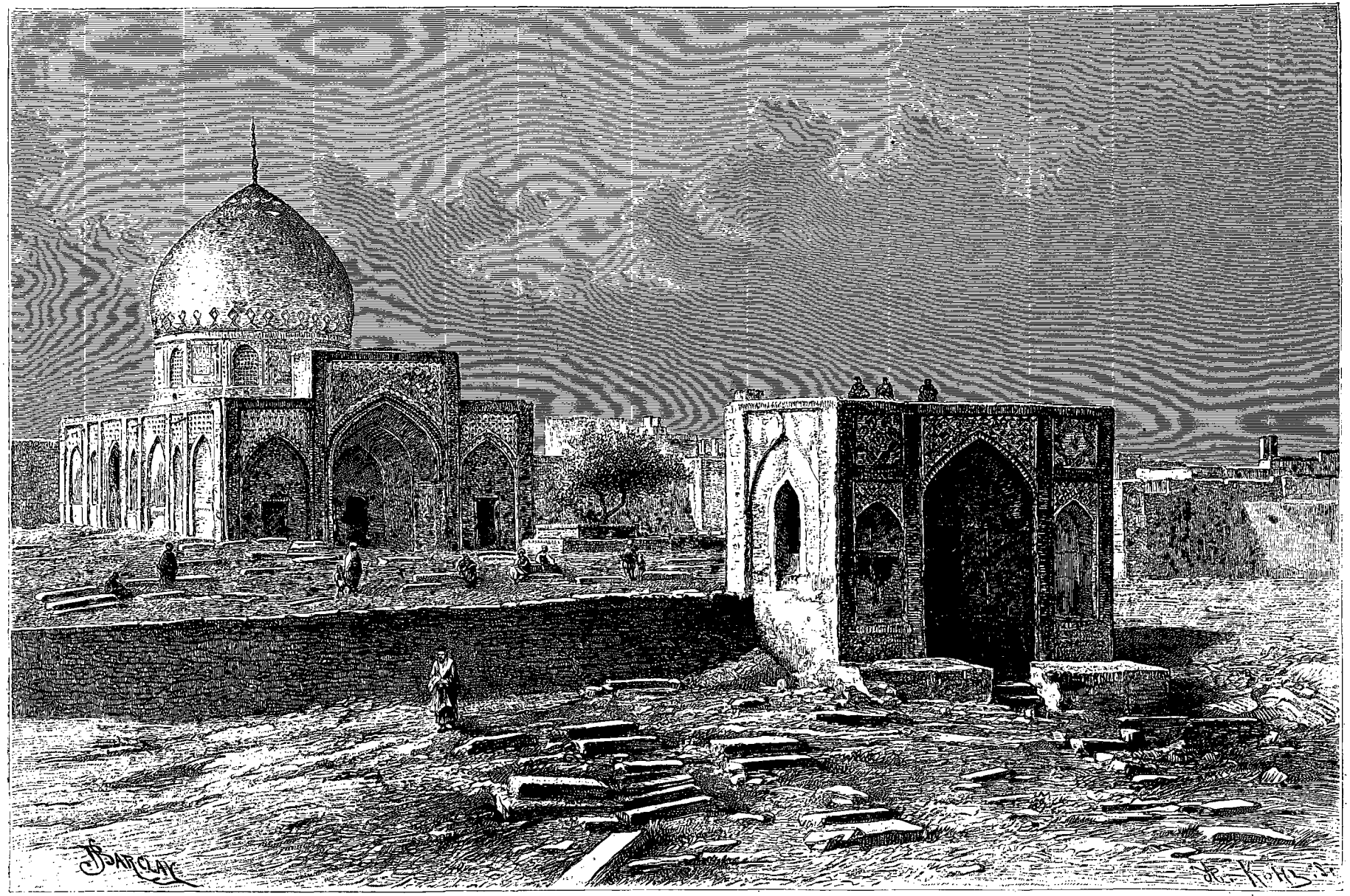
C'est le plus étrange des spectacles que le passage d'une eau profonde par une nombreuse caravane.

La pluie tombait depuis plus de trois heures. Avant d'atteindre la rivière, nous avions barboté à qui mieux mieux dans un marais fangeux. Dès que les charges engluées de boue et les harnachements des animaux eurent été jetés au fond de l'embarcation, les bateliers saisirent la longe des trois chevaux considérés comme les plus dociles ou les meilleurs nageurs et poussèrent au large. Les animaux nagèrent avec ardeur, de façon à lutter contre le courant, et entraînèrent vers la rive opposée le bateau que leurs efforts avaient empêché d'aller à la dérive. Puis il s'agit, terrible besogne, de pousser les mulets dans le Karoun.

Cheikh Meuzel nous a donné une escorte de dix cavaliers, placés sous les ordres de Cheikh Faharan, esclave noir qu'il acheta tout enfant 2400 francs et promut récemment général de ses troupes. Le singulier bonhomme! Avec quelle étourdissante dignité il abandonne sa patte enfumée aux baisers d'une foule idolâtre, et daigne abaisser ses regards sur le commun des mortels! Le général a relevé sa robe bien au-dessus des cuisses, s'est laissé glisser de sa monture, et, comme un chef doit à l'occasion payer de sa personne, il court le marais, ramène les chevaux affolés, les précipite dans la rivière, s'efforce de les y maintenir, hurle, exécute des moulinets avec les bras et les jambes, lance des paquets de boue, à destination des quadrupèdes,... sur tous ses voisins, et se démène comme un vrai diable tombé dans de la vase bénite. Coups de fouet, encouragements, invocation à Allah s'entre-croisent et s'entre-nuisent. Bref, nous fussions restés sur la rive s'il ne s'était rencontré une belle âme de jument, car il se trouve de belles âmes même dans l'espèce chevaline, qui, prise de pitié pour ses maîtres, ne se fût décidée à sauver leur honneur. La brave bête s'est jetée à l'eau, et messieurs les chevaux ont suivi docilement leur conductrice.

Cheikh Faharan n'est pas le seul capitaine dont le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau et cimetière à Chouster (voy. p. 30). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand fleuve de l'Arabistan ait consacré la renommée.

Bend-Akhil, situé au confluent du Karoun et de l'Ab-Dizfoul, grossi lui-même des eaux du Chaour, fut de tout temps une position stratégique des plus importantes; c'est en amont de ce point qu'Eumène et Antigone se disputèrent l'empire d'Orient et le trésor de Suse. Je crois être la première à signaler l'emplacement précis de ce champ de bataille célèbre. La disposition des lieux et l'étude des opérations militaires conduites par les successeurs d'Alexandre ne laissent aucun doute à ce égard.

Les habitants de Bend-Akhil sont taillés sur le modèle des statues antiques. Les femmes enroulent de grands voiles indigo sur leur chemise rouge, se parent d'anneaux d'argent, de colliers et de bracelets d'ambre ou de corail. Accroché au turban de laine gros bleu, pend un chapelet de pierres de couleur terminé par une monnaie d'argent à l'effigie de Marie-Thérèse. Les hommes, vêtus d'une sorte de pagne noué sur les reins, sont vigoureux et bien découplés.

Malgré la pluie qui fait rage au dehors et tombe en larges gouttes au dedans, beaux messieurs et belles dames se succèdent sans relâche ni parapluie devant l'ouverture béante de l'étable où nous avons pris gîte.

Vers le soir, un de nos chaouchs, Sliman, arrive avec les bagages. A peine entré, il remplit la pièce de ses gémissements. Quelle détestable acquisition! Alors que nous aurions besoin d'auxiliaires actifs pour nous débrouiller au milieu des caisses boueuses, préparer le thé, cuire le pilau quotidien et sécher une partie de nos vêtements, Sliman s'allonge dans le meilleur coin et laisse à ses maîtres l'honneur de le servir.

« Et ça se dit soldat! » soupire d'un air méprisant son collègue Mçaoud, tout en essayant d'allumer un feu rebelle. « S'il était Kabyle comme moi, s'il avait dix-neuf ans de service, vingt-deux campagnes, sept blessures et s'il *avait allé* à *Mixique!*

— Tu es allé au Mexique?

— En chemin de fer.

— Comment, en chemin de fer?

— Eh oui!

— Où as-tu pris le train?

— A *Marsille.*

— Où l'as-tu quitté?

— A *Mixique.* »

Tel est Sliman; tel est Mçaoud.

13 février. — La dernière étape a rompu en visière avec la monotonie. Mçaoud, l'honneur du *Mixique*, s'étant un instant détourné du chemin suivi par la caravane, est tombé au milieu d'un conciliabule de huit sangliers. Le mulet, épouvanté, s'est débarrassé de son maître, et si les bêtes puantes eussent eu l'ombre d'une mauvaise intention, il est certain que l'Algérie eût perdu un de ses plus vaillants défenseurs, et nous un serviteur qui nous a valu plus d'ennuis qu'il n'est long.

Pour ma part, je ne puis lui pardonner d'avoir fabriqué hier au soir un potage *mixico-kabyle* où il a mis indistinctement un gigot de mouton et une partie des boyaux de la bête. Cette soupe nous avait paru bizarre, mais le combustible avec lequel elle avait été cuite — de la bouse de chameaux — pouvait à la rigueur expliquer son arome. Et puis nous avions faim, nous étions fatigués, il faisait nuit. Ce matin il m'est échu une boule entourée d'une enveloppe blanche et graisseuse. Je l'ai déchirée à belles dents sans descendre de cheval; dès la première bouchée je me suis déclarée pleinement satisfaite : mon lot contenait la preuve indiscutable que le mouton préparé par notre chef improvisé n'était pas mort de la famine et se nourrissait, de son vivant, d'herbes sèches et dures. Après cette aventure, nul d'entre nous ne s'est senti le cœur d'achever son déjeuner, et, quand les cris de Mçaoud ont retenti, nous avons pu suivre la chasse le cœur joyeux et l'estomac léger. Les *goraz*, épouvantés, ont pris la fuite avec une vivacité que je n'aurais pas attendu d'animaux aussi lourds; nous nous sommes lancés à leur poursuite de toute la vitesse de nos montures et, après deux heures de course folle à travers les tamaris, les fugitifs nous ont amenés devant les berges d'un canal impossible à franchir. Au delà de cet obstacle ils ont nargué nos balles.

14 février. — La chasse avait retardé la marche du convoi; le soleil se couchait déjà qu'on n'avait point aperçu Chouster. Nous avons attendu le jour chez des nomades; à l'aurore nous étions en selle, à midi la caravane atteignait l'imam-zadè Neïzan, bâti dans les faubourgs de la ville. Une demi-heure plus tard, nous passions devant un tombeau de saint adossé aux murailles des premières maisons. L'état de ruine et de misère dans lequel je laissai Chouster lorsque je quittai l'Arabistan a singulièrement empiré. Certains quartiers s'effondrent au point que les rues sont impraticables. Seuls êtres vivants dans cette cité déserte, des cigognes nichent sur le faîte des *badguirs* (preneur de vent) qui dominent les terrasses transformées, depuis les dernières pluies, en verdoyantes prairies.

Notre logis était préparé chez le seïd Assadoullah Khan, promu récemment aux fonctions de gouverneur de la ville. Le hakem ou satrape chargé de l'administration des provinces du Loristan, de l'Arabistan et de la Susiane habite encore Dizfoul, mais il ne tardera pas, assure-t-on, à venir prendre possession de sa résidence d'hiver, située dans la citadelle. L'intention de Marcel est d'aller trouver ce grand dignitaire avant qu'il s'éloigne du voisinage de Suse; auparavant il doit remettre au représentant de la noblesse religieuse du pays de précieuses lettres de recommandation.

15 février. — J'ai été reçue ce matin dans l'andéroun de notre hôte, Mirza Assadoullah Khan. Le digne homme est nanti d'un nombre respectable de femmes, filles, sœurs, belles-sœurs et servantes, réunies dans une immense maison découpée en une série de compartiments.

Plusieurs de ces dames me connaissent déjà et m'accablent de compliments et de caresses. Toutes se groupent au pied d'une chaire de bois sur laquelle on m'invite à me jucher. Vieilles et jeunes me considèrent sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jalousie comme un être supérieur, capable d'interroger l'avenir, de guérir les malades, d'exorciser le diable. Il est bien malheureux, assurent-elles, que je ne sois pas musulmane; je serais parfaite selon leur cœur. Très flattée.

L'affaiblissement de la race, la stérilité des femmes et la petite vérole, terrible aux enfants en bas âge, font le malheur des Chousteris. La population décroît d'année en année; sur douze femmes assises autour de moi, quatre n'ont jamais eu d'enfant, six autres les ont perdus, deux seulement donnent à cette nombreuse famille cinq rejetons plus ou moins malingres.

Tous les citadins sont dans le même cas. Que dis-je! chez la plupart d'entre eux la misère vient s'ajouter à tant d'infortunes.

En sortant de l'andéroun, j'ai accompagné Marce

Dames de Chouster. — Dessin d'A. Rixens, d'après une photographie de la mission.

chez Hadji Seïd Houssein, le grand pontife de l'Arabistan. La maison du patriarche était entourée d'un bataillon de curieux ou de dévots. Nous entrons dans une cour. A l'angle de la façade s'élève un talar couvert d'une voûte ogivale rappelant celle de nos chapelles gothiques. Cette salle est ouverte de haut en bas sur une de ses faces : on ne connaît pas l'usage des vitres à Chouster, et les pièces où l'on dort, même au cœur de l'hiver, n'ont d'autres fermetures que de légers volets. Un lustre de verre, vieil héritage de famille, décore la voûte; sur le sol sont étendus de grands tapis de feutre fauve recouverts de bandes d'étoffe de coton blanc et bleu fabriquées dans le pays. Au dehors du talar, dont elle est séparée par une marche, barrière plus morale qu'architectonique, se groupe une foule compacte. Elle s'écrase, mais en silence, tant elle respecte la maison

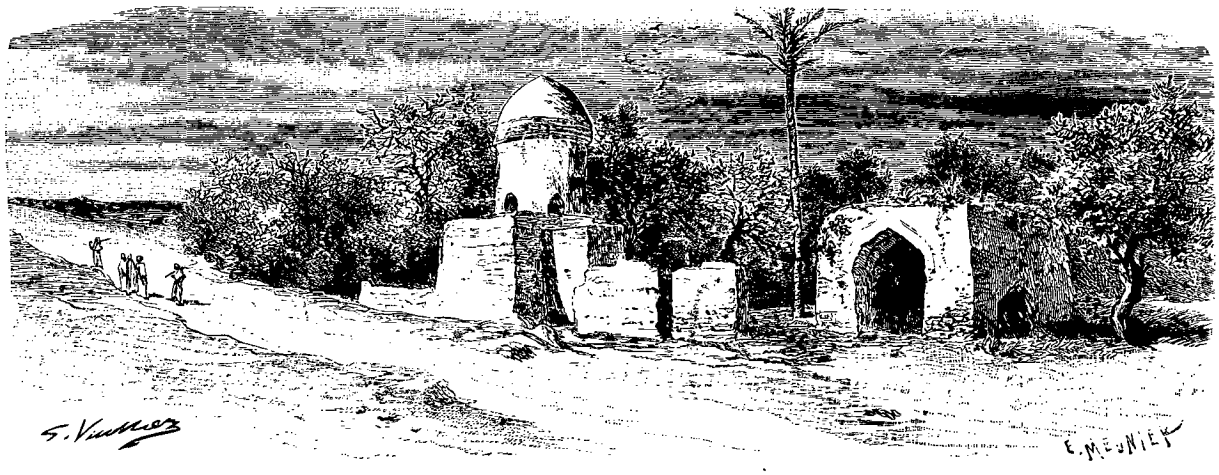
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hospitalière où pénètrent, sans en donner le motif, négociants proprement vêtus et loqueteux dont les guenilles servent de refuge à des parasites que la sainteté du lieu ne semble pas encourager à garder la diète.

L'assistance s'agite et donne passage à un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'un énorme turban bleu, et vêtu d'un abba noir. Malgré son apparente vigueur, il tient en main la haute canne emblématique de la royauté achéménide que portent encore de nos jours les grands dignitaires chiites.

Le nouveau venu s'assied grave et solennel, et, après les salutations d'usage, asssure à mon mari que la mission n'aura pas à se plaindre du clergé local. Une lettre adressée à Cheikh Taher de Dizfoul calmera l'émoi que pourrait provoquer l'installation des chrétiens dans le voisinage du tombeau de Daniel. Sur ces paroles, murmurées d'une voix sourde, nous allions lever la séance, quand la foule s'écarte de nouveau devant un seïd à barbe blanche, appuyé sur les épaules de deux jeunes gens. Le peuple, saisi d'une ineffable émotion, se précipite, baise avec la plus profonde vénération les mains et les habits du vieillard ; d'enthousiastes frémissements saluent Hadji Houssein, le protecteur des pauvres et des humbles, l'homme qui tant de fois plaida et gagna la cause des malheureux devant les gouverneurs de la province. Quoique chef de la noblesse religieuse de la ville, nul ne s'est mieux incarné dans le rôle de défenseur des opprimés.

Hadji Houssein paraît affligé d'un asthme suffocant, et arrive sans le souffle en haut du talar. La première fatigue passée, il raconte avec d'innombrables détails l'histoire de ses souffrances et, plein de confiance en



Imam-zaddè Neïzan (voy. p. 30). — Dessin de Vuillier, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

notre savoir, demande un remède aux maux dont ses quatre-vingts ans l'ont chargé.

Dès l'instant où le seïd tient en main une anodine ordonnance, il se désintéresse de tout et de tous et, l'œil atone, abandonne la parole à son fils aîné.

Sur-le-champ la conversation tourne court.

« Croyez-vous en Dieu ?

— Oui.

— Combien y a-t-il de dieux ?

— Un seul.

— Croyez-vous qu'Aïssa (Jésus) soit Dieu ?

— Oui.

— Alors vous croyez en plusieurs dieux puisqu'au temps où Aïssa était sur la terre, vous aviez encore un Dieu au ciel. Dieu est-il omniscient?

— Certainement.

— Êtes-vous fataliste?

— Non!

— Comment conciliez-vous la prescience divine et le libre arbitre ? »

Et la controverse continue sans acrimonie ni violence, mais avec une logique d'autant plus fastidieuse qu'on ne peut, en dernier ressort, arguer de l'axiome fondamental du catéchisme : « Un mystère est un fait que nous ne pouvons pas comprendre, mais que l'Église nous ordonne de croire ».

La discussion se termine, à la grande joie de notre avocat ; s'il a tenu haut et ferme le drapeau de la chrétienté, c'est grâce aux leçons de théologie musulmane que lui donna jadis le P. Pascal.

Malgré ce succès, il a quitté la maison du seïd avec l'intention bien formelle de ne pas s'exposer à un nouvel assaut.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jument du Hedjaz (voy. p. 36). — Dessin de E. Girardet, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Départ de Chouster. — Rencontre de Mirza Abdoul-Kaïm. — Mozaffer el-Molk et sa suite. — Dizfoul. Visite à Cheikh Mohammed Taher.

18 février. — Une caravane ne pourra-t-elle jamais se mettre en route de bonne heure ou à l'heure convenue? Les muletiers sont engagés, l'argent accepté, les bagages liés, les augures et le calendrier favorables, le départ fixé à l'apparition de l'aurore, et les pieds du *tcharvadar bachy* (muletier en chef) semblent rivés au sol. Il faut raccommoder un bât, retrouver un muletier égaré, laisser mourir en paix un voyageur au lieu d'exposer ses os à blanchir sur les grands chemins. En vérité les propriétaires des bêtes de selle ou de somme aiment à tâter animaux et gens. Ils se ménagent ainsi des retours offensifs au logis conjugal et escamotent une étape dont la longueur normale donnerait aux colis le temps de blesser les mulets mal bâtés.

Enfin le pont tortueux jeté sur le Karoun est franchi; nous sommes en route.

Une crête rocheuse coupe l'horizon. Après l'avoir gravie, la caravane s'engage dans une plaine inculte. L'air est transparent, un soleil vermeil caresse de ses rayons les herbes folles poussées depuis le commen-

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cement des pluies et le frayé poudreux qui se déroule semblable à un interminable serpent. Sur la gauche de ce chemin, que n'effleura ni déflora jamais ingénieur ou cantonnier, s'élève une construction cubique terminée en terrasse. Le *takht* (trône) recouvre un *âbambar* (magasin d'eau); sur la terrasse se profilent des corps humains nonchalamment étendus. Nous approchons. Aussitôt les voyageurs descendent de leur observatoire, l'un d'eux s'avance vers mon mari et lui remet une lettre de Mozaffer el Molk, gouverneur des provinces du Loristan, de l'Arabistan et de Bouroudjerd. Ce message, écrit en français, est l'œuvre du médecin de Son Excellence, Moustapha Khan, qui reçut jadis du docteur Tholozan des leçons de thérapeutique et de grammaire.

Mozaffer el Molk annonce son prochain départ de Dizfoul et son arrivée à Chouster; il engage la mission à l'attendre dans cette dernière ville avant de hâter sa marche vers Suse.

Pendant cette lecture j'examine l'émissaire du gouverneur; de son côté le bonhomme cherche à démêler sur la physionomie de mon mari l'impression produite par un message aussi inattendu. La tête est fine, intelligente, les yeux petits mais vifs, le nez droit, le profil régulier, le corps bien proportionné; les cheveux et la barbe ont cette belle couleur acajou que donne le henné. Malgré l'âge accusé par la teinture, l'envoyé du gouverneur affecte des allures juvéniles et porte un costume persan d'une élégance raffinée. Il n'est point vieux, mais usé avant l'âge. Tel m'apparaît Mirza Abdoul-Kaïm, au demeurant d'une politesse et d'une correction académiques. Il nous invite à faire l'ascension de la terrasse, à prendre place sur son tapis, et prépare avec une solennité méticuleuse un thé digne des dieux. Entre-temps il décline ses titres et qualités.

Envoyé autrefois en Russie comme secrétaire d'ambassade, il dut, après avoir goûté de la vie civilisée, revenir en Perse et reprendre — quel crève-cœur! — l'uniforme de colonel. Actuellement encore, ses fonctions sont plutôt diplomatiques que guerrières; elles consistent à entretenir la mauvaise harmonie entre les chefs nomades et à s'installer en qualité de garnisaire chez les contribuables trop récalcitrants. Son cœur se dilate à la pensée de vivre auprès de nous pendant notre séjour en Susiane.

Commis à l'insigne honneur de nous apporter la lettre de Mozaffer el Molk, il est en route depuis plusieurs jours; mais des coliques contractées en passant à gué la rivière de Konah l'ont contraint d'interrompre son voyage; l'arrivée tardive de la dépêche est la conséquence de ce contretemps pathologique.

L'essoufflement, l'attitude fatiguée des chevaux et du nouveau venu me feraient plutôt croire qu'ils sont venus de Dizfoul en une seule traite. Quoi qu'il en soit, la mission ne saurait rebrousser chemin. Hâtons notre marche et gagnons la ville avant le départ de Mozaffer el Molk.

Sur le soir la caravane atteignait le joli village de Konah, bâti à mi-chemin de Chouster et de Dizfoul. L'heure était trop avancée pour passer la rivière, fort torrentueuse en cette saison; nous nous sommes arrêtés au *tchapar khanè* (maison de poste), dépourvu depuis bien des lustres de courriers et de chevaux. Nos bêtes prennent place le long des râteliers; la mission s'installe dans une grande pièce veuve d'huisseries; de son côté, Mirza Abdoul-Kaïm fait balayer le centre de la cour, y dépose ses bagages et se prépare à passer en plein air une froide nuit de février. Quoique bien aguerrie, je ne puis voir sans une commisération mêlée d'envie un homme aussi âgé que le colonel choisir un domicile aéré de préférence à une chambre couverte, si ce n'est close.

Vers minuit on mène grand bruit à l'entrée de la maison de poste; nos gens parlementent longtemps avant d'ouvrir la porte; enfin patte blanche est montrée; elle appartient à un courrier de Mozaffer el Molk. Dès demain le tchapar khanè doit être nettoyé et pourvu des approvisionnements nécessaires à l'entretien du camp de Son Excellence. Les ordres transmis, le *ferach* fraternise avec Abdoul-Kaïm.

Notre arrivée met-elle en fuite Son Excellence? Aux termes de sa lettre, le gouverneur devait entrer à Chouster dans une huitaine de jours. Nous sommes en route depuis vingt-quatre heures pour l'aller rejoindre, et déjà il s'ébranle! Impénétrable mystère!

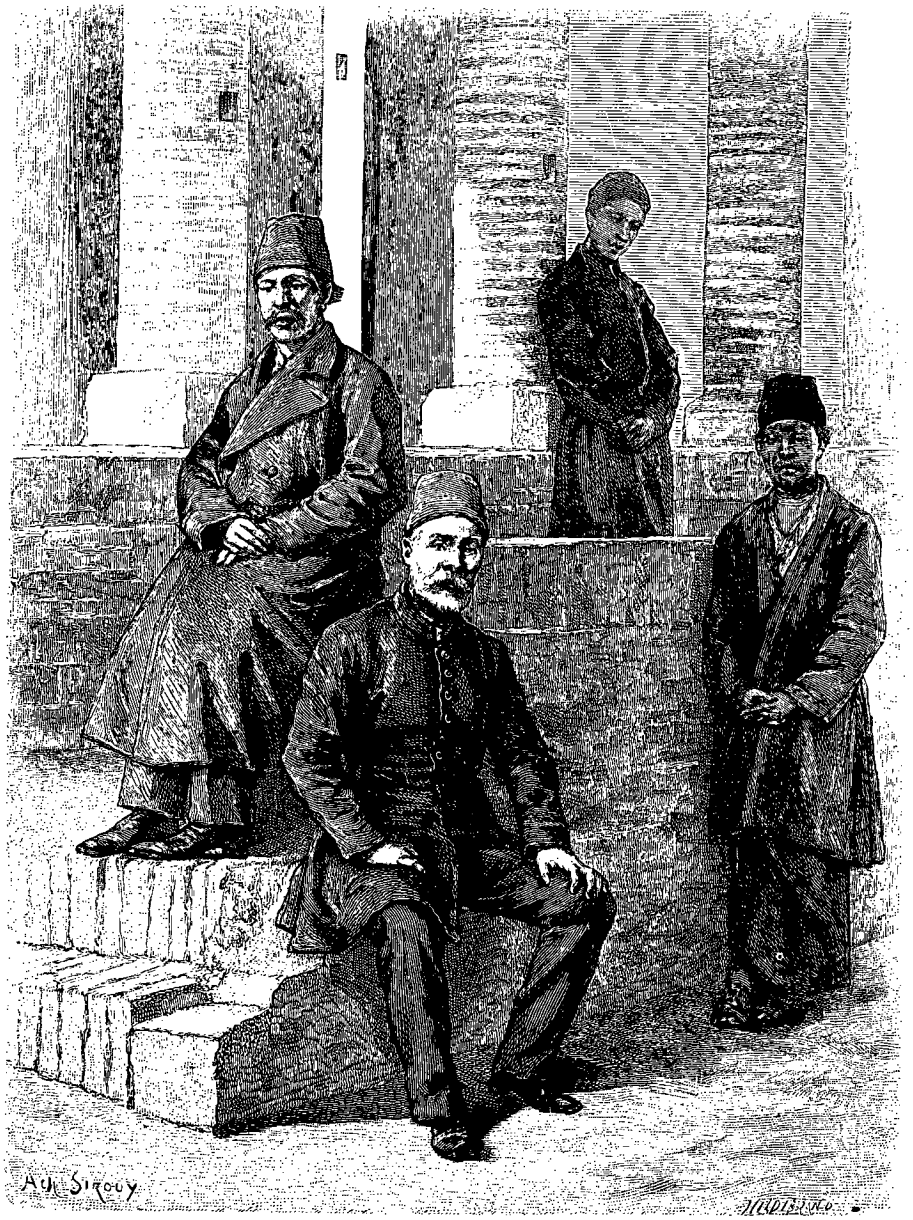
Le conseil de la mission, dont tous les membres, sans exception, ont l'insigne honneur de faire partie, s'assemble et prend aussitôt une importante décision.

Monté sur le meilleur de nos quatre chevaux, Marcel devancera l'aube afin de saisir le gouverneur avant son départ, obtiendra l'autorisation de toucher les fonds versés chez le banquier de Zellè Sultan et demandera la permission d'embaucher des ouvriers. La caravane passera la rivière quelques heures plus tard et gagnera Dizfoul à l'allure fatale que ne saurait modifier la volonté d'Allah.

20 février. — Au delà de la rivière de Konah, divisée en plusieurs bras par des bancs de gravier, où les chevaux reprennent haleine après avoir lutté contre le courant, apparaît un joli bosquet de konars que domine la pointe blanche d'un *imam-zadé* (tombeau de saint). Ci-gît Djoundi Chapour la Savante, fondée à l'époque des Sassanides et abandonnée après la conquête arabe. Sur les sites des villes broyées par la tourmente musulmane, les nomades bâtirent des tombeaux ou des mosquées qui ne tardèrent pas à devenir le centre de cimetières inviolables. Ainsi le repos octroyé aux générations qui viennent dormir le dernier sommeil à l'ombre d'un cénotaphe vénéré prolonge la paix des villes mortes et protège les sanctuaires, uniques et précieux indices d'une grandeur ou d'une puissance enfouies dans la poussière des siècles. Sous le bouquet de verdure tout auprès d'un ruisseau limpide, s'agitent des ferachs fort occupés à dresser une tente de soie rouge, ornée de dessins bleus et verts et couverte d'un coutil imperméable. Ce palais provisoire est destiné à Mozaffer el Molk.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Non loin des serviteurs préposés à l'installation du camp, nous croisons une nombreuse troupe de fantassins. Vêtus de loques grises à bandes rouges, coiffés du bonnet d'astrakan orné de la plaque aux armes de Perse, ces chrysalides de héros poussent des ânes ployant sous le faix. Le dos des pauvres bêtes supporte en un désordre confus tentes, farine, dattes, peaux de mouton, dépouilles opimes des villageois, le tout surmonté des armes mal tenues dont les soldats se sont débarrassés au profit des baudets avec un enthousiasme rien moins que militaire. Voici des derviches à pied et à cheval, des cavaliers, des porte-enseigne; les uns tiennent un drapeau enfermé dans une gaine de cuir, les autres un bâton terminé par une sorte de main de



Mirza Abdoul-Kaïm. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie de la mission.

justice en fer-blanc, le poignet ceint d'une banderole vermillon.

Derrière les enseignes se groupe une compagnie à peu près alignée. Deux pièces de campagne, attelées chacune de six chevaux, ferment la marche. Un long intervalle est ménagé entre l'avant-garde et une interminable nuée de cavaliers chevauchant de beaux étalons arabes et des serviteurs huchés sur des bagages qui battent les flancs d'une armée de baudets. Pêle-mêle avec ces brillants personnages et ces valets à mine insolente, marchent les victimes de la réquisition, pauvres hères à demi nus, les jambes ponctuées de varices, contraints de transporter sans rémunération les bagages des chefs et des soldats. Ils subissent, mélancoliques et résignés, la dure loi de la fatalité. En arrière apparaît, seul, un homme vêtu de rouge, à la figure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bonasse, aux énormes moustaches noires relevées sur les oreilles : le bourreau. Il porte dans une trousse les instruments de son état, trois ou quatre grands coutelas trop bien aiguisés, si j'en crois les confidences de plusieurs Choustéris médiocres admirateurs de ses talents.

Son Excellence doit être proche.

Nouveau groupe de cavaliers, mieux montés encore que les précédents; puis j'aperçois, tenus en main, six chevaux splendides. En tête marche une superbe jument du Hedjaz, aux allures vives, à l'œil de feu, à la robe blanche. Sa tête est parée d'une bride recouverte d'écailles d'or. La haute selle, habillée d'un tapis fin comme du velours, est maintenue par une sangle de soie noire et un poitrail orné de pierres précieuses. Quelques pas encore et je demeure béante devant un coursier gris pommelé, plus fin, plus élégant encore que son chef de file. Le harnachement en soie rouge, brodé et guilloché d'argent, fait ressortir les brillants de la robe, l'animation de la pupille, les veines frémissantes du naseau injecté de sang. Les belles bêtes! Comme j'aimerais à m'emparer de l'une d'elles! Semblable aux dives et aux fées, je dévorerais la plaine, j'humilierais le vent, je volerais au-dessus des tamaris et des bruyères desséchées, je franchirais digues et canaux; les sangliers ne me nargueraient pas deux fois. Mais trêve aux folles ambitions : n'ai-je point charge de caravane?

Sur le large frayé tracé par l'*ordou* (escorte), s'avancent trois cavaliers; à droite et à gauche, les tcharvadars signalent Mozaffer el Molk et le docteur Moustapha. Au milieu je reconnais Marcel.

Je relève la tête de ma triste monture, je serre des genoux ses flancs amaigris — hue! Rossinante! — La physionomie du *hakem* respire l'intelligence, mais les traits alourdis manquent de noblesse.

Le gouverneur sortait de la ville, comme mon mari y arrivait. Il invita Marcel à revenir sur ses pas et à l'accompagner jusqu'à l'imam-zadé, où l'attendait une collation. Ils causeront en chemin des affaires de la mission, et, avant de remonter en selle, les ordres seront rédigés par un de ces nombreux secrétaires toujours à la disposition d'un haut fonctionnaire.

Mozaffer el Molk se fond en compliments et m'engage à partager son repas. Je regarde Marcel, Marcel me regarde, et je m'excuse en prétextant la nécessité d'amener en ville un personnel fatigué et des bagages mouillés au passage de la rivière de Konah. Avant de nous séparer, le gouverneur ordonne à Mirza Abdoul-Kaïm de se placer en tête du convoi et de nous conduire au palais qu'il vient d'abandonner.

Mozaffer ne clôture pas, ainsi qu'un évêque, la marche de la procession : cavaliers, tcharvadars, soldats, domestiques, mulets, ânes noircissent le frayé jusqu'aux portes de la ville. Bien qu'il soit imprudent d'évaluer une foule aussi désordonnée, je ne puis estimer à moins de trois ou quatre mille le nombre des personnes attachées au camp.

Voici Dizfoul. Les rues contrastent par leur propreté relative avec les labyrinthes de la triste Chouster; les maisons, en briques cuites, sont presque d'aplomb; les chaussées sont praticables, mais dangereuses à cause des aqueducs découverts creusés en leur milieu; une population active et dense se presse dans la grande artère que nous suivons pour traverser la ville, atteindre le pont et gagner le palais bâti sur l'autre rive de l'Ab-Dizfoul.

Jardins fleuris et tendre verdure font également défaut autour de la résidence gouvernementale. Jusqu'aux murs d'enceinte s'étend un terrain vague, rocheux, mal nivelé, où s'empilent les fumiers et les détritus laissés par l'*ordou*. A la voix bien connue de Mirza Abdoul-Kaïm, un vieux *darband* (concierge) ouvre la porte, et nous pénétrons dans le palais réputé en tous lieux succursale du paradis.

Quelques marches conduisent à un appartement composé d'une grande pièce blanchie à la chaux, percée de douze portes vitrées avec des carreaux de toile. Sur la gauche se présente un *buen retiro* moins ventilé. Si les portes encombrent ce logis, on n'en saurait dire autant du mobilier : je prendrai en charge une natte de feuilles de palmier étendue sur le sol raboteux. En s'éloignant, le gouverneur a emporté, suivant l'usage du pays, les tapis de sa résidence, mais les serviteurs ont oublié d'y joindre les puces. Ces pauvres bestioles témoignent de leur profond désespoir par des bonds désordonnés et ne retrouvent un peu de calme qu'à la vue de la mission.

Sur le soir, Marcel apparaît. Il est ravi de son entretien avec Mozaffer el Molk et rapporte trois lettres précieuses : la première l'autorise à toucher des fonds, la seconde à louer des ouvriers, la troisième à faire chauffer le hammam du palais. Jamais musulman ne nous témoigna pareils sentiments de fraternité.

23 février. — Hier soir mon mari donna l'ordre de préparer le bain. Dès la première heure nous y entrions tous deux.

On pénètre d'abord dans une première pièce close. Des bancs de terre disposés le long des murs sont destinés à recevoir les vêtements. Je pousse plus avant, et me voici dans une salle voûtée que ferme un véritable matelas. Des fonds de bouteilles sertis au sommet de la coupole laissent pénétrer un demi-jour attristant. L'atmosphère est épaisse; j'ai peine à distinguer les lambris de faïence blanche et bleue appliqués sur les parois des murs et deux profondes piscines d'eau chaude et d'eau froide. Je m'installe. Quand on a la bonne chance de prendre un bain maure, c'est pour transpirer en conscience et jouir *ensuite* du bien-être si vanté que procure le retour aux conditions normales de la vie. Cela me rappelle les gens qui mettent des petits cailloux dans leurs souliers afin de se réserver le plaisir de les sortir.

Pleurez, mes yeux; brûlez, ma gorge; alourdissez-vous, ma tête et mes membres! Le plaisir lui-même réclame une acclimatation; nous sortons, et nous voilà retrouvant avec une vive sensation de bien-être la température du vestibule, puis la clarté du soleil et la brise qui souffle de la montagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Êtes-vous satisfaits de votre bain? demande M. Houssay.

— Fumée, eau froide et eau chaude sont à discrétion.

— A mon tour. »

Nous rentrons au logis et Marcel se met en devoir de préparer un télégramme. Un courrier en partance pour Téhéran doit s'en charger; avant deux mois on aura de nos nouvelles à Paris. Le temps passe.

« Tu as eu vraiment tort de quitter le hammam, me dit mon mari sur un ton de regret : Houssay paraît s'y trouver à merveille. »

Un cri, un hurlement impossible à caractériser se fait entendre. La porte du bain s'ouvre brusquement, des bras s'agitent, un corps tombe à la renverse, et les battants se referment d'eux-mêmes.

Nous courons. Notre malheureux camarade est étendu sur le sol du vestibule, les yeux grands ouverts, les membres raides, la tête congestionnée. On le transporte au dehors. Les battements du cœur ne sont plus perceptibles. « C'est une asphyxie carbonique », s'écrie Marcel. Et sur-le-champ il insuffle de l'air dans les poumons en exerçant des pressions sur le diaphragme; nous frictionnons les jambes et les bras. Nos efforts paraissent infructueux, mais un miroir posé sur la bouche se ternit encore. Tout à coup on perçoit des battements de cœur, puis on surprend quelques mouvements aux commissures des lèvres. Dieu soit loué! le mort ressuscite, il s'agite convulsivement, articule des sons rauques, pousse de grands cris, demande de l'air, finit par se calmer et s'endort. Par quelles angoisses il faut passer quand on est mère de famille!

Ce soir, M. Houssay a pu reconstituer toutes les phases de l'asphyxie. Après quelques instants passés dans un malaise relatif, il ressentit un mal de tête violent, voulut sortir, mais, au lieu de se vêtir, il prit ses habits, les apporta au hammam, et s'évanouit. Un vomissement le réveilla. Guidé par un dernier instinct de conservation, il courut vers la porte, la poussa de nouveau, et perdit connaissance.

Notre asphyxié respire maintenant le mieux du monde. En revanche nous sommes anéantis. Voilà un hammam qui n'aura pas notre clientèle.

24 février. — Le mirza est un homme civilisé. Hier, tout en tenant compagnie à M. Houssay, il lui a prouvé que la langue française n'avait pas de mystères pour lui. Son vocabulaire se compose de quatre mots : « or, argent, théâtre, Champs-Élysées, » et d'une phrase bien caractéristique: « Mademoiselle, voulez-vous vous promener un peu? » Avec ce bagage on peut aller au bout du monde et mener parfois joyeuse vie.

Le naïeb el houkoumet. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie de la mission.

Abdoul-Kaïm a clôturé sa visite en réclamant la charge de préparer les vivres de campagne. Il se réserve aussi d'engager un cuisinier, car Mçaoud va abandonner les fonctions qu'il a remplies au grand détriment de nos estomacs, pour celle de surveillant des travaux. Notre pourvoyeur a reçu cent *krans* (quatre-vingts francs) et envoyé en échange un demi-sac de sel, quelques kilogrammes de riz, des oranges amères et un chef loqueteux, habile à préparer la cuisine persane, indienne et même française, dont un Arménien de Bagdad lui aurait révélé tous les secrets. Puis le mirza demanda deux cents krans pour acheter de la bougie et des allumettes. Hum !... Si la vie est à ce prix, la bourse de la mission sera bientôt plate. De toute façon nous avons hâte de liquider les affaires pendantes et de gagner Suse.

25 février. — Le *Jugement de Salomon* dont Marcel était chargé de faire hommage au gouverneur de la province vient de revoir le jour. Tant bien que mal, nous avons tendu la toile sur son châssis et réuni les quatre côtés d'une bordure magnifique. Le naïeb el houkoumet (sous-gouverneur) n'a pas été oublié : on lui a offert l'exhibition gratuite de la peinture et du cadre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doré destinés à son excellent chef. Il s'est déclarés satisfait — on le serait à moins, — mais en sortant il nous a avoué que nous acquerrions des droits éternels à sa reconnaissance si à ce régal intellectuel nous ajoutions un cadeau plus tangible. L'objet de son ambition n'était autre qu'un pliant acheté deux francs cinquante dans un bazar de Marseille. Sous peine de condamner l'un de nous à s'asseoir durant toute la campagne sur les genoux de la terre, notre mère commune, nous ne pouvions satisfaire un pareil désir. Il a donc été décidé que le *nadjar bachy* (menuisier en chef) du gouvernement viendrait copier ce meuble qui prend, aux yeux du naïeb, les proportions d'un trône d'or.

Un mauvais pliant de corde l'emporte sur le spectacle de la sagesse de Salomon peint à l'huile épurée et entouré d'un cadre... ébouriffant.

Après avoir comblé de bons procédés et de paroles encore meilleures le naïeb et son entourage, Marcel est allé rendre visite au cheikh Mohammed Taher et lui remettre un canon méridien.

La légende de cette minuscule pièce d'artillerie est des plus singulières. Parmi nos bagages se trouvent quatre roues de prolonges. Depuis notre entrée en Perse, on nous interrogeait sur leur futur usage. « Elles sont destinées à une charrette », répondions-nous sans convaincre personnne. Et les questions mystérieuses succédaient aux sous-entendus. D'autre part, on nous demandait quel était le contenu de nos caisses, et nous ne faisions pas mystère du canon destiné à Cheikh Mohammed Taher.

Les Persans, n'ayant jamais vu d'autres roues que celles des canons du gouverneur, ont lié ensemble nos paroles et bâti des contes bleus. Tous sont persuadés que nous portons en caisse les armes destinées à la conquête de la Susiane. Marcel vient de découvrir la clef de cette énigme; il rit beaucoup du quiproquo, mais sa gaieté n'eut pas meilleur succès que ses paroles et fut interprétée comme un trait de génie ou un miracle de dissimulation.

Mohammed Taher jouit d'une très grande influence sur la population fanatique de Dizfoul. La lettre du seïd Hadji Houssein lui est parvenue, ainsi qu'en témoigne l'accueil tout bienveillant que lui et ses fils ont fait à la mission. Rien ne nous retient plus ici; demain nous coucherons à Suse. *In-ch'allah!*

Le mirza rejoindra sous peu sa vache à lait. Je le soupçonne de vouloir conduire aux Champs-Élysées quelques demoiselles de Dizfoul; la mission payera les violons. Il faut pourtant vivre en bonne intelligence avec le personnage chargé du soin de nous espionner.

VI

Apparition de la forteresse de Suse. — Une nuit au tombeau de Daniel. — Installation du camp. — Difficulté de se procurer des ouvriers. — Ousta Hassan et son compère Dor Ali. — Déblaiement des bases de colonnes.

26 février. — Nous avons quitté la France depuis soixante et onze jours. Si l'on en excepte une semaine passée à Aden, la station de Bouchyr, de courts arrêts à Chouster et à Dizfoul, nous n'avons cessé de rouler, de naviguer ou de chevaucher.

Comme d'habitude, le départ de Dizfoul s'est effectué à une heure déjà tardive. De gros nuages alourdissaient l'horizon. Autour de la ville se présentent des jardins, de grands champs de blé, des terres prêtes à recevoir de l'indigo et des pastèques; puis, à mesure qu'on s'éloigne, les cultures deviennent plus rares, les prairies naturelles et des tamaris verdissent seuls la plaine. Il pleut. Des gouttes s'abattent larges et lourdes sur le sol, tandis que nous atteignons un bras de l'Ab-Dizfoul. Malgré l'orage et la nuit qui nous gagnent, il faut pourtant le franchir à gué. A peine la caravane a-t-elle gravi la rive droite, que Mçaoud, toujours enclin à s'égarer derrière les buissons pour fumer le tabac... de nos jeunes camarades, accourt les bras au ciel, les jambes flageolantes, la face blême d'effroi : « *Msieu! Msieu!*... Le voilà! le voilà, il est là! Donne-moi des balles! Je l'ai vu, il est là!

— De qui parles-tu?

— C'est lui, le voilà, tiens, il court!

— Es-tu fou? Qui *il*?

— Le voilà, *ji ti dis.* » Et, se haussant jusqu'à l'oreille de mon mari, il lui souffle à voix basse : « Le lion! » Sliman, dont la grosse lèvre semble s'appesantir tous les jours, confirme en trembant les dires de son compère. Sur-le-champ nous glissons des cartouches dans les carabines, et, avec plus de prudence que nous n'en avions mis à poursuivre les sangliers, nous courons tous quatre vers une bête jaune qui s'en va trottinant à travers les arbrisseaux poussés au bord de la rivière. A notre approche l'animal change d'allure. C'est un gros chacal chaudement habillé de sa fourrure d'hiver. Quatre éclats de rire saluent cette belle découverte, et nous revenons sur nos pas.

Que de tragiques histoires de chasse n'ont souvent pas une origine plus sérieuse!

Mçaoud prend mal la gaieté de ses chefs : « Oui, c'est un lion! Quand j'ai prononcé son nom (*sba*), il m'a regardé de travers. Vous le traitez de chacal... parce que vous n'avez pas osé le tirer! Je ne veux plus affronter de semblables périls sans avoir des balles à mettre dans le fusil qui me brise le dos! Sinon je retourne en Algérie.

— A ton aise, tu prendras le premier train qui se dirigera vers Mexico. »

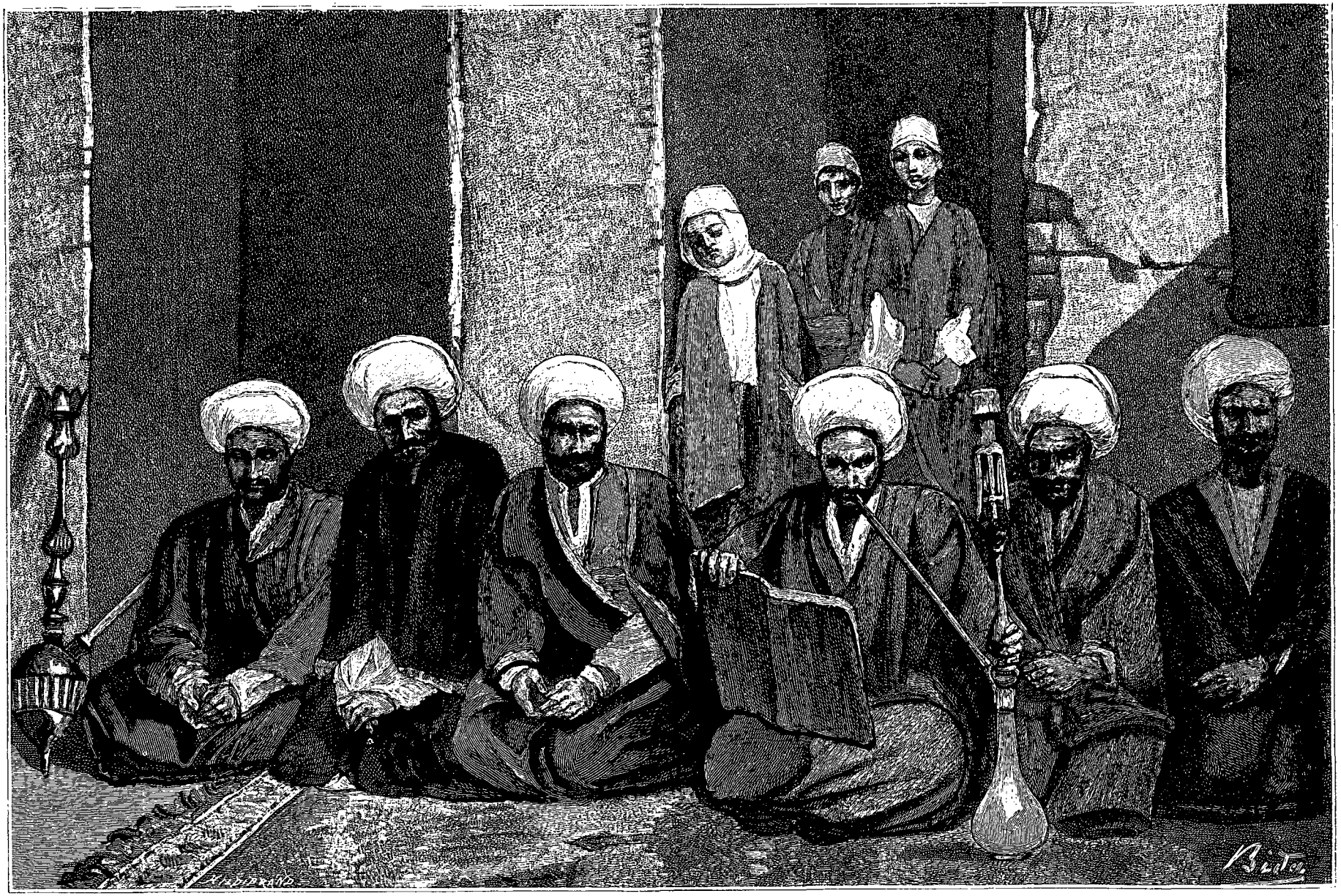
Cependant nous passons au pied d'un énorme konar chargé de guenilles en guise d'ex-voto.

« Nous sommes sur la bonne route, assure un des guides, je reconnais cet arbre béni; mais la distance à parcourir avant d'atteindre le gîte est encore longue. Au lieu d'errer par un temps pareil, il serait plus sage de planter les tentes. »

De fait, la nuit est assez sombre pour confondre Sliman avec un brave à trois poils.

Comme nous discutions la proposition des muletiers, la pluie cesse, un vent violent déchire les nuages; à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les fils de Cheikh Mohammed Taher. — Dessin de Bida, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'horizon vibrent des éclairs diffus, un terrible orage se déclare, la foudre se promène en zigzags lumineux, le tonnerre gronde sur nos têtes. Tout à coup apparaît, dans un nimbe éblouissant, une colossale masse brune; elle s'évanouit avec les fulgurantes illuminations qui ont révélé sa présence.

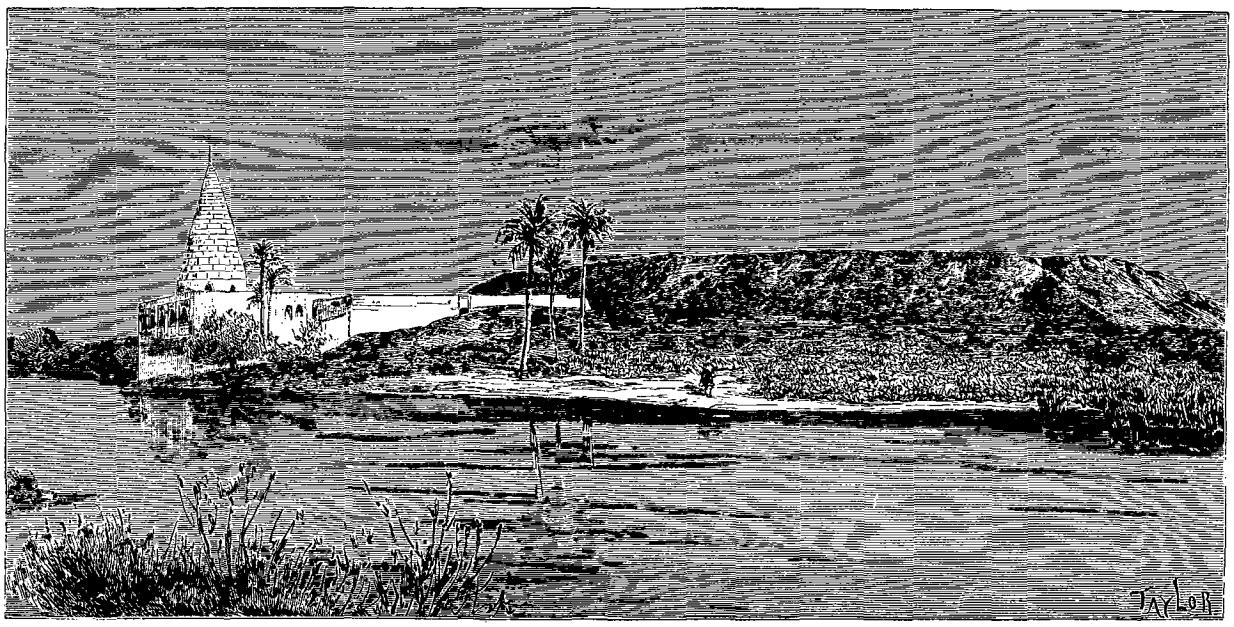
« Chouch ! Chouch ! » s'écrient les muletiers.

C'est bien en effet la forteresse de Suse : elle accueille ses nouveaux maîtres en fille des dieux, et emprunte à Jupiter ses torches et sa grande voix pour nous souhaiter la bienvenue. L'orage se déploie sur la droite, les augures sont favorables.

« Allah ne veut pas que nous dormions loin du tombeau de son serviteur », assurent les guides. Et nous pressons le pas, les uns enthousiasmés à l'espoir de passer sous un toit une nuit si humide, les autres tout heureux d'avoir atteint le terme d'un si long et si fastidieux voyage. Dieu soit loué ! nous touchons au but vers lequel nos esprits et nos cœurs tendent depuis plus d'une année.

Une demi-heure plus tard, la caravane passe auprès d'un imam-zadé en mauvais état, longe les flancs d'un escarpement artificiel et franchit enfin la porte d'une enceinte rectangulaire bâtie autour du tombeau de Daniel. L'orage s'est éloigné, mais le ciel est si noir qu'on ne peut se diriger au milieu des obstacles dont la cour est semée. Il est dix heures. Le *motavelli* (gardien du tombeau) écoute d'un air maussade les doléances de nos gens et finit par mettre à leur disposition une des arcades appuyées contre le mur d'enceinte.

Une mauvaise nuit est bientôt passée, sous la triple réserve de ne pas grelotter dans des habits mouillés, de ne pas être enveloppé de couvertures humides, de ne pas occuper un logis ouvert à la pluie et à



Le tombeau de Daniel et la citadelle de Suse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

tous les vents : « Enfin, dit en soupirant Sliman à son compère Mçaoud, nous sommes arrivés ! Maintenant nous allons pouvoir nous reposer un petit peu. »

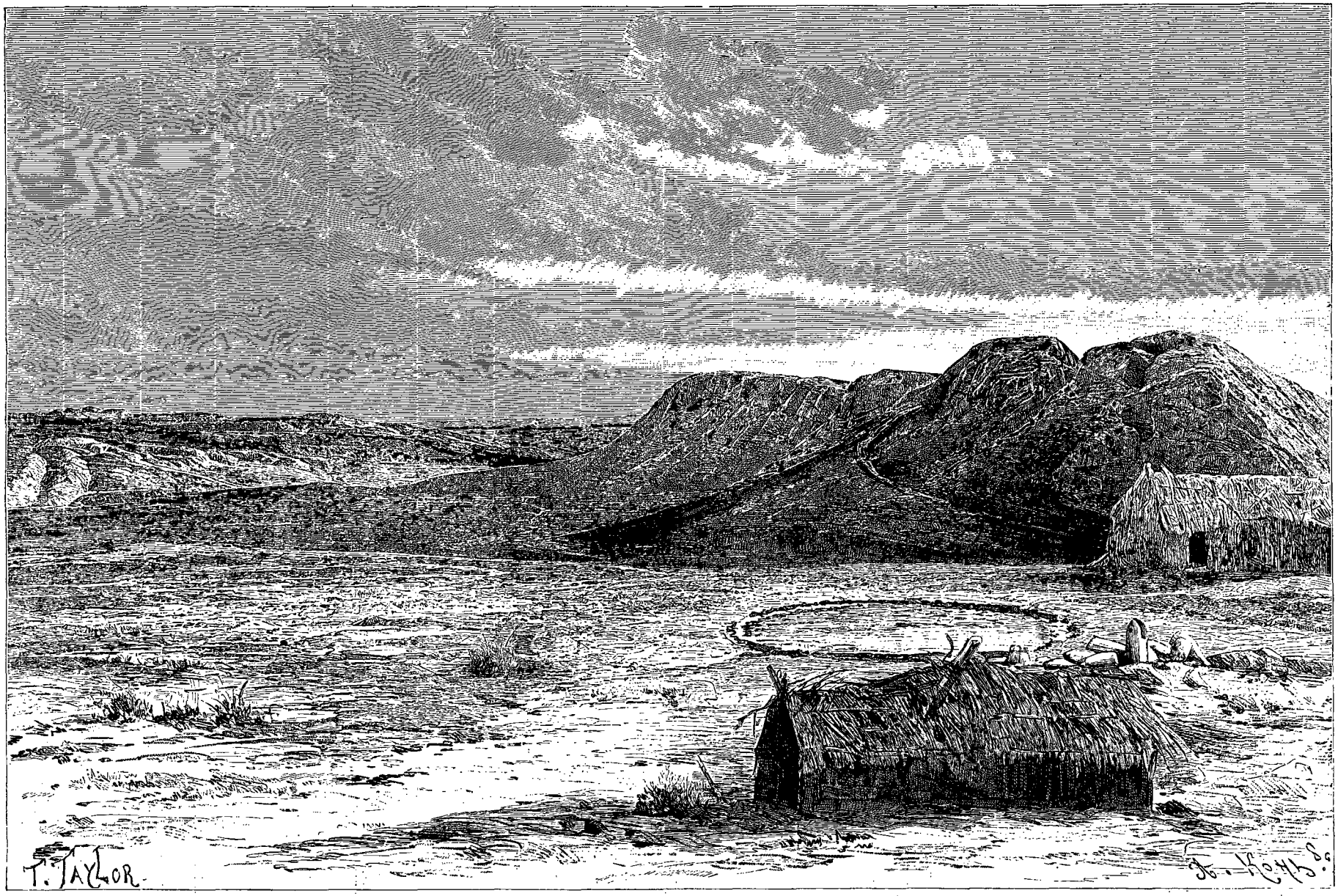
« Dors en paix », répond Marcel excédé par la paresse de nos deux chasseurs de lion.

27 février. — Un soleil radieux m'a réveillée. Du fond de mon arcade, où je me tourne et retourne en proie aux parasites hérités des précédents habitants, je revois ces rideaux de roseaux placés devant des baies, le pain de sucre décoré d'alvéoles blancs qui surmonte le tombeau de Daniel, le chien jaune qui aboie en gambadant, les poules noires, le coq orgueilleux, le fumier amoncelé en tas séculaires dans la cour centrale. Derrière l'enceinte apparaît une haute masse verdoyante, semblable à une montagne ravinée et déchirée sur ses flancs; les hivers ont passé sans modifier une crevasse; les mêmes chèvres gravissent les mêmes sentiers escarpés; les mêmes herbes croissent aux mêmes places. Le Chaour, qui sourd à quelque dix farsakhs en amont de Suse, baigne toujours de ses eaux fangeuses les murs du tombeau et entretient les mêmes marais avant de reprendre son cours sinueux vers l'Ab-Dizfoul. Le temps, semble-t-il, s'est écoulé dans un rêve.

Le ciel s'égaye, le soleil radieux réveille les mouches, et les mouches, à leur tour, réveillent mes camarades. Nous sommes moulus, courbatus, morts de faim, cependant nous prenons la route des tumulus, afin de choisir l'emplacement du camp. Demeurer, fût-ce un jour, dans le tombeau où l'orage de la nuit nous a contraints à chercher un refuge, serait de la dernière imprudence.

Les tumulus de Suse se divisent en trois parties, de configuration différente, de hauteur inégale. Le point culminant, la crête de la *kalehè Chouch* (citadelle de Suse), se dresse au sud-ouest, devant le *gabré Danial* (tombeau de Daniel), à trente-six mètres au-dessus du niveau moyen du Chaour. Lorsque, en 1851, sir Ken-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La citadelle de Suse et l'angle ouest du tumulus n° 2, vus des tentes de la mission (voy. p. 47). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

net Loftus interrogea le premier les ruines du Memnonium (Acropole royale), comme Mme Marlborough, sa célèbre compatriote, il monta si haut qu'il put monter. De ce sommet artificiel que les brouillards de la vallée et les miasmes du marais n'atteignent jamais, la vue s'étend à une grande distance. Nulle part le campement de sir Kennet Loftus ne pouvait être mieux placé. Il n'en irait pas de même pour nous.

Le gouvernement anglais dote largement ses agents : la France, plus parcimonieuse, réclame de ses enfants bonne chère contre peu d'argent. Notre situation ressemble beaucoup à celle de maître Jacques. Sur le crédit de quarante et un mille francs ouvert à la mission, dix mille se sont déjà fondus en acquisitions indispensables, frais de voyage en mer ou en caravane. L'installation des tentes sur la citadelle nécessiterait des charrois incessants, des transports d'eau fort coûteux et, par conséquent, un nombreux personnel de serviteurs. Vivre dans le voisinage des aigles n'est pas dans nos moyens. D'autre part, les objets de grand poids ne pourraient, en raison de la raideur du sentier, être amenés aux tentes et échapperaient à notre surveillance. Aussi bien le tumulus nord, élevé seulement de vingt mètres au-dessus du Chaour, accessible par des pentes douces, placé en un point d'où l'on commande le chemin de Dizfoul, celui du *gabr* et la vallée centrale formée entre les trois surélévations artificielles, a-t-il été choisi d'un commun accord.

Nos tentes domineront donc une éminence que je désignerai désormais sous le nom de tumulus nº 1. Les bagages susceptibles d'être dégradés par les pluies seront rangés le long des murailles de toile, les autres soigneusement entassés à l'extérieur.

Vers trois heures, les dernières traces de notre court séjour chez Daniel étaient effacées. On ne saurait prendre un soin plus jaloux de ménager les susceptibilités des musulmans.

La nuit est tombée, le ciel est pur, la lune illumine la tente déjà tout imbibée de rosée; les muletiers ont abandonné le campement farangui pour se mettre à l'abri des larrons et des fauves derrière les hautes murailles du *gabr*. N'étaient les cris des chacals qui disputent aux hyènes, à la voix lamentable, les entrailles d'un mouton fraîchement tué, le silence serait complet. J'ai vu fuir ces horribles goules, disgracieuses sur leurs jambes inégales, j'ai vu s'éteindre les brasiers d'une lointaine tribu. Pas de nuage au ciel, pas de vent courant dans l'espace, tout est mort autour de moi. Que reste-t-il de l'empire d'Élam et de sa capitale, l'aïeule des cités? Au sud, la crête pointue de la citadelle tranchant sur un fond clair; au nord-ouest, le Chaour métallisé par les rayons lunaires qui tombent sur un de ses coudes, noir dans l'ombre; au nord, fermant l'horizon, cette chaîne neigeuse que n'émurent ni les regards de Darius, ni l'apparition d'Alexandre, et qui, dans son immuable majesté, voit passer avec la même indifférence les siècles et les hommes; sous mes pieds, un sol fait de la poussière des monarchies asiatiques. Je me sens anéantie devant cet écrasement d'un si long passé. Il me semble voir surgir des profondeurs du Memnonium les générations disparues. Leurs ombres contemplent les fils de Japhet venus des confins du monde occidental à la conquête de leurs secrets séculaires, puis s'évanouissent dans les buées de la rivière.

Plus d'appréhension! plus de soucis! Avoir atteint cette terre de Suse, camper sur les débris des palais des grands rois, n'est-ce point déjà une victoire? Je le croirais, à voir la figure rayonnante de Marcel. Vous ouvrirez vos flancs, montagnes jalouses qui recélez l'histoire du passé! Vous livrerez vos trésors, nécropoles inviolées! Ne sommes-nous point les héritiers des vainqueurs de Salamine?

28 février. — On n'est guère tenté de prolonger son sommeil lorsqu'on couche tout vêtu, flanqué d'un fusil et d'un revolver, autant pour les avoir sous la main à la première alerte que pour préserver armes et munitions de l'humidité qui se dégage du sol et de celle qui tombe des parois de la tente. Le réveil est douloureux et le malaise que l'on éprouve en se mettant sur pied est pis encore. Les herbes, déjà hautes, sont chargées de gouttes rondes, brillantes comme du cristal; un épais brouillard couvre tout le pays et permet à peine de s'orienter vers la seconde tente, plantée à dix mètres de la nôtre. Il semble que le corps soit plongé dans un bain de vapeur glacée et que l'âme elle-même ressente quelque atteinte de l'atmosphère ambiante.

Vers sept heures, le brouillard s'éclaire, s'opalise, se divise en nuages transparents; le croissant, puis la flèche blanche du tombeau de Daniel apparaissent; encore quelques minutes, et la plaine, la chaîne des Bakhthyaris, le cours du Chaour, la forêt rouge qui borde les rives lointaines de la Kerkha, s'argentent, puis se dorent aux rayons d'un énorme soleil. Les tentes fument, les herbes boivent les dernières gouttes de rosée, la toile se lève sur une radieuse journée, mais l'orchestre reste muet. Nul gazouillement, nul babil ne salue le réveil de la nature; les rossignols ont fui depuis longtemps cette solitude désolée.

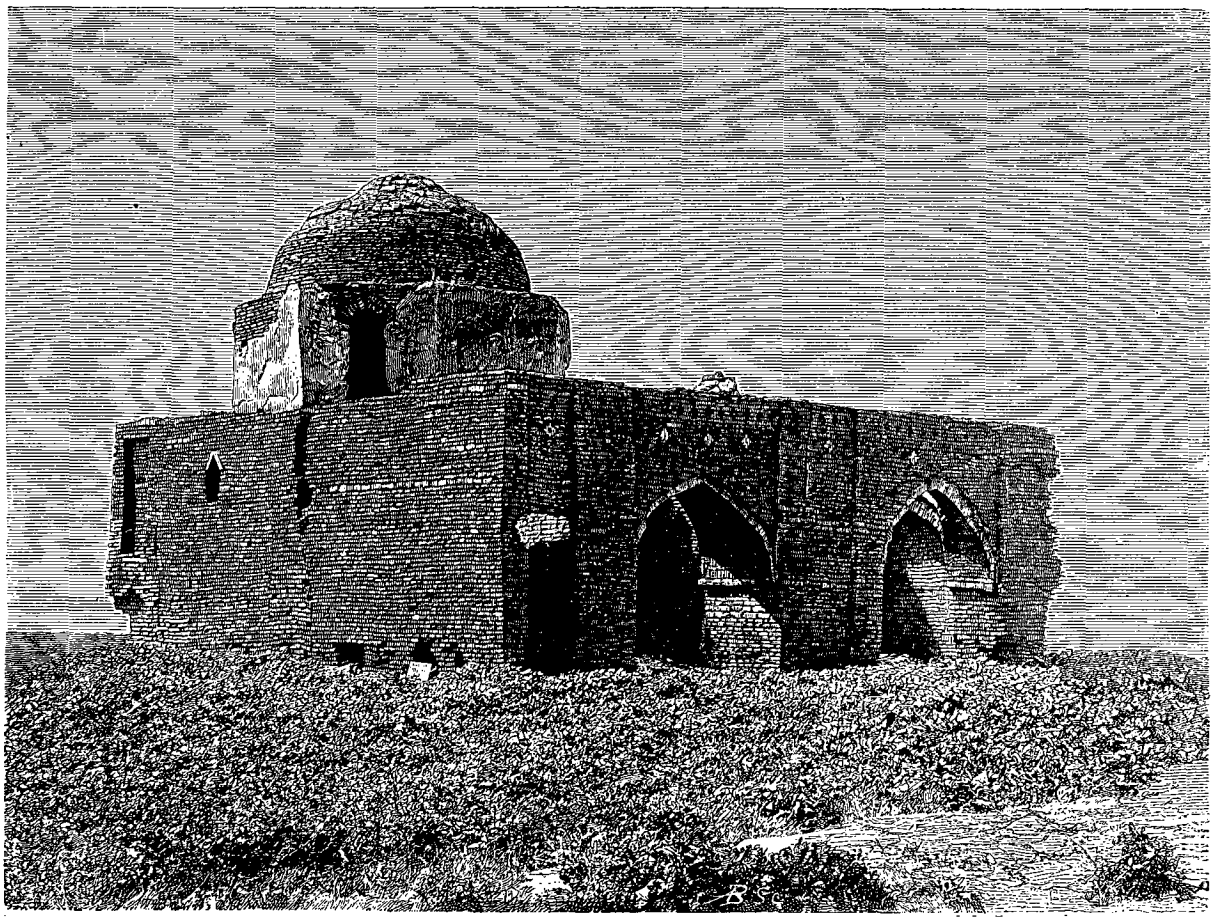
Lézards engourdis par l'hiver, nous réchauffions béatement nos épaules au seul feu que l'homme ne peut à son gré éteindre ou allumer, lorsqu'une nombreuse troupe de cavaliers est apparue et s'est mise en devoir de gravir les pentes douces du tumulus. Des Arabes, coiffés de la couffe et de la corde de chameaux, vêtus d'une chemise aux interminables manches pointues, couverts d'un abba de laine, armés de fusils à pierre, ouvrent la marche et sont suivis d'autres nomades, porteurs de longues lances. Derrière ce premier groupe s'avance un homme d'un certain âge — sa barbe est teinte en rouge — monté sur une belle jument blanche. Cheikh Ali, l'homme à la barbe acajou, est le chef de cette tribu dont les feux ont attiré hier soir mon attention; c'est le gros bonnet de la plaine de Suse. Un tapis est étendu sur le sol, et chacun de nous prend place vis-à-vis du cheikh.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre nouvel ami ne parle pas persan ; Mçaoud se présente comme interprète, mais s'acquitte si mal de ses fonctions qu'il faut recourir à un domestique indigène. Chacun y met du sien, excepté le cheikh, dont le mutisme d'ailleurs ne me semble pas alarmant. S'il paraît décidé à nous vendre beurre, moutons, poulets et œufs, il refuse de nous procurer des ouvriers. Est-ce méfiance, crainte de l'autorité religieuse ou civile de Dizfoul? redoute-t-il de fournir des hommes dont on reconnaîtra les services à coups de bâton? Mais à la même demande présentée sous des formes différentes, Cheikh Ali répond toujours en frottant ses deux mains l'une contre l'autre : « Arab, la, la ! » (Arabes, non, non!). En termes moins laconiques ce geste et ces paroles signifient : « Les Arabes ne travaillent pas, adressez-vous aux Persans de Dizfoul, vile engeance, bonne à tout bât ».

Le seul désir de nous présenter leurs devoirs n'avait pas amené autour de notre tente Cheikh Ali et les chefs des principales tribus de la plaine.

Possesseur d'un fusil de chasse venu d'Angleterre par voie de Bombay et de Bassorah, Cheikh Ali croyait être le roi du pays. Hier soir nous avons essayé nos carabines en prenant comme cible une pierre blan-



Imam-zadé auprès de Suse (voy. p. 40). — Gravure de Bertrand, d'après une photographie de la mission.

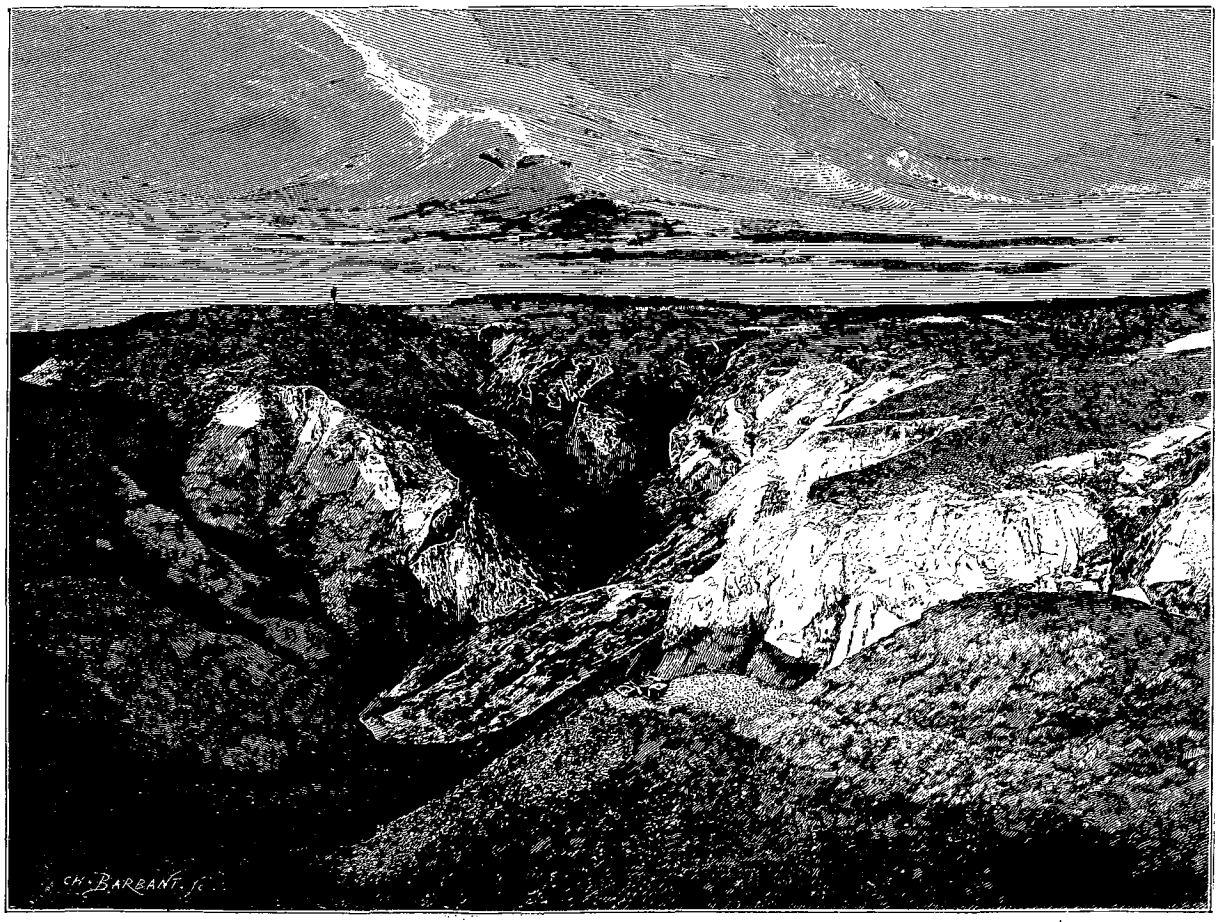
che placée à la crête des éboulis de la citadelle. Le résultat de notre tir était connu des nomades deux heures plus tard. Dès l'aurore ils prenaient le chemin du campement. Marcel, M. Babin et M. Houssay ne se sont pas fait prier pour donner un *tamâcha* (spectacle) édifiant et capable d'inspirer à nos voisins un salutaire respect : ils ont atteint le but, distant de quatre cent cinquante mètres de nos tentes. Cheikh Ali est entré en lice ; ses projectiles tombaient tous dans la vallée. Rien de comique comme le naïf désappointement des assistants et leurs figures s'allongeant à chaque insuccès. Les parents du cheikh, ses plus fidèles sujets, ont demandé la permission de tenter une nouvelle épreuve ; elle n'a pas été plus heureuse. Nos tireurs restent interdits, au fond très humiliés. Un malin veut rétablir le prestige des Arabes. « Il faut que Khanoum tire à son tour! » s'écrie-t-il. Khanoum hésite : va-t-elle compromettre la réputation de ses camarades ou confesser que les femmes du Faranguistan sont d'une autre pâte que les hommes? On insiste. Je mets un genou en terre, j'épaule : quatre fois ma balle fait éclater la pierre et voler en l'air une triomphante poussière. Des cris d'enthousiasme clôturent cette petite salve, les Arabes se précipitent pour toucher mon arme et les bords de mes habits : « Sois bénie ! que Dieu conserve tes jours ! » etc. Nous ne serons pas attaqués de sitôt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cheikh Ali remonte à cheval et disparaît bientôt, enveloppé dans un nuage de fumée qu'entretient autour de lui une fusillade furieuse.

L'après-midi s'est passé à parcourir les tumulus et les profondes crevasses qui déchirent leurs flancs, sans qu'un indice ait pu nous déterminer à les attaquer en un point plutôt qu'en un autre. La kalehè Chouch est un livre fermé dont il est bien difficile de commencer le déchiffrement. Cependant Marcel pressent que l'entrée de l'apadâna dont Loftus déblaya les bases de colonnes est située vers le sud, sous une terre encore vierge, et doit être précédée d'un pylône analogue au portique Viçadayou de Persépolis. La position des inscriptions trilingues, gravées sur trois faces — est, sud, ouest — des soubassements qui portent les quatre colonnes centrales de la travée nord ne lui permet pas de douter que la grande entrée du palais ne regardât la citadelle.

C'est donc fort loin des excavations anglaises qu'il s'est décidé à chercher les portes et les escaliers, certain de les y découvrir si quelques vestiges de ces monuments ont survécu aux siècles et aux révolutions. En conséquence il a fait tracer une tranchée biaise sur la façade sud du palais et sur une ligne de crête placée,



Crevasse sur les flancs du tumulus. — Gravure de Barbant, d'après une photographie de la mission.

par rapport à l'apadâna, dans la position du portique persépolitain. Cette première excavation aura quatre mètres de large et soixante mètres de long.

Seuls les ouvriers font défaut; malgré les émissaires expédiés aux campements des nomades dont les tentes nous environnent, personne ne s'est encore présenté.

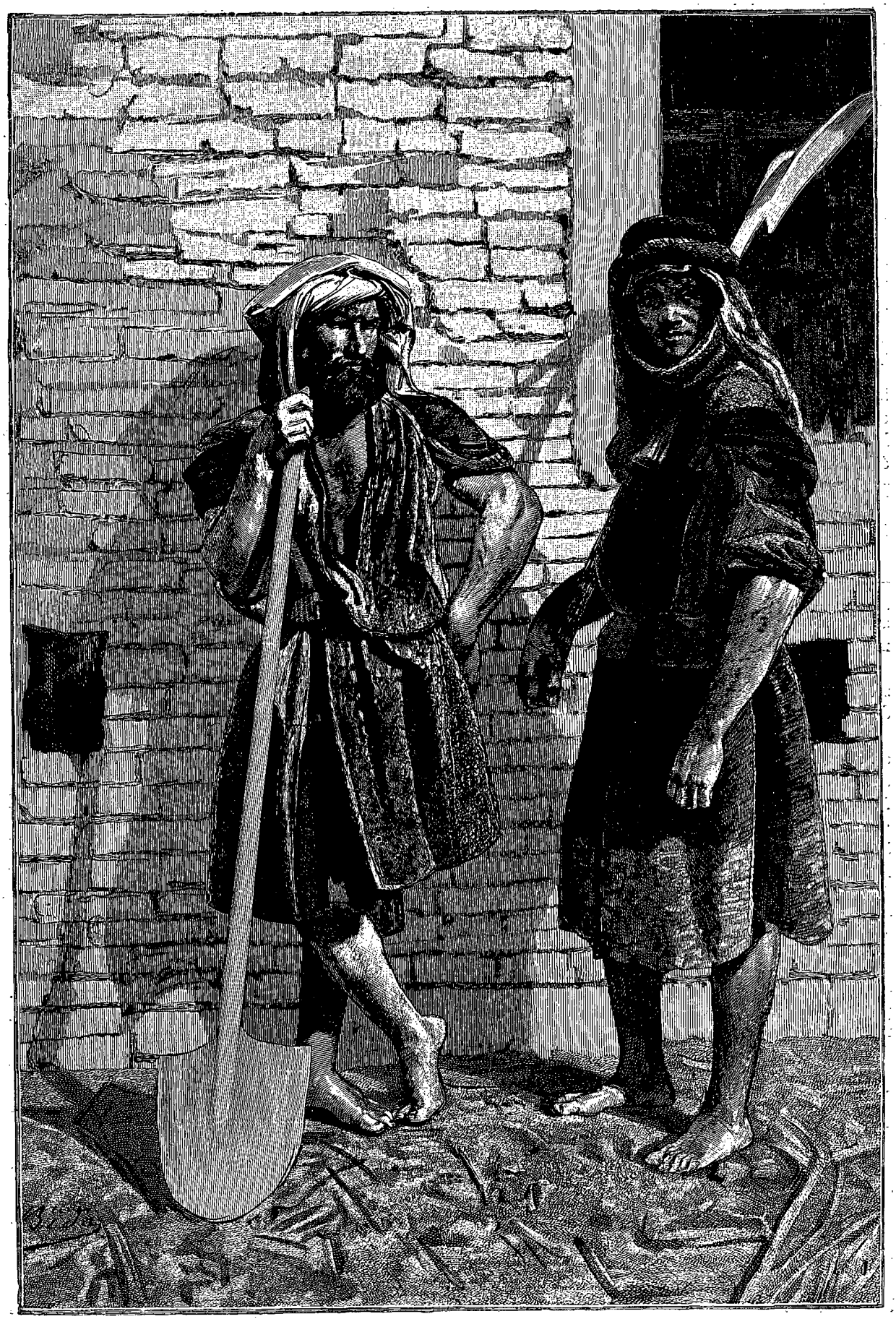
En revanche Mirza Abdoul-Kaïm, que nous n'attendions pas de sitôt, débouche par la route de Dizfoul en compagnie d'un seïd authentique, si j'en crois son énorme coiffure bleue, et d'une dizaine de mollahs au turban non moins volumineux.

Tous s'engouffrèrent dans le tombeau de Daniel, puis ils remontèrent à cheval, firent l'ascension du campement, et nous demandèrent quelle était la raison de notre brusque départ du *gabr*. « Les travaux de fouilles, répondit Marcel, nécessitent ma présence constante sur les tumulus, où nous sommes, d'ailleurs, plus proprement, si ce n'est aussi chaudement logés que dans le voisinage du prophète. »

Après ce court interrogatoire, mirza, seïd et mollahs redescendirent. Sur le soir j'ai vu le turban bleu reprendre, à une allure rapide, la route de Dizfoul.

1er mars. — Les fouilles de Suse devaient commencer aujourd'hui; Marcel l'avait annoncé, il a tenu parole. Son bataillon n'est pas brillant : un vieil Arabe qui paît, faute de nourriture plus substantielle, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bildars de la tribu de Cheikh Ali (voy. p. 46). — Dessin de Bida, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeunes chardons de la vallée, un borgne en instance auprès du prophète pour obtenir la guérison de son dernier œil fort compromis, le fils d'une veuve mourant de faim sous la protection du même Daniel, deux soldats auxiliaires subalternes de Mirza Abdoul-Kaïm, nos domestiques et ses collaborateurs. Armés de pelles et de pioches, nous nous sommes tous dirigés vers un mur de briques qui apparaît dans un éboulis voisin des tentes. Avant d'attaquer la grande tranchée, il est bon de tenter quelques reconnaissances.

L'honneur d'inaugurer les travaux m'avait été réservé. Fort émue, j'ai saisi une lourde pioche de sapeur et travaillé jusqu'à extinction de forces; Marcel m'a relayée, tandis que nos acolytes enlevaient la terre. Dès midi le mur était déblayé sur deux mètres de profondeur, mais il nous a faussé compagnie, et nous avons dû l'abandonner en faveur de la base de colonnes située à l'angle sud-est du palais. Deux heures avant le coucher du soleil, les ouvriers nous ont demandé de cesser le travail pour faire leur prière. Ils ont reçu avec une évidente satisfaction quinze *chaïs* (soixante centimes) par homme et promis, *In-ch'allah*, de revenir demain.

2 mars. — Aujourd'hui et hier se sont écoulés d'une façon aussi monotone qu'avant-hier. Le chantier se compose de cinq invalides : pas un de plus, pas un de moins. Nous avions espéré que le bruit de nos largesses extravagantes se serait envolé dans la plaine aussi rapidement que la renommée de nos armes! Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

3 mars. — Deux de nos invalides, les mains crevassées par le maniement de la pelle, nous ont offert leur démission.

4 mars. — Une fausse joie à enregistrer. Elle nous est apparue sous la forme d'un cavalier et d'une vingtaine d'Arabes armés de pelles pointues. La folie des *Faranguis* cherchant des trésors dans ces terres désertes les met en joie. Marcel, devenu biblique, les invite à travailler sous ses ordres et leur promet paye entière malgré l'heure tardive; mais ils répondent par de formidables : « *La! la!* (Non! non!) », font tournoyer leur pelle au-dessus de leur tête et s'en vont en esquissant autour de leur chef une ronde guerrière. Les Israélites devaient danser ainsi devant le veau d'or. Renseignement pris, ces pseudo-ouvriers sont des *bildars* (possesseur de pelle) de Cheikh Ali qui vont ouvrir des canaux d'arrosage afin d'amener les eaux du Chaour dans les blés de la tribu.

5 mars. — Un homme qui avait passé une partie du jour à nous regarder au travail et à nous examiner au repos vient de solliciter une audience de Marcel.

Le nouveau venu porte le turban des Dizfoulis. Le regard et le sourire manquent de franchise, le visage dénote une certaine intelligence, l'allure un mélange de timidité et d'audace dont les poltrons en rupture de ban connaissent seuls le secret. On ne bâtit pas en hiver à Dizfoul; Ousta Hassan, maçon de son état, est donc inoccupé. Creuser des trous en terre ne nécessite pas un esprit plus délié que de construire des murs sur le sol quand le diable reste neutre. Notre homme embaucherait des ouvriers terrassiers et les amènerait si on lui promettait un salaire honnête. Après de laborieuses négociations, Marcel a fixé à quinze chaïs le prix de la journée; l'entrepreneur recevra un kran. En outre il touche une prime quotidienne de deux chaïs par homme placé sous ses ordres.

« Je ne suis pas venu seul, ajoute le compère en nous présentant un personnage à la figure et à la bouche muettes. Il faudrait aussi engager Dor Ali. C'est un ancien *toufangtchi* (fusilier), obligé d'abandonner la carrière des armes parce que sa solde n'était jamais payée et qu'on ne lui fournissait ni une *koledja* (redingote) à mettre sur le dos, ni un grain de poudre à jeter dans le bassinet de son fusil.

— J'engage aussi Dor Ali, réplique Marcel; mais, en retour, faites-moi connaître l'un et l'autre le motif qui vous a conduits au *gabr*.

— Tout Dizfoul s'occupe de vous. Hier, comme nous parcourions le bazar, on nous raconta que, sur les quatre Faranguis installés à Chouch, il y en avait un, le plus petit, qui avait piqué une tête au milieu du Chaour avec l'espoir de pénétrer dans la chambre sépulcrale où l'on conserve, loin de tous les yeux, le corps du saint prophète. Depuis quatre jours, ajoutait-on, il n'était pas remonté à la surface, buvait l'eau du ruisseau et se nourrissait de poissons crus. — Si nous allions jouir de cet étonnant spectacle : il est gratuit, ai-je dit à Dor Ali. J'aimerais bien voir ce Farangui quand il abandonnera la compagnie des carpes et des tortues. » Nous n'étions retenus par aucun engagement; prendre un baudet, charger sur son dos un peu de farine, nous diriger vers le *gabré Danial*, ne demandait pas grand temps.

« Dor Ali croyait connaître le chemin de Chouch, mais il s'est perdu et m'a fait coucher sous un konar. Je tremble encore à la pensée que les Arabes auraient pu voler mon âne. Enfin, nous apercevons la flèche blanche du tombeau. La crainte d'arriver trop tard me rend des jambes de vingt ans; je cours et je m'installe sur les rives du Chaour.

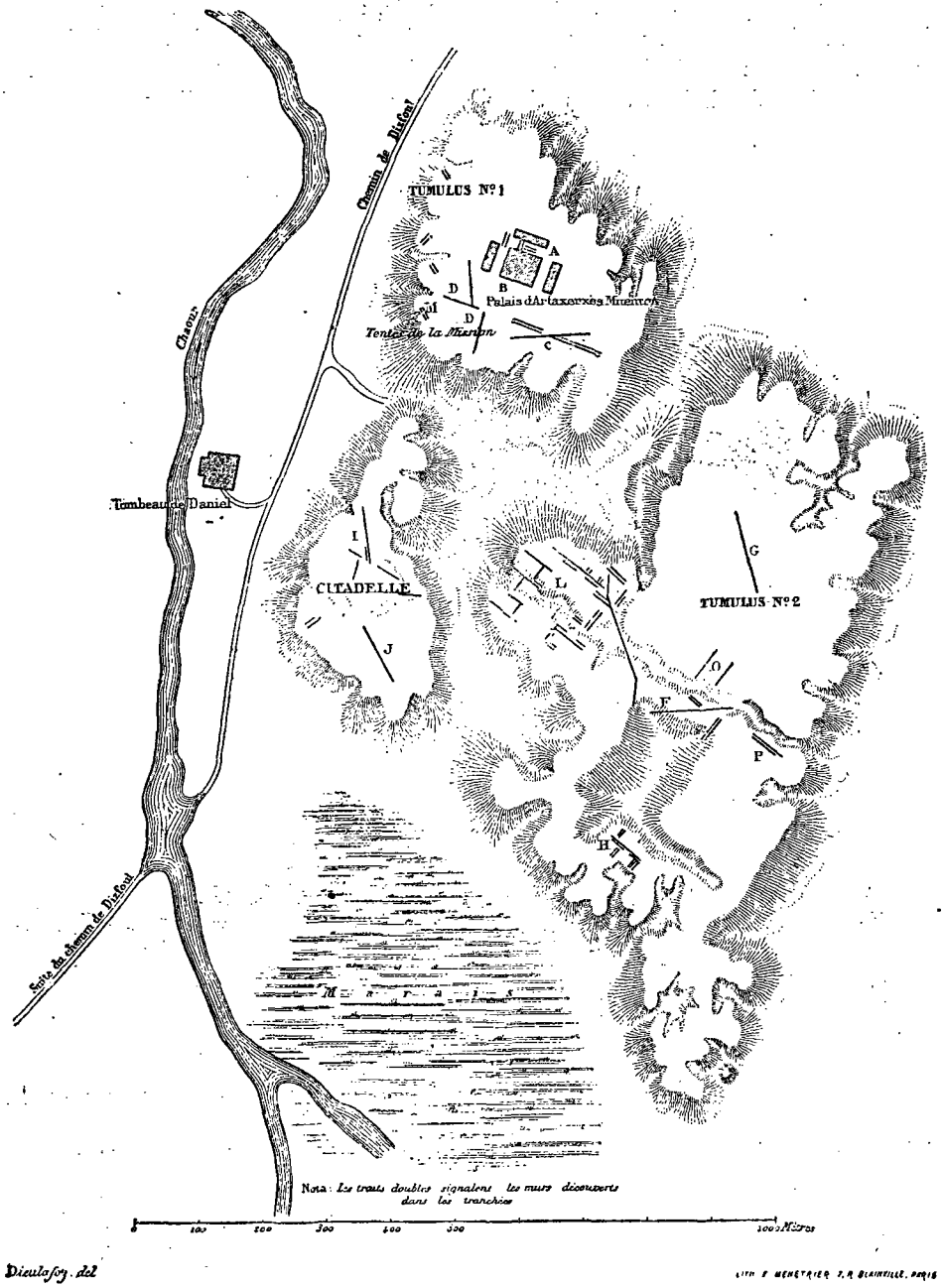
« Que cherches-tu? m'a demandé un pâtre. — J'attends la sortie du jeune Farangui qui vit sous l'eau. — Tu es aussi fou que les chrétiens. Ils sont là-haut auprès d'une grosse pierre. Tu les trouveras occupés à faire des trous. » Nous sommes montés et nous avons été forcés de convenir que vous ne différiez guère des hommes ordinaires. Remuer la terre sans nécessité me semble une singulière occupation, mais cela vous regarde. Si le cheikh Taher et l'imam djouma, que j'irai consulter, m'y autorisent; si le sous-gouverneur, auquel je puis faire parler, parce que ma femme est la sœur du cousin de son *pichkhedmet* (valet de chambre) favori, ne me le déconseille pas; si, après avoir pris l'avis de mes parents et des familles de mes femmes, je ne vois pas de trop grandes difficultés à vous servir, je vous amènerai des ouvriers. Je partirai ce soir avec Dor Ali.

— *Peder soukhta!* (père brûlé) s'écrie celui-ci d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voix étranglée, tu feras bien le voyage tout seul. Si on te détourne d'avoir affaire avec des chrétiens, tu te tireras d'embarras parce que tu es un homme puissant. Tu as réparé la maison de mollah Houssein et celles de bien d'autres religieux, puis ta femme est la sœur du cousin du pichkhedmet favori du khan ; mais moi !... on me mettrait la chaîne au cou, on meurtrirait la plante de mes pauvres pieds, peut-être m'étranglerait-on. Si j'ose prendre la détermination de travailler ici, personne ne me reverra à Dizfoul.

— Quel mobile te pousse à m'offrir tes services, puisque notre fréquentation est si dangereuse ?



Plan des tumulus de Suse ; carte provisoire.

— Mon cœur est serré. Je suis veuf. Ma pauvre petite femme est morte !...

— Je regrette d'avoir ravivé ta douleur.

— Voilà trois ans que j'épargnais trente krans pour en acheter une autre ; un voisin me les a volés. Je suis au désespoir ! » Et Dor Ali, éclatant en sanglots, essuie ses larmes avec un pan de sa... koledja.

« Conduis-toi bien, conclut Marcel avec le plus grand sérieux : je te promets que d'ici six mois tu auras les moyens d'acheter une Persane et une Arabe. Tu pourras comparer leurs mérites respectifs.

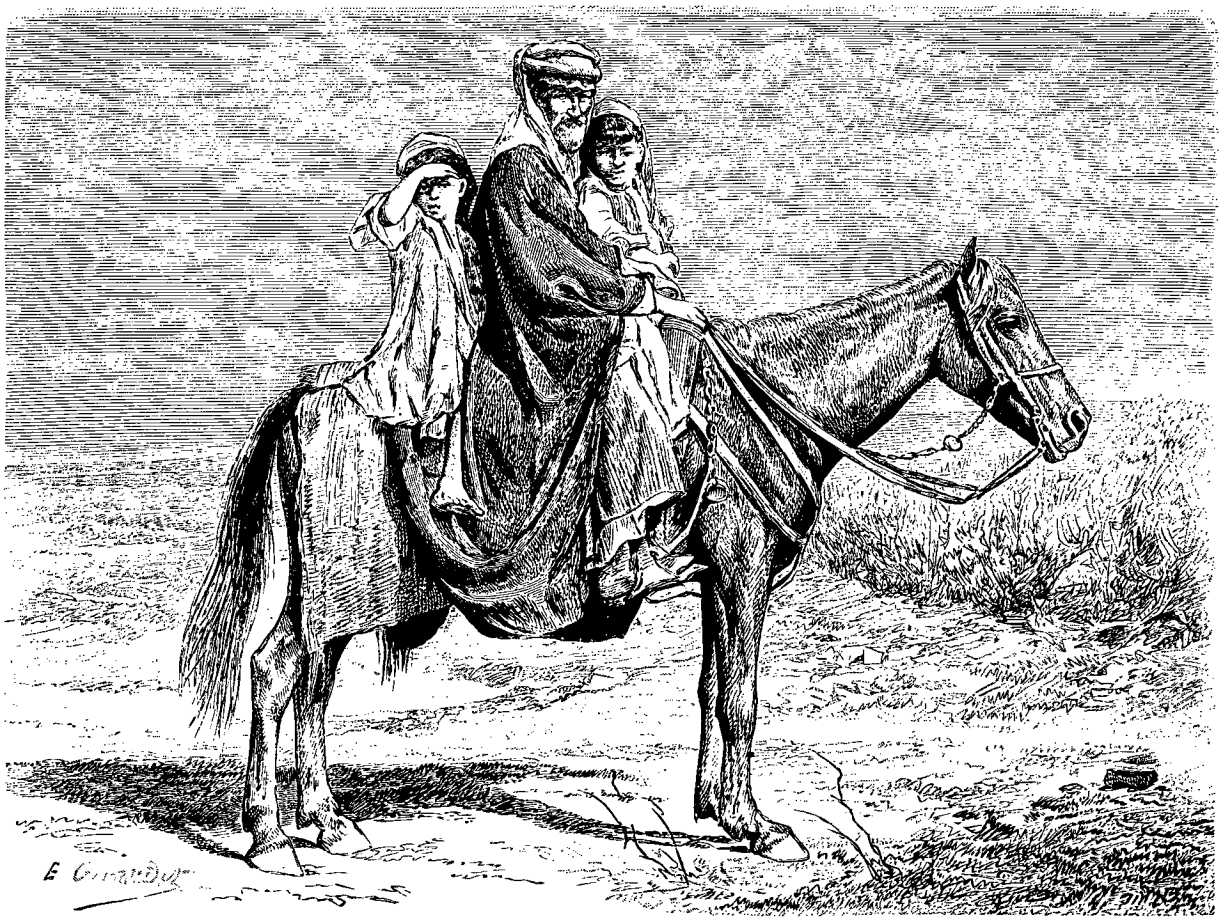
— *In-ch'allah !* » (S'il plaît à Dieu !).

Enfin, si le cheikh le veut, si l'imam djouma le permet, si le khan l'autorise, si les femmes d'Ousta

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hassan le tolèrent, si les familles des femmes d'Ousta Hassan n'y font point d'opposition, les fouilles commenceront tôt ou tard.

6 mars. — Mahomet n'est pas notre concierge! Nous avons neuf ouvriers! Des soldats qui se rendaient de Dizfoul à Havizè passaient hier près du tumulus. Quatre d'entre eux, ayant appris que les deux guerriers mis à notre solde touchaient une paye de colonel, ont abandonné le fusil pour la pioche et sont venus ce matin réclamer des outils. Comme nos Cincinnatus avaient caché les plaques de cuivre des kolahs et des ceintu-



Cavalier arabe avec ses petits enfants (voy. p. 42). — Dessin d'E. Girardet, d'après une photographie de la mission.

rons, leurs seuls insignes militaires, nous avons pu les enrôler sans scrupule et leur remettre les armes pacifiques des terrassiers. Au reste, Marcel est tellement impatient qu'il engagerait Satan et sa femme s'ils se présentaient aux tentes.

7 mars. — La base de la colonne d'angle de l'apadâna est déblayée. Elle s'appuie sur une énorme dalle carrée, engagée, comme toutes ses voisines, dans une épaisse couche de gravier. Des buissons épineux couvraient l'emplacement du palais et en rendaient l'accès presque inaccessible; ils ont été coupés autour des quatre bases à inscriptions. Aucun des textes écrits en caractères cunéiformes perses, mèdes et babyloniens, n'est intact. Tous ont été brisés par la chute des colonnes et des chapiteaux voisins. Voici la traduction de ce document, donnée par M. Oppert d'après la copie de Loftus :

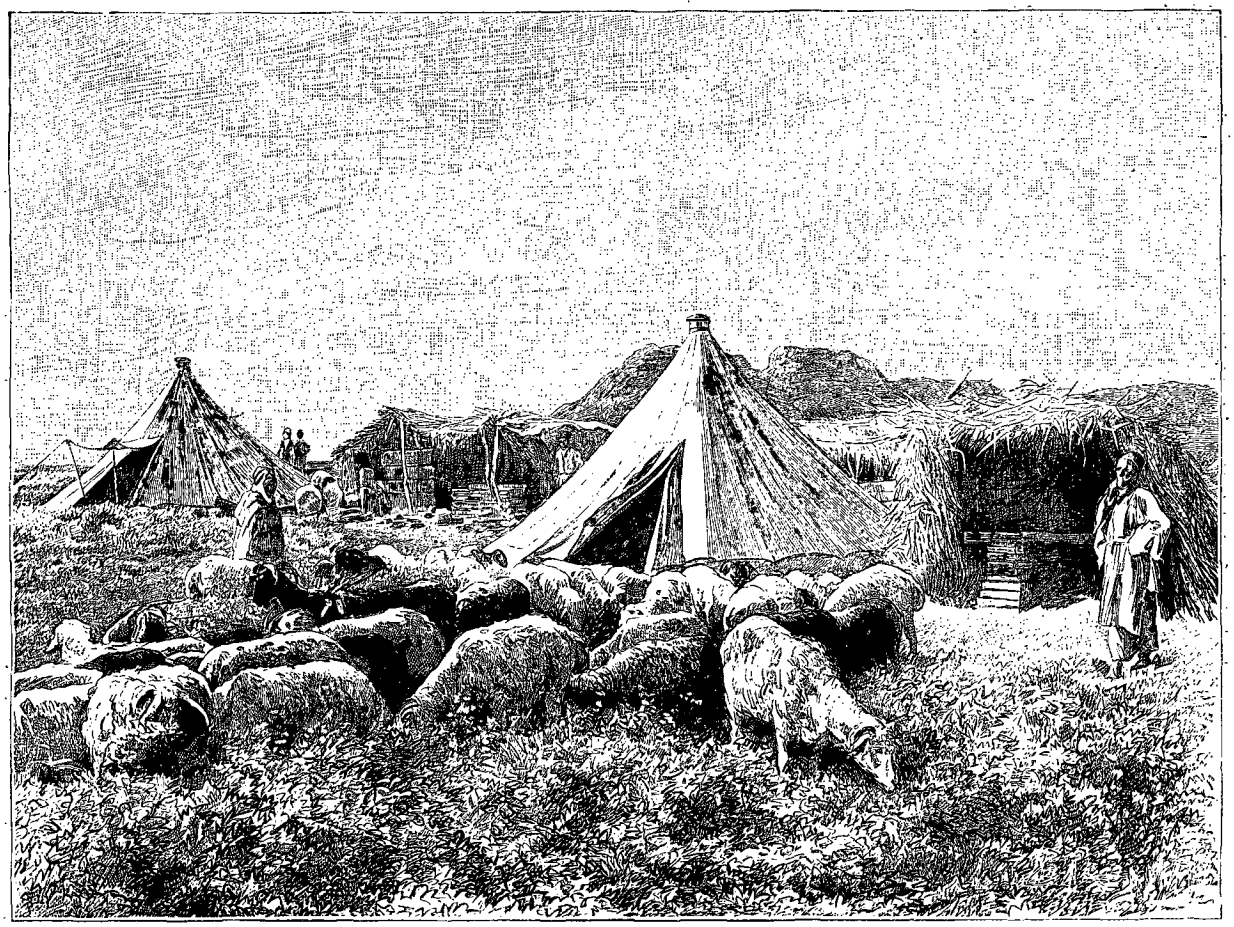
« Dit le roi Artaxerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays, roi de cette terre, fils du roi Darius, fils du roi Artaxerxès; d'Artaxerxès fils du roi Xerxès, de Xerxès fils du roi Darius, de Darius fils d'Hystaspe, Achéménide. Ce palais (*Apadâna*), Darius, mon trisaïeul, le bâtit; plus tard, du temps d'Artaxerxès, mon grand-père, il fut brûlé par le feu. Par la grâce d'Ormazd, d'Anahita et de Mithra, j'ai ordonné de reconstruire ce palais. Qu'Ormazd, Anahita et Mithra me protègent contre tout mal, moi et ce que j'ai fait; qu'ils ne l'attaquent pas, qu'ils ne le détruisent pas. »

Hélas!

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de la mission (voy. p. 53). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Arrivée de quarante terrassiers dizfoulis. — Attaque d'une grande tranchée. — Message de Mozaffer el Molk. La pluie. — Dizfoulis, Loris et Arabes.

8 mars. — Barak Allah! Alhamdou-lillah! Les augures d'Ousta Hassan nous ont été favorables. La nuit dernière le digne maçon arrivait au *gabr* suivi de quarante *amalas* (ouvriers terrassiers), et dès l'aurore il nous présentait son bataillon. Le déblaiement des bases du palais est provisoirement suspendu; les soldats passent au grade de surveillants, car la grande tranchée C, piquetée le lendemain de notre installation, va accaparer tous les hommes. Elle est divisée en fractions de dix mètres. Seuls les tronçons impairs seront attaqués; si l'on découvre une piste, on la suivra sans s'occuper des fractions encore respectées; dans le cas contraire on fouillera ces dernières. A chaque tronçon Marcel a affecté trois piocheurs et neuf pelleteurs. Quatre hommes gardent les bagages, cuisent le pain de la compagnie et alimentent le chantier d'une eau vaseuse puisée dans le Chaour.

La journée commence vers cinq heures et demie, à

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 1; 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'instant où le disque solaire, émergeant de la nuit sombre, éclaire l'horizon ; elle s'interrompt afin de laisser aux ouvriers le temps de manger une galette d'orge, leur unique nourriture, et cesse vers quatre heures, au cri de : *tamam!* (fin) parti des tentes et joyeusement répété dans les chantiers. Ousta Hassan et Dor Ali prennent des mains de M. Babin le salaire des ouvriers, vérifient les comptes, palpent les krans et les remettent aux terrassiers réunis autour des tentes. Dès lors chacun est libre. Les Dizfoulis regagnent le *gabr*, quelques ouvriers loris se retirent dans un *capar* ou cabane de roseaux voisin de nos tentes, M. Babin met à jour son carnet d'attachement, M. Houssay collectionne des insectes, Marcel et moi procédons à une visite minutieuse du champ de bataille.

Le soleil ayant séché les crevasses, nous avons pénétré ce soir jusque dans les derniers replis de la plus profonde. Tout à coup débuche de l'étroite galerie où nous sommes engagés un sanglier énorme, les défenses en arrêt. Ce monstre m'aurait laissé l'inoubliable impression d'un colosse antédiluvien si, après m'avoir frôlée de ses soies, il avait gravi avec plus de calme l'escarpement de la crevasse ; je me suis retournée et j'ai pu restituer la véritable grandeur de la bête puante. Nous avons chargé les revolvers et repris la promenade interrompue. Les traces d'un guépard, empreintes sur la terre molle, nous ont conduits à une tanière creusée dans les flancs du tumulus. Omoplates de moutons, ossements de chevaux, ou de buffles, piquants de porcs-épics, étaient amoncelés devant ce repaire. Tous les recoins de la caverne ont été fouillés à coups de revolver ; elle était vide. Ainsi que les panthères, des lions *authentiques* viennent en pèlerinage au tombeau de Daniel et, chaque nuit, prélèvent la dîme royale sur les troupeaux des nomades. Le jour ils ne quittent guère la jungle située entre le Chaour et la Kerkha. C'est fort heureux pour Sliman et Mçaoud.

Les fauves ne peuplent pas seuls les alentours de Suse. Sur l'herbe verte se promènent, panache en l'air, des *dorradjs* au plumage foncé, dont les formes rappellent celles des francolins. Des perdrix, petites de taille, brunes de chair, passent en compagnies si nombreuses que le bruit de leurs ailes réveille le souvenir bien lointain d'un train de chemin de fer, tandis que leurs légers escadrons tachent le ciel de nuages vivants. Les canards sauvages barbotent tous les soirs dans le marais et babillent avec les cigognes ou des geais verts plus semblables à des gemmes qu'à des êtres animés. Sort cruel! nous n'avons que des fusils de guerre.

La chasse nous offrirait une agréable distraction et, si elle était heureuse, modifierait un ordinaire d'une monotonie désespérante. Jusqu'ici nous avions eu d'excellent mouton, mais depuis trois jours il est devenu impossible de se procurer une bête à laine, grande, petite, grasse, maigre, de sexe masculin, féminin ou neutre.

Cheikh Ali assure qu'il s'est défait de la majeure partie de ses troupeaux, et ne peut distraire aucune tête de son cheptel ; le pâtre du *gabr* chante une chanson différente qui se termine par le même refrain. M. Houssay, élu chef de gamelle, se désespère. Le matin il nous offre du poulet *sokh* (lisez : frit) et du pilau ; le soir du pilau et de la volaille bouillie. Puis le lendemain c'est tout le contraire : on sert le soir le poulet frit et le pilau ; on réserve pour le matin le pilau et la volaille bouillie. L'eau du Chaour est marécageuse, chargée de détritus organiques ; Marcel a ordonné de la faire cuire, afin de détruire les germes malsains et les animaux visibles à l'œil nu. Je ne discute pas la mesure, elle est sage ; mais le goût de fumée combiné avec le parfum de la vase achève de rendre intolérable notre unique boisson. La privation de légumes verts se fait cruellement sentir ; si je m'écoutais, j'irais en compagnie du vieil Ali, notre premier ouvrier — par ordre de date, — paître les chardons des crevasses.

Que penserait de moi Golab Khanoum, la belle-mère de Cheikh Meuzel? « Dévorer l'herbe des champs et laisser pousser ses ongles au delà de leur union avec la chair! » Elle me prendrait pour une fille légitime de Nabuchodonosor, si tant est que Golab Khanoum ait jamais ouï parler du roi de Babylone.

12 mars. — Mauvaise journée, mauvaises nouvelles.

La grande tranchée C commence à s'approfondir. Après avoir déblayé les fondations d'épaisses murailles, derniers débris de la ville arabe qui couvrait encore les tumulus à la fin du douzième siècle, les ouvriers se sont enfoncés dans une terre dure, solide, d'une propreté de mauvais augure.

Malgré son peu d'intérêt, ce chantier est l'objet de toutes mes prédilections. Sur le soir, Marcel est venu me rejoindre ; il tenait en main une feuille de papier rose dont la teinte gaie contrastait avec son visage sévère.

« Une lettre de Mozaffer el Molk. »

J'ai abandonné la tranchée en faveur d'un repli de terrain où l'on est défilé de tous les regards indiscrets.

Voici la dépêche dans toute sa saveur.

« Monsieur,

« Les musulmans sont ignorants, incivilisés et hors « de règle ; ils sont enfin une pierre d'achoppement « pour l'avancement de vos travaux. En mon absence, « il vous est très difficile, je crois, de diriger votre « mission. Le tumulte des passions de la religion « islamique causera peut-être un grand danger qu'il « me sera impossible de comprimer.

« Il est bon de déposer à Dizfoul vos effets chez « Mirza Abdoul-Kaïm et de venir rester à Chouster « auprès de moi.

« Après mon retour à Dizfoul, vous vous occuperez « à vos affaires avec l'escorte, la force et le conseil du « gouvernement.

« Tout à vous, *Mozaffer el Molk.* »

Compter sur les promesses de *Son Excellence*, supposer qu'elle viendra s'établir à Dizfoul tout exprès pour nous donner l'*escorte*, *la force et le conseil du*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gouvernement, quelle chimère! Il faudrait bien mal juger les fonctionnaires persans, toujours trembleurs et nonchalants, et se faire de singulières illusions sur le climat du pays. Dans un mois le soleil sera brûlant, quinze jours plus tard la chaleur deviendra intolérable, en mai il ne restera plus au *gabr* âme qui vive.

Suivre les conseils du gouverneur, lever les tentes, renvoyer les ouvriers si péniblement conquis, équivaudrait à une désertion, à l'abandon définitif des fouilles. Marcel et moi ne pouvons supporter cette pensée.

D'un autre côté, demeurer seuls ici contre l'avis de Mozaffer el Molk, c'est exposer la mission tout entière à de graves dangers et assumer, en cas de malheur, une terrible responsabilité. Nous n'hésitons pas à jouer notre vie; mais, avant d'engager l'existence du personnel placé sous ses ordres, mon mari veut consulter les intéressés. Rentrons.

Près des tentes nous attend Mirza Abdoul-Kaïm. Des faits de la plus haute gravité se sont passés à Dizfoul. Le lendemain de notre départ, cinq ou six cents sectaires se réunirent dans les mosquées, émus à la pensée que des chrétiens allaient souiller de leur présence le tombeau de Daniel, dérober le corps du saint prophète, transporter dans le Faranguistan ce talisman précieux considéré comme le palladium de la contrée, et attirer ainsi tous les maux sur l'Arabistan. Les défenseurs de la foi prirent le chemin de Suse, après avoir fait serment d'expulser de vive force et d'immoler, au besoin, les infidèles.

Les uns étaient armés de mauvais fusils ou de pistolets, les autres de lances, tous — ceci prenait un caractère sérieux — de frondes, qui, dans la main des Dizfoulis, deviennent une arme redoutable. La troupe marchait en invoquant Ali et ses fils, les martyrisés de Médine et de Kerbela, dansant, hurlant, ivre de poudre, saturée de fanatisme religieux. Elle s'était avancée dans la plaine et avait franchi la rivière; vingt kilomètres la séparaient de Suse, quand elle fut rejointe par deux cavaliers venus de la ville à franc étrier. C'étaient les fils de cheikh Mohamed Taher. Leur père, effrayé par la spontanéité de cette singulière croisade, leur avait enjoint de ramener les énergumènes.

D'abord bafoués, traités de *kafirs* (mécréants), de *haramzadès* (fils d'impur), ils réussissent cependant à se faire écouter. La troupe consent à revenir sur ses pas après avoir obtenu des deux jeunes gens les engagements les plus formels. Une députation composée de seïds, de mollahs et des plus ardents promoteurs du mouvement se mettra en route dès le lendemain. Si les chrétiens ont violé le tombeau de Daniel, Cheikh Taher en personne conduira les justiciers et présidera au massacre des coupables.

De son côté le vénérable religieux faisait appeler Abdoul-Kaïm et l'interpellait sur notre étrange conduite : « On accuse les Faranguis d'avoir déjà ruiné le tombeau du prophète!

— Les prenez-vous pour des sorciers? Partis hier dans l'après-midi, ils n'ont pu gagner Suse avant la nuit et ne possèdent ni pelles ni pioches, puisque ces outils sont encore chez le forgeron chargé de les emmancher. D'ailleurs je vais les rejoindre et vous tiendrai au courant de leurs faits et gestes.

— Vous ne partirez pas seul, reprit le cheikh défiant; seïd Hadji Houssein vous accompagnera et vous évitera la peine de revenir à Dizfoul. »

C'est ainsi que, le surlendemain de notre arrivée, sont apparus les turbans blancs et bleus, qui, après avoir constaté le parfait état du tombeau, nous ont fait subir un insidieux interrogatoire.

Le lendemain de cette échauffourée, un courrier volait dans la direction de Chouster. Mozaffer el Molk, qui avait dépensé toute sa diplomatie pour enrayer notre marche vers Suse ou éviter de se compromettre à nos côtés dans le voisinage du tombeau, demandait des rapports motivés aux autorités civiles de Dizfoul. De la lecture de ces documents le Khan concluait au rappel immédiat de la mission française, exposée, sans autre rempart qu'une toile de tente, non seulement aux razzias des nomades, mais à la haine des fanatiques qui vont entreprendre leur pèlerinage annuel au tombeau de Daniel.

Ainsi s'expliquent la difficulté de trouver des ouvriers, les hésitations d'Ousta Hassan, les terreurs de Dor Ali et la fameuse communication rose.

Le courrier de Mozaffer el Molk n'est pas moins explicite que le mirza. En traversant Dizfoul, il assure avoir vu des groupes hostiles aux chrétiens assiéger les portes des mosquées. On ne nie pas que Daniel et sa tombe ne soient encore intacts, mais la présence d'infidèles et de sorciers ne saurait être tolérée plus longtemps dans le voisinage des lieux saints.

Marcel a soumis le cas à MM. Babin et Houssay sans leur dissimuler la gravité de la situation.

« Quels sont vos projets? demandèrent-ils.

— Ma femme et moi méprisons les menaces d'une population en délire et n'abandonnerons Suse qu'à la dernière extrémité. En cas d'attaque nous essayerons de nous replier derrière la Kerkha et de gagner le territoire ottoman.

— Vous pouvez compter sur nous », répondirent-ils sans même se consulter du regard.

Marcel, prenant alors sa plus belle plume, écrivit sur-le-champ au gouverneur :

« Excellence,

« Je vous remercie infiniment de la communication
« que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Mal-
« gré tout le plaisir que j'aurais à passer quelque
« temps auprès de vous, il m'est impossible de lever
« mes tentes en ce moment. Mon départ ressemblerait
« à une désertion.

« Je vous l'ai promis, aucun membre de la mission
« française ne s'approchera du tombeau de Daniel;
« mais si je tiens mes engagements, je compte sur vous
« pour protéger et faire respecter les envoyés d'un
« gouvernement ami de la Perse. Écrivez dans ce sens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« au mouchteïd, et ce chef religieux profitera certaine-
« ment de l'occasion qui lui est offerte d'être agréable
« à Sa Majesté impériale.

« Veuillez recevoir », etc.

Puis, comme l'arrivée d'un courrier commençait à émotionner les ouvriers, toujours pusillanimes, tant ils rêvent de chaîne au cou, de pieds endoloris, de nez ou d'oreilles délicatement supprimés, mon mari fit appeler Ousta Hassan : « Ce soir même tu vas partir pour Dizfoul; tu ramèneras autant d'ouvriers que tu en pourras embaucher : cent, cinq cents, mille. Les travaux jusqu'ici n'ont été que jeux d'enfant, un simple début. A ton retour j'aurai tracé des excavations nouvelles. » — Ousta Hassan, alléché par les bénéfices qui arrondissent tous les soirs son escarcelle, a pris le chemin de la ville de son pied le plus léger.

15 mars. — Aucune découverte n'est encore venue calmer nos inquiétudes. Quelques ossements se sont montrés blanchissants sous la pioche, puis, comme on leur assurait une sépulture — sera-ce la dernière, — les ouvriers mettaient à jour une potiche de terre cuite, haute de soixante-cinq centimètres et fermée par un énorme boulet de pierre.

« C'est un trésor! De l'or, de l'argent, des pierres précieuses! » s'est écrié Mirza Abdoul-Kaïm, accouru sur l'appel d'un soldat espion payé par l'espionné.

Ni l'un ni l'autre assurément; mais le crâne intact et les os disjoints d'un bonhomme dont les derniers souhaits ne furent pas, j'imagine, de figurer à titre de pièce rare dans un musée du Faranguistan.

Quel fut le culte de cet ancêtre? A quelle race appartint-il?

Sous le règne des Achéménides, les cadavres des disciples de Zoroastre étaient déposés dans un *dakhma* et livrés en pâture aux oiseaux de proie; d'ailleurs les palais de Suse, alors dans toute leur splendeur, n'eussent pas servi de cimetière. Les Sassanides restaurèrent les pratiques du culte mazdéen, tombées en désuétude sous les Parthes. Chrétiens et musulmans n'essayèrent pas d'entrer en lutte avec les lois qui régissent la transformation des choses et des êtres.

Ce serait donc à la période troublée qui sépare les derniers Achéménides des premiers Sassanides, c'est-à-dire à l'époque des Parthes, que devrait remonter l'intéressant spécimen d'archéologie funèbre découvert dans la tranchée.

M. Houssay, Abdoul-Kaïm et moi avons, avec tous les égards dus à leur grand âge, enlevé les ossements et tamisé à travers nos doigts la poussière granuleuse et blonde qui fut un être pensant sans découvrir le plus petit objet.

Les yeux du mirza s'éteignent, la bouche se contracte en une grimace réjouissante, le nez semble s'allonger. « *Peder soukhta!* (père brûlé! c'est-à-dire fils d'un père qui brûle aux enfers), s'écrie le colonel désappointé, il valait bien la peine de laisser refroidir mon thé et éteindre mon kalyan! »

Et traitant dès lors l'habitant de la potiche avec le plus parfait mépris, il en abandonna l'entière propriété à M. Houssay. L'anthropologie rendra peut-être un jour la parole et la vie à ces antiques débris.

Non loin de la potiche est également apparue une brique formée d'un béton blanc, siliceux, comparable à une faïence grossière.

Deux des tranches sont émaillées. Sur l'une, des bandes jaunes et bleues, séparées par un cloisonné noir, encadrent des marguerites blanches posées sur un fond bleu; la deuxième est décorée de denticules bleus, blancs et verts. En parcourant les crevasses, nous avions déjà rencontré des fragments de la même matière, mais aucun d'eux n'était coloré. La base arrondie d'un petit vase de verre merveilleusement irisé, un bracelet en verre émaillé, un fragment d'inscription cunéiforme résument les trouvailles de la journée.

17 mars. — Au moment où les ouvriers quittaient les tranchées, les nuages accumulés par les vents du golfe Persique crevaient au-dessus de nos têtes. Les cataractes du ciel se déversent sur la tente, qui se tend comme la peau d'un tambour; l'eau tombée sur les tumulus court torrentueuse vers la plaine.

La nuit vient. Pour toute cuisine, nous possédons la calotte du ciel; un trou creusé en terre supplée aux fourneaux économiques les plus perfectionnés. On dînera ce soir d'un souvenir du *Toukin*, un fromage de Hollande destiné à fêter les grands saints du calendrier. Envisageons d'une âme sereine cette cruelle perspective.

En croirai-je mes papilles olfactives! Le poulet et le pilau traditionnels font leur fumante apparition abrités sous un pan de la robe ruisselante de Mahmoud. Le cuisinier a creusé des fossés autour du feu, confectionné avec des caisses vides un abri au-dessus de sa marmite et, en dépit d'Éole et du plus terrible de ses enfants, il s'est mis en mesure de remplir avec conscience les devoirs de sa haute charge. L'inévitable ou l'irréparable n'émeuvent pas le musulman. Pas un de nos serviteurs ne songe à reprocher au ciel son inclémence; pas un cependant ne possède un vêtement de rechange et n'enlèvera pour dormir ses habits trempés de pluie. A quoi servirait de perdre son temps et sa peine en vaines récriminations?

Je suis même surprise d'entendre les domestiques discuter gravement la position, les dimensions et les formes d'une cuisine en roseaux construite sur le modèle des *capars* loris. J'en viens presque à considérer nos gens comme de grands caractères : quel calme, quelle insouciance de tout bien-être, quelle force de volonté physique et morale! Ils sont menteurs, voleurs, paresseux et le reste : mais peuvent-ils résister aux mauvais exemples partis des sphères les plus hautes?

Plus je fréquente le bas peuple, plus je me sens portée à lui tenir compte de ses incontestables vertus et à rendre les grands responsables de ses vices. Des gouverneurs il apprend que bien mentir est faire preuve de génie, *madakheliser* (malverser) en con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

science indique de l'adresse et de la prévoyance; trembler au souffle du vent est un indice de sagesse, s'humilier devant les forts, écraser les petits, une action louable si bien liée aux habitudes du pays que chacun peut espérer la commettre un jour.

Pendant que je philosophe, la pluie devient de plus en plus lourde; elle affaisse sous son poids les parois de la tente exposées au vent. La toile tient bon et ne se laisse pénétrer par aucune gouttière; mais, à travers les fils, s'établit un suintement capillaire. Il semble que, d'une main puissante, un géant ait suspendu une cloche d'eau au-dessus de nos têtes.

On ne montera pas la garde cette nuit.

Jamais, assure Dor Ali, les Arabes n'oseraient s'aventurer hors de leur campement. Des torrents dangereux pour les cavaliers et les piétons courent dans la plaine; le ciel est si noir qu'on n'aperçoit plus les tentes à dix pas de distance quand la lumière qui les rend semblables à de gigantesques fanaux est morte à l'intérieur.

18 mars. — Le ciel subit une crise hivernale. Il pleut, il pleut sans trêve ni merci depuis quarante-huit heures, et cependant les nuages sont toujours aussi pleins et aussi bas. Enveloppés de caoutchouc de la tête aux pieds, nous avons essayé de franchir le seuil de notre prison de toile; cette tentative n'a pas été heureuse. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que nous rentrions dans notre asile semi-protecteur, les jambes mouillées jusqu'aux genoux, le corps contusionné à la suite de glissades dans les trous et les fondrières ouvertes par les eaux. Que faire? si ce n'est plier le dos devant l'orage et piétiner tout le jour un sol, que les infiltrations ont rendu boueux.

Il serait inhumain de laisser nos gens sans abri : l'une des deux tentes leur a été concédée; nous nous

Notre cuisine. — Dessin d'A. Sirouy, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

contenterons désormais d'un cône très aplati dont le diamètre mesuré sur le sol ne dépasse pas six mètres. Les caisses renfermant des objets susceptibles de se dégrader nous disputent encore cet espace où l'on vit, on mange, on fume, on travaille et l'on dort. Quant à bouger, il n'y faut pas penser : seul un stratégiste de premier ordre étendrait pied ou patte sans heurter quelqu'un ou quelque chose. Les heures paraissent d'autant plus longues que les yeux se fatiguent à lire dans le demi-jour que laisse filtrer la toile grise de la tente.

Jamais souvenir du *home* lointain n'a hanté mon esprit sous une forme plus persistante. L'activité intellectuelle et physique rend seule tolérable l'existence que nous menons ici. Il ne faut pas avoir le temps de se prendre soi-même en pitié.

19 mars. — Béni sois-tu, soleil radieux, première œuvre du créateur! Ton apparition rend l'ardeur à mon âme, la chaleur à mes membres engourdis, l'espoir à mon cœur oppressé. Tes rayons d'or vivifient la nature prosternée devant toi, ils parent la verdure de la plaine, la vallée noyée dans de légères vapeurs pareilles à des flocons rosés, les montagnes irisées dont les cimes neigeuses arrêtent les regards vers le septentrion, les herbes tremblantes ponctuées d'anémones, rouges comme les gouttes d'un sang généreux. Il semble que le printemps soit né en ces deux journées si tristes, et que, pour fêter sa résurrection, il ait revêtu la plus riche des parures. Soleil, que ne suis-je venue au monde deux mille ans plus tôt sur cette terre où tu fus adoré! mes mains se seraient élevées vers toi pour t'offrir des sacrifices, j'eusse été l'une de tes prêtresses!

Visitons nos tranchées. Elles sont envahies. A mesure que les eaux s'abaissent, absorbées par les couches profondes, apparaissent des fissures, indiscutables pronostics d'éboulements prochains. Faute de bois pour étançonner les parois, il faut laisser aux désagrégations

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le temps de se produire. Marcel devra abandonner la fouille C pour attaquer une nouvelle tranchée, B, perpendiculaire à la façade sud du palais et tracée dans l'axe général de la construction. Cette excavation le renseignera sur la position des portes, — si elles ne sont pas ruinées — sur leur forme et leur ornementation.

La première couche de terre était farcie de scorpions. Comme la nature, ils semblent se réveiller de leur torpeur hivernale et remonter en masse vers l'herbe verte. Quelle variété de races et de couleurs! Grands et petits, gros et courts, blancs, noirs, verts, jaunes, ces vilains animaux se livrent de terribles combats dans la boîte en fer-blanc où on les dépose à l'intention de M. Houssay, et témoignent par ces luttes de l'énervement que leur procure cette triste situation.

L'un d'eux, caractère vindicatif, a piqué un jeune garçon. Le bistouri et l'acide phénique ont eu vite raison de l'infection venimeuse et prévenu les conséquences, souvent fort graves, d'une semblable piqûre. Lorsque les ouvriers ont vu leur camarade debout deux heures après l'accident, leur surprise s'est donné libre carrière.

Grâce aux soins prodigués par M. Houssay, aux médicaments et aux remèdes distribués avec une égale prodigalité, nous conquérons l'estime de nos voisins. La réputation des Faranguis s'étend de proche en proche; non contents de venir nous consulter sur leurs maux présents et à venir, les nomades poussent la confiance jusqu'à nous supplier de réparer des montres acquises dans les bazars de Bassorah, des fusils inénarrables et une tabatière à musique sans engrenages ni ressort. La charge de recevoir ces importuns m'incombe en général. Les gens riches me proposent dix chaïs (40 centimes) en rémunération de mes peines; puis, comme je me récuse, ils se consultent du regard et font miroiter devant mes yeux l'appât d'un kran en bon argent. Artaxerxès lui-même ne saurait me corrompre,... à moins qu'il ne m'offrît un carré de côtelettes.

Mais le mouton se dérobe devant nous, l'agneau s'évanouit, ombres vaines toujours poursuivies et jamais atteintes! A l'exemple de Cheikh Ali, il n'est mauvaises excuses que ne donnent les Arabes, si avides d'argent, pour refuser de nous vendre leurs bêtes à laine.

Je soupçonne fort Mirza Abdoul-Kaïm d'être l'âme de ce pacte de famine. Quand le colonel comprit que nous allions rendre l'âme, il fit amener, soi-disant de Dizfoul, trente brebis maigres, galeuses, déplumées, ainsi que des animaux atteints de maladie mortelle, et les proposa pour un prix quintuple de leur valeur réelle. Depuis lors une lutte cruelle se livre entre les instincts honnêtes de M. Houssay naturaliste et l'amour-propre de M. Houssay pourvoyeur. Diagnostiquant la phtisie des élèves du mirza à leur aspect extérieur, le naturaliste fait taire le pourvoyeur et refuse de laisser paraître sur notre table une viande malsaine. Mieux vaut encore le régime du pilau et du poulet bouilli : s'il n'est point de nature à développer une honteuse gourmandise, il a du moins le mérite d'être salubre.

Quand on lui communiqua cette décision, le mirza jura devant le soleil et la lune qu'il ne paissait pas de plus beaux moutons dans les prairies d'Éden, et promit cependant de les renvoyer à leur légitime propriétaire. En attendant cet heureux jour, il a préposé un habitant du *gabr* au soin de les mener paître et d'arracher les derniers flocons de laine égarés sur leur dos. Quand je passe auprès de ces tristes squelettes, que je compte leurs côtes, les nœuds de l'épine dorsale, que je considère leurs flancs aplatis, leur éticité pathologique, une pensée, toujours la même, obsède mon esprit. Bon gré, mal gré, ce sera par notre intermédiaire que les brebis du mirza accompliront leur destinée. Les trente y passeront. Nos jeunes camarades, auxquels j'ai prédit le sort qui nous attend, ont fait serment de s'opposer jusqu'à la mort aux criminelles tentatives d'Abdoul-Kaïm; le temps dira qui de nous connaît le mieux le caractère des Persans.

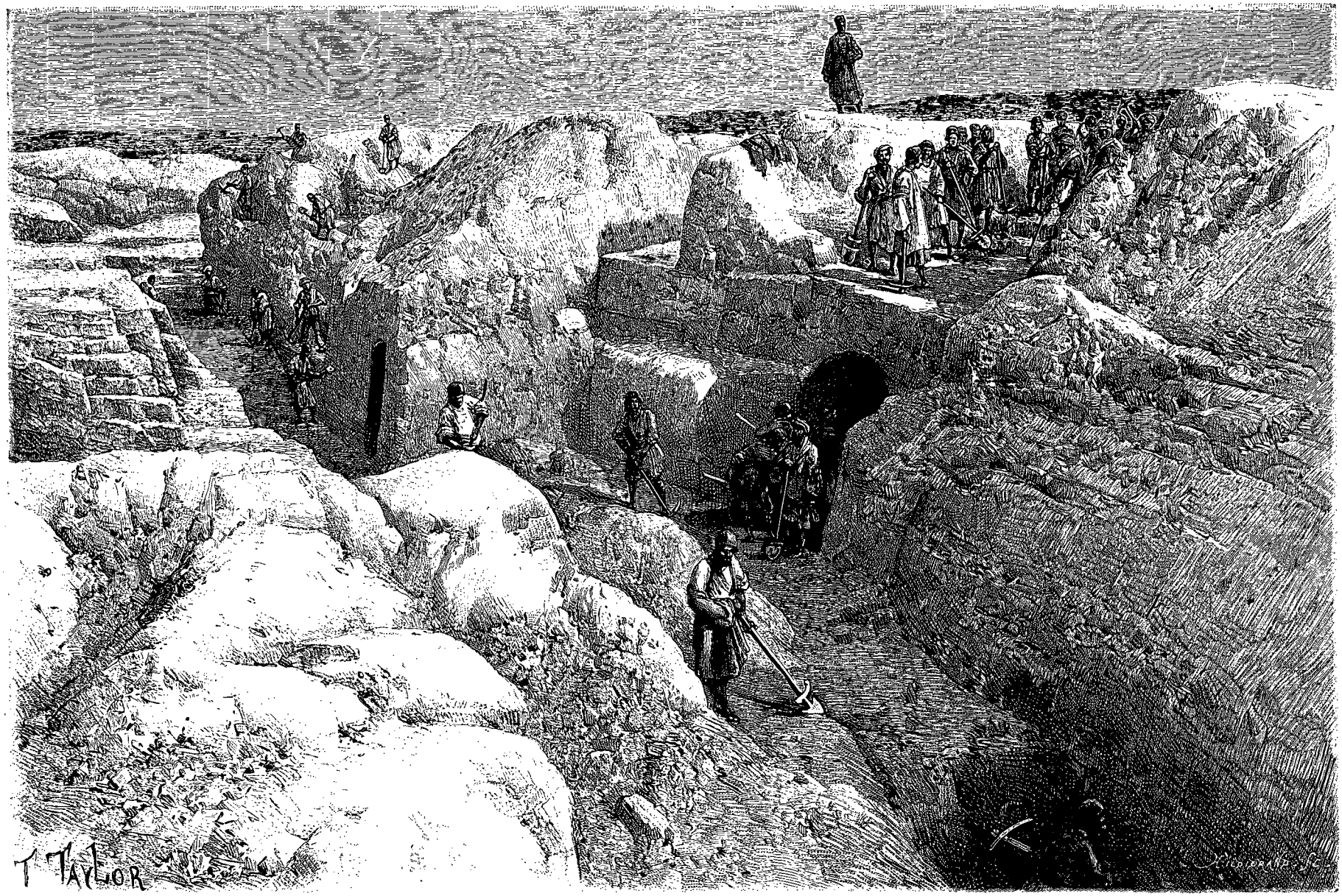
Deux pêcheurs arabes sont arrivés ce matin, portant dans une étoffe de poil de chèvre un monstre marin qu'ils venaient de piquer au trident dans les eaux boueuses du Chaour. C'est une carpe gigantesque, déformée par les ans, couverte d'une peau semblable à du cuir. Les filets, épais de dix doigts, ont été mis à la disposition du chef; le squelette de l'animal, précieusement enterré, sera dirigé vers la France quand les fouilles prendront fin. Étant donnée la grosseur anomale de cette bête, on se demande quel est son âge; peut-être naquit-elle sous le règne de Khosroès ou de Chapour. Ne mange-t-on pas des homards ou des langoustes centenaires? Les lustres passent sur certains êtres sans ruiner leurs organes; un animal stupide résiste à l'effort du temps qui emporte l'homme et ses œuvres.

20 mars. — Un fait grave vient de se produire. Nous installions les ouvriers dans la fouille C, abandonnée à la suite des pluies, quand plusieurs d'entre eux nous entourèrent et se plaignirent avec amertume de Mirza Abdoul-Kaïm. Cet honnête homme, qui s'est installé auprès des Dizfoulis, exige de chacun d'eux, sous peine du bâton, une redevance journalière de quatre *pouls*, soit environ dix centimes. Nul jusqu'ici n'a osé résister, mais tous assurent qu'ils abandonneront les chantiers plutôt que de verser une partie de leur salaire dans les mains d'un tyran dont les prétentions croîtront chaque jour en proportion de leur faiblesse. Marcel, fort ému, est aussitôt rentré et a fait inviter le mirza à comparaître.

Après une verte semonce, mon mari, peu soucieux de se mettre en mauvais termes avec ce cauteleux personnage, lui a offert un traitement équivalent aux bénéfices illicites qu'il prélève sur les ouvriers, sous promesse de laisser en paix nos malheureux protégés.

« Me croyez-vous capable de manger le pain de ces pauvres gens! Qu'on me pende par les oreilles, qu'on m'attache une corde autour du cou s'il y a un mot de vrai dans ces bavardages nauséabonds! Les Dizfoulis, j'en conviens, m'ont offert, suivant l'usage, un petit *pichkiach* journalier, qu'ils eussent été heureux de me faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ouvriers loris (voy. p. 61). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accepter, mais je l'ai refusé avec horreur. Ainsi je fais de vos propositions. Mon père était de grande famille, je suis de race noble et colonel; vous m'humiliez profondément en suspectant mes meilleures intentions! »

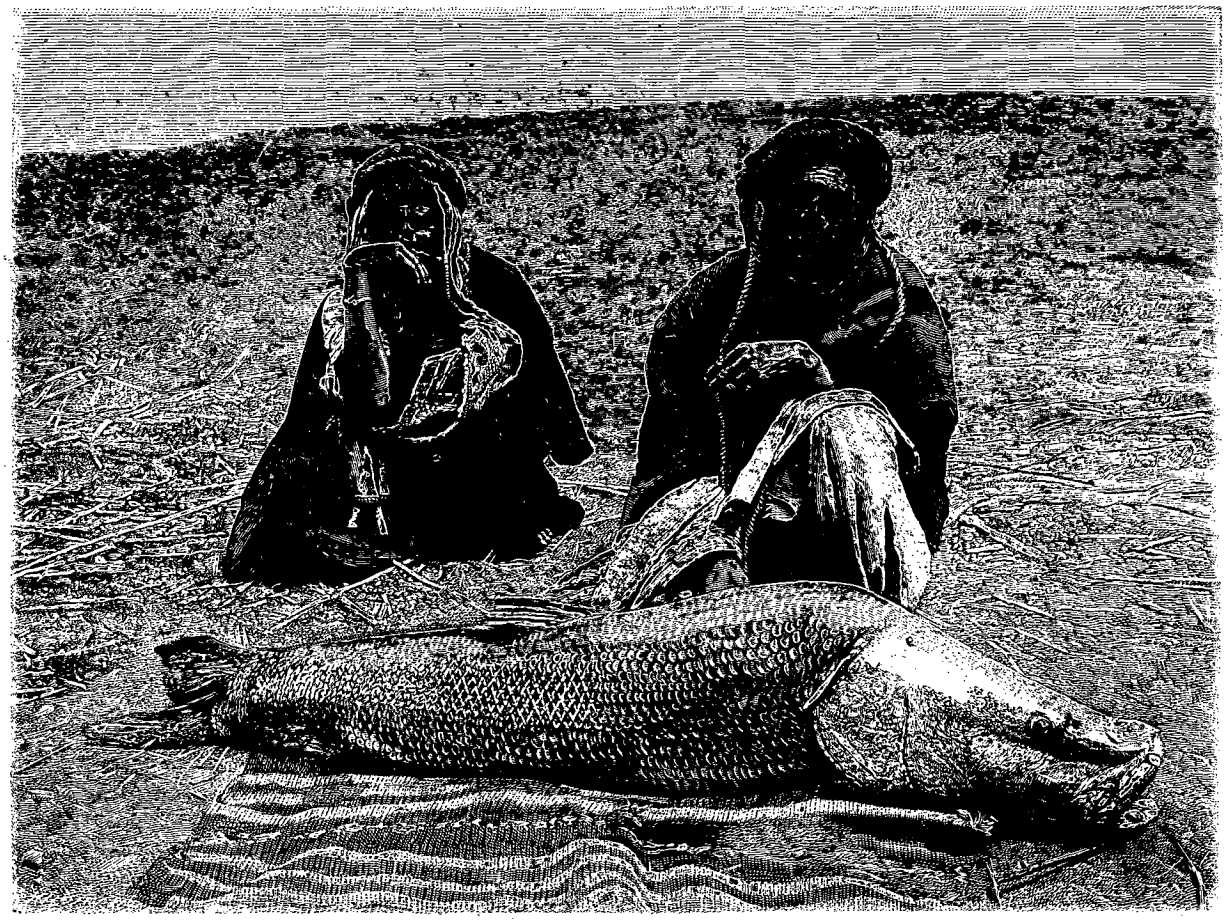
Ce soir, au moment de la paye, tous les ouvriers étaient réunis autour des tentes. Le mirza s'est avancé le front haut, la mine fière, et, interpellant ses victimes d'une voix indignée : « Qui de vous ose prétendre que je m'attribue une partie de son salaire? Qu'il se montre, cet infâme calomniateur!

—Nul n'oserait porter une accusation aussi fausse », ont répondu les plaignants du matin, tremblants à la seule pensée de la bastonnade qui attend leurs pieds dès la rentrée au *gabr*.

En résumé, Abdoul-Kaïm est sorti de cette épreuve blanc comme neige, pur comme l'enfant qui tète le sein de sa mère, et fort aigri contre nous.

Cependant Marcel ne pouvait laisser partir les terrassiers! Le moment eût été d'autant plus mal choisi que le déblaiement devient tous les jours plus laborieux.

Les couches d'argile résistante rencontrées au-dessous des maisons arabes ou sassanides ne forment pas une strate continue, mais occupent des zones bien limitées. Aussi les tranchées s'approfondissent-elles irrégulièrement. Quelques amorces, C, atteignent 1m,40; d'autres sondages, B, descendus à 2m,30, ont découvert de grandes briques cuites posées sur un lit de cailloux fort épais, sorte de radier qui s'étend d'une manière uniforme sous le palais et ses dépendances.



Carpe du Chaour (voy. p. 54). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de la mission.

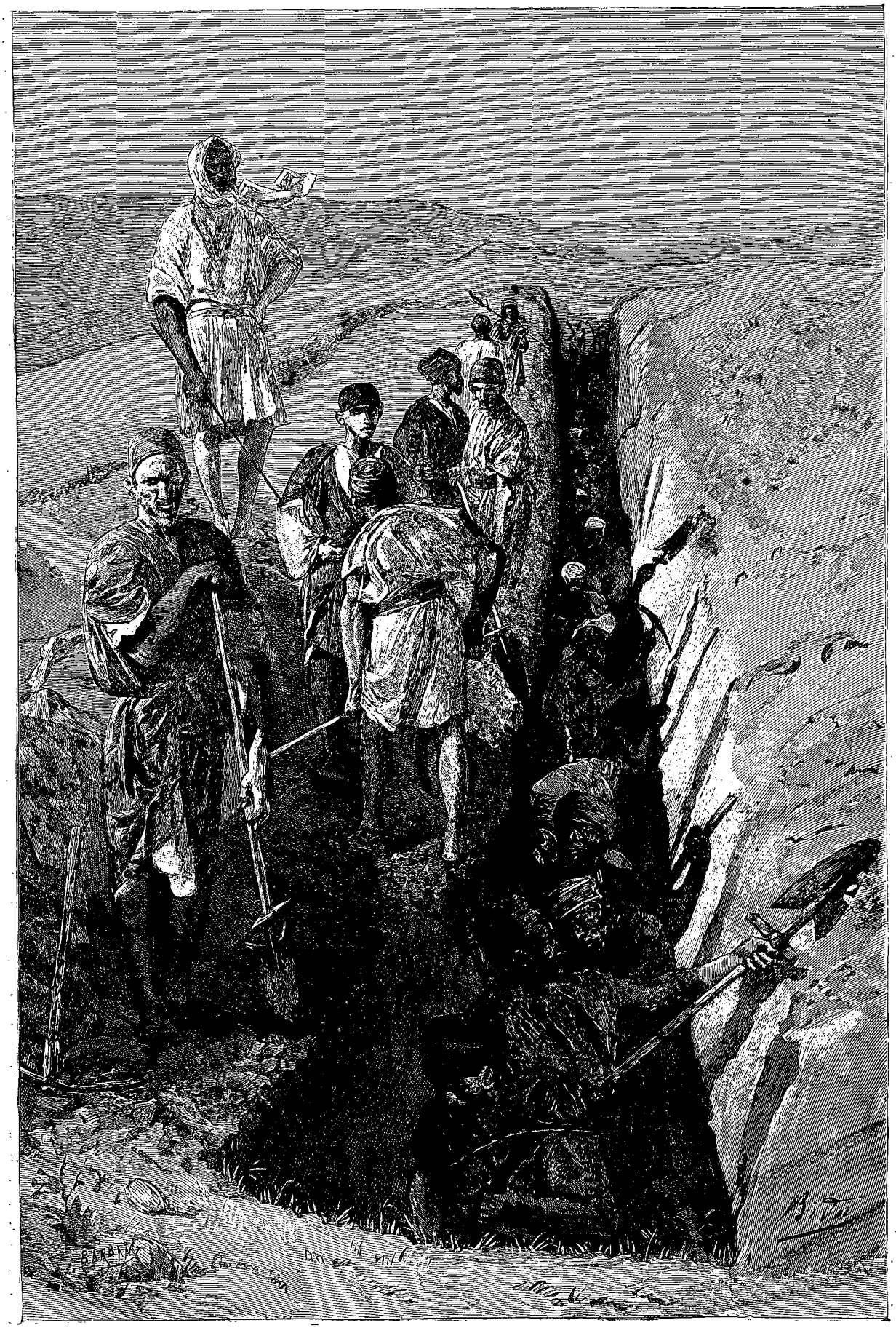
Le carrelage est réglé au niveau de l'arête supérieure des dalles énormes sur lesquelles viennent porter les bases de colonnes de l'Apadâna achéménide.

Excepté ce dallage, mis à nu sur presque toute la longueur de la tranchée B, on n'a rencontré aucune trace des murs d'enceinte ou des portes que Marcel comptait découvrir dans l'axe du palais. Notre déception est extrême, car le volume des terres qui restent encore à déblayer est trop restreint pour dissimuler des monuments de quelque importance. Cette excavation va être abandonnée et les ouvriers reportés en masse sur les attaques C, profondes aujourd'hui de près de deux mètres.

Les fouilles A du palais se continuent dans de meilleures conditions.

Les membres disjoints de taureaux accouplés, appartenant à des chapiteaux bicéphales, ont été trouvés et amenés sur le sol à l'aide de crics. De longtemps je n'oublierai la mine ahurie des Dizfoulis devant ces engins; ils en étaient arrivés à perdre la notion des poids, sans de minutieuses précautions et une continuelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La tranchée C. — Dessin de Bida, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

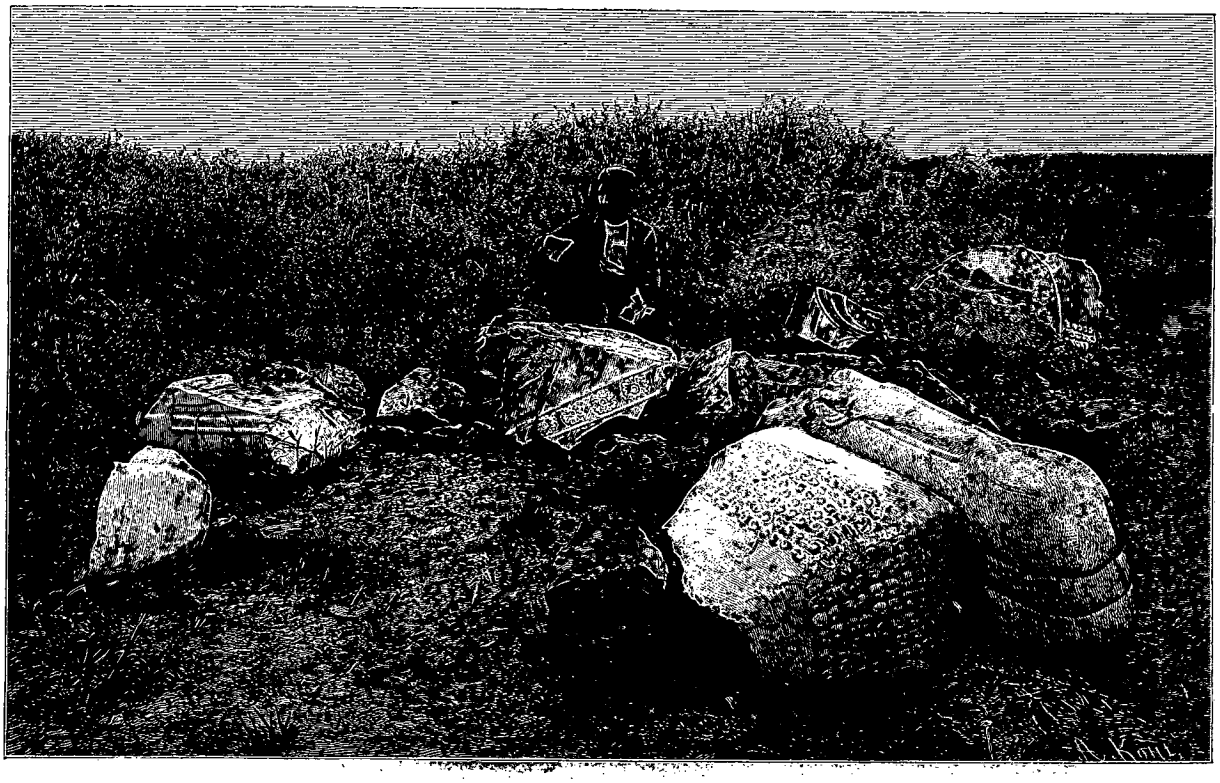
surveillance, nos hommes se seraient fait broyer. Les fragments sont assez nombreux pour que l'on puisse, par la pensée, reconstituer un animal gigantesque, posé sur deux groupes de huit volutes qui couronnaient une colonne haute de vingt mètres. Voici le ventre couvert de poils frisés, les lourds genoux de la bête; un collier, orné de marguerites et d'une fleur de lotus en guise de pendeloque, entoure le cou.

A côté d'une base gît la tête de la bête. Elle est semblable à celles qui terminaient les chapiteaux persépolitains dont on a retrouvé l'image sur la façade rupestre des hypogées achéménides. L'extrémité du museau, les cornes, les oreilles, indiquées par de profondes mortaises, manquent encore.

Ces sculptures, exécutées dans un calcaire noir au grain très fin, éveillent l'idée d'un art décoratif puissant et d'une technique avancée. Des tailles heureusement diversifiées mettent en relief certains muscles, estompent les autres et donnent au marbre des tons dont les différences, inappréciables dans l'ensemble, enlèvent à la masse des colosses toute monotonie.

Le hasard est-il une seconde providence? Ces monstres de dure matière se sont brisés en cent pièces lorsque les palais s'écrasèrent dans la poussière, et, sous leurs débris, tombés presque du ciel, apparaissent des vases de terre cuite encore intacts.

La découverte des taureaux ravit et inquiète à la fois mon mari. Un mètre cube de marbre pèse près de trois tonnes; les chameaux du pays ne sauraient porter une charge supérieure à deux cent cinquante kilogrammes,



Fragments de taureaux. — Gravure d'A. Kohl, d'après une photographie de la mission.

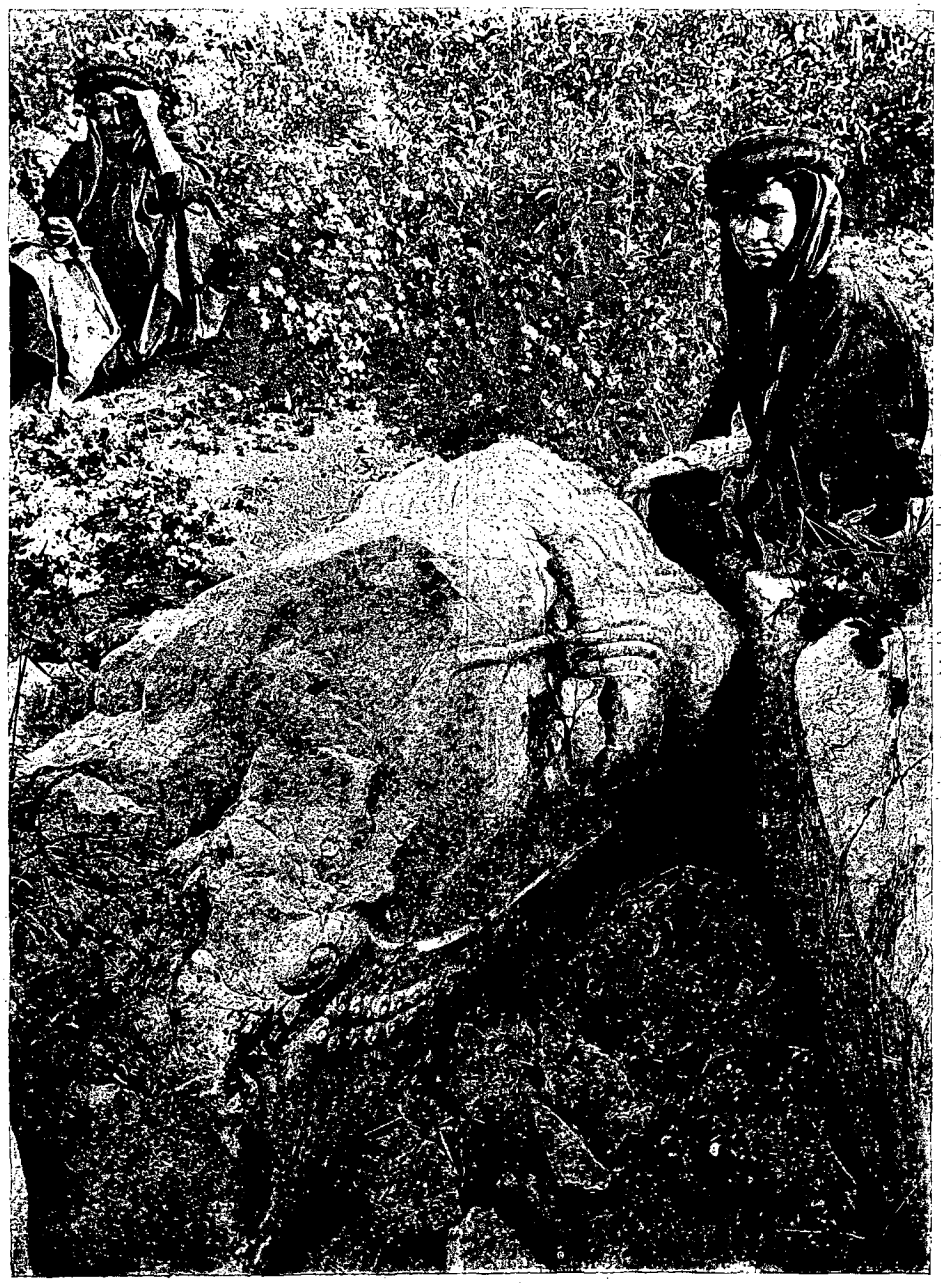
répartis en deux colis; les indigènes ne connaissent pas la charrette, même de nom; le Chaour, sur lequel on pourrait peut-être aventurer des embarcations, est coupé de barrages. En supposant même qu'on brisât ces obstacles, où se procurer des canots? Comment se comporterait un *kelek* (radeau persan) lorsqu'il serait chargé de caisses très lourdes et lancé sur un cours d'eau étroit, sinueux, bordé d'une végétation arborescente? Comment franchirait-il les rapides de l'Ab-Dizfoul? Jamais problème plus difficile à résoudre ne fut proposé à des gens plus mal outillés.

La crainte de ne pouvoir enlever cette année les objets de grand poids empêche Marcel de rejeter sur le déblaiement de l'Apadâna tous les terrassiers qui abandonnent successivement la tranchée C à mesure qu'ils atteignent le carrelage, et les nouveaux ouvriers venus en grand nombre mettre à notre service leurs bras et leur pelle.

Deux nouvelles tranchées, L (tumulus n° 2) et I (citadelle), ont donc été piquetées. La première, en forme de baïonnette, part de la vallée et se dirige vers une sorte de cratère régulier situé au sud du tumulus barlong. Ce tracé n'a pas été choisi d'une manière arbitraire. Bien que le plan ne soit pas encore levé, il semble, en parcourant le terrain, que les reliefs du sol ne sont pas répartis au hasard. Marcel a essayé de reconstituer un groupement dont la dépression est le centre, puis il s'est efforcé de couper des constructions hypothétiques et un éperon qui s'avance dans la vallée centrale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avant de prendre ce parti, nous avions tenté de découvrir sur tout le périmètre du tumulus un affleurement des murs d'enceinte ou de leurs fondations. En cheminant de proche en proche, on eût atteint une porte et pénétré à l'intérieur du palais. Il faut renoncer à cet espoir. Nos laborieuses investigations n'ont décelé aucun indice, aucun guide satisfaisant. On doit donc s'enfoncer sous terre à la conquête d'un parement ou d'un dallage et s'efforcer de saisir le fil d'Ariane en un point de son parcours, car il n'entre pas dans les vues de mon mari de faire des trous quelconques et de *chercher* à l'aveuglette des objets de musée; des fouilles



Tête de taureau. — Héliogravure de Dujardin, d'après une photographie de la mission.

exécutées avec méthode peuvent seules donner des résultats scientifiques.

Nous occupons à ces divers chantiers deux cent quatre-vingt-dix hommes. Ils appartiennent aux trois races distinctes de la Susiane, et sont divisés en trois groupes, qui travaillent sous nos ordres sans se mêler, soit le jour, soit la nuit, sans contact les uns avec les autres.

Les premiers venus, les Dizfoulis, creusent les tranchées de l'Apadâna, et se barricadent dès la tombée du soleil dans le tombeau de Daniel. Ils sont petits, chétifs, malingres, mal conformés, affectés de maladies purulentes, ornés de bandeaux et d'emplâtres, vilains d'aspect, habillés d'une peau chocolat clair, et présentent les caractères saillants de certaines races noires. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

front, haut de deux doigts, est entouré de cheveux plantés en rond, le crâne est petit, la bouche lippue, les talons saillants. Leur goût ou leurs habitudes les portent à se grouper dans des villes ou des villages bâtis. Je considérerais volontiers les Dizfoulis comme les derniers représentants des Susiens.

Bien que nous ayons engagé le rebut de la population, la plupart des citadins venus chez nous ne sont dépourvus ni d'intelligence ni d'adresse, qualités qui vont s'atrophiant au lieu de se développer avec l'âge.

La violence de leurs sentiments religieux contraste de la façon la plus brutale avec leur extrême pusillanimité et leur morale pervertie. Ils tremblent à la vue de la plaque du ceinturon militaire, s'humilient devant la mine chafouine d'un ferrach du gouverneur, craignent les nomades au point de ne pas oser franchir les trois cents mètres qui séparent le *gabr* de nos tentes s'ils ne se forment en groupe compact. Sur cent, il s'en trouve six qui lisent couramment et deux qui écrivent mal. Tous parlent un patois traînard, mêlé de mots locaux étrangers aux vocabulaires persan, arabe ou turc. Leurs vêtements usés, déteints, témoignent d'une excessive misère. Cette pauvreté expliquerait jusqu'à un certain point leurs infirmités morales et physiques.

Les plus élégants portent deux *koledjas* (redingotes) taillées dans une cotonnade de couleur voyante, croisées sur la poitrine et fermées par une ceinture enroulée autour de la taille. La première est pourvue de manches largement fendues qui laissent paraître les manches ajustées de la seconde. Ces vêtements à pans tombent sur un ample pantalon de coton bleu, large comme une jupe. Une calotte de piqué blanc entourée d'un turban bleu dont une extrémité flotte sur la nuque coiffe les hommes mûrs; le bonnet en feutre noir ou brun, pareil à celui des habitants de l'Adjem, est adopté par les jeunes gens. Les sybarites chaussent des *guivehs* grossiers; le ciel, dans sa clémence, s'est chargé d'endurcir les pieds des plus pauvres et de les pourvoir de souliers inusables.

Le beau sexe est représenté par la femme du cuisinier, les épouses plus ou moins légitimes de quelques ouvriers, trois ou quatre fillettes noiraudes et sauvages. Jeunes ou vieilles montrent, derrière le *tchader*, grande toile à matelas qui les voile des pieds à la tête, une figure maussade à guérir de l'amour les chimpanzés eux-mêmes. L'accès du campement est interdit aux *dames*; néanmoins elles rôdent sans cesse autour de nous, dans la pieuse intention de s'approprier tout ce qui traîne. A part cette affection pour le bien d'autrui, une curiosité insatiable et une habileté sans pareille à dissimuler sous leur *tchader* inviolable les objets les plus volumineux, je ne saurais constater chez les femmes dizfoulies qu'une surprenante paresse. Quand elles ne s'installent pas devant nos tentes des heures durant, elles se perchent comme des guenons sur les remblais des tranchées, au risque de dégringoler avec les terres qui s'éboulent, et ne rentrent au tombeau de Daniel que pour se quereller ou se battre. Une aisance, même relative, ne saurait être le lot de ménages où le mari seul travaille et gagne quelques chaïs. Aussi bien les Dizfoulis, la plupart du temps inoccupés, souvent payés en bourrades, sont-ils condamnés, leur vie durant, au pain d'orge et à l'eau boueuse. Nul cependant n'oserait demander à sa femme de pétrir et de cuire.

Depuis notre arrivée, les ouvriers auraient pu modifier leur ordinaire : la farine coûte six sous les sept kilogrammes, les œufs deux sous la douzaine, les herbes comestibles ou les chardons la peine de les cueillir. Mais les uns poursuivent la même chimère que Dor Ali; les autres espèrent, grâce à leur sagesse et à leur économie, savourer, ne fût-ce qu'un jour, les jouissances favorites des classes riches.

Parmi les Dizfoulis qui sont venus s'engager sous la bannière d'Ousta Hassan, il ne s'en trouve pas dix qui n'aient demandé un congé afin d'aller, « de peur des Arabes », porter à la ville le fruit de leur labeur. Ils reviennent tout de neuf habillés, flambants comme des princes, enduits de henné des cheveux aux ongles des pieds, preuve qu'ils se sont accordé après les douceurs du hammam de fugaces amours, et montrent des figures d'enfants heureux quand je me refuse à les reconnaître.

En rentrant, bien peu négligent de nous offrir trois ou quatre *madanis* (citrons doux) ou quelques gâteaux enveloppés dans un pan d'étoffe très sale.

« L'or que le riche tire par quintaux de ses coffres n'a pas le mérite de l'obole donnée par l'artisan. Chacun mesure le fardeau à ses forces; une patte de sauterelle est lourde pour la fourmi. »

Malgré ces témoignages de déférence, les voyageurs apportent toujours de la ville des ferments malsains. La pluie diluvienne dont nous avons supporté deux jours et deux nuits les atteintes pénibles est l'œuvre diabolique des chrétiens. Si plusieurs maisons de la ville se sont effondrées, si les fleuves ont grossi subitement, ébranlant une arche du pont de Chouster, si les blés pourrissent, noyés par les eaux trop abondantes, n'est-ce point un avertissement céleste? On se souvient de la peste épouvantable qui sévit sur Dizfoul lorsque, il y a trente ans, des Faranguis osèrent, pour la première fois, fouler de leurs pieds sacrilèges les terres de Daniel. Aujourd'hui encore les cendres du prophète tressaillent, Allah s'irrite, le ciel gronde et pleure toutes ses larmes; les maux actuels sont les sinistres avant-coureurs de fléaux pires encore.

Le lendemain de ces joyeux entretiens les figures sont longues, les chantiers lugubres; nous n'avons pas fait dix pas hors des tranchées que surveillants et ouvriers, très désireux de conserver un salaire inespéré, mais plus jaloux encore de mettre d'accord leur paresse ou leur désir de ne pas se brouiller avec le ciel, s'assoient avec un ensemble touchant. Un enfant, grimpé sur un point culminant, surveille les alentours : « *Âmed!* » (il vient!), s'écrie-t-il dès qu'apparaît un casque blanc. Chacun reprend alors la pelle ou la

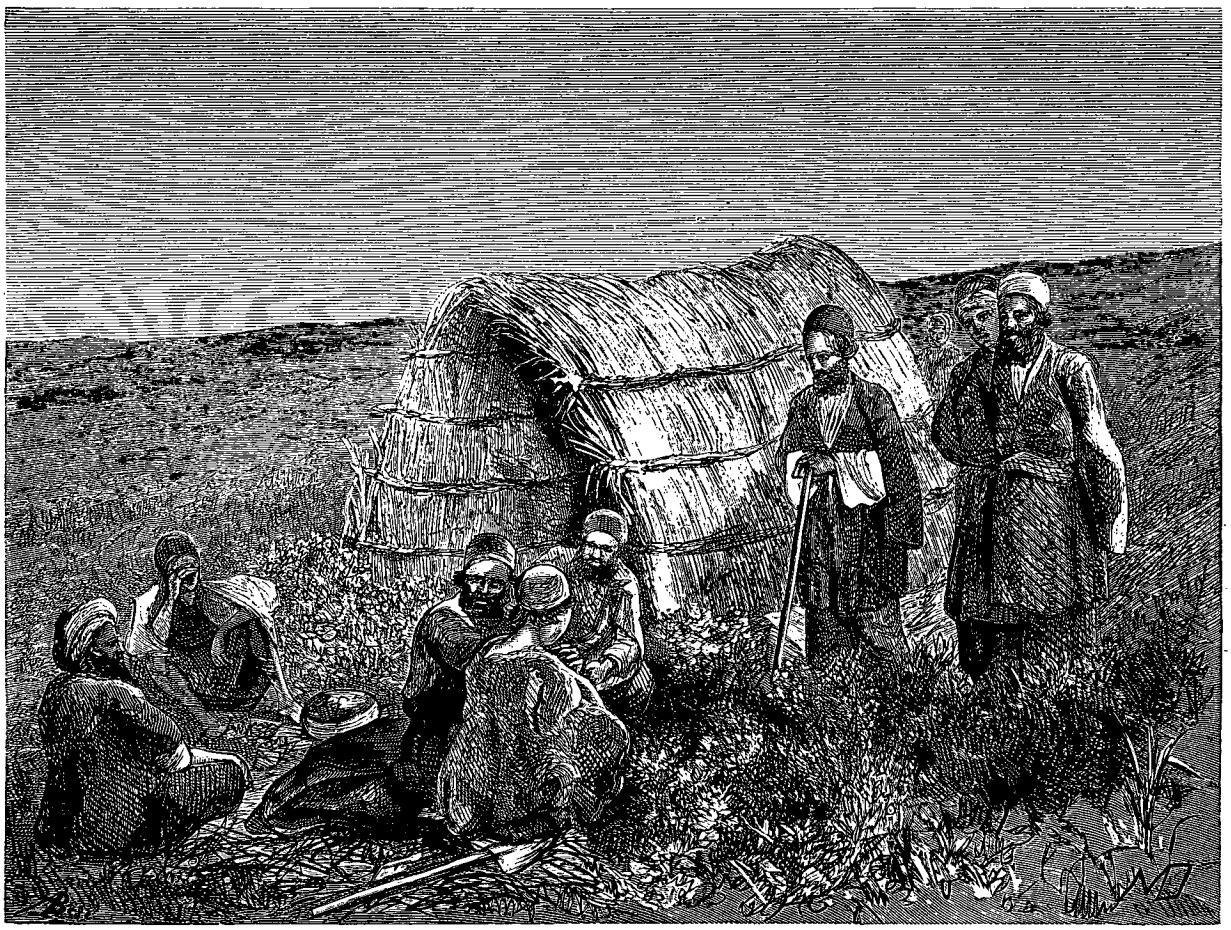
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pioche. Les ouvriers ne nous trompent point : leur peau sèche témoigne de leur inactivité. Les pauvres diables sont si faibles, si mal nourris, boivent l'eau malsaine du Chaour en telle abondance, qu'ils fondent après avoir jeté dix pelletées de terre. Ils pourraient parler de la sueur du peuple en connaissance de cause, mais ils n'ont pointe ncore rêvé de ces formules sacro-saintes des grandes civilisations européennes.

Élevons-nous jusqu'au chantier de la citadelle.

Forts, vigoureux, solidement charpentés, pourvus de barbes de *fleuve* qu'ils ne coupent jamais, les Loris sont tout à la fois agriculteurs et pasteurs. Mais, retenus dans un périmètre restreint par la nécessité de cultiver du blé, ils ne s'éloignent jamais beaucoup de leurs terres ensemencées ou des pâturages qui leur sont attribués par Cheikh Ali. Tous font partie de la tribu de Kérim Khan, campée en ce moment sur les bords de la Kerkha. A considérer leur crâne dolichocéphale, leurs cheveux plats et noirs, leur nez fin, leurs yeux largement fendus, souvent bleus, on se souvient de la race persane du Fars et des conquérants aryens du pays.

Placés sous la direction d'un chef désigné par Kerim Khan, ils n'ont eu garde de se mêler aux Dizfoulis,



Capar des ouvriers loris (après le travail). —Dessin de M. Dieulafoy, d'après une photographie de la mission.

enfermés dans le tombeau de Daniel. Dès leur arrivée, quelques-uns d'entre eux coupèrent les ginériums et les roseaux fort épais du Chaour; les autres apportèrent, de la jungle baignée par la Kerkha, des buissons arborescents et, à l'aide de joncs, ils bâtirent une cabane dont la toiture est beaucoup plus étanche que nos tentes. Les *capars* se sont multipliés et forment, avec une cuisine, une salle à manger et un laboratoire d'histologie, un véritable camp autour de nos deux tentes blanches. Les Loris se nourrissent mieux que les Dizfoulis. Une fois par jour j'aperçois le vieux gardien des *capars* s'absorbant, grave et solennel, dans la confection du pilau; puis arrivent de la tribu œufs, poules et agneaux. Habillés à la dernière mode de Dizfoul, mais vêtus d'étoffes sombres, ils portent le bonnet de feutre brun, la chemise courte aux longues manches, les deux vestes tombant sur le large pantalon bleu ou vert, et sont tous les légitimes propriétaires d'un immense manteau sans couture : l'*aba* de laine brune qui les abrite du froid et de l'humidité des nuits. Dépouillés de ce vêtement distinctif, on ne saurait cependant les confondre avec leurs voisins, tant leur aspect est différent, leur allure plus noble et plus fière. Braves sans exagération inutile, grands voleurs de buffles ou de moutons, très craintifs de l'autorité civile, tellement ignorants que leur chef reconnaît à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peine le cachet de son maître, les Loris professent, comme tous les nomades, une religion des plus calmes. Monothéistes, mais superstitieux, ils peuplent la plaine de leurs chimériques conceptions et se montrent en somme les plus accommodants des musulmans. La vue du tombeau de Daniel, lui-même, paraît incapable de dégeler leur cœur. Quand un nomade prononce deux ou trois fois le nom d'Allah et invoque l'assistance d'Ali dans un cas difficile, il se croit quitte envers le Créateur et ne perd pas son temps à discuter des questions théologiques.

On se plaint sans cesse des injustices du sort, des erreurs de la nature. Les œuvres du ciel sont parfaites. Dieu, j'en conviens, n'est pas prodigue de ses biens et n'allie pas souvent dans les mêmes créatures l'intelligence et la beauté, — ces deux qualités semblent même exclusives l'une de l'autre, — il refuse parfois le plus grand de tous les biens, la santé, à ceux qui possèdent la richesse, il ne donne pas toujours la conscience de leur bonheur aux heureux. Peines ou joies, faveurs ou maux sont également répartis. C'est ainsi qu'Allah dota les Loris d'une force et d'une vigueur peu communes et combla d'infirmités les Dizfoulis. Cependant les malingres, les chétifs, forment notre meilleur contingent, tandis que les colosses, lourds d'esprit comme de corps, semblent avoir deux mains gauches, cassent tout ce qu'ils touchent, détruisent sans s'en douter les indices les plus précieux, bûchent comme des sourds et, au demeurant, font la plus médiocre des besognes.

Restent les Arabes, qui, malgré le refus de Cheikh Ali et son mépris pour les travailleurs, envahissent tous les matins les tranchées du tumulus n° 2. Mœurs, caractère, costume sont encore plus nettement tranchés que ceux des Loris.

Graves, courageux, emportés au point que leurs gros yeux roulant dans leur orbite et leurs traits contractés mettent en fuite les Dizfoulis, attachés à une personne bien plutôt qu'à un principe, plus inintelligents encore que les Loris, mais mentant, volant toujours avec noblesse, ils ont le secret d'associer à chacune de leurs qualités le défaut opposé. Dans leur cœur, dans leur esprit se mêlent sans s'exclure les sentiments et les passions les plus opposés : ardeur au pillage et respect pour l'hôte, esprit de rapine et libéralité, cruauté froide et générosité chevaleresque. Indépendants d'âme et de corps, ils retournent tous les soirs à leur campement, sans souci des fauves, des voleurs (les loups ne se mangent pas entre eux) et des fées malfaisantes qui parcourent la steppe. Plus sobres encore que les Dizfoulis, ils n'apportent même pas de pain et se nourrissent de quelques dattes mêlées aux chardons qu'ils vont brouter dans les crevasses.

Tels étaient les Arabes des temps archaïques qui, sous la conduite d'Abraham, pillèrent l'arrière-garde de Koudour Lagamer, un des plus vieux rois d'Élam dont le nom ait bravé les siècles, tels ils furent sous les Sassanides quand ils lancèrent du fond du Hedjaz ces cavaliers rapides qui s'essayèrent à la conquête du vieux monde en enlevant Ctésiphon et en dévastant les frontières de la Susiane, tels je les retrouve aujourd'hui. Jamais race ne fut moins abâtardie et n'aspira moins à la vie civilisée. Elle a même perdu les conquêtes morales qu'elle devait à l'influence de l'Islam.

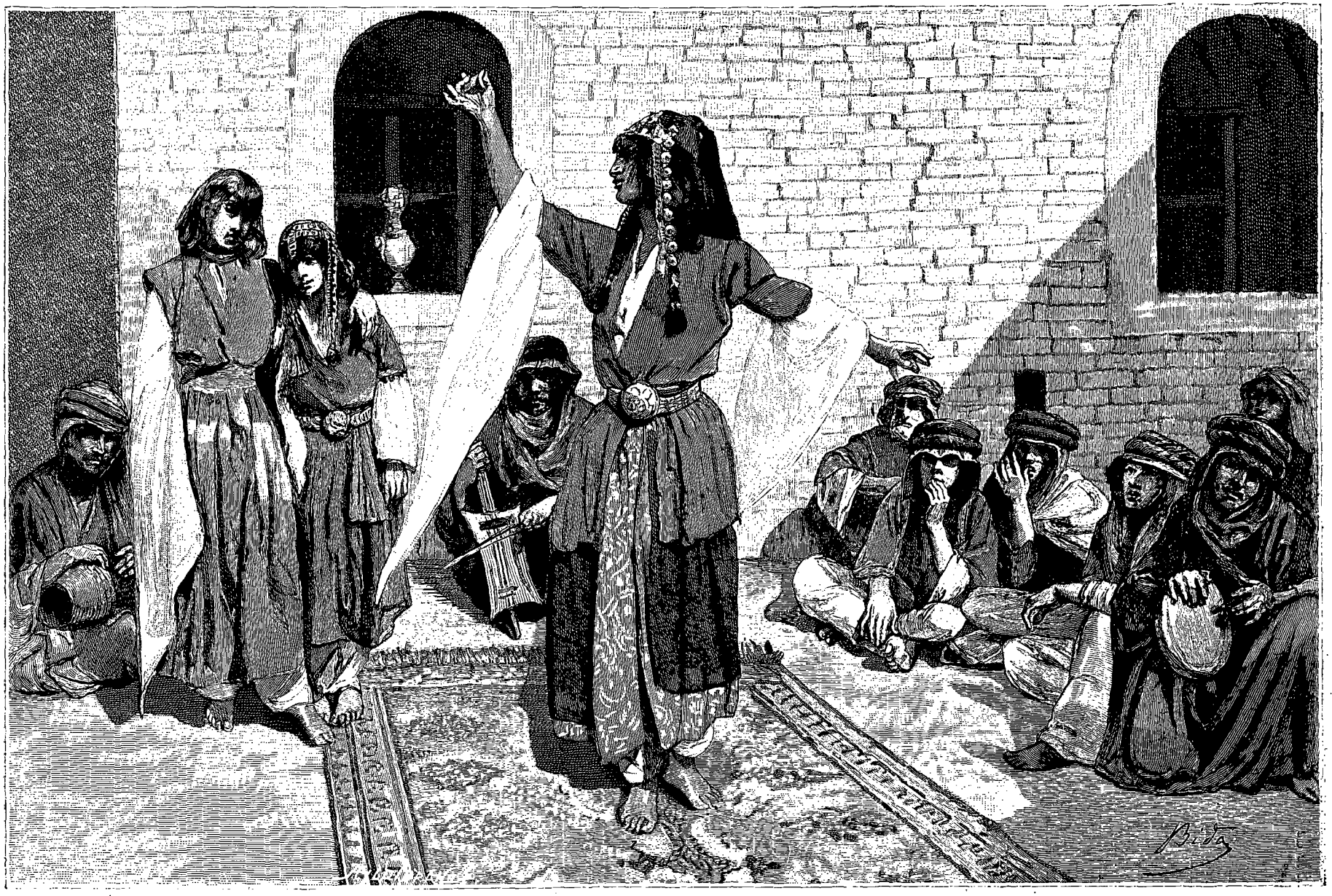
Plus de science, plus de littérature, plus de livres, mais des contes que les vieux aèdes débitent parfois le soir autour d'un feu dont la flamme fuligineuse tient lieu de luminaire, et quelques traditions se rapportant à la généalogie et aux exploits des ancêtres. Les nomades reçoivent aussi la visite de baladins et leur font un accueil d'autant plus chaleureux qu'ils viennent les distraire des plaisirs de la chasse ou du pillage, à la longue un peu monotones. Dernièrement nous avons vu s'avancer vers le tombeau de Daniel, où il allait faire une station avant d'atteindre les tentes de Cheikh Ali, l'hétéroclite cortège d'une troupe de danseurs placés sous la direction d'un impresario de dure mine. Les cris des musiciens retentissent, le tambour cylindro-conique résonne, les violes monocordes grincent rageusement. Des jeunes gens, aux longs cheveux, revêtent des jupes féminines, dénouent les interminables manches de leur chemise et, saisissant des castagnettes de métal, improvisent une danse lascive, mêlée des pirouettes les plus inattendues. Les manches rasent le sol de leur pointe effilée, puis se déploient en blanches ailes au-dessus de la tête du danseur, les jupes tourbillonnent, les cheveux volent sur le visage; derrière les nuages de poussière le garçon disparaît assez pour donner aux spectateurs de très bonne volonté l'illusion de la danseuse.

Peu de grâce dans les mouvements, aucune mélodie dans cette musique criarde et monotone, mais, en revanche, un tableau brillant où se confondent les rubis des tarbouchs, les notes joyeuses d'hémisphères d'argent qui retombent en grappes sur les cheveux noirs, les ciselures étincelantes des boucles de la ceinture. Comme repoussoir, un cercle d'Arabes, la peau tannée, la coiffe bleue retenue par la corde de poil de chameau, l'aba de laine brune jetée sur les épaules.

Vainement ai-je demandé à ces musiciens rébarbatifs de me laisser transcrire les paroles qui, à la mode espagnole, accompagnent par moments le son des instruments. Fi les gens à courte imagination répétant la leçon apprise ! Les vrais fils d'Apollon n'invoquent jamais en vain le maître des Muses. En cette qualité nos poètes improvisent suivant leur fantaisie, et la source divine coule toujours aussi abondante et aussi pure de leurs lèvres de bronze.

La contemplation et l'air pur du désert ne sauraient être les aliments éternels d'une race. Si l'homme ne vit pas seulement de pain, encore lui en faut-il. Écorcher le sol avec un mauvais soc de bois gauchement tiré par des animaux de taille et de race différentes, confier une claire semence à des champs de configuration bizarre, creuser au printemps des rigoles d'irrigation aboutissant à un canal venu du fleuve voisin, noyer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danseurs arabes. — Dessin de Bida, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les céréales dès les premières chaleurs, suffisent, avec l'aide de Dieu et du soleil, pour donner au cultivateur trente fois la semence. L'aide du ciel n'y faut pas, car les Arabes ont des intelligences évidentes avec Allah. Quant au soleil, on peut s'en fier à son zèle. Mais il arrive parfois que des voisins, passant avec leurs troupeaux, sortent des limites qui leur sont tracées, et ne se font nul scrupule de faire paître sur les champs du prochain. La tribu lésée s'assemble, arme et, le plus souvent, tâche de s'approprier les auteurs irresponsables du délit et de voler de préférence les troupeaux de buffles, car les *gavmich* (bœufs-moutons), d'humeur essentiellement aquatique, traversent, sans demander la main, les fleuves qui coupent le pays et mettent ainsi, ô les ingrats, une barrière difficile à franchir entre leurs anciens maîtres et les nouveaux.

Ces razzias sont la source de véritables guerres. Tandis que les buffles volés par les uns, repris sans ménagement par les autres, vont grossir le trésor d'un troisième larron, qui est en général le gouverneur de la province, les *vendetta* se perpétuent et entretiennent les habitudes belliqueuses des nomades.

Un sport très noble est encore le pillage des caravanes obligées de traverser le pays dans la direction de Bassorah et d'Havizè. Pareil exercice est malheureusement limité. Sous peine d'éloigner les négociants persans, indispensables aux Arabes pour acheter et évacuer les laines, les peaux et le beurre, quelques grands chefs se sont vus contraints de protéger, contre rançon s'entend, les conducteurs de convois. Malheur à qui essaye de s'exonérer du péage ou traverse le pays à ses risques et périls!

Bien que les Sémites aient occupé de toute antiquité la rive droite du Tigre, ils ne se sont jamais fixés en Susiane d'une manière durable.

La tribu de Cheikh Ali, qui nous fournit nos ouvriers, se dit originaire du Nedjd et ne fait pas remonter au delà de deux cent cinquante ans son arrivée dans la plaine située entre le Karoun et la Kerkha.

Enfant dizfouli (voy. p. 60). — Gravure de Barbant, d'après une photographie de la mission.

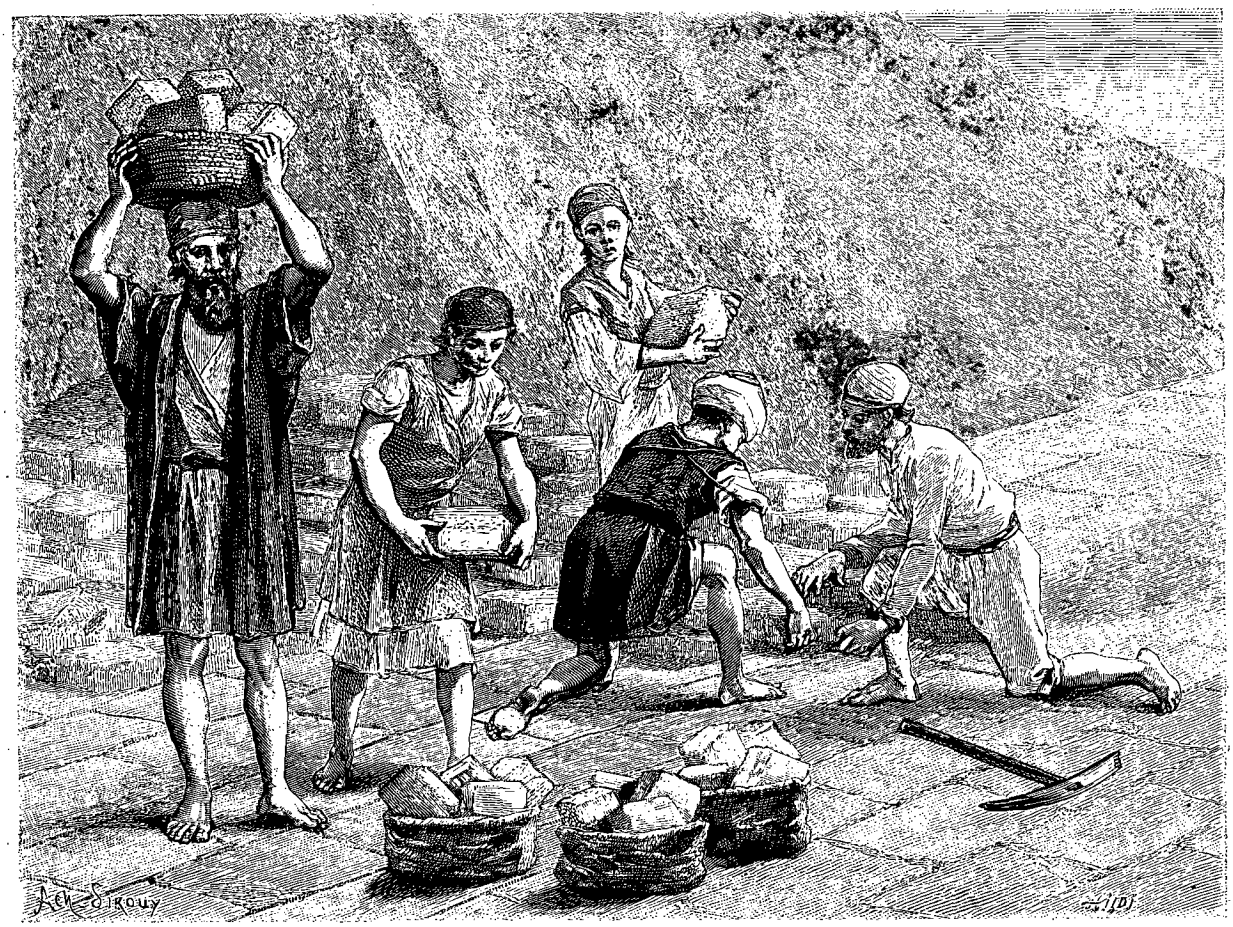
Fath Aly Chah lui abandonna un immense parcours et la combla d'encouragements. Peu à peu les présents diminuèrent de fréquence et de valeur, puis la culture devint gratuite; Mohammed Chah réclama un léger tribut, Nasr ed-Din l'augmenta dans des proportions qui vont sans cesse croissant. Les nomades, désaffectionnés, mécontents, toujours indépendants de caractère, répondent à ces mesures fiscales en abandonnant la Susiane pour la Mésopotamie.

En 1850 les Arabes dressaient quinze mille tentes dans la plaine alluvionnaire qui s'étend du Tigre aux montagnes des Bakhtyaris; aujourd'hui ils refusent de donner des renseignements à ce sujet, mais je pense qu'on ne compterait pas six ou sept mille familles de ce côté de la Kerkha. Si ce mouvement continue, la Susiane sera déserte avant la fin du siècle. Afin de combattre l'émigration, le roi choisit, il y a quelques années, le plus puissant des chefs arabes, et chargea ce grand vassal de percevoir l'impôt et d'acquitter une taxe régulière. Cheikh Ali, investi de cette fonction, s'ingénie de son mieux à maintenir les nomades dans un état d'obéissance relative. Sa figure maussade, son air préoccupé, ne sont pas de nature à faire envier sa haute situation.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Découverte du lion émaillé (voy. p. 66). — Dessin de Sirouy, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Première découverte. — Suse en hiver. — La tribu de Kérim Khan. — Ségvends et Loris. — Visite au campement lori. Apparition d'un miroir chez les nomades. — Alerte.

21 mars. — Sir Kennet Loftus avait cherché au nord de l'Apadâna la grande entrée des palais perses. Mon mari espérait la découvrir au sud, et nos premières tranchées s'achèvent sans qu'aucun indice ait révélé le voisinage d'une porte. Marcel est cruellement déçu; je ne sais plus lui rendre courage.

Un Arabe a parlé d'une pierre blanche couverte d'écriture, qui gît, assure-t-il, de l'autre côté du Chaour, enfoncée dans un mamelon visible de nos tentes. Il serait bien étrange de rencontrer sous un manteau de terre peu épais des monuments moins saccagés que les palais royaux. Nous avons gagné le gué. Marcel a traversé la rivière sur le dos de son guide, et bientôt il est revenu sans que l'expression inquiète de sa physionomie se fût modifiée.

La pierre blanche est un fragment détaché d'une base de colonne semblable à celles de l'Apadâna, mais beaucoup plus petite. Elle a glissé dans les marécages du Chaour.

Si le tumulus d'où elle provient recèle quelques ves-

1. Suite. Voyez t. LIV, p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiges d'édifices, l'humidité doit en avoir rendu bon compte. En tout cas, la nécessité de traverser une eau profonde sans pont ni bateau ne nous encourage pas à tenter fortune. Il faudra trouver mieux.

Grand Dieu! Des bras s'agitent sur la crête du tumulus. A qui s'adressent ces bruyants appels? Les Arabes pillent-ils le camp? Sommes-nous tombés dans un piège? Les nomades ont-ils voulu séparer les membres si peu nombreux de la mission? On crie, mais la poudre se tait; nos jeunes camarades ne se laisseraient pas tuer sans protester!

Nous prenons le pas gymnastique et gravissons tout d'une haleine les pentes abruptes du tumulus. Je reconnais alors M. Houssay, dont la silhouette noire se profile sur l'azur du ciel.

« Qu'y a-t-il?

— Venez, venez! On trouve des faïences! Cinq corbeilles remplies de briques émaillées s'étalent déjà devant votre tente! »

En effet, soigneusement rangés dans ces couffes de sparterie qui servent à évacuer les terres lorsque le jet de pelle devient insuffisant, j'aperçois des blocs siliceux pareils à celui que nous avons découvert ces jours derniers. Voici des palmettes blanches reliées par un ruban jaune, des denticules bleus et verts, puis des émaux en relief rehaussés de couleurs qu'avive un fond turquoise morte.

Le cœur bien ému, nous courons à la tranchée; sur toute sa longueur apparaît le dallage de la cour. Seule une masse compacte, qu'on dut toujours attaquer à la pioche, fait saillie en travers de l'excavation. Elle forme encore un cavalier large de quatre mètres, haut de soixante-dix centimètres, enfoncé de plus de cinquante dans le carrelage, qui s'est écrasé et a rejailli sous le poids.

Mêlés à une terre dure, on distingue, stratifiés, des matériaux de nature différente. D'abord se présentent des briques de terre cuite. Sur la tranche de quelques-unes je crois reconnaître la corne striée d'un animal de grande taille et une patte pourvue de griffes. D'autres, mais fort rares, sont couvertes d'un émail friable qui se détache et se fond en poussière. Le dessin, cerné dans une cloison, demeure incompréhensible. Sont-ce des fleurs, sont-ce des animaux dont les fragments renaissent sous mes yeux? A quelle loi *décadente* obéit cette flore ou cette faune fantastique? Aucune suite dans les tracés, aucune symétrie dans les formes de ces matériaux employés comme moellons de remplissage.

Derrière cette première couche je distingue, régulièrement alignés, des blocs parallélipipédiques, longs de trente-six centimètres, épais et larges de dix-huit, coulés en faïence grossière. Des fissures invisibles divisent ces matériaux: lorsqu'on les touche, ils se brisent et s'émiettent. On enlève prudemment un, deux, trois moellons; alors apparaissent, sur la face en contact avec le carrelage réduit en menus morceaux, des triangles bleus et verts, entrecoupés de triangles blancs. Le dessin se poursuit avec une parfaite régularité.

La deuxième ligne présente des rubans jaunes terminés par des crochets liés à la base d'une palmette blanche En continuant le déblaiement, on atteint les palmettes, qui rappellent un ornement grec bien connu, puis une nouvelle ligne de denticules bleus et verts surmontés d'un double filet vert et jaune.

L'ensemble forme une frise complète, haute de soixante-douze centimètres, mais dont on ne saurait estimer la longueur, car le filon, qui s'étend, parallèle ou perpendiculaire à la façade du palais, pénètre obliquement dans les parois de la tranchée. Serions-nous en présence de ces portes tant cherchées? Marcel est radieux, moi je jubile.

Le déblaiement s'annonce comme une opération longue et délicate: les briques sont enchevêtrées les unes dans les autres au point de se pénétrer. Les matériaux de terre cuite s'enlèvent encore sans dommage, mais, dès qu'on atteint les blocs de faïence, on ne sait de quel côté les attaquer. D'autant que l'émail se présente toujours face contre terre, que les parements blancs des joints et des lits se montrent seuls et que le dessin apparaît au moment même où la matière se disloque. Chaque tentative nous cause des appréhensions nouvelles, et le cœur bat la chamade tant que le bloc reconstitué ne s'étale pas dans la corbeille.

Marcel a sondé l'éboulis qui s'enfonce sous la terre; il a été payé de ses peines par la découverte d'un fragment très précieux. Sur le même fond turquoise morte se détache en profil le mufle blanc, la narine jaune, la moustache féroce formée de cinq gros poils bleus et paille d'un fauve fantastique. Un œil rond, indiqué par des traits en saillie, surmonte le masséter, habilement étudié et revêtu d'un émail blanc laiteux. La couverte est bien conservée, les couleurs vives et franches. Cet admirable morceau rappelle, mais avec un modelé plus large, les lions de pierre qui ornaient la demeure des monarques assyriens.

Au-dessus des denticules supérieurs de la frise, nous avons également aperçu, posée sur une bande verte et jaune, une patte blanche en haut relief, armée de deux griffes jaunes; il eût été imprudent de la dégager. D'ailleurs l'éboulis est si dur, si compact, qu'on ne saurait l'attaquer sérieusement avant de l'avoir déblayé sur toute sa longueur.

Malgré son désir de connaître l'importance d'une trouvaille qui s'annonce sous de si heureux auspices, Marcel a fait recouvrir d'une épaisse couche de terre l'amoncellement de briques émaillées. Grâce à ce matelas protecteur, les matériaux, déjà mis à nu, seront préservés de toute dégradation pendant la durée des nouvelles fouilles. Quand les commencerons-nous? Je l'ignore.

Le baromètre baisse, baisse toujours; le ciel est couleur d'encre; si je n'avais aperçu le soleil dans ma jeunesse, je douterais de son existence.

24 mars. — N'était la pluie, les travaux marcheraient à souhait. Depuis trois jours et trois nuits, Neptune tient grandes ouvertes les écluses des fleuves

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

célestes. Le tonnerre gronde sans témoigner de lassitude, la foudre déchire la nue, des rafales de vent menacent d'enlever nos fragiles habitations. L'eau ruisselle de tous côtés, il n'est plus possible de s'en défendre; des gouttières se forment à travers les toiles des tentes désagrégées par cette pluie lourde et constante; pliants, couvertures, vêtements sont à tordre. Nous vivons nuit et jour enveloppés de caoutchouc.

Les *capars* n'ont pas mieux supporté l'ouragan que nos maisons de toile : la cuisine s'est affaissée, la salle à manger dort lamentable sur le flanc. Faute de pouvoir communiquer avec les tribus, les vivres n'arrivent plus. On a tué un des moutons tuberculeux du mirza et... nous l'avons mangé.

La détresse ne sévit pas seulement dans notre camp. Hier une députation d'ouvriers demanda l'autorisation de présenter ses doléances à Marcel.

« Saheb, dit le *leader* de la troupe, nous sommes sur le point de rendre l'âme. Dix d'entre nous, partis depuis quatre jours afin d'aller chercher un convoi de farine, ont été surpris par la pluie et nous laissent sans pain et sans nouvelles. La rivière de Dizfoul roule des eaux torrentueuses, *Chitan* (Satan) lui-même ne saurait la passer. Qu'allons-nous devenir? Tourmentes pareilles ne s'abattirent jamais sur le pays. A quel génie malfaisant peut-on les attribuer, si ce n'est à cette machine de malheur que vous regardez sans cesse quand vous avez envie de faire pleuvoir?

— De quelle machine parlez-vous?

— De cette grosse montre; du *baroun saheb* (maître de la pluie). Attachez donc l'aiguille, si vous n'êtes pas venu chez nous pour consommer la ruine des récoltes, la destruction des maisons, la noyade des bestiaux. »

Auriez-vous deviné qu'il s'agissait d'un baromètre anéroïde?

Marcel expliqua le rôle de l'instrument, passif enregistreur des volontés suprêmes, et, en terminant son allocution, il recommanda à ses auditeurs de porter leur cause devant le trône d'Allah. « Pas plus que les autres Français, je ne commande aux éléments; Dieu seul assemble les nuages et fait briller le soleil. »

La harangue était sans réplique, mais au lieu de causer science et théologie, il eût mieux valu introduire les plaignants dans nos tentes, leur montrer le sol boueux, les lits de camp, les couvertures et les habits mouillés, pour les convaincre des médiocres satisfactions que nous procure la pluie.

Afin de calmer les légitimes tiraillements d'estomacs en détresse, les entrepreneurs ont reçu d'avance le salaire de deux journées; ils pourront ainsi acheter des dattes chez les nomades et retenir leurs hommes jusqu'au retour du beau temps.

Femme arabe portant des roseaux. — Gravure de Hiblibraud, d'après une photographie de la mission.

Le cuisinier entre en scène à son tour.

« Que préparerai-je aujourd'hui? Il me reste encore du riz et de la farine, mais je n'ai jamais su cuire le pilau sans bois et le pain sans four. Les femmes arabes n'apportent pas de combustible; le four s'est effondré. »

Et plus tard il se trouvera d'excellentes âmes pour assurer que nous menions à Suse une vie de sybarites!

Le spleen nous eût terrassés pendant ces grandes nuits et ces interminables journées, si l'espoir de toucher au but ne nous eût donné le courage de narguer les éléments. La mission a passé de longues heures en contemplation devant les émaux rangés sous la tente, prémices capables de surexciter les imaginations les plus froides.

Les nuages se sont enfin éclaircis dans la soirée; *baroun saheb* daigne promener son aiguille vers des régions plus sereines. Malgré le retour du beau temps, on ne pourra travailler de deux jours.

Trois heures avant le coucher du soleil nous nous sommes aventurés hors des tentes; bien nous en a pris, car la promenade s'est terminée sur une heureuse découverte. Les derniers orages ont provoqué des éboulements dans la tranchée E du tumulus n° 2 et dégagé le parement d'une muraille formée de grosses briques en terre crue, parement si bien exécuté qu'il semblerait couvert d'un crépi si les eaux ne s'étaient chargées de nettoyer quelques joints verticaux, et n'avaient communiqué au mortier une couleur particulière. La poursuite de ce mur, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travers les éboulis, sera confiée à nos meilleurs ouvriers.

25 mars. — Tout notre monde est en émoi. Buffles, vaches et chameaux, pesamment chargés, ont promené dans la plaine leurs brunes silhouettes. Kérim Khan déplaçait son campement.

La guerre vient d'éclater entre la tribu lori qui nous fournit des travailleurs et Ali Khan, le terrible chef des Segvends. Ali Khan se prévaut du mariage de sa fille avec le fils de Mozaffer el Molk pour dévaster le pays, frapper de terreur les voyageurs isolés, que ses coureurs dépouillent sans merci, et donner en pâture à ses chevaux les champs d'orge de nos Loris. Kérim Khan a crié son ban de guerre et placé ses troupes sous les ordres de son fils Mohammed. Depuis cet événement, les cent bouches de la renommée publient dans le désert les hauts faits des belligérants : escarmouches d'avant-postes, combat de cavalerie, blessure du fils d'Ali Khan, triomphe de Mohammed, mais retraite précipitée des gens de Kérim Khan, inférieurs en nombre à leurs adversaires, et transport du campement dans le voisinage des tumulus.

J'échangerais volontiers quelques années du mirza contre le droit d'éloigner les Loris.

D'abord s'est présenté le héros du jour, Mohammed Khan, une vieille connaissance. Lors de notre premier voyage, il avait joint ses index et s'était déclaré *mon frère*. Depuis notre retour en Susiane, ce cher parent n'a jamais manqué de demander avec la plus délicate insistance les objets qui excitaient son envie : un fusil, une montre, une lorgnette. Il s'agit bien de *pichkiach* aujourd'hui ! « Les Segvends ne se tiendront pas pour battus. Les blés et les buffles de Kérim Khan vont acquitter le prix du sang. » En forme de conclusion Mohammed nous invite à prendre la défense de sa tribu.

« Cheikh Ali est ton légitime protecteur ; il t'enverra trois cents cavaliers.

— *Tchizi nist* (cela n'est rien) auprès de la terreur qu'inspirerait la vue de vos quatre chapeaux blancs. A des toufangtchis de votre valeur, ces fils de chiens montreraient la queue et non le poitrail de leurs chevaux. »

La partie serait tentante ; mais le gouverneur prétexterait cette escapade pour nous faire expulser *manu ferrachi*. J'ai vainement égrené des perles ; rhétorique et logique s'émoussent contre l'obstination de Mohammed. Le fils de Kérim Khan ne veut pas comprendre que des étrangers s'interdissent, sous peine de manquer gravement aux lois internationales, de jeter dans des querelles intestines leurs armes et leurs casques blancs. Il s'est retiré fort piqué. « Vaut-il la peine d'être votre frère si vous me traitez comme le dernier des Dizfoulis ! »

Deux heures plus tard, une nombreuse troupe de nomades faisait l'ascension du tumulus et envahissait les abords de ma tente. Escortée de compagnes sales, vieilles, ridées, marchait une femme proprement vêtue. La tribu de Kérim Khan est divisée en deux parties d'importance inégale ; la plus nombreuse est directement placée sous les ordres du chef ; la seconde obéit à son frère Papi. C'est la femme de Papi Khan qui s'avance.

On l'introduit, ainsi que son état-major ; elle se dévoile dès que la porte est close et s'accroupit vis-à-vis de moi.

Tout à l'aise je puis considérer le costume mi-parti arabe et persan de la visiteuse. La tête est couverte d'une calotte de cachemire reposant sur de légers foulards de Bénarès enroulés autour du cou et des épaules. Cette coiffure est maintenue par un mince bandeau de soie noire qui ceint le front et se noue derrière le crâne. Une ample chemise de perse à fleurs roses enveloppe un pantalon serré à la cheville et apparaît sous la veste de velours vert bordée d'une garniture de krans. Des bracelets, des colliers de verroterie, d'ambre, de corail et d'argent jettent quelques notes brillantes sur cette toilette.

Les traits sont réguliers, l'œil vif, la physionomie intelligente ; la conversation serait peut-être intéressante, si la belle dame ne parlait un patois lori apparenté de loin avec la langue persane. Jetez un Champenois au milieu de paysans gascons et il se trouvera dans une situation analogue à la mienne. Une des parques du cortège daigne nous servir d'interprète.

Mme Papi Khan veut d'abord me corrompre ; elle me promet toute sa bijouterie et bien d'autres trésors : juments, buffles, chameaux, moutons... en bonne santé, que sais-je encore ! si Marcel intervient à la tête des *kolahé cefid* (chapeaux blancs), dans le cas où les Segvends oseraient attaquer la tribu. Elle veut ensuite m'intéresser à son fils, un gamin de douze ans, affligé d'une maladie démoniaque que je crois bien voisine de l'épilepsie. Toutes les prescriptions des sorciers ont été suivies : l'enfant fume, boit de l'*arac* (eau-de-vie de dattes) malgré les commandements du Prophète, au point d'être gris tous les soirs. Thé, café sont toujours à sa disposition, et pourtant la maladie empire chaque jour ; il ne se passe pas quarante-huit heures que le petit patient ne se torde en d'effroyables convulsions.

Voilà bien de tes coups, ô médecine des nomades !

M. Houssay, déjà consulté par Mohammed Khan, avait conseillé de modifier cet étrange régime, mais on s'était gardé de suivre ses avis.

Faute de bromure de potassium, j'ai ordonné du lait, du bouillon, des herbes cuites : cela vaudra toujours mieux que des excitants. Me voici en guerre ouverte avec la sorcellerie du pays, malheur à moi !

Mes nouvelles amies ne sont pas restées inactives : ce soir les pantoufles de Marcel manquent à l'appel. En revanche, et bien qu'on ait battu sans ménagements le tapis de feutre que ces dames honoraient de leur présence, je suis en proie aux plus cuisantes douleurs. L'échange est une des lois économiques des sociétés primitives : les visiteuses ont emporté des chaussures, mais elles nous ont laissé un échantillon de ces parasites variés auxquels les nomades abandonnent leur corps. C'est une leçon : désormais ma tente va devenir sacrée.

26 mars. — Il était dit que nous ne fermerions pas l'œil de la nuit. Vers une heure, des appels déchirants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se sont fait entendre dans la direction de la cuisine. Nous avons saisi les armes toujours allongées à nos côtés, et mis en fuite quatre ombres noires qui en voulaient aux casseroles. Ali, *achpaz* (cuisinier), tout tremblant, prétend avoir sauvé, au péril de la vie, la grande marmite, son oreiller habituel; ses cris, exhalés comme un Arabe lui arrachait ce moelleux coussin, nous ont éveillés.

« Si tu couches sur la marmite, ce n'est pas une raison pour y déposer tes cheveux, lui ai-je dit ce matin. Ce ne sont pas des égarés qui assaisonnent tes pilaus, mais d'inextricables écheveaux horribles à débrouiller avec les dents.

— Toujours le même reproche! » Et, jetant son kolah de feutre, il découvre un crâne aussi chauve qu'une défense d'éléphant.

« Des cheveux! d'où les sortirais-je! »

Ces nobles paroles, ce geste sublime m'ont calmée; je n'en reste pas moins fort perplexe. A qui donc les emprunte-t-il?

En attendant des éclaircissements, j'ai rendu dès l'aurore — c'est au désert l'heure correcte — la visite que je reçus hier.

Plusieurs Loris, venus à ma rencontre, m'ont escortée jusque chez leur maîtresse, bien que les deux campements ne soient pas distants d'un kilomètre. Tout en descendant les pentes nord du tumulus qui dominent les brunes habitations des nomades, j'ai été frappée de la symétrie de leur installation. On croirait que chacun écoute son caprice, il n'en est rien. Sur un point culminant j'aperçois une tente plus haute que ses voisines, celle du chef; des abris sommaires, de même forme, de même couleur, de même grandeur, s'alignent le long d'une rue dont la tente de Kérim Khan est le centre. Plus bas, et comme en avant-garde, se dresse un campement carré. Entre les files des habitations, une vaste cour où sont parqués la nuit, mais séparés les uns des autres, les troupeaux de la tribu, afin de rendre plus efficace la surveillance de chaque pâtre sur le bien de tous et de prévenir les mélanges délicats à analyser.

Des chiens jaunes montrent leurs crocs formidables, ils reçoivent des mottes de terre en échange de leur salut, hurlent de douleur, s'enfuient et me laissent le passage libre. Je ne leur ai jamais demandé d'autre faveur. On m'introduit. Une grosse mère accroupie non loin de tisons qui fument sous une cafetière de cuivre se lève — pénible travail, — et me fait asseoir auprès d'elle. C'est Bibi Mçaouda, femme légitime de Kérim Khan et belle-sœur de Papi Khanoum.

Femme arabe de la tribu de Cheikh Ali. — Gravure de Barbant, d'après une photographie de la mission.

Il manque de confortable, le mobilier d'un grand chef nomade. Le toit et les murailles de poil de chèvre, mal disposés sur des bois tortueux et maintenus par des haubans accrochés à des piquets, embrassent un vaste espace divisé en compartiments. Les cloisons, très élégantes, sont formées de tiges de ginérium assemblées dans un réseau de laines colorées qui réunit les brins et permet de les rouler en paquets d'un transport aisé quand vient le jour de déplacer le camp.

Ces séparations théoriques, bonnes tout au plus à arrêter le regard, dissimulent des coffres en bois, agrémentés de peintures rouges, jaunes et vertes, fermés par un grossier cadenas. Sur une natte sont jetés les lits et les couvertures des membres de la famille. J'inscris encore : marmites de cuivre étamé, écuelles et plateaux du même métal, sébiles destinées à recevoir l'eau qui gonfle l'outre suspendue à un poteau, cafetières, moulin, mortier de fer à décortiquer le riz, et... l'inventaire est achevé. Tels devaient être les meubles et la demeure de Jacob.

Excepté Bibi Mçaouda et ses deux belles filles, coiffées de foulards des Indes drapés sous une calotte de cachemire et vêtues d'une chemise de mousseline de laine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de pantalons de velours et d'un *aba* brun, toutes les nomades, qui me serrent de si près qu'assise sur le sol il me semble être placée au fond d'un entonnoir, sont misérablement vêtues. Elles grelotteraient sous le sarrau de coton bleu dont elles traînent les bords frangés dans la boue et le purin, si une couche de crasse grumeleuse, craquelée aux articulations, ne les garantissait de tout contact importun avec l'air ambiant. Les femmes nomades ne se lavent jamais, même lorsqu'elles tombent à l'eau ou qu'elles traversent à la nage les grandes rivières de la plaine; aussi ne saurais-je définir la couleur primitive de leur peau. Élevés dans les mêmes principes que leurs mères, les enfants ne feront pas de longtemps renchérir le prix du savon.

Il m'a fallu embrasser un jeune homme de vingt mois qui n'avait jamais été décapé de sa vie, car c'est à trois ans seulement qu'on peut débarbouiller un nomade sans risque pour sa précieuse existence. J'ai cru que je ne me résoudrais jamais à pareil sacrifice. Tous les yeux étaient orgueilleusement fixés sur ce petit phénomène de saleté, je me suis exécutée; mes lèvres en frémissent encore.

La conversation n'est guère animée quand on a pour partenaires des hommes dont l'esprit est peu ouvert, l'intelligence bornée et la curiosité nulle; je laisse à penser ce qu'elle devient avec les femmes. Le croirait-on, elle roule encore sur la toilette et les bijoux!

Mme Kérim Khan veut me montrer ses trésors. Où sont-ils cachés? Je donne en mille à le deviner. « Levez-vous », me dit une persane. J'obéis. On retire le tapis, la natte de paille, et j'aperçois une petite planche; on la soulève; alors apparaît, au fond d'un trou creusé dans la terre, une boîte et quelques paquets de chiffons. Mon hôtesse, toujours assise ou couchée sur ses richesses, les défend de tout son poids contre les indiscrétions des servantes.

Les paquets contiennent des vêtements froissés. Ces oripeaux m'appartiennent et l'on persiste d'autant mieux à m'en faire cadeau que mes refus sont plus catégoriques. Enfin Bibi, désormais sûre de ma discrétion, m'offre sa culotte de velours à demi usée (les culottes de velours ne durent pas toujours). C'est le comble de l'amabilité. On ouvre le coffre : il renferme des colliers de corail rouge dont les grains sont séparés de distance en distance par de minces sequins frappés en Arménie à l'effigie de saint Michel combattant le dragon. Je vois encore des bracelets d'ambre, quelques thalaris de Marie-Thérèse, puis d'énormes anneaux de nez enrichis de turquoises et de perles.

En mon honneur, les jeunes parentes du Khan se sont parées de tous leurs ornements; l'une d'elles, aux grands yeux noirs, à la peau mate, au type fin et distingué, me paraîtrait vraiment belle si ses deux narines et la cloison médiane de son appendice nasal ne cédaient sous le poids des triples pendants qui les déforment. Les *khergèhs* couvrent si bien la bouche, que leur propriétaire doit les soulever de la main quand elle veut rire, parler ou manger. Ces singuliers bijoux, fort prisés des femmes riches, ne sont pas d'origine moderne. C'est un khergèh, nommé *nezem* dans la Genèse, qu'Éliézer offrit à Rébecca.

Malgré leur désir de s'embellir et de plaire, les femmes de la Susiane ne se servent jamais de miroir, même pour disposer les plis élégants du turban de brune mousseline qui couvre leurs épais cheveux noirs. J'avais apporté une glace à main entourée d'une monture de bronze, chef-d'œuvre sorti des magasins du Bon Marché. « Cet objet est fort brillant et doit avoir une bien grande valeur, m'a dit Bibi en acceptant mon présent; mais quel est son usage ?

— Admirez-vous, khanoum. »

La bonne dame ne se reconnaît pas. Elle regarde derrière la glace, comme le ferait un jeune chat, et cherche à surprendre la compagne dont elle croit apercevoir le visage par transparence.

« Vous contemplez vos nobles traits. Considérez plutôt ces brillants anneaux de nez. En est-il de semblables dans les tribus voisines? »

Le doute n'est plus permis. Mon miroir court à la ronde au milieu des cris de joie et des exclamations enthousiastes. Toutes les femmes accourent, les hommes s'attroupent; la tente, ébranlée, tiraillée, menace de s'abattre; semblable au dieu antique, apparaît Kérim Khan. Armé de son bâton en guise de foudre, il exécute un moulinet sur le dos de ses fidèles sujets. Grâces lui soient rendues : le vide se fait autour de moi. Le temps de reprendre le souffle et j'échappe par la fuite à une asphyxie certaine.

27 mars. — Quand vient l'heure du couvre-feu, l'un des soldats chargés de la surveillance des chantiers monte sur une éminence voisine de nos tentes et, se tournant tour à tour dans la direction des quatre points cardinaux : « Gens de Dizfoul, de Chouster et autres lieux, s'écrie-t-il, Loris de Kérim Khan et de Papi Khan, Arabes des Beni-Laam et des tribus nomades dont je ne connais pas le nom, sachez-le bien : il y a ici des sentinelles, ces sentinelles ont des fusils, et ces fusils sont chargés. »

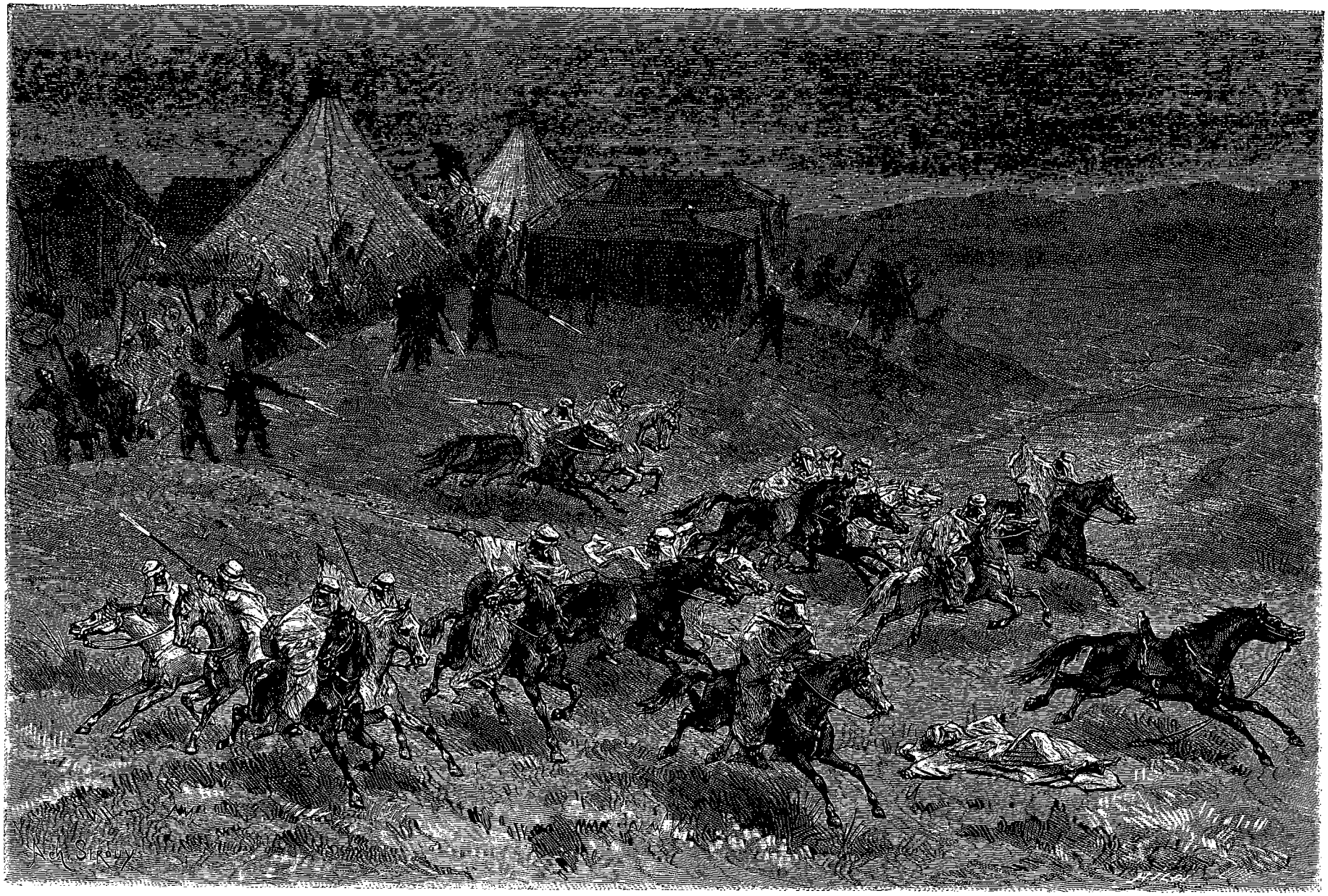
Pan, pan, pan! Une salve vivement exécutée appuie l'allocution de l'orateur. Après cette cérémonie chacun s'en va dormir, et Dieu reste seul chargé du soin de ses enfants.

Allah, par bonheur, nous garde mieux qu'il ne préserve notre basse-cour. Le poulailler, composé d'un coq et de trois poules, a été attaqué vers minuit. Je ne chargerai pas ma conscience d'une médisance en accusant les gens de Kérim Khan de cette tentative de vol : des nomades éloignés ne se dérangeraient pas pour si mince larcin.

28 mars. — Bien que les Loris possèdent par centaines des chiens de garde et brûlent de la poudre toute la nuit sous prétexte d'intimider les maraudeurs, ils ont subi la peine du talion.

Depuis le double assaut dirigé contre la batterie de cuisine et le poulailler, deux hommes montent la garde dans notre camp et se tiennent éveillés en chan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arabes et Loris (voy. p. 72). — Dessin de Sirouy, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tonnant sans trêve ni repos. Nous nous sommes habitués à cette berceuse monotone, et, quand la mélopée s'interrompt, chacun s'empresse d'ouvrir les yeux. Cette nuit les cris de terreur succèdent aux chants, des coups de feu retentissent, les balles sifflent autour des tentes. La carabine et le revolver à la main, nous opérons une sortie en masse. Des cavaliers arabes, les bras embarrassés d'objets volumineux, passent, lancés au triple galop. Ils fuient devant les Loris. On crie à réveiller Daniel, on tiraille dans la nuit noire, tandis que le bruit des chevaux emportés va toujours s'assourdissant.

Deux heures plus tard, les *garavouls* (sentinelles) donnent de nouveau l'alarme : ils ont vu des ombres, ils ont entendu des cailloux rouler le long des talus.

Marcel prend la tête de la patrouille; nous fouillons, mais en vain, tous les environs, et la promenade s'achève avec le jour.

L'algarade a été chaude. Juments, poulains et agneaux manquent à l'appel chez les Loris, mais les Beni Laam ont laissé une victime sur le terrain. Peu satisfaits de cette aubaine, nos voisins ne se sont pas mis en frais d'oraison funèbre : le pauvre diable, qui gisait au pied du tumulus la tête traversée par une balle, a été chargé sur un mulet, jeté dans une fosse creusée auprès du tombeau de Daniel et enfoui sans tambour ni trompette.

Les nuits ne sont pas seules agitées depuis l'arrivée de nos encombrants voisins. Les nomades n'ont-ils pas rêvé la plus pure des théories socialistes?

Dès l'aurore, la tribu envahit les tranchées, en ex-

Tente de Kérim-Khan (voy. p. 69-70). — Dessin de Sirouy, d'après une photographie de la mission.

pulse Arabes et Dizfoulis trop peu nombreux pour protester, et les remplace, au nom des droits imprescriptibles de tous les hommes au travail. — Et la presse ne fleurit pas dans le désert! — Les vainqueurs réclament le salaire quotidien octroyé à nos premiers terrassiers, mais s'asseyent nonchalamment sur le sol dès qu'on leur met une pelle entre les mains.

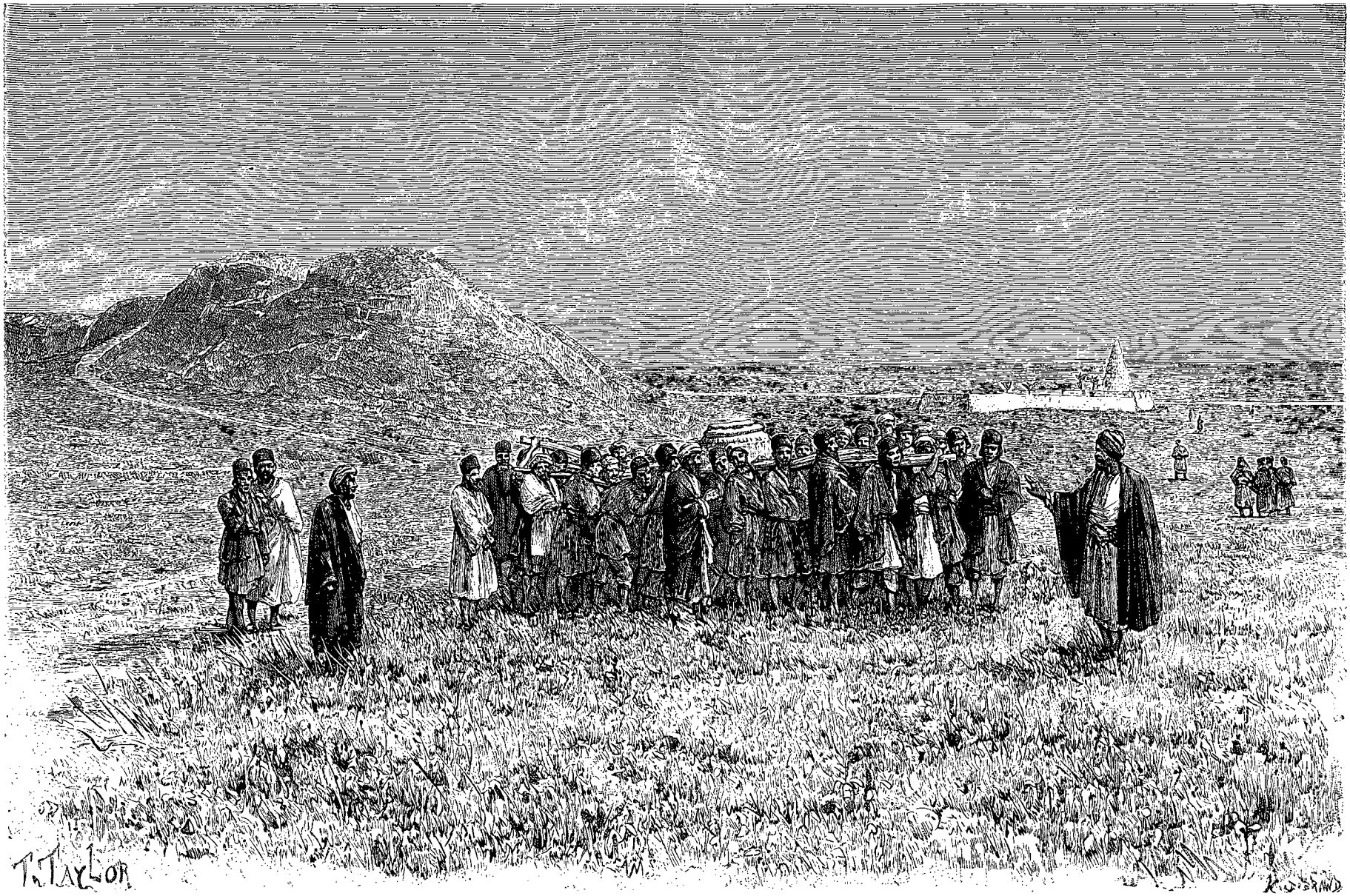
Hier matin ils étaient plus de six cents; nous dûmes arrêter les travaux en déclarant que personne ne serait payé le soir. Les soixante-dix Loris, embauchés dès notre arrivée, se plaignirent à leur chef; Kérim Khan accourut avec son frère, ses fils et son fameux bâton, et, les uns aidant les autres, ils mirent en déroute les importuns. Jamais effrontés moineaux ne s'envolèrent aussi vivement; les rampes des tumulus étaient noires de fuyards. A midi le calme régnait dans les tranchées.

29 mars. — Les expulsés avaient juré de tirer de nous une noire vengeance; ils ont tenu parole. On vient de prévenir Marcel que, profitant d'une nuit sans lune, les Loris ont brisé les taureaux en jetant les petits fragments contre les gros.

La pierre est dure et les nomades paresseux; pourtant des blocs déjà fendus se sont ouverts, des inscriptions ont été brisées; en tout cas il n'a pas dépendu des vandales que les dégâts ne fussent plus graves.

Marcel s'est plaint. Kérim Khan a promis de couper la tête au premier de ses sujets qui serait vu la nuit dans le voisinage de nos tranchées, — nous ne réclamions pas des excuses aussi sanglantes, — puis il a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Transport au camp d'une base de colonne (voy. p. 74). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

annoncé qu'il allait bientôt lever le camp et se rapprocher encore de Cheikh Ali. Bon débarras!

Malgré cette assurance, nous avons transporté aux tentes les pierres les moins lourdes et une base de colonne fort élégante découverte dans une crevasse du tumulus n° 2. La campanule est couronnée d'une inscription trilingue au nom d'Artaxerxès.

« Moi Artaxerxès, roi grand, roi des rois, Achéménide. »

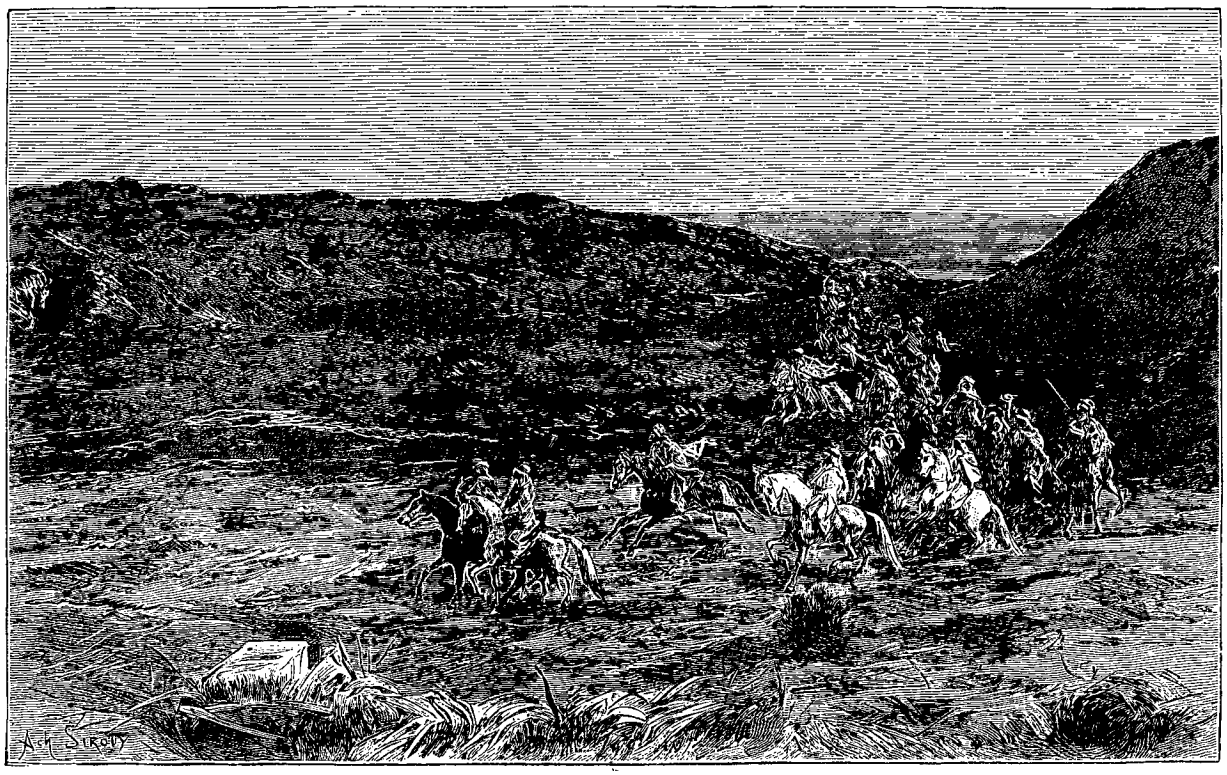
X

Détresse pécuniaire. — Départ de M. Houssay pour Dizfoul. — Proposition de Cheikh Ali. — Arrivée de Cheikh Taher. — Éclipse de lune. — Retour de M. Houssay. — La frise des lions.

29 mars. — Le sous-gouverneur de Dizfoul essaye de prendre la mission par la disette pécuniaire, tandis que Mirza Abdoul-Kaïm nous oblige sous peine de famine à manger ses horribles moutons : car nous les mangeons!

Les pluies ont donné à M. Babin tout le loisir d'apurer les comptes et de constater que les sacs de krans se dégonflaient à vue d'œil. Avant d'attaquer la réserve, il était prudent de réclamer au sous-gouverneur de Dizfoul une partie des fonds déposés chez le banquier de Zellè sultan. Marcel écrivit une lettre des plus aimables au naïeb. Il le priait d'envoyer sous escorte deux cents tomans, tout en l'informant qu'il remettait au porteur un reçu de cette somme.

Depuis trois jours nous étions sans nouvelles du messager; ce soir, il est revenu larmoyant. En fait d'argent, on l'a gratifié de coupse de bâton. Le cas revêt un



Arrivée de Cheikh Ali. — Dessin de Sirouy, d'après une photographie de la mission.

caractère d'autant plus grave que le sous-gouverneur s'est approprié le reçu. Marcel a conservé par devers lui une somme suffisante pour vivre dans ce maudit pays et le quitter même, s'il y avait urgence, mais on ne saurait continuer les fouilles.

Aux grands maux les grands remèdes.

M. Houssay quittera le campement dès l'aurore, se rendra à Dizfoul et exigera du naïeb el houkoumet six mille krans au lieu de deux.

Mirza Abdoul-Kaïm, enchanté de revoir la ville, et ce vieux turco de Mçaoud, dont le courage et le sang-froid sont les uniques vertus, escorteront notre mandataire.

Après la fermeture des chantiers, M. Babin a fait assembler les hommes pour leur annoncer notre déconvenue : le sous-gouverneur n'ayant pas envoyé des fonds en temps opportun, on ne pourra les payer comme d'habitude.

« Vous réglerez présent et arriéré quand l'argent vous parviendra », répondirent-ils avec une confiance qu'ils n'eussent pas témoignée dès le début.

30 mars. — Vers midi est apparu Cheikh Ali, accompagné d'une nombreuse escorte.

« J'ai appris, a-t-il dit dans un persan douteux dont il n'avait jamais daigné nous donner un échantillon, que le sous-gouverneur refusait de restituer le dépôt consigné entre les mains de Zellè sultan. Je tiens six mille krans à votre disposition. »

Quoique très touché de cette proposition inattendue, Marcel a refusé les offres gracieuses que l'attitude gla-

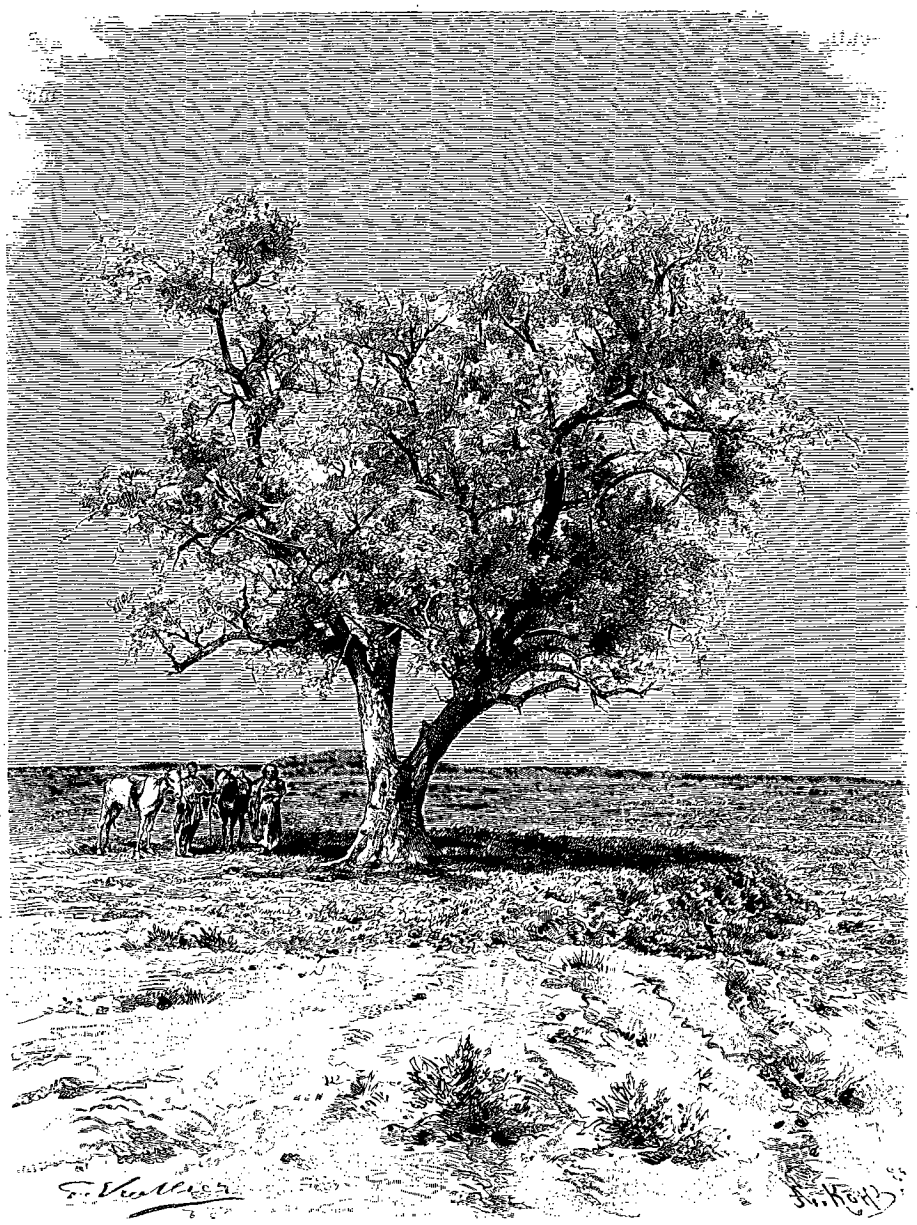
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciale du Cheikh ne faisait pas prévoir. « Si le naïeb el houkoumet ne restitue pas les fonds dont il est dépositaire, je me plaindrai, et l'affaire se traitera de gouvernement à gouvernement. En tout cas, je ne saurais contracter un emprunt envers un particulier. »

Cheikh Ali s'est retiré stupéfié. Sa considération pour nous s'en est accrue au point que, malgré les injonctions du mirza, dont l'absence autorise d'ailleurs toute désobéissance, il a envoyé ce soir un magnifique mouton.

Et notre pauvre chef de gamelle n'était point là!

Deux trouvailles à enregistrer aujourd'hui : une vasque de terre cuite, d'une forme élégante, rencontrée à 1m,50 de profondeur dans la tranchée nord du tumulus nº 2. De la citadelle est descendu un fragment de grès rouge détaché d'une stèle de grandes dimensions. Sur deux de ses faces se présentent des inscriptions en caractères cunéiformes.



L'*arbre* de la plaine (voy. p. 78). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de la mission.

31 mars. — Le printemps triomphe et parle en maître à la nature. A chacun de ses ordres, la terre répond par un sourire, la jungle verdit, les tumulus sont couverts d'iris bleus, les anémones rouges disparaissent sous un manteau d'ombellifères blanches et de glaïeuls roses à la fleur charnue.

Avec le printemps et son cortège floral est arrivé Mohammed Taher escorté des premiers pèlerins.

Marcel, après avoir rendu visite à ce saint homme, l'a conduit sur les tranchées du tumulus nº 2, où l'on suit en E. G, L des murs de terre soigneusement dressés.

Dès l'apparition du cheikh les ouvriers, en délire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se sont précipités pour baiser les mains, les vêtements, jusqu'à la trace des pas de ce chef vénéré.

Les hauts dignitaires du clergé persan, toujours nommés par acclamation, doivent leur situation inexpugnable à l'appui que seuls dans toute la Perse ils sont en état de donner au peuple contre l'autorité civile. En possession de biens *vakfs* qui assurent leur indépendance, ils témoignent d'ailleurs d'une délicatesse de sentiments bien peu en harmonie avec les mœurs de l'administration séculière.

La présence du cheikh auprès de Marcel était des plus opportunes, car nos gens ne déblayaient pas sans émotion des catacombes creusées dans les murs d'enceinte et remplies de vases funéraires en terre cuite soigneusement maçonnés les uns à côté des autres.

Mohammed Taher calma les consciences émues en assurant que les disciples de Mahomet n'avaient jamais été mis en potiches; il engagea le *motevelli* (gardien du tombeau), l'un de nos meilleurs surveillants, à se rendre toujours digne de nos éloges et, comme Cheikh Ali, il mit sa bourse à la disposition de Marcel. Cette démarche tout aimable est dirigée surtout contre le sous-gouverneur. Il paraît que le naïeb el houkoumet, à peine en fonctions depuis un mois, *madakhelise* avec un entrain féroce; la population de la ville a prié son avocat habituel de présenter ses doléances au roi, et le cheikh ne néglige aucune occasion d'approfondir l'abîme qui sépare les chefs religieux des fonctionnaires civils.

Grâce à l'excellente attitude de Mohammed Taher, nous avons pu triompher même du mauvais vouloir de la lune. Il avait plu dans l'après-midi; le ciel, embrouillé, s'était éclairci sur le soir. Marcel et M. Babin préparaient la répartition des ouvriers dans les différentes excavations. Tout à coup un murmure confus qui va toujours grossissant se fait entendre dans la direction du *gabr*; la foule compacte de nos ouvriers, accrue des pèlerins, monte à l'assaut du campement, Mahmoud se précipite, la face blême, les mains tremblantes.

« Saheb! Saheb! qu'avez-vous fait? Allah très grand, la lune est prise! »

Sur ses pas marchent les Dizfoulis, se frappant la poitrine et psalmodiant sur le même refrain : « *Allah kérim! Mah gereft ast!* »

Puis tous les ouvriers se tournent vers nous. Sur leurs figures se peignent des sentiments bien divers : les unes respirent la fureur, les autres témoignent d'une crainte superstitieuse et d'un effroi des plus comiques. Une belle éclipse, est-il besoin de le dire, occasionne tout ce bruit. Le journal de la connaissance du temps est consulté, — un peu tard j'en conviens : la lune est entrée dans le cône d'ombre à huit heures, elle en sortira vers onze heures un quart. Marcel, prenant alors la parole, annonce que l'astre va disparaître en entier pour se montrer plus brillant et plus beau avant minuit.

« Malheur à vous si vous nous trompez! » ont répondu les mauvaises têtes.

A dix heures on maugréait encore autour de la maison de toile que nous avions paisiblement fermée à quadruple tour, ou, pour mieux dire, avec les quatre ficelles qui tiennent lieu de gonds et de serrure. Peu à peu le calme s'est fait, nous nous sommes endormis.

« Khanoum, se sont écriés les ouvriers quand je suis venue prendre ma place habituelle dans la tranchée des lions, dont Marcel m'a confié la surveillance, expliquez-nous la conduite de saheb. Dans quel dessein a-t-il fait *prendre* la lune cette nuit.

— Il n'est pour rien dans cette sotte affaire; il n'a pas, je vous le jure, de relations suivies avec le ciel.

— C'est possible, mais tous les Faranguis sont sorciers. Pourquoi voulez-vous du mal à notre pauvre pays? pourquoi ces pluies, ces orages, ces ouragans? Le pain sera-t-il cher l'année prochaine? Nos femmes seront-elles bréhaignes? Nos vaches *enfanteront-elles*?

— Il sera fait selon la volonté d'Allah. »

Personne n'ose répliquer à haute voix, mais j'entends murmurer : « Si les Faranguis n'étaient pas sorciers, comment découvriraient-ils sous terre des objets dont nous, habitants du pays, n'avons jamais soupçonné l'existence? »

« Je connais les secrets desseins des Faranguis, disait un autre : ils font pleuvoir et sacrifient la récolte au désir de nettoyer ces murs de terre qu'ils ont tant de peine à distinguer des décombres. »

Vers dix heures, le temps, couvert toute la matinée, s'éclaire soudain, et Phébus, perçant les derniers nuages, darde ses flèches d'or jusqu'au fond de la tranchée. « Soleil, le salut soit sur toi! » se sont écriés ces descendants des antiques Zoroastriens qui, nous croyant capables de confisquer la lune, se demandaient avec effroi ce qu'il était advenu du soleil.

1er avril. — Nous respirons à pleins poumons: M. Houssay vient d'opérer une rentrée triomphale. Non seulement il est intact, mais il rapporte quatre mille krans. Son expédition vaut la peine d'être contée.

Comme il cheminait vers la ville en compagnie de Mirza Abdoul-Kaïm, le digne homme lui ouvrit son cœur. Il a des dettes et voudrait bien les payer. Cela part d'une âme candide :

« M. Dieulafoy est bien dur pour moi. Les ouvriers m'apportaient spontanément les prémices de leur salaire; il a violenté leurs sentiments en les empêchant de me servir cette rente quotidienne; de son côté, il ne me donne pas un grain de riz. C'est mal à lui de peiner de braves cœurs et... de ne pas me dédommager du chagrin qu'il leur cause.

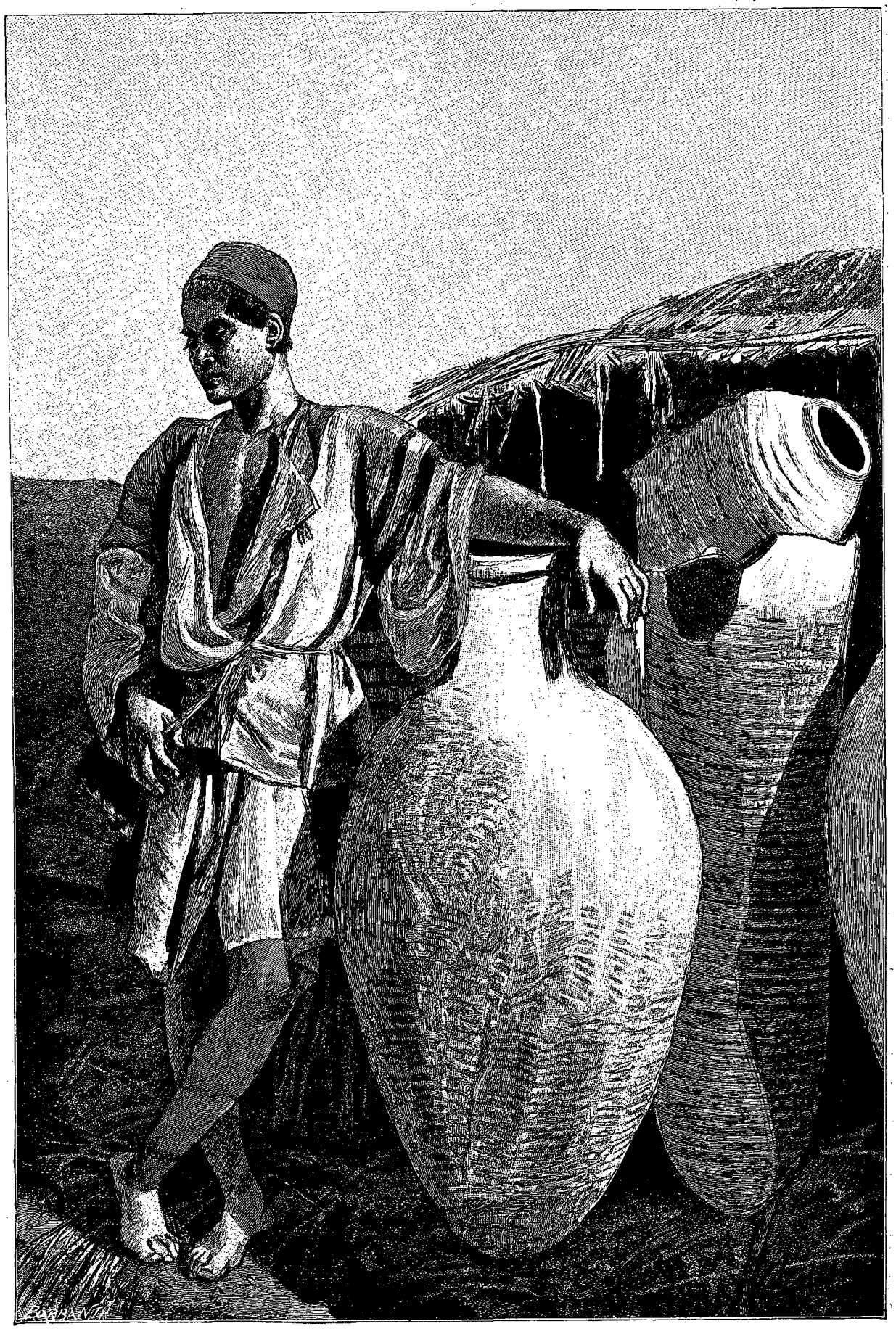
— Vous avez refusé tout traitement avec une indignation superbe!

— Je pensais que M. Dieulafoy insisterait et me ferait des propositions plus brillantes. Parlez-lui donc en ma faveur. »

Tout en devisant, les voyageurs atteignaient la ville, puis la maison du naïeb el houkoumet. A peine M. Houssay avait-il franchi la porte, que le sous-gouverneur s'avançait, les mains tendues, et le traitait de « cher ami ».

« Je ne suis pas votre ami, riposta notre ambas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Urnes funéraires. — Dessin de Bida, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sadeur. M. Dieulafoy vous a demandé une partie des fonds de la mission, vous avez répondu à sa lettre en faisant battre son envoyé et en confisquant son reçu. Ce n'est plus deux mille krans, mais six que j'exige sans délai. Si vous ne me les versez pas, j'ai l'ordre de prendre le chemin de Bouroudjerd et de me mettre en communication télégraphique avec Téhéran.

— Calmez-vous, *hakim bachy* (médecin en chef), les caisses sont vides, les Arabes intraitables, mais je vais emprunter quelques tomans. » Et plusieurs ferrachs partirent pour réclamer l'argent de l'État que le sous-gouverneur prête à la petite semaine persane.

La paix cimentée, apparurent le samovar, le kalyan et l'on fuma jusqu'au coucher du soleil en compagnie d'une vingtaine de négociants requis d'apporter, qui cinq cents, qui trois cents krans.

La somme parfaite, Mirza Abdoul-Kaïm se préposa lui-même au soin du contrôle et confisqua une centaine de pièces, acompte sur son futur traitement. Puis, se sentant désormais plus riche que le chef des quarante voleurs, il annonça d'un petit air délibéré qu'il éprouvait le désir d'aller au hammam et s'attarderait en ville durant quelques jours.

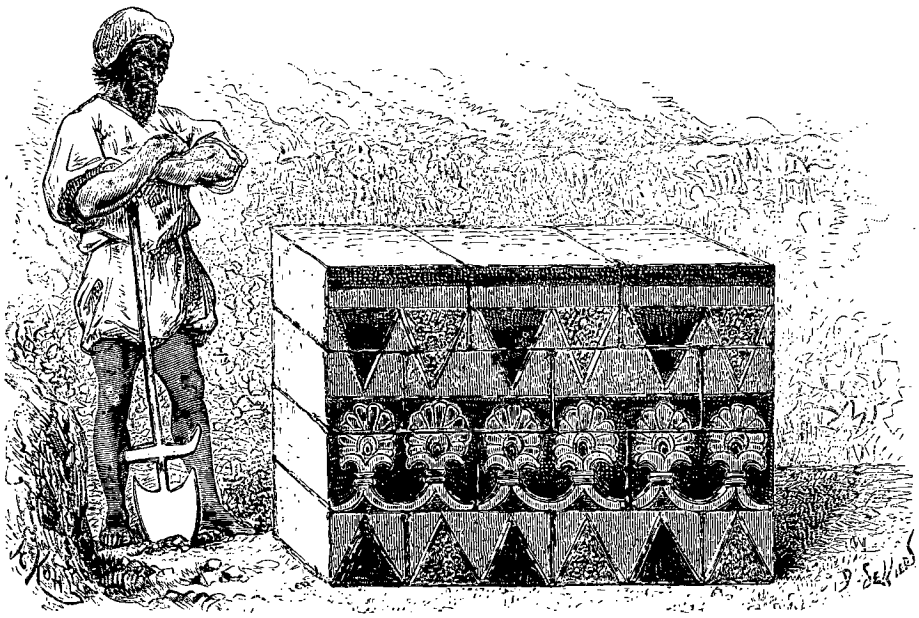
M. Houssay, sachant dans quelle inquiétude il nous avait laissés, repartit seul avec Mçaoud. A la tombée de la nuit, il voyait déjà poindre nos tentes blanches et l'*arbre* de la plaine, quand il craignit d'avoir à défendre sa vie et ses krans contre cinq ou six cavaliers de mauvaise mine.

« Salam aleikoum!

— Aleikoum salam! »

Et les Arabes s'écartèrent sans lui chercher noise.

M. Houssay rapporte une singulière nouvelle : notre dernier courrier, envoyé par les soins du mirza, aurait



Fragment d'une frise émaillée (voy. p. 80). — Dessin de P. Sellier.

été lu en entier par Moustapha Khan, médecin, conseiller intime, interprète et chef du cabinet noir de Mozaffer el Molk. Il tient ce renseignement du fils aîné de Cheikh Taher.

Après la fermeture des chantiers, M. Babin s'est mis en devoir de liquider nos dettes. Entrepreneurs et ouvriers ont accepté leur salaire sans faire mine de compter les krans. On ne saurait croire combien se conquiert aisément la confiance du peuple persan. Durant trois semaines aucune tentative de tromperie n'a été relevée contre nous, et les ouvriers s'en rapportent déjà à notre probité.

3 avril. — Autres gens, autres mœurs. Marcel a fait réclamer les cent dix krans empruntés à M. Houssay par le mirza.

« Voici dix krans ; c'est-il assez? répondit le colonel. On me doit encore vingt chaïs pour avoir fait paître aux chevaux l'herbe qui croît sur les terrasses du palais. »

Si le gouverneur voit jamais un *poul* (deux centimes) du revenu de ses toitures, je prétends que l'on m'empale.

En définitive, Abdoul-Kaïm s'est attribué cent krans. Nous nous sommes creusé la tête pour savoir en quelle qualité il émargerait; nos pénibles travaux ont été couronnés de succès. Le colonel portera désormais le titre de « secrétaire indigène de la mission ».

Cheikh Ali, informé que le Pactole coulait dans nos tentes, a délégué six cavaliers avec ordre de monter la garde sur les rives de ce fleuve enchanteur. Afin de résister au sommeil, ces braves *garavouls* (sentinelles) n'ont cessé, suivant la coutume persane, de faire la causette toute la nuit.

« Tu dors! criait parfois le chef de la bande à ses subordonnés.

— Non, Agha.

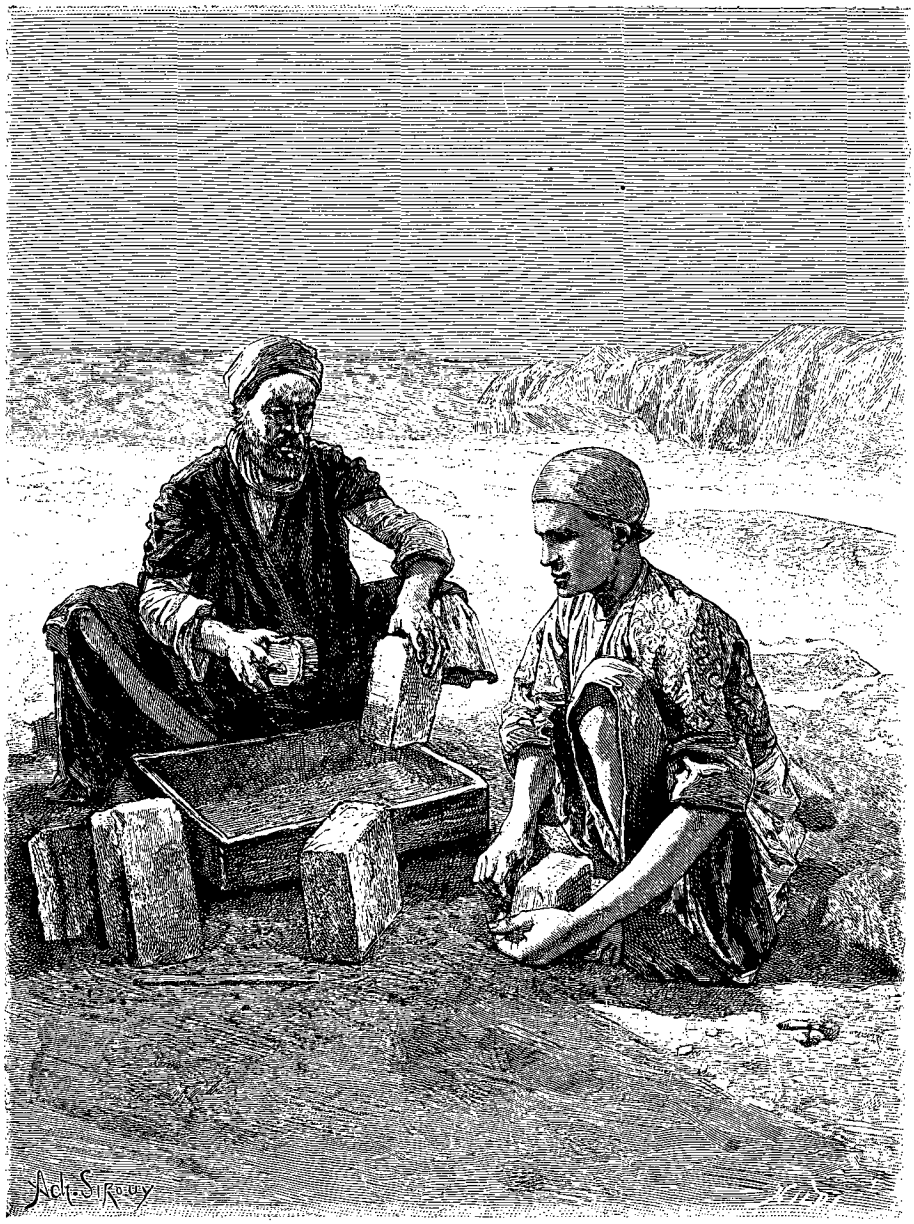
— Eh bien, parle. Je serai certain que tu es bien éveillé. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malgré cette assurance, je sortais vers minuit pour inspecter les postes en compagnie de Marcel. La température était très douce. Un halo énorme et d'une coloration inusitée se montrait autour de la lune.

4 avril. — Les perturbations consécutives de l'équinoxe de printemps, peut-être aussi les marées lunaires, occasionnent de perpétuelles alternatives de pluie et de beau temps. Les récoltes sont noyées; les fleuves abandonnent leur lit pour courir la plaine; les maisons de Dizfoul s'écroulent; l'arche déjà bien malade du pont de Chouster a été emportée.

Les tranchées L du tumulus n° 2 sont devenues si dangereuses en raison de leur profondeur, que Marcel les a momentanément abandonnées en faveur de deux nou-



Lavage des briques (voy. p. 80). — Dessin de Sirouy, d'après une photographie de la mission.

velles fouilles F et H dirigées vers la dépression centrale du même tumulus. Pour ma part j'ai hérité une cinquantaine d'hommes. Ce renfort m'a permis d'atteindre en peu de jours l'éboulis qui s'étend décidément dans une direction parallèle à la façade du palais, à soixante mètres en avant de la file méridionale des bases de colonnes.

Après avoir déblayé la couche de terre supérieure et nettoyé le filon sur trente-six mètres de longueur, j'ai renvoyé les ouvriers, devenus inutiles, et conservé six d'entre eux choisis parmi les plus intelligents. Quels terribles soucis me vaut la découverte et l'enlèvement des émaux! Chaque bloc, brisé quelquefois en sept ou huit fragments, dégagé avec la pointe du couteau, est dessiné sur un papier craticulé, déposé dans une corbeille au fond de laquelle on jette un numéro d'ordre, et prend le chemin du camp. Les frises, trop encombrantes, sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accumulées sous le capar faute de meilleur abri; les émaux en relief s'entassent dans notre tente, où nous avons, pendant les jours de pluie, tout le loisir de les débarrasser des gangues adhérentes et de reconstituer un magnifique lion en bas-relief se détachant sur un fond bleu turquoise. Le modelé savant, la coloration harmonieuse mais fantastique de l'animal, décèlent un art d'une puissance et d'une originalité indicibles.

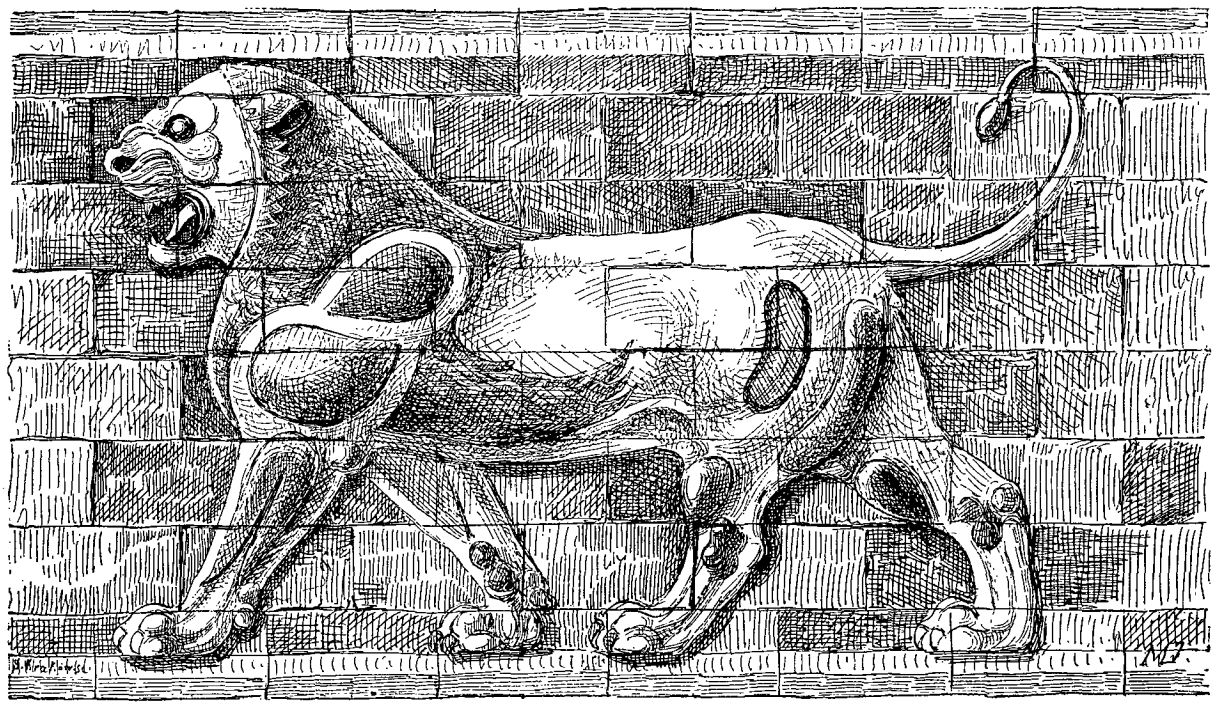
La robe est blanche, la crinière verte, les poils de la moustache bleus et jaunes, le ventre orné de poils bleus; les muscles de l'épaule sont indiqués par des masses bleues, ceux de la cuisse par une sorte de haricot jaune cerné de bleu. Les tendons, les articulations des pattes, les griffes, sont jaunes, bleus ou verts.

Le fauve marche avec calme et s'appuie sur d'énormes pattes dont on sent la féline souplesse; la bouche, féroce, largement ouverte, laisse apparaître la langue et les dents. La queue, terminée par un pompon jaune, est fièrement retroussée sur les reins. La ligne du dos dénote la force. L'attitude d'un animal toujours prêt à bondir est saisissante de vérité.

Ce merveilleux tableau, compris entre deux litres fleuronnées, est surmonté de marguerites et d'un crènelage.

Des moellons artificiels roses et gris s'étendaient au-dessous de la litre inférieure et devaient former une sorte de mosaïque très calme, bien faite pour mettre en valeur les vives couleurs des émaux.

Nous n'avons pas retrouvé dans des inscriptions



Frise des lions. — Dessin de M. Dieulafoy.

tracées en blanc sur fond bleu, disséminées çà et là, et plus brisées encore, s'il est possible, que les lions, le nom d'un souverain, mais des fragments incontestables d'un protocole royal analogue à celui qui fut gravé sur les colonnes de l'Apadàna.

Des pièces doubles, triples, quadruples, coulées dans le même moule, laissent supposer que l'animal faisait partie d'une théorie se déroulant sur une longue frise.

A en juger d'après l'émaillure et la coloration de toutes leurs faces supérieures et latérales, les merlons se détachaient sur le ciel. La frise couronnait donc la partie supérieure d'une muraille isolée, muraille bien haute puisque le carrelage, réglé au même niveau que le sol du palais, était brisé et profondément défoncé par la chute des faïences. Les terres si dures et si compactes rencontrées au-dessus de l'éboulis provenaient du mur de briques crues qui supportait la frise. Les briques cuites posées en doublage des blocs émaillés avaient été empruntées à des palais plus anciens.

Marcel conjecture de ces faits et de la nature des merlons, que nous sommes en présence de la décoration extérieure des murs joignant la porte de l'acropole royale. Il n'ose pourtant formuler son opinion et attend pour se prononcer que la fouille lui ait fourni de nouveaux documents.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kelek sur l'eau (voy. p. 92). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de la mission.

A SUSE.

1884-1886.

JOURNAL DES FOUILLES,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

État des fouilles. — Premières lettres de France. — Départ d'un courrier. — Indignation d'Abdoul-Kaïm. — Double découverte.

Les pluies abondantes de la fin de mars avaient amené des éboulements et mis à nu dans la tranchée L du tumulus n° 2 un mur de terre crue. Le déblaiement a été conduit avec soin, et le mois ne s'était pas achevé qu'on avait découvert plusieurs parements parallèles ou perpendiculaires entre eux. Diriger les recherches, retrouver les joints indistincts, remettre à tout instant sur la piste des ouvriers sauvages et maladroits, est une laborieuse tâche.

Les maçonneries, fort dégradées, se dérobent d'autant mieux qu'elles sont criblées de tombes auxquelles on aboutit par des puits creusés entre leur parement extérieur et les éboulis de la crête des murailles.

Il faut dégager joint par joint chaque brique et, quand ce fastidieux travail est terminé, suivre le fil conducteur si péniblement dévidé, sans laisser aux Dizfoulis le loisir de le perdre à nouveau. On reconnaît aujourd'hui, dans ces énormes murs de terre, le couronnement d'un ouvrage défensif des plus compliqués.

Le dallage des courtines paraît réglé à six mètres au-

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessous du terrain superficiel; le sol ancien se rencontrera, sans doute, à cinq ou six mètres plus bas.

D'autre part, les tranchées F de la cour nous ont permis de dégager un ensemble de murs parallèles à ceux de la fortification de l'Apadâna. En prolongeant d'une façon fictive les parements déjà découverts, il semble que les reliefs si diffus du sol se groupent suivant des tracés réguliers et que, dans l'alignement de l'ouvrage central, se dessine une dépression aboutissant à l'une des crevasses les plus escarpées. Le tumulus n° 2, réservé aux demeures privées du souverain, aurait été divisé en deux parties, entourées chacune d'une enceinte particulière et commandées toutes deux par une avenue commune.

Marcel a vainement essayé de retrouver la tête ouest de l'avenue à la suite du mur de terre mis à nu. Soit que les fouilles n'aient pas atteint une profondeur suffisante, soit que les siècles aient anéanti ces monuments qui semblent encore gonfler le sol, nos tentatives ont été infructueuses.

Ce serait pourtant en ce point que mon mari compterait porter tous les efforts de la campagne prochaine. Les travaux seront laborieux, difficiles; les dépenses considérables, car il faudra descendre à de grandes profondeurs; mais cet emplacement présente un triple avantage : il est étroit, clairement relié aux surélévations voisines, exploré sur une hauteur de six mètres.

La citadelle est toujours muette. Deux longues tranchées, I et J, qui coupent en biais le chemin d'accès et se dirigent vers l'est, occupent depuis plus d'un mois tous les Loris. On a bien rencontré de-ci, de-là, quelques pierres sculptées provenant d'une construction analogue à l'Apadâna d'Artaxerxès Mnémon, des blocs émaillés, des briques de terre cuite portant, sur leur tranche, une inscription élamite, mais, en réalité, ces fouilles n'ont eu qu'un résultat négatif : nous savons maintenant qu'elles seront improductives sur quatre mètres de profondeur.

Bon nombre de petits objets, les uns du plus grand intérêt, les autres d'une valeur moindre, affluent aux tentes tous les soirs. Sous les derniers blocs des lions achéménides sont apparus un vase de terre cuite de forme très élégante, une lampe de bronze, un singulier cône d'ivoire couvert de légers dessins en creux représentant des feuilles de trèfle et des pélicans à la tournure nettement caractérisée. Le jour même de cette découverte un Dizfouli me proposait une précieuse intaille : ses jeunes yeux ont été plus actifs que les miens. J'ai acheté la pierre. C'est un sceau conoïde, en calcédoine saphirique, gravé pour un roi achéménide vainqueur de l'Égypte : Xerxès ou Artaxerxès Ier. Le médaillon royal, surmonté du grand dieu Aouramazda, est placé entre deux sphinx coiffés de la couronne blanche de la Haute-Égypte. Le style de la gravure est franchement persépolitain.

En tête de la tranchée L, à 1m,80 au-dessous du sol, on rencontrait les substructions de la maison d'un potier. Auprès de vases de différentes formes se trouvaient deux coupes munies d'un bouton central et couvertes d'une inscription spirale en vieux caractères hébraïques. Le texte doit reproduire des formules de purification ou d'incantation. Un peu partout se présentent des objets plus ou moins intacts : coupes en calcaire à nummulites, lampes de terre cuite, fers de flèche, flacons de verre si friable qu'on n'ose les toucher.

De nombreux débris de matériaux émaillés perdus dans presque tous les éboulis, la rencontre de murailles toujours construites avec des briques crues, m'amènent à penser que les monuments susiens, bâtis en terre comme les édifices de Babylone, devaient toute leur beauté à des revêtements inaltérables qui protégeaient les maçonneries peu résistantes de leur nature et remplaçaient les bas-reliefs des palais assyriens.

La frise des lions découverte devant l'Apadâna d'Artaxerxès Mnémon est un spécimen de cette merveilleuse ornementation.

11 avril. — La mission jouissait — inappréciable bonheur — d'un mirza tout entier; aujourd'hui nous en possédons une paire. Cependant le premier n'a pas été mis en morceaux. Taguy, notre mirza de rechange, est envoyé par Mozaffer el Molk afin d'aider Abdoul-Kaïm à nous faire les honneurs de Suse.

Nous ne sommes pas gras! Qu'allons-nous devenir entre ces deux sangsues?

Le colonel a-t-il demandé un homme de confiance pour le suppléer quand il lui prend fantaisie d'aller respirer l'air de Dizfoul, ou bien encore Mirza Taguy serait-il simplement l'espion d'Abdoul-Kaïm? Mystère!

Ce nouveau fonctionnaire apportait le premier courrier de France, que lui avait remis, assure-t-il, un négociant arrivé de Bassorah depuis peu de jours. Revoir l'écriture d'êtres aimés, entendre un écho du paradis perdu, quelle jouissance pour des exilés! Les nouvelles se complètent les unes les autres, et les lettres se parcourent en commun, car les enveloppes sont ouvertes, les feuilles lacérées et mêlées. Chacun doit reconnaître son bien. Au milieu de cette macédoine épistolaire s'est rencontré un billet que nul pourtant n'a réclamé. Il était signé : Aïcha. Mçaoud ayant été mandé à la barre. M. Houssay lui a lu le poulet suivant :

« Mon très cher ami,

« Cette lettre n'a d'autre but que de te donner de mes nouvelles. J'espère que tu es aussi en bonne santé.

« Je suis toujours sans le sou. Cette nouvelle ne doit pas te surprendre : c'est ainsi que tu me laissas il y a quatre mois.

« Je te salue en t'embrassant.

« Ton épouse fidèle, AÏCHA. »

« Chère Aïcha, s'écrie Mçaoud, tout ému sous sa peau de vieux turco, si tu savais, monsieur Houssay! C'est une femme *trop chic!* Que d'argent elle m'a donné jadis! Non, non, elle était *trop chic! trop chic!*

— La lettre a un post-scriptum : Aïcha annonce la mort de ta belle-sœur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

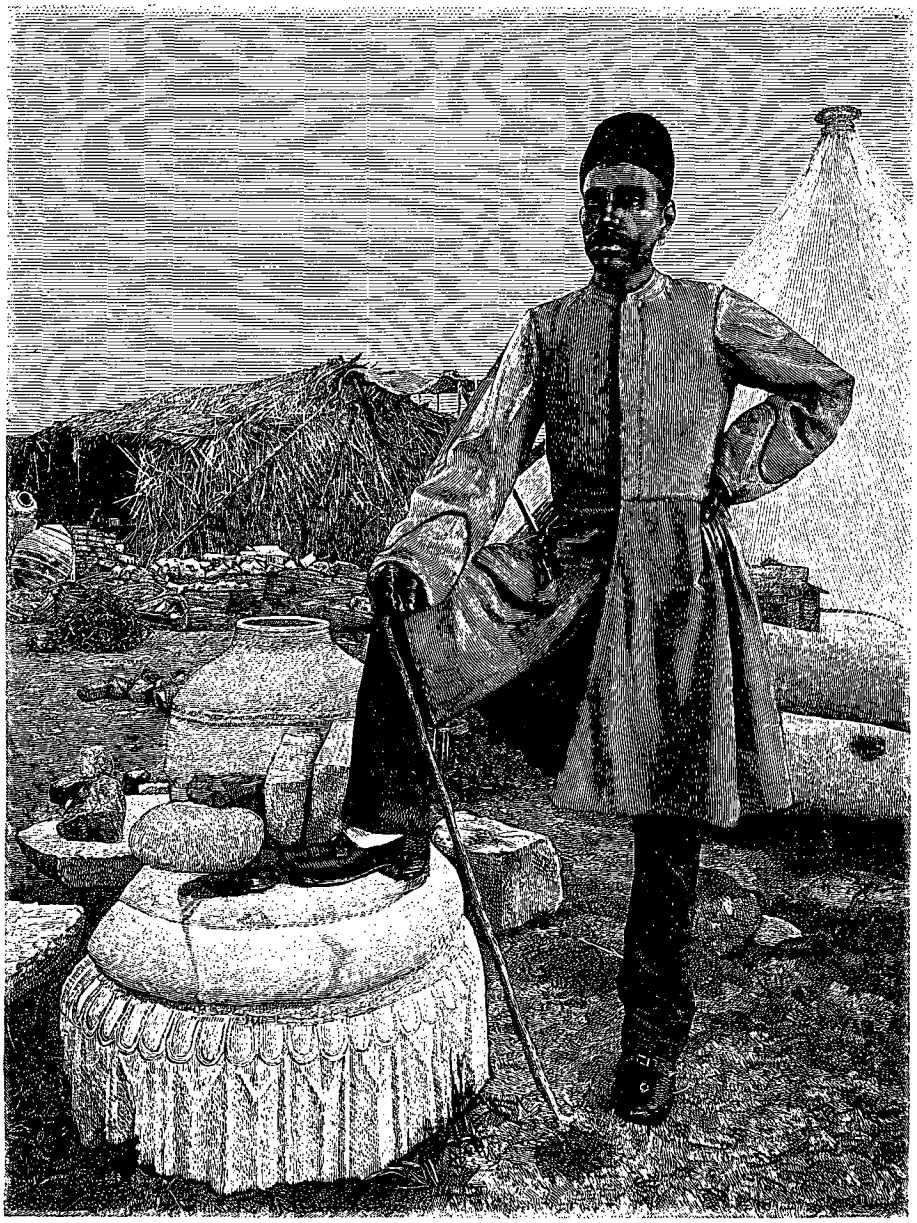
— Ah! tant mieux!

— Comment! n'étais-tu pas en bons termes avec elle?

— Excuse-moi, monsieur Houssay. Ne vaut-il pas mieux qu'elle soit morte que mon frère? »

15 avril. — Depuis longtemps déjà Marcel désirait informer M. de Ronchaud de la découverte des lions; mais, dans la situation qui nous est faite, il s'exposait à grossir les paperasses de Mozaffer el Molk et à alimenter la curiosité de son médecin. Cela n'était pas d'une utilité pressante.

Comme des écoliers en liesse dès le départ du pion, nous profitâmes d'une nouvelle fantaisie balnéaire d'Abdoul-Kaïm pour écrire quelques dépêches secrètes. Puis Marcel et moi avons enfourché nos chevaux et



Mirza Taguy. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de la mission.

porté les lettres au campement de Kérim Khan, situé sur les rives de la Kerkha, à quarante kilomètres de Suse, mais à dix minutes de la frontière turque. Peine perdue! Mon *oncle* s'est obstinément refusé à se mêler des affaires de la mission. Il sera donc impossible de rompre le filet tendu par Abdoul-Kaïm!

De retour à Suse, nous parlementâmes encore trois jours avant de trouver parmi les ouvriers arabes deux hommes qui voulussent se charger de cette mission.

Mirza Taguy, bien vite informé de nos projets, n'osa pas s'y opposer ouvertement, et les deux *cassed* (courriers) se mirent en route.

Des vents ennemis ont apporté cette grave nouvelle à Abdoul-Kaïm. Le colonel est retourné un jour plus tôt qu'on ne l'attendait et, à la suite d'une violente altercation avec son collègue, il est venu, encore rouge de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colère, interpeller Marcel sur son audacieuse conduite.

« Suis-je prisonnier?

— Non, certes ; mais votre correspondance n'arrivera pas à destination. Les Arabes la jetteront dans le *hor* (marais) et se contenteront de garder l'argent.

— J'ai prévu cette fâcheuse éventualité. Avez-vous apporté les fonds que vous deviez prendre chez le naïeb el houkoumet?

— Par ordre de Mozaffer el Molk on ne vous remettra plus un kran que vous ne m'ayez confié le reçu de Malcolm Khan et la délégation de Zellè Sultan. »

Le piège est trop grossier. Sans le moindre embarras, le digne Abdoul-Kaïm réclame le dépôt entre ses mains vénérables des seuls titres qui témoignent de nos droits. Comme la dépêche du prince autorise gracieusement le chef de la mission française à demander une somme supérieure au dépôt, le naïeb el houkoumet et son complice ne se contenteraient pas de confisquer nos titres, mais les utiliseraient encore pour lever sur les marchands de Dizfoul une grosse contribution, qu'ils placeraient à intérêts usuraires.

« Vous, le naïeb et le gouverneur avez lu et copié les ordres de Zellè Sultan ; les originaux ne sortiront pas de ma tente avant parfait payement des sommes dues à la mission.

— Vous doutez de ma parole! Voulez-vous voir la lettre de Son Excellence?

— C'est inutile : ne m'avez-vous pas confié autrefois que vous possédiez du papier timbré au sceau de Mozaffer el Molk? A part les communications qui me seront adressées en français, par l'intermédiaire du docteur Moustapha, je ne tiendrai compte d'aucune dépêche. »

17 avril. — Un des *cassed* envoyés à Amarah est rentré dans sa tribu. Il a perdu nos lettres en franchissant le *hor*, comme le prévoyait trop bien le mirza, et, par-dessus le marché, son camarade, dont il ne peut donner aucune nouvelle.

La vérité n'a que faire avec cette fable absurbe. Dès son retour, Abdoul-Kaïm lançait quatre cavaliers loris à la poursuite de nos piétons. Ceux-ci ont été bien vite rejoints ; l'un fut roué de coups et laissé pour mort dans le désert, l'autre prit la fuite après avoir jeté les lettres qui, fidèlement, parvinrent au colonel. Nous tenons cette nouvelle de quelques Arabes Beni-Laam venus à Suse pour escorter la fille de leur chef Msban, une charmante femme que le désir de me voir avait attirée dans nos parages.

Marcel a prié M. Houssay de partir pour Ahwas et de porter plainte au gouverneur. Lorsque Mçaoud demanda les chevaux loués depuis bientôt deux mois, les palefreniers déclarèrent que leur maître, Kérim Khan, avait interdit de seller ces animaux dès qu'il ne s'agirait plus d'une simple promenade autour des tumulus.

Tous les ouvriers loris ont été renvoyés sur-le-champ, mais le cercle où nous enserre Abdoul-Kaïm se rétrécit tous les jours. La mission va se dédoubler : MM. Babin et Houssay garderont le camp et nous partirons tous deux, fût-ce à pied, pour demander protection au chef de la tribu turque des Beni-Laam et entrer, par son intermédiaire, en relation directe avec Téhéran et Paris.

Notre geôlier, qui n'ignore pas la tout aimable démarche de la fille de Msban, a paru fort épouvanté de ces menaces, qu'il nous sait capables de mettre à exécution. Comme Achille, il s'est retiré sous la tente, tandis que Patrocle, ou plutôt son domestique, prenait au triple galop le chemin de Dizfoul. Patientons encore quelques jours.

18 avril. — Les soucis et leurs sombres enfants ont cédé le pas aux émotions les plus douces. Nous tenons une piste nouvelle. Tout serait au mieux si chaque découverte n'éveillait en nous des sentiments analogues à ceux de l'avare couvant un trésor. Nos richesses s'amoncellent, et, avec elles, grandissent les craintes de ne pouvoir les amener en France.

Les ouvriers qui déblayent les murs L de la fortification ont trouvé une urne funéraire encastrée dans une gaine de maçonnerie. Les briques de calage nous sont apparues couvertes, sur leur tranche, d'un émail admirable. Voici des lèvres minces, une barbe bleuâtre sertie par un filet blanc, un cou d'un beau noir, des mains brunes et deux mains blanches appartenant à des personnages de grandeur naturelle, magnifiquement vêtus. La perfection du modelé, l'éclat des teintes, leur harmonie, dénotent un art des plus délicats, une technique très avancée. Les faïences semblent arrachées aux divers personnages d'un grand tableau bâti comme le serait une muraille. La pâte est plus fine, plus blanche, plus serrée que celle des lions. Chaque brique est carrée, mince, démaigrie en lame de couteau, de façon à faciliter les contacts superficiels du parement, tout en ménageant la place d'une épaisse couche de mortier.

Les messagers de la fortune fréquentent si peu notre planète qu'ils n'osent s'y hasarder seuls.

Un de ces soirs, comme je visitais, après la fermeture des chantiers, une crevasse voisine du camp, j'ai glissé sur une matière dure que je n'avais pas aperçue à travers les herbes.

Courir aux tentes, saisir une pioche et dégager six ou sept briques émaillées, fut l'affaire d'un instant. Au-dessous de la première assise j'en trouvai une seconde, puis une troisième, disposées le long d'un parapet réparé au temps des Sassanides. Le déblaiement, vivement conduit, nous a donné des émaux d'une tonalité et d'un dessin tout nouveaux. Les fonds, d'un vert rompu, supportent des fleurs de lotus jaunes et bleues qui se superposent et se terminent par une palmette blanche. Au ton près, il me semble revoir les peintures murales de certains tombeaux des Ramsès.

D'autres pièces, à fond paille, coupées en diagonale par une ligne orange, rappellent les dispositions caractéristiques d'un limon d'escalier. Enfin, de grandes dalles carrées, mesurant $0^m,36$ de côté et $0^m,08$ d'épaisseur, émaillées sur les tranches et le plat, sont décorées d'une grande rosace jaune et verte. Marcel assure que nous exhumons une rampe dont les formes et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ornements, si ce n'est la matière et les dimensions, rappellent les mains courantes des palais persépolitains. Artaxerxès, en prince sage, s'était servi, pour construire ses palais, des matériaux empruntés aux édifices bâtis sous ses prédécesseurs; les Sassanides, non moins économes, utilisèrent à la réparation d'un mur d'enceinte les briques arrachées aux monuments achéménides.

Mêlées aux fleurs de lotus, se sont présentées des inscriptions cunéiformes blanches sur fond vert, des souliers jaunes ou bleus se boutonnant sur une jambe noire, une main brune entourée d'un bracelet et serrant une canne d'or, des fragments de draperies à fond blanc sur lesquelles se détache l'image symbolique de la citadelle de Suse.

Quand les grands seigneurs du moyen âge faisaient broder à leurs armes cotes et manteaux, ils ne songeaient pas qu'ils imitaient les princes susiens. Ignorance pardonnable : jusqu'à ce jour nul n'avait eu l'idée de faire remonter l'origine des armoiries jusqu'à Oumman Minanou ou à Koudour Nakhounta.

XII

Daniel et ses tombeaux. — Le pèlerinage. — L'été susien. — Construction d'une maison. — Clôture des travaux. — Départ. — Le *hor*. — Douaniers et magistrats. — Bassorah.

20 avril. — Sous le khalifat d'Omar, et la dix-huitième année de l'hégire, Abou Moussa el Achari s'empara de Suse. En fouillant le palais du prince vaincu, ses soldats rencontrèrent une porte faite d'une seule pierre. L'obstacle fut brisé; l'ouverture donnait accès dans une chambre sépulcrale. Au centre gisait un sarcophage colossal contenant un géant long de quarante mètres, large de dix à la hauteur des épaules, soigneusement enseveli dans un linceul de brocart. Ce corps était celui d'un Chaldéen nommé Daniel, en si bonnes relations avec le ciel, que la pluie tombait à sa prière. Du vivant de Daniel, apprit-on à Abou Moussa, une grande sécheresse désola l'Arabistan. Les affamés sollicitèrent la visite du saint homme, mais ses compatriotes se refusèrent d'abord à le laisser partir. Les Susiens, arrivés au dernier degré de la misère, envoyèrent alors une députation de cinquante notables squelettes vers leurs heureux voisins : Grâce! pitié! tous nos frères vont périr si vous n'autorisez Daniel à porter chez eux ses bienfaisantes prières. Nous resterons en otages jusqu'à son retour! »

Les Chaldéens se laissèrent toucher par tant de maigreur. A peine le saint *barophore* avait-il mis le pied dans l'Arabistan qu'une pluie miraculeuse rendait à la terre sa verte parure. Plus pratiques que délicats, les Susiens sacrifièrent leurs cinquante otages au désir de mettre les nuages dans leurs intérêts, gardèrent Daniel vivant, puis le conservèrent mort.

Omar, informé de tous ces détails, réunit ses officiers et leur demanda s'ils avaient jamais ouï parler de ce Daniel. Tous demeurèrent muets. Ali seul — que la bénédiction d'Allah soit sur lui! — déclara que *peïghambar Danial* (prophète Daniel) vivait en des temps très reculés, sous le règne de Nabuchodonosor.

Et Omar ordonna de respecter les reliques du prophète. Afin d'en assurer la possession aux Susiens, Abou Moussa détourna le cours d'eau qui arrosait la cité, déposa le corps dans le lit desséché, recouvrit le sarcophage de grosses pierres et rendit ensuite la rivière à ses anciennes berges.

Rien n'est inviolable en ce monde, pas même les tombes creusées dans le thalweg d'un fleuve. Au dixième siècle, Suse était encore habitée par six ou sept mille Juifs et possédait quatorze synagogues. L'une d'elles, raconte Benjamin de Tudèle, renfermait les ossements vénérés de Daniel. Sur la rive de l'Ulæus favorisée de ces reliques précieuses, vivaient des gens riches, heureux dans leurs entreprises; l'autre côté du fleuve était en proie à tous les fléaux : la noire misère et la sécheresse aux bras noueux étreignaient le peuple. Les déshérités réclamèrent à leur tour le droit de posséder le saint. Cette faveur leur fut refusée. La guerre eût éclaté si les rabbins, gens pacifiques et conciliateurs, n'eussent mis d'accord les belligérants en décidant que le palladium du pays serait transporté chaque année sur une rive différente.

Daniel faisait depuis longtemps la navette, quand Sendjar, le vainqueur de Samarcande, vint à Suse. Le sultan demanda le nom du personnage dont on promenait le cercueil en grande pompe et déclara que de pareils déplacements étaient attentatoires à la dignité d'un saint. Il ordonna de bâtir un pont sur l'Ulæus, on mesura la distance des deux berges, et le corps, placé dans un cerceuil de verre, fut suspendu sous l'arche centrale.

Depuis cette époque, chroniques et légendes ne font plus mention du prophète. Que dissimule la flèche blanche du sanctuaire actuel? Recouvre-t-elle un de ces tombeaux honoraires que la piété des musulmans élève en tous pays à la mémoire d'un homme juste ou pieux?

Les mollahs de Dizfoul et de Chouster tiennent le *gabré Danial* pour parfaitement authentique, mais ce n'est point l'avis unanime du clergé de l'Arabistan. A cinq jours de marche de Dizfoul, dans le voisinage de Mal Amir, s'élève un second imam-zadé consacré au même personnage. Les Bakhthyaris le considèrent comme le meilleur. Je me garderai de trancher le différend; j'aime mieux admettre qu'il existe un tombeau d'été et un tombeau d'hiver.

Cette année-ci, le bon, l'unique Daniel, le seul auquel la piété des fidèles s'intéresse, est le nôtre. Jamais on ne vit pareil élan de ferveur et de curiosité. Le saint nous doit un renouveau de sa vogue des anciens jours. Les pèlerins arrivent en troupes nombreuses : hommes, femmes, enfants montés à cheval, à mulet ou à âne, les plus pauvres sur leurs propres pattes. Le commun des mortels s'emmagasine dans la cour; les gens d'importance prennent possession des terrasses; les derniers venus plantent leurs tentes au pied de la citadelle, sur un cimetière couvert de mauves arborescentes, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doivent leur vivace beauté aux tristes débris qu'elles ombragent de leurs fleurs demi-deuil.

Les gens de Kérim Khan étaient de petits saints si on les compare à ces dévots.

Sur les deux ou trois cents personnes qui arrivent toutes les semaines, il n'en est pas une qui ne s'ingénie à nous rendre la vie parfaitement insupportable. Dès l'aurore, et sans souci du prophète, qui aurait bien droit à quelques prières, mâles et femelles, mollahs et étudiants encombrent les tranchées, distraient les ouvriers et envahiraient même nos tentes si nous n'avions organisé un cordon sanitaire chargé de maintenir les intrus à une distance respectueuse.

Marcel a bien essayé d'interdire aux pèlerins l'accès des chantiers, mais ils y sont venus plus nombreux que jamais, ont brisé les fragments de taureaux échappés à la rage des Loris et mis en pièces une cinquantaine de potiches funéraires qu'on allait photographier.

Nous ne pouvons traverser la vallée sans entendre siffler les pierres de fronde. Croisons-nous un groupe de pèlerins : des coups de feu tirés dans nos oreilles nous enveloppent de fumée. Tout d'abord, je me retournais d'instinct; nos tyrans paraissaient si réjouis, que je ne leur procure plus cette satisfaction. Sifflez, pierres et balles! détonez, fusils ou pistolets! les Faranguis sont sourds et invulnérables!

22 avril. — On signala ce matin le naïeb el houkoumet sur la route de Dizfoul. Il arrivait suivi d'une escorte de banquiers. Le sous-gouverneur, fort ému des menaces de Marcel, a prétexté du pèlerinage pour régler les affaires pendantes entre lui et le chef de la mission. Les fonds entre ses mains nous seront incessamment remis. Tout est très bien qui ne finit pas trop mal.

23 avril. — De verte la plaine est devenue jaune, les herbes portent des épines au lieu de fleurs, la chaîne des Bakhthyaris montre des crêtes roses là où s'étendaient d'interminables glaciers. Il semble qu'en huit jours on ait passé au four la nature tout entière.

Dès la disparition des dernières neiges, Suse deviendra inhabitable. Le motevelli fermera la porte du tombeau et se réfugiera dans son *serdab* (cave) de Dizfoul; les nomades se rapprocheront de la montagne ou camperont sur les bords d'un fleuve; fauves et sangliers, à l'exemple de l'homme, deviendront amphibies; seuls les serpents, les scorpions et de monstrueuses araignées fréquenteront les tumulus. Les morsures de l'été tueront même les insectes qui se relayent pour nous torturer. Que ne nous vengent-elles aussi des pèlerins!

Les mouches vivent en légions si nombreuses que casques et habits semblent couverts d'une carapace de jais noir; les moustiques sont armés d'aiguillons si acérés qu'ils percent les habits après avoir traversé la toile des pliants et ne laissent pas à leurs victimes le loisir de s'asseoir. Chevaux, ânes, mulets ont le cuir trop tendre pour se défendre contre ces vampires.

« Grâce, petit moustique! je suis ton esclave, petit moustique.
Le moustique se pose sur ma tête; la prendrait-il pour une pastèque?
Le moustique se pose sur mon oreille; veut-il me rendre fou?
Le moustique se pose sur mes yeux; les prendrait-il pour des raisins noirs?
Le moustique se pose sur ma narine; veut-il m'ôter l'odorat?
Le moustique se pose sur ma barbe; me prendrait-il pour un derviche?
Le moustique se pose sur mes lèvres; veut-il me rendre muet?
Le moustique se pose sur mon bras; le prendrait-il pour du pilau?
Le moustique se pose sur mon nombril; veut-il me rendre enragé?
Le moustique se pose au bas de mes reins, les prendrait-il pour un coussin? »

Dès le coucher du soleil on livre bataille à l'ennemi commun. Les soldats allument devant nos tentes les broussailles coupées au bord du marais, jettent du fumier humide sur le brasier et entourent le campement d'un nuage empesté qui met en fuite les insectes. Malgré les protestations indignées des yeux et de la gorge, bêtes et gens jouissent d'une tranquillité si parfaite dans cette situation réservée d'habitude aux jambons de tout pays, que les quadrupèdes eux-mêmes se serrent tout auprès du foyer et regardent avec une ineffable expression de béatitude les flammes lourdes. Comme l'âne de la fable persane, ils iront, un de ces jours, faucher les ginériums du Chaour et, faute de pincettes, activeront le feu du bout de leur sabot.

Le soir s'avance tranquille sur la plaine, qui s'endort dans ses bras; tout se tait, même les flûtes suraiguës des vampires terrassés. La température plus clémente, la nature plus mystérieuse, invitent aux douces rêveries, tandis que la reine des nuits s'envole, empourprée, au-dessus de l'horizon, et jette un manteau d'argent sur le dos des ombres. Mais Hécate semble pâlir dans le voisinage des étoiles; la voie lactée partage le ciel comme un grand chemin dallé de cristal; des escarboucles aux reflets métalliques jonchent la voûte céleste.

Tout à coup la terre s'éclaire à son tour d'une flamme rouge, sanglante, épouvantable. De l'autre côté de la Kerkha se balancent les vagues d'une mer brutalement colorée. Les nomades incendient les herbages épineux désormais inutiles. Le sol, purifié, s'engraissera de leurs cendres et, dès les premières pluies, se couvrira d'abondants pâturages. L'incendie dure plusieurs jours; il n'est visible que la nuit : la clarté de la flamme ne saurait lutter avec celle du soleil.

24 avril. — Depuis que nous avons appris le patois susien, la mission n'a pas de plus chaud ami que Màchtè Popi, le motevelli.

Il y a quelques jours, Marcel lui fit part d'un projet qui nous tient singulièrement au cœur.

Ousta Hassan est un habile maçon; les briques cuites extraites des substructions arabes s'accumulent sur le tumulus; les buissons ne manquent pas dans la jungle : il serait donc possible de construire une maison. Nous y trouverions, pour la campagne prochaine, un abri sain contre les pluies et la chaleur, une retraite sûre contre les nomades, partant une tranquillité d'esprit et de corps que la tente ne saurait offrir.

« Mohammed Taher est l'administrateur des *vakfs* de Daniel, répondit le vieux Popi; lui seul peut vous autoriser à bâtir une maison. Pour ma part, j'approuve votre projet. Chaque nuit je monte sur la terrasse de l'imam-zadè afin de m'assurer que le camp farangui n'a pas été pillé. Si vous rendiez à Mohammed, — que la bé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nédiction d'Allah soit sur lui ! — la moitié de la vénération que nous professons pour Aïssa (Jésus), je ne vous aurais jamais permis de camper loin de tout secours. Que peut-on reprocher à des gens qui ne mangent pas de porc, vivent d'une nourriture semblable à la nôtre et ne boivent ni vin ni arac? Vous obtiendrez certainement l'autorisation que vous sollicitez. Daniel ne protestera pas; *je me charge d'arranger cette affaire avec lui.* D'ailleurs je veux écrire au Chah de France.

— Que souhaites-tu ?

— Un lustre pour éclairer le tombeau pendant le pèlerinage.

— Prépare ta requête; elle sera bien accueillie. »

Le soir même de cet entretien, Ousta Hassan prenait la route de Dizfoul. Deux jours plus tard il revenait avec ses baquets, sa truelle et une lettre qui autorisait le chef de la mission à construire une maison sur les terres de Daniel. Faute de Français pour l'habiter, elle restera à la disposition du cheikh ou des personnes qu'il lui plaira de désigner.

Le chef-d'œuvre, piqueté sur-le-champ, s'élève déjà au-dessus de terre.

Le château susien est rectangulaire, long de dix mètres, large de huit et divisé en deux corps de logis longitudinaux par un mur de refend qui doit porter les bois très courts de la toiture. Les façades seront percées de deux portes et de quatre fenêtres. Une épaisse terrasse couvrira l'édifice et l'abritera également de la pluie et du soleil. Les détails de l'élévation sont abandonnés à l'imagination vagabonde d'Ousta Hassan.

Plus que jamais nous apprécions, en expectative, les mérites d'une maison bâtie. La température fait des bonds de géant. Dès sept heures du matin, le soleil darde ses rayons de feu sur la toile transparente des

Kelek hors de l'eau (voy. p. 92). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de la mission.

tentes, la chaleur s'emmagasine à l'intérieur de ces abris comme autrefois l'humidité, et la température devient si haute, l'air si suffocant, qu'on ne peut y demeurer, sous peine d'étourdissements.

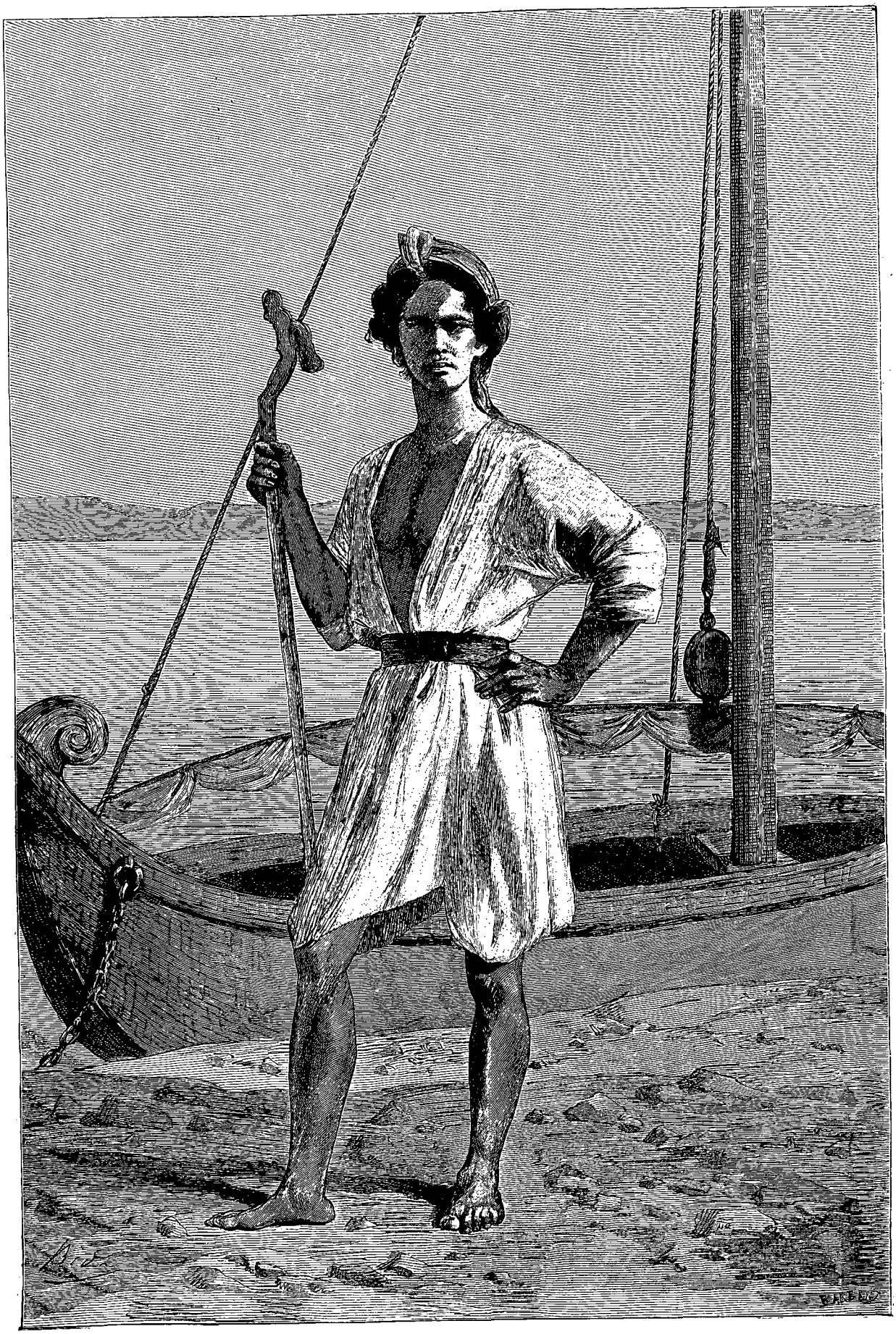
Nous ne souffrons pas seuls de la chaleur : les indigènes sont anéantis. Les outres d'eau, disparues dans leurs corps assoiffés, transsudent de leur épiderme en ruisseaux abondants, et, comme ils dépensent, à jouer le rôle d'alcarazas, le peu de force que le ciel leur a départie, encouragements ou punitions se brisent contre une nonchalance d'autant plus invincible que le soleil ne nous permet plus de stationner tout le jour dans les tranchées. Le *capar* de la salle à manger est notre unique refuge ; c'est dans cet asile sauvage que chacun attend son tour de corvée. Après une absence de deux heures, l'infortuné revient, la tête congestionnée, les bras ballants, les jambes traînantes. Nous étions cinq à nous relayer; Sliman a trouvé galant de faire l'esprit fort et de se moquer en plein chantier de « ce prophète de malheur qui fait tomber la pluie, confisque la lune et grille les gens pour achever de se faire aimer ». Le motevelli est venu supplier Marcel de rappeler aux tentes *ce faux musulman*. S'il s'écartait du camp après le coucher du soleil, il serait infailliblement massacré. Mçaoud, chargé jusqu'ici de la garde des tentes, remplace son confrère.

« Les ouvriers m'aiment beaucoup, est venu me dire l'heureux époux de *la trop chic* Aïcha. Cet imbécile de Sliman avait *insilté li* bon dieu des Arabes. Moi je leur *z'ai* dit : « *Li* bon Dieu des Arabes de Kabylie, ce n'est « pas tout à fait *li* même bon Dieu *qui cili* des Arabes « d'ici ; mais tous *li* bons dieux des Arabes est la même « chose ». Et ils *sont* été bien contents.

— C'est parfait. »

25 avril. — Marcel et moi espérions profiter de quelques jours de répit pour visiter deux forteresses an-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Batelier arabe (voy. p. 92). — Dessin de Bida, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiques qui défendent un défilé de la chaîne des Bakhthyaris. L'arrivée d'un courrier de Mozaffer el Molk a coupé les ailes à ce projet.

Comme tout bon *cassed*, le porteur connaissait le sens du message et en a donné cette traduction imagée aux ouvriers couchés autour des tentes :

« Les marauds qui continueront à travailler sous les ordres des Faranguis auront les oreilles coupées. »

Marcel n'avait pas perdu un mot de la conversation de la nuit ; dès l'aurore il faisait assembler les Dizfoulis et, sans leur laisser le temps de se reconnaître, leur intimait l'ordre de se rendre au travail : « Les poltrons n'ont qu'à se retirer ». Tous ont saisi pelles et pioches et pris le chemin du chantier.

« Les hommes qui ont peur ! s'est écrié Ousta Hassan demeuré sur nos talons, tous ont peur ! Et moi, leur chef, je suis bien plus épouvanté qu'eux tous.

— Ne crains rien : une lettre te mettra sous la protection de la France, dont tu t'es montré l'ami. Connais-tu un *nadjar bachy* (menuisier en chef) ?

— Certainement : Kerbelaï Mohammed.

— Va lui commander cinquante caisses, puis nous emballerons les briques que nous avons trouvées.

— Y pensez-vous, Saheb ! Acheter des caisses, louer des mulets pour emporter ces vieux matériaux !...

— Je suis de ton avis : c'est fou. Mais, quand je reviendrai dans le Faranguistan, on me demandera compte de l'argent dépensé. « Voilà ce que cachait la « terre de Suse, répondrai-je ; il n'a pas dépendu de « moi que ces objets ne fussent d'or fin. »

— Au reste le gouverneur ne vous abandonnera pas le moindre tesson. Lors de votre arrivée j'ai fait sonder Son Excellence. Voici, en propres termes, sa réponse : « Hassan peut travailler sans scrupule et gagner de son « mieux l'argent des Faranguis. Les talismans de Daniel « ne sortiront jamais du pays. » Saheb, vous ne voulez pas la mort d'un serviteur zélé ? Ne me demandez pas d'aller commander des caisses : je serais lapidé. »

Sur ces entrefaites entre Mirza Abdoul-Kaïm.

La lettre sujet de l'émotion générale contient la copie d'une pétition adressée au gouverneur par les mollahs de Dizfoul. Elle est écrite en un persan fortement matiné d'arabe et, par cela même, difficile à comprendre. J'y démêle que les orages, la destruction des récoltes, sont l'œuvre des Faranguis. De nouveaux malheurs s'abattront sur le pays si on enlève les talismans déposés à Suse pour le salut de la contrée. Mozaffer el Molk s'autorise de son inaltérable affection pour prier le chef de la mission de clore la campagne. L'année prochaine il passera l'hiver à Dizfoul et sera en mesure de nous protéger. Marcel a répondu qu'il tiendrait compte du désir de Son Excellence.

Il lui en coûtera d'autant moins que bon nombre d'ouvriers ont déposé la pioche pour la faucille, et que les chantiers comptent à peine une centaine de Dizfoulis. Viendrait l'heure où les derniers ouvriers déserteraient.

26 avril. — Ousta Hassan se cache depuis deux jours. « Que fais-tu ? Saheb ne t'a-t-il pas ordonné de commander des caisses ? lui ai-je dit ce soir, comme il pointait le bout de son nez près du *capar* des ouvriers. Nous n'avons plus besoin de tes services si tu n'amènes pas ici un menuisier. Tu désires une letttre de recommandation, tu veux être l'entrepreneur des travaux à venir : montre-toi digne de la confiance de Saheb et des faveurs que tu ambitionnes. »

Il est parti.

Nous allons enfin connaître les intentions du gouverneur. S'il cède aux réclamations des mollahs et s'oppose à l'enlèvement des *talismans de Daniel*, pas un ouvrier n'osera assembler deux planches. L'inquiétude qui nous accable est cruelle.

Marcel a perdu le sommeil dès le commencement du pèlerinage ; depuis plusieurs jours il ne mange plus.

Notre ordinaire n'a jamais été tentant, mais les chaleurs l'ont rendu pitoyable. La viande se décompose en deux heures, le *mast* (lait fermenté) se change en acide butyrique ; les chardons et les mauves, nos uniques légumes, rebuteraient des ânes. Malgré son affaissement physique, Marcel a eu l'heureuse idée de faire tourner au profit de la mission la rapacité de Mirza Abdoul-Kaïm et l'indélicatesse du gouverneur.

« J'écrirai en France pour annoncer mon prochain départ, a-t-il dit négligemment au colonel.

— Confiez-moi vos lettres, elles arriveront plus tôt à destination, car je dois aller prendre les dernières instructions de Son Excellence.

— Profitez de votre passage à Dizfoul pour activer la fabrication des caisses et obligez-moi, également, en louant les cinquante mulets qui me sont nécessaires. »

Le mirza a souri ; caisses et mulets seront payés dix fois leur valeur : qu'importe, si le diable devient notre avocat ? Le soir même, le colonel emportait un rapport adressé à M. de Ronchaud. La rédaction de cette pièce nous a procuré quelques heures de gaieté.

Le chef de la mission annonce la ruine de toutes les espérances qu'avaient fait naître les premiers travaux. Seules les urnes funéraires ont une importance capitale, car elles servent de base à des études d'archéologie funèbre du plus haut intérêt. Il termine par un éloge dithyrambique des fonctionnaires persans et par un état détaillé de tous les cadeaux, récompenses et décorations dont il convient de les accabler.

Si M. de Ronchaud prend cette épître au sérieux, il accusera le soleil de la Susiane d'avoir affolé mon mari ; mais si le gouverneur lit notre correspondance !

28 avril. — J'enrage. M. Houssay et moi, les deux autruches de la mission, gardons depuis quarante-huit heures une diète sévère pour cause de dysenterie. Je ne puis mettre un pied devant l'autre, et l'on vient de découvrir un nouveau lion dans le prolongement de la première tranchée.

Marcel, aidé de M. Babin, ne suffit pas à la surveillance.

Exécutés dans de pareilles conditions, les travaux ne sauraient être fructueux. Mon mari a décidé que cette attaque ne serait pas poussée plus avant. L'éboulis a

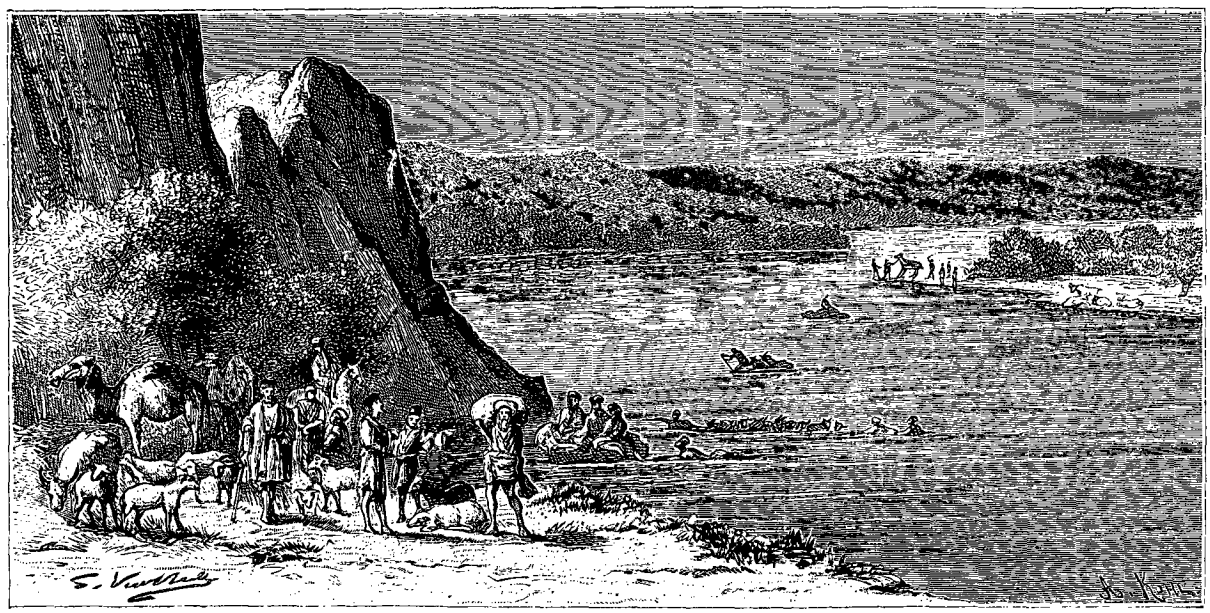
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été soigneusement recouvert, et les ouvriers ont déserté, avec bonheur, une tranchée exposée tout le jour aux ardeurs du soleil. Le temps est venu de prendre en considération les conseils de Mozaffer el Molk. Deux hommes se sont évanouis hier au fond d'une excavation. Le cabinet de consultation du *hakim bachy* ne désemplit pas; M. Houssay en profite pour prendre des mensurations anthropologiques. Les clients ont tout d'abord fait quelques façons. « Comment connaîtrais-je la dose de médicament que je dois te donner si j'ignore ta force et ta grosseur? »

3 mai. — La paix soit avec le gouverneur de la province! Le stratagème de Marcel a été couronné d'un plein succès. Mirza Abdoul-Kaïm, Ousta Hassan et le nadjar bachy nous sont apparus comme le soleil se couchait. Des astres de pareille grandeur ne pouvaient se rencontrer ensembleau- dessus de l'horizon. Un mulet chargé de quatre caisses échantillons clôturait le cortège. Elles sont bâclées, je n'ose dire faites, en bois noueux, assemblées avec des clous forgés à Dizfoul et si mous que sans l'aide du vilebrequin ils ne sauraient pénétrer les planches. Nos lions sortiront de Suse, mais les urnes funéraires y resteront par *ordre formel de Son Excellence*. Quant à emballer les fragments de taureau, il n'y faut pas songer sans l'aide d'une chèvre et d'un charpentier européen.

9 mai. — Depuis une semaine nous ne cessons d'emballer nos briques et de préparer le départ. Mirza Abdoul-Kaïm, devenu souple comme un domestique la veille du jour de l'an, nous présenta dernièrement un Beni-Laam, nommé Attar, qui, grâce à sa parenté avec le chef de la grande tribu turque, circule entre Dizfoul et Amara sans que ses caravanes soient inquiétées.

Il vaudrait mieux prendre le chemin de Chouster,



Passage de la Kerkha (voy. p. 92). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

toujours pourvu d'eau potable, que celui du désert : mais la crainte de circuler en pays persan avec les talismans du prophète a dicté notre choix.

Attar viendra le 11, liera les bagages, et le 12 Marcel et moi prendrons le chemin de la France — nous n'osons confier à personne le soin de conduire au Louvre nos précieux colis, — tandis que MM. Babin et Houssay, qui ne sauraient sans danger passer l'été en Susiane, gagneront la Perse centrale. Avant de congédier les derniers ouvriers, Marcel leur a offert un banquet. Plus de deux cents convives s'assirent devant le pilau de Gamache. Mouton, riz, eau du Chaour furent servis à discrétion. Total de l'addition : 18 francs.

Les estomacs satisfaits sont toujours enclins à la reconnaissance ; après le festin, une députation monta aux tentes, et le plus beau parleur de la troupe se mit en devoir de haranguer les membres de la mission.

Les vertus auxquelles nous sommes redevables de ce bouquet oratoire valent la peine d'être rappelées : Marcel, le *hakemé bozorg* (grand gouverneur), fut comparé à Salomon : il défendit les droits des ouvriers avec la fermeté d'un *mouchteïd* et ne fit pas appliquer un seul coup de bâton; M. Babin, le *hakemé koutchek* (petit gouverneur), paya les salaires sans prélever de *madakhel*; M. Houssay, le *hakim bachy* (médecin en chef), distribua aux faibles comme aux forts soins et remèdes gratuits. Je n'ai pas été oubliée dans ce palmarès.

Marcel répondit en fixant à l'automne la reprise des travaux, et, relevant l'orateur, qui venait embrasser la poussière de ses chaussures, il abandonna ses mains aux humides baisers de la députation. Ce fut un dur moment! Mais on n'est pas salué tous les jours *hakemé bozorg*, *mouchteïd* et Salomon!

13 mai. — Hier, au coucher du soleil, cinquante-cinq caisses quittaient le camp. Elles contiennent la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frise des lions et la rampe d'escalier. Les objets qui ne pouvaient être emportés faute de moyens de transport ou d'autorisation, ont été enfouis dans des tranchées repérées sur un plan.

Nos jeunes camarades nous accompagnèrent; puis, comme la nuit tombait et que la jungle est plus hospitalière aux fauves qu'aux hommes, Marcel les contraignit de retourner sur leurs pas. Nos cœurs se serrèrent en les voyant disparaître derrière les hautes herbes, qui dissimulèrent bientôt chevaux et cavaliers. Depuis six mois nous avons constamment vécu en frères... amis, dans des conditions si pénibles et si difficiles que nos relations eussent pu en souffrir. Jamais il ne s'est élevé un nuage entre nous; l'un et l'autre ont rivalisé d'intelligence et de dévouement.

A la nuit close la caravane atteignait le bord du fleuve, où s'amoncellent depuis huit jours les bagages d'une nombreuse caravane dizfoulie.

14 mai. — Le fleuve est franchi. Nous et nos lions sommes campés en terre turque. Quelle émotion quand j'ai vu charger les caisses, quatre par quatre, sur un *kelek*, treillis de branchages que supportent neuf outres gonflées d'air!

Un Lori, armé d'une rame courte en forme de louche, monte sur le radeau, pousse au large, et le *kelek*, entraîné par le courant, ne tarde pas à atteindre les rapides. Le nautonnier agite vivement sa cuillère et atterrit le plus près possible d'une berge plate dépourvue de buissons. Des bateliers retirent du fleuve le léger radeau, le posent sur leurs épaules et remontent l'embarcation à une distance suffisante pour que les flots la ramènent à son point de départ.

Le transbordement des caisses et des gens sur la rive turque a duré deux jours. Deux jours d'oisiveté savourés en conscience, car ce sont les premiers instants de calme dont nous jouissons depuis notre arrivée sur les terres de Daniel. Campés à l'ombre des arbres, étendus sur une herbe encore verte, abreuvés d'eau fraîche et limpide, bercés par le clapotis des flots, charmés par le paysage alpestre qui se déroule devant nos yeux surpris, Marcel et moi absorbons à pleins poumons un air que ne souille plus l'haleine d'un geôlier.

En même temps que la caravane, une nombreuse tribu traversait le fleuve.

Dès l'aurore les nomades mirent en branle les animaux les plus rebelles. Messieurs les chameaux, attachés à une corde qui relie la queue du premier à la tête du second, entrèrent dans l'eau, poussés par la tribu tout entière. Jamais je n'entendis concert si discordant. Jusqu'au moment où ils perdent pied, les animaux se contentent de hurler; mais à peine sont-ils enveloppés par le courant, que les derniers venus, saisis d'épouvante, se séparent violemment de la queue de leurs confrères et rebroussent chemin, quitte à aller planter leurs longues jambes dans les berges molles d'où l'on doit les dégager à la bêche. Comme ils doivent regretter leur poltronnerie et envier le sort des camarades plus vaillants occupés à paître l'herbe des Osmanlous! Ne revenez jamais en arrière!

Chef des douaniers turcs (voy. p. 96). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la mission.

Après avoir escorté ces élèves indociles, les professeurs de natation saisirent un chapelet de moutons et eurent vivement raison de ces animaux pacifiques. Je ne parlerai pas des buffles : ils rendraient des points aux grenouilles. Le tour des bipèdes est venu. Tous traversent le fleuve sans même enlever leurs vêtements. Seules quelques mamans, très prudentes, donnent la main à des babys qui nagent mieux qu'ils ne marchent. Une longue flamme s'élève sur le tumulus que nous abandonnâmes avant-hier. Nos jeunes camarades nous adressent un dernier salut. Adieu, Suse la déserte! adieu mes chers tumulus! Je ne vous quitte pas tout entière. Quelques parcelles de mon âme restent accrochées à vos buissons.

Jamais je n'ai touché en un temps si court aux extrêmes limites du bonheur et du découragement. Deux liqueurs se sont mêlées dans la coupe que la Providence m'a offerte, l'une douce, l'autre amère. Mais, après les avoir épuisées, devrai-je goûter à la lie déposée au fond du vase, ou s'épanchera-t-elle au dehors? Pourquoi mon cœur ne se complaît-il jamais dans le présent et s'efforce-t-il de percer les brouillards de l'avenir!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A minuit nous nous mettrons en route afin d'atteindre avant l'aurore un ruisseau d'eau saumâtre où les animaux pourront se désaltérer.

15 mai. — Voyagé toute la nuit dans une plaine désolée où ne croît ni un brin d'herbe ni une ronce. A huit heures, la chaleur est devenue intolérable; les chameaux s'accroupissaient à chaque instant, tandis que les mulets pressaient le pas comme s'ils étaient désireux d'atteindre l'eau, superflue à leurs camarades.

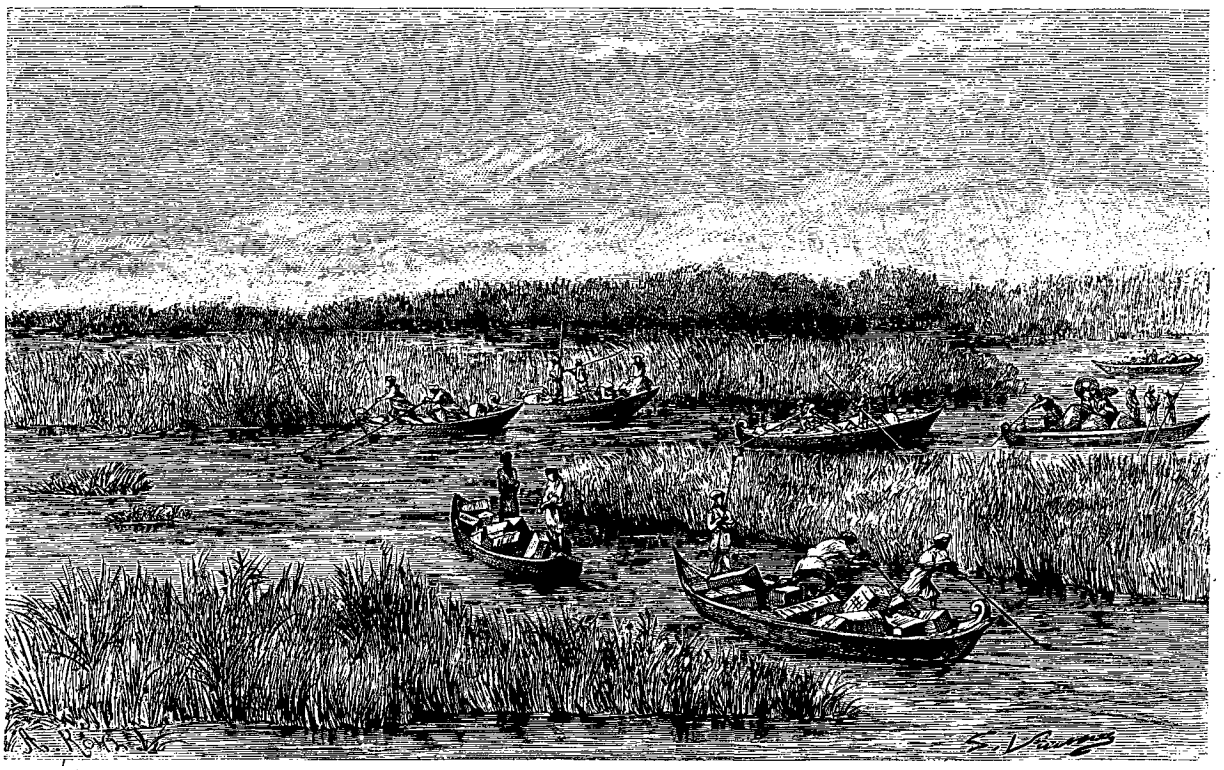
Querelle entre les tcharvadars : « Comment! s'est écrié l'un d'eux, douze misérables bossus feront la loi à trente mulets magnifiques! »

Les chameliers ont relevé leurs bêtes: deux heures plus tard, nous atteignions un ruisseau boueux.

16 mai. — En quittant la Kerkha, j'avais fait remplir quatre outres. J'ai voulu ce matin les passer en revue; hélas! deux d'entre elles ont été vidées par les muletiers; la troisième, que le cuisinier voulait défendre, a été crevée d'un coup de couteau. Trente litres bus par le sable contre un verre d'eau absorbé par une brute!

17 mai. — Marcel ne mange ni ne dort depuis trois semaines. Malgré une fièvre violente, il demeure encore à cheval pendant les courtes étapes exécutées au commencement et à la fin de la nuit, mais au prix de quels efforts de volonté et de quelles souffrances! En pareil état il ne saurait se passer de boire.

Sliman, que nous rapatrions pour lui conserver sa précieuse existence, avait été chargé de veiller sur le reste d'une outre arrachée aux muletiers; j'ai guetté cet



Le *hor* (voy. p. 94). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

aimable serviteur et me suis aperçue qu'il était impossible de placer plus mal ma confiance.

18 mai. — Les poulets et les moutons portés à dos de mulet sont morts de chaleur et de soif; ils étaient bleus avant d'expirer. Nous marchons de puits saumâtre en ruisseau fangeux sans découvrir d'autre liquide qu'une boue chaude et corrompue. On ne saurait cuire le riz, mais il n'y a pas grand mérite à garder la diète quand on ne peut se désaltérer. Depuis notre départ des rives de la Kerkha, Marcel n'a mangé que trois œufs de dorradjs, trouvés par un tcharvadar auprès d'un ruisseau desséché.

Le convoi ne marche pas : il se traîne sans avancer. Qui reconnaîtrait notre fière caravane dans ces fantômes traversant le vestibule de l'enfer? D'ailleurs pas un être vivant ne s'est encore montré à nos regards.

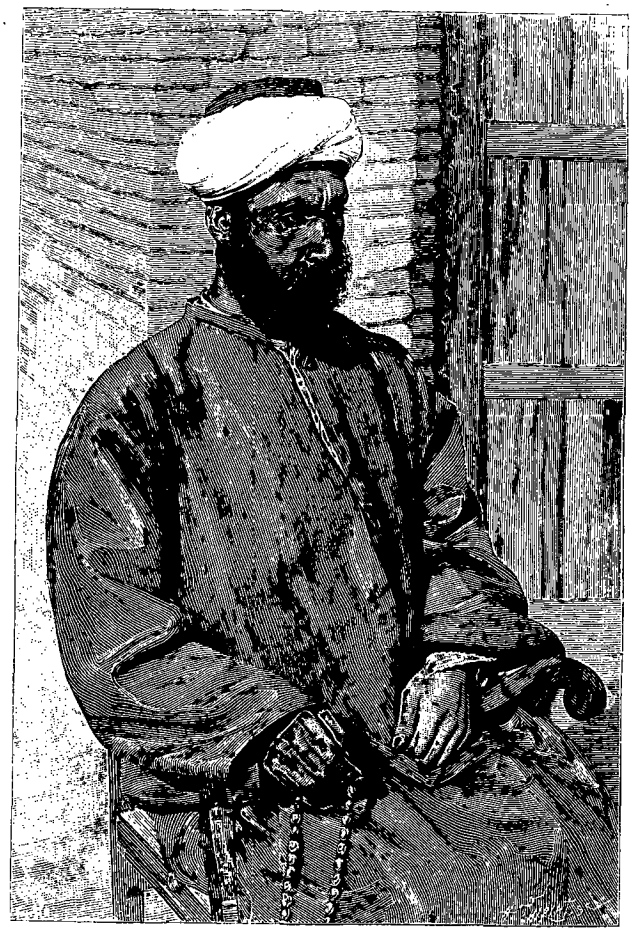
20 mai. — La dernière étape a duré quinze heures. Vaille que vaille il fallait atteindre le *hor*. Voilà de l'eau! C'est un marais engendré par les pluies d'hiver, et que se chargent d'entretenir les crues estivales du Tigre et l'incurie de l'administration ottomane. Les chevaux, exténués, relèvent la tête; les mulets secouent leur charge comme s'ils voulaient se défaire des lourdes caisses qui les empêchent de prendre le galop; les muletiers, la face congestionnée, la peau luisante, les jambes gonflées, semblent avoir des ailes. Seuls les chameaux, qui se montraient au départ si débiles, n'accélèrent pas leur marche et conservent une allure solennelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On atteint le marais; bêtes et gens entrent à l'envi dans l'eau saumâtre, boivent, se baignent, boivent encore et semblent reprendre une vie prête à s'échapper deux heures auparavant.

Nous devons camper ici. Les caisses, disposées les unes au-dessus des autres, nous abriteront du soleil tandis qu'un des muletiers traversera le *hor* pour aller querir dans un village les bateaux nécessaires au transport des colis.

21 mai. *Sur les belems.* — Dieu soit loué! j'aperçois les feux d'Amarah. Après avoir vécu deux jours sur les rives du marais, exposés sans trêve ni merci à l'intolérable réverbération du soleil, nous avons fui cette terre d'élection des fièvres paludéennes. Attar, ses chameaux et ses mulets nous ont tiré leur révérence, et la caravane navale, composée de neuf belems, s'est enfoncée dans une forêt de ginériums et de roseaux, dédale aquatique dont les nomades seuls connaissent les détours. Les canots voguèrent quinze heures sur les eaux pestilentielles du *hor*. A la nuit ils atteignirent un canal endigué où coule à pleins bords l'eau délicieuse du Tigre. Nos hommes, désormais satisfaits, déclarèrent qu'ils ne pouvaient haler ou gaffer plus longtemps. Quelques caisses sont transportées sur la berge, et nous nous mettons en devoir de préparer une installation sommaire. Sliman et le cuisinier prendront place à nos côtés; les bateliers dormiront dans les belems, près des bagages. A mon tour je suis dévoré par la fièvre. Vers onze heures passent trois Arabes armés de lances. Ils examinent le campement et se perdent dans la nuit. Puis j'entends des bruits lointains: des masses confuses, de grandes ombres semblent sortir de terre et s'approchent en courant. Ce sont des buffles. Excités par leurs gardiens, ils chargent à une allure rapide, mais, arrivés devant les bagages, disposés en rempart protecteur, ils s'écartent instinctivement et démasquent une trentaine d'Arabes à mines de forbans. Les nouveaux venus nous trouvent installés derrière les caisses, la carabine à la main. Notre contenance les surprend, ils reculent.



Juge turc (voy. p. 96). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la mission.

« Pourquoi ne dormez-vous pas? dit l'un d'eux en persan.

— Pour mieux jouir de la fraîcheur de la nuit.

— Que tenez-vous à la main ?

— Un fusil, des pistolets.

— Vos armes sont chargées?

— Pourquoi non ?

— Et ces caisses, que contiennent-elles?

— Des pierres.

— Avez-vous de l'argent ?

— Non.

— Comment payerez-vous les *belemchis* (bateliers)?

— Ils seront réglés à Amarah par le *moutes-sarrif* (sous-préfet).

— Montrez-nous des pièces d'or faranguies; nous vous les rendrons.

— Nous n'avons point d'or.

— Vous nous traitez en ennemis.

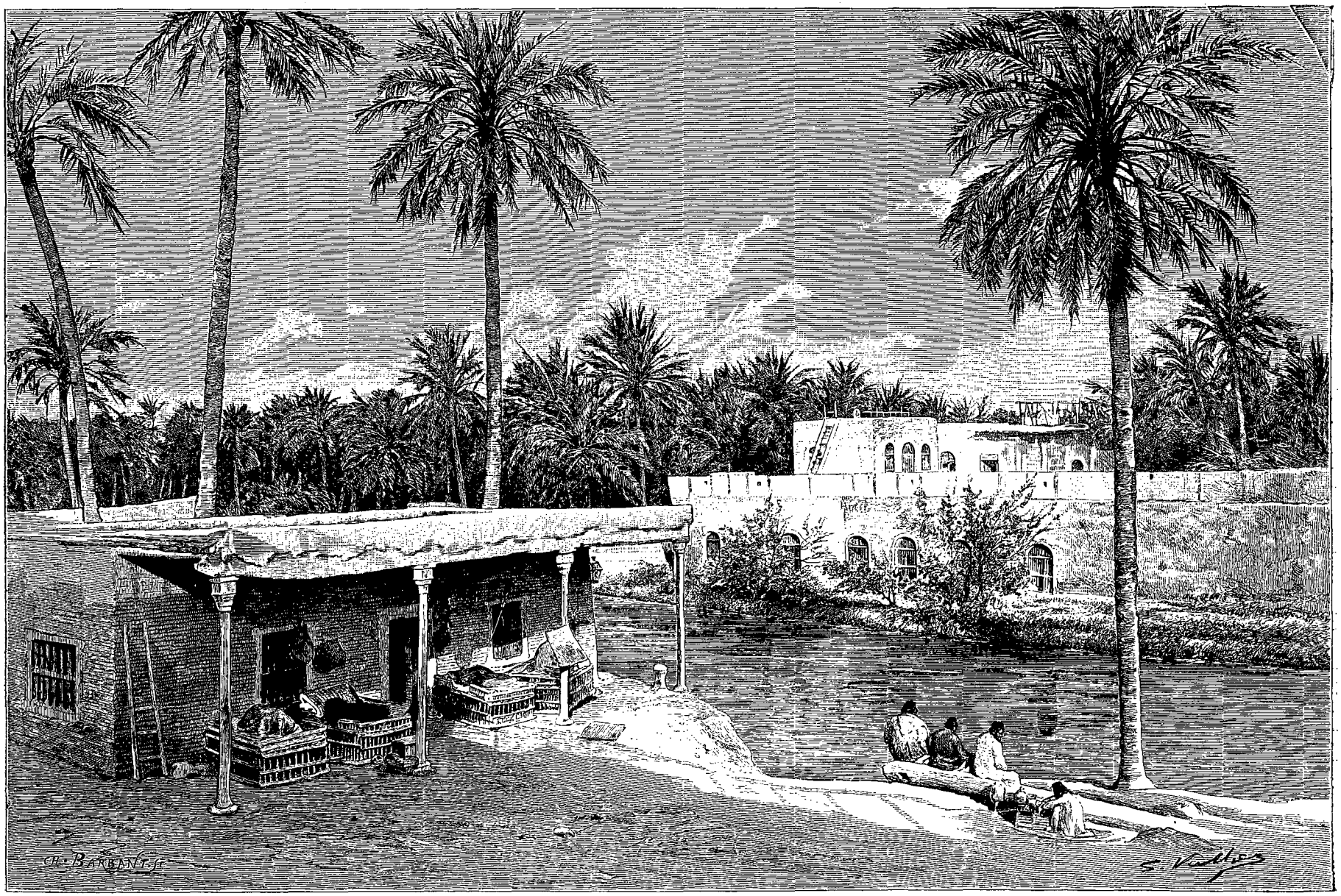
— Non: en inconnus. »

Pendant ce colloque les bateliers se sont réveillés. Couper les amarres et s'éloigner, telles sont leurs premières pensées. Nous sommes seuls, en compagnie du cuisinier, qui ne fait pas trop mauvaise figure, sa marmite sur la tête en guise de salade, sa broche à rôtir dans la main droite. Les nomades s'asseyent et causent à voix basse. Les mots de *f'lous* (argent), *matli* (fusil Martini), *lebelber* (revolver), qu'ils ont appris des soldats turcs d'Amarah, me prouvent qu'il s'agit toujours de nous.

Ont-ils supposé que les caisses d'argent et les objets précieux étaient demeurés dans les bateaux? ont-ils craint les balles? Ils se sont éloignés! Cette entrevue désagréable avait duré une heure environ, mais une heure composée de minutes d'une longueur exceptionnelle. Les *belemtchis* rechargèrent les bagages avec une hâte fébrile et, tout le reste de la nuit, halèrent, ramèrent et gaffèrent sans se faire prier.

23 mai. — Nos chères caisses, que nous avions traînées si misérablement à travers les déserts anhydres et les marais fangeux pour les disputer aux sectaires persans, sont entre les mains des douaniers turcs. En débarquant, les colis ont été saisis, et le droit de transit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



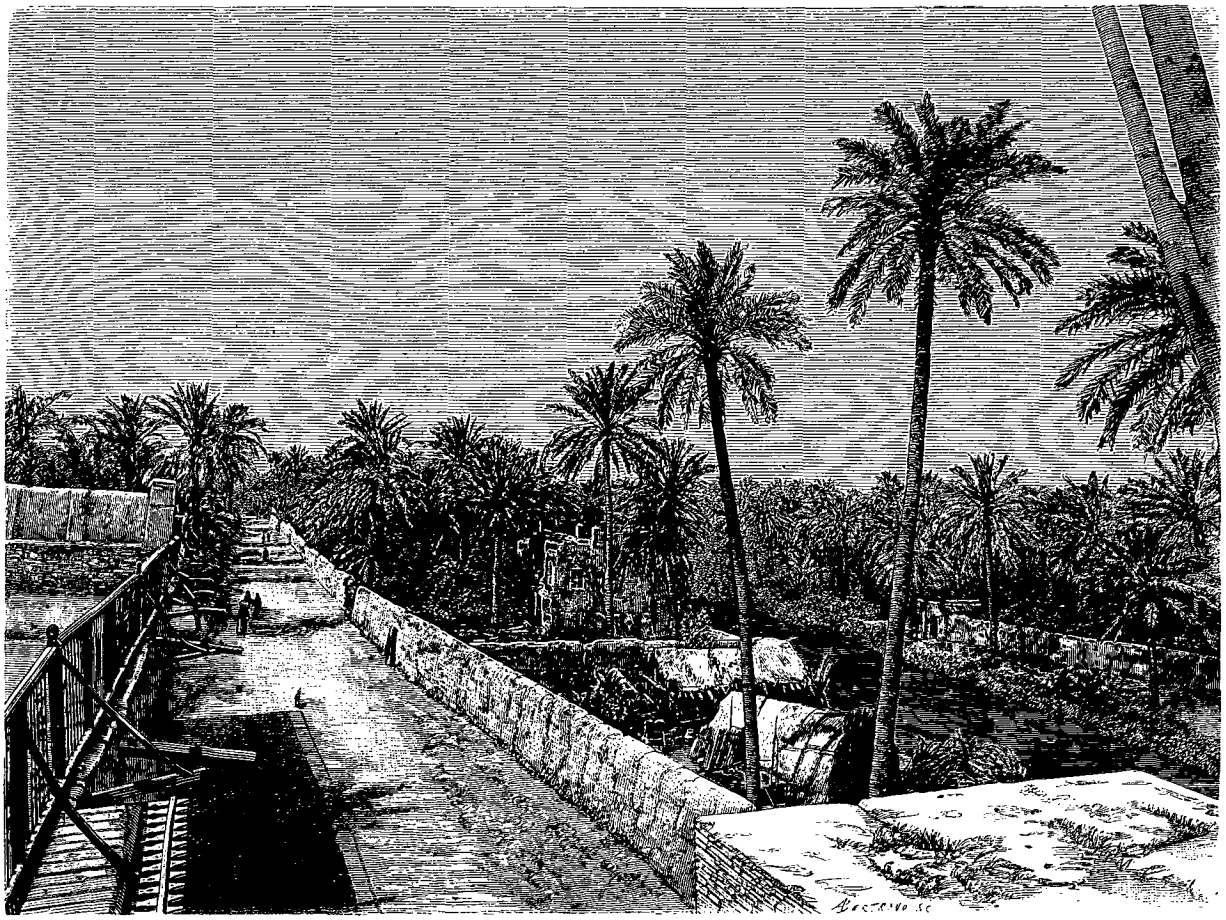
Corps de garde à Bassorah (voy. p. 96). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

additionné avec les bakchichs réglementaires évalué à une bagatelle de cinq mille francs.

Au sortir de chez le *gumruktchi bachy* (douanier en chef), vilain monsieur, vilaine tête, Marcel courut chez le juge, sans découvrir une formule conciliatoire. Le consul de Bagdad, prévenu par dépêche, se rendait, de son côté, chez le gouverneur Takied-din Pacha, l'instigateur des massacres d'Alep. Le valy renchérit sur les prétentions de ses subordonnés. Il osa prétendre que le contenu des cinquante-cinq caisses provenait de fouilles exécutées en terre turque et devait faire retour au musée de Constantinople. Néanmoins nous fûmes autorisés à transporter les faïences en douane de Bassorah, où elles seront soumises au *conseil de l'instruction publique*, chargé de décider de leur provenance, de leur valeur et de leur sort.

Les colis ont été embarqués sur le vapeur anglais qui fait le service du Tigre et nous les avons escortés jusqu'à Bassorah. Fort de son bon droit, Marcel comptait profiter de la nuit pour les porter sur un petit vapeur français en partance pour Marseille : mais une canonnière turque croisait autour du *Normand*, avec ordre



Route du Chat-el-Arab à Bassorah. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie de la mission.

de couler tout canot qui tenterait d'enlever nos colis.

Chaque caisse a été cordée, scellée au cachet du vice-consulat de France et déposée en douane ; puis, le cœur bien gros, nous sommes montés à bord du *Normand*. Il ne nous reste plus qu'à regagner la France au plus vite afin de réclamer de la Sublime-Porte la restitution des trésors saisis contre toute justice.

Pas de cabines, pas de tente. Singes, perroquets, porcs, gazelles et moutons partagent fraternellement avec nous le pont du navire.

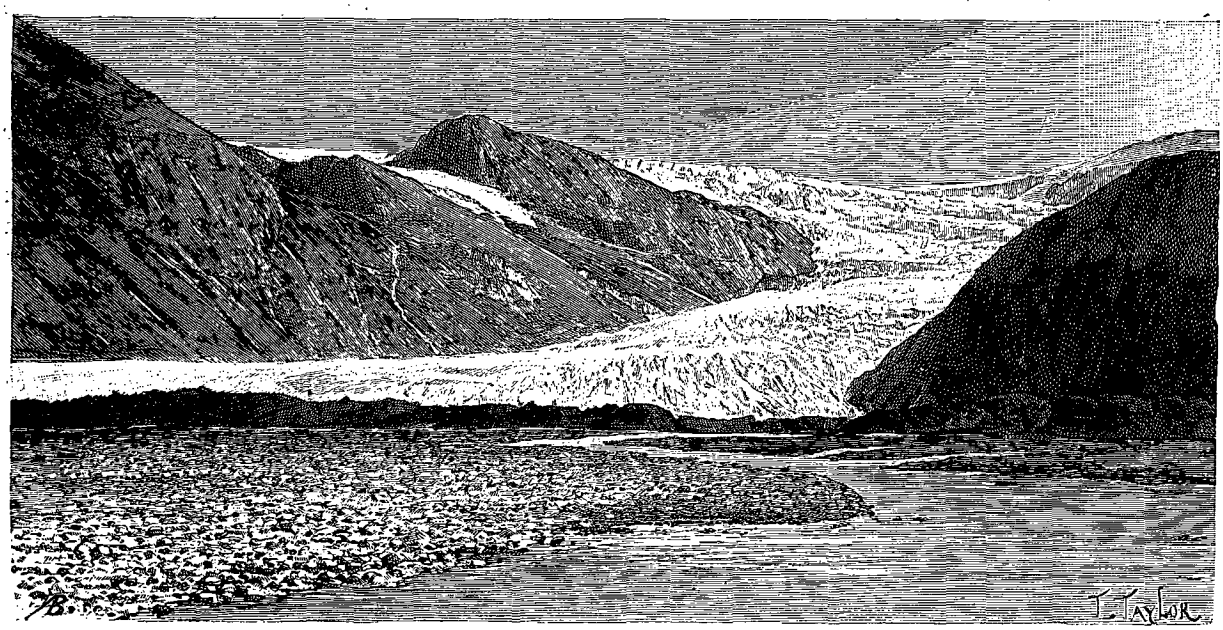
A travers les doigts crochus des douaniers ont passé trois malles réclamées comme bagages personnels. L'une contient la tête du lion que, par une sorte de pressentiment, j'avais emballée à part ; les deux autres, les statuettes de terre cuite ou de bronze, des verres, des cylindres et tous les petits objets découverts pendant la campagne.

Avoir tant souffert, tant travaillé, et laisser dans les prisons ottomanes le fruit de nos labeurs ! J'en pleure de rage !

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Glacier du Svartis descendant dans le Holandsfjord (voy. p. 98). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

EXPLORATIONS EN LAPONIE.

NORVÈGE — SUÈDE — FINLANDE,

PAR M. CHARLES RABOT,

Chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique.

1883. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

Il n'est point en Europe de pays qui soit à la fois plus fréquenté par les touristes et plus mal connu des géographes que la Laponie. Chaque été, des milliers de voyageurs visitent le cap Nord; du pont du paquebot, ces touristes admirent les pics, les fjords, les plateaux, les glaciers qui se succèdent tout le long de la côte de Norvège comme les différents tableaux d'une féerie; mais il en est peu qui abandonnent le vapeur pour parcourir l'intérieur des terres, dans un but scientifique, ou même pour le seul plaisir de voir des paysages curieux. D'autre part, le gouvernement norvégien ne paraît guère s'intéresser à l'étude des parties de la Laponie qui lui appartiennent[2]. Actuellement, pour connaître la topographie de vastes régions, les géographes n'ont encore à leur disposition que des cartes dressées par renseignements, incomplètes et pleines de lacunes. La géologie de la Laponie n'est pas mieux connue que sa topographie; les naturalistes n'ont même aucun renseignement précis sur la constitution géologique de plusieurs grands districts et sur ses glaciers si importants pour l'explication des formations quaternaires. Enfin l'étude des différentes races de la Scandinavie septentrionale réserve au voyageur, sinon d'importantes découvertes, du moins de curieuses observations. Ces considérations ne sont peut-être point inutiles pour justifier le titre d'explorations donné à un voyage dans un pays que tout le monde visite, et pour expliquer la persistance de mes recherches dans cette région.

Sept étés durant, de 1880 à 1886, j'ai visité la Laponie norvégienne et la Laponie suédoise, la Laponie finlandaise et la Laponie russe; ces sept étés durant, j'ai effectué quatorze traversées de Throndhjem au cap Nord, ou *vice versa*, longé quatre fois la côte murmane, enfin effectué un voyage en zigzag de dix-sept cents kilomètres environ, tantôt à pied sur les *fjeld*[1], tantôt en

1. Les trois gravures représentant Bodö, Lödi et Fagernäs ont été dessinées, d'après nature, par M. Normann, le peintre norvégien dont les tableaux ont été si justement remarqués aux derniers Salons. Depuis de longues années, M. Normann parcourt la région des Lofoten, le pinceau à la main, et en rapporte ces paysages, d'un accent si original, éclairés d'une lumière si vive, qui ont été une révélation pour tous ceux qui ne connaissent pas la Norvège.

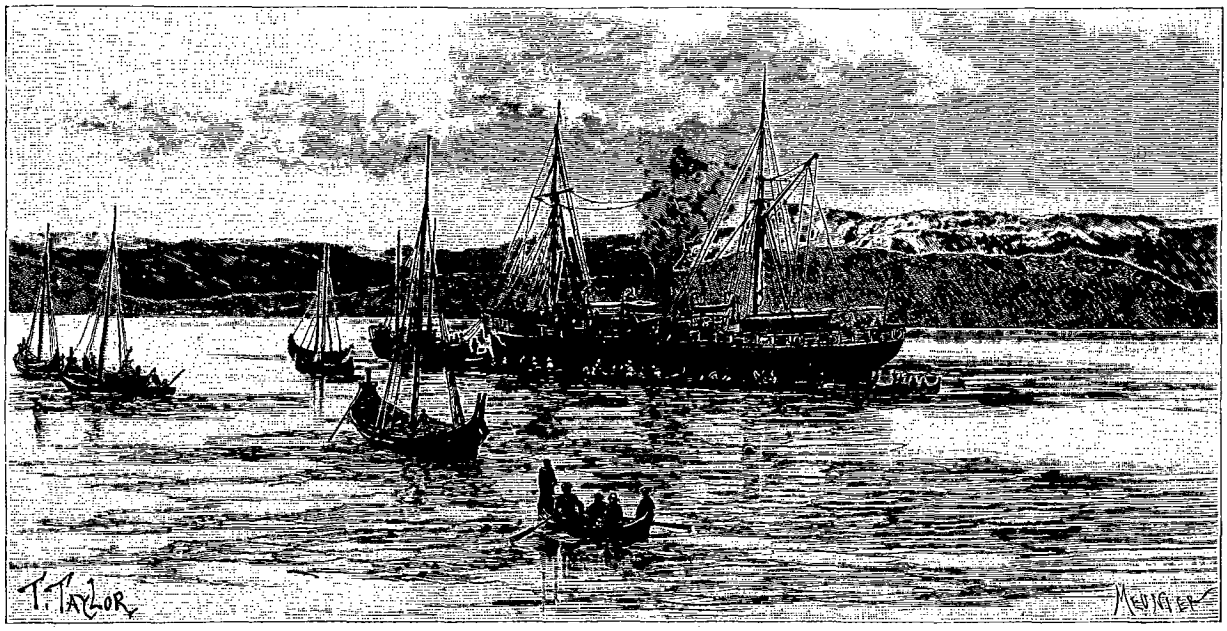
2. Des trois départements du nord, celui de Tromsö seul a fait l'objet de levers réguliers.

1. Montagnes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

canot, sur les rivières ou les lacs, toujours à travers un pays sauvage, difficile à parcourir et monotone dans ses aspects. La Laponie, cette immense région qui comprend toute la Scandinavie septentrionale et le nord-ouest de la Russie, ne présente guère de variété dans le paysage. La Norvège et la Suède occidentale sont des pays de montagnes, âpres, rudes et désolées. Du Cercle polaire au cap Nord, et de l'océan Glacial aux grands lacs de la Laponie suédoise, sur une longueur de plus de sept cents kilomètres et sur une largeur variant de deux à trois cents kilomètres, s'élève, comme une énorme carcasse pierreuse, un entassement confus de pics, de plateaux, de glaciers, une solitude terrible, pleine de tristesse et de mélancolie. Maintenant passez ce désert, arrivez dans la partie centrale de la Laponie suédoise et dans la Laponie finlandaise, le paysage change complètement. Plus de montagnes, à peine quelques rares monticules, partout une immense plaine couverte de forêts de pins, trouée de lacs, criblée de marais, sillonnée de rivières. Entre ces deux paysages types, la Laponie russe présente une sorte de transition avec ses hautes montagnes, ses larges vallées boisées encombrées de lacs et de marais. Pour éviter de tomber dans des redites, et ne point fatiguer le lecteur par des descriptions uniformes, je me bornerai à raconter deux excursions : l'une dans la région montagneuse du Kebnekaisse, le point culminant de la Laponie suédoise et en même temps de toute la Scandinavie septentrionale; l'autre sur le Pasvig, à travers la région forestière de la Laponie finlandaise.

Ces récits ne forment pas une relation suivie; ce sont de simples croquis crayonnés les uns sous la tente, les autres en canot, tantôt à la lueur du soleil de minuit, tantôt à celle d'un feu de bivouac, esquisses dont



Une escale du paquebot dans le Ranenfjord. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

les gravures de cette publication fixeront les traits principaux.

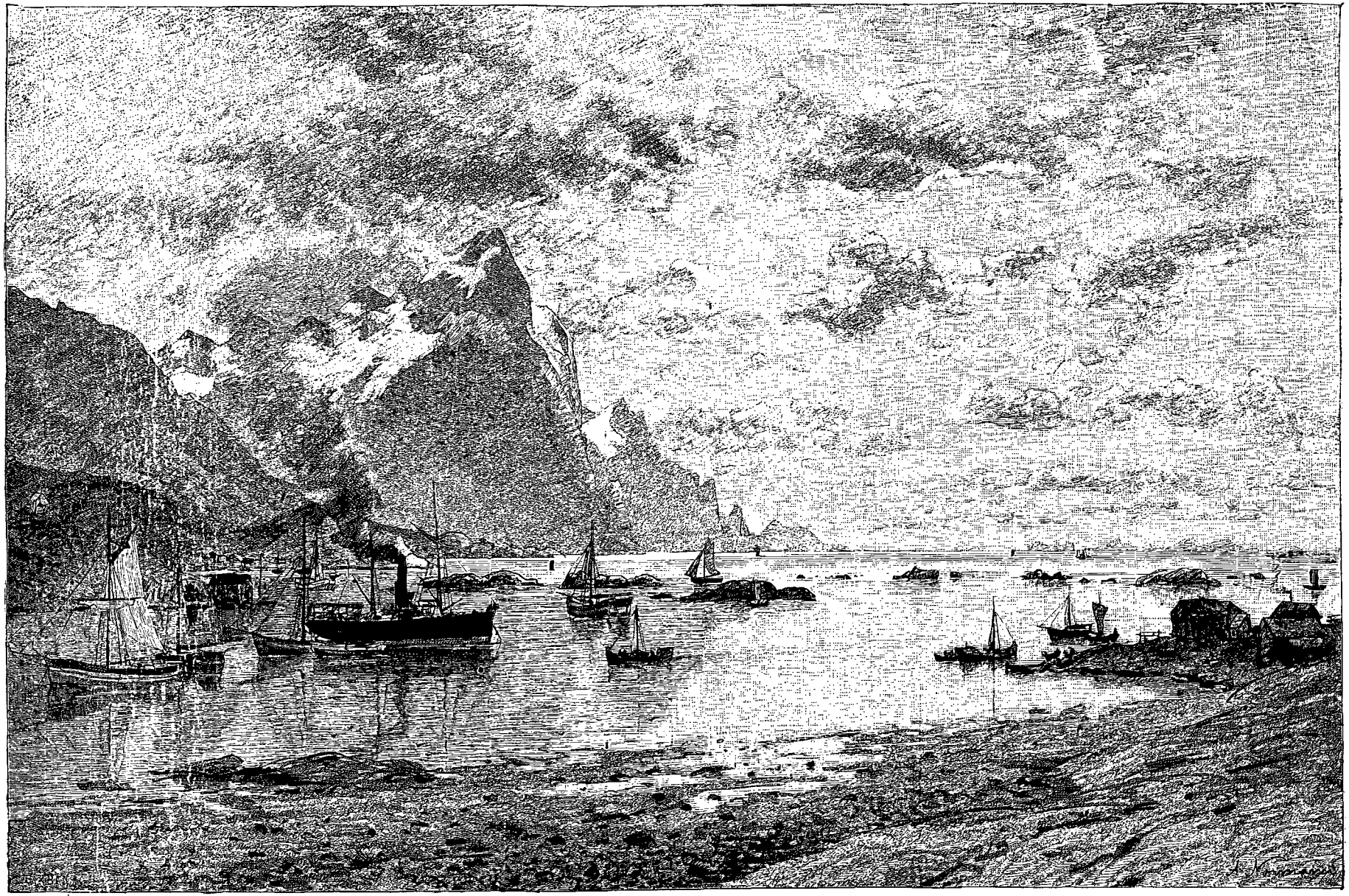
I

De Throndhjem à Lödingen. — Une réception chez un marchand. L'Ofotenfjord. — A la recherche d'un guide. — Un Lapon sédentaire.

En Laponie, toute ascension commence par une navigation, et, pour atteindre Lödingen, le point de départ de notre course dans le désert du Kebnekaisse, nous avons, à partir de Throndhjem, une traversée de quatre jours, traversée très agréable. Point de mal de mer à craindre sur les fjords, que protège contre la houle de l'Océan une large ceinture de récifs, et, tout le voyage durant, une suite de paysages grandioses. Ici s'élèvent de formidables falaises marbrées de traînées de neige ou de cascades qui ondulent au vent comme des écharpes de gaze légère; là se dressent, au milieu de la mer, des pics fantastiques, finement sculptés, découpés à l'emporte-pièce, semble-t-il, comme ceux de Löd; plus loin, un énorme glacier, le Svartis, blanchit l'horizon et dégringole au fond des fjords en cataractes bleuâtres. Partout des rochers, nulle part un bois, nulle part un arbre, à peine quelques broussailles et quelques maigres prairies, au milieu desquelles se détachent les baraques multicolores des indigènes.

Le deuxième jour du voyage, escale à Hemnäs, dans le Ranenfjord; le lendemain, arrivée à Bodö, capitale du département du Nordland, et qui compte dix-huit cents habitants. Là je suis rejoint par Hans Monsen, mon domestique norvégien. Dans la caravane, Monsen cumule les fonctions de trésorier-payeur, de cuisinier et de guide chef en montagne, quoiqu'il ne sache ni la comptabilité ni la cuisine, et ne soit un montagnard éprouvé. Je crois, Dieu me pardonne, que dans notre premier voyage en montagne il avait emporté un parapluie en guise de bâton ferré. Une bonne volonté à toute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bodö. — Dessin de M. Normann, d'après nature.

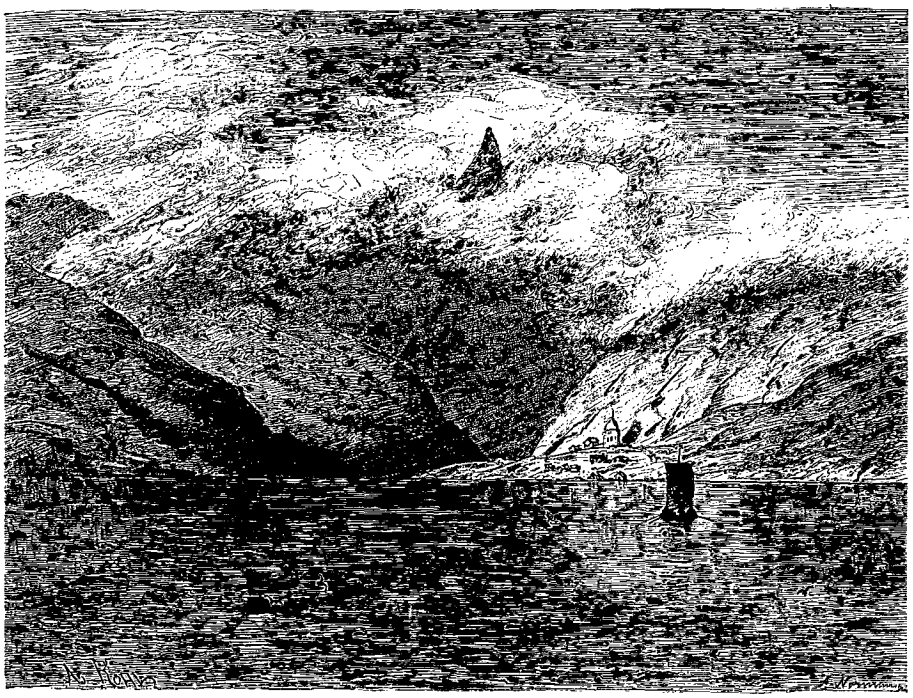
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épreuve supplée aux connaissances qui lui manquent. — Les soutes remplies, le vapeur reprend sa marche.

Le 10 août nous débarquons à Lödingen, à l'entrée de l'Ofotenfjord. Quatre ou cinq maisons, deux ou trois magasins, disséminés autour d'une anse, composent toute la localité. Ce n'en est pas moins une des stations les plus importantes de la côte, inscrite sur les cartes en gros caractères comme une ville populeuse, telle que Rouen ou Nantes sur une carte de France. C'est qu'en Norvège l'importance d'une localité se mesure non point à la quantité, mais à la qualité des habitants, et ici demeurent tous les gros bonnets du district : le pasteur, le médecin, le marchand, l'*handelsman*, comme on dit en norvégien.

Une fois nos colis débarqués, nous allons demander l'hospitalité à l'*handelsman*. Nous nous composons un visage calme et indifférent comme celui d'un honnête Scandinave, puis nous abordons notre homme et lui parlons de la pluie et du beau temps. C'est l'entrée en matière. L'*handelsman* nous demande nos noms, prénoms, qualités, s'enquiert du but de notre voyage, nous interroge sur Paris, sur la politique et maints autres sujets étrangers à la question qui nous occupe. La conversation traîne ainsi pendant un quart d'heure. Tant pis si vous avez faim ! Une fois la curiosité de notre homme satisfaite, nous lui demandons s'il peut nous recevoir. « Je le présume », nous répond-il. En norvégien, cette expression dubitative est une affirmation.

Maintenant, la glace est rompue, l'*handelsman* nous fait entrer dans son salon, un vrai salon, ma foi, meublé de canapés et de fauteuils, orné de glaces et d'étagères. Et tous ces meubles sont époussetés à rendre jalouse une



Fagernäs (voy. p. 101). — Dessin de M. Normann, d'après nature.

ménagère hollandaise. Le parquet est une glace, et les guipures blanches qui recouvrent les fauteuils semblent des duvets de neige. Partout des pots de fleurs, dans les coins, sur le bord des fenêtres, sur les tables. Le Norvégien aime à parer la prison dans laquelle la neige et le froid le retiennent captif huit mois de l'année.

Voici enfin le souper. La table est garnie d'un joli service blanc et or, les cristaux et l'argenterie brillent sur une nappe blanche, et nous sommes servis par la fille du maître de céans. Dans ces pays perdus, les vieux usages se sont maintenus, et, pour faire honneur à l'étranger, les jeunes filles de la maison le servent à table. Quand elles sont jolies et que le menu laisse à désirer, ce qui arrive souvent, c'est le cas de dire que la sauce fait passer le poisson.

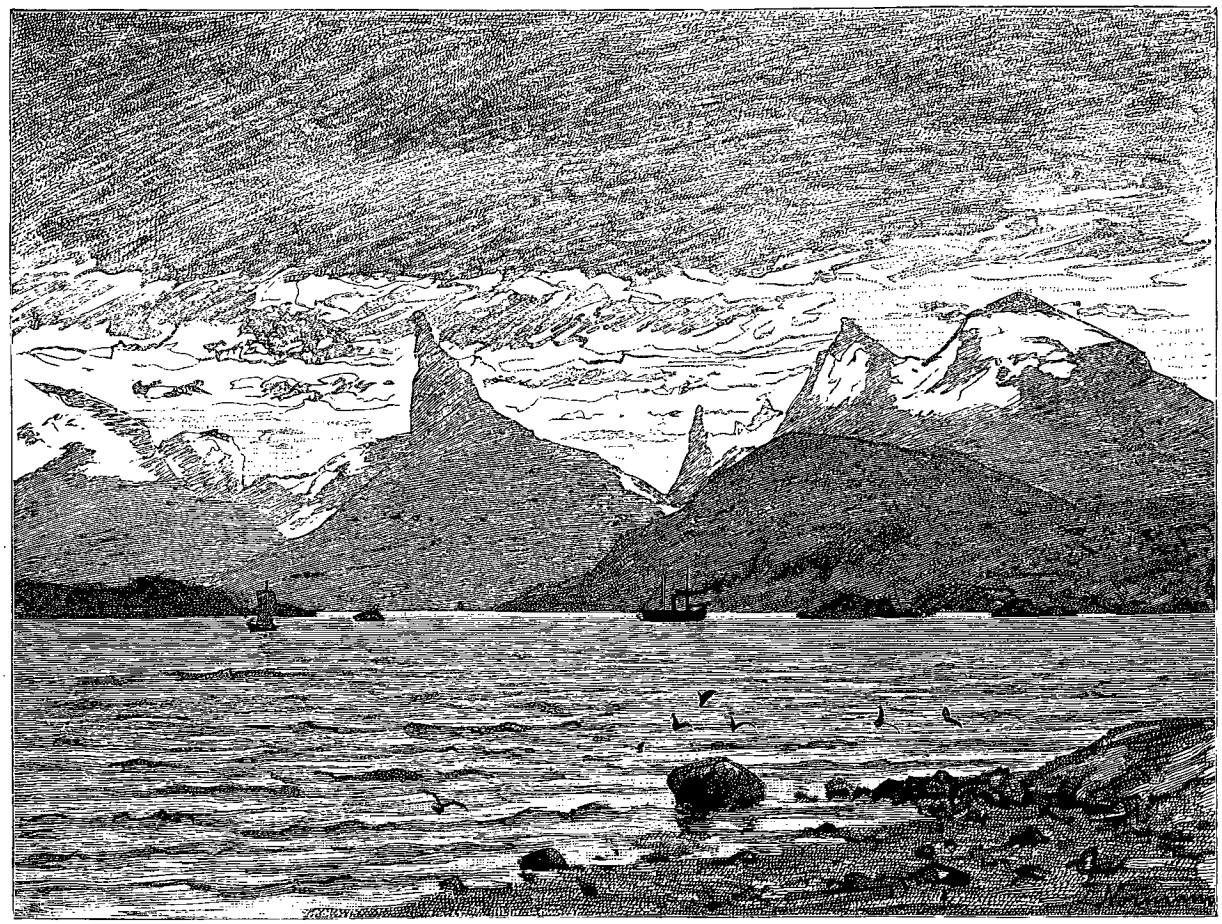
Le souper achevé, sur un signe de l'amphitryon tous les convives se lèvent en même temps, reculent de trois pas, se mettent au port d'armes, et saluent le maître et la maîtresse de la maison du sacramentel : *Tak for Mad* (« merci pour le dîner »). Ce devoir de politesse accompli, nous rentrons au salon. Là notre hôte me présente, sans doute comme marque de l'hospitalité, le calumet de paix, une longue pipe dont le fourneau en ivoire de morse contient pour le moins un paquet de tabac. A l'occasion, elle pourrait servir de massue. La pipe dûment bourrée et allumée, le bonhomme m'offre ensuite le *toddy*, le grog traditionnel. Suivant les préceptes de la gastronomie norvégienne, le *toddy* doit se composer de beaucoup de cognac, de beaucoup de sucre et d'un peu d'eau. Et, dans la soirée, il est d'usage d'en boire plusieurs verres, la politesse norvégienne exigeant que chacun porte, à tour de rôle, la santé de toutes les personnes présentes. Les dames elles-mêmes prennent part aux libations; mais, pour elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes, il n'y a qu'un seul verre, dans lequel elles boivent successivement pour répondre aux toasts qui leur sont portés; c'est ce qu'on appelle boire un *omnibus*.

Le lecteur se tromperait en pensant que la réception que nous fit l'*handelsman* de Lödingen fût particulièrement cordiale. A peu d'exception près, tous les marchands de la côte nous ont toujours aimablement accueillis, et pour cause. L'arrivée d'un étranger est pour eux une bonne aubaine, car l'hospitalité qu'ils vous offrent se paye à beaux deniers comptants. Partout le voyageur est accueilli comme un ami; mais, le moment du départ arrivé, il demande sa note et paye comme à l'hôtel, sans même avoir la consolation de se plaindre lorsque l'addition est enflée. En Norvège, un hôtelier, un commerçant, n'admet jamais qu'on discute ses prix. En vous logeant, en vous vendant sa marchandise, dans son opinion il vous rend service et vous êtes son obligé.

Le 13 août nous nous embarquons sur un vapeur qui doit nous transporter au fond de l'Ofotenfjord. En quittant Lödingen, le vapeur traverse l'étroite passe qui sépare Hindö du continent, et entre dans l'Ofotenfjord. L'Ofotenfjord est large comme un bras de mer, et entouré dans sa partie inférieure de montagnes basses, couvertes de végétation. Aujourd'hui ses



Lödi : vue prise aux environs de Lödingen (voy. p. 100). — Dessin de M. Normann, d'après nature.

rives ne sont guère verdoyantes : bois et prairies ont été desséchés et brûlés par le soleil. Depuis plusieurs semaines, il n'est pas tombé une goutte d'eau dans ce pays, et le mois de juillet a été tout particulièrement chaud; à certains jours, le thermomètre s'est élevé à plus de vingt-six degrés à l'ombre. Encore un préjugé que de croire la Laponie un pays froid en été.

A sept heures du soir, nous débarquons à Fagernäs. Cette fois il n'est pas besoin d'une longue conversation pour nous assurer le vivre et le couvert chez l'*handelsman*. Un passager qui connaît tous les riverains du fjord m'accompagne à terre et me présente au marchand. Tout de suite notre homme court chercher une bouteille de porto, d'excellentes petites fraises des bois d'un parfum exquis, et nous improvisons une collation, buvant et toastant à l'envi comme sait le faire tout homme bien né. En Norvège on ne laisse jamais partir un visiteur sans lui offrir un petit verre et quelques gâteaux. Un voyageur qui n'a pas la bourse bien garnie peut ainsi faire l'économie du déjeuner, s'il doit faire plusieurs visites avant le dîner.

A Fagernäs tout le monde est en émoi. Une compagnie anglaise a obtenu la concession d'un chemin de fer qui doit relier l'Ofotenfjord à Luleå sur la Baltique, et desservir les célèbres mines de fer de Gellivara. Dans leur imagination, les indigènes voient déjà leur village

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entrepôt de commerce de toute la Norvège septentrionale. Les gens du Nord, que l'on croit calmes et réfléchis, subissent, eux aussi, les entraînements de l'imagination; ils voient tout au travers d'une loupe. Quand nous interrogeons les naturels sur la position du Kebnekaisse, sur la direction à suivre pour atteindre cette montagne, tous nous répondent invariablement : « Et le chemin de fer, qu'en dites-vous? » C'est la répétition de la scène de Molière, où Orgon interrompt à chaque instant Dorine pour lui demander des nouvelles de Tartuffe. — Ici tout le monde ignore l'existence du Kebnekaisse. Le Norvégien ne connaît que le fjord sur les bords duquel il habite; il sait la position des bancs qui l'obstruent, la direction des courants qui le sillonnent; car le fjord c'est le champ qui le nourrit, c'est la route qui le conduit à l'église et chez ses voisins. Mais sur la montagne, qu'irait-il faire? elles ne produisent rien, ces immenses solitudes. Nous voilà bien : nous ne savons quelle direction suivre, et tous les honnêtes gens du pays refusent de nous accompagner. Un maître d'école révoqué pour ivrognerie et un voleur libéré consentent seuls à nous suivre.

Après avoir étudié nos cartes, nous prenons le parti de remonter le Skjomen, un des bras méridionaux de l'Ofotenfjord. Dans cette direction, nous découvrirons peut-être le Kebnekaisse; en tout cas, sur les bords de ce fjord, nous pourrons nous renseigner auprès d'un certain Lapon nommé Jo Larsen. Jo Larsen connaît, nous dit-on, tous les *fjeld*, et lui seul peut nous tirer d'embarras. En route donc pour la demeure de ce personnage! Nous embarquons dans un canot notre matériel de campement, nos approvisionnements; maintenant, aux avirons! Le temps est superbe, aucune brise ne ride la surface du fjord, et la barque avance rapidement sur sa nappe unie, au milieu d'un paysage gai comme la physionomie rieuse d'une jolie fille. Le long de la mer s'étend une pelouse marquetée de petits carrés d'orge; plus haut s'étagent des bois; et, par-dessus, les *fjeld* élèvent leurs têtes blanches. Voilà pour le pittoresque; maintenant voulez-vous herboriser, voulez-vous faire de la géologie, débarquez, les sujets d'étude ne manquent pas. Sur la rive gauche du fjord, avant l'entrée du Skjomen, deux anciennes plages s'allongent, à une trentaine de mètres au-dessus du niveau actuel de la mer, régulières comme un remblai construit de main d'homme, témoignages irrécusables du soulèvement qu'a subi le sol de la péninsule Scandinave depuis la période glaciaire. A l'embouchure d'une rivière, je mets pied à terre pour étudier ces formations, et là, à une distance de deux cents mètres de la mer, je découvre, empâtés dans de l'argile, des ossements de baleine. Une portion de la tête, des vertèbres, des débris de côte, sont encore en assez bon état[1]. Déjà, plusieurs découvertes de ce genre ont été faites en Norvège, à une certaine distance du littoral actuel.

Ces ossements subfossiles mis à jour, nous arrivons bientôt à la demeure du fameux Jo, qui nous reçoit très cordialement. Pour un Lapon, il n'est, ma foi, pas trop mal installé. Son habitation est une cassine en planches contenant quelques meubles, un lit, une table, des bancs, un poêle, et tout cela est relativement propre; le plancher est même balayé. Jo est installé là depuis trois ans; auparavant il avait vécu sur le *fjeld* des produits de l'élevage du renne. Une nuit, les loups ont attaqué son troupeau, l'ont dispersé aux quatre coins de l'horizon, et, en quelques heures, de riche propriétaire qu'il était, notre homme est devenu un pauvre hère sans sou ni maille. Les quelques rennes qui lui restaient, il les a confiés à la garde d'un parent, et il est venu s'établir sur la côte. A force de travail, il a pu faire des économies et acquérir sur le bord du fjord un lopin de terre couvert de bois; il a abattu les arbres, défriché le sol, semé quelques carrés de pommes de terre, et avec le produit de la vente de ses coupes il a acheté des bestiaux. L'hiver, il va pêcher la morue aux Lofoten, où, sans grand travail, si le poisson est abondant, il gagne en quelques semaines plusieurs centaines de francs; l'automne, il chasse ou fume sa pipe au coin du feu. L'histoire de Jo est celle de tous les Lapons nomades; un beau jour, leur troupeau est dispersé par les loups, et, ne pouvant plus vivre sur le *fjeld*, ils deviennent sédentaires et pêcheurs. Sur les trente mille Lapons disséminés en Norvège, en Suède, en Finlande et en Russie, on ne compte guère plus de deux mille à deux mille cinq cents nomades.

L'habitation et l'existence de Jo décrites, voici le personnage : un petit bonhomme haut d'un mètre soixante-sept, marchant les jambes arquées, en roulant comme un vieux loup de mer, avec cela une figure ridée comme une vieille pomme, des pommettes saillantes comme si elles allaient crever la peau de la figure, des yeux obliques et gris comme ceux d'un chat. Pour vêtement, une robe en *vadmel*, serrée à la taille par une ceinture, un pantalon de même étoffe dont les jambes sont engagées dans les tiges de mocassins en peau de renne; de linge, point. Mme Jo ne réalise pas plus que son mari l'idéal de la beauté et de l'élégance. Elle porte culotte comme son seigneur et maître; la longueur de sa robe est le seul indice qui décèle son sexe.

Après de longs pourparlers, Jo consent à nous conduire au pied du Kebnekaisse, moyennant un salaire de *quatre couronnes*[1] par jour. Pour ne pas lui laisser le temps de se raviser, nous lui ordonnons de faire immédiatement son bagage, et, une heure après, nous l'embarquons. C'était presque un enlèvement. Dans la soirée nous arrivons à Elvgaard, au milieu d'un paysage alpestre. Devant nous s'ouvre comme une étroite cassure la vallée que nous devons suivre pour atteindre le Kebnekaisse; tout autour se dressent de formidables falaises miroitant de polis glaciaires; et, par-dessus, un beau glacier rayonne d'un scintillement d'argent.

1. Ces divers débris figurent actuellement dans les collections d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle.

1. La couronne vaut 1 fr. 40.

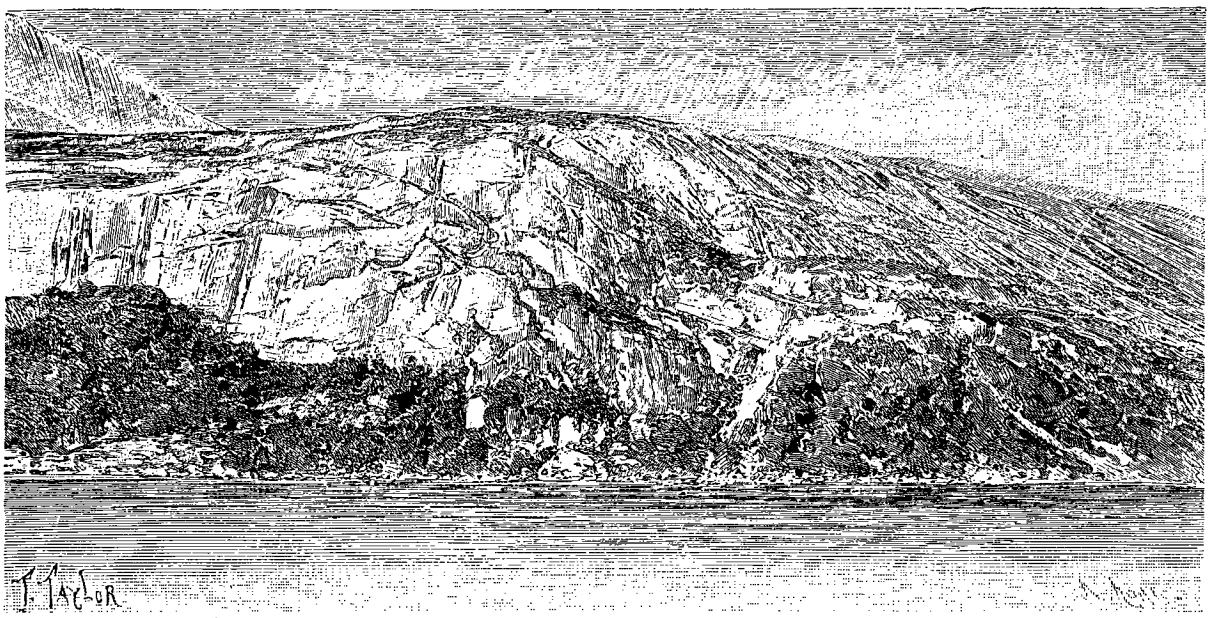
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

Le *fjeld*. — Chasse aux lagopèdes. — Les Lapons nomades.

Les plateaux que nous devons traverser pour atteindre le Kebnekaisse sont, paraît-il, peu accidentés, et un cheval, affirme Jo, pourra y cheminer facilement. Le temps de congédier nos deux estimables porteurs, de louer un haquet pour les bagages, et nous partons d'Elvgaard pour le fond de la vallée, où nous trouverons une nombreuse cavalerie habituée aux sentiers scabreux de la montagne. Comme toutes les vallées de la Norvège, celle que nous suivons n'est ni pittoresque, ni variée dans ses aspects. Elle continue, à travers les montagnes, le fossé du fjord. A droite, à gauche, en avant, en arrière, des *fjeld* escarpés maculés d'excoriations produites par des éboulements; en bas, une rivière serpentant au milieu de terrasses couvertes de pelouses et de bois; tous les trois ou quatre kilomètres, une maison. Devant chaque habitation, Jo fait halte et entame la conversation avec les habitants. En écoutant nos projets, les indigènes hochent gravement la tête; évidemment, pour eux, des gens qui veulent tenter pareille aventure doivent avoir une araignée dans le plafond.

Le soir, nous couchons dans une petite cabane en planches, la dernière habitation de la vallée, et nous soupons modestement de pommes de terre et de *flatbröd*, le pain national norvégien, mince comme une gaufre, dont les morceaux collent au palais comme des pains à cacheter. Le propriétaire s'excuse de ne pouvoir mieux nous recevoir. Il est si pauvre! Néanmoins ce brave homme a trouvé moyen d'économiser quelques sous pour acheter des livres. Dans la plus humble chaumière norvégienne, le voyageur découvre des jour-



Roches polies sur les bords du Skjomen. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

naux populaires, des ouvrages de vulgarisation, des classiques scandinaves, dont la lecture aide les indigènes à tromper les longues soirées d'hiver. Les habitants de quelques vallées même forment entre eux des associations pour acheter des livres et constituer de petites bibliothèques populaires.

Le lendemain 16 août, de grand matin, notre hôte part à la recherche de son cheval, qui est au pâturage sur les montagnes voisines. A dix heures seulement, l'animal arrive, un petit cheval café au lait, guère plus haut qu'un poulain, dodu et râblé comme un cochon de lait, doux et tranquille comme bêtes et gens du pays. On le ferre, puis on le charge de tous nos bagages. Et ils ne pèsent pas rien! Nous emportons dix jours de vivres pour quatre hommes. Quant à la nourriture du cheval, inutile de s'en préoccuper. Il se contentera des maigres touffes d'herbes qui poussent entre les pierres sur les plateaux. L'entretien d'un cheval norvégien n'est guère dispendieux. L'été, il broute le regain des prairies et l'herbe des hauts pâturages; l'hiver, on lui donne du foin ou à défaut un mélange de foin et de têtes de morues bouillies; d'avoine, jamais.

A deux heures et demie, Peder, le propriétaire du cheval, prend sa bête par la bride, et la caravane se met en marche. A dix minutes de la maison, nous entrons dans un bois de pins et de bouleaux. Les troncs argentins des bouleaux strient les sous-bois de raies lumineuses, ils éclairent la verdure sombre des conifères, l'égayent de notes vives, et le joyeux frémissement de leurs feuilles anime le silence de la forêt. Point de sentier : nous passons à travers bois et dans les taillis fourrés. Jo tranche, à droite et à gauche, les branches qui arrêtent le cheval, absolument comme dans la forêt vierge. Bientôt les bois s'éclaircissent, les pins s'arrêtent sur les premières pentes de la montagne, et les bouleaux se groupent en petits bouquets tordus,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rabougris, à moitié desséchés. La limite supérieure de la végétation est proche, et, avant de l'atteindre, Jo détache des bouleaux une ample provision d'écorce, la provision la plus utile dans le désert après celle du pain.

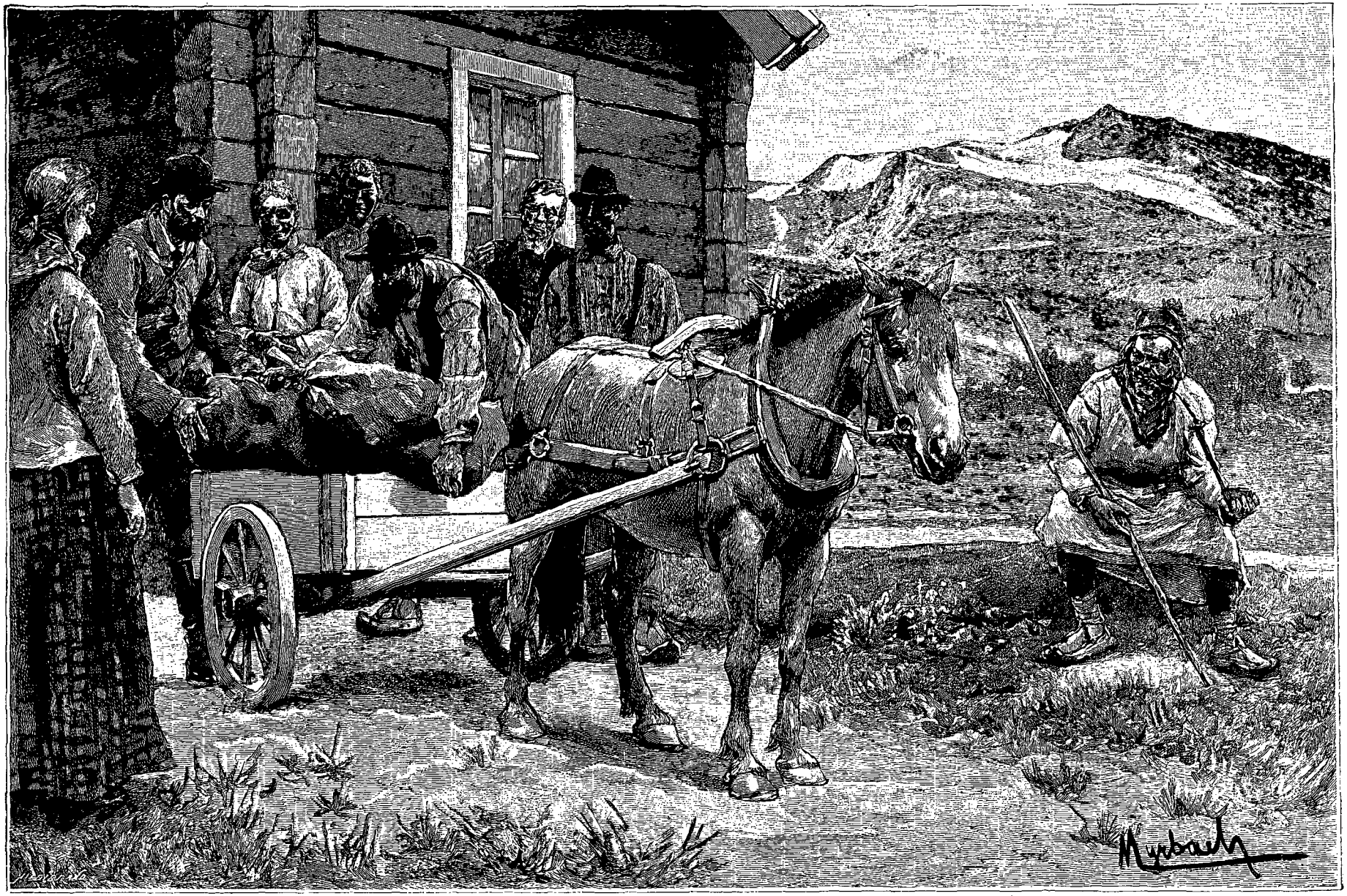
Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige, avec un morceau de cette écorce vous réussissez à allumer les broussailles vertes du *fjeld* pour faire le feu du bivouac ; voulez-vous boire, tournez l'écorce en cornet et vous avez un verre ; avez-vous besoin d'un seau, vous le fabriquerez d'une plaque de cette écorce cousue avec une racine. Le sol du campement est-il humide, vous le recouvrez d'écorce, et vous dormez sur un plancher bien sec ; pleut-il, vous en garnissez les bagages, et l'eau glisse dessus comme sur une toile cirée. Avec cette précieuse écorce les indigènes façonnent des ustensiles de toute espèce ; les Finnois s'en servent même pour confectionner des chaussures.

Le Lapon Jo Larsen (voy. p. 102). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

La forêt nous conduit aux premières pentes de la montagne ; nous les gravissons lentement, et, après plusieurs heures de marche, nous arrivons sur le *fjeld*. En bas, la verdure de la vallée pouvait nous faire illusion sur la position septentrionale de la région ; ici, il n'y a plus à en douter, nous sommes bien en pleine zone arctique. Pas un arbre, pas même un arbrisseau, rien que des rochers gris comme la lave ; des monceaux d'éboulis, des blocs erratiques, ici rangés en cercle comme les pierres d'un cromlech, là isolés comme des menhirs, plus loin entassés les uns sur les autres comme les blocs d'un dolmen. Partout le roc nu, ici rugueux, là poli et lissé par les anciens glaciers comme une dalle de trottoir. Dans les creux, des tourbières jaunâtres, de maigres plaques de verdure piquées de touffes blanches d'*Eriophorum*, des lacs bleus comme des taches de cobalt, des nappes de mousse de renne blanches comme des névés, et toutes ces taches multicolores s'entremêlent, se juxtaposent au hasard, comme des pâtés de couleurs sur la palette d'un peintre. A perte de vue devant nous, le sol se gonfle et s'abaisse en longues vagues pierreuses comme une mer fouettée par la tempête ; de ce côté, la perspective est infinie, le panorama tout en longueur ; à droite et à gauche seulement le regard est arrêté par d'énormes bossellements de rochers. La montagne s'arrondit en gigantesques coupoles, se hérisse de dents cariées, de pointes chancelantes, ruines de l'ancien niveau du sol dont les débris couvrent le *fjeld*. Cette solitude est lugubre, elle attriste comme la vue d'un mort, et c'est bien un mort, ce plateau : rien n'y pousse, rien n'y vit.

Pendant de longues heures, nous cheminons, montant et descendant les longues ondulations du plateau, guéant des torrents, pataugeant dans des marais. A dix heures du soir, à la chute du jour, nous arrivons sur le bord d'une large cuvette occupée par un lac encadré de broussailles et d'un maigre pâturage. De loin en loin, le *fjeld* abrite dans ses replis de petites nappes de verdure, oasis de ce désert de pierres et de neige. Autour du lac, le sol est sec, l'eau et le bois abondants, le pâturage suffisant pour la nourriture du cheval : toutes les conditions nécessaires à une bonne installation se trouvent donc réunies ici ; maintenant il s'agit d'en tirer le meilleur parti possible pour passer une bonne nuit. Chacun se met à l'œuvre. Jo dresse la tente, Peder coupe du bois, Hans prépare le souper, et sa tâche n'est pas facile avec une batterie de cuisine aussi incomplète que la nôtre. Une seule cafetière sert à préparer le potage, le thé et le café. Comme vaisselle et argenterie, nous n'avons que deux tasses en fer-blanc, une cuiller et une fourchette. Chaque plat est préparé successivement, et chaque convive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de la caravane d'Elvgaard (voy. p. 103). — Dessin de Myrbach, d'après des photographies de M. Ch. Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mange à son tour; entre le rôti, remplacé par un morceau de *corned beef*, et le thé, j'ai tout le temps d'aller ravitailler notre garde-manger aux dépens d'une compagnie de lagopèdes (*Lagopus alpinus* L.) rassemblée dans les environs. Ces gentils petits gallinacés sont aussi peu farouches que les volatiles d'une basse-cour; à l'approche du chasseur, ils lèvent curieusement la tête pour examiner l'intrus qui vient les troubler dans leur retraite et courent se grouper en troupe. Le chasseur tire alors dans le tas, certain d'en abattre plusieurs d'un seul coup. La première décharge ne les met pas en fuite; ils filent de pied un peu plus loin, et la même manœuvre recommence jusqu'à ce que la compagnie soit entièrement détruite ou que les survivants se décident à s'envoler.

En trois coups, nous tuons sept pièces. Les lagopèdes n'ont point la chair fine de nos perdreaux. Il est vrai que, pour pouvoir les apprécier, une préparation moins sommaire que celle que nous leur faisons subir serait nécessaire. Chaque oiseau est découpé en quatre morceaux, puis introduit dans la cafetière, où nous le faisons bouillir avec une poignée de sel pour tout assaisonnement.

La cuisine terminée, nous disposons le couchage. Des couvertures caoutchoutées nous servent de draps de lit; l'appareil photographique et les sacs de vivres, d'oreillers. Reste maintenant à résoudre le problème suivant : étant donnée une tente large d'un mètre cinquante, y loger quatre personnes. Chacun se serre contre son voisin, relève les coudes pour ne pas perdre de place; finalement tout le monde finit par se caser. Jamais l'expression « tassés comme des harengs dans un baril » n'a trouvé une plus juste application.

Une rude journée que celle du lendemain. Douze kilomètres en huit heures de marche. Pendant tout ce temps, nous cheminons sur des pierres éboulées et sur des rochers glissants. A chaque pas, notre cheval risque de s'abattre et de se casser les jambes.

Le lendemain, 18 août, le terrain est plus favorable à la marche. A ces ruines fait suite un grand plateau herbeux, qui marque la frontière de Suède et qui sert de palier à une haute chaîne de montagnes. Nous sommes là à l'altitude de neuf cents mètres. De ce plateau, des pentes douces nous conduisent à la Tjäkta-Batta, col ouvert à une hauteur de douze cents mètres. Maintenant plus de *fjeld* monotones alignant leurs profils bleuâtres aussi peu pittoresques que le talus d'une fortification; nous sommes en pleine région alpine. Devant nous se creuse une vallée profonde; de tous côtés jaillissent des aiguilles, des dômes, des pics, et de tous côtés serpentent des glaciers. Figurez-vous quelque coin des Alpes Bernoises ou Valaisanes placé sur un plateau comme un surtout d'orfèvrerie sur une table, mais un coin des Alpes sans habitation, sans culture, sans arbre. Il semble que toutes ces saillies hardies, que toutes ces dentelures élégantes donnent de la vie à ces masses pierreuses; la nature inerte semble s'animer en élevant ces pitons gigantesques des deux côtés de la vallée que nous suivons. Le désir d'apercevoir le Kebnekaisse nous fait presser le pas, mais la pluie arrive. Aux premiers bouleaux et saules que nous trouvons, nous installons la tente, avant que le sol soit détrempé.

Carte générale des régions explorées par M. Ch. Rabot.

Le lendemain, mauvais temps toute la matinée. A midi, une éclaircie; immédiatement nous plions bagage et allons nous installer quelques kilomètres plus au sud, à l'entrée d'un vallon au fond duquel notre carte place le Kebnekaisse. La tente est abritée derrière une vieille moraine; le sol qui doit nous servir de matelas n'est point trop pierreux; tout à l'entour s'étend une forêt de bouleaux lilliputiens; les plus hauts ne dépassent pas la taille de cinquante centimètres. On irait loin pour trouver meilleure installation. Pendant que nous dressons la tente, Jo nous regarde faire, tranquillement assis sur un bloc, observant avec attention le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fond de la vallée et humant l'air comme un chien qui sent le fumet du gibier. En effet il découvre tout là-bas deux tentes lapones, et tout de suite notre homme y court, espérant trouver quelque parent ou ami.

Dans la soirée, je vais, à mon tour, faire visite à nos voisins.

Le « village » se compose de deux grandes tentes coniques : on dirait deux larges cornets de papier placés sur le sol. Rien de plus simple que cette habitation lapone. Quatre montants en bois réunis deux à deux et reliés par un rondin en forment la charpente, et un cercle de perches recouvert d'une toile épaisse remplace les murs. Au centre est établi le foyer, dont la fumée s'échappe par un trou ménagé au sommet de la tente, et autour du foyer est étendu un lit de branchages recouvert de pelleteries de renne. Dans les coins sont entassés pêle-mêle des marmites, des vêtements, des sacs de farine, de vieilles caisses, un capharnaüm hétéroclite qui exciterait la convoitise d'un ethnographe, et partout une pouillerie de Lapons et de Lapones déguenillés, de marmaille criarde et de chiens hargneux. Nous saluons la société d'un *puorist*[1] aimable, serrons la main à tout le monde, et nous nous accroupissons sur les peaux à la mode lapone. Immédiatement la maîtresse

La caravane en marche sur le *fjeld* (voy. p. 104). — Dessin de Myrbach, d'après des photographies de M. Ch. Rabot.

de céans nous offre une tasse de café et du lait de renne. Passe pour le café, mais point de lait de renne : autant vaudrait prendre un paquet d'émétique. A notre tour, pour reconnaître l'amabilité de nos hôtes, nous leur donnons de l'eau-de-vie de notre fabrication, de l'alcool à brûler additionné d'eau et coloré avec du jus de réglisse. Ainsi que Gargantua « au seul son des pintes et flacons », les Lapons « entrent en extase, comme s'ils goûtaient les joies du paradis ». Malheureusement la conversation languit ; nos hôtes ne savent pas un mot de norvégien ou de suédois, et nous pas un mot de lapon, et, pour nous faire comprendre, nous conversons par signes, comme le faisaient les hommes avant l'invention du langage. Cela nous rappelle le *Petit Duc*. Quand je fais part aux Lapons de mon désir d'acheter quelques-uns de leurs ustensiles de ménage en écorce de bouleau ou en bois de renne, ils font mine de ne pas comprendre ; vite je leur verse une nouvelle rasade : cette fois ils comprennent. Les Lapons tirent un parti très ingénieux du bouleau nain et des os. Avec les branches et les racines de cet arbre ils tressent des paniers pour leur vaisselle, des bouteilles pour leur provision de sel, des nécessaires à ouvrage pour les femmes. Les os de renne leur ser-

1 Bonjour, en lapon

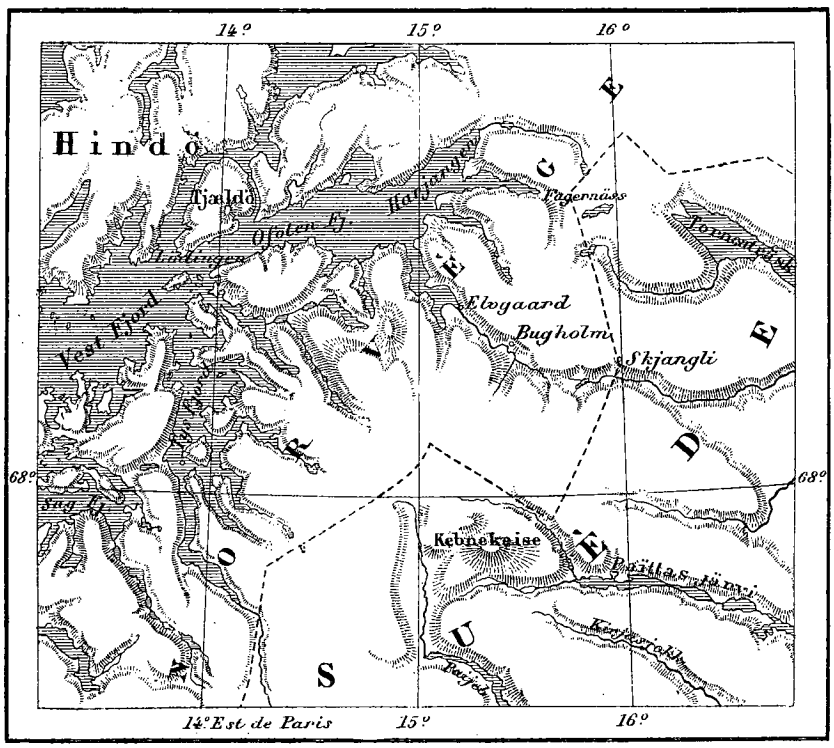
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent à fabriquer des cuillers, des boîtes à allumettes, des gaines et des manches de couteaux, et tous ces ustensiles sont ornés de dessins géométriques finement gravés à l'aide d'un mauvais couteau. L'âge du renne dure encore en Laponie, et, pour connaître l'emploi d'outils trouvés dans le magdalénien, il est nécessaire d'étudier le mobilier du Lapon.

Le Lapon a su domestiquer le renne dans une certaine mesure. Comme on l'a dit très exactement, cet animal rend dans les déserts du nord les mêmes services que le chameau dans le Sahara. Tour à tour on l'emploie l'été comme animal de bât, et l'hiver comme bête de trait. Mais son dressage est très imparfait, et, quand on voyage en traîneau tiré par des rennes, il est prudent de se matelasser de peaux la tête et le corps pour éviter de se fracturer le crâne ou les membres contre les pierres ou les arbres de la piste. Avis aux amateurs de *sport* émouvant. Le renne subvient à tous les besoins de son propriétaire. Le Lapon se nourrit de sa chair, de son sang, dont il fait une soupe très appréciée par les estomacs indigènes, et de son lait, transformé en fromage; enfin, avec sa peau il confectionne toute sa garde-robe d'été et d'hiver, *päsk*, pantalons et mocassins. Un troupeau de deux cents rennes suffit à l'entretien d'une famille; mais les capitalistes possèdent des troupeaux de trois et quatre mille têtes, représentant une fortune de quatre-vingts à cent dix mille francs, le renne valant en moyenne vingt-huit francs.

Toute l'année, les Lapons pasteurs errent dans les solitudes de la Scandinavie septentrionale, isolés en petits clans de deux ou trois familles. Ils passent l'hiver dans la région des forêts, puis, au printemps, se mettent en marche vers les *fjeld*. Quelques-uns restent tout l'été dans la zone des hautes montagnes qui s'élèvent sur la frontière de Suède et de Norvège; le plus grand nombre s'avancent jusque sur le littoral de l'Océan. Dans ces migrations, certains Lapons parcourent jusqu'à trois cents kilomètres. Ces déplacements sont nécessités par la nourriture du renne, qui varie suivant les saisons. L'hiver, cet animal broute une mousse blanche, la *Cladonia rangiferina*, très abondante dans les forêts de la Suède, et, l'été, certaines graminées des pâturages alpins des montagnes.

Quoique toujours errants, les Lapons pasteurs suédois, norvégiens et finlandais ont atteint un certain degré de civilisation. Tous ont été convertis au luthéranisme; tous savent lire, la plupart écrire, beaucoup parlent soit le suédois, soit le norvégien. Sur eux la civilisation n'a pas eu un résultat fâcheux, comme sur d'autres peuples sauvages. Les Lapons sont restés doux, hospitaliers et honnêtes. Jamais en Laponie on n'entend parler ni d'assassinat ni de vol, si ce n'est de vol de rennes. Mais, dans l'esprit du Lapon, voler un renne n'est pas voler.



Carte de l'itinéraire suivi par M. Ch. Rabot dans la région du Kebnekaisse.

III

Le Kebnekaisse. — La pluie sur le *fjeld*.

Pendant deux longs jours, la pluie ne cessa de tomber, et, ces deux longs jours durant, nous dûmes rester blottis sous notre petite tente ruisselante d'eau. Le sol était détrempé, l'humidité pénétrante, et pas moyen de faire une flambée. La température ne s'abaissa point heureusement au-dessous de + 2°.

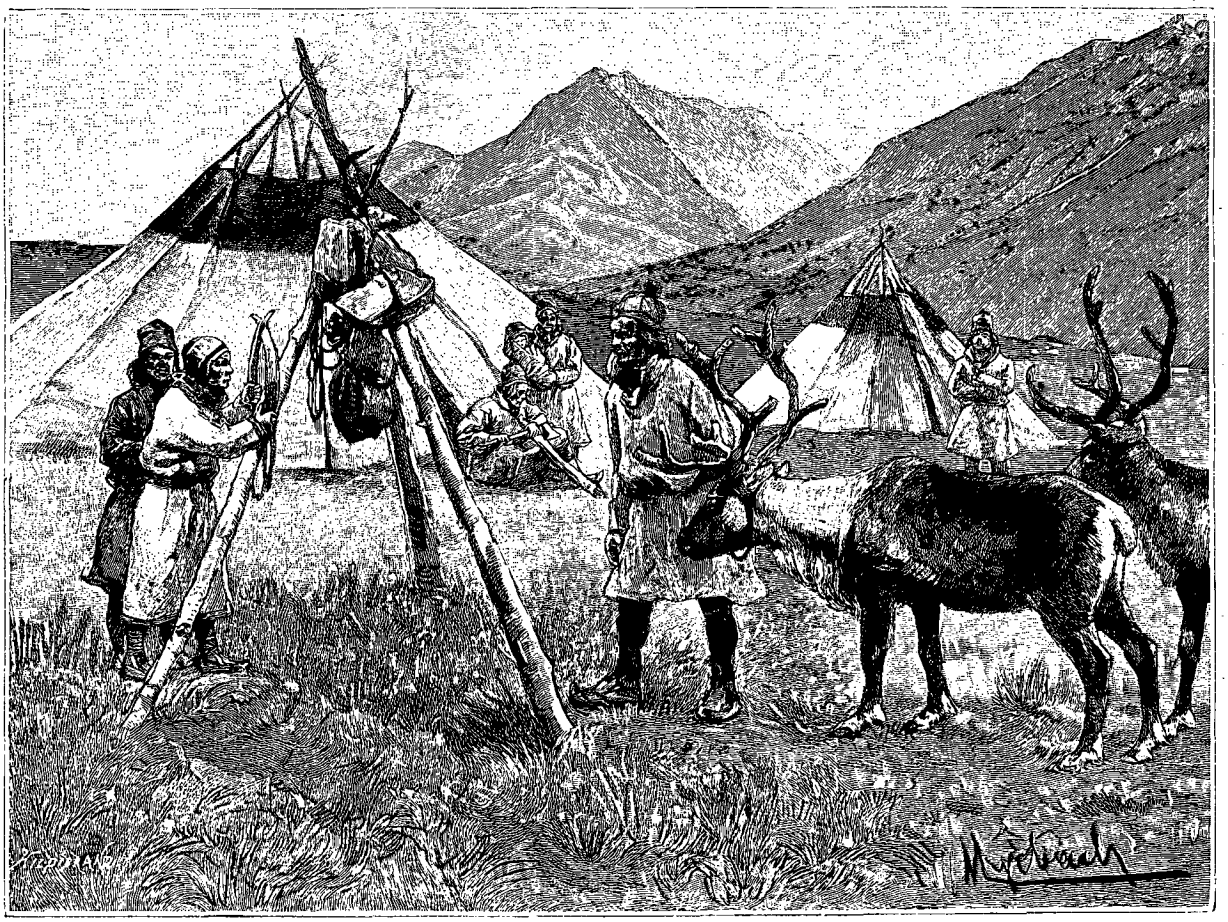
Le 22 août enfin, vers dix heures du matin, la pluie cesse, les nuages s'envolent, et le Kebnekaisse apparaît. De la base au sommet il est couvert d'une épaisse couche de neige fraîche. On dirait un énorme mur blanc. Maintenant la journée est trop avancée pour tenter l'ascension, et chacun de nous emploie la matinée aux occupations multiples du ménage. Peder lessive, Hans fait sécher les vêtements et les couvertures, Jo remet en état les chaussures plus ou moins avariées par les pierres tranchantes du *fjeld*. Nous déjeunons, puis nous nous chauffons au soleil comme des lézards. Après une aspersion de deux jours, il fait si bon s'étendre au clair soleil de cette belle journée! L'air est tiède (+ 12°), et, dans une pensée de sage économie, je pars me promener en caleçon, pour ménager mon unique pantalon, qui n'est pas sans quelque accroc. Accompagné de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hans et de Peder, je vais essayer de découvrir le point vulnérable du Kebnekaisse au fond du vallon qui s'ouvre devant nous.

Quelle vallée, bon Dieu! Dans le bas, partout des pierres éboulées, d'énormes blocs dressant leurs faces rugueuses incrustées de mousses et de lichens; dans le haut, des escarpements de rochers nus, d'un éclat fauve; au fond, la crête neigeuse du Kebnekaisse, haute de plus de douze cents mètres, devant laquelle un large glacier aplatit sa face livide. Pas un oiseau, pas un insecte, pas un être vivant : c'est l'image de la mort et de la ruine, et un grand silence emplit cette solitude. Le cœur se serre et un sentiment d'épouvante vous saisit.

Deux heures de marche et nous arrivons au pied du glacier devant le Kebnekaisse. Du sol nous sautons sur la glace; point de moraine aux pierres croulantes. L'absence de moraine frontale est un indice certain d'une progression récente du glacier. Plusieurs glaciers de Laponie paraissent s'être allongés depuis quelques années. Une période de progression commence pour ces glaciers comme pour ceux des Alpes, après une longue série d'années pendant lesquelles ils avaient considérablement diminué. Dans le même ordre d'idées, un fait hors de doute est le refroidissement du



Campement de Lapons (voy. p. 107). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

climat de la Scandinavie septentrionale. Dans de nombreuses localités, la limite supérieure de la végétation forestière a reculé. Sur des plateaux aujourd'hui déboisés, de grosses souches sont découvertes journellement dans les tourbières, et, depuis une cinquantaine d'années, les Lapons remarquent des plaques de neige persistante sur des montagnes jusque-là dépouillées de tout névé.

L'escarpement rocheux sur lequel le Kebnekaisse dresse sa crête blanche forme, à six cents mètres au-dessus de nous, une sorte de col, de *sattel*, pour me servir de l'expression topique usitée dans les Alpes Bernoises. Pas très engageant, ce passage. La pente est effrayante; avec cela couverte de pierres éboulées, bordée d'assises désagrégées, qui ne sont soudées les unes aux autres que par une mince couche de verglas, et, juste à ce moment, le soleil frappe en plein la muraille, fondant ce ciment cristallin. A chaque instant, une avalanche de pierres peut se détacher. Nous gravissons une trentaine de mètres; au-dessus de nous un cliquetis de ferraille se fait entendre, quelques cailloux dégringolent, et un bloc aussi gros qu'une citrouille passe en ronflant au-dessus de nos têtes. Cet incident nous trouble quelque peu; nous examinons soigneusement la montagne, mais nous ne découvrons aucune autre route; partout la roche est verticale. A la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grâce de Dieu! Nous avons perdu toute notion du danger. Quand pendant deux mois vous avez voyagé sur les glaciers sans accident, quand vous avez traversé vingt torrents dans une mauvaise barque sans faire naufrage, vous vous dites que le genre humain se divise en deux catégories : les gens qui ont de la chance, et les gens qui n'en ont pas, et vous vous rangez dans la première catégorie, jusqu'au jour de la culbute finale. Lorsqu'un accident vous arrive, vous déclarez n'avoir commis aucune imprudence : la chance vous a seulement fait défaut.

Pendant une heure et demie nous grimpons, exposés à chaque instant soit à faire un saut de cinq cents mètres, soit à recevoir un pavé sur la tête. Enfin nous voici au col, sur une large arête que termine le pain de sucre du Kebnekaisse. Il est seulement quatre heures du soir, nous avons encore cinq heures de jour, et le plus difficile est fait. Nous croquons quelques tablettes de chocolat, et maintenant en avant pour le Kebnekaisse! Sur l'arête, nouvelles difficultés. La neige, ramollie par la chaleur, ne porte pas; à chaque pas, nous la crevons pour tomber dans des trous garnis de pierres à angles saillants. Tous les dix pas une chute. Enfin, de chute en chute, nous atteignons le sommet du Kebnekaisse, formé d'une mince corniche de glace surplombant un gouffre de mille mètres.

A cette heure avancée de la journée (six heures du soir) la buée de chaleur qui ternit le ciel a disparu, l'air est d'une limpidité absolue, et nous pouvons embrasser dans tous ses détails une étendue de pays considérable. Un coup d'œil jeté sur cet immense panorama nous montre la fausseté des théories imaginées par les géographes pour représenter le relief de cette partie de la Scandinavie. D'après leur système, les plus hautes montagnes de la Laponie se trouveraient en Norvège, sur le bord de la mer, et s'abaisseraient en Suède par de longues pentes douces. Le contraire est l'exacte vérité, du moins dans cette zone. C'est ici, loin de l'Océan, dans l'intérieur des terres, dans la bande de territoire comprise entre la frontière de Norvège et la région des grands lacs de la Laponie suédoise, que se dressent les plus hautes cimes du nord de la Scandinavie, le Sarjektjokko et le Kebnekaisse. Entre le large socle de rochers qui forme la Norvège et la plaine suédoise, ils tracent une haute vague rocheuse qui dresse sa crête blanche au-dessus de tous les *fjeld*.

Du sommet du Kebnekaisse, un regard suffit pour embrasser les deux aspects de la Laponie. D'un côté, la longue terrasse de la Suède, couverte de forêts striées de larges raies lumineuses que les lacs tracent au milieu de la verdure noircie par les ombres du crépuscule; de l'autre, un entassement confus de pics, d'aiguilles, de dômes, de plateaux, détachant leur silhouette noire sur un ciel de safran. Ces vives colorations crépusculaires des pays du Nord déroutent le sens chromatique : les teintes les plus originales, le jaune orange, le rouge pourpre, le vert, emplissent le ciel, et si un peintre réussissait à les représenter sur une toile, les connaisseurs ne manqueraient pas de le classer au nombre des impressionnistes. Tant est qu'en art on se préoccupe moins de la nature que des habitudes reçues et acceptées.

D'après mes observations barométriques, le Kebnekaisse aurait une altitude de deux mille cent trente mètres : à cinq mètres près, celle que les officiers suédois lui assignent. Actuellement ce sommet passe pour être le plus élevé de la Scandinavie septentrionale; au nord et au nord-nord-ouest, nous avons aperçu des pics très élevés qui pourraient bien lui disputer cet honneur.

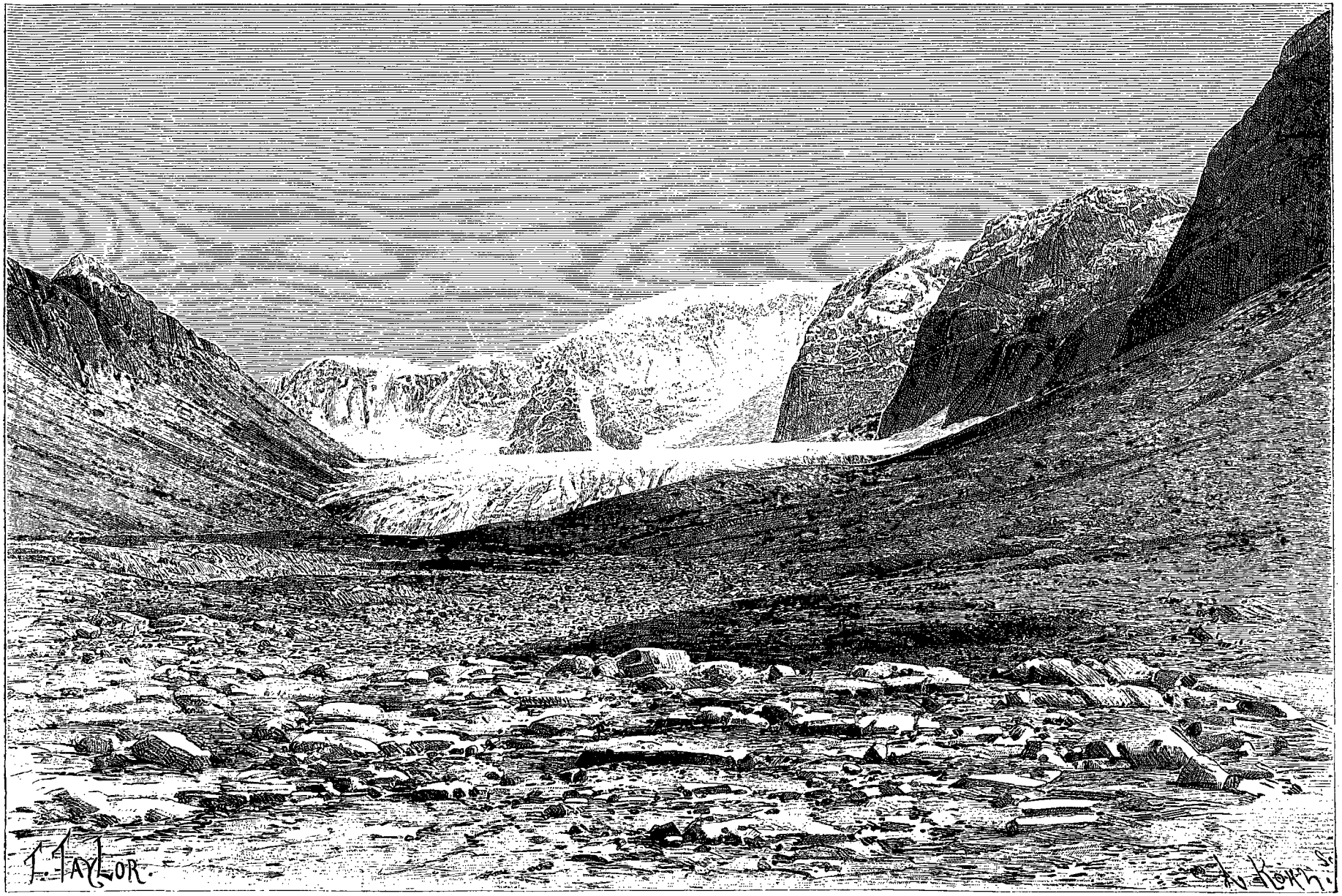
Quand on est simplement vêtu d'un caleçon, la plus belle ardeur pour les observations géographiques se refroidit rapidement par une température de zéro degré. Un dernier coup d'œil au panorama, et en route! Nous descendons à gauche dans une vallée qui s'ouvre au sud du Kebnekaisse. Si de ce côté la pente est moins raide que sur le versant nord, elle est tout autant encombrée de pierres croulantes, et, dans la vallée, toujours des pierres, des blocailles, un désert de rochers gris, parsemé de plaques de neige, sans autre végétation que quelques touffes de plantes alpines et de bouleaux nains blottis dans les rochers. A quatorze cent cinquante mètres, entre deux blocs, nous découvrons une fine radicelle de bouleau nain; c'est l'altitude la plus élevée à laquelle nous ayons trouvé cet arbre, si l'on peut appeler ainsi un végétal dont le tronc n'était guère plus gros qu'une allumette-bougie.

Au milieu de ce chaos, l'obscurité nous surprend; la saison des longs jours est maintenant passée, et à neuf heures la nuit arrive, une nuit sans lune, sans étoiles. Il fait noir comme dans un four. Pendant deux longues heures, nous trébuchons au milieu des pierres; et, pour terminer cette promenade, nous guéons un torrent d'eau glacée. A minuit, enfin, nous arrivons au campement. Je laisse à penser si nous fîmes honneur au dîner que Jo nous avait préparé avec plus de bonne volonté que de talent culinaire. Depuis douze heures, chacun de nous n'avait mangé qu'une tablette de chocolat.

Le lendemain nous constatons que les sacs ne contiennent plus de vivres que pour trois jours. La retraite vers la côte est donc nécessaire. Du reste la pluie menace, les brouillards enveloppent les montagnes. Dans ces conditions, les observations que nous pourrions faire au cours de nouvelles ascensions seraient trop incomplètes pour nous récompenser du jeûne auquel nous devrions nous soumettre. Dans l'après-midi nous levons le camp, pour aller passer la nuit à l'extrémité supérieure de la Tjäkta-Vaggi, à la limite des dernières broussailles.

Le lendemain 24 août, dès sept heures du matin, la caravane se met en route par une pluie battante. Pour retourner au Skjomen, nous nous dirigeons au nord-nord-est, vers le col de Skjangli, projetant d'examiner le versant oriental des *fjeld* que nous avons traversés. Un col ouvert à l'extrémité supérieure de la Tjäkta-Vaggi nous amène dans une large vallée, l'Alesvuobmi, couverte de pâturages, la vallée la plus verdoyante de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Kebnekaisse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

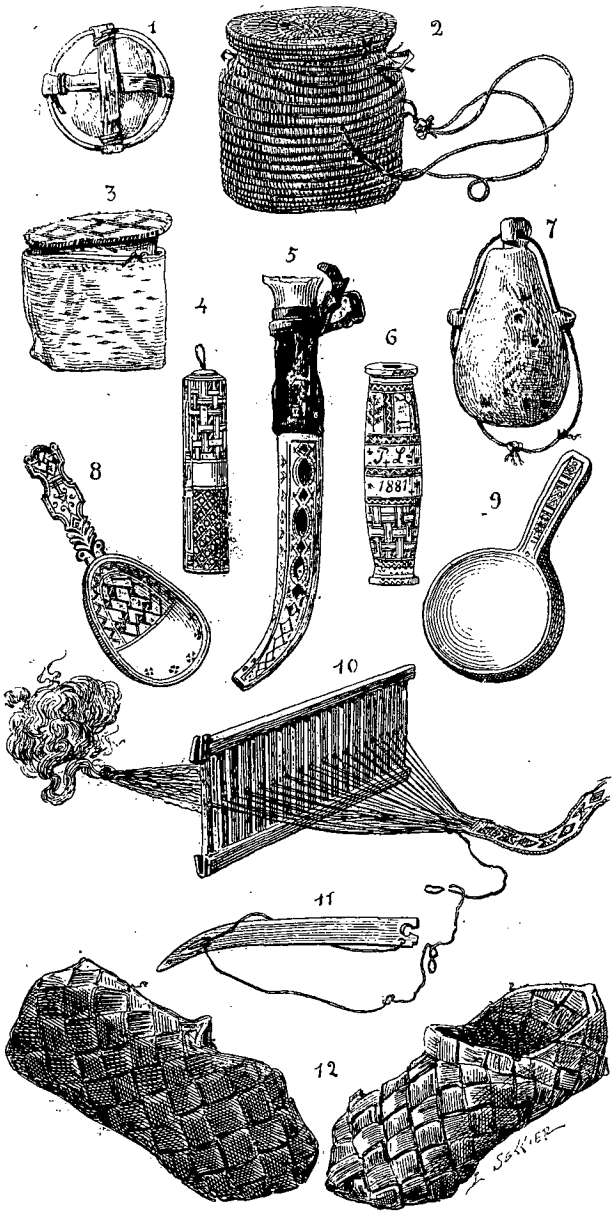
Laponie, assure Jo. A deux kilomètres du col, quelques bouleaux apparaissent; tapis dans les creux et sur les bords de l'Alesjauri, à l'altitude de 790 mètres, bouleaux et saules forment des taillis touffus. A pareille hauteur, sur le versant norvégien, on ne trouverait pas un arbre. Sur tout le revers suédois, la végétation forestière s'élève à une altitude beaucoup plus considérable qu'en Norvège, bien que le climat y soit plus rigoureux.

Après avoir traversé la vallée, nous gravissons un *fjeld*, toujours sous la pluie. Maintenant, attention! L'ours et le renne sauvage ne sont point rares dans ces parages, et il ne nous déplairait point de nous mesurer avec l'un et de goûter un cuissot de l'autre. Mais rien ne bouge, rien ne paraît.

Quel dommage! le récit d'une chasse à l'ours ferait si bien dans une relation de voyage! Aujourd'hui rennes et ours se sont mis à l'abri. Des bourrasques, de la pluie, du grésil, de la neige à moitié fondue. Les tourbières sont devenues des lacs; les ruisselets, des torrents. Pendant six heures, nous barbotons comme des canards. A dix heures du soir, l'obscurité nous oblige à nous arrêter. Nous soupons tristement, devant un feu qui produit plus de fumée que de chaleur, et, plus tristement encore, nous nous couchons dans la boue, arrosés par une pluie de gouttelettes suintant du sommet de la tente.

Dès la pointe du jour je suis réveillé par l'agréable sensation d'un filet d'eau qui me coule dans le dos. La pluie tombe toujours; nous faisons rapidement le paquetage, et, non moins rapidement, nous atteignons le col de Skjangli. Coûte que coûte, nous voulons arriver ce soir à Bugholmen. Le col de Skjangli (740 mètres) est couvert sur le versant norvégien de beaux alpages; ces alpages sont traversés par trois torrents, profonds d'au moins un mètre. Autant de torrents, autant de bains, ensuite un bain de boue dans un marais, puis de nouveaux bains en rivière. Dans la journée, nous prenons au moins une vingtaine de bains de pied et de siège, sans préjudice d'une douche continuelle que nous donne la pluie. Après onze heures de ce régime hydrothérapique, nous arrivons à Bugholmen, dans la pauvre petite cabane que nous avons quittée il y a huit jours. Aujourd'hui elle nous paraît un véritable palais. Les philistins habitués à vivre dans une maison ne se doutent guère des avantages multiples que présente une habitation couverte d'un toit; pour cela, il faut avoir reçu la pluie pendant trente-six heures et avoir bivouaqué huit jours. Sur le plancher qui nous sert de lit, les puces et *tutti quanti* exécutent une *fantasia* désordonnée et nous attaquent avec une voracité qu'explique leur long jeûne. Ne nous en plaignons pas! Notre excursion nous a fourni l'occasion d'enrichir notre collection d'histoire naturelle d'une espèce nouvelle. Ce coléoptère inédit, et les observations topographiques que nous avons pu faire, sont d'importants résultats, qui nous font oublier les vicissitudes de la vie nomade.

Charles Rabot.

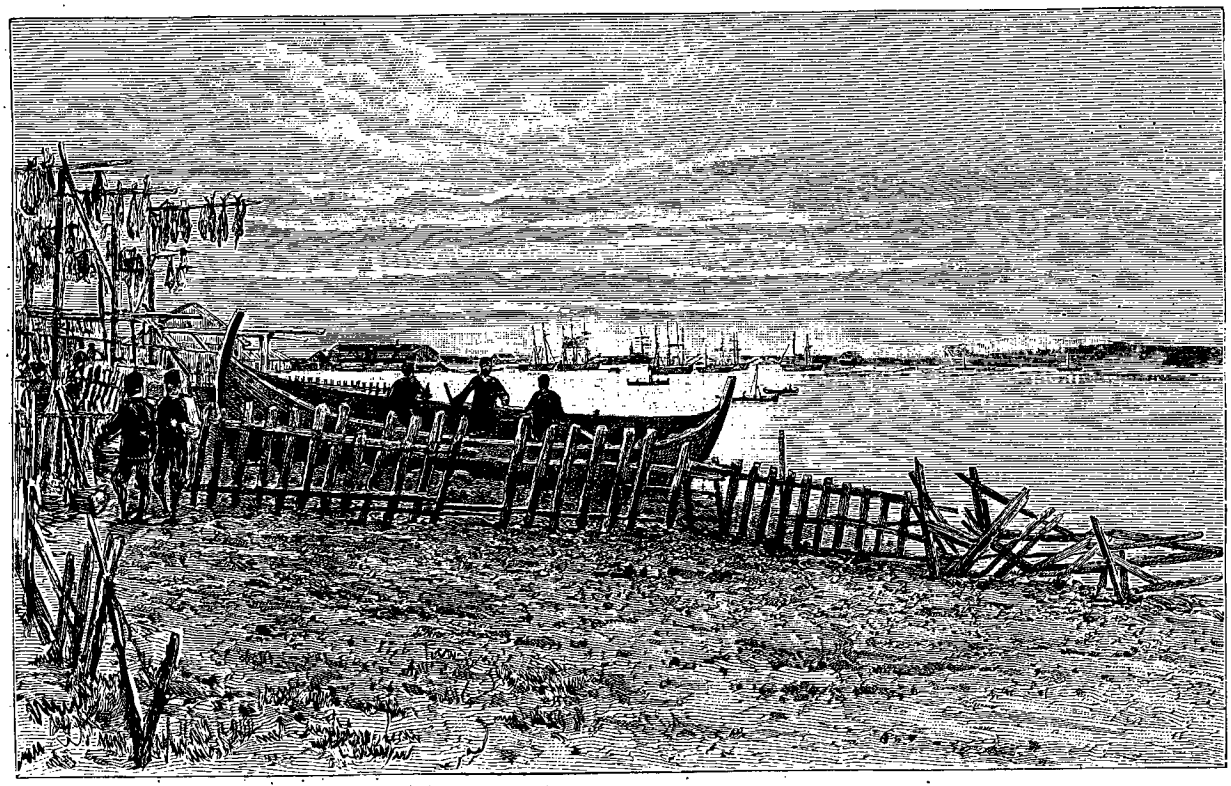


Ustensiles lapons (voy. p. 107 et 108). — Dessin de P. Sellier, d'après les originaux au Musée d'ethnographie du Trocadéro (*collection Rabot*).

1. Peson de filet en pierre (Norvège, Finlande et Russie). — 2. Boîte en racines de bouleau nain (Suède). — 3. Boîte en écorce de bouleau (Russie). — 4. Boîte à allumettes en os de renne (Suède). — 5. Couteau; la gaine est en os de renne (Norvège). — 6. Manche de couteau en os de renne (Suède). — 7. Bouteille en bois de bouleau pour conserver le sel (Suède). — 8. Cuiller en os de renne (Suède). — 9. Écope à manche orné de gravures sur os. — 10 et 11. Métier et navette en os de renne (Suède, Norvège et Finlande). — 12. Chaussure en écorce de bouleau (Russie).

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vadsö. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

EXPLORATIONS EN LAPONIE.

NORVÈGE — SUÈDE — FINLANDE,

PAR M. CHARLES RABOT[1],

Chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA LAPONIE FINLANDAISE.

Vadsö et les Finnois. — Boris-Gleb et les Lapons russes. — Le Pasvig. — Cascades et rapides. — Les lacs et la forêt. — L'Enara.

I

Nous voici encore une fois en mer, en route pour Vadsö, projetant l'exploration de la vallée de Pasvig, tout là-bas, sur les frontières de Norvège et de Russie. Sous un ciel rayonnant de lumière, la côte de Norvège nous paraît plus belle que jamais, et les effets de couleurs les plus chatoyants charment nos yeux. Nous revoyons : les îles Loffoten, éclairées par le soleil rose de minuit; puis Tromsö, dans son petit cadre de verdure tremblante sous la brise de l'océan Glacial; ensuite Hammerfest, la *ville* la plus septentrionale du monde, avec sa population bigarrée de Norvégiens, de Lapons, de Russes; enfin le cap Nord, sombre falaise de trois cents mètres, contre laquelle les hautes vagues de l'océan Glacial se brisent en longues fusées d'écume. Au delà le vapeur longe la côte du Finmark, monotone et régulière comme une ligne de fortifications. Sur plus de deux cents kilomètres, elle déroule son ruban de pierres, ici projetant un haut promontoire au milieu de l'Océan, là s'infléchissant en un long et large fjord, et partout élevant sa masse rocheuse, grise et stérile.

Le 30 juillet, à midi, nous arrivons à Vadsö. Au fond d'une baie, une ligne de baraques multicolores; par derrière, sur une éminence, une petite église blanche; plus loin, une rangée de collines basses, pelées, d'un jaune sale comme un cuivre mal récuré;

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aucun arbre, à peine çà et là quelques plaques d'un maigre gazon tachant de vert-de-gris le tapis de mousse et de lichens. Le ciel est gris comme au mois de novembre, l'eau est grise, tout est gris, et il souffle une âpre brise qui nous fait grelotter sous nos gros vêtements d'hiver. En même temps que nous sommes gelés, nous sommes asphyxiés. La brise apporte jusqu'en mer les parfums des industries de Vadsö, et elles ne fleurent pas précisément la rose, les exhalaisons du chantier de dépècement des baleines et de la fabrique de guano de poisson! Imaginez les odeurs mélangées de la viande corrompue et du poisson pourri.

Le vapeur mouille à une bonne demi-lieue de Vadsö. Dans la baie ouverte à tous les vents, la mer est forte, et ce n'est pas une petite affaire que d'embarquer dans un canot les vingt colis qui composent notre bagage. L'atterrissement n'est pas non plus facile, la mer est basse, et, avant d'aborder, nous échouons une dizaine de fois pour le moins. Dès que nous sommes à terre, nous courons chercher un gîte dans une misérable auberge décorée du nom pompeux d'hôtel. Les chambres de l'établissement sont propres; mais que dire de la nourriture que l'on nous donne? A déjeuner, à dîner, à souper, toujours de la morue et encore de la morue salée; puis des œufs, qui bien certainement, avant d'arriver à Vadsö, ont dû faire le tour du monde, et de la viande dure comme un morceau de cuir. A en juger par l'odeur qu'elle exhale, elle doit venir en droite ligne du chantier de baleines situé en face. Et il ne faut pas se plaindre : en Norvège, cela n'est point de bon ton. Nos compagnons d'infortune, de joyeux Finlandais, n'ont garde de récriminer; ils se contentent de donner à leur chien le contenu des plats.

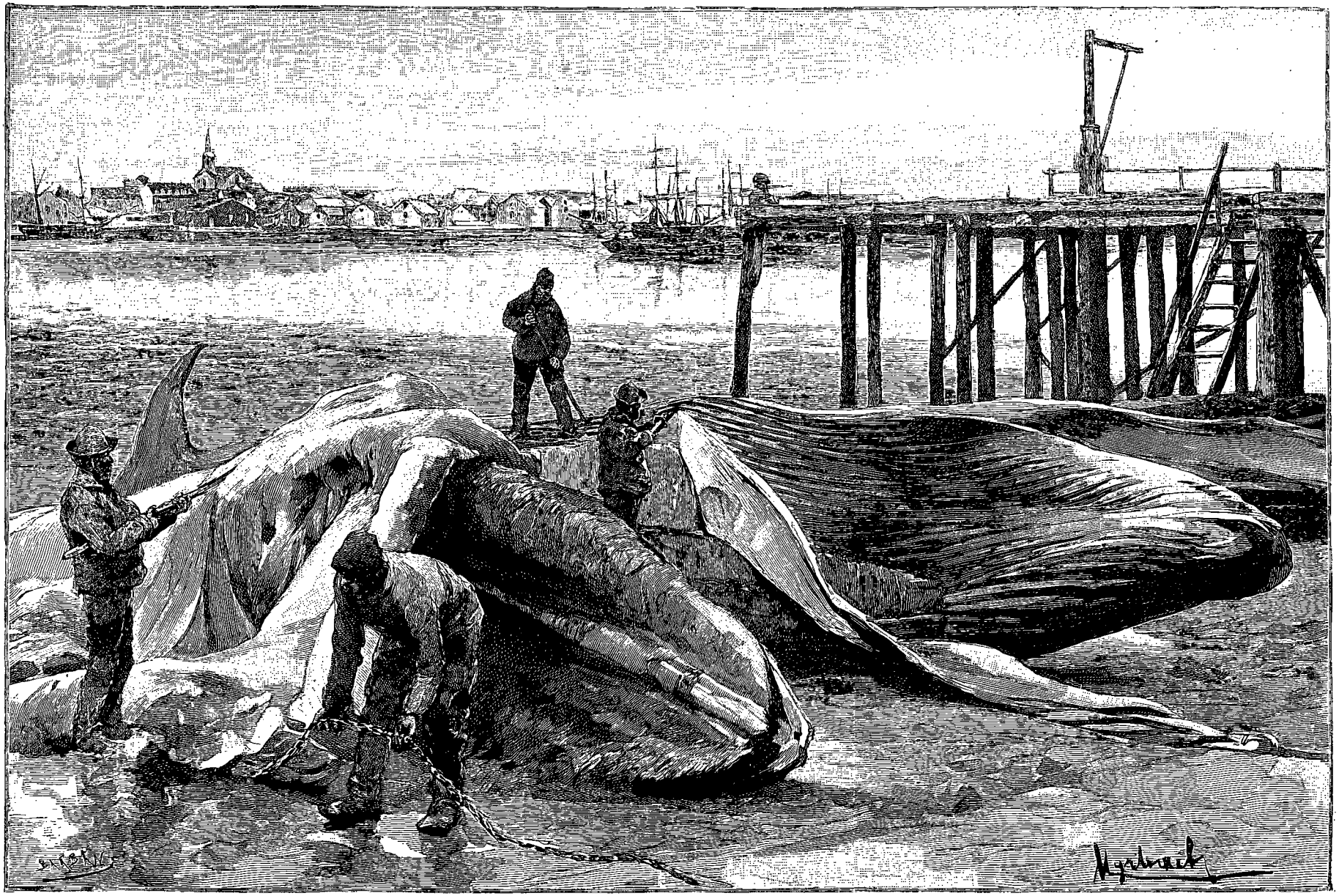
Une fois installés à l'hôtel, nous allons faire un tour en ville. Ici, comme à Vardö, comme dans toutes les bourgades de la côte du Finmark, la population se compose d'éléments appartenant à deux races différentes, les Norvégiens et les Finnois, sans compter quelques Lapons, et chaque race est cantonnée dans une partie distincte de la ville. Les Norvégiens occupent Midtre Vadsö, le groupe de maisons bâties au fond de la baie, et les Finnois, les faubourgs, deux lignes de baraques qui bordent la côte à droite et à gauche de Midtre Vadsö. Chacun est ainsi chez soi, et c'est prudent, car la concorde n'est pas toujours parfaite entre les deux races. Les Scandinaves forment ce que l'on pourrait appeler la classe dirigeante; mais les Finnois, les *Qvänes*, pour me servir de l'expression norvégienne, sont la majorité de la population. A Vadsö, sur une population de deux mille âmes, ils sont au nombre de plus de treize cents, et, non sans raison, ils se considèrent ici comme chez eux. Vadsö est une véritable ville finnoise, une colonie du grand-duché de Finlande en plein territoire norvégien. Depuis une cinquantaine d'années les Finnois envahissent la Norvège septentrionale. Chassés de la Finlande par la rigueur du climat et la disette, ils s'établissent dans le Finmark, partout où ils trouvent un petit coin de terre végétale à défricher, partout où les pêcheries sont rémunératrices. Dans l'intérieur des terres, comme sur la côte, partout vous rencontrez des Finnois colonisant cette stérile région. Cette colonisation s'étend même au delà du Finmark, dans le département de Tromsö et la partie septentrionale du Nordland jusqu'à l'Ofotenfjord. Actuellement les Finnois établis dans la Norvège septentrionale ne sont pas moins de huit mille.

La présence de cette nombreuse population finnoise en Norvège préoccupe vivement l'opinion publique, surtout en considération des revendications formulées par le parti national finlandais. Au nom du principe des nationalités, ce parti ne réclame rien moins que l'annexion à la Finlande du Finmark oriental, en tout ou en partie. Naturellement les Norvégiens protestent, mais ils se rendent bien compte du danger qui les menace, et l'un d'eux résumait très exactement la situation en comparant la question finnoise à celle des duchés danois. Le Finmark sera peut-être un jour pour la Norvège un Slesvig-Holstein. Les préoccupations des Norvégiens sont d'autant plus justifiées que les Finnois du Finmark ne se fondent pas avec le reste de la population. Ils conservent l'usage de leur langue, l'imposent même aux autres habitants — dans tout le Finmark oriental, la langue usuelle est non point le norvégien mais le finnois; — enfin, les Finnois ont un sentiment très vif de leur nationalité et de leur indépendance.

Tout en causant politique avec un indigène, nous arrivons au centre de la *ville* norvégienne, au marché, au *torv*. Autour de guinguettes établies en plein vent au beau milieu de la place, grouille une foule déguenillée et crasseuse. Vous voyez là des représentants de toutes les races du Nord, des pêcheurs norvégiens, des matelots allemands, des Finnois, des Lapons finlandais vêtus de tuniques en vadmel bleu, plaquées de grossières broderies en laine rouge, des Lapons norvégiens habillés de robes de fourrures rapiécées, des Samoyèdes d'Arkangel enfouis dans de longues pelisses en peau de renne, des Caréliens, des matelots russes auxquels leur longue lévite donne l'air de sacristains. Vous entendez parler le norvégien, l'allemand, le finnois, le carélien, le lapon, le russe; c'est un mélange confus de toutes les langues et de tous les costumes. Sur tout le périmètre de la place, des boutiques alignent leurs étalages remplis de quincaillerie et de clinquant. Debout sur le pas de leur porte, des marchands norvégiens, en chapeau à haute forme, regardent gravement cette foule qui laisse entre leurs mains le plus clair de ses gains. Vous voyez là un mélange de civilisation et de barbarie, de richesse et de pauvreté, se heurtant, se coudoyant, et dissonant comme deux notes fausses.

Du *torv* nous allons nous promener dans la ville finnoise, dans la *Qvänby*. Une rue longue d'un kilomètre, tracée le long de la mer; d'un côté, de petites maisons en bois, couvertes en terre et peintes de couleurs voyantes suivant l'usage du pays, toutes construites sur un plan identique, comme les maisons d'une cité ou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



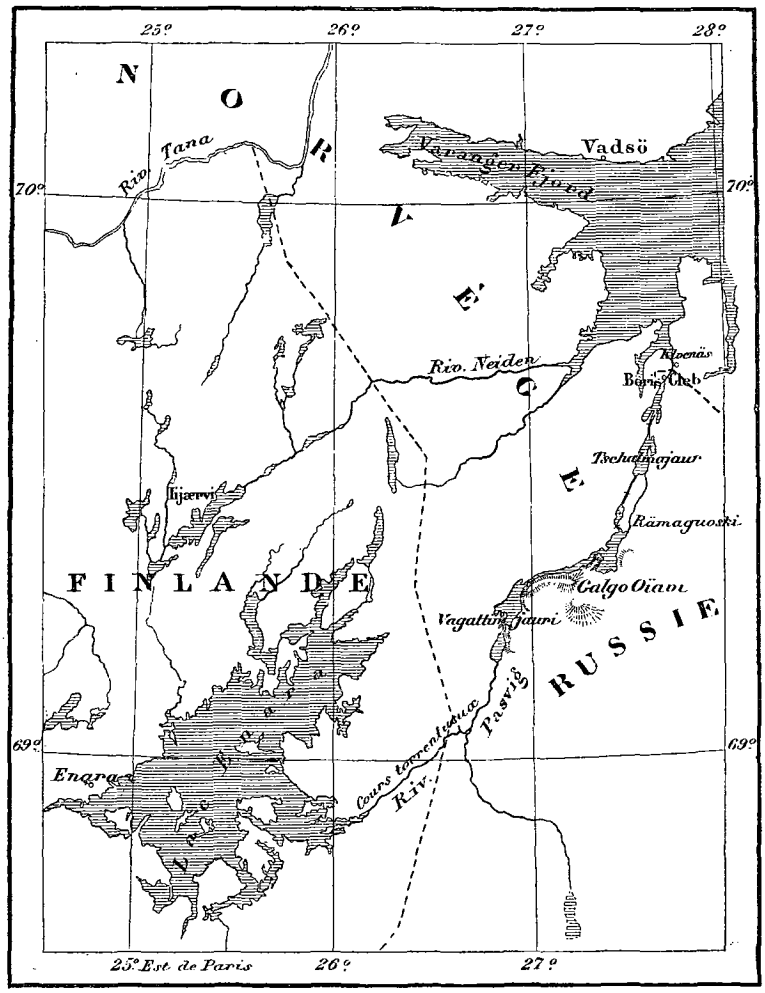
Dépècement d'une baleine sur le chantier de Vadsö (voy. p. 116). — Dessin de Myrbach, d'après des photographies de MM. G. Pouchet et Ch. Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrière ; de l'autre côté, sur le bord de la mer, de vieux canots sciés par la moitié transformés en étables, des filets, des embarcations, et de longues lignes de traverses chargées de milliers de morues. Pendant deux mois elles sèchent là, empuantant l'air à dix kilomètres à la ronde, sans que les indigènes paraissent s'en apercevoir. Sous toutes les latitudes l'argent n'a point d'odeur, et ici la morue, c'est la monnaie courante. C'est elle qui a déterminé la colonisation du pays, c'est elle qui nourrit la population, c'est elle qui l'enrichit. Elle fait l'objet de toutes les transactions, le sujet de toutes les conversations, et, dans la mémoire du voyageur, les souvenirs du Finmark et de la morue sont si étroitement associés qu'il ne peut songer au pays sans penser immédiatement au poisson.

En face de la ville finnoise, sur une île qui ferme la baie, est établi le chantier de dépècement des baleines. Soyons courageux, étoupons-nous le nez avec nos mouchoirs et en barque! Un baleinier vient de ramener un cétacé, et les ouvriers sont occupés à haler l'animal sur un plan incliné. De la queue à la tête, la bête mesure vingt mètres; sa mâchoire ouverte forme une guérite dans laquelle un homme debout s'abrite parfaitement. Encore n'est-ce qu'une pièce très ordinaire. Certaines baleines atteignent une longueur de trente mètres : un gibier, ma foi, qui vaut bien un coup de feu. Car maintenant ce n'est plus avec un harpon lancé à la main que l'on tue ces animaux, mais avec un canon placé à l'avant d'un bon et solide vapeur. Ce canon lance un harpon dont la tête est engagée dans un obus percutant et la tige fixée à un long câble. Bref, le système de projection est celui du canon porte-amarres. En frappant la baleine, l'obus éclate, les branches du harpon s'ouvrent comme les armatures d'un parapluie, pénètrent profondément dans les chairs, et la bête a beau plonger, se démener, elle reste prise au piège.

La baleine une fois halée sur le plan incliné, quatre ouvriers armés de longs couteaux fixés à un manche la découpent en longues aiguillettes, comme le ferait d'un canard un habile maître d'hôtel. Après quoi, ils l'éventrent, et, de l'arcade sanglante qu'ils ont taillée, s'échappent des torrents de sang, des débris d'entrailles fétides, des morceaux de graisse visqueux. Le chantier devient un charnier immonde, et avec cela quelle odeur! Que les naturalistes viennent à Vadsö, ils trouveront matière à exercer leur talent.



Carte de la vallée du Pasvig et de l'Enara. Le tracé du Pasvig a été exécuté d'après le lever à la boussole de M. Ch. Rabot.

Après avoir visité ce chantier, après avoir vu la ville finnoise, le *torv* et l'arbre de Vadsö, l'unique arbre du pays, un misérable sorbier, un balai haut de deux mètres, le voyageur a passé en revue toutes les curiosités de la localité.

La journée du lendemain fut entièrement occupée par les préparatifs du départ. Le soir, au moment où nous allons mettre à la voile pour traverser le Varangerfjord, une tempête éclate, et pendant deux jours nous restons prisonniers à Vadsö. Heureusement pour nous, il n'y a pas à Vadsö que des Lapons et des Finnois : il y a encore une petite colonie de fonctionnaires, tous gens instruits et du meilleur monde. Nous passons de longues heures avec eux, à causer de quoi, je vous le donne en mille, de la dernière pièce jouée aux Français. Toute cette petite société lit la *Revue des Deux Mondes*, sans en passer une ligne, et elle se passionne pour nos discussions politiques et littéraires autant qu'un Norvégien peut se passionner.

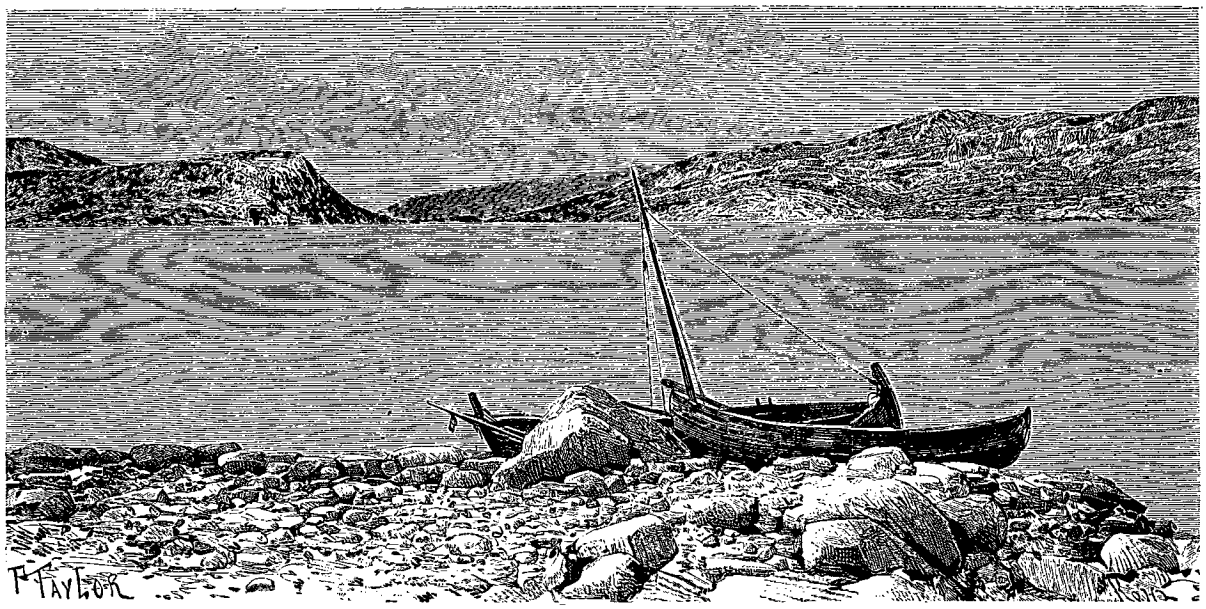
II

Le 3 août enfin, la brise mollit; vite en barque! Poussée par un bon vent, notre embarcation traverse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rapidement la large plaine d'eau du Varangerfjord et entre bientôt dans le Bögfjord, bras latéral du Varanger au fond duquel débouche le Pasvig. Nous doublons un cap, et nous voici dans un monde nouveau. La pleine mer a disparu derrière une falaise; devant nous s'étale le Bögfjord, encadré de rochers. On se croirait sur un lac. De petites plaques de gazon bigarrent de joyeuses taches vertes la masse grisâtre des pierres; plus loin, des bouleaux s'abritent dans les creux, et quelques pins noueux se cramponnent sur les rochers avec leurs racines crochues comme des griffes. Elle est bien chétive, bien malingre, cette végétation, néanmoins le paysage paraît aussi verdoyant qu'un coin de la Normandie à des yeux qui, depuis huit jours, n'ont vu que des rochers stériles. Dans ce cirque de montagnes, la brise de mer ne se fait plus sentir, et pour avancer il faut avoir recours aux avirons. Après quatre heures de cet exercice musculaire, nous apercevons, au milieu des rochers et des frondaisons légères d'un taillis de bouleaux, une petite maison blanche, reluisante comme une pièce d'argent au milieu de gros sous sales. Nous sommes à Elvenäs, la résidence de M. Klerk, le *lendsman* du Syd-Varanger, une petite Arcadie perdue à l'embouchure du Pasvig.

Le *lendsman* nous reçoit avec la gravité froide qui sied à un magistrat. Non moins gravement, il nous présente à sa famille et à un groupe de jeunes filles. Vous pensez bien qu'avec tout ce petit monde la froideur dure peu. Au dîner nous sommes tous amis; après le grog, tous camarades. Grattez le Norvégien, vous trouverez toujours un homme aimable et accueillant, et ses offres de services ne se bornent pas à de bonnes paroles. M. Klerk me l'a bien prouvé en organisant ma caravane comme il l'avait fait pour



Le Bögfjord. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

MM. Georges Pouchet et Jules de Guerne, mes prédécesseurs dans cette région.

Le lendemain nous allons à Boris-Gleb pour organiser la caravane. Boris-Gleb est un hameau lapon, situé à deux kilomètres d'Elvenäs, sur la rive gauche du Pasvig, une petite enclave russe en territoire norvégien. Lors du traité de 1826 conclu entre la Russie et la Norvège pour le partage des territoires jusque-là indivis du Syd-Varanger, le Pasvig fut choisi comme frontière entre les deux pays jusqu'à hauteur de Boris-Gleb; de ce point une ligne conventionnelle fut tracée jusqu'à l'embouchure du Jacobselv, en laissant à la Russie, sur la rive gauche du Pasvig, un carré d'une superficie de deux kilomètres, autour du sanctuaire dédié aux saints Boris et Gleb, les deux apôtres du catholicisme grec dans ces parages lointains. Comme bien vous pensez, de bons orthodoxes ne pouvaient laisser exposé aux sacrilèges d'hérétiques pareil lieu de sainteté. Les négociateurs russes se firent encore attribuer pour leurs nationaux divers avantages, tels que le droit de pêche à l'embouchure du Pasvig. Tout cela fut dûment constaté dans un protocole, mais en termes si vagues et si obscurs qu'il ne se passe guère d'année sans que les fonctionnaires norvégiens et le consul russe du Finmark soient obligés à de longues négociations pour interpréter le traité. Mais à quoi seraient utiles les diplomates, s'ils rédigeaient leurs traités d'un style clair et compréhensible?

Cette question de Boris-Gleb est très importante. Ce village est l'avant-poste de la Russie vers l'est, et de tout temps les Norvégiens ont craint de la voir dépasser ce point et s'étendre, à leurs dépens, le long de l'océan Glacial. Le traité signé en 1855 par la France et l'Angleterre d'une part, la Suède et la Norvège d'autre part, n'avait d'autre but que de garantir les deux royaumes-unis scandinaves d'une invasion russe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en Finmark, et de s'assurer leur neutralité bienveillante pendant la guerre de Crimée. Deux traités ont été signés, des centaines de réclamations diplomatiques adressées, et tout cela pour un misérable village de cent vingt Lapons! Une église en bois, un presbytère, et tout autour une centaine de baraques qui, par leurs dimensions et leur saleté, ressemblent plus à des porcheries qu'à des habitations humaines, voilà Boris-Gleb.

Les habitants de Boris-Gleb forment un contraste frappant avec tous les Lapons que j'ai vus jusqu'ici. Leur haute taille et leur barbe de sapeur les feraient prendre pour des Russes, et cette méprise est d'autant plus facile qu'ils portent la chemise passée par-dessus le pantalon, comme des *moujiks*. Les femmes également ont adopté le costume russe, le *sarafan*, robe en cotonnade rouge, décolletée sur une chemise blanche ou jadis blanche et dont la taille est placée très haut. Ce costume est d'un effet peu gracieux. Ainsi accoutrées, les beautés de Boris-Gleb ont tout l'air d'être habillées d'un sac. Les Lapons sont sans doute insensibles aux effets plastiques.

Les gens de Boris-Gleb forment un petit clan complètement isolé au milieu des autres Lapons et des Finnois habitant le Syd-Varanger. La différence de langue, non moins que la différence de religion, empêche toute union et toute relation entre eux et leurs voisins. Un Lapon luthérien a autant de mépris pour son congénère orthodoxe qu'un musulman pour un chrétien. Sans aucun contact avec des races supérieures, cette petite tribu n'a point reçu ce qu'on est convenu d'appeler les bienfaits de la civilisation. Les gens de Boris-Gleb sont complètement illettrés, et la rareté du fer et du plomb dans ces parages les oblige à se servir de la pierre et de l'os, comme le faisaient les hommes préhistoriques. Les poids de leurs filets sont des cailloux enveloppés dans un morceau d'écorce de bouleau, leurs navettes des os éclatés taillés en pointe, enfin les bordages de quelques-uns de leurs canots sont, non point cloués, mais cousus. Comme les peuplades préhistoriques, ces indigènes vivent presque exclusivement du produit de la pêche et de la chasse, et, comme toutes les tribus de pêcheurs et de chasseurs, ils sont obligés à de fréquents déplacements pour suivre les migrations du poisson et du gibier. L'été, ces Lapons sont établis à Boris-Gleb; au printemps ils s'installent dans des huttes en terre pour pêcher le saumon à l'embouchure du Pasvig; en automne, ils remontent la rivière pour faire une provision de corégones dans les lacs de la vallée supérieure, et ils passent l'hiver dans une quatrième localité, au milieu des forêts. Ces indigènes ont ainsi une habitation pour chaque saison.

Vivant toujours sur le Pasvig, les Lapons de Boris-Gleb connaissent pour ainsi dire la position de chacun des blocs qui obstruent le cours de la rivière, et leur aide est absolument nécessaire au voyageur pour cette navigation mouvementée. Mais, comme tous les gens qui ont un monopole, ils l'exploitent. De leurs rares relations avec des gens civilisés, les Lapons de Boris-Gleb n'ont retenu que l'art de voler le voyageur. Il ne fallut pas moins de cinq heures de discussion à M. Klerk et au *pope* pour recruter les bateliers qui m'étaient nécessaires. Et quelle discussion! des cris, des interpellations, et toute la litanie des jurons dont la langue russe est si riche. On se serait cru dans une réunion publique. Enfin, d'un commun accord, le départ est fixé au 6 août. Après quoi, pour fêter l'heureux succès des négociations, le *pope* m'invita à dîner. Si j'avais la plume de Brillat-Savarin, je consacrerais une page élogieuse au *kalebaka* qui nous fut servi, un pâté de saumon exquis, et au vin de Crimée qui l'arrosa. Rien que d'y penser, j'en ai encore le goût.

III

Le 6 août, à huit heures du matin, équipages et canots arrivent à Elvenäs. Les canots sont de petites pirogues, effilées à l'avant et à l'arrière comme des baleinières, calant à peine quelques centimètres, et dans lesquelles une seule personne peut prendre place outre l'équipage. Chaque embarcation a une équipe de deux hommes : l'un rame à l'avant, l'autre se place à l'arrière en face de son camarade et gouverne à l'aide d'une paire d'avirons. Nous répartissons les bagages entre chaque canot, puis chacun prend place dans sa coquille de noix, les rameurs à leurs bancs et le voyageur sur les bagages. Maintenant, attention! ne perdons pas l'équilibre, point de mouvements brusques si l'on ne veut pas goûter de l'eau du Pasvig. Entraînée par le jusant, la rivière dévale rapidement. L'eau tourne en tourbillons, reflue en remous dans les endroits profonds, clapote dans les bas-fonds; ici, les canots sont arrêtés par la violence du courant; là, ils s'ensablent; plus loin, ils talonnent sur les pierres. Les rameurs nagent avec énergie, poussent avec leurs gaffes, mais les embarcations n'avancent guère. La traversée d'Elvenäs à Boris-Gleb — deux kilomètres — dure une bonne heure. C'est un avant-goût des péripéties nautiques par lesquelles nous devons passer.

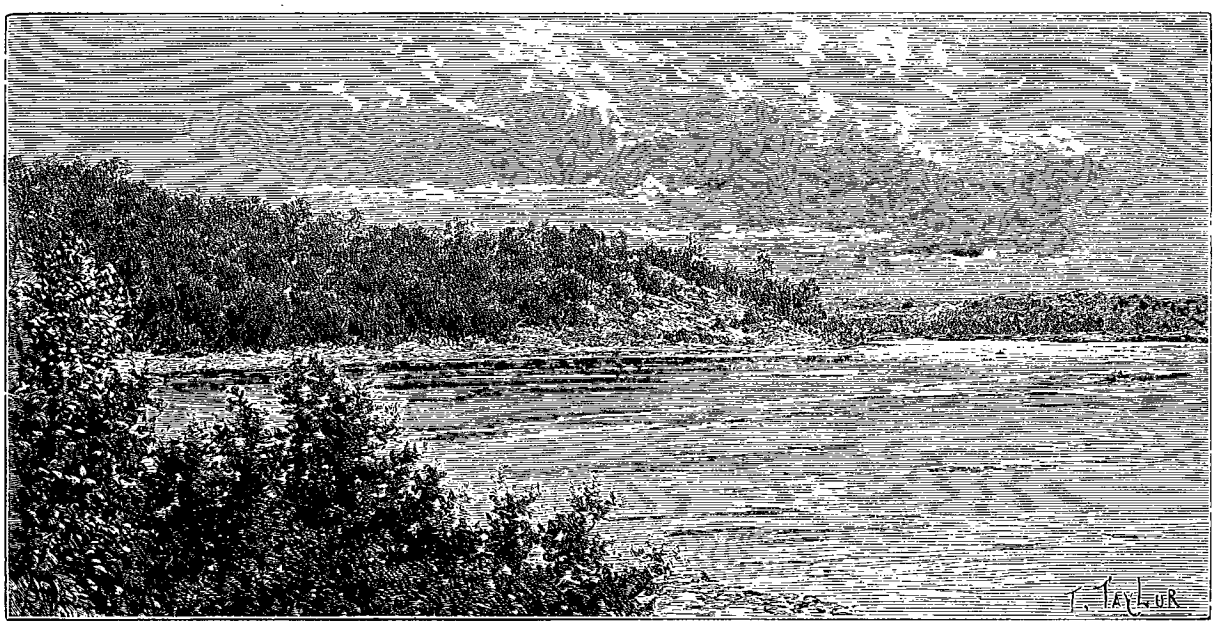
A un kilomètre de Boris-Gleb, le Pasvig se précipite hors d'une gorge par une belle cascade haute d'une douzaine de mètres. Cela nous promet encore des aventures. En guise d'encouragement, les Lapons nous annoncent que nous devrons passer trente et une cascades ou *ström*[1] avant d'a teindre l'Enara, et cela sur une distance de cent vingt kilomètres. Le voyage ne sera donc point monotone. Inutile d'essayer de remonter ce tourbillon. Les Lapons tirent les canots de terre. La population entière de Boris-Gleb arrive à la rescousse, hommes, femmes, enfants; chacun crie à s'égosiller, gesticule à se démancher les bras, s'interpelle comme s'il allait en venir aux mains; finalement tous s'attellent aux embarcations, et les halent à bras le long de la rivière, et ce n'est pas un petit travail de faire passer nos trois canots lourdement chargés au mi-

1. Courant d'eau rapide, tel qu'il s'en produit, par exemple, au pont Royal en temps de crue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu des blocs de toutes grandeurs et de toutes dimensions qui couvrent le sentier. Une heure d'efforts, et nous atteignons le sommet de la cascade. Nous continuons ensuite notre navigation en traversant un joli petit lac; une demi-heure plus loin, le Pasvig se resserre et forme un *ström*. Encore un coup de collier. A deux kilomètres de là, une seconde cascade, le Harefoss[1]. La masse d'eau arrive droit sur nous, rapide et écumante. Les rameurs redoublent d'efforts, mais chaque coup d'aviron nous fait, à grand'peine, gagner quelques centimètres; de grosses lames lourdes soulèvent les embarcations, des paquets d'eau embarquent, l'embrun chassé par le vent nous aveugle. Nous ne sommes plus qu'à cinquante mètres de la cascade; les rameurs laissent porter vers la rive, un courant de foudre nous emporte, tout tourne autour de nous, instinctivement nous nous cramponnons aux bordages, et, après quelques secondes d'angoisse, nous débarquons tout étourdis. Les canots sont de nouveau tirés à terre, et l'opération du halage recommence. Ici la manœuvre est facilitée par un glissoir formé de troncs d'arbres placés en travers du sentier. Sur tous les points de la rive norvégienne où il est nécessaire de haler les canots à travers bois, M. Klerk, le souverain du pays, a fait établir ces glissoirs, des *oplundsveie*, pour employer l'expression technique norvégienne. Sur la rive russe, au contraire, il n'y a point d'*oplundsveie*; on tire les canots comme on peut, et pourtant il suffirait d'abattre quelques arbres pour s'éviter un pénible travail. Allez donc tirer les Lapons de leur insouciance! Nos pères nous valaient, vous répondent-ils, ils ont bien tiré leurs canots sans *oplundsveie*, pourquoi ferions-nous autrement qu'eux?

Les huit hommes de la caravane s'attellent à un canot; deux le tirent en avant, deux le poussent à l'arrière, les quatre autres le maintiennent d'aplomb en soutenant les bordages. Et cette manœuvre, nous la recommençons trois fois, autant de fois que nous avons d'embarcations. Au total, il faut parcourir cinq fois la même distance.



Le Klostervand. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

Au delà du goulet du Harefoss, les collines s'écartent comme un décor de théâtre, et devant nous s'allonge une plaine d'eau brillante de lumière, dans un cadre de verdure. Une épaisse forêt de pins et de bouleaux en garnit les rives et les îles; des deux côtés du lac, elle couvre la plaine, et sur tout le pays elle étend son manteau uniforme, troué çà et là par les bossellements de hautes collines chauves. Et ici c'est une véritable forêt composée d'arbres bien fournis. A voir cette nappe d'eau miroitante, ces pins droits et élancés, ces bouleaux au feuillage bruissant, ce ciel pur et transparent, je me demandais si mes yeux ne me trompaient pas, si je n'étais pas victime d'une illusion, si je ne rêvais pas. C'est qu'en Laponie comme ailleurs le soleil est un grand magicien. Il transforme tout ce qu'il touche, et, pendant quelques semaines, il donne à ce pays, presque toujours enfoui sous la neige, l'éclat des contrées méridionales. Deux mois durant, il flamboie au-dessus des lacs de Laponie, comme au-dessus de la Méditerranée, il dore les *fjeld* comme l'Apennin, il fait briller les aiguilles des pins comme des lamelles d'émeraude, scintiller les troncs argentins des bouleaux, et répand sur toutes choses son lumineux rayonnement de gaieté.

Nos canots glissent rapidement sur la surface unie du Klostervand, rangés en ligne comme une escadre en bataille. En traversant les lacs, les équipages ont toujours soin de ramer de conserve. D'un canot à

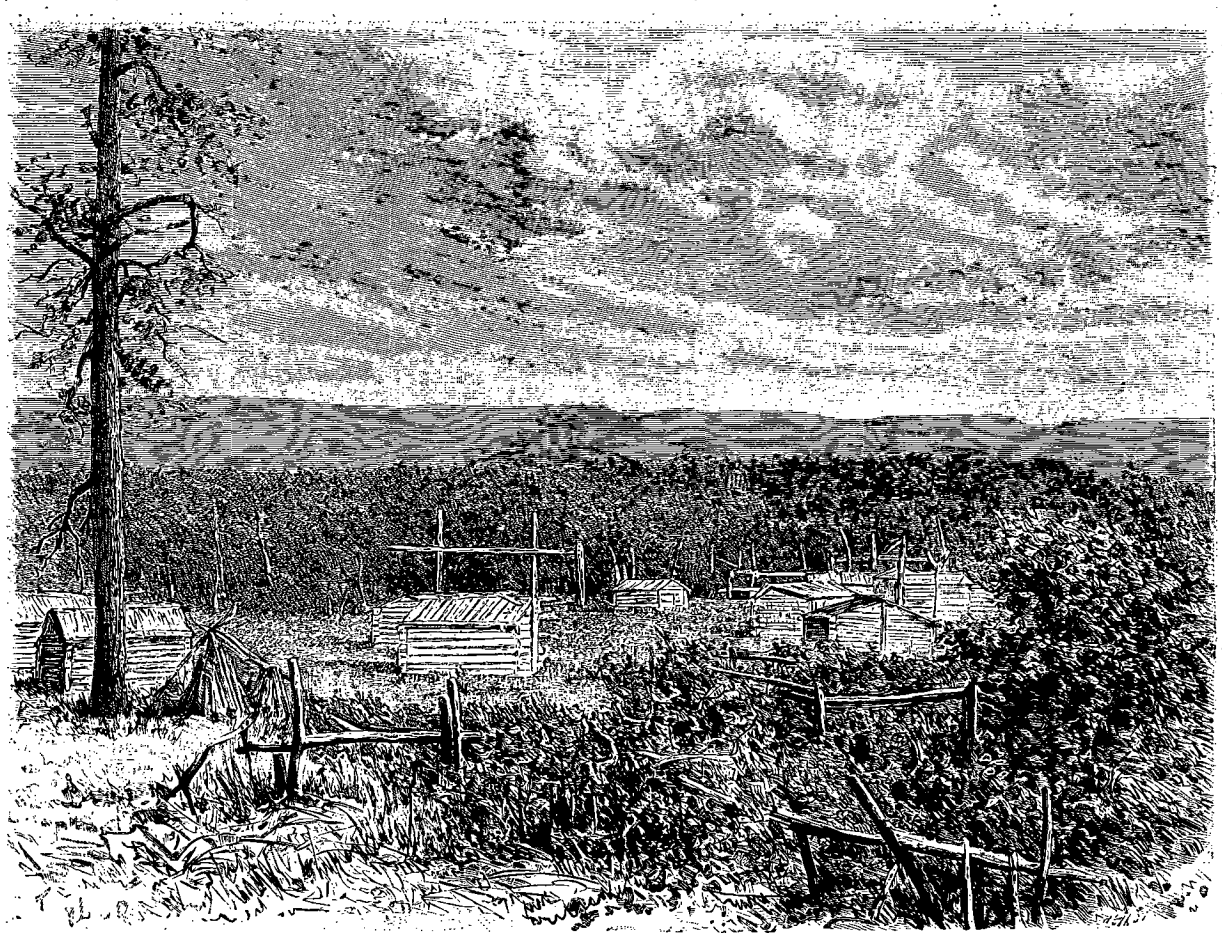
1. *Foss* ou *fors*, « cascade » en norvégien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'autre, ils se contentent d'interminables histoires, fort peu édifiantes, paraît-il ; puis ce sont des rires bruyants, des exclamations, des cris, un sabbat à vous étourdir. Tout à coup un silence se fait, les hommes empoignent les avirons, et alors commence une course folle qui se continue jusqu'à ce que la fatigue arrête les rameurs.

A l'extrémité du Klostervand, une nouvelle cascade, l'Holmfors, nous barre le passage, et, pour la troisième fois de la journée, il faut recommencer la manœuvre du halage à terre. Au delà, une petite nappe d'eau, puis un étranglement de la rivière ; plus loin, un second lac, le Tschalmajauri, le plus long des cinq grands bassins lacustres que forme le Pasvig dans sa vallée inférieure. Pas la moindre ride n'agite la surface du lac, et, sur cette nappe unie, transparente, les plus légères vapeurs du ciel se réfléchissent aussi nettement que sur la glace la plus fidèle ; le ciel est violet, l'eau est violette, et, à l'horizon, les contours du lac se confondent avec les nuées qui s'envolent au-dessus de la forêt. Perché sur une caisse, au milieu du canot, et regardant à quelques mètres en avant, il me semble être perdu dans l'espace et ressentir les étourdissements du vertige.

La fertilité des pâturages a déterminé de nombreux colons à s'établir sur les bords du Tschalmajauri. Ils



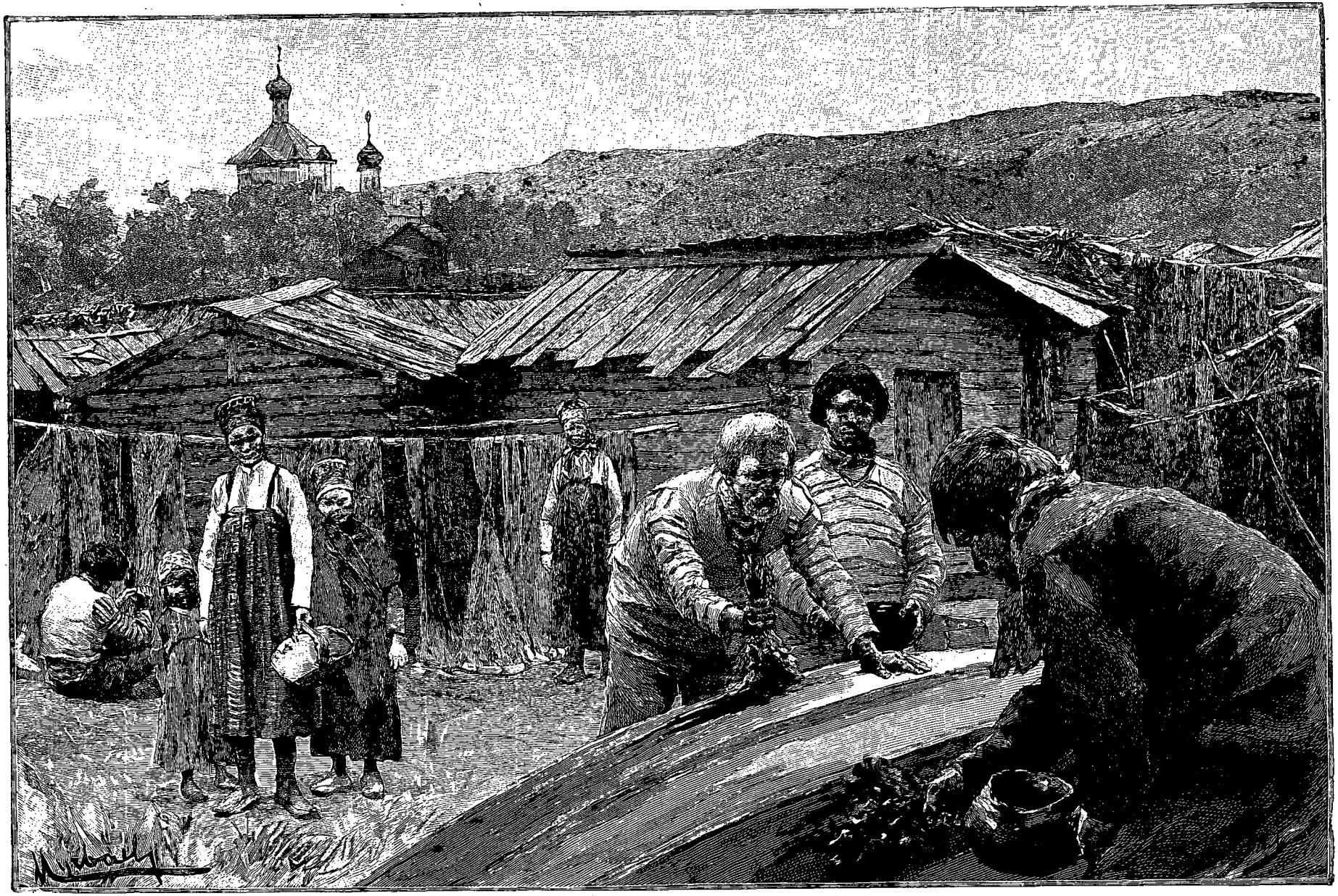
La *vitte* d'hiver des Lapons de Boris-Gleb (voy. p. 122). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

sont là pour le moins une centaine, répartis dans dix-neuf habitations, douze sur la rive russe, sept sur la rive norvégienne. Ces colons vivent de l'élevage de quelques bestiaux et de la pêche dans les lacs. Autour de leurs habitations, ils ont brûlé la forêt et, sur ce lambeau de sol défriché, planté quelques petits carrés de pommes de terre. Si le mois d'août n'est pas trop froid, elles arriveront tout juste à maturité avant les premières gelées.

Presque tous ces indigènes sont Finnois ; une seule famille est norvégienne ; et nous allons lui demander le couvert pour la nuit. Le couvert, c'est beaucoup dire, car on nous loge dans le fenil, dont les planches disjointes n'empêchent point de faire des observations astronomiques.

Les bagages débarqués, la marmite est immédiatement mise sur le feu. Deux brasiers flambent bientôt joyeusement devant la maison, autour desquels les hommes se groupent pour préparer la popote. Les Lapons tirent de leurs sacs du poisson à moitié salé, fort peu appétissant, et le jettent dans une marmite pleine d'eau. En attendant que l'eau bouille, les uns causent avec animation, les autres jouent aux cartes, et l'enjeu n'est pas mince pour des Lapons. Sur un coup de cartes ils risquent le gain de leur journée, quatre *couronnes*. Une fois cuit, le poisson est déposé sur une planchette,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Boris-Gleb voy. p. 116 et suiv.). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis les convives s'accroupissent autour de ce plat primitif, et mangent en prenant le poisson à pleines mains. De temps en temps ils s'arrêtent pour avaler de gros morceaux d'un pain noir et des gorgées de l'eau qui a servi à la cuisson. C'est le premier service. On remet ensuite la marmite sur le feu pour préparer, en guise de thé, une infusion de graines de reine des prés. Après quoi, chacun enlève son bonnet, fait, en bon orthodoxe, une dizaine de signes de croix et de salutations dans la direction de l'église de Boris-Gleb, et s'en va jouir d'un repos bien gagné.

Le lendemain, au lieu de poursuivre notre route, nous allons visiter la *ville d'hiver* des indigènes de Boris-Gleb, située dans le voisinage, à une demi-heure au plus, assurent les Lapons. Avant d'arriver au but, nous ramons deux heures, puis nous marchons une demi-heure en forêt. Nous pensions trouver là d'intéressants spécimens de l'architecture lapone, et nous ne voyons que des cassines abandonnées, dispersées au milieu d'une clairière, toutes semblables à celles de Boris-Gleb. C'est là que les Lapons viennent passer l'hiver. Cette excursion nous aurait fait perdre notre journée, si nous n'avions découvert dans cette direction un long bras du Tschalmajauri que les cartes n'indiquent pas.

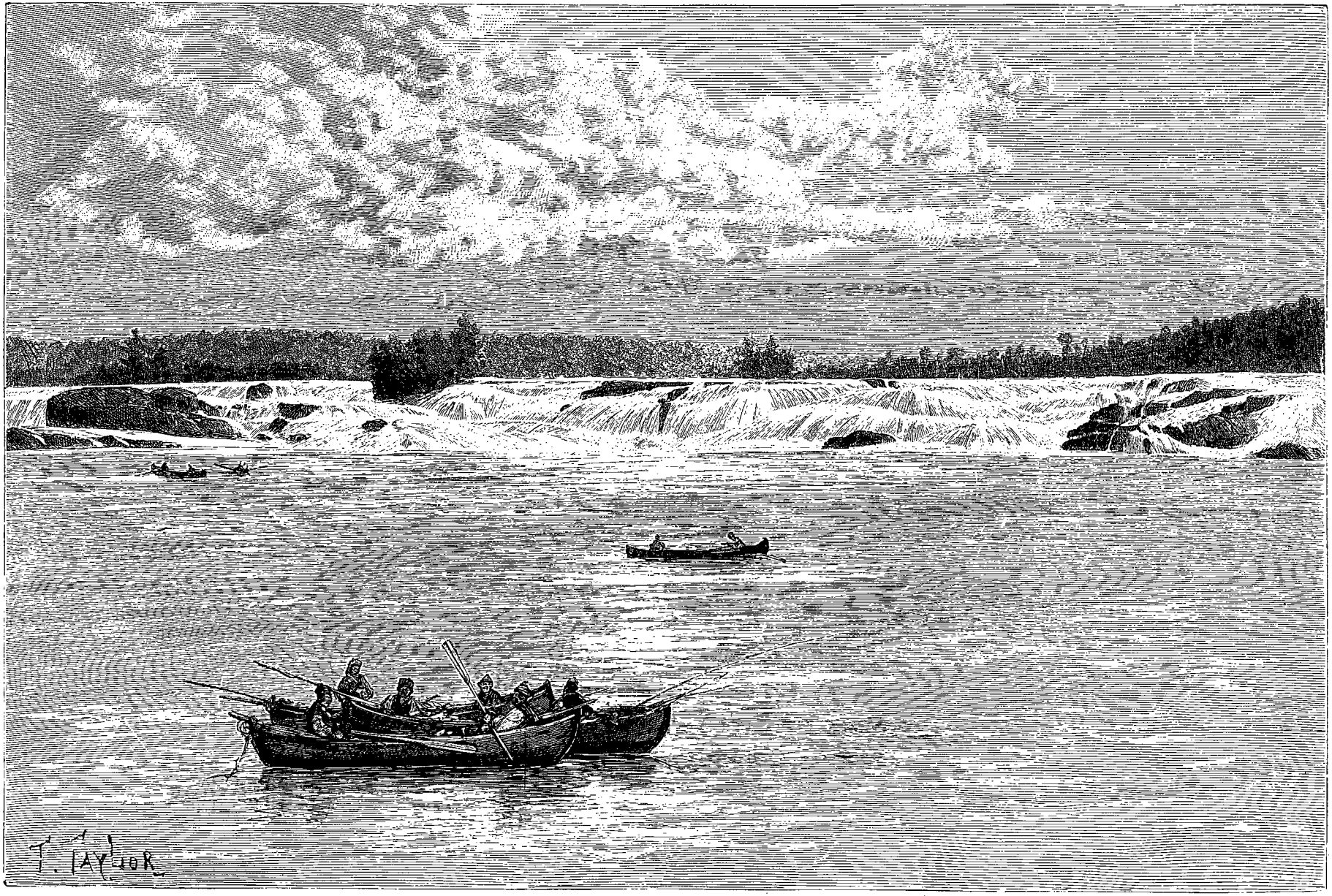
L'extrémité supérieure du Tschalmajauri où nous parvenons dans la soirée est un marais : en certains endroits il y a à peine cinq à dix centimètres d'eau sous la quille des canots. Au-dessus de ce marécage bourdonnent des essaims compacts de moustiques. Ces insectes se jettent sur nous comme sur une proie inespérée, nous harcèlent sans relâche, nous piquent sans trêve ni merci, se glissent partout, dans la barbe, dans le nez, dans la bouche; nous en respirons, nous en mangeons. Nous fermons soigneusement les manches, le col, toutes les ouvertures de nos vêtements, pour les empêcher de pénétrer sous nos habits; les plus minutieuses précautions sont inutiles, l'ennemi s'introduit partout, et partout nous enfonce dans la peau son dard acéré. En quelques instants, la figure, les mains, les bras sont couverts de boutons douloureux. La souffrance causée par ces piqûres multiples vous rend fou; la surexcitation nerveuse vous secoue de violents frissons, la fièvre vous prend. Pour nous mettre à l'abri de ces insectes, nous n'avons d'autre ressource que d'allumer un feu de tourbe et de nous mettre la tête dans un épais nuage de fumée. Une moustiquaire ne rend aucun service dans ce pays. Installez-en donc un dans une tente ou dans une hutte ouverte à tous les vents, et essayez de vous protéger la tête avec un morceau de mousseline, lorsque vous cheminez en forêt, au milieu des broussailles, ou lorsque vous exécutez le lever d'un cours d'eau! Les indigènes ne sont pas moins sensibles que les étrangers aux piqûres des moustiques, et, pour s'en préserver, les Finnois se couvrent la tête d'une petite coiffe en toile blanche. Cette coiffe enveloppe le cou, le menton et le front; seuls les yeux, le nez et la bouche sont à découvert, encore est-ce trop. Tout comme les hommes, les animaux sont tourmentés par ces insectes, et, pour les protéger, les pâtres allument des feux fumeux autour desquels leurs troupeaux viennent se grouper. J'ai même vu des chiens couverts d'une épaisse fourrure se rouler, pour se débarrasser des moustiques qui les piquaient. Les rennes, eux, vont chercher la tranquillité sur les hautes montagnes, d'où la fraîche brise des hauteurs chasse ces insectes. Le vent est le grand ennemi des moustiques; tant qu'il souffle, ils se tapissent sous les mousses. Lorsque le temps est calme et le ciel couvert, ils sont particulièrement redoutables. Si le soleil est vif et la température élevée, les moustiques de Laponie sont moins ardents à la curée; à cet égard leurs mœurs diffèrent de celles de leurs congénères des contrées méridionales. Ces insectes sont la plaie de la zone arctique. Allez dans la Laponie suédoise, dans le Finmark, dans la Laponie russe, dans les *toundras* du pays des Samoyèdes, partout vous trouverez le même ennemi, le moustique; lisez toutes les relations de voyages, et dans toutes ces relations vous rencontrerez les mêmes plaintes, les mêmes imprécations contre cet insecte justement qualifié de *sanguinarius* par les naturalistes.

Le 8 août, à huit heures, l'escadrille appareille. Le temps est radieux, l'air moite, l'atmosphère parfumée par les effluves balsamiques de la forêt. Dans ce rayonnement de lumière, le corps ressent un bien-être indéfinissable, les nerfs éprouvent une sorte de détente. On est gai, on se sent heureux de vivre. Nous avançons sans fatigue, sans effort, sur une belle rivière, au milieu d'une nature calme, paisible, qui repose la vue et l'esprit, et pendant quelques heures nous nous complaisons dans une vague rêverie, cette suprême jouissance du voyageur. — Toujours le même paysage : de tous côtés la forêt, à droite, à gauche, en avant, en arrière, partout la forêt; au milieu, un tronçon de rivière serpentant entre des rives basses; plus loin, une nouvelle cascade; après la cascade, un lac; après le lac, un tronçon de rivière; après la rivière, une cascade, la Rämäguöski[1]. Le Pasvig, large de deux cents mètres, saute d'un bond un escarpement de dix mètres environ, puis se précipite à travers un étroit goulet obstrué de quartiers de roches. Serrée entre les rives, l'eau jaillit contre les blocs en panaches d'écume, se dresse en hautes vagues, qui, à peine formées, s'écroulent les unes sur les autres, et finalement elle irradie sa masse clapoteuse au milieu du lac. Les équipages halent d'abord les canots à la cordelle jusqu'au pied de la chute; là cette fastidieuse opération du portage recommence encore une fois, et pendant deux heures il faut travailler comme des manœuvres, par une température de plus de vingt degrés.

Au delà de la Rämäguoski s'étend un lac, le Bosjauri. Là, changement de décors dans le paysage. Une chaîne de montagnes surgit brusquement comme un écueil gigantesque au milieu de la mer de forêts. Et elles paraissent d'autant plus hautes, ces montagnes,

1. *Guöski*, « cascade » en dialecte lapon de Boris-Gleb; *koski* en finnois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Rämäguöski — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles impressionnent d'autant plus le voyageur, qu'elles s'élèvent au milieu d'une plaine immense dans le flamboiement de la lumière du soir. Le soleil couchant jaunit les cimes chauves des *fjeld*: en bas, les pins détachent leurs têtes noires sur un ciel enflammé; leurs troncs roux brillent comme des cierges allumés dans la noirceur de la futaie, et, à travers les interstices des frondaisons, apparaissent des lambeaux de ciel pourpre. La forêt semble illuminée par un feu de Bengale rouge; peu à peu les teintes s'atténuent, les contours se noient, et, vers onze heures du soir, montagnes, lacs et sapins sont enveloppés d'une buée violacée.

Sur les bords du Bosjauri, nous dressons notre tente. Nous avons là, à proximité de l'eau et du bois, un sol moussu pour nous étendre, et, pour remplir notre garde-manger, il nous suffit de promener à la surface de l'eau un de ces engins à facettes miroitantes connus des pêcheurs sous le nom de « cuiller ». En une demi-heure nous prenons une cinquantaine de poissons, tous de jolie taille, de quoi remplir les six estomacs de nos Lapons, et Dieu sait leur capacité! Tous ces lacs sont très poissonneux; truites, perches, corégones, lottes, brochets s'y ébattent par centaines; dans les rapides, l'eau grouille de poissons, et le pêcheur ne fait que jeter et haler sa ligne. Une fois assurés d'un plat de résistance pour le dîner, nous allons chercher le dessert. A deux pas du campement s'étend une tourbière bossuée de monticules couverts de *multer*, de baies de marais[1]. Toute notre troupe va à la cueillette, picorant à droite, à gauche, sans se soucier des moustiques. A un palais habitué aux prunes et aux pêches parfumées de la France, il semble sans saveur, ce petit fruit des froides latitudes; pour l'habitant du nord, au contraire, c'est un régal. L'été, un dîner norvégien est incomplet sans un plat de *multer*; et, pour l'hiver, toute ménagère prudente conserve une provision de cet antiscorbutique. Il se fait même de ces fruits un commerce local assez important, par l'intermédiaire des Lapons. Les gens qui ont des préjugés agiront prudemment en n'achetant pas de *multer* aux Lapons. Les Lapons, ignorant l'art de la vannerie, suppléent au manque de paniers par d'ingénieuses combinaisons. Tantôt ils rapportent leur cueillette dans leur bonnet, tantôt ils la placent dans leur pantalon, qu'ils transforment en sac en nouant les deux jambes.

Le lendemain 9 août à six heures du matin réveil, à sept heures déjeuner et paquetage, à huit heures en route. Une demi-heure après, nous sommes à l'extrémité du Bosjauri. Encore une cascade, le Luostiguöski, et encore une fois portage des canots à travers une langue de terre. Au delà un autre lac, le Gadde luobol[2]. Nous traversons cette nappe d'eau et allons atterrir au pied du Galgo-Oïavi[3].

Le Galgo-Oïavi est le sommet le plus élevé de la chaîne de montagnes qui surgit au-dessus des lacs, et ce doit être un excellent belvédère pour avoir une vue d'ensemble sur toute la vallée. Un Lapon s'offre de m'y guider, et tout de suite nous nous mettons en route, à travers la forêt. Cinq minutes de marche, et nous perdons de vue le lac. De tous côtés le regard est arrêté par la masse compacte des troncs; à dix mètres devant soi, on ne distingue rien; à peine aperçoit-on à travers les branches des arbres un lambeau de ciel. Tous ces pins sont de belle venue; quelques-uns atteignent une hauteur de treize à quatorze mètres, et mesurent une circonférence de deux mètres au ras de terre. Plusieurs sont écimés, et leurs branches, au lieu de s'élever verticalement, rayonnent autour du tronc en se recourbant vers le sol, comme celles des saules pleureurs. Entre les pins aucun taillis, aucun arbuste, aucune touffe d'herbes; partout un tapis de blanches mousses de renne; tout est blanc, le sol, les pierres éboulées, les souches mortes, tout semble couvert de neige, et, comme sur la neige, le pas laisse une empreinte sur ce linceul de mousses.

Pendant trois quarts d'heure nous montons, guidés par le Lapon, qui, au milieu de cette forêt impénétrable, trouve son chemin avec une merveilleuse sagacité. Bientôt des trouées lumineuses s'ouvrent au milieu des arbres; les pins s'espacent; plus haut ils deviennent rabougris et se couchent sur le sol; finalement, à l'altitude de deux cents mètres, nous dépassons la limite supérieure de la végétation forestière. Au delà on ne trouve plus que des touffes de bouleaux et de saules, tapis dans des creux, et çà et là quelques misérables pins, noueux, tordus, dont la taille ne dépasse pas cinquante centimètres. Nous voici enfin au sommet, à une hauteur de trois cent cinquante mètres. Nous sommes là perchés comme sur une tour, dominant un vide immense, rutilant de lumière. Nos yeux, habitués à la douce lumière filtrant à travers la verdure, sont éblouis comme ceux d'un hibou se hasardant à sortir en plein jour. Vers l'est, le Galgo-Oïavi se prolonge par une série de collines qui, elles également, s'élèvent au-dessus de la limite supérieure des forêts; elles forment un éperon au milieu de la plaine boisée, unie comme l'Océan endormi par le calme. Sur des centaines de lieues, cette forêt s'étend dans toutes les directions, occupant la vallée du Pasvig et l'immense bassin de l'Enara; vers le sud, elle rejoint la grande forêt de la Finlande; vers l'ouest, celle de la Suède et de l'intérieur du Finmark, et vers l'est elle se continue dans la Laponie russe. Du Pasvig au golfe de Finlande, de la Tana à la mer Blanche, la forêt couvre tout le pays. De tous côtés des nappes d'eau ponctuent cette nappe de verdure de gros points bleus; de tous côtés s'allongent des traînées jaunes de tourbières, et à nos pieds le Pasvig trace une longue ligne lumineuse à travers la masse sombre des pins. Partout des forêts, partout des lacs et des marais, nulle part une habitation : c'est une solitude immense dont le sourire des lacs adoucit la tristesse.

1. *Rubus chamæmoreus*, L.
2. *Luobol*, petite nappe d'eau dans le dialecte des Lapons de Boris-Gleb.
3. La tête de la femme; *oïavi*, « tête rocheuse » en lapon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Du sommet du Galgo-Oïavi nous descendons sur les bords du Vagattimjauri[1], où nous attendent les embarcations. Après une heure de navigation, nous allons nous installer pour la nuit dans une station de Lapons, déserte pour le moment, sur une île au beau milieu du lac. La station se compose de quelques baraques en bois et de deux ou trois *aï'a*, espèces de pigeonniers perchés sur un tronc d'arbre, servant de magasins aux indigènes. A pareille hauteur les provisions des Lapons sont ainsi à l'abri des carnassiers et des rongeurs. Ces maisonnettes, ouvertes à tout venant, ne contiennent ni mobilier ni provisions ; mais, en Laponie, du moment qu'on a un toit sur la tête, il faut s'estimer heureux, et de fait mes gens installent pour moi un excellent lit sur le plancher. Un fagot de branches de bouleau sert de matelas, une peau de renne de draps, et une caisse de biscuits d'oreiller : après une journée de voyage on dort à poings fermés sur cette couchette monastique.

Une *aïta'* (*Vjalta*). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

Le lendemain, pas un rayon de soleil ; le ciel est couvert de gros nuages plombés, des brouillards frôlent la tête des arbres, l'eau du lac est grise, la forêt noire comme de l'encre, la lumière blafarde. Dans la nuit, le vent a tourné, et, sans transition, après une chaude journée d'été, nous voici en hiver. Hier, la chaleur était accablante ; ce matin, à huit heures, le thermomètre ne marque que + 9°. Ce pays a sa météorologie spéciale. L'hiver y dure huit mois, du milieu d'octobre jusqu'au 15 juin, date moyenne de la débâcle des lacs ; à ce long hiver succède un printemps de quinze jours. L'été commence en juillet et se termine à la fin d'août ; pendant cette saison, la température peut s'élever à + 30° ou s'abaisser au-dessous du point de congélation. Aux premiers jours de septembre commence l'automne ; en de certaines années, les premières neiges tombent du 10 au 15 septembre.

A huit heures du matin, nous reprenons les avirons pour achever la traversée du Vagattimjauri. Bientôt les rives du lac se rapprochent, et nous entrons de nouveau en rivière. Dix minutes plus loin, un *ström*. Le batelier, assis à l'avant, rame de toutes ses forces, pendant que son camarade pousse l'embarcation à l'aide d'une gaffe solidement appuyée contre une pierre. En combinant leurs efforts, ils font avancer l'embarcation de quelques mètres. Un autre bloc apparaît au milieu de l'eau : vite l'homme à la gaffe lâche son premier point d'appui, jette sa perche contre la seconde pierre, et le rameur gagne encore quelques mètres. On avance ainsi par échelons, tout comme un gymnaste qui s'élève à la force du poignet sur le revers d'une échelle. Ce premier *ström* est suivi à courte distance d'un second ; puis la rivière s'évase et forme un nouveau lac, le Bodsejauri, vrai marécage où les canots s'embourbent. Sur les bords de cette nappe d'eau se trouve une cassine, occupée par des Finnois, la première habitation permanente que nous ayons rencontrée depuis le Tschalmajauri, à cinquante kilomètres de là !

Le Bodsejauri est la dernière marche de l'escalier lacustre formé par le Pasvig. Au delà, la rivière a un régime torrentueux. Sur une distance de quatre-vingts kilomètres elle dégringole d'une hauteur d'environ quatre-vingts mètres ; presque sans intervalle les cascades succèdent aux *ström*, et les *ström* aux cascades. A une heure du Bodsejauri, nous rencontrons une première chute ; deux heures plus loin, une seconde, le Puornoguŏski. Maintenant adieu les pittoresques perspectives des lacs miroitant au milieu de la verdure ! La vue est limitée aux berges de la rivière, tantôt basses et marécageuses, tantôt hautes et escarpées. Ici elles sont formées d'un beau sable jaune, fin comme celui d'une grève, veiné de grenats ; là, de monceaux de cailloux roulés, recouverts d'une couche de tourbe et de débris végétaux en décomposition. Nulle part la roche n'est en place ; de tous côtés, des alluvions et des cailloux roulés. En certains endroits, ces débris sont accumulés en monticules qui, au milieu de la plaine uniforme, prennent l'aspect de collines ; ailleurs ils s'alignent en terrasses longues de plusieurs kilomètres, planes et

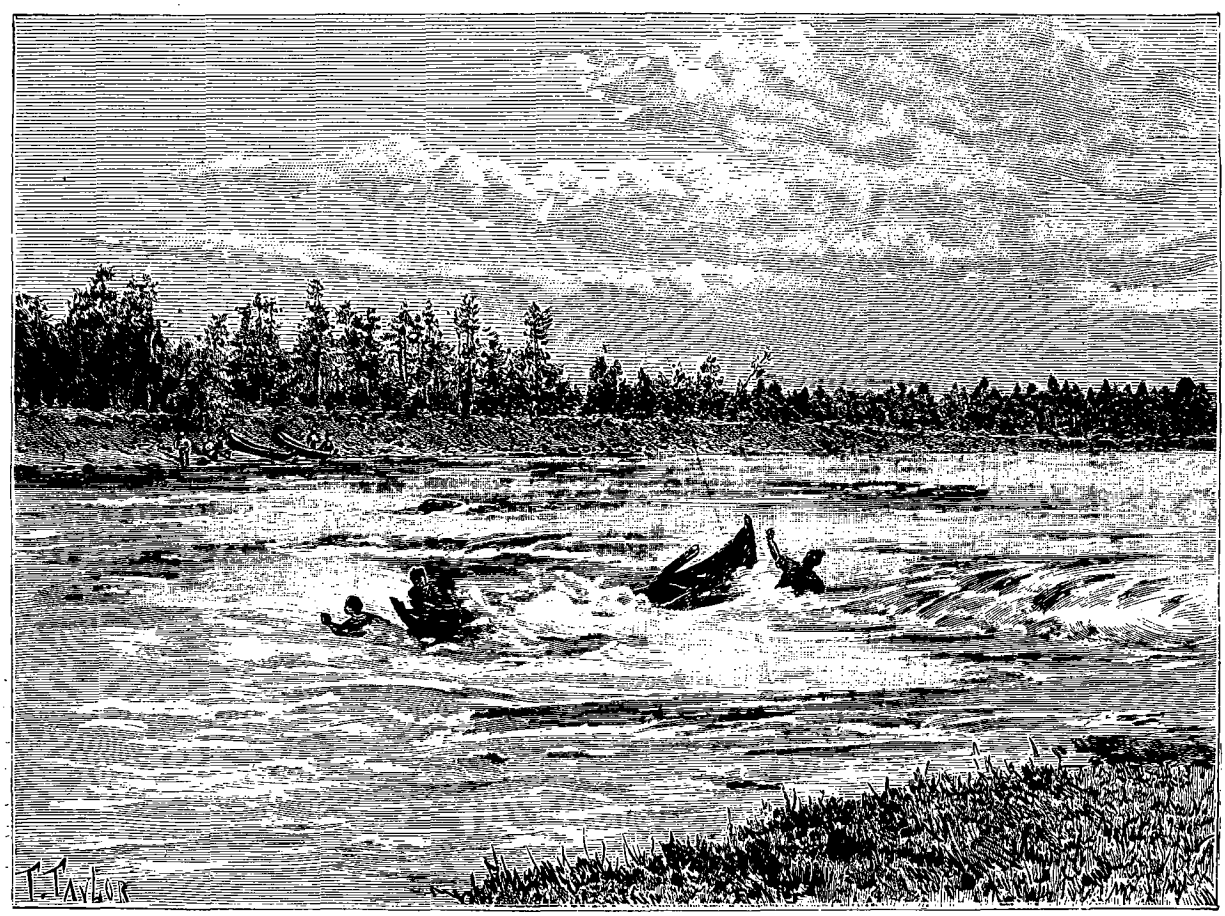
1. *Jauri*, « lac » en lapon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régulières comme des remblais de chemins de fer, et partout la mousse de renne étend son blanc manteau, et partout la forêt déroule sa masse noire. De-çi, delà, de grands vides s'ouvrent béants au milieu des bois; des arbres gisent à terre, étendus tout de leur long, enchevêtrés les uns dans les autres, entassés en inextricables abatis. Leurs troncs éclatés figurent des chevaux de frise, et leurs racines desséchées sorties du sol grimacent mille figures fantastiques.

Le soir venu, la caravane s'installe dans une baraque déserte comme celle où nous avons passé la nuit précédente. Nos Lapons s'établissent dans la maison d'habitation, et nous, dans une cassine qui, à en juger d'après certains vestiges, doit avoir servi d'étable à des moutons. C'est la pièce la plus propre de l'établissement.

Aujourd'hui, 11 août, sixième jour de navigation. Le temps est encore couvert et l'air très vif. A sept heures et demie, le thermomètre ne marque que + 6°,4. Une demi-heure après avoir quitté la hutte, la navigation est interrompue par une cascade, la Naoutcheguöski. Ici, manœuvre inédite. Les voyageurs débarquent, et les Lapons se mettent à l'eau, pour haler les embarcations au milieu du Pasvig. Le courant est



Un naufrage sur le Pasvig. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

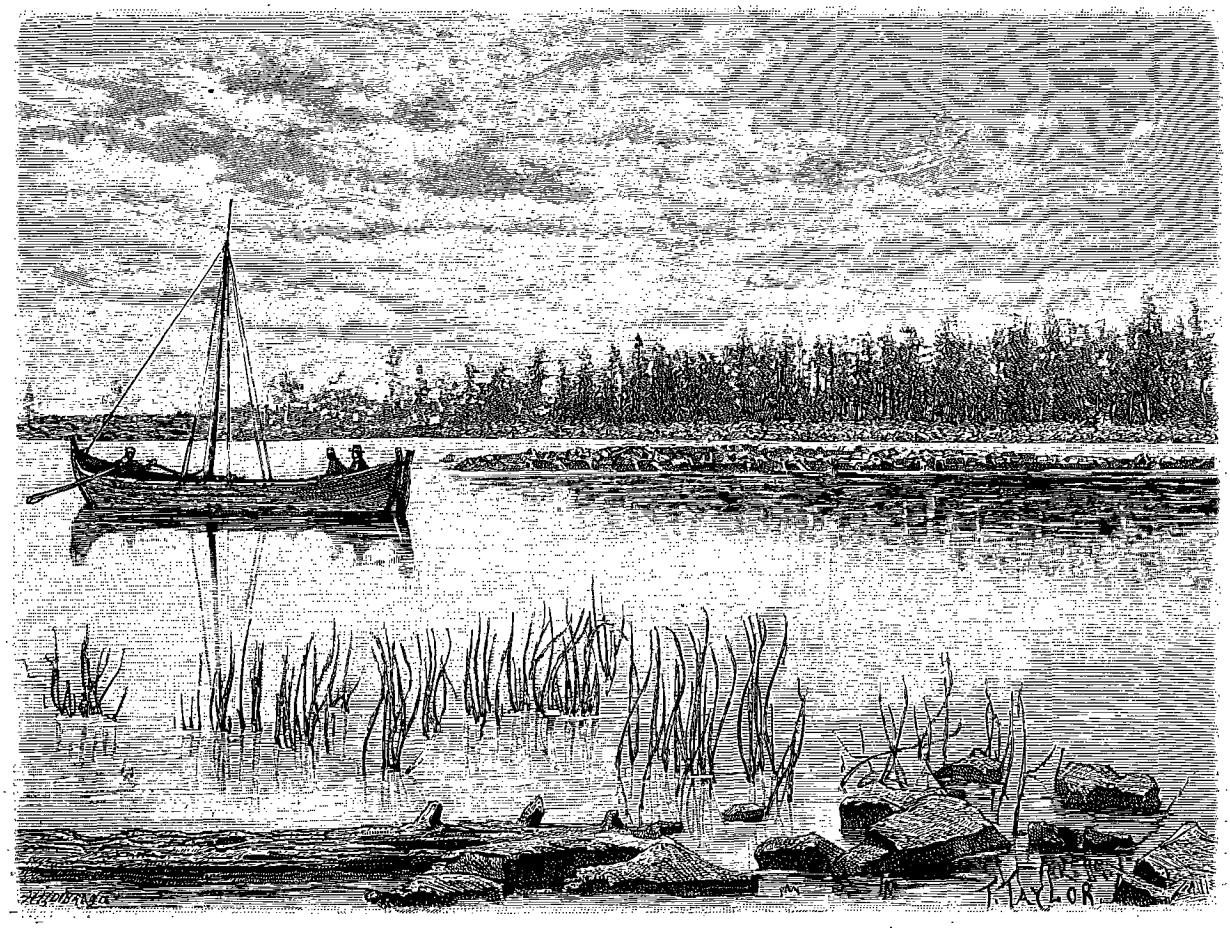
violent, le lit de la rivière encombré de pierres qui roulent, entraînées par la violence de l'eau; à chaque pas, les hommes manquent de tomber et de perdre pied. Une heure de travail est nécessaire pour traverser ce passage. A quelques mètres de là, culbute un second rapide, puis un troisième, et ainsi de suite sur une longueur de plus de deux kilomètres. Après avoir pataugé pendant quatre heures, les équipages ont réussi à amener deux canots au sommet de la dernière cascade; le troisième est en retard; encore un effort, et il sera hors de danger. Au point où commençe le tourbillon, le courant est de foudre, les hommes donnent une vigoureuse poussée, mais l'embarcation n'avance guère. Tout à coup un batelier trébuche, lâche le canot: le canot butte contre les hommes qui le soutiennent, les renverse, leur échappe, file comme une flèche sur le dos des vagues et frappe un rocher en se retournant la quille en l'air. Toute sa cargaison, nos caisses de biscuit, nos précieuses caisses de biscuit, dérive au fil de l'eau, bondit sur le courant, s'entr'ouvre sur les rochers et s'éparpille sur la rivière. Les poissons du Pasvig ont fait ce jour-là une orgie qui comptera dans leur existence.

Fort heureusement, la rivière n'est pas profonde, les hommes n'ont eu aucun mal, et un bon verre d'alcool à 80 degrés, mélangé d'un peu d'eau, les remet sur pied

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et en gaieté. Nous voilà maintenant menacés de la disette. Notre provision de pain est suffisante tout au plus pour deux jours, et nous sommes à plus de quatre-vingts kilomètres d'un hameau finnois sur les bords de l'Enara. Il y a bien, à une quinzaine de kilomètres en arrière, quelques habitations sur les bords du Bosijauri, mais y trouverait-on du pain? Dans ce pays, la farine est une denrée de luxe que les pauvres colons n'ont guère les moyens de se procurer. Mieux vaut marcher en avant et rapidement. Nous abandonnons le canot avarié, nous laissons à l'équipage naufragé quelques vivres pour lui permettre de regagner Boris-Gleb, une fois son embarcation remise en état, et nous continuons le voyage avec deux canots.

Toujours des cascades et des rapides séparés par de petits *luobol*. Sur ces *luobol* les équipages soufflent quelques instants, puis se remettent courageusement à l'eau. Du reste l'eau n'est pas froide; elle subit moins rapidement que l'air les variations de la température: tandis qu'à une heure du soir le thermomètre, exposé à l'air, ne dépasse pas + 8 degrés, il s'élève dans l'eau à + 11 degrés. A quatre heures du soir nous traversons un violent rapide, le Kiamchalguöski. Le halage des canots au milieu de l'eau dure bien une heure; un



Le lac Enara (voy. p. 128). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

kilomètre plus loin, un *ström* se produit au milieu de gros blocs; puis deux autres, à cinquante mètres d'intervalle, suivis bientôt d'une nouvelle cascade, le Galeguöski. Un court tronçon de rivière tranquille, et voici encore une autre cascade, le Njammelguöski. Sur une distance de onze kilomètres, la violence du courant ne nous permet pas de ramer plus de trois kilomètres, quatre au plus; le restant du trajet il faut haler les canots, soit à terre au milieu des bois, soit en plein tourbillon au milieu des rochers.

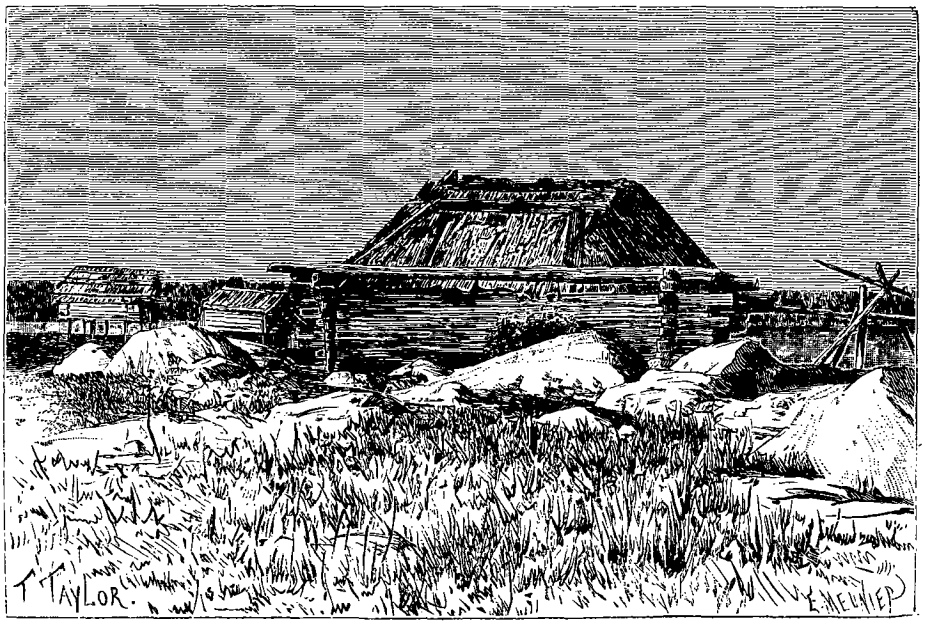
A la Kiamchalguöski, la frontière finlandaise atteint le cours du Pasvig; elle est marquée par un abatis qui tranche la forêt sur une largeur d'une centaine de mètres. Bien entendu, il n'y a ni douanier ni gendarme. Le plus proche fonctionnaire du grand-duché demeure pour le moins à quatre-vingts kilomètres. A neuf heures du soir nous campons. Les bateliers ont bien gagné leur repos; pendant huit heures ils ont toujours été dans l'eau.

12 août. — Brr!... La nuit a été froide. A huit heures du matin, le thermomètre marque seulement + 5 degrés. Rapidement on plie la tente, on avale le café, on embarque les bagages, et en route! Il n'y a plus qu'un effort à faire, et nous touchons au but, à l'Enara. A quelques minutes du campement, un rapide nous oblige à patauger pendant une bonne heure, au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu de la rivière. A un kilomètre de là, une nouvelle cascade; les bateliers tirent les canots à la cordelle, les poussent avec des gaffes, les halent à bras: total : cinq quarts d'heure de travail pour avancer d'un kilomètre. Une heure après, le même exercice recommence à la Paktaguöski, pour atteindre le Paktaluobol, gracieuse petite nappe d'eau encadrée de rochers.

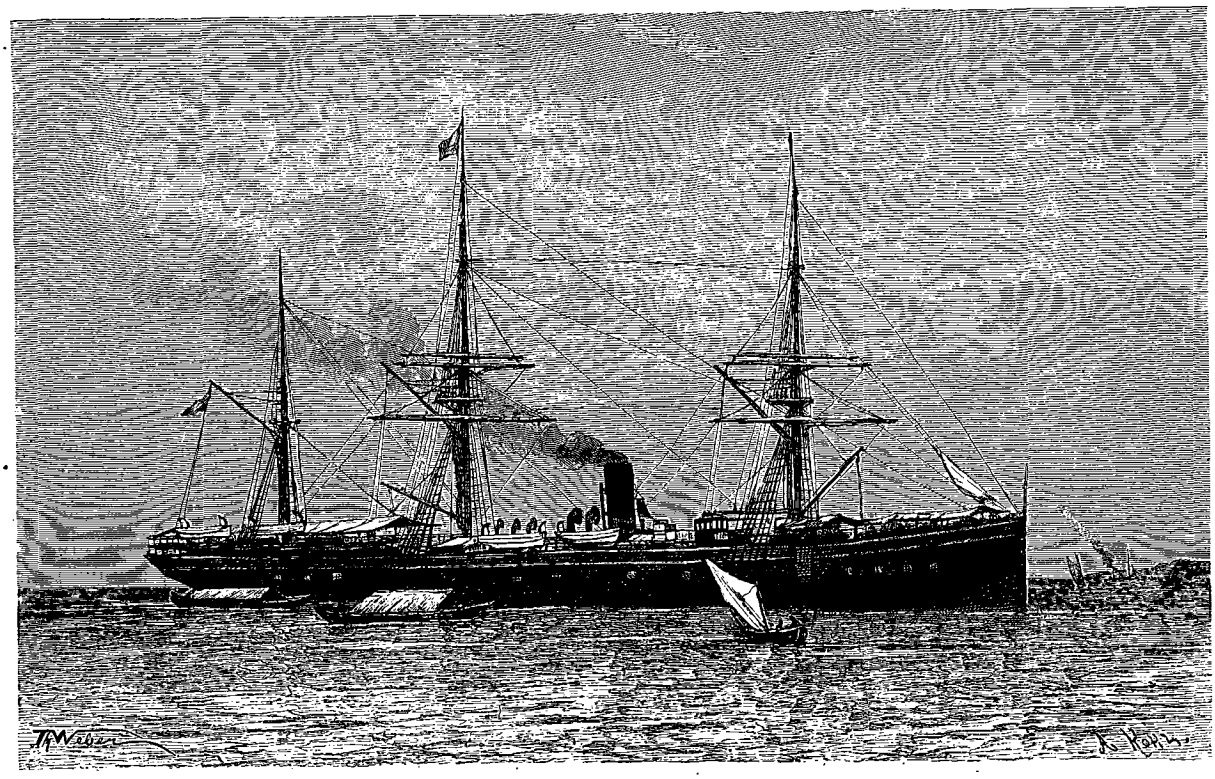
Le Paktaluobol traversé, voici encore un *ström*, puis une cascade. Les bateliers se mettent à l'eau, halent prestement les embarcations et poussent un joyeux hourra. La cascade que nous venons de traverser est la dernière. Nous sommes enfin sur l'Enara! D'après les indications des cartes, nous pensions découvrir une immense plaine d'eau s'étendant à perte de vue, une mer intérieure aux horizons infinis, et que voyons-nous? un petit bassin encadré de pelouses, de bouquets d'arbres et de rochers roses jetés là comme pour le plaisir des yeux, luisant entre l'eau verte et la futaie noire. On se croirait sur le lac du bois de Boulogne. A ce bassin fait suite un détroit, à ce détroit un second bassin encombré d'îles, puis un nouveau détroit. De tous côtés un dédale inextricable d'îles, d'îlots, de récifs, de détroits, de golfes, et, de tous côtés, des bois de bouleaux pailletant le lac de lueurs argentées et des massifs de pins moirant l'eau de reflets sombres. Partout la forêt, partout de petites nappes d'eau et partout de petits coins solitaires qui semblent ménagés exprès pour la rêverie. L'Enara, d'après les cartes les plus exactes, aurait une superficie de deux mille cinq cent trente kilomètres carrés, et cette énorme masse d'eau est fractionnée, par un archipel de plusieurs milliers d'îles, en une multitude de bassins presque fermés, qui forment pour ainsi dire autant de lacs différents. En deux ou trois endroits seulement les îles s'écartent pour laisser entre elles de larges plaines d'eau limitées à l'horizon par une raie de verdure. Cette immense forêt flottante donne l'impression d'une terre en formation: elle reporte notre imagination aux temps bibliques, alors que la terre n'était point encore séparée d'avec les eaux. Maintenant imaginez-vous ce paysage étrange éclairé par les effets de lumière les plus invraisemblables pour ces pays du Nord. En plein midi, un soleil de feu, qui bleuit l'eau, met en valeur la moindre saillie de rocher, le plus petit détail des sous-bois, et, le soir, des colorations africaines, des lueurs sanglantes. Alors le lac rougit, des flambées s'allument dans la forêt, et les légères buées de marais que la brise fait tournoyer en spirales fumeuses se dorent comme le corps des blondes Elfes de la ballade. Une semaine durant, nous parcourons dans tous les sens l'Enara, vivant dans ces solitudes de la vie nomade du Lapon. Maintenant que nous sommes assis devant notre table de travail, nous évoquons dans notre imagination, comme le souvenir d'un rêve agréable, la fantasmagorie de ces colorations et les réminiscences de cette vie sauvage. Elle a son charme, l'existence vagabonde du voyageur. Elle réveille en vous les goûts d'indépendance et de liberté, oblitérés par la vie sociale, et, quand, après avoir vécu nomade, on redevient administré, la nostalgie des *fjeld* et des lacs de Laponie vous prend.



Une station de Lapons dans le bassin de l'Enara (voy. p. 125). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Ch. Rabot.

Charles Rabot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *Congo* (voy. p. 130). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de l'auteur.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX.

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE BORDEAUX A MONTEVIDEO ET BUENOS-AYRES.

Le voyage. — Route de mer. — Ports d'Espagne, du Portugal et du Sénégal. — La côte du Brésil. — Montevideo. L'arrivée à Buenos-Ayres.

L'Amérique du Sud n'a pas encore pris rang parmi les contrées que les touristes ont à leur portée à la saison annuelle des voyages. Ces régions s'étalent dans un lointain nébuleux assez obscur pour que chacun de ceux qui s'embarquent se puisse croire *in petto* Christophe Colomb; cependant on peut, en trois mois, aller et revenir, après avoir parcouru toutes les régions, si différentes entre elles, où nous allons conduire le lecteur; avoir fait, sans en prendre souci, vingt-cinq mille kilomètres en mer, et dix mille kilomètres par les voies ferrées ou par les voies fluviales, aussi commodément que sur les lacs de Suisse; traversé le globe dans toute sa longueur du 45e degré de latitude nord où nous sommes, jusqu'au 35e degré sud; entrevu le Sénégal et le Brésil; étudié le pays des grands troupeaux et des immenses plaines, celui des grandes cultures de blé et de la canne à sucre; remonté les grands fleuves et pénétré dans les forêts vierges.

Si cette route n'est pas encore celle des touristes, elle est, par contre, celle des émigrants de toutes les nationalités; légion et quelquefois troupeau; barbares, armés de bêches qui poussent activement la conquête du Nouveau Monde et préparent pour le vingtième siècle des étonnements qui dépasseront ceux que le seizième a légués au nôtre.

Quelque ligne que vous choisissiez, le tableau est à peu près le même. Ces conquérants, pour l'heure, sont des vaincus et des désolés; chacun d'eux emporte avec lui de grandes tristesses, que l'air de la mer se chargera de dissiper, et aussi cette pensée consolante qu'émigrer c'est résoudre le problème de la vie. Ils verront trop tôt que ce n'est que le poser sur une page blanche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour un si long voyage, une carte de route est nécessaire : nous en devons une, fort ingénieusement disposée, à M. Mathieu, capitaine au long cours, dont nous donnons un fac-similé (voy. p. 135). Trois lignes françaises s'offrent à votre choix : l'une du Havre, les Chargeurs-Réunis, dont les grands bateaux marchands reçoivent quelque quarante passagers de chambre ; l'autre, de Marseille, les Paquebots Transatlantiques, dont les vapeurs *Provence, France, Béarn* prennent à chaque voyage douze cents émigrants ; enfin, les Messageries, dont les beaux steamers *Congo, Niger, Équateur* vont être surpassés par le *Portugal*, destiné à faire la traversée jusqu'à Buenos-Ayres en quatorze jours, ce qui donnera, au touriste disposant de trois mois, soixante jours à employer en excursions et en études.

Nous partons de Bordeaux par le *Congo* le 5 mai. A onze heures, le ponton des Messageries, en face des Quinconces, est chargé à couler. Après de longs embrassements, tout cela se tasse à bord d'un petit vapeur qui, en trois heures, nous met à Pauillac. C'est là que le *Congo* attend, paré à lever l'ancre dès qu'il aura reçu passagers, bagages et les quatre cents sacs de dépêches qui portent, à chaque départ, la correspondance internationale pour le Sénégal et la Plata. On calcule que chaque vapeur emporte vingt mille plis, lettres ou paquets d'imprimés. C'est assez dire que la pensée de la France traverse l'Océan sous toutes ses formes et toutes les orthographes.

Pendant vingt jours nous ne verrons terre que quelques heures, à la Corogne, à Lisbonne, à Dakar. Chacune de ces étapes est longue : de Bordeaux à Lisbonne, en passant par Pauillac, la Coubre, l'Estaca, le cap Ortegal, la Corogne, Pisargues, Villano, le cap Finisterre, Vigo, les Berlingues et Belem, on compte sept cent quatre-vingt-cinq milles ; de Lisbonne à Dakar, en traversant les Canaries et rasant le cap Vert, quinze cent quarante-trois milles ; de Dakar à Montevideo, trois mille sept cent soixante-sept milles ; et de Montevideo à Buenos-Ayres, cent seize milles, soit un total de douze mille kilomètres !

Le voyage en mer, en raison même de sa monotonie, multiplie les surprises. Rien n'est plus étrange, pour celui qui vient, en quittant la rive européenne, de détacher ses yeux des spectacles que lui offrent ces pays d'une civilisation reculée, comme Bordeaux et Lisbonne, que de se trouver après six jours, sans transition, en vue de tableaux aussi nouveaux que ceux que présente la côte d'Afrique dans toute sa barbarie primitive.

Par terre, dans un voyage de Paris à Constantinople par exemple, quelque rapide que soit l'express international, vous arrivez toujours préparé par des transitions insensibles. En mer, le voyageur avance, mais il ne sent pas qu'il marche : l'horizon ne change pas et n'apporte à ses pensées aucune distraction ; elles restent au rivage qu'il a quitté ; cinq ou six jours s'écoulent ainsi ; une terre émerge et c'est un monde nouveau. C'est là, entre autres, la grande surprise qu'offre, sur la route de l'Amérique du Sud, le Dakar du Sénégal, avec ses paillotes de nègres qu'un chemin de fer traverse, celui de Saint-Louis, long de cent soixante-douze kilomètres ; et son roi, dont vous pouvez serrer la main en y versant la plus petite offrande — dix sous lui sont agréables.

Malgré le soleil sénégalien, je ne manque pas de descendre à terre. Quitter le bord est déjà une jouissance, et sous l'ombrelle et le chapeau de rigueur j'ai fait ma visite aux habitants primitifs de ce pays français, à ceux qui l'administrent, aux missionnaires qui le catéchisent, et aux négociants qui y répandent les produits de notre industrie ; j'ai visité le port, aujourd'hui très mouvementé, et le village nègre, dont les paillotes ouvertes n'ont pas de secret.

En six heures de station on peut voir toutes ces choses, et aussi l'île de Gorée, berceau de notre possession sénégalienne, et repartir, reposé par la fatigante promenade à terre, pour la grande traversée, celle de l'immense fossé qui sépare l'Afrique de l'Amérique.

C'est ici que l'on peut vraiment juger ce qu'est une traversée. Quand un voyage d'une escale à l'autre peut se compter en heures, comme celui de Bordeaux à Lisbonne, que l'on peut faire en cinquante heures, ou de Lisbonne à Dakar, qui ne dure que quatre ou cinq jours, c'est à peine si l'on a le temps de se sentir séparé de la terre. Ici c'est autre chose : que de pensées vous assaillent quand on se sent à mille milles de chaque continent ! Je n'ai jamais rencontré de capitaine qui échappât à ces préoccupations de se sentir si loin de tout secours possible. Les passagers, eux, y pensent à peine.

Les heures s'écoulent ; le sillon s'ouvre sous la quille du steamer, qui laisse derrière lui dans un remous d'eau bleue, toujours pareil à lui-même, un long sillage toujours renouvelé. La route est assez fréquentée. Sur l'eau, où tout s'efface, le navire reprend à chaque voyage le sillage qu'il a laissé au précédent ; le pilote ne s'étonne pas de cette précision, surpris au contraire si un jour le sextant lui montre qu'il s'est écarté, ne fût-ce que d'un mille, de la route ordinaire. Aussi allants et venants se rencontrent-ils au même point, et savent-ils quel jour et quelle heure ils auront à saluer, en un lieu déterminé d'avance, tel pavillon qui ne saurait manquer au rendez-vous.

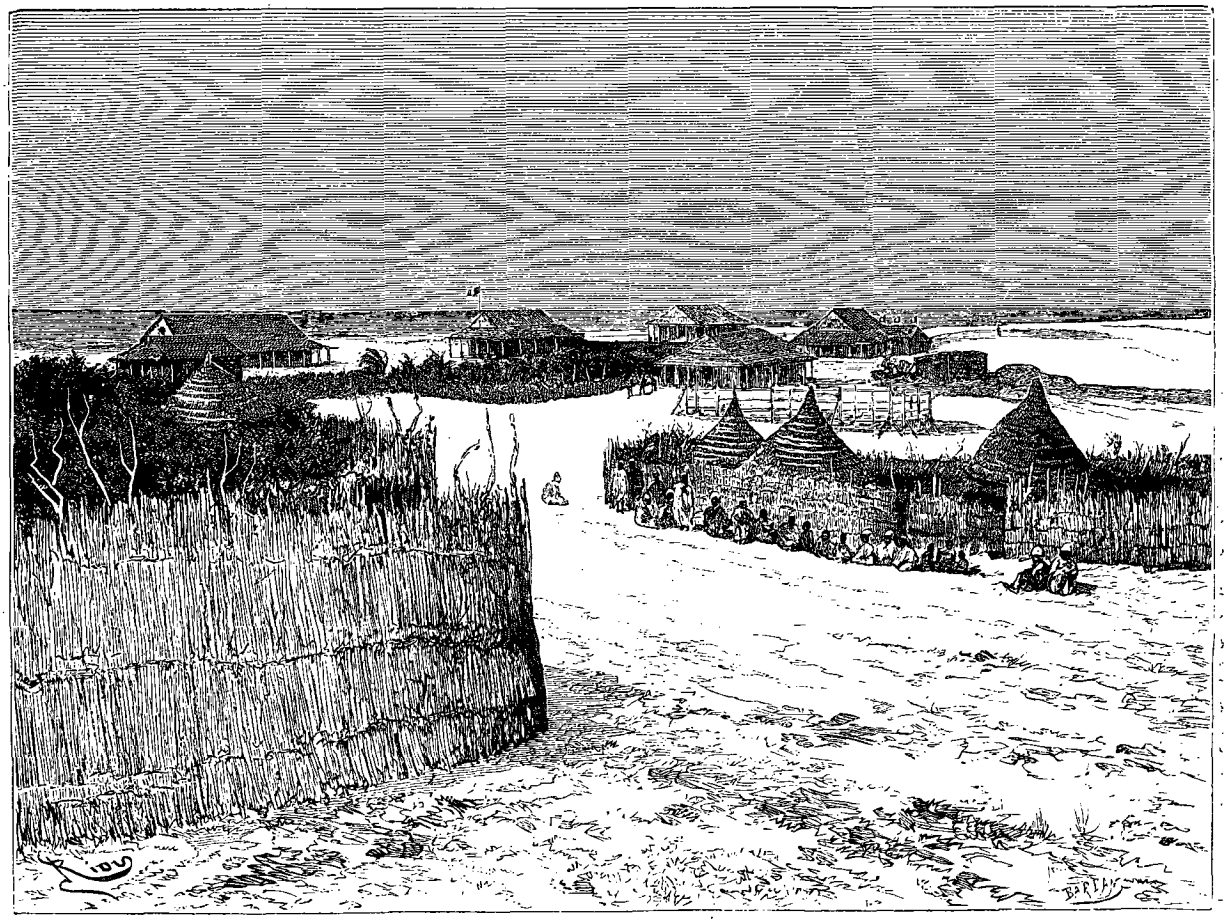
Grande et profonde sensation que le frôlement de deux coques ! On était seul, au milieu de cet horizon circulaire qui semblait avancer avec vous tant il était toujours le même. Les jours changeaient de nom, mais se levaient et se couchaient dans le même cadre. On ne se sentait ni vivre ni marcher. Sur l'horizon apparaît un point noir qui vient en sens inverse ; il s'approche, modifie un peu sa route pour se rapprocher davantage ; il grandit, se dessine avec précision, s'élève et enfin s'impose dans une majesté que vous ne lui soupçonniez pas. Toute cette masse produit sur la surface calme de l'Océan un léger bruissement et, dans l'air, le frôlement d'ailes d'un grand oiseau qui passe : cela suffit pour causer une profonde émotion en rappelant tout le monde au sentiment de la vie extérieure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La vie du bord se réveille à l'heure des repas et après les repas. Le bruit que font deux cents personnes à table, oubliant qu'elles sont en mer, est toujours curieux. C'est la vie de ville d'eaux, des repas de table d'hôte, abondance et variété de mets où tous les peuples apportent leur contingent, où toutes les terres, au passage, versent le tribut de leurs fruits.

Je passe mon temps à me renseigner sur la vie de cette grande auberge qui marche, dont le toit est en bas et le sol en l'air, où l'on pénètre en y descendant. Le commissaire a la direction et l'économe la manutention de tout ce qui se consomme et s'emploie : c'est un monde que les passagers pénètrent peu, aussi ne se rendent-ils pas compte de tout ce que ce département embrasse.

Il y a à bord trois cents émigrants, ce qui est peu, si on le compare aux vapeurs de la Méditerranée, qui en emportent mille à douze cents à chaque voyage. C'est assez si l'on songe que l'émigrant en masse est toujours un danger à bord en cas d'accident ou même d'incident. Il y a en outre trois cents passagers de chambre, répartis dans les cabines à quatre de l'avant et du centre et les cabines à deux et à une couchette de l'arrière. Les enfants, toujours très nombreux, font



Dakar. — Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

table à part. Cela fait donc trois tables de passagers, à ajouter à celle des officiers, à celle des matelots et à celle des serviteurs. La cuisine emploie deux chefs, quatre aides, un boulanger, un pâtissier, un boucher, et utilise l'aide de quelques émigrants pour les services accessoires.

On embarque à Bordeaux de huit à dix bœufs, six veaux qui se consommeront à l'aller et au retour, cinquante moutons pour l'aller, la Plata devant fournir ceux du retour; on prend aussi quatre cents volailles, que l'on augmentera à Lisbonne et renouvellera à chaque escale, enfin un chargement de fruits, de légumes, de poisson que l'on renouvelle partout où l'on en trouve, sans compter, et de façon que tout abonde toujours à bord. C'est à peine si l'on y connaît aujourd'hui les conserves; grâce aux trente tonnes de glace que l'on emporte, tout se conserve frais pendant les traversées les plus longues; dans les nouveaux bateaux on fait mieux : on installe des soutes frigorifiques, où le froid est entretenu au-dessous de zéro par les appareils Carré ou les appareils à air comprimé. Le service est fait par deux maîtres d'hôtel, dix garçons, qui reçoivent toutes les denrées du cambusier, sous les ordres de l'économe.

La nourriture de chaque passager de chambre est calculée à huit francs, à deux celle de chaque passager d'entrepont servi à part, à un franc celle que les émi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grants reçoivent sur le pont et qui est des plus soignées et des plus abondantes; il arrive généralement que ce crédit est dépassé.

On s'imagine quel matériel exige une foule semblable d'habitants; donnons-en une idée par le nombre des pièces de linge, serviettes, nappes, etc., qui s'élèvent à trente-six mille; celui des bouteilles de vin de table ordinaire, dont on embarque douze mille, en dehors de cent barriques destinées aux émigrants et à l'équipage.

Le commandant, sans en désigner un plutôt que l'autre, est choisi parmi les lieutenants de vaisseau expérimentés de la marine de l'État, dont il cultive les traditions au milieu des difficultés de tout genre que multiplie la présence de nombreux passagers très novices, très ignorants, très impressionnables à la mer.

Les émigrants offrent un spectacle toujours intéressant. Ceux qui vont en Amérique par cette voie sont, en nombre assez réduit, des Français du Béarn, du pays basque, des quelques provinces environnantes, mais surtout des Basques espagnols que l'on prend à la Corogne. Ils viennent de la Navarre, du Guipuscoa, de la Biscaye, des gorges fertiles de ce pays riche où la place, paraît-il, est petite pour ses habitants, où surtout on redoute beaucoup le service militaire. Chose étrange que le pays le plus ami de la paix soit justement celui qui s'étend de la patrie des baïonnettes à celle des biscaïens!

L'avant leur est réservé; déjà bien encombré par les étables, l'établi du charpentier, le carreau où le boucher fait chaque jour ses massacres, ils le rendent impénétrable, couvrent tous les recoins où l'on peut se coucher ou s'asseoir, se forment en rond sur le gaillard d'avant et étalent leurs jeux de cartes espagnols avec leurs *oros*, leurs *bastos*, leurs *copas*, leurs *espadas* qui sont pour nous des rébus, autant que le seraient pour eux le cœur, le carreau, le trèfle et le pique. Le soir, les danses s'organisent, mélange de bourrée et de danses sévillaises, alourdies à être dansées par des montagnards; le tambour de Basque n'y manque pas, ni cette sorte de lasciveté rustique qui est de toutes les régions, mais surtout d'Espagne.

A l'heure des repas, il est curieux de passer la revue des convives; on devine à la seule manière de prendre leur nourriture ce qu'est leur passé et comment ils ont vécu. Presque tous les Espagnols émigrants sont, dès les premiers jours, victimes d'une abondance de nourriture qu'ils ne peuvent supporter; la pléthore les étouffe; c'est à peine s'ils connaissaient la viande de nom; ils réclament des pommes de terre et semblent ne pouvoir vivre sans cet aliment vulgaire. Pour eux le mal de mer n'est, à vrai dire, que l'indigestion; ils font douloureusement leur apprentissage de carnassiers et se préparent ainsi à l'aliment robuste qu'ils trouveront dans la pampa.

C'est avec leur estomac que le médecin du bord a le plus à lutter. Métier ingrat que celui de médecin sur les bateaux. Ceux qui à terre se refusent la consolation de la médecine considèrent que sur le navire elle leur est due comme la place à table.

J'ai connu à bord du *Congo* un médecin, de cœur excellent, à dessein d'humeur légèrement bourrue, qui se libérait de la tyrannie de ces malades d'occasion en les ajournant à l'heure de la visite, à huit heures du matin; hors de cette heure sacrée, il n'y avait pas de doléances qui tînt; souffrez en silence, il n'est permis d'être malade que de huit à neuf.

L'habitude qu'il avait prise était si ancienne que, si on le dérangeait à l'heure de la sieste pour un matelot estropié ou tout autre cas urgent, il répondait par habitude de boutade : « Qu'il vienne demain à huit heures »; mais aussi, par habitude de bonté, il y allait, même quand il n'y avait pas urgence; son scepticisme, tout en surface, s'écaillait dès que sa présence quelque part était réclamée pour des soins à donner.

Quand on brûle l'étape de Rio-Janeiro, pour gagner en droite ligne l'embouchure de la Plata, on suit cependant la même route que les steamers qui vont au Brésil et l'on vient reconnaître la côte brésilienne vers le cap Frio, qui, tout situé qu'il est sous les tropiques à peine par dix degrés sud, est en effet très rafraîchi par les vents de mer et n'a pas volé son nom. On entrevoit de loin la côte perdue de vue depuis si longtemps.

C'est du reste tout ce que l'on en voit, jusqu'à l'entrée de la Plata, que signale le récif célèbre les Castillos, où tant de navires se sont perdus et se perdent encore, bien qu'aujourd'hui un phare en signale la présence; c'est que, à l'approche d'un fleuve comme la Plata, les courants sont singulièrement actifs et changeants; attiré, comme autrefois par les sirènes du détroit de Messine, par un courant qui le mène à la côte se briser sur les rochers, le navire a toutes les peines à garder sa route.

Le capitaine veille; nous, nous cherchons au loin à deviner la présence d'un fleuve, à voir la Plata, que nous attendons depuis tantôt vingt jours!

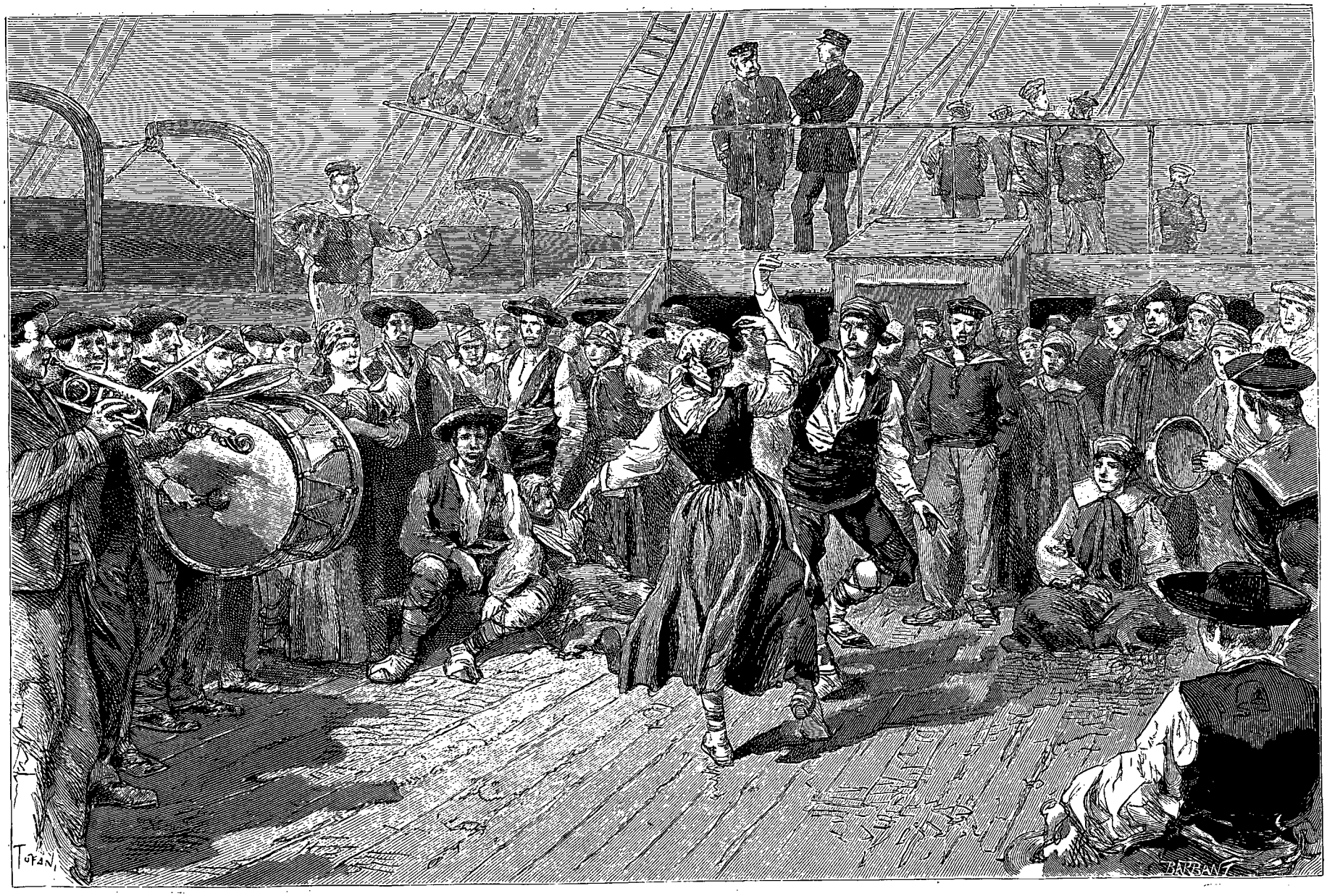
Illusion du voyageur qui a vu la Seine, la Tamise, la Gironde ou le Tage et qui mesure les fleuves d'Amérique aux dimensions de ceux d'Europe.

La Plata est tellement immense, ce colosse dépasse si bien toutes les proportions connues, qu'elle est invisible.

Cinquante-cinq lieues de large mesurent son embouchure du cap Sainte-Marie, situé par 34° 37′ latitude sud, au cap Saint-Antoine, par 36° 19′; ces deux sentinelles avancées marquent l'entrée de ce fleuve. Par cette vaste ouverture se déversent les eaux d'un bassin de cent soixante-dix mille lieues carrées, roulées depuis le centre du Brésil par deux fleuves presque parallèles, l'Uruguay et le Parana; celui-ci, le plus important, a douze cents lieues de développement. Il est alimenté par des affluents comme le rio Vermejo, qui vient du haut Pérou, le rio Pilcomayo, qui vient de Bolivie, et le rio Paraguay, qui descend, lui aussi, du centre du Brésil.

Immense comme une steppe, sans rives qui le dominent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les émigrants à bord. — Dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et donnent à ses eaux ce relief pittoresque, charme des vallées et poésie des fleuves, l'estuaire de la Plata prépare aux spectacles que présentera la pampa. Semblable à la Gironde et formé comme elle, l'estuaire en diffère par ses proportions incomparables. C'est moins un fleuve qu'une plaine d'eau peu pressée de s'écouler à la mer. Il s'attarde à charrier lentement les sables qu'il amène de loin, dépose et reprend, se créant des obstacles que quelquefois la végétation défend contre les eaux, qui semblent ne les avoir formés que pour se divertir à les détruire.

Les navigateurs redoutent les bancs ainsi déplacés, assises de continents futurs qui n'ont pas encore trouvé leur place. Les rives s'étalent au loin, invisibles pour celui qui vient du large, et n'offrent nulle part l'abri que l'on attend d'elles.

La grande impression que fait l'Océan cesse cependant pour le navigateur venant de la rive européenne. L'esprit est saisi de la majesté des spectacles qu'un pareil développement promet, il les attend sans comprendre encore la présence d'un fleuve dont les yeux ne discernent pas l'individualité au milieu de cette immensité aussi agitée que la mer même où il vient se perdre. Les vagues ont quelque peu changé d'aspect; ce ne sont plus ces longues vallées que le vent creuse et déplace dans l'Océan, c'est plutôt le clapotage de flots qui s'entre-choquent, contrariés, dans des élans opposés. Le vent a des sifflements entrecoupés, des reprises et des ressauts qu'il n'a pas en pleine mer; il se sent à l'étroit dans cette immense vallée où il engouffre les rafales du sud-est venues de l'Océan austral que le cap de Bonne-Espérance n'a arrêtées sur leur passage que pour redoubler leur énergie.

Aussi le fleuve est-il souvent plus terrible que la mer elle-même. Refoulé sur la plage, il s'élève et laisse retomber ses enroulements furieux; le navire qui n'a pas fui est poussé si violemment sur les terres basses que l'on voit souvent des bâtiments s'enliser dans les labours ou des trois-mâts debout au milieu des îles. Le lendemain, au contraire, le vent puissant venu du cap Horn, après avoir parcouru mille lieues de plaines et couché sous son souffle les seules herbes hautes qui les couvrent, rejette les eaux loin de la rive; la plaine d'eau devient plaine de sable et laisse à sec canots, goélettes ou steamers, découvrant à perte de vue des plages, là où la veille la vague furieuse dressait un rempart.

Pour le moment, tout ce que nous découvrons, ce sont des bancs de sable, que gardent des phoques, sentinelles postées aux avancées du petit port de Maldonado. C'est là un spectacle nouveau et des plus gais que ce mouvement d'amphibies se roulant et plongeant sous les milliers d'yeux qui les regardent, aussi bien dressés et aussi peu effrayés que ceux qui font leurs ébats au Jardin d'Acclimatation.

Cette douceur leur nuit quelquefois : l'un d'eux s'est trop approché, l'avant du navire le saisit et son cadavre reste là en deux morceaux pantelants que le flot retient collés pendant la marche. Le soir, quand nous entrâmes à Montevideo, ils y étaient encore; mais, lorsqu'on a stoppé, ils se sont détachés et ont coulé bas.

Rien à noter jusqu'au petit monticule qui prend des aspects de montagne et qui domine Montevideo. Nous n'entrons pas dans la baie, elle ne saurait recevoir des navires d'un si grand tonnage, et nous restons sur notre bouée, attendant la *santé*. Le coup de canon réglementaire a prévenu les autorités; autour de nous stationnent les navires de guerre de tous les pavillons européens et les grands steamers qui ont fait ou se préparent à faire la traversée que nous achevons.

Le mouvement à bord a changé, et le bruit s'est modifié; on n'entend plus à l'avant cette poussée caressante que fait sur la résistance de l'eau le navire en marche, ni à l'arrière le bruit turbulent de l'hélice; au centre, celui des machines est remplacé par le heurt strident des roues du treuil; on abat les bastingages, le pont se couvre de bagages et de sacs de dépêches. Ce n'est pas le point d'arrivée, mais cependant un grand nombre de passagers sont à destination.

On distingue déjà un grand mouvement dans la baie, dans la direction des jetées : la *santé* apparaît vite, et derrière elle combien de petits vapeurs résistants et forts, construits pour affronter les plus gros temps dans cette rade inclémente! On fait déjà connaissance avec la vie nouvelle; ces vapeurs sont bondés de curieux, d'amis, de parents et de parentes des passagers. On distingue déjà quelques jolis visages de Montévidéennes. On les appelle ici des Orientales, parce que leur ville et la république de l'Uruguay sont situées sur la rive orientale de la Plata et de l'Uruguay; mais elles n'ont absolument d'oriental que le nom, Montevideo ayant été fondée en 1728 par des habitants des Canaries, et, depuis, sa population étant alimentée par une émigration venue de tous les points du globe et en particulier du Brésil.

Descendons à terre, d'autant que, pour celui qui va à Buenos-Ayres, le mieux est de quitter ici les grands steamers et de transborder ses bagages à bord d'un des vapeurs de rivière qui font le service quotidien entre Buenos-Ayres et Montevideo.

Les quais sont là ce qu'ils sont partout. Mais, sorti de ce quartier, dès que l'on est entré dans les rues montueuses qui vont vers le centre, on découvre heureusement des aspects plus agréables. La ville est sur un promontoire avancé, et, de quelque côté que l'on jette les yeux, on aperçoit les eaux bleues et sans rives du fleuve. L'air est sans cesse rafraîchi d'un côté ou de l'autre, aussi la ville est-elle propre, saine et ses habitations gaies sous le soleil. Elle passe pour la ville la plus européenne d'Amérique; mais il nous semble qu'elle mérite de perdre cette réputation : les modes nouvelles, le luxe, le bon goût ne lui appartiennent plus en propre; elle retarde. C'est que ce pays a souffert. On le sent partout. Il a traversé depuis un quart de siècle quinze ans de révolutions et dix ans de dictature. Que ceci soit l'enseignement des peuples : ce sont les années de dictature qui l'ont le plus épuisé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce n'est pas ici le lieu de retracer cette longue histoire.

La tristesse morne de la rue française, Calle del Veinticinco de Mayo. la résume tout entière. La ville est dépeuplée par les proscriptions. La dictature a tout détruit, même le commerce. Cependant, il faut bien dire que la campagne, qui constitue la vraie source de la richesse publique de la république de l'Uruguay, n'a pas eu à souffrir de la politique. C'était elle, autrefois, la première victime de tous les pronunciamientos. Alors une *guerrilla* d'invasion se formait dans une des provinces de la république Argentine, Entre-Rios ou Corrientes, séparées seulement par le fleuve Uruguay; elle le passait dans des bacs et envahissait. Le débarquement fait, on recrutait tous les gauchos errants. alléchés par l'odeur du butin, et l'on commençait à vivre — et à bien vivre — sur l'habitant, à lui éviter la peine d'exploiter ses troupeaux; chevaux réquisitionnés, bétail enlevé, moutons emmenés à une fonderie de suif voisine, ou jetés dans des chaudières apportées tout exprès, c'étaient là les exploits de tous les jours. Mais, depuis, les propriétaires se sont, sans y penser du reste, protégés contre ces invasions mieux que ne l'auraient fait tous les gouvernements du monde. Ils ont simplement clos leurs propriétés de fils de fer, tendus et soutenus par des poteaux du bois dur abondant dans cette région. Les progrès de l'industrie pastorale leur imposaient cette amélioration de leurs terres, qui a tourné contre les révolutionnaires. qu'elle ne visait pas.

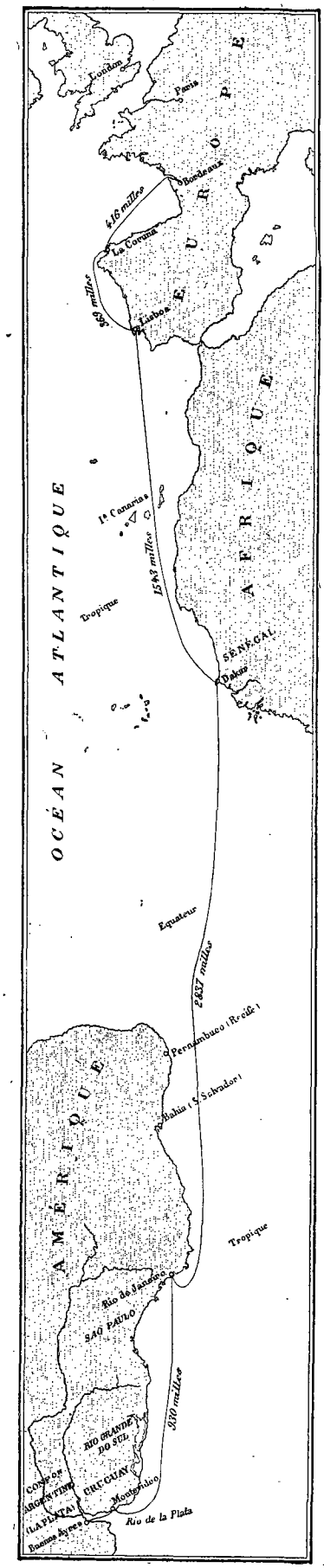
La société de Montevideo jouira donc paisiblement de cette fortune acquise le jour où les chasseurs du cinquième bataillon ne l'en chasseront plus. — Cela paraît acquis.

On verra rentrer et briller à nouveau les remarquables beautés qui, de longtemps, ont fait le charme des réunions de cette ville comme de ses congénères de l'Amérique espagnole.

La beauté a dans Montevideo un cachet local très accentué. J'ai dit que les premiers habitants venaient des Canaries; ils différaient donc de ceux qui, ordinairement, passaient en Amérique et venaient en général de Séville et de Cadix. Sans dire de mal des Andalouses, dont la réputation est faite, notons seulement que le type des Canariennes différait du leur et créait dès l'origine une dissemblance: laissons à chacun le soin de donner la pomme suivant son goût. Les Espagnols et les Portugais avaient, également, contribué à peupler les îles Canaries, mais nous tenions à côté d'eux notre rang, et les habitants de Montevideo ont un peu du sang de Béthencourt et de ses compagnons, qui s'emparèrent des Canaries vers 1400; il y a même ici encore une famille de Béthencourt. Dans aucun pays peut-être le mélange des races n'a été aussi complet; aucune société ne contient une proportion semblable d'étrangers. Si l'on consulte les statistiques, la propriété elle-même est pour les deux tiers aux mains d'étrangers, et pour un tiers seulement aux mains des nationaux. C'est que Montevideo et les villes de la côte de l'Uruguay, entre le Brésil et la république Argentine, ont toujours dû l'activité de leur commerce à leur situation géographique. qui en faisait et en fait encore des lieux prédestinés à la contrebande. Les Portugais, au siècle dernier, y avaient établi dans ce but leurs postes avancés, et, depuis, les Brésiliens ont repris la tradition à laquelle ne manque aucun point du littoral. On disait autrefois avec respect : « un haut et puissant contrebandier ». Aujourd'hui ce n'est plus là un titre de gloire, mais la contrebande n'en est pas moins un moyen de fortune très avoué.

C'est même ce qui conserve à Montevideo son rang commercial. La république de l'Uruguay, à peu près grande comme la France, ne contient que cinq cent mille habitants; ce serait insuffisant à justifier le mouvement du port, si la réexportation ne l'entretenait pas.

La ville, malgré les vicissitudes politiques, n'a cessé de s'agrandir depuis dix ans. Les rues se prolongent et se construisent, toujours dans le même style, avec un peu plus d'ampleur; mais, ce qui s'impose par son importance, c'est le luxe déployé dans les maisons de campagne. Le climat est tempéré, la végétation des arbres



Carte de route d'après M. Mathieu (voy. p. 130).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Europe merveilleuse; toutes les essences s'y rencontrent; le voisinage de la mer entretient une température douce qui permet, même à quelques arbustes des tropiques, de prospérer; l'eucalyptus étale sa majestueuse frondaison, et les mimosas importés d'Australie se couvrent en hiver de leurs abondantes fleurs jaunes odorantes.

On sent qu'ici la vie est bonne et facile. Cependant, le long du Paso del Molino, admirable route qui se développe sur le haut d'une sorte de falaise dominant la Plata, les grandes villas sont fermées; on me nomme les propriétaires, tous sont à Buenos-Ayres à attendre des jours meilleurs. Sarah Bernhardt, qui doit arriver dans quelques jours, pourrait bien jouer devant des stalles vides.

Une chose me frappe, c'est qu'à mesure que j'avance

Une rue à Montevideo (voy. p. 135). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie.

vers les faubourgs, le mouvement est plus grand; ces quartiers ne sont pas dépeuplés, ils ont gardé leurs habitants, qui, ne comptant que par leur nombre et non par leur importance, sont à l'abri des coups de la politique.

Le tramway est aujourd'hui le seul moyen de transport dans les villes d'Amérique; il parcourt la ville dans tous les sens, et les faubourgs jusqu'à deux lieues de la ville. Nous passons devant la Punta de los Carretas, où se dressent, du mois de novembre au mois de février, quelques tentes pour abriter les baigneurs. C'est là que l'on prend des bains de mer.

Montevideo, à quatre-vingts lieues de l'embouchure de la mer, ne semblait pas une plage balnéaire prédestinée, cependant l'eau y a quelquefois un petit goût salé, par les vents du sud-est ou les fortes marées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Montévidéennes (voy. p. 135). — Dessin de Myrbach, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mon intention n'est pas de rester à Montevideo, j'ai hâte d'arriver à Buenos-Ayres, et, après quelques visites, je songe à m'embarquer pour cette destination.

Les vapeurs qui relient Montevideo à Buenos-Ayres et à tous les ports intérieurs des grands fleuves sont nombreux, fort beaux et bien aménagés. Les besoins spéciaux de cette navigation, à la fois maritime et fluviale, opposaient aux constructeurs de nombreuses difficultés à vaincre. De Montevideo à Buenos-Ayres et jusqu'au confluent du Parana et de l'Uruguay, dans l'estuaire, celui-ci conserve les majestueuses proportions que nous avons déjà indiquées; à Montevideo il a seize lieues de large, qu'il faut traverser pour aller joindre la rive argentine et remonter le fleuve pendant vingt-cinq lieues jusqu'à Buenos-Ayres; à cette hauteur, l'estuaire de la Plata a encore huit lieues de large, plus que la largeur de Douvres à Calais; au delà, cette largeur reste à peu près la même, et l'entrée dans les grands fleuves qu'il faut remonter n'est pas toujours des plus aisées sous l'influence des vents souvent très violents. La navigation commencée à Montevideo n'est pas là à son terme; elle se continue dans les fleuves où les bas-fonds sont fréquents, dans l'Uruguay jusqu'au Salto, à quatre-vingts lieues en amont, au lieu où ce fleuve oppose l'obstacle de cascades successives, et dans le Parana jusqu'à Corrientes, à trois cent soixante lieues en amont, pour se continuer encore au-dessus de cette ville jusqu'à l'Assomption du Paraguay et plus haut encore, à deux cents lieues, jusqu'aux villes brésiliennes de la province de Matto-Grosso, Cuyaba et Corumba. Ces grandes voies sont ouvertes au touriste, qui peut, en vingt jours, avoir visité toutes ces régions si différentes les unes des autres et être rentré à Buenos-Ayres, sans fatigue et sans contretemps. L'aménagement des vapeurs lui offre à ce point de vue toutes les facilités. Leur modèle a été emprunté à celui des grands steamers du Mississipi et du Saint-Laurent, que les Américains ont si ingénieusement imaginé. Ils mesurent soixante-dix mètres de long, quinze de large, et sont disposés en étages; les cabines superposées forment des chambres agréables, ouvrant sur l'espace, et précédées d'un promenoir; de grands salons élégants, richement meublés, éclairés à la lumière électrique, servent à tour de rôle de salle à manger et de lieu de réunion : le mal de mer, pendant la traversée de l'estuaire, en est quelquefois l'hôte incommode; mais, une fois ce passage traversé, la navigation devient promenade, et les réunions de tous les jours sont naturellement fort gaies.

Je ne manque pas de compagnons aimables; tous les peuples de la terre y sont représentés, et le Français même le moins polyglotte trouve toujours à qui parler et beaucoup à apprendre de tous ces voyageurs, dont la plupart ont déjà beaucoup vu et entreprennent insouciants les plus longs parcours.

Les bruits divers du départ se font entendre; le canot de la capitainerie du port a quitté la terre pour venir donner licence de lever l'ancre. Les rames s'abaissent et se relèvent, le pavillon oriental, blanc et bleu ciel, avec son soleil d'or, reluit aux rayons du couchant; tout cela a très bon air et ne ressemble en rien à ce que les lithographies anciennes racontent des armées et des fonctionnaires sud-américains.

On part, on sort de la rade et l'on double le Cerro pour prendre la direction de l'occident; le couvert est mis, la cloche sonne et la salle à manger se remplit. Elle est d'habitude bondée de monde.

C'est que les prix sont des prix de concurrence. Deux compagnies, toutes deux puissantes, se disputent ce royaume des eaux, et, ce qui étonnera beaucoup nos compatriotes, c'est que ces deux compagnies qui se battent à coups de dollars sont deux compagnies françaises : hélas! elles se ruinent au profit des Anglais. Cette rencontre de notre pavillon et de capitaux français sous cette latitude mérite que nous en disions un mot.

Ce n'est plus un secret pour personne que les républiques de la Plata sont depuis plus d'un demi-siècle le pays d'élection de l'émigration française. Vers 1826 des Basques, entraînés par l'exemple de leurs congénères du versant pyrénéen d'Espagne, ont donné l'exemple, sans faire connaître encore notre langue, car ils ne la parlaient guère. A partir de 1840 le mouvement s'est accentué, et enfin depuis 1852 toutes les provinces de France y participent. Les fortunes françaises ne se comptent plus; dans les villes il y a des rues entières occupées par nos compatriotes, et, dans la campagne, des départements possédés par eux, aussi bien dans la république de l'Uruguay que dans l'Argentine; nous en rencontrerons beaucoup chemin faisant; nous trouvons ici le premier, et le pavillon français qui flotte à l'arrière nous l'indique. Le *Jupiter*, sur lequel nous naviguons et qui est un des beaux steamers de la rivière, mais non le plus beau, appartient à un Français, M. Saturnin Ribes, dont le nom retentit sur les rives de la Plata comme celui d'un des hommes d'action les plus méritants de la colonie, où ils sont nombreux. Il possède une flotte d'une trentaine de steamers : les uns de premier ordre, qui font le service de l'Uruguay, de Montevideo au Salto; les autres, plus petits, qui desservent d'autres ports plus éloignés. On le trouve aussi, mais moins souvent, dans les eaux du Parana. Voilà cinquante ans bientôt qu'il élève peu à peu l'édifice aujourd'hui considérable de sa fortune. Au Salto, il possède des ateliers de construction et de réparation; mais malgré son désir il n'a pu obtenir des constructeurs français qu'ils lui fournissent des navires du type imposé par les nécessités de cette navigation spéciale; il les reçoit encore d'Angleterre. Les progrès que son esprit entreprenant a fait faire à toute la région de l'Uruguay sont aujourd'hui incalculables, et la fortune de cinq ou six millions qu'il y a gagnée n'est que fort peu de chose auprès des fortunes qui doivent leur développement à la facilité des communications qu'il a créées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais une autre compagnie française s'est formée à Paris, la *Platense*; à l'ombre du succès de celle des Chargeurs-Réunis, elle a voulu se faire une place dans la navigation du Parana et une aussi dans celle de l'Uruguay. Dans le Parana elle était en concurrence avec la puissante compagnie *le Lloyd Argentin*, qui possède soixante steamers et dessert six cents lieues de rivière; dans l'Uruguay, avec M. Ribes. L'entente ne s'est pas faite, on lutte; les prix sont réduits de moitié, le luxe de table et d'aménagement augmenté; le passager en profite et le capitaliste en pâtit.

Il en pâtit si bien que l'on parle de ruine et d'épaves à recueillir! Déjà les Anglais, ou du moins une société écossaise, MM. *A. Dennis and C°*, rachètent la *Platense*, épuisée d'efforts, et font des offres brillantes au *Lloyd Argentin*, qui, lui, est riche et puissant et se vendra à son prix : quant à M. Ribes, il dit, avec la conviction du vieux pilote qui connaît sa route, qu'il n'amènera pas ce pavillon aux trois couleurs qui bat fièrement à l'arrière.

Après le dîner, très animé, la soirée se passe à deviser sur toutes ces questions qui intéressent tout le monde. Quelques-uns, qui le voient pour la première fois, examinent l'aspect de ce fleuve immense, au clair de lune. Le courant est rapide; cependant la marche n'est pas lente; le bruissement du flot pressé contre la quille est harmonieux; cette nuit du 1er juin est une nuit d'automne, presque d'hiver : les saisons dans cet hémisphère sont au rebours de celles du nôtre; l'air humide est frais, non pas froid. On ne sent de danger nulle part au milieu de ce grand calme des eaux sans bord, on est tout au charme de cette promenade. Cependant, à cette même place, à quatre heures de Montevideo, en pleine rivière, sous les rayons déjà chauds

Montevideo. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

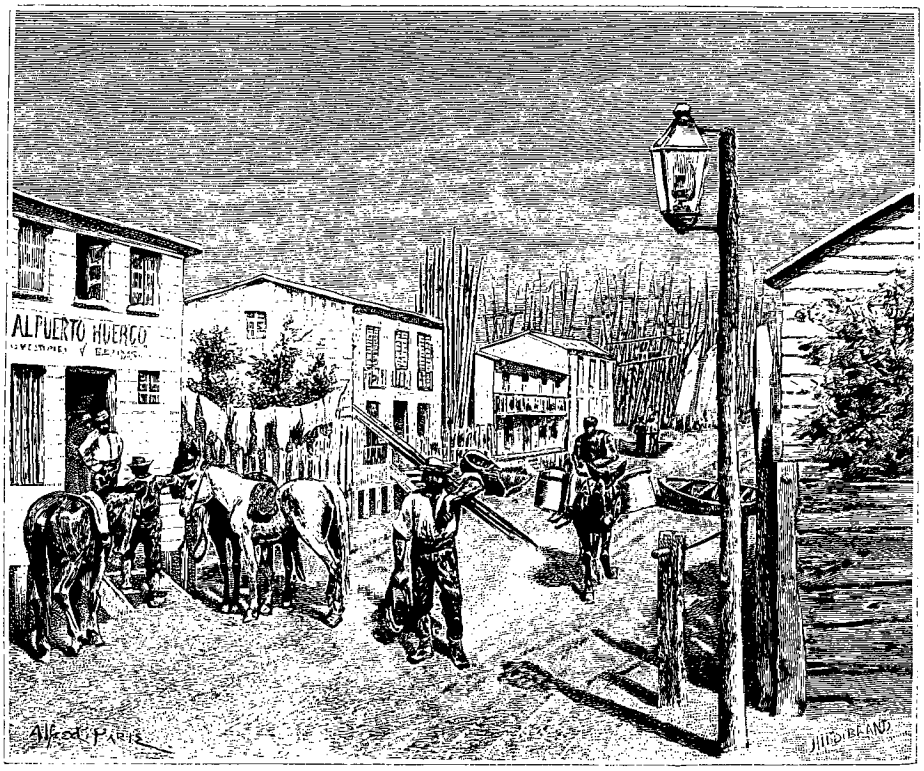
de l'aurore du 26 décembre 1871, un navire semblable à celui-ci a flambé comme un paquet d'allumettes! Que de scènes on raconte de ce sinistre qui a coûté la vie à plus de quatre cents personnes! J'en retiens deux qui méritent d'être conservées. Un Russe qui voyageait avec toute sa famille, femme, filles, enfants, fut le seul peut-être qui ne perdit pas son sang-froid; il eut assez de présence d'esprit pour déplacer la table énorme de la salle à manger, la jeter à l'eau les pieds en l'air et en faire un radeau; par son ordre, son plus grand fils plonge et maintient le radeau, il tend les bras et reçoit un par un, lancés du haut du bord, grands et petits, tour de force qui sauva toute une famille! Une scène plus touchante est restée dans la mémoire de tous : un vieillard, M. B. Viale, voyageant seul, avait, dans ce désastre, trouvé une ceinture de sauvetage; il flottait, attendant les secours, qui vinrent tard; à côté de lui, de jeunes époux se tenaient enlacés, le mari soutenant sa jeune femme, qui ne savait pas nager. Le plus simplement du monde, M. Viale ôta sa ceinture et la passa à la jeune femme, qui fut sauvée, et lui, à bout de forces, perdait la vie, victime de son dévouement!

La nuit est courte à bord. Dès l'aube treuils et chaînes se mettent en danse et annoncent l'arrivée prochaine. A six heures nous devons entrer à Buenos-Ayres; grâce à la construction de notre navire, nous n'avons pas à rester sur rade, c'est une entrée dans un port que nous allons faire : amélioration récente. Il semble qu'aucun port ne pourra suffire aux destinées que promet le développement de ces fleuves, résumant les eaux d'un bassin de cent soixante-dix mille lieues carrées. Qui donc pourra préparer les abris que demandent les flottes que ce pays des eaux peut porter? Aussi jusqu'ici y avait-on renoncé; il a fallu toute la science et toute la ténacité d'un homme qui a pris le premier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rang parmi les ingénieurs du pays et su tenir en échec tous ceux qui d'Angleterre sont venus essayer de prendre corps à corps ce problème. Depuis quinze ans, M. Luis Huergo n'a pas eu une pensée ni un effort qui n'aient eu pour objectif la création du port; il a touché le but, et c'est dans le port Huergo que nous entrons.

La nature et les premiers conquérants en avaient indiqué la place. En 1535, quand Mendoza, remontant la Plata, chercha à atterrir au lieu où est aujourd'hui Buenos-Ayres, il trouva un petit ruisseau assez large pour recevoir ses caravelles; mais, depuis, les siècles ont passé, les navires ont pris à chaque période des proportions plus grandes, jusqu'à atteindre les dimensions énormes des paquebots d'aujourd'hui; le ruisseau, lui, est resté ruisseau, et ruisseau ensablé, laissant à peine passage, à marée haute, aux caboteurs. Aussi les voiliers, il y a quarante ans, devaient jeter l'ancre à trois milles en face du wharf; depuis vingt ans les grands steamers ont fixé leurs bouées à quinze milles, si bien que le stop du capitaine de ces steamers se donne en plein fleuve, assez loin des deux rives pour que l'on n'en aperçoive aucune. On comprend pourquoi nous avions quitté le *Congo* à Montevideo, malgré les charmes que nous trouvions à bord. Nous traversons les rangs de ces transatlantiques sur leurs bouées; il n'y en a jamais moins d'une douzaine; plus loin, quelques voiliers attardés sont à l'ancre, en ligne, dans une partie



Rue de la Boca, à Buenos-Ayres. — Composition et dessin d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

plus profonde de la rivière que l'on appelle le canal; plus loin encore, la petite rade où se balancent les goélettes et les petits vapeurs qui font le service de la rade.

A mesure que nous avançons, la ville nous apparaît et s'élève sous les premiers rayons du soleil, qu'elle reçoit de face. Sur une hauteur, elle s'étend, avançant par son centre et fuyant à perte de vue à droite et à gauche vers le nord et vers le sud. On se croirait en présence d'une ville d'Orient, riche en monuments mauresques, dont les silhouettes se distinguent mal encore et promettent des merveilles. Ce ne sont que clochetons et campaniles, coupoles aux reflets étincelants où les rayons du soleil se jouent sur des revêtements de faïences aux mille couleurs. On rêve de Maures et d'Alhambra. Il n'est pas jusqu'à cette rotonde à cinq étages, ancien fort transformé en dépôts de douane, qui ne surprenne par la nouveauté de son dessin. Tout cela donne aux yeux des jouissances de tons chauds et de lignes élégantes; on croit mettre le pied dans une ville de monuments où l'art règne en maître, où tout le monde vit dans des palais. Hélas! j'ai pu voir, depuis, que ce n'était pas tout à fait vrai!

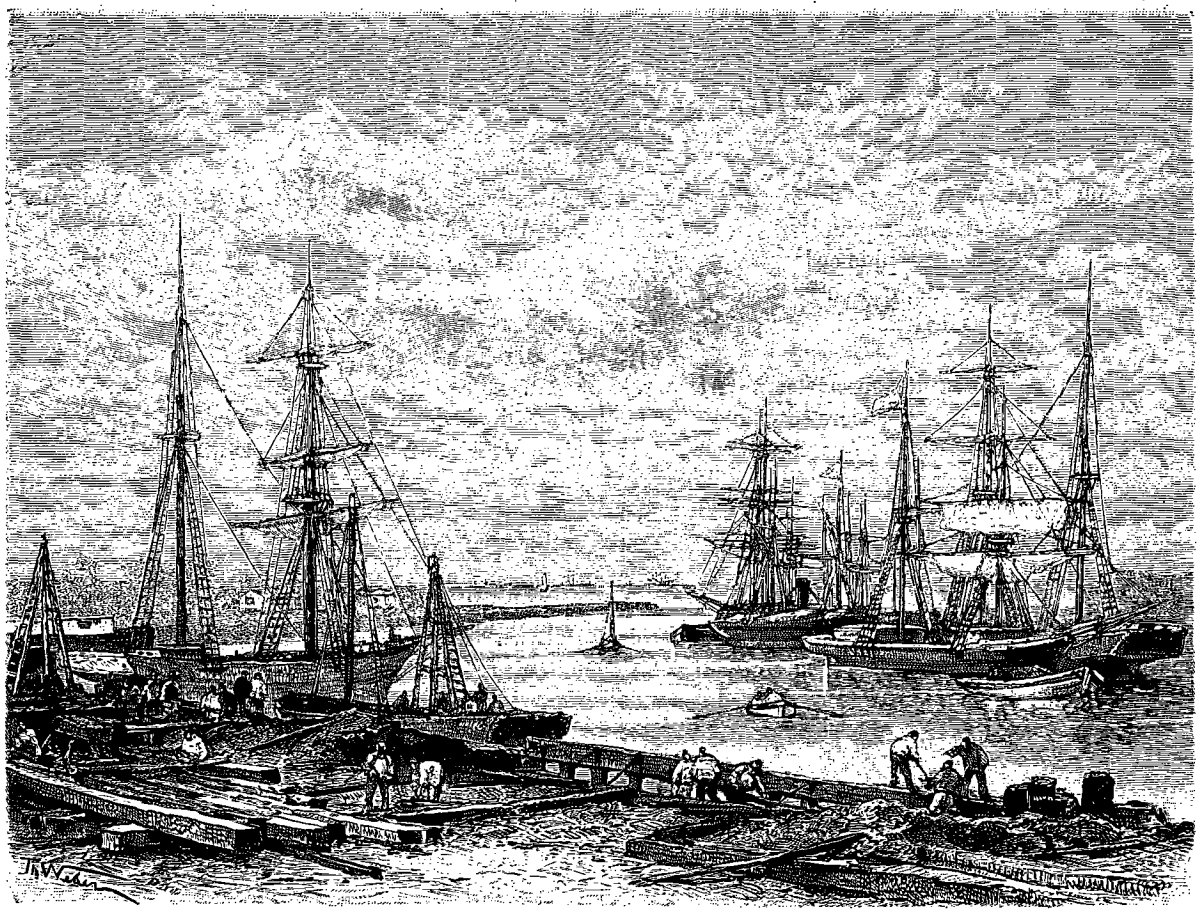
Enfin nous sommes entre les jetées; elles ont déjà un développement de cinq cents mètres et un écartement de deux cents. Une surprise nous attend : nous trouvons à l'entrée de ce petit port deux des plus grands transatlantiques, la *Provence* et la *Regina Margarita*, qui ont risqué l'entrée et s'en sont bien trouvés; peut-être les Messageries, elles aussi, se décideront-elles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est, en tout cas, un grand exemple donné et un grand progrès réalisé : tout l'honneur en revient à M. Huergo.

L'arrivée, le débarquement, la douane, sont comme partout des occasions de contretemps et d'ennuis de toutes sortes : ils ne méritent pas qu'on s'y arrête ; disons cependant que, dans ce pays où les droits de douane frappent de cinquante à soixante-dix pour cent toutes les marchandises, la douane est plutôt conciliante avec les passagers et ferme assez courtoisement les yeux sur les gros bagages ; par contre, tout ce qui s'occupe du transport des bagages, porteurs, *changadores*, charretiers, s'entend comme larrons en foire, pour exiger des arrivants, surtout des nouveaux qui ne parlent pas la langue, une vraie rançon : on vous demande le plus naturellement du monde cent francs pour le transport en ville de vos bagages, et vous devez vous féliciter d'en être quitte à moitié prix.

Le port, dont l'avancée constitue le port Huergo, prend divers noms, la Boca (la Bouche) ou le Riachuelo (le Ruisseau). Les quais sont des plus animés, mais on sent bien que ce n'est pas là encore le vrai quai d'arrivée ; ce n'est qu'un port de cabotage agrandi, un vrai port d'Italiens, on pourrait presque dire italien. Depuis que le cabotage se fait par cette voie, et il



Le port de la Boca à Buenos-Ayres. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de Samuel Boote, à Buenos-Ayres.

y a longtemps, les environs de ce ruisseau, absolument dédaignés, ont été occupés et conquis par tous les Italiens de Gênes ou de Naples qui se consacrent, non seulement à la navigation, mais font tous les commerces tributaires du cabotage ; ce sont eux qui achètent au loin et apportent là des chargements de bois, de charbon de bois, d'oranges, de bananes, de pêches, des troncs de palmiers pour les poteaux de télégraphes, des pieux noueux et tordus pour les clôtures, qui entreprennent les déchargements de la rade. A tout ce monde il fallait des maisons ; de vieux roufs de navires, de vieilles coques réformées, des planches de rebut et les boîtes de zinc ou de fer-blanc hors d'usage, des voliges légères fournies par des caisses de macaroni, tout ce qui était épave ou rebut a trouvé là une nouvelle vie et un nouvel emploi ; de tous ces débris les premières maisons se sont faites et se sont posées sur pilotis ; une sorte d'école d'architecture locale s'est ainsi formée ; des nécessités du début, on a fait une tradition ; cette ville maritime gagne la campagne voisine, elle a quatre-vingt mille habitants ; le terrain et les loyers y prennent une valeur considérable, mais la pauvreté des constructions reste la même : c'est un provisoire qui se perpétue. A voir certaines rues, on ne sait pas bien du reste si l'on a quitté la rivière et mis pied en terre ferme ; on y aperçoit des barques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prêtes à tout événement; à toutes les marées un peu fortes, l'eau pénètre là comme chez elle, et ne s'en retire que pour laisser derrière elle une sorte de Venise de boue.

Mais cette boue est, paraît-il, pleine de pépites d'or, car tous ces Italiens sont aisés, ou riches, travailleurs, sobres et ambitieux, ne se rebutant pas à la peine, et sachant s'élever au-dessus de la condition du pauvre immigrant qu'ils étaient. Combien sont arrivés là cherchant à gagner leur premier morceau de pain et sont maintenant de grands négociants ou de riches propriétaires !

Là débarquent par an soixante mille recrues de l'immigration d'Italie; les découragés sont rares parmi eux : ils donnent un grand exemple à nos compatriotes, en s'enrichissant et en enrichissant aussi leur pays d'origine, qu'ils ont quitté pauvres et où ils rentrent souvent, après quelques années, apportant le capital conquis.

En venant de la Boca, on entre dans la ville par son plus vilain côté; il vaut mieux, pour la visiter par ordre et en comprendre la topographie et le développement, revenir à la rive de la Plata, qui eût été notre point de débarquement si nous avions pris la route ancienne par la rade.

Au reste nous avons là des spectacles pittoresques à observer. C'est l'ancien port, encore en pleine activité, et qui reçoit plus de passagers que celui de la Boca. Nous avions évité, en passant par celui-ci, les péripéties qu'offre celui-là; mais, avant de pénétrer en ville, nous tenons à nous rendre compte de son aspect et des originalités qui en font un endroit des plus curieux.

En venant de la rade, on aperçoit devant soi trois môles de longueur à peu près égale : l'un, le premier vers le sud, part du monument en rotonde qui sert de dépôt de douane; il est couvert de grues et réservé aux marchandises à destination des entrepôts; le second est toujours couvert de monde, et réservé aux passagers; c'est par là que ceux qui viennent d'Europe mettent pour la première fois le pied sur la terre d'Amérique; celui de droite est mixte et sert aux voyageurs et aux marchandises; celles-ci sont reçues ou amenées par des locomotives et des wagons dont les rails continuent ceux de la république entière. Un colis chargé là peut être transporté sans rompre charge à douze cents kilomètres au sud, ou à huit cents à l'ouest, ou à quinze cents au nord par les voies ferrées. Cela donne déjà au nouvel arrivant à qui on le révèle un grande idée du pays où il débarque.

Quel que soit le môle que l'on choisisse, il n'est pas toujours facile de l'atteindre. Les grands steamers d'outre-mer sont restés, nous l'avons dit, à quinze milles de là; les petits steamers de rade ne peuvent pas non plus vous amener assez près du môle pour que vous en tentiez l'assaut. Le môle eût-il les pieds dans l'eau, on ne peut l'atteindre qu'en embarcation très légère; mais, le plus souvent, il se dresse sur de hautes échasses dont les bases reposent sur le sable sec.

Faudra-t-il débarquer à la nage? Des véhicules amphibies vous en épargneront la peine. Roulant dans l'eau, traînées par deux ou trois chevaux ahuris, soufflant, tirant, perdant pied, nageant, les naseaux dehors, et finissant trop souvent dans une noyade cette existence de chevaux marins, de lourdes charrettes aux roues de deux mètres, au caisson monumental, se groupent comme le feraient des barques. Des nautonniers d'un genre inconnu brandissent un fouet pour signaler leur présence et obtenir la préférence.

Le voyageur, traîné, cahoté, a juste assez de liberté d'esprit pour se cramponner aux montants raboteux de son radeau roulant; le sang-froid lui manque pour jouir de l'imprévu de cette navigation, mais, du haut de la jetée, il fera comme nous : il trouvera ce spectacle pittoresque quand d'autres le lui donneront.

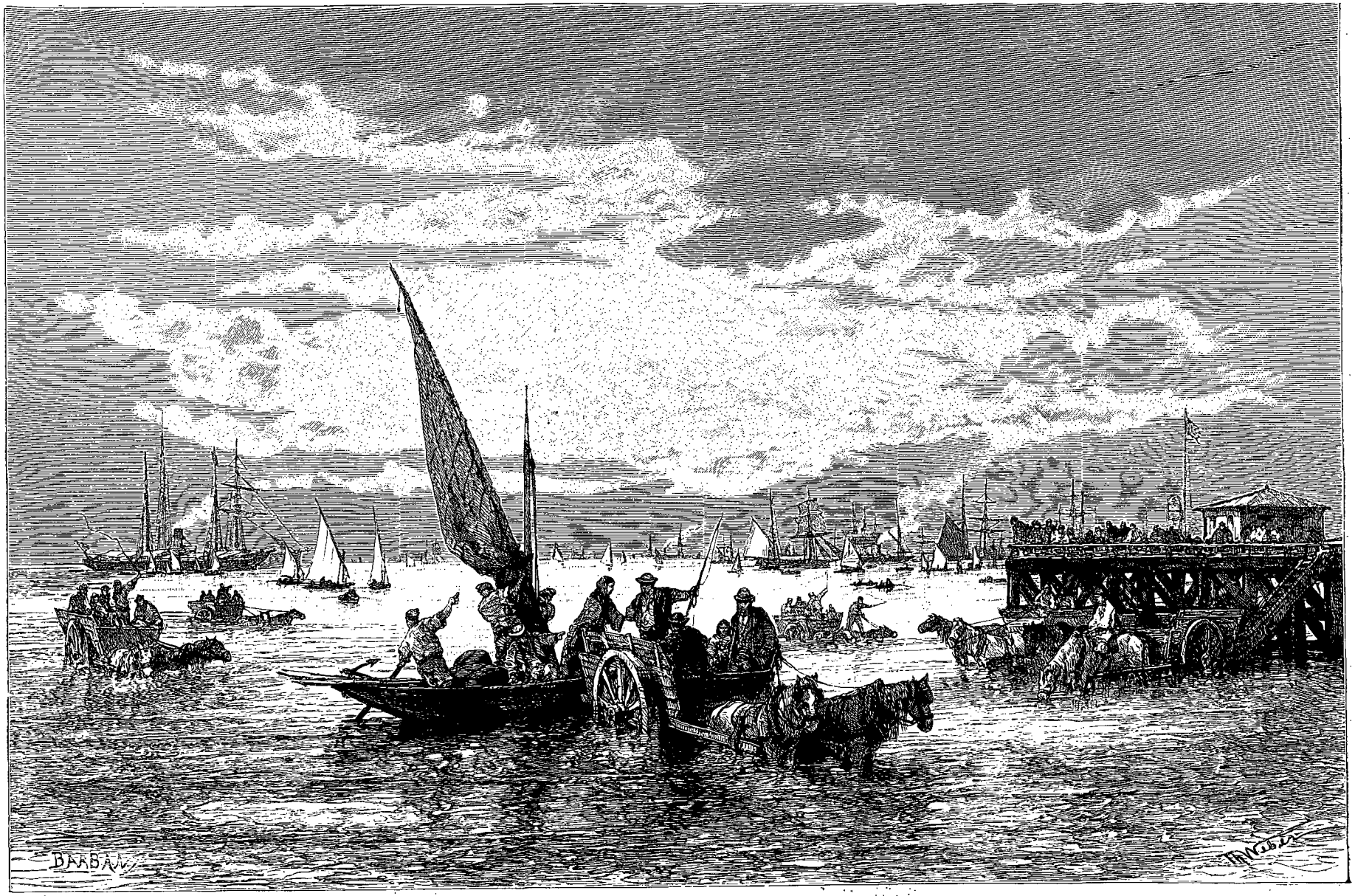
Il suivra alors avec intérêt les mille détails de ce coin de rivière mouvementé, où des charrettes, par centaines, se suivent à la file dans l'eau clapotante — qui n'en laisse émerger que les parties élevées et la tête des chevaux qui les tirent, — se pressent le long des embarcations, y reçoivent ou laissent leur chargement.

De-ci, de-là, des hommes à cheval surveillent ce travail. Les entrepreneurs de ce roulage aquatique les ont postés là pour porter secours aux attelages en péril. Ce sont les *cuarteadores*.

Sur leur selle un lasso de cuir est roulé, solidement attaché à un anneau de fer; les jambes repliées sur le dos de leur cheval, demi-couchés, la cigarette aux lèvres, ils semblent indifférents à ce qui se meut autour d'eux et n'être là que pour apostropher de leurs plaisanteries gouailleuses les charretiers qui défilent. Cependant jamais l'attelage n'attend le secours qu'ils lui doivent; les signaux de détresse sont superflus; leur longue habitude leur a fait prévoir le danger que va courir un imprudent avant que celui-ci le soupçonne; leur esprit taquin seul les retarde; ils ne veulent pas perdre cette occasion de laisser le maladroit recevoir sa petite leçon et leur offrir un thème fécond en railleries. Tous gauchos, ils excellent à ce genre d'exercice difficile et dangereux, y perdent rarement la vie et jamais leur bonne humeur.

Le travail est d'autant plus actif que les heures de la journée sont courtes et les journées rares où il soit possible. Rien de plus capricieux que le flot sur cette rive de la Plata; tour à tour les vents d'ouest qui viennent de la pampa refoulent les eaux à un ou deux kilomètres; les goélettes s'éloignent avec elles, les charrettes alors restent à la rive et attendent en rangs serrés que le flux relève le niveau de l'eau et ramène les barques; à d'autres jours, les vents du sud-est, brise qui soulève le clapotage des eaux et rend difficile la nage des chevaux, ou rafale qui jette la vague pardessus la rive, emportent les navires ancrés, les poussent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le débarquement à Buenos-Ayres. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

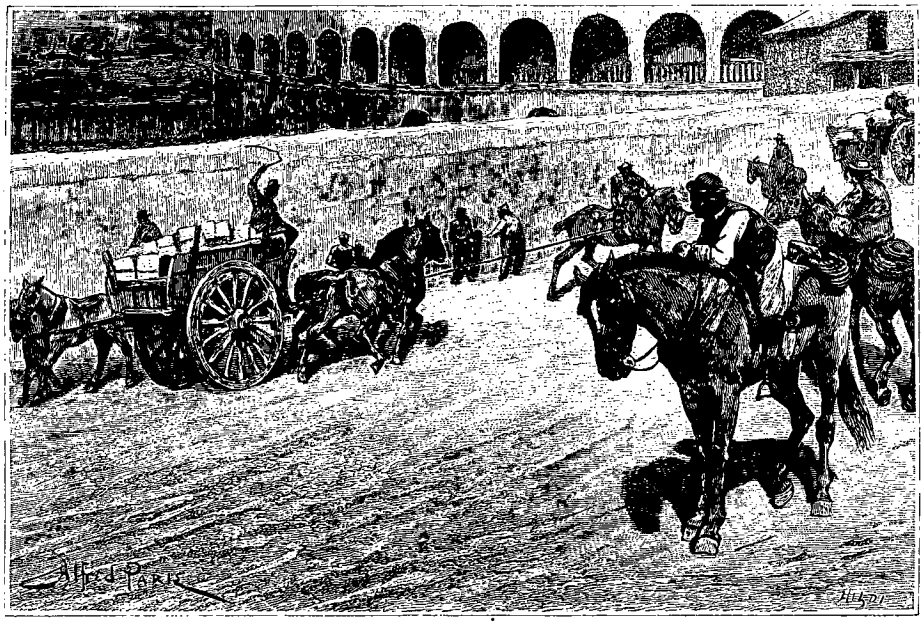
jusqu'au delà de la limite des flots pour les déposer quelquefois au milieu d'un jardin ou d'une rue.

C'est pourtant un grand port que celui de Buenos-Ayres; il reçoit tous les ans, sous pavillon

Anglais	350 000 tonnes.
Français	240 000
Argentin	202 000
Italien	125 000
Allemand	90 000
Espagnol	40 000
Divers	174 000

La plage n'offre pas que ce spectacle : en suivant le quai, au delà du jardin public, qui le sépare de la rivière, les rochers sont occupés par le monde bruyant des blanchisseuses, qui établissent là leurs lavoirs à marée basse; chacune a son rocher, et sur ce rocher un droit d'occupation que ses compagnes respectent et qu'au besoin elle défend; l'eau en se retirant a garni les creux des rochers, et c'est là que tout ce monde travaille.

Plus loin les pêcheurs complètent le tableau, en faisant leur office à cheval; ils traînent sur la grève leurs longs filets et chargent de leur pêche toujours abondante les charrettes qui les suivent. Pas n'est besoin de canots ou de barques; dans ce pays des chevaux, l'homme a su plier cet utile et abondant auxiliaire aux travaux qu'ailleurs il fait à la force du



Les *cuarteadores* à Buenos-Ayres (voy. p. 142). — Composition et dessin d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

poignet. Assis sur son cheval dans l'attitude du repos, il est dispensé de porter ses lourds filets ou de ramer pour en conduire le butin à la rive.

Les quais présentent comme partout ce vilain aspect de marché ouvert à tous les vices, aux caprices et aux besoins impérieux des gens de mer, foule bruyante et grossière à laquelle se mêle le troupeau, errant sans direction, des nouveaux arrivés.

Comme partout, le mot est vrai, ici, de ce capitaine marchand qui, ayant couru le monde et visité tous les ports, disait que sous toutes les latitudes, dans les villes les plus nouvelles de l'Occident ou les plus anciennes de l'extrême Orient, il avait toujours trouvé les modes de Paris, les chapeaux de haute forme, et que partout il était descendu à l'Hôtel de Paris, avait pris sa demi-tasse au Café de Paris, traité ses affaires en anglais, et ses querelles en allemand.

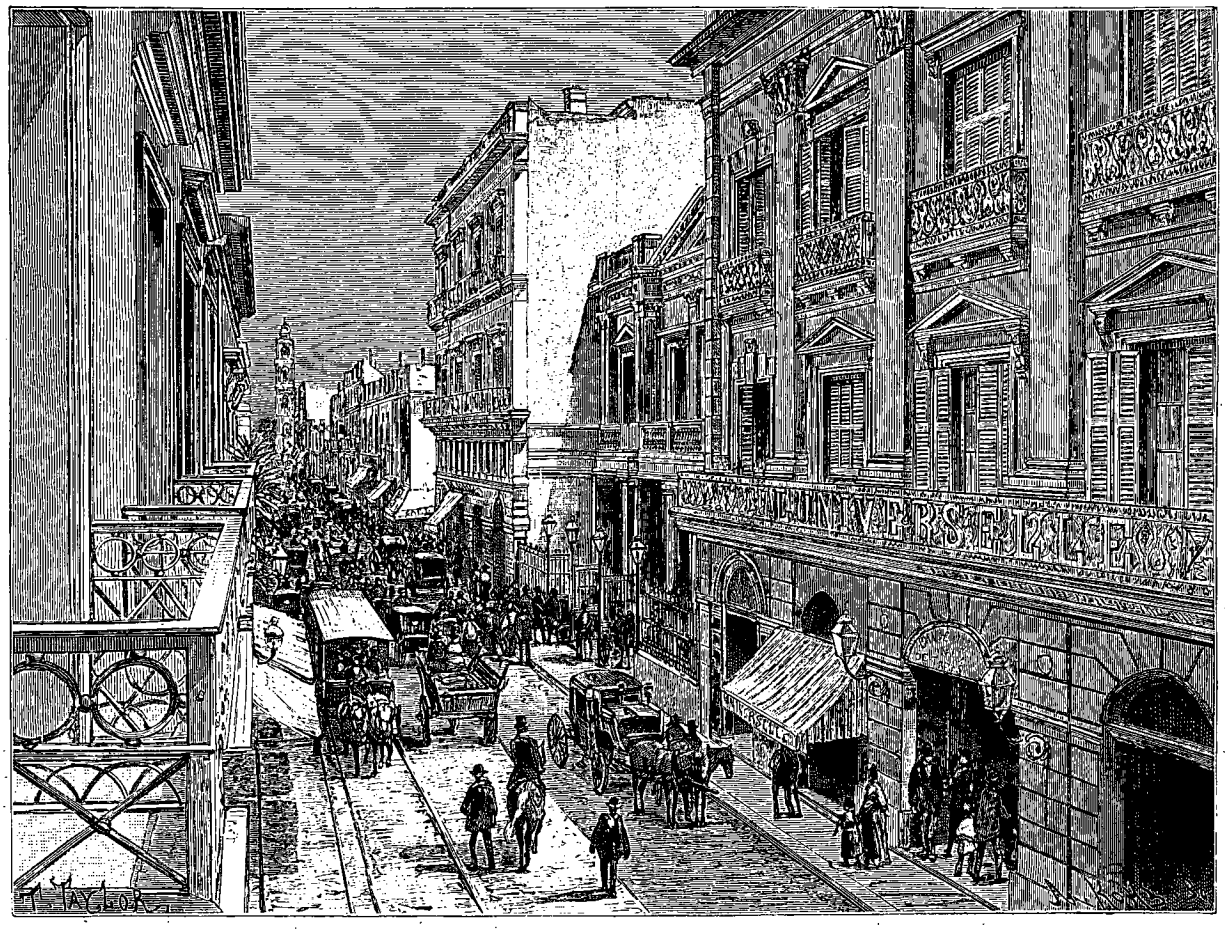
Le cosmopolitisme règne ici plus que dans tous les ports, et ce que, dans ce grouillement humain aux odeurs de calfat, de goudron et de sueur du peuple, on voit aux devantures, ce que l'on entend, rappelle tour à tour tous les pays et toutes les langues du monde.

Et cependant nous avons pu voir de près que cette ville cosmopolite avait ses aspects particuliers. Pénétrons-y, et, nous mettant dans l'axe de la lumière qui éclaire chaque objet, cherchons le monde nouveau.

Émile DAIREAUX.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rue San-Martin, à Buenos-Ayres (voy. p. 149). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE BORDEAUX À MONTEVIDEO ET BUENOS-AYRES (suite).

La rue. — Le trafic. — Les promeneurs. — Les types particuliers. — La luciole. — Le vendeur de journaux. — Le marché. Le marchand ambulant. — Les mendiants et les déclassés.

La rue! c'est là le premier et souvent le seul champ d'exploration ouvert à l'étranger. Il y est bien exposé à recueillir des observations superficielles, à faire une ample moisson d'erreurs; mais, du moins, personne ne tente de lui faire voir là autre chose que ce que ses yeux lui montrent sous la lumière crue du plein air.

Plus qu'ailleurs, dans une ville américaine où la franchise est de règle, où les allures sont libres et sans contrainte, où, comme à Buenos-Ayres, le climat toujours tempéré prédispose les habitants à vivre en plein air, l'étranger peut se lancer de confiance à la découverte, s'il ne redoute pas le pavé raboteux, les trottoirs inégaux surplombant la chaussée, le bruit assourdissant de charrettes trop nombreuses pour des rues trop étroites, le passage rapide et continu de tramways toujours bondés de monde, débordant de grappes de voyageurs suspendus partout où un pied peut se poser, et en prenant encore.

Nous sommes au mois de juin. Le matin et le soir, l'hiver se fait déjà quelquefois pressentir; il sera dans son plein en juillet : pour le moment la température est très douce, on se sent à la veille de l'été de la Saint-

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jean, qui dans l'hémisphère sud joue le rôle de l'été de la Saint-Martin. Mais il pleut; juin est la saison des pluies, bénie des éleveurs, maudite par les citadins, surtout en ce moment où la municipalité de Buenos-Ayres a entrepris, de tous les côtés à la fois, des travaux d'assainissement : constructions d'égouts, nivellement, pavages, etc., et tout défoncé, déplacé, pour, peut-être un jour, faire mieux que ce qui existait.

Pour le moment, on songe avec inquiétude aux millions employés à détruire et à bouleverser, et l'on se demande où l'on prendra tous ceux qu'exigera la remise en place. Le trottoir est impraticable; le tramway seul, par une grâce d'état, peut encore rouler de son train ordinaire. Il est rapidement traîné par ses petits chevaux pampéens, descendants éloignés et diminués du cheval barbe et de son congénère l'andalous, legs, dans ce pays américain où nous en trouverons de nombreux, de la civilisation mauresque qui a laissé tant de merveilles en Andalousie, pays d'origine des premiers habitants de Buenos-Ayres.

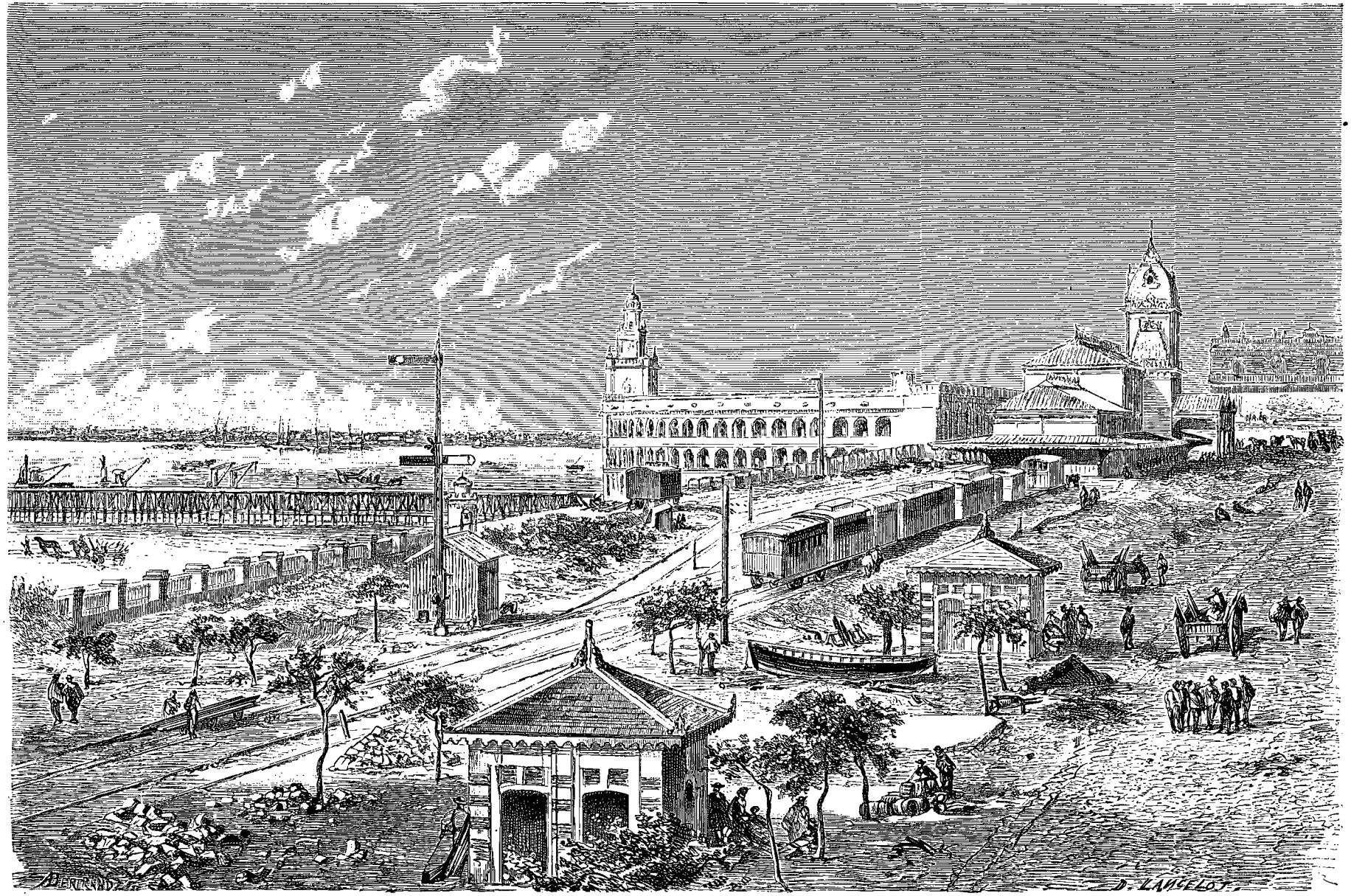
Sur la place principale, que nous rencontrons en quittant le quai, toutes les lignes de tramways, qu'elles viennent du sud, de l'ouest ou du nord, aboutissent, toutes en font le tour, pour, de là, toujours courant et agitant gaiement leurs grelots, gagner les confins de la ville. C'est donc le vrai moyen de tout voir que d'en choisir un au hasard. Cette place dont ils font le tour a vu s'élever le premier abri des premiers habitants, quand Garay vint en 1580 fonder Buenos-Ayres, c'est-à-dire reprendre l'entreprise de Mendoza avortée en 1536; mais Garay n'avait pas avec lui, comme Mendoza, deux mille compagnons, ni deux mille chevaux; en tout, soixante colons, déjà acclimatés par un séjour au nord du bassin de la Plata, à l'Assomption du Paraguay et à Santa-Fé, et amenant avec eux quelques épouses de la race indigène guaranie et les enfants qu'ils en avaient eus. A trois siècles de distance, on ne peut se défendre d'admirer le chemin parcouru par les descendants de ces pauvres conquérants, qui aujourd'hui, au même lieu, sont près de cinq cent mille, et produisent, s'agitent, trafiquent, spéculent, consomment chacun comme quatre!

La ville se réduisit d'abord à un tas de terre bastionné, que l'on baptisa pompeusement fort Balthazar, en souvenir d'un Balthazar de la maison d'Autriche, et non pas, certes, du Balthazar de la Bible qui a légué son nom aux bombances modernes. Les chroniqueurs ne parlent pas de bombances, mais, bien au contraire, de l'affreuse misère qui régnait dans les casemates de ce pauvre fort. Quelle différence aujourd'hui! Le fort, transformé plusieurs fois, est devenu d'abord résidence des gouverneurs de Buenos-Ayres, dont le dernier, sous des traits de fantaisie, a été mis en scène par Voltaire dans *Candide*; plus tard, en 1776, il est devenu palais des vice-rois; il a été pris en 1806, par les Anglais, repris, en 1807, par les nationaux, conduits par un officier français, le comte Jacques de Liniers, qui, tout étranger qu'il était, reçut le titre et les fonctions de vice-roi. Enfin, aujourd'hui, c'est toujours le vieux palais, s'avançant en rotonde énorme et dominant la Plata; mais il est devenu un immense magasin de douane. Là, tous les ans, les navires d'outre-mer débarquent cinq cents millions de marchandises qui viennent en proportion de trente-huit pour cent d'Angleterre, de vingt-sept pour cent de France, de dix pour cent d'Espagne, de dix pour cent d'Italie, de sept pour cent d'Allemagne, de huit pour cent de divers pays. Il ne faut pas moins que ces énormes envois de toutes les industries du monde pour employer les revenus de tous les habitants industrieux et laborieux du pays, les produits à peu près spontanés de cette terre devenue féconde sous le pied des troupeaux plus que sous l'action du travail.

L'ère moderne laisse derrière elle tout ce passé dont ces monuments témoignent. Sur le front de la place, à l'heure qu'il est, s'achève la construction d'un grand palais, ou plutôt d'une grande façade de palais, enveloppant les anciens édifices; la Présidence et les ministères en ont pour quelques mois encore à résider dans des plâtras. Que l'on ne croie cependant pas que l'État fournisse des palais à ses fonctionnaires! Le président et ses ministres se rendent, à heure fixe, à leurs bureaux, pour y remplir les devoirs de leurs charges; ils y accrochent leur chapeau à une patère pendant six ans, car les ministres ont à peu près la même durée que les présidents qui les nomment; ils n'y ont jamais un fauteuil ni une plume à eux; peut-être n'y ont-ils même pas toujours une idée qui leur soit personnelle. Ils résident, pendant comme avant leur élévation, dans leur domicile privé, y gardent le train que comporte l'état de leur fortune: la rétribution de leur fonction ne saurait l'améliorer beaucoup; ils ne sont astreints à aucune représentation. Au reste, vous chercheriez vainement un signe extérieur qui vous désigne le domicile particulier du président en exercice; l'accès en est aussi simple que celui de la maison de tout autre citoyen; elle n'est gardée, comme toutes les autres, que par le respect que chacun, dans ce pays démocratique, a pour le domicile d'autrui et qu'il mesure à celui qu'il exige que l'on ait pour le sien.

La place a la forme et la dimension que lui assigna le fondateur de la ville. Ce n'est pas sa fantaisie ni son originalité qui en a fourni le modèle. La loi espagnole, promulguée du fond de l'Escurial, prohibait toute originalité; elle imprimait partout son influence uniforme. C'est elle qui a tracé dans toutes les villes futures de l'Amérique espagnole les rues droites et étroites, et leur a indiqué jusqu'à leur orientation. Depuis que ce texte de la loi des Indes a été promulgué par Charles-Quint, l'Amérique espagnole a parcouru trois siècles de son histoire; un beau jour elle s'est déclarée indépendante, toutes les lois ont été modifiées, la tradition rompue, mais la routine persiste, et les villes qui se créent encore sont toutes, sans exception, tracées sur le modèle rectangulaire fourni par la loi des Indes. Tout était prévu dans cette loi; à quoi bon chercher ailleurs? Garay ne chercha pas, et l'on peut, au livre IV,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Douane, ancien palais des vice-rois à Buenos-Ayres (voy. p. 148). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

titre VII, de la *Recopilacion de Indias*, loi IX, trouver tout au long la description de la ville qu'il allait tracer au lieu où est aujourd'hui Buenos-Ayres; la forme des places, la largeur des rues, tout y est prescrit d'avance, et tout a été exécuté tel qu'il était prescrit. C'est aussi d'après la loi que la division des terrains à bâtir s'est faite entre les colons. A chacun un carré de soixante-dix vares de côté, faisant face à deux rues et composant le quart de chaque îlot. Les premières assises de cette division triséculaire, continuée à mesure que la ville avançait, sont encore visibles. Seulement, pour satisfaire aux exigences plus modernes, les lots se sont divisés par moitié, le propriétaire en vendait un et gardait l'autre; à cette période — qui fut longue aussi — des maisons de trente-cinq vares de façade, en a succédé une autre, où ces demi-lots se sont encore coupés en deux, et l'on a vu chacun avoir sa façade de dix-sept vares et demie. Beaucoup de maisons anciennes gardent encore cette mesure, mais les maisons modernes n'en ont guère que la moitié; voilà la raison historique pour laquelle toutes les maisons de Buenos-Ayres, à peu d'exceptions près, et celles de toutes les villes hispano-américaines, sont taillées sur le même patron, ont la même dimension, huit vares et demie de façade, soit un peu plus de sept mètres, et s'étendent en profondeur jusqu'au centre de l'îlot, qui est toujours un carré de cent quarante vares de côté.

La première époque, celle du toit de chaume, qui s'est prolongée pendant deux siècles, a été remplacée par celle du toit de tuiles; mais quelques demeures apparaissent dès le premier jour dont le modèle a été apporté de Séville : des cours spacieuses, que des vérandas entourent, que des vignes et des glycines abritent de leurs rameaux, au milieu desquelles la citerne, réservoir des eaux de pluie, conserve fraîche l'eau, seule boisson recherchée de tous ceux qui ont gardé les goûts espagnols. On trouve encore, même dans le centre de la ville, des toits de tuiles qui rappellent cette époque et quelques rares maisons du vieux type espagnol; mais ce qui domine, c'est la maison du type vulgaire, dont on pourrait compter vingt mille à Buenos-Ayres, dont la façade comporte deux fenêtres et une porte sur la rue, couronnée d'une terrasse à l'italienne; les pièces intérieures se succèdent en droite ligne et prennent jour par des portes qui donnent sur les cours; celles-ci sont presque toujours au nombre de trois : une première, dallée, est ornée de pots de fleurs et de bacs contenant des arbustes; la seconde, moins encombrée, réservée aux enfants, toujours nombreux; la troisième, consacrée au service, ou remplacée par un jardin. Cet alignement des maisons sur la rue, ces fenêtres de rez-de-chaussée, permettent au passant de pénétrer très vite dans les secrets intimes de toutes les habitations et de les entrevoir plus peut-être qu'il ne conviendrait par les fenêtres souvent ouvertes et par les portes qui le sont toujours.

Montons en tramway. La place, qui a deux cents mètres de large, sur trois cents de longueur, est vite parcourue, et cependant c'est ici, jusqu'à ce jour, que toute la vie et l'histoire de la ville se résument. Après le palais du Gouvernement : la Douane, institution importante, puisque les douanes fournissent ici au Trésor presque toutes ses ressources; le Congrès, sans prétention architecturale, mais qui abrite, les lundis, mercredis et vendredis le Sénat national, les mardis, jeudis et samedis la Chambre des députés, qui, à eux deux, constituent le pouvoir législatif, si important dans l'organisation américaine; le Cabildo, qui a toujours occupé cette place, mais qui a grandi comme monument à mesure que son importance sociale diminuait. Le Cabildo, c'était le lieu de réunion des notables de la colonie, le représentant des libertés locales et de l'autonomie, comme tel, le berceau de l'indépendance américaine. Modeste hangar au toit de chaume à l'origine, il ne tenait pas moins en échec les gouverneurs; quand il s'agit de lutter contre le vice-roi, il devint palais de brique et s'orna d'une tour. C'est cette tour qui a sonné l'heure de la déclaration d'indépendance et de l'expulsion des Espagnols en 1810, qui a donné le premier signal à tous les pays que l'Espagne avait dotés d'institutions, peuplés de ses fils, et qu'elle avait colonisés avec un soin si particulier, une connaissance si profonde de la colonisation scientifique que tous ont gardé, de gré ou de force, la langue, les traditions, les goûts espagnols, presque partout les lois fondamentales, l'organisation judiciaire, apportées d'Espagne. Disons-le en passant, l'Espagne, diminuée par ce détachement, n'en est pas moins riche et tous les jours agrandie par sa descendance.

Pour ne parler que de sa langue, depuis trois siècles la littérature espagnole, où nos maîtres, Corneille par exemple, ont pu puiser à pleines mains, est restée stationnaire; aujourd'hui que les colonies indépendantes, ouvertes à tous les peuples du monde, s'enrichissent et se peuplent rapidement, la littérature espagnole voit s'ouvrir devant elle un monde à exploiter, et ses progrès, ceux de sa librairie, depuis vingt-cinq ans, promettent pour le vingtième siècle une renaissance littéraire. Elle le devra aux colonies que ses ancêtres ont su fonder et tenir attachées à elle en les perdant.

Le Cabildo, encore transformé il y a dix ans, donne asile à la justice; les tribunaux et les cours y siègent, mais la politique en est bannie. L'autonomie a triomphé, il n'est plus besoin de lui conserver un palais. Aussi est-ce une modeste demeure que celle qui abrite à côté du Cabildo les services municipaux et la police.

En retour, la cathédrale et l'archevêché occupent le côté nord de la place. Ce ne sont pas des édifices d'un grand mérite. La cathédrale est l'œuvre d'un Français qui s'est donné pour plan d'imiter la façade de la Madeleine, mais qui, mal servi par les matériaux du pays, où l'on n'emploie que la brique, a construit une Madeleine qui semble en carton-pâte. L'archevêché est une demeure élégante.

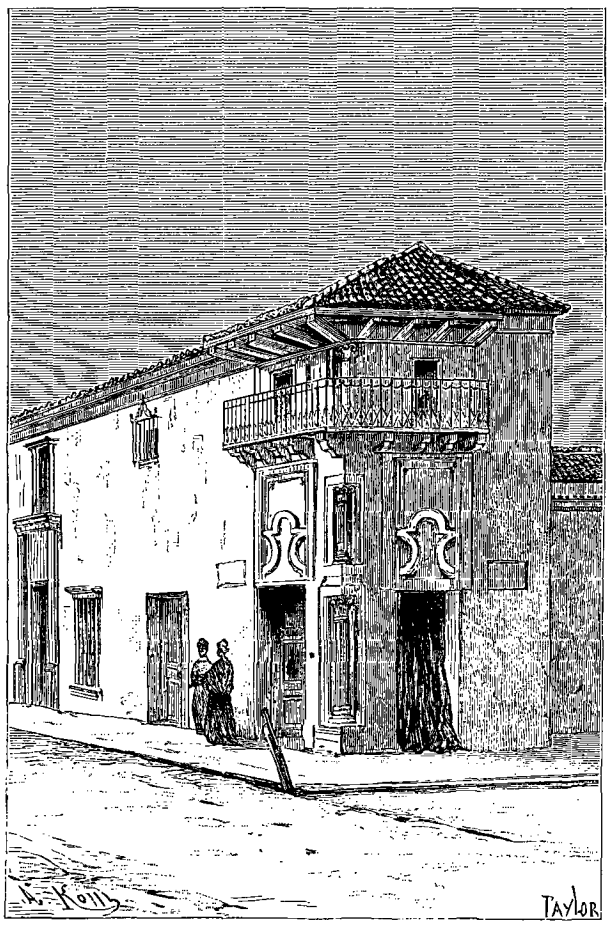
Le théâtre municipal fait suite : on y joue l'opéra. Connu sous le nom de théâtre Colon, il reçoit vers le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1er mai la troupe de la Scala, qui vient ici passer l'hiver après l'avoir terminé en Italie; quelquefois elle dépasse en mérites individuels et en ensemble ce que l'on entend à Paris.

Enfin c'est le palais de la Bourse de commerce, qui termine le côté nord. On peut donc dire que tous les grands services sont groupés autour de cette place, et cela suffit à expliquer le mouvement qui l'agite, et l'ambition de tous les tramways d'en faire le tour jour et nuit.

C'est sur le milieu de la place que se donnent les fêtes publiques. La grande fête nationale vient d'avoir lieu, et l'on voit encore s'élever au milieu les restes des constructions d'un feu d'artifice monstre, autour duquel la population, très friande de ces spectacles, s'est ébaudie il y a quelques jours, après avoir entendu le *Te Deum* solennel et assisté à une revue, sans laquelle il n'y a pas de fête nationale en pays latin.



Buenos-Ayres : vieille maison espagnole. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. G. Burmeister.

Naturellement, en partant de ce centre et rayonnant dans toutes les directions, nous allons la nuit de la lumière aux ténèbres, le jour du bruit au silence. Nous sommes en effet ici au cœur de la ville des affaires, autour de laquelle rayonne dans tous les sens la ville bourgeoise.

Traversons la ville des affaires. Quatre rues qui vont de la rive aux confins de la ville, Victoria, Rivadavia, Piedad, Cangallo; quatre autres, qui vont du nord au sud et coupent les précédentes à angles droits, San-Martin, Florida, Maypu et Esmeralda, constituent le centre de ce mouvement : le commerce de détail est presque exclusivement français. Dans des boutiques luxueuses, derrière les comptoirs se débitent chaque année la plus grande partie des trois cents millions de marchandises que la France importe à la Plata, et qui s'écoulent ici à des prix doubles de ce qu'ils valent en France; articles de mode et d'habillement, chapeaux, gants, objets d'art, parfumerie, librairie aussi, tout cela vient de Paris. Les vitrines des libraires sont pleines de tout ce qui a paru à Paris dans le dernier mois. Ce pays n'ignore rien de ce que produit notre littérature de romans, mais il sait quelquefois mieux que nous-mêmes, Parisiens indifférents, ce que produisent nos hommes de science : philosophie, ethnographie, sciences physiques, mécaniques, mathématiques, droit et médecine; combien d'œuvres publiées à Paris, tous les ans, sur la rive gauche de la Seine, et qui, avant que la rive droite les connaisse, se vendent et sont recherchées sur la rive occidentale de l'océan Atlantique! Une boutique américaine de librairie — et nous en comptons six françaises dans une distance de quelques mètres — ne ressemble en rien à la mieux achalandée de Paris, où l'on trouve un genre et toutes les productions de ce genre, des libraires spéciaux vendant les œuvres spéciales; ici on trouve tous les genres et les productions de tous les genres dans toutes les langues : mais c'est la langue française qui a le premier rang et dont l'écho s'entend partout. C'est par elle que toutes les sciences se répandent encore, et si l'on cherche sur les rayons où s'étalent les livres espagnols, ce sont des traductions d'ouvrages français que l'on y trouve. Surveillons cette influence, c'est celle qui a le plus grand prix. Que d'auteurs qui se croient ignorés de leurs contemporains et sont ici très appréciés, discutés! Quant aux publications de la presse française, leur expansion est telle, qu'elle pourrait bien être prise pour la condamnation de la théorie qui soutient que la presse qui tient dans le monde le premier rang est la presse anglaise. Oh! que nenni! J'assiste à l'arrivée d'un courrier régulier dans un magasin de librairie qui a pour spécialité le service des abonnements aux publications européennes. J'y trouve beaucoup de publications anglaises, italiennes, belges, quelques allemandes; mais quelle foule de publications françaises! Il n'est pas peut-être de journal qui n'ait ici quelques lecteurs : les Français des provinces reçoivent les journaux de leurs contrées, mais tout le monde reçoit de Paris quelques publications de droit, de médecine, des revues, des journaux politiques ou illustrés. La curiosité m'a pris et j'ai voulu faire quelque statistique.

J'ai relevé avec surprise les gros chiffres que l'on m'a donnés. J'ai appris qu'un roman de Daudet, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Zola ou de quelque grand romancier en renom se vend à mille exemplaires le jour même de son arrivée; que certaine revue française que tout le monde connaît et qui occupe le premier rang se répand à cinq cents exemplaires; tout est à l'avenant, chaque journal et chaque publication occupant généralement le rang que la faveur publique lui donne chez nous, et fort peu étant ignorés.

Les traductions espagnoles, qui sont souvent des contrefaçons, essayent de nous fermer les avenues, mais elles n'y parviennent pas. Pourquoi faut-il que nos concurrents dans les autres genres et les autres industries nous disputent avec quelque succès notre place?

Nous sommes ici au milieu d'un vrai champ de bataille de l'industrie européenne, où nous avons toujours combattu au premier rang avec les Anglais, mais il faut bien dire que nous sommes menacés. On ne le soupçonnerait pas à parcourir la rue Victoria et la rue Florida ni les rues adjacentes. C'est bien là un quartier français : l'un des cercles français — il y en a deux et dix-huit sociétés françaises de bienfaisance — occupe dans celle-ci un immeuble somptueux; les restaurants français et les cafés français ont la vogue et, il faut bien le dire, le mérite d'être admirablement installés et fort bien servis, Café de Paris, restaurant Filip, rôtisserie Française sont les rendez-vous élégants de tous ceux qui fréquentent les restaurants. Je dis de tous ceux et je précise. On ne voit pas de femmes dans les restaurants, cela est malséant. Est-ce une influence rétrospective des vieilles mœurs espagnoles? Un article des lois de Partidas, d'Alphonse IX le Sage, défendait aux femmes d'entrer dans les tribunaux, parce que, disait-il, il n'est pas décent qu'une femme se mêle au milieu des hommes : la loi qui leur ferme les restaurants n'est écrite nulle part, et cependant elle est respectée partout.

La femme commerçante est rare aussi. Grande différence entre la destinée de la femme américaine et de la femme en France, où l'on en voit tant qui sont commerçantes, comptables, employées aux écritures, à la Banque, au Crédit foncier, ouvrières buralistes des Postes et des Téléphones, où des usines n'emploient qu'elles, où elles font de la politique ardente et de la prison, se mettent en grève comme des hommes, ont leur place sur la guillotine, où on les fusille sans pitié et quelquefois sans jugement, où l'on en voit plaider devant les tribunaux et gagner leurs procès contre des avocats, où elles sont au théâtre et sur les champs de bataille, décorées quelquefois, aux champs même sous le soleil la pioche à la main. Ici rien de tout cela. La femme créole laisse tous les métiers aux étrangères, et ne recourt qu'à son aiguille si la nécessité la presse. Si donc l'on aperçoit une femme dans un comptoir, à coup sûr elle est étrangère, on peut même dire française, puisque le commerce de détail est aux mains des Français.

Il n'en est plus de même du grand commerce d'importation. Les grandes maisons françaises ont à peu près disparu, depuis que toutes peuvent s'alimenter directement à Paris, grâce à la facilité des communications. L'importation des marchandises françaises, de tissus, de mercerie, etc., est faite plus par des Espagnols et des Allemands que par des Français. En même temps les Espagnols nous enlèvent peu à peu le marché des vins; les Allemands et les Italiens nous font une active concurrence pour les *dry goods*. Quant aux Anglais, ils gardent le marché des capitaux, surtout sous forme de prêts d'État, de constitution de grandes compagnies de transport, d'éclairage, etc., et la fourniture des métaux et de la houille.

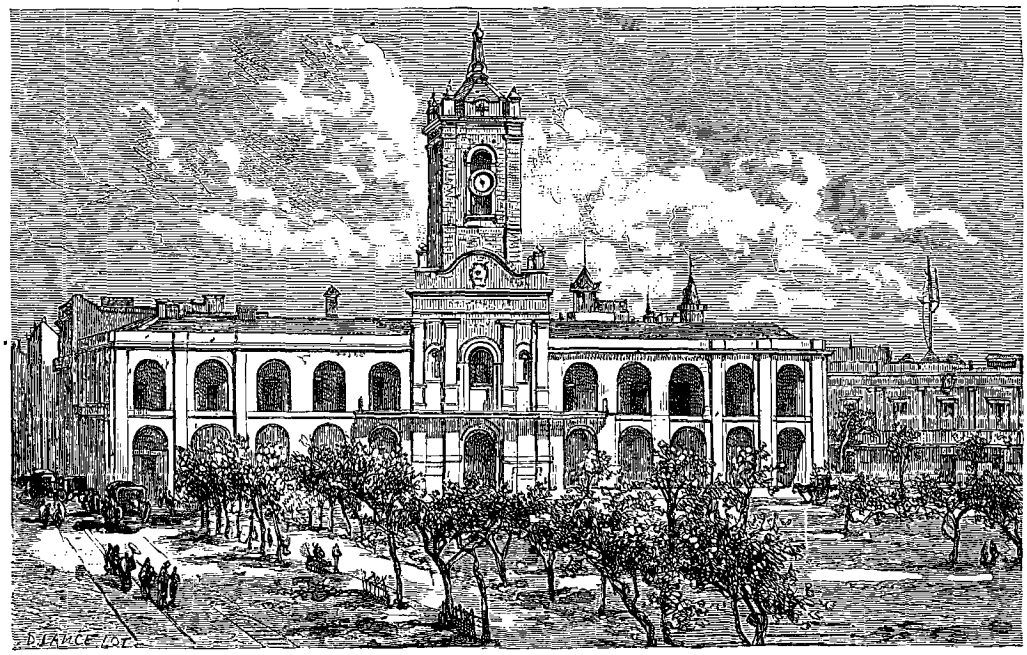
C'est ce commerce cosmopolite qui emplit d'un mouvement assourdissant les rues comprises dans les limites que nous avons tracées. La ville est réveillée de bonne heure par le démon du trafic et du courtage qui l'agite. Les entrepôts de douane, les goélettes, rangées le long de la rive, déversent dans les entrepôts de ville toutes les marchandises d'outre-mer qu'elles ont reçues des paquebots transatlantiques. Buenos-Ayres étant une ville de transit, les charrettes qui viennent de la rive conduisent à des entrepôts; ceux-ci rendent, pour l'envoyer aux gares de chemins de fer, tout ce que l'intérieur consomme, pendant que tous les produits du pays, laines, blés, cuirs, viennent des gares de chemins de fer, s'entreposent et repartent pour leur voyage d'outre-mer : mouvement de va-et-vient qui donne lieu à une manutention inouïe, travail continu de fourmis fait par de lourdes charrettes qui parcourent les rues, ébranlent les maisons, traînent avec elles une agitation bruyante que l'on ne retrouve nulle part ailleurs; l'étroitesse des rues, dont la plus large n'a pas dix mètres, rend ce mouvement particulièrement encombrant. Le trottoir n'est pas moins envahi que la chaussée; ce ne sont partout dans le centre de la ville et jusqu'aux confins que dépôts, entrepôts et magasins, où les caisses de petit et de gros volume, celles dont une unité suffit à encombrer et celles qui arrivent par milliers, les sacs et les barriques roulent du haut de charrettes élevées, entrent pour ressortir et refaire à travers les rues un nouveau voyage. Les charrettes amphibies, dont l'usage s'impose par la singulière disposition du port, sont huchées sur de grandes roues de deux mètres, leur permettant d'entrer dans l'eau et de prendre leur chargement le long des chalands. Roulées sur le pavé raboteux, elles se balancent au-dessus des têtes, qu'elles menacent de leur lourd chargement. Les statistiques chiffrent ce mouvement. Le port de Buenos-Ayres et par conséquent la ville voit passer, bon an mal an, deux millions de tonnes d'importation et un million et demi d'exportation : chaque charrette attelée de trois chevaux porte une tonne, cela donne par jour dix mille voyages de charrettes traversant la ville dans tous les sens; si l'on tient compte de ce fait, ordinaire dans toute ville de transit, que chaque marchandise est entreposée deux ou trois fois, chez l'importateur d'abord, puis chez le négociant en gros, de là chez celui de détail, on se donnera de loin une idée de l'agitation que cause tout ce trafic à ricochets, avant de prendre sa destination définitive.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On s'imagine aussi la foule de courtiers, d'intermédiaires, de commerçants de tous genres, de banquiers, d'entrepreneurs de transport qu'il entretient. C'est à la Bourse que ce personnel se concentre et que toutes les affaires se traitent. C'est là que tout se vend, valeurs mobilières, traites sur l'Europe, le vin, le sucre, le blé, la laine enfin, terres et immeubles situés dans toutes les régions, et il s'en vend tant et tellement que, dans la seule année 1886, six millions d'hectares de terre ont changé de main à la bourse de Buenos-Ayres, plus d'un dixième de la superficie de la France!

Vers quatre heures, le mouvement se fait moins intense; les tramways se remplissent déjà de tous ceux qui désertent à cette heure ce quartier des affaires et reprennent, un journal à la main, le chemin de leur demeure.

Autrefois, il y a quelque vingt ans, c'était à cheval que se faisaient ces voyages d'allées et venues des faubourgs au centre, où, déjà alors, les affaires se traitaient, se brassaient, se soldaient; mais elles se faisaient matériellement dans les faubourgs. C'était à la lisière de la ville que stationnaient sur deux places *ad hoc* les lourdes charrettes qui, du fond de la pampa, avaient amené les chargements de cuirs et de laines, de blé ou de maïs. C'étaient de grandes machines lourdes que six bœufs avaient traînées jusque-là à petites étapes, et dont le modèle remontait à près de trois siècles. Elles attendaient acheteur pour leur chargement et prenaient au retour des marchandises de toutes sortes pour la consommation du pays d'où elles venaient. Aujourd'hui le chemin de fer leur épargne la plus grosse part de leurs voyages; elles ne stationnent plus sur les places, où elles entretenaient toute l'année le spectacle d'une grande foire locale, servant de demeure pittoresque à ceux qui les avaient amenées là et qui in-



Buenos-Ayres : le Cabildo (voy. p. 148). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

stallaient autour cette vie de campement qui est celle du pasteur pampéen et que nous nous proposons de voir de près quand nous parcourrons la pampa. Aujourd'hui elles viennent encore en longs convois, jusqu'à la ville, apporter leur chargement, mais sur des trucs que leur fournit l'administration des chemins de fer; elles laissent à la station la plus proche de leur point de départ les roues et les bœufs qui les y ont amenées et, avec eux, le spectacle des vieilles mœurs qu'elles renouvelaient tous les jours pour le citadin.

Alors donc que les rues avaient, entre le centre et les extrémités, des solutions de continuité qui offraient souvent de grands dangers, et opposaient, dans les grandes pluies, des obstacles invincibles pour le piéton et insurmontables pour les voitures, le cheval était d'un usage général. Les portes de la Bourse, celles des tribunaux et des banques étaient, à certaines heures, encombrées d'une foule de chevaux sellés et bridés qui, les pieds entravés, attendaient leurs maîtres. On en comptait quelquefois une centaine, entassement bizarre de bêtes fort douces qu'un bruit imprévu, un geste de gamin espiègle suffisait à affoler toutes et à jeter, en dangereuse bousculade, sur les vitres du voisinage et les trottoirs, que, pour ce motif, des pieux et des chaînes protégeaient.

Le tramway a jeté son niveau égalitaire sur toute la société. Ils traversent rapidement les rues, rasant le trottoir, prenant et déposant les voyageurs presque sans arrêt, modérant à peine leur course à la traversée de chaque rue qu'ils rencontrent symétriquement tous les cent vingt mètres; les gens affairés, les oisifs y montent également; on y rencontre aussi bien le président de la république que le dernier des électeurs.

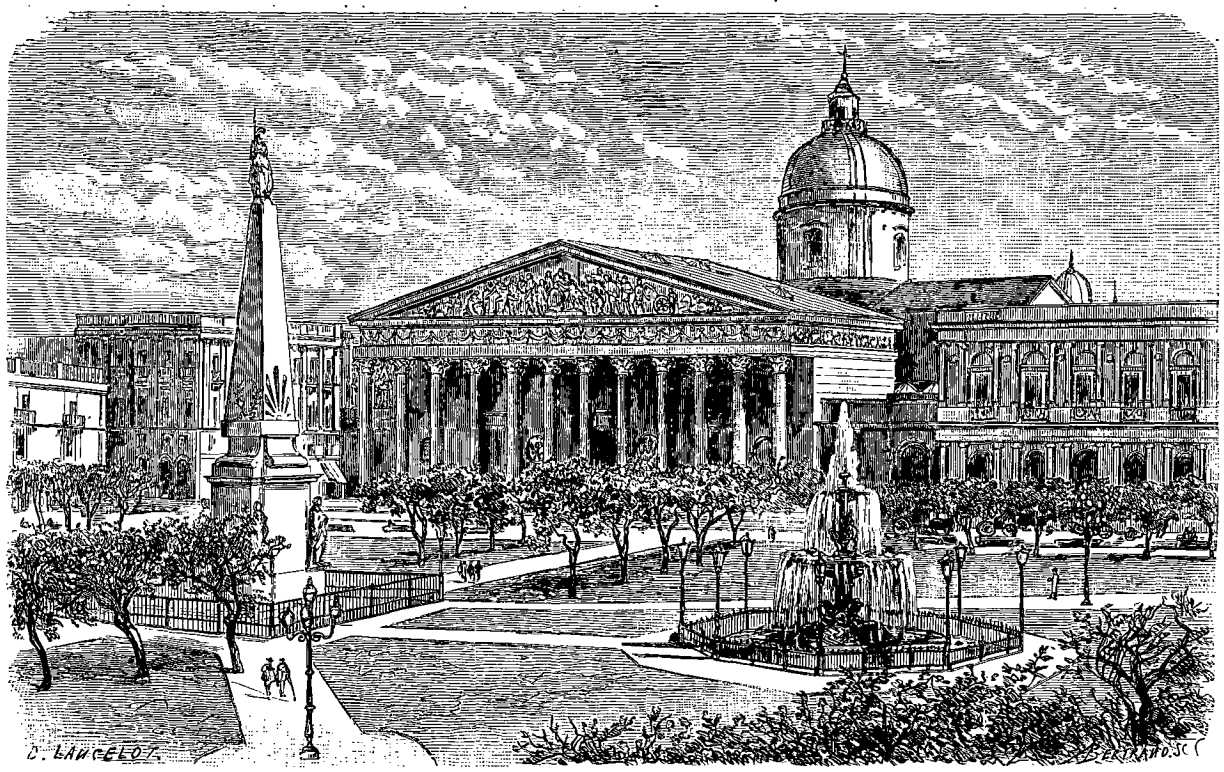
Peu à peu de nouveaux quartiers se sont créés, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bruit des affaires n'y pénètre pas, c'est le domaine de la vie privée, où chacun choisit la place de sa maison le long de rues paisibles, entre toutes celles qui s'y alignent, toutes semblables à la voisine, avec leurs huit mètres de façade. C'est là que s'écoulent ces existences monotones de vie de province que le romancier n'a jamais sondées, et dont les drames bourgeois échappent à la chronique. Mais l'œil du promeneur peut aisément les découvrir.

Dans cette ville où l'on vit dehors, portes et fenêtres ouvertes laissent sonder les mystères de la vie intime; les fenêtres sont invariablement celles du salon, derrière lequel s'entrevoit l'enfilade régulière des chambres. La porte, ouverte toujours, laisse voir, derrière une grille toujours fermée, la première cour, le *patio*, garni de plantes et de fleurs, assombri pendant les journées chaudes d'une large toile de tente qui y jette son ombre et sa fraîcheur. C'est Séville et ses *patios* transportés en Amérique. Celui qui du trottoir ou du tramway en passe inconsciemment la revue, n'a bientôt plus rien à apprendre sur les habitants de toutes ces maisons, leurs mœurs, leur nombre, l'heure et la composition de leurs repas, secrets qui se révèlent d'eux-mêmes sans qu'il ait pour les surprendre à jeter le moindre regard indiscret.

Le matin les détails de toilette, ceux des soins du ménage que l'on dissimulerait à un visiteur, sont étalés, sans souci, devant le simple passant. Plus tard, derrière la jalousie baissée, à l'heure où le soleil est chaud, les femmes se rangent assises, les bras croisés, les



Buenos-Ayres : la cathédrale (voy. p. 148). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

yeux ouverts. Quelquefois même, la jalousie est relevée, le salon et la rue mêlent franchement leur air ambiant. Le soir, les lumières sont discrètement tenues dans la seconde pièce; dans la première, les hôtes causent au milieu de l'obscurité, qui semble plus fraîche, les dérobe aux regards des passants et aux piqûres des moustiques.

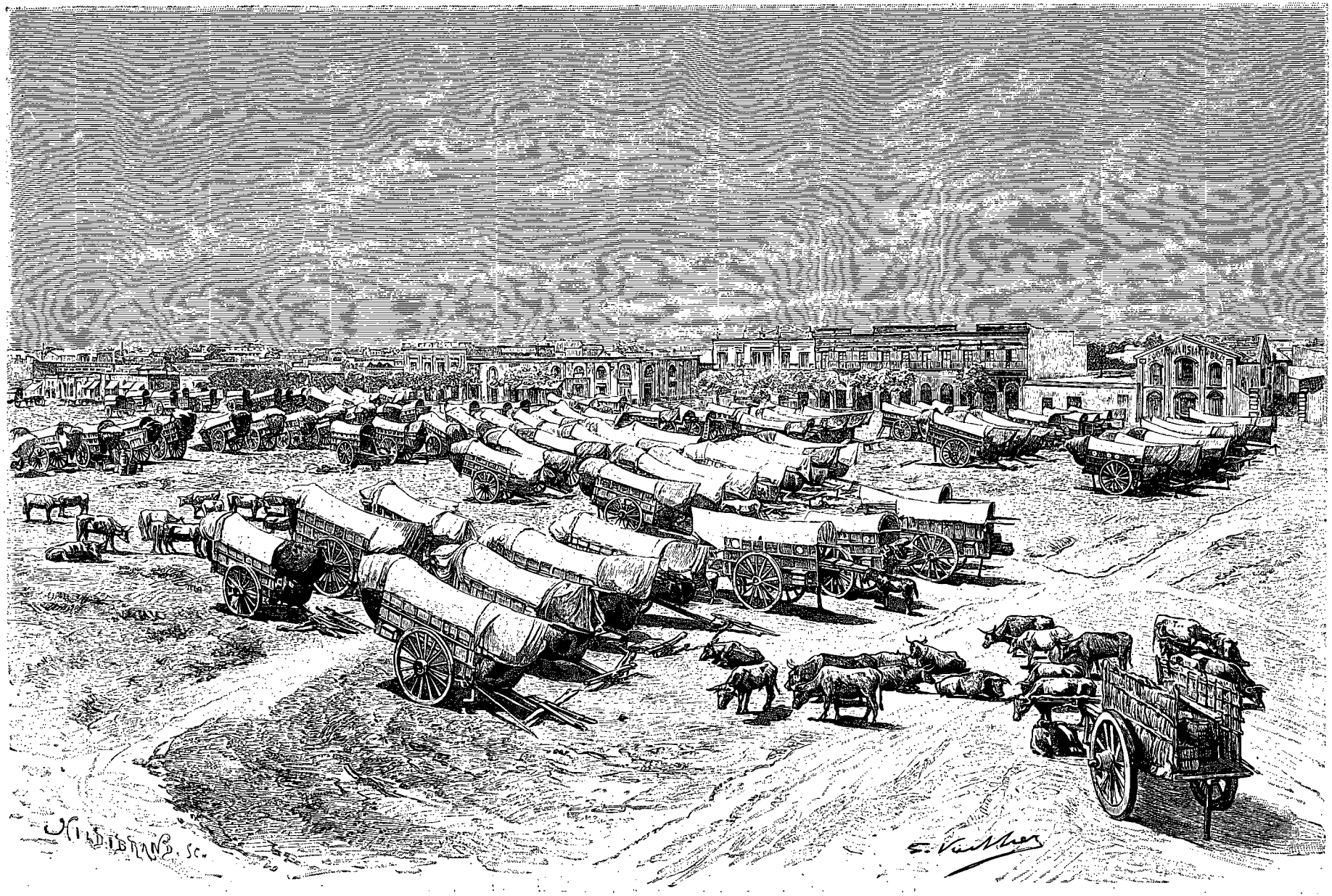
A la nuit tombante cependant le crépuscule, très court, change le tableau de la rue, elle appartient aux promeneurs et aux oisifs. Il n'existe ni jardins ni lieux de promenade qui soient fréquentés à cette heure, la rue est le seul théâtre où la femme se montre. Elle quitte alors le coin de la fenêtre, ce foyer des pays chauds, et, un peu lasse de la revue passée, elle vient se donner elle-même en spectacle.

La seule rue qui ait une réputation d'élégance est la rue Florida; étroite et incommode, aux trottoirs d'un mètre, où deux personnes sont à l'étroit, elle ne permet de promenade qu'à la queue leu leu.

A l'heure qui appartient aux femmes, les hommes cessent de courir, de se promener, de passer même dans la rue; tous stationnent, se rangent, comme ils peuvent, le long des murs, sur le seuil des maisons, dans tous les espaces rentrants ou sur la lisière du trottoir, exposés au frôlement dangereux des tramways qui ne cessent de circuler. Ils forment ainsi deux haies de cigares allumés, de propos libres et d'apostrophes à mi-voix; si la femme règne dans la rue à cette heure spéciale, la familiarité n'y perd pas ses droits.

C'est surtout une familiarité de cousinage, spéciale aux villes hispano-américaines, qui date de loin, née

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Buenos-Ayres : les charrettes pampéennes sur la place du Marché aux laines (voy. p. 150). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au temps très aristocratique de l'époque coloniale, où les rangs et les distances étaient parfaitement gardés, mais où la familiarité et la camaraderie avaient pris possession d'une société très réduite, se créant et s'augmentant par accessions insensibles, où toutes les familles avaient entre elles des liens de parenté. Usage social profondément implanté, il a survécu au milieu où il est né, mais il tend à disparaître peu à peu et se cantonne déjà dans les groupes sociaux qui se constituent hiérarchiquement et s'isolent, comme cela se produit dans tous les pays dont les mœurs sociales sont en réalité moins démocratiques que les mœurs politiques.

Pour l'observateur, la rue semble envahie par un peuple de cousins germains. Les étrangers qui n'ont pas encore surpris le secret de ces relations sociales sont exposés à des méprises dont ils feront bien de se garder.

Un d'eux, un soir qu'il débarquait pour la première fois à Buenos-Ayres, avait fait, comme de juste, les cent pas dans le coin fréquenté de la rue de la Florida; il avait, au passage, recueilli une grêle d'œillades intrépides et gaillardes qu'il ne savait pas être adressées à la cantonade, sans malice ni intention et seulement parce que l'on a de beaux yeux faits pour briller. Il rentrait fort encouragé et avec un étonnement vainqueur : « Ah! mon cher, elles m'ont fait un œil! » s'écriait-il, s'imaginant bonnement que l'on avait illuminé ainsi pour fêter son arrivée. Il a pu voir, depuis, s'il a repris cette promenade, que les lucioles, ces mouches brillantes des pays chauds, passent, reviennent, paraissent et disparaissent dans l'atmosphère, points lumineux, sans rayonnement et sans chaleur, étoiles volantes qui brillent toutes de même pour tous et, le plus souvent, s'éteignent si vous voulez les saisir avec la main.

Je reprends, à l'aube, ma promenade dans la ville, à la recherche des types particuliers qui y abondent.

C'est au marché qu'il faut se rendre si l'on veut prendre d'un coup d'œil une notionr apide de la vie et des mœurs. C'est là que l'on surprend en déshabillé la vérité des mœurs du peuple qui vend, et du citadin qui consomme, là que l'on a sous les yeux toutes les productions du sol.

D'abord, ce qui surprend sur les marchés de Buenos-Ayres — chaque quartier a le sien, — c'est l'abondance excessive des provisions alimentaires et leur variété; ce qui étonne plus encore, c'est leur extrême bon marché. Les victuailles s'y accumulent en montagnes : viande, gibier, poisson, légumes et fruits, tout y est à des prix infimes; c'est le pays de la vie matérielle à bon marché et du nécessaire abondant, à tel point que dans cette ville de quatre cent mille habitants il semble que chacun doive manger comme quatre.

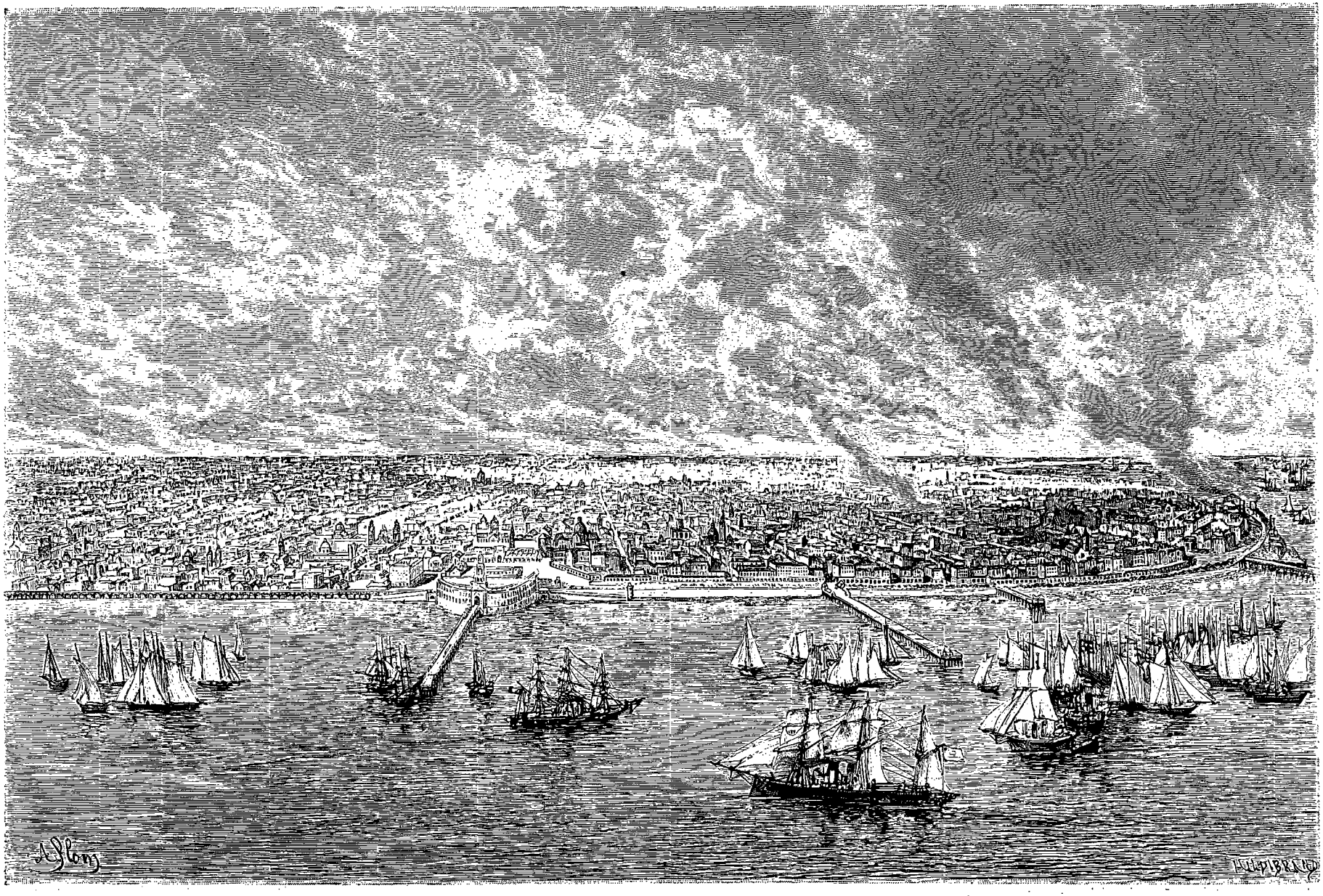
L'abondance et le prix de la viande dans ce pays d'élevage sont légendaires, et, de fait, elle se donne pour rien à la campagne et vaudrait à peine davantage en ville, si les bouchers n'étaient pas de si grands artistes et si les impôts ne s'efforçaient pas de lui imposer un prix plus élevé que de raison; ces deux facteurs de renchérissement se sont ligués; chaque morceau a aujourd'hui son prix : au grand effroi des ménagères, on a vu des gigots se vendre jusqu'à vingt sous et un filet de bœuf valoir jusqu'à deux francs! Ces prix causent scandale. Les autres denrées suivent naturellement le prix de cet aliment de premier ordre; toutes abondent; la petite perdrix, qui est une caille grosse comme la perdrix rouge de France, se vend douze à quinze sous la paire; la poule de prairie, grosse comme une poularde, deux francs; le poisson de mer, qui vient de Montevideo, est abondant et à des prix très bas. Quant aux fruits et aux légumes, il est difficile de déterminer, à la seule inspection du marché, quels sont ceux de la saison. Les îles du Parana produisent à outrance; les bras enchevêtrés du delta se couvrent, à toutes les saisons, de longues yoles qui rasent l'eau, enfoncent sous le poids de grands paniers qu'elles portent à la gare la plus proche; tout se vend à des prix tels, qu'il faut vraiment que la nature soit bien prodigue pour que le producteur trouve ici la compensation de ses efforts, ou que sa vie soit bien peu coûteuse pour qu'il puisse trouver dans ces prix les éléments de la fortune que chaque étranger rêve en Amérique.

Tous les vendeurs sont surtout italiens et quelquefois français. Les acheteurs sont de tous les pays. Quant aux cuisinières à gages, presque toutes françaises et italiennes, elles sont nombreuses et recherchées dans leur toilette. C'est que c'est un métier profitable; payées cent à cent cinquante francs par mois, elles augmentent ce salaire des produits de la danse traditionnelle, plus lucrative ici qu'ailleurs, puisque le bas prix des denrées leur permet de les frapper à leur profit d'un impôt élevé. Aussi vivent-elles en bourgeoises qui exercent un art, résistent à se ranger dans la domesticité, ont des rentes, un domicile en ville, où elles rentrent le soir pour en repartir le matin faire leur journée chez leur patron.

A dix heures, le marché se vide, il n'est plus qu'un passage envahi par les mouches en tel nombre que les hommes en ont peur.

La ville se met à table. On pourrait s'attendre, sur cette terre de Chanaan, à trouver des tables plantureusement servies, un peuple de gourmets, faisant à bon marché de la cuisine chère ailleurs; mais la gourmandise n'est pas un vice espagnol. Le plat national par excellence, ou du moins considéré comme tel, bien qu'il soit espagnol, est le *puchero*; résumé de tout ce que la ménagère a sous la main, viande de bœuf, épis de maïs tendre, citrouille, pommes de terre, carottes, patates, tomates, riz et piments se donnent rendez-vous dans la marmite et apparaissent sur la table dans un pêle-mêle plantureux et bourgeois qu'il faut entamer de confiance sans le critiquer. Malheureux celui qui fait le dégoûté! Ce plat national est aussi bi-quotidien. C'est peut-être un tort, mais c'est aussi un mérite; heureux les peuples qui peuvent mettre le pot-au-feu deux fois par jour! Se plaigne qui voudra de cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Buenos-Ayres. — Dessin de Slom, d'après une photographie de Samuel Boote, de Buenos-Ayres.

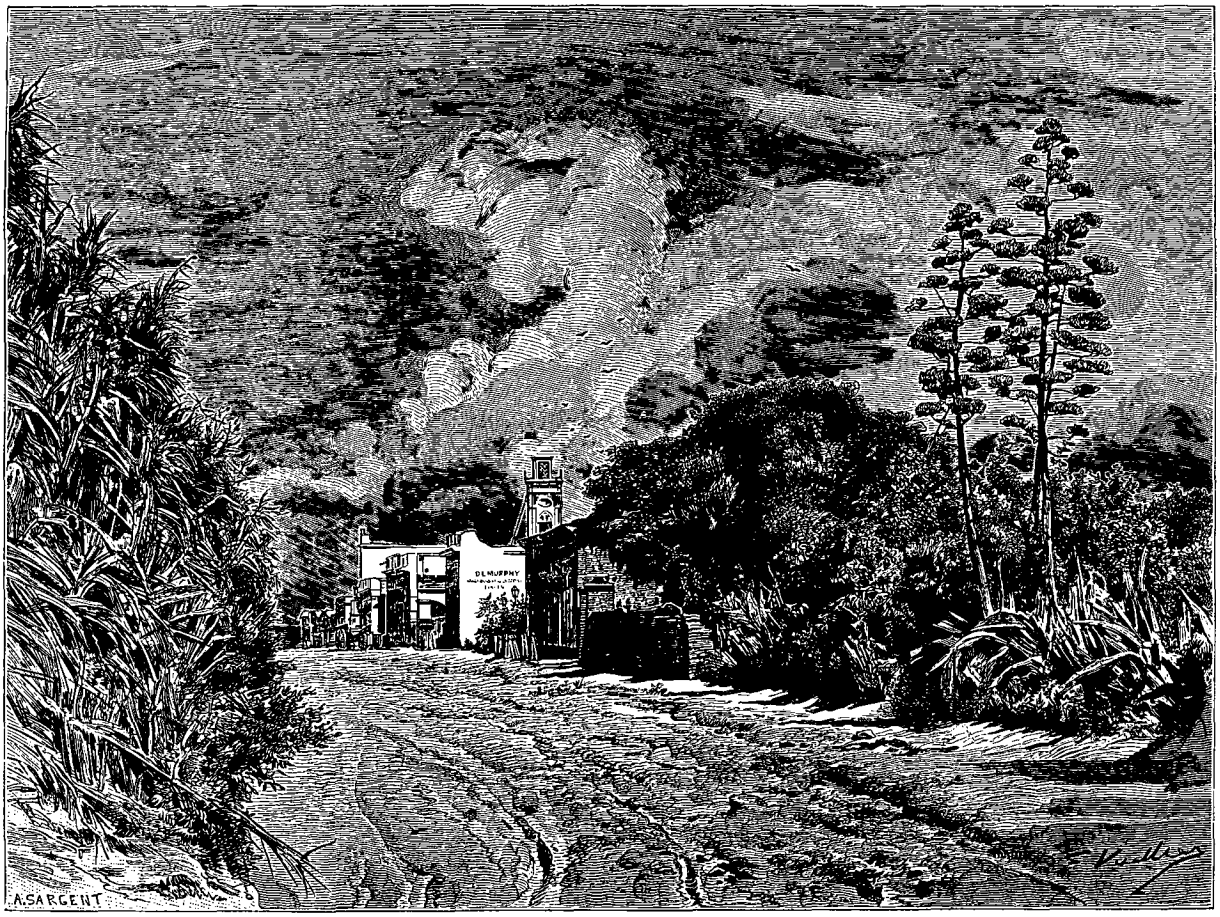
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monotonie très nourrissante! C'est ce plat national et fréquent qui permet à l'hospitalité d'être peu coûteuse et, partant, aussi franche qu'elle l'est dans ce pays où il suffit de se serrer un peu pour faire place à l'hôte imprévu, et où tout le monde — seule chose peut-être qui ne soit pas à la mode de Paris — a du temps, de la place et de l'argent pour autrui.

La rue a ses commerces et ses habitants. Enfant, homme ou adolescent, tout le monde, la femme exceptée, y a sa place; dans ce pays de l'individualisme, la rue est ouverte aux tentatives commerciales du premier venu.

Le plus bruyant et non le moins intéressant est le marchand de journaux. Enfant déserteur de l'école, il s'instruit à celle de la vie.

Avant le jour, ou le soir quand les quartiers éloignés sont silencieux, la rue retentit toujours des cris du gamin vendeur de journaux. Il a sept ans quelquefois, rarement plus de quinze. A ses débuts, les pieds nus, le corps couvert de lambeaux, la tête protégée par une coiffure quelconque; il est décemment vêtu, lorsque, devenu riche par l'économie la plus attentive, il peut acheter les journaux de son choix et en nombre suffisant. Ce n'est pas un métier accessible à tout le monde que celui qu'il fait. Il faut, pour y réussir, une grande



Buenos-Ayres : une rue de faubourg. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

somme d'intelligence et de flair, l'instinct spécial du métier, puisque c'est son argent à la main que le marchand de journaux se présente aux imprimeries. Une commission faite, quelquefois une simple grimace souriante adressée à un passant, suffit à faire tomber dans le creux de sa main les quelques décimes qu'il lui faut pour débuter. Il s'agit alors de les bien placer, et, pour cela, d'être à l'heure juste à la porte du journal qui va se vendre le mieux. Il faut surtout ne pas perdre une minute à attendre un journal dont la vogue n'est pas née, est morte ou mourante. Aussi quel intérêt présentent pour ces gavroches les incidents politiques, les scandales locaux, les bruits du jour, que la rue ignore, mais dont ils ont, aux portes des imprimeries, flairé le ragoût avant qu'il soit prêt! L'article à sensation, que souvent ils sont incapables même de lire, est, par eux, deviné, jugé, escompté avant même que l'encre en soit sèche : ils savent à l'avance que la vente va doubler; mais leur instinct prévoit mieux encore la froideur possible du public; alors ils ne sont plus des juges, mais des bourreaux; ils ont vite fait de tuer par leur abandon le journal qui faiblit, et s'écartent pour ne pas risquer dans une aventure périlleuse leurs piastres durement acquises. Ces enfants, bien qu'il y paraisse peu, ont des pères, qui appartiennent comme eux à la rue, où ils font comme eux un métier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les uns, venus de Naples ou de Lombardie, promènent à leur bras dans la ville des paniers chargés de fruits ou d'œufs ; d'autres placent en équilibre sur leurs épaules un long bâton portant à chaque bout, comme font les Chinois, des chapelets de perdrix et de poissons, et sautent en chantant de pavé en pavé jusqu'aux confins de la ville.

L'un d'eux est plus étrange que les autres et émerge de cette foule d'ambulants tous pareils. Il a des allures de pêcheur napolitain, il a appris tout juste les quelques mots d'espagnol nécessaires à désigner sa marchandise ; autrefois il marchait de par les rues en trouvère gai, entonnant dans sa langue et d'une magnifique voix claire des couplets de son invention, il chantait ensemble les pêches qu'il offrait et les belles filles qui les lui marchandaient, et que ses vocalises amenaient sur les portes ; on payait au marchand sa musique et sa gaieté, sans trop contrôler sa marchandise. Hélas ! il avait un grain de folie ; c'est ce grain qui a germé : son dédain pour la vente s'est aggravé, ses vocalises ont perdu de leur éclat, il a descendu les degrés de l'échelle, et est devenu un pauvre marchand de poisson d'eau douce ; tout au moins le rencontre-t-on promenant au bout d'un bâton quelques échantillons de poisson de rebut que quelque charitable pêcheur à la ligne lui aura abandonnés et qu'il offre sur des airs d'opéra à des acheteurs imaginaires.

Buenos-Ayres : marchand de gibier et de poisson. — Gravure de Barbant, d'après une photographie de Samuel Boote, de Buenos-Ayres.

D'autres types tendent à disparaître : hâtons-nous de les saluer. L'un est un nègre du vieux temps. Il est plus que centenaire, comme doit l'être tout bon nègre ; son teint d'Africain a blanchi sous l'influence des ans. Né dans l'esclavage, il a peut-être connu le dernier gouverneur de Buenos-Ayres, le premier vice-roi en 1776 ; il a pris les armes pour l'indépendance en 1810 : révolution qui l'a libéré avec tous ses frères noirs, et depuis il est devenu commerçant ; il a vendu des pâtés chauds et n'a plus fait entendre, pendant un demi-siècle, tous les jours, que ce cri : « *Son calientes! son de hoy!* (Ils sont chauds ! ils sont d'aujourd'hui !) » et partout sur son passage, depuis le premier jour jusqu'au dernier, pendant cinquante ans les gamins de la rue lui ont donné le répons : « *Mentira! son de ayer!* (Mensonge ! ils sont d'hier !) ». Et toujours il a repris sa litanie, et reçu le même répons. Ni eux ni lui ne se sont lassés. Il a connu le temps où Buenos-Ayres était un village, où les rues n'étaient pas pavées ; il a assisté à toutes les transformations, a vu les maisons remplacer les cultures, les briques succéder aux haies de cactus et d'aloès, a vu la première locomotive en 1854, et le premier tramway en 1869. Tout a changé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autour de lui, tout, excepté lui; il a, à travers les âges, promené sa boîte et ses pâtés chauds, et toutes les générations lui ont répondu : « *Mentira! son de ayer!* » Cela est devenu un besoin. Pendant qu'il acquérait des années, qui laissaient à peine trace sur son front séculaire de nègre immortel, les gamins qui, au début du siècle, avaient répondu à son verset par le démenti gouailleur, sont devenus vieux et graves, et ne font plus tout haut, mais encore mentalement, le répons : « *Mentira! son de ayer!* »

Pendant qu'il suit à pied les rues pavées, un vieux compagnon du même âge, lui aussi descendant d'Africains, mais d'autre race, vieux Maure dans la peau d'un Gaucho, parcourt les rues à cheval, et, psalmodiant comme un derviche, invite son peuple fidèle à conserver les vieux usages, à consommer la *masamora* (pâte maure), sorte de couscous fait de maïs sec grillé et pilé dans du lait, « *la masamora espesa para la mesa; la masamora cocida para la mesa tendida* » (la pâte maure épaisse pour la table : la pâte maure cuite pour le déjeuner servi) ».

Ils savent tous deux d'avance où on les appellera. La maison a une pauvre apparence; ses deux fenêtres sur la rue sont à peine d'aplomb, épaves d'un chantier de démolitions; la porte ouverte laisse entrevoir des chambres alignées sur la cour, quelques-unes au mur de pisé, d'autres de bois : c'est une californie où s'entassent des ménages pauvres, de toutes couleurs, où vivent en promiscuité des Chinos, des mulâtresses, des bandes de Napolitains; pauvres gens qui n'ont le temps ni le goût de cuisiner, de surveiller sur un fourneau le *puchero* ; ils recourent aux *pasteles calientes* et à la *masamora*. Du fond de cette californie, quelque négresse en loques, quelque China traînant des savates, arrivent, paresseuses et lentes; elles ont beau plaisanter, lui affirmer que ses pâtés sont d'hier, leurs dents rient tout à la fois et mordent la pâte chaude.

Près d'eux passe à cheval, trottant l'amble, et rebondissant sur sa selle, où il est accroupi, leur confrère rural et étranger, le Basque laitier. Grand, fort, haut en couleur, beau mangeur, joueur de balle incomparable, de gaieté bruyante, dépensant tout le jour le trop-plein de ses forces que son rude métier développe au lieu de les lasser, il vient tous les jours à la ville. Il élève à trois ou quatre lieues un troupeau de cent à deux cents têtes sur une ferme de deux cents hectares, un *tambo*, loué de cinq à six mille francs, où il ne fait aucune culture et dont les herbages naturels doivent suffire à nourrir ses élèves et ses laitières. La famille et quelques aides surveillent la ferme; lui, le patron, vient porter le lait à la ville. Levé à trois heures, il trouve à sa porte son cheval sellé, chargé de dix grands pots de lait, et d'un plus petit, rempli de crème au départ, qui rendra à l'arrivée en beurre cette crème barattée par le galop du cheval : ingénieuse invention mécanique! Homme et bête gagnent la ville, de nuit, par des chemins indescriptibles; orages d'été ou pluies d'hiver, rien ne l'arrête; il traverse, sans comprendre lui-même comment, cette fange grasse qui renaît de ses cendres après chaque ondée. Et quand, épuisé après ce voyage, ruisselant d'eau, le visage brûlé par le froid ou le vent, il arrive avec un peu de retard, il lui faut entendre la ménagère exigeante, qui se lève d'un lit confortable, lui dire : « Mais! laitier, vous venez bien tard; si vous vous oubliez encore, je vous changerai! »

On ne le change pas; on lui laisse la jouissance de continuer son rude métier, et, lui, se console de la pluie en songeant que la sécheresse serait pis encore, puisqu'elle épuiserait le sol, et que les vaches maigriraient. Alors adieu, veau, vache, cochon, couvée!

A chaque coin de rue, et il y en a à chaque cent vingt mètres, stationnent dès l'aube les hommes de peine.

Ils sont venus de Galicie, cette Auvergne de l'Espagne, avec la seule ambition d'exercer la profession très enviable de *mozo de bolsa y cordel!* (homme de sac et de corde!). Mais c'est là, direz-vous, un métier de pendard. Cette traduction littérale rend très mal la pensée galicienne. Le *gallego* appelle les choses par leur nom d'Espagne, mais à Buenos-Ayres le *mozo de bolsa y cordel* est devenu le *changador*.

C'est un métier difficile, compliqué et classé. Planté au milieu de la rue, à l'endroit où les transversales coupent les horizontales, il fait montre de ses larges épaules et de son cou d'hercule, supportant une tête bien posée, coiffée du béret basque, devenu le cachet rouge ou bleu de la profession; autour des reins est serrée sa ceinture aux poches profondes, où il porte son gain du jour, quelquefois toute sa fortune. Le changador doit être prêt à tout : prendre sur ses épaules le poids le plus lourd, comprendre une mission délicate, porter au loin un objet de valeur, sans se tromper de porte ni de poche.

Ce n'est pas si simple dans une ville fort grande, où, bien que chaque porte, chaque fenêtre même ait un numéro blanc sur bleu, personne cependant n'a pris le parti d'en retenir aucun; où beaucoup de personnes ignorent celui de leur demeure; où tout le monde a l'habitude d'indiquer une maison par les détails circonvoisins. « Un tel? vous dira un vieux : il demeure deux rues à l'ouest plus loin que Saint-Nicolas, dans une maison ancienne que son frère a achetée d'un Espagnol et qu'il a reconstruite; vous prenez telle rue, vous suivez le trottoir de gauche jusqu'à une grande porte cochère près d'une boulangerie : la maison est un peu plus loin, en face de celle d'un curé. » Si vous trouvez ces renseignements vagues dans leur précision et demandez le numéro : « Le numéro? dira le vieux, vous m'en demandez bien long. »

Il n'est pas rare d'entendre les découragés de l'émigration, les bacheliers sans ouvrage, dire qu'il ne leur reste plus qu'à s'offrir au coin de la rue et à se faire changador.

Pauvres bacheliers! ils ne savent pas que c'est là une profession fermée et que les coins de rue sont des donjons féodaux où ne s'établit pas qui veut, gardés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils sont par ceux qui les occupent; du reste, que pourrait bien savoir un bachelier?

A lui seul, il suffirait à attrister la rue. En France on rit encore du bachelier; en Amérique on n'en rit plus. Ceux qui n'ont pas compris au premier regard de dédain, à la manière dont leur disaient ceux à qui ils demandaient le chemin de la fortune : « Savez-vous la langue? » vous les verrez vite descendre. Ils sont partis sur la foi de quelques encouragements. « Va, mon enfant, tu brilleras là-bas! » leur a dit quelque vieillard confiant. Ils ont cru qu'une *bonne éducation*, une *éducation solide*, était de quelque valeur dans une société nouvelle : pauvres Bias expatriés! ils n'ont pas trouvé acheteur pour leur bagage classique : ils avaient oublié d'étudier la seule science qui ait une valeur dans ce milieu, la science de la vie.

Bachelier naïf, le blé ne pousse pas pour toi sur cette terre vierge; tu perdras vite l'habitude de manger à ta faim, et tu t'en iras vaincu, rapiécé, chercher et ne pas trouver un troupeau qui ait besoin d'un gardien!

La gouaillerie locale les enveloppe avec tous les ratés et les déclassés sous l'étiquette de *atorrantes*, dont on chercherait vainement l'origine, mais qui a pris place dans la langue, catégorie qui embrasse tous

Buenos-Ayres : marchands de journaux, laitiers, etc. (voy. p. 157-158). — Dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

ceux qui ont eu des redingotes noires et des mains blanches, et qui n'ont pas découvert de carrières en Amérique! Leur visage est boursouflé, les traces de privation semblent être des signes de débauche, leur démarche même se modifie, parce que les souliers quitteraient leurs pieds s'ils essayaient de les soulever; quelquefois ils gardent précieusement un dernier vestige de leur passé, une photographie faite autrefois, qu'ils sortent du fond de leur poche, et derrière laquelle ils cachent les restes décharnés et méconnaissables du modèle : comparaison qui se change en compassion.

Et cependant, sur cette terre d'Amérique, la misère est inconnue et la vraie mendicité n'existe pas. Le mendiant à cheval lui-même, cette dernière originalité, disparaît. Il était cependant, pour le nouveau débarqué, un sujet de joie, de cette joie d'abord qui remplit l'homme venu de loin et qui trouve sur sa route quelque chose de racontable, mais aussi de cette autre plus sérieuse, qui lui remplissait le cœur, en songeant à ce que promettait une terre où les mendiants eux-mêmes vont à cheval.

Illusion! Le mendiant va à cheval parce que cette monture n'a pas cessé d'être un bétail dédaigné, et que, parmi le troupeau de juments vieilles et déformées que le propriétaire envoie au *saladero* pour en extraire l'huile et la peau, le plus pauvre peut choisir un être plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

misérable que lui, jument trop maigre, inutile même pour cet usage, ou quelque poulain orphelin que l'on a, à coups de fouet, éloigné des mamelles de sa mère. C'est là le cheval qui portera le mendiant et sa besace, cherchant lui-même sa pauvre vie le long des routes et des rues, entre les pavés, partout où traîne un brin d'herbe ou de paille.

Son maître est une espèce de gaucho-hidalgo, sorcier, diseur de bonne aventure, possesseur de remèdes cabalistiques, paillasse et gazette ambulante. C'est le pavage qui l'éloigne des rues, où l'herbe ne pousse plus pour son compagnon.

Buenos-Ayres : mendiant à cheval. — Dessin d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

Les joueurs d'orgue — tous Italiens — ne sont pas des mendiants, mais des artistes, qui vont, de continent en continent, stationnent dans les ports d'escale, repartent, voient le monde, retournent à Naples sans avoir échangé un mot avec personne autrement qu'en patois de leur faubourg, n'ayant rien compris en dehors du change des monnaies; nourris d'oranges comme chez eux, ils se sont gardés de contracter l'habitude néfaste de manger à leur faim, de goûter surtout à la viande et de se créer ainsi des besoins.

La mendicité a son jour, qui est le samedi. Une horde de nègres, de mulâtres, d'Indiens, de vieux soldats éclopés, de mégères de l'Apocalypse, sort de logements inconnus et en files interminables, clopinant, se traînant sur des savates sans forme, balayant le trottoir de haillons ignorés ailleurs, parlant, riant, hoquetant, glapissant des phrases où toutes les langues du globe semblent avoir jeté — comme le fait des rebuts la société dans leur besace — les mots dont elles ne veulent plus et que la décence a mis hors d'usage.

Suivant les quartiers, les habitudes du commerce changent. Ici ce sont de grands magasins aux étalages à la parisienne, qui, tout luxueux qu'ils sont, n'en ont pas moins conservé leur nom de *tiendas* (tentes), qui leur vient du temps où les arrivages d'outre-mer se vendaient sous des tentes dressées par les pacotilleurs le long de la rive; les magasins de comestibles, situés généralement aux coins des rues, se désignent sous le nom d'*esquinas* (coins de rues), si général, que l'on arrive à appeler ainsi un magasin situé au beau milieu de la campagne.

De tous les magasins, le plus original est le *baratillo* (bon marché), grand bazar d'articles de rencontre provenant des ventes à l'encan, dont le nom est justifié moins par le bon marché des articles que l'on y vend que par la nature même de ces articles, qui sont, en général, de mince valeur.

Au loin on ne trouve plus que le marchand ambulant, qui porte sur ses épaules sa fortune et son crédit, sous la pluie qui met en péril tout son avoir, sous le soleil qui en double le poids. Il exploite les régions suburbaines où le commerce sédentaire ne trouverait pas à vivre.

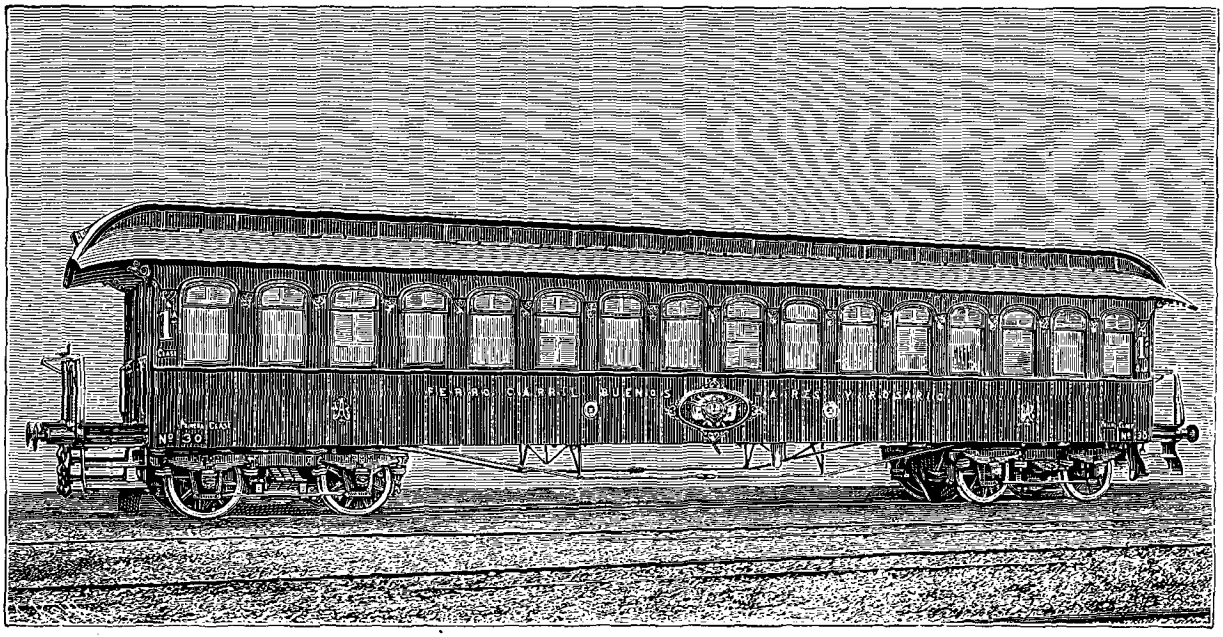
« *Mercería !* » mot lancé d'une voix perçante pour couvrir les aboiements des chiens, qui n'aiment pas cet inconnu patenté, et tous les enfants accourent. Le ballot est à terre, et toutes ses richesses s'étalent : quelques jouets, des dés, du fil et des aiguilles, des bas et des étoffes, de quoi exciter les convoitises de tous ces isolés, dans ces quartiers perdus; on marchande, on se débat, on voudrait tout acheter, lui voudrait tout vendre, et quand ces longues querelles finissent, son ballot n'est pas plus léger, ni sa poche plus lourde.

Telle la rue se présente au touriste; mais ce n'est là que la vie vue du dehors. Les murs qui la bordent ne sont pas impénétrables; derrière ces portes et ces fenêtres s'agite une société très accueillante et très ouverte.

Émile Daireaux.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Wagon de la ligne de Buenos-Ayres à Rosario (extérieur). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AU PAYS DE LA CANNE À SUCRE.

J'ai passé un mois à Buenos-Ayres, au milieu de la société très parisienne de cette grande ville, j'en consignerai la relation au retour; je veux auparavant voir les villes de l'intérieur.

Deux routes s'offrent à moi, celle qui mène vers le sud aux pays de l'élevage; mais nous sommes en hiver, il n'y a là rien à voir que des champs desséchés: il vaut mieux attendre, pour y pénétrer, septembre, le mois du printemps et de la tonte des brebis.

Par contre, la route du nord mène aux pays chauds, ceux de la canne à sucre, régions extrêmes de la république Argentine; c'est ce chemin que je vais prendre, j'y trouverai les planteurs en pleine récolte.

En route donc. Le grand train qui va vers le nord part, tous les deux jours, à midi, de la station centrale où aboutissent toutes les lignes de la république. Cette station s'élève sur le quai même du débarquement, ingénieuse disposition qui permet au nouveau venu de prendre dès l'arrivée une grande idée des moyens de communication dont dispose le pays.

L'aspect de la gare est bien américain: un édifice de fer sans ornement, sans proportions gigantesques, sans embarras de salles d'attente et de portes closes; on entre, on sort, on prend ses billets, on monte en wagon, et le train est parti sans que personne se soit occupé de vous, ni même que le conducteur ait donné un coup de sifflet; il se borne à un « *all right!* » dit au mécanicien; l'un et l'autre sont Anglais, comme tous les employés, administrateurs et capitalistes de chaque ligne de chemin de fer; ils se comprennent, cela leur suffit.

Nous aurons à emprunter successivement trois lignes, qui se raccordent: la première, de Buenos-Ayres à Rosario, quatre cents kilomètres, en sept heures; la seconde, de cette ville à Cordova, encore quatre cents kilomètres, en onze heures de nuit; la troisième, de cette ville à Tucuman, cinq cent quatre-vingts kilomètres, en vingt-trois heures.

De Buenos-Ayres à Rosario, l'allure est rapide et les wagons d'un type qui en France pourrait servir de modèle. Ils valent une description. La longueur de la voiture est de huit mètres environ; l'entrée est aux deux extrémités; on y monte facilement, ce qui n'est pas le propre des wagons français, et l'on pénètre dans une première partie du salon, où s'alignent, de chaque côté d'un passage, des sièges se faisant vis-à-vis; vingt-

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 129 et 145.

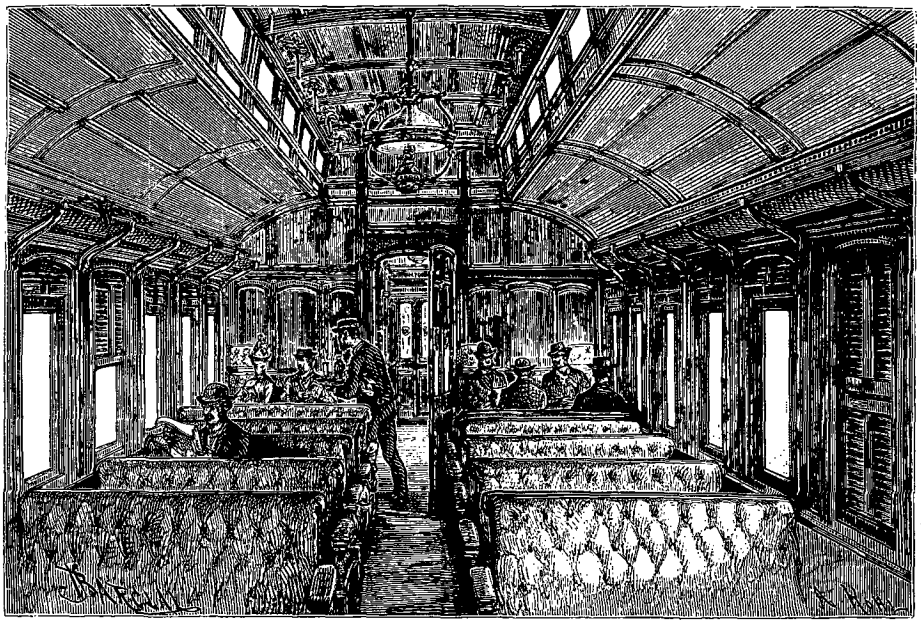
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre voyageurs peuvent s'asseoir là; au bout de ce compartiment, le promenoir fait une courbe, laissant place pour le cabinet de toilette et pour l'autre, et se continue sur le côté gauche du wagon, offrant ainsi un dégagement et un promenoir à quatre compartiments fermés, contenant huit sièges, qui, la nuit, peuvent se transformer en lits, et, le jour, sont de petits salons très confortables. Voilà donc réunies toutes les commodités désirables et résolues à la fois toutes les questions d'isolement, de sécurité, d'hygiène, qu'en France nos ingénieurs déclarent encore insolubles. Ces wagons sont incomparables pour les plus longs voyages, faciles à chauffer l'hiver, sans que le voyageur y soit à la torture comme dans les nôtres. Ils sont construits par la Compagnie de construction de wagons de chemins de fer de Birmingham, sur les dessins de MM. Livesey and son.

Rosario est un grand port et un centre commercial des plus importants, mais le raccordement des deux lignes se fait hors de la ville; nous la visiterons au retour.

A l'aube nous nous réveillons en passant le grand pont du rio Segundo; toutes les rivières de cette région sont numérotées et toutes semblables : un lit large, sablonneux, entrecoupé de petits ruisseaux, rappelant la Loire par leur aspect en temps de sécheresse et aussi par les inondations; et, comme ces rivières ne portent pas leur numéro au pied de leur lit, il est difficile de savoir laquelle on rencontre; cependant, au bout de ce pont, il y a une station; dans cette station, de jeunes et jolies Anglaises qui servent aux voyageurs pour quelques centavos du thé et du café au lait, des beurrées et des gâteaux à se croire à Greenwich et non pas en plein désert, et c'est assez pour que l'estomac reconnaissant se souvienne du numéro de ce rio Segundo.

Nous entrons à sept heures à Cordova : changement



Wagon de la Compagnie de construction de Birmingham (intérieur). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

de décor, ce n'est plus la plaine; la sierra fait aux villes de cette partie de la république, dont Cordova est la première, un cadre et un fond élégant; son emplacement n'a pas été choisi au hasard.

Cordova est-elle restée une ville de luxe, aristocratique? seule peut-être aristocratique sur ce continent, elle l'est à l'extrême. Elle a été dès son premier âge et elle est restée une ville d'Église et une ville d'églises. On en compte treize de grandes proportions : c'est beaucoup pour une ville de trente mille âmes; ajoutons qu'aucun de ces monuments n'a moins d'un siècle; or, il y a un siècle, Cordova n'avait pas plus de trois mille habitants; ce luxe excessif suffit à démontrer que toute pensée qui ne fut pas religieuse devait être bannie de Cordova. Il en a toujours été ainsi et il en est encore de même. Jusqu'en 1767, époque où ils furent expulsés, ce sont les Jésuites qui ont dominé à Cordova. C'était la capitale administrative de leurs immenses possessions de l'Amérique du Sud; leur état-major se composait de deux cent soixante et onze Pères, qui durent quitter Cordova le 21 juillet 1767 par ordre du roi. Ils n'étaient pas seuls; tous les ordres d'Espagne s'étaient donné rendez-vous là, et l'expulsion ne frappait que les Jésuites. L'université fondée par eux est devenue nationale, mais est restée théologique, et l'on continue à vivre à Cordova dans une atmosphère de dogmes et d'encens. Des couvents aux grandes dimensions et des maisons particulières transformées en couvents s'alignent le long de rues paisibles et fraîches; l'eau abonde, elle descend de la montagne, se répand de chaque côté des rues en ruisseaux à cascades; un lac entouré de peupliers forme la place principale et déverse son trop-plein dans une rivière urbaine qui traverse, elle aussi, toute la ville. Toute cette fraîcheur et la végétation qu'elle entretient font dans la grande vallée une tache verte; en y entrant on sent que la vie y est

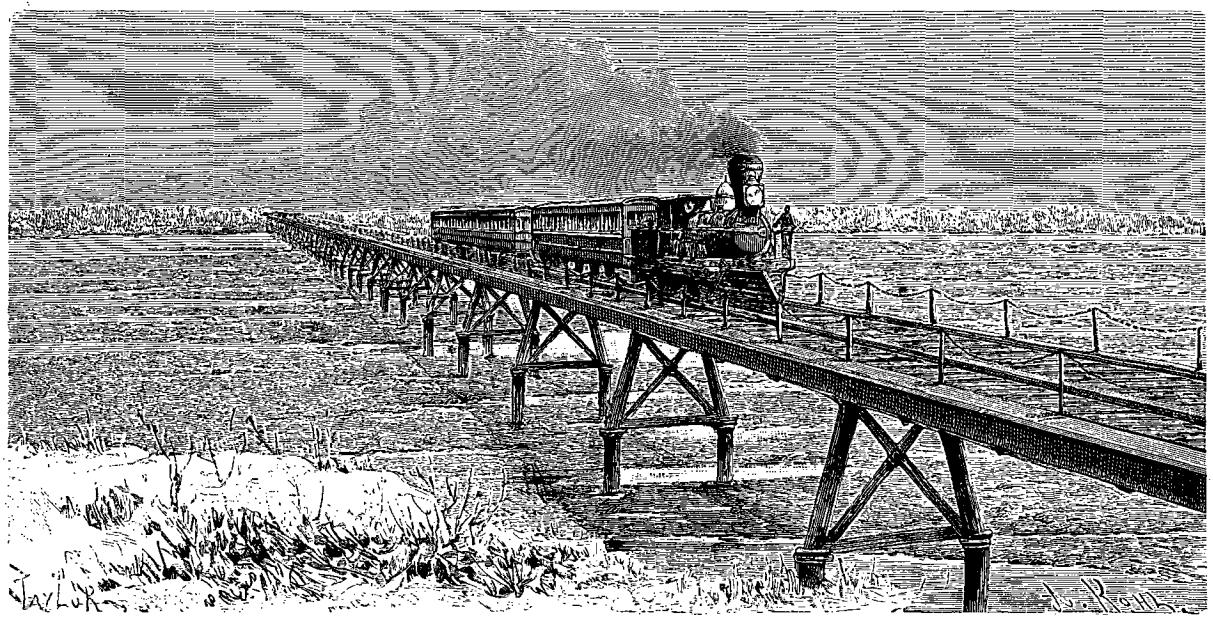
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grasse et paresseuse. Est-il besoin de pénétrer dans les couvents pour y trouver une preuve superflue?

Il y a à Cordova beaucoup de Français. Comme partout, les hôtels sont presque tous tenus par des Français. Le commerce aussi semble être entre leurs mains; il est vrai que c'est un petit commerce : la situation de Cordova, plus encore que les habitudes prises au contact des moines, lui interdit les grandes ambitions industrielles et commerciales. Le chemin de fer lui-même ne lui a pas ouvert d'horizons de ce côté; il y aboutit et, sans la traverser, prend la direction du nord vers Tucuman. L'aspect de la région que nous allons parcourir, en le prenant, suffira à nous expliquer pourquoi dans cette ville sainte on a plus de tendance à s'occuper des choses du ciel que de celles de la terre : le ciel est pur et semble promettre quelque chose, mais la terre est pauvre et ne promet rien.

Pour sortir de Cordova et se rendre à Tucuman, on prend la ligne du Nord Argentin, construite par l'État et inaugurée en 1876. C'est une ligne à voie étroite d'un mètre, et, lorsqu'on l'a construite, les ingénieurs n'ont pas manqué de discuter longuement sur le plus ou moins d'opportunité de cette substitution de la voie étroite à celle jusque-là adoptée et qui est la largeur anglaise. On devait, disait-on, s'apercevoir vite de l'insuffisance et des inconvénients du transbordement. Ceux-ci sont réels; quant à l'insuffisance, elle n'est pas démontrée encore.

La voie contourne la ville et, avant de l'abandonner, fait une courbe, à mi-côte d'une colline qui lui fait face, si bien que le rio Primero qui la longe, la ville élégante et ses treize églises se développent sous l'œil du voyageur, en même temps qu'il domine le quartier bas et pauvre, où les toits de chaume, dans un groupement



Pont sur le rio Segundo. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

misérable, font un étrange contraste avec les élégantes demeures de la ville haute, et démontrent mieux que tous les discours quel abîme s'est creusé entre les riches propriétaires particuliers ou les congrégations et cette plèbe de métis dont la loi a fait cesser l'esclavage sans en améliorer la condition.

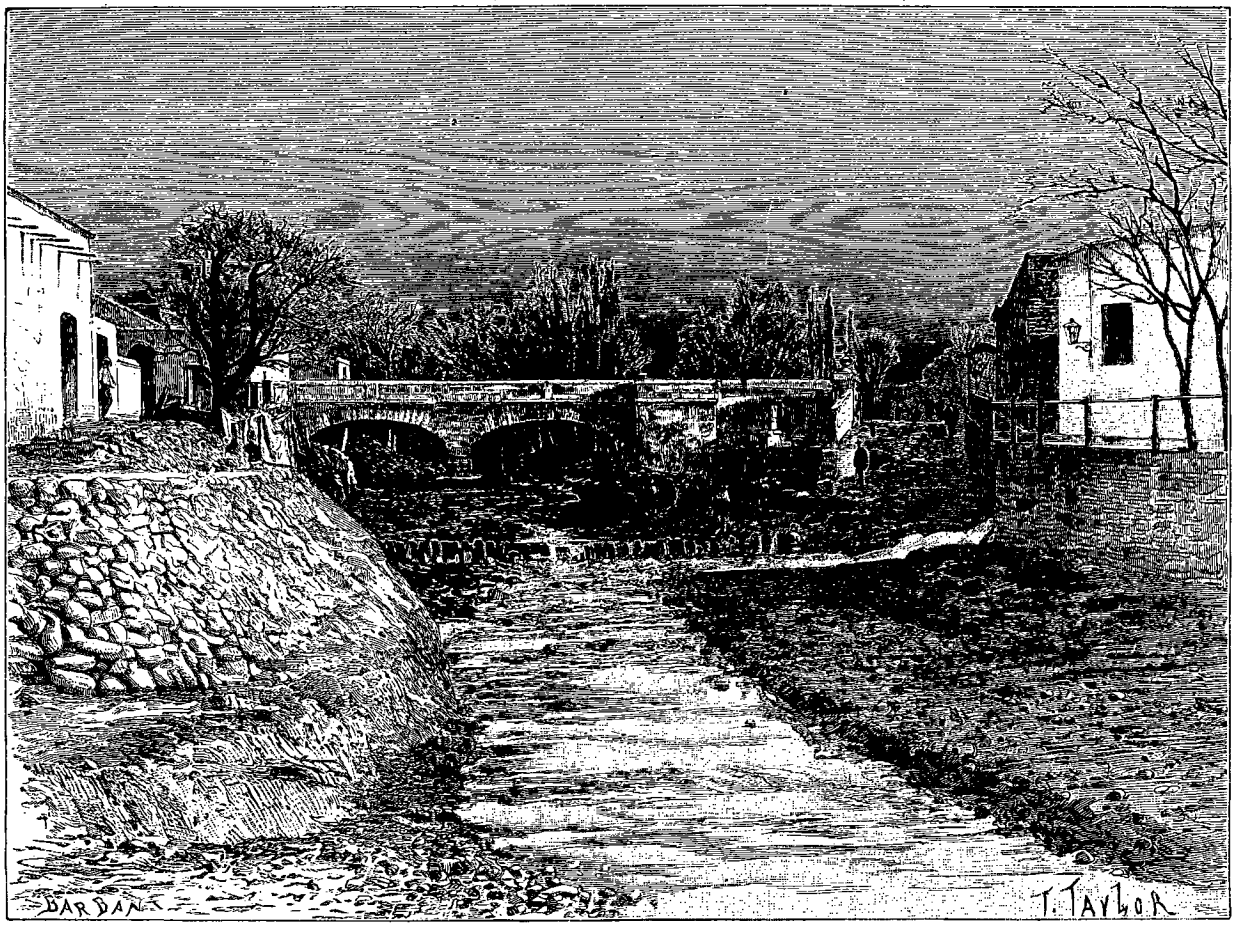
De là la voie prend sa direction en droite ligne pour se continuer ainsi, sans encombre, pendant près de six cents kilomètres. Elle perce une forêt bizarre que nous allons traverser et toujours traverser sans qu'elle nous apporte un spectacle nouveau. Une forêt de cette importance! on s'attend sans doute à de majestueux spectacles : illusion! Pour former une forêt, il faudrait de grands arbres, ombreux, dont l'amas serré donnerait, en même temps que le spectacle, la sensation d'une fraîcheur épaisse, l'impression de l'impénétrable. Ici c'est une forêt sans fourrés, sans futaies, sans arbres élevés, longue suite d'arbustes, tous rabougris, assez petits pour que l'homme à cheval qui la traverse porte sur eux son ombre, sans en recevoir presque jamais d'elle. Le pays est sec, la terre sèche, la pluie presque inconnue, l'humus peu épais; ces arbres sont centenaires, ou bicentenaires, et sont restés nains; presque tous sont à feuilles persistantes; la terre leur donne peu de chose, l'humidité du ciel rien, et ils ne rendent rien à la terre qui puisse développer sa force de production et la régénérer. Ils sont vieillots et non pas vieux, rachitiques, rabougris, ramassés sur eux-mêmes, mais d'essence dure et plus forts souvent qu'une hache bien trempée; ils couvrent ainsi des milliers de lieues de pampa. Parmi eux les cactus sont nombreux, ce qui augmente l'impression de pauvreté du sol; les lianes ne les entrelacent pas, comme elles font sous les tropiques; pour vivre il leur faudrait une humidité qu'elles ne trouvent pas.

Sous le taillis, quelques troupes de guanaques sau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vages, un peu de bétail, des chèvres par conséquent : c'est bien la région de cet animal peu exigeant et qui ne sait pas vivre en pays riche; les chevreaux et les chèvres de Cordova sont réputés; leur peau est recherchée, mais aussi la chair de ceux-là! C'est un régal pour un Pampéen du Sud, qui ne connaît que le mouton et l'agneau, de manger du chevreau dès qu'il arrive à Cordova; il est vrai que pour le Cordovais c'est un régal que de l'agneau, si rare chez lui. Naturellement la falsification s'empare de ce goût différent, et le Pampéen chez lui ne mange jamais que de l'agneau sous le nom de chevreau, pendant que le Cordovais ne mange jamais que du chevreau sous le nom d'agneau; l'homme est ainsi fait, et si disposé par la nature à se nourrir d'illusions que l'un et l'autre manifestent la même joie de la nouveauté du mets qui n'est autre que celui de la veille sous un nom d'emprunt.

De Buenos-Ayres à Rosario nous avions rencontré cinq villages; de cette ville à Cordova nous n'en avons traversé que deux : Villa Maria et Rio-Segundo. Ici il n'y en a plus du tout. De Cordova, en traversant cette province, puis celle de Catamarca, et une partie de Santiago del Estero, nous ne verrons jusqu'aux abords de celle de Tucuman que des stations autour des-



Le ruisseau de Cordova (voy. p. 162). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

quelles commencent à se grouper quelques buvettes et quelques ateliers de charronnage, de menuiserie ou des scieries à vapeur, mais pas de villages. Un seul, cependant, nous apparaît après trois quarts de route, ce sera le dernier. Il se dessine dans un vallon et sur les rampes peu rapides de la sierra. Là sûrement il y a un petit cours d'eau, et le nom du lieu, Jesus Maria, indique que c'était une ancienne résidence des Jésuites. Ils y avaient un collège d'été; aujourd'hui une colonie agricole, laborieuse, aussi cosmopolite que l'était leur ordre, les a remplacés.

Toutes les cultures, dans ce petit coin d'élection, se sont développées; les légumes et les fruits d'Europe viennent à merveille; on y trouve toute la gamme des productions, depuis la noix des pays tempérés jusqu'à l'orange des pays chauds, des pêches, des raisins, à profusion le blé et la luzerne. Les récoltes suffisent à alimenter Cordova, Santiago del Estero et tout le pays moins fortuné où l'eau manque et où les déboires de la culture ont découragé les meilleures intentions.

Un propriétaire italien qui s'y rend me conte qu'il cultive cent hectares de luzerne et autant de maïs; il a, dit-il, à combattre de terribles ennemis de ses cultures, les perruches et les tourterelles. Ces mange-tout terribles, nous les retrouverons partout; ils sont presque aussi innombrables que les sauterelles et font autant de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Couvent à Cordova (voy. p. 162). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mal qu'elles, mais d'une façon plus nuisible et plus continue. C'est par milliers que les unes et les autres s'abattent sur les champs pour les dévaster : ce n'est pas par mauvaise intention certainement, comme les sauterelles, qui sont des suppôts du diable, noirs et cornus comme lui, car perruches et tourterelles ne demanderaient pas mieux que de nous rendre, en chair délicate, les grains qu'ils volent : mais elles ont le tort d'être trop nombreuses ; il n'y a pas d'engin qui en puisse venir à bout. Ne parlons pas du fusil : le meilleur chasseur, ne perdît-il pas un plomb, serait lassé de tuer avant qu'elles se lassassent de revenir : une mitrailleuse à petit plomb serait insuffisante. Quant aux filets et aux rets, les becs crochus des perruches n'en feraient qu'une bouchée. Ce petit animal, destiné au perchoir et à la conversation des vieilles filles, est, du reste, charmant quand on le voit en petit nombre ; ce sont de petites perruches vertes à longue queue et aux ailes bleues, et, n'était le bruit assourdissant qu'elles font, leur caquet infatigable et aussi leur voracité, elles seraient la seule beauté du paysage. « Mais c'est bien le rôle de la beauté d'être vorace ! » dit auprès de moi un esprit chagrin, qui semble n'avoir pas émigré sans avoir d'abord éprouvé la vérité de cette boutade.

La station de Jesus Maria donne bien, dans son cadre étroit, le spectacle du mouvement de la colonie. Ce n'est pas une station comme les autres. Le long de la voie, à l'heure quotidienne du passage du train, une sorte de marché improvisé s'installe ; les femmes des colons, debout devant leurs paniers, et quelques indigènes, accroupies près des leurs, vous offrent toutes les productions de la colonie. Ce sont des monceaux de choux, de salades, des guirlandes de tomates et de piments, des paniers d'oranges, des volailles cuites et des œufs, du beurre et un affreux fromage local, des arachides grillées, des asperges même et déjà des fraises et un horrible pain de caroubes, qui semble fait de terre jaune. La caroube abonde dans les forêts du voisinage et fait le fond de l'alimentation des indigènes.

Je vois tous mes compagnons de route faire ample provision de ces denrées, à des prix du reste peu élevés ; mais je me garde de les imiter. Je n'ignore pas, en effet, que Tucuman, où je vais, est le jardin de la république et que ce serait porter de l'eau à la rivière que d'y transporter ces humbles productions maraîchères. J'ai pu voir, depuis, que j'avais trop bien jugé les facultés productrices des habitants de Tucuman, qui croient encore que, dans ce jardin naturel, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est la sieste.

La route reprend à travers le paysage, monotone si l'on veut, puisqu'il est toujours pareil à lui-même, mais non pas de la monotonie pampéenne : l'arbre, quel qu'il soit, jette à chaque pas une note nouvelle. On entrevoit des aspects agrestes ; malheureusement la poussière commence vers le milieu du jour à nous tourmenter, à entrer par toutes les fissures, trop nombreuses et pour elle d'un accès facile ; elles le sont même pour les flammèches que la cheminée de la locomotive étale, derrière elle, comme un long drapeau pailleté. Elle est chauffée au bois. A chaque station on remplit les fourgons de bûches de bois dur ; il en faut une grande provision pour soutenir les feux, et chaque brassée que le chauffeur jette dans le foyer multiplie les étincelles que la cheminée crache. C'est un danger, mais dont personne ne semble se préoccuper. Cette consommation d'un article encombrant oblige à des arrêts prolongés à chaque station. Toutes se ressemblent, à toutes on stationne une demi-heure, et aucune n'offre rien à étudier. Toujours la forêt ; si, par hasard, un habitant dénote sa présence, c'est par une misérable chaumière ouverte à tous les vents ; la douceur du climat excuse ce manque de confortable. Peu à peu la misère est plus grande, les arbustes plus rares, et puis il n'y en a plus ; plus rien que le sol blanc par larges places, et, près des stations, des monceaux immenses de sel : c'est tout ce que produit cette région très saline de deux cents lieues de superficie. Un seul arbuste y croît, le jume ; on le brûle, et ses cendres donnent une potasse excellente ; les habitants vivent de cette industrie et de celle de l'extraction du sel, qui trouve facilement acheteurs à la distance de quatre cents lieues où nous sommes déjà de la mer.

C'est sur ce spectacle que le rideau de la nuit s'étend à l'heure où nous nous mettons à table pour dîner.

La station où nous nous arrêtons pour ce repas, sans justifier, du reste, aucunement son nom de *Recreo*, diffère un peu des autres. Elle est le centre d'un mouvement plus important, des diligences et des troupes de mules y aboutissent, reste du grand trafic de charrettes d'autrefois, qui partaient de Cordova et traversaient toute cette plaine pour se rendre jusqu'aux confins de la république et en Bolivie. — Ces charrettes, elles ont une longue histoire. — La pensée, en traversant ces déserts, se reporte, malgré elle, au vieux temps où ce voyage si simple aujourd'hui était si plein de périls. A voir l'indifférence des habitants actuels du pays pour tout ce qui est voyage, on est porté à penser qu'ils se reposent des fatigues qu'ont endurées et recherchées leurs ancêtres. Les *conquistadores* du seizième siècle ont ici tracé des routes sous les pieds de leurs chevaux ; les villes actuelles, éloignées l'une de l'autre de cent lieues et quelquefois de deux cents, étaient les seuls relais. Après eux les premiers colons faisaient, pour les besoins de leur pauvre commerce, des voyages à travers cette pampa sans prendre plus de souci de son immensité que ne le fait le marin de celle de la mer.

La table où nous dînons, en évoquant ces souvenirs, nous paraît somptueuse. Elle l'est à peu de frais. Quelques lampes à pétrole l'éclairent ; l'ensemble diffère peu de celui d'un buffet de station modeste en France, et aussi le menu fort peu, terminé toujours par le même dessert : fromage et pâte de coing.

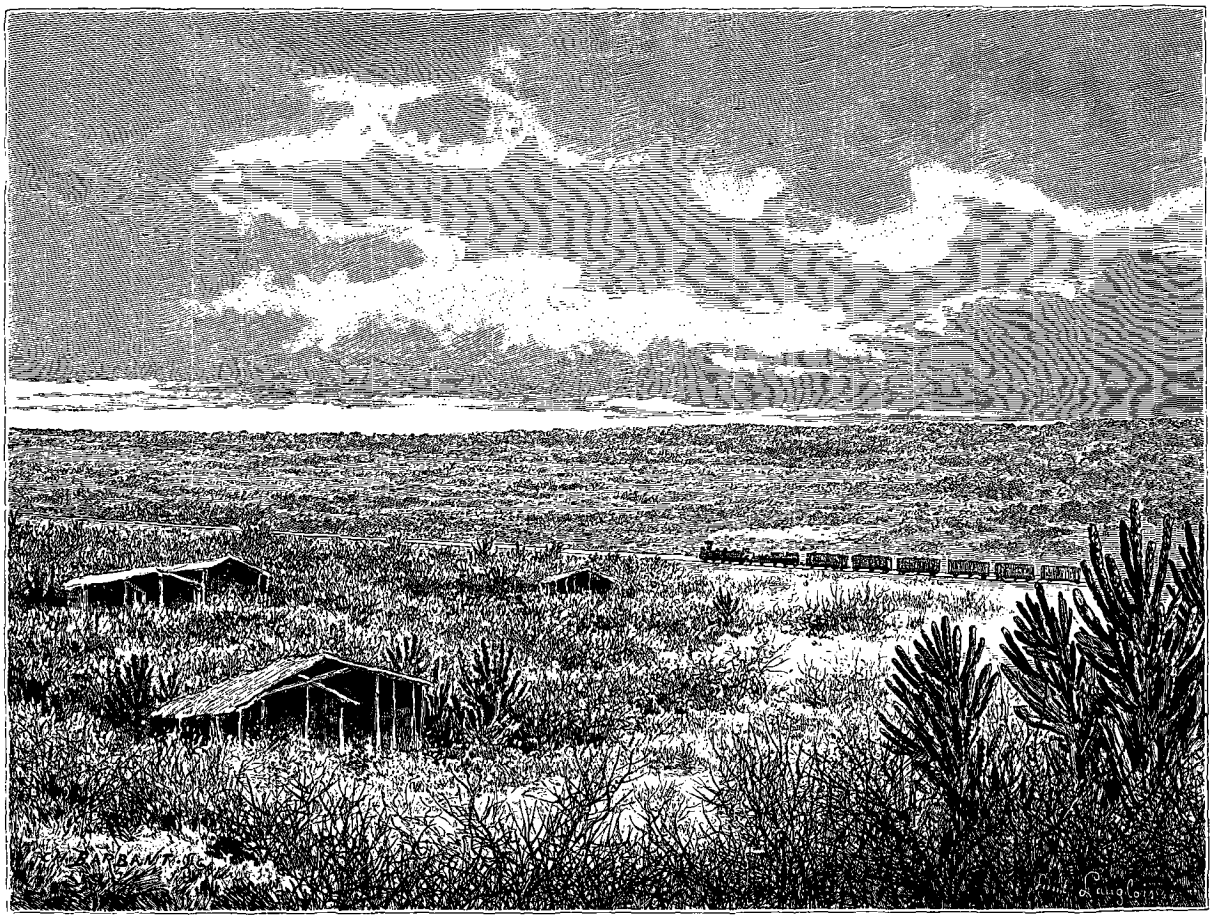
On s'endort en wagon après ce frugal repas, et l'on dort tant bien que mal, assez incommodé par la poussière qui continue à entrer, à se tenir en suspens et à couvrir le corps du dormeur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le réveil est enchanteur. Le rideau se lève sans préparation sur un paysage nouveau. Ce n'est plus la pampa desséchée, le cactus grêle et poudreux, la terre dure et fendillée, la poussière blanchâtre. On passe un pont, voilà l'eau courante; ce pont est une porte ouverte sur le pays fertile, la vallée de Tucuman, les terres grasses et arrosées par des canaux d'irrigation presque naturels, *acequias*, qui datent des Incas.

Jusque-là s'étendaient leur domination et leur civilisation primitive au jour de la conquête; mais, en même temps que la civilisation moderne les remplaçait, leurs arrière-neveux descendaient l'échelle sociale, et ce sont eux aujourd'hui qui, sous ce climat un peu chaud, au milieu de l'atmosphère amollissante et des émanations des marais, travaillent la terre, plantent la canne et récoltent la fièvre paludéenne.

Stations et villages se multiplient; le pays est riche et par conséquent peuplé. Tucuman est la plus petite province — comme il convient à un jardin, — mais c'est elle qui, relativement à son étendue, produit le plus. Ici les propriétés ne sont pas divisées par lieues carrées, comme dans les provinces que nous venons de parcourir, où la lieue carrée est l'unité de mesure, mais où cette unité se trouve multipliée par dix et par



La forêt rachitique de la pampa (voy. p. 163). — Dessin de P. Langlois, d'après une glyptographie de MM. Sylvestre (album de M. Calvet).

cent aux mains des propriétaires, moins riches que ces gros chiffres ne sembleraient l'indiquer. Il y a quelques années, on pouvait se procurer pour mille francs une lieue de terrain de deux mille cinq cents hectares dans une des provinces qui enveloppent Tucuman, et l'on ne pouvait plus déjà dans celle-ci se procurer un hectare de terre pour ce prix. C'est qu'ici il n'y a pas de terrain perdu, ni de quantité négligeable, et ce qui donne au sol cette richesse, c'est l'eau, que l'on voit couler de toutes parts canalisée, descendre en rigoles de la montagne pour se répandre dans la campagne et dans la ville. L'eau donne tout ici, la vie et la mort; nous aurons, hélas! à côté de ses bienfaits, à compter aussi ses méfaits : ils sont nombreux.

A gauche de la voie, vers l'ouest, la montagne s'étend à quelques kilomètres. A droite c'est la plaine. Les céréales sont toutes recueillies déjà; on ne voit plus que les restes des champs de maïs et les labours préparés pour les blés, dont les semailles ne sont pas terminées. Ces champs sont divisés par des haies de citronniers et d'orangers, dont les fruits mûrs et dorés se voient partout dans les vergers autour des maisons. A chaque station, des femmes au teint chaud, aux grands yeux, à la démarche élégante, parlant le quichua, cette langue américaine préhistorique, vous offrent des pannerées d'oranges pour quelques centavos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais ce que l'on entrevoit partout et ce qui est une surprise surtout pour l'esprit d'un Européen, toujours un peu épris d'exotique, ce sont les immenses plantations de canne à sucre. Ce qui n'en est pas une moins grande, ce sont les hautes cheminées s'élevant, dans leur majesté d'obélisques, au milieu des champs et d'une nature très primitive, à peu près abandonnée à son exubérance spontanée.

Avant de quitter la voie ferrée, jetons un coup d'œil vers les vallées de Salta qui se développent devant nous, pays des grandes forêts dont on pourra prochainement exploiter les richesses, encore aujourd'hui hors de portée de l'homme, où l'ébénisterie et la tannerie découvrent des éléments inconnus qui régénéreront ces industries, mais que le bûcheron jette bas pour alimenter le foyer des chaudières de l'industrie sucrière. Ces régions ne sont pas encore reliées par le chemin de fer, et les voyages par charrettes ont conservé l'importance qu'ils avaient autrefois : elles sont attelées de mules et absorbent encore tout le trafic de la Bolivie qui se fait par cette frontière argentine.

Porte de la maison de Tucuman où a été juré l'acte d'indépendance en 1816. Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Tucuman a une histoire antérieure à la conquête espagnole. Elle était déjà auparavant un pays régi par des lois quichuas qui dénotaient une civilisation beaucoup moins primitive que celle des autres régions américaines; mais, depuis la conquête, elle a aussi une histoire fort brillante. C'est aux portes de sa capitale que, le 24 septembre 1812, le général Belgrano, qui devait garder dans l'histoire le premier rang parmi les héros de l'indépendance sud-américaine, livra bataille au général espagnol Pio Tristan, et avec mille hommes recrutés de-ci, de-là, battit les trois mille soldats exercés et parfaitement armés de celui-ci. C'est encore à Tucuman que fut réuni le congrès qui déclara le pays indépendant de la domination espagnole et que fut juré le grand acte d'indépendance, longuement discuté et rédigé par des prêtres et des avocats, alors que depuis six ans, par la volonté du peuple, l'indépendance sud-américaine était un fait accompli (9 juillet 1816).

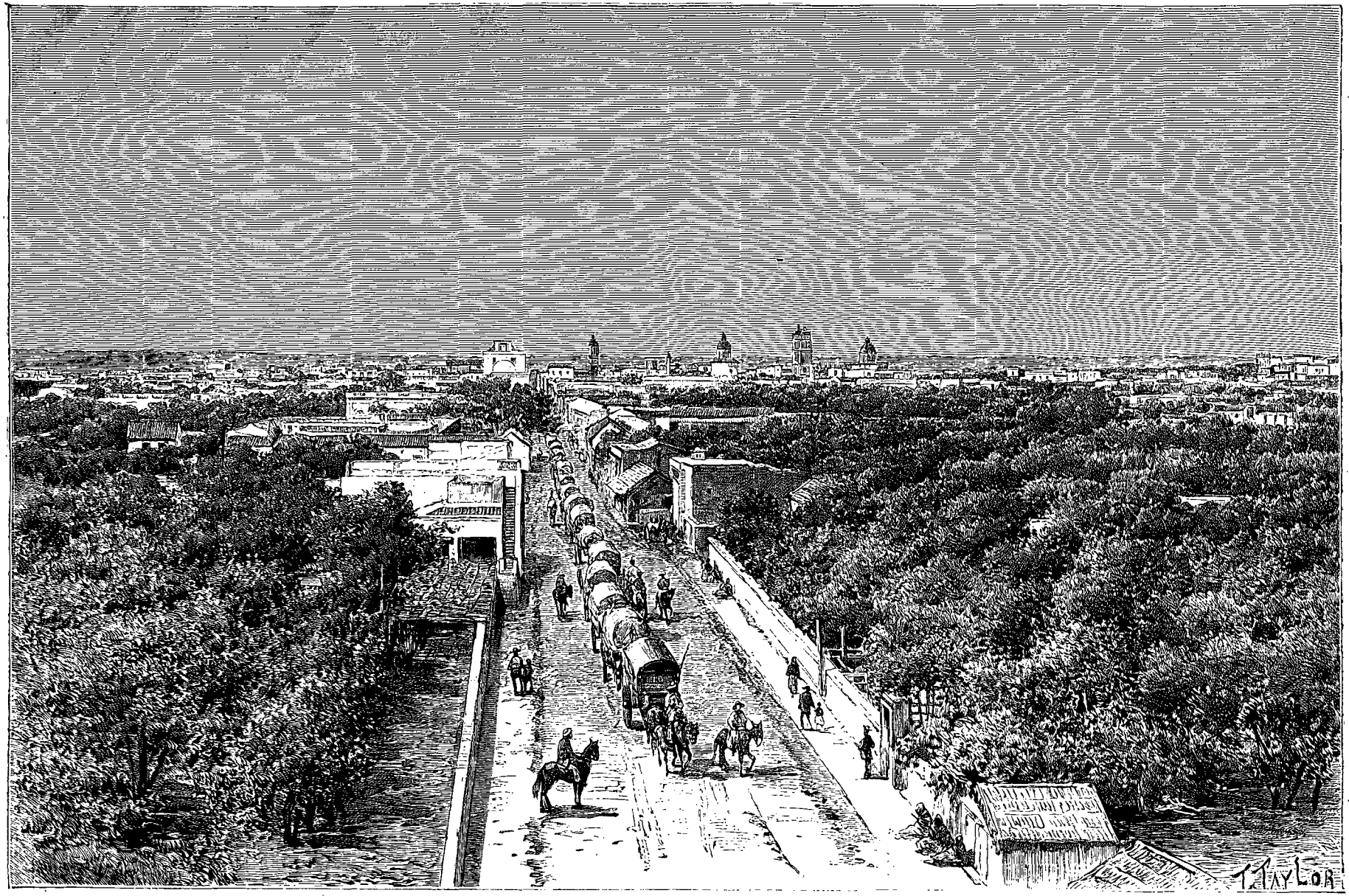
Ces souvenirs ne tiennent pas beaucoup de place dans la ville : seulement une colonne au milieu de la place, et la porte conservée d'une maison dans laquelle ce dernier grand acte s'est accompli.

Pour le touriste il y a à Tucuman d'autres spectacles à contempler sans sortir de la ville. Le massif de l'Aconquija, qui domine la ville de ses neiges éternelles, n'est pas le moins imposant. Le tronc principal, couronné de pics neigeux, occupe vingt-huit lieues métriques. On trouve la glace jusqu'au solstice d'été dans quelques replis, arrosés de cours d'eau échappés des roches : la glace, fendue à la hache, est apportée en ville dans de petits barils à dos de mule. Du tronc principal de l'Aconquija partent diverses chaînes, dirigées toutes dans le sens de la Cordillère et formant la chaîne de Tucuman, qui se prolonge depuis Catamarca jusqu'à Salta.

Sauf ce panorama merveilleux, la ville n'offre aucune particularité. Au centre, autour de la place, se développent quelques rues, se coupant à angle droit comme dans toutes les villes hispano-américaines. L'église occupe une partie d'un des côtés; le Cabildo et les Tribunaux, l'autre; c'est toujours le même aspect et la même disposition, tant et si bien qu'à revoir les vues d'une de ces places de villes — qu'elles soient chiliennes, mexicaines ou argentines, — on ne sait jamais laquelle on a sous les yeux.

A Tucuman la colonie française est nombreuse et intéressante; elle garde le souvenir d'Amédée Jacques, le philosophe exilé en 1852 qui y créa un collège avant de réorganiser celui de Buenos-Ayres, où il mourut en 1865. C'est aussi un de nos compatriotes, M. Groussac, qui a écrit l'histoire de Tucuman et fait la description économique et sociale du pays; enfin c'est à Tucuman que nous avons trouvé le plus patriote et le plus actif de nos agents consulaires, le docteur Brûland, qui, établi depuis quarante ans dans le pays, serait le plus riche citoyen du lieu, s'il n'avait pas toujours, en pratiquant la médecine, professé qu'elle doit être charitable avant d'être lucrative. Enfin, auprès de Tucuman nous trouverons, sous pavillon français, l'usine à sucre la plus prospère, celle de M. Hileret. Notre impatience

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tucuman : départ de charrettes. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la visiter est accrue de tout ce que l'on nous en dit. Il nous faut consacrer deux jours à cette visite, et nous savons d'avance que nous ne les regretterons pas.

L'usine est située à sept lieues de Tucuman. Nous pourrions, pour y parvenir, reprendre le chemin de fer jusqu'à la station de Lules, mais le voyage en voiture offre plus de pittoresque. A peine sortis de la ville, laissant derrière nous ses jardins d'orangers touffus, nous prenons, pour ne les plus quitter, les chemins ombreux que nous retrouverons partout dans la région, encaissés entre deux haies épaisses composées de variétés si nombreuses d'arbres, d'arbustes, de ronces et de cactées qu'il serait difficile de les énumérer et impossible de passer au travers. Derrière ces enceintes et, dans certains endroits, les dépassant de leurs rameaux élevés, s'étendent des plantations de canne. La canne de Tucuman est, dit-on, originaire du pays; les conquérants l'ont trouvée là; d'autres disent qu'elle fut importée. Quoi qu'il en soit de son histoire, elle n'est devenue l'objet d'une culture que depuis à peine cinquante ans, et il y en a dix que l'industrie sucrière a commencé à prendre quelque développement; cela remonte à l'inauguration, en 1876, de ce long chemin de fer à voie étroite qui a permis d'apporter là les premiers appareils fournis par la maison Cail à quelques planteurs assez riches déjà pour que le crédit consentît à les aider; ils doivent leur fortune, aujourd'hui décuplée et solidement assise, aux merveilleuses inventions de nos compatriotes, qui, en passant par la célèbre usine de construction du quai de Grenelle, ont civilisé cette région et l'ont élevée, du rang de contrée pittoresque, à celui de pays producteur et exportateur.

Le long de la route il nous est facile de noter que ce pays, s'il peut contenir d'autres richesses naturelles, se prête à d'autres cultures que celle de la canne, vit exclusivement de la canne à sucre. A la porte de chaque chaumière on trouve des amoncellements de ce roseau sucré, tiges violettes, rayées ou blanches suivant qu'elles appartiennent à l'une des trois variétés les plus cultivées; des feuillages provenant des cannes dépouillées sont entassés pour servir d'alimentation au bétail. Le long de la route, de longues files de charrettes portent d'une plantation à une usine les cannes coupées, mises à nu, déjà prêtes à passer sous le moulin. Six ou huit charrettes se suivent traînées par des bœufs; le conducteur est assis sur le joug des deux derniers, et garde auprès de lui son long aiguillon, que de temps en temps il relève pour activer la marche; mais ses mains ne sont pas inactives : l'une tient une canne à sucre, l'autre un grand coutelas, plus grand et plus large que tous les couteaux de cuisine connus et qui est ici l'instrument agricole par excellence. Tout le monde le porte. Il sert à couper la canne au pied, à la parer pour le moulin, à l'épointer; mais il sert surtout, pendant le travail aux moissonneurs, aux charretiers pendant leur voyage, aux femmes pendant leurs longs loisirs et aux enfants toute la journée, à éplucher et couper la canne, que tous, sans exception, sucent constamment. C'est là ce que fait le charretier peu pressé. En tête du convoi, pour diriger les bœufs, un enfant à cheval ou une femme ouvre la marche, et, eux aussi, tiennent toujours d'une main une canne et de l'autre le grand coutelas.

Nous longeons bien des plantations : elles ne se ressemblent pas toutes. Ici la canne n'a pas deux pieds de haut : l'herbe qui pousse au milieu l'étouffe et a empêché sa croissance. Le planteur, nous dit-on, est mort, au printemps, et la plantation, n'ayant pas été sarclée, n'a pas prospéré; la récolte de l'année est perdue, mais le plant lui-même est compromis et probablement ne donnera plus rien, il faudra le refaire. C'est une culture fort simple que celle de la canne; comme tous les roseaux, il lui suffit d'un peu de terre et d'humidité pour végéter; mais, comme elle est plus exigeante que le roseau parce qu'elle veut produire plus, il faut lui préparer le sol par un profond labour, lui creuser un large sillon et, quand on a couché dans le fond les tiges, dont les nœuds en se développant auront de hautes pousses, il faut lui donner une large irrigation, lâcher les écluses de rigoles, la couvrir d'eau; elle pousse alors avec force, mais non pas assez vite pour que les mauvaises herbes, dont le sol contient toujours une ample provision prête à germer, ne la dépassent pas. Il faut alors sarcler, dégager la tige, qui s'élève vite, s'épaissit et, maîtresse de toutes ses rivales, les étouffe sous son épaisse et haute frondaison. Les champs de canne prennent enfin l'aspect touffu et verdoyant qu'ils conserveront jusqu'à l'automne, où le couteau du moissonneur les jettera bas une à une. Ces champs ne changent pas de ton, comme les blés : la canne en mûrissant ne jaunit pas; c'est seulement sous l'influence des gelées de juin ou de juillet qu'elle jaunit et prend un aspect de grand roseau desséché. Le planteur et l'usinier redoutent-ils cette gelée qui dessèche la tige? Les uns disent oui, les autres non. A la vérité, ce ne sont guère que les feuilles hautes, et non pas les canaux de sève sucrée, qui sont atteints; l'écorce même peut geler sans que la sève en souffre; en ce cas, il y a, dit-on, cet avantage pour l'usinier que la gelée retarde la végétation, toujours prête à reprendre au moindre rayon de soleil, et peut prolonger jusqu'aux premières chaleurs du printemps sa récolte, qu'il devrait interrompre si la végétation se hâtait.

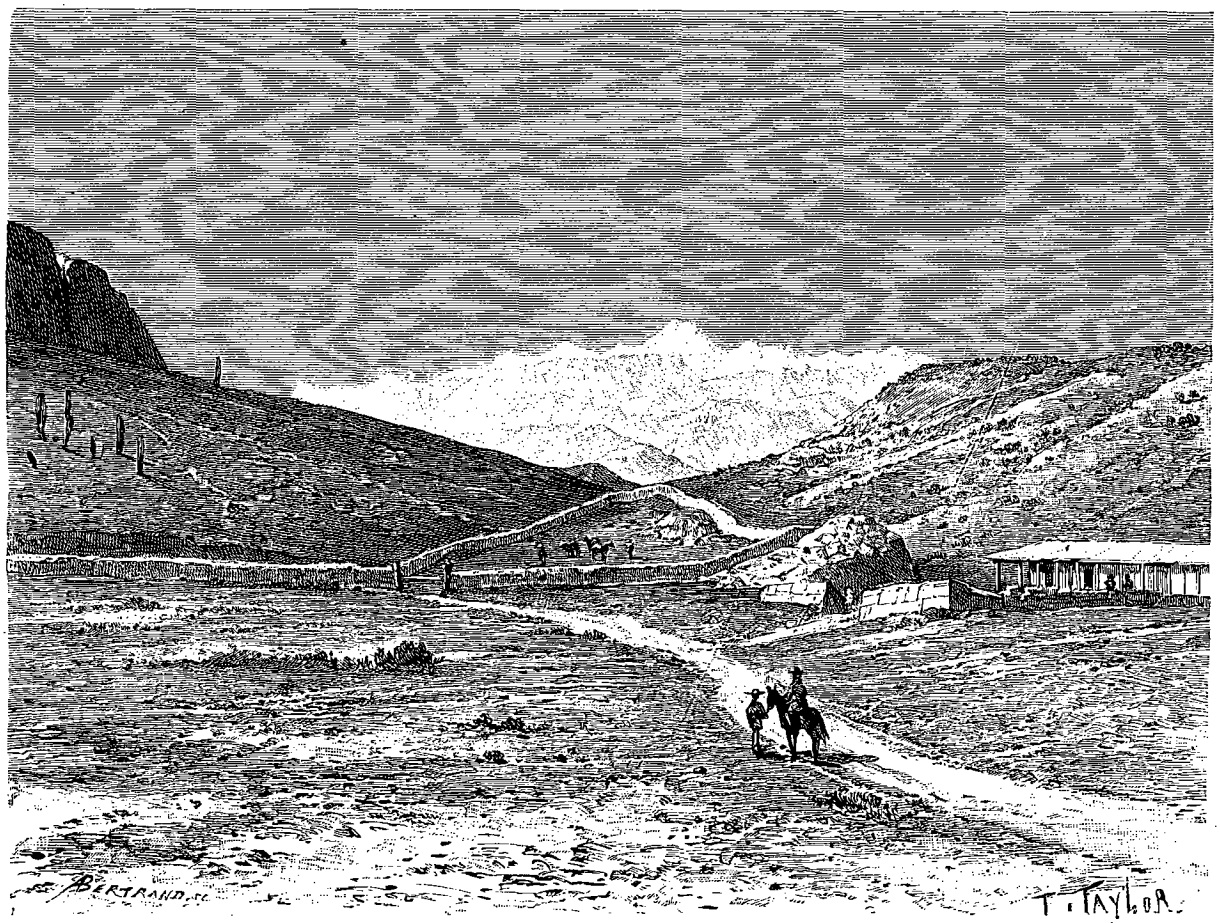
Il faut donc que cette récolte soit active et vite faite, en cent jours au maximum; elle ne peut guère commencer avant le 15 mai, pour attendre la maturité complète, et doit être terminée le 15 septembre.

Elle bat son plein en ce moment : déjà de vastes plantations sont dépouillées, et le bétail s'y engraisse de tous les détritus sucrés laissés sur le sol; d'autres sont vertes encore; et d'autres, voisines des premières, séparées par une simple haie, ont souffert de la gelée et jauni. Les pics neigeux, singulier contraste, dominent cette vallée envahie par les travailleurs occupés à une récolte permise seulement dans les pays chauds, et souvent le matin on constate plusieurs degrés au-dessous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de zéro; il est vrai qu'avant dix heures et jusqu'à l'heure hâtive de son coucher, le soleil est chaud et dissipe l'engourdissement de la nature.

Nous approchons de notre but. L'usine de Lules est adossée à la montagne. Avant d'y arriver, nous traversons celle de ses voisins, MM. Nougues, Français eux aussi, d'origine, mais nés dans le pays. Ces deux grands établissements, celui de M. Etchecopar et celui de M. Dubourg, sont les seuls appartenant à des Français; ils peuvent être rangés parmi les plus importants. Ajoutons que, malgré le nombre relativement petit d'usines françaises figurant parmi les trente-huit que compte la région de Tucuman, cette industrie est vraiment française si l'on considère ses moyens d'action et le personnel qui la dirige. Partout nous trouvons des appareils fournis par les anciens établissements Cail, qui tiennent le premier rang, par l'usine de Fives-Lille, celle de Savalle, de Mariole frères et l'ancienne société Lecointe et Villette de Saint-Quentin. Quant au personnel de direction, le meilleur est fourni par notre École Centrale et nos écoles des Arts et Métiers de Châlons et d'Aix. Nous avons trouvé partout des ingénieurs, ou des contremaîtres devenus ingénieurs par la pratique, qui rendent à l'industrie sucrière en services



Vue du massif de l'Aconquija (voy. p. 168). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

très productifs les quinze ou vingt mille francs de traitement annuel qu'ils reçoivent.

Disons, à ce sujet, combien nous avons noté avec intérêt les succès nombreux des élèves de nos écoles françaises d'Arts et Métiers. Ces écoles, de création si nouvelle en France, où elles ont à peine vingt ans et datent du ministère fécond de M. Duruy, ont déjà rempli l'Amérique de sujets distingués, qui ont répandu là-bas les leçons théoriques et pratiques qu'ils ont reçues et qui en ont fait, dans des pays neufs où l'ingénieur doit souvent mettre la main à la pâte, des directeurs précieux : aussi sont-ils estimés à un haut prix et obtiennent-ils la rémunération élevée qu'ils méritent. Il faut aux Français aller à l'étranger pour connaître leurs compatriotes et souvent pour les apprécier.

Mais la vraie usine française est celle que nous abordons. Elle a été créée là de toutes pièces sur l'emplacement d'une plantation de sucre créée au siècle dernier par les Jésuites. Son fondateur, M. Hileret, est un homme de trente-cinq ans; il est venu du Poitou, il y a douze ans environ, s'est trouvé dans le pays au moment où l'on construisait la voie ferrée et a entrepris la construction d'une section. Il y gagna un modeste capital d'environ soixante mille francs, qu'il augmenta d'une somme égale fournie par un autre compatriote devenu son associé, M. Dermit. Avec ce capital ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obtinrent de la Société Fives-Lille la fourniture des appareils nécessaires. Tout marcha à souhait, les années furent prospères; aujourd'hui M. Hileret fabrique un million cinq cent mille kilogrammes de sucre pendant les trois mois de travail; il l'expédie en sacs marqués à son nom, titre suffisant pour qu'ils obtiennent un prix supérieur de dix pour cent à celui de ses rivaux.

Il y a deux ans que M. Hileret a racheté pour sept cent cinquante mille francs la part de son associé; il estime aujourd'hui à trois millions la valeur de sa propriété. Voilà soixante mille francs et dix ans de labeur bien employés et un exemple assez encourageant pour nos compatriotes, qui, dit la légende, ne sont pas colonisateurs!

La fabrique présente un grand spectacle au milieu de l'agitation qui est de saison. Le personnel est composé de près de trois cents personnes : majordome, maître de sucre, mécaniciens, distillateurs, conducteurs de machines, chauffeurs, contremaîtres et ouvriers. Autour du conducteur de canne, sur lequel elle se charge et s'épand pour parvenir automatiquement au moulin, quarante charrettes traînées par cent vingt mules et quatre-vingts bœufs apportent et déchargent constamment la canne provenant des cinquante hectares plantés, pendant que d'autres en charroient des plantations voisines, et passent sur la balance à palier, qui constate et inscrit leur poids. Tandis que des hommes recueillent la canne, la rangent sur le conducteur qui marche et la pousse au moulin, où un autre conducteur reprend la bagasse pour la mener dehors, les charrettes font le tour de l'usine et vont recueillir cette bagasse pour la porter sur une esplanade voisine, où des hommes l'étendent au soleil; séchée, elle sera reprise et portée aux foyers pour servir de combustible.

Devons-nous entreprendre ici la description d'une usine à sucre, montrer le jus sortant à flots de la canne pressée, recueilli dans un récipient, élevé au moyen de pompes, passant à la cuisson, à l'évaporation, dans des appareils à triple effet, d'où il sort granulé mais noir, de là aux turbines qui par leur agitation centrifuge blanchissent et sèchent cette matière si ingénieusement extraite, il y a quelques heures, à l'état liquide, dégagée peu à peu de ses impuretés et transformée en cristaux.

Je comprends l'étonnement des usiniers créoles qui, sans aucune étude préalable, ont vu arriver chez eux ces appareils achetés par eux et les ont vus fonctionner. Ils ont quelque propension à se croire des inventeurs et des créateurs, et réclament de leurs contemporains une admiration qui n'est due qu'aux ingénieurs qui leur ont fourni de toutes pièces les appareils si compliqués et si simples de cette magnifique industrie.

Ce qui est vraiment inattendu, c'est l'étrangeté du personnel employé dans la fabrication. Non seulement les manœuvres, mais ceux qui surveillent les appareils les plus compliqués, sont de simples Indiens, qui naturellement n'ont aucune notion de ce que peut être une chaudière, la vapeur ou le vide, un moteur ou une turbine, et qui sont là, remplissant, vidant, alimentant les foyers, surveillant l'évaporation, turbinant, comme s'ils comprenaient; il suffit de leur donner un mot d'ordre : « Tu vois bien cette horloge, dit-on au chauffeur en lui montrant un manomètre : si l'aiguille va de ce côté, tu charges; si elle va de l'autre, tu ne charges plus ». Le brave Indien fait ce qu'on lui dit, et les chaudières ne sautent pas : c'est ainsi que deux ou trois hommes instruits, sortis de nos écoles, suffisent à mener un établissement de cette importance, qui, pendant trois mois, n'arrête ni jour ni nuit, qui emploie l'électricité pour son éclairage, et dont les appareils de fabrication résument toutes les notions des connaissances humaines en chimie, en physique, en mécanique.

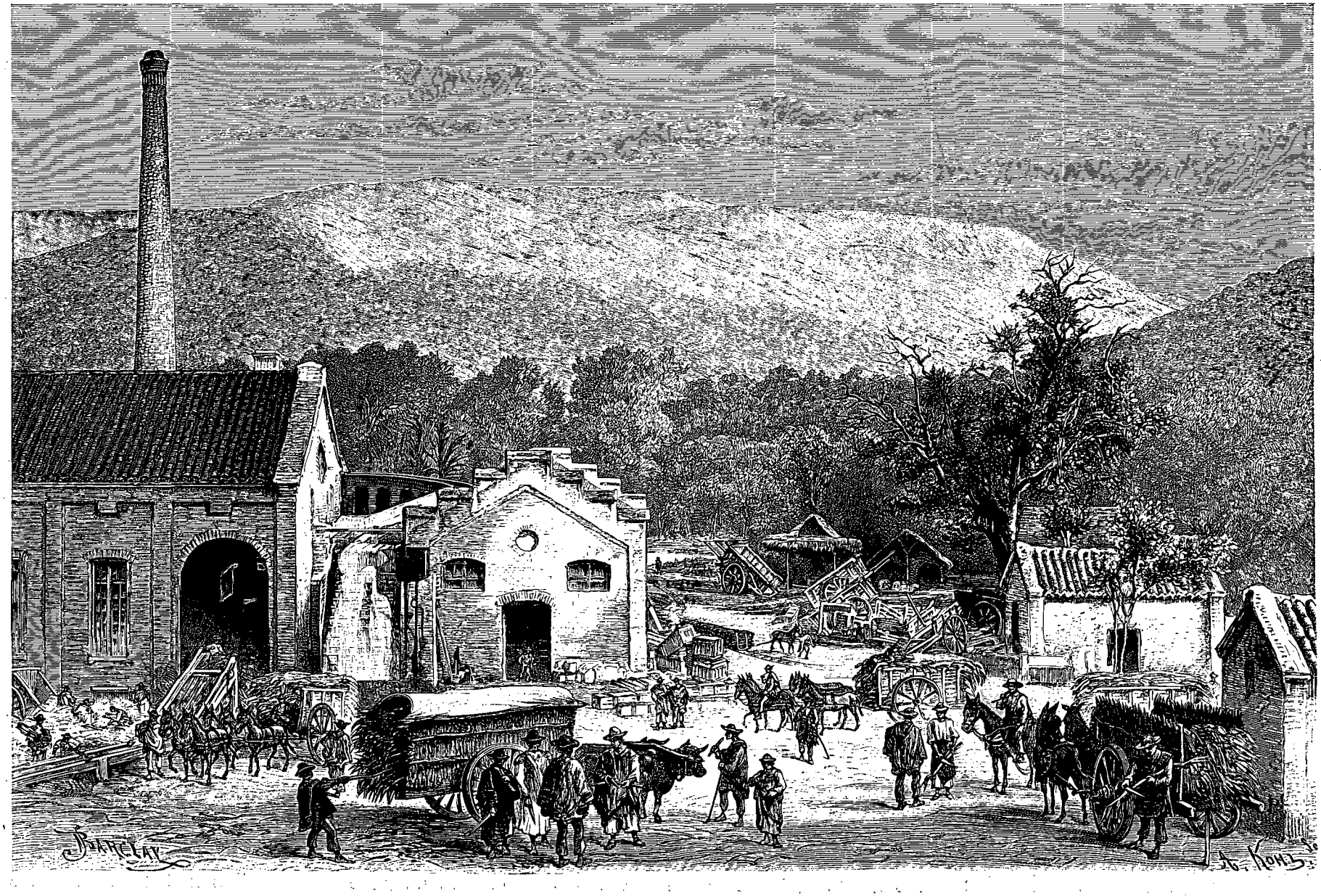
Est-il besoin de dire que l'heureux créateur de cette grande industrie a édifié auprès de l'usine une belle habitation sur le modèle d'un château du Poitou, qui sert de cadre à une opulente existence? Le parc, le jardin potager sont uniques dans le pays, et servent à démontrer qu'avec du soin et, il faut le dire, beaucoup d'argent on peut ici obtenir du sol tout ce qui fait l'agrément de l'existence. Nous sommes encore en hiver, et, pendant que, dans un coin, un régime de bananes s'essaye à mûrir, déjà les pêches et les cerises sont nouées, les melons en fleur sous leurs châssis, les aspergières et les fraisiers continuent à donner leurs produits, comme ils le font, sans se lasser, toute l'année.

Tout en causant après déjeuner, dans la salle de billard, je soulevai une question qui me préoccupait et qui avait bien l'intérêt qu'elle me semblait avoir. Songeant au spectacle que m'avaient donné, depuis que je parcourais cette région, tous les habitants, hommes, femmes ou enfants, employés dans les cultures de cannes, et, chacun, tout le jour, le couteau d'une main, taillant la canne et la suçant, je demandai à mon hôte s'il avait fait le compte de ce que pouvait coûter ce gaspillage.

« Je l'ai fait, me dit-il, et c'est un mal capital contre lequel je lutte. J'ai constaté que chaque homme en moyenne, tout en travaillant, découpe pour son usage et suce neuf cannes; chacune pèse cinq livres en moyenne, cela fait près de cinquante livres par homme, par jour, et, pour trois cents travailleurs, pendant cent jours de travail, en chiffres ronds, cinq cent mille kilos de canne, ou la valeur de cinq cents charrettes en poids; la production d'un hectare étant de cinquante mille kilos, cela détruit celle de dix hectares, qui, réduite en sucre, à raison de six pour cent de son poids total, donnerait trente mille kilos de sucre. C'est une dépense de vingt mille francs au moins imposée annuellement au patron par le gaspillage, et absolument en pure perte. Le jus de la canne ne soutient pas le travailleur; cette mastication continue trompe son estomac, trouble l'appareil digestif, et nous préférerions de beaucoup donner en viande la même valeur : nous aurions au moins une production de force chez ces êtres débiles que le moindre trouble climatique frappe, victimes préparées. »

Nous ne nous étions pas trompés. Il y a vraiment là une réforme à faire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Usine de M. Hileret à Lules, près de Tucuman (voy. p. 170). — Dessin de Barclay, d'après une glyptographie de MM. Sylvestre (album de M. A. Calvet).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le recrutement de ces travailleurs se fait tous les ans. Ils n'habitent pas la plantation, où seulement quelques-uns passent l'été, pour le sarclage et les divers travaux de culture. A l'automne il en arrive de tous côtés, quelquefois de très loin, non pas isolément, mais par troupes, sortes de tribus, réunies et embauchées par des *capataces*, contremaîtres chargés par l'usinier ou le planteur de les louer pour son compte. Ces contrats sont compliqués de conditions spéciales qui remontent au temps des capitaineries espagnoles, du régime des *encomiendas*, qui tenait de l'esclavage et du travail libre; ils sont restés ce qu'ils étaient. Le travailleur, en se louant pour la saison, reçoit des mains du capataz une avance de trois ou quatre mois de salaire; il appartient dès lors à l'entrepreneur pour le compte duquel il a reçu l'avance, et ne peut le quitter que trois mois après lui avoir remboursé son avance; s'il se sauve, la police est lancée à ses trousses et il est ramené, mis aux fers et dès lors surveillé. Ces avances sont souvent très lourdes pour les propriétaires, qui n'y emploient pas moins de cent mille francs à chaque saison, et qui doivent chaque année porter à la page noire du compte de profits et pertes une grosse somme; mais ils aiment mieux encore courir ces risques que de s'exposer à celui des grèves ou des abandons individuels du travail, si nuisibles à une industrie qui ne souffre pas d'arrêt.

Ces groupes de travailleurs, d'où qu'ils viennent, amènent avec eux leurs femmes et leurs enfants et n'oublient pas leurs guitares. On les voit passer en longues files indiennes, à cheval, le long des routes, au commencement de mai. Ils se rendent auprès de l'usine où ils sont loués, en se préparant à former là un vaste campement de famille.

Le patron fournit la place pour bâtir le *rancho*, les quelques bois qui soutiendront le chaume, et la paille qui le formera; mais c'est à ceux qui l'habiteront qu'échoit le soin de découper les bois et de réunir les herbes sèches, les tiges sèches de maïs qui formeront les parois et le toit. Le maître concède deux jours payés par lui pour tout ce travail. Les hommes s'aident entre eux, et, en quelques heures, des groupes de chaumières se dressent.

Chez ces peuples la femme ne fait rien. Toute femme qui est propriété d'un homme, mari ce qui est rare, galant ce qui est fréquent, vit du travail du mâle et se borne à préparer les aliments et à garder la maison. Aussi, dans les villes, a-t-on de grandes difficultés à obtenir du sexe faible les travaux qu'ordinairement il se réserve. On ne peut cependant pas, parce qu'on a besoin d'une blanchisseuse, lui demander sa main avec le battoir!

Comment on vit dans ces campements, cela n'est pas à peindre : il y a là une liberté de mœurs qu'il vaut mieux ignorer, mais aussi une absence de mobilier qui dispense de toute description. Devant la porte est le feu éternel, que l'on trouve partout dans l'Amérique du Sud, auprès duquel sommeille une bouilloire, toute prête à fournir, à toute heure du jour, l'infusion de la *yerba mate*, dont nous nous occuperons en abordant le pays où elle se produit.

Le matin les femmes se rendent à l'usine, où l'économe fait la distribution des aliments en nature, de la viande à peu près à discrétion, de la farine de manioc et du maïs en grains. Jamais le menu ne change. Un nombre de bœufs suffisant, tués et dépecés chaque jour, coupés en morceaux, sans distinction de catégories, est ainsi distribué; chacun a sa part, l'emporte, et toutes la cuisinent de la même manière. Le plat composé de viande cuite et de maïs forme le mets indigène, le *locro*, nourriture fade, peu engageante et qu'il faut assaisonner d'un vigoureux appétit. A midi et à cinq heures, les travailleurs le trouvent auprès de leur masure, et c'est lui, c'est cette habitude qui crée et resserre les liens de la famille, dont le vrai centre est dans l'estomac.

Et cependant tous ces êtres sont loin d'être esclaves de leurs estomacs; cette alimentation si frugale qu'elle soit, ils ne la trouvent pas toute l'année, mais seulement à la saison du travail; chez eux, un chez eux que l'on peut essayer de se figurer, ils ne peuvent tromper la disette que par les gousses sylvestres du caroubier. Aussi les épidémies frappent ces pauvres déshérités avec une vigueur inconnue ailleurs. Depuis la conquête, le contact des Européens ne leur a pas plus réussi qu'aux autres habitants de l'Amérique. C'est un fait avéré que les Européens, trempés par une longue sélection, résistent à des maladies endémiques dès longtemps acclimatées dans le Vieux Monde, et qui, transportées dans le Nouveau, ont trouvé chez les peuples peu vigoureux de cette contrée un terrain de culture trop bien préparé, où toutes se sont développées, comme la petite vérole par exemple, ou le choléra, qui ne laisse pas homme debout, là même où les Européens, que l'on pourrait croire exposés à la misère physiologique de l'acclimatement, résistent fort bien.

C'est cependant avec ce pauvre outillage humain que trente-huit usines à sucre aux appareils perfectionnés produisent annuellement trente millions de kilos de sucre, c'est-à-dire la moitié de la consommation de la république Argentine, et — fait à peu près unique en ce moment dans le monde — peuvent, en raison même de l'importance de ce marché ouvert à leurs produits, où ils tiennent en échec l'importation européenne tout en lui faisant encore sa part, vendre à un prix rémunérateur.

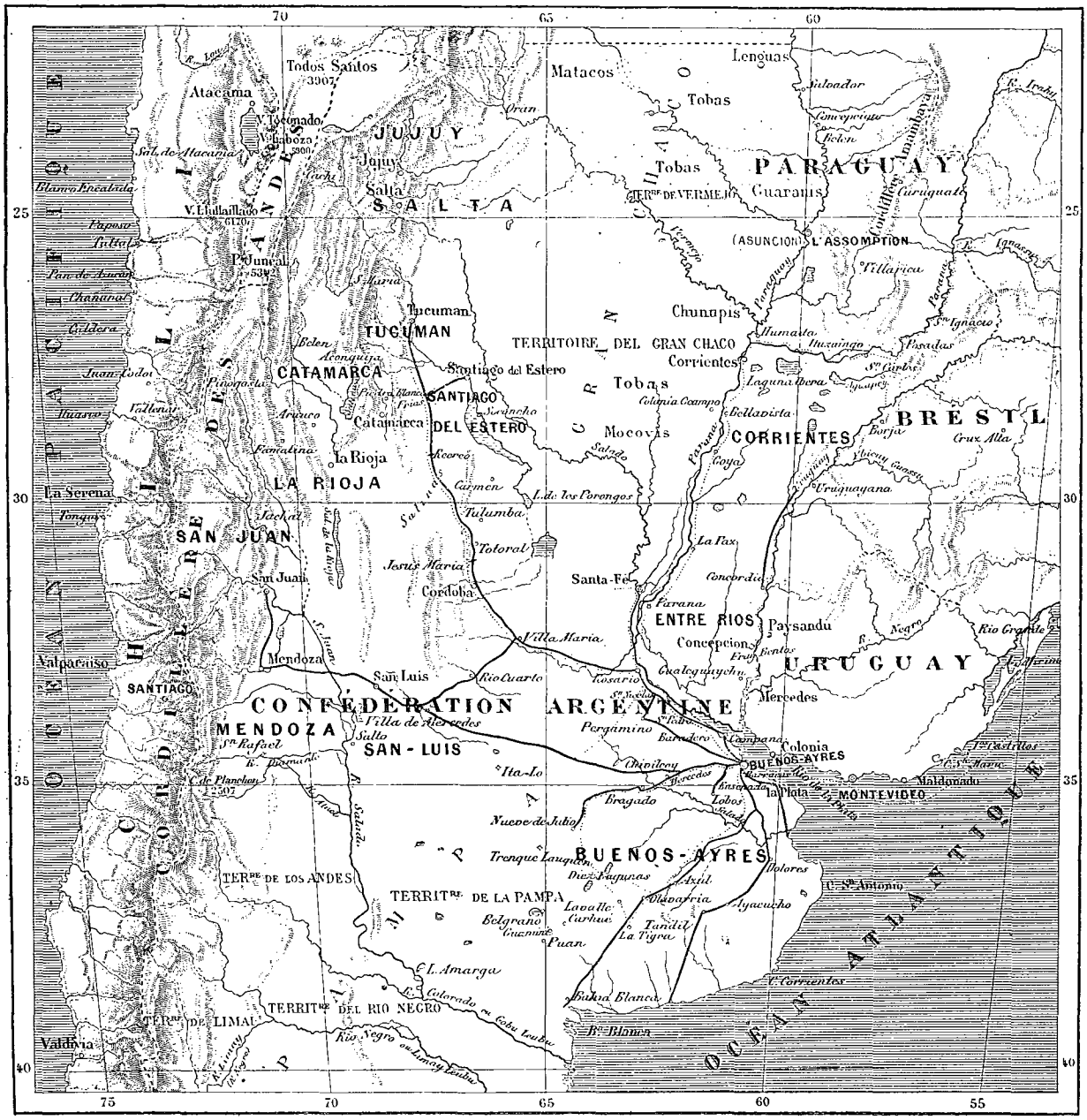
Toutes les usines que nous pourrions visiter nous offriraient le même spectacle. Partout la vie, l'aspect des bâtiments et des hautes cheminées sont identiques. A côté des usines qui possèdent une surface plantée plus ou moins vaste, existent de nombreux planteurs qui ne fabriquent pas et vendent leurs cannes à l'usine. Le métier est bon. On en a vu retrouver à la fin de l'année trois fois le capital employé dans leurs cultures, à l'achat de la terre et à la plantation de canne, dont la durée ordinaire est de vingt-cinq ans. Les dépenses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faites pouvaient se calculer à deux cent quarante piastres, soit douze cents francs par hectare; pour le prix d'achat, cinq cents francs; deux cents francs pour la plantation; cinq cents pour les soins de culture et les frais de récolte.

Aujourd'hui le prix a un peu baissé, les plantations s'étant multipliées et le nombre des usines étant resté stationnaire; mais les frais d'installation sont faits, le prix d'achat payé, et il reste aux planteurs un produit de neuf cent cinquante francs, basé sur une récolte de cinquante mille kilos de canne par hectare, vendus dix-neuf francs les mille kilos, soit un produit net de quatre cent cinquante francs par hectare.

Aussi tout dans le pays et la province progresse-t-il



Carte.

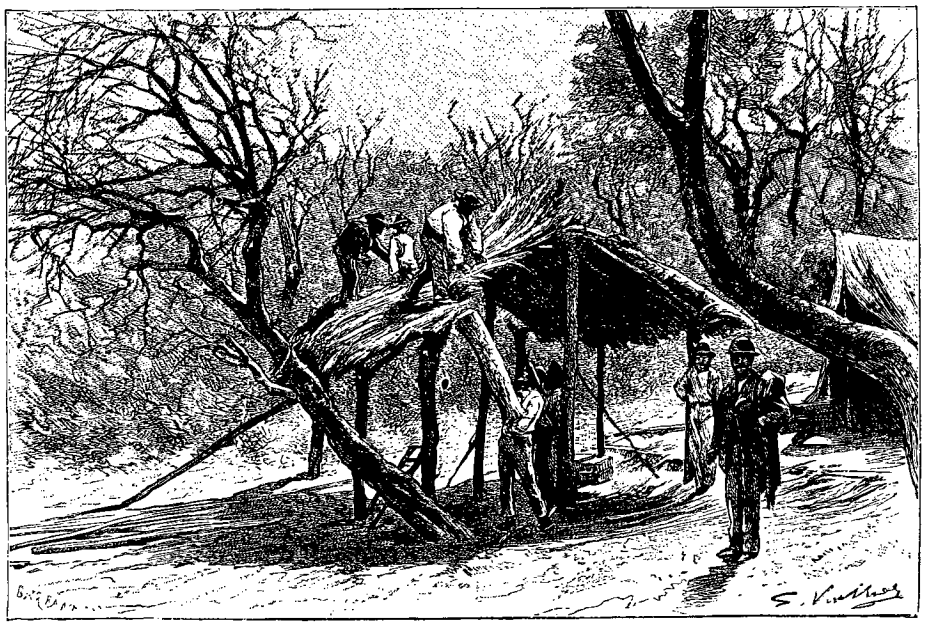
rapidement : l'aisance est générale et les grandes fortunes sont nombreuses. Les magasins de détail de Tucuman deviennent peu à peu aussi brillants qu'à Buenos-Ayres; le commerce y prend un développement considérable, ce qui n'est pas sans surprendre, si l'on calcule que ce qui vaut un à Paris ou à Londres, vaut deux à Buenos-Ayres et trois à Tucuman.

L'idée me prend d'aller au théâtre, moins pour y entendre des artistes espagnols nouvellement arrivés et dont le mérite, à cette distance de la Puerta del Sol, ne m'inspire qu'une mince confiance, que pour y avoir une occasion de rencontrer la société tucumanaise. Le prix est élevé, sans être excessif, étant donné le taux ordinaire des places dans les théâtres américains, dix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

francs par place; mais où le prix semble s'élever, c'est lorsqu'on apprend que cette place n'est qu'idéale et qu'il faut, pour l'occuper, avoir au préalable apporté sa chaise. On peut juger de l'embarras du voyageur, qui ne peut que dérober une chaise à son hôtel ou rester debout — douloureuse alternative; — je préfère rester debout, en assistant tristement à l'arrivée des citadins portant triomphalement chacun leur chaise. Le spectacle ne vaut pas cette longue station et j'en dirai autant de la salle. La société ne semble pas avoir daigné se déranger; les beautés tucumanaises, qui ont leur juste célébrité, sont à peu près absentes; à peine quelques-unes émergent-elles des loges, et quant aux *cholas*, ces grisettes de Tucuman, dont j'ai ouï conter des merveilles, sans doute ce plaisir est d'un prix trop élevé pour la bourse de leurs galants, et elles sont rares.

C'est décidément à l'église que l'on peut passer la revue de la société féminine : j'y suis entré à l'heure de la grand'messe et j'en ai été — j'en suis encore — ébloui. Toutes arrivent, suivies d'une petite servante de couleur, china ou mulâtresse, portant sur le bras un tapis de prière, comme si elles se rendaient à la mosquée. Cet usage, disparu de Buenos-Ayres, s'est conservé dans les provinces. Dans la nef, pas de chaises; on étend le tapis et l'on s'accroupit, demi-assise, demi-agenouillée, dans une pose élégamment nonchalante, et l'on joue de l'éventail toutes ensemble, toutes avec une grâce différente. La haute société arbore les chapeaux de Paris, qui sont toujours luxueux, mais pas toujours d'un genre discret. C'est un tort de renoncer à cette gracieuse coiffure faite d'une petite mante de soie de Chine que l'on pose en mantille sur la tête; toutes les cou-



Construction d'un rancho près de l'usine à sucre (voy. p. 174). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de l'auteur.

leurs du crêpe de Chine et des broderies qui les ornent se jouent sous la lumière tamisée par les vitraux, ensemble d'un gracieux pittoresque; les chapeaux de Paris font tache et couronnent très mal une femme nonchalante à demi couchée sur son tapis de prière.

Après quelques jours passés à visiter toutes les usines, où il serait superflu de mener le lecteur, à l'aube nous prenons le train pour Santiago del Estero.

La ville se réveille. Le froid est assez vif. Pourquoi les femmes du peuple, qui n'ont rien à faire et ne veulent rien faire, sont-elles déjà levées? Toutes les portes en sont garnies à cette heure matinale : files de femmes, de filles et d'enfants debout, le corps couvert d'une mauvaise robe, les pieds nus, et sur la tête un châle de laine invariablement noir qui se rejette sur l'épaule et sous lequel les bras et les mains se cachent frileusement et paresseusement; l'été la femme se repose à cause de la chaleur, l'hiver elle ne se meut pas pour ne pas retirer ses mains de dessous son châle.

Et cependant l'immigration européenne fera bien de ne se porter qu'avec mesure vers cette région sucrière; ses habitants, s'ils sont paresseux, ont cet autre vice de se contenter de trop peu de chose pour que la main-d'œuvre européenne ne paraisse pas trop chère.

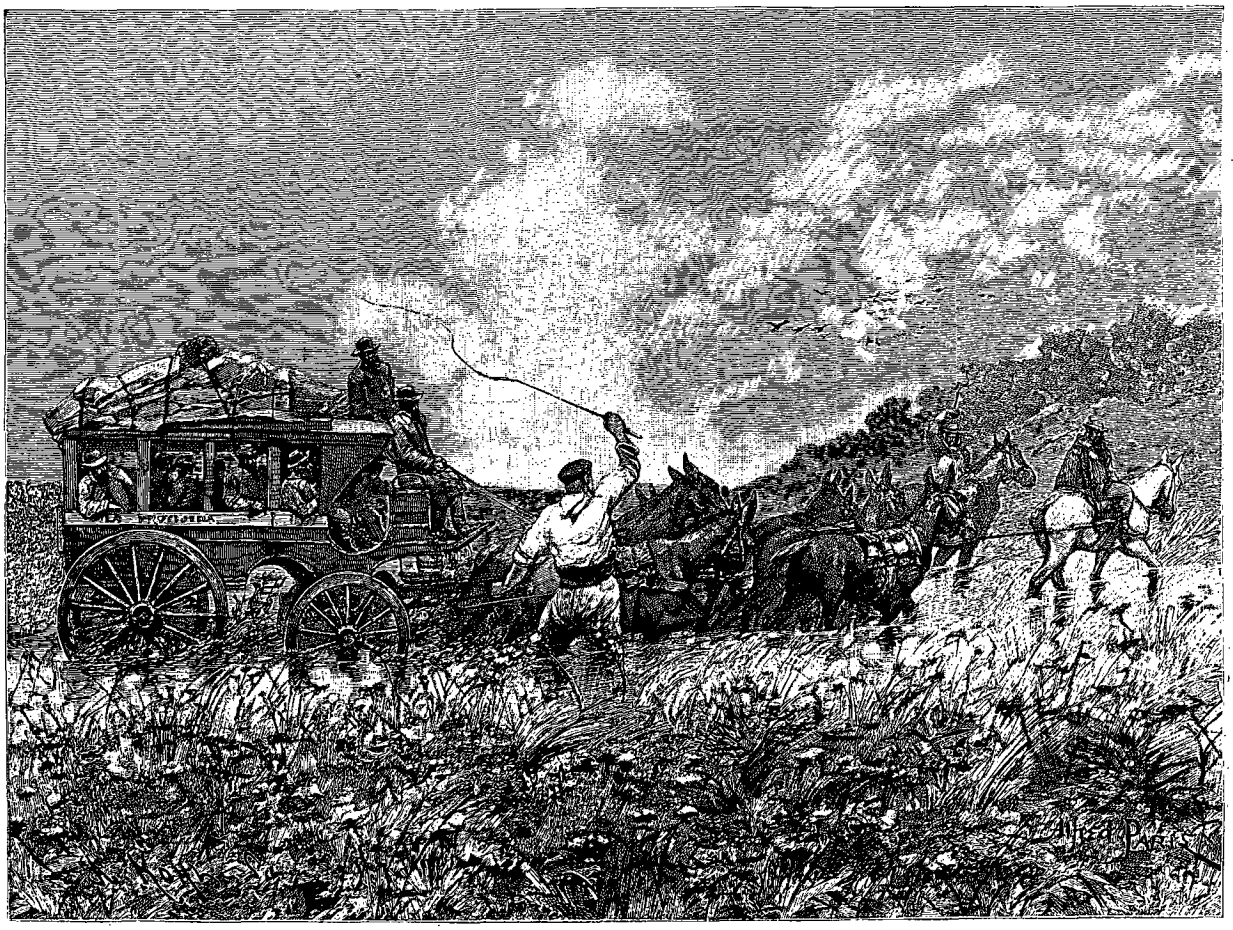
Les Européens ne peuvent ici s'employer qu'en qualité d'artisans ou de conducteurs de travaux, comme ils le sont déjà dans les usines.

Il est bon de dire ces choses en France, où nous nous ignorons si bien et où si peu de liens existent entre les diverses classes sociales, qu'elles ne savent rien les unes des autres.

Émile Daireaux.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La diligence embourbée (voy. p. 188). — Dessin d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AU PAYS DE LA CANNE À SUCRE (suite).

De Tucuman à Santiago del Estero il y a, en ligne directe, trente-cinq lieues de poste. Autrefois en diligence on les faisait en quinze heures : le chemin de fer a changé tout cela ; il faut aujourd'hui, par cette voie rapide, trente-six heures pour toucher au but! C'est ce que l'on appelle un progrès.

Donc, parti à six heures du matin un lundi, je devais arriver à Santiago le mardi à cinq heures du soir. Il faut en effet, par une combinaison heureuse, prendre le train quotidien de marchandises jusqu'à la station Frias, soit dix heures de route, puis dîner et coucher à Frias pour attendre le train biquotidien qui part à l'aube pour Santiago. De Tucuman à Frias nous refaisons la route déjà connue, traversons de nouveau les riches plaines cultivées, laissant à droite et à gauche toutes les usines et les plantations, qui n'ont plus de secrets pour nous; ensuite nous passons le pont qui sépare cette province de sa voisine et nous rentrons dans la forêt pour ne plus la quitter. Frias est en pleine forêt. Il fait jour encore quand nous y arrivons et nous pouvons visiter les scieries et les exploitations forestières. Elles sont assez nombreuses et travaillent avec ardeur : la forêt fournit aux scies à vapeur le combustible et la matière ouvrable. Elles débitent des traverses de che-

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 129, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mins de fer; chaque tronc en fournit deux, et c'est merveille de voir la scie circulaire pénétrer dans ce bois dur comme du fer; sous son passage, le grain lisse du bois débité se révèle en veines de toutes couleurs, jaunes, rouges, vertes. L'essence la plus abondante est le quebracho, qui, sous le poli de la scie, prend l'aspect d'un acajou d'assez belle qualité.

Ces traverses, placées dans le sol, s'y conserveront intactes pour les générations futures, et apparaîtront, après un siècle, à peine touchées par l'humidité : on n'en pourrait espérer autant des traverses de fer. Les bouts, les résidus, les branchages servent à alimenter les foyers de locomotives.

Ce qui, dans ce modeste centre de population future, est difficile à résoudre, c'est la question de l'eau. Elle n'existe pas à la surface; les pluies sont rares. Il a fallu percer des puits : la nappe d'eau est peu abondante et s'épuise vite; alors on a foré le sous-sol, à la recherche de puits artésiens. A une profondeur de plusieurs centaines de mètres on a trouvé une nappe jaillissante, qui s'élève d'elle-même au-dessus de la première nappe, presque au niveau du sol. Il suffit alors d'une pompe pour la faire monter à la hauteur des lèvres altérées des hommes.

Depuis lors des maisons se construisent, des rues se tracent; la spéculation s'empare des terrains; on parle de vente au mètre, là où hier on ne trouvait pas acheteur pour la lieue.

Il y a de Frias à Santiago cent soixante-douze kilomètres de voie ferrée, quelques stations, toutes au milieu des bois et toutes dépourvues d'eau. La locomotive traîne cinq ou six wagons-citernes, et, à chaque arrêt, les femmes du lieu se groupent, munies des récipients les plus bizarres, pour recevoir, du haut du wagon d'où on la jette, une eau échauffée par ce voyage au soleil, chargée d'impuretés recueillies au passage, d'une couleur jaune ou brune, que ces malheureuses gens attendent et recueillent toute l'année de cette source.

En route je fais connaissance avec les habitants, tous venus aux stations pour voir passer le train. Il se fait vite un échange de présentations entre gens lassés de solitude; ce qui rapproche tout ce monde, c'est surtout un lien commun que je n'avais pas jusqu'ici soupçonné si puissant. Ce lien, c'est la passion générale, commune à toutes les classes, du combat de coqs. C'est une maladie à côté de laquelle ceux qui ne sont pas initiés peuvent passer sans en entrevoir la gravité. J'avais bien vu jusqu'ici quelques voyageurs portant un coq sous le bras; mais, à mesure que j'avance, je dois noter que je ne vois plus de bras sans coq. Un passager de distinction, possesseur d'une usine à sucre, ancien gouverneur, à qui j'en fais la remarque, s'étonne de ma surprise et me confesse que, lui aussi, voyage avec deux coqs; seulement il les a mis aux bagages.

« Mais quels coqs! monsieur », et le voilà emballé sur leurs prodiges. Il m'initie à ce sport, m'apprend qu'aucun de ces gallinacés ne ressemble à un autre; que le coq de combat a des mérites supérieurs au cheval de course, qu'il enrichit son maître (ou le ruine, mais peu importe) aussi sûrement que l'autre. Pour lui, qui est un passionné, rien ne vaut, naturellement, sa passion; il vit avec ses bêtes, et les connaît si bien que, passant dans un village, il reconnut, sans le voir, à son chant entendu de loin, un coq qu'on lui avait volé depuis deux ans!

Sa passion l'entraîne, et il veut absolument me montrer, séance tenante, un combat en pleine station. Il l'eût fait comme il le disait et embauchait son adversaire, mais chauffeurs et conducteurs avaient terminé le plantureux déjeuner que leur sert le buffet; le bois était chargé, chaque habitant avait reçu sa ration d'eau sale, et nous n'avions vraiment plus rien à faire qu'à partir, ce que l'on fit.

Il ne se le tint pas pour dit et il nous fallut en route assister à un petit combat au milieu du wagon, ce qui ne laissa pas que d'intéresser vivement tous nos compagnons de route.

Les abords de la ville de Santiago ne sont pas aussi enchanteurs que ceux de Tucuman; c'est que les irrigations y sont plus difficiles et que là seulement où passent les canaux la végétation se montre. Nous n'apercevons aucune cheminée d'usine à sucre; le pays n'en possède que sept, dont six perdues dans les bois : une seule, posée le long de la voie, la plus importante, appartenant à un de nos compatriotes, M. Saint-Germès; nous y viendrons.

Les autres ne se signalent à nous que par les poteaux dont nous apercevons la ligne droite et qui portent les fils téléphoniques les rejoignant toutes à la ville. Dans ce pays perdu, hier encore séparé du monde civilisé par deux cents kilomètres de forêts sans eau, le téléphone est d'un usage plus général qu'à Paris, et des usines distantes de dix lieues le posent à leurs frais et sont en communication constante avec leurs bureaux de ville. Cela peut-être méritait d'être noté.

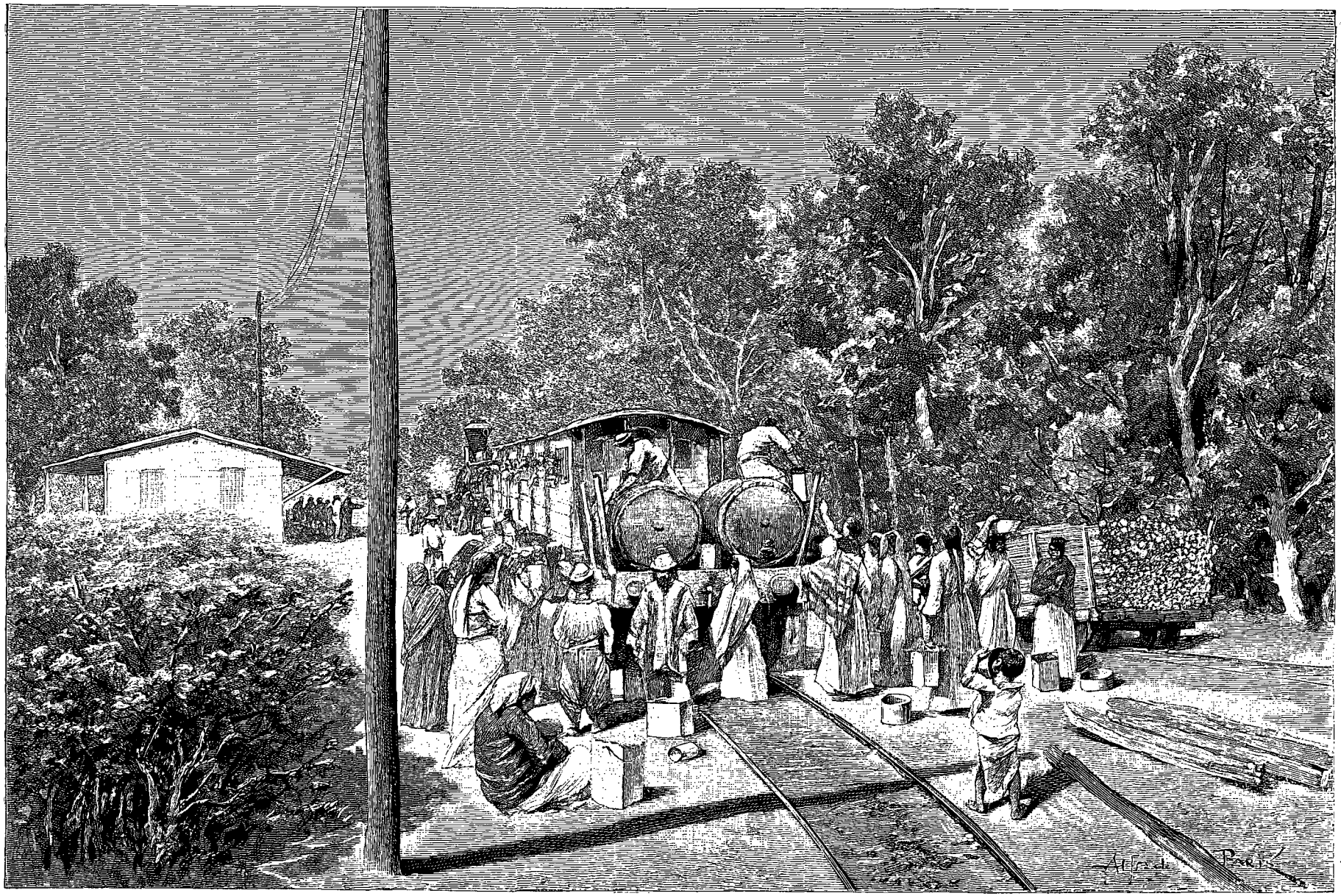
Santiago est une capitale de province, d'État; elle a son gouverneur, sa chambre des députés, son sénat, sa constitution, ses passions politiques, sa police, sa milice, son cabildo, tout ce qui constitue le matériel d'un État; il ne lui manque qu'une chose, la vie.

L'aura-t-elle un jour? Son sol pauvre ne lui promet pas même des destinées agricoles. Le seul élément de progrès qu'elle possède, c'est le rio Dulce, cours d'eau lent et plat, de plus d'un kilomètre de large, mais entrecoupé de bancs de sable et n'ayant nulle part de profondeur, hors l'époque des crues.

La ville de Santiago ne se laisse pas deviner tant que l'on n'est pas parvenu au milieu de la place.

Cela nous rappelle une anecdote lue dans le récit d'un Jésuite qui, au siècle dernier, était venu jusqu'à cette ville de Santiago. Il avait voyagé à dos de mule, depuis Cordova, avec ses guides et ses compagnons de mission. Ce jour-là, le guide lui avait annoncé qu'au milieu du jour on arriverait à la ville. Ranimé par cette promesse, il avait pris les devants, mais sans succès, et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes recevant de l'eau du wagon-citerne. — Dessin d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lassé de ne pas rencontrer une rue qui lui annonçât la fin du voyage, il s'était couché à l'ombre d'une haie. Il dormait profondément, quand il se sentit secoué sans considération par une main robuste. C'était le guide, scandalisé, qui l'admonestait pour l'indécence qu'il commettait en dormant au milieu de la rue. C'était une rue en effet, la rue principale; le brave Père n'avait pas vu que, derrière cette haie, s'élevait une cathédrale et qu'en faisant six pas de plus il se fût trouvé sur la place; sa surprise ne fut pas mince. Pareille aventure pourrait encore lui arriver aujourd'hui : les rues se sont prolongées depuis, mais entre la ville et la campagne la transition est insensible, et il faut être sur la place pour trouver autre chose que des murs de pisé et des toits de chaume perdus dans les jardins.

Je tombe au milieu d'un jour de fête. Dans toutes les villes de la république on chôme tous les saints, et le 29 juin, fête des deux apôtres, n'échappe pas à la loi générale. Personne ne se plaint d'être ruiné en fêtes; la paresse créole s'accommode de ces repos fréquents.

Pour nous, nous y gagnons d'assister à la réunion de la société locale sur la place, qui est, comme nous l'avons dit, en tout semblable aux places des autres villes de la république; les mêmes monuments y affectent la même forme, le carré a la même étendue; le luxe moderne y a introduit quelques arbres et, je crois, même une fontaine, en tout cas un kiosque où le régiment de ligne en garnison joue les jours de fête. La société saisit cette occasion de se réunir. On attelle. Des voitures, d'un modèle un peu ancien, alternent leurs galops dans les rues poudreuses et non pavées qui font le tour de la place, et que personne n'arrose dans un pays où l'eau, pour un peu, se vendrait à la drachme chez les pharmaciens. Cette promenade au galop est du dernier ton. Tout mortel fortuné qui possède une voiture manquerait à ses devoirs sociaux s'il ne l'exhibait là : aussi tous les exhibent-ils. Leurs heureux possesseurs, après deux ou trois tours, quand ils ont fait leur poussière — dans le sens précis plutôt que propre du mot, — descendent et se mêlent à la foule, du reste peu compacte, de leurs impurs blasphémateurs. Ces derniers, qui ne peuvent faire briller que leur chapeau à haute forme, signe certain d'une grande extraction, se promènent de long en large, faisant la joie des nombreuses beautés qui sortent des vêpres et affluent en rangs serrés, les yeux très ouverts.

La nuit vient vite en juin; on tire trop tôt le rideau sur ce *tour de persil* exotique, qui n'est pas plus ridicule peut-être que celui des Acacias.

Nous avons la bonne fortune de trouver l'offre gracieuse d'une hospitalité de grand industriel chez notre compatriote M. Pierre Saint-Germès, propriétaire de la grande usine aperçue le long du chemin de fer. Il passe cette soirée de Saint-Pierre dans sa maison de ville et nous y convie. Nous y rencontrons nombre de personnages, sénateurs, députés et ministres, dont la personne, sinon le rôle, a une aussi grande importance ici que celle de M. le Premier à Londres. On cause beaucoup autour de cette table, si loin de tout, où les échos du vieux monde sont toujours arrivés très affaiblis, où l'on ne donne d'importance qu'aux querelles locales et aux prix plus ou moins élevés du bétail, de la terre et du sucre. Il y a là de grands propriétaires qui possèdent cent lieues de terre et y élèvent difficilement deux cents têtes par lieue, soit une tête par dix hectares, c'est-à-dire dix et quinze fois moins que dans la province de Buenos-Ayres.

On s'occupe aussi beaucoup du sucre, bien que ce soit un produit très nouveau du pays; mais nous nous ajournons au lendemain pour parcourir la plantation de M. Saint-Germès.

Elle est éloignée de deux lieues de la ville, à laquelle elle est reliée naturellement par le téléphone. Une voiture nous y mène; elle a vite fait de traverser les dernières rues; mais, le long des chemins qui les prolongent et que des haies épaisses barrent, c'est à peine si l'on rencontre quelques maisons échelonnées; l'erreur du Père jésuite pourrait s'y commettre encore. Tous les terrains sont défrichés et ce n'est qu'au loin, encadrant le paysage, que l'on aperçoit la forêt que nous avons traversée hier. Elles font à l'usine, où nous arrivons rapidement, un cadre pittoresque.

Celle-ci est des plus considérables. Elle est la première en date et en importance à Santiago. Disons-le encore, à la gloire de nos compatriotes de l'étranger, c'est à M. Saint-Germès que Santiago doit la création et même l'idée de la création de l'industrie sucrière. Il y a huit ans, on trouvait quelques tiges de canne à sucre dans les jardins de Santiago, mais personne ne s'occupait de cette culture et ne songeait qu'elle pût devenir industrielle. L'exemple de Tucuman même n'avait été d'aucune utilité; on supposait que cette province voisine devait son succès à ses irrigations, et que le pays de la sécheresse était d'avance déshérité. M. Saint-Germès, qui, depuis des années, avait introduit à Santiago l'industrie de la minoterie et, en offrant à la culture un débouché, déterminé les habitants à semer du blé, pensa, non sans raison, que la canne à sucre y prospérerait aussi bien qu'à Tucuman, et il eut la témérité d'entreprendre cette culture nouvelle et la construction d'une petite usine. Le succès fut tel, le nombre des planteurs augmenta si rapidement, qu'à côté de la petite usine il fallut en construire une grande : ce qu'il fit. En ce moment il élabore, du 15 mai au 1er septembre, plus de deux millions de kilos de sucre, et, pendant le reste de l'année, deux pipes d'alcool par jour; des Anglais qui voudraient acheter le tout, usines, plantations déjà faites, terrains défrichés, irrigations, et sept lieues de forêt qui fournissent à l'usine le bois qu'elle consomme, parlent déjà d'un prix de dix millions de francs! Voilà ce que rapportent en Amérique l'intelligence et le travail de nos compatriotes!

Décrire le travail et l'usine, serait reprendre ce que nous avons vu déjà à Tucuman. Ce qu'un de nos compatriotes a fait à Tucuman, un autre l'a fait à Santiago.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

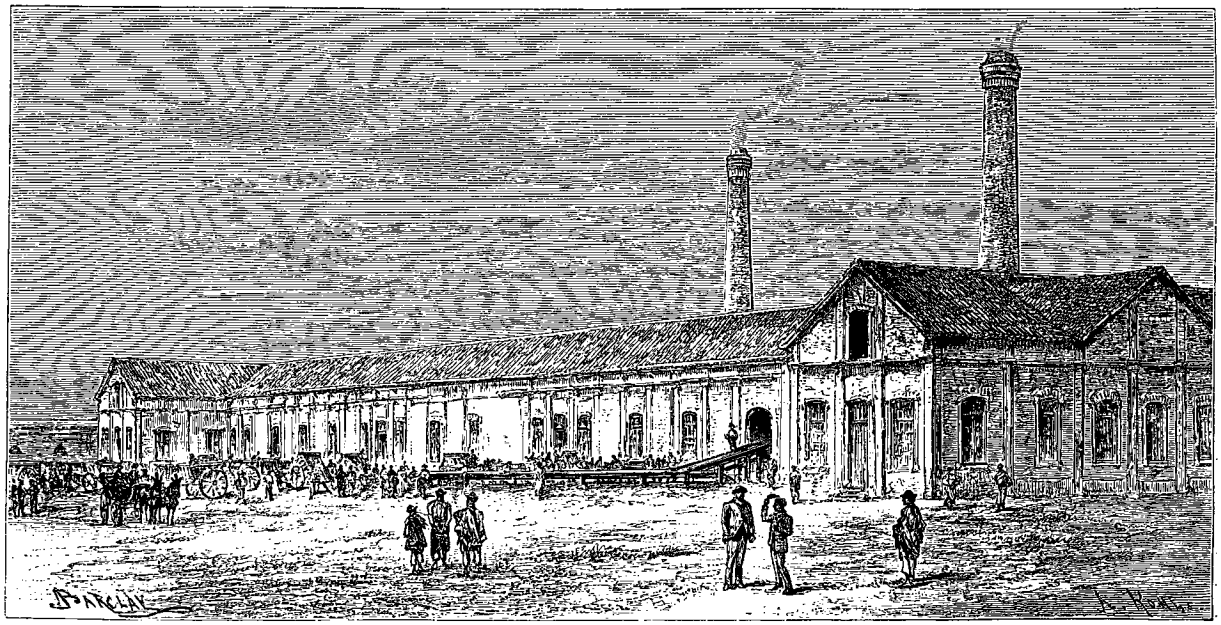
Dès efforts du même ordre ont donné des résultats similaires.

Après la visite à cette usine, nous en avons voulu voir une autre, pour pouvoir comparer les résultats obtenus par un créole à ceux obtenus par nos compatriotes.

Pour nous y rendre, il nous a fallu passer à gué le rio Dulce, qui a plus d'un kilomètre de large, et traverser quatre lieues de forêt : promenade à cheval en somme fort agréable, qui serait atroce faite en voiture, étant donnée la poussière que l'on soulève. Cette région offre l'avantage qu'un canal d'irrigation la traverse, le long duquel, sous bois, sans même se donner la peine de défricher complètement, des colons s'échelonnent; ils peuvent, à tour de rôle, emprunter l'eau du canal, en couvrir leurs terres et produire des blés, du maïs, de la luzerne presque à l'ombre de la forêt, dans d'étroites clairières; d'autres, dans des recoins défrichés, produisent de la canne qu'ils vendent à l'usine où nous allons. Peut-être, à première vue, avons-nous été sévères pour cette pauvre province. Un ruisseau suffit à nous montrer ce qu'elle peut produire, là où il coule; sa fertilité est donc bien réelle, les arbres qui la couvrent en donnent la preuve, mais l'eau seule pourra aider l'homme à faire sortir du sol les produits qui lui sont nécessaires et qui peuvent payer ses peines.

La plantation où nous arrivons et l'usine s'annoncent par une agglomération épaisse de huttes de chaume en désordre, la *rancheria*, que l'on trouve à peu près partout, et qui donne une triste idée de l'état matériel et moral des pauvres travailleurs qui y vivent.

La plantation est fort belle et s'étend sur un front de deux lieues, sans grande profondeur; enveloppée par un double canal d'irrigation, elle élève ses tiges au-dessus de la taille d'un homme. Le travail de la fabri-



Usine de M. Pierre Saint-Germès à Santiago del Estero. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

cation s'y fait à peu près comme partout, et, à peu près comme partout, c'est un directeur français qui la conduit.

Santiago, où je rentre, la journée faite, pour en partir le lendemain, offre peu d'attraits. Je dois dire cependant que j'y suis arrivé avec de nombreuses préventions contre son sol, son climat, l'avenir de sa population, et que je la quitte les ayant perdues presque toutes. Ce ne sera jamais un centre social très actif, mais, avec le temps et l'eau, un pays de production qui pourra soutenir la comparaison avec beaucoup d'autres.

Le retour se fait de Santiago à Rosario, de jour et de nuit, comme il s'est fait à l'aller, à travers le même paysage rude. Brûlons la forêt, les salines, les stations et les buffets, les déjeuners et les dîners terminés par l'éternelle pâte de coing et le faux fromage de Tafi; jetons un coup d'œil d'ensemble sur Cordova, brûlons la pampa de nuit encore et arrivons à l'aube au Rosario, que nous n'avons fait que traverser à l'aller.

Rosario est la seconde ville de la république Argentine. Serait-ce une raison pour s'y arrêter longtemps? On pourrait le croire à consulter les statistiques, si ici plus qu'ailleurs il ne fallait se méfier des statistiques, ce n'est pas qu'elles soient mensongères; mais des tonnes et des mètres cubes, même accumulés par millions, ne sauraient suffire à faire le charme d'un séjour : il faut quelque chose de plus.

Rosario, que l'on y arrive par la ligne de Cordova qui nous amène, ou par celle de Buenos-Ayres, ou par la voie fluviale du Paraná, fait de tous côtés la même impression de ville très agitée par le trafic et en plein développement : elle forme en réalité une sorte de triangle qui reçoit la vie par ses trois côtés.

A quatre-vingts lieues de l'embouchure du Paraná dans la Plata, à cent cinquante lieues de la mer, Rosario est un port où les vapeurs transatlantiques abon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dent, et où la navigation fluviale a sa station principale. Tête de lignes des voies ferrées qui se dirigent vers les Andes et vers les limites extrêmes de la république, Rosario sera avant peu le point d'aboutissement de tout le commerce du Chili, du Pérou et de la Bolivie. Ajoutons à cela que c'est le centre des pays de cultures, le grenier à blé de l'Amérique du Sud.

Ce sont là de grandes destinées. Le présent suffit à donner au transit des charrettes une activité aussi grande que celle de Buenos-Ayres, à la rive et à toutes les rues une agitation toute commerciale qui en fait bien la sœur cadette de celle-ci.

Rosario se distingue des autres villes de la république par un trait de caractère qui lui est particulier : elle est la seule ville importante de la république qui ne soit pas capitale d'un État. Tout en étant aujourd'hui la ville principale de la province de Santa-Fé, elle n'en est pas la capitale ; Santa-Fé, de création plus ancienne qu'elle, est une ville historique, Rosario une ville commerciale. A Santa-Fé, une société s'est constituée à l'époque coloniale et s'est développée peu à peu ; les pouvoirs publics y ont toujours résidé. Rosario, comme ville commerciale, est quelque chose de particulier dans ce genre ; c'est une ville succursale. Les grandes maisons, les grandes banques de Buenos-Ayres ont, pour les nécessités de leur commerce, plus tard les grandes industries de l'intérieur ont, pour les nécessités de leur transit, créé à Rosario des succursales ; or pour une succursale un employé suffit. L'heure du succès vient, l'employé gagne en importance, et tous les employés qui sont aussi venus, détachés en avant-garde, font comme lui. Mais cela constitue une agglomération, non une société ni une ville.

Il n'y a pas de société indigène : ce sont là seulement des étrangers parlant toutes les langues. Qu'en résulte-t-il? C'est que les réunions sociales et les lieux de réunion sont inconnus ; quelques familles qui sont venues peu à peu s'installer ne suffisent pas à former un groupe, et, conséquence fatale, les employés de la première heure restent célibataires.

Rosario est donc une ville de célibataires, comme Cordova est une ville de religieux. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de femmes dans la société très aristocratique de la première, mais elles sont plus ou moins béates ; cela ne veut pas dire non plus que, dans la société très démocratique de la seconde, il n'y ait pas de jeunes filles, qu'il ne s'y fasse pas, de loin en loin, des mariages, et qu'il n'y naisse pas d'enfants ; non : mais la femme et le salon qu'elle préside manquent, les célibataires, qui font masse, sont réduits, pour se donner l'illusion d'une société, à se réunir le soir dans des cafés, où, faute d'artistes de profession, ils font eux-mêmes de la musique d'amateurs et tuent le temps comme ils peuvent.

Mais, le jour, leurs occupations les absorbent. Importation, exportation, transit, cela suffit, paraît-il, à remplir la vie ; et quand on a passé le jour à étudier des échantillons de blés et de sucre, à communiquer ses impressions par le câble et à recevoir celles du monde entier, on peut se coucher content, dans le célibat.

Un jour donc dans cette ville d'affaires, pour qui n'y a pas d'affaires, est déjà long à passer. Il y a bien un théâtre, l'Olympo, aux vastes proportions, mais il est fermé ; en ce moment on y attend Sarah Bernhardt, qui est depuis quelques jours à Buenos-Ayres et qui a promis d'y venir. Elle y recueillera certainement des applaudissements métalliques ; ce peuple de marchands sait payer de hauts prix les jouissances de l'art.

Ce que l'on paye aussi un prix élevé dans ce coin prospère de la république, c'est la terre. Il y a dix ans encore, ce qui était hors la de province de Buenos-Ayres, même sa voisine, était négligé et sans valeur marchande : aujourd'hui Santa-Fé occupe un rang à peu près égal à celui de cette voisine. C'est le pays des cultures, mais, à cette saison, il vaut mieux n'y pas pénétrer, la terre est encore en repos ; il faut attendre, pour comprendre la prospérité rapide de ce pays, que l'heure de la récolte ait sonné. Laissons donc les blés pousser, et, puisque le vapeur qui doit nous emmener vers les régions du Nord, du Chaco et des Missions, fait mugir sa sirène, hâtons-nous vers le rivage.

Le Paraná fait un coude devant la ville ; le bras principal qui la borde a environ trois kilomètres de large jusqu'à la première île qui en coupe le lit immense ; pour retrouver l'autre rive, il faut aller à vingt lieues!

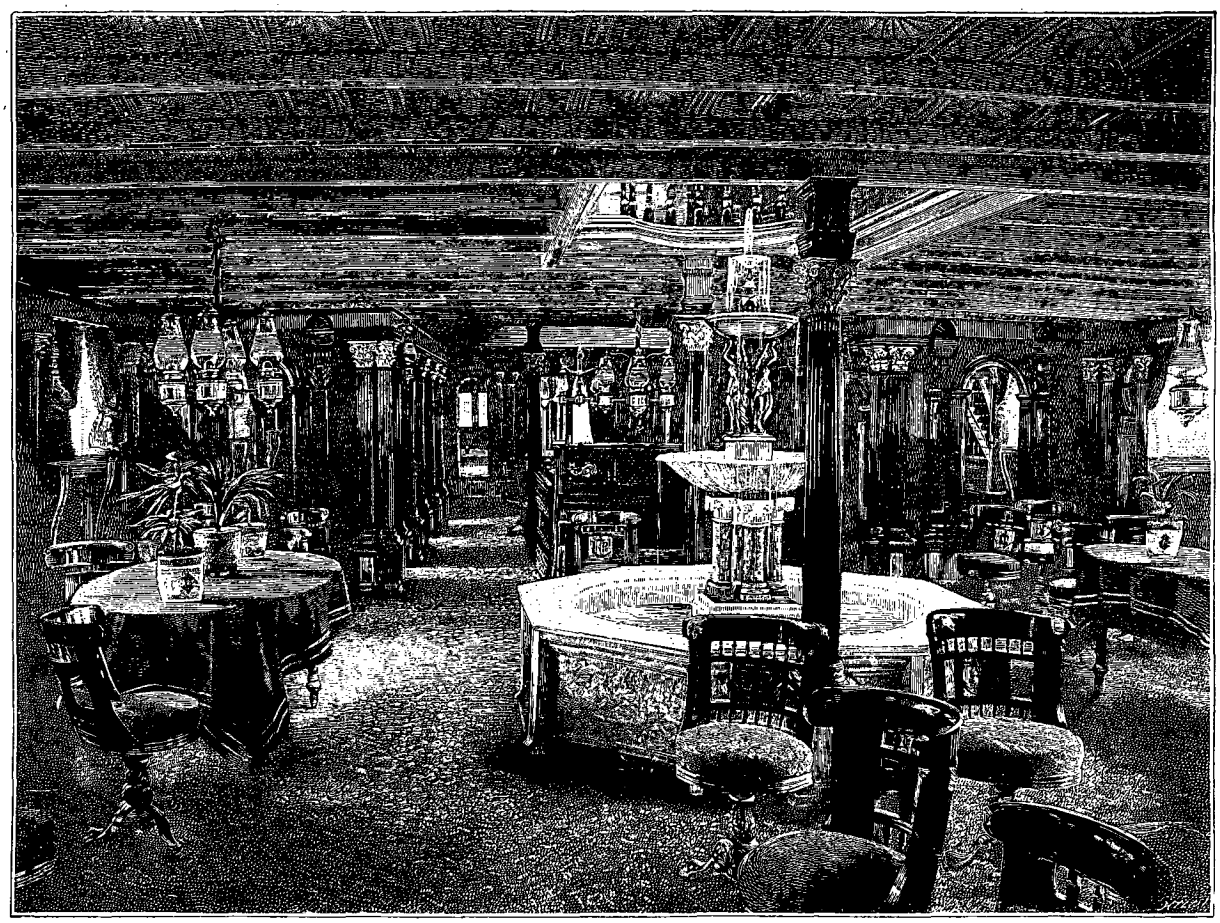
Nous prenons, pour remonter le fleuve, le steamer *San-Martin*, de la Compagnie du Lloyd Argentin, dont nous avons constaté l'importance. Ce steamer est fort beau, éclairé à la lumière électrique et aménagé pour rendre des plus agréables un voyage qui est une promenade. Tous ceux de la compagnie n'offrent pas le même aspect ni les mêmes agréments ; celui-ci est le grand favori ; et la compagnie a soin de ne pas laisser encombrer de toutes les marchandises les plus gênantes le pont, les galeries, les dunettes, chargements de farines, de sucre, de riz, de foin, de bois, que ces vapeurs à chaque voyage transportent vers les pays où le blé, la canne, le riz pourraient abonder, ainsi que l'herbe et les forêts, mais où les cultiver et les récolter est au-dessus de la puissance des habitants.

Cette fois, c'est un chargement de jolies femmes que porte le *San-Martin*. Il semble que l'on se soit donné le mot ; de nombreuses familles de Buenos-Ayres se sont échappées, fuyant les premiers froids, et vont jusqu'au Paraguay chercher la température douce de la région des oranges, en même temps que des hommes d'affaires profitent de cette saison pour aller étudier celles qui se peuvent greffer sur la culture de la canne à sucre, la grande préoccupation du moment.

On ne remonte pas le fleuve avec rapidité et l'on perd beaucoup de temps à chaque escale. Le fleuve est-il beau? offre-t-il des spectacles enchanteurs? son immensité est-elle imposante? Ce sont, hélas! des questions auxquelles on peut répondre négativement. La vérité est que la navigation en est absolument monotone ; les rives sont loin, et c'est seulement dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moments fort rares où l'on en suit une que le paysage, ayant un fond et un cadre, prend un relief qui le fait admirer en vous rappelant l'immensité majestueuse du cours d'eau. Cette immensité par elle-même ne se laisse pas percevoir; ce que l'on voit, ce sont des îles basses, couvertes souvent d'une maigre végétation, et des eaux plates. Oui, l'eau, ce fluide qui, d'après les physiciens, cherche toujours son niveau et qui ne saurait affecter d'autre aspect que celui d'une surface nivelée, l'eau a cependant plus ou moins de platitude et de relief. Ici le relief manque, l'eau est vraiment plate. Quelquefois le fleuve s'étend, c'est-à-dire que le bras que l'on suit cesse d'être borné par deux îles plus ou moins éloignées; il forme alors une plaine, ce que les marins appellent une *cancha* (une esplanade) immense : il semble que l'on entre dans un grand lac dont on distingue à peine les rives dans un lointain nébuleux. Les jours de vent, ces canchas sont très dangereuses, surtout pour les petites embarcations. De loin en loin on rencontre les goélettes, qui donnent alors au paysage la vie qui lui manque; leur mâture est extraordinairement élevée, afin de dépasser les arbres et de recevoir tout le vent par-dessus les obstacles; elles ont presque toujours toutes voiles dehors et portent ainsi majestueusement



Intérieur d'un steamer fluvial des ateliers de MM. A. Denny and C°, à Glasgow. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

des chargements de marchandises de provenance européenne, et descendent avec des bois, des cuirs ou des oranges, produits des pays du haut du fleuve.

A bord l'entrain est grand. Ces tableaux, un peu gris, sont nouveaux pour les nombreux touristes des deux sexes. Tous les âges semblent disposés à se divertir à l'unisson. Le salon se prête aux grandes réunions : la température est douce, les dispositions bonnes, le piano supportable; on commence par des chansons et l'on finit par des danses. La cuisine est un mélange cosmopolite où l'huile espagnole dore, sans les embaumer, des fritures italiennes, le tout arrosé d'un vin venu de Bordeaux que l'émigration au delà des mers a légèrement aigri; mais le commandant est un homme charmant qui comble d'œufs à la coque ceux que la cuisine trop savante effraye.

L'escale principale est la ville de Paraná. Paraná était autrefois la capitale de la république; elle est redevenue celle de la province d'Entre-Rios. Elle a eu son heure de grandeur; son histoire sociale tient dans ce fait qu'après avoir installé l'éclairage au gaz, elle y a renoncé, ce luxe lui paraissant en disproportion avec son importance diminuée.

Mais ce qu'elle n'a pas perdu, c'est son aspect pittoresque. Le pays est accidenté et de tous côtés présente des points de vue d'autant plus agréables à noter que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans cette partie de l'Amérique du Sud la platitude est la règle de la nature. Il y a même à Paraná une végétation arborescente naturelle, ce qui suffit à la distinguer des régions pampéennes. La ville, bien qu'elle ait perdu sa gloire passée, semble à la veille d'en reconquérir une partie, en redevenant capitale de province et tête de ligne du chemin de fer qui traversera l'Entre-Rios. Un tramway réunit le port à la ville en suivant une chaussée prise sur la falaise.

Après avoir quitté Paraná, la navigation suit plus constamment la rive est, celle d'Entre-Rios; les stations sont sans importance, simples points d'échange de correspondances, jusqu'à ce que, passant les limites de cette province pour longer celle de Corrientes, on fasse escale devant quelques villes, que du reste l'on ne distingue pas, Bella-Vista et Goya.

C'est de celles-ci que partent les steamers locaux qui traversent le fleuve et desservent l'autre rive, celle du Chaco, située à quatre lieues de là.

Les régions qui bordent les deux rives ne se ressemblent guère. La province de Corrientes a une existence ancienne, son climat est à peu près celui du Paraguay, la langue que l'on y parle est le guarani, que les Jésuites avaient classée comme langue universelle parce qu'ils l'ont trouvée dans toutes les parties centrales de l'Amérique où ils ont établi des missions et jusqu'aux Antilles. Les indigènes que les Espagnols trouvèrent là avaient déjà quelques notions de culture, une grande douceur de mœurs; ils se mélangèrent rapidement avec eux; il est aujourd'hui difficile de trouver une famille qui ne compte pas dans ses ancêtres quelque Guarani. Nous retrouverons les restes de ce peuple aimable et doux en pénétrant dans les Missions.

Sur l'autre rive, c'est autre chose. Le Chaco semble

La ville de Paraná. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

avoir été le pays de refuge de toutes les races insoumises avant la conquête, repoussées par les Espagnols et les colons; la race qui domine est celle des Tobas, dont les ramifications s'étendent jusqu'en Bolivie à travers d'immenses territoires. Leur dernier crime est le meurtre de notre compatriote le docteur Crevaux, en 1882. Cette fin douloureuse d'un homme d'une énergie rare semble avoir augmenté, plutôt que diminué, l'ardeur des explorateurs. Deux Français en ce moment ont entrepris, chacun de son côté et avec leurs ressources personnelles, des explorations; l'un est M. de Brettes; l'autre, M. Thouar.

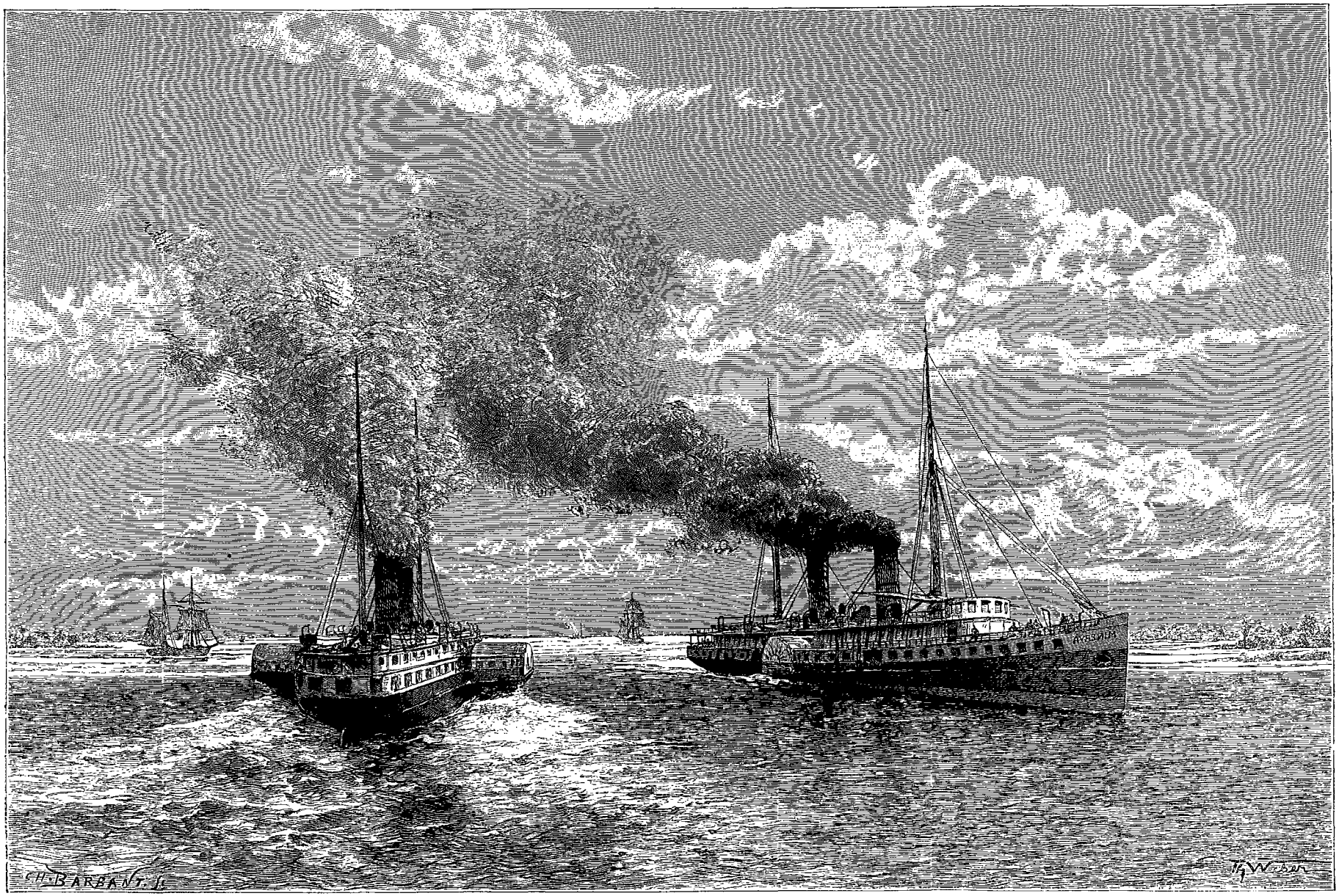
Mais ce que les Français entreprennent aussi sur la rive et avec un succès plus tangible, c'est la colonisation du littoral de cette contrée.

Une première colonie y fut créée par une entreprise française, sur le rio de Oro, en 1876; elle ne réussit pas, malgré ses efforts, ses capitaux et l'énergie des hommes qui la dirigeaient; elle dévora cinq cent mille francs; mais elle montra la route, et aujourd'hui tout le littoral du Chaco, depuis ce point jusqu'aux limites argentines, à Formosa, en face de l'Assomption du Paraguay, se couvre de plantations de canne; nos compatriotes y occupent un très bon rang.

L'usine à sucre et la plantation la plus importante ont été créées par deux Français, M. Andrieu et M. Barraud; elle est connue sous le nom de Colonie Ocampo, du nom de son propriétaire, M. Manuel Ocampo Samanès, qui a dépensé dix millions à tirer ce pays de la barbarie, à installer des familles européennes, des usines à sucre, des sucreries et des exploitations de bois, un chemin de fer, le premier village et la première église; ce sont des usines françaises qui ont fourni ce matériel important.

Encore quelques heures de navigation, et nous arrivons à Corrientes, ville ancienne qui est restée une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La navigation sur le Paraná. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vieille ville, en dehors du mouvement de progrès qui embrasse toutes les régions de la république Argentine. On débarque à la vieille mode, dans des canots qui ressemblent fort aux pirogues que les Guaranis employaient, au même lieu, avant la découverte. La population, sans en excepter les riches propriétaires et les fonctionnaires, vit au dehors comme dans les intérieurs. Il ne serait peut-être pas rare de rencontrer un sénateur habitué à marcher pieds nus — cette manière exotique d'être en pantoufles — se laissant aller à traverser la rue dans cette tenue très primitive. Mais nous sommes en hiver; cela nous empêche d'assister à ce spectacle et à celui des riches habitantes et des pauvres installées sur le seuil de leurs demeures dans le costume que le style noble des alexandrins appelle

le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil!

De fait, ce sont des beautés, et des beautés dormeuses, se réveillant, à la fraîche, d'une longue nuit passée le plus souvent sur un lit de camp tiré au milieu du patio, pour reprendre ce repos à l'heure de la sieste.

Les femmes s'occupent à broder ou à tisser la dentelle, à préparer ainsi des garnitures de chemise. Le point en est élégant et fait pour être montré. On le montre; une chair aux tons chauds apparaît au travers des mailles et fait ressortir les reflets bronzés de l'une et l'élégant dessin de l'autre.

Je suis arrivé un dimanche à Corrientes. J'étais muni de lettres pour les plus hauts fonctionnaires de la province et j'avais le désir de les rencontrer.

« Le gouverneur, me dit-on, est sûrement au cirque de combats de coqs (*el reñidero de gallos*). »

J'aurais dû le supposer et je pris le parti de m'y rendre. Il y était en effet, son coq sous le bras, et tous les sénateurs et députés aussi, et, tous, leur coq sous le bras, pariant et buvant à la ronde des verres de porto et une liqueur locale, très fine, appelée « caña du Paraguay ». Tout ce monde était en famille et je n'eus garde de les troubler. J'avais, du reste, à rentrer à bord de bonne heure : ce que je fis.

C'était un petit steamer annexe que je devais prendre, le *Posadas*, qui doit son nom à la capitale des Missions, où il ne va pas, les rapides l'empêchant d'y parvenir. C'est un élégant vapeur, de petit tonnage, et dont les aménagements sont parfaits ; il appartient aussi au Lloyd Argentin.

De Corrientes à Ituzaingo, point extrême de la navigation au-dessous des rapides, on compte dix-huit heures; mais nous donnions la remorque à une forte goélette et les eaux étaient basses : nous en avons employé trente-six. Oh ! dans ces régions, c'est bien peu de chose, et même l'on aime assez, quand on tient un moyen d'occuper le temps, à le faire durer; aussi, peut-être, en interrogeant, eussions-nous trouvé chez les passagers plus de disposition à prolonger qu'à faire cesser cette distraction.

De fait, le voyage est charmant. A quelques lieues au-dessus de Corrientes, les vapeurs qui vont au Paraguay continuent la ligne droite et changent de fleuve; c'est le rio Paraguay dans lequel ils s'engagent; les autres tournent à angle droit et, en changeant ainsi de route, restent cependant dans le Paraná, ce qui prouve bien qu'en géographie pas plus qu'ailleurs il ne faut pas juger sur les apparences.

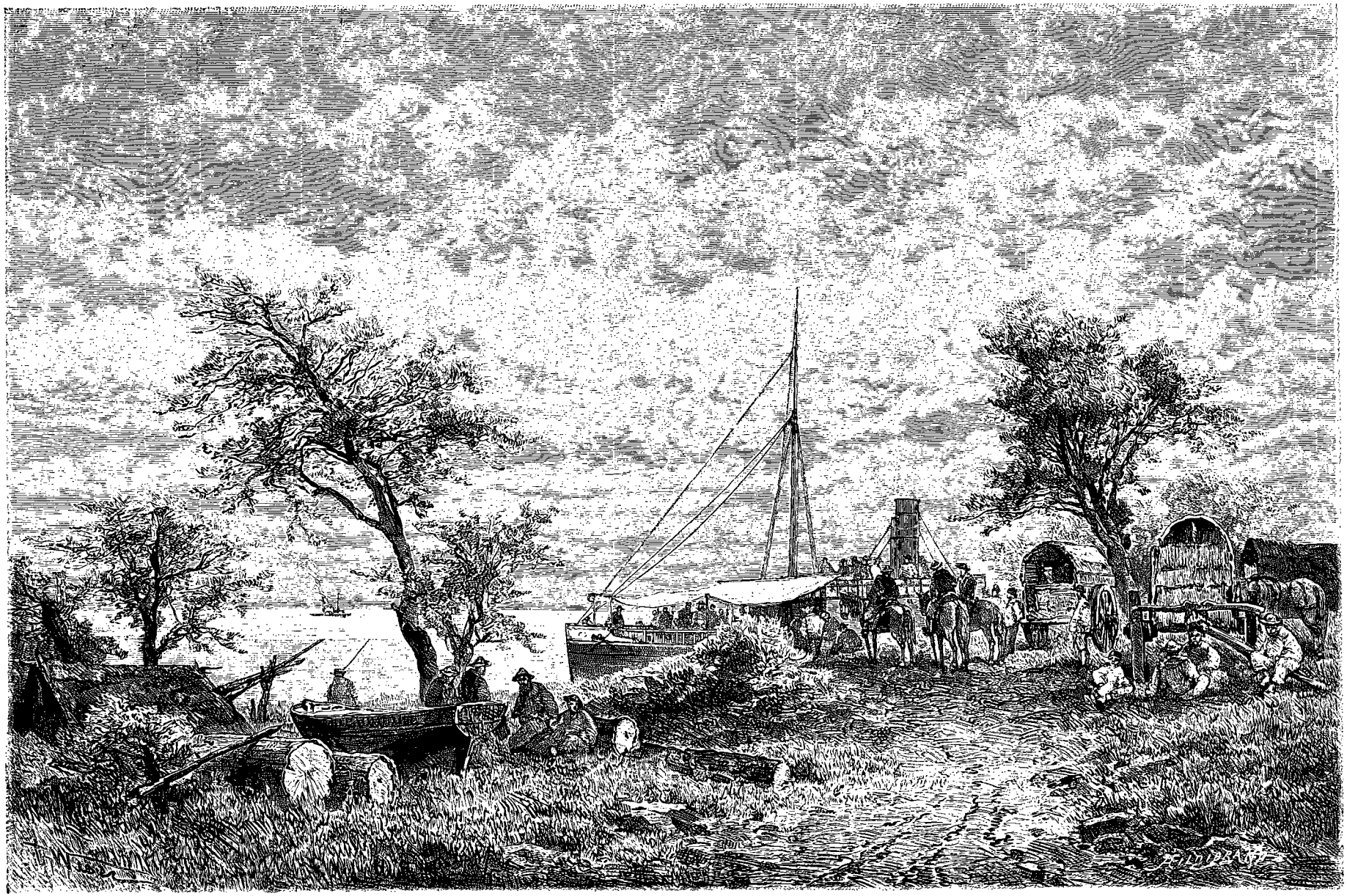
Si le fleuve est le même, le paysage est bien différent. Ce n'est pas encore la Seine ou la Marne, c'est toujours un fleuve large, où l'on compte des kilomètres entre les deux rives et des lieues à certains endroits; toutefois ces deux rives se perçoivent; elles sont élevées et boisées, partout pittoresques et peuplées d'animaux dont on surprend les mœurs; parmi eux abonde le singe. Pauvres primates! nos frères, pourquoi viennent-ils le long du fleuve, là où l'humidité est froide à cette saison? Comment peuvent-ils résister à cette température qui, la nuit venue, est, pour nous même, très fraîche? On les voit groupés en nombreuses familles, petits et grands; malgré les conseils pervers de quelques compagnons, nous nous refusons à prendre un fusil pour hâter la mort d'un de ces pauvres petits êtres, qui réellement ressemblent à quelques-uns de nos compagnons comme des frères.

Les gros oiseaux sylvestres abondent aussi, énormes gallinacés qui peuvent supporter, pour la grosseur, la comparaison avec nos dindons de basse-cour, et sont vêtus d'un plus merveilleux plumage; on les appelle « motus » et aussi « dindes des bois ».

Très différent de ce qu'il était plus bas, le paysage est assez semblable à lui-même pendant tout le parcours : ce sont toujours des rives élevées et des îles qui se succèdent, elles aussi très boisées et très peuplées de jaguars. Il semble même que l'on assiste, en passant, à la formation de ces îles : un arbre tombe de la rive, entraînant avec lui un enchevêtrement de hauts bambous, cela forme rempart; les sables s'accumulent, de nouvelles végétations y prennent racine, et voilà les assises d'une île que plus tard on se disputera, mais que, pour le moment, on abandonne aux caïmans. Ils abondent dans ces eaux, à la saison chaude; c'est par milliers qu'ils apparaissent; mais en juillet c'est à peine si l'on en compte quelques-uns; cependant, dans la lagune Ibera, qui occupe deux cents lieues carrées de la province de Corrientes, c'est par millions qu'ils se montrent; on en trouve aussi dans les moindres flaques d'eau. Ils dorment pour le moment, laissons-les dormir!

Les escales sont bizarres. Tous les noms de villages ont pour racine *Ita*, qui en guarani signifie « pierre » : Itape, Itaqui, Itapua, tous les Itas y passent. A Itape, si nous en jugeons par le nombre des colis que nous laissons (dix sacs de sucre, une pipe de vin, des balles de foin et des caisses énormes), doit se trouver un centre important de population. Ce débarquement ne se fait pas sans peine : heureusement pour elle, la pipe de vin sait flotter; on la jette à l'eau, et de la rive on la tire; les sacs de sucre et de farine, transportés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ituzaingo, sur le haut Paraná (voy. p. 188). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans des pirogues, ont quelque peu à souffrir avant d'arriver à la rive; et la rive, ce n'est pas tout; elle s'étend étroite et humide le long d'une falaise à pic où il faudra hisser tous les colis. Comment y arriveront-ils? Nous le saurons au retour, car nous partons; mais les destinataires semblent très habitués à ces travaux d'Hercule, beaucoup plus compliqués que ne serait la confection d'un chemin à pente douce ou la recherche d'un autre point de débarquement propice.

A Ituzaingo, au reste, où nous parvenons à l'aube, après une nuit de navigation, les difficultés sont les mêmes et l'on s'en préoccupe aussi peu. Est-ce un village? On le croirait à peine : c'en est un si quatre maisons, une chaumière avec une croix, un cimetière et une diligence suffisent à constituer un village.

Il ne sera jamais important. Il doit son existence aux rapides qui empêchent la navigation de pousser plus loin; le territoire habitable est très limité, borné qu'il est par la lagune Ibera. Il y a un projet de chemin de fer, qui lui enlèvera le trafic que les vapeurs amènent jusque-là, et qui fermera le livre à peine ouvert de ses destinées.

Pour le moment, la diligence fait quelque bruit dans ce qui simule les rues. Il me semble même qu'au passage quelques rires narquois l'accueillent. Pourquoi? Oh! les douze mules qui la traînent ne sont pas merveilleuses, les deux postillons qui les montent ne sont pas bien élégants, mais la caisse paraît solide et surtout le cocher qui fait claquer son fouet est bien le plus beau gars du monde. On l'appelle le Russe; il est blond, de six pieds de haut, il a l'allure d'un homme du Nord, le parler grasseyant d'un Parisien et le costume d'un Basque : béret blanc, espadrilles, les braies de coton blanc. Je confesse, pour ma part, qu'il m'inspire une absolue confiance et je ne m'explique guère ces rires narquois de la population. Je ne devais pas tarder à voir que j'avais raison... mais qu'ils n'avaient pas tort.

Deux heures après, nous étions, mules, chevaux, diligence et passagers, embourbés au milieu d'un marais, de l'eau jusqu'au moyeu, et de l'eau à deux lieues à la ronde, des mules décidées à ne pas aller plus loin; il nous était facile de supposer que nos douze heures promises de diligence dureraient douze jours, elles n'ont duré que trois jours, sans que le brave Russo-Basque ait fléchi un instant, perdu son fouet ni son brio, dans la vase à mi-jambe, tirant, jurant, riant, d'une colère sereine qui réconfortait les découragés.

Quelles journées et quelles nuits! Ce sont deux bœufs qui nous ont tirés du bourbier, et, pendant deux jours, à chaque relais nous avons changé de bœufs sans changer d'allure et sans trouver à renouveler nos provisions, faites pour un jour et dès longtemps épuisées.

A chaque poste c'était la même réponse : « Nous n'avons rien, nous sommes si pauvres! » Si pauvres dans un pays si beau, c'était à ne pas le croire, et cependant c'était la vérité.

Nous traversions ce pays enchanteur des anciennes Missions des Jésuites, où la nature, admirablement prodigue, a mis le couvert pour l'humanité.

C'est le pays du Robinson suisse, où le colon peut tout demander au sol et tout obtenir. Les plantes indigènes suffiraient à assurer sa subsistance; le pays est peuplé d'animaux utiles, les bois pleins de pécaris qui marchent en troupes et qui fournissent, sans autre peine que celle de le prendre, un bétail de petite taille, mais abondant. L'homme n'y souffre ni la grande chaleur l'été, ni le froid l'hiver; c'est à peine si en juillet, une fois ou deux, on trouve, le matin, quelques capes de glace bien minces, que le premier rayon de soleil dissout; elles n'ont duré que quelques heures, pour indiquer que c'est pour la végétation la saison du repos, mais elles ne suffisent pas à l'arrêter. Les arbres sont couverts de feuilles toute l'année; à peine ceux à feuilles caduques les perdent-ils quelques semaines à la fin de l'été, pour les reprendre dès les premiers mois de la saison douce, qui tient lieu d'hiver. Cependant l'été est doux, lui aussi, et ne dessèche pas le champ cultivé; cela tient à une particularité locale : la rosée de la nuit, toujours abondante, entretient une fraîcheur continue et retrempe la végétation; la vigne donne deux récoltes; la même terre peut aussi, dans la même année, donner en octobre du blé et en février du maïs.

Mais que sont devenus les cent mille habitants que l'on trouvait ici il y a un siècle? Leurs habitations sont éparses dans le pays, trop grand pour les cinq mille qui ont survécu. Si nous entrons dans la demeure de ces pauvres gens, nous y trouverons d'étranges contrastes, aussi grands que ceux de leur histoire passée avec leur vie actuelle.

Le mobilier indique une sorte d'aisance : les sièges, de bois dur, rappellent, tout simples qu'ils sont, un art disparu; le siège de cuir, quelquefois martelé, dénote un ouvrier industrieux. Cet ouvrier a sans doute disparu avec le reste; sa trace est inconnue; ce meuble a un siècle, et celui qui l'a dressé sera mort sans doute, le fusil à la main, dans les guerres du commencement du siècle contre les Portugais.

Le lit que l'on m'a offert hier à la première étape imprévue, dans une *estancia* des limites extrêmes de la province de Corrientes, se composait patriarcalement d'une peau de cheval étendue par terre; ce soir, à la seconde étape, nous sommes en territoire des Missions : le lit n'est pas moins rustique, mais dénote les restes d'une civilisation disparue. Il est de bois à peu près équarri; les pieds et les montants ne sont pas unis par des mortaises; des lanières de cuir tressé et noué les tiennent et forment à la fois les joints et le sommier rugueux, que quelques peaux recouvrent, à défaut de matelas; la vaisselle est formée par toutes les espèces de courges; dans un coin, un rouet sert à filer le coton et l'ortie sauvage; un maître est passé là et a créé tous ces besoins. Il ne manque vraiment qu'à boire et à manger, mais, dame! cela manque absolument. Cependant, sur les arbres, quelques poules sont perchées de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

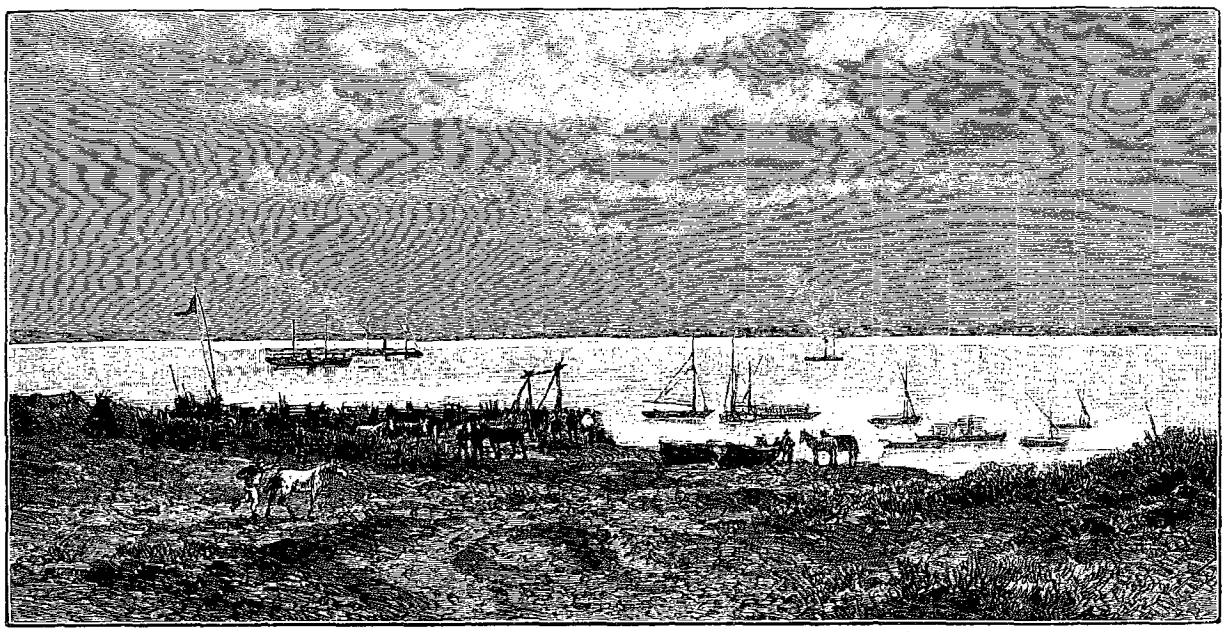
puis la tombée du jour ; dans le parc, huit ou dix brebis sont enfermées ; vous aurez beau en offrir le prix, l'argent ne tente pas ces humbles.

Pourquoi ? je l'ignore, mais je le constate en me couchant sans souper, car mes provisions sont épuisées, sauf quelques oranges que j'ai trouvées en route et quelques perroquets que j'ai tués en suivant le pas lent des bœufs, et que, de fatigue, je ne me résous pas à plumer et à cuire ; je les abandonne à mes compagnons, qui se les partagent.

Les Missions ont la réputation d'être une région montagneuse et forestière. Ici il n'en est rien. La campagne est vallonnée ; nulle part la montagne ou la forêt n'opposent un obstacle ; elles sont au contraire partout une aide. C'est qu'il y a dans les Missions deux régions : celle du nord, couverte d'épaisses forêts à peu près impénétrables, où les Jésuites ont, sans succès, tenté un premier établissement au quinzième siècle, près de la chute du Guayra, et celle où nous sommes, région fertile où les bouquets de bois parsemés ne couvrent que quelques plateaux, où la plaine ondulée et coupée de quelques ruisseaux est toute l'année couverte de pâturages. L'étendue de cette région est limitée, elle n'a guère que dix-huit lieues de large à l'endroit même où nous sommes. Le Paraná la limite à l'est, et à l'ouest l'Uruguay.

Le troisième jour la diligence reprend à l'aube son voyage ; cette fois le relais nous fournit des chevaux et non plus des bœufs. Le paysage a changé d'aspect, bien que nous n'ayons fait que douze lieues ; nous roulons sur des routes solides et nous arrivons au galop à Posadas, capitale du territoire argentin des Missions, autrefois village des Jésuites.

A Posadas, un hôtel vaste, des fonctionnaires peu



Posadas, capitale du territoire des Missions. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de l'auteur.

occupés et disposés à se divertir, consacrant, avec les commerçants, leurs journées au billard et leurs soirées au loto ; pas d'industrie, une douane, des querelles de clocher, des soldats qui font l'exercice sur la place, beaucoup de projets de bâtisse et autres, un juge venu de Buenos-Ayres, une organisation prête pour des destinées grandioses et qui contemple un présent qui ne l'est guère.

Le chemin de fer qui dans deux ans mettra cette ville à trente heures de Buenos-Ayres va transformer tout cela. C'est ce que l'on attend.

Laissons attendre ces hommes patients, pionniers de figuration, et profitons d'une chaloupe à vapeur que le gouverneur, le colonel Rudecindo Roca, nous offre pour remonter le Paraná et nous mener à sa plantation de canne à sucre.

Elle est à sept lieues au-dessus de Posadas, dans la région forestière des Missions. Le fleuve, avant d'y parvenir, se resserre et n'a guère plus qu'un kilomètre de large ; le spectacle n'en est que plus gracieux. Les rives sont couvertes de bois vierges entrelacés de lianes. C'est bien la forêt vierge, où l'on pénètre des yeux pendant que la chaloupe, poussée par son hélice, défile le long de ses mystères.

L'établissement de Santa-Anna est sur la rive, au milieu des bois. Au pied de la montagne qui en fait le fond s'élève une grande usine semblable à celles déjà vues ; la canne est plantée dans des clairières ; au milieu des rangées de ses hautes tiges, les troncs énormes des arbres jetés bas apparaissent encore. Des Indiens bûcheronnent à ses manière : ils allument le feu au pied de l'arbre qu'ils veulent abattre et, quand une large place est calcinée, ils l'entament à la hache, les arbres se couchent, et le feu, entretenu, continue à les détruire, mais non sans laisser des traces encombrantes de cette végétation de plusieurs siècles. Dans les clairières ainsi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nettoyées on sème du maïs, pour préparer le sol; des vols épais de gros perroquets (*papagayos*), braillards et gourmands, tourbillonnent autour et ne laissent pas récolter un grain. La canne se récolte comme nous l'avons vu faire à Tucuman; on y emploie des Indiens amenés de la pampa après la soumission de cette région en 1880. Ils ont dressé là leurs tentes comme ils le faisaient au désert; le contact de la civilisation n'a modifié ni leurs mœurs ni leur manière de bâtir; ils sont seulement dépaysés sous le soleil plus chaud des Missions, et continuent à vivre comme dans la plaine froide du Sud; aux Pampas se trouvent mêlés quelques Indiens Tobas amenés du Chaco; mais tous ces bras débiles d'hommes valides ne fournissent pas un effort au-dessus de ceux de l'enfant, aussi en faut-il quatre-vingts pour faire à peine le travail de dix.

Le gouverneur vit, lui, dans une modeste tente, où il n'étale aucun luxe, préoccupé qu'il est de l'avenir de l'industrie qu'il a créée là avec courage, et où il semble avoir dépensé plus d'un million de francs pour l'exemple plutôt que pour le profit.

Il y avait plusieurs jours déjà que j'étais aux Missions et j'avais l'impatience de voir un de ces anciens villages des Jésuites dont on me contait merveilles et dont il reste trente encore debout et inhabités, avec les ruines de leurs églises, de leurs cloîtres et des habitations de pierre, d'où ont disparu, depuis 1820, les cent mille habitants pour qui elles avaient été construites.

Le gouverneur eut l'obligeance de mettre à ma disposition sa chaloupe à vapeur, un aide de camp, un guide, les éléments d'un déjeuner, des chevaux; c'était juste ce qu'il fallait. En une heure nous sommes à l'embouchure du Yabebiry, belle rivière affluent du Paraná, et, une heure après, à l'ancre; sur la rive, les

Plantation et campement d'Indiens du gouverneur des Missions. — Dessin d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

chevaux nous attendent. En un quart d'heure à travers des bois où des ruisseaux chantent et dans lesquels nous pénétrons par la picada, des clairières cultivées, des pâturages où nous comptons de nombreuses têtes de bétail, nous arrivons à une habitation.

C'est pour moi une surprise des plus agréables, quelque annoncée qu'elle fût, de trouver presque au milieu du bois, dans ce pays éloigné, à six cents lieues de la mer, une ferme où tout respire le soin et l'aisance, dont la cour est bornée par un ruisseau agreste; et ce séjour agréable est la demeure d'un Français! Colon peut-être parti, lui aussi, comme tant d'autres, à la recherche du bout du monde, il l'a trouvé là, et l'a reculé en y plantant sa tente et en y prospérant.

Par un hasard que j'avais un peu oublié, c'est aujourd'hui le 14 juillet, et je trouve toute la maisonnée en fête, sauf toutefois un magnifique porc qui fait les frais du festin.

C'était une belle occasion de rester, de prendre le verre que l'on m'offrait, de m'asseoir à la place toute prête, et d'apporter à mon hôte, M. Marcel Bouix, l'écho de la patrie lointaine. Quelle fête complète ce fut pour ce brave, obscur et riche travailleur, de m'entendre, tout le jour, lui parler du pays de là-bas, qu'il n'a pas revu depuis de longues années, de l'instruire sur l'histoire contemporaine la plus connue, que la chronique du lieu transforme si bien, alimentée qu'elle est d'erreurs et d'échos trompeurs, qu'il m'était quelquefois difficile de me débrouiller au milieu des questions qui m'étaient posées sur des faits purement légendaires que j'ignorais... naturellement!

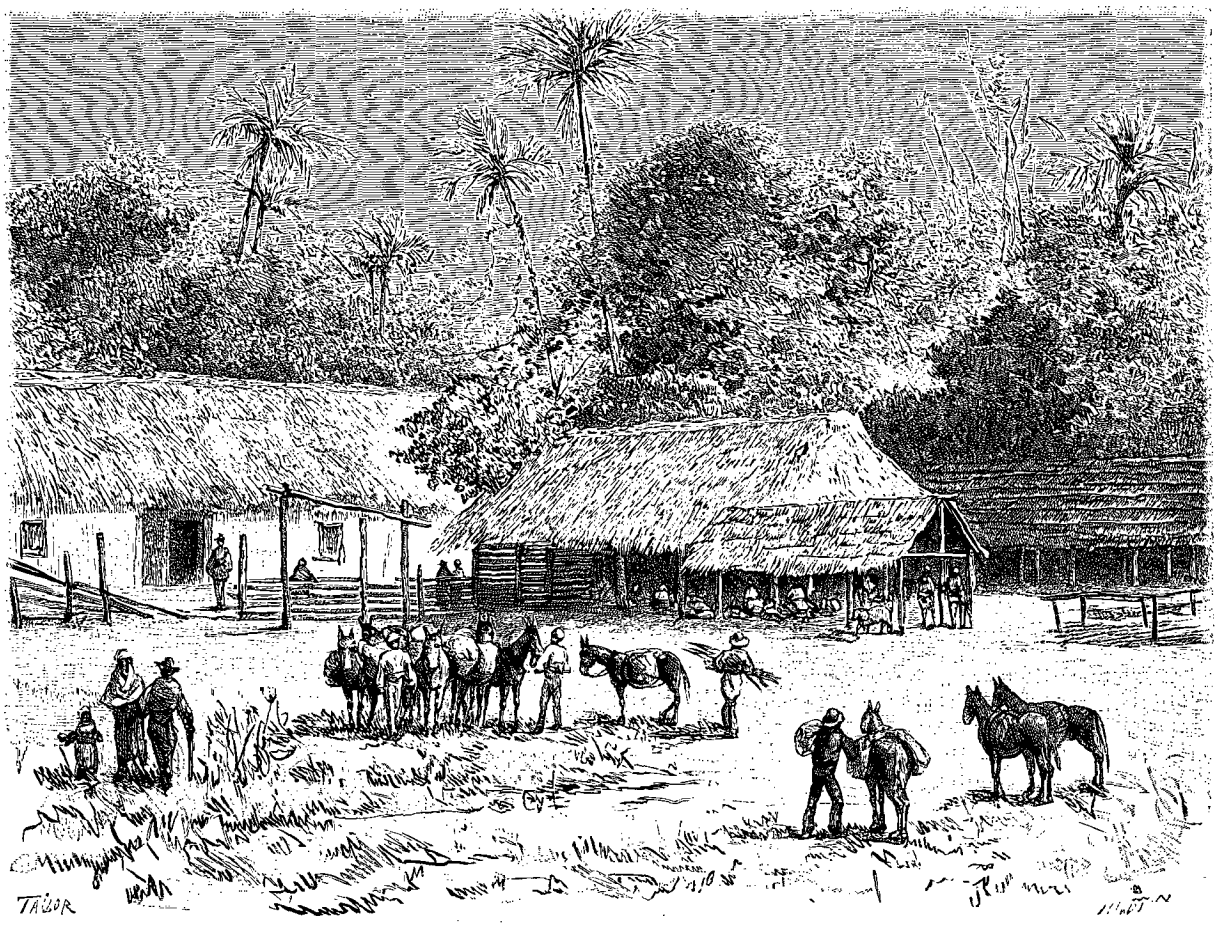
Si c'était pour M. Bouix une joie que de m'écouter, ce n'en était pas une moins grande pour moi que d'être le témoin imprévu des manifestations si chaudes de son patriotisme. — Ce n'est pas pour le porc que je dis cela, bien qu'il fût exquis, accompagné de simple farine de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manioc et de vin venu de France. — Non, c'est pour les sentiments que je lui voyais manifester, dans sa langue un peu hybride, que les mots portugais, espagnols et guaranis enrichissaient.

Nous remîmes au lendemain la visite à San-Ignacio, le village jésuite que je venais voir. C'était fort près. A peine après trente minutes à cheval avec le même paysage, des bois épais, des picadas, au-dessus desquelles les lianes s'enchevêtraient, on nous signale San-Ignacio. Nous atteignons l'entrée d'une des rues sans être sortis du bois. A droite et à gauche quelques pierres taillées, éparses ; un carré de pierre à droite et un autre à gauche, et puis une longue suite d'édifices semblables alignés. Ce sont d'anciennes maisons. Les murs n'ont pas bronché, le toit seul et la porte ont disparu ; l'un était de chaume et l'autre de bois. Leur absence nous rappelle qu'il y a près d'un siècle que les habitants les ont désertées. Depuis, des arbres que le hasard a semés là sont aujourd'hui centenaires, les lianes courent de l'une à l'autre et constituent un fourré impénétrable. La route d'autrefois en est envahie; et la picada, à chaque saison, doit être dégagée à nouveau..

A notre gauche, un mur se dresse ; il a deux cents mètres de long, plus de douze pieds de hauteur : c'est



Maison de M. Marcel Bouix à San-Ignacio. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

le côté d'un grand quadrilatère, le cloître des Pères jésuites. Il s'étend jusqu'à l'église.

Celle-ci est debout encore, pour mettre notre étonnement à son comble. C'est là que toute la puissance des générations disparues a cherché sa plus haute expression. Le frontispice, de marbre du pays, est resté debout. Par les trois grands portails, sous lesquels défilaient autrefois les primitifs, ces Guaranis soumis à la loi chrétienne, et que précèdent aujourd'hui des marches éboulées ou bouleversées par la végétation, on pénètre dans ce qui fut la nef, que des arbres gigantesques emplissent, dominant de leurs rameaux et détruisant peu à peu les pierres qui couronnent la majestueuse façade. Cette végétation centenaire est partout vivace ; entre les pierres même du frontispice, une semence est tombée, il y a plus d'un demi-siècle, elle a germé, elle est devenue un arbre de vingt pieds de haut, collé sur le mur comme le serait une tige de lierre et dépassant de plusieurs mètres la façade, à laquelle il fournit un ornement imprévu.

Les anciens magasins, les bâtiments de la communauté sont bouleversés de même ; le jardin a conservé ses arbres fruitiers, les orangers se multiplient encore de semis et donnent tous les ans une ample récolte aux quelques habitants du voisinage qui viennent emplir leurs alforjas.

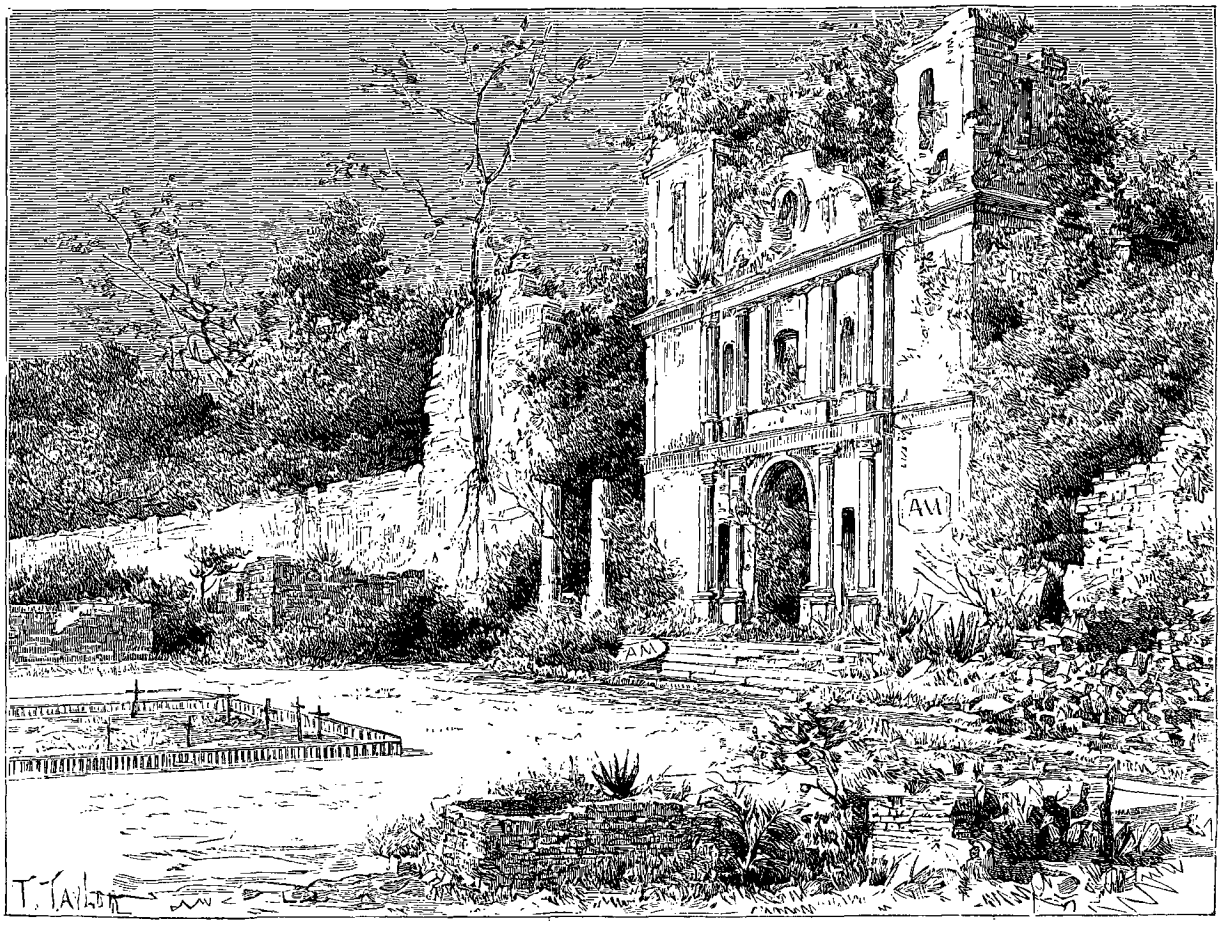
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Devant l'église s'étend une place carrée qui garde les limites que les fondateurs lui ont assignées; il semble que son sol ait dû subir une préparation qui a été assez puissante pour arrêter depuis un siècle la végétation.

Partout dans ce territoire, dans les trente villages qui eurent au siècle dernier leur grande époque, nous trouverions les mêmes ruines récentes, à Villa-Encarnacion, à Corpus, à San-Carlos, à Apostoles, à Martires et dans tous les autres dont les noms puisés dans les mêmes traditions rappellent les mêmes écritures.

Qui donc a causé toutes ces ruines? Le départ des Jésuites, le 21 juillet 1767, a-t-il suffi pour produire cet écroulement complet de leur création? Ce précédent de grande laïcisation donné par les monarques catholiques, qui savaient si bien appliquer aux dévots les procédés de l'Inquisition créés pour les hérétiques, a-t-il été à lui seul si fatal à cette contrée? Non, pas absolument.

Le gouvernement local substitua aux Jésuites, pour le spirituel, des Franciscains, et, pour le temporel, des commissaires royaux. Ceux-ci ont malheureusement préféré l'exploitation de l'habitant à celle du sol, ce



Ruines de San-Ignacio. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

qui a été la première cause de ruine, non la seule.

Nous avons sous les yeux une description d'un commissaire royal envoyé d'Espagne, don Diego de Alvear, en 1783; nous avons celle d'Azará, en 1807: tous deux sont encore remplis d'admiration pour ce qu'ils voient; c'est qu'alors la question de limites entre l'Espagne et le Portugal n'était pas sortie de la discussion pacifique. La guerre de 1817, prolongée jusqu'en 1830, à travers des phases diverses, a fait tout le mal; ces treize ans de canonnades et d'incendies, de sièges, de batailles, ont suffi pour détruire un peuple laborieux organisé pour la paix et ramener cette contrée à l'état de barbarie où ses colonisateurs l'avaient trouvée en 1520.

Ces souvenirs nous envahissaient et c'était pour nous une consolation de repasser le seuil du pionnier français dont nous avions, avec tant de joie, constaté la présence. Il représente l'ère nouvelle du travail industrieux, qu'avant un an le chemin de fer viendra développer d'une façon inattendue, ramenant les colons pour recueillir les richesses latentes que la nature offre ici à qui les lui demande.

Émile Daireaux.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Forêt d'araucarias (voy. p. 198). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

VOYAGE A LA PLATA.

TROIS MOIS DE VACANCES,

PAR M. ÉMILE DAIREAUX[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

A TRAVERS LES MISSIONS JUSQU'A LA CHUTE DE L'IGUAZU ET RETOUR PAR L'URUGUAY.

Notre itinéraire était tracé bien imparfaitement au delà de San-Ignacio Mini; cela tient à bien des causes. Ce pays si exploré, si connu, si décrit au siècle dernier et encore au commencement de celui-ci, est depuis abandonné à lui-même. Les récits que rapportent les quelques explorateurs se contredisent. Il est difficile de connaître d'avance les distances, que chacun indique au hasard, moins encore de se diriger d'une habitation à l'autre pour en profiter comme points de ravitaillement et de relais. Les habitations sont disséminées dans les bois; dans les unes c'est le guarani, dans d'autres le portugais, rarement l'espagnol que l'on parle. La population que l'on trouve éparse dans ces régions et dont le nombre s'élève bien à dix mille âmes est tout entière composée de *yerbateros*.

Qu'est-ce donc que le *yerbatero* et qu'est-ce que la *yerba*?

Les Missions, si elles sont le pays des Jésuites et de l'expérience sociologique qu'ils ont tentée, sont aussi le pays de la *yerba* (la plante), plante par excellence.

Dans toute l'Amérique du Sud, dès que vous avez mis le pied à terre, vous ne passerez pas dans une rue sans trouver, à la porte de quelque magasin, un sac, formé d'une peau de bœuf, résistant comme la pierre et en forme d'oreiller; dans les épiceries de détail, un coup de couteau tranchant les a éventrés, et par la plaie béante, ils laissent échapper un arome pénétrant, *sui generis*, fourni par une poudre végétale, d'aspect verdâtre, composée de détritus de feuilles et de rameaux. C'est la *yerba*, la *yerba-mate* ou thé du Paraguay.

Un houx sylvestre, particulier au territoire des Missions, la fournit. La région qui la donne est étroite, mais les pays qui la consomment sont vastes et des mieux préparés pour recevoir avec le temps une population très dense; aujourd'hui les consommateurs ne sont pas moins de vingt millions.

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 129, 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans toute l'Amérique du Sud, il est impossible de l'ignorer : il n'est pas une maison qui n'en ait quelque part une provision; le marchand qui n'en a pas peut fermer boutique. Le pasteur qui rentre de la plaine, le voyageur qui passe, le laboureur qui a fini sa journée ou qui la coupe d'une heure de repos, doivent trouver toute prête une infusion chaude, sans avoir à la solliciter ni à l'attendre; personne n'est assez pauvre pour ne pouvoir s'en procurer; personne n'est assez riche pour pouvoir la dédaigner. Elle est le premier lien social qui s'établisse; elle fournit un prétexte à repos en commun et à causeries à ceux qui n'ont aucun point de contact; elle supprime les distances sociales.

Le seul reproche qu'on lui fasse est de les supprimer trop. Ceux qui la dédaignent disent d'elle qu'elle n'a pas sa place dans un salon ou dans une réunion de gens du monde; on critique sa vulgarité et sa familiarité. Que ces délicats quittent pour quelques jours le centre social où ils trouvent toutes leurs aises, leur foyer ou leur ville, ils auront bientôt perdu ces délicatesses, et, avant que le coq ait chanté trois fois, par une matinée fraîche, sans même, ce qui est fréquent, qu'ils aient passé la nuit à la belle étoile, ils auront renié leur théorie.

Il y a longtemps, pour notre part, que nous l'avons fait. La yerba, sous la forme que nous avons indiquée, fournit une infusion chaude qui se prend avec ou sans sucre; pilée menue, on la place dans une petite courge appelée *mate*, d'où son nom de *yerba-mate*; on verse l'eau bouillante, et, au moyen d'un tube de roseau, gros comme un fétu de paille, et terminé par un panier minuscule aux mailles serrées, on suce le breuvage; après avoir épuisé le liquide, on le remplace sans changer la yerba et l'on passe à son voisin; la courge circule ainsi à la ronde; loin de s'épuiser, l'arome de la yerba se développe jusqu'à la dixième infusion. N'était cette aspiration alternative par le même tube, le dernier servi aurait la bonne place. Mais il y a des délicats qui préfèrent la première, et des difficiles qui n'en préfèrent aucune.

En pénétrant dans la société des villes, la yerba a eu le tort de ne pas changer son mode de préparation, et c'est ce qui la fait dédaigner, sans que pour cela la consommation en diminue, bien au contraire; elle se sauve par ses qualités; facile à préparer partout, elle est, pour l'homme des champs, un adjuvant puissant, parce qu'elle agit sur l'appareil musculaire et le soutient sans avoir aucun des inconvénients de l'alcool.

Aussi ce que cherche le voyageur qui pénètre dans les Missions, c'est l'arbre qui donne ce produit recherché. Il rêve d'immenses plantations; lorsqu'on lui dit que la végétation de cet arbuste, de la famille du houx (*Ilex paraguensis*), est spontanée, il cherche les immenses forêts qui le produisent. Il faut chercher longtemps.

Le premier, le seul échantillon que j'en aie vu encore, est celui que M. Bouix conserve dans son jardin à titre de curiosité. Lui, dont les troupes de mules attendent la saison de la récolte, qui fait avec les yerbateros l'échange de leurs produits contre ceux qu'il fait venir de Buenos-Ayres à leur intention, il ne possède qu'un exemplaire et ne peut que nous indiquer où nous en trouverons d'autres. Il faut aller loin. C'est que l'Ilex paraguensis ne contient pas son arome dans ses fruits et ses fleurs : ce sont ses rameaux et ses feuilles qui le donnent, jeunes pousses ou bois noué; on peut couper la plante au pied, tout en est utilisable. C'est là le secret de la destruction dont il est la victime.

Le yerbatero n'est pas un cultivateur qui prépare sa récolte : il travaille par la destruction, comme ses congénères du Centre-Amérique dans les exploitations de caoutchouc ou de quinquina. Aussi constitue-t-il une population nomade, recrutée parmi les aventuriers de tous les pays européens, augmentée de quelques tribus dirigées par des caciques, ne reconnaissant d'autre autorité que la leur : rêveurs à la recherche d'un filon.

La forêt, malgré les décrets des gouvernements argentin et paraguayen, est à tout le monde, et chacun y puise. C'est du produit de son exploitation que vit encore le vaste territoire des Missions.

Aussi, en sortant des limites de la propriété de M. Bouix, pouvons-nous dire que nous avons passé celles du monde civilisé, soumis à des lois stables et connues. Plus d'autorité, si ce n'est, peut-être, de loin en loin, celle de quelque cacique.

De San-Ignacio, par la forêt, en suivant à cheval la picada, qui traverse encore des bois touffus, des clairières, des ruisseaux délayant la terre, toujours d'un rouge brique, nous atteignons, après une demi-journée, Corpus, autre village ancien, où une tentative de colonisation faite il y a quelques années n'a pas réussi et n'a fait qu'ajouter des ruines plus modernes à celles du siècle passé. Ruines et paysage rappellent trop San-Ignacio pour que nous y insistions. On y voit quelques habitants, qui cultivent le coton, le tabac et la canne, mais qui ne savent rien du reste du monde.

Pour nous, nous y retrouvons notre petit vapeur, mais ce n'est pas lui qui doit nous mener jusqu'à l'Iguazu, c'est le *Carema*. Nous l'attendons jusqu'à la nuit tombante.

Vers six heures nous entendons de loin sa sirène, et son panache de fumée et d'étincelles nous le signale. Le *Carema* fait les voyages de Posadas à Tacuru-Pucu, où sont installées, sur la côte du Paraguay, les grandes exploitations de yerba de MM. Uribe. A ces hauteurs, le charbon est inconnu; des bûcherons, installés par la compagnie, fournissent le combustible, qu'ils coupent dans la forêt au bord même du fleuve. La cheminée traîne derrière elle un long feu d'artifice, qui toujours se renouvelle et rarement occasionne sur la rive un commencement d'incendie.

C'est par faveur que ce vapeur transporte des passagers, mais cette faveur, gratuite du reste, n'est jamais refusée aux rares explorateurs qui la sollicitent. En cinquante heures il remonte le Paraná de Posadas jusqu'à Tacuru-Pucu, distance de quatre-vingt-dix lieues; au retour, il ne met que seize heures. Le cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rant, activé par la chute de l'Iguazu, que nous allons visiter, lui oppose une puissante résistance. La nuit venue, on jette l'ancre et l'on attend le jour.

La traversée est des plus pittoresques et des plus intéressantes; lorsqu'on saura que ce pays merveilleux est à la portée des touristes, il y aura ici affluence de promeneurs : pour le moment nous sommes seuls à faire ce voyage si facile et si peu fatigant.

Les tableaux se déroulent devant nous; ce sont des rives élevées, couvertes de bois, des futaies de hauts bambous, *tacuaras*, dont les tiges flexibles se penchent jusqu'à tremper dans l'eau, pendant que d'autres se dressent jusqu'à huit et dix mètres. Le long du navire, les eaux du fleuve passent au galop, emportant comme un fétu d'énormes troncs d'arbres; suivant que le courant est plus rapide à gauche ou à droite, le vapeur suit une rive ou l'autre; la rive droite est paraguayenne, la rive gauche argentine; ni l'une ni l'autre ne semblent habitées. Quelques singes apparaissent dans la futaie, mais ces surnuméraires de l'humanité ne peuvent vraiment passer pour des précurseurs de l'homme.

Jeune Indienne guayana attendant le vapeur. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

De nombreux cours d'eau viennent se mêler au Paraná; le pilote me les nomme, la géographie les ignore encore : ce sont le Pirapo, le Manduy, le Tabay, le Viuy, Capibiny, Pirayuby, Bopicua, Cara-guapé, Tembey, qui, lui aussi, débouche avec fureur par une chute qu'il vient de traverser. Son nom en guarani signifie « petite lèvre », sans doute parce que sa bouche se rétrécit en rejoignant le Paraná. Nous passons encore le Yatatubuy, le Caraguatay, le Piray-Guazu.

Nous avons déjà navigué deux jours entiers. Nous commençons le troisième à l'aurore. Nous rencontrons des îles boisées, toujours des rives escarpées, un torrent tumultueux, dans l'eau quelques phoques d'eau douce, que nous tirons sans succès et qui ne se lassent pas de nous regarder de loin. Le soir nous passons le Yacunday, qui se jette dans le Paraná du haut d'une chute de vingt mètres. La rive s'élève encore et aussi les îles; nous suivons pendant une heure et demie l'île de Paranambu, formée de roches erratiques, couverte d'arbres et dont les rives ont cinquante mètres d'élévation. Plus loin les rives ont jusqu'à soixante mètres.

Nous apercevons sur la côte un village d'Indiens Guayanas : une jeune Indienne assise sur la rive, au milieu d'un buisson de tacuaras, les pieds dans l'eau; elle est vêtue d'une étoffe indigène faite d'une ortie qui doit être une congénère de la ramie. Ces Indiens sont sauvages, dit-on. Qui le croirait à la voir, et surtout à voir le vapeur ralentir sa marche pour remettre, en passant, dans une pirogue qui accoste, une caisse?

Caisse, que contiens-tu, d'où viens-tu et qu'apportes-tu si loin? Quoi que ce soit, tu suffis à rapprocher de notre civilisation ces Guayanas perdus au bout du monde.

Le quatrième jour nous arrivons à l'habitation de Jean Goicochea, le plus intrépide des yerbateros, qui vit au milieu des Guayanas, à l'embouchure de l'Iguazu, affluent du Paraná, dont les eaux rapides signalent la grande chute, que nous allons voir. L'habitation est sur la rive, à vingt mètres au-dessus du fleuve; mais à certaines époques l'eau s'élève assez pour venir baigner le seuil, que l'on pourrait, à cette hauteur, croire à l'abri des inondations.

Nous sommes ici dans les hautes Missions, qui n'ont rien de commun avec la région non boisée que nous avons découverte tout d'abord. Dans ce pays de forêts, l'habitant n'est plus le même, ce n'est plus le Guarani doux et civilisé : c'est le Guayana, à peine soumis depuis quelques années, à demi rebelle, exigeant, mais indispensable aux yerbateros.

C'est ici qu'il nous faut observer la vie spéciale de ceux-ci.

Le yerbatero est un vrai chercheur de trésors; de fait, c'en est un qu'un yerbal découvert au milieu de la forêt. Il en peut tirer des profits considérables, mais qui, tout considérables qu'ils sont pour lui, le seront plus encore pour tous les intermédiaires qui se le passeront de main en main jusqu'au consommateur. Pour lui sont surtout les rudes labeurs de la recherche, de la mise en exploitation, de la direction des Indiens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avions rencontré l'un d'eux à Posadas : ardent, jeune, énergique, ayant déjà à son actif un passé d'explorations, Adam Lucchesi, Italien d'origine, dont la conversation pleine de brio avait fait mieux que nous donner un avant-goût de ce que nous allions voir, qui nous en avait, en réalité, montré plus que nous ne pouvions espérer. Nous avons rencontré, depuis, Charles Bossetti, autre Italien, non moins familier avec toute cette région; enfin en voici un troisième, Brésilien celui-là, Fructuoso Maraes Dutra.

Au moment où il nous apparaît, il descend à dos de mule la montagne qui est derrière l'habitation, et débouche de la picada, suivi d'un convoi de trente mules, portant de chaque côté du bât des tercios de yerba; ce sont les derniers chargements, la saison est depuis longtemps finie, nous sommes en août et la récolte a eu lieu en mars; mais les yerbales sont loin et les mules rares.

Dutra, sur sa monture, avec son aspect de Robinson Crusoé, avait grand air; son costume racontait les péripéties du voyage qu'il venait de faire : au visage bronzé, barbu, les sourcils fournis, maigre, les pieds nus, la tête couverte d'un bonnet de peau de coati, le poncho déchiqueté, les braies protégées par le tablier de cuir que tous les yerbateros portent, garantissant le côté droit, à la ceinture un grand couteau de deux pieds de long, et le *machete*, sorte de sabre émoussé qui sert à se frayer la route dans le bois, le fusil au dos, indispensable en campagne pour augmenter les provisions de bouche de la chair de quelque anta (tapir) ou d'un pécari.

Il connaît mieux que personne tout le cours du Paraná et de l'Uruguay, il n'y a pas de picada qui ait de secret pour lui. Dans ces pays où ces sentiers sous bois sont les seuls moyens de pénétration, enchevêtrés ou dissimulés par les lianes, courant toujours sous la forêt, il sait le point de départ et le point d'arrivée de chacune d'elles, et m'en donne la nomenclature.

Il me met aussi sous les yeux par avance le journal d'une exploration de la chute de l'Iguazu que nous devons entreprendre demain et dont les détails minutieux me serviront à compléter ce que mon excursion aura nécessairement d'imparfait.

Nous passons la soirée à le lire et à écouter le récit de la vie des yerbateros.

Aujourd'hui il faut aller loin à la recherche des yerbales; l'ancienne exploitation scientifique organisée par les Jésuites est depuis longtemps abandonnée. Les gouvernements paraguayen et argentin ont commis l'erreur de donner à ferme les yerbales qui leur sont dénoncés. Le fermier ne prend pas grand souci de ménager pour l'avenir les trésors dont il pourrait jouir cependant en les conservant. Il agirait tout autrement s'il était propriétaire. La yerba, ce houx sylvestre, n'existe pas partout, mais il est possible encore de découvrir, comme l'a fait Dutra, des veines où il abonde, et où l'on peut exploiter trois millions de kilos par an pendant un nombre d'années à peu près illimité.

Le yerbal une fois découvert, ce qui a coûté un rude labeur et de longues explorations, le fusil au dos et le machete à la main pendant plusieurs mois, il faut tracer et percer une picada suffisante pour les mules, quelquefois de cinquante lieues depuis le littoral du Paraná ou de l'Uruguay, traiter avec les Indiens Guayanas, qui s'attribuent sur ces régions des droits de propriété et les défendent encore. Types curieux de sauvages, ils ont été il y a trois siècles, avant même la fondation de Buenos-Ayres, catéchisés par les Jésuites et gardent actuellement les rites du christianisme. Comment les ont-ils conservés et qu'ont-ils conservé? c'était là une question que je m'étais posée déjà quelquefois, et que j'ai pu éclaircir d'un ensemble de renseignements recueillis.

Le christianisme, dans ces régions, après la disparition de ceux qui l'avaient enseigné, a subi, lui aussi, les atteintes du temps, à demi enfoui sous la frondaison d'une nature rendue à elle-même.

Dans quelques églises, dépourvues de chef religieux, le souvenir des leçons d'autrefois s'est perpétué, mais il a fait place à une sorte de paganisme chrétien, dont les fidèles ont gardé les formes extérieures du culte, la matérialité des cérémonies et des rites, l'adoration des images conservées, auxquelles ils prêtent une influence directe sur leur existence, et aussi l'organisation ancienne de la commune, de la communauté sous son ancienne forme, paroisse, créée par les Jésuites.

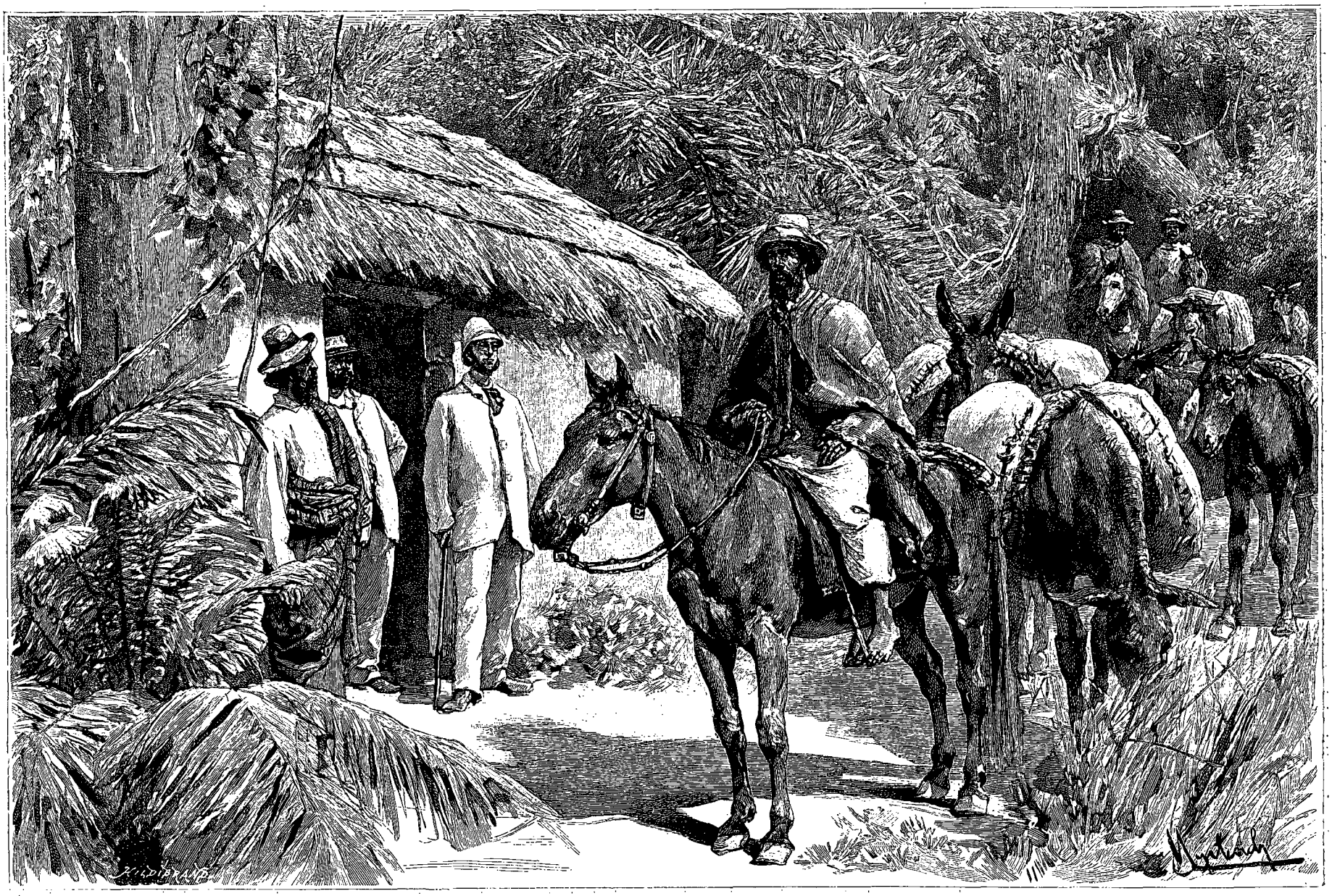
Ceux-ci avaient organisé les villages en communautés, administrées par deux Pères, l'un chargé du spirituel, l'autre du temporel, qui gouvernaient assistés d'une municipalité composée d'un alcade, d'un corrégidor et d'assesseurs choisis parmi les Indiens. Ces Pères, après l'expulsion, furent remplacés par les Franciscains, chargés du temporel, et par un commissaire civil: organisation qui disparut au milieu des bouleversements que souffrit le pays, laissant derrière elle des habitudes temporelles et spirituelles. Ce sont ces habitudes et le besoin d'un culte qui revivent dans les institutions nouvelles, dont la tradition est déjà assez ancienne pour que ces origines soient ignorées de ceux qui la perpétuent.

Les communautés conservées sont administrées par une sorte de syndic-patriarche, chargé du temporel et du spirituel et choisi à l'élection. Il n'est pas astreint au célibat, mais il ne peut épouser qu'une vierge, et, comme dans ces pays de nature, sous le beau ciel des tropiques, la virginité est une fleur d'une conservation difficile, la vierge qui lui est destinée est élevée et gardée à vue par quatre matrones. Il l'épouse à douze ans; si elle meurt, il n'a pas le droit de se remarier.

C'est lui qui est le pontife. Les jours de fête il officie. Le rite est, à peu de chose près, ce qu'il était du temps des Jésuites, autant du moins qu'il a pu se conserver dans l'isolement, sans se retremper dans la doctrine.

Le prêtre offre sur un autel de bois le sacrifice de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour des yerbateros. — Dessin de Myrbach, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

messe, dont la tradition lui a été transmise avec les gestes classiques; le pain, composé de farine de manioc, remplace l'hostie; au vin est substitué une sorte d'hydromel fait du miel des abeilles sauvages, très abondantes dans les forêts du lieu, et le prêtre le boit dans une sorte de calice fait d'un gros champignon séché et conservé dans sa forme première au moyen de feuilles et de lianes. Des paroles et des chants en guarani accompagnent cette cérémonie. Le baptême est donné par le patriarche sous forme de bénédiction générale, rappelant celle que les Jésuites distribuaient le dimanche aux habitants des villages.

Un des caciques du lieu, Mayana, aujourd'hui soumis et agent civilisateur de ses compagnons, n'est pas de sang guayana, c'est le fils d'un ancien habitant de la province de Corrientes; à l'âge de dix ans, accompagnant son père à la recherche des yerbales, il fut enlevé par les Guayanas; élevé au milieu d'eux, il a pris les habitudes de leur vie et leurs mœurs, mais ses qualités de race devaient lui assurer un ascendant qui ne sera pas un des moindres éléments de progrès de ce pays, aujourd'hui surtout que, depuis 1877, il est devenu l'ami de Dutra.

Sans les Guayanas, l'exploitation des yerbales serait impossible.

La picada faite, le campement s'établit, les vivres auxiliaires que la forêt ne fournit pas, les seuls outils, le machete, quelques cognées et quelques scies, sont apportés de Posadas, où ils sont venus de Buenos-Ayres, importés là d'Europe.

L'arbuste se présente souvent aussi gros qu'un oranger de grande taille; mais, quand il a été exploité, il ne retrouve jamais que l'apparence d'un buisson et ne perd plus celle de la caducité, que le machete lui impose. La feuille est permanente, lisse, de forme elliptique, d'un vert pâle.

Au mois de mars, l'été fini, les bourgeons ont terminé leur végétation, la récolte commence. Elle consiste à abattre au machete toutes les pousses de l'année. Au pied de l'arbre, l'Indien les ramasse, en fait une bourrée et les porte sur une esplanade, où se pratique la torréfaction telle qu'elle a été imaginée par les Jésuites. Les branchages se posent sur une ramada et s'y entassent; au-dessous un feu doux y entretient sans combustion ardente une chaleur élevée, qui, en vingt-quatre heures, dessèche les branchages jusqu'à en rendre la pulvérisation facile sous le simple frottement de la main. Mais, pour que celle-ci soit complète, elle se fait dans une auge de bois sous l'action de forts marteaux de bois de fer; si un cours d'eau, ce qui est fréquent, offre le secours d'une force motrice, on l'utilise pour actionner un marteau que l'on nomme *monjolo* et que l'eau suffit à relever et à laisser retomber. Cette poudre est alors entassée fortement dans des surons en forme d'oreillers, découpés dans une peau fraîche de bœuf et cousus avec des lanières de cuir frais; ils reçoivent autant de poudre qu'ils en peuvent contenir, et s'élargissent sous sa pression; recousus et mis au soleil, ils se rétrécissent et deviennent plus durs que le roc Ce sont soixante de ces surons que les trente mules viennent d'apporter; chacun d'eux pèse environ cent kilogrammes et représente ici la somme de vingt piastres (cent francs); rendu à Buenos-Ayres, il vaudra le double; la yerba se débitera au détail au prix de deux à trois francs le kilogramme. Un kilogramme suffira à donner cent litres d'infusion.

La plus grande exploitation est celle de M. Uribe, qui a obtenu du gouvernement paraguayen une concession d'exploitation de deux millions cinq cent mille hectares. Il a fait explorer, pour en tirer profit, une immense région, ouvert des picadas, des routes, construit des ponts, des villages, groupé des tribus, organisé des cultures pour subvenir aux besoins des travailleurs, amené du bétail de reproduction; il entretient toute l'année six cents colons, tous Indiens.

Les hommes employés à ce métier mènent à peu près la vie du baleinier. Perdus dans la forêt pendant les trois ou quatre mois du travail, dans le voisinage de marais souvent pestilentiels, ils travaillent sous le soleil et reçoivent comme nourriture un peu de farine de manioc et du charqui. Quelques-uns travaillent pour leur compte et vendent leurs produits à des marchands eux-mêmes tributaires des commerçants des villes.

C'est à sucer des infusions de mate que nous passons la soirée dans la chaumière, aux parois et au toit de bambou, de notre hôte, en attendant l'expédition de demain, jusqu'à la grande cascade de l'Iguazu.

Le brouillard, qui est ici de toutes saisons, retarde notre départ jusqu'à midi; nous commençons alors seulement à naviguer sur le Paraná, en suivant la côte; le courant a une rapidité excessive, et il faut qu'un rameur descende souvent à terre, attache le canot par des cordes aux arbres de la rive pour l'aider à le vaincre. C'est une lutte pénible et une marche lente. La rive conserve l'aspect que nous lui avons vu jusqu'ici : des rocs presque perpendiculaires, des arbres touffus échelonnés sur une pente à pic qui a vingt mètres d'élévation. A la nuit nous avons dépassé l'entrée de l'Iguazu, que nous allons remonter et qui forme la limite nord de cette pointe avancée de la république Argentine. Les Brésiliens le nomment rio de Curitiba, ou rivière des Pins, en raison des pins — en guarani *curriy* (*Araucaria brasilensis*) — qui bordent ses rives et dont les immenses forêts couvrent des espaces grands comme la France. L'embouchure même de ce fleuve forme le point d'intersection de trois nations, le Paraguay, le Brésil et l'Argentine; mais c'est, pour le moment, le domaine du tapir, du tigre, du toucan, de la dinde des bois, du caïman, du cerf et même du phoque d'eau douce.

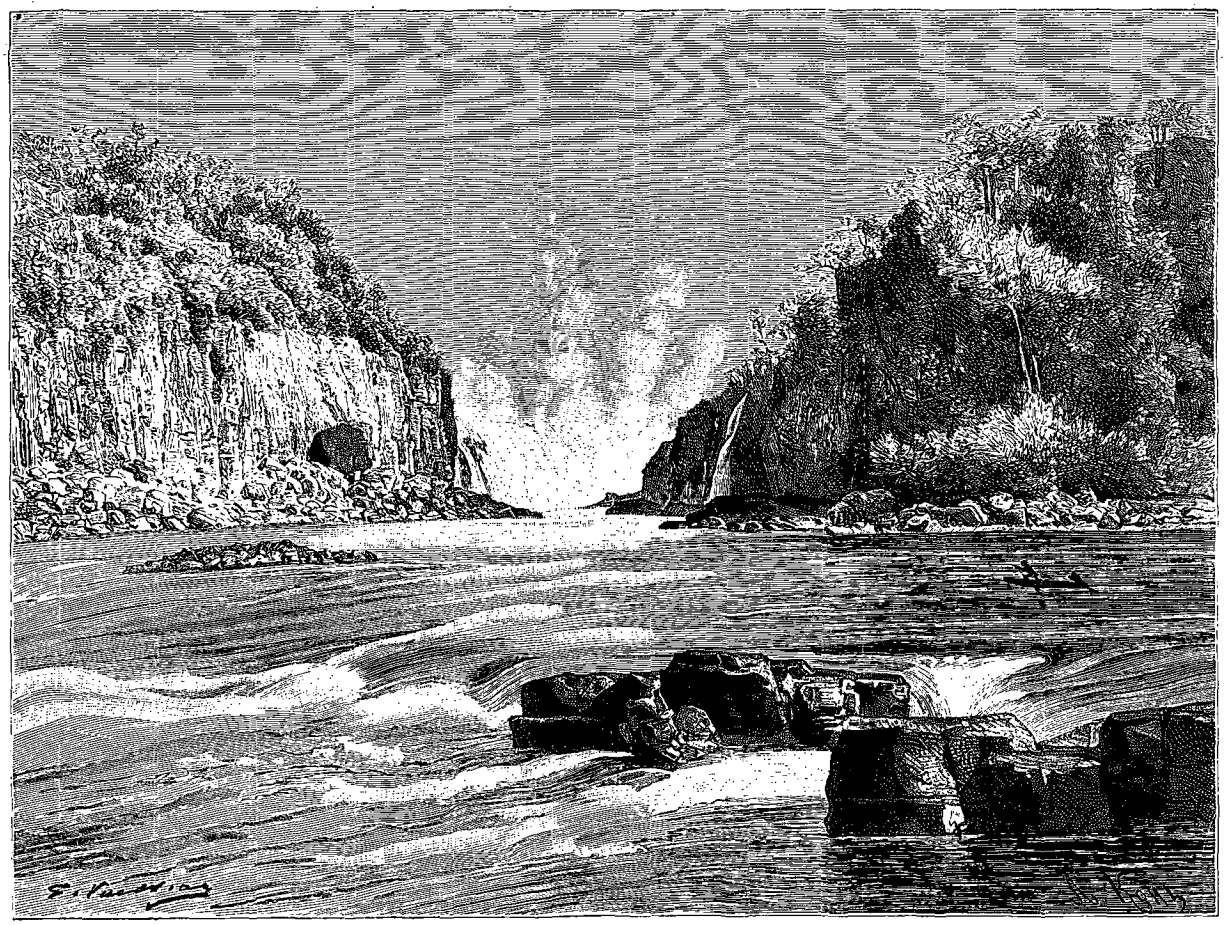
Les rives sont plus élevées que celles du Paraná, elles ont jusqu'à quatre-vingts mètres de haut; le courant est moins fort, parce que les eaux sont hautes. De tous les côtés sur la rive nous apercevons des cascades plus ou moins importantes. Peu à peu ses rives se dressent comme de hautes murailles, et la végétation disparaît.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La journée se passe sous un beau soleil, dont les rayons semblent multiplier les merveilleux papillons qui nous environnent; mais la nuit, prompte à venir, nous force à camper, et ces papillons laissent la place à des milliards de petits moustiques imperceptibles, mais à l'aiguillon pénétrant, le *jijen*. Nous soupons de charqui; dans toute l'Amérique du Sud on donne ce nom à des lanières de bœuf séchées au soleil, dont le goût, après une grillade, est assez agréable; seulement, dans ces régions, le bœuf étant rare, c'est le tapir que l'on découpe en lanières et qui fournit le charqui : l'appétit en fait une nourriture recherchée, et souvent attendue avec impatience; c'est notre cas. Il fallait prendre des forces pour le lendemain, qui promettait une rude journée.

C'est à peine si la pirogue peut avancer ce jour-là; pendant deux heures de lutte, le courant devient furieux. Il nous faut alors mettre pied à terre et tâcher, en la tournant, d'approcher de la cascade, dont nous apercevons au loin la buée retombant en pluie.

Les rameurs et Dutra prennent la tête du convoi, déchaussés, le machete à la main, pour dégager le sentier qu'ils tracent; les chiens battent le buisson; nous laissons les armes, qui ne pourraient que nous embar-



Premier aspect de la cascade de l'Iguazu. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

rasser. C'est une escalade : à chaque pas il semble que l'entreprise soit plus impossible. Il nous faut deux heures pour faire un kilomètre. Et cependant, avec peu d'efforts, on tracerait facilement, du côté de la rive brésilienne, un sentier aboutissant droit sur le haut de la chute et en rendant l'accès aux touristes aussi facile que celui du Niagara, qui certes n'est pas plus imposant. La rive argentine, où nous sommes, est sinueuse, coupée de promontoires et de petites anses, ce qui nous oblige à des circuits fatigants; à l'époque des grandes crues, comme celle que nous rencontrons, un obstacle insurmontable se dresse, c'est celui d'une partie de la cascade, qui nous barre le chemin vers deux heures et nous empêche de pousser en avant.

Dirai-je que je le regrette? J'avoue que mes forces sont à bout et qu'aller plus loin serait m'exposer à rester en route. Ce que nous voyons, pour nous qui ne connaissons pas la suite, nous donne une haute idée de ce que nous devinons : le bruit assourdissant qui ne nous permet pas de nous comprendre et depuis deux heures déjà rend la fatigue plus grande, la pluie pulvérisée qui nous vient des heurts de l'eau sur la roche, nous indiquent que nous sommes tout près du grand spectacle.

Ne le verrons-nous pas? Dutra nous sauve de cette déconvenue d'être venu si près pour si peu de chose.

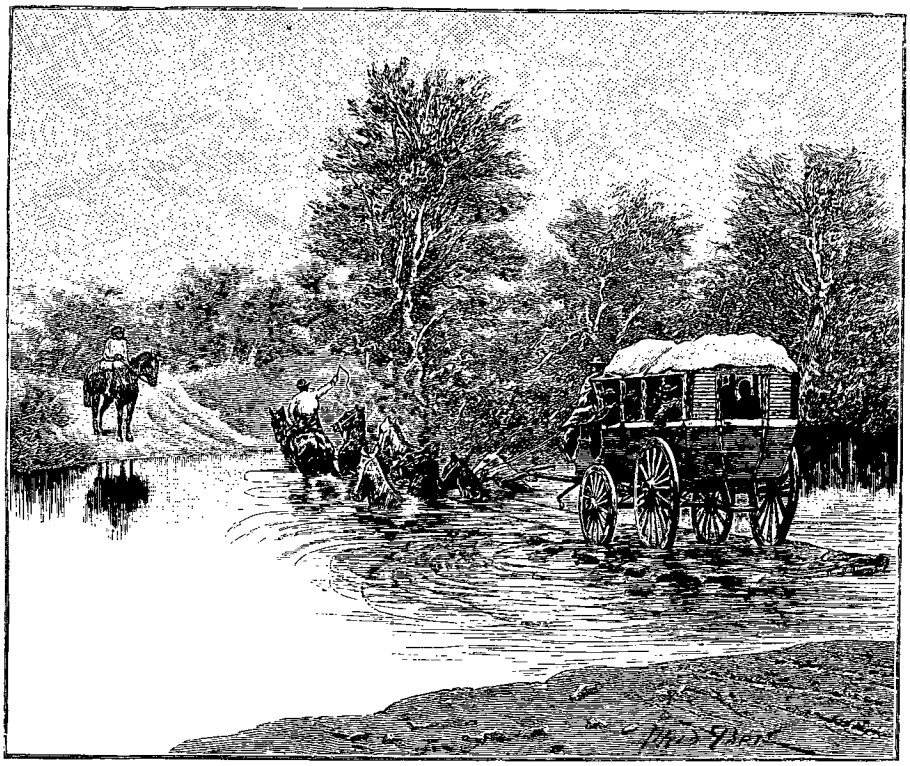
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les arbres, élevés et d'ascension facile, aux branches résistantes, ne manquent pas dans le voisinage; il nous propose une ascension sur l'un d'eux; les Indiens nos rameurs, avec leurs machetes, nous préparent une sorte d'escalier, et il nous est relativement facile de parvenir assez haut pour dominer l'ensemble, et faire mieux encore, placer l'appareil photographique pour emporter ce souvenir. Alors nous ne regrettons plus rien, ni peines ni fatigues; nous sommes à environ quinze cents mètres, nous avons sous les yeux tout le spectacle : les eaux, dans leur chute, ressemblent à des lames d'argent, tombant avec la rigidité du métal en fusion; nous voyons le courant, nous entendons le bruit, mais nous ne pouvons que soupçonner et calculer plus ou moins bien la profondeur où les eaux s'engouffrent; elles semblent disparaître dans un abîme chevelu qu'une crinière d'arbres dissimule; les eaux jaillissantes retombent en pluie irisée. Si l'on veut des chiffres, disons, d'après Azara, que la largeur du fleuve à la chute est de treize cent douze mètres, et que la hauteur de celle-ci est de cinquante-trois.

Le soleil était déjà sur son déclin; il nous fallait, après une légère collation, songer à la descente, ce qui fut moins pénible que l'ascension, mais encore fort rude.

A cinq heures nous étions à bord de la pirogue, galopant au fil de l'eau sans que force humaine pût la diriger; elle nous ramenait à l'embouchure de l'Iguazu, où nous trouvions le *Carema* renouvelant sa provision de bois à sa station de nuit.

Il nous ramena à Posadas le lendemain, en dix



Passage de l'Aguapey par la diligence (voy. p. 202). — Dessin d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

heures d'une marche rapide, activée plus par le courant que par ses chaudières, qui avaient peine à le suivre.

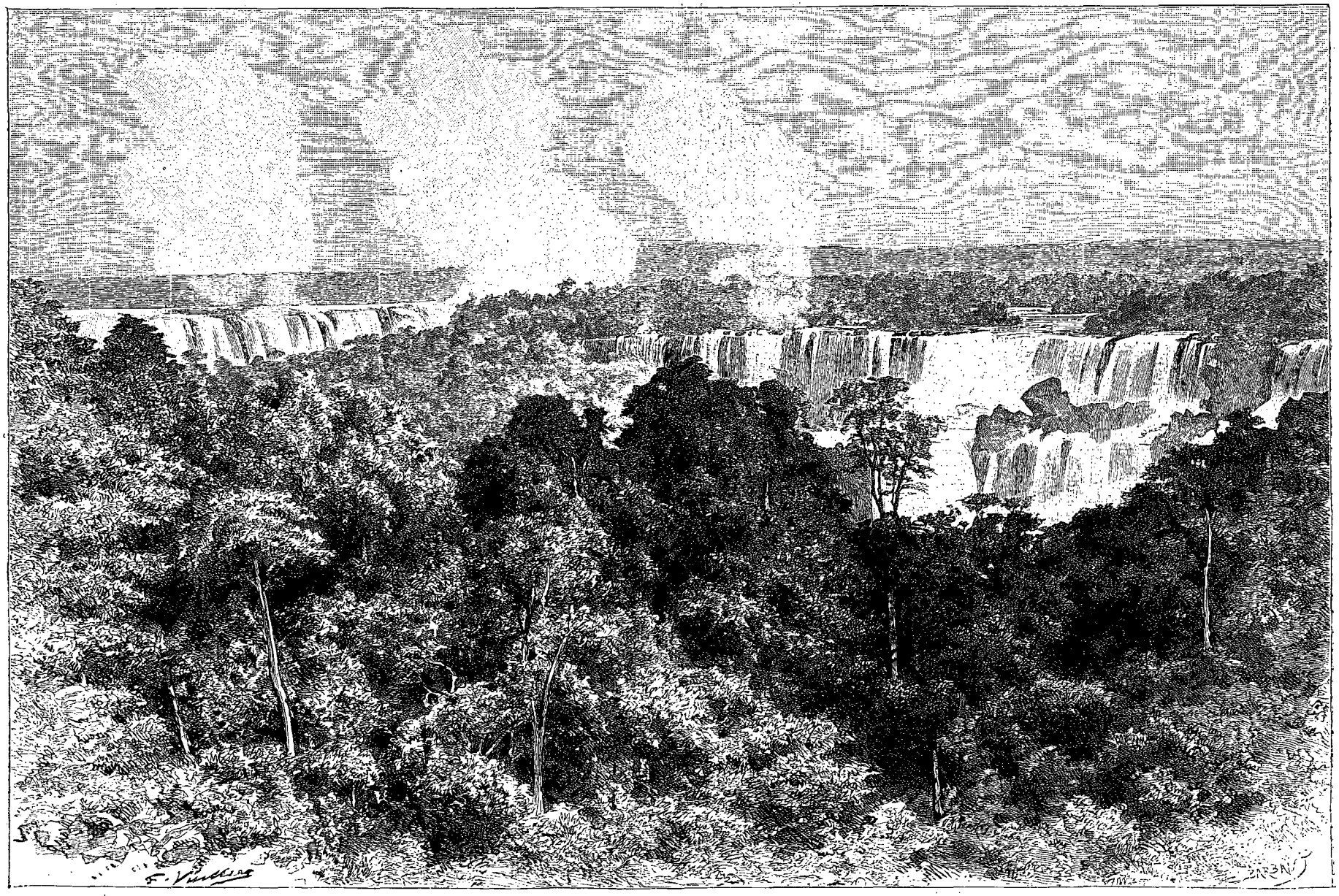
Je ne fis que poser le pied à Posadas : j'avais à songer au retour, et le lendemain partait la diligence qui devait me mener à la côte de l'Uruguay en faisant escale, près de quelques anciens villages abandonnés, semblables à celui de San-Ignacio.

Je n'avais jamais parcouru cette région; personne à Posadas ne pouvait me dire combien de temps exigerait le voyage par une route évidemment plus courte que celle que j'avais prise, à l'aller, par Corrientes et Ituzaingo, mais pouvant offrir mille embarras, provenant des difficultés de la navigation du haut Uruguay. J'eus le bonheur de n'en rencontrer aucun, toutefois, mais j'en suis passé assez près pour juger qu'avec un peu de malchance le voyage que j'ai pu faire en quatre jours aurait pu en durer dix.

Au moment où j'écris ces lignes, une voie ferrée est en construction : elle doit opérer dans cette contrée une révolution géographique. Avant un an les crues des rivières ne retarderont pas plus les voyageurs que la baisse des eaux, et l'on ira en vingt heures de Posadas à Buenos-Ayres, ce qui pour moi n'a pas été aussi simple.

De Posadas, sur la rive du Paraná, la route traverse, à peu près en droite ligne, le territoire des Missions pour aboutir à Santo-Tome, sur la rive de l'Uruguay. C'est un voyage facile; le sol rouge des Missions offre une résistance parfaite, où l'on ne risque pas de s'embourber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade de l'Iguazu : vue d'ensemble. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les pluies cependant ont grossi les rivières, juste assez pour nous offrir l'occasion d'une de ces aventures que les touristes rêvent.

Au passage de l'Aguapey, rivière assez importante, qui descend de la sierra del Iman, au-dessus de San-Carlos, et traverse la route, nous trouvons les eaux au-dessus de leur niveau et le gué impraticable. Il fallait attendre que l'eau eût fini de couler, ce que l'on fait généralement, non pas à la manière du paysan de la fable pour faire rire de soi, mais parce que, effectivement, l'eau, après de fortes pluies, ne coule guère avec force que pendant vingt-quatre heures. Le conducteur de la diligence préféra recourir à un procédé plus simple, tout en étant plus compliqué.

J'avais lu quelque part dans un récit de voyage d'Anascaracte de Biscaye, qui parcourut la pampa argentine au siècle dernier, que, voyageant à cheval, il s'était trouvé dans le même cas. Ne sachant pas nager, grand était son embarras, qu'il confessa à son guide, un gaucho. Celui-ci ne se laissa pas troubler pour si peu, et disparut dans la direction d'un troupeau de bœufs qui paissait au large. Le brave Anascaraete le vit saisir son lasso, se jeter au milieu du bétail, choisir une bête, la jeter à terre, lui couper les jarrets et, ainsi immobilisée, lui plonger son couteau dans la gorge. « Singuliers préparatifs pour passer une rivière ! » se disait le brave Biscayen, mais il ne se plaignait pas et se régalait par avance d'un bifteck saignant. Ce n'était cependant pas un bifteck : c'était une pirogue que lui préparait le gaucho. Il écorcha, en effet, son bœuf à peine tué, le dépouilla de sa peau, et, sans se préoccuper de l'appétit du Biscayen et des rôtis qu'il abandonnait aux caranchos, il traîna le cuir jusqu'au bord de la rivière. Là il attacha les deux bouts, au moyen de lanières découpées dans le cuir lui-même, garnit l'intérieur d'herbes arrachées, attacha cette nacelle à la queue de son cheval, et invita le voyageur à y prendre place ; quant à lui, nu, il entra dans l'eau et nagea en tirant son cheval par la bride jusqu'à l'autre rive, où le Biscayen arriva, émerveillé, à sec.

Aujourd'hui cela ne se fait plus : on ne sacrifie plus un bœuf pour cet usage, et moins encore le bœuf d'autrui pour son usage particulier. Dans la pampa, où l'on chercherait encore vainement autre chose qu'un cuir pour composer une nacelle, on passe à la nage, ou l'on ne passe pas. Ceux qui voyagent à cheval — et c'est le grand nombre — se jettent à l'eau et nagent en conduisant leur monture par la bride.

Qu'allions-nous faire de la diligence ? Il y avait bien sur le bord quelques troncs de palmier, des bambous et autres pièces de bois ; cela ressemblait fort peu à un radeau. C'était cependant là-dessus que comptait le conducteur, et il nous le fit bien voir. En une heure, le tout fut assemblé, attaché, noué avec des courroies de cuirs verts ; la voiture dételée, les chevaux nus entraient à l'eau, un lasso attaché à la queue, tirant la voiture à la nage ; dix hommes nageaient auprès d'eux, les dirigeaient et les harcelaient : notre radeau passait et la diligence avec ! Dirai-je qu'il n'y eut pas à l'intérieur quelque émotion, et que la crainte d'enfoncer ne nous hantait pas ? Pour moi, à demi assis sur le siège, prêt à sauter à l'eau et à m'en tirer mouillé, mais sauf, je n'enviais pas la place de ceux qui étaient logés à l'intérieur. Et cependant on passa et l'on en rit beaucoup... après.

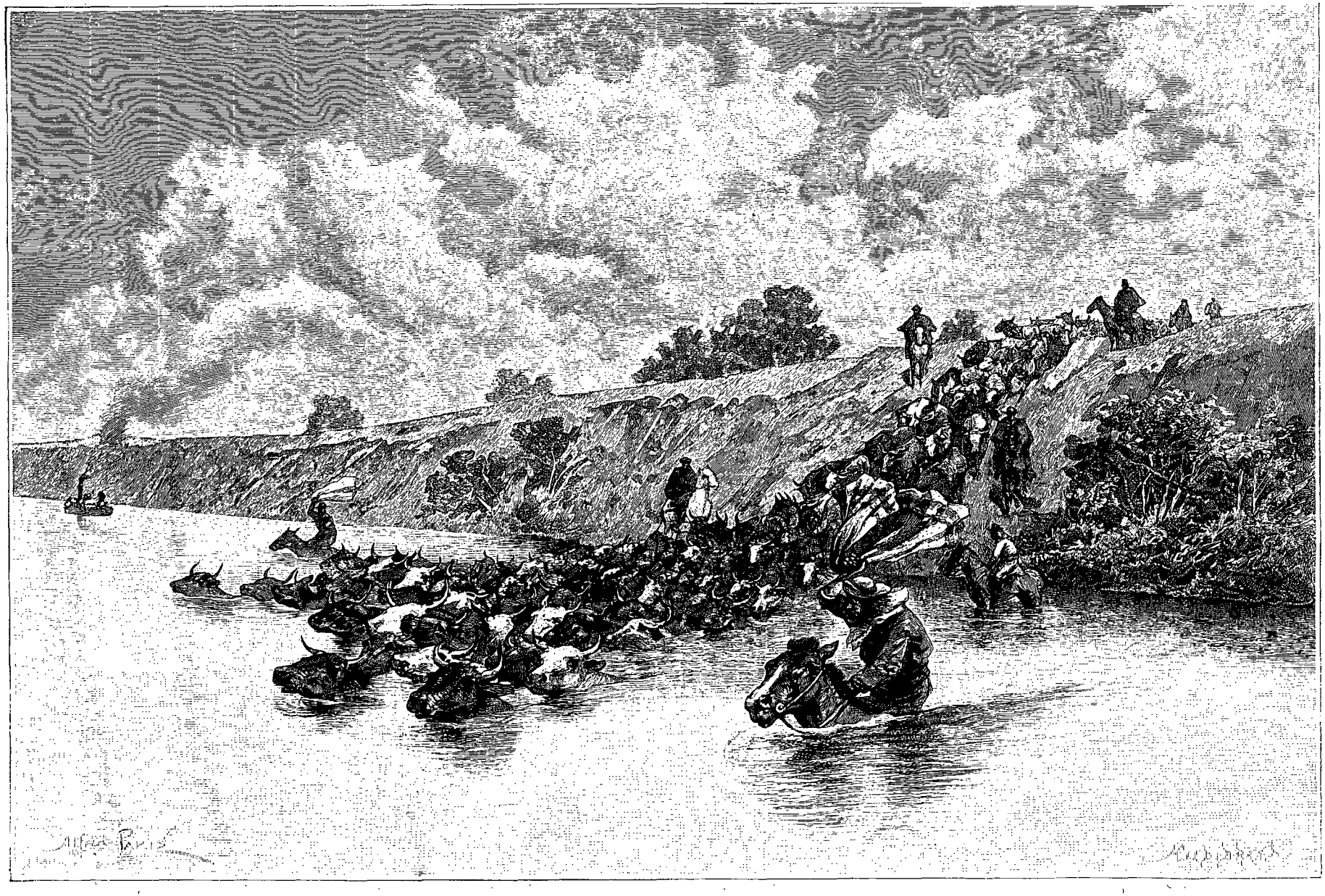
Le paysage est enchanteur. On passe près de San-Carlos, ancien village des Jésuites, l'un des plus importants, détruit sous le canon des Brésiliens en 1817 ; les quelques survivants ont quitté les ruines, que la forêt enveloppe, recouvre et nous cache. Nous découvrons la sierra del Iman, qui commence au nord-est et va rejoindre la grande sierra des Missions. Le pays est entrecoupé de petites collines boisées et de plaines verdoyantes, arrosées par de nombreux cours d'eau qui vont se jeter dans l'Aguapey. Plus loin on aperçoit San-José, puis Apostoles. Des bouquets d'orangers et des croix indiquent d'anciennes *estancias* et des chapelles détruites ; c'est à peine s'il y a quelques habitants et quelques cultures. Ces terrains ont été vendus il y a quelques années. Dans un an le chemin de fer ouvrira ce pays à la colonisation ; les heureux possesseurs vendront à l'hectare ce qu'ils ont acheté par lieues carrées.

Après Apostoles, nous parvenons, le lendemain, à Santo-Tome, sur la rive de l'Uruguay, faisant partie d'un groupe de villages jésuites qui n'ont pas souffert les mêmes destinées que ceux que nous avons entrevus. En face est San-Borja, sur le territoire brésilien, village qui n'offrirait rien de remarquable s'il ne gardait la gloire d'avoir été pendant plus de vingt ans, de 1831 à 1853, le lieu de résidence d'un savant français, venu en 1801 avec Humboldt, M. A. Bonpland, dont nous ne pouvons rencontrer le souvenir sans en dire un mot.

Le nom de Bonpland est aujourd'hui aussi lié à l'histoire des Missions pendant la première moitié de ce siècle, que l'est le souvenir des Jésuites pendant les siècles précédents. Il a été pour ce pays, privé de ses habitants, l'historien qui lui convenait : là où la nature est abandonnée à elle-même, il fallait un naturaliste. Bonpland en était un : il a consacré sa vie, fort longue, — puisqu'il est mort en 1858, à quatre-vingt-deux ans, — à faire l'histoire de la *Nature des Missions*, à en pénétrer les secrets, à y essayer et y réussir toutes les cultures, depuis l'acclimatation des arbres d'Europe jusqu'à la culture savante de la yerba-mate indigène.

Les paysans, à cinquante lieues même de San-Borja où il a vécu, de Santa-Anna où il est mort, connaissent si bien son nom et ses œuvres que l'on m'a montré à Posadas un maïs qu'ils appellent le « maïs de M. Bonpland » et qui offre cette particularité qu'il n'est autre chose que la transformation, par la culture, de la *Regina Victoria*, merveilleuse plante aquatique abondante dans les eaux du Paraná et de l'Uruguay. La Regina Victoria porte une sorte d'épi ; M. Bonpland en a recueilli les graines, les a semées sur la terre humide,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Troupe de bétail traversant l'Uruguay (voy. p. 207). — Dessin et composition d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis sur la terre ferme, et, à la quatrième culture, la plante aquatique, devenue plante de terre, a donné un épi en tout point semblable à l'épi de maïs, aujourd'hui fixé. N'est-ce pas la démonstration, par un petit fait, au bout du monde, dans un coin perdu d'un pays presque inhabité, de la théorie de Darwin?

La vie de Bonpland, ses travaux utiles à tous les habitants du pays, ses conseils, son aide précieuse, les soins qu'il donnait à tous les malades, gratuitement cela va sans dire, suffisent à faire aimer là-bas et accueillir avec sympathie tous ceux qui, étant Français, peuvent se mettre sous l'égide de ce souvenir, si vivant encore, après trente ans, que j'en trouve partout la trace.

A San-Borja, que l'on aperçoit de l'autre côté de l'Uruguay, très étroit en cet endroit et que l'on passe à gué, Bonpland habitait une simple chaumière, perdue dans un bois d'orangers plantés par lui, si abondants et si touffus qu'au printemps il lui fallait fuir son habitation, rendue incommode par les senteurs des fleurs d'orangers. La propriété occupe trente mille mètres; cela suffisait au bonheur de ce grand homme de bien, que Humboldt ne cessa de rappeler en France, qui promit toujours de revenir et ne revint jamais, moins retenu par sa pauvreté très réelle que par le bien qu'il faisait autour de lui et dont son fils Amédée et sa fille Carmen continuent la tradition.

A Santo-Tome le voyage se compliquait un peu. Il fallait descendre l'Uruguay; la navigation y est intermittente; c'est la région des rapides, qui se prolongent jusqu'au Salto, à cinquante lieues en aval. Les grandes crues nous favorisent; mais il n'existe pas ici de ligne régulière de steamers; comme dans le haut Paraná, il faut recourir à l'obligeance de propriétaires qui font circuler de petits steamers pour les besoins de leurs exploitations. Celui qui est à l'ancre est le *Garruchos*, petit vapeur à fond plat, ce qui lui permet d'affronter les bas-fonds de la rivière et de prolonger jusqu'ici la navigation, que l'*Estella*, d'un modèle plus grand, dessert de Monte-Caseros jusqu'à un point variant suivant la hauteur des eaux. Le rio Uruguay, si majestueux au-dessous du Salto et qui offre le spectacle, que ne présente jamais le Paraná, d'un fleuve aux grandes proportions, aux eaux profondes et rapides, sillonné de steamers et de voiliers d'outre-mer et dont les deux rives sont visibles à la fois, est, à cette hauteur, plus étroit et semble partout facile à passer à gué.

Jusqu'à Monte-Caseros, la rive droite est argentine et la rive gauche brésilienne; les relations sont continuelles entre les deux pays, et les mauvaises langues prétendent que le plus florissant des commerces est la contrebande. La république de l'Uruguay, dont les limites sont en face de Monte-Caseros, sert de magasin général aux contrebandiers des deux pays; c'est du reste une tradition ancienne, qui date des premiers emps de la colonisation.

Nous passons à Itaqui, arsenal brésilien où deux cuirassés dorment à l'ancre, sommeil de bouledogue à la chaîne, facile à réveiller, dont la présence démontre que dans ces régions le Brésil n'a pas que des idées colonisatrices et pacifiques. Les vieux souvenirs des guerres qui, pendant un demi-siècle, de 1790 à 1840, ont ravagé ces contrées, ne sont pas effacés, mais heureusement le Brésil est seul à y penser; ses voisins ne veulent que la paix et ne la laisseront pas rompre pour une misérable question de limites dans un pays dépeuplé. Une commission, en ce moment, s'occupe à les tracer; sa tâche une fois accomplie, la question sera vidée et Itaqui pourra renoncer à être un arsenal de guerre.

C'est en face, à Alvear, que nous trouvons l'*Estella*, qui doit nous conduire en huit heures à Monte-Caseros, point terminus actuel de la petite ligne de chemin de fer qui aboutit à Concordia et deviendra un tronçon de la grande ligne de Posadas. Cette ligne n'a que trente kilomètres, mais elle a pour objet de suppléer à la navigation de l'Uruguay rendue impossible, depuis cet endroit jusqu'à la ville du Salto, par les cascades successives qui en barrent le lit.

La navigation est assez facile, le courant rapide; l'Uruguay, encaissé, n'a pas plus de cinq cents mètres de large. Il n'offre donc pas au commerce du lieu un obstacle infranchissable. C'est un commerce *sui generis*.

La province de Corrientes et celle d'Entre-Rios, qui forment avec les Missions la région mésopotamique, enfermée entre le Paraná et l'Uruguay, sont un pays de grand élevage; le bétail y abonde, mais il manquerait d'emploi s'il ne recherchait pas le marché étranger. Ce marché, le Brésil et la république de l'Uruguay le lui offrent; le premier contient, dans la province de Rio-Grande, et la seconde, le long de ses rives, en aval du Salto, de nombreux et importants saladeros où se fait l'abatage du bétail pour l'exportation des animaux sous forme de viande séchée et salée, de cuirs verts et de suif en barriques.

C'est donc pour l'exportation des animaux sur pied que Corrientes et Entre-Rios travaillent. Dans les grandes estancias on élève le bétail en nombre, mais on ne l'abat pas. Du Brésil et de la république de l'Uruguay viennent à chaque saison des acheteurs, qui vont choisir dans les estancias les animaux en état de supporter un long voyage et les emmènent par troupes de mille à quinze cents pour un long voyage de cinquante à cent cinquante lieues, première étape d'un voyage plus long. Les troupes, une fois faites et payées en or monnayé, il faut les mener dans les prairies de la république de l'Uruguay, que l'on nomme terrains d'*invernada* (d'hivernage), choisis entre les meilleurs et offrant au bétail un lieu de repos et des pâturages d'engraissement. Après une station plus ou moins longue, les troupeaux engraissés sont vendus, de novembre à février, aux saladeros de la côte de l'Uruguay ou à ceux du Brésil; dans ce cas, ils ont encore deux cents lieues à faire à pied. Mais, à première vue, la partie du

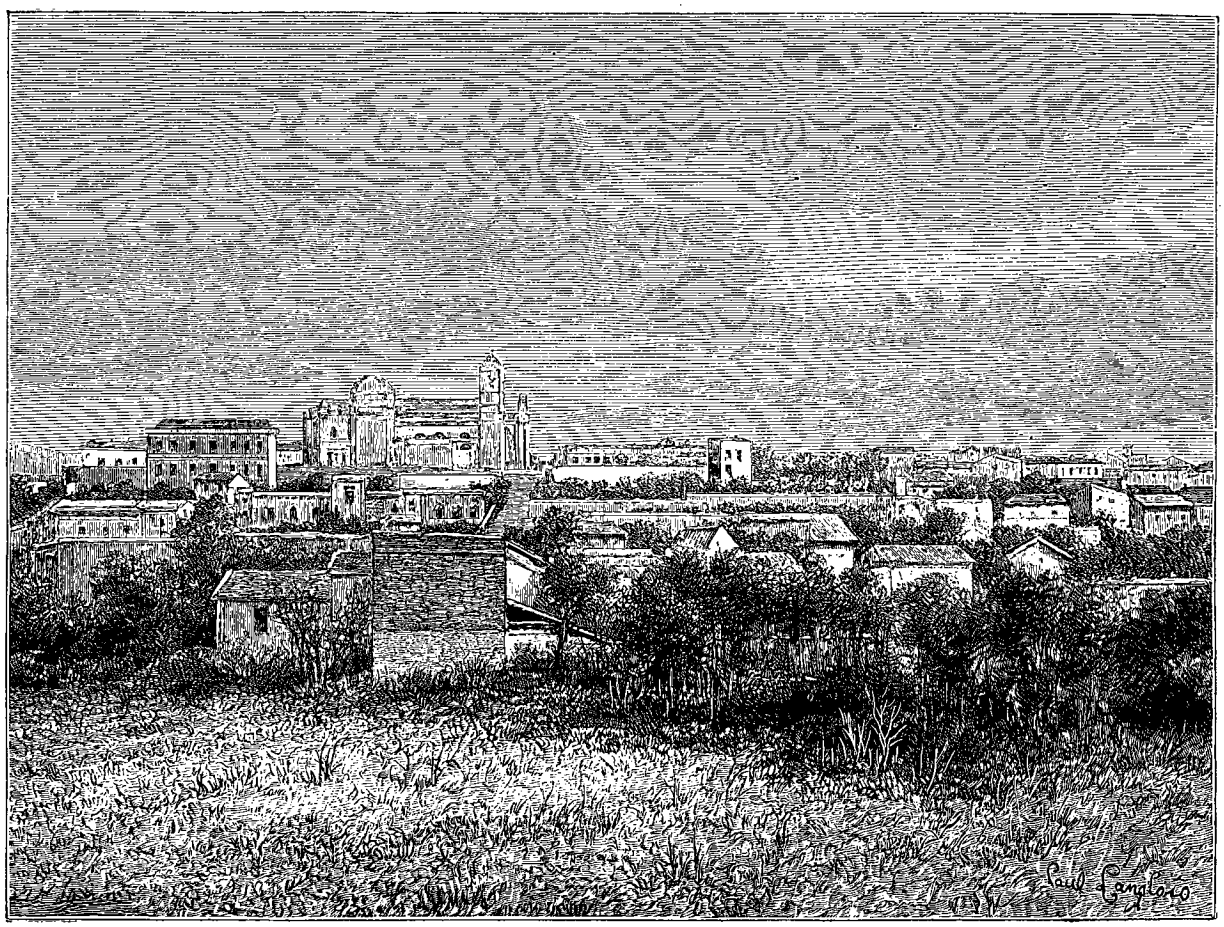
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage qui semble offrir le plus de difficultés est celle qui consiste à passer d'une rive à l'autre de l'Uruguay; le courant rapide, la largeur du fleuve, ses eaux relativement profondes, semblent opposer une barrière impossible à franchir.

Il nous est facile de nous rendre compte, en passant près d'Uruguayana, ville brésilienne célèbre par la bataille qui y décida, en 1817, de l'indépendance de la république de l'Uruguay, mise en péril par les Portugais, que c'est plus terrible de loin que de près.

Dans d'autres endroits, sur d'autres points du Paraná, à Posadas par exemple, on se sert, pour le passage du bétail, de grands bacs accouplés où tiennent cinquante bœufs; on les enferme dans un corral en entonnoir terminé par un goulet, qui aboutit à la rive et devant l'ouverture duquel le bac vient se ranger. Ici on ne recourt pas à ces procédés et l'on passe à la nage.

Sur la rive, nous avions aperçu de loin une troupe nombreuse, soulevant une poussière grise; le bétail miroitait au soleil en taches blanches, noires et rouges; des hommes à cheval l'enveloppaient d'un réseau. La troupe, après notre passage, s'ébranle; elle descend la rive élevée et s'approche du fleuve; un cavalier la



Paysandu (voy. p. 206). — Dessin de P. Langlois, d'après une glyptographie de MM. Sylvestre (album de M. Calvet).

précède. Derrière lui marchent en troupe serrée huit bœufs, grands, légers, la tête haute, tous d'un même poil, c'est le *señuelo*, groupe de bêtes habituées à diriger le troupeau, sergents chevronnés, qui savent à l'avance deviner ce que l'on va demander à leur vieille expérience et se soucient peu du danger par la longue habitude qu'ils en ont. Le cavalier de tête, nu sur son cheval, est à peine entré à l'eau, que, sans hésitation, le *señuelo*, appelé par des hou, hou! le suit; derrière ces huit conducteurs, la troupe, qui ne comprend pas se bouscule, met le pied à l'eau par imitation, te sent le sol lui manquer; on pourrait croire que cette avalanche va se jeter avec furie sur le *señuelo*, nageant avec lenteur; mais non: l'instinct de la conservation tout à coup les assagit, chacun nage pour soi, et ce n'est pas une mince épreuve que cette lutte contre le courant; l'affolement des grandes troupes, qui cause à terre quelquefois des paniques et crée des périls, n'a pas de prise ici. On lutte isolément, sans autre souci que d'arriver à la rive; sur les flancs, les hommes nageant à côté de leurs chevaux, qu'ils tirent par la bride, se tiennent assez loin pour ne pas être exposés; parfois le courant est le plus fort: quelques bœufs, culbutés, demi-asphyxiés, sont roulés au loin; on les abandonne à leur sort, et l'on poursuit jusqu'à la côte l'entreprise périlleuse. Cela dure quelques heures;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauf un peu d'affolement au départ, que l'exemple du *señuelo* a bientôt calmé, on ne perd dans ces traversées qu'un nombre de bêtes insignifiant.

A Monte-Caseros il faut passer la nuit pour prendre, le matin, le train qui nous mène en six heures à Concordia, où nous retrouvons la région de la grande navigation facile et régulière, desservie par les vapeurs de M. Ribes, que nous avons déjà pratiqués de Montevideo à Buenos-Ayres. C'est sur l'autre rive du fleuve, en face même de Concordia, que M. Ribes a construit, lui aussi, son arsenal, qui peut supporter la comparaison avec celui des Brésiliens à Itaqui.

Avant le départ du vapeur nous avons le temps de faire une visite de deux heures à cet arsenal; il faut pour cela, en traversant l'Uruguay, sortir des limites de la république Argentine.

Malheureusement, il y a à peine six mois, un incendie a détruit les bâtiments de la fonderie et des ateliers de construction, et l'on travaille à les relever; nous ne pouvons donc nous en faire une idée précise; mais ce qu'il nous est facile de voir, c'est que de ces ateliers détruits est sortie déjà une vraie flotte; des steamers ont été construits de toutes pièces; d'autres, envoyés d'Europe, ont été simplement montés; les uns et les autres viennent ici réparer leurs avaries, compléter leurs aménagements, se munir de leur matériel, faire leurs provisions, et l'on peut dire que, si le haut Uruguay doit sa prospérité aux moyens de communication créés par M. Ribes, le Salto lui doit la vie; c'est la Ciotat de la Plata, la réalisation — loin de tout centre industriel, dans un pays où tous les matériaux, le bois, le fer, le charbon, et la main-d'œuvre doivent être importés d'Europe — d'une grande idée, à première vue irréalisable.

Sur un des steamers de cette ligne nous opérons la descente de l'Uruguay; nous passons à Paysandu, jolie ville sur la rive orientale, centre d'un riche pays d'élevage où l'on nous cite plusieurs grands établissements appartenant à des Français; c'est le plus français des départements de la république de l'Uruguay.

Là commence la région des pâturages d'hivernage, où sont amenés de Corrientes les bœufs de trois et quatre ans, pour y attendre, en engraissant, l'heure d'être conduits aux saladaros de la rive, dont le plus important est celui de Fray-Bentos, connu dans le monde entier, et qui appartient à la Société de l'extrait de viande de Liebig.

Nous le rencontrons après cinq heures de navigation depuis Paysandu. Nous ne saurions passer devant sans nous y arrêter; aussi quittons-nous le vapeur.

Le soleil est près de disparaître. Sur la rive élevée, le grand établissement, construit il y a plus de vingt ans déjà, en 1864, depuis accru chaque année, domine la rivière, avec laquelle il communique par un môle terminant un petit cap naturel et laissant à droite et à gauche deux baies, où des steamers et des voiliers d'outre-mer attendent leur chargement. Car ce ne sont pas seulement les petits pots de pommade comestible que l'usine prépare pour le pot-au-feu des ménagères européennes, ce sont surtout les cuirs, la viande séchée et les graisses, fournis chaque année par quatre cent mille bœufs abattus, qui alimentent ce grand établissement, la navigation et le commerce dont il est le point d'attache.

Du port, une route carrossable nous conduit à l'entrée de la fabrique; nous passons d'abord devant le joli cottage du directeur. Sur le perron, tapissé de plantes qui lui font une épaisse véranda, nous saluons une élégante Anglaise, car ici nous sommes en pays anglais. Nous en pourrions cependant douter un instant, en voyant le groupe d'habitations des ouvriers, dont les toits de chaume s'étagent jusqu'à la rivière; tout cela est bien misérable et rappelle trop ce que nous avons eu l'occasion de voir dans le pays de la canne à sucre : on nous dit que la compagnie a décidé de construire des habitations ouvrières plus en rapport avec les exigences de l'hygiène; elle fera bien de se hâter.

L'entrée de la fabrique semble être celle d'une citadelle; c'est en tout cas celle d'une grande ville. A l'entrée, le bureau, le salon et la bibliothèque des employés, le laboratoire où, entouré de ses cornues, le docteur Schœller analyse tous les bouillons qui sortent des immenses marmites que nous verrons plus loin; un gazomètre en construction fournira le gaz à l'établissement : il nous paraît un anachronisme, l'électricité ayant déjà prouvé sa supériorité pour l'éclairage à peu de frais des grandes usines, dans ce pays même où elle est seule employée dans les fabriques de sucre de Tucuman.

Procédons par ordre et entrons par les parcs, avec le bétail lui-même, qui fournit la matière première de toutes les préparations.

Nous retrouvons ici l'aspect et les procédés employés dans tous les saladeros. Cet établissement ne se distingue de ses congénères que par ses produits spéciaux; il n'a pas modifié les vieux usages : pour cela il aurait fallu refaire les mœurs et les hommes.

Le bétail est amené par des señuelos dans des parcs successifs, s'amincissant en goulot de bouteille, et formés de pieux de bois dur, serrés les uns contre les autres et renforcés de barres de fer capables de résister aux poussées les plus vigoureuses.

Nous n'essayerons pas de décrire le mouvement, les beuglements des mille bœufs qui viennent d'entrer et s'agitent en tous sens sous la poussière qu'ils soulèvent et qui les enveloppe : aveuglés, souffrant de fatigue et de soif, ils se heurtent contre les parois, se bousculent, se précipitent furieux, reculent effrayés, cherchent une issue et ne se résignent pas au sort qui les attend. Mais, à mesure qu'ils avancent dans le long goulot, des poternes se ferment, et le gros de la troupe se trouve séparé de ceux qui vont les premiers passer sous le couteau du *desnuqueador*.

Sept à huit bœufs ont été amenés dans une enceinte fort petite, dont le sol a été rendu glissant; ils s'y tiennent difficilement debout. D'une passerelle qui court

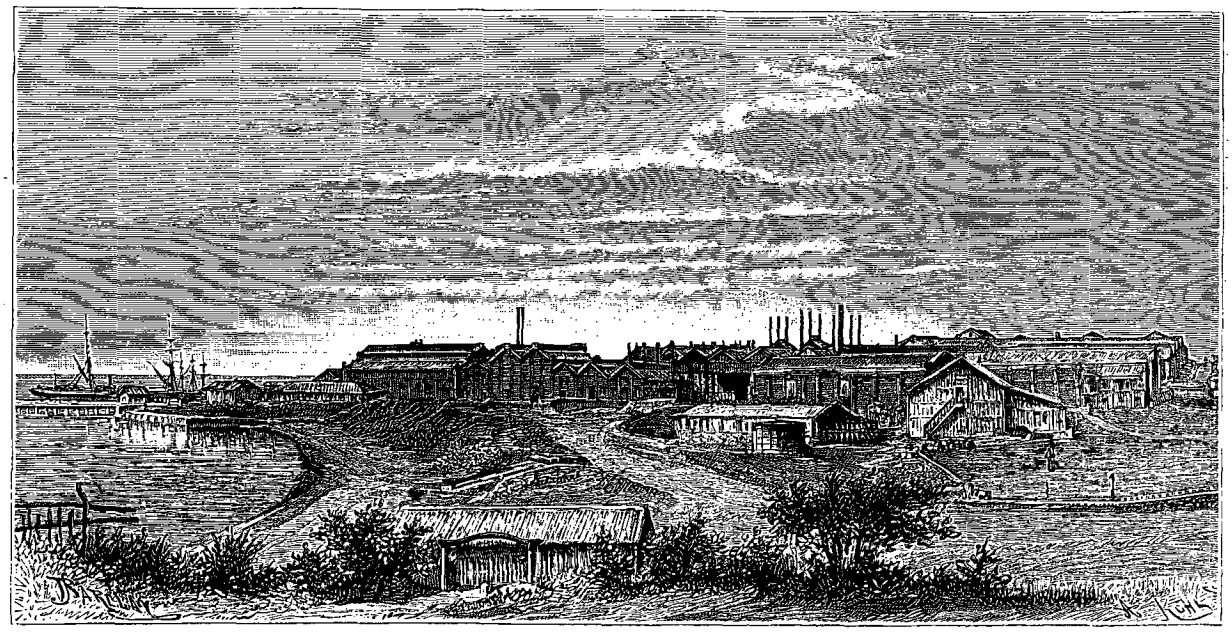
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autour, un homme leur jette le lasso, leurs cornes sont prises ; le lasso autrefois était attaché, de l'autre bout, à la selle d'un homme à cheval, courait le long d'une poulie et amenait le bœuf, se débattant, mais traîné malgré lui, jusqu'à la plate-forme d'un petit wagon au niveau du sol. On a remplacé ici le cheval par un petit appareil giratoire où la corde du lasso s'enroule, se tend et se détend à volonté : les gauchos, un peu vexés, appellent cela le « cheval anglais ». Le desnuqueador se baisse et, d'un coup sûr de son long couteau, frappe la bête à la nuque. La résistance a cessé, la bête s'amollit, ses membres s'allongent, le lasso est enlevé, le wagonnet roule ; à un autre, et ainsi jusqu'à mille.

Le bœuf emmené sur son wagonnet est jeté sur la *playa*. C'est une longue esplanade où, sous un toit, le long d'un ruisseau où le sang coule à flots, des hommes debout, le couteau à la main, dépouillent les bêtes que l'on apporte ; ce sont les *desolladores*. Chacun la sienne, et en cinq minutes le cuir est étendu, détaché des chairs ; les têtes, les extrémités, les tripes sont mises à part. Les cuirs sont emportés, rangés dans des fosses et couverts immédiatement de couches de sel ; ils resteront là vingt jours avant d'être embarqués.

Chaque autre partie de l'animal passe aux mains d'un homme spécial ; les cornes et les langues sont enlevées, les tripes destinées à devenir cordes à violons ; l'un coupe la bête en deux, un autre emporte ces morceaux, pendant qu'un aide n'a d'autre occupation que de laver le sol et d'y faire courir de l'eau.

Tous les déchets sont jetés dans de grandes cuves où la vapeur amenée enlève les graisses et les fond ; ainsi liquides, elles seront portées par des canaux dans



Fray-Bentos : vue générale du saladero de la Société de l'extrait de viande de Liebig. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

des réfrigérants et mises en caisses pour l'exportation.

La chair enlevée est mise à l'ombre pour se refroidir : une partie est salée à la mode ancienne, l'autre employée à faire l'extrait.

L'une et l'autre passent d'abord aux mains des découpeurs, *charqueadores*. La première, séparée des os en grandes et épaisses tranches, est composée indistinctement de toutes les catégories de viande ; elle est ainsi mise immédiatement dans des fosses où elle baigne dans la saumure, agitée avec des gaffes pour y dégorger ses impuretés : ce travail fait, on la laisse égoutter et on la porte au saloir.

Sur une épaisseur de gros sel on étale une couche de viande et l'on forme une pile de trois ou quatre mètres de côté. A chaque coin, des hommes, la pelle à la main, répandent avec dextérité sur chaque couche de viande une épaisseur de sel : cette pile s'élèvera à trois ou quatre mètres et contiendra deux mille quintaux de viande ; vingt-quatre heures après, elle sera retournée et reformée à côté, de façon que les couches du bas deviennent celles du haut. Le lendemain, la viande est mise à l'air, et la pile reformée ensuite sur une couche de cornes, où elle finira de s'égoutter ; chaque semaine elle est remuée et mise au soleil ; après quarante jours, elle peut être livrée au commerce, elle est expédiée à la Havane et au Brésil.

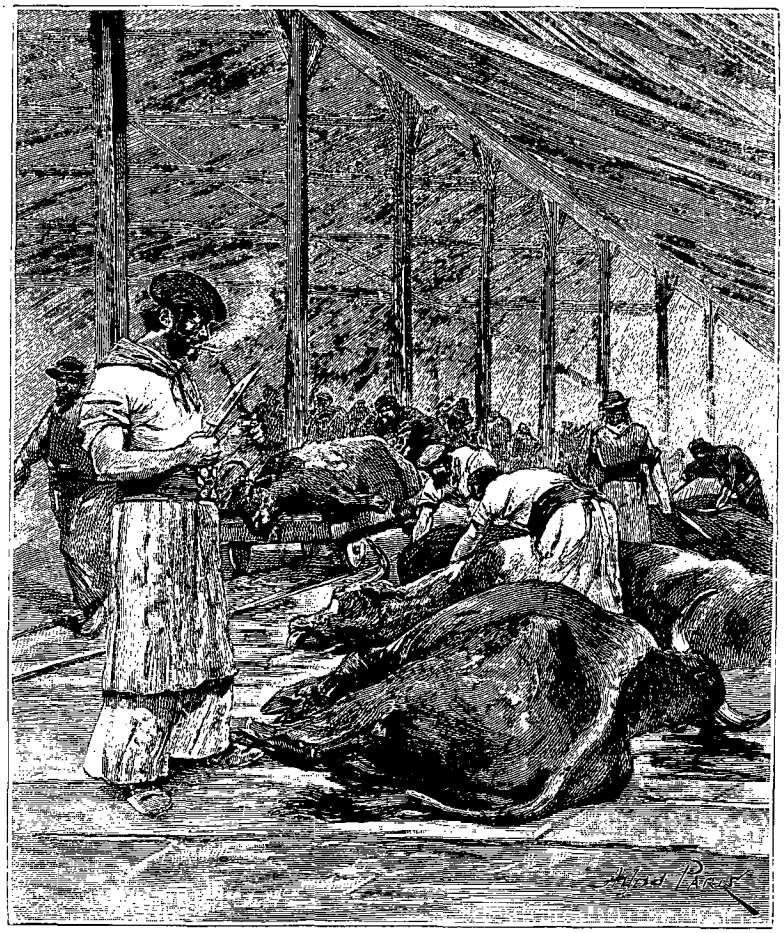
Dans les saladeros, c'est là tout le travail ; mais l'établissement où nous sommes se distingue par d'autres élaborations : la mise en boîtes des langues et la fabrication de l'extrait Liebig.

Pour celui-ci, la viande coupée par les charqueadores est conduite par des wagons jusqu'à des hachoirs mécaniques, et de là dans de grandes marmites où la vapeur en extrait tous les sucs. Ce liquide passe dans des vaporisateurs qui en retirent l'eau, et, ensuite, à des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

appareils de distillation qui séparent toutes les matières mal dissoutes; surchauffé, filtré, il tombe clarifié dans une nouvelle marmite et se rend à un condensateur, où un appareil giratoire le refroidit en le conservant liquide, et dans un autre, où il se refroidit complètement et se réduit en pâte. Chaque bœuf ainsi traité, a produit huit livres d'extrait!

Le résidu de la viande qui a servi à cette préparation et à celle des graisses est conduit au moulin et réduit en farine; exporté en Angleterre, il est employé à l'engraissement des bœufs de boucherie. Les éleveurs anglais trouvent que cette poudre de viande est un produit un peu cher, mais le bétail la considère comme une excellente alimentation, et voilà comme, au contraire des loups, les bœufs se mangent entre eux!



Le goulet du saladero de Fray-Bentos (voy. p. 206). — Dessin d'Alfred Paris, d'après un croquis de l'auteur.

Après avoir visité le club des employés, les salles de jeux, les bibliothèques, et constaté que l'usine Liebig exporte par an près de quinze millions de produits, il me restait à attendre le vapeur et à rentrer à Buenos-Ayres : ce que je fis le lendemain en six heures de navigation, sur les eaux profondes du lit unique et large de l'Uruguay. Je passai devant les embouchures diverses du Paraná, déversant ses eaux par un delta en face de l'île fortifiée de Martin-Garcia, qui suffit à la défense de ces grands cours d'eau. Là les eaux de l'Uruguay et du Paraná, sans se confondre, conservant leur individualité, facile à distinguer à leur couleur, forment ensemble la masse énorme du courant de l'estuaire de la Plata.

A dix heures nous entrions à la Boca del Riachuelo déjà vue, et une voiture nous reconduisait vers notre point de départ, à notre domicile de Buenos-Ayres.

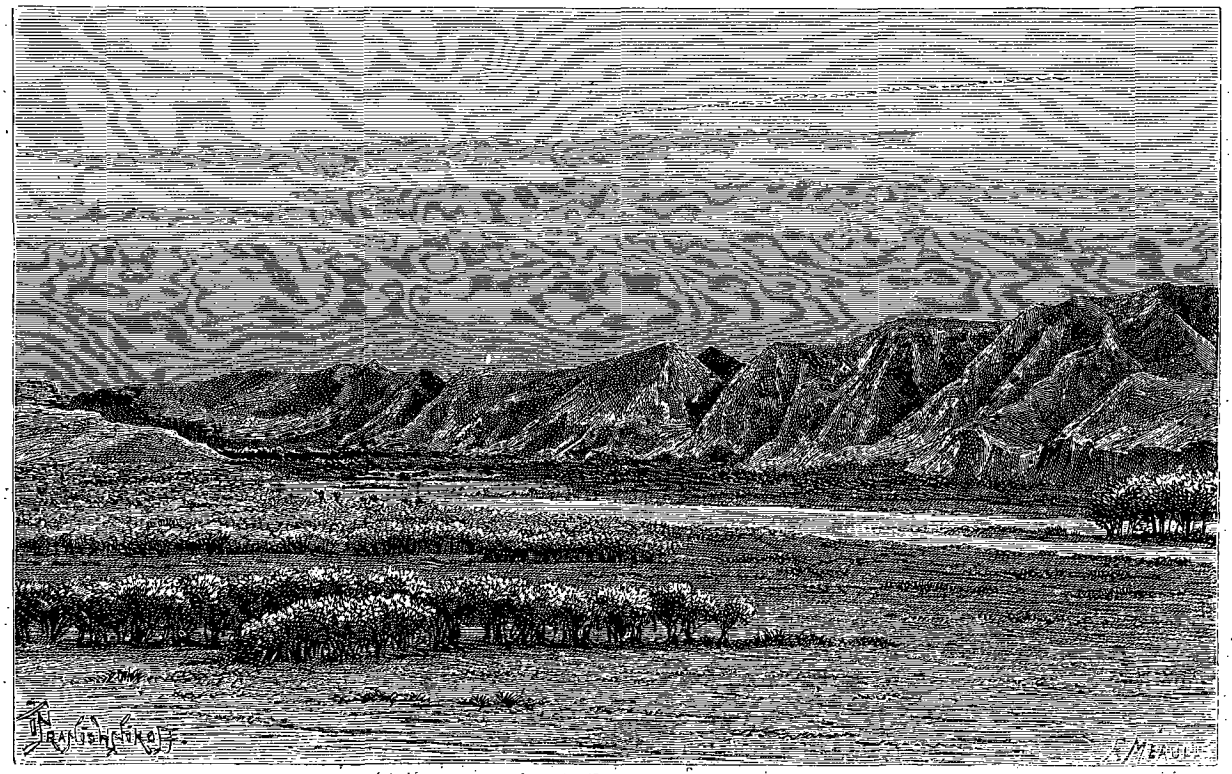
Ce grand voyage, qui embrassait 3200 kilomètres en chemin de fer, 220 en diligence et 1500 par la voie fluviale, avait duré quarante jours.

Le lecteur qui aurait la curiosité de jeter un coup d'œil sur mon livre de dépenses n'y verrait rien qui pût l'effrayer si l'envie le prenait de m'imiter; ces dépenses, je les payais en monnaie de papier. Quand je partais de Buenos-Ayres, l'or faisait prime, et pour cinq francs, qui, au pair, auraient valu cent centavos, je recevais cent soixante-cinq centavos en monnaie de papier, ce qui mettait la piastre nationale à trois francs vingt-cinq au lieu de cinq francs; le prix des choses n'était pas pour cela augmenté : si bien que mon voyage me coûta quatre cent dix piastres, ce qui en temps de change au pair eût donné deux mille cinquante francs, et, au change actuel, n'en faisait que mille trois cent quarante environ : c'était vraiment pour rien. Pour ce prix, j'avais parcouru toutes les provinces de la république Argentine et atteint par ses grands fleuves le Paraguay, le Brésil et la république de l'Uruguay.

Émile DAIREAUX.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Hoang-ho à Balekoun-Gomi (voy. p. 210). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

DE ZAÏSSANSK AU THIBET

ET AUX SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE),

TROISIÈME VOYAGE DE N. PRJÉVALSKY EN ASIE CENTRALE [1].

1879-1880.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

EXPLORATION DES SOURCES DU FLEUVE JAUNE.

Caractéristique générale du bassin supérieur du Hoang-ho. — Description de cette partie de son cours. — Les Kara-Tangouts. — Leurs *chamans*. — Achat de mulets. — Région de Balekoun-Gomi. — Séjour enchanteur. — Température; pauvreté de la flore. — Voyage en amont du fleuve Jaune. — Plateau sans eau. — Mont Sian-si-beï. — Rivière Baga-gorghi. — Menaces des Kara-Tangouts. — Le faisan oreillard. — Chasse au faisan. — Montagne et temple de Djakhan-fidza. — Marche vers la rivière Oumou. — Bivouac près du Tchourmyn. — Marche au bord du Hoang-ho. — Impossibilité de continuer la route.

Les sources du célèbre fleuve Jaune [2] sont jusqu'à présent cachées à la curiosité des Européens. D'abord la partie de l'Asie centrale où se trouvent ces sources est généralement inconnue, et, de plus, l'accès en est extrêmement difficile. Elles se trouvent au sud de la chaîne du Koukou-nor, dans l'angle nord-est des montagnes du Thibet, là où le puissant plateau, montrant à nu son squelette, prend un caractère tout à fait sauvage. Le fleuve entre immédiatement dans la zone des montagnes gigantesques; dans cette région, son cours, souvent entravé et même barré par les rochers, change continuellement de dimension et de direction. Nous avons pu l'étudier sur une étendue de 250 verstes (268 kilomètres), à partir de la ville de Gouï-Douï, mais il nous fut impossible de parvenir jusqu'aux sources mêmes du fleuve.

La région supérieure du Hoang-ho présente de hautes montagnes presque inaccessibles, reliées entre

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

2. *Hoang-ho*, d'après la prononciation des Chinois du Sud, adoptée par les Français, ou *Khouan-khé*, selon la transcription des Russes, en relations surtout avec les Chinois du Nord.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles par des plateaux couverts de pâturages et sillonnés de profonds défilés qui s'entrecoupent dans tous les sens. Ces montagnes appartiennent au système du Kouen-lun central et ont leur direction générale de l'ouest à l'est; les unes sont dans le prolongement de celles qui limitent le Thibet du côté du Tsaïdam; les autres, plus au nord, couvrent tout l'espace jusqu'au Koukou-nor. Elles ont toutes un aspect sauvage, mais il n'y en a que quelques-unes qui dépassent la limite des neiges permanentes. Elles se rattachent entre elles par des plateaux herbus, plus ou moins vastes, qui sont d'anciens fonds lacustres. Les eaux y ont déposé, pendant leur long séjour, des masses de cailloux et de sable entremêlés de parcelles de lœss; ces dernières prédominent dans les plaines les plus vastes et les plus éloignées des hautes cimes. Ces montagnes sont sillonnées de ravins profonds, souvent pleins d'eau, au moins dans la saison des pluies. Dans les montagnes l'eau roule avec une rapidité étonnante et tombe souvent en cascades; sur le plateau, elle devient plus calme et s'étale au milieu des terrains d'alluvion. Du côté des pâturages, rien ne fait prévoir ces ravins, on ne les aperçoit que lorsqu'on est sur le bord; cependant leur profondeur atteint souvent 100 à 150 mètres. Les parois ne se composent que de sable et de gravier, de sorte que, sous l'action du vent, des pluies ou des neiges, des blocs s'en détachent et roulent avec fracas au fond des gorges. Aussi les pentes présentent l'aspect fantastique de tours, de murs, de pyramides, à travers lesquels les Tangouts ont tracé des sentiers qui vont jusqu'à l'eau. Au fond on aperçoit des bosquets de peupliers, de saules et de roseaux; sur les pentes croissent par places l'acacia, l'épine-vinette, l'églantier, le chèvrefeuille, le groseillier et le sorbier.

Au sommet ces arbustes sont remplacés par des pins et des genévriers avec un sous-bois très touffu.

A l'endroit où le Hoang-ho, venu du nord, en s'appuyant au massif du Koukou-nor tourne brusquement vers l'orient, se trouve le point extrême de la population sédentaire, la région de Balekoun-Gomi. Le fleuve y coule à une altitude de 2580 mètres, et aux basses eaux il mesure de 100 à 120 mètres de largeur. Il est alors limpide, mais assez profond pour qu'on ne puisse nulle part le passer à gué; son courant est d'environ 100 mètres à la minute. Pendant la période des pluies sa rapidité et sa largeur augmentent, et l'eau devient jaune par le lœss qu'elle tient en suspension. En novembre il se couvre de glaces, qui ne fondent qu'en février; mais, ces glaces n'étant ni continues ni solides, les communications d'une rive à l'autre sont toujours fort difficiles.

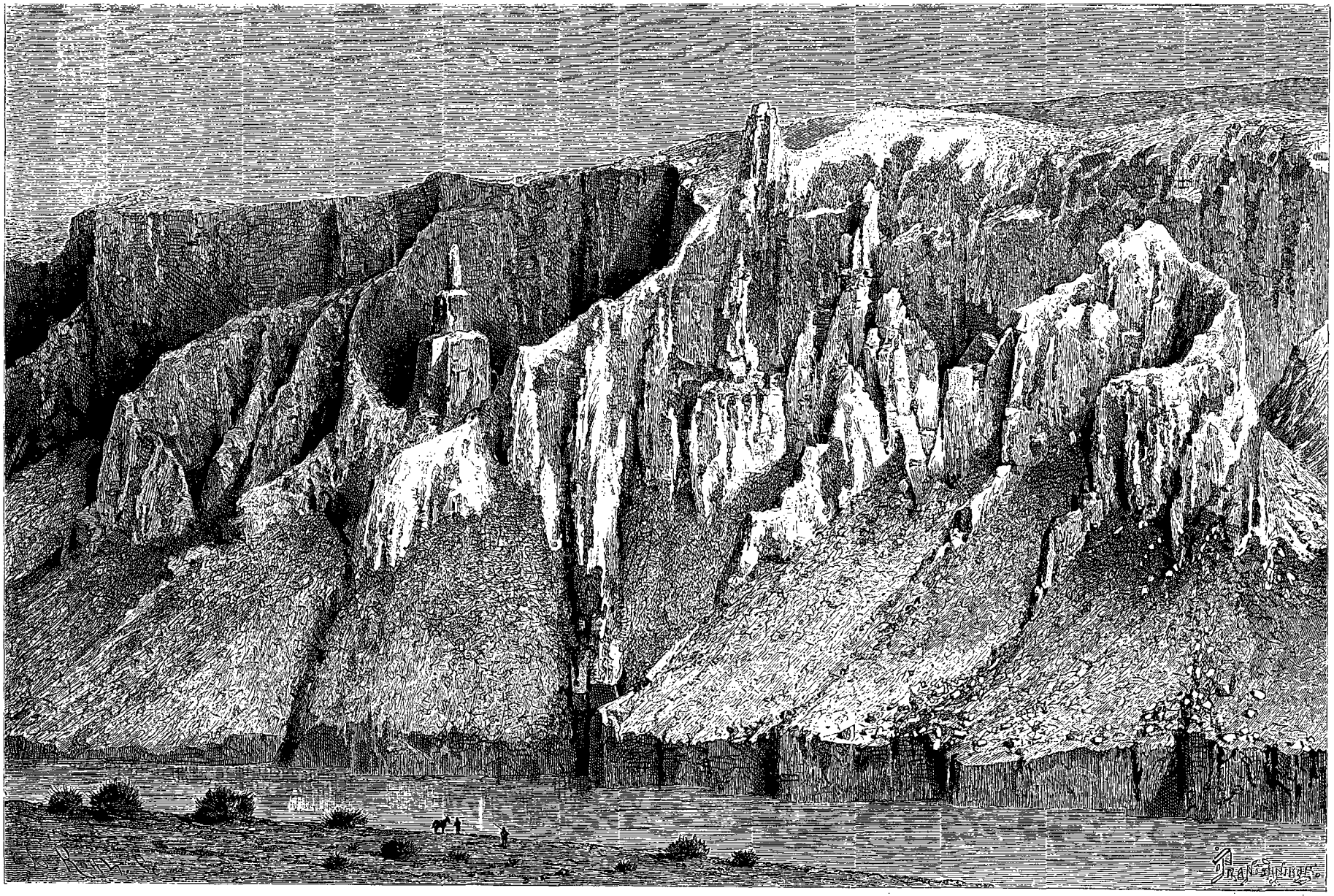
A Balekoun-Gomi le fleuve Jaune fait un coude vers l'est, et conserve cette direction pendant environ 300 kilomètres, jusqu'à la ville de Lian-tcheou-fou. Là il fait de nouveau un brusque détour, vers le nord et, traversant la partie orientale du Nan-chan, il arrose la province de Han-sou, puis entre dans les déserts d'Alachan et d'Ordos. Nous n'avons exploré le cours occidental du Hoang-ho que sur une longueur de 70 kilomètres, entre le Balekoun-Gomi et l'oasis de Gouï-Douï : sur ce court espace le niveau baisse de 390 mètres. Aussi, dans cette partie, le fleuve roule ses eaux avec fureur, au fond d'une gorge profonde, formée à droite par les talus abrupts du haut plateau, et à gauche par des roches schisteuses appartenant aux montagnes méridionales du Koukou-nor.

L'oasis de Gouï-Douï est formée par les rivières Moudjik-ho et Doun-khé-tsian, qui prennent naissance sur les pentes des monts Djakhar. Un peu au-dessus tombent dans le Hoang-ho les rivières Djmatcheou, Doro et Tagalyn, qui descendent des montagnes du nord; vers leur confluent se trouvent des villages chinois et tangouts. Enfin, au-dessous du Balekoun-Gomi arrive la rivière Cha-Kougou, qui coule le long d'un plateau herbu, au fond d'une profonde tranchée.

Près de Gouï-Douï, le fleuve Jaune est devenu un peu plus large que vers le Gomi, mais il n'est pas plus profond, de sorte que depuis ses sources jusqu'en cet endroit la navigation est à peu près impossible. En amont du Balekoun-Gomi, du confluent du Tchanga-gol à celui du Baga-gorghi, sur une longueur d'environ 100 kilomètres, le fleuve coule du sud-sud-ouest au nord-nord-est; il coupe ici un vaste plateau bordé, sur la rive gauche, par le mont Sian-si-beï et, sur la rive droite, par le mont Djoupar. L'altitude de ce plateau est d'environ 3000 mètres; le sol est en partie sablonneux, en partie argileux, et couvert de bons pâturages, mais il manque d'eau. Le lit du fleuve y est enfoncé à plus de 325 mètres; le ravin au fond duquel il coule a d'abord de 6 à 8 kilomètres de largeur, mais il se rétrécit considérablement vers le sud. Les bords en sont très escarpés et même forment, sur la rive droite, de véritables précipices hauts de 30 à 100 mètres. Du point où le Baga-gorghi se jette dans le Hoang-ho, ce fleuve coule du sud au nord; il reçoit à gauche le Tchourmyn, et à droite, presque en face, la rivière Baa, tous deux assez considérables et coulant également au fond de profondes tranchées.

En amont du confluent de la Baa, le fleuve Jaune se rétrécit encore entre les escarpements de ses rives, dont, par endroits, les rochers ne sont éloignés que de cinquante mètres, et il roule avec fureur des cailloux énormes. La seconde chaîne de montagnes qu'il traverse, à soixante-cinq kilomètres au sud de ce confluent, est, selon toute probabilité, le prolongement de l'enceinte du Thibet du côté du Tsaïdam méridional, et se lie aux monts Chouga et Ouroundouchi. Nous n'avons pu apprendre le nom de la partie occidentale de ces montagnes, mais sur la rive droite ou orientale elles sont connues sous le nom de Dzoun-mo-loun. Ces dernières, quoique sauvages et très élevées, quelquefois même inaccessibles, n'atteignent pas la hauteur des neiges éternelles. Dans toute la partie du bassin du Hoang-ho que nous avons explorée, on ne trouve qu'un sommet qui arrive à cette limite, c'est le mont Ougoutou, situé sur la rive droite. Du sud de ce mont se détache une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Escarpement de la rive gauche du Hoang-ho, près de la rivière Tchourmyn (voy. aussi p. 218). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite chaîne transversale qui borde à l'est le lac de Tasso et sert de lien avec les chaînes plus méridionales. Encore plus au sud se dresse le mont Amné-Matchin ou Amné-Moussoun, qui force le fleuve Jaune, immédiatement après sa naissance, à faire un brusque détour. A notre avis, ce détour n'est pas aussi considérable que l'indiquent les cartes, mais il n'y a que les explorations des voyageurs européens qui pourront débrouiller ce chaos de montagnes.

Les Kara-Tangouts forment toute la population de la partie du bassin supérieur du Hoang-ho que nous avons explorée. Une minime partie d'entre eux est établie à demeure fixe dans la région voisine de l'oasis de Gouï-Douï; les autres sont nomades. Les premiers sont généralement désignés sous le nom de *Djakhou*, et les seconds sous celui de *Rounva*. Ceux-ci se subdivisent en nombreuses tribus, qui reconnaissent peu l'autorité des gouverneurs chinois et ne payent aucun impôt. Il est impossible d'en indiquer le nombre; il doit être considérable, car on en rencontre partout. Ces tribus sont entre elles dans un état de guerre permanent au sujet de la possession des pâturages. Par leur physionomie, les Kara-Tangouts se distinguent facilement des Thibétains et de ceux de leurs congénères que nous avons été à même d'observer. Chez eux la face est plus large, les oreilles plus détachées, les yeux plus obliques, surtout chez les jeunes gens; en un mot ils se rapprochent plus du vrai type mongol. On rencontre des figures supportables chez les petits garçons et les jeunes gens; mais les vieillards sont fort laids, d'autant plus que leur teint, généralement couleur cannelle, fonce beaucoup en vieillissant. Ils ne portent ni barbe ni moustaches; il est probable que chez eux cet ornement pousse mal. Ils se rasent la tête, en laissant parfois une tresse sur la nuque. Ils ont tous un long sabre passé dans la ceinture et portent souvent un fusil à mèche ou une lance. Les femmes sont de taille moyenne; dans leur jeunesse elles ne sont quelquefois pas désagréables. De même que les hommes, elles ont toutes les yeux et les cheveux noirs; elles recherchent les ornements et les bijoux. Elles séparent leurs cheveux au milieu de la tête et en forment deux longues tresses qu'elles garnissent de grains de corail, de plaques d'argent ou de cuivre, de coquillages, et qu'elles attachent par derrière au moyen de larges rubans. Leur costume, identique à celui des hommes, consiste en une vaste pelisse de peau de mouton, en un caftan de drap ou de *dalemba*, un pantalon de même étoffe et une paire de bottes chinoises. Les deux sexes se couvrent la tête de bonnets en dalemba ou en peau de mouton et parfois d'étroits chapeaux de feutre.

Des tentes de feutre noir servent de demeures aux Kara-Tangouts; elles ne diffèrent de celles des Thibétains que par la disposition du foyer intérieur. Il est à remarquer qu'ils ne brûlent que de l'argal, quoique le bois soit abondant dans le pays. Sans doute pour plus de sécurité, ils établissent toujours plusieurs tentes à proximité l'une de l'autre, et de préférence sur une hauteur. Chaque groupe est gardé par plusieurs chiens assez semblables à nos terre-neuve; ces animaux, très farouches, surveillent aussi les troupeaux, seule richesse de leurs maîtres.

Les Kara-Tangouts n'élèvent guère que des yacks ou des moutons; ils ont peu de chevaux et point du tout de bœufs ni de chameaux. Dans leurs montagnes ils trouvent d'excellents pâturages; mais ils ne peuvent passer l'hiver sur les plateaux, sans doute à cause de l'abondance des neiges, et en automne ils transportent leurs tentes dans les défilés les plus profonds. Leurs troupeaux leur donnent la nourriture, viande, beurre et lait, auxquels ils ajoutent du thé et du *dzamba* que leur vendent les Chinois.

Les Kara-Tangouts sont en général d'un caractère morose et cupide; jamais chez eux nous n'avons vu un air aimable, ni entendu un éclat de rire; les enfants mêmes ne jouent pas. Ils se livrent souvent au pillage; les Mongols du Koukou-nor et du Tsaïdam les redoutent et leur donnent le nom d'Oroughyns, comme nous l'avons vu; mais les Kara-Tangouts n'attaquent jamais que là où ils ne rencontreront pas de résistance : ils sont très poltrons, comme tous les Asiatiques, en outre indolents et malpropres; de même que tous les nomades, ils abandonnent leurs morts dans les champs, pour servir de pâture aux animaux; ils ne brûlent que leurs lamas.

Les Tangouts nomades n'ont qu'une seule femme, qui est souvent une Mongole ravie dans leurs incursions. Ceux qui sont sédentaires, sans doute par économie, n'ont généralement qu'une femme pour deux ou trois hommes; nous avons déjà rencontré cette coutume au Thibet. Cette femme est maîtresse au logis, seulement elle a toute la charge du ménage et du bétail. D'après ce qu'on nous a dit, la langue des Tangouts diffère beaucoup de celle des Thibétains. Ils sont tous bouddhistes, mais nous ne savons pas de quelle secte.

Quoique fort enclins au brigandage, ces gens sont très pieux; on rencontre fréquemment des hommes tenant un chapelet et marmottant des prières; il y a un lama dans chaque tente, et les chapelles ne sont pas rares, même dans les montagnes les plus sauvages. On offre dans ces temples une partie des objets pillés, pour obtenir la rémission du péché. A côté de la stricte observation des pratiques religieuses, les sortilèges ont aussi leur place; ils sont pratiqués par des *chamans* appartenant à la classe des lamas, que leur bizarre coiffure distingue des autres. Comme les sorciers africains, ces chamans ont la réputation de faire tomber la pluie, d'éloigner la grêle et la foudre. On raconte partout leurs miracles. Les chamans ont une très grande influence sur les Tangoutes; on les respecte, on leur sert les meilleurs plats, et l'on craint fort de les blesser par quelque parole inconsidérée.

A mon retour de Sining au bivouac de Chala-Khoto, nous consacrâmes deux jours (le 15 et le 16 mars) à la réorganisation de notre caravane. Nous envoyâmes à Ala-chan, sous la surveillance du cosaque Garmaïef, nos collections et tous les objets qui ne nous étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas indispensables. Nos provisions de bouche, à elles seules, n'en formèrent pas moins la charge de quatorze mulets. Ces animaux rendent de très grands services en Chine, où ils servent de bêtes de somme, de montures et d'attelages. Mais dans un voyage à travers des pays non cultivés, sans routes, ils sont loin de valoir les chameaux. Le mulet est d'abord moins fort, puis plus difficile à nourrir, il ne supporte pas la soif et exige beaucoup plus de soins et de surveillance; s'il suffit de trois ou quatre hommes pour soigner et conduire une bande de vingt chameaux, il en faut au moins huit pour le même nombre de mulets. Il est vrai que le mulet gravit mieux les montagnes, mais il se fatigue très vite dans les plaines sablonneuses; il ne sait, comme le chameau, ni éviter les trous creusés par les lagomys, ni découvrir les gués. Il nous était impossible de nous procurer ici des chameaux, et les neuf que nous avions ramenés de notre excursion au Thibet étaient en si mauvais état que nous dûmes les laisser à Balekoun-Gomi.

Une distance de 60 kilomètres seulement nous séparait du fleuve Jaune si désiré; mais nous avions deux montagnes à traverser, la chaîne méridionale du Koukou-nor et celle de Balekoun. Cette dernière, qui n'est pas longue, s'étend d'abord parallèlement à celle du Koukou-nor, puis, après s'en être rapprochée, elle aboutit à la rive gauche du fleuve. Les pentes sont douces; on n'y rencontre ni rochers ni forêt, à peine quelques arbustes; le versant septentrional est couvert de pâturages; celui du sud est formé de cailloux et de lœss complètement aride, fortement sillonné de trous et de crevasses.

De la pente méridionale du Balekoun, nous vîmes le Hoang-ho se déployer en large ruban argenté au milieu des arbustes et bordé sur l'autre rive d'une haute muraille de granit. Nous voyions également serpenter le sombre défilé de la rivière Cha-Kougou. Le long du fleuve, s'élevait vers l'est une masse imposante de rochers, et vers l'occident une montagne jaune de sables mouvants; on découvrait au loin vers le sud sa profonde vallée encastrée dans un vaste plateau herbu se perdant à l'horizon.

Balekoun-Gomi forme, comme nous l'avons déjà dit, la limite extrême de la population sédentaire dans la vallée supérieure du Hoang-ho. Dans les trois hameaux portant ce nom de Gomi sont établies, sous des *fanzas* chinoises, environ cent quarante familles de Kara-Tangouts, qui relèvent de l'autorité de l'amban de Sining. Sur des champs arrosés par des canaux dérivés de la rivière Tchanga, on cultive le froment et l'avoine; on n'y voit aucun arbre fruitier. Nous dressâmes nos tentes au milieu des arbustes qui bordent la rive gauche du fleuve. Nous étions à 2580 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Depuis huit mois nous n'avions pas campé à une aussi faible altitude. Les bocages avaient pour chacun de nous un charme tout particulier après un si long séjour au milieu des déserts uniformes du Thibet, du Tsaïdam et du Koukou-nor. Au froid avait succédé une véritable température printanière, et nous ne rencontrions plus le Chinois insolent ni le Mongol cupide. Les Tangouts venaient rarement nous voir. Nous décidâmes de nous reposer pendant dix jours dans ce lieu charmant. Je profitai de cette occasion pour renvoyer notre interprète avec deux cosaques à Donkyr, afin d'y acheter encore un mulet et trois chevaux de selle, et de nous rapporter de la dzamba, de la farine, etc.

Notre espoir de rencontrer en ce lieu charmant une riche flore et de nombreux animaux fut loin de se réaliser. Cinq ou six espèces d'arbustes formaient autour de nous des taillis assez touffus, du milieu desquels émergeaient quelques bouquets de peupliers; mais, au-dessous, point d'herbes, rien que l'argile dénudée ou des cailloux couverts de poussière. Comme animaux, nous n'y aperçûmes que des loups, des renards, des lièvres et plusieurs petits rongeurs; parmi les oiseaux, des pies bleues, des merles, des moineaux et le pic de Chine (*Picus mandarinus*). Les rivières étaient plus riches; nous y prîmes treize ou quatorze sortes de poissons.

La température s'élevait : à une heure après midi, nos thermomètres marquaient 25 degrés; et le tonnerre gronda le 24 mars.

Il était important de nous procurer un guide; nous savions que plusieurs de ces Tangouts avaient visité les sources du fleuve Jaune, cependant aucun n'en soufflait mot : évidemment ils s'effrayaient du but mystérieux de notre voyage. Après bien des pourparlers, nous finîmes par en trouver un, mais il était presque aveugle et complètement idiot, et il avouait ne pas connaître le fleuve à plus de cent kilomètres en amont. Nous l'engageâmes toutefois, comptant bien pouvoir nous orienter ensuite nous-mêmes.

Nous nous mîmes en route le 30 mars, en remontant le fleuve Jaune. Bientôt nous nous trouvâmes au milieu de ravissants bosquets où il y avait beaucoup de faisans et de petits oiseaux. Des monticules de sable nous barrèrent tout à coup la route et, après bien des efforts inutiles, il nous fallut quitter les bords du fleuve et grimper péniblement sur le plateau, situé à une altitude moyenne de 3000 mètres. Il s'étend au loin vers l'ouest et forme une plaine accidentée couverte d'une herbe excellente, seulement il manque absolument d'eau. Le climat y est plus rude que dans la vallée, et, dans la nuit du 3 au 4 avril, le thermomètre descendit à 18 degrés.

L'étape suivante nous conduisit aux monts *Sian-si-bei* ou *Koutchou-Dorghen*, comme les appellent les Tangouts. Ces montagnes, dont aucun sommet n'atteint la limite des neiges éternelles, présentent des pentes douces couvertes d'une très bonne herbe. Il n'y a point de forêts, mais seulement des touffes d'arbustes. On y rencontre des ours, des loups, des renards, des musc et des lapins. Les lagomys et les rats-taupes y abondent, ainsi que les gypaètes et les vautours.

Après une marche de vingt-huit kilomètres au delà du Sian-si-bei, nous arrivâmes à la rivière Baga-gorghi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le premier affluent de gauche du Hoang-ho qui ait quelque importance. Il vient du mont Ougoutou, et son courant est tellement rapide, qu'il est souvent impossible de le passer à gué. Il s'est creusé à travers le plateau une vallée large d'un kilomètre à la partie supérieure et profonde de plus de 325 mètres. Les parois, fortement ravinées, sont en pente assez douce et couvertes d'acacias, d'épines-vinettes, d'églantiers et de chèvrefeuilles. Plus haut, le pin s'y mêle au genévrier. Dans ces fourrés vivent le faisan commun, le faisan oreillard, la perdrix de si-fan, la pie bleue et une foule de petits oiseaux.

Les indigènes, quoique prévenus de notre excursion par leurs amis de Balekoun-Gomi, s'effrayèrent de notre arrivée et résolurent de chercher à nous intimider, pour se débarrasser le plus vite possible de notre présence.

Le lendemain un cavalier s'approcha de notre bivouac, jeta quelques paroles à notre guide et s'éloigna rapidement. Il paraît que c'était un ambassadeur des Kara-Tangouts qui venait nous prévenir que nous allions être tous massacrés. Nous nous tînmes sur nos gardes; nous ne nous couchions qu'armés et nous n'allions à la chasse que le revolver à la ceinture. C'était une fausse alerte, nous ne fûmes point attaqués, et même nos relations avec les Tangouts devinrent assez intimes. Pendant les huit jours que nous passâmes sur les bords du Baga-gorghi, nous fîmes une guerre acharnée aux oiseaux, pour enrichir nos collections; nous chassions de préférence le faisan oreillard.

Ce magnifique oiseau est de la taille de notre coq domestique; il paraît plus grand à cause de sa queue longue et bien fournie. Son plumage est bleu ardoisé; des deux côtés de la tête il porte une plaque nue d'un rouge ardent; le bec est jaune, la gorge blanche ainsi que les deux bouquets de plumes auxquels il doit son nom. Le dessus de la queue est bleu d'acier avec des reflets verts; les plumes latérales, au nombre de quatre à sept de chaque côté, ont leur bord extérieur blanc; les quatre plumes médianes sont plus relevées, plus longues et légèrement recourbées à leur extrémité. Les pieds, rouges, très forts, sont armés d'éperons chez les mâles. Nous avions déjà rencontré cet oiseau dans l'Alachan et le Nian-chan, jusqu'à 3300 mètres d'altitude. Il se plaît surtout au milieu des buissons touffus, où il trouve facilement sa nourriture, exclusivement végétale. Il mange de l'herbe, les bourgeons et les fleurs de l'épine-vinette ainsi que ceux d'autres arbrisseaux et toutes sortes de baies. En hiver il recherche la *djouma*, c'est-à-dire la racine de la *Potentilla anserina*, qu'il déterre avec ses ongles puissants. Il marche le plus souvent à terre, d'un pas mesuré et la queue relevée; il court fort vite et s'envole rarement; au reste son vol est lourd et de peu de durée, comme celui du coq de bruyère. Ils dorment et nichent à terre; la femelle pond de cinq à sept œufs, d'un gris olivâtre et de la grosseur d'un œuf de poule. Ils soignent bien leurs petits, mais en cas de danger ils ne cherchent guère à les défendre.

La chasse au faisan oreillard est extrêmement difficile. A peine peut-on le distinguer à travers les fourrés et les taillis, et l'approcher à portée de fusil. D'un autre côté, la mollesse et l'épaisseur de son plumage font que ses blessures sont rarement mortelles, et, le fussent-elles, il trouve encore la force de fuir; on le retrouve alors difficilement.

Les chasses les plus fructueuses étaient celles que nous faisions au lever de l'aurore. L'une d'elles, au bord du Baga-gorghi, s'est profondément gravée dans mon esprit.

Vers le soir nous étions partis à quatre pour nous rendre à une lieue de notre campement. Nous arrivâmes avant le coucher du soleil; après avoir attaché nos chevaux, nous pénétrâmes dans la broussaille afin de reconnaître les gîtes de nuit des oiseaux. Nous nous arrêtâmes sous de grands pins où se voyaient des traces non équivoques de leur passage. Le jour baissait de plus en plus; une volée de pies bleues s'abattit près d'une source et disparut dans les buissons; de grands merles s'assemblèrent de tous côtés; l'un d'eux chantait, sa voix ressemblait tout à fait à celle des merles d'Europe. Je me rappelai ces soirées de printemps où, dans mon pays, j'écoutais le ramage des oiseaux en guettant le passage de la bécassine.

Plus le soir s'avançait, plus les oiseaux devenaient bruyants; puis leurs voix s'éteignirent, et tout à coup la forêt devint aussi calme que si elle ne renfermait aucun être vivant. Bientôt la lune parut à l'horizon, et, les faisans ne venant pas, nous retournâmes à notre bivouac, où pétillait un grand feu. Nos cosaques nous avaient préparé le thé et une tranche de mouton rôti; nous soupâmes et, roulés dans nos couvertures, nous nous couchâmes sur la mousse.

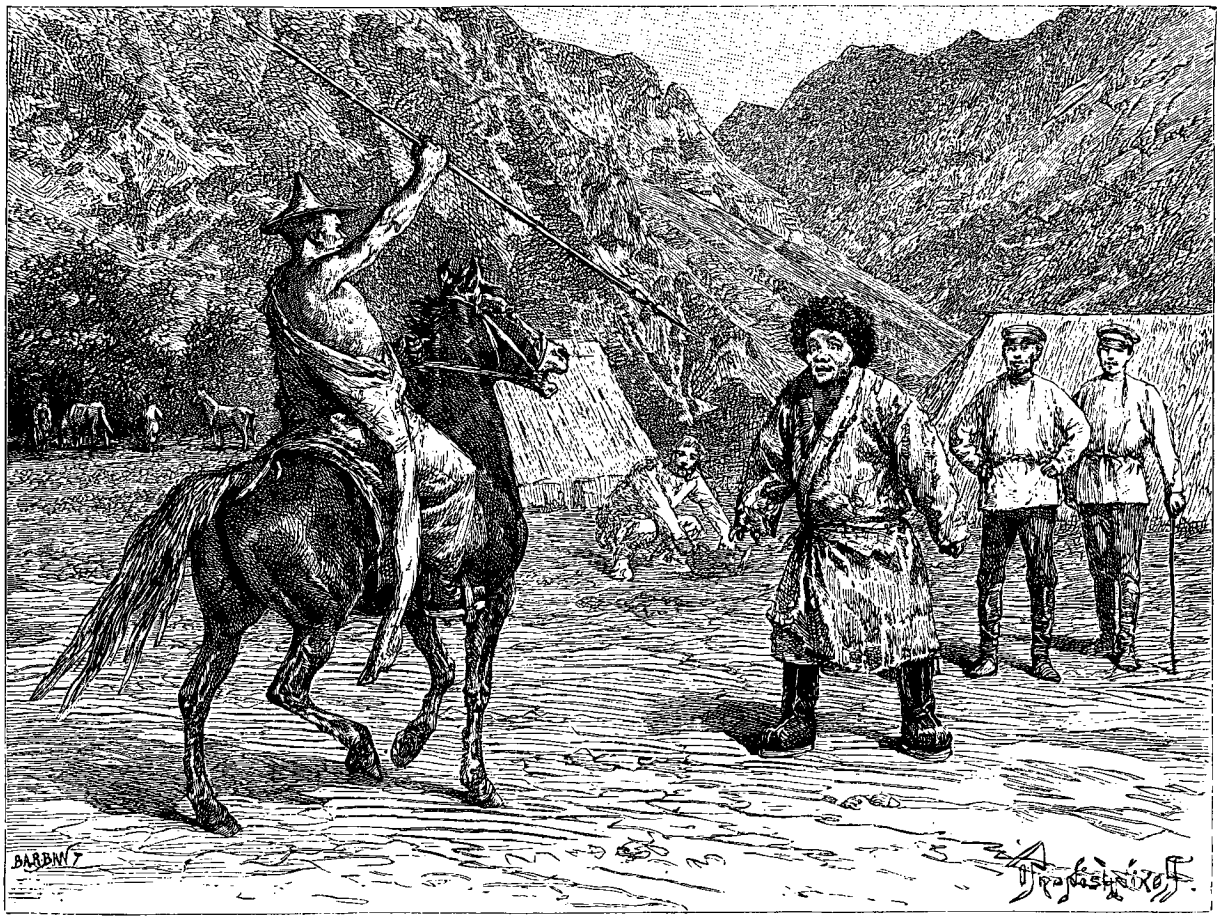
Rien de plus beau, de plus enchanteur que cette paisible nuit d'été! La lune brillait d'un si vif éclat qu'on aurait pu lire; devant et derrière nous s'élevaient les hautes parois du défilé, au fond duquel serpentait un ruisseau faisant entendre son murmure, et la forêt nous enveloppait de toutes parts.

Enfin mes paupières se fermèrent, et je m'assoupis, mais pour me réveiller bientôt. Tout était calme, on n'entendait que le gazouillis du ruisseau et de temps en temps le hennissement d'un de nos chevaux. Je regardai la lune, et, comme elle brillait fort haut dans le ciel, je vis que le jour n'était pas encore proche. Alors, m'étant roulé plus étroitement dans ma couverture, je m'endormis d'un profond sommeil. Vers le matin l'air se refroidit, la lune se cacha derrière les montagnes, et, comme l'orient se colorait d'une bande lumineuse, je vis qu'il était temps de nous lever et de nous mettre en chasse. Après avoir déjeuné d'une tasse de thé, nous prîmes nos carabines et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Tout dormait encore, mais au bout d'un quart d'heure le cri aigu de la perdrix de si-fan retentit au loin. Aussitôt on entendit le babil des pies bleues dans les buissons, puis un appel prolongé du faisan oreillard, auquel répondirent les cris de plusieurs couples dispersés dans les taillis : notre cœur tressaillit de joie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cependant l'aurore éclairait distinctement les objets ; les oiseaux chantaient dans les arbres, mais le cri du faisan se produisait rarement; enfin, deux mâles passèrent, malheureusement hors de portée ; j'en aperçus un troisième, et il me fut encore impossible de le tirer. Le dépit commençait à s'emparer de moi, d'autant plus que j'avais déjà entendu retentir la carabine d'un de mes compagnons. Je restai néanmoins à ma place, et ma persévérance fut récompensée. A quarante pas de moi je vis un magnifique couple, marchant d'un pas égal, sans se douter du danger. Mon premier coup de feu tua raide le mâle ; le second blessa la poule, qui parvint à s'échapper. Sans m'aventurer à la poursuivre, je retournai au bivouac, où mes compagnons m'attendaient. Ils avaient aussi tué un faisan. Plus tard nous fîmes des chasses plus fructueuses, et vingt-six de ces splendides oiseaux enrichirent nos collections.

La rivière Baga-gorghi était le point extrême dont notre guide connût tant soit peu la route. Il fallut envoyer des reconnaissances, malgré les difficultés qu'elles présentent dans un pays tout sillonné de montagnes et de ravins. Nous n'hésitâmes pas, et, nous avançant à l'aventure, nous fîmes une marche de dix kilomètres jusqu'au pied de la montagne de Djakhan-



Kara-Tangout à cheval. — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et les gravures de l'édition russe.

fidza. Nous campâmes au milieu d'une prairie, au bord d'un ravin mesurant jusqu'à 50 kilomètres de profondeur. Ses parois sont taillées presque à pic dans des roches de schiste argileux, et au fond roule une petite rivière qui sépare le Djakhan-fidza d'une autre montagne aussi haute mais moins rocailleuse.

Au pied septentrional de la première montagne se trouvait une petite chapelle très fréquentée par les Kara-Tangouts; nous vîmes comment les dévots, marmottant des prières et fléchissant le genou tous les trois pas, faisaient le tour de la montagne, qu'ils considèrent comme sacrée. Il est défendu d'y chasser; c'est pourquoi les koukou-iamans y pullulent en toute sécurité, ainsi que les perdrix oullars, et un peu plus bas les muscs et les faisans oreillards.

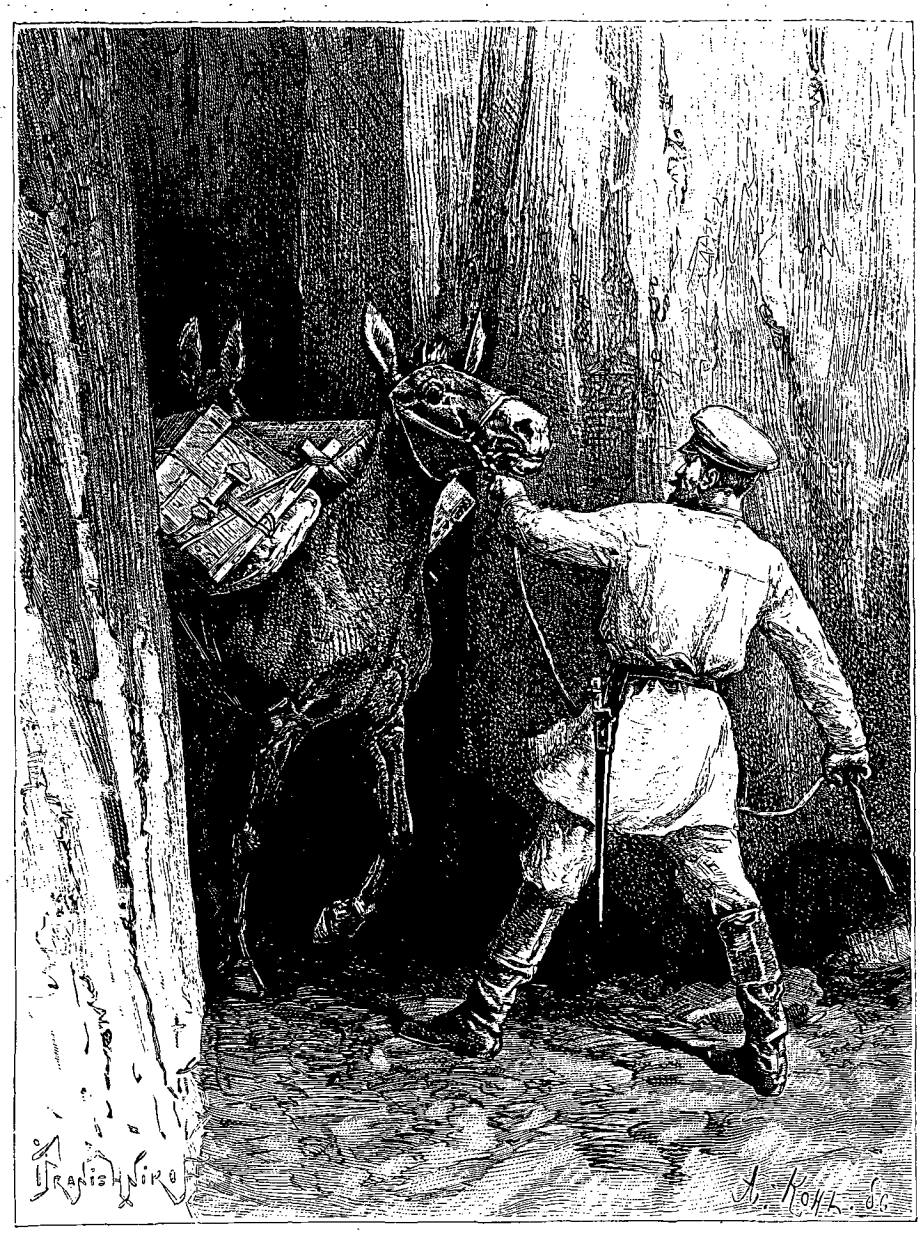
On s'étonne de la quantité de rhubarbe qui pousse sur les pentes : les Tangouts ne la vendent pas, et les Chinois n'osent pénétrer dans cette région. Nous en avons récolté une racine qui, humide, pesait dix kilogrammes et demi, et, séchée, cinq kilogrammes.

Quand nous atteignîmes le plateau du Djakhan-fidza (3540 mètres), la chaleur qui nous avait caressés au bord du Bagagorghi, fit place au froid, et rien de meilleur ne nous attendait au bord de la rivière Oumou, où nous arrivâmes six jours après. Ce cours d'eau, qui est un affluent du Baga-gorghi, coule au pied

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une gorge tournée vers le nord et dont les pentes sont couvertes d'une épaisse forêt de sapins et de genévriers. Les sapins y atteignent des proportions colossales : nous en avons vu qui avaient de vingt-cinq à trente-trois mètres de hauteur. Au bord de la rivière ils étaient remplacés par des trembles et des bouleaux.

Les cosaques envoyés en reconnaissance vinrent nous dire qu'il y avait, à quarante kilomètres de l'endroit où nous campions, une assez grande rivière, nommée Tchourmyn ; nous résolûmes de nous y rendre. Nous y arrivâmes après un voyage de deux jours à travers un défilé sauvage et difficile. Les parois de la gorge où coule le Tchourmyn sont très escarpées et formées de sable et de lœss entremêlés de gravier. Le sentier

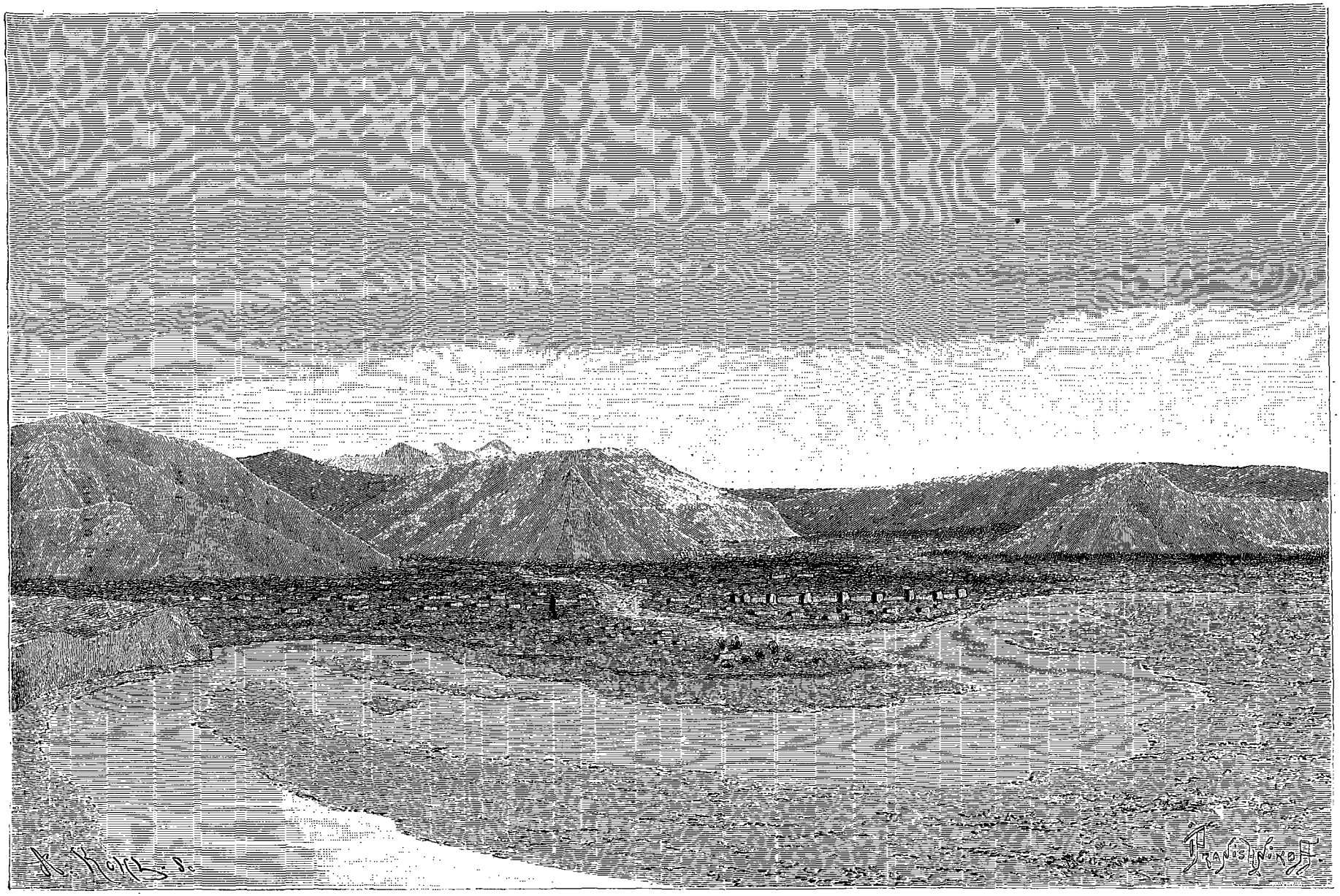


A la sortie du col (voy. p. 218). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte et les gravures de l'édition russe.

que nous suivions était étroit, et la descente était très pénible, à cause des cailloux qui roulaient sous les pieds de nos bêtes. En maints endroits saillissaient des masses énormes de granit qui surplombaient et semblaient tenir à peine au sol. Parvenus au bord de la rivière, nous y trouvâmes dans tout leur épanouissement les feuilles des arbres et des buissons. Les plantes herbacées étaient en pleine floraison ; mais, si les espèces en étaient très variées, les spécimens de chaque espèce étaient peu nombreux et couvraient mal le sol. De plus ces fleurs, poussées au milieu des cailloux et de la terre glaise, ne charmaient ni l'œil par la vivacité de leurs couleurs, ni l'odorat par leur parfum.

Notre bivouac près de la rivière Tchourmyn était établi dans une charmante localité, près d'un petit ruisseau, sous l'ombrage des peupliers. Il faisait chaud,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Oasis de Gouï-Douï (*voy. p. 220*). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et, malgré l'excellent fourrage, nos mulets dépérissaient à vue d'œil. Nous en perdîmes trois, ainsi qu'un de nos chevaux de selle. Les Tangouts de la tribu des *Loun-tcheou* habitent ordinairement cette vallée, mais ils s'étaient déjà éloignés, pour aller passer l'été dans les montagnes voisines. Néanmoins leur chef vint nous voir avec quelques hommes et nous vendit du beurre de yack.

Il était impossible de regagner le Hoang-ho en suivant les rives du Tchourmyn : des masses de rochers nous barraient le passage; il nous fallut remonter sur le plateau, y parcourir à peu près huit kilomètres, puis descendre vers le fleuve, dont le lit est ici à 480 mètres au-dessous de la plaine. Le tiers de cette pente est occupé par des blocs de granit verticaux présentant les formes les plus originales et les plus fantastiques; puis viennent d'autres masses de granit, à travers lesquelles coule majestueusement le fleuve Jaune. Il mesure de quatre-vingts à cent mètres de largeur, avec une profondeur qui dépasse partout vingt mètres. A trois kilomètres au-dessus du confluent du Tchourmyn, il reçoit la rivière Baa, qui vient de l'est et amène des eaux jaunes et troubles. A soixante ou soixante-dix kilomètres de cette rivière passe le chemin de caravanes qui conduit de Sining par Gouï-Douï à Sy-tchouan, et n'est praticable que pour les yacks. Il n'est guère suivi que par des marchands de Sining qui viennent vendre aux Tangouts du thé, de la dalemba, des plaques d'argent, etc.

La vallée du Hoang-ho après le confluent du Tchourmyn s'élargit jusqu'à trois kilomètres et offre un aspect sauvage : là, point de bois; sur le bord seulement de la rivière, quelques touffes de joncs et de roseaux d'où s'élancent de rares peupliers. Malgré l'énorme profondeur du ravin, la descente en est assez commode, mais elle se prolonge sur une longueur de sept kilomètres.

Nous restâmes quatre jours sur les rives du Hoang-ho à chercher un gué pour passer de l'autre côté; toutes nos recherches restèrent infructueuses. Il nous eût fallu construire un radeau, mais les matériaux nous manquaient, et, de plus, ce moyen était bien chanceux avec nos bagages et nos mulets, le courant étant très rapide et les récifs très fréquents. Il ne nous restait que deux partis à prendre : essayer de côtoyer la branche occidentale du mont Ougoutou pour gagner les sources du fleuve Jaune par le Tasso-nor, ou rebrousser chemin.

Quant au premier parti, il fallait résoudre d'abord ces deux questions : Étions-nous capables de traverser sans guide plusieurs chaînes de montagnes inexplorées? Nos mulets étaient-ils en état de supporter ces nouvelles fatigues? L'une et l'autre question se résolvaient par la négative. A notre grand regret, nous prîmes la résolution de regagner Balekoun-Gomi, d'explorer l'oasis de Gouï-Douï et d'y passer le fleuve pour aller reconnaître les montagnes de la rive droite. Nous y trouvâmes de grandes richesses pour nos collections, mais cela ne nous consola qu'imparfaitement de n'avoir pu parvenir aux sources du Hoang-ho.

XVI

EXPLORATION DU COURS SUPÉRIEUR DU FLEUVE JAUNE

Retour près de la rivière Baga-gorghi. — Localités charmantes. — Excursion à Balekoun-Gomi. — Pluies d'été. — Kha-Gomi et Doro-Gomi. — Oasis de Gouï-Douï. — Montagnes au sud de cette oasis. — Flore et faune. — Excursion aux monts Djakhar. — Retour à Gouï-Douï. — Marche vers le Koukou-nor.

Décidés à retourner à Balekoun-Gomi, nous nous mîmes en route dans l'après-midi du 11 mai, et nous parvînmes vers le soir sur le plateau que traverse la gorge du Hoang-ho. Après y avoir passé une nuit, pendant laquelle le thermomètre marqua 42 degrés au-dessous de zéro, nous redescendîmes dans la vallée du Baga-gorghi. Non loin de l'embouchure de cette rivière, nous trouvâmes un endroit charmant où serpentait un ruisseau et où l'herbe poussait en abondance. De gigantesques peupliers, qui mesuraient de vingt à vingt-cinq mètres de hauteur et d'un mètre et demi à deux mètres de diamètre, y formaient des bosquets sous lesquels poussaient des touffes de roseaux et d'osier. Un arome printanier se répandait dans ce petit coin, l'air était embaumé du parfum des fleurs, et les oiseaux chantaient sur toutes les branches.

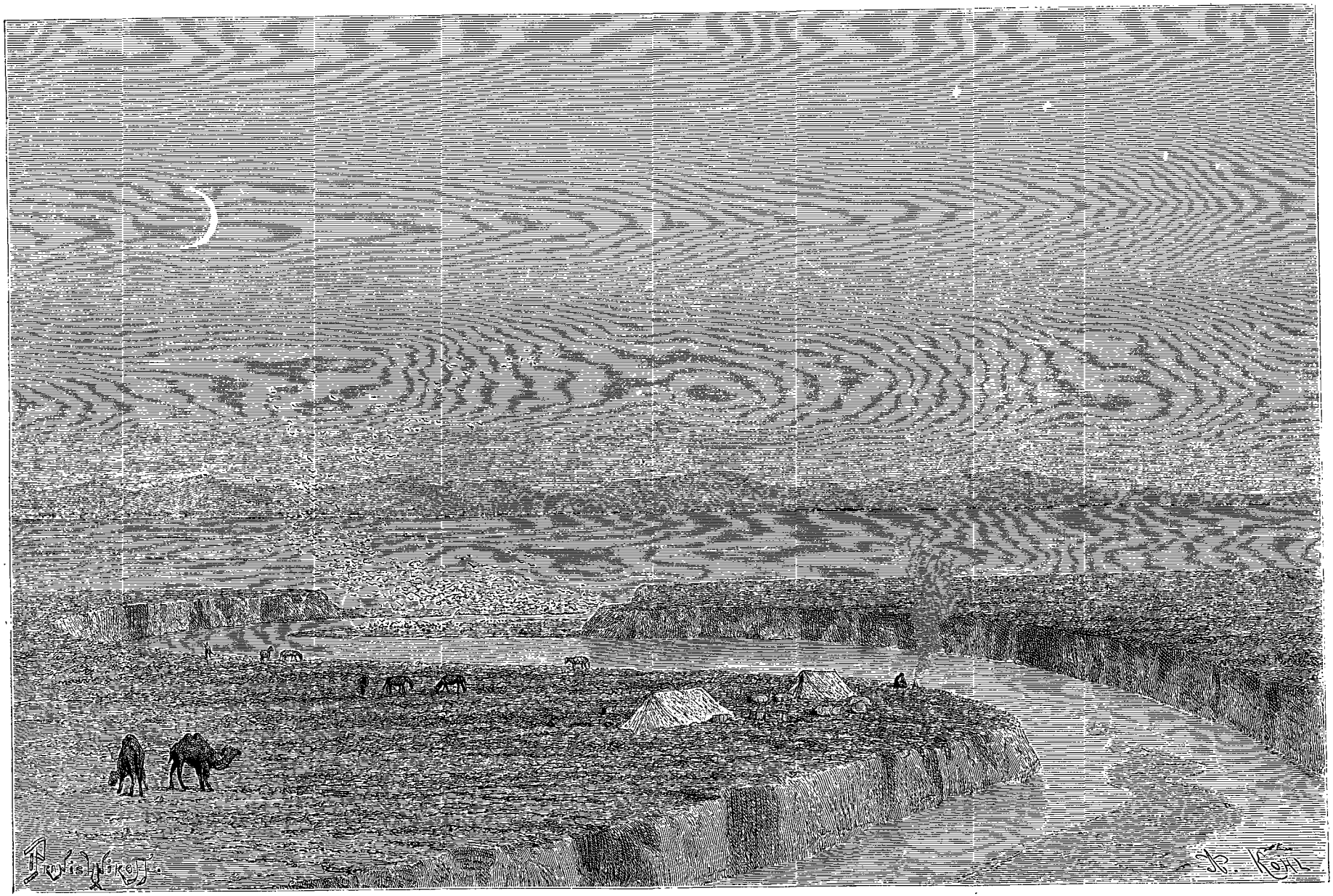
A une petite étape de là, nous rencontrâmes un autre endroit, où les arbres étaient plus abondants et où les buissons chargés de fleurs émaillaient les pentes du ravin. Nous y passâmes deux jours à herboriser et à chasser. Nous arrivâmes le lendemain dans les montagnes de San-si-beï, où nous trouvâmes la *Caragana alpestris* couverte de ses fleurs d'un rose pâle, le chèvrefeuille, l'iris bleu, le trolle et l'adonide bleue, dont la floraison commençait à se développer. Nous voyions arriver la saison des pluies, qui dure ici tout l'été et même une partie de l'automne.

Ce temps froid et pluvieux nous força de passer trois jours près du Balekoun-Gomi; nous y retrouvâmes nos chameaux, mais, les pauvres bêtes n'ayant pas repris de forces, nous ne pûmes en emmener que trois, qui nous suivirent jusqu'à la fin de l'expédition.

Pour nous rendre à Gouï-Douï, où nous avions résolu de passer sur la rive méridionale du fleuve, nous suivîmes d'abord notre ancienne route; puis, tournant à droite, nous traversâmes la chaîne méridionale du Koukou-nor, un peu plus à l'est que nous n'avions fait au mois de mars. Ce nouveau col était aussi très facile et se trouvait à 3420 mètres d'altitude. Comme il avait neigé toute la nuit et que le vent soufflait avec violence, nous eûmes grand'peine à descendre dans la vaste plaine qui s'étend à la sortie; le lœss était tellement détrempé que non seulement les chameaux, mais les mulets glissaient et tombaient, et nous, nous tirions vingt livres de boue à chacune de nos bottes.

Il nous fallait cependant redescendre dans la profonde vallée du Hoang-ho; heureusement à midi la pluie cessa, le vent chassa les nuages, et, comme toujours dans ces régions, en deux ou trois heures le soleil

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du lac Koukou-nor (voy. p. 222). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eut complètement séché le chemin. En même temps nos yeux étaient ravis de l'aspect que présentait toute la vallée, et nous apercevions les cimes neigeuses des monts Djakhar, que nous avions résolu d'explorer; mais pour cela il fallait d'abord gagner l'oasis de Gouï-Douï.

En suivant la rivière Tagalyn, nous rencontrâmes d'abord la bourgade de Kha-Gomi, puis celle de Doro-Gomi, qui est au confluent de la rivière avec le Hoang-ho. Elles sont habitées par soixante-dix familles de Kara-Tangouts qui, dans des champs très bien soignés, cultivent le froment, l'orge, le lin, les pois et les fèves. Il y pousse aussi de grands saules et des peupliers qui en été donnent beaucoup d'ombrage et en hiver fournissent un bon combustible.

Nous traversâmes le fleuve en deux fois sur une grande barque bien établie pour ce genre de service. Le Hoang-ho est ici à 2200 mètres d'altitude, il mesure 120 mètres de largeur, et son courant est très rapide. Quand on veut se rendre à une localité située en aval, on se sert de radeaux d'une construction très originale. Ils se composent de peaux de mouton remplies d'air, que l'on réunit au moyen de perches très minces et que l'on recouvre de joncs; un seul homme dirige ce frêle esquif.

L'oasis de Gouï-Douï, où nous abordâmes, est formée par deux petites rivières qui tombent dans la droite du fleuve Jaune; elle ne comprend que la ville du même nom et une centaine de *fanzas*, disséminées le long des deux rivières. Elle est très fertile, bien arrosée; on y cultive beaucoup de melons et de pastèques; et il y a suffisamment d'arbres fruitiers, poiriers, abricotiers et cerisiers, dont les fruits étaient déjà mûrs. La population de cette oasis s'élève à 6000 ou 7000 individus des deux sexes, Chinois et Tangouts.

Après un jour de repos, nous nous rendîmes dans les montagnes situées au sud. Elles forment un groupe isolé au milieu d'un vaste plateau de lœss; les indigènes leur donnent le nom de Moudjik et de Djakhar. Ces montagnes se dirigent de l'ouest à l'est, mais elles ne s'étendent pas fort loin, et ce n'est que dans leur partie occidentale qu'elles atteignent la limite des neiges persistantes. Elles ressemblent à toutes les montagnes que nous avons vues sur le haut Hoang-ho : pentes escarpées, aspect sauvage, formes grandioses et peu de rochers. Elles sont formées de schistes gris dans les parties inférieure et moyenne, et de granit rouge dans la région supérieure. Toutes les pentes, surtout le versant septentrional, sont couvertes de forêts peu épaisses, où dominent le bouleau de l'Himalaya, le sapin et le genévrier. On y trouve aussi le sorbier et le tremble, sur la lisière l'épine-vinette, le chèvrefeuille, le groseillier, l'églantier, et au bord des rivières le saule, le glaïeul et la spirée. Dans le sous-bois nous vîmes des fraisiers en fleur, des pigamons, des cardamines et aussi des champignons. Au-dessus de 3500 mètres on ne trouve plus que des buissons alpestres, rhododendrons, framboisiers, saules rampants; puis restent seules les plantes herbacées, telles que le pavot jaune, le pavot bleu, le populage, le trolle, l'iris, la dent-de-lion, etc. En un mot la végétation y est très variée, mais, comme dans toutes les hautes montagnes, de peu de durée; ce n'est guère qu'en juin et en juillet qu'on peut en jouir. A 4500 mètres cesse toute trace de végétation; on ne voit plus que la roche nue : il n'y a même pas de lichens.

La faune est la même que dans le Nian-chan oriental; en fait de grands animaux, on y rencontre l'ours, le maral, le koukou-iaman, le chevreuil et le musc; il y a des lièvres et une masse de petits rongeurs, mais point de marmottes. La variété est plus grande parmi les oiseaux; dans les forêts nichent le faisan oreillard, le merle, le pouillot, la mésange; dans les buissons alpestres, le rossignol à gorge rouge et la fauvette babillarde; dans les prairies, l'alouette des champs.

Nous chassions de préférence le traquet bleu (*Grandala calicolor*). Ce charmant oiseau, de la grosseur de notre merle, a été trouvé pour la première fois par Gould dans l'Himalaya, puis par le missionnaire David dans le Sy-tchouan occidental et par moi dans le Nan-chan oriental. Son plumage est très élégant; les ailes et la queue sont noires, et le reste d'un beau bleu céleste; la femelle est tout à fait terne. Il ne niche que dans les hautes montagnes, d'où il descend dans les prairies pour faire la chasse aux insectes, qui semblent être sa seule nourriture.

Les traquets bleus vivent en troupes formées de plusieurs dizaines d'individus, et nichent à proximité les uns des autres. La chasse en est très difficile, parce qu'ils ont l'habitude de se percher au sommet de rochers inaccessibles; cependant nous en avons tué vingt-cinq en un jour. Partout où on les rencontre, se trouvent aussi la perdrix des neiges et la fauvette des haies. Les mauvais temps produisent peu d'effet sur tous ces oiseaux des montagnes : on entend souvent leur ramage même pendant les orages; quant au traquet bleu, sa voix manque de charme.

Les Kara-Tangouts nomades de la tribu des Nan-chou-Tapchou viennent s'établir pendant l'été dans les excellents pâturages des monts Djakhar, au nombre d'environ mille tentes. Ces sauvages nous regardaient avec défiance, et jamais ils n'ont voulu nous permettre de pénétrer chez eux.

Le 14 juillet je partis avec M. Roborovsky et un soldat pour tâcher de préciser l'altitude absolue du sommet du Djakhar. La montée fut très pénible pour nos chevaux, parce qu'il n'y avait nul sentier de tracé et qu'à une certaine hauteur nous nous trouvâmes au milieu de marécages. Lorsque parurent les roches nues, nous laissâmes nos chevaux sous la garde du soldat, et, grimpant de saillie en saillie, nous parvînmes à la limite des neiges éternelles. Le baromètre nous indiqua que cette limite est ici à 4600 mètres, par conséquent beaucoup plus bas que dans les montagnes du Thibet à latitude égale; nous ne vîmes aucun glacier. De là il nous fut facile de monter, à travers la

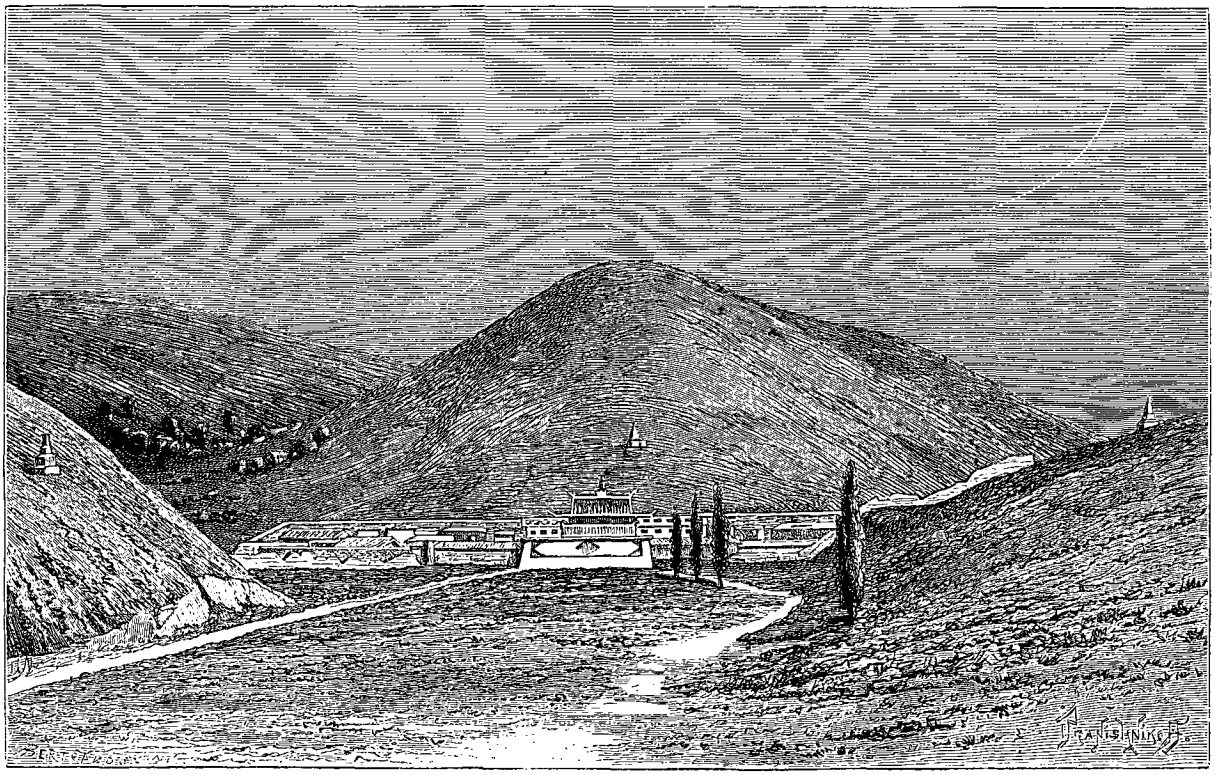
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neige durcie, jusqu'au sommet le plus proche. Nous y trouvâmes 4720 mètres; à côté, deux ou trois pics nous parurent à l'œil avoir de 120 à 150 mètres de plus que celui où nous étions. Impossible de nous en assurer : ces sommets disparurent au milieu d'un épais brouillard. Nous nous hâtâmes de descendre; mais, avant d'avoir pu rejoindre nos chevaux, nous fûmes surpris par un violent orage qui dura jusqu'à notre retour au bivouac.

Après cette exploration nous résolûmes de retourner par Gouï-Douï au Koukou-nor. Le voyage dans la direction du sud vers les monts Dzoun-mo-loun eût été trop fatigant pour nos bêtes. Le lendemain nous partîmes pour Gouï-Douï. Là, au lieu du froid et de l'humidité, nous trouvâmes une douce chaleur; nous en profitâmes pour sécher nos plantes et empailler nos oiseaux.

Nous y reçûmes un envoyé de l'amban de Sining, qui nous engageait à regagner directement l'Ala-chan, sans entrer au Koukou-nor. Nous ne fîmes aucune objection, nous renvoyâmes le messager avec de bonnes paroles et nous partîmes pour le Koukou-nor. Nous repassâmes le Hoang-ho au même endroit et sur la même barque; seulement pendant ces trois semaines l'eau avait un peu baissé. Le même jour éclata un orage suivi d'une pluie diluvienne, et nous trouvâmes sur la rive gauche une boue dans laquelle hommes et bêtes enfonçaient jusqu'aux genoux. La température s'élevait à 33°,7; mais, dès que nous fûmes arrivés sur la rivière Tagalyn, vers le plateau du Koukou-nor, elle s'abaissa.

Ici finit notre exploration du haut Hoang-ho, c'est-à-



Temple de Tcheïbsen (voy. p. 223). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

dire d'une région ayant un caractère moitié thibétain, moitié chinois, sans que ni l'un ni l'autre prédomine.

XVII

SÉJOUR D'ÉTÉ AUX BORDS DU KOUKOU-NOR. SECONDE EXPLORATION DU NAN-CHAN ORIENTAL.

Plaine de l'Ara-gol. — Halte au bord du Koukou-nor. — La rive orientale de ce lac; végétation. — Bivouac aux bouches de la rivière Balcma. — Chasse aux oies sauvages. — Pays entre le Koukou-nor et le temple Tcheïbsen. — Moulins à prières. — Chaîne méridionale du Tetoung-gol. — Temple de Tchertyntou. — Tangouts. — Chaîne septentrionale du Tetoung. — Descente du plateau du Thibet dans l'Ala-chan.

Le 23 juin nous avons quitté les profonds défilés du Hoang-ho pour entrer sur le plateau du Koukou-nor, nous dirigeant vers ce lac à travers une plaine située au sud-est de l'Ara-gol. Cette plaine est bornée au sud par la chaîne méridionale des montagnes du Koukou-nor, et au nord par les monts Amasourgou, qui séparent le bassin du lac de celui de la rivière de Sining. Les pluies, qui avaient un moment cessé, recommencèrent à tomber en averses qui troublaient l'eau des ruisseaux au point que nous n'en pouvions boire ni même nous en servir pour préparer le thé sans lui donner le temps de déposer au fond du vase toutes les matières étrangères qu'elle contenait.

Ces pluies détruisaient aussi des masses énormes de lagomys, que nous trouvions morts près de l'entrée de leurs terriers inondés. Les corbeaux et les vautours s'emparaient de cette proie facile, et il paraît que ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

catastrophes ne sont point rares et arrêtent la multiplication insensée de ce petit rongeur.

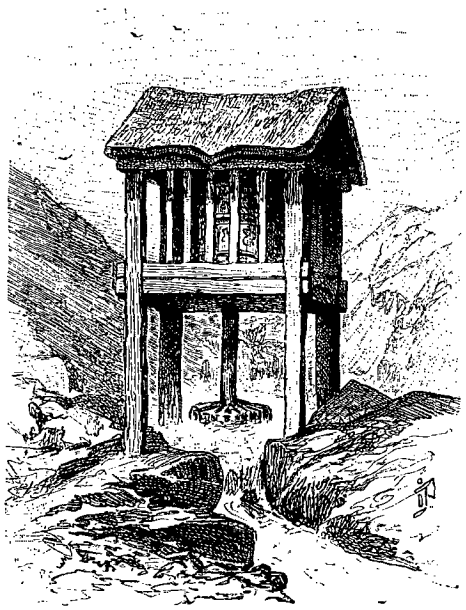
L'Ara-gol n'arrive plus jusqu'au Koukou-nor; il se perd dans trois petits lacs d'eau douce qui ont été évidemment séparés du grand lac par l'amoncellement des sables. Nous dressâmes nos tentes près du plus septentrional, et nous y passâmes quatre jours à chasser et à étudier la flore, d'ailleurs assez chétive. Nous y vîmes une grande quantité de macreuses, d'oies sauvages, de grèbes et la grue à collier noir (*Grus nigricollis*), oiseau peu connu, dont nous fûmes assez heureux pour nous procurer sept spécimens et deux nids. Malgré la haute situation, les mouches et les cousins abondent, et notre pauvre mouton, que nous avions appelé Égraï, parce que nous l'avions acheté au Thibet, devint la victime de ces insectes. Atteint de cécité, nous l'abandonnâmes dans la plaine; aucun de nous n'eût voulu tuer ce vieux compagnon de voyage.

En trois jours de marche nous nous rendîmes de l'Ara-gol à la Balema, distante d'environ soixante-huit kilomètres. Tantôt nous suivions les bords du lac, tantôt nous étions forcés de nous en éloigner, à cause des sables mouvants. A une petite distance de la Balema nous vîmes un temple entouré de plusieurs tentes noires, qu'occupaient des lamas tangouts et chinois.

La flore du bassin du Koukou-nor ne brille pas par la diversité des espèces. Dans le lac flotte une sorte d'algue, et, sur ses bords, croissent le dyrissoun, la stipe orientale, l'oignon rose. Dans les sables profonds on remarque principalement la djouma (*Potentilla anserina*), petite herbacée appartenant à la famille des dryadées, qu'en France on appelle « argentine » ou « pimprenelle à cent feuilles ». Cette plante offre une racine globuleuse d'une saveur rappelant celle de la noisette. Cuite et assaisonnée de beurre et de sel, elle donne une nourriture très substantielle et d'un goût agréable; c'est le mets favori des Tangouts, et nous-mêmes nous en avons mangé de grand appétit. Les faisans oreillards et les rats-taupes en sont aussi très gourmands.

La Balema, que les Mongols appellent *Khaïghyn-gol*, est, après le Boukhaïn-gol, le plus grand tributaire du Koukou-nor. Elle prend naissance dans la partie orientale du Nan-chan, et, quoique ayant de trente à quarante mètres de largeur, elle est presque partout guéable dans la saison des basses eaux. Elle est très poissonneuse dans sa partie inférieure; aussi ses bords sont-ils fréquentés par les macreuses, les canards et les cormorans. Dans les marécages avoisinants nous avons surtout remarqué la bécassine à pieds rouges et l'oie sauvage. Cette dernière a été trouvée pour la première fois dans l'Inde : de là le nom d'*Anser indicus* que Latham lui a donné.

Le lendemain de notre arrivée je me rendis avec le préparateur Koloméitsef vers de petits lacs situés à cinq kilomètres de notre campement. Sur l'un d'eux, très peu profond, nous vîmes une soixantaine d'oies, jeunes et vieilles. Je me dirigeai droit vers elles, tandis que Koloméitsef faisait le tour du lac. Dans l'eau jusqu'à la ceinture, je pus m'en approcher à soixante-dix pas, et je fis feu. Les oies s'enfuirent; mais, apercevant mon compagnon sur l'autre rive, elles s'arrêtèrent au milieu de l'eau, de sorte que, sans bouger de place, je pus recharger douze fois mon fusil. A la fin elles se refugièrent dans les marécages, et nous ramassâmes notre gibier. Nous avions vingt et une pièces, et plusieurs blessées s'étaient enfuies avec les autres.



Moulin à prières près du temple de Tcheïbsen. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

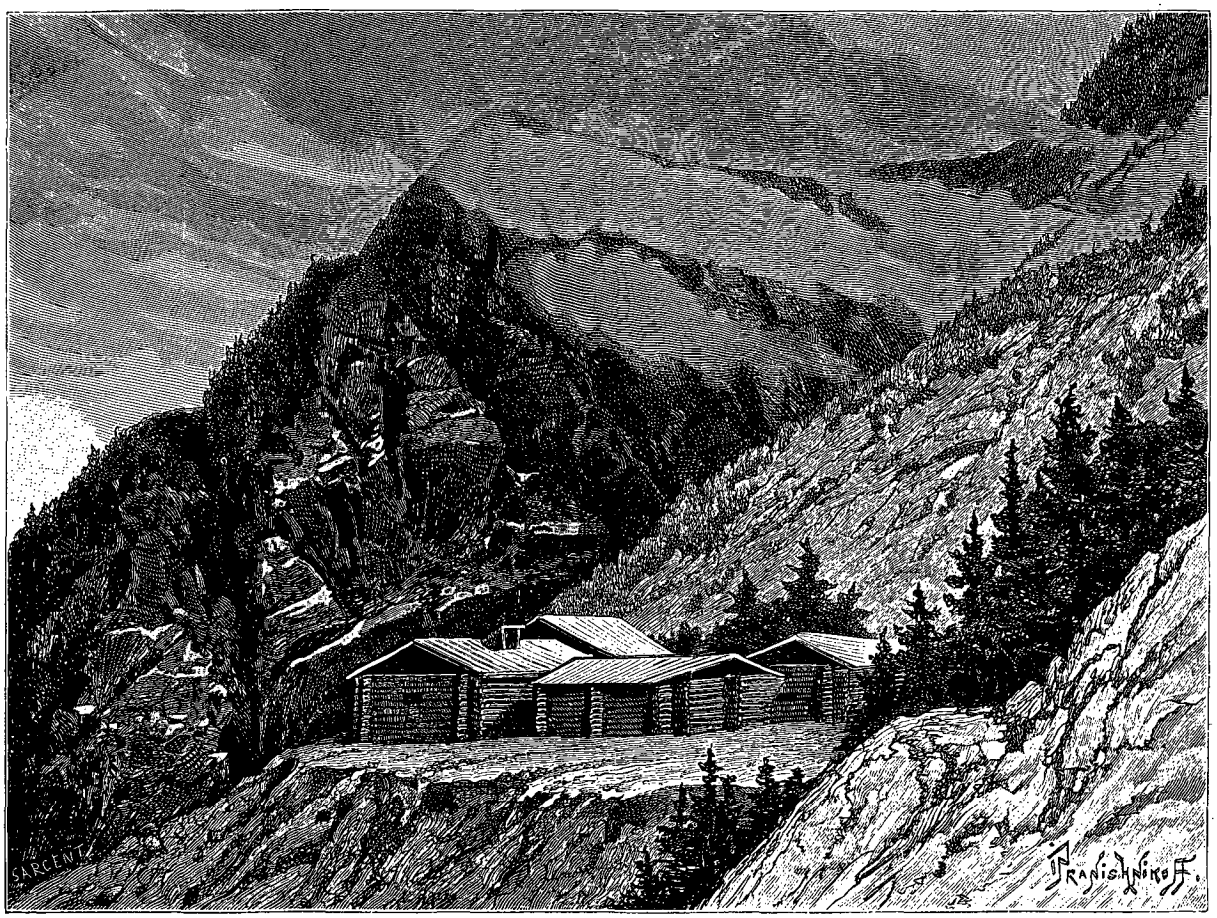
Avec notre arrivée à l'embouchure de la Balema s'achevait le tracé du lac de Koukou-nor; il ne nous restait plus à relever qu'une longueur d'environ vingt-sept kilomètres pour atteindre la rivière Oulan-Khochoun, où nous nous étions arrêtés en 1873. Alors se souleva un question très importante pour nous : quel chemin allions-nous prendre pour rentrer dans notre pays? Par le chemin que nous avions suivi en venant, c'est-à-dire par le Sa-tcheou, le Khami et la Dzoungarie, la route était plus facile, mais nous risquions de ne pouvoir nous procurer les chameaux dont nous avions besoin : tandis que nos mulets pouvaient toujours nous porter jusqu'à l'Ala-chan, où nous trouverions à discrétion de ces animaux. De plus nous pourrions par là rectifier nos observations de 1873, qui avaient été faites avec des instruments très grossiers; c'est donc cette route que nous choisîmes définitivement.

Le 6 juillet nous quittâmes les rives du Koukou-nor, dont le bassin n'est séparé de celui de la rivière de Sining que par un monticule se rattachant au système du Nan-chan oriental. Immédiatement après les cols peu élevés qui font communiquer ces deux bassins, s'étend un plateau assez vaste, bordé au sud par les montagnes de Donkyr, à l'ouest par celles du Koukou-nor, au nord et à l'est par le bras du Nan-chan limitant au sud la vallée du Tetoung-gol, affluent de gauche du fleuve Jaune. Ce plateau n'est occupé que par des Tangouts nomades, auxquels se mêlent quelques familles mongoles et kirghises. Nous fîmes une halte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de deux jours dans les montagnes situées à l'ouest de la petite ville de Bamba, habitée par des mahométans opprimés par les Chinois, qui s'en font ainsi des ennemis mortels. Un peu plus loin nous entrâmes dans une contrée peuplée de Mongols sédentaires. Aussi loin que notre œil pouvait s'étendre, il n'y avait pas un coin qui ne fût cultivé. Dans ces champs jaunissaient l'orge, le froment, les pois, les fèves; on y voyait aussi du lin, du chanvre et des pommes de terre. Là point d'irrigation artificielle, les pluies suffisent : il est vrai que ces pluies tombent tout l'été. Elles nous gênaient beaucoup; une affreuse humidité régnait partout, nos vêtements étaient continuellement mouillés. La température s'abaissait tout à coup; nous ne pouvions sécher les plantes récoltées, et nos armes se couvraient de rouille. Heureusement que, lorsque le soleil se montrait, il brûlait très fort : sans quoi toutes nos collections eussent péri.

Ayant passé un pont de pierre construit sur le Bougouk-gol, et fait encore une étape, nous arrivâmes au temple de Tcheïbsen, où nous retrouvâmes plusieurs anciennes connaissances, qui nous reçurent avec beaucoup d'amitié. Comme nouveauté, nous vîmes un grand nombre d'oratoires hydrauliques. Ces moulins à prières, fort communs au Thibet et dans d'autres pays boud-



Habitation tangoute (voy. p. 224). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

dhiques, consistent en un cylindre de fer fixé à un pieu d'à peu près un mètre de hauteur. A ce pieu est attachée une roue à aubes que le courant met en mouvement et qui fait tourner le cylindre, peint habituellement en rouge et couvert d'inscriptions. Les dévots jettent dans l'intérieur des morceaux de papier ou de toile sur lesquels des prières sont écrites, et ces prières, étant continuellement agitées, sont, dans leur croyance, une incessante invocation à la Divinité.

Après avoir de nouveau engagé le Mongol Djig-djet, qui nous avait déjà servi de guide en 1873, nous nous rendîmes dans les montagnes de la rive méridionale du Tetoung-gol. Nous y trouvâmes également une population très dense, composée de Chinois et, en moindre nombre, de Tangouts et de Daldas. Ces montagnes, dont les sommets atteignent 4200 mètres, offrent un aspect sauvage et complètement alpestre. Sur la pente septentrionale, d'épaisses forêts les couvrent jusqu'à 3000 mètres d'altitude; puis vient la région des arbustes; entre 3600 et 4000 mètres s'étend la zone des prairies, et au delà on ne trouve plus que des roches nues et des gisements de cailloux. Parmi les arbustes, le premier rang appartient aux rhododendrons, dont nous avons reconnu quatre espèces; puis viennent la caragane des Alpes, les saxifrages jaunes et blancs, le saule rampant et, dans les endroits découverts, le framboisier. Dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zone des prairies il n'y a pas d'espèce dominante; on y remarque seulement les oignons bleus et jaunes, le pavot bleu, l'aconit, etc. Je n'ai vu nulle part dans l'Asie centrale de forêts aussi belles que celles qui couvrent tout le fond de la vallée de Tetoung; elles se distinguent par la diversité des essences et la hauteur de certains individus; des rochers de gneiss et de granit y percent çà et là; les ruisseaux y forment de petites cataractes, et le ramage incessant des oiseaux complète ce spectacle enchanteur. Les espèces principales sont le bouleau à écorce rouge, le bouleau blanc, le tremble, le peuplier baumier, le sapin et surtout le genévrier. Dans ces forêts les mammifères sont très rares, et tous ceux que nous avons rencontrés appartiennent aux espèces qui habitent le Hoang-ho supérieur. La faune ornithologique est plus riche; elle se distingue de celle de la Mongolie et du Thibet du nord, pour se rapprocher de celle de la Chine occidentale.

La population des montagnes du Tetoung-gol se compose de Tangouts et de Chinois. Ces derniers sont en minorité; ils n'habitent guère que les villes de Iounan-tchen et de Tetoung, situées dans la haute vallée de la rivière, et quelques villages où ils sont mêlés aux Dounghans. Les Tangouts n'ont pas de domicile fixe; les uns sont complètement nomades et vivent sous la tente, les autres se construisent dans les vallées des baraques en bois; ni les uns ni les autres ne cultivent la terre. Leur physionomie diffère de celle de leurs congénères du haut fleuve Jaune ou Kara-Tangouts. Ils sont moins laids, leurs oreilles sont plus petites, et leur teint moins foncé. Ils s'habillent volontiers à la chinoise; mais les vrais nomades portent le caftan, les bottes chinoises et le chapeau de feutre; ni les hommes ni les femmes n'ont de chemises et de pantalons. Les hommes se rasent la tête, laissant seulement une mèche par derrière; les femmes se coiffent à peu près comme celles des Kara-Tangouts. Leur caractère moral se distingue par l'indolence, la pusillanimité et la cupidité; ils se livrent volontiers au commerce et à la fraude. En fait d'animaux domestiques, ils n'élèvent que des yacks et des moutons; les chevaux et les chèvres sont rares. Leur industrie se borne à filer la laine pour en confectionner leurs robes et leurs tentes; ce travail est fait également par les deux sexes, et l'on s'en occupe même en marchant.

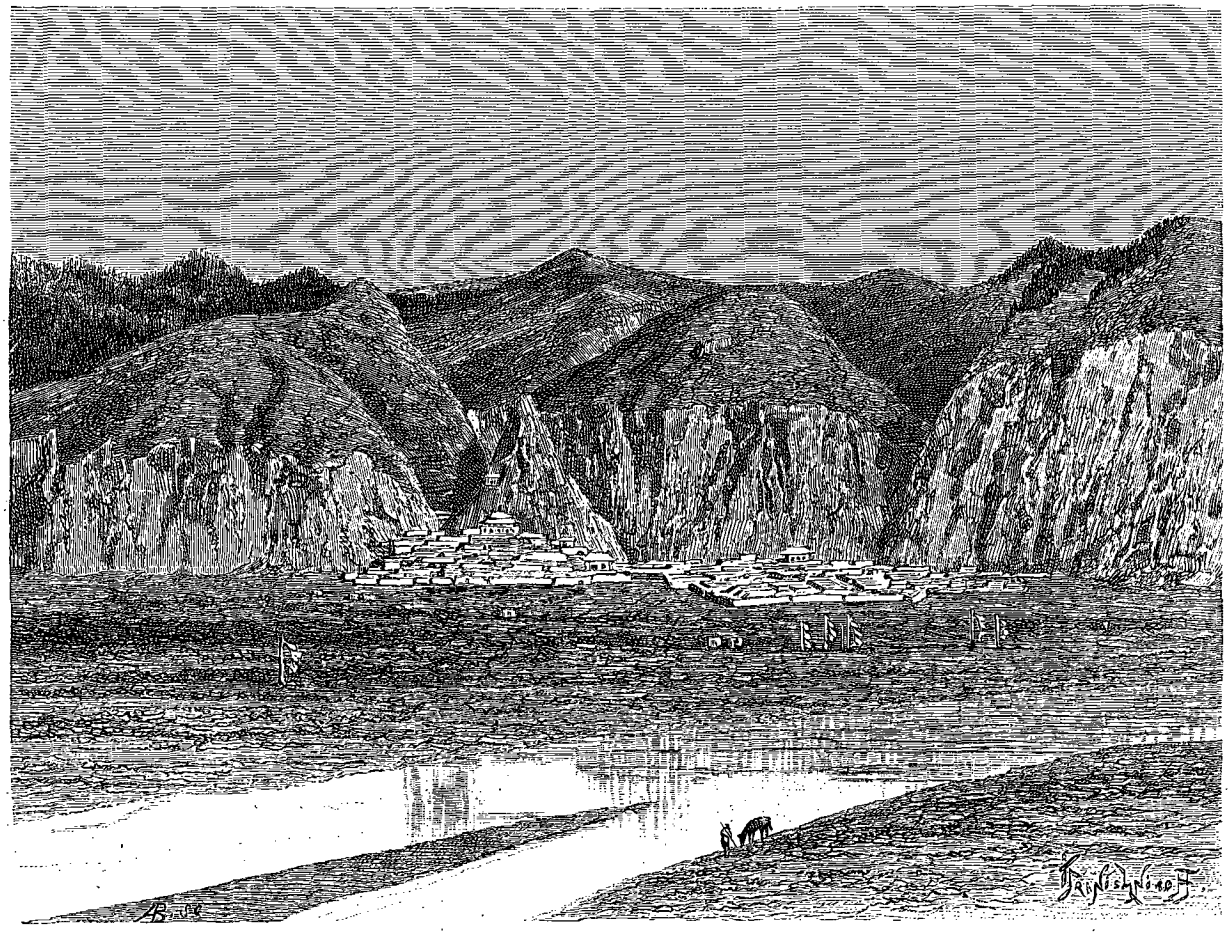
Femme tangoute filant. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Leurs maisons de bois rappellent les *izba* des paysans de la Russie-Blanche. Ils les construisent avec des poutres mal équarries, et remplissent les interstices avec de la terre glaise; le toit est fait de perches que l'on recouvre aussi de terre. On pratique dans ce toit une ouverture assez grande, que l'on peut fermer par un volet, pour laisser pénétrer la lumière et échapper la fumée du foyer. Ce dernier est toujours au milieu de la baraque, dont le sol est en terre battue. Le long des parois sont disposés des bancs, également en terre battue, qui servent de sièges et de lits. En somme cette demeure, si on la compare à la tente des nomades, est assez confortable, car on peut s'y abriter de la pluie et du froid.

Condensé par J. RIEL
sur la traduction de Mme JARDETSKY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple de Tchertynton (voy. p. 226). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

DE ZAÏSSANSK AU THIBET
ET AUX SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE),
TROISIÈME VOYAGE DE N. PRJÉVALSKY EN ASIE CENTRALE[1].

1879-1880.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII (suite).

Après une halte d'un jour dans la chaîne méridionale des montagnes du Tetoung-gol, nous passâmes dans la région septentrionale, par le même chemin que nous avions déjà suivi lors de notre premier voyage. L'altitude du col est de 3750 mètres d'après nos observations barométriques; la montée en est très facile, mais la descente vers les sources de la rivière Ranghta est très escarpée. Nous y rencontrâmes beaucoup de Chinois, conduisant des ânes et des mulets chargés de bois de chauffage, qu'ils allaient vendre à la ville d'Ouïam-bou et dans les localités voisines; ils ont ainsi abattu presque tous les arbustes de cette contrée. Aussi le calme que nous avions trouvé dans les montagnes du Tetoung en 1873 avait complètement disparu; il y avait même des auberges sur les bords de la rivière Ranghta.

Nous passâmes deux jours au pied du mont Sodi-Sorouksoum, un des pics les plus élevés de la chaîne méridionale. Nous y fîmes la chasse aux perdrix, mais sans retrouver le traquet bleu que nous y avions vu en si grande quantité. Nous étions établis dans la vallée pittoresque du Chougry-tcheou, tributaire de la rivière

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. LIV, p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ranghta. Cet endroit est loin de la grande route, aussi pouvions-nous y respirer à l'aise et jouir de la beauté des forêts avoisinantes. Le troisième jour, nous allâmes à l'embouchure de la Ranghta, et les Tangouts que nous y avions connus il y a six ou sept ans venaient nous voir et nous accueillaient avec bienveillance. Le Tetoung-gol bouillonnait maintenant près de nous sur son lit de pierres et de cailloux; sa largeur ici est de 50 mètres. L'eau en est limpide, d'une teinte un peu verdâtre; seulement, après les grandes pluies, elle se trouble et devient jaune, comme celle de toutes les rivières de cette région.

Nous le traversâmes sur un pont de bois construit à une lieue du temple de Tchertynton. Ce pont a été jeté à la hâte, et c'est un véritable miracle qu'il ne soit pas encore écroulé. Au delà du pont nous franchîmes une chaîne de collines et nous fîmes halte auprès du temple. Celui-ci est inférieur comme construction à celui de Tcheïbsen, mais on y jouit d'un site enchanteur. D'énormes blocs de granit descendent des montagnes voisines, et il n'est pas rare d'y voir des koukou-iamans paissant en toute tranquillité. Le nombre des lamas attachés à ce temple est de huit cents; ils habitent de mauvaises fanzas agglomérées en deux groupes. En avant, jusqu'au Tetoung, s'étend une vaste prairie qu'il serait facile de transformer en magnifiques jardins; mais les indolents et grossiers lamas ne s'en soucient guère; ils y ont seulement établi des moulins à prières. Au-dessus du temple, la montagne est couverte de forêts où les pins et les sapins surtout atteignent des proportions gigantesques. Il est défendu d'y chasser, aussi y rencontre-t-on des marals, des kabargas et une énorme quantité d'oiseaux. Nous retrouvâmes plusieurs anciennes connaissances, mais notre vieil ami le *lyghen* n'était plus, et son emploi était encore vacant.

La chaîne septentrionale du Tetoung ressemble beaucoup à celle du sud; seulement il y a moins de forêts et l'on y trouve plus de pics élevés; l'un d'eux, le Konkyr, atteint même les neiges éternelles. A proximité de notre route se trouvaient la haute montagne de Hadjour et le petit lac Demtchouk, que nous avons déjà décrits. Ces montagnes sont bordées au nord-est par le Tchagryn-gol, autre affluent de gauche du Hoang-ho. Le col qui met ces deux vallées en communication est situé à 3540 mètres; la montée et la descente sont très commodes.

A partir de là il nous fallait dire adieu aux montagnes grandioses; devant nous allait se dérouler le désert aride, fatiguant la vue par son éternelle uniformité. Nous y rencontrâmes des Tangouts nomades et des Chinois établis sur les bords du Tchagryn-gol. Ces derniers semblent être en moins grand nombre qu'avant l'insurrection dounghane, car on aperçoit encore bien des fanzas en ruines et des champs abandonnés. Plus au nord s'étend un plateau accidenté dont l'altitude moyenne est de 2700 mètres. Ce plateau s'élargit à l'est et atteint probablement la rive gauche du Hoang-ho; vers l'ouest il se rétrécit. On y voit partout d'excellents pâturages, où les Chinois font paître d'immenses troupeaux de moutons, et dans lesquels errent aussi les dzeyrans, antilopes auxquelles nous avons fait une chasse acharnée.

Au commencement d'août le temps se gâta de nouveau; il pleuvait presque tous les jours; il semblait que le ciel voulût se dédommager du repos qu'il nous avait laissé en juillet. Nous gagnâmes la région voisine des pentes de l'Ala-chan qui seules nous séparaient du désert. Cette région montagneuse forme l'extrémité de la chaîne qui, du fleuve Jaune, s'étend vers Satcheou et le Lob-nor et qui, plus loin, se développe en un haut plateau. Elle est presque entièrement déboisée, et l'on y voit même peu d'arbustes; en fait d'herbes il n'y a que le dyrissoun et la camomille sauvage. Presque à chaque mètre de la descente on voit les montagnes devenir plus stériles: sur leur versant domine l'argile. Les formes de cette chaîne, au moins dans la partie que nous avons reconnue, ne sont pas trop sauvages; les rochers, formés de schiste argileux, ne sont pas hauts, et les défilés, assez étroits, sont tous perpendiculaires à la crête. Il y a peu d'eau, et, même dans cette saison, nous y avons vu des rivières complètement desséchées. Après être descendus, nous nous arrêtâmes à deux kilomètres de la ville de Dadjin, où nous n'étions plus qu'à 1920 mètres d'altitude. La fraîcheur des montagnes fit subitement place à une chaleur intolérable, et, dès que nous eûmes dressé nos tentes, éclata un violent ouragan qui remplit l'air d'une poussière suffocante. C'est ainsi que le désert nous souhaitait la bienvenue!

XVIII

VOYAGE A TRAVERS L'ALA-CHAN ET LE GOBI CENTRAL.

Coup d'œil général sur le Gobi. — Sol, climat, végétation, vie animale. — L'Ala-chan, son climat, sa flore, sa faune et sa population. — Départ de la ville de Dadjin. — Désert de Tyngheri. — Soulkhir et Pugionium. — Chevaux redevenus sauvages. — Passage inattendu d'oiseaux. — Arrivée à Dyn-iouan-in. — Princes d'Ala-chan. — Aïmack des Ourots. — Gobi central. — Nouvel argali. — Mont Khourkhou. — Climat de septembre. — Steppes du Gobi septentrional. — Arrivée à Ourga. — Voyage à Kiakhta. — Résumé de mes explorations. — Remerciements à mes compagnons. — Charmes de la vie de voyageur.

La route de Dadjin à Ourga, que nous avions suivie en 1873, traverse le Gobi[1] dans sa partie la plus large. Ce grand désert asiatique s'étend sous dix degrés de latitude, et de l'ouest à l'est, du Pamyr au Hinghan, sur une longueur de 4260 kilomètres. Cette immense étendue formait jadis le fond d'une mer intérieure; cependant elle présente l'aspect d'un plateau assez élevé, franchement séparé des contrées environnantes par des montagnes. Ces limites naturelles sont : au nord, l'Altaï, le Kenteï et les branches méridionales des monts Iablonnoï; à l'est, les montagnes peu connues du grand Hinghan; au sud, l'immense chaîne comprenant le Nan-

1. Les Mongols désignent sous le nom de *Gobi* les déserts, et sous celui de *Tala* les parties les plus plates.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chan, l'Altyn-tag, le Tougouz-daban et le Kouen-lun occidental; à l'ouest, le Tian-chan occidental. De ces montagnes il n'y a que le Tian-chan et l'Altaï qui envoient des ramifications dans l'intérieur du Gobi, à l'angle sud-est duquel se dressent les montagnes isolées de l'Ala-chan. Les autres groupes, disséminés çà et là dans le désert, n'atteignent jamais une grande hauteur et n'apparaissent que comme des collines rocailleuses, modifiant à peine l'aspect général de la région. La partie la plus basse du Gobi se trouve vers le Lob-nor, à 750 mètres; l'Ebinor, en Dzoungarie, n'a que 210 mètres d'altitude, mais il forme une exception, et ses bords se relèvent vivement. Les points les plus élevés sont le puits Ma-tian-tchouan (1650 mètres), dans le désert de Khami, et celui de Dzéré-Khoudouk (1620 mètres), dans le Gobi central.

Partout l'irrigation est pauvre; en fait de grandes rivières, il n'y a que le Tarym qui appartienne exclusivement au désert; par ses débordements il forme le lac Lob-nor. Les autres cours d'eau importants sont : l'Ouroungou, dans la Dzoungarie, et le Kerouloun, au nord-est; dans la partie sud-est apparaît momentanément le Hoang-ho qui arrose l'Ordos. Quant aux petites rivières qui descendent du Tian-chan, elles disparaissent dès qu'elles arrivent dans la plaine. On y rencontre aussi peu de lacs; encore sont-ils généralement salés. Les principaux lacs d'eau douce sont : les deux Dalaï-nor, à l'extrême orient; l'Aïar-nor et l'Ebi-nor, dans la Dzoungarie, et le Sogo-nor, à l'embouchure de la rivière Etziné. Parmi les lacs salés ont peut citer le Djarataï-dabassou, dans l'Ala-chan, et le Dabassoun-nor, dans l'Ordos. Quant au Lob-nor, il renferme de l'eau douce dans sa partie occidentale et il est salé vers l'est; le grand lac Denghiz ou Bagratch-koul, au pied du Tian-chan oriental, n'appartient plus au désert, il est déjà dans la région des montagnes. Les sources sont rares, et les puits ne donnent le plus souvent qu'une eau saumâtre, ou calcaire, ou même d'un goût repoussant.

Le sol du Gobi est formé de cailloux, de sables mouvants et de lœss. Les sables se trouvent principalement dans la partie méridionale depuis le bassin du Tarym jusqu'à l'Ordos. Les cailloux et graviers, provenant de la désagrégation des montagnes, et renfermant parfois des calcédoines, des agates et du quartz, remplissent la région centrale jusqu'à la Dzoungarie. Le lœss se trouve partout sous les sables et les graviers et se montre à découvert dans le midi et l'ouest; c'est la partie la moins aride du Gobi.

Le climat est essentiellement continental et d'une extrême rigueur. Dans la Dzoungarie, les froids dépassent le point de congélation du mercure, et sous le 42e degré de latitude nous avons vu le thermomètre descendre à — 32°,7; cependant dans ces mêmes lieux la chaleur monte à 60 et même parfois à 70 degrés. On y est d'autant plus sensible que l'ombrage des arbres manque absolument et que l'air est alors d'une sécheresse terrible. Les passages du chaud au froid, et réciproquement, sont toujours excessivement brusques. Dans la partie de l'est et du sud-est, des pluies sont amenées en été par la mousson; mais, dans le bassin du Tarym, pluies et neiges sont extrêmement rares. Enfin, ce qui complète la caractéristique de ce climat, c'est la violence des ouragans, surtout en hiver et au printemps.

On comprend que dans de telles conditions la végétation du Gobi soit excessivement pauvre. La partie la moins aride se trouve vers l'est et le sud-est, où l'on voit même d'assez belles prairies. Ce qui caractérise la flore de cette contrée, c'est l'absence totale d'essences forestières et de gazon. Il est probable que les premières ne peuvent supporter les variations de température ni la violence des vents; le gazon ne peut trouver dans le lœss et encore moins dans les sables et les graviers l'humidité qui lui est nécessaire. Les arbustes buissonnants restent seuls, et ils couvrent fort mal la surface du sol. Chaque partie du désert a ses espèces spéciales. Ainsi le *djighil* et le *kendyr*, si répandus vers le Tarym, ne se trouvent plus dans la région orientale; le *soulkhir* abonde dans l'Ala-chan et ne pousse pas ailleurs; on n'y rencontre pas non plus le *kharmyk*, le *dyrissoun* ni le *saksaoul*. Le tamarin domine dans la vallée du Tarym, dans l'Ordos et dans la vallée du Hoang-ho; le *pugionium* se trouve exclusivement dans les sables de l'Ordos et de l'Ala-chan; dans maints endroits le sol est absolument stérile et dénudé.

La faune est en rapport avec la flore. Dans les montagnes bordières, sur les rives des rivières et des lacs, la vie animale est assez abondante; mais dans la plaine on ne voit absolument rien, que des lézards qui à chaque instant glissent entre les pieds du voyageur. Non seulement les oiseaux, mais encore les mammifères semblent y mener une vie nomade, errant sans cesse à la recherche d'une source et d'un peu de nourriture. Et cependant ils sont bien sobres, surtout sous le rapport de la boisson; il est probable que les gerboises, les lagomys ne boivent jamais et se désaltèrent avec des plantes salines ou des herbes fraîches, ou, en hiver, avec un peu de neige. Tant dans le Gobi que dans l'Ala-chan et l'Ordos, nous avons reconnu quarante-six espèces de mammifères sauvages et onze espèces domestiques. Les plus caractéristiques sont : pour la Dzoungarie, le cheval et le chameau sauvages, le khoulan ou onagre, le djéghetaï ou hémione, et l'antilope saïga; pour le Lob-nor et le Tarym inférieur, le chameau, le tigre royal, le sanglier et le maral; pour l'Ala-chan et l'Ordos, le dzeiran, le koukou-iaman, l'argali, la chèvre de Sibérie et le lagomys. Le loup, le renard, le lièvre, le hérisson et la gerboise habitent un peu partout; l'ours ne se trouve que dans le Nan-chan oriental, qui sous aucun rapport n'appartient au Gobi, bien qu'il s'y enfonce profondément. L'abondance du sel et l'absence d'insectes favorisent beaucoup l'élevage du bétail, quoique les rigueurs de l'hiver et le manque d'eau amènent des épizooties fréquentes, mais très vite réparées. On y trouve surtout des moutons, des bœufs,

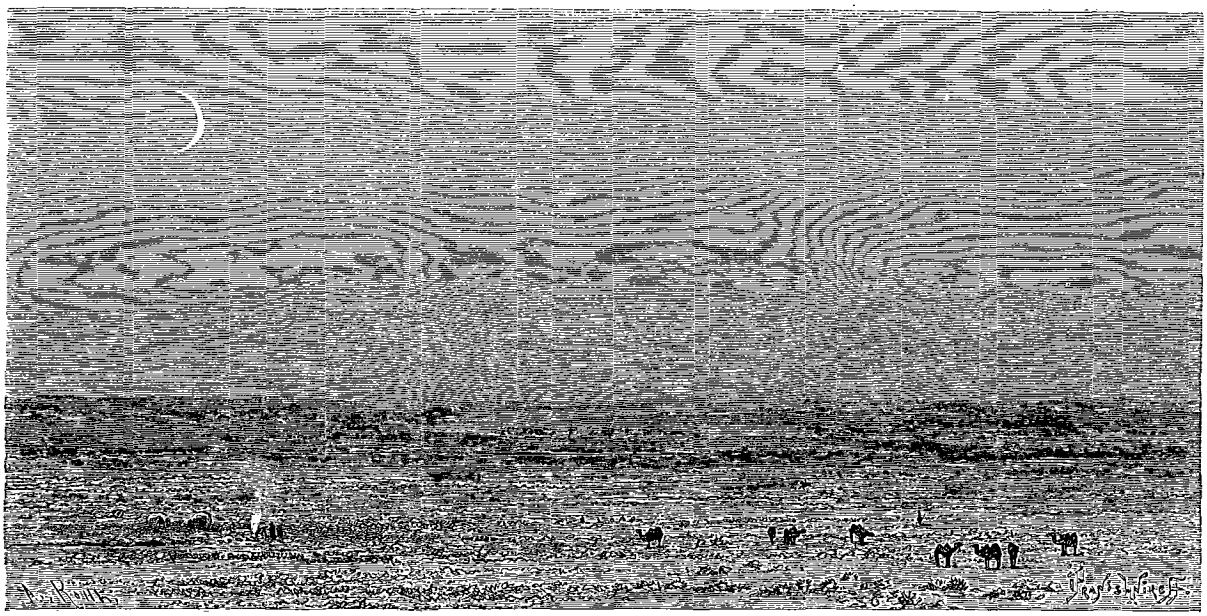
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des chameaux et des chevaux; dans les montagnes de l'Ala-chan, les bœufs et les chameaux sont remplacés par des yacks. On voit aussi partout des chèvres et des chiens qui gardent les troupeaux et les iourtes des nomades.

Dans le Gobi, en y joignant la Dzoungarie et le Tarym, nous rencontrâmes deux cent quatre-vingt-onze espèces d'oiseaux sédentaires et de passage, savoir : rapaces, trente espèces; passereaux, cent cinquante; grimpeurs, six; colombins, six; gallinacés, onze; échassiers, quarante-trois; palmipèdes, quarante-cinq. Parmi ces oiseaux, les sédentaires sont en infime minorité, et aucun d'eux n'appartient en propre au Gobi. Les oiseaux de passage sont très abondants dans la partie orientale, tandis qu'ils semblent éviter les déserts du Tarym et de la Dzoungarie. Des premiers, les plus communs sont le corbeau, la chouette, le geai du saksaoul, le moineau, l'alouette à grandes oreilles et le pinson du désert. Le milan, les traquets, les canards sauvages, les macreuses et une petite variété de grue viennent y nicher et s'enfuient avant l'hiver. Comme nous l'avons dit, il y a énormément de lézards, surtout dans l'Ala-chan, et peu de serpents; les tortues n'habitent que les bords du Hoang-ho dans l'Ordos. On trouve des poissons dans les rivières des extrémités et dans les lacs d'eau douce, mais ils se ramènent tous à deux genres, les carpes et les goujons.

Revenons maintenant à l'Ala-chan, vers lequel nous nous dirigeons.

En descendant du Nan-chan oriental, le voyageur qui se dirige vers le nord entre immédiatement dans le désert d'Ala-chan. Au lieu des montagnes revêtues de riches prairies et d'épaisses forêts, il a devant les yeux une immense plaine aride, couverte de sables



Paysage du Gobi central. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

mouvants. Cette plaine s'étend de l'est à l'ouest depuis les monts Ala-chan jusqu'à la rivière d'Etziné, et du sud au nord depuis le pied du Nan-chan jusqu'au Galbyn-gobi, c'est-à-dire sur une longueur de mille kilomètres et une largeur de trois cents. Cet espace ne présente pas l'aspect d'une plaine uniforme : le sable est divisé en bandes plus ou moins larges dont les intervalles sont occupés par des salines et des terrasses de lœss. Le sable, très fin et d'une couleur jaune rougeâtre, forme, sur un fond de lœss, des milliers de petites collines hautes de treize à vingt mètres, et qui ressemblent à une mer houleuse subitement pétrifiée. A chaque orage, les contours des vagues changent, mais l'aspect général reste le même, et des nuées de poussière s'élèvent dans les airs, menaçant d'ensevelir le voyageur égaré. De place en place s'élèvent en outre des monticules isolés de formation calcaire, entièrement stériles.

Dans la partie orientale, l'altitude du désert d'Ala-chan est entre 1260 et 1740 mètres; il n'y a que le lac salé Djarataï-dabassou qui soit à 1080 mètres. C'est l'endroit le plus bas de toute la partie de l'Ala-chan que nous avons explorée. Comme on doit bien le penser, cette région n'est pas riche en eau; les petites rivières qui prennent naissance dans le versant nord-est du Nan-chan n'arrosent qu'une étroite bande de terre au pied de la montagne et se perdent bientôt dans les sables du désert. Il n'y a que l'Etziné-gol qui, à l'ouest, parcoure un espace un peu plus considérable avant de former un ou deux lacs, dans lesquels il finit. Une seule petite rivière prend naissance dans la partie occidentale des monts Ala-chan, et c'est sur ses bords qu'est bâtie la ville de Dyn-iouan-in, l'unique cité du pays. Au dire des indigènes, il y a çà et là, dans l'intérieur, des lacs salés et quelques sources, mais ils n'ont généralement à leur disposition que l'eau des puits.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le climat de l'Ala-chan diffère de celui des autres parties du désert de Gobi en ce qu'ici les pluies d'été ne sont pas rares; cependant la quantité d'humidité n'est pas suffisante, et une affreuse sécheresse y règne pendant la plus grande partie de l'année. Les ouragans sont fréquents, surtout au printemps; et en hiver la terre ne se couvre pas de neige, parce qu'elle fond aussitôt qu'elle est tombée. Les chaleurs sont insupportables en été; il est surtout presque impossible de vivre au milieu du sable ardent de Baden-djarin, localité située à quinze jours de marche vers l'ouest-nord-ouest de Dyn-iouan-in. Au dire des Mongols, les sables, disposés en petits monticules, s'échauffent excessivement, et « il y fait chaud comme sous un chaudron ». Le Badan-djarin sert de lieu d'exil aux criminels de l'Ala-chan.

Le désert d'Ala-chan est aussi monotone sous le rapport de la vie organique que par son aspect. C'est dans les salines que la végétation est le plus riche; les plantes qui y croissent sont toutes gonflées de sève; les autres sont difformes et pour la plupart épineuses. Il est fort rare d'y rencontrer une fleur, et celle-ci produit une impression pénible, parce qu'elle semble égarée dans ce royaume de la mort. Il n'y a un peu de variété que sur la limite des sables, où le lœss commence à se montrer. Là croissent, en fait de buissons, le *kharmyk*, le *Calligonum mongolicum*, l'*Artemisia campestris*, et, en fait d'herbacées, trois espèces d'oignons sauvages, l'*Inula ammophila*, la *Tournefortia arguzia*, etc. Plus loin, sur les terrasses argileuses, se trouvent la *Reaumuria songarica*, dont les Mongols mangent les graines, et la rhubarbe. Dans les salines poussent le dyrissoun, les salicornes et les salsolées, tandis qu'au milieu des sables et principalement dans les crevasses et les enfoncements on trouve le *soulkhyr*, le *Pugionium*, le *saksaoul* et le *Hedisarum arbuscula*, qui à la mi-août se couvre de belles fleurs roses rappelant notre pois de senteur.

La faune du désert d'Ala-chan n'est pas plus riche que la flore. Nous n'y avons trouvé que neuf espèces de mammifères sauvages, dont les plus importants sont le dzeyran et le loup, puis viennent le renard, le lièvre, le hérisson, la chauve-souris et deux espèces de mérions. Dans les montagnes d'Ala-chan et de Karanarin-oula on rencontre le cerf maral, le musc, l'argali et le koukou-iaman, mais ces animaux n'appartiennent pas au désert. Les oiseaux sédentaires les plus caractéristiques sont : le geai et le moineau du saksaoul, la chouette, le pinson, la fauvette et l'alouette du désert. Les oiseaux qui viennent seulement y couver sont : le milan, le lanier du désert, la huppe, la fauvette rieuse, le traquet à gorge noire et la grue cendrée.

Le désert est très riche en lézards; on en heurte à chaque pas; nous y avons vu trois espèces de serpents.

Comme on peut bien le penser, la population y est très peu dense; d'après les avis officiels, elle comprend trois mille iourtes, contenant environ quinze cents habitants des deux sexes. Dans ce nombre figurent une centaine de Kirghises, venus jadis du Koukou-nor. Les Mongols de l'Ala-chan, appartenant au groupe des Eleuths ou Kalmouks, se distinguent, par leur type extérieur, des Mongols Khalkhas et se rapprochent davantage des Chinois; du reste ils portent tous le costume chinois. Les femmes se font remarquer par leur obésité précoce et elles sont de mœurs très légères. Le caractère des hommes ne le cède en rien à celui des Chinois; ils sont insolents, rusés et trompeurs comme eux, et paresseux comme de vrais Mongols. Au milieu d'eux est une quantité incroyable de lamas, qui ne font absolument rien; les impôts sont excessifs, et le peuple est dans la plus profonde misère. Du reste aucun d'eux ne cultive le sol; ils aiment mieux la vie indolente des pasteurs. Ils élèvent de préférence des chameaux, à l'aide desquels ils transportent du sel dans les villes voisines, d'où ils ramènent des marchandises chinoises.

Le désert d'Ala-chan, comme tous les déserts, produit sur le voyageur une impression puissante, mais pénible. On s'avance peu à peu, à travers les sables mouvants et les salines incultes, et l'on rencontre toujours les mêmes paysages, le même silence, le même dénuement. On aperçoit au loin un timide dzeyran; soudain retentit le sifflement aigu de la gerboise ou du geai du saksaoul; on voit passer une volée de traquets; puis des heures se passent sans qu'aucun bruit vienne troubler le silence solennel, sans qu'un seul être en égaye l'uniformité, excepté toutefois les innombrables lézards. Cependant le soleil darde ses plus chauds rayons, et pas un arbre, pas un arbuste ne vous offre un ombrage protecteur, ne fût-ce que pour quelques minutes. Aucun souffle ne vient rafraîchir le front du voyageur. Si tout à coup un ouragan s'élève, loin de vous soulager il ne fait que soulever des tourbillons de sable et de poussière salée, qui vous suffoquent. L'inexorable soleil brûle jusqu'à son déclin; le sol, fortement échauffé, vous rend cette chaleur jusqu'au matin suivant, et alors apparaît le disque rouge-sang de l'astre du jour qui brûle de nouveau tout ce qui a pu s'attiédir pendant la nuit. En hiver, l'aspect général du désert est le même; il n'y a de changé que les conditions climatiques. L'insupportable chaleur fait place à des froids non moins insupportables, auxquels il est impossible de se soustraire sans abri ni combustible. Il faut que, chez les quelques plantes qu'on rencontre, la force vitale soit bien grande, pour qu'elles puissent résister à ces extrêmes et à toutes les autres rigueurs de cette marâtre nature.

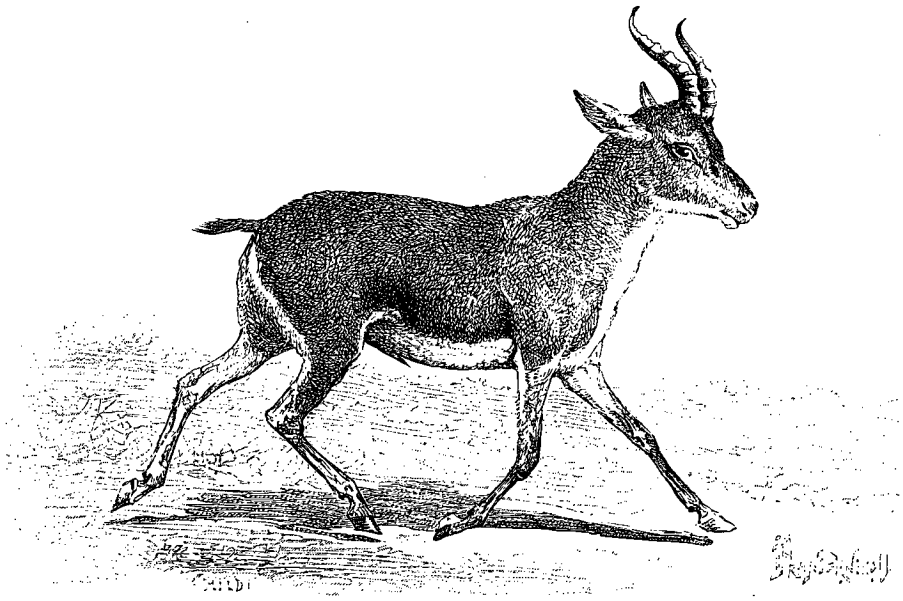
Après avoir passé une nuit près de la ville de Dadjin, dont les abords, autrefois ravagés par les Dounghans, ne s'étaient point encore relevés de leurs ruines et se présentaient encore à nous tels que nous les avions laissés il y a sept ans, nous nous dirigeâme vers l'Ala-chan en suivant la route précédemment parcourue; seulement cette fois nous avions avec nous deux guides connaissant assez bien le pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant les trois premiers jours nous rencontrâmes des Chinois qui gardaient les chevaux de l'État. Après avoir dépassé la Grande Muraille, qui s'étend à une lieue au nord de Dadjin et ne présente dans cette partie qu'un mur de six mètres de hauteur, fortement endommagé par le temps, nous passâmes la nuit près de la fanza Ian-djonza, où nous nous étions déjà arrêtés deux fois. Cette fanza offre le type de la plupart des constructions des villages de cette partie de la Chine. Un mur en terre glaise la défend contre les incursions des nomades, et à l'abri de ce mur se trouvent l'habitation et les bâtiments de service. Il n'y a que le puits qui soit creusé à l'extérieur; ce puits, d'une profondeur considérable (soixante mètres), donne une eau excellente, à la température de 13°,3. En y puisant pour abreuver nos chevaux, nous trouvâmes dans un des seaux un crapaud, qui probablement y était tombé par mégarde, mais qui n'y creva pas et qui avait vécu tranquillement dans l'eau.

Après la fanza Ian-djonza nous prîmes la direction de l'est-nord-est, le long de sables profonds qui s'étendaient au loin vers le nord. Nous traversions une saline inculte, sans eau, hérissée de petits monticules, et dont l'altitude était de 1740 mètres. Le temps était couvert et assez frais. Nous avions parcouru quatre-vingt-dix kilomètres, quand une rangée de ces monticules nous barra complètement le passage; il nous fallut faire un détour de quatorze kilomètres dans un sable où nous enfoncions jusqu'à la cheville. Par bonheur il avait plu la veille, le sable était humide et nous pûmes arriver d'assez bonne heure près de la source du Baïan-boulyk.

Les sables au milieu desquels nous nous trouvions ont reçu des Mongols le nom de *Tyngheri*, c'est-à-



Dzeyran — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

dire « Ciel », à cause de leur immense étendue. Ils présentent le même aspect que tous les sables de l'Asie centrale et du Turkestan russe, où ces régions sont connues sous le nom de *barkhan*. Ces Tyngheri sont couverts de collines de treize à vingt mètres, rarement de trente mètres de hauteur, séparées par des vallées plus ou moins profondes disposées parallèlement. Du côté exposé à l'action du vent, le pied n'enfonce pas trop et la pente est douce; du côté opposé, les collines sont escarpées et le sable est très mouvant. Il s'y forme souvent des crevasses qui pénètrent jusqu'aux couches inférieures du sol. On ne rencontre dans tous les Tyngheri que deux ou trois sources, et, partout où nous avons creusé, nous n'avons obtenu qu'une eau boueuse et saumâtre.

La végétation n'existe dans les Tyngheri qu'au bord des rares sources et aux limites extrêmes; les plantes les plus répandues sont le *soulkhir* et le *Pugionium*. Le soulkhir appartient aux plantes salines; on le trouve dans toute l'Asie centrale jusqu'au 48e degré de latitude, et il ne pousse que dans les sables. Nous l'avons rencontré également dans le bassin supérieur du fleuve Jaune et dans le Tsaïdam, mais jamais au Thibet. Comme toutes les plantes du désert, il a de très longues racines qui vont chercher l'humidité à de grandes profondeurs. Plus il pleut, plus la végétation est puissante, et, si les conditions sont favorables, il atteint dans l'Ala-chan trois pieds de hauteur. Non seulement cette plante donne un excellent fourrage, mais ses graines, ressemblant à celles du pavot, servent de nourriture aux Mongols, qui en tirent une très bonne farine.

L'autre plante remarquable de ces déserts, quoique moins utile aux habitants, est le Pugionium, que les Mongols nomment *dzerlik-lobyn*, c'est-à-dire « radis sauvage »; effectivement les fruits crus ont la saveur du

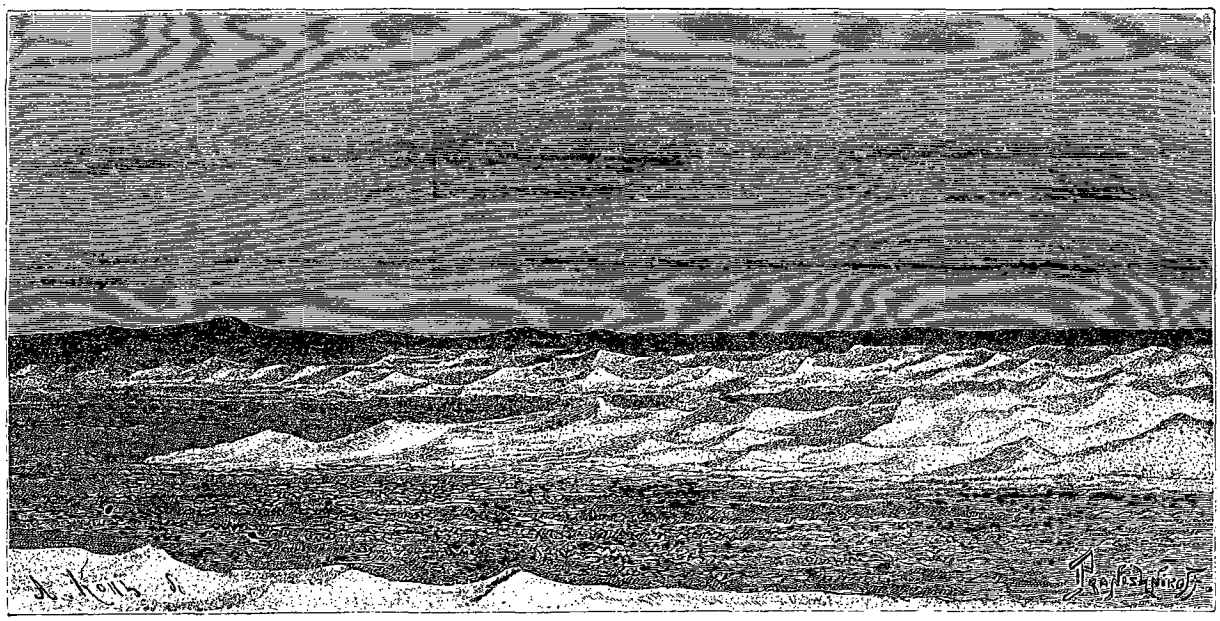
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

radis ou de la moutarde. Les Chinois en récoltent les jeunes pousses, les font mariner et en assaisonnent leurs mets. La tige ne dépasse jamais un pied, et encore est-elle presque entièrement enfouie dans le sable. Les branches s'étalent sur le sol, couvrant un espace de 65 centimètres à 1 mètre de diamètre; elles sont minces et fragiles. A la fin de la deuxième année elles donnent de petites fleurs blanches ou roses.

Au dire des Mongols il existe dans les Tyngheri des chevaux sauvages; mais ce sont des animaux domestiques qui, lors de la dévastation des Dounghans, en 1869, se sont enfuis dans le désert, où, depuis lors, ils errent et se multiplient en toute liberté. Ils sont très prudents et ne vont boire aux sources que la nuit ou dans les lieux inhabités; cependant les indigènes en ont déjà repris une bonne partie à l'aide du lasso.

A notre grande surprise nous vîmes dans l'Ala-chan un passage d'oiseaux assez considérable, non seulement de grands comme les cygnes, les oies, les grues, mais aussi de menues espèces, telles que roitelets, gobe-mouches, gorges-bleues, moineaux des joncs, canepetières. Le plus fort passage fut du 10 août au 20 septembre; plus tard nous ne vîmes plus que des individus isolés.

Nous nous apprêtions à franchir les sables du Tyngheri, quand nous vîmes venir à nous trois Mongols, émissaires du prince d'Ala-chan, parmi lesquels notre vieille connaissance Moukdoï. En leur honneur nous fîmes une halte d'un jour près de la source de Baïan-boulyk. Sur un petit marais voisin de cette source nous aperçûmes une grande quantité de bécassines tellement fatiguées de leur voyage que nous pouvions les prendre à la main. Puis en deux étapes nous atteignîmes le lac salé de Serik-dolon, qui est situé tout au milieu des sables et n'a pas plus de deux cent cinquante mètres



Les sables du Tyngheri. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

de circonférence. Le sel y forme une couche assez épaisse, que l'eau recouvre de quinze centimètres de hauteur; il est bordé de roseaux, et près de là on a creusé un puits assez profond, où nous trouvâmes une dizaine de seaux d'eau assez douce. A partir de ce lac nous fîmes environ quinze kilomètres à travers des sables mouvants, où la route est indiquée par des tas de pierres placés à une grande distance les uns des autres. Puis, après avoir dépassé le temple de Sokto-Kouri, nous eûmes une route carrossable jusqu'à la ville de Dyn-iouan-in. Cette ville est à 1500 mètres d'altitude; nous y arrivâmes le 24 août, par une chaleur terrible, et nous y campâmes, dans une fanza qu'on nous avait préparée en dehors du mur d'enceinte.

Cette ville est connue des Chinois sous le nom de Va-ïan-fou, et des Mongols sous celui d'Alacha-iamin. C'est l'unique ville du pays d'Ala-chan; elle est située, comme nous l'avons dit, à quinze kilomètres à l'ouest de la chaîne de montagnes, sur une petite rivière qui prend sa source près du sommet du mont Bougoutouï. De même que toutes les villes de cette partie de la Chine, elle est ceinte d'une muraille en terre glaise qui a un kilomètre et demi de circonférence. A l'abri de cette forteresse habite le prince d'Ala-chan et se trouvent les boutiques des marchands, presque tous Chinois, de la ville de Ning-sia. En dehors du mur on avait établi plusieurs centaines de fanzas, qui furent toutes dévastées par les Dounghans, ainsi que le palais d'été du prince; rien de tout cela n'a encore été relevé. Il nous fut impossible d'apprendre le nombre des habitants, mais, à coup sûr, il n'est pas fort élevé.

Le lendemain de notre arrivée, nous reçûmes la visite de notre vieil ami le lama Baldyn-Sordji, qui revenait de Pékin et nous apportait des lettres et des papiers. Baldyn est toujours l'homme de confiance du prince; il a un peu vieilli, mais il a encore toute son énergie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lamas et Mongols de l'Ala-chan (voy. p. 230). — Composition de Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la mort de l'ancien *van*, survenue en 1877, son fils aîné, Aria, lui succéda; le second, Sia, reçut le titre de *goun*, c'est-à-dire prince du sixième degré; et le troisième conserva celui de *hyghen*. Nous avons pu avoir les portraits des deux derniers, mais jamais celui de l'aîné. Ce prince est obèse et louche; Sia est de taille moyenne, et également trop gros; quant au hyghen, il est maigre et musculeux, et malgré ses trente ans il a toujours l'air d'un adolescent.

Le van gouverne la province, et ses frères lui servent de conseillers; mais, à tout prendre, ils ne font rien que se quereller entre eux; tous leurs efforts tendent à tirer le plus d'impôts possible de leurs sujets. Dans ce but, le van confère, à prix d'argent, à ses courtisans différentes petites dignités, que peuvent acquérir même des domestiques et des bergers. A la moindre faute ces dignitaires sont destitués; toutefois, après un nouveau payement, leurs charges peuvent leur être rendues.

Les deux autres princes organisent des représentations théâtrales, où ils ne craignent pas de figurer dans des rôles de femmes. Ils invitent les habitants notables de la ville, ainsi que les riches mongols du voisinage, et chaque invité est obligé de faire un présent en argent ou en nature. En somme, les trois princes de l'Ala-chan ne sont que de rusés fripons. Bien que nous leur eussions fait de jolis cadeaux, ils n'eurent pas honte de nous envoyer leurs domestiques pour nous prier de leur donner tel ou tel objet désigné. Ils traitent leurs subalternes avec une suprême arrogance et exercent sur leurs sujets un espionnage constant. Il y a huit ans ils étaient encore de tout jeunes gens, déjà profondément corrompus; mais, depuis qu'ils ont le pouvoir entre les mains, ils sont devenus des despotes de la pire espèce, comme d'ailleurs la plupart des souverains d'Asie.

Les neuf jours que nous passâmes à Dyn-iouan-in furent consacrés à faire nos préparatifs pour une expédition à Ourga; c'était un voyage de mille kilomètres à travers le centre du Gobi. Par bonheur approchait l'automne, la meilleure saison pour voyager dans les déserts; cependant il n'en fallait pas moins songer à se procurer de bonnes bêtes de charge. En conséquence nous vendîmes nos mulets au van, qui nous loua vingt-trois chameaux et six Mongols pour les conduire. Nous vendîmes également nos chevaux, fatigués, pour en acheter d'autres; il n'y eut que nos trois chameaux vétérans, derniers débris de notre caravane du Zaïssan, qui firent encore partie de cette expédition.

Le matin du 2 septembre nous quittâmes Dyn-iouan-in, et, après quatre jours de marche, nous passâmes la nuit près du lac Djarataï-dabassou, distant d'une centaine de verstes de la ville d'Ala-chan. L'aspect général du désert était toujours le même : de l'argile, du sable, au milieu desquels poussait çà et là le saksaoul. Pendant tout cet été il n'avait point plu dans le désert, aussi sa misérable végétation avait entièrement péri. Quoique nous fussions en septembre, le temps était chaud (28°,5 à une heure de relevée); il n'était même pas froid pendant la nuit.

Le Djarataï-dabassou n'a pas moins de cinquante kilomètres de circonférence; il se trouve à une altitude de 1080 mètres. C'est l'endroit le moins élevé de toute la partie de l'Ala-chan que nous avons explorée. Un excellent sel y forme une couche de deux à six pieds d'épaisseur; l'exploitation en est très restreinte et se fait exclusivement au profit du prince.

Au nord du lac, la contrée paraît encore plus aride; on ne voit partout que sables ou salines, sur lesquels sont dispersées des touffes de saksaoul ou de kharmyk. Quand on approche de la montagne de Khan-oula, ces plantes deviennent de plus en plus rares, et cependant nous rencontrions souvent des Mongols avec leurs chameaux et leurs troupeaux de moutons. En les voyant, nous nous demandions : où l'homme ne peut-il pas s'acclimater! car ces nomades vivent dans cet affreux désert, et peut-être s'y sentent-ils heureux.

Après avoir dépassé le puits Boro-soutchi et la source Kara-morité, près de laquelle nous étions restés dix jours en 1871, nous arrivâmes aux bords du Koukounor. Ce lac se trouve à cinq kilomètres de la route que nous suivions actuellement; mais je fis ce détour pour pouvoir m'arrêter au bord de l'eau et y organiser une chasse. Mon espoir ne fut pas trompé; nous y trouvâmes une grande quantité de cygnes, d'oies et de canards sauvages. En nous rendant ensuite du Koukounor aux monts Khan-oula, nous traversâmes un large groupe de rochers de granit qui forme le prolongement de la montagne Kara-nourin-oula, limite septentrionale du bassin du Hoang-ho.

A proximité de notre chemin, à travers ces montagnes, se trouve le temple de Baïan-toukhoun, qui ne compte pas moins de trois cents lamas. Au nord de ce couvent finit le territoire d'Ala-chan, et nous entrâmes dans l'aïmack des Mongols-Ourots, qui s'enfonce, en triangle aigu, entre l'Ala-chan et le Khalkha. En revanche il s'étend fort loin vers l'orient, jusqu'au pays des Tsakhars, en touchant au sud à l'Ordos et au nord à l'aïmack des Souniouts.

L'extérieur des Ourots rappelle beaucoup plus le type des Mongols de l'Ala-chan que celui des Khalkhas, mais leur caractère, fait de ruse et de cupidité, se rapproche de celui de tous leurs congénères établis sur les confins de la Chine. Le coin de leur pays que nous avons traversé est remarquable par le nombre d'ormes (*Ulmus campestris*) que l'on y rencontre. Ils produisent une impression très agréable au milieu de la nudité du désert. Malheureusement les indigènes laissent leur bétail en dévorer les rejetons, et, quand ces arbres mourront, il n'y aura pas de jeunes pour les remplacer.

Depuis la frontière de l'aïmack des Ourots, entre le 41e et le 45e degré de latitude nord, s'étend la bande centrale du Gobi. Cette région, à base de granit et de gravier, diffère beaucoup du désert sablonneux de l'Ala-chan, et est peut-être la plus aride de tout le désert. Le gravier mélangé de lœss en forme le sol. Le manque d'eau s'y fait partout sentir; c'est pourquoi la flore et la faune y sont si pauvres. A l'endroit où nous l'avons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traversée, cette bande était divisée en deux parties par le mont Khourkou. Au sud, la contrée n'a que 1050 à 1230 mètres d'altitude, et les sables mouvants ne sont pas rares. Au nord ils disparaissent presque entièrement, et la plaine s'élève à 1500 mètres. Cependant, de l'un comme de l'autre côté, dominent les vallées rocailleuses, inégales, semées de petits rochers de schiste, de gneiss et plus rarement de granit, de grünstein et de grès. Le saksaoul y croît encore en assez grande abondance; dans la partie septentrionale on voit la *Caragana pygmæa*, et, dans le sud, des buissons d'amandiers sauvages. Au pied des terrasses de lœss, où les averses forment des lacs temporaires, poussent le kharmyk, le dyrissoun, l'absinthe et plusieurs espèces de

Les princes Sia et Hyghen. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

graminées. En fait de mammifères, cette partie du Gobi renferme le dseyran, le loup, le renard, le lièvre, le hérisson et la gerboise, mais tous en très petite quantité. Les argalis que nous y rencontrâmes diffèrent suffisamment de ceux du Thibet pour constituer une espèce distincte, à laquelle nous proposons de donner le nom d'*argali de Darwin*. Ils sont assez grands; un mâle que nous avons tué avait 1m,47 de hauteur jusqu'à la naissance des cornes, et pesait plus de cent kilogrammes. Le poil est brun-foncé, parsemé de fils blancs; le museau et le ventre sont roux, la queue gris cendré; sur le front et les épaules le poil est frisé et plus épais que dans les autres parties du corps. Nous le rencontrâmes dans le versant méridional, où il semble préférer les régions rocailleuses presque entièrement privées d'eau. Il est très peu méfiant, n'étant jamais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chassé, mais il est difficile à tuer; nous en avons vu un, dont une balle avait perforé le cœur, fuir encore à plus de trois cents pas.

Pendant notre halte près du temple de Baïan-Oula, nous apprîmes qu'aucun des six Mongols conduisant nos chameaux ne connaissait le chemin d'Ourga. Comme il est à peu près impossible de s'orienter dans le désert, où l'on n'a aucun point de repère, il nous fallut prendre des guides, et, comme toujours, nous eûmes beaucoup de désagréments avec ces gens. Ajoutez à cela que le pays était affreusement stérile; nos chameaux trouvaient bien encore à manger, mais nous ne pouvions nourrir nos chevaux qu'avec du grain, riz ou orge; cependant ils ne maigrissaient pas beaucoup.

Nous fîmes une nouvelle halte près des sources du Tchirgou-Boulyk, où nous tuâmes beaucoup de canards sauvages. Dans cette contrée, le bétail n'a pour se nourrir que les grosses tiges du *Cynomorium coccineum*, du reste assez abondant; les Mongols les mangent aussi, mais après les avoir fait bouillir. De là nous parcourûmes une trentaine de kilomètres en longeant des taillis de saksaouls qui croissent sur des sables mouvants. Nous vîmes ensuite des terrasses de gravier parsemées de monticules pierreux, derrière lesquels se développe le Galbyn-Gobi. Les Mongols prétendent que ce désert s'étend, à l'est et à l'ouest, à vingt jours de marche; mais, à l'endroit où nous l'avons traversé, il n'a que vingt-sept kilomètres de largeur, et il est à 1050 mètres d'altitude. En quittant le Galbyn-gobi, près du puits Soutjan-Kara-Tologoï, nous abandonnions le pays khalkha pour pénétrer dans l'aïmack de Touchtoukhan.

Au pied septentrional du mont Khourkhou nous coupâmes, près de la source du Bortzou, le chemin de caravane qui conduit des villes Koukou-Khoto et Baoutou à Khami et à Sou-tcheou. Le mont Khourkhou est le prolongement oriental de l'Altaï méridional; généralement peu élevé et assez étroit, il atteint, selon le colonel Pievtsof, la limite des neiges éternelles au mont Ikhé-Bogdo, situé par 45 degrés de latitude nord et 70 de longitude orientale de Poulkova. Tournant ensuite vers le sud-est, il devient de moins en moins élevé, tout en conservant une grande hauteur dans le groupe isolé de Gourboun-Seïkhyn, et disparaît complètement dans le Galbyn-gobi, approximativement sous le 42e parallèle. Il résulte donc des observations de M. Pievtsof et des miennes que l'Altaï méridional, loin de s'arrêter dans le nord-ouest du Gobi, coupe diagonalement ce désert et s'étend presque jusqu'aux confins de l'In-chan.

Dans la direction que nous avons suivie, le Khourkhou n'a pas plus de 10 kilomètres de largeur, et ne s'élève pas à plus de 1000 mètres au-dessus de sa base et, par conséquent, de 1800 mètres d'altitude absolue. Ces monts sont sillonnés par de nombreux défilés, où l'on rencontre des rochers de schiste et de granit. Il y a peu de sources, mais des puits, à proximité desquels des Mongols s'étaient établis avec leur bétail; celui-ci trouve à vivre, car le Khourkhou n'est pas aussi dénudé que nous l'avions cru en 1873. Sur ses pentes croissent le pigamon et l'armoise, et, au fond des ravins, il n'est pas rare de rencontrer le dyrissoun, le kharmyk et le pêcher sauvage.

En fait de grands animaux nous n'y vîmes guère que le bouc noir de Sibérie; cette espèce est très méfiante. on ne peut guère la poursuivre à travers les roches aiguës qu'elle habite, aussi n'en avons-nous pu tuer qu'un seul spécimen. Nous y avons trouvé le gypaète barbu, le vautour fauve et beaucoup de *Caccabis chukar*. Pendant ce temps (22 et 23 septembre), l'automne commençait à reprendre ses droits, l'herbe jaunissait et les feuilles des arbustes se détachaient à chaque souffle de vent.

Continuant à nous diriger vers le nord, nous traversâmes une vallée assez étroite fermée à l'ouest, puis un rameau septentrional du Khourkhou, et nous entrâmes de nouveau dans des plaines ondulées, parsemées de collines rocailleuses. La contrée, qui n'avait que 1110 mètres d'altitude au pied de la montagne, s'élevait graduellement et atteignait 1620 mètres au puits Boudoun-chabakhtaï. Au delà le sol recommençait à s'abaisser; il revenait à 1110 mètres au puits de Tougriouk, et cette altitude ne changea plus jusqu'à Ourga. Dans cette plaine il y avait des terrasses de gravier; les steppes devenaient de plus en plus rapprochées et les puits moins rares. Ils étaient peu profonds; l'eau était potable, bien que quelquefois un peu salée; mais, les vents devenant violents, il fallut remplacer notre tente par une iourte. Plusieurs routes carrossables traversaient le pays, nommément celle de Koukou-khoto à Ouliassoutaï et de Baoutou à Khami. Ces chemins étaient alors assez fréquentés, on y rencontrait surtout des caravanes portant des vivres et du fourrage à l'armée chinoise campée dans les oasis du Tian-chan.

Arrivés aux limites extrêmes du Galbyn-gobi, et entrés sur le territoire des Khalkhas, nous rencontrions plus souvent les iourtes des Mongols nomades. Il n'y avait pas un coin de prairie qui ne fût occupé par le bétail, car ce désert, comme tout le Gobi, est habité autant que la nature le permet. Si sur son immense surface la Mongolie n'a que de deux à trois millions d'habitants, c'est qu'elle ne pourrait en nourrir davantage. On voit même souvent des nomades établis, de gré ou de force, dans des régions qui frappent le voyageur par leur sauvagerie et leur aridité: mais les parties plus fortunées ne pourraient pas recevoir un plus grand nombre d'hommes avec leurs immenses troupeaux. Chaque tribu a sa place désignée pour y faire paître son bétail. Quand le fourrage vient à manquer, ils ont le droit de transporter leurs tentes dans une autre localité et d'y séjourner jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Dans le Gobi central on voit quelquefois les Mongols, attirés par les vertes terrasses, installer leur camp à cinq et sept kilomètres des sources et s'y rendre chaque jour pour s'approvisionner d'eau;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils abreuvent leurs moutons tous les deux jours et leurs chameaux tous les quatre ou cinq jours. En hiver, dès les premières neiges, ils se retirent dans des prairies où il y a absence totale d'eau et qui, par conséquent, n'ont pas servi de pâturages en été; ils y restent aussi longtemps que dure l'herbe et que la neige peut suffire pour les désaltérer.

Toute la vie du Mongol se consume en soins à donner à son bétail, et son existence ne diffère pas beaucoup de celle de ses bêtes. Il ne sait et ne voit rien; toujours s'étend devant ses regards le désert morne et illimité, avec ses froids, ses chaleurs et ses ouragans. Ce n'est pas sans raison que le caractère du nomade est si apathique; dans le milieu où il végète, rien de mieux ne saurait se produire. Du reste cette vie a aussi ses avantages : il n'y a pas ici de distinction bien tranchée entre riches et pauvres; les raffinements du luxe y sont impossibles, et il n'y a pas de mendiants. Les nomades ne connaissent pas la prostitution, ni la plupart des maux inhérents à la civilisation. Si les souverains et le personnel administratif usent trop souvent de l'arbitraire, il est toujours facile de s'y soustraire au moyen d'un cadeau, et les grandes injustices sont rares. Le nomade est beaucoup plus indépendant

Mongols et Mongoles Khalkhas. — Composition d'Y. Pranishnikoff, d'après l'édition russe.

que nos paysans et nos artisans; il ne fait que ce qu'il veut, tandis que nos ouvriers succombent souvent à la peine et n'ont pas toujours un morceau de pain. Cela ne lui donne pas la moindre envie de changer sa vie paresseuse et libre contre une existence plus civilisée, d'autant plus qu'il n'y a qu'un homme sur cent, même sur mille, qui jouisse des bienfaits d'une vraie civilisation. Ajoutons que les conditions physiques de la Mongolie et d'une partie du Thibet n'admettent pas la vie sédentaire, agent indispensable du mouvement progressif des nations. Il en résulte que les nomades de l'Asie centrale resteront barbares pendant encore de longues années, jusqu'à ce que la marche fatale des événements amène leur disparition, comme nous voyons s'anéantir les indigènes de l'Amérique et de l'Australie.

Pendant la première partie de notre voyage de l'Ala-chan à Ourga s'acheva le mois de septembre, qui s'était fait remarquer par un temps presque continuellement clair et par une température presque aussi élevée qu'en été. Dans l'Ala-chan et dans le pays des Ourots, la chaleur, pendant les deux premières décades, atteignait 27°,5 au milieu du jour, et pendant la nuit il n'y eut pas une seule gelée. Après avoir traversé le mont Khourkhou, en nous avançant vers le nord, le thermomètre baissa, cependant il marquait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore 20 degrés, et nous ressentîmes la première gelée nocturne le 21 septembre. Nous en eûmes d'autres avant le 1er octobre: la plus intense nous donna 8°,3. Il n'y eut, dans tout le mois, que trois jours couverts et quatre à demi voilés; la pluie, qui tomba à trois reprises, ne fut pas abondante; la sécheresse de l'air était extrême.

Dans les deux premières décades de septembre les vents étaient très variables et les ouragans rares: il y avait des jours d'un calme absolu. A partir du 20 septembre les ouragans se déchaînaient presque tous les jours, venant de l'ouest ou du nord-ouest. Dans l'Ala-chan, ces vents violents font toujours tourbillonner des nuages de sable et de poussière; mais ici, où le sol est couvert de cailloux ou d'herbe, même pendant l'orage le ciel reste serein. Après avoir dépassé la route postale de Kalgan à Ouliassoutaï, nous étions entrés dans la région des steppes; au lieu des plaines arides, nous rencontrions des monticules pierreux et des chaînes de collines. Plus loin au nord se profilaient les contours de montagnes peu élevées formées par les derniers rameaux sud-ouest du Kenteï. Le long de notre route l'altitude ne dépassait pas 1560 mètres et ne descendait pas au-dessous de 1250; c'est à ce dernier niveau qu'est située la ville d'Ourga. Au fur et à mesure que nous avancions, les pâturages devenaient plus abondants et les troupeaux plus nombreux. Les Mongols de la tribu des Khalkhas avaient l'air beaucoup plus fiers que leurs congénères du Gobi central, et nous voyions en grande quantité des dseyrans et des terriers de marmottes et de lagomys. Les oiseaux de passage étaient déjà partis; nous ne rencontrions plus que des alouettes et des fauvettes de haies. Il n'y a aucune rivière, mais les sources sont fréquentes; les puits ne sont pas rares et l'eau en est potable. Nous mîmes douze jours pour traverser cette région avant d'arriver à Ourga; il n'y avait pas de route carrossable, mais un grand nombre de sentiers sillonnaient la steppe.

A une centaine de verstes d'Ourga nous reprîmes la route que nous avions abandonnée près de l'Ala-chan et qui est fréquentée par les pèlerins se rendant du Khalkhas au Thibet. Ce chemin est tortueux; nous y rencontrâmes de petites caravanes de Mongols allant à Ourga pour rendre hommage au Koutoukhtou. Ces gens mènent avec eux du bétail, qu'ils vendent dans la ville et dont ils abandonnent une partie du produit au profit du temple.

Après Ganghy-Daban notre campement fut établi près du Bougouk-gol, première rivière que nous rencontrions depuis le Nan-chan. Une seule étape nous séparait encore d'Ourga, et, sous l'impression de cette joyeuse idée, la journée du 19 octobre nous parut effroyablement longue. Le terrain est accidenté et, l'on ne découvre pas l'horizon à une grande distance; mais enfin nous vîmes se dérouler devant nous la large vallée de la rivière Tola. Au fond, sur le tapis blanc de la neige nouvellement tombée, se détachait en noir Ourga, la ville sacrée des Mongols, et bientôt se dressa devant nous l'élégant édifice de notre consulat. La rivière Tola roulait ses ondes claires encore libres de glace; à droite, au sommet du Khan-oula, s'estompait la ligne sombre d'une immense forêt : les fatigues et les dangers de dix-neuf mois touchaient à leur fin. Nous voilà à la porte de cette maison si bien connue; nous voyons des figures amies, nous entendons notre langue natale.

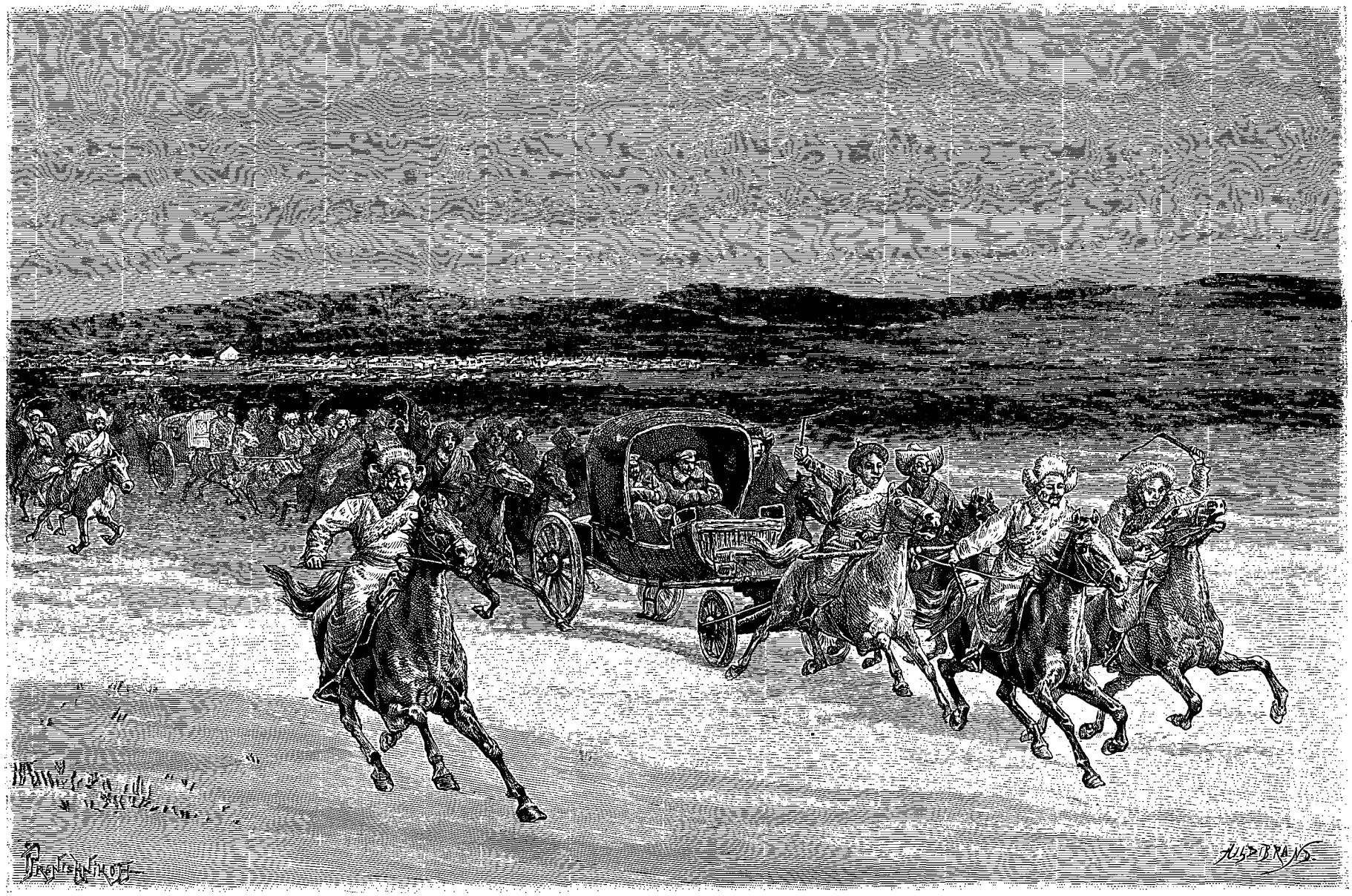
La ville d'Ourga est située sur la rive droite de la rivière Tola et se compose de deux parties : l'une, habitée par les Mongols, est nommée par eux *Da-Kouren* (Grand-Camp) ou *Bogdo-Kouren* (Camp-Sacré); l'autre est la ville chinoise de *Maï-ma-tchin* (Ville-Sacrée), qui s'étend à cinq kilomètres à l'est de la première. La population totale s'élève à trente mille individus. Les Chinois à Maï-ma-tchin s'occupent de commerce; à Da-Kouren pullulent les lamas. Dans l'un des temples de cette dernière, réside le grand Koutoukhtou de toute la Mongolie. Des bandes de pèlerins, surtout à l'approche du nouvel an, y viennent lui rendre hommage. De plus, résident à Ourga deux *ambans* ou gouverneurs, qui administrent la ville et les deux aïmacks orientaux des Khalkhas. Quant aux deux aïmacks occidentaux, ils relèvent directement du *dzian-dzioun* ou chef de l'arrondissement militaire d'Ouliassoutaï. La ville mongole est aussi habitée par un certain nombre de commerçants russes, qui vendent au détail des marchandises de leur pays et achètent principalement du thé, qu'ils envoient à Kiakhta. Le consulat russe se trouve sur une hauteur, non loin de la Tola, entre les deux quartiers.

La ville était alors en état de siège; on y avait même construit une petite forteresse, qu'occupaient quelques centaines de soldats chinois, et l'on y avait appelé jusqu'à quatre mille Mongols. Cette horde déguenillée, armée de flèches et de vieux fusils, n'était évidemment bonne à rien.

D'Ourga nous renvoyâmes les chameaux loués dans l'Ala-chan; nous vendîmes les trois qui nous avaient suivis dans toute notre expédition ainsi que nos chevaux de selle, et nous nous rendîmes à Kiakhta au moyen de chevaux de poste mongols. La distance est d'environ trois cents kilomètres, partagés entre onze relais. Nos compatriotes nous procurèrent un tarantass et un chariot chinois; ce dernier se compose d'une caisse solidement établie sur deux roues et fermée de tous côtés, à l'exception d'une étroite ouverture sur le devant. On ne peut s'y tenir que couché, le dos tourné vers les chevaux; sans quoi on aurait la tête plus basse que les pieds; on y est horriblement secoué. Comme les cavaliers qui conduisent les chevaux se relèvent toutes les vingt minutes, il y a au moins une dizaine de Mongols qui galopent derrière chaque voiture.

Entre Ourga et Kiakhta le pays est couvert par les ramifications du Kenteï, situé à cent vingt ou cent cinquante kilomètres au delà d'Ourga. Les rivières qui en descendent se jettent dans l'Orkhou, affluent de la Selenga et faisant partie par conséquent du bassin du lac Baïkal; plus à l'est prennent naissance le Keroulioun et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ d'Ourga. — Composition d'Y. Pranishnikoff, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Onon, qui appartiennent aux sources de l'Amour. Les montagnes, d'aspect assez doux, sont couvertes à leur sommet de forêts de bouleaux blancs, de pins et de mélèzes; plus bas elles portent d'excellents pâturages.

Chemin faisant, nous rencontrâmes beaucoup de Mongols nomades; ceux-ci sont plus grands, plus robustes que leurs congénères déjà étudiés, et ils semblent moins dévots, car nous ne les entendions pas murmurer continuellement des prières. Le temps fut beau pendant ce voyage : le ciel était serein, le vent léger, et la neige ne couvrait le sol que sur une épaisseur de trois à quatre pouces; pendant la nuit le thermomètre descendait à — 19°,3.

Enfin, le 29 octobre, nous aperçûmes les coupoles des églises de Kiakhta et nous saluâmes, les larmes aux yeux, ce premier symbole de la patrie. Peu après, le commissaire vint au-devant de nous et nous conduisit dans un logement préparé, où nous passâmes huit jours, entourés d'une sollicitude fraternelle de la part de nos compatriotes.

Ainsi s'acheva notre troisième voyage dans l'Asie centrale. Comme dans les deux précédents, nous avions parcouru des contrées peu connues ou même complètement inconnues, s'étendant sur un développement de 23 730 kilomètres. Nous avons déterminé les coordonnées astronomiques de quarante-huit points, et fixé l'altitude de deux cent douze lieux; nous avons noté toutes nos impressions et fait autant d'études ethnographiques qu'il nous a été possible. Enfin nous avons rapporté : 408 spécimens de mammifères, se rapportant à 90 espèces; 3425 oiseaux de 400 espèces; 976 reptiles et batraciens; 423 poissons; 6000 insectes; 12 000 plantes, et un grand nombre d'échantillons minéralogiques.

Mongols Ourots (voy. p. 234). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après des photographies.

S'il m'a été donné de réussir dans mes trois voyages, je le dois surtout, je l'atteste ici à haute voix, à l'énergie, au courage, à l'entier dévouement de tous mes compagnons. Ils ne reculaient devant rien. Loin de leur patrie, séparés de tout ce qui est cher à l'homme, au milieu de fatigues et de dangers incessants, ils ont toujours été fidèles à leur devoir et se sont conduits comme de véritables héros.

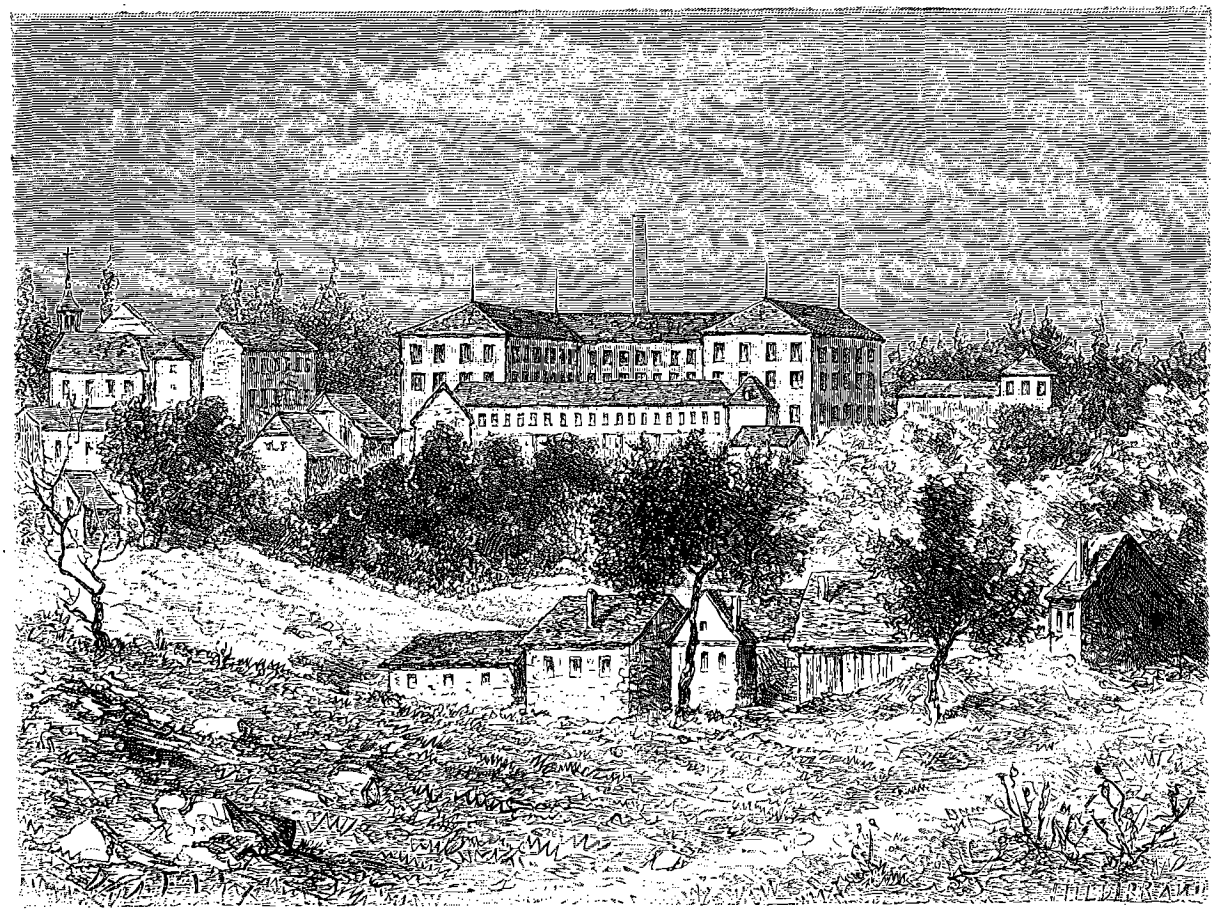
Pour moi, après les premiers transports de joie et les premiers épanchements, un sentiment pénible me serre le cœur; plus le temps avance, plus il me semble que j'ai laissé dans les lointains déserts de l'Asie quelque chose de bien cher que l'Europe ne peut pas me rendre. C'est que là-bas pousse une herbe bien précieuse; c'est la liberté, liberté sauvage il est vrai, mais exempte d'entraves et presque absolue. Les fatigues, les périls, sont oubliés ou ne servent qu'à donner plus de relief aux moments de joie et de satisfaction intérieures. Aussi le voyageur passionné ne rêve plus qu'à ses aventures passées; devant ses yeux défile incessamment le panorama de cet heureux temps qui l'engage à substituer au confort de la vie civilisée les fatigues et les labeurs d'une existence vagabonde, mais pleine de liberté et de ravissement.

Condensé par J. RIEL.

sur la traduction de Mme JARDETSKY.

ERRATA : p. 215, col. 1, l. 14, lire : 50 *mètres*, au lieu de 50 *kilomètres*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fabrique de Beaucourt (voy. p. 242-243). — Dessin de Lix, d'après un croquis de Mlle Cuvier.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXVI

Beaucourt et le canton de Delle.

De l'autre côté de la Trouée de Belfort, non loin du débouché de la Savoureuse dans l'Allaine, le chemin de fer de Delle traverse la partie jurassienne de l'ancien département du Haut-Rhin. Par sa conformation physique, ce canton de l'extrême limite de l'Alsace se rattache davantage à la Franche-Comté, comme par les origines de sa population. C'est un pays de collines, adossé aux premiers gradins du Jura, moins accidenté que le canton de Ferrette et arrosé par l'Allaine, petite rivière qui vient de la Suisse et se réunit au Doubs, près de Montbéliard, après avoir reçu la Savoureuse, la Madeleine et le ruisseau de Saint-Nicolas. A vrai dire, l'Allaine est le collecteur de toutes les eaux du territoire de Belfort resté français. Dans le bassin limitrophe de la Largue, affluent de l'Ill, les habitants de la plupart des communes du canton de Dannemarie parlent encore allemand. La limite des langues, suivant à peu près la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Ill et de l'Allaine, entre les affluents du Rhin et les affluents du Rhône, marque les contours de la frontière fixée par le traité de Francfort entre la France et l'Allemagne, à part quelques enclaves que nous avons déjà signalées. Tel que ce traité l'a façonné,

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le territoire du Haut-Rhin resté à la France a conservé une administration départementale, quoique sa superficie ne dépasse pas 61 081 hectares, partagés entre cinq cantons, avec une population totale de 74 244 habitants, lors du recensement de 1880.

Delle, chef-lieu du canton du même nom, est un gros village bien aggloméré, peuplé de 1809 habitants, moins important par le chiffre de sa population que Beaucourt et Grandvillars, deux centres industriels de son ressort, qui comptent actuellement 4210 et 2177 habitants. Assis dans un creux, entouré de collines basses, ce village vit surtout de l'agriculture; mais il exploite aussi quelques fabriques de bonneterie.

Il y a deux pensionnats, tenus par des religieux, pour l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles. Ses maisons ont un air de propreté, avec des grilles en fer du côté de la rue. De la terrasse de l'ancien château, convertie en jardin, avec des vignes à l'exposition du midi, on a une jolie vue sur le village, la vallée de l'Allaine, la tour ruinée de Milandre et les maisons de Boncourt. L'Allaine, qui prend sa source derrière le village d'Alle, quitte le territoire suisse à Boncourt, en débouchant par une cluse, à l'ombre d'un rideau de peupliers. Les eaux de la petite rivière sont calmes, les collines à distance de ses rives peu élevées, couronnées de bois. Ces collines, où le roc saillit comme un mur droit, au-dessus du niveau des terres environnantes, ne forment pas de chaîne continue, mais des groupes de hauteurs, interrompues par des coupures irrégulières, sur toute la largeur de la Trouée, entre les premiers gradins du Jura et le pied méridional des Vosges. Par suite de ce relief accidenté, où les différences de hauteur entre les parties basses et les parties élevées n'atteignent pas cent mètres, le tracé des chemins devient très tortueux, avec de brusques détours. L'esprit retors des paysans de la région paraît avoir subi l'influence ou pris l'empreinte du caractère accidenté de la topographie.

Autrefois Delle était le siège d'une seigneurie englobant les domaines de Grandvillars, Florimont, Montreux et Montjoie, tour à tour possédés par l'abbaye de Murbach, par les comtes de Ferrette et de Montbéliard. Son origine remonte à une station gallo-romaine, au point de croisement de la route militaire de Mandeure au Rhin avec la route de Porrentruy par la vallée de l'Allaine. En l'année 728, le comte Eberhard, fils d'Adalbert, duc d'Alsace, avec le consentement de son épouse Emeltrude et de son frère Luitfrid, donna au monastère de Murbach, qu'il venait de fonder dans la vallée de Guebwiller ou Florival, ses possessions de Delle, sous le nom de *villa Datira*, comprenant l'église où reposait le corps de saint Dizier, avec ses dépendances, situées *in pago Alsegaugensi*. Un diplôme de Conrad, roi de Germanie, en date du 12 mars 913, confirme la donation faite à l'abbaye de Murbach des terres de Delle, avec la dénomination : *Dalila que id est Dadenriet*. L'ancien château fort, maintenant rasé, de la Roche de Delle, est appelé *zum Stein Tuttenriet* dans les documents allemands en 1555. Après l'organisation de l'intendance d'Alsace, sous le roi de France Louis XIV, Delle devint le siège d'un bailliage de la subdélégation de Belfort, remplacé par l'administration du chef-lieu de canton actuel.

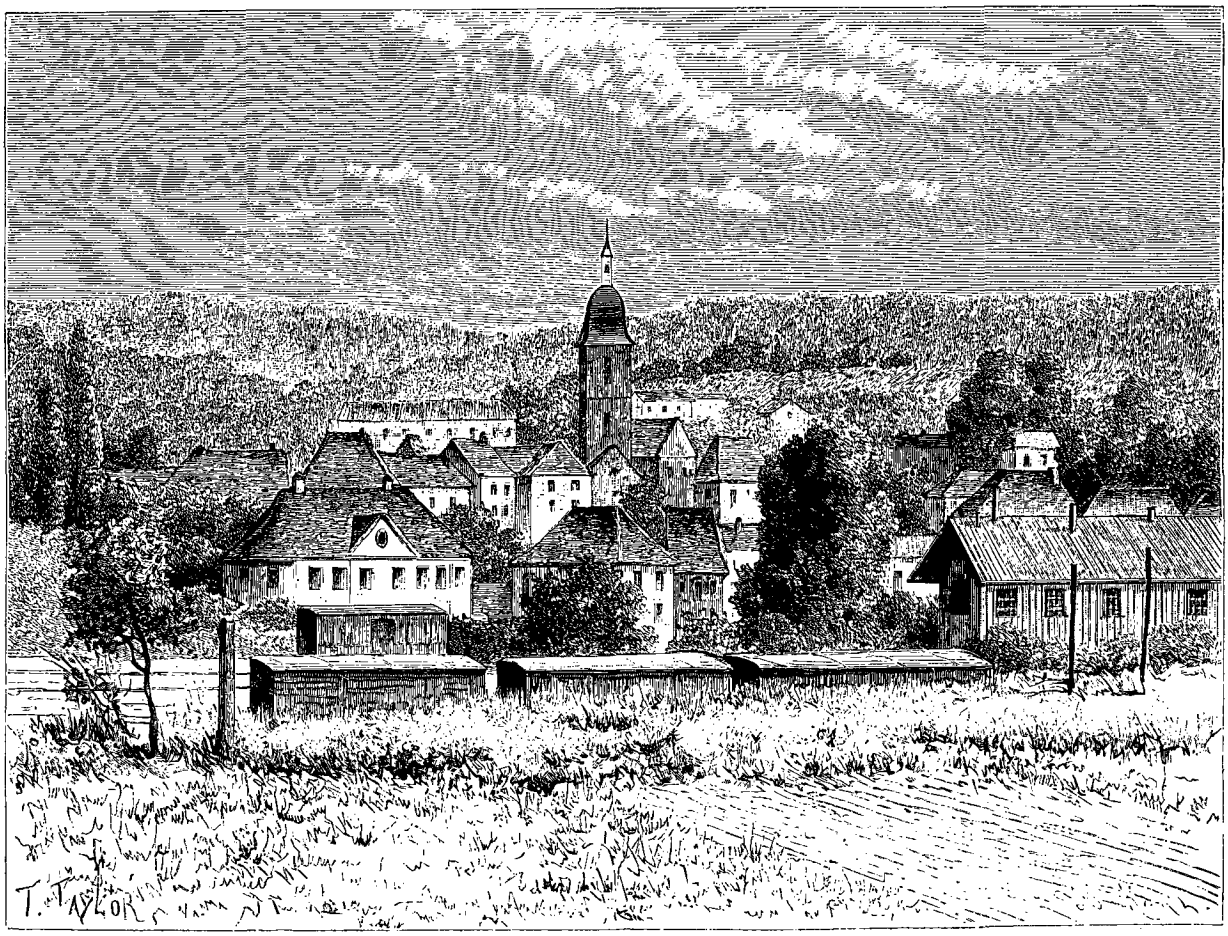
Le chemin de fer de Belfort à Bâle, avant de toucher Delle, passe devant les établissements métallurgiques de Morvillars et de Grandvillars. Ces importantes usines, exploitées par la famille Viellard, fabriquent des objets de quincaillerie et de serrurerie, du fil de fer, des vis à bois, des boulons. Une partie du fer employé pour cette fabrication est préparée aux forges voisines de Méziré; mais les fonderies de minerais de Châtenois ont depuis longtemps éteint leurs feux. Morvillars doit à M. Viellard, mort récemment membre du Sénat français, la construction d'une église monumentale en pierre de taille rouges, d'une belle architecture, avec fenêtres à triple baie en plein cintre et à vitraux peints, sous un arc commun; au haut du clocher, que termine une flèche aiguë, règne une galerie avec balustrade sculptée. A la station de Delle, au passage de la frontière suisse, je remarque un grand parc à moutons. Ces animaux, importés d'Autriche à Paris par la ligne de l'Arlberg, subissent ici un arrêt de vingt-quatre heures, pour raison d'hygiène. Le parc peut recevoir 6000 moutons; chaque semaine il en arrive plusieurs trains complets, dans des wagons spéciaux à double étage, avec cloisons à jour.

Au lieu de prendre le chemin de fer pour gagner Beaucourt, j'ai préféré y aller à pied. Le chemin passe entre des collines boisées qui s'élèvent graduellement, au point de dépasser 600 mètres d'altitude au signal trigonométrique du bois de Cosgève au-dessus de Saint-Dizier d'abord, puis de part et d'autre du village de Croix. Un plateau à niveau très inégal, au sol âpre et peu fertile, dont les parties rocheuses sont couvertes de forêts, se développe en avant de la crête jurassique, située sur le territoire suisse, entre Audincourt, Blamont, Delle et Porrentruy, entre le cours de l'Allaine et celui du Gland. Dans ce plateau, la vallée de Beaucourt se creuse en gouttière, sans courant d'eau, avec fond de prairies, ouvert sur la Féchotte au-dessous de Dampierre. Des couches calcaires fissurées constituent le sol où les eaux de pluie s'infiltrent pour sourdre à la base et sur les bords du plateau. Quelques-unes des sources ainsi alimentées sont très abondantes, notamment celles du val de Saint-Dizier, de Badevel, du Bout-du-Monde et de Dasle, assez fortes pour former immédiatement de gros ruisseaux et mouvoir des moulins. Par contre, la partie supérieure du plateau est tellement aride que les habitants des villages de Croix, Abbévillers, Villars-le-Sec, recueillent les eaux de pluie dans des citernes. Dans ces villages, les maisons sont surmontées de paratonnerres rustiques en bois avec une pointe d'acier et un fil de fer qui conduit l'électricité dans une citerne.

Beaucourt occupe la base du Gramont, à 100 mètres au-dessous du sommet de cette montagne. Ses mai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sons forment plusieurs rues allongées sur les pentes et au haut du sillon creusé dans la direction de Dampierre. En avant de la petite ville il y a une cité ouvrière qui dépend des établissements Japy, dont vit non seulement presque toute la population de la localité, mais qui font travailler encore nombre de communes des environs. C'est que le personnel employé dans ces établissements compte plus de 5000 ouvriers. La fabrique de Beaucourt, siège de la maison commerciale, se trouve dans le haut de la ville, à côté des villas et des parcs des propriétaires. Elle se compose de plusieurs corps de bâtiments à deux ou trois étages, reconstruits après un incendie qui a détruit en 1881 les anciens ateliers. Tout en pierre, avec planchers, plafonds et toitures en fer, les bâtiments actuels sont incombustibles. On monte aux étages par des escaliers doubles, les uns pour les hommes, les autres réservés aux femmes. Des ascenseurs mécaniques élèvent les charges à tous les étages, et de petits chemins de fer d'atelier rendent les transports faciles dans toutes les salles. Les établis des ouvriers se rangent le long des fenêtres, à cause de la clarté qu'exigent les travaux délicats, d'horlogerie surtout. Pour le travail de nuit la lumière électrique éclaire certaines salles de la fabrique.



Vue de Delle. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Baumann.

Dans l'origine, l'horlogerie, la fabrication des ébauches de montres, occupait seule le premier atelier de ces grands établissements. On y a successivement ajouté les pendules, la serrurerie, la petite quincaillerie, les vis à bois et les boulons, les pompes, les moulins à café, les machines agricoles, les meubles en fonte pour jardins, les ustensiles en fer battu vernis et émaillés. Cette dernière branche d'industrie, la plus récente de la maison, est devenue aussi la plus importante, comprenant plusieurs centaines d'articles, tels que cuit-œufs, fontaines, lampes, gamelles militaires, fours de campagne, jambonnières, rôtissoires, réchauds, paniers à pain, plats divers, services à déjeuner, presse-purée, machines à faire les saucisses, pressoirs et cuisines économiques. Plusieurs de ces articles ont été introduits dans l'industrie de Beaucourt afin de remédier au chômage des ouvriers à certaines époques, résultant des irrégularités de la demande de l'horlogerie. L'atelier de quincaillerie doit sa création à l'idée d'utiliser les déchets de laiton produits dans la fabrication de l'horlogerie. En considérant l'organisation du travail dans ces établissements, vous voyez leurs chefs constamment préoccupés de combiner leurs efforts et leurs dispositions de manière à arriver au maximum de l'effet utile, assurant, avec la perfection des procédés et la qualité des produits, l'occupation régulière et rému-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nératrice du personnel employé. Nulle part ailleurs, dans nos visites à toutes les manufactures de l'Alsace, nous n'avons vu régner plus d'ordre, ni une plus sage répartition de toutes les forces. Positivement, l'horlogerie, cette science de la division du temps, a marqué son empreinte sur l'administration : les habitudes chronométriques ont donné à la direction supérieure et au fonctionnement des différents services une allure telle, que la maison industrielle ressemble à une vaste horloge, dont tous les rouages concourent avec une régularité mathématique à produire l'effet voulu.

La fabrication de l'horlogerie, des montres et des pendules, a amené les établissements de Beaucourt à construire une quantité de machines diverses. Après avoir pratiqué, par l'emboutissage, dans un barillet de montre découpé, la cavité destinée à recevoir le ressort, on a été amené par analogie à découper et à emboutir de la même façon les casseroles et autres ustensiles de ménage. Deux industries très différentes dans leur but et par leurs produits s'empruntent ainsi des procédés de fabrication analogues. Ce sont les usines de Lafeschotte, du Rondelot et de Laroche, autant de succursales de Beaucourt et dont la production dépasse en importance celle de l'horlogerie, qui fabriquent les objets en fer battu avec une exécution d'un fini remarquable et à des prix à la portée des plus humbles ménages. A en juger par les catalogues des articles courants de la maison Japy, exposés au nombre de 35 000 dans les casiers du magasin central de Fesches, ces prix varient, suivant les pièces, de 1 fr. 80 à 3 fr. 50 le kilogramme. Vous y voyez des assiettes et des plats de 22 centimes à 3 francs, suivant la qualité ; des lampes de toutes formes depuis le prix de 30 centimes l'une. Sans énumérer tous ces articles, nous signalerons la cuisine économique et des marmites de campagne dans lesquelles peuvent être logés toute une batterie de cuisine et un service de table. Une cuisine économique, telle que l'usine de Lafeschotte la livre, à un bon marché surpassé nulle part ailleurs, se compose de trois pièces principales, savoir : une marmite munie de son couvercle ; une boîte ou caisse portant un couvercle à charnière et revêtue à l'intérieur d'un matelas isolant, avec une cavité adaptée aux dimensions de la marmite ; un tampon destiné à être posé sur le couvercle de la marmite avant la fermeture de l'appareil. Pour faire sa cuisine, la ménagère amène jusqu'au point d'ébullition la cuisson des aliments dans la marmite, sur un foyer ordinaire ; après quoi, cette marmite prend place dans la boîte susdite recouverte de son tampon, le couvercle à charnière étant rabattu. Grâce à la garniture isolante qui entoure la marmite, la température ambiante se maintient au-dessus de 75 degrés pendant le temps voulu pour achever la cuisson complète des aliments. On prépare dans cet appareil le pot-au-feu, les légumes secs, les pommes de terre, le ragoût de mouton, le gigot à l'eau, la poule au riz, le veau au gras, le bœuf-à-la-mode, la daube, que sais-je encore? Pas de famille ouvrière qui ne puisse se procurer la cuisine en fer battu de la maison Japy, bien supérieure aux ustensiles des chasseurs des grottes de Cravanche et de la population préhistorique, dont les instruments en pierre taillée et en os se trouvent au Gramont au-dessus des établissements de Beaucourt.

Que ne pouvons-nous nous arrêter plus longtemps à l'histoire de cette grande maison industrielle, dont le fondateur a dit, il y a maintenant plus d'un siècle : « *Je veux que mes ouvriers ne fassent avec moi et les miens qu'une seule et même famille. Mes ouvriers doivent être mes enfants en même temps que mes coopérateurs.* » Généreuses et nobles paroles dont l'application nous mettrait certainement à l'abri des crises sociales dont l'avenir prochain est gros. Dans les trois volumes de son *Histoire d'un village*, publiée à Montbéliard en 1882, le docteur Muston montre comment Frédéric Japy a mis son programme à exécution, et décrit les institutions des établissements de Beaucourt avec des détails dans lesquels nous regrettons de ne pouvoir entrer. Pour finir, nous lui empruntons les observations que voici sur l'anthropologie de la région : « Les habitants de Beaucourt sont d'une taille moyenne, plutôt même un peu plus élevée ; les systèmes osseux et musculaire bien développés ; la tête mésaticéphale ; le front bien développé ; les yeux ordinairement bruns, plus rarement bleus ou noirs ; le nez gros, la bouche moyenne, les lèvres grosses, le menton rond. Les cheveux, chez les enfants, sont blond clair ; ils deviennent avec l'âge châtains.... Les mains et les pieds restent dans les proportions moyennes. Les dents, rarement belles, se carient de bonne heure, ce qui provient du climat variable, froid et humide. Les hommes supportent bien la marche et les fatigues corporelles.... Les femmes sont généralement jolies, ce qu'il est facile de voir en parcourant les ateliers de Beaucourt. Mais la beauté et la fraîcheur des jeunes filles passent vite ; aussitôt mariées, elles se courbent, leurs traits s'étirent. Les ouvriers de Beaucourt sont très impressionnables, mobiles ; ils aiment le plaisir, la distraction. Ils sont intelligents et très habiles de leurs mains. Ils ont des aptitudes très prononcées pour les arts mécaniques et surtout pour l'horlogerie. Ils aiment beaucoup à s'occuper de politique, aussi ont-ils accueilli avec une vive satisfaction la République et le suffrage universel. Ils ont les sentiments religieux peu développés, fréquentent peu le temple protestant. Les catholiques sont plus assidus à la messe, attirés sans doute par la pompe extérieure du culte. Les jeunes gens montrent beaucoup de goût pour la musique, le chant et la gymnastique. Les cours d'adultes sont très suivis. Les familles sont occupées en entier, pères, mères, enfants, aux travaux de la fabrique. Chaque mois la paye se fait régulièrement, ce qui fait qu'une somme de 150 000 francs, en moyenne, entre mensuellement en circulation à Beaucourt. Dans tous les cas les ouvriers laborieux et rangés ne sont jamais dans la misère. » Les dimanches et jours de fête on peut voir la population de Beaucourt circuler, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ancien costume alsacien : *Cadeaux de noces* (voy. p. 246). — Dessin de Lix, d'après une peinture de M. Pabst.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on est frappé du luxe déployé par les jeunes ouvrières, avec leurs chapeaux à plumes et leurs toilettes à la dernière mode, mode qui ne vaut pas l'ancien costume alsacien, encore en usage dans le Kochersberg, comme nous le montre Pabst dans son ravissant tableau des *Cadeaux de noces*.

LXVII

La plaine de l'Ochsenfeld.

Nous ne quitterons pas le Sundgau sans une halte dans la plaine de l'Ochsenfeld. La topographie et la culture, l'histoire et la légende nous y convient. En venant des montagnes au pont d'Aspach, un terrain uni se développe tout à coup sous vos yeux. C'est la plaine de l'Ochsenfeld, étendue au débouché des vallées de la Doller et de la Thur, entre les deux Aspach, Vieux-Thann, Cernay, Wittelsheim, Schweighausen et Leimbach. Une partie de cette plaine est boisée, l'autre à nu, avec des prairies et des cultures maigres. Au lieu des ondulations de lehm, sur lesquelles s'élève le domaine des trappistes d'Œlenberg, le sol se compose ici de gravier vosgien, presque sans terre végétale. Quels efforts il a fallu aux jeunes travailleurs de l'asile agricole de Cernay pour gagner à la culture ces bancs de gravier ingrats, desséchés par les grands vents, trop perméables pour retenir les eaux! Écoutez-vous la tradition populaire, elle attribuera l'aridité de la terre à une malédiction du ciel. Car cette plaine stérile doit être le Champ du Mensonge, *Lügenfeld*, où Louis le Débonnaire s'est battu contre ses fils en 833. Parce que l'empereur, trahi par ses enfants, a maudit la campagne témoin de la félonie des siens, les paysans de l'Ochsenfeld racontent que le grain refuse d'y germer. Quand les campagnards passent la nuit sur les chemins de la plaine et entendent les plaintes du vent dans la bruyère, ils se signent de la croix. Ils disent que des légions de guerriers bardés de fer dorment là, dans des souterrains profonds, depuis de longs siècles. Les plaintes du vent sont les gémissements des héros d'autrefois, qui se lèvent à l'heure de minuit et font la ronde à la suite du prince Charles, en attendant le jour où Dieu les appellera à délivrer leur patrie des mains de l'étranger.

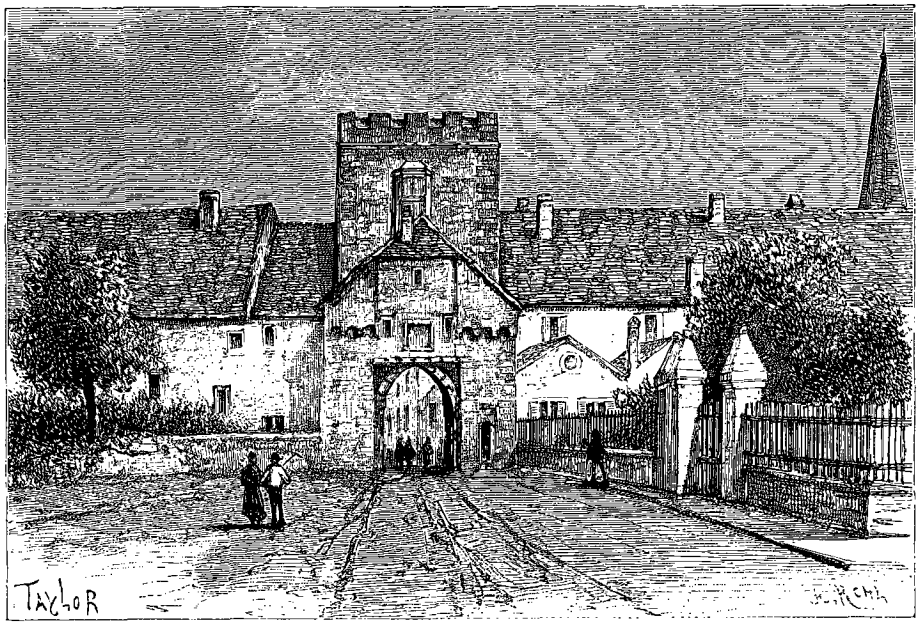
Cernay, en allemand Sennheim, se trouve sur la rive gauche de la Thur, entre la rivière et les montagnes. Nommée pour la première fois dans un document de l'abbaye de Lucelle en 1144 : *vicus de Sennenheim*, cette petite ville, comme la plupart des localités manufacturières du pays, se trouve maintenant à l'étroit dans ses murs, malgré la diminution de la population depuis l'annexion à l'Allemagne. Sa population s'élevait à 4936 habitants en 1866, contre 4396 au recensement de 1880. Une quantité d'usines, aux hautes cheminées, entourent l'ancienne enceinte de forme carrée. Ce sont des manufactures de toiles peintes, des filatures de coton, des tissages mécaniques, des moulins à blé. Pour le moment les fabriques chôment toutes. La ville est en fête et célèbre la *kilbe*. En venant du chemin de fer, nous entendons les accords d'une musique joyeuse, un peu bruyante. A proximité du grand pont en pierre, sur la Thur, une foule endimanchée stationne près d'une place de danse en plein air et d'un carrousel à chevaux de bois. La salle de danse est décorée de sapineaux, avec des drapeaux rouge et blanc. Jeunes gens et jeunes filles valsent pleins d'entrain, malgré la chaleur du jour, sous un soleil de juillet. A côté, les bambins tournent en rond au carrousel. Une société de gymnastes arrive à grande vitesse, montée sur des vélocipèdes. Tout ce monde de se réjouir, chacun à sa façon. La buvette en planches dressée près de la place de danse offre ses rafraîchissements aux buveurs. Les enfants regardent avec convoitise des étalages de pain d'épice et de bonbons. Beaucoup de frais minois et de toilettes soignées. Pour celles-ci, l'ouvrière de fabrique rivalise avec la demoiselle bourgeoise, en nos temps de démocratie égalitaire.

Une promenade ombreuse, formée par de grands platanes et par des marronniers, occupe l'espace compris entre le cours actuel de la Thur et un ancien bras de la rivière à sec, où un second pont relie le faubourg à la ville. Des maisons ouvrières ont mis à profit le mur d'enceinte des anciennes fortifications, encore debout sur trois côtés. Les angles tournés vers la vallée sont pourvus de deux tours rondes, tandis que des plantations potagères envahissent les fossés. La porte monumentale, avec mâchicoulis, où passe le chemin de Thann, est défendue par une grosse tour carrée, à créneaux. Elle date probablement du treizième siècle. L'église paroissiale est une construction restaurée à plusieurs reprises. Sa nef romane, avec cinq arcades à plein cintre, provient d'une ancienne basilique du onzième siècle, dont les piliers massifs sont profondément enfoncés en terre. Une niche pratiquée dans le mur de la nef latérale nord, au-dessus d'un caveau funéraire des comtes de Ferrette, renferme une peinture murale d'une exécution remarquable. Celle-ci représente le crucifiement, avec la vierge Marie et saint Jean. La pierre tombale d'un seigneur de Ferrette est datée de 1593. D'autres pierres portent les armoiries de familles nobles d'Alsace, avec les noms de Firt, Metzel, Marschalck, Zorn von Buolach, Utenheim, Seingen, Millen. Dans le chœur, ajouté au seizième siècle, le côté de l'évangile présente un beau custode gothique, avec pyramide élancée et grillage en fer. Plusieurs maisons gothiques, construites depuis quatre à cinq siècles, avec et sans tourelles, se trouvent à l'intérieur de la ville. Le 2 mars 1634, Cernay est tombé au pouvoir des Suédois, qui y ont fait un grand nombre de prisonniers. Louis XIII, roi de France, l'érigea en prévôté, donnée en fief au maréchal de Schœnbeck, des mains duquel ce fief passa aux familles de Reinach, de Gohr et de Clebsattel, avant la révolution de 1789.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Derrière la ville, au pied de la montagne du Molkenrain, il y a des jardins, des parcs enclos de murs, des vignes sur les coteaux. Au milieu de la verdure on voit pointer les clochers des villages d'Uffholz et de Steinbach, dans deux vallons voisins. Plus loin sont les eaux salines ferrugineuses des bains de Wattwiller, ancienne dépendance de l'abbaye de Murbach, assez fréquentées en été. Des restes de maçonnerie romaine, découverts au voisinage des sources, indiquent que les vertus curatives des eaux minérales de Wattwiller sont connues depuis longtemps. Une de ces sources est plus chaude. Les eaux, qui sourdent sur trois points différents, à quelques centaines de pas de l'établissement des bains, se rendent dans un réservoir carré, construit en pierres. Elles se prennent en boisson, en douches et en bains, contre les maladies de la peau, dans les engorgements des viscères abdominaux, la chlorose, les rhumatismes chroniques. N'ayant aucune de ces infirmités à soigner, nous nous bornons à regarder le clocher à cinq étages de l'église en style gothique, dont le portail porte la date de 1481. Entouré de murs et de fossés, comme Cernay, Wattwiller a été pris et dévasté par les Anglais en 1376, puis en 1468 par les Suisses. En 1525 les paysans révoltés du Sundgau y furent défaits par les habitants, et les Suédois y battirent une armée impériale, le jour de leur entrée à Cernay.

L'asile agricole de l'Ochsenfeld touche la ligne de chemin de fer de Mulhouse à Wesserling, près de la station de Cernay. Cet établissement philanthropique dispose d'un domaine d'une cinquantaine d'hectares. Créé en 1848, il a reçu depuis sa fondation quelques centaines d'enfants pauvres ou abandonnés par leur famille. Son but est d'élever les enfants qui y sont recueillis, en associant à l'instruction primaire le travail agricole, d'après les principes d'éducation de Pestalozzi et de Fellenberg. Ses pensionnaires, une fois rendus à la société, font souche d'honnêtes gens. Pour être admis, il faut être âgé de six ans au moins, de douze ans au plus. Les enfants restent dans l'asile jusqu'à l'âge de quinze ans. Quelques-uns payent leur pension, fixée à deux cent cinquante francs par année. Ceux qui manquent de ressources sont entretenus au moyen de dons. Chaque année on reçoit cinq ou six pensionnaires et l'on en congédie autant, arrivés à la limite d'âge. Actuellement le nombre des élèves est de trente-deux, vivant en famille avec le directeur. A vrai dire, l'asile est une ferme-école, où les travaux de culture alternent avec les études de l'école primaire. Sauf pour la fenaison et la moisson, travaux pour lesquels le directeur emploie quelques journaliers, toute l'exploitation est soignée par ses pensionnaires. Les plus forts font du jardinage ou s'emploient à conduire les machines agricoles. Les plus petits manient la bêche et s'occupent surtout de sarclage. Si, à certaines époques de l'année, les enfants et leur maître sont plus aux champs que dans la salle d'étude, l'irrégularité des heures de classe a une compensation dans la présence continue des enfants à l'asile, où manquent les longues vacances accordées aux écoliers ordinaires. Avec cela, la culture des terres arables de l'asile peut s'étendre à une superficie de quinze hectares, dont une partie en vigne, plus trente hectares de prés irrigables. Les étables, avec seize têtes de bétail, sont confiées aux soins des deux pensionnaires les plus âgés.



Porte ancienne à Cernay. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Baumann.

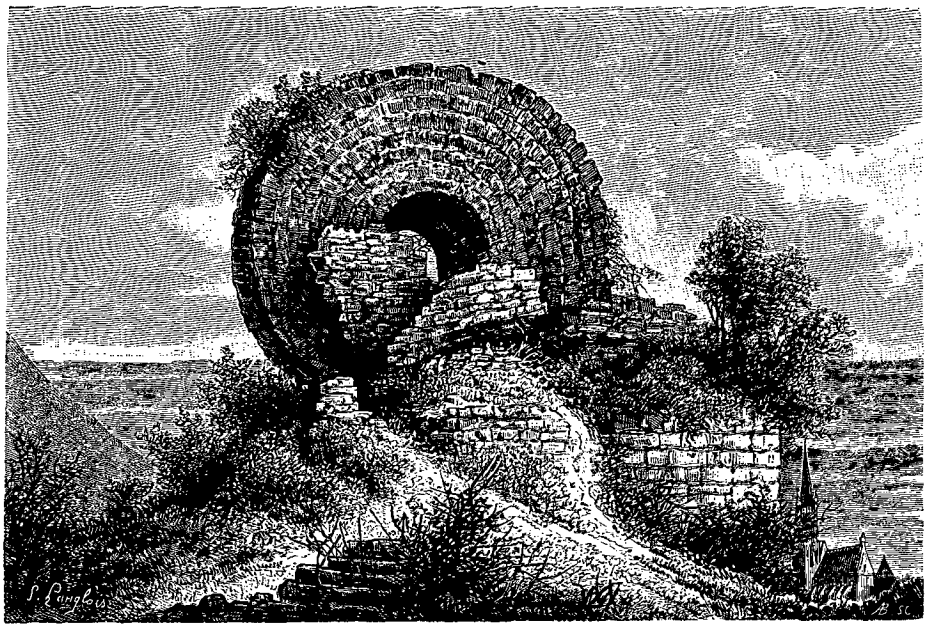
Ici les terres sont beaucoup moins bonnes que dans le domaine des moines cultivateurs d'Œlenberg. A cause du peu d'épaisseur de la couche végétale, qui repose partout sur du gravier aride, une partie de l'Ochsenfeld est encore inculte. Les endroits irrigables, mis en prairie, contrastent avec les parties de la plaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui ne reçoivent que l'eau des pluies. Cette eau s'infiltre et disparaît trop vite dans le sol perméable. Encore les vents du nord, dominant pendant certains mois de l'année, augmentent la sécheresse.

Pour amoindrir l'effet du vent desséchant sur les cultures, des plantations d'arbres en lignes droites et parallèles ont été faites entre les champs. A l'asile agricole nous voyons un moteur à vent, établi sur une charpente en fer assez forte pour résister aux tourmentes les plus violentes. Ce moteur, pareil aux pompes d'irrigation en usage dans le nord de l'Allemagne, élève au niveau du sol l'eau puisée dans la profondeur, en quantité suffisante pour la maison, les écuries, le lessivage et le jardin. Dans les années humides, les cultures de l'Ochsenfeld, quand elles sont bien soignées, donnent des rendements satisfaisants en pommes de terre, avoine, sarrasin, seigle et colza.

Tous les enfants élevés à l'asile agricole ne deviennent pas cultivateurs. Ceux qui quittent l'établissement sans avoir la perspective d'acquérir quelques champs à eux propres préfèrent apprendre un métier chez un artisan. Les bons résultats obtenus n'en rendent pas moins désirable la multiplication d'institutions pareilles à l'asile de Cernay. Un avantage à apprécier, c'est que les élèves trouvent à l'asile la vie de famille, dont beaucoup d'entre eux étaient privés auparavant. Autour de ce foyer, où tout besoin matériel et moral obtient satisfaction, ils se réchauffent vite le corps et l'âme. Une nourriture saine, régulière et suffisante favorise leur développement physique, en même temps qu'elle écarte le mécontentement causé par la faim, avec la tentation de s'approprier le bien d'autrui. Non moins efficace est l'obligation, acceptée par le directeur, de vivre avec sa famille dans l'intimité des

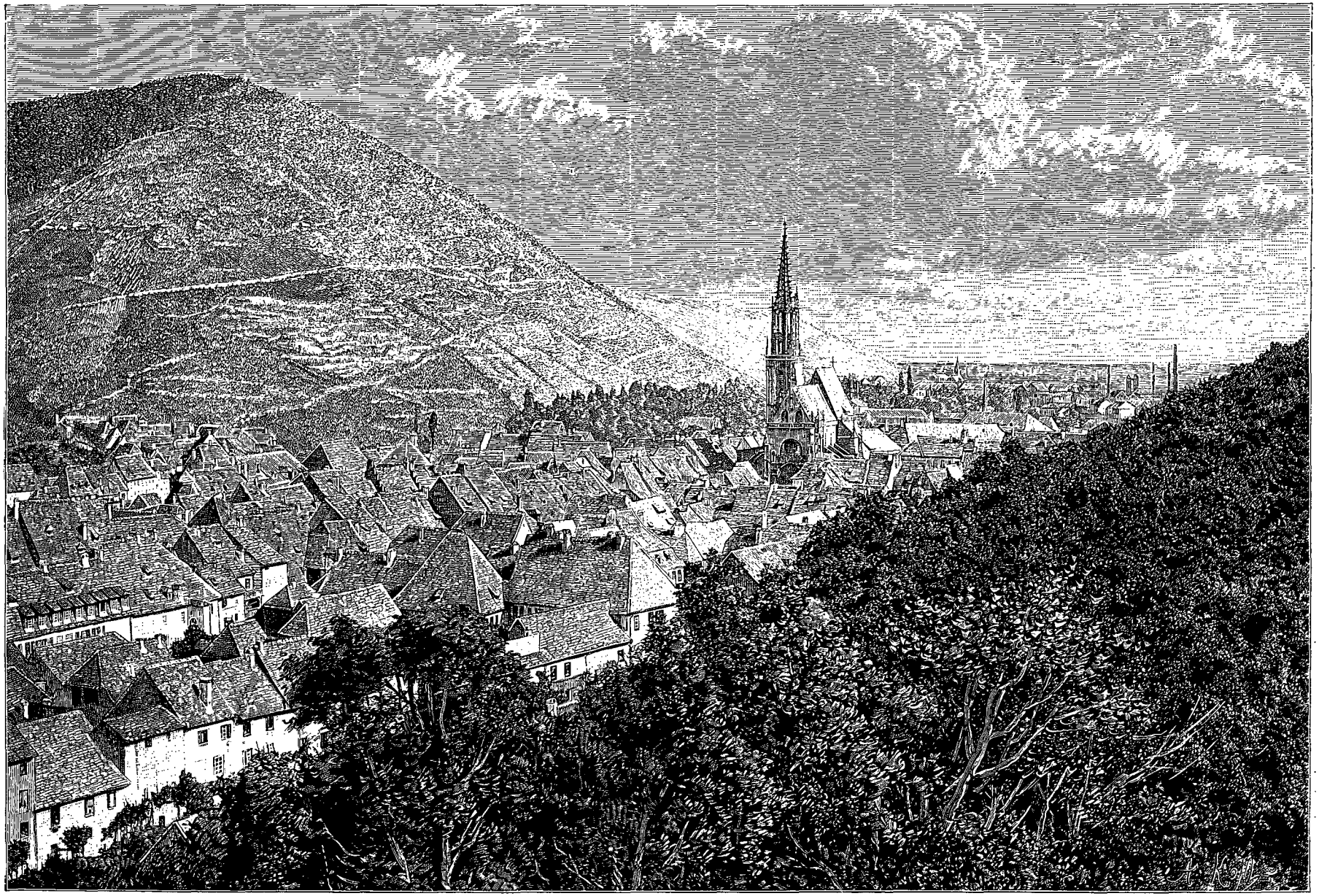


Tour ruinée d'Engelburg (voy. p. 256). — Dessin de P. Langlois, d'après Rothmuller.

petits pensionnaires, de partager leurs travaux et leurs plaisirs. Restant au milieu des enfants pendant les heures de travail et les récréations, celui-ci arrive, sans discours prémédité et tout naturellement, à leur adresser une exhortation, à leur citer un exemple à suivre, à les engager à devenir honnêtes, laborieux, dévoués. « Nous nous appliquons, me dit le directeur actuel de l'établissement, à saisir toutes les occasions et même à en faire naître pour développer chez nos enfants d'adoption des sentiments d'affection, dans le but de combattre la sécheresse du cœur, qui leur deviendrait funeste plus tard. Grâce à ces relations amicales, l'enfant, dont le cœur n'est jamais entièrement endurci, est amené insensiblement à éprouver vis-à-vis de son maître moins de crainte et plus de confiance. Nous sommes persuadés que la culture de l'intelligence aurait peu de prix, même du danger, si elle ne tournait pas au profit du cœur. Le jeune homme devenu bon ouvrier, habile artisan, cultivateur intelligent, aura, dans le cours de son existence, des tentations à surmonter, des passions à vaincre. Comment y parviendra-t-il, si ce n'est sous l'influence d'une foi chrétienne sincère et éclairée? Amené à Dieu, non par la force, mais par la douceur et l'amitié, l'enfant apprend à plier sa volonté sous la loi du devoir. » En ce qui concerne l'instruction donnée à l'asile, outre l'enseignement d'une bonne école primaire, les pensionnaires sont initiés à toutes les connaissances, à tous les détails d'une exploitation agricole. Dans ces conditions, ils apprennent par expérience qu'un travail intelligemment conduit ne reste jamais infructueux. A l'Ochsenfeld tout particulièrement, mieux peut-être que dans des écoles plus savantes, les élèves voient comment, à force d'assiduité, on arrive à faire produire le terrain le plus ingrat.

Non loin de l'asile agricole, sur la lande desséchée,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Thann (voy. p. 250). — Gravure de Kohl, d'après une photographie de M. Koch.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où le peuple de la campagne croit entendre passer à la file, un à un, les guerriers du prince Charles, quand le fantôme de leur chef se dresse debout sur la roche du Bibelstein, les Germains d'Arioviste doivent avoir été repoussés de l'autre côté du Rhin.

Une ancienne voie romaine montre ses traces à travers l'Ochsenfeld, sur la lisière de la forêt de Nonnenbruch, entre Wittelsheim et Aspach-le-Bas. Ce sont des restes de la route de Mons Brisacus à Vesontio, autrement dit de Brisach à Besançon. En l'année 58 avant l'ère chrétienne, Arioviste, un chef de bandes redouté par ses pillages et ses incursions dans les provinces romaines, désireux d'établir sa domination sur la Gaule, se trouvait à Mons Brisacus à la tête d'une forte armée de partisans germains. Ses prétentions contrariaient César, qui vint pour le rejeter de l'autre côté du Rhin, afin de garantir l'Italie contre les invasions des Germains.

LXVIII

Thann et l'église Saint-Thiébault.

Ouverte sur l'Ochsenfeld, la vallée de la Thur est industrieuse comme pas une autre dans la région des Vosges. Aucune vallée d'Alsace peuplée comme celle-ci ne fait une part aussi faible au travail agricole. Elle a une superficie de 21 500 hectares et une longueur de 23 kilomètres, entre Thann et Wildenstein. Un chemin de fer remonte la vallée jusqu'à sa bifurcation, derrière Wesserling, en deux branches, dont l'une se dirige sur le col de Bussang, de l'est à l'ouest, l'autre vers le col de Bramont, du sud au nord. Wesserling se trouve à 450 mètres d'altitude, le col de Bussang à 734 mètres, le col de Bramont à 950 mètres. Deux bonnes routes carrossables franchissent les deux cols pour passer sur l'autre versant des Vosges dans les vallées de la haute Moselle et de la Moselotte.

La direction générale du cours de la Thur, depuis ses sources au col de Bramont et au Rothenbach, va du nord-ouest au sud-est, non sans subir quelques sinuosités jusqu'à son débouché, en avant de Thann. Les montagnes qui encaissent la vallée, du Rossberg et du Molkenrain au Rheinkopf et au Rothenbach, ont plus de mille mètres d'élévation. Sur le versant nord, entre le Molkenrain et le Rothenbach, la ligne de faîte a un profil moins tourmenté, des dépressions moins profondes que sur le versant sud entre le Rossberg et le col de Bramont. Une partie des cimes présente des pâturages alpestres; l'autre disparaît sous de sombres forêts de hêtres et de sapins. Sur 21 500 hectares de superficie totale, la vallée n'a que 1227 hectares de terres arables, 2859 hectares de prairies, 4097 hectares de pâturages, 12 000 hectares de forêts; plus 190 hectares de vignes aux bonnes expositions sur les coteaux au-dessus de Thann. Tel est le morcellement des terres arables et des prairies, que pas une seule famille n'a un domaine rural assez étendu pour en vivre.

En 1880 la vallée de la Thur comptait 19 761 habitants pour le canton de Saint-Amarin et quatre communes du canton de Thann, contre 25 415 au recensement de 1860, soit une diminution de population de 20 pour 100 par suite de l'annexion allemande.

Prenez-vous le chemin de fer, la locomotive siffle, et le train s'arrête, à de courts intervalles, aux stations de Thann, de Bitschwiller, de Willer, de Moosch, de Saint-Amarin, de Wesserling. Partout, le long de ce parcours, les cheminées d'usines fument au sein de la verdure, dans le fond de la vallée. Sur plus d'un point la vallée subit des étranglements qui obligent la voie ferrée de traverser des tunnels. Au-dessus du vignoble de Thann vous apercevez la tour d'Engelburg, non pas debout, mais renversée sur la montagne, pareille à un tuyau gigantesque. Vous voyez le ciel à travers l'ouverture de ce tronçon, tombé tout entier, sous l'effet d'une mine, lorsque le château fut démantelé par les troupes de Turenne en 1675. Des ruines d'Engelburg, insignifiantes quant au reste, malgré la résistance de la maçonnerie, le regard plonge sur la ville et embrasse la plaine par l'ouverture de la vallée. Le trou rond de la tour renversée porte dans le pays le nom d'*Œil de la sorcière*. Les sorcières ont joué naguère ici un grand rôle, à leurs dépens. Est-ce le vin du Rangen, récolté à côté de la tour du château, qui a dérangé la raison de ces malheureuses? Je ne puis l'affirmer sûrement. Mais les gens du pays savent combien de têtes trouble ce vin capiteux. En en goûtant trop, toutes les apparitions deviennent possibles. Avis aux touristes disposés à faire de Thann ou de Willer l'ascension du Grand-Ballon, principal sommet de la chaîne des Vosges.

L'intérieur de Thann, avec ses rues étroites et tortueuses, ses maisons à pignons élevés, ressemble à celui de la plupart des petites villes d'Alsace que nous avons décrites déjà et que nous visiterons encore. Les remparts de l'ancienne enceinte sont en partie démolis ou abritent des masures d'apparence caduque. Au bord de la rivière il reste, des fortifications d'autrefois, une tour ronde qui se mire dans l'onde limpide. Point d'autre monument que l'église, un des joyaux de l'art gothique, celle-là digne de figurer à côté de la cathédrale de Strasbourg, avec sa flèche élancée, découpée à jour comme une fine dentelle, aussi remarquable que les sculptures des deux portails. Devant l'église, une fontaine de la Renaissance porte la statue de saint Thiébault, patron de la ville. Deux couvents, construits par les religieux capucins et franciscains, ce dernier converti en hospice, sont fermés depuis la révolution de 1789 et n'offrent rien de remarquable. Parmi les édifices modernes, les grandes usines et les habitations de leurs propriétaires attirent seules l'attention, moins par leur architecture que par l'organisation du travail dans les divers ateliers. C'est la fabrication et l'impression

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Église Saint-Thiébault, à Thann — Dessin de Deroy, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des tissus de coton qui tient le premier rang dans l'industrie de Thann, comme dans celle des localités voisines. Il y a aussi une importante fabrique de produits chimiques et des ateliers de construction de machines. Depuis l'annexion allemande, la ville est chef-lieu d'un cercle et résidence d'un *kreisdirector*, représentant un sous-préfet français dans la hiérarchie administrative.

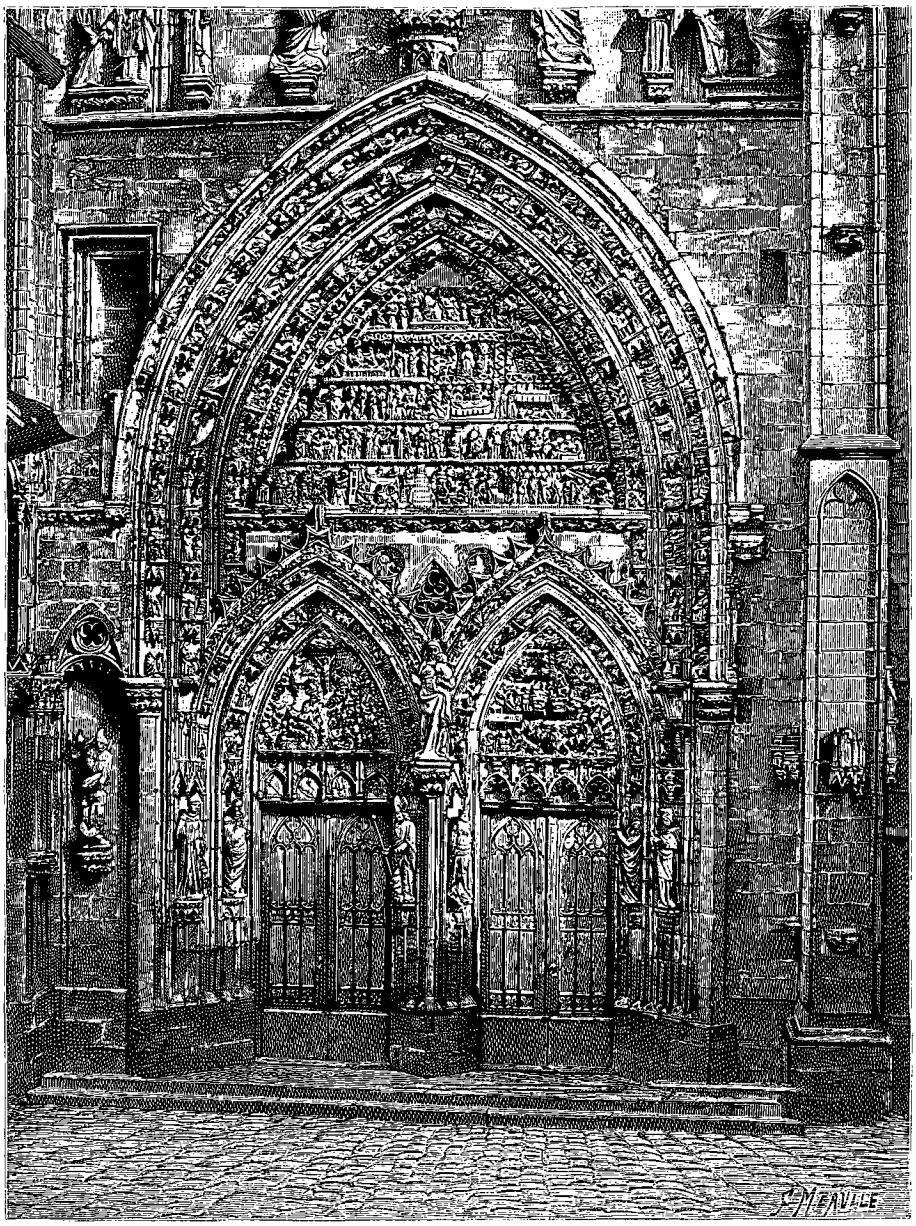
On ne peut bien embrasser l'ensemble de l'église de Thann, à cause de l'insuffisance de la perspective. La place où s'élève ce fier édifice est aussi étroite, en quelque sorte, que les rues environnantes. Quand on entre en ville venant de Cernay, le chœur se présente d'abord, avec son chevet et le clocher qui l'appuie. Dès la baie médiane du chevet, plus large et mieux décorée que les autres, apparaît l'arc en accolade fleuronné, portant à son sommet un panache. L'arc en accolade couronne aussi la baie inférieure du clocher, à laquelle il sert de fronton. Il reparaît dans l'élégant campanile à l'opposite du clocher et forme le principal motif du portail latéral. Un porche en décoration, formant portail, occupe le frontispice, entre deux contreforts d'un grand style. Ce porche, le portail principal, est surmonté d'une rosace en retrait d'une corniche, qui sert d'appui à une statue colossale du Christ assis et montrant ses plaies. A droite et à gauche du Christ sont les statues agenouillées de la Vierge et de saint Jean, avec celles de quelques apôtres ou de prophètes, debout et groupés dans des niches aveugles. Un fronton à crochet fait le couronnement de la façade principale, suivant l'inclinaison du toit et appuyé sur la galerie à la hauteur des combles. Au sommet du pignon se trouve un campanile à jour, avec flèche dentelée, supporté de face par le dais en encorbellement d'une statue de saint Thiébault, patron de l'église et de la ville. L'arcade du grand portail, qui dépasse l'entablement de séparation entre les deux étages, géminée par un trumeau, repose sur des pieds-droits. Pieds-droits et trumeau s'appuient sur un socle d'où s'élèvent trois systèmes de moulures. Le premier, qui manque au trumeau, légèrement en retrait sur les petits pilastres carrés, ornés d'un chapiteau à décoration végétale, qui affleurent les pieds-droits, marque le profil de la grande arcade. Le second et le troisième système, communs au trumeau et aux pieds-droits, forment les nervures extérieures et intérieures des deux petites arcades inscrites dans l'arcade principale. Des piédouches, ménagés entre les moulures, soutiennent autant de statues, au nombre de six en tout : deux pour chacun des pieds-droits, une à chaque pan du trumeau. Une statue de la Vierge, plus grande que celles des piédouches, occupe le haut du trumeau.

Peut-être la rosace au-dessus du grand portail paraît-elle un peu trop petite pour l'harmonie de l'ensemble. La façade de l'étage supérieur est moins ornementée que dans le bas, non sans préjudice pour l'unité de la construction. Il n'y a pas assez de décorations sur le mur à nu au-dessus de l'archivolte, qui entoure la rosace, et des deux fausses baies ogivales disposées à côté. Par contre, la plastique du portail principal est tout à fait exubérante et rappelle la richesse d'ornementation de la façade de la cathédrale de Strasbourg. Une multitude de sujets frappent l'œil dans les sculptures des voussures de la grande et des petites arcades ainsi que des tympans. Ces sujets représentent un cycle assez complet emprunté en partie à l'Ancien et au Nouveau Testament, en partie à la vie des saints. Dans la troisième voussure de la grande arcade nous trouvons, à partir du bas à gauche : la Création de la terre; la Séparation des eaux; la Création des anges; la Création des plantes; la Création du soleil, de la lune et des étoiles; la Création des oiseaux; la Création des quadrupèdes; la Création de l'homme; le Premier entretien de Dieu avec Adam; la Création d'Ève; l'Institution du mariage; Ève devant l'arbre du bien et du mal; la Chute d'Adam; la Comparution d'Adam et d'Ève devant Dieu après leur péché; Adam et Ève chassés du Paradis terrestre; le Déluge; Dieu donnant à Adam et Ève leurs premiers vêtements et des instruments de travail; une femme allaitant devant des anges en adoration, Ève ou la Vierge; Ève qui file avec un enfant sur ses genoux, tandis qu'Adam travaille la terre; le Sacrifice de Melchisédec et le Sacrifice d'Abraham. Ces deux derniers sujets, symboles du sacrifice expiatoire de la Rédemption, venant après l'histoire du monde jusqu'à la chute de l'homme, forment le trait d'union entre la voussure et le tympan de la grande arcade, divisé lui-même en cinq bandes renfermant diverses scènes empruntées à la vie du Christ et de sa mère. La première bande du bas, qui touche la pointe des deux petites arcades inscrites, représente la Visitation, la Naissance du Précurseur. Dans la seconde bande nous voyons la Circoncision, la Présentation de Jésus au Temple, le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte, la sainte Famille au travail. Puis plus haut, dans la troisième bande, une suite de miracles du Christ; dans la quatrième, la mort de la Vierge et l'Assomption; dans la cinquième, le Couronnement de la Vierge. Tous ces sujets forment une suite de tableaux à compartiments, avec une multitude de personnages, comme sur le grand portail de la cathédrale de Strasbourg. Pourtant, à part l'analogie des sujets, l'exécution laisse beaucoup à désirer à Thann, comparativement à la perfection du travail artistique dans les admirables sculptures des portails de Strasbourg.

Deux hauts-reliefs, ciselés dans les tympans des petites arcades, représentent : à gauche la naissance du Christ, à droite son crucifiement entre les deux larrons. Tandis que les scènes diverses du grand tympan s'enchevêtrent plus ou moins les unes dans les autres, sans liens communs, ici tous les incidents du récit évangélique se groupent de manière à former un tableau unique. Dans le bas, à gauche, la Vierge est couchée dans un lit sous un auvent; elle présente le petit Jésus à l'adoration des Mages, dont l'un est age-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouillé, tandis que les deux autres descendent à cheval, le long de l'ogive droite. Parmi les autres sculptures du grand portail, nous remarquons encore la prédication de l'Évangile, les symboles des quatre évangélistes, Noé, ivre, bafoué par Cham. Cette dernière figure, placée sous le symbole évangélique, où le patriarche se trouve dans la posture que l'on sait, peut être interprété comme un trait de satire du sculpteur, pour exprimer les vains efforts de l'ascétisme contre les instincts sensuels de la nature humaine. Dans les petites arcades, à côté des figures de saints plus étrangers à l'Alsace, apparaissent des personnages empruntés au *proprium* du diocèse de Bâle, entre autres : sainte Afra sur un bûcher, saint Léger à qui



Portail principal de l'église Saint-Thiébault. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie de M. Braun.

l'on crève les yeux, saint Morand, patron d'Altkirch, saint Fridolin, saint Maurice. L'archivolte de la grande arcade, formée d'un cordon d'anges, complète le sens de cette décoration vraiment riche, associant les chœurs célestes à l'exposition naïve du dogme chrétien, des miracles qui doivent le justifier, des vertus qu'il a suscitées. Par malheur, cette partie de la façade est en assez mauvais état. De tous côtés des chéneaux disjoints ; partout des mutilations. Une partie des statues de la façade ont été brisées ; d'autres ont été déplacées par les iconoclastes de la Révolution.

Faut-il le dire? L'impression première faite par l'église de Thann, à l'examen du flanc gauche du monument, depuis le chevet jusqu'au grand portail, se gâte pour le spectateur qui achève le tour du flanc droit. Sous des superfétations déplorables, vous décou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrez, à droite, un bas-côté moins large et plus bas que celui de gauche. Admissible pour l'effet pittoresque, le défaut d'unité dans la construction nuit beaucoup à l'harmonie de l'ensemble. Plus on regarde les détails pour les rapporter au plan d'ensemble, plus ce sentiment s'accentue. Un chœur trop long, la nef hors de proportion avec les dimensions du chœur, des arcades avec des piliers plus bas pour le latéral droit que pour le latéral gauche, rompent avec les règles de la symétrie architectonique. L'exécution des voûtes se ressent nécessairement de ce défaut de construction, dû peut-être à l'insuffisance des moyens mis à la disposition de l'architecte pour l'exécution d'un plan primitif mieux conçu. L'abside présente les cinq faces d'un octogone, précédé de trois travées rectangulaires, tandis que la nef principale a quatre travées seulement. Sa voûte étoilée repose sur des colonnettes appuyées contre les murs et portant des baldaquins, sous lesquels de riches consoles soutiennent les statues des douze Apôtres, de grandeur naturelle. Le chœur a sept longues fenêtres en ogive, à triple baie, appuyées sur un entablement commun, plus une huitième, plus courte, sur la face sud. Toutes ces fenêtres ont de beaux vitraux en couleur. Une porte gothique donne accès dans le clocher, placé à l'aisselle formée par le chœur et le bas-côté gauche. Cette tour, dont nous avons admiré la flèche élégante du haut de l'Engelburg, présente à l'est et au nord de fausses arcades terminées en trèfle, ornement ciselé en pierre, qui sied bien à l'édifice et lui donne beaucoup de grâce. Les lancettes du premier étage, associées trois à trois, composent une belle fenêtre à rosace, tandis que les fenêtres, dans la balustrade, au second étage, sont toutes cintrées. Après cette première galerie, la tour devient octogonale, supportant, au-dessus de la seconde galerie, la flèche, dont les crochets et la transparence rappellent les gracieux détails de la cathédrale de Fribourg en Brisgau. Fort belles, les cages d'escalier arrivent seulement jusqu'à la naissance de la flèche, sans s'attacher à ses arêtes, comme à la tour de la cathédrale de Strasbourg. Une seconde tour, plus ancienne et inachevée, sur le côté sud, ne dépasse pas la base des combles.

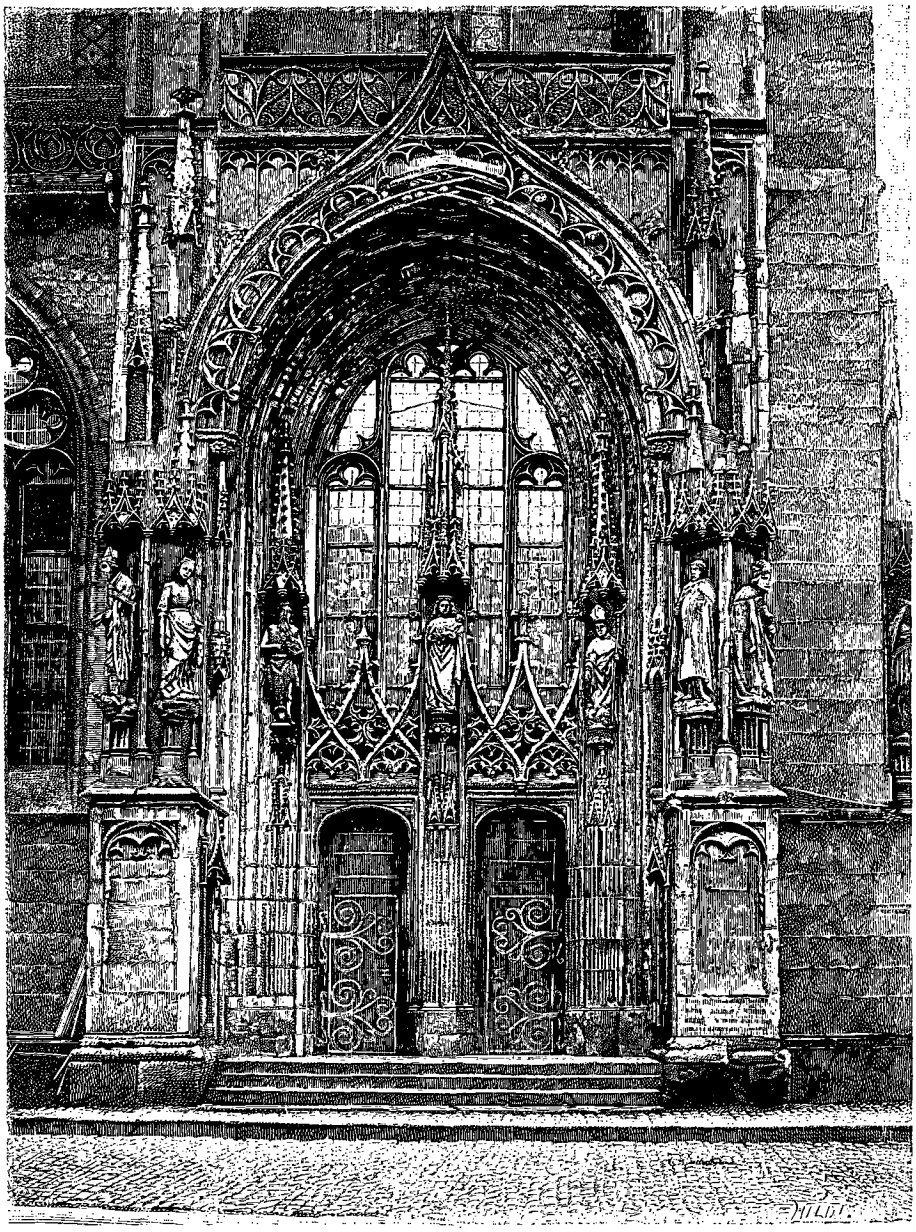
Dans l'origine, le chœur avait un beau jubé, qui a été démoli en 1726, pour cause d'agrandissement et afin de donner plus de clarté à l'église. Ce jubé, remplacé par une grille en fer, paraît avoir été d'un merveilleux travail, à en croire l'ancienne chronique des religieux franciscains de Thann. La grande nef elle-même a quatre travées rectangulaires, qui s'étendent aux nefs collatérales plus basses. Elle présente des voûtes réticulées, de composition variable, ainsi que pour le bas-côté nord, au lieu des voûtes en croix plus simples du collatéral sud. Tandis qu'à droite les voûtes sont simplement appareillées d'arcs-doubleaux, qui s'entre-croisent diagonalement d'une colonne à l'autre, dans la grande nef et le chœur les nervures se multiplient, marquant à la fois la rencontre des berceaux et leur arc. Entre la nef et le chœur, la seule différence est que dans la nef principale les clefs de voûte, en forme de médaillons historiés, alternent avec des claveaux en forme de pendentifs ornés de figures pareilles à des armoiries, au lieu des claveaux blasonnés horizontaux du chœur. Par contre, de jolies sculptures ornent également, à leur point d'intersection, les arcs-doubleaux de la nef et du chœur. Dans le bas-côté gauche, les plans multiples de l'intrados sont arrêtés par des nervures rayonnant en forme d'étoile à partir des clefs de voûte. Les nervures ainsi formées sont fournies par les colonnes en faisceaux, qui se décomposent et se répartissent harmonieusement, de manière à fournir, sans solution de continuité, les moulures des arcs doubleaux et des arceaux sous le clair-étage. Une des travées du collatéral sud disparaît presque totalement devant la tour tronquée de la face sud et son escalier à tourelle. De ce côté, des fûts simples, à colonnettes avec des chapiteaux, s'élèvent, au nombre de quatre, en face des faisceaux de colonnes sans chapiteaux, pareilles à celles de la nef. Chaque corbeille des fûts est historiée différemment. Sur la première, en partant du chœur, figurent Adam et Ève, séparés par l'arbre symbolique, mais flanqués de chaque côté d'un monstre, qui retient l'un et l'autre par un lien attaché à leurs pieds. La seconde et la troisième colonne sont chargées des symboles des quatre évangélistes, au lieu que la quatrième, engagée dans le mur, porte un écu fruste, tenu par deux oiseaux fantastiques. Dans le chœur, à partir du chevet, les sujets de clefs de voûte sont : le Couronnement de la Vierge, saint Thiébault, puis une figure méconnaissable ; dans la nef : la Vierge et l'Enfant, saint Thiébault, patron de l'église, la Véronique ; dans le bas-côté gauche : sainte Catherine, la Vierge, saint Thiébault encore une fois, enfin l'Agneau pascal.

La statue de saint Thiébault, qui décore le pignon de la façade, au-dessus du grand portail, est portée par une console figurant une femme nue, contournée bizarrement. Des consoles distinctes, à droite et à gauche, portent deux personnages agenouillés, ordinairement placés à côté du patron de l'église. Au campanile du pignon on voit de petits monstres en gargouilles, sculptés avec beaucoup de délicatesse, qui débarrassent la flèche de la pluie. Entre la galerie à balustrade des combles et le portail, les sculptures sont d'un goût plus médiocre. Les statues qui ornent cet espace, les unes sur des consoles, les autres sur des corniches, manquent de caractère et de proportions. Les consoles historiées ou formées de moulures horizontales sont disparates. Point à noter, les matériaux deviennent ici aussi défectueux que l'architecture : un grès vosgien avec galets quartzeux passant au poudingue remplace la belle pierre de Rouffach employée à l'étage inférieur. Un des contreforts qui flanquent le grand portail, à la ligne de séparation de la nef et des bas-côtés, a de plus grandes dimensions que l'autre. En retrait sur toute la hauteur à droite, le massif de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

façade est coupé à gauche, au-dessous d'un ressaut d'où part l'archivolte, d'un dais surmontant une statue ancienne de saint Georges frappant le dragon de sa lance. Tout à côté, dans les sculptures d'un fini plus beau du portail latéral, le culte de la Vierge et celui de saint Thiébault sont de nouveau confondus, comme dans beaucoup de parties de l'édifice. Mieux vaut voir ces détails artistiques que de les décrire. Nos gravures, exécutées d'après les excellentes photographies de Braun, en donnent une représentation parfaite.

Si nous en croyons la légende, l'église de Thann doit son origine à un prodige semblable à celui auquel se rattache le pèlerinage des Trois-Épis. A l'époque où une forêt de sapins couvrait encore l'emplacement de la



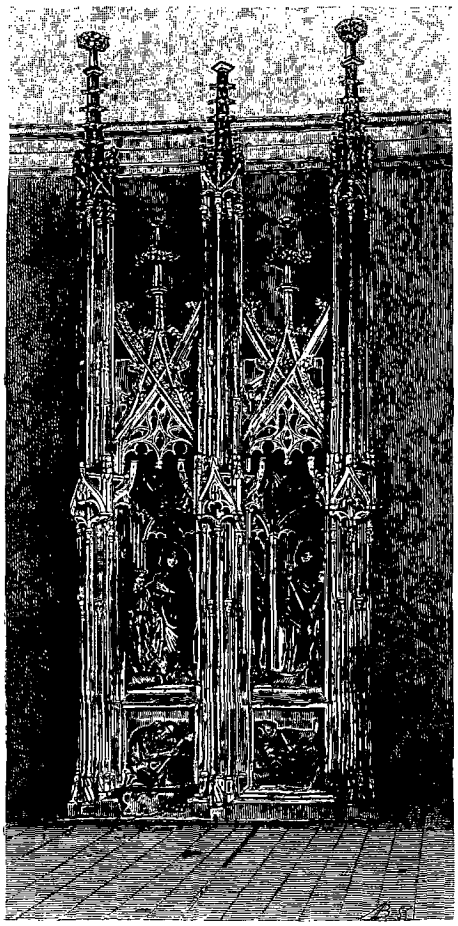
Portail latéral de l'église Saint-Thiébault, à Thann (voy. p. 252). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de M. Braun.

ville actuelle, à l'entrée de la vallée de la Thur, un pèlerin pieux venant d'Italie passa la nuit dans cette forêt. Il comptait gagner la Lorraine par le col de Bussang et avait planté son bourdon en terre contre un arbre de la forêt où il s'était couché. Le matin, il voulut reprendre son bâton pour repartir : quelle ne fut pas sa surprise de voir que, malgré les plus grands efforts, le bâton ne se détachait pas du sol! Pas davantage les paysans du voisinage appelés au secours du voyageur ne réussirent à sortir le bourdon. Ces gens firent tant de bruit sur cet événement inexplicable, qu'une foule de monde accourut à la forêt pour voir le prodige et prier Dieu à son propos. Pendant la nuit qui suivit, le seigneur du château d'Engelburg aperçut du haut de ses fenêtres, depuis la montagne, trois lumières brillantes sur la cime du sapin contre lequel était posé le bourdon du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pèlerin. Au point du jour, ce seigneur, que la tradition appelle le comte Engelhard, descendit du château avec sa suite, afin de savoir ce qui s'était passé à l'endroit des trois lumières. Là il trouva le pèlerin effaré et les curieux accourus des fermes des environs. Sur l'observation que le bâton ne pouvait être enlevé, le noble seigneur dit au voyageur : « Rends hommage à Dieu et confesse ce qui est arrivé jusqu'à présent avec ton bâton ». Le pieux pèlerin, à genoux et tout en larmes, raconta qu'il avait été le serviteur du saint évêque Ubald ou Théobald et qu'il était originaire des Pays-Bas. Pendant dix-huit années il avait servi fidèlement son maître, lequel, avant sa mort à Engubio ou Gabbio en Ombrie, ancienne délégation d'Urbin-et-Pesaro, survenue le 16 mai 1160, lui avait recommandé de prendre pour ses gages son anneau pastoral, quand il serait trépassé. Comme l'évêque avait toujours partagé son bien entre les pauvres et ne laissait aucun autre héritage, son serviteur, obéissant à son ordre, fit ce qu'il lui avait recommandé. Mais, lorsque le serviteur voulut prendre l'anneau d'or, le pouce se détacha de la main avec cet anneau. Il garda la relique et la cacha dans son bourdon, non sans effroi pour ce qui était arrivé. Pourtant, comme son bon maître lui avait dit que Dieu le récompenserait, il eut confiance et se décida à retourner dans son pays avec son trésor, vêtu d'un costume de pèlerin pour plus de sûreté. Le dernier jour de juin il arriva ainsi près du village de Vieux-Thann, après avoir traversé les montagnes des Alpes pour venir d'Italie en Allemagne. L'anneau pastoral de saint Ubald et la relique du pouce se trouvaient encore dans le bourdon, qui ne pouvait plus être détaché du sapin contre lequel le pèlerin avait placé son bâton la veille. A ce récit, le seigneur d'Engelburg, croyant reconnaître dans l'événement un acte de la volonté divine, fit vœu d'élever sur l'emplacement du sapin une chapelle consacrée au culte de la relique, si Dieu le voulait ainsi. Et aussitôt le bourdon se détacha sans effort. La foule témoin du prodige se mit en prière avec le comte et le pèlerin, pour rendre grâce au ciel. Afin de conserver la relique et l'anneau, le seigneur d'Engelburg donna au pèlerin un riche cadeau. Peu de temps après, la chapelle promise fut construite et reçut la relique vénérée. Beaucoup de miracles s'accomplirent sous l'invocation de saint Thiébault en ces lieux. L'affluence des pèlerins amena la construction de l'église actuelle, à la place de la chapelle primitive, autour de laquelle s'éleva la ville de Thann.

A l'église du Vieux-Thann, reconstruite, au milieu du quinzième siècle, après les ravages successifs des Anglais et des Armagnacs, les archéologues verront avec intérêt de beaux vitraux, une peinture murale et un tombeau sculpté du Sauveur. Ce tombeau, dont nous reproduisons l'image d'après une photographie, est un des plus beaux ouvrages de cette espèce. Les statues des saintes femmes, d'une grande pureté de lignes, semblent être moins anciennes que les autres parties de l'œuvre. Le corps du Christ, de grandeur naturelle, mais d'un travail plus rude, est étendu, couvert de grosses gouttes de sang ; devant lui les gardiens du tombeau, d'un dessin plus correct, quoique un peu gauche et embarrassé, mais instructif pour l'exécution soignée du costume et de l'armure, qui répondent parfaitement à la manière de l'époque. Sur l'arcade, au-dessus du tombeau, il y a deux écussons, dont l'un porte les armoiries de Thann ; de gueules à fasce d'argent, parti d'azur à un pin d'or. En ce qui concerne les vitraux, le chanoine Straub considère particulièrement un vitrail de la nef, sur le côté nord, pour une des plus précieuses œuvres de peinture sur verre, comme composition et comme effet d'ensemble, que l'Alsace ait conservées. Consacrée à la Vierge, cette fenêtre présente l'arbre de Jessé d'une manière toute différente de celle adoptée par l'iconographie sacrée depuis le douzième siècle. Au lieu de porter les ancêtres du Christ et de terminer par la fleur traditionnelle qui s'épanouit dans la figure de Marie avec l'Enfant, l'arbre, en cep de vigne issant de la poitrine du vieillard Jessé, forme avec ses ramifications le cadre des principaux événements de la vie de la Vierge.

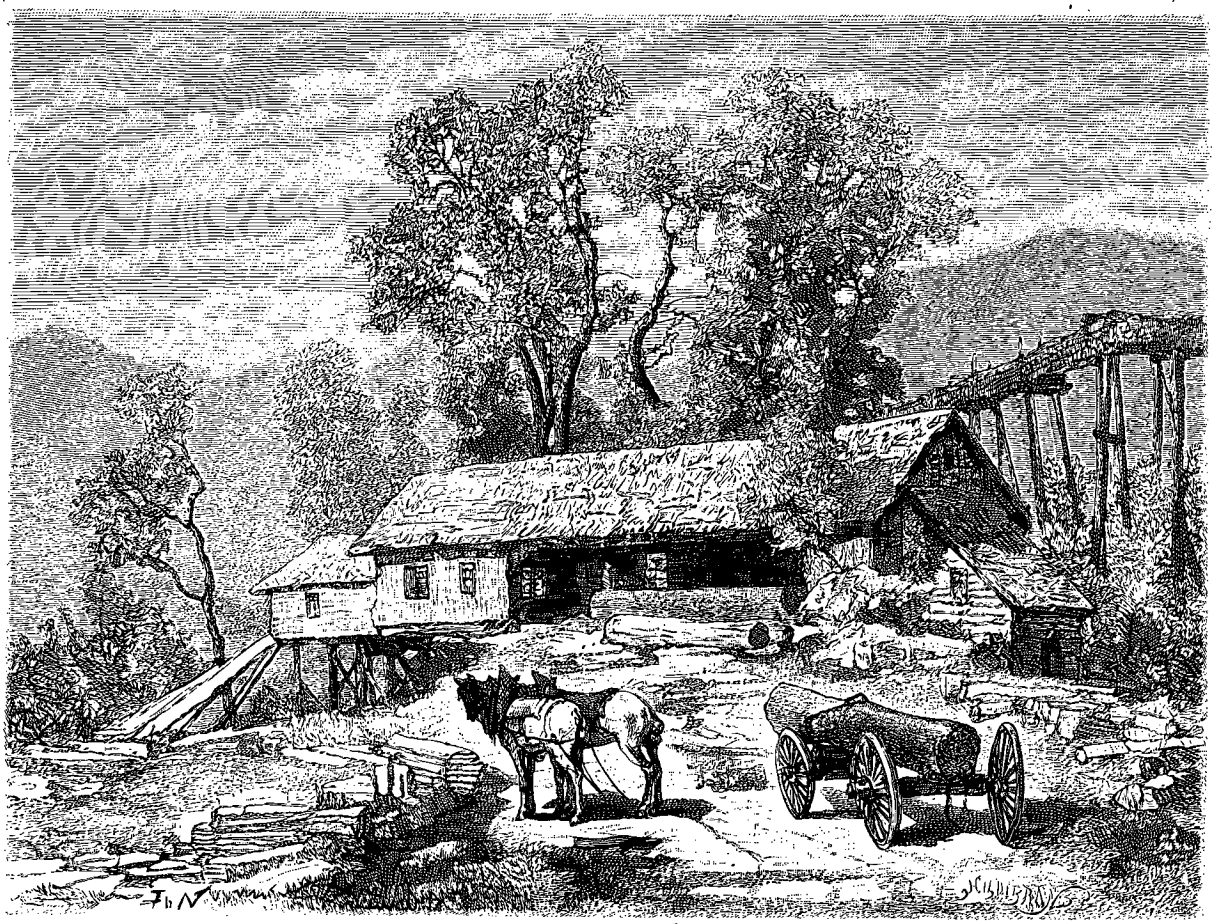


Le Saint Sépulcre, à l'église du Vieux-Thann. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie de M. Koch.

Charles GRAD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une scierie dans les Vosges. — Dessin de Niederhausern-Kœchlin, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXIX

Les anciens glaciers des Vosges.

Pour bien embrasser la vallée de la Thur, il faut monter sur les rochers de Störenburg. Elevés au milieu d'un parc ombreux, ces rochers portent les ruines d'un ancien château. D'une part, la vue s'étend sur la vallée basse, avec le bourg de Saint-Amarin et la florissante filature de laine de Malmerspach. Sur le côté opposé, le regard atteint toute la vallée haute jusqu'en arrière de Wildenstein, avec ses montagnes, ses forêts, ses villages populeux, ses usines actives. C'est un admirable point d'observation, d'accès facile, ni trop élevé ni trop bas pour saisir les détails du paysage. Tout près, vers l'amont, Wesserling présente au premier plan la façade de ses usines, derrière un rideau d'arbres, avec le village de Hüsseren et son clocher sur la gauche, avec les villas de ses chefs d'industrie et le château des princes-abbés de Murbach plus loin, dissimulés dans la verdure des jardins environnants. La route du col de Bussang débouche sur la gauche, en arrière d'une montagne boisée, en face du village de Felleringen, dont la nouvelle église en style ogival se dresse, avec un air de cathédrale, au bord de la route de Wildenstein et du col de Bramont. Au milieu de la vallée pointe le rocher d'Oderen, surmonté de l'église du village, puis celui du Baerenberg, semblables à des îles escarpées,

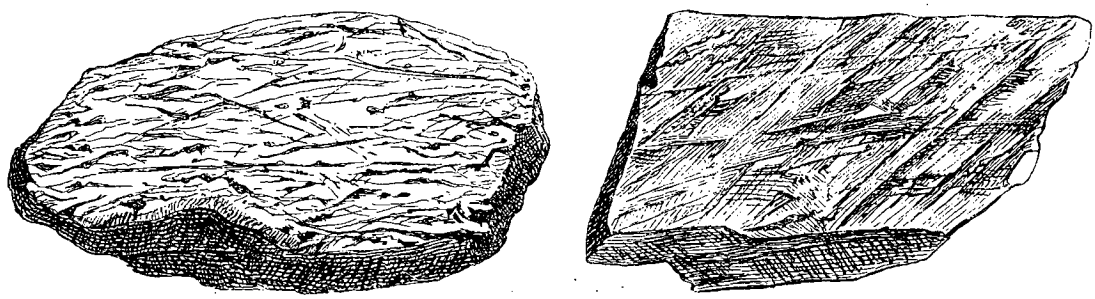
1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les deux versants des montagnes encaissantes. Une partie des pentes inférieures se termine en escarpements sans bois, gazonnés ou à nu. La rivière serpente entre ces escarpements du versant droit et les îlots rocheux, à la croupe polie par un glacier disparu. Les sommets qui dominent à l'arrière-plan sont le Drumont, la Tête-de-Felleringen, le Haut-du-Felzach, le Grand-Ventron, le Steinlebach, atteignant 1200 à 1300 mètres d'altitude, puis, sur le devant de la vallée, la cime gazonnée du Grand-Ballon, supérieure à toutes les autres.

Une avenue de grands tilleuls conduit, à partir de la route, sur les terrasses de l'ancien château des abbés de Murbach, incendié en 1776 et reconstruit dix ans plus tard, pour subir de nouvelles transformations lors de son aménagement en établissement industriel. Depuis près de cent ans, le Wesserling est acquis à l'industrie, et la première filature mécanique du pays y a été établie en 1802. La maison Gros Roman y emploie plusieurs milliers d'ouvriers au travail du coton, filature, tissage, blanchiment, impression, autant d'opérations dont nous avons vu les détails dans les manufactures du Logelbach et de Mulhouse. Les fabriques de Saint-Amarin et de Kruth sont des dépendances des établissements du Wesserling. Saint-Amarin exploite en outre un retordage important de fil de coton, tandis que la maison Germain, de Malmerspach, file la laine peignée. Pour avoir un aperçu suffisant du travail industriel dans la vallée, il aurait fallu tout au moins entrer dans les ateliers d'impression de MM. Scheurer-Rott, renommés pour leurs tissus d'ameublement, à côté de la grande fabrique de produits chimiques de Thann, où M. Scheurer-Kestner a porté à son dernier degré de perfection la préparation de la soude artificielle. Outre la soude, la fabrique de Thann produit l'acide sulfurique et l'acide sulfureux, les acides chlorhydrique, acétique et tartrique, avec leurs principaux dérivés salins, les nitrates de plomb, de cuivre et de fer, les chlorures de chaux et d'étain, le sulfate de zinc, l'arséniate de soude, une quantité de drogues employées pour l'impression, le blanchiment et l'apprêt des tissus de toute espèce.

Les terrasses du Wesserling, au pied desquelles coule la Thur, sont des moraines déposées par l'ancien



Galets striés et roche polie. — Dessin d'Édouard Collomb, d'après nature.

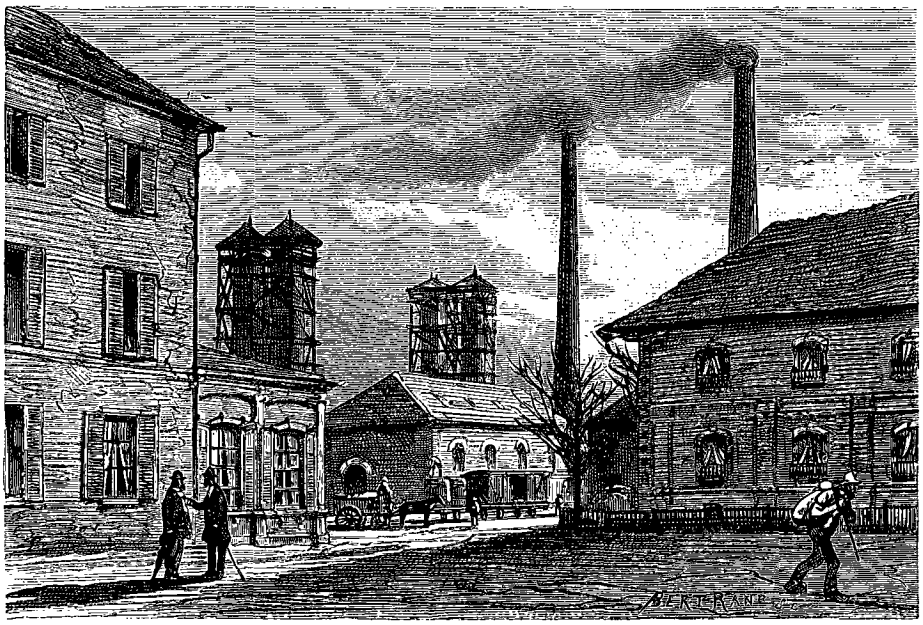
glacier de la vallée. Ce glacier a poli également la roche lisse du Glattstein, au bord de la rivière, près de la prise d'eau du canal usinier. De tous les polis glaciaires des Vosges, ceux du Glattstein sont les plus remarquables. Ils mériteraient d'être conservés et mis à l'abri de la destruction, comme témoins irrécusables de l'action des glaciers dans la contrée. Nulle part d'ailleurs, dans aucune autre vallée des Vosges, les preuves de l'existence des glaciers ne sont aussi nettes et aussi démonstratives, parce que dans aucune autre les glaciers disparus n'ont agi sur une aussi grande variété de roches. Le Glattstein appartient à une formation de schiste argileux compact, couleur gris blanc, à grains fins, dont les strates alternent avec d'autres couches d'une grauwacke à grains plus grossiers. Arrondi et mamelonné, situé à cinq cents mètres en amont de la grande moraine du Wesserling, le rocher du Glattstein présente un plan fortement incliné dans le sens de la pente générale. Sa surface, polie à découvert, a une étendue de douze à quinze mètres. La finesse de la pâte a permis au burin des grains de sable d'y imprimer les traits les plus délicats sous le frottement de la lgace.

Les stries ne sont pas rigoureusement horizontales ni rectilignes. Elles décrivent une courbe à grand rayon, montant et descendant suivant les ondulations de la surface, se croisant souvent entre elles, sous un angle aigu. Quelques-unes paraissent saccadées et forment des sillons creusés avec un burin fort tranchant, qui a produit de petits éclats. D'autres stries sont cannelées, creusées faiblement, plus larges, parallèles entre elles, bien distinctes seulement quand on les regarde à distance. Un filon et de petites veines de quartz, qui traversent la roche, sont usés et coupés net au même niveau que les parties schisteuses. Le pied du rocher, baigné par la rivière, reste lisse, mais avec un poli mat et sans stries visibles sur la hauteur où arrivent les eaux. Au sommet, des débris erratiques provenant de roches différentes recouvrent le rocher en place, mêlés de galets striés également. Sur les points fraîchement déblayés de la roche polie, on remarque des incrustations de grains quartzeux, agglutinés par une poussière très fine, qui résiste au lavage à l'eau froide, tout à fait pareille à la boue adhérente aux surfaces polies récemment abandonnées par les glaciers, encore existants dans les Alpes. Plus haut que le Glattstein, sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le flanc du Husselberg et sur les pentes raides de la montagne qui domine Felleringen, sur l'autre rive de la Thur, la roche à nu montre également, de loin en loin, des surfaces polies, avec des stries qui se coupent à angle droit ou à peu près.

De ce que les surfaces polies avec stries et cannelures des pointements rocheux et des flancs à nu de la vallée de la Thur ressemblent aux effets du polissage et du striage des roches, sous les glaciers encore en activité dans d'autres régions, on conclut que cette vallée, comme la plupart des vallées supérieures des hautes Vosges, a été occupée naguère par des courants de glace pareils à ceux qui descendent des sommets vers les vallées des Alpes. Dans les Alpes et dans les régions polaires occupées par des glaciers on voit comment ces glaciers en mouvement arrondissent, polissent et strient les flancs des pointements rocheux qui s'élèvent au milieu des vallées et font obstacle à leur marche, comme les écueils d'un fleuve opposés au courant de l'eau. Quand ces rochers atteignent la surface du glacier, les parties supérieures des pointements échappent au frottement, le courant de glace se déchire en fissures, la glace se remplit de crevasses, au fond desquelles tombent et s'entassent en arrière de l'obstacle les blocs et les débris rocheux charriés par le glacier. C'est ce que nous voyons en Suisse au bas de la grande chute du glacier du Rhône et à l'Abschwung du glacier inférieur de l'Aar. Or la disposition des rochers et des débris gros et menus accumulés contre les pointements de l'église d'Oderen, du Baerenberg et du Hasenbühl, dans la vallée de la Thur, indique l'action de phénomènes analogues aux environs du Wesserling, comme à la Roche des Ducs à Vagney et au tissage de la Maix sur les bords de la Moselle, de



Intérieur d'une fabrique de produits chimiques. — Gravure de Bertrand, d'après une photographie de M. Scheurer-Kestner.

l'autre côté des Vosges. Les matériaux transportés et déposés par les glaciers sont des moraines, et mieux que les autres dépôts morainiques[1] formés à l'extrémité et sur les bords des courants de glace, les moraines par obstacle sur les flancs des monticules, des îlots rocheux parfaitement isolés des bords de la Thur, mettent en évidence le transport de ces matériaux par un glacier.

Au château de Wildenstein, aux monticules du Marlen et du Hasenbühl, comme au Baerenberg et au pointement de l'église d'Oderen, les dépôts erratiques, les moraines par obstacle, mieux caractérisés que dans la vallée haute de la Moselle, sont accompagnés constamment de surfaces polies, avec des stries fines. Au sommet du Hasenbühl, sur la droite du village de Felleringen, élevé de soixante-dix mètres au-dessus de la rivière et séparé par un vallon des montagnes du versant de la vallée, nous distinguons, sur la roche en place, des stries bien nettes dans les parties protégées par la mousse ; une accumulation de débris erratiques, gros blocs, menus fragments, cailloux striés, sable sans stratification, s'appuie sur le monticule en amont. Le monticule consiste en schiste de grauwacke et en eurite cristalline ; à son sommet il porte des blocs de granit blanc, pareil à celui en place près du col de Bramont, à la Ronde-Tête. La hauteur du piton d'Oderen est de quatre-vingts mètres, avec un escarpement à pic du côté d'aval, dénudé complètement, formé d'une roche noire un peu schisteuse. Point de poli de ce côté, mais les flancs et la croupe postérieurs sont arrondis et polis par places. Une église se tient au sommet dans une position pittoresque ; derrière sont l'église le cimetière et des champs cultivés, car la rareté de la terre arable en fait utiliser les moindres parcelles. Cette

1. Voyez dans *le Tour du Monde*, année 1870, premier semestre, mes courses vers les glaciers du mont Rose.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre arable, argileuse et rougeâtre, renferme, près du sommet, des galets schisteux avec des stries glaciaires caractéristiques, avec des blocs erratiques de granit suspendus au-dessus de la rivière et empâtés dans le même dépôt.

Située à quinze kilomètres du Rothenbach, à neuf kilomètres du col de Bussang, la moraine frontale à trois plis du Wesserling, qui forme la terrasse devant les ateliers d'impression sur tissus de la maison Gros Roman, s'élève à trente-cinq mètres au-dessus du niveau de la Thur. C'est une énorme digue composée de matériaux meubles, mesurant un volume de douze millions de mètres cubes au moins, coupée en deux tronçons par la rivière. Ses plus gros blocs sont anguleux, mais assez rares. La plupart atteignent seulement de vingt à vingt-cinq centimètres de diamètre et sont alors arrondis, mais entassés sans ordre, au lieu de présenter la disposition imbriquée que prennent, en glissant les uns par-dessus les autres, les galets entraînés ou déposés dans le lit d'un courant d'eau. Sur les fragments plus petits, peu arrondis aux angles, consistant en galets schisteux, on remarque presque toujours des stries fort nettes. Souvent on trouve aussi des vides entre les blocs et des amas irréguliers de sable. La roche en place, non polie, apparaît sous la moraine dans le lit de la rivière. En arrière des moraines du Wesserling, qui ont formé une digue transversale à travers la vallée, au village de Husseren apparaît un autre pli de terrain morainique, haut de quinze mètres, gazonné à la surface, avec le talus d'aval beaucoup plus rapide que le talus d'amont en gradins.

Ces moraines frontales ou terminales marquent autant d'étapes du glacier dans son mouvement de retraite, alors que l'alimentation par les chutes de neige ne compensait plus la fusion de la glace à son extrémité, où tombaient et s'accumulaient les rochers tombés et charriés à sa surface. Non seulement nous observons des moraines frontales à Wesserling et à Krüth, en travers de la vallée principale, mais aussi à l'entrée des vallons latéraux d'Urbès et de Mollau. Toutes sont des moraines multiples ou à plusieurs plis en ondulations distinctes les unes des autres. Des traînées de blocs erratiques, avec sable et galets striés, apparaissent également sur les deux versants de la vallée à partir du Wesserling. Elles représentent les moraines latérales éparpillées, jusqu'à deux cents et deux cent cinquante mètres de hauteur au-dessus du fond de la vallée, sur les pentes de la montagne au-dessus de Felleringen, de Krüth et de Wildenstein. A cinq cents mètres de hauteur au-dessus du fond de la rivière se montre une seconde zone de blocs erratiques, moins accusée, sans sable ni galets, allant jusqu'au col de Bramont, entre la vallée de la Thur et la vallée de la Moselotte. L'ancien glacier, dont ces traînées morainiques marquent les bords, aurait eu ainsi une épaisseur de quelques centaines de mètres. Le glacier de la vallée principale ne paraît pas avoir dépassé le Wesserling, à 430 mètres d'altitude. Pourtant les vallons latéraux de Mitzach et de Moosch, à l'aval, comme les petites vallées de Ranspach, de Saint-Amarin et de Willer, qui débouchent sur la rive droite de la Thur et rayonnent autour du Grand-Ballon, présentent aussi de petites moraines. Toutes les roches du bassin supérieur de chaque vallée sont représentées dans les moraines terminales. Dans les dépôts de la vallée principale, nous remarquons des blocs et des galets de granit de différents grains, accompagnés de spilite, de mélaphyre, de porphyre, de syénite, de grès de grauwacke, de grauwacke fine et schisteuse. Parmi ces blocs, les uns sont arrondis, les autres anguleux et à vives arêtes, répandus sur certains points en quantité énorme. L'état de parfaite conservation des granits permet de les fendre pour servir de pierres de taille dans les croisées et pour des ponceaux longs de deux mètres. Certains blocs sont grands comme des maisons.

Combien l'aspect de la contrée était différent à l'époque où le grand glacier de la Thur descendait jusqu'au Wesserling, alors que les riants paysages actuels disparaissaient sous des amas de glace et de neige! Toutes les vallées des hautes Vosges, sur les deux versants de la chaîne, présentaient la même scénerie. Le glacier de la Moselle, en Lorraine, dépassait encore beaucoup, en longueur et en puissance, ceux du côté de l'Alsace. Il s'avançait jusqu'au hameau du Longuet, au-dessus d'Éloyes, sur la route d'Épinal à Remiremont, à en juger par la digue gigantesque, en hémicycle, formée par une série de monticules allant à travers la vallée, d'un versant à l'autre, qui représente sa moraine terminale. Pourtant l'intervention d'un froid excessif n'est pas nécessaire pour expliquer la formation de nos glaciers. Un abaissement de quelques degrés de la température moyenne actuelle du pays suffirait pour faire renaître les glaciers disparus avec un climat plus humide.

La température moyenne dans nos montagnes oscille entre 4 et 5 degrés centigrades à 1200 mètres d'altitude, soit à la hauteur du col de la Schluch et du lac Blanc, dont les hôtels sont habités toute l'année. Elle atteint 8 degrés à l'altitude des moraines frontales de nos anciens glaciers, qui est : de 420 mètres au Longuet, dans la vallée de la Moselle; de 450 mètres à Giromagny, dans la vallée de la Savoureuse; de 440 mètres à Kirchberg, dans la vallée de la Doller; de 425 mètres au Wesserling, dans la vallée de la Thur; de 480 mètres dans la vallée de la Fecht. Au Grindelwald, dans les Alpes, dont les glaciers descendent encore aujourd'hui à 1000 mètres d'altitude, la température moyenne s'élève à 8 degrés. A la Nouvelle-Zélande nous connaissons des glaciers qui descendent au milieu d'une végétation de fougères en arbres, à une faible hauteur au-dessus de la mer, sous l'influence des vents humides qui précipitent leur vapeur d'eau sous forme de neige de ce côté des montagnes, tandis que sur le versant opposé, beaucoup plus sec, les glaciers restent petits et s'arrêtent bien plus haut.

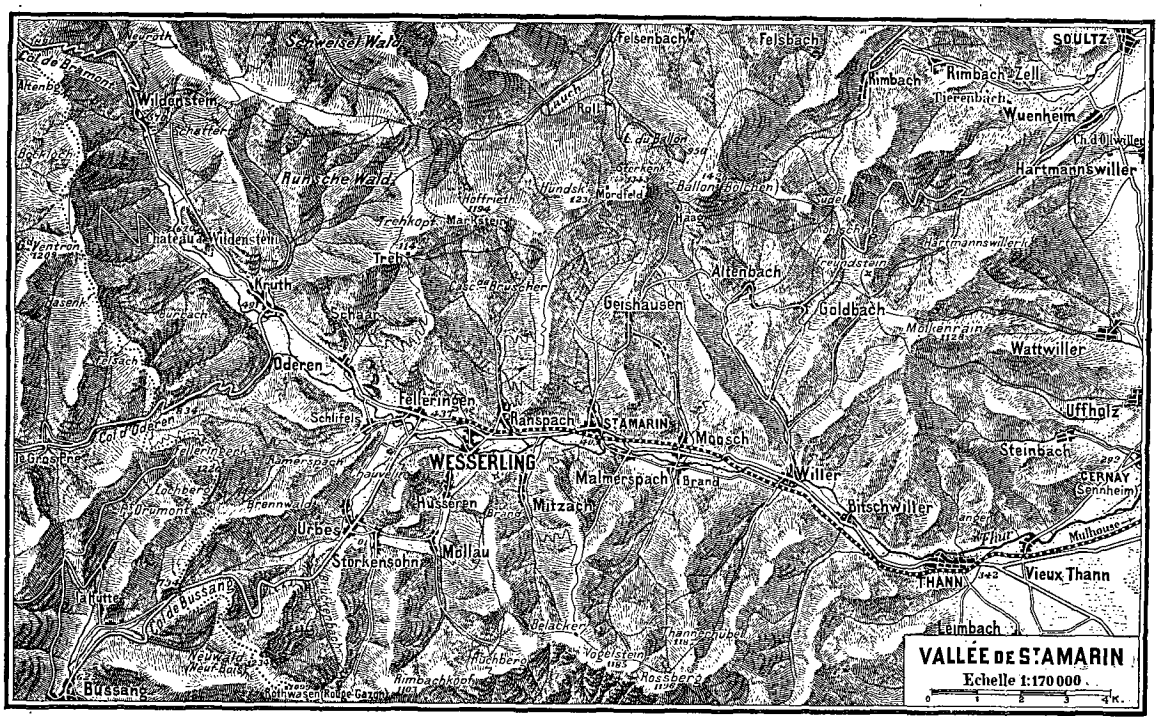
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans les cirques élevés de nos vallées vosgiennes, à la Wolmsa supérieure, sur les flancs du Hohneck et dans la gorge des Hautes-Chaumes, au-dessus du lac Noir, nous voyons encore maintenant de petits glaciers temporaires, des amas de neige grenue, mêlée de glace, persister d'un hiver à l'autre pendant les années extraordinairement humides. A ces hauteurs il tombe souvent de la neige en été, quand il pleut au fond des vallées et dans la plaine. Dans tous les cas, l'homme a vécu en Alsace avec le mammouth, le grand ours des cavernes, le renne et le cerf géant, à l'époque des glaciers disparus, comme les espèces d'animaux dont les restes sont enfouis avec les ossements humains du lehm d'Eguisheim. Si nos traditions ne conservent pas le souvenir de cette époque, les empreintes des pierres et les dépôts morainiques nous en parlent, suivant l'expression d'un grand poète allemand : *Wo Menschen schweigen, müssen Steine reden!*

LXX

Wildenstein et la pisciculture en Alsace.

Un piton rocheux, pareil aux monticules du Marlen, du Baerenkopf et de l'église d'Oderen, remarquables pour les géologues à cause de leurs moraines par obstacle, surgit de nouveau au milieu de la vallée entre Krüth et Wildenstein. Plus élevé que tous les autres, ce piton de nature granitique atteint 705 mètres d'altitude et porte à son sommet les ruines d'un ancien château féodal. Du côté de la route, il se dresse droit comme un mur aux escarpements inaccessibles, quoique boisé. Un chemin le contourne par le haut, à



Carte de la vallée de la Thur (Saint-Amarin), d'après l'état-major français.

travers des champs de pommes de terre et de seigle qui couvrent la croupe d'amont, à côté de deux fermes. Sous bois, le chemin se perd dans un fourré, au milieu d'un taillis de hêtres et de frênes. En me glissant sous la feuillée, j'y vois une biche avec deux petits chevreuils fort à l'aise sur cette hauteur. L'arête du monticule est étroite et déchiquetée. Un fossé, creusé dans le roc, paraît défendre l'accès du vieux château. Autrefois on a dû y passer au moyen d'un pont-levis établi devant la porte d'un couloir long de vingt pas pour arriver à l'intérieur. Pour escalader la porte, il faut s'accrocher aux anfractuosités du rocher ou placer une échelle. Tout ce qui reste du château se réduit au mur de soutènement du côté du précipice et aux vestiges de deux tours à l'entrée. Les arbres masquent la vue et préservent du vertige les visiteurs penchés au-dessus des précipices. La rivière coule dans la prairie sur la rive droite de la vallée. Comme le roc en place affleure sur toute la largeur, le bassin formé par l'escarpement du château de Wildenstein et le versant opposé se prêteraient merveilleusement à la construction d'un grand réservoir d'eau. Avec un barrage de vingt-six mètres d'élévation, on aurait une retenue de cinq à six millions de mètres cubes, supérieure à la capacité du réservoir de l'Alfeld derrière Sewen. Toute la vallée ressemble d'ailleurs ici à un bassin fermé, avec de magnifiques forêts sur les pentes jusqu'au niveau de la prairie, en contraste avec les contreforts gazonnés ou à nu qui attristent le regard entre Willer et Wesserling, comme dans la vallée latérale d'Urbès.

Pour embrasser le panorama de la vallée, il faut quitter le nid d'aigle des seigneurs de Wildenstein.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis la pointe sud de l'arête, à cent pas du château, le regard s'étend par-dessus un abîme béant, à plus de cent mètres de profondeur, jusqu'au village de Krüth, à la colline d'Oderen et à la tête du Chauvelin. Le Rossberg de Thann et le pâturage de Belacker encadrent la perspective à l'arrière-plan. Le beau village de Krüth, avec ses fabriques et ses vergers, s'étale sous les yeux des spectateurs comme un plan topographique. La route du vallon latéral de Saint-Nicolas se détache en blanc sur le fond vert des bois pour conduire en Lorraine par le col d'Oderen.

Plus près du château, également sur la rive droite de la Thur, s'ouvre une gorge boisée au débouché, mais rocheuse et sauvage vers l'intérieur, où se trouvent les étangs tourbeux de Burbach.

En montant par la route du col de Bussang, dans la vallée d'Urbès, on peut visiter, sous les escarpements qui relient, comme une suite de falaises, le chaume du Rouge-Gazon à la Tête des Neuf-Bois, la grotte appelée par les montagnards voisins Cuisine-du-Diable ou Teufelsküche; une cuisine qui doit dater du temps où le diable de par ici, devenu vieux, s'est fait ermite, car, si le désir vous prend d'y déjeuner, après une heure d'ascension depuis le pont de Bruckenbach, vous aurez à vous contenter d'un menu d'anachorète. Cette grotte a dix pas de profondeur sur deux à trois mètres d'élévation à l'entrée. Elle paraît avoir été ouverte de main d'homme entre deux bancs de grauwacke. Dans la profondeur, quand on éclaire la caverne, on découvre un trou de sonde creusé au foret. Le trou doit évidemment son origine à des recherches de minerai. Quand ces recherches ont-elles eu lieu? les vieillards du pays n'en savent rien. Pas la moindre trace de métal, d'ailleurs, non pas d'or ou d'argent, mais seulement de cuivre ou de fer, quoiqu'il y ait eu des mines de fer dans le vallon voisin. Telle qu'elle est, la grotte peut servir d'abri contre la pluie et les intempéries, sans rien qui justifie son nom de cuisine, rien qui excite les appétits sensuels susceptibles de conduire le genre humain à la perdition. Quiconque voudrait s'y retirer, las des choses du monde, pourra y finir ses jours dans la mortification. Une source d'eau fraîche, des baies sauvages, des racines plus ou moins comestibles composent tout le menu de céans, à moins d'aller aux provisions avec votre besace chez les bonnes gens des villages de la vallée.

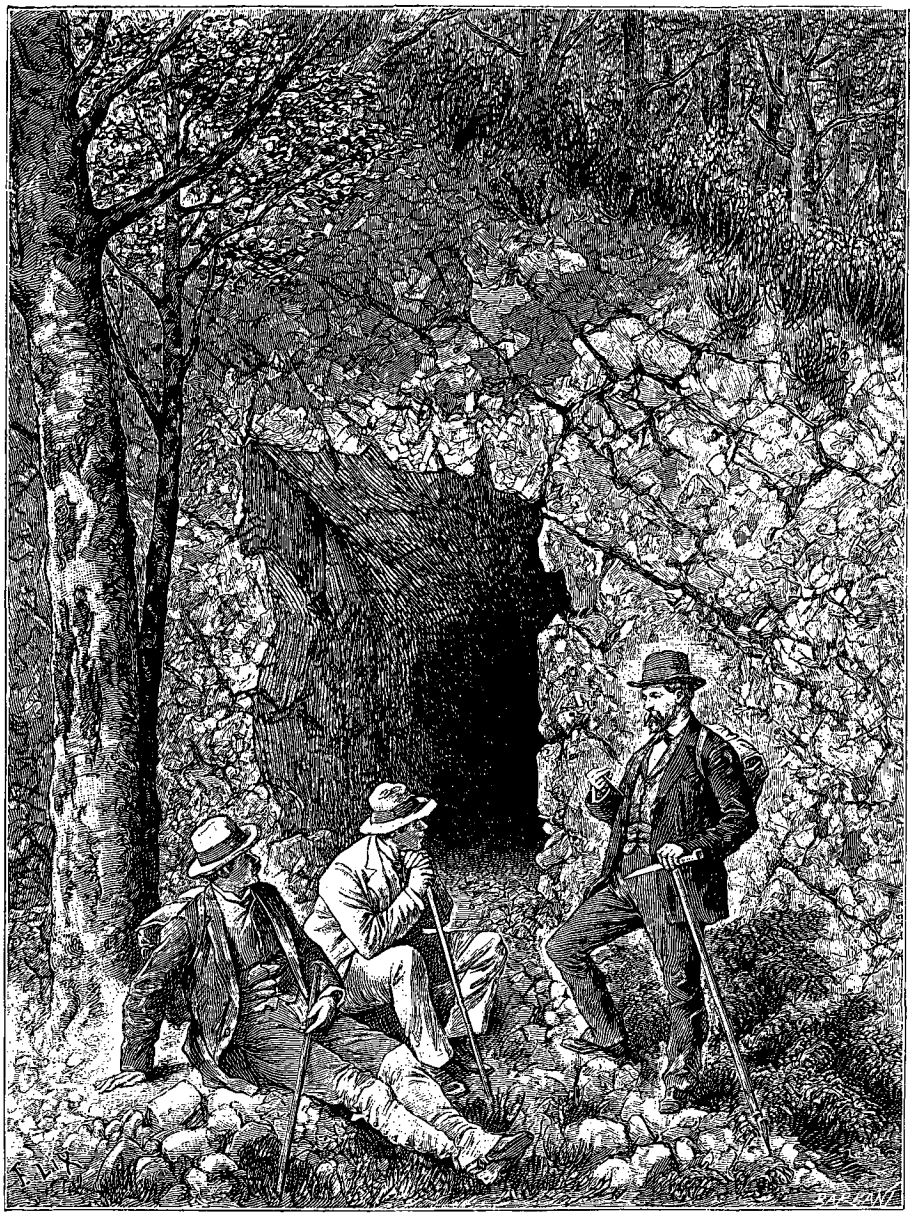
Aux membres du Club Alpin qui ne se sentent pas la vocation érémitique, je recommanderai, de préférence, la table d'hôte de l'hôtel de Wesserling ou bien encore la bonne cuisine du père Huc, à l'auberge du *Soleil*, de Wildenstein.

Le village de Wildenstein n'est pas visible de la Cuisine-du-Diable, pas plus que des ruines du vieux château. Depuis l'entrée de la caverne il y a une belle échappée de vue sur le massif du Grand-Ballon, dont la tête se dresse au-dessus des cimes voisines du Storckenkopf, du Treh, du Mordfeld, du Hahneborn, du Molkenrain. Au premier plan, on a en face le cône du Darain, boisé entièrement de haut en bas. Wildenstein, par contre, se trouve à dix kilomètres au-dessus du confluent de la vallée d'Urbès avec la grande vallée de la Thur. Dans cette pittoresque localité, dont les maisons sont groupées le long de la route du col de Bramont, la statistique officielle comptait, en 1880, environ cent vingt-sept ménages, comprenant cinq cent trente-trois individus. La population vit surtout des fabriques de coton et de l'exploitation des forêts. Une belle maison commune et des écoles bâties avec un certain luxe à côté de l'église attestent la prospérité de jours peu éloignés encore. En 1700, selon une notice de M. Fernand Gros sur *Wesserling et la vallée de Saint-Amarin*, les abbés de Murbach ont établi ici une verrerie autour de laquelle le village s'est créé peu à peu, dans le courant du siècle dernier. Cela, au grand déplaisir des communes voisines, qui accueillaient mal une population étrangère et voyaient avec colère attaquer les forêts magnifiques sur lesquelles elles revendiquaient déjà des droits de propriété. Le sable employé pour la fabrication du verre se trouvait à peu de distance, dans la moraine du château et à Krüth. La verrerie prospéra longtemps et avec elle le village, auquel un tissage et une filature de coton, occupant ensemble cent soixante ouvriers, vinrent encore apporter des ressources nouvelles. Mais, le temps faisant son œuvre de transformation, la houille est venue remplacer le bois dans l'industrie du verre, et, l'éloignement du chemin de fer aidant, les fours se sont éteints et la verrerie a cessé d'animer de sa clarté et du bruit de son activité les nuits du village.

En ce moment, des ouvriers maçons démolissent la verrerie de Wildenstein, à quelques pas de l'auberge du *Soleil*, où je suis descendu hier soir. La filature et le tissage se présentent un peu plus loin, à la suite l'une de l'autre dans le fond de la vallée, à côté de la route du Bramont, afin de bien utiliser la chute du cours d'eau pour leurs moteurs. Telle est la rapidité de la pente, que la chute d'eau utilisable atteint trente-trois mètres sur un parcours de quelques centaines de pas. Deux réservoirs carrés, aux murs formés d'enrochements, étagés l'un au-dessus de l'autre, retiennent une quantité d'eau en réserve pendant les heures de chômage des fabriques. Un chenal en tôle amène le courant sur une grande roue hydraulique de treize mètres de diamètre, tandis qu'un câble métallique transmet à l'usine supérieure la force reçue en bas et nécessaire pour sa marche. A côté du canal usinier tombe la cascade du Heidenbad, la *Baignoire-des-Païens*, maintenant à sec à peu près. Il y a bien de l'eau dans les baignoires, mais non pour la cascade, par suite des grandes chaleurs. Quand il y a de l'eau en excès pour le service des moteurs, elle tombe au Heidenbad d'une hauteur de vingt-cinq mètres par-dessus une paroi de granit. Cette paroi s'élève du lit de la Thur, droite comme un mur, à une hauteur de quinze mètres. Au haut de cette paroi est une grande cuve large de plusieurs mètres et plus profonde encore, remplie en partie par du gravier et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gros rochers entraînés par le torrent aux moments de violence. Plusieurs marmites plus petites, pareilles à celles formées par les moulins des glaciers, sont creusées dans les gradins supérieurs de la chute. La paroi extérieure de la grande cuve a une épaisseur d'un demi-mètre à peine. Des bouquets d'arbres ombragent la chute, quelques-uns prenant racine dans les fentes de l'escarpement. Aunes, frênes, hêtres, bouleaux, sorbiers, sortent des fissures avec des touffes de fougères, se nourrissant on ne sait comment. Parfois aussi les enfants du village viennent prier à la cascade pour avoir des petits frères. Au clair de lune, les ondines y prennent leurs ébats en faisant entendre des mélodies enchanteresses. Passants, n'approchez pas trop alors,



La Cuisine-du-Diable. — Dessin de Lix, d'après un croquis de M. Grad.

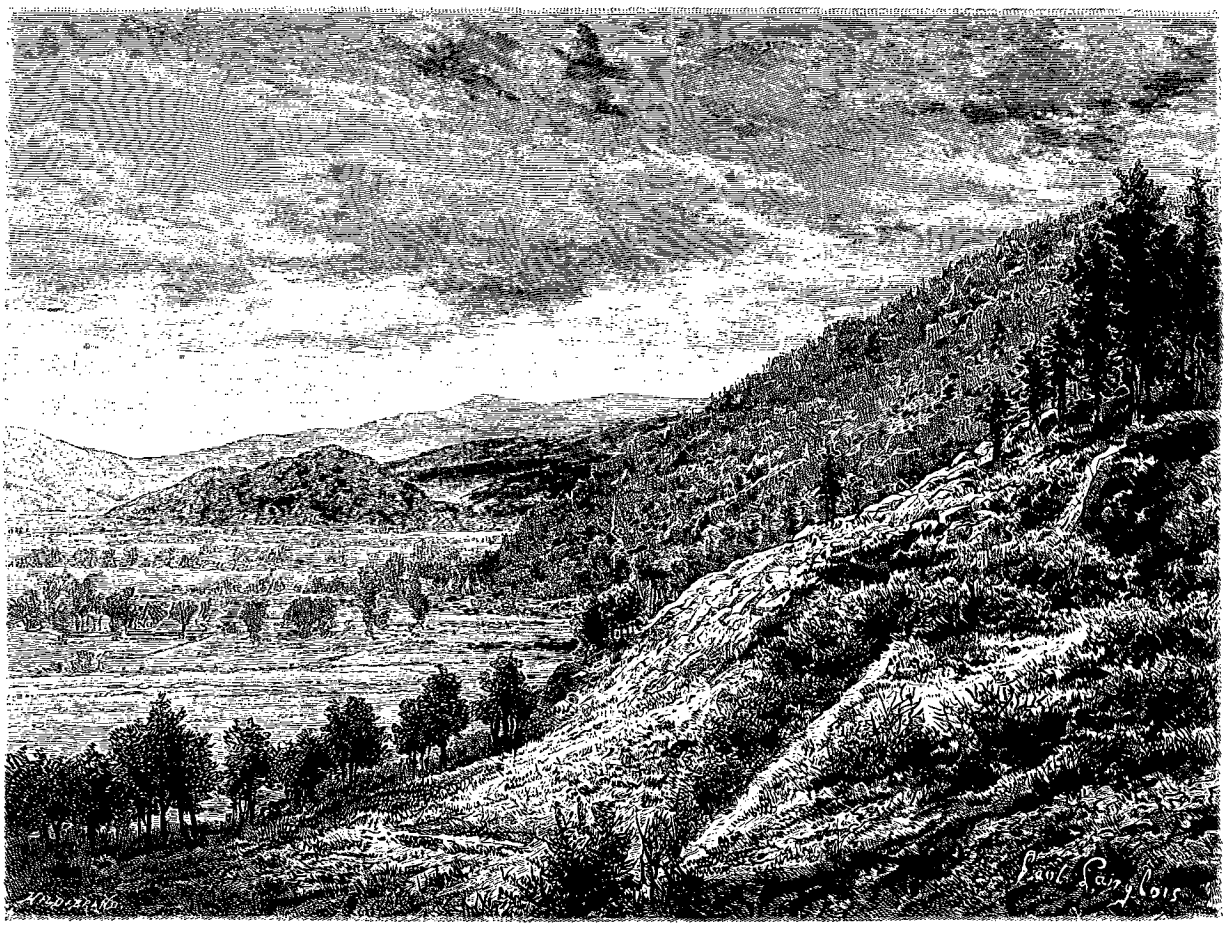
dans la nuit : le rocher des ondines du Heidenbad vous expose à glisser dans l'abîme !

Derrière les réservoirs des fabriques de Wildenstein, la vallée finit en se ramifiant dans des gorges élevées. Une prairie occupe le fond, où le ruisseau murmure. Les versants sont boisés jusqu'en bas. A la lisière de la forêt, formée de beaux hêtres bien verts, des roches erratiques pointent sur le gazon ou sont arrangées en murs de clôture. Quelques maisons isolées montrent leur façade blanche, dans la direction du col, sous les lacets de la route. Levé à l'aube, j'admire ce paysage alpestre, regardant l'ombre des montagnes et des grands arbres se retirer sous les caresses du soleil matinal. Quelle paix profonde des choses ! Quelle sérénité complète ! Loin de tout bruit humain, la nature riante et forte déploie tout son charme, agissante dans le mys-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tère, infatigable. La vie développe ses germes, sans se lasser, et manifeste sa puissance sous mille formes diverses : dans la corolle délicate des fleurs, dans le gazouillement de l'oiseau, dans le vol capricieux de l'insecte. Aucun souci ne trouble l'harmonie complète de ces existences heureuses, épanouies sous mon regard en s'ignorant elles-mêmes. Ignorer le monde extérieur, en rester ignoré, n'est-ce pas tenir le bonheur?

Au beau milieu de mes réflexions sur les félicités de la solitude, un douanier allemand est venu me poser la main sur l'épaule. Cet honnête agent, par sa simple apparition, me rappelle que j'appartiens à une société composée de contribuables et dotée d'une police. Or la police et les contribuables ont des soucis. Le bonheur parfait n'existe donc pas pour eux. Pour le moment, le douanier, avec son fusil au bras, avait remarqué que je tenais à la main une carte sur laquelle je faisais des annotations. Comme une véritable épidémie de soupçon tourmente actuellement le gouvernement de l'Alsace-Lorraine, un touriste qui tient en main un carnet de notes ou une carte topographique ne peut plus se promener aux abords de la frontière sans devenir suspect de haute trahison ou tout au moins d'espionnage. Par suite les douaniers ont la mission d'arrêter les

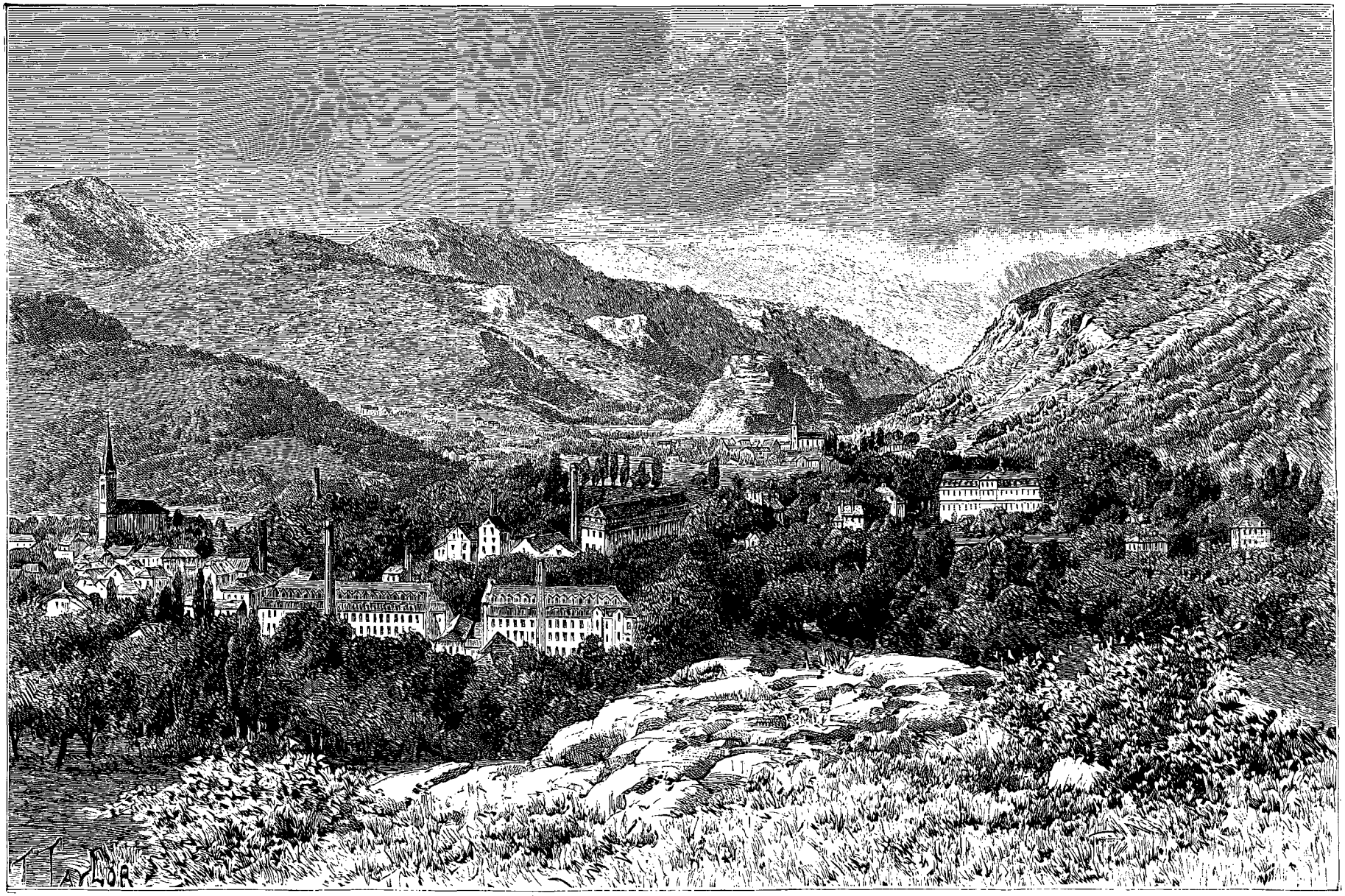


Vallée de Saint-Amarin (voy. p. 257-262). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

espions possibles et impossibles, au risque de négliger la surveillance des contrebandiers. Celui qui m'observait voulait savoir ce que je pouvais marquer sur mes papiers. Je lui demandai s'il était toqué, pour confondre votre serviteur, député au Reichstag, avec un espion étranger. L'homme, ahuri par cette repartie, se confondit en excuses, salua bas et alla son chemin. Un de nos dessinateurs, qui croquait, l'autre jour, une vue de la vallée, faillit être arrêté de même, sans se tirer d'affaire aussi facilement; sous le régime où nous sommes, une promenade dans les Vosges n'est pas sans inconvénients.

Le douanier parti, je regardai les truites du réservoir supérieur s'efforcer d'en sortir pour chasser des mouches, dont elles sont friandes, dans la rigole qui aboutit à la pièce d'eau. Quels efforts font les poissons voraces pour gagner le fossé par le filet d'eau de la chute! Comme ils se tordent pour ne pas manquer la lame! Tombent-ils à sec sur le gazon de la prairie, ils frétillent et savent gagner par instinct le ruisseau, pour entrer dans leur élément. Maître Toussenel, qui a écrit un livre charmant sur l'esprit des bêtes, trouverait de curieux traits pour sa philosophie passionnelle par l'observation attentive des faits et gestes des truites de Wildenstein. Ces truites ont des passions et des rancunes que vous ne soupçonnez probablement pas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

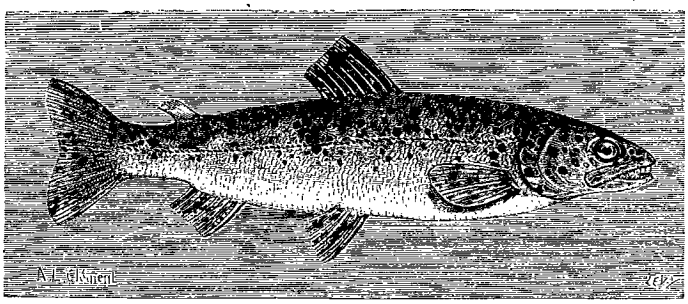


Vallée de Wesserling (voy. p. 258-262). — Dessin de Taylor, d'apres un croquis de M. Niederhausern-Kœchlin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Témoin le drame suivi dans le réservoir par le directeur de la fabrique et confirmé par d'autres habitants de la vallée. Une truite d'une livre, ayant eu maille à partir avec une camarade d'égale taille, prit celle-ci à travers le corps d'un coup de mâchoire sournois. Plus d'un jour durant, on vit la cruelle nager autour de la pièce d'eau, tenant sa victime qui se débattait entre ses dents. « Je ne te lâcherai pas avant que tu sois crevée », semblait dire dans son langage le poisson rancunier. Et de fait la pauvre prisonnière ne fut délivrée qu'après sa mort; son assassin l'abandonna au fond du bassin, sans en enlever un morceau. Cette circonstance prouve que la faim n'a pas été le motif de l'attaque. Les naturalistes philosophes ignoreront toujours la vraie explication de ce drame. La police de la gent poissonne, si police il y a dans les réservoirs de Wildenstein, ne nous renseigne pas sur ce point. Une conclusion à déduire de l'événement en question, c'est que les bêtes ne sont pas non plus exemptes de soucis, pour pouvoir jouir du parfait bonheur, comme j'ai été enclin à le penser dans ma rêverie de tout à l'heure.

Deux pauvres pêcheurs des Vosges, Gehin et Remy, ont découvert ici le moyen de repeupler nos cours d'eau, dont la truite tend à disparaître. Ces deux hommes habitaient la Bresse, dans la vallée de la Moselotte, sur l'autre versant de la montagne. Ils venaient souvent vendre à Wildenstein le produit de leur pêche et avaient entretenu M. Kientzy, alors propriétaire des fabriques, d'un moyen artificiel de multiplier le poisson à volonté. Vers la fin de l'automne, à partir de la mi-octobre, nos truites des Vosges remontent les cours d'eau pour frayer. Guidées par un instinct naturel, elles déposent leurs œufs dans les régions supérieures des ruisseaux, dans les parties les plus tranquilles, où les poissons sont le moins inquiétés. Remy, en les épiant, remarqua ce fait, reconnu depuis par tous les observateurs. Arrivée au lieu qu'elle a choisi, la femelle frotte doucement son ventre sur le gravier menu du ruisseau, avance, recule, déplace, d'un mouvement de queue, de petites pierres, arrange ces pierres sous forme d'une digue ou d'un bourrelet opposé au courant de l'eau, puis dépose ses œufs dans les intervalles. Cette opération de la ponte terminée, le mâle survient à son tour, conduit par une sorte d'attraction, et répand sa laitance sur les œufs pour les féconder.



Truite des Vosges. — Dessin de Clement, d'après nature.

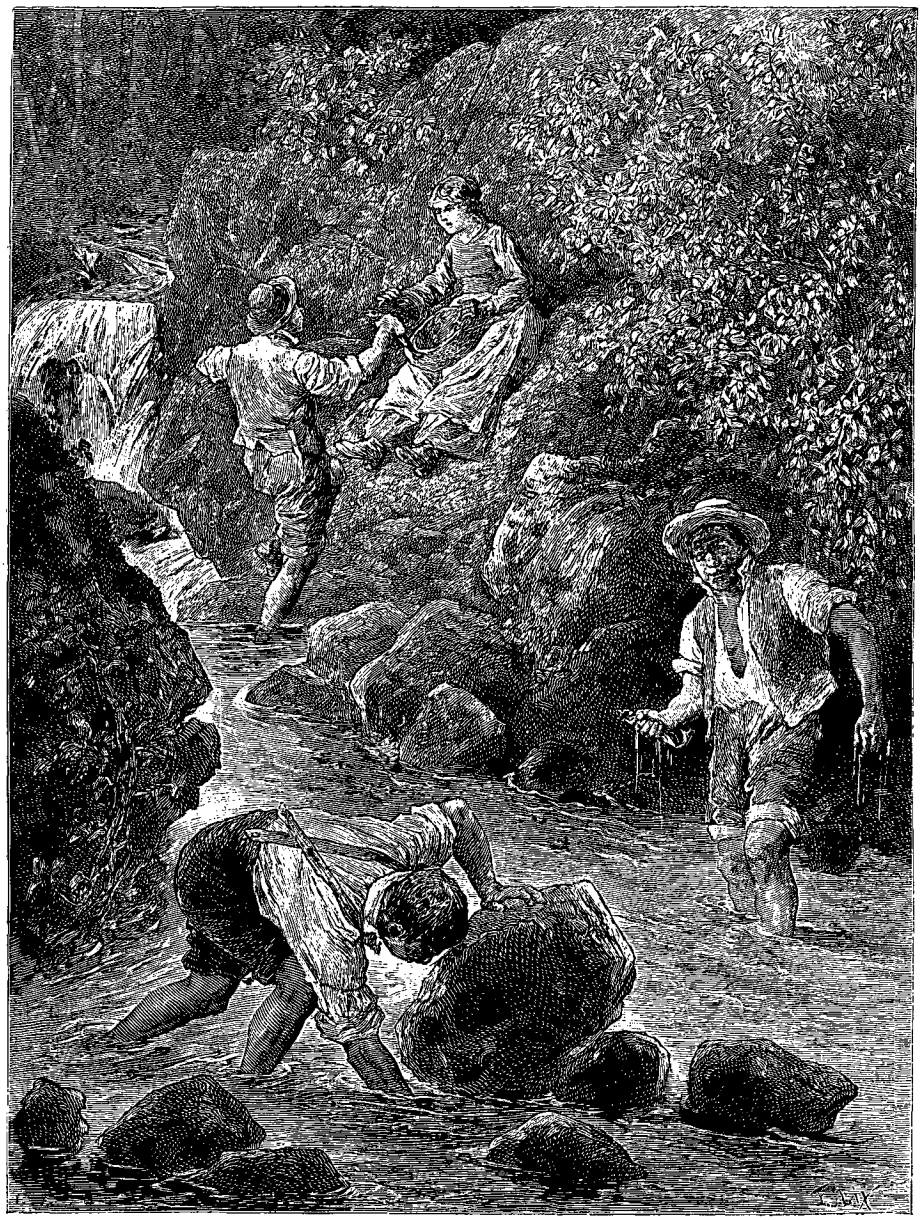
Bien des fois Remy fut témoin de ce curieux spectacle. Redoublant d'attention, il s'aperçut que, après le passage du mâle, la femelle s'efforce, par de nouveaux frottements, de recouvrir avec du sable ou du gravier fin les œufs fécondés. C'est pour empêcher sa ponte d'être entraînée par le courant de l'eau, qu'elle évite quand elle le peut, recherchant de préférence les criques, près des rives, ou bien encore les creux abrités par les grosses pierres dans les dépressions du lit. Probablement aussi la truite veut abriter les œufs et les soustraire au regard perçant de certains oiseaux pêcheurs très friands de cette nourriture. Malgré ces précautions, des crues subites entraînent au loin la semence du poisson, qui est perdue alors. D'autres fois encore, l'eau, en se retirant, laisse les œufs à sec dans leur lit de sable, où ils périssent également. La gelée, la glace, contribuent aussi à l'œuvre de destruction. Remy, qui vivait du produit de sa pêche, se demanda comment protéger contre tant de causes de pertes les jeunes générations des truites. Ne pourrait-on pas enlever les œufs une fois fécondés, se dit-il, et les placer dans un milieu plus favorable pour l'éclosion? C'est ce que le pêcheur de la Bresse essaya de faire. Avec le concours pécuniaire de M. Kientzy, il fabriqua des boîtes en bois percées d'une quantité de petits trous. Ces boîtes, il les plaça dans le bassin d'une source ou dans le courant d'un ruisseau avec les œufs recueillis. L'idée était juste; mais des gens malveillants détruisaient les boîtes de Remy. D'un autre côté, il peut arriver que les œufs pondus par la femelle ne sont pas immédiatement fécondés par le mâle. Plusieurs jours se passent quelquefois entre ces deux actes. Alors comment distinguer les œufs fécondés de ceux qui ne le sont pas? Enlever les œufs non fécondés, c'est faire un travail inutile, après lequel tout effort pour préserver la semence contre des accidents ultérieurs ne sert à rien.

Cette dernière considération poussa le pêcheur de la Bresse à observer de nouveau la truite dans son travail de parturition. Bien des jours et des nuits se passèrent ainsi. Remy, couché dans les hautes herbes, au bord de l'eau, suivit d'un regard plus attentif les manœuvres de la femelle pour creuser son sillon ou faire son nid. Sans souci du froid, déjà vif dans les Vosges pendant les nuits de novembre, le persévérant observateur profitait encore des clairs de lune pour continuer ses études. L'idée lui vint que les frottements continus du poisson sur le lit du ruisseau ne devaient pas seulement préparer le nid destiné à la ponte. Peut-être servaient-ils aussi à faciliter la sortie des œufs du ventre de la mère. Notre homme savait d'ailleurs déjà que, quand on saisit une femelle de truite lors du frai, époque à laquelle il est facile de prendre le poisson, il suffit de la serrer un peu dans la main pour en faire sortir les œufs. Remy essaya donc de provoquer l'expulsion de ces œufs par des frottements doux et fréquents. L'expérience

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réussit. Comme le mâle répète dans l'eau les mouvements de la femelle pour provoquer l'action fécondante, Remy songea à pratiquer sur des truites mâles la même opération. Sous l'effet de ce frottement, l'eau se troublait. Au contact de la liqueur séminale, les œufs perdaient leur transparence et devenaient opaques. Leur couleur orange tendre prenait une nuance brunâtre, avec un point noir d'un millimètre au milieu. Ce changement, le sagace pêcheur le considéra comme signe de la fécondation. L'observation était juste, et l'art de la fécondation artificielle définitivement assuré.

Un autre pêcheur, Gehin, perfectionna l'œuvre de Remy. Celui-là, sans instruction scientifique préalable, opéra sur la tanche, la carpe et le brochet



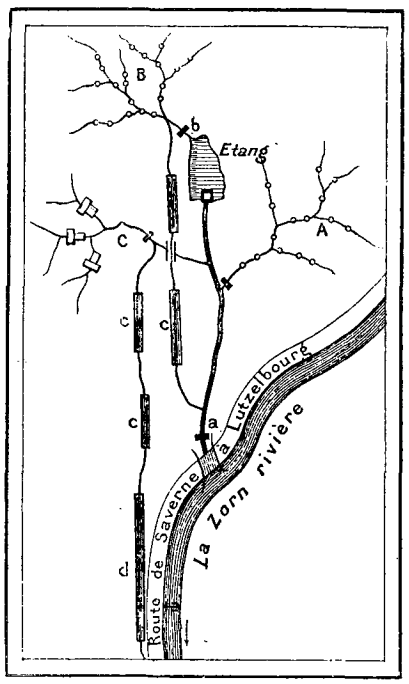
Pêcheurs de truites dans les Vosges. — Dessin de Lix, d'après nature.

comme son voisin l'avait fait sur la truite. Ces essais réussirent tous également, à force de soins. Ensemble les deux pêcheurs de la Bresse, encouragés par M. Kientzy, qui leur facilitait leurs expériences, résolurent de plus les difficultés de l'éducation du frai et de l'élevage du jeune poisson, après avoir résolu le problème de la fécondation artificielle. Du moment où les causes qui entravent l'éclosion des œufs peuvent être écartées, le repeuplement des cours d'eau devient facile. L'établissement de pisciculture de Huningue, près de Bâle, créé avec les subventions de l'empereur Napoléon III, sous l'inspiration de M. Coste, un des fondateurs de l'embryogénie, eut pour tâche spéciale de perfectionner les méthodes d'élevage artificiel dont Remy et Gehin ont donné la clef en France. En Allemagne, d'après un mémoire du naturaliste Jacobi, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fécondation artificielle du saumon aurait déjà été pratiquée sur les bords du Weser depuis plus de cent ans; mais les procédés en usage dans cette région sont restés inconnus chez nous jusqu'à la nouvelle découverte de nos pêcheurs vosgiens, dont les observations n'en demeurent pas moins originales. Plus ou moins perfectionnés, les essais de pisciculture appliqués à Wildenstein d'abord, puis à l'établissement de Huningue de 1850 à 1860, ont passé maintenant dans la pratique. Dans la Forêt-Noire notamment, l'élève de la truite est devenue une véritable industrie, assez lucrative pour les montagnards, qui mettent beaucoup de soin à aider ces poissons à mieux élever leurs petits.

Quiconque parcourt les montagnes de la Forêt-Noire remarque, le long des torrents ou des ruisseaux, dans les pâturages, les prairies et les forêts des hautes vallées du pays de Bade, une grande quantité de petits étangs, des pièces d'eau tranquille à fond sablonneux ou revêtu de gravier. Ces pièces d'eau communiquent par des rigoles avec les ruisseaux et les torrents. Elles sont alimentées par des sources ou d'autres ruisseaux jamais à sec et à l'abri des crues trop fortes. Une vanne sert, au besoin, à maintenir dans le bassin l'eau à un niveau convenable. A la saison du frai, les truites remontent d'elles-mêmes le courant des ruisseaux en question pour déposer tranquillement leur ponte dans les petits bassins, où leur progéniture ne court pas de risques de destruction. Grâce à ces soins, cet excellent poisson abonde encore dans la Forêt-Noire. Point d'auberge de ces montagnes où vous ne puissiez en avoir à discrétion. Chez nous, en Alsace, on s'applique également, depuis les expériences de Gehin et de Remy, à multiplier les frayères artificielles. L'administration des eaux et forêts en a établi de différents côtés, surtout au milieu des profondes hêtraies de la Zorn et de la Zinzel, près de Saverne, que nous n'avons pas encore décrites. Quelques détails sur une de ces frayères, dans le vallon du Baerenbach, seront ici à leur place.

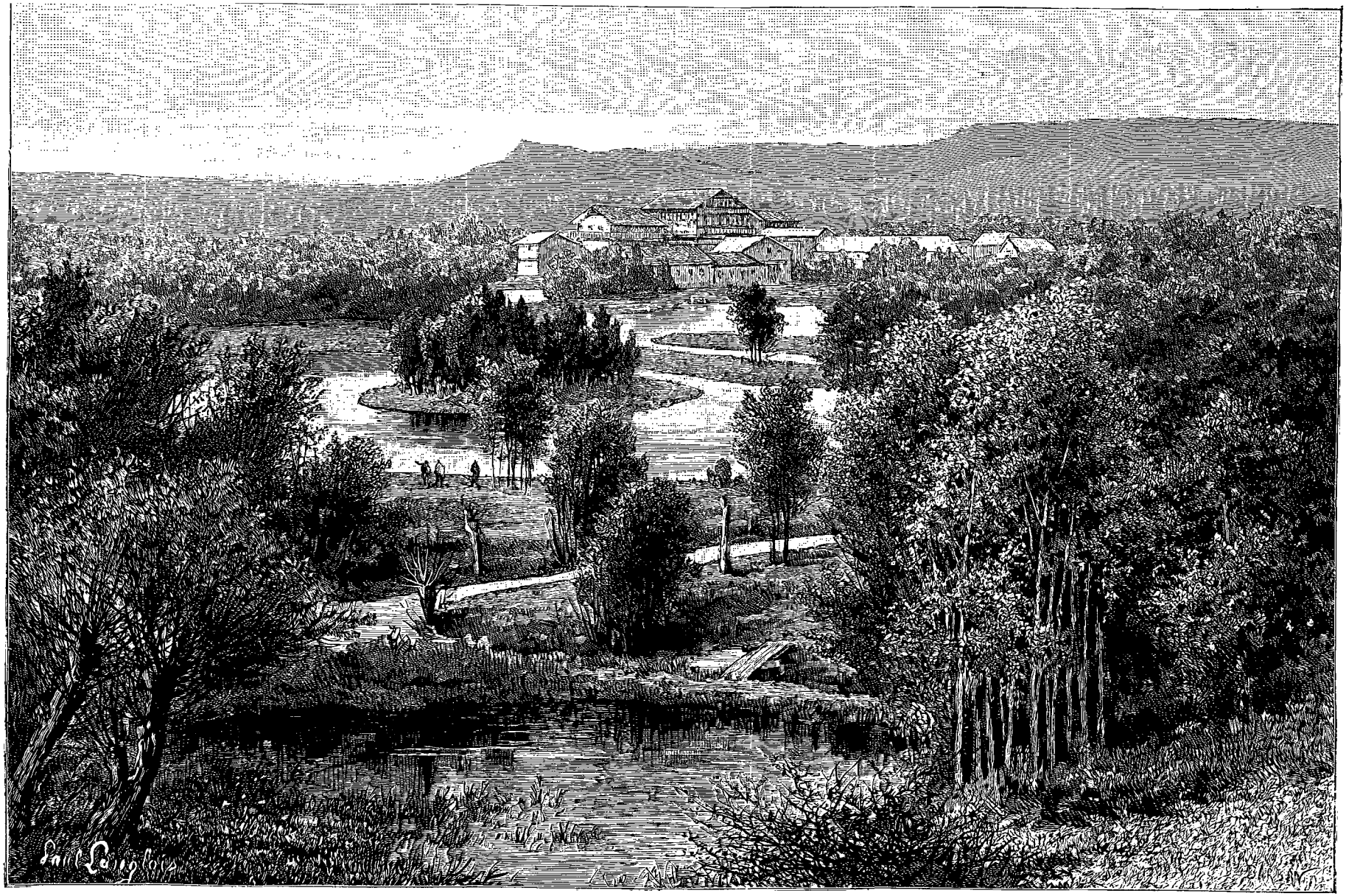


Plan des frayères du Baerenbach, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

Le Baerenbach est un affluent de la Zorn, qui passe près de la forge de Saint-Fridolin, non loin de la ville et du château de Saverne. Ce ruisseau se ramifie en plusieurs bras. Les sources jaillissent de fissures ouvertes dans des couches de grès vosgien. Les eaux s'écoulent lentement, sans bruit et sans murmure, sur un lit de sable fin et de menu gravier, avec une température à peu près constante. Vers la fin de l'automne, en octobre et en novembre, les truites de la Zorn, comme celles de la Thur, remontent les petits ruisselets issus des sources pour déposer leur frai dans des nids de sable (zone A). Afin de protéger les œufs et les embryons en voie de développement contre la voracité des grands poissons, la région des sources est barrée, dans le courant de janvier (en *a*), au moyen de branches de sapin formant radeau. Dans tous les ruisselets où l'eau courante passe en permanence, les alevins de truites grandissent par milliers. Pour favoriser leur multiplication et leur croissance, le garde général des forêts en résidence à Saverne a de plus établi, au bas des frayères naturelles, dans le cours du Baerenbach (au point B), un étang peuplé de truites reproductrices, qui sont aussi nourries artificiellement; aussitôt que celles-ci ont déposé leur frai dans les ruisselets supérieurs, elles retournent dans l'étang, après quoi l'accès des frayères est également barré (en *b*) avec des branches de sapins. Autant que possible, on a soin de recouvrir avec des branches semblables les ruisselets des frayères pour garantir, pendant la première période de leur existence, les jeunes alevins contre les martins-pêcheurs et les merles d'eau, tous friands de cette pâture.

Vient le moment où les jeunes truites se débarrassent de la vésicule vitelline; on les fait passer dans des fossés longs de cinq à dix mètres, sur un mètre de largeur. Ces fossés ont vingt-cinq centimètres d'eau et sont plantés de cresson de fontaine, toujours pour assurer la protection nécessaire aux alevins pendant la première phase de leur développement. A l'état libre, les alevins sont à la merci de trop d'ennemis pour survivre en grand nombre. Oiseaux, insectes, crustacés, rats d'eau, poissons grands et petits en dévorent d'énormes quantités, sans compter ceux écrasés par le gravier en mouvement lors des crues des rivières. Dans les fossés (représentés en *c*) ils se trouvent à l'abri de ces dangers. Pendant la seconde année, ils descendent dans le fond *d*, situé plus bas. Quand ils atteignent la troisième année, ils prennent la rivière, ou bien ils sont transportés ou nourris comme poissons de table dans des étangs plus profonds. Pour leur alimentation, on dépose de gros morceaux de chair d'animaux morts, de la viande de cheval ordinairement, sur des pieux ou des piquets à fleur d'eau au milieu de l'étang. Les larves formées dans cette chair (des asticots appétissants) tombent dans l'eau et sont avalées avec avidité par les jeunes truites. Nulle part les pisciculteurs ne gardent ensemble des truites de tailles trop différentes, parce que ces poissons se dévorent entre eux. Dans les cours d'eau naturels, on élève des meuniers à côté des truites pour la nour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

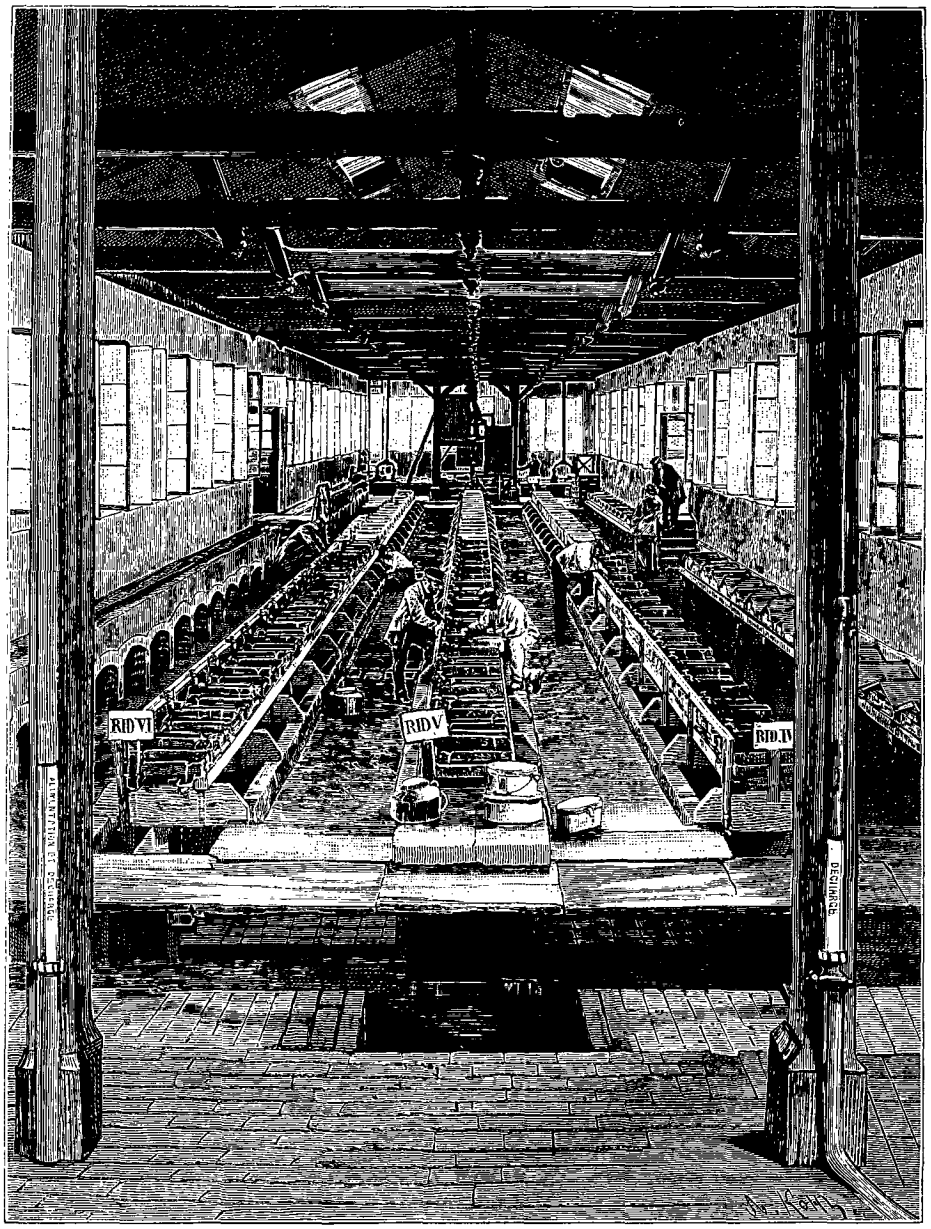


Vue générale de l'établissement de pisciculture de Huningue. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riture de celles-ci. Une truite du poids de cinq cents grammes consomme trois kilogrammes de poissons blancs ou de viande de cheval pour acquérir sa taille.

Dans les ruisseaux où il n'y a plus de vieilles truites et où les reproducteurs sont difficiles à trouver, comme c'était le cas du Baerenbach il y a vingt ans, nos forestiers s'adressent à l'établissement de pisciculture de Huningue. Celui-ci leur fournit des œufs embryonnés qui sont placés et incubés dans des auges à éclosion. Rien de plus simple d'ailleurs que ces auges. Il y en a plusieurs établies vers les points *c* du plan suivant, formées par des dalles en grès et disposées immédiatement au bas des sources qui jaillissent du rocher.



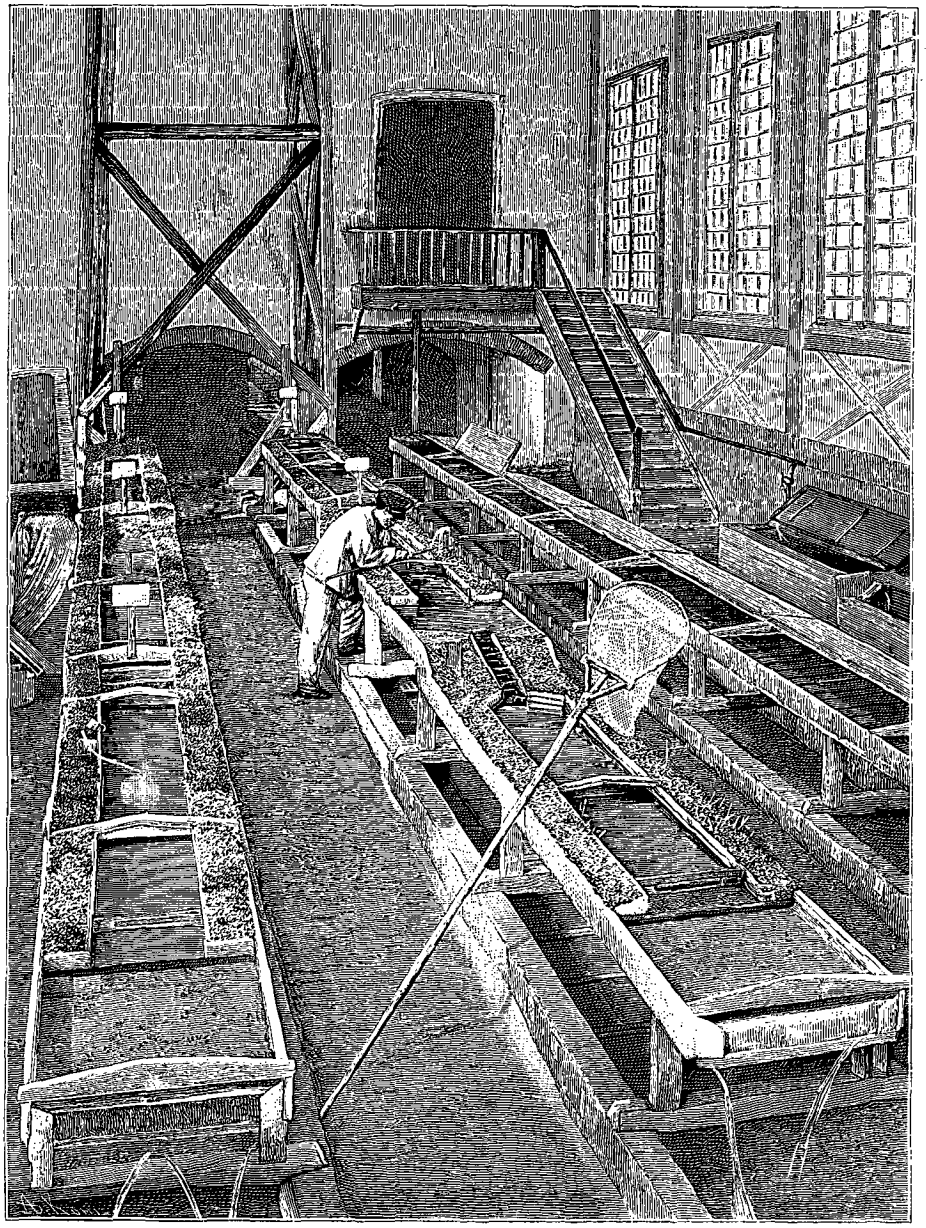
Atelier pour l'incubation des œufs dans des appareils à cascades (voy. p. 272). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

Larges d'un mètre, sur deux mètres de longueur et cinquante centimètres de profondeur, les auges se disposent de manière que la moitié supérieure du bassin reste un peu plus élevée que la moitié inférieure (fig. 1).

Le modèle que nous représentons ci-après a trois compartiments, plus élevés chacun de huit à dix centimètres que celui qui précède. L'eau coule de l'un à l'autre avec un léger mouvement à la surface. Des cages en toile métallique, ou formées par des cadres de bois et de fil de fer étamé, servant pour l'éclosion des œufs, sont placées sur deux rangées (fig. 2). Chacune de ces cages, remplie de gravier fin lavé avec soin, reçoit de cinq cents à mille œufs fécondés. Une entaille faite en *g* à l'auge supérieure livre passage à l'eau, qui se renouvelle et s'écoule sans agitation d'une auge à l'autre, par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessus les œufs, comme dans les frayères naturelles, sans être exposée à des crues ou à des mouvements violents, sans risquer non plus de se dessécher. Un couvercle en bois est placé sur les auges en pierre. Dans le bas des cloisons, aux points *d*, existent d'autres ouvertures, fermées par des morceaux de bois, par où les jeunes alevins sortent après l'éclosion, pour passer dans des ruisselets comme ceux décrits plus haut. Ajoutons que dans ces auges les moisissures, qui causent tant de dégâts dans les établissements de pisciculture plus artificiels, ne se produisent pas. Depuis l'installation des frayères du Baerenbach, la truite s'est multipliée énormément dans la vallée supérieure de la Zorn. Aussi nos forestiers ne s'en sont pas tenus à ce premier essai. Le



Atelier pour l'incubation des œufs dans des rigoles (voy. p. 272). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

succès obtenu a fait multiplier les frayères dans les diverses vallées des basses Vosges, où l'administration forestière en encourage l'établissement. La dépense pour une installation comme celle du Baerenbach s'élève à cinq cents francs environ, un peu plus ou un peu moins, suivant les localités, avec des résultats partout rémunérateurs.

L'établissement de pisciculture de Huningue a été créé de 1852 à 1858 pour coopérer au repeuplement des eaux de la France par la distribution d'œufs fécondés et d'alevins des meilleures espèces de poissons d'eau douce. Situé sur les bords du Rhin, au pied d'un des rideaux du dépôt d'alluvions anciennes du fleuve, qui partent de Bâle pour s'effacer graduellement dans la direction du nord, cet établissement reçoit à la fois, pour ses étangs, ses bassins et ses rigoles, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eaux de sources, des eaux du Rhin et des eaux du canal du Rhône-au-Rhin. Son aménagement est très complet et comprend toutes les installations nécessaires pour la fécondation artificielle et l'élève des espèces de poissons à propager. Tous les procédés indiqués par la science pour obtenir les œufs dans les meilleures conditions possibles, en assurer la fécondation et les garantir contre les causes de destruction, se trouvent appliqués ici. Avec ses grandes pièces d'eau, ses bouquets d'arbres, son réseau de canalisation, son organisation intérieure, ses travaux variés, l'établissement de pisciculture de Huningue mérite une visite aussi agréable au point de vue pittoresque qu'intéressante pour le promeneur désireux de s'instruire. A voir les rapports des directeurs, il a produit, dans les trente années de son existence, des résultats qui compensent largement les frais d'entretien. Plusieurs pays ont créé sur son modèle des installations semblables. Le gouvernement allemand, depuis l'annexion de l'Alsace-Lorraine, loin de l'abandonner, lui consacre des crédits plus élevés et continue à l'administrer dans les conditions admises sous le régime français.

Chaque année la caisse de l'empire verse à l'administration de l'Alsace-Lorraine une somme de vingt-cinq mille marcs afin de couvrir le déficit entre les recettes et les dépenses courantes de l'établissement de pisciculture de Huningue. Les dépenses annuelles s'élèvent à trente-quatre mille marcs environ, et la subvention de l'empire représente une prime de sept marcs pour chaque millier d'œufs embryonnés de salmonides livrés à des acheteurs allemands, plus quarante-huit marcs par mille d'alevins de saumons lâchés dans le Rhin, jusqu'à concurrence d'un demi-million de poissons de cette espèce. Dans les dernières années, les pêcheurs du Rhin, sur tout le parcours de la Hollande à Bâle, ont constaté une augmentation notable des saumons dans le fleuve, par suite du concours de la pisciculture pour son repeuplement. Actuellement l'établissement de Huningue fournit, outre les petits saumoneaux, des œufs et des alevins de truites et de féras,

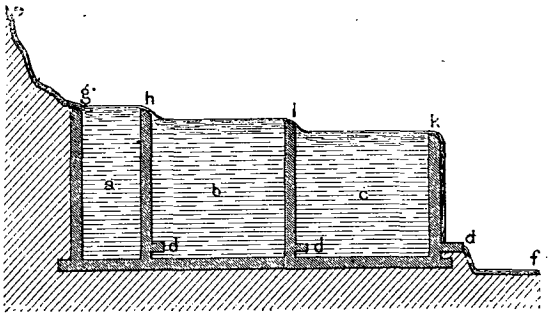


Fig. 1.

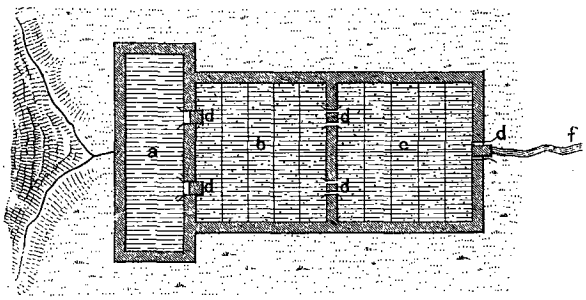


Fig. 2.

Auges à éclosion (voy. p. 270-271). — D'après un croquis communiqué par l'auteur.

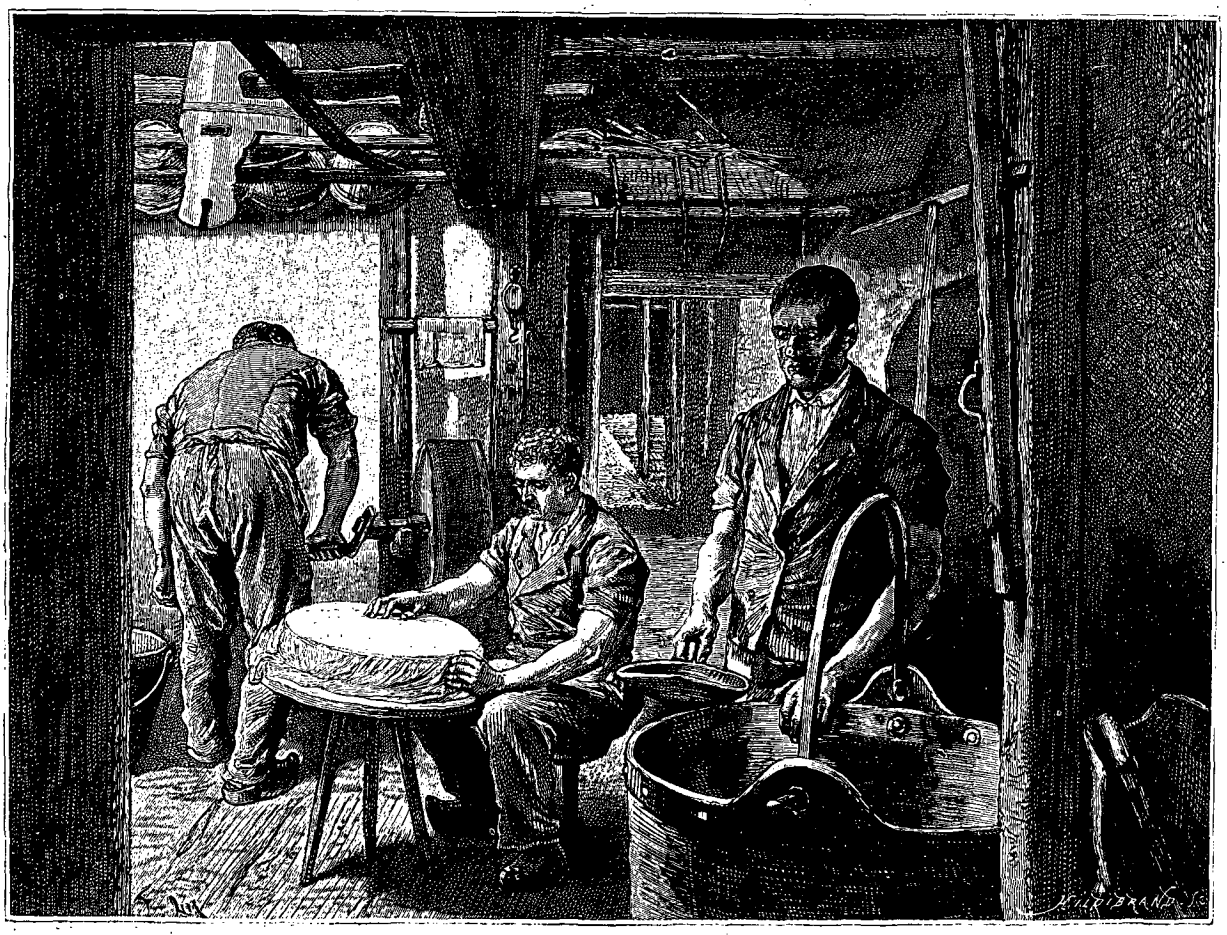
tout en continuant les études et les essais d'acclimatation sur d'autres espèces utiles. Parmi les essais d'acclimatation bien réussis, il faut signaler ceux tentés sur le saumon de Californie et sur une truite d'Amérique d'espèce différente de notre truite des Vosges, ainsi que le sandre allemand, acclimaté par M. Haack.

Nous représentons dans nos gravures l'incubation des œufs dans les rigoles et dans les appareils à cascades, telle qu'elle se pratique à l'établissement de Huningue. Au lieu de l'incubation en pleine eau, après la fécondation artificielle, les pisciculteurs recommandent l'incubation dans des appareils aménagés de manière à mettre les œufs à l'abri de la lumière et des grands froids. L'eau de source, qui gèle moins facilement que l'eau de rivière, procure toutefois des incubations trop rapides à cause de sa température élevée de 10 degrés environ à Huningue à sa sortie du sol. Ses alevins sont de complexion délicate et éprouvent le besoin de manger à une époque où la saison est encore trop rigoureuse pour mettre sans danger les petits poissons en liberté. Ceux qui proviennent d'une incubation prolongée dans l'eau de rivière sont toujours plus robustes, plus alertes, plus vigoureux. Avant 1870, l'établissement de Huningue obtenait avec l'incubation artificielle dans l'appareil Coste jusqu'à quatre-vingt-seize pour cent d'éclosions. Cet appareil se compose de simples auges en terre cuite étagées sur des gradins et disposées de manière que l'eau reçue au moyen d'un tuyau dans l'auge supérieure s'écoule par des becs d'une auge à l'autre avant de se déverser. Les auges mesurent cinquante centimètres de longueur sur quinze de largeur et autant de profondeur. L'intérieur présente quatre saillies destinées à supporter des grilles que l'eau surmonte de cinq centimètres à peu près. Les grilles se composent de cadres en bois, enchâssant des baguettes de verre légèrement écartées, entre lesquelles se rangent les œufs et qui permettent à l'eau de baigner toute la surface de ceux-ci.

Charles GRAD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'une fromagerie (voy. p. 274). — Dessin de Lix, d'après une photographie de M. Larmoyer.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXI

Une nuit dans une fromagerie.

La pisciculture nous a conduits de Wildenstein à Huningue, en nous éloignant des montagnes. Revenons à celles-ci pour aller passer une nuit au chaume du Steinlebach, avant de monter au Grand-Ballon. On va au Steinlebach du fond de la vallée de la Thur par Krüth ou par Oderen en moins de deux heures. Il faut de cinq à six heures de marche pour y venir depuis le col de la Schlucht, en contournant les hauteurs de la vallée de Munster. Au mois de septembre dernier j'y ai conduit une société de membres du Club Alpin. La nuit tombait au moment de notre arrivée, car en cette saison la longueur des jours diminue beaucoup. Descendant à travers les hauts pâturages, depuis le Hahneborn, qui atteint 1285 mètres d'altitude, un peu au-dessus d'une des sources de la Fecht, nous avons abordé le local par derrière. C'est une des plus importantes fermes de la montagne, susceptible de tenir plus de cent vaches. La fromagerie se compose d'un bâtiment neuf à étage, flanqué de deux ailes basses, allongées, servant d'étables. Celles-ci s'ouvrent des deux côtés d'un hangar, dont la toiture offre un abri contre les intempéries, devant la porte d'entrée. A côté

1. Suite. — Voyez t. XLVIII, p. 145, 161, 177 et 193; t. XLIX, p. 161, 177 et 193; t. L, p. 81, 97 et 113; t. LI, p. 369, 385 et 401; t. LII, p. 145, 161 et 177; t. LIII, p. 81, 97, 113 et 129; t. LIV, p. 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se trouvent la fosse à fumier et un petit jardin potager planté de choux et de navets. Quelques vaches revenaient avec des mugissements. Nous les suivîmes par un chemin boueux. Personne n'étant présent pour nous souhaiter la bienvenue, nous sommes entrés quand même dans la chambre principale, qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de fabrique de fromage. Une autre pièce, en communication avec celle-ci, renferme des tables et des bancs. Chacun de nous y dépose son sac ou ses effets. Tout le monde s'y installe à sa guise, dans l'obscurité.

« Holà, hé! apportez donc de la lumière! » Aucun des pâtres occupés à attacher les vaches ne venant, je suis allé à l'écurie querir le maître et l'amener, afin de lui dire que nous prenions gîte chez lui. Pendant qu'il se grattait l'oreille, je lui présentai la compagnie des touristes pour la bonne façon, une société bien comme il faut et comme il n'en couche pas souvent au Steinlebach : le docteur Fournier, qui fait poser les poteaux indicateurs sur tous les sentiers des Vosges ; M. Émile Roy, professeur de rhétorique au lycée de Nancy; M. Thouvenel, de l'école militaire de Saint-Cyr; M. Dupré, du laboratoire municipal de Paris; Tony de Valtin, amené comme porteur; votre serviteur enfin, assez connu des pâtres de la montagne pour n'avoir pas à exhiber de carte. Cette présentation faite, sans autre formalité nous échangeâmes une vigoureuse poignée de main. Je fis compliment au maître marcaire sur la bonne tenue de sa fromagerie, renommée au loin dans les Vosges. Pour lui délier la langue, je lui versai un bon verre de brand-de-Turckheim, pris dans la hotte aux vivres. « A la santé des marcaires, voyons donc! » Encore une rasade, et nous voilà bons amis. Toute la ferme du Steinlebach est à notre disposition, avec bêtes et gens. Notre hôte nous a offert son lit, des pommes de terre, du lait, du beurre et du fromage, tout ce qu'il avait de mieux, voire de l'eau-de-vie au besoin. « Merci mille fois »; jamais clubistes n'ont trouvé meilleur accueil. Le lit était pour le docteur, notre doyen d'âge. Les autres se contenteront des planches du grenier à foin. Seulement, avant d'aller dormir, il faut souper.

Vite on allume un grand feu sous la cheminée à manteau. Une seconde lampe à huile est mise sur la table. Pendant que les aides-marcaires portent le petit-lait aux vaches dans de grands baquets, le maître suspend au-dessus du brasier une marmite remplie de pommes de terre. Regardez pétiller la flamme! Ses lueurs rougeâtres donnent au local un aspect fantastique, avec les silhouettes noires, tremblotantes, projetées par notre ombre sur les murailles enfumées. Assis autour du foyer, nous devisons sur les incidents du jour et sur les projets pour le lendemain. Nous fredonnons nos plus gaies chansonnettes, non sans examiner les dispositions de notre gîte, son mobilier d'une simplicité primitive, les ustensiles qui servent à la fabrication du fromage. De leur côté, les vachers continuent leurs occupations, achevant de puiser pour leur bétail le reste du petit-lait dans une grande auge placée sous la presse à fromage, car le fromage confectionné en ce moment passe dans la presse. C'est du gruyère, ou plutôt du suisse, comme on appelle chez nous les fromages en fortes meules de quarante livres et plus.

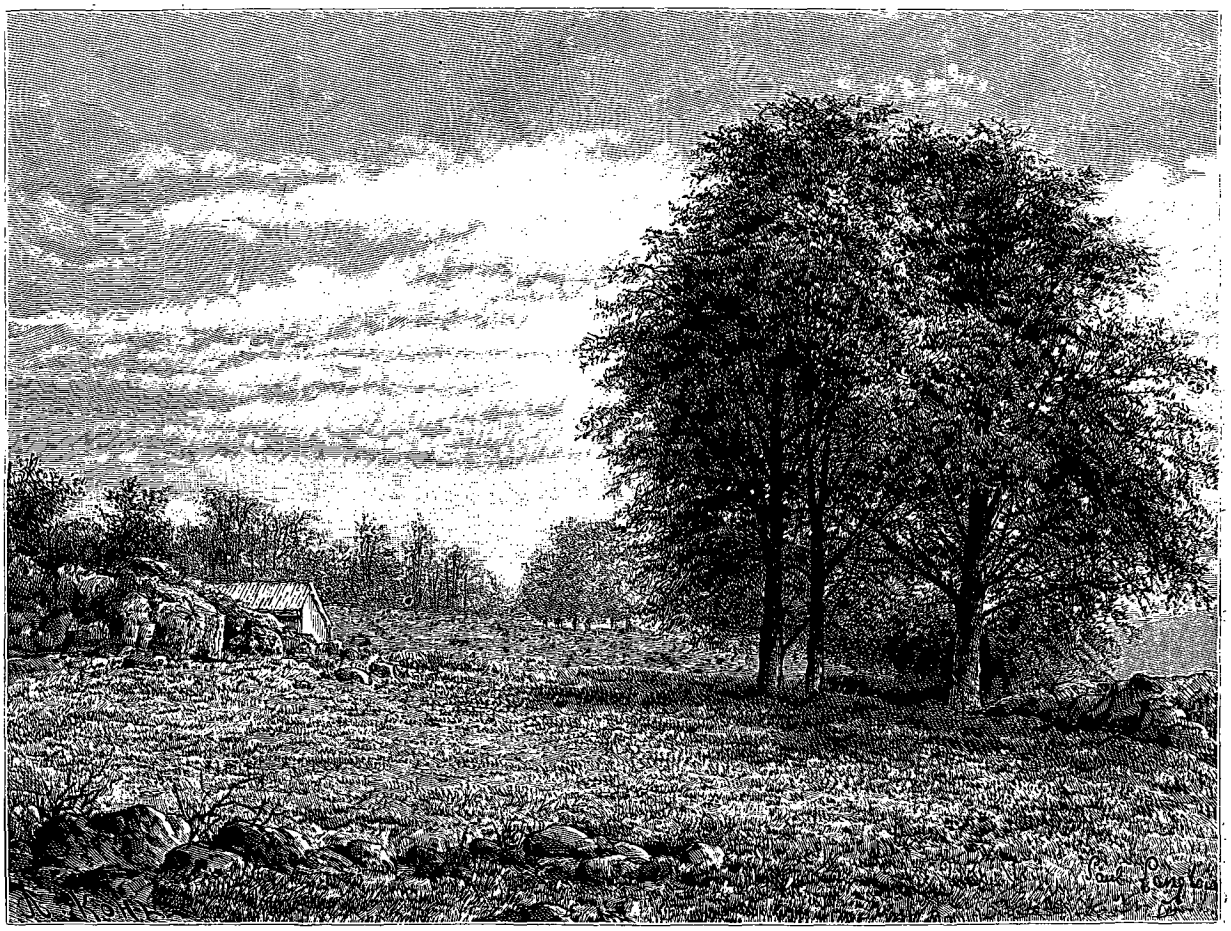
Les pommes de terre étant un peu longues à cuire, je mets le temps de l'attente à profit pour noter mes observations, illustrées d'un croquis de la fromagerie. Mon dessin ne doit pas figurer à la prochaine exposition des beaux-arts. Néanmoins le maître marcaire le trouve ressemblant. Il appelle ses garçons pour en juger. Quel succès! Franchement, je ne m'attendais pas à tant d'admiration. Aussi comme je me rengorge, comme je me pâme! Voici d'abord la cense vue du dehors; voilà ensuite l'esquisse de l'intérieur. Dans un coin, le foyer, avec la cheminée à large manteau, sous lequel nos compagnons se chauffent autour de la marmite. Dans le coin opposé, la presse à fromage suisse, avec l'auge au petit-lait, qui dégoutte de la forme. Ailleurs encore la baratte pour faire le beurre, et la grande chaudière en cuivre pour cuire le fromage en meules. Puis les baquets à traire, des formes pour les fromages munsters, plus petits. Un tas d'autres objets enfin. La chaudière pour le fromage, suisse est suspendue au bout d'un levier mobile, fixé au mur, qui permet de la disposer sur le foyer, dont le bois est fourni par les arbres des hauteurs voisines, et de la ramener. La baratte, en forme de clapot, sorte de roue creusée à l'intérieur, repose, au moyen d'un axe transversal, sur un bâti à deux montants, et on la fait tourner avec une manivelle. A côté se trouvent une chambre servant de séchoir pour les petits fromages et une cave avec escalier. Dans la cave et au séchoir les petits fromages de Munster et les meules de grands fromages suisses reposent sur des rayons en étagère. Il y a bien cinq mille pièces en magasin pour le moment. Le maître marcaire nous montre tout cela avec une extrême complaisance, à laquelle je réponds par les compliments les mieux sentis sur la réputation de ses produits. N'en ai-je pas goûté à Laghouat, dans une oasis du Sahara algérien! Plus nous admirons, plus nous recevons d'explications.

La traite du soir, à la ferme de Steinlebach, occupe les six marcaires deux heures durant. Voyez-les aller et venir, fort affairés, portant leurs grands seaux pleins de lait écumeux. Ces seaux retournent à l'étable après avoir versé leur contenu dans de larges baquets en bois de sapin à bords bas, afin de faciliter la levée de la crème. Le lait est filtré par un entonnoir, également en bois, bouché par une jalousie. La jalousie en question n'a rien de commun avec le vice qui germe chez beaucoup d'hommes et de femmes. C'est une modeste plante de nos montagnes, pas rare du tout, gratifiée par les botanistes du nom latin de *Lycopodium clavatum*, qui pousse dans les bruyères. Elle retient les impuretés du lait trait fraîchement et sert en sus de baromètre aux montagnards. Bien souvent nous avons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eu occasion d'observer comment la jalousie des marcaires, déposée dans l'auge de la fontaine, descend au fond par le beau temps, et surnage quand il va pleuvoir. Expliquez, si vous le pouvez, ces phénomènes. Mes professeurs de physique ne m'ont rien appris là-dessus.

Sur le coup de neuf heures, les trayeurs n'avaient encore achevé que la moitié de leur tâche. Si vous êtes curieux de les voir à l'œuvre, allons à l'étable. La double étable de la fromagerie du Steinlebach est une des mieux conditionnées des hauts pâturages. Malgré l'obscurité, et grâce à la lampe fumeuse que chaque marcaire suspend devant lui pendant la traite ou la trayée, vous distinguez assez bien une longue galerie, pas trop basse, où les vaches sont attachées sur deux rangs, la tête tournée contre le mur et le râtelier. Le toit est recouvert de bardeaux ; le plancher, en forts madriers, s'incline légèrement vers l'axe du milieu, tracé par une rigole qui sert à la fois pour l'écoulement du purin et pour le passage des bêtes et des gens. Une mangeoire et un râtelier vides, aussi longs que le bâtiment, sont fixés contre les deux murs. Je dis un râtelier et une mangeoire vides, parce qu'à la ferme du Steinlebach il n'y a pas de prairie en réserve, par conséquent point



Groupe d'arbres des hauteurs. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Larmoyer.

de foin à fourrager pendant le mauvais temps ou quand la neige tombe sur les chaumes. Dans les petites censes, les marcaires tiennent à la réserve des prés à faucher, ordinairement marqués au milieu du pâturage, aux bons endroits, par un mur de clôture en pierres sèches, carré ou circulaire, élevé pour en défendre l'accès aux bêtes trop gourmandes. Mais ici il y a trop de bouches à nourrir pour avoir une réserve suffisante. A peine trouvons-nous la contenance d'une ou deux bottes de foin sec sous le toit, au-dessus des vaches, où nous coucherons cette nuit. La neige tombe-t-elle assez haut pour couvrir le pâturage pendant plusieurs jours, les marcaires du Steinlebach sont obligés de faire descendre leur troupeau dans la vallée. Toutes les vaches de l'étable ont d'ailleurs bonne apparence. Elles ne jeûnent pas plus que nous-mêmes. Bonnes bêtes ! regardez-les ruminer leur régal du jour. Et comme elles ouvrent de grands yeux honnêtes et vous témoignent de leur placide satisfaction, pendant que le trayeur tire du pis un lait blanc parfumé, comme on n'en consomme jamais dans les villes. Le marcaire trayeur est assis sur un escabeau à pied unique, assez semblable au marteau en bois des tailleurs de pierre. Sur la tête, l'homme porte une calotte en cuir ornée de deux lobes. Sa chaussure consiste en sabots lustrés de bouse, comme tout son costume en toile de chanvre grise à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'état neuf. Tel quel, ce vêtement ne paraît pas voué à la propreté, et les vachers alsaciens ne subissent pas encore les modes nouvelles pour la coupe de leurs habits.

Que de choses j'aurais à ajouter pour vous instruire dans tous ses détails de la fabrication des fromages, grands et petits, et quel soin il faut pour obtenir des pâtes de choix ! Cela nous mènerait bien avant dans la nuit, trop loin pour tout dire ce soir encore, n'est-ce pas? Les marcaires n'ont pas encore soupé. Puis quelques-uns de nos camarades du Club attestent par leur attitude penchée que leur tempérament ne s'accommode pas des veilles indéfinies. Dormez, amis, la nuit sera assez longue, plus longue peut-être que votre sommeil sur les planches ou le foin de l'étable. Moi je continuerai à faire la causette.

Voici justement un des garçons de la fromagerie qui compare un pic à mon piolet alpin.

« A quoi peut servir un pic chez un vacher? demandai-je.

— Je l'emploie pour arracher des racines de gentiane, répondit le garçon.

— Des gentianes ! pour les distiller?

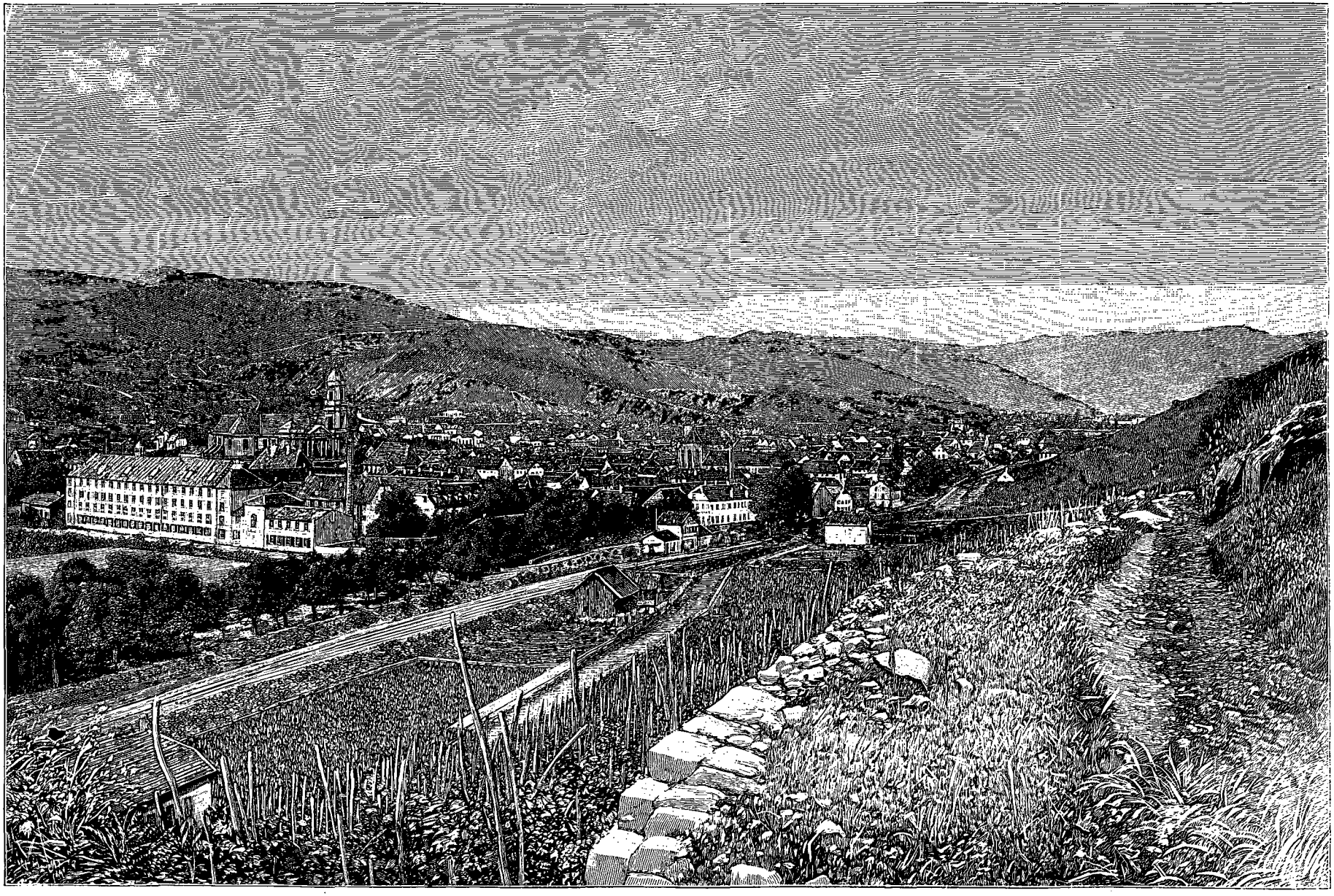
— Oui, j'en ai ramassé plein un demi-sac dans ma journée, entre-temps, en soignant les vaches. Un homme peut bien en recueillir un sac par jour, en travaillant comme il faut. Les racines extraites se sèchent. Ensuite on les bat fort à coups de marteau, pour les briser et les aplatir. Ainsi battues, elles sont soumises à la macération dans l'eau, pour fermenter, à une température aussi élevée que possible. La distillation se fait en deux fois à double degré. Un sac de gentiane peut donner trois litres d'eau-de-vie, au prix de sept à huit francs le litre. Cette eau-de-vie de gentiane est excellente contre les coliques et les maux d'intestins. En voulez-vous goûter? »

Le professeur Kirschleger. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

N'était sa saveur nauséabonde, un petit verre de gentiane eût été bon à prendre à cette heure. Connaissant déjà cette liqueur, ne me sentant ni colique, ni diarrhée, ni catarrhe, ni aucune des indispositions ou des affections contre lesquelles ce remède est indiqué, je remercie de son offre le garçon marcaire. Nous avons mieux que cela d'ailleurs dans la hotte aux provisions apportée de la Schlucht. L'espèce végétale qui sert à fabriquer l'eau-de-vie en question est la gentiane jaune, *Gentiana lutea* ou *Gentiana major* des botanistes, fort commune dans les hauts pâturages des Vosges, entre mille et quatorze cents mètres d'altitude, depuis le Ballon d'Alsace jusqu'à Aubure et au Hengst, dans les environs de Dabo. Nulle part le bétail n'y touche. On la reconnaît aisément à ses grandes et larges feuilles. Mon premier maître en botanique, le professeur Frédéric Kirschleger, de tous les naturalistes celui qui a le mieux connu les Vosges, décrit cette plante en ces termes dans sa *Flore d'Alsace* (édition de 1852, Strasbourg, t. I, p. 514) : *Gentiana lutea*, racine forte, pivotante, rouge-brune extérieurement, jaunâtre intérieurement, très amère, tige fleurie, haute de quatre à dix centimètres, cylindrique, glabre, fistuleuse; feuilles inférieures pétiolées, oblongues, elliptiques, les caulinaires sessiles, ovales-oblongues, toutes à préfoliation, longitudinalement plissées, feuilles bractées, jaunâtres, ovales, à bases conées. Inflorescence en cimes opposées multiflores, très denses. Calice spathacé, membraneux, corolle jaune, rarement rougeâtre, rotacée, à cinq et sept segments profonds. Médicament amer par excellence.... La racine renferme, outre le principe amer, beaucoup de fécule, d'inuline et de dextrine, ainsi que de la viscine, de l'albumine, une matière grasse, du mucus, etc. »

Après un entretien aussi savant, il ne reste plus qu'à aller dormir. A dire vrai, mes compagnons dormaient déjà debout ou plutôt affaissés sur leurs bancs. Bonsoir donc à la société! Le docteur Fournier va prendre possession du lit du maître marcaire. Toujours gracieux, notre aimable collègue du Club Alpin m'offre de partager sa couche. Merci, grand merci ! je ne souffre pas de rhumatisme et ne tiens pas à emporter dans mon vêtement une collection de petits insectes parasites. Mieux vaut s'étendre sur le foin ou sur le plancher brut de l'étable, sous le toit au-dessus des vaches. Sans la gelée blanche, déjà fréquente à cette époque de l'automne, je me serais couché enveloppé dans mon manteau sous un buisson de hêtre, à la belle étoile. On dort fort bien comme ça, au milieu des pâturages, pendant les nuits tièdes d'été. Mais quand, à l'approche de la Saint-Michel, les gelées blanches obligent de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Guebwiller (voy. p. 278 et 282). — Gravure de Ch. Barbant, d'après une photographie de M. Koch.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rentrer le bétail, un homme qui se doit au bonheur de ses concitoyens ne peut plus coucher dehors. Que dirait le commissaire de police ou mon Kreisdirektor, qui tiennent à s'exercer pour le salut de l'empire dans la pratique des protocoles sur mes faits et gestes? Cette dernière considération est décisive. Je monte le premier sous la toiture de l'étable. Les camarades enjambent l'échelle l'un après l'autre. Nous étendons sur le plancher une botte de foin, la seule qui reste, sur un espace juste assez grand pour nous recevoir, à condition de ne pas bouger trop, de ne pas remuer les membres. Le marcaire, qui nous a éclairés, souffle sa lampe et nous laisse seuls dans l'obscurité. Le silence se fait, interrompu seulement par le bruit d'une chaîne qui remue, ou par le ronflement d'une vache en train de rêver. Rêver un peu, rêver longtemps est doux au milieu de ce calme des hautes altitudes! Avant de fermer la lucarne ouverte dans la toiture, par où pénètre un courant d'air frais, je rêve aussi, les yeux ouverts, en regardant le ciel et ses étoiles. Que de fois je les ai contemplés et dans combien de lieux divers, au sein de leurs mystérieuses profondeurs, pendant les longues nuits passées sous la tente, dans les déserts africains, en mer sur le pont des navires, ou à travers les lézardes de mes abris sur les glaciers des Alpes!

LXXII

Le massif du Grand-Ballon.

Plus haut que la cime du Steinlebach se dresse la tête du Grand-Ballon, sommet le plus élevé des Vosges. Jeté en avant de la ligne de séparation des eaux, entre les deux versants de cette chaîne de montagnes, le massif du Grand-Ballon affecte à peu près la forme d'une pyramide à base triangulaire. Il se rattache à la ligne de faîte de la chaîne par un de ses trois coins, tandis que les deux autres sont tournés vers le Rhin, du côté de la plaine d'Alsace. Son point culminant atteint 1426 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, avec 1200 mètres environ au-dessus de la plaine d'alentour. Ses trois arêtes touchent, l'une le rameau d'attache avec l'axe de la chaîne des Vosges au Lauchenkopf par 1286 mètres d'élévation, au delà de la ferme de Steinlebach; les deux autres, la plaine aux altitudes respectives de 350 et de 270 mètres, à Thann et à Guebwiller, au débouché des deux vallées de la Thur et de la Lauch. Chacune de ses faces est découpée par des vallées latérales, dont les plus considérables aboutissent à Willer et à Saint-Amarin du côté de la Thur, à Wuenheim et à Rimbach du côté de la plaine, à Murbach et derrière Lautenbach du côté de la Lauch.

Un des affluents de la Lauch, le Seebach, sort d'un petit lac formé dans le flanc de la grande cime, à l'altitude de 1060 mètres, où l'on peut arriver en voiture par une bonne route forestière, passant à la ferme-auberge de la Roll et aboutissant à la station du chemin de fer de Lautenbach, derrière Guebwiller.

Au point de vue géologique, le massif du Grand-Ballon présente les diverses formations du terrain de transition, traversées par une large bande granitique. Les coteaux qui enlacent la base au-dessus de la plaine, consistent en grès vosgien et en dépôts tertiaires, portant des vignes jusqu'en arrière de Thann, aux expositions chaudes. Plus haut viennent des châtaigneraies et des taillis de chênes, puis des forêts de sapins et de hêtres, qui se réduisent en buissons sur le gazon des dernières cimes, où la neige se maintient par places jusqu'au mois de juillet, pour reparaître dès les premiers jours du mois d'octobre. Pendant la belle saison les fromagers exploitent les hauts pâturages avec leurs troupeaux de vaches, dans des chalets et des censes comme on en voit éparpillés sur toute l'étendue de la chaîne, pareils à la ferme de Steinlebach où nous venons de passer la nuit.

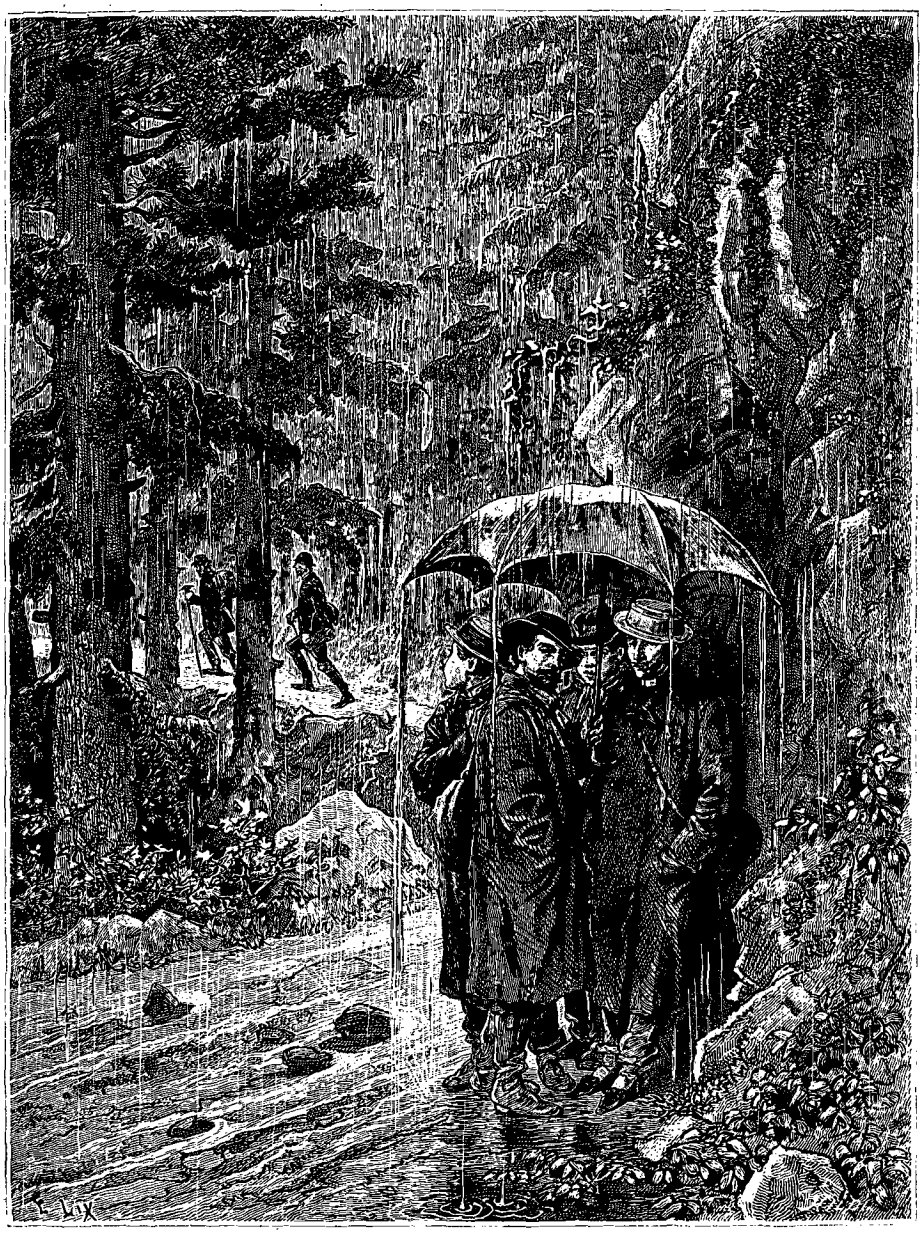
Le fond des vallées, où ne descendent pas les forêts, est cultivé : de beaux champs de seigle et de pommes de terre, des vergers et des arbres à fruits, s'élèvent jusqu'à 800 mètres d'altitude, sur les terrasses des villages de Goldbach, d'Altenbach et de Geishausen, au-dessus de la Thur.

Point de pic décharné dans ce massif du Ballon. Partout des cimes arrondies en dômes, aux parois plus ou moins raides, plus ou moins régulières. Pour retrouver de grands escarpements à nu, il faut remonter les vallées supérieures de la chaîne centrale. Ici les dômes gazonnés se montrent seuls, partout où la forêt a disparu. Est-ce à dire cependant que les sommets des Vosges, avec leurs formes arrondies, ressemblent bien à des ballons aérostats? Pas plus que le massif du Grand-Ballon ne forme une vraie pyramide, dans le sens strict du mot. Ni l'étymologie ni l'orthographe première du nom de Ballon n'ont rien de commun avec un aérostat. Les Alsaciens, dans leur dialecte allemand, appellent la montagne *Belchen*, *Belch* ou *Belicha*. Les écrivains latins ont écrit *Belus* et *Beleus*. Les montagnards du val de Villé, qui parlent un patois français, désignent le sommet élevé au-dessus de cette vallée, du côté du Hohwald, sous la dénomination de *mont Beilage*, corruption de l'allemand Belch. Nous avons vu dans les Vosges méridionales, au-dessus de Belfort, le Ballon de Servance, le Ballon de Saint-Antoine, bien d'autres montagnes encore portant le même nom. Il y a des Ballons dans les Vosges septentrionales, formés de grès, à cime aplatie. On peut citer aussi le Belchen de la Forêt-Noire, au-dessus de Badenweiller, et le Belch du Jura, près de Langenbruck, dans le canton de Soleure, celui-là avec des escarpements très raides et pas arrondis du tout. Nulle part la forme même des montagnes n'a déterminé l'emploi du mot Ballon. Au point de vue de l'étymologie et pour ne pas induire en erreur sur la configuration exacte des montagnes décorées de ce nom, il faudrait écrire Bâlon.

Bâlon et Belch, avec leurs altérations diverses, françaises ou allemandes, sont en réalité deux formes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

différentes d'un même nom, suivant toute apparence dérivé d'une racine commune. Les populations de langue française appellent Bâlon les montagnes nommées Belch dans les dialectes allemands. Au dire des archéologues, ces montagnes sont les sommets consacrés autrefois au culte de Bel ou de Bélen, le dieu Soleil des Celtes. De nombreux monuments consistant en inscriptions, en autels, en pierres levées, rendent ou doivent rendre témoignage de ce culte disparu. Ne voyons-nous pas encore de nos jours les montagnards allumer sur les hautes cimes des feux de Noël et de Saint-Jean, comme une réminiscence des fêtes célébrées anciennement en l'honneur de l'astre radieux, des deux solstices, des deux principales phases de sa



Sous le parapluie (voy. p. 282). — Dessin de Lix, d'après nature.

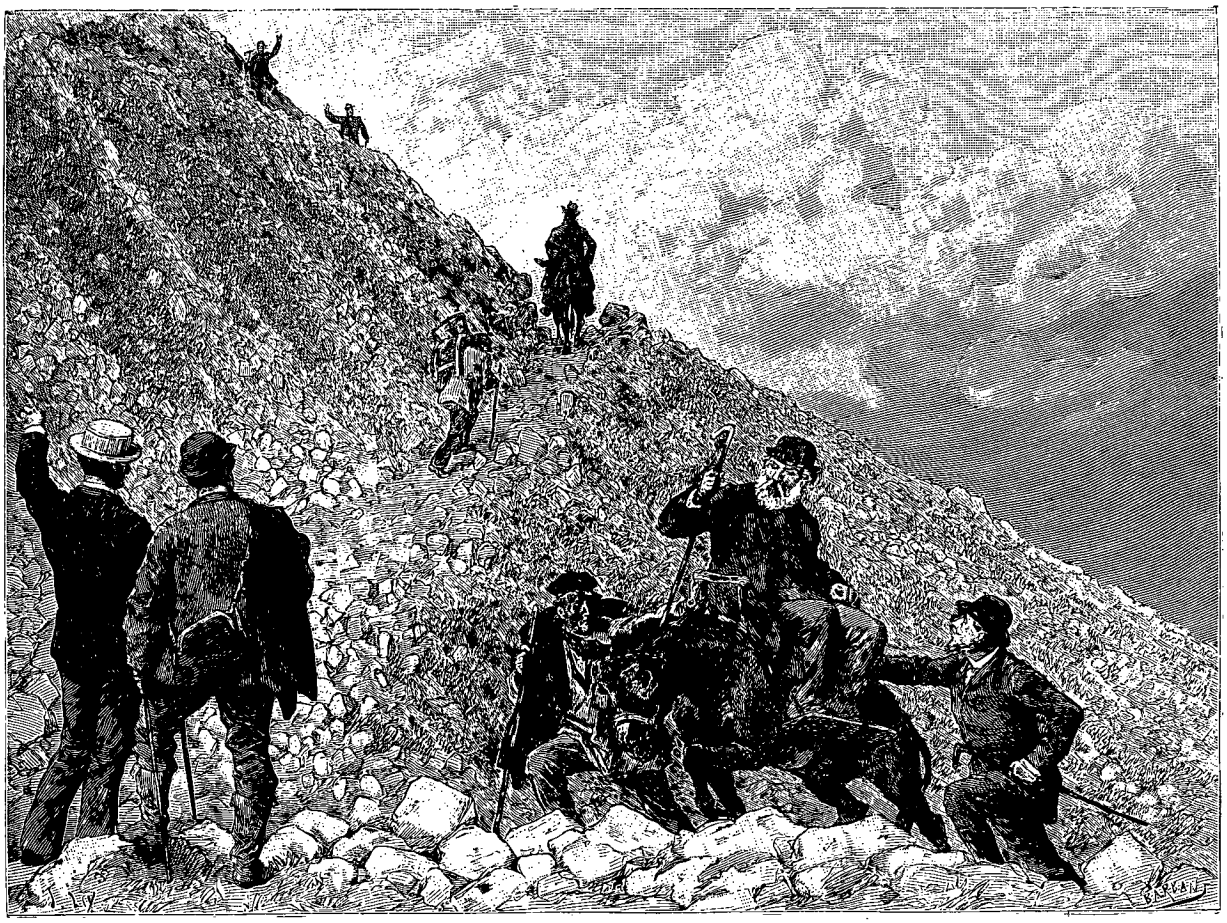
révolution autour de la terre ou des révolutions de la terre autour du soleil?

A l'époque du solstice d'été, le soleil a disparu à peine au couchant que ses lueurs reparaissent au levant, dans la direction des Alpes. Le sommet du Mont-Blanc s'illumine d'un rouge sombre, à cinquante lieues de distance. Au premier moment c'est un point à peine perceptible, pareil à la facette d'un diamant. Insensiblement la lueur gagne dans le sens de la verticale, puis d'autres foyers s'allument un à un dans la direction du sud-est, comme les flammes d'une illumination, faibles d'abord, mais agrandis successivement. Nous pouvons reconnaître, dans l'ordre de leur apparition, à la suite du Mont-Blanc, le Finsteraarhorn, la Jungfrau, le Mœnch, l'Eiger, le Breithorn, l'Aletschhorn, la Blümlisalp, le Schreckhorn, le Wetterhorn, le Titlis, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saintis, les Alpes Bernoises et celles de Glaris, après les Alpes de la Savoie. A mesure que l'horizon s'éclaircit, les premiers tons pâlissent, passent du pourpre au rose, jusqu'à ce que la chaîne entière retire sa silhouette à travers les vapeurs blanches qui couronnent le faîte déprimé et les lignes basses du Jura. Un instant encore, et le soleil perce les nuages qu'il a rencontrés au-dessus de la Forêt-Noire, pour inonder de tous ses rayons la belle vallée du Rhin.

Actuellement la tête du Grand-Ballon présente l'aspect d'une cime à double bosse, formée de grauwacke et revêtue d'une végétation de myrtilles et de bruyères. Une légère dépression sépare les deux bosses de la cime. Six mois durant au moins, la neige recouvre son vaste dôme, comme en Saxe celui du Brocken. Pendant l'été ce dôme offre d'assez bons pâturages, dont la pelouse est entremêlée de bouquets de hêtres nains, dernier effort de la végétation arborescente pour vaincre la rigueur du climat dans ces lieux élevés et sans abri. Il y a, sur la partie orientale de l'une des bosses, une partie rocailleuse où croît en abondance une charmante fougère rupestre, dimorphe, l'*Allesorus crispus*, et, tout autour, la feuille d'or, *Hieracinum aurantiacum*, goldblume des montagnards. Le panorama du sommet

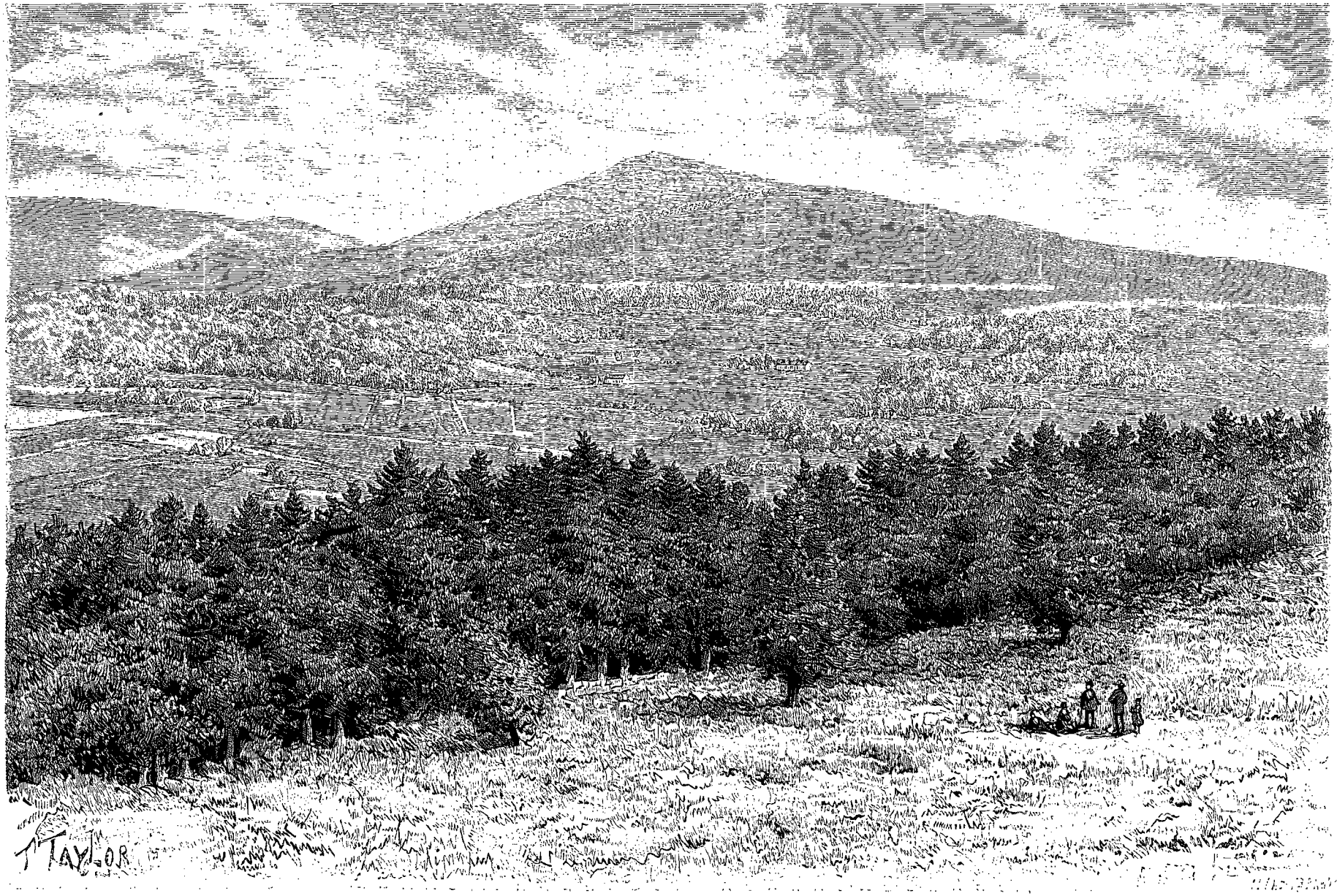


Montée à âne au Ballon (voy. p. 282). — Dessin de Lix, d'après nature.

embrasse naturellement, outre les montagnes et les vallées du massif, la chaîne des Vosges jusqu'aux Ballons d'Alsace et de Servance, toute la Forêt-Noire, le Jura et les Alpes Suisses, celles-ci visibles seulement par un temps clair, quand les glaciers scintillent au soleil couchant. Un refuge, formé par une construction massive, surmontée d'une plate-forme avec des créneaux et une tour, a été détruit ces dernières années par des malfaiteurs, au moyen d'une charge de dynamite. Le Club Vosgien se propose d'y bâtir un petit hôtel ou blockhaus, qui servira en même temps de station météorologique. Actuellement les amateurs d'ascensions trouvent au Grand-Ballon gîte et nourriture dans une baraque provisoire, dont la propreté n'est pas le premier mérite, mais fort appréciée par le mauvais temps, fréquent à ces hauteurs.

Fils de l'Alsace, amoureux des montagnes, j'ai gravi le Grand-Ballon par toutes les vallées et toutes les arêtes du massif, aussi par tous les temps. Quand j'y suis venu de la Schlucht, par la fromagerie du Steinlebach, avec un groupe du Club Alpin Français, nous avons été favorisés par un soleil magnifique. Le ciel nous a été moins propice lors de ma dernière visite, avec le peintre Lix et une société d'amis, montés là-haut à l'intention de nos illustrations du *Tour du Monde*. Cette fois, nous avons pris le fond de la vallée de la Lauch, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du Grand-Ballon. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

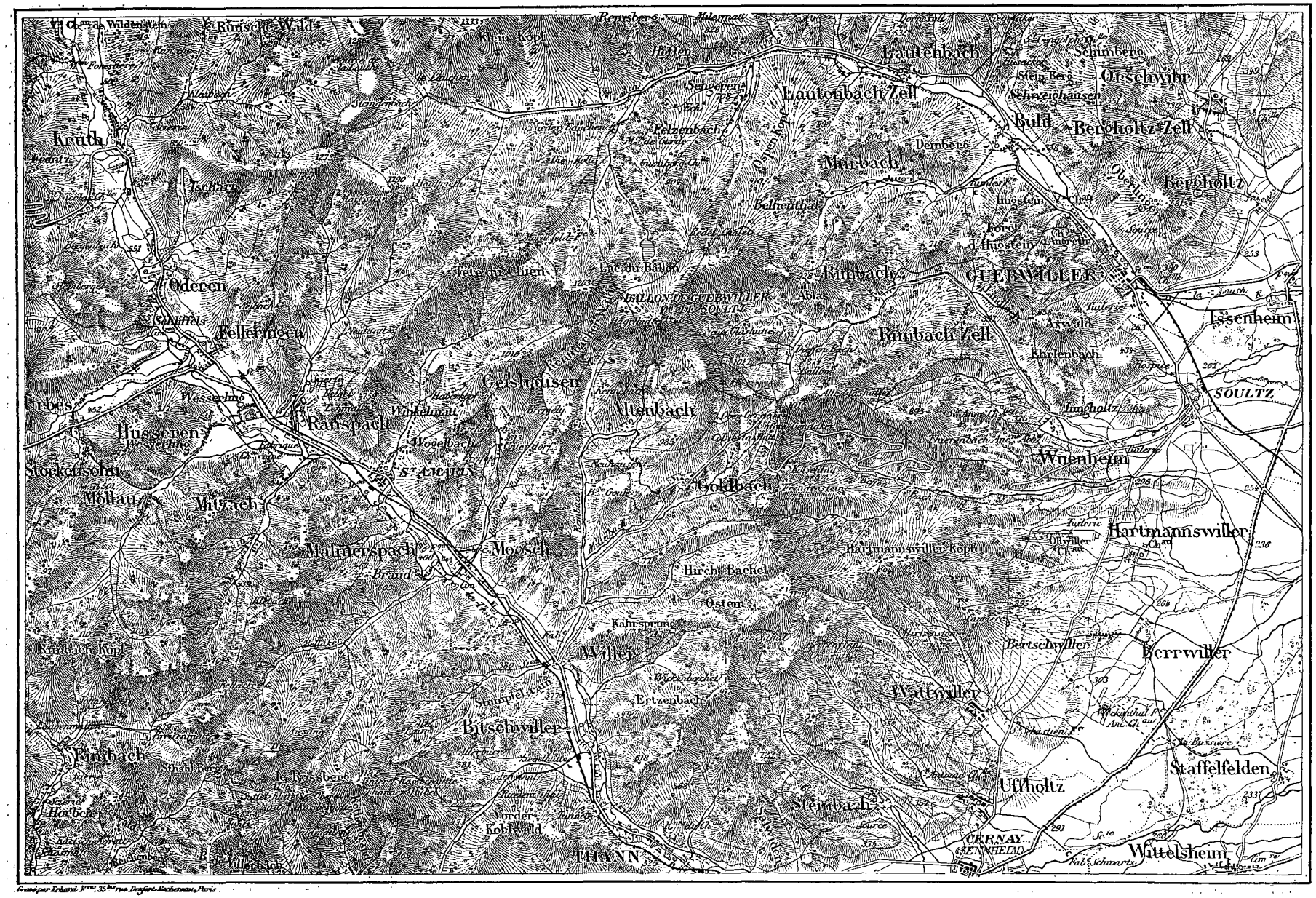
Guebwiller à Lautenbach et Sengern, par le chemin carrossable de la Roll et du lac. M. Ostermeyer, l'aimable châtelain de l'Isenburg, mon collègue de la Délégation d'Alsace-Lorraine, nous a conduits avec son fringant équipage de Rouffach au lac du Ballon. A moitié chemin déjà, des roulements de tonnerre nous ont annoncé la menace d'un orage. L'orage ne s'est pas borné à la menace. Une pluie battante s'est mêlée aux éclairs et à la foudre, tombant si dru que le gros de la société a été trempé jusqu'à la peau en quelques instants. Pour aller plus vite, les jeunes gens avaient pris par les traverses, laissant les anciens cheminer en voiture le long des lacets de la route carrossable. Au plus fort de la tourmente, vous auriez pu voir quatre d'entre nous, serrés sous un même parapluie, contre un rocher sur le bord du chemin. Malgré les torrents d'eau et les craquements précipités et d'éblouissantes lueurs, les autres marchaient toujours, fredonnant un très joyeux refrain à la face des fureurs de l'orage. Trempés jusqu'à la peau, nous pouvions tenir la tête de la colonne sans risque de nous mouiller davantage. Aussi bien avions-nous hâte de gagner la maison forestière de la Roll, où nous nous sommes mis au plus vite dans la tenue des baigneurs parisiens, à la mode des indigènes de Nouka-Hiva avant l'importation des pantalons, afin de sécher au feu nos chemises et le reste. Plus que noblesse, nécessité oblige !

La maison forestière de la Roll occupe une clairière dans la forêt, sur une terrasse à 800 mètres d'altitude. Une pelouse de pâturages frais et verts, ombragés de grands sapins, entoure cette maison, avec un potager et des arbres fruitiers. C'est une station assez fréquentée par les promeneurs. Pendant l'été, un orchestre rustique y fait danser les amateurs de valse tous les dimanches où la musique de la tempête n'oblige pas les danseurs de se réfugier au sec. En ce qui me concerne, j'avoue avoir été fort aise de trouver ici le réconfort voulu. A l'arrivée de la voiture, le gros de l'orage était passé et nous étions de nouveau présentables. La voiture alla jusqu'au lac, où nos anciens trouvèrent deux ânes vigoureux pour gravir la cime même du Grand-Ballon, à travers bois et pâturages et par-dessus les rocailles. Notre excellent Lix faisait bonne figure sur sa monture à l'allure tant soit peu grave, trottinant après M. Herzog, le chef de la maison du Logelbach, encore vigoureux malgré ses soixante-dix ans révolus. Quelques jours auparavant, le prince de Hohenlohe, statthalter impérial pour l'Alsace-Lorraine, avait fait l'ascension par un temps pareil au nôtre et dans le même attirail. Bien que la pluie cessât, nous étions dans les nuages. D'épais brouillards remplissaient les vallées autour du Grand-Ballon. Pendant la dernière montée pourtant, des coups de vent brusques déchiraient les vapeurs pour un instant. Une échappée de vue se présentait sur la vallée de la Thur, éclairée par le soleil et déployant de merveilleux paysages, comme au lever du rideau sur un théâtre, mais sans durer plus que les images fugitives du kaléidoscope. Dans ces éclaircies, un arc-en-ciel montrait ses couleurs brillantes du côté opposé au soleil, signe d'un temps meilleur pour le lendemain.

On descend du Ballon plus vite qu'on n'y monte. Pour gagner depuis le sommet Saint-Amarin et Moosch, il ne faut pas plus d'une heure et demie; deux heures pour descendre à Willer, à Murbach; plus de cinq heures pour arriver à Thann par la ruine de Freundstein et le Molkenrain. Le trajet direct de Guebwiller à la cime par le nouveau sentier du Club Vosgien exige quatre heures à la montée et cinq heures par Lautenbach, la Roll et le lac. Du lac à la Roll, par la route forestière, la distance est de trois quarts d'heure. Le lac du Ballon, dont les eaux se déversent dans la Lauch par le Seebach, à travers une gorge profonde, se trouve à 950 mètres d'altitude, occupant un cuvette circulaire large de trois cents mètres; il a une superficie de huit hectares environ, sur une profondeur maximum de vingt-deux mètres. Ses eaux reposent sur un fond sableux, et ses bords ne présentent pas les escarpements qui étreignent le double cirque des lacs d'Orbey. Un talus à pente régulière les remplace et s'élève à 250 mètres au-dessus du niveau de l'eau, aux parois formées de quartzites et de grauwacke métamorphique. La digue en avant du lac paraît être la moraine d'un petit glacier disparu. Lors de la construction de Neuf-Brisach, Vauban avait fait établir sur la moraine une digue artificielle, munie d'une écluse afin d'utiliser le lac du Ballon pour l'alimentation d'un canal, destiné au transport des matériaux. Nous n'avions pas alors dans le pays les chemins de fer, ni nos bonnes routes d'aujourd'hui. En 1740 des pluies persistantes et la fonte des neiges firent subitement gonfler les eaux à une hauteur extraordinaire : le 22 décembre, au milieu de la nuit, l'écluse et la digue se rompirent. Une masse d'eau énorme, haute de seize mètres, dit-on, se précipita du lac sur la vallée, rasant en un clin d'œil rochers, arbres, maisons, terre végétale, bestiaux, causant de grands dommages à Guebwiller et à Issenheim. Depuis on a cherché à utiliser la retenue d'eau du lac du Ballon, non au moyen d'un nouveau barrage, mais par une conduite souterraine, percée dans le roc et munie de vannes mobiles. Un autre réservoir d'eau, avec barrage en maçonnerie pleine, fondée sur le rocher, est projeté au Lauchenweyer, au-dessus des cascades de la Lauch.

En l'an de grâce 1304, Guebwiller faillit aussi être emporté par une crue extraordinaire de la Lauch, à la suite d'une trombe d'eau tombée sur le Ballon. A en croire un chroniqueur contemporain, à la suite de cet orage, un dragon d'eau, qui gardait habituellement le lac, serait, emporté par le torrent, descendu, non par le Seebach, mais par le vallon de Murbach. Moitié marchant, moitié charrié par le flot, ce monstre serait venu échouer dans la plaine, au milieu de centaines d'arbres et de débris amoncelés. L'animal portait de tous côtés le ravage et la désolation et ne put être terrassé par la population qu'après mille dangers et beaucoup de peine.

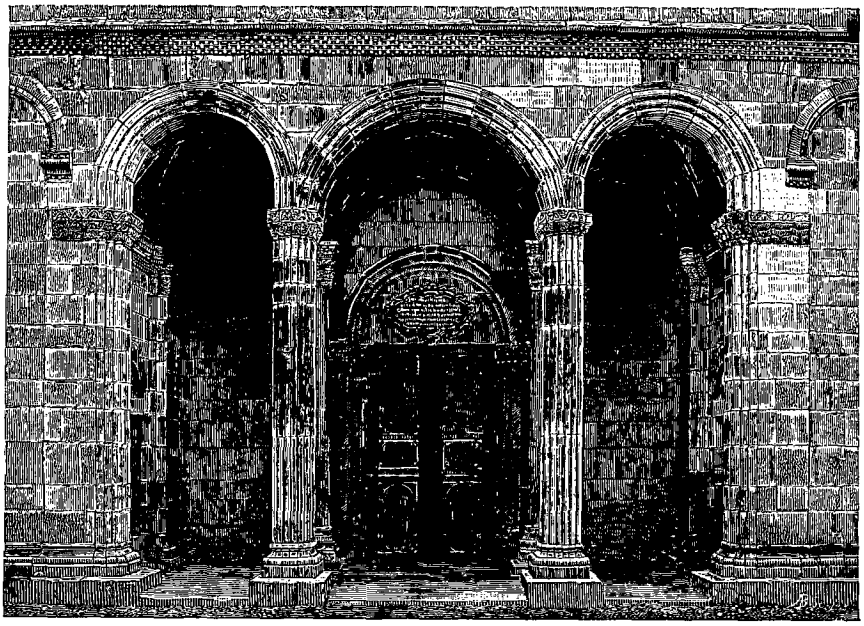
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Massif du Grand-Ballon, d'après la carte de France au 1/100 000e du ministère de l'Interieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rationalistes de notre temps, quand le vieux chroniqueur de Guebwiller vous parle du dragon sorti du lac du Ballon pour aller se faire occire dans la plaine entre Merxheim et Issenheim, vous évoquez les souvenirs de la mythologie antique, pour insinuer que ce terrible dragon représente simplement une métamorphose de l'ondin Nichus, roi de tous les ondins connus ou inconnus. De même, quand les bûcherons et les chasseurs de la vallée racontent les apparitions de la grande truite du lac et de la fille qui chante au-dessus de la Lauch, dans le chemin du Geffenthal, le poète du Florival, l'aimable auteur du *Belchenglöcklein*, l'abbé Charles Braun, nous soutient comme quoi la truite légendaire est à considérer comme une transformation de Géfione, déesse de l'onde. Dans le chemin de Geffenthal, la Lauch coule à vos pieds en mugissant, légère, toute blanche d'écume. Un changement de temps est-il en vue, les bûcherons, dont l'imagination travaille aussi à certaines heures, croient avoir aperçu ici une fille blanche sortir de la forêt, chantant d'une voix si douce, si claire, qu'un grand nombre la comparent à la musique d'une clochette argentine. Beaucoup prétendent avoir entendu la voix sans apercevoir la fille, voix enchanteresse et charmante, mais qui conduit aux abîmes et dans les précipices quiconque la voit dans la nuit. Pour moi, le chant de la sirène, c'est la voix même de la Lauch, du filet d'eau qui murmure à travers bois, de cascatelle en cascatelle. L'affluent de la Lauch, le Seebach, qui tombe dans le lac du Ballon et en ressort, représente également Géfione, aussi inséparable de Nichus que de son miroir, ce beau lac du Ballon, au cristal transparent et limpide. Changée en truite, suivant la croyance populaire, l'ondine Géfione se montre rarement au regard des passants, aux yeux des curieux qui ont perdu la foi naïve



Porche de l'église de Lautenbach (voy. p. 285). — Gravure de Bertrand, d'après une photographie de M. Koch.

des anciens jours. Seulement, quand un orage violent se déchaîne, pareil à celui que nous avons vu lors de notre dernière ascension, quand l'ouragan brise les plus grands arbres et les précipite dans le gouffre tête baissée, quand l'éclair illumine les profondeurs de l'eau, la grande truite du lac monte à la surface. Alors vous pouvez l'apercevoir, faisant lentement le tour de la nappe d'eau troublée, le dos couvert de mousse et surmonté d'un sapin. A son apparition la tempête aussitôt s'apaise, l'orage s'éloigne, les flots agités se calment. Une tranquillité complète règne de nouveau ; mais déjà le poisson fantastique a disparu, replongeant dans l'abîme.

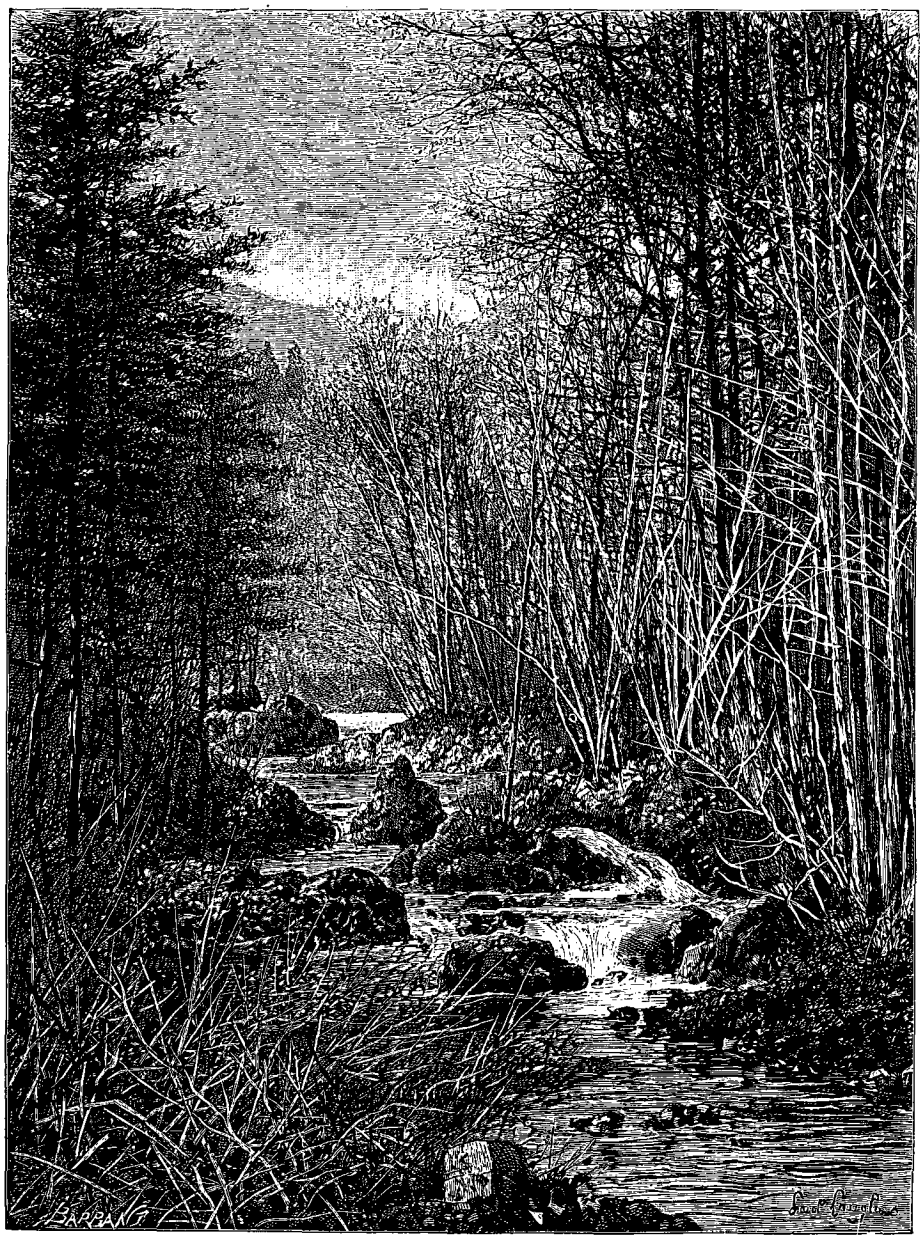
LXXIII

Le Florival et l'abbaye de Murbach.

Blumenthal, Florival, ce nom significatif donné à la vallée de la Lauch indique une contrée riante comme pas une autre dans le pays. Aucune autre vallée des Vosges, en effet, n'a plus de verdure, ne présente des forêts plus profondes, plus épaisses. Vous élevez-vous, par le vallon de Murbach, au-dessus des ruines de l'ancienne abbaye, vous n'apercevez aucune rocaille, point de rocher dénudé : des prairies exubérantes au bord de l'eau, suivies d'un rideau de châtaigniers et d'un taillis de chênes, puis, au-dessus des chênes, des sapins et de grands hêtres. Nulle part vous ne trouverez de plus beaux arbres que dans la forêt du Lauchen, avec leurs troncs plusieurs fois séculaires, pareils à de superbes fûts de colonnes, supportant des dômes de feuillage sombre, où la pluie et la lumière ont également peine à pénétrer. Quel dommage que les sapins géants de la Roll aient été abattus depuis trente ans ! Une tranche d'un de ces arbres conservée au musée des Unterlinden, à Colmar, ne compte pas moins de deux cent cinquante années d'âge et mesure quatre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à cinq mètres de circonférence. Depuis les sources cachées dans les hauts pâturages et les cascades, au Hahneborn et sous la ferme du Lauchen, jusqu'au débouché de Guebwiller, les sites sévères et gracieux tour à tour se succèdent en variant les points de vue. La source de la Lauch, au Hahneborn ou Hahnenbrunnen, est fréquentée par les coqs de bruyère, comme l'indique son nom. Les cascades du saut de la Lauch atteignent seulement quelques mètres de chute, mais elles charment par leur grâce, voilée discrètement par des bouquets de sapins mêlés de hêtres. Un peu plus bas que le Lauchenweyer passe un chemin de schlitte hardi, pareil à un pont audacieux, qui repose sur des piliers élevés en bûches de bois. Plus bas encore, la



Chutes de la Lauch. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

route forestière passe près d'un sapin pleureur. A côté du chemin de Linthal, une chapelle abrite un grand christ sculpté. Lautenbach, à l'extrémité du chemin de fer de la vallée, recommande à l'attention des archéologues son église collégiale, avec porche à triple arcade.

Contemporaine de la collégiale de Lautenbach, l'église de l'ancienne abbaye de Murbach a été consacrée en 1216, d'après des documents cités par Grandidier, au tome II de son *Histoire ecclésiastique de la province d'Alsace*. Il n'en reste plus que le chœur, avec deux clochers sur les côtés, en pierres de taille rouges. L'emplacement de la nef, qui est entièrement démolie, sert de cimetière à la commune actuelle. Les tours étaient placées sur la croisée. Après la destruction de la nef, on a fermé le chœur par une muraille que sou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiennent des contreforts. Quand l'église a été mutilée par la destruction de la nef? nul ne le sait plus. Ce qui reste encore debout a été sauvé de la ruine par une restauration intelligente, faite depuis 1860, sous les auspices de la Société pour la conservation des monuments historiques. Le plan général figurait un rectangle. De forme carrée, le chœur présente une façade décorée avec soin, correspondant aux trois subdivisions principales du vaisseau. Sur un socle amorti d'un gros talon avec cavet, s'élèvent trois grandes arcatures cintrées, qui renferment chacune une fenêtre haute, pourvue de deux fortes voussures à angle droit. L'archivolte est formée par le cintre et les pieds-droits de la fausse arcade. Trois autres fenêtres, également à plein cintre, représentent un second étage, immédiatement au-dessus d'une corniche formant appui. Une suite de niches bouchées, avec pieds-droits alternativement formés de pilastres et de colonnes engagées, simulent un troisième étage au-dessus des arcatures du second. Les pilastres sont couverts d'un dessin fort original, tandis que les bases des colonnes en encorbellement portent des têtes d'anges. Le fronton, également orné de sculptures, est séparé de l'étage supérieur par un acrotère, et les pentes sont marquées d'une corniche et de festons rampants. Une de ces sculptures représente un moine à côté d'un chevalier, peut-être la donation primitive du comte Eberhard à saint Léger.

Sans contredit, l'église de Murbach est un des plus remarquables monuments de l'art roman en Alsace. Les statues du fronton, taillées dans un grès gris différent de la pierre de l'édifice, proviennent d'une construction plus ancienne, peut-être des temps carolingiens. Les côtés nord et sud des absides sont pourvus de pilastres et de frises en plein cintre reposant sur d'épaisses consoles : de même les façades septentrionale et méridionale du transept, sur les faces duquel sont appliqués les deux portails, ouverts sur le débouché de la vallée. Plus riche que l'autre, le portail de droite a des colonnettes avec chapiteaux cubiques ornementés et des bases avec empatement. On remarque aussi des meurtrières dans la partie inférieure de la construction, vers le sud. Quant aux tours, leurs trois étages supérieurs sont séparés par de légers entablements. L'étage le plus élevé a sur chaque face deux paires de fenêtres romanes à triple baie; l'étage au-dessous, deux groupes de fenêtres à double baie encadrées d'une fausse arcade. L'intérieur, moins intéressant que le dehors, est consacré au service de la paroisse actuelle. Exhaussé fortement, il a un plafond moderne uni; mais sous les clochers et dans la chapelle latérale de droite on voit des voûtes cintrées à berceaux croisés, soutenus par des arcs-doubleaux en plate-bande. Deux escaliers pratiqués dans l'épaisseur des murs des tours mènent, à l'étage supérieur, à d'anciennes chapelles formant triphorium. Les absides communiquent avec le chœur, chacune par deux arcades reposant sur des piliers carrés avec des coussinets; par-dessus sont appliquées des tribunes qui s'ouvrent également sur le chœur par deux arcs accouplés. Dans les chapelles, les demi-colonnes en saillie sur les murs ont des chapiteaux cubiques, des bases attiques avec les griffes caractéristiques du douzième siècle. Des deux côtés du transept se trouvent des tombeaux en pierre dans des niches à baldaquins gothiques parés d'aiguilles et de crochets. Un des sarcophages, avec arcature ogivale, porte la figure couchée, plus grande que nature, du comte Eberhard d'Eguisheim en tenue de chevalier. Le fondateur de l'ancienne abbaye de Murbach a une chevelure bouclée, la barrette, l'épée au côté droit, un manteau rouge, une tunique grise. Le tombeau en face porte sur le couvercle une inscription en style du dix-huitième siècle, suivant laquelle il renfermerait les ossements de sept religieux du couvent massacrés par les Hongrois, en 929, au Mordfeld, au delà du Grand-Ballon :

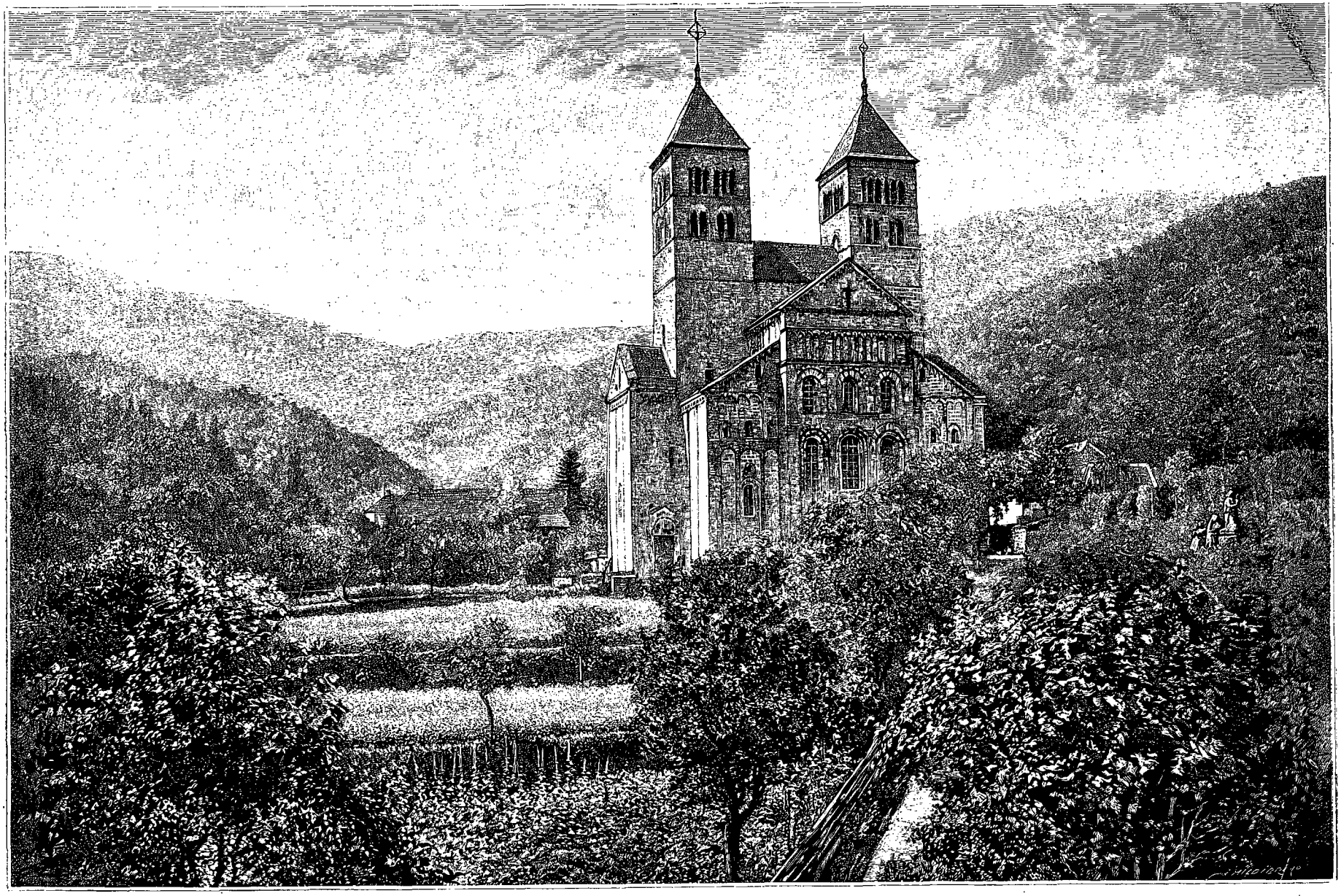
NOSTR(orum) FRATRV̄ IACET HIC (funus) TVMVLATUM
VIM ROSEI FINIS PERTVLIT ISTE CINIS
HINC BENE MIGRABANT QVOS hunni moRTIFICABANT
HOS DEVS IN CŒLIS LÆTIFICARE VELIS
CÆLESTINVS L.B. (liber baro) a BEROLDGEN CŌAdiutor Murb. et Ludr.
VII (fratrum manibus) HOC MAV̄SOLÆVM POSVIT ANNO 1706
IDVS SEPT.

Une autre inscription, en majuscules plus anciennes, sur la partie antérieure du monument, est ainsi conçue :

CLAVDIT MVLTOR P̄SENS LAPIS OSSA VIRO(rum).
IN T̄EPLO VETERI IĀ PRIDĒ DIGNA TENDRI
HORV̄ PLACATVS SISTVNT TEGE XPE REATV̄S.
VOS VICE DAN͡DO PARI P EOR VOTA IVVARI

Sauf l'église, l'ancienne abbaye princière a laissé peu de traces de sa splendeur passée. Cette abbaye occupait le milieu de la vallée du Murbach, à une demi-lieue de son débouché dans la vallée principale de la Lauch à Buhl. Au débouché, sur la gauche, l'église de Buhl se dresse sur un monticule, avec son clocher carré en bâtière et un porche imité de celui de Lautenbach. Des bouquets de noyers et des vergers verdoyants revêtent les alentours, suivis d'un fond de prairie, avec forêts sur les deux versants. Une levée de terre dans la prairie, que le chemin traverse, tour à tour exposé au soleil et à l'ombre, marque la digue d'un grand étang. La digue est rompue sur le milieu, où passe le ruisseau. Une dernière vigne couvre le coteau à l'exposition chaude. Plusieurs fois la vallée subit des étranglements. Après un nouveau tournant, apparaît un grand portail, en style Renaissance, entre deux maisons. C'est l'entrée de l'enceinte du couvent d'autrefois, maintenant détruit presque entièrement. A quelques pas s'élève l'imposante façade de l'église monumentale, construite sur un tertre. Quelques maisons de cultivateurs sont disséminées autour, au milieu de jardins potagers et d'arbres à fruits. La forêt se rapproche tellement du fond que les grands noyers touchent les sapins. Sur la hauteur, à droite, pointe le clocheton de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette. Tout le village compte à peine quarante-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

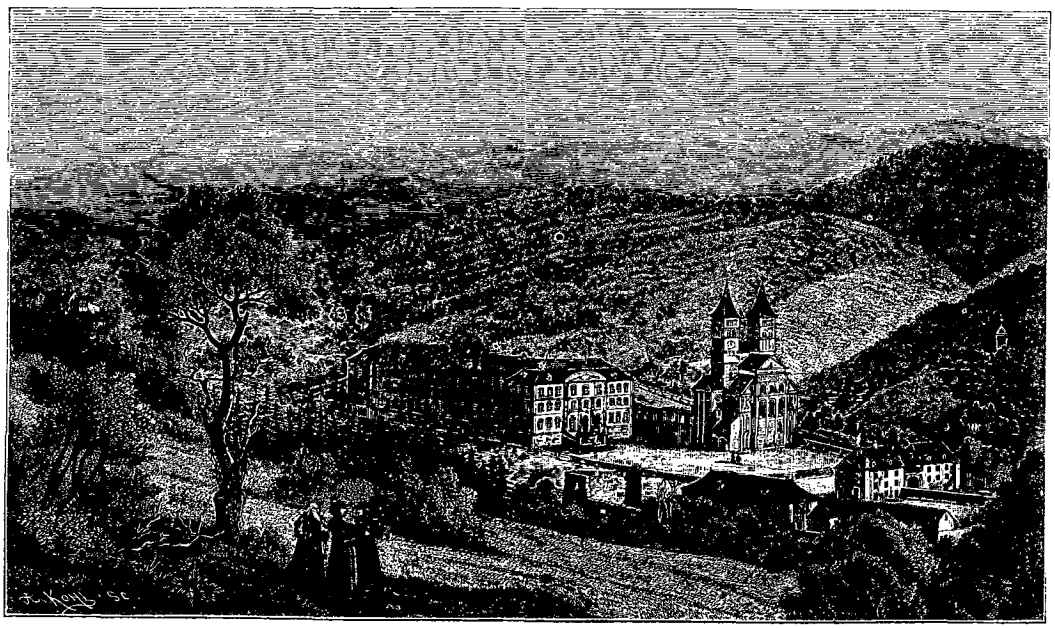


Église de l'abbaye de Murbach dans son état actuel. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois habitations pour soixante-cinq ménages et trois cent vingt-deux habitants. Le curé desservant de la paroisse demeure dans la maison à gauche de la porte d'entrée. Cette maison porte la date de 1698. Une autre maison, avec salle voûtée, sert d'auberge et renferme dans un mur de l'étable, sous le poulailler, une pierre sculptée avec les armoiries de l'abbaye : aigle sur un écusson, surmonté d'une mitre, avec un chien, la crosse et l'épée entre-croisées.

Quelle est la date exacte de ce débris? quelles sont les dates des sarcophages plus anciens à l'intérieur de l'église et des statues posées sur le fronton? Nous ne pouvons le dire au juste, et nous savons seulement que les annales de l'abbaye mentionnent plusieurs reconstructions. La première mention du lieu remonte à l'année 727, suivant un document cité par Schœpflin dans l'*Alsatia diplomatica*, qui en parle en ces termes : « *in loco qui vocatur Vivarius Peregrinorum qui antea appellatus est Muorbach in alodia fidele nostro Eberhardo comite* ». Quelques religieux, de la règle des bénédictins, envoyés par saint Pirmin, abbé de Reichenau, étaient venus s'établir dans les domaines du comte Eberhard d'Egisheim, fils du duc d'Alsace. Ils demeurèrent d'abord dans l'endroit où se forma ensuite le village de Bergholtz-Zell, puis au bord de l'étang du Murbach, appelé par suite le Vivier des Pèlerins, derrière Buhl. Saint Pirmin, chassé de l'abbaye de Reichenau par les ducs d'Allemanie, sous



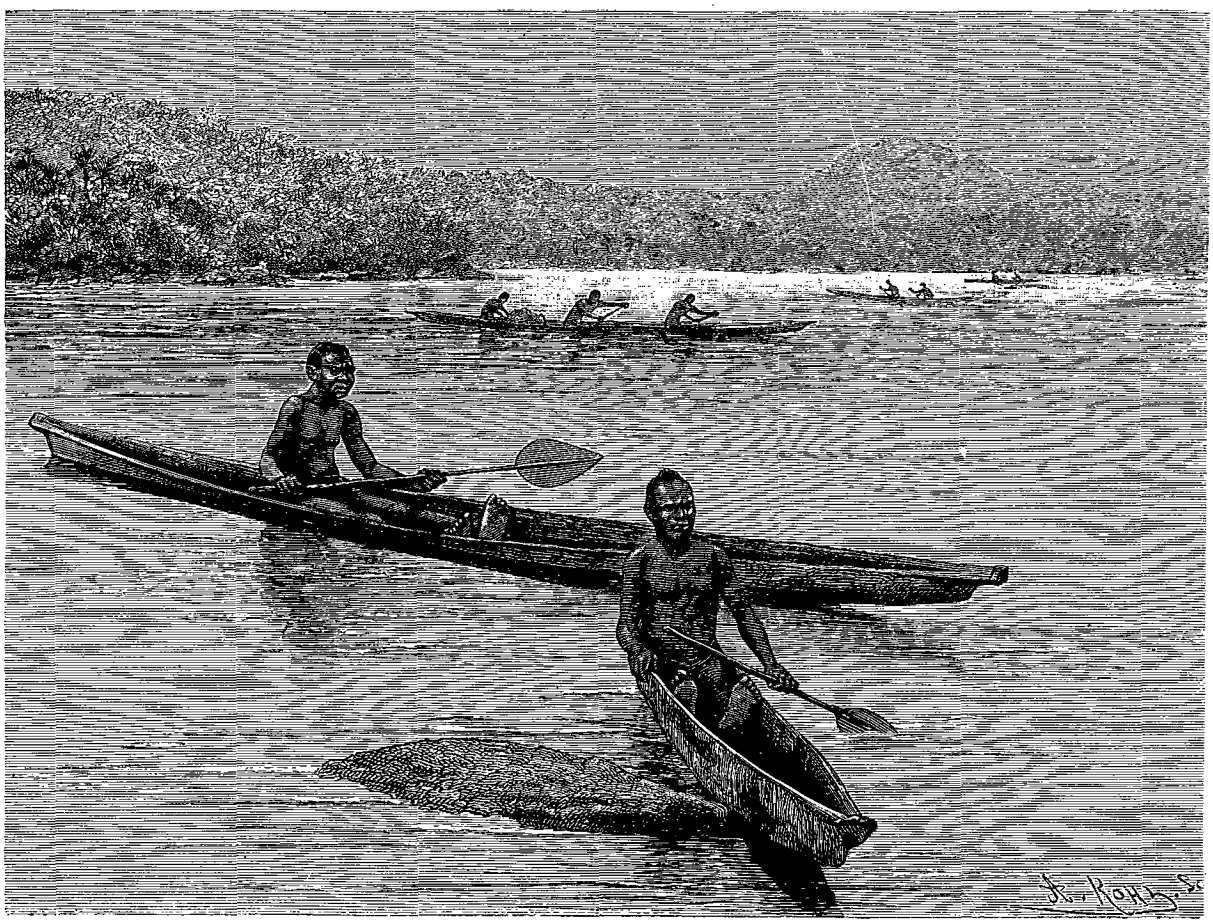
Abbaye princière de Murbach au moment de sa sécularisation, en 1764. — Gravure de Kohl, d'après une gravure du temps.

prétexte de son attachement pour Charles Martel, obtint, en 728, du comte Eberhard, avec l'assentiment de sa femme Emeltrude et de son frère Lutfrid, des concessions de terres en faveur de la nouvelle abbaye fondée quelques années auparavant, *ante hos annos*, sur le ruisseau du Muorbach ou Murbach, affluent de la Lauch. Ce monastère, *sacro sancto monasterio quod est constructum super rivo Maurbach in honore S. Leudegari*, comme dit une charte de l'an 760, se trouvait dans une vaste solitude, suivant l'acte de fondation. A force de labeur et de patience pourtant, la pieuse colonie des religieux bénédictins transforma la contrée, naguère sauvage et déserte, en un véritable jardin, appelé le Florival par le moine Fruland dans sa Vie de saint Léger, écrite au commencement du onzième siècle, sur les ordres de l'abbé Eberhard. La culture du sol n'excluait pas d'ailleurs de l'abbaye de Murbach l'étude des lettres, car nous devons à cette maison la conservation du manuscrit de Velleius Paterculus, et le savant Alcuin, en y passant, se décida à se fixer en France, de même que Manegold, un maître des sciences divines et humaines, fut élevé à Lautenbach au onzième siècle également. A l'Église catholique, Murbach a donné des saints et plusieurs évêques, parmi lesquels saint Simbert, qui légua à Charlemagne la dignité abbatiale, avant d'aller occuper le siège de l'évêché d'Augsbourg.

Charles GRAD.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pirogues moussiques. — Dessin de Rion, d'après une photographie.

VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN,

PAR M. SAVORGNAN DE BRAZZA [1].

1875-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

DE SANGALADI AU MONT OTOMBI (LES OKOTAS) (22-30 JANVIER 1876).

Les Okotas étaient autrefois établis sur les deux rives du fleuve, mais depuis quelque temps les Pahouins, descendus de la rivière Okono, les ont refoulés sur les îles et sur la rive gauche, où ils gardent d'assez nombreux villages. Leur petite tribu a pris les mœurs des gens de rivière, Inengas et Galois; pourtant ils conservent entre eux une langue spéciale.

Les Okotas occupent une des parties les plus dangereuses du fleuve; ils sont très adroits pagayeurs. On les voit de village en village, dans leurs pirogues, appelées « pirogues moussiques », longues de deux à trois mètres et si étroites que l'homme qui les monte peut seulement s'y asseoir en biais; ils excellent à profiter de tous les contre-courants, évitent les remous et avancent assez vite, en dépit des difficultés multiples que présente une telle navigation. On pourrait recruter parmi les Okotas les meilleurs pagayeurs des rapides, s'ils étaient en plus grand nombre et surtout s'ils ne faisaient preuve dans toutes leurs relations d'un manque absolu de bonne foi. — En les déclarant défiants, menteurs, incorrigiblement faux, avons-nous cependant la note primitive de leur caractère? Toute autre peuplade placée dans les mêmes conditions de milieu et de faiblesse ne verrait-elle pas aussi dans les tentatives des blancs un danger

1. Suite. — Voyez t. LIII, p. 289.

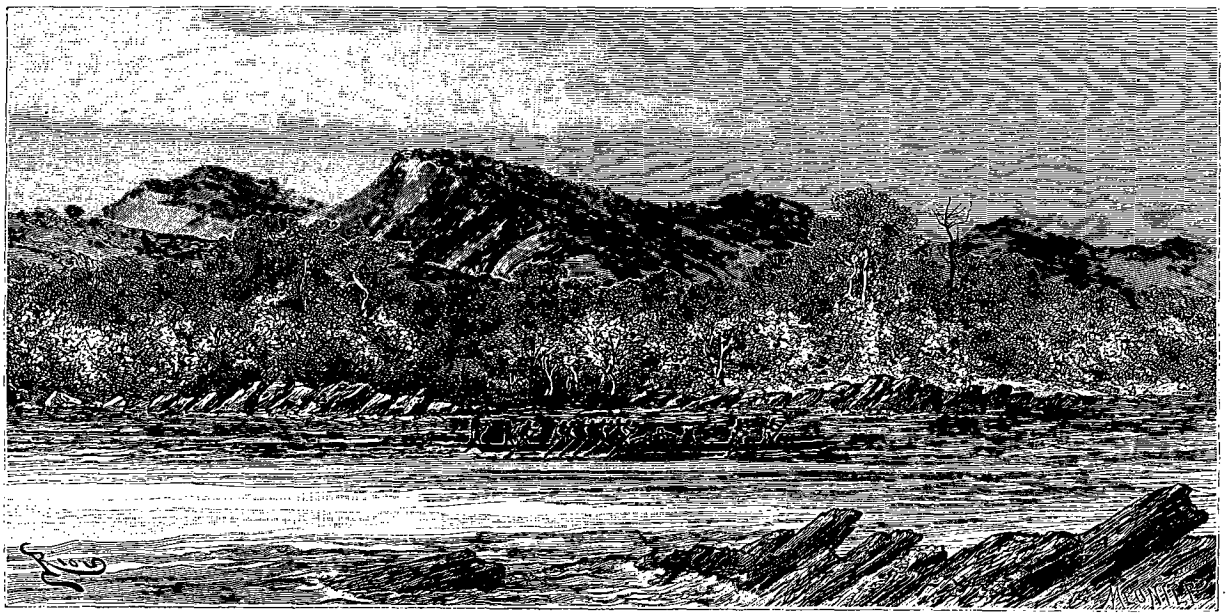
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très sérieux pour la conservation de ses privilèges et ne chercherait-elle pas également ses armes dans la ruse? — Quoi qu'il en soit, nous allons voir qu'il est nécessaire d'agir avec une extrême prudence vis-à-vis des Okotas et des Yalimbongos, tribu de même race, que nous rencontrerons plus loin.

Nous approchons maintenant des rapides et nous pourrions nous féliciter de notre achat d'une nouvelle pirogue : le chargement est en effet mieux distribué, ce qui augmente nos chances d'un heureux passage.

La traversée des rapides est sans doute moins dangereuse quand on remonte le fleuve. Nous verrons plus tard comment, à la descente, le bruit de l'eau et la rapidité du courant rendent impossibles les commandements des chefs de pirogue : tous les hommes doivent alors fixer leurs yeux à l'avant et régler sur le mouvement des chefs une rigoureuse manœuvre d'ensemble. Mais si maintenant notre danger est moindre, la peine est plus grande. Ceux des pagayeurs qui ne poussent point à la perche tirent et se halent sur des lianes portées de rocher en rocher. Leur travail surtout est fatigant. Pour aller ainsi d'avance à la roche où l'on doit leur jeter le câble végétal, ils se traînent à genoux, la tête sous l'eau; profitant des aspérités du fond, ils s'y cramponnent afin de n'être point emportés par l'avalanche liquide. Arrivés à l'écueil, ils se hissent, reçoivent la liane; dès que la pirogue est halée, ils plongent de nouveau et vont plus loin recommencer ce travail.

Les Okotas, avons-nous dit, excellent à éviter tout accident. Pendant la manœuvre, le voyageur novice ne doit qu'observer en silence et faire preuve de sang-froid, lorsque, par suite de faux mouvements ou par manque de force, la pirogue, quelquefois à demi pleine, se trouve



Le mont Otombi. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. J. de Brazza.

entraînée, relancée en arrière, exposée à se briser contre les roches éparses. Presque toujours les pagayeurs que nul ordre ou conseil ignorant n'aura troublés réussiront à jeter la pirogue dans un contre-courant ou dans une eau plus calme, pour reprendre ensuite avec courage la manœuvre manquée.

Nous passons heureusement le plus grand rapide, qui se trouve juste au confluent du fleuve et de la rivière Okono. Nous sommes maintenant dans un canal étroit, toujours parsemé de roches, mais l'aspect général de la contrée change peu à peu. Aux montagnes, aux collines entièrement revêtues de forêts succèdent de petits coteaux boisés à leur pied et dans les ravins, dont les flancs et le sommet sont couverts de hautes herbes. Nous laissons à notre droite un bras à peu près impraticable du fleuve, qui, sous le nom de rivière Otenghé, va rejoindre le grand courant près de l'île Ndongo; puis, circulant toujours à travers les roches et dans de petits rapides, nous venons camper au village de Boumba, sur l'île Émenié.

Cette île, longue, étroite, boisée, peut être considérée comme la limite entre les Okotas proprement dits et le groupe appelé Yalimbongos. Chacun des deux bras de l'Ogooué qui l'enserrent n'a guère que de 60 à 80 mètres de largeur. Le bras inférieur est le plus praticable en remontant; on descend, au contraire, par le bras du nord, où l'eau est plus profonde, si les pagayeurs sont assez habiles pour ne pas craindre une course vertigineuse entre des bancs de roche.

L'île Émenié est flanquée à ses extrémités ouest et est des petits îlots Missocu et N'gozo. En face de ce dernier se dresse l'Okéko, montagne assez haute et boisée. Le fleuve s'élargit de nouveau; quoique les écueils soient toujours nombreux, la navigation n'offre plus qu'une difficulté relative.

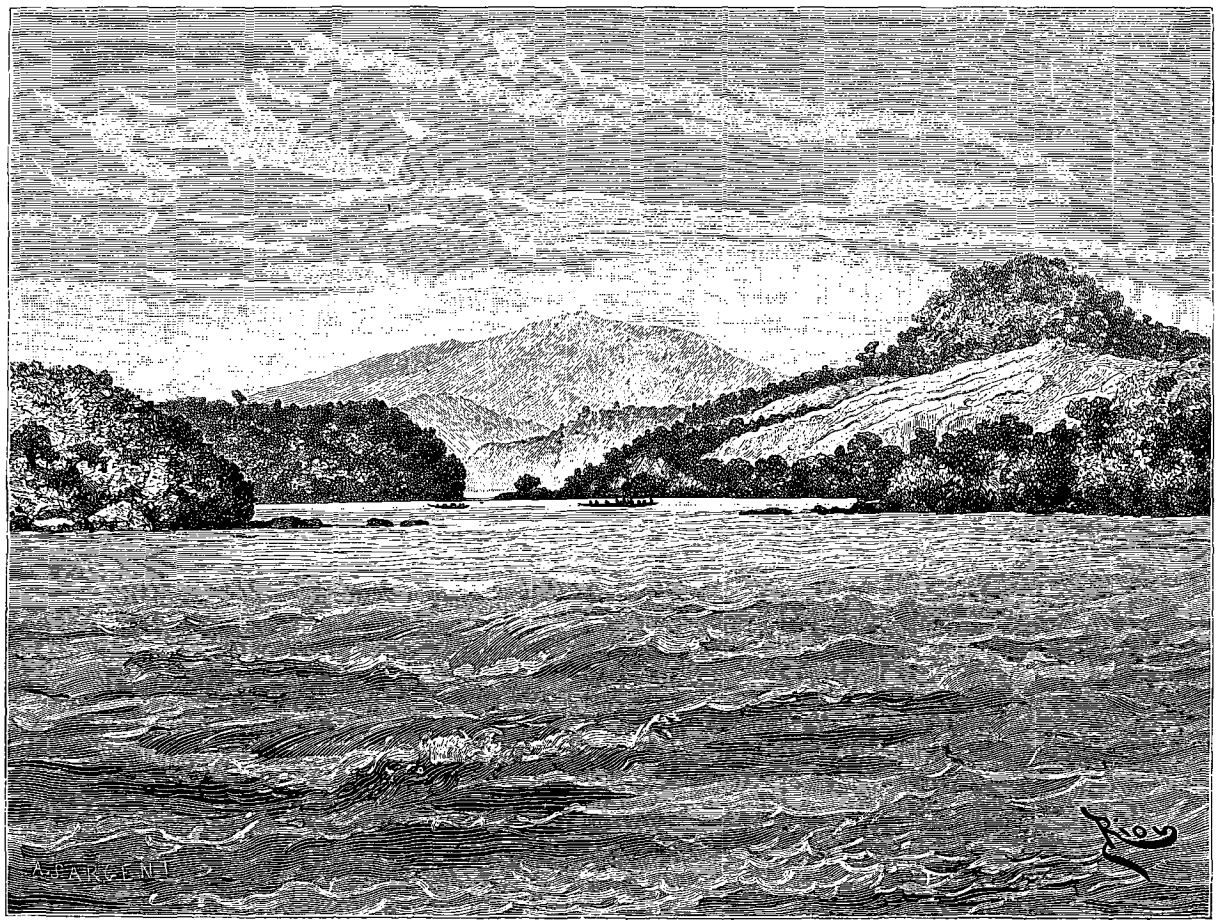
Une demi-douzaine de villages assez propres sur la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rive gauche constituent la tribu des Okotas-Yalimbongos. Nous pouvons maintenant nous faire une idée d'ensemble assez exacte. Nous venons de traverser un terrain très accidenté, montagneux même et plus boisé à l'intérieur que sur les collines qui bordent le fleuve. Loin de suivre la direction générale de l'Ogooué, les chaînes qui se détachent le mieux semblent toujours le couper à peu près perpendiculairement, et leur orientation concorde avec ceux des bancs de roche dans les rapides. Cette observation, faite dès Njolé, se trouve confirmée ici, car nous avons sous les yeux la chaîne des Kongoué ou Okota et celle de l'Otombi. Sur ce parcours, l'Ogooué a donc le caractère d'un fleuve sans vallée ou torrent qui descend de gradins en gradins.

En amont des villages yalimbongo l'Ogooué fait un coude assez prononcé, puis il se dirige droit sur le mont Otombi, qui, de loin, semble barrer son cours. Cette ligne, d'environ dix milles, nous paraît longue. Le fleuve est en effet souvent resserré par les berges; il faut péniblement lutter contre la force croissante du courant : parfois même, nos pagayeurs doivent ranger la rive gauche et employer de nouveau la perche ou les manœuvres de halage.

Au pied du mont Otombi, le fleuve, coudé brusque-



Rapides devant Okono. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. J. de Brazza.

ment, a son lit semé de blocs rocheux : bientôt nous arrivons au grand rapide du Ngana, plus dangereux que celui des Okotas pendant la saison des basses eaux.

Nous le franchissons pourtant sans encombre et nous nous lançons à travers les sinuosités qui, maintenant, rendent le courant encore plus rapide. Plus d'îlots ni de roches battues et couvertes d'écume. Le flot descend, pour ainsi dire, d'une seule pièce; il ne s'agit pas de profiter d'un chenal, de se jeter dans un contre-courant, de marcher par une suite d'évolutions dans les remous; il faut longer la rive, tantôt raidissant seulement la pagaie par une impulsion continue, tantôt appuyant les perches contre les pointes de roches qui débordent.

Exténués, nous cherchons enfin notre repos, le soir, aux îles Kaoué. Le pays prend un aspect plus gai; la végétation s'élève graduellement du fond des ravins aux cols qui séparent les sommets des hauteurs Lélidi ou Voté. Les rives du fleuve sont désertes, mais à peu de distance sur la gauche, nous dit-on, se trouvent les premiers villages apingis.

VIII

DES ÎLES KAOUÉ A LOPÉ (LES APINGIS). (30 JANVIER-10 FÉVRIER 1876.)

Le pays des Apingis n'est qu'une bande de terrain bordant la rive gauche du fleuve. La tribu possède seu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement huit ou dix villages, files de cases en bambou et aux toits de feuillage, dont l'intérieur n'indique pas une grande fortune des propriétaires. Les Apingis cependant, grands, forts, actifs, paraissent plus intelligents que les riverains du bas fleuve.

Poussés par les Pahouins, qui tendent de plus en plus à se rapprocher du fleuve, les Apingis se sont à peu près fixés sur la rive gauche; ils ne traversent que pour aller de temps en temps surveiller des plantations.

Quand nous arrivons, nous trouvons tout le pays en émoi. Deux chasseurs, égarés assez loin sur la rive droite, s'étant laissé surprendre par une bande ennemie, un seul avait pu s'enfuir et éviter de figurer comme mets d'honneur au festin des Pahouins. Les habitants de chaque village, terrifiés, agitent maintenant en palabres la question d'interdire le passage du fleuve : leur infériorité numérique les rend d'ailleurs incapables de toutes représailles.

Je reste un jour sur la rive gauche et je profite de ce temps d'arrêt pour explorer le pays. Il y a grande abondance de plantes alimentaires; le sol fournit du caoutchouc, du chanvre et d'autres plantes textiles dont les indigènes font « pagnes » et nattes. Les variétés de gibier sont nombreuses; j'ai surtout la chance de tuer quelques antilopes : comme depuis le Gabon notre cuisine n'a cessé de nous offrir des menus où manioc, bananes, pistaches, patates, poulets, reparaissaient avec une régularité désolante, nous allons nous régaler de cette chair d'antilope très saine et d'un goût fort agréable.

Dans mon excursion je rencontre quelques Okoas ou Akas, échantillons de race naine, dont le pays est mal déterminé et qu'on trouve disséminée dans l'Afrique équatoriale. Le langage de ces bohémiens noirs leur est spécial. Partout ils semblent tenus en sujétion autant que peuvent l'être des nomades : ainsi leurs villages dépendent toujours des villages indigènes voisins. De multiples croisements ont déjà modifié leur race, mais leurs mœurs restent sauvages; ils vivent de chasse, n'entretiennent aucune plantation, habitent d'affreuses petites huttes en forêt, et, comme leur défiance peureuse est extrême, ils quittent leur campement à la moindre inquiétude : on les dit pourtant audacieux à la chasse; la légende les fait attaquer l'éléphant avec de simples lances : peut-être, il est vrai, ces lances ne sont-elles que les zagaies armant la poutre des pièges ordinaires.

De retour aux villages apingis, je me pourvois de vivres, car la rive va maintenant rester déserte jusqu'au pays des Okandas. Le 2 février nous partons de bonne heure; il s'agit en effet d'arriver le soir à un passage fort mauvais où l'on devra probablement décharger les pirogues. Dans la matinée, nous franchissons sans accident un point dangereux; à cet endroit, près de l'île Téritchi ou Tchetchi, des tourbillons attirent souvent les pirogues, les remplissent et les coulent. Nous avons une chance égale pour passer l'étranglement du fleuve, un peu en amont de la même île. Entre des berges à pente très inclinée, rapprochées de 30 mètres environ, l'eau, profonde, glisse maintenant sans bruit, mais avec une rapidité extrême. Contents de cette première partie de notre journée, nous abordons une plage sablonneuse pour préparer le repas.

Pendant ce déjeuner je reçois une députation de mes pagayeurs : les principaux chefs de pirogue viennent m'entretenir des précautions à prendre pour traverser sans encombre le grand rapide des Apingis, qui commence en amont du village de Madio. Le lit du fleuve, large de 150 mètres, est tellement encombré de roches, qu'on ne peut, de la rive, distinguer le moindre chenal praticable sur une longueur de 600 mètres; les difficultés du passage varient encore à chaque saison, selon la hauteur des eaux. Notre montée, me dit-on, pourra se faire par la rive droite, sans décharger les pirogues; mais tous mes indigènes affectent une grande peur des Pahouins; ils me déclarent renoncer au passage si je ne descends, moi-même et mes laptots, sur la berge, pour prévenir toute attaque.

J'accepte sans défiance aucune; je laisse M. Marche et trois hommes pour surveiller la manœuvre; suivi des laptots, je vais à terre, et bientôt les arbres et les hautes herbes nous cachent la vue du fleuve.

Nous marchons en armes, avec prudence d'abord, puis avec une insouciance justifiée par le calme absolu de la forêt. Tout à coup des cris partis du fleuve m'appellent au rivage. Les hommes de M. Marche m'annoncent que ma pirogue vient de chavirer : croyant mon embarcation la plus sûre, j'y avais réuni le plus précieux de nos bagages; les ballots sont maintenant jetés pêle-mêle sur les roches; beaucoup partent à la dérive : j'ouvre une boîte d'instruments et je vois que l'un de mes chronomètres est arrêté; le nombre des caisses a d'ailleurs diminué d'une façon inquiétante.

J'apprends alors que dans le moment où ma pirogue se remplissait d'eau, avant de chavirer par conséquent, les cordes retenant nos bagages ont été coupées par les pagayeurs, malgré la résistance d'un de mes laptots. Le calcul de tous ces rusés coquins était en effet bien simple : comment ne pas avoir deviné que leur prétendue terreur servait seulement de prétexte pour m'éloigner?

Je déplore d'autant plus ma crédulité que des signes de détresse m'annoncent un nouvel accident. J'aperçois, couchée par le travers sur une roche, la deuxième de mes grandes pirogues : l'eau se précipite avec furie; les amarres des colis vont céder; à travers l'écume je vois déjà ballotter les caisses : cependant le courage des laptots nous sauve. Tandis que chaque seconde m'apporte une crainte plus anxieuse, mes hommes réussissent à gagner l'écueil à la nage; ils fixent une liane à l'extrémité de la pirogue et, unissant leurs efforts, ils parviennent à la haler sur terre.

On vide maintenant les deux embarcations retirées, et les laptots partis le long de la rive assistent impuissants au défilé des colis que le courant emporte : ils sont d'autant plus furieux qu'ils voient les Apingis, accourus en pirogue à la nouvelle du désastre, opérer pour leur propre compte un sauvetage de caisses.

Enfin le soir arrive; nous n'avons plus le moindre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ustensile pour notre cuisine. Exténués, inquiets de l'avenir, nous organisons le campement : tout à coup, nouvelle alerte.

L'homme de garde nous crie cette fois que la pirogue de Nioni-Mpolo, arrachant le pieu qui la retenait amarrée, part à la dérive. C'en est trop ! je fais saisir et garrotter le chef; après lui avoir promis un châtiment exemplaire si l'enquête établit sa culpabilité, je vais essayer moi-même de retrouver l'embarcation et de la soustraire au pillage.

Dans la nuit, j'avance avec une peine extrême; je longe les rochers, mes pieds se blessent aux cailloux, et peu à peu le découragement se joint à la fatigue.

Nous avons déjà marché trois heures : si la pirogue ne nous a point dépassés, elle sera certainement aperçue ici, car le fleuve se resserre entre deux grosses roches. Je fais allumer un grand feu ; grâce à la concavité du premier rocher, la flamme est projetée assez loin. Tandis que mes hommes vont essayer de prendre du repos, j'attendrai, guettant la pirogue ou peut-être une épave qui m'annoncera notre nouvelle perte.

Cette nuit de veille me remet en esprit toutes les difficultés éprouvées. Je sens d'autant plus lourdement la fatigue que notre avenir devient moins sûr chaque jour. Il nous manque maintenant onze grandes caisses ; notre équipement de rechange est avarié ; nos collections et la plus grande partie des étoffes achetées aux factoreries du bas fleuve sont perdues : comment poursuivre sans marchandises d'échange une route que la traversée de ce gigantesque torrent nous rend déjà si périlleuse? Aurons-nous encore notre troisième pirogue en dérive, et serons-nous dès lors condamnés au retour?

Cependant le jour paraît, et tout à coup nous oublions les fatigues et les pertes de la veille. A cinq cents mètres de notre observatoire, la pirogue nous apparaît intacte, échouée sur une roche ; elle n'est pas même remplie d'eau.

Aussitôt nous déchargeons nos revolvers ; les coups, répétés de distance en distance le long de la rive par les mousquetons de nos hommes, vont annoncer à M. Marche l'heureux résultat des recherches.

Cette journée et celle du lendemain sont employées à faire sécher notre matériel et à consolider les amarres des chargements. Le 5 février nous nous remettons en route.

Quand les eaux sont hautes, la largeur de l'Ogooué, en amont du grand rapide des Apingis, doit être d'environ 300 mètres ; aux basses eaux, le passage se trouve réduit des deux tiers par de nombreux bancs de roche dont l'orientation est à peu près perpendiculaire à la direction générale du fleuve. Nous voyons quelques villages sur la rive sud, un peu en aval du Ningoué, affluent assez important. A quelque distance nous passons entre deux énormes roches noirâtres que les indigènes nomment « pierres fétiches de Samba ».

Jusqu'à l'île Kandja l'aspect du pays est le même : broussailles près des berges, puis ravins boisés et coteaux à demi nus ; il variera fort peu du reste jusqu'aux premiers villages okandas. Le fleuve, en revanche, change souvent de caractère, soit qu'il étale, comme à Létédi, une largeur de plus d'un kilomètre et qu'il enroule paresseusement ses eaux autour des bancs de sable ou de roche, soit qu'il gronde, étranglé, dans l'étroit corridor de Bendjé, soit qu'un peu plus loin il se précipite avec la vitesse du Rhône entre des rives aussi écartées que celles de la Seine au pont de la Concorde.

Notre marche devient plus facile, et, comme nous avons hâte d'arriver aux Okandas, nous passons rapidement devant des hameaux bangoués, où nous nous contentons d'acheter quelques provisions aux femmes.

Près de l'île Vaté, l'Ogooué commence à décrire une assez large courbe, qui se termine brusquement en coude au pied des chaînes de l'Obombi. Le fleuve arrose ici un territoire de nouvel aspect. Berges et pays en vue sont boisés ; nous arrivons au village obombi, frontière des Okandas.

Tout à coup la nappe d'eau s'élargit, entourée du cadre le plus imposant : sur la rive gauche, peu élevée, les plantations de bananiers aux longues et larges feuilles d'un vert éclatant cachent çà et là des villages ; sur la droite, de hautes collines à pic étendent jusqu'aux montagnes du Mokéko la sombre végétation qui les couvre. Cependant le cadre immense va se rétrécir jusqu'à se confondre avec les berges du fleuve ; l'Ogooué coule alors en ligne droite ; sur une longueur de trois kilomètres son lit est débarrassé de tout obstacle, ce qui contraste heureusement avec les hautes collines de chaque bord. Enfin, à l'extrémité de ce large couloir, il fait un brusque coude, se resserre entre le Mokéko et les contreforts du Bikoutchi ; le passage est ici de 50 mètres à peine ; nous sommes à la « porte de l'Okanda ».

Nos pirogues avancent en bon ordre ; les hommes, heureux de toucher au moment du repos après un long mois de fatigues, se tiennent prêts à décharger leurs armes ; aussitôt la porte franchie, les salves éclatent.

Nous entrons dans un large bassin semé de roches ; les pirogues volent sous l'impulsion de vigoureux coups de pagaie ; on dépasse de 500 mètres le confluent de la rivière Lopé ; enfin devant un banc de sable s'alignent nos embarcations, et le chant des pagayeurs s'arrête.

C'est le 10 février. Nous montons sur la berge, élevée d'une dizaine de mètres, où nous allons, pour quelque temps, établir notre quartier général.

IX

QUARTIER GÉNÉRAL DE LOPÉ (LES OKANDAS).

Lopé est un lieu désert en temps habituel. Une fois par an, au mois de février, les Inengas et les Galois s'y rendent pour tenir leur marché d'esclaves avec les Okandas : aussitôt que les trafics sont réglés, tout le monde abandonne le campement.

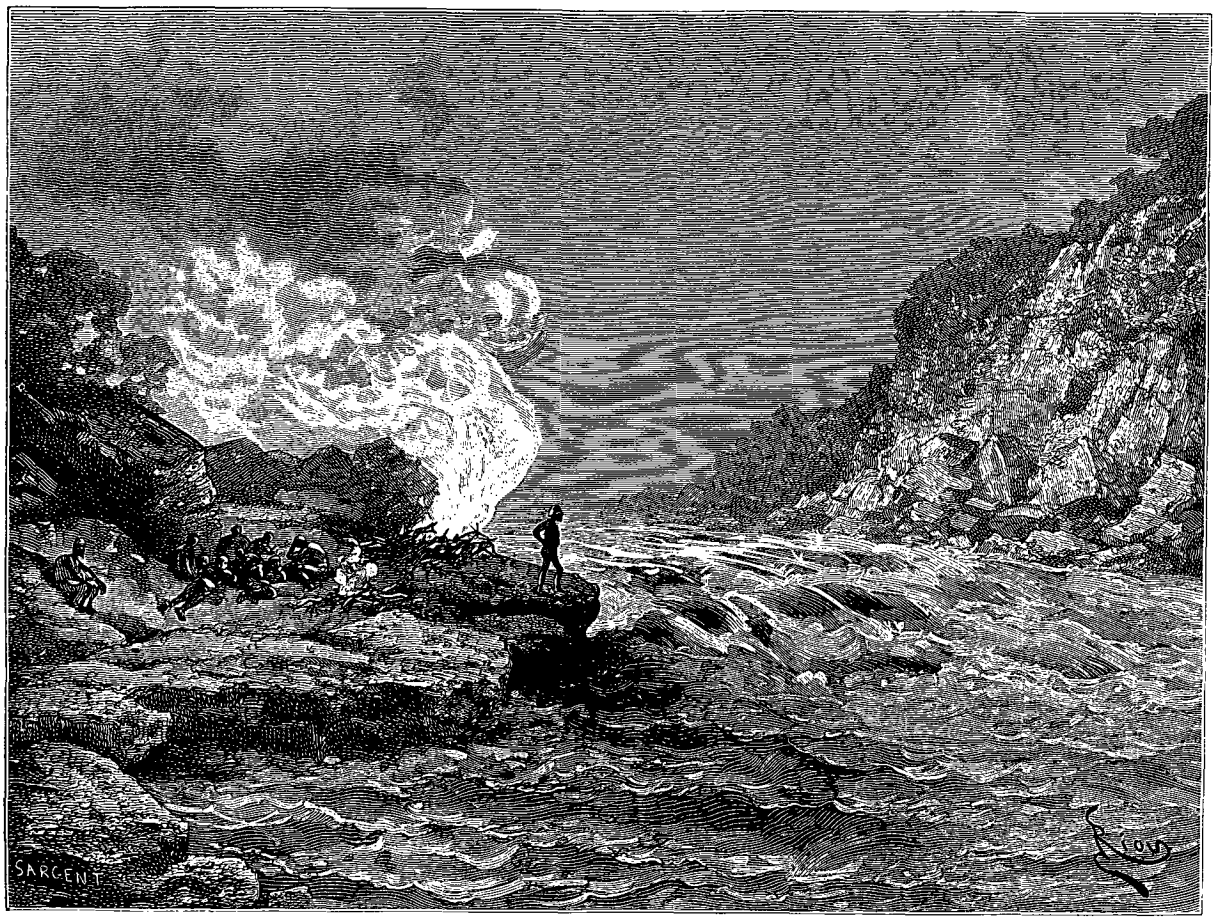
De cette éminence, notre vue s'étend sur les vertes prairies d'une étroite vallée, au sol légèrement ondulé, presque déboisé, qui se prolonge à perte de vue entre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les deux chaînes de montagnes du Mokéko et du Mokouélé. On a corrigé déjà l'erreur qui faisait de ces montagnes des volcans et leur assignait des positions inexactes : pareille illusion doit être attribuée à la forme conique des sommets et aux vapeurs qui tantôt les couronnent d'une sorte d'aiguille, tantôt recouvrent leur extrémité d'un voile blanchâtre.

Le pays des Okandas est divisé en trois districts, qui comprennent une trentaine de villages et de nombreux hameaux. Le district de Niamba, que déjà nous connaissons, est un pays de collines dont la couche extérieure est semée de fragments de quartz qu'on voit percer à travers l'herbe peu épaisse. Le district de Lopé et celui d'Achouka s'étendent de la « porte de l'Okanda » à la rivière Ofoué, à partir de laquelle les deux rives de l'Ogooué sont occupées par les Ossiébas.

Les Okandas sont en général de beaux hommes, intelligents, industrieux et pacifiques; ils ressemblent physiquement aux Inengas. Leur principale occupation est le travail de culture; ils ont de grandes plantations où poussent manioc, bananes, canne à sucre, ananas, citronniers. Faute de barrages, la pêche ne leur fournit que des ressources insignifiantes et ils ne s'adonnent guère à la chasse. C'est chez leurs voisins les Bangousé



« Je fais allumer un grand feu. » — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

qu'ils échangent leurs produits contre la venaison, et chez les Cirubas qu'ils se procurent des moutons. Il est d'ailleurs défendu aux femmes de manger de la viande.

Les Okandas fabriquent des poteries et tissent avec les fibres du palmier-bambou une étoffe, qu'ils teignent ordinairement en noir. Leurs villages, petits en général, s'éparpillent dans la plaine; les cases, construites en bambou et recouvertes de feuilles imbriquées avec art, offrent un certain confort. Les chefs prennent seulement deux ou trois femmes. La population de race pure ne dépasse guère deux mille hommes, et il est à regretter que cette race diminue chaque jour. Les femmes, en effet, joignent à leurs habitudes relâchées la pratique de l'avortement; comme il leur est défendu d'avoir plus d'un enfant en trois ans, la décroissance de la population est rapide.

Les Okandas ne sont pas sous l'autorité d'un roi; chaque district même ne reconnaît point la suprématie d'un seul : tout village est commandé par son chef.

On règle les intérêts généraux dans des palabres tenues par huit ou dix chefs qui, grâce à leur fortune ou à leurs alliances, jouissent d'une grande considération et autour desquels se groupent les chefs inférieurs.

M'bouendja, le féticheur en renom de l'Okanda et dont l'autorité est la plus étendue, possède par privilège de famille une sorte de monopole sur la route en

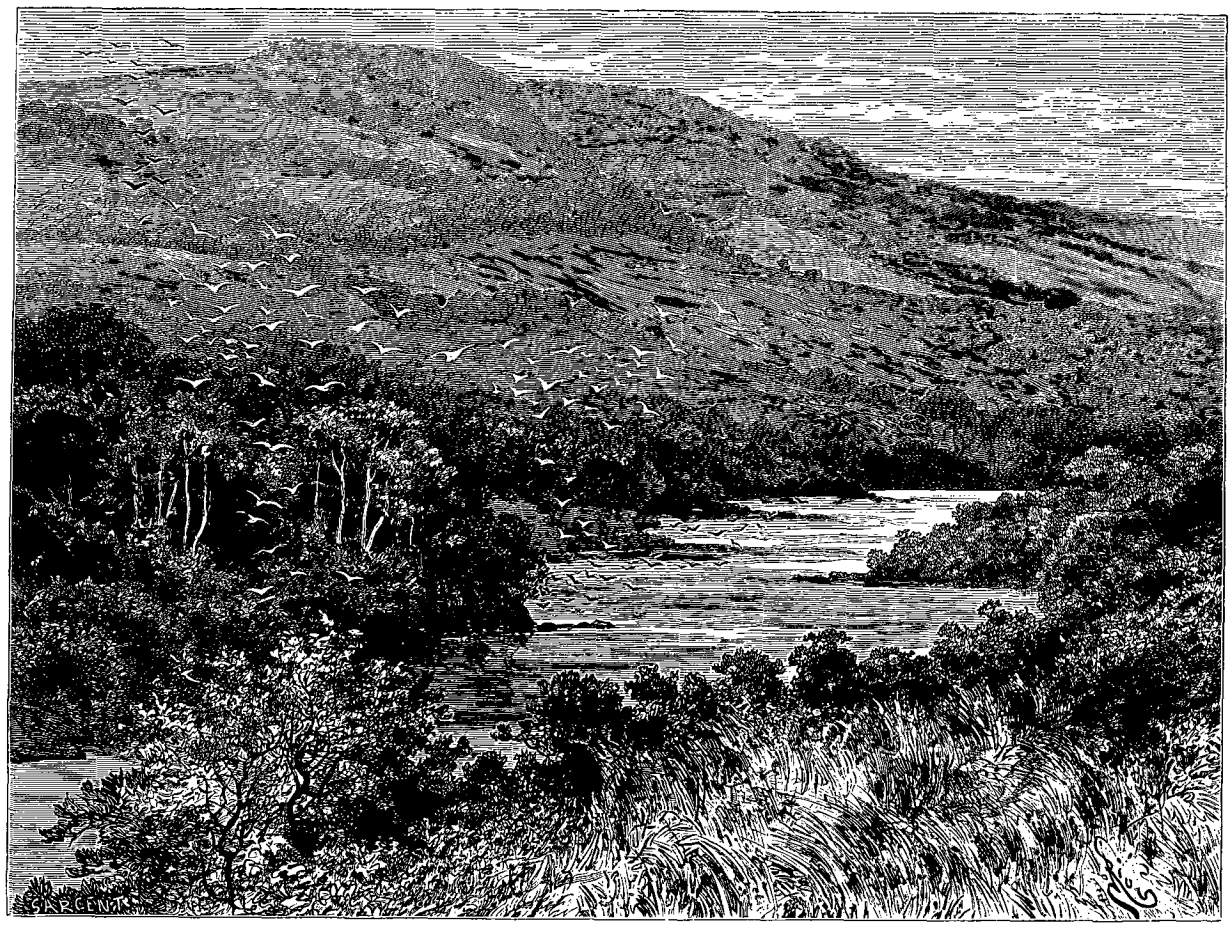
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amont, chemin des Adoumas: à sa mort ce privilège passera à son neveu. Pareil pouvoir est à Boaya pour la route en aval, chemin des Inengas.

Dans le district de Lopé l'autorité se partage entre M'bouendja et Boaya, successeur d'Avélé. Dans celui, plus important, d'Achouca, les chefs influents sont Achouca, N'doundou, Adoumaka et Belélé.

Dès notre arrivée à Lopé, Galois et Inengas établissent leur campement, rangée de moustiquaires surmontées d'un toit de bambou. Nous-mêmes, après avoir fait construire un grand hangar pour nos marchandises, nous allons à quelque distance fixer nos tentes, car nous voulons nous éloigner, afin de ne pas assister aux scènes du marché d'esclaves qui va s'ouvrir.

Il faut maintenant régler nos comptes avec les pagayeurs, et je constate que les pertes éprouvées aux rapides des Apingis sont encore plus considérables que je ne l'avais craint. Sur les douze grandes caisses sauvées, il y en a sept dont le contenu est presque hors d'usage. Primitivement étanches, elles ont en effet été percées à notre départ de Lambaréné par les clous dont on s'est servi pour les amarrer aux pirogues. Les avaries, dues à l'infiltration de l'eau, me forcent à ne



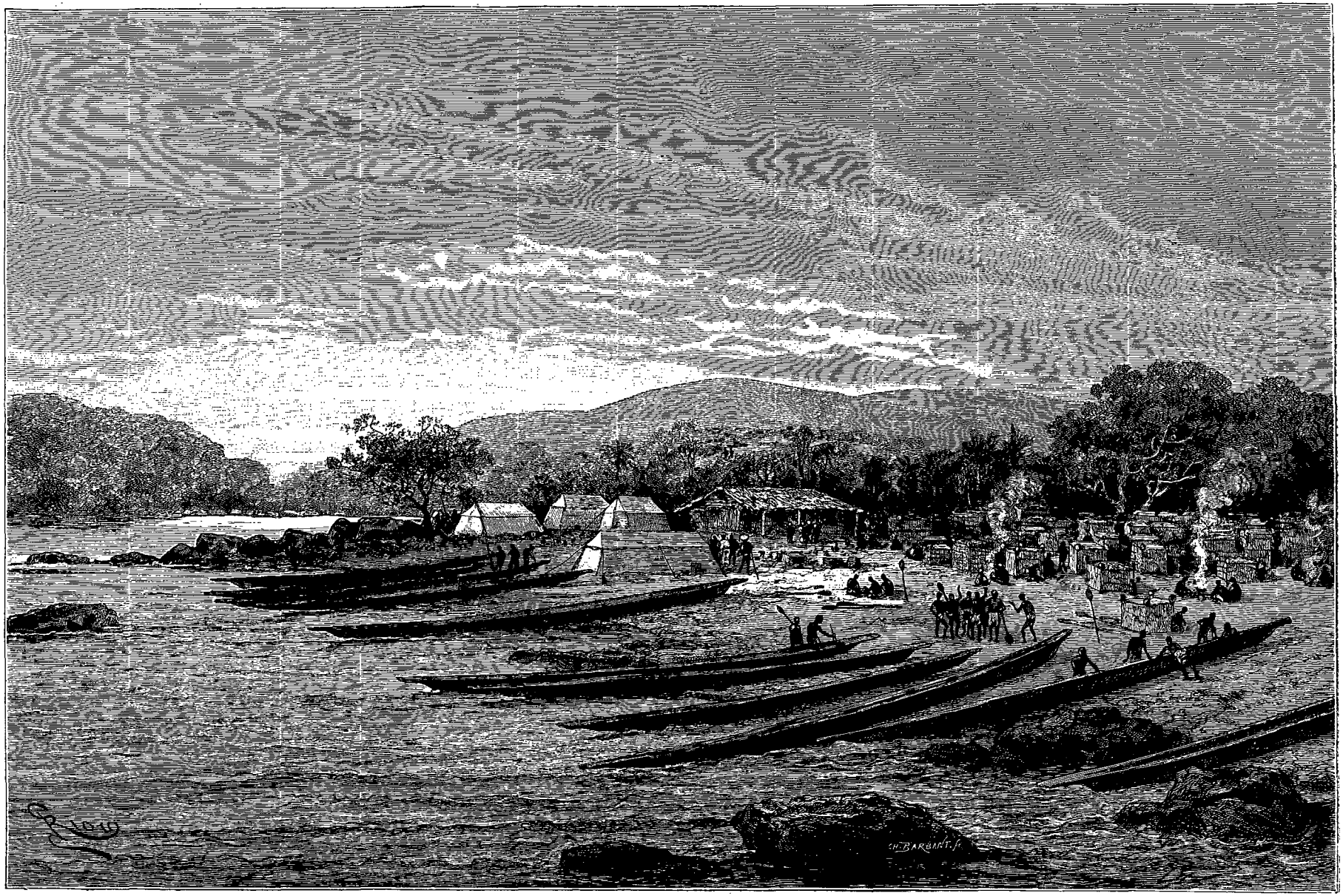
Un bras de l'Ogooué en pays okanda. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. J. de Brazza.

solder qu'en partie nos pagayeurs; ceux-ci acceptent heureusement des bons, dont ils toucheront le montant aux factoreries de la côte.

Cependant j'apprends que le docteur Lenz est à deux jours de notre campement. Je m'empresse d'autant plus d'aller le voir pour lui remettre son courrier pris à la côte, qu'un de mes laptots vient de tomber malade. Nous hâtons notre marche; après une étape forcée j'arrive, doublement impatient. Qu'on juge de ma déconvenue quand M. Lenz me déclare que son titre est un doctorat, non de médecine, mais de géologie! — Faisant appel à toute notre expérience, nous parvenons cependant à guérir le patient. Puis, comme les ressources du docteur Lenz tirent à leur fin, je lui offre de faire descendre une de ses pirogues avec le convoi dont je vais préparer le départ.

De retour à Lopé, j'entre en effet en pourparlers avec les Okandas pour envoyer chercher M. Ballay. L'influence de Renoké vient encore m'affranchir de lenteurs interminables. Le 26 février, Boaya et vingt-cinq Okandas partent sur notre plus grande embarcation; ils descendent l'Ogooué avec nos anciens pagayeurs galois et inengas. Je suis sûr que M. Ballay remontera sans peine le fleuve grâce à eux, et que le convoi des marchandises renouvelées nous arrivera bientôt à bon port.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quartier général de Lope. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes relations avec les Okandas prennent de plus en plus un caractère amical. Les chefs me comblent de présents : ils m'entretiennent des affaires du pays, sans oublier les leurs. Je puis aviser aux moyens de surmonter les difficultés que nous allons rencontrer pour avancer dans le pays et pour transporter nos marchandises chez les Adoumas. D'après le dire des Okandas, Boumé nous convient en effet comme prochain quartier général.

Autrefois les territoires des Okandas et des Adoumas s'étendaient le long de l'Ogooué, et les meilleures relations existaient entre ces peuplades voisines. Des vieillards me parlent encore du temps où, deux fois l'année, ils remontaient au marché central de Boundgi [1]. La tribu belliqueuse des M'fans Ossiébas vint rompre la paix de ce commerce en s'établissant sur les rives boisées du fleuve, entre Doumé et Lopé. Période d'hostilités assez longue : tantôt, attirés à terre dans des embuscades, ou surpris la nuit dans leur campement, les Okandas étaient massacrés et servaient de régal à leurs féroces agresseurs ; tantôt le désordre était jeté brusquement dans les convois au passage de quelque rapide. Le chargement des pirogues en dérive ou brisées par les roches devenait alors la proie des M'fans, qui, montés sur leurs petits radeaux de combo-combo, se lançaient hardiment dans le courant, qu'ils savaient ne pouvoir remonter. Contre ces adversaires, difficiles à approcher, presque invisibles, les Okandas ne pouvaient même user de représailles. L'informe pirogue qu'ils découvraient amarrée aux arbres de la berge était lancée à la dérive, mais une telle perte importait peu aux propriétaires. De guerre lasse, les Okandas, n'espérant plus rétablir la sûreté de leurs expéditions, renoncèrent à toute relation suivie avec les Adoumas.

Quelque temps encore, de petites pirogues se hasardèrent à remonter en naviguant la nuit et en se tenant cachées le jour dans des îlots pour échapper aux M'fans embusqués sur les rives, puis ces voyages peu lucratifs et très dangereux cessèrent complètement.

Tel était l'état de choses, quand, en 1874, les Okandas, cédant aux instances de MM. Compiègne et Marche, consentirent à les accompagner. Ils espéraient à l'aide des blancs pouvoir traverser le territoire ennemi. La tentative fut arrêtée, comme on le sait, au confluent de l'Ivindo.

Enfin, à l'époque dont nous parlons, M. Lenz n'avait encore pu dépasser la rivière Ofoué. Après d'inutiles efforts pour se rendre chez les Ossiébas et les Adoumas, il se résigna à une attente forcée, sans espoir de solution possible.

Instruits par l'exemple de nos prédécesseurs, nous voulons tout mettre en œuvre avant de songer à nous ouvrir par la force un passage qui se refermerait dès le début derrière notre troupe. La violence ne pouvait avoir d'autre effet final que de couper nos relations avec la côte et de rendre bien difficile dans la suite l'établissement de relations commerciales.

D'un autre côté, faire cesser la haine entre les Okandas et les Ossiébas, vouloir réconcilier deux peuples dont l'hostilité acharnée remontait au jour de leur connaissance, était une entreprise fort longue et, pour le moment, au-dessus de nos forces. Mieux valait bien établir notre neutralité ; nous devions gagner l'amitié des Pahouins et prendre sur eux assez d'influence pour les empêcher d'attaquer les Okandas à notre service ou les convois protégés du pavillon français.

Je voulus d'abord être sûr des Okandas. Tandis que M. Marche s'occupait de nous construire une véritable maison, avec jardin planté de légumes d'Europe, je me rendis, suivi de deux hommes, chez les principaux chefs. Vraie tournée électorale, car j'allais en des palabres faire ma profession de foi pacifique, exposer à tous mon programme, et tâcher de faire approuver mon plan. J'étais d'ailleurs précédé d'une réputation qui m'assurait partout bon accueil.

Je pouvais, du côté des Okandas, mettre en jeu l'intérêt commercial. Ils se sentaient tout disposés à partager nos vues et désiraient vivement renouer leurs anciennes relations avec les Adoumas. Mais, bien que nos laptots avec leurs armes à tir rapide leur inspirassent une grande confiance, ils éprouvaient une invincible répugnance à se lancer, même sous notre protection, dans de nouvelles aventures. Leur timidité m'en faisait des auxiliaires d'un faible secours.

Pour nous mettre en présence des Pahouins, la politique la plus prudente devait être déployée. Je savais heureusement que N'doundou, chef d'un village okanda, était uni par alliance à Mamiaca, chef pahouin ; gendre et beau-père se voyaient assez souvent ; les visites de Mamiaca n'étaient jamais inquiétées, bien que N'doundou n'osât les rendre en pays ennemi. Après avoir envoyé quelques cadeaux aux chefs ossiébas les plus voisins, je me présentai chez N'doundou certain jour où je savais devoir rencontrer Mamiaca et quelques autres de ses parents.

Au cours de la conversation je demandai franchement aux Ossiébas s'ils voulaient m'emmener avec eux dans leur village. La question était délicate, car les Pahouins, connaissant la résistance agressive faite par les leurs à toute tentative des explorateurs antérieurs, pouvaient croire que je cherchais à entrer chez eux pour étudier le pays et revenir ensuite plus sûrement et en force venger les blancs de ces attaques.

La recommandation de N'doundou, mes instances auprès de Mamiaca, firent cependant que celui-ci consentit à m'emmener.

Tranquille au sujet de notre quartier général, où MM. Ballay et Hamon venaient d'arriver avec les marchandises demandées, je partis, suivi de quatre laptots, avec la troupe ossiéba : nul Okanda ne voulait risquer les dangers de l'expédition.

Le 5 avril nous arrivions chez Mamiaca.

1. C'est là qu'ils allaient changer contre des esclaves ou des chargements d'ivoire leurs marchandises européennes achetées aux Inengas ou aux Galois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X

QUARTIER GÉNÉRAL DE LOPÉ (suite).
(LES M'FANS OSSIÉBAS OU PAHOUINS.)

Tout village pahouin se compose de deux rangées de cases qui laissent entre elles l'espace d'une large rue. On ne peut entrer et sortir que par les extrémités de cette voie, car les cases, accolées l'une à l'autre, n'offrent aucun passage latéral. L'entrée et la sortie ne sont d'ailleurs pas libres; une sorte de hangar les barre : il faut passer à travers des postes de garde, défendus par des madriers et percés de nombreuses meurtrières; ces postes sont établis non seulement aux deux portes, mais de distance en distance à l'intérieur du village, selon le nombre des chefs de famille.

Nous franchissons la première garde, où se tiennent armés quelques Ossiébas, qui affectent l'insouciance. Pourtant femmes et enfants sont devant leurs cases et m'envoient toute la curiosité de leurs regards; comme la grande nouvelle de mon arrivée s'est déjà répandue dans le pays, nous marchons suivis d'une escorte imposante de M'fans des villages voisins.

Mamiaca nous fait entrer dans une case assez vaste, que la foule envahit aussitôt. Je vois sur tous les visages

Radeau de combo-combo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

un sentiment de surprise, non d'hostilité : je m'assois tranquillement; en peu d'instants la glace est rompue.

Tandis que Mamiaca explique le but de ma visite, je puis examiner mes nouveaux hôtes.

Les M'fans sont grands, bien faits, beaucoup moins noirs que les naturels de la côte. A première vue on trouve qu'ils diffèrent autant des nègres proprement dits par la stature, les traits et la barbe, qu'ils s'éloignent des Européens par la couleur. — Chez la femme comme chez l'homme, le front est large, découvert et bombé, le regard intelligent, les pommettes peu saillantes, le nez moins épaté et les lèvres moins épaisses que chez les nègres.

Leur pose est fière, leur physionomie est rendue plus sauvage par la taille en pointe de leurs dents et les tatouages peints en rouge qui couvrent leur corps. Le vêtement n'est pour eux qu'un ornement. Il se compose de colliers de coquillages, de bracelets de cuivre aux poignets et aux chevilles : une mince ceinture retient à leur taille un morceau d'écorce et plus souvent une peau de biche ou de singe, ce qui a pu les faire prendre de loin pour les fameux hommes à queue de l'Afrique centrale.

Les hommes ont la barbe longue, partagée en deux ou plusieurs tresses; ils l'enduisent, ainsi que leurs cheveux, d'une pâte ou pommade rouge. Cette chevelure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se réduit d'ailleurs chez beaucoup à une touffe laissée longue sur le haut du crâne, soigneusement rasé partout ailleurs. Presque tous portent en bandoulière un large et long couteau en fer de lance, un petit sac à poudre, des gris-gris (dents de singe, de léopard, etc.). La plupart ont un fusil, les autres des lances ou de petites flèches.

Les femmes, encore moins vêtues que les hommes, bien qu'elles portent aux bras et aux jambes un plus grand nombre de bracelets de cuivre, ont généralement leurs tatouages peints en bleu. Elles sont de taille moyenne, très cambrées, replètes, massives. Les jeunes paraissent assez agréables, en dépit de leur air sauvage ; mais leur physionomie perd bientôt tout attrait, et le peu de souci qu'elles ont de la propreté exagère et rend odieux les rapides outrages du temps.

Leur condition est dure : on les fait servir à tout travail, et cet esclavage à peine interrompu par la maternité. Tandis qu'elles allaitent les petits, suspendus à leurs flancs au moyen d'une ceinture passée en bandoulière, elles sont obligées de remplir leurs occupations habituelles.

Un Pahouin. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Non sans peine Mamiaca réussit à faire dégager la place de manière à pouvoir opérer au moins une installation provisoire.

Je partage ma case avec mes quatre hommes, un cabri et deux poules, présents du chef ossiéba. — Rien n'est plus incommode qu'une case m'fan. De forme rectangulaire, avec un toit à double pente, construite en bois et revêtue d'écorce, elle est si basse qu'un Européen de petite taille ne saurait y pénétrer sans se courber. L'intérieur est généralement divisé en trois ou quatre compartiments, y compris le magasin et la cuisine, où l'air et la lumière ne pénètrent qu'indirectement par la porte. Quant au dormir, si l'on résiste à la fumée, à l'odeur particulièrement désagréable de la case, au vacarme qui règne dans la rue jusqu'à une heure fort avancée, on trouve difficilement une position délassante sur un lit de planches étroites grossièrement équarries et encore plus mal juxtaposées.

Mon après-midi est employé à habituer les sauvages à ma présence. Le soir, Mamiaca, qui m'a présenté ses fils et ses femmes, m'apporte à dîner lui-même. Je reçois un panier de bananes mûres, du manioc doux, du gibier fumé : décidément on m'accueille en hôte de distinction. Je m'endors plein d'espoir.

Le lendemain il s'agit de tout mettre en œuvre pour achever la conquête de mes sauvages aux dents aiguës. Je donne de véritables séances de prestidigitation et de pyrotechnie : secousses électriques, fusées, feux éclatants de magnésium obtiennent un succès incontesté, car chacun y voit la manifestation de notre force supérieure. Je montre les effets de la balle explosible. Mes spectateurs sont persuadés que je puis, avec mon fusil à répétition, tirer autant de coups que je le désire. Je réussis en somme à donner une haute idée de la puissance des blancs et à m'assurer l'amitié de mon entourage.

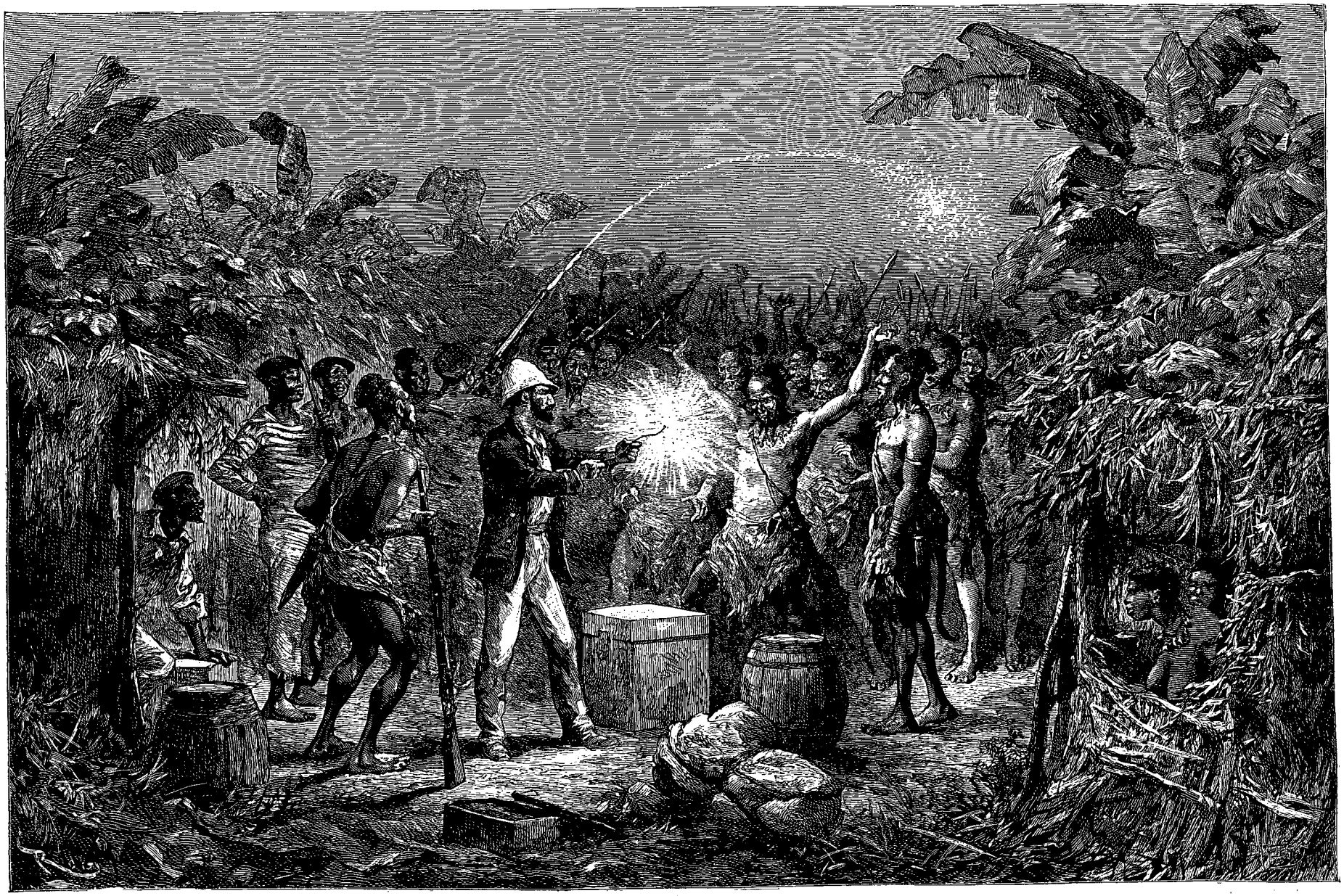
Je reste un jour encore en spectacle aux visiteurs nombreux qui m'arrivent. Leur familiarité s'accroît et devient gênante, car je dois me laisser approcher et toucher sans cesse ; j'ai plusieurs témoins qui observent mes moindres actes.

Cependant je désire étendre ces relations. Sans penser encore à pénétrer très avant dans le pays, je vais en tournée chez les parents et alliés de Mamiaca. J'échange quelques verroteries contre les provisions que ne cessent de m'apporter les femmes des chefs ; je parle de mes marchandises restées à Lopé et que je voudrais amener plus tard en faisant bénéficier chacun de mon passage ; en un mot j'essaye d'intéresser tout le monde à notre prochaine venue. Je n'ai partout qu'à me louer de l'accueil reçu : tandis que mes porteurs n'acceptent aucune rétribution, on me fournit viande et autre nourriture. Je suis sûr maintenant que notre renommée se répandra et que bientôt notre présence sur ce territoire ne rencontrera nul obstacle.

Mais, pour quitter le pays et rentrer à Lopé, je veux emmener du monde. Je parviens encore à décider mon ami Mamiaca. Avec une suite de trente hommes il se remet sans armes sous ma protection, et consent à m'accompagner à travers la contrée ennemie. Qu'on juge de la surprise joyeuse de mes compagnons quand, le 7 avril, ils me voient revenir entouré de pareille escorte ! On fait aux Pahouins un accueil enthousiaste qui les enchante. Mamiaca reste, avec un visible plaisir, notre hôte pendant quelques jours. A son départ je lui annonce que j'irai de nouveau lui rendre visite, car j'ai l'intention cette fois de parcourir en sa compagnie tout le pays ossiéba riverain de l'Ogooué.

Auparavant toutefois quelques dispositions doivent être prises. Nous ne sommes point encore à l'époque favorable des crues, et, d'un autre côté, les Okandas s'apprêtent à descendre chez les Okotas en voyage d'approvisionnement ; ils vont prendre des avances de marchandises pour l'achat des esclaves. Nous profiterons nous-mêmes de ce convoi, qui nous permettra de reconduire au Gabon quelques laptots hors d'état de continuer la campagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène de prestidigitation et de pyrotechnie. — Dessin de Rion, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Marche reste à la tête de notre quartier de Lopé. Il aura tout loisir d'étudier le pays et de compléter ses collections.

M. Ballay, bien que sa santé soit déjà fort ébranlée, ne recule pas devant la fatigante mission qui le condamne à deux mois de pirogue. C'est lui qui va partir pour engager de nouveaux hommes et chercher un supplément de vivres et de marchandises. Afin de prouver notre impartialité aux habitants d'Achouca, jaloux du profit et de l'honneur accordés la première fois aux piroguiers de Lopé, nous engageons les pagayeurs de ce district et leur donnons pour chef N'doundou. M. Ballay part le 24 avril.

Cependant l'amitié impatiente de Mamiaca ne peut s'accommoder de mon absence. Mamiaca lui-même arrive avec trente-deux hommes qui me serviront d'escorte jusqu'au village. Je pars, et, le lendemain 30 avril, je suis de nouveau en plein pays ossiéba.

Je comprends tout de suite qu'il va m'être difficile de me soustraire à la curiosité générale. Mamiaca s'oppose, en effet, à mon projet de visiter immédiatement les villages voisins et les chutes de Booué et Ivindo ; comme je ne puis trouver de guide, je dois faire contre fortune bon cœur et je m'efforce de m'intéresser au tam-tam donné le soir en mon honneur.

Les femmes ne doivent jamais assister à pareille cérémonie ; elles rentrent dans leurs cases, d'où elles jettent quelques regards furtifs sur l'extérieur ; les hommes s'organisent alors en farandole. Ils sont conduits, cette fois, par le neveu de Mamiaca, qui est en même temps chef d'orchestre et premier musicien. Ce Zabouré porte comme vêtement une ceinture d'écorce, un collier de dents de léopard, une couronne de plumes blanches que domine une grande plume sombre. Il se bouche une narine et garde enfoncé dans l'autre un roseau fermé par une de ces pellicules où les araignées tiennent leurs œufs : ce mirliton étrange donne un son nasillard avec lequel il colore son rôle. Grisé par le bruit, il se démène, communique un enthousiasme égal aux musiciens qui frappent sur des grelots ou des gourdes vides ; la bande noire, électrisée, se déroule à la suite, et, toute la nuit, les danseurs varient gestes et chants sans perdre haleine ni même donner signe de fatigue.

La brillante réception de Mamiaca menace cependant de durer au delà de mes désirs. Trois jours se passent ; les indigènes continuent à se dérober à toute demande de départ ; ma patience commence enfin à subir une rude épreuve, quand, le 5 mai, un homme consent à me conduire sur les bords de l'Ogooué, près de l'île Mbamo, à environ trois heures du village.

Une fois en marche, je ne tiens guère à m'arrêter pour laisser à quelque nouvel obstacle le temps de se former. Continuant notre chemin, nous arrivons à un grand village, fortifié de cinq postes de garde, dont le chef se refuse à nous donner audience, parce qu'une crainte superstitieuse l'empêche, dit-il, de voir les âmes des morts. Nous rencontrons plus loin deux autres villages, et notre marche sous bois nous mène enfin à Nbélé, village riverain du fleuve, d'où la vue s'étend fort loin dans la direction nord-nord-est.

C'est à Nbélé que nous sommes tout à coup rejoints par Mamiaca. Mon très égoïste ami veut tenter encore de me faire abandonner mes projets d'excursion à Booué : sa protection, dit-il, ne s'étend plus à ce pays où l'on déteste l'étranger ; nul doute que ma témérité ne m'entraîne à des aventures dont il sera désolé, mais non responsable ; il va rentrer dans son village, disant que l'entêtement et la précipitation du chef blanc ont tout perdu.

Comme pendant ces discours je ne donne aucun signe d'irrésolution, Mamiaca est forcé de changer de langage. Il m'avoue alors que mon arrivée chez lui a causé la venue de Naaman, chef de Bingimili, village situé sur la rive droite de l'Ogooué, un peu en amont de la chute de Booué. Pour rester libre, Naaman a exigé que sa présence ne fût point trahie, et depuis longtemps il m'observe. Le meilleur parti est de retourner en arrière : la protection de Naaman peut seule désormais me conduire.

Pestant intérieurement contre cette admirable prudence sauvage, je reviens chez Mamiaca. La figure de Naaman m'est en effet connue, et, malgré sa contrariété visible de se voir découvert, j'entre immédiatement en pourparlers avec lui. Nouvelles discussions, nouvelles défaites déguisant un refus. Le moment toutefois me paraît décisif. S'il est dangereux de montrer la force, il serait plus funeste encore de paraître avoir peur. Je convoque les chefs à une dernière palabre et j'arrive, tenant d'une main quelques marchandises en signe de cadeau, de l'autre une balle. Je formule brièvement ma demande : Naaman me répond toujours, en protestant de son amitié personnelle, qu'il ne peut assumer la responsabilité de me guider à l'intérieur. Alors, très calme, j'énumère les richesses que nous voulons amener sur nos pirogues et les forces supérieures dont nous disposons en cas de guerre :

« Le blanc, dis-je, a deux mains : l'une pleine de cadeaux pour ses amis, l'autre que la mort elle-même arme contre ses ennemis ; point de milieu.

« Nous allons remonter le fleuve soit en convoquant les riverains à des échanges où ils auront tout avantage, soit en balayant les rives avec le feu de nos armes qui tirent toujours[1] et tuent de si loin !

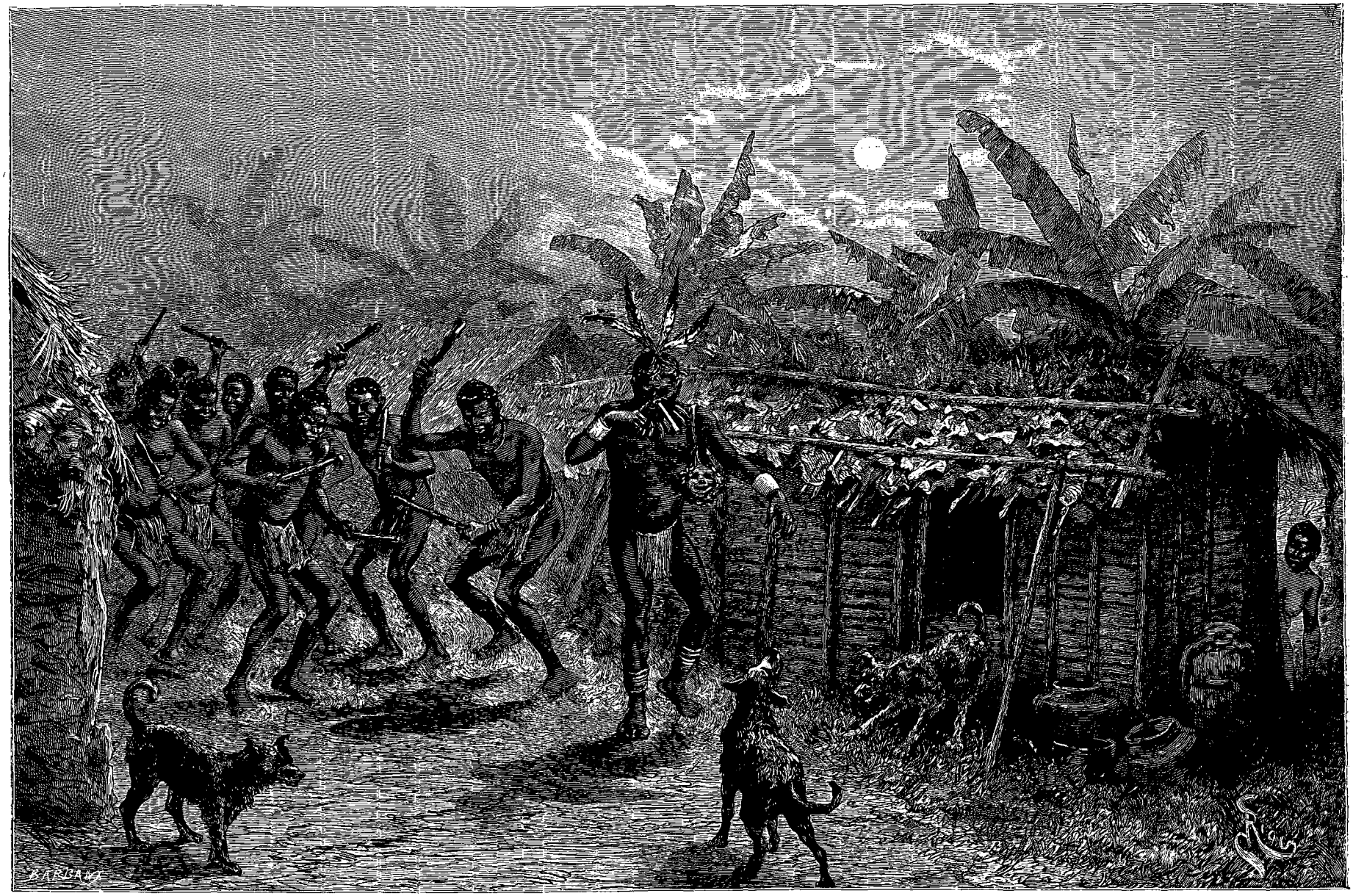
« Naaman prétend que sa responsabilité n'est pas engagée. De lui seul, au contraire, dépend que le passage des blancs soit une fortune ou un fléau pour son pays. Ou bien une distribution de présents marquera notre route, ou l'Ogooué roulera bientôt vers la côte ses eaux rougies du sang ossiéba. »

Déclarant mon dernier mot prononcé, je me retire alors au milieu d'un silence que la gravité des circonstances rend imposant.

Le lendemain j'éprouve une des grandes joies de ma vie. Dans une assemblée de tous les chefs du pays,

1. Les indigènes appelaient ainsi nos carabines à répétition.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tam-tam chez Mamiaca. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Naaman m'annonce sa décision : il consent à me présenter lui-même aux siens, en ami. La route de l'Ogooué, fermée jusqu'alors, s'ouvre donc libre devant nous.

Le 10 mai nous traversons le fleuve en amont de la rivière Kans et nous suivons la rive gauche. Les Ossiébas me montrent avec orgueil les nombreuses plantations qu'ils ont enlevées aux tribus okandaises. Le 11 nous arrivons au village de Mikok, où nous passons la nuit.

Nous ne sommes plus éloignés maintenant du village de Naaman, mais il se trouve sur l'autre rive, et l'embarcation qui devait servir au passage a eu, pendant la nuit, ses amarres coupées par les Adoumas. Le lendemain nous traversons le fleuve sur un radeau de combo-combo. Enfin, à quelque distance de la rive, au milieu d'une vaste prairie, un peu en amont des chutes de Booué, nous voyons les cases des Bingimili, notre nouvelle résidence.

L'accueil des indigènes, auxquels Naaman vient de me présenter, ressemble à la réception des gens de Mamiaca. La pauvre cabane d'écorce et de feuilles sèches qui va me servir de logement est envahie; on observe et l'on commente mes actes. Comme Naaman a vanté mon sang-froid, des hommes dirigent sur moi le canon de leurs fusils et essayent par mille moyens de surprendre un signe de peur. Quand, suivant l'usage, la première femme du chef vient m'apporter des vivres, elle convoque la foule à mon repas, et bientôt dix ou douze têtes obstruent l'unique et basse ouverture de ma case, plongeant dans mon taudis l'étonnement de leurs regards.

Le soir arrivé, je dois faire également devant témoins

Indiscrétions féminines. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur.

mes préparatifs de nuit : la curiosité des spectateurs n'est satisfaite que lorsque tous, découvrant mes pieds nus, s'écrient : « Il a cinq doigts! » On s'éloigne alors, et jusqu'au lendemain je puis dormir.

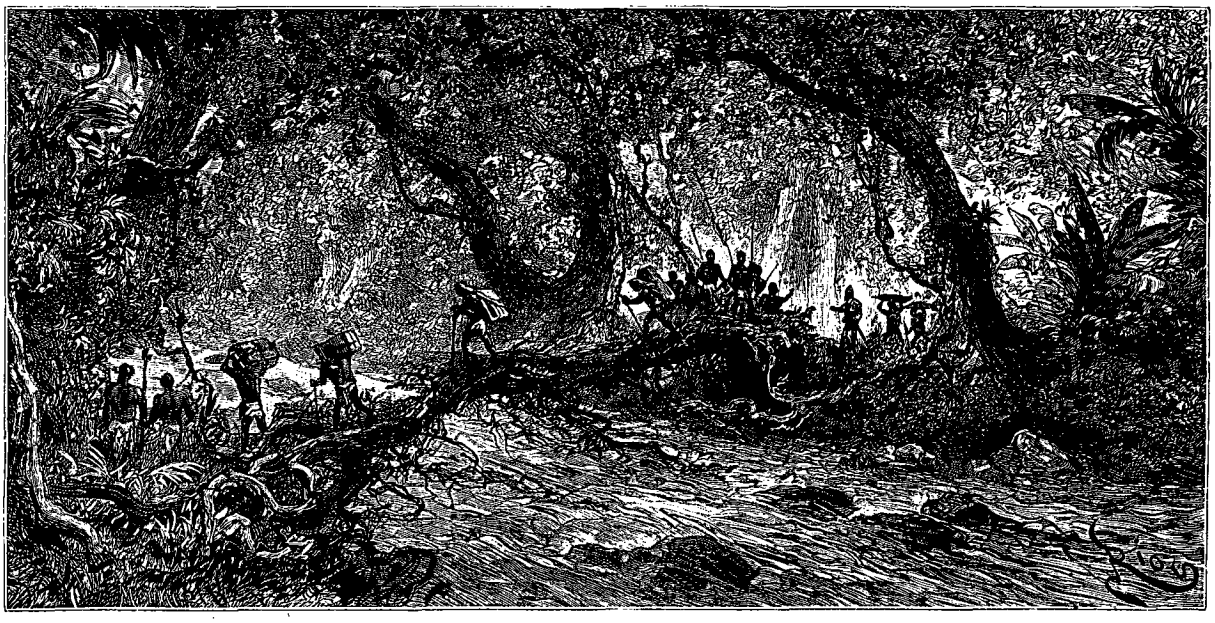
Les sentiments des indigènes me deviennent de plus en plus favorables les jours suivants. Les uns m'apportent le produit de leur chasse, les autres me donnent du cidre fait avec des bananes mûres, première liqueur fermentée que je boive dans le pays. Je vais aux chutes de Booué et j'étudie la topographie de tous les environs : connaissance des plus utiles au cas où les événements nous contraindraient à forcer le passage. Mais cette décision extrême ne devra point être prise; plusieurs chefs voisins de la rivière Ivindo viennent en effet me voir; ils semblent animés du désir de vivre en bonne intelligence avec les blancs[1]. S'ils ne se prêtent point encore à mon intention d'aller leur rendre chez eux leur visite, je suis certain du moins qu'ils faciliteront plus tard mes démarches. Je réponds largement à leurs cadeaux; je promets à Naaman un présent considérable pour l'époque où nous remonterons l'Ogooué avec nos pirogues : jugeant excellents les résultats obtenus et ne voulant rien brusquer, je rentre chez Mamiaca, puis à Lopé, où, le 20 mai, je retrouve en parfait état notre quartier général.

1. Nos prouesses de chasse les séduisent en leur montrant tout le parti qu'ils peuvent tirer de nous.

SAVORGNAN DE BRAZZA.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage à travers la forêt vierge (voy. p. 322). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN,

PAR M. SAVORGNAN DE BRAZZA[1].

1875-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

RECONNAISSANCE ENTRE LOPÉ ET DOUMÉ (M'FANS OSSIÉBAS, CHAKÉS, OSSIÉBAS, ADOUMAS). (24 MAI-27 JUIN 1876.)

Amis des chefs les plus influents, nous ne devons plus craindre, pour la suite de notre voyage, les hostilités qui ont arrêté nos prédécesseurs; la glace est rompue; avec assez de patience et de tact nous sommes sûrs de pouvoir avancer; dès maintenant le docteur Lenz profite de la disposition généralement favorable aux blancs; il part continuant sa route. Mais les Okandas professent à notre égard une si grande amitié et ils jettent sur notre magasin à marchandises des regards si expressifs que peut-être ils ne laisseront pas sans difficulté s'éloigner notre mission complète. Pour prévenir tout empêchement, je vais essayer de franchir chaque étape nouvelle avec le concours des peuplades établies en amont : comme nous avons employé les Okandas entre Lambaréné et Lopé, nous tâcherons qu'entre Lopé et Doumé les Adoumas se chargent de nos transports.

Sur ces entrefaites il m'est donné de couronner ma campagne de propagande par une double manœuvre également heureuse. — Trois Pahouins entraînés sur un de leurs radeaux en dérive n'étaient parvenus à atterrir que dans une île en face des Okandas. Ceux-ci les avaient immédiatement pris et mis à la fourche. A mon retour, je parviens à persuader aux gens d'Achouca, peu belliqueux d'ailleurs, qu'un blanc, ami des Pahouins aussi bien que d'eux-mêmes, ne peut souffrir en sa présence la condamnation de quelqu'un de ses alliés. J'obtiens l'élargissement, puis la mise en liberté des prisonniers, qui regagnent sans encombre leur village. — Mais, quelques jours après, un chef okanda apprend que deux de ses hommes ont été surpris et sont retenus par les Pahouins. Je me vois naturellement forcé de recourir à une nouvelle démarche. Je pars avec moins de confiance; néanmoins je réussis à calmer le caractère violent des Ossiébas en leur rappelant ce que je venais de faire pour les leurs, et j'ai la chance de ramener mes deux Okandas sains et saufs. — La négociation eût été sans doute inutile si les Pahouins s'étaient vus maîtres les premiers de quelques ennemis; quoi qu'il en soit, notre renommée pacifique va s'étendre, puisque nos paroles sont maintenant appuyées d'actes.

Je comprends bientôt nos progrès quand Mamiaca, me présentant officiellement son neveu Zabouré, chef d'un village à une journée de marche en amont de la

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivière Lolo, m'offre de me faire conduire par lui au pays des Adoumas.

Mes préparatifs aussitôt achevés, je quitte Lopé le 24 mai pour cette excursion, qui, d'après mes calculs, ne dépassera pas deux semaines. Mamiaca me donne comme porteurs quatorze hommes et deux femmes : la caravane se compose en outre du guide Zabouré, de l'interprète Denis et de deux laptots sénégalais : Métoufa et Balla-Touré.

Nous nous mettons définitivement en route. le 27, suivant d'abord, à travers bois, un sentier assez bien tracé, puis marchant dans le lit d'un ruisseau où nous avons de l'eau jusqu'à mi-jambes. Bientôt nous sommes en pleine forêt : Zabouré, qui a suivi la même route pour venir chez son oncle, ne reconnaît le chemin qu'aux branches pendantes qu'il a cassées au cours de son premier voyage. Les pluies fréquentes de la saison ont détrempé le sol et rendent la marche lente et pénible. Pour ne pas perdre nos traces au milieu de ce fourré inextricable, nous sommes obligés de nous héler de distance en distance, et le chant lointain du touraco répond seul à nos appels. Nous avançons dans le demi-jour que laisse arriver l'épaisseur du feuillage : à peine voyons-nous çà et là quelque tache de soleil due à une trouée ancienne de la foudre ou à la chute d'un arbre tombé de vieillesse. Tantôt nous nous glissons au milieu de lianes et de branchages, tantôt nous traversons sur un tronc déjà desséché quelque ruisseau ou rivière non guéable, et les oscillations de ce pont naturel sont telles que je dois faire passer tous mes hommes avant de tenter moi-même des prodiges d'équilibre. En dépit de tous nos efforts, à peine pouvons-nous porter sur la carte une étape effective de cinq milles ou neuf kilomètres, quand l'assombrissement rapide de la forêt nous annonce le coucher du soleil.

Pour le campement sur cette terre humide ou plutôt sur ces détritus de feuilles imprégnées d'eau, l'Européen serait embarrassé de se procurer le feu nécessaire et un endroit où le sommeil pût devenir possible : grâce aux indigènes, en un instant le bois est coupé, le feu allumé, et, tandis que les bananes, pelées, nettoyées, découpées, cuisent dans la marmite, on voit rapidement se construire lits et abris. Quatre fourches plantées en terre et recouvertes de branches et de feuilles ne font pas sans doute un lieu de repos bien moelleux; au moins est-on préservé de l'humidité du sol; des feux allumés à chaque extrémité du cadre rendent les couvertures superflues; la case elle-même se compose d'une sorte de châssis, maintenu incliné sur la couche au moyen de pieux et rendu suffisamment imperméable par un assemblage de feuilles et de morceaux d'écorce.

Il me suffit, de mon côté, de faire suspendre mon hamac entre deux arbres et de placer ma couverture sur une traverse en forme de tente.

Notre bivouac est installé; nous pouvons nous sécher, manger et même assez bien dormir.

Cependant Zabouré m'avoue, un des jours suivants, que la question du campement va cesser d'être aussi commode. Ses hommes, ayant une confiance absolue dans mes armes, qui jamais ne manquent le gibier, ne se sont point préoccupés, dit-il, d'emporter une provision de vivres; ils attendent de moi maintenant leur nourriture journalière. Mon inquiétude est grande lorsque je constate que notre subsistance est à peine assurée pour trois jours : la chasse devient notre seule ressource; or nous continuons à avancer au milieu d'un complet silence, et toute notre attention ne nous fait même pas découvrir à la cime des arbres les bandes de singes sur lesquelles on peut ordinairement compter.

Les rations sont réduites. Zabouré nous donne l'assurance que nous trouverons des vivres dans les plantations abandonnées près de la rivière Lolo; néanmoins je commence à penser sérieusement à un retour en arrière, quand un soir j'aperçois des signes d'appel répétés par nos premiers porteurs. Je me hâte, croyant que je vais pouvoir abattre un singe : mon interprète m'apprend qu'il s'agit d'un éléphant. On vient de l'entendre marcher : déjà chacun se retourne vers moi avec autant de joie que si la bête était à terre.

Emporté par le sentiment instinctif que l'embarras de notre situation doit être résolu, je pars en courant sur les traces indiquées; un des laptots, Métoufa, s'efforce de me suivre, tandis que les Pahouins, plus prudents, armés d'ailleurs de mauvais fusils à pierre, restent avec les caisses. Je m'acharne quelque temps à ma piste : bientôt un bruit voisin de branches cassées m'avertit de la présence de l'animal; me retournant, je l'aperçois tout à coup, à moins de vingt pas, à travers les lianes. Pour assurer mon tir, je mets genou en terre et j'attends qu'un mouvement de l'éléphant me fasse découvrir ce point entre l'œil et l'oreille où la balle est mortelle. Une minute au moins, il reste immobile et continue à me présenter le front. Je vise alors, rasant les défenses de manière à frapper le défaut de l'épaule. — Mon coup parti, avant que la fumée ne se dissipe, j'espère un instant avoir réussi, quand le bruit soudain du fourré qui se déchire m'avertit que la bête nous charge. Je ne parviens pas à faire assez vite un saut de côté pour éviter d'être, au passage, éclaboussé de sang. Mais les traces rouges nous permettent de suivre sûrement notre piste. Je pars avec deux Pahouins, décidé à ne pas abandonner une proie que nous joindrons tôt ou tard. Après un quart d'heure de course nous arrivons à l'escarpement d'un ravin au fond duquel coule un petit ruisseau. L'éléphant est là sans doute, car nous voyons une masse noire qui fuit dans l'eau. Je tire, mes hommes se précipitent, de véritables hurlements de joie m'apprennent que cette fois mon coup vient d'être heureux. Quelle n'est pourtant pas ma surprise quand, descendu sur la berge, je m'aperçois qu'un bœuf sauvage a eu l'épine dorsale brisée par ma balle! — Mais la famine n'est plus à craindre, et nous pouvons laisser notre éléphant. Zabouré voudrait sans doute le poursuivre encore et s'assurer un gros bénéfice en emportant les défenses : je lui persuade que ces défenses ne valent guère la peine d'être désirées, vu leur petite taille,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chasse à l'éléphant. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et j'évite un retard considérable. Mes hommes taillent le bœuf à leur mode; ils en mangent une bonne part avec la gloutonnerie dont tout sauvage fait preuve en face de viande fraîche; le reste est fumé, et nous repartons, pourvus cette fois d'une avance de vivres qui nous permettra de compenser les chasses peu fructueuses de certains jours.

La pluie continue à rendre notre marche fort pénible, tandis qu'un de mes laptots, Balla-Touré, qui s'est enfoncé dans le pied une écharde de bois, augmente encore notre lenteur. Le 3 juin cependant nous arrivons sur le bord du fleuve, près de la rivière Lolo, et l'entrée en ce pays inconnu me dédommage de toute fatigue. — MM. Compiègne et Marche s'étaient arrêtés à l'Ivindo, où la navigation est encore gênée par des rapides. L'Ogooué roule majestueusement ici, sur une largeur de 600 mètres, ses eaux entraînées par une force lente que ne contrarie aucun écueil.

Mais la question de nos vivres vient se poser à nouveau : nous trouvons en effet dévastées par les éléphants toutes les plantations sur lesquelles comptait Zabouré.

Notre provision de bœuf s'épuise, l'état de mon lapto blessé s'aggrave; si nous partageons l'attente forcée d'une guérison lente, peut-être la famine est à craindre.

Je me décide à laisser ici même Balla-Touré avec la plus grande partie des bagages; j'assure largement sa nourriture : je pars immédiatement afin de pouvoir envoyer au plus vite de chez les Adoumas quelque pirogue qui cherchera et nous ramènera notre patient.

Des troncs de combo-combo, reliés par des lianes, nous servent de radeau pour traverser le fleuve : c'est ce que les Okandas appellent dédaigneusement une pirogue de Pahouin. Le combo-combo est d'ailleurs presque indispensable aux besoins de la navigation. Son bois, même vert, est fort léger, tandis que les autres bois du pays, très durs et très pesants, flottent seulement lorsqu'ils sont secs. Les indigènes peuvent, grâce à lui, construire rapidement les radeaux sur lesquels ils passent le fleuve; ils conduisent ces embarcations avec de mauvaises pagaies, pour aller en forêt chasser ou recueillir les noix de Noika; leur but atteint, ils les abandonnent au courant.

Nous campons ce premier soir assez près de la rive droite, car pendant la nuit nous entendons un coup de fusil que tire Balla-Touré, sans doute pour se débarrasser d'une visite importune. Le lendemain la fièvre me retient au campement, en dépit de tous mes efforts. Le 5 notre marche est reprise. Nous avançons plus lentement que jamais : je suis en effet obligé cette fois d'aller pieds nus, Métoufa m'ayant laissé brûler un de mes souliers au feu où ils séchaient. Le 6 au soir nous arrivons enfin dans le village de Zabouré.

Situé sur une éminence, à faible distance du fleuve, ce village est habité par des Chakès, peuplade peu différente des M'fans et répandue le long des rives de l'Ogooué entre la rivière Lolo et le territoire des M'Ochebos ou Ossiébas. Une forte palissade le défend; le sentier qui aboutit à la poterne est, de plus, semé de petits trous d'un pied de diamètre. En temps de guerre on enfonce, dans chacun de ces trous, des bambous pointus et empoisonnés. Pour éviter tout accident, on a maintenant écarté le tronc d'arbre qui doit dissimuler le piège.

Zabouré me donne quelques hommes, que j'expédie aussitôt en deux missions : les uns, avec Métoufa, vont descendre un radeau chargé de bananes à Balla-Touré resté seul, et lui tiendront compagnie jusqu'à ce que j'envoie une pirogue; les autres partent avec un Chaké; ils remonteront le fleuve jusque chez les Ossiébas et tâcheront de m'acheter une embarcation, car l'épuisement rapide de mes forces ne me permettra peut-être pas de gagner par terre le pays des Adoumas. Pour qu'on ajoute foi au récit de mon messager, je lui remets une cornue de magnésium et un feu de Bengale.

Il faut maintenant procéder au payement de mes porteurs. Leurs exigences pour la rémunération d'un labeur de quatorze jours sont aisément satisfaites : je distribue à chacun une cuillerée de sel, une brasse d'étoffe, un couteau d'un sou. J'ai le courage de leur refuser une charge de poudre, mais le cadeau que je fais d'une sonnette remplit tout mon monde de joie.

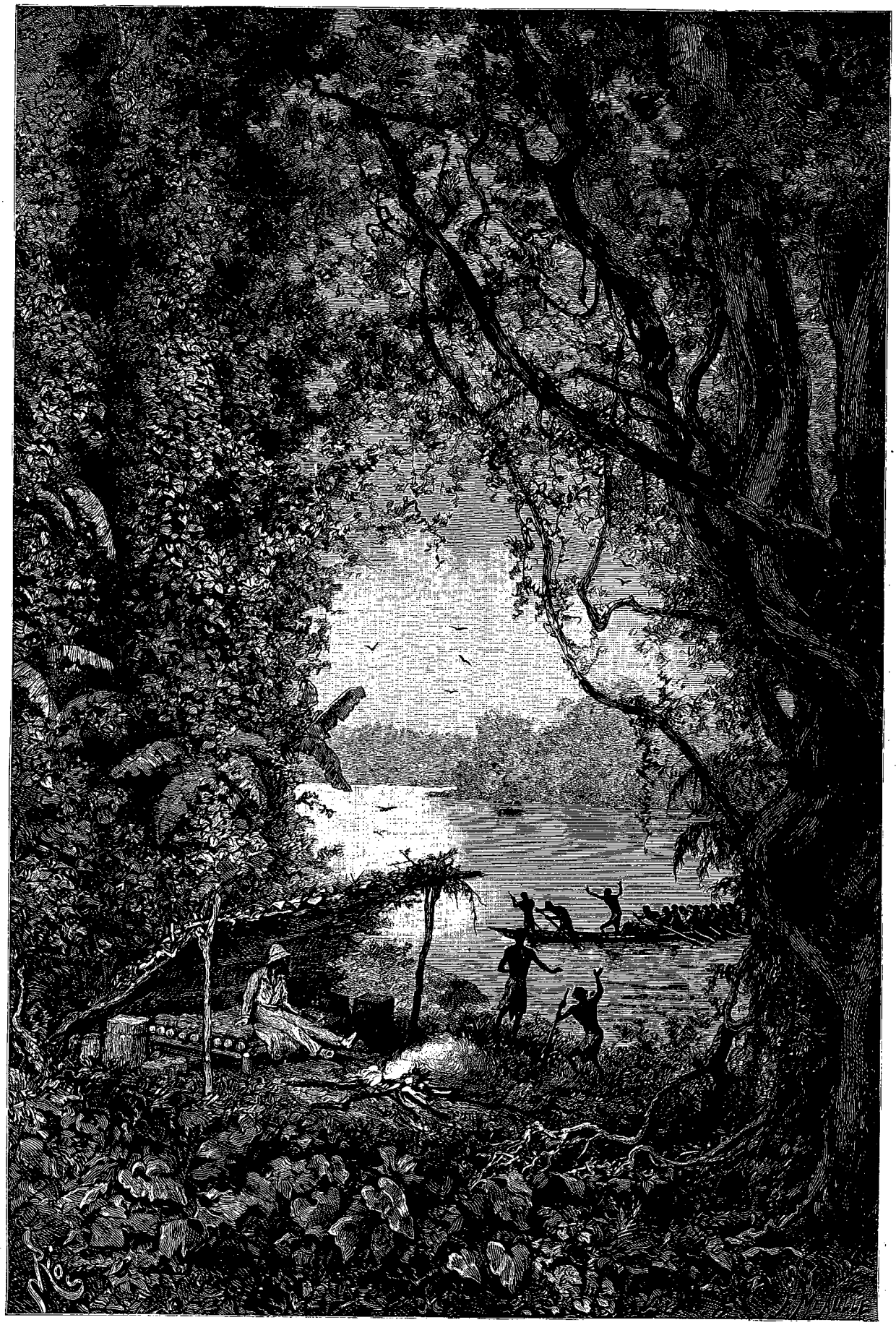
Cependant six jours se passent, et non seulement le messager Ndolla ne me ramène point de pirogue, mais il me laisse sans nouvelles, tandis que la durée de sa mission devait être de trois journées au plus. Je me décide à repartir moi-même le 12. Accompagné de Zabouré et de quelques hommes du village, je retraverse le fleuve et me dirige au sud, longeant la rive gauche.

Dès le lendemain on veut nous arrêter dans un village, auquel je conserve le singulier nom de Zalacone. J'ai seulement appris plus tard la signification du mot. Ayant, lors de ce premier voyage, demandé à mon interprète le nom du hameau que nous traversions, il me répondit « Zalacone », c'est-à-dire « pas connu » ou « je ne sais pas »; j'inscrivis naïvement ce nouveau nom propre. C'est à Zalacone que pour la première fois arrivèrent sur le haut Ogooué les M'fans-Makeys; ils étaient conduits par un chef qui descendit le fleuve jusqu'à la Remboé du Gabon, où il mourut. Cinquante années ont suffi aux M'fans pour étendre leur conquête plus ou moins pacifique de la rive droite de l'Ogooué sur une longueur directe d'environ trois cents kilomètres.

Nous réussissons pourtant à éviter tout retard, et dans la soirée du 13 nous arrivons au village chaké de Djocondo. Je trouve N'dolla et ses compagnons. Mon pauvre messager avait obtenu si faible créance que, soupçonné de tramer quelque surprise, il restait prisonnier malgré tous ses essais d'explication. Djocondo le délivre immédiatement sur ma demande; comme le chef me promet en outre pour le lendemain la pirogue que N'dolla était venu solliciter, je luis fais un cadeau considérable. J'apprends à mes dépens le lendemain les inconvénients d'une générosité anticipée; je suis en effet obligé de repartir sans pirogue ni même un guide.

Toutefois ce n'est pas impunément que, depuis plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Les cris d'un de mes hommes me ramment » (voy. p. 326). — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de deux mois, j'affrontais sans abri la saison des pluies. Éprouvé déjà par les fièvres lors de mes excursions à Booué, je pliais sous la fatigue de notre récent voyage en forêt. En dépit d'absorptions fréquentes d'ipéca et de quinine, j'allais subir la conséquence de ces nuits où, trempés d'humidité, nous étions obligés de sécher sur nous-mêmes linge et vêtements.

Quelques heures après avoir quitté Djocondo, un accès plus fort me saisit : en un instant je me sens incapable de continuer la route.

Les circonstances sont graves. Depuis le 3 juin Balla-Touré reste à l'arrière, isolé près de la rivière Lolo : sans doute Métoufa est allé le 7 lui renouveler ses vivres, mais leurs provisions doivent maintenant s'épuiser. Loin de tout village ils sont exposés à mourir de faim si personne ne se porte à leur secours. Toute hésitation devient impossible. Je vais moi-même rester en arrière, soigné par deux Chakès. Les autres accompagneront Zabouré et Denis. Il s'agit pour l'avant-garde, d'où le salut peut seulement nous venir, de gagner aussi vite que possible le premier village adouma. Zabouré, offrant au chef quelques marchandises en mon nom, expliquera la réconciliation assurée par moi entre les Pahouins et leurs ennemis ; il racontera mon voyage par terre, peindra notre situation difficile : je lui défends de revenir s'il n'obtient vivres et pirogues.

Mon brave guide me confie alors que la présence de Denis ne sera pas suffisante pour prouver aux Adoumas l'approche du chef blanc. Denis en effet a, comme les Pahouins, les dents limées en pointe et il porte à la nuque le tatouage aux sept raies. Je suis obligé d'abandonner mon fusil, dont le système est inconnu des noirs ; je remets à Denis magnésium et pièce d'artifice. Je n'ai plus d'ailleurs la force de surveiller les derniers préparatifs de ma petite troupe, qui exécute à regret l'ordre nécessaire du départ.

Passons maintenant sur les heures accablantes de ce découragement contre lequel la souffrance rend incapable de réagir. Mes deux Chakès, inquiets de me voir rester avec mon seul revolver en cas de défense, montrent encore toute la crainte que leur inspire mon impossibilité de prendre la moindre nourriture : pour la plupart des noirs, on le sait, l'homme qui refuse de manger est près de mourir. Après deux jours d'un délire fait de cauchemars je pus fixer mon regard sur le haut du fleuve, d'où nous attendons le salut. Le quatrième jour, enfin, vers midi, les cris d'un de mes hommes me raniment. Voilà bien la pirogue, et Denis, et mes braves Ossiébas : où donc est Zabouré ?

Denis me raconte alors l'arrivée chez le chef Djoumba, la grande palabre tenue par les premiers habitants du village, les sentiments de méfiance que n'ont pu dissiper offres, spectacles ni cadeaux. Le blanc, disait-on, ne voyage jamais par terre : sans doute mon fusil prouve qu'un blanc est venu dans le pays, mais ce blanc a été tué, puis dépouillé par les Pahouins, qui veulent encore essayer de voler une pirogue. Jamais un Adouma ne se laissera tromper à pareille ruse. Denis m'apprend ensuite la décision extrême de Zabouré, qui s'est remis en otage jusqu'à ma venue. Tandis que la pirogue obtenue par son dévouement descend nous chercher, Zabouré reste prisonnier au village de Djoumba. Si dans huit jours nous ne sommes point venus prouver la vérité de son message et le dégager de sa parole, il payera de la vie une générosité aussi désintéressée.

Profondément ému de cette marque de confiance chez un sauvage que je connais à peine, je donne immédiatement l'ordre du départ. Les pagayeurs adoumas font bien quelque difficulté pour descendre encore jusqu'au campement des abandonnés Balla-Touré et Métoufa ; malgré mon assurance ils persistent à se croire en pays ennemi puisqu'ils sont au milieu des villages pahouins : cependant le fils de Djoumba, qui commande la pirogue, nous cède, et le lendemain soir j'ai la joie de retrouver mes deux Sénégalais, dont le courage n'est nullement abattu.

On embarque les caisses de marchandises confiées à leur garde : à la grande satisfaction des Ossiébas nous remontons le fleuve. Le 18, en passant devant Zalacone, nous apprenons qu'à son tour le docteur Lenz suit péniblement la voie de terre. Le 20 au matin nous arrivons au village de Djoumba, où Zabouré, quoique toujours à la fourche, commence à se familiariser avec les gardiens.

Djoumba, qui a beaucoup entendu parler de nous depuis notre installation chez les Okandas, nous fait un cordial accueil. Chef plus influent encore sur les Ossiébas que Renoké ne l'est sur les Inengas, il tient à nous donner une haute idée de sa fortune. Il nous reçoit donc entouré de ses femmes et de celles de ses amis, qu'il nous présente comme siennes, nous donne en cadeau un superbe mouton, que nous recevons avec le plus grand plaisir, car cet animal est resté pour nous très rare dans le bas fleuve.

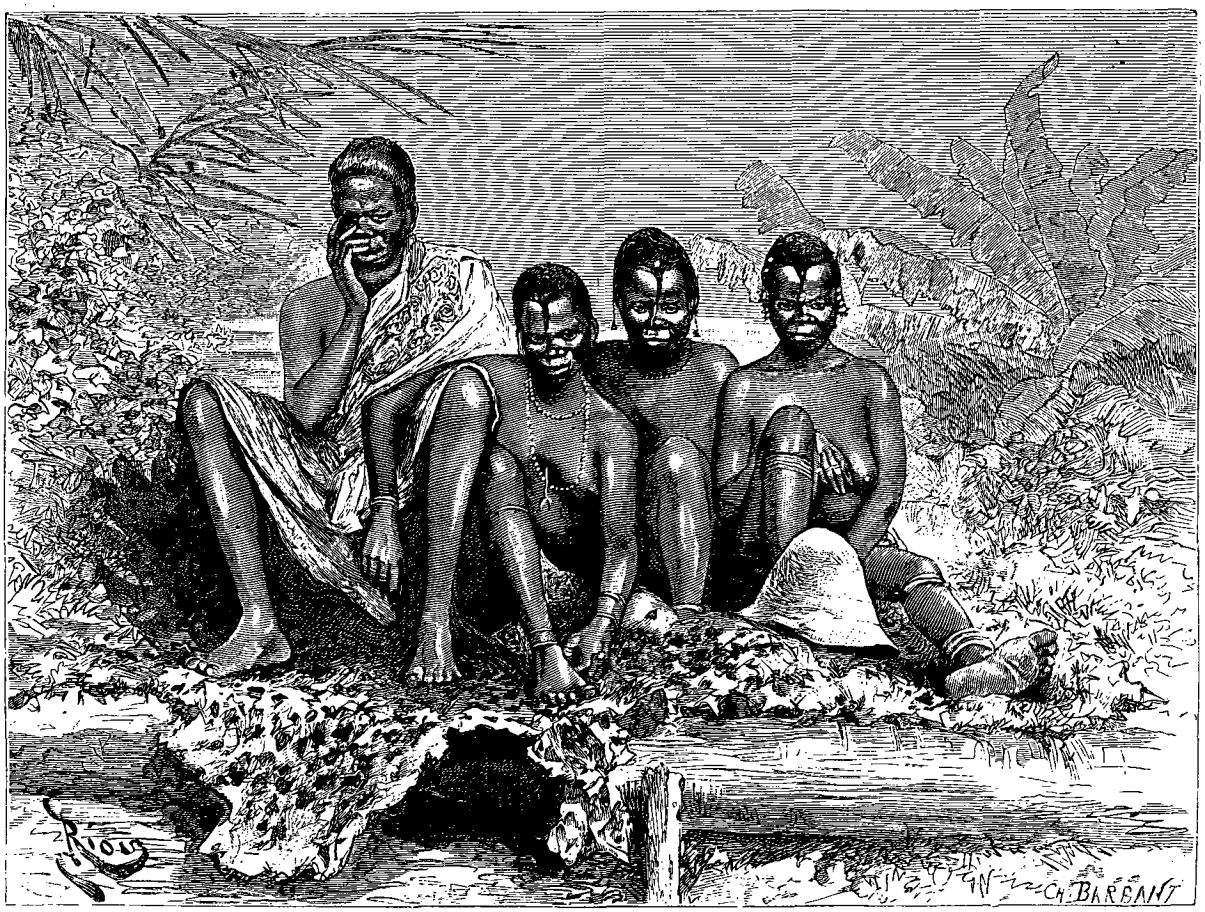
Notre arrivée coïncide avec la cérémonie curieuse de la circoncision, qui se pratique ici sur les sujets dont l'âge varie de dix-huit à vingt ans. Après l'opération ils sont revêtus de costumes féminins, c'est-à-dire chargés de bracelets ou colliers ; puis, leur visage étant barbouillé d'une sorte de chaux, on les porte en grande procession autour du village, tandis que la danse de tous les habitants évolue au son du tam-tam. Je les aperçois, après la promenade, réunis au pied d'un arbre du haut duquel un homme fait descendre dans leur bouche un gros morceau de viande bouillie. Ce singulier repas terminé, ils sont conduits dans une case à part, où ils vont vivre un mois séparés de la vie commune, avant de reprendre leur rang d'hommes dans le village.

Comme les Okandas, les Adoumas et autres peuplades de l'Ouest africain sont fétichistes. La pratique de la circoncision est chez eux indépendante de toute idée religieuse, bien qu'on puisse d'abord la prendre pour une sorte de baptême, à cause du changement de nom des opérés. Le peuple paraît généralement admettre l'existence d'un esprit bon et d'un mauvais esprit : on appelle le premier « Mancongo » et le second « Abambou ». Per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonne ne se soucie beaucoup de celui qui, bienfaisant par nature, n'attend pas qu'on le prie pour distribuer ses dons ; mais on cherche à se rendre propice le second, par des prières, des sacrifices, des vœux. Outre ces deux principaux esprits, quantité d'objets, d'animaux, de localités même, sont sacrés ou « fétiches ». Les hommes profitent de cette croyance, qu'ils ont développée tout à leur avantage : il est curieux de voir, par exemple, que la chair des animaux supérieurs est « fétiche » pour les femmes, de sorte que seuls les hommes peuvent s'en régaler dans leurs festins. Le peuple croit encore à la persistance de la vie de l'esprit après la mort : le souvenir des ancêtres est religieusement gardé dans chaque famille ; on se transmet fétiches, ornements, armes. Faute d'honorer la mémoire des parents morts, ceux-ci se vengeraient par un châtiment inévitable.

Cependant je me sépare avec regret de Zabouré, qui redescend aussitôt à son village, emmenant ses hommes, largement rétribués. Djoumba m'assure qu'il pourra me fournir des pirogues quand je voudrai moi-même repartir. Le meilleur accueil nous est d'ailleurs continué. Djoumba n'épargne ni cadeaux, ni soins, ni même offres galantes, mettant à notre disposition ses femmes aussi



Djoumba et ses femmes. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

bien que celles de ses amis. J'accepte les services d'une cuisinière : c'est Malonga, la propre fille de Djoumba, qui se présente et ne me cache guère son désir de pénétrer plus avant dans mon intimité. Quand j'écris, elle vient me prier de lui noircir les sourcils avec mon encre ou de lui dessiner son nom sur la poitrine ; elle me fait souvent encore la confidence que les chefs auxquels son père veut la marier ne lui paraissent point assez puissants. Cependant, voyant que mes faveurs journalières se bornent à ce bariolage de sourcils et de poitrine, elle se rejette sur Denis et mes Sénégalais, tant que ceux-ci peuvent lui faire à mes frais des cadeaux. Puis, comme notre approvisionnement diminue, elle cherche et trouve des favoris plus riches et plus généreux, sans abandonner pourtant ses anciens amis. Elle pousse si loin la mémoire du cœur que, lorsque son père a résolu définitivement de la marier, elle pose ses conditions et se réserve une liberté qu'on ne prend chez nous qu'en violant sa parole.

Mais je suis informé qu'un chef voisin venu pour solliciter l'alliance de cette même Malonga repart évincé vers son village. Je fais part à Djoumba de mon désir de profiter d'une occasion aussi bonne ; continuant mon exploration, je vais laisser ici mes marchandises et deux hommes ; Denis et moi pousserons jusqu'à Doumé, but de notre reconnaissance.

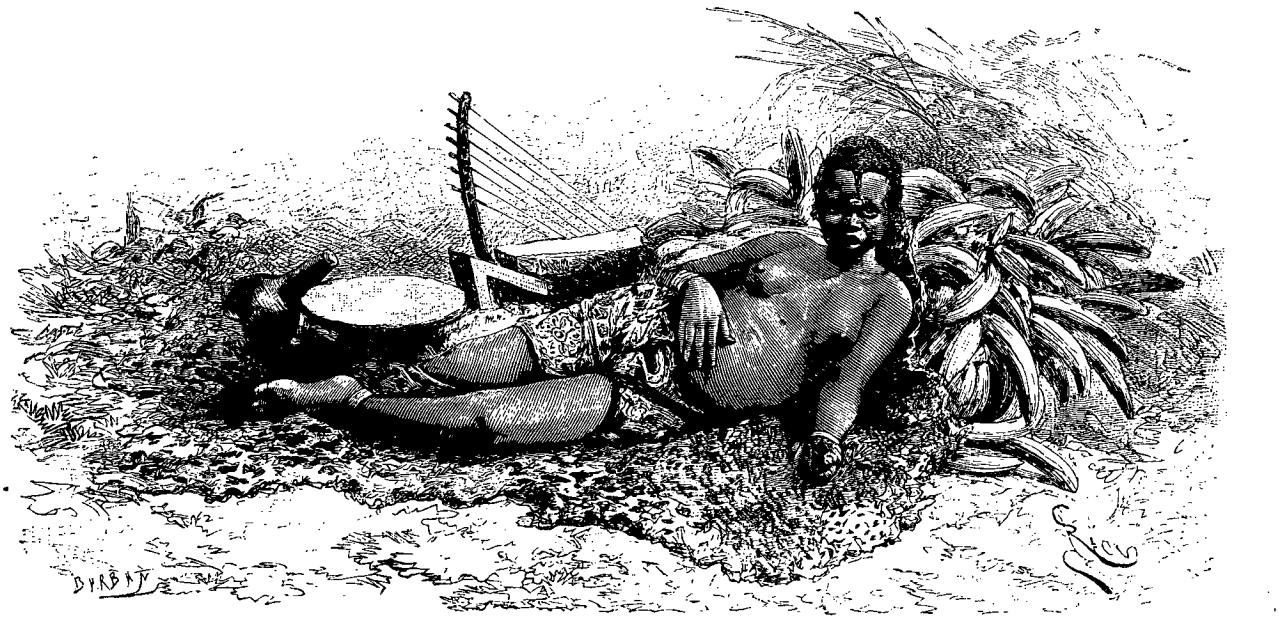
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur ces entrefaites, le 23 juin, le docteur Lenz me rejoint chez Djoumba avec une pirogue que je lui ai fait envoyer par Mata, chef adouma. Il part le lendemain même, et moi le 25. En traversant ainsi le pays des Adoumas, dont j'aurai meilleure occasion de parler plus tard, nous faisons pour ainsi dire route ensemble, car tantôt sa pirogue, tantôt la mienne, prend les devants.

J'arrive d'abord au village de N'doumba, où mon conducteur et ses hommes, ennuyés de voir que je veux passer outre, réclament leur payement. La situation est délicate, car ils n'ont point rempli leur engagement de me guider jusqu'à Doumé, et cependant j'ai profité d'eux pendant cette première partie du voyage. Comme je ne veux pas avoir l'air de retenir à mon avantage les marchandises que l'interruption de leurs services les empêche de mériter, je réunis mes pagayeurs, chef en tête; je leur montre les objets promis, et, tandis que chacun regarde d'un œil de convoitise ce qui lui est destiné, je fais jeter le tout au feu. Les gens de N'doumba, témoins de la scène, s'offrent aussitôt à remplacer les mécontents : ces nouveaux pagayeurs acceptés, le voyage continue.

Le 27 je m'arrête à N'ghémé, le 28 à Cumba Manjilo, toujours précédé ou suivi par le docteur Lenz. Le 29 au matin j'arrive premier à Booué, petite chute d'environ 1m,50 aux basses eaux, qui est à peine un rapide lors des crues.

Favorablement situé pour l'établissement de notre nouveau quartier général, Doumé doit rester la limite de ma reconnaissance en pays inconnu. Tandis que le docteur Lenz va tenter un dernier effort pour remonter plus avant le fleuve, je redescendrai et essayerai de nouer des relations amicales avec les Adoumas.



Malonga. — Dessin de Riou, d'apres une photographie.

A vrai dire, je n'ose trop compter sur le succès. Je me trouve sans interprètes suffisants au milieu d'une peuplade bien moins intéressante à première vue que les Inengas, les Bakalais et surtout les M'fans. Les Adoumas, petits de taille, gras, lourds, paresseux et probablement lâches, ont leur insouciance entretenue par le peu d'efforts que nécessite l'existence dans un pays si fertile.

Je vais aussitôt recommencer ma campagne électorale, dont le succès chez les Okandas et les M'fans nous a permis cette rapide prise de possession du pays.

XII

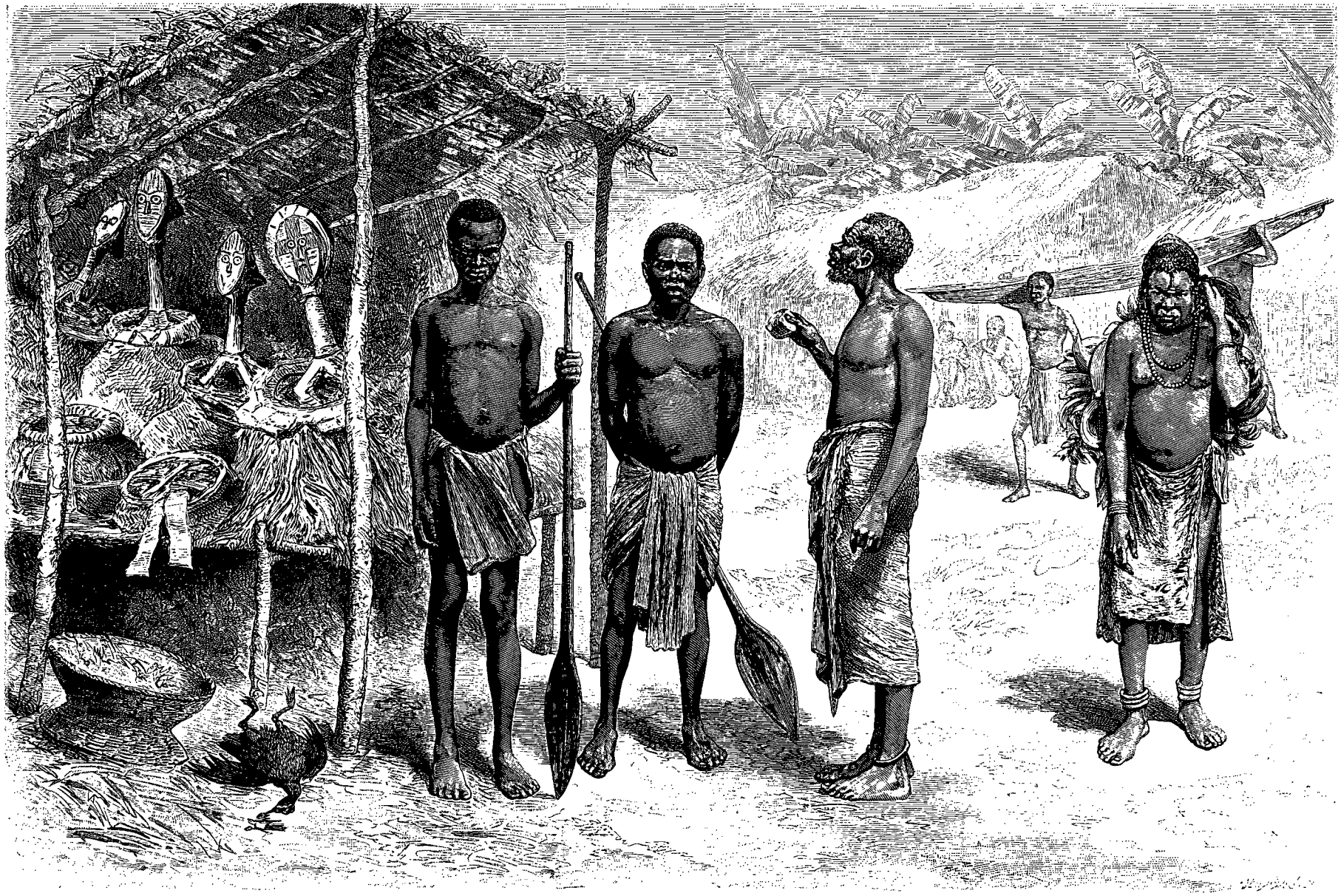
PREMIER ÉTABLISSEMENT AU PAYS DES ADOUMAS

Revenant sur mes pas, je m'arrête aux différents villages adoumas du parcours, et, faisant venir tous les chefs voisins, je tiens palabre pour m'assurer pirogues et pagayeurs et régler toutes les conditions des futurs transports.

Je trouve le meilleur accueil. Les Adoumas, qui, malgré leurs hostilités avec les M'fans, n'ont point cessé de risquer de temps en temps la descente du fleuve en pirogues moussiques, se souviennent de la bonne renommée dont nous jouissons chez les Okandas. Le point noir reste toujours pour eux la crainte des Pahouins; mais, sur mes assurances réitérées que la paix est conclue, ils ne me paraissent point éloignés de se prêter à mon projet. Au village de Nghémé on me promet trois pirogues; une autre m'est garantie par les gens de N'doumba.

A ce moment N'doumba lui-même arrive. J'avais laissé ce chef à Lopé, chez les Okandas; il ne devait remonter le fleuve qu'avec le convoi complet de nos bagages, à l'époque favorable, et quand j'aurais envoyé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'invocation aux fétiches (voy. p. 331). — Dessin de Riou, d'après des documents de M. Jacques de Brazza

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ma troupe de pagayeurs adoumas. Quel grave motif a donc pu lui faire devancer le temps et risquer ainsi seul le plus dangereux voyage?

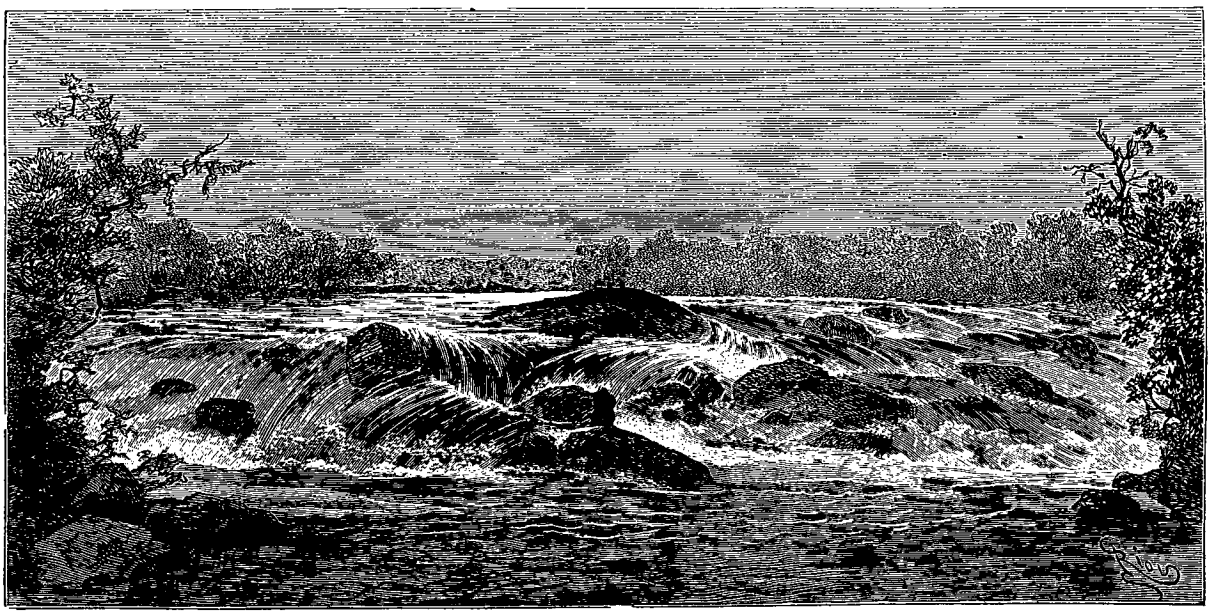
Il ne sait me donner aucune raison valable. Alléguant uniquement son impatience à rester en pays étranger, il garde une parfaite réserve sur ce qui concerne les Okandas.

Mon inquiétude grandit lorsque, les jours suivants, je constate chez tous les Adoumas une froideur d'accueil inaccoutumée. Leur premier entraînement tombe sans qu'il me soit possible de découvrir une vraie cause à ce revirement d'opinion.

Mais voici que N'doumba, après avoir fait renvoyer chez Djoumba ma grande pirogue, me refuse l'embarcation promise. Je me trouve donc, avec mon interprète et un laptot, séparé du village de Djoumba, où est resté mon autre homme, gardant les marchandises. Je commence à témoigner une impatience qui inquiète N'doumba.

Sous prétexte de me procurer la pirogue dont j'ai besoin et qu'il ne peut me fournir lui-même, celui-ci me conduit alors chez un de ses amis, chef de village sur la rive opposée : tandis que je suis en pourparlers avec le compère, il retraverse le fleuve et me laisse seul.

Deux jours encore je me vois berné de promesses dont la réalisation n'arrive pas. Il faut décidément sortir de cette impasse. Je fais mander le chef, qui, m'ayant fourni des vivres, a la naïveté de solliciter un cadeau en échange. Après m'être une dernière fois expliqué, et bien que mon sauvage paraisse ne point m'entendre quand j'affirme être venu chercher non des vivres, mais une pirogue, je fais jeter au feu les objets promis en payement : puis le chef lui-même est saisi par Denis,



Chute de Booué (voy. p. 328). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

qui lui administre une légère correction. L'effarement des habitants est alors à son comble; une panique les saisit; ils s'enfuient à toutes jambes, le chef fustigé en tête : malgré l'ennui de la situation, mes deux hommes et moi éclatons de rire en nous trouvant tout à coup maîtres absolus du village.

Cependant, amarrée à l'autre rive, en pleine vue par conséquent, quoiqu'à une centaine de mètres de distance, la pirogue de N'doumba nous nargue. Un seul parti reste à prendre. Balla-Touré ne sait pas nager, et je vois que Denis craint de tenter l'entreprise. Armé de mon revolver, je me jette moi-même à l'eau : me voici faisant force de bras pour couper le courant. Quand j'arrive sur la berge et que j'entre au village, ma colère tombe encore. Personne sur qui l'exercer! Tout le monde a fui; dans mon costume de très primitif conquérant, je me promène au milieu des cases vides. Mes recherches ne me font découvrir que deux hommes, blottis dans un coin, et que je conduis tout tremblants à la pirogue.

Balla-Touré et Denis sont aussitôt recherchés; nous descendons le fleuve; mes pagayeurs improvisés nous font naturellement chavirer deux ou trois fois dans les rapides; enfin, le 11 juillet, nous arrivons chez Djoumba, et mon inquiétude se calme un peu quand je vois à flot la pirogue promise.

Sur ces entrefaites revient le docteur Lenz, encore moins satisfait que moi. Parvenu jusqu'au confluent de la rivière Sébé, il s'est vu soudain abandonné par ses hommes; il rentre maintenant en Europe, pour rétablir une santé délabrée par trois ans de fatigues et de privations vaillamment supportées. Le 11 juillet est notre jour d'adieux; je reste de nouveau seul blanc dans le pays.

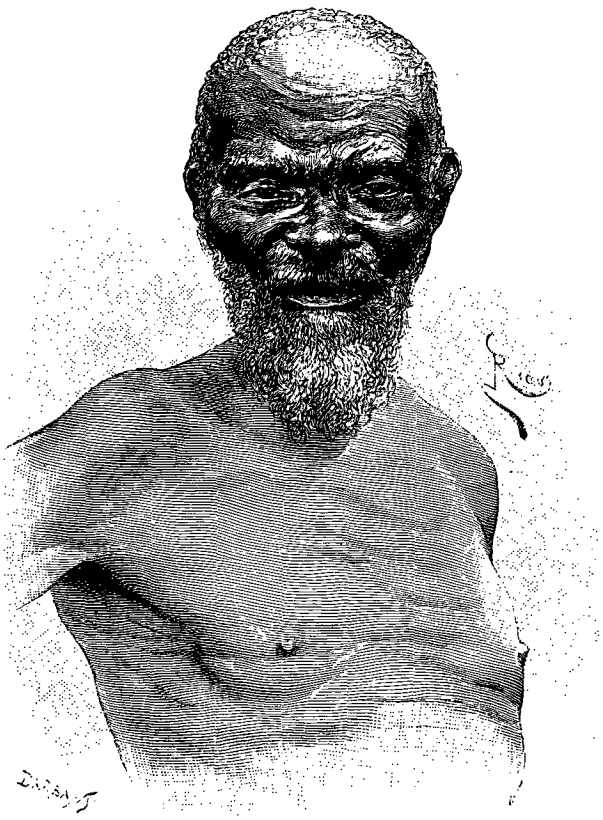
Mais le temps s'écoule, et la pirogue promise ne se termine pas. Fatigué d'un retard qui menace de se prolonger encore, j'élève le ton et signifie à Djoumba que si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans quatre jours il n'a pas tenu parole, je suis résolu à le quitter, bien que nous n'ayons à notre disposition que notre insuffisante petite pirogue.

Djoumba part alors, soi-disant pour se mettre en quête d'une pirogue immédiatement prête, en réalité pour nous laisser reprendre tout notre calme. J'attends six jours. Comme, à son retour, Djoumba a l'audace de nous payer encore de vagues promesses, je m'embarque, voulant, en dépit de cette mauvaise volonté générale, tenter la descente du fleuve.

Nous éprouvons, avec l'ennui de nous être ainsi donnés un ultimatum, l'inquiétude que nous inspire la traversée des prochains rapides. Tout à coup, quand nous passons à la hauteur du dernier village ossiéba, nous sommes hélés de la rive. Le chef nous assure pirogue et pagayeurs si nous consentons à nous arrêter trois jours. Après avoir fait des menaces pour le cas de promesses non tenues, nous acceptons et accostons la plage de Djocondo le 26 juillet.



Le chef N'doumba. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le lendemain une nouvelle fâcheuse se répand. Le docteur Lenz vient d'être assailli à coups de fusil près de Bouno, village ossiéba, où Naaman n'a d'ailleurs pas voulu me conduire. Cette attaque reste pour nous inexplicable; en tout cas, il est urgent que MM. Ballay et Marche soient prévenus. J'obtiens heureusement du chef que ses deux fils conduisent à Lopé Métoufa, chargé d'un message : les fétiches vont être consultés et le départ aura lieu. Le chef prend la crécelle qui sert à réveiller les esprits et il demande avis aux crânes de ses ancêtres. Leur réponse, sollicitée par l'offre d'un panier de bananes, est pleinement favorable. Les jeunes gens se coupent alors quelques touffes de cheveux, un ongle à chaque pied et à chaque main, puis s'inclinent devant leur père. Gravement celui-ci recueille mèches et rognures; il les réunit en un paquet, qu'il place avec pompe dans la hutte des idoles. Nos voyageurs n'ont désormais rien à craindre.

Disons tout de suite qu'en dépit des fétiches et de leur bonne réponse, mon pauvre Métoufa ne s'acquitta point aussi simplement de sa mission. Ayant eu l'imprudence de débarquer un instant en pays ossiéba pour renouveler amitié avec quelque chef de village, il ne retrouva ni pagayeurs ni pirogues. Dépourvu de marchandises, il dut avancer péniblement par terre, invoquant, pour se procurer des vivres, l'alliance générale que les blancs venaient d'établir; il ne parvint qu'à bout de forces au quartier où nos amis attendaient si impatiemment les nouvelles de notre expédition.

A Djocondo cependant la pirogue promise reste toujours en chantier et, tandis que je m'applique à tromper mon ennui, je reçois la visite de Djoumba. Il paraît honteux du manque de foi dont il a fait preuve; je lui réponds qu'au lieu de me faire remonter à son village, comme il le désire, il peut donner l'ordre que la pirogue me soit ici descendue.

J'apprends tout à coup que le drôle dissuade sous main mon chef de me fournir les moyens de départ.

La patience devient ridicule. A la palabre qui se tient alors je ne puis m'empêcher de secouer un peu vivement Djoumba. Celui-ci, furieux surtout de ce que je l'aie fait saisir par Balla-Touré, « mon esclave », s'éloigne en déclarant qu'il tirera fétiche contre moi.

Le soir pourtant je crois à la réconciliation, car une de ses femmes vient m'apporter une assez grande quantité de vin d'ananas, que je bois avec plaisir. Mais un malaise général et des vomissements suivent mon repas. Tout le monde est persuadé que le fétiche de Djoumba réussit; pour moi, je crains un empoisonnement et je maudis ma confiance.

Le lendemain je me sens incapable de sortir de ma case; les jours suivants j'achève de perdre toute force. Très inquiet alors en trouvant sa responsabilité engagée en trop forte mesure, le chef consulte ses fétiches; aucun moyen de guérison n'est indiqué. Notre homme redoute enfin que les blancs ne viennent avec des forces considérables lui demander compte de ma mort survenue en son village. La crainte d'une guerre avec des ennemis inconnus fait plus que toutes mes promesses et mes offres. Une pirogue m'est aussitôt amenée; mes Sénégalais m'y transportent; sur l'ordre formel du chef, quatre pagayeurs indigènes s'embarquent avec nous et sont prêts, bien qu'à contre-cœur, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous conduire. Mais voici qu'après un temps fort court de descente, je surprends déjà chez eux certains signes inquiétants. Quand le guide m'exprime le désir de descendre à terre, prétextant que manger en pirogue est fétiche, je refuse ; son insistance me fait comprendre son plan : je suis sans forces au fond de l'embarcation, et toute marche m'est impossible ; il s'agit de nous abandonner sur la rive ; tandis que nous resterons condamnés au plus extrême embarras, mes habiles coquins, délivrés de leur voyage en pays pahouin, retourneront tranquillement à leur village, où peut-être ils se réjouiront avec le chef de s'être si facilement débarrassés de moi.

J'ordonne que l'on ne s'écarte point du milieu du fleuve. Denis qui se place à l'avant, Balla-Touré qui reste à l'arrière, pagayent de façon à paralyser tout effort des quatre Adoumas. Nous allons ainsi quelque temps encore ; puis, comme nous approchons du territoire ossiéba, je vois que mes indigènes sont décidés à tout risquer. Ils impriment à la pirogue un violent mouvement d'oscillation ; ils veulent la faire chavirer et profiter de notre désarroi pour gagner la rive à la nage.

Dans l'état où je me trouve c'est une question de vie ou de mort. Denis et moi prenons nos armes ; je fais com-

Étendu dans le fond de la pirogue. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

prendre au chef que je vais ne point l'épargner s'il continue ; menace inutile. Je tire à raser l'oreille de mon récalcitrant. Enfin, au moment où la pirogue, toujours balancée, va chavirer, nos deux coups partent, et deux noirs tombent à la renverse dans le fleuve ; les autres, sautant d'un bond, parviennent à s'enfuir, sans que nous voulions les frapper.

De nouveau nous voici réduits à nos seules forces pour le passage des rapides : encore suis-je incapable de tout travail. Étendu dans le fond de la pirogue, je laisse Denis et Balla-Touré garder tant bien que mal la direction de notre marche. Le soir même, nous arrivons sur la plage de Zabouré : n'ayant point la force de gagner les cases, je reste à la rive. Dès le lendemain matin, Denis part au village, il va chercher Zabouré, qui du moins me permettra de garder quelque temps de repos.

Cependant un bruit de chants nous arrive du fleuve. Nous écoutons les voix qui approchent. A n'en pas douter, de nombreux pagayeurs remontent, escortant un convoi. Bientôt, à un détour, une véritable flottille nous apparaît. Quelle joyeuse stupéfaction quand nous pouvons reconnaître dans l'une des vingt-deux pirogues okandaises MM. Ballay et Marche suivis de nos marchandises !

Sur le moment, j'oublie mon mal, tant est grande la

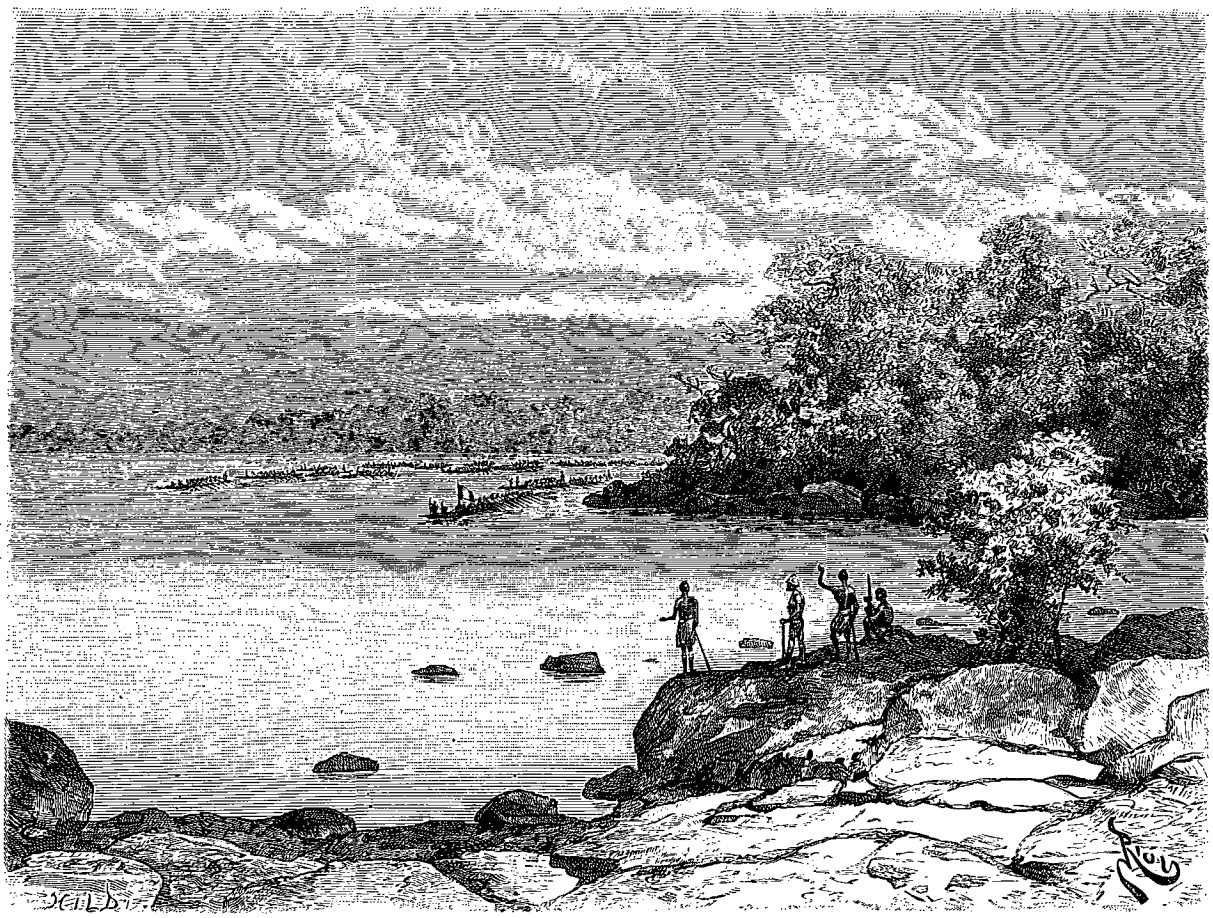
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

joie d'embrasser ceux dont une absence de trois mois m'a séparé. Tout s'explique cependant. Les Okandas, mécontents de mon départ chez les Ossiébas et Adoumas, ont manœuvré près de ces derniers pour que je fusse privé de tout moyen de transport; ils ont voulu remonter eux-mêmes notre convoi, s'étant d'ailleurs opposés à un complet départ, puisque Hamon est encore à Lopé, où il garde le reste des marchandises; N'doumba leur a servi d'émissaire.

Je comprends alors le brusque retour de ce chef et le revirement qui en fut la conséquence. Enfin nous sommes réunis : hors d'état de garder la direction du voyage, je puis confier pleins pouvoirs à M. Ballay; je n'ai plus à craindre pour la sûreté générale.

Le soi-disant empoisonnement de Djoumba n'est autre chose en réalité qu'une fluxion de poitrine rendue très dangereuse par mon état d'affaiblissement. M. Ballay songe à rester chez Zabouré jusqu'à ce que je reprenne quelques forces. Je supplie tant et si bien que, sur ma promesse de rester absolument passif dans ma pirogue, il consent à remonter le fleuve. Nous partons pour Nghémé, où l'on établira provisoirement le nouveau quartier général.

Cependant mon triste état de santé suggère à M. Ballay le meilleur moyen de faire avancer rapidement tant de pirogues et de monde. Il ordonne au chef de mon embarcation de partir en avant sans s'occuper du convoi. et de ne s'arrêter qu'à Nghémé, où je dois arriver au plus vite. Les autres Okandas, sachant qu'un marché d'esclaves est ouvert chez les Adoumas, font naturellement tous leurs efforts pour ne point se laisser distancer ; la rapidité des pagayeurs est ainsi doublée.



Arrivée de MM. Ballay et Marche. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Le voyage s'effectue régulièrement : mes hommes, furieux contre les Adoumas, partent chaque matin avant le soleil, tandis que je reste à peu près inconscient des bons soins dont je suis entouré. Nous arrivons le 24 août à Nghémé. Malgré toutes mes instances, M. Ballay me fait transporter dans une case arrangée au mieux, où, durant un mois et demi, la maladie va me tenir.

XIII

SÉJOUR A NGHÉMÉ. — MM. BALLAY ET MARCHE. DE LOPÉ A NGHÉMÉ. — RETOUR A LOPÉ.

Incapable de prendre pour nourriture autre chose que l'eau où l'on me fait bouillir des cannes à sucre, je reste un mois à inspirer les plus vives craintes. Les pages de journal écrites par M. Ballay à cette époque me montrent la réalité du danger couru. Une tension

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nerveuse extraordinaire, tout en paralysant mon énergie, me rend plus sensible au mal. Un long mois de soins dévoués permet enfin à mes amis de se dire mes sauveurs.

Entré en convalescence, je reçois les chefs adoumas, convoqués dès notre arrivée par M. Ballay et accusés de ma maladie; ils vont tâcher de me faire oublier le souvenir des mauvais jours. Une de leurs meilleures attentions est de défendre aux gens du village de préparer près de nous leur huile de palme, dont l'odeur me devient insupportable. Je commence à me nourrir de lait et de miel; quelque distraction m'est donnée.

Chaque jour, deux hommes transportent mon lit de bambou devant ma case, à l'ombre d'un grand arbre qui surplombe la rivière. Les indigènes viennent en foule me donner des marques sinon d'intérêt véritable, du moins de sympathique curiosité. Mes regards embrassent l'horizon de collines qui enserrent ces vastes plaines, pays d'abondance. Le vert sombre de la forêt est semé de larges taches plus claires; je découvre partout plantations de manioc, de pistaches, de palmiers à huile, de bananiers. De mon tranquille observatoire, j'assiste aux ébats des moutards; le chef m'envoie chaque jour ses enfants, qui se trouvent contents d'avoir un spectateur à leurs jeux. A mes pieds s'alignent les pêcheurs à la ligne; sur les bancs de sable on jette l'épervier; j'assiste au retour des chasseurs, qui ne manquent point de rapporter quelque belle pintade; devant moi passe le défilé des femmes, allant aux plantations, robustes sous leur lourde charge.

Mes amis s'épuisent à m'entourer d'une constance de soins qui calment peu à peu ma souffrance nerveuse.

Ils se sont acquittés avec une adresse parfaite de leur difficile mission et me racontent leur voyage....

J'étais remonté seul, pour ainsi dire sans armes, courant par suite un faible danger que mon passage provoquât une résistance hostile. MM. Ballay et Marche, après avoir consolidé l'alliance des principaux chefs okandas, sont partis suivis de cent cinquante hommes, que les belliqueux Ossiébas considéraient depuis longtemps comme ennemis.

Après un bon accueil de Naaman à Booué, le convoi est parvenu à la hauteur de villages que je n'ai point visités et où le docteur Lenz a dû repousser une attaque. Soudain les rives se sont garnies d'indigènes armés en guerre : dans nos pirogues, nos hommes prenaient déjà les fusils; la lutte générale était imminente, quand la présence d'esprit de MM. Ballay et Marche a tout sauvé. Se détachant du convoi sur une seule pirogue, conduits par un petit nombre de pagayeurs non armés, mes braves compagnons ont en effet gagné la rive et sont venus le plus simplement du monde, au milieu des Pahouins stupéfaits, tendre la main aux chefs, en signe d'amitié.

Pendant le voyage M. Marche a surmonté toute fatigue. Maintenant encore il va partir en reconnaissance, tandis que M. Ballay prendra lui-même près de son malade quelque temps de repos nécessaire.

L'exploration de Marche en amont de la chute de Doumé doit nous fixer sur la situation du fleuve et les dispositions des indigènes riverains. Il quitte Nghémé le 17 septembre, fait une course de 125 kilomètres, dépassant ainsi Doumé de 94 kilomètres; à la chute de Mopoco il laisse sa pirogue et poursuit par terre jusqu'aux rapides de Doumba-Mayala. Il ne s'arrête qu'à 70 kilomètres de la rivière Sébé, point extrême atteint par le docteur Lenz.

Nous apprenons ainsi que l'Ogooué est navigable sur une longueur de 71 kilomètres, entre Doumé et le confluent de la rivière Leboka, et que, sur les 31 kilomètres suivants, on retrouve encore quelques rapides. Mais à partir de Doumba-Mayala — au dire des indigènes, — l'Ogooué redevient navigable jusqu'à la chute de Machogo ou Poubara, en amont de son confluent avec la rivière Passa.

Par un affluent de gauche, la rivière Libombi, il semble que ce pays soit en communication avec la côte de l'Atlantique ou le bassin du Congo. Moins peuplées que le pays des Adoumas, les rives du haut Ogooué sont habitées par des tribus bangoués, mbambas, ondoumbos et andjanis, tribus qui ne paraissent point hostiles, mais qui malheureusement n'offrent aucune ressource en fait de moyens de transport.

Le récit de M. Marche nous prouve donc que les Adoumas ont sans conteste le monopole des transports sur le haut fleuve; le besoin de pirogues et de pagayeurs nous met à leur discrétion. D'un autre côté, comme nos rapports avec les indigènes sont difficiles par suite du manque de bons interprètes, il ne sera pas mauvais de prolonger ici notre séjour.

Cependant il faut que l'un de nous aille rechercher nos compagnons laissés à Lopé; les Okandas en effet ne veulent pas redescendre seuls le fleuve, de crainte des M'fans Ossiébas. Je me décide à partir moi-même. Le docteur Ballay aura charge de notre quartier général et se reposera des corvées précédentes; M. Marche consacrera spécialement son temps aux études d'histoire naturelle. Pour moi, je compte profiter de ce voyage, aller et retour, pour reprendre mes travaux géographiques interrompus depuis notre départ de Lopé.

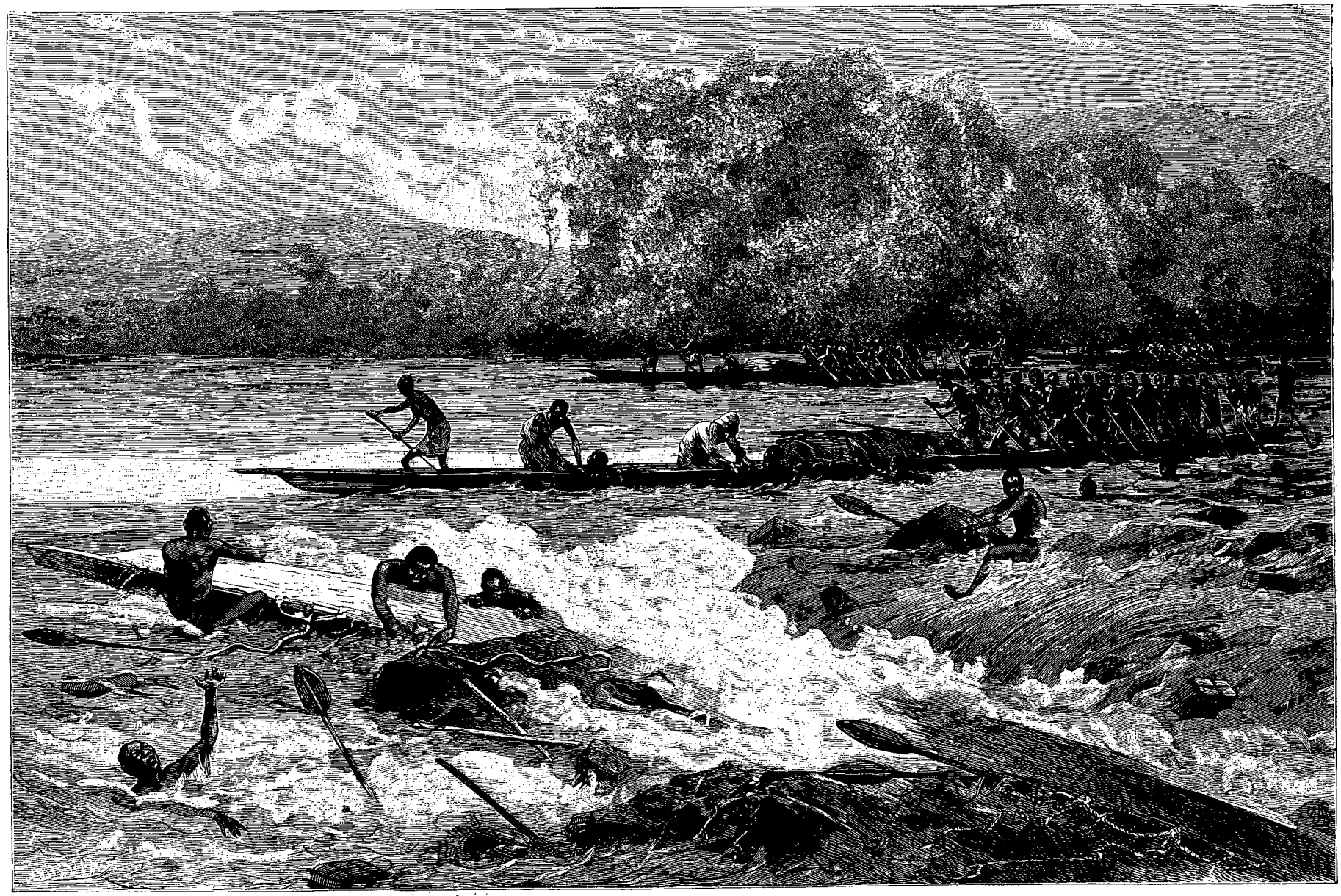
Je quitte Nghémé le 27 octobre avec deux pirogues et Boaya, chef okanda, qui jusqu'à présent m'a suivi. Je sais d'ailleurs que les pirogues okandaises restées à Boundji sont prêtes à la descente.

Le 28 j'arrive à Boundji, où le rusé Djoumba m'a si longtemps berné de promesses. Mais il comprend maintenant tout l'intérêt qu'il peut trouver à une parfaite intelligence avec les blancs : aussi vient-il de lui-même me demander l'oubli des injures. On pense quelle est ma joie de tenir cette solennelle palabre amicale.

Le lendemain, nous nous relançons au cours rapide du fleuve. Dix pirogues d'Adoumas se sont jointes aux pirogues okandaises; notre flottille compte maintenant trente-deux embarcations, montées chacune par plus de trente hommes.

Il me faut une naïveté constante de bon vouloir pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



N'guémi se noie dans les rapides. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne pas remarquer la troupe d'esclaves que ramènent nos Okandas. Ces malheureux, au nombre de cent quatre-vingts ont tous les mains prises dans un carcan de bois: ni vieillards ni même enfants en bas âge ne sont exempts de cette sorte de cangue. Mon intervention indirecte les affranchit de ce supplice, mais le temps n'est point venu encore de tenter une libération. Je dois fermer les yeux quand, près des passages dangereux, les indigènes descendent à terre poussant devant eux la longue file de leurs futurs travailleurs prisonniers.

Le 30, à midi, nous passons devant le confluent de la rivière Lolo, et, le soir à cinq heures, nous établissons notre campement au confluent de l'Ivindo, sur l'île Landjé. C'est ici que les attaques des Ossiébas ont arrêté MM. Compiègne et Marche. Je fais quelques observations astronomiques pour déterminer la position de l'île.

Le 31 nous nous engageons dans les rapides. J'ai soin d'abord de maintenir ma pirogue à quelque distance du convoi pour m'assurer une surveillance d'ensemble. Bientôt cependant l'ordre se rompt et je vois chavirer l'embarcation du chef N'guémi. Je crie de porter secours aux esclaves, que leurs liens rendent incapables de tout effort, tandis que les pagayeurs luttent à grand'peine contre la violence du courant et que N'guémi lui-même est roulé dans le tourbillon. Personne ne paraît s'occuper des malheureux en détresse. J'ordonne aux miens de se porter à l'avant. Toutes les pirogues s'écartent: je parviens à repêcher quelques demi-noyés; puis, comme je veux me lancer sur les traces de N'guémi, je me heurte au refus de mon chef et des pagayeurs. J'ai beau faire œuvre de tous les moyens de persuasion, expliquer que c'est pour nous un devoir de secourir ceux qui nous accompagnent, dire que notre pirogue n'est pas trop chargée pour essayer sans chances de succès le sauvetage, m'écorcher le poing sur le dos de tous mes obstinés, pas un ne bouge. Nous voyons N'guémi, qui d'abord est parvenu à se cramponner à une roche, glisser, entraîné par le flot; deux ou trois fois encore il paraît au milieu de l'écume; enfin le torrent l'entraîne, perdu pour nous.

Zaboure (voy. p. 322-333). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Soudain, sur toutes les pirogues, un concert de lamentations éclate.

Comme le soir est venu, nous descendons à terre et j'assiste alors à la scène la plus ridicule de désespoir.

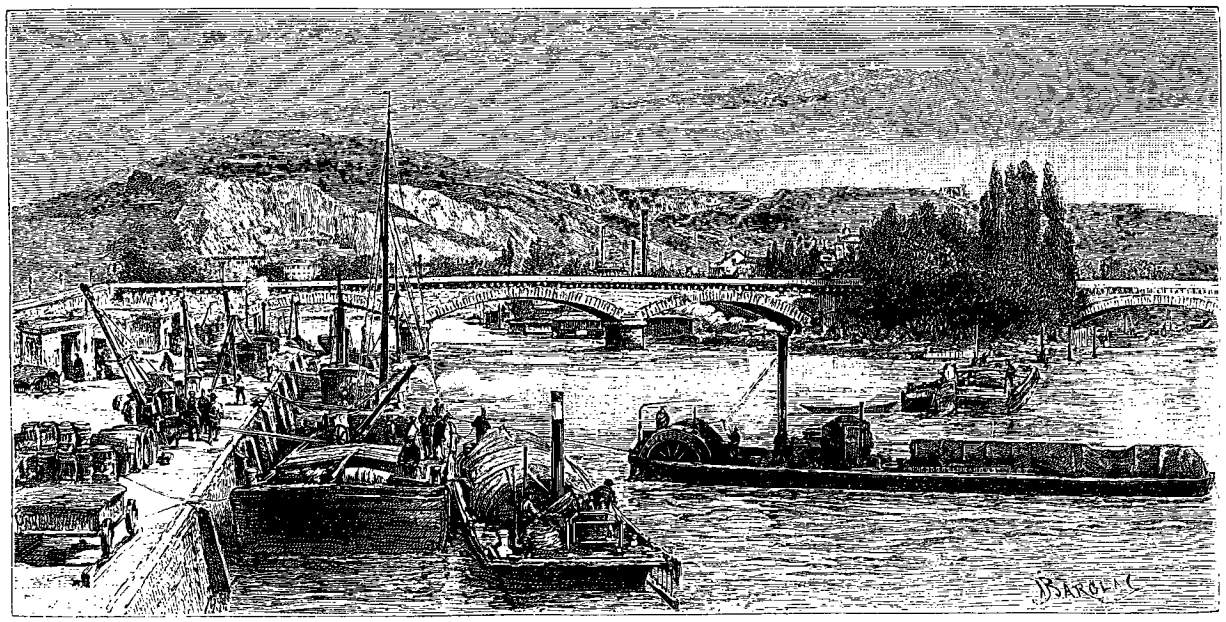
Tous mes hommes affectent la plus grande douleur pour la mort de N'guémi. On pleure, on crie; plusieurs se roulent sur le sol. J'essaye de faire comprendre à tous ces faux désolés que la mort du chef a été causée surtout par leur manque de courage; les gémissements redoublent; je suis enfin obligé de m'éloigner, pour ne pas me laisser gagner par la colère.

Après cette mauvaise nuit, passée à quelques kilomètres de la rivière Ofové, nous repartons; dans l'après-midi du lendemain nous arrivons à Lopé.

SAVORGNAN DE BRAZZA.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Rouen, prise du nouveau pont. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

ROUEN,

PAR M. EUGÈNE NOEL.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Assis poétiquement au bord de la Seine, les pieds dans l'eau, sur un coteau faisant face au midi, Rouen (autrefois *Ratumakos*) voit son beau fleuve décrire devant elle ses courbes gracieuses. De vastes et verdoyantes prairies s'étendent là-bas, là-bas....

L'ancien village d'Émendreville en face d'elle sur la rive gauche est devenu partie d'elle-même, partie vivante, agitée, populaire : c'est le colossal faubourg Saint-Sever, où se sont agglomérés les usines, les fabriques, les grands ateliers en tous genres. Une forêt de hautes cheminées semble vouloir rivaliser avec les clochers, les pyramides et les tours de la rive opposée, où trône et bourdonne la noire cathédrale surmontée, spectacle inouï, d'un chemin de fer vers le ciel.

Un cercle grandiose de collines élégantes entoure le paysage; ici et là se mirent dans les eaux, non loin de la grande ville, les petites villes et villages : en aval, Petit et Grand-Quevilly, Petit et Grand-Couronne, Bapaume, Croisset, Dieppedalle et, sur la hauteur (on pourrait dire dans le ciel), Canteleu et sa petite église, dont le clocher pointu s'aperçoit de partout; en amont, c'est-à-dire vers l'est et à gauche, la Mivoie, Saint-Adrien, Port-Saint-Ouen, Oissel et puis, tout près de la ville, la côte Sainte-Catherine avec sa haute roche aiguë, pittoresque et menaçante, avancée jusqu'au bord de la Seine; là vient aboutir la vallée de Darnétal, riche de ses deux petits cours d'eau, *Robec* et *Aubette*.

A l'ouest, et comme pendant à la vallée de Darnétal, la vallée de Bapaume offre à la Seine les eaux de sa brillante et large rivière, venues de Déville, Maromme, Bondeville, le Houlme, Malaunay, Monville, où se réunissent, en formant un Y de vingt-cinq kilomètres, les deux vallées de Clères et de Cailly.

Toutes ces eaux, comme élément fertilisateur, comme force motrice, et (par la Seine) comme voie de transport maritime, ont fait, en grande partie, la fortune de Rouen en lui créant, pour le commerce, pour l'industrie, pour l'agriculture, une situation privilégiée. Les arts mêmes, en toutes leurs manifestations, s'en sont inspirés. Aperçu de Canteleu, de la côte Sainte-Catherine ou du Boisguillaume, Rouen est un des plus beaux lieux de France.

Ainsi favorisé par sa situation géographique, par la fertilité et l'excellence de son sol, par l'énergie, la sagesse et l'esprit d'entreprise de ses habitants, fins, réfléchis, rusés, tenaces et gouailleurs, Rouen, depuis un siècle, n'a cessé de grandir; au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, elle s'est étendue. Les géographies, les statis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiques, les guides, les almanachs ne portent sa population qu'au chiffre de 105 000; ce nombre, exact officiellement, est cependant inférieur à la réalité.

Rouen, en effet, d'action et d'aspect, ne se renferme pas en ses strictes limites administratives et communales : sa vie, son mouvement, ses usines, ses fabriques s'étendent aux communes voisines, et leurs populations sont sa population. Si la grande ville ne s'est point légalement annexé ces communes, elle se les est annexées et appropriées comme succursales et, mieux encore, comme parties d'elle-même. Nous les appelions tout à l'heure communes *voisines* : cela eût été vrai au commencement du siècle; mais actuellement il n'y a plus *voisinage*, il y a réunion et fusion. Où Rouen se sépare-t-il de Darnétal, de Sotteville, de Quevilly? où se sépare-t-il de Déville, qui tient à Maromme, qui tient à Bondeville, qui tient au Houlme, qui tient à Malaunay, qui tient à Monville? où trouvez-vous à ce chapelet de petites villes un grain absent, une maille rompue? où se séparent-elles de Rouen qui, depuis soixante ans, en s'étendant vers elles, les attirait à soi?

Voilà pour l'est, pour le sud et pour l'ouest. Au nord, sans interruption d'habitations et de rues, en suivant la montée au-dessus de la ville ancienne, nous trouvons, comme ville nouvelle, comme quartier champêtre, comme lieu de plaisance et de fêtes, le Boisguillaume avec ses 5000 habitants.... Mais voyons quelle est la population des autres parties :

Darnétal	6 154
Sotteville	13 092
Petit-Quevilly	7 680
Grand-Quevilly	1 731
Canteleu	3 728
Déville	5 114
Maromme	3 092
Bondeville	2 741
Le Houlme	2 030
Malaunay	1 797
Monville	2 376
Barentin	3 743
	53 278

A ce chiffre de 53 278, ajoutez les 105 966 habitants de Rouen proprement dit et les 5021 du Boisguillaume, vous aurez pour la métropole normande une population totale de 164 205 habitants.

Voilà la réalité.

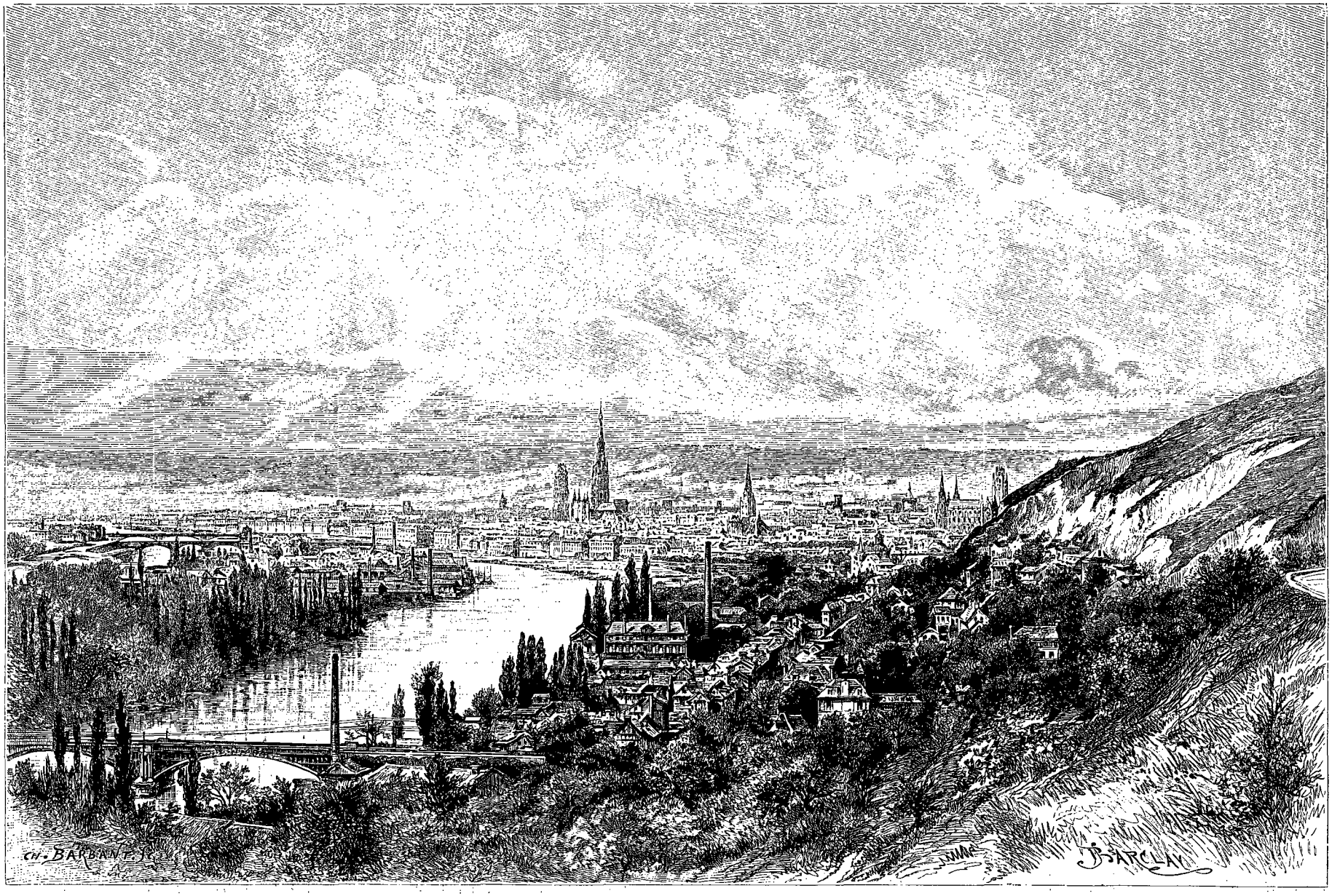
Mais de quel prodigieux outillage industriel et maritime sont armés ces 164 205 habitants! et par les usines hydrauliques, par les innombrables machines à vapeur, quel développement de force, d'action, d'extension et de production! Si vous ajoutez, là tout près, le Havre et, pas très loin, Paris, en quel tourbillon de vie nous voilà!

Cette puissance et cette richesse ne sont pas d'hier ici; les monuments du passé, si nombreux, si beaux, si imposants, nous en offrent la preuve : cathédrale, palais, tours, portes triomphales, maisons délicieuses en bois, sculptées, ornées, sembleraient témoigner d'une prospérité perpétuelle. Et pourtant que de calamités terribles! sièges, incendies, famines, peste, inondations. Mais le courage, l'énergie indomptable de la race normande, son orgueil, sa fierté, son désir du triomphe reprenaient le dessus; en dépit de toutes les misères, les arts, l'industrie, l'esprit de conquête, l'amour du gain, la passion d'acquérir remettaient tout en branle, et la ville, vingt fois détruite, vingt fois se rebâtissait, toujours grande, toujours belle et artistique jusqu'en ses recoins les plus perdus, les plus obscurs, jusqu'en ses cimetières, dont un spécimen unique au monde nous est resté dans l'*aître Saint-Maclou*. Mais n'anticipons pas, nous aurons plus loin à décrire quelques-unes de ces rares curiosités en nous promenant dans la *Ville-Musée* : c'est ainsi que la nomme un de ses enfants, M. Jules Levallois, l'auteur du *Corneille inconnu;* et nous verrons que jamais qualification ne fut mieux méritée.

On a cru devoir insister sur la puissance et la richesse de Rouen à toutes les époques de son histoire, parce que rien n'est plus caractéristique de la race normande. Quelques historiens (sans preuves suffisantes cependant) ont affirmé que Rouen, au seizième siècle, comptait 300 000 habitants, alors que Paris même n'en comptait que 600 000. Cela fût-il exact, qu'eût été l'action de ces 300 000 mille hommes, réduits à leurs propres forces musculaires, avec les entraves de la misère, avec le dénuement de tout outillage, logés au hasard, ne possédant rien, n'ayant de ressource, pour la plupart, que la mendicité ou la hideuse gueuserie, vivant à l'aventure, sans domicile, et s'entassant la nuit pêle-mêle les uns sur les autres dans des enclos fétides, dans les rues, sous le porche des églises et jusque dans les clochers et les tours.... qu'eût été, dis-je, l'action de ces 300 000 hommes dénués de tout, comparée à celle des 160 000 travailleurs actuels munis d'engins formidables! Aussi le moindre d'entre nous, gens d'aujourd'hui, peut-il être en relation avec la terre entière, être voituré, instruit, informé, comme ne l'étaient pas les souverains et princes de ce temps-là. Mais ceci n'est pas particulier à Rouen : toutes les villes du monde ont à cette heure le même avantage.

Un autre trait caractéristique de ce vivant pays et qu'il importe de signaler, c'est le nombre des Normands arrivés à la célébrité; et, pour quelques-uns, à quelle célébrité glorieuse et retentissante! le premier rang en tous les genres d'héroïsme, de valeur, de talent! Une *Nouvelle Biographie normande*, par Mme N. Oursel, vient de paraître, où les notices s'élèvent au chiffre de six mille cinq cents. Quel témoignage de forte vie en cette belle et fière race normande, encore mal étudiée, mal appréciée et peu connue! Mais avec le temps tout se dévoile. Les Normands, un jour, sauront peut-être écrire leur histoire. Essayons, en attendant, de faire un peu connaître leur vieille capitale. La vie moderne, impossible dans les rues étroites, sales, sombres et tortueuses du moyen âge, en détruisant chaque jour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Rouen. — Dessin de Barclay, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inévitablement quelque regrettable merveille, en laisse encore assez pour nous intéresser et nous instruire des choses du passé.

Mais si le passé nous apparaît ici dans sa puissance, dans sa variété, dans sa richesse artistique, si nous y sommes en plein moyen âge, en pleine Renaissance, nous nous y trouvons aussi en pleine actualité. Ville archéologique, ville-musée, Rouen est également ville moderne. Arts, industrie, marine, agriculture, sciences eurent ici quelques-uns de leurs plus hardis initiateurs. Toutes les manifestations de l'activité humaine ont été et continuent d'être, en cette ville, fièrement représentées. C'est ici le pays d'Alain Blanchard, de Ricarville, de Cavelier de la Salle, de Pierre et de Thomas Corneille, de Fontenelle, de Boisguillebert, de Géricault, de Boïeldieu, de Pouchet, de Flaubert, de Bouilhet; et combien elle pourrait être allongée cette liste de noms glorieux!

Je ne puis que renvoyer le lecteur aux *Biographies rouennaises* de notre vieil ami Théodore Lebreton.

Mais je n'ai pas à faire ici l'histoire de Rouen, ni de ses grands hommes, j'ai à vous montrer en son état actuel la vieille cité.

Veuillez donc m'y suivre et y faire avec moi quelques promenades. Si beaucoup de choses belles et vraiment artistiques ont disparu de l'ancienne capitale normande, des choses belles également et surtout bonnes au point de vue des sciences et de l'industrie, au point de vue de l'humanité, les ont remplacées! Air, soleil, fontaines, eaux courantes, jardins publics, avenues, larges places, ont diminué le chiffre de la mortalité. Sur l'emplacement de rues étroites, humides, obscures, infectes, les squares agréablement dessinés, bien plantés, bien fleuris. Tout cela, ce n'est pas de la décadence. Soyons archéologues, c'est permis, mais avant tout soyons hommes, et soyons hommes de ce siècle, qui vaut, malgré ses défaillances, ceux qui l'ont précédé, grand siècle dont tous les hommes du passé, s'ils pouvaient revenir, proclameraient eux-mêmes la supériorité, — n'en doutez pas. — Et maintenant en route à travers la vieille ville historique!

II

Celui qui écrit ces pages n'a pas vu Rouen en touriste pressé; il y a passé toute une longue vie, il en a suivi durant soixante ans les développements heureux; il a vu aussi se succéder des pertes irréparables; il a vu quelques-uns des aspects de cette grande ville s'amoindrir; des embellissements dirigés au dernier siècle avec intelligence, avec art, en vue de donner à la métropole normande des entrées dignes d'elle, sont aujourd'hui comme n'existant plus. Ces grandioses avenues plantées (quelques-unes sur les bords de la Seine), le visiteur étranger les parcourait avec émotion, avec respect.... Elles existent encore, ces avenues, mais, hélas! elles ne servent plus d'entrées à la ville.

Les chemins de fer ont mis fin à ce beau luxe, ils ont mis fin à cette bonne et favorable impression du voyageur, à qui la ville semblait offrir ainsi une courtoise et riche hospitalité.

Rouen est aujourd'hui comme une ville prise d'assaut et défoncée : on y entre par la brèche; que dis-je? les voyageurs de Paris, du Havre, de Dieppe, de Fécamp, de tout le littoral n'y accèdent que souterrainement. Des profondeurs de la gare, une rampe vous monte à la hauteur du sol, et vous voilà dans un coin perdu de la ville, coin mal venu, sans caractère, sans grandeur, privé de perspective. Par où se diriger, on l'entrevoit à peine; cela ne répond guère aux traditions autrefois en usage ici. Cette vieille ville aimait à se montrer belle, à se parer en reine. On n'y entrait que par des portes triomphales, portes demeurées célèbres et si chères aujourd'hui encore à la mémoire des Rouennais, que peu de fêtes se passent sans qu'on n'en rétablisse l'image aux lieux où elles étaient : porte Cauchoise, porte Saint-Hilaire, porte Martainville, porte Jeanle-Cœur, porte du Bac, porte Grand-Pont, porte des Cordeliers, porte Harenguerie, porte de la Vicomté, etc. Quelques-unes de ces portes existaient encore au commencement du siècle et ne furent démolies que de 1810 à 1827; une seule, la plus moderne et l'une des moins belles, la porte Guillaume-Lion, est encore debout, à l'extrémité orientale du quai, au bas d'une rue obscure, tortueuse, répugnante, mais riche de maisons curieuses. Au seizième siècle c'était une des rues aristocratiques de Rouen, aussi bien que la rue Martainville où elle aboutit, et que son état de misère a forcé de démolir en grande partie, en vue d'assainir et d'embellir la partie basse de la ville. Cette rue porte le nom de *rue des Arpents*; c'est là que se trouve la cour reproduite à la page suivante et qu'aiment à visiter les voyageurs artistes qui savent tout braver; je n'y ai pourtant jamais rencontré qu'honnêtes gens, polis et attentionnés. Les dessinateurs qui viennent quelquefois prendre un croquis du curieux labyrinthe y sont bien accueillis.

Les portes, les belles entrées dont je parlais tout à l'heure et où se complaisait la fierté normande, elles n'existent donc plus; les vieilles avenues cependant n'ont pas toutes entièrement disparu; quelques-unes sont encore là, non comme entrées, mais comme promenoirs, malheureusement peu fréquentés : la vie n'y est plus. J'irai donc au-devant de vous, lecteur, à la gare de l'Ouest, rive droite, supposant que vous arrivez, ou de Paris, ou de la mer. Nous serons tout de suite dans un des quartiers élevés; nous n'aurons qu'à descendre en suivant tout à l'heure, quand nous l'aurons trouvée, de l'autre côté d'un boulevard prochain, la large et longue rue neuve qui d'elle-même s'ouvrira devant nous.

Nous n'avons pas encore les pieds hors de la gare, qu'une ruelle nous apparaît à droite, se dirigeant vers l'ouest.

« Tiens! dites-vous, *rue Pouchet*; ainsi nommée sans doute en l'honneur de votre cher naturaliste, F.-A. Pouchet?

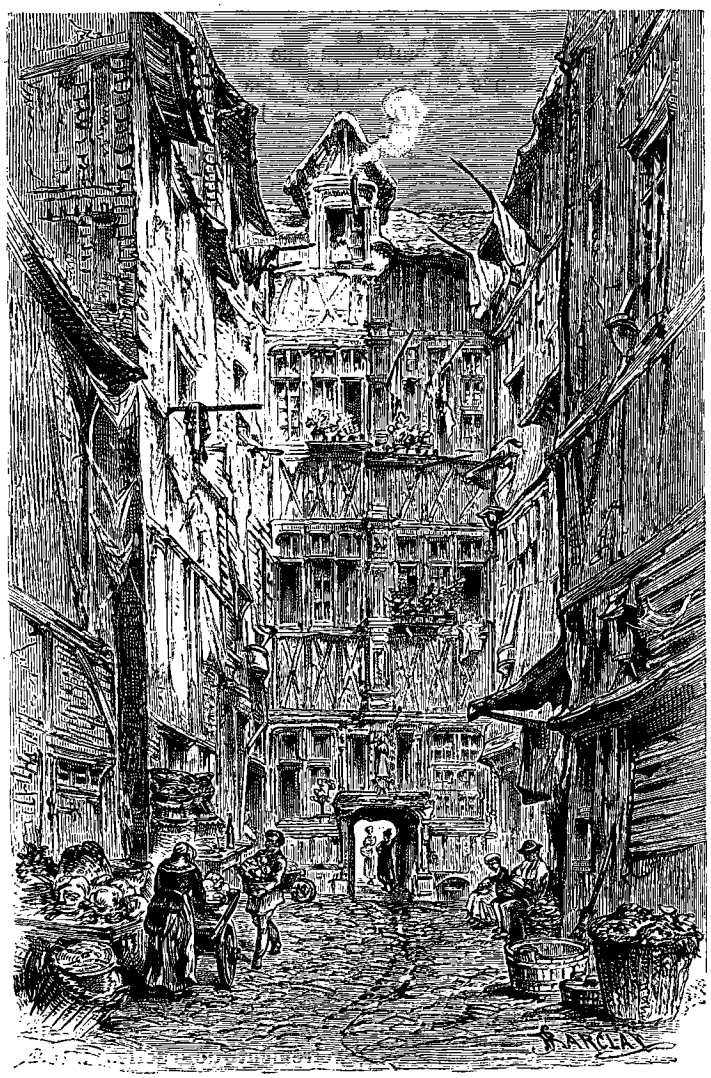
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Non pas, Monsieur, mais en l'honneur de son père, Louis-Ezéchias Pouchet, introducteur en France de la filature de coton. Trois générations successives sont arrivées à la célébrité, dans cette famille Pouchet : Louis-Ezéchias, économiste, industriel et savant distingué; Félix-Archimède, le naturaliste, et son fils, M. Georges Pouchet, actuellement professeur d'anatomie comparée au Jardin des Plantes.

Ceci est une des caractéristiques de la vieille bourgeoisie normande : d'une génération à l'autre on s'y transmet, en certaines familles, la probité, la valeur, le talent, la science. Pour le talent il y aurait à citer, dans les dernières années, la dynastie chirurgicale des Flaubert entremêlée du romancier. Mais si nous remontions dans le passé, ne verrions-nous pas une autre famille nous donner en moins d'un siècle les deux Corneille, Fontenelle, Boisguillebert, le fondateur de l'économie politique, et Charlotte Corday, qui, prête à livrer sa tête, rappelle avec calme à son père, dans une lettre d'adieu, le vers du grand-oncle :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud ?

On avait du tempérament dans cette famille. Le tempérament, la forte trempe dans le bien, quelquefois même dans le mal, quoi de plus normand !



Une cour rue des Arpents. — Dessin de Barclay, d'après nature.

Il n'y a pas longtemps que dans cette rue Pouchet on apercevait à droite un petit édifice en pierre portant cette inscription : *Fontaine Gaalor*, un nom qui doit remonter haut? Mais nous aurons à reparler tout à l'heure de cette fontaine Gaalor, qui jaillit dans ce coin et qui alimente aujourd'hui l'étang et les cascades d'un très beau jardin public que dans un instant nous visiterons. En sortant de la gare, vous avez pu voir, en face de la rue Pouchet, une autre rue se dirigeant vers l'est, et peut-être dans cette rue avez-vous aperçu une église de très médiocre architecture (bâtie vers 1680), et depuis peu surmontée d'un clocher en zinc laborieusement ouvragé. On semble affectionner à Rouen les clochers métalliques. C'est l'église Saint-Romain, célèbre, malgré son peu d'apparence, pour la beauté de ses vitraux, vitraux du seizième siècle apportés là de deux ou trois églises aujourd'hui détruites. Ils sont charmants de finesse et le seraient bien plus si, trop étroits pour les fenêtres où on les a placés, ils n'avaient pas été encadrés d'une affreuse guirlande bleue, elle-même entourée misérablement de verre à vitre; mais nous aurons tout à l'heure de quoi nous consoler. Rouen est la ville aux vitraux, aux verrières, aux rosaces incomparables. Nous en rencontrerons bien d'autres dans nos promenades. Il y a aussi à Saint-Romain le très beau couvercle des fonts baptismaux; ce couvercle, qui remonte à 1500, faisait partie des anciens fonts de Saint-Étienne-des-Tonneliers, détruits par les calvinistes en 1562. Mais, cher voyageur, si nous nous arrêtons au détail, nous en voilà pour du temps, pour plus de temps que nous n'en avons : filons droit par la rue en face, dirigée vers le sud.

— Oh ! oh ! quelle énorme tour là, tout près devant nous !

— C'est la tour Jeanne d'Arc et c'est tout ce qui reste de l'ancien château de Philippe Auguste. Cette tour ne fut pas la prison de Jeanne, comme on l'a dit quelquefois, mais Jeanne y fut interrogée, elle y fut mise en présence des instruments de torture et elle y fit à ses juges, à ses bourreaux, plusieurs de ces fières réponses restées, depuis quatre cent cinquante ans, comme un éblouissement de l'histoire. C'est de là qu'elle partit, le 30 mai 1431, pour aller au supplice. Elle passa sous cette petite porte en ogive si parfaitement conservée. On ne visite point ce vieux et sombre donjon, on ne revoit point cette salle voûtée de l'interrogatoire sans un frisson indéfinissable. On reste malgré soi étonné et respectueux au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seuil de cette petite porte et sur ces quelques marches qu'elle monta et redescendit si pure et si fière.

Ce très beau donjon du château de Philippe Auguste nous intéresserait aussi comme spécimen très bien conservé de l'architecture militaire du commencement du treizième siècle. Mais n'oublions pas combien est grand le nombre des édifices, des curiosités de tout genre et de premier ordre, que nous avons à voir ici, et combien nous avons par conséquent peu de temps pour chacun. Nous voilà sur un des beaux boulevards de la ville, au point même où tant de faits éclatants furent accomplis par Alain Blanchard, par Ricarville et tant d'autres, dans la longue et sanglante lutte contre les Anglais. L'histoire de France et l'histoire d'Angleterre eurent, sur ce point même, quelques-unes de leurs péripéties les plus tragiques. Le sort des deux peuples se trouva plus d'une fois en jeu au pied de cette forteresse encore debout.

— Mais quelle est, devant nous, cette belle et large rue toute moderne et qui semble, du nord au sud, en la descendant, traverser toute la ville?

— Elle la traverse, en effet, des boulevards à la Seine : c'est la rue Jeanne d'Arc. Nous la suivrons, si vous le voulez bien; mais que de stations à droite et à gauche nous devrons y faire!

A peine y sommes-nous engagés que voici, à droite, une petite rue et, dès l'entrée de cette rue, une église; ici encore, d'admirables vitraux du seizième siècle, dont l'un a été exécuté d'après les dessins de Jean Cousin; il se trouve à gauche du chœur, en regardant l'orient, et représente *le Triomphe de la loi de grâce*. Un autre de ces vitraux est consacré à saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande, patron de l'église où nous voici arrêtés. On y voit le saint forçant un voleur de brebis à confesser sa faute en bêlant comme les brebis. Les bêlements sont inscrits sur le vitrail : *Mée! mée!* et ce vitrail est une merveille.

Pour apercevoir de la rue Jeanne d'Arc cette église, nous avons dû diriger nos regards à droite; mais si nous les dirigeons maintenant à gauche, vers une autre rue, située sur le prolongement de la rue Saint-Patrice, nous découvrons une troisième église, Saint-Godard, construite comme sa voisine au seizième siècle, assez délabrée au dehors; mais au dedans, voyez ses vitraux. En voici un qui représente la généalogie de la Vierge Marie, exécuté, d'après la tradition, sur un carton de Raphaël. La grande verrière placée au-dessus de l'autel, dans la chapelle Saint-Pierre, représente plusieurs épisodes de la vie de saint Romain : bien entendu, on y voit le célèbre archevêque combattre, vaincre et tuer la *Gargouille*, par l'entremise du prisonnier légendaire. Tout près de Saint-Godard, sur la gauche en sortant, c'est encore une église, Saint-Laurent (elles étaient à Rouen les unes sur les autres); celle-ci n'est plus à l'usage d'aucun culte, mais elle n'en est pas moins la plus jolie que nous ayons encore vue. Sa tour seule suffirait à en faire un bijou architectural : c'est la Renaissance en toute sa grâce, et rarement l'architecture exprima mieux l'espoir, le sourire d'un monde qui se sent *renaître*. La balustrade qui d'un côté sert de décoration au bel édifice, dit très bien cet espoir. Formée de lettres gothiques, elle figure ces quatre mots latins :

Post tenebras spero lucem [1].

Cette jolie église, propriété privée d'un carrossier, servit longtemps de magasin à voitures; elle sert aujourd'hui d'écuries et de logement à des rempailleurs de chaises, à des menuisiers, à un bouquiniste, à des repasseuses, et c'est un spectacle que leurs chemises étendues sous l'ogive! Des locataires se sont établis jusque dans la délicieuse tour. On y voit aux fenêtres des rideaux et des pots à fleurs; quelquefois, au-dessous de la balustrade gothique, un écriteau se montre : *Boutique à louer*. J'ai vu cent fois les étrangers (Anglais surtout) s'indigner d'un tel vandalisme et ne pas comprendre qu'un édifice de cette importance et de cette beauté ne fût pas ou propriété de la ville, ou propriété de l'État. Son possesseur peut, au premier jour, si la fantaisie lui en vient, démolir cette tour, un des ornements de la ville; il peut à son gré en faire une carrière, comme on l'a fait pour la splendide abbaye de Saint-Wandrille.

— Mais quel est, devant Saint-Godard et Saint-Laurent, cet énorme quadrilatère de bâtiments neufs?

— Le nouveau Musée-Bibliothèque. Oh ! Monsieur, il y a là dedans des richesses de quoi vous retenir des mois et des mois. Riche musée de peinture, bibliothèque de cent quarante mille volumes, dont une partie recueillie par un des plus fervents et des plus habiles bibliophiles contemporains, M. Leber. Le catalogue de la collection Leber est lui-même un ouvrage plein d'intérêt, qui se fait lire avec passion. Mais que d'autres collectionneurs de mérite ont contribué à la formation de cette bibliothèque! Que de merveilles elle renferme en tous genres! N'y entrez pas, si vous n'y pouvez séjourner; donnons seulement un coup d'œil à sa vaste et magnifique salle de lecture. Mais entre le Musée et la Bibliothèque, voici la céramique : c'est là encore que Rouen triomphe. Et puis, devant la façade principale de l'édifice, donnons un coup d'œil au joli jardin.

Eh bien, il y a moins de trente ans, tout ce vaste emplacement était occupé par un inextricable enchevêtrement de ruelles tortueuses, bizarres et surtout infectes. Là s'étaient entassés depuis des siècles les tanneurs et corroyeurs de la ville; là coulait la *Renelle*, petit ruisseau formé par les eaux de la source Gaalor, qui, préalablement, traversait et desservait le château de Philippe Auguste.

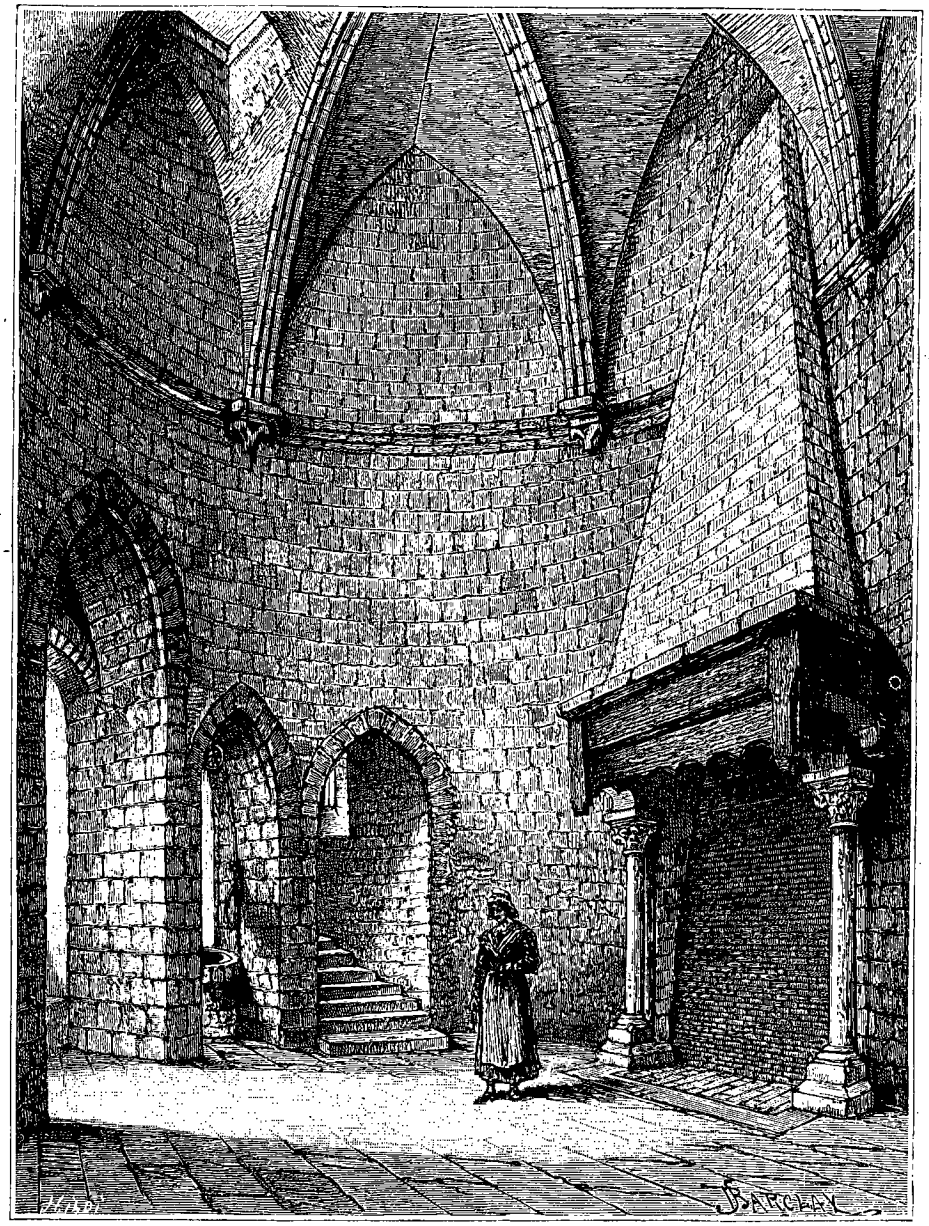
Rouen avait en ce quartier de la Renelle un de ses coins les plus pittoresques et les plus étranges. Je ne lui ai connu de comparable que l'ancienne *rue des Savetiers*, où l'on était comme au milieu de Saint-Flour) on y portait le costume d'Auvergne, on y parlait auvergnat, on vivait, travaillait, cuisinait, dînait et se repo-

1 « Après les ténèbres j'espère la lumière. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sait dans la rue. La rue n'appartenait pas au public, dans l'esprit de ces braves Auvergnats, elle leur appartenait à eux seuls; ils y installaient leurs ateliers, leurs marchandises, leurs tables de famille, et si d'aventure une voiture s'y risquait qui ne fût pas pour eux, ils lui faisaient signe de prendre la rue voisine.

Que les temps sont changés ! Non seulement aujourd'hui tout le monde entend bien que la rue n'appartient pas à ses habitants, mais que même elle n'appartient pas à la ville. Elle est au roi Tout-le-monde : le passant, le seigneur passant, d'où qu'il vienne, y peut librement circuler. Au moyen âge les habitants d'une rue, le soir, la fermaient de chaînes; ils y étaient chez eux; chacun d'ailleurs se considérait absolument



Tour Jeanne d'Arc (salle de l'Interrogatoire) [voy. p. 341]. — Dessin de Barclay, d'après nature.

comme propriétaire de *sa devanture* jusqu'au ruisseau qui séparait la rue au milieu. Il y a soixante ans, les étalages de beaucoup de marchands, même en des rues très fréquentées, s'avançaient de part et d'autre de façon à ne laisser qu'à peine un étroit passage aux voitures.

Ce groupement des corporations dans une même rue n'était point particulier aux seuls savetiers : d'autres professions avaient ainsi leur clan réuni en un coin de la ville, et c'est ce qui explique les noms de certaines rues : rue Ganterie, rues des Vergetiers, des Bonnetiers, des Parcheminiers, rue des Boucheries-Saint-Ouen, rues de la Renelle, des Maroquiniers, rue des Penteurs, quai aux Celliers (marchands de cidre), etc., etc.

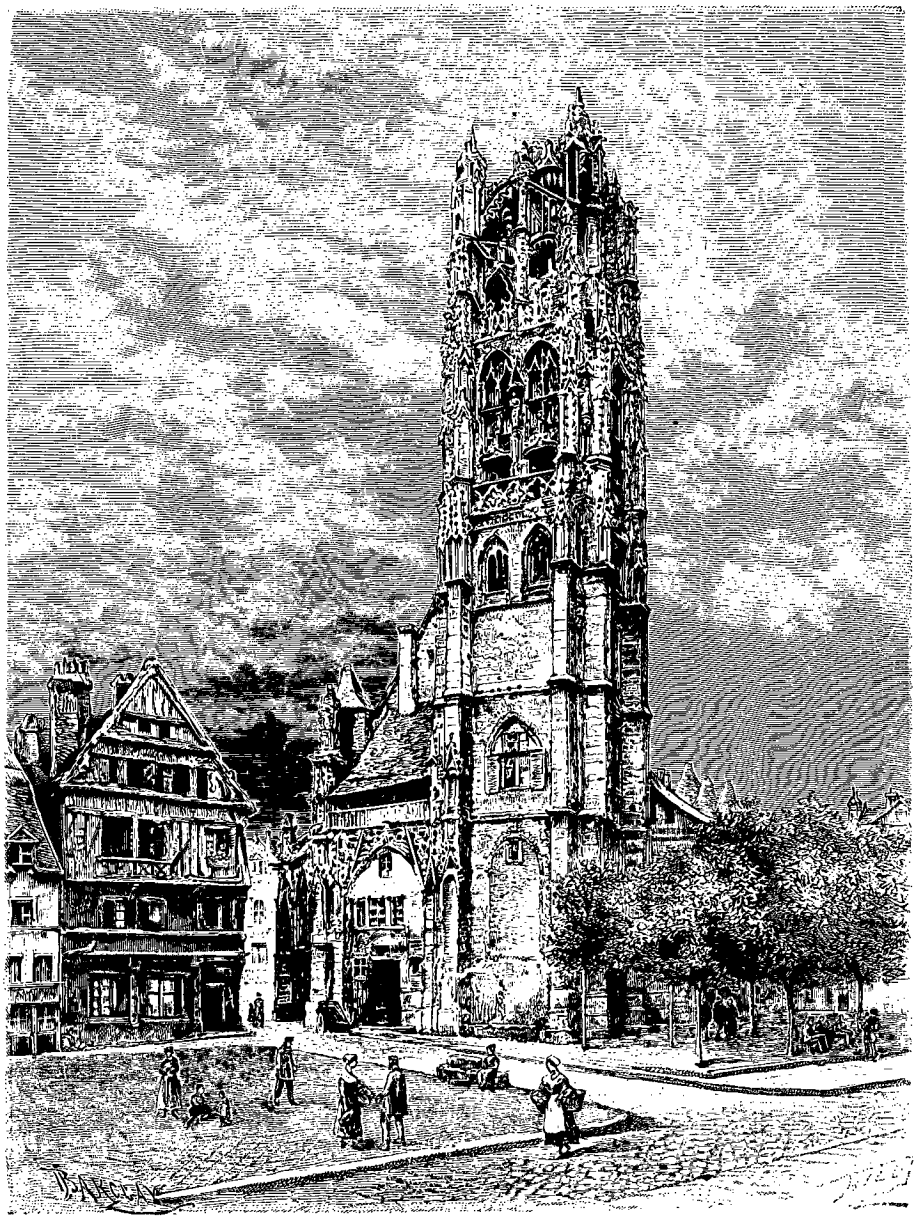
Je vous parle ici du Rouen d'autrefois, mais revenons au Rouen actuel et continuons à descendre la rue Jeanne d'Arc : depuis la gare d'arrivée nous n'avons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas fait encore un demi-kilomètre, et dans ce peu d'espace nous avons trouvé les éléments d'un traité de la peinture sur verre avec les vitraux de Saint-Romain, de Saint-Patrice, de Saint-Godard, auxquels s'ajouteront tout à l'heure ceux de Saint-Vincent, de Saint-Ouen et de la cathédrale, traité qui a été écrit, en effet, et publié il y a soixante ans par Hyacinthe Langlois, l'incomparable dessinateur de nos merveilles locales.

La tour Jeanne d'Arc, les souvenirs de la *belle Lorraine*, les souvenirs du château de Philippe Auguste, la fontaine Gaalor, la tour Saint-Laurent, c'est tout un cours d'histoire.

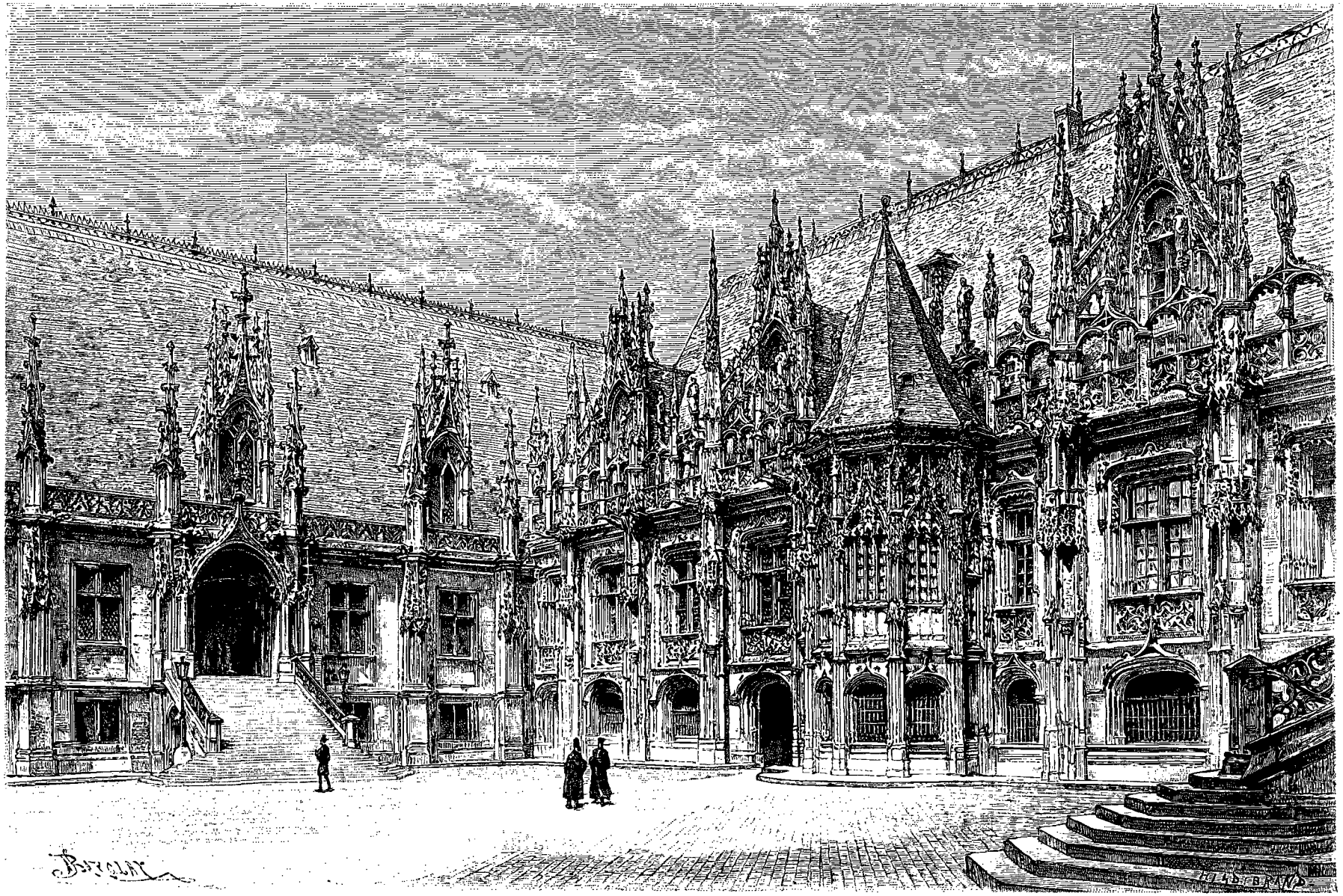
Mais avançons de quelques pas : une large place s'ouvre à notre gauche, au fond de laquelle toute une cris-



Tour Saint-Laurent (voy. p. 342). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

tallisation de pyramides, tourelles, clochetons, festons, dentelles, guipures en pierre, entremêlés de bêtes fantastiques, de dragons, chimères, gargouilles hurlantes. C'est le palais de Justice, si bien restauré et achevé dans ces derniers temps par un jeune et très habile architecte, M. Lefort. Entrons dans la cour, ne fût-ce que pour voir la tourelle octogone qui occupe le milieu de la façade intérieure. Ces merveilles remontent au règne de Louis XII. Elles datent de 1499, sauf l'ancienne *salle des Procureurs*, aujourd'hui *salle des Pas-Perdus*, qui précéda de quelques années les autres parties. La salle où se tiennent les séances de la cour d'assises est une des plus belles de France ; son plafond en chêne noirci, formé de compartiments et caissons, entremêlés de rosaces et d'ornements en bronze doré, est d'un effet vraiment extraordinaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le palais de Justice. — Dessin de Barclay, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais, une fois encore, revoyons l'extérieur de l'édifice. Légèreté, grâce, bon goût, voilà ce qui saisit dans cette richesse d'ornementation. Le gothique arrivant ici au bon sens sait enfin joindre à l'élégance la solidité. Les contreforts, âme de l'édifice, ne sont plus exposés aux intempéries, aux colères et vengeances populaires, ils sont avec soin, avec art, dissimulés et abrités dans les murs, ce qui n'empêche pas qu'ils ne se terminent, eux aussi, par d'élégants et hardis clochetons. Ainsi se reforme l'ornementation aérienne qui semble rattacher au ciel le palais puissant et gracieux. Oh! que voilà bien notre architecture française, laquelle eut surtout sa manifestation dans les monuments civils! grâce et raison en sont le trait distinctif; la partie principale (celle qui regarde vers le sud) fut construite, en effet, par un architecte français, Roger Ango.

Mais le temps nous manque pour les détails historiques. Reprenons notre marche, elle ne sera pas d'une bien longue haleine : à moins de cent pas, va se présenter un autre monument, moins important, mais non moins caractéristique de cette ville étrange, où l'art, l'histoire et la fantaisie sont partout. Saluons le *Gros Horloge*. Un arc triomphal supporte l'énorme cadran au-dessous duquel passe une des rues les plus animées de la cité normande. Tout est bergerie dans la décoration de cet arc : au centre un berger de grandeur colossale au milieu de tout petits moutons : c'est aussi un mouton qui indiquait l'heure à l'extrémité de l'unique aiguille. La jolie idylle en pierre reproduite il y a cinquante ans par Hyacinthe Langlois a été depuis gravée par un autre de nos compatriotes, Brévière. Mais nul dessin ne peut impressionner comme la vue de ce *Gros Horloge*, de son arc et de la tour élancée et gracieuse à laquelle *il* (l'horloge) est adossé. Les Rouennais ont mis en évidence leur sagesse en disant *Gros Horloge* : un tel édifice ne pouvait être que masculin. Il n'y a pas bien des années encore qu'aux encoignures de la rue on lisait *rue du Gros-Horloge*; mais aujourd'hui nous nous piquons d'orthographe et l'on a mis partout *rue de la Grosse-Horloge*; il n'est pas cependant un Rouennais, vraiment Rouennais, qui tous les soirs ne règle sa montre sur le *Gros*, lorsque de sa *cloche d'argent* il sonne à neuf heures le couvre-feu prescrit par l'ancien duc Guillaume. Au bas de la tour et presque sous l'arc où siège le *Gros*, une fontaine gracieuse et légère vous représente Alphée et Aréthuse versant ensemble leurs ondes. Ce sont, vous le voyez, des monuments entassés les uns sur les autres. La tour du beffroi est de la fin du quatorzième siècle; l'arc et le *Gros* sont de 1527; la fontaine est de 1732. D'un seul coup d'œil vous voyez tout cela devant vous; et ce n'est pas tout, car, à l'opposé de la tour, par l'ouverture de l'arc vous apercevez l'ancien Hôtel de Ville, vaste construction des premières années du dix-septième siècle (1608, je crois). La rue à laquelle le *Gros Horloge* a donné son nom était autrefois une des plus importantes de la ville. On l'appelait rue de la Vanterie : elle était habitée en grande partie par la corporation des marchands drapiers. Or les marchands drapiers ne vendaient pas seulement leur drap, ils le fabriquaient, et même dans les champs voisins de la ville ils élevaient les moutons dont ils employaient la laine. Rappelez-vous le drapier et son berger Agnelet dans la farce de Pathelin.

Les drapiers de la rue de la Vanterie se payèrent donc le luxe *du* monumental horloge. De là cette bergerie et cette image du *Bon Pasteur* avec la légende évangélique : *Bonus pastor animam suam donat pro ovibus suis.* « Le bon pasteur donne son âme pour ses brebis. » Quel meilleur texte les maîtres drapiers pouvaient-ils prêcher à leurs bergers? Ajoutons que les drapiers n'habitaient pas seuls la rue de la Vanterie, que quelques sculpteurs sur bois et huchiers s'y entremêlaient, lesquels n'avaient rien de plus à cœur que de se faire des maisons en bois sculptées, fouillées, ciselées, de la base au sommet. Ces maisons leur servaient d'enseigne en montrant ce que chacun d'eux savait faire, et c'était à qui surpasserait ses confrères. Quelques-unes de ces maisons en bois, véritables huches, véritables bahuts sculptés, existaient encore il y a peu d'années; elles ont été démolies lors du percement de la rue Jeanne d'Arc; mais l'une d'elles a été conservée et transportée dans le petit square Saint-André, auquel nous arriverons tout à l'heure; les huchiers, unis aux drapiers, prirent part à l'édification du *Gros*, et leur trace est visible encore dans l'ornementation en bois sculpté du cadran.

Disons un mot de l'horloge *lui*-même, en tant qu'œuvre d'horlogerie. Son mécanisme, qui remonte à l'année 1389, avait précédé de beaucoup la tour qui le renferme, l'arc qui traverse la rue, l'ancien Hôtel de Ville et la jolie fontaine.

Le *Gros Horloge* de Rouen est le plus beau et, je crois, le plus ancien spécimen de l'horlogerie primitive. Il marche depuis tout à l'heure cinq cents ans, et cela sans interruption et presque sans réparation. Œuvre d'un horloger habile, Jehan de Felins, son histoire vient d'être écrite par un autre horloger rouennais, M. Hainaut, non moins habile et certainement plus érudit et plus avancé dans son art. Mais l'*auloge* de Jehan de Felins n'en est pas moins une merveille de solide et délicate construction. Il n'a subi en cinq siècles qu'une modification, lorsqu'on y appliqua le balancier, plus d'un siècle après la découverte par Galilée de l'isochronisme du pendule. Cette application du nouveau régulateur n'eut lieu qu'en 1712, mais elle n'entraîna aucune modification de l'ancien mécanisme.

Une partie seulement de ce mécanisme a souffert, c'est la commande qui des rouages va faire marcher l'aiguille du cadran; mais cette commande ne fut point l'œuvre de Jehan de Felins : elle est d'une époque très postérieure.

« Cette horloge, dit M. Hainaut, ne semble pas s'user.... Elle marche toujours, quand toutes celles de la même époque sont depuis longtemps anéanties.... » Que d'heures funestes et glorieuses elle a marquées! Ses imposants rouages tournaient déjà depuis quarante-

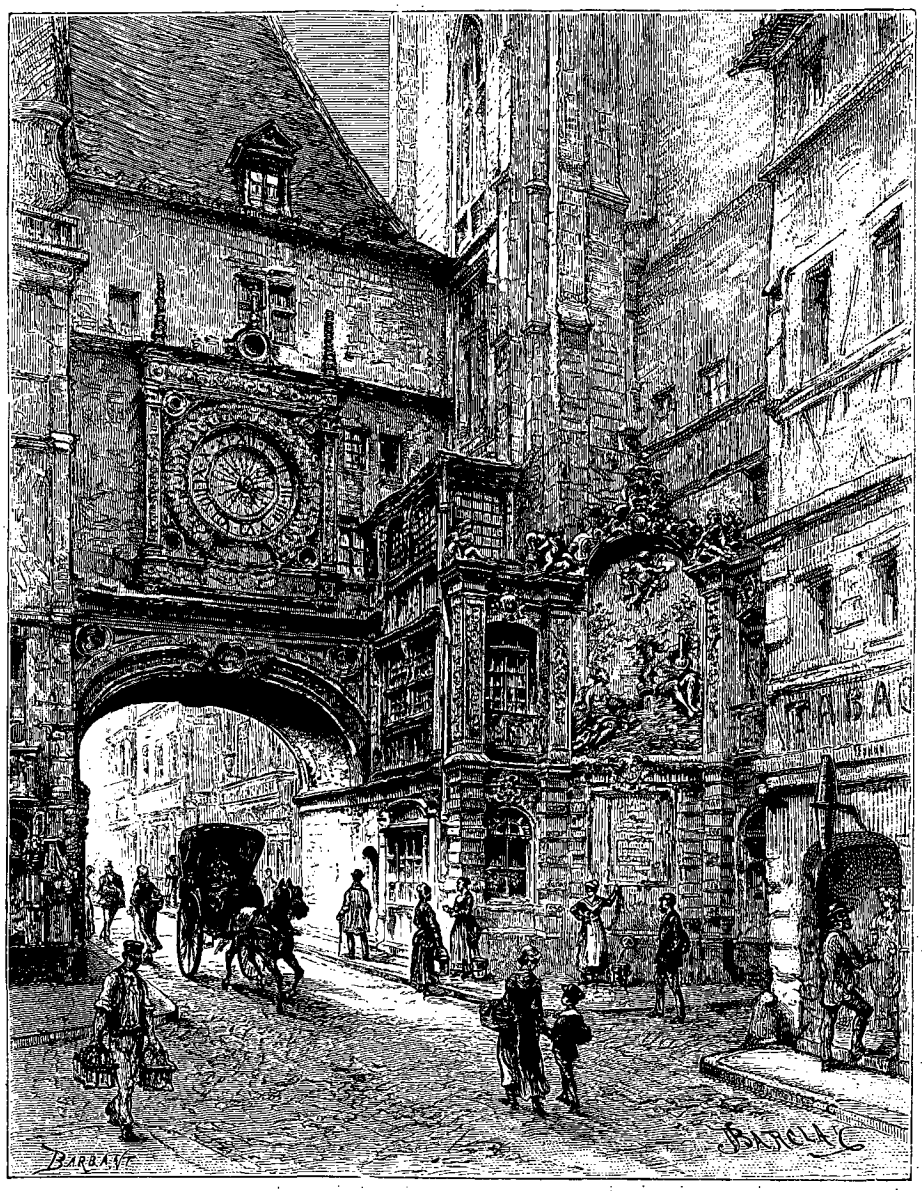
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux ans, lors du supplice de Jeanne d'Arc, dont peut-être son aiguille, hélas! donna le signal.

Quelques-unes de ses roues ont plus d'un mètre de dimension; elles sont en fer brillant et poli par places. M. Hainaut pense que malgré son grand âge elle pourra survivre encore à la plupart des horloges modernes.

L'histoire authentique du *Gros* est aujourd'hui connue dans un tel détail que la liste a pu être dressée des horlogers (au nombre de vingt) qui l'ont soignée depuis et y compris Jehan de Felins jusqu'à son directeur actuel.

Ce Jean ou Jehan de Felins ne peut certainement pas être comparé pour la science mécanique à nos constructeurs contemporains de chronomètres et autres instruments de précision, mais il nous montre à quoi l'on peut arriver sans beaucoup de savoir en travail-



Le Gros Horloge. — Dessin de Barclay, d'après nature et des photographies.

lant avec le respect et de soi-même et de son œuvre.

Cette horloge toute primitive a donc marché cinq cents ans avec précision et sans usure. Ses rouages paraissent neufs et peuvent aller encore plusieurs siècles, dit M. Hainaut, de sorte que la plus vieille horloge de France s'en trouve être aussi la plus jeune et la plus durable, après avoir tant duré.

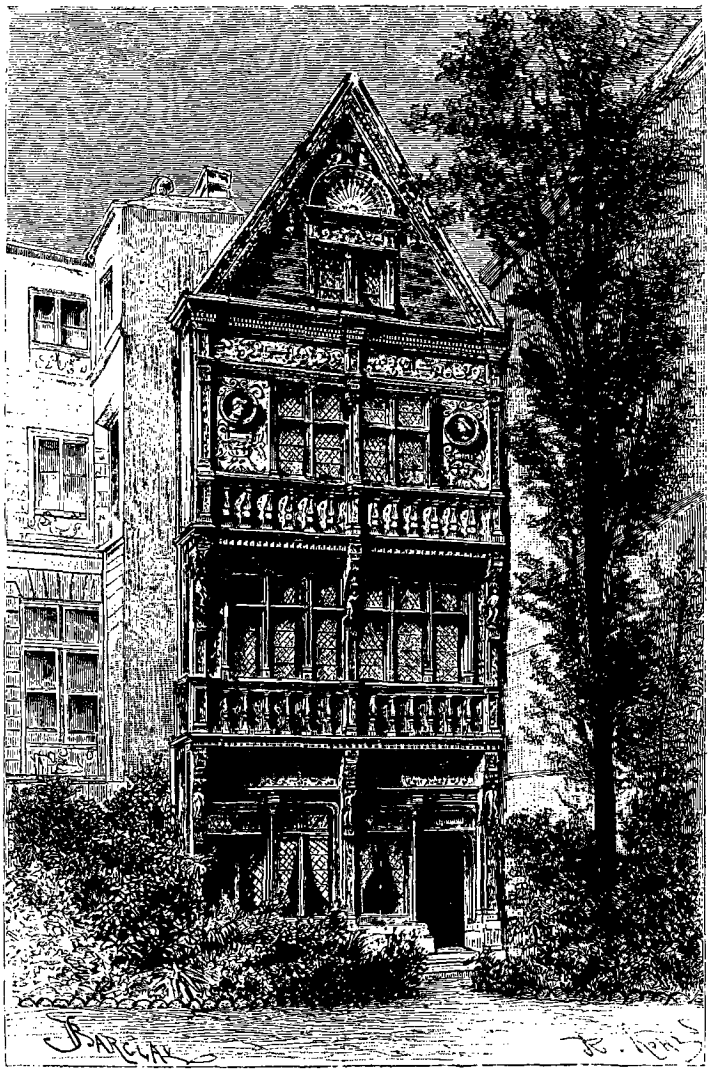
Ajoutons que l'horloger Lepaute, qui s'est cru le premier inventeur des horloges horizontales, se trompait. Jean de Felins l'avait devancé de plus de quatre siècles.

Quittons, je vous prie, cher voyageur, et le *Gros Horloge*, et son arc, et sa tour, et la jolie fontaine; suivons la rue Jeanne d'Arc, nous arriverons tout de suite au square Saint-André, déjà cité plus haut.

Le square Saint-André n'a pas seulement à nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montrer sa tour seizième siècle, rivale et voisine de la tour Saint-Laurent (les tours, à Rouen, se rencontrent partout), il nous conserve une des maisons en bois si bien sculptées par les huchiers-imagiers de la rue de la Vanterie. La façade d'une de ces maisons a été, en effet, conservée et replacée dans ce square. C'est un des bijoux locaux devant lesquels s'arrêtent le plus volontiers les touristes. Le dessin ci-dessous la représente telle qu'elle est dans le square. Mais cette huche monumentale, qui remonte au quinzième siècle, je l'ai connue dans la rue du Gros-Horloge; elle y avait pour compagne, à quelques pas, une autre maison seizième siècle beaucoup plus vaste et dont la façade était un gracieux mélange de sculptures en bois et en terre cuite. La céramique s'y était ajoutée à l'art des huchiers. Les sculptures de cette maison, en l'un et l'autre genre, étaient d'ailleurs, au point de vue artistique, bien supérieures à celles de la maison conservée. Il ne reste malheureusement rien de cette façade d'une habitation quasi princière. Elle avait pourtant, cette habitation, toute une aimable histoire : Fontenelle avait été un de ses hôtes habituels; il avait écrit *la Pluralité des mondes* pour la maîtresse de cette maison, Mme de la Mésangère, fille de Mme de la Sablière, la célèbre amie de la Fontaine.



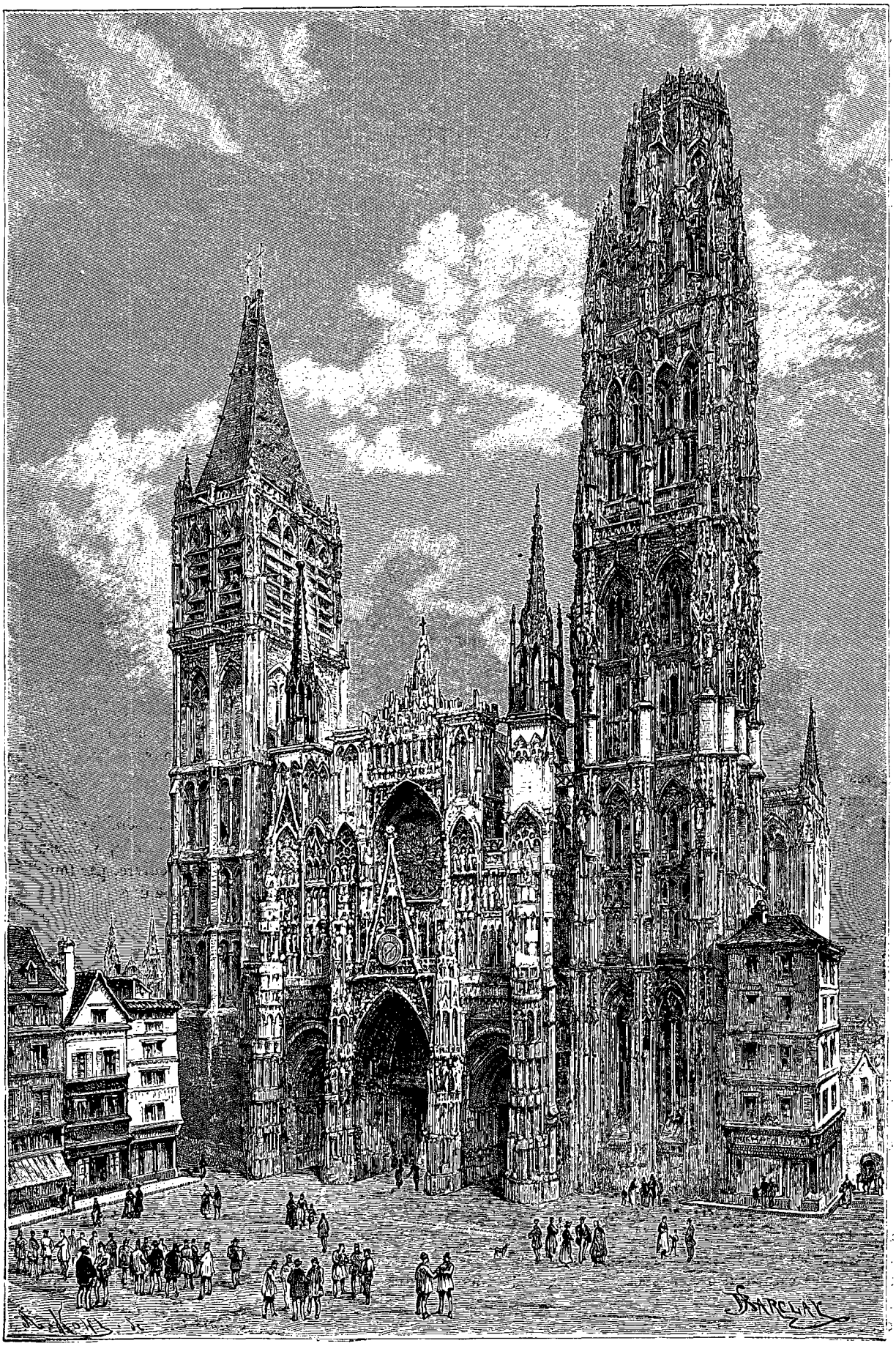
Maison sculptée du square Saint-Andre. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Maintenant voyez, à cinquante mètres de la tour Saint-André et de sa vieille maison, une église quinzième siècle, d'architecture légère et gracieuse, la plus jolie de celles que nous ait encore présentées notre promenade : c'est Saint-Vincent. Ici encore d'admirables vitraux. En voici un, le plus célèbre de tous, qui représente le miracle de saint Antoine de Padoue avec son âne obéissant au saint et s'agenouillant devant l'hostie;... sur cet autre, la Vierge au milieu des apôtres, peinte, à ce qu'on assure, sur un carton d'Albert Dürer....

Ayais-je raison de dire que toute promenade dans Rouen est une leçon d'histoire et d'esthétique? La seule rue Jeanne d'Arc ne vient-elle pas de nous en offrir la preuve suffisante? Ce qui surtout nous y apparaît mieux qu'en aucune chronique et qu'en aucune histoire, c'est le renouvellement universel qui s'opère du quinzième au seizième siècle. Aussi pourrai-je vous produire sur les monuments, sur les curiosités, sur les souvenirs qui se sont présentés dans le parcours de cette seule rue, des volumes, mémoires, brochures, de quoi emplir une vaste salle. Les vues, dessins, peintures du Rouen disparu et du Rouen actuel se trouvent en si grand nombre à la bibliothèque de Rouen que l'on vient d'y créer une galerie d'estampes relatives à l'histoire locale....

Mais nous voici arrivés au bas de la rue Jeanne d'Arc; nous voici sur le quai. Traverserons-nous la Seine sur l'un des deux ponts ou par le bac à vapeur, et visiterons-nous sur la rive gauche le Rouen moderne, le Rouen des grandes industries? Non. Nous nous en tiendrons aux lieux, aux curiosités que le public est admis à visiter. Les établissements industriels sans doute nous intéresseraient grandement, mais il nous faut respecter la propriété privée, qui d'ailleurs n'est pas toujours belle à voir. Tenons-nous-en à la rive droite, elle a de quoi nous satisfaire. Nous voici donc sur le quai, au bord de la Seine, couverte de navires réunis de tous les pays du monde; admirons la beauté du coup d'œil en amont et en aval : en amont, la côte Sainte-Catherine, Bonsecours, et toute une suite de riants mamelons; en aval, les coteaux de Canteleu. Mais suivons les quais en remontant vers l'est et arrivons à la fameuse rue Grand-Pont : étroite, obscure, tortueuse, mais resplendissante de magasins de luxe, bijoutiers, orfèvres, confiseurs, marchands de nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La cathédrale. — Dessin de Barclay, d'après nature et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veautés, elle nous conduira en quatre minutes à la cathédrale, à l'immense cathédrale.

III

C'est la première fois, Monsieur, que vous visitez la cathédrale de Rouen; mais, moi, c'est plus que la millième. Et, en combien de circonstances diverses, heureuses ou pénibles, je l'ai parcourue en tous ses coins et recoins, à tous ses étages, à toutes ses galeries, en sa flèche élancée dans les airs!... Vous parler en quelques détails de cette montagne d'édifices et d'architectures juxtaposés, superposés, entre-croisés, est-ce possible? Oh! l'histoire de la ville ici et l'histoire de France passeraient tout entières.

Entrons d'abord et voyez ce caractère de grandeur dominatrice et imposante. En quel monument avez-vous vu mieux se manifester la puissance sacerdotale? Vous en êtes, pour ainsi dire, écrasé, et le temple se grandit de votre anéantissement personnel. Aussi croirais-je mentir et proférer un blasphème en vous disant que sa longueur est de 136 mètres, sa largeur de 32m,30; que ses voûtes ne sont qu'à 28 mètres au-dessus de son dallage. Ce qui réellement vous saisit, au milieu de cette forêt architecturale, c'est l'*incalculable* : incalculable effort de volonté, d'élan, de sacrifices volontaires et forcés; incalculables dépenses, insondable poésie, impénétrables mystères de la vie : espoirs, désespoirs sans fin, cris d'allégresse et d'horreur, tout ce qui n'a ni compte ni mesure possible.

Les archéologues, les historiens, les artistes passent et passeront : l'un s'en tient aux resplendissantes verrières du treizième au seizième siècle, et fait sur les vitraux de la cathédrale de Rouen un traité plein d'art et d'érudition. Un autre ne prend que les stalles où sont représentés tous les métiers, toutes les professions, et en compose un livre que depuis soixante ans on relit toujours. Un troisième décrira les tombeaux. D'autres auront quelque jour les cloches, si nombreuses et dont plusieurs, si célèbres, ne fût-ce que *Georges-d'Amboise*, la plus grosse qu'il y ait eu en France. La tour Saint-Romain s'appelait autrefois *la Tour aux onze cloches*. Son carillon formidable, aux jours de fête, s'entendait de trois ou quatre lieues.

Eh bien, toute cette grandeur, toute cette puissance, ces colonnes hardies et triomphantes, ces tours, ces clochetons, ces arcs, ces pyramides, tout ce *Te Deum* architectural, la nature entière et les hommes n'ont cessé de leur faire une guerre acharnée; des ruines et des ruines ont précédé ce que vous voyez, et même aujourd'hui, pour le maintien de ces merveilles, un monde d'architectes, de maçons, de tailleurs de pierre, de sculpteurs, d'artistes en tous genres, doivent les entourer de leurs soins et de leurs restaurations incessantes; des cathédrales et des cathédrales, des générations de clochers, de tours, de flèches ont précédé celles-ci.

La première église bâtie sur cet emplacement par saint Mellon, de 260 à 270, avait déjà disparu dès le commencement du cinquième siècle. Saint Victrice la reconstruit, et tout d'abord on n'y voit que tragédie : l'archevêque Prétextat assassiné par ordre de Frédégonde. Moins d'un siècle se passe : des réparations sont nécessaires. Saint Romain en profite pour un agrandissement de l'église, qui dès 942 sera agrandie encore par Richard de Normandie. Quatre-vingts ans plus tard, en 980, la voici en ruines. Robert de Normandie entreprend sa réédification sur nouveaux fondements, et vers le milieu du onzième siècle Guillaume le Conquérant l'achève. En 1117 la nouvelle église est foudroyée. Quatre-vingt-trois ans plus tard (en 1200), la veille de Pâques, alors que tout s'y prépare pour solenniser la Résurrection, la voilà détruite par un incendie.

Rebâtie aussitôt, elle est refoudroyée en 1284, et de nouveau reconstruite, après avoir duré tout au plus une vie d'homme. La chapelle actuelle de la Vierge est un dernier vestige de cette reconstruction.

En 1509 une effroyable tempête ébranle le grand portail, qu'on est obligé de réédifier en 1530.

En 1623, nouvel ouragan : trois tourelles renversées et tout l'édifice ébranlé.

La fureur des hommes, elle aussi, se déchaîne contre l'édifice. En 1562 les huguenots détruisent le portail de 1530.

Quant à la célèbre flèche de Robert Becquet, achevée, je crois, en 1544, elle est atteinte par la foudre en 1625, en 1627, en 1642, et ça n'est pas fini. En 1768, nouveau coup de tonnerre. On achève de restaurer la flèche en 1808, et la voici de nouveau foudroyée, incendiée, totalement détruite, le dimanche 15 septembre 1822.

Je l'ai vue, la fière cathédrale, misérablement effondrée, hurlante au milieu des flammes, vomissant le métal incandescent : plomb, fer, cuivre, par toutes ses gargouilles, menaçant de sa ruine une foule éperdue. La voyez-vous cependant réédifiée et devenue l'un des édifices les plus élevés qu'il y ait au monde? Sa flèche en fer s'élève à 151m,12 au-dessus du sol.

Pourquoi ne vous rappellerais-je pas une visite faite, il y a trente ans, dans la cathédrale, avec l'historien Michelet et le statuaire Auguste Préault? Michelet, nous expliquant le monument, eut à nous refaire l'histoire du moyen âge et de la Renaissance. Préault, saisi d'enthousiasme et d'émotion devant la statue de Brézé couchée sur son tombeau, nous rappela les plus grandes œuvres de la statuaire antique et moderne, parmi lesquelles devait être classée, selon lui, cette statue de Brézé, attribuée à Jean Cousin. L'art français, disait-il, n'a rien ni de plus parfait ni de plus pathétique.

L'historien, déchiffrant et nous apprenant à déchiffrer ces chroniques en pierre, en marbre, en fer, faisait revivre à nos yeux tout un monde; mais quels commentaires ajoutés par Michelet aux révélations de cette chronique architecturale, qui, de la tour Saint-Romain

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la flèche actuelle (œuvre de l'ingénieur Alavoine), nous conduit du quatorzième au dix-neuvième siècle; de l'ogive presque naissante aux grandes constructions en fer, application discordante, mais hardie, de l'architecture métallique à l'art gothique.

Donnons, si vous le voulez bien, un coup d'œil au dehors; ressortons par où nous sommes entrés, c'est-à-dire par le grand portail, et contournons l'église à droite par la vieille rue du Change. Voici la formidable *Tour de Beurre*, bâtie au seizième siècle avec les produits tirés d'une permission de manger du beurre en carême. Voyez l'amas immense de pyramides, de clochetons, de contreforts, de bêtes apocalyptiques, et la flèche d'Alavoine, et le merveilleux portail de la Calende

Marché de la Haute-Vieille-Tour (voy. p. 352). — Dessin de Barclay, d'après nature.

et ses sculptures entassées.... L'œil, pour tout embrasser, doit s'élever du sol jusqu'au ciel.

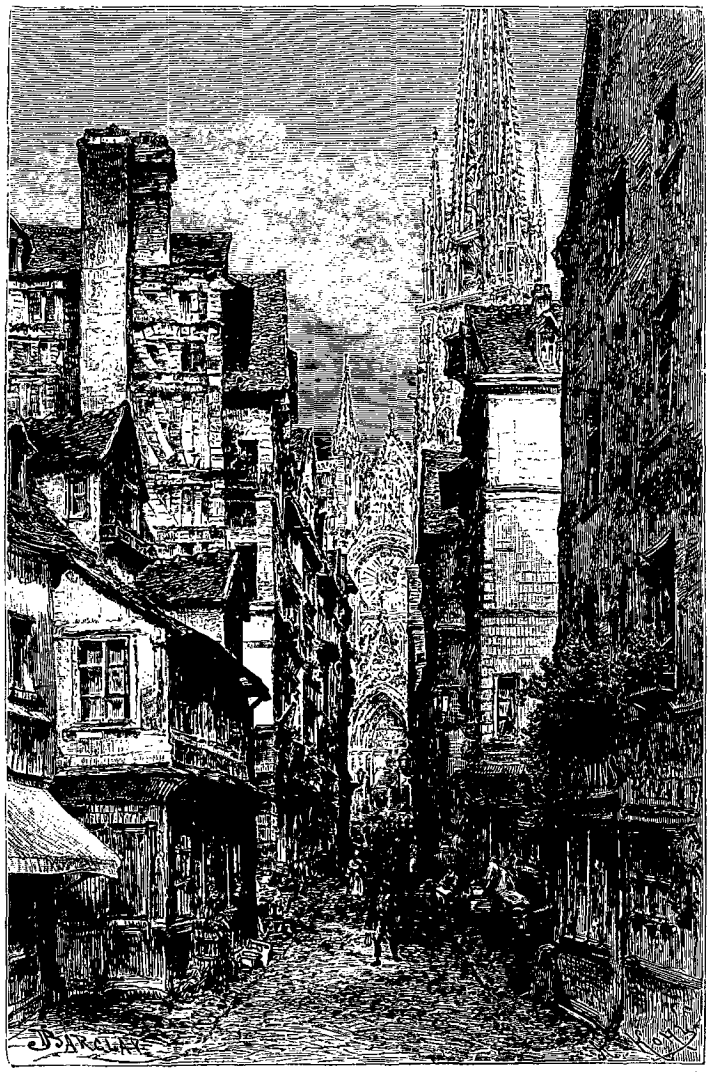
Vous avez devant vous la cathédrale en son plus prodigieux développement. Mais regardez à gauche, vous apercevrez un bijou renaissance, l'ancien *Bureau des Finances*, élégante et fine construction du seizième siècle. Mais n'en approchez pas trop! L'indignation, la douleur s'empareraient de vous, si vous aperceviez les enseignes, les ignobles enseignes d'un magasin d'habits, installé dans ce palais de fées.

Regardez plutôt à droite; une autre église vous apparaît : Saint-Maclou. Tournez un instant le dos à la cathédrale, deux rues étroites descendent en serpentant; c'est le vieux Rouen en l'un de ses points les plus pittoresques. La rue de gauche, *rue de l'Épicerie*, a été cent fois dessinée et partout reproduite pour sa sin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gularité. Nous allons la descendre ; mais auparavant un dernier coup d'œil à ce qui nous entoure, et dites si beaucoup de villes en Europe ont un carrefour comparable.

Nous retrouverons dans quelques instants la cathédrale ; présentement nous nous laissons entraîner vers la rue de l'Épicerie. Elle nous conduit sur une place appelée *place de la Haute-Vieille-Tour*. Là fut autrefois le château des anciens ducs de Normandie. Démoli par Philippe Auguste, qui le fit reconstruire au nord de la ville, où la tour Jeanne d'Arc nous en a offert un dernier spécimen; transplanté ainsi du sud au nord, il fut plus tard reporté tout à fait à l'ouest et sur le bord de la Seine comme le premier. Mais nous sommes sur l'emplacement de ce premier château, bâti en 996 par Richard Sans Peur et détruit, comme j'ai dit, par Philippe Auguste, en 1204.



Rue de l'Épicerie. — Dessin de Barclay, d'après nature.

Dès le treizième siècle on construit, sur le terrain qu'il avait occupé, les halles de la ville, qui, depuis cette époque, plusieurs fois rebâties, agrandies, modifiées, offrent encore un spectacle curieux. La place que ces bâtiments entourent offre, surtout le vendredi, jour du marché, un coup d'œil des plus pittoresques et des plus imprévus par l'animation, le va-et-vient, le bric-à-brac bizarre de tout ce qui s'y vend ou ne s'y vend pas. Quant aux bâtiments, ils sont maintenant occupés en partie par un très beau musée industriel. Au bâtiment principal est adossé l'ancien *monument de Saint-Romain* où, chaque année, le jour de l'Ascension, un prisonnier était délivré après avoir soulevé la châsse qui renfermait les reliques du saint. Cela donnait lieu annuellement à une superbe procession, où figuraient en grande pompe le clergé des trente-deux paroisses de la ville et toutes les autorités et tous les corps d'états. Vu de la place, le coup d'œil devait être magnifique, et quand, avec le prisonnier délivré et couronné de fleurs aux acclamations de la foule, la longue procession remontait la rapide et tortueuse rue pour rentrer à la cathédrale au bruit des cloches de toute la ville (si bien décrit par Michelet dans son histoire de Jeanne d'Arc), c'était un spectacle qu'on n'oubliait pas et dont la population rouennaise attendait impatiemment le retour.

M. Floquet nous a fait en un beau volume l'histoire de ce privilège de la fierté de saint Romain qui se conserva jusqu'à la Révolution.

Au-dessous du gracieux édicule, seizième siècle, une voûte nous conduit à une autre place, moins vaste, dite *place de la Basse-Vieille-Tour*. Après un coup d'œil à ces halles sombres, étranges et mystérieuses, remontons, pour la voir dans toute sa singularité, cette rue de l'Épicerie, avec sa cathédrale en perspective. Rouen n'a mieux conservé en aucun point son aspect moyen âge. Voyez au bas de la rue à gauche le petit coin étrange appelé *le Marché aux Balais*. Tout ceci est comme une vision des anciens temps. Mais, en regardant curieusement autour de nous, à gauche, à droite et devant et derrière, nous voici revenus au portail de la Calende. Suivons la rue à droite, ayant à notre gauche l'archevêché et dirigeons-nous vers Saint-Maclou.... En trois minutes nous y serons, même en marchant à petits pas.

Eugène Noel.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'aître Saint-Maclou (voy. p. 354). — Dessin de Barclay, d'après nature.

ROUEN;

PAR M. EUGÈNE NOEL[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Que n'a-t-on pas dit sur ce bijou de Saint-Maclou, sur la richesse et la profusion de ses sculptures, sur la disposition si singulièrement heureuse de son grand portail, offrant cinq issues, sur la fantaisie qui règne en son bel ensemble? Si les fées, si les lutins et les gnomes ont eu en ce monde un palais ou un temple, c'est ici. Que de fois, au clair de lune, j'ai cru, dans mon enfance, les voir sauter et gambader d'une pyramide à l'autre!

J'ai appelé Rouen quelque part *la Ville aux trois cathédrales*; celle-ci, la plus petite, est entre ses deux sœurs, Saint-Ouen et Notre-Dame, un trait d'union tout à fait digne de relier l'une à l'autre. Ces trois églises, trois merveilles, nous montrent l'art gothique dans toute sa variété : puissant, sombre et dominateur à Notre-Dame; riche, élégant, coquet et plein de fantaisie à Saint-Maclou; nous verrons tout à l'heure la caractéristique de Saint-Ouen.

Nous sommes pour le moment à Saint-Maclou et nous n'en avons vu encore que l'extérieur. Nous allons y entrer, mais pas tout de suite, croyez-le bien : les portes nous arrêteront au passage, ces portes sculptées par Jean Goujon, portes incomparables! L'art de la sculpture sur bois est ici dans tout son éclat, dans toute sa perfection : pureté, élégance et vigueur en sont le trait distinctif. Il y a sur ces portes des prophètes et des évangélistes qui ont tout au plus un mètre de haut et qui semblent cependant égaler en grandeur ceux de Michel-Ange.

A l'intérieur nous admirerons l'escalier des orgues,

1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

escalier renaissance, tout à jour, tournant délicieusement sur lui-même. Oh! c'est là que fées et lutins, la nuit, peuvent s'en donner à cœur joie. Comme à la cathédrale et à Saint-Ouen (nous le verrons tout à l'heure), ici encore les éléments et les hommes se sont entendus pour la destruction. Plusieurs églises ont précédé celle que nous voyons. Avant 1200 ce n'était, paraît-il, qu'une chapelle en dehors de la ville. Mais en 1200 ou 1203 (on ne sait pas au juste) la voilà totalement brûlée. On la rebâtit, et dès 1211 un nouvel incendie nécessite sa réédification. Cette troisième église se maintint un peu plus de deux siècles. En 1432, devenue insuffisante à la population croissante, on entreprit de la reconstruire; elle ne fut achevée que vers 1480; mais son clocher, fortement ébranlé par la tempête en 1706, fut tout à fait détruit quatre-vingts ans plus tard.

Rien n'est curieux comme ces histoires d'églises gothiques. Toujours en démolition, en ruine, en reconstruction, et, jusqu'au quinzième siècle, se relevant toujours plus belles, sans se corriger pourtant de leur peu de solidité.

Une vieille maison rue Saint-Romain (voy. p. 356). — Dessin de Barclay, d'après nature.

Nous sommes entrés par le grand portail, sortons par le portail du Nord : nous voici dans la rue Martainville, à vingt-cinq pas de l'*aître Saint-Maclou*, le cimetière moyen âge qu'on ne saurait même aujourd'hui parcourir sans un vague frisson. Partout l'image de la mort: pelles, pioches, fosses, ossements épars, tombeaux, squelettes sculptés sur les poutres en bois, sur les piliers.... Sur ces piliers, la mort est représentée emportant ici un jeune gentilhomme, là une élégante, fière et belle *damoiselle*, ailleurs un évêque, un moine. Hyacinthe Langlois a écrit tout un ouvrage en deux volumes sur cette *Danse des Morts*.

Nous avons vu déjà plusieurs fois et nous allons voir encore que nulle part le moyen âge n'a laissé plus qu'ici son empreinte et des traces plus palpitantes de son histoire et de son esprit. Ce cimetière Saint-Maclou, avec cet appareil d'épouvante, nous en offre un des plus curieux spécimens. Aucune religion n'a joué de la Mort comme le christianisme. Il ne se complaît pas seulement à en étaler partout l'image, il semble se réjouir de sa réalité. On dirait vraiment qu'il l'a cultivée à plaisir. Les images du cimetière Saint-Maclou, où l'on voit la Mort emporter les vivants, ne sont que l'expression naïve de ce qui se passait. Écoutez Langlois au début de son livre :

« Puisque nous sommes encore au sein du Rouen de cette époque, apprenez que, dans cette enceinte de hautes murailles et de fossés profonds, le mort infecte continuellement le vif....

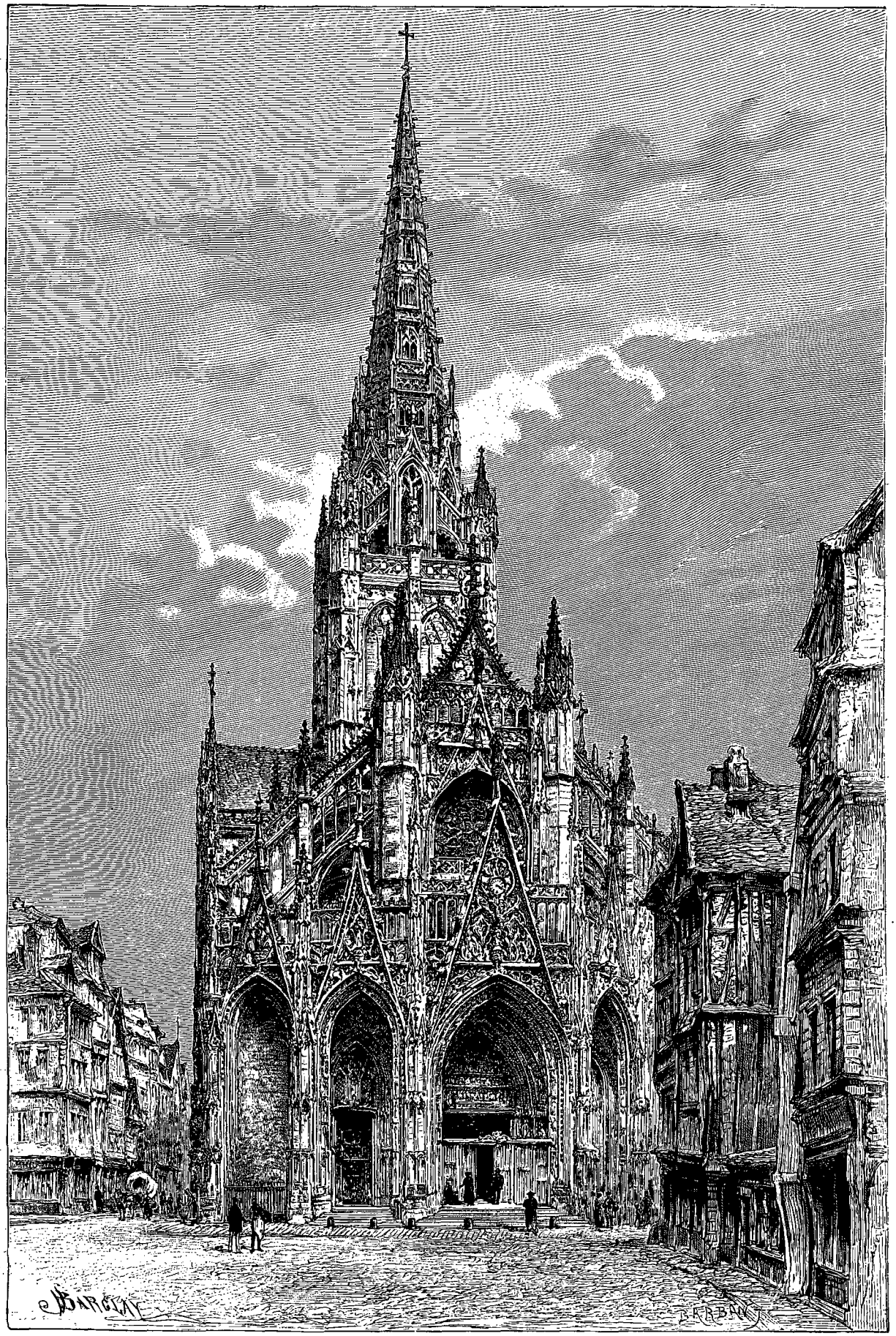
« ... Outre que chaque église est elle-même un véritable charnier, près de quatre-vingts cimetières sont enchâssés dans cette vieille et compacte cité.

« Or ces muguets en toque à plumet, en *braies* collantes, en pourpoint de satin, en manteline de velours, en souliers taillades, que vous voyez caressant leur barbe ou filant leur moustache en souriant aux dames; ces dames si *cointes*, si *mignottes*.... ces hommes d'armes, ces marins,... ces moines;... ces flots tumultueux de *menu populaire*, petites gens en casaque, en jaquette et en vertugade,... dans ces rues humides, étroites et tortueuses, où l'air est concentré, captif et sans ressort, tout ce monde, riche ou pauvre, aspire à longs traits les miasmes cadavériques qui s'élèvent de toutes parts en invisibles tourbillons. »

Les populations étaient ainsi tenues dans une opportune terreur.

Mais le temps presse. Retournons sur nos pas, c'est-à-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint-Maclou (voy. p. 353). — Dessin de Barclay, d'après nature et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dire regagnons par la rue Martainville le grand portail, auquel nous donnerons un dernier coup d'œil. Avançons quelques pas dans l'étroite rue à droite : c'est la rue Damiette (autrefois *rue de la Miette*); la gravure de la page 360 la représente avec ses pignons pointus et, dans le fond, l'admirable tour Saint-Ouen. Mais n'allons pas encore de ce côté, suivons l'étrange rue qui se présente en face du grand portail Saint-Maclou, rue bordée, côté sud, par l'archevêché, rue sombre, humide, froide, impénétrable au soleil. Du reste, soleil et bon air étaient choses dont au moyen âge on se préoccupait peu. Les rues, larges de moins d'un mètre, serpentaient partout dans les ténèbres, dans la saleté et la puanteur. Suivons celle-ci, nous y retrouverons la cathédrale avec son *portail des Libraires*, son *Jugement dernier* et l'audacieuse flèche verticale au-dessus de nos têtes. Suivons et contournons l'église. Voici d'abord une des vieilles maisons de la ville, avec ses étages supérieurs avançant sur les inférieurs de telle sorte qu'aux jours de pluie on pouvait, devant sa porte, stationner, deviser ou travailler à l'abri. La maison se servait à elle-même de marquise, mais le soleil venait quand il pouvait. Continuons et suivons de la rue Saint-Romain à la *rue des Quatre-Vents*. Voici, au pied de la tour Saint-Romain, la *cour d'Albane*, un des points où l'édifice apparaît le mieux dans sa diversité, dans son entassement, dans sa complication d'architectures de quatre ou cinq siècles (du quatorzième au dix-neuvième).

Après cette promenade, après cette visite à la cathédrale, aux Halles, à Saint-Maclou, à son cimetière et à sa *Danse des Morts*, notre étude semblerait bien avancée sur le moyen âge; eh bien, non! Après avoir vu Rouen en ses manifestations puissantes et terribles, en ses féeries artistiques, il nous reste à l'apprécier en son élégance, en son inspiration spontanée, en son élan invincible, en sa beauté harmonieuse, si rarement exprimée. Nous pourrons tout à l'heure, à quatre minutes de la cathédrale, l'étudier de ce côté-là dans une œuvre unique de hardiesse et de beauté, je veux dire dans Saint-Ouen. Suivez-moi, Monsieur, je vous prie.

V

Il faut prendre Saint-Ouen par le bon endroit et, pour cela, n'y pas aller directement. Faisons donc un détour à partir du parvis, devant le grand portail, montons la rue des Carmes, continuation de la rue Grand-Pont, que suit elle-même la rue Beauvoisine (qui conduit en Beauvoisis, c'est-à-dire à Beauvais). Ceci était autrefois la grande voie qui traversait Rouen du sud au nord. Au carrefour de la Crosse, elle coupait une autre longue voie qui, de l'est à l'ouest, traversait la ville sous les noms de rue Saint-Hilaire (en commençant par l'est), rue Saint-Vivien, rue des Faulx, rue de l'Hôpital, rue Ganterie et rue des Bons-Enfants.

Ces deux rues coupaient la ville en quatre quartiers à peu près égaux.

La même division s'est perpétuée presque sur les mêmes lignes par la création récente de la rue Jeanne d'Arc (du sud au nord) et de la rue Thiers (de l'est à l'ouest), avec cette différence toutefois que la nouvelle voie de l'est à l'ouest ne part que de l'Hôtel de Ville, situé près de Saint-Ouen, tandis que l'ancienne voie partait de la porte Saint-Hilaire.

Les deux anciennes voies se croisaient, je l'ai dit, au carrefour de la Crosse. Mais nous quitterons la rue des Carmes quelques pas avant d'y arriver : nous prendrons sur la droite la *rue des Fossés Louis VIII*. C'est étroit, c'est sale et sans caractère, les anciennes bicoques moyen âge ayant été remplacées par des bicoques modernes; mais continuons, ça devient de plus en plus étroit, laid et tortueux. On dirait une pauvre rue ivre, tant cela marche en zigzag, tant cela se soutient mal à droite et à gauche. Mais tout à coup la ruelle s'ouvre au milieu d'une large voie (rue de la République), et elle se continue de l'autre côté, toujours plus rétrécie, plus sombre, plus vacillante et plus ivre. Cette venelle aux maisons surplombantes, croulantes et baroques s'appelle, en cette partie, *rue du Petit-Mouton*, nom tiré sans doute de l'enseigne de quelque affreux bouge.

Il y a pour une ville, vous le voyez, autre chose que charme et profit à conserver certaines traces du moyen âge : on s'en aperçut bien à Rouen lors du choléra de 1832. Aussi, dès cette époque, commença-t-on la guerre aux quartiers infects, tels que l'antique Clos Saint-Marc, grouillement putride de gueux qui peut-être, pour la saleté, n'eut jamais rien d'égal.

Ce n'était plus seulement des rues étroites, c'était un mêli-mêlo d'allées noires et tortueuses conduisant à des escaliers, à des escabeaux, à des chambres sans toit, et tout cela communiquant de l'un à l'autre par d'ignobles percées. On chercha les propriétaires : il n'y en avait pas, on vivait là de père en fils dans une communauté, dans une promiscuité sans nom....

Un superbe marché bien aéré remplace aujourd'hui ce *clos*. Mais çà et là, dans le quartier Martainville, dont nous approchons, quelques traces encore se retrouvent de ces anciens cloaques.

La rue du Petit-Mouton, où nous voici engagés, peut-être à votre grand regret, va tout à l'heure si bien se rétrécir en ses sinuosités qu'à peine pourrons-nous la suivre jusqu'au bout, sans nous y salir à droite et à gauche.... Enfin nous en voilà sortis et parvenus sur une place assez belle. Traversons-la; mais, s'il vous plaît, ne regardez pas à gauche, vous apercevriez un coin de Saint-Ouen qui tout de suite vous attirerait, ce que je ne veux pas. Regardez au contraire tout à fait à droite : vous reverrez, non sans un grand plaisir, la vieille rue Damiette, que continue la rue Malpalu, avec ses maisons en bois, ses pignons pointus et son clocher Saint-Maclou. Vue de ce point, la rue Damiette est une des originalités de la ville; son souvenir, j'en suis persuadé, vous restera dans l'esprit.

Mais entrons dans l'étrange et large rue qui s'ouvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant nous.... Du côté gauche, chaque maison n'est accessible que par un pont, et sous tous ces ponts, au nombre de plus de cent cinquante, rangés à la file, coule lentement une rivière qui dix fois par jour changeait de couleur : tantôt rouge, tantôt bleue, ou jaune, ou verte, ou noire, ou grise, ou violette. Dans l'espace de quatre kilomètres, depuis l'endroit où nous sommes jusqu'à Darnétal, elle avait sur ses bords tous les fabricants de toile de coton et tous les teinturiers de la ville. Cette petite rivière s'appelle *Robec* ; elle a ses sources à Fontaine-sous-Préaux et à Saint-Martin-du-Vivier, un peu au-dessus de Darnétal. La rue de Rouen où elle coule sous tous ces ponts en a reçu le nom de *rue Eau-de-Robec*, « ignoble petite Venise », dit Gus-

Rue Saint-Romain et entrée du portail des Libraires. — Dessin de Barclay, d'après nature.

tave Flaubert. La rue n'est guère habitée, du moins en sa première moitié, que par des brocanteurs, qui profitent des ponts pour étaler au dehors leur friperie (souvent très amusante). Il y a soixante ans, c'était un des riches quartiers de la ville. Toute la *rouennerie* partait de cette longue rue pour se répandre sur tous les marchés du monde. Remarquez que ces maisons sont souvent très vastes et très hautes. Les exigences de la fabrication le voulaient ainsi. Elles étaient de plus surmontées de hauts et amples greniers ou séchoirs recouverts de grands toits qui avançaient de plusieurs mètres, de façon que la pluie ne pût atteindre le coton que l'on y étendait ; de larges baies, qui depuis ont été closes pour la plupart, mais dont on voit fort bien les traces, permettaient d'allonger au dehors de grandes perches sur lesquelles le coton,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les jours de beau temps, pouvait sécher au dehors. Rien ne saurait aujourd'hui donner une idée de ces cotons de toute couleur étendus au haut des maisons et s'avançant de cinq à six mètres, faisant voûte sur la rivière et sur la rue : le coup d'œil était quelquefois superbe. Et puis, on sentait en ces riches et vastes habitations une vie laborieuse. C'était le travail en famille. Entrait-on dans ces maisons : c'était d'abord la *tramerie*, où souvent la maîtresse de la maison, active, intelligente, avenante, parfois spirituelle et gaie et jolie (vraie Normande), dirigeait le travail, auquel même elle prenait part. Aux étages supérieurs se trouvaient les *ourdissoirs*, où quelquefois travaillaient le père et les enfants. C'était bruyant, c'était gai, c'était honnête. Ces *rouennerie*s, si belles et si solides, étaient filées, teintes, ourdies et tissées en moralité, en probité : c'est là ce qui les rendait inusables et ce qui fit aux fabricants rouennais leur réputation européenne et universelle. Il y avait bien déjà une concurrence, mais c'était une concurrence d'habileté. Cette *rue Eau-de-Robec*, avec ses cotons suspendus, ses ponts et sa changeante rivière, et ses vastes séchoirs, avait donc un aspect unique. Mais ce n'est pas tout : des teintureries de toiles en pièces se mêlaient aux fabriques de rouenneries, et celles-là ne s'en tenaient pas au gracieux couronnement des cotons teints. Elles suspendaient leurs toiles en toute leur longueur, depuis la toiture jusque tout au bord de Robec; et ces toiles qui descendaient, remontaient, majestueusement onduleuses, pour redescendre et remonter encore, présentaient un indicible spectacle, gai quelquefois si les toiles étaient de couleurs gaies; mais lorsqu'elles étaient de couleur sombre ou même tout à fait noires, c'était effrayant.

Cotons au séchoir, toiles étendues, ponts, rivière tantôt rouge et tantôt jaune, hautes maisons, détours sinueux de cette longue rue, bruit de tramage et d'ourdissage donnaient à ce quartier un caractère que, pour ma part, je me rappelle avec une netteté parfaite.

Eh bien, croiriez-vous qu'un spectacle si pittoresque, si singulier, si instructif et, j'ajoute, si amusant, n'a pas laissé sa trace (du moins à ma connaissance) parmi les dessinateurs ou peintres de ce temps-là! J'ai cherché sans succès une gravure, une lithographie, un dessin de ces maisons originales et laborieuses, je n'en ai pas trouvé. Nos artistes nous ont reproduit cependant des choses d'un bien moindre charme et d'un bien moindre intérêt, à le prendre même au point de vue historique. Le coton, c'est une partie de l'histoire de Rouen, du moins depuis le commencement du dix-huitième siècle, comme antérieurement l'avait été le drap.

Suivons donc quelque temps la *rue Eau-de-Robec*. Nous n'y avons pas fait cent cinquante pas que nous trouvons à droite la *rue de la Grande-Mesure* : encore un reste impur du vieux Rouen. Regardez de l'entrée cette rue, c'est assez pour vous attrister profondément si vous songez que des créatures humaines, que des femmes et des enfants habitent ces taudis infects. Passons, nous trouverons, quelques pas plus loin, une autre sentine, la *rue du Ruissel*, et ses immondes *assommoirs* où l'on crie, où l'on hurle, où l'hébètement, la folie, les fureurs alcooliques repoussent l'homme au-dessous de la brute. Il y a, sur les effets de la misère et de l'alcool dans cette rue et quelques rues voisines, des récits navrants et terrifiants de MM. Villermé, Jules Simon et autres. Je vous y renvoie. Le cœur me manque pour vous les exposer moi-même, les ayant vus de trop près. Passons encore et continuons de remonter, je vous prie, le cours de Robec.

Mais quand vous serez rentré chez vous, mon cher voyageur, quand vous repenserez à votre visite à Rouen, n'oubliez pas le spectacle de ces maisons couronnées de leur travail, je dirais volontiers couronnées de leur moralité ; vous ne l'avez pas vu ce spectacle, mais vous avez encore sous les yeux les fières et hautes maisons où cela se voyait il y a soixante ans.

L'industrie cotonnière avait remplacé sur les bords de Robec l'industrie drapière qui avait péri au siècle précédent, détruite, je crois, par des maladresses et des iniquités fiscales : c'était l'opinion de Michelet.

Les cotonniers cependant avaient, on pourrait le croire, fait depuis longtemps leurs premiers essais au milieu même des drapiers. Mais qu'était l'industrie du coton avant le dix-huitième siècle!... Néanmoins les chroniques nous apprennent que, dans la rue Saint-Vivien, dès 1421 une maison fut acquise par un certain Adam *le Cotonneux*.

A leur tour les fabricants de *rouennerie* disparurent de l'Eau-de-Robec pour aller s'installer à l'ouest, dans le quartier Cauchoise et Saint-Gervais. Là encore, à l'heure qu'il est, on retrouve les hautes maisons surmontées de leurs séchoirs largement aérés et couverts.

Mais *Cauchoise* et *Saint-Gervais*, eux aussi, ont vu cette fabrication les abandonner. Des tissages gigantesques mis en marche par la vapeur se sont établis et toujours agrandis, tout à fait au sud de la ville et de l'autre côté de la Seine, dans le faubourg Saint-Sever et dans les villages voisins de Sotteville et de Petit-Quevilly, auxquels se sont ajoutés, dans la direction nord, Déville, Maromme, etc.

L'histoire de Rouen, au point de vue de ces révolutions industrielles, étudiées dans leurs causes et dans leurs effets, serait pleine d'intérêt et même d'actualité. Elle est encore à faire. Je crois qu'en cherchant bien on réunirait une partie des éléments nécessaires pour la mener à bonne fin, et nous avons ici des hommes qui pourraient l'entreprendre.

Quoi qu'il en soit, les grands ateliers tendent tout à fait en ce moment vers les faubourgs les plus excentriques et même vers la banlieue ; et peut-être l'industrie pourrait dire avec son poète Corneille :

Rouen n'est plus dans Rouen, il est tout où je suis.

Malheureusement le vers ne serait plus sur ses jambes, Rouen formant deux syllabes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais, s'il vous plaît, ne nous égarons pas! Nous sommes, pour l'heure présente, rue Eau-de-Robec et nous arrivons, après la rue du Ruissel, à une place nouvellement ouverte. Pour créer cette place, il a fallu démolir un labyrinthe inextricable de ruelles impossibles, d'allées noires, d'impasses, d'escaliers, de taudis en ruine comme ceux de l'ancien Clos Saint-Marc et comme eux appartenant on ne savait à qui.... C'est maintenant la place Saint-Vivien, avec une vieille église assez disgracieuse; mais dont on ne laisse pas pourtant de regarder le clocher, énorme pain de sucre en pierre.

Ceci nous met précisément dans la longue voie qui traversait la ville de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de la

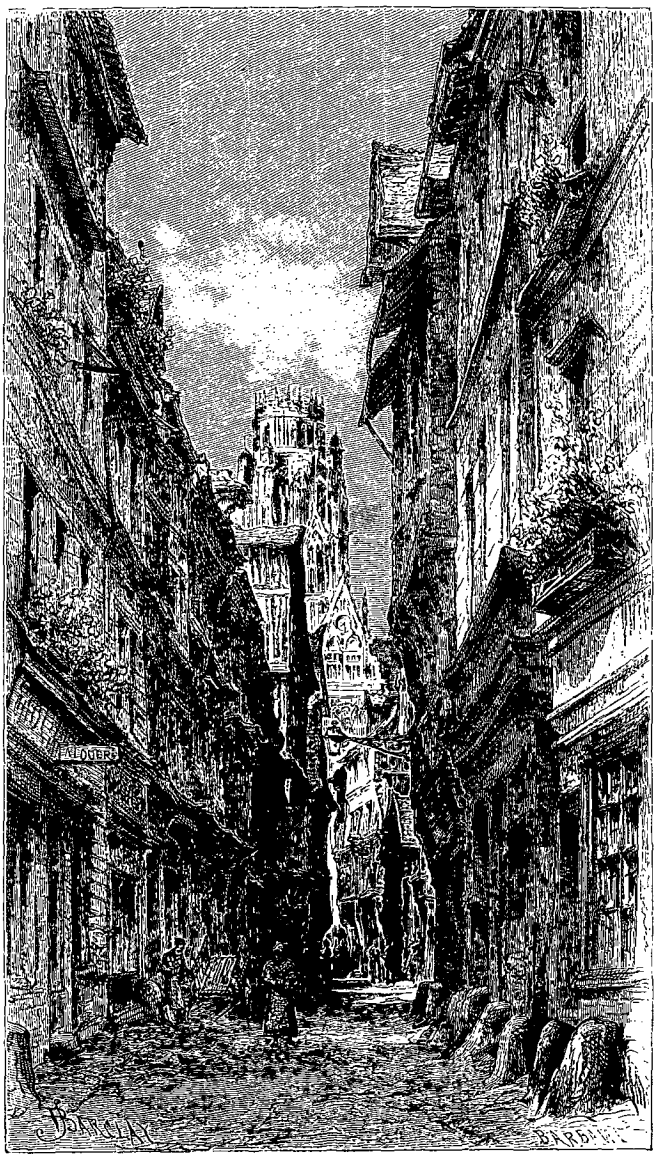
Cour d'Albane (voy. p. 356). — Dessin de Barclay, d'après nature.

porte Saint-Hilaire à la porte Cauchoise. Nous y débouchons en la partie appelée rue Saint-Vivien. Remontons un instant vers l'ouest; un très beau jardin se présente sur la droite. Avançons encore : un cri vous échappe,... c'est Saint-Ouen en toute sa grandeur, en toute sa grâce élégante.... Dites si en quelque autre lieu la pierre vous est apparue avec cette légèreté, avec cet élan d'ascension céleste! Tout à l'heure la cathédrale nous écrasait de sa masse imposante et terrible : Saint-Ouen nous enlève. C'est une nef aérienne. Par cette architecture, qui vous met en plein rêve, on se sent délivré du poids de la matière; la pierre même semble y devenir esprit. Cette tour unique au monde, qui si gaiement monte et nage dans le ciel, sans le cacher (tant et si gracieusement elle fut évidée, œuvrée, ajourée). les rayons du soleil levant, les rayons du soleil

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couchant, la pénètrent, l'éclairent, s'y heurtent, s'y réfléchissent et s'y jouent au dedans, au dehors; et pour le vent, quelle incomparable et colossale clarinette, entourée à sa base d'arceaux, d'arcs-boutants et de pyramides sonores comme des harpes éoliennes! Air, soleil, nuages, tout a son rôle en cette tour, et tout l'embellit, tant l'architecture est vivante! Ils étaient en droit, ceux qui l'ont bâtie, de s'appeler *maîtres de la pierre vive*. Cette église est un chant. Tours, tourelles, pyramides, clochetons, les entendez-vous? ils vibrent, ils lancent dans l'air le *Gloria in excelsis!*

Ils mettaient dans leurs œuvres, ces *maîtres de la pierre vive*, ce qu'ils avaient dans le sang et dans l'âme. Leur conscience et leur art ne se séparaient pas; leurs œuvres vivaient parce qu'ils y mettaient leur vie. A la pierre, au fer, au bois, à tout ce qu'ils *œuvraient*, ils faisaient dire leur croyance, leur conviction morale. Tout dans leurs mains devenait verset sacré; la cathédrale nous chantait tout à l'heure son *Te Deum*. Le *Te Deum*, c'est le chant intérieur de ses piliers et de ses voûtes; mais au dehors, sous le vent et la tempête, pyramides, tours, flèches et clochers, écoutez-les bien, c'est le *Christus vincit*. La cathédrale, c'est la religion militante. L'abbaye de Saint-Ouen, asile des studieux bénédictins, n'a que chants d'allégresse : « *Hosanna, Gloire aux cieux! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* »



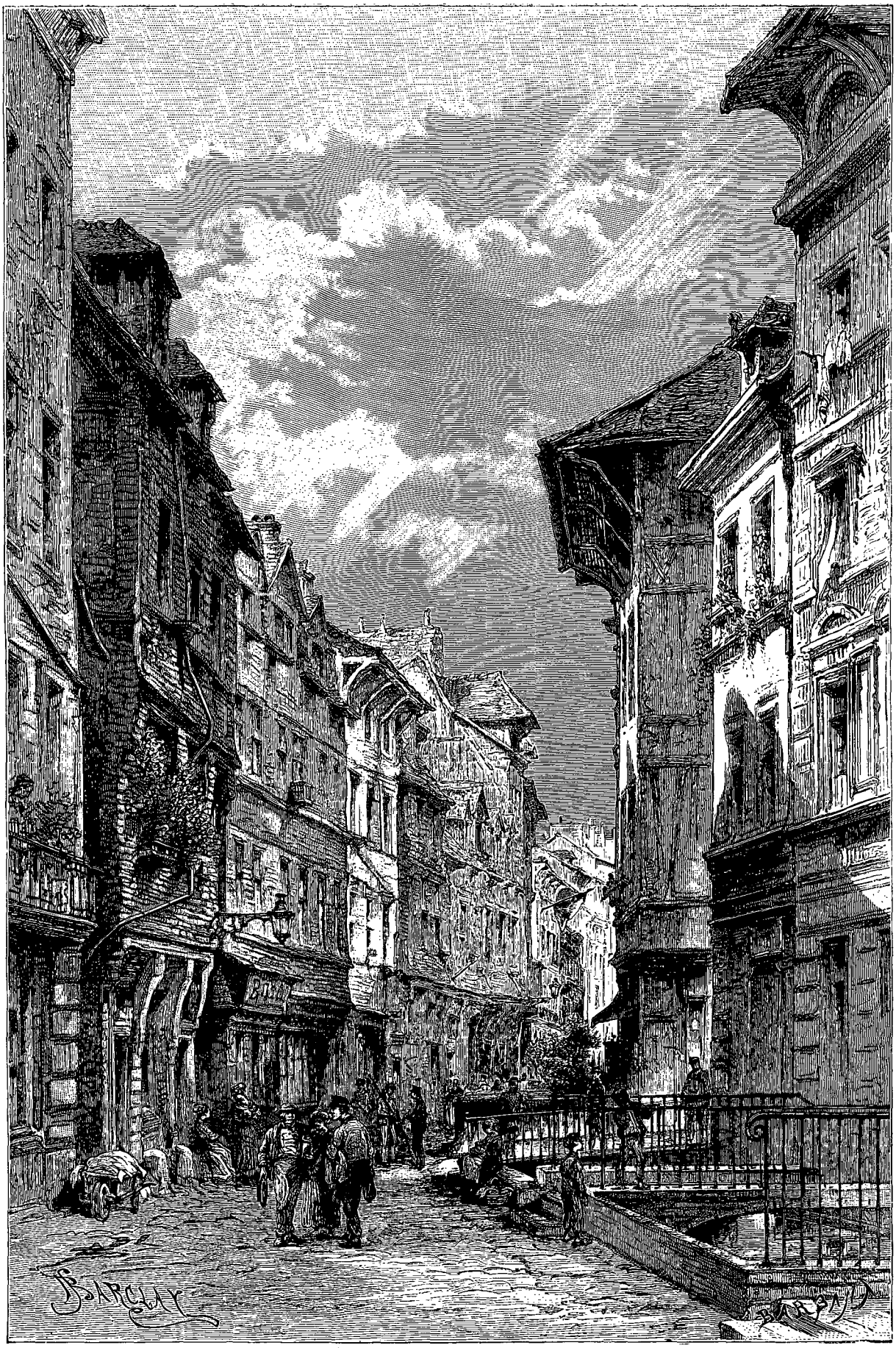
Rue Damiette (voy. p. 356). — Dessin de Barclay, d'après nature.

Le vieil historien de la riche abbaye, dom Pommeraye, raconte qu'il ne voulait d'abord écrire que quelques pages, mais qu'entraîné par l'intérêt du sujet, il enfanta tout un in-folio. Même aventure ici se reproduirait, si nous n'étions, vous et moi, cher voyageur, parfaitement empêchés, vous de m'entendre faute de temps, et moi de vous raconter, faute d'érudition, tant et de si longues et de si difficiles histoires.

Contentons-nous d'examiner rapidement, en sa superbe unité, l'édifice élancé tout d'un jet de la terre vers le ciel.

La cathédrale est l'œuvre de plusieurs siècles et de cent architectes. Si l'achèvement de Saint-Ouen demanda plus d'un siècle et demi, sa conception hardie est du moins l'œuvre d'un seul maître. On l'attribue à l'abbé Roussel-Marc d'Argent.... Mais n'y eut-il point derrière le très opulent et très puissant abbé quelque habile architecte, clerc ou laïque, dont le nom serait resté inconnu ?... En fût-il ainsi, que l'abbé Roussel-Marc d'Argent aurait encore le très grand mérite d'avoir admirablement choisi.... On peut, dans tous les cas, affirmer que ce fut un homme de goût. Il fit d'ailleurs de la construction de cette église son œuvre personnelle; il en dirigea et surveilla les travaux avec passion. Je vous rappelais tout à l'heure l'in-folio de dom Pommeraye sur l'abbaye de Saint-Ouen; mais combien d'autres livres depuis et combien de brochures sur le même sujet! Que de dessins, que d'aquarelles, que de pastels, que de peintures, que de photographies l'ont reproduite, vue d'ici, vue de là, vue d'en haut, vue d'en bas, vue du dedans et vue du dehors! Tout ce qui sait en Normandie tenir bien ou mal un crayon, a crayonné Saint-Ouen et sa tour centrale, et ses contre-forts qui si lestement sautent d'une galerie à l'autre, qui semblent à qui mieux mieux courir et s'élancer là-haut, qui se précipitent, s'entre-croisent, se mêlent et se démêlent dans une ascension, dans une danse sereine et triomphale. Ces pyramides sont vivantes et gaies, jamais il n'y eut une telle harmonie des pierres et de la lumière. Mais que parlé-je de pierre! Vue de certains côtés (du côté nord surtout), l'église n'a plus de pierres : elle n'est plus que verre, transparence et féerie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue Eau-de-Robec (voy. p. 358-359). — Dessin de Barclay, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une nuit, quand j'étais tout jeune homme, je rêvai que Saint-Ouen avait disparu, et je m'éveillai tout en larmes. Rouen sans Saint-Ouen ne serait plus, au point de vue archéologique et artistique, qu'une ville ordinaire. Saint-Ouen, c'est sa poésie, et notez que sa tour, si richement couronnée, s'aperçoit de partout. De quelques rues et notamment de tout le quartier Saint-Hilaire (quartier Est), elle arrête, étonne et réjouit la vue.

Mais assez parlé. Entrons, et, si vous le voulez, entrons par le grand portail, bien qu'il jure, par la mesquinerie de ses deux tours modernes, avec tout le reste de l'édifice.

Nous voici donc dans l'église abbatiale, et je vous y laisse à vous-même. Dans la cathédrale j'ai pu mêler à vos impressions personnelles mes propres commentaires. Ici le silence me paraît s'imposer ; l'émotion est grande, profonde, inoubliable, mais elle est douce. Il n'y a plus céans ni menace ni terreur. Je vous l'ai déjà dit, toutes les pierrres de cette église chantent : *Gloire au ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*

Regardez maintenant ces..., j'allais dire ces piliers ; mais ce ne sont ni piliers ni colonnes, ce sont faisceaux de flûtes légères, harmonieuses, qui doucement filent et marient leurs sons. On croit les entendre : on les entend en effet. L'édifice, de la base au sommet, est dans une perpétuelle vibration ; des bourdonnements s'y promènent, montent, descendent, répétés d'échos en échos. Tout bruit y devient mélodie... le temple a la sonorité harmonieuse d'un violon immense ; il n'y a plus ici de matière inerte ; on y entend bruire et frémir la pierre en toutes ses molécules. Le prêtre qui parle en chaire, sa voix se transforme, c'est une musique ; il parle dans une chanterelle, et, s'il sait s'en servir, quels effets il en pourra tirer! Il ne faut pas ici parler comme on parle ailleurs : ce doit être un apprentissage. Il faut laisser aux piliers-flûtes, aux fenêtres tam-tam et aux voûtes-cymbales le temps de jouer leur accompagnement....

Vous tenez à la main le petit guide que dans les gares on vend aux voyageurs : *Rouen, son histoire, ses monuments*, etc., par Th. Licquet (édition de 1867). Ouvrons à la page 44 et voyez ce que dit un visiteur, Dibdin : « .... Impossible de rien imaginer de plus « aérien, de plus séduisant! Le fini et la délicatesse de « ces piliers est une chose vraiment étonnante. En gé- « néral, c'est l'absence de tout ornement étranger qui « donne à l'intérieur du monument cet air svelte, « dégagé, tenant de la féerie, qui n'appartient qu'à lui « et qui produit une sensation que je n'éprouvai jamais « dans aucun édifice de ce caractère.... » Voyez-vous maintenant ces resplendissantes rosaces ? Celle de l'ouest devient, au soleil couchant d'été, un feu d'artifice des plus extraordinaires.

Voyez-vous les grilles en fer qui entourent le chœur de leurs lianes élégantes et puissantes?... Mais, à quelque détail que vous vous arrêtiez, c'est toujours à l'ensemble que vous en reviendrez, et cet *ensemble*, trait distinctif du monument, est dû à son premier architecte. Marc d'Argent malheureusement ne put voir son église achevée. Le chœur, les piliers qui supportent la tour, une grande partie du transept étaient seuls terminés lorsqu'il mourut. Du reste cette œuvre demeura, pendant plus de quatre siècles, invisible et cachée. La tour seule en était connue et célèbre. Les maisons, les bicoques, les constructions les plus hétéroclites avaient envahi tout le reste. Depuis une vingtaine d'années seulement cette féerie est devenue visible.

Marc d'Argent avait voué sa vie à cette construction, il ne la vit cependant qu'en rêve et sur le papier ; mais ni plan, ni dessin, ni rêve, ni peinture ne peut donner l'idée grandiose de la réalité. Marc d'Argent lui-même n'en avait pas prévu les jeux et les effets sur le ciel. Quelle joie c'eût été pour lui de voir s'élever radieuse l'incomparable tour ! Il couvait, on le sent, son œuvre du regard. Pour n'en pas perdre de vue un instant la construction en son ensemble, il s'était établi sur les hauteurs voisines, au manoir de Bihorel. Il pouvait de là suivre tous les travaux ; il en avait posé la première pierre au mois de mai 1318, et, après vingt et une années d'efforts, de soins, de fatigues, de dépenses excessives, il mourait dans ce manoir de Bihorel, le 7 décembre 1339.

Ne sortons pas sans une visite à son tombeau. Voici ce qu'on y lit :

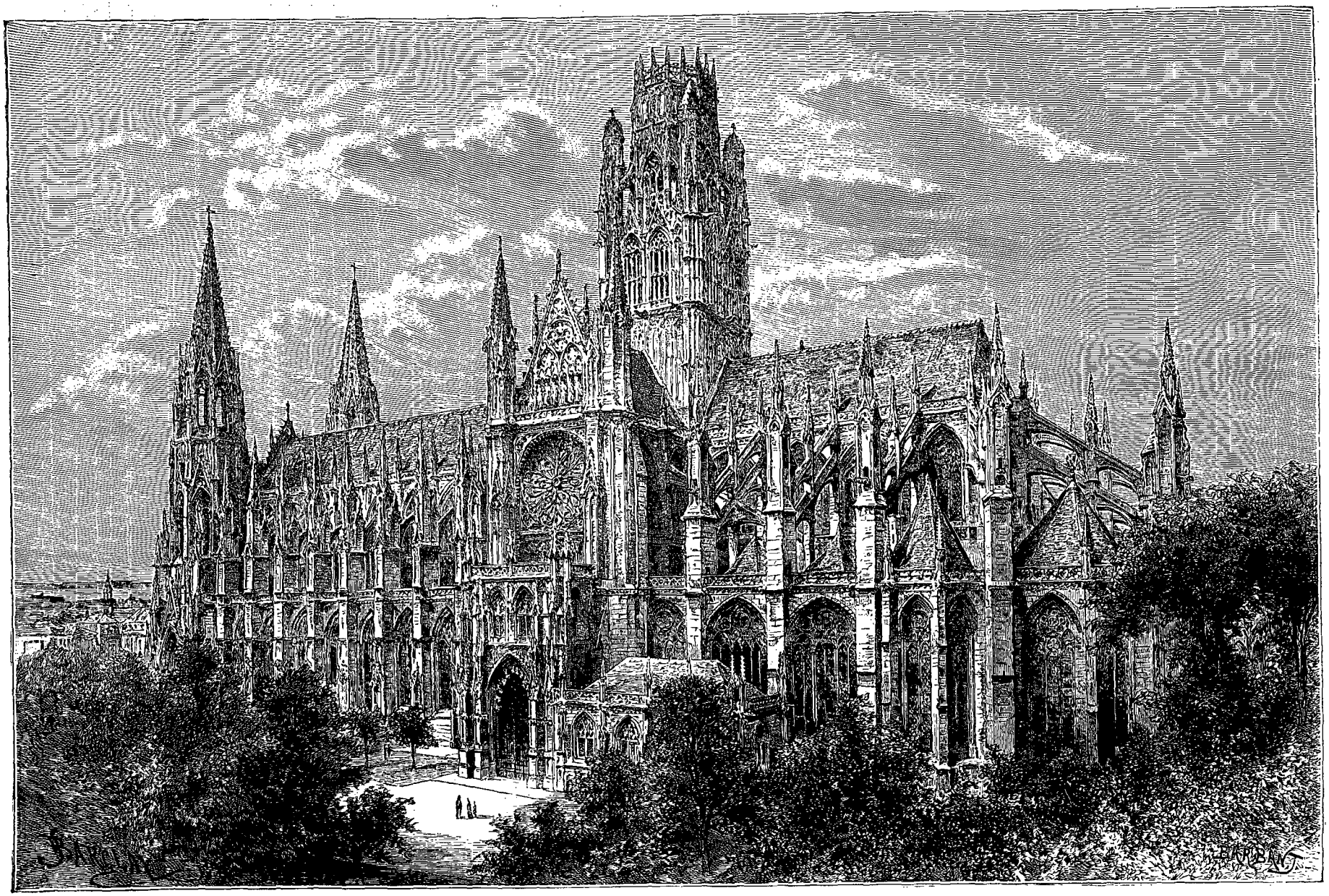
HIC JACET
JOHANNES MARC D'ARGENT, ALIAS ROUSSEL,
QUONDAM ABBAS ISTIUS MONASTERII,
QUI INCIPIT ÆDIFICARE ISTAM ECCLESIAM DE NOVO
ET FECIT CHORUM ET CAPELLAS
ET PILLIARIA TURRIS MAGNAM PARTEM CRUCIS
MONASTERII ANTEDICTI[1].

En tournant extérieurement autour de l'église, nous nous sommes arrêtés devant le reste, fort bien conservé et fort bien restauré, d'un remarquable et très vieil édifice d'architecture romane ; cela s'appelait autrefois la *Tour aux Clercs* : c'est l'abside de l'église qui précéda l'église actuelle et qui avait été elle-même précédée de plusieurs autres. Vous vous rappelez les vicissitudes éprouvées par la cathédrale, la série de ses ruines et de ses restaurations. Eh bien, sur les vicissitudes de Saint-Ouen écoutez dom Pommeraye :

« Il est peu de villes en France qui aient souffert tant et de si grandes calamités que la ville de Rouen. Pour ne point parler des pestes et des inondations qui l'ont affligée, il est certain qu'elle a servi plusieurs fois de théâtre aux fureurs de la guerre ; qu'elle a été attaquée par neuf ou dix sièges ; et que souvent elle a été prise et saccagée par ses ennemis. Mais la plus fréquente et la plus cruelle de ses disgrâces a été l'accident du feu, qui l'a réduite en cendre jusqu'à onze ou douze fois.

1. « Ici repose Jean Marc d'Argent ou Roussel, abbé de ce monastère. Il commença la construction de cette église et fit le chœur, les chapelles, les piliers de la tour et une grande partie du monastère susdit. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint-Ouen (voy. p. 359 et suiv.). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tellement qu'après tant d'incendies et de divers malheurs, c'est assurément une merveille qu'elle ne soit point demeurée ensevelie sous ses ruines, comme il est arrivé à une infinité d'autres villes, dont il ne reste plus que le nom dans les livres et quelques légers vestiges sur la terre[1]. »

Voilà pour la ville elle-même; mais les abbayes, les églises eurent encore plus à souffrir, ayant leurs disgrâces propres et leurs ennemis spéciaux. Dom Pommeraye n'a guère le flair historique; il sait cependant très bien indiquer, pour la célèbre abbaye, ce surcroît de luttes et de guerres.

« Or il est aisé de juger que tandis que le corps a été accueilli de tant de misères, les membres n'ont pas manqué de s'en ressentir plus ou moins, selon les différentes rencontres, et qu'ainsi, le monastère de Saint-Ouen faisant une partie assez notable de cette ville infortunée, il a été aussi souvent enveloppé dans les mêmes calamités. En effet, nos mémoires attestent que cette abbaye a été brûlée trois fois, sans compter cet horrible embrasement qui la ruina lorsque la ville fut pillée par les troupes de Hasting. Ces incendies, jointes[2] aux ravages qu'elle a endurés *de la part des séditieux et des hérétiques*, et aux pertes avenues dans ses terres et domaines, ont été cause qu'elle a souvent changé de face et qu'on l'a vue tantôt dans les richesses et tantôt dans la pauvreté, ornée de superbes bâtiments, puis toute difforme par ses ruines, réglée par une exacte observance, et ensuite pleine de désordre et de relâchement.... »

Maintenant, quoi qu'il puisse advenir encore de ce monument, disons à l'avance que tout ce qu'il en a été fait de dessins, de peintures, de photographies, de reproductions en tout genre, malgré l'habileté de quelques-uns des artistes à qui nous les devons et qui ont raison de nous en préparer d'autres encore et toujours (on n'en saurait trop avoir d'une telle merveille), disons néanmoins et disons avec tristesse que l'édifice absent, toutes ces reproductions ne nous le rendront pas. Rien ne rend en effet ni ne peut rendre l'impression élevée et délicieuse que cause la vue d'une œuvre de si rare harmonie. Les jeux de lumière et d'ombre, le ciel vu, entrevu à travers ces arceaux, à travers cette tour si supérieurement ajourée, le mouvement de montée des contreforts, les dentelures des pyramides, la sérénité calme de l'édifice en son ensemble, si tout cela venait à disparaître, l'adieu devrait être éternel. A peine en retrouverait-on une ombre amoindrie dans les reproductions qui en ont été faites.... J'en demande pardon à des artistes de talent et de très grand talent, à des artistes que j'apprécie et que j'admire;... j'en demande pardon surtout à mon aimable *illustrateur* M. S. Barclay! Ceci d'ailleurs n'est pas une critique, c'est la constatation attristée de l'impuissance que tout art rencontre à se faire le traducteur d'un autre art. Cette impuissance, ne l'éprouvé-je pas moi-même en essayant si vainement de vous interpréter par la parole les beautés de cette architecture? et ne vous donné-je pas moi-même la preuve de cette impuissance?... Il faut avouer que le dessin y réussit encore mieux. Eh! vraiment, que ferais-je ici sans son aide?

1. Dom Pommeraye, liv. II, chap. IX.
2. Incendie était alors un mot féminin.

VI

Vous n'avez, mon cher voyageur, que trois jours à donner à notre vieux Rouen. En si peu de temps il n'est guère possible que de vous montrer les grosses choses : cathédrale, Saint-Ouen, Saint-Maclou, Palais de Justice, hôtel du Bourgtheroulde, etc.; mais les petites, dont quelques-unes aussi auraient tant d'intérêt, mais les détails mêmes de nos grands monuments, si curieux, si instructifs, nous voilà forcés d'y renoncer. Dans notre course rapide nous avons passé tout près de plusieurs d'entre eux sans qu'il m'ait été possible de vous les signaler. Cependant combien en est-il de profitables et d'amusants à voir! Hyacinthe Langlois a écrit un livre curieux sur les *stalles de la cathédrale*; M. Deville en a fait un sur ses *tombeaux*. M. de la Quérière nous a donné les *maisons de Rouen*, M. Nicetas Périaux, les *rues*. Mais dans ces rues, à chaque pas, que de coins délicieux, historiques ou artistiques! Les maisons à visiter sont innombrables. M. de la Quérière lui-même n'a pu les indiquer toutes, et, dans quelques maisons dont l'extérieur ne dit rien, que de surprises! Tantôt c'est une cheminée, tantôt un plafond, tantôt un escalier. Riche, ancienne, active, livrée aux arts, à l'industrie, au commerce lointain, ayant servi d'asile à tant de célébrités en tous genres, quoi de plus naturel en une telle cité qu'une accumulation variée de trésors! Autrefois tout, dans les grandes villes, était sujet à décoration et souvent à décoration splendide. Par exemple, dans notre vieux Rouen, on comptait trente-six fontaines : toutes ou presque toutes avaient donné lieu à quelque gracieux édicule, et la plupart sont encore debout. Chaque rue avait son caractère, tiré de l'industrie qui y prédominait. Même parmi les maisons privées d'ornementation artistique, il en était, il en est encore de drôles : les vieilles auberges, dans le quartier Saint-Hilaire, dans le quartier Cauchoise, aux environs du Vieux-Marché et dans le faubourg Saint-Sever, m'ont souvent arrêté et amusé par leurs longues galeries et leurs corridors extérieurs en forme de balcon. Nous en pourrions trouver encore quelques spécimens.

Rouen, grande cité maritime, possédait autrefois un nombre considérable d'auberges, de tavernes, d'hôtelleries et tribales. Leurs enseignes mêmes étaient un amusement. Il y avait l'*Espée* (et nous avons la rue de ce nom), il y avait le *Baril-d'Or*, le *Trou-du-Grédil*, le *Panneret* (ou pavillon) et nous avons la rue du Panneret. On voyait non loin du Panneret : l'*Éléphant*, l'*Agnus Dei*, le *Hable*, le *Cerf*, le *Gros-Denier*, le *Moustier*, l'*Esturgeon*, le *Chaudron*. Il reste à citer : la *Fontaine-Bouillante*, la *Verte-Maison*, les *Pelotes*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et cinquante autres. Je les ai indiquées dans *Rouen, promenades et causeries*, volume publié en 1872. Quelques-unes de ces auberges se sont perpétuées jusqu'à nos jours : l'*hôtel des Trois-Maures* remonte à plus de trois siècles, mais il a changé de quartier.

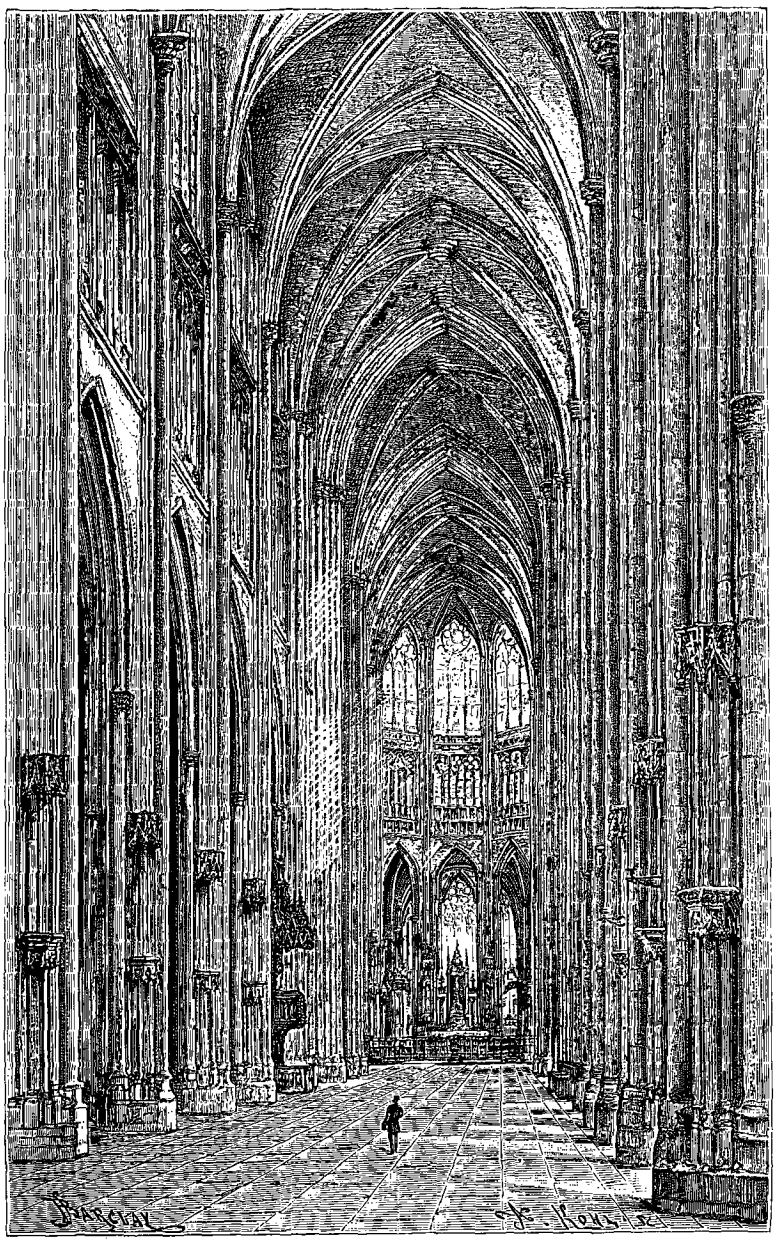
Mathurin Régnier, le cher poète, mourut à Rouen dans une hôtellerie tout près du Vieux-Marché, rue de la Prison, *à l'Écu d'Orléans*. P. Corneille, qui avait sept ans et qui demeurait tout près de là, put voir l'enterrement de Régnier.

Dans notre empressement à visiter le Rouen monumental, nous ne négligeons pas seulement beaucoup de petites choses, beaucoup de curiosités, nous en négligeons même de grandes : les musées de peinture, d'histoire naturelle, d'antiquités, et même le musée céramique, ce temple du *vieux-rouen*. Le musée de peinture et de statuaire, même sans qu'on y entre, montre aux promeneurs, du haut de son grand escalier, l'admirable Hercule de Puget récemment retrouvé. Quel appel !

La Bibliothèque qu'on vient d'installer dans son nouveau local avec ses cent cinquante mille volumes, avec sa collection Leber, une des richesses bibliographiques de la France, avec sa collection d'estampes et de médailles, avec ses curiosités ethnographiques et artistiques, nous occuperait un mois, et vous avez trois jours !

Il n'est pas jusqu'à la ferronnerie qui n'ait ici ses chefs-d'œuvre : grille du chœur de Saint-Ouen, grille du grand escalier de l'ancienne Bibliothèque, à l'Hôtel de Ville (abbaye de Saint-Ouen). Et que de portes aux belles fermetures, que de serrures artistiques ! Les plaques de cheminées elles-mêmes étaient parfois œuvres d'art, et l'on en conserve de très curieuses.

C'est ce qui fait du bric-à-brac des brocanteurs de Rouen : de véritables musées en désordre c'est l'anarchie de la curiosité, mais quelle riche et triomphante anarchie c'était il y a cinquante ou quarante ans, au temps, par exemple, où je voyais Hyacinthe Langlois accoudé et en extase devant quelque étalage en plein vent ! Il marchandait, on demandait dix sous : il ne les avait pas.



Saint-Ouen (voy. p. 362). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

La vraie curiosité, de jour en jour se fait plus rare. Mais les amateurs sont encore nombreux le dimanche sur le *Clos Saint-Marc*, au marché Saint-Sever, et tous les jours dans la rue Eau-de-Robec, où depuis vingt ans s'est établie la tribu brocanteuse. Les ponts où se fait en grand l'étalage, font de cette Venise fripière quelque chose d'étonnant.

Je vous dis tout cela, à vous, mon cher voyageur, qui êtes archéologue et artiste. Mais si vous étiez un simple ami de la belle nature, avec quel empressement je vous parlerais de nos entours, de nos coteaux si verts, si vivants et si gais, de nos vallées délicieuses et de notre fleuve imposant, avec ses ondulations majestueuses, avec ses vastes prairies, avec ses îles qu'un poète, l'auteur de *la Cité des hommes*, Adolphe Dumas, il y a quarante ans, appelait dans un livre inédit *les Iles d'Amour*. Je vous rappellerais que Voltaire, au siècle dernier,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

écrivait des hauteurs de Canteleu que la Normandie serait le plus beau pays de France, si elle avait un peu plus de printemps. Mais où vit-on jamais pareille vigueur de végétation, plus doux, plus attractifs et plus mystérieux ombrages? Oh! qu'il avait raison, notre chansonnier Bérat, de célébrer *sa Normandie*! Il ne lui manque, à la chère province, que d'avoir été plus chantée et par des voix plus retentissantes.

Si vous étiez ami du jardinage en même temps que de la nature, comment ne vous promènerais-je pas dans notre Jardin des Plantes, là-bas, sur la rive gauche? Par son étendue, sa situation en vue des riants coteaux de la Seine, par la beauté de ses cultures, la richesse de ses serres, c'est un lieu enchanteur. Les grands arbres, les vieilles avenues, l'abondance florale, la tenue parfaite du verger d'étude et des pépinières, il faudrait bien que vous vissiez tout cela; et, chemin faisant pour y aller, que de curiosités encore nous pourrions apercevoir, ne fût-ce que la maison italienne (aujourd'hui fort délabrée) où vécut quelque temps, dit-on, le célèbre et trop célèbre banquier Law! ne fût-ce que le pan de muraille encore debout de l'ancienne église du couvent des *Emmurées!* Les religieuses qui l'habitaient avaient reçu ce nom parce que, les premières à Rouen, elles donnèrent l'exemple, paraît-il, d'une complète reclusion. Leur monastère était d'ailleurs entouré d'une haute muraille.

« L'église des Emmurées, dit M. N. Périaux, qui avait été construite pour la première fois par le roi saint Louis, fut dédiée de nouveau en 1479.... » Elle avait duré à peu près deux siècles. Un siècle plus tard, elle fut démolie encore, et restaurée plusieurs fois dans le courant du seizième siècle, et de nouveau « réédifiée à neuf, dit M. Périaux, en 1666 ». On en fit pendant la Révolution un grenier à fourrage, et dans les derniers temps elle servit d'écurie pour la cavalerie. Un incendie la détruisit il y a quelques années. Il n'en reste que des ruines informes.

Il y a une quarantaine d'années, je crois, qu'on y trouva cette jolie épitaphe d'une de ses supérieures :

Je ne fus que six ans abbesse de ces lieux.
Le ciel me prit à lui dès l'avril de mon âge;
Mais puisque l'on n'y vient que pour gagner les cieux,
Je n'avais pas besoin d'y rester davantage.

Une telle inscription porte sa date avec elle. Nous sommes avec ce quatrain en plein dix-huitième siècle, c'est-à-dire aux antipodes de toutes ces épitaphes terribles, si fréquentes au moyen âge, et dont Langlois nous a laissé de si nombreux spécimens dans sa *Danse des morts*. Le *Dies iræ* avait été le fond du moyen âge. Le dix-huitième siècle, guéri de ces terreurs, traduit le lugubre *cy-gît* par un aimable madrigal. Le moyen âge est fini.

Nous eussions pu voir encore quelques traces des *Emmurées*, si nous avions visité notre magnifique Jardin des Plantes.

Ce jardin, une de mes promenades favorites, est un peu éloigné, mais le tramway, en un quart d'heure, pourrait nous y porter. ..

Ma conclusion de tout ceci, cher voyageur, vous la dirai-je? la voici : c'est un malheur, c'est une faute dans une vie d'artiste de ne rester à Rouen que trois jours!

Cela dit, reprenons notre promenade.

VII

Reprenons notre promenade, mais reprenons aussi, ou plutôt continuons notre causerie. N'imitons pas ces taciturnes Anglais que l'on voit (c'est une des curiosités de Rouen) s'arrêter devant nos vieux édifices, les yeux fixés, non pas sur le monument, mais sur leur guide, l'excellent *Guide Joanne*, qu'ils lisent en conscience, et qui, la lecture finie, s'en vont heureux d'avoir accompli scrupuleusement le pèlerinage indiqué.

Si vous le voulez bien, au contraire, nous causerons beaucoup, et, tout en cheminant d'une curiosité à une autre, nous parlerons de celles que nous ne pouvons voir et que ne peuvent indiquer les Guides.

Ce qui vraiment intéresse dans une vieille ville, c'est de pouvoir ressaisir quelques traits de son histoire, glorieuse ou terrible. Les monuments sont un ressouvenir de ces temps passés; mais les lieux mêmes quelquefois en conservent l'empreinte sans le secours d'aucun édifice.

A deux kilomètres de Saint-Ouen, où nous étions tout à l'heure, entre Rouen et Darnétal, se trouve un quartier appelé le « Nid-de-Chiens ».... C'est là que Guillaume le Conquérant avait établi son chenil pour ses grandes chasses aux Bois-Guillaume. C'était, il y a soixante ans, un lieu solitaire et sauvage, que j'eus dans mon enfance l'occasion de fréquenter souvent. Je ne sais quelle vague terreur y régnait encore. Silence, abandon, effroi, des murs en ruine, quelques masures délabrées donnaient au paysage un aspect saisissant. C'était comme un lieu maudit.

Maudit fut-il, en effet, lorsqu'en 1418-1419 le roi d'Angleterre, Henri V, assiégeant Rouen, vint établir son quartier général au fond de ce vallon, s'installant à la chartreuse de la Rose, après avoir distribué habilement dans tous les environs ses huit corps d'armée. On sait les horreurs de ce siège. On n'en connaît pas de plus épouvantable. Peut-être vous en avez lu les détails dans le beau livre de M. Puiseux, *Siège et prise de Rouen par les Anglais*. L'attaque fut sans pitié, sans merci, la défense héroïque. Rien de plus beau chez aucun peuple. C'est là que se place l'histoire presque légendaire d'Alain Blanchard. Cette intrépidité nous étonne; c'est par elle pourtant que s'explique la beauté des monuments; l'art tout seul n'eût pas produit ces merveilles.

Les Rouennais déployèrent dans ce siège tous les genres de courage. Il faut lire cela dans l'*Histoire de*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rouen sous la domination anglaise au quinzième siècle, par A. Chéruel.

« Rouen se défendit avec un courage héroïque, d'après le témoignage des Anglais eux-mêmes. *Ce n'était pas par une seule porte, ni par deux, ni par trois que les Rouennais faisaient des sorties, mais par toutes à la fois; pendant ce temps, cent canons tiraient du haut des tours et des remparts.* Pour mettre un terme à ces sorties continuelles, les Anglais entreprirent de grands travaux; ils creusèrent un fossé qui entourait complètement la ville, et construirent des galeries couvertes qui ménageaient des communications entre les différents corps de leur armée. Ils redoutaient surtout les attaques de la cavalerie, et, afin d'empêcher qu'elles ne se renouvelassent, ils hérissèrent de pieux les fossés dont ils avaient entouré la place. Mais les Rouennais n'en continuèrent pas moins de les harceler par des sorties presque journalières. Au milieu de ces combats on retrouve le caractère chevaleresque de l'époque. Un des capitaines de l'armée anglaise, Jean le Blanc, lieutenant d'Harfleur, s'avança à la porte de Caux et défia le plus brave guerrier de la garnison. Le bâtard d'Arly, Laghen, qui était chargé de la défense de cette porte, répondit à son défi, le tua d'un coup de lance et traîna son corps dans la ville. Les Anglais payèrent quatre cents nobles le droit de lui rendre les derniers honneurs. Cette prouesse couvrit de gloire le bâtard d'Arly....

« Mais ce fut moins encore au milieu de combats qu'en présence de la famine que se signala le courage des Rouennais.... »

L'héroïsme des assiégés les immortalisa sans leur donner la victoire. On connaît les horreurs de ce siège : la famine, l'incendie, le froid, la mort en masse et la pestilence. Les poètes amis des contrastes et de l'antithèse auraient ici de quoi se satisfaire. La population rouennaise, sans abri et sans pain, dans les fossés, tandis que là, tout près, les Anglais se livrent à des bombances effrénées! Pour les alimenter, toute la Normandie fut pillée. Mais voici les fêtes de Noël, et ce fut pour la *Christmas* d'interminables festins. Henri V eut pourtant un mouvement de pitié : deux prêtres portèrent de sa part aux assiégés des vivres et quelque boisson; les Français, paraît-il, refusèrent....

La population rouennaise ne devait jamais perdre ce souvenir. Quatre siècles plus tard, ma mère me chantait encore sur un air lugubre la complainte :

Mange ton pain et bois ton vin, maudit Anglais!

. . . . . .

Cette fois encore, la vaillance n'empêcha pas la défaite, n'apaisa pas le vainqueur.

Les lieux qu'avait occupés Henri V, où lui avaient été remises les clefs de la ville, portaient encore, il y a soixante ans, l'empreinte de ces événements; ils en conservaient la tristesse, la douleur, l'humiliation. Ce vallon, où la mélancolie semblait invincible, resta quatre cents ans silencieux et désert. Mais écoutez comment M. Puiseux nous décrit la chartreuse de Notre-Dame-de-la-Rose, où s'était établi le roi d'Angleterre :

« C'était un bel édifice, construit assez récemment par l'archevêque Guillaume de l'Estrange, dans un lieu appelé le Nid-de-Chiens. Il était situé à quinze cents mètres environ de la porte Saint-Hilaire, dans un frais vallon rempli d'eaux et d'ombrages, entre les collines de Darnétal et le versant septentrional du mont Sainte-Catherine. Les bras entrelacés de Robec et de l'Aubette l'enfermaient comme une île et le mettaient à l'abri d'un coup de main, tandis qu'avec la faible portée de l'artillerie d'alors on n'avait point à craindre le canon de la forteresse voisine. Quelques parties de la chartreuse subsistent encore au delà du faubourg Saint-Hilaire, mais dans un *déplorable état d'abandon et de délabrement*; le bâtiment sur lequel flottait en 1418 l'étendard royal d'Angleterre n'est plus aujourd'hui qu'un humble séchoir. »

Et puis l'historien ajoute en note :

« J'étais curieux de visiter le lieu qui avait abrité le conquérant anglais,... le lieu où, pendant six mois, se débattirent les destinées de la cité rouennaise et se prépara l'asservissement de la France. Restait-il encore quelques vestiges de la chartreuse? Je n'avais recueilli sur ce point à Rouen que de vagues informations. Tout ce que j'avais pu savoir, c'est que, il y a trente ans et plus, il restait encore quelque chose de l'ancien Nid-de-Chiens. C'était donc un voyage de découverte à entreprendre. Je m'engageai à l'aventure, un matin, dans ces quartiers indécis qui ne sont ni ville ni campagne, et qui s'étendent entre le faubourg Saint-Hilaire et le bourg de Darnétal. J'errai longtemps dans un dédale de petites rues désertes ou plutôt de chemins bordés de murs et entrecoupés de laborieux petits ruisseaux qui faisaient mouvoir çà et là quelques usines. Enfin, interrogeant, cherchant des indices, je rencontrai un chemin des Chartreux; un peu plus loin, la *rue de la Petite-Chartreuse.* J'étais sur la voie; et en effet cette rue m'amena bientôt en face d'un vaste enclos percé de brèches de toutes parts, mais dont les murs avaient encore une noble apparence. Les moulures d'une porte cintrée, retaillée plus tard pour en faire une porte charretière, la crête de la muraille, terminée en bâtière, indiquaient, à n'en pas douter, une époque voisine du quinzième siècle. Dans l'intérieur de l'enclos étaient disséminées des constructions d'époques diverses, mais toutes également délabrées. Non loin de l'entrée se dressait encore une petite niche dix-septième siècle, portée sur un soubassement beaucoup plus ancien; dans la niche une statue de la Vierge, d'une exécution assez grossière; au pied, un petit jardinet planté de rosiers et de quelques fleurs rustiques, que des mains pieuses paraissent entretenir avec un soin particulier et qui contrastait avec la *désolation d'alentour.* Une jeune villageoise était occupée en ce moment à renouveler les bouquets qui ornaient l'image révérée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« — Quelle est cette statue? demandai-je.

« — C'est *Notre-Dame-des-Roses*. »

« J'étais fixé : c'était bien là qu'était la chartreuse de Guillaume de l'Estrange. J'avisai alors, à quarante ou cinquante mètres plus loin, au milieu d'un pré, un bâtiment à demi ruiné et qui sentait son moyen âge à ne s'y pouvoir méprendre. L'étage supérieur avait été démoli et converti en séchoir; mais le rez-de-chaussée portait les caractères incontestables du quinzième siècle. L'axe de l'édifice est orienté de l'est à l'ouest. Il ne reste plus rien de la face occidentale, où devait se trouver la principale entrée; mais sur la face orientale on distingue la partie inférieure d'une large fenêtre ogivale et, à côté, une petite fenêtre carrée à moulures. La face septentrionale offre une large fenêtre carrée à moulures et quatre petites fenêtres ogivales distribuées en deux étages; sur cette même face, un rang de sept consoles placées à deux mètres et demi du sol actuel, devait recevoir des poutres qui formaient, le long du bâtiment, le plafond d'une sorte d'allée couverte ou préau. Enfin, sur la face méridionale se détache une assez jolie petite fenêtre cintrée dont l'archivolte repose sur deux colonnettes. Je n'ai pu pénétrer dans l'intérieur, dont on a fait une sorte de galetas.

Rue du Petit-Mouton (voy. p. 356). — Dessin de Barclay, d'après nature.

« Mais, autant que j'en ai pu juger du dehors par les fenêtres ouvertes, il n'y reste rien de remarquable. On aperçoit seulement çà et là les arrachements des voûtes cintrées qui ont dû exister autrefois. C'est donc là, selon toute probabilité, que Henri V logea avec sa suite pendant la durée du siège de Rouen, là que vinrent expirer les derniers efforts de l'héroïque résistance des habitants, et que leurs délégués vinrent apporter au roi d'Angleterre les clefs de la ville.

« Ce bâtiment, qui n'a pas plus de seize ou dix-sept mètres de longueur, n'est probablement qu'une partie de l'ancien couvent des Chartreux....

« Tel qu'il est, toutefois, il porte l'empreinte de grands souvenirs, et l'archéologue normand s'arrêtera avec respect devant cette vénérable relique, témoin du triomphe passager de l'Angleterre et des dures épreuves que nos pères ont traversées. »

Je n'ai connu rien à Rouen de plus douloureusement historique que ce coin funeste.

Le chemin de fer d'Amiens et deux grandes routes, en le traversant, lui ont enlevé ce caractère.

Mais dans l'aspect des coteaux environnants il reste toujours pour le voyageur attentif on ne sait quoi de plaintif et de poignant.

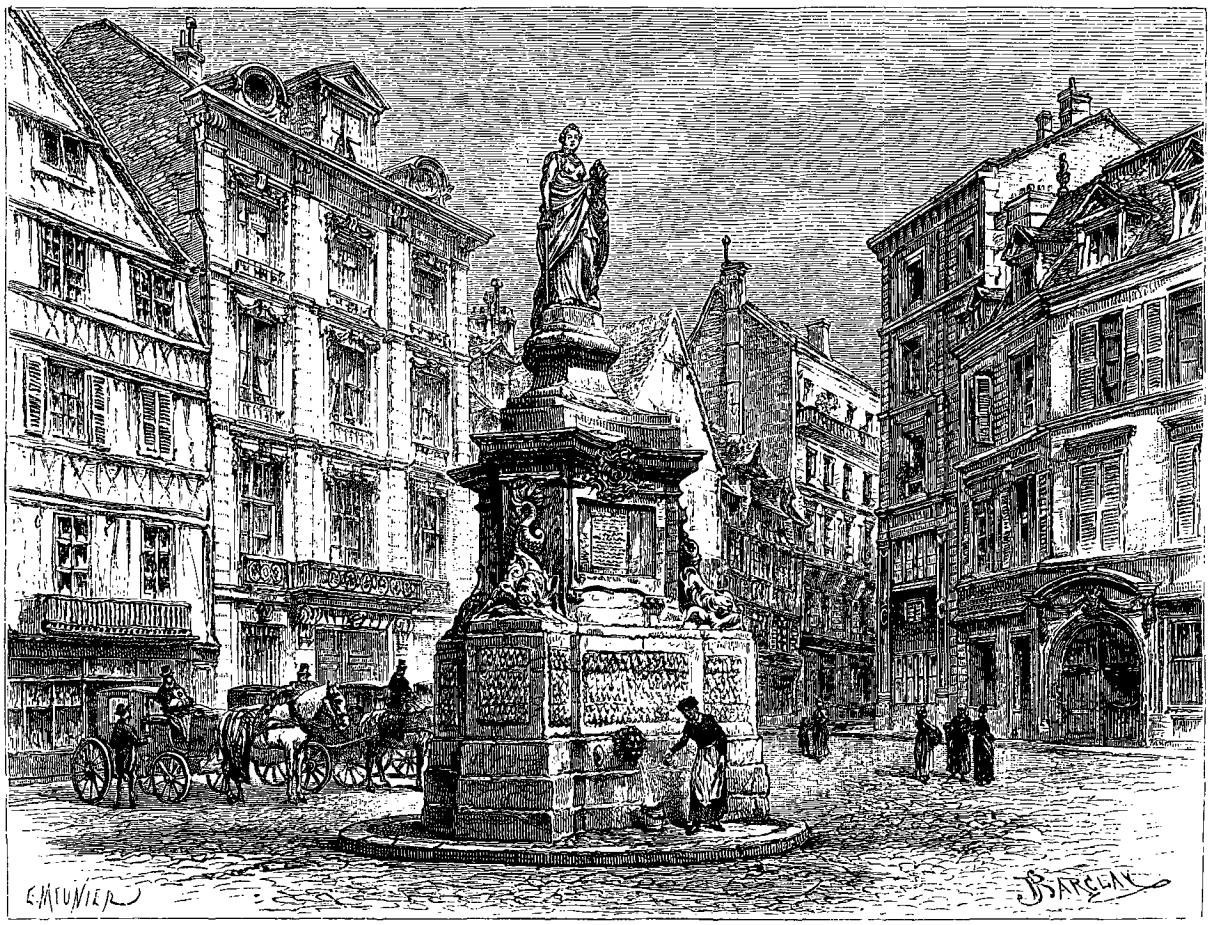
Oh! l'histoire n'a pas laissé dans les livres ses pages les plus éloquentes!...

Mais assez causé. Maintenant remettons-nous en route, mon cher voyageur.

Eugène Noel.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place de la Pucelle (voy. p. 372). — Dessin de Barclay, d'après des photographies.

ROUEN,

PAR M. EUGÈNE NOEL[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Où irons-nous cependant, mon cher voyageur, et qui pourra nous intéresser au sortir de ces trois cathédrales et du Palais de Justice, une nichée de merveilles entassées en un rayon de moins d'un kilomètre?.... Il nous faut aller un peu plus loin chercher d'autres souvenirs et d'autres traces du passé. Pour cela, si vous le voulez bien, nous monterons en voiture et nous continuerons, puisque visiblement vous prenez intérêt à cette promenade.

J'avais renoncé d'abord à vous conduire sur la rive gauche, mais la ville a décidément pris de ce côté trop d'importance pour que nous n'y donnions pas un coup d'œil. Tant d'usines les unes sur les autres (comme autrefois les églises et les monastères sur la rive opposée), tant de monumentales cheminées, un tel bruissement de machines, un tel va-et-vient d'ouvriers, de voitures, de tramways, tant d'activité, tant de richesse à côté de tant de misère, c'est aussi de l'histoire, histoire contemporaine, il est vrai, mais n'est-ce pas Rouen tel qu'il est aujourd'hui que vous voulez connaître, et l'histoire contemporaine n'y a-t-elle pas marqué aussi son empreinte d'une façon très pittoresque? J'ai vu souvent des étrangers qui, n'ayant visité ni l'Angleterre ni la Belgique, s'étonnaient autant de cette rive manufacturière que de la vieille rive droite. Ils y sentaient la vie moderne, la vie actuelle en son effervescence féconde et terrible. Que de voyageurs à Rouen, sur cette rive gauche de la Seine, ont été saisis de vertige en visitant ces ateliers immenses où tout s'agite et tourne sous vos yeux, tremble sous vos pas, où l'on a le bruit infernal de cen-

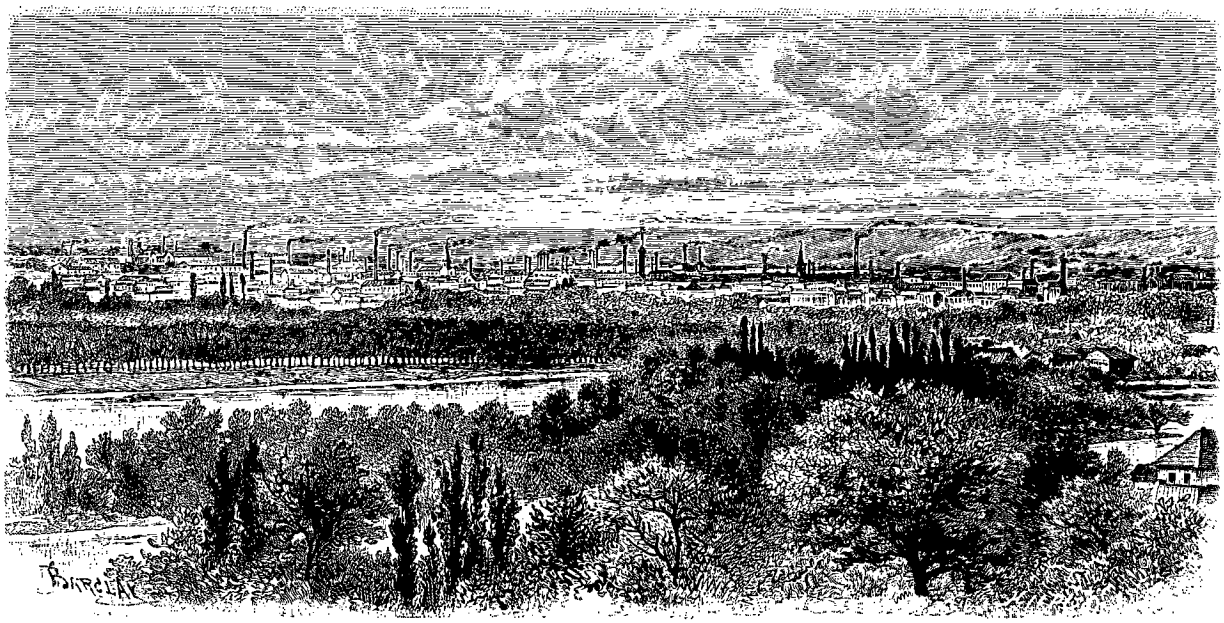
1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taines de métiers dirigés par des centaines d'ouvriers ou d'ouvrières, hélas! que l'on voyait même autrefois aidés par de pâles et chétifs enfants! Heureusement la loi sur le travail dans les manufactures a pris l'enfance sous sa protection! Mais, d'autre part, quelles merveilles se fabriquent là-dedans et comment n'y pas admirer le génie de l'homme!

Nous voici donc au milieu des filatures, des tissages, des fabriques de tout genre. Vers Sotteville, dans des ateliers immenses, s'est concentrée en partie la grande industrie toute locale des bretelles, industrie née à Rouen il y a soixante ans, due au génie inventif d'un très simple et très pauvre tisserand, Antheaume. Cette industrie, chose singulière, malgré l'extension inattendue qu'elle a prise, s'est concentrée tout entière à Rouen et à Darnétal, d'où le petit tissu, par milliers et millions de mètres, se répand sur tout le globe.

D'ici et de presque tous les points de la ville on voit fumer, au Petit-Quevilly, les cheminées de l'usine Malétra; le jour, la nuit, sans répit ni repos, elles fument et les fourneaux travaillent. Cette usine, humblement créée, elle aussi, au commencement du siècle, par un simple ouvrier, Malétra, est devenue, près de la ville, comme une autre ville, comme un monde de manipulations chimiques. Il y a là des appareils qui confondent l'esprit.... Quant aux fours et surtout les fours tournants, c'est une vision de l'enfer. Oh! si Dante eût connu ces fours terribles, cet enfer tournant sur lui-même, bouleversant sans repos ses abîmes de feu, quels supplices imprévus pour ses damnés éternellement déséquilibrés, renversés les uns sur les autres dans ces torrents de lave, dont il ne put en son temps avoir aucune idée! On ne sait que depuis une trentaine d'années donner au feu toute son énergie.



Une vue de la rive gauche. — Dessin de Barclay, d'après nature.

Ces fours tournants de l'usine Malétra laissent couler de deux heures en deux heures la soude incandescente. Des wagonnets enchaînés les uns aux autres charrient le feu en longues files.... Le spectacle, surtout le soir, est inimaginable. Dante eût frémi et renoncé peut-être à cet épouvantable rêve d'hommes plongés par Dieu dans de tels gouffres[1].

Ce qui, peut-être, étonne le plus de cet enfer, c'est d'y trouver pour directeurs et pour guides, non des diables, mais des hommes aimables, instruits et d'accueil cordial.... Faut-il dire maintenant que la superficie de l'usine Malétra est de vingt-sept hectares, que la valeur de son outillage approche de trente millions? Quand on songe qu'il y a là des cornues en platine du prix de cinquante mille francs l'une, qu'on peut s'y promener dans des chambres de plomb grandes

1. Le souvenir de Dante et de son *Enfer* revient inévitablement en présence de ces fours. L'habile illustrateur de ces promenades dans Rouen, M. Barclay, accompagnait son dessin de la note suivante lorsqu'il me le communiqua :

« Le four tournant est vidé toutes les deux heures, à quelques minutes près; c'est le mécanicien qui décide du moment de l'opération; lorsqu'il juge sa cuisine suffisamment amalgamée, il donne le signal, et en une minute chacun se trouve à son poste, les uns au treuil, les autres sur le pont, le chauffeur à sa place et le mécanicien près de sa machine. Le four s'arrête un instant; la bouche est ouverte ; un jet de lumière d'un rouge feu s'élance dans l'atelier : éclairant tout ce qui l'entoure; puis l'immense cylindre tourne lentement,... lentement,... et vient vomir la soude bouillante dans des wagonnets placés dessous pour la recevoir; le treuil marche, un autre wagonnet vient le remplacer, et ainsi de suite jusqu'à ce que le four soit entièrement vide; mais ce qu'on ne peut pas raconter et ce qu'il faut voir, c'est l'effet magique de cette lumière se projetant au milieu de la nuit et éclairant tous les angles saillants et les faisant s'enlever en couleur de feu sur les fonds sombres et mystérieux de l'atelier. Les chaines, les poutres, font l'effet d'autant d'instruments de supplice, et, au milieu de tout cela, des êtres humains allant et venant, la face rougie, et ressemblant à des démons s'agitant; c'est infernal et cela rappelle l'*Enfer* de Dante. »

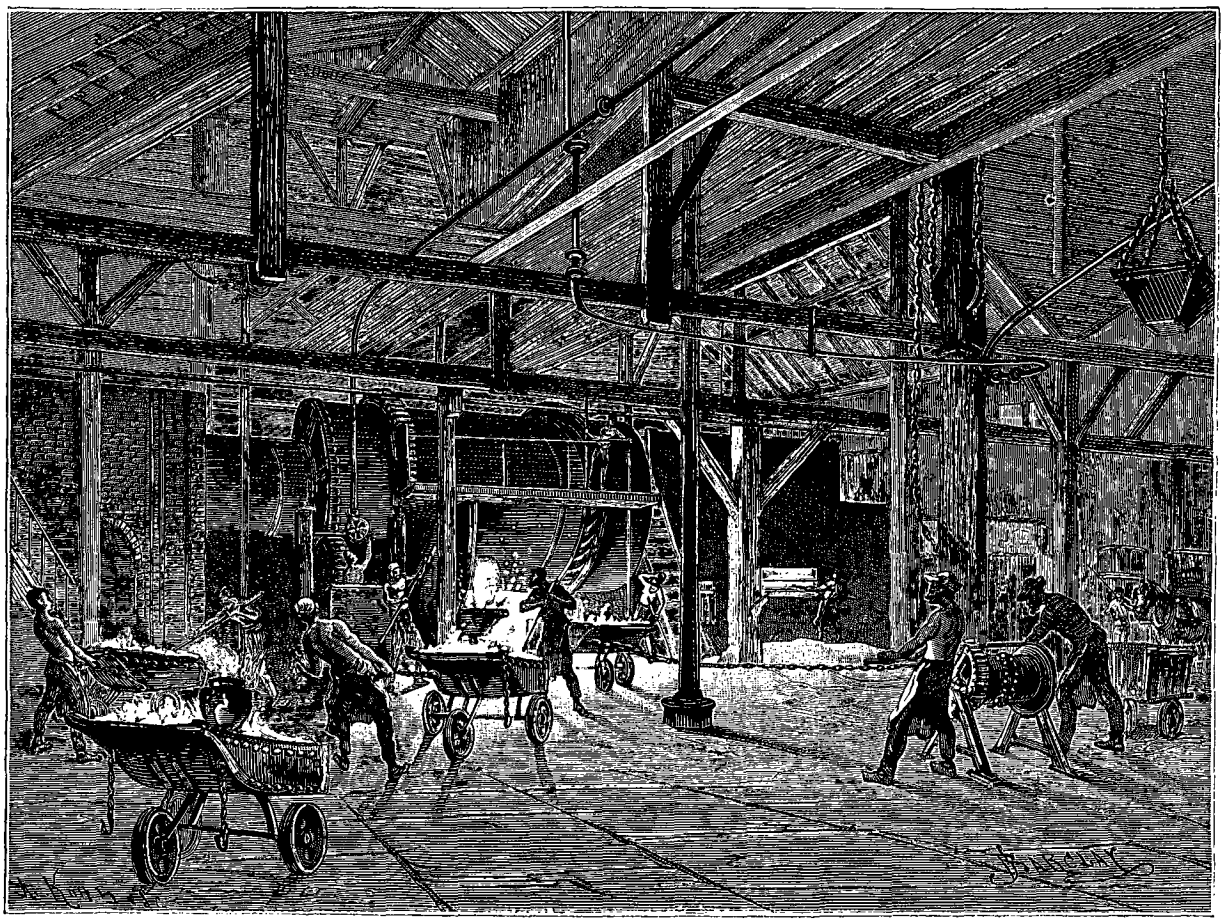
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme des cathédrales, on ne trouve pas cette évaluation exagérée.

Maintenant, voyez-vous, du côté de Sotteville, les forges, les fonderies, les ateliers de construction des chemins de fer de l'Ouest, palais, châteaux, forteresses féodales du monde industriel?

Le temps nous manque pour visiter le Jardin des Plantes; mais disons, en le saluant de loin, que la création d'un jardin d'étude à Rouen remonte à l'année 1736. Il fut établi d'abord sur les hauteurs de la ville, dans le faubourg Bouvreuil, tout près de Beauvoisine, où l'on trouve encore une *rue du Jardin-des-Plantes*. En 1744, transféré sur le quai à l'entrée orientale de la ville, il fut, durant cette période, illustré par les leçons du botaniste Marquis, auquel succéda, en 1828, Félix-Archimède Pouchet. En 1835 seulement, il fut installé où le voilà, dans un ancien parc. La rive droite vue de là avec son entourage de collines, avec ses édifices de tout genre, ses cathédrales, ses clochers et ses tours forme un spectacle très propre à terminer notre promenade, en nous la résumant d'un coup d'œil.

Et puis, en passant sur le pont, nous aurons vu la ville en ses deux parties séparées par la Seine, si belle, si



Four tournant (usine Malétra). — Dessin de Barclay, d'après nature.

riante en cet endroit. Nous aurons, sur le terre-plein du pont Corneille, salué la statue du poète, œuvre de David d'Angers. Nous aurons aperçu le *Grand-Cours*, promenade splendide entre la Seine et ses prairies....

Ce *pont Corneille*, que dans mon enfance on appelait le *pont Neuf*, est aujourd'hui l'ancien pont. On l'appelait le pont Neuf parce qu'il y avait encore en ce temps-là l'ancien pont de Bateaux, si étrange et si amusant par ses variations de niveau, par ses balancements et ses ondulations. Si la marée était haute, son tablier se présentait comme une côte à monter; si la marée était basse, c'était à l'entrée une descente rapide. Pas de repos. Pendant une partie du jour on le voyait hausser, et baisser pendant l'autre partie. C'était d'ailleurs un lieu de promenade publique des plus fréquentés, surtout le dimanche. On y trouvait le long des parapets des bancs en bois pour causer.

Un pont en fil de fer le remplaça, qui, lui-même, a disparu depuis peu, et nous voici avec un autre pont Neuf. Ils sont assez près l'un de l'autre, le nouveau en face de la vieille rue Grand-Pont; le pont Corneille en face de la rue de la République. Si vous y avez pris garde, la Seine, en amont du pont Corneille, avec sa côte Sainte-Catherine, avec ses élégants coteaux de Bonsecours, est toute grâce et tout calme. Quelques bateaux plats, d'élégantes embarcations, une marine de prome-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nade et de fantaisie : c'est la Seine parisienne. Du nouveau pont si l'on regarde en aval, c'est l'influence et le voisinage du Havre qui se fait sentir; c'est tout de suite la Seine maritime. Cette double alliance, Paris et le Havre, est une des caractéristiques de Rouen; nous avons, du nouveau pont, le fleuve avec ses quais, son double rang de navires, un lointain magnifique au delà duquel on devine la mer et son immensité. Cela seul ferait de Rouen une ville unique, un port à la fois excentrique et central. Rouen allonge, sous forme de fleuve, ses deux bras à l'est et à l'ouest pour tendre l'une de ses mains à Paris, l'autre au Havre, et les trois cités n'en font qu'une. Bonaparte avait raison sur ce point.

En n'allant pas au Jardin des Plantes, nous avons perdu la vue d'une des anciennes avenues dont je vous ai parlé et qui donnaient aux abords de Rouen un si grand air. On arrive au Jardin des Plantes par la *rue d'Elbeuf*. La petite ville drapière faisait son entrée dans la cité toilière par ce magnifique boulevard.

Il y avait de l'orgueil dans ce luxe de nos avenues, mais c'était un beau luxe, et ces grands arbres qui assainissaient la ville imposaient le respect.

Mais reprenons en hâte (l'heure presse) le chemin du Vieux Rouen, il nous y reste à voir ce que tout le monde veut y voir, *la place de la Pucelle*, c'est-à-dire le lieu où fut brûlée l'héroïne. Avec notre voiture nous y serons bientôt et nous en aurons vite fait de n'y pas admirer la statue (style Pompadour) qu'on y a placée au dernier siècle; mais nous ne nous rappellerons pas sans émotion le drame qui s'y dénoua d'une façon si cruelle le 30 mai 1431.

La statue de Jeanne se trouve-t-elle bien exactement sur le lieu même du bûcher? Elle ne s'y trouve que *par à peu près*. Pour bien expliquer cela il faut dire qu'en 1431 les deux places actuelles de la Pucelle et du Vieux-Marché n'en faisaient qu'une; le lieu précis du bûcher est actuellement occupé par l'un des théâtres de la ville, le *Théâtre-Français*. Chose à noter, lorsqu'il y a vingt-deux ans on reprit sur ce théâtre la *Jeanne d'Arc* de Desnoyer, au moment où fut entreprise avec tant de vigueur par le *Journal de Rouen* la campagne pour le rachat de la tour, il se trouva que le bûcher fictif s'élevait sur l'emplacement du bûcher réel. Les journaux de la ville ne manquèrent pas avant la représentation d'en prévenir le public, si bien qu'il y eut dans toute la salle un frisson lorsqu'on vit la jeune et très jolie actrice s'agiter au milieu des flammes.

Sur cette même place où fut brûlée Jeanne, nous avons à visiter encore l'hôtel du Bourgtheroulde, illustré, de la toiture à la base, par un entassement de bas-reliefs d'une richesse, d'une profusion, d'une abondance extraordinaires. C'est l'entrevue de Henri VIII et de François Ier au Camp du Drap d'or; ce sont ensuite et partout des bergeries amusantes, de gaies pastorales qui semblent la mise en images des jolis vers :

Vivent pastourcaux,
Brebis et agneaux,
Cornez, chalumelles
Filles et pucelles,
Prenez vos chapeaux
De roses vermeilles
Et dansez sous treilles
Au chant des oiseaux.

Ainsi chantait Martial d'Auvergne, dans ses *Vigilles de Charles VII*, poésie alors très à la mode; et les « maîtres de la pierre vive » savaient parfaitement s'approprier la gracieuse idylle. Toutes les allégresses de la Renaissance, si bien exprimées par le poète, vous les retrouvez dans les sculptures de l'hôtel du Bourgtheroulde :

Mieux vaut la liesse,
Amour et simplesse
Des bergiers pasteurs,
Qu'avoir à largesse
Or, argent, richesse
Ni la gentillesse
De ces grands seigneurs;
Car ils ont douleurs
Et des maux greigneurs;
Mais pour nos labeurs
Nous avons sans cesse
Les beaux prés et fleurs,
Fruitaiges, odeurs
Et joye à nos cœurs
Sans mal qui nous blesse.

Et c'est aussi ce que chantent, en jouant sur l'herbe, dans ces riches bas-reliefs, bergers et bergères, folâtrant, gambadant, batifolant parmi les fleurs de la prairie. D'autres se livrent dans la rivière aux délices du bain : ils nagent, font la planche sur l'eau, plongent et cabriolent, pendant que d'autres jouent à la main chaude sous un bel arbre[1].

Plus loin un joueur de flûte semble accompagner tranquillement les rythmes du poète :

Il n'est tel plaisir
Que d'être à gésir
Parmi les beaux champs,
L'herbe verd cueillir
Et prendre bon temps.

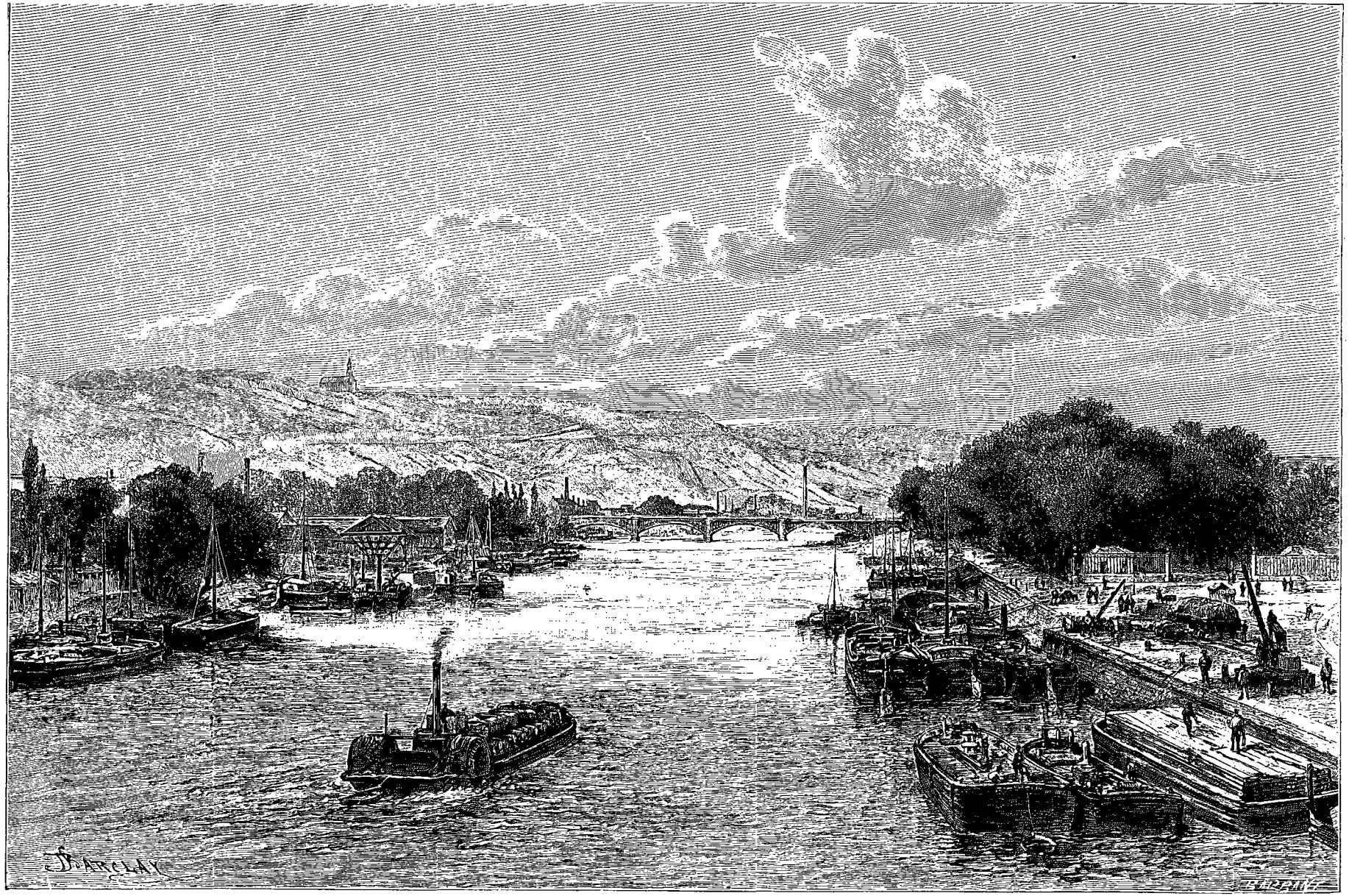
Un souffle de réveil, de gaieté, d'espérance, traversait tous les arts; déjà nous l'avions senti, ce souffle, au Bureau des Finances et nous l'avions pressenti sous la voûte pastorale du *Gros-Horloge* : c'était la sortie du temps sombre et l'entrée en lumière. C'était la *Renaissance*; c'était l'universel espoir. La balustrade de Saint-Laurent[2] nous avait déjà dit : *Post tenebras spero lucem.*

Maintenant, si vous le voulez, nous irons un peu au hasard à travers rues. Toutes ou du moins presque toutes ont leur cachet. Notons ce trait, qui saisit sou-

1. Grâce aux soins du propriétaire actuel, quelques restaurations ont été faites aux clochetons des parties supérieures de l'édifice. Mais, quel que soit le zèle, le soin et le bon goût du possesseur, M. Le Picard, directeur du Comptoir d'escompte, il n'en est pas moins regrettable qu'un monument de cette importance soit laissé aux incertitudes de la propriété privée.

2. Autre propriété privée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les coteaux de Bonsecours (voy. p. 371). — Dessin de Barclay, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent les voyageurs attentifs : de partout à Rouen sur quelqu'une des hauteurs environnantes on découvre la campagne, et de presque partout aussi l'on aperçoit quelque église, quelque tour ou clocher ou tout au moins quelque vieux mur gothique. Oh ! les peintres et dessinateurs sont ici comme poissons dans l'eau ; les souvenirs aussi et les anecdotes, au milieu de ces curiosités archéologiques, se réveillent à tous les carrefours.

Tenez, nous voici revenus au haut de la rue Grand-Pont. Entrons à gauche en montant dans cette espèce d'impasse obscure, appelée *rue du Petit-Salut*, car c'est en effet une rue, qui, se brisant tout à coup à angle droit, nous conduit rue aux Ours (anciennement *rue aux Oues*), en face d'une maison qui fut habitée au dix-septième siècle par Mme de Motteville. Voici tout à côté, dans la rue aux Ours, la maison où naquit Boïeldieu, en 1775. A quelques pas, dans la même rue, naquit dix ans plus tard le chimiste Dulong.

Sur la continuation de la rue Grand-Pont, rue Beauvoisine, est un ancien couvent de Visitandines. L'aimable poète Gresset, qui habita Rouen quelque temps, eut dans ce couvent des relations d'amitié et, je crois, de parenté. Là, ne vous en déplaise, vécut et mourut le perroquet *Vert-Vert*, car c'est à Rouen et non pas à Nevers que se passa l'aventure :

A Rouen donc, chez les Visitandines,
. . . . . .

On a retrouvé, il n'y a pas longtemps, les cercueils de quelques-unes de leurs supérieures : cercueils capitonnés d'un satin doux, fin et moelleux.... Voilà qui montre jusqu'où étaient portés

Les petits soins, les attentions fines.

Le côté anecdotique ne tarit pas plus ici que le grand côté historique.

Je voyais encore il y a quelques mois, dans ce quartier Beauvoisine (rue de l'Avalasse), les anneaux de la forge où l'on attachait les chevaux que Géricault, enfant, observait de la maison d'en face, avec tant d'attention, et qu'il sut plus tard si bien peindre. C'est dans cette rue de l'Avalasse, en effet, que naquit et fut élevé le grand peintre.

Je ne sais combien de célébrités en tout genre ont habité ou fréquenté cette ville. Blaise Pascal y fit ses premières expériences barométriques — dans le quartier Saint-Sever, je crois, — et nous avons, en souvenir de ce fait, une rue Blaise Pascal. Molière y commença et y termina ses représentations en province. Voltaire y publia ses *Lettres Anglaises*, chez le libraire Jore. La première idée et le plan de la *Satire Ménippée* partirent de Rouen. Vous rappellerai-je que Corneille y écrivit ses chefs-d'œuvre ? Il est vrai qu'une partie de cette gloire semble devoir être partagée par le village de Petit-Couronne.

Ah ! que n'avons-nous le temps de visiter dans ce village au bord de la Seine l'humble et tranquille habitation du poète ! Quelle promenade enchantée et quelle vue, quels paysages ! C'est la Normandie en l'un de ses lieux les plus magnifiques. Rouen est entouré de ces spectacles superbes.

Ajoutons que cette ville n'est pas seulement un grand centre commercial et industriel, mais encore un grand centre agricole.

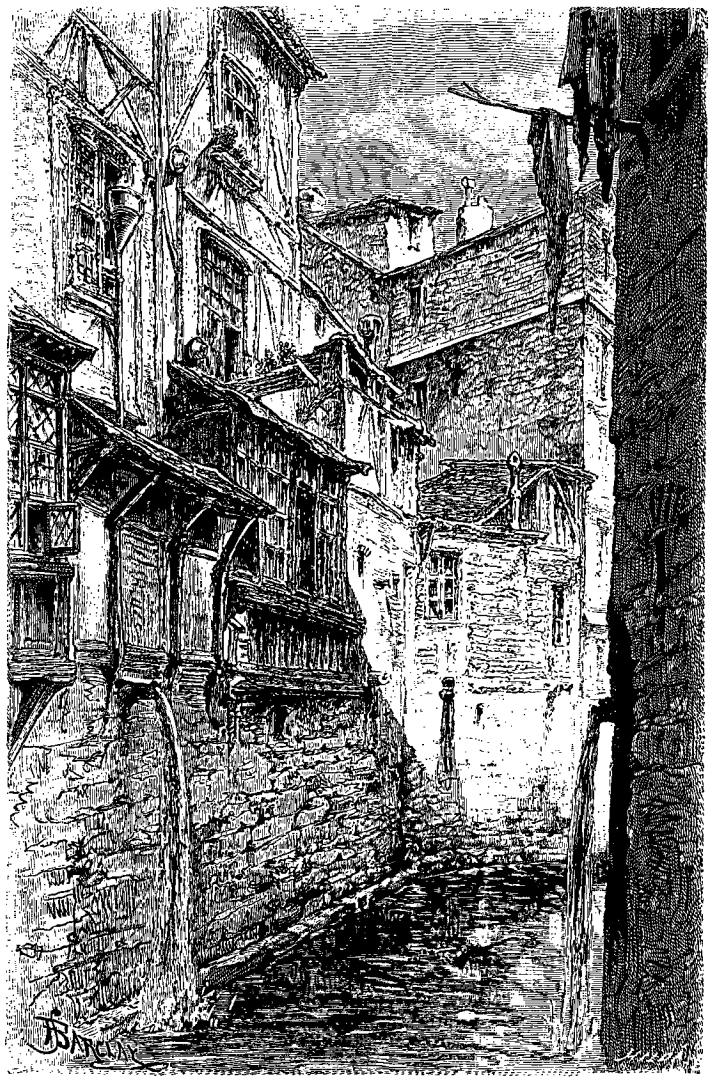
Une autre source de richesse, née du sol également, est ici depuis quelques années en pleine activité : c'est l'industrie maraîchère et fruitière ; les légumes et les fruits s'en vont de Rouen à Paris, à Londres et partout. Cette industrie fruitière, il est bon de rappeler cela, eut ses premiers développements dès le dix-septième siècle : l'abbé Legendre, curé d'Hénouville, homme instruit et très riche, avait fait de son presbytère un jardin modèle où furent élevées, greffées avec soin, les meilleures espèces, qui se propagèrent vite en toute la contrée. Cela fit, dès le siècle suivant, l'importance du petit port de Duclair pour le commerce des fruits, importance qui s'est continuée et toujours augmentée. Nous nous sommes, dans notre promenade, trop occupés de l'histoire de Rouen pour ne pas faire entrer dans cette histoire l'industrie horticole ; elle y tient depuis cinquante ans une place qui ne permet pas qu'on l'oublie.

J'ajoute encore que ce village d'Hénouville où vécut l'abbé Legendre était voisin de Petit-Couronne et que le célèbre horticulteur fut un des amis de la famille Corneille. Là, pour la première fois, fut bien étudiée et mise en pratique la taille des arbres, et l'abbé Legendre publia sur cet art de la taille un traité qu'aujourd'hui encore on aime à consulter et qui dans ces temps derniers a été réimprimé. Nous sommes donc à Rouen en vrai pays horticole, et, si le temps ne nous avait manqué, nous eussions pu voir, vers Déville et vers Darnétal, les vastes terrains occupés par la petite culture maraîchère, florale et fruitière, petites cultures florissantes, grâce auxquelles le sol conserve et voit s'augmenter son ancienne valeur, les maraîchers sachant en tirer chaque année huit, dix et même douze récoltes. Si vous étiez entré à Rouen en venant du Havre, de Dieppe, de Saint-Valery ou de Fécamp, ou si vous y étiez arrivé par la gare du Nord, vous eussiez vu tous nos alentours heureusement livrés à cette culture horticole où sont occupés les plus intelligents peut-être, les plus instruits, les plus sobres, les plus sages et aussi les plus avisés de nos travailleurs. J'avais donc à vous expliquer ce côté de notre ville. En voyant quelles richesses on y peut tirer du sol, vous comprendrez mieux que Rouen se soit relevé de tant de calamités et de tant de ruines ; c'est bien ici que l'histoire offre le spectacle d'une éternelle résurrection. Notre beau fleuve où remonte tous les jours la mer, nos vallées de l'est et de l'ouest s'y donnent rendez-vous pour en fertiliser le sol : voilà ce qui toujours y ramènera la vie et ce qui de si bonne heure y fixa les populations, ce qui, lors des invasions, y retint les barbares. Rouen disparaissant dans un nouveau cataclysme, de nouveaux barbares venus ou du nord de l'Europe ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des profondeurs de l'Asie ne tarderaient pas à se fixer ici, parce qu'ils y verraient un rendez-vous de richesse et de force, un centre de communications avec tout le globe. Même aux temps préhistoriques, ce lieu fut habité. On y retrouvait, il y a peu d'années, sur l'emplacement de la gare du Nord, les traces d'une cité lacustre.

Puisque mes souvenirs se sont reportés vers cette gare du Nord, vers l'emplacement du vaste marécage que formaient à leur arrivée en Seine les deux rivières *Robec* et l'*Aubette*, disons un mot de la petite *Aubette* (nous avons parlé de Robec). L'Aubette, venue de Saint-Aubin par Darnétal où, dans les âges primitifs, elle se confondait avec Robec, l'Aubette, qui dessert aussi quelques usines, fait son entrée dans la ville à travers des rues et des ruelles qui l'entourent, l'encaissent, la recouvrent de la façon la plus pittoresque; c'est d'une de ces rues, la *rue des Espagnols*, qu'est prise la vue que nous reproduisons. Nous n'engageons pas à s'y faufiler ceux qui fuient et redoutent la malpropreté. C'est là un de ces coins populaires malheureux et malsains, moins attrayants à voir en nature qu'en peinture.



L'Aubette. — Dessin de Barclay, d'après nature.

IX

Mais j'oublie, cher voyageur, que nous n'avons visité encore ni la fontaine de la Croix-de-Pierre, ni la fontaine de la Crosse, ni la fontaine Lisieux, ni la fontaine Bouilhet, où se trouve le buste très ressemblant du cher poète, ni même le Château d'eau, très belle œuvre de Falguière.... Ne me prenez-vous pas pour un anti-fontainier?

Il n'en est rien vraiment, et, pour ne pas vous laisser en cette idée fausse, je vous dirai ici quelques mots de la vieille et très jolie fontaine de la *Croix-de-Pierre*. Et d'abord il faut signaler une particularité rare de ce monument : il en existe deux exemplaires. La croix de pierre située sur la place qui porte ce nom, vous la retrouveriez au jardin de Sainte-Marie, devant le musée d'Antiquités. Mais racontons l'histoire de la gracieuse pyramide. Construite en 1515, tout au commencement du règne de François Ier, elle ne fut jamais, ni dans l'intention de l'architecte, ni même dans celle du cardinal Georges d'Amboise, auquel elle est due, destinée à supporter une croix. C'était un monument civil, une riche *borne-fontaine*, un petit *château-d'eau* gothique comme on en construisait tant alors et de formes si diverses. Les preuves en sont nombreuses à Rouen, où nous avons encore les fontaines que je vous citais tout à l'heure : fontaine Lisieux, fontaine de la Crosse, fontaine Saint-Maclou....

Comment donc est-elle devenue *Croix-de-Pierre*? Vers la fin du douzième siècle, au temps de Philippe Auguste, il y avait à Rouen un archevêque du nom de Gauthier. Cet archevêque possédait aux Andelys un coin de côte aride, dont Richard Cœur de Lion s'empara sans cérémonie pour y planter sa forteresse de Château-Gaillard. Vous entendez d'ici les réclamations, les sermons terribles, les excommunications de Gauthier. Richard continuait de bâtir tranquillement sa citadelle; l'archevêque ameuta si bien les populations pour ce coin de côte englobé dans le Château-Gaillard, que le roi d'Angleterre, effrayé, baissa d'un ton sa *gaillardise* et céda; il ne démolit pas, bien entendu, sa citadelle, mais il rendit au prélat, en échange de ce qu'il lui avait pris, un autre terrain, beaucoup plus grand et de meilleur rapport. L'archevêque en éprouva une telle joie que tout de suite il chanta dans la cathédrale un retentissant *Te Deum* avec sonneries qui ne finissaient pas. Pour perpétuer à jamais son triomphe, il fit ériger des croix en plusieurs lieux de la ville. La plus belle de ces croix fut construite en pierre, au car-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

refour le plus important du quartier Est de Rouen, et il y fit graver cette orgueilleuse inscription :

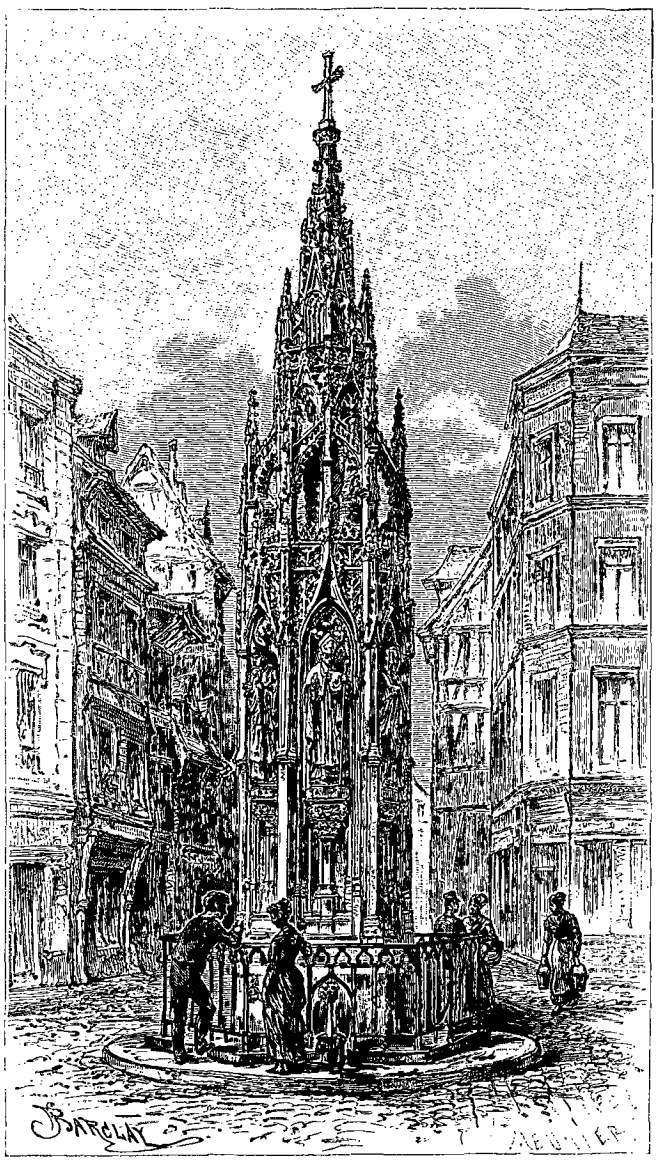
TV AS VAINCV, GAVTHIER.

Le carrefour devint ainsi *Place de la Croix-de-Pierre*.

Lorsqu'en 1515 on érigea la pyramide-fontaine, elle prit tout naturellement le nom de *fontaine de la Croix-de-Pierre*, mais la croix de 1197 et la fontaine de 1515 formaient deux monuments distincts. Or, en 1562, les huguenots renversèrent la croix et ne laissèrent debout que la pyramide-fontaine; les choses restèrent en cet état jusqu'en 1628. Mais à cette époque le catholicisme venait de remporter avec Richelieu son succès de la Rochelle, et plus on détruisait les citadelles féodales, plus on élevait et restaurait les croix. La croix de pierre fut réédifiée, mais beaucoup moins solide qu'en 1197, si bien que, moins d'un siècle et demi après cette reconstruction, en 1774, la voilà qui de nouveau menace ruine; et, ma foi, les habitants de la ville, pour faciliter la circulation de leurs chariots, voitures et carrosses, demandèrent et obtinrent sa démolition. On était d'ailleurs en plein Voltaire et en pleine *Encyclopédie*. Une condition cependant fut faite à cette démolition : c'est qu'une croix en pierre remplacerait la pointe élégante de la pyramide-fontaine. L'autorité ne démolissait le monument religieux qu'en catholicisant le monument civil; mais, ô retour des choses d'ici-bas! la pauvre fontaine, dix-huit ans plus tard, en 1792, devait subir le contre-coup de cette aventure. Sa croix fut renversée et remplacée, savez-vous par quoi? par le buste du citoyen Marat! Il va de soi que Marat ne tarda pas à disparaître à son tour, et l'édifice n'eut plus alors ni croix, ni buste, ni pointe.

Mais voyez la marche de l'histoire :

Voici 1816, la croix est replacée....



La fontaine de la Croix-de-Pierre. — Dessin de Barclay, d'après nature.

1830! Le drapeau tricolore attaché à la croix l'ébranla; et puis, le vent, la pluie, le gel et le dégel s'en mêlant, vers la fin du deuxième empire, la croix menaçait de nouveau ruine. On parla de réparations : les architectes trouvèrent mieux de rebâtir à neuf.

Ainsi fut fait; c'est alors qu'on s'aperçut qu'il y avait au monument primitif toutes sortes de charmes;... quelqu'un proposa d'en reprendre et d'en réunir toutes les pierres et de réédifier dans le jardin de Sainte-Marie la pyramide de 1515, et voilà comment nous l'avons en double.

Je regrettais tout à l'heure d'avoir, dans notre rapide causerie, sacrifié quelques autres fontaines : mais nous avons sacrifié même des églises, nous avons sacrifié des théâtres; nous n'avons visité ni la vieille église Saint-Paul, bâtie sur les ruines d'un ancien temple de Vénus, ni la crypte de l'ancien prieuré de Saint-Gervais (sous l'église actuelle).

Le prieuré de Saint-Gervais était autrefois détaché de Rouen, et c'est là que vint mourir, loin du bruit, Guillaume le Conquérant. Au commencement du siècle, c'était un fertile quartier de jardins et de maraîchers. Les maraîchers au dix-huitième siècle occupaient tout ce bas du coteau Saint-Gervais et se trouvaient ainsi tout rapprochés du Vieux-Marché, où se vendaient leurs produits; aussi, lorsque l'illustre intendant M. de Crosne donna le tracé de tout le nouveau quartier, dont une rue porte aujourd'hui son nom, eut-il à souffrir de la résistance et de la quasi-révolte de ces gens-là. On l'insulta, on le hua, on lui jeta des pierres dans sa voiture; mais les travaux se firent, et MM. les jardiniers furent un peu repoussés vers l'ouest. Ils y sont encore.

Cette histoire des embellissements de Rouen par M. de Crosne mérite d'être racontée. Il y avait une vingtaine d'années déjà que la nécessité s'imposait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une transformation de la ville, ses rues étroites, tortueuses, n'étant plus en rapport avec les besoins du temps, avec la circulation plus active, avec le nombre, chaque jour plus grand, de voitures d'utilité et d'agrément. Tout demandait l'élargissement des principales voies, et il n'y en avait pas de plus importantes que la rue de la Grosse-Horloge, surnommée alors la Grande-Rue. Justement dans la Grande-Rue se trouvait l'Hôtel de Ville. Un architecte du temps, après examen sérieux, prétendit que le lourd édifice menaçait ruine et devait être reconstruit à neuf. Remarquez cependant que l'édifice qui, selon M. l'architecte du roi, menaçait ruine en 1746, est encore debout, après un siècle et demi....

Quelques années plus tard seulement, en 1757, les autorités locales sollicitaient un arrêté du conseil pour la reconstruction de l'Hôtel de Ville et sa translation dans un autre lieu. Le gouverneur de la ville était alors *Mgr de Montmorency-Luxembourg*. L'architecte proposa de tracer une vaste rue qui, du portail de l'Hôtel-Dieu, nouvellement construit, s'en fût allée au portail de la cathédrale. Toute la *Grande-Rue* y passait, et le pauvre *Gros* probablement eût disparu dans cette révolution. La voie proposée devait traverser la place du Vieux-Marché, et sur cette place, énormément agrandie, eût été construit le nouvel Hôtel de Ville, lequel n'eût été rien autre chose qu'une reproduction du Luxembourg. On devait même y ajouter un jardin, imité probablement aussi de celui du Luxembourg; puis, à la suite du jardin, serait venue une superbe rue de Luxembourg. La rue Cauchoise, qui aboutissait au Vieux-Marché, la rue des Bons-Enfants, un peu plus haut, eussent été élargies et rendues dignes d'un si illustre voisinage. Toutes les rues d'alentour subissaient une transformation analogue.

Écoutez en quels termes M. l'architecte motivait cette ransformation :

« La ville de Rouen est l'une des plus grandes, des plus peuplées et des plus riches de la France, et la province dont elle est la capitale, l'une des plus fertiles et des mieux cultivées. Siège d'un archevêché, d'une cour de parlement, d'une chambre des comptes, d'une cour des aides, d'un bureau des finances, etc.; patrie de Bochart, des Corneille, de Fontenelle, de Jouvenet et de divers grands hommes illustres par le savoir, le mérite et les talents; dans une situation que la nature favorise pour y faire fleurir le commerce et les manufactures; enfin, avec des dehors agréables, elle masque un intérieur affligeant pour le citoyen et trompeur pour l'étranger. Des rues étroites et mal percées, des maisons de bois, un plan général où le hasard semble avoir présidé, rappellent dans le siècle du goût la barbarie des Goths et des Vandales », etc., etc.

Tourelle Saint-Amand (voy. p. 370). — Dessin de Barclay, d'après nature.

Citons encore ceci :

« Pour sortir du mauvais goût, il faut des événements qui préparent, des hommes en place, citoyens éclairés, un concours heureux de circonstances en faveur des projets qui y tendent, et c'est précisément ce qui est arrivé à l'ocasion de ceux contenus dans ce recueil, par la nécessité d'abandonner l'Hôtel de Ville actuel de Rouen, *près de tomber*, par l'empressement de *son illustre gouverneur* à demander au roi sa reconstruction.... »

Tous ces beaux plans, toutes ces belles raisons restèrent sur le papier, et ils y sont encore. Il y eut cependant un commencement d'exécution. Les fondations du Luxembourg rouennais furent presque achevées; mais rien n'était encore sorti de terre que déjà un million et quelques centaines de mille francs avaient été engloutis.

Il fallut y renoncer.

Quelques années plus tard heureusement, en 1767, M. de Crosne renonçant à la partie somptueuse pour ne s'occuper que de l'assainissement et de l'agrandissement de la cité, la transformation devint possible. Alors nous pûmes avoir les boulevards, l'avenue du Mont-Riboudet, la caserne du Champ-de-Mars et le Champ de Mars lui-même, le Champ de Foire ou Marché au Cidre, le quai d'Harcourt, devenu quai du Havre, et la rue qui porte aujourd'hui le nom du célèbre intendant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X

J'exprimais plus haut le regret de ne pouvoir vous montrer en tous les quartiers de la ville les coins curieux et pittoresques, les détails artistiques, les fantaisies de tout genre que vous eussiez admirés, les clochers, tours, tourelles, escaliers, plafonds, les portes sculptées, les lambris, les maisons à pignon pointu, les fenêtres ornementées. Parmi les tourelles il faut en citer une curieuse, rue Saint-Amand. C'est un reste de l'ancienne et célèbre abbaye de Saint-Amand, presque entièrement disparue. J'eus un jour, devant cette tourelle, reproduite à la page précédente, le spectacle inoubliable de Michelet racontant en pleine rue, à quelques amis, l'histoire de cette abbaye. C'est de là que partait tout nouvel archevêque de Rouen pour sa première entrée dans la cathédrale. Tout le clergé de la ville, tant régulier que séculier, venait assister à la cérémonie. L'abbesse de Saint-Amand, au moment où le prélat allait prendre possession du siége épiscopal, avait ce précieux privilège de lui passer au doigt un anneau d'or en disant : « *Je vous le donne vivant, vous nous le rendrez mort* ». Ces épisodes nous étaient racontés avec une telle verve et une telle vie, qu'en vérité ce fut comme une évocation du moyen âge.

Escalier rue Harenguerie. — Dessin de Barclay, d'après nature.

Voilà ce qui me revient à propos de cette tourelle. Les quatre ou cinq escaliers que j'eusse pu vous montrer appartiennent à des maisons qui n'ont rien d'historique. Il en est un (rue Harenguerie), tout près de Saint-Vincent, plus connu que tous les autres parce que des démolitions l'ont mis à découvert depuis quelques années et qu'il se montre à tous les regards; mais le plus ancien de ces escaliers se trouve place de la Calende, dans une maison actuellement occupée par un plombier. Il remonte aux dernières années du quinzième siècle. Il y a aussi le bel escalier en bois d'une maison de la rue du *Petit-Salut*, où naquit le père de Gustave Flaubert.

Les vieux escaliers, tout naturellement, me ramènent aux vieilles maisons. Je n'en citerai qu'une, mais ce sera la plus vieille. Elle est connue sous le nom de *Maison des Caradas* (*Caradas* ou *Carados* est le nom de ses propriétaires primitifs, sur lesquels on ne sait pas grand'chose). Elle se trouve non loin du quai, rue de la Savonnerie, tout près du théâtre des Arts. C'est une haute et massive mais très remarquable construction en bois, dont chaque étage fait saillie sur l'étage inférieur. Le spectacle est d'autant plus étrange que ce vaste et sombre logis, situé à l'angle de la rue, expose aux regards deux de ses façades. Cette maison a été dessinée et reproduite partout et notamment dans le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc. Sa masse imposante, évasée par en haut, en fait comme un tronçon de pyramide renversée, que surmonte un toit pointu. Des maisons de quatre cents ans, on en voit peu; celle-ci dut être une des plus considérables du Rouen de ce temps-là. Elle est d'ailleurs l'indice d'une très grande fortune dans cette famille *Caradas* ou *Carados*.

Eh bien, ce spécimen des riches habitations urbaines du quinzième siècle se trouve presque porte à porte avec un des plus lugubres refuges de la misère au dix-neuvième siècle, j'entends parler du *cabaret Alphonse*. Ce n'est pas la maison, laide et vulgaire, qui peut intéresser, mais son personnel, c'est-à-dire la réunion attristante des *soleils* de la ville, ouvriers du port que l'on voit en haillons, par centaines, le soir, attendre leur tour ou prendre leur repas debout devant la porte, la place manquant au dedans, ou bien l'ordre étant de ne pas y laisser pénétrer quelques-uns de ces malheureux que l'on tient à ne pas perdre de vue. Ils sont là bien moins pour manger que pour boire, et que boivent-ils?

Je ne vous parlerais pas, cher voyageur, de ce navrant *assommoir* s'il n'avait chez nous une sorte de popularité : les artistes l'ont reproduit, les journaux en ont entretenu le public. Je vous ai dit le bien, le beau de la vieille ville, ceci en est le revers; j'étais heureux de vous montrer ce qui fait notre fierté, mais voilà ce qui doit nous rendre humbles : c'est un reste terrible des misères du passé, aggravées de l'alcoolisme, un mal

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouveau, une plaie, une folie, une fureur inconnue de nos pères. L'alcoolisme tel que l'observait le docteur Villermé, il y a quarante ans, à Rouen et à Lille, l'alcoolisme, cet empoisonnement cérébral, l'alcoolisme, favorisé, développé, provoqué par une industrie sans conscience, a produit des effets d'année en année plus épouvantables. Ce cabaret sera l'un des exemples que dans l'avenir on évoquera contre nous. Le voici déjà célèbre. Un interne de l'asile des aliénés de Rouen, M. Tourdot, publiait l'an dernier sur *l'Alcoolisme dans la Seine-Inférieure* une thèse qui ne permettra pas l'oubli de ce qui se passe à deux pas et à l'ombre de la maison Caradas. Cette thèse, je l'ai lue avec un inexprimable frisson. On y voit comment en ce lieu les cerveaux se préparent pour l'aliénation, comment il sort de là des folies, des bouleversements gastriques et cérébraux, des troubles du système nerveux qui étonnent l'imagination. Ce n'est plus l'ancienne ivresse inoffensive, c'est l'enragement de tout l'organisme, la perversion de tout l'être humain. La thèse de M. Tourdot a été très remarquée : il y a de quoi !

Et pensez-vous que l'on boive ici pour le plaisir de boire? Oh ! détrompez-vous : quelquefois c'est pour eux une souffrance ; mais le besoin est indomptable ; pas une cellule vivante de leur chair qui n'appelle cette souffrance. Écoutez seulement ces lignes de M. Tourdot ; je cite textuellement ; il s'agit de femmes « saoules, abruties, ne se parlant pas, fixées dans un coin comme des statues, les plus ivres soutenues par les autres qui leur servent de piliers ; de temps en temps elles vont chercher un verre d'eau-de-vie au comptoir en disant quelquefois : « Ah mon Dieu ! qu'elle « est mauvaise ! donnez-moi-z-en encore un verre.... »

Ça les brûle, ça les crispe, ça les tord, mais ils en redemandent, il leur en faut. Ah ! quelle enquête terrible faite par M. Tourdot sur une de nos plaies sociales ! Pour bien redire ces choses, il faudrait la plume et l'âme d'un Dostoïevsky, le grand écrivain russe.

Mais écartons de notre pensée cet autre enfer, et disons-nous bien que l'histoire de la misère chez tous les peuples et dans tous les siècles, si quelqu'un était en état de la faire, nous vaudrait des tableaux encore plus effrayants. On a vu au moyen âge des provinces entières prises de fureurs et de vertiges, vertiges et fureurs causés non par l'alcool, mais par la faim.

Ajoutons seulement que cette misère s'étale *place des Arts*, précisément en face du théâtre, et que le soir, à l'entrée du spectacle, les deux foules se coudoient : habitués du théâtre, habitués de l'assommoir Alphonse, et du fond de la place, par les fenêtres étroites de la maison Caradas, quatre siècles contemplent !...

XI

Remontons de la maison Caradas par la rue Grand-Pont, en train de s'élargir pour faciliter l'accès au nouveau pont ; cela nous permettra de jeter un dernier coup d'œil à l'hôtel des Finances, à la cathédrale, et puis nous tournerons à gauche par la rue de la Grosse-Horloge, où nous repasserons sous le *Gros*. Voici la rue Jeanne d'Arc ; c'est notre voie pour regagner la gare ; mais, s'il vous plaît, asseyons-nous un instant dans l'élégant square Solferino : peu de jardins aussi bien soignés, aussi frais, aussi verts, aussi fleuris. Il a pour l'embellir ce que peu de jardins sans doute peuvent offrir : de l'allée qui longe la rue Jeanne d'Arc, en regardant vers l'est, vous apercevrez, par une agréable percée, la tour Saint-Laurent ; c'est pour un jardin public une pièce ornementale rare ; mais ce n'est pas, à Rouen, le seul jardin qui soit dans ce cas : le jardin de l'Hôtel de Ville a pour embellissement sa floraison architecturale de Saint-Ouen. Sa propre flore en est comme écrasée ; à Solferino au contraire la tour Saint-Laurent, vue dans le lointain à travers branches, est d'un effet léger, aérien et gracieux. Vous retrouverez cela dans notre dessin (p. 384). Ce serait peut-être l'occasion de résumer notre promenade. Pour moi, je crois vous l'avoir déjà dit, Rouen n'est pas seulement un musée, c'est un livre, c'est une bibliothèque historique, dont les édifices et les murs sont les chapitres et les pages. Vie du passé, vie du présent ont en ces lieux leur empreinte. D'autres villes en France et en Europe portent comme Rouen les traces du passé, mais sont moins vivantes de la vie moderne.

Rien qu'à se promener par les rues avec quelque attention et quelque étude, on apprend chez nous bien des choses historiques, artistiques, économiques et sociales. On a d'ailleurs ici tout ce qu'il faut pour s'instruire : collections de tous genres, riches musées, amples bibliothèques.

En examinant les côtés historiques et artistiques de Rouen, et en le montrant comme cité industrielle, peut-être n'y ai-je pas fait voir assez le grand centre agricole, le grand centre commercial. Mais l'importance commerciale de Rouen, ses quais, son fleuve, ses navires ne vous l'ont-ils pas suffisamment indiquée? Quant au côté agricole, si, en traversant ses campagnes en chemin de fer ou autrement, vous avez remarqué la variété, la richesse de son sol, la bonne tenue de ses cultures, l'air d'abondance que partout on y respire, vous resterez sur ce point, même sans documents écrits, convenablement édifié. Il ne faut pas que même les artistes dans leurs voyages ne s'intéressent qu'à l'art : il ne suffirait point lui tout seul à soutenir les peuples ; s'il est le charme de la vie, il n'en saurait être la base. Et pourtant combien d'entre nous, sans lui, ne supporteraient pas la vie ! Jamais il n'y eut grand peuple sans grands artistes. Rouen, qui fut de tout temps ville de fabrication active, de lointain commerce, fut aussi de tout temps la ville aux beaux édifices, aux tours, aux palais, aux maisons féeriques ; on y était riche et l'on y était digne de l'être, on y aimait les arts, on y aimait aussi les lettres et les sciences. Depuis l'invention de Gutenberg, elle n'a cessé de posséder d'actives et habiles imprimeries. Les artistes, les poètes et les savants de premier ordre y sont nés, y ont été nourris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

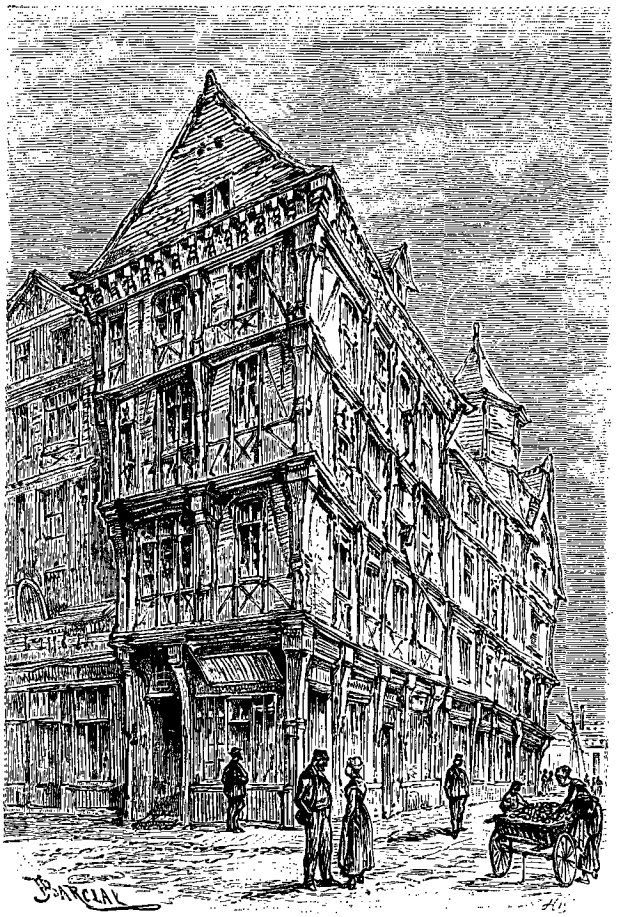
Des coteaux qui l'environnent, de la côte Sainte-Catherine, de Canteleu, de Boisguillaume, cette grandeur se pressent. Plus on a aimé Rouen, plus on l'a connu, plus aussi l'on se plaît sur ces hauteurs. On voudrait de là évoquer l'âme de la cité, âme fière, puissante et tragique. Nous la retrouverions, cette âme de Rouen, dans quelques-uns de ses hommes célèbres, en Corneille, en Cavelier de Lasalle, en Boisguillebert....

Mais j'oublie, mon cher voyageur, que voici l'heure de nous séparer ; je veux cependant, en vous accompagnant jusqu'à la gare, vous dire encore ceci :

Je ne vous fais pas et ne songe pas à vous faire une histoire de Rouen, mais je veux au moins vous rappeler que le beau et vivifiant élan de la réforme religieuse et artistique du seizième siècle ne se manifesta nulle part avec plus de force qu'ici. Le protestantisme, qui s'était mis à la tête du grand mouvement industriel et commercial, fut tel à Rouen qu'une nouvelle ville sortie de l'ancienne était en train de surgir dans les plaines de Quévilly avec la rapidité qu'on a vue de nos jours à l'apparition de certaines villes d'Amérique. Les protestants avaient érigé au Grand-Quévilly leur temple, qui était une merveille et dont les dessins nous étonnent.

« Cet édifice, dit Farin, était en dodécaèdre, c'est-à-dire de douze pans égaux, autour duquel régnait en dedans une galerie à triple étage. Il avait deux cent soixante-dix pieds de tour, quatre-vingt-dix de diamètre, soixante-six de hauteur. Il était éclairé de soixante fenêtres et pouvait contenir dix mille sept cents personnes. Il n'était soutenu d'aucun pilier, quoiqu'il fût tout en charpente. Une clef de bois, à laquelle toutes les autres venaient rendre, en fermait le comble. Le charpentier qui l'entreprit s'appelait Gigouday ; il le commença en 1600, il fut achevé en 1601.... »

C'est là que se réunissaient, pour y recueillir la parole de pasteurs éloquents, tous ceux de la religion réformée. Les campagnes entraient dans ce mouvement. Des hommes illustres, les Basnage, les Legendre, lui donnaient l'autorité de leur science et de leur caractère.



Maison des Caradas (voy. p. 379). — Dessin de Barclay, d'après nature.

La Normandie comptait déjà plus de cent quatre-vingt mille protestants, et le nombre s'en augmentait de jour en jour. L'industrie, le commerce, l'agriculture étaient exercés par ces cent quatre-vingt mille citoyens, élite du pays pour l'activité, l'intelligence et la droiture ; c'était la grande vie moderne à son aurore. On sait de quelle manière ce mouvement, l'un des plus beaux de l'histoire, fut brusquement étouffé par la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut un coup dont peut-être Rouen ni la France ne se sont pas encore entièrement relevés. Le vieil esprit du passé, dont le seizième siècle avait si bien triomphé, reprit force plus que jamais. Un souffle de république avait circulé dans le monde protestant ; l'esprit monarchique regagna le dessus.

La France cependant et la Normandie n'y succombèrent pas tout à fait. La vigoureuse sève nationale recommença de circuler ; elle anima cet incomparable dix-huitième siècle et n'eut plus qu'une pensée, qu'un but : préparer un nouvel élan, une nouvelle explosion de l'esprit moderne. Tant il est vrai que la France est la grande nation, et que jamais rien ne fut plus français que la Normandie.

Ah ! mon cher voyageur, si j'étais poète en ce pays de Corneille, ou si j'étais musicien en ce pays de Boïeldieu, j'essayerais de donner à Rouen son poème ou sa symphonie locale (nos arts malheureusement en ce siècle se sont trop délocalisés). Mais, moi, si j'avais du talent, je n'aurais rien de plus à cœur que de rester Rouennais. Oh ! alors, voix du passé, voix du présent, ineffables concerts de la nature, souffles de la brise sur les hauteurs, murmures de l'eau venant des vallées voisines apporter aux rives de la Seine leur fertilité, bruits de la marée, grondements lointains de l'Océan qui deux fois par jour vient saluer la Seine, j'essayerais de vous traduire ! Je vous reproduirais, éclats de la foudre, tempêtes dans les clochers et les tours, bruits de batailles, cris, hurlements, triomphes et désespoirs ! tout cela n'a été ici que trop connu ; grincements d'usines, voix des abandonnés, des malheureux, des alcoolisés, hélas ! vous auriez, vous aussi, votre note.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vieille cathédrale, on l'entendrait retentir, ton *Te Deum!* Abbaye de Saint-Ouen, ton *Gloria in excelsis* s'élancerait dans les airs. Tu chanterais, cimetière Saint-Maclou, ton *Dies iræ*, et tu redanserais ta danse des Morts. Palais de Justice, tu aurais ta partie en ce concert : *Suum cuique! Justitia!* le beau mot!

Hautes cheminées qui fumez sur Saint-Sever, sur Sotteville et sur Quévilly, au lieu même où s'élevait le temple de Gigouday, vous nous rediriez, non plus les hymnes huguenots, mais le beau chant des travailleurs :

Nous dont la lampe le matin,
Au clairon du coq se rallume....

Jardiniers, maraîchers, pépiniéristes, cultivateurs, votre chant rustique et joyeux nous rappellerait les aimables idylles de l'hôtel du Bourgtheroulde. Les établissements scientifiques, écoles, collections, musées, bibliothèques, laboratoires de nos jours si heureusement développés, ne seraient point oubliés....

J'ai plus d'une fois entendu en rêve cette symphonie....

Mais que dites-vous de ce projet musical?... Si vous en concluez que les Rouennais aiment Rouen et qu'ils en sont fiers, vous serez dans le vrai.

XII

Le moment approche de nous séparer, mon cher voyageur; mais vous venez de voir Rouen pour la première fois, et peut-être n'y reviendrez-vous jamais. Je vous en ai fait de mon mieux les honneurs. Mon ambition serait qu'après cette visite (hélas! trop rapide) vous pussiez dire, comme l'a dit, en 1862, un excellent et très érudit Rouennais, M. J. Levallois, dans l'*Almanach des Normands* :

« Rouen est une ville historique.... Le nombre, la variété, la beauté, l'antiquité, la succession chronologique de ses monuments lui assurent une des premières places parmi les subsistantes, les visibles annales de la province et de la nation.... La meilleure manière d'apprendre et de comprendre, c'est de voir. Nos modernes historiens se sont appuyés sur cette vérité incontestable pour introduire, timidement d'abord, résolument ensuite, l'élément pittoresque dans la narration. Alexis Monteil, Augustin Thierry, M. de Barante, M. Michelet ont compris qu'avant d'entrer dans le drame et de peindre les acteurs, ils devaient, autant que possible, rétablir, créer à nouveau la scène, refaire le *milieu*. Une pensée du même genre a inspiré et soutenu MM. Bordier et Charton dans leur excellent travail intitulé *l'Histoire de France par les monuments*.... »

Et M. Levallois ajoute très justement :

« Qui ne visite pas Rouen se condamne à ignorer une partie, un côté du moyen âge. »

Amis, c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris de races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
Déchire incessamment les brumes de la mer;

C'est Rouen qui vous a! Rouen qui vous enlève!
Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait ce rêve
D'aller voir Saint-Ouen, à moitié démoli,
Et tout m'a retenu, la famille, l'étude,
Mille soins. . . . . .

Ainsi parlait Victor Hugo il y a plus d'un demi-siècle.

« Rouen, la septième ville de France pour le nombre de ses habitants, dit Élisée Reclus, est l'une des premières pour la beauté de ses monuments. L'art ogival normand et français y est représenté par des merveilles.... »

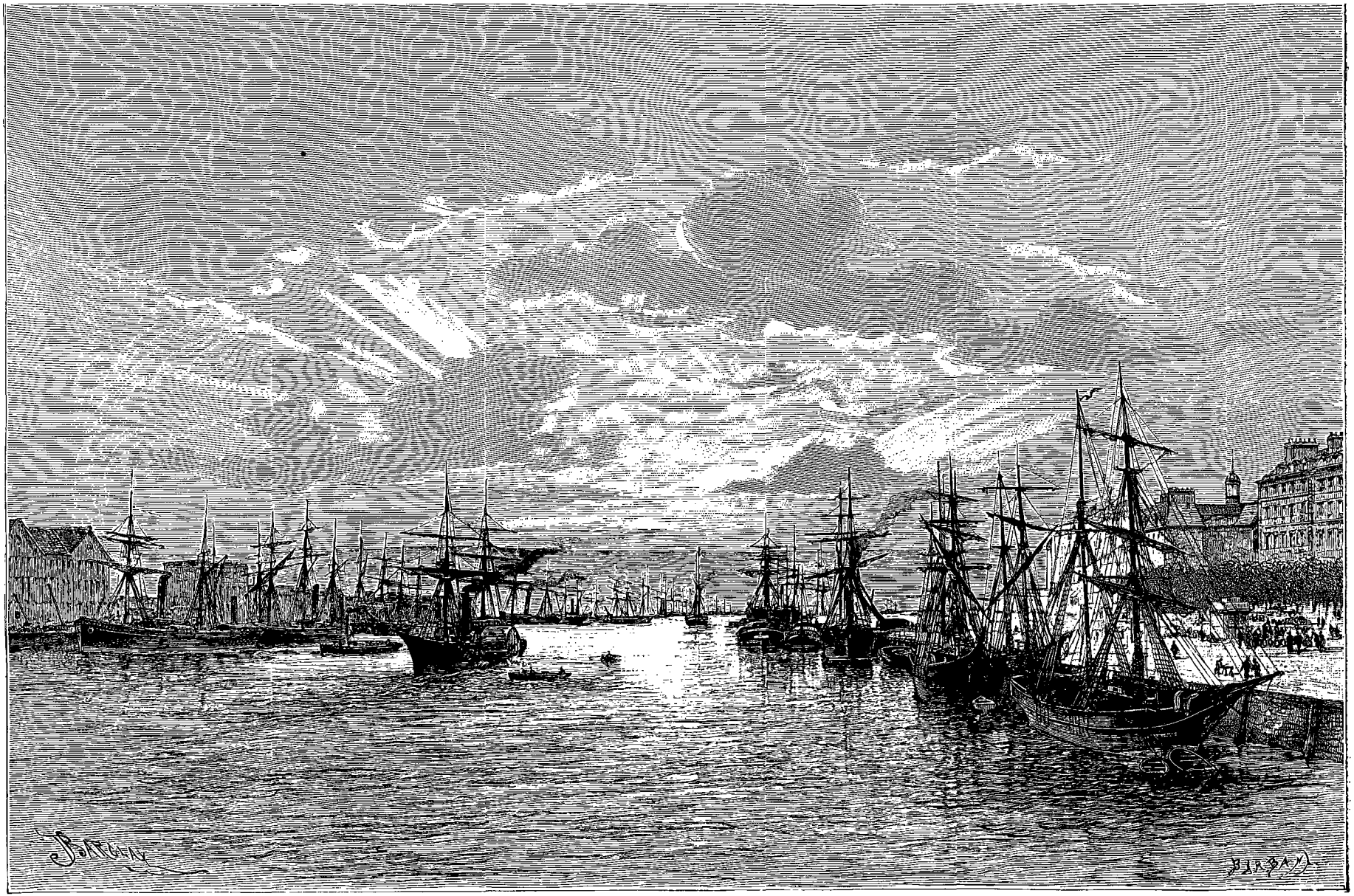
Je vous ai fait voir les principales de ces merveilles. Je vous ai indiqué quelques-unes de celles que nous n'avons pu visiter. Vous vous êtes étonné de leur nombre. Combien de coins intéressants on pourrait vous indiquer encore! Les anciennes maisons abondent: rue Étoupée, rue Saint-Patrice, rue de l'Hôpital, rue Saint-Romain, rue de la Vicomté, rue de la Grosse-Horloge, rue du Ruissel, rue aux Juifs, rue Percière, etc.

Les belles promenades de Rouen, nous ne les avons pas vues, ou nous ne les avons vues que de loin : boulevard Saint-Hilaire, boulevard Jeanne d'Arc, boulevard Cauchoise, boulevard Gambetta avec ses énormes platanes. Nous n'avons visité aucun des riches environs : Canteleu, Bonsecours, Mont-aux-Malades, côte des Sapins et côte Saint-Hilaire. Entre ces deux derniers coteaux nous eussions trouvé le vallon Bihorel, ancienne propriété des bénédictins de Saint-Ouen. C'est au-dessus de ce vallon que s'était établi l'abbé Marc d'Argent, et c'est de là qu'il surveillait la construction de son église. D'aucun endroit on ne l'apercevait aussi bien, et l'on dirait qu'elle fut placée et bâtie pour être vue surtout de ces hauteurs.

Notons cet autre détail : la pierre qui servit à construire l'immense édifice, c'est du fond même du vallon Bihorel qu'elle fut tirée. On visitait encore, il y a peu d'années, les vastes et belles carrières d'où l'église tout entière est sortie. Ces carrières fermées, oubliées durant plusieurs siècles, je crois, furent retrouvées, il y a une trentaine d'années, par le propriétaire de ce vallon. On y put voir encore des pierres taillées depuis plus de quatre siècles, restées là sur des rouleaux pourris, comme si le travail avait été tout à coup interrompu par quelque événement tragique. L'accès très facile de ces carrières, leur proximité de la ville, l'élévation et la beauté de leurs ciels, en firent pour quelque temps un lieu de promenade, et puis elles furent refermées et le sont encore.

On comprenait en les visitant quel travail ç'avait dû être que la construction d'un tel édifice, ce qu'il avait pu demander d'efforts et de dépenses. Il avait fallu de ces hauteurs descendre une à une ces pierres par des sentiers abrupts, étroits, tortueux, presque à pic en plusieurs endroits; les moines s'y étaient acharnés jus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du port de Rouen (voy. p. 372 et 380). — Dessin de Barclay, d'apres nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'à ne plus voir rien autre chose. Toute affaire et même le salut commun disparaissaient à leurs yeux. Bâtir leur église, embellir, agrandir le somptueux édifice, cela passait avant tout. La preuve, nous la trouverions dans le livre de M. Puiseux : *Siège et prise de Rouen*.... Plusieurs années à l'avance, en prévision de ce siège, Rouen se préparait à la résistance. La France entière frémissait de cet envahissement par l'Anglais. Malheureusement nos fortifications entre Saint-Hilaire et Martainville étaient en très mauvais état; il fallut les refaire. Charles VI envoya des subsides.

« Cependant, dit M. Puiseux, les subsides royaux étaient loin de suffire : il fallut que la ville se frappât elle-même de contributions et de réquisitions. Tous durent contribuer en argent ou en nature.... Les gens d'Église n'étaient pas plus exempts que les autres. Le 12 juillet 1411 le Conseil mit en réquisition les charrettes de l'abbaye de Saint-Ouen et des maisons religieuses de la Madeleine, de Saint-Lô, de Saint-Amand, de Saint-Gervais, du Mont-aux-Malades, de Grand-Mont et du Pré pour charrier la pierre destinée aux murailles et autres défenses de la ville. Le clergé, invoquant ses immunités, voulut se dérober aux charges de cette nature. Le roi, par ordonnance du 6 février 1412, ordonna que les gens d'Église fussent contraints par la saisie de leur temporel à contribuer pour leur part aux impôts mis sur la ville à cause des fortifications. Pareille injonction fut renouvelée le 3 octobre 1415.

« Deux ans après, les moines de Saint-Ouen, indifférents au péril commun, se refusèrent à rien payer.... »

Dom Pommeraye, l'historien de la riche abbaye (je vous l'ai déjà cité), avoue que l'abbaye eut ses luttes et ses malheurs personnels, qui s'ajoutèrent pour elle aux malheurs publics. Les monastères, en se créant une existence à part de l'existence nationale, ne pouvaient que faire naître contre eux des luttes, des représailles, des vengeances. D'ailleurs, si nombre de corporations vivaient d'eux, d'autres en mouraient ou tout au moins avaient à souffrir de cette mise à part de l'intérêt général, qui formait comme un État dans l'État.

Vous voyez maintenant, mon cher voyageur, qu'une seule ville, riche en monuments comme Rouen, peut nous résumer toute l'histoire de France. Aucune chronique n'exprima jamais mieux cette puissance des grandes abbayes que ne le fait cette église Saint-Ouen. Aussi son architecte, le très avisé Marc d'Argent, l'avait-il placée de façon que de partout la population rouennaise pût l'apercevoir avec sa tour royalement couronnée.

Square Solferino (voy. p. 389). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Saint-Ouen, c'est, vous le voyez, un livre d'histoire, et quel livre pour qui le sait lire à toutes ses pages! C'est d'ailleurs le plus beau de nos monuments.

Mais, aux moindres choses ici, l'histoire se retrouve. C'est un charme que de l'y suivre de siècle en siècle. Et que de faits importants s'y sont accomplis! Je ne fais pas allusion seulement aux épisodes terribles et pathétiques de la lutte contre l'Angleterre, ni à tant d'autres faits politiques ou sociaux, ni à l'essor qu'en tout temps y prirent les arts, les sciences, les lettres, l'industrie. Rouen servit de théâtre au procès et à la condamnation de Jeanne d'Arc : connaissez-vous dans l'histoire rien de comparable? Eh bien, la tour où la « grande paysanne », mise en présence des instruments de torture, fit à ses bourreaux ses plus fières réponses, la voici devant nous, près de ce boulevard que nous traversons pour regagner la gare. Elle aura votre dernier regard aux monuments de la *Ville-Musée* que nous venons de parcourir ensemble!

Eugène Noel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans le Kalsöfjord : village au bord de la mer (voy. p. 386). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

UN MOIS DANS L'ARCHIPEL DES FÆRŒER,

PAR M. H. LABONNE,

DOCTEUR EN MÉDECINE, LICENCIÉ ÈS SCIENCES,

Chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'Instruction publique.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Parallèle entre l'Islande et les Færœer. — Iles du Nord-Est. — Découverte de l'Amérique. — Moutons sauvages. — L'amende du corbeau. — Le village de Klaksvig et la montagne qui le domine. — Lacs curieux. — Chiens et chats. — Inquiétude.

« Pour trouver un aspect riant aux Færœer, a dit le voyageur Ch. Edmond, il faudrait y être jeté par la tempête. »

Telle n'était pas ma situation quand j'y abordai le 1er juin 1887, et cependant je ne pus m'empêcher d'admirer la magnifique verdure de l'archipel.

Il est vrai que je revenais d'Islande, que j'avais laissé l'ultime Thulé recouverte d'un manteau de neige et de glace, tandis que les îlots étranges des Færœer m'apparurent complètement dégagés de leur blanc linceul et revêtus de leur parure printanière.

Mais, quelque favorable que fût pour les Færœer la comparaison avec l'Islande, leur grande sœur du nord, je n'en conclus pas moins, après un séjour et une étude prolongés, que presque tous les touristes qui ont écrit sur l'archipel (il y en a très peu en France) se sont efforcés de donner à ces îles un caractère plus triste et plus lugubre qu'il ne l'est en réalité.

Le plus souvent aussi ceux qui ont peint ces tableaux désolés ne sont restés dans le pays que quelques jours, voire que quelques heures, entre l'arrivée et le départ du bateau danois, et souvent quand une brume épaisse s'étendait sur les côtes battues par l'ouragan ou couvrait de blanches nuées les pentes fleuries des montagnes.

Pendant mon excursion du 1er au 30 juin, la température fut très agréable, 6 degrés le matin et 12 degrés à midi; la pluie dura peu, et je fus toujours surpris de voir, ayant lu le contraire, combien les cultures et l'herbe des pâturages se détachaient en bandes d'un vert splendide sur les noirs rocs basaltiques qui les bordaient.

Cette douceur de température tient au peu d'élévation des vallées et au Gulf-Stream, qui baigne ces îles et les enveloppe de ses chaudes vapeurs. C'est le climat le plus égal que nous ayons en Europe : la différence entre l'hiver et l'été n'est que de neuf degrés. Pas plus qu'en Islande il n'y a d'arbres dans la campagne : l'ouragan les déracine; mais dans les jardins abrités j'ai vu de beaux arbustes très touffus. On sait qu'au contraire il n'y a que deux ou trois arbres dans toute l'Islande.

En certains endroits, les collines sont recouvertes d'un humus épais, d'une fécondité remarquable. Le seigle et l'orge, dans les années où ils mûrissent,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rendent plus de trente pour un; la Terre de Glace ne possède au contraire aucune culture de céréale.

Si j'étais obligé de faire un choix pour... un exil, je préférerais donc l'archipel à l'Islande.

D'après l'opinion la plus généralement adoptée, le nom de *Færœer* vient de *fær*, qui, en langue scandinave signifie « brebis », la terminaison *œer* n'étant autre chose que le mot « îles » ; nous faisons donc en Angleterre et en France un pléonasme lorsque nous écrivons *îles* Færœer. Landt prétend que l'étymologie véritable est Faraway (Iles éloignées).

Elles représentent vraisemblablement l'ancienne Frislande que l'on retrouve encore sur quelques vieilles cartes et dont la prétendue submersion a tant fait chercher les géographes.

Leur découverte ne date guère que du neuvième siècle, et elle est en général attribuée au pirate norvégien Floke, qui y trouva de grands troupeaux de moutons vivant, comme ceux d'aujourd'hui du reste, à l'état sauvage sur les montagnes.

Ces moutons descendraient de ceux que les pirates normands transportèrent dans les îles pour les utiliser ensuite comme provisions de ravitaillement.

Un fait très intéressant à signaler et qui semble bien prouvé aujourd'hui, c'est que Christophe Colomb y aborda en 1467, que de là il gagna l'Islande, où les habitants lui apprirent l'existence du Vinland (Terre du Vin), c'est-à-dire de l'Amérique.

M. Frédéric Lacroix a vu une note écrite de la main même de l'illustre navigateur où celui-ci dit qu'après avoir longtemps sillonné la Méditerranée, il parcourut les mers du nord. Christophe Colomb ajoute qu'il vint aux Færœer, qui entretenaient alors des relations commerciales avec l'Islande, vers 1467. Jusqu'au quinzième siècle les peuples scandinaves furent en rapport avec les établissements américains de Grœnland et Vinland.

Alexandre de Humboldt affirme comme un fait également certain que c'est à Reykjavik que le célèbre Génois puisa dans les sagas islandaises les informations qui lui firent se mettre en tête de rechercher une nouvelle route commerciale vers l'Inde.

Les Færœer et l'Islande sont donc, suivant l'expression de M. Anderson, *les gonds sur lesquels s'appuie la porte qui ouvrit l'Amérique à l'Europe.*

Au point de vue géographique, les Færœer représentent certainement une des parties émergées de cette chaîne continue qui, avec les Orcades, les Shetland et l'Islande, rattache l'extrémité nord de l'Écosse à la côte est du Grœnland.

L'archipel, qui comprend vingt-six îles, grandes et petites, surgit au milieu de ce large canal et occupe dans toute sa longueur un degré de latitude. La pointe nord extrême du groupe est Ennebierg, sur Widerö par 62° 25′, et le rocher de Münken représente sur les cartes l'extrémité sud, par 61° 24′. *Mais il y a lieu de faire disparaître ce point*, car le récif n'existe plus. Il s'est englouti le 7 novembre 1885. Cette petite île inhabitée, que l'on nommait Simböe Mönch (Moine de Simbö), et sur laquelle j'ai passé *en bateau* en 1887, n'était qu'une immense falaise de vingt-sept mètres de haut ; mais elle avait une extrême utilité pour les navires, auxquels elle signalait des tourbillons fort dangereux.

La petite île de Hölm, à l'ouest de Myggenæs (cap des Moustiques), marque la longitude occidentale extrême, 10° 2′, et la pointe de Bispen, à l'est de Fuglö (île aux Oiseaux), limite la longitude orientale, 8° 38′.

Ces renseignements indispensables donnés pour comprendre la carte de la page 399, je commence maintenant la relation de mon voyage dans l'archipel.

Le dimanche 29 mai à minuit, au soleil levant sous cette latitude et à cette saison, je quittai, monté sur un petit steamer islandais nommé *Miaca*, Seydisfjördr, petite ville de la côte est d'Islande, qui est sur le point de devenir la rivale de Reykjavik. Le propriétaire et capitaine avait consenti à me conduire aux Færœer moyennant cent cinquante francs, prix approximatif du charbon ; de plus il espérait prendre un certain nombre de Færoïens qu'il ramènerait avec lui pour pêcher sur les côtes de la Terre de Glace.

Vers quatre heures nous étions à Faskrudsfjördr, où nous prîmes un homme des Færœer en qualité de pilote.

Cette dernière petite baie était animée par toute une flottille de pêcheurs français ; on se serait cru en terre natale, tant nos couleurs nationales flottaient sur le détroit. Là nous essayâmes, mais sans résultat, de mettre à flot une barque bretonne atterrie dans le sable : jusqu'à trois fois le câble accroché à notre vapeur cassa, bien qu'il fût plus gros que le bras, et force nous fut de l'abandonner.

Continuant notre route, nous fûmes en vue des Færœer le mercredi 1er juin vers deux heures du matin par un vent sud-ouest assez fort, et bientôt nous nous engageâmes dans Kalsöfjord entre les deux îles de Kalsö (île du Veau) et Kunö (île de la Femme).

A proprement parler, Kalsöfjord n'est pas un fjord, puisque c'est un détroit séparant deux îles ; mais, à ne considérer que sa forme ou les rivages qui l'enserrent, il mérite absolument cette qualification que lui ont donnée les Scandinaves.

Si les coteaux verdoyants étaient ombragés de bouleaux ou de sapins, l'illusion de la Norvège serait même complète. Quand nous voguions silencieusement sur ce bras de mer aux eaux limpides et réfléchissant les montagnes, il nous semblait faire une seconde fois l'admirable voyage du cap Nord.

Le paysage variait à chaque tournant. Quelquefois la falaise s'abaissait en pente douce, et nous apercevions, nichées au pied des rocs, de charmantes cabanes émergeant çà et là de jolis enclos semés d'orge (voyez la gravure de la page précédente). Plus loin, au contraire, une grande masse noire de roches nues, échancrée par des cascades et percée de cavernes profondes, s'élançait d'un seul jet au-dessus des vagues jusqu'à trois cents mètres d'altitude. La plume se refuse à rendre l'effet produit par le spectacle aussi grandiose

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'extraordinaire de ces falaises abruptes qui surgissent perpendiculairement du sein de la mer; je préfère parler aux yeux, en appelant l'attention sur notre photographie du rocher de Trelle Nypen. Les indigènes nomment ces sauvages beautés Ouvrage des Sorciers (Trelle Nypen).

Kunö, qui a sept milles en longueur et deux milles en largeur, ne possède que deux villages.

Kalsö est très étroite et a neuf milles de long; c'est une des îles les plus pittoresques à contempler d'un sommet élevé. Elle n'a que vaguement la forme d'un veau, ou tout au moins n'a d'un veau que la tête, c'est-à-dire l'extrémité sud-est qui se termine par un renflement d'aspect bizarre.

A vrai dire, elle est constituée par une série de pyramides à quatre pans, ressemblant assez, de loin, à celles d'Égypte, s'affaissant vers le *sund* (détroit) à gauche et à droite par les deux faces les plus larges, et se réliant les unes aux autres par un des pans les plus étroits, la *première* et la *dernière* pyramide ayant naturellement une face libre tournée vers la pleine mer. Je demande pardon au lecteur de cette comparaison géométrique, mais je tiens à bien l'expliquer, parce que c'est là une forme caractéristique et générale des mon-

Rocher de Trelle Nypen. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

tagnes færoïennes. Il en résulte que ces sommets sont si rapprochés que l'extrémité de la base de l'un est le commencement de la base de l'autre.

Souvent les collines ne sont séparées que par un ruisseau permanent ou le lit d'un torrent hivernal.

La direction des détroits ou sund est également uniforme; tous sont orientés du sud-est au nord-ouest ni plus ni moins que les fjords eux-mêmes avant d'être détroits. Cette remarque est très importante au point de vue géologique et de beaucoup d'autres observations qu'il serait oiseux de développer ici. J'ai acquis la conviction que ces îles n'étaient que les sommets surnageants d'un ancien continent submergé. Les personnes qui s'intéresseraient à ce problème de géologie pourront lire les notes que je donne à la Société de Géographie de Paris.

La passe franchie, nous vînmes mouiller dans un excellent port de l'île Borö, à Klaksvig, où je restai trois jours, pendant que la *Miaca* continuait sa route vers Thorshavn, la capitale de tout l'archipel. Je fus reçu et traité avec la plus obligeante hospitalité par un négociant qui se fit un plaisir de me promener à travers l'île entière.

Klaksvig est un village de mille habitants environ, dont les maisons s'échelonnent tout le long d'une vallée qui n'est qu'une vaste prairie et qui se termine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bientôt par le bras de mer de Bordevig. Ici encore, le contraste avec l'Islande est frappant : au lieu des hautes montagnes, des *jökulls*, des neiges éternelles, des plaines volcaniques stériles de la Terre de Glace, c'est presque un vallon de notre Normandie, aux vergers près, sillonné de gentils petits chemins herbeux qui invitent à la promenade.

Nous prenons un de ces sentiers, bordé par les splendides touffes du populage des marais aux larges pétales jaunes; il nous conduit à une petite église toute en bois et entourée d'un cimetière, où la place de chacun n'est marquée que par une pierre droite portant un numéro. C'est l'égalité la plus parfaite.

Tous les habitants que je rencontre me saluent respectueusement en enlevant leur bonnet de laine.

Riches ou pauvres possèdent la même coiffure : c'est un cap en étoffe brune à petites raies rouges, qui rappelle assez un bonnet de coton sans gland terminal. On se rendra mieux compte de sa forme en jetant un coup d'œil sur la scène assez animée que représente notre gravure, et que je photographiai instantanément.

Un Féroïen dans sa barque. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

Un grand nombre d'indigènes sont réunis pour assister à l'exécution de quelques malheureux moutons, que l'on vient d'aller chercher au loin, avec l'aide de chiens dressés *ad hoc*. Les pauvres bêtes sont apportées à dos d'homme, les quatre pattes solidement attachées, et l'on va les saigner. L'exécuteur des hautes œuvres est au premier plan; à sa gauche se tiennent une jeune fille qui recevra le sang dans un seau, et une dame (c'était la femme du pasteur) qui emplit un verre de bière, destiné au principal acteur.

Les moutons vivent sur ces îles en bandes considérables; avec les produits de la pêche, ils représentent la véritable richesse des habitants. Le mouton est pour eux ce que le phoque est pour le Grœnlandais ou le renne pour le Lapon. J'ai lu dans maints auteurs que la plupart des brebis sont blanches dans les îles septentrionales et noires dans les îles du sud, et que la toison des brebis blanches transportées sur l'îlot désert de Lille Dimon devient noire à la longue : ce sont des erreurs d'observation. La vérité, c'est que les toisons noires et blanches se mélangent sans règle fixe.

Ces pauvres bêtes, plus maltraitées encore qu'en Islande, sont absolument réduites à l'état sauvage; sans étable et sans hangar pour l'hiver, elles errent continuellement par monts et par vaux, cherchant sous la neige glacée une nourriture qu'elles ne peuvent pas toujours atteindre. « Aussi, me disait un habitant, si les gelées durent plus longtemps que décembre ou janvier, nous en perdons beaucoup, qui meurent de faim, et souvent on trouve alors leur estomac rempli de laine, qu'elles ont mangée. » L'hiver n'est pas leur seul ennemi; le bon la Fontaine dit dans une fable :

L'oiseau de Jupiter, enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.

Cela arrive maintes fois aux Færœer pour les jeunes agneaux, dont les squelettes jonchent les champs. Les corbeaux, avant l'importation du fusil, en détruisaient tant, qu'autrefois chaque pêcheur était tenu d'apporter à la cour de justice, le jour de Saint-Olaüs, deux becs de ces oiseaux, sous peine de payer une amende, dite « amende du corbeau » (*roven fine*).

De nos jours on accorde une récompense de huit *öre* (environ quinze centimes) pour chacun de ces malfaiteurs tués, et, leur chasse étant permise en tous temps, je ne me privai pas de rendre ce service aux habitants. Je réussis même fort bien, car si maître corbeau, aussi rusé là qu'ailleurs, sait échapper aux vieux fusils, les seuls que possèdent les fermiers, il ne connaissait pas encore la canardière à longue portée, et j'en fis un grand carnage.

Au mois de juin, le paysan, aidé par ses parents et les chiens dressés *ad hoc*, se met à la recherche des moutons qui lui appartiennent; il les reconnaît à une marque qu'il a eu le soin de leur faire l'année précédente. Peu à peu il les rassemble en un pré entouré de pierres, et procède à la tonte : opération qui se fait, non pas avec des ciseaux, mais par un simple arrachement à la main.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La tuerie de moutons. — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

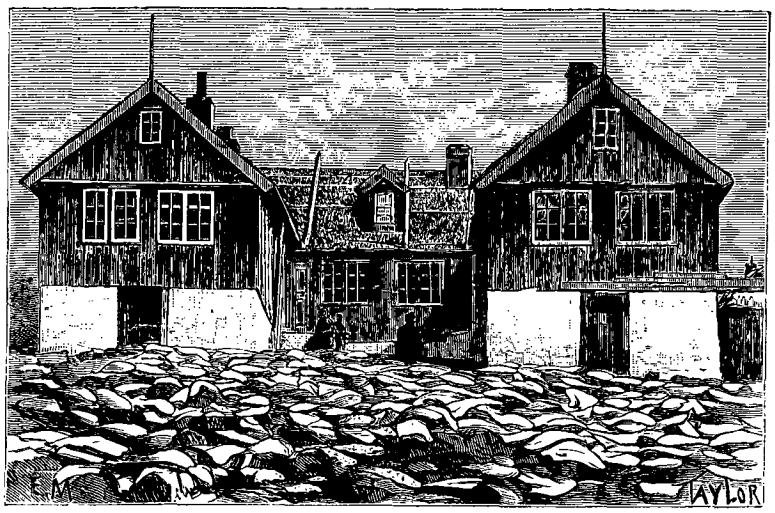
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Puis « la victime, dénudée et *couverte de sang*, retourne à sa vie sauvage » (Ch. Edmond). *Couverte de sang*, je le croyais avant de venir ici, je l'ai même dit dans une conférence géographique sur l'Islande, et cela me valut une lettre d'une auditrice me suppliant d'user de toute mon influence de missionnaire français pour faire cesser ce traitement barbare. Que mon auditrice se rassure : cette manière d'opérer n'est pas aussi sauvage qu'elle le paraît au premier abord !

L'auteur s'est trompé : les brebis ne sont pas couvertes de sang, car on n'arrache que la longue toison qui est sur le point de tomber et dont l'animal, comme je l'ai vu, sait se débarrasser lui-même en se frottant contre les aspérités des rocs. Cela vaut mieux que de les tondre ras sous un climat plutôt froid que chaud.

La laine est longue, fine et soyeuse. On en fait de fort jolis châles et des habits dits de vadmel, semblables à ceux des Islandais.

Quand j'eus fini de parcourir Borö, qui a dix milles de long du nord au sud, et qui ressemble à une patte d'oie, je terminai mon exploration en allant jusqu'au sommet nommé Borönæs.



La maison habitée par M. Labonne à Klaksvig. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Du haut de cette montagne, dont je déterminai exactement l'altitude (six cents mètres), le panorama était féerique. Je découvrais presque toutes les îles ; un beau soleil les inondait de lumière, tandis que je voyais le Gulf-Stream répandre au-dessus des fjords ses brouillards blancs comme du lait. C'était une nature séduisante par sa douceur mélancolique, son calme absolu et ce je ne sais quoi d'étrange et de nouveau qui n'appartient qu'aux îles du Nord.

Cette belle lumière ne dura qu'une heure ; petit à petit les vapeurs assombrirent les pentes, puis finirent par gagner même le sommet sur lequel j'étais, et je ne retrouvai qu'avec difficulté le chemin de Klaksvig, où m'attendait mon hôte, très inquiet.

Les Færoïens ont une peur exagérée des ascensions ; c'était toujours avec surprise ou effroi qu'ils me voyaient partir seul en excursion. Ils n'avaient qu'une confiance limitée dans la boussole et le baromètre qui ne me quittaient pas, et voulaient toujours m'adjoindre un guide. « Vous périrez un jour dans un ravin ! » fut la prophétie que j'emportai de Klaksvig.

Toutes les montagnes ont presque la même facture ; elles débutent par des pâturages, qui font bientôt place aux mousses et aux lichens ; çà et là un mur de rochers vous arrête, et son sosie se représente trois ou quatre fois avant de parvenir au faîte, qui se termine également lui-même par une forteresse naturelle, sur laquelle on ne peut grimper qu'en s'aidant des genoux et des mains. Certains plateaux finissent si bien en dos d'âne que l'on peut s'y mettre à cheval : c'est dire jusqu'à quel point l'arête terminale est vive, c'est ce qui explique aussi pourquoi, quand le temps est clair, l'on embrasse facilement tous les côtés de l'horizon.

Le sol des plateaux, du reste comme celui des vallées, est absolument d'origine volcanique. Les roches qu'on y rencontre appartiennent toutes à la série basique ; comme avant moi l'avait constaté un géologue français, R. Bréon, qui vint aux Færœer en 1880, il est impossible d'y trouver un seul échantillon de roche acide ou seulement intermédiaire.

« Les laves récentes n'y sont pas non plus représentées, et c'est en vain qu'on chercherait la trace d'un cratère ou d'une bouche volcanique. Le feu souterrain, dont l'activité se traduit encore en Islande soit par des coulées de lave, soit par des fumerolles et des sources d'eaux bouillantes, a cessé de s'y faire sentir longtemps avant la période historique. » Cependant, à Noragota, au nord de l'île d'Osterö, tout près du rivage il y a une source tiède dont l'eau est chargée d'acide carbonique ; mais on ne trouve plus, sur toute la surface de l'archipel, ni espaces chauds ni sources thermales proprement dites. Le thermomètre, que je laissai dix minutes dans la source, accusa 19 degrés. Il y a loin de cette donnée mathématique à ce qu'en dit une description de 1840 ou environ :

« L'eau de Varmakielde (la fontaine en question), ajoute notre auteur, est si chaude en hiver, que, si l'on y jette un coquillage, l'animal est bientôt séparé de son enveloppe. »

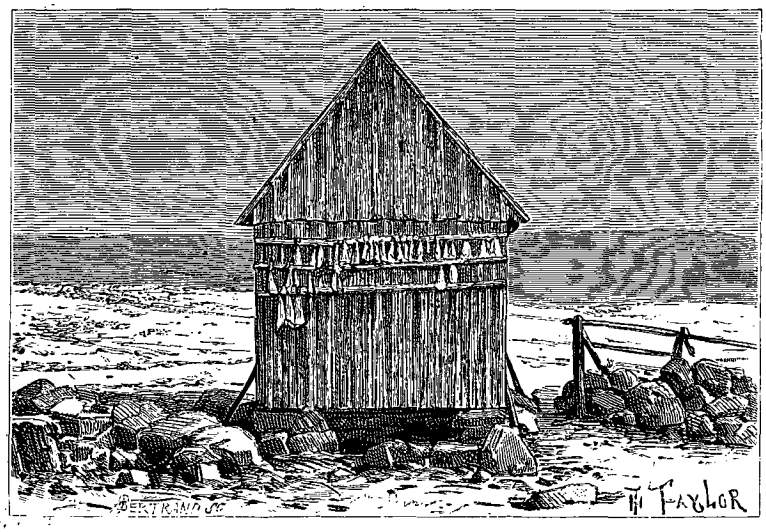
Autrefois on s'y rendait dans l'été, autant dans un but de plaisir et de distraction, que pour boire de cette eau comme remède (ni plus ni moins qu'en France). Maintenant la société qui s'y donne rendez-vous est beaucoup moins nombreuse : ce dont les habitants du voisinage se plaignent amèrement, car ils trouvaient dans cet usage une occasion commode de réaliser des profits qui leur procuraient une honnête aisance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Se serait-on attendu à trouver une ville d'eaux aux Færœer? Quant aux sources froides, on les rencontre un peu partout dans les montagnes, et ce qui prouve bien qu'elles n'ont plus rien à faire avec l'activité volcanique, c'est que, comme le sol, leur température diminue à mesure qu'on monte.

Près des bords de la mer, ces sources accusent 7 degrés centigrades, tandis que celle que j'examinai à la plus grande hauteur, à 750 mètres, était à 2°,5.

Près du village de Famoye dans Suderö est un lac qui se trouve au sommet d'une montagne et qui, à en croire les voyageurs, présenterait journellement, comme la mer, le phénomène du flux et du reflux : je n'ai jamais pu observer ces mouvements. J'ai bien vu, près de beaucoup de falaises, des jets d'eau intermittents, mais, comme Durocher, je les explique par la théorie du bélier hydraulique. Ce qui est vrai et non moins intéressant, c'est que ces nombreuses fontaines (ou étangs) perchées au sommet des plus hauts rochers, sont peuplées de poissons, truites et saumons. Mon compagnon de route, le capitaine Blum, en prit fréquemment sous mes yeux; nous déjeunâmes même une fois de notre pêche sur le faîte de la colline.



Kiadl, ou séchoir (voy. p. 396). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Si l'on n'admet pas le *soulèvement* du sol, il reste encore deux moyens pour expliquer le phénomène : d'abord les oiseaux peuvent y laisser choir une proie chargée d'œufs fécondés[1]; ensuite une de ces trombes nommées par les Danois *œs* et qui agitent prodigieusement l'Océan, a pu transporter jusqu'à cette altitude tout le poisson qu'elle cachait dans ses flancs.

Le dernier soir que je restai à Klaksvig, il advint un petit incident dont je fus heureux d'être le témoin parce qu'il m'expliqua pourquoi les chiens, qui, en Islande, encombrent toutes les chaumières, sont si rares dans l'archipel.

Deux habitants se prirent de querelle devant moi, échangeant, autant que je pouvais comprendre, les injures qui en pareille circonstance sont de mise sous toutes les latitudes.

Le mot « chien » revenait à chaque instant, ainsi que celui de « mouton ». Bref on alla chez le sénéchal, et là j'appris que la pauvre plaignante possédait un troupeau qui avait été chassé par le chien de l'adversaire.

Les moutons, effrayés, s'étaient dispersés et il aurait fallu de longues journées de poursuite pour aller les rejoindre à travers les rochers.

Quel fut le résultat du procès, je l'ignore, mais je sus ainsi pourquoi le nombre des chiens est réglementé et, par contre-coup, j'eus la raison de l'absence de la maladie de foie causée par les échinocoques.

Les Islandais n'ont qu'à imiter cet exemple et ils verront disparaître la maladie hydatique qui les décime encore, sans préjudice de l'apprivoisement des brebis, qui dans certaines îles lointaines, comme celle de Drangö, deviennent si farouches qu'elles se précipitent quelquefois dans la mer lorsqu'on veut les prendre.

Inversement, il n'y a presque pas de chats dans la Terre de Glace, tandis qu'ici ces animaux pullulent; c'est un fait qui saute aux yeux à la première promenade. Ils sont la ruine des jardins, car, comme les arbres n'existent pas en rase campagne, ils s'en prennent à ceux des villages : dès qu'un arbuste commence à s'élever, ils le dépouillent de son écorce, qu'ils arrachent avec leurs griffes, et tous les troncs sont ainsi égratignés jusqu'à la hauteur de quatre-vingts centimètres au-dessus du sol.

Le pasteur de la localité a renoncé pour cela aux essais d'acclimatement qu'il avait entrepris.

Comme il n'y a pas d'hôtel à Klaksvig, j'allai coucher chez un ami du marchand qui me recevait. Cet ami me montra sa salle de vente, car il était, lui, propriétaire d'un comptoir. Ce qu'il y avait là de morues et de flétans séchés, rangés par piles, dépasse toute idée; supposez les Hébreux passant la mer à pied sec entre deux murs de poissons, et vous pourrez seulement vous représenter notre circulation dans les allées laissées libres entre ces entassements de victuailles.

Les magasins sont absolument semblables aux *storehouses* qui se bâtissent comme par enchantement dès que les Anglais prennent possession d'une colonie. On y trouve toutes les marchandises qui peuvent convenir aux besoins variés d'une population qui ne fabrique rien, depuis une épingle jusqu'à un fusil. La cour de

1. Des œufs fécondés au moment où ils sortent peuvent parfaitement rester agglutinés au corps d'une femelle enlevée par un aigle ou par un faucon.

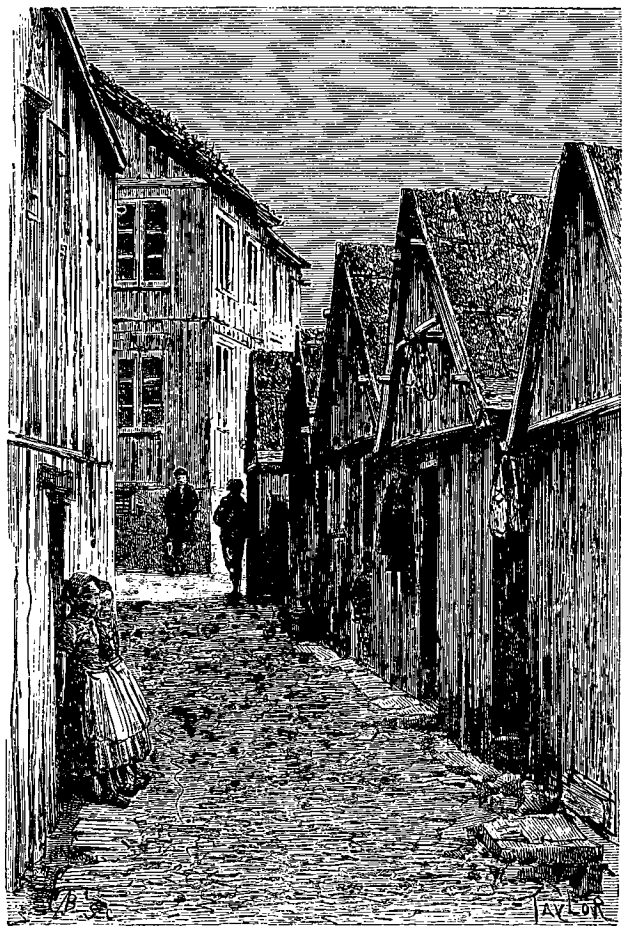
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la maison était couverte d'une couche de galets d'un mètre de hauteur, parce que ces pierres, emmagasinant la chaleur en même temps qu'elles préservent de l'humidité du sol, favorisent considérablement la dessiccation, qu'une goutte d'eau peut compromettre. Les taches blanches qui s'étalent au premier plan de la photographie de cette maison (page 390) ne sont justement pas autre chose que des morues aplaties.

Quand tout est sec, on en fait un amas cubique, que l'on couvre de planches chargées de lourds cailloux: c'est une presse fort primitive.

Un violent coup de sifflet vint interrompre cette promenade industrielle, et, en nous retournant, nous aperçûmes un vapeur danois pénétrant avec majesté dans le fjord.

C'était le courrier *Laura*, qui, arrivant de Copenhague, allait sans doute nous donner des lettres de France, dont nous étions sans nouvelles depuis plus d'un mois. Hélas! par suite d'un malentendu, mes parents et amis avaient tout adressé en Islande, où se rendait le paquebot, et le capitaine n'osa pas prendre sur lui d'ouvrir le sac qui contenait la poste de France. Je vis donc défiler sous mes yeux un navire qui, sans pouvoir me les remettre, portait nouvelles de joie ou nouvelles de mort peut-être! Un seul passager descendit, il rentrait du Danemark, et ce fut lui qui m'apprit l'incendie de l'Opéra-Comique, dont il portait à plus de mille le nombre des victimes : avis qui ne contribua pas peu à augmenter l'inquiétude à laquelle j'étais en proie!



Une rue à Thorshavn (voy. p. 397). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Puis la *Laura* continua vers le nord, où elle ne devait guère tarder à se prendre dans la banquise, pour me laisser prisonnier sur les îles comme la suite de ce voyage l'apprendra.

II

Les *ströms* ou courants. — Voyage en barque. — Musique féroïenne. — Plat national. — Arrivée à Thorshavn. — Comment l'amour fonda cette ville.

Le dimanche 5 juin je décidai de gagner Thorshavn, le Paris de l'archipel. Le soleil, chose rare, brillait de tout son éclat, et le thermomètre marquait 11 degrés à huit heures du matin.

Une dame et une demoiselle qui étaient venues en visite à Klaksvig retournaient avec moi. Mon hôte m'avait dit, la veille, qu'il faudrait engager huit rameurs et me tenir prêt à partir au premier signal, à cause du *courant*. Le courant est le premier mot que vous entendrez prononcer quand il s'agira de voyages; c'est en effet une chose très importante que de l'avoir pour soi, au lieu d'être obligé de lutter contre lui à force d'avirons. Ce n'est pas tant au Gulf-Stream, je crois, qu'aux déplacements rapides du flot et du jusant dans ces canaux étroits, qu'il faut attribuer ces *ströms* ou courants.

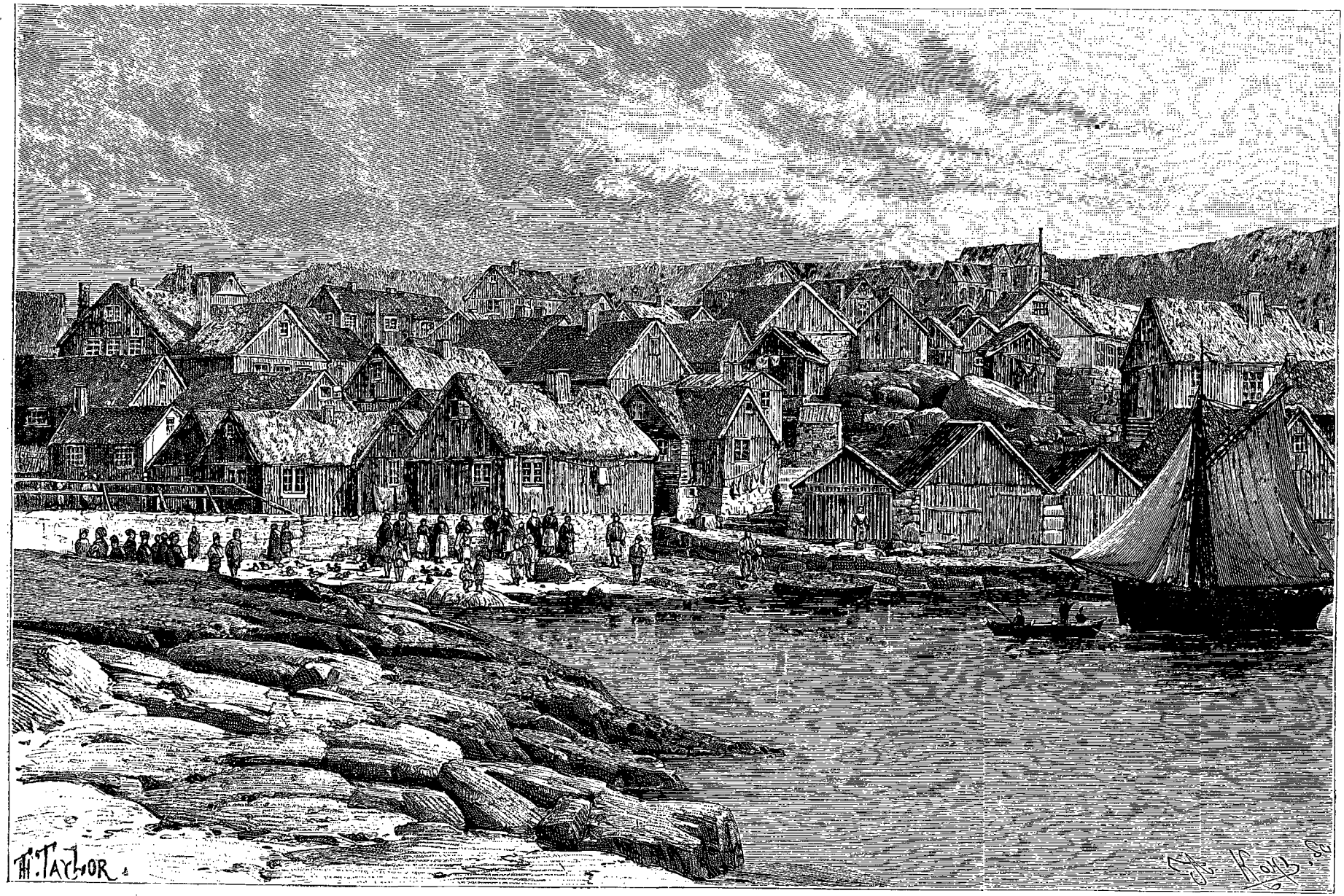
Le brassiage dans les détroits est considérable, et l'on rencontre en plusieurs places des gouffres ou tourbillons.

Il y en a un entre Widerö et Svinö. Plus tard je passai très près de celui qui touche l'extrémité méridionale de Suderö, et, comme j'ai vu le fameux Malström en Norvège, j'ai pu constater que celui dont je parle ne le cède en rien pour la violence, à marée haute, à son frère scandinave.

Il s'accuse par quatre tournants impétueux se jouant au milieu d'une spirale de récifs à fleur d'eau, sur lesquels se briserait en mille éclats la barque du pêcheur imprudent.

On raconte qu'un jour quatre paysans allèrent jeter leurs filets sur les rives mêmes du gouffre, mais les *Nikars* ou « hommes de mer » firent entendre leur cri singulier, et aussitôt une énorme baleine engouffra barques et pêcheurs. Une nuit entière se passa dans ces angoisses cruelles renouvelées de Jonas, et les familles des hommes perdus n'espéraient plus les revoir, lorsqu'au matin le monstre échoua sur le rivage; on le tua, on l'ouvrit, et la foule, stupéfaite, aperçut les quatre paysans couchés sains et saufs dans leur bateau. Mais, malgré la terrible légende, les Féroïens d'aujourd'hui attirés par les bancs de poissons n'hésitent pas à côtoyer ces rives, dont on a beaucoup exagéré le danger : ni plus ni moins que pour le Malström, ce tournant n'est pas impraticable à marée basse....

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Thorshavn (voy. p. 396-398) — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

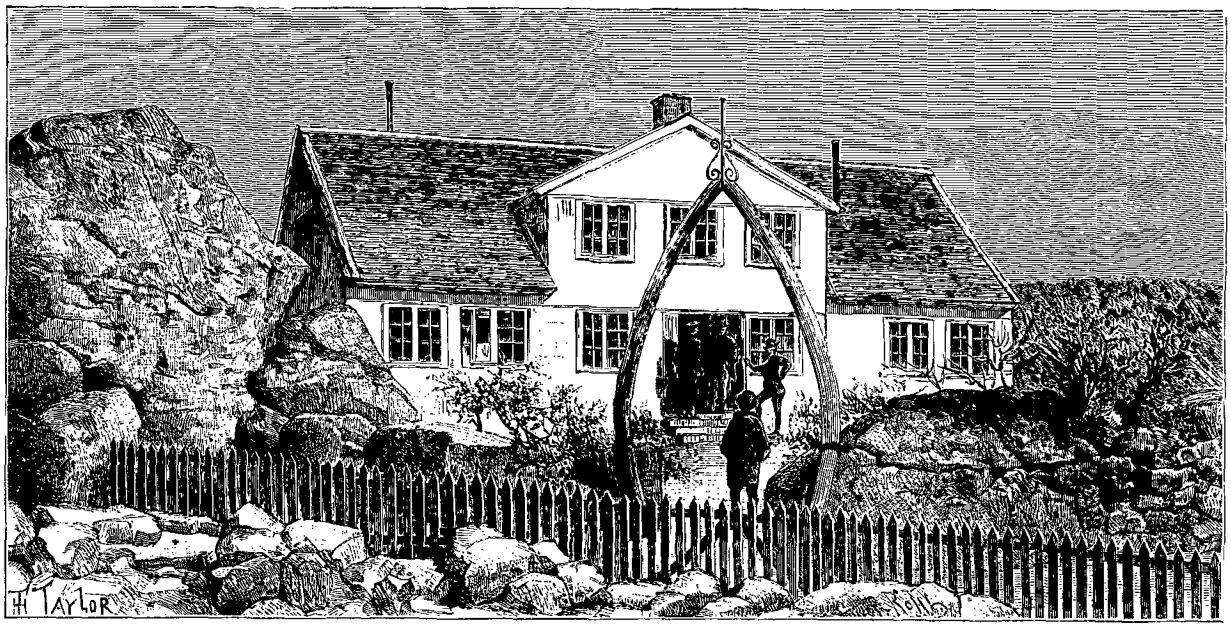
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Donc, à neuf heures, le courant, qui réalise ce grand désidératum de Rabelais d'un chemin qui chemine, se trouvait être pour nous, et nous fûmes invités à prendre place dans un bateau de pêche. C'était absolument la *yawl* norvégienne avec un avant et une proue très élevés, ses quatre rangs de rameurs et deux larges voiles carrées qui descendaient très bas jusque sur les bancs. Quant aux hommes, pour tracer leurs portraits il suffit également de dire qu'ils offrent le type scandinave; ils sont, comme les anciens Vikings, grands et forts, rouges de cheveux et de barbe; mais les dangers de la chasse et de la pêche, la nature sévère des rochers qu'ils habitent, impriment à leur physionomie un cachet particulier de froideur et de mélancolie.

Ils avaient pris leur costume de fête : veste en drap noir, courte, à collet droit, ornée de larges boutons; gilet montant et culotte de laine se boutonnant au-dessous du genou; bas de laine grise s'enroulant jusqu'à la rencontre de la culotte; quant à la chaussure, c'était, à quelque chose près, le mocassin islandais, un morceau carré de peau de phoque ou de bœuf, cousu par devant pour faire l'empeigne, relevé en arrière pour le talon et maintenu sur le cou-de-pied au moyen de courroies rouges.

L'effet produit était celui qui résulterait d'un costume moderne avec culotte Louis XV et chaussure à la napolitaine.

Comme aucune ride ne troublait en ce moment l'eau du fjord, et que le courant nous poussait, nos huit hommes n'avaient guère à travailler : aussi commencèrent-ils immédiatement à chanter les exploits des ancêtres, ou la femelle de phoque aimée par un pêcheur et changée en femme, ou encore les méfaits des esprits des eaux qui attirent les jeunes filles sur la plage et les



Maison de M. Öström (voy. p. 396). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

emportent dans les sombres cavernes de la falaise. Je me réjouissais de les voir si dispos, j'étais heureux aussi de faire connaissance avec le sentiment musical des Færoïens, et malgré moi je me revoyais dans le golfe de Naples, où souvent je m'étais assoupi en barque, bercé par les chansons mélodieuses des rameurs. Hélas! l'illusion ne fut pas de longue durée : jamais voix plus rauque, plus stridente, plus désagréable, ne sortit d'une poitrine humaine; c'était une horrible cacophonie, une véritable crécelle.

Mes deux compagnes de voyage me regardèrent avec terreur et ne purent que lire pareil effroi dans mes yeux. Impossible d'échapper! nous n'avions qu'à courber la tête, entendre le moins possible et nous résigner à souffrir quelques heures ce désagrément imprévu. Il eût été par trop cruel de prier ces braves gens de ne plus troubler les échos d'alentour; sûrement ils chantaient à notre intention, et c'était une manière de remercier le ciel pour ses rayons de soleil et pour le calme qu'il laissait à la mer.

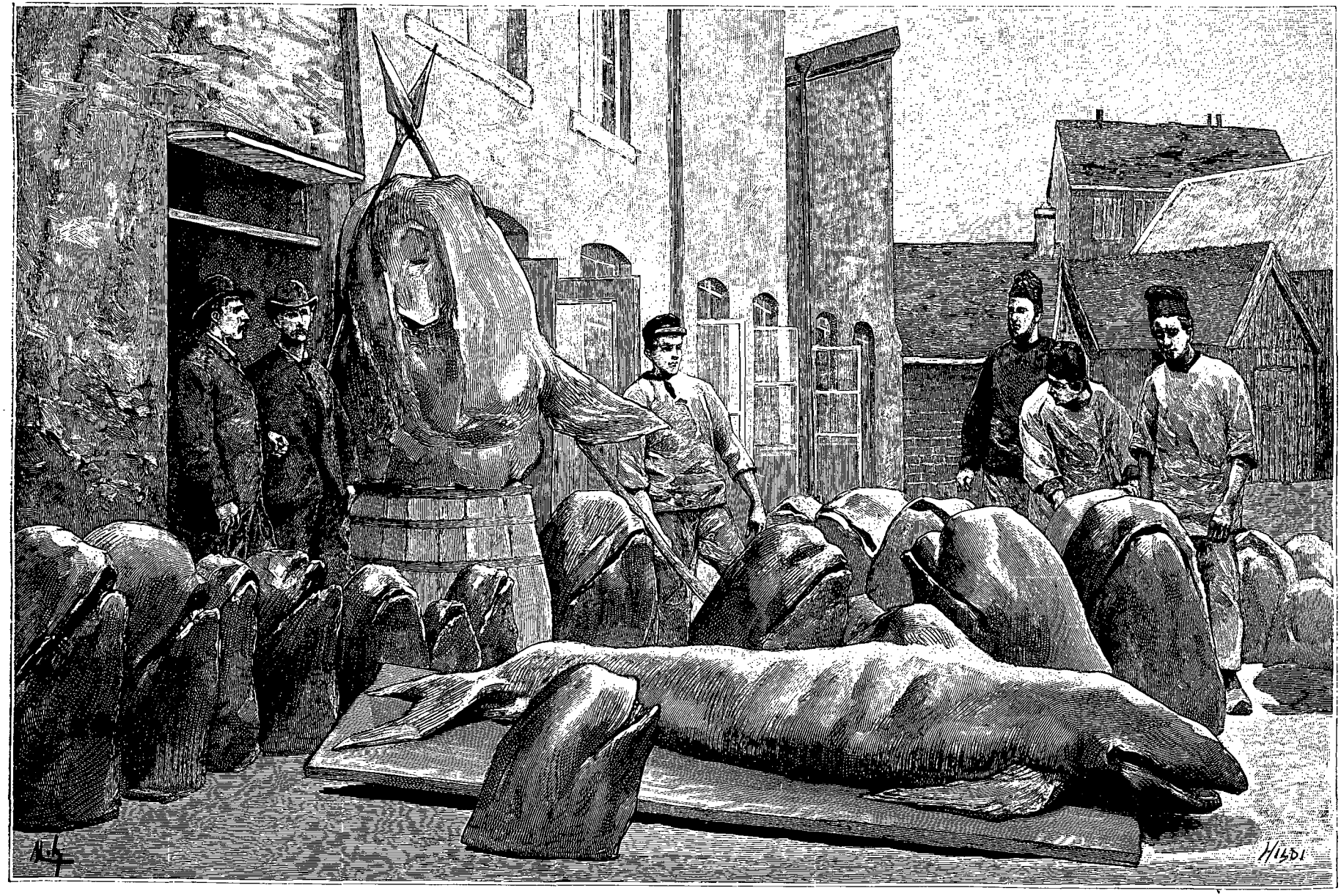
Cette douce navigation ne devait cependant pas durer. Comme nous arrivions en plein océan, vis-à-vis du cap Miavenæs, sur Osterö (île de l'Est), le vent s'éleva du large, les vagues s'enflèrent; une brume épaisse couvrit rapidement les flots, et nous passâmes brusquement d'une mer qui rappelait les canaux de Venise, à celle toujours irritée et sombre des côtes d'Islande.

Mais à quelque chose tourmente fut bonne : les bateliers cessèrent leur désagréable musique, n'ayant pas trop de tous leurs efforts pour amortir le choc des lames et vaincre leur résistance.

Malheureusement les pauvres dames ne purent pas apprécier le calme laissé à nos oreilles : un mal pis remplaçait le premier, le mal de mer venait d'entrer en scène.

Pour le moment les rameurs faisaient peine à voir :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée des dauphins morts à la maison de M. Öström (voy. p. 396). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

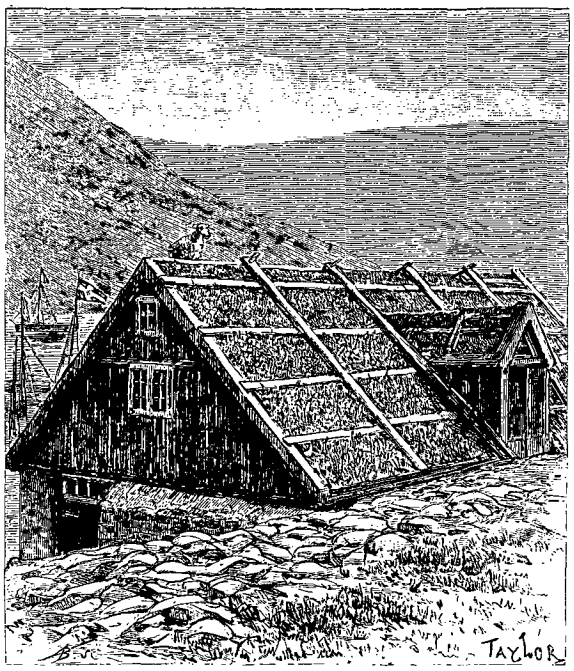
de grosses gouttes de sueur perlaient le long de leurs tempes, et ils se passaient continuellement de l'un à l'autre un grand baril d'eau douce qu'ils tenaient longtemps suspendu à leurs lèvres. Ils profitèrent cependant d'un instant d'accalmie pour déjeuner.

Ils mangèrent le plat national, qui ne demande ni cuisine, ni sauce, ni feu : du mouton cru, simplement séché. Voici comment se prépare cet aliment, moins désagréable au goût qu'on pourrait le supposer et fort utile pour les paysans et les pêcheurs des Færœer.

Dans le courant de novembre on suspend, dans des espèces de huttes nommées *kiadl*, des moutons tout entiers. Le vent froid et vif qui passe à travers les fentes des cloisons les dessèche et les conserve ; si bien que, quelques mois après, la viande est ce que je la voyais entre leurs mains, ferme et pleine de suc. Le grand gaillard roux qui se tenait au gouvernail absorba pour sa part un gigot, et encore sa faim ne semblait-elle pas apaisée, car il raclait l'os d'une façon désespérée.

Le dessert consista en un litre d'eau-de-vie blanche danoise (alcoolat de cumin), qui se vida en un clin d'œil jusqu'à la dernière goutte.

Puis Naalsö se montra, et enfin la baie de Thorshavn laissa deviner ses contours. Quand nous fûmes plus près, nous aperçûmes tout un essaim de femmes préparant les morues et entassant le poisson dans le sel avec un bourdonnement de ruche.



Une maison de Thorshavn (voy. p. 397). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Cette capitale de toutes les îles est située au fond d'un golfe de la côte orientale de Stromö (l'île du Torrent). La ville, qui s'étend sur une langue de terre rocailleuse, ne s'aperçoit que lorsqu'on est presque arrivé dans son port. Nous la décrirons tout à l'heure, car, ventre affamé n'ayant pas plus d'yeux que d'oreilles, je songeais bien plus, pour l'instant, à un déjeuner quelconque qu'à étudier le site.

Nous mettons pied à terre au milieu des cadavres des dauphins récemment pêchés gisant par terre ou suspendus aux murs, devant une grande usine à poisson à peine construite (1886), appartenant à la *The normal Company limited*, et son directeur, M. Oström, Suédois de naissance, me reçut avec une telle amabilité, mit une telle bonne volonté à seconder mes recherches d'histoire naturelle, que je suis heureux de lui exprimer ici toute ma gratitude.

L'entrée de la maison particulière de M. Oström ne manque pas d'originalité : la grille traditionnelle est remplacée par un gigantesque maxillaire de baleine formant ogive (p. 394). Quant à l'usine, on vient de voir que les dauphins accrochés aux murs fournissent un décor des plus caractéristiques.

Il ne nous restait plus qu'à payer nos hommes pour prendre le déjeuner tant désiré ; ils réclamèrent vingt-huit couronnes (39 fr. 20) ; le voyage avait duré quatre heures. Puis chacun d'eux vint, à tour de rôle, nous serrer fortement la main en accompagnant cette étreinte d'un vigoureux *tak* (merci). Pas plus que moi, mes compagnes de voyage n'échappèrent à l'usage.

Somme toute, on voit que les déplacements sont fort coûteux aux Færœer. En prévision de la tempête, on doit toujours prendre un nombre de rameurs assez considérable, et ils se payent huit francs par jour en moyenne.

Il est probable que lorsque Grim Kamban, fuyant la tyrannie du roi Harald Haarfager, vint fonder la capitale où nous venions d'aborder, il n'avait pas beaucoup plus de rameurs que nous n'en avions pris pour faire une simple excursion. Car si le pirate norvégien Floke découvrit l'Islande et les îles désertes des Færœer, ce ne fut pas lui qui les peupla en y entraînant des colons ; ceux-ci faisaient partie de l'aristocratie norvégienne, qui, froissée dans son orgueil, préféra s'en aller chercher les volcans arides, plutôt que de se soumettre aux caprices de la belle Gyda, fille du roi Erik. « Dans ce temps-là, nous raconte la saga d'Olaf Tryggvason (tome Ier), Harald aux beaux cheveux, roitelet d'une de ces étroites principautés comme il y en avait jadis beaucoup en Suède et en Danemark, osa demander en mariage la fière Gyda, fille d'un puissant monarque. Mais celle-ci répondit que s'il voulait être aimé d'elle, il fallait qu'il lui mît sur la tête non pas une couronne de duchesse, mais celle de la Norvège entière. Dès lors Harald ne connut plus de repos : il fait le vœu assez malpropre de ne pas couper sa chevelure et de ne pas la peigner avant d'avoir soumis tout le pays à sa domination. Son armée devint si redoutable que pas un de ses anciens égaux n'osa lui résister, et bientôt Gyda l'épousa en le saluant roi. Les familles puissantes, indignées de se courber devant l'usurpateur, furent heureuses de mettre entre elles et lui l'immense espace des mers du Nord. »

Disons toutefois, pour être complet, qu'une autre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

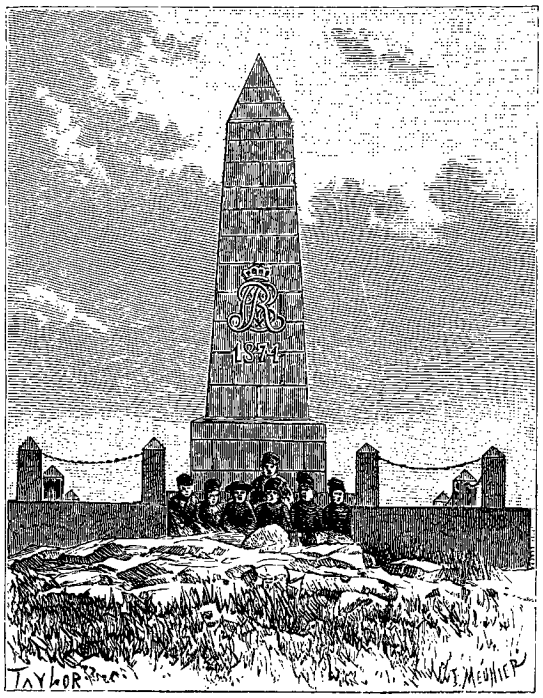
version y fait venir au neuvième siècle des moines des îles d'Écosse et aussi des habitants des Shetland et des Hébrides, contrées dont la population a quelque ressemblance ethnologique avec celle qui nous occupe.

III

La capitale. — Rencontre de l'un des deux catholiques de tout l'archipel. — La forteresse. — Histoire de Magnus Heinessen. — Monopole commercial. — Misère des habitants. — Situation actuelle. — Français et Allemand.

Thorshavn, « la ville consacrée au dieu Thor », où, à mon grand désespoir, un accident de navire m'obligea de rester vingt jours, est la capitale de l'île et de tout l'archipel; c'est le siège du gouvernement, le séjour du gouverneur, du shériff, du juge, le centre du commerce.

La facilité de l'atterrage l'a fait préférer aux autres ports de Stromö, qui ne peuvent être atteints qu'après avoir navigué dans les détroits, où les courants et les orages rendent dangereuse la marche des navires. Sa rade est large et profonde; mais la tenue, passable en été, est très mauvaise en hiver; aussi je ne serais pas étonné de voir à bref délai Westmanshavn, dont j'aurai occasion de parler dans le chapitre suivant, supplanter la capitale actuelle.



Obélisque à Thorshavn. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les maisons, bâties sur de hauts soubassements en pierres trachytiques, sont adossées les unes contre les autres et généralement rangées symétriquement sur deux lignes. Certes les rues sont étroites, mais il y a de l'exagération dans toutes les descriptions qui répètent, depuis le voyage de la *Recherche*, « qu'elles ont juste assez de largeur pour que deux piétons y puissent marcher de front ». Xavier Marmier, qui peint si bien et qui nous a donné de si charmantes *Lettres sur le Nord*, rapporte que, « pour pouvoir y passer en certains endroits avec quelque chance de sécurité, il faut se cramponner au roc avec les pieds et les mains. En hiver, par un jour de verglas, la descente d'un de ces rocs peut être regardée comme un exercice d'équilibriste assez hasardeux. »

Tout comme le reste du globe, Thorshavn est en progrès.

Certes on n'y voit pas encore de voies spacieuses ou bien pavées, mais on peut y marcher sans crainte, et beaucoup de petites villes du fond de l'Auvergne envieraient la structure actuelle de cette capitale.

Il me fut également impossible d'approuver la comparaison de Charles Edmond, qui considère les maisons comme une rangée de mendiants déguenillés, transis de froid et mornes de misère.

Je les trouve, au contraire, fort plaisantes, perchées sur leurs pilotis avec leur couverture verdoyante faite de mottes de gazon et maintenue par des planches dont l'entre-croisement forme autant de petits carrés fleuris. On peut du reste prendre pour juge de cette divergence d'impressions la photographie, qui n'a pas d'opinion!

Voici une maison faite au hasard. Un mouton broutait sur le faîte au moment où j'opérai mon instantané.

Pour être juste, il faut dire aussi que les deux auteurs dont je parle n'ont connu que l'ancienne ville, tandis qu'il existe maintenant nombre d'habitations plus modernes formant comme des villas autour du bourg primitif. Chacune de ces dernières est même entourée d'un petit jardin où le frêne, l'érable sycomore, le sorbier des oiseaux, le saule, le groseillier atteignent de bonnes dimensions; la rhubarbe et l'angélique surtout s'y développent à merveille. A la fin de juin, j'ai mesuré des feuilles de cinquante centimètres de long.

Les vieilles maisons qui sont le type de la demeure færoïenne sont toutes construites sur le même plan, non plus en blocs de trachyte, comme les *bærs* de la Terre de Glace, ou en poutres rondes comme celles de Scandinavie, mais en planches rabotées et juxtaposées l'une à l'autre. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont assez uniformément séparées en deux par une cloison. L'un des compartiments, qui ne reçoit d'air et de jour que par la porte ou le trou qui sert de cheminée, forme cuisine. Le second est garni de quelques meubles et possède deux ou quatre fenêtres vitrées; c'est le séjour ordinaire de la famille.

En y pénétrant, je retrouvai l'odeur qui ne m'était, hélas! que trop connue depuis l'Islande, celle de la fumée du feu de tourbe jointe à l'exhalaison nauséabonde des poissons. Les murs extérieurs sont tous en effet décorés par les produits de la pêche, qui forment comme des guirlandes aux bases des toits.

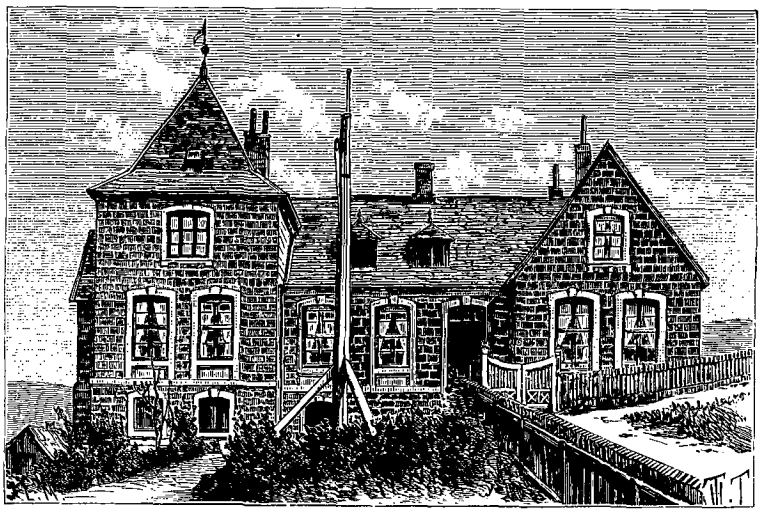
Les monuments, si monuments il y a, sont, sans parler du palais du gouverneur, au nombre de deux : une église calviniste, toute en bois, qui se trouve au milieu du village, et une colonne, sorte d'obélisque commémoratif, qui domine la ville du haut d'un monticule situé à l'ouest.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur une face on lit 1874, au-dessous du chiffre de Christian IX, et sur l'autre, la devise de la couronne.

Au pied de cette nouvelle et artificielle *aiguille de Cléopâtre* j'ai photographié la jeunesse de Thorshavn. Sauf un, tous ces gamins sont coiffés du bonnet phrygien national.

L'église, que l'on peut voir sur la gravure (p. 400) en arrière de l'école royale ou latine, dessert à la fois le culte catholique et le culte protestant sans que le contact de ces deux religions sœurs ait jamais entraîné de conflit. Du reste, le nombre des catholiques est, en 1887, réduit à deux, une dame et un vieillard de soixante-dix ans, qui me fut présenté. Ce brave homme entra, le jour de Saint-Jean, dans une maison où je me trouvais, et quand mon hôte lui eut expliqué que j'étais Français et probablement catholique, il se précipita sur moi pour m'embrasser en criant: *Catholica! catholica!* Je voulus en vain échapper à une accolade, dont je ne me souciais qu'à demi, car, comme tous ses compatriotes, il avait les lèvres pleines de jus de tabac; je dus la subir, tant il y mit de rapidité, et peut-être aussi parce que je ne me sentis pas le courage de désillusionner une foi aussi robuste. Puis il me sortit de sa poche un crucifix, des médailles de la Vierge, qu'il embrassa; et quand nous nous quittâmes, de grosses larmes perlaient le long de ses joues ridées.



Palais du gouverneur (voy. p. 397). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

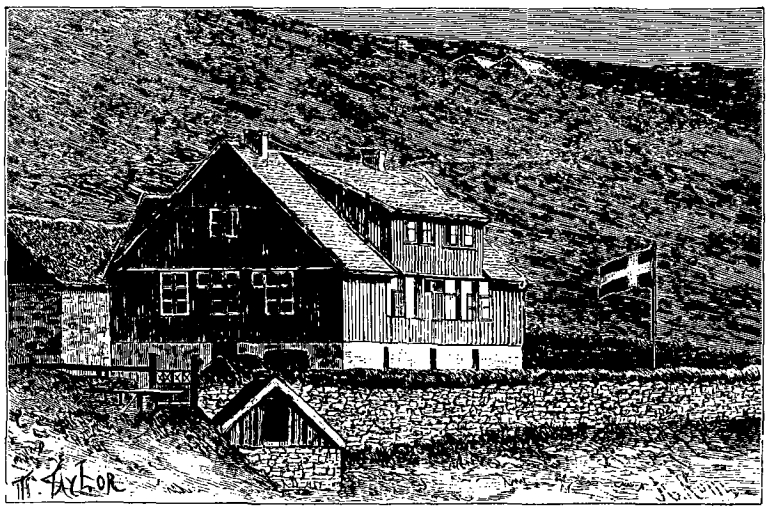
Un ecclésiastique des Missions catholiques du Nord vient une fois par an aux Færœer visiter ces deux vieux fidèles. La maison de l'évêque calviniste se trouve dans Osterö; on la nomme Næs Prestegaard.

Enfin, on trouve même un hospice dans cette pauvre petite capitale : c'est une simple maison de bois, comme les autres, bâtie au bord de la baie; il est desservi par le docteur Effersö, l'un des quatre médecins de l'archipel.

J'y visitai dans un cabanon, en compagnie de mon confrère, un pauvre fou furieux, ancien marin danois, qui, je ne sais pourquoi, voulait absolument me boxer en affirmant que j'étais le prince de Galles !

La population de Thorshavn, de 500 âmes en 1827, est aujourd'hui de 1200. Reste maintenant à décrire la forteresse, à vous narrer son histoire, et vous connaîtrez complètement la ville.

La construction de cette citadelle, qui ne résisterait pas un quart d'heure aux canons-revolvers modernes, est due à des circonstances assez intéressantes. Après la réforme de Luther, que Christian III introduisit vers la fin du seizième siècle, un prêtre norvégien vint s'établir aux Færœer; il se nommait *Magnus Heinessen*; mais, entraîné par le goût des aventures, il ne tarda pas à quitter l'exercice de son ministère pour se faire marin. Intrépide comme notre Jean Bart, il allait hardiment avec un seul navire mal armé et quelques hommes d'équipage donner la chasse aux flibustiers anglais, allemands, voire même turcs, qui infestaient à cette époque la mer du Nord. Mais, craignant que les pirates ne vinssent l'attaquer dans sa propre retraite, il voulut défendre la ville par une forteresse : telle est l'origine du bastion garni de vieilles pièces d'artillerie que l'on voit encore aujourd'hui s'élever à l'entrée du port et commander la rade. Bientôt le renom du héros des îles parvint jusqu'à la cour du roi Frédéric II, et ce monarque,

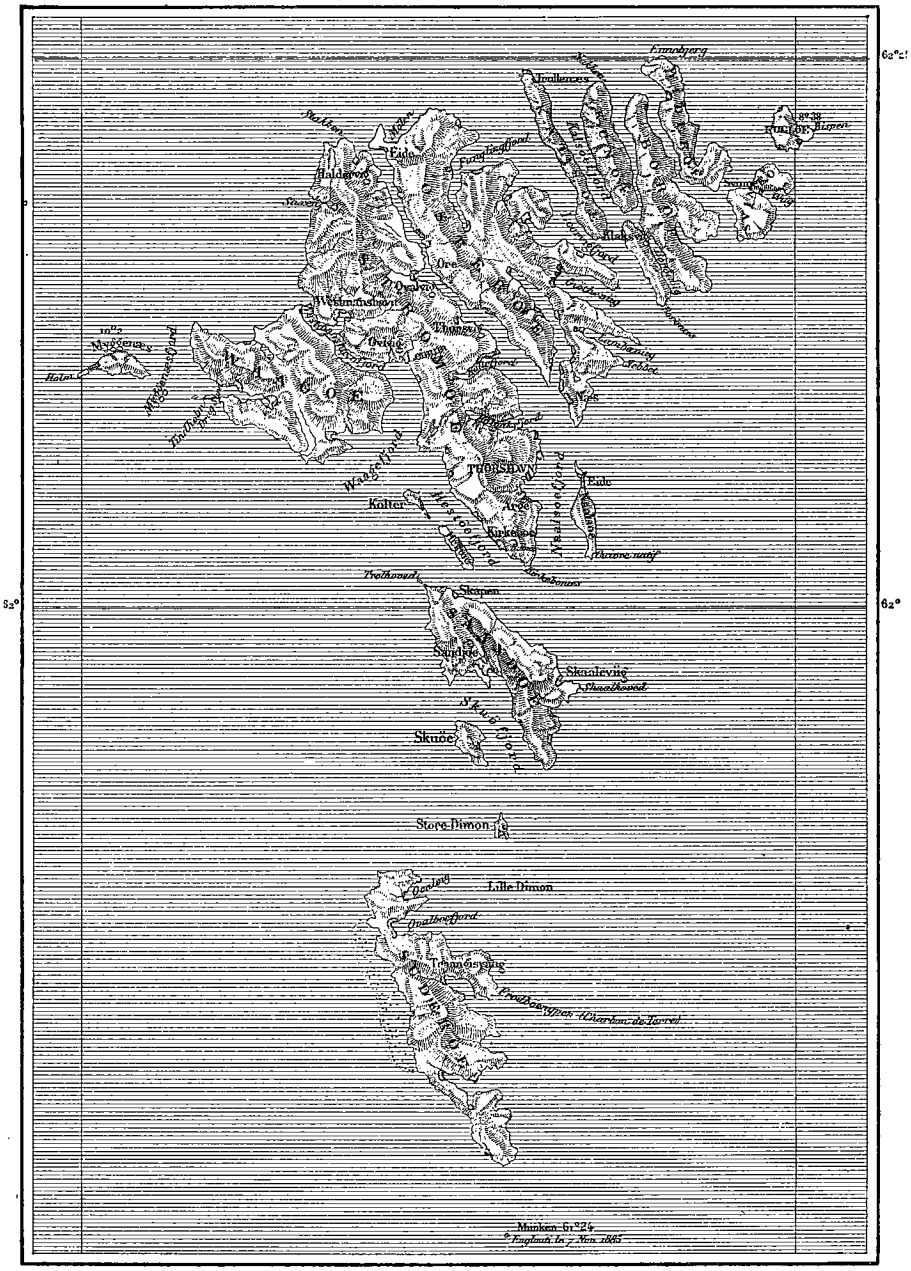


La maison de l'évêque dans Osteroë. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour récompenser Magnus, lui confia une corvette danoise, faveur qui occasionna dans la suite la mort de l'infortuné soldat. Plus que jamais, notre héros recommença à purger le pays des forbans qui l'infestaient, et fut assez habile pour s'emparer d'un vaisseau anglais qui s'enfuyait chargé de marchandises volées aux Færœer.

Les Anglais réclamèrent, affirmant que leur chargement provenait des îles Shetland, et finirent par faire accuser de piraterie l'ennemi des pirates lui-même. Les compatriotes jaloux, qui ne manquent jamais de porter envie à ceux qui réussissent, insistèrent et finirent par faire condamner et exécuter celui qui avait si souvent châtié les flibustiers anglais pour leurs brigandages maritimes. Ce crime judiciaire eut lieu en 1589.



Carte de l'archipel des Færœer.

Bientôt le mensonge fut constaté, la mémoire du martyr réhabilitée, le juge qui l'avait condamné cruellement puni. Mais il n'était plus temps. Les pêcheurs ne pouvaient que conserver le souvenir du constructeur du fort de Thorshavn et assurer à leur brave défenseur l'immortalité qu'il méritait par des chants traditionnels consacrant ses exploits. Un jour je pris part à une danse où, la main dans la main, et tournant en rond, nous vantions les hauts faits de Magnus Heinessen.

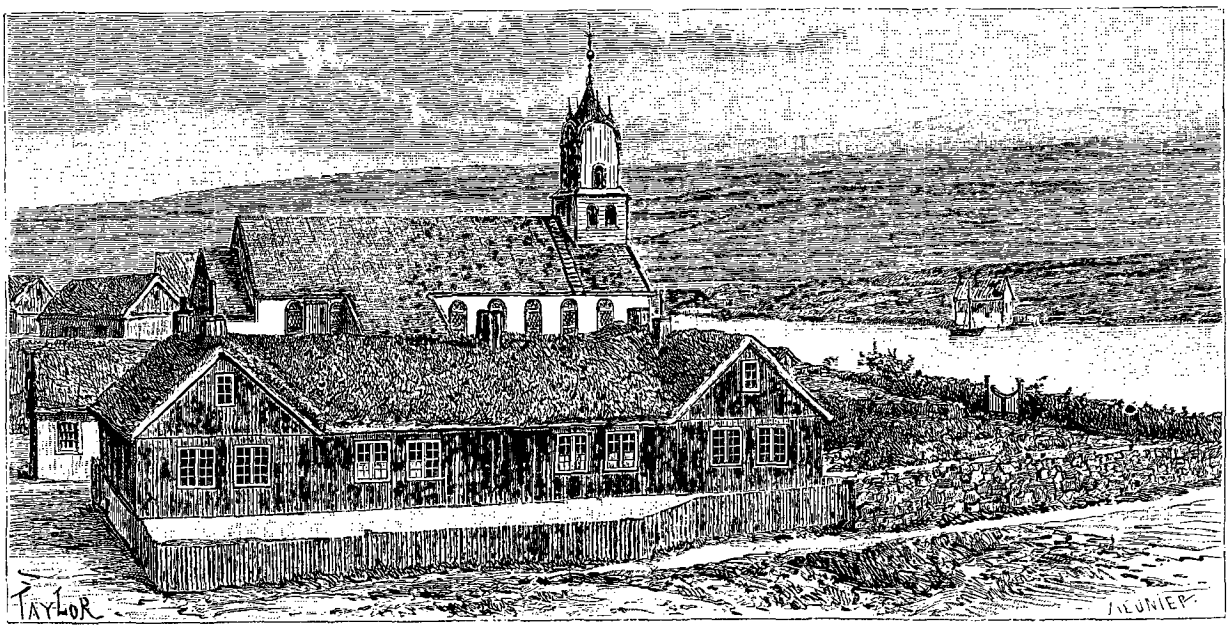
En 1803 une frégate anglaise entrée *sous pavillon français* encloua sans résistance, grâce à cette ruse digne du cheval de Troie, les quelques canons qui s'y trouvaient, et emmena prisonniers vingt-quatre pêcheurs. « L'histoire, dit Marmier, ne nous a pas conservé le nom de ces braves qui s'en vinrent avec tant d'audace, dans une mer paisible, *masqués par un pavil-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lon étranger, qui eurent la gloire de faire prisonniers vingt-quatre pêcheurs, de descendre en plein jour sur une terre sans défense et de dévaster un bastion abandonné. Il faut croire que les annales maritimes anglaises sont, à cet égard, plus complètes que celles des Færœer. Les héros de cette glorieuse campagne doivent être inscrits tout près de ceux qui, dans un temps d'armistice, sans aucune déclaration de guerre, s'en allèrent un matin incendier la flotte de Copenhague. »

Depuis la mort inique du prêtre-marin, les fortifications n'ont donc plus servi. Elles abritent maintenant une dizaine de soldats færoïens habillés à la danoise, chargés de signaler les navires, de prendre des observations météorologiques et au besoin de rétablir la paix si une rixe éclatait dans l'archipel. L'Angleterre a occupé ces îles jusqu'en 1814, année où elle les abandonna, dédaignant sans doute leur faible valeur commerciale. Par le traité de Kiel, le Danemark, en cédant à la Suède le royaume de Norvège, se réserva le Grœnland, les Færœer et l'Islande. Actuellement l'archipel est presque une terre danoise; tous les habitants comprennent et parlent le danois, ont le même drapeau, la même monnaie. Il est cependant bon de faire observer que la langue des paysans est un dialecte de l'ancienne langue norvégienne, mélangé d'islandais, d'anglais et de danois.

Primitivement le commerce était libre, les Færoïens, malgré le danger d'une pareille navigation, s'en allaient eux-mêmes jusque sur les côtes de la Scandinavie pour échanger les productions de leurs îles contre celles qu'ils n'avaient pas chez eux. Plus tard, à la suite de tempêtes où maintes barques périrent successivement, ils renoncèrent à ces excursions lointaines et habituèrent les négociants des villes hanséatiques à venir chaque été acheter leur poisson, leur huile, leur laine, etc. Tout était donc pour le mieux; l'échange de denrées était assuré sans qu'ils eussent pour cela à braver la mor; mais, un beau jour, Frédéric II, trouvant apparemment que la misère, l'isolement, le danger incessant ne suffisaient pas à ses sujets, monopolisa tout le commerce et l'afferma à une société de Hambourg. Pour comble, en 1834 une nouvelle ordonnance prescrivit une diminution de 50 pour 100 sur les produits qu'ils fourniraient à la compagnie, et décréta que si les habitants essayaient de vendre le moindre objet à d'autres qu'à la Compagnie ils seraient traduits devant le juge comme des malfaiteurs.



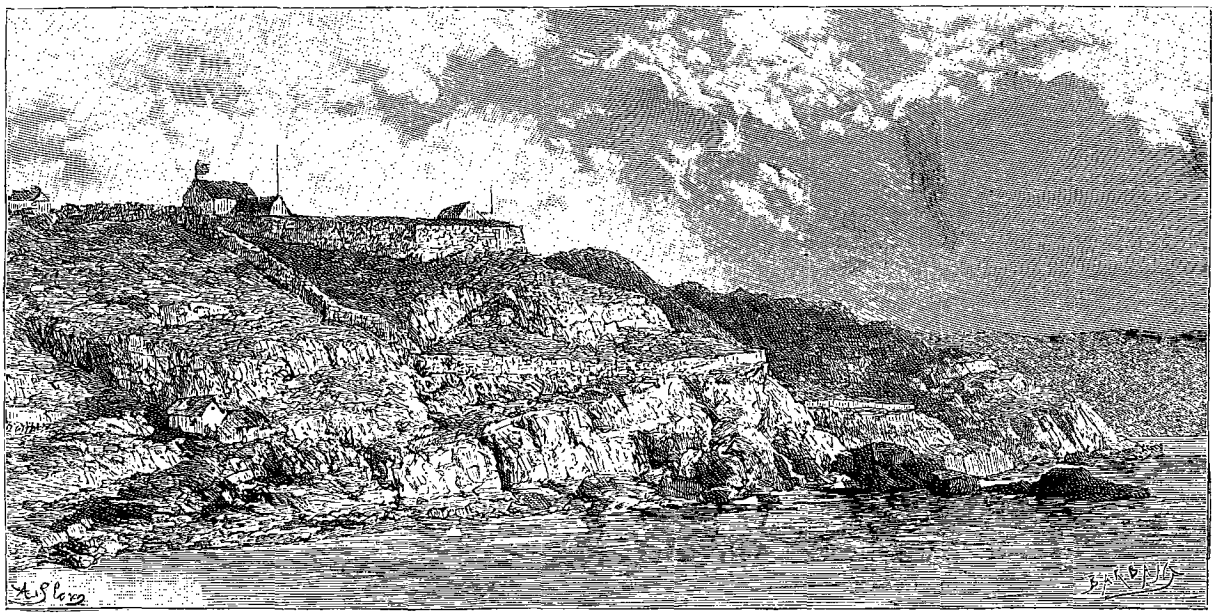
L'église et l'école latine à Thorshavn (voy. p. 398). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Un paysan fut condamné à la prison pour avoir troqué, avec des pêcheurs anglais, du poisson contre quelques bouteilles d'eau-de-vie. Une femme ayant donné à un matelot de Dunkerque quelques châles de vadmel en échange d'une paire de boucles d'oreilles fut punie d'une amende de soixante francs. Bien plus, pour mieux affirmer encore que la politique du gouvernement danois était fermement résolue à les maintenir dans une situation de pauvreté et de dépendance continuelles, ils ne purent obtenir la permission de recevoir en hiver des lettres ou des journaux des îles Shetland. Aussi le découragement envahit l'âme des Færoïens et se traduisit par un retard dans leur culture intellectuelle, qui contraste singulièrement avec l'activité littéraire des Islandais.

H. LABONNE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forteresse de Thorshavn. — Dessin de Slom, d'après un croquis de l'auteur.

UN MOIS DANS L'ARCHIPEL DES FÆRŒER,

PAR M. H. LABONNE [1],

DOCTEUR EN MÉDECINE, LICENCIÉ ÈS SCIENCES,

Chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'Instruction publique.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III (suite).

Chez les habitants de l'archipel, à part l'histoire de la citadelle que nous venons de conter, point de récits du passé ; point de ces merveilleuses sagas ; point de traditions populaires fixées sur le parchemin ou transmises de bouche en bouche durant les veillées autour du foyer paternel. Leurs légendes sont empruntées aux voisins. La préoccupation de la vie matérielle absorba toutes les minutes de ces victimes résignées de la hideuse loi du monopole et paralysa toute leur initiative.

Or savez-vous combien de temps dura la loi qui obligeait une femme à vendre deux francs un gilet de laine tricoté? Jusqu'en 1874, date inscrite au-dessous de la couronne de Christian IX (voir la photographie de l'obélisque de Thorshavn, p. 397).

De nos jours, le commerce est *libre* ; mais un décret a rétabli ce qu'un autre plus libéral avait accordé.

N'est-ce pas en effet la liberté une fois de plus anéantie que de fixer à trois francs le droit de tonnage pour tout navire grand ou petit qui jette l'ancre en un port quelconque des îles?

Quand *Miaca*, le petit steamer islandais qui me conduisit d'Islande aux Færœer, vint mouiller en rade de Thorshavn, le shériff réclamait sept cents francs pour m'avoir descendu.

Il me fallut exhiber mes lettres de recommandation du ministère danois pour faire lever ce droit exorbitant ; puis, comme le capitaine profita de sa présence dans l'archipel pour prendre quelques passagers, la réclamation se produisit de nouveau, et je crois que *adhuc sub judice lis est.*

Trois francs par tonne ! cela n'existe guère ailleurs, je pense. Plusieurs marchands se plaignaient amèrement de cette décision et me disaient d'en parler si j'écrivais jamais une relation de mon voyage ; je tiens ma promesse et je m'estimerai heureux si quelques lignes d'un modeste explorateur peuvent appeler l'attention sur la plus intéressante des populations.

Que de ressources perdues seraient utilisées si nos pêcheurs français, qui jadis abordaient toujours les Færœer en rentrant d'Islande, n'en avaient pas été détournés par ce tarif excessif atteignant toute barque, ne déchargeât-elle qu'une seule caisse !

Le shériff en question était du reste quelque peu

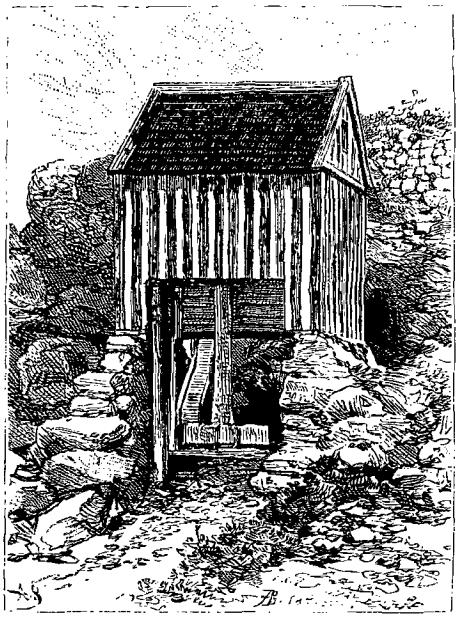
1. Suite. — Voyez t. LIV, p. 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taquin. Un jour, il me dit, en assez mauvais anglais : « *On parle allemand à son ami, danois à son domestique et français à son chien !* » Nous nous trouvions voisins de table au dîner du gouverneur; je relevai le gant en répliquant : « Voici pourquoi : c'est que les chiens n'aiment pas la musique aigre et que le Français ne les force pas à hurler ! »

Les Danois nous préfèrent généralement aux Germains. C'est dans le but de prouver une fois de plus qu'à toute règle il y a des exceptions que je mentionne ce petit incident d'exploration [1].

Tout chauvinisme à part, je ne puis du reste résister au désir de vous traduire des vers danois qui perpétuent le souvenir des provinces arrachées par la Prusse à ce vaillant petit État. Partout, dans la case du riche comme dans le *bær* du pauvre, j'ai vu accroché au mur un tableau qui, pendant absolu de notre allégorie de l'Alsace-Lorraine, excitait en moi ces émotions qui étreignent la gorge en appelant le sanglot. La peinture représente deux jeunes filles, l'une du Schleswig, l'autre du Holstein, levant les yeux au ciel avec une expression indescriptible de souffrance, de mélancolie et d'orgueilleux dédain. Au-dessous du cadre je lus :



Un moulin. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

Le droit peut être foulé aux pieds,
le droit peut être méconnu ;
La justice peut être méprisée, la bonne cause peut succomber ;
Mais l'espérance ne peut pas mourir.
L'espoir nous reste, espoir qui dans les sombres jours d'hiver nous permet d'entrevoir la lumière du printemps.
Nous pouvons souffrir, nous pouvons attendre, nous pouvons nous taire, nous pouvons baisser la tête, mais nous persévérerons toujours, car le flambeau de notre liberté doit un jour se rallumer à un rayon de soleil envoyé par Dieu.

« Puisse ce rayon de soleil émaner de la France ! » ne pouvais-je m'empêcher de dire à ces braves gens.

Braves gens en effet puisque, malgré les entraves actuelles imposées au commerce étranger, ils ont trouvé le moyen, par un travail et une opiniâtreté acharnés, d'accroître au triple l'exportation aussitôt que le monopole a été supprimé. Leurs produits sont : la laine brute, cent trente mille paires de bas de laine tricotés par les femmes, peaux, suif, viande de mouton salée, plumes d'oiseaux et duvet d'eider, huiles de baleines et phoques, poissons secs ou salés.

1. Inutile de dire que, malgré notre petit échange d' « amabilités », monsieur le shériff n'eut jamais pour moi que de très amicales attentions.

Non loin de l'archipel, pour terminer ce chapitre par une indication utile aux pêcheurs français, existe un fameux banc, dit *banc des Færœer*, où les pêcheurs venant des Shetland ou des Hébrides prennent, en un an, pour une valeur de soixante mille francs de poissons.

IV

Voyage à Westmanshavn. — Les ruines d'une cathédrale. — La statue de Moïse. — Étranges rochers. — Une belle cascade. — Le docteur Ringberg. — Une lettre annonçant un malheur. — Projet de câble télégraphique.

Lorsque j'eus terminé mes courses au travers et aux alentours de Thorshavn, que j'eus noté toutes les particularités intéressantes de ses mœurs et de son histoire, que j'eus rendu visite au gouverneur ou *amtmand*, l'aimable monsieur Buchwaldt, je me disposai à entreprendre des excursions dans d'autres parties de l'archipel.

Juste à point il se présenta pour moi un incident très favorable.

Le docteur de Westmanshavn, M. Ringberg, avait envoyé une lettre dans laquelle il demandait des charpentiers pour réparer sa maison. M'entendre avec un de ces ouvriers que je trouvai occupés à réparer un des petits moulins de l'archipel [1] pour partir avec eux fut l'affaire d'un instant, enchantés qu'ils étaient de toucher une rétribution particulière.

Ce jour-là une brume épaisse couvrait la mer; on distinguait à peine à quelques pas devant soi; c'était un beau temps pour la navigation à rames : « nous n'aurions pas à redouter de coups de vent », m'affirmaient les hommes. Ils avaient compté sans leur hôte, c'est-à-dire sans le changement subit qui devait se produire au tournant de Kirkebönæs, la pointe extrême de Stromö.

A peine y étions-nous parvenus, que le brouillard disparut comme par enchantement, et que le vent commença à soulever de terribles lames.

Un grand nombre de *ströms* agitaient les eaux dans toute la profondeur de l'Océan ; le vent s'engouffrait en sifflant dans nos deux voiles, qui claquaient comme le fouet d'un robuste charretier, et à chaque instant nous embarquions une telle quantité d'eau, que je pensais bien voir la mer engloutir notre frêle esquif.

Pour comble c'était de l'eau glacée, qui en un instant remplit mes bottes de chasse, pénétra mon surouait

1. Ces moulins à *meule horizontale* ne servent qu'à broyer le peu d'orge qui croît dans l'archipel.

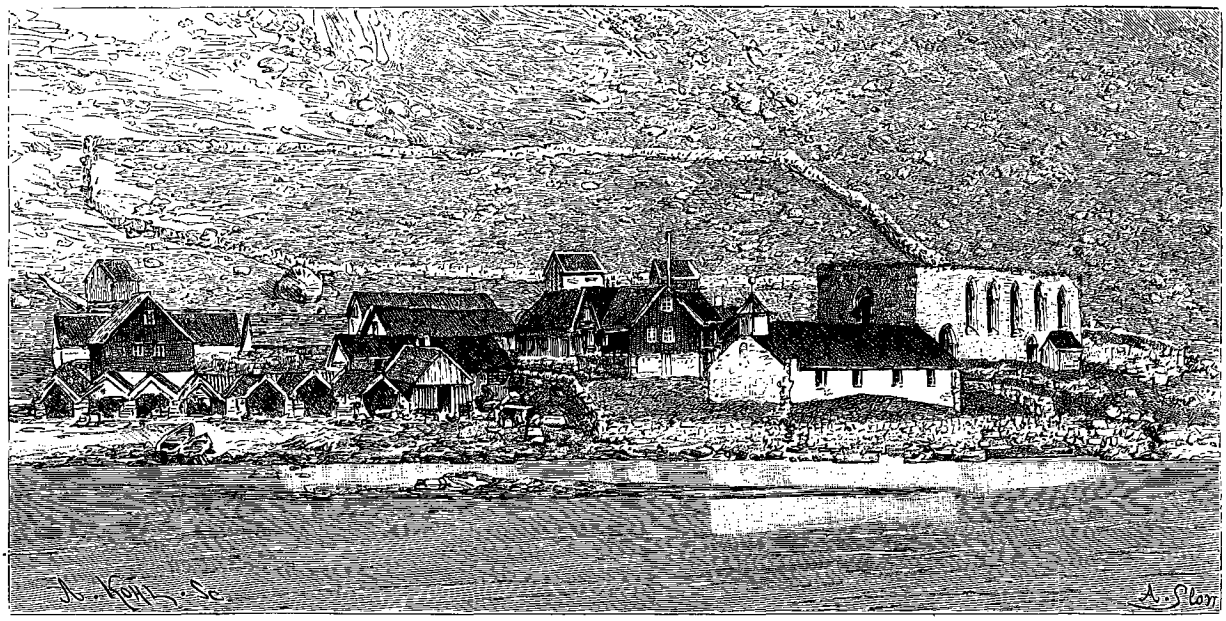
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(j'écris comme on prononce en langage maritime), bref me réduisit à l'état d'homme congelé.

Les Færoïens, qui se vantent de voir sans trembler la mort sur leur tête et l'abîme sous leurs pieds, rageaient de s'avouer vaincus, et ce fut en murmurant qu'ils abattirent le mât et jouèrent avec fureur de l'aviron pour aborder le rivage que nous côtoyions. C'était en effet courir à une mort certaine que de s'entêter à lutter plus longtemps contre les flots en courroux. En une heure nous avions fait un chemin considérable, tant l'ouragan nous poussait. Nous pouvions sans crainte rester un peu au repos : nous arriverions toujours pour le soir au but.

Nous atterrîmes en face de Kirkebö, l'une des fermes les plus importantes des Færœer, près de deux petits îlots couverts d'eiders, qui s'enfuirent à notre approche. La situation de ce hameau entre la mer et de hautes collines verdoyantes est des plus pittoresques.

C'est là que résidaient les anciens évêques catholiques et que s'était établie une congrégation de religieux. Tout près de la ferme se trouvent une chapelle calviniste moderne et une vieille ruine très intéressante, *la seule* qui existe du reste dans tout l'archipel : celle d'une basilique gothique, commencée par l'évêque Hilaire, qui voulait en faire la cathédrale du pays entier. L'introduction de la Réforme empêcha l'achèvement de l'édifice, et ses débris, que j'ai photographiés, témoigneront longtemps encore de la courte domination du catholicisme sur les îles. Si j'avais eu plus de temps à moi, j'aurais certainement pu mettre au jour d'intéressants vestiges du moyen âge, en pratiquant quelques fouilles près des fondations. Ces recherches n'ont jamais été faites. Les murs inachevés, les ogives, les cariatides et les statues commencées ont admirablement



Le village de Kirkebö. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

résisté aux tempêtes et aux intempéries du plus humide des climats.

La chaux qui servit à consolider les pierres avait été fabriquée par la calcination des écailles de la grande moule, qui se trouve en quantité considérable le long des côtes.

Nous attendîmes la fin de l'orage chez le fermier, qui nous offrit les gâteaux secs et le café traditionnels ; entre autres choses intéressantes, il nous montra le véritable costume færoïen que portaient ses aïeux et un magnifique couteau pour tuer les dauphins. Je le décidai, à grand'peine, à me vendre cette pièce unique, dont je reproduis un dessin (page 408).

Quand la tourmente ou mieux le grain fut un peu apaisé, les matelots, qui voulaient profiter d'une *si bonne brise*, nous pressèrent de réintégrer domicile dans la *yawl* inondée, et nous reprîmes une place qui, pour être moins dangereuse, n'en était pas moins froide et *engourdissante*. Mais fort heureusement le spectacle offert par les rochers que nous longions nous dédommageait amplement de la souffrance physique. C'étaient les plus beaux et les plus fantaisistes que l'imagination puisse concevoir : ici, des groupes de roches élevant jusqu'au ciel leurs colonnades basaltiques, tuyaux d'orgues géants ; là, des falaises abruptes, longuement perforées par l'action de la mer, qui les a creusées de cavernes profondes, où la lumière du jour miroite par réflexion et où les flots tumultueux s'engouffrent avec fracas ; ou bien une arche de pont naturelle, comme celle de Sodngjoë, que je pris un jour de Saandö, ou un curieux rocher, comme celui de Tindholm, que je dessinai plus tard dans Vaagö. Ce vieux reste d'une île minée et engloutie par la mer ressemble absolument aux portraits de Moïse, que l'on reproduit toujours d'après Michel-Ange : on dirait un prophète présidant au courroux du ciel sur l'océan furieux. Arrive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la tempête, on le voit, irrité, lancer des anathèmes, et il semble que ce soit sa voix puissante qui tonne au milieu du hurlement des vagues, lorsque, bondissantes, elles viennent former à sa tête une chevelure de blanches écumes....

Cet îlot de Tindholm, à l'ouest de l'île de Vaagö, la plus pittoresque peut-être du groupe, est le plus remarquable exemple de la puissance du travail des flots.

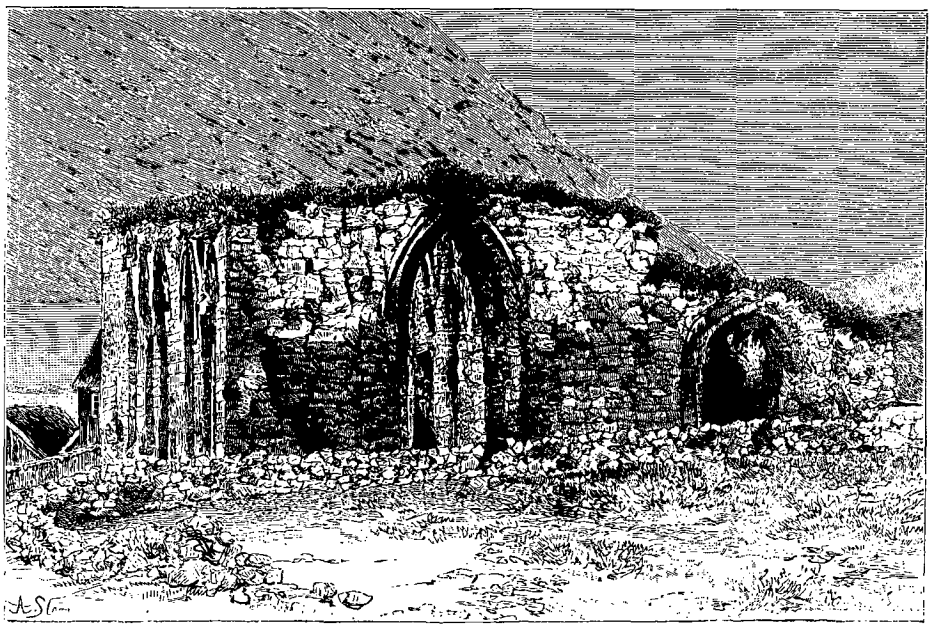
D'abord séparé de la terre ferme par le Drag Sund, à la suite de quelque convulsion géologique, il est maintenant miné du côté du sud par d'énormes blocs de plusieurs mètres cubes, que les vagues mettent en mouvement; le basalte s'est désagrégé, et une immense caverne s'est fait jour dans le roc, perçant de part en part la colossale statue de Michel-Ange !

Lorsqu'un beau soleil rayonne au travers de ces tubes naturels, si communs aux Færœer, c'est, je le répète, l'un des plus étranges spectacles qu'il soit possible de contempler.

Les blocs qui viennent ainsi saper la base des falaises et en provoquer, avec les siècles, la destruction, ne sont autre chose que le talus d'éboulement de ces immenses murailles.

.... J'étais bien tenté d'aller visiter Myggenæs (cap des Moustiques)[1], dont je voyais les escarpements se projeter au loin, hauts de six cents mètres; mais les bateliers ne voulurent jamais m'y conduire, le jour où je le leur demandai, tant la passe leur semblait difficile à franchir par le vent contraire. Ils m'expliquèrent que le seul point où l'on puisse atterrir est absolument impraticable lorsque la mer est mauvaise.

Comme l'honneur de Boileau, on n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors, et les habitants de cette



Ruines de la cathédrale de Kirkebö (voy. p. 403). — Dessin de Slom, d'après une photographie

île, dite *des Cousins*, à cause de ses moustiques, qui, je ne le sais que trop, ne vous épargnent pas plus que ceux d'Islande, restent bien souvent pendant plusieurs semaines absolument privés de toute communication avec les autres îles de l'archipel.

Les villages les plus importants de Vaagö sont Sörvaag et Mitdvaag. Mais, plus près de nous maintenant, les deux îlots de Kolter et de Hestö ont fui à l'horizon; il fait tout à fait calme, nous sommes entrés dans le fjord, et vers six heures du soir nos rameurs, épuisés, nous signalent enfin le village de Westmanshavn (Port des Hommes de l'Ouest).

Sous une pluie battante nous traversons le hameau, admirant les murs formés de crânes de dauphins, et nous arrivons devant la demeure de mon confrère, que je trouvai colorant des bactéries pour les examiner au microscope !

Le docteur Ringberg se propose de vacciner d'après la méthode Pasteur les moutons, qui depuis longtemps sont la proie du *charbon*; il rendra ainsi un service signalé aux habitants des îles.

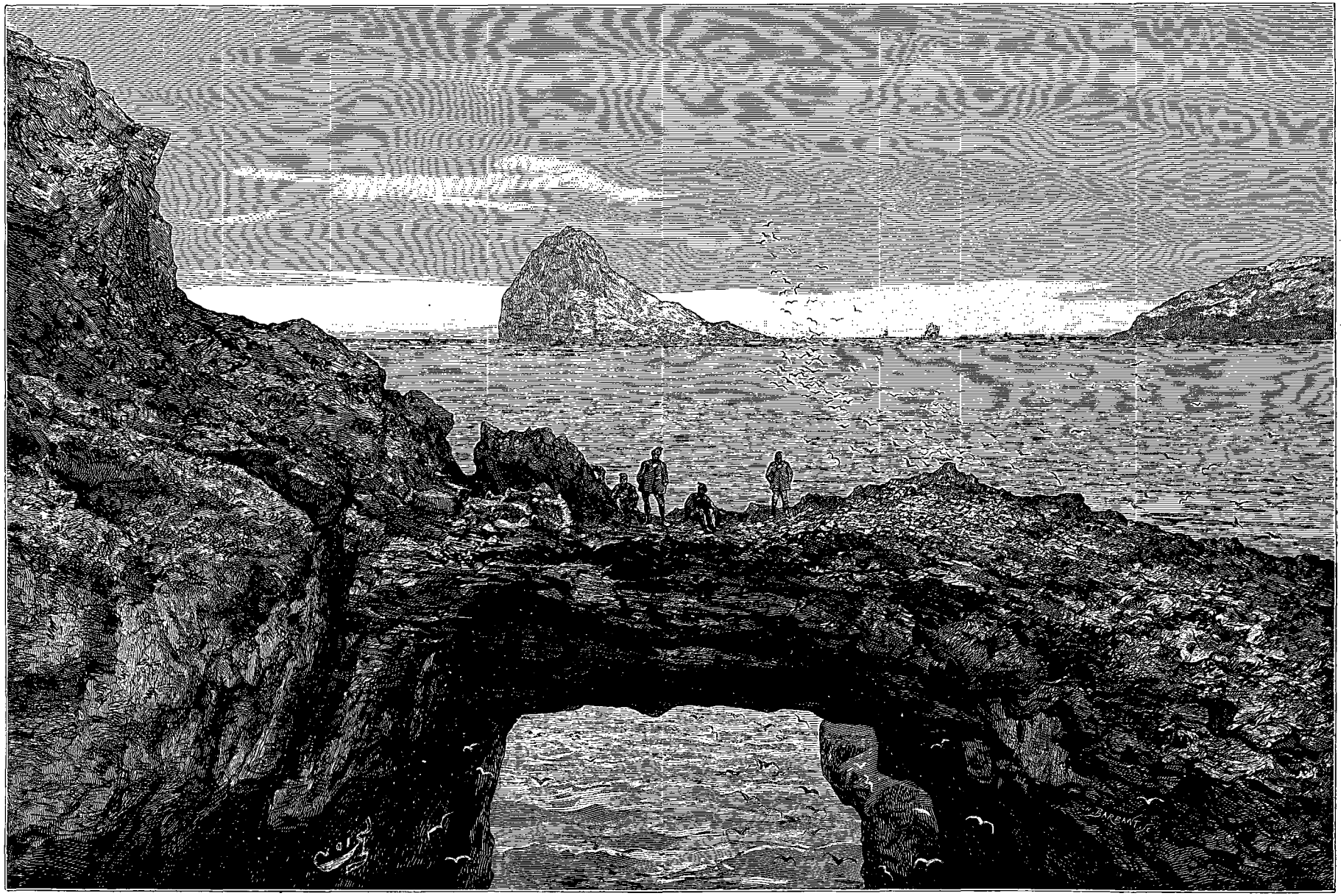
De quel zèle et de quel dévouement ne faut-il pas être animé pour rester médecin aux Færœer ! Souvent, m'expliqua-t-il, il est obligé de traverser au milieu de la tempête les détroits qui isolent les îles, et d'aller l'hiver, à travers les montagnes, exposé aux avalanches de neige, porter ses secours aux malheureux qui habitent les localités les plus éloignées.

Il faillit périr un jour et ne dut son salut qu'à sa courageuse femme, qui, l'accompagnant dans toutes ses courses, parvint à le retenir sur le bord d'une crevasse où déjà il s'était engagé.

Le jour même où je m'apprêtais à porter mon manuscrit au *Tour du Monde*, je reçus une lettre de Thors-

1. Myggenæs possède un oiseau spécial, le *Sula alba*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arche de pont naturelle à Sodngjoö (voy. p. 403). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

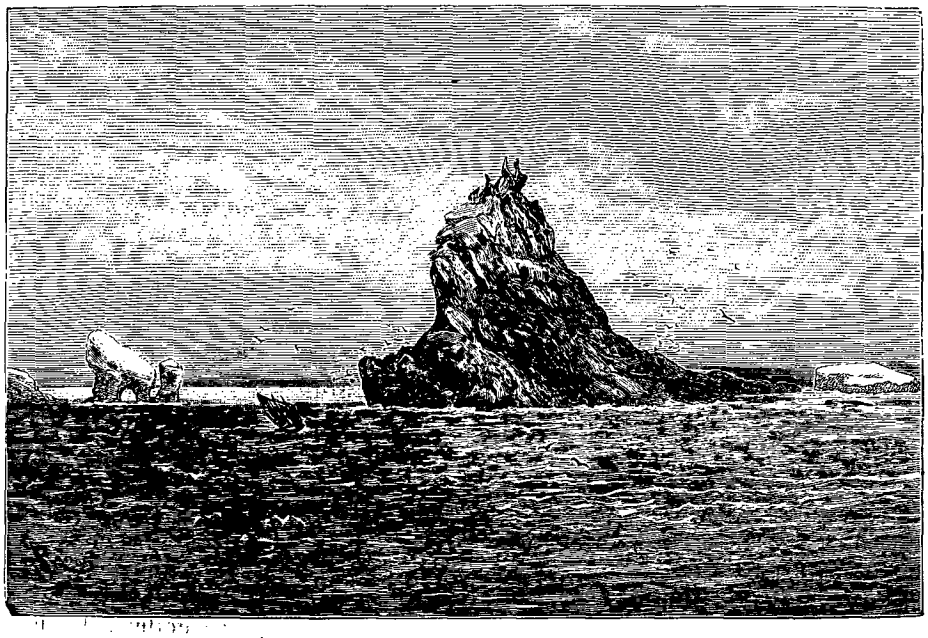
havn, qui, mieux que ce que je viens d'écrire, donnera la preuve des dangers auxquels s'expose le voyageur lorsqu'il passe d'une île à l'autre.

Je copie textuellement cette lettre, due à un Færoïen qui sait le français :

« A propos de Suderö, j'ai à vous signaler une bien triste nouvelle. Notre ami le docteur Effersö, qui s'est embarqué sur *une* petite navire, il y a douze jours, pour Suderö, n'est point arrivé là, et nous craignons qu'il ne reviendrai jamais; nous conservons un peu d'espoir qu'il a pu, avec ses *quatre* compagnons, se sauver jusqu'aux Shetland ou la Norvège, mais c'est impossible, vu le mauvais temps pendant plusieurs jours.

« Mme Effersö (jeune mère d'un bébé de huit mois), est dans un état qui nous fait peur pour elle. Comme il est pénible dans pareille circonstance de manquer de télégraphe! »

Cette mauvaise nouvelle, qui me parvint à Paris le 1er octobre, me fit beaucoup de peine. Mon confrère avait été si aimable pour moi, s'était prêté de si bonne grâce à tout ce que je lui avais demandé, que nous étions devenus en un mois de véritables amis. Aussi suis-je heureux de remplir un devoir sacré en rappelant ses services, et si le *ström maudit* a décidément ravi aux malheureux leur médecin, dévoué au point de braver la tempête, ce sera pour sa compagne éplorée un adoucissement de penser qu'une importante publication de cette France qu'ils aimaient tant, comme tous les Danois du reste, consacre à jamais la mémoire d'un des meilleurs médecins de l'archipel, mort au champ d'honneur. Déjà j'étais décidé à élever



Ilot de Tindholm (voy. p. 404). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

la voix pour appeler l'attention sur l'état d'isolement dans lequel se trouvent les Færœer ou l'Islande, par rapport aux communications postales, avec le continent et entre elles; l'accident arrivé au docteur Effersö m'excite à commencer dès maintenant ma campagne en faveur d'un câble télégraphique. La phrase qui termine la lettre : « Comme il est pénible dans pareille circonstance de manquer de télégraphe! » n'est-elle pas cruellement vraie ?

Quand on voit la France dépenser de grosses sommes pour la fête du 14 Juillet, l'Angleterre plus encore à propos du Jubilé, le Danemark beaucoup aussi en congrès, où plus d'un million s'envole avec la fumée des feux d'artifice, n'est-on pas en droit de rappeler que, tout là-haut, sous le cercle polaire, existent plus de cent mille habitants qui restent des mois entiers sans nouvelles de l'Europe, qui est à leur porte!

La Compagnie du *Great Northern*, on me l'a dit dans ses bureaux, se chargerait d'immerger un fil pour six millions deux cent cinquante mille francs; il partirait de Thursd, au nord de l'Écosse, et passerait par les Færœer, dont il relierait les principaux ports, pour aboutir aux différentes stations maritimes de l'Islande[1].

Les pêcheurs de France, de Norvège et d'Angleterre, qui font chaque année d'immenses récoltes dans ces parages, ne manqueraient pas d'envoyer un nombre de dépêches beaucoup plus élevé que l'on ne pourrait le supposer au premier abord.

Il est souvent très important pour un patron de

1. Voici le nombre de kilomètres qu'aurait le câble :

D'Écosse aux Færœer	402 kilom.
Des Færœer en Islande	563 —
D'Islande au Grœnland	884 —
Du Grœnland au Labrador	965 —
	2814 kilom.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

barque de connaître, à un moment précis, le prix du poisson sur les marchés de France et d'Angleterre.

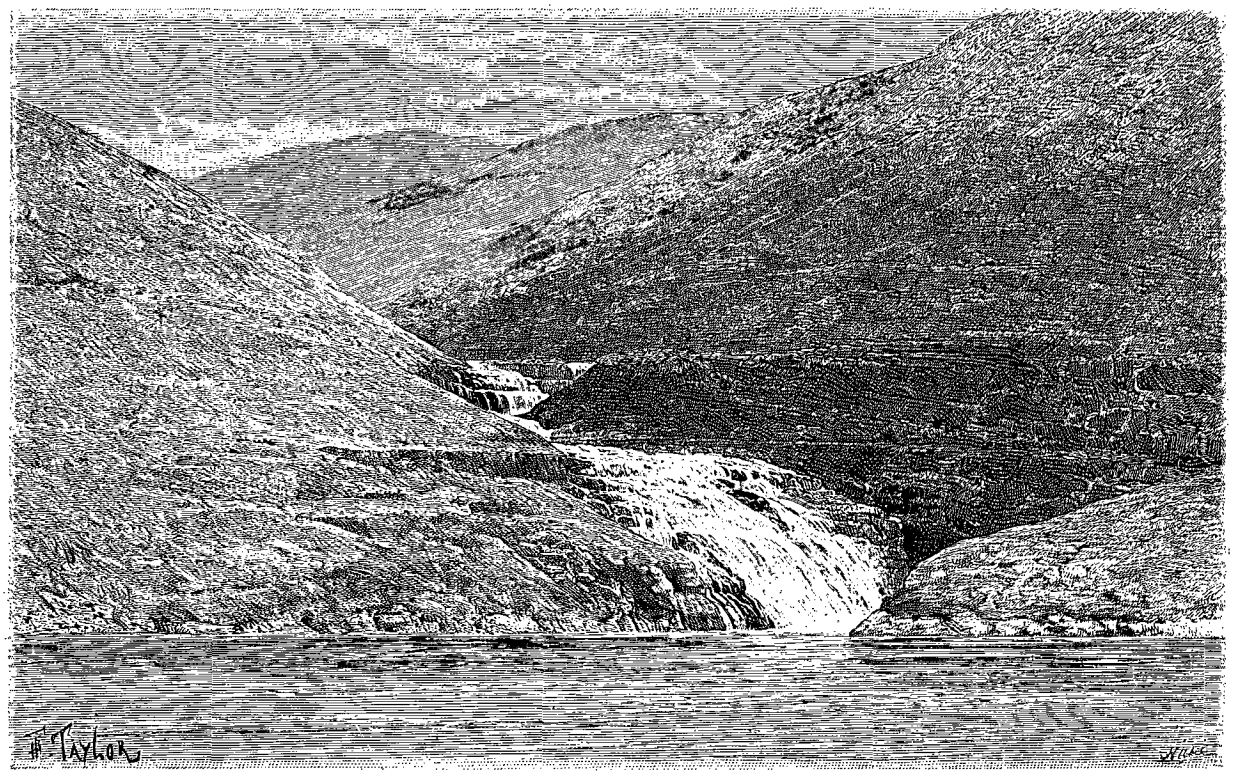
De même on serait averti de l'arrivée des bancs de harengs, de l'approche des dauphins, des baleines, etc., etc.

Six millions, c'est bien peu de chose pour trois grandes nations intéressées à coopérer à une œuvre aussi utile qu'humanitaire.

Les mers du Nord, qui sont extraordinairement prolifiques, offrent d'incalculables richesses, qui restent souvent infructueuses faute de rapides communications...

La baie, qui est le meilleur mouillage de la région, fait suite à une vallée profonde encaissée par les chaînons latéraux des montagnes principales de l'île, dont le plus haut sommet est le Skölingsfield (je lui ai trouvé 770 mètres d'altitude). Un torrent, qui atteint parfois des proportions considérables à la suite des grandes pluies ou de la fonte des neiges, traverse la vallée; son lit, très accidenté, est brisé par de nombreuses cascades d'un aspect fort pittoresque. La plus grandiose, que je photographiai, n'est située qu'à une centaine de pas au-dessus du village.

Dans une de mes promenades je remontai le cours de cette rivière et j'arrivai entre deux murailles naturelles d'un aspect imposant et tapissées d'une végétation étrangement vigoureuse pour une pareille latitude. Les sedum, les saxifrages, le cochléaria formaient de splendides touffes sur les parois du ravin.



Chute d'un torrent près de Westmanshavn. — Dessin de Taylor, d'après une photographie

Cette *serre* færoïenne mérite une escalade, et comme pour la trouver il n'y a qu'à suivre les rives du *torrent*, je la recommande aux voyageurs.

V

La pêche du dauphin. — Les rochers à oiseaux. — Dangers que courent les dénicheurs. — Le beau village d'Eide.

Chaque pays possède un animal providentiel qui frappe au premier abord; ou, pour mieux dire, un animal donné s'associe presque toujours intimement à l'existence ou à la description de la vie d'un peuple. Pour l'Islandais c'est le faucon; pour les républiques du sud de l'Amérique, le lama; pour le Lapon, le renne; pour les Esquimaux, le chien ou le phoque, etc., etc.; aux Færœer, c'est un mammifère marin qui joue ce rôle, c'est lui qui se retrouve dans les légendes et qui décore les outils, les meubles, comme on le voit sur le couteau que j'ai fait reproduire (voy. p. 403 et 408).

Dans le pays on le connaît sous le nom de *grindehval*, et l'apparition d'une troupe de ces dauphins est une bonne fortune pour tout l'archipel. Ce genre de cétacé se nomme scientifiquement : *Delphinus globiceps* ou *Globicephalus;* vulgairement, *épaulard*[1]. Il est une saison où il vient en grandes bandes, en *septembre généralement*, et alors la rade si calme de Westmanshavn pré-

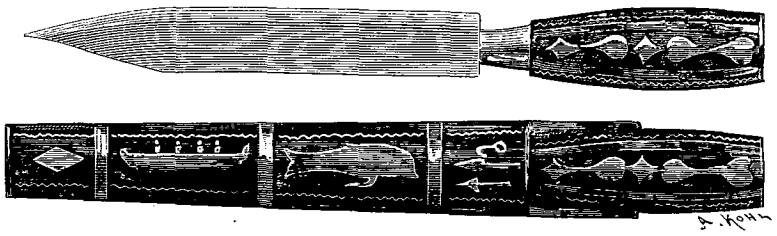
1. L'épaulard se distingue du dauphin vulgaire par son front large et bombé et parce qu'au lieu d'avoir plus de vingt dents de chaque côté, il en a seulement de dix à quatorze. Sa longueur moyenne est de 6m,50.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sente le spectacle le plus animé, le plus singulier qui se puisse imaginer.

Des femmes, des enfants s'en vont, comme s'ils étaient subitement devenus fous de joie, crier à travers le village : « *Grindehval! Grindehval!* (le dauphin ! le dauphin !) ». A cette joyeuse nouvelle, toutes les *yawls* se préparent, les autorités accourent aussi, mettent en ordre de combat, et les bateaux, voiles déployées ou avirons parés, s'avancent en colonne serrée. Les dauphins, surpris, veulent fuir; mais, comme une cohorte vigilante forme vite un grand demi-cercle du côté de la pleine mer, ils sont forcés de nager vers le fond de la baie. Dans ce moment-là les pêcheurs se rapprochent, et les pauvres bêtes, prises entre la terre et les barques, n'ont plus que la ressource de plonger pour échapper au massacre. Mais l'expédient ne les sauve que pour un instant, car, forcées de venir respirer à la surface, elles reparaissent bientôt. Alors le carnage commence : on ne voit plus que pieux, morceaux de fer, pointes acérées et harpons, fracassant des crânes, crevant des yeux, pénétrant des chairs palpitantes.

Les hommes, grisés par la vue du sang, frappent, égorgent, tuent; la mer devient littéralement rouge, et cette scène horrible à voir ne se termine qu'après la mort de toutes les baleines, qui se comptent souvent par centaines.



Couteau pour tuer les dauphins (voy. p. 403). — Dessin de Slom, d'après nature.

Mieux que ma description, le dessin de la page 409 donnera une idée exacte de ce que les Anglais nomment le *Whale hunting in Westmanshavn bay*.

Quand le partage est achevé, les animaux sont dépouillés et dépecés; on conserve la peau, qui sert à faire de solides courroies; la chair, d'un goût de viande grasse de bœuf, est mangée fraîche ou salée; le lard est converti en huile, et la vessie préparée sert de vase pour la contenir. La première fois que je me promenai dans Thorshavn, je fus très intrigué par la vue de grandes outres jaunâtres suspendues au devant de plusieurs magasins : c'étaient les vessies à huile de grindehval.

Dans un opuscule intitulé *Grindefangst*, qui me fut donné par son auteur, M. le sysselmand (maire) Müller, je trouvai des détails très précis sur la répartition de ces dauphins, qui représentent chaque année une valeur de 180 000 francs.

Un dixième du bénéfice est d'abord prélevé pour en faire trois parts : l'une pour l'Église, l'autre pour les prêtres, la troisième pour la couronne danoise. Sur les neuf dixièmes qui restent, un pour cent est réservé aux écoles, un pour cent aussi aux pauvres, le reste est partagé. Chacun dans la famille du pêcheur, y compris l'enfant, obtient sa part d'après la loi. « Moi-même, me disait le maire, j'aurais eu ma portion si, au lieu de rester sur le rivage, j'avais voulu assommer quelques-uns des dauphins que je vis prendre au mois de juin. »

Mais ce n'est qu'en septembre que l'on peut assister au *grand carnage*, et, chose curieuse, cet animal n'arrive en troupes que par les temps de brume et à la suite d'un orage. Si je ne pus voir une pêche aussi complète que je l'aurais désiré, en revanche je ne regrettai pas de me trouver dans les îles au mois de juin, car c'est la saison où les dénicheurs d'oiseaux opèrent.

La faune ornithologique est d'une telle richesse dans le nord de Stromö et d'Osterö que c'est par *millions* que l'on voit les oiseaux couvrir les falaises ou les rochers. Puffins[1], pingouins, guillemots, goélands, pétrels, plongeons, cormorans, se donnent rendez-vous sur ces rivages, et au premier coup de fusil que je tirai, l'air fut littéralement obscurci par la bande s'envolant effarouchée. Le mot de Léonidas : « Tant mieux, nous combattrons à l'ombre », était absolument à répéter. Avec cela c'était un tapage, un bruissement d'ailes, des cris si assourdissants que nous ne nous entendions plus parler, le docteur Ringberg et moi. L'effroi dura peu; quand j'eus ramassé les victimes destinées au Muséum de Paris, les oiseaux reprirent leurs places respectives.

D'une manière générale, j'observai que sur le bord de la mer se tenaient de préférence les cormorans lustrés, toujours en mouvement; au-dessus d'eux et sur les premières assises rocheuses se camponnent en rang disciplinés les guillemots, les pingouins, les goélands, les pétrels et les puffins; d'une façon absolue, les cormorans occupent donc toujours la partie la plus déclive, et les puffins terminent ce congrès volatil. Le peu de falaise qui n'est pas occupé disparaît sous l'amoncellement séculaire du guano blanc produit par de pareilles légions.

Les Færoïens, on le sait, sont d'intrépides dénicheurs; pour atteindre les œufs, ils se font attacher par une corde et suspendre au-dessus de l'abîme effrayant;

1. Afin d'éviter au lecteur des recherches ennuyeuses, je donne ici les noms latins et la caractéristique de tous ces oiseaux :

Puffin, *Puffinus Anglorum*. (Narines bien séparées par une large cloison.)

Pingouins, *Alcidæ*. (Cette famille comprend l'*Alca impennis* disparu, l'*Alca torva*, le *Mormon arcticus* ou macareux, etc.

Guillemots, *Uria*. (Les plus communs dans les mers du nord sont l'*Uria troile* et l'*Uria grylle*.)

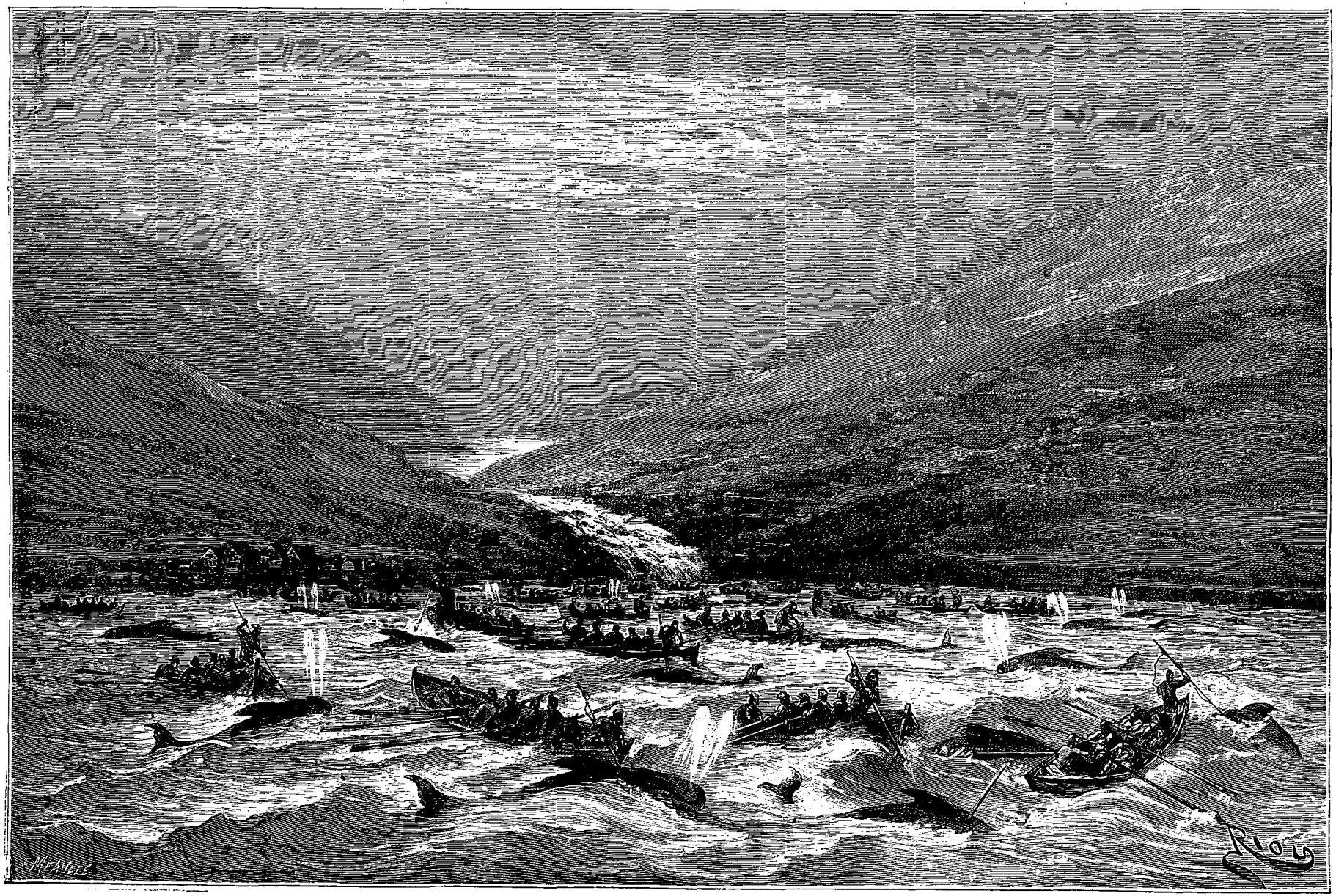
Goélands, *Laridæ*. (Palmipèdes rappelant par leur forme les hirondelles ou les tourterelles, *Sterna* et *Lestris*.)

Pétrels, *Procellaridæ*. (Oiseaux des tempêtes ou véritables oiseaux pélagiques. Les puffins sont des pétrels.)

Plongeons, *Colymbidæ*. (Habitent l'Océan, mais pondent dans les lacs. J'ai tué au pied des falaises le *C. arcticus* et deux podiceps.

Cormorans, *Graculus*. (Doigts longs, armés de fortes griffes.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La pêche des dauphins. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur dextérité est vraiment surprenante. Parfois ils sont obligés de placer leurs pieds contre l'aiguille d'une falaise et de se lancer au loin pour retomber près d'une cavité qu'ils supposent contenir des nids.

Si les oiseaux ont pondu dans des grottes profondes, ils y entrent, se délivrent de la corde, la fixent à un quartier de roc, ramènent leur proie et reprennent ensuite leur dangereux poste aérien. La chasse terminée, on les hisse et ils remontent souvent blessés ou cruellement contusionnés par le frottement des aspérités. Si, par accident, il advient que le câble s'accroche à une pierre, les malheureux restent suspendus entre ciel et terre sans pouvoir ni remonter ni descendre.

De plus, les grands stercoraires, tels que parasites, pomarins, catarractes, défendent énergiquement leurs œufs et cherchent à crever les yeux du ravisseur. J'avais lu que, pour se garer de ces légitimes attaques, les chasseurs attachaient à leurs chapeaux un couteau aigu, sur la pointe duquel les oiseaux venaient se faire tuer. Comme je n'ai jamais pu, non seulement contrôler le fait *de visu*, mais encore me le faire affirmer sérieusement par un Færoïen, je crois bien qu'il faut mettre l'assertion au même rang que le reste de fables débitées à plaisir sur ce pays.

Les curieux *fuglebjerg* (rochers à oiseaux) visités, nous poussâmes une pointe jusqu'au village d'Eide, au nord-ouest d'Osterö : les maisons s'étagent gentiment au pied d'une ravissante colline, et nous obtînmes une excellente photographie des habitants réunis pour la fenaison sur leurs prairies. Puis, reprenant une seconde fois le chenal de Westmanshavnfjord, nous revînmes coucher chez notre si hospitalier confrère.

VI

Retour à la capitale. — Qvivig. — Les pasteurs calvinistes. — Histoire de lièvres. — Mœurs færoïennes. — Un mariage. — Sans bateau pour rentrer en France. — Aux Hébrides sur un sloop danois.

Les deux premiers jours nous allâmes à pied jusqu'à Kollefjord en passant par Qvivig; on ne se sert jamais de poneys, parce que les proportions de cet animal sont encore plus réduites aux Færœer qu'en Islande; on ne l'utilise guère, vu sa faiblesse, que pour transporter les carrés de tourbe séchée, du champ d'extraction à la demeure. Autant les voyages maritimes sont chers, autant il est à bon marché de parcourir les îles en alpiniste. Il suffit de prendre un guide, qui, moyennant trois couronnes par jour, vous conduira et portera votre sac ou votre valise.

Nous en louâmes deux, parce que nous avions deux valises à porter. J'ai en effet oublié de dire qu'un jeune officier suédois, M. le capitaine Blum, avait tenu à m'accompagner dans cette excursion à travers la grande Stromö.

Nous ne partîmes qu'à quatre heures et par une pluie fine abominable; pour éviter un long détour, nous avions traversé en canot le fjord de Westmanshavn, et dès le bord gauche la pente s'élève brusquement pour aboutir aux montagnes, qui forment ce que l'on appelle le Nez (*næssen*). Je ne saurais dire jusqu'à quel point ces promenades procurent des sensations nouvelles et très particulières à la région !

Le silence de mort qui règne sur ces sommets dénudés, le flou indistinct qui noie tous les reliefs, les montagnards qui vous accompagnent sans jamais ouvrir la bouche, tout rappelle les vieilles peintures de la barque à Caron glissant sur une rivière tranquille, qu'entourent de même des rives perdues dans la vapeur....

Ces guides portent toujours leur fardeau d'une façon originale :

Ils attachent tout à l'extrémité de deux courroies de cuir qui se rejoignent sur le front, tandis que le dos soutient le bagage : comme les bœufs, c'est de la tête qu'ils tirent.

Nous gravissons ainsi pendant une heure un massif assez escarpé, puis bientôt, et lorsque le soir eut dissipé le brouillard, le village de Qvivig nous apparut charmant au fond d'une baie que les cartes danoises appellent Solitude. Nous descendîmes rapidement la pente abrupte, qui, gigantesque écho, répercute lugubrement le murmure uniforme des flots se brisant sur le roc, et nous arrivâmes dans l'unique rue, où de bonnes et franches physionomies émergeant de chaque porte jetaient sur nous des regards à la fois curieux et affables.

L'église du hameau est très coquette avec ses murs et son clocher de bois peints en blanc, tandis que le toit de chaume est bariolé de la couleur des renoncules et des marguerites, jetant sur le vert gazon leurs riches teintes jaunes et blanc pourpré.

Près de l'église se trouve la maison du pasteur, M. Dahl, pour lequel nous avions justement une lettre de recommandation.

A peine a-t-il lu notre nom qu'il nous demande d'entrer chez lui, nous présente à sa jeune et charmante femme, que nous aurions prise pour une demoiselle, tant sa physionomie était celle d'une adolescente de quinze ans, et bientôt, phénomène caractéristique de l'hospitalité du Nord, il nous semble que nous nous connaissons déjà depuis plusieurs années.

Je n'ai jamais pu me défendre d'un sentiment de surprise en pénétrant dans la demeure d'un ministre luthérien.

Accoutumés, comme nous le sommes chez nous, à associer l'idée de curé à celle de célibataire, il m'a toujours paru étrange de voir un brave et digne prêtre me demander la permission d'introduire madame et bébé : car une belle petite fille d'un an, forte comme le sont en général les enfants de l'archipel, nous adressait des baisers du fond de la berceuse où elle était enfouie sous des monceaux de jouets.

Mme Dahl parlait un peu le français, et nous ne tardâmes guère à nous amuser beaucoup en nous rectifiant réciproquement nos prononciations.

Chaque langue possède toujours un certain nombre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de sons que l'étranger n'attrape, si j'ose me permettre cette expression, qu'avec difficulté. Pour elle c'était notre *r*, et pour moi le fameux *h* danois, qui se prononce *hau*; mais ce *hau*, plus difficile que le *ch* allemand, s'extrait du fond du gosier, et du gosier seul.

Le dîner fut absolument semblable à celui que je trouvai toujours chez les notables de l'intérieur de l'Islande. C'est dire qu'il fut aussi frugal que possible. Quelques œufs à la coque, un peu de pain noir sans levain et couvert de beurre, de la morue en abondance, voilà ce qui constitue un repas de luxe chez ces pauvres déshérités de la nature. Pour fêter l'hôte, on donne quelques petits verres de vin importé d'Espagne ou de Portugal; je n'ai jamais rencontré rien qui rappelât le bordeaux.

La soirée s'acheva dans une salle qui contenait une bibliothèque assez importante, et M. le pasteur me sembla très fier de me montrer une bible hébraïque qu'il lisait couramment.

Ensuite il m'expliqua qu'on remarque dans toute la population un grand fond de piété. Les hommes aussi bien que les femmes, accomplissent avec exactitude leurs devoirs religieux : partant il avait fort affaire. Pour sa part il ne dessert pas moins de six églises, dissémi-

Færoïennes dans leur maison (voy. p. 412). — Dessin de Myrbach, d'après une photographie.

nées sur Stromö et îles environnantes. Comme le pauvre docteur Effersö, il s'expose fréquemment à la mort pour aller donner aux fidèles des *bœrs* éloignés la consolation des paroles évangéliques ; souvent il doit, en attendant que la furie des ouragans cesse de soulever les sunds, vivre de la vie des pêcheurs indigents et partager leur misérable lit. Jadis il fallait que les parents vinssent de loin lui présenter les enfants pour le baptême; mais, comme il arrivait souvent que la frêle créature ne pouvait supporter les fatigues de la barque, il préfère payer de sa personne et aller à eux.

Ajoutez à cela qu'il est Danois, qu'il a pris ses grades à l'université de Copenhague, que dans sa maisonnette il doit parfois se trouver hanté par les souvenirs de la patrie et d'une moins monotone existence, et vous admirerez la résignation dont il fait preuve en restant sur sa grève perdue.

Mais il me dit avec enthousiasme toute la satisfaction que lui donnent ses paroissiens par la pureté de leurs mœurs et la douceur de leur caractère. Jamais de querelles ni de ces duels sauvages comme nous en avons vu chez leurs frères scandinaves de Bergen en Norvège, duels où les deux combattants, s'assignant pour tout espace une peau de bœuf, en s'attachant l'un à l'autre, se lardent de *tolleknive* (couteau spécial aux pêcheurs)! Les annales judiciaires de son district se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

font remarquer par l'absence complète de meurtres. Pas d'enfants naturels, bien que les domestiques des deux sexes vivent dans une dangereuse promiscuité. Si, chose rare, une jeune fille s'est laissé séduire, elle est toujours épousée par l'amant, et sa punition est de ne pouvoir être accompagnée au temple par les deux garçons d'honneur qui, suivant la coutume, rehaussent en pareille circonstance le mariage de la Færoïenne qui a su rester honnête.

Pendant qu'il me faisait ainsi connaître, avec une vraie joie d'homme accomplissant un devoir sacré, sa vie et celle de ses paroissiens, sa douce et blonde compagne vint nous interrompre pour nous dire que le café du départ était versé.

Je ne pus m'empêcher alors, les voyant tous deux si jeunes et si débordants de bonheur, d'envier leur heureux sort, et en les quittant je donnai comme version française à Mme Dahl :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Puis, pour chasser par une fatigue physique cette image qui me rappelait trop le foyer absent, je fis le trajet, fusil sur l'épaule, et quand j'arrivai sur les bords du magnifique lac de Leinum, mon filet était plein de courlis, de pluviers dorés ou d'ortolans de neige. Maints lièvres sortaient çà et là des rochers, mais il était difficile de les tuer sans chien pour les arrêter.

Autrefois les Færœer ne renfermaient pas de lièvres. En 1856 le bailli Dahlerup en importa deux couples de Norvège; ils se sont tellement mulipliés que pendant l'hiver dernier on en a tué deux cents. L'absence de renards, la guerre que l'on fait aux corbeaux, ont favorisé cette grande propagation des lièvres, tandis que toutes les tentatives qu'on a faites pour introduire ces animaux dans la Terre de Glace ont échoué. Par contre, pas plus qu'en Islande, le lapin n'y peut vivre, sans doute parce qu'il éprouve trop de difficulté à se creuser un terrier dans un sol aussi rocailleux, ou peut-être également parce qu'il résiste moins bien au froid et à l'abstinence.

De Kollefjord nous prîmes un canot jusqu'à Kalbaksfjord, puis nous poursuivîmes à pied jusqu'à Thorshavn, qui, ni plus ni moins que Reykjavik, me fit l'effet d'une grande ville en sortant de la campagne, où pendant quelques jours je n'avais vu que les cottages au toit de tourbe disséminés dans les vallées herbeuses.

Tout le personnel de l'usine de M. Ostrœm était en liesse; on célébrait l'ouverture des travaux; on fêtait la première machine à vapeur qui va fonctionner dans l'archipel, et je ne fus pas peu surpris de tomber en plein bal masqué, oui, un bal masqué aux Færœer!

Les Anglais, déguisés en Italiens, en pierrots, etc., formaient un inimaginable contraste avec les paysans invités à la fête pour apprendre à aimer sans défiance ces étrangers qui vont bouleverser la préparation séculaire des produits de la pêche.

Bon gré mal gré, je dus aussi mettre un masque et m'associer aux divertissements, mais je choisis naturellement les danses *nationales*. Elles s'exécutent sans instrument de musique, au seul accompagnement de chants guerriers transmis de bouche en bouche depuis des siècles.

Hélas! je fis le désespoir de mon groupe : après une heure je n'avais pas encore réussi à lever la jambe en temps voulu.

Le lendemain, nouvelle surprise : je fus invité à un mariage. Comme la veille, je remarquai que lorsqu'un danseur entonnait une strophe, les autres l'attendaient au refrain, qu'ils reprenaient ensemble.

Vers minuit (il faisait jour), l'un d'eux frappe sur le plancher pour avertir l'épousée qu'il est temps de disparaître : mais, ainsi le veut l'usage, elle ne fait pas mine d'entendre et doit continuer à danser. Ce n'est qu'au troisième signal qu'*il est convenable* qu'elle *pleure un peu*, recommandent les anciens, et qu'elle s'en aille; alors on entonne un psaume.

J'allais oublier de décrire le beau sexe : cette noce vient heureusement me permettre de réparer une omission regrettable. Les Færoïennes ont une caractéristique remarquable : elles se ressemblent toutes. Toutes en effet ont un visage d'un ovale parfait, un nez long et élargi aux narines, des yeux bleus, plutôt pensifs et engourdis que vifs et pétillants, le teint fortement coloré et la taille solidement constituée. En général, pour coiffure elles n'ont que leurs beaux cheveux cendrés et dorés qu'elles laissent flotter librement après les avoir séparés sur le milieu de la tête en deux longues tresses.

Le vêtement n'a rien d'original : c'est un mantelet de vadmel à manches courtes et presque sans taille, ce qui ne contribue pas peu à leur donner l'aspect disgracieux qu'elles offrent au premier abord.

Elles sont d'un caractère très doux et de mœurs très pures.

Pareilles distractions ne me laissaient cependant pas oublier que le steamer danois *Thyra* était déjà en retard de huit jours et que sans lui je ne pouvais rentrer en France avant un mois. Cette pensée m'empêchait de dormir, et certain soir que je m'étais assoupi, je m'éveillai joyeux, croyant entendre la sirène du navire, quand ce n'était que le vent sifflant à travers les planches mal closes de ma chambrette. A quelle supposition s'arrêter? *Thyra* était-elle naufragée? *Thyra* était-elle bloquée par les glaces?

Huit autres jours se passèrent encore, huit autres grands jours, où malgré moi je ne faisais que grimper les coteaux à l'est de Thorshavn, guettant au loin la moindre fumée. Nouveau Robinson, j'étais captif, avec cette différence que c'était en terre civilisée. Certes elle m'est connue la rade, elles me sont connues également les crevasses du bord de la mer, ils me sont connus aussi les mollusques conchifères qui émaillent les récifs et que j'étudiai pour tuer l'ennui! J'étais même en butte à une plaisanterie des jeunes citoyens qui connaissaient ma promenade journalière : à tour de rôle, ils me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

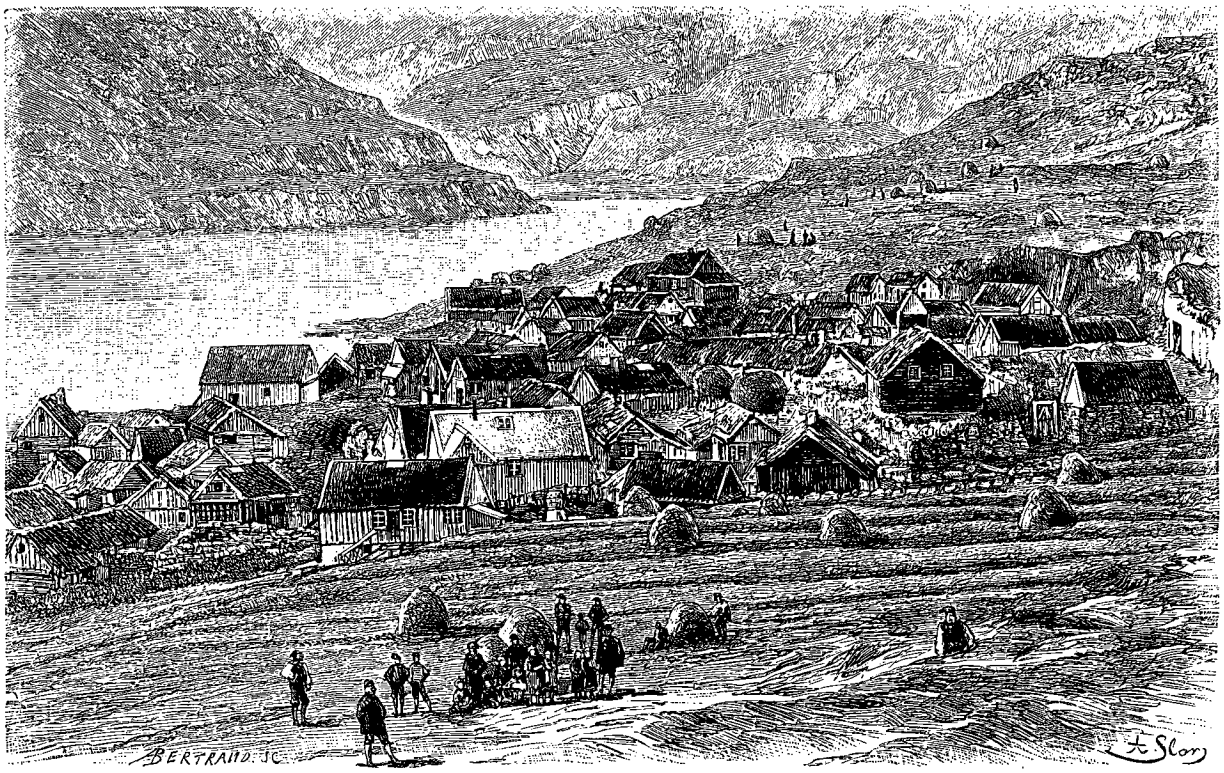
suivaient en me croisant, disant « *Goud dâ!* (bonjour!) — *Goud dâ!* » répondais-je civilement, et alors j'entendais de tous côtés de joyeux éclats de rires soulignant sans aucun doute ma prononciation, étrange pour eux, du *Goud dâ!*

Enfin, n'y tenant plus, j'avisai un petit sloop nommé *Synderjylland* qui allait vendre une cargaison de pêche à Liverpool.

Le capitaine eut beau me prévenir du manque absolu de confortable, de la possibilité de rester un mois en mer si nous étions pris par le calme, je n'en persistai pas moins à vouloir partir avec lui, et dans les premiers jours de juillet nous croisions sur ce frêle bateau, laissant à notre gauche Naalsö (l'île de l'Aiguille), ainsi nommée parce que son extrémité sud est percée à jour par une immense caverne, creusée par l'action destructive de la mer.

Cette île, que je visitai fort en détail, n'est qu'à deux heures de Thorshavn par un temps calme et *avec le courant*. Elle a la forme d'une bande étroite de terre orientée du nord au sud. Son unique village, Eide, est curieusement placé à droite et à gauche d'une langue de prairie si peu large que la mer la traverse dans les grandes tempêtes.

J'admirai comment la vague mine d'année en année cette falaise resserrée, et il n'est pas difficile de prévoir le jour où le hameau sera divisé en deux parties sans que ses habitants aient eu recours à notre de



Le village d'Eide. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

Lesseps. Une montagne, unique de 400 mètres (altitude déterminée par moi le 18 juin 1887), s'élève presque au milieu de Naalsö. L'ascension en est facile, et l'on a de son sommet une magnifique vue sur les îles du sud. A sa base existe une mine de cuivre dont le propriétaire se promet, disent les habitants, maint revenu, mais je lui conseillerais de méditer la fable de Perrette et du Pot au lait. Le métal n'y est guère abondant et ne s'y trouve qu'en minces feuilles. Les indigènes donnent de cet état laminaire une bien curieuse explication : ce serait la montagne qui, pesant sur le filon comme un lourd rouleau, aurait ainsi passé le cuivre à la filière.

Puis Saandö apparaît, Saandö dont nous ne signalerons que l'îlot solitaire de Trolhoved, sombre montagne à oiseaux, les rochers escarpés de Lille Dimon, l'île de Store Dimon, habitée par une seule famille, qui vit du produit de la vente des œufs d'oiseaux, et enfin la grande Suderö, qui termine l'archipel dans le sud. La capitale, Trangisvaag [1], prend tous les ans plus d'importance; un fort courant d'immigration, parti du nord, se dirige vers elle, et sa population a considérablement augmenté en ces dernières années. Dans la partie septentrionale de l'île, près de Hvalbö, existe un gisement de charbon bitumineux; mais, comme combustible, il n'a que peu de valeur, et le gouvernement danois a renoncé à son exploitation. Cependant ce gisement mérite que nous nous arrêtions un instant sur sa formation, car, géologiquement parlant, elle est très intéressante.

Personnellement je n'hésite pas à croire que ces ma-

1. La baie de Trangisvaag a 3691 mètres de long sur 580 de large; elle ne gèle jamais et donne accès aux plus grands navires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tières charbonneuses ont la même origine que celle que j'ai exposée dans plusieurs numéros de la *Revue scientifique* de 1886, c'est-à-dire que, contrairement aux opinions de plusieurs naturalistes anglais, elles ne sont pas dues aux résidus d'arbres ou de plantes ayant crû sur l'archipel, mais bien aux amas d'un *surturbrandur* analogue à celui de l'Islande. Elles sont aussi nettes que celles des terrains houillers de la Terre de Glace, avec lesquels le gisement færoïen a certainement le plus grand rapport, sinon d'époque, du moins dans l'arrangement de ses stratifications.

On sait que l'on désigne sous le nom de *surturbrandur* des amoncellements de bois fossile couchés horizontalement et fortement comprimés dans des produits de déjection, lapilli, cendres ou tufs, formant des feuillets de deux mètres d'épaisseur, intercalés entre des prismes de basalte.

Ils ont perdu les principes volatils des substances ligneuses et sont mats; mais on y remarque cependant les fibres du bois ou de l'écorce. Les géologues danois et anglais, comme je le dis ci-dessus, pensent que ces lignites sont les *squelettes* d'espèces végétales qui se développaient sur l'Islande à une période plus chaude. Mais j'ai démontré que, depuis sa découverte par les Scandinaves, le climat de la Terre de Glace n'a pas varié : partant, sa végétation est restée la même. Il n'y a donc dans le *surturbrandur* que des traces d'arbres étrangers aux îles du Nord et conduits sur leurs côtes par l'action combinée des orages et du Gulf-Stream.

Or l'influence du grand courant mexicain se fait sentir dans les fjords des Færœer encore plus énergiquement qu'en Islande, et rien ne s'oppose à ce que la même cause ait produit les mêmes effets.

Du reste, chaque fois que j'ai examiné sur les bords de la mer ces troncs d'arbres, qui souvent s'y trouvent en quantité considérable, comme si une providence voulait remplacer pour les pauvres habitants les forêts absentes, j'ai remarqué qu'ils étaient privés de branches et de racines, qu'ils étaient perforés par les tarets et que les espèces venaient soit d'Amérique, soit de Norvège : acajou pesant dans le premier cas, bouleaux de Sibérie dans le second.

Pour bien se rendre compte du lit de charbon de l'île de Suderö, il faut examiner la falaise escarpée de Frodböenypen; c'est une véritable section diagrammatique naturelle. On voit d'abord un lit d'anamésite d'environ vingt mètres d'épaisseur, puis huit mètres de schistes et d'argiles bruns, enfin la couche de charbon noir de poix à cassure conchoïde et brillante. J'ai rapporté en France une certaine quantité de cette houille et j'ai constaté que la transformation en jayet était complète, puisque je n'ai plus reconnu la fibre du bois, comme en Islande. M. Stokes, ingénieur des mines en Angleterre, dit que les couches de combustible s'étendent sous une superficie de deux mille hectares et que l'on pourrait extraire environ quatorze millions de tonnes. Seuls les habitants de Qvalbö ont creusé quelques galeries dans lesquelles ils opèrent d'une façon primitive, et la quantité de charbon obtenue ne dépasse pas cent tonnes par année [1].

La Compagnie normale de pêcheries établie en 1887 se propose d'employer ce charbon, au lieu d'en importer d'Angleterre, comme elle le fait actuellement. Pour l'Europe, la mine n'a qu'un intérêt secondaire, à moins qu'on ne vienne à découvrir un filon plus important.

Si cependant un ingénieur désirait connaître la valeur intrinsèque de ce combustible, voici une analyse de la meilleure qualité :

Carbone	68.20
Hydrogène	5.02
Soufre	0.00
Oxygène et azote	24.30
Cendres	2.48

Tout près du village de Gaasedahl, à quatre cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, nous avons visité un autre dépôt. Gaasedahl est un hameau situé non loin de la pointe nord-ouest de l'île de Vaagö, et la mine en est éloignée d'environ six kilomètres. Elle renferme trois petites couches d'une houille bien plus cassante que celle du grand dépôt de la vallée de Trangisvaag.

Dans les environs on pourra récolter de merveilleux échantillons de zéolithes, qui atteignent souvent une grosseur de plusieurs décimètres cubes. Mais c'est assez parler géologie; ici la constitution du sol est si monotone dans ses formes et son aspect, que décrire une coupe de terrain c'est les décrire toutes.

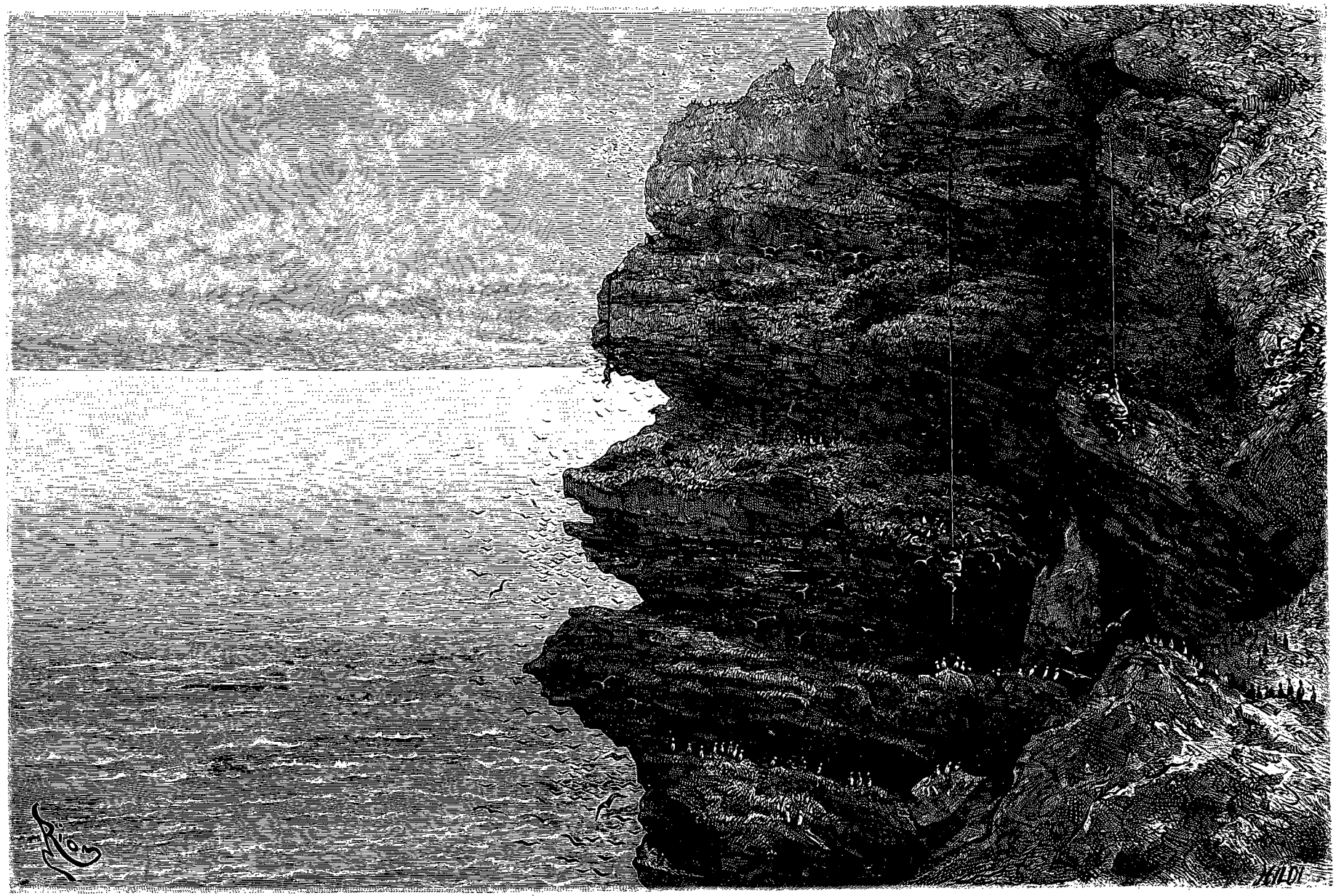
Nous n'avons plus qu'à jeter un dernier coup d'œil sur l'admirable situation de cette ville nouvelle de Trangisvaag, ambitieuse de devenir capitale de l'archipel, et qu'à crier au revoir. La ville était du reste éclairée par un de ces couchers de soleil qui n'existent pas sous les latitudes méridionales : pendant plus d'une heure le disque embrasé s'arrêta vers l'horizon, et toutes les couleurs du prisme ,fondues dans une douce harmonie, semblaient sortir du fjord miroitant.

A notre droite et en arrière, Skuö, Store Dimon et Lille Dimon, projetant vers les nuages leur silhouette conique, revêtant mille formes bizarres ou fantastiques, offraient un aspect étrange; et le cachet de profonde tristesse qui est leur caractéristique fut à jamais fixé dans ma mémoire.

Dans une fente de la *Montagne à oiseaux*, car Store Dimon n'est pas autre chose, nous voyons tourbillonner des milliers de macareux (*Mormon arcticus*) qui se disputent les meilleures places pour le coucher. Au-dessus de la crevasse se trouve un malheureux petit coin de verdure, au milieu duquel s'élèvent

1. Au moment de mettre sous presse, je reçois sur la mine de charbon des renseignements très précis, qui m'apprennent qu'il y a lieu d'appeler l'attention des ingénieurs sur ce gisement, situé à trente-six heures seulement de navigation de la Norvège. L'Islande brûle environ 30 000 tonnes, et les Færœer en utiliseraient 12 000.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'îlot de Trollhoved et le dénicheur (voy. p. 413). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

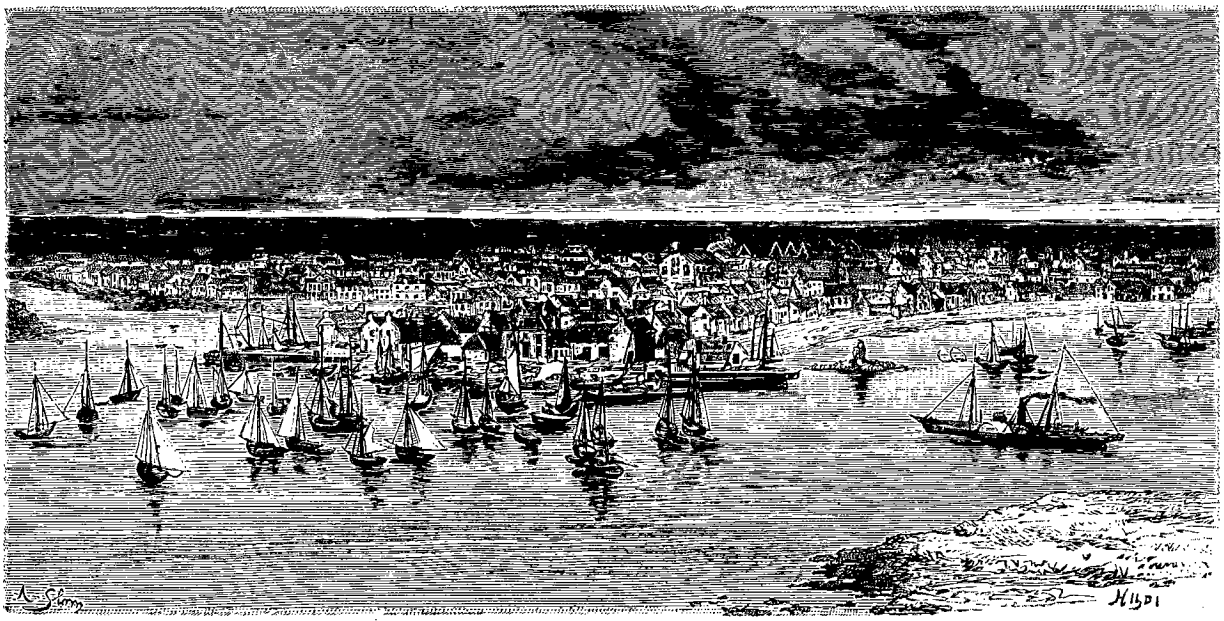
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une demi-douzaine de huttes en planches couvertes de chaume ; ce sont les habitations du fermier, qui, établi sur cette île où l'on est obligé de vous hisser par une corde, s'occupe exclusivement de la capture des œufs, des plumes et de la mise en peaux des oiseaux.

Je me demande comment une famille a pu se résoudre à vivre en un pareil lieu.

Lille Dimon (la Petite Dimon) n'a pas du tout d'habitants; seuls quelques moutons partagent avec le monde ailé l'honneur de vivre sur ce noir roc basaltique. Lorsque les dénicheurs arrivent près de cet îlot extrêmement escarpé, le plus hardi et le plus adroit de tous y monte en enfonçant des baguettes de fer de distance en distance, sur lesquelles il pose les pieds, et continue ainsi jusqu'en haut. Il jette alors le câble qu'il a apporté, et aide ses camarades à monter. La falaise est presque par tout perforée de trous ronds de seize centimètres de diamètre : c'est justement l'ouvrage du macareux, qui les perce de son bec très fort et de ses griffes. Comme il y en a ordinairement plusieurs ensemble, on couvre l'ouverture des mailles d'un filet, où ils sont pris en voulant sortir. On y trouve aussi le grand pétrel blanc, en færoïen *filingen*, qui, étant surpris, lance de ses glandes uropygiennes une espèce d'huile à odeur infecte.

A peine avions-nous vu disparaître la dernière de ces îles d'une origine ignée ancienne que nous devînmes le jouet des lames, qui s'acharnaient sur la coque du



Stornoway. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

petit *Synderjylland*, menaçant de nous faire sombrer à chaque assaut. Mais le voilier tenait bon, et, quarante-huit heures après, nous arrivions, chassés par l'orage, en vue des étranges récifs de Runna et de Barra.

Leur vue suffit à me faire oublier les rudes épreuves que je venais d'éprouver, et le vieux capitaine, désirant m'épargner une souffrance inutile, me déposa, quelques heures après, sur la barque d'un pêcheur de harengs, qui me conduisit lui-même à Stornoway, capitale des Hébrides. Là, au moins, les bateaux à vapeur ne se prennent plus dans la glace au mois de juillet !

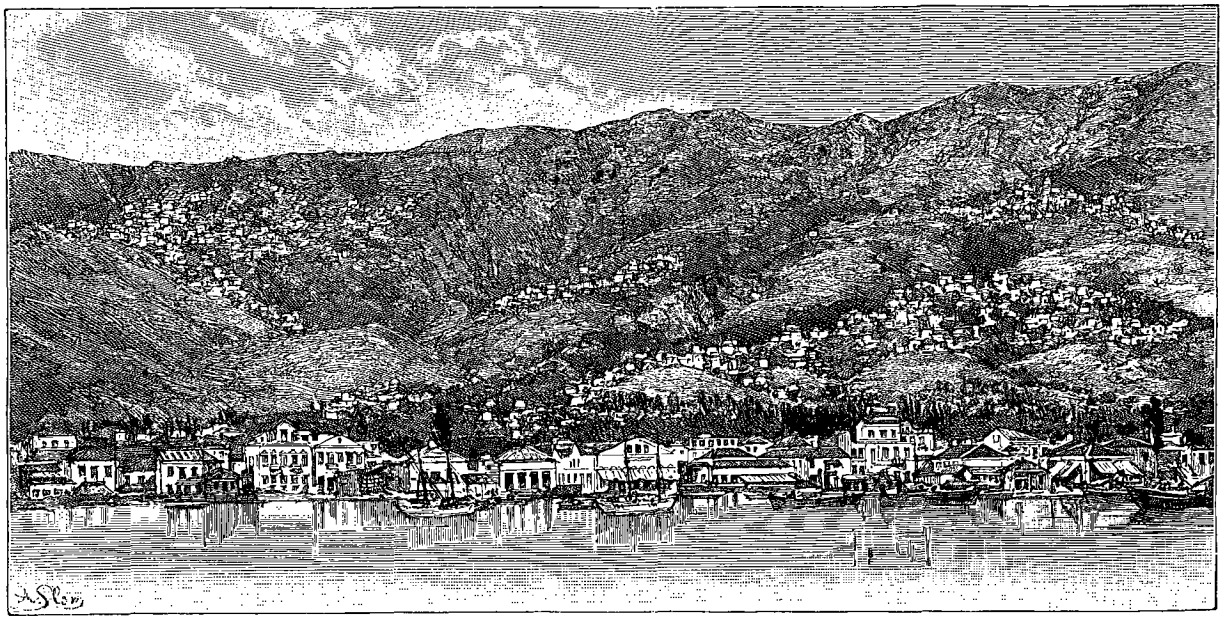
Et enfin, lorsque pendant deux jours les arbres eurent tourbillonné en une ronde vertigineuse tout le long de la voie depuis Strome-Ferry, le plus joli point de la côte d'Écosse, jusqu'à Paris, je me retrouvai au milieu de la douce patrie et des êtres chéris abandonnés à regret.

Toutefois je ne saurais achever cet aperçu sur les Færœer sans inviter ceux qui cherchent une pâture absolument nouvelle pour alimenter leur curiosité voyageuse, à visiter ces îles extrêmement originales ; outre des paysages féeriques, ils y trouveront un air si pur et si vivifiant qu'ils reviendront de là plus forts, plus vaillants, et si satisfaits qu'ils éprouveront le besoin d'y retourner [1].

1. Je dois remercier, en terminant, Mlle Müller, la charmante fille du maire de Thorshavn, pour l'*assistance photographique* qu'elle voulut bien me prêter, soit en m'indiquant les plus beaux paysages à prendre, soit en me laissant m'inspirer de sa collection.

H. Labonne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une côte du golfe de Volo. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

VOYAGE EN THESSALIE,

PAR M. PAUL MONCEAUX.

882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [1].

I

Le golfe de Volo.

A moins d'être un brigand d'Épire ou un bachi-bozouk enrôlé dans l'armée turque, on entre en Thessalie et l'on en sort par le golfe de Volo. Au nord, à l'ouest et au sud, le pays est fermé d'un mur, haut de deux mille mètres, qu'escaladent avec peine quelques sentiers rocailleux. La côte orientale est hérissée des falaises que projettent le Pélion et l'Ossa. Quant au fameux vallon de Tempé, c'est une gorge sauvage, égayée de jasmins et de lauriers-cerises. Au contraire, les grandes plaines thessaliennes s'abaissent autour du golfe de Volo. De cette baie partait jadis l'expédition des Argonautes; toutes les escadres de l'Europe pourraient s'y donner rendez-vous. Autour du golfe s'est nouée et se dénouera l'histoire du pays.

Rien n'est plus beau que l'entrée du golfe par une chaude matinée d'été. Derrière nous, sur le bleu du ciel, se découpe l'harmonieux profil de l'Eubée; de vastes plaines plantureuses, à peine ridées de collines, poudrées de blancs villages, courent au pied des rocs nus que baigne une lumière éclatante. A gauche, des marécages gris bordent les chauves contreforts de l'Othrys. A droite, au milieu d'un sombre cadre de verdure, au-dessus des broussailles de cactus et des bois d'oliviers, se groupent les blanches masures et les tours ruinées de *Trikheri*. De ce nid d'aigle descendaient naguère, avant l'annexion à la Grèce, les hardis pirates qui écumaient le détroit.

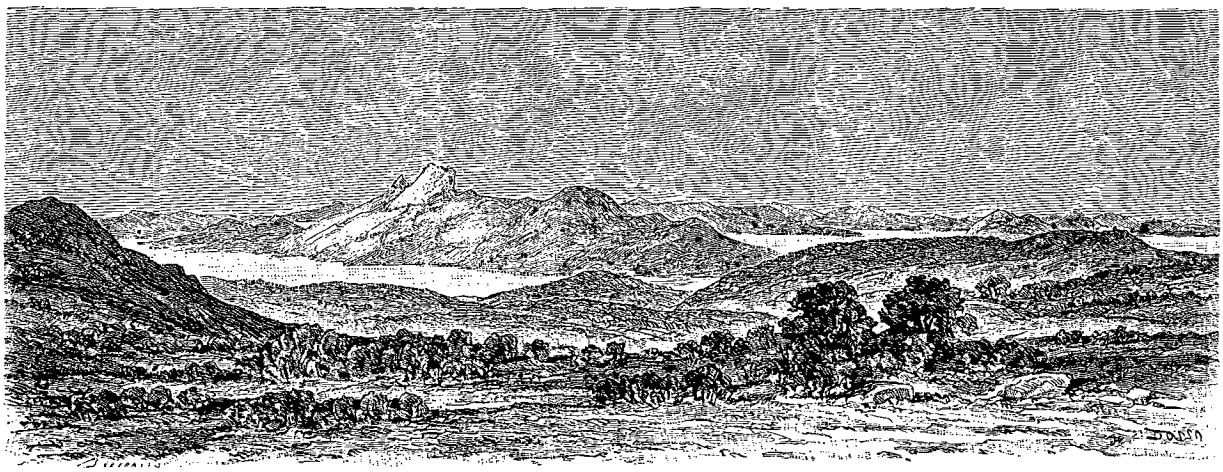
Voici doublée la pointe de *Trikheri*. La côte décrit autour de nous un immense cercle lumineux. Vers l'occident s'ouvre la large plaine d'*Almyro*, qu'enferme un hémicycle de coteaux rougeâtres. A l'orient, la sombre péninsule de Magnésie, estompée de bois de mûriers où les orangers mettent leurs points d'or, est bordée d'une ligne de lumière qu'y dessine le soleil matinal. Là-bas, au fond du golfe, les détails de la côte commencent à crever le cadre. Des hauteurs du Pélion, qu'ont illustré tant de légendes, tombent en cascade, dans un fourré de hêtres, les maisonnettes de *Portaria* et de *Makrinitza*. Un profond ravin se creuse entre les deux villages et débouche au-dessus des jardins du *Vieux-Volo*. C'est un charmant fouillis de masures

1. Nous exprimons ici toute notre reconnaissance à MM. Heuzey et Daumet, membres de l'Institut, auteurs de la *Mission de Macédoine*, qui ont bien voulu joindre au texte de ce voyage leurs dessins originaux et leurs croquis. Nous remercions aussi MM. Haussoullier et Fougères, membres de l'École d'Athènes, qui nous ont communiqué des photographies du pays (P. M.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

turques, où les arbres fruitiers se cachent à l'ombre des cyprès. Plus bas s'étend la longue ligne du faubourg de *Perivolia*; au milieu des vergers scintillent les débris des villas. Un peu à gauche, sur un mamelon que longe la route de Phères, campe la vieille forteresse, flanquée d'un mur crénelé. Les rues escarpées du *Kastro*, où bien des Turcs traînent encore leurs babouches et leur large culotte flottante, sont bordées par les hauts murs mystérieux des sélamliks. La ville moderne, les *Magasia* ou les *Magasins*, s'éloigne rapidement des ruelles où s'entassaient les rayas pour couvrir la plage sablonneuse de ses entrepôts, de ses maisons neuves et de ses rues tirées au cordeau. Là, autour des baraques et des petits cafés où règne en maître le narghilé, grouille l'étrange population des villes d'Orient. A côté de la blanche fustanelle du pallikare, étincellent le caftan du Turc et les haillons du nègre; sur le fond terne de costumes européens ramassés chez quelque fripier fantastique, se détache la robe aux nuances indéfinissables que les juifs d'Orient se transmettent depuis le temps d'Abraham. Tout ce monde fume et rêve sur la plage, jusqu'au moment où l'on se lance sur les barques à l'escalade d'un paquebot.

Malgré le renouveau de vie qui anime aujourd'hui ces rivages, les morts, comme dans tous les pays d'Orient, y tiennent encore plus de place que les vivants. A une heure de *Volo*, sur les deux flancs du golfe, se dressent deux acropoles. Vers l'ouest, sur les rochers du cap *Ankistri*, dort l'antique cité de Pagases, qui avait donné son nom à tout le golfe. Jason ne pourrait plus partir de là pour conquérir la toison d'or; les fontaines saumâtres qui jaillissent de l'acropole dévastée ont peu à peu noyé la côte sous des marais. Abandonnée par ses habitants sur l'ordre d'un roi de Macédoine, rebâtie en vain par les Romains, qui en firent le port de Phères, Pagases n'est plus que l'ombre d'une ombre. En face, de l'autre côté de la baie, un contrefort du Pélion, qui plonge à pic dans la mer,



Mont Pélion. Ile Skyathos. Mont Ocha (Eubée). Trikheri. Mont Parnasse. Golfe de Lamia.

Panorama : la Magnésie, l'Eubée et l'Œta; vue prise des environs de Trikheri (voy. p. 417). — Dessin de Dosso, d'après Stackelberg.

fait miroiter au soleil une série de murs antiques et de terrasses. On peut lire encore sur le sol le tracé de l'enceinte et de la citadelle; mais, à droite et à gauche de rues anciennes qui ne mènent plus à rien, les bâtisseurs de la région font disparaître les derniers fondements des maisons. Des débris de portes, quelques citernes, des pans de murs grossiers et massifs marquent seuls l'emplacement de cette grande cité de Demetrias. Une petite tour ronde, une chapelle ombragée de chênes verts couronnent l'acropole abandonnée. Sur tout le pays s'étend un grand silence, que rompt à peine le chant nasillard d'un pâtre valaque. Pourtant, une fois chaque année, l'acropole s'anime; de la plage de *Volo*, des figuiers de *Perivolia*, des mûriers et des orangers de *Milliès*, de tous les étranges villages de la Magnésie, sort une foule bigarrée, aux costumes éclatants, qui gaiement escalade le flanc du mont. On se presse autour d'une grande citerne circulaire, entièrement desséchée. Les prêtres, de leur voix traînante, entonnent une prière, dont les fidèles répètent en chœur le rythme monotone. Soudain, par une grâce du ciel, la citerne s'emplit. Elle communique, il est vrai, avec un réservoir voûté où l'on peut retenir à volonté l'eau des pluies. Mais, en dépit des incrédules, l'acropole retentit d'actions de grâces et de cris joyeux. Quand on a parcouru l'été ces pays brûlants, on comprend l'émotion reconnaissante qu'éveille en des âmes simples ce « miracle de l'eau ».

II

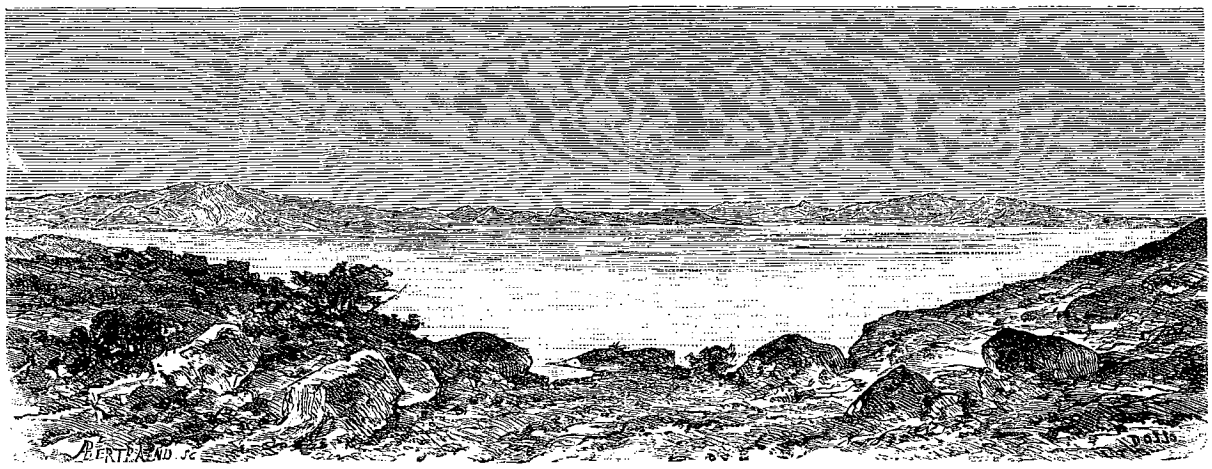
La plaine d'Almyro.

Au pied des falaises de Demetrias un coin du golfe reflète encore les dernières étoiles, et déjà sur les cimes s'annonce l'aurore. Par les cols des monts de Magnésie, comme par les fentes d'un rideau, le soleil glisse ses premiers rayons, que lui renvoie d'occident un pic de l'Othrys. Une légère buée monte de la mer pour s'accrocher aux flancs des rocs. Sur la plage de *Volo* nous retrouvons à leur poste, accroupis, nos philosophes en fustanelle ou en culotte. Quelques portefaix, pirouet-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant autour de nos valises, préludent à la danse des écus. Les bateliers démarrent, l'œil sur le paquebot qui doit nous emporter. C'est un de ces petits navires à roue, de mine vieillotte et naïve, qui depuis un demi-siècle font chaque semaine, sans hâte ni fatigue, le tour des côtes de Grèce. Le pont est bientôt envahi par une cohue de passagers bizarres. Des juifs, en famille, déroulent des matelas dans l'entrepont et pêle-mêle reprennent leur somme interrompu. Des Turcs s'avancent lentement, graves, en gens qui savent la brièveté de la vie et l'inutilité des mots. Ils relèguent leurs femmes à l'avant du navire, en tas. Puis, agenouillés sur de petits tapis de prière, aveuglés par le soleil levant, les mains étendues, ils se prosternent vers la Mecque. Près d'eux vibrent dans l'air sonore des voix aiguës; ce sont des pallikares qui se penchent sur les bastingages, la fustanelle au vent, pour se quereller avec les bateliers. Plusieurs se hissent sur les plates-formes qui couvrent les roues du navire, et de leurs gros doigts inhabiles roulent d'épaisses cigarettes. Un peu à l'écart, au milieu d'un groupe où l'on discute et gesticule, des fonctionnaires, raides dans leur redingote européenne, comptent machinalement les grains de leur chapelet. Quand le navire siffle une dernière fois et prend le large, on voit s'élancer par-dessus bord quelques ombres grimaçantes : ce sont les marchands de bibelots qui, à regret, se laissent glisser dans leurs barques pour regagner la côte.

Volo, Pagases et Demetrias disparaissent peu à peu dans les verts replis du Pélion. A ce moment on double le cap *Ankistri*. En avant du promontoire sortent des flots deux rochers auxquels nous devons bien un regard. L'un est Pyrrha, l'autre Deucalion; à eux deux ils ont repeuplé le monde après le déluge; nous avons tous, hommes et femmes, été lancés par-dessus leurs épaules, en la personne de nos ancêtres. Au delà du cap on longe la côte occidentale du golfe de Volo; c'est la large plaine d'*Almyro*, ondoyante sous les épis mûrs



Mont Œta. Mont Othrys. Baie d'Almyro. Baie de Pyrasos. Mont Ossa. Prom. Pyrrha. Volo.

Panorama : la côte occidentale du golfe de Volo; vue prise des environs de Trikheri (voy. p. 417). — Dessin de Dosso, d'après Stackelberg.

Nous quittons le paquebot, accompagnés des vœux bruyants des pallikares, à l'échelle de *Tzingheli*. Le long d'une jolie plage s'allongent quelques cabanes, en terre et en paille, à la merci d'un coup de vent. Elles ne valent pas un coup d'œil sur le golfe.

Almyro se cache, à plus d'une heure de là, dans un pli du terrain. Le sentier de mulets suit le cours d'un ruisseau, l'Amphrysos des anciens. On chemine capricieusement, au gré de sa monture, tantôt dans le lit du torrent parmi les lauriers-roses et les lentisques, tantôt dans les vignes et les cotonniers. Parfois on entrevoit, à l'ouest, émergeant d'un lac de verdure, les minarets pointus de la ville. Puis se succèdent les frais jardins, les champs d'orangers, les masures, les mosquées délabrées, les tombes blanches sous les cyprès : nous sommes dans Almyro, la *Kirtzini* ou l'*Ermer* des Turcs. Elle étend loin dans la plaine ses faubourgs verdoyants, presque déserts. Elle s'anime au centre, dans des rues tortueuses, autour des khani et du bazar, où les Grecs affluent de nouveau. On y fait un grand commerce de blé, de coton; le tabac d'Almyro, jadis recherché au sérail de Constantinople, est aujourd'hui fort en honneur à Athènes. Une vie nouvelle commence à circuler dans cette petite cité, sur laquelle s'était durement appesantie la main des pachas turcs.

A gauche du chemin d'Halos, tout près d'une charmante plage où l'eau du golfe déferle entre des blocs de marbre, un épais rideau de mûriers, de lierre, de ronces gigantesques et de rosiers grimpants voile de grandes murailles délabrées, de vastes salles où s'ouvrent encore quelques fenêtres. Les gens du pays appellent ces ruines les *Bains du Pacha*. Ce sont les débris d'une villa construite par Ali, le fameux pacha d'Albanie, qui se moqua si longtemps des Turcs, de Bonaparte, des Anglais et des Russes, et appela enfin les Hellènes à l'indépendance. Ici, comme dans ses autres palais, Ali-Pacha avait bâti avec des cailloux et de la boue : ces ruines d'hier sont plus vieilles que les murs contemporains d'Homère.

Une heure plus loin, le mont Othrys s'approche tout à coup du golfe et lance au milieu de la plaine un énorme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rocher conique aux teintes blanchâtres, que couronnent des ruines helléniques. C'est l'ancienne Halos, aujourd'hui *Kouphali*. On l'escalade avec peine, sous un soleil de plomb qui vous courbe le dos et vous brûle les yeux. D'une terrasse voisine du sommet, sur un sol mouvant de pierres brisées, on jouit d'un coup d'œil féerique sur l'azur du golfe, sur les masses noires du Pélion, sur les étages grisâtres de l'Othrys, sur la plaine rousse qu'on dirait en feu. La beauté de ces paysages a comme ensoleillé l'imagination des Hellènes : dans toutes les légendes nées au bord de ce golfe déborde la joie de vivre.

Après une halte sous un figuier au bord d'un ruisseau nous retournons au nord, à travers des moissons brûlantes qu'une étincelle suffit à transformer en un vaste brasier. Nous rentrons à Almyro. La place et le bazar sont déserts comme les faubourgs : tous dorment sous la chaleur de midi.

A l'opposé de la ville, un mauvais chemin conduit au hameau d'*Iris-Keui*. Puis, à quelques marécages ombragés de platanes, on reconnaît le cours du *Choloreuma*, le plus grand torrent de la région, déjà bu par l'été. Des champs bien cultivés, au milieu desquels brillent des maisonnettes neuves au toit rouge, annoncent *Aïdin*. Tout le hameau, semé dans la plaine, formait un tchiflik turc; depuis l'annexion, un intendant avisé exploite les fermes à l'européenne. Le sol est d'une exubérante fécondité. D'Aïdin on monte, par une pente très douce, au village d'*Akitseli*, derrière lequel se détachent, sur les flancs de la montagne, les ruines de Thèbes. Quelques misérables cabanes au milieu d'un désert, çà et là des tours, des mosquées en ruines, voilà ce qui restait naguère d'*Akitseli*. Maintenant le village se réveille. Des maisons neuves sortent de terre au milieu des broussailles. La culture s'étend, le désert recule.

Un petit torrent, qui descend des montagnes de Phères, et longe l'acropole de Thèbes, s'engage au-dessous d'Akitseli dans d'épais fourrés. A une heure de marche, au nord-est, brillent dans la verdure des tombeaux turcs, dont le marbre blanc provient de monuments helléniques. Non loin, sur un tertre artificiel, sans doute une terrasse de temple, sortent de gros blocs quadrangulaires. C'est là que s'élevait probablement un vieux sanctuaire de Demeter, dont parle Homère, et qui plus tard donna son nom à la ville voisine, la Demetrion de Strabon et des Byzantins. C'est la Pyrasos de la légende. Longtemps avant Florence, elle est saluée, par le poète, du charmant nom de *ville des fleurs*. Aujourd'hui encore, à *Kokkina*, sur l'emplacement de Pyrasos, au pied de rocs abrupts qui refoulent le vent du nord, des fleurs de toute nuance jouent au milieu des ruines dont leurs racines soulèvent les blocs. Des pans de murs massifs, les débris d'un môle, les traces d'un bassin circulaire, les formes bizarres du cap Ankistri arrêtent un instant la paresseuse rêverie du touriste. Puis, tournant le dos à la mer, on chemine péniblement le long des rochers du mont *Tsiraghi*, dans les vignes, les figuiers, les ravins encombrés de laves noires, pour atteindre au bout d'une heure Thèbes de Phthie.

L'acropole, qui de loin semble enchâssée dans le mont Tsiraghi, est une haute colline escarpée dont le roc nu déchire partout le flanc. La ville s'étageait sur une série de terrasses, dominées par le plateau de la citadelle. Au centre, quelques gradins marquent la place du théâtre, tourné vers la mer. En une heure on fait le tour de la forteresse. Presque partout se dressent encore les épaisses murailles de la citadelle et de la ville, souvent flanquées de tours. On ne peut guère escalader l'acropole que par les pentes de l'ouest. Au sud, le rocher tombe presque à pic. Au nord, tout au fond d'une gorge étroite, un torrent roule des cailloux de lave noire. A l'est s'enfoncent au bas de la forteresse des fourrés marécageux. A vos pieds se déroule, à peine ondulée, la plaine rousse, et plus loin s'étend, au bas des gorges de l'Othrys, la tache verte d'Almyro.

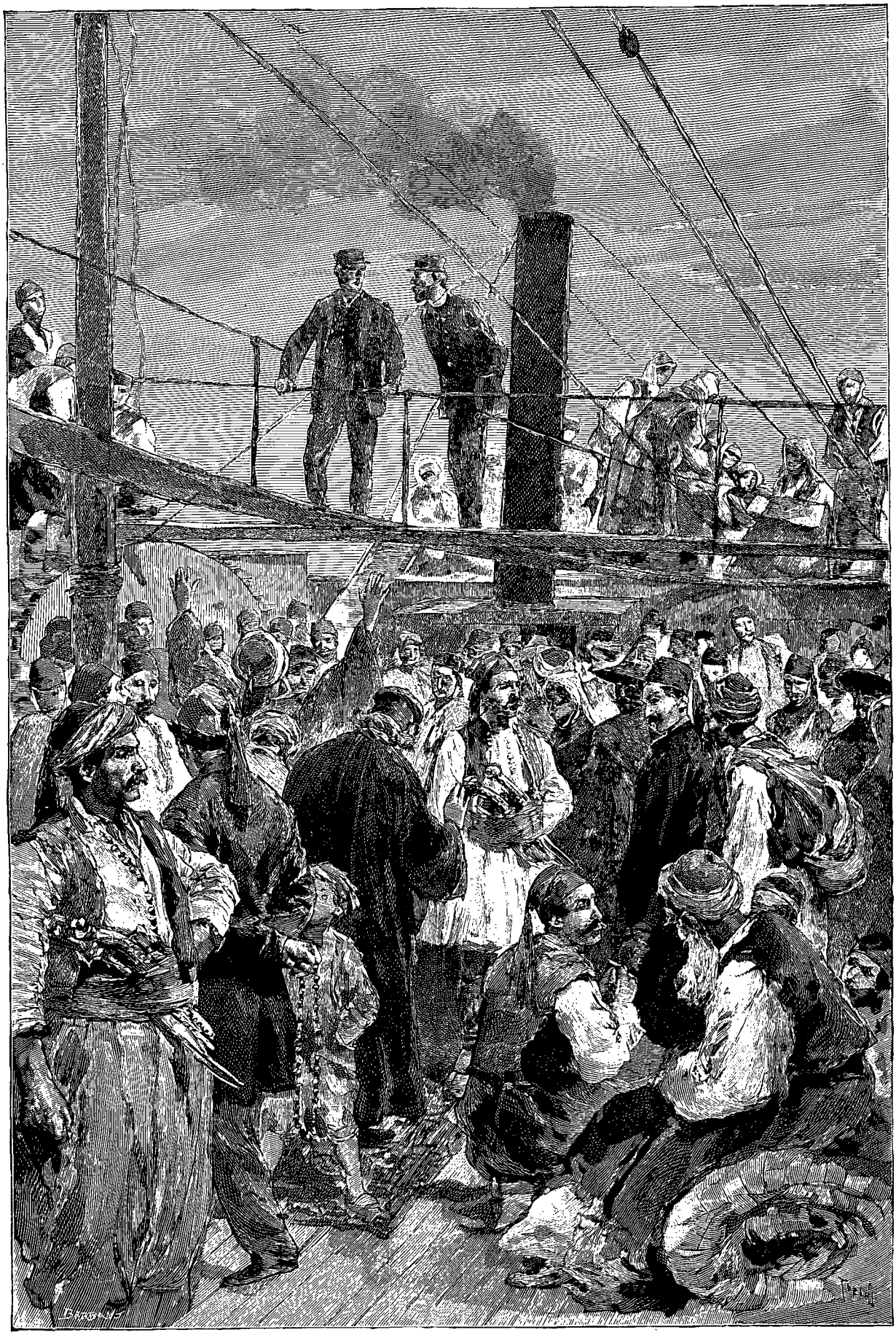
III

Pharsale et Dhomoco.

D'Akitseli un étroit sentier escalade le mont Tsiraghi, haut de mille à onze cents mètres, pour rejoindre le chemin de *Velestino* à *Pharsale*. Le long des buissons de lentisques, puis sur la lande, enfin dans un bois de hêtres, on s'élève de terrasse en terrasse jusqu'à une dernière cime, d'où le regard s'enfonce encore dans les jolies gorges du Pélion. On chemine longtemps sur un plateau désert où des chênes verts et des sapins s'agitent au souffle d'un vent froid. La descente se précipite, entre deux longs rochers bruns. Notre agoïate, un vrai klephte à barbe grise, assis en amazone sur une vieille selle en bois, se balance sur sa bête au son d'une de ces étranges mélodies grecques qui enchantent l'oreille tout en l'écorchant. Soudain, à notre droite, retentit une formidable détonation, grossie d'écho en écho. Les chevaux, d'un mouvement brusque, se jettent de côté. Notre pallikare, lancé dans le vide, tombe, les jambes repliées, et, sans daigner se retourner, entonne à gorge déployée le refrain de sa chanson. A toutes nos questions il répond par les trois mots : *Dieu le sait!* qui en Orient expliquent tout. Des ingénieurs, en faisant sauter une mine sur l'autre versant de la montagne, avaient causé sa mésaventure.

Une bande de chiens furieux, à qui il faut livrer bataille, annonce notre arrivée aux rares habitants de *Tchanggli*. Nous recevons l'hospitalité dans une tour presque ruinée, au milieu d'enfants fiévreux, de chèvres étiques et d'énormes rats. Quarante familles à peine vivent misérablement sur ce plateau fertile, dont l'altitude est d'environ 540 mètres. Au sud-ouest du hameau, au delà d'un ravin, des ruines helléniques couvrent la pente septentrionale et le sommet d'une colline rocheuse. C'est comme une reproduction en raccourci de l'enceinte de Pharsale. Les remparts de la citadelle enveloppent deux petits plateaux et sont percés de deux portes assez bien conservées, l'une à l'ouest, l'autre à l'angle nord-ouest. On a plusieurs raisons de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont du paquebot (voy. p. 419). — Composition de Tofani, d'après les indications de l'auteur et des croquis de M. Heuzey.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reconnaître en ces ruines Érétrie de Phthie, où campa le consul Flamininus dans sa marche sur Scotoussa.

Un superbe orage, qui fait danser la foudre sur les rocs voisins, nous escorte jusqu'à Tchanggli. Le lendemain, nous descendons par une pente rapide au hameau d'*Inéli*, puis à *Ghenitzarokhori*. Sur l'autre flanc de la vallée, au nord, s'étagent les maisons de *Douvlatan* et, au-dessus, les plateaux tourmentés du mont *Karadagh* qui porte les ruines de l'ancienne Scotoussa. Dans les rocs chauves et grimaçants qui surplombent, on a d'abord quelque peine à reconnaître les Cynoscéphales ou Têtes de Chiens qui ont vu mourir le Thébain Pélopidas et vaincre le Romain Flamininus. Mais quand on a appelé à son aide Plutarque et Tite-Live, quand le soleil a taché d'ombre les aspérités du roc, quand les dogues du hameau de Douvlatan sont tombés en arrêt sur l'autre rive, on entend distinctement hurler à leur tour les chiens de pierre.

De Ghenitzarokhori on arrive en quelques minutes au bord d'un large torrent qui, dans un lit profond, au milieu des lentisques, roule des eaux de chaux. C'est le *Tsanarli*, l'Énipée des anciens.

Après le hameau de *Derengli* la vallée de l'Énipée s'élargit entre les montagnes de Pharsale et le Karadagh. On voit se dessiner la grande plaine de *Karditza* et *Trikkala*, la ligne dentelée du Pinde, même, dans un enfoncement, les rochers des Météores, à vingt lieues de là. Puis, en deux heures, on contourne les flancs escarpés d'une colline de cinq cents mètres, et l'on débouche en face de Pharsale, dont le pied baigne dans un lac de verdure.

Pharsale, où vivent encore mille Turcs sur deux mille cinq cents habitants, ne s'est guère transformée depuis l'annexion. Chaque soir l'acropole couvre de son ombre tout ce qui reste de la grande cité, les bavardes échoppes des marchands grecs comme les silencieuses maisons en bois des Turcs. Dans la basse ville, des fontaines transparentes, des bassins en ruines, de vieux platanes, des minarets pointus, des logis hermétiquement clos où des Turcs sommeillent sous le regard bienveillant du sous-préfet. Plus haut, sur les pentes, le palais épiscopal, l'église métropolitaine, bâtie sur l'ancien mur, des ruelles bruyantes, malpropres, des marchands de tabac accroupis sur leurs nattes, des boutiques larges d'un mètre d'où sortent des cris aigres, beaucoup de bruit, peu de commerce. Plus haut encore, de grands terrains incultes, fortement inclinés, sur lesquels glissent, au nord et au sud, les débris des murailles byzantines. Déjà se perdent au-dessous de nous les criailleries du marché grec. Nous voici sur l'acropole, qu'enveloppe un grand silence. Un Turc, déguenillé, assis sur ses talons, recueilli, contemple le paysage. A l'ouest miroite, jusqu'aux gorges du Pinde et aux rochers des Météores, l'immense plaine de Thessalie. Au nord, les Têtes de Chiens s'inclinent vers les lointains sommets de l'Olympe. A l'est et au sud, l'œil s'égare dans un labyrinthe de montagnes noires. Le spectacle est grandiose, vanté par les Turcs; et les Turcs s'y connaissent; s'ils prisent peu les œuvres d'art, l'amour de la nature est leur grande passion.

L'acropole de Pharsale, enfermée dans une boucle de l'*Apidanos*, un affluent de l'Enipée, s'élève à cent dix mètres, presque à pic. On y arrive par deux portes de construction hellénique, bâties aux deux bouts d'un petit col qui sépare les deux terrasses de la citadelle. Des restes de fortification, une citerne, voilà tout ce que le temps a épargné sur l'acropole. En bas sort parfois de terre quelque débris. Les Turcs le dissimulent ou ne le laissent voir au touriste qu'après des négociations en règle. Tombé entre les mains des Grecs, le moindre caillou antique soulève des discussions interminables. Pendant notre séjour à Pharsale, il n'était bruit dans les échoppes que d'un certain héros Mèros, un paladin du pays. On lui prêtait des exploits merveilleux, où les souvenirs des guerres d'indépendance se mêlaient aux fables antiques. La renommée de ce Mèros ne nous paraissant pas de bon aloi, nous avons la curiosité de chercher son acte de naissance. Les savants du pays nous mènent dans le jardin d'une mosquée, encombré d'herbes folles. Le plus âgé, un patriarche à barbe blanche, écartant les broussailles avec son poignard circassien, découvre d'un air triomphant une large dalle, sur laquelle s'étale une inscription ancienne. Ce fut la mort de Mèros; la première lettre du nom était effacée; il n'était pas difficile de reconnaître la base d'une statue d'Homère. Alors s'envolèrent de toutes les bouches des cris joyeux, des exclamations sans fin. Ce soir-là on parla de nous dans Pharsale, et le lendemain, au lever de l'aurore, on brûla bien de la poudre en notre honneur.

Nous allions droit au sud, vers *Dhomoco*, qu'un bon cheval atteint en quatre heures. Le chemin contourne l'acropole de Pharsale. On serpente le long des collines de *Skia* et d'*Alogopati*, puis on voit se dérouler à droite la vaste plaine. Çà et là quelques hameaux turcs, des pâturages, des cultures égayent la monotonie du steppe. Nous passons devant *Hadji-Hamar*, où notre agoïate, en bon Hellène, refuse de nous suivre; dans ces campagnes, les deux races vivent soigneusement à l'écart, dans un dédain mutuel; on ne s'aborde qu'au bazar, pour se duper. Plus loin, le désert s'anime un peu autour de *Vrysia*, un village grec; les fontaines qui donnent leur nom à la localité se réunissent en un gros ruisseau, qui a même l'honneur de passer sous un des rares ponts de la contrée.

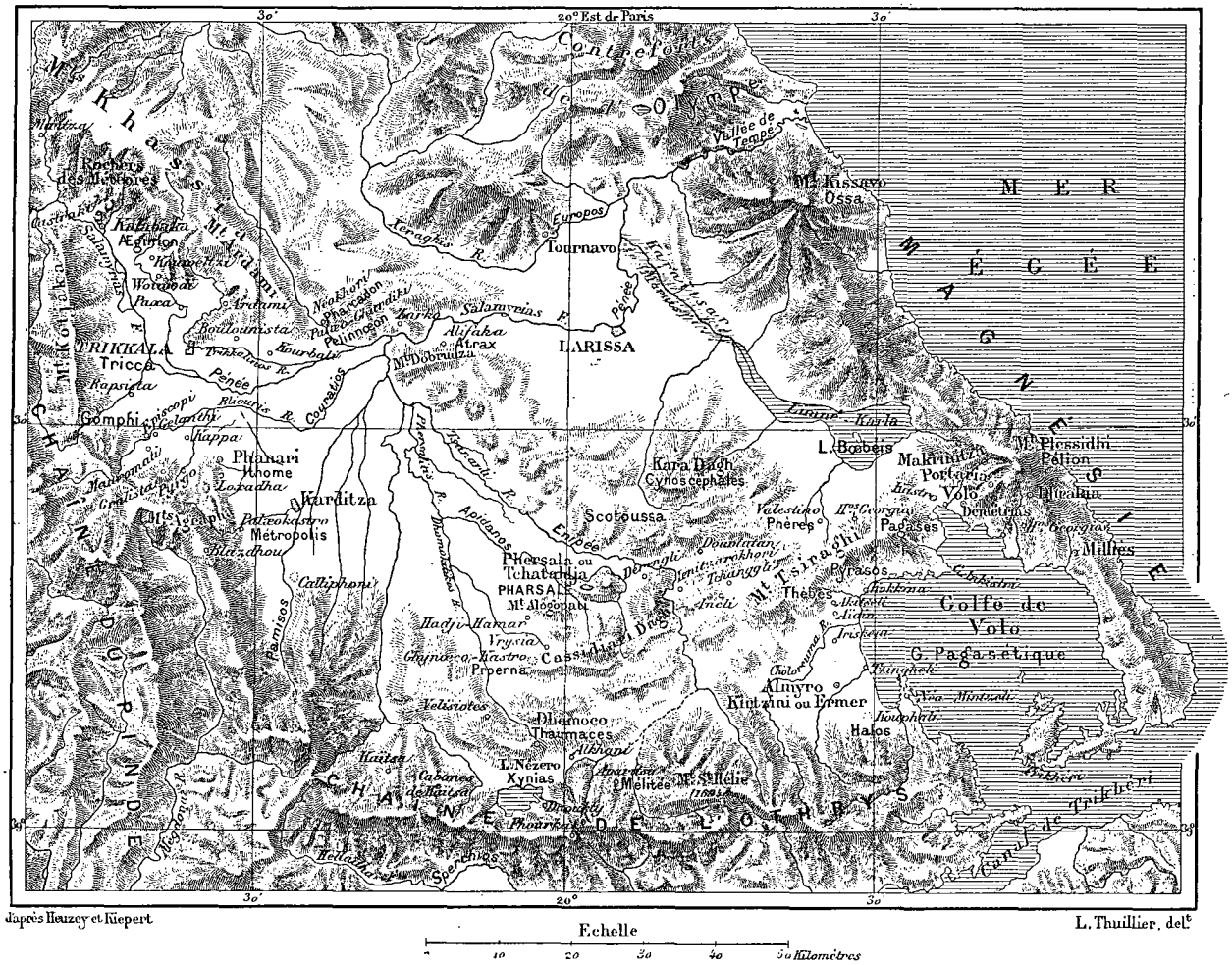
A notre gauche, nous longions depuis Pharsale le *Cassidiari-dagh*, un chaînon noir, escarpé, coupé de ravins, que le massif de l'Othrys projette au nord et dont le plus haut pic atteint 1150 mètres. A mi-chemin de Dhomoco, en face du *Ghynæco-Kastro* ou *Bourg des Femmes*, brillent sur un contrefort du mont Cassidiari les ruines imposantes d'une acropole hellénique. Les remparts enferment un long plateau élevé de cent mètres au-dessus de la plaine. C'est l'enceinte de Proërna, que mentionnent les historiens anciens dans le récit des guerres de Thessalie. Au pied de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colline viennent battre les vagues d'une végétation luxuriante, où disparaissent quelques troupeaux.

Une demi-heure plus loin, on voit blanchir à une grande hauteur, au bord des plateaux de l'Othrys, les maisons de *Dhomoco :* on dirait les créneaux d'un mur immense. A gauche du chemin, sur une éminence, autour d'une mosquée en ruines, sont rangés les tombes blanches et les turbans de pierre d'un cimetière turc. Puis, des fontaines abondantes, des marécages, deux ou trois moulins d'allure naïve annoncent la source du *Dhomokitiko-Potami*, un affluent de l'Enipée. Les rochers de l'Othrys sont fort abrupts. Avant d'entreprendre l'ascension, on s'arrête en bas, dans un grand khani, juste au-dessous du nid d'aigle de Dhomoco. Et l'on s'élève lentement sur un sentier rocailleux où crie le sabot des mulets ; chaque tournant découvre d'admirables et plus larges horizons.

Dhomoco est l'ancienne Thaumaces. Le voyageur parti des Thermopyles et de la vallée du Sperchios traversait des gorges profondes, puis les plateaux du mont Othrys ; arrivé au bout de l'immense terrasse, il ne pouvait retenir un cri d'admiration : c'est ainsi que les anciens expliquaient le nom de la ville. Et de fait, du rocher qui, au sud, domine les autres quartiers de



Carte de la Thessalie, d'après Kiepert et Heuzey.

Dhomoco, on enveloppe d'un coup d'œil un étonnant panorama. Dès que le soleil, sorti des gorges du Cassidiari-dagh, a bu les vapeurs de l'horizon, on voit se dérouler, depuis le mur de l'Othrys jusqu'aux frontières de l'Épire et de la Macédoine, à vingt lieues de distance en ligne droite, comme une immense carte en relief. Entre les noires barrières du Pinde, des monts Cambuniens, de l'Olympe et de l'Ossa, s'étendent, séparées en deux groupes par l'arête du Cassidiari et des Cynoscéphales, les grandes plaines de Thessalie Du bassin oriental, celui de *Larissa*, n'émergent que les bords ; mais dans le bassin occidental, celui de *Pharsale*, *Karditza* et *Trikkala*, tous les détails se lisent avec une netteté singulière. Çà et là, sur la toile grise du steppe, des taches vertes marquent les hameaux, des lignes blanches le lit des torrents. Dans l'angle nord-ouest, d'où sort le Pénée, ricanent les rochers des Météores.

Dhomoco est assise en dos d'âne sur les crêtes d'une très haute colline. Autour de l'agora, très vivante aux jours de marché et bariolée de costumes éclatants, montent et descendent à l'aventure les ruelles dallées de l'ancien quartier grec. Beaucoup de bicoques, de mine amusante, se sont habillées des débris de la ville

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

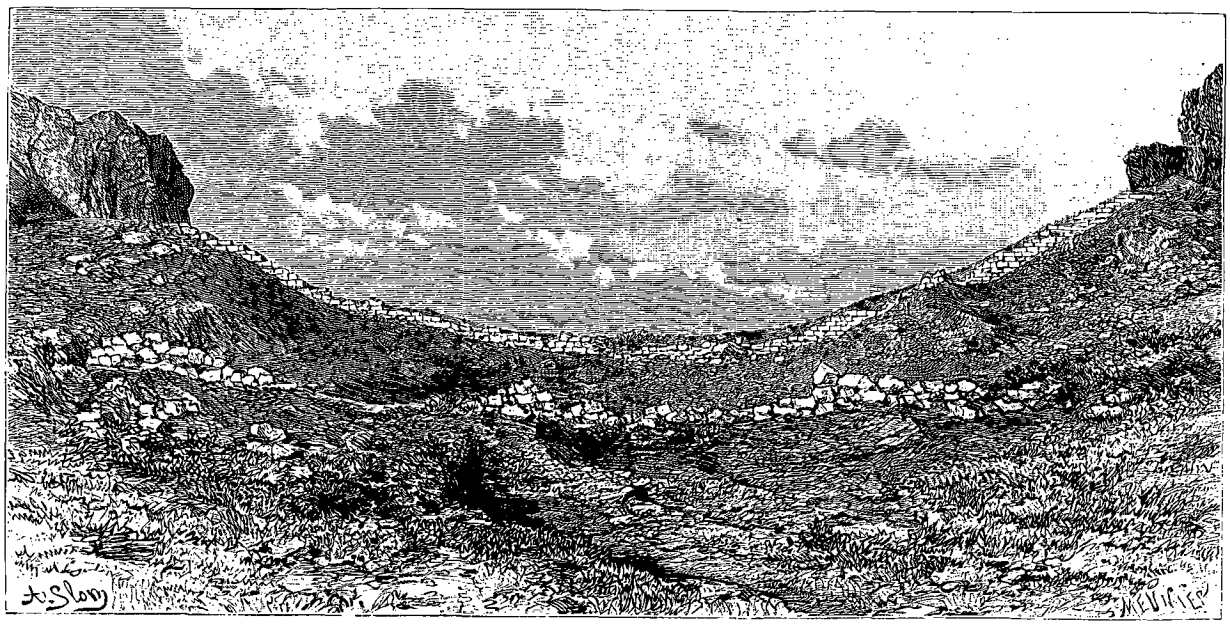
ancienne, comme de haillons. En haut, sur les terrasses, dans la verdure, se cachent les fraîches habitations turques, aujourd'hui envahies par la marée montante du quartier grec. C'est dans un de ces logis que nous accueillit un député de Dhomoco, arrivé d'Athènes, Dieu sait comment, pour jouir des vacances parlementaires.

IV

Le lac Nezero.

Au sud de Dhomoco, un sentier pierreux tourne en pente rapide sur le flanc de la colline et débouche sur un vaste plateau. La lande s'élève au nord-est dans la direction de Pharsale et s'abaisse au sud vers la montagne de *Gura*, qui cache la vallée du Sperchios. A mi-chemin s'étend la plaine de *Daoukly*, égayée de cultures, et le joli lac *Nezero*, le Xynias des anciens. Au sud des eaux vertes du lac, la montagne aux tons gris est coupée verticalement d'une raie noire. C'est le défilé de *Pharka*, haut de 850 mètres, où s'engage le chemin de *Lamia* et des Thermopyles. Dans cette gorge se plaisaient naguère les brigands de la région, un pied en Grèce, un pied en Turquie.

Le plateau se prolonge fort loin vers l'ouest, entre deux rangées de collines blanchâtres. On traverse deux torrents, puis on s'élève peu à peu jusqu'aux *cabanes de Kaïtsa*. C'est un hameau perdu où, de mémoire d'homme, on n'avait pas vu d'Européens. Aussi avions-nous été signalés de loin. Notre entrée fut solennelle. Les femmes, debout sur le seuil de leurs huttes construites en boue séchée, nous regardaient avec de grands yeux hébétés. Les hommes nous faisaient cortège, nous accablant de questions. On se battit pour nous offrir l'hospitalité; le plus vieux l'emporta. La chambre à

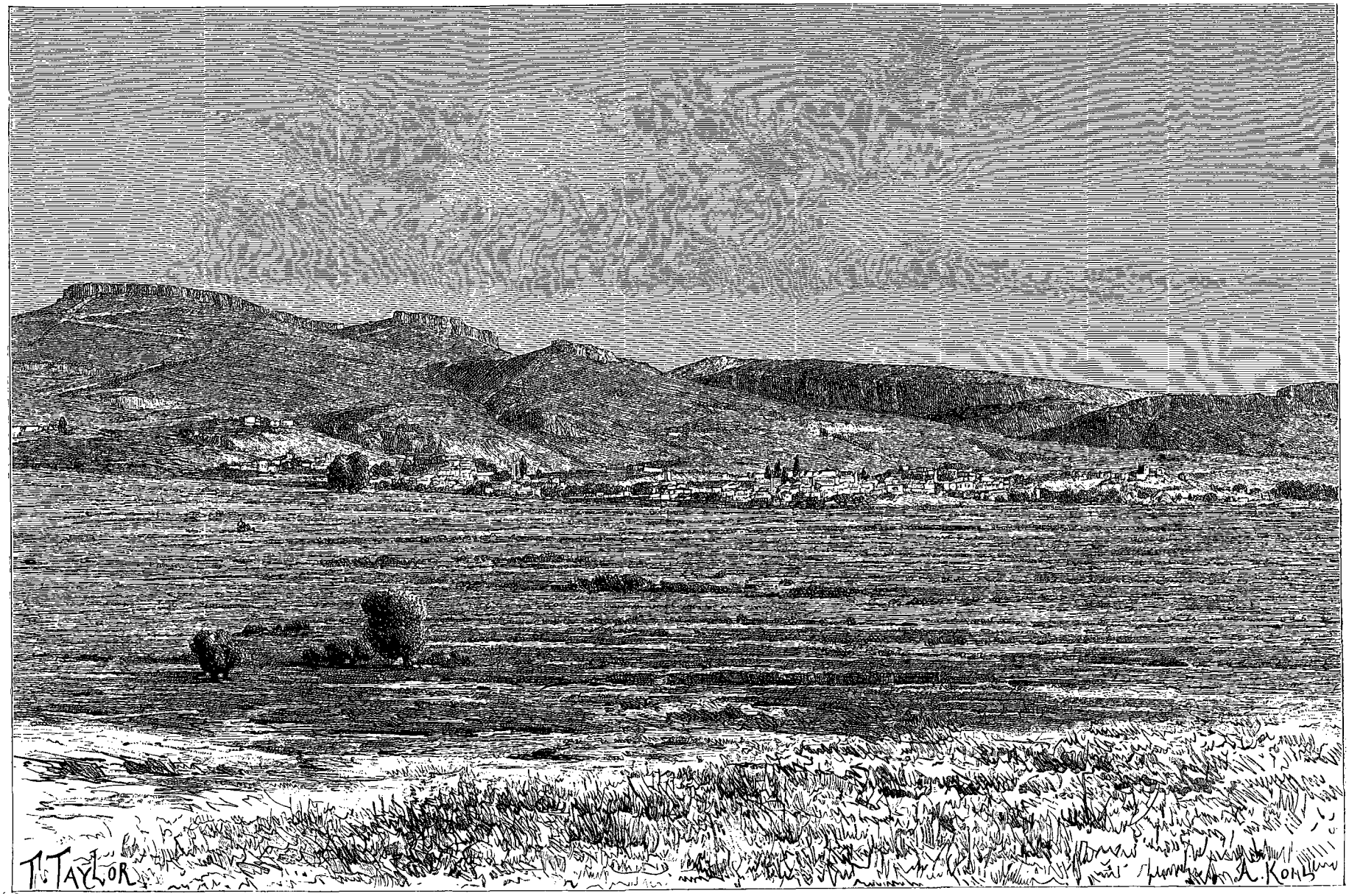


Acropole de Pharsale (voy. p. 422). — Dessin de Slom d'après une vue prise sur nature par M. Daumet.

coucher fut vite trouvée : on poussa les chèvres à droite, les moutons à gauche, la famille se rangea en cercle autour de nous dans la cabane obscure, au toit noirci par la fumée, et sur la terre durcie on déroula nos couvertures à la place d'honneur. Par malheur, c'était le temps d'un des nombreux carêmes grecs. Des figues, du riz, du tabac, de l'eau claire, voilà tout ce que contenait Kaïtsa. Le festin eut lieu sur la place; et, comme autrefois à Sparte, on y admit tous les hommes en âge de porter les armes. Bientôt fut épuisé le menu municipal. Alors, hardiment, sans trembler sous les regards fixes de nos convives, je tirai de mon sac une boîte de conserves. Ce fut un moment d'attente solennelle; chacun suivait mes mouvements avec anxiété; des cris d'admiration éclatèrent quand on vit émerger de la boîte magique de larges tranches de bœuf! Puis, tout à coup, les visages s'obscurcirent; en vain la boîte circula à la ronde : tous refusèrent. Personne ne soufflait mot. Pour dissiper le malentendu, il fallut expliquer que notre religion à nous n'ordonnait point le jeûne, du moins ce jour-là. La confiance reparut; bientôt même, un des anciens demanda quelques miettes; c'était assez pour y goûter, pas assez, disait-il, pour rompre le jeûne. L'exemple fut suivi; et tous les convives entonnèrent un hymne à la civilisation.

Un rocher qui domine les cabanes de Kaïtsa porte des débris de murs, de marbres, de poterie noire, d'amphores. Çà et là se lit encore sur le sol le tracé de l'enceinte et de quelques rues. Ce sont les restes d'une petite acropole hellénique, sans doute une des forteresses qui gardaient les passages de la montagne. J'étais seul au milieu des ruines, admirant les reflets violets de l'Œta, quand on me toucha l'épaule : « Bonjour, frère! — Bonjour, frère. » C'était un vieux papas, de figure mélancolique, d'aspect misérable; sur sa robe, jadis noire, jouaient les longues mèches d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



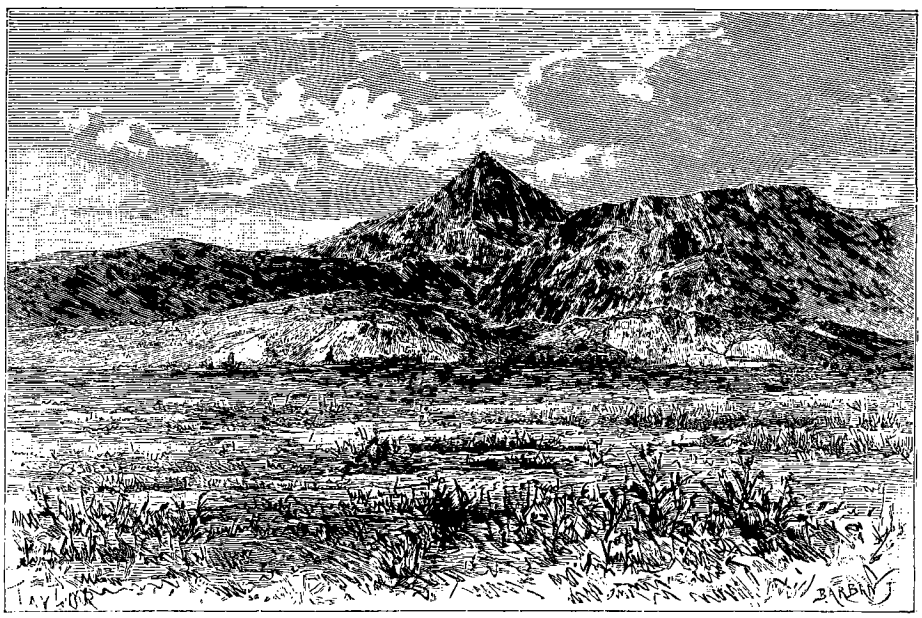
Pharsale (voy. p. 422). — Dessin de Taylor, d'après une vue prise sur nature par M. Daumet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

imposante barbe blanche. Après les saluts d'usage : « Frère, tu aimes notre pays ? — Oui, frère. — Frère, tu es un Galate? — Oui, frère. — Eh bien, frère, dis-moi... (ici le papas se troubla, toussa, enfonça la main gauche dans sa longue barbe, frappa de la main droite sa toque noire, toussa de nouveau, puis, reprenant courage :) dis-moi, frère, pourquoi tes ancêtres sont venus piller notre temple d'Apollon ? » Et il étendait la main vers Delphes. C'est à mon tour de tousser. J'excuse de mon mieux nos coupables ancêtres, et nous devenons bons amis.

Le lendemain, dès l'aube, nous longeons la chaîne principale de l'Othrys, baignée d'une lumière limpide, et nous rejoignons vite la rive méridionale du lac Nezero. Nos chevaux avancent péniblement dans les hautes herbes, d'où monte un parfum pénétrant. Peu à peu émergent du steppe les formes bizarres d'un étrange cortège. En avant, de petits ânes blancs, gais, spirituels, comme ils le sont en Orient. Puis, balançant de droite et de gauche leurs têtes flottantes, dessinant sur le ciel l'amusant profil de leurs bosses, des chameaux mélancoliques. Derrière eux, le col relevé, la croupe arrondie, le poil luisant, des chevaux noirs, dignes des fiers coursiers que figurent les monnaies d'argent de Thessalie. Çà et là, le bâton de commandement à la main, la tête haute, quelques nègres crépus, poussés jadis en Thessalie par le flot de l'invasion musulmane; oubliés sur les plateaux. Enfin, pêle-mêle, tout le menu peuple des chèvres, des moutons, des bœufs et des chiens, obéissants au fouet de bergers valaques. Et l'étrange caravane, formée Dieu sait comment, allant on ne sait où, glisse lentement sur le steppe, comme une évocation du désert.

Plus loin, vers l'est, semble flotter sur les eaux du lac



L'Ossa (voy. p. 423 et 432). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Heuzey.

Nezero une colline escarpée que couronnent des ruines helléniques. L'endroit s'appelle aujourd'hui *to Nisi* (l'Ile). C'est probablement l'enceinte de l'antique Xyniae.

Quand nous arrivons, le soir, à *Daoukly*, le village est en pleine révolution sociale. La moitié des habitants, fusil chargé, montent la garde autour d'une cour mal fermée, où l'autre moitié est prisonnière. Même costume, même babil des deux côtés ; mais dans la cour on fume : aux sentinelles c'est défendu. On nous vit arriver avec une curiosité méfiante. Les maisons se fermèrent. Un bon papas consentit enfin à entr'ouvrir sa porte, mais, toute la nuit, des hommes armés eurent l'œil sur nous. Je ne leur en voulus pas; et, pour le leur prouver, je dormis d'un bon somme.

Daoukly est juché sur un rocher voisin du lac Nezero, mais tourné vers l'est. Dès que le soleil sortit des gorges de l'Othrys, son premier rayon fut pour nous. Nous traversons quelques champs de tabac, des landes, des collines grises, puis, enfoncés dans un creux, des bois de figuiers presque impénétrables. Après une marche pénible à travers les gorges d'où sort l'Énipée, se dresse devant nous, gracieusement étagée sur des gradins de verdure, la bourgade d'*Avaritsa*. Dans ce coin retiré, peu ou point de Turcs. Les Grecs d'Avaritsa devisent paisiblement à l'ombre de leurs platanes, le long de leurs ruelles tortueuses; rarement arrive jusqu'à eux le contre-coup des révolutions et des guerres; quelques-uns se font brigands, par passe-temps. On n'en est pas moins fort serviable. Comme je saute de cheval sur la place, deux petits hommes trapus accourent de deux bâtiments voisins et me prennent les bras fort amicalement. L'un est le maître d'école, l'autre un sergent qui commande le poste. J'escalade avec eux les terrasses du village, puis nous traversons un bois. Devant nous, sur les pentes du plateau, se dessinent les murs d'une enceinte hellénique,

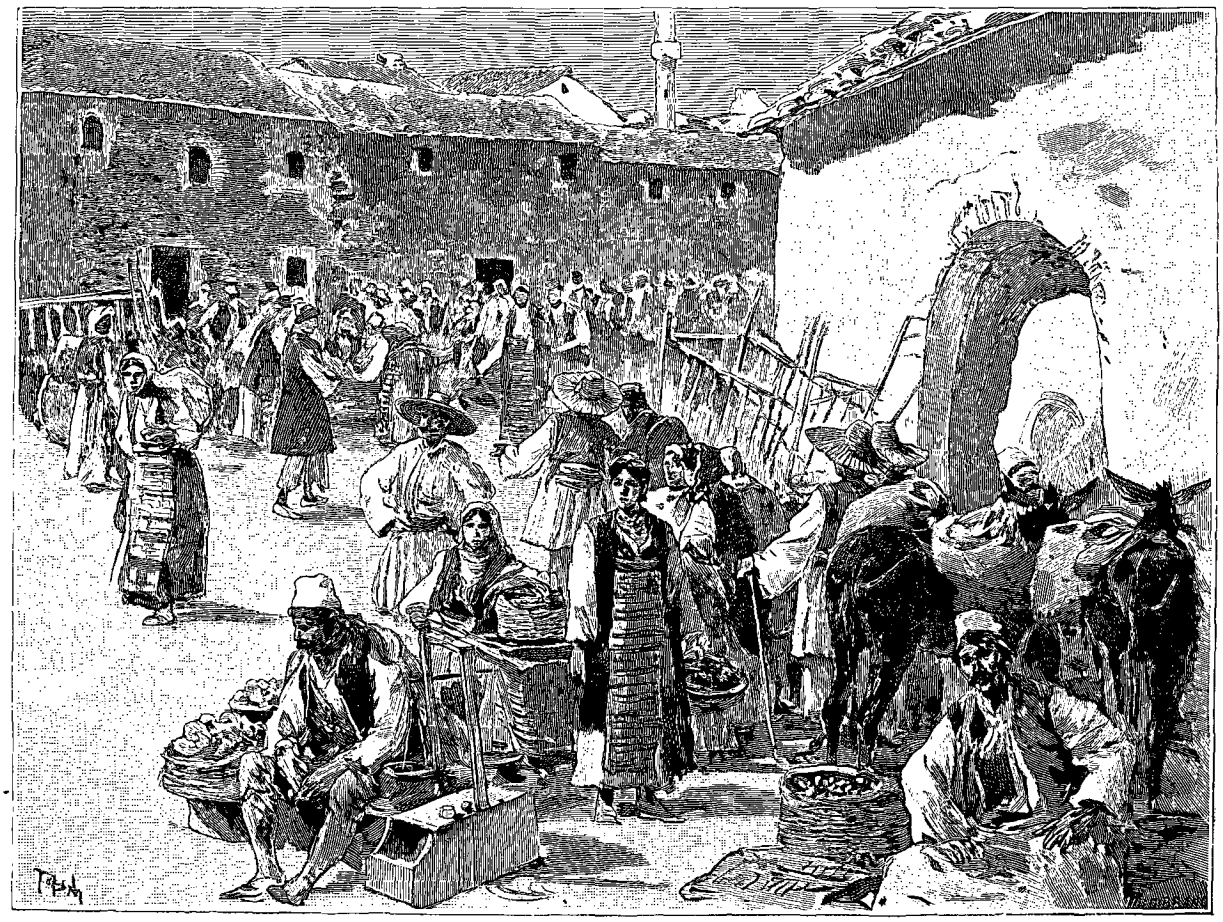
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de belle apparence. C'est l'emplacement de Mélitée. Entre les deux têtes de l'acropole, le monastère d'*Haghia Triada*, par ses murs blancs, anime le paysage sombre. La chapelle du couvent est bâtie sur les murs d'un temple grec et entourée de quatre beaux fauteuils antiques en marbre. Je n'avais pas rencontré de sièges si confortables depuis mon entrée en Thessalie. Sur cette terrasse, en face des chaînons de l'Othrys, notre modeste repas est assaisonné de bonne humeur et de lait caillé. Le sergent et le maître d'école d'Avaritsa avaient, après force compliments, décidé un bon père du couvent à grossir notre troupe. Jugez si l'appétit devait être vaillant et la conscience tranquille : nous avions pour nous la religion, l'école et l'armée.

V

Karditza, Trikkala, les Météores.

On ne nous laisse pas retourner à Dhomoco sans une escorte. Pourquoi ? je ne l'ai jamais su. Les prétendus klephtes qu'on rencontre ont l'air d'innocents pallikares ; il est vrai que beaucoup de pallikares ont l'air de klephtes. Quand nous arrivons sur l'agora de Dhomoco, on fait cercle autour de nous. Avant de descendre de



Marché de Dhomoco (voy. p. 423). — Composition de Tofani, d'après les indications de M. Heuzey et de l'auteur.

cheval, du haut de ces bizarres échafaudages en bois qu'on décore du nom de selles, il nous faut rassurer les oisifs sur le sort de Daoukly. Le lendemain, nous glissons le long des falaises de l'Othrys, sur un sentier bordé de roches : c'est la grande route de *Karditza*. On chemine vers le nord-ouest, toute une longue et monotone journée, à travers les moissons ou sur la chaussée des marais. Quelques pauvres habitants nous saluent, tordus par la fièvre. Au sud-est de Karditza, toute la plaine se gonfle, l'hiver, en un affreux marais, aux limites indécises, le Kolokynthia des anciens ; toute cette misère des mois pluvieux se cache en été sous des fleurs et des moissons.

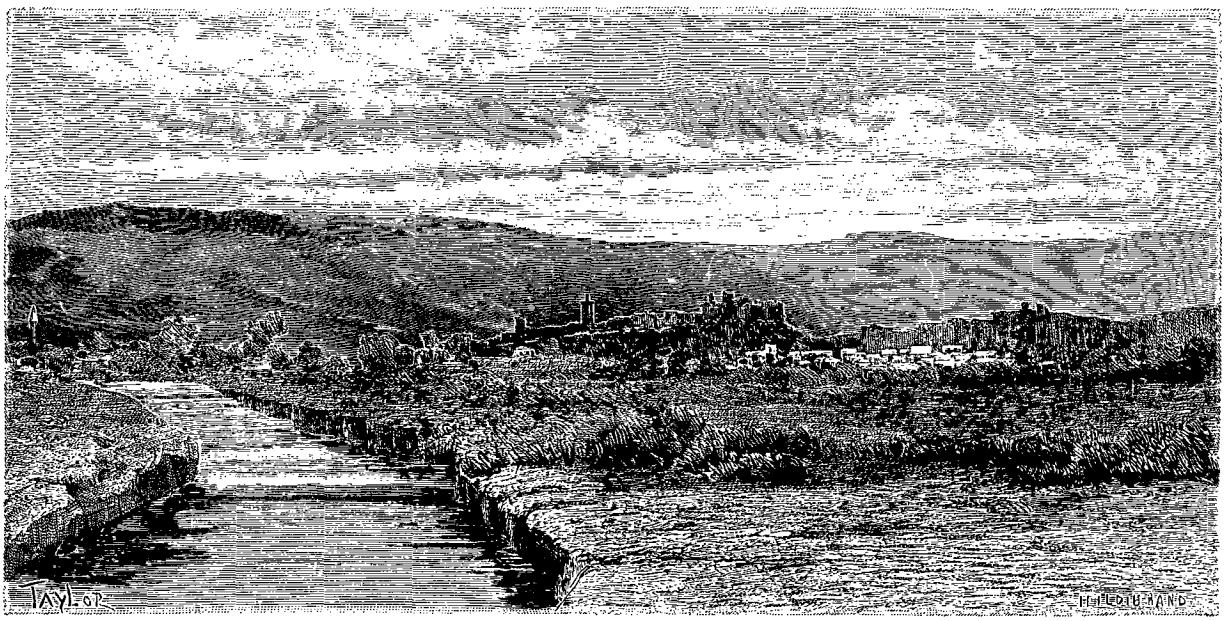
Des bosquets de cotonniers, des cyprès, des champs de tabac, des chemins boueux, des canaux noirs flanqués de mosquées en ruines, annoncent Karditza. La ville, bâtie le long de l'ancien Pamisos, s'est repliée sur elle-même, pendant les derniers temps de la domination musulmane ; dans la plaine, des îlots de maisons délabrées, des faubourgs à demi noyés sous les hautes herbes, attestent l'ancienne splendeur de la cité. On essaye aujourd'hui d'y ramener la vie ; on y trace des quartiers neufs, des rues bordées d'arcades. Malgré tout, Karditza ne compte plus que sept mille habitants, dont beaucoup de Turcs. Comme nous entrons dans la ville à la lueur d'un radieux crépuscule, des feux s'al-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lument dans l'air, au balcon des minarets ; des cris de joie sauvages sortent des maisons; des cigarettes brillent dans la pénombre des échoppes; sur le seuil, des gens accroupis mangent et boivent gloutonnement. C'est que les musulmans fêtent le dernier jour du Ramadan; en disparaissant à l'horizon, le soleil vient d'annoncer la fin du grand carême. Fort avant dans la nuit se prolonge jusqu'à nous l'écho des cris et des querelles, jusqu'au moment où roulent les derniers fidèles, écrasés de lassitude, de sommeil et d'ivresse.

Les campagnes de Karditza nourrissent une superbe race de chevaux, courts, nerveux, au jarret fin, au poil luisant, à la fière encolure. A l'est de la ville, sur la lande, ils paissent en liberté par centaines. Nous visitons le troupeau sous la conduite d'un gros chef d'escadron. Après l'inspection, nous trottons droit à l'est, vers les monts *Agrapha*, où perche la petite ville de *Blazdhu*. Au bas de la falaise s'étend, sur un terrain plat, l'enceinte circulaire de Métropolis. On se heurte à des tombes turques, taillées dans les anciens marbres grecs. Au centre de l'enceinte, le hameau de *Palaeokastro* s'appuie sur les ruines de la citadelle. Pendant que nous examinons les richesses d'un petit musée en plein vent, les femmes du village, demi-voilées, coiffées d'un tronc de cône bleu, se glissent une à une dans l'église, et par la porte restée ouverte nous arrive la bénédiction du papas.

Vers le nord-ouest, les monts Agrapha projettent, au-dessus des plaines marécageuses de Palaeokastro et et de Karditza, un long promontoire abrupt, déchiqueté par les torrents. Sur l'arête du rocher chevauche au soleil la petite ville pittoresque de *Phanari*. Au hameau de *Loxadha*, près d'une fontaine, de joyeux pallikares se joignent aux soldats de notre escorte, et



Trikkala. — Dessin de Taylor, d'après une vue prise sur nature par M. Daumet.

notre caravane s'élève lentement de gradins en gradins, balancée au rythme de mélodies populaires. Entre deux rangées de terrasses et d'échoppes s'allonge la grande rue de Phanari, animée, bruyante, où les mille habitants du bourg se démènent et gesticulent. Un petit château carré, où se tient encore debout une mosquée, est à lui seul un résumé de l'histoire du pays. Musulmans, Byzantins, Romains, tous les peuples envahisseurs y ont laissé quelques pierres. Au nord-ouest, un mur d'aspect rude, mais formé de blocs bien ajustés, rappelle les plus anciens temps de la Grèce. Ce sont des débris de la vieille cité que les poèmes homériques appellent la *rocheuse Ithome*. Le paysage n'a pas dû varier depuis la guerre de Troie : çà et là, sur le fond gris du steppe, des maisons blanches dans de vertes oasis; au nord, arrondie comme un golfe, la haute vallée du Pénée et les écueils des Météores.

Sur le flanc occidental de la falaise de Phanari s'ouvre un charmant vallon que domine le nid d'aigle de *Gràlista* et dont le hameau de *Pyrgo* ferme l'entrée. Au milieu de fortifications du moyen âge, près d'un réservoir, des platanes gigantesques s'accrochent aux fentes des rochers et couvrent la gorge de leur ombre verte. Dans un bloc bizarrement découpé la légende reconnaît le *fauteuil du roi*. De quel roi? l'histoire ne le dit pas; mais ce prince-là avait du goût.

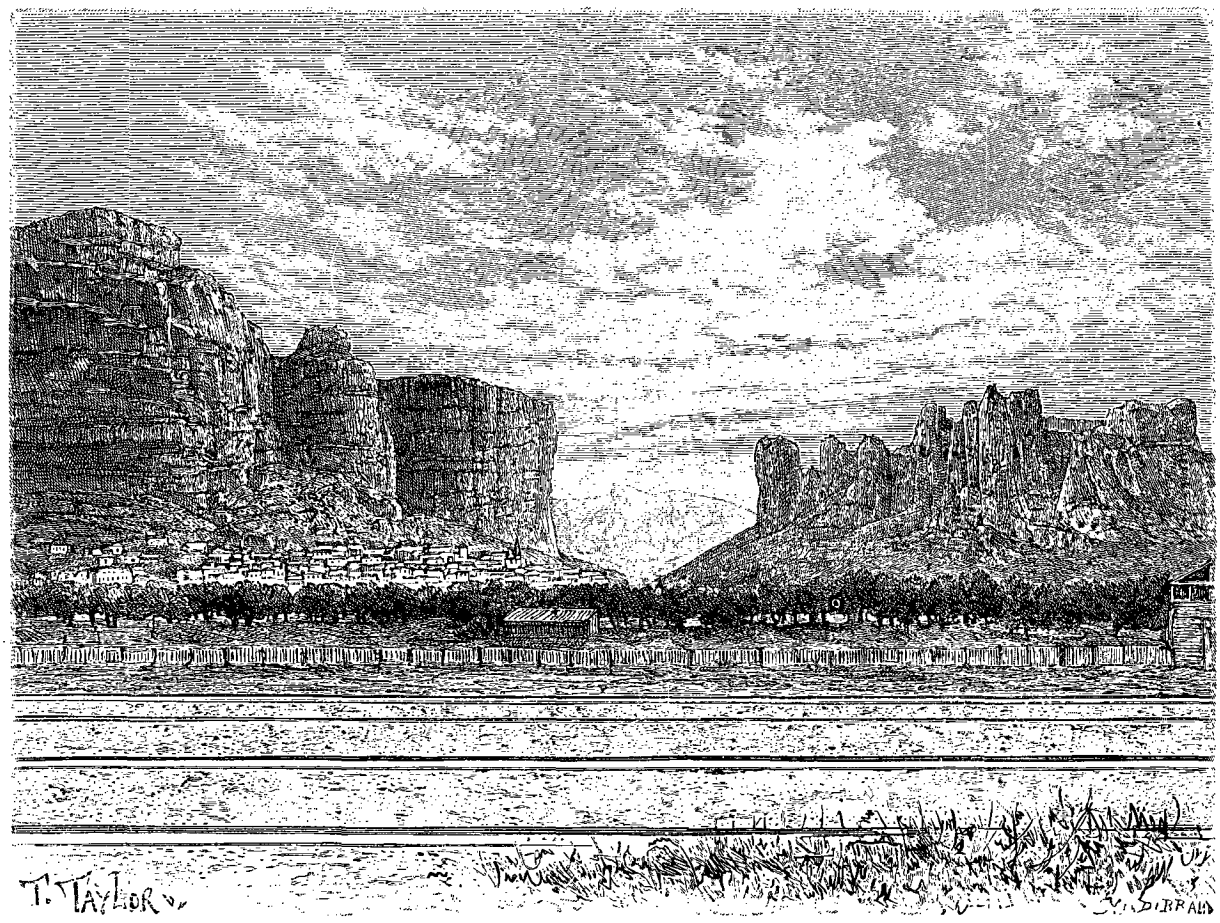
Sortis de la gorge, nous laissons à gauche *Mauromati*, dans une encognure de la montagne; à droite, autour de *Kappa*, une vaste forêt où de grands troncs d'arbres noircis se dressent encore, comme des squelettes. Puis, sur l'autre rive du *Bliouris*, l'ancien Couratios, nous traversons le paisible village de *Gelanthi*. Un kilomètre plus loin, à l'endroit appelé *Episcopi*, un chaînon vert, dont la face est taillée en hémicycle de théâtre, porte les ruines de Gomphi.

Nous approchons des bords du Pénée, qui, venu du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nord, tourne brusquement vers l'est autour de Trikkala. Sur la rive droite du fleuve et dans l'étroite presqu'île que forme à gauche le confluent du *Koumerki*, le sol se hérisse d'impénétrables fourrés. Nous y errons longtemps en lutte contre les broussailles. Enfin des bergers valaques nous indiquent une clairière et un gué du *Salamyrias*, le Pénée moderne. Nous nous guidons sur le château de Trikkala ; et le soir nous trouvons un gîte dans l'*Hôtel de la grande idée*.

La grande idée, tous les amis des Grecs la connaissent, et plus encore leurs ennemis. Aux bords du Pénée, tout bon Hellène rêve de Constantinople et de Sainte-Sophie. Pourtant Trikkala n'a guère perdu sa physionomie de ville musulmane. Sept à huit mosquées dressent encore leurs fins minarets en face des coupoles grecques et du palais épiscopal aux balustrades sculptées. Au centre de la ville, les juifs, groupés autour de leurs synagogues, sont encore maîtres du bazar; le long des ruelles, que protège contre le feu du soleil un dais de vignes grimpantes, ils reçoivent encore le blé, le maïs, le tabac, les cocons de *Metzovo* et de *Janina*. Dans le quartier du nord, les Valaques affluent encore à l'approche de l'hiver. Au nord-ouest, l'ancien château n'a pas changé depuis le temps des Turcs. Le



Vue de Kalabaka (voy. p. 430). — Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Fougères.

long des débris de l'enceinte hellénique, on n'a pas encore réussi à faire revivre la Trikka d'Homère où Strabon admirait le plus beau de tous les temples d'Esculape. Mais d'un belvédère, au sommet de l'acropole, on contemple toujours un merveilleux spectacle, toute la haute Thessalie de *Kalabaka* à *Pharsale*. Si de là on descend le soir sous les frais ombrages du Léthé, on peut, à côté d'un gros Turc ventru, se laisser bercer au rythme d'airs connus : c'est la *Fille de madame Angot*, chantée par une troupe d'Autrichiennes.

De Trikkala nous remontons dans la haute vallée du Pénée, attirés par le renom des *Météores*. La plaine se resserre entre les rochers du mont *Ardami* et les collines basses qui voilent à l'ouest les hautes chaînes du Pinde. Partout sur notre passage les citoyens se pressent haletants. C'est qu'un ex-député de la région, invalidé par la Chambre athénienne, parade au milieu de nous. C'était jour de marché à Trikkala : sur la place il a loué une bande de chevaux pour ramener ses électeurs. Le cortège s'est grossi de rue en rue, de ferme en ferme. Je chevauche malgré moi à la place d'honneur, à la gauche du député. Derrière nous caracolent cent pallikares. Et voilà comment j'ai fait en Thessalie, bien innocemment, une tournée électorale. Il a fallu s'arrêter vingt fois : nous avons salué, écouté, bu, écrit, promis, harangué surtout, harangué les élec-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teurs, qu'on appelle là-bas *mes enfants*, et qu'on traite comme tels. Nous avons pu ramener quelques récalcitrants; ailleurs on a sifflé, on a fermé les portes, on a menacé. Vers le soir je salue mon complice et cherche à gagner *Kalabaka*, flanqué de deux casaques rouges, deux gendarmes qu'on m'a donnés pour escorte et dont j'eus fort à me louer; l'un d'eux cependant a été, deux mois plus tard, condamné à mort, pour brigandage; ce qui fait douter ou de la justice ou des gendarmes : à qui se fier désormais?

La nuit nous surprend sur le sentier de Kalabaka; nous errons longtemps, entre le Pénée et la ville, sur une pente embarrassée de fourrés marécageux et de bois de mûriers. Un fonctionnaire, en longue chemise de sieste, nous aperçoit de sa terrasse et nous reçoit dans sa maison, avec beaucoup de dignité; mais, hélas! sa dignité l'abandonna trois jours après; à notre départ il tendit la main, à côté de ses valets.

Kalabaka est appuyée aux rochers, dans une forte position. Les ruelles pittoresques, les rampes glissantes, les fontaines en ruines, les balcons branlants, les terrasses éventrées, l'étrange contraste des monuments de divers siècles, un air de misère et d'abandon avec une fierté de reine déchue, tous ces aspects de Kalabaka font songer souvent aux bourgades de la Toscane. Des murailles helléniques massives, des tombeaux cachés dans les vignes, des inscriptions, des sculptures encastrées dans la paroi des églises, tout cela reporte l'imagination du touriste aux temps de la Grèce classique; la ville s'appelait alors Æginion. Plus tard, sous le nom de Stagi, elle devint le siège d'un grand archevêché. La moderne Kalabaka conserve encore sa vieille cathédrale, bâtie vers 1300 par l'empereur Andronicos Paléologue. Mais l'ancien archevêché s'est resserré en un petit évêché dépendant de Larissa, et le palais métropolitain est réduit à une pauvre habitation qui fait peine à voir. Près de là, dans une école musulmane, les petits Turcs, accroupis, répètent en chœur les versets du Koran.

Sur un pic isolé, séparé du plateau par une crevasse que l'on traverse sur les poutres vermoulues d'un pont de bois, se profilent les élégantes coupoles du couvent de *Saint-Étienne*, le plus riche de la région. A l'ouest, au milieu de la falaise, s'ouvre un profond ravin, où le hameau de *Castraki* se cache dans les mûriers, les orangers et les lauriers-roses. Plus avant dans la gorge, des cônes, des aiguilles, des prismes de granit portent des ruines inaccessibles. Des vingt monastères où un peuple de moines priait Dieu à la barbe des envahisseurs ou des brigands de la plaine, la plupart sont aujourd'hui déserts; les pieux solitaires sont morts là-haut, entre ciel et terre, et l'on ne saurait même aller troubler leur cendre. La république aérienne ne compte plus cinquante citoyens, en sept monastères. A *Haghia-Trias*, des moines valaques consentent à nous hisser dans leur filet, mais nous ne pouvons converser avec eux qu'en mauvais latin. Enfin, à travers les broussailles du ravin, on arrive au bas du *Météoron*. Cent mètres plus haut, sur une plate-forme qui surplombe, s'avancent deux toques noires, avec lesquelles on parlemente, couché sur le sol. Deux poutres en croix tournent sur un pivot; d'une poulie pend une grosse corde, un crochet, un filet. On s'asseoit sur une couverture, à la turque; la poulie crie là-haut, et l'on s'élève peu à peu, mollement balancé contre la paroi du roc. L'horizon s'agrandit, les voix de la terre arrivent affaiblies; au-dessus des fourrés on entrevoit la gorge sauvage de Castraki; çà et là, sur leurs trônes de granit, les vieux couvents, tout l'étrange domaine des solitaires. Enfin les moines tirent à eux le filet et l'on prend pied. Du bord de la plate-forme reluit au soleil un décor fantastique, toute la haute vallée du Pénée, Trikkala, Karditza, la plaine semée d'oasis et de villages, les noirs sommets du Pinde et les défilés d'Albanie, la muraille de l'Othrys et le plateau déchiqueté des Cynoscéphales. Autour de nous, les imposantes galeries du monastère, une belle église à coupoles tout ornée de peintures, le réfectoire des moines, le dortoir, un petit jardin fouetté par le vent, la bibliothèque et le trésor, riches en manuscrits, en bois sculptés, en ivoires byzantins, en vases ciselés. Le prieur, philosophe à sa manière, nous fait servir un bon repas, ne voulant pas fêter son carême à nos dépens. Il s'assied en face de moi au bord de l'abîme et m'accable de questions sur le monde des vivants, qu'il ne connaît plus guère. Tout à coup, me regardant bien en face : « Es-tu pour ou contre Gambetta? »

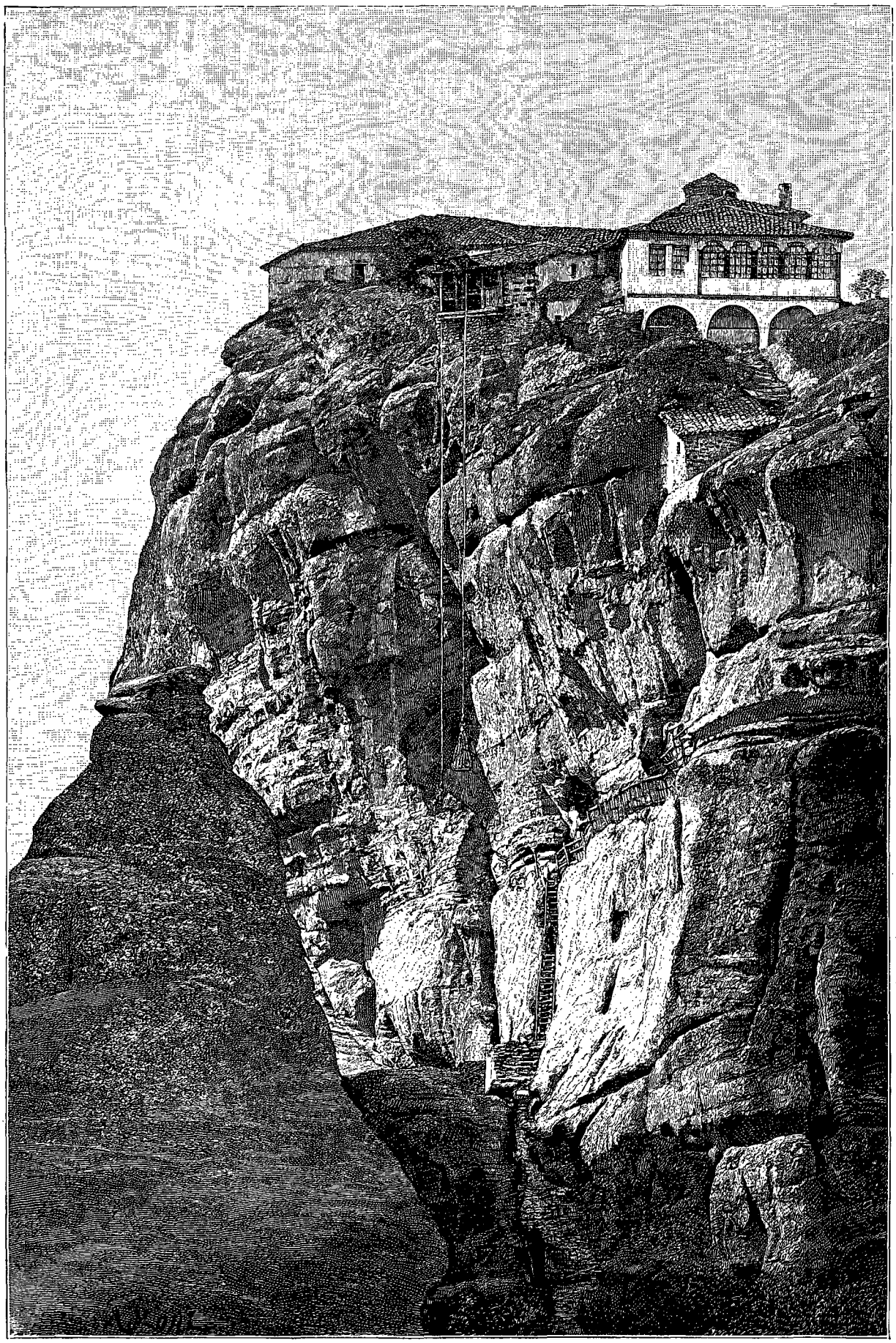
VI

La vallée du Pénée. — Larissa et Phères.

Entre Trikkala et Larissa, de l'ouest à l'est, s'allonge, avec une monotonie désespérante, la vallée du Trikkalinos, puis celle du Pénée, bordée de marécages d'un vert maladif, où la fièvre règne en souveraine. Au delà des pauvres villages de *Boulounista* et de *Kourbali*, on visite, à l'endroit appelé *Palaeo-Ghardiki*, les ruines de Pelinnaeon. On suit à l'ouest le tracé d'une grande rue antique. On parcourt du regard, sur la pente méridionale de la colline, la muraille d'enceinte, conservée à une hauteur de trois à quatre mètres. D'une église byzantine, qui couronne l'acropole, on voit s'animer sous le soleil du matin toute la plaine thessalienne, jusque-là engourdie de brume. Derrière nous, un profond abîme aux eaux noires isole l'acropole des montagnes du nord; une ville, dit la légende, a disparu dans ce gouffre, à la suite d'une secousse du sol.

Le désert et le marais étendent leur voile sombre sur une région jadis populeuse. De *Neokhori* on aperçoit, près du Pénée, une tour byzantine, enveloppée de murs helléniques, qui garde l'emplacement de l'ancienne Pharcadon. Plus loin, sur la rive droite du fleuve, le long du mont *Dobrudza*, brillent les ruines de Peiresiae et de Limnaeon. Enfin, dans un hémicycle de collines, le bourg de *Zarko* montre ses maisons de granit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

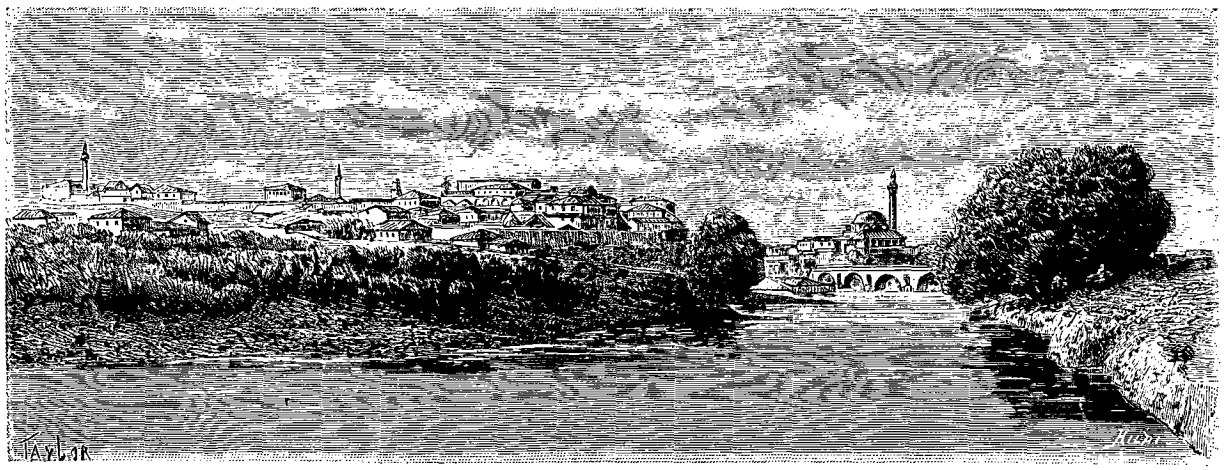


Monastère de Haghia-Trias. — Gravure de Kohl, d'après une photographie communiquée par M. Haussoullier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A travers les cotonniers on gagne la petite ville, où l'intendant de Cristak-effendi nous offre l'hospitalité. A l'entrée de la cour montent la garde deux soldats de pierre; ce sont des statues romaines, trouvées près de là dans le sol de l'antique Phaestos. Une étrange calèche turque à velours écarlate nous emporte à toute vitesse à travers champs et rocs, laisse à droite les ruines d'Atrax à *Alifaka*, puis le hameau de *Koutzokero*, enfin s'engage dans un défilé pittoresque, étranglé entre les falaises de *Tournavo* et les Cynoscéphales. Au bout de la gorge, le paysage se transforme comme par un coup de théâtre. A l'horizon grandit le cône boisé de l'Ossa, et, plus au sud, les masses confuses du Pélion. Au nord, le gigantesque Olympe, boisé en bas, couronné de rocs aux teintes pâles, noircit de son ombre le vallon de Tempé. Au milieu de la plaine blanche, les jardins et les vignes dessinent une grande corbeille de verdure, d'où s'élancent les vingt-sept minarets de *Larissa*.

Des villas, des vergers, de grands faubourgs entourent la cité, comme il convient à une capitale. On passe le Pénée sur un large pont de neuf arches; en aval, voici le palais de l'évêque et l'église métropolitaine enveloppés d'une haute muraille. Larissa fut longtemps pour les Turcs un des principaux centres de domination dans la péninsule des Balkans. La cité, très populeuse autrefois, n'a cessé de décroître depuis un siècle. Après le traité de Berlin, beaucoup de Turcs ont émigré en Asie-Mineure. Aujourd'hui les Grecs, groupés surtout autour du bazar, se répandent dans les quartiers neufs; la plupart des antiquités, qu'on peut voir dans la cour du gymnase, à l'hôtel *Bambakas*, dans les ruines du théâtre et la grande caserne, ont été mises au jour par les travaux récents et attestent l'activité des



Larissa. — Dessin de Taylor, d'après une vue prise sur nature par M. Daumet.

nouveaux maîtres. Pourtant Larissa conserve une physionomie musulmane. Et les Grecs ont beau se démener autour d'eux, les Turcs sommeillent, comme autrefois, à l'ombre de leurs mosquées branlantes, pendant que la chaleur tombe lourde sur un sol desséché.

La route de Phères et de Volo se dirige vers le sud-ouest, à égale distance des Cynoscéphales et des marais du *Karaïtsar*, moitié bus par l'été.

En face du lac Bœbéis (aujourd'hui le *Limni-Karla*), on quitte le chemin de Volo pour escalader à droite les rampes de *Velestino*, l'ancienne Phères. Au milieu des bosquets et des frais jardins, qui s'étendent loin dans la plaine, vivent encore trois cents familles turques. Mais, depuis l'annexion, de nouveaux colons viennent chaque année reculer les limites du *Warusi* ou quartier grec. Au centre du bourg, sous les platanes d'une large esplanade, devant une mosquée, jaillit la fontaine principale, la célèbre Hypereia. Un ruisseau se forme aussitôt, écume plus bas sous les roues des moulins, et arrose ces belles plantations d'ormes et de peupliers, ces vergers, ces potagers, dont Polybe a vanté la richesse. L'acropole occupait au nord un plateau, dominé par deux mamelons et protégé par le lit d'un torrent : c'est aujourd'hui le quartier des Valaques.

De Velestino on descend à l'est par des gorges, entre les rochers qui cachent Thèbes de Phthie et les torrents qui roulent à gauche vers le lac Bœbéis. Après le hameau d'*Haghios Georgios*, la pente se précipite sur un chemin raviné. Le soir anime de tons chauds les horizons du golfe de Volo. Déjà la mer, le rocher de Pagases, les jardins de Volo sont noyés d'ombre. Les derniers rayons glissent par les fentes de l'Othrys jusqu'aux flancs du Pélion, découpent hardiment le rude profil des rocs de Trikheri et jettent un réseau d'or sur les vergers de Miliès.

Paul MONCEAUX.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1887

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

L'exploration française en 1887. — I. Extension de l'influence française dans le Soudan occidental. La canonnière *Niger* à Kabara et Koramé (Timbouctou). — Prochaine campagne de la canonnière *Mage*. — II. Résultats géographiques de la dernière campagne du colonel Galliéni, commandant supérieur du Soudan français. La mission du Ouassoulou et le capitaine Péroz. Renseignements recueillis. — III. MM. Fortin et Lefort dans le Bondou et le Niéri. MM. Tautain et Quiquandon dans le Tiali et le Bambouk. Le lieutenant Reichemberg sur la haute Falémé. Le capitaine Oberdorf dans le Niokolo, etc. Détails nouveaux sur ces pays et levés topographiques. — IV. M. C. Soller au Maroc. M. C. Douls dans le Sahara occidental. — V. Récentes explorations des grands tributaires du Congo. MM. Grenfell et Mense déterminent le cours inférieur du Qwango. — VI. L'Oubangui est-il le cours inférieur de la rivière Ouellé? Exploration du capitaine van Gèle jusqu'aux rapides de Zongo. Sa tentative pour atteindre l'Ouellé en remontant l'Itimbiri. — VII. L'expédition de Stanley au secours d'Emin Pacha et du capitaine Casati. Le camp de Yambouya au pied des chutes de l'Arouhouimi. Dernières nouvelles de l'expédition. — VIII. Seconde traversée de l'Afrique équatoriale par le lieutenant Wissmann. — IX. MM. Bonvalot, Capus et Pepin traversent le Pamir. Le Taldik et le Kysyl-Art. Le Kara-Koul et le Rang-Koul. Difficultés avec les Chinois. Les voyageurs retenus prisonniers par le khan de Tchitral. — X. Le chemin de fer à travers la Sibérie jusqu'à la mer du Japon. — XI. La province péruvienne de l'Amazone. — XII. Traversée des Andes et voyage de M. Olivier Ordinaire dans la région amazonienne. — XIII. Explorations de M. Marcel Monnier sur le haut Marañon et le rio Pastaza. — XIV. Découverte des sources de l'Orénoque par M. Chaffanjon. — XV. Reconnaissances et découvertes du capitaine Strachan sur les côtes de la Nouvelle-Guinée hollandaise. — XVI. M. Théodore Bevan et la découverte des rivières Philp, Stanhope et Jubilee, dans la Nouvelle-Guinée anglaise. — XVII. Ascension des monts Owen Stanley par MM. Hartmann et Hunter.

Depuis le semestre dernier, une canonnière française, descendant le Niger à partir du poste de Bammakou, est arrivée sans lutte, pacifiquement, à Kabara, le port de Timbouctou.

Cette ville n'a plus son grand commerce, sa grande population d'autrefois; mais, bien déchue comme métropole commerciale du Soudan occidental, elle demeurait encore enveloppée d'un prestige légendaire: elle était restée — comme dans l'antiquité les sources du Nil — l'objectif dangereux et désiré des explorateurs. Soixante ans après la visite de René Caillié, s'est accompli un événement qui achèvera de rompre le charme et sera le point de départ d'une ère nouvelle pour la géographie du Soudan occidental.

Le lieutenant-colonel Galliéni aura eu l'honneur de mettre un couronnement à la grande œuvre du général Faidherbe et du colonel Borgnis-Desbordes. Nous pouvons compter que cet officier, dont les larges vues sont servies par une énergie qui ne le cède en rien à celle de ses devanciers, marquera d'un progrès nouveau la nouvelle campagne qu'il dirige dans les vallées du haut Sénégal, de la Falémé et du Niger.

— Dans l'Asie centrale, sur un terrain réservé en général à l'activité exploratrice des Russes et des Anglais, trois Français ont mené à fin une entreprise, pénible et périlleuse entre toutes. MM. Bonvalot, Capus et Pépin ont franchi, du nord au sud, le colossal plateau de Pamir, l'une des régions les plus élevées, les plus âpres, les plus sauvages et les plus inhospitalières du globe. A travers des entassements de massifs, des cols perdus dans les nues, d'immenses plateaux dénudés, en gravissant sur d'étroites corniches des pentes vertigineuses pour redescendre dans des vallées tortueuses et profondes, ils ont passé du territoire russe de l'Alaï au territoire anglais de Gilghit. Ce voyage, accompli au cœur de l'hiver, par une neige épaisse et un froid intense, dut, en certains moments, ressembler à un voyage aux régions polaires.

— A ces deux faits géographiques, si nous ajoutons que M. J. Chaffanjon, dont il a été question dans la précédente revue, a achevé la reconnaissance des sources de l'Orénoque, où aucun voyageur n'était arrivé avant lui, que M. Charles Soller nous a rapporté du Maroc d'utiles informations, et que M. Camille Douls a parcouru les territoires à peine visités des Maures du Sahara occidental, nous pourrons affirmer que l'année 1887 a été des plus honorables pour l'exploration française.

I

La revue du précédent semestre a mentionné déjà l'extension considérable que, grâce à la campagne si habilement conduite par le lieutenant-colonel Galliéni, l'influence française a prise dans ces derniers temps sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les bords du Sénégal et dans le bassin du haut Niger. A part quelques enclaves anglaises et portugaises, les possessions et protectorats français couvrent aujourd'hui, dans cette partie de l'Afrique, une immense étendue entre la limite méridionale du Sahara et ces fameux monts de Kong qui sont censés séparer le vaste bassin du haut Niger de l'étroit versant de la côte de Guinée. La canonnière *Niger*, sous les ordres du commandant Caron, dont nous avions annoncé le départ pour Timbouctou, a heureusement accompli son voyage. Elle est parvenue jusqu'à Kabara et à Koramé, les ports et chantiers de la métropole du Soudan occidental; malgré les difficultés que suscitaient Tidjani, le souverain actuel du Maéina, et les Touareg, qui se considèrent comme les maîtres de Timbouctou, le commandant Caron a pu visiter cette ville et s'entendre avec les notables. Une autre canonnière, portant le nom de *Mage* (en souvenir de l'explorateur français), est destinée à remonter les grands affluents du haut Niger, dont quelques-uns ont un développement plus considérable que le Dhioliba lui-même. Il y a là un vaste champ ouvert à la géographie, car ces cours d'eau viennent de régions entièrement inexplorées.

II

Outre son rôle politique, la campagne du colonel Galliéni aura une importance géographique considérable, car des officiers distingués, détachés en mission de divers côtés, ont procédé à la reconnaissance topographique des pays récemment conquis ou soumis à notre protectorat.

Au nombre de ces missions, il faut citer celle du Ouassoulou, qui a été dirigée par le capitaine Péroz.

Le Ouassoulou n'était, pour ainsi dire, connu que de nom; car, sauf les quelques détails fournis par René Caillié, qui l'a traversé en 1827, il n'avait plus été visité par aucun Européen. Le Ouassoulou proprement dit est situé au sud du haut Niger, dans le bassin supérieur des grands tributaires de ce fleuve; mais, dans ces dernières années, il a englobé successivement tous les territoires et royaumes environnants. Aujourd'hui cet empire, fondé par Samory, est placé sous le protectorat français.

La mission du Ouassoulou, composée du capitaine Péroz, du sous-lieutenant Plat et du docteur Fras, médecin de la marine, se mit en route le 5 décembre 1886. Elle était précédée du prince nègre Karamoko, fils de Samory, que l'on a pu voir à Paris l'année dernière. Après avoir passé à Kankan, sur le Milo (déjà visité par René Caillié, en 1827, et par le sous-lieutenant indigène Alakamessa, en 1881), elle se dirigea sur Bissandougou, dont Samory avait fait sa capitale. Avec le village voisin et l'entourage de l'almany, cette localité compte environ 3000 habitants. La réception fut très cordiale, mais ce ne fut pas sans efforts diplomatiques que le capitaine Péroz put amener l'orgueilleux Samory à céder à la France ses provinces de la rive gauche du Tankisso et du Dhioliba, et à placer le reste de ses États sous le protectorat français. Un poste militaire qui va être construit à Siguiri (au confluent du Tankisso et du Dhioliba) donnera à ces concessions plus de poids que n'en auraient eu peut-être les promesses de l'almany.

III

D'autres missions ont eu pour tâche de reconnaître les territoires les plus rapprochés de nos anciennes possessions sénégalaises.

Ainsi, MM. Fortin et Lefort ont été chargés du levé topographique du Bondou et du Niéri, entre le fleuve Sénégal, la rivière Falémé et la haute Gambie. M. Quiquandon, attaché à la mission du docteur Tautain, a dressé la carte du Tiali et du Bambouk septentrional, et a recueilli de nombreuses données géographiques et ethnographiques sur ces pays. Le Bambouk, en particulier, n'a jamais formé un État unique; c'est une confédération qui comprend le Niagala, le Makana, le Niambia, le Tambaoura, le Kilé, le Kamana, le Diébédougou, le Bambougou et le Barinta. Le lieutenant Reichemberg, de son côté, visitait la haute Falémé, le Konkadougou, le Bafing et le Bambougou, et rapportait des notices fort intéressantes sur les confédérations malinkées au sud du Bambouk. Enfin, le capitaine Oberdorf fut envoyé dans le Niokolo, le Dialonkadougou et le Dinguiray, à travers une région qui, en majeure partie, n'avait jamais été visitée par des Européens. Cet officier a dressé une carte des cours supérieurs de la Gambie, de la Falémé et du Bafing. Il a en outre déterminé l'origine de la rivière Falémé, qui prend sa source dans le Koï, et non dans le Timbo, comme on l'avait supposé jusqu'à ce jour.

IV

Bien qu'il ait parcouru un terrain où l'avaient précédé d'autres voyageurs, M. Charles Soller n'en a pas moins servi la géographie en recueillant au Maroc d'utiles informations. Le champ de son parcours est compris dans un triangle formé par la côte, d'Asfi à Agâder-n-Ighîr, et la province d'Entifa. Il a notamment effectué un levé du cours du Tensift depuis son embouchure jusqu'à la ville de Merâkech (Maroc), et il a déterminé la position de la source de ce fleuve à Râs El'Aïn. Rayonnant autour de la ville de Maroc, il est allé, du côté du nord-ouest, à Saharidj et Soûq El-Thelâta, du côté de l'ouest, au pays des Oudâya. Après avoir accompagné jusqu'à Dernat l'armée du sultan, il s'est décidé à voyager seul afin de visiter les montagnes. Il a pu parcourir ainsi les pieds occidentaux du Djebel Guelâwi, et relever une partie de l'Atlas qui paraît nouvelle. Malheureusement il a été empêché par la force de gagner les versants méridionaux de la grande chaîne.

Après avoir accompli ces voyages, M. Soller a visité, par mer, la côte du Sahara, le cap Djoubi, le Rio do Ouro, le cap Blanc et des îles situées plus au sud.

Qui n'a lu en quelque vieux livre les tribulations de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chrétiens faits prisonniers par les corsaires sur les côtes barbaresques ? Le récit de l'aventureux voyage de M. Camille Douls semble nous ramener à ces temps-là. Le voyageur, n'ayant pu pénétrer à l'intérieur du Maroc par le nord, avait réussi à se faire débarquer seul, avec un mince bagage, au cap Garnet, sur la partie de côte qui s'étend du Sénégal au Maroc. Il se trouvait là au milieu de Maures nomades extrêmement fanatiques, et c'est par une sorte de miracle qu'il a revu la France. La qualité de musulman qu'il s'attribuait inspirait des doutes sérieux aux indigènes, qui dès la première rencontre manifestèrent l'intention de le massacrer. L'intervention d'un grand personnage le sauva non sans peine, et pour cette fois, mais les méfiances ne désarmèrent pas. M. Douls fut conduit auprès du chef des nomades, le chérif Moulainine, qui le déclara bon musulman. Ce haut témoignage, confirmé par un fidèle éprouvé qui reconnut en M. Douls un Turc, mit dès lors le voyageur en sûreté ; il put parcourir ainsi, en nomade, avec les Maures, une contrée que Bou el-Moghdad en 1860-1861, le Français Panet vers la même époque, avaient seulement traversée du sud au nord. Il s'est avancé, du côté de l'est, jusqu'à la limite d'El-Djouf ou grande dépression saharienne ; remontant au nord, il a regagné la côte et l'a longée jusqu'au bassin de fleuve appelé Sâguiet El-Hamra, dont il releva une grande partie. Il s'avance dans l'est jusqu'à l'oasis et à la ville de Fendouf, vues par le rabbin Mardochée en 1858 et plus récemment par le voyageur autrichien O. Lenz. A travers le pays des Ketoua et le Tekna il revient au cap Djoûbi et atteint enfin Maroc par le Sous et l'Atlas. A Maroc recommencent pour lui les dangers qui avaient marqué le début du voyage ; arrêté comme espion, il est mis aux fers et ne doit qu'à une circonstance fortuite d'être mis en liberté, sur les instances de M. Kerby Green, ministre d'Angleterre au Maroc.

M. Douls a réuni, au cours de ces voyages, un grand nombre d'informations importantes sur la géographie du Sahara occidental, et les géographes attendront avec impatience la publication de son récit.

V

Le révérend George Grenfell et le docteur Mense ont eu le mérite incontestable de déterminer enfin, d'une façon précise, le cours inférieur du Qwango. On se souvient peut-être qu'en 1880 le major von Mechow descendit cette rivière jusqu'aux rapides de Kingoundji, situés sous 5° 5′ de latitude méridionale. Le mauvais vouloir des indigènes l'obligea d'interrompre en ce point le laborieux et admirable travail cartographique qu'il avait entrepris. Cinq ans plus tard, M. Massari, lieutenant de vaisseau de la marine italienne, au service de l'État libre du Congo, reçut la mission de compléter l'exploration du Qwango, en remontant cette rivière jusqu'au point où le major von Mechow l'avait descendue. Vers la fin de 1885, le docteur Büttner, voulant combler la lacune qui existait encore dans notre connaissance du cours de la rivière, entre le point où l'avait laissée le major von Mechow et celui que le lieutenant Massari disait avoir atteint, suivit à pied la rive du Qwango depuis les rapides de Kingoundji jusque par 4° 30′ de latitude sud. A sa grande surprise, il dut constater que la rivière, au lieu de continuer à courir vers le nord, inclinait toujours davantage à l'est et semblait devoir s'aller déverser directement dans le Congo près de Stanley Pool. Le fait parut si étonnant, qu'on se prit à douter que le docteur Büttner eût bien vu. Pendant une année entière, l'incertitude plana sur cette question. Enfin, au mois de décembre 1886, le révérend Grenfell, accompagné du docteur Mense, après s'être assuré qu'aucune rivière importante ne débouchait sur la rive gauche du Congo, entre Stanley Pool et Kwamouth, atteignit avec son petit steamer, le *Peace*, le delta par lequel le Qwango se jette dans le Kassaï. S'engageant alors dans le bras occidental du delta et pénétrant dans la rivière, les explorateurs ne tardèrent pas à découvrir qu'elle reçoit de droite un affluent, auquel les indigènes donnent le nom de Djouma. Plus haut (par environ 3° 45′ de latitude sud), le Qwango reçoit de droite un autre affluent, qui est probablement le Ouambo (Wambo), dont ont parlé les explorateurs Kund et Tappenbeck. A partir de ce point, le Qwango décrit une grande courbe vers l'ouest, qui le rapproche du Congo et raccorde son cours avec le tracé du docteur Büttner. Le parcours entier a été reconnu par MM. Grenfell et Mense, qui, après avoir franchi tous les méandres de la rivière, parvinrent enfin aux rapides de Kingoundji, dont la description concorde exactement avec ce qu'en avait dit le major von Mechow.

VI

Un autre tributaire du Congo dont l'exploration est du plus grand intérêt, c'est l'Oubangui. Non seulement cette rivière marque, d'après les conventions récentes, la frontière entre le Congo français et le Congo belge, mais elle serait, suivant une certaine hypothèse, le cours inférieur de la rivière Ouellé, qui a ses sources non loin de l'endroit où le haut Nil sort du lac Albert Nyanza et qui, dans sa course vers l'ouest, arrose le pays des Niam-Niams ou Zandèh. Malheureusement personne n'a, dans ces derniers temps, remonté l'Oubangui au delà du point qu'avait atteint le révérend Grenfell en 1885, et personne non plus n'a descendu l'Ouellé plus bas que la partie connue d'après les renseignements qu'a rapportés le docteur Junker.

Une tentative très méritoire a été faite par le capitaine van Gèle, vers la fin de l'année 1886. Chargé par le gouvernement de l'État libre du Congo d'explorer l'Oubangui et d'en reconnaître les affluents, il remonta cette rivière jusqu'aux rapides de Zongo, situés sous 4° 10′ de latitude nord, 19° 6′ de longitude est de Greenwich (16° 66′ est de Paris). C'était à l'époque des hautes eaux ; son petit steamer, le *Henry Reed*, ne pouvait pas lutter contre la violence du courant ; tandis que le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

révérend Grenfell, avec le *Peace*, étant venu à l'époque où les eaux sont basses, avait pu franchir cet obstacle et remonter un peu plus haut, jusqu'en un point où son vapeur s'échoua. Les cartes données par les deux explorateurs diffèrent un peu dans les détails; mais elles s'accordent en un point : c'est que, jusqu'aux rapides de Zongo, l'Oubangui ne reçoit, ni de droite ni de gauche, aucun tributaire important. S'il est le cours inférieur de la rivière Ouellé, c'est donc en amont des rapides de Zongo qu'il faut chercher le raccordement.

Le capitaine van Gèle, devançant les instructions qui lui étaient envoyées, a fait en juillet dernier une tentative pour gagner le cours de l'Ouellé par l'Itimbiri, qui s'en rapproche considérablement. Cet affluent du Congo avait déjà été remonté en 1885 par le révérend Grenfell jusqu'aux chutes de Loubi (par 2° 50′ de latitude nord et 21° 10′ de longitude est de Paris); M. van Gèle avait l'intention d'établir un poste près de ces chutes et de s'avancer ensuite à l'intérieur jusqu'à la rencontre de l'Ouellé, dont il aurait suivi le cours vers l'ouest. Mais il trouva le pays si dénué de ressources, qu'il dut reculer devant l'impossibilité de s'engager dans une forêt impénétrable sans aucun moyen de se ravitailler. On apprendra avec plaisir qu'il ne s'est pas laissé décourager, et qu'après être redescendu à Boma pour y prendre de nouvelles instructions, il est reparti de Léopoldville, à la fin de septembre 1887, à bord de l'*En-Avant* pour renouveler sa tentative.

VII

La précédente revue avait laissé à son départ de Léopoldville l'expédition de Stanley au secours d'Emin Pacha et du capitaine Casati. Elle en était partie le 30 avril, ou plutôt le 1er mai 1887. Le 16 juin, la flottille arrivait au confluent de l'Arouhouimi, après quelques incidents insignifiants. On sait que Stanley avait choisi la voie de l'Arouhouimi, comme devant le conduire le plus sûrement vers Ouadelaï, où l'on supposait qu'Emin Pacha et Casati étaient bloqués et en quelque sorte prisonniers. L'Arouhouimi, en effet, que Stanley avait déjà remonté en 1883 jusqu'aux rapides de Yambouya, offre une voie fluviale qui paraît s'étendre assez loin dans la direction voulue, et qui, navigable peut-être au-dessus des chutes, doit ouvrir un chemin relativement facile. Le 18 juin, l'expédition jeta l'ancre devant le village de Yambouya, dont les habitants, effrayés par les sifflets stridents des vapeurs, prirent la fuite en emportant tout ce qu'ils possédaient. Un emplacement convenable fut choisi pour y construire un camp retranché, et chacun se mit immédiatement à la besogne. Stanley n'attendait plus, pour se mettre en route vers l'intérieur, que le retour du major Barttelot, qui avait accompagné Tippo-Tip aux Stanley Falls, et auquel il voulait confier le commandement du poste de Yambouya. Aussitôt que le major eut rejoint l'expédition, Stanley partit avec une partie de ses compagnons et 480 hommes. Il emportait une baleinière en acier, démontée, qui devait lui permettre d'utiliser la voie fluviale et de naviguer sur le lac Albert. En amont des rapides de Yambouya, l'Arouhouimi redevenant navigable, la baleinière y fut lancée et l'on construisit à la hâte quelques radeaux. La contrée, jusqu'alors inconnue, à travers laquelle s'avançait l'expédition, est très habitée. On y rencontre de nombreux villages entourés de plantations; les habitants se montrèrent pacifiques, et l'expédition trouva des vivres en abondance.

Les dernières nouvelles directes sont du 12 juillet. Stanley écrivait que tout allait bien. Il continuait à remonter l'Arouhouimi, se dirigeant vers le pays des Mabodés, et comptait arriver vers le 22 juillet à la résidence du chef Sanga, auprès duquel le docteur Yunker a trouvé autrefois un bon accueil. Le bruit de cette expédition qui s'avance en forces s'est répandu dans le pays, et y éveille des sentiments très divers. Chacun se demande si, après avoir secouru Emin Pacha et Casati, elle considérera sa mission comme remplie, ou si, poussée par des vues ambitieuses, elle ne profitera pas de l'occasion pour tenter de nouvelles conquêtes.

VIII

Avant de quitter l'Afrique, il faut mentionner encore la nouvelle traversée de ce continent par le lieutenant Wissmann. C'est la seconde fois que cet explorateur fait le voyage d'une côte à l'autre, ce qui porte à dix le nombre des traversées de l'Afrique équatoriale effectuées jusqu'à ce jour.

Le lieutenant Wissmann, après sa brillante reconnaissance du Kassaï, fut chargé par le roi des Belges d'entreprendre un voyage de découvertes dans le bassin méridional du Congo, en particulier dans la région qui s'étend entre le Sankourou et Nyangoué. De là il devait, selon les circonstances, se diriger au nord-est pour reconnaître le lac Louta-N'zighé entrevu en 1876 par Stanley, ou au sud-est pour gagner, sur le Loualaba, le lac Lanji signalé jadis par Livingstone. Le lieutenant Wissmann, qui se trouvait alors à Madère pour rétablir sa santé, s'empressa de regagner le Congo, d'où il se rendit par le Kassaï à la station de Louloua-bourg, sur la Louloua. Le 16 novembre 1886, il quittait cette station pour atteindre le confluent du Loubi et du Sankourou. Une tentative faite pour explorer la région située au nord de ces rivières échoua devant l'impossibilité de se frayer une route à travers les forêts et les marécages, au milieu de populations hostiles. Le lieutenant Wissmann remonta alors le Lomami jusqu'au point où il cesse d'être navigable, et, congédiant la majeure partie de son escorte commandée par le lieutenant Le Marinel, il se dirigea avec un petit nombre d'hommes sur Nyangoué, d'où il atteignit le lac Tanganyika en traversant le Manyéma. L'insécurité de la route directe pour Zanzibar le contraignit à se diriger vers le lac Nyassa pour gagner la côte en descendant le Chiré et le Zambèze. Le 17 août 1887, il était à Mozambique, et le 20 il s'embarquait à Zanzibar pour l'Europe. Le lieutenant Wissmann est jusqu'à ce jour le premier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Européen qui ait fait à deux reprises la traversée de l'Afrique.

IX

Le plateau du Pamir, « le Toit du monde », ce nœud orographique de l'Asie, renferme encore des parties inconnues, malgré les explorations accomplies depuis quelques années par les Russes et les Anglais. Des explorateurs européens pouvaient y étudier quelque nouvel itinéraire et recueillir d'importantes observations sur les passages les plus propices — suivant les saisons — pour passer du Turkestan russe dans l'Inde, et *vice versa*. Tel était le but de MM. Bonvalot, Capus et Pepin, quand, au commencement de janvier 1886, ils quittèrent Samarcande. Remontant la vallée du Syr-Daria par Khodjend et Khokand, ils arrivaient, à la fin de janvier, à Marghilane.

Ici ils rencontrèrent heureusement le général Karalkoff, auprès duquel ils trouvèrent, avec la plus cordiale hospitalité, de précieux conseils et un concours absolument indispensable à la réussite de leur projet.

Plus d'un mois se passa en préparatifs, et quels préparatifs! — Accompagnés d'un Caucasien et d'un Kirghis de confiance, escortés d'une douzaine de brigands, nos trois compatriotes devaient s'équiper comme pour un voyage circompolaire, car ils allaient franchir, au cœur de l'hiver — entre les chaînes du Thian-shan et de l'Hindou-Koush. — plus de cinq cents kilomètres, à travers une région au moins aussi élevée que le Mont Blanc, où il faudrait peut-être dégager plus d'une passe encombrée de neige ou de glace.

Il fallait aussi se pourvoir de tout pour les hommes et pour une vingtaine de chevaux, car, dans cette contrée désolée, les seules ressources se trouvaient probablement concentrées dans quelques rares et pauvres postes militaires à la limite du Pamir et du Turkestan chinois. Des voyageurs scientifiques ne devraient-ils pas, d'ailleurs, chercher à éviter le plus possible des difficultés sur des territoires indépendants ou chinois dont l'accès n'avait pu être ni demandé ni autorisé?

Qu'ils viennent des hommes ou de la nature, les obstacles, bien prévus par de tels voyageurs, ne sauraient les arrêter. Le 19 mars 1886, M. Bonvalot et ses compagnons avaient atteint, par Andidjan, Osch et Gouldtcha, le campement de Ak-Basoja, au pied du défilé de Taldik. Cinq jours après l'avoir passé avec des peines inouïes, ils traversaient avec autant de peine et le même succès la grande passe des Alaï ou Thian-shan, le Kysyl-Art, et ils allaient suivre la limite orientale du Pamir.

« Au Kysyl-Art, comme au Taldik, écrit M. Bonvalot, les chevaux s'enfonçaient dans une neige durcie, épaisse d'au moins trois mètres. Chevaux et hommes tombaient et se traînaient quand ils le pouvaient. A chaque instant il fallait décharger les bêtes, dégager les hommes. Sous un froid intense nous avions tous la face tuméfiée, les lèvres gercées, le nez enflé, les yeux dans un état pitoyable:... le guide fut sur le point de nous abandonner.... Enfin, favorisés par un temps calme, nous sommes arrivés sur le plateau du Pamir après une journée que n'oubliera aucun de nous. »

S'étant un peu reposée près du Kara-Koul (lac Noir), l'expédition se dirigea au sud-est; assaillie par un ouragan furieux en traversant la passe de Kysyl-Djek, elle perdit trois chevaux avant d'arriver sur les bords glacés du Rang-Koul. La température était descendue à — 36 degrés à l'air extérieur et à — 15 degrés à l'intérieur des tentes. Tout le monde souffrait de maux de tête ; les figures étaient boursouflées, méconnaissables. La raréfaction de l'air, par une altitude de cinq mille mètres, rendait tout effort musculaire excessivement pénible et causait une telle oppression qu'il fallait se coucher par moments pour reprendre haleine; M. Capus enregistrait alors cent soixante-dix pulsations par minute.

De loin en loin on apercevait quelques tentes entourées de cadavres de bestiaux et de chevaux morts de froid; quelques hommes périrent dans des abîmes de neige, d'autres purent être retirés à l'aide de cordes.

Le 2 avril, près du Rang-Koul, on entra dans un petit poste chinois dont le chef signifia à la mission l'ordre de retourner sur ses pas jusqu'à ce qu'elle eût obtenu l'autorisation du gouverneur du Kashgar. Mais, s'il est vrai qu'il y allât de sa tête, il y allait aussi du succès du voyage. Mettant donc le revolver au poing, M. Bonvalot garda à sa disposition le pauvre mandarin jusqu'à ce que ses hommes eussent ramené des chameaux en nombre suffisant pour ménager le peu de chevaux qui restait; puis il se hâta de partir avant que les Chinois ne reçussent des renforts. Heureusement la neige s'opposait à la rapidité des communications entre les petits postes chinois; et, en dépit des difficultés du même genre que la mission rencontra dans les très rares localités de cette région, dont les habitants tremblent devant les ordres inhospitaliers de Kashgar, elle put, dépassant Aktash, situé à quatre mille mètres d'altitude sur la route des caravanes allant du Wakhâne à Tagarma (Kashgarie), atteindre le territoire afghan, dans la vallée de l'Aksou (Oxus ou cours supérieur de l'Amou-Daria), qui se trouvait dégagé de neige au point que la marche devenait moins difficile.

Des troupeaux de yaks passaient ici sous la garde de pâtres afghans qui consentirent à louer quelques-unes de leurs bêtes pour porter les bagages. Au bout de quatre jours, abandonné par les pâtres, et ayant perdu encore cinq chevaux, M. Bonvalot dut attendre le passage d'une caravane et la réquisitionner pour transporter ses bagages jusqu'à Sarhatte, premier véritable village afghan sur le haut Oxus.

L'expédition n'était pas au bout de ses peines. De Sarhatte il fallut fuir presque sans vivres. Sans guide, sous des tempêtes de neige, hommes et chevaux firent un dernier effort pour franchir l'Hindou-Koush par la passe de Baroguil : la grande lutte contre la nature était finie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au commencement de juin, l'expédition, épuisée, arrivait à Mastoudj; mais là, si près de la frontière nord-ouest de l'Inde, il fallut lutter contre l'hostilité des indigènes du Tchitral, faire tête aux menaces de mort, et finalement négocier. M. Bonvalot prisonnier à Mastoudj, MM. Capus et Pepin prisonniers à Tchitral, ne furent délivrés qu'au bout de quarante-neuf jours, sur les instances du gouvernement de l'Inde; encore, jusqu'au Cachemir, ne purent-ils se procurer que par la menace des porteurs et des chevaux.

Arrivés en France à la fin de septembre, MM. Bonvalot, Capus et Pepin ne tarderont pas à faire connaître en détail un voyage qui marquera certainement dans l'histoire de l'exploration contemporaine, tant par le nombre et l'importance des périls surmontés que par la valeur des résultats acquis, parmi lesquels nous signalerons : la carte du voyage, dressée par M. Capus; un grand nombre d'observations météorologiques et de notes historiques recueillies par M. Bonvalot; des croquis, des aquarelles de paysages et de types, par M. Pepin; et diverses collections formées en commun par nos hardis explorateurs, qu'il faut surtout féliciter d'être revenus en bonne santé.

X

Dans peu d'années, le voyage jusqu'à l'extrémité orientale de la Sibérie, aujourd'hui encore si long et si pénible, ne sera plus qu'un jeu. Le gouvernement russe vient de décréter la construction d'un grand chemin de fer stratégique et commercial, allant de la mer Caspienne au Pacifique, et aboutissant à Vladivostock. Trois expéditions différentes ont déjà été chargées d'explorer les diverses sections du terrain, et la direction des travaux est confiée au général Annenkoff, qui s'est illustré par l'exécution des voies ferrées dans les provinces transcaspiennes. La ligne utilisera les routes fluviales, c'est-à-dire qu'elle ne sera pas continue dès le principe, mais que les rails seront posés de façon à relier entre eux les points où la navigation à vapeur peut remplacer la locomotive. Ce n'est là, on le comprend du reste, qu'une mesure provisoire, destinée à avancer la date d'ouverture de cette immense ligne. Plus tard les travaux pourront être achevés à loisir, et les trains partant de Paris déposeront les voyageurs sur les côtes de la mer du Japon.

XI

Dans l'Amérique du Sud, la région située sur le revers oriental des Andes péruviennes est encore imparfaitement connue. On lui a donné le nom de *Montaña*, qui pourrait faire supposer qu'elle est montagneuse. En réalité, elle se compose principalement de vallées et de versants couverts de forêts inextricables. C'est là que prennent leur source les hauts affluents de l'Amazone, ce fleuve géant qui traverse l'Amérique du Sud dans toute sa largeur. L'accès de cette région est difficile : on y parvient soit en franchissant la formidable barrière des Andes qui la sépare de l'océan Pacifique, soit après avoir suivi pendant un temps considérable la voie fluviale qui la relie à l'océan Atlantique. Chaque année, malgré les difficultés de ces trajets, de courageux explorateurs nous font mieux connaître cette région et le réseau hydrographique si compliqué qui forme la tête du grand fleuve. Nous avions déjà mentionné, en passant, le voyage de M. Olivier Ordinaire; nous y revenons avec plus de détails. Il sera dit quelques mots également du voyage d'un autre Français, M. Marcel Monnier.

XII

M. Olivier Ordinaire a traversé l'Amérique du Sud en se rendant de Lima à Iquitos, non pas par la route habituelle de Moyabamba, qui est encore celle que suivirent les conquérants espagnols dans leur recherche de l'*Eldorado*, mais par une route d'environ quatre cents kilomètres plus courte.

Cette route part de Lima pour atteindre, à cent vingt-sept kilomètres de là, le village de Chicla, dernière station du chemin de fer transandin. De Chicla à Ninacaca on fait cent quinze kilomètres à cheval ou à dos de mule, en suivant la route bien connue qui mène au Cerro de Pasco. A partir de Ninacaca, dont le nom signifie « Roche de feu », sans doute à cause de la fréquence avec laquelle y tombe la foudre, on s'engage sur un sentier qui s'élève bientôt à une altitude de quatre mille trois cent cinquante mètres, pour redescendre ensuite au hameau de Chipa, qui n'est plus qu'à trois mille quatre cent quarante mètres. Puis le voyageur entre dans le val d'Añil Cocha, autrement dit val du « Lac bleu », qui le conduit au pied de la Sierra de Huachon, l'une des plus hautes montagnes du Pérou central. Sur l'autre versant prend naissance le rio de Huancabamba, que le sentier côtoie jusqu'au confluent du Chorobamba, tantôt dominant le torrent, tantôt enfoui sous l'épais feuillage de la forêt. La colonie de Huancabamba se compose d'un millier d'habitants, en majeure partie de race quichua. Entre cette vallée et celle du rio Palcazù s'étendent les Cerros de Yanachaga, dont il faut gravir les pentes couvertes de forêts pour redescendre du côté opposé par un sentier en lacets qui double la longueur du trajet. Malgré cela, la pente est encore si raide, qu'à chaque instant le voyageur doit se retenir aux branches et aux racines des arbres pour ne pas rouler au bas de la montagne. Après avoir traversé plusieurs ruisseaux qui vont se jeter dans le rio Chuchuras, on arrive à Port-Gonzalès, situé au confluent du Chuchuras et du Palcazù. Ici l'on est bien décidément dans le Pérou de l'Amazone, car il n'y a plus, pour ainsi dire, qu'à se laisser aller au cours de l'eau pour atteindre l'océan Atlantique.

De Port-Gonzalès à Port-Mayro, le Palcazù forme une série de nappes d'eau dormante, reliées par des courants peu rapides; la navigation en canot ne présente pas de dangers sérieux. Il en est de même de Port-Mayro jusqu'à l'embouchure du Pichis, d'où, en descendant le Pachitea, on peut arriver à l'Ucayali en deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours et deux nuits, quand le clair de lune permet de naviguer sans interruption. L'Ucayali est maintenant sillonné de petits steamers qui permettent de descendre à Iquitos en quatre jours, de sorte que le trajet total depuis Lima, par la route qu'a suivie M. Ordinaire, se réduit à treize ou quatorze jours, au lieu des quarante à quarante-cinq jours actuellement nécessaires lorsqu'on passe par Moyabamba.

XIII

M. Marcel Monnier est parti du petit port de Truxillo, sur la côte péruvienne, pour faire route vers l'intérieur. C'était, en effet, le moyen de gagner rapidement le cours supérieur du Marañon. Seulement, toute la province de l'Amazone était soulevée, et les Indiens ne permirent pas au voyageur de pousser au delà de leurs villages. M. Monnier dut alors faire un immense détour au sud; puis, accompagné de cinq Indiens, il marcha à travers d'épaisses forêts vers l'est, jusqu'à la rencontre du haut Huallaga, dont il suivit le cours. Cette rivière n'est pas navigable dans sa partie supérieure, qui ne présente pas moins de quarante et un rapides; elle ne le devient que depuis Yurimaguas, d'où de petites chaloupes à vapeur descendent jusqu'au fleuve. M. Monnier, ayant affrété une de ces embarcations, gagna la factorerie de San Lorenzo, située en face du confluent, et remonta le Marañon jusqu'à l'ancien village de Borja, au pied du Pongo de Manseriche, où le fleuve cesse d'être navigable. Il procéda ensuite à une reconnaissance méthodique des divers affluents, et en particulier du rio Pastaza. Plus haut que l'île de Rauna, point atteint par M. Wiener, M. Monnier rencontra, sur la rive gauche, l'embouchure du rio Rimachura, qui sert d'écoulement au lac de même nom. Ce lac mesurerait environ 51 kilomètres de longueur. La navigation du Pastaza, difficile en toute saison, cesse d'être possible autrement qu'en canot à partir du confluent du rio Huagaza. Mais en six jours, au dire des Indiens, on peut atteindre l'embouchure du rio Bobonassu, qui conduit au village de Canelos. De là il existe un passage pour arriver au plateau de Quito. Après avoir encore reconnu le cours inférieur du rio Morona, M. Monnier descendit à Iquitos, et y trouva un vapeur qui le conduisit à Manaos, d'où il lui fut aisé de gagner Para et Rio de Janeiro. Echappé à tous les dangers d'un si long voyage, M. Monnier faillit périr, au mois de mai dernier, en vue des côtes de France. Le paquebot qui le ramenait coula, dans la Manche, à la suite d'un abordage avec le transatlantique la *Champagne*. Heureusement pour les voyageurs, un autre navire put les recueillir à temps.

XIV

En février 1886, M. Chaffanjon, accompagné d'un dessinateur, M. Morizot, partait pour l'Amérique du Sud, chargé par le Ministère de l'Instruction publique d'une exploration de l'Orénoque. Ce fleuve, dont l'État de Venezuela occupe le bassin presque entier, est l'une des plus grandes masses d'eau du continent sud-américain, si richement doté à ce point de vue.

C'est à San Fernando de Atabapo, à environ treize cents kilomètres des sources du fleuve, que le voyage de M. Chaffanjon prend le caractère d'un voyage de découvertes. Les préparatifs furent difficiles à faire; un Vénézuélien généreux, M. Mirabal, aida nos voyageurs, qui se mettaient en route le 1er novembre 1886.

Le fleuve est encombré de rapides qui rendaient la navigation lente et fatigante. Les Indiens, fort sauvages, Maquintares, Piaroas, Macos, ne créèrent pas de difficultés sérieuses; mais les rameurs, effrayés à l'idée de pénétrer chez les Guaharibos, qui ont le renom d'anthropophages, abandonnèrent l'expédition et ne purent être que difficilement remplacés.

On passa au confluent du Cassiquiare, et M. Chaffanjon étudia le mode de formation de ce canal naturel par lequel les eaux de l'Orénoque vont se mêler aux eaux de l'Amazone. A partir d'un point nommé Esmeralda, la carte, fort insuffisante déjà, dont s'étaient servis jusqu'alors les voyageurs, devenait tout à fait fantaisiste. Non loin d'Esmeralda il fallut accepter comme nouveaux rameurs deux Indiens qui, pour quelques quintaux de caoutchouc, avaient massacré naguère deux familles d'une tribu voisine.

Les sources de l'Orénoque inspirant aux riverains une terreur superstitieuse, M. Chaffanjon n'eut garde de prévenir ses nouveaux compagnons de route du but vers lequel il marchait; mais ils ne tardèrent pas à le soupçonner et auraient abandonné ou tué les deux blancs sans l'énergie du chef de la mission. Dès ce moment la surveillance dut être perpétuelle, ce qui ne contribua pas peu à augmenter les fatigues du voyage.

Cependant le fleuve allait toujours se rétrécissant, et M. Chaffanjon, quittant M. Morizot, continua la route sur une frêle embarcation.

Le 18 décembre 1886, quarante-huit jours après son départ de San Fernando de Atabapo, M. Chaffanjon parvenait, exténué de fatigue, en un endroit où l'Orénoque n'est plus qu'un torrent descendant du Cerro Parima, haut de douze cents à quatorze cents mètres, et dont il baptisa le sommet du nom de Ferdinand de Lesseps.

On sait que les voyageurs français ont eu une très large part dans l'exploration de l'Amérique du Sud. L'énergique ténacité de M. Chaffanjon a donc ajouté un anneau à la chaîne de cette tradition.

XV

Le capitaine Strachan est rentré à Sydney, au mois de mars 1887, de son exploration à la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée hollandaise. Il résulte de ses reconnaissances que l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Guinée forme une île distincte, car il existe une communication par eau, de peu de largeur, il est vrai, entre la baie de Mac Cluer et le vaste golfe du Geelvink, sur la côte opposée. L'exactitude du fait avait été mise en doute sur les allégations du voyageur Alexandre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Meyer, le seul Européen qui eût franchi l'isthme séparant ces deux golfes en 1883). Cependant le capitaine Strachan paraît s'être assuré une seconde fois de la réalité de ce passage, et maintient pleinement son affirmation. Il a du reste exploré très minutieusement la côte, y a découvert plusieurs baies qui ne figurent pas sur les cartes existantes, et a constaté que certaines terres que l'on considérait jusqu'ici comme rattachées à l'île principale, ne sont que des groupes d'îlots parfaitement distincts. Cette partie de la Nouvelle-Guinée est, paraît-il, d'une magnificence peu commune; la végétation y est luxuriante, et les produits, tels que fruits de toute espèce et bois précieux, y abondent.

XVI

Une autre expédition, organisée et dirigée par M. Théodore Bevan, et au service de laquelle MM. Burns, Philp et Cie avaient mis leur petit steamer *Victory*, a fait quelques découvertes importantes sur la côte sud de la Nouvelle-Guinée anglaise, au fond du grand golfe de Papouasie. Le *Victory* avait quitté le 17 mars 1887 la petite île Thursday, située dans le détroit de Torrès, qui sépare la Nouvelle-Guinée du continent australien. Deux jours après, il entrait dans le fleuve Aird, près du cap Blackwood, et découvrait que ce bras de fleuve est en communication avec un vaste estuaire s'ouvrant au fond de la baie Déception. Cette partie de la côte semble n'être qu'un vaste delta coupé d'une infinité de canaux. Au fond de l'estuaire s'élève un petit groupe de collines d'origine volcanique, les Aird Hills, dont M. Bevan détermina la position. Puis, pénétrant au nord-ouest, l'expédition remonta un cours d'eau qui la conduisit assez loin à l'intérieur, jusqu'en un point où le *Victory* dut s'arrêter. Une baleinière permit de remonter encore jusque par 6° 39′ de latitude sud, soit à quarante kilomètres environ de la limite méridionale des possessions allemandes en Nouvelle-Guinée. Ce cours d'eau, dont la longueur approximative est de cent cinquante kilomètres, fut baptisé des noms de « Philp River » dans sa partie supérieure, et de « Douglas River » dans sa partie inférieure. L'estuaire reçut celui de « Port Bevan ».

Après ce premier succès, le *Victory* suivit vers l'est la côte du golfe de Papouasie. Sur ces rives marécageuses s'ouvrent plusieurs embouchures. Les indigènes ayant affirmé qu'elles appartenaient à un fleuve unique, l'expédition entreprit de s'en assurer. Elle découvrit, en effet, au nord de Bald Head, un cours d'eau navigable jusque par 7° 14′ de latitude sud, soit sur une longueur de soixante-cinq kilomètres, auquel fut donné le nom de « Stanhope River ». Enfin, s'engageant dans le cours très tortueux d'une rivière qui débouche aussi quelque peu au nord de Bald Head, l'expédition découvrit le « Queen's Jubilee River », qui vient du nord-est et dont la reconnaissance fut poussée jusque par 7° 18′ de latitude sud, c'est-à-dire très près de la frontière des possessions allemandes. Malheureusement l'expédition ne put en entreprendre la reconnaissance, vu le temps limité dont elle disposait.

XVII

Aucune des tentatives faites jusqu'ici pour franchir la chaîne des monts Owen Stanley, dans la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée anglaise, n'a abouti, et l'on ignore encore quelle est la configuration exacte du pays situé en arrière de cette chaîne. Deux explorateurs, MM. Hartmann et Hunter, viennent cependant de soulever un coin du voile qui couvre cette contrée. Partis de Port-Moresby, sur la côte sud, en juillet 1887, avec une escorte de vingt-sept indigènes, ils remontèrent les vallées du Kemp Welsh et de la rivière Musgrave. Un instant, ils faillirent être arrêtés par une tribu hostile à laquelle est confiée la garde du mont Paramogoro, considéré comme la demeure des esprits ; mais les voyageurs réussirent à s'entendre et à persuader à leurs adversaires de prendre part à l'expédition. Plus de deux cents indigènes se joignirent en effet à eux et vécurent du produit de la chasse aux pigeons sauvages, qu'abattaient aisément les explorateurs avec leurs excellents rifles. L'expédition n'atteignit pas précisément le sommet de la chaîne, mais elle découvrit un col, entre le mont Obree et le mont Brown, d'où la vue s'étendait sur l'autre versant, dans la direction des baies de Dyke Acland et de Collingwood, situées sur la côte nord de l'île. La montagne est couverte de fougères, de palmiers et d'une variété infinie d'autres plantes. La contrée à l'est de la chaîne est moins boisée, et présente de vastes plaines herbeuses. Pendant toute la durée du voyage, la pluie ne cessa de tomber à torrents; les explorateurs se virent ainsi forcés de remettre à une saison plus favorable la reprise de leurs projets.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
A SUSE. — Vue d'Obock	G. Vuillier	1
Femmes d'Obock	A. Rixens	5
Groupe de Danakils	Id.	7
Nègres d'Aden	Id.	8
Famille dankali à Obock	Id.	9
Bungalow en construction	(Photographie sur bois).	10
Café au bazar de Steamer-Point	A. Rixens	11
Boucherie à Steamer-Point	Bida	13
Pêcheur de requins	M. Dieulafoy	15
Ménagère somali	Id.	16
Mimosa à Bender-Abbas	G. Vuillier	17
Bazar à Bender-Abbas	A. Slom	18
Raffinerie à Bender-Abbas	Id.	19
Derviche à Bender-Abbas	(Photographie sur bois).	21
Chapiteau de la mosquée de Bahareïn	M. Dieulafoy	22
Palais du cheikh Aïssa à Bahareïn	Taylor	23
Bazar à Bahareïn	A. Rixens	24
Notre mission de Bouchyr	Barclay	25
Rives du Karoun, près de Mohammereh	Taylor	27
Tombeau et cimetière à Chouster	Barclay	29
Dames de Chouster	A. Rixens	31
Imam-zadé Neïzan	G. Vuillier	32
Jument du Hedjaz	E. Girardet	33
Mirza Abdoul-Kaïm	Sirouy	35
Le naïeb el-houkoumet	E. Ronjat	37
Les fils de Cheikh Mohammed Taher	Bida	39
Le tombeau de Daniel et la citadelle de Suse	Taylor	40
La citadelle de Suse et l'angle ouest du tumulus n° 2, vus des tentes de la mission	Id.	41
Imam-zadé auprès de Suse	(Photographie sur bois).	43
Crevasse sur les flancs du tumulus	Id.	44
Bildars de la tribu de Cheikh Ali	Bida	45
Cavalier arabe avec ses petits enfants	E. Girardet	48
Campement de la mission	G. Vuillier	49
Notre cuisine	A. Sirouy	53
Ouvriers loris	Taylor	55
Carpe du Chaour	(Photographie sur bois).	56
La tranchée C	Bida	57
Fragments de taureaux	(Photographie sur bois).	58
Tête de taureau	(Héliogravure)	59

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Capar des ouvriers loris (après le travail)	M. Dieulafoy.	61
Danseurs arabes	Bida	63
Enfant dizfouli	(Photographie sur bois).	64
Découverte du lion émaillé	Sirouy	65
Femme arabe portant des roseaux	(Photographie sur bois).	67
Femme arabe de la tribu de Cheik Ali	Id.	69
Arabes et Loris	Sirouy	71
Tente de Kérim-Khan	Id.	72
Transport au camp d'une base de colonne	Taylor	73
Arrivée de Cheikh Ali	Sirouy	74
L'« arbre » de la plaine	G. Vuillier	75
Urnes funéraires	Bida	77
Fragment d'une frise émaillée	P. Sellier	78
Lavage des briques	Sirouy	79
Frise des lions	M. Dieulafoy	80
Kelek sur l'eau	G. Vuillier	81
Mirza Taguy	(Photographie sur bois).	83
Campement sur les bords de la Kerkha	G. Vuillier	87
Kelek hors de l'eau	Id.	88
Batelier arabe	Bida	89
Passage de la Kerkha	G. Vuillier	91
Chef des douaniers turcs	(Photographie sur bois).	92
Le « hor »	G. Vuillier	93
Juge turc	(Photographie sur bois).	94
Corps de garde à Bassorah	G. Vuillier	95
Route du Chat-el-Arab à Bassorah	(Photographie sur bois).	96
EXPLORATIONS EN LAPONIE. — Glacier du Svartis descendant dans le Holandsfjord	Taylor	97
Une escale du paquebot dans le Ranenfjord	Id.	98
Bodö	M. Nörmann	99
Fagernäs	Id.	100
Löd : vue prise aux environs de Lödingen	Id.	101
Roches polies sur les bords du Skjomen	Taylor	103
Le Lapon Jo Larsen	Myrbach	104
Départ de la caravane d'Elvgaard	Id.	105
La caravane en marche sur le « fjeld »	Id.	107
Campement de Lapons	Id.	109
Le Kebnekaisse	Taylor	111
Ustensiles lapons	P. Sellier	112
Vadsö	Taylor	113
Dépècement d'une baleine sur le chantier de Vadsö	Myrbach	115
Le Bögfjord	Taylor	117
Le Klostervand	Id.	119
La « ville » d'hiver des Lapons de Boris-Gleb	Id.	120
Boris-Gleb	Myrbach	121
Le Rämäguöski	Taylor	123
Une « aïta (Njalla) »	Id.	125
Un naufrage sur le Pasvig	Id.	126
Le lac Enara	Id.	127
Une station de Lapons dans le bassin de l'Enara	Id.	128
VOYAGE A LA PLATA. — Le « Congo »	Th. Weber	129
Dakar	Riou	131
Les émigrants à bord	Tofani	133
Une rue à Montevideo	Mlle Lancelot	136
Montévidéennes	Myrbach	137
Montevideo	Slom	139

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Rue de la Boca, à Buenos-Ayres	Alfred Paris.	140
Le port de la Boca, à Buenos-Ayres	Th. Weber	141
Le débarquement à Buenos-Ayres	Id.	143
Les « cuarteadores » à Buenos-Ayres	Alfred Paris.	144
La rue San-Martin, à Buenos-Ayres	Taylor	145
La Douane, ancien palais des vice-rois, à Buenos-Ayres	D. Lancelot	147
Buenos-Ayres : vieille maison espagnole	Taylor	149
Buenos-Ayres : le Cabildo	D. Lancelot	151
Buenos-Ayres : la cathédrale	Id.	152
Buenos-Ayres : les charrettes pampéennes sur la place du Marché aux laines	G. Vuillier	153
Panorama de Buenos-Ayres	Slom	155
Buenos-Ayres : une rue de faubourg	G. Vuillier	156
Buenos-Ayres : marchand de gibier et de poisson	(Photographie sur bois).	157
Buenos-Ayres : marchands de journaux, laitiers, etc.	Tofani	159
Buenos-Ayres : mendiant à cheval	Alfred Paris.	160
Wagon de la ligne de Buenos-Ayres à Rosario (extérieur)	(Photographie sur bois).	161
Wagon de la Compagnie de construction de Birmingham (intérieur)	Barclay.	162
Pont sur le rio Segundo	Taylor	163
Le ruisseau de Cordova	Id.	164
Couvent à Cordova	(Photographie sur bois).	165
La forêt rachitique de la pampa	P. Langlois.	167
Porte de la maison de Tucuman où a été juré l'acte d'indépendance en 1816	Barclay.	168
Tucuman : départ des charrettes	Taylor	169
Vue du massif de l'Aconquija	Id.	171
Usine de M. Hileret, à Lules, près de Tucuman	Barclay.	173
Construction d'un rancho près de l'usine à sucre	G. Vuillier.	176
La diligence embourbée	Alfred Paris.	177
Femmes recevant de l'eau du wagon-citerne	Id.	179
Usine de M. Pierre Saint-Germès à Santiago del Estero	Barclay.	181
Intérieur d'un steamer fluvial des ateliers de MM. A. Denny and Cie, à Glasgow	(Photographie sur bois).	183
La ville de Paraná	Th. Weber	184
La navigation sur le Paraná	Id.	185
Ituzaingo, sur le haut Paraná	Id.	187
Posadas, capitale du territoire des Missions	Id.	189
Plantation et campement d'Indiens du gouverneur des Missions	Alfred Paris.	190
Maison de M. Marcel Bouix, à San-Ignacio	Taylor	191
Ruines de San-Ignacio	Id.	192
Forêt d'araucarias	(Photographie sur bois).	193
Jeune Indienne guayana attendant le vapeur	Id.	195
Retour des yerbateros	Myrbach	197
Premier aspect de la cascade de l'Iguazu	G. Vuillier.	199
Passage de l'Aguapey par la diligence	Alfred Paris.	200
Cascade de l'Iguazu : vue d'ensemble	G. Vuillier.	201
Troupe de bétail traversant l'Uruguay	Alfred Paris.	203
Paysandu	P. Langlois.	205
Fray-Bentos : vue générale du saladero de la Société de l'extrait de viande de Liebig	Barclay.	207
Le goulet du saladero de Fray-Bentos	Alfred Paris.	208
DE ZAISSANSK AU THIBET. — Le Hoang-ho à Balekoun-Gomi	Pranishnikoff.	209
Escarpement de la rive gauche du Hoang-ho, près de la rivière Tchourmyn	Id.	211
Kara-Tangout à cheval	Id.	215
A la sortie du col	Id.	216
Oasis de Gouï-Douï	Id.	217
Vue du lac Koukou-nor	Id.	219
Temple de Tcheïbsen	Id.	221

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Moulin à prières près du temple de Tcheïbsen	Pranishnikoff.	222
Habitation tangoute	Id.	223
Femme tangoute filant	Id.	224
Temple de Tchertynton	Id.	225
Pont de bois sur le Tetoung-gol	Id.	227
Paysage du Gobi central	Id.	229
Dzeyran	Id.	231
Les sables du Tyngheri	Id.	232
Lamas et Mongols de l'Ala-chan	Id.	233
Les princes Sia et Hyghen	Id.	235
Mongols et Mongoles Khalkhas	Id.	237
Départ d'Ourga	Id.	239
Mongols Ourots	Id.	240
A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE. — Fabrique de Beaucourt	Lix.	241
Vue de Delle	Taylor.	243
L'ancien costume alsacien : « Cadeaux de noces »	Lix.	245
Porte ancienne à Cernay	Taylor.	247
Tour ruinée d'Engelburg	P. Langlois.	248
Vue de Thann	(Photographie sur bois).	249
Église Saint-Thiébault, à Thann	Deroy.	251
Portail principal de l'église Saint-Thiébault	(Photographie sur bois).	253
Portail latéral de l'église Saint-Thiébault, à Thann	Id.	255
Le Saint Sépulcre, à l'église du Vieux-Thann	Id.	256
Une scierie dans les Vosges	Niederhausern.	257
Galets striés et roche polie	Éd. Colomb.	258
Intérieur d'une fabrique de produits chimiques	(Photographie sur bois).	259
La Cuisine-du-Diable	Lix.	263
Vallée de Saint-Amarin	P. Langlois.	264
Vallée de Wesserling	Niederhausern.	265
Truite des Vosges	Clément.	266
Pêcheurs de truites dans les Vosges	Lix.	267
Vue générale de l'établissement de pisciculture de Huningue	P. Langlois.	269
Atelier pour l'incubation des œufs dans des appareils à cascades	(Photographie sur bois).	270
Atelier pour l'incubation des œufs dans des rigoles	Id.	271
Auges à éclosion	Grad	272
Intérieur d'une fromagerie	Lix.	273
Groupe d'arbres des hauteurs	P. Langlois.	275
Le professeur Kirschleger	(Photographie sur bois).	276
Vue de Guebwiller	Id.	277
Sous le parapluie	Lix.	279
Montée à âne au Ballon	Id.	280
Vue du Grand-Ballon	Taylor.	281
Porche de l'église de Lautenbach	(Photographie sur bois).	284
Chutes de la Lauch	P. Langlois.	285
Église de l'abbaye de Murbach dans son état actuel	(Photographie sur bois).	287
Abbaye princière de Murbach au moment de sa sécularisation, en 1764	Id.	288
VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN. — Vue d'Angola	Riou.	289
M. de Brazza	(Photographie sur bois).	291
Entrée de l'Ogooué	Riou.	293
Vue de Lambaréné	Id.	294
Palabre avec Renoké	Id.	295
Un chef de pirogue	Id.	296
Départ de Lambaréné	Id.	297
Échouement de la chaloupe à vapeur	Id.	299
La roche-fétiche de l'Ogooué	Id.	300
Vue des premiers rapides, près de l'île Missanga	Id.	302

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Passage d'un rapide, près de l'île Missanga	Riou.	303
Campement la nuit	Id.	304
Pirogues moussiques	Id.	305
Le mont Otombi	Id.	306
Rapides devant Okono	Id.	307
Les deux grandes pirogues chavirent	Id.	309
« Je fais allumer un grand feu »	Id.	311
Un bras de l'Ogooué au pays okanda	Id.	312
Quartier général de Lopé	Id.	313
Radeau de combo-combo	Id.	315
Un Pahouin	Id.	316
Scène de prestidigitation et de pyrotechnie	Id.	317
Tam-tam chez Mamiaca	Id.	319
Indiscrétions féminines	Id.	320
Passage à travers la forêt vierge	Id.	321
Chasse à l'éléphant	Id.	323
« Les cris d'un de mes hommes me raniment »	Id.	325
Djoumba et ses femmes	Id.	327
Malonga	Id.	328
L'invocation aux fétiches	Id.	329
Chute de Booué	Id.	330
Le chef N'doumba	Id.	331
Étendu dans le fond de la pirogue	Id.	332
Arrivée de MM. Ballay et Marche	Id.	333
N'guémi se noie dans les rapides	Id.	335
Zabouré	Id.	336
ROUEN. — Vue de Rouen, prise du nouveau pont	Barclay	337
Vue générale de Rouen	Id.	339
Une cour rue des Arpents	Id.	341
Tour Jeanne d'Arc (salle de l'Interrogatoire)	Id.	343
Tour Saint-Laurent	Id.	344
Le palais de Justice	Id.	345
Le Gros Horloge	Id.	347
Maison sculptée du square Saint-André	Id.	348
La cathédrale	Id.	349
Marché de la Haute-Vieille-Tour	Id.	351
Rue de l'Épicerie	Id.	352
L'aître Saint-Maclou	Id.	353
Une vieille maison rue Saint-Romain	Id.	354
Saint-Maclou	Id.	355
Rue Saint-Romain et entrée du portail des Libraires	Id.	357
Cour d'Albane	Id.	359
Rue Damiette	Id.	360
Rue Eau-de-Robec	Id.	361
Saint-Ouen (extérieur)	Id.	363
Saint-Ouen (intérieur)	Id.	365
Rue du Petit-Mouton	Id.	368
Place de la Pucelle	Id.	369
Une vue de la rive gauche	Id.	370
Four tournant (usine Malétra)	Id.	371
Les coteaux de Bonsecours	Id.	373
L'Aubette	Id.	375
La fontaine de la Croix-de-Pierre	Id.	376
Hôtel Bourgtheroulde	Id.	377
Tourelle Saint-Amand	Id.	378
Escalier rue Haranguerie	Id.	379
Maison des Caradas	Id.	381

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue du port de Rouen	Barclay	383
Square de Solferino	Id.	384
UN MOIS DANS L'ARCHIPEL DES FÆRŒER. — Dans le Kalsöfjord : village au bord de la mer	Taylor	385
Rocher de Trelle Nypen	Id.	387
Un Færoïen dans sa barque	Myrbach	388
Le tueur de moutons	Id.	389
La maison habitée par M. Labonne à Klaksvig	Taylor	390
Kiadl, ou séchoir	Id.	391
Une rue à Thorshavn	Id.	392
Thorshavn	Id.	393
Maison de M. Oström	Id.	394
Arrivée des dauphins morts à la maison de M. Oström	Myrbach	395
Maison à Thorshavn	Taylor	396
L'obélisque	Id.	397
Palais du gouverneur	Id.	398
La maison de l'évêque dans Osterö	Id.	398
L'église et l'école latine	Id.	400
La forteresse de Thorshavn	Slom.	401
Un moulin	Id.	402
Le village de Kirkeböe	Id.	403
Ruines de la cathédrale du Kirkebö	Id.	404
Arche de pont naturelle à Sodngjöö	Riou.	405
Ilot de Tindholmen	Id.	406
Chute d'un torrent près de Westmanshavn	Taylor	407
Couteau pour tuer les dauphins	Slom.	408
La pêche des dauphins	Riou.	409
Færoïennes dans leur maison	Myrbach	411
Le village d'Eide	Slom.	413
L'îlot de Trolhoved et le dénicheur	Riou.	415
Stornoway	Slom.	416
VOYAGE EN THESSALIE. — Une côte du golfe de Volo	Id.	417
Panorama : la Magnésie, l'Eubée et l'Œta; vue des environs de Trikheri	Dosso	418
Panorama : la côte occidentale du golfe de Volo; vue prise des environs de Trikheri	Id.	419
Le pont du paquebot	Tofani	421
Acropole de Pharsale	Slom	424
Pharsale	Taylor	425
L'Ossa	Id.	426
Marché de Dhomoco	Tofani	427
Trikkala	Taylor	428
Vue de Kalabaka	Id.	429
Monastère de Haghia-Trias	(Photographie sur bois).	431
Larissa	Taylor	432

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Plan des tumulus de Suse; carte provisoire 47
Carte générale des régions explorées par M. Ch. Rabot 106
Carte de l'itinéraire suivi par M. Ch. Rabot dans la région du Kebnekaisse 108
Carte de la vallée du Pasvig et de l'Ënara 116
Carte de route d'après M. Mathieu 135
Voyage à la Plata : carte 175
Carte de la vallée de la Thur (Saint-Amarin), d'après l'état-major français 261
Plan des frayères du Baerenbach, d'après un croquis communiqué par l'auteur 268
Massif du Grand-Ballon, d'après la carte de France au 1/100 000e du ministère de l'Intérieur. 283
Carte du bassin de l'Ogooué pour servir aux premiers voyages de M. Savorgnan de Brazza . . . 301
Carte de l'archipel des Færœer 399
Carte de la Thessalie, d'après Kiepert et Heuzey 423

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

A Suse. — 1884-1886. — Journal des fouilles, par Madame Jane Dieulafoy. — Texte et dessins inédits.

I. Préparatifs de départ. — A bord du *Tonkin*. — Philippeville. — Canal de Suez. — Obock. —Le roi Ménélik et sa cour 1

II. Le rocher d'Aden. — Steamer-Point. — La ville d'Aden. — Les parsis. — Arrivée du *Huzara*. — L'océan Indien 10

III. A bord de l'*Assyria*. — Bender-Abbas. — Chah Abbas et la Compagnie des Indes. — Destruction d'Ormuzd. — Gombroun. — Linga. — Bahareïn. — Les pêcheries de perles. 17

IV. Arrivée à Bouchyr. — Mohammereh, son origine, ses différents avatars. — Le Karoun — Ahwaz. — Champs de bataille de Waïs et de Bend-Akhil. — Chouster 24

V. Départ de Chouster. — Rencontre de Mirza Abdoul-Kaïm. — Mozaffer el-Molk et sa suite. — Dizfoul. — Visite à Cheikh Mohammed Taher. 33

VI. Apparition de la forteresse de Suse. — Une nuit au tombeau de Daniel. — Installation du camp. — Difficulté de se procurer des ouvriers. — Ousta Hassan et son compère Dor Ali. — Déblaiement des bases de colonnes 38

VII. Arrivée de quarante terrassiers dizfoulis. — Attaque d'une grande tranchée. — Message de Mozaffer el-Molk. — La pluie. — Dizfoulis, Loris et Arabes 49

IX. Première découverte. — Suse en hiver. — La tribu de Kérim Khan. — Segvends et Loris. — Visite au campement lori. — Apparition d'un miroir chez les nomades. — Alerte 65

X. Détresse pécuniaire. — Départ de M. Houssay pour Dizfoul. — Proposition de Cheikh Ali. — Arrivée de Cheikh Taher. — Éclipse de lune. — Retour de M. Houssay. — La frise des lions 74

XI. État des fouilles. — Premières lettres de France. — Départ d'un courrier. — Indignation d'Abdoul-Kaïm. — Double découverte 81

XII. Daniel et ses tombeaux. — Le pèlerinage. — L'été susien. — Construction d'une maison. — Clôture des travaux. — Départ. — Le *hor*. — Douaniers et magistrats. — Bassorah. 85

Explorations en Laponie; Norvège, Suède, Finlande, par M. Charles Rabot, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique. — 1883. — Texte et dessins inédits. 97

I. De Throndhjem à Lödingen. — Une réception chez un marchand. — L'Ofotenfjord. — A la recherche d'un guide. — Un Lapon sédentaire 98

II. Le *fjeld*. — Chasse aux lagopèdes. — Les Lapons nomades. 103

III. Le Kebnekaisse. — La pluie sur le *fjeld* 108

IV. La Laponie finlandaise. — Vadsö et les Finnois. — Boris-Gleb et les Lapons russes. — Le Pasvig. — Cascades et rapides. — Les lacs et la forêt. — L'Enara. 113

Voyage a la Plata. Trois mois de vacances, par M. Émile Daireaux. — 1886. — Texte et dessins inédits.

De Bordeaux a Montevideo et Buenos-Ayres. — Le voyage. — Route de mer. — Ports d'Espagne, du Portugal et du Sénégal. — La côte du Brésil. — Montevideo. — L'arrivée à Buenos-Ayres. 129

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La rue. — Le trafic. — Les promeneurs. — Les types particuliers. — La luciole. — Le vendeur de journaux. — Le marché. — Le marchand ambulant. — Les mendiants et les déclassés 145

Au pays de la canne à sucre 161–192

A travers les Missions jusqu'à la chute de l'Iguazu, et retour par l'Uruguay 193

DE ZAÏSSANSK AU THIBET ET AUX SOURCES DU HOANG-HO (FLEUVE JAUNE), troisième voyage de M. PRJÉVALSKY en Asie centrale. — 1879-1880. — Texte et dessins inédits.

XV. EXPLORATION DES SOURCES DU FLEUVE JAUNE. — Caractéristique générale du bassin supérieur du Hoang-ho. — Description de cette partie de son cours. — Les Kara-Tangouts. — Leurs *chamans*. — Achats de mulets. — Région de Balekoun-Gomi. — Séjour enchanteur. — Température; pauvreté de la flore. — Voyage en amont du fleuve Jaune. — Plateau sans eau. — Mont Sian-si-beï. — Rivière Baga-gorghi. — Menaces des Kara-Tangouts. — Le faisan oreillard. — Chasse au faisan. — Montagne et temple de Djakhan-fidza. — Marche vers la rivière Oumou. — Bivouac près du Tchourmyn. — Marche au bord du Hoang-ho. — Impossibilité de continuer la route 209

XVI. EXPLORATION DU COURS SUPÉRIEUR DU FLEUVE JAUNE. — Retour près de la rivière Baga-gorghi. — Localités charmantes. — Excursion à Balekoun-Gomi. — Pluies d'été. — Kha-Gomi et Doro-Gomi. — Oasis de Gouï-Douï. — Montagnes au sud de cette oasis. — Flore et faune. — Excursion aux monts Djakhar. — Retour à Gouï-Douï. — Marche vers le Koukou-nor 218

XVII. SÉJOUR D'ÉTÉ AUX BORDS DU KOUKOU-NOR. SECONDE EXPLORATION DU NAN-CHAN ORIENTAL. — Plaine de l'Ara-gol. — Halte au bord du Koukou-nor. — La rive orientale de ce lac; végétation. — Bivouac aux bouches de la rivière Balema. — Chasse aux oies sauvages. — Pays entre le Koukou-nor et le temple Tcheïbsen. — Moulins à prières. — Chaîne méridionale du Tetoung-gol. — Temple de Tchertyntou. — Tangouts. — Chaîne septentrionale du Tetoung. — Descente du plateau du Thibet dans l'Ala-chan 221

XVIII. VOYAGE A TRAVERS L'ALA-CHAN ET LE GOBI CENTRAL. — Coup d'œil général sur le Gobi. — Sol, climat, végétation, vie animale. — L'Ala-chan, son climat, sa flore, sa faune et sa population. — Départ de la ville de Dadjin. — Désert de Tyngheri. — Soulkhir et Pugionium. — Chevaux redevenus sauvages. — Passage inattendu d'oiseaux. — Arrivée à Dyn-iouan-in. — Princes d'Ala-chan. — Aïmack des Ourots. — Gobi central. — Nouvel argali. — Mont Khourkhou. — Climat de septembre. — Steppes du Gobi septentrional. — Arrivée à Ourga. — Voyage à Kiakhta. — Résumé de mes explorations. — Remerciements à mes compagnons. — Charmes de la vie de voyageur 226

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE, par M. Charles GRAD, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1886. — Texte et dessins inédits.

LXVI. Beaucourt et le canton de Delle 241

LXVII. La plaine de l'Ochsenfeld 246

LXVIII. Thann et l'église Saint-Thiébault 250

LXIX. Les anciens glaciers des Vosges 257

LXX. Wildenstein et la pisciculture en Alsace 261

LXXI. Une nuit dans une fromagerie 273

LXXII. Le massif du Grand-Ballon 278

LXXIII. Le Florival et l'abbaye de Murbach 284

VOYAGES DANS L'OUEST AFRICAIN, par M. SAVORGNAN DE BRAZZA. — 1875-1887. — Texte et dessins inédits.

I. Projet d'une mission dans l'Ouest africain. — Départ 289

II. Personnel et matériel de la mission 292

III. Du Gabon à Angola 292

IV. D'Angola à Lambaréné 294

V. De Lambaréné à Samkita 298

VI. De Samkita à Sangaladi 302

VII. De Sangaladi au mont Otombi (les Okotas). (22-30 janvier 1876.) 305

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII. Des îles Kaoué à Lopé (les Apingis). (30 janvier-10 février 1876.) 307

IX. Quartier général de Lopé (les Okandas) 310

X. Quartier général de Lopé (*suite*) (les M'fans Ossiébas ou Pahouins) 315

XI. Reconnaissance entre Lopé et Doumé (M'fans Ossiébas, Chakès, Ossiébas, Adoumas). (24 mai-27 juin 1875) 321

XII. Premier établissement au pays des Adoumas 328

XIII. Séjour à Nghémé. — MM. Ballay et Marche. — De Lopé à Nghémé. — Retour à Lopé. 333

ROUEN, par M. Eugène NOEL. — Texte et dessins inédits. 337-384

UN MOIS DANS L'ARCHIPEL DES FÆRŒER, par M. H. LABONNE, docteur en médecine, licencié ès sciences, chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits.

I. Parallèle entre l'Islande et les Færœer. — Iles du nord-est. — Découverte de l'Amérique. — Moutons sauvages. — L'amende du corbeau. — Le village de Klaksvig et la montagne qui le domine. — Lacs curieux. — Chiens et chats. — Inquiétude. 385

II. Les *ströms* ou courants. — Voyage en barque. — Musique færoïenne. — Plat national. — Arrivée à Thorshavn. — Comment l'amour fonda cette ville. 392

III. La capitale. — Rencontre de l'un des deux catholiques de tout l'archipel. — La forteresse. — Histoire de Magnus Heinessen. — Monopole commercial. — Misère des habitants. — Station actuelle. — Français et Allemands. 397

IV. Voyage à Westmanshavn. — Les ruines d'une cathédrale. — La statue de Moïse. — Etranges rochers. — Une belle cascade. — Le docteur Ringberg. — Une lettre annonçant un malheur. — Projet de câble télégraphique 402

V. La pêche du dauphin. — Les rochers à oiseaux. — Dangers que courent les dénicheurs. — Le beau village d'Eide 407

VI. Retour à la capitale. — Qvivig. — Les pasteurs calvinistes. — Histoire de lièvres. — Mœurs færoïennes. — Un mariage. — Sans bateau pour rentrer en France. — Aux Hébrides sur un sloop danois 410

VOYAGE EN THESSALIE, par M. Paul MONCEAUX. — 1882. — Texte et dessins inédits.

I. Le golfe de Volo 417

II. La plaine d'Almyro 418

III. Pharsale et Dhomoco. 420

IV. Le lac Nezero. 424

V. Karditza, Trikkala, les Météores. 427

VI. La vallée du Pénée. — Larissa et Phères 430

REVUE GÉOGRAPHIQUE. 433

TABLE DES GRAVURES 441

CARTES ET PLANS. 447

15 841. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr